

Volume II

◇ 3000 à 700 av. J.-C. ◇

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

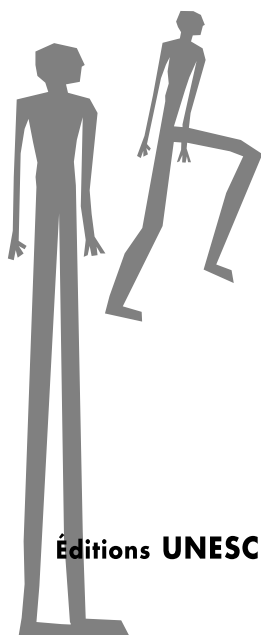


Éditions UNESCO

Volume II

◇ 3000 à 700 av. J.-C. ◇

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ



Éditions **UNESCO**

Éditrice du volume : Corinne Julien

Titre original : *History of Humanity — Vol II : From the Third Millennium to the Seventh Century B.C.*

Publié par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), Paris et Routledge, Londres.

© UNESCO, 1996

© UNESCO, 2001 pour l'édition française

ISBN UNESCO : 92-3-202811-5

ISBN EDICEF : 2-84-129790-X

Les idées et opinions exprimées dans cet ouvrage sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues de l'UNESCO. Les appellations employées dans cette publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones ou de leurs autorités, ni quant au tracé de leurs frontières ou limites.

L'UNESCO remercie l'Agence de la Francophonie pour sa généreuse participation financière à la publication de cet ouvrage.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des articles L. 122-4 et L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite ».

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

Sommaire	I	4 Les populations agricoles sédentaires et pastorales nomades (3000-700 av. J.-C.)	117
Liste des figures	IV	<i>Andrew Sherratt</i>	
Liste des cartes	VII	5 De l'État à l'empire	133
Liste des illustrations	VIII	<i>Vladimir A. Jakobson</i> <i>et Muhammad A. Dandamaev</i>	
Les auteurs	XII	6 Le développement du commerce à grande distance et l'apparition d'une classe de marchands	153
Préface : La naissance des consciences historiques : actualité des recherches ..	1	<i>Jean-Pierre Mohen</i>	
A. Introduction		7 Les débuts de l'âge du fer : l'invention de la métallurgie et ses conséquences	165
Introduction : De la préhistoire à l'histoire	39	<i>Pierre Villard</i>	
<i>Sigfried J. de Laet (†)</i>		8 L'aube de l'écriture et ses principales familles linguistiques	181
Les principales tendances de la nouvelle période	46	8.1. Des origines de l'écriture à l'invention de l'alphabet	181
<i>Ahmad Hassan Dani et Jean-Pierre Mohen</i>		<i>Monica Rector</i>	
B. Section thématique		8.2. Les langues les plus anciennes révélées par l'écriture	193
1 Technologie	67	<i>Stephen A. Wurm</i>	
<i>Jean-Pierre Mohen</i>		8.3. Le phénomène indo-européen : linguistique et archéologie	216
2 De la connaissance empirique à la connaissance scientifique	84	<i>J. P. Mallory</i>	
2.1. De la connaissance empirique aux commencements de la pensée scientifique	84	9 Traditions orales et littérature, religion et art	
<i>Walter F. Reineke</i>		9.1 Traditions orales et littérature	
2.2. La mesure du temps et l'établissement de calendriers	94	9.1.1. La tradition orale	246
<i>Jean Leclant et Jean-Pierre Mohen</i>		<i>Jean-Pierre Mohen</i>	
3 Les développements économiques et sociopolitiques	100	9.1.2. L'écriture et la littérature ...	251
<i>Mario Liverani</i>		<i>Monica Rector</i>	
		9.2. Religion et art	257
		9.2.1. Le développement des religions	257
		<i>Julien Ries</i>	

9.2.2. L'art et l'architecture	278	12.2. Syrie et Palestine	472
<i>Jean-Pierre Mohen</i>		12.2.1. L'âge du bronze ancien et	
9.2.3. Le chant, la musique		moyen (3000-1600 av. J.-C.)	472
et la danse	290	<i>Dominique Beyer</i>	
<i>Jean-Pierre Mohen</i>		12.2.2. L'âge du bronze récent	
		et le début de l'âge du fer	
C. Section régionale		(1600-700 av. J.-C.)	486
Note du directeur		<i>Horst Klengel</i>	
		12.3. L'Anatolie	505
		<i>Ekrem Akurgal</i>	
I. Régions pour lesquelles les sources		12.4. L'Iran	549
écrites sont disponibles		<i>Reinhard Dittman</i>	
10 L'Afrique	298	12.5. L'Afghanistan	571
10.1. La vallée du Nil		<i>Victor I. Sarianidi</i>	
(3000-1780 av. J.-C.)	298	12.6. La péninsule arabe	584
<i>Christiane Ziegler</i>		<i>Abdul Rahman Al-Ansary</i>	
10.2. La vallée du Nil		12.7. La vallée de l'Indus	
(1780-700 av. J.-C.)	335	(3000-1500 av. J.-C.)	607
10.2.1. L'Égypte	335	<i>B.K. Thapar et M. Rafique Mughal</i>	
<i>Gamal Mokhtar</i> (†)		12.8. Les cultures postindusiennes	
10.2.2. La Nubie et ses relations		(1500-700 av. J.-C.)	659
avec l'Égypte (1780-700 av. J.-C.)	347	<i>B.K. Thapar et M. Abdul Rahman</i>	
<i>Théophile Obenga</i>		12.9. La Chine	695
11 L'Europe	364	12.9.1. La Chine	
11.1. Le monde égéen	364	(3000-1600 av. J.-C.)	695
<i>Michel Sakellariou</i>		<i>An Zhimin</i>	
11.1.1. L'âge du bronze ancien		12.9.2. La Chine	
(3000-1500 av. J.-C.)	366	(1600-700 av. J.-C.)	718
<i>Christos Doumas</i>		<i>Zhang Changshou</i>	
11.1.2. L'âge du bronze moyen			
et récent (2100-1100 av. J.-C.)	382	II. Régions pour lesquelles seules sont	
<i>Michel Sakellariou et Christos Doumas</i>		disponibles des sources archéologiques	
11.1.3. Recul et reprise		et anthropologiques	
(1100-700 av. J.-C.)	398	Note du directeur	
<i>Michel Sakellariou</i>		13 L'Afrique, à l'exclusion	
11.2. Chypre	416	de la vallée du Nil	739
<i>Vassos Karageorghis</i>		<i>Louise M. Diop-Maes, Aboubacry</i>	
12 L'Asie	422	<i>M. Lam, Massamba Lam,</i>	
Note du directeur		<i>Théophile Obenga, David W.</i>	
12.1. La Mésopotamie	423	<i>Phillipson, Babacar Sall</i>	
12.1.1. La vallée du Tigre et de		14 L'Europe	792
l'Euphrate (3000-1500 av. J.-C.) .	423	Note du directeur	
<i>C.C. Lamberg-Karlovsky et R. Wright</i>		14.1. Introduction	793
12.1.2. La période kassite		<i>Jean-Pierre Mohen</i>	
(1500-700 av. J.-C.)	450	14.2. L'Europe Méridionale	819
<i>Georges Roux</i>		<i>Renato Peroni</i>	

14.3. L'Europe du Sud-Est	846	16 L'Australie.....	1069
<i>Roumen Katincharov et Nikola Tasić</i>		<i>Josephine Flood</i>	
14.4. L'Europe centrale	859	17 Les Amériques	1088
<i>Istvan Ecsedy et Tibor Kovács</i>		17.1. Panorama de l'évolution	
14.5. L'Europe orientale		culturelle	1089
(IV ^e millénaire-VII ^e siècle av. J.-C.)	877	<i>Mario Sanoja Obediente</i>	
<i>Nikolai J. Merpert</i>		17.2. Religion et art	1104
14.6. L'Europe de l'Ouest	893	<i>José Alcina Franch</i>	
<i>Jacques Briard</i>		17.3. L'Amérique du Nord	1120
14.7. L'Europe du Nord	915	<i>Melvin L. Fowler</i>	
<i>Henrik Thrane</i>		17.4. La Més-Amérique : genèse	
14.8. Religion et art	942	et premiers développements	1143
<i>Lili L. Kaelas</i>		<i>Christine Niederberger</i>	
15 L'Asie	968	17.5. L'Amérique du Sud	1177
15.1. L'Asie centrale	968	17.5.1. La région du Nord-Est	
<i>Vadim M. Masson</i>		et de l'Est	1177
15.2. Le Sud-Est asiatique		<i>Mario Sanoja Obediente</i>	
et le Pacifique	992	17.5.2. La région orientale	1205
<i>Charles F. W. Higham</i>		<i>Oswaldo R. Heredia (†)</i>	
<i>et Wilhelm G. Solheim II</i>		17.5.3. La région occidentale	1222
15.3. La Corée	1028	<i>Luís Guillermo Lumbreras</i>	
<i>Tadashi Nishitani</i>		17.5.4. La région du Sud-Est	1266
15.4. Le Japon		<i>Lautaro Núñez</i>	
(3000-700 av. J.-C.)	1035	Postface	1295
<i>Tatsuo Kobayashi</i>		<i>Jean-Pierre Mohen</i>	
15.5. L'Asie du Nord et la Mongolie		Tableau chronologique	1298
(3000-700 av. J.-C.)	1044	Index	1301
<i>Anatoly P. Deveryanko</i>			

Liste des figures

1. Bronze coulé dans un creuset avant d'être coulé dans un moule
2. Les premiers objets en fer
3. Tableaux des premiers objets en fer analysés dans le monde classique ancien
4. Travailleurs coupant, tissant et tressant (tombeau de Rekh-Mi-Re, Thèbes, Égypte)
5. Exemples de l'utilisation des cordes dans l'Antiquité provenant de reliefs égyptiens
6. Chiffres égyptiens et babyloniens
7. La forme changeante de l'aire dans l'Europe du Nord apparaît sur deux pierres gravées de la paroisse de Tanum (Suède)
8. Premier vestige connu d'un char à cheval en Eurasie centrale trouvé dans une chambre funéraire sous un tertre à Sintasha (Russie)
9. Petits modèles de bateaux votifs fabriqués avec des feuilles d'or provenant de Nors (Danemark)
10. Reconstitution d'un bateau du North Ferriby (Royaume-Uni)
11. Gravure rupestre d'un archer à skis poursuivant un cerf (Fédération de Russie)
12. Équipement de ski d'Europe circumpolaire, âge de la pierre
13. Pictogramme en écriture protoalphabétique, IV^e millénaire av. J.-C. d'Ourouk (Irak)
14. Dessins à l'échelle d'un chariot, II^e millénaire av. J.-C., de Barrow II, Lchashen (Arménie)
15. Dessin d'un char à cheval sculpté sur un bloc, II^e millénaire av. J.-C.
16. Véhicule à roues (Espagne)
17. Roues en bois à trois segments (Italie)
18. Gravures rupestres de chars et chariots tirés par des bœufs (Arménie)
19. Pierre tombale avec guerrier, épée, lance, bouclier et chariot (Espagne)
20. Guerriers de l'âge du bronze et de l'âge du fer ancien
21. Écriture hiéroglyphique
22. Origine pictographique des signes cunéiformes
23. Écritures sémitiques occidentales et leurs descendants
24. Exemples de pictogrammes et idéogrammes chinois
25. Le « centre de gravité » des langues indo-européennes
26. Plan d'un bâtiment palatial à Kalavassos-Ayios Dimitrios, XIII^e siècle av. J.-C. (Chypre)
27. Plan du palais de Kish
28. Tablette de la première loi sumérienne connue sur la « liberté »
29. Le temple aux obélisques de Byblos
30. Mari. Reconstitution du palais amorrite, vue de l'angle nord-ouest
31. Plaque de bronze représentant un prince portant un manteau syrien
32. Troie I-IX. Plan reconstitué (Turquie)
33. Troie II c-g. Plan reconstitué (Turquie)
34. Boghaz- Köy (Hattousa). Plan reconstitué (Turquie)
35. Relief de Touthaliya IV (1250-1220 av. J.-C.) dans les bras du dieu Sharruma (Turquie)
36. Projection axonométrique du temple rond à Dashly-3, nord de l'Afghanistan
37. Tableau général de la culture bactriane
38. Principaux bâtiments de la colline citadelle de Mohenjo-Daro
39. Métropole harappéenne, Kalibangan ; période II

40. Poterie typique de la période harappéenne de maturité
41. Vaisselle en bronze et en cuivre de l'Indus
42. Outils en bronze et en cuivre de Harappa et Mohenjo-Daro
43. Poterie du cimetière H et dessins peints de Harappa
44. Fosse comprenant un chariot et un cheval dans les ruines de Yin (Chine)
45. Reconstitution d'une grande maison de la période occidentale de Zhou (Chine)
46. Peinture rupestre du Sahara : un char tiré par un cheval
47. Sculpture en relief d'une expédition marchande égyptienne à la « Terre de Punt »
48. Râpe en pierre et tesson de poterie des sites de Kintampo (Ghana)
49. Terre cuite du Néolithique provenant d'Okala (Gabon)
50. Peinture rupestre à Genda Biftu (Éthiopie)
51. Peinture rupestre d'une charrue tirée par des bœufs, Ba'ati Facada près d'Adigrat
52. Objets ouvrés provenant de la grotte de Njoro River (Kenya)
53. Artefact en bois de l'âge de la pierre tardif provenant de Gwisho Hotsprings (Zambie)
54. Peintures rupestres montrant des personnages en transe, Barkly East (Afrique du Sud)
55. L'homme de Similaun : reconstitution de ses vêtements et chaussures en cuir
56. L'homme de Similaun : reconstitution de la veste faite de bandes de cuir de différentes couleurs
57. L'homme de Similaun : reconstitution de son bonnet en cuir et de sa cape en raphia
58. Costumes d'homme et de femme. Âge du bronze (Danemark)
59. Coupe schématique de la zone minière de silex de Spiennes (Belgique)
60. Extraction de silex : mines et carrières à Saint-Michel (France)
61. Galeries d'une mine de silex en plan radial autour d'un puit central, Grime's Graves (Royaume-Uni)
62. « Pioche » en bois de cerf, Grime's Graves (Royaume-Uni)
63. Nucléus et lames : silex provenant de Grand-Pressigny (France)
64. Âge du cuivre : Malte et Sicile
65. Âge du cuivre : péninsule italienne et Sicile
66. Âge du cuivre : Sardaigne, Espagne, sud de la France
67. Âge du bronze ancien : Italie et Espagne
68. Types d'habitats de l'âge du bronze moyen
69. Aire historico-culturelle de la culture des tombes à charpente. Matériaux des artefacts provenant de la région de la Volga et d'Ukraine
70. Poterie en forme de cloche (France)
71. Tumulus et urne à col de l'âge du bronze ancien (Royaume-Uni)
72. Urnes de l'âge du bronze moyen (France)
73. Poterie à dessins excisés du sud-ouest de la France
74. Reconstitution du campement de Ilford Hill, Sussex (Royaume-Uni)
75. Stèles des guerriers, Estrémadure (Espagne)
76. Spécimens de la culture de la poterie à décor rouge cordé
77. Poterie avec des décorations élaborées du moyen Jomon, Honshu central (Japon)
78. Gravures d'animaux animales gravées de la culture néolithique du Ob supérieur (Fédération de Russie)
79. Hameçons et poignard trouvés dans les tombeaux de Kitoi (Fédération de Russie)
80. Artefacts des tribus néolithiques du bas Amour (Fédération de Russie)
81. La culture d'Afanasievo au sud de la Sibérie (Fédération de Russie)
82. La culture d'Okunevo au sud de la Sibérie (Fédération de Russie)
83. Bols et jarres de la culture d'Andronovo (Fédération de Russie)
84. La culture de Karasuk au sud de la Sibérie (Fédération de Russie)
85. La culture de Glaskovo à l'est de la Sibérie (Fédération de Russie)

86. Reconstitution des vêtements de femme de la culture de Glaskovo (Fédération de Russie)
87. Artefacts en bronze de la période Shiversky, est de la Sibérie (Fédération de Russie)
88. La période formative
89. Figurines de la vallée de Tlatilco (Mexique)
90. Art olmèque : haches colossales et haches en forme de plaques (Mexique)
91. Reconstitution du temple du Cerro Sechin, culture de Chavín (Pérou)
92. Aigle provenant du « Nouveau Temple » de Chavín de Huántar (Pérou)
93. Sculpture en basalte provenant de San Lorenzo, Veracruz (Mexique)
94. Reproduction des motifs excisés dans la poterie olmèque (Mexique)
95. Civilisation olmèque : symboles et styles de la période II (900-700 av. J.-C.)
96. Art monumental dans le site de La Venta, Tabasco (Mexique)
97. Tableau chronologique avec datations au radiocarbone des ports à l'extrême ouest de l'Amérique du Sud
98. Campements semi-sédentaires d'habitations creusées en cercle avec des murs en pierres cimentées, Huelén-42 (Chili)
99. Séquence des campements (Chili)
100. Séquence des campements datés dans la région du centre-sud des Andes (Chili)
101. L'émergence de la complexité culturelle et la production d'aliments au Chili
102. Membres sud-américains de la famille des camélidés

Liste des cartes

- 1 Carte des principaux moyens d'obtention de nourriture dans le monde, vers 1500 av. J.-C.
- 2 Les effets des variétés améliorées de maïs et de la technologie de l'irrigation sur la productivité de la vallée d'Oaxaca, Mexique, entre 1300 et 300 av. J.-C.
- 3 Distribution des langues en Afrique dans les temps anciens : langues écrites en Mésopotamie et la Chine dans l'Antiquité
- 4 Langues écrites en Asie occidentale et en Afrique du Nord dans l'Antiquité
- 5 Distribution des principales branches des langues indo-européennes, vers 500 av. J.-C.
- 6 Quelques solutions récentes au problème de patrie pour les Indo-Européens
- 7 Égypte et Nubie (3000-700 av. J.-C.)
- 8 Le monde égéen : 2000-1100 av. J.-C.
- 9 Le monde grec : 1100-700 av. J.-C.
- 10 Chypre. Principaux sites archéologiques (3000-700 av. J.-C.)
- 11 Mésopotamie : sites archéologiques et villes modernes
- 12 Syrie et Palestine (3000-700 av. J.-C.)
- 13 Anatolie à l'époque des Hittites
- 14 Distribution des civilisations de l'Indus durant les périodes de maturité et récentes, vers 2500-1500 av. J.-C.
- 15 Civilisation postindusienne : cultures du Chalcolithique et caches d'objets en cuivre
- 16 Civilisation postindusienne : cultures mégalithiques
- 17 Civilisation postindusienne : distribution de la céramique grise à décor peint
- 18 Chine (1600-700 av. J.-C.)
- 19 Carte de l'Afrique des sites mentionnés dans le texte
- 20 Distribution des peintures rupestres en Afrique occidentale et méridionale
- 21 Europe
- 22 Principaux sites de l'art rupestre du Chalcolithique et de l'âge du bronze
- 23 Asie du Sud-Est insulaire
- 24 Corée
- 25 Australie
- 26 Carte de l'Amérique du Nord avec la localisation de diverses cultures et traditions archaïques
- 27 Amérique centrale : principaux sites de la civilisation olmèque (1250-600 av. J.-C.)
- 28 Les empires des Andes
- 29 Régions du centre-sud, sud et extrême sud des Andes et la région de l'archipel de Patagonie. Localisation des principaux sites mentionnés dans le texte

Liste des illustrations

1. Palais de Sargon II à Khursabad
2. Trésor d'outils et de bijoux de l'âge du bronze récent (Hongrie)
3. Débris d'une fonderie de bronze à Fort-Harrouard (France)
4. Stonehenge : trilithes (Royaume-Uni)
5. Stonehenge vue du nord-est (Royaume-Uni)
6. Bas-relief égyptien, comprenant de nombreux chiffres du système numéral hiéroglyphique
7. Le *cubit* (525 millimètres), ancienne mesure de longueur égyptienne
8. Scribes égyptiens établissant des comptes pour un site funéraire : V^e dynastie
9. Récolte des arbres en Mésopotamie : relief provenant du palais du roi assyrien Sennachérib
10. Fortification de l'Empire hittite, 1450-1200 av. J.-C.
11. Statue assise de Goudéa
12. Gravure rupestre poinçonnée représentant des bateaux de l'âge du bronze (Suède)
13. Armure en bronze de la Marne (France)
14. Détail du *Livre des Morts* de Nebqed (Égypte)
15. Statue menhir, mas d'Azaïs (France)
16. Dessin rupestre dans la Magnificent Gallery (Australie)
17. La pyramide de Guizhè (Égypte)
18. Portrait sur roche volcanique d'Amenemhat III (Égypte)
19. Scribe égyptien assis en tailleur
20. Statuette assise en albâtre d'Abikhil
21. Stèle de Djedkhonouioufankh : musiciens d'Ammon jouant de la harpe
22. Palette de Narmer (Égypte)
23. Détail du *Livre des Morts* de Nebqed (Égypte)
24. Collier du Royaume moyen trouvé à Illahoun (Égypte)
25. Modèles de soldats de la XI^e dynastie, trouvé à Asyut (Égypte)
26. Culture du groupe A, Nubie
27. Forteresse de Bouhen, Nubie
28. Le roi Hor, XIII^e dynastie (Égypte)
29. Statue de Thouthmosis III (Égypte)
30. Le célèbre scribe et architecte Amenhotep (Égypte)
31. Chapelle dorée provenant du trésor de Toutankhamon (Égypte)
32. Reste de tête en albâtre provenant du trésor de Toutankhamon (Égypte)
33. Grand Temple, Abou Simbel (Égypte)
34. Temple de Ouadi es Seboua, Nubie (Égypte)
35. Ramsès II couronné par Horus et Set (Égypte)
36. Statue de Ramsès V offrant un naos (Égypte)
37. Figurine en marbre d'un joueur d'harpe, cycladique inférieur (Grèce)
38. Statue en marbre d'une figure féminine, cycladique inférieur (Grèce)
39. Vase en marbre, cycladique inférieur (Grèce)
40. Récipient en terre cuite, peint avec des décorations linéaires, cycladique inférieur (Grèce)
41. Le disque de Phaïstos avec des écritures hiéroglyphiques (Grèce)

42. Tablette en terre cuite avec des inscriptions en écriture linéaire A (Grèce)
43. Peinture murale représentant une femme provenant de Mycènes (Grèce)
44. Masque funéraire doré provenant de Mycènes (Grèce)
45. Coupe dorée provenant de Vapeio (Grèce)
46. Peinture murale d'une flottille provenant de Théra (Grèce)
47. Jarre en terre cuite peinte avec des décorations représentant des hirondelles, cycladique moyen (Grèce)
48. Jarre en terre cuite avec des fleurs en relief du minoen moyen (Grèce)
49. Peinture murale du saut avec taureau (Grèce)
50. Statuette en faïence de la « déesse serpent », minoen récent (Grèce)
51. Récipient rituel en forme de tête de taureau, minoen récent (Grèce)
52. Récipient en cristal de roche, minoen récent (Grèce)
53. Vase du géométrique moyen provenant de Kerameikos (Grèce)
54. Statuette en ivoire du géométrique moyen (Grèce)
55. Vase du géométrique tardif provenant de Dipylon (Grèce)
56. Cheval en bronze trouvé à Olympie (Grèce)
57. Statuette en bronze du géométrique tardif provenant d'Olympie (Grèce)
58. Statuette de bronze du géométrique tardif trouvée à Olympie (Grèce)
59. Idole tabulaire de Chypre, matière lustré rouge, fin du III^e millénaire av. J.-C.
60. Groupe de figures en terre cuite autour d'une fontaine : âge du bronze moyen (Chypre)
61. Statue en bronze d'Enkomi représentant un dieu armé (Chypre)
62. Trône en ivoire provenant du « Tombeau royal » de Salamis (Chypre)
63. Tête en bronze provenant de Ninive représentant Naram-Sin
64. « Stèle de la Victoire » en grès, de Naram-Sin
65. Photographie aérienne de la ville sumérienne d'Our
66. La ziggourat du dieu de la lune Nana
67. Statuette en gypse d'un homme tenant un gobelet provenant d'Eshnunna
68. Sceau cylindrique akkadien
69. L'« Étendard d'Our »
70. Le dieu soleil Shamash présentant la « loi de la terre » à Hammourabi
71. Ebla (Tell Mardikh) : fontaine rituelle en pierre du temple D
72. Sceau cylindrique syrien monté en or
73. Impression d'un cylindre de Sumirapa, roi de Tuba
74. Impression d'un sceau cylindrique syrien
75. Impression d'un sceau cylindrique syrien de la période Hyksos
76. Pectoral de style égyptien provenant de Byblos
77. Statuette en bronze, probablement de Qatna
78. Déesse de la fertilité, assise, en ivoire provenant d'Ugarit
79. Relief de Kilamuwa avec des inscriptions phéniciennes
80. Bannière rituelle en forme de cerf. Style hattî (Turquie)
81. Bannière rituelle représentant le cosmos. Style hattî (Turquie)
82. Fermeture dorée traversée d'une aiguille. Style hattî (Turquie)
83. Idole double : feuille d'or. Style hattî (Turquie)
84. Jarre en or. Style hattî (Turquie)
85. Jarre et vue de sa base ; or. Style hattî (Turquie)
86. Statuette féminine hattî (Turquie)
87. Jarre en terre cuite avec engobe brun rougeâtre. Style hittite (Turquie)
88. Jarre à bec ; terre cuite avec engobe brun rougeâtre. Style hittite (Turquie)
89. Paire de récipients rituelles en forme de taureaux. Style hittite impérial (Turquie)
90. Relief orthostatique des murailles de la cité d'Alaça Höyük. Style hittite (Turquie)
91. Reliefs rupestres du sanctuaire ouvert hittite à Yazilikaya, Boghaz-Köy (Turquie)

92. Récipient rituel hittite en argent en forme de cerf (Turquie)
93. La déesse Kupaba : fragment d'un relief orthostatique. Art néo-hittite (Turquie)
94. Détail d'un relief orthostatique d'une chimère. Art néo-hittite (Turquie)
95. Stèle tombale de Tarhumpias. Art néo-hittite araméen (Turquie)
96. Relief d'une mère nourrissant son enfant provenant de Karatepe. Style néo-hittite phénicien. (Turquie)
97. Situle ourartien en argent (Turquie)
98. Récipient phrygien en terre cuite. Style de transition (Turquie)
99. Vase phrygien en terre cuite. Style phrygien épanoui (Turquie)
100. Fibule phrygienne en bronze. Style phrygien épanoui (Turquie)
101. Sceau en or de Bactriane, nord de l'Afghanistan
102. Sceau cylindrique en pierre de Bactriane, nord de l'Afghanistan
103. Art rupestre de Jubba (Arabie saoudite)
104. Sceaux de type Dilmun, provenant de Failaka (Koweït)
105. Inscription lihyanite de Hareibh (Arabie saoudite)
106. Kalibangan : voie excavée dans la ville basse
107. Kalibangan : sceau cylindrique et son impression
108. Kalibangan : tombeau avec squelette et ustensiles en terre cuite
109. Tombeau de grande dimension à Taosi (Chine)
110. Poterie *gui* et *li* provenant de Kesheng-zhuang (Chine)
111. Fondations du palais dans les ruines de la cité de Shang, Yanshi (Chine)
112. Vue aérienne des ruines de Yin près de la cité de Anyang (Chine)
113. Vase rituel en bronze des ruines de Yin (Chine)
114. Moule d'un vase en bronze provenant des ruines de Yin (Chine)
115. Figurine à genoux en jade provenant des ruines de Yin (Chine)
116. Éléphants en jade provenant des ruines de Yin (Chine)
117. Coupe d'ivoire incrustée de turquoises provenant des ruines de Yin (Chine)
118. Os servant d'oracle avec des inscriptions provenant des ruines de Yin (Chine)
119. Hache de Yin en bronze représentant un masque humain (Chine)
120. Vase *zun* en forme de poulain (Chine)
121. Masque animal en jade, Zhou occidental (Chine)
122. Jarre en terre cuite émaillée, Zhou occidental (Chine)
123. *Dou* de laque restauré de Zhou occidental (Chine)
124. Reproduction d'une inscription dans un bassin, dynastie occidentale de Zhou (Chine)
125. Récipient de bronze avec des inscriptions, Zhou occidentale (Chine)
126. Poterie *li* avec des dessins peints après la cuisson (Chine)
127. Grande figure humaine en bronze provenant du pays de Guanghan (Chine)
128. Vue dans les hauts plateaux d'Ahaggar dans l'extrême sud de l'Algérie
129. Peinture rupestre des troupeaux et bergers, Sefar, Tassili
130. Peinture rupestre à Arakoukan, Algérie
131. Gravure rupestre représentant un bateau, des animaux et des personnages à Wadi el-Barramiya (Égypte)
132. Maisons néolithiques de pierre à Dhar Tichitt, Mauritanie
133. Tessons et impressions de graines de céréales cultivées (Mauritanie)
134. Abris rocheux à Ele Bor, nord du Kenya
135. Bol en terre cuite de Nderit, provenant de la région centrale du Kenya
136. Peinture rupestre d'un élan et d'un chasseur dans la région du Transkei (Afrique du Sud)
137. Gravure rupestre d'une scène agricole, Val Camonica (Italie)
138. Moule en pierre de l'âge du bronze récent pour couler les manches des sceptres.
139. Chariot provenant de Duplijaya (République fédérale de Yougoslavie)
140. Idole provenant d'un cimetière crématoire à Korbovo (République fédérale de Yougoslavie)

141. Récipient à suspendre en terre cuite de l'âge du bronze ancien (Hongrie)
142. Récipient en forme de cloche en terre cuite de l'âge du bronze ancien (Hongrie)
143. Récipient avec une anse de l'âge du bronze ancien (Hongrie)
144. Disque en os, probablement la base de la manche d'un fouet de l'âge du bronze moyen (Hongrie)
145. Ornement en or en forme de disque de l'âge du bronze moyen (Roumanie)
146. Bracelet décoré avec des têtes de bœuf ; or et argent
147. Récipient avec un pied et quatre anses de l'âge du bronze moyen (Hongrie)
148. Mors en os sculpté de l'âge du bronze moyen
149. Récipient en terre cuite avec une base en forme de pieds humains, âge du bronze moyen (Hongrie)
150. Bracelet large plaqué en or, âge du bronze récent (Hongrie)
151. Chaîne en or, âge du bronze ancien (Roumanie)
152. Pendentif en bronze coulé, âge du bronze récent (Hongrie)
153. Urne en terre cuite, âge du bronze récent (Hongrie)
154. Objet en bronze, probablement un ornement d'un chariot funéraire, âge du bronze récent (Slovaquie)
155. Trésor de Stockhult, Scanie (Suède)
156. Peinture rupestre de Val Camonica (Italie)
157. Stèle anthropomorphe avec une composition symbolique, Val Camonica (Italie)
158. Gravures de l'âge du bronze provenant de la Vallée des Merveilles (France)
159. Peinture rupestre représentant des bateaux, âge du bronze (Suède)
160. Outils de la classe 2 et poterie Jomon (Japon)
161. Gravures rupestres en Tasmanie (Australie)
162. Chasseur *mimi* dans une peinture rupestre de Kakadu (Australie)
163. Peinture au pochoir et vulve gravée, parc national de Carnarvon Gorge (Australie)
164. Dingo peint en ocre rouge et contour blanc (Australie)
165. Artefacts de cuivre appartenant à la culture *Old Copper* (États-Unis d'Amérique)
166. Hache en jadéite provenant d'Oaxaca (Mexique)
167. Tête de jadéite provenant de Tenango del Valle (Mexique)
168. Monument 34 de San Lorenzo (Mexique)
169. Récipient noir avec des motifs excisés olmèques, provenant de Tlatilco (Mexique)

Liste des auteurs

- Akurgal, Ekrem** (Turquie) : spécialiste en archéologie et histoire de l'Anatolie.
- Al-Ansary, Abdul Rahman** (Arabie saoudite) : spécialiste en histoire préislamique et archéologie de la péninsule arabique.
- Alcina Franch, José** (Espagne) : spécialiste en archéologie et ethnohistoire de la Mésopotamie et de la région des Andes.
- An Zhimin** (Chine) : spécialiste de l'archéologie du Néolithique en Chine.
- Beyer, Dominique** (France) : spécialiste en archéologie syro-mésopotamienne.
- Briard, Jacques** (France) : spécialiste de l'âge du bronze européen ; mégalithisme de la Bretagne et paléométallurgie.
- Dandamaev, Muhammad A.** (Fédération de Russie) : spécialiste en histoire ancienne du Proche-Orient.
- Dani, Ahmad Hasan** (Pakistan) : spécialiste en archéologie.
- De Laet, Sigfried Jan** (Belgique) † : spécialiste en histoire romaine, archéologie et préhistoire européenne.
- Derevyanko, Anatoly P.** (Fédération de Russie) : spécialiste en préhistoire de la Sibirie.
- Diop-Maes, Louise Marie** (France et Sénégal) : spécialiste en démographie et démographie historique de l'Afrique subsaharienne.
- Dittmann, Reinhard** (Allemagne) : spécialiste en archéologie du Proche et Moyen-Orient antique.
- Doumas, Christos** (Grèce) : spécialiste en archéologie du monde égéen.
- Ecsedy, Istvan** (Hongrie) : spécialiste du Néolithique et de l'âge du cuivre en Europe centrale et du Sud-Est.
- Edens, Christopher** (États-Unis d'Amérique) : spécialiste de l'âge du bronze et de l'âge du fer en Asie occidentale.
- Flood, Josephine M.** (Australie) : spécialiste de l'héritage culturel des Aborigènes.
- Fowler, Melvin L.** (États-Unis d'Amérique) : spécialiste en archéologie du centre et sud des États-Unis d'Amérique et du centre du Mexique.
- Heredia, Osvaldo Raimundo** (Argentine) † : spécialiste en archéologie de l'Amérique du Sud.
- Higham, Charles** (Nouvelle-Zélande) : spécialiste en archéologie de l'Asie du Sud-Est continental.
- Jakobson, Vladimir A.** (Fédération de Russie) : spécialiste en histoire du Proche-Orient antique et de la loi cunéiforme.
- Kaelas, Lili** (Suède) : spécialiste du Néolithique européen, mégalithes, peinture rupestre postglaciaire.
- Karagozgerhis, Vassos** (Chypre) : spécialiste en archéologie classique.
- Katincerov, Roumen** (Bulgarie) : spécialiste en archéologie de la Bulgarie préhistorique.
- Klengel, Horst** (Allemagne) : spécialiste en histoire ancienne orientale, assyriologie, hittitologie.

- Kobayashi, Tatsuo** (Japon) : spécialiste en préhistoire du Japon et ethno-archéologie de peuples indigènes de la côte du nord-ouest de l'Amérique du Nord.
- Kovács, Tibor** (Hongrie) : spécialiste en archéologie de l'âge du bronze en Europe centrale et du Sud-Est.
- Lam, Aboubacry M.** (Sénégal) : spécialiste des relations entre l'ancienne Égypte et l'Afrique noire.
- Lam, Massamba** (Sénégal) : spécialiste des civilisations du Néolithique en Afrique.
- Lamberg-Karlovsky, C. C.** (États-Unis d'Amérique) : spécialiste en archéologie de l'ancien Proche-Orient.
- Leclant, Jean** (France) : spécialiste en égyptologie.
- Liverani, Mario** (Italie) : spécialiste en histoire de l'ancien Proche-Orient.
- Lumbreras Salcedo, Luis Guillermo** (Pérou) : spécialiste de l'archéologie précolombienne dans la région des Andes.
- Mallory, J. P.** (Royaume-Uni) : spécialiste en archéologie des peuples des langues indo-européennes.
- Masson, Vadim M.** (Fédération de Russie) : spécialiste en histoire de l'Asie centrale.
- Merpert, Nikolai J.** (France) : spécialiste du Néolithique et des âges des métaux.
- Mohen, Jean-Pierre** (France) : spécialiste du Néolithique et des âges des métaux.
- Mokhtar, Gamal** (Égypte) † : spécialiste en histoire et archéologie de l'ancienne Égypte.
- Mughal, Mohammad Rafique** (Pakistan) : spécialiste de la protohistoire en Asie du Sud.
- Niederberger, Christine** (France) : spécialiste des relations humaines avec le paléo-environnement, les techniques agraires traditionnelles et l'économie des systèmes, ainsi que les aspects sociopolitiques de la Mésopotamie ancienne et de la civilisation olmèque.
- Nishitani, Tadashi** (Japon) : spécialiste en archéologie d'Asie de l'Est.
- Núñez Atencio, Lautaro** (Chili) : spécialiste en archéologie préhistorique de la partie méridionale de l'Amérique du Sud.
- Obenga, Théophile** (Congo) : spécialiste en histoire de l'Afrique et des civilisations de la vallée du Nil.
- Peroni, Renato** (Italie) : spécialiste des âges du bronze et du fer de l'Europe et de la Méditerranée.
- Phillipson, David W.** (Royaume-Uni) : spécialiste en archéologie de l'Afrique de l'Est et australe.
- Rahman, Abdul** (Pakistan) : spécialiste en archéologie.
- Rector, Monica** (Brésil et États-Unis d'Amérique) : spécialiste en linguistique et communication.
- Reineke, Walter, F.** (Allemagne) : spécialiste en égyptologie et histoire ancienne des sciences.
- Ries, Julien** (Belgique) : spécialiste en histoire des religions.
- Roux, Georges** (France) : spécialiste en assyriologie.
- Sakellariou, Michael** (Grèce) : spécialiste en histoire de la Grèce antique.
- Sall, Bacabar** (Sénégal) : spécialiste en civilisations anciennes de la vallée du Nil.
- Sanoja Obediente, Mario** (Venezuela) : spécialiste en archéologie et anthropologie de la partie septentrionale de l'Amérique du Sud.
- Sarianidi, Victor** (Fédération de Russie) : spécialiste en archéologie de l'Asie centrale.
- Sherratt, Andrew** (Royaume-Uni) : spécialiste en archéologie du Vieux Monde et histoire, particulièrement de l'Europe préhistorique.
- Solheim II, Wilhelm G.** (États-Unis d'Amérique) : spécialiste en préhistoire de l'Asie du Sud-Est.
- Tasić, Nikolas** (République fédérale de Yougoslavie) : spécialiste en préhistoire de l'Europe centrale et du Sud-Est.

Thapar, B. K. (Inde) : spécialiste en archéologie de l'Asie de l'Ouest et du Sud, particulièrement du Néolithique et du Chalcolithique.

Thrane, Henrik (Danemark) : spécialiste de l'âge du bronze et des établissements archéologiques.

Villard, Pierre (France) : spécialiste en assyriologie.

Wright, Rita (États-Unis d'Amérique) : spécialiste en archéologie de l'Iran, la vallée de l'Indus et analyse des techniques de la céramique.

Wurm, Stephen A. (Australie) : spécialiste en linguistique de la zone du Pacifique et du Nord ; est, nord et centre de l'Asie ; Proche-Orient ancien et moderne ; la région de l'Arctique ; les langues dans la société ; langues et culture.

Zhang, Changshou (Chine) : spécialiste en archéologie des périodes Shang et Zhou en Chine.

Ziegler, Christiane (France) : spécialiste en archéologie égyptienne.

La naissance des consciences historiques : actualité des recherches

Jean-Pierre Mohen

L'élaboration du volume II de l'*Histoire de l'humanité* de l'UNESCO rencontra des problèmes spécifiques qui retardèrent l'édition anglaise parue en 1996, c'est-à-dire sept ans après le premier volume. Les responsables et coresponsables de ce volume, auquel s'était associé Siegfried J. de Laet, avaient compris l'enjeu de cette période entre 3000 et 700 av. J.-C., qui connut la naissance des États, celle de la science et de la philosophie, celle des principales écritures, celle des grandes religions, celle des architectures, en particulier des palais et des temples. Au-delà des différentes revendications régionales légitimes à travers les différents continents, exigeant des reconnaissances d'identité, d'autres réclamations de cultures oubliées non encore complètement redécouvertes (en Afrique, en Asie, en Amérique, en Océanie et en Australie) soulignaient les délicates nuances qui séparent les sociétés-États de l'histoire et les autres communautés du reste de l'humanité. La recherche des spécialistes de périodes parfois difficiles à préciser fut longue et l'homogénéisation des manuscrits par un généraliste de la période fut parfois nécessaire.

Parmi les décisions cruciales que nous devons prendre, celle concernant la place de l'écriture dans la naissance de l'histoire était la plus importante ! La technique de mémorisation par l'écriture, inventée par des collectivités éprises d'économie, de juridique ou de religion, a-t-elle réellement introduit les conditions de la conscience de l'histoire ? On sait maintenant que de grands royaumes d'Afrique équatoriale ou d'Afrique du Sud ont existé sans forme d'écriture. D'autres systèmes de communication suggérés par des échanges de biens précieux, des diffusions de techniques élaborées ou des types de parure assuraient la cohérence de l'entité politique que les études

archéologiques actuelles accompagnées de plusieurs méthodes de datation ressuscitent. Comment, au moment où nous tentons de rédiger une synthèse d'histoire universelle, malgré les difficultés rencontrées à définir les entités culturelles en l'absence de textes — et le premier volume sur la préhistoire est un témoignage éloquent de la pertinence d'une telle entreprise —, tenir compte à la fois des sociétés sans écriture et des sociétés ayant inventé l'une des formes d'écriture, retenues comme critères d'appartenance à l'histoire ?

La relation entre histoire et préhistoire a dû être explicitée. La préface de Charles Morazé en tête de cette *Histoire de l'humanité* donne une réponse à l'engagement essentiel vers la conception d'une histoire scientifique, conçue comme une « science des hommes » vivant en sociétés dans le temps. Cette vision héritée de l'école des *Annales* de M. Bloch et L. Febvre reste plus prometteuse dans son ouverture que toute « nouvelle archéologie » américaine (Binford, 1972) ou que toute archéologie *postprocessual* anglo-saxonne (Hodder, 1985). Si, à la suite de la mutation récente de l'histoire selon les *Annales*, celle-ci devient « la science des sciences humaines », l'historien se donne pour but « l'étude de l'homme et de son milieu ou des effets de l'homme sur le milieu et du milieu sur l'homme » (Carr, 1962, p. 80). La préhistoire fait alors partie de l'élargissement de cette histoire de la longue durée développée par F. Braudel à partir de données traitées selon les méthodes scientifiques. Cette démarche a pour but d'objectiver le discours historique et de viser à l'universalité. Cette conception a été adoptée par de nombreux historiens et archéologues, en particulier par C. Renfrew et P. Bahn (1996).

On pouvait pourtant lui reprocher d'être « européocentrique » et de ne pas tenir compte, vu son ambition, des autres formes originales de l'histoire dans des parties du monde aux civilisations moins bien connues, oubliées ou vécues dans un contexte différent de la philosophie de l'histoire, contexte religieux ou nationaliste, par exemple. Ces rencontres des idéologies historiques ne sont pas propres à l'histoire des périodes récentes mais se produisent pour toutes périodes de l'histoire et en particulier pour la séquence chronologique de ce volume : deux exemples illustrent les difficultés rencontrées lors des réunions de préparation des synthèses régionales du volume II. Le premier concerne l'Europe et la difficulté d'accorder les systèmes terminologiques et chronologiques des différentes études sur l'âge du bronze ; toutes ont été réalisées dans le cadre des entités nationales. La confrontation des approches concernant la Méditerranée orientale avec celles concernant l'Europe centrale et avec celles concernant l'Europe du Nord ou l'Europe atlantique exige une concertation active qui doit respecter des points de vue nationaux nettement apparus lors d'une exposition du Conseil de l'Europe sur l'âge du bronze en Europe, présentée à Copenhague, Bonn, Paris et Athènes de 1998 à 2000. Les critères de mise en valeur des objets sélectionnés varient suivant les

étapes et selon que l'on veut privilégier l'apparition de l'écriture au sud et celle des palais, ou la riche symbolique des bronzes historiés au nord et celle de l'or. Le second exemple nous a amenés à solliciter une personnalité scientifique, D.W. Phillipson, afin de coordonner les différentes contributions des auteurs ayant écrit sur l'Afrique. Car la recherche d'universalité ne consiste pas seulement à traiter certains thèmes généraux d'ordre technique, économique et social, mais surtout à mener une enquête dans un espace géographique culturel pertinent qui ne coïncide pas toujours, loin s'en faut, avec les limites nationales actuelles, cadre ordinaire des études académiques. Les problèmes deviennent très difficiles à aborder dans des régions en mutation comme l'Inde et la Chine ou comme la Corée, le Viêt-Nam, l'Asie occidentale. Il n'est pas toujours facile pour l'historien de se donner les moyens d'avoir des perspectives larges d'étude incluant toutes les communautés, souvent indispensables pour limiter et comparer son sujet, pour saisir le sens des diffusions ou des phénomènes comme la sédentarisation et l'urbanisation. Enfin la richesse anthropologique des sociétés traditionnelles de l'Afrique, des Amériques et de l'Asie reste le plus souvent inaccessible à l'analyse historique. L'originalité du volume II de l'*Histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité*, en abordant la naissance de l'écriture et celle de la conscience historique, pose en termes fondamentaux le problème de l'histoire. Celle-ci est désormais personnalisée : elle est introduite par un témoin de première valeur, Ötzi, devenu l'un des acteurs mêmes de cette histoire, dans sa complexité anatomique, biologique et culturelle.

L'ARCHÉOLOGIE DU VIVANT : ÖTZI, L'HOMME GELÉ DES ALPES

La découverte, en 1991, d'une momie humaine naturelle près du refuge de Similaun, à 3 200 mètres d'altitude, avait été signalée dans l'édition de 1996. Cette découverte exceptionnelle nous permet de commencer à étudier dès l'introduction la spécificité de ce deuxième volume de l'*Histoire de l'humanité*. L'homme a été trouvé dans les Alpes tyroliennes, en territoire italien, non loin de la frontière autrichienne, sur un sommet des Alpes de l'Ötztal d'où le nom familier de « Ötzi » qui lui a été donné. L'étude pluridisciplinaire internationale de l'ensemble archéologique constitué de la momie et des nombreux éléments de l'équipement de ce chasseur-berger mort de froid il y a 5 300 ans — d'après les datations concordantes de quatre laboratoires (Oxford, Zurich, Uppsala, Paris) — a fait l'objet de plusieurs volumes qui identifient chaque témoin gelé de la vie d'Ötzi. Ces vestiges avaient été protégés par miracle dans une cuvette emplie de neige puis de glace ; ses bords rocheux les avaient en effet protégés des fortes pressions exercées par

le glacier s'écoulant dans la vallée. Le réchauffement actuel du climat fit fondre la glace et révéla ainsi aux époux Simon, deux alpinistes allemands, la partie antérieure de l'homme qui semblait vouloir se dégager du glacier. La momification du corps humain n'a été possible que par un processus de déshydratation du cadavre, sans doute commencé dès le moment de la mort, grâce à un vent sec (foehn ou sirocco) : l'assèchement des chairs a fait passer le poids du corps de 40 à 14 kilos, et a permis de momifier naturellement Ötzi qui, ensuite, a été maintenu dans la glace à environ 6°C au-dessous de 0°C et dans



Figure 1 Ötzi reconstitué avec son vêtement, musée de Bolsano.

un contexte d'humidité relative de 96 à 98 %. Ce sont les conditions qui ont été recréées dans le musée de Bolsano (Tyrol italien) où le visiteur peut voir, depuis le 16 janvier 1998, à travers une lucarne, la momie des glaces dans la chambre frigorifique qui assure désormais sa conservation (fig. 1 et 2).

Ötzi et les sciences de la vie

L'homme mesurait 1,64 m. L'estimation de son âge oscille entre 40 et 53 ans. L'étude de son corps, en particulier celle de son crâne ou celle de l'ADN, n'a pas permis de tirer des conclusions pertinentes sur le plan anthropologique. En revanche, elle a été l'occasion de réaliser des observations très intéressantes sur des pratiques de la vie quotidienne et sur les maladies de cette époque.

Les tatouages d'Ötzi ont intrigué les chercheurs : formés au noir de fumée, de traits rectilignes alignés, superposés ou disposés en croix, au niveau du dos, des genoux et des chevilles, ils semblent en relation avec des zones d'arthrose visibles à la radiographie. Ils résulteraient du traitement thérapeutique local de douleurs articulaires et musculaires, plutôt que de la transmission d'un quelconque message social.

Lors de la découverte de la momie, on avait constaté que le corps était nu et qu'il avait perdu ses cheveux, ses poils et ses ongles. C'est la pression de la glace qui dissocia ces divers éléments que l'on retrouva dès la fouille de 1992 dans le voisinage immédiat d'Ötzi. L'examen des cheveux au microscope électronique à balayage a montré de multiples cassures produites dans la vie quotidienne par l'enroulement fréquent des cheveux, mais aussi par une pathologie typiquement associée aux névroses. Un seul ongle récupéré, celui d'un index (?), permet de reconnaître trois lignes de Beau, correspondant à des déficiences de la constitution de la lame unguéale, pendant des crises de stress intervenues 8, 12 et 16 semaines avant la mort, la dernière en date ayant été la plus grave.

Le cycle de ce mauvais état général semble pouvoir être mis en relation avec la présence dans l'intestin d'œufs de trichine, un parasite attesté dans des momies antiques et dans les latrines médiévales. Ötzi était probablement conscient de cette maladie qui l'affaiblissait au rythme d'une crise tous les vingt jours, dont il soulageait les effets par l'absorption de doses calibrées d'un champignon qu'il avait avec lui, *Piptoporus betulinus*; les huiles toxiques qu'il contenait détruisaient les vers et leurs œufs et devaient agir en association avec un puissant laxatif. Sur l'ongle retrouvé, on identifie aussi des traces de travail d'une matière dure pouvant être du bois ou même de la pierre.



Figure 2 Ötzi dans sa vitrine spéciale du musée de Bolzano.

Il convient de rapprocher cette utilisation de l'ongle de celle des dents antérieures gauches, prouvée grâce à la radiographie par une usure avancée (hauteur de la couronne de l'une des dents : 3 millimètres) anormale par rapport à l'usure naturelle modérée due à la seule mastication des molaires et prémolaires. L'absence des dents de sagesse et l'écartement des deux incisives centrales supérieures sont des caractères très modernes qu'il est intéressant d'attester dès le IV^e millénaire av. J.-C. La radiographie et plus spécifiquement la tomographie du corps, entièrement saisi en image numérique, ont aussi fait apparaître des altérations du squelette qui renseignent sur l'état physique d'Ötzi et peut-être même sur l'histoire des derniers moments de sa vie. Si l'altération de la paroi intérieure de l'os frontal semble due à l'âge assez avancé de l'homme, si la luxation de la hanche avec sortie de la tête du fémur de la cavité articulaire est postérieure au moment du décès, les discontinuités costales ont pu intervenir peu de temps avant la mort et les diagnostics qu'on peut en faire auront une incidence sur les hypothèses retenues sur les causes éventuelles du décès. Une série de fractures costales recalcifiées, visible sur le côté gauche, est semble-t-il typique des montagnards qui ont été victimes de chutes. Sur le côté droit, d'autres côtes fracturées non soignées s'expliquent soit par un accident ou une rixe peu avant la mort (hypothèse parfois retenue), soit par la pression de la glace sur le cadavre comme le confirmeraient une autre fracture de la partie supérieure de l'humérus et l'absence de traces de blessure au niveau de la peau.

L'examen endoscopique a été réalisé grâce à des instruments chirurgicaux en titane spécialement conçus pour prélever d'infimes échantillons étudiés au microscope. Ainsi ont été explorés le larynx, l'appareil cardio-respiratoire, le foie, l'aorte, le cerveau et le système digestif. Les restes du dernier repas d'Ötzi ont en particulier été retrouvés dans l'intestin : ils proviennent d'une bouillie d'épeautre mélangée à d'autres plantes et à de la viande, peut-être du bouquetin comme l'indiquerait le fragment d'os découvert à côté de la momie. D'abondants pollens trouvés dans l'organisme appartiennent plutôt aux arbres qu'aux herbacés, sans doute parce que le milieu de l'habitat ordinaire d'Ötzi était la zone forestière qui, ne dépassant pas 2 300 mètres, correspond à celle du Val Venosta et à la vallée de Senales sur le versant méridional des Alpes, au climat doux favorable aux sapins rouges, aux rouvres et aux charmes pour la seconde.

Ötzi et les sciences de la Terre

Ces conclusions sont confirmées par d'autres renseignements tirés de l'étude de l'équipement de l'homme des glaces : des pollens piégés dans la fourrure du bonnet ou des vêtements, deux grains de blé, deux prunelles, des feuilles d'érable, de grandes herbes de marais, du bois d'if, de mélèze, de tilleul, de noisetier, de l'écorce de bouleau évoquent un environnement rural

implanté dans la zone forestière de moyenne montagne. On a même pu avancer l'hypothèse la plus vraisemblable de l'époque de la dernière montée de l'homme vers les zones de la haute montagne, soit la fin du printemps ou plutôt le début de l'été quand la floraison du charme se termine et que le blé et la prunelle commencent à mûrir.

Les vêtements associés à la momie de Similaun, dont il reste d'assez grands fragments, ont été traités et interprétés comme le reste du mobilier par le musée central romain germanique de Mayence et sont exposés dans le musée de Bolsano, au même étage que la momie. L'homme portait des habits faits avec des peaux de chèvre domestique, tannées et fumées, cousues avec des tendons d'animaux. Des jambières séparées couvraient les cuisses et les jambes; elles étaient retenues par une double lanière passée autour d'une ceinture. Une languette en peau de cerf protégeait le haut du pied. La ceinture confectionnée en cuir de veau est une longue courroie de 2 mètres, entourée deux fois autour de la taille. Elle est complétée par une poche cousue dans laquelle on a trouvé un grattoir, un perçoir et une lamelle en silex, un retouchoir formé d'une pointe en bois de cerf emmanché dans du tilleul pour réaffûter le tranchant du grattoir en silex ou mettre en forme régulière une pointe de flèche à partir d'un éclat de même matière, une masse noire d'amadou qui servait à allumer le feu à l'aide d'un percuteur en pyrite dont il reste quelques poussières.

Un pagne est une pièce rectangulaire en peau de chèvre domestique, longue de 1 mètre, que l'homme retenait devant et derrière en le passant derrière la ceinture. Une large blouse descendant jusqu'aux genoux faisait alterner des bandes verticales cousues de peaux de chèvre à poil foncé et de peaux de chèvre à poil clair. Ce vêtement était ouvert sur le devant. Un système de rabat des pans permettait sans doute de garder la chaleur du corps.

L'homme des glaces portait sur son vêtement deux objets sphériques attachés à une lanière de cuir. Il s'agit de deux boules formées de fibres d'amadouvier, consommées dans un but thérapeutique. Des chausses étaient constituées d'une semelle de cuir ovale en peau d'ours que maintenait, grâce à des fentes aménagées à son pourtour, une courroie de cuir et retenait un filet en herbe tressée et un dessus de pied en peau de cerf. Ils enserraient une boule d'herbe séchée assurant une certaine protection thermique. Des lacets fermaient les chausses, en y incluant la languette des jambières, et les maintenaient solidement à la cheville. Ötzi portait aussi un bonnet en fourrure d'ours brun, maintenu sous le menton par deux lanières de cuir.

Pour compléter la liste des habits si bien adaptés à la haute montagne, il faut enfin mentionner une grande cape en herbe tressée et nouée. Quatre fragments suffisamment importants permettent de reconstituer cette pièce originale au départ confondue avec une natte. L'interprétation des fragments, avancée par le musée de Mayence, est convaincante et confirmée par une

longue tradition alpine de capes de ce type faites à partir de longues herbes des marais encore attestées au XIX^e siècle, en particulier pour les bergers. Ce vêtement ouvert sur le devant et fermé au niveau du cou protégeait de la pluie et de la neige, tout en conservant la chaleur du corps quand l'homme était debout. Il était aussi un bon isolant contre l'humidité du sol, quand l'homme se reposait assis ou couché.

En dehors des quelques objets qu'Ötzi avait glissés dans la poche de sa ceinture, tout un équipement découvert à proximité de la momie avait appartenu sans ambiguïté à l'homme qui avait emporté en haute montagne pour un séjour sans doute assez long tout ce dont il avait besoin. Cet équipement vital est donc un rassemblement idéal utilisé par une seule personne pendant un temps donné : il reflète la culture matérielle, une unité fonctionnelle et toute une série d'aspects de la vie quotidienne qui rendent ces objets si vivants (*fig. 3*). La hache entière, avec sa lame en cuivre fixée au manche coudé en bois d'if à l'aide d'un système de lanière de cuir, a été le premier objet retrouvé. C'est à partir de son observation que K. Spindler, le premier, avait pu diagnostiquer l'ancienneté préhistorique de la macabre découverte et que des recherches sérieuses ont pu être organisées. La présence de gouttes de sang sur la lame indiquerait que la hache a été utilisée pour séparer des quartiers de viande, en particulier du gibier ou des animaux du troupeau. L'arc en bois d'if avait été déposé par Ötzi contre un rocher, où on l'a retrouvé sans qu'il ait été déplacé. Il mesure 1,82 m. Les traces de la taille du bois sont bien visibles mais, en l'absence d'encoches pour retenir la corde, l'arc n'est pas fonctionnel car il n'est pas terminé. Cette observation va de pair avec l'état non fonctionnel de 12 flèches sur 14 n'ayant pas de pointe en silex et rassemblées dans un carquois confectionné en peau de chamois et renforcé par une baguette de noisetier. La plupart de ces flèches ne possédaient donc que leur tige en viorne de 84 à 87 centimètres de longueur avec, à l'extrémité proximale, les rainures pour insérer les plumes d'aigle nécessaires à assurer la bonne direction de la flèche lancée. Les deux flèches complètes possèdent leur pointe en silex, collée au brai de bouleau et fixée à l'aide d'un fil enroulé. Au fond du carquois, une corde en pelote, faite à partir de fibres d'écorce et mesurant 2 mètres, est sans doute destinée à tendre l'arc ; quatre pointes en os, dont une courbe, servaient peut-être à dépecer le gibier abattu. Ainsi, il apparaît qu'Ötzi avait emporté un arc et des flèches non utilisables, mais il avait avec lui ce qu'il fallait pour terminer la fabrication de l'arc et réparer les flèches : il pensait sans doute profiter de son séjour en haute montagne pour mettre au point ses armes de chasse. Il savait qu'il aurait aussi des vêtements à rapiécer et l'on pense qu'une réserve de fine lanière de cuir attachée à un disque en marbre était réservée à cet usage.

À proximité de la momie, on recueillit un poignard à lame triangulaire en silex taillé muni d'un manche en bois d'if serré au niveau de la garde par une

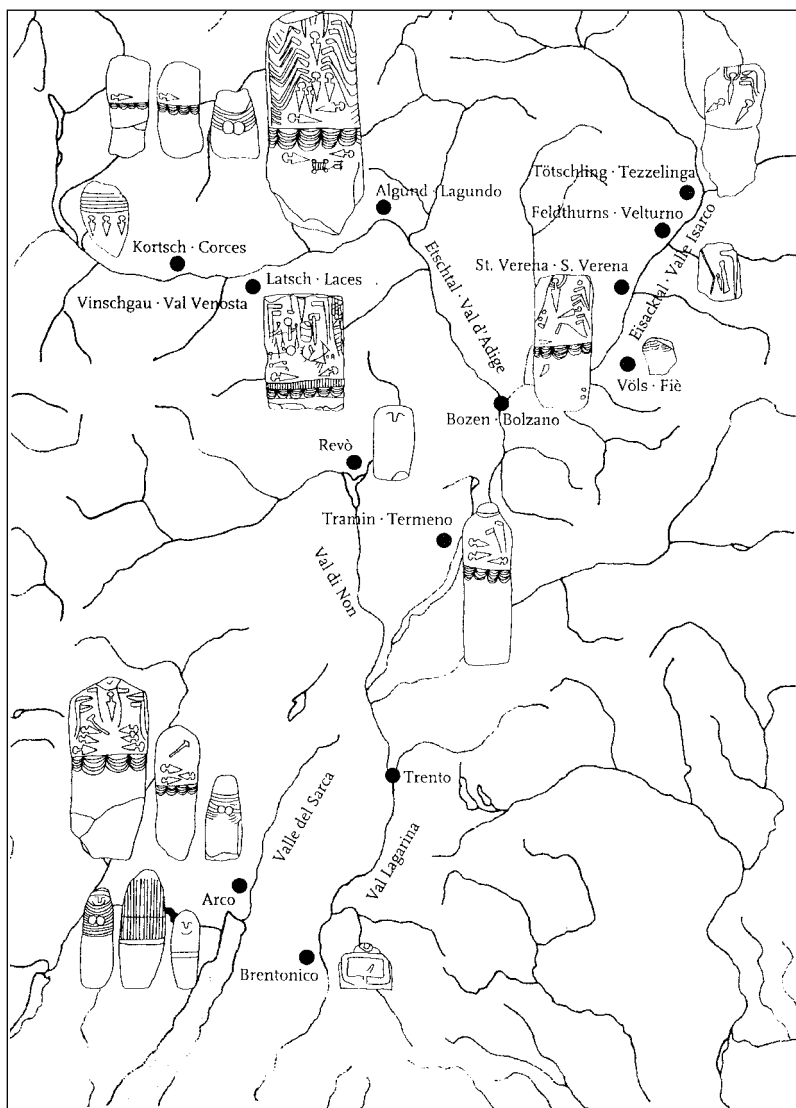


Figure 3 Poignards, haches, hallebardes sur les stèles contemporaines d'Ötzi, trouvés au nord de Bolsano (d'après A. Fleckinger et H. Steiner, 1999).

cordelette et creusé au niveau du pommeau d'une gorge retenant une autre cordelette qui attachait sans doute le poignard à la ceinture. Quelques gouttes de sang sur la lame confirmeraient que le poignard a été utilisé pour dépecer des animaux du troupeau ou du gibier. Les restes d'un filet ont été retrouvés lors des dernières recherches ; les mailles étaient fabriquées avec des herbes longues, et le filet était, semble-t-il, destiné à prendre des oiseaux.

Non loin du corps, on trouva aussi l'armature en bois d'une hotte, formée d'une baguette de noisetier longue de près de 2 mètres et incurvée en U et de deux planchettes taillées aux extrémités en languette. Des fragments de peau animale et des touffes de poils semblent provenir du sac sous-tendu par l'armature. On ignore le contenu de cette hotte. Deux récipients cylindriques en écorce de bouleaux, d'une vingtaine de centimètres de hauteur, ont été repérés l'un près de la hotte et l'autre près de la momie. Une couture permet de maintenir sur la hauteur la bande d'écorce enroulée et, sur le pourtour inférieur, le fond du récipient. Dans le second, plus noirci, des aiguilles de sapin et de genévrier étaient mélangées à des restes d'épeautre et de blé et à des feuilles d'érable. Celles-ci semblent avoir été les réceptacles de particules incandescentes de charbon de bois, braises destinées à allumer facilement des feux sans recourir au briquet en pyrite et à l'amadou qui restait une dernière possibilité.

Les derniers moments d'Ötzi

Ainsi, d'après l'origine des pollens et des restes de plantes ou d'arbres, d'après celle des silex et de la pendeloque en marbre, Ötzi viendrait du versant méridional des Alpes. L'analyse par l'université d'Innsbruck des restes de son dernier repas, et surtout des pollens de charme mélangés naturellement à la nourriture, indiquerait d'après l'état d'avancée de la digestion qu'il s'était nourri une douzaine d'heures avant son décès, dans un lieu qui peut être identifié à la vallée de Senales où le charme est attesté. Les autres essences d'arbres reconnues (18 sortes différentes) précisent l'environnement écologique de cette vallée. D'autres analyses polliniques réalisées à partir d'échantillons prélevés à proximité du col du Hauslab, sur le Rofenberg à 2 760 mètres, indiquent que les alpages étaient entretenus par la fréquentation des troupeaux depuis 4 000 ans av. J.-C.

Le contexte géographique et saisonnier des derniers moments de l'homme des glaces a suscité un intérêt particulier des ethnologues, qui proposent de rapprocher le dernier périple d'Ötzi avec la montée, encore pratiquée de nos jours, du troupeau transhumant en haute montagne. Les moutons, au nombre de 3 000 têtes, doivent traverser chaque année en file indienne des zones enneigées et gelées dangereuses avant de rejoindre, au début de l'été, les meilleurs alpages. En admettant qu'Ötzi ait participé à ce voyage, on comprend mieux qu'il ait pu emmener avec lui un équipement qui lui permet-

tait d'être relativement autonome pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines, et même qu'il ait pu prévoir de terminer son arc et de réparer ses flèches. La variété de son équipement n'en fait pas un simple berger, mais sans doute un personnage au rang social estimable.

Ötzi et la synthèse archéologique

Quelle que soit l'histoire personnelle d'Ötzi, celui-ci est, sur le plan archéologique, à la fois original et représentatif de son époque et des cultures alpines que nous connaissons par d'autres sources archéologiques, assez nombreuses. L'équipement de l'homme des glaces semble être original, car il est essentiellement fait à l'aide de matière organique peu représentée dans les sites archéologiques classiques que sont les habitats où sont surtout conservés les pierres, les céramiques et, au mieux, les pilotis en bois des maisons lacustres. Les sépultures et leurs offrandes sont d'une plus grande aide pour identifier le contexte culturel d'Ötzi ; la tombe 102 de Remedello dans les Alpes italiennes contenait en effet les mêmes types de lames de hache en cuivre, de lames de poignard et de pointes de flèche en silex. Pourtant, la connaissance de la culture de Remedello reste lacunaire quant à l'organisation sociale et l'expression symbolique et religieuse. Quelle relation existe-t-il, par exemple, entre les tombes de Remedello et les nombreuses stèles alpines anthropomorphes aux motifs piquetés représentant les mêmes symboles de la hache, du poignard, de l'arc et des flèches ? Ces stèles masculines et féminines, de la région de Bolsano, d'Aoste, de Sion, rapprochées des sites pariétaux de Val Camonica et du mont Bego, sont-elles les manifestations des mêmes croyances et des mêmes rites, communes à des cultures régionales telles que l'archéologie les fait apparaître comme à Remedello en Italie, à Horgen en Suisse, à Baden en Autriche, à Altheim et à Cham en Bavière ?

La méthode comparative traditionnelle en archéologie, proposée pour intégrer la découverte de Similaun dans le canevas général de l'histoire des Alpes à la fin du IV^e millénaire av. J.-C., confirme la haute antiquité de la diffusion du cuivre dans un environnement culturel caractéristique. La même méthode montre aussi sa limite dans un cas aussi original par la variété des vestiges, jusqu'alors inédits, formant un ensemble homogène et complet exceptionnel révélant sans ambiguïté un homme dans son contexte de vie.

Ötzi au musée : archéologie, psychologie et éthique

Le 16 janvier 1998, l'homme des glaces et tous les objets trouvés autour de lui furent transportés de l'Institut d'anatomie de l'université d'Innsbruck, en Autriche, au musée archéologique du Haut-Adige à Bolsano, en Italie du Nord, où ils furent pour la première fois exposés. Cette exposition permanente qui attire un public nombreux soulève le problème essentiel de la

rencontre de l'humanité contemporaine avec un témoin en chair et en os de la vie quotidienne d'il y a 5 300 ans, avec ses vêtements et ses équipements personnels. La vision d'Ötzi devient brusquement celle du plus vieil ancêtre que le visiteur s'attribue d'emblée. La sépulture que la momie n'a jamais eue est identifiée avec la salle du musée, lieu de rites, de symboles et de sublimation (K.J. Pazzini, 2000). La vision de ce corps, que chaque détail rattache miraculeusement à la vie préhistorique, devient celle de la vérité et de la réalité de l'humanité mythique qui fonde nos sociétés.

Au printemps 2000, Angelika Fleckinger, coordinatrice du musée archéologique du Haut-Adige, organisa un colloque sur le thème « Mort et musée », dans lequel étaient abordés les problèmes d'éthique et de conservation à propos des momies ou des restes humains présentés dans les musées. Le respect particulier qu'exige la présentation scientifique du corps humain a été recommandé par l'accord de Vermillin, dans le Dakota du Sud aux États-Unis, dès 1989, puis par le Comité international des musées (ICOM) en 1994.

La même année, le groupe des ethnographes de musée (MEG) se ralliait à Londres à la même exigence de respect, mais ajoutait qu'en cas de réclamation légitime, les restes humains devraient être rendus. Il rejoignait une vive revendication des Indiens américains dont l'acte du National Museum stipulait en 1989 que toute demande de restitution d'objets funéraires sacrés, y compris les os du squelette, devait être satisfaite. De même, en Australie, depuis 1984, tout vestige aborigène doit être déclaré et remis officiellement à la communauté concernée. Cette réflexion éthique a conduit les responsables du musée de Bolsano à la plus grande sobriété muséographique et au parti pris scientifique le plus objectif, médical et biologique. Il n'en reste pas moins que les visiteurs expérimentent le face-à-face avec le plus ancien homme préhistorique vieux de 5 300 ans. La préhistoire, notion abstraite et construction de l'esprit à partir de vestiges matériels pendant deux siècles, fait brusquement apparaître une réalité forte, celle du vivant. Les traits du visage et de la silhouette du corps, la spécificité des multiples résultats d'analyse en font un être personifié dont se réclame l'histoire dans la lente élaboration de ses chronologies.

DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE : QUAND LE VOLCAN DE THÉRA A-T-IL EXPLOSÉ ?

Dans l'île cycladique de Santorin, appelée Théra à l'âge du bronze, la petite ville d'Akrotiri (*fig. 4*) a disparu sous plusieurs mètres de cendres à la suite de l'explosion du volcan. Les fouilles des maisons ont mis au jour, outre des fresques illustrant la vie cérémonielle et quotidienne, d'abondants vestiges — en particulier céramiques —, dont les plus tardifs se rattachent à la phase



Figure 4 Carte indiquant la situation d'Akrotiri à Santorin et des principales villes de la mer Égée, à l'âge du bronze (d'après Renfrew et Bahn, 1998, p. 481).

du minoen récent (caractérisée par des vases de type IA du *Late Minoan*) d'abord datée des environs de 1500 av. J.-C. à partir des vases du même type trouvés avec des poteries égyptiennes intégrées dans des contextes historiques, se référant à des dates déduites des listes des dynasties de souverains égyptiens ou d'Asie occidentale. Plusieurs approches scientifiques suggèrent pourtant une datation plus ancienne de plus d'un siècle pour l'éruption du volcan (Randsborg, 1996). Deux appréciations chronologiques s'opposent ainsi sur la date de l'explosion du volcan de Théra ; l'une défend l'estimation haute, soit 1628 av. J.-C. et l'autre l'estimation basse, soit 1500 av. J.-C. S.W. Manning (1999) rassemble les arguments critiques pour caracté-

riser les différentes approches, qu'elles soient archéologiques ou basées sur des méthodes physico-chimiques, ou encore impliquant des dates de souverains ou d'événements historiques.

Le point de vue archéologique (fig. 5)

Il faut bien admettre que des arguments sont en faveur de l'une ou l'autre position chronologique, haute ou basse. Pour le passage du LMIB (*Late Minoan IB*; minoen récent IB) au LMIIIA1 (*Late Minoan IIIA1*; minoen récent IIIA1), on admet plutôt une chronologie archéologique haute. Pourtant, les liens évidents entre les vestiges archéologiques du LMIA (*Late Minoan IA*; minoen récent IA) et les dates historiques tardives de l'Égypte et d'Asie occidentale restent problématiques. Cette période de la destruction de Théra correspond au MBA (*Middle Bronze Age*; âge du bronze moyen) du Levant, à la période hyksos tardive et au SIP (*Second International Period*; seconde période intermédiaire) égyptien, de même qu'au LCIA (*Late Cypriote IA*; chypriote récent IA) de Chypre. Une découverte décisive provient de Kommos, au sud de la Crète méridionale. Elle confirme la chronologie et la synchronisation culturelle de l'histoire générale de la Crète des nouveaux palais. Le port d'Akrotiri à Théra était un centre pour le commerce de la Méditerranée orientale. Le LMIA (*Late Minoan IA*; minoen récent IA) d'Akrotiri apparaît comme contemporain de la phase dite « prébichrome » du MBII (*Middle Bronze Age II*; phase II de l'âge du bronze moyen) du Levant.

Pourtant, aucune date précise ne peut émerger de ces comparaisons. Quelques remarques faites à partir des sites égéens et chypriotes pourraient bien justifier une chronologie haute mais les fouilles égyptiennes de Tell el Daba seraient en faveur d'une chronologie basse. Le raisonnement est fondé en partie sur l'estimation que chaque niveau archéologique a duré 30 ans (!) et sur une date-charnière, celle de l'apparition, vers 1600 av. J.-C., de la céramique bichrome qui distingue nettement le MBII et III (*Middle Bronze Age II et III*; phases II et III du bronze moyen).

À la suite des dernières mises au point de S.W. Manning (1999), l'estimation de la chronologie basse n'est pas plus prouvée que celle de datations plus élevées malgré une référence à Sésostri III étayée dans la couche K (vers 1868 av. J.-C.), une autre à Ahmose établie dans la couche D/2 et une corrélation évidente avec la période troublée des Hyksos dont l'apparition est fixée dans la XV^e dynastie datée de 1669 av. J.-C., de 1649/48 av. J.-C., ou de 1638/31/27 av. J.-C. selon que l'on adopte la chronologie haute, moyenne ou basse des égyptologues. En reconnaissant l'absence de preuves pour des datations absolues, le fouilleur de Tell el Daba, M. Bietack (1984), adopte cependant, dans l'interprétation du site, des dates basses, tandis que son collègue W.G. Dever (1985) aborde la même période des Hyksos avec au moins un siècle de décalage.

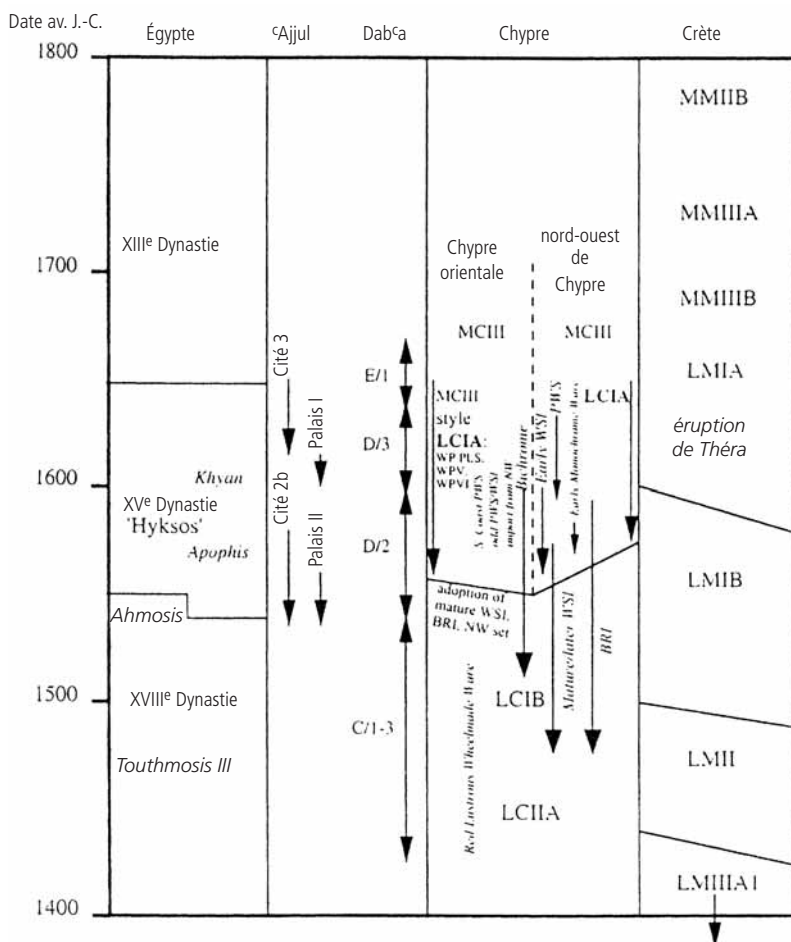


Figure 5 Table chronologique combinant le système des dynasties de l'histoire égyptienne et les grandes séquences archéologiques de la Méditerranée orientale; MC : *Middle bronze age* à Chypre; LC : *Late bronze age* à Chypre; MM : *Middle minoan*; LM : *Late minoan* (d'après Manning, 1999).

Devant une telle contradiction, S.W. Manning (1999) propose d'élargir l'information en introduisant dans le débat les résultats des datations obtenues par des analyses physico-chimiques et de réexaminer, avec tous les arguments disponibles, la pertinence des listes dynastiques utilisées par les historiens.

L'apport des sciences de la Terre

Plusieurs études physico-chimiques ont été menées pour dater l'explosion du volcan de Théra. Des échantillons organiques prélevés directement dans les décombres d'Akrotiri ont été mesurés par la méthode du radiocarbone : les résultats se regroupent pour la plupart dans le milieu du ^{XVII}^e siècle av. J.-C. Une seule datation postérieure à 1530/1525 av. J.-C., indique un ordre de grandeur de 1520 av. J.-C. et sans doute plus tardif, ce qui sort des limites chronologiques admises dans la discussion. La chronologie haute, qui est donc plutôt confirmée par les datations au radiocarbone, s'accorde avec la longue série très cohérente des datations au radiocarbone obtenues à partir des échantillons prélevés dans les niveaux contemporains du site de Jéricho en Palestine.

D'autres manières de proposer une datation de la destruction de Théra sont indirectes. La première consiste à dater l'éventuelle perturbation climatique qui a pu suivre l'explosion du volcan, du fait du nuage de cendres répandu dans la stratosphère, ayant obscurci l'hémisphère Nord pendant deux ou trois années et ayant entraîné une suppression des saisons repérables au niveau des cernes des arbres fossiles étudiés en dendrochronologie ; cette anomalie a été reconnue pour les années 1628 et 1627 av. J.-C., sur des troncs d'Amérique du Nord, d'Europe et d'Anatolie (bois du tumulus de Midas à Gordion, complété par ceux de Porsuk, d'Acemhöyük et de Kültepe).

La seconde manière, liée à la première, est de rechercher dans les glaces de la banquise les cendres chargées de dioxyde de soufre. Plusieurs équipes ont signalé une explosion volcanique dans la seconde moitié du ^{XVII}^e siècle av. J.-C. Dans les années 1980, les chercheurs aboutissent à la conclusion que la coïncidence entre l'anomalie climatique et l'acidité des aérosols volcaniques ne pouvait être que vraisemblablement reliée à l'événement de Théra.

Dans les années 1990, des progrès permirent de mesurer la température de l'environnement des arbres étudiés en dendrochronologie : on peut ainsi confirmer que, parmi d'autres, l'anomalie de 1628-1627 av. J.-C. était due aux températures estivales froides, ce qui coïnciderait avec la conséquence de l'éruption volcanique. D'autres progrès scientifiques étaient attendus pour mieux connaître l'origine des cendres polaires par identification des éléments chimiques spécifiques des cendres volcaniques de sites connus. Le volcan de Théra est responsable de l'énorme explosion d'une masse évaluée entre 38 à 42 kilomètres cubes de roches (18 kilomètres cubes pour le Krakatau en 1883). Pourtant, les signaux aérosols acides (H₂SO₄) trouvés dans les glaces polaires ne rendent pas évident un tel phénomène spectaculaire. Ces sulfures ont-ils été détournés du pôle par des courants du type El Niño ? On ne trouve ni l'abondance attendue de ces poussières ni leur

concentration à un moment donné précis : la courbe obtenue montre une valeur élevée en 1644 av. J.-C. correspondant peut-être, avec une marge d'erreur difficilement explicable, à l'explosion de Théra. La teneur en acide sulfurique est particulièrement importante vers 1623 av. J.-C. Ces deux dernières dates sont difficilement interprétables en raison de leur écart. La période qui suit jusque vers 1440 av. J.-C. est en revanche particulièrement calme, sans aucune explosion volcanique majeure, ce qui n'est pas en faveur d'une éventuelle chronologie basse pour l'explosion de Théra. L'analyse de minuscules laves vitrifiées trouvées dans les glaces du Groenland avait semblé apporter un argument supplémentaire à ceux qui défendent une éruption volcanique de Théra à la fin du XVII^e siècle av. J.-C., entre 1644 et 1620 av. J.-C., et plus précisément en 1628 av. J.-C., mais l'examen critique des résultats incite là encore à la prudence.

Le bilan des datations directes réalisées à Théra même ou circonstancielles obtenues dans l'hémisphère Nord, calculées par les méthodes scientifiques, n'est pas compatible avec l'hypothèse de la chronologie basse de l'explosion du volcan qui serait alors située entre 1525 et 1479 av. J.-C. En faveur de la chronologie haute, plusieurs données situent l'événement en 1628 av. J.-C. mais certaines approximations restant inexplicables, il convient de considérer encore ce résultat comme une vraisemblance compatible certes avec les données archéologiques et scientifiques mais non comme une certitude.

L'examen critique des chronologies historiques

La datation de l'explosion du volcan de Théra est exemplaire car elle pose problème. À la suite de l'approche archéologique et scientifique, favorable à la chronologie haute, s'impose un examen critique des relations entre l'archéologie égéenne et les sources de la chronologie historique égyptienne et mésopotamienne. Cette chronologie est considérée comme absolue, mais apparaissant comme basse par rapport à la précédente, avec un décalage de plus d'un siècle.

Cette chronologie historique, établie depuis un siècle à partir des listes détaillées des principaux souverains égyptiens et mésopotamiens, constitue la trame de l'évolution politico-juridique des premières grandes civilisations. Pourtant, aucune approche chronologique n'est infallible et c'est la confrontation des données littéraires, physico-chimiques (carbone 14 et thermoluminescence), dendrochronologiques et astronomiques qui permet de préciser les séquences des périodes de l'histoire ancienne.

La source littéraire essentielle reste, pour l'Égypte ancienne, l'« Épitome », liste des trente dynasties de rois, tirée de l'*Histoire de l'Égypte* en grande partie perdue, compilée par un prêtre égyptien, Manetho, qui vécut au III^e siècle av. J.-C. Ce texte a été plus ou moins préservé dans trois versions,

l'une de Julius Africanus (III^e siècle de l'ère chrétienne), une autre d'Eusebius (IV^e siècle de l'ère chrétienne) et une dernière de George le Syncellus (vers 800 apr. J.-C.). De multiples autres documents anciens, comme le papyrus de la liste royale de Turin établie sous Ramsès II, plus ou moins complets et justes, sont des sources de débats pour affiner les chronologies non seulement des rois mais aussi des événements historiques, tels l'éruption du volcan de Théra, catastrophe indéniable, ou le passage de la mer Rouge par Moïse et les Hébreux, épisode d'histoire politico-religieux plus difficile à définir, ou encore l'arrivée des Peuples de la Mer, correspondant sans doute plus à une période d'instabilité qu'à un fait ponctuel pouvant être daté précisément.

Or, les conclusions de l'approche archéologique et scientifique du problème de la destruction d'Akrotiri montrent une distorsion d'un siècle environ entre la chronologie haute — donnant la fin du XVII^e siècle av. J.-C., généralement acceptée — et la chronologie basse qui mentionne la XVIII^e dynastie et le règne de Touthmosis III à partir de 1479 av. J.-C. alors qu'on peut les faire commencer en 1490 av. J.-C., et même dès la fin du XVI^e siècle av. J.-C. (1504 av. J.-C.), ce qui coïnciderait avec les observations astronomiques, en particulier lunaires, et une série de conclusions archéologiques faites à Kom Rabia et à Saqqarah. Le long règne de Touthmosis III — qui dura 54 ans — permettrait de s'accorder avec la chronologie haute proposée.

Une recherche chronologique parallèle est conduite à Alalakh (Syrie), dont le niveau VII est daté entre 1661/1591 av. J.-C. et 1637/1559 av. J.-C. Le site a alors été détruit par le roi hittite Hattusili I, mais il est difficile de prouver que cette attaque correspond à la fin du niveau d'Alalakh VIII. Pourtant, ce dernier est aussi associé à la présence de la céramique bichrome chypriote, dont la grande production est datée de la fin du XVII^e siècle et des deux ou trois premières décennies du XVI^e siècle av. J.-C., confirmant ainsi la validité de la chronologie haute.

Les actes de la conférence de Vérone, édités par Klaus Randsborg (1996) et consacrés au thème « Absolute Chronology. Archaeological Europe 2500-500 BC », et la monographie de S. W. Manning (1999) sur le volcan de Théra posent bien le problème de la relation entre l'archéologie et l'histoire sur le plan de la chronologie. Les auteurs y abordent la chronologie comme une véritable science avec ses sources, ses analyses et ses interprétations. Les rapprochements entre les conceptions de la chronologie historique et les interprétations archéologiques des événements et du déroulement des processus se font progressivement, sur la base d'une compréhension interdisciplinaire. Ainsi l'histoire et l'archéologie sont-elles amenées à se rejoindre pour enrichir les notions d'un temps désormais essentiel dans une conception de la longue durée du passé, devenue classique. Ce rapprochement est rendu

accessible du fait que l'année soit l'unité de mesure commune au déroulement de l'histoire (calendriers égyptien et mésopotamien) et au décompte dendrochronologique puisque les références d'arbres fossiles permettent en Italie, en Suisse, en Allemagne, en France, en Irlande de couvrir la période concernée et de calibrer le calcul au radiocarbone.

ARCHÉOLOGIE DU PAYSAGE ET TERRITOIRE

Une lecture approfondie des paysages actuels peut devenir une prise de conscience de la relation historique entre l'homme et son environnement marqué par des aménagements et parfois des monuments. Ce thème, qui permet de faire des synthèses regroupant écologie et archéologie, a été développé au cours de ces dernières années; des résultats spectaculaires ont été obtenus, tant en Afrique, avec le problème de la désertification du Sahara, qu'au Danemark avec l'organisation du territoire, qu'au Mexique avec la naissance de l'État zapotèque dans la vallée d'Oaxaca, qu'à Stonehenge avec le déchiffrement de la complexité des structures paysagères et leur sauvegarde.

Climat et archéologie du bassin de l'Azawagh oriental (Niger) *(fig. 6)*

Cette région est l'un des bassins importants du Sahara méridional et l'exposition itinérante « Vallée du Niger » (Devisse, Polet, Sidibé, 1993-1996) a été le prétexte d'une synthèse sur l'évolution des cultures révélées à la suite de prospections et de fouilles archéologiques. L'étude s'est focalisée sur la relation homme-culture-paysage sur une longue période de 10 000 ans pendant laquelle plusieurs épisodes humides ont permis le développement de sociétés agricoles. En particulier, un régime pluviométrique assez équilibré avec des pluies hivernales modérées caractérise le laps de temps compris entre 3400 et 2200 av. J.-C. Lors d'un ultime épisode humide entre 1900 et 1300 av. J.-C., avant l'assèchement qui caractérise la désertification actuelle, la grande faune aquatique occupait le large cours du fleuve. Dans la région de Takené Bawat au III^e millénaire, les restes d'animaux domestiques sont très nombreux (bovinés, caprinés et ovinés), mais la pêche et la chasse sont également régulièrement pratiquées. Les matériels de broyage attestent la consommation de graines moulues, surtout du mil. Les autres outils en pierre sont des haches polies de taille souvent réduite, des lames et des lamelles, des grattoirs et des microlithes comme des segments de cercles, des armatures de pointes de flèche. La céramique continue une vieille tradition de vases à fond rond, décorés par impression pivotante. Mais la technique la mieux contrôlée permet d'atteindre des cuissons oxydantes à haute température et des parois fines dépourvues des dégraissants végétaux des

hautes périodes. Les sites installés autour de points d'eau sont ceux de villages sédentaires. À Mentès, l'habitat disséminé dans le paysage est peut-être plus saisonnier, la sécheresse annuelle dispersant la population.

À partir de 2000 av. J.-C., l'humidité accrue gonfle à nouveau le fleuve Ighazer dans la partie orientale du bassin de l'Azawagh, qui recueille les eaux coulant de l'Aïr méridional et se peuple d'une faune abondante d'hippopotames, de crocodiles, de tortues aquatiques et de poissons appelés « capitaines ». De gros villages permanents s'installent sur les rives de grandes étendues d'eau où l'on peut trouver des zones de production de poteries aux styles locaux bien affirmés comme à In Tuduf ou à Chin Tafidet. En revanche, l'industrie lithique s'appauvrit ; seuls les grattoirs sur lame de silex restent fréquents mais les pointes de flèche se raréfient. Bien que la chasse et la pêche soient couramment pratiquées, la consommation d'animaux domestiques occupe une part importante de la nourriture qui semble carnée pour une part non négligeable. Ces animaux sont aussi sacrifiés comme les bœufs de Chin Tafidet et ceux de In Tuduf, puis inhumés comme les chiens dans des sépultures du type de Sloughi.

Entre 1800 et 1500 av. J.-C., sur la bordure méridionale du Sahara, et plus précisément dans les régions de Termit-Egaro, deux lames pointues munies d'une soie en cuivre ainsi que des fragments de cuprite sont associés à un contexte typique de la culture du Néolithique final avec des grattoirs triangulaires très répandus dans la région et avec des tessons de vases à panse globulaire ornés d'impressions faites au peigne. Les analyses chimiques du cuivre révèlent des traces élémentaires conformes aux cuivres natifs locaux, et l'on suppose que les lames ont été mises en forme par martelage à chaud, et non par fusion, et coulées dans un moule. Ce sont les plus vieilles traces du travail du métal, connues jusqu'à présent au sud du Sahara. Elles se répandent ensuite vers le sud comme certaines formes de monuments funéraires, les bazinas avec ou sans alignements de pierres dressées, les tumulus à cratère et les enceintes quadrangulaires. Que représentent ces progressions sinon des diffusions culturelles allant dans cette direction pour échapper à la désertification saharienne ?

Les enceintes cérémonielles de Sarup (Danemark) et l'espace rituel

Le programme de Sarup, vaste ensemble paysager occupé au Danemark entre 3400 et 2800 av. J.-C., est un bel exemple d'une approche géographique d'un site cérémoniel, aménagé sur un promontoire de sable dominant un contexte topographique et culturel typique de la société nordique d'il y a 5 000 ans (Andersen, 1997). Les recherches ont été menées sur le terrain entre 1971 et 1984, mais les études en laboratoire ont duré treize années de plus. La minutie du travail et son ampleur, avec six hectares découpés et

236 735 vestiges enregistrés, permettent de rassembler les arguments pour défendre l'hypothèse que les deux enceintes fréquentées pendant la période des *Funnel Beaker* du Néolithique danois étaient utilisées en liaison avec les rites funéraires; en effet, les fosses interrompues du double système d'enceinte contiennent des corps humains partiellement exhumés. Ces fosses seraient des lieux provisoires d'exposition et d'inhumation des défunts amenés de toute la campagne environnante où étaient alors installés de petits hameaux dispersés où vivaient quelques familles. À proximité des longues maisons d'habitation, des tombes mégalithiques recevaient les restes disloqués des squelettes d'abord vénéérés dans les fosses de l'enceinte du site cérémoniel de Sarup (fig. 7). À la fin de la période, le rite funéraire semble pratiqué uniquement dans la tombe mégalithique. Lors de la fouille, le système d'enceinte est apparu plus complexe qu'il n'était perçu en photographie aérienne et la compréhension de la fonction de chacun des éléments topographiques est indispensable à la définition du site cérémoniel.

Niels Andersen a en effet reconnu dans l'aménagement le plus ancien et le plus vaste, appelé Sarup I (fig. 8), cinq structures différentes et complémentaires : une longue palissade interne qui borde le promontoire sur 400 mètres à l'est et en barre l'accès au nord. Toutes les autres structures s'appuient sur cette haute barrière aux planches larges et rapprochées. La deuxième structure est une porte, interruption aménagée dans la grande palissade, en deux endroits; elle conduit à la zone funéraire qui borde la première structure sur une largeur d'une trentaine de mètres. Cette zone comprend de petits enclos rectangulaires (5 à 10 mètres de côté), plus rarement en arcs de cercle, délimités par de petites palissades disposées perpendiculairement à la grande palissade et rejoignant un double système de larges fosses interrompues et parallèles à la grande palissade. La reconstitution proposée de cette construction montre une partie centrale du promontoire entourée d'une haute palissade faite de fortes planches, donnant accès à un dédale formé de palissades moins hautes que la première, de levées de sable et de fosses destinées à recevoir des cadavres et des offrandes comme l'attesteraient les quelques vestiges retrouvés dans les fosses et les trous de poteaux des palissades. Vers 3250 av. J.-C., un autre système similaire au précédent, appelé Sarup II (fig. 9), combinant une haute palissade, des enclos palissadés quadrangulaires et des fosses, est isolé en arc de cercle et occupe l'extrémité méridionale du promontoire. Ce second ensemble architecturé aurait eu la même fonction que le premier. Les phases dites de Sarup III, IV et V ne correspondent plus à de nouvelles constructions monumentales et cérémonielles mais — comme les phases de Sarup I et II — à des phases d'occupation du promontoire.

Niels Andersen distingue les structures d'habitat définies par les trous de poteau et par les restes de torchis des maisons domestiques, les indices d'occupation du site — comme les *nucleus* en silex et les traces de débitage —,

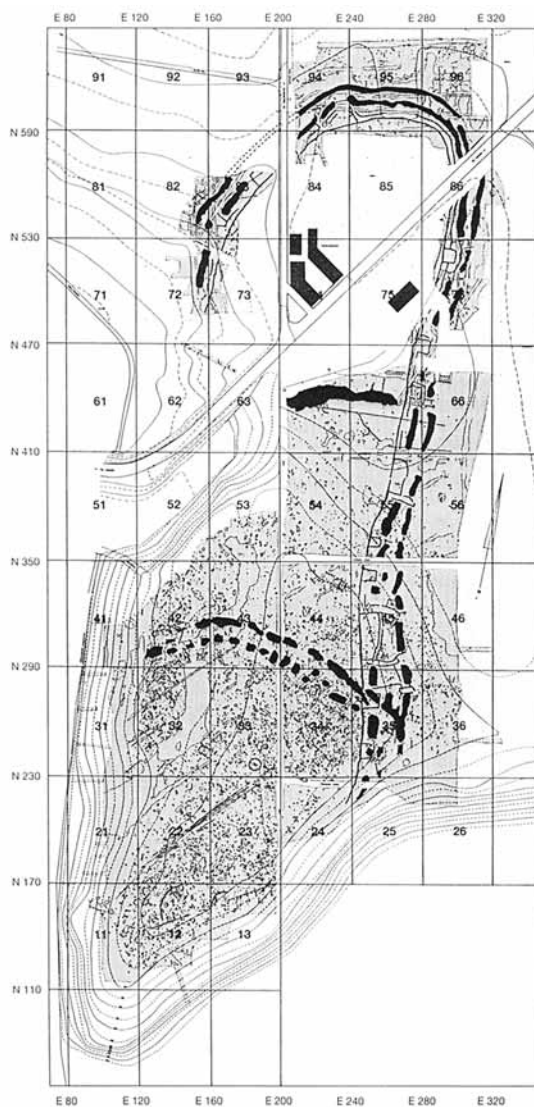


Figure 7 Plan des fossés de Sarup I (partie haute) et II (partie basse) (d'après Andersen, p. 21).

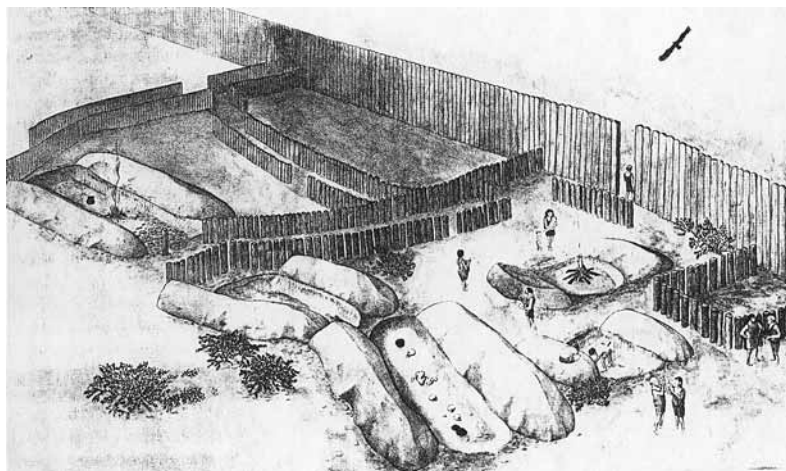
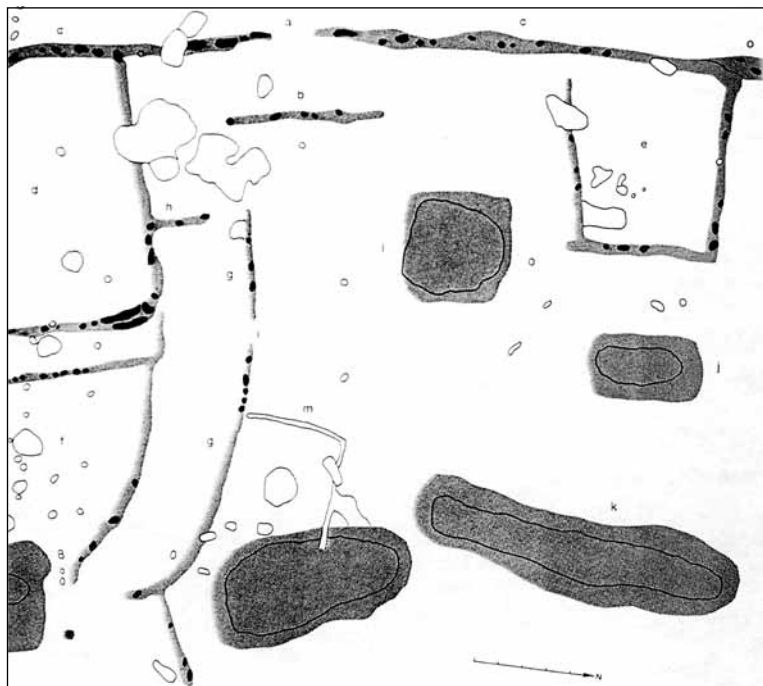


Figure 8 Utilisation des fosses funéraires de Sarup I, d'après N.H. Andersen, 1997 (fig. 40, p. 42 (haut) et fig. 73, p. 63 (bas)).

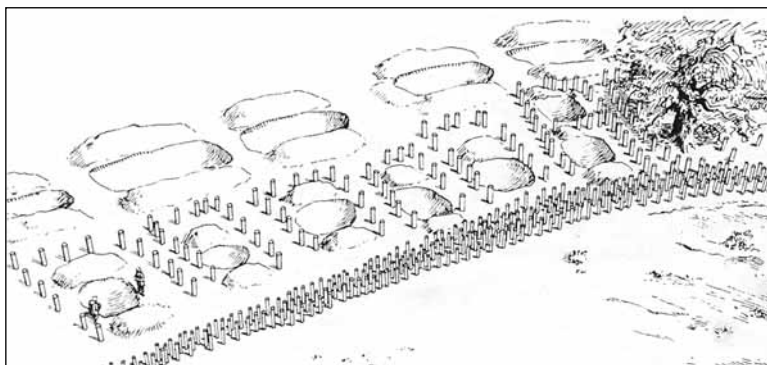


Figure 9 Utilisation des fosses funéraires de Sarup II, d'après N. H. Andersen, 1997 (fig. 83, p. 69).

les fosses à détritits et les silos. Il cartographie enfin les fosses à offrandes contenant des haches polies ou des vases complets servant à contenir quelque denrée organique. Ces dernières fosses se trouvent surtout en périphérie du site vers les palissades et les fosses rituelles qui restent fonctionnelles jusqu'au début du III^e millénaire av. J.-C.

L'environnement culturel de Sarup a fait l'objet de recherches intensives, dans une aire de proximité de 5 à 7 kilomètres de diamètre puis dans une région plus large, dans un diamètre de 20 à 40 kilomètres. Dans l'aire restreinte, sur 153 sites contemporains de Sarup, 57 sont considérés comme des sites d'habitat, petits hameaux aménagés sur des méplats sableux, abrités de l'influence directe de la mer distante de quelques kilomètres. Le contexte économique a pu être reconstitué avec un paysage déboisé et entretenu en jachère pour des champs cultivés céréaliers et des prés. Des traces de bouleaux brûlés indiquent l'éclaircissement des forêts et une mise en culture intensive au début de l'époque de Sarup. De nombreuses coquilles de noisettes prouvent que ces fruits secs étaient prisés et que les noisetiers avaient sans doute en partie remplacé les bouleaux. La détermination des ossements animaux fait apparaître le cochon, le mouton, la chèvre et la vache qui peut représenter un fort pourcentage sur le site de Skaghorn. Les ressources de la mer, poissons et coquillages, sont consommées près de la côte.

La mise en valeur du sol est assurée par des unités modestes d'agriculteurs regroupées dans des hameaux dispersés. Cette répartition des unités d'habitat est soulignée par un semis dense de tombes mégalithiques, spectaculaires sous leur tumulus disposé pour être vu de loin dans le paysage. Dans le territoire restreint autour de Sarup, 125 dolmens sont connus et 290 ont été répertoriés dans la région plus large. Un ensemble comme celui de Strandby

Skovgrave révèle deux phases de construction des tombes et de leur tumulus de plan circulaire ou rectangulaire. Les rites funéraires font intervenir des offrandes céramiques et lithiques, de types connus dans les phases de Sarup I et II. Ils sont aussi caractérisés par des manipulations d'ossements humains, ne se trouvant pas en connexion anatomique, par des absences d'ossements prélevés, en particulier le crâne, et par la pratique de l'incinération plus ou moins partielle. Ces rites funéraires semblent correspondre à

ceux observés dans les fosses du site cérémoniel de Sarup et l'hypothèse de la complémentarité de ce site central et des dolmens a été avancée; le traitement du cadavre serait assuré à Sarup avant le dépôt des ossements ou des restes incinérés dans la tombe mégalithique. Des offrandes votives retrouvées dans des fosses de Sarup — lames ou haches en pierre, vases entiers — sont les mêmes que celles déposées dans les dolmens et confirment la forte unité des croyances des habitants de Sarup et de sa région (fig. 10 et 11).

La vallée d'Oaxaca et la naissance de l'État zapotèque (fig. 12)

Le riche programme interdisciplinaire de la vallée d'Oaxaca au sud du Mexique a fait l'objet d'une récente synthèse (J. Marcus, K.V. Flannery, 1996) qui présente les conditions de la naissance de l'État zapotèque. Les recherches sur le terrain durèrent de 1966 à 1981, suivies d'analyses en laboratoire. Le premier objectif fut atteint à Guila Naquitz, un abri rocheux où, entre 8750 et 6670 av. J.-C., les archéologues purent observer les origines de l'agriculture et le développement d'une stratégie de production de nourriture. Celle-ci aboutit à la construction de villages. Plusieurs d'entre eux, datant de la période ancienne de la phase formative (1500-850 av. J.-C.), ont

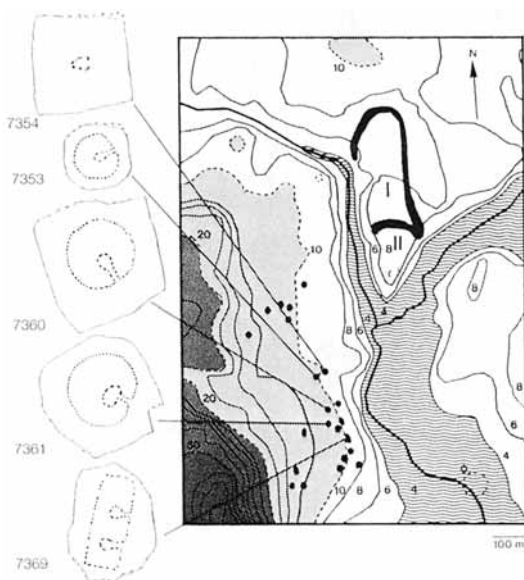


Figure 10 Relations des fosses de Sarup et les monuments mégalithiques de la région (d'après N. H. Andersen, 1997, fig. 126, p. 97).

été minutieusement fouillés et interprétés. Trente maisons en torchis, de plan quadrangulaire, furent retrouvées dans plusieurs villages de la vallée; elles abritaient chacune une famille nucléaire large relativement autonome, occupée par des activités courantes comme l'acquisition, la préparation et le stockage de produits alimentaires. Certaines de ces familles avaient aussi des activités artisanales spécialisées à l'échelon local comme la fabrication d'outils en pierre et en os ou comme l'élaboration de parures en coquillage ou en plumes pour une diffusion régionale probable. Le sel était exploité près des sources salines de Fabrica San José et des salaisons étaient préparées dans des maisons voisines.

À la suite de la reconnaissance de la trame économique de la vallée d'Oaxaca, les archéologues purent définir un système social avec de petits groupes à statut privilégié comme à Santo Domingo Tomaltepec; un groupe de résidences s'y distinguait avec une maison à plate-forme construite en torchis et en pierre, contenant une quantité remarquable d'ossements d'animaux consommés, de l'obsidienne et des coquillages marins importés de zones distantes de 50 à 200 kilomètres, alors que les autres maisons possédaient des outils d'origine purement locale. Dans d'autres villages, les archéologues distinguèrent une zone consacrée à des bâtiments publics qui caractériseront les villages des périodes classique et postclassique. La plupart des maisons de la période formative étaient regroupées dans des hameaux qui en comprenaient une douzaine sur 12 hectares en moyenne pour une population d'environ 60 individus. Pourtant une exception apparaît

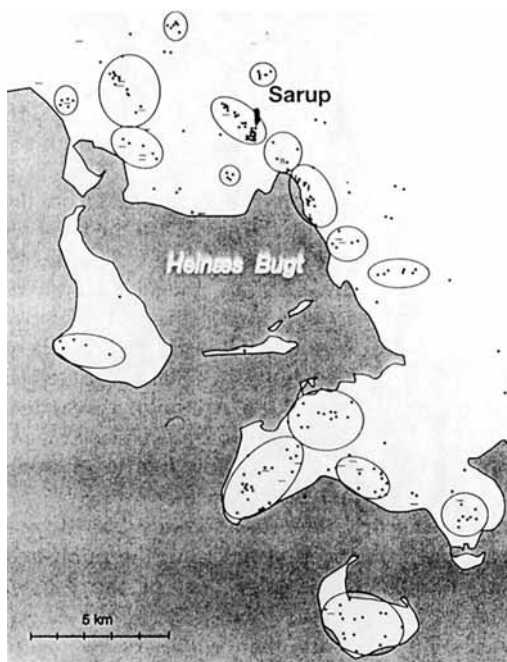


Figure 11 Sarup et les différents territoires de sa région (d'après N. H. Andersen, 1997, p. 100, fig. 130).

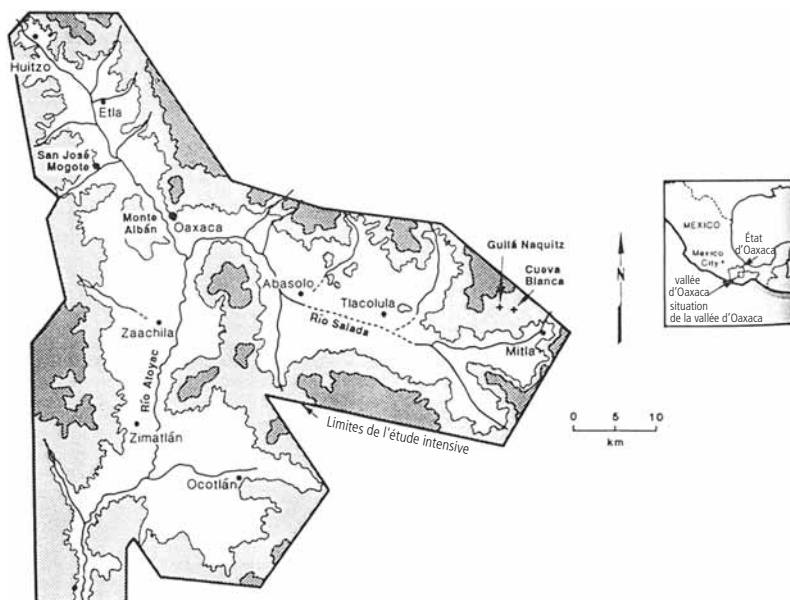


Figure 12 Plan de la vallée d'Oaxaca (d'après Renfrew et Bahn, 1996, p. 446).

nettement avec San José Mogote qui couvre 70 hectares en 850 av. J.-C. et devient l'agglomération la plus importante de la vallée. Elle est au centre d'un réseau probable d'environ 20 villages qu'elle contrôle. Espacés de 5 kilomètres, ceux-ci restent stables pendant plusieurs décennies, ce qui semble indiquer que leur territoire était évalué pour un équilibre social et démographique plus que pour une survie économique.

La vie spirituelle s'organisait aussi à l'échelon communautaire et à l'échelon familial et individuel. Les résidences de certains villages étaient le lieu de cérémonies collectives utilisant les sonneries des conques et les percussions des carapaces de tortue marine. Dans les maisons, des bassins semblent en relation avec des figurines d'ancêtres et de danseurs et paraissent avoir joué un rôle dans les divinations. Quant au culte individuel, on le retrouve dans les 60 sépultures du cimetière, placé près du village de Santo Domingo Tomaltepec, pour 80 défunts dont 50 adultes. Tous sont enterrés la face tournée vers la profondeur de la terre, le plus souvent en position étendue. Une dizaine d'hommes pourtant, en position fléchie, ont reçu 50 % des poteries funéraires fines, 88 % des perles de jade et une dalle de pierre pour protéger leur dernière demeure. Ces hommes ont, à n'en pas douter, un statut social et spirituel particulier. Ils ont acquis sans doute de nouveaux

pouvoirs avec l'évolution du site de San José Mogote qui, entre 850 et 500 av. J.-C., rassemble jusqu'à 1 400 habitants et se dote de constructions plus imposantes. Le programme de la vallée d'Oaxaca établit aussi le lien entre la société de la phase ancienne de la période formative et celle de la phase récente qui suit et qui voit naître le site majeur de Monte Albán vers 500 av. J.-C. représentant la civilisation zapotèque et son écriture hiéroglyphique d'une langue historique, ancêtre d'un parler contemporain, toujours vivant.

LECTURE ET SAUVEGARDE DU PAYSAGE ARCHÉOLOGIQUE : STONEHENGE

La destinée contemporaine d'un site aussi prestigieux que celui de Stonehenge, assailli par les druides et les adeptes du culte solsticial, piétiné annuellement par 800 000 visiteurs, préoccupait les autorités de l'administration de l'English Heritage et du National Trust, qui réunirent leurs efforts pour élaborer un plan digne du statut de site classé de l'héritage mondial selon la terminologie de l'UNESCO. Une dizaine d'années a été nécessaire pour préciser la notion de paysage archéologique à partir de l'ensemble de ses composantes géographiques et historiques. Dans l'impossibilité de définir exactement les limites du « monument » de Stonehenge et de son « avenue », une surface de 2 000 hectares a été choisie autour des fameux trilithes pour étudier et sauvegarder leur environnement paysager et culturel (*fig. 13*). Les prospections aériennes et géophysiques ont permis d'inventorier 196 sites monumentaux — surtout des tumulus — et une concentration dense de sépultures à incinération en fosse, montrant ainsi que le caractère exceptionnel de Stonehenge ne devait pas être réservé au seul monument bien connu mais être appréhendé dans un vaste contexte funéraire et cérémoniel. Ce dernier est progressivement redécouvert et sera sans doute complété encore lors des prochaines recherches devenues dès lors indispensables pour mieux définir ce qui mérite d'être admiré, compris et sauvegardé.

La majorité des vestiges repérés date de la période d'aménagement de Stonehenge, entre 3000 et 1000 av. J.-C. Pour rendre sensible l'unité de cette richesse patrimoniale, la présence moderne sera atténuée, sur le vu du projet, par l'aménagement d'un tunnel qui fait disparaître la route principale et par le regroupement des constructions d'accueil (parkings, commodités, centre d'interprétation) à l'écart, dans un lieu non visible des visiteurs lorsqu'ils sont sur le site principal (*fig. 14*). La mise en valeur paysagère comprend l'entretien d'une grande prairie de terrain calcaire et celui d'une zone cultivée. Cette campagne avec sa faune doit accentuer l'unité du paysage archéologique caractérisé par sa topographie naturelle et artificielle (pierres dressées, tumulus et fossés en partie remblayés). Le paysage actuel, dans sa

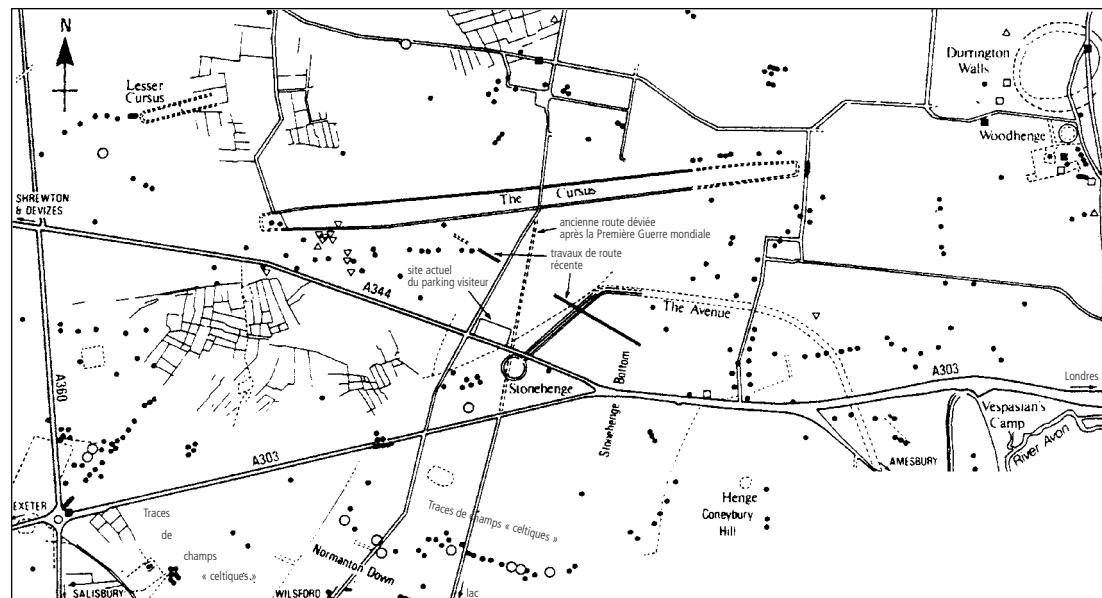


Figure 14 Vestiges des environs de Stonehenge (au centre) d'après Christopher Chippendale, 1993. Les points représentent des tombes, les petits cercles des tumulus ; les doubles lignes suivies de tirets sont des fossés bordés de levées de terre ; les parcelles préhistoriques apparaissent.

variété saisonnière, doit être présenté aux visiteurs de sorte que ceux-ci puissent y retrouver le maximum de reliefs et d'organisation de vestiges authentiques de la longue histoire de Stonehenge et de son environnement culturel : l'enceinte circulaire de Woodhenge à Durrington, les longs fossés rectilignes et parallèles du Cursus et de Little Cursus, les tumulus de Bush Barrow, de Lake Barrows, de New King Barrows, de Lake Down Barrows, de New King Barrows, de Old King Barrows, de Durrington Barrows, etc.

L'objectif de la mise en valeur touristique de ces monuments pour un large public est de faire comprendre comment les sociétés anciennes avaient organisé sur le plan social, économique et spirituel leurs relations entre elles et avec leur environnement. Comment également ces comportements, aussi respectueux de la nature que créatifs, avaient produit des formes spectaculaires et grandioses, ayant chacune leur signification et suscitant le sentiment esthétique. Le paysage de Stonehenge peut ainsi se lire comme un immense parchemin.

Un programme de nouvelles recherches archéologiques s'inscrit non seulement dans cette démarche de déchiffrement des structures monumentales, mais il constitue la méthode scientifique qui révèle et permet de découvrir ces vestiges et ces mondes oubliés. Ces investigations sont justifiées car l'intérêt du grand public pour ces sites est récent et les potentiels importants de trouvaille de vestiges sont réels. Le bilan des fouilles réalisées à Stonehenge et publié en 1997 (Cunliffe et Renfrew, 1997) a montré la trop grande attention focalisée sur le monument lui-même et la nécessité d'étendre les investigations dans les zones voisines pour mieux comprendre, par exemple, la relation entre la fonction funéraire des tumulus et la fonction cérémonielle de Stonehenge. Quelques autres thèmes sont également prioritaires comme la localisation des habitats, les types d'aménagement du sol et la nature des limites de champs et de territoires, les indices chronologiques et le paléoenvironnement. Les moyens les plus scientifiques sont maintenant employés pour prospecter, prélever les échantillons, les analyser et les interpréter, mais il est convenu qu'un effort doit être fait pour communiquer régulièrement les résultats de ces recherches aussi bien au niveau académique qu'au niveau du plus large public.

Le plan d'action de Stonehenge est exemplaire dans la mesure où les archéologues ne travaillent plus seulement dans le but de décrire et d'interpréter les vestiges du monument qu'ils exhument, mais participent aussi de plus en plus à un travail collectif de compréhension d'un ensemble spatial, chronologique et géographique, en contribuant chaque fois que l'occasion se présente à la mise en valeur et à la sauvegarde de l'ensemble découvert, marqué par ce passé qui en fait un patrimoine culturel. Ainsi, du fait de son ambition élargie, le projet de Stonehenge réunit les professionnels de l'archéologie mais aussi ceux du développement social et économique. Ils abordent tous les aspects concernant les monuments historiques, l'écologie et l'entretien du site dont les pratiques agricoles, les problèmes du tourisme,

de la circulation et des parkings, la gestion de l'accueil, des visites et des activités commerciales, le dialogue avec les collectivités et avec les entrepreneurs conducteurs de travaux, la recherche des partenaires au sein des organismes nationaux et internationaux (fig. 15).

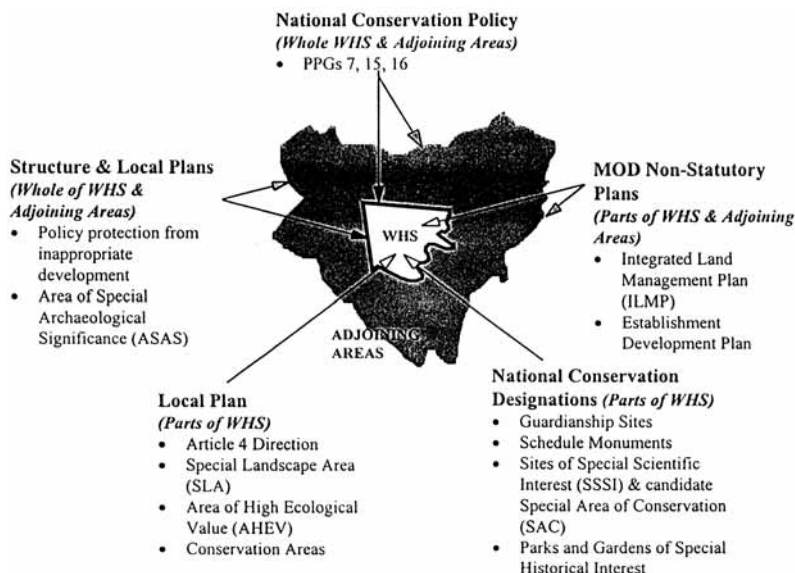


Figure 15 Schémas des interventions du projet Stonehenge désigné ici au centre par WHS (World Heritage Site), d'après Chris Blandford Associated, 1999.

Cette vision de notre environnement, dont le patrimoine culturel est une partie, n'est pas un choix qui peut être écarté à cause de quelque désagrément, mais elle est devenue un impératif de nos sociétés modernes qui légifèrent dans ce sens. La conception intégrée du patrimoine culturel est devenue une responsabilité civique (Wainwright, 1999). Elle lie la recherche archéologique académique à la recherche contemporaine des dimensions historiques et écologiques dont les sociétés humaines ont un besoin culturel et vital de plus en plus pressant face aux destructions et aux déséquilibres des conditions terrestres qui ont jusqu'à présent accompagné leurs évolutions.

La spécificité du volume II de l'*Histoire de l'humanité* de l'UNESCO, qui concerne la prise de conscience historique de l'évolution de l'humanité, ne se limite pas à l'introduction de l'écriture dans certaines sociétés mais intègre trois caractères essentiels de l'appréhension de l'évolution de ces

sociétés humaines, apparus lors des dernières années du XX^e siècle de l'ère chrétienne.

- la présence de l'homme dans sa complexité anatomique, biologique et culturelle avec Ötzi, la momie des glaces ;
- la réflexion sur la confrontation d'un temps historique (dynasties de souverains et de pharaons), d'un temps archéologique et d'un temps scientifique ;
- l'appréhension d'un paysage actuel avec sa topographie, son écologie, ses monuments, témoin d'une histoire présente qui est la nôtre et dont nous avons la responsabilité sur le plan législatif et éthique.

BIBLIOGRAPHIE

- AGRAWAL D.P. 2000. *Ancient metal technology and archaeology of South Asia, A Pan-Asian Perspective*, Aryan Books International, New Delhi.
- ANDERSEN H.H. 1997. *The Sarup Enclosures*, 3 vol., Jutland Archaeological Society Publications, XXXIII = 1, Aarhus University Press, Moesgaard.
- BILTAK M. 1984. « Problems of Middle Bronze Age chronology : new evidence from Egypt », *American Journal of Archaeology*, 88, p. 471-485.
- BINFORD L.R. 1972. *An Archaeological Perspective*, Seminar Press, New York.
- CAPASSO L., LA VERGHETTA M., D'ANASTASIO R. 1999. « L'homme de Similaun : une synthèse anthropologique et paéthonologique », *L'Anthropologie*, 103, n° 3, p. 447-470.
- CARR E.H. 1962. *What is History ? The George Macaulay Trevelyan Lectures*, Macmillan, Londres.
- CHIPPINDALE C. 1983 (1993). *Stonehenge Complete*, Thames and Hudson, Londres.
- CUNLIFFE B., RENFREW C. 1997. *Science and Stonehenge*, Proceedings of the British Academy, 92, Londres.
- DEVER W.G. 1985. « Relations between Syria-Palestine and Egypt in the "Hyksos" period », in J.N. TUBB (dir.), *Palestine in the Bronze and Iron Ages : papers in honour of Olga Tufnell*, p. 69-87, Institute of Archaeology, University of London.
- DEVISSE J., POLET J., SIDIBÉ S. 1993-1996. *Vallées du Niger*, catalogue Réunion des musées nationaux, Paris, Leyde, Philadelphie, Bamako, Ouagadougou, Lagos, Niamey, Nouakchott, Conakry.
- ELUÈRE C., JENSEN J., JÖCKENHÖVEL A., MOHEN J.-P. 1999. *L'Europe au temps d'Ulysse, Dieux et héros de l'âge du bronze*, Catalogue de l'exposition du Grand Palais, AFAA, R.M.N., Paris.

- HODDER I. 1985. « Postprocessual archaeology », dans M.B. SCHIFFERR (dir.) *Advances in Archaeological Method and Theory*, Academic Press, New York/Londres, 8, p. 1-26.
- LI LIU. 1996. « Settlement Patterns, Chiefdom Variability, and the Development of Early States in North China », in *Journal of Anthropological Anthropology*, 15, p. 237-288.
- MANNING S.W. 1999. *A Test of Time. The Volcano of Thera and the Chronology and History of the Aegean and East Mediterranean in the Mid Second Millennium BC.*, Oxbow Books, Oxford/Oakville.
- MARCUS J., FLANNERY K.V. 1996. *Zapotec Civilization. How Urban Society Evolved in Mexico's Oaxaca Valley*, Thames and Hudson, Londres/New York.
- MARINIS DE R.C., BRILLANTE G. 1998. *La mummia del Similaun Otzi, L'uomo venuto dal ghiaccio*, Marseille/Venise.
- PAZZINI K.-J. 2000. « Die Toten bilden. Über eine Aufgabe des Museums », colloque *Tod und Museum*, Bolsano.
- RANDBORG K. (dir.) 1996. *Absolute Chronology, Archaeological Europe 2500-500BC*, Acta Archaeologica, vol. CXVII, Munksgaard, København.
- RENFREW C., BAHN P. 1996. *Archaeology, Theories, Methods and Practice*, 2^e éd., Thames and Hudson, Londres.
- SCARRE C., FAGAN B.M. 1997. *Ancient Civilizations*, Longman, New York/Amsterdam.
- SPINDLER K. 1993. *Der Mann im Eis*, Goldmann Verlag, Munich.
- WAINWRIGHT G. 1999. « Honor the Past and Imagine the Future », in *Proceedings of the Prehistoric Society*, 65, p. 447-455.

A. INTRODUCTION

Introduction : De la préhistoire à l'histoire

Sigfried J. De Laet (†)

À l'époque où, vers 3100 avant l'ère chrétienne, débute la période qui est traitée dans le deuxième volume de l'*Histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité*, l'homme avait déjà derrière lui un passé de quelque deux millions et demi d'années et il avait déjà parcouru plus de 99,5 % de son existence, depuis l'apparition du premier être que l'on peut classer dans le genre *Homo* jusqu'à l'heure actuelle.

Nous ne reviendrons ici ni sur la distinction que l'on fait habituellement entre l'époque préhistorique — les temps d'avant l'écriture — et l'époque historique *stricto sensu*, ni sur la durée énorme, presque inimaginable, de ces temps les plus anciens de l'aventure humaine. Le lecteur trouvera de plus amples détails à ce sujet dans l'introduction générale du premier volume. Il faut toutefois rappeler ici que ce volume, malgré la longueur des temps qui y sont traités, ne couvre que la période où *toutes* les populations ignoraient encore l'écriture et que la préhistoire était loin d'être terminée. En effet, pendant les deux millénaires et demi couverts par le volume II, la connaissance de l'écriture est restée limitée à quelques régions, tandis que la grande majorité des populations de cette époque en était encore au stade préhistorique.

Dans le volume III, il sera aussi question de populations d'avant l'écriture, et même aujourd'hui il subsiste dans certaines régions du monde quelques rares tribus qui n'ont pas dépassé le stade néolithique, voire paléolithique. Elles font l'objet d'études en anthropologie culturelle et en ethnologie; leurs cultures, avec leurs valeurs propres, trouveront évidemment leur place dans les volumes ultérieurs du présent ouvrage.

Le lecteur non spécialisé s'étonnera peut-être de l'énorme disproportion chronologique entre les différents tomes de cette *Histoire de l'humanité* : deux millions et demi d'années sont condensés en un seul volume, tandis que les cinq derniers millénaires ont droit à six tomes. Deux raisons peuvent être avancées pour expliquer cette différence de traitement.

En premier lieu, l'étude scientifique de la préhistoire est encore relativement jeune (un siècle et demi à peine); en outre, elle est fondée essentiellement sur des sources non écrites (surtout archéologiques et anthropologiques) dont l'interprétation reste difficile et souvent sujette à caution; enfin, chaque année amène des découvertes nouvelles qui viennent plus d'une fois bouleverser les interprétations anciennes. La préhistoire est donc, encore aujourd'hui, en perpétuelle évolution et son image ressemble à un puzzle où de nombreuses pièces font défaut et où d'autres ne sont pas encore mises en place. Dans la postface du premier volume, nous avons souligné quelques-unes des principales lacunes dans nos connaissances et indiqué quelques problèmes nouveaux qui se posent aux préhistoriens. On notera que la place proportionnelle allouée à la préhistoire dans l'*Histoire de l'humanité* a plus que doublé comparée à celle à laquelle elle a eu droit dans l'édition de 1963, et qui fait nettement ressortir les progrès réalisés en un quart de siècle. De plus il est évident que la majeure partie des données relatives aux temps d'avant l'écriture est encore enfouie dans le sol, en attendant que de nouvelles fouilles la ramènent progressivement à la surface.

Le second élément dont il faut tenir compte doit être cherché dans ce qu'il est convenu d'appeler « l'accélération de l'histoire ». Durant des centaines de millénaires, voire des millions d'années, les progrès culturels réalisés par les ancêtres de l'homme et ensuite par l'homme lui-même ont été extrêmement lents et certaines périodes donnent l'impression d'une stagnation et même d'un immobilisme total. Toutefois, au fur et à mesure que l'humanité s'est rapprochée de sa civilisation actuelle, les grandes étapes qui marquent ces progrès deviennent de plus en plus courtes et les dates importantes qui les jalonnent sont de plus en plus proches les unes des autres. Nous avons fourni dans la postface du premier volume une esquisse de ce développement; il pourra donc suffire de rappeler ici quelques-unes de ces étapes et d'en répéter les dates approximatives :

- les premiers primates apparaissent il y a environ 60 millions d'années;
- le kényapithèque semble avoir été le premier primate à avoir *utilisé* des outils (*tool-user*), il y a quelque 14 millions d'années;
- la séparation entre les Paninés (gorille et chimpanzés) et les Homininés (australopithèques et ancêtres de l'homme) a eu lieu il y a 5 ou 6 millions d'années;
- la bipédie apparaît chez les Homininés il y a environ 4 millions d'années;
- enfin, il y a 2 à 2,5 millions d'années, on trouve les premières traces de la fabrication d'outils; ce *tool-maker* est le premier être que l'on classe dans le genre *Homo* : c'est l'*Homo habilis*;
- il y a 1,6/1,5 million d'années apparaît un homme plus évolué : l'*Homo erectus*;

- pendant plus d'un demi-million d'années, *Homo erectus* reste confiné en Afrique orientale et australe, mais il y a un million d'années commence son expansion : on le trouve en Europe tempérée il y a 900 000 ans, en Chine il y a 700 000 ans et à Java un peu plus tard ;
- la maîtrise du feu par *Homo erectus* se place il y a environ un demi-million d'années ;
- après une existence longue de près de 1,5 million d'années, *Homo erectus*, via différentes lignées phylétiques régionales, donne naissance à *Homo sapiens* (des *Sapiens* à caractères mongoloïdes dans l'est de l'Asie, des *Sapiens* à caractères australoïdes en Indonésie, le *Sapiens neandertalensis* en Europe et en Asie occidentale, et enfin le *Sapiens sapiens* en Afrique où il apparaît il y a environ 130 000 à 100 000 ans). Avec l'apparition du *Sapiens*, le progrès s'accélère considérablement : au lieu de compter par millions d'années, nous devons à présent compter par millénaires :

- le Paléolithique moyen (qui, en Europe et en Asie occidentale, est la période du Néandertalien) et le *Middle Stone Age* (qui, en Afrique, est la période des premiers *Sapiens sapiens*) s'étendent sur environ 65 millénaires au moins, de vers 100 000 (et en Afrique même plus tôt) jusque vers 35 000 ; c'est la période pendant laquelle l'homme, disposant d'un langage articulé et capable de former des idées abstraites, commence à enterrer ses morts — avec un certain cérémonial qui dénote des inquiétudes eschatologiques — et ébauche quelques rares figurations « artistiques » ;
- vers la fin de cette période, il y a environ 40 000 ans, l'homme, qui avait déjà occupé de façon permanente les régions périglaciaires d'Europe et d'Asie, étend son aire d'habitat à d'autres continents ; partis de l'Asie orientale, certains groupes traversèrent l'isthme qui reliait alors l'Asie et l'Amérique et, à partir de l'Alaska, colonisèrent progressivement toute l'Amérique jusqu'à la Terre de Feu. Vers la même époque, d'autres groupes venus d'Indonésie colonisèrent la Nouvelle-Guinée, l'Australie et la Tasmanie ;
- le Paléolithique supérieur et l'Épipaléolithique, qui s'étendent sur la dernière partie de la dernière glaciation et sur les débuts de l'Holocène, n'eurent une durée que (!) d'environ 23 millénaires approximativement, de 35 000 jusqu'à il y a environ 12 000 ans. C'est d'abord l'époque des groupes de chasseurs évolués qui poursuivaient à l'aide d'armes nouvelles les grands herbivores vivant en troupeaux dans la toundra, la steppe ou la savane ; leur culture spirituelle s'était fortement développée et toute leur vie était dominée par des croyances et des pratiques magico-religieuses qui s'expriment par les gravures et les peintures rupestres, par de petites statuettes féminines ou zoomorphiques, par les rites

funéraires; ensuite, après le retrait des glaces, leur mode de vie dut s'adapter aux conditions environnementales nouvelles : il fut désormais fondé sur la chasse spécialisée et sélective, sur la pêche, sur la récolte sélective de plantes comestibles, bref sur l'exploitation optimale de leur biotope; ce mode de vie implique une connaissance empirique de l'éthologie, de la biologie et de la physiologie du gibier, et du cycle biologique des plantes.

Après cette période, on passa progressivement, à partir de 10 000 av. J.-C., au Néolithique caractérisé par la production de nourriture (agriculture et élevage). Ce passage, rendu possible par la connaissance de la biologie des animaux et des plantes acquise durant la période précédente, a été très progressif, mais les conséquences du nouveau mode de vie ont été tellement considérables que le passage à la production de nourriture est à juste titre considéré comme l'une des principales charnières dans le développement de la civilisation humaine.

Nous ne répéterons pas ici toutes ces conséquences qui ont abouti à la formation de structures sociales très hiérarchisées et à la naissance des premiers États (voir premier volume, chap. 29). Toutefois, dans le présent contexte, il faut souligner une nouvelle et considérable accélération de l'histoire, puisque sept millénaires à peine séparent le premier village d'agriculteurs de la première ville-État, que cinq millénaires à peine séparent de notre propre époque.

Avec le Néolithique avait commencé ce que, dans l'introduction générale du premier volume, nous avons appelé « le développement diachronique des civilisations ». Aussi ne sera-t-il pas inutile, au début de ce volume II, de faire le point et de voir quel stade de civilisation avait été atteint par les différentes populations du monde à la charnière du IV^e et du III^e millénaire av. J.-C.

Rappelons tout d'abord que pratiquement toutes les régions habitables, même celles qui semblaient les plus inhospitalières comme les régions arctiques, étaient à présent occupées par l'homme. Seuls quelques archipels et îles isolées du Pacifique restaient déserts, le principal d'entre eux étant l'archipel de la Nouvelle-Zélande.

De nombreux peuples de chasseurs-collecteurs, très bien adaptés à leur biotope et n'éprouvant donc pas le besoin de changer leur mode de vie, perpétuaient leurs traditions remontant à l'Épipaléolithique. Vers la fin du IV^e millénaire av. J.-C., ces chasseurs-collecteurs occupaient encore sans partage de vastes régions, et notamment toute l'Afrique subsaharienne, l'Amérique du Nord au nord du Mexique central, l'Amérique du Sud à l'exception des Andes équatoriales et subtropicales, l'Australie et la Tasmanie, certaines régions de l'Asie méridionale (par exemple le centre de l'Inde méridionale et le Sri Lanka) et de l'Asie du Sud-Est, les régions arctiques de l'Eurasie. En outre, il n'est nullement exclu que dans certaines

régions déjà néolithisées, il subsistât quelques groupes de chasseurs-collecteurs dans des zones peu propices à l'élevage et à l'agriculture, qui vivaient en symbiose avec les paysans néolithiques des régions limitrophes. On notera que certaines de ces populations de chasseurs-collecteurs passeront au mode de vie néolithique durant la période couverte par le volume II, tandis que d'autres perpétueront leurs mœurs ancestrales parfois même jusqu'à l'époque actuelle.

Rappelons simplement que les populations de cette époque n'ont vraisemblablement pas considéré, du moins au début, le passage à l'agriculture et à l'élevage comme un progrès, mais plutôt comme une dure nécessité à certaines époques de crise, par exemple lorsqu'un changement majeur était intervenu dans leur biotope, ce qui rendait indispensables des adaptations à ce milieu modifié. À l'époque où commence la période couverte par le volume II, les communautés pratiquant l'agriculture et/ou l'élevage avaient atteint un niveau de développement très inégal. C'est ainsi qu'en Mésopotamie, si l'on connaissait déjà la culture du maïs, du haricot et de la calabasse, ces plantes n'avaient pas encore atteint le statut de nourriture de base : cette dernière était encore fondée pour une large part sur la chasse et la cueillette. Ce ne sera que vers le milieu du III^e millénaire av. J.-C. que l'on atteindra dans ces régions le stade de la sédentarisation totale.

Ce stade de la sédentarité et de la vie en villages avait en revanche été atteint dans de très nombreuses contrées. Dans ces villages, les habitations en bois et en torchis, parfois même partiellement en pierres, avaient remplacé les grottes et les huttes des époques précédentes. L'invention de la poterie et celle du tissage avaient généralement accompagné, à quelques siècles près, le passage à la production de nourriture, ce qui avait provoqué une spécialisation croissante des activités des habitants de ces premiers villages. Il fallait évidemment régler les relations entre les habitants, par exemple entre les agriculteurs et les premiers artisans (potiers, tailleurs de pierre, tisserands, charpentiers, etc.), dont il fallait rémunérer le travail en nature. Il fallait aussi régler la collaboration des habitants pour certains travaux en commun (par exemple édification de fortifications, travaux d'irrigation, etc.) : ainsi sont nés des usages fixes, admis par tous, une sorte de loi non écrite. L'agriculture et l'élevage ont aussi mis fin au régime communautaire des groupes de chasseurs-collecteurs où l'on pratiquait le partage égalitaire du produit de la chasse et de la cueillette : cette solidarité et son cycle de réciprocité ont fait place à une concurrence égoïste pour posséder individuellement le plus de ressources possibles. Cette naissance de la propriété est aussi à l'origine d'un phénomène nouveau : le vol, le pillage, la guerre. Des guerres entre villages pour s'emparer des biens d'une communauté voisine ont été fréquentes, comme l'indique le fait que la grande majorité des villages néolithiques était fortifié. La structure sociale de ces premières communautés néolithiques

restait encore fort simple, mais les pouvoirs, tant ceux du chef de groupe que ceux du chamane-magicien de jadis, ont considérablement augmenté. Le chef des chasseurs de naguère est devenu un « roi » dont les fonctions sont devenues héréditaires. C'est lui qui règle les relations entre villageois selon le code non écrit dont il vient d'être question, et c'est lui qui conduit les guerriers en cas de guerre; quant au chamane-magicien, il est devenu le prêtre, qui est considéré comme l'intermédiaire entre les villageois et les dieux dont dépend la fertilité des récoltes et des troupeaux.

Si le stade de développement esquissé ci-dessus était encore caractéristique pour de nombreuses régions vers la fin du IV^e millénaire av. J.-C., il était cependant déjà dépassé ailleurs, où de nouveaux progrès matériels ont mené progressivement à la naissance des premières villes-États. Il faut d'abord tenir compte d'une série d'inventions et de progrès techniques dans le domaine de l'élevage (domestication de nouvelles espèces, débuts de manipulations génétiques [castration]) et de l'agriculture (nouvelles plantes alimentaires et textiles, invention de l'araire, débuts de l'irrigation et du drainage permettant la mise en culture de vastes zones trop sèches ou trop humides). Ces inventions et ces progrès ont provoqué la production d'importants surplus alimentaires, qui formeront la base économique indispensable pour la naissance des premières villes-États. L'invention de la roue (et donc du chariot) et celle de la voile permettent désormais le transport et donc le commerce à distance. Enfin, la métallurgie fut découverte en Asie occidentale et plus tard, de façon autonome, dans les Balkans, en Espagne, en Italie, en Chine, dans l'Asie du Sud-Est.

L'autarcie des villages néolithiques a été brisée par la production des surplus alimentaires, qui ont permis d'établir des échanges entre diverses communautés pour se procurer des biens de consommation, des matières premières et bientôt aussi des objets de luxe et de prestige. Les rois et les prêtres, abusant de leurs pouvoirs militaires et religieux, ont accaparé ces surplus : ce sont eux et leurs collaborateurs directs qui sont à la base tantôt de l'intensification pacifique des relations commerciales, tantôt de guerres de conquête pour se procurer des matières premières (par exemple pour l'édification de palais et de temples monumentaux) et des objets précieux qui devaient augmenter leur prestige.

C'est au cours de cette période de transition, que nous pourrions qualifier de pré-urbaine, que s'est développée une stratification sociale qui n'atteindra toute son ampleur que dans les premières villes-États. On peut toutefois en suivre la naissance et le développement dans les vestiges archéologiques des VI^e, V^e et IV^e millénaires av. J.-C. Au moment où débute la période couverte par le présent volume, cette évolution est pratiquement achevée en Égypte et en Mésopotamie; elle est à ce moment déjà fort avancée en Chine et dans le monde égéen, et à un moindre degré dans l'Europe du Sud-Est, en Espagne et

en Italie. Ces développements culturels, sociaux et économiques seront longuement traités dans ce volume.

NOTE

Du fait de circonstances inévitables, certains textes écrits au milieu des années 1980 ne contiennent pas de données plus récentes.

Les principales tendances de la nouvelle période

Ahmad Hassan Dani et Jean-Pierre Mohen

Les grandes civilisations de cette période furent de tout temps connues grâce à des monuments célèbres comme les pyramides d'Égypte ou grâce à des textes comme la Bible. Dès l'époque romantique, H. Schliemann (1822-1890) se mit à lire l'*Iliade* pour découvrir Troie. Il la trouva sous la colline d'Hissarlik en Anatolie. Il chercha alors avec succès Mycènes, Tirynthe et Orchomène. En 1890, sir Arthur Evans découvrit Knossos qu'il restaura en partie. Sir William Flinders Petrie (1853-1942) eut un grand rayonnement en Égypte à la suite des fouilles des nécropoles de Nagada et d'Abydos, puis en Palestine. En 1922, H. Carter dégagea, sous les déblais du creusement d'une tombe postérieure, la première des seize marches de l'hypogée de Toutankhamon, mort vers 1346 av. J.-C. H. Carter travaillait pour lord Carnarvon, qui se précipita pour participer à la fabuleuse découverte. Pendant la période suivante, sir Mortimer Wheeler (1890-1976) mit au point une méthode de fouille par carrés bordés de bermes, qui fut alors adoptée par de nombreux archéologues dans le monde pour explorer les sites de la période qui nous intéresse. Pendant ce temps, l'abbé Breuil, infatigable voyageur, révélait les arts pariétaux d'Espagne et d'Afrique du Sud. Parallèlement aux grands monuments déjà connus de cette époque et aux sites célèbres de la préhistoire, naissait une préhistoire récente de l'ensemble des continents.

En 1949, un chimiste américain, Willard Libby (1908-1980), en inventant la méthode de datation grâce au dosage radioactif du carbone 14, révolutionna l'approche de cette période grâce à des datations « absolues » de vestiges organiques comme les charbons de bois ou l'os. Des repères chronologiques précis furent alors obtenus et précisés par la « calibration » des dates, selon une échelle acquise par l'étude des cernes des arbres ou dendrochronologie. Le recours à ce type d'analyse inaugure une « archéométrie » pour laquelle les apports du laboratoire au sens large sont essentiels pour la période qui nous concerne : apport dans le domaine de la datation physico-

chimique, apport dans la détermination des matériaux et dans la compréhension de leur évolution chimique, apport dans le domaine du traitement statistique des données.

Dans les années 1970-1980, L. Binford et la « nouvelle archéologie » anglo-saxonne ont mis au point l'étude des processus, appliquée au peuplement d'une région ; à la domestication des espèces animales et végétales ; à la néolithisation ; au développement de la métallurgie ; à la sédentarisation des activités ; à l'accroissement des échanges, etc. L'archéologie de tendance marxiste gardait comme objectif, pendant le même temps, de reconstituer une ethnologie historique. D'autres points de vue typologiques ou écologiques, voire événementiels, furent la base de synthèses intéressantes sur la période envisagée dans ce volume.

Si l'archéologie fournit alors les sources de connaissances les plus communes, d'autres sources — philologiques, littéraires et historiques — apparaissent dans certaines régions et éclairent l'évolution des sociétés sous un jour nouveau. La variété des approches et des sources de l'étude nous a incités à adopter deux attitudes par rapport aux contributions qui vont suivre.

La première attitude est le respect des opinions de chaque auteur dont les arguments ne sont pas toujours en accord les uns avec les autres. Souvent, ils sont d'ailleurs complémentaires et non exclusifs. Par exemple, plusieurs explications plus ou moins indépendantes ont été avancées concernant l'avènement de l'âge du fer. Certains auteurs donnent un rôle primordial aux Hittites qui inventent la métallurgie du fer et provoquent ainsi l'une des grandes révolutions techniques de l'Ancien Monde : l'avènement de l'âge du fer. D'autres penchent plutôt pour une explication sociale de ce nouvel âge : une caste de cavaliers venant des steppes d'Asie centrale propageant vers l'ouest la grande épée de fer. Pour les spécialistes de l'Égypte, ce sont les Peuples de la Mer qui déferlent sur le delta du Nil, avec leurs chevaux et leurs épées en fer, qui introduisent le changement correspondant au début de l'âge du fer.

Un autre vaste problème suscite des prises de position souvent passionnées : celui de l'arrivée des Indo-Européens. Les uns pensent pouvoir reconnaître la formation des unités indo-européennes dès le VI^e millénaire av. J.-C. D'autres, plus prudents, ne se risquent à rattacher certains aspects linguistiques archaïques qu'à des manifestations archéologiques de l'âge de bronze du II^e millénaire av. J.-C. et parlent alors seulement d'une certaine européanisation.

La seconde attitude qui caractérise ce volume est de tenir compte des sources écrites et littéraires qui apparaissent à partir de 3000 av. J.-C. Ces documents épigraphiques ont une telle importance qu'ils nous permettent d'envisager le passé de certaines régions sous l'angle historique, diplomatique, juridique et économique.

L'une des grandes originalités du volume II est d'aborder l'avènement de l'histoire définie par ses sources écrites, mais impliquant un contexte sociologique et une conception du temps historique dont nous n'avons pas de témoignages pendant la préhistoire. La différence nous a paru significative malgré les tentatives de rapprochement entre les historiens et les préhistoriens et nous en avons tenu compte dans la répartition des articles dans ce volume. Aussi, le sommaire fait-il apparaître, après la section thématique, une division en deux parties de la section régionale : dans la première subdivision, nous avons regroupé les premières civilisations historiques et, dans la seconde, nous avons passé en revue les civilisations connues par les seules sources archéologiques et anthropologiques.

Les débuts de l'histoire nous introduisent à l'histoire ancienne datée par rapport à la naissance de Jésus-Christ. On comprend aisément que le préhistorien parle de ces périodes en se référant au présent. Il mentionne le squelette de Lucy âgé de trois millions et demi d'années ; l'apparition du feu se situe il y a plus de 400 000 ans. La grotte de Lascaux a été décorée il y a environ 18 000 ans. Dans ces exemples, la référence à l'histoire et en particulier à la date de la naissance de Jésus-Christ retenue par les historiens comme repère commode n'a pas de sens. Inversement lorsque nous abordons avec ce volume les débuts de l'histoire occidentale, que l'on fait commencer avec les premières écritures dès environ 3000 av. J.-C., il est conventionnel d'exprimer cette date par rapport à la naissance de Jésus-Christ. Même si cette habitude n'est pas partagée par certains pays, il a semblé logique d'adopter, pour l'ensemble de ce volume et de ceux qui vont suivre, le système historique le plus répandu, c'est-à-dire celui qui est compté avant et après Jésus-Christ.

Il apparaît enfin que les limites chronologiques retenues pour ce volume s'appliquent peut-être mieux à l'Asie occidentale, l'Égypte et l'Europe qu'aux autres parties du monde comme l'Afrique subsaharienne, l'Amérique ou l'Océanie. Il convient d'en être conscient. Toute césure du temps historique est artificielle et entraîne, quel que soit le pays, une adaptation du discours qui souvent n'est pas aisée. Les dates significatives retenues dans ce volume sont rassemblées dans le tableau chronologique général situé en fin d'ouvrage.

TRADITIONS ET INNOVATION

Les caractéristiques de base de notre étude étant définies, il nous faut à présent donner un aperçu des innovations majeures qu'a connues l'histoire de l'humanité entre 3000 et 700 av. J.-C.

L'évolution qui a eu lieu depuis le lent processus de développement culturel, au cours de la période de la préhistoire qui a précédé l'écriture

jusqu'à la montée rapide vers la civilisation, constitue un exploit extraordinaire de l'humanité. Dans le présent volume, notre sujet principal consistera à examiner comment un tel changement qualitatif s'est produit dans la culture et à étudier ce qui s'est réellement passé au cours des premières phases du développement urbain. Cette transformation extraordinaire, un spécialiste australien de la préhistoire, le professeur V. Gordon Childe (*Man Makes Himself: Man's Progress through the Ages*, 1951), l'a qualifiée de « révolution urbaine¹ », par opposition à la « révolution néolithique », elle-même définie par l'émergence d'une société de production agricole au cours des dernières phases de la préhistoire. Toutefois, ce terme de « révolution » n'est guère approprié dans ces deux cas puisque le développement s'est accompli par un long processus d'activité humaine. De plus, le terme « urbain » donne une importance excessive au rôle de la ville dans le développement d'une civilisation, car la ville apparaît dès le début du Néolithique (à Jéricho; voir premier volume) et n'est qu'un élément, présent dans certains mais non dans tous les exemples de civilisations mondiales que nous connaissons aujourd'hui. Le développement culturel est une combinaison complète d'activités humaines. C'est lorsque toutes ces activités ont abouti à un nouveau processus complexe que cette phase est qualifiée de civilisation. C'est une nouvelle manière de vivre, de penser et d'agir — la totalité du système des réalisations humaines à partir de cette période — qu'on appelle civilisation.

Bien que beaucoup de peuples et de sociétés de la période présentée ici aient continué à ignorer l'écriture, les progrès réalisés par une communauté dépendaient dès lors avant tout de l'aptitude de certains de ses membres à lire et écrire et à disséminer le savoir par des œuvres écrites à l'intention de leurs contemporains et des générations à venir. La pratique de l'écriture est la principale caractéristique qui distingue un peuple civilisé de ses ancêtres préhistoriques. C'est elle qui a ouvert un nouveau monde de progrès non seulement sur le plan matériel, mais également dans les domaines scientifique, culturel, spirituel et moral. Les témoignages littéraires qui nous sont parvenus nous permettent non seulement de reconstituer l'histoire politique, sociale et économique de la période, mais aussi de sonder les esprits de ceux qui vivaient alors, l'orientation qu'ils donnaient à leur vie, les motivations qui les poussaient à travailler, leur conception ultime de l'univers et la place qu'ils y occupaient. Pour la première fois, il est possible de découvrir chez des hommes des idées philosophiques, des songes poétiques, des mythes et des mythologies, des codes juridiques et moraux ainsi que beaucoup d'autres caractéristiques auparavant dissimulées derrière des sources purement archéologiques. C'est là, en toute certitude, que commence la véritable histoire, dans laquelle les textes littéraires et les vestiges matériels jouent un rôle égal pour l'interprétation de l'activité humaine sur la base de la géogra-

phie, de l'écologie et des ressources de l'époque et des manières dont celles-ci étaient exploitées grâce au savoir-faire et à l'expérience des hommes.

Ce développement n'a pas été accompli uniformément par toutes les sociétés de la période. Il existait de grandes disparités entre les groupes humains. Hormis la distinction, dans différentes régions du monde voire dans une même région, entre les groupes selon qu'ils connaissaient ou non l'écriture, il y avait de profondes différences dans l'expérience et l'héritage humains, éléments constitutifs des diverses traditions culturelles qui différencient les sociétés humaines les unes des autres. Néanmoins, l'époque a été marquée par l'émergence d'États et de civilisations, et par leur interaction sous l'effet d'une volonté humaine. L'isolement des sociétés était désormais une exception. Plus importants étaient les rapports mutuels qu'elles entretenaient, qu'elles connussent ou non l'écriture, qu'elles fussent urbaines ou non, qu'il s'agît d'États centrés sur une ville ou de peuples principalement ruraux ; qu'elles fussent dotées de techniques nouvelles ou qu'elles survécussent avec leurs outils et leurs procédés anciens ; qu'elles eussent des idées réfléchies, que nous révèlent l'écriture, l'art et la religion, ou qu'elles eussent maintenu leurs croyances traditionnelles en la magie ou la sorcellerie et des formes d'art inexpliquées ou inexplicables. Cet enchevêtrement humain entre participants inégaux quant à leurs réalisations culturelles est la principale caractéristique des civilisations humaines de la période. C'est l'expansion de ce phénomène culturel qui distingue l'histoire de la préhistoire et qui fait désormais de la civilisation la caractéristique principale de cette période.

C'est à cause des différences considérables dans le degré d'avancement que les idées relatives à une opposition entre grandes civilisations et sociétés barbares se sont popularisées et que des opinions se sont exprimées selon lesquelles c'étaient les premières qui avaient apporté aux secondes des éléments nouveaux et des techniques ou des technologies nouvelles. C'est pourquoi le flux d'idées nouvelles d'une communauté à l'autre fut considéré comme légitimant la propagation du principe diffusionniste tendant à niveler des cultures humaines variées. Bien que la diffusion de certains éléments de l'une à l'autre ne soit pas exclue, les sociétés humaines ont continué à se développer selon leur style et leur tradition spécifiques, même après avoir accepté des traits culturels extérieurs. L'existence de caractéristiques communes à deux sociétés, quelles qu'elles soient, ne doit pas nécessairement s'expliquer par le seul recours à des emprunts. La même caractéristique peut fort bien être apparue dans deux ou trois sociétés à des moments différents. Cela est particulièrement vrai pour cette période où la connaissance de la métallurgie du cuivre est observée simultanément dans des zones différentes, mais y produit des résultats différents. À l'âge du bronze, les sociétés de l'Asie occidentale, de l'Asie du Sud-Est ou du continent américain différaient notablement les

unes des autres. La vieille idée selon laquelle l'Asie occidentale aurait eu le monopole d'une plus haute civilisation et que ses caractéristiques culturelles auraient influé ensuite sur l'évolution culturelle d'autres zones est en voie de disparition. L'Europe du Nord elle-même, avec son milieu culturel dissemblable, n'a pas toujours été nécessairement une bénéficiaire passive. La vieille conception de sociétés civilisées et de sociétés barbares fait désormais place à celle d'interrelations communes entre groupes culturels variés dans des zones écologiques différentes, beaucoup de ces relations ayant eu lieu pendant la période qui fait l'objet du présent volume.

Il n'en est pas moins important de souligner le phénomène nouveau qu'a été la croissance des villes. Les populations concentrées dans les villes peuvent être divisées en plusieurs groupes sociaux en fonction du métier, de la religion, des rituels, des coutumes, des traditions ou d'autres facteurs connus ou inconnus qui nous obligent à les considérer comme davantage que des groupes homogènes et à utiliser des termes comme celui de « stratification sociale ». Il n'apparaît pas que ces sociétés relèvent d'un schéma uniforme et nous ne savons pas non plus comment elles ont pu créer une instance de pouvoir pour la gestion pacifique de leurs problèmes communs. Quant à la manière dont tous ces facteurs se sont intégrés pour former des États, elle pose aussi une importante question. Il peut y avoir plusieurs réponses, selon les pressions et les expériences locales. Comme l'expérience varie avec la progression complexe de la culture matérielle, les communautés n'évoluent pas toutes en une société uniforme. Les données, aujourd'hui, divergent tellement par leur contenu et par leur quantité qu'elles ne deviennent pertinentes qu'appréhendées dans la perspective de chaque société telle qu'elle s'est développée dans son environnement et son écologie propres. Pourtant, toutes se combinent pour présenter une image extrêmement différente de celle que nous rencontrons même au cours des siècles où les villes ont commencé à se construire et dont il a été question dans le premier volume.

Dans les chapitres suivants, nous présenterons les différentes combinaisons et permutations qui aboutissent à la formation de tel ou tel ensemble culturel. Au milieu de systèmes concurrents, les hommes continuent à vivre pour se maintenir et édifier une personnalité culturelle plus riche. Ils croissent en complexité et, lorsqu'ils se trouvent confrontés à des environnements différents, ils réagissent différemment. Nous est-il possible de mesurer le facteur humain par rapport à l'environnement ?

Le facteur humain peut être décomposé en diverses formes d'activité mentale — pensées, idées, idéologie, philosophie, imagination, émotion, sentiment, etc. Nous est-il possible de définir un coefficient qui soit applicable à la personnalité et permette ainsi de quantifier le génie humain ? La tentative serait vaine car elle mènerait à l'infini. Elle n'est pas non plus néces-

saire puisque nous avons affaire à des êtres humains qui vivent dans une société à l'intérieur de laquelle ils construisent leur univers particulier. C'est la reconstitution de ces univers qui constitue la matière de l'histoire. Au fil de ces pages, nous nous limiterons essentiellement à l'âge du bronze et à l'âge du fer, et nous tenterons de définir l'univers particulier de chaque société au stade crucial de l'histoire humaine où les cultures progressaient pour édifier un univers nouveau qui leur fût propre.

LA TRANSFORMATION EN UN ORDRE NOUVEAU

C'est la technologie du bronze (alliage de cuivre et d'étain) qui a été le dénominateur commun du nouvel ordre mondial. Elle a influencé à des degrés divers le mode de vie de toutes les principales sociétés humaines. Cependant, le cuivre était déjà exploité et utilisé au dernier stade de la préhistoire, alors que les villes commençaient à se développer et qu'apparaissait la notion d'État. Ce ne fut qu'un stade de transition où commencèrent à apparaître de nouvelles caractéristiques culturelles dont la signification véritable ne fut perçue que lorsqu'elles s'intégrèrent au nouveau système appelé ici civilisation. Par le passé, les modes de vie avaient varié, si minimes qu'aient pu être les différences, mais les écarts entre ces modes de vie se sont désormais accentués. Une différence marquée apparaît entre les sociétés qui ont tiré parti des conditions favorables offertes par les plaines et plateaux propices à l'agriculture en utilisant pleinement la nouvelle technologie du bronze, et celles qui ont continué à pratiquer leur économie pastorale ou agricole en raison de leur environnement. C'est cette différence entre les deux types de production ainsi que le besoin commun d'exploiter les ressources minérales ou forestières qui ont été à l'origine des relations mutuelles entre les deux groupes de sociétés. Le besoin a conduit à l'échange, à la guerre ou aux invasions — tantôt à un commerce pacifique entre voisins, tantôt aux exigences démesurées d'un groupe à l'encontre d'un autre. Il en fut ainsi non seulement entre deux sociétés distinctes, mais également entre les membres d'un même groupe, créant de nouvelles situations sociales qui ont abouti à des sociétés stratifiées. Il fallait que les échanges de marchandises reposent sur certaines normes acceptées ou acceptables et, pour cela, il était nécessaire d'avoir un système de poids et mesures accepté d'un commun accord et permettant de définir la valeur des marchandises. Cette nécessité eut pour conséquence, d'une part, l'écriture symbolique et, de l'autre, le calcul et les nombres. Écrire et compter sont les deux grandes inventions de la période, même s'il est difficile de leur attribuer une source unique dans l'une quelconque des régions. Les éléments d'information disponibles montrent que

différentes régions ont élaboré des symboles pour l'écriture et la numération selon des modalités différentes : en tel lieu, un système numérique de base quatre, en tel autre de base vingt, et dans un autre encore un système sexagésimal. Tout comme, au début de l'âge préhistorique, des langues parlées s'étaient développées simultanément dans différentes régions du monde, à l'âge du bronze l'écriture et la numération ont évolué selon des modalités conformes au génie des diverses communautés. Ce dont on avait besoin était de communiquer au sein du groupe et entre sociétés différentes. C'est le développement de cette interaction, aidée par la compréhension des symboles et de la numération d'autres sociétés, qui constitue le fondement de la civilisation.

Jusqu'ici, nous avons limité notre analyse du changement culturel à son aspect économique et à ses conséquences sur la stratification sociale. Mais, même sur le seul plan économique, nous n'en avons pas épuisé toutes les implications. Le commerce n'évolue pas seulement parce qu'il existe une demande pour tel ou tel produit, mais aussi parce qu'il existe un excédent de production. Quel que soit le besoin, qu'il soit vital ou superflu, la production excédentaire est la base minimale, condition qui avait déjà été créée au début du Néolithique où existait déjà une forme simple d'échanges commerciaux. Cela avait amené la création de tout un système commercial où les lois régissant l'échange, les valeurs relatives du marché, une économie équilibrée et bien d'autres aspects finirent par être pleinement comprises, acceptées et finalement codifiées.

Aux relations matérielles extérieures s'est ajouté le problème des relations sociales à l'intérieur d'une société donnée. L'excédent était après tout produit grâce aux efforts propres de la société qui utilisait la technologie nouvelle et les ressources naturelles disponibles dans une région donnée. Qui profitait de cet excédent et qui en disposait ? Certains auteurs, notamment ceux de tendance marxiste, ont parlé d'un communisme primitif et, partant, d'une distribution égale de l'excédent entre les producteurs. Même si nous acceptons ce principe en ce qui concerne le début du Néolithique, il reste que les choses ont changé au cours de la période postérieure à 3000 av. J.-C. Dans de nombreuses régions, la production alimentaire n'était pas répartie également entre tous les producteurs. Il y a eu en fait une diversification croissante entre les producteurs, les distributeurs et les consommateurs. Cette diversité a abouti à des conceptions nouvelles du travail et des travailleurs — agricoles, industrielles et techniques — qui pouvaient être distinguées de ceux qui avaient un intérêt dans la terre et dans sa production. Cette dernière classe assume la responsabilité de la propriété des terres. Dans la première édition de *l'Histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité*, sir Leonard Wooley avait exprimé l'idée que cette propriété du sol appartenait aux administrateurs du temple ou aux prêtres, notamment en Mésopo-

tamie. Mais une nouvelle étude des documents babyloniens a apporté des éclaircissements à ce sujet, et les spécialistes s'accordent de plus en plus à penser qu'il existait un système d'administration dans lequel l'intérêt direct dans l'exploitation du sol n'était pas le fait d'une seule classe, même en Mésopotamie. Si, en revanche, on considère la situation d'autres régions, les choses se compliquent. La question de la propriété est complexe et diverse. Partout où on dispose d'une documentation, celle-ci montre que progressivement s'est développé un système dans lequel les propriétaires et les producteurs établirent des règles ou des codes conformément auxquels ils gagnaient leur vie et déterminaient leurs moyens de subsistance. C'est au cours de la période considérée qu'une telle codification apparaît pour la première fois.

Toutefois, il ne s'agissait pas d'une codification universelle. La nature de la production différait ; les moyens de production, et même la réglementation de la production n'étaient pas les mêmes partout. Les lois, qu'elles fussent écrites ou coutumières, étaient également multiples. Il existait une différence entre les lois concernant l'agriculture et celles qui régissaient la production animale ; et les règles étaient encore plus compliquées dans les sociétés qui étaient tributaires de la production agricole et pastorale ou qui passaient de l'une à l'autre. Quelle qu'ait été la nature de leurs activités, les sociétés n'étaient pas nécessairement isolées ; elles subissaient souvent l'influence d'une situation qui avait cours ailleurs. La disparité entre les sociétés était souvent cause de conflit. Les dissensions, tout comme l'harmonie et la paix, ont forgé les relations entre les hommes. Les documents de la période reflètent la situation et montrent à quel point les relations entre communautés étaient une nécessité. C'est à partir de cette période que les humains ont délibérément cherché à améliorer la nature de ces relations.

Ceux qui concouraient effectivement au processus de production devaient vivre à proximité de la terre ; mais qu'en était-il de ceux qui avaient moins affaire avec la production et davantage avec le produit, distributeurs et consommateurs non agriculteurs ? Au nombre des distributeurs figuraient ceux qui pratiquaient le commerce, parcourant de longues distances à la recherche de lieux où existait une demande, collectant les excédents d'un lieu ou d'un autre et les acheminant vers un troisième où ils seraient commercialisés ; les hommes qui pratiquaient ce genre d'occupation pourraient être considérés comme faisant partie de la classe des marchands. Ces marchands et hommes d'affaires se firent une place particulière dans la société, devenant un rouage indispensable de la structure sociale. Si nous ajoutons à ceux-ci les exploitants des ressources minérales, la communauté des ouvriers qui se spécialisaient dans le maniement des outils de bronze avait mis au point la technologie permettant d'améliorer ces outils et avait conçu d'autres usages du métal, nous avons tout un groupe de travailleurs qualifiés qui étaient en marge du processus de production. Il en va de même de ceux qui

s'occupaient des animaux. Eux aussi avaient besoin de spécialistes. Au cours de la période, nous distinguons ainsi plusieurs communautés humaines différentes — celles qui ont leur place dans le processus de production et qui vivent donc à proximité du lieu de production et celles dont la place est dans le processus de distribution ou dans certaines tâches spécialisées. Cette communauté d'intérêts s'est renforcée avec le temps, mais tous les intérêts sont restés liés aux besoins du groupe. Ce fut la phase déterminante dans l'avènement de la vie communautaire. La communauté des intérêts fit converger un nombre croissant de personnes vers un centre d'habitation unique, d'où le développement des villes, comme en Mésopotamie ou dans la vallée de l'Indus. À l'inverse, des groupes pouvaient être dispersés et entretenir cependant des liens étroits, comme dans la civilisation non urbaine du continent américain. Dans un cas comme dans l'autre, il convient d'envisager le développement nouveau qu'a connu cette période dans le contexte beaucoup plus large d'une communauté d'intérêts plutôt que dans l'optique limitée d'une croissance urbaine due au fait que les marchands et des spécialistes variés occupaient une place à part. La croissance des villes n'est pas une caractéristique indispensable de la civilisation, pas plus que les monuments et tout ce qui les accompagne ne doivent être considérés comme des conditions préalables de la civilisation. De même, beaucoup d'institutions qui accompagnent ces éléments — ou qui, comme de nombreux anthropologues le croient, les conditionnent — devraient désormais être considérées sous un jour différent. Ces institutions ont été créées parce qu'elles étaient nécessaires pour résoudre les problèmes dus à la diversité des intérêts de sociétés qui commençaient à vivre dans tel ou tel environnement. La formation graduelle d'une ville fut une méthode grâce à laquelle certaines communautés trouvèrent une solution à leurs problèmes. Si les communautés humaines sont les agents de la civilisation, les villes n'en sont pas le catalyseur principal. La civilisation est beaucoup plus que l'urbanisation. Cette dernière n'est qu'un moyen matériel de concentrer les vies, alors que la première est l'évolution d'un système plus élevé dans lequel des communautés trouvent une solution meilleure pour établir des relations entre les groupes dont se compose leur société. Le début de tout ce processus de civilisation apparaît au cours de la période étudiée ici.

Ce sont ces intérêts communs à un groupe d'individus dans une société donnée qui aboutissent à la formation de couches sociales, et non l'inverse. La stratification sociale est donc une manière de reconnaître l'expression d'intérêts communautaires variés qui rassemblent les individus en groupes; cette vie en groupes donne naissance à des classes sociales qui peuvent être égales ou inégales par le statut, mais toute stratification résulte de la création de groupes différenciés. Les sociétés stratifiées sont la conséquence naturelle de la complexification de la vie au cours de la période considérée. L'interpré-

tation généralement donnée a été qu'à cette époque la stratification sociale était sacralisée et que les disparités sociales étaient imposées par les administrateurs du temple. Mais les temples sont des institutions qui ont plus que de simples implications sociologiques, alors que la stratification, qu'elle soit urbaine ou non urbaine, obéit au simple principe de la sociologie. Une relecture de textes babyloniens atteste clairement que les sociétés stratifiées n'étaient pas imposées par les prêtres du temple, mais que les prêtres faisaient partie intégrante de la stratification. Cette interprétation établit clairement un lien entre les temples des centres urbains et les centres religieux des sociétés non urbaines. Dans les deux cas, les administrateurs ou les prêtres avaient un rôle à jouer. Comme leurs intérêts propres se fondaient sur les aspirations et les exigences de caractère surnaturel et inexplicable de la population en général, leur statut s'éleva et leurs lieux de travail, c'est-à-dire les temples, bénéficièrent de plus d'attention. Ils devinrent des bâtiments magnifiques. Les lieux de culte exerçaient une attirance mystique sur la population et tous, en conséquence, donnaient généreusement pour leur entretien ou travaillaient à leur service. Quant à savoir si les administrateurs s'approprièrent jamais pour leur propre usage ces dons faits sans compter, c'est là une autre question. En tout état de cause, les administrateurs n'imposaient pas les conditions de vie dans les communautés puisqu'ils faisaient eux-mêmes partie de la même structure.

S'élevant au-dessus de ces intérêts communs, il nous faut trouver une institution globale qui les rassemble tous dans un ordre unique faute duquel il ne saurait y avoir de vie communautaire. Mais il n'est pas besoin que cet ordre obéisse à un schéma unique. Ce qui est nécessaire est une instance — source de pouvoir — pouvant faire respecter les règles communément acceptées dans l'intérêt de toutes les communautés. Il faut alors que chacune de ces communautés reconnaisse la nécessité de partager son pouvoir avec les autres pour maintenir les conditions d'une convivialité acceptable. Il se peut que ce partage du pouvoir trouve son origine dans une période lointaine de la préhistoire, mais il est reconnu que son institutionnalisation au cours de la période considérée marque l'origine de l'État.

L'État est une organisation qui, comme la ville, est une caractéristique de la civilisation, mais non la civilisation elle-même. En tant qu'instance coercitive, l'État ne peut créer la civilisation, mais la civilisation, en tant que processus de développement humain supérieur, édifie des institutions qui satisfont les intérêts de ses membres. L'État établit des relations politiques et sociales entre individus et entre groupes d'individus, non seulement à l'intérieur de ses frontières mais aussi à l'extérieur, avec les membres de différents États. En se fondant sur l'étude d'exemples mésopotamiens, on a souvent soutenu que les villes-États avaient la suprématie. Mais cela n'est pas vrai partout. Dans le contexte socio-géographique de la Mésopotamie, les

viles-États étaient très répandues, mais, dans d'autres régions, il n'y avait pas de villes et les habitants avaient néanmoins créé des États qui répondaient à leurs besoins particuliers.

De tels États sont-ils de simples organismes administratifs servant à régir les intérêts de différentes communautés ? Ce ne serait là qu'une définition partielle. Selon certains, l'État ne s'occupe que des relations politiques, mais pour d'autres, il a un rôle plus large embrassant la totalité de la vie. Que l'on retienne l'une ou l'autre interprétation, l'État est un organisme de progrès qui fait intervenir des intérêts communs dans le processus de développement des relations humaines. Ces relations étant fondées sur certaines lois acceptées, l'État apparaît comme celui qui impose les lois alors qu'en fait il se borne à faire appliquer ou à administrer des lois déjà acceptées par l'humanité pour sa propre survie. Ces lois relèvent de tous les domaines de la vie, du sacré comme du profane.

Qui a la haute main sur l'État ? Tout comme les prêtres peuvent s'approprier des biens qui appartiennent au temple, de même un souverain peut usurper le pouvoir de l'État et l'utiliser à son propre avantage. Les formes de l'État peuvent varier d'une société à l'autre et d'une région à l'autre. Les autorités de l'État peuvent aussi se disputer entre elles ou opprimer leur propre peuple. Quelque forme que prenne leur exercice du pouvoir, il leur faut établir des relations interétatiques, pacifiques ou guerrières. À mesure que s'élargit la communauté des intérêts, l'autorité de l'État se développe ; elle peut dépasser les limites d'un territoire et s'étendre sur un autre. Ce processus d'expansion peut être ou n'être pas pacifique, mais chaque fois qu'il y a expansion, les États doivent établir un ordre différent pour satisfaire aux exigences de la nouvelle configuration. Ce processus de croissance aboutit à la formation d'empires. De l'État à l'empire, une étape est franchie qui regroupe un plus grand nombre de communautés en une seule entité politique. Cette évolution s'est produite dans la dernière phase de notre période. La politique expansionniste d'un groupe perturbe souvent la croissance harmonieuse et pacifique d'un autre. En revanche, l'expansion ne signifie pas nécessairement qu'un groupe foule aux pieds les intérêts des autres ; des changements climatiques peuvent contraindre un peuple à aller rechercher une situation meilleure dans un environnement meilleur. Les migrations et les mouvements de populations sont la conséquence nécessaire de la recherche d'une vie plus agréable sur un territoire plus accueillant. De tels déplacements de populations, volontaires ou involontaires, s'observent au cours de notre période également.

Les communautés agricoles sédentaires des vallées fluviales sont généralement considérées comme les principaux artisans de la civilisation parce que nous observons chez elles le développement de l'écriture alphabétique, la création des arts plastiques et de l'architecture monumentale, la préservation

des traditions culturelles, le calcul astronomique, la mesure du temps au moyen de calendriers solaires et lunaires et surtout la création de mythes et de mythologies fondés sur l'expérience matérielle et la mémoire populaire. Il est encore beaucoup d'autres caractéristiques qui peuvent être attribuées à telle ou telle civilisation de ces vallées. À l'inverse, la steppe, les zones désertiques et les régions très froides du monde étaient moins propices à la sédentarisation. Les communautés nomades et pastorales étaient plus souvent en mouvement qu'attachées à un territoire déterminé, même si les nomades retournaient généralement chaque année vers certaines zones où des conditions climatiques favorables les attiraient. C'est dans ce processus de retour que les plus vieilles traditions ont survécu et se sont intégrées à de nouveaux mythes et à de nouvelles mythologies, comme nous le voyons dans le cas des tribus alpines et des Mongols. Des groupes nomades ont établi des relations non seulement entre eux, mais aussi entre les humains et les animaux. Dans cette symbiose biotique, ils se sont assez facilement adaptés à un environnement naturel particulier. Toute la technologie de la domestication des animaux, même si elle n'a pas là son origine, y a trouvé du moins une occasion très favorable de se développer encore. Cette association des hommes et des animaux a conduit à une meilleure gestion de ces derniers et à une compréhension de la force potentielle qu'ils recelaient. En mettant cette force à leur service, les gardiens de troupeaux ont fait un pas de plus vers une civilisation de progrès. Le taureau ou le cheval était attelé à la charrue, et on utilisait le cheval ou le chameau pour se déplacer plus rapidement à travers les étendues herbeuses de la steppe ou les déserts de sable. Vers la dernière phase de notre période, le cheval a été une source d'énergie importante. Il a été le proche compagnon des Indo-Européens qui se répandirent à travers l'Eurasie dans leur quête d'un nouvel ordre du monde.

Encore que d'autres régions aient misé sur d'autres animaux, le cheval a conservé son éminence jusqu'à une époque très récente. Sa domestication, son dressage, sa bonne utilisation et son compagnonnage avec son propriétaire ont laissé des traces durables dans l'art, dans certains rituels et dans des pratiques et cérémonies chamaniques. De même que la production alimentaire est la base des civilisations agricoles, le cheval est l'assise du mode de vie nomade et de tout ce que cela implique dans le processus de développement culturel nomade pour la civilisation des steppes. Le cheval a été un moyen de dominer d'autres animaux et de les mettre au service des êtres humains tout comme l'agriculture avait permis de produire un excédent et de prendre de nouvelles initiatives sur le chemin de la civilisation. De la conjonction de ces deux processus vers la phase finale de notre période émergea un ordre nouveau qui est analysé dans le volume III, celui de l'édification des empires. L'utilisation du cheval accéléra grandement cette évolution.

Les multiples documents retrouvés sur de nombreux sites archéologiques nous aident aussi à comprendre les différentes caractéristiques de la civilisation. Même si leur interprétation ne fait pas l'unanimité parmi les spécialistes, les données qu'ils contiennent n'en retracent pas moins les différents épisodes de l'histoire de l'humanité. Il s'agit notamment de la conception de l'univers propre à cette époque et de la place de l'individu dans cet univers, de la destinée humaine et surtout non seulement de l'avantage tiré des substances et des forces disponibles dans ce monde, mais encore de la notion de forces surnaturelles censées conférer des avantages supplémentaires aux suppliants en améliorant leurs perspectives d'avenir. Nous savons par les sources écrites que la croyance en ces forces surnaturelles existait; d'où les représentations de l'image qu'on leur attribuait en sculpture et en peinture. Ces dieux et ces déesses ont reçu des noms et leurs aventures ont été contées. On en trouve le récit dans les documents écrits; dans les traditions orales des nomades et d'autres communautés qui ignoraient l'écriture, ces récits ont inspiré les générations successives, les légendes héroïques du passé exerçant un attrait si grand qu'elles ont eu une influence durable sur l'esprit des hommes et des femmes jusqu'à l'époque actuelle. Avec l'âge du bronze, les hommes ont commencé à faire consciemment une distinction nette entre la croyance en la magie et la sorcellerie et la foi dans les nouvelles formes de religion qui reliaient l'humanité à l'univers.

Les tablettes d'argile de Mésopotamie racontent la création des hommes à partir de l'argile, leur chute du paradis, l'âge d'or du passé et les diverses légendes du déluge. Elles dressent la liste des rois et des dynasties qui régnèrent et rapportent les guerres qu'ils menèrent. Les actes administratifs, économiques, législatifs et autres jettent la lumière sur l'étendue et la nature de ces activités. Même si la chronologie des règnes ressortit davantage à la fable qu'à la réalité, les légendes ne sont pas pour autant de pures légendes. Elles ont leurs racines dans l'histoire et sont appréhendées comme telles. On peut les comparer à l'histoire prophétique dans les textes sacrés. Ici, la notion de prophète est encore récente et l'histoire est tissée autour de la personne du prophète; mais, même dans ces récits, il y a un mouvement et une perception claire du changement culturel. Dans le monde indien, nous avons les traditions des anciens (les *Puranas*). Là encore, nous trouvons le concept de *Yugas* (périodes) et l'histoire légendaire de l'État est dûment subdivisée en différentes dynasties. Comme l'a fait observer F.E. Pargiter, l'histoire des *Puranas* n'est pas une pure fiction. Elle est le récit d'événements terrestres, consignés beaucoup plus tard, mais racontés au futur comme si les événements étaient destinés à se produire par la volonté des dieux. Aussi ces *Puranas* portent-ils les noms des dieux. En revanche, dans les annales chinoises, la monarchie est une hypothèse tacite. C'est dans le cadre formé par la durée de la vie d'un monarque, ou d'une série de monarques, que les

événements du monde sont présentés année après année pour mettre l'accent sur la majesté de ce monarque et sur la grandeur de la civilisation aux destinées de laquelle il présida. Sur le continent américain, les concepts mythiques dominent l'esprit humain et tous les hommes jouent leur rôle sous l'emprise de ces concepts. Ces vues variées de l'histoire nous sont présentées pour la première fois au cours de la période considérée.

Des historiens, comme sir Arnold Toynbee, ont essayé de comprendre le rôle historique que chaque civilisation avait joué dans la perspective changeante du monde. Des universitaires ont également parlé du berceau, ou des berceaux, de la civilisation et ont tenté de mesurer leur variation selon la place occupée sur une échelle des réalisations. Les disparités régionales peuvent souvent s'expliquer par la différence des conditions naturelles. Les notions de civilisation majeure ou mineure, principale ou périphérique, évoluée ou raffinée, nomade ou barbare, ne sont que des termes de référence relatifs. À peu d'exceptions près, tous les humains participent à la marche en avant de l'humanité; tous contribuent à leur manière à l'édification de la civilisation. Ils partagent l'effort aussi bien que les fruits, encore que selon des modalités différentes. Les rapports qui les lient sont maintenus et leur union devient donc le principal catalyseur de l'activité ultérieure. Qu'une forme particulière de civilisation connaisse un essor puis une décadence ne met pas fin à la marche de l'humanité; dans d'autres régions, d'autres formes prennent le relais. Dès lors, dans une perspective historique à plus long terme, la civilisation est une addition perpétuelle de tous les efforts que les humains déploient pour accéder à un mode de vie toujours plus élevé.

Si ce concept d'un mouvement en avant dans l'histoire est quelque chose qui ne saurait être nié, la signification du progrès — l'évolution de l'humanité — doit être comprise comme le continuum d'une amélioration humaine universelle. Les réalisations humaines, si bien documentées à l'âge du bronze, ont connu d'énormes avancées et leur rythme n'a jamais faibli, mais il s'est accéléré jusqu'à l'époque où nous vivons. C'est ce tremplin de la civilisation qui est l'héritage durable de l'âge du bronze et qui fournit un lien entre les efforts de nos ancêtres préhistoriques et ceux des générations qui ont suivi.

Ce principe général de progression étant posé, les différents groupes ont apporté leur contribution selon des modalités différentes; dans ce cadre analytique, nous essayons de les placer côte à côte afin d'étudier le rôle qu'ils ont joué dans la formation de l'histoire mondiale.

Il faut en premier lieu examiner le monde géographique de l'époque, ses caractéristiques physiques et son écologie et la manière dont les gens pouvaient en tirer profit et en exploiter les ressources grâce à leur savoir technique et à leur expérience. Nous séparons généralement l'Ancien et le Nouveau Monde. Les opinions diffèrent sur le fait de savoir s'il y avait eu un

contact culturel quelconque entre les deux, et certaines similitudes d'éléments culturels ont été soulignées. Dans l'Ancien Monde, les conditions étaient plus favorables pour que des contacts s'établissent, encore que les barrières naturelles aient causé de grandes disparités, même sur un même continent, comme par exemple entre la vallée du Nil et le reste de l'Afrique ou entre le monde gréco-romain et le reste de l'Europe, ou même entre les régions occidentales et méridionales de l'Asie et de la Chine par rapport à la zone tempérée de l'Asie septentrionale.

C'est au cours de la période analysée ici que des noms propres apparaissent pour la première fois dans des documents. Nous n'avons plus besoin de désigner les peuples selon les outils qu'ils fabriquaient ou les régions qu'ils occupaient. Nous pouvons désormais parler des Sumériens, des Babyloniens, des Hittites, des Méluhans, des Minoens, des Kassites, des Mèdes, des Égyptiens ou des Aryens. La démographie du monde alors connu peut être chiffrée pour la première fois et tous ces peuples décrits selon leurs caractéristiques physiques. Peut-être pouvaient-ils se diviser en différents groupes ethniques encore que les groupes ethniques puissent avec le temps perdre leur identité à mesure que des tribus historiques apparaissent puis disparaissent peu à peu pour se fondre dans des communautés plus vastes. Par exemple, les tribus énumérées dans le livre le plus ancien des Aryens, le Rigveda, ne formaient plus qu'un tout à l'époque des poèmes épiques indiens. Cette configuration changeante de l'humanité se présente pour la première fois au cours de la période étudiée ici.

Caractéristique importante de cette période, le concept de temps introduit une distinction entre les contes légendaires et les récits historiques. Il ne s'applique pas seulement aux heures du jour et de la nuit, mais aussi à des périodes se comptant en semaines, en mois et en années. Le plus important est de déterminer la durée d'une année à cause d'un événement récurrent, comme la crue annuelle qui coïncidait avec l'apparition d'une étoile en Égypte, ou encore l'invention d'un calendrier solaire dans le Nouveau Monde. Cette découverte simultanée de la mesure du temps a conduit au concept de chronologie, l'une des méthodes les plus révolutionnaires pour percer les secrets du système planétaire.

Nous sommes aujourd'hui en mesure d'analyser les activités humaines — matérielles, spirituelles, philosophiques, sociologiques, économiques, politiques —, c'est-à-dire tous les domaines institutionnels ou individuels dans lesquels les hommes agissaient au sein d'une société donnée. Bien que les civilisations de l'Égypte, de Sumer et de la vallée de l'Indus appartiennent toutes les trois à la catégorie des civilisations de vallées fluviales, elles diffèrent sensiblement entre elles. Si nous comparons leurs cultures avec celles des peuples vivant dans les zones voisines, la différence est grande, mais selon la définition adoptée ici elles relèvent toutes du même monde de rela-

tions humaines. Ce sont leurs aspirations respectives qui influent sur le mouvement futur de l'histoire, comme nous le voyons lorsque des populations nomades et pastorales empiètent sur la population sédentaire des plaines agricoles. C'était là une conséquence naturelle des relations antérieures entre les groupes humains. Jusqu'ici, nous avons mis l'accent sur un seul aspect des choses. Le rôle des peuples marginaux a été négligé. Toutefois, les éléments d'information dont on dispose permettent d'appréhender tout le processus de développement et de déterminer la manière dont il a agi sur différents peuples. Lorsqu'on étudie les communautés du passé, ce ne sont pas seulement les objets matériels qui sont importants, mais aussi les techniques servant à les produire qui retentissent sur la vie de la communauté tout entière. Cet aspect technologique fait intervenir toutes les couches de la société, qui font pour la première fois leur apparition dans les annales.

Deux autres aspects importants du comportement humain peuvent être mentionnés. L'un concerne l'inspiration imaginative mais également propulsive qui motive l'humanité. C'est par cette imagination que l'homme découvre sa place dans l'univers et tente de se rattacher à la création universelle tout entière. L'imagination et l'inspiration ont amené les humains à élaborer diverses conceptions de ce que nous appelons aujourd'hui la religion; ils ont créé des cérémoniaux et accompli des rites qui les relient au monde mystique de leur propre conception. De telles institutions religieuses, dont les formes archaïques remontent probablement à la période du Paléolithique supérieur, sont sans nul doute des éléments importants du progrès conscient vers la civilisation.

Le second aspect concerne le monde politique, au sein duquel les hommes en société tentent de s'adapter dans le cadre d'un système de droits et de devoirs. Cette conscience politique, qui débouche sur la création des États, se construit pierre à pierre dans l'édifice de la civilisation. Le cadre politique peut différer et le rôle des individus ou des groupes dans ce cadre peut varier d'un endroit à l'autre ou d'une époque à l'autre. Ces relations politiques ont été l'instrument le plus puissant de nivellement des groupes sociaux au sein d'un système intégrateur.

Les réalisations humaines durant l'âge du bronze sont impressionnantes et qualitativement très différentes de celles qu'on avait observées au cours de la préhistoire. Ce qu'elles nous ont légué s'est révélé fondamental pour nous mettre sur la voie du progrès scientifique et culturel. Les graines qui furent semées à l'âge du bronze ont mûri pour porter leurs fruits jusqu'à nos jours.

NOTE

1. Selon le professeur V. Gordon Childe, les dix critères de la civilisation sont : (1) l'urbanisation; (2) l'écriture et le calcul; (3) une population nombreuse; (4) une architecture monumentale; (5) une structure sociale stratifiée; (6) la présence d'une classe dirigeante; (7) un excédent permettant de nourrir les habitants des villes; (8) des échanges commerciaux à longue distance; (9) des artistes à temps plein; (10) le développement de sciences prédictives comme l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie.

B. SECTION THÉMATIQUE

1

Technologie

Jean-Pierre Mohen

Comme le montre le premier volume de la présente *Histoire [...]*, l'étude de la technologie est à la base de tout ce que nous savons du monde de la préhistoire. La période couverte par le présent volume est marquée par certaines innovations techniques qui ont eu un impact considérable au point qu'on a pu y voir la « naissance » de la pensée scientifique. Cette évolution concerne surtout l'Asie occidentale, l'Égypte et plus généralement tout le bassin oriental de la Méditerranée, mais aussi l'Asie orientale (la Chine) dès le début du III^e millénaire av. J.-C. et l'Amérique pendant toute la période que nous examinons, notamment au Mexique et au Pérou. Cette évolution concerne l'ensemble de la vie quotidienne et affecte toutes les techniques nécessaires à la production des aliments, à l'agriculture et à l'élevage, à l'exploitation et à la transformation des matériaux, aux échanges, etc. Nous nous attarderons sur certains aspects particulièrement spectaculaires de cette évolution technologique, d'autant plus rapide que le contexte social et démographique était plus dynamique.

La croissance démographique joue en effet un rôle essentiel dans le développement des techniques, lesquelles deviennent de plus en plus élaborées en fonction d'une demande croissante qui implique une certaine spécialisation, tant au niveau de la fabrication que de la distribution. D'où l'intérêt de pouvoir quantifier les variations démographiques. En fait, le passage de la préhistoire à l'histoire coïncide sans doute avec la concentration de groupes d'individus plus nombreux qu'auparavant. Pour bien comprendre la situation démographique et son impact considérable sur l'évolution des sociétés, il faut se rappeler que pendant toute la durée du Paléolithique (plusieurs millénaires), la population de la planète était très clairsemée, de l'ordre de quelques milliers d'individus dispersés sur d'immenses territoires (Masset, 1989). On a ainsi calculé qu'en France, la densité autour du VII^e millénaire av. J.-C. ne devait pas dépasser un habitant pour 11 kilomètres carrés. Les premiers témoignages d'urbanisation au début du Néolithique en Asie occidentale sont marqués par une relative concentration d'individus à Jéricho et à

Çatal Höyük. Mais la multiplication des villes de plus en plus importantes tant en superficie qu'en nombre d'habitants se précise avec l'émergence des premiers empires vers 3000 av. J.-C. Ainsi, Babylone comptait sans doute quelque 80 000 habitants. Les grands travaux de construction des monuments publics ou religieux mobilisaient des milliers d'ouvriers (*ill. 1*). Le plus fameux de ces chantiers est celui des pyramides d'Égypte à Guizèh. On a calculé que la construction de la Grande Pyramide, le plus imposant édifice de l'Antiquité érigé à la fin du règne de Chéops (vers 2528 av. J.-C.), s'était poursuivie au rythme de quelque 185 blocs de pierre de 2,5 t déplacés et posés chaque jour, ce qui représente plus de 100 000 blocs par an. Le site employait au minimum 3 000 ouvriers et sans doute plus si, comme il est probable, le travail sur le chantier était saisonnier. La construction de la Grande Pyramide devait donc mobiliser à elle seule au moins 10 000 personnes si l'on compte les femmes, les enfants et les personnes âgées. Tous les grands monuments de la période témoignent d'ailleurs d'une densité de population accrue. J. Cauvin (1978) voit dans ce spectaculaire afflux démographique l'un des facteurs décisifs de l'évolution des sociétés, de leur mode de vie et de leur système politique et économique.

Les changements fondamentaux intervenus à partir du III^e millénaire av. J.-C. sur un immense territoire s'étendant de l'Inde à la Grèce furent à la fois la cause et la conséquence du progrès de diverses techniques qui sont arrivées à un haut degré de spécialisation pour atteindre en même temps un volume de production qu'on pourrait qualifier d'industriel. Dans chaque ville, les ateliers étaient souvent regroupés à proximité du palais, à l'abri des murailles. Ils employaient une main-d'œuvre servile qui travaillait les matériaux bruts que des expéditions officielles allaient souvent chercher dans des contrées lointaines. Le développement de la métallurgie est un bon exemple des balbutiements d'une technologie appelée à devenir de plus en plus spécialisée. Elle marque l'avènement d'un nouveau monde, au même titre que l'invention de l'écriture et l'adoption de systèmes de poids et mesures qui sont les bases mêmes du développement de l'économie au sein des nouvelles sociétés urbaines fondées sur un État plus ou moins théocratique. Toutes les techniques de pointe étaient placées sous le contrôle direct du souverain et de son entourage. Parallèlement, un artisanat domestique traditionnel (poterie, fabrication d'outils en bois et en pierre, tissage et travail des végétaux entre autres) se perpétuait dans les campagnes. Cette production, à caractère le plus souvent familial et faisant appel aux matériaux locaux, se bornait en général à la satisfaction des besoins de l'entourage immédiat.

Les changements profonds qui interviennent dans la société d'une vaste région comprise entre l'Inde et la Grèce, à partir de 3000 av. J.-C., ont été à la fois la cause et la conséquence d'une technologie qui a atteint un niveau élevé de spécialisation en même temps qu'une production que l'on peut qualifier

d'industrielle. Les ateliers sont souvent regroupés et protégés à proximité du palais, dans l'enceinte de la cité; des esclaves y travaillent à partir de matières premières recueillies dans des régions souvent lointaines vers lesquelles sont lancées des expéditions officielles. Le développement de la métallurgie est le plus bel exemple de cette technologie naissante. Elle s'intègre dans un nouveau monde caractérisé par la naissance de l'écriture et du système des poids et mesures, fondement des économies développées, et une société citadine et étatique soutenue par une religion théocratique. Toutes les technologies de pointe sont contrôlées par le roi, le pharaon ou leurs serviteurs directs. Il ne faut pas oublier qu'à la même époque, il existe toujours dans les campagnes une activité domestique traditionnelle qui concerne la fabrication de poterie, d'outils en pierre et en bois, de textiles et de sparteries, etc. Cette activité est souvent familiale. Elle est réalisée à partir de matériaux locaux et la production est limitée aux besoins immédiats.

LA MÉTALLURGIE DU CUIVRE ET DU BRONZE

Si le travail du cuivre est attesté en Anatolie dès le VII^e millénaire à Çatal Höyük, il consiste alors uniquement à marteler du métal natif. Il faut attendre 3800 av. J.-C. pour que la réduction du minerai de cuivre (le cuivre fond à 1 052°C), obtenue à la suite d'un traitement thermique, soit attestée à Tépé Yahya en Iran. L'âge du cuivre commence réellement. Il est intéressant de remarquer que ni l'Égypte ni la Mésopotamie ne possèdent de richesse naturelle en cuivre. Les minerais de cuivre, malachite et chrysocolle étaient extraits par des troupes d'esclaves dans le désert oriental du Sinaï à Timna et dans la haute vallée du Tigre à Arghana Maden.

L'Anatolie, dans sa partie sud-ouest, est riche en cuivre, argent et or. Très tôt, des centres métallurgiques se développent aussi dans l'Europe de l'Est, à partir des minerais de cuivre extraits dans les mines d'Ai Bunar en Bulgarie et de Rudna Glava, en Serbie (*ill. 2*).

Les installations métallurgiques de Timna ont été explorées lors de ces dernières années par l'équipe de B. Rothenberg : il y a découvert les maillets en pierre pour détacher le minerai du banc rocheux et le concasser, les fourneaux de réduction avec leur tuyère. Des creusets permettaient d'affiner le métal et de le couler dans des lingotières ou d'autres moules. Des lingots étaient exportés vers des centres de refonte et de mise en forme par moulage ou martelage. C'est là aussi, le plus souvent dans la plaine, que se faisait le travail de finition des objets : ébarbage, polissage, martelage des tranchants pour les durcir. Des parures (épingles, anneaux et bracelets), des armes (poignard et haches) et des outils (pics, herminettes) étaient ainsi obtenus.

À côté des cuivres purs, on trouve des alliages cuivreux plus ou moins intentionnels. Les cuivres à l'arsenic sont fréquents dans le Caucase où l'on trouve des minerais de cuivre naturellement riches en arsenic, mais de forts pourcentages qui peuvent atteindre 23 % d'arsenic prouvent un enrichissement de cet élément. Cette métallurgie à l'arsenic dont nous connaissons mal la technique est diffusée à travers l'Europe pendant le III^e millénaire. L'âge du cuivre est une période prospère : la métallurgie est dominée par les rois et les moules de fondeurs se retrouvent dans leurs citadelles à Troie, à Alaçar Höyük, à Boghaz-Köy, à Kültepe et plus à l'ouest, à Lipari, à Kastri dans l'île de Syros, à Thermi, etc. Le problème de l'étain est complexe, car son origine reste un mystère dans des contextes de métallurgie de cuivre à l'arsenic : dans le niveau de Troie I, le pourcentage d'étain oscille entre 0,16 et 1,65 % et une épingle atteint même 13,1 % ; dans les niveaux de Troie II, l'étain est plus fréquent ; dans le niveau de Troie IV, on a même signalé un anneau en étain pur. À la même époque, le bronze à 10 % d'étain existe aussi à côté d'objets en cuivre pur, à Alaçar Höyük. Les tombes royales d'Our (vers 2800 av. J.-C.) possèdent parmi les offrandes un bon nombre d'armes et d'outils en bronze à teneur en étain assez constante (8-10 %). Il faut attendre 2000 av. J.-C. pour que le bronze se répande en Égypte, avec un faible pourcentage d'étain. La scène célèbre représentée dans une tombe de Thèbes vers 1500 av. J.-C. montre toutes les phases du travail du bronzier (*fig. 1*). La situation est à peu près semblable dans l'Égée où — en particulier à Chypre, l'île du cuivre — l'exploitation des minerais commence vraiment vers 2000 av. J.-C., en même temps que le bronze se répand (poignard d'Alambra) (*ill. 3*). Dans la vallée de l'Indus, il n'y a pas de minerais et pourtant quelques objets de cuivre apparaissent dans la culture d'Harappa : on y décèle un peu de nickel (jusqu'à 1,5 %) et même parfois de l'étain (jusqu'à 27 % !) dont on ignore l'origine. On ne sait pas non plus d'où viennent les lingots de cuivre trouvés à Mohenjo-Daro.

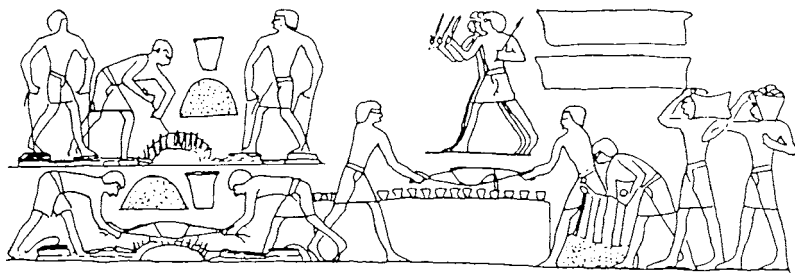


Figure 1 Extraction du bronze par fusion dans un creuset avant d'être versé dans des moules, d'après les peintures d'une tombe égyptienne à Thèbes (env. 1500 av. J.-C.). Sur la droite, les lingots sont portés ; sur la gauche, le métal est fondu et au centre il est versé dans des moules (d'après Mohen, 1990).

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ORFÈVRERIE

L'or, métal natif, orpaillé dans le lit des rivières ou extrait des filons rocheux, ne semble pas être le premier métal à avoir été mis en forme. Le premier centre important du travail de l'or se situe à l'embouchure du Danube, sur les rives de la mer Noire en Bulgarie dans la région de Varna. Les parures, perles, appliques et pendentifs en forme de taureau et d'idole féminine, très stylisés, sont connus depuis le V^e millénaire jusqu'au III^e millénaire, en Europe orientale et en Anatolie (Alaça Höyük, Sardes, Troie). Les premières perles en or trouvées en Égypte datent du IV^e millénaire et ne présentent pas de traces d'une élaboration complexe; à partir des environs de 3000 av. J.-C., les techniques savantes de l'orfèvrerie sont manifestes dans les bijoux du roi égyptien Djer enterré à Abydos, de même que dans les parures et mobiliers des tombes royales d'Our. Un peu plus tard, sans doute, il faut mentionner les vaisselles, les statuettes et les parures de Troie et d'Alaça Höyük en Anatolie et de Maïkop dans le nord du Caucase; l'argent et l'or y sont tous deux appréciés pour leur préciosité. L'or, par son éclat inaltérable, exprime bientôt le rayonnement éternel du roi et du pharaon : le rôle de ce métal est plus symbolique qu'économique. Il est recueilli dans le désert d'Arabie et en Nubie (en égyptien, *nub* signifie « or »), ou en Anatolie dans la vallée du Pactole rendue célèbre par sa richesse en pépites; dans la plaine de Konya, deux mines d'argent sont signalées à Bulgar et à Bereketli. La fonte, le martelage, le repoussé, l'estampage, la granulation, la soudure, la fabrication de fils sont des techniques connues. Une étude récente de la métallurgie de Suse nous permet d'apprécier la variété des bracelets, des bagues, des boucles d'oreilles, des perles, des pendentifs en forme de chien et bien d'autres parures de tête et de poitrine. Les statuettes en cuivre ou bronze de Suse représentent des rois et des dieux : le dieu « à la main d'or » du début du II^e millénaire met en valeur le contexte royal et religieux de cette orfèvrerie. Un autre exemple, contemporain du précédent, est celui de Byblos où le roi Abi Shemou (XVIII^e siècle av. J.-C.) se fit inhumer dans un caveau creusé à 10 mètres de profondeur. Il se fit déposer dans un sarcophage sculpté dans un énorme bloc monolithe en calcaire, fermé par une dalle. Il portait au cou une large plaque d'or ornée au repoussé d'un faucon aux ailes déployées, tenant dans ses serres deux palmiers, emblème phénicien. Un médaillon et un pectoral en or, avec des émaux cloisonnés et des pierres précieuses, s'inspirent de motifs pharaoniques dans un style local d'une grande liberté. La couronne du roi et son sceptre en or et bronze montrent en plus des contacts avec la Mésopotamie. Son couteau est en or et argent; un vase en forme de théière est en argent. D'autres pièces d'orfèvrerie, tel un poignard à fourreau historié avec motifs estampés et telle une hache à décor de granulation, illustrent bien cet artisanat savant inspiré des différentes

cours des monarques de l'époque. Ces objets de luxe sont ensuite imités dans les Cyclades puis en Grèce : les vaisselles d'or ou d'argent de l'Eubée, du Péloponnèse et de la Crète présentent des formes similaires à celles de Troie. Au ^{xv}^e siècle av. J.-C., les vases minoens rappellent des formes égyptiennes. La coupe en or munie d'une anse, provenant d'une tombe de Dendra, semble fabriquée selon la technique de la rétreinte, à partir d'une seule feuille, puis décorée de motifs estampés. Les parures en or révèlent aussi des techniques élaborées comme ce pendentif célèbre en feuille estampée de Malia en Crète représentant deux abeilles affrontées, butinant une fleur décorée de granulations : il date des environs de 2000 av. J.-C. L'orfèvrerie minoenne annonce le travail de l'or mycénien, un peu plus tardif. Le fer utilisé à cette époque est probablement d'origine météoritique, avec un fort pourcentage de nickel : c'est un métal précieux que l'on trouve sous forme de perles à Gerzeh (3500 av. J.-C.), sous forme d'une lame de poignard à Our (3000-2800 av. J.-C.), sous forme d'un couteau à Deir el Bahari (2000 av. J.-C.).

LE TRAVAIL DU FER

Certains auteurs de l'Antiquité, comme Pline et Lucrèce, dressaient un parallèle entre l'évolution morale de l'humanité et les progrès de la métallurgie, distinguant un premier âge d'or, le plus heureux pour l'humanité ; suivi de l'âge du bronze où la vie serait devenue plus dure ; et enfin de l'âge du fer, le dernier en date et le plus désastreux, car si les progrès de la métallurgie ont permis à l'humanité de forger des outils beaucoup plus performants, ils sont aussi la cause de bien des malheurs quand ils servent à fabriquer des armes redoutables utilisées à des fins belliqueuses. Les historiens modernes, comme R. Tylecote et R. Pleiner, expliquent les progrès tardifs de la métallurgie du fer et de l'acier par la complexité des opérations impliquées. Les historiens de l'Antiquité s'intéressaient plutôt aux conséquences de l'invention de cette nouvelle métallurgie.

Dès 1783, Buffon soulignait la complexité des diverses étapes de la fabrication du fer. En fait, à l'exception des Chinois, qui savaient couler la fonte dès le ^{vi}^e siècle av. J.-C., aucun peuple de l'Antiquité ne disposait de fours capables d'atteindre les températures de l'ordre de 1 500 °C qui permettaient la fonte du fer. On se contentait de chauffer le minerai pour l'amener à l'état de magma, sous forme de nodules mélangés de scories. L'étape la plus délicate de l'opération consistait à retirer ces impuretés par le martelage ou *nobbling*, pour comprimer à chaud toutes ces particules en un bloc de fer pur dit aussi fer doux en raison de sa malléabilité. À partir de ce lingot, on forgeait ensuite à chaud des barres et plaques de fer selon une procédure obéissant à des conditions mécaniques et thermiques extrêmement rigoureuses qui

servaient à fabriquer divers objets. L'ultime étape consistait à soumettre ces pièces à un processus de trempage ou de durcissage pour améliorer la qualité du métal en lui donnant une structure interne homogène ou en durcissant certaines parties seulement comme la pointe ou la lame d'un outil. Mais la phase décisive du processus est la conversion du fer pur en acier par l'introduction de carbone, processus connu également sous le nom de cémentation ou carbonisation qui consiste à marteler assidûment le fer rougi au feu. L'acier est beaucoup plus dur que le fer et peut seul rivaliser avec les autres métaux pour la fabrication des armes et des outils.

La légende veut que le pays des Hittites ait été au centre des innovations en matière de travail du fer, ce que beaucoup d'indices semblent effectivement confirmer. En fait, toute la zone du littoral oriental de la mer Noire recèle des silices riches en minerais de fer à hématite. Ces minerais, exploités dès la fin du II^e millénaire av. J.-C., alimentaient une industrie florissante du fer et de l'acier. Selon Eschyle et Strabon, c'est en Paphlagonie, entre Samsun et Trébizonde, que l'on aurait inventé le travail du fer.

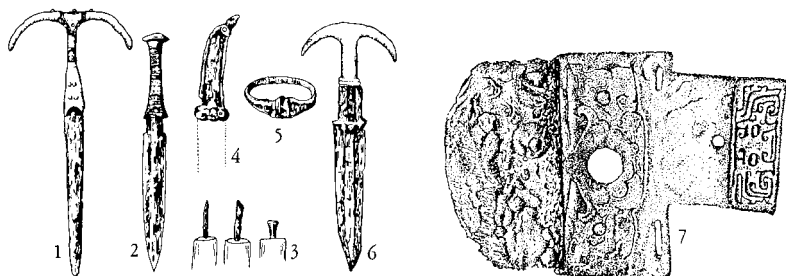


Figure 2 Premiers objets en fer : 1. Alaça Höyük (Turquie); 2. Thèbes, poignard de Toutankhamon (Égypte); 3. Thèbes, gouges provenant de la tombe de Toutankhamon (Égypte); 4. Ganovce (République slovaque); 5. Vorwohlde (Allemagne); 6. Our, lame de fer et manche en or (Mésopotamie); 7. Hache chinoise de l'époque Qi avec manchon de bronze et lame de fer (d'après Mohen, 1990).

Ces informations sur les débuts de la métallurgie remontent à l'Antiquité, mais les origines du travail du fer sont en réalité bien plus anciennes. C'est ainsi que J. Waldbaum (1980) a pu recenser un demi-millier d'objets en fer datant de la fin de l'âge du bronze (c'est-à-dire entre le III^e millénaire et la première moitié du II^e millénaire av. J.-C., selon les régions). Ce catalogue comporte plusieurs pièces uniques comme la lame d'un outil provenant d'Our en Chaldée, le poignard de Toutankhamon et une masse trouvée dans le trésor de Troie, tous ces objets forgés à partir de fer météorique à haute teneur en nickel. Un certain nombre d'armes et d'outils ont également été

obtenus par fusion de minerai fondu comme par exemple la lame d'un couteau de Tell Ahmar et une autre d'Alaça ainsi qu'un outil trouvé dans la pyramide de Chéops (fig. 2). Cette capacité de fusion s'explique quand on sait que, pour la fonte du cuivre, les métallurgistes utilisaient un « fondant » qui facilitait la séparation du métal et des impuretés et qui contenait peut-être de l'oxyde de fer. C'est ainsi qu'en cas de surchauffe accidentelle auraient pu se former des nodules de fer. Mais si la fonte du fer était effectivement pratiquée, la technique de forgeage de l'acier par cémentation et martelage était encore ignorée. Le fer lui-même restait un métal précieux réservé aux notabilités, dont nous connaissons par d'anciens documents quelle était la valeur relative. Deux mille ans av. J.-C., le fer valait 40 fois plus que l'argent. Mais vers la fin du VII^e siècle av. J.-C., lorsque les premières monnaies d'argent apparurent en Grèce, une monnaie d'argent de 6 grammes valait 12 kilogrammes de fer. Autrement dit, le fer s'était déprécié par rapport à l'argent dans la proportion de 1 à 2 000. Comme le souligne J.D. Muhly (in Maddin, 1988), ce renversement spectaculaire montre avec quelle rapidité la société antique avait adopté le nouveau métal (fig. 3). On peut retracer le progrès de cette assimilation à partir de l'Anatolie.

Chez les Hittites, le fer était employé uniquement à des fins cérémonielles et rituelles au même titre que les pierres semi-précieuses. La légende tenace selon laquelle les Hittites détenaient le monopole de la production de fer ne semble reposer sur rien de très solide. Il est vrai que, d'après un document appelé « la lettre du fer », les Hittites furent contraints d'envoyer aux rois assyriens un tribut de fer provenant de Cilicie, région à cheval entre l'Anatolie et le Caucase, et berceau de la future civilisation d'Ourartou. Mais nous savons par d'autres sources fiables que l'on produisait aussi du fer dans d'autres régions d'Asie occidentale. La Bible (1 Samuel 13, 19-21) fait état de commandes passées par les Israélites à des forgerons philistins. Une autre preuve intéressante est la découverte à Ras Shamra (Ugarit) d'une hache de fer à manchon de bronze incrusté d'or, dont l'inscription nous apprend qu'elle a été offerte au pharaon par Tusratta, roi de Mitanni. À partir du XII^e siècle av. J.-C., le fer devint d'usage courant dans les pays riverains de la Méditerranée orientale, ce qui permet d'entrevoir un lien entre le développement de cette nouvelle technologie, dont on a tout de suite compris le potentiel militaire, et l'invasion des Peuples de la Mer. Nous possédons un témoignage de cette époque sous forme d'un piolet découvert sur le mont Adir au nord d'Israël, dont le fer avait été traité au carbone, signe que l'artisan maîtrisait bien cette technique de fabrication et promettait d'améliorations futures. Le fait que cette technologie était très répandue est démontré par l'analyse d'un couteau égyptien datant du IX^e siècle av. J.-C. Par la suite, les objets en fer sont de plus en plus courants et l'on a ainsi découvert un gisement de plusieurs milliers d'armes à Hasanlu, dans le nord-ouest de l'Iran.

SITE	DESCRIPTION	DATE av. J.-C.	TENEUR EN NICKEL	ORIGINE
Préhistoire : avant 3000 av. J.-C.				
Irak : Samarra Iran : Tepe Sialk Égypte : El Gerzeh	Instrument, tombe A Trois boules Perle	5000 4600-4100	Non Oui 7,50 %	Minerai réduit? Sidérolithe Sidérolithe
Début de l'âge de bronze : 3000-2000 av. J.-C.				
Mésopotamie : Our Ourouk Tell Asmar	Lame d'outil, tombe PG/580 Fragment Lame d'épée avec poignée en cuivre	3100-2800 2450-2340	10,9 % oui non	Sidérolithe Sidérolithe Minerai réduit
Tell Chagar Bazar	Fragment n° 5, tombe G.67		non	Minerai réduit
Anatolie : Troie	Massue du trésor L	2600-2400	3,02 6,34	Sidérolithe
Alaçá	Lame d'épée, tombe K Épingle à tête d'or, tombe MA Plaque, tombe MC	2400-2100 2400-2100 2400-2100	non 5,08 4,30	Minerai réduit Sidérolithe Sidérolithe
Égypte : Guizéh	Rouille, vallée du temple M Outil rouillé, pyramide de Chéops	2565-2440 2565-2440?	non non	Minerai réduit Minerai réduit
Abydos Deir el Bahari	Fragment rouillé Amulette, tombe Aa Shait	2345-2181 2133-1991	non 10 %	Minerai réduit Sidérolithe
Âge du bronze moyen : 2000-1600 av. J.-C.				
Égypte : Bouhen Chypre : Lapithos	Pointe de lance Perle grossière, tombe 313	1991-1786? 1800-1750	Non Non	Minerai réduit Minerai réduit
Âge du bronze tardif : 1600-1200 av. J.-C.				
Syrie (Palestine) : Ugarit Égypte : Thèbes	Hache avec manche en cuivre incrusté d'or Amulette, épée, 16 petites gouges, tombe de Toutankhamon	1450-1350 1350	3,25 % oui	0,41 % de cuivre Sidérolithe

Figure 3 Tableau des objets les plus anciens analysés provenant du monde de l'Antiquité (d'après Mohen, 1990).

À la même époque, les forgerons du Luristan fabriquaient des épées, des poignards, des couteaux et des pointes de lance. Des sites comme Gordion en Phrygie et Nimroud en Irak ont également livré des milliers d'outils. A. Snodgrass (1980), s'appuyant sur les témoignages d'offrandes, des armes abandonnées pour la plupart dans les tombes d'un cimetière grec, a prouvé que l'utilisation du fer était largement répandue dans le monde grec dès le X^e siècle av. J.-C. Sur 21 épées exhumées, 1 est en bronze et les 20 autres sont en fer. Sur 38 pointes de lance, 8 sont en bronze et 13 en fer. Les 15 lames de couteau sont toutes en fer.

Grâce à des innovations techniques comme le trempage et la deuxième cuisson, le fer devint très vite le métal le plus couramment travaillé et utilisé de l'Antiquité. Le trempage est décrit par Homère dès le VIII^e siècle et plusieurs outils trouvés à Nimroud en Irak sont parmi les premiers qui témoignent de ce processus de durcissement. La pratique de la deuxième cuisson, qui assure l'homogénéité du métal, est attestée à Al Nina, avant-poste du commerce grec sur la côte anatolienne fondé au IV^e siècle av. J.-C. Si l'on ajoute que le minerai de fer était peu coûteux et se trouvait en abondance pratiquement partout (à la différence du cuivre et surtout de l'étain), on comprend que le monde antique a très vite adopté le fer et l'acier dès les premiers siècles et pourquoi il était utilisé par les grandes nations de l'époque pour armer leurs troupes. L'utilisation du fer à des fins militaires est attestée dès les débuts de l'âge du fer, d'où sa réputation d'époque maudite colportée par certains auteurs de l'Antiquité. Le bronze, en revanche, était utilisé presque exclusivement à des fins ornementales, pour fabriquer les vases domestiques et rituels et les statues des dieux et des rois.

Si le nombre d'objets en fer augmente en Europe centrale et orientale entre les XII^e et IX^e siècles av. J.-C., l'utilisation du fer ne s'est vraiment répandue qu'au VIII^e siècle, l'influence à cet égard décisive des colonies grecques s'exerçant directement dans le cas de la Sicile, de l'Italie, du sud de la France et de l'Espagne orientale ou indirectement en ce qui concerne la Meseta, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Bavière, l'Autriche, la Bohême, etc. Les deux millions de tonnes de scories accumulées dans la baie de Populonia témoignent de l'importance de la production locale de fer entre les VIII^e et V^e siècles av. J.-C., favorisée par la proximité de l'île d'Elbe, célèbre à l'époque pour la pureté et la haute teneur en fer de son minerai à hématite. Les centres de travail du fer allaient par la suite se multiplier pratiquement dans toutes les régions tempérées de l'Europe où le bois était disponible en grande quantité. Les vestiges concernés n'ont malheureusement pas été encore très bien étudiés, à l'exception de la grotte de Byci-Skala, en Moravie, qui a livré un matériel de forgeron datant du VI^e siècle av. J.-C. Dans ces régions, l'âge du fer est lié à une certaine indépendance économique et politique et à l'apparition de groupes ethniques mentionnés pour la première fois par des historiens et géographes comme Hécatee de Milet (VI^e siècle av. J.-C.) et, bien sûr, Hérodote (vers 400 av. J.-C.). En ce sens, les tribus que nous décrivent ces historiens — les Celtes, Ibères, Étrusques, Illyriens, Daces, Thraces et Scythes — sont vraiment des peuples de l'âge du fer.

En Asie, la situation est tellement diversifiée qu'on a pu se demander parfois si la sidérurgie n'avait pas été découverte simultanément en plusieurs endroits. En Inde, on trouve côte à côte des objets en fer et en or dans les tombes mégalithiques de Bhandara, Nagpour et Chandrapour au Maharashtra, qui recèlent des gisements de fer et de manganèse. Nous ne disposons

pas d'une datation très ancienne pour ces vestiges, qui correspondraient au début du VI^e siècle av. J.-C., soit tout à la fin de la période en cours d'examen.

Le travail du fer en Chine pose d'autres problèmes liés au caractère unique de son évolution. Après la période archaïque d'exploitation des minerais sidérolithiques, la fonte du minerai de fer est attestée pour la première fois vers 1100 av. J.-C. Se peut-il que les techniques de travail du fer élaborées en Asie occidentale aient pénétré jusqu'en Asie orientale ? À partir du VII^e siècle av. J.-C., on constate une large utilisation du fer aussi bien forgé que traité par chauffage, trempe et martelage pour obtenir de l'acier. Puis, au VI^e siècle av. J.-C., c'est l'invention de la fonte (que le monde occidental ne devait découvrir qu'au XVI^e siècle de l'ère chrétienne !). Aboutissement d'un processus parfaitement contrôlé de chauffage et de préparation du minerai, cette découverte a été favorisée par la proximité des gisements de fer particulièrement riches du Shanxi et du Shaanxi. Très vite, également, les Chinois ont su alimenter au charbon des fourneaux parfaitement adaptés à la fonte du minerai de fer.

En revanche, le fer semble inconnu au Japon, en Indonésie, dans les îles du Pacifique ou en Australie avant le VI^e siècle av. J.-C. À cet égard, la situation de l'Afrique est unique. Nous avons vu qu'un certain nombre d'objets en fer ont été découverts en Égypte, qui remontent à la fin du II^e millénaire av. J.-C., mais la mentalité foncièrement conservatrice des anciens Égyptiens a sans doute freiné l'introduction des nouvelles techniques. Quelques découvertes semblent confirmer les propos d'Hérodote affirmant que le fer était couramment utilisé autour du IV^e siècle av. J.-C. Dans la haute vallée du Nil, le royaume de Koush a rapidement élaboré une métallurgie du fer très prospère autour du site baptisé Napata, et cela dès le VIII^e siècle av. J.-C. C'est de cette période que datent les objets (pointes de flèche, lames triangulaires, haches, couteaux, hameçons et pincettes) trouvés dans les tombes d'éminents personnages du règne de Piankhy (747-716 av. J.-C.), qui constituent les plus anciens vestiges de ce type découverts dans cette partie du monde. En même temps, en Égypte, on n'a trouvé aucune trace d'outils comportant un trou aménagé pour le manche, ce qui semble indiquer que l'industrie métallurgique de Koush était relativement autonome ou qu'elle était en contact avec l'Arabie, et peut-être la Méditerranée où la technique d'emmanchement des outils était connue. L'expansion, à partir du VI^e siècle av. J.-C., de la capitale de ce royaume, Méroé, est liée à la prospérité apportée par la métallurgie du fer. Se peut-il que le royaume de Koush ait été à l'origine de la diffusion des techniques de la métallurgie en Afrique centrale, orientale et australe ? La question a été souvent posée. Elle est liée à la problématique de l'expansion des peuples bantu, dont les langues se sont répandues dans les mêmes régions à peu près vers cette époque. Mais un autre foyer de la métallurgie du fer est né en Afrique du Nord en 814 av. J.-C. avec la fondation par les Phéniciens de

la ville de Carthage. Selon Hérodote, les techniques méditerranéennes se seraient ensuite répandues le long de la côte atlantique jusqu'en Mauritanie et vers l'intérieur jusqu'à Tombouctou, et parallèlement depuis le golfe de Sidra en Libye à travers le Sahara jusqu'à Gao au Niger. Quoi qu'il en soit, le fer était devenu le métal le plus couramment utilisé en Afrique équatoriale à partir du XVI^e siècle av. J.-C. Dans la région de Nok, au Nigeria, il semble qu'on ait maîtrisé les techniques du travail du fer avant celles du bronze ou de l'or. Les siècles suivants ont vu l'expansion des techniques du travail du fer vers le sud et vers l'est du continent parallèlement à la progression de l'agriculture et des langues bantu.

En ce qui concerne l'Amérique, l'Australie et le Pacifique, ce sont les Européens qui y ont introduit le fer et l'acier. À la possible exception de l'Amérique du Nord, où certaines lames d'outils auraient pu être martelées par les Inuits à partir de fragments sidérolithiques, il n'existe donc aucun vestige d'objet en fer dans ces régions correspondant à la période qui nous intéresse.

AUTRES ARTISANATS SPÉCIALISÉS

L'exploitation à grande échelle de certaines autres matières premières implique des technologies particulières mises en œuvre par les rois et les pharaons. Parmi les arts du feu dont fait partie la métallurgie, se développe la fabrication des glaçures et des verres qui exigent aussi des fours améliorés à tirage forcé pour de hautes températures. La « faïence égyptienne », bleue pour imiter la turquoise ou le lapis-lazuli, est un matériau composite constitué d'un noyau et d'une surface glacée : le premier est obtenu à forte température en cimentant des grains de quartz réduit en poudre à l'aide de chaux ou d'alcali ; la glaçure est le résultat de la fusion de soude, de chaux, de quartz et d'un colorant à base de cuivre. Cette technique, très répandue en Égypte, surtout pendant les XVIII^e et XIX^e dynasties, a été imitée à travers toute l'Europe pour fabriquer des « perles segmentées ».

En Mésopotamie, des cylindres en céramique de couleur variée sont utilisés pour constituer des mosaïques « en cartouches » qui décorent les parois de la cour d'un temple d'Ourouk daté de la fin du IV^e millénaire av. J.-C. Des briques à décor de faïence ne seront utilisées que dans le courant du I^{er} millénaire av. J.-C. La production industrielle de la céramique apparaît en même temps que l'utilisation de fours à hautes températures et celle de la tournette, plateau mobile fixé sur un pivot et manœuvré à la main, qui semble avoir précédé le tour. À partir du milieu du IV^e millénaire av. J.-C., des vases tournés apparaissent à Ourouk. L'invention du tour n'est connue en Égée qu'au milieu du II^e millénaire av. J.-C. De même que les minerais et les

métaux natifs étaient recueillis dans des régions souvent éloignées, de même les pierres de qualité utilisées pour l'architecture et la sculpture venaient des meilleures carrières situées parfois fort loin. Parmi les pierres semi-précieuses utilisées dans la joaillerie égyptienne, mésopotamienne et phénicienne, le lapis-lazuli est l'une des plus recherchées. On a évoqué des gisements en Afghanistan : l'étendard d'Our (vers 2600 av. J.-C.) est un magnifique exemple de l'utilisation royale de cette matière. La turquoise pouvait venir du Sinaï, la cornaline et l'améthyste de Nubie. Pour la sculpture égyptienne, le calcaire fin était extrait à Toura, les grès à Silsila, le granit à Assouan dans la région des cataractes du Nil. L'albâtre et la diorite provenaient du désert d'Arabie. Nous connaissons quelques-unes des carrières de ces blocs de pierre : l'exemple le plus spectaculaire est l'obélisque en granit trouvé inachevé dans la carrière d'Assouan : il mesure 42 mètres de longueur et pèse 1 168 tonnes. Il était sculpté sur place grâce à des percuteurs de pierre sphériques manipulés par une multitude d'esclaves. Le transport était fait ensuite sur des radeaux et sur des traîneaux tirés par des milliers d'hommes. Deux autres monolithes impressionnent par leur poids : ce sont les colosses de Memnon commandés par le pharaon Amenhotep III (XIV^e siècle av. J.-C.) pour être placés dans la plaine de Thèbes : ils pèsent chacun 1 000 tonnes.

La mise en œuvre des matériaux de construction — comme la pierre en Égypte et la brique en Mésopotamie — évoque les grands chantiers des édifices officiels comme les palais et les temples. Les trois grandes pyramides de Guizèh, Mykerinos, Chéphren et Chéops, édifiées vers 2700 av. J.-C., restent en partie une énigme quant à la volonté architecturale symbolique ; la ziggourat d'Our-Mammon avec son temple sommital est légèrement antérieure aux précédents ; un massif de briques crues est entouré d'un placage de briques cuites imperméables enduites de bitume. Ces architectures restent parmi les plus impressionnantes que nous ait laissées l'Antiquité. Les techniques de construction restent méconnues ; la rareté du bois dans ces pays pose en particulier le problème des échafaudages.

Les bois libanais étaient recherchés par les ébénistes égyptiens qui travaillaient pour les pharaons : leurs tombes fournissent des coffres, des chaises et des trônes, des chars et des cercueils sculptés et peints. Il apparaît que l'Égypte dépendait des importations pour la plupart de ses artisans spécialisés : deux domaines font exception, celui des textiles de lin dont la finesse était appréciée dans le monde antique et celui du papyrus qui servait à la fois d'emballage pour la conservation ou l'expédition et surtout de support à l'écriture dont la science faisait l'autorité des scribes. La sculpture de l'ivoire d'éléphant est une spécialité phénicienne diffusée dans toutes les cours royales de l'Antiquité. Signalons enfin les grands travaux collectifs pour canaliser les fleuves et irriguer les campagnes voisines : 350 kilomètres de canaux et de digues, aménagés dans la seule Mésopotamie, symbolisent la

puissance organisatrice du roi, au profit d'une économie rentable. Des machines avaient été inventées pour apporter l'eau à un niveau supérieur !

LES TRANSPORTS

Les premiers États n'ont pu se constituer que grâce à des relations internationales qui assuraient l'approvisionnement des matières premières, de nouvelles technologies et une relative unité économique qui s'est imposée par le jeu de la concurrence. Les nouvelles techniques de transport ont donc été essentielles mais à cette époque elles semblent avoir été surtout traditionnelles bien qu'un réseau de routes protégées par des comptoirs ait été aménagé à travers les royaumes. L'iconographie nous montre en effet l'utilisation fréquente d'esclaves et d'ânes pour porter les marchandises : ils sont mieux adaptés à des pays contrastés de plaine, de désert et de montagne. Les dromadaires sont rares. Le transport terrestre n'a pas été amélioré par l'invention de la roue, attestée à la fin du IV^e millénaire av. J.-C. à Our et à Suse. Les voitures à quatre roues et un peu plus tard les chars à deux roues tirés par des bœufs, des ânes et enfin des chevaux n'ont d'abord qu'une fonction royale ; on les retrouve ensuite dans l'armée. L'application de cette invention dans le domaine économique semble très réduite : c'est ce que l'on constate sur les fresques égyptiennes.

En revanche, le traîneau tiré sur une couche d'argile lubrifiée par un arrosage régulier sert à transporter les gros blocs des palais et des temples de pharaon, comme le montre bien le bas-relief de la tombe de Djuti-hetep à El Berschi. On y voit en outre l'importance des cordages dont la fabrication est décrite sur un autre relief de la tombe de Ueh-hetep à Meir (fig. 4). Ils occupent aussi une place de choix sur les bateaux.

Les régions du Nil, de la Mésopotamie, de l'embouchure de l'Indus, de la côte orientale de la Méditerranée, de l'Égée ne se sont développées que grâce à une navigation intense. L'adage qui veut que le Nil soit à l'origine de la civilisation égyptienne se vérifie ici très bien : le

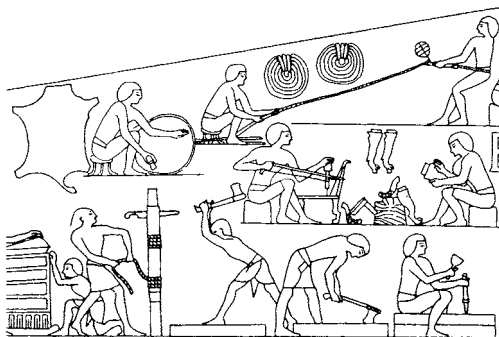


Figure 4 Travailleurs coupant, filant et tressant des courroies (tombe de Rekh-Mi-Re, Thèbes, Égypte).

fleuve a fait l'unité politique et économique du pays et, par son embouchure, il l'a ouvert au monde de la Méditerranée orientale. Les formes de bateau à voiles et à rames sont connues par les reliefs, ceux de la tombe de Mereruka à Saqqarah, par exemple. Très tôt, les Phéniciens semblent avoir joué un rôle intermédiaire dans les échanges maritimes (*fig. 5*).

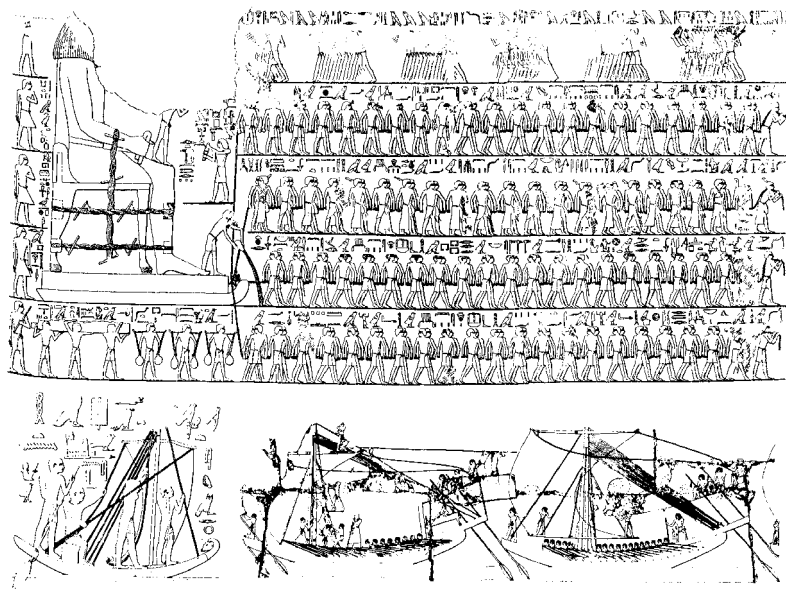


Figure 5 Exemples de l'utilisation des cordes dans l'Antiquité, provenant des reliefs égyptiens : a. El Berschi, tombe de Djuti-hetep, b. Saqqarah, tombe de Mereruka.

TECHNOLOGIES, POIDS ET MESURES ET ÉCRITURE

Les nouvelles technologies ne purent se développer que dans le cadre d'une certaine rigueur des échanges et une maîtrise des systèmes pondéraux. Le troc habituellement utilisé fit place à des échanges mesurés grâce à des références abstraites dont les signes apparaissent sur les premières tablettes écrites. Les décomptes des richesses économiques au profit du roi ou du pharaon semblent avoir joué un rôle au moins aussi important que les textes juridiques et religieux dans le développement de l'écriture. De plus, la balance et ses poids, en forme de canard en pierre polie et étalonnée par exemple, permettaient d'évaluer la quantité de certains produits : dans

certaines cités sumériennes un *gur* (120 litres) d'orge correspondait à deux peaux et demie de mouton et à un shekel (8 grammes) d'argent. Un mouton vivant coûtait entre 1 et 5 shekel, un bœuf entre 6 et 18 shekel et un âne de bât entre 17 et 33 shekel. Un shekel d'argent vaut 20 shekel d'étain et entre 50 et 200 shekel de cuivre. En revanche, il faut 8 shekel d'argent pour obtenir un shekel d'or. Dans les textes babyloniens, un système à base de 6 semble la règle. Dans le code d'Eshnunna (XVIII^e siècle av. J.-C.), le shekel d'argent semble être la référence de base d'une tarification puisqu'il vaut un *gur* de grain, 3 *sila* d'huile raffinée, 16,4 *sila* d'huile normale, 15 *sila* de graisse de cochon, 6 mines de laine ou 2 *gur* de sel. La précision des alliages et des architectures montre en effet que les technologies royales et pharaoniques reflétaient des connaissances de nature scientifique. La primauté des intellectuels qu'étaient les scribes égyptiens semble révélateur de la haute technicité de ces civilisations qui tiraient leur dynamisme de ces travaux collectifs : Sésostris I^{er} décida de l'une de ces expéditions d'esclaves pour extraire de la pierre dans le Wadi Hammamat : il y envoya 17 000 hommes !

BIBLIOGRAPHIE

- CAUVIN J. 1978. *Les Premiers Villages de Syrie-Palestine du IX^e au VII^e millénaire avant J.-C.*, Lyon.
- COGHLAN H. H. 1961. *Notes on the Prehistoric Metallurgy of Copper and Bronze in the Old World*, Oxford.
- 1977. *Notes on Prehistoric and Early Iron in the Old World*, Oxford.
- DE JESUS P. 1980. *The Development of Prehistoric Mining and Metallurgy in Anatolia*, Oxford. (BAR Int. Ser., 74.)
- DESHAYES J. 1969. *Les Civilisations de l'Orient ancien*, Paris.
- ELUERE C., 1990. *Les Secrets de l'or antique*, Paris.
- FORBES R. J. 1964-1972. *Studies in Ancient Technology*, Leyde (9 vol.).
- JOVANOVIC B. 1982. *Rudna Glava*, Belgrade.
- KOVÁCS T. 1977. *A Bronzkor Magyarországon*, Budapest.
- MADDIN R. (dir.) 1988. *The Beginning of the Use of Metals and Alloys*, Cambridge, Mass.
- MASSÉ 1989. « La démographie préhistorique », in J.-P. MOHEN (dir.), *Le Temps de la préhistoire*, Société préhistorique française, Paris, p. 30-32.
- MOHEN J.-P. 1990. *Métallurgie préhistorique*, Paris.
- MUHLY J. 1973. *Copper and Tin : The Distribution of Mineral Resources and the Nature of the Metal Trade in the Bronze Age*, New Haven, Conn.
- MUHLY J., MADDIN R., KARAGEORGHIS V. (dir.). 1982. *Early Metallurgy in Cyprus, 4000-500 BC*, Nicosie.

- PLEINER R. (dir.). 1989. *Archaeometallurgy of Iron*, Prague.
- RENFREW C. 1972. *The Emergence of Civilization, the Cyclades and the Aegean in the Third Millennium BC*, Londres.
- ROTHENBERG B. 1972. *Tinina : Valley of the Biblical Copper Mines*, Londres.
- SEFERIADES M. 1985. *Troie I, Matériaux pour l'étude des sociétés du Nord-Est égéen au début du bronze ancien*, Paris. (Rech. Civilis., 15.)
- SNODGRASS A. M. 1980. « Iron and Early Metallurgy in the Mediterranean », in T.A. WERTIME, J. D. MUHLY, *The Coming of the Age of Iron*.
- TALLON F. 1987. *Métallurgie susienne I, de la fondation de Suse au XVIII^e avant J.-C.*, Paris.
- TREUIL R. 1983. *Le Néolithique et le Bronze ancien égéens*, Paris.
- TYLECOTE R.F. 1976. *A History of Metallurgy*, Londres.
- 1987. *The Early History of Metallurgy in Europe*, Londres/New York.
- WALDBAUM J.-C. 1980. « The First Archaeological Appearance of Iron », in T.A. WERTIME, J. D. MUHLY, *The Coming of the Age of Iron*, p. 68-98.
- WERTIME T. A., MUHLY J. D. (dir.). 1980. *The Coming of the Age of Iron*, New Haven, Conn./Londres.

2

De la connaissance empirique à la connaissance scientifique

2.1

De la connaissance empirique aux commencements de la pensée scientifique

Walter F. Reineke

« **L**a science et l'industrie modernes datent non seulement de la période où le bronze était le métal dominant, mais leur début était dans un sens bien réel, conditionné et inspiré par le simple fait de l'emploi du bronze et du cuivre », écrit le professeur V. Gordon Childe (1930). En fait, les fondations de nombre de sciences et disciplines modernes furent établies à cette période.

Nous entendons ici par science une forme particulière d'activité sociale qui, par l'observation, la réunion, l'analyse et la systématisation de faits empiriques, par des essais et des expériences — exigeant parfois l'emploi de dispositifs et de matériels particuliers —, produit des résultats qui augmentent

l'utilité et l'efficacité des relations de l'homme avec son milieu physique et social. Ces résultats constituent la plus haute généralisation à laquelle nos activités pratiques sont capables d'aboutir. Ils forment un système de connaissances exprimées par des termes, des propositions, des théories, des hypothèses, des prévisions et des lois dans lesquels se conserve le savoir accumulé par les siècles passés. Ce système est objectivement vrai, c'est-à-dire vrai par rapport à la réalité. Les résultats de l'activité scientifique servent à maintenir et à développer la production et la reproduction ; mais ce sont également des instruments de pouvoir. Certains sont utiles à la société tout entière ; quelques-uns servent uniquement au développement de la science elle-même. Après avoir été d'abord un phénomène social, la science commence durant la période qui nous intéresse à revêtir un caractère institutionnel, à devenir une activité autonome, avec ses lois propres et ses méthodes particulières.

Des formes annonciatrices de l'activité scientifique apparaissent, là où les conditions sont favorables, bien avant le III^e millénaire av. J.-C. Déjà les hommes du Néolithique observaient les phénomènes naturels, rassemblaient les résultats de leurs observations et les transmettaient oralement aux générations suivantes. Ils avaient de la nature une connaissance qui était parfois remarquablement précise, en particulier dans les domaines qui intéressaient la vie sociale ; ils connaissaient bien par exemple les différentes espèces végétales et animales, les minéraux, les drogues et les remèdes, mais aussi les corps célestes qui avaient une signification religieuse et qui servaient à déterminer les jours, les mois et les années. Leurs activités de production et de construction, ainsi que les formes primitives du troc, ont développé chez eux l'aptitude à la numération et au calcul, et les ont incités à mettre au point des systèmes de mesures pour déterminer les superficies et les volumes. Ils trouvaient à la fois l'occasion d'approfondir et de mettre à l'épreuve leurs connaissances arithmétiques dans divers jeux qui remontent à la préhistoire : jeux qui exercent la mémoire des nombres, qui se jouent sur un damier comportant des cases ou avec des bâtonnets qu'on jette sur le sol ; dans tous ces jeux, il fallait savoir compter et calculer.

Les témoignages les plus spectaculaires de ce savoir primitif fondé sur de longues séries d'observations sont des sanctuaires orientés en fonction du mouvement des astres, tels que les *hengés* ; le plus connu est Stonehenge dans le Wiltshire (sud de la Grande-Bretagne), dont l'édification a commencé il y a environ 5 000 ans. Les constructeurs de Stonehenge sont parvenus, au moyen d'une simple baguette de visée et de pieux servant de jalons, à orienter l'axe du sanctuaire vers le point exact de l'horizon où le soleil se lève au matin du solstice d'été (*ill. 4 et 5*). En Égypte, les observations qu'on effectuait depuis longtemps sur la première phase des crues du Nil et sur le lever de Sirius conduisirent en 2772 av. J.-C. à l'établissement d'un calendrier civil, le lever héliaque de Sirius marquant le premier jour de l'année. L'année fut divisée en trois saisons de quatre mois chacune, correspondant à trois états

périodiques de la végétation, dont les Égyptiens connaissaient le cycle avec précision. Aux douze mois qui comprenaient chacun trente jours s'ajoutaient, pour compléter le compte, cinq jours supplémentaires. Quoique établi d'après des données purement empiriques, ce calendrier, nous dit l'éminent historien des sciences O. Neugebauer (1975, p. 81), « est le seul calendrier rationnel qui ait existé dans l'histoire de l'humanité ». Cependant, l'orientation des sanctuaires du type de Stonehenge, le calendrier égyptien et les calendriers lunaires — calendriers fréquemment modifiés parce qu'il était très difficile de les ajuster à l'année solaire — ne résultent pas d'un travail scientifique, mais de la simple évaluation de données d'observation. Les hommes de cette époque n'avaient pas encore reconnu et analysé les lois sous-jacentes aux phénomènes dont la régularité les avait frappés. Les connaissances astronomiques des Péruviens de l'époque de Chavín révèlent la même approche précise mais empirique du monde.

Le développement de l'écriture, qui permet de noter et de transmettre les données de l'expérience sous une forme durable et précise, était une condition préalable à la naissance d'une véritable science. Pendant l'âge du cuivre ou du bronze, l'écriture semble avoir fait son apparition de façon plus ou moins indépendante en Mésopotamie, en Égypte, dans la vallée de l'Indus et finalement en Crète et en Chine. Toutes ces régions du monde se caractérisaient non seulement par une agriculture prospère, qui produisait régulièrement des excédents alimentaires, et par le développement des techniques et du commerce, mais aussi par une division de la société, généralement en deux classes : la paysannerie et la classe dirigeante, qui voulait prélever à son profit une part des excédents agricoles. Cette exigence d'opérer des prélèvements, qui, la monnaie n'existant pas encore, portaient sur des produits naturels, jointe à certaines nécessités de la distribution des richesses et du commerce, ont rendu littéralement inévitable l'invention de l'écriture.

L'élaboration d'une véritable écriture a sans aucun doute nécessité une très longue période d'observation, d'évaluation, d'analyse et d'expérimentation ; ce fut apparemment un processus continu d'invention et d'examen critique de la pratique administrative. Les cultures égyptiennes et sumériennes sont les seules pour lesquelles nous pouvons nous faire une idée exacte du développement scientifique à cette époque, puisque nous avons pour elles des textes qui l'attestent. Il ne fait aucun doute que les habitants de la vallée de l'Indus, qui ont atteint un si haut degré de civilisation, possédaient eux aussi des connaissances scientifiques. Sans connaissances mathématiques, comment auraient-ils pu concevoir, construire et administrer de grandes villes ? Sans une certaine connaissance de l'astronomie, comment auraient-ils pu pratiquer la navigation ? Une grande partie de leur savoir scientifique s'est peut-être conservée en Inde ou dans l'Iran ancien, mais nous n'en avons la preuve que pour des périodes récentes qui n'entrent pas dans le cadre du présent chapitre.

Il en va de même pour la civilisation créto-mycénienne, dont les Grecs ont recueilli l'héritage. En Chine, où l'écriture est attestée pour la première fois au milieu du II^e millénaire av. J.-C. par des oracles gravés sur des os et par des inscriptions rituelles sur des vases de bronze, il est certain que les mathématiques, l'astronomie, la médecine et l'historiographie telles que nous les connaissons par des documents d'époque postérieure remontent en grande partie à une période plus ancienne.

Après une analyse approfondie de l'évidence chinoise, Joseph Needham et Wang Ling (1959, p. 13-15) concluent :

Par conséquent, on constatera en général que le système numérique de Shang était plus avancé et scientifique que les écritures contemporaines de l'ancienne Babylone et de l'Égypte. Les trois systèmes s'accordaient à reconnaître un nouveau cycle de signes à partir du chiffre 10 et à chacune de ses puissances. À l'exception déjà mentionnée, les Chinois répétaient tous les chiffres originaux 9 avec l'addition d'un composant de valeur selon la position, *qui n'était pas lui-même un chiffre*. Cependant que l'ancien système de Babylone était simplement additif et cumulatif inférieur à 200, de même que le Roman tardif, et les deux employaient des systèmes de soustraction en écrivant 19 comme 20 – 1 et 40 comme 50 – 10. Mais le système de multiplication fut aussi introduit, par exemple 10×100 pour représenter 1 000. Seulement, la notation sexagésimale des astronomes, où était appliqué le principe de valeur selon la position, était plus consistante, malgré le fait que, même dans ce cas, on utilisait des signes pour indiquer des chiffres tels que 3 600, l'élément de soustraction n'étant pas exclu. De plus, les chiffres inférieurs à 60 étaient exprimés par des signes cumulés. Les anciens Égyptiens suivaient un système cumulatif avec des usages multiplicatifs. Il apparaît par conséquent que les Shang chinois furent les premiers à être capables d'exprimer n'importe quel chiffre, fût-il très grand, avec pas plus de 9 numéros. Le principe de soustraction pour former des chiffres ne fut jamais utilisé par eux. Donc, on constatera que, avant les chiffres hindous tels qu'ils furent connus en Occident plus tard, il y avait en Chine deux mille ans d'un système fondé sur la valeur des chiffres selon la position.

En Asie occidentale et Afrique du Nord, particulièrement à Sumer et en Égypte, le début du III^e millénaire av. J.-C., époque de la formation de l'État, fut aussi la période la plus décisive dans l'évolution de la science. Il est évident qu'aux époques suivantes, l'efficacité et l'expérience empirique seront plus grandes et les méthodes et procédures plus raffinées; mais les véritables progrès scientifiques ne seront plus aussi nombreux. C'est là un fait qui paraît aujourd'hui incontestable, quelle que soit la date à laquelle ont été composées les différentes compilations et séries, souvent complexes, de textes scientifiques qui, dans certains cas, reprennent probablement des textes beaucoup plus anciens, datant du milieu du III^e millénaire av. J.-C.

Les textes mathématiques de l'Asie occidentale et de l'Égypte sont étroitement reliés à des problèmes pratiques de comptabilité, d'arpentage et de mesurage, bien que certains exercices d'arithmétique portent sur des nombres qu'on ne rencontre pas souvent dans la pratique, ce qui dénote un certain intérêt pour les questions théoriques. Par ailleurs, l'ordre des textes dans les différentes compilations suggère que les exercices avaient pour but d'expliquer certains algorithmes sans que les principes sous-jacents fussent énoncés, ce qui constitue une différence fondamentale entre la science de ces pays et la science grecque qui verra le jour presque 2 000 ans plus tard. Les Grecs, d'ailleurs, reconnaissaient leur dette à l'égard de la science orientale ; ils considéraient en particulier l'Égypte comme le berceau des mathématiques (*ill.* 6-8).

Nous trouvons dans les écrits de l'Orient ancien deux sortes de textes : des tables et des recueils de problèmes, ces derniers constituant les exercices proprement dits. Le contenu de certaines tables est étroitement lié aux différents systèmes de mesures : il y a par exemple des tables de conversion entre des fractions ordinaires et des fractions de l'unité de capacité, des tables qui indiquent le carré des mesures de longueur, etc. D'autres tables sont simplement destinées à faciliter les calculs. Ainsi l'Asie occidentale, où s'était répandu un système de numération sexagésimal avec notation incomplète de la position des chiffres, nous a livré des tables de multiplication indiquant le produit des 60 premiers nombres avec les nombres 1 à 20, 30, 40 et 50. Ces tables permettaient d'effectuer toutes les multiplications, à condition de diviser les nombres trop grands en facteurs et d'additionner ensuite les différents produits. D'autres tables indiquent les carrés ainsi que les racines carrées et cubiques. Particulièrement importantes, enfin, étaient les tables dites inverses, qui servaient à effectuer des divisions, la division étant considérée en Asie occidentale comme une multiplication par le nombre inverse du diviseur.

Les Égyptiens se servaient habituellement d'un système de numération décimal dans lequel chacune des puissances de 10 était représentée par un hiéroglyphe particulier. En ce qui concerne les fractions, excepté deux tiers et trois quarts, ils ne connaissaient que les fractions primitives (dont le numérateur est égal à 1) qui, contrairement aux élégantes fractions sexagésimales d'Asie occidentale, donnaient lieu à des calculs maladroits et compliqués. Il leur fallait réduire toutes les autres fractions ordinaires à une série de fractions primitives de dénominateurs croissants. Les scribes avaient donc absolument besoin de tables de fractions. Certaines de ces tables indiquaient la série des fractions primitives correspondant au quotient de 2 par tous les nombres impairs de 3 à 101. Ces tables n'ont d'abord tenu compte que des seules valeurs qui se rencontraient dans la pratique ; le fait d'avoir ensuite étendu les calculs en tenant compte de toutes les valeurs montre l'intérêt des Égyptiens pour les mathématiques. Différentes solutions étaient successivement proposées jusqu'à ce qu'un résultat acceptable pour tout le monde fût obtenu (*fig.* 6).

Des recueils de problèmes se dégagent l'expression qu'il y avait, en Asie occidentale et en Égypte, une véritable pensée mathématique. Il ne fait aucun doute que le stade des techniques de calcul rudimentaires avait été dépassé, et qu'une logique mathématique élémentaire était en train de se constituer. Bien que la plupart des exercices soient orientés vers la pratique et qu'ils ne soient accompagnés d'aucun théorème, d'aucune analyse, d'aucune démonstration, ils ne représentent pas moins une forme primitive de la recherche mathématique. Limitons-nous à quelques exemples parmi tous ceux qui pourraient être cités : grâce à leur parfaite maîtrise des opérations fondamentales de l'arithmétique, les mathématiciens pouvaient résoudre des équations à une ou plusieurs in-

connues, des équations du deuxième et du troisième degré, calculer des intérêts simples ou composés, des progressions arithmétiques et géométriques, traiter des problèmes de répartition et de mélange extrêmement compliqués (dans lesquels intervenaient parfois des valeurs numériques qu'on ne rencontre ja-mais dans la pratique). Ils savaient résoudre des problèmes de géométrie et de stéréométrie, et même calculer le volume d'une pyramide

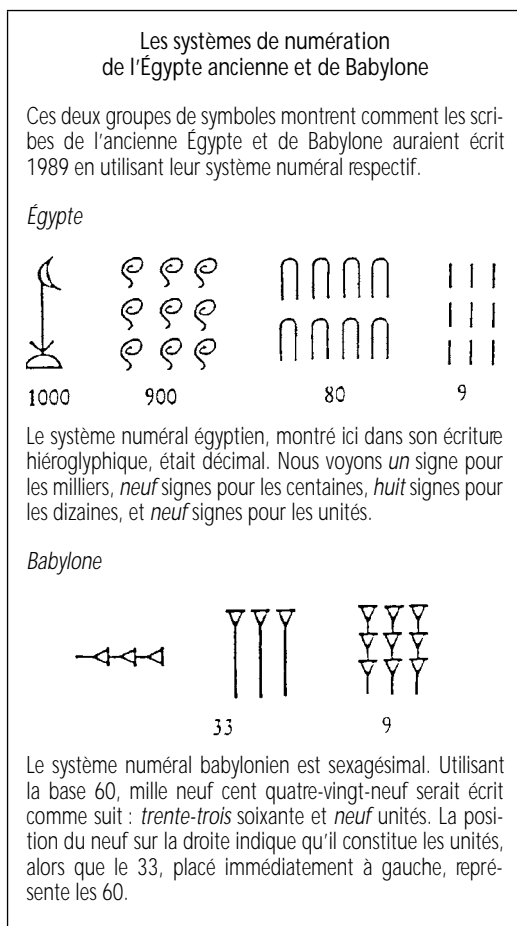


Figure 6 D'après Ritter, 1989.

tronquée. Dans les problèmes dits de pyramides, le côté d'une pyramide était rapporté à une tangente, au sens trigonométrique. La valeur attribuée au nombre π , qui intervenait dans la mesure des cercles, était remarquablement précise : 3,124 en Asie occidentale et 3,16 en Égypte. Les mathématiciens connaissaient les triplets pythagoriciens et la section d'or (ou les nombres de Fibonacci); les réalisations pratiques de cette époque nous permettent de supposer qu'ils connaissaient aussi le théorème de Pythagore.

Ces découvertes mathématiques, que nous devons pour la plupart à la réflexion des savants du III^e millénaire av. J.-C., ne donnèrent lieu, après le milieu du II^e millénaire av. J.-C., à aucun prolongement important dans l'Orient ancien. C'est que le degré de connaissance auquel on était parvenu suffisait aux exigences de l'économie et de la vie pratique; la société n'avait pas besoin de nouvelles découvertes. Si des chercheurs isolés ont entrepris de dépasser ce niveau de connaissance, le fruit de leurs travaux n'est pas arrivé jusqu'à nous, car la société ne jugeait utile de noter et de conserver que les résultats qu'elle pouvait directement exploiter.

À l'âge du cuivre ou du bronze, alors qu'en Asie occidentale et en Égypte le développement des mathématiques avait atteint son point culminant, les connaissances des astronomes restaient assez limitées. Les méthodes mathématiques ne seront employées que beaucoup plus tard, et en Asie occidentale seulement, pour étudier ou — en liaison avec les oracles — pour prédire les phénomènes célestes. L'astronomie ancienne se caractérise essentiellement par des longues séries d'observations précises portant sur les étoiles. Ces observations ont notamment permis d'établir le calendrier civil égyptien, dont nous avons parlé plus haut, et d'apporter périodiquement au calendrier de l'Asie occidentale les corrections nécessaires. La manière dont a évolué ce dernier calendrier de 354 jours est indiquée ci-après.

Cependant, l'observation régulière et la description précise des phénomènes célestes représentent la seule contribution que les civilisations de l'Orient ancien aient apportée au développement de l'astronomie jusqu'au milieu du II^e millénaire.

L'âge du cuivre ou du bronze est également l'époque où la science médicale fait son apparition en Asie occidentale et en Égypte. Les hommes qui, à la cour des souverains, étaient habiles dans l'art de guérir, avaient probablement recueilli l'expérience de ceux qui, depuis le Néolithique, soignaient maladies et blessures. Que l'on se souvienne des fractures réduites d'os longs et des trépanations rencontrées sur les squelettes des IV-III^e millénaires av. J.-C. d'Europe occidentale. Le bord ossifié de la perforation crânienne prouve, dans bien des cas, que le patient a survécu à l'opération. En Asie occidentale et en Égypte furent compilés des traités, complets sur bien des points, qui nous donnent une idée des connaissances médicales de l'époque. Il nous est évidemment difficile d'évaluer l'efficacité des remèdes dont nous ne

connaissions que les noms. Mais il y a des remèdes dont nous savons avec certitude qu'ils sont maintenant appliqués depuis 5 000 ans. Il est tout aussi difficile de tracer une ligne de démarcation entre la médecine et la magie. En effet, la pensée religieuse dominait la vie tout entière; le traitement des maladies faisait très souvent intervenir des procédés magiques qui, à ce titre, étaient recensés dans les textes médicaux. Les médecins de cette époque possédaient une bonne connaissance de l'anatomie et pouvaient diagnostiquer avec certitude diverses maladies; ils employaient une terminologie particulière, se spécialisaient dans certains domaines et commençaient à élaborer des théories, telles que la théorie égyptienne des vaisseaux dans le corps humain. C'est également à cette époque que remonte la réflexion des médecins sur les fonctions des différents organes.

Ce que nous avons dit de la composition très rigide des textes mathématiques s'applique aussi aux compilations médicales. Les matières dont elles traitent y sont ordonnées en fonction d'une conception théorique. Les maladies sont décrites en commençant par la tête et en descendant jusqu'aux pieds. Le plan qui est invariablement suivi dans la présentation de chaque maladie témoigne manifestement à la fois d'un profond intérêt pour le sujet et d'une assez longue tradition. L'auteur décrit d'abord les symptômes de la maladie; puis il porte un diagnostic auquel se mêlent des remarques sur les possibilités de guérison et les éléments d'un diagnostic; il prescrit ensuite un traitement; enfin, il indique la composition du remède. Des formules magiques viennent parfois compléter cette exposition rationnelle fondée sur l'expérience.

Le principal mérite des savants de l'Orient ancien est d'avoir recueilli sous une forme systématique et transmis à la postérité une somme d'expérience extrêmement précieuse pour la société. Ils ont mis en évidence certaines lois ou la régularité de certains phénomènes, sans en chercher la raison et sans les généraliser dans le cadre d'une théorie. C'est de la religion, dont le pouvoir était illimité, qu'on attendait toutes les réponses. Ainsi, tout ce que la science avait découvert apparaissait comme l'expression d'un ordre juste, créé par les dieux, qui régissait le macrocosme et le microcosme. La principale tâche de l'homme consistait à prendre constamment connaissance de la volonté divine afin de préserver cet ordre intangible.

En Asie occidentale et en Égypte, c'étaient des lettrés, les scribes, qui recueillaient le savoir relatif au milieu physique et social et qui le systématisaient en classant les éléments de ce savoir en catégories : plantes, animaux, minéraux, pays, cours d'eau, divinités, groupes sociaux, professions, etc. Cette opération intellectuelle avait déjà joué un rôle important à la fin du IV^e millénaire av. J.-C., lorsque l'écriture commençait à se développer : lorsque, par exemple, des déterminants furent introduits dans l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens pour indiquer à quels ensembles se ratta-

chaient les différents mots. La « science des listes », ainsi qu'on appelle parfois cette réduction de la réalité à des catégories dont on énumère les éléments, fait l'objet de nombreux textes qui ont peut-être servi de manuels dans les écoles. Ces textes nous donnent une idée de ce qu'aurait pu être une encyclopédie qui aurait présenté tout le savoir de l'époque. En Mésopotamie, où l'akkadien continua d'être parlé concurremment avec le sumérien jusqu'au début du II^e millénaire av. J.-C., des explications en akkadien furent ajoutées aux textes rédigés en sumérien, ce qui en fait des sortes de dictionnaires, de guides à l'usage des philologues.

L'ordre du monde, qui englobait à la fois la nature et la société, était conçu comme un ordre juste et immuable. Cette conception ne laissait aucune place à l'évolution; le retour régulier de certains phénomènes et les lois qui les régissent faisaient partie de l'ordre universel. Les mythes donnaient réponse à tout, rendaient compte de tout. Les phénomènes sociaux apparaissaient comme l'expression d'un renouvellement permanent de l'ordre universel, dont le souverain devait assurer le maintien comme s'il s'agissait d'un rite. Dans ces conditions, la science historique, au sens moderne, ne pouvait pas se développer, même si les actions de chaque souverain, particulièrement dans les domaines religieux et militaire, étaient rapportées dans les annales de son règne. De telles annales sont attestées dès la fin du IV^e millénaire av. J.-C. Les premières tentatives pour présenter les données de l'histoire sous une forme systématique et structurée ne datent, en revanche, que du milieu du II^e millénaire av. J.-C., comme en témoignent par exemple les célèbres listes de pharaons.

BIBLIOGRAPHIE

- ARCHIBALD R. C. 1949. *Outline of the History of Mathematics*, Menasha.
- BECKER O. 1966. *Das mathematische Denken der Antike*, 2^e éd., Göttingen.
- CANTOR M. 1880. *Vorlesungen über die Geschichte der Mathematik*, Leipzig, vol. I.
- CHILDE V. G. 1930. *Bronze Age*, Cambridge.
- FARRINGTON B. 1969. *Science in Antiquity*, 2^e éd., Oxford.
- GILLAIN G. 1927. *La Science égyptienne — l'arithmétique au Moyen Empire*, Bruxelles.
- GILLINGS R. J. 1974. *Mathematics in the Time of the Pharaohs*, Cambridge, Mass./Londres.
- GOLTZ D. 1974. *Studien zur altorientalischen und griechischen Heilkunde*, Wiesbaden. (Sudhoffs Archiv, 16.)

- GRAPOW H., et al. 1954-1973. *Grundriss der Medizin der alten Ägypter*, Berlin, vol. I-IX.
- KÖCHER F. 1963. *Die babylonisch-assyrische Medizin in Texten und Untersuchungen*, Berlin, vol. I.
- LECA A. P. 1971. *La Médecine égyptienne au temps des pharaons*, Paris.
- NEEDHAM J. 1959-1987. *Science and Civilization in China*, Cambridge, vol. I-VI.
- avec la collaboration de WANG LING. 1959. *Science and Civilisation in China*, vol. III : *Mathematics and the Science of Heavens and the Earth*, Cambridge, p. 13-15.
- NEUGEBAUER O. 1957. *The Exact Sciences in Antiquity*, 2^e éd., Providence.
- 1975. *A History of Ancient Mathematical Astronomy*, Berlin, vol. I-III.
- NEUGEBAUER O., PARKER R. A. 1962-1964. *The Egyptian Astronomical Texts*, Londres, vol. I-II.
- PARKER R. A. 1972. *Demotic Mathematical Papyri*, Londres.
- REINEKE W. F. 1984. « Technik und Wissenschaft », in A. EGGBRECHT (dir.), *Das alte Ägypten*, Munich.
- RITTER J. 1989. « Les Sources du nombre », *Le Courrier de l'UNESCO*, p. 12-17.
- SANTILLANA G. DE. 1970. *The Origins of Scientific Thought*, 2^e éd., Chicago, Ill.
- SARTON G. 1959-66. *A History of Science*, Cambridge, Mass., vol. I-II.
- SEIDL E. 1957. *Einführung in die ägyptische Rechtsgeschichte*, Glückstadt, Hambourg/New York.
- SETHE K. 1916. *Von Zahlen und Zahlworten bei den alten Ägyptern*, Strasbourg.
- SIGERIST H. E. 1951. *A History of Medicine*, vol. I : *Primitive and Archaic Medicine*, New York.
- SOLLA PRICE D. DE. 1975. *Science Since Babylon*, 2^e éd., New Haven, Conn./Londres.
- VAN DER WAERDEN B.L. 1966-1968. *Erwachende Wissenschaft*, Bâle/Stuttgart, vol. I-II.
- 1983. *Geometry and Algebra in Ancient Civilizations*, Berlin/Heidelberg/New York/Tokyo.
- WUSSING H. 1965. *Mathematik in der Antike*, 2^e éd., Leipzig.

2.2

La mesure du temps et l'établissement de calendriers

Jean Leclant et Jean-Pierre Mohen

L'histoire, a-t-on écrit, commence à Sumer — et on a voulu fixer pour ce premier début la date de 3100 av. J.-C. En fait, l'unanimité est loin de s'être faite entre les spécialistes qui travaillent sur les diverses listes des dynasties ayant régné dans la Mésopotamie des hautes époques. On discute également sur les observations concernant les éclipses de lune et de soleil; ainsi que pour les occultations de la planète Vénus sous le règne d'Amميزadougga, dixième roi de la I^{re} dynastie de Babylone, conservées dans des tablettes de présages astrologiques relativement récentes. Tout comme les planètes, le soleil et la lune étaient des divinités qui exerçaient une influence directe sur le destin de l'homme; l'étude de leurs mouvements était donc de la plus haute importance; les observations proprement astronomiques se mêlent aux prévisions astrologiques.

Sous l'emprise du dieu-lune Nannar, le calendrier sumérien reposait sur le mois lunaire, de 29 ou 30 jours, dont l'alternance n'était pas régulière, mais était déterminée par l'observation de la nouvelle lune. Les noms des mois, désignés selon une fête religieuse marquante, varient d'une cité-État à l'autre; un système uniforme fut adopté sous Hammourabi : les phases de la lune entraînaient une division du mois en 4 semaines de 7 jours, avec insertion de jours fériés supplémentaires. Parallèlement se développe un système où le mois était divisé en 6 semaines de 5 jours lunaires.

Avec le triomphe du dieu-soleil Shamash, l'année babylonienne devint solaire. Elle commençait au printemps et comportait 12 mois de 29 ou 30 jours, soit un total de 354 jours, auxquels il fallait ajouter 11 jours supplémentaires; le rattrapage se faisait par l'intercalation d'un mois supplémentaire tous les 2 ou 3 ans. Ainsi Hammourabi déclare-t-il : « Cette année

est trop courte. Le mois prochain sera donc considéré comme un second Ulûlu. »

Durant la période dynastique archaïque, chaque cité-État donnait à l'année des noms différents. C'est seulement sous le règne d'Our-Nammou (vers 2120 av. J.-C.) qu'il y eut une nomenclature uniforme. L'année recevait son nom d'un événement marquant : victoire ou fête religieuse. Elle ne pouvait donc être désignée qu'une fois en cours ou bien terminée. Comme à certaines époques l'année se trouve également dénommée par rapport au souverain régnant, on aboutit parfois à une double appellation : « Année 5, année durant laquelle Anshan fut détruite. »

Des solutions comparables, aboutissant aux mêmes complications, furent adoptées en Égypte. On suppose en effet généralement que les anciens Égyptiens ont, à l'époque préhistorique, utilisé un calendrier lunaire. Mais les difficultés rencontrées — en particulier la nécessité d'intercaler, à certains moments, un mois supplémentaire — leur firent abandonner ce parti ; il n'en subsista d'emplois que liturgiques : ainsi, selon un papyrus d'Illahoun, les entrées en fonction des prêtres se faisaient pour des périodes alternées de 29 ou 30 jours, ce qui signifie que le service mensuel était calculé sur les périodes de la lune. Deux observations, d'ordre purement empirique, se seraient imposées aux Égyptiens. D'une part le retour annuel de la crue du Nil, dont dépendait la fertilité de toute la vallée, se produit de façon presque régulière, tous les 365 jours — la longueur d'une année. D'autre part, la crue commence à une date voisine de celle du lever héliaque de Sothis : à l'aube du 19 juillet, l'étoile Sothis, notre Sirius, après une période d'invisibilité due à la conjonction avec le soleil, redevient visible, un peu avant le lever du soleil ; comme l'indique une tablette en ivoire de la I^{re} dynastie, Sothis est « l'annonciateur de la nouvelle année et de l'inondation ».

On a depuis longtemps abandonné la thèse d'Édouard Meyer selon qui le calendrier égyptien aurait été institué vers 4242 av. J.-C., c'est-à-dire en pleine époque énéolithique : c'était la « chronologie longue ». On a désormais adopté une « chronologie courte », qui connaît cependant de légères variantes. Aujourd'hui, on considère généralement que la division de l'année en 12 mois de 30 jours — auxquels auraient été ajoutés 4, 5 ou 6 jours, les jours dits « épagomènes » — aurait duré jusqu'en 2773 av. J.-C. environ, date où l'année de 365 jours fut définitivement adoptée. Elle comportait alors 3 saisons divisées chacune en 4 mois de 30 jours — c'était l'« inondation » (*akhet*), les semailles (*péret*) et les récoltes (*shémou*). Complétée des 5 jours épagomènes, cette année civile était en retard, tous les 4 ans, d'un jour sur l'année julienne de 365 jours 1/4 ; dans ces conditions, le premier jour de l'année civile ne coïncidait avec celui de l'année solaire que tous les 1 460 ans. La plus ancienne date de lever héliaque connue (1882/1879 av. J.-C.) tombe sous la XII^e dynastie, plus précisément sous le règne de Sésoustris III ;

ceci permet de placer le début du règne d'Amenemhat I^{er} vers 2000 av. J.-C. — certains préfèrent 1991 av. J.-C.

Pour les temps antérieurs, il faut tenir compte de ce que, pour les Égyptiens, chaque règne formait comme une ère indépendante; les différents événements étaient considérés selon l'année du règne où ils s'étaient produits. Pour attribuer des dates absolument certaines, il faudrait donc connaître l'ordre de succession de tous les rois d'Égypte et la durée exacte de chacun de leurs règnes. Des « listes royales » ont certes été dressées au Nouvel Empire sur l'ordre de souverains souhaitant connaître les noms de leurs prédécesseurs auxquels le culte était rendu : chambre des ancêtres de Karnak, table d'Abydos, table de Saqqarah et surtout le magnifique Papyrus royal conservé au musée de Turin, sur lequel Champollion eut le privilège de pouvoir travailler. Mais ces documents si précieux sont fragmentaires et surtout, pour les très hautes périodes, ils sont incomplets et incertains. À l'époque ptolémaïque enfin, vers 300 av. J.-C., un prêtre nommé Manéthon — connu par diverses sources telles que Léon l'Africain et Eusèbe — a dressé la liste des pharaons, les classant selon 30 dynasties; il attribue 253 années à la I^{re} dynastie, 302 (ou 297) à la II^e, soit environ 550 ans pour les deux premières dynasties. Ainsi, c'est par des déductions plus ou moins assurées qu'on place les débuts de l'institution pharaonique un peu avant 3000 av. J.-C.; c'est conventionnellement l'époque où se seraient succédé les rois Scorpion et Ka, puis Narmer que l'on assimile au légendaire Ménéès. Dans ces conditions, Djoser, le fondateur de la III^e dynastie, est situé vers 2624-2605 av. J.-C. et la glorieuse IV^e dynastie, celle des bâtisseurs des grandes pyramides de Guizèh, entre 2575 et 2465 av. J.-C.

Pour en revenir à la XII^e dynastie et aux époques postérieures, les documents sont bien plus nombreux et d'interprétation plus assurée; la chronologie devient ainsi plus sûre, encore que la deuxième période intermédiaire soit elle-même bien obscure. La dynastie des rois restaurateurs thébains (XVII^e dynastie) couvrirait les années 1650 à 1551 av. J.-C., date à laquelle Ahmosis, premier souverain de la XVIII^e dynastie, inaugure le Nouvel Empire; certains préfèrent cependant continuer à placer ce « tournant » de l'histoire en 1580 av. J.-C.

Comme on le mesure, les questions chronologiques constituent une zone faible de l'égyptologie. C'est que fondamentalement l'Égypte n'a pas eu notre sens de l'histoire. Rien, dans sa tradition, qui ressemble à notre désir d'aboutir à une narration rationnelle des événements, selon une chaîne de causes et d'effets, se déroulant dans le cadre de l'expérience d'ici-bas — pas d'histoire continue —, guère de volonté systématique de s'adresser à la postérité. Le théâtre de ce que nous appelons « histoire » se trouve pris dans le grand jeu cosmique; les seuls spectateurs valables en sont les dieux. Entre ceux-ci et les Égyptiens, le lien est constitué par Pharaon. Aussi n'est-il pas

étonnant que l'Égypte n'ait noté que la succession des règnes, avec la désignation des années selon leur suite à l'intérieur de chacun des règnes.

Certes, comme en témoigne l'exceptionnelle pierre de Palerme, pour les premiers temps les années étaient caractérisées par des événements marquants, souvent d'ordre religieux ; puis on fit référence aussi aux recensements et aux années de levées d'impôts, en règle générale tous les deux ans ; on en vint ensuite aux années de chacun des règnes ; encore semble-t-il que si, durant le Moyen Empire, l'année de règne se déroule d'un Nouvel An à l'autre, au Nouvel Empire en revanche on fait intervenir la date d'accession au trône du souverain.

Des recoupements sont aussi offerts par les indications généalogiques ; dans certains cas s'allongent des listes d'ancêtres (jusqu'à 60 générations), avec toutes les incertitudes que peuvent comporter de pareils documents. Ont été aussi sujets à longues discussions les éventuels synchronismes avec l'histoire générale de l'Asie occidentale, de la Mésopotamie en particulier ; même pour le règne bien plus récent de Ramsès II (1304-1236 av. J.-C.), durant lequel la mêlée des peuples était devenue intense, un accord unanime n'a pas toujours été obtenu.

Dans ces conditions, tant pour l'histoire de l'Égypte que pour celle de la Mésopotamie, grandes ont été les espérances placées dans la datation au carbone 14 et dans d'autres méthodes techniques, telles que la thermoluminescence ou la dendrochronologie.

En fait, l'interprétation des données de datation physico-chimique pose quelques problèmes tels que la rectification des dates dites calibrées au carbone 14 compte tenu des fluctuations du niveau de la radioactivité ambiante. En ce qui concerne la datation dite absolue, par exemple celle qu'on obtient par les méthodes de dendrochronologie, elle ne porte que sur des exemples précis qui doivent être situés dans leur contexte si l'on veut obtenir une date correcte. Ainsi, l'analyse du bois du sarcophage d'un pharaon nous renseigne sur la date où l'arbre a été abattu et non sur celle de la mort du souverain !

Notre souci actuel d'exactitude chronologique nous oblige à intégrer toutes ces données, avec des résultats plus ou moins convaincants. Dans cet exposé, nous serons amenés à évoquer un certain nombre de questions de chronologie sur lesquelles s'interrogent les spécialistes de cette période et que nous laisserons délibérément sans réponse. Voyons par quelques exemples comment ces incertitudes affectent la datation de quelques événements fameux.

L'Exode du peuple hébreu, qui n'est corroboré par aucune source contemporaine, ne concernait en fait que la moitié d'une seule des douze tribus d'Israël, celle de Joseph. Cet exode eut certainement lieu sous le règne de Ramsès II (environ 1290-1224 av. J.-C.) : un groupe d'*habirus*, terme générique désignant les populations nomades d'Asie occidentale, réquisitionnées

pour servir dans l'armée ou pour les chantiers du pharaon, avait réussi à s'échapper du grand chantier de Pi-Ramsès (aujourd'hui Tell el Daba-Qantir) — la capitale que Ramsès II faisait édifier dans le delta du Nil —, en empruntant des chemins détournés pour éviter les sentinelles égyptiennes. Le passage de la mer de Roseaux (la mer Rouge) s'est déroulé presque certainement sur le site de l'actuel lagon Baudouin au bord de la Méditerranée, qui était effectivement sujet à des modifications brutales et inattendues du niveau des eaux. L'itinéraire suivi par les Hébreux fut compliqué du fait que les populations locales, leur barrant la route de la Palestine, les obligèrent à faire un long détour par le sud jusqu'au golfe d'Aqaba avant de remonter vers le nord par la Transjordanie pour aboutir à la prise de Jéricho et leur installation sur la « Terre promise ». Une stèle israélienne érigée en l'an V du règne du pharaon Mineptah confirme leur présence en ce lieu.

Un autre exemple intéressant est celui de la prise de Babylone, événement pour lequel les auteurs du présent volume proposent des dates s'étendant sur plus d'un siècle et demi (de 1750 à 1595 av. J.-C.). Dans les pays sans traditions écrites, la datation au carbone 14 a fourni d'excellents arguments pour une révision à la hausse des échelles chronologiques. D'autres controverses ont abouti à des conclusions si importantes que C. Renfrew n'hésite pas à les qualifier de « révolutionnaires ». Elles concernent la datation de la nécropole de Varna (Bulgarie) et de divers sites d'Europe occidentale qui remonteraient au V^e millénaire av. J.-C. Cela nous amène à reculer dans le temps l'origine des plus anciens témoignages métallurgiques et mégalithiques, qui se situent désormais en amont de la période que nous examinons. Le résultat global est de restreindre la portée de la théorie de la diffusion et de fournir des arguments pour une étude plus approfondie des phénomènes d'évolution « spontanée » liée à des innovations locales. Ce serait un progrès important si la datation archéologique au carbone 14 confirmait d'autres séquences historiques très mal connues jusqu'ici. Il est probable qu'au cours de la même période (entre 3000 et 700 av. J.-C.), d'autres systèmes d'établissement de la chronologie ont été élaborés. En Chine, par exemple, ce que nous savons du développement très complexe de la science de la chronologie sous les empereurs Han (pendant les derniers siècles avant Jésus-Christ) prouve que cette science était enracinée dans un savoir très ancien. Cela vaut aussi pour les Péruviens de la période Chavín.

BIBLIOGRAPHIE

AURENCHÉ O., EVIN J. (dir.) 1987. « Liste des dates carbone 14 des sites du Proche-Orient de 14000 à 5700 BP », *Chronologies in the Near East*, CNRS International Symposium. Lyon, 24-28 novembre 1986, Oxford.

- BARTA W. 1983. « Zur Entwicklung des ägyptischen Kalenderwesens », *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, Leipzig, 110, p. 16-26.
- BRINKMAN J. 1977. Appendix, in OPPENHEIM, A.L. (dir.), *Ancient Mesopotamia : Portrait of a dead Civilization*, Chicago/Londres, 2^e éd., p. 335-352.
- CLOSE A. 1980-1984. « Current Research and Recent Radio-carbon Dates from Northern Africa », *Journal of African History*, Cambridge, 21, p. 145-167 et 25, p. 1-21.
- DERRICOURT R. M. 1971. « Radiocarbon Chronology for Egypt and North Africa », *Journal of Near Eastern Studies*, 30, p. 271-292.
- EDWARDS I.E.S. 1970. « Absolute Dating from Egyptian Records and Comparison with Carbon-14 Dating », *Philosophical Transactions of the Royal Society*, Series A, vol. 269, p. 11-18.
- HASSAN F. A. 1980. « Radiocarbon Chronology of Archaic Egypt », *Journal of Near Eastern Studies* (Chicago, Ill.), 39, p. 203-207.
- 1985. « Radiocarbon Chronology of Neolithic and Predynastic sites in Upper Egypt and the Delta », *The African Archaeological Review*, Cambridge, 3, p. 95-116.
- HORNUNG E. 1978. *Grundzüge der ägyptischen Geschichte*, Darmstadt.
- KRAMER S.N. 1975. *L'Histoire commence à Sumer*, Grenoble.
- KRAUSS R. 1985. *Sothis — und Monddaten. Studien zur astronomischen und technischen Chronologie Altägyptens*, Hildesheim.
- LIBBY W.F. 1952. *Radiocarbon dating*, Chicago, Ill.
- LONG R.D. 1976. « Ancient Egyptian Chronology, Radiocarbon Dating and Calibration », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, Leipzig, 103, p. 30-48.
- NEUGEBAUER O., PARKER R.A. 1960. *Egyptian Astronomical Texts*, vol. I, Providence, R.I./Londres.
- PARKER R. A. 1950. *The Calendars of Ancient Egypt*, Chicago, Ill.
- SÄVE-SÖDERBERGH T., OLSSON I.V., 1970. In I. V. OLSSON (dir.), *Radiocarbon Variation and Absolute Dating*, Stockholm, p. 35-55.
- SUESS H.E. 1986. « Radiocarbon and Egyptology », in A. R. DAVID (dir.), *Science in Egyptology*, Manchester, p. 61-65.
- WEILL R. 1926. *Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne*, Paris.

3

Les développements économiques et sociopolitiques

Mario Liverani

La structure socio-économique fondamentale de l'âge du bronze résulte des grandes transformations révolutionnaires de la « première urbanisation » (la « révolution urbaine » de V. Gordon Childe) à la période d'Ourouk, vers 3500-3000 av. J.-C., avec la naissance de la cité, de l'État (c'est-à-dire du temple-État), de l'administration centralisée (dotée de fonctions de redistribution), de la bureaucratie et de l'écriture, surtout dans le noyau original de la basse Mésopotamie et ensuite en Égypte, et de la « seconde urbanisation » (vers 2700-2200 av. J.-C.) avec la propagation des structures étatiques dans toute l'Asie occidentale et la formation d'un système d'États régionaux interdépendants.

Un peu plus tard, le développement de la civilisation de Harappa/Mohenjo-Daro dans la vallée de l'Indus et le passage du Néolithique à l'âge du bronze en Chine se font de façon similaire; cependant, en l'absence de documents écrits, il est difficile de procéder à des reconstitutions historiques précises.

En Asie occidentale, ces transformations entraînent la division de la société en trois classes définies par rapport au pouvoir politique central et par rapport à la propriété des moyens de production. Au centre de la société et de l'organisation politique sont les « grandes organisations » (Oppenheim, 1967), c'est-à-dire les temples et les palais royaux, où, en plus des activités religieuses et politiques, sont concentrés des secteurs entiers de l'économie, en particulier ceux qui s'occupent de la transformation des biens, de la redistribution, des échanges et des services. L'artisanat, le commerce, le culte, l'administration, la guerre et toutes les activités spécialisées sont largement monopolisés par les « grandes organisations » et assurés par des gens qui ne

possèdent pas les moyens de production (lesquels appartiennent, en fait, au temple ou au roi), mais travaillent pour leurs détenteurs et sont rémunérés par eux. Étant donné que le mandant de toutes ces activités se confond avec le pouvoir politique, la dépendance politique coïncide avec la dépendance économique. Les membres de la classe du palais (ou du temple) sont tout autant les « serveurs » du roi (ou de son hypostase symbolique, le dieu) sur le plan économique que ses sujets politiques. Dans le système de redistribution administré par les États de l'âge du bronze, les personnes gravitant dans l'orbite du palais reçoivent un profit réel : en échange de services spécialisés, leur entretien est assuré bien au-delà du simple niveau de la subsistance.

Le deuxième groupe social, la paysannerie, résulte du mode de production pré-urbain (c'est-à-dire néolithique et chalcolithique) : les paysans se consacrent à la production des denrées alimentaires (par l'agriculture et l'élevage), habitent dans des communautés villageoises (à l'opposé des personnes dépendant du palais qui habitent dans la cité), n'exercent pas d'activités spécialisées, mais possèdent les moyens de production nécessaires (champs, bétail) suivant leur structure de la famille et de la parenté. Cette strate est reliée au centre politique et économique, le palais, par des relations tributaires. Un certain pourcentage des produits (la « dîme ») et des travaux (la corvée) est garanti au palais, afin d'entretenir les « fonctionnaires » et les travailleurs spécialisés (qui ne produisent pas de denrées alimentaires) et en vue de financer les travaux publics (par exemple, les canaux) et les dépenses somptuaires (à commencer par la construction du palais et des temples eux-mêmes) si nécessaires à la cohésion de l'État. En échange des aliments fournis, les paysans sont censés recevoir du palais les services productifs, religieux et militaires fondamentaux. Toutefois, il se produit très souvent une espèce de « mutation » à l'intérieur du système de redistribution, les paysans continuant à expédier des vivres des villages vers le palais, mais ne recevant en retour que de pures déclarations idéologiques (propagande religieuse et politique). Cette deuxième sphère sociale est tributaire du roi et politiquement assujettie au palais, mais elle est économiquement « libre », puisque les paysans possèdent leurs moyens de production.

Finalement, une troisième sphère sociale entretient des rapports plutôt lâches avec le palais et la ville (et par conséquent avec l'État). Ce sont les tribus nomades qui se consacrent surtout à l'élevage des moutons et pratiquent la transhumance sous deux formes, soit « verticale » dans les pays montagneux (Anatolie, Arménie, Iran), soit « horizontale » (nomadisme) dans les plateaux semi-arides. Ce troisième groupe de population est libre non seulement sur le plan économique (puisque'il possède ses moyens de production et n'est même pas tenu de payer tribut), mais également sur le plan politique, puisqu'il ne reconnaît pas l'autorité du roi qui a beaucoup de mal à établir son pouvoir sur un tissu démographique raréfié et une organisation

aussi mobile. Étant donné que les États urbains et leur arrière-pays agricole sont concentrés (et isolés) dans les terres arables les plus riches, la ceinture nomadique les encercle, en occupant les zones intermédiaires (montagnes, steppe). De leur côté, les cités-États accusent les nomades d'être des « brigands » dangereux en raison de leur agressivité et de leur mobilité. En fait, il est vrai que les tribus pastorales peuvent convoiter les richesses accumulées dans les villes, mais les pressions économiques et militaires exercées par la cité-État sur les nomades sont plus pénibles, car celle-ci s'efforce de les contraindre à payer tribut, exploite les matières premières dans les zones périphériques et réduit les espaces de pâturage en accroissant les terres arables.

D'un point de vue strictement social (structure de la famille et de la parenté, transmission héréditaire des moyens de production), les deux sphères se caractérisent par des différences fondamentales. Dans celle qui est rattachée au palais (et au temple), le travailleur (en général, spécialisé) entretient des relations directes avec l'administration centrale : en échange de ses services, l'employé du palais reçoit une rémunération personnelle, versée à l'origine en nature et par la suite (au cours de la période examinée ici) sous forme de parcelles de terrain. Ces parcelles sont accordées à titre personnel et sous condition, et elles sont réversibles (au cas où le service ne serait plus effectué). La nature personnelle du travail et de sa rémunération, l'importance des compétences personnelles, la non-transmissibilité (tout au moins, en théorie) des terres (qui appartiennent au palais ou au temple) entraînent une sous-évaluation des relations de parenté au profit des relations personnelles avec l'organisation centrale. Par conséquent, dans l'orbite du palais, les traits caractéristiques de la société sont les suivants : famille nucléaire, méritocratie, faible importance des procédures d'héritage, disparition des relations de parenté au sens large.

Dans la sphère villageoise des paysans, la situation est tout à fait différente. L'unité productive est la famille nucléaire, mais la famille élargie joue un très grand rôle et la transmission par héritage de la terre est quasiment automatique. Dès la naissance, le destin de tout membre d'une famille donnée est, dans une large mesure, déterminé non pas tant par ses compétences personnelles que par sa position dans l'ordre de succession et par ses liens matrimoniaux éventuels. La solidarité de la famille élargie permet de maintenir des relations stables entre les diverses familles, réduisant par conséquent les risques d'expropriation et de marginalisation.

Finalement, dans le monde pastoral et tribal également, le mode de production joue un rôle déterminant car il donne de l'importance à la famille élargie qui possède les moyens de production (troupeaux, pâturages, pistes de transhumance) et définit la structure politique fondamentale. La tribu regroupe des familles élargies, liées ensemble par des intérêts économiques (utilisation des mêmes pâturages) et par des motivations idéologiques tenant,

pour l'essentiel, au fait qu'elles pensent descendre d'un ancêtre commun, éponyme de la tribu et vénéré religieusement.

L'ÂGE DU BRONZE RÉCENT

Vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C., ces structures fondamentales subissent une transformation, due en partie à leur dynamique socio-économique interne et en partie à des facteurs externes. Par comparaison avec les périodes du bronze ancien et moyen, le bronze récent se caractérise par une réduction des établissements urbains et de l'exploitation agricole, à présent limitée aux zones relativement mieux alimentées en eau (soit par l'irrigation, soit par les précipitations). Il est également possible qu'une détérioration des conditions climatiques ait joué un rôle à ce moment-là. En tout état de cause, il est certain que de vastes régions semi-arides, auparavant occupées par des bourgades et des villages, furent progressivement abandonnées, surtout en Syrie intérieure, en Transjordanie et en Iran central. Cette tendance laissa le champ libre aux tribus pastorales et les centres urbains restants eurent de plus en plus de mal à conserver un niveau élevé de consommation et de dépenses somptuaires, vu la diminution de leurs bases productives. La tendance démographique demeura positive dans les zones non touchées par la crise des établissements humains (l'Égypte et la zone de la mer Égée atteignant leur apogée pour toute la période de l'âge du bronze); mais dans l'ensemble de l'Asie occidentale, la population subit un déclin évident.

Dans la vallée de l'Indus, après l'effondrement soudain de la civilisation de l'Indus, on assiste à un lent et difficile redressement démographique et à un relèvement de l'habitat. Beaucoup plus loin, en Chine, la tendance générale est au contraire tout à fait différente et sans relation avec la première, puisque, au milieu du II^e millénaire av. J.-C., les premières grandes villes et structures politiques d'importance régionale finissent par apparaître et, avec la dynastie Shang, on trouve pour la première fois un lien valide entre les vestiges archéologiques et les documents historiques.

Dans ce contexte de crise de la démographie et de la production, d'importantes modifications de l'idéologie politique et de la technologie eurent pour effet de transformer la structure socio-économique. La royauté de l'âge du bronze moyen s'était toujours particulièrement attachée à préserver l'équilibre social. Grâce à la publication périodique d'édits royaux de remise des dettes, les conditions économiques difficiles de la paysannerie « libre » (qui courait toujours le risque de perdre sa liberté et ses terres en raison d'un endettement irréversible) se trouvaient quelque peu allégées. Mais, pendant l'âge du bronze récent, les édits de remise de dettes disparaissent, l'endettement ne connaît plus de limites, et le roi (au lieu de chercher à y remédier) tire parti de

ce processus en renforçant sa politique d'imposition et d'exploitation. Le roi « juste et équitable » de l'âge du bronze moyen fait place à une royauté qui se distingue plutôt par la bravoure personnelle et recrute ses représentants dans une classe privilégiée qui s'adonne au luxe et à l'ostentation.

Nous devons ici rappeler à nos lecteurs que le passage de l'âge du bronze moyen au bronze récent fut marqué, en particulier, par la diffusion de l'élevage des chevaux destinés à être attelés au char léger (à deux roues) utilisé pour la guerre et la chasse. L'infanterie paysanne perd son poids traditionnel, tandis qu'une classe de « spécialistes de la guerre » acquiert une nouvelle prééminence. Les guerriers conducteurs de chars reçoivent du palais les ressources nécessaires pour élever des chevaux, acquérir une armure complexe et se former à la pratique d'une guerre brave et chevaleresque. Autour du roi, les « guerriers-auriges » constituent une sorte d'aristocratie militaire, obtiennent de grands biens fonciers en échange de leurs services et soumettent les paysans endettés à la condition de « serfs » (qui continuent à labourer des champs qui ne leur appartiennent plus). La réduction de l'espace géographique contrôlé par le palais royal et la centralisation de la fortune et du pouvoir politique dans les mains de l'aristocratie militaire donnent un nouveau caractère au palais. Celui-ci n'est plus seulement le centre administratif de son propre territoire; c'est aussi désormais un maillon d'un réseau international (dont le caractère de classe est très net) qui monopolise les connaissances artisanales spécialisées et de grande valeur, bloque une énorme fortune investie dans des biens très coûteux, et entretient des contacts grâce à des mariages interdynastiques et des échanges de cadeaux et de messages.

Les différents groupes spécialisés dépendent, dans l'ensemble, du palais (les temples étant désormais des agences économiques subordonnées au palais). Le dosage varie d'une région à l'autre, mais nous pouvons estimer que 20 % de la population se composaient de « dépendants » du palais, classés en différents groupes (l'emploi du terme « guildes » serait impropre pour cette période) suivant leur rang, leur prestige social et leur rémunération économique. L'échelon supérieur de l'échelle sociale et économique était occupé par les guerriers, les scribes, les prêtres et les marchands. Les guerriers, c'est-à-dire les conducteurs de chars déjà mentionnés (le terme technique, *maryannu*, est d'origine indo-iranienne), possédaient de grands biens fonciers, étaient parents (par mariage ou par descendance) du roi et partageaient son idéologie héroïque et élitiste. Les chevaux et les chars (originaires probablement de l'Asie centrale) atteignirent la haute Mésopotamie (royaume de Mitanni), la basse Mésopotamie (Kassites), la Syrie-Palestine, l'Anatolie (royaume hittite et autres), la région de l'Égée (royaume mycénien) et l'Égypte (Nouvel Empire), ainsi que le nord de l'Inde et de la Chine. Outre les guerriers, le palais entretenait du personnel militaire de rang inférieur, surtout des gardes.

Les prêtres étaient en général réduits au rang de serviteurs du roi, le rôle central (politique et économique) du temple ayant désormais disparu. Ils avaient cependant conservé un grand prestige, même dans les régions où les temples étaient de petits bâtiments consacrés uniquement au culte. Ailleurs, les temples entretenaient également de grandes propriétés foncières et des groupes de « serfs » : c'est vrai surtout de l'Égypte et de Babylone, car la première urbanisation s'y était déclenchée sous l'impulsion des temples. Les scribes et le personnel administratif jouissaient également d'un grand prestige social et d'une rémunération élevée, car ils monopolisaient des compétences techniques (l'écriture logo-syllabique) très difficiles à acquérir et nécessaires à la gestion du groupe social rattaché au palais.

Le prestige des marchands n'était pas particulièrement élevé, mais leur richesse considérable. En général, ils étaient au service du palais, agissant sur l'ordre du roi et utilisant l'appui financier du roi. Mais les relations entre le palais et les marchands et le rôle même des marchands connurent d'importantes transformations entre le III^e millénaire av. J.-C. et la période du bronze récent. Au III^e millénaire av. J.-C., les marchands recevaient du palais ou du temple une dotation (en argent ou en nature) et partaient pour des contrées lointaines afin d'y acquérir des marchandises inconnues dans leur pays d'origine. De retour, ils réglaient leurs comptes avec l'administration centrale, vérifiant si la valeur des marchandises importées représentait l'équivalent de la dotation initiale. À la fin de l'âge du bronze, le principe théorique était toujours le même, avec cependant deux modifications importantes. Tout d'abord, les marchands menaient de front les activités dont ils étaient chargés par la royauté et leurs propres activités personnelles. En outre, étant le seul groupe social pourvu d'« espèces » (en argent) et d'instruments de crédit, ils participaient de plus en plus à des activités de prêt (prêts à intérêts, prêts sur gages personnels, hypothèques), acquérant ainsi des richesses supplémentaires. Ces activités financières s'inséraient dans leurs activités proprement commerciales : les comptes étaient réglés une année après réception de la dotation initiale, année qui pouvait avoir été en partie consacrée à des voyages, mais en partie également à des prêts d'argent dans le pays d'origine.

Bien que détenteurs de techniques raffinées et auteurs des œuvres d'art si caractéristiques des sociétés d'Asie occidentale pendant l'âge du bronze récent, les artisans percevaient des bénéfices inférieurs. Ils travaillaient dans le cadre de l'organisation du palais, recevaient (par suite des activités commerciales du palais) des matières premières de lointaine origine et de grande valeur (bois et ivoire, métaux et pierres précieuses) et avaient comme principal client le palais. Ils étaient même « prêtés » à d'autres palais, diffusant ainsi leurs techniques de travail et leurs goûts artistiques, mais perdant en partie leur liberté personnelle.

La production alimentaire relève surtout de la « deuxième » sphère de notre classification, c'est-à-dire du groupe composé de paysans « libres » pratiquant surtout la culture sèche. Les activités agricoles et pastorales pouvaient également être pratiquées par des serviteurs du palais (des serfs) dans des fermes appartenant au roi ou aux temples, comme dans le cas de la basse Mésopotamie et également (sous des formes différentes) en Égypte et en Anatolie, mais beaucoup plus rarement en Syrie-Palestine et en haute Mésopotamie. Le palais ne prélevait qu'un tribut sur les villages libres, mais bien davantage sur ses propres fermes (le produit total, déduction faite des semences nécessaires à la saison suivante et des rations destinées aux « serfs »). Mais le palais ne pouvait guère étendre ce mode direct d'exploitation, parce que les fermes du palais ne pouvaient fonctionner (de façon profitable) que grâce à la corvée des paysans, qui constituaient un réservoir de main-d'œuvre nécessaire exploité pendant la saison des gros travaux, laissant le palais libre de n'entretenir qu'un nombre limité de « serfs » permanents (mais accroissant bien évidemment les problèmes de la sphère villageoise).

La Chine de cette époque possède des traits fondamentaux différents : les techniques et l'exploitation agricoles semblent plus archaïques, la structure sociale est fortement tributaire des liens de parenté et l'idéologie sociale est par conséquent dominée par le culte des ancêtres. Cependant, la relation entre la ville et la campagne est fondamentalement la même, avec une forte concentration d'artisans spécialisés (le travail du bronze est particulièrement développé) à proximité du palais et une importante population paysanne tributaire qui assure la production des denrées alimentaires et constitue la main-d'œuvre nécessaire aux grands travaux publics de creusement de canaux et de construction de temples. Même le rôle joué par les chars dans la guerre place la dynastie Shang au niveau du bronze tardif d'Asie occidentale et de « l'âge héroïque en Inde », coïncidence que l'on ne saurait guère imputer à une évolution indépendante. Malheureusement, les documents écrits dont nous disposons ne nous permettent pas de reconstituer la société chinoise de la moitié du II^e millénaire av. J.-C. avec le degré de précision qui est possible pour l'Asie occidentale.

LES TENDANCES DE L'ÉVOLUTION

Les rapports étroits entre le palais et la paysannerie (ainsi que les pressions exercées par le palais sur la paysannerie) entraînèrent un échange d'influences qui modifie la structure sociale de l'Asie occidentale. Sous l'influence du groupe social « libre », avec son modèle de cohérence familiale et de transmission familiale des biens, la pratique de la transmission par héritage de la position et de la fonction personnelles se généralisa de plus en

plus dans la sphère du palais également. Le fils succédait désormais au père et, par conséquent, la parcelle de terrain acquise en échange d'un service demeurait en la possession de la même famille, perdant peu à peu son caractère de cession faite sous condition et pour une période limitée et s'intégrant dans les terres familiales. Lorsque les employés du palais avaient ainsi unifié leurs biens fonciers, ils tendaient à abandonner leur relation de service. Dans certains cas, le service devenait une sinécure ou un simple titre; dans d'autres cas, l'employé obtenait du roi une « exemption » de service; dans d'autres cas encore, il préférait remplacer son service personnel par un paiement en argent (paiement annuel ou même versement unique et définitif). À la fin de ce processus, dont nous décrivons ici le principe théorique mais dont les modalités ont pu varier dans la réalité, le palais se trouvait privé de terres et de services, percevant encore des paiements intermittents en espèces, mais gravement menacé dans sa survie à long terme.

D'autre part, les principes de la propriété individuelle et de la méritocratie qui caractérisaient le groupe social du palais finirent par contaminer la structure familiale traditionnelle dans la sphère villageoise. La transmission héréditaire n'était plus automatique (une part privilégiée étant réservée au premier-né); elle était désormais déterminée par le comportement des fils vis-à-vis des parents. Le père pouvait déshériter ses enfants; il pouvait préférer un fils à un autre; les cas d'adoption se multipliaient, ainsi que l'affranchissement des esclaves domestiques (de sexe féminin). En un mot, la famille était davantage soumise à des événements personnels qui affaiblissaient sa structure préétablie. En outre, la crise économique avait augmenté les ventes de terres. Pendant l'âge du bronze moyen, la coutume était plus ou moins que chaque famille conserve ses terres ancestrales. Ces coutumes n'avaient plus cours pendant le bronze récent, la vente des terres étant libre (ou déguisée grâce à une « fausse adoption » ou à d'autres fictions juridiques). La crise de la famille traditionnelle et la fin de la solidarité dans la famille élargie et de la protection du roi provoquèrent une généralisation de l'expropriation des propriétés « libres », au profit des usuriers (marchands et autres fonctionnaires du palais). Pendant l'âge du bronze récent, les fuites de paysans chargés de dettes et d'esclaves deviennent plus nombreuses et atteignent même, dans certaines zones, la dimension d'une véritable tendance sociale. Le palais (c'est-à-dire l'État), en accord avec les créditeurs, organise une structure judiciaire (et policière) pour la poursuite et la capture des fugitifs. Les États voisins concluent des traités pour la restitution mutuelle des réfugiés, qui avaient quelquefois une motivation politique, mais étaient le plus souvent de simples débiteurs et esclaves.

Dans le cadre de cette évolution, les tribus pastorales (qui ne participaient guère aux activités du palais pendant l'âge du bronze récent) assumèrent un nouveau rôle, celui de constituer un autre modèle d'État, ou tout au moins un

autre point de convergence, en attirant les fugitifs (isolés ou en groupes), et en attirant aussi à eux les villages qui, tout en conservant leur emplacement, pouvaient cesser de payer tribut au palais et s'insérer dans la structure parentale de la tribu. Ce type de processus n'eut lieu que dans les endroits où les conditions géographiques nécessaires étaient réunies au préalable. Dans les grandes plaines alluviales de la Mésopotamie et de l'Égypte, le contrôle exercé par l'État était très strict et l'administration politique unifiée dans une vaste zone. Mais dans des régions comme la Syrie, la Palestine et les vallées montagneuses de l'Anatolie et de l'Iran, la fragmentation politique et la coexistence à de faibles distances des deux éléments (le palais et la tribu) rendaient la situation plus ouverte et plus flexible, permettant aux fugitifs de s'enfuir plus facilement et entraînant de plus grands inconvénients pour les cités-États.

LE PREMIER ÂGE DU FER : CRISE ET NOUVELLES STRUCTURES

Les facteurs internes de crise, si caractéristiques de la dernière phase de l'âge du bronze, furent subitement aggravés par des facteurs extérieurs au début du XII^e siècle av. J.-C. L'est de la Méditerranée fut le lieu de mouvements migratoires qui semèrent la confusion dans les systèmes politiques, détruisirent de nombreux palais et entraînèrent un « vide » dans l'organisation locale, facilitant ainsi l'apparition de nouveaux modèles socio-économiques. La crise et la réorganisation qui suivit furent plus intenses dans la région de l'Égée, en Anatolie, en Syrie, en Palestine et à Chypre. Dans la vallée du Nil et dans les terres situées à l'est de l'Euphrate, qui ne furent pas envahies par les immigrants, les États déjà constitués (Égypte, Assyrie, Babylonie, Élam) purent résister, mais virent régresser leurs relations internationales et internes.

À l'ouest de l'Euphrate, l'éclipse des palais royaux fut presque totale pendant un certain temps et l'artisanat spécialisé (surtout implanté dans les palais) s'effondra, tout comme le réseau international (échange de cadeaux, mariages interdynastiques, diplomatie, etc.). Marchands, artisans, scribes, administrateurs, guerriers-conducteurs de char, tous perdirent leurs bases économiques et leur (presque unique) client. Certains groupes (par exemple les *maryannu*) disparaissent purement et simplement des documents et vestiges : leur rôle, déjà transformé en sinécure, était terminé. D'autres groupes (par exemple, les marchands) furent, au contraire, capables de réorganiser leurs activités dans un cadre différent grâce à l'entreprise privée, à la propriété privée des moyens de production, à la pluralité de leur clientèle et aux améliorations techniques.

La destruction des palais à l'âge du bronze récent eut un effet « libérateur » sur divers aspects de la culture et de la technologie qui nous intéressent en raison de leurs répercussions sur l'ordre socio-économique. La métallurgie du

fer et l'écriture alphabétique, dont les bases avaient déjà été jetées pendant la période du bronze récent, purent bénéficier d'une diffusion plus vaste grâce à l'effondrement de la classe des ouvriers du bronze du palais, à l'interruption du commerce du métal (de l'étain) à longue distance, et à la disparition des scribes qui avaient l'exclusivité de la connaissance de l'écriture logo-syllabique (cunéiforme) complexe et séculaire. D'autres améliorations techniques (élevage à grande échelle du chameau et du dromadaire, irrigation des terres semi-arides, cultures en terrasses à flanc de colline) modifièrent les modes de peuplement. Quand on le compare avec la période du bronze récent, l'âge du fer se caractérise par des établissements beaucoup plus dispersés ; outre les côtes et les vallées, ce sont les plateaux arides et les collines qui se peuplent de nouveau, et ensuite même les oasis des déserts, le réseau interrégional se restructurant et s'élargissant considérablement. En ce qui concerne la nature même des établissements, la distinction très nette à l'âge du bronze entre les grandes villes fortifiées (sièges du palais, c'est-à-dire du pouvoir politique, de l'artisanat spécialisé et des cérémonies) et les petits villages sans fortifications adonnés à la production vivrière s'efface en partie à l'âge du fer. Les villes sont désormais plus petites, les grands villages sont fortifiés, et la répartition dans l'espace des fonctions spécialisées est beaucoup plus diversifiée. Dans ce nouveau contexte, une place importante revient aux tribus pastorales — tant aux anciens « semi-nomades » (éleveurs de moutons) qu'aux nouveaux « vrais nomades » (éleveurs de chameaux). Elles jouèrent effectivement dans quelques régions le rôle déjà signalé de points de convergence politiques en se substituant au palais. Les villages qui dépendaient auparavant du palais-État se réorganisèrent en clans de la tribu qui contrôlait la région. L'opposition entre nomades et sédentaires perdit son caractère manifeste. La tribu devint, dans de nombreux cas, un facteur politique dominant. La sédentarisation des nomades peut être constatée grâce aux vestiges archéologiques de nouveaux établissements implantés dans des zones auparavant « vides » (Syrie intérieure, Transjordanie, Iran central) ; les vrais nomades se répandirent dans des zones (surtout le nord de l'Arabie) auparavant sans importance du point de vue historique.

La crise des États organisés autour d'un palais et l'importance croissante de la tribu pastorale donnèrent naissance à un nouveau type d'État. Pendant l'âge du bronze, l'État était une entité purement territoriale et administrative (une zone sous l'autorité d'une cité royale). Dans l'État de l'âge du fer, l'appartenance politique est le résultat de facteurs ethniques, familiaux et religieux. Les différences de langues et de religions deviennent politiquement significatives, et sont symboliquement liées à l'appartenance à une lignée issue d'un ancêtre commun et au culte d'un dieu « national ».

Au niveau socio-économique, l'effondrement du palais et le rôle nouveau des tribus accrurent l'importance de la sphère des communautés villageoises « libres », au détriment de celle des « serviteurs du roi ». Certaines tendances

de l'évolution de l'âge du bronze récent (par exemple, la crise des relations familiales) furent stoppées pour un temps. Mais d'autres tendances se poursuivirent, surtout celles qui concernaient la responsabilité personnelle, la propriété individuelle et la formation de la personnalité humaine. Certains groupes auparavant rattachés au palais (par exemple, les marchands et les artisans) trouvèrent un nouveau cadre, se séparèrent de l'élite politique et constituèrent, dans certains cas, un contrepoids au palais royal. Après l'effondrement survenu au XII^e siècle av. J.-C., le palais reçut une nouvelle impulsion (surtout à partir du X^e siècle av. J.-C.), mais les assemblées des villes et les conseils des Anciens conservèrent un rôle politique (et non seulement judiciaire). Dans les grands royaumes traditionnels d'Égypte et de Babylonie — à l'écart des facteurs les plus aigus de la crise, mais également des caractéristiques les plus prometteuses du nouvel ordre —, la régression socio-économique se poursuivit. Le servage se généralisa chez les paysans autrefois « libres ». Les groupes de scribes, de prêtres, d'artisans spécialisés gravitant autour des temples cherchèrent un nouveau statut dans leurs relations avec le palais, un nouveau statut reposant sur l'octroi d'une certaine « liberté » et d'exemptions d'impôts et de corvées, et sur l'organisation de « guildes » protégeant leur autonomie et desservant une clientèle plus variée.

En Chine, l'évincement de la dynastie Shang par la dynastie Zhou (occidentale) semble avoir été dû à des luttes internes, sans que la fin du II^e millénaire av. J.-C. ait été marquée par un quelconque bouleversement social important. Le rôle des peuples nomades, qui sera si important aux étapes suivantes de l'histoire chinoise, demeure aussi pour le moment non attesté, la dynamique entre le pays « intérieur » et les terres « extérieures » restant pour l'instant au cœur même de la civilisation chinoise.

L'INFLUENCE DES EMPIRES

La différence entre une zone « occidentale » touchée par l'effondrement et la restructuration du premier âge du fer et une zone « orientale » conservant un ordre plus traditionnel fut dans une certaine mesure obliérée par l'expansion de l'Empire assyrien aux IX^e, VIII^e et VII^e siècles av. J.-C. Il s'agissait d'un phénomène surtout politique (sous ses divers aspects : militaire, administratif, etc.); mais il eut aussi des effets dans le domaine de la culture (entraînant une unification, mais aussi un appauvrissement) et dans le domaine des structures socio-économiques.

Au cœur de l'Empire, dans les capitales assyriennes, on retrouve la concentration des activités politiques, administratives et culturelles et du travail spécialisé, sous de nouvelles formes et sur une plus grande échelle. Cette échelle était beaucoup plus grande parce que les capitales assyriennes

pouvaient puiser dans un arrière-pays plus vaste (comprenant toute l'Asie occidentale) dont elles exploitaient les ressources humaines et matérielles avec des méthodes beaucoup plus violentes que pendant l'âge du bronze. Dans les villes assyriennes, la concentration de la population était sans précédent et l'emprise du palais s'était étendue de façon anormale. Les grands dignitaires de la Cour et de l'État, les gouverneurs civils, les officiers militaires atteignaient des positions économiques importantes grâce aux grands domaines fonciers qui leur étaient accordés par le roi, à l'abondante main-d'œuvre qu'ils ramenaient de leurs campagnes militaires et à leurs privilèges fiscaux. Leur fortune restait toutefois soumise à l'arbitraire du roi, si bien qu'ils pouvaient accumuler et perdre fort rapidement des patrimoines importants, au hasard de leurs relations personnelles, de la médisance, des luttes intestines et des liens de famille ou d'allégeance. Il est significatif que la classe favorisée par les rois ait été celle des eunuques, qui se caractérisait par une loyauté personnelle toute particulière et par l'incapacité de transmettre fonctions et richesses à des héritiers naturels.

L'influence de l'Empire assyrien sur les régions conquises qui l'entouraient fut encore plus forte. L'« impérialisme » politique et militaire de l'âge du bronze avait entraîné des relations fondées sur le versement de tributs mais n'avait pas modifié les structures politiques locales, leur appareil de production et leurs particularismes culturels. Au contraire, la conquête assyrienne, surtout à partir du milieu du VIII^e siècle av. J.-C., entraîna des destructions physiques et des annexions politiques, transformant des États autonomes en provinces de l'Empire. Les palais locaux furent détruits, les personnels spécialisés locaux (scribes, artisans, marchands, etc.) en partie éliminés et en partie déportés en Assyrie, dans le double objectif de supprimer toute possibilité de redressement politique et de doter la cité centrale d'un certain nombre de personnels compétents (et particulièrement appréciés en raison de leur exotisme). La capitale de l'Empire, située théoriquement au centre du monde, bénéficiait de la centralisation non seulement des denrées alimentaires et des matières premières, mais également des technologies et des styles artistiques des États conquis qui avaient été peu de temps auparavant le siège d'activités culturelles et se retrouvaient brutalement réduits en esclavage et nivelés culturellement.

La condition des campagnes et de la population agricole était en partie semblable. Dans leur cas également, les destructions brutales entraînèrent l'effondrement des établissements humains dans les régions conquises, comme en témoignent les fouilles archéologiques. Eux aussi firent l'objet de déportation massive tant vers les campagnes assyriennes que vers les diverses provinces; le double but poursuivi était d'homogénéiser les populations conquises (en leur enlevant leur « caractère national ») et de repeupler l'Assyrie, dont le dépeuplement (par suite de ses campagnes militaires cons-

tantes) n'était pas moins grave que celui qui sévissait dans les régions conquises. La décimation de la classe des paysans libres et leur remplacement par des déportés entraînèrent une modification radicale du tissu social de la campagne assyrienne. Les communautés villageoises devinrent des établissements de « serfs » qui étaient la propriété du roi ou de ses grands dignitaires (propriétaires fonciers) et qui étaient souvent privés non seulement de leurs traditions religieuses, linguistiques et culturelles, mais aussi de leurs structures familiales initiales.

À la fin de ce processus, l'impression que nous avons (et celle qu'avaient les Grecs lorsqu'ils entraient en contact avec les empires orientaux) est que le servage (ou même l'esclavage) s'était généralisé. L'ancienne classe des employés du palais, qui étaient statutairement des « serviteurs » du roi, avait amélioré sa position économique mais restait personnellement soumise au roi et à son arbitraire. Par ailleurs, l'ancienne classe des paysans « libres » (mais économiquement faibles) des communautés villageoises avait perdu son autonomie économique (c'est-à-dire la propriété des moyens de production) par suite d'un endettement à long terme et des nouvelles politiques impérialistes de déportation et d'asservissement des populations.

Si l'évolution de la politique impérialiste avait réduit la plupart des habitants d'Asie occidentale à un état de servage généralisé, les innovations et le souffle de liberté apportés par l'âge du fer ancien trouvèrent une nouvelle impulsion dans les zones périphériques, extérieures à l'Empire, mais destinées à occuper une nouvelle place centrale dans un contexte plus vaste. Les cités grecques (*polis*) de la période archaïque et les cités-États phéniciennes accrurent leurs activités dans les secteurs du commerce et de l'artisanat, consolidèrent leurs structures politiques non royales (avec des assemblées municipales, etc.) et surent différencier et généraliser la participation au processus de prise de décisions et à la répartition sociale des ressources. Dans un environnement socio-économique et politique tout à fait différent, on peut en dire à peu près autant des nations pastorales des zones syro-arabique et iranienne. Ces régions aussi demeurèrent extérieures à l'Empire; elles aussi mirent au point des formes d'organisation politique et d'activité économique moins soumises au joug d'un palais central. Le pastoralisme nomade, le commerce caravanier et les activités minières acquirent pendant les âges du fer II et III une dimension centrale et une pertinence nouvelles, en conférant à toute la zone d'Asie occidentale un niveau plus élevé de complexité socio-économique.

Le cas des grands centres traditionnels de civilisation que constituaient l'Égypte et Babylone est encore différent. À l'âge du fer, ces royaumes demeurèrent les plus grands « marchés » d'Asie occidentale, parce qu'ils constituaient les plus fortes concentrations de population et produisaient les plus grandes quantités de denrées alimentaires : cela étant vrai également de la vallée de l'Indus dans le sous-continent indien et des vallées des fleuves en

Chine. L'Égypte et la Babylonie furent partiellement touchées par la conquête impériale, mais conservèrent une tradition culturelle consacrée par l'usage. Le caractère archaïque et traditionaliste des tendances culturelles se reflète, au niveau socio-économique, dans la renaissance des temples en tant que centres des activités de production et de redistribution, utilisant encore cet ancien instrument administratif qu'était l'écriture logo-syllabique. Les cités-temples, qui avaient constitué le cœur de l'État à l'époque de la première urbanisation, en représentaient maintenant l'équivalent local, attachées qu'elles étaient à leurs exemptions fiscales et organisées en « guildes ». Elles faisaient partie d'un système économique qu'on peut désigner par le terme de « marché », uniquement dans la mesure où les biens n'étaient pas simplement troqués contre des services, mais s'inséraient dans le cadre d'un réseau dans lequel travail, salaires et marchandises étaient échangés entre des institutions diverses ayant des statuts juridiques différents.

Donc, à des degrés divers suivant leurs relations vis-à-vis de l'unification impériale, du poids de la tradition, de la crise et de la réorganisation de l'âge du fer ancien, tous les éléments d'Asie occidentale avaient beaucoup progressé à la fin du VII^e siècle av. J.-C. vers un système socio-économique très différent de celui de l'âge du bronze. Toutefois, à ce stade, le processus allait s'orienter dans deux directions différentes et pratiquement opposées. C'est dans les zones périphériques (qu'elles le soient politiquement et géographiquement, comme les cités-États grecques, ou socialement, comme les déportés hébreux à l'intérieur de l'empire) que vont se dérouler les grandes transformations de « l'âge axial ». Il s'agit d'innovations allant dans le sens de la rationalité et de la science, de religions fondées sur l'éthique, de l'individualisme et (dans le domaine économique) d'une structure pluraliste dont l'État n'est que l'un des éléments. Au contraire, dans les environnements traditionnels que sont l'Égypte et la Mésopotamie (dorénavant à l'intérieur de l'empire des Achéménides), la tendance au conservatisme va prédominer, entraînant le rétablissement du rôle central de la cour royale par rapport à une population asservie et privée, à l'inverse de l'âge du bronze, de toute diversification interne « verticale » (c'est-à-dire sociale) ou « horizontale » (c'est-à-dire géographique).

En Chine, l'évolution de la dynastie Zhou (occidentale) à ses débuts n'est que très superficiellement parallèle à celle de l'Empire assyrien. Certes, il y a consolidation et élargissement des structures de l'État, mais l'image d'un « empire » chinois au sens propre du terme semble être une projection anachronique de ce qui se passera plus tard sous les Han. C'est seulement vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. que l'on peut commencer à parler d'une certaine coordination du développement historique sur l'ensemble des territoires eurasiens. Ce qui caractérisera « l'âge axial » du VII^e siècle av. J.-C., ce sont des courants sociaux et culturels très répandus et partiellement sembla-

bles dans toute la zone, depuis l'apparition des philosophes et savants ioniens en Grèce archaïque et l'activité des prophètes hébreux, jusqu'à des religions éthiques illustrées par les noms de Zarathushtra en Iran, Bouddha en Inde et Confucius en Chine. Ces mouvements spirituels sont également liés à des changements notables des relations sociales et économiques; mais cela relève d'un autre chapitre de l'histoire humaine.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS R. MCC. 1981. *Heartland of Cities*, Chicago, Ill.
- AERTS A., KLENGEL H. (dir.) 1990. *The Town as Regional Economic Centre in the Ancient Near East*, Louvain.
- ARCHI A. (dir.) 1984. *Circulation of Goods in the Non-Palatial Context in the Ancient Near East*, Rome.
- BALKAN K. 1986. *Studies in Babylonian Feudalism of the Kassite Period*, Malibu, Calif.
- BOROWSKI O. 1987. *Agriculture in Iron Age Israel*, Winona Lake, Ind.
- BRENTJES B. (dir.) 1988. *Das Grundeigentum in Mesopotamien*, Berlin.
- BRIANT P. 1982. *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris/Cambridge.
- BUCCELLATI G. 1967. *Cities and Nations of Ancient Syria*, Rome.
- BULLIET R. W. 1990. *The Camel and the Wheel*, New York.
- COGAN M. 1971. *Imperialism and Religion*, Pittsburgh, Pa.
- DIAKONOV I. M. 1967a, Die hethitische Gesellschaft. *Mitt. Inst. Orientforsch.*, vol. XIII, p. 313-366.
- 1967b, 1968. *Vestn. Drevnej Istor.*, n° 4, p. 13-35, 1967; n° 3, p. 3-27, 1968; n° 4, p. 3-40, 1968 (trad. en anglais dans *Oikumene*, vol. III (1982), p. 7-100).
- 1969. « Agrarian Conditions in Middle Assyria », in — (dir.), *Ancient Mesopotamia*, Moscou, p. 204-234.
- (dir.) 1991. *Early Antiquity*, Chicago, Ill./Londres.
- FALES F. M. 1973. *Censimenti e catasti de epoca neo-assira*, Rome.
- 1975. « Popolazione servile e programmazione padronale in tarda età neo-assira », *Oriens antiq.*, Rome, vol. XIV, p. 325-360.
- 1990. « The Rural Landscape of the Neo-Assyrian Empire : A Survey », *State Arch. Assyria, Bull.*, vol. IV, p. 81-142.
- FRICK F. 1985. *The Formation of the State in Ancient Israel*, Winona Lake, Ind.
- GARELLI P. 1967. « Le problème de la "féodalité" assyrienne du xv^e au xii^e siècle av. J.-C. », *Semitica*, vol. XVII, p. 5-21.
- GELB I. J. 1967. « Approaches to the Study of Ancient Economy », *J. am. Orient. Soc.*, New Haven, Conn., vol. LXXXVII, p. 1-8.

- GEUS C. DE. 1976. *The Tribes of Israel*, Amsterdam.
- GIBSON MCG. 1974. « Violation of Fallow and Engineered Disaster in Mesopotamian Civilization », in T. E. DOWNING, MCG. GIBSON (dir.), *Irrigation's Impact on Society*. Tucson, Ariz. p. 7-19.
- GOBLOT H. 1979. *Les Qanats*, Paris.
- GOTTWALD N. K. 1979. *The Tribes of Yahweh*, New York.
- HELTZER M. 1976. *The Rural Community in Ancient Ugarit*, Wiesbaden.
- 1982. *The Internal Organization of the Kingdom of Ugarit*, Wiesbaden.
- HELTZER M., LIPINSKI E. (dir.) 1988. *Society and Economy in the Eastern Mediterranean (c. 1500-1000 BC)*, Louvain.
- HOPKINS D. C. 1983. *The Highlands of Canaan*, Winona Lake, Ind.
- JACOBSON V. 1969. « The Social Structure of the Neo-Assyrian Empire », in I.M. DIAKANOV (dir.), *Ancient Mesopotamia*, Moscou, p. 277-295.
- JANSSEN J. J. 1975. « Prolegomena to the Study of Egypt's Economic History During the New Kingdom », *Stud. altägypt. Kult.*, vol. III, p. 127-184.
- 1981. « Die Struktur der pharaonischen Wirtschaft », *Gött. Misz.*, vol. XCVIII, p. 59-77.
- KLENGEL H. 1972. *Zwischen Zelt und Palast*, Leipzig.
- (dir.), 1989. *Kulturgeschichte des alten Vorderasien*, Berlin.
- KRAUS F. R. 1969. « Erbrechtliche Terminologie im alten Mesopotamien », in M. DAVID, F.R. KRAUS, P.W. PESTMAN (dir.), *Essays on Oriental Laws of Succession*, Leyde, p. 1-57.
- LEMICHE P. 1982. *Early Israel*, Leyde.
- LIPINE L. A. 1960. « The Assyrian Family in the Second Half of the Second Millennium BC », *Cah. Hist. mond.*, vol. VI, p. 628-643.
- LIPINSKI E. (dir.) 1979. *State and Temple Economy in the Ancient Near East*, Louvain, 2 vol.
- LIVERANI M. 1975. « Communautés de village et palais royal dans la Syrie du II^e millénaire », *J. econ. soc. Hist. Orient*, Leyde, vol. XVIII, p. 146-164.
- 1976. « Il modo di produzione », in *L'alba della civiltà*, Turin, vol. II, p. 1-126.
- 1984. « Land Tenure and Inheritance in the Ancient Near East : the Interaction between "Palace" and "Family" Sectors », in T. KHALIDI (dir.), *Land Tenure and Social Transformation in the Middle East*, Beyrouth, p. 33-44.
- 1986. « The Collapse of the Near Eastern Regional System at the End of the Bronze Age », in M. ROWLANDS, M. T. LARSEN, K. KRISTIANSEN (dir.), *Centre and Periphery in the Ancient World*, Cambridge, p. 66-73.
- 1988. *Antico Oriente, Storia, società, economia*, Rome.
- 1990. *Prestige and Interest*, Padoue.
- MALBRAN-LABAT F. 1982. *L'Armée et l'Organisation militaire de l'Assyrie*, Genève.

- MELLINK M. (dir.) 1964. *Dark Age and Nomads c. 1000 BC*, Istanbul.
- MENU B. 1970. *Le Régime juridique des terres et du personnel attaché à la terre dans le Papyrus Wilbour*, Lille.
- MUSTI D. (dir.) 1985. *Le Origini dei Greci : Dori e mondo egeo*, Rome.
- OATES D. 1968. *Studies in the Ancient History of Northern Iraq*, Londres.
- ODED B. 1979. *Mass Deportation and Deportees in the Neo-Assyrian Empire*, Wiesbaden.
- 1992. *War, Peace and Empire*, Wiesbaden.
- OPPENHEIM A. L. 1967. « A New Look at the Structure of Mesopotamian Society », *J. econ. soc. Hist. Orient*, Leyde, vol. X, p. 1-16.
- PESTMAN P. W. 1968. « Burial and Inheritance in the Community of the Necropolis Workmen at Thebes », *J. econ. soc. Hist. Orient*, Leyde, vol. II, p. 137-170.
- POSTGATE J. N. 1974. *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*, Rome.
- POWELL M. (dir.) 1987. *Labor in the Ancient Near East*, New Haven, Conn.
- READE J. 1978. « Studies in Assyrian Geography », *Rev. Assyriol.*, Paris, vol. CXXII, p. 47-72, p. 157-180.
- REVIV H. 1972. « Some Comments on the Maryannu », *Israel Explor. J.*, vol. XXII, p. 218-228.
- SANDERS N. 1978, *The Sea Peoples*, Londres.
- SAPIN J. 1981. 1982. « La géographie humaine de la Syrie-Palestine au II^e millénaire av. J.-C. », *J. econ. soc. Hist. Orient*, Leyde, vol. XXIV (1981), p. 1-62; vol. XXV (1982), p. 1-49, 114-186.
- SCHACHERMYER F. 1982. *Die Levante im Zeitalter der Wanderungen*, Vienne.
- STAGER L. 1985. « The Archaeology of the Family in Ancient Israel », *Bull. am. Sch. Orient. Res.*, New Haven, Conn., vol. CCLX, p. 1-35.
- STRANGE J. 1987. « The Transition from the Bronze Age to the Iron Age in the Eastern Mediterranean and the Emergence of the Israelite State », *Scand. J. Old Testam.*, vol. I, p. 1-19.
- WALDBAUM J. 1978. *From Bronze to Iron*, Göteborg.
- WALSER G. (dir.) 1964., *Neuere Hethiterforschungen*, Wiesbaden.
- WERTIME T.A., MUHLY J. (dir.) 1980. *The Coming of the Age of Iron*, New Haven, Conn.
- ZACCAGNINI C. 1973. *The Rural Landscape of the Land of Arraphe*, Rome.
- 1981. « Modo di produzione e Vicino Oriente antico », *Dialoghi Archaeol.*, vol. V, n° 3, p. 3-65.
- 1984. « Proprietà fondiaria e dipendenza rurale nelle Mesopotamia settentrionale (XV-XIV sec. A. C.) », *Stud. Stor.*, vol. XXV, p. 691-723.
- (dir.) 1989. *Production and Consumption*, Budapest.

4

Les populations agricoles sédentaires et pastorales nomades (3000-700 av. J.-C.)

Andrew Sherratt

Lorsque, au XVIII^e siècle de l'ère chrétienne, les auteurs européens ont commencé à systématiser leurs observations sur la diversité des peuples du monde, ils ont créé un ensemble de catégories qui, depuis, ont dominé l'analyse : chasseurs, pasteurs, agriculteurs et habitants des villes (Schnapp, 1993). De la vie mobile des chasseurs itinérants à la stabilité des établissements urbains, le thème ininterrompu semblait être celui d'un sédentarisme croissant, soit un processus graduel de « fixation dans l'espace ».

Aujourd'hui, avec le développement des fouilles et des recherches archéologiques (Flon, 1985), on voit se dégager un tableau différent. L'image de « l'homme chasseur » paraît trop simple pour caractériser la diversité des populations pré-agricoles. Le sédentarisme n'est plus synonyme d'agriculture, car l'exploitation des ressources d'un littoral peut aussi faire vivre des populations sédentaires denses. Par ailleurs, la mobilité des chasseurs de l'Arctique et du désert peut apparaître comme une adaptation sensible à la vie dans des environnements rigoureux aux limites de l'activité humaine — ce qui est une grande réussite et un mode d'existence aussi spécialisé que celui que commande la nécessité annuelle de prendre soin de cultures qui vont donner des récoltes. De même, le pastoralisme, plutôt qu'une phase de transition entre la vie errante du chasseur et l'existence fixe de l'agriculteur, tend maintenant à apparaître comme un prolongement spécialisé de la pratique équilibrant culture et élevage qui était le propre des premiers agriculteurs,

soit le produit de l'adaptation aux aléas de la subsistance parmi les rigueurs souvent imprévisibles des steppes et des régions semi-désertiques ou dans les montagnes et les hautes vallées. On peut appliquer le même argument aux formes prétendument « primitives » d'agriculture, caractérisées par la pratique d'une culture itinérante ou écobuage, dans laquelle des parcelles de terre sont défrichées et cultivées de façon temporaire avant d'être abandonnées au profit de champs neufs fraîchement gagnés sur la forêt. Ces systèmes de culture ne sont pas des reliques d'une forme d'agriculture primaire ou élémentaire mais représentent plutôt une délicate adaptation aux sols des forêts tropicales ou boréales qui subissent de graves déprédations si on les cultive par des méthodes plus intensives (comme on l'observe de manière de plus en plus flagrante dans le monde contemporain). Il convient donc de situer cette diversité ethnographique dans le contexte d'une spécialisation et d'une adaptation croissantes par rapport à toutes sortes d'environnements planétaires, qui étaient en cours à l'Holocène récent. Et ces évolutions ont eu lieu parallèlement à l'apparition de systèmes plus intensifs de production alimentaire qui accompagnaient l'émergence de la vie urbaine.

Par conséquent, il est salutaire de se rappeler que des cultures comme celles des Inuits ou des habitants de la Polynésie ont été créées dans la même dimension temporelle que celles des civilisations de Mésopotamie, de Chine et des Amériques et que l'évolution des systèmes d'agriculture en Europe ou l'émergence de populations pastorales dans les steppes d'Asie centrale et les régions désertiques d'Afrique du Nord doivent être considérées dans le même cadre que le déploiement de vastes systèmes d'irrigation et la culture intensive d'arbres et d'arbustes — pour les dattes, les olives et le raisin — pratiquée pour subvenir aux besoins croissants des villes et de leurs consommateurs spécialisés.

Il est encore plus pertinent de voir dans l'émergence de ces différentes formes d'économie de subsistance un ensemble d'évolutions parallèles et largement contemporaines quand on se rend compte que, dans certains cas, elles ont formé des ensembles de spécialisations liés et tributaires les uns des autres, qui ont été historiquement en rapport mutuel. On a souvent observé, par exemple, qu'un mode de vie pastoral en Asie occidentale dépend, sous bien des aspects de son existence, de l'acquisition de fournitures (de céréales ou d'éléments de matériel technologique) auprès d'agriculteurs sédentaires vivant dans le voisinage; et que, en outre, démographiquement, les deux groupes font ensemble partie d'un système unique, à l'intérieur duquel des flux constants de populations excédentaires ont lieu à mesure que des membres des communautés pastorales qui ne peuvent pas accumuler les troupeaux nécessaires à une bonne pratique de l'élevage s'intègrent à des groupes d'agriculteurs, en changeant même parfois, pour ce faire, de langue et d'affiliation ethnique (Barth, 1969). Dans bien des cas, on cerne mieux ces groupes

pastoraux en les considérant comme formant une zone de production spécialisée à la périphérie des populations urbaines et agricoles établies sur des terres plus propices à l'agriculture. De tels exemples paraissent contredire les stéréotypes de « modes de vie » simples associés à des distinctions ethniques et culturelles nettes, et proposent à la place l'image de communautés interdépendantes formant une mosaïque complexe de groupes sociaux et de pratiques de production.

Même lorsque les liens ne sont pas aussi directs, l'existence d'économies agricoles intensives offre souvent des possibilités qui modifient les données de l'environnement de leurs voisins par la transmission de nouveaux animaux domestiques ou d'éléments d'alimentation ou de technologie à des groupes qui ne les acquerraient pas autrement. Des éléments nouveaux apparus dans les économies agricoles d'Europe et d'Asie centrale — tels que le mouton à toison laineuse, la préparation de boissons alcoolisées et l'emploi de la charrue — peuvent tous être reliés à l'influence de cultures urbaines émergées dans des régions situées plus au sud. La réaction en chaîne se poursuit, avec la transmission aux chasseurs du Nord des techniques d'élevage du bétail pratiquées par les pasteurs, qui suscite l'apparition d'une économie centrée sur des troupeaux de rennes. L'agriculture tropicale a adopté elle aussi des techniques élaborées dans des régions plus centrales et il y a eu une extension continue des économies agricoles aux marges méridionales des zones dans lesquelles l'agriculture a commencé : en Afrique subsaharienne, en Asie méridionale et en Amérique du Sud tropicale. Même à l'extrême marge, dans l'Arctique et les îles de Polynésie, l'apparition d'économies spécialisées dans la chasse et l'agriculture en des lieux aussi reculés de la surface de la Terre est à relier à des pressions démographiques générées plus près des centres de population et à des processus d'émigration. Les populations humaines du monde forment des parties d'un vaste réseau en interaction dans lequel aucune région ne peut exister bien longtemps dans l'isolement.

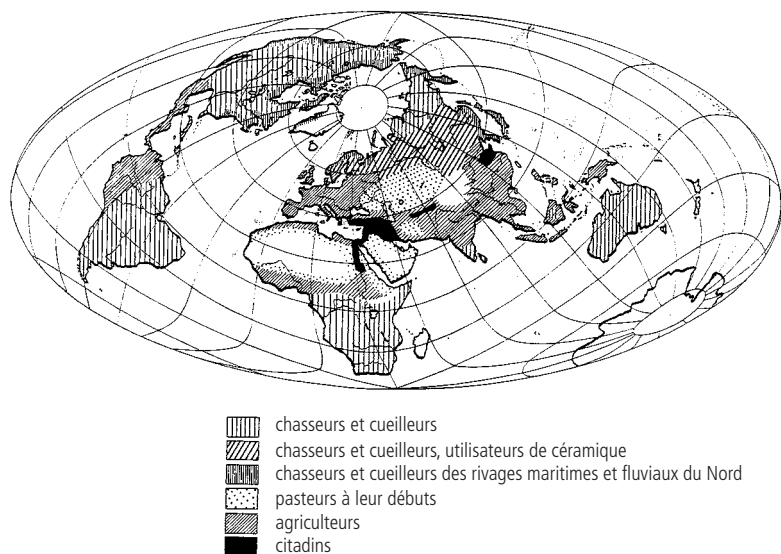
Les processus de développement économique dans le monde aux derniers temps de la période préhistorique fonctionnent par conséquent selon un schéma de diversification croissante mais aussi d'interconnexion dans lequel de nouvelles modalités d'existence n'ont cessé d'apparaître et de s'adapter les unes aux autres. Tandis qu'ils exploraient la diversité des possibilités du milieu local, ils étaient soumis à des influences émanant de régions au développement plus rapide, et cela sur une échelle sans cesse croissante. L'irruption historique des sociétés industrielles européennes et leur intrusion dans les régions les plus lointaines du globe à partir du *xvi^e* siècle de l'ère chrétienne n'ont été que le dernier épisode d'un processus dont les origines s'ancrent au plus profond des millénaires qui ont précédé et dans le potentiel d'agrégation croissante et d'impact du nombre d'êtres humains qu'a fourni l'agriculture.

LE MONDE EN PERSPECTIVE

Les raisons du développement rapide des cultures et des économies humaines à l'Holocène se trouvent dans les changements biologiques intervenus lors de la précédente période glaciaire, à savoir l'émergence d'humains anatomiquement modernes, doués d'une capacité de langage complexe, d'échange, d'organisation sociale et de planification. Ce changement a été global dans ses effets : les habitants de tous les continents du monde possèdent dès lors les mêmes capacités anatomiques et mentales. L'Holocène a néanmoins vu s'affirmer entre les cultures humaines de diverses régions des contrastes plus marqués que jamais auparavant, avec l'apparition de foyers de développement localisés tels que l'Asie occidentale et l'Afrique du Nord-Est, la Chine et l'Amérique centrale (Mexique inclus) et les Andes centrales. Ces foyers ont été les noyaux régionaux d'une agriculture développée de manière autonome à partir de cultures comme le blé, le mil ou le riz et le maïs à l'est et à l'ouest du Vieux Monde et dans le Nouveau Monde, respectivement. C'est dans ces zones que la vie urbaine a fait son apparition quelque deux ou trois millénaires après celle d'une agriculture villageoise.

Ces évolutions manifestent un parallélisme frappant, mais elles n'ont pas été simultanées dans les trois grandes régions où elles sont apparues. Le Nouveau Monde avait été occupé par des populations humaines plus récemment que les deux autres régions. Dans la partie occidentale du Vieux Monde, une combinaison particulière de traits environnementaux, avec la juxtaposition serrée de la Méditerranée, d'oasis et de zones encadrées de montagnes, a suscité un taux de croissance particulièrement rapide. Entre 3000 à 700 av. J.-C. se sont donc déroulées différentes étapes de ce processus dans différentes zones. L'agriculture avait commencé au Levant au tout début de l'Holocène et la vie urbaine était apparue en Mésopotamie au milieu du IV^e millénaire av. J.-C., mais dans les Amériques, l'agriculture villageoise ne s'est développée qu'au cours du III^e millénaire av. J.-C. et des sociétés complexes dotées de centres culturels n'y sont apparues qu'à la fin de cette période. En Chine, où l'agriculture villageoise existait depuis au moins le VI^e millénaire av. J.-C., les premières dynasties de l'État chinois commencent au début du II^e millénaire av. J.-C. ; elles sont contemporaines des premières civilisations de l'âge du bronze égyptien et anatolien (*carte 1*).

À l'extérieur de ces foyers régionaux, des contrastes analogues sautent aux yeux. Les pratiques de l'agriculture s'étaient tôt étendues à l'Europe et au littoral nord-africain mais n'avaient pas fini de gagner la partie la plus septentrionale de l'Eurasie. La majeure partie de l'Afrique subsaharienne était encore le domaine des chasseurs et des cueilleurs, l'agriculture ne devant s'y propager que dans le contexte de l'utilisation du fer, après la fin de cette



Carte 1 Carte des principaux moyens d'obtention de la nourriture dans le monde vers 1500 av. J.-C. (redessinée d'après Sherratt, 1980b).

période. La grande diffusion de l'agriculture en Polynésie était elle aussi encore à venir, quoique fût apparu en Mélanésie dès le II^e millénaire av. J.-C. un remarquable complexe culturel, associé à l'emploi de la poterie Lapita, où se manifestèrent les aptitudes à la navigation qui allaient permettre de transporter des cultivateurs au-delà de l'horizon à travers le Pacifique. Dans les Amériques, seule une petite fraction de la masse continentale du Nouveau Monde était concernée par la croissance localisée de populations agricoles.

Tandis que ces processus de développement économique et culturel exerçaient encore leurs effets initiaux, l'environnement naturel était lui aussi en train de se transformer. Si les ajustements immédiats du postglaciaire, notamment l'élévation du niveau des mers et la propagation des forêts, avaient déjà eu lieu (tandis que les principaux impacts de l'agriculture sur le milieu naturel n'étaient pas encore apparus), des changements à plus long terme étaient en train de se faire sentir (Roberts, 1989, p. 88-91). Des régions comme le Sahara, qui avaient bénéficié de pluies plus intenses au début de l'Holocène, commençaient désormais à connaître une dessiccation croissante, exerçant sur l'environnement une pression qui accélérât la transition vers la prépondérance du pastoralisme et la substitution de plantes indigènes (notamment les millets et les ignames tropicaux) aux cultures rapportées

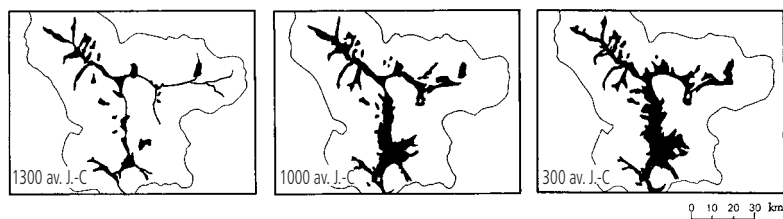
originaires d'Asie occidentale. L'agriculture dans la ceinture sahélienne, sur la marge méridionale du Sahara, vit s'accroître son caractère autochtone, suscitant les conditions de l'expansion majeure de l'agriculture qui allait advenir au cours de la période suivante avec la dispersion de populations utilisant le fer et parlant des langues bantu.

Toutefois, on comprend beaucoup moins bien les débuts du pastoralisme africain (et arabe) que ceux des autres parties de la grande zone aride qui s'étend à travers le Vieux Monde, celle de l'Asie centrale. C'est au cours de cette période, entre 3000 et 700 av. J.-C., que les sociétés de la zone aride de l'Eurasie opérèrent les ajustements successifs qui suscitérent l'émergence d'un pastoralisme véritablement nomade et un mode de vie mobile qui permettait de couvrir de grandes distances. Ces sociétés en sont ainsi venues à former un lien important entre les civilisations de l'ouest et de l'est du Vieux Monde. À la différence des populations pastorales qui se développèrent au fil du temps dans les interstices des civilisations alluviales de la vallée du Nil, de la Mésopotamie et de leurs voisins levantins, ces groupes eurent à l'origine moins de contacts immédiats avec des communautés urbaines et menèrent une existence plus indépendante ; mais au cours de l'âge du fer, ils allaient eux aussi faire irruption dans les territoires de leurs voisins plus sédentarisés. Dans cette aire, à l'instar de la zone subsaharienne, le III^e et le II^e millénaire av. J.-C. comportèrent des périodes de formation au cours desquelles s'accumulèrent des potentialités appelées à avoir un impact beaucoup plus étendu sur les affaires humaines.

LE NOUVEAU MONDE

À la différence de l'agriculture du cœur du Vieux Monde, où les villages apparurent en même temps que les cultures, la culture des plantes au Nouveau Monde a longtemps été une simple composante d'une existence itinérante qui ne nécessitait ni une vie sédentaire ni la concentration de populations en communautés plus importantes. On peut en trouver une raison dans l'éventail plus restreint des animaux susceptibles d'être domestiqués et le fait que la chasse, la pêche et la cueillette restaient nécessaires pour l'approvisionnement en protéines, complété par des denrées telles que les haricots et les chénopodes. Les plantes cultivées ont aussi été plus lentes à évoluer vers des variétés à rendements plus élevés et, comme il s'agissait de plantes adaptées aux photopériodicités des latitudes méridionales, elles ne se sont répandues dans les régions tempérées d'Amérique du Nord que beaucoup plus tard, même si le maïs et le quinoa réussirent une remarquable adaptation en altitude dans les Andes. Pour toutes ces raisons, les modalités de l'agriculture au Nouveau Monde furent radicalement différentes de celles du Vieux Monde.

C'est au cours du III^e et du II^e millénaire av. J.-C. que des communautés villageoises à l'économie basée sur des cultures à haut rendement firent leur première apparition à la fois en Amérique centrale (Mexique inclus), dans la région centrale des Andes et dans le nord de l'Amazonie. Différentes parties de cet ensemble ont apporté leurs innovations propres — maïs, haricots, tubercules tels que la pomme de terre et le manioc, courges, chénopodes, piments, gourdes, coton — encore que beaucoup de plantes et de variétés, adaptées aux conditions locales, n'aient eu qu'une importance régionale ou locale. Les premières avancées en matière de céramique eurent lieu, semble-t-il, dans la zone entourant les principaux centres nucléaires situés au nord du Brésil, au Venezuela et en Colombie ; les textiles de coton ont été un apport notable du littoral andin ; les coquillages ornementaux faisaient l'objet de vastes échanges. À partir de ce brassage interrégional s'est décanté un nouveau complexe à mesure que des établissements (souvent centrés dans la région andine autour d'édifices cérémoniels montés sur des plates-formes) grandissaient à proximité des fonds alluviaux fertiles qui fournissaient la majeure partie de leurs récoltes, soit en plaine, soit dans des hautes vallées. C'est cette fixation à des sols riches et bien arrosés qui a rassemblé des communautés formant des villages agricoles, et l'extension de ce système d'horticulture a été étroitement tributaire du développement de champs surélevés ou de systèmes d'irrigation simples (*carte 2*). Ceux-ci ont permis la



Carte 2 Les effets des variétés améliorées de maïs et de la technologie de l'irrigation sur la productivité de la vallée d'Oaxaca, Mexique, entre 1300 et 300 av. J.-C. ; les zones en noir indiquent les sols capables de produire 200 kilos par hectare (redessiné d'après Kirby, 1973).

croissance des civilisations urbaines qui se sont développées surtout au I^{er} millénaire av. J.-C. Cette horticulture intensive contraste fortement avec la pratique généralisée de la culture sur brûlis qui devint caractéristique de beaucoup de ces régions aux temps postérieurs au contact, en partie à cause du déplacement des populations auparavant établies sur les basses terres fertiles. En ce qui concerne les animaux domestiques, le lama et l'alpaga (dont les troupeaux paissaient à l'origine sur des pâturages d'altitude) ont

acquis une importance spéciale comme moyens de transport et pour leurs produits secondaires, et aussi en permettant l'intégration verticale de zones d'altitudes diverses dans les Andes (Murra, 1972).

LE VIEUX MONDE ORIENTAL

La seule société urbaine du Vieux Monde oriental était, à cette époque, la Chine, qui était relativement isolée des autres civilisations contemporaines de l'âge du bronze. La civilisation de la vallée de l'Indus, qui s'est épanouie dans la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C., doit, malgré le caractère spécifiquement indien de sa culture, être rangée parmi celles du Vieux Monde occidental, dont elle partageait le complexe agricole de base et avec lequel elle entretenait ses liens commerciaux les plus étroits. Dans l'espace intermédiaire, en Inde orientale, en Asie du Sud-Est et en Chine méridionale, se trouvait une mosaïque de cultures utilisant la pierre, le cuivre et le bronze qui n'étaient pas sans ressembler à celles de l'Europe tempérée, n'étant pas encore urbaines mais reliées par des liens lâches, fondés sur le commerce et la technologie, à des voisins plus complexes. Ces zones principalement tropicales cultivaient surtout du riz, mais également des cultures arbustives comme la banane. (En Inde méridionale, où des cultures se servant principalement de la pierre tiraient l'essentiel de leur subsistance des troupeaux de bétail qu'ils gardaient, on cultivait certaines variétés de millet tropical d'origine africaine, à la suite de contacts avec l'Arabie et l'Afrique de l'Est.) Comme dans les tout premiers systèmes agricoles des Amériques, l'horticulture en plaine d'inondation était la technique culturale de base, au lieu des systèmes de culture sur brûlis utilisant du riz de montagne qui allaient devenir plus tard la caractéristique de cette zone (Gorman, 1977). Des systèmes d'irrigation, encore à petite échelle, formaient la base sur laquelle la culture allait s'intensifier avec l'emploi de la traction animale fournie par le buffle d'eau. Les porcs constituaient, avec les poulets, l'essentiel du troupeau domestique. Les autres cultures adaptées aux zones humides étaient celles du melon et de la châtaigne d'eau. Les racines comestibles (notamment le taro) prirent une importance croissante dans les îles de l'Asie du Sud-Est et leur culture était pratiquée en Nouvelle-Guinée avec des systèmes d'irrigation équipés de fossés de drainage. Les contacts établis par voie maritime de la Chine méridionale à l'Indonésie sont attestés au II^e millénaire av. J.-C. par la diffusion de tambours rituels en bronze, dont certains sont décorés de scènes montrant des bateaux et des maisons sur pilotis. Plus à l'est, on trouve les sites tout aussi vastes du complexe de Lapita, dont la céramique élaborée représente peut-être un ensemble de récipients destinés à la consommation rituelle du *kava*, boisson fermentée confectionnée à partir du poivre (*Piper methysticum*).

La civilisation de la Chine de l'âge du bronze était très différente de celle des périodes ultérieures du fait qu'elle restait confinée à la Chine septentrionale (la vallée du Huang He) et faisait donc partie de la zone de culture du millet (tempéré) et du chanvre. Le riz avait moins d'importance à cette époque, mais le chou chinois (*Brassica sinensis*) était cultivé de longue date. Le blé et l'orge, à l'instar du mouton, ont été introduits d'Occident à travers la steppe par des groupes qui sont également responsables de l'introduction des véhicules à roues au début du II^e millénaire av. J.-C. Le millet était aussi cultivé plus au nord, en Corée et en Mandchourie, mais, dans les régions plus lointaines, la pêche et la cueillette étaient des ressources plus importantes qui permettaient encore une certaine sédentarité dans les riches zones côtières et lacustres. En Chine, on faisait fermenter le millet pour obtenir le « vin » qui était servi chaud dans les récipients complexes coulés en bronze caractéristiques des périodes Shang et Zhou.

LE VIEUX MONDE OCCIDENTAL

Les territoires situés au cœur du Vieux Monde occidental, dans la vallée du Nil et en Mésopotamie, combinaient des techniques d'irrigation simples avec l'usage de la charrue pour produire des excédents de cultures de base telles que le blé et l'orge, qui servaient non seulement à la fabrication du pain mais aussi à celle de la bière. Tout aussi importantes dans la région du croissant fertile étaient les cultures arbustives : dattes, figues, grenades, olives et raisins (*ill.* 9). Celles-ci n'étaient pas seulement destinées à la consommation directe; elles pouvaient aussi servir à fabriquer de l'huile et du vin, produits qui étaient des apports importants des régions méditerranéennes environnantes dans lesquelles la vie urbaine s'est propagée au cours du II^e millénaire av. J.-C. Les animaux aussi donnaient des produits qui alimentaient des industries, notamment la laine, à partir de laquelle se développèrent des industries textiles spécialisées. Les exportations de ces produits permettaient de se procurer d'autres matières premières dont les civilisations urbaines étaient tributaires. Ces économies complexes avaient leur propre dynamique interne, qui explique pourquoi ce mode de vie s'est répandu vers l'extérieur à partir de ses foyers initiaux pour occuper une zone allant de la mer Égée à l'Iran méridional et à la vallée de l'Indus.

Au-delà de cette zone nucléaire, les systèmes agricoles de l'Europe tempérée furent lentement transformés sous l'effet d'innovations qui purent être transférées à la ceinture de forêts et de steppe hors de la zone des contacts urbains immédiats de la Méditerranée orientale. Ces innovations comprenaient aussi bien des variétés nouvelles d'animaux domestiques anciens, notamment de nouvelles espèces de moutons à laine, que de nouvelles utilisations

tions des animaux anciens, tel l'emploi du bétail comme animaux de trait, tirant charrettes et charrues. D'égale importance furent les innovations diététiques liées aux fruits riches en sucre qu'on trouvait désormais dans la région méditerranéenne et qui suscitérent un engouement pour des boissons alcooliques fermentées. Des espèces entièrement nouvelles firent aussi leur apparition dans le bétail et, si l'âne et le chameau restaient principalement confinés à l'Asie orientale et centrale, le cheval, qui avait été domestiqué dans les steppes eurasiatiques, fut partout bien accueilli lorsqu'il arriva en Asie occidentale et en Europe. Les effets combinés de ces nouveautés furent de produire à travers la majeure partie de l'Eurasie occidentale une nouvelle génération d'économies agricoles dans laquelle les animaux avaient plus d'importance que par le passé, des types d'exploitation qui peuvent désormais être désignés du nom d'« agriculture » plutôt que de celui d'« horticulture » (Sherratt, 1981).

Au centre de ces nouveaux systèmes agricoles se trouve l'emploi de la charrue, premier outil technologique utilisant l'énergie animale et qui a fourni un lien fonctionnel entre l'élevage des bêtes et la production cultivée (fig. 7). Cela nécessitait un juste équilibre entre terres de pâture et terres arables et incitait à défricher des forêts sur une plus grande échelle qu'auparavant. En outre, cela rendait viable la mise en culture de régions plus sèches, où la quantité de terres de pâture disponibles pour nourrir les animaux de trait pouvait compenser la médiocre qualité des terres arables. L'élevage d'animaux en plus grand nombre, mais aussi les nouvelles sortes de bétail, eurent une incidence tant sur

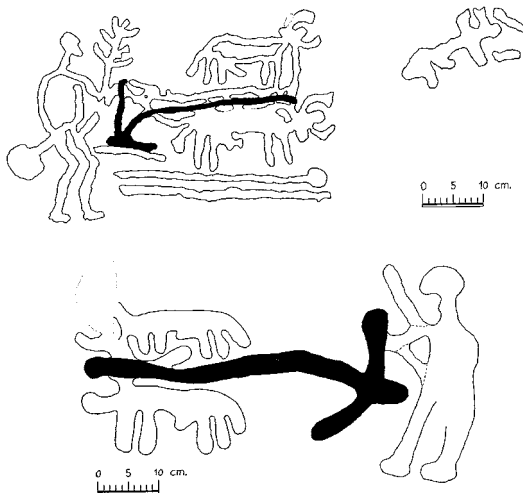


Figure 7 La forme changeante de l'araire dans l'Europe du Nord apparaît sur deux pierres gravées de la paroisse de Tanum, Bohuslän, dans l'ouest de la Suède. En haut : araire simple de forme crochue (basée sur une forme de houe), âge du bronze ancien. En bas : araire arquée (basée sur une forme de bêche), âge du bronze récent. Les outils apparaissent ici en noir pour plus de clarté (dessin reproduit d'après Glob, 1951).

les styles d'établissement que sur les formes d'organisation sociale. Avec le défrichage de plus grands espaces gagnés sur la forêt, les agriculteurs n'étaient plus aussi étroitement tributaires de petites parcelles de terre fertile et l'accumulation des troupeaux introduisit de nouvelles formes d'agrandissement concurrentiel qui trouvèrent également leur expression dans l'acquisition de formes mobiles de la culture matérielle dont il pouvait être fait étalage — notamment des articles en métal. Le concept d'un « âge du bronze » est donc plus qu'une étiquette technologique ; il dénote aussi tout un mode de vie reposant sur une base agro-pastorale spécifique. L'emploi des chevaux et des véhicules à roues, des textiles de laine et des boissons alcoolisées a joué un rôle important dans la définition de la culture des élites auxquelles ce système a donné naissance.

Au début, ces changements ne se sont pas traduits par une uniformisation des pratiques au sein de l'Europe du Néolithique récent et de l'âge du cuivre ; à vrai dire, leur premier effet fut d'exagérer leur diversité. Les populations pratiquant une agriculture villageoise de l'Europe centrale et du Sud-Est, où était pratiquée de longue date une métallurgie simple du cuivre, ont adopté plus facilement les apports de la civilisation égéenne, donnant à leurs poteries les formes de ses vases en métal. L'Europe du Nord et de l'Ouest, où une proportion notable de la population était constituée de groupes autochtones qui n'avaient adopté l'agriculture que depuis peu, fut beaucoup plus réfractaire au changement : des établissements à caractère moins nucléaire, centrés sur des monuments mégalithiques, continuèrent d'exister durant au moins un millénaire encore. Cependant, ce mode de vie était de plus en plus concurrencé par un type plus fluide d'organisation sociale reposant sur le défrichage de vastes étendues de forêt, l'élevage du bétail et l'inhumation des guerriers dans des tertres de terre de forme circulaire, dessin associé à la forme en cloche caractéristique de vases utilisés pour boire, souvent décorés d'impressions de corde torsadée qui suggèrent une appellation archéologique commode pour ces cultures dites « de la céramique cordée » et « du vase campaniforme ». Ce ne sont pas là de simples reflets de nouveaux types d'agriculture ; il faut plutôt y voir une démonstration de l'éventail des réactions culturelles à des possibilités nouvelles apparues dans le champ de l'économie de subsistance. Ce que les nouvelles modalités avaient en commun était une fluidité accrue des styles d'établissement, remplaçant la stabilité et la longévité de formes plus anciennes fondées soit sur des constructions en briques de terre, soit sur des monuments en pierre massifs ; mobilité rendue possible par l'importance accrue de l'élevage des animaux dans les systèmes d'exploitation agricole de l'Europe tempérée.

Cette description permet de voir qu'il n'y a pas eu simple progression de « l'horticulture » vers « l'agriculture » ou le « pastoralisme » mais plutôt tout un éventail de réactions, dans lesquelles la valeur culturelle attribuée aux

animaux fut aussi importante que l'aspect rationnel comme forme d'exploitation de l'environnement. Néanmoins, il y a eu un degré considérable de convergence dans le mode de vie des populations européennes qui, vers 2000 av. J.-C., avaient établi deux grandes zones — l'une au sud des Carpates, l'autre occupant une bonne partie des plaines de l'Europe du Nord et du centre-ouest de l'Europe — unies par une gamme commune d'articles matériels tels que des armes de bronze ou des vêtements de laine, mais avec, selon les régions, des contrastes dans les formes d'établissement et d'inhumation. Là où la terre était abondante mais de peu de qualité, elle était rapidement défrichée, mise en culture, puis abandonnée. Le bétail a probablement fourni la forme première de la richesse agricole. Les enterrements occupaient une place prépondérante dans le paysage. Là où la culture de terres arables avait un caractère plus permanent, il était sans doute plus important de détenir des terres, et les établissements — souvent fortifiés désormais — occupaient davantage de place. Les deux formes d'économie participaient, cependant, à la circulation du bronze et probablement aussi d'articles tels que des textiles qu'on retrouve moins facilement sur les sites archéologiques ; par ailleurs, les deux types de communautés entretenaient des rapports épisodiques avec les civilisations de l'Égée par l'échange de matières de valeur comme l'ambre et peut-être des métaux comme l'or et l'étain.

Dans les siècles postérieurs à 1300 av. J.-C., au cours desquels les économies urbaines méditerranéennes entrèrent en récession et s'effondrèrent, les zones environnantes de l'Europe, les steppes pontiques, le Caucase et l'Iran paraissent avoir connu un regain de vitalité — que manifeste de la manière la plus tangible le dynamisme des industries du bronze de ces régions, mais qui repose sur l'heureuse expansion de l'agriculture et du pastoralisme (Chernysh, 1992). Le facteur pastoral, faisant intervenir un fort élément de transhumance, était probablement plus important dans les régions montagneuses du Caucase et de l'Iran, et peut-être dans les Alpes, mais ailleurs en Europe des formes plus intensives d'agriculture sont vraisemblablement entrées en jeu. Il est possible que se soit répandue la pratique de cultures d'hiver au détriment des cultures de printemps qui étaient encore très courantes parmi les cultivateurs de la fin de l'ère préhistorique en Europe ; et l'alternance de cultures d'hiver et de jachère allait être la base de l'agriculture de l'Europe tempérée jusqu'au moment de l'introduction de l'assolement triennal à l'époque médiévale (Sherratt, 1980*a*). La permanence de plus en plus affirmée de l'agriculture européenne est indiquée par les vastes systèmes de champs fossiles datant de cette époque et des suivantes qu'on retrouve un peu partout sur le continent et sur lesquels on est particulièrement bien renseigné au Royaume-Uni.

LE VIEUX MONDE CENTRAL

La combinaison du cheval (domestiqué au cours du V^e millénaire av. J.-C. en Ukraine et au Kazakhstan) et des véhicules à roues tirés par des bœufs, qui se sont répandus à partir de la Mésopotamie septentrionale vers le Caucase et la région de la steppe pontique vers la fin du IV^e millénaire av. J.-C., a ouvert de nouvelles possibilités d'exploitation de la ceinture de steppes qui s'étend des Carpates à l'Altaï. Des groupes culturels successifs, caractérisés par leurs inhumations dans des puits ou des chambres funéraires sous des tumulus circulaires (*kurgan*), ont essaimé dans la région aux III^e et II^e millénaires av. J.-C. Il est probable qu'ils furent liés à l'expansion vers l'est de populations parlant des langues indo-européennes (Mallory, 1989).

Si l'élevage du bétail (surtout pour le lait) était l'aspect le plus fondamental de leurs économies de subsistance, il est peu probable qu'il ait été le seul, et la culture du blé, de l'orge et du millet était aussi pratiquée à l'aide de la charrue légère (on cultivait également le chanvre, et ses propriétés narcotiques étaient déjà appréciées). Ces groupes n'étaient pas non plus tout à fait nomades et l'on connaît des établissements relativement importants constitués de villages en rondins. Le chameau et le cheval servaient d'animaux de monte et de trait. Le cheval était utilisé au début du II^e millénaire av. J.-C. pour tirer des véhicules légers munis de roues à rayons (*fig. 8*), mais ces chariots servaient probablement autant à des fins de prestige social que pour les besoins pratiques de la vie quotidienne. Et ces groupes de la steppe étaient très semblables aux groupes contemporains utilisateurs du bronze vivant dans le centre et l'est de l'Europe, avec lesquels ils étaient en contact (et auxquels s'étendit rapidement l'utilisation du charriot). Néanmoins, leur capacité de tirer parti des paysages de la zone aride leur permit de se répandre de plus en plus vers le sud dans les régions voisines semi-désertiques, où ils absorbèrent largement les petites communautés de cultivateurs pratiquant l'irri-

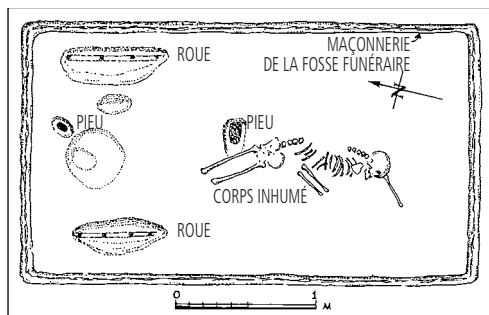


Figure 8 Premier vestige connu d'un char à cheval en Eurasie centrale trouvé dans une chambre funéraire sous un tertre à Sintashta près de Tchelyabinsk, Russie, avec impressions de roues à rayons enfoncées dans des fosses creusées de manière à permettre de loger un véhicule dans la tombe (redessiné d'après Piggott, 1992).

gation établies dans les oasis du Turkestan et de l'Iran septentrional, et même jusqu'au nord de l'Inde. Leur influence se fit d'ailleurs sentir encore plus loin, car on peut la déceler dans l'introduction des véhicules sur roues à rayons en Chine au cours de la dynastie Shang (Piggott, 1992). Cette chaîne de populations finit donc par nouer tout un ensemble de liens à travers toute la largeur du Vieux Monde.

La transformation de ces groupes en nomades classiques des steppes eurasiennes a eu lieu dans les derniers siècles du II^e millénaire et les premiers du I^{er} millénaire av. J.-C. (Khazanov, 1984). Elle a été associée à un mélange des populations biologiquement européides des steppes avec les populations mongoloïdes des montagnes de l'Altaï et du Saïan et de la Mongolie septentrionale, et à leur utilisation pour la monte de races de chevaux plus grandes. Les effets sociaux et culturels de cette transformation se lisent dans l'émergence d'un « style animalier » très vivant dans les arts appliqués, dont on trouve de bons exemples dans les plaques de mors en bronze et autres pièces décorées du harnachement des chevaux et dans les pièces funéraires complexes accompagnées, lors des inhumations sous des tumulus, de sacrifices humains et de chevaux et du dépôt de copieux mets funéraires. Ces populations étaient désormais véritablement nomades, vivant sous la tente autant que dans des villages permanents et capables de parcourir de très grandes distances à cheval. Les structures sociales avaient la complexité requise par la situation, car une seule dynastie pouvait en arriver à dominer d'immenses territoires du fait de sa réussite économique et de sa puissance militaire. Le sens des mouvements de population fut dès lors inversé, avec des raids et des migrations allant d'est en ouest. À l'extrémité ouest de la chaîne, les groupes indo-européens allaient entrer dans l'histoire sous les noms de Cimmériens et de Scythes, les premiers d'une longue suite de peuples de la steppe qui allaient marquer les destinées et les caractères des civilisations de l'orient comme de l'occident du Vieux Monde.

CONCLUSION

Les travaux archéologiques menés récemment dans le monde entier ont eu pour effet de nous émanciper des catégories de l'ethnographie comparative, ce qui a permis à l'archéologie de livrer un compte rendu plus dynamique de l'histoire. Le résultat est moins une relation évolutive du remplacement des primitifs par les plus évolués qu'une appréciation de la diversité des modes antérieurs d'existence humaine. Des termes comme « agriculture » ou « pastoralisme » désignent toujours des notions relatives, dont le contenu est sans cesse redéfini à mesure que les circonstances changent. Il s'ensuit notamment que la narration ne peut plus être faite simplement en termes de

calories, soit celle de la simple succession de façons de plus en plus efficaces de se procurer de la nourriture. L'agriculture est quelque chose de plus que la seule technologie qui permet de cultiver des plantes en vue d'une récolte; elle est un mode d'organisation qui s'accompagne de ses propres structures de vie familiale, d'une culture matérielle et de rites de consommation à travers lesquels des populations humaines sont intimement liées les unes aux autres, à leurs territoires et au monde matériel qu'elles créent. Chacun de ces aspects est sujet à mutation et à altération. Le pastoralisme, lui non plus, n'est pas qu'une adaptation automatique à des conditions climatiques extrêmes; il est aussi un nouvel ensemble de relations entre les humains et avec les animaux dans lesquelles des valeurs qui sont des créations culturelles sont aussi importantes que la survie physique pour expliquer les nouveaux modes d'existence. Les centres cérémoniels, les objets d'art en bronze à la facture élaborée ou les monuments funéraires font par conséquent partie intégrante du compte rendu que nous avons donné ici : il ne s'agit pas d'une simple superstructure culturelle érigée sur un socle économique mais plutôt d'éléments d'un même acte de création. La maîtrise de la ration de calories n'est pas une fin en soi mais une partie de la réalisation des buts et des objectifs humains, qui, en raison de leurs conséquences, souvent non voulues, impriment une dynamique constante aux affaires humaines.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTH F. 1969. *Ethnic Groups and Boundaries*, Londres.
- CHERNYSH E.N. 1992. *Ancient Metallurgy in the USSR : The Early Metal Age*, Cambridge.
- FLON C. (dir.) 1985. *Le Grand Atlas de l'Archéologie*, Paris.
- GLOB P. V. 1951. *Ard og Plov i Nordens Oldtid*. Arhus, Universitetsforlaget. (Jysk Arkæol., sels. Skr., I.)
- GORMAN C. 1977. « A Reconsideration of the Beginnings of Agriculture in South-East Asia », in C. A. REED (dir.), *Origins of Agriculture*, Paris/La Haye, p. 321-356.
- KHAZANOV A. M. 1984. *Nomads and the Outside World*, Cambridge.
- KIRKBY A. V. T. 1973. *The Use of Land and Resources in the Past and Present Valley of Oaxaca*, Mexico./Ann Arbor, Mich. (Mem. Mus. Anthropol. 5.)
- MALLORY J.-P. 1989. *In Search of the Indo-Europeans*, Londres.
- MURRA J. V. 1972. « El "control vertical" de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas », in _____ (dir.), *Visita de la Provincia de León de Huanáco (1562) por Iñigo Ortiz de Zuñiga*, Huanáco (Pérou), Universidad nacional Hermilio Valdizan. (Doc. Hist. Enol. Huanáco Selva central, vol. 2.)

- PIGGOTT S. 1992. *Wagon, Chariot and Carriage : Symbol and Status in the History of Transport*, Londres.
- ROBERTS N. 1989. *The Holocene : An Environmental History*, Oxford.
- SCHNAPP A. 1993. *La Conquête du passé : aux origines de l'archéologie*, Paris.
- SHERRATT A. G. 1980a. « Water, Soil and Seasonality in Early Cereal Cultivation », *World Archaeol.*, Oxford, vol. II, n° 3, p. 313-330.
- 1980b. *The Cambridge Encyclopaedia of Archaeology*, Cambridge.
- 1981. « Plough and Pastoralism : Aspects of the Secondary Products Revolution », in N. HAMMOND, I. HODDER, G. ISAAC (dir.), *Patterns of the Past : Studies in Honour of David Clarke*, Cambridge, p. 261-305.

5

De l'État à l'empire

Vladimir A. Jakobson et Muhammad A. Dandamaev

Le processus évolutif humain parvenu au stade de la formation d'un État est envisagé sous l'angle du développement sociétal, les individus commençant par construire une organisation qu'ils vont ensuite améliorer sans cesse pour institutionnaliser leurs relations sociales en fonction d'un progrès matériel, technique, scientifique et idéologique accompli dans un milieu naturel donné.

Le passage du stade de la constitution de la tribu à celui de l'édification de l'État a représenté un grand progrès, réalisé de différentes manières dans des sociétés différentes. Des historiens ont formulé des hypothèses sur la question de savoir comment les tribus se sont unies en un système supérieur intégral, et fait appel pour cela à divers modèles théoriques. De même, on peut considérer sous des angles divers le processus par lequel les chefs tribaux finirent par succomber à l'autorité d'un gouvernement central, quelle qu'en fût la forme, monarchique ou non. Cela étant, il est fondé de prendre pour hypothèse l'élaboration d'un *éthos* supérieur à partir soit de la fusion des tribus en un ensemble plus vaste, soit de leur morcellement, leurs membres se réunissant alors en fonction de principes socio-ethnologiques divers. L'État en tant qu'organe coercitif de direction politique peut très bien ne pas se limiter à une cohésion ethnique unique : quand il transgresse sa frontière écologique, soit pacifiquement par le commerce ou la pénétration culturelle, soit par la guerre, il franchit un pas dans la voie de l'instauration d'un système d'intégration encore plus englobant — le système impérial. Plusieurs États peuvent s'associer à l'opération ou abandonner leur identité propre pour créer une grande puissance ayant pouvoir sur tout l'empire. Quelle forme revêt ce processus en Mésopotamie, et quels sont les éléments constitutifs de l'État à cet égard ? Nous allons essayer de répondre à ces questions à la lumière des documents dont nous disposons.

LES ÉTATS DANS LE MONDE

(À L'EXCLUSION DE LA MÉSOPOTAMIE)

En Égypte, l'État s'est développé indépendamment. À la différence de la Mésopotamie où, dès le commencement, les conditions géographiques ont fixé les frontières naturelles des premiers États et déterminé d'avance leur longue existence indépendante, l'Égypte consistait en une bande de territoire habité extrêmement étroite, bordant le Nil. Il n'existait pas de frontières naturelles pour séparer les premiers petits États les uns des autres. Quant au Nil, c'était une voie de communication commode traversant l'Égypte sur toute sa longueur. Dans ces conditions, les conflits sporadiques qui accompagnaient inéluctablement les débuts de la civilisation ne pouvaient que conduire très rapidement à l'unification de toute la vallée du Nil sous une autorité unique. Une seule autre option était possible : l'annihilation mutuelle. Les circonstances précises dans lesquelles un pouvoir central unique se fit jour en Égypte nous demeurent inconnues, puisque cela eut lieu à une époque antérieure à l'histoire « documentée », c'est-à-dire antérieure aux plus anciens témoignages écrits existants. Un avènement aussi précoce de l'autocratie dans un pays vaste et riche ne pouvait aboutir qu'à l'absorption par le secteur public de l'économie de presque tous les autres secteurs. On ne peut observer dans l'Égypte ancienne que de faibles traces d'une organisation communautaire primitive. Le pays était divisé en « nomes » : le nome était, semble-t-il, un mode primitif d'organisation de la collectivité, une ébauche d'État. Les nomes étaient des entités stables qui cherchaient à affirmer leur indépendance chaque fois que le pouvoir central donnait des signes de faiblesse. Le fait que la cité égyptienne gardait certains attributs de la municipalité (en ce qu'elle exerçait des droits de propriété sur ses biens propres) et jouissait d'un semblant d'autonomie (un conseil entourait le gouverneur de la cité) peut être considéré comme le vestige d'une organisation communautaire. L'histoire de l'Égypte témoigne des efforts incessants du secteur privé de l'économie pour se détacher du secteur royal, bien que le premier eût pris naissance au sein du second. Les charges héréditaires, auxquelles s'attachait l'attribution de terres, en sont un exemple. Par ailleurs, c'est dans le cadre de l'économie du secteur royal (le Temple/le Palais) que des communautés « secondaires » (telles que celles des fonctionnaires des nécropoles) voyaient continuellement le jour. Dans l'Antiquité, la communauté était la seule forme possible d'organisation sociale. Ces communautés « secondaires », par leur petite dimension, ne pouvaient d'aucune manière faire sérieusement contrepoids au pouvoir royal. Les pharaons égyptiens se tenaient au sommet d'un vaste système bureaucratique, ramifié et bien organisé, qui englobait tous les domaines de la vie

sociale. Leur pouvoir et leurs rôles idéologiques étaient si importants qu'ils furent considérés comme des souverains de droit divin de la naissance à la disparition de l'Égypte ancienne en tant qu'État indépendant.

La géographie de la vallée de l'Indus est plus variée. On observe notamment de vastes zones au développement inégal. Au début, la formation d'un État eut seulement pour cadre de petites plaines parcourues par des cours d'eau, telles que la plaine de la Gomāl, la plaine de Bannu, la vallée de la Hakra ou de Beas et la plaine de Karachi dans la région du cours inférieur de l'Indus. Dans chacune de ces plaines, des villes surgirent qui orientèrent l'économie vers l'instauration d'un ordre sociopolitique. Ces villes étaient sans doute des centres administratifs assumant en même temps une fonction religieuse. Mais, en l'absence de documents écrits, on ne peut déterminer avec certitude qui gérait leurs affaires. Cette structure à centres multiples persista même quand la civilisation de l'Indus atteignit son apogée. Sur tout le territoire, la vie socio-économique comportait de nombreux éléments communs (voir chapitre 12.7), notamment les suivants : le système des poids et mesures ; le style de maints objets de métal ; la production céramique, considérée dans son ensemble ; certaines caractéristiques architecturales, telles que l'utilisation de briques cuites ; l'existence d'un système d'égouts ; la diversité des formes des constructions ; l'urbanisme ; l'organisation caractéristique, mais normative, des établissements humains, avec une ville haute à l'ouest et une ville basse à l'est ; enfin, l'existence d'une hiérarchie dans le domaine de l'habitat (Possehl, 1979, p. xi). On a d'abord cru que tout le territoire était administré à partir des capitales jumelles, Mohenjo-Daro et Harappa, mais il est maintenant établi que des villes ont surgi en différentes zones et maintenu un modèle sous-régional dans le cadre d'un système global de contrôle politico-économique qui imposait l'uniformité du développement culturel (Mughal, 1990). Ce développement à foyers multiples est analogue à l'édification d'un empire, laquelle ne peut se poursuivre qu'autant que le commerce extérieur, par-delà les mers et par voie de terre, continue de venir remplir les coffres de l'État. Il est difficile de déterminer la nature du système administratif, les documents écrits de cette époque n'ayant pas été déchiffrés. Mais quand l'ensemble du système s'effondra par suite de la dislocation du réseau hydrographique, les structures sous-régionales renouèrent avec leurs modes de vie particuliers. Dans ces sous-régions, les Aryens adaptèrent par la suite leurs conditions de vie propres aux conditions locales. Le système clanique aryen ne modifia pas pour l'essentiel le mode de vie économique et politique des régions, ce qui explique que le régionalisme ait survécu dans la vallée de l'Indus et qu'il ait donné une impulsion différente, s'agissant de l'exercice du pouvoir, à l'État ou aux États qui se sont développés sur tout le territoire dans les temps historiques. Dans les diverses sous-régions, l'attraction de la campagne est plus puissante que celle des villes. Le pouvoir

détenu par le peuple est plus important que celui qu'exerce le chef d'État, même si ce chef d'État l'exerce en leur nom en vue d'exaucer leurs vœux. C'est ce concept qui a donné naissance à un système républicain plutôt qu'à un système monarchique, comme le soulignent des textes indiens (sanskrits) ultérieurs. Il n'en reste pas moins que, dans l'essor de la civilisation urbaine, la cité joue un rôle dominant. L'exemple de Mohenjo-Daro le montre bien.

Ce sont les données archéologiques fournies par les sites mis au jour en amont et en aval du Huang He (fleuve Jaune) qui donnent le meilleur aperçu du développement culturel de la Chine. On se trouve en présence d'un modèle culturel néolithique : les hautes terres ont été aménagées en un ensemble de villages interdépendants sous l'autorité d'un ordre monarchique, et leur influence s'est étendue de la vallée inférieure du Huang He jusqu'au Chang Jiang, au sud. L'importance accordée à l'économie à l'échelon du village est une caractéristique essentielle de la civilisation chinoise, mais ce stade de civilisation se distingue du stade néolithique précédent en ce que l'économie en expansion est liée à un système d'interdépendance et se trouve placée sous le contrôle du chef de l'État. Au cours de la première période historique, qui correspond à la dynastie des Shang, l'État occupait une place centrale, par exemple à Zhengzhou ou à Anyang, en tant que source du pouvoir administratif et religieux. Ces villes faisaient fonction de centres politiques et culturels, mais elles n'atteignirent jamais le niveau de développement de Mohenjo-Daro, dans la vallée de l'Indus. À Zhengzhou, dans l'enceinte qui leur était réservée, vivaient la famille royale et les nobles. Ils constituaient le noyau du groupe social tout entier et dirigeaient la vie politique et économique de tout le royaume. C'est autour de ce noyau que se groupaient les quartiers d'artisans — artisans très spécialisés — et les villages d'agriculteurs. Le centre administratif satisfaisait apparemment aux besoins des villages. Il gérant également la redistribution. La cité Shang se composait de trois principaux groupes sociaux : les nobles, les artisans, les agriculteurs. La population, considérablement plus nombreuse et complexe qu'auparavant, était donc, dans son ensemble, socialement stratifiée, et au plan industriel, spécialisée. Les principaux sites Shang montrent que toutes les fonctions essentielles propres à une cité étaient remplies, ce qui marque une rupture très nette avec le schéma communautaire néolithique et annonce une civilisation urbaine. Cette tendance n'a fait que se confirmer dans les périodes historiques ultérieures : les principaux sites attestent l'évolution vers la formation d'importants centres urbains politiques et commerciaux (Kwang-chih, 1974, p. 460).

La formation d'États a suivi une autre voie dans les régions situées en dehors des grandes civilisations fluviales. Dans ces régions, où il n'était pas nécessaire de construire et d'entretenir d'imposants réseaux d'irrigation et où les grands États centralisés ne furent créés que bien plus tard, le secteur privé était plus important que le secteur palais-temple. À partir de la fin du

III^e millénaire av. J.-C., toutes les sociétés d'Anatolie, d'Asie occidentale, des Balkans et d'Italie (à l'exception des exemples susmentionnés) se conformèrent à ce schéma de développement. Les États puissants qui virent le jour (notamment ceux des Hittites et des Achéens) n'étaient pas des *imperia*, comme on l'entend souvent dire, ni même des États centralisés, mais des unions ou des confédérations *sui generis*, sous l'hégémonie d'un État unique auquel tous les États membres fournissaient une assistance militaire et payaient tribut, tout en restant par ailleurs indépendants.

La *polis* antique offrait un exemple des formes extraordinairement variées que pouvait prendre ce schéma de développement. La *polis* n'était pas un État à proprement parler, puisque le peuple qui y vivait gouvernait directement et constituait l'armée. Pour diverses raisons, au I^{er} millénaire av. J.-C. se produisit une sorte de renaissance de la communauté primitive, mais à un niveau supérieur de développement des forces productives qui non seulement permettait que le travail effectué par un individu soit exploité par un autre individu mais rendait cette exploitation nécessaire. Dans cette région, la *polis* remplaça les anciens royaumes, qui ne s'étaient distingués en rien de ceux qui existaient ailleurs. Puisque la *polis* est une « communauté d'égaux », il était dégradant pour un homme libre de travailler pour quelqu'un d'autre. Cela s'appliquait non seulement au louage de services mais aussi au fait de louer la terre d'autrui. Dans ces conditions, on ne pouvait exploiter que des étrangers (les citoyens des autres *poleis* y compris), qui, pour une raison ou une autre, avaient été asservis. Dans la *polis* antique, l'antithèse entre liberté et esclavage, particulièrement marquée, trouvait son expression la plus pure et possédait sa terminologie propre.

La personne née libre ne connaissait ni maître ni chef, en dehors de celui qui exerçait le commandement lors des campagnes militaires. Mais même le chef militaire pouvait être appelé, au terme de la campagne, à rendre des comptes pour abus de pouvoir. Dans les autres sociétés anciennes, il existait des structures hiérarchiques complexes, dont l'échelon inférieur était occupé par une catégorie nombreuse d'individus personnellement dépendants, et le plus haut niveau par le souverain. Pour les Grecs, ces sociétés offraient l'exemple même de l'esclavage.

Dans le Nouveau Monde, l'origine de la civilisation et de l'État présente un caractère particulier, sans liens apparents avec ce qui s'est passé dans l'Ancien Monde. On a reconstitué la toile de fond du processus évolutif faite de milieux différents, propres à chaque sous-région. Le contraste est frappant entre les terres basses et les hautes terres du sud du Mexique : les premières ont donné naissance à la civilisation non urbaine maya classique, tandis que les secondes ont vu apparaître la civilisation urbaine de la vallée de Teotihuacán. Le point culminant de la période classique maya est marqué par une explosion démographique au sud, une intensification de la construction de

maisons d'habitation, une augmentation du nombre de centres culturels, l'apogée de la création artistique, du rituel et des calendriers, la multiplication des inscriptions hiéroglyphiques, et, par-dessus tout, la transformation de la structure sociopolitique maya. Tout devient complexe et hiérarchique — ce qui favorise la naissance d'une société vraiment stratifiée ou d'une société de classes, et annonce un modèle d'aristocratie héréditaire. En somme, « la civilisation non urbaine est liée à une économie de redistribution aux mains d'une aristocratie, à un système de hiérarchie sociale où des groupes ou des familles s'approprient la terre, et à une gouvernance à tendance théocratique. C'est l'institution d'une chefferie. » (Willey, 1974, p. 97). En revanche, dans la vallée de Teotihuacán, l'existence d'un système d'irrigation et d'une structure symbiotique furent des facteurs fondamentaux dans l'évolution de la civilisation. C'est à partir de la structure hameau-village-ville que se développa une cité gigantesque, dont l'influence sur les autres cultures régionales méso-américaines était étroitement liée à l'immensité de ses dimensions et à l'extraordinaire niveau d'intégration socio-économique qu'elle avait atteint (Sanders, 1974, p. 128).

Plus au sud, dans les Andes centrales, on distingue très bien les trois stades de développement des groupes humains : d'abord, celui de la chasse, sous sa forme primitive ; ensuite, celui de la collecte de la nourriture et des premières cultures ; enfin, celui de l'agriculture. Ce dernier stade se subdivise à son tour en trois périodes. Il y a d'abord la période de formation, pendant laquelle se sont élaborés la technologie, la religion et l'art des Andes centrales. La communauté se composait de plusieurs villages. Malgré une augmentation graduelle de la population, ils restèrent de petite taille. Les centres culturels étaient simples et de dimensions modestes, bien que le culte religieux que l'on y célébrait se fût répandu dans toute la région. Dans le domaine économique, l'irrigation se développa, la production agricole se diversifia ; les parures de cuivre ou faites d'un alliage de cuivre et d'or, ainsi que les poteries, étaient très souvent ornées de motifs peints. Au cours de la deuxième période, la période dite classique, le développement de l'irrigation favorise l'apparition d'une agriculture intensive ; la population s'accroît ; les artisans se spécialisent ; des produits de luxe sont façonnés en grand nombre ; des temples colossaux sont édifiés ; des métaux divers entrent dans la fabrication des ornements, des outils et des armes ; la société se structure en classes ; l'État est dirigé par des prêtres-rois, et la guerre est organisée par le pouvoir central. Quelques rares villes sont groupées autour des temples-pyramides. La troisième période, la période postclassique, est marquée par la multiplication des guerres, une urbanisation progressive, une surproduction de biens et l'unification politique dans le cadre de l'Empire inca. C'est au cours de cette dernière période que des centres urbains aménagés, ceints de remparts, font leur apparition. Cette évolution atteint son point culminant avec Chanchan, la

capitale des Chimu. Il reste que, même pendant cette période, l'écriture est complètement absente, ce qui freine le développement des mathématiques, de l'astronomie et du calendrier. Cela n'empêcha pas les Incas d'entretenir une bureaucratie d'État et de construire de nombreux édifices publics (Collier, 1974, p. 175).

Dans les temps anciens, la monarchie était la forme normale de l'organisation de l'État. Les *poleis* antiques et quelques républiques de l'Inde furent les seules exceptions à la règle. Pourtant, même dans ces sociétés, la monarchie fut finalement instaurée — et toujours, apparemment, de la même manière : un chef militaire victorieux soutenu par une assemblée populaire prend le pouvoir contre la volonté du conseil des Anciens (*gerousia*, sénat, etc.) et d'autres instances dirigeantes. C'est ainsi que, dans l'antique Sumer, s'opéra la transition de la démocratie guerrière à la monarchie, et que, bien longtemps après, la tyrannie s'installa en Grèce, et le pouvoir impérial à Rome.

« Despotisme oriental » : c'est ainsi que l'on définit traditionnellement le pouvoir royal. Or cette définition ne signifie rien : il convient de l'abandonner. Comme d'autres institutions sociales, la royauté a évolué à travers les âges en même temps que l'État. Mais les souverains durent toujours se conformer à des règles bien précises et furent par ailleurs soumis à la pression psychologique exercée par la société. Dans l'Antiquité, le souverain n'était pas, comme au Moyen Âge, le représentant de Dieu sur Terre : il représentait, au contraire, son peuple devant les dieux. Le charisme royal (*nam lugal* à Sumer, *khvamah* en Perse, le *dharma* royal en Inde, le Mandat du Ciel en Chine) était conféré au souverain par la volonté des dieux, à certaines conditions, et il pouvait lui être enlevé s'il ne parvenait pas à respecter celles-ci. Le fait que l'on parle si souvent du souverain, dans les écrits anciens, comme étant le berger qui veille sur son troupeau, le défenseur des faibles, le protecteur des veuves et des orphelins, comme étant aussi celui qui promulgue le *dharma*, n'est pas pure démagogie. C'est exactement ainsi que le souverain était perçu, c'est ainsi qu'il se percevait lui-même. Pendant très longtemps, le roi continua d'être une sorte de chef de la communauté qui, bien que souverain, était tenu de prendre soin de tous ses membres. Il faut rappeler que les premiers monarques ont été élus par des organes électifs. C'est pourquoi le concept de monarchie héréditaire a eu tant de mal à s'imposer. Contrairement à une opinion largement répandue chez les spécialistes contemporains, tant que dura un État mésopotamien indépendant, le pouvoir royal ne fut pas, en principe, héréditaire. Le souverain était considéré comme le représentant des grandes divinités qui l'avaient choisi et parfois même désigné pour la tâche « alors qu'il était encore dans le ventre de sa mère ». Naturellement, en pratique, l'héritier du trône appartenait presque toujours à la famille royale et était désigné par le souverain régnant, mais encore fallait-il confirmer ce choix en s'assurant que telle était bien la volonté des dieux (probablement en

tirant au sort). Qui plus est, le pouvoir royal en Mésopotamie était loin d'être absolu. Chaque année, lors de la fête du Nouvel An, le souverain babylonien, après s'être dépouillé des insignes de la royauté, devait entrer dans le « saint des saints » du temple de Mardouk et jurer devant sa statue qu'il n'avait jamais attenté aux privilèges des habitants des villes possédant des temples, ni attenté à leur honneur, ni empiété sur leurs terres. Après quoi, le grand prêtre lui donnait une claque sur la joue, et c'est alors, et alors seulement, qu'il rendait au roi la crosse et la tiare, ce qui signifiait que l'investiture de ce dernier avait été renouvelée. En Assyrie, durant la procession solennelle et les sacrifices qui marquaient la fête du Nouvel An, les « règles d'Assour » étaient proclamées à maintes reprises. On n'a pu établir avec certitude s'il s'agissait du dieu Assour ou de la ville d'Assour, mais, à l'évidence, ce rituel avait pour objet de rappeler au roi quelle était sa fonction véritable. En dernier lieu, et contrairement là aussi à une opinion largement répandue, en Mésopotamie, le roi n'était pas le juge suprême, bien qu'il possédât le droit de grâce.

La limitation du pouvoir royal se retrouve dans d'autres sociétés, même quand la monarchie ne procède pas d'un système électif. Dans l'Inde ancienne, le roi était limité dans son action par son adhésion au *dharma*; en Chine, il devait se conformer au code de moralité confucéen. Dans le Nouveau Monde, les forces de la tradition et de la religion enchaînaient le chef.

Ce n'est qu'à la fin de l'Antiquité qu'a pris réellement forme la conception d'un pouvoir royal qui ne serait lié par aucune règle, par aucune institution. C'est dans le *Digeste* de Justinien qu'on la trouve le plus clairement formulée : « Le bon vouloir du prince a force de loi. » Le principe de la monarchie héréditaire a également été formulé à Byzance. Les deux principes s'expriment dans les titres conférés aux empereurs byzantins : « autokrator » et « porphyrogenite ».

LES PRINCIPALES ÉTAPES DU DÉVELOPPEMENT DE L'ÉTAT EN MÉSOPOTAMIE

Le développement de la structure clanique et tribale finit par entraîner l'inégalité, laquelle, à son tour, va engendrer des conflits internes mettant en péril l'existence même de la société, et l'État sera le nouveau système d'organisation sociale appelé sinon à les éliminer, tout au moins à les contenir dans certaines limites. L'avènement de l'État est d'ordinaire précédé par des « unions » de tribus qui peuvent être extrêmement nombreuses et occuper de vastes territoires et dont la structure est tantôt égalitaire, tantôt inégalitaire (une ou plusieurs tribus exerçant en ce cas leur domination sur les autres membres de l'« union »). Il reste que les premiers

États sont toujours de petites dimensions et ne comprennent qu'une à deux ou trois cités (très rarement plus). Il faut d'ailleurs noter que par « cité », les auteurs entendent un centre où la population a l'initiative et qui est le siège de phénomènes de concentration, redistribution et création de surproduit. C'est précisément de cette fonction fondamentale de la cité que découlent toutes les autres : politique culturelle, commerciale et artisanale.

Foyer, à l'origine, d'une communauté fondée sur le voisinage et qui y a les ressources qu'elle destine à ses échanges et celles qu'elle garde en réserve, ses sanctuaires, les logements de ses magistrats et du personnel de ses temples ainsi que le lieu de rassemblement de sa population, la ville grandit et se développe en même temps que la communauté dont elle est l'incarnation. Nous désignons ces premiers États par le terme « cités-États » ou « nomes ». C'est leur apparition qui marque le début de la civilisation. La productivité du travail social a alors atteint un niveau tel que, grâce à son surproduit, la société est en mesure d'entretenir un grand nombre d'individus qui ne se consacrent pas directement à la production mais exercent des fonctions extrêmement importantes pour la société — fonctionnaires, guerriers, prêtres et « intelligentsia » (savants, artistes, poètes et ainsi de suite).

Pour que la société continue à se développer, il faut que l'effectif de ce groupe, et, par voie de conséquence, le surproduit, augmente. Or, jusqu'à la charnière des II^e et I^{er} millénaires av. J.-C. (soit les débuts de l'utilisation du fer), la productivité du travail ne s'accroît pratiquement pas et même baisse en Mésopotamie, dans la mesure où les récoltes diminuent à cause de la salinisation des sols. Ainsi la croissance du surproduit ne peut-elle être qu'extensive, passant par le pillage des nomes voisins, la capture d'esclaves, l'agrandissement du territoire et l'accroissement concomitant de la population, ainsi que « l'échange inégal » avec les peuples voisins. Tout cela ne peut être obtenu que par la guerre, et c'est la guerre qui devient dès lors un facteur permanent de la vie de la société.

Les conquérants victorieux unissent sous leur domination un nombre plus ou moins grand de cités-États (ou nomes) et constituent des États territoriaux qui finissent par englober la totalité, ou la quasi-totalité, d'une région ethno-culturelle déterminée. Les anciens nomes demeurent d'ordinaire strictement séparés dans ce genre d'État. En effet, ce ne sont pas, sur le plan économique, des partenaires que pourraient unir des intérêts communs, mais des concurrents et des rivaux. En outre, chacun peut prétendre au même titre que les autres au rang de « métropole » et ne saurait être réduit à celui de province que par la force des armes. C'est pourquoi, par exemple, la Mésopotamie du III^e au I^{er} millénaire av. J.-C. se caractérise par le morcellement et l'État unique ayant autorité sur la totalité de son territoire n'a qu'une existence éphémère. La stabilité de l'union en Égypte s'explique par des données géographiques particulières : pour les nomes qui se distribuent sur une étroite

bande de terres le long du Nil sans frontières naturelles pour les séparer, il n'y avait d'autre alternative que l'union ou l'extermination mutuelle.

Une puissante nécessité économique pousse les cités à prolonger des guerres qui, par « tâtonnements », entraînent l'apparition d'un nouveau type d'État, l'Empire (*ill. 10*). Celui-ci déborde très largement les limites d'une région ethnoculturelle déterminée, car il réunit en son sein des régions différentes et économiquement complémentaires, ainsi que les voies commerciales qui les relient. Les diverses parties de l'Empire se trouvent en général à des niveaux de développement économique et politique variables, et sa métropole n'est pas toujours, à cet égard, la plus avancée. La paix impériale favorise le commerce et, dans l'ensemble, le renforcement des liens économiques, ainsi que l'apparition d'une culture syncrétique supra-ethnique. Par ailleurs, c'est précisément sous ce régime qu'apparaît pour la première fois — outre celle, déjà habituelle, entre hommes libres et esclaves ou, plus généralement, entre citoyens et étrangers — la distinction, parmi les hommes libres, entre citoyens et sujets, c'est-à-dire entre vainqueurs et vaincus, qui, à son tour, aboutit à l'apparition et à la généralisation d'une dissension entre ethnies jusque-là pratiquement inconnue. Il est évident que la solidité de l'Empire est subordonnée à une complémentarité de ses parties qui, de fait, ne peut être que le fruit du hasard. Quand, par suite d'un nivellement inévitable des conditions économiques et culturelles, lesdites parties, qui en sont les éléments constitutifs, de partenaires qu'elles étaient deviennent rivales, l'Empire perd toute raison d'être et sombre. Il va de soi que les empires ne parviennent pas tous ainsi jusqu'à leur terme naturel, le seul exemple connu de cette trajectoire étant l'Empire romain.

À partir des considérations théoriques qui précèdent, les auteurs estiment que le premier empire de l'histoire de l'humanité est l'Empire assyrien, qui a duré du IX^e au VII^e siècle av. J.-C. À l'encontre d'une position assez courante, il faut refuser l'appellation d'« empire » au royaume d'Akkad, à celui de la III^e dynastie d'Our ou à l'État d'Hammourabi en Mésopotamie si l'on veut éviter toute confusion théorique et terminologique. Pour les mêmes raisons, il faut aussi refuser de considérer comme des « empires » les structures politiques créées dans le Nouveau Monde par les Mayas ou les Aztèques, à propos desquelles on ne saurait parler que d'unions inégalitaires de tribus, c'est-à-dire de formations préétatiques.

LA PÉRIODE DES DYNASTIES ARCHAÏQUES EN MÉSOPOTAMIE

Cette période (2750-2315 environ av. J.-C.) se caractérise par des « nomes » de modestes dimensions correspondant, en règle générale, à des territoires de moins de 100 km², qui s'étendent le long de l'Euphrate et de ses affluents naturels, ainsi que des canaux creusés pour les relier. La structure politique de ces États est celle que la science moderne appelle « démocratie primitive » ou « militaire ». Cette forme d'État est une communauté fondée sur le voisinage, qui a pour centre le sanctuaire du dieu protecteur local, où sont conservées les réserves en cas de mauvaises récoltes et autres catastrophes et celles qui servent aux échanges commerciaux (en Mésopotamie, il n'y a pratiquement pas de minéraux utiles, et la civilisation locale ne peut survivre qu'en important des métaux, du bois et même de la pierre). C'est autour du temple, centre économique de la communauté, qu'habitent d'ordinaire ses prêtres, les membres de son administration, ses artisans et ainsi de suite. On conçoit que les réserves des temples représentent un butin attirant pour les nomes voisins. Les risques de guerre grandissant, on commence à protéger le territoire du temple et les alentours par une muraille. L'organe suprême du pouvoir est l'assemblée populaire, composée de tous les hommes adultes en état de porter les armes. Les affaires courantes sont réglées par un conseil des anciens dirigé par un prince-pontife portant le titre d'*ensi* (terme sumérien) ou d'*issiakum* (forme akkadienne du même mot). Les autres magistrats de la communauté dirigent le commerce extérieur (chef des marchands), la justice, la construction et l'entretien des canaux et les affaires des temples. Dans la cité-État d'Assour, un fonctionnaire, le *limmun*, sorte d'« archante » éponyme, joue un rôle important. Enfin, le chef militaire — *lugal* — apparemment choisi à l'origine seulement pour la durée d'une campagne militaire donnée, occupe une très haute position, ordinairement confiée au prince lui-même. À mesure que la guerre prend de l'importance, la fonction de chef militaire passe au premier plan et devient une magistrature permanente et non plus temporaire. Les princes portent de plus en plus souvent le titre de *lugal*, considéré comme plus prestigieux, et renoncent à celui d'*ensi*. Disposant d'une part très appréciable du butin militaire, commandant la garde du temple ainsi qu'une milice de citoyens, le *lugal* concentre dans ses mains une puissance toujours plus grande, qui relègue de plus en plus à l'arrière-plan des institutions traditionnelles comme le conseil des anciens et les autres magistratures. Le poème épique sumérien *Gilgamesh et Agga de Kish* raconte comment le roi d'Ourouk (qui porte dans ce poème le titre d'*en*), Gilgamesh, consulte le conseil des anciens d'Ourouk, au moment où la ville est assiégée par les troupes du *lugal* de

Kish, Agga, pour savoir s'il doit repousser ce dernier ou se soumettre. Les anciens lui recommandent de se soumettre, et Gilgamesh s'adresse alors à l'assemblée populaire, laquelle se prononce en faveur de la guerre et proclame Gilgamesh *lugal*, et la guerre se termine par la défaite de Kish. Indépendamment des considérations de valeur historique, il faut souligner que la trame de ce récit est caractéristique de bien des époques postérieures : le chef de guerre victorieux, en s'appuyant sur « les masses », s'oppose aux organes traditionnels du pouvoir (le conseil des anciens, l'aréopage, le sénat ou autre), et s'empare du pouvoir absolu. C'est précisément ainsi que naîtront les tyrannies en Grèce, les dictatures permanentes et plus tard la puissance impériale à Rome, c'est ainsi également que naît la puissance royale en Mésopotamie. Le terme *lugal*, qui signifie au début « grand homme », « chef », « maître », se transforme alors en titre royal. Le prince (à présent déjà roi) transfère progressivement ses fonctions religieuses aux prêtres, car sa participation constante à des guerres l'empêche de plus en plus d'observer la pureté rituelle indispensable (voir au premier Livre des Chroniques (28, 3) en quels termes Dieu refuse d'accepter un temple du guerrier David : « Ne bâtis pas de maison à mon nom, car tu as été un homme de guerre et tu as versé le sang »). Autour du souverain se constitue progressivement un appareil de fonctionnaires civils et militaires qui ne se confond plus avec l'administration religieuse. À la suite de guerres victorieuses, la puissance de cet appareil peut s'étendre à plusieurs nomes et s'élever ainsi automatiquement au-dessus de celle des organes locaux du pouvoir. À l'intérieur de son nome, le prince s'appuie sur l'assemblée populaire et s'efforce d'empêcher la montée d'une classe possédante (et, du même coup, l'aggravation des dissensions internes) par des réformes destinées à défendre « les faibles » contre « les forts ». Celles-ci sont promulguées par des actes (connus plus tard sous le nom d'« édits de justice ») dont il y aura de temps à autre des exemples jusqu'à la conquête de la Mésopotamie par les Perses en 539 av. J.-C.

Le prince était considéré comme l' élu des grands dieux et, en particulier, du dieu protecteur du nome. Dans la pratique, cette « élection » était vraisemblablement assurée par un tirage au sort ou un oracle. La puissance du prince n'était au début ni héréditaire, ni même acquise à vie à son titulaire. Si par la suite elle devient *de facto* héréditaire, en théorie, tous les souverains de la Mésopotamie (jusqu'à la fin de son histoire indépendante) la gouverneront en vertu d'un choix divin, parfois effectué « dès le sein maternel ». Les princes et les rois du III^e millénaire av. J.-C. se considéraient également comme les fils ou les descendants des dieux, non pas à la lettre, comme, par exemple, les héros des mythes grecs, mais d'une façon plus abstraite : chaque habitant de la Mésopotamie était, en un certain sens, le « fils de son dieu », ce qui ne l'empêchait pas d'avoir aussi des parents par le sang. Contrairement à une

opinion très largement répandue, le prince ou le roi d'un « nome » n'était pas le représentant des dieux sur la Terre, mais, à l'inverse, celui de la communauté auprès des dieux, à qui il transmettait ses vœux et dont il écoutait en son nom les ordres.

LA FORMATION DES ÉTATS TERRITORIAUX

L'évolution en ce sens de la Mésopotamie ancienne se subdivise en une série d'étapes, dont la première fut la conquête de l'hégémonie de tel ou tel nome sur un nombre plus ou moins grand de nomes voisins qui ne s'étaient pas encore organisés en État unifié. Il importe de souligner que, contrairement à une idée généralement reçue, l'unification d'un pays ne répondait pas à des nécessités économiques. Les systèmes d'irrigation de la majorité des nomes étaient plus ou moins indépendants les uns des autres, la création d'un système unique était encore aussi inutile qu'impossible. Les villes de Mésopotamie n'étaient pas et ne pouvaient pas être des partenaires commerciaux, car leurs productions étaient similaires : c'étaient bien plutôt des rivales. Les guerres avaient pour objet un accroissement extensif de la masse du surproduit par l'agrandissement du territoire et une augmentation concomitante de la population, mais aussi par le pillage pur et simple. Chaque « centre de nome » avait exactement les mêmes titres à prétendre au rang de métropole, et la fortune des armes était inconstante. Mais voici que déjà apparaissent des titres associés à l'état de prince souverain, dont le plus important est celui de *lugal* de Kish, qui n'est pas obligatoirement porté par le prince de Kish lui-même. Aucun document de la période historique n'atteste l'existence de plus d'un *lugal* de Kish en même temps, d'où il s'ensuit que ce titre ne pouvait s'acquérir qu'avec le consentement de tous les autres princes ou, peut-être, par le truchement d'un oracle (divination, tirage au sort) venant de Nippour, principal centre religieux de Mésopotamie.

De nombreux savants supposent que ce titre témoigne de l'existence à l'époque protohistorique de quelque « empire » dont la capitale aurait été Kish. Il convient pourtant de rejeter cette hypothèse pour des considérations théoriques (voir plus haut) et aussi parce qu'à l'époque historique, la ville de Kish elle-même ne jouissait d'aucun prestige particulier. Il faut plutôt supposer l'existence à l'époque protohistorique d'une union de tribus, sorte d'amphictyonie, dont le centre religieux aurait été Nippour et le centre politique (et commercial), Kish. Le *lugal* de Kish devait être à l'origine le chef militaire de cette union. À l'époque historique, il exerce la fonction d'arbitre dans les différends frontaliers et peut-être aussi, encore, de chef militaire de l'union.

L'extension du territoire de l'État apporte donc au conquérant victorieux un accroissement du surproduit, essentiellement grâce aux richesses des

princes, mais aussi aux biens des temples, progressivement accaparés par les princes. Cela lui permet de se montrer « magnanime » envers les citoyens à part entière des grandes villes religieuses les plus « saintes », en les exemptant (totalement ou partiellement) de l'impôt et du service. Le premier témoignage, d'ailleurs contestable, qu'on en ait, figure dans l'inscription du souverain de Lagash, Entemena (vers 2360-2340 av. J.-C.).

Le roi d'Oumma, Lugalzaggisi (vers 2336 av. J.-C.), sera le premier à enregistrer un succès effectivement considérable, quoique passager, dans la voie de l'unification de la Mésopotamie. L'État qu'il fonde ressemble quelque peu à une confédération : presque tous les nomes qui le constituent conservent leur souverain, mais reconnaissent l'autorité suprême de Lugalzaggisi et, probablement, lui versent un tribut. Très vite, cependant, le prince d'Akkad, Sargon (2316-2261 av. J.-C.), va se dresser contre Lugalzaggisi et, l'ayant battu, fonde un État dont le territoire embrasse toute la Mésopotamie. Ne jugeant pas nécessaire de choisir pour capitale une cité ancienne et célèbre, il s'établit dans la petite ville d'Akkad, pour échapper à l'influence de la puissante aristocratie locale et à celle des pontifes des temples particulièrement vénérés, et plus généralement pour rompre avec la tradition de la cité-État. C'est ainsi qu'agiront par la suite, et pour des motifs analogues, presque tous les fondateurs des grands royaumes de Mésopotamie, tantôt en installant leur capitale dans une ville de dimensions modestes et, en tout cas, peu importante (Isin, Babylone, Ninive), tantôt en se construisant spécialement une capitale (Dur-Kurigalzu, Kar-Tukulti-Ninurta, Kalkhu, Dur-Sharrukin). La seule exception reste Our, capitale du royaume de la III^e dynastie d'Our, mais là encore, cette dynastie, dont le berceau est la ville d'Ourouk, lui préférera comme capitale celle d'Our, où, à la tête du temple local extrêmement vénéré du dieu Lune, se trouve une prêtresse suprême qui jouit, certes, d'un énorme prestige mais n'a pas de rôle politique.

Le choix fait par Sargon ne pouvait manquer d'être considéré comme un manque de respect vis-à-vis des grands dieux, de leurs villes et de leurs sanctuaires. Il déclenche ce qui deviendra une tradition d'hostilité marquée de la classe religieuse vis-à-vis de Sargon et de la dynastie fondée par lui, qu'elle accusera d'orgueil coupable. Sargon porte les titres traditionnels : roi (*lugal*, *sharrum* akkadien), « roi du pays » et « roi de Kish », ou *Shar Kishshiatim* en akkadien, c'est-à-dire « souverain des multitudes ». Son royaume conserve une structure « nomique », et ce sont des représentants des dynasties locales qui vont administrer la majorité de ces nomes en qualité d'*ensi*. Le rôle important qu'ils jouent dans les cultes locaux leur vaut une consécration à peu de chose près identique à un couronnement. Les *ensi* locaux ne veulent pas seulement l'indépendance, ils rêvent aussi à l'occasion de créer leur propre royaume, d'où les nombreux soulèvements qui jalonnent le règne de cette dynastie (plus de cent ans). Le petit-fils de Sargon, Naram-Sin, après avoir

remporté d'éclatantes victoires sur ses ennemis tant intérieurs qu'extérieurs, sera déifié. Quel qu'en soit l'auteur, cette initiative sera officialisée par une sorte de « décret honorifique » comme l'émanation de la volonté des citoyens d'Akkad exprimant par là leur reconnaissance à leur concitoyen et magistrat suprême et suppliant les grands dieux de le leur accorder « en qualité de dieu de leur ville ». Les révoltes vont pourtant continuer sous les souverains suivants et aboutir à la chute du royaume et à la domination des Guti. La Mésopotamie redeviendra un conglomérat de cités-États.

Le royaume de la III^e dynastie d'Our (2112-2003 av. J.-C.), fondé après l'expulsion des Guti, est beaucoup moins important que celui de Sargon et de Naram-Sin. Ses souverains portent néanmoins, comme Naram-Sin, le titre de « roi des quatre régions du monde », et le deuxième roi de la dynastie, Sulgi, est même déifié, mais, d'autre part, comme ils le soulignent, leur rôle se borne à diriger le Conseil des princes des cités-États, à tout le moins dans trois villes — Nippour, Our et Ourouk —, si bien que même le royaume de la III^e dynastie d'Our n'est pas encore un véritable État centralisé. En revanche, à cette époque, l'élaboration d'une philosophie de ce type d'État fait un grand progrès avec la rédaction de la Liste royale sumérienne, dont le but est de donner une assise idéologique à une puissance royale unifiée qui aurait de tout temps existé en Mésopotamie et n'aurait fait que passer d'une ville-capitale à une autre. C'est ici que nous rencontrons pour la première fois la notion de charisme, de don du pouvoir (*nam-lugal* ou « royauté ») possédant une existence indépendante, distincte de son détenteur, et descendu des cieux au « début des temps ». Il importe toutefois d'observer que l'idéologie de la cité-État se manifeste aussi dans ce document conçu pour établir le fondement de l'autocratie : la « royauté » est accordée à la ville, et uniquement à cause d'elle, à l'homme. En d'autres termes, il n'existe pas de « droit dynastique », et toute ville peut prétendre au rang de métropole.

Et c'est bien ce qui va se passer dans les faits : Ishbi-Erra transférera la « royauté » de Sumer et d'Akkad à Isin (I^{re} dynastie d'Isin : 2017-1794 av. J.-C.), et son nom commencera à être accompagné du déterminatif de la divinité. En fait, la Mésopotamie se désintègrera en un conglomérat d'États rivaux dont chacun prétend à la suprématie. Le problème des rapports entre les souverains et les villes se posera à nouveau, et ces dernières se verront accorder des privilèges (le plus ancien exemple en est l'inscription du quatrième roi de la I^{re} dynastie d'Isin, Ishme-Dagan, concernant l'octroi de privilèges à Nippour). C'est là le début de la transformation de la ville mésopotamienne en communauté religieuse et civile, privée d'indépendance politique mais exonérée des impôts et prestations imposés à l'ensemble de l'État et jouissant d'une certaine autonomie interne. Peu à peu, les cités renoncent à leurs tentatives pour recouvrer leur indépendance politique, mais se montrent d'autant plus acharnées à obtenir ce nouveau statut et jalouses de le préserver. Les

souverains, de leur côté, renoncent à leurs prétentions à la divinité, mais renforcent en revanche leur puissance temporelle. Cette démarche n'apparaît d'ailleurs dans toute son ampleur que sous le règne d'Hammourabi (1793-1750 av. J.-C.). Grâce à une habile diplomatie et à des succès militaires, ce sixième représentant de ce qu'il est convenu d'appeler la I^{re} dynastie babylonienne réussit à soumettre toute la Mésopotamie. Dans la structure politique de son royaume, les nomes n'ont déjà plus leur place. Dans la préface à son célèbre Code, Hammourabi énumère les bienfaits dont il a comblé les plus grandes villes de la Babylonie, mais évite soigneusement toute allusion à un lien personnel quelconque avec aucune autre d'entre elles que Babylone, car elles ne sont toutes que parties intégrantes d'un seul royaume. Ce royaume est divisé en circonscriptions purement administratives, et la fonction d'*ensi* a été complètement abolie. Sur le plan idéologique, tout cela s'appuie sur la rupture avec l'idée centrale de la Liste royale sumérienne. Babylone est proclamée demeure éternelle de la « royauté ». En dépit d'une opposition apparue, sous la forme d'une contre-propagande et de révoltes, du vivant même d'Hammourabi, le royaume de Babylone, ramené il est vrai à des dimensions plus modestes, survivra encore plus de 1 000 ans. Au XIV^e siècle av. J.-C., dans le nord de la Mésopotamie, c'est au tour de l'État d'Assyrie, avec pour centre Assour, de se constituer à partir de quelques cités-États. C'est précisément le désir de continuer à renforcer l'État centralisé qui pousse les souverains kassites de Babylone à quitter celle-ci et à se faire construire une capitale à Dur-Kurigalzu, et le roi d'Assyrie Tukulti-Ninurta I^{er} à s'installer à Kar-Tukulti-Ninurta. Babylone se voit accorder des privilèges à cette occasion. Quant à la noblesse d'Assour, elle déclare le roi fou, le dépose et l'assassine. Par la suite, les souverains assyriens n'en abandonneront pas moins Assour, mais lui octroieront des privilèges. Les souverains retourneront à Babylone et chaque année, au moment des fêtes du Nouvel An, confirmeront solennellement ces privilèges.

Dans les villes qui jouissent de prérogatives, les organes de l'administration communautaire autonome, c'est-à-dire le conseil des anciens, sous l'autorité du principal magistrat de la ville, vont passer au premier plan ; une organisation de marchands, le *karum*, joue aussi pendant un certain temps un rôle important.

LES PREMIERS EMPIRES

C'est à la fin du II^e millénaire av. J.-C. que débute la poussée en Mésopotamie des Araméens, Sémites nomades venus de l'Ouest. Ils se déversent en une masse trop peu structurée pour qu'il soit possible de l'arrêter par la force militaire, et bien que ces nomades des steppes ne sachent pas prendre les

viles, ces dernières découvrent tôt ou tard qu'elles sont totalement encerclées et n'ont pas d'autre issue que de se soumettre aux envahisseurs. De ce fait, l'Assyrie, qui avait étendu ses frontières jusqu'à l'Euphrate, ne peut conserver que le cœur de son territoire, une étroite bande de terres à l'ouest du Tigre et à l'est du fleuve, les territoires situés entre le grand et le petit Zab. Les Araméens parviendront d'ailleurs aussi jusque-là, mais l'Assyrie réussira à conserver une position stratégique avantageuse, un rôle important dans le commerce international et une puissante organisation militaire. Les autres « grands royaumes » de cette époque sombrent à la suite de migrations de tribus (Empire hittite) ou en pâtiennent beaucoup et s'en trouvent très affaiblis (Babylonie et Égypte). L'Assyrie, quant à elle, ne peut qu'attendre la fin des migrations araméennes. En Syrie et dans le nord-ouest de la Mésopotamie apparaissent quantité de petits royaumes araméens, ou plutôt « aramésés » ; et en Babylonie même, où a pénétré une branche particulière des Araméens, les Chaldéens, ce sont des chefs chaldéens qui s'emparent du pouvoir royal. Parallèlement à ces événements, les anciennes langues commencent partout à être supplantées par l'araméen qui, en quelques siècles, va devenir la langue véhiculaire parlée de toute la région, y compris la Mésopotamie.

Ce n'est qu'à la fin du X^e siècle av. J.-C. que l'Assyrie passe à l'attaque, dans le dessein de s'assurer le contrôle des routes commerciales et, si possible aussi, des sources de matières premières, traditionnellement exploitées par la méthode de « l'échange forcé », autrement dit le pillage pur et simple, qui a toujours eu la faveur de l'aristocratie guerrière et administrative. L'autre méthode est la « juste exploitation » des terres conquises, assortie du maintien de la « paix impériale » qui permet des relations économiques normales, et c'est celle que prône l'élite sociale et religieuse. Avec le temps, cette divergence de vues finit par entraîner un affrontement entre deux « partis », dans lequel les souverains, tantôt agissent dans l'intérêt de l'un de ces « partis », tantôt s'efforcent de louvoyer entre eux.

Au début, au demeurant, seule la première méthode est employée. L'Assyrie repousse à nouveau ses frontières loin vers l'ouest et vers le sud et mène des expéditions victorieuses en Syrie et en Médie. Toutefois, une grande partie des territoires conquis est complètement dévastée et dépeuplée. Les Assyriens ne prennent pratiquement pas de prisonniers, car ils n'ont pas besoin d'un afflux d'esclaves supplémentaires. De plus, la conjoncture politique ne tarde pas à empirer : au nord, les tribus dispersées dans le plateau arménien s'unissent pour former le puissant État d'Ourartou et de petits royaumes syriens se mettent à former des coalitions antiassyriennes, cependant que la situation intérieure de la Babylonie se stabilise quelque peu. En Assyrie même, les tendances séparatistes des gouverneurs généraux des provinces deviennent lourdes de menaces. Le seul moyen de surmonter les difficultés naissantes est de procéder à des réformes radicales, et c'est ce que

fait le roi Teglath-Phalasar III (744-727 av. J.-C.). C'est lui le véritable fondateur de l'Empire assyrien.

Teglath-Phalasar III renforce les provinces, crée une armée permanente entretenue par le roi et introduit la pratique des déportations en masse des populations des territoires conquis. Celles-ci sont déportées avec leurs familles, avec leurs biens et même « avec leurs dieux », installées le plus loin possible de leur patrie et comptées au nombre des « gens d'Assyrie ». Au fil du temps, elles en viendront à constituer l'essentiel de la population agricole de l'Assyrie, adoptant la langue araméenne et vivant dans une situation de semi-esclavage. Quant aux villes, elles sont habitées par une minorité privilégiée. Grâce à une série d'expéditions victorieuses, Teglath-Phalasar III devient le maître d'un empire qui s'étend de la Méditerranée jusqu'à l'Iran occidental et du plateau arménien jusqu'au golfe Persique. Toutefois, la Babylonie jouit d'un si grand prestige qu'après l'avoir conquise, Teglath-Phalasar lui laisse son statut de royaume séparé et s'y fait couronner, réunissant ainsi l'Assyrie et la Babylonie par une union personnelle. La plupart de ses successeurs suivront son exemple (les autres nommant en Babylonie des « vice-rois », c'est-à-dire des gouverneurs généraux). Au VII^e siècle av. J.-C., l'Assyrie occupera même l'Égypte — pendant moins de vingt ans, il est vrai.

Bien que, dans l'ensemble, les rois assyriens aient réussi à constituer un système administratif assez efficace (que copieront à bien des égards leurs successeurs), leur empire est un édifice assez fragile. Les différentes parties dont il se compose sont loin de satisfaire à toutes les conditions exposées plus haut. C'est pour cette raison que l'Empire vit sous la loi de la « manière forte », laquelle engendre, par réaction, une tendance au séparatisme. Les villes dotées de privilèges font en quelque sorte contrepoids à la puissance royale. Elles ont évidemment tout intérêt au maintien de la « paix impériale » comme à la conservation et à l'élargissement de leurs privilèges et sont prêtes à défendre l'unité de l'Empire, mais à certaines conditions seulement. Les rois qui ont porté atteinte aux privilèges des villes sacrées perdent leur trône et la vie; Salmanasar V (726-722 av. J.-C.) pour avoir essayé de priver Assour de ses privilèges, Sennachérib (705-680 av. J.-C.), parce que, irrité par des rébellions continuelles, il a ordonné la destruction de Babylone (que son successeur Assarhaddon s'emploiera immédiatement à rebâtir). Cependant, Babylone va être à nouveau le siège d'une révolte dans les années 652-648 av. J.-C., et même après que celle-ci aura été cruellement réprimée, le roi d'Assyrie jugera indispensable de réaffirmer son respect pour Babylone. La population rurale, pour sa part, se soucie peu de la forme que prend le pouvoir, mais les villes, on l'a vu, sont dans l'ensemble favorables à l'Empire. C'est pourquoi le restaurateur de l'indépendance de la Babylonie, Nabopolassar (625-605 av. J.-C.), devra soumettre par la force Nippour et d'autres villes très anciennes de Babylonie. L'Empire assyrien s'effondrera à la suite d'un

concours de circonstances défavorables — déclin progressif de certaines de ses parties, apparition de dissensions intestines et constitution au voisinage immédiat du cœur de l'Assyrie du royaume puissant et hostile de Médie. En 614, Assour tombe sous les coups des Mèdes, en 612, les troupes des Mèdes et des Néobabyloniens prennent et détruisent Ninive et en 609, les derniers restes de l'armée assyrienne sont anéantis près de Harran, ville de haute Mésopotamie.

Le successeur de l'Empire assyrien en Asie antérieure est l'Empire néobabylonien, qui occupe tout le territoire à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux frontières de l'Égypte et durera moins de 90 ans. Son dernier roi, Nabonide (556-539 av. J.-C.), s'efforce aussi de priver les villes mésopotamiennes de leurs privilèges (ce qui est au cœur même de son « réformisme religieux ») et c'est précisément pour cela que les Perses pourront entrer dans Babylone sans coup férir. Dans l'esprit des générations postérieures (chez les auteurs, par exemple, des livres tardifs de l'Ancien Testament ou chez le père de la science historique, Hérodote), l'Assyrie et la Babylonie seront souvent confondues.

Les événements politiques du VI^e au I^{er} siècle av. J.-C. auront enrichi et renouvelé les anciennes conceptions de la puissance royale. C'est l'époque où, on l'a vu, l'idée d'une « royauté » passant d'une ville à l'autre s'efface derrière l'image de Babylone comme demeure éternelle de la « royauté ». Sous l'influence des événements ultérieurs (conquête de la Babylonie par les Perses, arrivée des Grecs et autres), l'idée de la suprématie d'une ville fera place à celle de la suprématie des États, exposée dans le Livre de Daniel de l'Ancien Testament, qui raconte l'histoire de la transmission de l'Empire du monde à l'Assyrie (Babylonie), à la Perse, à la Grèce (c'est-à-dire à l'État d'Alexandre de Macédoine et à ses successeurs) et enfin à Rome. Saint Jérôme adaptera plus tard cette idée à l'Europe, où la théorie de la *translatio imperii* s'imposera chez les historiens du Moyen Âge et où elle exercera sur la pensée historique et politique une influence extraordinairement grande.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS R. MCM. 1960. The Origin of Cities, *Sci. Am.* (New York), vol. CCIII, n° 3, p. 163-168.
- 1966. *The Evolution of Urban Society. Early Mesopotamia and Ancient Mexico*, Chicago, Illinois.
- BRIANT P. 1982. *Rois, tribus et pays. Études sur les formations tributaires du Moyen-Orient ancien*, Paris.
- CHENG TE-K'UN. 1959. « Archaeology in China », in *Prehistoric China*, Cambridge, vol. I.

- COLLIER D. 1974. « The Central Andes », in J. A. SABLOFF, C.C. LAMBERG-KARLOVSKY (dir.), *The Rise and Fall of Civilizations*, Seattle, Washington.
- LARSEN M.T. (dir.) 1979. *Power and Propaganda. A symposium on Ancient Empires*, Kobenhavn. (Mesopotamia, 7).
- MUGHAL M.R. 1990. « The Harappan "Twin Capitals" and Reality », *J. Cent. Asia*, Islamabad, vol. XIII, n° 1, p. 155-162.
- POSSEHL G.L. (dir.) 1979. *Ancient cities of the Indus*, New Delhi.
- SABLOFF J. A., LAMBERG-KARLOVSKY C. C. (dir.) 1974. *The Rise and Fall of Civilizations*, Seattle, Washington.
- SAKELLARIOU M.B. 1989. *The Polis-State, Definition and Origin*, Research Centre for Greek and Roman Antiquity, National Hellenic Research Foundation, Athènes.
- SANDERS W.I.T. 1974. « Hydraulic Agriculture, Economic Symbiosis and the Evolution of States in central Mexico », in J.A. SABLOFF, C.C. LAMBERG-KARLOVSKY (dir.), *The Rise and Fall of Civilizations*, Seattle, Washington, p. 128.
- Symposium on urbanisation and cultural development in the Ancient Near East (4-7 décembre 1958). 1960. *City Invincible*, Chicago, Illinois.
- WILLEY G. R. 1974. « Commentary on the Emergence of Civilization in the Maya Lowlands », in J.A. SABLOFF, C.C. LAMBERG-KARLOVSKY (dir.), *The Rise and Fall of Civilizations*, Seattle, Washington, p. 97.
- YOFFEE N., COWGILL G.L. (dir.) 1988. *The Collapse of Ancient States and Civilizations*, Tucson, Arizona.

6

Le développement du commerce à grande distance et l'apparition d'une classe de marchands

Jean-Pierre Mohen

La période qui nous occupe dans ce volume est aussi caractérisée par des innovations techniques améliorant les moyens de transport qui ont alors élargi considérablement les horizons de certaines communautés, avec toutes les conséquences économiques, militaires, diplomatiques et sociales que cela implique. Si les voies d'eau ont toujours été très fréquentées depuis la préhistoire, le Nil, le Tigre, l'Euphrate, l'Indus, le fleuve Jaune (Huang He) deviennent des axes essentiels du développement de grands États. Mais ceux-ci inventèrent aussi des formules de communications terrestres pour acheminer les armées, des denrées et surtout des lettres. Une série de nouveaux métiers se formèrent alors et des marchands créèrent le négoce international.

Les voies fluviales et maritimes ont joué un grand rôle dans l'expansion de l'espèce humaine jusque dans les parties du monde les plus reculées. Au début de l'époque qui nous intéresse, l'homme a exploré l'ensemble de la Terre sauf les îles du Pacifique vers lesquelles il s'aventure progressivement depuis l'ouest. Vers 1000 av. J.-C., il est au Vanuatu, en Nouvelle-Calédonie et à Fidji. Il parvient même jusqu'en Polynésie occidentale, à Samoa. Pour affronter la haute mer, l'homme utilisait sans doute ces grandes pirogues parfois couplées en catamaran, telles que les premiers voyageurs européens du XVIII^e siècle en ont vues en Polynésie. Nous connaissons un peu mieux les bateaux de l'époque

classique par l'iconographie égyptienne ou assyrienne, et par quelques descriptions célèbres, celles de l'*Odyssée* d'Homère en particulier, qui nous rapporte le retour à Ithaque (en Grèce) d'Ulysse, l'un des vainqueurs de la guerre de Troie, sur la côte anatolienne. Le bateau méditerranéen possède un mât et une voile. Il n'est ni trop grand, ni trop lourd et les compagnons d'Ulysse peuvent, le soir, hisser le bateau sur la plage. Ces bateaux transportent des guerriers, leurs vivres et leurs butins. Des cargos distribuent des marchandises comme l'étude de quelques épaves nous l'apprend.

L'épave de cap Gelidonya, retrouvée en 1959 au large des côtes méridionales de l'Anatolie, possédait une cargaison de lingots de cuivre et d'étain pesant environ une tonne, qui a sombré vers 1200 av. J.-C. Le propriétaire était un Phénicien qui se dirigeait vers l'Égée. En effet, le sceau syrien trouvé à bord lui appartenait probablement et il l'utilisait pour des transactions officielles. Des scarabées de type égyptien, imitations syro-palestiniennes, étaient portés par les membres de l'équipage. Les poteries communes, la lampe de la cabine proviennent aussi de Syrie-Palestine. Les poids utilisés se rattachent à une référence acceptée en Asie occidentale et en Égée, ce qui prouve des relations économiques suivies entre les deux régions.

Une autre épave anatolienne, découverte en 1982 à Ulu Burun près des côtes lydiennes, contenait une cargaison royale du XIV^e siècle av. J.-C. Le bateau, long de 15 à 17 mètres, transportait 6 tonnes de lingots de cuivre et d'autres d'étain. Une centaine d'amphores cananéennes renfermait une tonne de résine térébenthine destinée peut-être à préparer des parfums. Une autre amphore conservait des olives. Des lingots de verre bleu cobalt avaient la même composition que des amulettes mycéniennes et des lacrimoires égyptiens de la XVIII^e dynastie. De l'ivoire d'hippopotame et d'éléphant, de l'œuf d'autruche peuvent provenir d'Asie occidentale. De l'ambre baltique, de l'ébène d'Afrique équatoriale; de la poterie chypriote; des bijoux cananéens en or; deux pièces d'orfèvrerie égyptienne; une bague et un scarabée ayant appartenu à la reine Néfertiti, d'après l'inscription, une épée mycénienne indiquent la qualité et la variété des échanges pratiqués lors des escales autour de la Méditerranée orientale. La nature de la cargaison ressemble à celle que les souverains d'Asie occidentale faisaient parvenir au pharaon, comme l'attestent, par exemple, les tablettes mises au jour à Tell al-Amarna, en Égypte.

Des épaves de bateaux chargés de métal ont été aussi repérées à Rochelongue (Hérault) où ont été repêchés 1 700 fragments d'objets en bronze et 800 kilos de lingots de cuivre, datant du VIII^e siècle av. J.-C. et au large de l'Angleterre, à Douvres et à Plymouth où étaient rassemblés des armes et des outils en bronze des environs de 1200 av. J.-C. Nous avons maintenant une meilleure idée de tels bateaux après la découverte, à Douvres en 1992, d'un grand modèle en bois.

Plus au nord, en dehors du monde méditerranéen, le bateau est nécessaire pour aborder les nombreuses îles britanniques, danoises, etc. Les îles Cassitérides, que l'on situe mal au large de la Cornouaille anglaise ou plus près de la Bretagne, sont un bel exemple de ces îles comptoirs qui approvisionnent un trafic maritime actif, ici le trafic de la cassitérite ou minerai d'étain (fig. 9-10).

À côté des pirogues monoxyles qui étaient communément utilisées dans ces régions d'Europe tempérée et nordique, il semble qu'on puisse citer l'umiak ou le coracle, présentant une quille et une armature en bois couverte de peaux, comme l'attesteraient des dessins rupestres de Rodoy et de Forsely en Norvège.

La riche iconographie des centres rupestres nordiques de l'âge du bronze nous montre de paisibles embarcations de pêcheurs ou de chasseurs de cétacés. Les autres semblent réservées à des guerriers armés ou soufflant dans des lurs, grandes trompes musicales de la protohistoire nordique. Les dessins les plus anciens font apparaître une ligne horizontale relevée aux deux extrémités pour indiquer la proue et la poupe. Les dessins les plus récents présentent un second trait horizontal qui n'est autre que la quille munie d'un éperon. La proue se relève et devient étambot à l'allure de tête de dragon, de tête de serpent ou de tête d'élan du côté de la mer Blanche. Ces bateaux avançaient à la rame et l'on a décompté jusqu'à vingt paires de rameurs. La voile n'était pas utilisée dans les contrées nordiques contrairement aux régions méditerranéennes. L'aviron servait-il à diriger les bateaux? Le dessin d'Ekjeberg rendrait cette hypothèse vraisemblable (fig. 11-12).

Une autre technique de construction navale est attestée vers 1000 av. J.-C., celle des bateaux à planches cousues. Elle sera communément utilisée à l'âge du fer et pendant le haut Moyen Âge par les Vikings qui affrontaient la haute mer avec ce type d'embarcation.

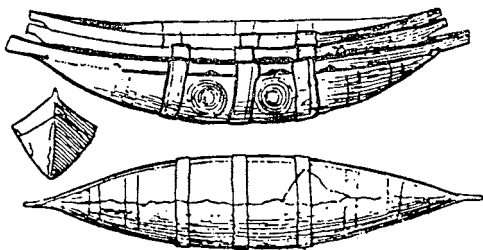


Figure 9 Petits modèles de bateaux votifs en feuille d'or provenant de Nors, Thy, Danemark (d'après Clark, 1955).

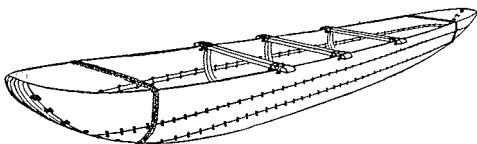


Figure 10 Reconstitution d'un bateau provenant de North Ferriby, Yorkshire, Royaume-Uni (d'après Clark, 1955).

Parmi les bateaux protohistoriques trouvés dans les pays tempérés marécageux, quelques-uns étaient sans doute des bacs utilisés pour traverser des rivières.

Des aménagements assez nombreux de marécages avec des chemins de rondins ont été dégagés et identifiés en Angleterre et en Allemagne du Nord. Ils sont typiques de cette période et des périodes suivantes, pendant lesquelles on aménage aussi les voies terrestres pour des communications et des échanges plus faciles.

Dans l'extrême Nord, on invente des systèmes pour se déplacer dans les paysages enneigés. J. G. D. Clark a inventorié en 1955, les vestiges de skis et de patins de traîneaux, trouvés en Norvège, Finlande et Suède et illustrés par

les gravures du site rupestre de Zalavruga près de la mer Blanche. Nous pouvons citer comme exemple le ski de Riihimäki en Finlande et celui de Kalvträsk en Suède, associé à un bâton qui ressemble à une pagaie. Des patins de traîneaux proviennent d'Heinola en Finlande et de Marjarv en Suède. Ils datent des III^e et II^e millénaires av. J.-C.

L'invention de la roue et des véhicules roulants a été, dans le domaine des transports terrestres, une véritable révolution bien que les effets en furent progressifs. Sur des pictogrammes d'Ourouk en Irak, on voit pour la première

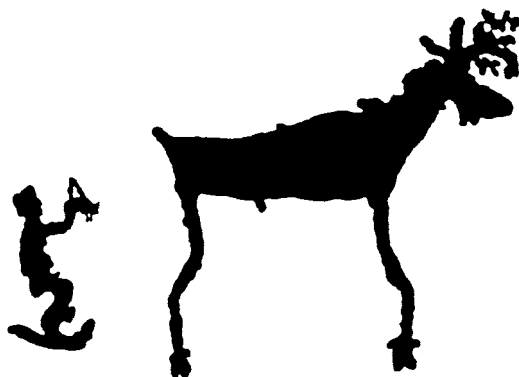


Figure 11 Archer sur skis poursuivant un renne. Gravure rupestre provenant de Zalavruga, nord-ouest de la Russie (d'après Clark, 1955).

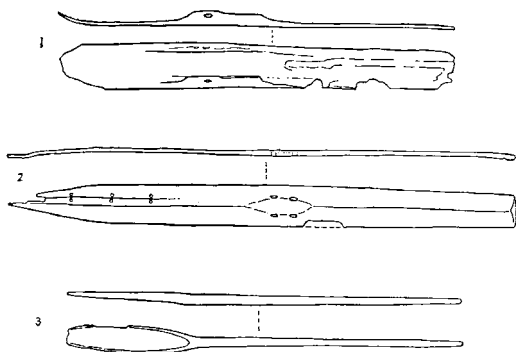


Figure 12 Équipement de skis de l'Europe circumpolaire, âge de pierre. 1) ski « méridional » de Riihimäki, sud de Tavastlan, Finlande; 2) et 3) ski « arctique » et bâton de Kalvträsk, Burträsk, Västerbotten, Suède (d'après Clark, 1955).

fois le passage de chariots à patins à des chariots à roues. Nous sommes à la fin du IV^e millénaire av. J.-C.

(fig. 13). Des exemples de roues en bois, de modèles de chariot en terre cuite, des dessins sur des vases ou sur des

parois rocheuses, des chariots réels dans des sépultures en fosse indiquent le développement rapide de cette invention aussi bien en Asie occidentale qu'en Europe orientale et centrale. La frise de chariots décorant un coffret d'Our est spectaculaire de même que les vestiges en bois des chariots funéraires de Tri Bzata entre la mer Caspienne et la mer Noire, datés du III^e millénaire av. J.-C. (fig. 14). Pendant le II^e millénaire, les dessins piquetés du Val Camonica dans le nord de l'Italie, ou ceux des stèles du Sud-Ouest ibérique, ou encore celui de la tombe mégalithique de Kivik (Suède) montrent bien l'aspect de prestige



Figure 13 Pictogrammes en écriture protolittérale, IV^e siècle av. J.-C., d'Ourouk, Irak. A : symboles de traîneaux; B : symboles de traîneaux sur roues (d'après Piggott, 1983).

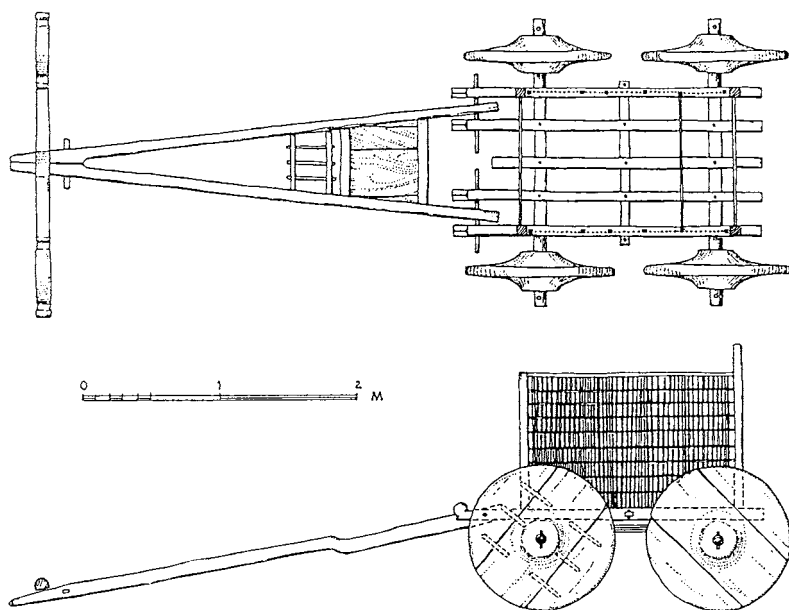


Figure 14 Dessins à l'échelle d'un chariot, II^e millénaire av. J.-C. de Barrow II, Lchashen, Arménie (d'après Piggott, 1983).

de ces véhicules qui peuvent être à quatre roues (char processionnel) ou à deux roues (char de guerre), le chariot réservé au transport n'étant que peu représenté (fig. 15 et 16).

La roue elle-même est fabriquée selon des techniques qui évoluent. Les premières roues sont en bois et pleines (roue De Exe, Pays-Bas) et le plus souvent en trois parties (roues des chariots funéraires arméniens et géorgiens, du II^e millénaire, roue de Zurich du III^e millénaire) (fig. 17).

La roue s'évide ensuite; le moyeu devient important et maintient des rayons, assez fréquemment au nombre de quatre au II^e millénaire av. J.-C. (char votif de Dupljaya dans l'ancienne Yougoslavie, char votif de Trundholm au Danemark) et dans ce cas, ces roues peuvent être en bronze. Par la suite, les rayons sont plus de quatre (chars funéraires du début de l'âge du fer) avec des éléments en bois et en métal, bronze ou fer.

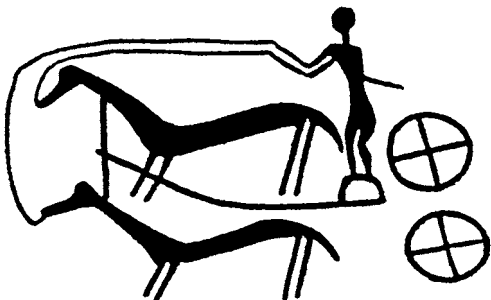


Figure 15 Chariot tiré par des chevaux. Sculpture sur un bloc de la chambre funéraire à Kivik, Skane, Suède méridionale (d'après Clark, 1955).

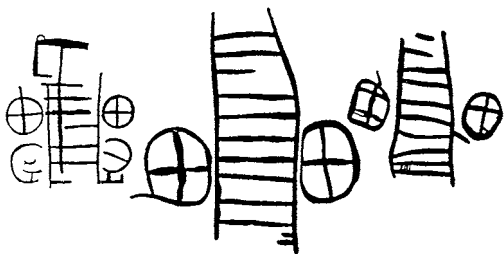


Figure 16 Véhicules à roues. Gravures rupestres du Chalcolithique, provenant de Los Buitres, Penalsordo, Badagoz, Espagne (d'après Clark, 1955).

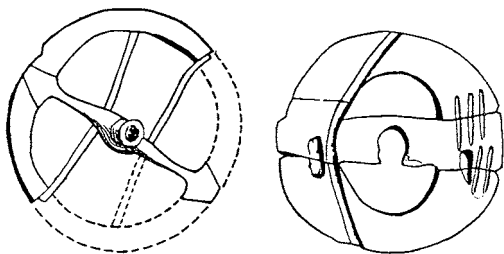


Figure 17 Roues en bois à trois segments, de Mercurago près d'Ancona, Italie (d'après Clark, 1955).

Les principes de la construction des chars semblent fixés très tôt : un timon fourchu s'attachant à l'un des axes maintenant les roues est très répandu. Un tel timon présente l'inconvénient de ne pas être articulé et rend le char peu directionnel. Il faut attendre le début de l'âge du fer pour constater certaines améliorations techniques de ce problème.

Une autre évolution importante intéresse l'histoire du char et du chariot, celle de l'animal tracteur. En effet, les premiers véhicules roulants sont tirés, en Asie occidentale, par des ânes puis par des bœufs attelés par deux sous un joug.

C'est sous cette forme que sont dessinés les chariots attelés de sites rupestres comme celui de Syunik en Arménie, ou de stèles comme celle de Longundo en Italie (*fig. 18*).

Le cheval domestique apparaît dès le V^e millénaire dans les steppes d'Europe orientale. Lorsque le cheval est introduit en Asie occidentale, vers 2000 av. J.-C., il est utilisé pour les chars de guerre. Dans le courant du II^e millénaire, plusieurs témoins — gravures du Val Camonica, chariot votif de Trundholm — attestent de l'utilisation du cheval comme animal de trait. Pour les chariots transportant des marchandises, à vitesse plus lente, les bœufs sont toujours les animaux qui, par leur force régulière, sont les plus efficaces.

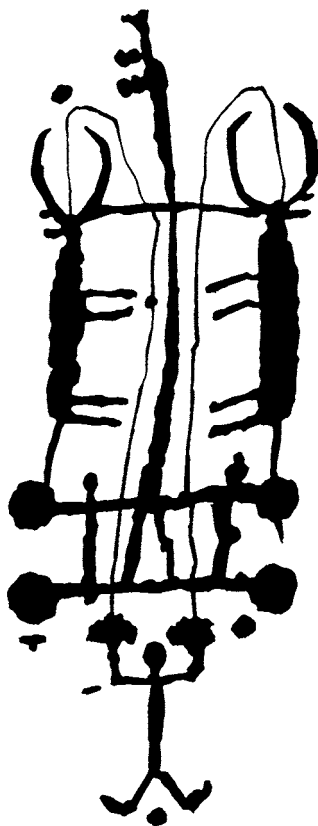


Figure 18 Gravures rupestres de chariots et chars tirés par des bœufs, II^e millénaire av. J.-C., Syunik, Arménie (d'après Piggott, 1983).

Il ne faut pas oublier que le cheval était essentiellement à l'origine un animal de selle, un moyen de locomotion rapide qui a transformé la nature des relations entre les hommes. Pour l'aristocratie d'Asie centrale et d'Europe, c'était un symbole de prestige, et il n'était pas rare qu'un cheval soit sacrifié lors des funérailles de son maître pour être enterré à côté de lui. On trouve bon nombre d'exemples de cette pratique à la fin de la période au nord de la mer Noire, chez les anciens Scythes décrits par Hérodote, mais aussi en Europe centrale, dans la vallée danubienne, à Szentes-Vekerzug, dans le sud de la France (La Française et Cazals) et jusqu'en Espagne, à Vallfogona de Balaguer. À la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer, il n'était pas rare non plus qu'un personnage éminent soit enterré avec ses habits, ses armes et certaines pièces du harnais de sa monture comme l'attestent les sépultures de Beilngries et Gerlinden dans le sud de l'Allemagne. Sur le champ de bataille, les cavaliers isolés et bientôt la cavalerie organisée vont jouer très vite un rôle décisif; ce fut le cas par exemple quand les Peuples de la Mer déferlèrent sur une Égypte frappée de stupeur aux ^{XIII}^e et ^{XII}^e siècles av. J.-C. (fig. 19).

Les moyens de locomotion et de transport que sont les chars et chariots exigent des aménagements de routes qui caractérisent surtout les grands empires centralisés, créés sur la base d'un réseau d'axes de circulation rapide pour transmettre les informations et les courriers, pour acheminer les armes, troupes et bagages dans les chariots tirés par des chevaux à partir de 1500 av. J.-C., pour faire parvenir dans les grands centres urbains les denrées nécessaires à la survie des populations et les marchandises indispensables aux artisans. Les premiers trafics à longue distance concernent les biens précieux, pierres, métaux, parfums, bois, épices. Dans un second

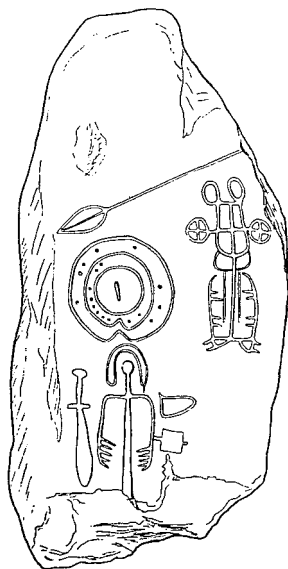


Figure 19 Bloc funéraire sur lequel sont représentés un guerrier, une épée, une lance, un bouclier et un char, ^{VIII}^e-^{VII}^e siècle av. J.-C., Cabeza de Buey, Espagne (d'après Piggott, 1983).

temps, les produits les plus courants sont également importés dans les capitales : ce sont du blé, de l'huile d'olive, du vin, etc. Certains produits viennent de très loin ; du nord de l'Europe, de Russie et d'Asie affluent l'ambre, l'or, des fourrures et des esclaves. Par-delà les déserts du Sahara, de Nubie et d'Arabie, les caravanes de dromadaires et de chameaux amènent du sel, de la soie, de l'étain et de l'or.

Ces deux animaux permettaient pour la première fois aux négociants d'entreprendre la traversée d'immenses territoires jusqu'alors difficiles d'accès. À l'origine, les auteurs de l'Antiquité ne faisaient pas de distinction entre le chameau de Bactriane à deux bosses et le dromadaire arabe à une bosse, d'où une certaine confusion qui subsiste aujourd'hui quand il s'agit de reconstituer les étapes de leur domestication. L'archéologie nous fournit pourtant quelques lumières à ce sujet. Parmi les vestiges néolithiques découverts en Turkménie, à Altyn-depe, on a retrouvé plusieurs statuettes en terre cuite représentant des chameaux ou plus précisément des ébauches (la tête et le cou), tirant des chariots à quatre roues. Ces statuettes, datées du III^e millénaire av. J.-C., semblent suggérer non seulement que le chameau était domestiqué à cette date, mais qu'il était déjà utilisé comme animal de trait en Asie centrale. Cela ne veut pas dire pour autant que les caravaniers se soient lancés dès cette époque à la conquête des déserts, car il fallait pour entreprendre de tels voyages des motivations économiques et politiques bien précises qui ne sont apparues que vers 1100 av. J.-C. environ, lorsque les Assyriens firent venir des chameaux de Médie pour franchir les montagnes. Ce sont eux également qui utilisèrent pour la première fois le dromadaire pour sillonner le désert d'Arabie, vers 700 av. J.-C. Mais ce n'est que lorsque l'Empire perse eut étendu sa domination politique sur tout le nord de l'Arabie que purent être organisées les grandes caravanes assurant la liaison directe entre les deux pointes du Croissant fertile. Et ce n'est que bien plus tard que les premiers dromadaires feront leur apparition dans le désert de Libye et au Sahara.

La construction de routes a facilité grandement ces échanges. Les unes ont été construites par les Égyptiens dès le III^e millénaire av. J.-C., entre la carrière et le chantier, pour amener sur traîneau des blocs énormes préparés pour la construction des pyramides ou des temples, ou pour des sculptures d'obélisques et de colosses, gardiens des temples. En Crète, on a retrouvé les traces de la route qui, à la même époque, joignait Gortyna à Knossos. Un peu plus tard, une grande route côtière reliant l'Égypte à Gaza présente des escaliers au niveau des défilés de Nahr-el-Kelb et l'on peut en déduire qu'elle n'était pas carrossable. Chez les Assyriens, sous le règne de Teglath-Phalasar I^{er} (vers 1100 av. J.-C.), un corps d'ingénieurs, les « Ummani », était chargé de la construction des routes, des ponts et des travaux de siège. Le long des routes, des relais assuraient le repos des animaux et des hommes

avec l'eau courante, de la nourriture et des ateliers pour réparer les véhicules. L'administration pouvait vérifier les produits qui circulaient et prélever des taxes. La diffusion rapide et régulière des informations importait dans les grands empires ; ainsi chez les Assyriens, le système de communication fut amélioré sous le règne de Sennachérib (vers 700 av. J.-C.) qui organisa des feux de signalisation le long des routes pour transmettre les messages. Ce procédé était connu en Israël et en Mésopotamie. Ces caractéristiques sont réunies sur la route royale que Darius I^{er} perfectionna vers 500 av. J.-C. et qui allait de Sardes à Éphèse et à Suse.

Les empires, qui se mettent en place entre 3000 et 700 av. J.-C., représentent des forces économiques considérables confortées grâce aux progrès techniques des transports. Dans chaque palais (Knossos) ou ville, les greniers et les réserves sont encombrés de jarres à grains ou à olives.

Des quartiers sont réservés aux activités artisanales, métallurgiques ou céramiques (Enkomi). Le grand commerce de matières précieuses existe aussi bien dans les États égyptiens, d'Asie occidentale et centrale que dans les civilisations villageoises du Nord européen (trafic des ardoises vertes d'Olonetz en Carélie, de l'ambre baltique et de l'étain des îles Cassitérides, au large des îles Britanniques). Dans les États classiques, des systèmes chiffrés de poids et mesure se mettent en place (quelques exemples ont été donnés dans le premier chapitre, sur les aspects techniques). Ces unités de mesure parfois imitées dans des pays lointains confirmeraient la part des échanges et du commerce dans les relations entre les peuples et dans la diffusion des inventions : la mine, unité phénicienne qui pèse 0,727 gramme, semble ainsi avoir été retenue vers le IX^e siècle av. J.-C., dans plusieurs pays de l'Europe occidentale (Suisse et France). En revanche, la monnaie proprement dite n'apparaîtra que plus tard (les premières monnaies rhodiennes datant du V^e siècle av. J.-C.).

À côté des empires terrestres, des thalassocraties bénéficient du développement des moyens de transport et de l'élargissement des horizons économiques. Les Phéniciens représentent en Méditerranée un bel exemple de ce rôle de marchands-intermédiaires qui véhiculent des produits de fabrication très diverse. La fondation de Carthage en 814 av. J.-C. représente une avancée vers l'Occident, africain et européen.

Un autre bel exemple de thalassocratie est celui de la Grèce qui se met en place avant 700 av. J.-C. et se développera ensuite avec la Grande Grèce du V^e siècle av. J.-C. s'étendant vers l'ouest jusqu'à l'Atlantique et vers l'est, jusqu'à la mer Noire.

Les grandes sphères culturelles qui se forment dans le monde n'ont pas toujours une unité politique comme les empires mais une réalité économique faite d'échanges ou de commerce à longue distance. Ainsi, explique-t-on l'expansion de la culture celtique vers l'ouest et vers l'est de l'Europe, la

vaste domination de la culture arctique, la relative unité des cultures andines à travers lesquelles circulent certains coquillages échangés de village en village, la diffusion en Mélanésie et en Polynésie occidentale des cultures à céramique Lapita.

Dans ce contexte économique, le marchand devient un spécialiste. Il peut posséder un bateau en Méditerranée orientale et proposer, de port en port, sa marchandise. Parfois, il obtient une commande royale, et transmet ainsi des pièces d'orfèvrerie et souvent des messages. Il peut assurer un relais et faire passer d'Angleterre sur le continent une charge d'oxyde d'étain qui est ensuite acheminée plus loin vers le sud.

Certains produits doivent traverser des déserts à dos de chameaux ou de dromadaires rassemblés en caravanes. Les transports à dos de mulet ou à dos d'homme sont toujours les plus communs dans des régions terrestres difficiles comme les régions montagnardes. Certaines matières premières précieuses comme l'ambre nordique, le jade chinois ou certains coquillages du Pacifique sont amenées parfois très loin, à plusieurs milliers de kilomètres de leur lieu d'origine. Les marchands suivent aussi, dans le cas des empires, les armées qui deviennent de plus en plus nombreuses et qui circulent d'une frontière à l'autre. Avec l'accroissement des échanges et du commerce international, certains peuples comme les Phéniciens vont louer leurs services et maîtriser le flux des échanges économiques de vastes zones comme la partie méridionale de la Méditerranée.

BIBLIOGRAPHIE

- BASS G. F. *et al.* 1989. « The Bronze Age Shipwreck at Ulu Burun : 1986 Campaign », *Am. J. Archaeol.*, Boston, Massachusetts, vol. XCIII, p. 1-29.
- CLARK J. G. D. 1955. *L'Europe préhistorique, les fondements de son économie*, Paris.
- COLES B., COLES J. 1989. *People of the Wetlands : Bogs, Bodies and Lake Dwellers*, Londres/New York.
- FORBES R. J. 1965. *Studies in Ancient Technology*. 2^e éd. rév., Leyde, vol. II.
- LEE N. E. 1955. *Travel and Transport through the Ages*, 2^e éd., Cambridge.
- PARKES P. A. 1986. *Current Scientific Techniques in Archaeology*, Londres/Sydney.
- PIGGOTT S. 1983. *The Earliest Wheeled Transport from the Atlantic Coast to the Caspian Sea*, Londres.
- POLANYI K., ARENSBERG M., PEARSON H. (dir.) 1957. *Trade and Market in the Early Empires*, Glencoe, Ill.

- SABLOFF J., LAMBERG-KARLOVSKY C. C. (dir.) 1975. *Ancient Civilisation and Trade*, Albuquerque, Nouveau-Mexique.
- STEINMAN D. B., WATSON S. R. 1957. *Bridges and their Builders*, New York.
- VIGNERON P. 1968. *Le Cheval dans l'Antiquité*, Nancy, Annales de l'Est.
- WALTZ R. 1951, 1954. « Zum Problem des Zeitpunktes der Domestikation der Altweltlichen Kameliden », *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, Leipzig, p. 29-51 (1951); p. 45-87 (1954).
- WILL E. 1957. « Marchands et chefs de caravane à Palmyre », *Syria*, Paris, vol. XXIV, p. 262-267.
- WRIGHT E. V. 1976. *The North Ferriby Boats : A Guide Book*, Londres, (Marit. Monogr. Reports, 23).

7

Les débuts de l'âge du fer : l'invention de la métallurgie et ses conséquences

Pierre Villard

La période qui s'étend du ^{xv}^e au ^{viii}^e siècle av. J.-C. correspond à l'entrée progressive du fer dans les sociétés, ainsi qu'à l'affirmation dans cette région d'une puissance résolument militariste, l'Assyrie, dont tous les efforts semblent tendre à la constitution d'une formidable machine de guerre, instrument d'une conquête permanente.

Vers le milieu du ⁱⁱ^e millénaire, la situation politique en Asie occidentale est caractérisée par un relatif équilibre, qui n'exclut pas les visées expansionnistes, entre quelques grands États : l'Égypte, la Babylonie kassite, le royaume hittite et la confédération mitannienne, s'étendant des rives de la Méditerranée aux confins du Zagros. En marge de ces royaumes, subsistaient, en particulier en Syrie-Palestine, de petits États-tampons, dont la faiblesse militaire était compensée par une prospérité commerciale et artisanale, de laquelle leurs puissants voisins pouvaient d'ailleurs tirer profit. Au cours des siècles suivants, le déclin du Mitanni et l'émergence simultanée de l'Assyrie comme grande puissance ne bouleversèrent pas fondamentalement cet équilibre dynamique.

Cette configuration régionale fut radicalement modifiée, vers 1200 av. J.-C., lorsque l'invasion des Peuples de la Mer (nom générique donné à des populations très mêlées) mit fin à l'existence du royaume hittite et ravagea les régions syro-palestiniennes, dont l'Égypte fut écartée. Par la suite, mettant à profit l'affaiblissement des anciens États, de nouveaux groupes sémites, les Araméens, s'installèrent progressivement dans les pays du Croissant fertile,

submergeant la Babylonie vers le milieu du XI^e siècle av. J.-C., avant de former une série de principautés dans les régions syriennes.

Ces bouleversements politico-ethniques sont contemporains des véritables débuts de l'âge du fer en Asie occidentale, et on a pu penser que la maîtrise des nouvelles techniques avait contribué à la supériorité militaire des nouveaux venus. Mais s'il existe une relation entre les transformations techniques et l'évolution politique au début du I^{er} millénaire av. J.-C., celle-là est nécessairement complexe, car paradoxalement ce fut l'Assyrie, héritière des États de l'âge du bronze, qui, à partir du IX^e siècle av. J.-C., inaugura une politique de reconquête et d'expansion qui aboutit à la formation de l'Empire néo-assyrien, qui parvint dès la fin du VIII^e siècle, et durant le VII^e siècle av. J.-C., à dominer pratiquement tous les pays d'Asie occidentale.

En fait, sans minimiser l'importance de la diffusion de la technologie du fer, celle-là ne constitua qu'un élément d'un ensemble plus complexe de mutations techno-économiques, qui, si elles ne peuvent expliquer à elles seules les évolutions politiques, ont manifestement contribué à modifier les fondements des anciennes sociétés, dont elles ont en particulier renforcé la militarisation. Par exemple, l'introduction du cheval a non seulement bouleversé les pratiques de la guerre, mais a produit des effets sur l'ensemble des structures économiques et sociales.

Bien entendu, ces mutations n'ont affecté qu'une partie de l'activité économique des États, et les évolutions furent très limitées pour bien des secteurs fondamentaux de l'artisanat, comme par exemple le textile. De même, quelle que soit l'importance stratégique de la métallurgie du fer ou des techniques liées à l'utilisation du cheval, elles étaient loin de constituer les seuls fondements de la puissance des États. Pour ne prendre qu'un exemple, la maîtrise par l'Assyrie des terres céréalières s'étendant en Mésopotamie du Nord, des grandes vallées du Zagros jusqu'à l'Euphrate, a sans doute été un facteur déterminant dans sa capacité à construire un empire durable.

Dans le cadre limité de cet essai, l'étude des secteurs les plus dynamiques de l'économie sera privilégiée par rapport aux éléments, nombreux, de permanence. D'autant plus que ces secteurs — liés, pour la plupart des États d'Asie occidentale, à l'accès à des ressources importées — nécessitaient la mise en place de politiques économiques visant à assurer des approvisionnements réguliers.

L'ENTRÉE DANS L'ÂGE DU FER

Il est parfois malaisé d'évaluer avec précision l'impact qu'eut l'adoption de la métallurgie du fer sur les économies des États de l'Orient ancien, en raison de la relative pauvreté des trouvailles archéologiques en ce domaine. On

peut cependant définir de manière générale trois grandes phases, dans l'émergence de cette technologie, en fonction de l'importance du nouveau métal dans l'économie globale.

Au cours d'une première phase, l'existence d'objets en fer montre que le travail de ce métal n'est pas inconnu, même s'il n'est guère exploité pour ses caractéristiques particulières : il s'agit encore d'un produit rare, que son prix très élevé cantonne à des utilisations de prestige. Dans une deuxième phase, les qualités du fer commencent à être reconnues et exploitées pour des usages pratiques (outillage et armement), bien que le bronze demeure de loin le métal le plus fréquent. Enfin, durant la troisième phase, le fer devient prédominant pour ce type d'usages, mais sans nécessairement supplanter complètement le bronze.

Les premières attestations d'objets en fer sont relativement anciennes dans l'Orient ancien (IV^e millénaire au moins), mais l'utilisation de ce métal est longtemps demeurée des plus restreintes, et vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C., les usages caractéristiques du fer — notamment la confection d'armes votives, destinées à des présents royaux ou à des sanctuaires — indiquent clairement que l'Orient ancien en était encore à la première phase. On peut citer en exemple la dague à lame de fer découverte dans la tombe de Toutankhamon (vers 1350 av. J.-C.), ou encore une hache de combat, provenant vraisemblablement d'un sanctuaire d'Ugarit (XIV^e siècle av. J.-C. ?) : montée sur une douille en cuivre, avec des incrustations d'or, la lame de fer de cette hache contient un pourcentage significatif de nickel, qui suggère que fut employé, au moins en partie, du métal d'origine météorique, comme c'est d'ailleurs le cas pour une proportion notable des objets de haute époque. Il y a là un indice des difficultés d'extraction de ce métal à partir des minerais, qui en faisaient précisément la rareté.

Pour que la technologie du fer puisse véritablement se développer, et parvenir à la deuxième phase, il fallait pouvoir produire ce métal en quantité suffisante à partir du minerai. Or les méthodes des métallurgistes qui avaient atteint auparavant une haute technicité dans le travail du cuivre et du bronze n'étaient pas directement transposables, en particulier parce que les températures obtenues dans les fours primitifs n'étaient pas suffisantes pour produire de la fonte, sinon de manière accidentelle.

Le premier procédé d'extraction consistait vraisemblablement à traiter dans un four (au début sans doute un simple trou dans le sol) le minerai (ordinairement hématite ou magnétite) avec du charbon de bois. Un contrôle précis du processus de chauffe, éventuellement avec l'aide de soufflets, permettait d'obtenir une température ne dépassant sans doute pas 1 200 °C. Cette température était inférieure à celle du point de fusion (1 540 °C pour le fer pur), mais autorisait, du fait de réactions chimiques avec le charbon de bois, la réduction du minerai en une masse spongieuse et pâteuse, qui refroidi-

dissait sous la forme de blocs poreux. Il fallait ensuite chauffer ceux-là à nouveau, puis les marteler pour ôter le reste de matières scoriacées, et obtenir ainsi des lingots utilisables pour la confection d'objets.

La mise en œuvre de ces techniques exigeait non seulement un minerai exploitable selon les conditions de l'Antiquité, mais également des réserves abondantes en combustible : 8 tonnes de charbon de bois étaient en effet nécessaires pour la réduction d'une tonne de minerai. En Asie occidentale, les régions les plus favorables étaient le nord-ouest de l'Iran, mais surtout les montagnes arméniennes, ainsi que les chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus. L'absence de documentation écrite pour ces régions ne permet guère de certitudes pour ce qui concerne l'origine de ces techniques, ou l'activité des mineurs-prospecteurs qui procédaient à la première transformation du minerai. Il faut bien entendu souligner que la confection d'objets finis pouvait être prise en charge dans d'autres centres, après exportation des lingots de fer.

Le métal obtenu par cette méthode avait cependant une résistance inférieure à celle d'un bronze bien travaillé. Le progrès décisif fut en fait lié à la découverte des processus de carburation du fer. En effet, en chauffant à blanc à plusieurs reprises un objet en fer sur un lit de charbon de bois, à une température supérieure à 900 °C, il absorbe une quantité de carbone ayant pour effet de le transformer superficiellement en acier. À cette condition, le métal acquiert des qualités physiques, telles que la résistance mécanique ou la capacité à tenir un tranchant, susceptibles de le rendre techniquement intéressant. Enfin par la technique du trempage (refroidissement rapide dans l'eau ou l'huile), un procédé qui était sans signification dans la métallurgie du bronze, on pouvait arriver à une combinaison adéquate de dureté et de résistance, propre à conférer au fer une réelle supériorité.

Il convient cependant d'insister sur le caractère très progressif et empirique de la découverte des processus résumés ci-dessus. Il est possible que les techniques de carburation du fer apparaissent dès les XIV^e ou XIII^e siècles av. J.-C., dans la sphère d'influence des royaumes hittite et mitannien, mais il est significatif que les rois assyriens du XIII^e siècle av. J.-C. (Salmanasar I^{er} et Tukulti-Ninurta I^{er}) aient placé des tablettes de fer comme offrandes votives dans les dépôts de fondation des bâtiments de leur capitale, Assour, ce qui montre qu'il s'agissait encore à leurs yeux d'un métal de prestige.

Il ne faut donc pas sous-estimer les freins technologiques à la diffusion du fer, essentiellement liés à la multiplicité des processus mis en œuvre pour arriver à un résultat convenable. Cela nécessitait un temps considérable, alors que des objets en cuivre ou en bronze pouvaient être obtenus par une simple opération de coulée, avec un travail de finition réduit. Mais surtout, cela demandait à l'artisan de maîtriser un nombre considérable de paramètres, à chacune des étapes de la fabrication. Pour ne prendre qu'un exemple, les processus de carburation dépendaient à la fois de la température du foyer, très

difficile à évaluer, et du temps durant lequel le métal y était laissé. Le travail d'objets en fer nécessitant de toute façon un martelage à chaud, dans un foyer de charbon de bois, la carburation a dû être fréquemment accidentelle, et seule une longue expérience pouvait enseigner aux anciens forgerons les gestes techniques permettant de parvenir au résultat désiré. De façon significative, des objets pour lesquels on peut démontrer avec quelque sûreté que la carburation a été intentionnelle et bien contrôlée n'apparaissent guère en Mésopotamie avant le VII^e siècle.

Ces remarques permettent de mieux évaluer les conditions dans lesquelles les sociétés d'Asie occidentale sont entrées dans le véritable âge du fer, c'est-à-dire la phase 3 selon la classification proposée plus haut. À ce sujet, les découvertes archéologiques, comme les données textuelles, indiquent une relative soudaineté du phénomène, en même temps qu'une chronologie différenciée selon les régions. Ainsi, il est vraisemblable que cette transition fut d'abord effectuée, à la fin du II^e millénaire av. J.-C., dans les régions méditerranéennes (Cilicie, Nord-Ouest syrien, puis Palestine). Pour l'Assyrie, il faut attendre la fin du IX^e siècle, tandis qu'en Égypte, le processus n'est sans doute pas antérieur au VII^e siècle av. J.-C.

Comme on l'a vu, cette transition ne peut s'expliquer seulement par les avantages techniques du nouveau métal. À ce sujet, la théorie d'une supériorité technique des Philistins (que l'on considère généralement liés aux Peuples de la Mer), en rapport avec le secret jalousement gardé de la métallurgie du fer (I Samuel, 13), est sans doute à abandonner, de même que l'idée similaire d'un « monopole du fer » par le royaume hittite quelques siècles auparavant. Il faut tenir compte également des données relatives aux routes commerciales, et aux migrations d'artisans, liées peut-être aux bouleversements politiques de la fin du II^e millénaire av. J.-C. Ainsi, la proximité des sources d'approvisionnement, et notamment du Taurus, peut rendre compte en partie de l'avance prise par les régions de l'Ouest, et on a également envisagé qu'une désorganisation des routes du cuivre et de l'étain y avait accéléré l'adoption du fer. Il est de même vraisemblable que la capture d'artisans et le pillage de matières premières, lors des grandes campagnes vers l'ouest des souverains assyriens du IX^e siècle av. J.-C. (Assurnasirpal II et Salmanasar III), sont à lier à la diffusion du fer en Assyrie. Par la suite, le besoin considérable en armes et outils de l'armée assyrienne a dû nécessiter un usage croissant du fer, ne serait-ce que parce que les approvisionnements en étain pouvaient se révéler insuffisants, phénomène qui a pu lui-même contribuer à la découverte progressive des potentialités du nouveau métal. On voit donc que le problème de l'adoption du fer comme métal prépondérant n'appelle pas une explication univoque. Il semble toutefois que les raisons étaient autant économiques que techniques, même si le fer ne fut sans doute pas réellement meilleur marché que le bronze avant l'époque néobabylonienne (VI^e siècle av. J.-C.).

On comprend dès lors que la fin de la période envisagée ici ait été caractérisée par l'existence d'un bimétallisme fer-bronze. L'analyse des premiers objets en fer montre que les métallurgistes essayèrent souvent de copier les formes typiques de l'âge du bronze, et on rencontre par ailleurs, jusqu'à la période achéménide, des objets formés d'une combinaison des deux métaux (épée à lame de fer et garde de bronze par exemple). La liberté que permettaient les techniques de coulées favorisait en effet l'emploi du bronze pour tout ce qui était ornemental. Il y a donc eu une certaine spécialisation des métaux, selon les usages. Dans le domaine de l'armement, l'épée fut la grande bénéficiaire, car la résistance des lames de bronze était limitée, mais les armes fabriquées dans ce métal ne disparurent pas : par exemple, les casques de bronze, plus légers, continuèrent d'être utilisés en concurrence avec les casques de fer, offrant quant à eux une meilleure protection (*ill. 13*).

Pour ce qui concerne le domaine civil, l'emploi du fer autorisa la création ou le perfectionnement de nombreux outils (pics, haches, marteaux, ciseaux, limes, scies, etc.) qui modifièrent de façon considérable les conditions de l'artisanat et notamment les techniques de construction. Mais ce fut l'agriculture, qui restait alors le fondement de l'économie, qui bénéficia peut-être le plus de la diffusion de la métallurgie du fer, car la relative rareté des métaux avait longtemps freiné le perfectionnement de l'outillage. On notera par exemple que les socs de charrues ou les houes que l'on a découverts en Mésopotamie sont tous en fer à partir de la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Et Sennachérib (705-680 av. J.-C.), en relatant dans ses annales ses travaux d'irrigation qui permirent d'étendre les cultures de la région de Ninive, précise qu'il utilisa des instruments de fer pour creuser des canaux à travers les montagnes.

LE RENFORCEMENT DU POUVOIR MILITAIRE

Même si la diffusion de la technologie du fer n'eut pas seulement des implications dans l'armement, son histoire témoigne du rôle moteur que pouvait jouer le domaine militaire dans le développement technique et la mise en place des structures économiques. L'étude de l'introduction du cheval dans les pays d'Asie occidentale illustre peut-être encore mieux ce phénomène, car elle permet de comprendre comment l'apparition de nouvelles techniques dans l'art de la guerre fut liée à l'affirmation d'un groupe social de guerriers spécialisés, et à la réorientation de certains secteurs de l'économie (*fig. 20*).

Domestiqué vraisemblablement dans les steppes eurasiatiques, le cheval est attesté avec sûreté en Asie occidentale dès le début du II^e millénaire av. J.-C., mais il ne jouait alors qu'un rôle marginal. De même, le char existait dès



Figure 20 Guerriers de l'âge du bronze et de l'âge du fer ancien. Art rupestre, Fossum, Suède (1 et 3), Vitlycke I, près de Tanum, Suède (2 et 4), et Val Camonica, Italie (5, 6 et 7) (d'après Mohen et Bailloud, 1987).

l'époque sumérienne, tiré semble-t-il par des onagres, mais monté sur quatre roues pleines fixées directement à la caisse, son maniement était trop lourd pour qu'il puisse avoir une fonction tactique véritablement efficace. C'est l'amélioration de cet instrument qui, en lui conférant un réel intérêt militaire, provoqua en Asie occidentale un besoin croissant en chevaux. Le nouveau type de char disposait d'une caisse à la fois plus légère et robuste, formée de pièces de bois reliées par des bandes de cuir, et posée sur un axe muni de deux roues à rayons. Attelé par des colliers de gorge à deux chevaux guidés par un mors, il formait un instrument très maniable, susceptible de mettre l'infanterie en déroute par des charges dévastatrices.

Évidemment, l'efficacité de la nouvelle arme dépendait de la valeur et de la maniabilité des chevaux, ce qui posait un double problème technique : il fallait à la fois acclimater ces animaux, qui ne sont pas originaires d'Asie occidentale, et leur donner un entraînement adéquat. Un traité rédigé sans doute au ^{XIV}^e siècle av. J.-C. par un personnage d'origine mitannienne, Kikkuli, aborde précisément ces deux questions. Ce texte est connu par sa version hittite, retrouvée à Boghaz-Köy, ce qui conforte l'opinion selon laquelle la nouvelle arme s'est sans doute développée en premier lieu dans la mouvance hittito-mitannienne. De nombreux termes techniques de l'ouvrage de Kikkuli paraissent également d'origine indo-aryenne, indice peut-être que ces méthodes furent importées par de nouveaux venus en Asie occidentale.

Quoi qu'il en soit, ces innovations se diffusèrent rapidement, aussi bien vers l'Assyrie que vers les régions syro-palestiniennes : en témoignent un traité assyrien de même nature, ainsi qu'un texte vétérinaire provenant du port méditerranéen d'Ugarit, postérieurs d'un siècle environ à l'ouvrage de Kikkuli.

Dans les premiers siècles du ^I^{er} millénaire av. J.-C., au moment où l'armée assyrienne devenait la principale force d'Asie occidentale, il semble que le char se soit alourdi, alors que son rôle tactique se modifiait. Plus massif, et attelé à quatre chevaux, il n'était plus lancé en avant pour provoquer la débandade dans les rangs ennemis, mais combattait aux côtés des fantassins. Parallèlement, la fonction d'élément mobile et léger fut confiée à la cavalerie, dont quelques contingents apparaissent dans l'armée assyrienne dès le ^{IX}^e siècle av. J.-C. Il est possible que les Assyriens suivirent en cela le modèle des peuples nomades auxquels ils furent confrontés (il existe dès le ^X^e siècle av. J.-C. des représentations de guerriers araméens à cheval), mais il leur fallut quelque temps pour assimiler complètement ces nouvelles techniques. Les bas-reliefs du ^{IX}^e siècle av. J.-C. montrent en effet deux cavaliers opérant côte à côte, l'un combattant et l'autre tenant les rênes des deux chevaux : cette équipe n'était autre que la transposition dans la nouvelle arme de l'effectif du char léger, les fonctions demeurant les mêmes. Sous le règne

de Sargon II (721-705 av. J.-C.), en revanche, les cavaliers opèrent individuellement, réorganisation tactique qui fut favorisée par l'adoption d'un type de rênes pouvant éventuellement libérer les deux mains pour combattre, et par un nouveau mors permettant de freiner plus efficacement l'animal. À cette époque, l'armée assyrienne disposait de plusieurs milliers de cavaliers, répartis en petits groupes d'une centaine d'unités.

Bien entendu, cette évolution dut entraîner des changements dans les techniques de dressage et d'élevage des chevaux. En particulier, il semble que les Assyriens aient cherché à sélectionner les animaux selon leur race ou leur taille, en fonction des différents usages. C'est ainsi que les textes du VII^e siècle av. J.-C. font la distinction entre les chevaux de trait (pour la charrerie), et ceux que l'on destinait à la monte, de même qu'était faite une distinction entre les races de Koush (sans doute originaire de Nubie) et de Mêsu (nord-ouest de l'Iran). Vers la même époque, un passage des annales de Sargon II montre que le roi d'Ourartou (l'actuelle Arménie) utilisait les services des Mannéens (peuple vivant sur les marges orientales de son royaume), pour sélectionner les jeunes chevaux de ses haras, en fonction de leurs capacités.

Il convient de préciser que l'usage du cheval, dans la période considérée, semble avoir été strictement militaire : son prix était trop élevé, en effet, pour une utilisation comme animal de trait dans l'agriculture. Il n'est donc pas étonnant que le cheval se soit alors trouvé associé, dans la conscience de l'Asie occidentale, au pouvoir et à la royauté. En témoigne l'histoire significative d'Idrimi, dynaste syrien vassal du roi mitannien, dont une inscription, gravée sur sa statue, raconte comment il reprit possession de son royaume, après avoir dû partir en exil, emmenant seulement son cheval, son char et son écuyer. Ce mythe du roi guerrier, partant à la conquête de son royaume avec sa seule monture, devait d'ailleurs être vivace dans toute l'Asie occidentale puisque, plusieurs siècles plus tard, Sargon II, relatant sa campagne contre le roi ourartéen Rusa, mentionne dans le butin une statue de son ennemi vaincu sur laquelle était gravée cette orgueilleuse inscription : « Avec mes deux chevaux et mon cocher, mes mains ont conquis la royauté d'Ourartou. » On notera aussi l'association des chevaux et des chars du souverain à la famille royale dans les formules de souhaits convenues des lettres diplomatiques échangées entre les principaux rois de la période d'El Amarna (XIV^e siècle av. J.-C.).

Cette conception du pouvoir, fondée avant tout sur la valeur militaire, transparaît également dans la structure sociale attestée à l'ouest du royaume mitannien, et dans certains États syro-palestiniens de la fin de l'âge du bronze. À côté des nobles de sang royal, le groupe des *maryannu* y formait une sorte d'aristocratie militaire. Ce terme, dérivé d'un mot indo-européen signifiant à l'origine « jeune homme », désignait les combattants en char, constituant une élite de guerriers professionnels.

Dans le monde hittite, également, le groupe des combattants en char n'avait semble-t-il d'autre activité que le métier des armes : leur subsistance, ainsi que celle de leur famille, chevaux et serviteurs, devait être assurée par des concessions de terres du palais. Il faut cependant préciser que cette élite sociale n'a apparemment acquis nulle part un pouvoir autonome. L'approvisionnement de l'armée, en nourriture et matériel, était organisé par le palais grâce à un système de redevances, et la possession des chevaux et des chars semble avoir été le fait de l'administration royale : le pouvoir militaire restait donc étroitement contrôlé par les souverains.

L'armée de l'Empire néo-assyrien offre un autre exemple de la professionnalisation accrue du métier des armes. À côté des hommes astreints au service royal (militaire ou civil) pour une période déterminée, existait une armée permanente, organisée en une force centrale, relevant directement du souverain, et en forces provinciales, dont les effectifs, considérables, doivent sans doute être chiffrés par centaines de milliers. Or cette armée n'était pas composée exclusivement d'Assyriens. L'emploi de mercenaires araméens dans l'infanterie est bien attesté. On constate également, dès le règne d'Assurnasirpal II, l'incorporation dans la charrerie assyrienne de soldats provenant des États de Syrie du Nord, considérés comme particulièrement experts dans cette arme. Bien plus, à la suite de la prise de Samarie (722 av. J.-C.), Sargon II constitua, avec les meilleurs officiers de cette ville, une unité de chars qui fut incorporée à l'armée centrale, tout en conservant sa désignation nationale. Il pourrait paraître étonnant de voir ces hommes servir ainsi dans l'armée de leur vainqueur, mais il est vraisemblable que le caractère totalement professionnel de ces soldats ainsi qu'une solide tradition de mercenariat les rendaient parfaitement fiables.

Si les conséquences économiques de ces phénomènes peuvent être perçues dès le milieu du II^e millénaire av. J.-C., l'Empire néo-assyrien offre la meilleure illustration du type d'implications qu'eurent tout à la fois l'affirmation d'une classe de guerriers professionnels et le gonflement des effectifs militaires (et administratifs). Bien sûr, l'armée assyrienne jouait un rôle économique propre, notamment par le pillage des pays étrangers, mais les nécessités de son équipement et de son approvisionnement ont conduit à la mise en place d'une organisation interne, dont la pierre angulaire était le système provincial, et dont la fonction principale était de prélever sur le secteur privé de l'économie les ressources permettant le maintien des administrations civile et surtout militaire.

La principale obligation dont les gouverneurs des provinces assyriennes devaient assurer le bon accomplissement — vis-à-vis de l'administration militaire centrale — était l'*ilku*. Ce terme, attesté dès la période paléo-babylonienne (début du II^e millénaire av. J.-C.), désignait à la fois la terre concédée par une autorité supérieure, et les devoirs qui y étaient liés : entre autres le

service militaire pour les domaines tenus du roi. Dans la seconde moitié du II^e millénaire, le mot apparaît à Nuzi (principauté vassale à l'est du Mitanni), ainsi que dans le royaume assyrien : il s'y réfère le plus souvent au service militaire accompli pour l'État, mais parfois aussi à des fournitures de chevaux pour l'armée. Dans l'Empire néo-assyrien, si les fondements de l'institution semblent similaires, on constate d'une part que la relation entre l'*ilku* et la tenure d'une terre n'est pas systématique (les citadins y sont astreints, sauf exemption), et d'autre part que la notion de service personnel s'est modifiée : si certains des assujettis accomplissaient réellement le service royal, d'autres s'acquittaient de leurs obligations en livrant directement des fournitures diverses, allant de produits agricoles à certains métaux, à des soldats cantonnés dans leur province (le cas est attesté notamment pour la charrerie). Une pratique attestée à Assour montre un procédé similaire : pendant les mois d'hiver, précédant le rassemblement du printemps en vue de la campagne annuelle, des cavaliers emmenaient leurs chevaux dans leurs villages, vraisemblablement chargés d'assurer leur subsistance. On peut enfin signaler l'organisation d'artisans, appartenant parfois à des peuples vaincus, en équipes incorporées dans le « contingent royal » (*kisir sarrûti*), mot ordinairement utilisé pour désigner l'armée centrale. Même si une séparation stricte entre administrations civile et militaire est quelque peu anachronique, l'un des buts de ces équipes était sans doute de pourvoir l'armée en matériel et en services spécialisés. Ces quelques exemples illustrent la façon dont les forces productives du pays étaient intégrées dans un système visant au maintien d'une machine de guerre de plus en plus lourde et spécialisée.

En fait, si la tendance à la militarisation des sociétés a été générale, c'est l'Assyrie qui l'a le mieux exprimée. Seule rescapée avec l'Égypte des États d'Asie occidentale de l'âge du bronze, elle disposait en effet d'une cohésion sociale et d'une unité nationale supérieures à celles de ses rivaux. Là réside peut-être la raison de son éclatante réussite, du moins pendant un certain temps.

LES ÉTATS ET LE CONTRÔLE DES RESSOURCES STRATÉGIQUES

L'un des problèmes économiques majeurs de la plupart des États d'Asie occidentale ancienne fut l'approvisionnement en ressources diverses, indispensables aux besoins de l'armée, mais aussi à de nombreux secteurs clefs de l'artisanat. Or ces produits (bois, métaux, chevaux, etc.) provenaient essentiellement des pourtours montagneux du Croissant fertile, qui ne furent qu'occasionnellement contrôlés par les grands États urbanisés, voire de pays plus lointains. Le recours aux échanges internationaux était donc une néces-

sité. Prise dans son sens le plus large, cette notion recouvre aussi bien une implication dans le grand commerce que le pillage pur et simple des pays voisins, lorsque les circonstances le permettaient ou l'exigeaient.

Pour ce qui concerne le commerce, les sources directes datent surtout du milieu du II^e millénaire av. J.-C. (XV^e au XIII^e siècle), moment d'équilibre politique entre plusieurs grandes puissances. Le marchand apparaît alors fortement subordonné à l'autorité palatiale. À Nuzi, par exemple, on trouve la mention de marchands dans des listes de serviteurs du palais, alors qu'un autre personnage est qualifié de « marchand de la reine », ce qui n'exclut pas, bien sûr, que ces hommes aient pu également traiter des affaires pour leur propre compte. En fait, diplomatie et commerce étaient étroitement associés. Ainsi, dans un message au pharaon, le roi d'Alashiya (Chypre) présente les hommes qu'il a envoyés à la cour d'Égypte comme ses messagers, mais aussi ses marchands. On peut également citer la lettre fameuse dans laquelle le roi hittite Hattousil III (XIII^e siècle) s'excuse auprès de son correspondant, un souverain assyrien, de ce que les lames de fer que ce dernier avait demandées, sans doute en échange d'armures de bronze, n'étaient pas encore achevées. L'initiative royale en matière d'échanges internationaux est bien illustrée par ce genre de pratiques, dans lesquelles les dons entre cours, appelant évidemment des contre-dons, recouvraient en fait des relations commerciales.

Ce système, dans lequel les fonctions d'ambassadeurs et de commis commerciaux étaient souvent confondues, trouvait son expression la plus extrême en Égypte, où le commerce extérieur semble alors avoir été un monopole royal. La relative rigidité qui en découlait dans les échanges internationaux (en particulier du fait des limitations imposées à l'initiative privée) a sans doute favorisé le rôle d'intermédiaires commerciaux joué par les cités du Levant méditerranéen. Les marchands de ces ports, en partie organisés en firmes privées, pouvaient en outre, grâce à leur connaissance des techniques de navigation, avoir un accès direct à de nombreuses matières premières, d'une importance vitale pour leurs puissants voisins. L'économie qu'ils développèrent, fondée sur la succession rapide des transactions et sur les importantes plus-values que procurait un artisanat de luxe à partir de produits importés, était complémentaire des économies, fondées en grande partie sur le palais, lieu d'accumulation de réserves et de richesses, des grandes puissances continentales. Cela explique les relations étroites qui unissaient l'Égypte aux cités cananéennes, et notamment Byblos. Le lien de vassalité, concrétisé par le versement d'un tribut, recouvrait en fait des relations d'interdépendance et d'alliance, dont les deux parties tiraient profit. Plus au nord, la situation d'Ugarit, vis-à-vis des puissances de son arrière-pays, était similaire. En témoignent le traité, comportant des clauses commerciales, conclu entre le roi hittite Hattousil III et son vassal Niqmepa, dynaste d'Ugarit, ainsi que les accords passés vers la même époque entre Ugarit et le royaume de

Karkemish, prévoyant en particulier les indemnités à verser en cas de meurtres de marchands sur le territoire de l'autre partie.

On voit donc que si les principaux souverains dépendaient des marchands, nationaux ou étrangers, pour toute une partie de leurs approvisionnements essentiels, ils procuraient à ces derniers à la fois une protection politique et des opportunités de contacts internationaux. C'est cette symbiose qui caractérise le mieux l'économie d'échanges de cette période.

Dans les premiers siècles du I^{er} millénaire av. J.-C., la documentation sur le commerce devient beaucoup plus rare, alors que l'Assyrie s'imposait progressivement, à partir du IX^e siècle av. J.-C., et malgré quelques phases de repli, comme la puissance dominante de l'Asie occidentale. Or, précisément, les inscriptions officielles des souverains assyriens, qui décrivent avec complaisance les fabuleux butins réalisés durant leurs campagnes, donnent l'impression d'une économie basée beaucoup plus sur le pillage que sur le commerce. Si cette image contient une part de vérité, elle doit cependant être nuancée : il est en effet vraisemblable que de nombreux documents commerciaux du I^{er} millénaire av. J.-C., rédigés en araméen, langue qui s'écrivait sur des matériaux périssables comme le parchemin, ne nous sont pas parvenus. En fait, des indices montrent clairement que le grand commerce a continué à cette époque, mais selon les nouvelles conditions nées de l'expansion de l'Empire néo-assyrien.

Pour comprendre dans quelle mesure le désir de se procurer des ressources stratégiques essentielles a pu influencer les directions de la conquête, il est nécessaire d'évaluer la signification économique des prélèvements imposés aux pays étrangers par les Assyriens, et qui pouvaient prendre deux formes principales.

Les victoires assyriennes se concluaient généralement par le pillage du pays vaincu, ou par le versement d'un lourd tribut de soumission. Si les objets précieux n'étaient pas dédaignés, cette pratique constituait aussi un moyen de subvenir aux besoins de l'artisanat et de l'armée : bois, chevaux et surtout métaux occupaient en effet une place de choix dans les listes de butin. Pour ne prendre qu'un exemple, les principautés syriennes, parmi lesquelles Karkemish et Damas, fournirent non seulement d'importantes quantités d'or et d'argent, mais aussi d'étain, de cuivre et de fer, et il est vraisemblable que la situation de ces régions, point d'aboutissement d'importantes routes commerciales parcourues par les importateurs de métaux, explique en partie la régularité des campagnes assyriennes dont elles furent victimes. Étaient ainsi remis en circulation, au profit de l'économie du vainqueur, les stocks accumulés, en particulier dans les palais et les temples, pendant plusieurs générations.

L'autre forme de prélèvement était constituée par le tribut annuel, imposé aux États vassaux qui reconnaissaient l'hégémonie assyrienne, et auxquels était laissée une certaine autonomie politique et économique. Beaucoup plus

modeste en volume, il était composé le plus souvent de quelques produits de luxe, et ordinairement partagé entre les principaux membres de la Cour assyrienne. Les produits ainsi exigés (par exemple or, laine teinte et textiles de luxe pour un dynaste phénicien) sont souvent les mêmes que ceux que mentionnent les quelques documents commerciaux de cette époque, et il est possible que le tribut annuel, qui permettait de fournir l'élite assyrienne en denrées de luxe, constituait également un symbole de la réorientation vers l'Assyrie de l'activité économique et du commerce des pays vassaux.

Faute d'une documentation complète, il est évidemment difficile de préciser la part exacte de ces prélèvements dans l'approvisionnement de l'Assyrie. On peut cependant remarquer que les pratiques assyriennes ont varié dans ce domaine, selon les époques et les lieux.

Les premières conquêtes prirent souvent la forme de raids de pillage, ramenant des butins considérables, mais sans aboutir nécessairement à une occupation permanente des pays vaincus, qui devenaient simplement des États tributaires. Le contrôle indirect qui en résultait était fragile, et sans cesse remis en question par des rébellions ou des renversements d'alliance. À la fin du IX^e siècle et au début du VIII^e siècle av. J.-C., l'Assyrie connut ainsi une phase de repli, en partie provoquée par des crises internes, et qui mit en péril son accès à des ressources essentielles (chevaux des hautes vallées du Zagros à l'est, métaux de Syrie à l'ouest). Le règne de Teglath-Phalasar III (744-727 av. J.-C.), qui marqua de façon décisive le redressement militaire assyrien, inaugura une politique plus systématique d'annexion. Les régions intégrées au système provincial furent en particulier étendues à l'ouest, au-delà de la frontière traditionnelle de l'Euphrate, héritée de la première phase d'expansion du II^e millénaire av. J.-C. Les régions syro-palestiniennes, et les routes commerciales vitales qui les traversaient, devinrent ainsi partie intégrante de l'Empire. Malgré cela, la plupart des régions minières restèrent hors du contrôle assyrien. Cependant, un passage des annales de Sargon II, relatant une expédition dans les montagnes du Taurus, y décrit ses activités minières, faisant notamment allusion au cuivre et au fer, et il ne fait guère de doute que cette contrée, qui offrait à l'Assyrie l'un de ses seuls accès directs aux mines, ait revêtu une importance stratégique particulière.

Si l'on met à part le cas de la Babylonie, à qui son prestige culturel et religieux conférait un statut particulier, le système de contrôle indirect fut toutefois maintenu pour certains peuples, par impuissance ou par calcul. Les souverains assyriens effectuèrent ainsi de nombreux raids sur le plateau iranien, en particulier pour y razzier des chevaux nécessaires à la remonte de l'armée, mais ne purent jamais tenir ces régions de façon permanente. Dans d'autres cas, l'autonomie laissée par les Assyriens à des peuples situés à la périphérie de leur Empire révèle le désir de capter une partie du trafic, sur des routes commerciales qu'ils n'avaient pas les moyens techniques de contrôler

directement. Sargon II força ainsi l'Égypte à s'ouvrir au commerce assyrien, en établissant à sa frontière un « quai » (*kâra*), établissement dans lequel les Assyriens bénéficiaient d'avantages commerciaux, et prélevaient des taxes ; ce commerce, qui devait porter en particulier sur les chevaux de Nubie, fut sans doute effectué par le truchement des tribus arabes, qui seules connaissaient les secrets des pistes du Sinaï. Les Assyriens, ignorant largement les techniques de la navigation, eurent également recours aux services des villes phéniciennes, qui prirent au I^{er} millénaire av. J.-C. la succession des cités cananéennes. En échange d'un tribut, et d'avantages commerciaux concédés à leur puissant voisin, comme en témoignent l'ouverture d'un *kâra* à Arvad, ou le traité imposé à Tyr par Assarhaddon (680-669 av. J.-C.), ces villes purent conserver une certaine liberté. Il est d'ailleurs possible que les exigences assyriennes en métaux et autres matières premières contribuèrent à l'extension vers la Méditerranée occidentale de la sphère commerciale phénicienne.

Malgré l'apparente brutalité des méthodes, le système économique néo-assyrien avait donc une cohérence certaine. Il conduisait cependant à une forte concentration de l'activité dans quelques villes, capitales royales ou provinciales, vers lesquelles convergeait la plus grande partie des ressources. Le centre politique était donc très vulnérable à toute désorganisation des approvisionnements extérieurs, dont il dépendait fortement. Tout reposait en fait sur la force militaire, et la cohérence de l'administration centrale. S'il n'est pas prouvé qu'une crise des approvisionnements, accompagnant des troubles politiques, ait directement contribué à l'effondrement relativement subit de l'Empire néo-assyrien en 612 av. J.-C., il est certain que l'effacement politique et militaire de l'Assyrie et des régions centrales de l'Empire entraîna aussi pour une longue période la fin de leur prospérité et de leur vitalité économique.

BIBLIOGRAPHIE

- DALLEY S. 1985. « Foreign chariotry and cavalry in the armies of Tiglath-Pileser III and Sargon II », *Iraq*, Londres, vol. XLVII, p. 31-48.
- EBELING E. 1951. *Bruchstücke einer mittellassyrischen Vorschriftensammlung für die Akklimatisierung und Trainierung von Wagenpferden*, Berlin, Akademie-Verlag.
- ELAT M. 1978. « The Economic Relations of the Neo-Assyrian Empire with Egypt », *Journal of the American Oriental Society*, New Haven, Connecticut, vol. XCVIII, p. 20-34.
- 1982. « The Impact of Tribute and Booty on Countries and People within the Assyrian Empire », *Archiv für Orientforschung*, Graz, vol. XIX, p. 244-250.

- FORBES R.J. 1964. *Studies in Ancient Technology*, vol. VIII et IX, Leyde, E.J. Brill,
- FRANKENSTEIN S. 1979. « The Phoenicians in the Far West : a Function of Neo-Assyrian Imperialism », in M.T. LARSEN (dir.), *Power and Propaganda*, p. 263-294, Copenhagen, Akademisch Forlag.
- HANCAR F. 1956. *Das Pferd in Prähistorischer und früher historischer Zeit*, Vienne/Munich.
- HOLMES Y.L. 1973. « Egypt and Cyprus : Late Bronze Age and Diplomacy », in H.A. HOFFNER (dir.), *Orient and Occident*, p. 91-98, Neukirchen-Vluyn, Verlag Butzon & Bercker Kevelaer.
- JANKOWSKA N.B. 1969. « Some Problems on the Economy of the Assyrian Empir », in *Ancient Mesopotamia. Socio-Economic History*, p. 253-275, Moscou, Éd. Nauka.
- KHLOPINA L.I. 1982. « Das Pferd in Vorderasien », *Orientalia Lovaniensia Periodica*, Louvain, n° 13, p. 5-24.
- LITTAUER M.A., CROUWEL J.H. 1979. *Wheeled vehicles and ridden animals in the Ancient Near-East*. Leyde, E.J. Brill.
- LOON M. VAN 1966. *Uartian Art*. Istanbul, Nederlands Historisch-archaeologisch Instituut.
- MAXWELL-HYSLOP K.R. 1974. « Assyrian sources of iron », *Iraq*, Londres, vol. XXXVI, p. 139-154.
- MOHEN J.-P., BAILLOUD G. 1987. *La Vie quotidienne à l'âge du bronze. Les fouilles de Fort-Harrouard*. Paris (vol. IV : *L'âge du bronze en France*).
- MOOREY P.R.S. 1985. *Materials and Manufacture in Ancient Mesopotamia*. Oxford, BAR International Series n° 237.
- OPPENHEIM A.L. 1967. « Essay on Overland Trade in the First Millenium B. C », *Journal of Cuneiform Studies*, 21, p. 236-254.
- PARDEE D. 1985. *Les Textes hippiatriques (Ras-Shamra-Ougarit II)*. Paris, Éd. Recherche sur les civilisations.
- POSTGATE J.N. 1974. *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*. Rome, Biblical Institute Press. (Studia Pohl, Series Maior n° 3).
- 1979. « The Economic Structure of the Assyrian Empire », in M.T. LARSEN (dir.), *Power and Propaganda*, p. 193-222, Copenhagen, Akademisch Forlag.
- POTRATZ H.A. 1938. *Das Pferd in der Frühzeit*, Rostock, Carl Hinstorffs Verlag.
- 1965. *Die Pferdetrensen des Alten Orient*, Rome, Pontificum Institutum Biblicum, (Analecta Orientalia n° 41).
- SINGER CH., HOLMYARD E.J., HALL A.L. 1979. *A History of Technology*, vol. I, 8^e éd. Oxford, Clarendon Press.
- ZACCAGNINI C. 1977. « The Merchant at Nuzi », in *Trade in the Ancient Near East*, p. 171-189, Londres, British School of Archaeology in Irak.

8

L'aube de l'écriture et ses principales familles linguistiques

8.1

Des origines de l'écriture à l'invention de l'alphabet

Monica Rector

Au cours des siècles, les hommes ont suivi un long cheminement dans leur quête du savoir et des moyens permettant de le sauvegarder et de le transmettre à leurs semblables. Il leur a fallu en premier lieu se découvrir la faculté de donner à leur pensée une forme matérielle, le langage, afin d'exprimer leurs idées. L'apparition du langage en tant qu'expression de la pensée est liée à l'adoption de la station bipède, à la transformation d'*Homo erectus* en *Homo sapiens* : une différenciation marquée des hémisphères cérébraux et le développement du lobe occipital, déplaçant le centre de gravité du cerveau vers le haut (ainsi qu'un premier agrandissement de la région frontale) (Haworth, 1984, p. 265), entraînèrent des modifications dans le comportement de l'être humain.

La représentation de la pensée s'est d'abord faite au moyen de signes vocaux, qui associent une forme à un contenu et peuvent être compris par tous les membres d'une communauté ayant assimilé le même système symbolique. Ces messages oraux furent ensuite sauvegardés pour être transmis à l'humanité sous la forme de dessins et d'écrits, chaque communauté léguant

à la postérité des témoignages de sa culture. Mais l'écriture n'est pas seulement une façon de perpétuer la mémoire, elle est aussi un symbole de la culture qui l'a produite, comme le montrent clairement les systèmes d'écriture apparus au cours de l'histoire. Plus tard, l'écriture donna naissance à des formes artistiques et esthétiques de savoir et de communication et son développement s'accompagna partout de l'invention de la calligraphie. Toutes les cultures n'ont cependant pas emprunté la même voie : c'est ainsi qu'en alliant peinture et poésie, les Chinois, les Coréens et les Japonais sont parvenus à réaliser un parfait équilibre entre esthétique et fonctionnalité.

« L'écriture n'est pas le langage, mais seulement un moyen de le fixer à l'aide de traces visibles » (Coulmas, 1981, p. 39). Pour autant, cela ne signifie pas que chaque société préserve sa culture sous une forme écrite. Nombre d'entre elles se satisfont encore d'un mode de transmission oral. L'absence d'écriture n'est qu'un phénomène socioculturel.

L'écriture n'est rien d'autre qu'une représentation secondaire de la parole sous forme de message graphique, le caractère relativement permanent de celui-ci palliant la nature éphémère de celle-là. Une fois prononcé, un message oral est à jamais perdu, à moins d'avoir été enregistré par des moyens électroniques. L'écriture permet de consigner des événements ou des idées, de façon à ne pas surcharger sa mémoire. En outre, les messages écrits peuvent être lus en différents points de l'espace et du temps.

La forme écrite du langage peut prendre de l'importance au point même d'influencer sa forme parlée, comme on le voit en particulier dans le domaine de la prononciation dite orthographique : c'est ainsi que le mot anglais *often* est souvent prononcé avec un *t*, bien que cette lettre, présente dans sa graphie, soit en principe muette.

LA REPRÉSENTATION

Les pensées doivent être « re-présentées », c'est-à-dire présentées une nouvelle fois, mais il n'est pas possible de représenter les choses elles-mêmes. Ce que l'on représente « doit l'être de façon indirecte, par le truchement d'un substitut ; il faut en quelque sorte qu'il soit rendu présent tout en restant, à la lettre, absent » (Pitkin, 1969, p. 16).

Toute chose représentée a l'avantage de pouvoir être évoquée en son absence, même si elle n'existe plus dans le présent ou si elle n'a jamais existé que dans l'imagination.

Il n'y a d'interaction possible entre les hommes que lorsque ceux-ci disposent du langage pour représenter leurs pensées et communiquer entre eux. Cette représentation peut se faire, nous l'avons vu, sous une forme orale ou écrite, au moyen d'unités discrètes, limitées en nombre (mots), impliquant des

choix restrictifs (quant aux aspects de l'événement que l'on relate) et susceptibles d'être répétées dans un texte (Baron, 1981, p. 162). L'écriture est donc une représentation visuelle obtenue en agençant des éléments selon certaines conventions, un mode de communication codé, tels les procédés de reproduction numérique, dans lequel les éléments doivent être ordonnés en séquences. L'écriture « figurative » est quant à elle un moyen d'exprimer des pensées ou de consigner des faits à l'aide d'images, lesquelles, dans un premier temps, n'ont représenté que des objets naturels ou artificiels (Baron, 1981, p. 163).

Il convient toutefois de faire une distinction entre une écriture « embryonnaire » et l'écriture proprement dite, entre par exemple les pétroglyphes qui sont des dessins inorganisés, arbitraires et non systématiques, ne se référant à aucune convention, et les pictogrammes utilisés par les Indiens d'Amérique du Nord, qui racontent de manière séquentielle, à la manière d'une bande dessinée, des histoires silencieuses à l'aide de scènes imagées ou de signes-objets.

La distinction entre « dessin » et « écriture » est fondamentale. Le dessin est une représentation iconique, où les formes graphiques ont une importance en elles-mêmes, car elles reproduisent certains objets. L'écriture n'a plus ce caractère iconique, car les graphies ne représentent ni la forme, même stylisée, des objets, ni leurs relations spatiales.

L'écriture est d'abord une représentation du langage, et en second lieu un code permettant de transcrire des unités phonétiques. Tout système de représentation consiste à identifier les différents éléments de la réalité dont on veut rendre compte ainsi que les relations existant entre ces éléments, puis à sélectionner les éléments et les relations considérés comme significatifs. Mais une représentation n'est pas l'équivalent de la réalité qu'elle décrit. Historiquement, l'invention de l'écriture ne fut pas autre chose que l'élaboration d'un système de représentation.

LE SIGNE

Les idées, afin d'être communiquées, doivent être matérialisées. La représentation se fait par des signes. Un signe comprend deux aspects selon Ferdinand de Saussure : la forme appelée un *signifiant* et le contenu appelé *signifié*. Pour le linguiste danois Louis Hjelmslev, « il semble plus adéquat d'employer le mot *signe* pour désigner l'unité constituée par la forme du contenu et la forme de l'expression et établie par la solidarité que nous avons appelée fonction sémiotique » (Hjelmslev, 1966). La fonction sémiotique résulte selon lui d'une corrélation réciproque entre expression et contenu. C'est ainsi que, dans la langue anglaise, l'unité d'expression *bank* correspond à plusieurs unités de contenu : « talus », « institution qui garde en

dépôt ou émet des titres », « rang d'avirons », etc. L'élément d'expression choisi dans notre exemple possède au moins trois fonctions sémiotiques.

Dans la théorie de Charles S. Peirce, le signe est conçu en outre comme un élément d'un processus signifiant : « Un signe ou *representamen* est quelque chose qui tient lieu d'une autre chose, sous quelque rapport ou modalité, pour quelqu'un. Il s'adresse à quelqu'un, autrement dit crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent, voire plus développé. J'appelle le signe ainsi créé l'*interprétant* du premier. Le signe représente quelque chose, son *objet*. Il le représente, non sous tous ses aspects mais par rapport à une sorte d'idée que j'ai parfois appelée la *base* de la représentation. » (1931-1958, 2, p. 228). Ainsi, l'énoncé « arbre » est une chose (une succession de sons) qui représente une autre chose (un objet végétal possédant des racines et un tronc couronné par des branches et des feuilles vertes) pour quelqu'un (la personne qui le produit) sous certains aspects ou modalités (l'objet en question est à feuilles persistantes, à telle hauteur et telle forme).

En tant que représentation secondaire, l'écriture est la substitution d'un premier système de signes (le langage parlé) par un deuxième système de signes dérivé de lui (sa transcription approximative et permanente à l'aide de symboles d'écriture).

Les caractères d'écriture sont donc des signes de signes. La différence entre les deux systèmes de signes que sont la parole et l'écriture tient à leurs fonctions respectives. La parole est un système de signes qui symbolise une signification, tandis que l'écriture est un ensemble de signes qui symbolise un autre ensemble de signes par le biais soit d'un autre système (écriture visuelle), soit d'une autre structure (alphabet morse).

Les écritures alphabétiques sont des systèmes qui représentent les différences pertinentes entre les signifiants, tandis que les écritures idéographiques sont des systèmes qui cherchent essentiellement à représenter les signifiés. Aucun système d'écriture n'a réussi jusqu'à présent à représenter de manière équilibrée les deux faces du signe.

L'invention de l'écriture a permis de prendre connaissance d'énoncés oraux en dehors des circonstances où ils étaient prononcés et de surmonter ainsi les limitations inhérentes à la parole. Les écritures alphabétiques ont sur les autres systèmes l'avantage de ne faire appel qu'à un petit nombre de signes : chacune d'elles est une combinaison d'éléments de base. Il existe toutefois une relation directe entre l'effort que demande l'apprentissage d'un système de signes et celui qu'exige son utilisation. La maîtrise d'un système d'écriture logographique tel que le chinois ne s'acquiert qu'au prix d'efforts considérables, mais comme les Chinois n'ont besoin dans la plupart des cas que d'un seul signe pour chaque mot, la transcription est généralement rapide. Les écritures syllabiques n'utilisent au maximum qu'un millier de symboles de base, chiffre ramené à une centaine dans le cas de langues

comme le japonais. Mais cette simplification de l'apprentissage se traduit par un surcroît de travail au stade de l'utilisation (Posner, 1985, p. 69-70). Les systèmes d'écriture alphabétiques n'emploient pas plus de 20 à 50 caractères, parce qu'ils décomposent chaque syllabe en une suite de lettres. Mais c'est alors la longueur des mots écrits qui augmente.

De quand datent les premiers efforts pour représenter la réalité? Les premiers documents écrits retrouvés par les archéologues sont postérieurs à 4000 av. J.-C. L'écriture ne compte donc que 5 000 ans d'histoire, ce dont on peut inférer qu'elle n'est après tout nullement indispensable à l'homme. Au reste, son emploi n'est toujours pas universel : seule une moitié environ de la population mondiale en fait usage. L'écrit n'est devenu relais légitime de la tradition orale qu'à partir du XI^e siècle de l'ère chrétienne. C'est l'Église qui, à travers les réformes de Luther, abolit l'autorité des témoignages oraux et déclara que la Bible pouvait être disponible dans les langues vernaculaires. Depuis, la lecture a pris le sens d'un retour aux sources originelles et authentiques. L'écriture a donné aux hommes la possibilité d'enregistrer des connaissances organisées, mais leur a fait perdre en retour la capacité d'intervenir de vive voix dans la transmission de ce savoir.

L'ÉCRITURE, SYSTÈME DE REPRÉSENTATION ET DE COMMUNICATION

L'écriture peut être envisagée sous trois aspects principaux : (1) en tant que *code*, dont on peut étudier la structure interne, les rapports avec le langage parlé et les rapports avec différents niveaux de contenu et d'expression; (2) en tant que système de *communication*, c'est-à-dire comme un processus permettant à deux personnes d'entrer en relation sans faire appel aux moyens de communication verbaux (par des moyens visuels, auditifs, etc.); (3) comme un *processus cognitif*, par lequel le rédacteur d'un texte a la capacité et la possibilité d'agir sur le récepteur (le lecteur).

Ces différents aspects mettent en jeu trois éléments inhérents à toute représentation : (1) le *contenu*, expérience réelle ou imaginaire; (2) la *forme*, support matériel de la représentation, comme par exemple les sons ou les lettres dans le cas d'une représentation linguistique ou le tracé et les couleurs dans le cas d'une représentation visuelle; (3) les *acteurs* et/ou les intermédiaires.

L'écriture est apparue, on l'a vu, lorsque l'homme a commencé de communiquer ses idées et ses sentiments à l'aide de signes visuels, susceptibles d'être compris par d'autres que lui utilisant le même système. Par conséquent, « l'écriture est à l'évidence un *système d'intercommunication humaine par le biais de signes visuels conventionnels* » (Gelb, 1965, p. 12).

L'écriture dérive-t-elle d'un système de représentation originel et universel ? Il est difficile de dire si elle a été précédée par une proto-écriture. Le plus ancien système d'écriture remonte à l'époque de la civilisation sumérienne, vers 3100 av. J.-C. Avant lui, n'existait-il pas quelque forme systématique de communication visuelle ? Selon les spécialistes, l'écriture est apparue à la faveur de contacts culturels et s'est développée rapidement sous l'effet d'influences étrangères. Les principaux systèmes d'écriture en usage de nos jours ont en commun d'être des transcriptions phonétiques : le signe écrit représente les sons du signe parlé (mais l'écriture ne reproduit jamais exactement le langage parlé).

Au cours de son évolution historique, l'écriture a fait intervenir les éléments linguistiques suivants (voir *tableau 1*) :

Tableau 1 Éléments linguistiques dans l'écriture

	Signes écrits	Système de signes
Son isolé (phonème)	Lettre ou signe alphabétique	Alphabet ou écriture alphabétique
Syllabe	Syllabogramme ou signe syllabique	Syllabaire ou écriture syllabique
Mot	Logogramme ou signe-mot	Lexique ou écriture logographique
Phrase	Phrasogramme ou signe-phrase	Phrasographie ou écriture phrasographique
Éléments prosodiques	Signe ou marque prosodique	Écriture prosodique

Source : Gelb, 1965, *fig. 2*, p. 14.

Tout système de signes écrits instaure des conventions à plusieurs niveaux : (1) la représentation du signe; (2) le découpage en unités minimales; (3) l'ensemble des règles qui caractérisent un système donné et permettent l'apprentissage des formes et des principes d'écriture.

Une typologie provisoire des écritures permet d'en distinguer trois genres : « (a) une écriture *narrative* (ou syntagmatique), où chaque dessin correspond à un énoncé narratif (Inuits et Indiens d'Alaska); (b) une écriture *morphématique* (ou analytique) où à un graphème correspond un signe-morphème (écritures chinoise, égyptienne, etc.); (c) une écriture *phonématique* qui établit la correspondance entre graphèmes et phonèmes (langues occidentales, par exemple) » (Greimas et Courtès, 1979, p. 115).

Ces systèmes cherchent à atteindre un équilibre entre esthétique et fonctionnalité, qu'il s'agisse de dessins ou de représentations écrites. Une telle caractéristique peut déjà être observée dans les hiéroglyphes égyptiens, qui se présentent comme une série de petits dessins stylisés mais tracés avec beaucoup de soin pour en préserver toute la beauté. Ces hiéroglyphes possèdent encore avec les fresques qui décoraient les monuments et les tombes certains traits communs permettant de communiquer avec les illettrés de l'époque.

LES LANGUES INDO-ARYENNES, LE SYSTÈME HARAPPÉEN

Hormis les systèmes d'écriture intégrés qui sont abordés plus loin, certains systèmes, non déchiffrés à ce jour, renvoient à des principes qui ont été abandonnés et qu'il est de ce fait difficile de comprendre. On citera à titre d'exemples les documents écrits de la vallée de l'Indus, et ceux rassemblés plus tard en Grèce sous le nom de « linéaire A ».

La culture préhistorique du nord-ouest de l'Inde peut être divisée en civilisation urbaine (harappéenne) et en plusieurs catégories de cultures rurales. D'après les linguistes, diverses formes d'écriture indo-aryenne sont dérivées d'un prototype, à présent inconnu, apparenté au protosumérien (Diringer, 1968, p. 49). L'écriture proto-indo-aryenne est apparue dans la deuxième moitié du III^e millénaire av. J.-C. La plupart des textes écrits proviennent d'inscriptions retrouvées sur des sceaux, des poteries et des tablettes de cuivre lors des fouilles effectuées sur les sites de Harappa et de Mohenjo-Daro. Pour l'essentiel, ils n'ont toujours pas été déchiffrés.

L'indo-aryen en tant que système d'écriture à part entière apparaît au III^e siècle av. J.-C. dans les édits d'Asoka. On en distingue deux types : l'écriture kharosthi et l'écriture brahmi. L'écriture kharosthi est adaptée de l'écriture araméenne. Chaque signe se compose d'une consonne suivie de *a*; les autres voyelles sont notées par un signe diacritique. L'écriture brahmi a davantage évolué. Elle suit le système kharosthi mais comporte d'autres signes pour indiquer les voyelles initiales ou syllabiques.

La meilleure documentation permettant d'expliquer l'écriture indo-aryenne s'appuie sur les fouilles effectuées sur les sites de Mohenjo-Daro et de Harappa. Hunter (1934) pensait qu'il y avait un rapport entre les caractères harappéens et les caractères brahmi. Il voyait une similitude entre certains signes harappéens et les caractères protoélamites et sumériens. Plusieurs spécialistes estiment que le sumérien était chiffré dans les inscriptions indusiennes. Ils tirent leurs conclusions de faits attestant des relations commerciales avec la vallée de l'Indus aux III^e et II^e millénaires av. J.-C. (Mitchener, 1978, p. 3). Les sceaux trouvés en Mésopotamie fournissent des indices supplémentaires sur l'existence d'un lien entre les villes indusiennes de Lothal et Mohenjo-Daro, le Makran et le sud de l'Iran, Bahreïn et Sumer. Certains indices montrent que les peuples de Sumer et de la vallée de l'Indus étaient des partenaires commerciaux.

Une autre langue qui pourrait intervenir dans les inscriptions harappéennes est une forme de protodravidien. Il ne fait aucun doute que la civilisation indusienne s'étendait au-delà de la vallée de l'Indus et que le peuple indusien connaissait une forme de protodravidien ainsi qu'une forme de

protoélamite. Ces deux langues sont des langues finno-ougriennes. Outre le protodravidien et le protoélamite, il faut mentionner le proto-indo-aryen qui ressemble à l'indo-européen¹. La plupart des données concernant ces langues proviennent d'inscriptions retrouvées sur des sceaux de caractère commercial, qui contiennent des noms de personnes, des noms de fonctions ou des titres, des épithètes royales et des formules votives.

L'ALPHABET ET AUTRES SYSTÈMES MODERNES D'ÉCRITURE

Un alphabet est un ensemble de symboles correspondant à des phonèmes isolés. Système de représentation primaire, c'est-à-dire pictographique à l'origine, l'alphabet devint ensuite un système de représentation secondaire, dont les symboles renvoient aux sons de la langue parlée. Le mot « alphabet » est formé des deux premières lettres de l'alphabet grec, *alpha* et *bêta*, qui correspondent aux lettres hébraïques *aleph* et *beth*, signifiant respectivement « bœuf » et « maison ».

L'alphabet utilisé de nos jours dérive de l'alphabet grec qui était considéré par les Grecs eux-mêmes comme d'origine phénicienne. Cependant les Phéniciens ne notaient que les consonnes alors que les Grecs possédaient aussi des lettres pour chaque voyelle.

C'est ce développement de l'alphabet grec, consistant à figurer chaque son de la langue, consonne ou voyelle, par un symbole distinct qui est la dernière étape importante dans le développement de l'écriture. Le principe de la notation alphabétique est resté par la suite inchangé.

Les symboles de l'alphabet tentent, jusqu'à un certain point, de représenter les phonèmes de la langue. Les alphabets latin, cyrillique et grec, les plus connus, ne sont cependant pas des systèmes d'écriture phonétique (représentant les sons de la langue), mais phonémiques (représentant des unités signifiantes fonctionnelles). Comment expliquer autrement que des sons différents s'écrivent de façon identique, par exemple en anglais : *thorough* [ow], *through* [ou], *cough* [o] ? La notation alphabétique, ou orthographique, ne coïncide pas rigoureusement avec la transcription phonétique. C'est pour cette raison que les linguistes ont mis au point un Alphabet phonétique international, ensemble de symboles permettant de noter, dans leur valeur réelle, tous les sons d'une langue quelconque. C'est ainsi que le symbole ([ð]) correspond au /th/ de *this* en anglais, au /d/ de *cada* en espagnol, au /d/ de *gade* en danois et au δ en grec.

L'alphabet latin (caractères romains) comprend 26 lettres, auxquelles s'ajoutent les signes de ponctuation, comme le point (.), le trait d'union (-),

l'apostrophe ('), etc. Ces signes aident à identifier différents éléments à l'intérieur d'un groupe de mots ou d'une phrase et permettent de transcrire les intonations et les pauses du discours.

Les lettres de l'alphabet latin ne peuvent à elles seules représenter tous les sons d'une langue donnée. Il a été nécessaire dans plusieurs langues de les compléter par des signes diacritiques et autres conventions. Ces signes font partie intégrante du graphème. Ainsi, en français, la lettre *c* se prononce [k] dans « cadavre », mais [s] lorsqu'on lui ajoute une cédille, comme dans « façade ». En espagnol, le tilde indique la palatalisation de la nasale *n*, comme dans *mañana*.

À l'origine, l'écriture romaine n'utilisait que des capitales. Aux IV^e et V^e siècles apr. J.-C., on adopta pour l'usage quotidien une écriture cursive, en minuscules. Après la chute de l'Empire romain, plusieurs pays se dotèrent d'une écriture *nationale* : wisigothique en Espagne, « insulaire » en Angleterre et en Irlande, « mérovingienne » en France. Au Moyen Âge, vers l'an 800, Charlemagne fit adopter l'écriture carolingienne, en minuscules.

Au XII^e siècle apr. J.-C., l'écriture gothique, aux lignes verticales, brisées, remplaça en Allemagne les lettres rondes de l'écriture carolingienne. Ce style donna naissance à une écriture courante, dont l'usage se généralisa par la suite.

De nos jours, on utilise un alphabet de type cursif dont les lettres sont reliées par des traits souples et qui comprend des capitales dérivées des *Capitalis Quadrata* de l'écriture romaine et des minuscules originaires de l'époque carolingienne.

L'évolution de l'écriture est également liée aux progrès réalisés en ce qui concerne les supports : le papyrus a d'abord été remplacé par des tablettes de cire, puis par des parchemins et enfin par le papier.

Deux autres alphabets méritent d'être mentionnés ici : l'alphabet coréen et l'alphabet cyrillique. L'alphabet coréen, dont le principe est celui de l'écriture phonémique, a été créé au XV^e siècle apr. J.-C. par le roi Seijong (1417-1450), qui était conscient que le nombre élevé des caractères chinois (30 000) était de nature à décourager les gens du peuple et à entretenir l'analphabétisme. Cet alphabet, le *hankul*, comportait à l'origine 11 voyelles et 17 consonnes ; il ne compte plus aujourd'hui que 10 voyelles et 14 consonnes.

L'alphabet cyrillique, du nom de saint Cyrille, sert à transcrire les langues slaves, comme le russe, l'ukrainien et le bulgare. Utilisé par la majeure partie des habitants de la Fédération de Russie et de la Mongolie, il se compose de 32 lettres, dont 20 consonnes. Il dérive du grec et d'un ancien alphabet appelé « glagolitique ».

L'ORTHOGRAPHE

La prononciation d'un mot constitue sa forme linguistique ; la manière dont on l'épelle, c'est-à-dire son orthographe, est sa forme écrite. Si l'écriture donnait une transcription fidèle de la langue parlée, il n'y aurait pas lieu de procéder à des réformes de l'orthographe. Or, la correspondance entre les graphèmes (les lettres) et les phonèmes est loin d'être parfaite. Les principales irrégularités sont de quatre ordres : (1) un même son est orthographié de plusieurs façons différentes, par exemple en anglais [ay] dans *eye*, *buy*, *tie* ; (2) un même graphème sert à noter différents phonèmes, par exemple : æ, *later* [ei], *Mary* [ɛ] ; (3) certaines lettres sont muettes : *night*, *comb*, *due* ; (4) certains phonèmes sont omis dans la transcription par exemple, en anglais : [y] *use* (yuz), *furor* (fyu'ɔ).

La valeur des lettres varie aussi selon les époques ou les régions : le moyen anglais d'époque tardive, l'anglais moderne, l'américain et l'anglais irlandais ne se prononcent pas de la même façon. Ainsi le mot *four* se lit [fɔ :] en Angleterre, [fɔr] dans le Midwest américain et [foð] dans le sud des États-Unis.

À l'époque de la Renaissance, aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, on a procédé à une réforme de l'orthographe anglaise afin de faire apparaître les étymologies latine et grecque. Plus conservatrice, l'orthographe évolue moins vite que la prononciation, mais des modifications continuent néanmoins de lui être apportées.

L'écriture, nous l'avons vu, est un puissant facteur de civilisation. L'homme a abandonné l'écriture figurative au profit d'une écriture phonologique. Sous sa forme primitive, l'écriture était de type iconique : elle utilisait des pictogrammes représentant des objets. De nos jours, il existe trois grands systèmes d'écriture : (1) l'écriture logographique, dans laquelle chaque symbole représente un mot (cas du chinois) ; (2) l'écriture syllabique, où chaque signe correspond à une syllabe (cas du japonais) ; (3) l'écriture alphabétique, la plus répandue, qui affecte un symbole différent à chaque phonème (cas de l'anglais). Tout système d'écriture doit ainsi passer par ces trois phases successives — logographique, syllabique et alphabétique. Certains s'arrêtent en chemin. Mais le fait de diviser un mot en syllabes, puis en phonèmes élémentaires, témoigne d'un progrès dans la compréhension de la structure de la langue, la maturité intellectuelle et la capacité d'abstraction et d'analyse de la chaîne parlée. L'écriture a joué un rôle important dans le développement de l'humanité ; au cours des siècles à venir, elle continuera d'aider les hommes à mieux se comprendre.

NOTE

1. Cette expression renvoie essentiellement à des groupes de personnes partageant une base linguistique commune, avec des particularités dialectales distinctes entre les différents groupes (Mitchener, 1978, p. 9).

BIBLIOGRAPHIE

- BARON N. S. 1981. *Speech, Writing and Sign. A Functional View of Linguistic Representation*, Bloomington, Wisconsin.
- 1985. « From Universal Language to Language Origin : The Problem of Shared Referents », *Semiotica*, La Haye, vol. LVII, n^{os} 1-2, p. 13-32.
- BARTHES R. 1971. « Écrivains, intellectuels, professeurs », *Tel Quel*, Paris, vol. XLVII, automne, p. 3-18.
- COHEN M., GARNOT J. S. F. 1968. *La escritura y la psicología de los pueblos*, trad. esp. Juan Almela. Mexico, Siglo Veintiuno.
- COULMAS F. 1981. *Über Schrift*, Francfort.
- 1980. « Einleitung », *Z. Semiot*, Tübingen, vol. II (4), p. 313-317.
- DIRINGER D. 1968. *The Alphabet, A Key to the History of Mankind*, New York, éd. rév., Londres.
- DUBOIS J. 1973. *Dictionnaire linguistique*, Paris.
- EHLICH K. 1980. « Schriftentwicklung als gesellschaftliches Problemlösen », *Z. Semiot*, Tübingen, vol. II, n^o 4, p. 335-359.
- FROMKIN V., RODMAN R. 1974. *An Introduction to Language*, New York.
- GELB I. J. 1965. *A Study of Writing*, éd. rév., Chicago, Ill.
- GRACE W. 1965. *Response to Literature*, New York.
- GREIMAS A. J., COURTES J. 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HAWORTH K. A. 1984. « The Origin of Language-based Thought : A Synthesis of Cognitive Science and Semiotics », in J. DEELY (dir.), *Semiotics 1984*, New York, p. 261-265.
- HJELMSLEV L. T. 1966. *Prolégomènes à une théorie du langage* (trad. du danois par A. M. Léonard). Paris, Éd. de Minuit.
- HOLENSTEIN E. 1980. « Doppelte Artikulation in der Schrift », *Z. Semiot*, Tübingen, vol. II, n^o 4, p. 319-333.
- HOOKE J. T. 1990. « Introduction », in *Reading the Past, Ancient Writing from Cuneiform to the Alphabet*, Berkeley/Los Angeles, Californie.
- HUNTER G. R. 1934. *The Script of Harappa and Mohenjo Daro and its Connections with Other Scripts*, Londres.
- KRISTEVA J. 1971. « Comment parler de la littérature », *Tel Quel*, Paris, vol. XLVII, automne, p. 27-49.
- MACKAY E. J. 1938. *Further Excavations at Mohenjo Daro*, New Dehli.
- MALHERBE M. 1983. *Les Langues de l'humanité*, Paris.
- MARSHALL J. 1931. *Mohenjo Daro and the Indus Civilization*, Londres.
- MITCHINER J. E. 1978. *Studies in the Indus Valley Inscriptions*, New Dehli/Oxford.

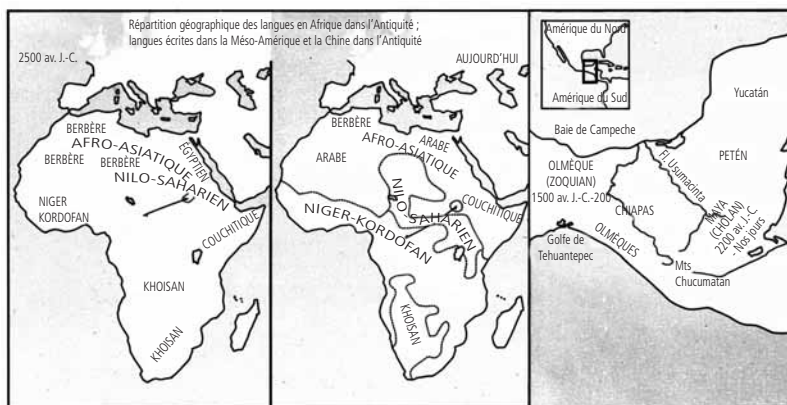
- MOODY H. L. B. 1977. *The Teaching of Literature*, 4^e éd., Londres.
- OPPENHEIM A. L. 1977. *Ancient Mesopotamia*, éd. rév., Chicago, Ill.
- PEIRCE C. S. 1931-58. *Collected Papers*, Cambridge, Massachusetts.
- PITKIN H. 1969. *Representation*, New York.
- POSNER R. 1985. « Língua falada, língua escrita, língua planeada », *Cruzeiro Semiót.*, Porto, vol. II.
- SAMPSON, G. 1985. *Writing Systems, A Linguistic Introduction*, Stanford.
- SAUSSURE F. DE 1916. *Cours de linguistique générale*, Paris.
- SILVERMAN D. P. 1990. *Language and Writing in Ancient Egypt*, Pittsburgh.
- TOYNBEE A. J. 1956. *An Historian's Approach to Religion*, New York.
- VATS S. M. 1940. *Excavations at Harappa*, New Dehli.

8.2

Les langues les plus anciennes révélées par l'écriture

Stephen A. Wurm

Plusieurs civilisations parmi les plus anciennes du monde ainsi que l'histoire de leurs peuples et les langues qu'ils parlaient nous sont relativement bien connues du fait que leurs membres ont élaboré et utilisé très tôt des systèmes d'écriture et que des éléments de textes pertinents en quantités variables ont été conservés depuis ces temps reculés jusqu'à nos jours, où l'on en découvre de plus en plus. La plupart des écritures ont été déchiffrées et notre compréhension des langues employées est suffisante pour qu'une grande partie sinon la totalité du contenu des textes nous soit relativement ou même tout à fait intelligible. Cela nous permet d'appréhender l'histoire des auteurs de ces textes, la nature, le développement et le fonctionnement de leurs cultures, et aussi la nature de leurs langues et la place qu'elles occupent dans les familles linguistiques. Citons comme exemples remarquables de ces peuples les anciens Égyptiens, les Sumériens, les premiers Chinois, les locuteurs de diverses langues sémitiques anciennes comme l'akkadien (assyrien et babylonien), l'ougaritique, le phénicien, l'hébreu ancien et l'araméen ancien. Les locuteurs des anciennes langues indo-européennes, tels que les Hittites, et les locuteurs de diverses autres langues qui leur étaient étroitement apparentées, les anciens Indiens, dont la langue était le sanskrit, et les locuteurs d'autres langues d'Asie occidentale, tels que les Élamites et les Hourrites, appartiennent aussi à cette catégorie. Parmi toutes ces langues, on traitera ici du chinois et des langues sémitiques, ainsi que d'autres langues, tel le sumérien non sémitique dont la destinée fut indissociablement liée à celle de l'akkadien sémitique.



Carte 3 Répartition géographique des langues en Afrique dans l'Antiquité ; langues écrites dans la Mésopotamie et la Chine dans l'Antiquité.

LES LANGUES ÉGYPTIENNES (carte 3)

Selon la classification des langues d'Afrique la plus généralement admise à l'heure actuelle (Greenberg, 1963 ; Heine *et al.*, 1981), l'égyptien fait partie des langues dites afro-asiatiques dont les langues égyptiennes, berbères, couchitiques, sémitiques et tchadiques (et probablement aussi omotiques en Éthiopie) constituent cinq (ou six) familles linguistiques hiérarchiquement coordonnées et génétiquement apparentées. L'ancienne classification largement acceptée qui incorporait l'égyptien au groupe linguistique hamito-sémitique n'est pas pour autant supplantée. L'égyptien avait des contacts étroits avec les langues sémitiques et probablement aussi avec le berbère (Heine *et al.*, 1981).

Contrairement aux Sumériens en Mésopotamie, dont on pense qu'ils entrèrent dans cet habitat historique où s'élabora leur écriture cunéiforme à un moment indéterminé de la seconde moitié du IV^e millénaire av. J.-C., il y a lieu de penser que les Égyptiens vivaient en Égypte bien avant l'invention de leur écriture hiéroglyphique (du grec « lettres gravées sacrées »), dont les plus anciens spécimens connus remontent à environ 3000 av. J.-C. Comme dans le cas de la forme ancestrale du cunéiforme en Mésopotamie, les hiéroglyphes égyptiens étaient une écriture pictographique composée d'images symboles qui ne représentaient à l'origine que l'objet dépeint et le mot le désignant en égyptien — par exemple, les images symboles de « visage », « œil », « maison », et ainsi de suite. Le symbole du « visage » indiquait aussi les mots se rapportant à l'action de voir. Un pas plus avant (là encore,



Carte 3 (suite).

2200+ av. J.-C.	Écriture chinoise
500 av. J.-C.	Protochinois. Premiers pictogrammes et idéogrammes, tracés avec des stylets de bambou.
250 av. J.-C.	Ultérieurement, modifications à l'aveuglette du système d'écriture
	Chinois archaïque
213 av. J.-C.	Invention du pinceau à écrire chinois : transformation de l'écriture, faite désormais de coups de pinceau orientés, de différentes épaisseurs
103 av. J.-C.	Révision et systématisation de l'écriture par Li Si. Radicaux et éléments phonétiques
0	Invention du papier
500 apr. J.-C.	Ancien chinois
600	Premières méthodes phonétiques pour indiquer la prononciation des caractères chinois
1100	Chinois moyen
	Chinois moderne
3000+ av. J.-C.	Écriture égyptienne
	Égyptien archaïque. Première écriture hiéroglyphique. Élaboration progressive de l'utilisation de certains signes mis pour des mots ayant des significations différentes mais des prononciations semblables. Association de symboles pour indiquer la prononciation de certains mots. Certains hiéroglyphes commencent à indiquer des consonnes uniques, faisant entrer l'écriture de lettres dans le texte hiéroglyphique. Adjonction de déterminants.
2900 av. J.-C.	Élaboration d'une forme cursive d'écriture (hiératique) s'ajoutant à l'écriture hiéroglyphique qui se perpétue
2600 av. J.-C.	Ancien égyptien
2100 av. J.-C.	Moyen égyptien
1550 av. J.-C.	Égyptien tardif
750 av. J.-C.	Élaboration de l'écriture cursive démotique
300	Début de la langue copte, fille de l'égyptien
	Perte de la connaissance des trois systèmes d'écriture égyptiens : hiéroglyphique, hiératique et démotique

comme dans le système cunéiforme sumérien), les images symboles désignant des objets concrets dont les noms étaient semblables à des mots qui indiquaient d'autres concepts furent employées pour désigner aussi ces autres concepts — ils étaient souvent plus abstraits et plus difficiles à représenter par des symboles pictographiques distincts. Par exemple, le mot signifiant « visage » était *hr* (le *h* étant probablement semblable au *h* arabe). Le mot signifiant « sur » était aussi *hr* et était représenté dans l'écriture par le symbole pictographique du « visage », surmontant en général une barre verticale. (Les voyelles ne sont pas indiquées et nous sont le plus souvent inconnues. Les égyptologues ont adopté certaines conventions leur permettant de prononcer les mots égyptiens en mettant un *e* ou un *a* entre les consonnes — mais c'est pur artifice et probablement sans rapport avec les voyelles de la langue que parlaient les Égyptiens.) Cela étant, *hr* « visage » et *hr* « sur » contenaient peut-être des voyelles fort différentes, mais cela ne semble pas avoir joué dans le processus consistant à utiliser un même symbole pictographique pour plusieurs concepts assez différents désignés par des mots contenant les mêmes consonnes. Les mots pour lesquels on ne pouvait trouver de symboles pictographiques adéquats étaient rendus par une combinaison de formes écrites à partir de deux ou plusieurs signes hiéroglyphiques, dont la somme des prononciations produisait celle du mot voulu ; par exemple, *nht* « fort » s'écrivait en combinant les hiéroglyphes désignant la « surface de l'eau » (prononcée *n*) et « arbre » (prononcé *ht*) (*h* correspondant à l'arabe *h*). Par extension de ce principe, des hiéroglyphes déterminés en sont venus à désigner des groupes de consonnes plutôt que des mots et des concepts. Suivant ce système poussé encore plus loin, certains hiéroglyphes

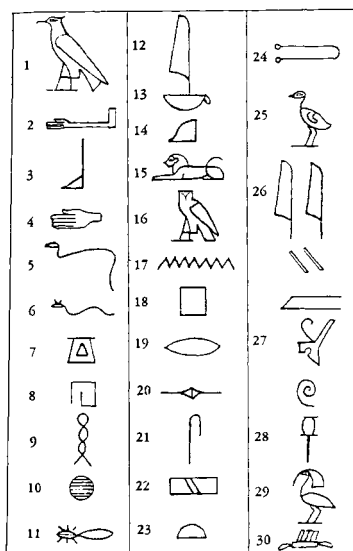
n'indiquaient qu'une seule consonne, ce qui équivalait à l'introduction de lettres écrites dans le texte hiéroglyphique. Cela permettait d'écrire n'importe quel mot et aussi des éléments grammaticaux. Une évolution distincte très importante a été l'adjonction de déterminants aux mots écrits : c'est-à-dire des signes indiquant la catégorie sémantique générale à laquelle appartenait le nom ou le verbe auquel ils étaient ajoutés, tels que hommes, femmes, dieux, oiseaux, la notion de course, la notion d'action faisant intervenir la bouche, par exemple pour manger et pour parler, les notions de feu et de brûlure, ou des concepts abstraits. Ces déterminants étaient en général eux-mêmes des *signes* désignant des objets et des concepts précis — homme, femme, dieu, oiseau, course, bouche, etc. Par exemple le signe de dieu était ajouté aux noms des divinités, celui de l'oiseau à différentes catégories d'oiseaux, et ainsi de suite. Ce système de déterminants est dans son principe très semblable à celui qu'on rencontre dans le cunéiforme et à celui des radicaux dans le chinois. Le système d'écriture hiéroglyphique contenait donc (1) des symboles pictographiques qui désignaient un mot ou un concept; (2) des symboles qui indiquaient la classe ou la catégorie d'un nom ou d'un verbe au symbole fondamental (ou à la forme écrite en groupes de consonnes ou en lettres) auquel ils étaient ajoutés; et enfin (3) des symboles qui indiquaient des groupes de consonnes ou des consonnes particulières.

À la différence de l'écriture cunéiforme sumérienne et de l'écriture chinoise, qui se sont toutes deux éloignées de la nature pictographique de leurs symboles, les hiéroglyphes égyptiens sont restés pictographiques tout au long des milliers d'années où ils ont été en usage. L'écriture hiéroglyphique monumentale a été utilisée essentiellement sur les murs de pierre des temples et des tombeaux, sur les pierres tombales, les stèles, les obélisques, les monuments et aussi sur les peintures et les objets d'usage courant. L'écriture hiéroglyphique va principalement de gauche à droite, parfois aussi de droite à gauche, chaque symbole étant toujours tourné vers le début de la ligne. Les lignes peuvent être horizontales et verticales (fig. 21).

Cependant, déjà sous la première dynastie, vers 2900 av. J.-C., une forme cursive d'écriture adaptée du hiéroglyphe fut élaborée, tracée à l'encre sur une surface plane, le plus souvent un papyrus, avec une plume-pinceau. Elle était constituée de transcriptions cursives, signe à signe, de symboles hiéroglyphiques, dont la plupart ne conservaient que peu ou presque rien des dessins hiéroglyphiques originaux, avec beaucoup de signes rattachés les uns aux autres et formant des groupes de symboles ligaturés (Diringer, 1968, p. 34). Cette écriture cursive, dont le sens était à l'origine vertical et devint ensuite horizontal et qui se traçait de droite à gauche, était utilisée pour tout écrit à caractère sacré ou profane. Elle a été appelée ultérieurement « écriture hiératique » (du grec « sacré, clérical ») lorsque, au XVII^e siècle av. J.-C., une autre écriture cursive, le « démotique » (du grec « populaire, vulgaire »), fit

son apparition. L'écriture hiératique devint alors essentiellement celle de la classe des prêtres. Le démotique était un dérivé extrêmement cursif du hiératique, bien qu'il en fût apparemment très différent. Beaucoup de groupes associés de symboles hiératiques sont fusionnés pour former des signes démotiques uniques. Le démotique s'écrivait horizontalement de droite à gauche (Diringer, 1968, p. 34-36).

La connaissance de l'écriture hiéroglyphique, y compris ses deux formes cursives, s'est perdue au ^v^e siècle av. J.-C., et avec elle l'histoire du grand Empire égyptien et de sa culture, qui restèrent cachées à l'humanité jusqu'au déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique au début du ^{xix}^e siècle de l'ère chrétienne. Il fut rendu possible par la découverte de la célèbre pierre de Rosette, trouvée en 1799 au fort de Saint-Julien-de-Rosette par le capitaine français M. Boussard lors de la tentative de conquête de l'Égypte par Napoléon. Elle contient un décret sacerdotal de 197/196 av. J.-C. en deux langues et trois écritures : en écriture hiéroglyphique et démotique égyptienne et en grec. Le



1 vautour à tête blanche

2 avant-bras

3 pied

4 main

5 cobra au repos

6 vipère cornue

7 guéridon porte-jarres

8 abri de roseaux

dans les champs

9 mèche de lin torsadé

10 placenta humain

11 ventre d'animal avec tétons

12 roseau en fleurs

13 panier d'osier

14 pente de colline sablonneuse

15 lion couché

16 hibou

17 énergie vibratoire, fluide

18 tabouret de vannerie

19 bouche

20 verrou

21 tissu plié

22 bassin de jardin

23 pain

24 longue pour attacher

les animaux

25 oisillon de caille

26 deux roseaux en fleurs

27 deux traits obliques; les deux côtes

et queue d'un oryx; spirale; couronne de

la Basse-Égypte

28 ciseau

29 ibis à crête

30 morceau de colonne vertébrale avec

moelle épinière débordant

des extrémités

Figure 21 Écriture hiéroglyphique (d'après Rossini, 1989). Les hiéroglyphes des anciens Égyptiens, écriture principalement idéographique, indépendante du cunéiforme et portant des signes phonétiques occasionnels, étaient déjà utilisés 3 000 ans av. J.-C. La plupart des caractères, quoique étant des symboles, sont déjà des représentations reconnaissables d'objets réels, souvent exécutées avec un naturalisme complexe.

premier déchiffrement fut réalisé par l'égyptologue français J.-F. Champollion en 1822. Aujourd'hui, seul un très petit nombre de symboles hiéroglyphiques sur plus d'un millier demeure une énigme. Ce déchiffrement a été la clef de notre compréhension de l'égyptien, laquelle nous a donné accès à l'histoire et à la culture de l'Égypte, nous permettant d'acquérir une connaissance détaillée de l'une et de l'autre.

La vie de la langue égyptienne ancienne s'étend sur toute la période qui fait l'objet de ce volume, et s'est prolongée encore sur plus d'un millénaire, pour se poursuivre ensuite dans la langue qui en descend, le copte, jusqu'au XV^e siècle de l'ère chrétienne comme langue parlée et jusqu'à nos jours comme langue liturgique de l'Église chrétienne copte d'Égypte. Au cours de sa longue histoire, la langue a subi des modifications considérables dans sa grammaire et son vocabulaire, et l'on peut ainsi distinguer plusieurs périodes dans son évolution. La première forme connue de l'égyptien, appelée égyptien archaïque, était la forme linguistique rencontrée sous la I^{re} et la II^e dynasties (2900-2600 av. J.-C.). Elle a été suivie de l'ancien égyptien, de la III^e à la VIII^e dynastie (2600-2100 av. J.-C.) (dont les premiers écrits connus sur papyrus sont conservés, en plus de nombreuses inscriptions hiéroglyphiques). Le moyen égyptien est caractérisé par le nombre croissant de formes et d'éléments du langage courant qu'il véhiculait. Son utilisation s'est étendue sur la période allant de la IX^e à la XII^e dynastie, soit de 2100 à 1800 av. J.-C., mais son emploi comme langue littéraire classique s'est poursuivi bien au-delà de cette période. De la XVIII^e à la XXV^e dynastie (1550-700 av. J.-C.) et au-delà, le langage parlé a d'abord évolué progressivement vers son utilisation par écrit et, sous la forme de l'égyptien tardif, devint la langue littéraire sous Amenhotep IV (Akhénaton), qui régna de 1364 à 1348 av. J.-C. Les modifications les plus notables, notamment syntaxiques, de la langue égyptienne apparaissent entre les stades du moyen égyptien et de l'égyptien tardif.

Voici un tableau schématique de quelques aspects de l'égyptien (moyen). Dans les noms, les pronoms et les verbes, on distingue deux genres (masculin et féminin) et deux nombres (singulier et pluriel). Les adjectifs suivent le nom dont ils sont issus. Les noms n'obéissent pas à des cas. Les prépositions (« à ») et les conjonctions (« appartenant à ») expriment des concepts tels que ceux auxquels correspondent le *datif* et le *génitif* dans les grammaires classiques. Les pronoms personnels sont suffixés aux noms pour indiquer la possession. Ils sont aussi ajoutés à des radicaux de verbes (ou à des radicaux de verbes plus des temps ou des marqueurs d'aspect) pour indiquer le sujet. Les formes passives des verbes sont marquées par des suffixes ajoutés au radical du verbe. La négation est indiquée par une particule placée devant le verbe. L'ordre des mots est le suivant : verbe-sujet-objet direct-objet indirect-autres éléments. Les propositions relatives suivent la proposition princi-

pale sans marqueur du relatif ou avec un marqueur qui intervient au masculin, au féminin et au pluriel.

AUTRES LANGUES D'AFRIQUE ET D'AMÉRIQUE ANTIQUE (*carte 3*)

Hormis une exception marginale indiquée ci-dessous, nous n'avons aucune trace écrite des langues africaines pour la période dont traite ce volume. Cependant, l'étude, aujourd'hui très en progrès, de la linguistique africaine permet d'avancer quelques suggestions quant à l'emplacement probable, vers 2500 av. J.-C., des ancêtres des quatre principales familles de langues africaines reconnues aujourd'hui (Brunner *et al.*, 1990, I, p. 37; Möhlig *et al.*, 1977). Il apparaît que la famille linguistique khoisan, qui se compose aujourd'hui de langues résiduelles en Afrique australe et en Tanzanie, occupait jadis de vastes étendues de territoire en Afrique australe et jusqu'en Afrique orientale. Les langues berbères de la famille des langues afro-asiatiques actuelles, qui occupent des zones éparses du nord-ouest de l'Afrique d'aujourd'hui, étaient largement répandues dans l'Afrique septentrionale et le Sahara. On présume que toute la famille linguistique afro-asiatique, comprenant plusieurs langues sémitiques entrées en Afrique seulement au cours des deux derniers millénaires en provenance d'Asie, eut ses premières racines en Afrique il y a peut-être 15 000 ans. La famille linguistique nilo-saharienne, dont les membres sont éparpillés sur une zone s'étendant des régions occidentales du Soudan au Kenya et à la Tanzanie, était probablement répandue dans toute la région soudanienne. La famille niger-kordofan, qui occupe aujourd'hui une petite zone dans les monts Nuba du Soudan et une très grande partie de l'Afrique subsaharienne, était confinée à certaines régions d'Afrique de l'Ouest, ainsi qu'aux monts Nuba.

Le cas marginal cité plus haut est le méroïtique, langue d'un royaume nubien situé au sud de l'Égypte qui s'affranchit de la domination égyptienne au VIII^e siècle av. J.-C. L'égyptien fut d'abord employé comme langue écrite, mais une langue méroïtique écrite fut élaborée ultérieurement (les premiers documents qui nous sont connus datent du III^e siècle av. J.-C.). Cette écriture se compose d'un type hiéroglyphique monumental et d'un type démotique cursif, dérivés manifestement l'un et l'autre d'écritures égyptiennes, quoique les symboles s'en différencient, en particulier dans leurs valeurs phonétiques. Les symboles méroïtiques sont purement phonétiques et alphabétiques (sauf pour deux signes syllabiques). Il n'y a pas de ligatures et le nombre total de signes est de vingt-trois, comprenant des signes désignant des voyelles (Diringer, 1968, p. 140-141). On a d'abord cru que le méroïtique était

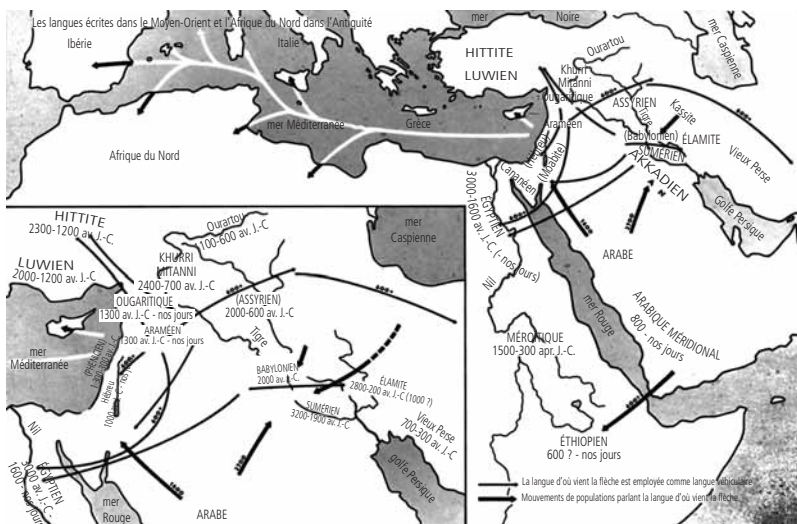
l'ancêtre des langues nubiennes d'aujourd'hui, mais on sait à présent que ce n'est pas le cas. Comme le nubien, le méroïtique appartient bien à la famille linguistique nilo-saharienne mais n'a aucun lien étroit avec une quelconque autre langue connue de ce groupe. C'est la raison pour laquelle la plupart des documents écrits méroïtiques, quoique facilement lisibles et transcriposables, ne sont pas encore compris de manière relativement complète. On n'a pas encore découvert d'inscriptions bilingues assez longues (Heine *et al.*, 1981, p. 301-304).

Parmi les langues de l'Amérique antique, on peut brièvement citer ici le maya. Sur la base de la préhistoire linguistique, on a émis l'hypothèse qu'un langage protomaya était parlé dans les monts Chucumatan de l'actuel Guatemala environ 2 200 ans av. J.-C. Après la diversification du protomaya en plusieurs langues, leurs locuteurs descendirent le cours de la rivière Usumacinta pour s'établir dans la région de Petén environ 1 000 ans av. J.-C., et plus tard sur les hautes terres du Chiapas, au Mexique (Campbell, 1992, p. 403), et sur les hauteurs des environs de l'actuelle Guatemala City. Le maya est la seule langue de l'Amérique ancienne qui ait eu ultérieurement une écriture complète (et une notation calendaire très complexe). En certains points du versant Pacifique du Guatemala, les dates les plus anciennes du calendrier maya apparaissent, entièrement écrites et datées peu avant 230 av. J.-C. Il apparaît que l'écriture maya elle-même fut inventée par des locuteurs de la langue cholane de la famille maya. L'écriture maya, parvenue à son apogée des siècles plus tard avec la période maya classique, est un mélange d'éléments idéographiques et phonétiques et possède aussi des déterminants; elle est donc ainsi analogue en son principe aux écritures égyptienne et sumérienne. On la lisait en général sur deux colonnes, de gauche à droite et de haut en bas. Elle était gravée sur des surfaces de pierre ou écrite sur des pages de livres de papier d'écorce plié en accordéon. Environ la moitié des textes qui nous sont parvenus sont maintenant déchiffrables (Coe *et al.*, 1986, p. 114, 118-120).

Les recherches les plus récentes ont montré que les porteurs de l'ancienne culture olmèque centrée autour de la baie de Campeche et sur le littoral Pacifique à l'est du golfe de Tehuantepec, au sud-est du Mexique, parlaient le zoque, langue qui est l'ancêtre de quatre langues parlées dans cette partie du Mexique, et avaient une écriture hiéroglyphique qui était antérieure à l'écriture maya, ce qui nous fournit quelques aperçus supplémentaires de la culture olmèque.

LES LANGUES SÉMITIQUES (*carte 4*)

Ce que nous savons aujourd'hui de la culture et de l'histoire des plus anciens peuples sémitiques est le fruit de l'emploi très précoce qu'ils firent,



3000+ av. J.-C. Pictogrammes sumériens
 2900- Pictogrammes retournés à 90 degrés, couchés sur le dos. Signes simplifiés, normalisés, leurs nombres (2 000 à l'origine) réduits grâce à des signes commençant à indiquer les valeurs phonétiques des mots et un seul signe doté de plusieurs significations
 2500+ Dessin linéaire des signes se fractionne en une série de traits. Addition d'éléments grammaticaux et de déterminants
 2450 Akkadien primitif. Adoption de l'écriture cunéiforme.
 2300 Adoption de l'écriture c. pour l'élamite (ultérieurement 113 signes), le khuri et le hittite
 2000 Adoption de l'écriture c. pour le luwi
 1900 Le sumérien cesse d'être une langue vivante parlée.
 Reste très employé comme langue littéraire

1850 Début de la période babylonienne ancienne
1600 Fin de l'empire général du sumérien comme langue littéraire. Emploi limité continu jusqu'en 300 av. J.-C.
Début de la période kassite. Écriture c. adoptée pour l'ouguritique comme écriture alphabétique à 30 signes
1500 Écriture c. adoptée pour l'ourartou
1200 Début de la période assyrienne
800 Adoption de l'écriture c. pour l'ancien perse comme écriture syllabique à 41 signes.
700 Signes pour l'assyrien-babylonien jusque vers 600
600 Début de la période néo-babylonienne. L'écriture c. devient pratiquement une écriture syllabique
300 Renouveau de l'écriture cunéiforme.
100 av. J.-C. Fin de l'écriture cunéiforme.

Carte 4 Les langues écrites dans l'Asie occidentale et l'Afrique du Nord anciennes.

et les Sumériens avant eux, du cunéiforme, dont ces derniers furent apparemment les inventeurs. On pense que les Sumériens ont pénétré en Mésopotamie méridionale à un moment donné de la seconde moitié du IV^e millénaire av. J.-C., venant du nord, peut-être de la région de la mer Caspienne (Kramer, 1963, p. 42 ss.). Leur ethnie n'a pas encore été établie et leur langue, quoique rappelant quelque peu typologiquement l'altaïque et ayant peut-être aussi quelques traits caucasiens, est encore considérée comme un cas isolé. Il semble maintenant, contrairement à ce que crurent les spécialistes jusque dans les années 1950, que le territoire où ils entrèrent était déjà occupé par un autre peuple dont l'ethnie ne nous est pas connue

mais qui parlait une langue différente du sumérien. De cette langue, selon Landsberger (1944) sont venus les noms des premiers et plus importants centres urbains sumériens, noms qui ne peuvent s'expliquer dans la langue sumérienne — on peut en dire autant des noms de l'Euphrate et du Tigre qu'employaient les Sumériens. Landsberger appelle ces gens les Protoeuphratiens, et les archéologues les connaissent sous le nom d'Obeïd. Des éléments linguistiques nouveaux semblent indiquer qu'ils étaient des cultivateurs, qu'ils fondèrent un certain nombre de villes et développèrent une économie rurale notable (Kramer, 1963, p. 41 *sq.*). En outre, et c'est très important, il y a des circonstances qui permettent de supposer que les nomades sémitiques venus de la péninsule arabique se sont infiltrés dans le pays des Protoeuphratiens et que la fécondation croisée de leurs deux cultures a produit la première civilisation relativement évoluée dans la région avant l'arrivée des Sumériens (Kramer, 1963, p. 42). Même les plus anciennes inscriptions sumériennes contiennent des mots empruntés à des langues sémitiques et la plus ancienne dynastie sumérienne commence par des souverains qui ont des noms sémitiques.

Les documents écrits, cependant, ne commencent qu'après l'arrivée des Sumériens : les plus anciennes inscriptions connues, toutes en langue sumérienne, datent d'environ 3100/3000 av. J.-C. Elles sont écrites dans la forme ancestrale du cunéiforme qui a probablement été inventée par les Sumériens, ou au moins développée par eux en un système d'écriture efficace au III^e millénaire av. J.-C. (Kramer, 1963, p. 302). Progressivement, les peuples environnants (Akkadiens, Élamites, Hourrites, plus tard aussi les anciens Perses et ainsi de suite) prirent le relais et l'adaptèrent à leurs langues. Au II^e millénaire av. J.-C., le cunéiforme était employé dans toute l'Asie occidentale antique.

La forme ancestrale du cunéiforme était une écriture pictographique, où chaque symbole était l'image d'un ou plusieurs objets (*fig. 22*). Sa signification était celle de ces objets ou de quelque chose qui leur était associé; ainsi, un même symbole désignait « la bouche » et « parler ». Il semble qu'à l'origine les signes aient été tracés sur du bois ou des feuilles, mais l'usage des tablettes d'argile est apparu très tôt. Sur elles, les pictogrammes eurent tôt fait d'être retournés à 90 degrés et se retrouvèrent sur le dos, alors que dans les inscriptions gravées sur la pierre ou le métal ils restèrent debout pendant encore des siècles. Les signes furent progressivement simplifiés et normalisés et leur nombre fut réduit, surtout par substitution de valeurs phonétiques aux significations originelles des pictogrammes, ceux-ci ne désignant pas seulement des objets et des concepts qui s'y rattachaient mais aussi les valeurs phonétiques des mots désignant ces objets, indépendamment du sens originel des pictogrammes. Par exemple, le mot sumérien *ha* signifie « poisson » et aussi « peut ». Le pictogramme du « poisson » était par consé-

quent employé aussi pour indiquer « peut » (Kramer, 1963, p. 306). Une évolution très importante, vers 2500 av. J.-C. ou peut-être avant, fut la rupture du dessin linéaire des signes en une série de traits en forme de coins, imprimés avec l'extrémité d'un stylet à bout carré, sur des tablettes d'argile molle qui étaient ensuite séchées au soleil ou cuites au four. L'écriture, tracée de gauche à droite, fut progressivement simplifiée, bon nombre des symboles n'indiquant que des valeurs sonores, et des éléments grammaticaux étant ajoutés au moyen de nouveaux symboles. Une autre évolution importante fut l'adjonction aux

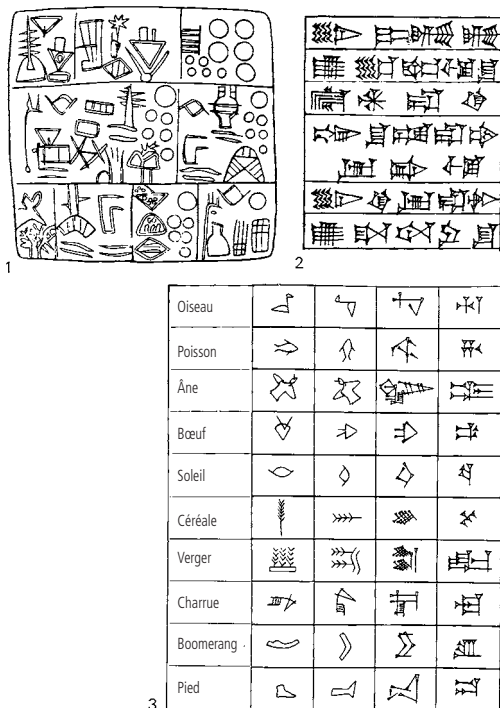


Figure 22 Origine pictographique des signes cunéiformes : 1, inscription pictographique sumérienne; 2, texte cunéiforme babylonien; 3, origine pictographique de dix signes cunéiformes (d'après Naveh, 1982).

noms de ce qu'on peut appeler des déterminants. Comme en égyptien, ces signes indiquaient la classe sémantique générale à laquelle un nom appartenait. La fonction de ces déterminants dans l'écriture cunéiforme est pareille à celle des radicaux dans le chinois (voir *infra*). On ne prononçait probablement pas les déterminants, même lorsqu'on lisait un texte à voix haute (Hayes, 1990, p. 14). En résumé, un même signe cunéiforme peut représenter en lui-même un objet ou un concept, ou bien indiquer la classe d'un nom au signe duquel il est ajouté, ou encore représenter phonétiquement une simple syllabe ou voyelle qui constitue un élément grammatical (Diringer, 1968, p. 18). Néanmoins, l'écriture sumérienne est restée un système essentiellement mnémorique, un aide-mémoire qui ne visait pas à restituer exactement la prononciation (Diakonov, 1976, p. 112). Cependant, il y avait encore un très grand nombre de signes distincts.

Dans la région sumérienne, les Akkadiens sémitiques exercèrent une influence de plus en plus profonde sur la suite de l'élaboration du cunéiforme et sur la destinée de la langue sumérienne. Il y avait eu de longues périodes de contact étroit entre les Sumériens et les Akkadiens, venus du sud, de la péninsule arabique, comme les locuteurs sémitiques primitifs établis là avant même l'arrivée des Sumériens (voir ci-dessus). Ces contacts suscitérent l'adoption de mots d'emprunt dans les deux langues, et l'influence sumérienne amena dans la structure de l'akkadien des changements tels que l'introduction de l'ordre des mots sujet-objet-verbe, qui est inusité dans les langues sémitiques (Thomsen, 1984, p. 16), une simplification de grande portée du riche système de consonnes sémitique et une assimilation notable de consonnes qui donne à l'akkadien les apparences manifestes d'une langue dont s'est emparée une population parlant une langue sans aucune parenté : le sumérien (Bergsträsser et Daniels, 1983, p. 26). Il ressort des sources que, vers 2500 av. J.-C., avec l'arrivée d'Akkadiens venant du nord, il y avait un assez grand nombre de locuteurs bilingues dans la partie septentrionale du territoire sumérien proprement dit, appelé Sumer. En 2300 av. J.-C., le sumérien commence à reculer en tant que langue parlée, une partie au moins de la population sumérienne devenant bilingue, mais se maintient fermement comme langue écrite (Gelb, 1960). Vers 1900 av. J.-C., il semble que le sumérien ait cessé d'être une langue vivante parlée dans la vie quotidienne, ayant été remplacé par l'akkadien, encore qu'il ait pu continuer à survivre pendant quelque temps dans des poches au sud. Après cette époque, le sumérien fut encore largement utilisé comme langue écrite jusqu'à la fin de la période babylonienne ancienne, en 1594 av. J.-C. À mesure que le sumérien devenait pour les scribes une langue morte étrangère, l'écriture autrefois mnémonique fit place à une écriture aux formes grammaticales de plus en plus élaborées (Thomsen, 1984, p. 23). Après cette époque, on continua d'écrire certaines catégories restreintes de textes sumériens jusqu'au II^e siècle av. J.-C.

Simultanément, l'akkadien passa de plus en plus au premier plan comme langue écrite, le système cunéiforme étant progressivement simplifié jusqu'à la période assyrienne (du XII^e au VII^e siècle av. J.-C.), mais conservant tout de même quelque 570 signes. Plus tard encore, le cunéiforme assyrien devint pratiquement une écriture syllabique et les vieux Perses en firent même une écriture quasi alphabétique (Diringer, 1968, p. 19 *sq.*). Avec l'adoption de l'écriture cunéiforme par les Akkadiens et la perpétuation de l'emploi des deux langues écrites pendant une longue période, la nécessité se fit sentir d'avoir des dictionnaires qui contenaient des signes cunéiformes sumériens avec leurs équivalents akkadiens et des phrases entières en sumérien avec des traductions akkadiennes (Diringer, 1968, p. 21).

On peut distinguer six périodes dans l'écriture cunéiforme du peuple sémitique de Mésopotamie (les Akkadiens qui parlaient deux dialectes distincts, l'assyrien et le babylonien).

Le vieil akkadien et les écritures akkadiennes de la période dite sumérienne Our III (environ 2450-1850 av. J.-C.)

La période babylonienne ancienne (du XVIII^e au XVI^e siècle av. J.-C.)

La période kassite (du XVI^e siècle à 1171 av. J.-C.)

La période assyrienne (du XII^e au VII^e siècle av. J.-C.)

La période néobabylonienne (VI^e siècle av. J.-C.)

Le renouveau et la fin de l'écriture cunéiforme (du III^e siècle av. J.-C. au I^{er} siècle apr. J.-C.).

Les périodes les plus florissantes de l'écriture cunéiforme ont été l'époque de Hammourabi (1793-1750 av. J.-C.) et la période allant du IX^e au VII^e siècle en Assyrie.

Au milieu du II^e millénaire av. J.-C., l'écriture cunéiforme et la langue akkadienne deviennent le langage international du monde civilisé antique. L'écriture est utilisée par un certain nombre d'autres nations, pour la plupart non sémitiques, telles que les Élamites, les Kassites, les Hittites, le peuple de Mitanni et les Hourrites, ainsi que le peuple d'Ourartou, les Luwians, les Vieux Perses et, dans une certaine mesure aussi, les Cananéens sémitiques — il y a même une inscription en égyptien qui nous est parvenue en écriture cunéiforme (Diringer, 1968, p. 24).

Après 75 de l'ère chrétienne, l'écriture cunéiforme tombe dans l'oubli et ne sera redécouverte qu'au début du XVII^e siècle par des voyageurs européens dans la région de l'Asie occidentale antique. Il a fallu attendre, pour pouvoir la déchiffrer, les efforts des érudits anglais, français, allemands, danois et irlandais au cours du XIX^e siècle. Sous l'impulsion principalement de Henry C. Rawlinson, Edward Hincks et Jules Oppert, ils ont réussi à déchiffrer diverses écritures et les langues correspondantes (Kramer, 1963, p. 13 *sq.*). Ils ont été grandement aidés dans leur tâche par l'existence d'inscriptions trilingues sur pierre, comme la très longue inscription en vieux persan, en élamite et en babylonien sur le rocher de Behistun près de Kermanshah en Perse. La première écriture à être déchiffrée fut le vieux persan, qui était employé entre la fin du VI^e et le milieu du IV^e siècle av. J.-C. C'était la plus récente et la plus simple, une forme semi-alphabétique de cunéiforme avec seulement quarante caractères, et la langue était connue (Diringer, 1968, p. 139). Vint ensuite le déchiffrement de l'écriture babylonienne, relativement plus complexe, qui avait plus de 640 signes écrits dans une langue sémitique et par conséquent d'un accès relativement aisé aux sémitisants. L'écriture cunéiforme néoélamite, qui n'avait que 113 signes, dont plus de 80 syllabiques, fut la suivante, mais la langue était jusqu'alors inconnue. L'écriture sumérienne fut la dernière à être déchiffrée — non seulement la langue était inconnue mais son existence même et celle des Sumériens eux-mêmes avaient été totalement insoupçonnées. Les dictionnaires bilingues sumérien-

akkadien mentionnés ci-dessus ont facilité la tâche. Le déchiffrement des écritures babylonienne et assyrienne rendit possible celui des écritures cunéiformes restantes et la compréhension des langues pour lesquelles elles étaient employées.

Cette analyse quelque peu fastidieuse d'un scénario où les Sémites ne jouent qu'un rôle parmi d'autres, même s'il est à bien des égards très important, démontre qu'il n'est pas possible d'étudier isolément les plus anciennes écritures et les plus anciennes langues sémitiques connues, étant donné les entrelacs serrés des relations entre elles et d'autres langues et entre les écritures qu'elles utilisaient.

Il paraît utile ici d'esquisser les principaux traits des langues sémitiques. On a observé que, sous l'influence sumérienne, l'akkadien (tant assyrien que babylonien) avait élaboré des traits atypiques pour les langues sémitiques, alors qu'une grande partie de sa structure restait typiquement sémitique et semblable à celle d'autres langues de cette famille.

Toutes les langues sémitiques sont assez étroitement apparentées entre elles, un peu comme le sont les langues de la famille indo-européenne, telles les langues romanes. Les traits aberrants de certaines d'entre elles, comme l'akkadien et l'éthiopien, sont attribuables à l'influence de langues non sémitiques. Le système consonantique typiquement sémitique contient à la fois plusieurs laryngales et ce qu'on appelle des emphatiques. Les voyelles sont en général limitées au *a*, au *i* et au *u*. D'une manière générale, la signification d'une racine tient exclusivement à ses consonnes, qui sont d'ordinaire au nombre de trois dans une racine, et pas plus d'une chacune du même point d'articulation. Les voyelles (et les allongements de consonnes) ne servent qu'à modifier la signification de la racine par la formation de radicaux nominaux et verbaux et leur inflexion. Dans les pronoms, les verbes et les noms, trois nombres (singulier, duel et pluriel) et deux genres (masculin et féminin) sont présents, le dernier dans les deuxième et troisième personnes des pronoms et des verbes. L'opposition entre les noms et les verbes est très inhabituelle : il y a un petit nombre de formes qui sont strictement nominales et ne correspondent pas à la règle d'une racine consonantique, et un très grand nombre de racines nominales-verbales qui y correspond. L'inflexion s'effectue à travers des préfixes, des suffixes et des changements de voyelles, et la formation de radicaux verbaux dérivés, avec toutes sortes de modifications des significations des racines. Les numéraux sont des substantifs à deux genres, 20 est le duel de 10, 30-90 le pluriel de 3-9. Il y a des concordances complexes, surtout avec les numéraux.

Si l'akkadien, qui constitue le sémitique oriental, a un certain nombre de particularités propres (voir ci-dessus), les autres langues sémitiques, qui constituent le sémitique occidental, ont connu ultérieurement une période de développement commun (Bergsträsser et Daniels, 1983, p. 2 *sq.*). Le sémi-

tique occidentale peut en outre être subdivisé en sémitique septentrional — qui comprend l'ougaritique, le groupe cananéen contenant l'hébreu, le phénicien et quelques langues mineures, l'araméen — et sémitique méridional, qui comprend l'arabe du Nord et du Sud et l'éthiopien. L'hébreu et l'araméen sont parfois considérés comme appartenant de plus près ensemble au sémitique du Nord-Ouest. Il paraît possible (Bergsträsser et Daniels, 1983, p. 1, c) de considérer l'arabe du Nord comme n'appartenant pas au sémitique méridional, mais à un sémitique central qui a des affinités avec le sémitique du Nord-Ouest et du Sud.

On pense que les locuteurs des langues sémitiques occidentales ont pénétré dans les régions côtières occidentales (la Syrie, la Phénicie et la Palestine), venus d'Arabie septentrionale, longtemps après que les Akkadiens furent entrés en Mésopotamie. La pénétration a eu lieu en plusieurs vagues successives, et au cours du temps différentes langues se sont surimposées les unes les autres (fig. 23).

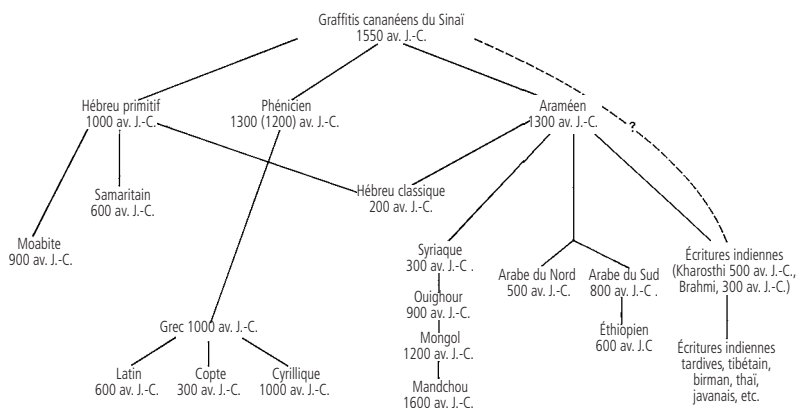


Figure 23 Écritures sémitiques occidentales et leurs descendantes (schéma de S. Wurm).

Là encore, ce sont les sources écrites qui nous renseignent sur ce second grand groupe de langues sémitiques et sur leurs locuteurs, leur culture, leur société et leur histoire. Les écritures dans lesquelles ces langues étaient transcrites étaient alphabétiques et pratiquement tous les alphabets qui ont été découverts ici et là dans le monde sont, en dernière analyse, dérivés de ceux-là. L'ancêtre commun des alphabets est une forme qui apparaît pour la première fois dans les graffiti des travailleurs des mines cananéennes de la région du Sinaï à partir du XVI^e siècle av. J.-C. Les étapes suivantes se trouvent dans des inscriptions phéniciennes et araméennes à partir de 1300 av. J.-C., et

vers le VI^e siècle av. J.-C. on a pu distinguer nettement une écriture cananéenne et araméenne.

Les formes phéniciennes n'ont survécu que dans le samaritain, mais l'araméen est devenu d'usage plus courant et s'est développé; vers 400 av. J.-C. il avait presque atteint la forme des lettres carrées actuelles de l'hébreu (Bergsträsser et Daniels, 1983, p. 236). Ces alphabets, qui constituent ensemble les alphabets nord-sémitiques, avaient 22 lettres, toutes des consonnes. Cela peut avoir été l'effet d'une influence de l'écriture égyptienne qui n'indique que des consonnes, et cela fut aussi favorisé par la relative prévisibilité du placement et de la nature des voyelles dans les langues sémitiques. Le sens de l'écriture était de droite à gauche.

L'alphabet cunéiforme ougaritique simple de 30 lettres, datant du XIV^e siècle av. J.-C., constitue une espèce de mystère. Clairement imprimé sur des tablettes d'argile avec un stylet, il s'écrit de gauche à droite comme l'écriture cunéiforme mésopotamienne. À la différence des alphabets nord-sémitiques, il contient 3 symboles de voyelles pour *a*, *i*, *u*, et 8 de ses lettres sont semblables aux lettres nord-sémitiques qui ont la même valeur phonétique (Diringer, 1968, p. 150).

L'alphabet des inscriptions sud-arabiques est le plus proche de l'écriture ougaritique dans la forme des lettres, mais il est beaucoup plus récent, les inscriptions les plus anciennes datant de 500 av. J.-C. ou peut-être de deux ou trois siècles avant (Bergsträsser et Daniels, 1983, p. 238).

En résumé, il y a eu essentiellement 3 branches de l'alphabet utilisées pour les langues ouest-sémitiques : la branche cananéenne (hébreu primitif, phénicien), la branche araméenne et la branche sud-sémitique (sud-arabique et éthiopien). L'alphabet grec s'est développé comme une quatrième branche, devenant le lieu d'origine des alphabets occidentaux (Diringer, 1968, p. 170).

Plus précisément, l'hébreu primitif a été employé en Israël d'environ 1000 av. J.-C. jusqu'au VI^e (ou V^e) siècle av. J.-C. L'alphabet samaritain est un descendant de l'hébreu primitif; il survit encore aujourd'hui, utilisé dans des emplois liturgiques par les Samaritains, très ancienne secte qui compte quelques centaines de personnes (Diringer, 1968, p. 188). D'autres descendants de l'alphabet hébreu primitif furent les écritures moabite (milieu du IX^e siècle av. J.-C.), ammonite et édomite (VIII^e-VII^e siècles av. J.-C.).

L'alphabet phénicien a existé en un certain nombre de variantes en Phénicie et dans les foyers du commerce phénicien (Chypre, Grèce, Afrique du Nord, Malte, Sicile, Sardaigne, la région de l'actuelle Marseille et l'Espagne). La durée d'utilisation totale de cette écriture s'étend d'environ 1200 av. J.-C. aux dernières inscriptions puniques, qui appartiennent au III^e siècle de l'ère chrétienne (Diringer, 1968, p. 189 *sq.*) mais la langue elle-même a encore été parlée jusqu'au VIII^e siècle apr. J.-C. (Spuler, 1953, p. 27).

La langue et l'écriture araméennes ont joué un rôle particulièrement important au I^{er} millénaire av. J.-C. et au-delà. Les Araméens sont mentionnés pour la première fois dans l'histoire aux XV^e et XIV^e siècles av. J.-C., et la fin de la grande migration araméenne en Syrie septentrionale se situe aux XII^e et XI^e siècles, au moment où les grandes puissances de l'époque, les Empires égyptien, assyrien, hittite et minoen étaient sur le déclin ou défunts. Les Araméens s'installèrent en Mésopotamie et en Syrie mais succombèrent bientôt devant les Assyriens revigorés vers le milieu du VIII^e siècle. Cependant, leur chute fut suivie d'un essor météorique de la puissance culturelle et économique araméenne en Asie occidentale, et toute la Syrie et une grande partie de la Mésopotamie en furent complètement influencées. L'araméen devint la langue universelle par excellence. Il était l'une des langues officielles de l'Empire achéménide et la principale langue parlée par les négociants, depuis l'Égypte et l'Anatolie jusqu'à l'Inde. Il devint la langue d'Israël pour plus de mille ans. L'écriture araméenne constitue l'une des deux branches principales de l'alphabet nord-sémitique. Elle a été en usage à partir du X^e ou IX^e siècle av. J.-C. pour atteindre un rôle prépondérant et devenir l'écriture et la langue administratives officielles de l'Empire perse. Son effacement fut dû principalement à la propagation de l'arabe et de l'islam ; il reste cependant quelques villages, en Syrie et ailleurs, qui ont conservé la langue araméenne jusqu'à nos jours (Diringer, 1968, p. 196 *sq.*).

L'alphabet hébreu classique s'est élaboré à partir de l'araméen, mais avec une forte influence de l'alphabet hébreu primitif. Les premiers documents composés dans cet alphabet datent du II^e siècle av. J.-C.

Les plus anciennes inscriptions dans l'alphabet sud-arabique antique datent probablement des alentours du VIII^e siècle av. J.-C. Il existe certains liens entre cet alphabet et l'alphabet nord-sémitique. Des colonies de l'Arabie méridionale furent établies en Éthiopie dans la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. et leur langue et leur écriture y furent alors introduites. L'écriture éthiopienne semble bien être le produit d'une lente évolution de l'écriture sud-sémitique, avec introduction d'une vocalisation (Diringer, 1968, p. 173 *sq.*).

Le déchiffrement de toutes ces écritures sémitiques alphabétiques et la compréhension par les érudits des langues correspondantes ont été les préalables à notre connaissance de l'histoire et de la culture de ces gens. Nous savons à présent que les Sémites de l'Ouest ont pénétré dans cette zone par vagues successives, venant d'Arabie septentrionale, la première vague, les Ougarites, étant arrivée vers le XV^e siècle av. J.-C. La vague suivante, quelques siècles plus tard, a été celle des Cananéens, avec, semble-t-il, d'abord les Phéniciens qui se répandirent un peu partout avec leurs colonies d'Europe et d'Afrique du Nord, suivis par les Moabites et, en dernier lieu, les Hébreux. Après l'immigration cananéenne, les Araméens pénétrèrent dans la zone et finirent par y

jouer un rôle d'une grande importance culturelle et linguistique, arrivant à supplanter la plupart des autres langues sémitiques de la région jusqu'à l'essor de l'arabe au I^{er} millénaire apr. J.-C. (Spuler, 1953, p. 24 *sq.*).

LES LANGUES CHINOISES (*carte 3*)

Le chinois est un membre du groupe des langues sino-tibétaines, auquel appartient aussi la grande famille linguistique tibéto-birmane. La majorité des linguistes, hors la Chine, est aujourd'hui d'avis que les langues thaï (thaï-kadaï) et miao-yao de la Chine méridionale et de l'Asie du Sud-Est ne sont pas génétiquement apparentées au chinois, alors qu'en Chine même, un certain nombre de savants adhèrent encore à l'opinion inverse (Wurm *et al.*, 1987-1990).

Il apparaît qu'au cours du III^e millénaire av. J.-C., un peuple apparenté aux Tibétains et venu de l'Ouest a pénétré en Chine du Nord-Ouest dans une région qui correspond aujourd'hui au Henan, avec en outre les parties adjacentes du Jiangsu, du Jiangxi et du Shaanxi, qui se trouvaient sur une voie commerciale active à l'époque néolithique et où l'on parlait une langue qui était une forme ancestrale du chinois (Forrest, 1973, p. 82). Il semble que ce peuple n'ait pas occupé un territoire d'un seul tenant, mais se soit répandu le long des riches terres cultivables des vallées alluviales bordant les cours d'eau, la population originelle non chinoise vivant, quant à elle, sur le reste du territoire et subissant une sinisation progressive. Cette évolution eut une forte influence sur la composition ethnique du peuple chinois, dont une grande partie vivant au sud du Chang Jiang est constituée de Thaïs et autres peuples sinisés; elle a aussi laissé son empreinte dans la formation de la langue chinoise moderne.

Les premiers documents écrits en langue chinoise datent d'environ 2000 av. J.-C. (Diringer, 1968, p. 67) et l'on estime probable que les Chinois aient connu l'écriture dès 2200 av. J.-C. (Forrest, 1973, p. 38). Les premiers spécimens d'écriture chinoise qui nous soient connus sont déjà très éloignés de représentations purement picturales d'objets qui peuvent être considérées comme les toutes premières formes. Les plus anciens spécimens connus sont des inscriptions sur des récipients en bronze, et peut-être quelques-unes parmi de nombreuses inscriptions tracées en des formes très anciennes de caractères chinois sur des os à oracle. L'écriture chinoise est essentiellement une écriture idéographique (un caractère représente un mot). Si l'écriture prend son origine dans des représentations d'objets, et beaucoup d'idéogrammes chinois sont encore aujourd'hui reconnaissables comme tels, elle est passée par des évolutions suivant des axes supplémentaires. Il a fallu représenter des références à des éléments de vocabulaire indiquant des

actions, des idées plus ou moins abstraites, etc., au moyen de composés logiques ou de symboles spéciaux (par exemple, « action de lever » = « main » + « vase »; « profit » = « blé » + « couteau »; deux barres horizontales = « deux »). Des idéogrammes tombés en désuétude ont été employés pour représenter des concepts très différents dont la représentation parlée se trouvait avoir une sonorité identique ou analogue à celle des idéogrammes périmés. Ces évolutions se sont faites un peu au hasard pendant largement plus d'un millénaire et demi, générant une confusion croissante dans le système d'écriture, mais une révision accompagnée d'une systématisation majeure fut menée par Li Si en 213 av. J.-C. sur ordre de l'empereur Shi Huangdi. Li Si codifia et systématisa l'usage de ce qu'on appelle les radicaux, qui indiquent, ou au moins suggèrent, une catégorie d'idées à laquelle appartient le mot représenté par un caractère chinois; par exemple, « eau », « feu », « femme », « bouche », « arbre », « bois ». Une autre partie d'un caractère est ce qu'on appelle l'*élément phonétique*, qui indique la prononciation approximative du caractère à l'aide d'un caractère commun qui séparément, a, ou plus exactement avait dans un lointain passé, une certaine représentation orale ou prononciation dans la langue parlée. Des modifications des sons au cours du temps ont, depuis lors, obscurci cet aspect dans bien des cas. Cependant, cette méthode systématisée d'écriture est restée largement inchangée jusqu'à une époque récente — l'unique grand changement récent étant la création et l'introduction d'un très grand nombre d'abréviations et de caractères chinois simplifiés (fig. 24).

Les premiers pictogrammes et idéogrammes chinois étaient écrits avec un mince stylet de bambou ou de bois et avaient des traits d'égale épaisseur et des courbes abondantes. Cette période s'est étendue des débuts à sensiblement la fin du III^e siècle av. J.-C. et a vu apparaître plusieurs types de caractères. L'invention au III^e siècle av. J.-C. de la brosse à écriture chinoise faite de poils souples a donné naissance à un nouveau type de caractères faits de touches anguleuses de différentes épaisseurs, de formes carrées et d'angles aigus. L'invention du papier en 105 apr. J.-C. a provoqué une nouvelle évolution dans la forme des caractères chinois, qui depuis cette époque sont restés largement inchangés.

Avec des caractères chinois n'indiquant pas la valeur sonore des mots qu'ils représentent, sauf d'une manière très vague pour une certaine proportion d'entre eux, toute la différence de structure sonore et de prononciation qu'il pouvait y avoir entre les formes anciennes du chinois et les dialectes chinois modernes n'est pas apparue immédiatement. Il faut comprendre que l'écriture chinoise actuelle est basée sur — et représente — les formes de discours oubliées d'il y a plusieurs milliers d'années (Diringer, 1968, p. 72). En outre, le chinois moderne comprend beaucoup de dialectes mutuellement inintelligibles (Wurm *et al.*, 1987-1990), mais des Chinois qui ne peuvent se

comprendre entre eux lorsqu'ils s'expriment chacun dans sa langue peuvent lire les mêmes livres en chinois et communiquer entre eux par écrit.

Toutefois, à dater d'environ 500 apr. J.-C., des méthodes phonétiques ont commencé à être utilisées en Chine pour indiquer la prononciation des caractères dans des ouvrages lexicaux, probablement sous l'impulsion des missionnaires bouddhistes venus de l'Inde qui s'employaient à traduire leurs livres sacrés en chinois. Cela nous offre un aperçu de ce qu'était le système de sons du chinois vers cette époque, et c'est une base importante pour la reconstitution des phases précédentes. Les sinologues ont divisé l'histoire de la langue chinoise en cinq périodes : proto-chinois, chinois archaïque, ancien chinois (qu'il serait plus juste d'appeler le vieux chinois), chinois moyen et chinois moderne. Le protochinois s'étend des premiers monuments et éléments d'information connus jusque vers 500 av. J.-C., et il nous intéresse tout spécialement ici. Le chinois archaïque s'étend approximativement de cette date jusqu'au début de l'ère chrétienne; l'ancien (ou vieux) chinois court sur les six premiers siècles après J.-C.; le chinois moyen, de 600 au

PICTOGRAMMES							
HOMME, ANIMAUX ET PARTIES DU CORPS HUMAIN							
HOMME	FEMME	ENFANT	BOUCHE	NEZ	ŒIL	MAIN	PIED
CHEVAL	TIGRE	CHIEN	ÉLÉPHANT	CERF	MOUTON	VER A SOIE	TORTUE
OBJETS NATURELS ET ARTIFICIELS							
SOLEIL	LUNE	PLUIE	ÉCLAIR	MONTAGNE	RIVIÈRE	CÉRÉALE	BOIS
VASE	TRIPODE	ARC	FLÈCHE	SOIE	LIVRE	ORACLE	PRÉSAGE
IDÉOGRAMMES							
COMBATTRE (homme contre homme)	LABOURER (homme et charrue)	CHASSER (arme et animal)	ALLAITER (femme avec enfant dans ses bras)				
COUCHER DE SOLEIL (soleil et herbes)	BRILLANT (lune et fenêtre)	BROSSE À ÉCRIRE (main et brosse)	SCRIBE (main et objet)				
		AU-DESSUS	AU-DESSOUS				
PICTOGRAMME + ÉLÉMENT PHONÉTIQUE							
CHEVAL NOIR (CHEVAL + II)	SACRIFICE (ESPRIT + ssu)	GROSSESSE (FEMME = jen)	FLEUVE HUAN (FLEUVE = huan)				
HOMOPHONES							
(lai ; BLÉ ; POUR) lai « À VENIR »				(feng ; PHENIX ; POUR) feng « VENT »			

Figure 24 Exemples de pictogrammes et d'idéogrammes chinois, combinés à des éléments phonétiques et des homophones (d'après Diring, 1968).

milieu du XI^e siècle, où se situe le début du chinois moderne (Forrest, 1973, p. 48).

Les méthodes par lesquelles les structures des sons et la prononciation des formes les plus anciennes du chinois ont été établies pas à pas constituent des hauts faits d'érudition comparables au déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens et de l'écriture cunéiforme. Ce travail a été grandement facilité par le fait que la langue et l'écriture chinoises ont continué à vivre jusqu'à nos jours, à la différence capitale de l'ancien égyptien et des écritures cunéiformes et des langues qu'elles servaient à transcrire et qu'il fallut dans les deux cas redécouvrir après des milliers d'années d'oubli. Le souci qu'eurent de leur langue les érudits chinois du passé et leurs vastes travaux sur certains de ses aspects ont été des auxiliaires indispensables de ce travail.

Les recherches sur des formes plus anciennes du chinois ont dû être effectuées dans l'ordre chronologique inverse. Les formes et les sons modernes sont directement observables et l'on peut inférer et reconstruire pas à pas à partir d'eux des formes anciennes grâce à l'étude comparative des dialectes chinois modernes (Forrest, 1973, p. 50 *sq.*). On peut glaner en outre beaucoup d'autres éléments éclairants dans les formes des mots chinois qui ont été introduits en très grand nombre comme mots d'emprunt dans le coréen vers le III^e siècle de l'ère chrétienne, dans le japonais peu de temps après et dans le vietnamien au IX^e siècle. Les vieux tableaux de rimes chinoises et les dictionnaires de prononciation fournissent des renseignements supplémentaires, de même que la translittération chinoise de mots sanskrits dont la prononciation sanskrite nous est connue et qui ont été introduits en Chine par les bouddhistes à partir du I^{er} siècle de l'ère chrétienne. Durant la période du chinois archaïque ont été établis la plupart des caractères chinois actuels constitués de radicaux et d'éléments phonétiques, et leur étude et celle des rimes ont permis à l'éminent savant suédois B. Kalgren (1940) d'établir le système de sons du chinois archaïque. De là, il est possible par inférence d'aboutir à des conclusions sur le système de sons du protochinois. Et à partir de là et des inscriptions existantes, on peut obtenir un tableau de ce à quoi dut ressembler la langue chinoise depuis les premiers temps pour lesquels on dispose de documents jusqu'au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C.

La nature de la langue chinoise telle que nous la connaissons à travers son histoire, documents à l'appui, est à peu près la suivante : dans sa plus ancienne forme connue, elle était une langue entièrement monosyllabique avec une forme phonétique relativement complexe ; elle s'est progressivement muée en une forme contemporaine standard qui s'est largement écartée du caractère monosyllabique et est, parmi les langues du monde, une de celles qui ont le plus petit nombre de mots de base phonétiquement différents. Plus encore dans les périodes antérieures qu'aujourd'hui, les mots de base fonctionnent comme noms, verbes, adjectifs et adverbes et chacun a un ton sémantique (voir ci-

dessous). Il y a un très petit nombre de syllabes distinctes en chinois, même si l'on tient compte des différences tonales. Dans les formes anciennes du chinois, chaque mot de base était constitué d'une seule syllabe et était, comme du reste aujourd'hui encore, complètement invariable. Dans les formes de chinois plus récentes, les mots de base monosyllabiques ont été combinés, souvent de manière inséparable, pour former des composés de longueurs diverses mais désignant des concepts singuliers. Chaque syllabe a un ton, et des syllabes de son indentique mais différant par leurs tons ont des significations fondamentales assez différentes. Les formes anciennes du chinois (et les dialectes modernes conservateurs qui reflètent des formes anciennes de la langue) ont six tons ou plus, alors que d'autres, comme le chinois moderne standard, n'en ont que quatre. L'accentuation joue aussi un rôle important dans les mots composés. Les fonctions grammaticales sont exprimées par des moyens auxiliaires tels que l'ordre des mots, l'emploi de mots de base dans des fonctions auxiliaires (par exemple, des mots de base fonctionnant comme noms pour exprimer des concepts rendus en français par des prépositions). Entre les numéraux et les démonstratifs, et les noms que ceux-ci déterminent, sont interposés des classificateurs ou déterminants qui diffèrent selon la forme ou la nature de l'objet ou du concept désigné par les noms respectifs.

S'agissant plus spécialement du protochinois, il est à noter qu'il semble n'avoir pas possédé de classificateurs. Également absente est l'indication de la fonction auxiliaire de préposition des noms mentionnée ci-dessus. Chose plus intéressante, il est possible que, quelque temps avant les plus anciennes traces connues du protochinois, la langue soit passée par un stade inflexionnel et une formation de mots comme dans le tibétain, qui a des préfixes et des suffixes (Kalgren, 1920, 1931, 1934).

La compréhension que nous avons de la langue chinoise et de son écriture tout au long de son histoire documentée nous a permis d'acquérir une intelligence générale ou relativement détaillée de la culture, de la société et de l'histoire des Chinois depuis l'époque des écrits les plus anciens qui sont parvenus jusqu'à nos jours, avec une clarté de plus en plus grande au fur et à mesure qu'on approche du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C.

BIBLIOGRAPHIE

- BERGSTRÄSSER G., DANIELS T. 1983. *Introduction to the Semitic Languages*, Winona Lakes, Indiana.
- BRUNNER H., FLESSSEL K., HILLER F. (dir.) 1990. *Lexion Alte Kulturen*, Mannheim, vol. I.
- CAMPBELL L. 1992. « Mayan Languages », in W. BRIGHT (dir.), *International Encyclopedia of Linguistics*. New York/Oxford. vol. II, p. 401-406.

- COE M., SNOW D., BENSON E. 1986. *Atlas of Ancient America*, Oxford.
- DIAKONOV I. M. 1976. « Ancient Writing and Ancient Written Language : Pitfalls and Peculiarities in the Study of Sumerian », *Assyriological Studies*, Chicago, vol. XX, p. 99-121.
- DIRINGER D. 1968. *The Alphabet : A Key to the History of Mankind*, 3^e éd., 2 vol., Londres.
- FORREST R. A. D. 1973. *The Chinese Language*, 3^e éd., Londres.
- GELB I. J. 1960. « Sumerians and Akkadians in their Ethno-Linguistic Relationship », *Genava*, Genève, n° 8, p. 258-271.
- GREENBERG J. H. 1963. « The Languages of Africa », *Inter. Am. Linguist* (Bloomington, Wis.), n° 29, Pt 2.
- HAYES J. L. 1990. *Manual of Sumerian Grammar and Texts*, Malibu, Californie.
- HEINE B., SCHADENBERG T. C., WOLFF E. 1981. *Die Sprachen Afrikas*, Ham-bourg.
- KALGREN B. 1920. « Le proto-chinois, langue flexionnelle », *J. asiat.* Ser. II, vol. XV, p. 205-232.
- 1931. « Tibetan and Chinese », *T'oung Pao* (Leide), Ser. 2, vol. XXVIII, p. 25-70.
- 1934. « World Families in Chinese », *Bull. Mus. Far East. Antiq.*, (Stock-holm), n° 5, p. 175-183.
- 1940. « Grammata Serica, Script and Phonetics in Chinese and Sino-Japanese », *Bull. Mus. Far East. Antiq.*, Stockholm, n° 12, p. 1-471.
- KRAMER S. N. 1963. *The Sumerians, their History, Culture and Character*, Chi-cago, Ill./ Londres.
- LANDSBERGER B. 1944. « Die Anfänge der Zivilisation in Mesopotamien », *J.F. Lang. Hist. Geogr.*, Ankara, n° 2, p. 431-437.
- MÖHLIG W. J. G., ROTTLAND F., HEINE, B. (dir.) 1977. *Zur Sprachgeschichte und Ethnohistoric in Africa. Neue Beiträge afrikanistischer Forschung*, Berlin.
- NAVEH J. 1982. *Early History of the Alphabet : an Introduction to West Semitic Epigraphy and Palaeography*, Leide, The Hebrew University, Jérusalem.
- ROSSINI S. 1989. *Egyptian Hieroglyphics : How to Read and Write Them*, New York.
- SPULER B. 1953. « Der semitische Sprachtypus », in B. SPULER (dir.) *Handbuch der Orientalistik*, Leide/Cologne, vol. III, p. 3-25.
- THOMSEN M-L. 1984. *The Sumerian Language*, Copenhague.
- WURM S.A. et al. (dir.) 1987-1990. *Language Atlas of China*, Hong Kong.

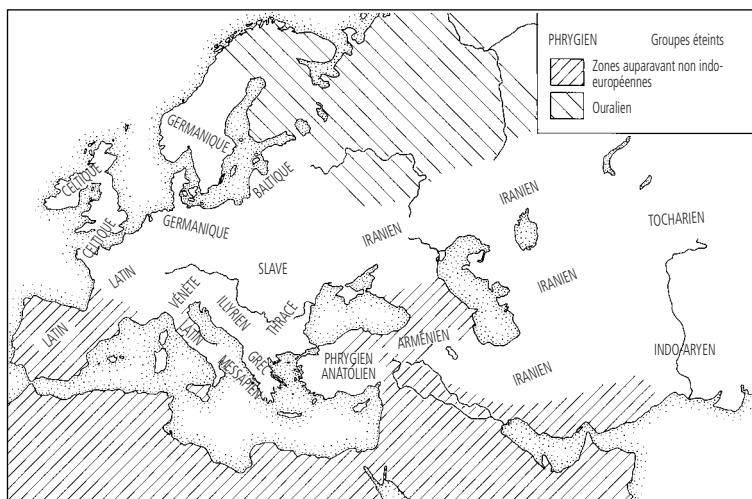
8.3

Le phénomène indo-européen : linguistique et archéologie

J.-P. Mallory

Les trois quarts des États membres de l'Organisation des Nations unies reconnaissent une langue indo-européenne comme leur langue officielle. Le fait que les langues indo-européennes constituent maintenant une famille linguistique véritablement mondiale est en grande partie le résultat des colonisations opérées par l'Europe de l'Ouest au cours des 500 dernières années, auxquelles s'ajoute en complément l'extension prise par la langue russe en Asie. Il y a, par exemple, 7 fois plus de locuteurs autochtones de l'anglais et de l'espagnol et 16 fois plus de locuteurs du portugais hors d'Europe que dans les pays d'origine de chacune de ces langues. Avant ces expansions relativement récentes, les frontières de la famille indo-européenne en Eurasie délimitaient une aire assez peu différente de celle qu'elle occupait il y a 2 000 ans, à l'âge du fer.

Pour une vue d'ensemble de la répartition des langues indo-européennes, il est commode d'imaginer une carte sommaire de l'Eurasie vers l'an 500 de l'ère chrétienne (*carte 5*). Les langues celtiques, qui avaient dominé la majeure partie de l'Europe occidentale et centrale au cours des âges du fer de Hallstatt et La Tène (vers 700 av. J.-C.), y seraient désormais confinées essentiellement aux îles Britanniques. Vers cette époque, la langue gaélique avait commencé à se propager en Écosse et sur l'île de Man (Manx), tandis que la langue britannique allait donner le gallois, le cornouaillais et, à la faveur d'une migration vers le nord de la France, le breton. La conquête romaine avait alors répandu le latin dans une grande partie de son ancien empire, d'où



Carte 5 La répartition des principales branches des langues indo-européennes vers 500 av. J.-C.

allaient émerger, quelques siècles plus tard, les premiers documents en langues romanes : français, espagnol, portugais, sarde, italien et roumain. Ce n'est que dans les premiers siècles après J.-C. que le latin prit une place prépondérante en Italie et en vint à remplacer à la fois des langues italiques étroitement apparentées comme l'osco-ombrien et d'autres langues indo-européennes éteintes, comme le vénète dans le nord-est de la péninsule et le messapien dans le sud-est. Au nord de l'Empire romain d'Occident, des tribus germaniques avaient entamé leur poussée vers le sud. De ce groupe germanique émergèrent les langues scandinaves qui sont aujourd'hui représentées par l'islandais, le féroïen, le norvégien, le suédois et le danois ; les langues germaniques de l'ouest comme l'anglais, le hollandais, le flamand, le frison et l'allemand ; et à l'est, la langue gothique, dont une variante a survécu en Crimée jusqu'au XVI^e siècle apr. J.-C. À l'est des locuteurs des langues germaniques de l'Europe du Nord se trouvaient les Baltes, qui avaient occupé antérieurement une portion beaucoup plus vaste de l'Europe du Nord-Est que celle qu'englobe leur héritage linguistique : vieux prussien (éteint), lituanien et letton, langues attestées sous forme écrite à partir du XVI^e siècle apr. J.-C. seulement. En 500 de l'ère chrétienne, les langues slaves étaient à la fois en train de s'étendre et de diverger pour finir par former un bloc occidental composé du polonais, du tchèque et du slovaque, un groupe méridional comprenant le slovène, le croate, le serbe, le macédonien et le bulgare, et enfin le groupe oriental composé du russe, du biélorusse et de l'ukrainien. Les

incursions des Slaves du Sud les conduisirent à travers les Balkans dans les territoires antérieurement occupés par des langues éteintes (le dacien, le thrace et l'illyrien), qui avaient dominé la région à l'époque où l'Ouest était sous l'emprise des Celtes. Le seul survivant moderne des langues balkaniques est l'albanais, qui descend peut-être de l'illyrien, lequel n'est lui-même attesté sous forme écrite qu'à partir de 1500 apr. J.-C. environ. Plus au sud, on trouvait le grec, dont la première trace connue, datant du ^{xiii}^e siècle av. J.-C., est constituée par les tablettes en linéaire B de la Crète et de la Grèce mycénienne.

La composition linguistique de l'Anatolie a fluctué tout au long de la période des documents écrits. À l'âge du bronze récent (vers 2000-1000 av. J.-C.), on retrouve des textes des plus anciens représentants du groupe anatolien — hittite, luwien et palaïque — ; à l'âge du fer, l'anatolien est représenté par des langues qui ne sont que marginalement attestées, comme le lycien, avant de disparaître complètement. La langue phrygienne est apparue au cœur de l'Anatolie, vraisemblablement en conséquence d'une immigration émanant d'un lieu indéterminé plus à l'ouest vers 800 av. J.-C., mais en 500 apr. J.-C. elle aussi s'était éteinte. Vers l'est, il y avait les locuteurs de l'arménien, émigrés dans le royaume antérieurement non indo-européen d'Ourartou et qui survivent aujourd'hui dans le sud du Caucase et l'est de la Turquie. La présence de tribus parlant l'iranien est attestée à partir d'environ 1000 av. J.-C. ; elles ne sont alors nullement confinées au territoire de l'Iran moderne : il semble bien qu'à l'âge du fer beaucoup de nomades de la steppe eurasiatique aient aussi parlé une langue iranienne. Malgré les incursions qu'ils firent en Europe et à travers elle, il ne reste rien aujourd'hui des langues des premiers Scythes, Sarmatiens et Alans, sauf l'ossète, conservé par ceux des Alans qui trouvèrent refuge dans le Caucase. Il y eut aussi un établissement iranien en Asie centrale (Sogdiane) et sur la bordure occidentale de la Chine (Saka). Vers le sud eut lieu l'expansion des Indo-Aryens, si semblables linguistiquement à leurs cousins iraniens qu'on peut imaginer une période antérieure durant laquelle fut parlée une langue indo-iranienne commune. Vers l'an 500 de l'ère chrétienne, la forme linguistique primaire, littéraire et liturgique, du sanskrit avait déjà cédé la place à des formes vernaculaires de la langue indienne, les prakrits, qui allaient à leur tour préparer l'essor des langues modernes du Bangladesh, de l'Inde, du Népal, du Pakistan et du Sri Lanka, telles que l'hindi, l'urdu, le pendjabi, le marathi et le gujarati. Plus au nord, dans le bassin de Tarim, sur la frontière de l'Empire chinois, s'établirent d'autres locuteurs indo-européens, qui nous ont laissé des traductions de textes religieux bouddhistes en tocharien A (turfanien) et tocharien B (kuchéen) avant de s'éteindre au ^x^e siècle.

Les premiers documents écrits dont nous disposons donnent à penser que les frontières du monde parlant indo-européen n'ont pas toujours été aussi

étendues que celles qu'on trouve à l'âge du fer ou plus tard. Là encore, d'ouest en est, on trouve en Espagne des inscriptions en langues non indo-européennes plus anciennes, dénommées tartessien et ibère, tandis que les modernes Basques ont vraisemblablement occupé leur territoire dans l'Ibérie septentrionale et la France méridionale avant l'arrivée des Indo-Européens. En Italie centrale, on trouve des vestiges de la langue étrusque, que les spécialistes tiennent dans leur ensemble (à quelques exceptions près toutefois) pour une langue non indo-européenne. Des traces d'autres langues présumées non indo-européennes ont été attribuées à d'autres parties de l'Italie. Les plus anciens textes des Hittites révèlent qu'ils établirent leur État dans le territoire des Hatti, peuple qui parlait une langue non indo-européenne, dont les Hittites adoptèrent le nom même. Les Luwians et les Arméniens pénétrèrent pour leur part dans des territoires occupés par ailleurs par des peuples parlant hurrio-ourartien dans l'est de l'Anatolie, tandis qu'un contingent d'Indo-Aryens semble avoir brièvement régné sur le Mitanni, où l'on parlait hurrien, au nord de la Syrie. L'expansion vers le sud de la langue iranienne l'a amenée à recouvrir l'État antérieur d'Élam, qui a lui aussi laissé ses propres documents non indo-européens. Enfin, l'expansion des langues indo-aryennes en Inde s'est faite évidemment aux dépens des langues dravidiennes, qui prédominent encore dans le tiers méridional du sous-continent. Tout cela suggère que la répartition des langues indo-européennes à l'âge du fer a été la conséquence d'expansions linguistiques antérieures émanant de quelque part au-delà de cette frontière méridionale (Mallory, 1989). La question de savoir quand et d'où sont venues ces expansions linguistiques antérieures recouvre ce qu'on appelle en général la quête du foyer originel de l'indo-européen.

LE PROBLÈME DU FOYER ORIGINEL

Pendant plus de cent cinquante ans, les érudits ont cherché à localiser le lieu d'origine des Indo-Européens et à suivre à la trace leurs migrations à travers l'Eurasie jusqu'à leurs réceptacles historiques (Mallory, 1973). Chaque fois que s'est fait entre les spécialistes un accord suffisant pour laisser croire à un consensus, de nouvelles théories diamétralement opposées ont vu le jour pour remettre en cause la « solution » précédente, en général cependant sans vouloir la détruire. On a trouvé des foyers originels de l'indo-européen partout entre les océans Atlantique et Pacifique et au pôle Nord comme au pôle Sud ! Dans le temps, les Proto-Indo-Européens ont été localisés à tous les niveaux depuis les Néandertaliens, il y a 80 000 ans, jusqu'à une époque aussi récente que 1600 av. J.-C. Aujourd'hui, la plupart des savants érudits débattent pour savoir si le foyer originel se trouve en Anatolie-Arménie ou

dans l'un des lieux parmi un certain nombre d'autres proposés en Europe. L'ironie de la chose est que la connaissance que nous avons des Indo-Européens est, semble-t-il, juste suffisante pour nous interdire toute solution de facilité.

Dans l'examen du problème du foyer d'origine, il faut insister sur plusieurs facteurs de base. D'abord, comme il n'existe aucune preuve directe de l'existence d'une langue proto-indo-européenne, toute discussion portant sur l'époque et le lieu d'origine du proto-indo-européen doit faire intervenir une forme ou une autre d'inférence indirecte. Deuxièmement, le problème du lieu d'origine est essentiellement une question de linguistique préhistorique et, même si les indications que nous donne l'archéologie ont un rôle important à jouer, celle-ci ne peut nous aider, à moins que les éléments d'information linguistiques eux-mêmes puissent être traduits dans une forme qu'un archéologue peut voir sur le terrain. Troisièmement, bien que la langue linguistiquement reconstruite nécessite l'existence d'un proto-indo-européen réel, il n'est pas indispensable que tous les éléments de ces reconstructions soient inscrits dans un lieu ou un temps discrets. Les linguistes qui reconstruisent les langues romanes, par exemple, peuvent poser en principe des formes qui furent en réalité séparées par plusieurs centaines d'années; or ce problème prend une ampleur beaucoup plus grande dans le cas de la reconstruction du proto-indo-européen. La meilleure image d'un protolangage est celle d'une tranche artificielle extraite d'un continuum par rapport à l'espace et au temps, ni l'une ni l'autre de ces frontières ne pouvant être déterminées avec précision. Quatrièmement, tant les indications d'un comportement linguistique observable que celles des plus anciens documents linguistiques connus d'Eurasie suggèrent que les Proto-Indo-Européens occupèrent une aire plus restreinte que celle qui est repérable vers 500 apr. J.-C. La langue est en état de changement perpétuel, et plus son aire est vaste, moins il y a de chances que différentes communautés connaissent des changements analogues en phonétique, en grammaire et en vocabulaire. Depuis au moins le début des communautés sédentaires, nous devons imaginer que l'Eurasie fut occupée par des locuteurs de nombreuses langues et familles de langues différentes et que même ceux qui partageaient une langue ancestrale commune eurent, après leur expansion, de fortes chances de diverger au cours du temps. La recherche des Proto-Indo-Européens est la quête du lieu où fut parlée une langue immédiatement avant sa divergence.

QUAND LE PROTO-INDO-EUROPÉEN A-T-IL ÉTÉ PARLÉ ?

Les plus anciens documents historiques dont nous disposons sur les langues indo-européennes, qu'il s'agisse de tablettes d'argile en Anatolie et en Grèce

ou de la date présumée de textes oraux antérieurs tels que le Rigveda de l'Inde ou l'Avesta de l'Iran, se situent tous dans l'âge du bronze et aucun n'est antérieur à environ 1900 av. J.-C. On a déjà des noms distinctement anatoliens dans des documents akkadiens datant d'environ 1900 av. J.-C. et les différences entre l'âge du bronze récent grec et nos plus anciens documents dans les langues indo-iraniennes sembleraient suffisamment fortes vers 1300 av. J.-C. pour indiquer qu'elles aussi doivent avoir certainement divergé vers 2000 av. J.-C. (Zimmer, 1988). En conséquence, le concept de langue proto-indo-européenne devrait être limité à une période antérieure à 2000 av. J.-C. Par ailleurs, il faut se rappeler que nous n'avons aucun élément d'information sur l'état linguistique du reste du monde parlant l'indo-européen à cette époque. Dans la majeure partie de l'Europe tempérée, par exemple, où nous ne disposons pas de documents écrits avant une époque largement postérieure au moment où advint le processus de différenciation, nous n'avons aucun moyen de savoir si les langues indo-européennes qu'on pense avoir été parlées dans cette région auraient encore subi les types de déplacements de sons ou de changements grammaticaux qui nous permettraient de distinguer une langue italique, celtique, germanique, balte ou slave. Nous observons, par exemple, que divers groupes indo-européens, comme l'italique et le celtique, ou le germanique, le balte et le slave, ont souvent en commun des mots ou des traits grammaticaux qu'ils ne partagent avec aucun autre groupe indo-européen. Un stade extrêmement vague d'« indo-européen récent » est proposé pour prendre en compte certains traits linguistiques partagés qui ne peuvent être attribués au proto-indo-européen parce qu'ils sont limités à quelques langues géographiquement adjacentes mais qu'il n'est pas possible autrement de distinguer des reconstructions proto-indo-européennes. Par conséquent, il faut prendre conscience de ce que l'« événement historique » de la séparation des langues indo-européennes n'est pas nécessairement la même chose que l'effondrement de la protolangeue reconstruite, laquelle est une abstraction qui ne produit aucune date précise.

Si nous manquons de témoins directs de l'ère du proto-indo-européen, il y a d'autres approches indirectes, quoique moins concluantes, du problème. L'une d'elles est la reconstruction lexico-culturelle, ou paléontologie linguistique, grâce à laquelle le contenu culturel de la langue reconstruite peut indiquer la période finale de son existence. Il y a certes des problèmes de méthode qui interviennent dans ces reconstructions, tels que le moyen de distinguer les mots empruntés des mots hérités, mais les linguistes n'en sont pas moins capables de produire un profil général d'une culture proto-indo-européenne.

Le vocabulaire proto-indo-européen reconstruit fait apparaître nettement que les locuteurs de la protolangeue avaient une économie agricole mixte

sédentarisée. Nous sommes en mesure de reconstruire des mots désignant le bétail, le mouton, la chèvre, le cochon et, bien sûr, le chien. L'agriculture est attestée par un vocabulaire partagé pour désigner les céréales, la charrue, le joug et la faucille. Les termes architecturaux sont peu nombreux, mais indiquent des habitations stables avec des mots désignant la maison, la porte, le montant de porte, le poteau et le clayonnage, auxquels on peut ajouter un terme désignant une sorte d'établissement fortifié. Technologiquement, on a des termes pour la poterie et certain métal de base, vraisemblablement le cuivre ou le bronze. Tous ces termes suggèrent que nous avons affaire au moins à une société néolithique qui ne devrait pas être antérieure au VII^e millénaire av. J.-C., quel que soit l'emplacement qu'elle ait occupé en Eurasie.

Jusqu'ici nous pouvons comprimer le proto-indo-européen quelque part entre 7000 et 2000 environ av. J.-C. et toute tentative pour préciser davantage la date risque de ne nous faire gagner en précision qu'au détriment de la confiance. Le concept d'une « révolution des produits secondaires » en Europe, par exemple, propose que la charrue, les véhicules à roues, les produits laitiers et le bois ne se soient pas répandus à partir de l'Asie occidentale ou centrale avant le Néolithique récent, soit vers 4000 av. J.-C. au plus tôt (Sherratt, 1983). Mais les éléments pouvant indiquer tous ces changements sont en général périssables ou indirects et, par conséquent, les dates de leur première apparition dans les registres de l'archéologie ne sont pas très précises. Néanmoins, les dates de beaucoup de ces phénomènes économiques sont situées au plus tôt entre 4000 et 2500 av. J.-C. dans la majeure partie de l'Eurasie. En outre, des indications de toutes ces activités peuvent être attribuées au vocabulaire proto-indo-européen. Nous avons des mots pour désigner le bois, la roue et plusieurs autres parties du chariot, ainsi que la charrue. L'argent (métal) peut également avoir fait partie du vocabulaire proto-indo-européen et lui aussi commence à apparaître en Eurasie au IV^e millénaire av. J.-C. Une conséquence de tout cela est que les éléments lexicaux attribués au proto-indo-européen sembleraient contenir des termes qui paraissent moins concorder avec ce que nous savons du Néolithique ancien qu'avec le récent et que, selon des critères archéologiques, on a donc eu tendance à présumer que les expansions et la divergence indo-européennes initiales devaient sans doute se situer entre le V^e et le III^e millénaire av. J.-C., mais pas plus tôt.

Les éléments indicatifs linguistiques ne fournissent à eux seuls aucune technique précise de datation du proto-indo-européen. Techniquement, nous ne pouvons que dater la fin de l'existence de toute autre langue mère avec l'apparition initiale de ses langues filles. Au niveau des notions, les linguistes qui analysent les langues indo-européennes et discutent du degré de divergence constaté avec la première langue historiquement attestée ont posé

comme hypothèse une séparation d'à peu près 2 000 ans (par exemple, Cowgill et Mayrhofer, 1986). Cela situe en général la protolange entre le V^e millénaire et 2000 av. J.-C., époque dont on est à peu près certain qu'elle a vu l'émergence des diverses langues indo-européennes. La glottochronologie, qui est le système d'estimation de la divergence entre des langues apparentées en fonction de leur perte d'un vocabulaire « de base », est considérée par beaucoup comme étant à la fois théoriquement contestable et, au moins dans le cas des langues indo-européennes, presque impossible à mettre en œuvre avec la rigueur voulue. Les dates qu'elle produit tendent aussi à se situer entre les V^e et III^e millénaires (Tischler, 1973; Ehret, 1988), mais d'aucuns feraient valoir qu'une technique aussi discutable ne peut fournir de quoi étayer encore une telle datation.

L'avis général en ce qui concerne la datation de la langue proto-indo-européenne est qu'elle était parlée quelque temps avant 2000 av. J.-C. et que certains éléments permettent de penser que la protolange a commencé à se répandre et à se fragmenter après 5000 av. J.-C. plutôt qu'avant. Mais il faut souligner qu'un certain nombre de linguistes et d'archéologues sont convaincus, les uns et les autres, que les expansions ont commencé avec la propagation initiale de l'agriculture à partir de l'Asie du Sud-Ouest, vers 7000 av. J.-C.

LES APPROCHES LINGUISTIQUES DU FOYER ORIGINEL

Si la famille linguistique indo-européenne et une langue proto-indo-européenne sont essentiellement des concepts linguistiques, la linguistique seule paraît incapable de déterminer l'emplacement du foyer originel et d'ailleurs beaucoup de linguistes jugeraient sa recherche vaine et dépassant la compétence de quiconque. Reste qu'il y a une série de procédés que des linguistes ont employés pour tenter de déterminer l'emplacement du proto-indo-européen et qui sont couramment utilisés dans l'enquête sur les autres familles linguistiques du monde.

Tout comme les langues entre elles, les familles linguistiques peuvent aussi avoir des relations externes avec d'autres familles linguistiques. En gros, celles-ci peuvent être de deux types : les relations de contact entre deux familles et les rapports génétiques quand deux ou plus de deux familles linguistiques sont elles-mêmes supposées dériver d'un ancêtre commun. Certains avancent que si l'on peut montrer que le proto-indo-européen est apparenté en quelque manière à une autre famille linguistique, on devrait en tirer une indication sur sa localisation géographique. Des relations de parenté linguistique ont été proposées entre le proto-indo-européen d'une part, et, d'autre part, les langues sémitiques d'Asie occidentale, le groupe

linguistique kartvélien du sud du Caucase, les langues nord-caucasiennes, la famille linguistique ouralienne de la zone de forêt d'Europe septentrionale et d'autres connexions à plus longue portée encore avec les langues altaïques (turques et mongoles) de l'Asie ou les langues dravidiennes du sud de l'Inde. Sur la base de ces relations proposées, les Proto-Indo-Européens sont situés à proximité d'une ou de plus d'une de ces autres familles linguistiques. Par exemple, les relations entre les langues ouraliennes et nord-caucasiennes ont été utilisées à l'appui de l'hypothèse selon laquelle les Proto-Indo-Européens auraient vécu au nord de la mer Noire et de la Caspienne, tandis que les contacts avec le kartvélien et le sémitique ont suggéré de situer les foyers originels dans le sud-ouest de l'Asie, généralement en Anatolie. Certains proposent l'idée que toutes ces langues dérivent d'une seule langue, vraisemblablement paléolithique, appelée parfois le nostratique, et que toutes, comme l'a suggéré Colin Renfrew, se seraient peut-être répandues à partir de l'Asie du Sud-Ouest avec l'expansion de l'agriculture (Renfrew, 1991).

Les problèmes que pose le recours aux contacts extérieurs pour localiser les Proto-Indo-Européens sont de taille. En général, les comparaisons qui servent à étayer la notion de relations linguistiques externes ne sont pas de la même qualité que celles qui viennent à l'appui d'une protolange pour une famille unique, et souvent il n'y a pratiquement pas un élément qui n'ait été réfuté par un autre linguiste; par exemple, pour les relations du proto-indo-européen avec le sémitique et le kartvélien (Gamkrelidze et Ivanov, 1984) et contre ces relations (Diakonov, 1985; Harris, 1990). Lorsque les quelques linguistes qui se consacrent à l'analyse des relations extrafamiliales sont ainsi divisés, même après plus d'un siècle de recherches et de débats, *a fortiori* quelqu'un d'extérieur à ce groupe ne saurait, semble-t-il, tenir pour sûr l'un quelconque des arguments proposés. Deuxièmement, la localisation du foyer originel sur la base d'une autre famille linguistique présuppose que ses locuteurs sont solidement établis dans l'inventaire de la préhistoire. Troisièmement, il n'est pas certain du tout que la nature des relations entre les familles linguistiques puisse être correctement identifiée et datée de manière à permettre de distinguer entre des relations génétiques liant en profondeur différentes familles linguistiques et des contacts ultérieurs. Quatrièmement, toute similitude proposée repose essentiellement sur la notion de comparaisons effectuées entre des langues adjacentes plutôt que par l'intermédiaire d'autres langues non attestées. Il semblerait que les correspondances proposées entre le proto-indo-européen et d'autres familles linguistiques soient aussi discutables que le problème du foyer originel lui-même et qu'elles ne soient guère capables de le résoudre.

Une autre approche consiste à avancer que la relation interne des différentes langues indo-européennes entre elles fournit une indication de

l'emplacement antérieur de la langue parente. On fait valoir fréquemment que là où l'on a le plus haut niveau de différenciation entre les langues indo-européennes, on peut s'attendre à trouver le centre de sa répartition originelle. Ce principe du « centre de gravité » propose que là où l'on trouve un groupe linguistique unique largement dispersé, on peut présumer que son expansion est relativement récente, tandis qu'une grande diversité linguistique entre des langues apparentées suggère une occupation plus longue permettant de rendre compte du degré de ces divergences. Ainsi, la très large répartition des langues indo-européennes à travers l'Asie serait interprétée comme une expansion relativement récente et l'on pourrait peut-être en dire autant de la diffusion des langues celtiques qui s'étendirent sur toute l'Europe occidentale et centrale au cours de l'âge du fer. On trouve une diversité linguistique bien plus grande en approchant de la zone située entre 20° et 40° de longitude (*fig. 25*). Selon ce principe, il est donc plus facile d'expliquer la plus ancienne répartition attestée des langues indo-européennes à partir d'un centre qui se serait situé quelque part entre une ligne allant de la Pologne à

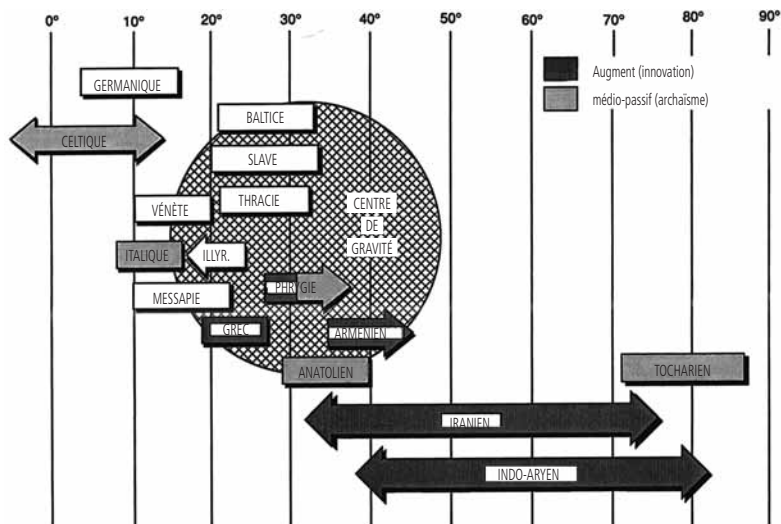


Figure 25 Le « centre de gravité » des langues indo-européennes. Une isoglosse telle que l'augment relie le grec, l'arménien, l'iranien et l'indo-aryen entre eux en tant que langues « innovantes », tandis que la rétention de la vieille terminaison médio-passive en celtique, italique, anatolien et tocharien donne à penser que certaines des innovations ultérieures leur ont été épargnées. À noter que le phrygien apparaît participer à l'une des innovations tout en se comportant en général de manière conservatrice (schéma de J.-P. Mallory).

l'Albanie à l'ouest et une ligne reliant le Dniepr à la Turquie centrale ou orientale à l'est. Ces frontières sont floues car tout dépend du moment où l'on mesure le nombre de langues différentes ; si on le fait pour la période entourant l'an 1000 av. J.-C., le centre de gravité se déplacera vers l'est, car le grec sera alors le seul représentant des langues européennes du fait qu'on ignore tout de la situation linguistique dans le reste de l'Europe. En outre, cette approche apparaît présumer que les langues ne divergent qu'en raison de la distance ou du temps et ignore d'autres facteurs, comme les contacts avec des locuteurs d'autres langues, qui peuvent aussi avoir influencé la distribution de la divergence linguistique. Néanmoins, l'aire désignée par le principe du centre de gravité rassemble en gros, effectivement, toutes les principales théories actuelles sur les origines indo-européennes et il semble peu probable que le foyer originel se situe à l'un ou l'autre des extrêmes européen ou asiatique de la répartition de la famille linguistique.

Si la répartition interne des langues indo-européennes ne nous permet pas de faire un choix entre les théories opposées qui sont en vogue aujourd'hui, elle a bien une incidence très importante sur leur emplacement et leur expansion. Toute solution au problème du foyer originel doit pouvoir expliquer les relations dialectiques entre les différents sous-groupes indo-européens. Par exemple, nous savons que les similitudes entre l'indo-aryen et l'iranien sont si grandes qu'il est possible de reconstruire un stade proto-indo-iranien entre le proto-indo-européen et les deux sous-groupes. Toute solution au problème du foyer originel qui placerait les ancêtres immédiats des Indo-Aryens en un lieu très éloigné des ancêtres des Iraniens serait linguistiquement improbable. Le germanique, le balte et le slave partagent certains traits grammaticaux et certains éléments de vocabulaire qu'on ne trouve pas ailleurs ; ici, cependant, ces évolutions communes peuvent s'expliquer par le fait que les ancêtres de ces langues furent géographiquement contigus à partir de la période indo-européenne récente. De même, le celtique et l'italique ont un certain nombre de traits communs mais eux aussi seraient des représentants importants de langues ouest-européennes présumées adjacentes. Les liens dialectaux prennent davantage d'importance lorsqu'il ne s'agit pas d'associations entre voisins géographiques. Par exemple, il semble qu'il y ait des liens plus étroits entre le grec et l'arménien (qui étaient séparés par l'anatolien et le phrygien) et entre ces deux sous-groupes et l'indo-iranien qu'entre eux-mêmes et n'importe quelle autre langue indo-européenne (*fig. 25*), et toute solution au problème du foyer originel doit peu ou prou expliquer ce genre de connexion.

Les deux liens les plus discutés concernent le tocharien et l'anatolien. Les Tochariens semblent être beaucoup plus étroitement apparentés à leurs cousins occidentaux (Adams, 1984) qu'à leurs voisins indo-iraniens et, par conséquent, le fait qu'ils se situent à la périphérie orientale des langues indo-

européennes est très difficile à expliquer. Il y a deux solutions possibles mais opposées. La première suggère que la meilleure explication des similitudes entre le tocharien et les langues européennes est une migration de longue distance depuis l'Europe orientale ou l'Anatolie vers la Chine. La deuxième avance que les similitudes entre le tocharien et les langues européennes reposent non pas sur des innovations partagées mais plutôt sur la conservation de traits archaïques de l'indo-européen (*fig. 25*) qui ont été remplacés par les dialectes « centraux » ou « méridionaux », c'est-à-dire grecs-arméniens-indo-iraniens (Crossland, 1971). Ainsi les Tochariens auraient peut-être toujours occupé la périphérie des expansions indo-européennes. En tout cas, toute solution au problème du foyer originel devrait expliquer comment les Tochariens ont atteint leurs sièges historiques avec si peu de traits communs avec leurs voisins indo-iraniens.

L'anatolien présente lui aussi des rapports problématiques avec les autres groupes indo-européens. Ce n'est pas seulement le plus ancien groupe indo-européen attesté; il est aussi extrêmement archaïque dans sa structure, dépourvu de certains traits qu'on trouve dans toutes les autres langues indo-européennes. L'apparence archaïque de la langue anatolienne a été expliquée de deux manières là encore totalement opposées. La première la considère comme étant due à la séparation très ancienne du protoanatolien d'avec les autres groupes indo-européens, certains proposant qu'il n'était pas tant un descendant du proto-indo-européen qu'une langue sœur de celui-ci, l'un et l'autre étant dérivés d'une langue proto-indo-hittite. La seconde analyse suggère que les différences entre l'anatolien et les autres langues indo-européennes sont surtout dues à l'impact des substrats, c'est-à-dire que la langue indo-européenne qui s'est déplacée en Anatolie centrale a été sévèrement modifiée par des langues locales et a perdu un certain nombre de ses traits indo-européens par « simplification ». Chacune de ces explications appelle une séparation de l'anatolien du continuum indo-européen antérieure à 2000 av. J.-C.

Le fait que les contacts entre Indo-Européens et non Indo-Européens aient pu accélérer la diversité linguistique n'a pas seulement été suggéré pour l'anatolien; il l'a été aussi pour d'autres langues indo-européennes comme moyen de déterminer les frontières les plus anciennes de la protolanguage. On suppose ici que le centre des expansions indo-européennes devrait être situé là où l'on trouve le moins de changement par rapport à la protolanguage reconstruite, car cela indique quel groupe indo-européen a le moins bougé, c'est-à-dire a été le moins modifié par des substrats étrangers. Inversement, plus la déviation par rapport à la protolanguage reconstruite est grande, plus il est vraisemblable que la communauté des locuteurs s'est éloignée de son lieu d'origine et a absorbé des substrats non indo-européens. Comme tous les autres principes linguistiques, celui-ci pose aussi des problèmes à la fois théo-

riques et méthodologiques. En théorie, il relie la modification de la langue à l'impact de substrats, phénomène extrêmement difficile à prédire. Le vieil anglais, par exemple, était parlé par une population qui avait absorbé d'anciens locuteurs de la langue celte; cependant l'impact de l'ancienne langue britannique sur l'anglais paraît négligeable. Il est aussi très difficile de mesurer l'ampleur du changement car personne n'a jamais étalonné objectivement chaque langue indo-européenne par rapport à la protolangue reconstruite ou déterminé quels sont les traits les plus importants. Il est incontestable qu'une langue comme le lituanien a été remarquablement conservatrice en préservant beaucoup de traits indo-européens anciens; mais cela ne suffit certes pas à prouver que le foyer originel était dans la région balte. En fait, les recherches menées dans l'ensemble du domaine des influences « substratiques » dans l'indo-européen (par exemple, Polomé, 1986; Markey, 1989; Huld, 1990; Hamp, 1990) donnent à penser qu'il n'existe pas de langue indo-européenne qui ne révèle pas de traits substratiques (non indo-européens).

Si le concept indo-européen est fondamentalement un concept linguistique, il paraît évident que les méthodes purement linguistiques sont insuffisantes pour déterminer où se situaient les Proto-Indo-Européens. Cela n'empêche pas qu'il y ait de nombreux partisans des techniques passées en revue plus haut, mais le fait est qu'aucun des arguments ne nous oblige à lui seul à choisir un foyer originel plutôt qu'un autre. Pour aller au-delà, il faut pouvoir traduire un concept linguistique en un phénomène dépisable dans un corps de documents archéologiques.

LA CULTURE DES PROTO-INDO-EUROPÉENS

Toute tentative pour convertir le concept des locuteurs proto-indo-européens en un contexte archéologique doit coller au plus près aux données linguistiques. C'est ainsi seulement qu'on peut éviter de fabriquer des hypothèses non vérifiées relatives à leur culture ou leur type physique, ou pis encore, de créer une solution archéologique qui ignore les fondamentaux linguistiques du problème. L'analyse lexico-culturelle, qui est la technique qui nous fournit des dates approximatives concernant le proto-indo-européen, est une méthode évidente de traduction de l'information linguistique en données archéologiques. Une telle approche est rigoureusement incapable de fournir un tableau complet d'une culture préhistorique, mais elle permet d'identifier certaines catégories de culture matérielle, d'environnement ou de comportement social au moyen desquelles un archéologue peut espérer distinguer une culture préhistorique d'une autre.

Le climat qu'ont connu les Proto-Indo-Européens n'est pas un facteur particulièrement distinctif, même s'ils connurent certainement la neige aussi

bien que la chaleur. Leur environnement contenait des cours d'eau, des forêts et une gamme d'arbres (Friedrich, 1970) qui devait au moins comprendre le bouleau, le chêne, le saule et le frêne, et peut-être aussi l'if et le pin. La présence du hêtre, qui n'est attestée que dans les langues européennes, et encore non sans quelque doute quant au sens originel, fut un temps jugée très importante parce que le hêtre commun ne poussait pas à l'est d'une ligne reliant la Baltique à Odessa, sur la mer Noire. Ce trait était supposé être un argument en faveur de la localisation du foyer originel en Europe centrale ou septentrionale ; or, on connaît d'autres variétés de hêtre poussant sur les rives de la mer Noire et dans le Caucase, tandis que le mot lui-même est peut-être d'origine récente plutôt que proto-indo-européenne.

Les noms d'animaux sauvages couramment attribués aux Proto-Indo-Européens comprenaient des animaux aquatiques tels que l'otarie et le castor, ainsi que le loup, le renard, l'ours, le lynx, l'élan, le cerf noble, le lièvre, le hérisson, la souris et peut-être le chevreuil. Le plus important terme reconstitué désignant le poisson était habituellement supposé s'appliquer au saumon de mer (*Salmo salar*) et, là encore, être l'indication d'un foyer originel nord-européen (Thieme, 1954), mais son sens originel peut fort bien avoir été la truite saumonée, espèce qu'on rencontre un peu partout en Eurasie (Diebold, 1976).

Les noms du bétail domestique comprennent les bovins et ont très bien été reconstruits suivant un certain nombre de racines, telles que vache, bœuf et bouvillon, et l'indien et le grec partagent le même terme pour désigner un sacrifice de bétail. Le mouton et l'agneau sont eux aussi largement attestés et la chèvre, marquée par un certain nombre de cognats linguistiques, doit probablement être retenue aux côtés du porc domestique et du chien. Le mot « cheval » est clairement reconstitué avec le même terme qui se retrouve dans de nombreux groupes linguistiques distincts (par exemple, le vieil irlandais *ech*, le latin *equus*, le grec mycénien *i-go*, le luwien hiéroglyphique *asuwa*, le vieil indien *ásva-* et le tocharien B *yakwe*). Il est en puissance l'espèce la plus diagnostique, car la répartition du cheval sauvage et du cheval domestique était limitée à l'Europe pendant le Néolithique et au début de l'âge du bronze. En général, il n'est pas connu au sud du Caucase avant environ 4000 av. J.-C. et avant 2500 av. J.-C. en Iran ou en Inde, ce qui rend extrêmement difficile de concevoir qu'un foyer originel ait pu se situer à la périphérie sud-est des Indo-Européens. De même, il est jusqu'à présent inconnu en Anatolie avant la seconde moitié du IV^e millénaire av. J.-C. et n'est pas connu en Grèce avant 2000 av. J.-C. Des traces de cheval ont été retrouvées plus au nord dans l'Europe du Sud-Ouest, mais elles étaient généralement associées à la diffusion du cheval domestique venu d'Ukraine.

Il existe une conception traditionnelle qui fait des Proto-Indo-Européens une société centrée sur le cheval et qui repose en grande partie sur l'hypothèse

selon laquelle le cheval qu'ils connaissaient était domestiqué. Tel est le sens dans lequel le terme est en général compris et, si l'on ne peut prouver que le Proto-Indo-Européen **ekwos* signifiait « cheval domestique », il y a des indices complémentaires qui tendent à l'indiquer. À l'époque des plus anciens documents historiques dont nous disposons, les mots cognats désignant le cheval se réfèrent tous, naturellement, aux chevaux domestiques. Il y a aussi une correspondance entre le lituanien et le vieil indien pour la « queue du cheval », et le latin *domitor* et son cognat sanskrit *damitár-* désignent l'un et l'autre « celui qui dresse les chevaux », tandis que la forme verbale indique « dresser les chevaux » en vieil irlandais et dans d'autres langues. Un indice extralinguistique provient d'une cérémonie d'inauguration attestée dans l'Antiquité en Inde, à Rome et en Irlande, qui fait intervenir l'accouplement d'un roi avec un cheval, et l'élément « cheval » joue un rôle éminent dans les noms de personnes indo-européens. Il y a, par conséquent, de bonnes raisons d'affirmer qu'avant l'apparition d'une divergence linguistique marquée, le cheval domestique était très familier aux occupants du continuum indo-européen. En général, on situe le centre de la domestication du cheval dans la steppe et la steppe boisée qui s'étendait entre le Dniepr et l'Oural vers 4000 av. J.-C.

L'économie comprenait aussi l'agriculture, encore qu'il soit difficile d'identifier des cultures par espèces autrement qu'avec un terme général désignant les céréales. Il y a des termes qui désignent l'orge et l'avoine dans les langues européennes, mais il leur manque des cognats dans les langues asiatiques. Il y a aussi des accessoires associés à la récolte et au traitement des plantes, tels que la faucille, la pierre à moudre, et peut-être de manière plus diagnostique, la charrue, dont on suppose en général qu'elle indique les techniques agricoles sensiblement plus avancées du Néolithique récent.

Le vocabulaire relatif à l'établissement et à l'architecture n'est, malheureusement, pas particulièrement diagnostique. Il est certain que les Proto-Indo-Européens avaient des maisons — car nous avons par exemple le latin *domus*, le russe *dom*, l'arménien *tun*, le vieil indien *dáma* — qui étaient organisées en établissements de plus grande dimension ou villages. Plusieurs termes suggèrent le concept d'enclos; par exemple le vieux norvégien *gadr* (barrière), le russe *gorod* (ville), le hittite *gurtas* (citadelle), le vieil indien *grhi* (maison), le tocharien B *kerči* (palais); peut-être des sites fortifiés comme le lituanien *pilis* (fort), le grec *pólis* (ville) et le vieil indien *púr* (fort), ou le thrace *bría* (fort) et le tocharien B *riye* (ville) à partir d'une racine indiquant un lieu élevé.

Les indices d'une production artisanale sont peu nombreux mais comprennent des ouvrages en céramique et en bois ainsi que quelques outils personnels tels que l'alêne et la pierre à aiguiser, ou des ornements comme les perles; par exemple, l'albanais *varg* (rangée de perles), le tocharien B *warke*

(perles), et naturellement divers articles vestimentaires, comme le latin *vestis* et le tocharien B *wastsī* (vêtements), le lituanien *juosmuo* et l'avestin *yah* (ceinture). Les métaux ne sont pas fortement attestés mais des correspondances telles que le latin *aes* (bronze), le gothique *aiz* (minerai) et le vieil indien *áyas-* (métal, fer) suggèrent la connaissance d'au moins un métal, sans doute le cuivre, et il y a aussi de bonnes raisons de penser que l'or (latin *aurum*, tocharien B *wäs*) et l'argent étaient également connus. Si le cuivre et, dans une moindre mesure l'or, sont connus sur des sites qu'on trouve un peu partout en Eurasie à partir du Néolithique, il semble qu'antérieurement à 3500 av. J.-C. l'aire de connaissance de l'argent ait été limitée au Caucase, à la région de la mer Noire et au sud-est de l'Europe (Mallory et Huld, 1984).

Il y a un certain nombre de termes technologiques qui peuvent appartenir soit au domaine des activités domestiques soit à celui de la guerre. Ce sont les mots désignant le couteau, la lance (le vieil irlandais *gae*, « lance », et le vieil indien *hésas-*, « projectile »), l'arc (le grec *biós* et le vieil indien *jyá*, « corde à arc »), la flèche (le grec *ios* et le vieil indien *ísu-*) et la hache (**tekso-*). L'unique article probablement associé à la guerre est le *(h)*nsi-* (épée), qui est attesté avec ce sens dans le latin *ensis* et le sanskrit *asi-*. Le mot pose certains problèmes d'interprétation, car on ne connaît aucune épée datant du Néolithique et cette arme est attribuée en général à l'âge du bronze récent. Il n'est pas facile d'imaginer un référent pour des épées proto-indo-européennes avant la divergence des Proto-Indo-Européens, bien que la découverte récente d'une épée en cuivre dans une tombe près de Novosvobodnaya, dans le nord du Caucase, qui daterait de la fin du IV^e millénaire av. J.-C., offre effectivement une piste isolée. On peut cependant tabler plus vraisemblablement sur une évolution d'un sens originel, tel que « couteau », processus qu'on rencontre dans certaines langues indo-européennes ; par exemple, le vieil anglais *seax* signifie à la fois « couteau » et « épée » et reçoit quelque renfort grâce à un cognat pali de *asi-* qui signifie aussi « couteau ».

Les transports chez les Proto-Indo-Européens comprenaient le bateau (vieil irlandais *náu*, latin *navis*, vieux norvégien *nor*, vieil indien *nau-* et ainsi de suite) et les véhicules à roues (mots désignant la roue, *thill*, rouler en chariot) associés au joug. L'hypothèse généralement faite est que ces mots se réfèrent à des chars, ou des charrettes, à roues pleines tirés par des bœufs plutôt qu'à des chariots beaucoup plus légers montés sur roues à rayons et tirés par des chevaux. Des véhicules à roues sont attestés à partir du IV^e millénaire av. J.-C. depuis les steppes d'Europe centrale jusqu'en Mésopotamie.

La terminologie indo-européenne relative à la parenté et au mariage suggère une société patrilinéaire où les femmes étaient acquises moyennant une sorte d'échange de présents pour vivre sous le toit de leur mari. Il y a une forte insistance sur le rôle masculin mais, bien que l'emploi du mot « patriarcal » soit fréquent, il ne révèle pas grand-chose en l'absence de

preuve de l'existence de sociétés strictement matriarcales. Il y a quelques indications relatives à des personnes qui dirigent la société mais il est difficile de préciser quel est exactement leur rôle social. La coïncidence des sens de l'établissement et du clan suggère que le proto-indo-européen **wik-* désignait une forme large d'unité de parenté telle que le clan. La correspondance souvent citée entre le vieil irlandais *rí*, le latin *rex* et le vieil indien *raj-*, qui indiquent tous « roi », a été contestée au motif que le terme indien ne forme peut-être pas une véritable correspondance avec les mots ouest-européens associés à la royauté (Scharfe, 1985). Il y a aussi plusieurs termes apparemment associés à des institutions militaires; par exemple, le proto-indo-européen **gor-* sous-tend des termes comme le moyen irlandais *cuire* (troupe), le vieux norvégien *herr* (armée), le lituanien *kāras* (guerre, armée), le grec *koíranos* (commandant) et le vieux persan *kara-* (armée, peuple).

Les termes associés à des divinités et d'une manière générale à la sphère de la religion sont aussi reconstituables et comprennent un dieu du ciel, l'indien *Dyaupitár*, le grec *Zéus patér* et le latin *Jup-piter*, des esprits généraux — le vieux norvégien *ass* (dieu), le vieil indien *ásu-* (esprit puissant), le vieux norvégien *draugr* et le vieil indien *dru-* (fantôme) — ainsi qu'une notion générale de « crainte » de « révérence », de « sacré » et des concepts socioreligieux concernant la loi, l'ordre, l'obligation et ainsi de suite. Des rites religieux proprement dits sont sans doute suggérés par des correspondances telles que le latin *daps* (repas sacrificiel), le vieil anglais *tiber* (sacrifice), l'arménien *taun* (fête) et le tocharien A *tap-* (manger), tandis que des rituels liquides sont attestés dans le grec *kheuma* et le vieil indien *hóman-* (libation).

LES PREUVES ARCHÉOLOGIQUES

L'utilité de l'archéologie dans l'étude du problème du foyer originel et des expansions des différents groupes indo-européens se limite dans la pratique à l'établissement de résultats plausibles plutôt que sûrs, car il est foncièrement impossible pour des archéologues de démontrer, sans l'aide de textes, quelles étaient les langues parlées en s'appuyant sur des indices de la culture matérielle, des vestiges économiques ou des comportements sociaux. Qui plus est, s'il faut évidemment accorder l'intérêt qu'elles méritent aux traces de migrations, le processus d'expansion linguistique ne se traduit pas nécessairement par de nettes solutions de continuité dans les données de l'archéologie. On a d'abord pensé que les différentes « branches » des peuples indo-européens étaient cristallisées dans le foyer d'origine et que, par exemple, les Celtes s'étaient déplacés vers l'ouest et les Indo-Iraniens vers le sud et l'est. Aujourd'hui, le modèle des expansions indo-européennes suppose qu'il y

eut un continuum linguistique qui alla grandissant jusqu'au moment où les processus de divergence le fragmentèrent en des groupes de plus en plus spécifiques. Cette expansion n'a pas nécessairement fait intervenir que des migrations sur de longues distances au parcours bien jalonné, mais a comporté également des déplacements de population plus discrets ou des contacts moins marqués, à l'occasion desquels la périphérie a progressivement absorbé ses voisins non indo-européens. Une conséquence de cet effet boule de billard serait l'absence de tout trait diagnostique unique marquant le cours des migrations indo-européennes de leur foyer d'origine vers leurs zones de localisation historique. Chaque population progressivement assimilée a pu conserver suffisamment de sa propre culture pour que la modification de la langue ne soit pas très difficile à percevoir dans les traces archéologiques dont on dispose.

Il paraît utile d'envisager brièvement le processus de modification de la langue à partir de ses principes premiers. Les langues indo-européennes ont été répandues dans de nouvelles régions par des groupes sociaux dont les rapports avec la population environnante ont pu être très variables. Dans certains cas, l'expansion peut avoir eu lieu dans des zones assez peu peuplées pour que les Indo-Européens y deviennent rapidement majoritaires. On peut envisager un processus de ce type, par exemple, dans la pénétration des pasteurs des steppes dans la région des steppes asiatiques, où l'économie pouvait faire vivre des populations bien plus nombreuses que celle des pêcheurs-cueilleurs qui y vivaient à l'origine. Autre exemple : la suggestion de Colin Renfrew (1987) selon laquelle les langues indo-européennes furent propagées par les premiers agriculteurs d'Europe, qui auraient progressivement assimilé toutes les populations mésolithiques en raison de leur économie plus productive et de leur natalité plus forte.

Un deuxième mode d'expansion ferait intervenir le déplacement de minorités indo-européennes vers des territoires entièrement occupés. Lorsque cela se traduit par la diffusion de la nouvelle langue, on parle souvent de domination d'une élite, la minorité assujettissant, soit par la force soit par le prestige économique, la population autochtone qui adopte alors la langue des intrus. Si ce modèle était parfaitement symétrique des vestiges archéologiques, on s'attendrait à voir apparaître des traces des Indo-Européens dans des contextes spéciaux, tels que les enterrements des membres de l'élite ou des établissements hiérarchisés. Malheureusement, l'expansion d'une langue minoritaire ne saurait être mise en rapport aussi étroit avec des modèles archéologiques simples. Ce qui paraît le plus probable, c'est que l'assimilation linguistique ait été invariablement précédée d'un bilinguisme sociétal, période au cours de laquelle la population autochtone parle à la fois sa langue et celle des intrus. L'assimilation progressive de la population autochtone a lieu parce que celle-ci commence à employer la nouvelle langue dans un

nombre croissant de domaines sociaux, de contextes dans lesquels on doit choisir le mode de discours ou la langue qui convient. On pourra s'attendre à ce que la langue de l'intrus se diffuse au fil du temps dans un éventail varié de domaines sociaux. Par exemple, une langue indo-européenne a pu être employée au début dans des contextes d'échange ou de commerce, où les Indo-Européens étaient maîtres des liens sur lesquels reposaient les échanges et des relations linguistiques correspondantes. Elle peut aussi avoir été la langue dans laquelle s'exprimaient des confréries guerrières dont certains éléments nous indiquent la nature d'institution indo-européenne. On peut aussi s'attendre à ce que des cérémonies religieuses prestigieuses aient eu lieu dans une langue indo-européenne. En fin d'évolution, les domaines où l'on parlait la langue autochtone auront rétréci jusqu'à ce qu'elle ne soit plus parlée que dans l'intimité du foyer familial par les anciens, jusqu'à extinction complète. Un tel processus peut très bien s'étendre sur plusieurs générations ; on ne peut donc guère s'attendre à ce que la culture matérielle retrouvée à travers les traces archéologiques reflète des changements sociaux aussi progressifs. À vrai dire, l'usage commun de la culture matérielle autochtone par des Indo-Européens envahissants peut avoir masqué toute l'évolution en cours. Toutes ces réserves n'en laissent pas moins à l'archéologie la lourde charge de produire des preuves concrètes du fait qu'un peuple s'est déplacé d'un point à un autre et a répandu sa langue.

LES SOLUTIONS ACTUELLES

À LA QUESTION DU FOYER ORIGINEL

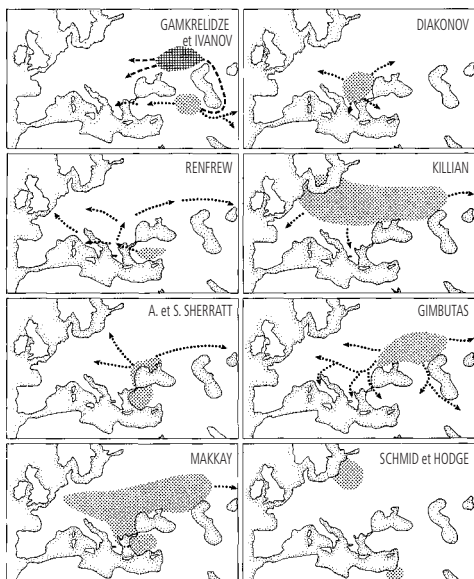
Bien qu'il n'y ait pas de solution entièrement satisfaisante au problème du foyer d'origine, il existe à l'heure actuelle un certain nombre de propositions de zones de base qui bénéficient d'un large crédit comme foyers originels possibles des Indo-Européens (*carte 6*). L'une situe le foyer originel en Asie, et plus précisément en Anatolie-Arménie ; les autres proposent un foyer qui se situerait quelque part en Europe. Aucune de ces solutions n'est nouvelle ; en fait, toutes ont à l'origine été proposées au XIX^e siècle apr. J.-C. C'est dire quelle est la persistance (et la résistance) du problème du foyer originel. Il faut aussi souligner qu'il y a tant de divergences dans les détails que même ceux qui préconisent un même territoire comme foyer originel risquent de se contredire plutôt que de se soutenir les uns les autres.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle apr. J.-C., le foyer originel de prédilection se situait en Asie, hypothèse soutenue par la Bible (où les Indo-Européens étaient censés descendre de Japhet, le fils de Noé), par la croyance populaire en la « lumière de l'orient » (*ex oriente lux*), vision de l'histoire qui a toujours

situé en Asie la provenance des innovations dans la culture humaine, et par l'idée que l'homme, ou du moins la race dite caucasienne, a vu le jour dans la région des hauts plateaux de l'Asie occidentale, en général entre le Caucase et les monts du Pamir. Cette théorie a, en outre, été stimulée par la fièvre d'érudition qui a accompagné la première rencontre de l'Europe avec les écrits antiques de l'Inde et de l'Iran et, dans une certaine mesure, par les textes en vieil iranien eux-mêmes, qui font état d'une croyance en un

foyer originel aryen qui se serait situé sur les hauts plateaux d'Asie occidentale. Il y a d'autres arguments plus précis, dont font partie les arguments de ceux qui défendent aujourd'hui l'idée d'un foyer originel asiatique. Notamment la thèse qui veut que les premiers Indo-Européens aient introduit l'agriculture en Europe et que les langues indo-européennes aient été en contact avec celles d'Asie occidentale, en particulier le sémitique mais aussi le sumérien. En général, le modèle du XIX^e siècle apr. J.-C. associait les expansions indo-européennes soit à une race supérieure étendant à l'Europe les bienfaits de la civilisation de l'Asie, soit à un peuple essentiellement pastoral immigrant par tribus comparables aux tribus sémitiques d'Asie occidentale et aux tribus turcophones d'Asie.

Aujourd'hui, la thèse du foyer originel asiatique est soutenue dans les travaux de linguistes comme le Georgien Tomas Gamkrelidze et le Russe Ivan Ivanov (1984), l'Israélien (ex-Russe) Aron Dolgopolsky (1987), et des archéologues tels que le Russe Vladimir Safronov (1989), Colin Renfrew (1987) et Andrew et Susan Sherratt (1988) en Grande-Bretagne, et le classiciste Robert Drews (1988) aux États-Unis, ainsi que d'autres savants spécialistes. Si tous sont d'avis que les dispersions indo-européennes sont en



Carte 6 Diverses solutions récentes au problème du foyer originel des Indo-Européens.

rapport avec l'Anatolie-Arménie, leurs arguments ne sont pas toujours mutuellement compatibles. Gamkrelidze, Ivanov et Dolgopolsky, par exemple, considèrent les relations linguistiques proposées entre le proto-indo-européen et le protosémitique (et le protokartvélien) comme des facteurs de première importance dans la localisation des Indo-Européens en Anatolie, tandis que Safronov, suivant en cela les travaux du linguiste russe Nicolai Andreiev (1986), soutient que le proto-indo-européen était une langue « boréale », c'est-à-dire qu'il est génétiquement lié aux langues ouraliennes et altaïques, et que toute similitude entre l'indo-européen et le sémitique provient de rapports d'échange.

Un certain nombre de ces savants proposent aussi des foyers primaires et secondaires. Tous s'accordent pour situer en Asie les premiers Indo-Européens, mais Gamkrelidze et Ivanov n'admettent un foyer originel asiatique que pour l'anatolien, le grec, l'arménien et l'indo-iranien et attribuent un foyer secondaire aux langues européennes qui se sont dispersées à partir du nord du Caucase. De même, Aron Dolgopolsky suggère que si le stade le plus ancien (anatolien) du proto-indo-européen se trouve en Asie, le principe du « centre de gravité » désigne les Balkans comme point de dispersion pour toutes les autres langues indo-européennes. Vladimir Safronov place aussi l'époque la plus ancienne des Indo-Européens en Anatolie mais considère que leur véritable point de dispersion en indo-européen récent s'est situé au nord des Carpates, parce que l'Asie ne satisfait pas aux critères de l'environnement reconstruit par les moyens lexico-culturels. Safronov va jusqu'à suggérer que même les Hittites et les Luwians ont émigré en Anatolie, venant d'Europe. Les Sherratt suggèrent un foyer originel en Anatolie centrale ou occidentale pour le pré-proto-indo-européen lié à l'essaimage des premières communautés d'agriculteurs; cependant, la formation effective de l'indo-européen et sa diffusion, là encore à l'exception de l'anatolien, sont basées sur la périphérie de la mer Noire où les langues proto-indo-européennes se sont développées, peut-être sous forme de pidgins associés à l'élaboration de systèmes d'échange.

Deux des partisans d'un foyer originel anatolien proposent des modèles clairs et nets des origines et des expansions indo-européennes, bien que, là encore, ils diffèrent à tel point sur les détails qu'on est obligé de considérer leurs thèses comme opposées. Colin Renfrew suggère que les Proto-Indo-Européens doivent être associés aux origines de l'agriculture en Anatolie et que la diffusion des langues indo-européennes, à partir d'environ 7000-6500 av. J.-C., est due à l'accroissement de la population humaine et à son expansion au cours des générations, quand les agriculteurs ont pénétré en Europe et apporté une économie plus productive par une « vague de progrès » jusqu'aux rivages de l'Atlantique et autour de la mer Noire vers l'Est asiatique. Robert Drews place aussi les Indo-Européens en Anatolie-Arménie,

mais les relie à la diffusion du char de guerre autour de 1600 av. J.-C. et dans les siècles suivants.

Il saute aux yeux qu'un foyer originel asiatique, et plus spécifiquement anatolien, des Indo-Européens n'a pas le même sens pour chacun de ses partisans et que les divergences d'échelle temporelle sont si grandes qu'elles rendent beaucoup de leurs thèses contradictoires. Par exemple, s'il est évidemment juste de suggérer que la langue anglaise est venue d'Angleterre, la proposition n'a de validité que s'il s'agit de l'Angleterre entre 1100 et 1900 de l'ère chrétienne, et il serait parfaitement inexact de faire dériver la langue parlée aux États-Unis, au Canada, en Australie ou en Inde de l'Angleterre de l'âge du bronze tardif. Or les différences entre ceux qui, comme Renfrew et Safronov, associent les expansions indo-européennes aux débuts du Néolithique et ceux qui, comme Gamkrelidze et Ivanov, penchent pour une date plus tardive donnent lieu à des théories dont les écarts de dates sont d'un ordre de grandeur analogue; des intervalles encore plus grands les séparent de la proposition de Robert Drews.

En général, les aspects positifs de la thèse de la localisation en Asie reposent essentiellement sur deux supports. Cet emplacement est commode pour les langues sémitiques et les autres langues d'Asie du Sud-Ouest s'il faut établir des connexions avec ces langues. Et, chose plus importante, si, comme Colin Renfrew, on lie les expansions indo-européennes à la diffusion de l'agriculture, un foyer originel situé dans le sud-ouest de l'Asie offre un véhicule approprié pour la propagation de la langue, véhicule dont l'archéologie permet de suivre les traces.

Les diverses théories privilégiant l'Asie ont, en revanche, aussi leurs faiblesses; certaines mineures, d'autres assez sérieuses. Tout d'abord, une expansion des Proto-Indo-Européens qui se situerait vers 1700-1600 av. J.-C. et son association à l'utilisation du char de guerre, telles que les propose Drews, sont peu vraisemblables (quoique possibles si elles furent contemporaines des premières expansions indo-iraniennes). Il existe des termes associés aux véhicules à roues, chariots et charrettes, mais il n'y a aucune preuve linguistique de l'existence d'un vocabulaire commun partagé par les Proto-Indo-Européens concernant des véhicules à roues légers, tels que des chars, et tout modèle qui ne situe les débuts de l'expansion des Indo-Européens que vers 1700 av. J.-C. apparaît beaucoup trop récent pour rendre compte des différences entre les premières langues indo-européennes attestées. Enfin, cette théorie manque de preuves archéologiques incontestables sur lesquelles s'appuyer. L'hypothèse avancée par Gamkrelidze et Ivanov, qui fait venir les Indo-Européens de l'est de l'Anatolie-Arménie, situe les Proto-Indo-Européens dans une zone où on les voit pratiquement environnés de langues non indo-européennes (caucasien, hourrien, hatti); pour que les Protogrecs puissent rejoindre leurs aires historiques, il leur faut en quelque sorte contourner

les langues anatoliennes, et en l'absence de toute trace de migration en provenance de cette région, cela aussi semble indéfendable du point de vue archéologique.

Une des raisons pour lesquelles les linguistes ont proposé des foyers secondaires est que la thèse du foyer originel égéen-anatolien est incapable de répondre aux impératifs lexico-culturels du vocabulaire reconstruit : par exemple, l'Anatolie semblerait être au-delà du rayon du castor et du bouleau, qui sont attribués au champ proto-indo-européen (Dolgopolsky, 1987). Malheureusement, les traces écrites de l'anatolien ne sont pas suffisantes pour permettre de vérifier entièrement s'il possède un vocabulaire purement autochtone, c'est-à-dire un vocabulaire local du Néolithique ancien qui aurait pu évoluer pour devenir l'anatolien, ou s'il faudrait le faire dériver de l'extérieur de l'Anatolie ou d'une période plus récente. Il est cependant très difficile, avec les éléments dont on dispose, d'associer le proto-indo-européen (ou le protoanatolien) aux origines de l'agriculture au VII^e millénaire av. J.-C. dans cette région. Le mot désignant le cheval, par exemple, est solidement reconstruit vers le proto-indo-européen ; or il n'y a aucune trace connue de la présence du cheval en Anatolie avant le IV^e millénaire, et pas davantage en Grèce, où cette théorie placerait des Protogrecs vers 6500 av. J.-C. Si le foyer originel devait être situé en Anatolie, nous serions bien en peine d'expliquer pourquoi les Luwians et les Grecs emploient le même mot indo-européen pour désigner un animal qu'ils n'auraient pas connu pendant des milliers d'années. En termes de produits secondaires, le hittite partage aussi un cognat du terme désignant « la laine » avec d'autres langues indo-européennes. Sur la base de ce type de mot et d'autres traces d'un « substrat » non indo-européen dans toute la Méditerranée orientale, il semblerait que l'héritage indo-européen en Anatolie n'est pas antérieur au IV^e millénaire av. J.-C. et ne vient pas de l'extérieur de l'Anatolie plutôt que d'une culture néolithique indigène. En outre, l'expansion des Proto-Indo-Européens avec la propagation de l'agriculture devrait avoir initié des déplacements linguistiques bien avant les temps que maints linguistes estiment probables ; par exemple, les langues grecque et indo-aryenne les plus anciennes, présumées liées assez étroitement entre elles par des innovations linguistiques partagées, seraient séparées par environ 5 000 ans selon le modèle néolithique, au lieu de 1 000 ou 2 000 ans comme le suggèrent les linguistes. En outre, si le proto-indo-européen s'est effectivement développé sur la frontière occidentale des langues kartvélienne, hattique ou hourrienne, on pourrait s'attendre à de bien meilleures correspondances entre ces langues et le proto-indo-européen que ce qui a pu être proposé jusqu'ici. Enfin, un modèle tel que celui de Renfrew — qui exige, semble-t-il, des mouvements purement démiques, c'est-à-dire de population, émanant d'Anatolie — ne permet pas de mouvements secondaires des Indo-Européens et ne tient pas non plus compte de

l'apparition de populations néolithiques acculturées en Europe. Cela n'est cependant pas un défaut majeur car il est facile de l'atténuer en reconnaissant une expansion initiale des agriculteurs jusqu'au Danube et en posant l'hypothèse d'une diffusion plus compliquée et relativement plus tardive de la langue à travers le reste de l'Europe (Zvelebil et Zvelebil, 1988).

Sans être aussi ancien que l'hypothèse asiatique, l'argument en faveur d'un foyer originel européen a été proposé depuis le XIX^e siècle de l'ère chrétienne. Au départ, l'idée d'un foyer originel européen était suggérée selon le principe du « centre de gravité », mais il n'a commencé à être généralement accepté qu'en vertu de l'idée, aujourd'hui rejetée, que les Indo-Européens « d'origine » étaient des Aryens blonds qui devaient être venus de l'Europe du Nord. Au XX^e siècle de l'ère chrétienne, des découvertes archéologiques vinrent appuyer cette théorie, en particulier dans les travaux de l'archéologue allemand Gustav Kossima. Un foyer originel situé en gros au centre de l'Europe a eu des partisans dans des monographies plus récentes, comme celle du linguiste italien Giacomo Devoto (1962), tandis que l'archéologue hongrois János Makkay (1991) a lui aussi souligné le rôle important (quoique non exclusif) de la culture de la « céramique linéaire » dans la diffusion des langues indo-européennes. Enfin, les Balkans comme région d'origine ont eu aussi des partisans, notamment pour des raisons linguistiques selon la notion de « centre de gravité », comme les linguistes russes Boris Gornung (1964) et Igor Diakonov (1985), ou en tant que « foyer secondaire » aux yeux d'Aron Dolgopolsky (1987). Il est à noter que tous ces foyers originels se trouvent à l'ouest du Dniepr.

La thèse d'un foyer originel européen a des partisans parmi les linguistes qui considèrent que la parenté entre le proto-indo-européen et l'ouralien, ou peut-être le nord-caucasien (Starostin, 1988), est beaucoup plus proche que celle qu'il peut y avoir avec n'importe quelle langue d'Asie occidentale. Les foyers originels proposés en Europe se situent aussi en plein milieu de l'aire de dispersion des langues indo-européennes, vers le « centre de gravité », et la séparation de l'anatolien étant intervenue assez tôt ils offrent un modèle raisonnable des rapports dialectiques à l'intérieur de l'indo-européen. Du point de vue de la reconstruction de l'environnement et de la société indo-européenne, l'existence de Proto-Indo-Européens en Europe centrale ou septentrionale entre 5000 et 2500 av. J.-C. environ concorde relativement bien avec les indications fournies par l'archéologie pour cette période. Par exemple, dans l'ensemble de cette aire, on voit apparaître le cheval (sauvage et domestique), les véhicules sur roues vers le IV^e millénaire av. J.-C., des produits secondaires et toutes sortes d'éléments réputés diagnostiques de l'environnement ou de la culture matérielle.

Il y a, cependant, de solides objections à élever à l'encontre de certaines des propositions localisant le foyer originel en Europe. Même si l'on rejette

la thèse d'une diffusion des langues indo-européennes à partir de l'Anatolie qui aurait accompagné l'expansion de l'agriculture, il est difficile de nier que certains mouvements de population eurent lieu en provenance d'Asie vers le sud-est de l'Europe au VII^e millénaire av. J.-C. Dès lors, il semble incongru de soutenir que les premiers agriculteurs du sud-est de l'Europe étaient des Proto-Indo-Européens mais que ceux de l'Anatolie n'en étaient pas alors que, comme le propose à juste raison Renfrew, ils parlaient vraisemblablement la même langue. Les cultures néolithiques de la région danubienne ont été parfois isolées comme proto-indo-européennes, à l'exclusion de leurs voisins méridionaux sur la base de l'hypothèse selon laquelle si le Néolithique de l'Europe du Sud-Est était le fait de colons asiatiques (*a priori* non indo-européens), la culture de la céramique linéaire présente depuis la Hollande et la France jusqu'à l'Ukraine occidentale était le fait d'une population autochtone acculturée. C'est ainsi que János Makkay a fait valoir que la diffusion rapide de la céramique linéaire pouvait être le fait d'un même génie plutôt que l'effet d'un mouvement de population réel. Nombreux, toutefois, sont ceux qui persistent à considérer que la culture « danubienne » est aussi un prolongement du Néolithique anatolien-sud-est-européen (par exemple Zvelebil et Dolukhanov, 1991).

De toute évidence, plus on se sent porté à pousser vers le nord la recherche des Proto-Indo-Européens, par exemple dans la culture de la céramique linéaire ou néolithique septentrionale, telle la culture TRB (du vase campaniforme) et plus tard la culture de la céramique cordée, plus il est malaisé d'expliquer la présence d'Indo-Européens en Méditerranée et en Asie, car il est très difficile de trouver davantage d'indices archéologiques d'expansions qui auraient eu lieu à partir de cette zone vers le sud et l'est à l'époque voulue. Particulièrement délicate est la relation des plus incertaines entre l'Europe à l'ouest du Dniepr et les cultures de la steppe ukrainienne et russe qui, quel que soit l'emplacement où l'on situe le foyer originel, sont partout reconnues comme ayant embrassé au moins les langues indo-iraniennes.

Si les foyers originels primaires et secondaires sont des aspects essentiels de certaines des hypothèses favorables à l'Asie, beaucoup de ceux qui soutiennent la thèse d'un foyer originel européen le font sur la base d'un foyer bipartite. On entend par là que le foyer originel des langues européennes est placé soit dans l'Europe du Nord, soit en Europe orientale-centrale, les Indo-Iraniens ayant pour territoire désigné les régions de la steppe et de la steppe boisée d'Ukraine et de Russie méridionale. Ce modèle s'appuie sur ce qu'on s'accorde généralement à considérer comme une ligne de partage culturelle entre des populations vivant essentiellement de l'agriculture à l'ouest du Dniepr et des tribus avant tout pastorales établies à l'est du fleuve, étant entendu que les deux groupes de population parlaient les premières langues indo-européennes. Dès lors, certains ont tenté de combiner les deux zones en un unique foyer originel. Par exemple, tant

l'archéologue espagnol (mexicain) Pedro Bosch-Gimpera (1960) que l'archéologue polonais (britannique) Tadeusz Sulimirski (1968) ont fait valoir que le foyer originel pouvait s'être étendu de l'Europe centrale à la région de la steppe. Des territoires similaires ont été proposés par des auteurs plus récents, tel l'archéologue allemand Lothar Killian (1983).

S'il faut incorporer les cultures de la steppe à l'aire du foyer originel en les associant aux cultures d'Europe centrale et orientale, il y a trois façons possibles d'opérer l'association. Dans la première hypothèse, le substrat mésolithique traversant à la fois l'Europe centrale et la région de la steppe aurait été essentiellement pré-proto-indo-européen et l'évolution des deux régions les aurait conduites à former les Proto-Indo-Européens, la steppe constituant leur branche orientale. Il s'agit là d'un compromis fortement sujet à caution car il n'explique pas pourquoi des communautés aussi éloignées les unes des autres auraient été à peu près identiques du point de vue linguistique pendant tant de milliers d'années et auraient créé le même vocabulaire pour désigner les phénomènes naturels ou leur environnement et même les innovations du Néolithique récent.

La deuxième explication reconnaît qu'il doit y avoir eu une liaison historique entre les deux régions (s'il faut les considérer toutes deux comme indo-européennes) et suggère qu'elle proviendrait du sud-est de l'Europe. En ce cas, comme l'a soutenu aussi Colin Renfrew dans son hypothèse asiatique, l'économie de production vivrière se sera répandue d'ouest en est et l'on peut donc penser qu'il en alla sans doute de même des populations humaines qui ont animé la zone culturelle de la steppe. De la sorte, tout le monde aurait parlé la même langue. Selon une perspective ultérieure, Safronov a avancé que les cultures de la steppe, et plus particulièrement la culture yamnaya, auraient émané de la culture TRB et, à partir de là, se seraient propagées à travers la steppe durant le IV^e millénaire av. J.-C. Le problème que soulèvent ces théories est que les données archéologiques n'étayent pas l'idée d'une diffusion progressive d'une économie de production vivrière, et encore moins celle d'un déplacement de populations qui serait parti des Balkans ou d'Europe centrale pour essaimer à travers la région de la steppe ; en revanche, on trouve une nette dichotomie entre des agriculteurs sédentarisés ayant eu en dernier lieu des affinités avec l'Europe du Sud-Est ou du centre, par exemple Tripolje, et des cultures économiquement autonomes vivant dans la steppe et la steppe boisée qui passèrent par une transition très différente vers l'agriculture (Zvelebil et Dolukhanov, 1991). En fait, l'étude la plus récente des fondements économiques des cultures de la steppe (Shnirelman, 1993) donne à penser que c'est le Caucase qui fut le lieu de provenance de leur économie de production vivrière.

La troisième association possible entre l'Europe centrale et orientale et la steppe constitue une autre grande solution au problème du foyer originel ; il s'agit de la théorie dite des *kurgan*. Dans ce modèle, les axes de migration sont inversés et le foyer originel est situé dans la steppe et la steppe boisée entre le

Dniepr et l'Oural, dans des tribus essentiellement pastorales qui enterraient leurs morts sous un tumulus (russe *kurgan*). Selon cette argumentation, les populations indo-européennes seraient parties d'Ukraine et de Russie pour se diriger vers l'est et pénétrer en Asie, peut-être vers le sud par le Caucase jusqu'en Anatolie orientale et vers l'ouest en Europe centrale et du Nord.

La théorie de la steppe a été avancée pour la première fois en 1890 par l'indo-européaniste allemand Otto Schrader, qui a proposé la Russie méridionale comme foyer originel, car cette zone était la seule qui permît d'expliquer de façon satisfaisante pourquoi on trouve tant de termes communs spécifiquement européens pour des arbres et des traits économiques qui n'existent pas en indo-iranien. La théorie de Schrader est restée « isolée » et attaquée pendant bon nombre d'années jusqu'à ce que Sigmund Feist lui amène un renfort, en 1913. La théorie de la steppe fut alors reprise par Georges Poisson (1934) et au moins envisagée par le célèbre archéologue britannique (d'origine australienne) V. Gordon Childe (1926). Les éléments linguistiques appuyant l'idée d'un foyer originel qui aurait rassemblé tant les pasteurs indo-iraniens que les cultivateurs européens furent aussi mis en relief dans les travaux de Wilhelm Brandenstein (1936). Aujourd'hui, la théorie des invasions parties de la steppe est plus étroitement reliée aux écrits de l'archéologue américaine (d'origine lituanienne) Marija Gimbutas (1991). Gimbutas a avancé qu'une société pastorale indo-européenne était apparue dans la steppe de la Volga et s'était répandue vers l'ouest pour fondre sur les agriculteurs sédentaires non indo-européens de la région du cours inférieur du Danube et au-delà. En trois vagues, vers 4500-4000 av. J.-C., 3500 av. J.-C. et 3000 av. J.-C., la pression incessante des pasteurs de la steppe a introduit une société patrilinéaire et patriarcale qui employait le cheval, établissait des forts sur des éminences d'où elle imposait son autorité, enterrait ses morts sous des *kurgan* et adorait des divinités solaires. Il en est résulté un amalgame progressif des communautés matrilineaires d'agriculteurs pacifiques de la « vieille Europe » et des Indo-Européens qui, en tant qu'élite dirigeante, ont altéré la trajectoire linguistique de l'Europe.

La théorie des *kurgan* positionne un foyer originel légèrement à l'est du centre des répartitions indo-européennes et fournit le lien le plus plausible entre les Indo-Iraniens historiques d'Asie et leurs cousins européens. À vrai dire, presque toutes les solutions du problème indo-européen relierait les cultures de la steppe aux Indo-Iraniens récents, si bien qu'il y a au moins un large consensus sur ce point. En outre, comme pour l'Europe centrale, l'hypothèse des *kurgan* satisfait sans difficulté aux exigences formulées par la reconstruction lexico-culturelle, car elle part du lieu d'origine de la domestication du cheval, incorpore la trace des premiers véhicules sur roues et les autres signes censés caractériser les Indo-Européens et les utilise même pour expliquer les succès des expansions indo-européennes.

Comme les autres théories, la solution des *kurgan* a ses points faibles. Si le fait que les incursions des *kurgan* aient poussé vers l'ouest jusqu'à la rivière Tisza en Hongrie est étayé par un type d'éléments archéologiques précis qui rallie la plupart des suffrages (Anthony, 1990), les arguments en faveur d'autres « mouvements » *kurgan* à l'extérieur de l'Europe du Sud-Est tendent à s'appuyer sur des similitudes plus génériques, comme par exemple la diffusion du cheval domestique, des véhicules à roues, de l'architecture défensive, de l'inhumation sous tumulus, de la hache de guerre et de l'enterrement des animaux, que l'effet de diffusion ou la communauté de réaction sociale peuvent suffire à expliquer. Les indices d'intrusions des gens de la steppe en Anatolie centrale, en Grèce et, du reste, n'importe où ailleurs sur le pourtour de la Méditerranée ne sont guère solides et les liens proposés entre la steppe et l'horizon de la céramique imprimée, où beaucoup aperçoivent l'ancêtre de bon nombre des langues de l'Europe du Nord et de l'Ouest, sont l'objet d'un débat permanent. En résumé, rares sont ceux, s'il en est, qui nieraient que les cultures de la steppe furent les ancêtres des Indo-Iraniens, mais nombreux sont ceux qui doutent qu'elles aient été les ancêtres linguistiques de tous les Indo-Européens.

Ainsi voit-on manifestement que chaque solution actuellement proposée pour résoudre le problème du foyer d'origine a ses partisans et ses détracteurs, lesquels non seulement sont enfermés dans un débat qui dure depuis plus d'un siècle mais s'opposent à coups d'arguments aussi anciens les uns que les autres. Il est certes possible de donner aux frontières de l'aire indo-européenne un tracé assez large pour qu'elles englobent l'Anatolie occidentale, l'Europe centrale et orientale et les régions de la steppe s'étendant jusqu'en Asie occidentale, soit une zone qui inclurait la plupart des foyers originels proposés. Malheureusement, plus le foyer originel est vaste (ou plus le compromis entre les foyers concurrents est large), moins satisfaisante est la solution car elle se ramène à proposer soit des zones d'une taille croissante de plausibilité décroissante, soit des cultures archéologiques manquant largement ou totalement d'interrelations concevables qui soient de nature à nous inciter à accepter l'idée d'une identité linguistique sous-jacente. La question de l'origine précise de la plus grande famille linguistique du monde reste donc largement ouverte.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS D.Q. 1984. « The Position of Tocharian Among the Other Indo-European Languages », *J. am. Orient. Soc.*, (New Haven, Connecticut), vol. CIV, p. 395-402.
- ANDREEV N. D. 1986. *Ranne-Indoevropskiy Prayazyk*, Leningrad.

- ANTHONY D. 1990. « Migration in Archaeology : The Baby and the Bathwater », *Am. Anthropol.*, Washington, D.C., vol. XCII, p. 895-914.
- BOSCH-GIMPERA P. 1960. *El Problema Indoeuropeo*, Mexique.
- BRANDENSTEIN W. 1936. *Die erste "Indogermainsche" Wanderung*, Vienne.
- CHILDE V. G. 1926. *The Aryans : A Study of Indo-European Origins*, Londres.
- COWGILL W., MAYRHOFER M. 1986. *Indogermanische Grammatik*, Heidelberg.
- CROSSLAND R. A. 1971. « Immigrants from the North. », in I.E.S. EDWARDS, C.J. GADD, N.G. HAMMOND (dir.), *Cambridge Ancient History*. Cambridge, vol. I, partie II, p. 824-876.
- DEVOTO G. 1962. *Origini Indeeuropee*, Florence.
- DIAKONOV I. 1985. « On the Original Home of the Speakers of Indo-European », *J. Indo-European Stud.*, vol. XIII, p. 92-174.
- DIEBOLD D. 1976. « Contribution to the Indo-European Salmon Problem », in W. CHRISTIE (dir.), *Current Progress in Historical Linguistics*, Amsterdam, p. 348-387.
- DOLGOPOLSKY A. 1987. « The Indo European Homeland and Lexical Contacts of Proto-Indo-Europeans with Other Languages », *Mediterr. Lang. Rev.*, vol. III, p. 7-31.
- DREWS R. 1988. *The Coming of the Greeks*, Princeton.
- EHRET C. 1988. « Language Changes in the Material Correlates of Language and Ethnic Shift », *Antiq.*, Cambridge, vol. LXII, p. 564-574.
- FEIST S. 1913. *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, Berlin.
- FRIEDRICH P. 1970. *Proto-Indo-European Trees*, Chicago, Ill.
- GAMKRELIDZE T., IVANOV I. 1984. *Indoeuropeyskiy yazyk i idoeuropeysy*, Tbilissi.
- GIMBUTAS M. 1991. *Civilization of the Goddess*, San Francisco, Californie.
- GORNUNG B. 1964. K Voprosu ob Obrazovaniy Indoeuropeyskoy Yazykovoy Obschnosti, Moscou.
- HAMP E. 1990. « The Pre-Indo-European Language of Northern (Central) Europe », in T.L. MARKEY, J.A.C. GREPPIN (dir.), *When Worlds Collide*, Ann Arbor, Michigan, p. 291-309.
- HARRIS A. 1990. « Kartvelian Contacts with Indo-European », in T.L. MARKEY, J.A.C. GREPPIN (dir.), *When Worlds Collide*, Ann Arbor, Mich., p. 67-100.
- HULD M. 1990. « The Linguistic Topology of the Old European Substrate in North Central Europe », *J. Indo-Eur. Stud.*, Washington D.C., vol. XVIII, p. 389-423.
- KILLIAN L. 1983. *Zum Ursprung der Indogermanen*, Bonn.
- MAKKAY J. 1991. *Az Indoeurópai Népek Östörténete*, Budapest.
- MALLORY J.P. 1973. « A short Story of the Indo-European Problem », *J. Indo-Eur. Stud.*, Washington D.C., vol. I, p. 21-65.
- 1989. *In search of the Indo-Europeans*, Londres.

- MALLORY J.P., HULD M. 1984. « Proto-Indo-European “Silver” », *Z. Vgl. Sprachforsch.*, vol. XCVII, p. 1-12.
- MARKET T. 1989. « The Spread of Agriculture in Western Europe : Indo-European and (Non) Pre-Indo-European Linguistic Evidence », in D.R. HARRIS, G. HILLMAN (dir.), *Foraging and Farming*, Londres, p. 585-606.
- POISSON G. 1934. *Les Aryens : Etude linguistique, ethnologique et préhistorique*, Paris.
- POLOMÉ E. 1986. « The Non-Indo-European Component of the Germanic Lexicon », in A. ETTER (dir.), *O-o-pe-ro-si : Festschrift für Ernst Risch*, Berlin, p. 661-672.
- RENFREW C. 1987. *Archaeology and Language*, Londres.
- 1991. « Before Babel : Speculation on the Origins of Linguistic Diversity », *Cambridge Archaeol. J.*, vol I, p. 3-23.
- SAFRONOV V. A. 1989. *Indoevropskie Prarodiny*, Gorky.
- SCHARFE H. 1985. « The Vedic Word for “King” », *J. am. Orient. Soc.*, New Haven, Connecticut, vol. CV, p. 543-548.
- SCHRADER O. 1890. *Prehistoric Antiquities of the Aryan Peoples*, Londres.
- SHERRATT A. 1983. « The Secondary Exploitation of Animals in the Old World », *World Archaeol.*, Londres, vol. XV, p. 90-104.
- SHERRATT A., SHERRATT S. 1988. « The Archaeology of Indo-European : An Alternative », *View. Antiq.*, Cambridge, vol. LXII, p. 584-595.
- SHNIRELMAN V. 1993. « The Emergence of a Food-producing Economy in the Steppe and Forest-Steppe Zones of Eastern Europe », *J. Indo-Europ. Stud.*, Washington, D.C.
- STAROSTIN S.A. 1988. « Indoevropsko-Svernokavzskie izoglossy », *Drevniy Vostok Etnokul'tu, Svyazi*, vol. LXXX, p. 112-163.
- SULIMIRSKI T. 1968. *Corded Ware and Globular Amphorae Northeast of the Carpathians*, Londres.
- THIEME P. 1954. *Die Heimat der indogermanischen Grundsprache*, Wiesbaden.
- TISCHLER J. 1973. *Glottochronologie und Lexikostatistik*, Innsbruck.
- ZIMMER S. 1988. « On Dating Proto-Indo-European : A Call for Honesty », *J. Inso-Europ. Stud.*, Washington, D.C., vol. XVI, p. 371-375.
- ZVELEBIL M., DOLUKHANOV P. 1991. « The Transition to Farming in Eastern and Northern Europe », *J. World Prehist.*, vol. V, n° 3, p. 233-278.
- ZVELEBIL M., ZVELEBIL K. 1988. « Agricultural Transition and Indo-European Dispersals », *Antiq.*, Cambridge, vol. LXII, p. 574-583.

9

Traditions orales et littérature, religion et art

9.1

Traditions orales et littérature

9.1.1

La tradition orale

Jean-Pierre Mohen

Nous savons depuis les observations faites en Allemagne à la fin du XVIII^e siècle que la tradition orale peut être aussi structurée qu'une tradition écrite mais la première est difficile à étudier surtout dans un passé lointain duquel aucune source directe ne nous soit parvenue. Que reste-t-il des paroles de chansons, de celles de poésies et d'épopées, que reste-t-il des lois et des règles, que reste-t-il des prières apprises dès le jeune âge et des prescriptions religieuses de nombreux groupes humains n'ayant pas connu l'écriture ou ayant utilisé l'écriture pour des fonctions précises et limitées ? Des indices nous autorisent à poser quelques problèmes sur la tradition orale

qui s'impose d'emblée puisque nous sommes en présence d'hommes ayant acquis l'usage du langage moderne depuis 100 000 ans. Ces indices sont surtout liés aux premières traces d'écriture dans lesquelles on reconnaît des formes de la tradition orale.

TRADITION ORALE ET PRATIQUES RELIGIEUSES

Ces premiers textes concernent par exemple des pratiques religieuses dont les formules appartiennent à des traditions orales. Une trentaine de modèles de foie d'animal en argile cuite ont été retrouvés parmi les tablettes de Mari et datent du XIX^e siècle av. J.-C. Ils comportent une inscription divine qui transcrit ce que le prêtre a su lire à la surface du foie, organe vital dont l'apparence est conforme à la grande harmonie cachée du monde et seule connue du dieu. La divination et la lecture de l'oracle sont des exercices essentiellement faux, de même que la prophétie à laquelle la Bible fait si souvent référence. Nous retrouvons la même préoccupation des inscriptions chinoises du XII^e siècle av. J.-C. tracées sur des ventres de carapace de tortue. Ce sont des symboles graphiques qui expliquent ce que le devin a reconnu lors de ses observations cosmiques. Les nuances de la calligraphie indiquent un vaste domaine maîtrisé dont l'expression orale devait être très ancienne.

L'écriture est alors au service de la « parole divine » que le dieu égyptien Thot (dieu de l'Écriture) transmet au scribe Nebmeroutef comme on le voit sur une sculpture en pierre du XV^e siècle av. J.-C. Yahvé, « le Verbe », transmet aussi à Moïse sa loi, symbole du passage d'une tradition uniquement orale à une civilisation de l'écriture qui reçoit ses règles de l'oralité.

En Grèce, une antique conception du monde décrite par exemple par Hésiode (VIII^e ou VII^e siècle av. J.-C.) veut que l'harmonie du cosmos soit sonore et que les Muses puissent ainsi inspirer les poètes dans leur déclamation. La voix est, plus que toute autre expression, d'essence divine surtout quand elle est exaltée par Éros.

TRADITION ORALE ET RHÉTORIQUE

La civilisation antique de la Grèce et de Rome reste très attachée à l'oralité et en particulier à la rhétorique, principe de la vie démocratique qui apparaît sous une forme ancienne, vers 750 av. J.-C. L'agora grecque (place publique) est le lieu de rassemblement des citoyens libres ; ils débattent des affaires de la cité en mettant au point des figures de style qui leur permettent d'être plus persuasifs. Aussi est-ce un paradoxe compréhensible de constater que la démocratie athénienne est le résultat d'un système combiné de confronta-

tions orales et de l'introduction de l'écriture, acte politique pour fixer les lois à partir de la fin du VII^e siècle av. J.-C.

La rhétorique est une forme de communication très utilisée aussi dans l'enseignement tel que le seront la maïeutique de Socrate et la recherche philosophique des sophistes. Rome s'inspire de la rhétorique grecque pour organiser sa vie sociale et politique. Sur le forum, équivalent de l'agora, les orateurs se succèdent pour commenter les affaires publiques et défendre des points de vue. C'est là aussi que l'on présente le citoyen défunt, debout, pendant qu'un proche vante les qualités de ses ascendants et ses propres mérites.

L'oralité est restée, dans de nombreuses sociétés, la forme la plus commode de la sociabilité et en particulier de l'enseignement.

TRADITION ORALE, RITES ET THÉÂTRE

Si nous envisageons les rites de la vie et de la mort, les mises en scène théâtrales et chantées, la voix accompagne toujours les acteurs et y joue un rôle propre et essentiel.

Toute cérémonie funéraire entraîne des cris, des lamentations, des prières, des implorations, des formules de deuil et de réconfort. Elle a besoin d'un cadre adapté à la circonstance avec une certaine lumière, des couleurs, des objets symboliques, des orientations, etc. Des acteurs proches du défunt, des prêtres, des pleureuses, etc. interviennent au bon moment avec des gestes parfois acrobatiques, des chants et des paroles précises. Nous retrouvons dans les tombes les traces de ces cérémonies orales dans toutes les sociétés. Les plus spectaculaires sont celles d'Égypte qui nous transmettent aussi les textes des prières et des invocations. Nous pourrions citer bien d'autres exemples de tombes aux cérémonies grandioses en Mésopotamie, en Inde, en Chine ou au Mexique.

Homère nous décrit pour la première fois l'une de ces cérémonies organisée par Achille en hommage à son ami Patrocle, tué au combat. Après le rituel funéraire proprement dit, l'éloge du défunt et son incinération, Achille organise des jeux athlétiques en souvenir du mort, avec remise de prix. Nous retrouvons une même origine funéraire et religieuse dans les jeux étrusques. Il semble que les Jeux olympiques et que la tragédie soient issus de ces rites funéraires ou de fêtes religieuses en l'honneur de héros. La tradition orale y tient un rôle essentiel, surtout dans le théâtre qui s'impose dans la cité-État grecque.

L'ORIGINE ORALE DES GRANDS TEXTES ÉCRITS

La plupart des premiers grands écrits semblent avoir été l'étape ultime d'une longue tradition orale. Plusieurs exemples illustrent ce passage.

En Égypte, les textes écrits — parfois longs — comme les biographies des défunts et les formules magiques rassemblées dans le *Livre des Morts* sont destinés aux dieux plutôt qu'aux vivants. Les scribes ne sont pas des poètes mais des techniciens qui transcrivent par écrit les multiples interventions orales du service religieux. En revanche, le lecteur possède à l'instar des dieux, et en particulier le dieu Thot, une inspiration particulière, celle de la sagesse qui lui permet d'atteindre le niveau de compréhension du message écrit (*ill. 14*).

En Mésopotamie, la tradition orale du poème épique, celui du dieu Mardouk, est mise par écrit sans doute pour deux raisons qui se rejoignent : l'une, religieuse, est d'imposer le rayonnement du dieu Mardouk et la seconde, politique, est d'étendre les limites de l'Empire. La grande épopée de la *Création du monde* a été rédigée vers 1100 av. J.-C. Mardouk, dieu tutélaire de Babylone, étend son pouvoir à l'ensemble de l'Univers. Il devient l'élément de propagande de l'Empire qui veut trouver les justifications de l'expansion politique et religieuse.

Les prophètes de la Bible interprètent la parole de Dieu et gardent très longtemps leurs habitudes de communiquer oralement. Pourtant Yahvé inscrit dans le Sinaï les Douze Tables de la Loi qu'il charge Moïse de diffuser car la parole de Dieu, claire et forte dans son écriture, est supérieure aux interprétations des devins. La loi écrite, intemporelle, est assimilée à une divination dont l'auteur, le divin, est à la fois présent et inaccessible. Les grands Codes de Mésopotamie répondent à cette double exigence d'universalisme et de religion.

La divination est aussi la finalité des premiers textes chinois. Chaque empereur édictait ses lois et son calendrier préparés par les devins et proposés aux sujets de l'Empire céleste dans le cadre de la Loi révélée.

Pour les Grecs de l'époque classique, Homère est le poète d'une œuvre orale plus civique que religieuse, apprise et récitée par tout citoyen. Mais cette œuvre ne tient-elle pas sa perfection d'avoir été écrite ?

L'écriture alphabétique grecque est empruntée aux Sémites du VIII^e siècle av. J.-C., bien que d'autres écritures, comme les linéaires A et B, aient été utilisées depuis plusieurs siècles. Lorsque l'alphabet grec est adopté, la parole déclamée et chantée est le moyen de communication littéraire par excellence. Elle apparaît sous la forme de *kléos* ou « renom sonore » conféré aux héros de l'épopée par les aèdes. Sa force est grande car cette parole donne vie aux héros. On suppose qu'en adoptant l'écriture alphabétique, les Grecs voulaient accroître le pouvoir de *kléos*, surtout dans le domaine religieux ou

funéraire : l'inscription sur feuille d'or d'inspiration orphique placée dans la tombe et l'inscription gravée sur la stèle en pierre deviennent en effet des témoignages d'éternité. L'écriture est mise à la disposition de la tradition orale plus qu'elle ne la concurrence. La mise en forme écrite des poèmes homériques date sans doute du VIII^e siècle av. J.-C. alors que les événements rapportés et sans doute la tradition orale sont antérieurs de trois à quatre siècles. Hésiode, qui vit au VIII^e ou au VII^e siècle av. J.-C., esquisse la réflexion sur la création inspirée et sur l'interprétation du texte écrit. Il distingue trois divinités primordiales, chaos (l'Univers désordonné), Gaia (la Terre) et Éros (l'Amour) porteur de la lyre symbole de l'inspiration créative. Il insuffle dans la tradition orale l'ampleur de la composition et la justesse de l'interprétation, toutes deux indissociables. Les Muses, filles de Zeus, garantissent la vérité des connaissances et Mnémosyne, la déesse de la Mémoire, est considérée comme leur mère, vigilante sur l'immortalité des événements du passé. Avec l'usage de l'écriture, on passe de la poésie à la philosophie avec les présocratiques : Hésiode, Héraclite, Parménide notamment. La lecture des poèmes homériques est recommandée par Périclès comme un exercice démocratique. La lecture est associée à l'art de raisonner. Socrate le Sage, inspiré par son « démon », laisse la place à Platon, le philosophe, et aux sophistes.

BIBLIOGRAPHIE

- DETIENNE M., (dir.) 1988. *Les Savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, Presses universitaires de Lille.
- FONAGY I. 1983. *La Vive Voix*, Paris, Payot.
- GOODY J. 1977. *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge Univ. Press.
- LEROI-GOURHAN, A. 1964. *Le Geste et la Parole*, Paris, Albin Michel.
- QUINSAT G. et al. 1990. *Le Grand Atlas des littératures*, Encyclopaedia Universalis
- ZUMTHOR P. 1987. *La Lettre et la Voix*, Paris, Seuil.

9.1.2

L'écriture et la littérature

Monica Rector

L' invention des caractères d'imprimerie et la possibilité qu'elle donnait de reproduire des textes eut pour l'homme des conséquences révolutionnaires, en ce qu'elle lui fit prendre conscience de son individualité, masquée jusque-là par les caractères et les sentiments collectifs. Un glissement s'opéra dans les relations entre l'individu et le groupe. L'accès au savoir, à l'information, à la communication pouvait désormais passer par le regard, par le truchement de feuilles de « papier » portant des signes d'écriture, reproduites et diffusées en plusieurs exemplaires, sans la médiation de la parole, de la voix. L'existence d'un livre et d'un lecteur silencieux suffisait maintenant pour assurer la transmission d'un message.

Le recours à de nouveaux matériaux et de nouvelles présentations entraîna un certain nombre de transformations. Au XV^e siècle, le papyrus (support fabriqué par les anciens Égyptiens avec les tiges du *Cyperus papyrus*) est concurrencé par le parchemin (support fait d'une peau d'animal) et le volumen par le codex. Le volumen était un grand rouleau de parchemin écrit sur une seule face, tandis que le codex était constitué d'une série de folios placés les uns après les autres et reliés de manière à former une sorte de dépliant. D'un maniement plus facile, le codex, proche des livres utilisés de nos jours, connut un développement plus rapide.

LA LITTÉRATURE

Si l'on consulte un dictionnaire à l'article « littérature », on apprend que ce mot vient du latin *litteratura* (écriture) et possède les acceptions suivantes : (1) écrits présentant des qualités artistiques ; (2) ensemble d'œuvres écrites appartenant à une période, un pays, une langue ou un style donné ; (3) ensemble des ouvrages traitant d'un sujet particulier : par exemple la « littérature scientifique » ; (4) activité ou métier de l'homme de lettres ; (5) ensemble des connaissances relatives aux œuvres littéraires et aux écrivains.

On voit que le terme « littérature » est étroitement associé à l'idée de langage écrit, présente de manière implicite ou explicite dans les différents sens donnés à ce mot.

La littérature est une réalité sociale impliquant quelqu'un qui écrit et quelqu'un qui lit. Comme telle, elle n'existe que comme interaction sociale, créant entre ces deux catégories de personnes une attraction, un rapport esthétique réciproque.

Tout texte n'est pas nécessairement littéraire. À l'inverse, il serait naïf, comme on l'a fait parfois, de réserver cette appellation aux textes de « bonne » qualité. La tradition entre aussi en compte : les œuvres classiques sont ainsi considérées comme littéraires parce que leur valeur est demeurée intacte au cours des âges. En fait, ce qui distingue véritablement les écrits littéraires des autres, c'est le type de relations qu'ils établissent, par l'intermédiaire des mots, entre l'auteur et le lecteur. En créant une interaction entre le monde vu à travers les mots, sous leur forme écrite, et la réalité quotidienne, la littérature devient une force de transformation. La vision et la représentation du monde proposée par l'œuvre littéraire reflètent l'expérience sociale et historique de l'écrivain. Auteur et lecteur se rencontrent donc en certains points de l'espace et du temps de ce monde, créé par le premier et recréé par le second. Nous avons jusqu'ici traité surtout de l'écriture, mais la littérature a existé aussi tôt qu'elle. Pourquoi cela ? Parce que la littérature est du langage, parlé ou écrit, c'est-à-dire une sélection de formes particulières d'expression. La littérature est avant tout une création artistique qui décrit des expériences « proposées à la contemplation » telles qu'elles ont été vécues ou transcendées par une *mimesis*, pour reprendre la terminologie d'Aristote. En tant qu'elle suppose des choix raisonnés entre des expériences multiples en fonction d'un système de valeurs, elle a également une fonction critique. La littérature a donc pour objet « de fournir une image de la vie sublimée ou décantée par l'art de l'écrivain » (Grace, 1965, p. 6). En second lieu, elle est un moyen de communiquer des pensées et des idées considérées comme présentant une valeur sociale ou intellectuelle. À travers ce qui lui est transmis, le lecteur enrichit son expérience d'une expérience imaginaire, reflet de la réalité. Troisièmement, la littérature recrée l'expérience au moyen de signes ; ces signes sont empruntés à différents domaines du savoir, révélant chacun un aspect de la vérité, si précieuse à l'homme. Mais la littérature n'est pas l'expérience elle-même : celle-ci est une perception de la réalité, alors que la littérature en est une vision imaginaire et idéalisée.

Le langage a pour fonction d'évoquer des expériences, mais les œuvres littéraires vont au-delà du langage dans lequel elles sont couchées. La littérature présente certains aspects du monde à travers des prismes complexes : (1) le savoir (toute œuvre littéraire traite de réalités données) et (2) les perceptions subjectives (intellectuelles, affectives, sociales, religieuses). En ce

sens, la littérature remplit aussi une fonction didactique, en amenant l'homme à prendre globalement conscience de lui-même et des autres.

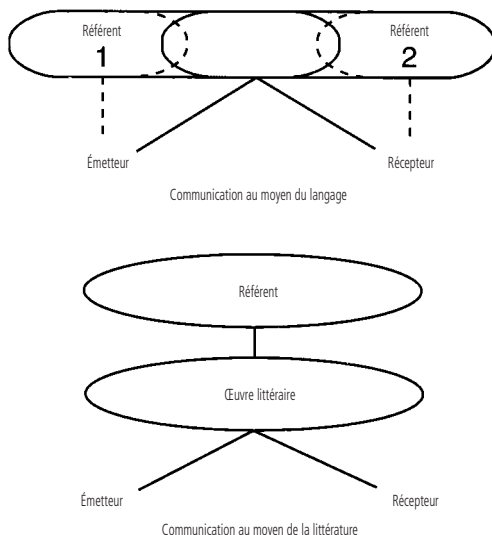
On peut donc considérer que la littérature est à la fois expérience et langage. Procédant l'une et l'autre du langage, l'écriture et la littérature sont intimement liées dans leur manifestation. La littérature est par essence une mise en pratique du langage, dans un texte verbal.

Un écrivain est donc quelqu'un qui manie le langage sous sa forme écrite. Selon Barthes (1971, p. 3), « l'écriture commence là où la parole devient impossible ». La parole est irréversible : comme un cycliste lancé dans sa course, celui qui parle ne peut pas « revenir » sur les mots qu'il a prononcés. L'écrit peut être repris, modifié, corrigé, comme une œuvre d'art, jusqu'à ce que la perfection soit atteinte. Lorsqu'une parole a été prononcée, le son disparaît, mais son image, son « odeur » restent (Barthes, 1971, p. 11-12). À l'opposé, le mot écrit existe indépendamment de l'écrivain : il s'est détaché de lui.

Pour cette raison, la parole peut être plus efficace que l'écrit. Lorsque je parle, je suis présent dans ma « personne » même ; dans un texte, s'y substitue ma « personne imaginaire ». Transcrire la parole est un acte imposé, culturel et politique. Le langage parlé s'efforce à la clarté et à la transparence, en ajustant l'expression à l'expérience ; l'écriture, au contraire, est un langage opaque qui s'intercale entre la « personne » et son « discours ». La parole est mouvement, dynamisme, l'écriture est immobilité, statisme. Cela ne signifie pas cependant que l'une soit plus réelle que l'autre : elles appartiennent à des domaines différents de l'expérience. Entre le lecteur et l'auteur s'établit un contrat mutuel : chacun accepte de jouer son rôle et laisse la séduction opérer, comme dans une relation amoureuse.

De ce fait, la littérature réussit là où le langage ordinaire est souvent inefficace, « parce que la littérature offre un référent explicite qui peut être compris par des individus menant eux-mêmes des existences disparates » (Baron, 1985, p. 28). Baron propose le schéma ci-contre.

En littérature, l'intelligence du texte est assurée par la créativité et le talent



de l'écrivain qui rendent le référent accessible au lecteur. Le contexte dissipe les doutes, car l'action et son cadre sont explicités par toutes sortes de détails. Les déductions du lecteur réduisent la distance qui le sépare de l'auteur, parant ainsi au danger de malentendu. En se référant indirectement à des expériences communes qui n'ont pas besoin d'être immédiates ou d'avoir été vécues antérieurement, la représentation permet d'atteindre au plus haut degré de compréhension.

« L'émergence de la civilisation et de la culture humaine... peut être décrite comme la recherche d'une précision toujours plus grande dans l'évocation indirecte de la réalité » (Baron, 1985, p. 31). Le discours littéraire, où le référent est imaginaire, en fournit une illustration. Déjà lui-même stratifié, ce discours s'enrichit de multiples niveaux, comme on le voit par exemple dans les calligrammes qui associent mots et dessins. Dans ce genre littéraire, les éléments visuels complètent les éléments verbaux en s'y superposant. Les mots passent au second plan, tandis que la composition visuelle assure un renouvellement constant de la lecture du poème. Le lecteur constate que la reproductibilité du texte n'est jamais perdue, mais en tant que consommateur/créateur/acteur, il peut lui superposer ses propres compositions, en fonction de son expérience. Créateur (auteur) et consommateur (lecteur/spectateur) se trouvent ainsi placés sur un même plan, chacun apportant sa contribution à l'œuvre et en devenant le coauteur. En un sens, c'est un retour aux hiéroglyphes, aux signes-mots. Ainsi, le hiéroglyphe signifiant « maison » (une enceinte rectangulaire, pourvue d'une ouverture, vue de haut) réunit un élément visuel et un élément verbal ; le dessin, volontairement simplifié, ne retient que le contour général et les traits principaux de l'objet évoqué.

L'ÉCRITURE ET LES FORMES LITTÉRAIRES DU SAVOIR

L'écriture entretient des rapports avec tous les aspects du savoir humain : son histoire et sa perpétuation, son progrès et son développement futurs. « L'écriture n'existe que là où il y a une civilisation et une civilisation ne peut exister sans écriture » (Gelb, 1965, p. 222). Écriture et parole sont tout aussi intimement liées. Du fait de sa plus grande permanence, l'écriture permet de conserver des sources orales plus anciennes. Il y a enfin interaction entre l'écriture et l'art : l'écriture n'a pas seulement un caractère fonctionnel et utilitaire, mais aussi un important contenu esthétique.

L'écriture littéraire s'est intéressée à tous les aspects fondamentaux de l'existence humaine. Il y a une littérature religieuse, une littérature sociale et une littérature de l'individu. Les idées religieuses trouvent leur expression dans les prières et les hymnes. Autrefois apanage d'une petite élite, comme les prêtres et les moines, la pensée mystique a connu un plus grand rayonne-

ment lorsqu'elle fut véhiculée par l'écrit. Livres et autres documents inspiraient la crainte, parce qu'ils recelaient les secrets du passé et possédaient la vertu magique d'éclairer l'avenir.

Un deuxième domaine littéraire a trait aux penchants sociaux qui s'expriment à travers certains comportements et certaines relations entre les individus et entre ces derniers et la communauté à laquelle ils appartiennent. La littérature se préoccupe ici du bon fonctionnement de la société et du bien-être des individus, comme le montre par exemple la morale des fables.

Une troisième catégorie d'ouvrages littéraires a pour objet l'étude de la personne humaine : c'est le cas des romans, pièces de théâtre et poèmes à contenu biographique ou autobiographique, depuis le *Roi Lear* jusqu'à *Madame Bovary*, qui nous permettent de goûter et de partager, à travers les mots, un témoignage personnel. Le lecteur se projette dans la destinée du personnage, vivant ainsi des rêves impossibles, ou bien confronte certains aspects de son existence à l'existence de l'autre, qui lui renvoie des réponses fictives. Toute œuvre littéraire, à quelque domaine de la connaissance qu'elle se rattache, a aussi une valeur historique : elle contient une réflexion abstraite, assure à l'humanité un meilleur avenir et contribue à recréer le passé. Embrassant tous les aspects de la communication, l'écriture devient alors un art.

L'écriture accède en ce sens au statut de littérature, parce que le discours y est toujours soumis aux lois de la pratique littéraire : c'est cette pratique, dans son mouvement même, qui crée la littérature ; elle suppose le recours non seulement au langage lui-même, mais aussi, simultanément, à un métalangage, un langage qui parle du langage.

BIBLIOGRAPHIE

- BARON N. S. 1981. *Speech, Writing and Signs. A Functional View of Linguistic Representation*, Bloomington, Indiana.
- BARON N. S. 1985. « From Universal Language to Language Origin : The Problem of Shared Referents », *Semiotica*, La Haye, vol. CVII, n° I/2, p. 13-32.
- BARTHES R. 1971. « Écrivains, intellectuels, professeurs », *Tel Quel*, Paris, vol. XCVII, automne, p. 3-18.
- COULMAS F. 1981. *Über Schrift*, Francfort.
- GELB I. J. 1965. *A Study of Writing*, éd. rév., Chicago, Illinois.
- GRACE W. 1965. *Response to Literature*, New York.
- GREIMAS A. J., COURTES J. 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

- HAWORTH K. A. 1985. « The Origin of Language-Based Thought : A Synthesis of Cognitive Science and Semiotics », in J. DEELY (dir.), *Semiotics 1984*, New York, p. 261-265.
- HJELMSLEV L. 1961. *Prolegomena to a Theory of Language*, Madison, Wisconsin.
- KRISTEVA J. 1971. « Comment parler de la littérature », *Tel Quel*, Paris, vol. XCVII, automne, p. 27-49.
- MOODY H. L. B. 1977. *The Teaching of Literature*, 4^e éd., Londres.
- PEIRCE C. S. 1931-1958. *Collected Papers*, Cambridge.
- PITKIN H. 1961. *Representation*, New York.
- POSNER R. 1985. « Língua falada, língua escrita, língua planeada », *Cruzeiro Semiót.*, Porto, p. 69-79.
- SAUSSURE F. DE. 1916. *Cours de linguistique générale*, Paris.

9.2

Religion et art

9.2.1

Le développement des religions

Julien Ries

Cette période de l'histoire humaine correspond en gros à l'âge du bronze. Cependant, déjà au cours du II^e millénaire av. J.-C., les Hittites ont créé une industrie du fer dont ils exportaient les produits dès le XIV^e siècle av. J.-C. De ses ancêtres néolithiques, l'homme du bronze a reçu un héritage religieux non négligeable : l'art de la représentation symbolique de la divinité par des statuettes, par des figurines, par des fresques; le geste de la prière les mains levées vers le ciel; des rituels funéraires, des mégalithes et des hypogées (chambres funéraires souterraines); des autels et des sanctuaires rudimentaires ainsi que quelques pictogrammes. L'*homo religiosus* néolithique avait non seulement vécu des expériences du sacré, mais il avait érigé un édifice spirituel constitué de mythes, de rites, de symboles et d'idées religieuses concernant la transcendance, le mystère de l'au-delà, le cosmos, l'homme et la vie.

VISIONS GLOBALES

Plusieurs principaux thèmes religieux peuvent être considérés comme caractéristiques de la période allant de 3000 à 700 av. J.-C.

Croyances solaires et culte astral

Dès la fin du Néolithique, l'homme du Croissant fertile a tourné de manière insistante son regard vers la voûte céleste : nous assistons à l'émergence des grands dieux du ciel. Au cours des millénaires postérieurs, ce mouvement religieux ne fait que s'accroître : ce sont les grands cultes solaires et lunaires de Mésopotamie et d'Égypte. Au versant religieux de la vénération du Soleil et de la Lune va répondre le fait culturel de l'établissement des calendriers. Aussi, dès le début du bronze ancien le culte astral connaît un grand développement : sanctuaires, divinités, mythes, rituels et fêtes.

Le mouvement s'étend au monde méditerranéen et atlantique. La discussion à propos du sens religieux de monuments mégalithiques comme les menhirs n'est pas encore terminée. Ces menhirs furent dressés déjà par les hommes du Néolithique et cette tradition s'est poursuivie à l'âge du bronze. Un de ces monuments mégalithiques rallie à l'heure actuelle la majorité des savants : c'est Stonehenge, dans la plaine de Salisbury dans le Wiltshire. Son orientation parfaite au soleil levant du solstice d'été fait penser que ce sanctuaire remarquable était un temple consacré au soleil.

Une autre documentation de l'âge du bronze nous fournit une copieuse symbolique religieuse : ce sont les innombrables piquetages rupestres dans des roches situées face au soleil levant. Nous en trouvons en Scandinavie, dans les vallées des Alpes, en Espagne, en Afrique et ailleurs. Bras et mains levés vers l'astre du jour, des hommes sont en adoration ; d'autres portent comme en offrande leurs outils ou leurs armes. Les découvertes récentes de nouveaux champs d'art rupestre semblent indiquer une grande expansion des cultes solaires à cette époque.

Royauté sacrée et sacerdoce

À partir du début du III^e millénaire av. J.-C., de l'Inde à l'Atlantique parmi les peuples et les groupes ethniques qui circulent ou se fixent sur un territoire, nous observons une forme identique de gouvernement : à leur tête se trouve un chef auquel on reconnaît des pouvoirs divins. Les historiens parlent de *Sacral Kingship*.

En Égypte, dès la I^{re} dynastie s'affirme une théologie royale dont l'influence se perpétuera jusqu'aux Lagides. Ménès, le fondateur de la dynastie est Horus, le roi divin, ce que confirme la théologie memphite de la stèle de Shabaka (B. M. n° 797). Sous la V^e dynastie, la révolution solaire d'Héliopolis ajoute au nom du pharaon « grand dieu, fils de Rê » et plus tard, la XII^e dynastie (1991-1786 av. J.-C.) implantée à Thèbes prendra le titre de « fils d'Amon ». Au cours des siècles les prêtres développeront la doctrine de la théogamie, « la naissance divine du pharaon », alors qu'au début le couronnement seul constituait l'investiture royale qui donnait au pharaon la mission

de construire les temples et de célébrer le culte quotidien. En vue de faire fonctionner les temples, le pharaon désignait une imposante hiérarchie de fonctionnaires « de la maison du dieu », avec des charges souvent héréditaires. Au cours des siècles, « ce sacerdoce » devint une véritable puissance économique et politique capable de s'opposer aux décisions du roi comme ce fut le cas à Thèbes sous la XII^e dynastie.

Dès le IV^e millénaire av. J.-C., en Mésopotamie, à la tête de chaque cité-Etat sumérienne se trouve un chef qui porte le nom soit de *lugal*, « homme grand », soit de *ensi*, « prince-vicaire ». Il est le mandataire du dieu qui dirige la cité et qui est censé résider dans son temple. Les textes manifestent la royauté comme un pouvoir qui vient des dieux. Cette tradition va passer aux Sémites. Nous la retrouvons à Babylone et en Assyrie où le roi porte des noms dont la signification est analogue. C'est par l'intronisation et par le couronnement qu'il reçoit son pouvoir. Un copieux vocabulaire se référant à la lumière et à la splendeur divines est utilisé dans la description des pouvoirs. Chargé de la construction des temples, de l'organisation des offrandes aux dieux, du culte, des sacrifices et des fêtes, le roi est amené à se faire remplacer par des fonctionnaires et à se faire aider par des prêtres qu'il délègue à diverses fonctions. Progressivement ceux-ci seront affectés à la divination et aux exorcismes.

Dans le monde indo-européen archaïque, l'unité organique du corps social composé des brahmanes, des *kshatriya* et des *vaishya* est incarnée par le roi, le *rajan*, issu de l'aristocratie guerrière. C'est un brahmane qui lui donne la consécration lui conférant ainsi les charismes des deux autres fonctions mais le liant mystiquement à la première d'où le vieux terme de *reg* conservé en indien, en latin et en celtique et qui évoque la première fonction. Le roi « trace la ligne » religieuse et politique. Dumézil (1958) a montré l'ambiguïté de cette fonction. En Inde, le roi et le brahmane forment un couple analogue à celui du roi et du druide chez les Celtes. Mais l'harmonie n'existera pas toujours. Ainsi, en Inde, à l'époque des *brahmana*, la caste sacerdotale s'impose à la société. En revanche chez les Germains, au cours de l'histoire, la fonction du sacré sera absorbée par les guerriers, ce qui réduira le sacerdoce à un rôle secondaire. L'héritage indo-européen se retrouvera aux origines de Rome et sera valorisé en Iran par les Achéménides.

En Anatolie, au cours du II^e millénaire av. J.-C., s'est opérée la rencontre de l'idéologie royale indo-européenne et des théologies mésopotamiennes. À l'époque de l'Empire hittite — XIV^e et XIII^e siècles av. J.-C. — au sommet de la hiérarchie sacerdotale se trouve le grand roi de Hattousa. De nombreux bas-reliefs rupestres montrent le couple royal dans l'exercice des prérogatives sacerdotales. Cependant les affaires politiques et les campagnes militaires accaparent le roi qui confie le soin du culte au clergé, nombreux, instruit et très hiérarchisé. Mais la richesse des temples et les privilèges héréditaires

de la classe sacerdotale finissent par amener l'intrusion de celle-ci dans les affaires économiques et diplomatiques.

En Israël la royauté est une institution tardive établie sur le modèle d'Asie occidentale et qui serait, selon l'école d'Uppsala, une *Divine Kingship*. Les titres bibliques de la royauté davidique permettent de situer le roi par rapport à Yahvé : il est choisi par Yahvé, oint de Yahvé, fils de Yahvé, prêtre de l'ordre de Melchisédech et sauveur de son peuple. Ces divers titres seront réutilisés dans l'optique messianique. Sans prendre le titre de prêtre, les rois avaient autorité sur le culte, nommaient les prêtres et bénissaient le peuple aux grandes fêtes. Abraham a versé la dîme à Melchisédech, roi-prêtre. La question du sacerdoce en Israël est complexe avant l'exil. Le chef de famille offre les sacrifices et bénit ses enfants. Lors de l'Alliance, Moïse est médiateur et asperge le peuple avec le sang des sacrifices. Aaron, son frère, est prêtre et la tribu de Lévi a une mission spéciale surtout à partir de l'installation en Palestine. Le transfert de l'arche d'Alliance à Jérusalem par David assure la prééminence des prêtres attachés au nouveau sanctuaire. À partir de cette époque, la hiérarchie et les fonctions sacerdotales se précisent. La véritable organisation du sacerdoce en Israël se fera après l'exil.

Mort, survie et rituels funéraires

L'âge du bronze a connu un grand développement des croyances en la vie après la mort pour l'être humain. C'est d'Égypte que provient la documentation la plus riche allant des mastabas et des pyramides de l'Ancien Empire jusqu'au *Livre des morts* du Nouvel Empire et aux tombes des diverses époques. Les nécropoles constituent de véritables hymnes à la vie et à la vie après la mort. La symbolique védique de l'immortalité tourne autour du soleil, d'*agni* le feu et des *Soma*, un élixir de vie venu du ciel. Le brahmanisme va enrichir cette symbolique en donnant au rite sacrificiel une force de dépassement de la mort. Allant de l'avant, la pensée upanishadique tente d'arracher l'Inde au ritualisme brahmanique en conférant à l'acte humain une force qui développera ses fruits au-delà de la mort.

Une des caractéristiques sociales du Néolithique occidental fut la création de tombes collectives. Avec l'âge du bronze ancien se manifeste, selon les archéologues, le retour à la sépulture individuelle, au nord des Alpes et dans toute l'Europe du Nord : c'est la civilisation des tumulus, avec des tombes princières riches en mobilier et dans lesquelles les corps étaient placés dans des cercueils creusés dans des troncs de chêne. Au bronze final apparaît une innovation qui a débuté en Europe centrale, celle des « champs d'urnes », liée à l'incinération du corps des défunts : régions rhénanes, France, Espagne, Italie. Ce nouveau rite funéraire est à mettre en relation avec des croyances spécifiques : libérer le principe spirituel enfermé dans le corps afin qu'il puisse gagner facilement le monde céleste. Ces pratiques funéraires se retrouvent dans les royaumes achéens jusqu'au IV^e siècle av. J.-C.

LES RELIGIONS SUMÉRIENNE ET BABYLONIENNE ET LEUR RAYONNEMENT EN ORIENT

Les divinités sumériennes et akkadiennes

Venus en Mésopotamie au cours du IV^e millénaire av. J.-C., les Sumériens ont exercé une forte influence sur les populations grâce aux cités-États de Nippour, Éridou, Ourouk, Lagash, Our et Mari. Sémites venus de l'ouest, les Akkadiens se sont mêlés aux Sumériens. Vers 3000 av. J.-C., divers essais aboutissent à l'invention de l'écriture cunéiforme sumérienne qui va devenir le support de la pensée des deux peuples. Une religion mésopotamienne se forme; elle s'exprime dans des textes sumériens et akkadiens auxquels s'ajoutent, à partir de 2000 av. J.-C., des textes babyloniens. À l'heure actuelle, nous disposons d'un demi-million de documents.

En sumérien, l'être divin est désigné par *dingir*, en akkadien par *ilu*, deux mots dont l'étymologie nous échappe mais dont le sens nous est révélé grâce à l'idéogramme d'une étoile qui précède toujours le nom de la divinité et signifie que celle-ci est au ciel. Ainsi, le divin est conçu comme céleste : le monde terrestre est un reflet du ciel. L'insigne des êtres divins est aussi une tiare à cornes, symbole du taureau, attesté déjà vers 8000 av. J.-C. à Mureybat, sur l'Euphrate, comme représentation de la divinité, en même temps que le symbole de la femme féconde.

Cette double notion de la force et de la fécondité se retrouve dans toute l'histoire du panthéon mésopotamien composé de dieux et de déesses. Nous y avons aussi le principe monarchique emprunté au gouvernement du pays et reporté dans le monde divin dirigé par une triade suprême : Anou, dieu souverain ; Enlil, dieu de l'atmosphère ; Enki, seigneur de la Terre. Les Sumériens ont manifestement lié leur conception du divin au fonctionnement de la nature et de la culture.

Sumériens et Sémites ont donné à leurs divinités des configurations humaines et ils leur ont attribué la lumière et la splendeur comme caractéristique principale. Cette splendeur apparaît comme un étincellement qui s'irradie à partir de la statue ou du temple de la divinité; parfois elle ressemble à une chape étincelante. La luminosité peut aussi devenir un halo autour de la tête de la statue divine. L'Inde, l'Iran et l'Occident reprendront cette représentation mésopotamienne. Dans le culte babylonien, le rite du couronnement des statues divines est capital car il est censé leur conférer une puissance surnaturelle.

L'homme, la condition humaine et la royauté

Sur Terre vivent les humains dont quatre récits mythiques expliquent l'origine. La conclusion est identique : les dieux les ont créés pour leur

service. Les décrets divins (*me* en sumérien) assurent le fonctionnement du cosmos et de la société : ils déterminent le destin de chaque être. Ils font qu'une personne ou qu'une fonction soit conforme au modèle voulu par les dieux. En reprenant cette notion de modèle, les Akkadiens l'ont assimilée à la valeur d'un rite à accomplir. Le service des dieux est fait de toutes les tâches humaines et comporte aussi le culte. Soumise aux décrets divins, la vie humaine se déroule dans un temps linéaire et se termine par la mort qui mène l'homme dans le royaume de Nergal où il n'est plus qu'une ombre. Estimant que le destin se manifeste dans les phénomènes naturels, les Mésopotamiens ont organisé une science et une pratique divinatoires extrêmement développées et diversifiées.

Au bénéfice des humains, le dieu souverain An a fait descendre sur Terre la royauté. Le roi sumérien est appelé *ensi*, prince-vicaire. C'est par un regard qu'An le choisit et il l'investit en prononçant son nom à haute voix. Il lui confère la tiare et le trône, insignes de ses fonctions de conducteur des hommes et de serviteur des dieux. Roi et prêtre, il exerce le culte journalier dans les demeures des dieux dont il a la charge.

Le culte, service des dieux ; la prière, service des hommes

Impressionnés par la voûte céleste, les Mésopotamiens la considéraient comme la demeure céleste de leurs grands dieux. Mais pour eux le roi construisait aussi des résidences terrestres, des temples et sanctuaires dans lesquels s'organisaient chaque jour, autour de la statue divine, des sacrifices et des offrandes dont les tablettes décrivent le faste. Les dieux étaient nourris, habillés, couverts de bijoux et de parfums. Aux grandes fêtes de la nouvelle lune célébrant la lumière céleste et lors de la fête de l'*Akitu* par laquelle débutait l'an nouveau, grâce aux ziggourats, des tours à étages munies d'escaliers, les prêtres allaient chercher leur dieu venant du ciel. Une grande procession s'organisait en vue d'obtenir le renouveau de la végétation. Ce scénario mythico-rituel de répétition de la cosmogonie est passé chez les Hittites, à Ugarit et en Iran.

Dans cette première histoire sainte qui est une véritable mémoire de l'Asie occidentale ancienne, nous avons un récit mythique du déluge, une œuvre du génie sémitique sur la quête de l'immortalité (l'*Épopée de Gilgamesh*) ainsi qu'un poème babylonien de la création, *Enuma elish*, rédigé probablement au XII^e millénaire av. J.-C. pour exalter le dieu Mardouk et en faire le seigneur des dieux et des hommes. Dans le domaine religieux, les tablettes mésopotamiennes nous ont conservé les premiers grands recueils de prières de l'*homo religiosus*. La prière sumérienne, *siskur*, s'accompagnait d'offrandes et d'un geste significatif : l'orant portait la main à la bouche ou la levait. Ces prières sont très courtes alors que les hymnes sont des litanies de louanges du dieu. La plupart des prières sont en akkadien : hymnes, prières

pénitentielles, prières destinées à obtenir la libération d'un mal, prières d'offrandes, prières royales pour le pays. Parallèlement au culte officiel célébré dans les temples, la prière personnelle présente un aspect plus intime de l'homme religieux mésopotamien conscient de la grandeur de ses dieux auxquels il recourt dans les heures de détresse.

Diffusion et rayonnement des religions mésopotamiennes

La religion hittite

Dès le VI^e millénaire av. J.-C., l'Anatolie connaît une grande activité dont sont témoins les cités de Çatal Höyük, Erbaba, Haçilar : sanctuaires, fresques, déesse et taureau comme figures divines, autels et rites funéraires. Lorsque, au III^e millénaire av. J.-C., des nomades indo-européens, appelés Hittites, envahissent le pays, ils adoptent plusieurs cultes hattis qui avaient atteint un développement déjà raffiné.

Dans ce premier syncrétisme émergent des cultes du soleil, des montagnes et des sources. Ensuite sous l'influence des Hourrites syriens pénètrent les idées religieuses et les rites de Babylone que les théologiens et les scribes de Hattousa, la capitale de l'Empire hittite (1380-1180 av. J.-C.) vont intégrer au culte national. À côté des panthéons locaux s'impose un panthéon impérial hiérarchisé dans lequel, comme en Mésopotamie, le monde divin est conçu à l'image de la cour royale : au sommet règnent les dieux célestes du soleil et de l'orage (justice et guerre). Le clergé est dirigé par le roi-prêtre-vicaire du grand dieu. Tout un clergé de fonctionnaires trouve ses origines dans la religion suméro-babylonienne. Il est chargé du service des temples dans lesquels se font les offrandes quotidiennes aux dieux et aux déesses et où la propriété constitue un élément du sacré. Les tablettes de Hattousa nous ont conservé de nombreux textes d'hymnes et de prières en provenance de la liturgie ou de cérémonies royales. Dans le monde assyro-babylonien l'hymne met l'accent sur la louange du dieu alors que les Hittites lui assignent une fonction plus utilitaire : il semble ignorer la prière de pure adoration. Sumériens et Hittites s'adressent à leurs divinités dans les situations désespérées ; les premiers se soumettent à l'arbitraire des dieux ; les Hittites en revanche manifestent en présence de leurs dieux une attitude plus libre ; c'est peut-être un héritage indo-européen.

Les cultes des Sémites occidentaux : Phénicie, Canaan

Le nom commun de la divinité est *el* ou *ilu* qui évoque probablement la force, la puissance. El devient le dieu suprême cananéen. À la fin du III^e millénaire av. J.-C., les Amorites, des Sémites venus des régions du moyen Euphrate, apportent l'influence mésopotamienne en Syrie-Palestine. C'est ainsi que la déesse Anat et le dieu Adad font leur apparition : les divinités féminines

jouent un grand rôle dans les cultes de fécondité. Les dieux ont leur demeure : temple dans les cités, simple pierre ailleurs ou encore le *beyt-el* au milieu d'un parvis. Le sacrifice est le banquet en l'honneur de la divinité. C'est le roi qui préside aux grandes cérémonies liturgiques dans lesquelles les statues sont le signe de la présence divine. Le culte funéraire de l'époque néolithique s'est intensifié et montre la permanence de la croyance en une vie après la mort. Les tablettes de Ras Shamra constituent notre unique recueil des mythes sémitiques occidentaux. Elles nous donnent un aperçu de la pensée religieuse des XIV^e-XIII^e siècles av. J.-C. Comme les Mésopotamiens, les Sémites occidentaux croient que l'agriculture doit assurer la subsistance des dieux et des hommes.

La religion prévédique en Inde et au Pakistan

Des milliers de sceaux, un répertoire décoratif de la céramique, des figurines masculines et féminines, des scènes religieuses et des tombes trouvées à Mohenjo-Daro, à Harappa (Pakistan) et en Inde témoignent de l'influence de la Mésopotamie à la fin du III^e millénaire av. J.-C. La grande déesse et le grand dieu sont des indices d'une religion de la fécondité. Les cornes sont le symbole de la puissance, la couronne représente le soleil, le trône marque la majesté : ces données de la figuration des dieux babyloniens se retrouvent sur des sceaux de l'Indus. À l'heure actuelle, il est établi que des relations commerciales existaient entre les régions de l'Euphrate et celles de l'Indus dès le III^e millénaire av. J.-C. Le déchiffrement des 3 500 inscriptions disponibles mais encore muettes donnera un jour une réponse à ces énigmes de la religion de l'Indus.

LA RELIGION DE L'ÉGYPTE PHARAONIQUE

Au cours du IV^e millénaire av. J.-C., l'Égypte a eu des contacts avec la Syrie-Palestine et avec le monde sumérien. De ce dernier elle a hérité du cylindre-sceau et appris l'art de bâtir en briques et de construire des bateaux. Vers 3000 av. J.-C. le pharaon Ménéès unifie le pays et construit Memphis, sa capitale. Les habitants de l'Égypte ont vécu dans un émerveillement constant suscité par la nature : lever quotidien du soleil ; crue annuelle du Nil ; inondation de la vallée avec une régularité impressionnante ; de l'eau à profusion sans avoir jamais de pluie ; un limon fertile ; une végétation luxuriante sous un ciel lumineux. La création originelle était perçue comme un âge d'or avec l'émergence de la terre, de la lumière, de l'homme et la transformation du chaos en cosmos.

Les origines : les dieux et le monde

Pour les théologiens de Memphis, la création est l'œuvre du dieu Ptah qui a rassemblé autour de lui les huit dieux primordiaux créés par lui (formant ainsi une enneade). Par sa parole et par son cœur il a développé l'univers visible et invisible. Il a mis en place les créatures vivantes, la justice et les arts, les cités et les sanctuaires d'Égypte, la royauté, Memphis et son temple. La royauté est une réalité du monde des dieux et du monde des hommes. Ainsi Ptah est le modelleur des formes vivantes, l'auteur de la création tout entière réalisée par la force de la parole divine.

Au cours de la II^e dynastie, en associant le clergé d'Héliopolis à son gouvernement, le roi Djoser a fait du culte solaire le fondement de la puissance royale. Cette doctrine apparaît dans les textes des pyramides qui présentent Atoum-Rê comme le créateur du monde et le père des autres dieux. Il a commencé par créer la Colline primordiale sur laquelle il a posé la pierre Benben. C'est dans sa conscience symbolisée par le soleil qu'il a puisé la force créatrice. Le dieu Rê est le premier roi d'Égypte et le père de l'enneade divine.

La théologie hermopolitaine, attachée à la capitale du XV^e nome de Haute-Égypte, fait du dieu Thot, créateur des huit dieux (ogdoade) qui se confondent avec lui, le dieu primordial qui a déposé un œuf sur le tertre de Hermopolis. Une variante parle du calice du lotus bleu qui émerge du marais primordial.

Durant trois millénaires, ces doctrines sur les origines élaborées dans les collèges sacerdotaux de Memphis, d'Héliopolis et d'Hermopolis au cours des premières dynasties vont guider la pensée théologique et la vie religieuse de l'Égypte. On dénombre 753 divinités : dieux locaux, dieux et déesses cosmiques, dieux des sages. Tous sont porteurs d'une puissance, *neter*, que l'Égypte a cherché à exprimer par des images, par des symboles, par des signes, d'où l'étrangeté apparente des représentations.

Le pharaon et le culte

L'émerveillement devant la nature a amené les Égyptiens à la découverte du mystère de la vie et de son caractère sacré : elle est l'œuvre divine par excellence, représentée par le signe mystérieux — *ankh* — déjà visible dans la Préhistoire et repris par les chrétiens coptes. Ce signe est gravé sur les murs des temples, sur les stèles funéraires, sur les statues. Les dieux et les déesses le tendent au pharaon et au défunt. La royauté est une institution divine dont le pharaon devient dépositaire par la cérémonie du couronnement à Memphis. Sa mission est d'assurer le maintien de la vie, la stabilité du cosmos, la marche harmonieuse du monde. Dans le sanctuaire (*naos*) de chaque temple se trouve la statue du dieu devant laquelle chaque jour le pharaon (par son délégué sacerdotal) célèbre le culte à l'aube, à midi et le

soir avec des purifications, des offrandes d'aliments, de parfums. Par cette célébration, le prêtre fait descendre chaque jour la puissance divine dans la statue. Chaque temple est une maison de dieu mais aussi une construction symbolique qui s'identifie à la colline primordiale et a comme fonction la maintenance de la création. Sa construction est un privilège royal.

L'homme et sa destinée

L'homme est entre les mains des dieux. L'Égyptien voit le retour des choses mais il a le sens du divin et l'amour de la vie. Il a une conscience claire de la ligne droite de l'existence tendue vers l'immortalité dont la momie est le symbole. Rempli de la joie de vivre, il a le désir d'emporter dans l'autre monde ce qui fait son bonheur terrestre. En attendant, il a multiplié les moyens de conserver la vie : pilier *djed* dressé pour la fête du pharaon après trente ans de règne ; signe de la vie ; maison de vie annexée à chaque temple ; statuettes d'Osiris. Après la mort, l'embaumement donne au défunt un corps d'éternité. La doctrine des pyramides parle de la vocation céleste du roi qui rejoint les dieux. À partir du Nouvel Empire chaque fidèle devient un Osiris et le rituel de l'embaumement se démocratise. *Le Livre des morts* commencé sous la XVIII^e dynastie (à partir de 1580 av. J.-C.) et toujours augmenté jusqu'en 650 av. J.-C., est roulé, scellé et posé sur la momie : c'est le compagnon d'éternité du défunt.

Akhenaton, prophète d'un dieu unique et créateur

Le Nouvel Empire (1580-1085 av. J.-C.) se fonde sur la théologie du dieu Amon. Thèbes devient la capitale politique et religieuse de l'Égypte et le clergé joue un rôle prépondérant. Le roi Aménophis IV quitte Thèbes, construit Akhet-Aton (Tell el-Amarna), prend le nom d'Akhenaton, « Splendeur d'Aton » et se fait le roi-prêtre et prophète du dieu unique, créateur de tout, maître des peuples. Une religion solaire universelle, celle du dieu Aton représenté par le disque solaire supprime celle du dieu dynastique Amon. Les deux hymnes d'Amarna qui nous sont restés nous montrent comment l'ancienne doctrine héliopolitaine est transférée de Rê à Aton, dieu unique, universel et créateur, éliminant du même coup la doctrine traditionnelle, la théologie royale ancienne et les autres dieux. La mort d'Akhénaton en 1354 av. J.-C. marque la fin de la rupture amarnienne.

Avec la fin du Nouvel Empire s'achève la créativité religieuse de l'Égypte pharaonique qui se contentera de continuer les traditions antérieures.

LA RELIGION D'ISRAËL

L'histoire et la religion d'Israël nous sont surtout connues par la Bible mais, depuis un siècle, l'archéologie d'Asie occidentale a fourni des sources

nombreuses et précieuses sur la formation de ce peuple qui n'a pas cessé de proclamer son identité nationale autour de son Dieu.

La religion patriarcale

Aux origines, il y a une religion des tribus qui date de la fin du III^e millénaire av. J.-C. Ces tribus adorent le dieu El, appelé aussi Shaddai, le protecteur. Elles fréquentent des sanctuaires locaux où les patriarches élèvent des autels sur lesquels on présente des offrandes. Le nom d'Abram appartient à l'onomastique du II^e millénaire mésopotamien. À partir de son établissement à Mamré (Genèse 17, 5), son nom est Abraham. Les diverses traditions font de lui le père de la foi d'Israël en un Dieu unique. La tradition biblique tardive met en avant l'importance de la circoncision, comme signe de l'alliance et l'obéissance héroïque d'Abraham. Une religion de l'unité des tribus se constitue : son fondement est la reconnaissance du Dieu personnel d'Abraham, protecteur de la personne, garant des traités et des alliances entre les tribus. Cette religion suppose des cultes et des sacerdoce locaux gardiens du lieu sacré, propriété de Dieu. À côté de cette religion des sanctuaires s'organise une religion israélite avec le dieu guerrier Sebadt ou Sabaoth qui rassemble les tribus pour la victoire contre les ennemis.

Moïse et la religion de l'alliance

Au moment où les Israélites sortis d'Égypte s'arrêtent pour camper près du mont Sinaï, la montagne de Dieu, Yahvé conclut une alliance avec son peuple et il révèle le décalogue à Moïse. Dorénavant l'alliance est au centre des relations entre Yahvé et Israël. La vertu par excellence est la loyauté et la fidélité, la *khéséd*, dont Yahvé est le modèle. Sa fidélité divine est miséricorde et grâce pour son peuple car il est le père d'Israël. Replacée dans le cadre de l'alliance, la loi édictée par Yahvé en est le fondement. Servir un autre dieu reviendrait pour Israël à se soumettre à d'autres lois et à perdre son indépendance. Une composante originale de la religion israélite se trouve dans la prohibition des images divines : c'est l'interdiction absolue de l'idolâtrie.

Israël rattache à Moïse et à son action sa constitution comme nation indépendante. Les historiens situent ces événements au XIV^e siècle av. J.-C. L'expression « le Dieu qui a fait monter Israël du pays d'Égypte » va ponctuer les interventions de Yahvé dans l'histoire de son peuple. À cette libération sont liées des pratiques cultuelles comme la célébration de la fête de Pâque et le repos du septième jour, le sabbat. L'arche d'alliance renfermant les Tables de la Loi devient le symbole de la puissance de Yahvé au milieu du peuple. Le culte s'organise à Silo et dans d'autres sanctuaires comme Bethel et Gilgal.

La religion d'Israël sous la monarchie

Au début de leur installation en Palestine, les tribus avaient des juges disposant d'une autorité limitée. Avec Saül (vers 1030-1010 av. J.-C.) débute la royauté selon le modèle dynastique. Élu par Dieu, le roi est responsable des sanctuaires et du culte ; ses décrets ont valeur divine. Le roi David (1010-970 av. J.-C.) s'empare de Jérusalem pour en faire la capitale des tribus et il y fait monter l'Arche afin de placer sa royauté sous le signe de la présence divine et élever Sion au rang de résidence choisie par Yahvé. C'est cette arche que Salomon introduit dans le temple qu'il a fait ériger et dont la dédicace a lieu à la fête d'automne, désormais grande fête royale : on attend le retour des pluies qui assurent la prospérité. L'époque de David et de Salomon est une période de grande assimilation des sanctuaires cananéens. Attenant au temple, le palais royal est l'expression du gouvernement divin du roi. Le clergé reste fidèle à un rituel mosaïque.

Dans cette religion monarchique, il y a plusieurs courants. Le roi est serviteur de Yahvé, chargé d'organiser le culte du dieu national. Mais il y a aussi une religion populaire centrée sur les hauts lieux et restée sous l'influence des cultes cananéens, spécialement ceux de la fertilité. La religion prophétique va réagir contre ces deux composantes : elle va mettre en valeur l'aspect personnel et moral de la religion du Dieu d'Abraham. Avec Élie (IX^e siècle av. J.-C.) se manifeste le heurt entre royauté et prophétisme et l'opposition contre les dieux phéniciens se durcit. Le mouvement prophétique prend son essor. Élisée, Amos, Osée, Isaïe interviennent pour critiquer la religion royale et pour la purifier. Ils rappellent la tradition de Moïse et le décalogue et luttent pour la disparition des sanctuaires locaux.

LE DÉVELOPPEMENT ET L'EXPANSION DES RELIGIONS INDO-EUROPÉENNES

Au cours du III^e millénaire av. J.-C. circulaient entre l'Inde et l'Atlantique des groupes de conquérants, qui se sont fixés progressivement en Europe, sur les bords occidentaux de l'Asie, en Iran et dans les plaines indo-gangétiques au cours du II^e millénaire av. J.-C. Ils parlaient des dialectes d'une langue ancestrale commune et perdue que l'on convient d'appeler l'indo-européen d'où sont issues de nombreuses langues anciennes et modernes. À titre d'exemple, nous citons l'indo-iranien, le grec, le slave, le germanique, l'italique, le celtique. La langue étant le véhicule de la pensée, l'historien et linguiste français Georges Dumézil (1898-1986) a mis en œuvre un vaste travail comparé, grâce auquel il est arrivé à déterminer les mécanismes et les équilibres constitutifs de la société et de la religion indo-européenne ainsi

que les structures fondamentales de cette pensée à l'époque de la Préhistoire : une théologie trifonctionnelle qui répartit le monde divin en dieux de la souveraineté, dieux de la force, dieux de la fécondité. Cette théologie est homologue à une tripartition de la société. Un vocabulaire religieux commun nous montre que l'idée de dieu est solidaire de la sacralité céleste : lumière, transcendance, souveraineté, paternité.

L'Inde védique et brahmanique

Vers 2000 av. J.-C. arrivent dans le bassin de l'Indus, puis du Gange, des Indo-Européens dont la société comporte trois classes : les *brahmana*, prêtres chargés du sacré, les *kshatriya*, guerriers et défenseurs, les *vaishya* auxquels revient l'élevage et le labour. En provenance d'une tradition immémoriale, leur savoir, appelé le Veda, concerne trente-trois divinités gardiennes de l'ordre cosmique. Mitra et Varuna sont les dieux souverains, Indra et les Marut constituent les dieux guerriers et les Nasatya ou Ashvin sont les divinités de la fécondité-fertilité. Des hymnes, le Rigveda, chantent les louanges divines au cours du sacrifice dont le dieu Agni est la flamme vivante. Au terme d'un millénaire s'achève la conquête de l'Inde : les traditions orales védiques sont mises par écrit. Les prêtres vont imposer les traités sur le sacrifice, les *brahmana*, et ils orientent toute la pratique religieuse vers la quête de l'immortalité grâce au rite sacrificiel. Le dieu Soma est la boisson de la non-mort. Vers 700 av. J.-C., en réaction contre cette voie universelle du rite, se dessine la voie des *Upanisad* qui préconise le salut par la rencontre de l'identité du brahmane et de l'*atman*, du « Je » avec l'Être pur, la Conscience pure et la Béatitude. La libération ou *moksha* consiste à sortir du *samsara* qui est l'éternel retour de l'effet des actes. Il faut briser le cycle du *karman* et arrêter la transmigration de l'âme. Connaissance, méditation et mystique préparent le salut. À la place du rite, l'Inde préconise l'expérience de la lumière intérieure. Brahman se révèle à la fois immanent et transcendant.

Zarathushtra et le mazdéisme

Iran vient de Iran-shahr « pays des Aryas ». En Inde comme en Iran les envahisseurs se considéraient comme des Aryens, des nobles. Avant leur arrivée entre 1200 et 1000 av. J.-C., les diverses régions de l'Iran oriental observaient les religions d'Asie centrale : panthéon féminin composé de déesses mais dans lequel se trouve aussi la symbolique du taureau ; cultes funéraires attestant la croyance en une vie après la mort ; culte d'une grande déesse à partir de la deuxième moitié du III^e millénaire et introduction progressive d'un panthéon masculin avec des temples et des sanctuaires.

Au IX^e siècle av. J.-C., en Iran oriental, Zarathushtra, un *zaotar* — prêtre et prophète — entreprend une importante réforme religieuse. Au culte aryen, il substitue le culte d'Ahura Mazda. Cette réforme nous est connue par

l'analyse des *gatha*, hymnes composés par le réformateur et conservés dans l'Avesta, le livre sacré du mazdéisme. Zarathushtra proclame sa foi en un dieu suprême, créateur de la lumière, origine et fin de la création, seigneur sage et souverain du ciel, gardien des lois.

Les trois couples fonctionnels divins anciens de la souveraineté, de la force et de la fécondité sont remplacés par six archanges qui constituent la cour céleste d'Ahura Mazda : Vohu Mano, la Bonne Pensée ; Aa Vahishta, la Justice ; Xshathra, l'Empire désirable ; Spenta Armaiti, la Dévotion ; Haurvatat, la Santé ; Ameretat, l'Immortalité. Par ces six entités le dieu suprême exerce ses activités à l'égard des hommes. À côté de ce monothéisme existe un dualisme : deux esprits luttent pour la maîtrise du monde : un bon esprit, Spenta Mainyu, l'Esprit bénéfique auteur de la vie, donneur du salut et de l'immortalité et son adversaire Angra Mainyu, le Mauvais Esprit, corrupteur, menteur, auteur de la mort. L'homme est libre de faire son choix entre le bien et le mal. Selon ce choix s'opère le salut de chacun après la mort et le jugement. Il n'est plus question de réincarnation mais d'une récompense dans « la maison de louange » ou d'une punition par le séjour dans la maison des ténèbres. Zarathushtra a aussi enseigné une rénovation du monde. Au temps cyclique, il a substitué le temps linéaire.

Au lendemain de la mort du prophète se forme la communauté mazdéenne. Son credo est la foi en Ahura Mazda mais à cette foi se mêlent des croyances populaires venues de l'ancienne religion aryenne. Le mazdéen porte la ceinture, rappel du cordon des brahmanes. Dans le culte, le rituel du feu va occuper la place centrale : il est le symbole du sacrifice ancestral mais aussi de la lumière du Seigneur sage. Le mazdéisme constitue une communauté de foi ainsi qu'un engagement solennel en faveur du bien et de la justice. Par le mariage endogame, cette communauté veut préserver la pureté de sa doctrine et l'idéal de son combat pour la vérité.

Les Indo-Européens en Europe

Nous disposons de peu de données sur les Indo-Européens de l'âge du bronze en Europe. Les Celtes en constituent la branche la plus occidentale. Vers les ^x^e-^{ix}^e siècles av. J.-C., ils sont en Gaule et dans les îles Britanniques. Lorsque les Romains font la conquête de ces régions, ils se trouvent en présence d'une structure sociale et religieuse tripartite bien visible : la classe des druides — prêtres, juristes, dépositaires de la tradition — ; l'aristocratie militaire, propriétaire du sol ; les éleveurs, possesseurs de troupeaux, un tableau qui recouvre celui des sociétés indo-iraniennes. Toute la tradition religieuse celtique en portera la marque.

Une série de statues-stèles du ⁱⁱⁱ^e millénaire av. J.-C. découvertes dans des vallées alpines d'Italie — Valtelina, Val Camonica et Haut-Adige — porte une décoration rupestre en trois registres. Sur le registre supérieur, l'artiste a

incisé soit un symbole solaire, soit la figure humaine ; sur le registre moyen se trouvent incisés des modèles de poignards ; le registre inférieur représente des scènes d'élevage, de culture ou des symboles de l'eau et de la végétation. N'avons-nous pas des traces de la présence indo-européenne dans les vallées des Alpes au début du III^e millénaire av. J.-C. ?

Les recherches de Georges Dumézil font découvrir à Rome dès la période la plus archaïque une idéologie trifonctionnelle avec trois chefs : Romulus, fils divin de Jupiter et bénéficiaire de ses promesses ; Lucumon, son allié étrusque, technicien de la guerre ; Titus Tatius, chef des Sabins. Cette découverte renouvelle l'étude des origines de la religion romaine et attire l'attention sur l'importance de l'héritage indo-européen qui a présidé à sa naissance dès la fondation de Rome en 753 av. J.-C.

Il nous reste à parler des Indo-Européens en Hellade au cours de l'âge du bronze dans le contexte spécial de leur rencontre avec la religion crétoise.

LES RELIGIONS MÉDITERRANÉENNES

La religion minoenne

En Crète, vers le milieu du III^e millénaire av. J.-C., des populations venues du Sud et de l'Est sont à l'origine des techniques du bronze. C'est le début de la culture minoenne — nom tiré du roi légendaire Minos — ; à l'époque du minoen moyen (qui va de 2000 à 1 580 av. J.-C.), la culture et la religion sont dépendantes des palais de Knossós et de Malia. Durant cette période apparaît une écriture hiéroglyphique et les premiers groupes indo-européens viennent en Hellade. La phase du minoen récent (1580-1450 av. J.-C.) constitue l'apogée de cette civilisation. Avec la montée de Mycènes et l'hégémonie grecque s'amorce le déclin de la culture crétoise.

La religion minoenne ancienne disposait de sanctuaires des sommets, de cavernes et de labyrinthes, ce qui fait supposer le rôle important de l'initiation aux mystères, confirmée par la suite. Dans la symbolique culturelle, la primauté revient à la déesse de la fécondité et au taureau. La « Maîtresse des fauves » va survivre dans la mythologie grecque. Avec la construction des palais, le culte de la déesse prend son essor : demeure sacrée de la divinité ; la présence du roi-prêtre, chef du rituel ; le trône, objet de vénération ; l'épiphanie de la déesse ; les rites d'initiation, la célébration des mystères de la vie, de la mort et de la renaissance ; les danses sacrées, des corridas sacrées du taureau. Ce culte du temple-palais crétois est une véritable synthèse des cultes de la déesse et du taureau en expansion en Asie occidentale et dans le monde méditerranéen depuis le Néolithique.

La religion achéenne et mycénienne

Au début du II^e millénaire av. J.-C., par vagues successives, des Indo-Européens envahissent l'Hellade et y rencontrent les cultes de fécondité du monde méditerranéen. Les Achéens apportent le cheval, une céramique raffinée et un panthéon masculin de dieux célestes sur lequel règne Zeus, le Dyauh des Aryens. Une deuxième grande invasion suit et va donner naissance à la brillante civilisation mycénienne qui se développera dans le Péloponnèse, en Béotie, en Attique pour s'étendre jusqu'en Crète. Elle dure de 1580 à 1100 av. J.-C. Les tablettes trouvées à Knossos, à Pylos et à Mycènes mentionnent Zeus, Héra, Athéna, Poséidon, Dionysos. Une nombreuse classe sacerdotale évolue près du roi à Pylos : les fonctions sont spécialisées, réparties entre les deux sexes et vont du sacrificateur au boulanger en passant par les gardiens du trésor. Les dieux et les déesses des deux civilisations se rencontrent, mais la société indo-européenne subit une forte influence crétoise. La période mycénienne pose les fondements de la religion grecque : divinités principales, cultes, mythes, sanctuaires de Delphes, Olympie, Éleusis, Délos, Acropole d'Athènes. Les prestigieuses tombes mycénienes attestent la croyance ferme en une vie après la mort que l'initiation permet, déjà à cette époque, d'être bienheureuse.

De la religion créto-mycénienne à la religion de la cité

Vers 1100 av. J.-C. disparaît la civilisation créto-mycénienne. On pense à l'arrivée de tribus indo-européennes guerrières qui vont occuper l'Hellade, les côtes de l'Anatolie, les îles de la mer Égée et former les premières cités sous la direction d'un tyran. Le caractère indo-européen du panthéon s'accroît. Zeus est au premier plan. Le dieu lycien Apollon prend place dans les sanctuaires de Délos et de Delphes. Transposition de la déesse Ashtarté de Phénicie, Aphrodite vient en Grèce en passant par la Crète. Hécate, déesse carienne, et Cybèle, déesse phrygienne, sont adoptées. L'initiation des adolescents et des jeunes occupe une place toujours plus grande.

Vers 800 av. J.-C. la Grèce connaît un changement profond : la politique d'urbanisation aboutit à la création de cités, ce qui amène le déracinement et la transplantation des cultes locaux et la transformation de l'architecture sacrée. Les anciens sanctuaires font place à des temples où le prestige de la cité passe avant la foi. La constitution de la *polis*, la cité grecque, est à l'origine d'un culte politique : les divinités protectrices doivent veiller sur les personnes, les biens et la cité. La religion populaire se tourne vers Dionysos ainsi que vers Déméter et Coré dont les mystères sont célébrés à Éleusis.

Un double courant religieux se forme : celui du culte officiel des divinités poliades et celui des mystères et des initiations. Le premier est politique et concerne la cité. Le second est mystique ; il est en quête du salut personnel et

de l'immortalité. Au VIII^e siècle av. J.-C. apparaissent les documents fondateurs d'un nouveau courant de la pensée religieuse grecque. *L'Illiade* et *l'Odyssée*, attribuées à Homère, mettent en scène le vaste panthéon grec dans ses relations avec les humains. Dans les *Travaux et les Jours*, Hésiode présente Zeus comme le protecteur des hommes et le maître des juges. Sa *Théogonie* est le plus ancien exposé de la mythologie grecque.

LA RELIGION CHINOISE DE L'ÂGE DU BRONZE

Les plus anciennes traces religieuses en Chine datent de la culture néolithique de Yang-Shao au V^e millénaire av. J.-C. : il s'agit d'ustensiles et d'aliments dans des tombes, indices d'une croyance en une vie après la mort. À l'âge du bronze, sous la dynastie des Shang (1751-1028 av. J.-C.), nous disposons de documents plus nombreux : vases décorés, tombes royales, inscriptions d'oracles sur des os d'animaux. Le dieu suprême Shang-Ti commandait aux rythmes cosmiques et aux phénomènes naturels. Il accordait la victoire au roi et assurait l'abondance des récoltes. Un double culte lui était rendu : l'un dans les sanctuaires des ancêtres, l'autre dans la campagne. Il s'agissait de cultes agraires. L'autorité du roi et l'autorité des ancêtres constituaient les deux piliers de cette religion. Le premier ancêtre du roi était supposé descendre du dieu Shang-Ti. Le sacrifice garantissait le retour normal des saisons. Dans les tombes royales on a trouvé des ossements d'animaux mais aussi de victimes humaines, probablement immolées pour accompagner le roi dans l'autre monde. Les tombes étaient les maisons des défunts. À l'occasion de la construction de palais ou de temples, des sacrifices humains devaient assurer leur solidité et leur pérennité.

En 1028 av. J.-C., avec la dynastie des Zhou, commence une période glorieuse placée sous le signe du dieu céleste T'ien (Ciel) ou Shang-Ti (Seigneur d'en Haut) qui réside au centre du ciel, voit et entend tout, protège la dynastie car le roi est son fils et est seul qualifié pour lui offrir des sacrifices. Le culte des ancêtres continue. À la place de l'ancienne urne-maison, on met la tablette dans le temple des ancêtres. À côté du dieu suprême il existait une multitude de divinités : dieux du sol, du village, dieux seigneuriaux. Textes et mythes font connaître cette période au cours de laquelle les Chinois levaient leurs regards vers le ciel, spéculaient sur la nature du cosmos, sur la place de l'homme et inventaient une symbolique et des rites dans lesquels ils représentaient l'harmonie universelle de la triade Ciel-Terre-Homme. Cette conception originale du sacré repose sur l'alternance et la complémentarité de deux pôles, le *yin* et le *yang*, principes contraires et corrélatifs dont le va-et-vient tisse le devenir et qui vont apparaître pendant le V^e siècle av. J.-C.

CONCLUSION

Dans le développement religieux de l'humanité, l'âge du bronze est une époque décisive au cours de laquelle se sont formées les grandes religions d'Asie occidentale et du monde méditerranéen : Sumer, Babylone, Égypte, Israël, Inde, Iran, Grèce. Parmi les fondateurs émergent des personnages dont l'empreinte marquera les peuples de façon décisive : Abraham, Moïse, Zarathushtra. Les premières grandes institutions qui ont vu le jour vont rester des modèles pour des millénaires. Il y a d'abord la royauté sacrée aux visages différents en Égypte, en Mésopotamie, en Inde et dans le monde indo-européen, en Israël, en Crète. Le sacerdoce lui aussi est lié aux diverses cultures, mais partout il a une double mission : d'une part construire une pensée théologique afin d'expliquer Dieu, l'homme et le monde, d'autre part élaborer des rituels valables afin de rendre aux dieux un culte digne d'eux.

Aussi, ces deux millénaires ont donné à l'humanité une documentation très riche : l'élaboration des premières grandes théologies et cosmogonies ; une série de doctrines cohérentes sur la condition humaine, la valeur des actes, le jugement après la mort et la survie de l'être humain, le sens de la destinée humaine. L'invention de l'écriture fut un des grands événements de cette époque : grâce à elle l'humanité commence à disposer de livres sacrés comme elle dispose de sanctuaires, de statues et de temples. Religion et culture sont devenues inséparables.

Cependant l'événement central de l'âge du bronze est la formation d'Israël. Conscient de la révélation faite à Abraham par le Dieu unique et de l'Alliance conclue entre Yahvé et Moïse au Sinaï, le peuple d'Israël va assumer son destin spécifique au milieu des peuples de l'ancienne Asie occidentale.

Depuis quelques décennies l'étude de l'art rupestre connaît un grand développement. L'industrie des métaux a permis la création de nouveaux symboles du pouvoir : des chars et des armes avec, comme conséquence, une profonde mutation culturelle. Aussi, l'étude du Chalcolithique et de l'âge du bronze doit susciter l'intérêt de l'historien des religions. Les premières études de l'art du bronze, spécialement des piquetages rupestres d'Europe et d'Afrique, montrent une série d'indices qui traduisent une nouvelle mentalité chez l'homme de cette époque : une prédilection pour les armes, un nombre impressionnant de scènes de combat, une multiplicité de symboles de la force et de la guerre. Si nous avons des traces nombreuses de cultes solaires, en revanche les rites de fécondité, si nombreux au Néolithique, passent à l'arrière-plan. Avec l'invention du char et des armes, la préoccupation des luttes et des combats semble plus importante que celle de l'agriculture. Les symboles féminins deviennent plus rares. On peut se demander si on n'assiste pas à un glissement vers les mythes du guerrier et du héros.

BIBLIOGRAPHIE

- ANATI E. (dir.). 1975. *Les religions de la préhistoire*. Val Camonica Symposium 72, Capo di Ponte.
- (dir.). 1983. *Prehistoric Art and Religion*, Val Camonica Symposium 79, Milan.
- BARQUET P. 1967. *Le Livre des morts des anciens Égyptiens*, Paris.
- BARUCQ A., DAUMAS FR. 1980. *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, Paris.
- BERGAIGNE A. 1963. *La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda*, 2^e éd., Paris.
- BONNEFOY Y. (dir.), 1981, *Dictionnaire des mythologies*, Paris.
- BOTTÉRO J. 1987. *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Paris.
- BOTTÉRO J., KRAMER S. N. 1989. *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne*, Paris.
- BUDGE E. A. W. 1961. *Osiris, the Egyptian Religion of Resurrection*, 2^e éd., New York.
- BURKERT W. 1977. *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*. Stuttgart, trad. italienne, *Preistoria. Epoca minoico-micenea. Secoli bui (sino al sec. IX)*. II. *Età arcaica, età classica (sec. IX-IV)*, Milan, Jaca Book 1984.
- CASAL J. M. 1969. *De la Mésopotamie à l'Inde. La civilisation de l'Indus et ses énigmes*, Paris.
- CASSIN E. 1968. *La Splendeur divine. Introduction à l'étude de la mentalité mésopotamienne*, Paris.
- CAZELLES H. 1985. « La religion d'Israël », *Dictionnaire de la Bible, Supplément*, Paris, t. X, col. 240-277.
- 1989. *La Bible et son Dieu*, Paris.
- DE VAUX R. 1961. *Les institutions de l'Ancien Testament*, 2^e éd., Paris.
- DI NOLA A. M. (dir.) 1970-1976. *Enciclopedia delle religioni*, Florence.
- DUCHESNE-GUILLEMIN J. 1962. *La Religion de l'Iran ancien*, s.l.
- DUMÉZIL G. 1958. *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*, Bruxelles.
- ELIADE M. 1958. *Patterns in Comparative Religions, The Sky and Sky Gods*, Londres/New York.
- 1959. « Les religions de la Chine ancienne », in *Histoire des croyances et des idées religieuses*, vol. II : *De Gautama Boudha au triomphe du Christianisme*, International Congress for the History of Religions, Rome, avril 1955. Paris, 1978, p. 9-46.
- 1974. *Traité d'histoire des religions*, Paris.
- 1976. *Histoire des croyances et des idées religieuses*, I. *De l'âge de la pierre aux mystères d'Éleusis*, Paris.
- (dir.) 1987. *The Encyclopedia of Religion*, New York/Londres.

- ERMAN A. 1937-1968. *Die Religion der Aegypter*, 2^e éd., Berlin. *La Religion des Égyptiens*, trad. fr. de la première éd., Paris.
- FAULKNER R. O. 1969. *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Oxford.
- FRANKFORT H. 1978. *Kingship and the Gods. A Study of Ancient Near Eastern Religion*, Chicago.
- GARELLI P. 1969. *Le Proche-Orient asiatique des origines aux invasions des Peuples de la Mer*, Paris.
- GONDA J. 1960-1962. *Religionen Indiens. I. Veda und älterer Hinduismus*, Stuttgart, trad. fr. : *Les Religions de l'Inde. I. Vedisme et Hindouisme ancien*, Paris.
- GOYON J.-CL. 1972. *Rituels funéraires de l'ancienne Égypte*, Paris.
- GRANET M. 1980. *La Religion des Chinois*, Paris.
- GUIART J. 1979. *Les Hommes et la Mort. Rituels funéraires à travers le monde*, Paris. International Congress... 1959. *La regalità sacra. The Sacred Kingship*, contributions au thème central du VIII^e Congrès international d'Histoire des Religions (Rome, avril 1955), Leyde, Brill.
- JACOBSEN TH. 1976. *The Treasures of Darkness. A History of Mesopotamian Religion*, New Haven, Connecticut.
- JAMES E. O. 1963. *The Worship of the Sky-God. A Comparative Study in Semitic and Indo-European Religion*, Londres.
- KEES M. 1941. *Der Götterglaube in alten Aegypten*, Leipzig.
- KLIMKLEIT H. J. (dir.) 1978. *Tod und Jenseits im Glauben der Völker*, Wiesbaden.
- KÖNIG FR. 1964. *Zarathustras Jenzeitsvorstellungen und das Alte Testament*, Vienne.
- LABAT R. 1970. *Les Religions du Proche-Orient. Textes et traditions sacrés babyloniens, ougaritiques, hittites*, Paris.
- LAGRANGE J.-M. 1903. *Études sur les religions sémitiques*, Paris.
- LEBRUN R. 1980. *Hymnes et prières hittites*, Louvain-la-Neuve, Centre d'histoire des religions.
- LITTLETON C. S. 1982. *The New Comparative Mythology. An Anthropological Assessment of the Theories of Georges Dumézil*, 3^e éd., Berkeley, Calif.
- MASPÉRO H. 1950. *Les religions chinoises*, Paris.
- 1971. *Le Taoïsme et les Religions chinoises*, Paris.
- MORENZ S. 1960-1962. *Aegyptische Religion*, Stuttgart, trad. fr. : *La Religion égyptienne*, Paris.
- MYLONAS G. 1956. *Ancient Mycenae, the Capital City of Agamemnon*, Princeton.
- NILSSON M. P. 1961. *Geschichte der griechischen Religion*, t. I : *Die Religion Griechenlands bis auf die griechische Weltherrschaft*, t. II : *Die hellenistische und römische Zeit*, Munich.
- NOTH M. 1950-1970. *Geschichte Israels*, Göttingen, trad. fr. : *Histoire d'Israël*, Paris.
- NYBERG N. S. 1996. *Die Religionen des alten Iran*, 2^e éd., Osnabrück,

- POUPARD P. (dir.), *et al.* 1993. *Dictionnaire des religions*, 3^e éd., Paris.
- PUECH H. CH. (dir.) 1970. *Histoire des religions*, Paris.
- RENOU L., FILLIOZAT J. 1985. *L'Inde classique. Manuel des études indiennes*, 2^e éd., Paris.
- RINGGREN, H. 1963-1966. *Israelitische Religion*, Stuttgart, trad. fr. : *La Religion d'Israël*, Paris.
- RIVIÈRE J.-CL. 1979. *Georges Dumézil à la découverte des Indo-Européens*, Paris.
- SETHE K. 1930. *Urgeschichte und älteste Religion der Aegypter*, Leipzig.
- SEUX M. J. 1976. *Hymnes et prières aux dieux de Babylonie et d'Assyrie*, Paris, Cerf.
- STEPHENSON G. 1980. *Leben und Tod in den Religionen*, Darmstadt.
- WATSON W. 1966. *Early Civilization in China*, Londres.
- WIDENGREN G. 1965-1968. *Die Religionen Irans*, Stuttgart, trad. fr. : *Les Religions de l'Iran*, Paris.

9.2.2.

L'art et l'architecture

Jean-Pierre Mohen

L'expression esthétique est présente dans toutes les civilisations de la période comprise entre 3000 et 700 av. J.-C. De grands centres artistiques sont liés à d'ambitieuses réalisations architecturales en Égypte, en Babylonie, en Iran, en Crète, en Grèce, en Chine et au Mexique. Les prospections archéologiques révèlent aussi la richesse et la variété des arts pariétaux répartis à travers le monde, dans des régions le plus souvent inhabitées de nos jours. Un peu partout, des fouilles de maisons, de sanctuaires et de tombes permettent de retrouver des statuettes en roche ou en terre cuite, des objets décorés, des outils en pierre et parfois en bois, des vases en céramique, etc. La fonction esthétique est vécue d'une manière universelle, mais nous n'en sommes que très partiellement informés car les vestiges en matière organique ont presque tous disparu sauf exception : ceux des tombes égyptiennes ont été conservés en atmosphère stable et sèche, ceux des tourbières danoises et des lacs suisses ont au contraire bénéficié d'une humidité constante.

LES ARTS TRADITIONNELS LARGEMENT RÉPANDUS

Dans les régions n'ayant pas connu de grandes organisations étatiques, comme l'Europe non méditerranéenne, l'Afrique à l'exception de l'Égypte, l'Asie du Nord, une grande partie de l'Amérique et l'Australie, l'art est resté traditionnel, d'inspiration collective et religieuse. De petites représentations anthropomorphes et zoomorphes, modelées ou sculptées selon des styles propres à chaque culture, sont interprétées comme des amulettes ou des figurations votives : char en bronze de Trundholm au Danemark, avec son cheval tirant le disque solaire orné d'une feuille d'or, char en bronze de Strettweg en Autriche, avec une déesse entourée de chasseurs de cerfs, char en terre cuite de Dupljaja en Serbie, avec sa divinité à tête d'oiseau. Sur les rochers piquetés ou peints, ces silhouettes sont juxtaposées et parfois réunies en scènes. La pêche en haute mer et la chasse aux cervidés sont les thèmes

favoris piquetés sur les rochers de Zalavruga en Carélie; chasse et combats apparaissent sur les dalles du Val Camonica au nord de l'Italie (*ill. 137, 156, 157*); des orants, les bras levés, sont identifiés au mont Bego, dans le sud de la France. Aucune de ces représentations ne semble être anecdotique mais toutes semblent se référer à des récits héroïques ou mythiques. Parmi ces dessins qui se comptent par milliers, un type de personnage masculin, guerrier le plus souvent, monté sur un char tiré par des chevaux, apparaît aussi sur des stèles du Sud-Ouest ibérique. Il représente sans doute le prince, personnage dominant de ces sociétés (voir chap. 14.6, *fig. 75*). L'art monumental est rare dans ces régions, à l'exception du célèbre portique circulaire de Stonehenge (*ill. 4, 5*), conçu dans la tradition du mégalithisme d'Europe occidentale, qui s'est épanouie pendant la période néolithique.

Les statuettes en terre cuite ou en pierre sont aussi très largement répandues en dehors de l'Europe et succèdent généralement à celles des époques précédentes pendant lesquelles la femme très stylisée, assise ou debout, évoque la générosité et la prospérité (*ill. 15*). Vers 3000 av. J.-C., les danseuses égyptiennes aux bras levés sont peintes en noir et rouge; d'autres statuettes fusiformes en ivoire sont contemporaines. Pendant le III^e millénaire av. J.-C., à Chypre, en Syrie, en Sumer, en Iran, en Turkménie, des silhouettes féminines aux bras souvent remplacés par des moignons, sont ornées de colliers et de coiffures baroques modelés dans l'argile. Chaque détail caractérise un style local. Entre 2500 et 2000 av. J.-C., se répandent par exemple les idoles cycladiques en marbre à tête triangulaire, épaules larges et pieds joints (*ill. 37, 38*). Une stylisation plus poussée aboutit à l'« idole-violon ». Ces statuettes continuent à être nombreuses pendant le II^e millénaire av. J.-C. Certaines, en Iran et en Syrie, sont décorées d'ocelles estampées, évoquant les yeux, les seins et les genoux; d'autres portent une boucle d'oreille en fil de bronze; leurs mains ramenées sur la poitrine sont signes de dévotion; parfois, elles tiennent une offrande. Quelques-unes sont alors en bronze, en argent ou en or, matières plus riches réservées aux temples ou aux offrandes funéraires royales comme l'attestent les taureaux de Maïkop. Quelques régions métallifères produisent aussi plus facilement des statuettes en bronze, comme en Sardaigne et au Luristan.

Ces figurines, expression de religions domestiques, se retrouvent par centaines dans la vallée de l'Indus, en Chine et au Japon. Elles sont aussi présentes en Amérique, en particulier dans la civilisation olmèque du Mexique et dans celle de Chavín au Pérou. La comparaison des différents centres d'art rupestre montre aussi, d'un continent à l'autre, la nécessité d'exprimer au moyen de signes et de figurations animales et humaines, tout un monde mythique propre à chaque région. Nous avons déjà mentionné les centres européens, scandinaves, alpins et ibériques. Les autres grandes zones rupestres sont difficiles à situer dans le temps. En effet, elles ont souvent en

commun d'avoir été fréquentées dès le Néolithique, c'est-à-dire dès les VI^e et V^e millénaires av. J.-C., puis des peintures ou des gravures ont été ajoutées jusqu'au début de l'ère chrétienne et même parfois jusqu'à nos jours, chez les autochtones d'Australie, par exemple.

Quelques repères existent pourtant pour certains ensembles : au Sahara, les girafes, les rhinocéros et les éléphants disparaissent à la fin de la dernière phase humide, vers le III^e millénaire av. J.-C. Nous sommes ainsi certains que le dessin de ces animaux est antérieur à la désertification. En revanche, les chevaux et les chars qu'ils tirent apparaissent dans cette région, vers la fin du II^e millénaire av. J.-C. On les trouve ensuite pendant tout le I^{er} millénaire av. J.-C., depuis l'Atlas marocain et le long de la côte atlantique en Mauritanie jusque dans les massifs sahariens intérieurs du Tassili, du Hoggar, de l'Adrar des Ifoghas et de l'Aïr.

En Afrique du Sud, l'art rupestre des San a peut-être aussi une origine néolithique : des milliers de peintures, avec l'élan du Cap comme thème dominant, couvrent les rochers de Barne, de Game Pass et de Bragaliasberg. Vers l'Asie, des peintures et gravures représentent soit des chevaux harnachés, soit des armes métalliques — haches, halberdes, lances, épées — dont les types sont reconnaissables et datés des II^e et I^{er} millénaires av. J.-C. Souvent, elles s'intègrent à d'autres motifs animaliers déjà en place, donc antérieurs. Cette succession est visible en Inde centrale, en Chine, dans le désert de Gobi, dans les sites de la Léna et du Karachstan. L'interprétation de ces dessins doit être prudente. Il était en effet facile d'opposer systématiquement les représentations liées à la chasse et celles illustrant une vie agricole, les premières étant, pensait-on, antérieures aux secondes. On s'est pourtant aperçu que les deux types de représentations pouvaient être contemporains. D'innombrables figures de la phase récente de la Préhistoire ont encore été relevées dans la vallée de l'Angara où l'on a pu identifier la silhouette d'un chamane.

En Australie, des sites rupestres comme celui de Dampier, dans la partie occidentale du continent, ont été fréquentés depuis très longtemps. Les peintures d'animaux mythiques — poissons, kangourous, varans — et des « êtres de rêve » fantomatiques se superposent et, depuis la Préhistoire, il est difficile de distinguer les œuvres d'une période précise dans ces sanctuaires qui restent des lieux sacrés pour les Autochtones actuels. Un style très géométrique, commun à l'Australie et à la Tasmanie, pourrait correspondre à la période qui nous intéresse.

En Amérique aussi, les sites rupestres révèlent à mesure des prospections des milliers de signes et de figures animales et humaines. Des concentrations de rochers et de falaises peints s'observent tant dans le nord que dans le sud du continent. Les plus anciennes parois ornées ont été fréquentées il y a plus de 20 000 ans et une longue tradition préhistorique s'est établie. Après l'art des chasseurs, les spécialistes reconnaissent des peintures de style géomé-

trique, contemporaines de l'époque qui nous intéresse. Ce style comprend plusieurs faciès régionaux, les uns caractérisés par le rouge exclusivement, d'autres utilisant le rouge, le jaune et le noir. Les figures géométriques se multiplient et les formes animales et humaines sont de plus en plus stylisées. Les sites brésiliens de Piaui sont datés de 2000 av. J.-C. D'autres, en Patagonie, semblent contemporains. Vers 1000 av. J.-C., le style des agriculteurs s'impose progressivement.

L'ARCHITECTURE MONUMENTALE, EXPRESSION MAJEURE DE CERTAINS GRANDS ÉTATS

L'architecture monumentale dont on a des exemples dès le début du Néolithique (Jéricho) devient l'expression la plus originale de certaines civilisations liées en particulier à de grands États.

L'Égypte

En Égypte d'abord, les célèbres pyramides, dont on connaît mal l'origine architecturale, semblent bien être une création de pharaon à partir des mastabas. Ceux de Guizèh, et de la nécropole de Memphis, sont des tombeaux-sanctuaires où les vivants venaient déposer leurs offrandes pour le salut éternel du souverain. Sur le même site, vers 2700 av. J.-C., la fonction funéraire de la pyramide est séparée de la fonction de vénération réservée au temple, édifice indépendant. La Grande Pyramide à pans lisses de Guizèh, la plus célèbre de toutes, couvre une surface au sol de 45 000 m²; elle a été construite par une équipe d'environ 10 000 hommes, commandée par Chéops, le pharaon vivant, commanditaire de ce symbole d'éternité. Le temple est relié à la pyramide par une allée (*ill. 17*). Le Sphinx, haut de 20 mètres, accueille le visiteur à l'entrée de la nécropole. Une autre forme, la pyramide à degrés, se rencontre à Saqqarah, à une époque précoce, vers 2800 av. J.-C. Les monuments funéraires du III^e millénaire av. J.-C. ont été conçus à la gloire du pouvoir du souverain divinisé. Les temples, parsemés en grand nombre le long du Nil, sont les illustrations grandioses de la ferveur des vivants envers les dieux et pharaons divinisés.

En Égypte, la grande sculpture inspire la puissance et l'immortalité à proximité des tombes et des temples. Le sphinx de Guizèh est le portrait du pharaon Chéphren. Des colosses de 20 mètres de haut gardent l'entrée du temple de Ramsès II. Le matériau de l'éternité utilisé est la roche dure — basalte, diorite, granite. Un certain réalisme social caractérise chaque personnage. Chephren, pharaon sculpté en diorite, est idéalisé avec son attribut derrière la tête, le faucon Horus. Le grand prêtre de Memphis,

Ranefer (vers 2500 av. J.-C.), est connu grâce à une statue au visage officiel et à l'attitude figée digne de sa classe dominante (*ill. 18*).

Plus tard, pendant les Moyen et Nouvel Empires, les tombes royales sont cachées dans des labyrinthes creusés dans la montagne. On a évoqué des raisons de sécurité et de protection des offrandes. La plus connue de ces nécropoles souterraines est la Vallée des Rois, près de Thèbes. Le temple est alors construit dans un autre lieu. Celui de Khonsou à Karnak possède une partie antérieure à pylônes, portail monumental flanqué de deux tours massives et entourées de chaque côté d'obélisques et de statues. À l'intérieur sont aménagés un péristyle, une salle hypostyle, sanctuaire réservé aux prêtres. Le sanctuaire-temple d'Amon-Rê à Karnak date de la XIX^e dynastie. Il représente un apogée architectural avec ses colonnes et ses chapiteaux lotiformes, campaniformes ou palmiformes inspirés du monde floral. La fonction de chaque partie architecturale est affirmée par une décoration abondante : la salle hypostyle par exemple évoque la conception du monde. Des plantes de berge et d'eau et des oiseaux en bas-relief symbolisent le passage du grand marécage qui sépare le monde terrestre de celui de l'au-delà. Des textes gravés en hiéroglyphes précisent le nom des acteurs humains et divins de cette grandiose mise en scène. Des temples seront aussi, par la suite, souterrains, comme celui de Ramsès à Abou-Simbel. L'architecture égyptienne officielle et religieuse, construite en pierre ou creusée dans le rocher dans un souci d'éternité, contraste avec l'architecture temporaire des palais et des maisons communes, faites de briques.

Le prêtre Ka-aper, contemporain de Ranefer mais de moindre rang, est sculpté dans le bois de manière plus réaliste : son visage empâté est un magnifique portrait. Le fameux scribe accroupi, en calcaire peint, de Saqqarah présente à la même époque, un port de tête soumis et attentif. Cet homme condamné à une vie peu sportive est montré avec ses bourrelets abdominaux (*ill. 19*). Les historiens de l'art ont souvent insisté sur les principes figés de la sculpture égyptienne, frontalité générale, bras collés au corps, jambe en avant, anatomie développée du fait du simple usage du pagne comme vêtement, attitude de l'offrande à genoux qu'est celle de la statue de Thoutmosis III (XV^e siècle av. J.-C.).

Une double tradition, très présente dans les tombes comme dans les temples, est celle de la sculpture en relief et celle de la peinture. Le dieu Amon et la reine Hatshepsout (vers 1500 av. J.-C.) sont représentés dans le temple d'Amon à Karnak, en relief en creux, c'est-à-dire que le relief creusé ne dépasse pas le niveau de la surface du bloc. Une autre technique, celle du bas-relief, dégage au contraire les figures en léger relief du fond lisse en retrait. Deux magnifiques exemples sont le dieu Horus du temple de Sêti I^{er} à Abydos (vers 1300 av. J.-C.) et la belle-sœur de Ramose, dans la tombe de ce personnage à Thèbes, Premier ministre d'Aménophis III puis d'Aménophis IV (1370 av. J.-C.).

La peinture est une autre technique spécifique utilisée pour glorifier les hauts faits du pharaon, rappeler ses activités humaines, et invoquer sa vie de pharaon dans l'au-delà. Ici encore, un certain nombre de canons esthétiques sont respectés : les hommes sont peints en rouge et les femmes en ocre jaune ; le noir est utilisé pour les cheveux et l'iris des yeux : le vert et le bleu sont réservés à des parures, à des oiseaux ou à des plantes.

Les personnages, les animaux et divers motifs sont représentés de profil et juxtaposés selon des critères de grande lisibilité. Pour cette raison, sans doute, aucune ombre n'est portée.

Les échelles des personnages varient selon leur importance sociale. Le pharaon y est souvent le plus grand mais il est parfois dominé à son tour par une divinité. Les exemples sont multiples et bien connus. La frise des oies de Médoum, datée de 2700-2600 av. J.-C., montre l'habileté du peintre à rendre le plumage des animaux et le mouvement, une patte avancée, le cou tendu et le bec ouvert prêt à saisir quelque nourriture. Au rituel des funérailles, appartiennent les pleureuses de la fresque de la tombe de Ramose à Thèbes. La scène de chasse au boomerang, peinte dans la tombe de Nakht à Thèbes (vers 2400 av. J.-C.) et cette autre scène de chasse aux oiseaux de la tombe de Menna à Thèbes (vers 1420 av. J.-C.), sont en rapport avec ce lieu mythique qu'est le marais, intermédiaire entre le monde des vivants et celui des morts. Les musiciennes de la tombe de Nebamon, à Thèbes (vers 1370 av. J.-C.), associent la frontalité et le profil des personnages dans une composition vivante dans laquelle l'artiste a su tirer au mieux parti des rigidités de la convention.

Sur la plupart des parois ornées, sur les sarcophages, sur les bandelettes de la momie, sur les papyrus déposés dans la tombe, des hiéroglyphes sont sculptés, gravés, peints, ce qui donne aux compositions une unité visuelle, en même temps qu'une profonde signification religieuse.

Parmi les domaines artistiques qui se sont le plus développés en Égypte au temps des pharaons, il faut citer l'orfèvrerie. Le trésor de Toutankhamon (1350 av. J.-C.) est constitué des offrandes rassemblées dans la tombe du jeune pharaon. La technique de la feuille d'or repoussée a permis la mise en forme du sarcophage et celle du célèbre masque du pharaon. Des cloisonnés faits de feuilles d'or découpées et soudées enchâssent des pierres précieuses, lapis-lazuli, turquoise, cornaline, etc. Des bracelets et des pectoraux de Toutankhamon représentent un apogée du cloisonné. Bien d'autres pharaons et dignitaires ont porté des pièces d'orfèvrerie remarquables. Des statuettes en or coulé sont portées en amulette.

L'art pharaonique est varié et nous ne pouvons en donner qu'un aperçu succinct. Citons pourtant encore les statuettes en ivoire de tradition néolithique, les amulettes en faïence bleue, et une quantité d'instruments quotidiens — palettes à fard, cuillers ornées, instruments de musique, etc. —, faisant référence de près ou de loin à la religion du roi-dieu.

La Mésopotamie

En Mésopotamie, les villes sont nombreuses : Our, Éridou, Ourouk, Larsa. Le seul matériau utilisé est la brique dont on fait des parois, des arcs et des voûtes pour soutenir les parties supérieures. Il n'y a pas comme en Égypte de tombeaux monumentaux. Le temple et le palais sont juxtaposés et forment un même ensemble architectural. Dans l'espace religieux, une tour à degrés, la ziggourat, rappelle par sa forme la pyramide égyptienne mais ici, elle n'est pas funéraire. Celle d'Our date de 2700 av. J.-C. Celle de Tchoga Zanbil, près de Suse, a été construite au XIII^e siècle av. J.-C., à proximité du palais. L'ensemble le plus significatif est celui de Sargon II à Khursabad qui, au VIII^e siècle av. J.-C., comprend un vaste palais et un sanctuaire royal avec une ziggourat de sept étages réunis par une rampe. À la fin de la période qui nous préoccupe, les palais des rois assyriens se distinguent par l'aspect militaire de leurs murailles. Hérodote décrit vers 500 av. J.-C., les remparts d'Ecbatane en Perse, construits quelques siècles plus tôt à l'aide de briques émaillées aux couleurs vives — blanc, noir, rouge, bleu, orange, argent et or. On a dit que le goût des teintes juxtaposées venait de la grande tradition des tapis et des tentures. On sait qu'ils étaient accrochés aux murs et étendus sur les sols des pièces des palais. Le dessin de la dalle du seuil à l'entrée du palais de Sennachérib, à Kujundjick, imite sans doute, sur un support dur, l'effet chatoyant du tapis que l'on s'attendait à trouver à cet endroit.

En Mésopotamie, les différents arts illustrent les hauts faits des monarques, à la chasse et sur le champ de bataille. La stèle des vautours montre en bas-relief la victoire du roi à Lagash au XXIX^e siècle av. J.-C. Le roi Assurnasirpal au IX^e siècle av. J.-C. assiège une ville, sur un bas-relief du palais de Nimroud. Deux siècles plus tard, le roi Assourbanipal est représenté à la chasse selon la même technique, dans son palais de Ninive.

Le roi et ses dignitaires sont aussi sculptés en ronde-bosse, dans des poses hiératiques accentuées par la frontalité, par le port de longues robes-fourreaux, par l'attitude des bras collés au corps et des mains jointes et par le matériau utilisé, une roche dure le plus souvent noire. Les visages des statues les plus anciennes, celles d'Our, de Mari et de Lagash, sont aussi les plus réalistes. Les plus connues sont celles de Goudéa, prince néosumérien de Lagash, qui vécut au XXII^e siècle av. J.-C., et qui apparaît très idéalisé sur ses statues.

Quelques bronzes ont aussi été coulés pour représenter des souverains. La tête du roi akkadien attribuée à Sargon ou à Naram-Sin, son petit-fils, est l'une des plus belles ; elle date des environs de 2500 av. J.-C.

L'ivoire a été utilisé pour de petites sculptures comme celle d'une chanteuse, trouvée dans le temple d'Ishtar à Mari et datée de 2500 av. J.-C. ou pour des placages comme sur l'étendard d'Our illustrant le triomphe d'un roi de la I^{re} dynastie (*ill.* 69).

L'une des grandes originalités de l'art mésopotamien réside dans la fabrication des sceaux-cylindres sculptés en creux pour laisser après application, sur l'argile molle, une empreinte en relief. Celle-ci indique le nom du propriétaire associé à des divinités protectrices du roi souvent mises en scène comme la résurrection du dieu de la végétation ou comme diverses processions. Ces petits panneaux ainsi obtenus sont la plupart du temps des chefs-d'œuvre essentiels pour notre connaissance de la religion mésopotamienne.

À l'inverse de l'art miniature des sceaux-cylindres, l'art monumental en briques émaillées orne les murailles des grandes cités. D'étranges animaux, taureaux ailés à tête humaine et barbue, décorent le palais de Sargon II à Khursabad, au VIII^e siècle av. J.-C. Il fait partie de la mythologie qui entoure le roi et fait de lui un héros divinisé.

Le monde méditerranéen et l'Anatolie

Y a-t-il une relation entre le palais mésopotamien et le palais crétois de Knossos (1700-1500 av. J.-C.) ? Si l'aspect général des pièces disposées autour d'une cour est un aspect commun entre les deux types de palais, bien d'autres caractères les distinguent. En Crète, le matériau est essentiellement la pierre, recouvert d'un enduit peint. Le sanctuaire n'occupe pas, dans le palais crétois, la place majeure qu'il possède en Mésopotamie. Les grandes cornes sculptées, trouvées à Knossos, prouvent pourtant que le religieux n'est pas absent du palais. Le plan des palais crétois présente des aménagements originaux comme ces pièces regroupées formant des appartements. Le palais de Knossos possédait deux étages auxquels on accédait grâce à des escaliers. Les palais crétois, au temps de leur apogée, n'étaient pas fortifiés car leur roi comptait sur la force maritime pour protéger le territoire et le palais.

Un siècle plus tard, nous constatons aussi bien en Anatolie, avec la cité hittite de Boghaz-Köy, qu'en Grèce continentale, avec Tyrinthe, Mycènes et Pylos, de grands palais fortifiés construits en pierre, protégeant en Grèce une forme d'édifice spécifique nommée *megaron* par Homère, et désignant une pièce rectangulaire précédée d'un portique. Leurs princes sont des héros conquérants. Ceux des pays hittites s'en prennent à Babylone, à l'Assyrie et à l'Égypte. Ceux de la Grèce viennent assiéger Troie, sur la côte égéenne de l'Anatolie et nous connaissons l'épisode par l'*Iliade* d'Homère. Le caractère militaire de ces palais est indubitable. Des remparts sont élevés à l'aide de gros blocs agencés selon l'appareil dit « cyclopéen ». La porte est renforcée par d'énormes monolithes. La porte des Lionnes à Mycènes exprime bien la force de cette architecture. À proximité de la citadelle d'Agamemnon, quelques tombes monumentales à coupole formée d'un encorbellement de pierres datent du XIV^e siècle av. J.-C. Le tombeau de Clytemnestre et le Trésor d'Atrée sont les deux exemples les plus célèbres. Chez les Hittites, les sanc-

tuaires comme celui de Yazilikaya, sculptés dans la montagne, sont étroitement liés d'après l'iconographie au pouvoir royal.

Si nous nous tournons vers la Crète, le monde égéen et la Grèce, nous trouvons d'abord les fameuses idoles cycladiques en marbre, le plus souvent dans des postures hiératiques mais animées aussi, dans le cas du personnage à la harpe assis sur un fauteuil et dans celui de la joueuse d'*aulos*, ou double flûte. L'originalité et le raffinement de la civilisation des palais minoens, qui se dégagent de l'étude architecturale, se confirment avec un art de la peinture sur fresque qui allie la lisibilité et la grâce. Les spécialistes reconnaissent, dans les aplats nettement délimités par des contours soulignés d'un trait, les caractéristiques de la peinture égyptienne, mais une scène comme la taumachie de Knossos montre à la fois la puissance de l'animal lancé dans sa course et le mouvement habile et précis des acrobates. La position des mains et des jambes, les cheveux bouclés, l'utilisation des vides pour introduire des fleurs rendent les compositions des fresques crétoises du XV^e siècle av. J.-C. moins sévères que celles des fresques égyptiennes (*ill. 49*). Les exemples sont assez nombreux ; à Knossos, « Le Prince aux lys » est peut-être un roi-prêtre. Des plantes, des fleurs, des oiseaux décorent le fond qui entoure le profil des personnages. « La Parisienne » est maquillée et ses cheveux bouclés accentuent la grâce de sa silhouette. Les fouilles de la ville de Théra dans l'île de Santorin ont dégagé les fresques les plus étonnantes avec des personnages (lutteur, pêcheur) et de grandes scènes dans des paysages (*ill. 46*). Les compositions baroques aux courbes libres décorent des vases aux pauses globulaires, comme celui orné du dessin d'une pieuvre déployant ses tentacules (fin de la période minoenne). Les sarcophages en terre cuite d'Haghia Triada sont le support de scènes funéraires peintes. La sculpture reste discrète en Crète en dehors des cornes bovines en pierre, symboles de la prospérité du palais de Knossos, de vases en pierre sculptés et de statuettes comme cette déesse en ivoire brandissant des serpents d'or (*ill. 50*). L'orfèvrerie connaît alors de belles réussites : pendentif représentant deux abeilles, canard et têtes de taureaux ornés de grènetis, doubles haches avec manche.

Les innovations crétoises se retrouvent en Grèce où elles sont à l'origine de la civilisation mycénienne. Elle est connue pour sa richesse en or et l'on pense aussitôt aux masques et aux couronnes trouvés à Mycènes (*ill. 44*) ; mais il existe aussi des poignards au manche couvert d'une feuille d'or et à la lame en bronze incrustée de scènes de chasse aux silhouettes humaines et animales en feuille d'or. Les deux vases de Vaphio sont d'autres chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie mycénienne qui comprend aussi des bagues à chaton historié, des pendentifs, des appliques, etc. La pierre dure sculptée et polie est le matériau de sceaux à motifs figurés et de vases comme celui à tête de canard en cristal de roche trouvé à Mycènes. Parmi les fresques, certaines trouvées en 1970 à Mycènes égalent la beauté des fresques minoennes mais d'autres

n'ont plus l'éclat de celles de la période précédente; elles ornent des palais comme celui de Tyrinthe et celui de Pylos. On y retrouve dans ce dernier le dessin de guerriers coiffés de casques ornés de défenses de sangliers, semblables à celui du musée d'Héraklion. De petites œuvres en ivoire sculpté sont faites en Grèce à partir de matériau importé d'Asie occidentale. C'est en effet l'époque de grands courants d'échange à travers toute la Méditerranée orientale et de cadeaux diplomatiques importants. Aussi constate-t-on des liens indubitables entre la Grèce, la Crète, Chypre et Ugarit, par exemple, sur la côte syrienne. La céramique mycénienne y est largement répandue et sans doute imitée localement. Les relations favorisent le développement des arts dans chacune de ces régions. L'exemple de Chypre est significatif avec des vaiselles historiées en terre cuite parfois émaillées (vase de Kition), des pièces sculptées en ivoire, des statuettes en terre cuite et en bronze (dieu cornu d'Enkomi) tout à fait révélatrices d'un foyer créateur dynamique. Avec la période grecque archaïque (1100-700 av. J.-C.), se met en place une vision très cohérente de l'expression esthétique, celle de l'art « géométrique ». La céramique devient une production de grande qualité, ornée de frises de guerriers stylisés à pied ou sur leur char. La sculpture, en bronze coulé ou gravé, illustre les mêmes critères de proportion élançée et de noblesse : l'Apollon du musée de Boston annonce le modèle classique du Kouros.

Les empires de l'Est

Dans la vallée de l'Indus, nous retrouvons de grandes villes construites en briques à Mohenjo-Daro, qui n'est pas sans rappeler des sites iraniens comme Tépé Yahya. Malgré un plan d'ensemble très organisé, rendu possible par un pouvoir politique puissant, nous ne connaissons aucun bâtiment public monumental, palais ou temple.

Si nous nous contentons de signaler quelques grands centres de développement d'arts originaux en liaison avec les grands États, nous devons au moins mentionner la vallée de l'Indus dans laquelle les découvertes se poursuivent. La qualité de trois œuvres sculptées en calcaire datant de 2400-2000 av. J.-C., deux torsos d'homme de Mohenjo-Daro et une danseuse de Harappa, indique une grande tradition de chefs-d'œuvre dont nous ne connaissons sans doute qu'un infime pourcentage. D'autres pièces de petite taille montrent une sensibilité aux précieux des pièces plutôt qu'au spectaculaire. Une série de sceaux en stéatite sont sculptés en creux de motifs symboliques en liaison avec le début de l'écriture dans cette région. Des pierres de valeur, lapis-lazuli d'Afghanistan, turquoises d'Iran et du Tibet, jade d'Asie centrale, sont abondamment utilisées pour des pendentifs et des perles de collier.

En Chine, de grandes villes ont été bâties vers 1300 av. J.-C., sous la dynastie des Shang. Anyang dans la province de Henan, sur le Anyang Ho, affluent du Wei Ho, au nord, et à l'emplacement de la nouvelle Zhengzhou.

Les maisons sont en pisé. Des murs de forteresse du Huang He atteignent 18 mètres d'épaisseur et protègent un palais-temple conçu au milieu de la ville. Les tombes royales se distinguent des autres tombes et annoncent les énormes tumulus de la période suivante.

L'art du bronze chinois atteint sous la dynastie des Xia entre 2000 et 1500 av. J.-C. un apogée qui va marquer toute la civilisation chinoise. Il apparaît en même temps que l'écriture, le culte traditionnel des ancêtres et une hiérarchie sociale ayant à sa tête un souverain absolu. C'est dans les tombes riches de la dynastie des Shang (1500-1000 av. J.-C.) que l'on trouve des vaiselles de bronze rituelles souvent épigraphiques et des instruments de musique, cloches et carillons en bois et en bronze. Les vases en bronze remplissaient une fonction sacrée autant que sociale. Réservés initialement aux offrandes faites aux ancêtres du clan royal, ils furent l'objet de cadeaux et de récompenses. Sous les Zhou, la noblesse féodale accapara le privilège des vaiselles de bronze. Les unes étaient réservées à la nourriture, les autres à la boisson alcoolisée, les dernières à l'eau. Les motifs géométriques et animaliers, dissimulés de même que les formes, sont moulés avec une rare habileté. Des vases zoomorphes en bronze apparaissent avec les Zhou. Une autre originalité de l'art chinois est l'utilisation du jade pour des parures et des statuettes votives.

L'Amérique

L'expression monumentale illustre l'apparition de grands États à travers le monde. Chacun d'eux présente ses propres caractéristiques. Le monument impose une vision spectaculaire et éternelle de l'institution.

En Amérique, des temples, des pyramides et des sculptures monumentales sont regroupés dans des lieux de culte et de cérémonie, centres de véritables États aux villages dispersés. Au Mexique, les grandes villes — Tikal, Teotihuacán et Monte Albán — se forment autour de tels centres, à la fin de notre période. Vers 1300 av. J.-C., Xochipala, dans la province de Guerrero, à une centaine de kilomètres de la côte pacifique, est sans doute l'une de ces capitales religieuses et politiques. Dans la région de Veracruz et de Tabasco, l'art monumental des Olmèques s'épanouit dans ce même cadre qui ne connaît pas encore de villes. Le site de La Venta est particulièrement spectaculaire.

Au Pérou, à Chuquibambilla, les ruines d'un temple aux murs de boue recouverts d'un parement de pierre, au sommet d'une colline artificielle, seraient, vers 2000-1800 av. J.-C., les vestiges d'un centre religieux équivalent à ceux du Mexique. Au début du I^{er} millénaire av. J.-C., l'impressionnant sanctuaire de Chavín de Huántar, aménagé à plus de 3 000 mètres d'altitude, avec des blocs de pierre sculptés et ornés, est lui aussi le reflet d'une organisation étatique à dominante religieuse. Au centre de la partie la plus ancienne du sanctuaire, est fiché un monolithe appelé Lanzón, idole de pierre gravée d'un être mi-homme, mi-félin.

En Amérique, l'art olmèque du Mexique présente des points communs avec l'art de Chavín au Pérou. Il semble que des échanges de tradition très ancienne, dans lesquels interviennent des coquillages, strombes et spondyles, décorés de motifs curvilinéaires, soient à l'origine d'une certaine communauté stylistique. À Chavín, le motif de l'homme-félin est omniprésent et mis en valeur sur le monolithe fiché au centre du sanctuaire le plus ancien. Il est accompagné de figures secondaires comme celles du jaguar, du rapace, du serpent ou du poisson. Ces décors symboliques se retrouvent sur des supports lapidaires ou céramiques. Quelle que soit l'origine de l'art de Chavín, autochtone ou nordique (Olmèque?), il est le résultat d'une forte unité culturelle et sans doute politique et religieuse.

De cette revue non exhaustive de l'art et de l'architecture pendant la période comprise entre 3000 et 700 av. J.-C., il ressort que l'expression esthétique est universelle mais que notre connaissance en est très partielle. La variété des motifs et des formes s'impose à l'échelon régional, voire local. Le sentiment de créativité se situe à ce niveau. Il est le langage d'une communauté dans le cas des arts traditionnels mais il peut devenir le langage d'un monarque de grand État, qui veut diffuser un message institutionnel et religieux. La nature de cette image idéale de la vitalité de l'État, son iconographie, ses supports privilégiés forment l'identité culturelle de chaque État.

BIBLIOGRAPHIE

Le Grand Atlas de l'Archéologie, 1985. Encyclopaedia Universalis, Paris.

Le Grand Atlas de l'Art, 1993. Encyclopaedia Universalis, 2 vol., Paris.

L'Univers des Formes, coll. créée par André Malraux, Gallimard, Paris. Plusieurs volumes : La Préhistoire, Sumer, Assour, Les Hittites, Perse, Parthes et Sassanides, Les Phéniciens, Le Temps des Pyramides, L'Empire des Conquérants, L'Égypte du Crépuscule, Naissance de l'art grec, Grèce archaïque, Le Mexique des origines aux Aztèques, Les Andes de la Préhistoire aux Incas, L'Océanie.

The Pelican History of Art, plusieurs volumes : Prehistoric art in Europe, the Arts in Prehistoric Greece, the Art and Architecture of Ancient America, the Art and Architecture of Ancient Egypt, the Art and Architecture of Ancient Orient, The Art and Architecture of China.

9.2.3

Le chant, la musique et la danse

Jean-Pierre Mohen

Les sons et les rythmes font partie, selon les conceptions les plus anciennes, de l'univers premier. Pour le Veda, « le monde éclata comme un cri » pour exister. Le *logos* grec ainsi que le « Et Dieu dit » de la Genèse proclament la prééminence du Verbe divin. Celui-ci est répété et loué dans les hymnes.

Le chant est lié, autant qu'on puisse le savoir, à la tradition orale dans la mesure où la plupart des déclamations étaient scandées et souvent soutenues par un instrument de musique. Celui-ci accompagne aussi d'autres expressions collectives, comme la danse et des cérémonies comme les funérailles, et les fêtes religieuses en général.

Notre information lacunaire nous laisse des incertitudes dans ce domaine. Mais quelques grandes découvertes nous assurent que la musique était une composante importante de la vie dans les premières cours royales. Dans les tombes d'Our, une harpe richement décorée est l'une des pièces d'offrande les plus prestigieuses.

En Égypte, une information assez riche nous renseigne sur la place de la musique dans la société antique. Non seulement l'iconographie des tombes nous montre des joueuses de divers instruments (*ill. 21*), la déesse Hathor agite les sistres, une jeune fille tient un luth. Des hommes soufflent dans leur flûte ou leur trompette, d'autres pincement les cordes de leur harpe. Des danseuses scandent leur rythme au son de claquoirs et de crotales. Des prêtres frappent le tambour et le tambourin lors de cérémonies. Un amour fait sa cour au son d'une flûte de Pan. Des singes sont même représentés avec un double hautbois et une lyre. Pour l'ensemble de ces instruments nous possédons quelques exemplaires provenant de tombes et présentés maintenant dans nos musées. Mais des musiques elles-mêmes, nous ne savons rien.

Parmi les abondants vestiges silencieux de cette époque, abandonnés dans les autres régions, nous n'avons que quelques évocations. Dans la série des

sculptures cycladiques en marbre blanc, deux des plus célèbres provenant de Kéros (Grèce) représentent un joueur d'*aulos*, ou double flûte, et un joueur de harpe (ill. 37). Dans le palais mycénien de Pylos, une fresque nous révèle une joueuse de lyre et des fragments en ivoire ont été interprétés comme appartenant à ce genre d'instrument. Un sarcophage décoré de Haghia Triada en Crète nous montre une scène de sacrifice à l'époque minoenne avec une joueuse de lyre et un joueur de double flûte. Un peu plus tard, en Grèce, nous avons quelques indices intéressants sur la transcription musicale. Pythagore, au VI^e siècle av. J.-C., établit un parallélisme entre la notation et les mathématiques.

À Stockholm, des recherches de paléomusicologie ont montré qu'il existait entre 3000 et 700 av. J.-C., dans l'Europe nordique et tempérée, une série d'instruments traditionnels à percussion (tambours, lithophones...), à vent (flûtes, appeaux etc.), à vrombissement (rhombes) fabriqués en os, en pierre ou en céramique. Le métal, et en particulier le bronze, possède des qualités sonores alors exploitées dans des instruments à cliqueter et dans des instruments à vent.

Le goût pour la sonnaillie ostentatoire est lié à l'avènement d'une aristocratie cavalière. Il semble en effet que les pendentifs cliquetants (*Eattle pendant*) des régions atlantiques aient été accrochés au poitrail des chevaux. Les *tintinnabula* de La Ferté-Hauterive (Allier) et de Vaudrevanges (Sarre) sont de grands disques évidés d'environ 30 centimètres de longueur, associés à deux pendentifs discoïdes mobiles leur permettant de tinter. Ils faisaient sans doute aussi partie des pièces de harnais. Des tubes décorés en bronze, retenant par les bélières des anneaux mobiles, jouaient, pense-t-on, le même rôle. On en a trouvé en France à Autun, à Mâcon et à Boissy-aux-Cailles près de Paris.

D'autres instruments sonores semblent davantage liés à des cérémonies religieuses : des grelots d'une dizaine de centimètres ou des crotales proviennent de sites irlandais cérémoniels comme Dooresheath. Les cors ou trompes métalliques d'origine irlandaise et britannique sont formés d'un cône courbé qui peut atteindre 1 mètre de longueur. Les uns, à embouchure latérale, produisent une note unique (entre *sol* et *ré dièse*). Les autres, à embouchure axiale, permettent, en plus de la note unique, quelques harmoniques comme la quinte, la septième, l'octave ou la dixième. Ce type d'instrument est certainement l'imitation d'exemplaires aménagés dans des cornes animales, d'où l'évocation ici aussi du culte du taureau.

Les lurs trouvés en Scandinavie, au Danemark et en Allemagne du Nord sont des pièces exceptionnelles. Formés de trois ou quatre éléments fondus à la cire perdue et emboîtés les uns dans les autres, ils forment un long tube conique courbé en S. À leur extrémité distale, un pavillon discoïde est décoré de bossettes ou de cercles gravés. L'extrémité proximale comporte l'embouchure. Des pendeloques, attachées par un anneau au corps de l'instrument,

s'entrechoquent en cliquetant. Les spécialistes affirment qu'en théorie le lur peut produire jusqu'à 22 tons sur quatre octaves. En pratique, le joueur se limite à la note fondamentale et à ses harmoniques sur trois octaves. Les lurs sont trouvés dans les marécages par deux à courbes symétriques. Leur abandon dans des zones d'offrandes aux divinités des eaux suggère leur utilisation lors de cérémonies. Les lurs sont aussi connus par des représentations rupestres avec l'instrumentiste à Kalliby dans la province suédoise de Bohuslän, ou associés à des scènes à caractère funéraire, ou « sacrificielles », sur l'une des dalles décorées de la tombe de Kivik en Scanie suédoise.

Les sistres, plus rares, semblent identiques à ceux d'Égypte comme l'atteste la découverte dans la nécropole de Horchborn, dans la Hesse rhénane. Long de 35 centimètres, cet exemplaire est formé d'une fourche à deux branches reliées par un axe qui devait supporter des pendeloques.

Nous pouvons encore signaler les vestiges d'une flûte de Pan à neuf tuyaux dans une tombe de la nécropole de Przeczyce, en Pologne, qui fait penser aux représentations gravées des situles de la région située au nord de l'Adriatique, datées du début de l'âge du fer. Enfin la lyre connue en Asie occidentale depuis le III^e millénaire av. J.-C. est dessinée sur une stèle espagnole de Valpamas en Estrémadure. Elle semble posséder quatorze cordes tendues entre deux montants symétriques.

En Chine, les cloches en bronze annoncent toute une série d'instruments à percussion en métal, tambours et gongs qui se répandent dans toute l'Asie orientale. En 1976, on trouva dans la tombe de Fu Hao, l'une des épouses du roi Wu Ding, à Anyang au Henan (fin du XIV^e-début du XIII^e siècle av. J.-C.), cinq cloches de taille décroissante qui confirment l'existence d'un système pentatonique. Dès l'époque Shang, des sifflets en terre cuite, sortes d'ocarina, produisent les sons d'une échelle heptatonique, signalée plus tard dans les textes.

En Amérique et dans les autres parties du monde, notre information est réduite, mais il n'y a aucune raison pour penser qu'on ne connaissait pas, dans ces régions aussi, la pratique de la musique, qu'elle soit musique d'appel (appeaux pour la chasse) ou musique d'expression instrumentale.

Il est difficile d'aborder la danse en dehors du domaine de la musique qui soutient dans la plupart des cas les rythmes du corps. Pourtant les sources iconographiques nous montrent parfois les danseuses ou les danseurs sans les instruments musicaux d'accompagnement. Ceux-ci peuvent d'ailleurs n'être que très modestes, grelots attachés aux pieds, castagnettes aux mains, ou tambourins. Il faut considérer la danse comme un art à part entière.

L'attitude de certains personnages reproduits dans l'art rupestre du Levant espagnol, du Tassili et de l'Afrique du Sud, évoque la danse. Des guerriers armés et alignés semblent bondir dans la Cueva Remigia (Espagne), tandis que des femmes nues esquissent des mouvements déhanchés sur une

roche du Haut-Mertoutek (Hoggar). Nous avons plus de renseignements dans certains pays. En Égypte, par exemple, si, à la fin de l'époque préhistorique (période de Nagada), les statuettes en terre cuite dites « danseuses », aux bras levés au-dessus de la tête, restent mystérieuses, les représentations postérieures de la danse, à partir du début du III^e millénaire av. J.-C., présentent un contexte religieux précis.

Ainsi, au temps de Toutankhamon (XIV^e siècle av. J.-C.), lors de la fête d'*Opet*, le dieu national Amon arrivait en barque dans le temple de Louxor et visitait son « harem du Sud », précédé d'un danseur-joueur de tambourin dont le son chassait les esprits malfaisants. Des fidèles participaient à la procession et, parmi eux, des danseurs nubien^s vêtus de peaux de bêtes tournaient au rythme d'un joueur de darbouka — tambour en terre cuite tendue d'une peau —, en faisant claquer leurs boomerangs. Au niveau du débarcadère, le dieu était accueilli par un collège de danseuses s'inclinant à reculons, en suivant la mesure du sistre. Il s'agit de la danse *keby* ou « danse vive » qui apparaît ici pour la première fois.

D'autres occasions imposaient des danses ; ainsi, pendant la Belle Fête de la Vallée, quand Amon venait rendre visite sur la rive gauche à la déesse de l'Occident, Hathor. En son honneur, douze danseuses renversées faisaient un grand « pont en arrière ». La fête du dieu Minh célébrait la fertilité et la fécondité dans des tournolements frénétiques. Devant le pharaon, les prêtres avançaient au son du tambourin, les poings serrés contre la poitrine tandis que les danseuses faisaient la roue et que d'autres pliaient les jambes jusqu'à s'agenouiller. Pour les défunts, la danse était symbole de vitalité et de survie. À l'entrée de la sépulture, les prêtres Mouou dansaient, les bras en arceau, tandis que le maître de cérémonie lisait la liste des offrandes.

Chez les Assyriens, la tradition de la danse armée s'est poursuivie longtemps. Les danseurs portaient des masques et des peaux de lion. Certains personnages exécutaient des figures orchestrales précises, un seul genou à terre. Dans tous les premiers textes assyriens et hébraïques, il est fait allusion aux danses en file, en cercle et en mouvement tournoyant. L'une d'elles, autour du « Veau d'Or », fut jugée dangereuse par Moïse, en raison de la transe qu'elle provoquait et qui éloignait le danseur de Yahvé, et il la condamna. Dans une autre circonstance, David exprima son enthousiasme religieux en tournoyant et bondissant de toutes ses forces devant l'arche d'Alliance.

Les Crétois ont modelé des statuettes de femmes formant une ronde autour d'une joueuse de lyre et trois adoratrices aux bras tendus dansant autour d'une déesse, gravé dans le chaton de la bague en or trouvée à Isopata. La femme crétoise danse, la poitrine dénudée et habillée d'une longue robe qui part des hanches. Les hommes pratiquent la danse en armes devant les dieux comme plus tard en Grèce devant Zeus ou Artémis. Chaque dieu et

chaque événement de quelque importance sont associés à une ou plusieurs danses. Chez Homère, même le jeu de balle est une danse et Nausicaa, surprise par Ulysse, menait le « chœur » de cette danse sportive. La pensée grecque de Pythagore à Platon voit, dans l'ordre et le rythme, les principes du monde. Dionysos, dieu de la poussée vitale, venu d'Orient, inspiré et ivre, mène le cortège des Ménades et des Satyres désordonnés, contorsionnés et dansants. Ils célèbrent un culte dansé appelé « dithyrambe ».

Nous possédons moins d'informations sur les danses pratiquées dans les autres régions entre 3000 et 700 av. J.-C. Il est difficile de reconnaître des attitudes précises de danseurs dans les statuettes et les personnages gravés sur les sceaux de la vallée de l'Indus. En Chine, un vase du III^e millénaire av. J.-C., trouvé à Shanju-Jiazhai dans la province de Quigkai, est orné à l'intérieur d'une ronde de femmes mais ici encore, nous ne pouvons que déplorer la faiblesse de nos documents dans une partie du monde où l'expression orchestrale est si développée dès les derniers siècles avant Jésus-Christ. Notre ignorance actuelle ne nous permet pas d'évoquer la danse dans le reste du monde.

BIBLIOGRAPHIE

Archoeologia Musicalis, n° 1, 1987-98. Celle.

BOURCIER P. 1989. « Danser devant les dieux », *La Recherche en danse*, Paris.

COLES S. 1963. « Irish Bronze Age Horns and their relations with northern Europe », *Proceedings of Prehistoric Society*, XXXIX, p. 326-356.

L'HELGOUACH J. 1989. « La musique préhistorique », in J.-P. MOHEN (dir.), *Le Temps de la Préhistoire*, 2, p. 254-56.

ZIEGLER C. 1979. *Les Instruments de musique égyptiens au Musée du Louvre*, Réunion des musées nationaux, Paris.

C. SECTION RÉGIONALE

Note du directeur

Le trait le plus marquant de la période couverte par le Volume II est le passage entre les temps phéhistoriques et historiques dans des régions dont les civilisations ont aidé à mettre en forme le développement de l'humanité. Dans la section thématique, nous avons évalué l'importance de l'écriture ; c'est un des nombreux critères pour définir ce que l'on entend par temps historiques, un trait distinctif de ce qu'est le désir de conserver un souvenir écrit d'activités économiques, de réflexions sur l'éthique et la loi, de contes épiques et injonctions divines. De fait, nous sommes capables de faire usage de sources écrites qui, bien qu'incomplètes car pas préservées en totalité, sont d'un intérêt historique riche. Nous avons choisi de respecter le principe de distinction entre les régions où l'écrit était connu — ce qui correspond aux principaux États — et les régions où elle n'a pas encore fait son apparition. Un traitement équivalent a été donné à ces dernières qui ont été trop souvent survolées, mais ont été redécouvertes grâce aux méthodes archéologiques et anthropologiques. Elles fournissent des exemples de cultures matérielles brillantes qui ont développé ou fortement influencé des civilisations historiques.

I. Régions pour lesquelles
des sources écrites sont disponibles

10

L'Afrique

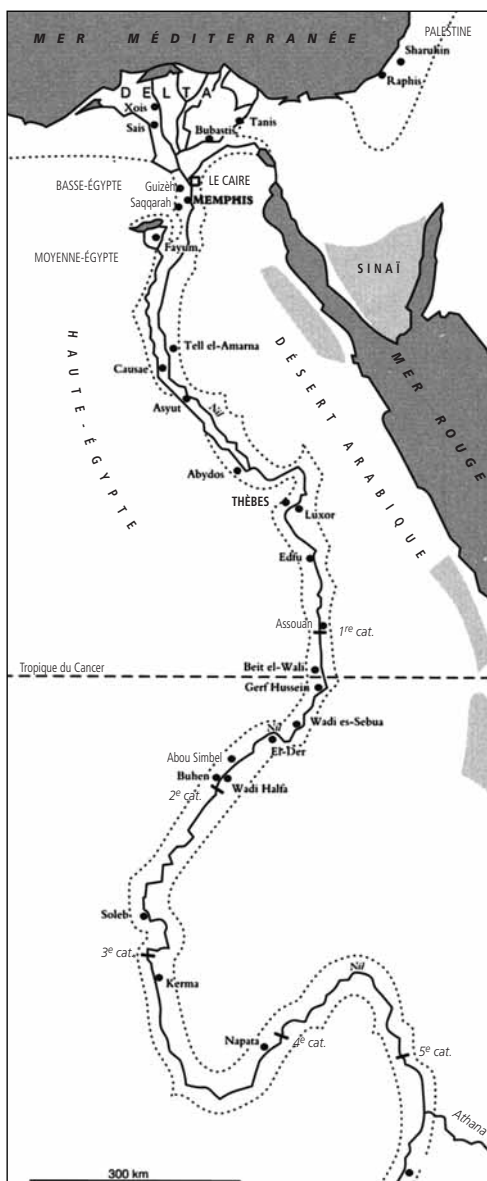
10.1

La vallée du Nil (3000-1780 av. J.-C.)

Christiane Ziegler

L'ÉGYPTE (*carte 7*)

C'est dans un cadre naturel, où les alternances climatiques aboutirent à la désertification de la majeure partie du pays, que se développa une civilisation soumise au caprice de la crue : chaque été, l'inondation venue des hauts plateaux éthiopiens apportait un limon noir et fertile dont dépendait la prospérité de l'agriculture. Les études récentes de géomorphologie et la prospection des zones désertiques invitent à nuancer l'image d'une vallée primitive à la végétation luxuriante. Tout autour s'étendent de vastes déserts : à l'est, les hauts massifs du plateau arabe et du Sinaï, dont les schistes noirs et les granits pourpres sont disséqués par de profondes vallées, alimentées en eau de façon irrégulière ; à l'ouest, le plateau blond du désert libyque, avec ses dunes et étendues caillouteuses dont l'aridité est tempérée par quelques oasis qui permettent les déplacements humains. Protection naturelle contre les incursions voisines, ces zones peu accueillantes recèlent aussi des richesses minérales. On y trouve les pierres nécessaires à une architecture durable : calcaire fin de Tourah, grès blond du Silsileh, albâtre veiné d'Hatnoub ou granit rose d'Assouan. Ces zones abondent en métaux — or, cuivre, galène, malachite — et en matières précieuses : turquoise, jaspe et cornaline. Cette richesse n'isola jamais l'Égypte. Intégrée à la ceinture



Carte 7 L'Égypte et la Nubie (3000-700 av. J.-C.).

désertique qui traverse l'Afrique de la mer Rouge jusqu'à l'Atlantique, l'Égypte bien au contraire se trouva très tôt au carrefour des cultures. Les points de contacts étaient multiples : le désert oriental et le Sinaï, passages vers le Levant et la Mésopotamie où se développaient des civilisations avancées; le désert occidental, avec le Sahara et ses peuplades encore mal connues : enfin le Nil, trait d'union entre le monde méditerranéen et la Nubie, « corridor » vers l'Afrique équatoriale.

Le prélude à l'histoire (vers 3300-3100 av. J.-C.)

La société pharaonique, fondée sur l'adaptation au fleuve, est l'héritière de la civilisation nagadienne du IV^e millénaire av. J.-C. où surgit l'appareil social et idéologique qui l'engendrera.

La civilisation de Nagada III voit s'accélérer les transformations qui annoncent l'Égypte pharaonique. Trois d'entre elles ont une importance considérable : l'urbanisation; la hiérarchisation de la société avec l'apparition de souverains ayant déjà les attributs du pharaon; enfin l'adoption d'une même culture, celle de l'Égypte du Sud, pour toute la zone s'étendant de la Méditerranée au sud de la première cataracte. Qu'elles soient ou non fortifiées, les premières grandes agglomérations apparaissent en Égypte du Sud. Les mieux connues s'élèvent à Abydos, Ombos (Nagada), Coptos, El-Kab et Hiérakonpolis.

Le site de Hiérakonpolis montre les plus anciennes traces d'architecture monumentale en brique crue, qu'elle soit d'essence religieuse, comme la plate-forme du temple archaïque, ou funéraire comme les grandes tombes; l'une d'elles mesurant 6,50 mètres sur 3,50 mètres est attribuée au « roi-scorpion ». L'architecture à redans, qui fait son apparition, semble être venue de l'Est : un coffret en ivoire trouvé dans la nécropole de Menshet Abou Omar, dans le delta oriental, en propose une étonnante interprétation. Tout au long de la vallée, des tombes de dimensions modestes se distinguent de l'ensemble des nécropoles par leur richesse.

L'ascension d'une élite, qui s'exprime à travers la concentration des biens, culmine dans la nécropole d'Abydos où les dernières fouilles ont identifié les tombes de souverains dont le nom est inscrit dans l'image d'un palais royal, le *serekh*, surmonté d'un faucon.

Nagada III voit en effet émerger de l'anonymat les premiers noms royaux qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la « dynastie O ». Avec eux l'Égypte entre dans l'histoire. Attesté par de très brèves inscriptions, leur pouvoir s'étend dans la région memphite, à Tourahh, Tarkhan, Héliouan, Abou Roash et jusqu'à la deuxième cataracte. Incisé ou peint sur des poteries, leur nom est surmonté du faucon Horus, premier élément de la titulature royale.

Ces souverains régnaient-ils véritablement sur une Égypte politiquement unifiée ? Sur ce point le débat n'est pas clos. Les textes d'époque plus tardive nous transmettent la succession des rois, le papyrus de Turin et l'Épitomé de Manéthon nomment à plusieurs reprises un certain Ménès comme premier pharaon ; mais entre le règne mythique des dieux et celui de Ménès, ils laissent place à une série de rois semi-divins désignés par un nom collectif, les « suivants d'Horus ». Une série de souverains pour lesquels les noms d'Horus sont attestés en Haute et Basse-Égypte et dont les tombes ont été récemment identifiées à Abydos donnent la succession suivante : Ka, Narmer, Aha ; certains noms sont repris par des scènes illustrant le concept du triomphe, sculptées sur des objets cérémoniels : la massue du « roi-scorpion », la massue et la palette de Narmer. Des équivalences entre les noms d'Horus, de Aha — sous le règne duquel commence le grand cimetière de Saqqarah et celui de Men-Ménès — en font aujourd'hui le candidat le plus probable comme premier roi de l'époque historique. Il paraît hors de doute qu'avant lui, Narmer ait régné sur une Égypte unifiée ainsi que le « roi-scorpion ». Aussi belliqueuses et violentes que soient les représentations figurées et leur support — on y trouve souvent l'acte de « frapper la Basse-Égypte » —, elles sont plus l'expression d'un concept, celui du pouvoir pharaonique, que de la réalité historique. L'unité culturelle de la vallée du Nil est alors un fait déjà bien acquis.

L'époque thinite

(vers 3100-2700 av. J.-C.)

Les deux premières dynasties qui constituent l'époque dite « thinite » s'étendent sur une période de plus de 400 ans. Durant cette phase archaïque la civilisation pharaonique achève de se constituer autour d'un souverain unique, le pharaon, clef de voûte d'un système idéologique qui s'élabore définitivement. La diffusion de l'écriture prend son essor, tandis que l'architecture monumentale de brique, dont les vestiges sont essentiellement funéraires, se développe dans de grandes cités : au sud, la très ancienne Abydos, et Memphis, construite à la pointe du delta, sans doute pour contrôler les régions nouvellement intégrées. Autant que pour les inscriptions, l'examen de ces sépultures est riche d'informations sur un État prospère et centralisé, pourvu d'une administration efficace, ouvert sur l'extérieur.

La naissance de l'État pharaonique

Mis à part les tablettes, les cylindres, les empreintes de sceaux et les stèles funéraires, il reste peu de témoignages concernant les pharaons de la I^{re} dynastie.

La pierre de Palerme, fragment d'annales royales, est très lacunaire en ce qui concerne cette époque. Les règnes les mieux connus sont ceux de Djer, Den

et Semerkhet dont les sépultures figurent dans la longue série de la nécropole d'Abydos. Nous connaissons leur activité économique à travers la mesure de la crue du Nil et le recensement ; nous assistons à la poursuite de l'unification politique de la Haute et de la Basse-Égypte, à l'affirmation du caractère double de la royauté, à la célébration de fêtes rituelles et aux expéditions victorieuses hors de la vallée contre les Asiatiques, les Nubiens et les Libyens. On possède beaucoup moins d'informations sur la II^e dynastie qui succéda sans apparente rupture. La plupart des tombes des souverains n'ont pas été retrouvées et seul le règne de Nineter est bien documenté par la pierre de Palerme. Retrouvés en grande partie sur le site de Hiérakonpolis, les monuments décorés de Khasekhem retracent essentiellement ses activités guerrières. Peut-être est-ce le même personnage que Khasekhemouy qui possède la plus grande tombe du cimetière royal d'Abydos et clôt l'époque thinite.

En dépit de conflits politiques dont nous ignorons le détail, l'institution pharaonique est alors fixée dans ses caractères essentiels. Le roi — ou pharaon de l'égyptien *per-aâ* qui désigne le palais — détient la puissance suprême autour de laquelle s'organise le monde. La nature de son pouvoir s'exprime à travers sa titulature. À la fin de la période, celle-ci comporte trois noms (contre cinq à l'époque classique) : le nom d'Horus, divinité-faucon planant sur la voûte du ciel, qui fait de lui l'héritier terrestre des dieux ; celui de roi de Haute et Basse-Égypte incarnant sa souveraineté sur le pays tout entier, enfin celui des « deux maîtresses », le vautour et le cobra. Seul le pharaon régnant est Horus ; mort, la permanence de l'institution pharaonique n'est garantie que par l'avènement d'un nouvel Horus, choisi parmi ses fils ou ses parents mâles. Les attributs royaux, qui perdureront à travers 3 000 ans, sont hérités de l'époque prédynastique et se confondent parfois avec ceux des dieux ; comme ces derniers, le roi porte une queue d'animal attachée à l'arrière de son pagne (*chendjit*), une barbe postiche, un sceptre à crosse et un fouet. La couronne rouge de Basse-Égypte et la blanche de Haute-Égypte seront réunies pour former le *pschent* — en égyptien « les deux puissances » — symbolisant sa double souveraineté. Déjà apparaît l'image du *némès*, coiffure d'étoffe, à l'avant de laquelle se dresse l'*uréus*, cobra divin protecteur de la royauté. Muni d'une massue et d'un poignard, le pharaon apparaît en chef de guerre.

Un tel souverain impose sa marque à toute la société. Héritier des dieux, il est gérant du royaume et gouverne en faisant respecter des lois qui sont celles de l'univers. Tous les événements sont enregistrés, non pas par année de règne comme il sera fait par la suite, mais en se référant à un répertoire fixé d'actions accomplies par chaque pharaon : année de l'érection d'un sanctuaire ou d'une statue divine, année d'exécution d'un rituel monarchique ou du recensement bisannuel, année d'une expédition victorieuse... Qu'elles touchent au domaine économique ou religieux, les institutions de l'État ne fonctionnent

qu'à travers des délégués investis d'une parcelle de sa puissance. Ces délégués sont nombreux et bien organisés en de nombreuses institutions employant des scribes innombrables. Le vizir, dont le titre est déjà attesté, ne semble pas jouir du pouvoir qu'il exercera dès la IV^e dynastie. Il appartient encore au cercle restreint des conseillers du roi dont les charges restent encore énigmatiques : « contrôleur des deux trônes », « celui qui est placé à la tête du roi », « secrétaire »... Avec chacune à leur tête un chancelier, les chancelleries du roi de Haute et de Basse-Égypte sont chargées du recensement, de l'organisation de l'irrigation et du cadastre, de la collecte des impôts et de la redistribution des biens de consommation vers l'administration et les temples. Le relais est assuré par les céréaliers de l'administration des greniers. Le trésor prend en charge les produits manufacturés. Les domaines royaux produisent l'huile et le vin. Dans les provinces, le pouvoir est sans doute représenté par des instances telles que le « grand des dizaines du Sud » ou le « préposé à Bouto et Nekhen ». Une telle organisation ne peut se comprendre sans l'utilisation d'un nouveau moyen de communication, l'écriture.

L'apparition de l'écriture hiéroglyphique

On peut admettre que les premiers témoignages écrits qui nous sont parvenus peuvent être datés d'environ 3200 av. J.-C. Ceux-ci apparaissent sur les grandes palettes historiées qui succèdent aux ivoires et qui sont contemporaines des premiers pharaons : la plus célèbre d'entre elles, la palette « au taureau », porte le nom de Narmer (*ill.* 22).

L'analyse des 70 stèles privées contemporaines de Djer permet de constater la présence de 21 phonogrammes unilitères sur les 30 que connut l'Égypte, celle d'autres phonogrammes voisinant avec des idéogrammes et des déterminatifs. On a pu légitimement conclure que l'Égypte est passée, en un très court laps de temps, d'un système fondé sur l'image à l'utilisation de signes correspondant à des sons.

L'écriture fut-elle l'invention d'un seul individu ? L'hypothèse a récemment été soutenue par l'égyptologue américain H.G. Fischer. Il se peut, comme le suggère le philologue français P. Vernus, que la naissance et le développement rapide de l'écriture hiéroglyphique aient été stimulés par les premiers rois comme instrument de gestion et de contrôle mais aussi comme moyen de formuler et de présenter l'idéologie royale et religieuse.

Provenant d'Abydos, l'admirable stèle du « roi-serpent » ainsi que les nombreuses stèles privées sont à la fois marque de propriété, monuments religieux et, pour la première, formulation d'une essence du pouvoir royal. Dès cette époque, on observe déjà la dualité fonctionnelle et formelle de l'écriture.

Mais les signes que nous observons représentent-ils vraiment une écriture ? Faite de mots isolés ou juxtaposés, de succession de titres et de noms propres, cette « protoécriture » ne restitue pas encore la syntaxe du langage.

L'existence possible d'autres types de textes, aujourd'hui disparus car inscrits sur des matériaux périssables, invite cependant à nuancer le jugement. À Saqqarah, la tombe d'Hémaka, contemporain du roi Den, a livré deux rouleaux de papyrus vierges. Disposant de ce support indispensable à une écriture très évoluée, l'époque thinite avait donc les moyens de constituer des archives, consignait des faits de première importance, tels ceux qui nous sont rapportés par la pierre de Palerme. Peut-être existait-il aussi ces textes scientifiques ou religieux dont la tradition se fait l'écho. Mais dans l'état actuel de notre connaissance, c'est au début de la IV^e dynastie, au moment où apparaît l'autobiographie, que le système hiéroglyphique se révèle capable de restituer la plénitude du discours.

Les premières manifestations de l'art pharaonique

L'une des plus importantes innovations de la période est la diffusion d'une architecture monumentale. Des œuvres comme la « Stèle du roi-serpent » (musée du Louvre) nous ont conservé l'image de palais aujourd'hui disparus. Leur façade de brique crue rappelle une enceinte fortifiée pourvue de tours de défense ; les murs, percés de hautes portes, présentent une succession d'avancées et de retraits couronnés d'une corniche. À la même époque, les Mésopotamiens possèdent de tels murs à redans.

En ce début du III^e millénaire av. J.-C., comme bien souvent en Égypte, nous connaissons mieux la demeure des morts que celle des vivants. À la fin du XIX^e siècle après J.-C., l'archéologue français E. Amélineau découvrit sur le site d'Abydos une série de tombeaux avec des stèles portant le nom des souverains de la I^{re} dynastie. Puis d'autres fouilles révélèrent l'existence d'une trentaine d'autres nécropoles, dont les plus importantes sont situées sur le plateau de Saqqarah. C'est là que les archéologues britanniques dégagèrent des monuments si imposants qu'ils pensèrent avoir découvert les véritables tombes de rois de la I^{re} dynastie, celles d'Abydos n'étant que des sépultures factices (cénotaphes).

Les tombeaux de Saqqarah ont conservé le massif de brique quadrangulaire qui les surmontait et les vestiges d'une enceinte les entourant. Leurs dimensions sont imposantes (de 35 mètres à plus de 50 mètres de long sur environ 20 mètres de large) et leur forme de banquette est à l'origine du terme « mastaba », dont les désignent les égyptologues (de l'arabe *mastaba*, « banc »). Ils sont ornés de façades à redans qui portent encore un enduit peint reproduisant une vannerie colorée. Dans le tombeau attribué au roi Ka, on a identifié une chapelle funéraire annonçant les temples adjacents des pyramides.

Il faut attendre la fin de la période thinite pour trouver dans le caveau du roi Khasekhem le premier exemple de pierres appareillées et disposées en assises régulières. C'est probablement le souci d'économiser des matériaux coûteux qui est à l'origine d'innovations techniques ; les voûtes arquées de

briques crues et celles en encorbellement apparaissent dans les tombes les plus modestes d'El Amra et de Tourah.

Si elles sont surtout célèbres par leurs vestiges architecturaux, les nécropoles thinites ont aussi révélé des statues, pour la plupart de petite taille et en ivoire comme l'émouvant *Roi penché* (British Museum) ainsi que des statuettes féminines.

Parmi les œuvres de pierre se distinguent les deux statues du roi Khasekhem (l'une en calcaire, l'autre en schiste au musée du Caire). Assis sur un trône cubique, enveloppé dans un vêtement de cérémonie et coiffé de la couronne de Haute-Égypte, le souverain présente déjà la rigoureuse frontalité qui caractérise la statuaire égyptienne.

Les premières annales royales mentionnent des statues de cuivre. Les stèles royales d'Abydos, hautes dalles au sommet cintré, portent le nom du souverain inscrit dans l'enceinte d'un palais. On ne sait trop si elles étaient ou non fichées par paire à l'entrée du monument funéraire : la plus belle, celle du Roi-serpent, semble avoir été trouvée à l'intérieur de la tombe. Le nom royal, écrit à l'aide d'un cobra dressé, est surmonté par le faucon Horus, protecteur de la royauté. Les autres stèles royales sont d'un travail très inégal. Celles des particuliers, plus petites, ont des aspects divers : bornes cintrées ou dalles rectangulaires, précisant le nom et le titre du défunt, puis panneaux quadrangulaires avec l'image du repas funéraire et mention de son menu. Les reliefs qui les décorent présentent à la même époque des différences considérables : ils vont de la simple silhouette ébauchée par martelage jusqu'au relief modelé. On trouve plus de raffinement dans le mobilier provenant des magasins funéraires : vaisselle de terre cuite ou précieux récipients d'albâtre, de cristal ou de diorite parfois rehaussés d'or ; les tombes thinites recelaient des centaines de vases contenant des offrandes. Parmi les trésors déposés dans la tombe d'Hémaka, des disques de stéatite incrustés d'albâtre portent l'image d'animaux se poursuivant. On sculpte dans l'ivoire différentes pièces : des coffrets, des billes et des lions servant de pions de jeux, des objets de toilette ou des supports de meubles en forme de pattes de taureau. Les gazelles de Naga el-Deir, les bracelets de turquoise, d'améthyste et d'or découverts dans la tombe de Djer attestent de l'habileté des joailliers d'alors et préfigurent les précieuses coquilles d'or découvertes dans le tombeau du roi Sekhemkhet (III^e dynastie).

L'Ancien Empire III^e - VI^e dynasties (vers 2700-2200 av. J.-C.)

Si les historiens ont coutume de fixer vers 2700 av. J.-C. le début de l'Ancien Empire qui succède à l'époque archaïque, le passage de l'un à l'autre s'effectue sans grande rupture. Des liens familiaux unissent le premier souverain de la III^e dynastie avec le dernier roi thinite, Khasekhem. La période, qui voit se succéder les III^e, IV^e, V^e et VI^e dynasties, est caractérisée par la stabilité intérieure et la paix.

Religion et politique

Parmi les souverains de l'Ancien Empire, beaucoup portent des noms fameux. C'est Djoser, fondateur de la III^e dynastie, qui érigea la première pyramide. Sous la IV^e dynastie, Snéfrou, dont l'épouse Hétephérès connut son heure de gloire au début du XX^e siècle av. J.-C., avec la découverte de sa tombe inviolée; puis Chéops, Chéphren et Mykérinos qui choisirent le plateau de Guizèh pour y ériger l'une des sept merveilles du monde. Enfin Ounas, dernier souverain de la V^e dynastie, dont le tombeau conserve la plus ancienne version des *Textes des pyramides*. D'autres rois sont moins connus du grand public, tel Ouserkaf, Sahouré ou Neferirkaré qui, à la V^e dynastie, élevèrent des temples à la gloire du soleil.

L'époque livre des documents permettant de préciser l'image du pharaon. Nous avons vu comment, dès les origines, le roi d'Égypte était doté d'une nature divine. L'Ancien Empire enrichit le concept à travers des épithètes — on le nomme « dieu » ou « dieu parfait » — ou à travers de nouveaux éléments de la titulature : parmi les noms royaux, celui de « fils de Rê », le dieu-soleil, apparaît dès la IV^e dynastie. Cette nature divine est perceptible par l'intermédiaire de sa cour : ainsi l'épouse royale est qualifiée de « celle qui voit Horus et Seth » et l'on trouve par exemple un « chancelier du dieu ».

À partir de 2350 av. J.-C., les *Textes des pyramides* apparaissent, inscrits sur les murs. Ces textes, les plus anciens textes religieux connus de l'histoire, contiennent des formules magiques, des hymnes, des rituels et des légendes assemblées sans ordre apparent.

Conservés à partir du règne d'Ounas, les *Textes des pyramides* affirment la suprématie du roi défunt en tant que dieu, après son admission dans un au-delà aux facettes nombreuses. S'ils privilégient le mythe d'Osiris et de son fils Horus, ils présentent également l'identification du souverain à Rê et évoquent une vie cosmique dans le ciel.

Durant toute la période, établi dans sa capitale de Memphis, à la pointe du delta, ce roi-dieu gouverne un pays unifié, qui se veut centre de l'univers. L'Égypte ne se replie pas pour autant sur elle-même. Les fouilles récentes de Balat montrent que l'oasis de Dakhla, dans le désert occidental, est intégrée au royaume. Au sud, la basse Nubie est sévèrement contrôlée et les contacts avec l'Afrique s'établissent jusqu'au Dongola. À l'est, Byblos et la côte libanaise demeurent d'importants partenaires commerciaux. Le type de gouvernement et la culture de cour instaurés à l'époque archaïque atteignent leur apogée, en efficacité et en achèvement, dès la III^e dynastie. Le système fonctionnera durant plus de 500 ans.

La mesure de toute chose

Scribes, fonctionnaires et lettrés disposent désormais d'outils dont on présentait l'existence dès la naissance de l'écriture. Les monuments et textes de

l'Ancien Empire révèlent la maîtrise des chiffres et de concepts permettant la mesure de toute chose.

Arithmétique et géométrie semblent avoir été développées pour des impératifs avant tout pratiques : la comptabilité de matières premières, la mesure annuelle de la crue du Nil et l'établissement d'un cadastre pour servir de base à l'impôt, ou bien la construction de bâtiments. Les palettes décorées de l'époque de Nagada III portent déjà l'écriture de certains chiffres, nombres entiers qui resteront en usage durant toute la civilisation pharaonique. Durant l'Ancien Empire, le système apparaît pourvu de toutes ses possibilités. C'est un système à la fois décimal et additif : un trait vertical est utilisé pour les unités, et des signes spéciaux pour les différentes puissances de 10, de 100 jusqu'à un million. Pour noter un chiffre, les plus hautes valeurs sont inscrites avant les plus faibles, et pour indiquer les nombres entre 1 et 10 le trait vertical est répété autant de fois que nécessaire ; il en va de même pour l'écriture des différentes autres puissances de 10. Un tel système permet d'effectuer facilement des additions et des soustractions. Pour multiplier par 10, il suffisait de remplacer le chiffre par le signe de son décuple. Les autres multiplications se présentaient comme une suite de duplications et la division se faisait par la méthode inverse. Il semble que le calcul des mesures de surface et de capacité ait été facilité par la connaissance empirique des carrés et racines carrées de quelques nombres. Dans le domaine des fractions, indispensables à manier lorsqu'il s'agit de répartir des biens proportionnellement, les connaissances des Égyptiens étaient réduites : ils n'utilisaient que des fractions dont le numérateur est égal à un chiffre, décomposant les fractions complexes en une somme de fractions dont les dénominateurs sont différents.

Appliquées à des figures simples, des formules de géométrie permettaient de calculer la surface d'un trapèze et de connaître la relation entre la surface d'un triangle et d'un rectangle. Ces recettes, visiblement connues à l'époque des pyramides, sont rassemblées dans les papyrus du Moyen Empire. Découvert dans l'enceinte de la pyramide de Djoser, un croquis d'architecte datant sans doute de la III^e dynastie définit une courbe, qui semble correspondre au toit d'une chapelle, par des lignes verticales équidistantes, accompagnées de cotes précisant leur longueur. Bien que le niveau horizontal ne soit pas dessiné, il semble bien s'agir d'un système de définition par coordonnées. La découverte la plus spectaculaire des Égyptiens est sans doute d'avoir mis au point la relation entre le diamètre d'un cercle et sa surface, avec une estimation du nombre π qui n'est pas loin de la vérité : 3,16. Nul doute que le calcul de certains volumes, que nous font connaître des papyrus plus tardifs, n'ait été dicté par des éléments caractéristiques de l'architecture de l'Ancien Empire : il s'agit de la pyramide, du tronc de pyramide et du cylindre.

Si la numération des Égyptiens était décimale, leur système d'unités de longueur, de surface ou de poids était mixte. Ces unités variaient d'une région

ou d'une époque à l'autre et parfois nous ignorons encore leur valeur. Depuis l'Ancien Empire, l'une des unités de mesure les plus utilisées est la coudée royale, longue de 52,3 centimètres. On la subdivisait en 28 doigts de 1,86 cm regroupés en palmes de quatre doigts, mesurant chacune 7,47 cm. Il existait aussi des fractions de doigts allant du demi-doigt jusqu'au seizième de doigt. C'est avec cette unité que les documents de l'époque évaluent des éléments aussi divers que la hauteur de la crue du Nil ou celle des statues divines, ou encore le périmètre d'un jardin. Les plus anciens papyrus aujourd'hui connus, les papyrus d'Abousir, provenant du temple funéraire du roi Néferirkaré, offrent essentiellement des avalanches de comptes : comptes quotidiens ; comptes mensuels ; comptes d'offrandes ; rations de viande, sacs de blé ou d'étoffes ; récapitulatifs de comptes ; feuilles de présence des employés... Les chiffres sont notés sur des lignes correspondant aux jours du mois, séparés par des lignes rouges en trois décades. Car dans la société pharaonique, la mesure du temps est également un élément fondamental.

Les Égyptiens ne semblent pas avoir été des astronomes expérimentés bien que l'orientation de leurs monuments reflète une observation très précise de certaines constellations, telles que la Grande Ourse : les côtés des pyramides de Guizèh sont en effet assez strictement alignés sur les quatre points cardinaux, avec un maximum de précision pour celle de Chéops : une erreur de 5°30" pour la face est et de 1°57" pour la face sud. Pour obtenir un tel résultat on suppose que la visée était déterminée par « la bissectrice de l'angle des directions du lever et du coucher d'une étoile circumpolaire sur un horizon artificiel ». Si les Égyptiens utilisèrent d'abord un calendrier calqué sur les phases de la lune, à l'époque historique, l'année est divisée en 365 jours, répartis en trois saisons de quatre mois. Chaque mois comportant 30 jours, cinq jours supplémentaires dits « épagomènes » sont ajoutés à la fin de l'année. Les saisons reflètent le rythme de la nature et du Nil qui la régit : elles se nomment *akhet*, « l'inondation », *peret*, « la germination », et *chemu*, « la récolte ». Il semble que lors de la création du calendrier égyptien, le jour de l'an correspondait à deux phénomènes naturels, pratiquement simultanés dans la région de Memphis, qui se produisaient aux environs du 19 juillet de notre calendrier : l'arrivée de la crue annuelle du Nil et la réapparition à l'horizon de l'étoile Sothis. Théoriquement ce « lever héliaque de Sothis » devait donc avoir lieu « le premier jour du premier mois de la saison de l'inondation ». Mais hélas, faute d'année bissextile, tous les 4 ans le calendrier prenait un jour de retard, introduisant un décalage croissant. À la fin de l'Ancien Empire, ce décalage était d'environ cinq mois, et la date exprimée en saison, mois et jour du calendrier civil avait perdu tout rapport avec le rythme de la nature. Il fallait en effet à peu près 1 460 ans (365×4) pour que le début de l'année retombe le 19 juillet. Les mentions de la réapparition de Sothis sont de première importance dans l'établissement de la chronologie

égyptienne. Ce sont de précieux points de repère autour desquels on ordonne les dynasties successives. Malheureusement ces mentions sont très rares : cinq pour toute l'histoire de l'Égypte.

Dès l'époque thinite, chaque nouveau roi était en effet le point de départ d'une nouvelle chronologie. À l'Ancien Empire, les dates furent d'abord fixées par rapport au recensement, effectué tous les deux ans par le pharaon. La fin de la période vit l'adoption de la datation par année de règne. C'est cette dernière solution qui fut conservée jusqu'à la fin de l'époque pharaonique.

La diffusion de l'architecture de pierre : le règne de Djoser

Avec Djoser, premier pharaon de la III^e dynastie, s'ouvre l'ère des monuments de pierre. Pour la première fois également, le tombeau royal adopte une forme qui le distingue des sépultures privées : la pyramide, complétée par un ensemble de bâtiments destinés à la survie du souverain.

C'est sur le plateau de Saqqarah, près de Memphis, la nouvelle capitale, qu'est édifiée la première pyramide. L'histoire a conservé la mémoire de l'architecte qui inventa la construction en pierre de taille. Son nom, Imhotep, est gravé sur le socle d'une statue de Djoser, et pendant des millénaires les générations se sont transmis ses « enseignements ». Patron de scribes, il sera à la Basse Époque identifié avec le dieu guérisseur Asclépios.

En dehors de l'utilisation systématique du calcaire, le tombeau de Djoser se distingue de ceux de ses prédécesseurs par ses proportions grandioses et par sa forme, qui fut semble-t-il conçue par étapes. Fait de lits de blocaille parés de calcaire fin, il se dresse au milieu d'une enceinte délimitant un domaine de 15 hectares. À l'origine, il s'agissait d'un mastaba carré de 60 mètres de côté, qui fut élargi pour englober des sépultures familiales. Sur ce massif originel, Imhotep édifia quatre gradins, puis deux, dont les six marches s'élevant vers le ciel constituent la première pyramide à degrés. Sa base mesure 109 mètres sur 121 mètres. Cet escalier gigantesque de 60 mètres de haut était visible de très loin. Reflet des conceptions de l'au-delà, il invite l'âme du roi défunt à rejoindre les étoiles impérissables parmi lesquelles elle doit prendre place. La silhouette du monument rappelle aussi la butte primordiale sur laquelle avait émergé le soleil : évocation de la genèse telle qu'on l'enseignait à Héliopolis, mais aussi allusion à la course ininterrompue du soleil, auquel la mort cherche à s'identifier.

Le caveau souterrain comprend des magasins qui ont livré des milliers de vases d'albâtre ainsi qu'un appartement dont les pièces sont tapissées de faïences bleues. Sur les parois de calcaire, de fins reliefs montrent le roi accomplissant des actes rituels. Des scènes analogues se retrouvent dans le « tombeau sud », qui appartient à l'ensemble des monuments adjacents à la pyramide. Ceux-ci sont entourés par une enceinte monumentale de 10 mètres

de haut, faite de blocs calcaires soigneusement appareillés et ornés de bastions. Elle est percée d'une porte unique donnant accès à une étonnante galerie à colonnes qui aboutit dans une grande cour, limitée à l'ouest par le splendide « mur aux cobras ».

Patiemment reconstituée, la demeure éternelle de Djoser se dresse aujourd'hui telle qu'on pouvait l'admirer il y a 4 500 ans. Le pharaon communiquait avec le monde des vivants par l'intermédiaire d'une statue : enfermée dans une petite chapelle bâtie au bas de la pyramide, elle recevait par d'étroits orifices le souffle vivifiant du vent du nord. Cette statue de calcaire peint, dont les yeux incrustés ont disparu, est le premier exemple d'effigie royale grandeur nature.

Les rares statues contemporaines qui représentent des particuliers sont visiblement inspirées par le modèle royal. Le *bedjmès* de granit en est un exemple significatif. Les statues en calcaire peint de Sépa et de sa femme Nésa (musée du Louvre) prolongent cette tradition archaïque.

Pyramides et temples de la IV^e à la VI^e dynastie

Dans leur quête d'immortalité, les souverains de l'Ancien Empire ont édifié les monuments les plus grandioses de l'histoire : les pyramides. Mais avant d'atteindre la régularité parfaite des pyramides de Guizèh, les tombeaux royaux connurent des formes diverses. Ceux de Saqqarah et de Zaouyet el Aryan, élevés par des successeurs de Djoser, sont encore des « escaliers de géant ». Le dernier de ce type, construit à Meidoum, a été remanié par la suite. À Dahshour, Snéfrou, père de Chéops, fait construire une pyramide à double pente, dont la silhouette évoque le sommet d'un obélisque. On ne sait pourquoi le même souverain édifie un autre tombeau au nord de celle-ci : c'est la première pyramide véritable. Dès lors, à Guizèh, Saqqarah, Abousir, les pharaons élèveront vers le ciel des monuments semblables.

L'architecture intérieure de la pyramide est simple. Un couloir partant de la face nord donne dans la chambre funéraire, où la momie repose dans un sarcophage. Il semble que pour celui de Chéops, on prévît successivement trois lieux dont le premier était souterrain. Dans la masse du monument sont aménagés les corridors et les descentes nécessaires aux manœuvres et à l'aération. Une fois les funérailles terminées, ils sont obstrués par d'infranchissables blocs de granit, destinés à interdire l'accès du caveau. Mais hélas, ils furent contournés dès l'Antiquité par les pillleurs de sépultures. Les chiffres eux-mêmes ne donnent qu'une faible idée des proportions colossales des pyramides. La plus haute, qui portait le nom d'« Horizon de Chéops », fut la dernière demeure de ce roi : elle a 146,5 m de haut, 235 m de côté et une pente de 51°56'; celle de Chéphren lui est comparable avec ses 143,5 m de haut, 215,25 m de côté et 52°21' de pente. Avec la troisième grande pyramide de Guizèh, celle de Mykérinos,

commence le temps des monuments relativement plus modestes : 62 m de haut, 108,4 m de côté et 51° de pente. Les quatre faces sont orientées en direction des points cardinaux.

Seule la pyramide de Mykérinos a conservé son parement extérieur de granit taillé et soigneusement ajusté. Sous la masse de pierre qui les surmontait, les plafonds des chambres et des corridors risquaient de s'effondrer. Pour parer à ce danger, les architectes de Snéfrou construisent de hautes voûtes en encorbellement, et Chéops fait de même pour sa majestueuse « grande galerie ». Le plafond horizontal de son caveau supérieur est allégé par des chambres de décharge dominées par des dalles en chevrons. Ce dernier procédé est repris sous les dynasties suivantes.

Les pyramides ne furent pas édifiées par des milliers d'esclaves courbés sous le fouet de tyrans. Le plateau de Guizèh drainait les masses de paysans inactifs à l'époque de la crue. Celle-ci permettait précisément de transporter plus facilement les blocs énormes jusqu'au chantier. Le calcaire de Tourah et le granit qui allaient parer le caveau funéraire ou revêtir la pyramide, le basalte ou la diorite sombres destinés aux statues arrivaient par bateau. Tirés sur des rondins, halés sur des traîneaux, ils atteignaient les rampes d'argile qui s'appuyaient aux flancs de la pyramide naissante. Constamment humidifiées, elles en facilitaient l'ascension et constituaient des échafaudages où s'installaient les divers corps de métier.

Des barques en brique, en pierre ou en bois, accompagnent le défunt dans son dernier voyage. On en a retrouvé cinq dans la pyramide de Chéops, construites en cèdre du Liban et déposées dans des fosses creusées à l'est et au sud de sa pyramide. L'une d'elles, longue de 43 mètres, a pu être remontée en parfait état. À la face est de la pyramide est accolé le temple dit « haut », relié à une chaussée couverte qui descend vers le Nil, pour aboutir au temple « bas », ou « temple de la vallée ». Il semble qu'on y célébrait le culte du souverain avant sa mort. Le temple du Chéphren, bien conservé, séduit par la sobriété de ses piliers carrés, taillés dans un seul bloc de granit. On y a retrouvé les vestiges de 23 statues du souverain sculptées dans la diorite, dont la plus belle, conservée au musée du Caire, exprime de façon saisissante la majesté des rois-dieux de l'Ancien Empire. Assis sur un trône orné de deux lions, le souverain porte le symbole de l'union entre la Haute et la Basse-Égypte; derrière son visage impassible, le faucon divin Horus étend ses ailes en signe de protection.

Les reliefs, désormais proscrits à l'intérieur de la pyramide, couvrent de leurs images magiques les murs des temples et les parois intérieures des chaussées. Les scènes rituelles qu'ils représentent aident le roi défunt dans sa marche vers l'éternité. Parmi les plus remarquables, il faut noter un défilé des « domaines » (propriétés du défunt), personnifiés par des jeunes femmes apportant au pharaon Snéfrou les produits de la campagne, et le transport des colonnes palmiformes qui ornèrent le temple haut du roi Ounas. On retrouve

ces reliefs dans les temples divins, dont beaucoup sont associés à la pyramide. L'un d'eux s'élevait devant le fameux sphinx de Guizèh; les sculpteurs transformèrent un énorme rocher en animal monstrueux, un lion à tête humaine qui évoque la puissance de Chéphren et symbolise un aspect du soleil, astre particulièrement vénéré sous la V^e dynastie.

Des pyramides et de leurs dépendances provient la majorité des statues royales de l'Ancien Empire, lesquelles reflètent la majestueuse gravité d'un fils des dieux. Par une ironie de l'histoire, la seule statue conservée de Chéops est une effigie d'ivoire haute de 9 centimètres. Le bâtisseur de Guizèh est représenté assis, tenant le fouet royal. Bien différente est la tête en quartzite de son fils Didoufri (musée du Louvre), dont le visage encadré par les pans du nemès évoque la rudesse de Djoser bien qu'avec une pointe de mélancolie. Le sphinx de Guizèh ainsi que les statues du temple de la vallée font revivre les traits sévères de Chéphren. Nul souverain de l'Ancien Empire n'a laissé autant d'effigies que son successeur, Mykérinos. Toutes présentent la même rondeur et une expression bienveillante qui rendent le souverain plus humain. Les triades de schiste qui représentent le pharaon entouré par la déesse Hathor et la personification des provinces de l'Égypte témoignent d'une précision jusque-là inégalée dans le modelé du corps humain. Le grand couple royal, du musée de Boston, où la reine est debout près de son époux, égale en majesté la statue de Chéphren. Les rois de la V^e dynastie ont laissé peu de statues. L'une d'elles, sculptée dans du granit rouge, est le premier exemple de statue colossale : la tête seule mesure près de 70 centimètres. À la fin de l'Ancien Empire, les effigies de Pépi I^{er} et celle attribuée à son fils sont exceptionnelles en raison du matériau utilisé, le cuivre. Si la corrosion a terni l'éclat du métal, Pépi I^{er} impressionne par ses yeux incrustés. Certains éléments semblent avoir été coulés, mais la majeure partie de l'œuvre est constituée de plaques rivetées sur une base de bois.

Les sépultures privées

Le pharaon ne partait pas seul dans l'au-delà, et autour de chaque pyramide s'étendait une véritable cité des morts. Tout près du tombeau royal, de petites pyramides abritaient, semble-t-il, les reines défuntes; non loin de là, princes et courtisans avaient obtenu le privilège d'édifier leurs mastabas de pierre ou de brique, alignés le long de rues. Des sépultures semblables s'élevaient également en province pour les notables; on en a découvert jusque dans les lointaines oasis du Sud. Le sarcophage et le mobilier funéraire sont déposés dans un caveau souterrain, auquel on accède par un puits vertical. L'ensemble est surmonté d'un mastaba aux murs légèrement inclinés.

Creusée à l'intérieur du mastaba ou partiellement bâtie à l'extérieur, la chapelle possède un décor évoquant la vie terrestre; sur les murs, des scènes disposées en registres, sculptées, peintes ou incrustées de pâtes colorées,

assurent au mort, par la magie de l'image et des textes, une existence proche de ce que fut la sienne, entourée de l'affection de sa famille et de la diligence de ses serviteurs. Elles brossent un tableau pittoresque de la vie quotidienne au temps des pyramides. On y figure avec réalisme et humour les épisodes importants de la vie agricole : les semailles et la moisson, les vendanges, le gavage des animaux domestiques. Sur les parois du tombeau de Ti, un bouvier s'évertue à convaincre un troupeau récalcitrant de passer le gué ; à Meidoum, des oies aux plumages somptueux s'ébattent sur un fond de verdure.

Mais la scène principale est celle du repas du mort vers laquelle tout converge. Comme aux époques précédentes, on la retrouve sur la stèle qui porte le nom du défunt ; celle-ci est encadrée dans la maçonnerie ou bien surmonte la « fausse porte ». L'une des plus belles appartient à Nefertibet, sans doute sœur de Chéops. On y voit la princesse assise devant une table chargée de pains dorés. Le léger relief est rehaussé de couleurs qui ont gardé tout leur éclat ; autour de la table sont figurées des viandes savoureuses, du vin, des fruits, des étoffes et des onguents destinés à parer le corps momifié de la princesse. L'inscription lui garantit pour l'éternité « un millier de pièces de bœuf, de volailles, de pains, de cruches de bière ». Un des rôles essentiels de la stèle est en effet de suppléer aux offrandes réelles qui doivent être déposées régulièrement pour alimenter le mort.

L'art égyptien est destiné avant tout aux dieux et aux morts. Les reliefs et les peintures ne sont pas de simples décors ; ils perpétuent les scènes de culte destinées à se concilier les divinités dont dépend l'équilibre du monde, ou bien mettent à la disposition des défunts tout ce qui leur sera nécessaire dans l'au-delà. Les statues sont des corps de substitution qui accueillent la force vitale du dieu ou du mort et subissent des rites de réanimation.

Les statues des particuliers ont été retrouvées dans les chapelles ou emmurées dans un réduit, le *serdab*, qui communique avec le monde des vivants par une étroite fente. Corps indestructibles mis à la disposition du mort, elles le représentent de façon idéalisée. Le répertoire des types est fixé pour l'essentiel dès le temps des pyramides : personnage debout, immobile ou marchant ; scribe accroupi ; couple ; groupes familiaux.

Voici le prince Rahotep, assis près de son épouse, la belle Nefret (musée du Caire). Ce groupe de calcaire peint est l'image idéale d'un couple de seigneurs figés dans une éternelle jeunesse. L'éclat de leurs yeux incrustés est si vif que les ouvriers qui les découvrirent furent épouvantés.

Le Cheikh el Beled, du musée du Caire, est un des exemples les plus précoces (V^e dynastie) de la grande statuaire de bois qu'illustrera cent ans plus tard le fameux Métchétchi (musée de Kansas City). Ici, le personnage debout et tenant un bâton de commandement se veut imposant : le visage et le corps trahissent un léger embonpoint qui ne nuit pas à la dignité de ce très haut

fonctionnaire. Si l'on trouve chez le célèbre « Scribe assis » du musée du Louvre un traitement analogue du corps, celui-ci contraste étonnamment avec son visage aigu, comme tendu vers un interlocuteur invisible, illuminé par des yeux de cristal et de quartz enchâssés dans une bague de cuivre (*ill. 19*). Nombreuses sont les statues de groupes reflétant la tendresse qui unissait les familles égyptiennes et nous les rend si proches. Le plus exceptionnel est celui représentant le nain Seneb, assis près de sa femme, qui l'entoure affectueusement de ses bras (musée du Caire).

Rites et croyances funéraires

À travers les monuments et les œuvres d'art, dans la grande majorité destinés à un usage funéraire, se dessine un ensemble de croyances héritées des époques antérieures que, pour la première fois, des textes viennent éclairer.

On peut supposer, malgré la concision des textes, que dès l'Ancien Empire, la distinction entre les différents et subtils composants de l'être humain est déjà faite : l'ombre, double immatériel ; l'*akh*, principe lumineux permettant d'accéder aux étoiles ; le *ka*, force vitale qui doit être alimentée ; le *ba*, principe immatériel exprimant la puissance de son propriétaire ; le nom, qui par la magie du verbe, permet une seconde création de l'individu. La pratique de la momification est bien attestée dès cette époque : citons la momie du roi Mérenré, conservée au musée du Caire et celle du courtisan Néfer, encore en place dans son caveau de Saqqarah.

Les vases canopes découverts dans la sépulture d'Hetephrès montrent que l'on pratiquait l'ablation des viscères, déposés dans des récipients spéciaux. La solution salée trouvée encore en place par les fouilleurs fut sans doute préparée à l'aide de natron dans lequel, à l'époque classique, le cadavre séjournait pendant plusieurs dizaines de jours. Après quoi, prêtres et embaumeurs se relayaient à son chevet, récitant des incantations et pratiquant les interventions techniques. Lavé, purifié, dûment oint d'onguents et bourré d'aromates, le corps était pourvu d'un masque, enveloppé de bandes-lettes et de suaires de lin, et paré de bijoux ainsi que d'amulettes. Déposées dans les tombes, les petites troussees contenant les objets utilisés lors de « l'ouverture de la bouche » nous rappellent l'importance de ce rite qui rendait magiquement au défunt l'usage de ses sens. De rares scènes des mastabas nous montrent quelques épisodes des funérailles, la halte sous la tente de purification, le voyage du défunt en bateau accompagné de pleureuses, les danses rituelles... Plus complexes, les rites d'enterrement du pharaon sont évoqués par les *Textes des pyramides*. Au terme de ces cérémonies, protégée par un lourd sarcophage de pierre souvent orné d'un décor à redans, la momie entourée du mobilier nécessaire (appuie-tête, miroir, rasoir, palette de scribe, vases contenant la nourriture et les onguents, et dans

le meilleur des cas, lit et fauteuils) venait reposer au fond d'un puits inaccessible ou dans un caveau muré. Mais dans les temples qui accompagnent la pyramide, ou bien dans les chapelles surmontant les mastabas, l'âme du mort venait alors s'enivrer du parfum de l'encens et se repaître des offrandes régulièrement déposées par les vivants. Les statues fournissaient pour cet usage un corps de substitution; elles étaient placées dans les chambres closes du *serdab*, ou bien dans les chapelles où l'on célébrait le culte funéraire. À intervalles réguliers, les héritiers, les prêtres venaient réciter des incantations et déposer les offrandes nécessaires à la survie, ces offrandes qu'énumèrent les inscriptions : pains, bière, vin, viande, fruits, fards vert et noir, onguents, étoffes... Lien entre le monde des morts et celui des vivants, la chapelle pouvait se réduire à la simple niche d'une stèle ou à une pièce de dimensions modestes. Pour les rois, c'était la pièce la plus reculée du temple accolé à la pyramide. Partout, l'élément principal y était la stèle, souvent sculptée en forme de porte. Passage entre le monde des morts et celui des vivants, ses images et ses textes éternisaient magiquement l'offrande nécessaire à la survie du défunt dans l'au-delà. Bâtir une sépulture n'était pas suffisant; il fallait également prévoir le fonctionnement du culte funéraire : comment garnir de façon régulière la table du défunt, perpétuer les invocations indispensables à la survie? À cette interrogation fondamentale les Égyptiens apportèrent une réponse dès la IV^e dynastie. Les inscriptions nous montrent que plusieurs sources pouvaient approvisionner les tombes. Les « offrandes données par le roi », provenant de propriétés ou d'institutions cultuelles royales; les donations de terre, « châteaux du *Ka* », octroyées par le pharaon et dont les produits garniront la table d'offrandes; la « reversion » des offrandes initialement destinées à des temples ou des tombeaux et qui, par contrat, peuvent être redistribuées à d'autres bénéficiaires. Une fondation funéraire destinée au culte du défunt était souvent constituée de plusieurs types de biens — terrains, villages, hommes y étant attachés et bétail. Avec son administration, ses agriculteurs et artisans, ses prêtres, la fondation assure le service du défunt pour les siècles à venir. On comprend que son image soit immortalisée sur les murs de la tombe.

Si nous sommes bien informés sur les rites de l'enterrement, nous savons peu de choses des conceptions que les hommes de l'Ancien Empire se faisaient de la survie. Nous connaissons mieux la destinée du pharaon défunt. Les *Textes des pyramides*, dont la plus ancienne version est celle de la pyramide d'Ounas, sont une compilation de textes plus anciens, destinés à assurer au pharaon la meilleure des survies. Avec leurs versets innombrables, ils forment le plus ancien rituel funéraire de l'humanité. Dans sa quête d'éternité, le roi cherche à s'intégrer aux grands cycles cosmiques, à rejoindre les divinités qui les animent. Le pharaon devient tour à tour étoile impérissable, Orion ou Sothis, ou bien astre solaire, en sa qualité de fils du dieu Rê. Pour

gagner le ciel et siéger au rang des dieux, il emprunte les moyens les plus inattendus, se transformant en scarabée ailé, fumée d'encens ou maniant une gigantesque échelle (*ill.* 23). Pour triompher des embûches parsemant ce voyage surhumain, il mobilise à son profit la puissance des dieux, n'hésitant pas à les menacer s'ils refusent de donner leur aide. Pour conserver son corps dans son intégrité, il place chaque parcelle sous la protection d'une divinité. Divin, il l'est aussi en s'identifiant au dieu des morts, Osiris.

La première période intermédiaire et le Moyen Empire — VII^e-XII^e dynasties (vers 2200-1785 av. J.-C.)

Après le long règne de Pépi II, l'Égypte sombre dans les désordres de la première période intermédiaire, sous la poussée de mouvements sociaux que certains qualifient de « révolution » : affaiblissement du pouvoir pharaonique, revendications provinciales, mutations climatiques ; toutes les transformations qu'a connues la fin de l'époque contribuent à cette période d'instabilité. Profitant des circonstances, des tribus de Bédouins envahissent le Delta et y sèment l'épouvante. Depuis la V^e dynastie, les transformations de la société pharaonique étaient perceptibles : à un État gouverné par un roi-dieu incontesté succède une sorte de féodalité ; les gouverneurs de province obtiennent peu à peu de transmettre leur charge à leur fils et des dynasties locales se constituent, que le roi tente de contrôler.

Des tentatives d'unification successivement réalisées par les princes de Héracléopolis, à l'entrée du Fayoum, et par ceux de Thèbes, dans le sud du pays, aboutissent à un conflit dont les princes thébains sortent victorieux vers 2050 av. J.-C. L'Égypte est de nouveau unifiée sous le règne de Montouhotep le Grand ; s'ouvre alors la période du Moyen Empire, considérée comme l'âge classique de l'Égypte, et durant laquelle s'intensifient les contacts avec les pays voisins. Les pharaons élargissent leurs frontières en annexant la Nubie, tandis que la Syrie et la Palestine entrent dans leur zone d'influence. Les Amenhemat et les Sésotris qui constituent la XII^e dynastie ont laissé l'image de véritables hommes d'État, réorganisant l'économie et l'administration : la mise en valeur des zones marécageuses du Fayoum est l'exemple le plus fameux de leur politique de grands travaux.

Les temples et les dieux

Que l'Égypte pharaonique ait, dès les origines, connu des sanctuaires, nous en avons des témoignages, le plus souvent indirects. Ainsi dans l'île d'Éléphantine, à la première cataracte du Nil, un ensemble d'ex-voto prédynastiques atteste la permanence du culte en un lieu où, à partir de l'Ancien Empire, se succéderont les constructions : au *naos* de granit érigé par Pépi I^{er}, des monuments de pierre se superposeront jusqu'à la Basse Époque.

Ce n'est qu'à partir du Moyen Empire que l'on peut véritablement suivre tout au long de la vallée du Nil l'extraordinaire floraison des temples divins que le pharaon avait pour mission d'édifier. Ils nous sont parvenus dans un état très fragmentaire. Ainsi à Tôd, à quelques kilomètres de Louxor, les fondations d'un petit temple dédié au dieu Montou laissent deviner un bâtiment entouré d'un vestibule comportant neuf pièces ; c'est sous son dallage que fut découvert le fameux trésor de Tôd, accumulation de lingots d'or et d'argent, de vaisselle précieuse et de lapis-lazuli.

C'est à Karnak que l'on peut admirer le plus bel exemple architectural de la période : une petite chapelle-reposoir dans laquelle la barque de procession faisait halte lorsqu'on transportait la statue du dieu. Les blocs sculptés avaient été réutilisés comme matériaux de construction pour bâtir le troisième pylone du temple d'Amon. Deux millénaires plus tard, les archéologues les découvrirent en démontant le monument. Aujourd'hui, le reposoir entièrement reconstitué est l'un des trésors du « musée en plein air » de Karnak : il s'agit d'un petit édifice rectangulaire de calcaire fin, couronné d'une corniche à gorge, bâti sur une plate-forme à laquelle on accédait sur deux côtés par une rampe en pente douce.

À Héliopolis, aujourd'hui banlieue du Caire, le monument élevé au dieu-soleil Rê par Sésostris I^{er} fut sans doute le prototype des grands temples du Nouvel Empire, mais un seul des deux obélisques qui ornaient la façade subsiste encore. Abydos, qui abrita la nécropole des rois thinites, voit ses constructions s'élever en même temps que s'accroît le culte d'Osiris dont elle est considérée comme le centre. De ses sanctuaires splendides dont nous parlent les textes ne demeurent que des vestiges peu éloquents.

Des divinités jusque-là peu connues éclipsent les patrons de Memphis, jusqu'alors capitale : Apis, et surtout Ptah et Rê, autour desquels, peut-être dès la III^e dynastie, les prêtres avaient élaboré deux versions concurrentes de la genèse qui nous sont connues par des sources tardives. Au commencement était le *noun*, étendue d'eau inerte d'où émergea le tertre initial sur lequel prit place le créateur : image transcendée de cette vallée du Nil où, des étendues submergées par la crue, ne subsistait que quelques buttes bourbeuses. Pour les théologiens d'Héliopolis, c'est le dieu Atoum, principe solaire, qui vient à l'existence de lui-même et crée d'abord des dieux qui sont les éléments constitutifs du monde : Shou, l'air et Tefnout, l'humidité qui engendrent Geb, la terre et Nout, le ciel... Pour les théologiens de Memphis, c'est Ptah qui crée le monde par le Verbe, ayant conçu toute chose dans son cœur et le réalisant par la bouche.

Le Moyen Empire élève au rang de divinités nationales Montou et Amon, vénéralisés à Thèbes, la ville natale des fondateurs de la XI^e dynastie, puis le crocodile Sobek, patron des marais du Fayoum. Osiris, dont la ville d'Abydos possédait la tombe légendaire, inspire de nouvelles croyances funéraires. Selon la

légende, le dieu, assassiné et dépecé par son frère Seth, ressuscita grâce à la magie de sa femme Isis. Les textes et les monuments du Moyen Empire l'établissent clairement comme principal dieu des morts. Nombre de statues et de stèles de cette époque proviennent de son sanctuaire d'Abydos, où elles étaient déposées comme ex-voto. Sa religion propose l'idéal consolant d'un paradis ouvert à tous après un long et périlleux voyage dans le monde souterrain. On y voit apparaître pour la première fois dans l'humanité la notion d'un jugement dernier, au terme duquel le défunt sera déclaré « justifié ».

La conception égyptienne du monde est une vision pessimiste. L'équilibre du cosmos, la solidarité entre le ciel et la terre sont constamment menacés. Seuls les dieux peuvent maintenir cet équilibre fragile. Eux-mêmes sont vulnérables et il convient de les protéger, de les nourrir et de les entretenir. Le plan du temple, les rites qui président à sa fondation, les matériaux qui le composent, son décor et ses inscriptions, tout concourt à bâtir une forteresse pour la divinité et à perpétuer magiquement les rites qui assurent sa pérennité. L'image du roi partout présente, illustrée par le bas-relief ou la statuaire, met en évidence le rôle essentiel qu'il joue dans le maintien de la bonne marche du monde.

À travers la statuaire royale, on croit pouvoir discerner deux écoles dont les tendances s'opposent, l'école du Nord et l'école du Sud. Mais on pourrait tout aussi bien distinguer les représentations officielles du souverain, images de propagande destinées à affermir son autorité, et celles plus apaisées qui ornent ses monuments funéraires. Si nous ne pouvons discerner toutes les raisons qui présidèrent à la naissance d'un nouveau style, il est en revanche possible de définir ce qui lui donne son unité. À la représentation de personnages éternellement jeunes, vêtus de pagnes courts, se substitue celle d'hommes ayant perdu la belle assurance d'antan, drapés dans des manteaux ou de longues tuniques. L'art du portrait se développe mais les visages ont souvent une expression méditative, voire douloureuse ou résignée. Le choix d'attitudes plus statiques ainsi que la recherche de formes plus massives donnent une impression d'immobilité. Les sculpteurs délaissent le calcaire peint pour choisir des roches sombres qu'ils polissent à la perfection.

Sous la XI^e dynastie, Antef II a fait déposer son effigie de style rigide dans un sanctuaire d'Éléphantine; elle est de la même veine que les colosses, plus connus, érigés par Montouhotep dans son temple funéraire de Deir el Bahari. Les pharaons de la XII^e dynastie ont peuplé de leurs statues non seulement leur sépulture, mais beaucoup de sanctuaires d'Égypte. Ces sculptures expriment la puissance du roi d'Égypte en jouant sur des proportions souvent colossales et une apparence sévère. De telles œuvres de propagande se retrouvent du delta du Nil aux confins de la deuxième cataracte. L'accent est porté sur la musculature du souverain donnant l'image d'un athlète capable de vaincre physiquement ses ennemis, aspect que l'on trouve, en particulier, dans une statue de Sésostri II. Avec Sésostri III, le portrait royal atteint une intensité dramatique.

Provenant de Karnak, les statues de Sebekhotep se distinguent par l'ampleur inaccoutumée du nemès royal et la minceur extrême de la taille. À côté de ces effigies qui reprennent à quelques détails près, des attitudes héritées de l'époque des pyramides, se multiplient les colosses « osiriaques ». Dès le règne de Sésostriis I^{er}, ils présentent un aspect classique : celui du pharaon sous les traits du dieu Osiris, moulé dans un linceul et les bras repliés sur la poitrine. Adossés à des piliers, les colosses s'intègrent dans l'architecture des temples divins et funéraires. Malgré leurs proportions imposantes, beaucoup d'entre eux reflètent avec fidélité les traits du souverain, tel le fragment appartenant à Sésostriis III découvert à Karnak.

Dans la statuaire privée, des types nouveaux apparaissent également, correspondant à un changement dans la destination des œuvres. Petits et hauts fonctionnaires ont désormais acquis le privilège de déposer leur statue dans les temples divins. Ces œuvres qui éternisent leur piété nous montrent des personnages recueillis, drapés dans de longs manteaux et coiffés de lourdes perruques, la main gauche souvent posée sur la poitrine en signe de dévotion. Certaines sont d'une facture excellente comme le Rehemouankh assis du British Museum, le Khnoumhotep accroupi du Metropolitan Museum de New York ou l'étonnante Satsnéfrou agenouillée. Mais beaucoup de pièces provenant d'Abydos, où ces ex-voto étaient déposés près de « l'escalier du grand dieu », sont de petite taille et de facture souvent médiocre. Une évolution parallèle se lit dans le relief des temples d'Abydos, d'Ermant et de Thèbes, où des scènes innombrables montrent le dialogue du roi et des divinités, ou la longue litanie des rites.

À ces œuvres de la XI^e dynastie succède le nouveau style de la XII^e dynastie, dont le kiosque érigé à Karnak par Sésostriis I^{er} est le plus parfait exemple. On y voit sculpté en assez fort relief l'image du souverain face aux divinités lui accordant leur protection. La composition sobre s'inscrit dans le cadre des piliers, associant deux ou trois personnages. Le visage royal est étrangement semblable à celui des divinités ; le roi n'est-il pas fils des dieux ? Les hiéroglyphes qui accompagnent les scènes sont traités avec un soin identique. Le plus célèbre bloc d'un sanctuaire construit par Sésostriis III à Medamoud porte une double scène d'offrande du pain gravée ; le pharaon est figuré deux fois, face au dieu Montou. La grande singularité de ce relief est de présenter le souverain sous des aspects différents. À gauche du spectateur, le visage royal offre la rondeur de la jeunesse, alors qu'à droite, on peut distinguer des traits creusés par l'âge. Ce contraste, illustré par quelques statues du même temple, a été diversement interprété. Faut-il y voir l'écho d'une nouvelle conception du pharaon, qui, comme ses sujets, subit les vicissitudes de la nature humaine ? Ou bien ces différentes images évoquent-elles en un raccourci saisissant l'idéal d'un cycle de vie éternellement renouvelé ?

Le Moyen Empire ne nous a pas légué que la demeure des dieux. À Kahoun, dans le Fayoum, une cité entière a été exhumée des sables. « Ville nouvelle », elle abritait les fonctionnaires et les ouvriers occupés à construire la pyramide de Sésostri II. Serrées le long de ruelles aboutissant aux rues principales, les maisons ouvrières ont jusqu'à deux étages et une douzaine de pièces éclairées par de petites fenêtres à barreaux. Leur toit en terrasse, bordé d'un muret, permet de goûter la douceur du soir. Le quartier résidentiel, au nord-est de l'agglomération, regroupe le long d'une avenue quelques vastes propriétés (jusqu'à 2 500 m²). On y reconnaît déjà, environné de bâtiments de service, le plan des maisons de la XVIII^e dynastie : accueil, pièces de réception et zone réservée à la vie privée. Ces maisons étaient ornées de colonnades à motifs végétaux et agrémentées d'un jardin planté d'arbres, au centre duquel un bassin fleuri de lotus apportait une note de fraîcheur. Telle est la représentation que nous ont laissée les maquettes de maisons déposées dans les tombes.

C'est dans le sud du pays, là où progresse la conquête égyptienne, qu'on trouve les témoignages les plus exceptionnels d'une architecture militaire : fortifications du port d'Éléphantine, constructions massives de brique de Kerma, et fortins s'échelonnant de la basse Nubie à la deuxième cataracte du Nil.

De nouvelles nécropoles

C'est dans le cirque rocheux de Deir el-Bahari, sur la rive ouest de Thèbes, que Montouhotep le Grand fit bâtir sa dernière demeure. Vaste ensemble de caractère nouveau qui associe un caveau rupestre à une série de monuments de culte construits en pierre. On y accédait par une allée triomphale que bordaient d'impressionnantes statues du souverain. Des rampes en pente douce menaient à deux terrasses étagées, ornées sur trois côtés d'une forêt de piliers carrés et de colonnes à pans coupés. L'ensemble était couronné par un massif carré d'environ 20 mètres de côté, dont les restes sont le plus souvent interprétés comme ceux d'une petite pyramide. Cependant le résultat de fouilles récentes suggère que l'édifice central était peut-être surmonté d'un toit plat.

Les souverains de la période suivante, la XII^e dynastie, transportent leur capitale vers le nord et y font édifier leurs pyramides à la limite du désert. Amenhemat I^{er}, le fondateur, choisit le site de Licht, à 60 kilomètres au sud de Memphis. En se faisant enterrer à Dahshour, Sésostri III renoue avec la tradition des souverains de l'Ancien Empire, tandis que Amenhemat III construit à Hawara, à la limite orientale du Fayoum, le plus vaste monument de tous les temps : les auteurs grecs n'ont-ils pas cru y reconnaître le fameux Labyrinthe ? Hautes d'une centaine de mètres, ces pyramides se rapprochent de celles de Guizèh par leurs proportions. Mais si elles étaient munies de dispositifs plus ingénieux pour déjouer les voleurs, leur architecture ne leur permit pas de défier les siècles.

Tous ces ensembles sont ornés de statues de taille monumentale s'intégrant dans l'architecture. Provenant du complexe funéraire de Deir el-Bahari, celles de Montouhotep, figées et terrifiantes, rompent avec la sérénité des souverains de l'Ancien Empire.

À Dahshour, Illahoun, Hawara, les tombes des princesses royales de la XII^e dynastie ont livré de splendides bijoux. À aucune autre époque, orfèvres et lapidaires ne concilieront une technique aussi éblouissante (*ill.* 24).

Comme à l'Ancien Empire, les complexes funéraires royaux étaient environnés de sépultures privées. Là, les membres de la famille royale et les hauts fonctionnaires reposaient dans des mastabas de pierre ou de brique crue, aujourd'hui en ruine. Mais, reflet de l'évolution sociale, les tombes les plus remarquables sont situées en province. Gouverneurs et hauts fonctionnaires locaux se font bâtir près de leur cité, de splendides tombeaux.

À Qau el-Kebir, ceux des princes Wahka et Ibou s'inspirent des monuments royaux avec leur portique d'accueil et leur chaussée montante, entrecoupée d'escaliers, qui mène à un caveau aménagé dans le roc. En Haute et Moyenne-Égypte, les tombes s'alignent le long du Nil, creusées dans les falaises qui surplombent le fleuve. À Guizèh, dès le règne de Mykérinos, des tombes rupestres avaient été aménagées dans les carrières d'où provenaient les blocs des pyramides. Au Moyen Empire, des sépultures analogues abritent les défunts des plus grandes familles d'Égypte.

Plus au sud, les princes d'Assouan qui contrôlent la première cataracte du Nil préfèrent la sévérité des piliers quadrangulaires qui ornent l'intérieur de leurs sépultures. L'enfilade des salles souterraines est souvent rompue par des colonnes sculptées à même le roc, dont les plus gracieuses sont celles du tombeau de Khéti, à Beni-Hassan. Adoptant une forme de l'époque archaïque, elles ont la silhouette et les couleurs d'un lotus en bouton.

L'époque voit un prodigieux essor de la peinture, qui devient un art à part entière. Dans les tombes, les parois sont préalablement enduites de limon recouvert d'une fine couche de plâtre; parfois ce dernier est appliqué seul sur la pierre. La classique partie de chasse dans les marécages est renouvelée à el-Berchêh par l'exécution magistrale d'oiseaux multicolores perchés dans un acacia que son feuillage léger rend presque transparent. Une tombe de Beni-Hassan ennoblit par un jeu subtil de couleurs le thème déjà connu du gavage des animaux. Le rose du pelage des oryx est exalté par les noirs et blancs de leurs cornes effilées. La couleur est étendue en zones franches, mais un essai de dégradé est tenté sous la gorge de l'animal. D'autres peintures sont plus remarquables pour leur caractère anecdotique; ainsi le transport de la statue colossale qui ornait la tombe du prince Djéhouthyotep à el-Berchêh, ou l'arrivée d'une caravane d'Asiatiques dont les vêtements bariolés sont rendus avec fidélité. Les représentations de batailles et les exercices gymniques qui y préparaient sont une des créations de la période. L'image de la forteresse

assiégée ou celle des lutteurs qui s'affrontent deux par deux reflètent un sens aigu de la composition et du mouvement.

Dans les tombes dépourvues de décor, se développe la coutume de placer des « modèles » dont les témoignages se multiplient à la première période intermédiaire et au Moyen Empire, remplaçant les représentations sculptées sur les murs, de plus en plus rares. Ils sont alors en bois et constituent de petites maquettes où plusieurs personnages sont soigneusement ajustés dans un décor reproduisant celui de la vie quotidienne : atelier, villa ou cadre de plein air. Citons un atelier de tisserands : les ouvriers sont penchés sur leur métier ou dévident des écheveaux de lin ; ou encore des pêcheurs ramenant entre deux barques un filet débordant de poissons. Les tombes d'Asyt ont livré une véritable petite armée, avec ses soldats qui défilent en brandissant un bouclier et une lance miniatures, et sa troupe d'archers nubiens (*ill.* 25). On trouve aussi en bonne place les processions de serviteurs chargés de victuailles, marchant en file indienne sur un socle, comme ceux découverts dans une sépulture d'el-Berchah, ou bien ce sont de grandes porteuses d'offrandes qui s'avancent isolément. La plus belle provient de la tombe thébaine de Mékétré, qui contenait d'autres merveilles, tel ce défilé de troupeaux devant le maître installé sous un baldaquin au milieu de ses sujets. La « Porteuse d'offrandes » du musée du Louvre est debout, moulée dans un fourreau qui souligne son corps ; elle présente une cruche de bière tout en maintenant sur sa tête un panier surmonté d'un cuisseau de veau. On peut aussi rapprocher des modèles, d'autres objets d'albâtre, de terre ou de faïence qui furent retrouvés dans les tombes ; les plus remarquables sont exécutés dans la très belle « faïence égyptienne », pâte de quartz colorée en bleu vif par un oxyde de cuivre et figurent des hippopotames. Les statuettes féminines nommées « concubines du mort » sont elles aussi très souvent en faïence. Sans doute les plaçait-on près du mort pour concevoir un héritier dans l'autre monde qui perpétuerait de cette façon le défunt. Sculptés dans le bois ou la pierre, les premiers *oushebtis* font leur apparition ; ils représentent des serviteurs mis à la disposition du mort.

Les sépultures privées de Haute-Égypte donnent de nombreuses indications sur l'équipement funéraire. Trouvées intactes, celles de Wah ou de Mékétré à Thèbes, et l'important groupe des tombes d'Asyt ont livré un matériel abondant : modèles, objets de toilette, parures d'argent et de faïence, modèles réduits d'outils, armes factices et imposants métrages d'étoffes. Des statues étaient également déposées dans le caveau, telles celles du chancelier Nakhti, sculptées dans du bois d'acacia.

Une riche vie intellectuelle

L'Ancien Empire avait connu trois genres littéraires : la poésie religieuse, la biographie et les enseignements moraux. Le premier fut illustré par les

Textes des pyramides. Au second, promis à un bel avenir appartiennent ce que l'on nomme les autobiographies, gravées sur les murs des tombes. Le plus souvent, elles se présentent comme des professions de foi du défunt, énumérant sans référence à des épisodes de sa vie, les actions conformes à l'idéal moral : « j'ai donné du pain à celui qui avait faim, un vêtement à celui qui était nu, et j'ai déposé à terre celui qui n'avait pas de barque. »

Parfois, dès cette époque, de hauts personnages ont voulu fixer pour la postérité le récit d'une carrière exemplaire qui les inscrit dans la mémoire et l'appréciation sociale, seules garanties de ne pas disparaître à jamais. Le récit des victoires que remporta Ouni sur les Bédouins, l'expédition lancée par Hirkhouf bien au-delà d'Assouan sont de ceux-là. Récits sobres et précis, ce sont les premiers témoignages de la littérature historique.

Le troisième genre est constitué des « Sagesses » dont il n'a subsisté qu'un ouvrage complet, les *Maximes de Ptahotep*. Les « Sagesses » ou comme le nommaient les Égyptiens, les « Instructions », sont composées d'un rassemblement de sentences. Le plus ancien exemple, l'*Enseignement du prince Djedefhor* (Hordjedef), commence par une phrase expliquant que l'œuvre est destinée à son fils. Le cadre est tracé. Les Instructions sont généralement attribuées à des sages de l'Ancien Empire tels le prince Hordjedef, les vizirs Ptahotep ou Kagameni, et se présentent comme un enseignement qu'un père transmettrait à son fils. Bien qu'aucun texte de cette époque ne nous soit directement parvenu, on peut considérer que le Moyen Empire hérite d'une tradition littéraire déjà bien affirmée. Les œuvres témoignent d'une véritable recherche stylistique, avec des oppositions frappantes ou un parallélisme des thèmes, des balancements à l'intérieur des phrases. Destinées primitivement à l'aristocratie, elles proposent une règle de conduite pour tout homme.

Les qualités dont l'Égyptien doit faire preuve tout au long de son « chemin de vie » sont diverses : modération, discrétion, contrôle de soi, gentillesse, générosité, justice, loyauté...

Ne te vante pas de ton savoir
et ne te fie pas trop à toi parce que tu es un savant ;
mais enquires-toi d'un homme illettré comme d'un savant
il n'y a pas d'artiste qui ait (complètement) acquis sa maîtrise
et l'on ne peut atteindre les confins de l'art.
Une bonne parole est plus cachée que la malachite,
c'est pourtant chez les (humbles) meunières qu'on la trouve

Comme en témoigne ce passage, contemporain de la première période intermédiaire, leur usage s'inscrit dans un des caractères constants de la culture égyptienne qui est la référence aux modèles anciens.

Imite tes pères, tes ancêtres ;
 ils ont assujetti (leurs gens) par leur savoir.
 Voici que leurs paroles demeurent dans leurs écrits.
 Ouvre, tu liras et tu imiteras leur savoir.
On ne devient expérimenté qu'après avoir été enseigné.

Certains des Enseignements ont également une portée politique. Composés à la première période intermédiaire, les *Enseignements du roi Akhty à son fils Mérikarê* sont à la fois un document historique et une œuvre philosophique. Décrivant l'état de l'Égypte à la veille de l'attaque thébaine contre sa capitale, un roi de Hérakléopolis sans doute nommé Khéti, indique à son fils ce qu'il conviendrait de conserver ou de changer ; il lui donne des conseils sur l'art de gouverner : tour à tour il expose les mérites de la clémence et de la fermeté, l'attitude à adopter contre les opposants...

Pratique la justice et tu dureras sur terre
 Apaise celui qui pleure ; n'opprime pas la veuve ;
 Ne chasse point un homme de la propriété de son père.
 Ne porte point atteinte aux grands dans leurs possessions.
 Garde-toi de punir injustement

Le Moyen Empire voit éclore toute une littérature politique, souvent de propagande en faveur du souverain régnant, comme *L'Enseignement d'Amenemhat I^{er}* et la *Prophétie de Néferti*. Du premier, œuvre du fondateur de la XII^e dynastie, subsistent des fragments forts et dramatiques, suite de conseils politiques après une tentative nocturne d'assassinat :

Garde-toi de tes subordonnés, pour que n'arrive pas la chose de la
 préparation de laquelle on ne s'est pas inquiété.
 Ne les approche pas isolé ; ne te confie pas à un frère.
 Ne connais aucun ami ; ne te fais aucun confident.
Cela n'a aucune utilité...

Le second, se situant au temps du roi Snéfrou, met en scène un prophète annonçant la venue d'un sauveur Amenî, qui sauvera l'Égypte des désordres d'une révolution ; pour les contemporains, il ne faisait guère de doute qu'il s'agit d'Amenemhat I^{er}.

L'« enseignement » loyaliste qui se présente sous forme d'instruction à la jeunesse, associe une glorification du pharaon, exprimée en termes poétiques qui rappellent les grands hymnes contemporains, à une suite de sentences dans le style des sagesses de l'Ancien Empire. Un des enseignements les plus populaires de l'époque, la *Kémit*, veut atteindre une perfection morale propre

à l'Égypte. *La Satire des métiers*, exaltant la fonction d'écrivain et passant cruellement en revue les inconvénients des autres professions, encourage les jeunes gens à devenir scribe.

Un ensemble de textes connus sous le nom de « littérature pessimiste » reflète sans doute le désarroi d'une société lors de l'effondrement de l'Ancien Empire. Les exemples les plus connus en sont *Les collections de paroles de Khakheperréseneb* et *Le Dialogue du désespéré avec son ba*, dans lequel l'auteur, en des stances magnifiques, exprime son désir de quitter le monde :

... *La mort est à mes yeux aujourd'hui*
Comme le parfum du lotus,
Comme de s'asseoir sur la rive du pays de l'ivresse.
La mort est à mes yeux aujourd'hui
Comme le chemin de la pluie battante
Comme le retour du soldat à la maison...

Sur un mode encore plus lyrique, les *Chants des harpistes* que nous transmettent quelques stèles, invitent à jouir du temps qui passe.

La période nous a aussi laissés de nombreux romans. Le plus fameux, *l'Histoire de Sinouhé*, narre les mésaventures d'un courtisan d'Amenhemat I^{er} contraint de fuir en Palestine pour avoir entendu des informations explosives; avant de pouvoir regagner l'Égypte, il vivra bien des péripéties. Avec beaucoup d'humour, *Le Conte de l'Oasien* retrace les inextricables démêlés d'un malheureux fellah avec le néfaste grand intendant Rensi. Les amoureux du fantastique apprécieront l'aventure du *Conte du Naufragé*, rejeté par la mer sur une île qu'habite un très étrange serpent. Malheureusement fragmentaire, les *Contes du papyrus Westcar*, nous transporte à la cour de Djoser et de Chéops, où opère un magicien fort habile; le dernier des contes retrace les origines divines des premiers rois de la V^e dynastie. Art de conter, simplicité du style, recherche de formes verbales variées, alternance de la narration et de modes plus imagés sont la marque d'une véritable littérature qui s'adresse à une société raffinée, goûtant la perfection de l'écriture et la psychologie des héros. Au détour de ces œuvres, nous percevons aussi un idéal moral très élevé, déjà sensible dans les « Enseignements » hérités de l'Ancien Empire.

On ne peut parler d'un essor scientifique comparable à celui de la littérature. En dépit du savoir considérable que leur prête la tradition, les Égyptiens ne semblent pas avoir connu de recherche théorique désintéressée. Cela n'exclut pas qu'ils aient atteint certains résultats importants. Ainsi l'apport du Moyen Empire est-il considérable dans le domaine de la médecine et des mathématiques. Le titre de médecin, de dentiste ou de vétérinaire est attesté dès l'époque archaïque et ceux qui le portaient étaient aussi en rapport avec la

magie. Dans la conception égyptienne, la plupart des maladies resteront toujours l'effet de puissances hostiles qu'il convient de conjurer par des pratiques magiques. Mais les accidents corporels pouvaient avoir des remèdes pratiques : lait, miel, inhalation d'essences végétales, mais aussi crottes de souris ou d'hippopotame, et fientes de pélican. Le Moyen Empire vit la compilation de traités médicaux qui nous sont souvent parvenus par des copies plus tardives. Le plus fameux est le papyrus Edwin Smith ; rédigé à la seconde période intermédiaire, il rassemble une liste de cas de chirurgie osseuse que l'on fait remonter aux premières années de l'Ancien Empire. Contusions des vertèbres, luxations des mâchoires et fractures diverses sont présentées dans un ordre qui suit les parties du corps humain, en descendant de la tête vers les pieds. Les 48 cas sont classés en trois catégories : guérissable, douteux et incurable. Les deux premières catégories sont accompagnées de diagnostics et d'indications de traitement : par exemple, « tu feras un massage (dans d'autres cas un bandage), chaque jour jusqu'à ce qu'il soit guéri » ; pour la troisième catégorie, dans laquelle on a pu reconnaître par exemple la lésion de la moelle épinière, on se borne à la description et la formulation purement théorique d'un diagnostic ; le chirurgien conclut sobrement : « une maladie pour laquelle on ne peut rien ». D'autres papyrus, rédigés selon les mêmes principes traitent de maladies variées. L'un d'eux trouvé à Illahoun est un traité de gynécologie. Un autre, provenant du Ramesseum, est consacré aux troubles musculaires, douleurs rhumatismales et mauvais état général. L'examen des momies révèle certaines pratiques telle que la trépanation, le drainage des abcès, le plombage dentaire et l'usage de fil d'or pour maintenir des dents chancelantes. Cependant malgré la familiarité avec le corps humain qu'entraînait la momification, le médecin égyptien ignorait certains principes élémentaires de l'anatomie : dans le cœur et les vaisseaux, si curieusement étudiés par le papyrus Ebers, il voyait par exemple le véhicule de tous les liquides, du sang jusqu'aux larmes.

Des papyrus mathématiques dont certains furent également retrouvés sur le site d'Illahoun, le plus important est le papyrus Rhind, copié à la deuxième période intermédiaire sur un manuscrit de la XII^e dynastie et long de plus de 2 mètres. Ce n'est pas, comme on l'a longtemps cru, un traité de mathématiques, mais une suite d'énoncés-modèles avec leur solution : problèmes arithmétiques, calcul de volumes, de la surface du carré, du cercle et des triangles. On y trouve une table donnant la division des nombres impairs de 3 à 101, peut-être conçue comme une espèce de règle à calcul pour les scribes qui s'exerçaient.

LA NUBIE (3000-1780 AV. J.-C.)

C'est le géographe grec Strabon (XVII, 2, 3) qui le premier, semble-t-il, utilise le terme Nubie pour désigner le pays situé au sud de l'Égypte. L'hypothèse que l'origine du nom vienne de l'égyptien antique *nub* (nbw) mot désignant l'or (Säve Söderbergh, 1992, p. 14) n'est pas sûre bien que le pays ait recelé d'importants filons du précieux métal, exploités dès l'époque pharaonique. La première cataracte du Nil, au sud de la ville égyptienne d'Assouan constitue la limite septentrionale du pays qui s'étend sur plus de 700 kilomètres jusqu'à la quatrième cataracte, au cœur du Soudan. Le paysage offre une grande variété. Aujourd'hui partiellement immergée sous les eaux du lac Nasser, la basse Nubie égyptienne, après le labyrinthe de la première cataracte où le Nil se fraye difficilement un passage, possédait une vallée fertile, encadrée de terrasse de grès et formait une unité géographique contrastant avec la haute Nubie soudanaise. Là-bas, vers le sud, nous trouvons les étendues sombres et désolées du Batn el-Hagar, le « ventre de pierre » où le fleuve tourbillonne entre les rochers noirs, puis les espaces sablonneux du district d'Abri-delgo, enfin la vaste plaine du Dongola. Environnée d'immenses déserts qui déterminent un climat aride, avec des températures extrêmes (plus de 40°C à l'ombre comme maximum journalier l'été, souvent 0°C durant les nuits d'hiver), la vallée compte des ressources naturelles réduites n'autorisant qu'à une population limitée de vivre de la pêche et de la culture des palmiers dattiers; dans l'Antiquité, tamaris, acacias, sycomores et palmiers doum, plantés au bord des champs, fournissaient du bois de construction. En basse Nubie, dès qu'on s'éloigne du fleuve, presque toute vie disparaît. Certes, avant de se stabiliser à un niveau comparable à celui d'aujourd'hui, le climat a connu des phases humides dont la quatrième, entre 5100 et 2200 av. J.-C., porte le nom de « subpluvial néolithique », mais dès les époques les plus anciennes, le Nil fut le chemin le plus sûr reliant l'Afrique équatoriale au monde méditerranéen. Provenant des contrées tropicales africaines, les animaux tels la girafe, le guépard ou le singe, les peaux de félin, les plumes et les œufs d'autruche, l'ivoire et l'ébène tout autant que l'or transitaient par la Nubie avant de gagner l'Égypte ou l'Europe occidentale. La Nubie fut le point de rencontre de différentes cultures. Très tôt s'y développèrent des civilisations originales. Bien qu'ignorant l'écriture, un royaume nubien, celui de Kerma, fut un temps l'égal de celui des pharaons. Avec l'Égypte, son plus puissant voisin, la Nubie connut tour à tour des contacts pacifiques et commerciaux, et des occupations militaires.

Notre connaissance de la contrée a été totalement renouvelée par les découvertes faites lors de la campagne internationale lancée par l'UNESCO, à l'occasion de la construction du barrage d'Assouan. Effectués dans les années 1960, le sauvetage des principaux sites déjà connus et les campagnes archéolo-

giques menées dans la zone que le réservoir devait inonder ont abouti à la naissance d'une nouvelle discipline, la nubologie, dont les chercheurs s'emploient actuellement à publier et analyser la documentation recueillie. C'est toute l'histoire de la Nubie qui à terme est remise en cause. Cependant la région comprise entre la deuxième et la quatrième cataracte et les zones désertiques n'ont donné lieu qu'à un nombre infime de prospections. Aussi le tableau que nous dressons aujourd'hui ne peut-il être que provisoire.

Vers 3200 av. J.-C., la basse Nubie et la région d'Assouan voient se perpétuer une culture apparue au V^e millénaire av. J.-C. et connue sous le nom de « groupe A » (ill. 26). S'étendant sur 1500 ans, elle s'achève vers 2800 av. J.-C., au moment où l'Égypte connaît les premières dynasties pharaoniques. Bien que de nombreux objets datés du prédynastique égyptien aient été retrouvés sur les sites de basse Nubie, la culture du « groupe A » est purement nubienne et il faut abandonner l'hypothèse autrefois formulée par le chercheur américain C. A. Reisner qui suggérait une migration égyptienne vers le sud. Proche de la civilisation pharaonique avec qui elle eut des contacts dès le début, elle offre, notamment dans le domaine de la céramique, des liens étroits avec les civilisations proprement nubiennes qui précédèrent. Enfouis sous les épaisses alluvions du Nil, les sites les plus anciens du « groupe A » sont très difficiles à étudier, et ne permettent pas de répondre à une question essentielle, celle des influences réciproques entre l'Égypte et la Nubie, tout particulièrement pour l'apparition d'une céramique attestée dans les deux contrées et apparue au V^e-IV^e millénaire av. J.-C. : la céramique rouge à bord noir, polie et striée. Vers 3100-2800 av. J.-C., la société semble très hiérarchisée. Tout récemment l'archéologue D. William a proposé l'hypothèse, aujourd'hui contestée, de l'existence d'une dynastie pharaonique installée à Qustul, au sud d'Abou Simbel. En effet, comme celles de Sayala, les tombes très riches de Qustul (William, 1986) probablement celles de souverains, rivalisent avec les tombes des rois thinites, livrant des bijoux d'or, des ivoires, de la vaisselle de pierre, ainsi que des centaines de poteries coniques, destinés à contenir des aliments, d'une minceur extrême et dont le décor rouge-orangé imite la vannerie. À Sayala, d'immenses palettes à tête d'oiseau voisinent avec deux massues piriformes ; le manche de l'une d'elles, recouvert d'une feuille d'or, était orné de défilé d'animaux rappelant les ivoires nagadiens. Un grand nombre d'objets ont une origine égyptienne ou d'Asie occidentale, jarres de vin ou de bière, outils et armes de cuivre, démontrant l'intensité des relations commerciales menées par le « groupe A ». Si les tombes de Sayala ont un puits rectangulaire couvert de grandes dalles de grès, beaucoup de sépultures, de forme circulaire, possèdent parfois une chapelle d'offrandes et occasionnellement une stèle anépigraphie. Ces témoignages joints à la présence de figurines humaines ou animales modelées dans l'argile montrent une conception élaborée de l'au-delà. Des abris-sous-roche, ornés de

gravures rupestres, ont été trouvés à Sayala alors que le plus important village connu, celui d'Afiyeh, possède de grandes maisons au soubassement de pierre. La concentration des richesses observée à la fin de la période correspond sans doute aux activités commerciales exercées par les populations du « groupe A » : dans les 578 silos retrouvés à Khor Daoud, des jarres égyptiennes et des poteries à bord noir ayant contenu de la bière, du vin, de l'huile attestent le rôle du site comme place d'échanges et de redistribution des biens (Midant-Reynes, 1992, p. 210). Ce premier État nubien que les plus anciens textes égyptiens nomment « Ta Sety » — « le pays de l'arc », allusion probable aux fameux archers nubiens —, disparaît vers la fin de la II^e dynastie égyptienne sans que les causes en soient élucidées. Sans doute les raids accomplis par les pharaons de la I^{re} dynastie, tel celui de Djer illustré par un graffiti du Djebel Cheikh Suleiman, y contribuèrent-ils (Trigger, 1976, p. 46). Cependant au sud de la troisième cataracte, la culture nubienne continua son évolution.

À l'Ancien Empire, la présence égyptienne se manifeste en basse Nubie sous forme d'expéditions pacifiques, menées par différents souverains : le plus connu, Chéops, fait rapporter des carrières de Toshka, situées près d'Abou Simbel, la précieuse diorite dans laquelle étaient sculptées les effigies royales. À Bouhen, face à la ville moderne de Ouadi-Halfa, les vestiges d'une ville fortifiée ont livré des noms de rois des IV^e et V^e dynasties, tandis que la céramique et des fours de métallurgistes suggèrent qu'une colonie égyptienne y exploitait le cuivre. Les textes égyptiens se font aussi l'écho d'une politique agressive. La pierre de Palerme, fragment d'annales royales, vante les exploits du roi Snéfrou, dès la IV^e dynastie : « Raser le pays des Nubiens. Amener prisonniers : 7 000; bétail grand et petit : 200 000 » (Roccati, 1982, p. 39). Rédigées à la fin de l'Ancien Empire les inscriptions biographiques de la nécropole d'Assouan sont plus éloquentes sur la politique pharaonique vis-à-vis de l'Afrique. « Chef des troupes étrangères », Herkhouef raconte ses voyages au lointain pays nubien de Yam, décrivant ses différents itinéraires — le long de la vallée ou par la route des oasis — et ses rencontres parfois orageuses avec les divers souverains, énumérant les produits rapportés : « 300 ânes chargés d'encens, d'huile-hékénou, de grains, de peaux de léopards, de défenses d'éléphant, de bâtons de jet... » et même un Pygmée dont les danses charmeront le jeune pharaon Pépi II. Pépinakht, « chef des troupes », vante le nombre et la vaillance de ses soldats et narre la destruction de la contrée de Ouauouat et d'Irthet où « il massacra un grand nombre d'enfants de princes et les meilleurs chefs militaires » (Urkunden I, 133). Pour rechercher la dépouille de son père, mort lors d'une expédition dans le Sud, le prince d'Assouan, Sabni, réunit une escorte et s'enfonce en Nubie, accompagné de « cent ânes chargés d'onguents parfumés, de miel, d'étoffes et d'huile » destinés aux princes locaux. En

même temps que le précieux cadavre, Sabni rapporte en Égypte des produits exotiques dont une immense défense d'éléphant et une peau de lion longue de 2,50 mètres (Roccati, 1982, pp. 216 *sq.*). Riches d'informations, parfois obscurs, ces récits gravés dans les tombes d'Assouan manifestent combien était grande la demande de l'Égypte en produits exotiques; ils témoignent aussi des résistances croissantes que rencontre la pénétration vers l'Afrique.

Celles-ci coïncident avec l'apparition de nouvelles civilisations nubiennes qu'il faut sans doute mettre en rapport avec les mouvements de populations en direction de la vallée dus à l'assèchement du climat. L'une est nommée « groupe C », le « groupe B » que les archéologues avaient cru autrefois reconnaître n'ayant jamais existé. Ignorant l'écriture, le « groupe C » se développe en basse Nubie entre 2000 et 1500 av. J.-C. C'est sur les sites de Faras, Aniba et Dakka que se rencontrent les plus fortes concentrations. Les relations avec l'Égypte semblent avoir été paisibles, la population exploitant les petites plaines alluviales et pratiquant l'élevage qui occupe une place importante dans leur culture. Les sépultures, de forme circulaire et surmontées d'un tumulus de pierre, renferment des restes d'animaux domestiques, chiens, gazelle et bétail symbolisant sans doute la richesse de leur propriétaire. Dressées à l'extérieur, les grandes stèles de pierre qui portent des représentations de bétail, moutons, bovidés, ont probablement la même signification ainsi que les figurines de terre cuite déposées dans les tombes. Les vêtements de cuir et de lin sont complétés de ceinture et de sandales. Des coiffes de cuir ont été retrouvées encore accompagnées de plumes décoratives. Hommes et femmes sont parés de nombreux bijoux colorés, de pierre ou de faïence; on y trouve des boucles d'oreille, dont l'usage resta inconnu en Égypte jusqu'à la fin du Moyen Empire. La céramique, modelée à la main, reste dans la tradition nubienne, avec des vases noirs décorés de lignes incisées formant des motifs géométriques d'une infinie variété, rehaussés de pigments blancs ou polychromes. Si l'on sait peu de choses concernant l'habitat, des vestiges de murs de pierre retrouvés dans les villages indiquent une sédentarisation accentuée. Bien que soumise au contact égyptien, la population conserva son identité culturelle mais ne forma jamais un État constitué.

Tel est également le cas de la culture nubienne du type « Pan-Grave », apparue à la fin de la première période intermédiaire et attestée à travers toute l'Égypte et la basse Nubie. Elle doit son nom à la forme des sépultures rondes et peu profondes, que les archéologues comparèrent à des poêles à frire (en anglais *pan*). Celles-ci contiennent un pauvre matériel, avec souvent des armes. Probablement originaires du désert oriental, ces archers nubiens expérimentés furent utilisés comme mercenaires par les pharaons qui leur concédèrent des terres. On les a identifiés comme les Medjaou dont parlent les textes égyptiens. Quelques rares représentations, telle une peinture exécutée sur un crâne de bœuf, nous montrent ces soldats à la peau sombre qui ne dédaignent pas de faire accompagner leur image par une légende hiéroglyphique.

Autour de la ville moderne de Kerma, en amont de la troisième cataracte du Nil, s'épanouit une autre culture nubienne qui constitue une menace pour l'Égypte dès la fin de l'Ancien Empire. Les origines en sont encore inconnues, la région n'ayant été que très peu prospectée, mais sa situation géographique en fait, à la fin du Néolithique, un jalon essentiel entre le Néolithique de Khartoum au sud et le groupe A de basse Nubie. Comme le suggère l'égyptologue française B. Gratien, il se peut que la phase de transition précédant le Kerma ancien « soit la succession directe du groupe A de basse Nubie » (Gratien, 1978, pp. 159 et 320). Il est très plausible que dès la fin de l'Ancien Empire, ait existé au sud de la deuxième cataracte une population bien organisée et rebelle à la pénétration égyptienne : ainsi s'expliqueraient les expéditions militaires dont nous parlent les textes de la nécropole d'Assouan. Un peu plus tard, les nécropoles bien datées du Kerma ancien montrent une société hiérarchisée, essentiellement pastorale, les chefs possédant d'importants troupeaux de bovidés et capridés. La présence d'un ou deux arcs déposés près de plusieurs défunts témoigne d'une tradition guerrière. Si la céramique est de type africain, proche de celle des frontières éthiopiennes et de la région de Khartoum, des objets utilisant la nacre des bords de la mer Rouge et l'ivoire du Soudan reflètent une prospère activité commerciale. Une forte influence égyptienne se manifeste par l'abondance de jarres et de miroirs de bronze dont certains portent des hiéroglyphes. Les tombes circulaires sont surmontées de tumulus de pierre ou de stèles de grès fichées en cercle. Des bols, déposés à l'extérieur lors des cérémonies funéraires, sont peut-être la trace d'un repas partagé avec les défunts. Ceux-ci placés sur des peaux de bœuf, possèdent un équipement abondant : pagne orné de losanges de cuir et de perles polychromes, bracelets et boucles d'oreille en ivoire, sandales de cuir, poignard d'ivoire et de bronze, arcs, éventail en plumes d'autruche... Près des animaux domestiques sacrifiés — chiens, agneaux et béliers portant parfois des ornements —, on voit apparaître très tôt la pratique des sacrifices humains, tels ces adolescents enroulés dans un sac découverts par l'archéologue suisse C. Bonnet (1986, p. 48). La période voit également se constituer une communauté urbaine, protégée par une enceinte abritant des maisons de briques crues dotées de greniers et une activité industrielle élaborée comme l'indique un atelier de bronziers récemment découvert.

Durant la première période intermédiaire, les difficultés politiques de l'Égypte ont sans doute favorisé l'essor de la culture de Kerma. Prenant son puissant voisin comme modèle, le royaume se structure autour d'un souverain et pose les bases d'un véritable État. Son armée constitue désormais une menace pour les pharaons qui désignent la nouvelle puissance sous le nom de « pays de Koush ».

La riposte vient au Moyen Empire, durant lequel l'Égypte réunifiée soumet la basse Nubie et fixe sa frontière méridionale à la deuxième cataracte. C'est dans cette région que Sésostri I^{er}, vers 1900 av. J.-C. bâtit une

série de puissantes forteresses de briques crues situées le long du Nil ; les plus fameuses ont pour nom Faras, Bouhen (*ill.* 27), Mirgissa, Semna. Aujourd'hui disparues sous les eaux du lac Nasser, elles se présentaient comme de véritables châteaux-forts, munis de remparts crénelés, de portes fortifiées et de fosses. Les casernes et des magasins de certaines d'entre elles pouvaient abriter jusqu'à mille soldats. Une ingénieuse disposition permettait à chaque forteresse de communiquer avec ses voisines assurant la surveillance de cette région stratégique, contrôlant les populations locales et protégeant l'Égypte du « vil ennemi de Koush ». Mais leur rôle était également économique : elles fonctionnaient comme des comptoirs et collectaient l'or extrait à grande échelle des oueds des déserts nubiens.

Tandis que l'occupation militaire et l'exploitation minière se poursuivent en basse Nubie jusque vers 1700 av. J.-C., s'impose la puissance du royaume de Kerma dont le territoire s'étend de la deuxième cataracte jusqu'à la quatrième cataracte. La période correspondant au Moyen Empire égyptien et nommée Kerma moyen voit se creuser les écarts sociaux. C'est ce que nous montre, dans la capitale, la coexistence de quartiers de huttes avec de vastes demeures et des « maisons-escargots » de type égyptien, regroupées autour d'un temple et d'une hutte circulaire de plus de 16 mètres de diamètre, bâtie en bois et brique crue. La nécropole offre la même disparité avec des fosses de 2 mètres à 12 mètres de diamètre surmontées de tumulus. Si certaines réalisations urbanistiques s'inspirent du modèle égyptien, l'influence africaine prédomine dans les coutumes funéraires et s'exprime à travers certains édifices tels que la grande hutte d'apparat. Les rapports avec les Égyptiens sont d'ailleurs très tendus, la céramique pharaonique très rare ne réapparaît dans les tombes qu'à la fin de la période confirmant ce que nous disent l'archéologie militaire et les textes hiéroglyphiques : des formules d'exécration sont ainsi proférées à l'encontre du « vil souverain de Koush ». Le royaume de Kerma atteint son apogée au moment où l'Égypte sombre dans les désordres de la deuxième période intermédiaire, abandonnant la basse Nubie ; la Haute-Égypte, elle-même, n'est plus à l'abri des incursions koushites. Par un renversement politique inattendu, le souverain de Kerma se considère comme l'égal du pharaon, domine des régions où vivent des populations égyptiennes et entretient des relations amicales avec les Hyksos qui envahissent l'Égypte.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS S., VERCOUTTER J. 1980. « La Nubie : trait d'union entre l'Afrique centrale et la Méditerranée, facteur géographique de civilisation » in *Histoire Générale de l'Afrique*, t. II, UNESCO, p. 239-258.

- ADAMS W. Y. 1984. *Nubia. Corridor to Africa. Africa in Antiquity. The Arts of Ancient Nubia and the Sudan*. I-II, 1978. Catalogue d'exposition, Brooklyn.
- AMÉLINEAU E. 1987-1989. *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, Paris, 3 vol.
- ARKELLA 1961. *A History of the Sudan from the Earliest Times to 1821*, Londres.
- 1986. *Kerma, territoire et métropole*, Le Caire.
- ASSMAN J. 1989. *Maât l'Égypte pharaonique et l'idée de justice sociale*, Paris.
- BARGUET P. 1986 *Les textes des sarcophages égyptiens du Moyen Empire*, Paris.
- BONHÈME M.A., FORGEAU A. 1988. *Pharaon. Les secrets du pouvoir*, Paris.
- BONNET C. 1990. *Kerma, Royaume de Nubie*, Genève.
- CENIVAL J.L. DE. 1971. *L'Égypte avant les pyramides*, Paris.
- DREYER G. (DIR.). 1990. « Umm el-Qaab », *Nachuntersuchungen im frühzeitlichen Königsfriedhof*. 3/4 Vorbericht, vol. XLVI, p. 53-89.
- EDWARDS I.E.S *et al.* 1971. *The Cambridge Ancient History*, vol. I, part. II, Cambridge.
- EMERY W.B. 1961. *Archaic Egypt*, Hardmondsworth.
- FAULKNER R.O. 1969. *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Oxford.
- FISCHER H.G. 1990. *The Origin of Egyptian Hieroglyphs*, Nebrask.
- GEUS. 1984a. « Excavations at el Kadada and the Neolithic of central Sudans », in L. KRZYZANIAK, M. KOBUZIE-WICZ (dir.). *Origin and Early Development of Food-producing cultures in North-Eastern Africa*, Poznan, p. 361-372.
- 1984b. *Rescuing Sudans' Ancient Cultures*, Khartoum.
- GHALIOUNGH P. 1983. *The Physicians of Pharaonic Egypt*, Le Caire.
- GRATIEN B. 1978. *Les cultures de Kerma, essai de classification*, Lille.
- GRIMAL N. 1988. *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris.
- HAYNES J. L. 1992. *Nubia ancient kingdoms of Africa*, Boston. Mass.
- HOFFMAN M. 1980. *Egypt before the Pharaohs*, Londres.
- HORNUNG E. 1986. *Les dieux d'Égypte*, Monaco.
- KAPLONY P. 1964. *Die Inschriften der ägyptischen Frühzeit*, Wiesbaden.
- LAUER J.P. 1988. *Le mystère des pyramides*, Paris.
- LECLANT J. (dir.) 1978. *Le temps des pyramides, L'Univers des formes, Les pharaons*, Paris.
- 1980. « L'empire de Koush : Napata et Méroé », in *Histoire Générale de l'Afrique*, t.II, UNESCO, p. 295-314.
- Lexikon der Ägyptologie*, Wiesbaden.
- LICHTHEIM M. 1973. *Ancient Egyptian Literature*, vol. I : *The Old and the Middle Kingdom*, Berkeley Calif.
- MALEK J. 1986. *In the shadow of the pyramids. Egypt during the Old Kingdom*, Le Caire.

- MIDANT-REYNES B. 1992 *Préhistoire de l'Égypte. Des premiers hommes aux premiers pharaons*, Paris.
- Naissance de l'écriture. 1982 *Cunéiformes et hiéroglyphes*, catalogue d'exposition, Paris.
- POSENER-KRIEGER P. 1976. *Les archives du temple de Neferirkaré Kakai (les papyrus d'Abousir)*, BdE 65, Le Caire.
- REINOLD L. 1982. *Le site préhistorique d'El Kadada (Soudan central La Nécropole)*. Lille, Université de Lille III (thèse de doctorat).
- REISNER G.A. 1923. *Excavations at Kerma I-V*. Harvard African Studies 4-6 Cambridge
- ROCCATI A. 1982. *La littérature historique sous l'Ancien Empire égyptien*, Paris.
- SAVE-SODERBERGH B. 1992. *Temples and Tombs of Ancient Nubia*, Paris/Londres.
- SHERIF N. M. 1980. « La Nubie avant Napata (3100 à 750 av. J.-C.) », in *Histoire Générale de l'Afrique*, t. II, UNESCO, p. 259-294.
- STADELMANN R. 1990. *Die grossen Pyramiden von Giza*, Graz.
- TRIGGER B. 1976. *Nubia under the Pharaohs*, Londres.
- TRIGGER B.G., et al. 1983. « Ancient Egypt », *A Social History*, Cambridge.
- VALBELLE D. 1990. *Les neuf arcs. L'égyptien et les étrangers de la préhistoire à la conquête d'Alexandre*, Paris.
- VANDIER J. 1952-1964. *Manuel d'archéologie égyptienne*, t. I-IV, Paris.
- VERCOUTTER J. 1992. *L'Égypte et la vallée du Nil*, t. I, *Des origines à la fin de l'Ancien Empire*, Paris.
- VERNUS P. 1990. « Les espaces de l'écrit dans l'Égypte pharaonique », *BSFE*, 119, p. 35-56.
- WILLIAM D. 1986. *The A. Group Royal Cemetery at Qustul : Cemetery L*, Chicago, Ill.
- WILDUNG D. 1984. *Sesostris und Amenemhet. Ägypten im Mittleren Reich*, Fribourg.
- ZIBELIUS-CHEN K. 1988. *Die ägyptische Expansion nach Nubien*, Wiesbaden.

10.2

La vallée du Nil (1780-700 av. J.-C.)

10.2.1

L'Égypte

Gamal Mokhtar (†)

La période de l'histoire égyptienne que nous abordons dans ce chapitre se caractérise par de nombreux changements sociaux, économiques et culturels, qui surviennent au moment où l'isolement qui assurait la sécurité de l'Égypte est rompu et où elle doit s'ouvrir au monde extérieur.

LA DEUXIÈME PÉRIODE INTERMÉDIAIRE (DE 1784 À 1570 ENVIRON AV. J.-C.)

Les XIII^e et XIV^e dynasties

Depuis l'époque d'Amenemhat IV, septième roi de la XII^e dynastie, il était évident que la famille royale commençait à perdre son pouvoir. Le règne court et dénué d'intérêt d'Amenemhat IV fut suivi par celui, encore plus court, de la reine Sébeknéfrou, qui clôt la période de prospérité qu'avait été le Moyen Empire. Le gouvernement du Moyen Empire souffrait sans doute d'une faiblesse inhérente à son origine féodale et au fait qu'il dut conserver beaucoup d'aspects du féodalisme provincial. Le roi n'était respecté et considéré comme le chef de l'État que dans la mesure où il faisait la preuve de sa puissance et de son aptitude à gouverner. Or, les derniers souverains

de la XII^e dynastie se montrèrent faibles et incompetents. En conséquence, le pouvoir central s'effondra, et l'Égypte entra dans une période extrêmement sombre. D'autres facteurs contribuèrent à cette rupture : certains internes comme la rivalité et les conflits qui opposaient entre eux les membres de la famille royale, d'autres externes comme les grands mouvements de population qui bouleversaient alors toute l'Asie occidentale. La faiblesse des souverains de cette époque est reflétée par les écrits qu'on appelle les *Textes d'exécration* (Kemp, 1983). Ces textes, qui remontent à la fin de la XII^e dynastie et à la XIII^e dynastie, contiennent des formules magiques de malédiction que le roi employait contre ses ennemis.

Pendant un certain temps avant l'invasion des Hyksos, l'Égypte fut partagée entre deux dynasties rivales : une dynastie établie à Thèbes (la XIII^e suivant la chronologie de Manéthon) continua de régner sur la Haute-Égypte, tandis qu'une autre dynastie égyptienne (la XIV^e selon Manéthon) résidait à Xoïs (aujourd'hui Sakha), dans le Delta. Le pouvoir de cette dernière s'effondra quand les Hyksos réussirent à soumettre complètement le Delta. Alors que les rois de Thèbes, tels Sébékhotep et Khender, essayaient en vain d'étendre leur domination à toute l'Égypte, les groupes sémitiques venus du nord-ouest de l'Asie — que nous appelons les Hyksos — se fixaient en nombre croissant dans le Delta.

Bien que les XIII^e et XIV^e dynasties nous aient laissé un certain nombre de monuments, l'histoire de cette période nous est encore mal connue. Ces monuments, le papyrus de Turin et la liste de Karnak nous ont livré les noms d'environ 38 souverains de ces dynasties, mais l'ordre de leur succession demeure incertain (*ill.* 28). Tout porte à croire qu'en Haute-Égypte le système administratif et les traditions culturelles qui caractérisaient l'époque de la XII^e dynastie se sont maintenus sous la XIII^e. Sur les six tombes datant de cette période qu'on a mises au jour à Saqqarah et dans les environs, cinq sont des pyramides — monuments de dimensions réduites et au plan compliqué. Les inscriptions et les peintures représentant des scènes funéraires sont beaucoup moins belles que sous la XII^e dynastie, bien que les artistes de l'école de Memphis n'eussent rien perdu de leur habileté.

L'occupation des Hyksos (XV^e, XVI^e et XVII^e dynasties)

Après s'être infiltrés dans le Delta, les Hyksos commencèrent au XVIII^e siècle à menacer sérieusement l'autorité des souverains des XIII^e et XIV^e dynasties. Le mot « Hyksos » employé par Manéthon est dérivé de l'expression *heka khasut* qui signifie littéralement, en ancien égyptien, « chefs des pays étrangers ». Nous ne possédons malheureusement pas de documents de cette époque qui se rapportent à l'invasion des Hyksos et à la domination qu'ils exercèrent en Égypte jusqu'à la guerre de libération, car les Égyptiens n'ont pas voulu laisser des traces écrites qui rappellent la grande humiliation subie par leur pays. Ils ne reprirent l'habitude de noter

les événements historiques que lorsqu'ils commencèrent à chasser l'envahisseur. Quelques renseignements sur la domination des Hyksos nous sont cependant fournis par des textes datant d'une époque postérieure; et les vestiges archéologiques, en particulier ceux qu'on a trouvés dans le Delta, peuvent aussi nous apporter des informations.

En envahissant l'Égypte, les Hyksos avaient pour but de s'y établir et de la soumettre à leur domination. Mais ils n'occupèrent en fait que le Delta et la Moyenne-Égypte jusqu'à Cusae, dans la province actuelle d'Asyut; pendant ce temps, un pharaon au prestige amoindri, résidant à Thèbes, exerçait sur le reste de l'Égypte un pouvoir qui s'étendait au sud jusqu'à Assouan. Les Hyksos, qui appartenaient à différents groupes ethniques, notamment à des groupes sémitiques, s'étaient fixés en Égypte à la suite d'importants mouvements de population partis d'Asie centrale. Leur culture avait fortement subi l'influence des cultures palestiniennes de l'âge du bronze moyen, comme l'attestent clairement les vestiges de leurs tombes et de leurs campements découverts en Égypte et en Palestine.

Ayant d'abord choisi Memphis pour capitale (Kemp, 1983), les Hyksos construisirent bientôt une grande ville fortifiée que Manéthon nomme Avaris et dont l'emplacement coïncide très probablement avec celui de Tell el Daba, dans l'est du Delta. Les Hyksos apparaissent comme un peuple belliqueux, bien équipé pour la guerre, et qui possédait de ce fait un certain nombre d'avantages sur les Égyptiens. La vitesse et la puissance de leurs chars de guerre attelés de chevaux, le port de l'armure, l'utilisation de nouveaux types d'armes, en particulier de l'*arc à double courbure*, leur conféraient une supériorité militaire incontestable.

Les Hyksos ont notamment laissé des camps fortifiés de plan rectangulaire (dont on a retrouvé les ruines en Égypte comme en Palestine), ainsi que des types particuliers de bijoux et de poteries. Quelques objets portant le nom du roi hyksos Khyan ont été découverts hors d'Égypte¹. Cela ne signifie pas que son autorité s'étendait à ces régions, mais simplement que les Hyksos entretenaient avec elles des relations commerciales.

Il ne fait absolument aucun doute que l'occupation hyksos affecta profondément les Égyptiens, qui subissaient une domination étrangère pour la première fois de leur histoire. Cette occupation leur paraissait une intolérable atteinte à la dignité nationale; aussi vouaient-ils aux Hyksos une haine sans borne. D'après Manéthon, l'Égypte fut soumise aux Hyksos sous les XV^e et XVI^e dynasties. Cette dernière est contemporaine de la XVII^e dynastie thébaine, dont les rois nous ont laissé des pyramides situées par les archéologues à Dra Abu el-Naga, dans la partie occidentale de Thèbes.

Impatients de recouvrer leur liberté et de se venger des Hyksos, les Égyptiens apprirent peu à peu à se servir des armes de l'occupant; au bout d'un siècle environ, ils les tournèrent contre lui. Ce fut le début de la guerre de libé-

ration, dont le plus ancien témoignage est peut-être une momie, celle du roi Séqénenrê qui semble avoir été tué dans une des premières batailles contre les Hyksos. Prenant résolument la relève, son fils Ahmosis entreprit de livrer à l'envahisseur une guerre systématique. C'était une guerre de vengeance, comme l'indique une tablette (la tablette Carnarvon) sur laquelle un apprenti scribe a recopié une inscription royale où sont consignés les graves événements de l'époque. Deux stèles datant du règne de Ahmosis confirment sa victoire sur les Hyksos. En fait il s'agit très probablement d'une victoire limitée qui eut seulement pour effet de libérer la Moyenne-Égypte. Elle n'en constituait pas moins une étape décisive vers la libération complète.

LE NOUVEL EMPIRE

(DE 1570 À 1070 ENVIRON AV. J.-C.)

La XVIII^e dynastie

Les pharaons de la XVIII^e dynastie, avec laquelle commence le Nouvel Empire, descendaient des monarques qui avaient réuni l'Égypte et chassé les Hyksos. Bien que l'Égypte de la XVIII^e dynastie ait accepté et continué sans grand changement la tradition culturelle des périodes précédentes, il est évident que l'habitude de s'occuper uniquement des affaires de la vallée du Nil avait fait place à une attention vigilante dirigée vers les frontières asiatiques et africaines. Ayant recouvré tout leur pouvoir en Égypte, les pharaons du Nouvel Empire étaient à nouveau libres de conduire leurs armées hors des frontières du royaume. Les premiers souverains de la XVIII^e dynastie renouèrent avec l'ancienne tradition des expéditions punitives, sans chercher systématiquement, comme ce sera le cas de leurs successeurs, à faire des conquêtes et à bâtir un empire.

Le roi Ahmosis, qui passe pour le père du Nouvel Empire et le fondateur de la XVIII^e dynastie, fut de toute évidence un homme extraordinairement habile et énergique. Il a non seulement chassé les derniers Hyksos qui occupaient encore le sol national, et vaincu le royaume indépendant de Nubie, au sud, mais aussi réorganisé l'administration de l'Égypte réunifiée. Son fils Aménophis I^{er}, qui lui succéda, fut le digne continuateur de sa politique, tant sur le plan intérieur que sur le plan extérieur. Après sa mort, Aménophis I^{er} fut, ainsi que sa mère Ahmosis-Néfertari, élevé au rang de divinité et vénéré comme tel dans la nécropole de Thèbes (Cerny, 1927). Son successeur Thoutmosis I^{er} est considéré comme le premier souverain d'Égypte qui ait régné sur un empire afro-asiatique. Son fils Thoutmosis II fut un roi faible, dominé par sa sœur-épouse, l'ambitieuse et énergique Hatshepsout.

Cinq ans après la mort de son frère-époux, Hatshepsout était en mesure de se proclamer chef suprême de l'État égyptien, au détriment de l'héritier légi-

time du trône, Thoutmosis III. Les monuments élevés à sa gloire la représentent comme le véritable « roi » de l'Égypte, avec tous les titres et tous les attributs officiels d'un pharaon. Elle s'occupa surtout de politique intérieure, au cours d'un règne extrêmement prospère, marqué par la construction du grand temple de Deir el-Bahari, par une expédition dans le Pount et par l'érection, à Karnak, de deux magnifiques obélisques.

Thoutmosis III était déjà un homme d'âge mûr à la mort d'Hatshepsout. Une des inscriptions qu'il a laissées nous apprend qu'alors que son père présidait à une cérémonie dans le temple de Karnak, la statue du dieu Amon l'aurait désigné, lui Thoutmosis III, comme le futur roi d'Égypte. Cette invention visait très probablement à affaiblir les prétentions d'Hatshepsout qui, pour légitimer son accession au trône, s'était présentée comme la fille non pas de Thoutmosis I^{er}, mais du dieu Amon-Rê en personne.

Lorsqu'on examine son règne, Thoutmosis III apparaît comme le plus grand et le plus important des souverains de l'ancienne Égypte. Chef de guerre énergique, il fut aussi un grand bâtisseur et un administrateur de talent. Sa brillante carrière militaire commença par l'expédition qu'il mena vers l'est pour combattre une coalition de cités-États syro-palestiniennes dont les armées s'étaient rassemblées près de la ville de Megiddo. Le pharaon défit habilement cette coalition et prit la ville, soumettant ainsi à la domination égyptienne une région qui s'étendait jusqu'au sud du Liban. Au moment où il entreprit sa seizième expédition en Asie occidentale, l'Égypte était devenue une puissance mondiale, à la tête d'un vaste empire qui s'étendait depuis la Syrie septentrionale et l'Anatolie, au nord, jusqu'à la quatrième cataracte du Nil, en haute Nubie, au sud. L'œuvre de Thoutmosis III fut aussi considérable sur le plan de la politique intérieure, et il fit construire des temples dans toute l'Égypte (*ill.* 29).

Les préoccupations et l'activité de Thoutmosis III présentent un contraste intéressant avec celles d'Hatshepsout. Cette dernière n'a pas remporté de succès militaires, alors que Thoutmosis III est considéré comme le plus grand chef de guerre parmi tous les souverains d'Égypte. La première s'est efforcée, avant tout, de favoriser le développement intérieur de l'Égypte; le second, de lui assurer la suprématie militaire.

A Thoutmosis III succédèrent deux pharaons compétents et actifs : Aménophis II, qui était un véritable athlète doué d'une force extraordinaire, et Thoutmosis IV, qui s'intéressa au culte du soleil. L'Égypte atteignit l'apogée de sa splendeur et de sa prospérité sous Aménophis III, fils de Thoutmosis IV et d'une princesse mitannienne. La renommée d'Aménophis III ne repose pas sur de hauts faits militaires; son règne fut au contraire une période de paix et de tranquillité. Il avait un grand nombre d'épouses, mais sa favorite était la reine Tiye, femme d'une personnalité remarquable qui lui donna le futur Aménophis IV (ou Akhéaton). Nous

devons à Aménophis III le temple de Louxor, qui est considéré comme un des plus beaux d'Égypte, l'allée bordée de sphinx à têtes de béliers qui relie ce temple à Karnak, et les deux colosses de Memnon, dans la partie occidentale de Thèbes (*ill. 30*). Mais il ressort clairement des lettres de Tell el-Amarna que, vers la fin de son règne, l'absence de troupes en Asie occidentale encouragea les ennemis de l'Égypte à conspirer contre l'autorité du pharaon².

Son fils Aménophis IV ne se voulut ni un homme de guerre ni un homme d'État : il s'intéressait exclusivement aux choses de l'esprit, à la morale, à la religion. Dès le début de son règne, il s'attaqua directement au clergé d'Amon, qui avait acquis de grandes richesses et une puissance considérable. Aménophis IV continua de résider à Thèbes pendant la première partie de son règne et fit construire à Karnak un grand temple consacré au dieu dont il institua le culte, Aton. Un peu plus tard, il décida de quitter Thèbes et fonda peu après une nouvelle capitale sur le site de Tell el-Amarna, en Moyenne-Égypte. En l'an VI de son règne, il s'établit avec son épouse Néfertiti, ses filles et de très nombreux fonctionnaires dans cette nouvelle capitale, à laquelle il donna le nom d'Akhet-Aton (« l'horizon d'Aton »). Il y vécut jusqu'à sa mort, survenue dans la quatorzième année de son règne. Aménophis IV adorait Aton, la force créatrice du soleil. Il changea son propre nom en celui d'Akhénaton (« le serviteur d'Aton »), ordonna que le nom d'Amon fût effacé des inscriptions, supprima les temples d'Amon et mit ses prêtres au ban de la société. Le culte d'Aton reposait sur l'amour de la nature et de la vérité, mais il était plus simple que la religion traditionnelle. Akhénaton encouragea chez les artistes le réalisme et la liberté d'expression, et leur permit de le représenter, lui et les membres de sa famille, dans des attitudes familières, en train de boire, de manger, de jouer, de s'embrasser ou de prier.

La révolution d'Akhénaton ne lui survécut pas. Son successeur, Smenkhârê, amorça la réconciliation du pouvoir royal avec le clergé d'Amon. Après trois années de règne, il fut remplacé sur le trône par Toutankhaton, qui changea son nom en celui de Toutankhamon. Bien qu'il n'ait régné que pendant neuf ans et qu'il soit mort à l'âge d'environ 18 ans, la spectaculaire découverte de sa tombe fut un des événements archéologiques les plus extraordinaires de notre siècle et fit de Toutankhamon l'un des plus célèbres pharaons (*ill. 31, 32*). Son successeur, Ay, régna très peu de temps ; le trône fut ensuite occupé par Horemheb dont l'expérience administrative et militaire — il avait été chef des armées — permit de réprimer la corruption des mœurs qui s'était développée en Égypte depuis le règne d'Akhénaton. Ses lois sévères et ses réformes vigoureuses contribuèrent au rétablissement de l'ordre et de la discipline et à l'avènement d'une espèce de « renaissance », ouvrant ainsi la voie à la dynastie suivante, la XIX^e, qui rendra à l'Égypte sa puissance et son prestige d'autrefois.

LES RAMESSIDES (XIX^e et XX^e dynasties)

La XIX^e dynastie

Après la mort d'Horemheb commence une nouvelle dynastie. Son fondateur, Ramsès I^{er}, était un officier de l'armée distingué par Horemheb qui, pour le préparer à régner, l'avait nommé vizir. Mais Ramsès I^{er} était déjà un vieillard quand il monta sur le trône, et il mourut deux ans plus tard. Son fils corégnant Sétî I^{er} lui succéda. Le caractère particulier des noms choisis par les rois de la nouvelle dynastie est peut-être lié au fait que son fondateur était originaire du nord-est du Delta (province actuelle de Sharqia). Ces noms ne sont pas formés à partir de ceux de divinités vénérées dans le sud de l'Égypte, comme Thot et Amon, mais de divinités septentrionales telles que Rê, Seth et Ptah. C'est ainsi que les noms Thoutmosis et Aménophis furent remplacés par Sétî, Ramsès et Mineptah.

Avec Sétî I^{er} commence une lignée de rois guerriers qui firent tout ce qui était en leur pouvoir pour redonner à l'Égypte la prééminence et le prestige qu'elle avait perdus. Dès le début de son règne, il dut faire face à une coalition de cités-États syriennes soutenue par les Hittites; cette alliance représentait pour l'Égypte une aussi grande menace que la coalition soutenue par le Mitanni qu'avaient autrefois combattue les rois de la XVIII^e dynastie. Sétî I^{er} réussit à vaincre les Syriens et leurs alliés hittites et à rétablir la domination égyptienne sur la Palestine. Après avoir repoussé une attaque des Libyens, il conduisit ses troupes en Syrie du Nord, où elles se mesurèrent pour la première fois aux Hittites. Le pharaon prit la ville de Kadesh, mais les Hittites conservèrent leur influence sur la Syrie du Nord. La lutte n'était cependant pas terminée entre l'Égypte et les Hittites. Les archéologues ont retrouvé une ordonnance de Sétî I^{er} qui est empreinte de la même rigueur que celles d'Horemheb avant lui. Elle comprend toutefois un élément nouveau : une incantation destinée à assurer l'exécution des ordres du pharaon. Le seul temple qu'il ait laissé, à Abydos, et sa superbe tombe de la Vallée des Rois montrent que sous son règne l'architecture et les autres arts avaient conservé toute leur splendeur.

Malgré les succès remportés par Sétî I^{er} dans sa tentative pour restaurer l'Empire égyptien en Asie, son fils Ramsès II, qui lui succéda, dut à nouveau affronter les Hittites. En l'an V de son règne, il partit pour la Syrie avec quatre armées, afin de combattre la puissante coalition dirigée par les Hittites. Tombé avec deux de ces armées dans une embuscade près de Kadesh, il réussit à transformer ce désastre en demi-victoire. Heureusement pour la postérité, Ramsès II a laissé la description de ses campagnes (y compris la bataille de Kadesh) contre les Syriens, les Libyens et les Nubiens; on la trouve dans ses temples de Nubie³, de Karnak et de Louxor, ainsi que dans son

temple funéraire, le Ramesseum. Il continua de faire la guerre aux Hittites jusqu'en l'an XXI de son règne, date à laquelle il conclut un remarquable traité de paix avec le roi hittite Hattusilis, dont il épousa la fille aînée. Ce traité, qui proclamait la paix entre les deux puissances, instituait aussi une alliance défensive dirigée contre toute puissance tierce qui attaquerait l'un ou l'autre des signataires. Au cours des soixante-sept années de son règne, Ramsès II fit élever des temples, des obélisques et des statues dans toute l'Égypte (*ill. 35*); ces constructions, jointes aux inscriptions proclamant ses succès militaires, ont fait de lui le plus célèbre des pharaons et lui ont valu d'être appelé « Ramsès le Grand ».

Les douze fils aînés de Ramsès II étant morts avant lui, c'est son treizième fils, Mineptah, qui lui succéda, bien qu'il eût atteint, lui aussi, un âge relativement avancé. En l'an V de son règne, il dut faire face à une situation très grave : alliés aux Libyens, des Peuples de la Mer se dirigeaient en grand nombre vers l'ouest du Delta. Mineptah leur livra une bataille victorieuse, dont les résultats sont consignés sur une stèle : six mille ennemis tués et plus de neuf mille faits prisonniers. Il est également question, sur cette stèle, des succès de Mineptah en Palestine; c'est à cette occasion qu'Israël est mentionné pour la première fois dans un texte égyptien.

La mort de Mineptah marque le début d'un conflit dynastique; cinq pharaons se succédèrent en l'espace de vingt ans. À la fin de la dynastie, la reine Taousert régna avec son mari Sétii II; après la mort de celui-ci, elle prit le titre de pharaon, comme Hatshepsout l'avait fait, et régna en cette qualité pendant encore environ deux années. À sa mort, la XIX^e dynastie prit brutalement fin. Après quelques années de troubles, un nommé Sethnakhté monta sur le trône et fonda la XX^e dynastie.

La XX^e dynastie

Cette dynastie qui, selon Manéthon, se compose de douze souverains, fut contemporaine d'un grand nombre d'événements et comprend au moins un grand pharaon. Il est évident, toutefois, que la splendeur de l'Égypte avait commencé à décliner. Le papyrus Harris nous apprend qu'à la fin de la XIX^e dynastie le royaume était plongé dans le chaos, et qu'un prince syrien nommé Arsou avait réussi à le soumettre entièrement à sa domination. L'ordre fut rétabli par Sethnakhté qui, après quelques années, laissa la couronne à son fils Ramsès III.

Celui-ci admirait tellement Ramsès II qu'il s'inspira, dans le choix de ses titres, de ceux qu'avait portés le pharaon de la XIX^e dynastie. Il s'efforça, comme son modèle, de rendre sa gloire à l'Égypte. Dans les cinquième, huitième et onzième années de son règne, il remporta des victoires décisives sur des ennemis venus aussi bien de l'ouest que du nord. En l'an VIII, une tentative systématique et bien organisée d'invasion par mer et par terre fit

particulièrement courir à l'Égypte un danger redoutable; mais Ramsès III défait les Libyens et les Peuples de la Mer dans le premier combat naval de l'histoire et les repoussa vers d'autres rivages, sauvant ainsi son pays. La défaite dans l'une ou l'autre des trois batailles livrées par le pharaon aurait eu, en effet, pour conséquence l'occupation de l'Égypte par des envahisseurs qui amenaient avec eux leurs familles et leurs troupeaux. Ramsès III sut aussi maintenir la domination égyptienne en Palestine, où il fit construire un temple consacré à Amon. L'une de ses statues a été retrouvée à Beth Shan, et le site de Megiddo a livré un texte dans lequel sont rapportés les événements de son règne (Wilson, 1951, p. 59).

Ramsès III a cependant remporté plus de succès à la guerre et en politique extérieure que dans ses tentatives pour résoudre les problèmes intérieurs de l'Égypte. La corruption se répandait dans tout le pays, l'inflation s'aggravait, les conflits du travail et le pillage des tombes étaient de plus en plus fréquents. Sous les règnes suivants, ceux de Ramsès VI à Ramsès XI, l'Égypte tomba en décadence, tandis que s'accroissait la puissance du clergé d'Amon (*ill. 36*). À la fin, le grand prêtre d'Amon, Hérihor, s'attribua les titres réservés au pharaon, ouvrant ainsi une nouvelle période de l'histoire égyptienne, la troisième période intermédiaire.

LA TROISIÈME PÉRIODE INTERMÉDIAIRE (1070-656 AV. J.-C.)

Vers 1100 av. J.-C., à la fin du règne de Ramsès XI, deux hommes se partageaient le pouvoir réel : Hérihor, qui résidait à Thèbes, et Smendès, le fondateur de la XXI^e dynastie, qui résidait à Tanis, dans le Delta. Il y avait donc deux capitales; mais, aussi étonnant que cela puisse paraître, les deux monarques entretenaient des relations d'amitié et de solidarité. En revanche, l'expédition d'Ouénamon montre à quel point le prestige de l'Égypte avait diminué en Asie occidentale (Gardiner, 1964, p. 306-313). Messenger du pharaon, envoyé à Byblos, en Phénicie, pour y chercher du bois de cèdre destiné à la construction de la barque sacrée d'Amon-Rê, Ouénamon subit au cours de sa mission de terribles avanies. Il semble qu'après la mort d'Hérihor, Smendès ait étendu son pouvoir à tout le royaume. Sous la XXI^e dynastie, l'Égypte maintint des relations, notamment commerciales, avec les États voisins, tout en évitant, dans l'ensemble, les conflits armés. Le désordre, la débauche et la corruption continuaient de s'étendre.

À cette époque commence l'ascension d'une famille du Fayoum issue de mercenaires libyens établis en Égypte, qui s'intitulaient « chefs des Mashaouash⁴ ». Un membre de cette famille, Shéshonq, s'empara du trône

d'Égypte et fonda la XXII^e dynastie en 946 av. J.-C. L'Égypte, sous son règne, conserva d'abord des relations pacifiques avec le roi Salomon; mais après la mort de celui-ci, les armées de Shéshonq attaquèrent Jérusalem et pillèrent les trésors du Temple⁵.

À la fin de la XXII^e dynastie, l'Égypte était divisée en plusieurs petits royaumes. Sur le plan intérieur, le pays était déchiré par les guerres civiles et de plus en plus morcelé. Sur le plan extérieur, il sentait peser sur lui la menace de l'Assyrie, au nord, et celle d'un puissant royaume nubien, au sud. Un prince de la région du Delta nommé Pédibast fonda une autre dynastie libyenne, que Manéthon appelle la XXIII^e dynastie et dont les rois portèrent les noms utilisés par la XXII^e dynastie. À la même époque, une troisième dynastie libyenne (la XXIV^e) fut fondée à Saïs, dans le Delta. Cette dernière comprend seulement deux rois : Tefnakhté et son fils, qui porte en grec le nom de Bocchoris. Sous le règne de Tefnakht, l'Égypte fut envahie par les Nubiens, dont le roi, Piankhy, proclama sa souveraineté sur tout le pays. Ces conquérants venus du sud étaient les premiers, depuis un millénaire, qui eussent réussi à s'implanter en Égypte; l'invasion précédente, celle des Hyksos, était venue du nord-est. Piankhy fut assez puissant pour s'emparer du trône d'Égypte et pour jeter dans le pays les fondements de la domination nubienne, qui dura soixante-dix ans.

La XXIV^e dynastie, qui s'était maintenue, constitua alors pendant quelque temps une espèce de sous-dynastie, puisqu'elle reconnaissait la souveraineté des rois de Nubie. L'armée de Bocchoris fut vaincue en 720 av. J.-C., à Raphia, par le roi d'Assyrie Sargon II. Presque en même temps, Shabako, le successeur de Piankhy, envahit l'Égypte, qu'il plaça tout entière sous sa domination. Nubiens et Assyriens se disputèrent ensuite l'Égypte jusqu'en 633 av. J.-C., date à laquelle le roi éthiopien Ténouatamon fut vaincu par Assourbanipal à l'issue d'une attaque assyrienne contre Thèbes. Le roi de Nubie regagna sa capitale, Napata, mais continua de se considérer comme le véritable souverain de l'Égypte.

Après le départ du roi d'Assyrie, ses fonctionnaires, qui n'exerçaient plus de pouvoir effectif que sur la région du Delta, durent faire face à une résistance ininterrompue de la part du peuple égyptien. Finalement, le prince de Saïs, Psammétique, réussit à chasser les Assyriens d'Égypte et fonda la XXVI^e dynastie.

NOTES

1. Il s'agit d'une statuette représentant un lion, découverte à Bagdad et conservée aujourd'hui au British Museum, d'un vase à couvercle en albâtre découvert à Knossos (Crète), d'un fragment de vase en obsidienne découvert à Boghaz-Köy (Anatolie), et d'un sceau découvert en Palestine.

2. On a découvert dans les ruines de Tell el-Amarna environ quatre cents tablettes d'argile contenant la correspondance qu'Aménophis III et Aménophis IV échangeaient avec les souverains des États voisins de l'Égypte.
3. Six des temples construits sous Ramsès II en Nubie ont été sauvés grâce à la Campagne internationale pour la sauvegarde des monuments de Nubie : les deux temples d'Abou Simbel, et ceux de Ouadi es-Séboua, Beit el-Wali, El Der et Gerf Hussein.
4. Abrégé en : « chefs des Ma ».
5. Ancien Testament, Rois XIV, 16-26.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS W. Y. 1977. *Nubia, Corridor to Africa*, Londres.
- ALDRED C. 1968. *Akhenaten, Pharaoh of Egypt : A New Study*, Londres.
- BARNETT R. D. 1975. « The Sea Peoples », in EDWARDS, I. E. S. *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, 3^e éd., Cambridge, vol. II, p. II, chap. 28.
- BIERBRIER M. L. 1975. *The Late New Kingdom in Egypt (c. 1300-664 BC). A Genealogical and Chronological Investigation*, Warminster.
- BIETAK M. 1968. « Vorläufiger Bericht über die erste und zweite Kampagne der österreichischen Ausgrabungen auf Tell el-Dab'a im Ostdelta Ägyptens (1966-1967) », *MDAIK*, vol. LXXIII, p. 79-114.
- 1975. *Tell el-Dab'a*, Vienne, vol. II.
- 1975. « Die Hauptstadt der Hyksos und die Ramesesstadt », *Antike Welt*, vol. VI, p. 24-43.
- BREASTED J. H. 1909. *A History of Egypt*, 2^e éd., New York.
- CERNY J. 1873. *A Community of Workmen at Thebes in the Ramesside Period*, Le Caire.
- 1927. « Le culte d'Aménophis I^{er} chez les ouvriers de la nécropole thébaine », *BIFAO*, vol. XXVII, p. 159-203.
- DAVIES N. DE G. 1947. *The Tomb of Rekhmire at Thebes*, New York.
- DESROCHES-NOBLECOURT C. 1963. *Tutankhamen : Life and Death of a Pharaoh*, Londres.
- DRITON E, VANDIER J. 1962. *L'Égypte*, 4^e éd., Paris.
- EMERY W. B. 1965. *Egypt in Nubia*, Londres.
- GABALLA G. A. 1977. *The Memphite Tomb-Chapel of Mose*, Warminster.
- GARDINER A. H. 1964. *Egypt of the Pharaohs : An Introduction*, Oxford.
- HALLO W., SIMPSON W. K. 1971. *The Ancient Near East : A History*, New York.
- HAYES W. C. 1959. *The Scepter of Egypt*, Cambridge, Massachusetts, 2 vol.
- HELCK H. W. 1968. *Geschichte des Alten Ägyptens : Handbuch der Orientalistik*. Leyde/Cologne. Bd. I.

- HELCK H. W., OTTO E. (dir.) 1972. *Lexikon der Ägyptologie*, Wiesbaden.
- KEES H. 1961. *Ancient Egypt. A Cultural Topography*, Londres.
- KEMP B. J. 1983. « Old Kingdom, Middle Kingdom and Second Intermediate Period », in B. G. Trigger, *et al.*, *Ancient Egypt : A Social History*, Cambridge, p. 149-174.
- KITCHEN K. A. 1973. *The Third Intermediate Period in Egypt (c. 1100-650 BC)*, Warminster.
- 1982. *Pharaoh Triumphant : The Life and Times of Ramesses II*, Warminster.
- LEFEBVRE G. 1929. *Histoire des grands prêtres d'Amon de Karnak jusqu'à la XXI Dynastie*, Paris.
- MOKHTAR G. (dir.) 1981. *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II : *Afrique ancienne*, Paris, UNESCO.
- PRITCHARD J. B. 1969. *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*. 3^e éd., Princeton, N.J.
- READ J. G. 1970. « Early Eighteenth Dynasty Chronology », *J. Near East. Stud.*, Chicago, Ill., vol. XXIX, p. I-II.
- REDFORD D. B. 1967. *History and Chronology of the Eighteenth Dynasty of Egypt*, Toronto.
- 1970. « The Hyksos Invasion in History and Tradition », *Orientalia*, Rome, vol. XXXIX, p. 1-51.
- SÄVE-SÖDERBERGH T. 1941. *Ägypten und Nubien : ein Beitrag zur Geschichte altägyptischer Aussenpolitik*, Lund.
- 1956. « The Nubian Kingdom of the Second Intermediate Period », *Kush*, Khartoum, vol. IV, p. 54-61.
- SETTERS J. VAN. 1964. « A Date for the Admonitions in the Second Intermediate Period », *J. Egypt. Archaeol.*, Londres, vol. L, p. 13-23.
- 1966. *The Hyksos : A New Investigation*. New Haven, Conn./Londres.
- SMITH H. S., SMITH A. 1976. « A Reconsideration of the Kamose Texts », *Z. Ägyptische Sprache Altert. kd.*, Leipzig, vol. CIII, p. 48-76.
- TRIGGER B. G. *et al.* 1983. *Ancient Egypt. A Social History*, Cambridge.
- WENTE E. 1975. « Tuthmosis III's Accession and the Beginning of the New Kingdom », *J. Near East. Stud.*, Chicago, Ill., vol. XXXIV, p. 265-272.
- WILSON J. A. 1951. *The Culture of Ancient Egypt*, Chicago, Ill.

10.2.2

La Nubie et ses relations avec l'Égypte (1780-700 av. J.-C.)

Théophile Obenga

Un cadre chronologique précis et quelques définitions indispensables nous amèneront par la suite à mieux cerner les liens entre la Nubie et l'Égypte durant la période concernée, en mettant l'accent sur les aspects scientifiques et culturels.

CHRONOLOGIE

En Égypte, 1780 av. J.-C. correspond à la fin du Moyen Empire (2040-1785 av. J.-C.) et au début de la deuxième période intermédiaire (1785-1554 av. J.-C.), et la date de 700 av. J.-C. correspond à la Basse Époque. Pour la Nubie, la période retenue va de la culture de Kerma moyen et classique jusqu'aux temps de Napata du royaume de Koush (IX^e siècle av. J.-C.), donc avant la période de Méroé (270 av. J.-C./350 apr. J.-C.), ce même État koushitique. De 1970 à 1785 av. J.-C., l'Égypte, sous les Sésostris, est omniprésente en Nubie, comme elle le sera encore de 1500 à 1100 av. J.-C., sous les rois du Nouvel Empire. En revanche, à la XXV^e dynastie, ce sont les souverains de Koush qui s'installent en Égypte et commandent ce pays, de 747 à 656 av. J.-C. Ces dates quelque peu rebutantes tiennent plus de la nécessité historique que d'un besoin artificiel de périodisation, car la chronologie des civilisations de la vallée du Nil égypto-nubienne n'est pas toujours aisée à comprendre pour le lecteur pas ou peu familier avec l'histoire ancienne du continent africain.

DÉFINITION DE QUELQUES TERMES

Aujourd'hui, la Nubie désigne, ethniquement et culturellement, la partie de la vallée du Nil habitée par les peuples qui parlent les langues nubiennes, apparentées aux langues négro-africaines du nord-est de l'Afrique et à celles des populations qui habitent les plateaux du Kordofan et du Darfur, à l'ouest du Nil. Le pays de Nubie s'étend par conséquent, de nos jours, d'Assouan jusqu'au village Ed-Debba : près d'un tiers de ce territoire, entre la première et la deuxième cataractes, traditionnellement appelé Nubie inférieure ou basse Nubie, se trouve donc en Égypte, tant que les deux tiers restants — Nubie supérieure ou haute Nubie — font partie du Soudan.

Mais dans les temps anciens, la Nubie était un pays plus grand, plus étendu que maintenant. Au VI^e siècle av. J.-C., on trouve les Nubiens au confluent du Nil blanc et du Nil bleu, à Khartoum. Les anciens auteurs gréco-latins — Homère, Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Sénèque, Pline l'Ancien — appelleront « Éthiopiens » et « Éthiopie », les « Nubiens » et la « Nubie ».

Pour les anciens Égyptiens, ces « pays méridionaux » étaient désignés par les termes suivants : — *Khent*, à l'Ancien Empire (2780-2280 av. J.-C.) ; *Kas*, au Moyen Empire (*Kas* ; *Kash* ; *Kashi*) : d'où le terme *Koush* ; *Ksh*, forme courante au Nouvel Empire (1567-1085 av. J.-C.). Ainsi, le nom de *Kas* apparaît pour la première fois au Moyen Empire (2052-1778 av. J.-C.), sur la stèle de Bouhen qui se trouve actuellement au musée de Florence, en Italie : cette stèle comporte en effet une inscription datée de l'an XVIII du règne de Sésostri I^{er} (XII^e dynastie : 2000-1785 av. J.-C.). Ce pays de *Koush* est le pays de l'or, qui se dit en langue pharaonique *nbw*, d'où Nubie, Nubia, pour le pays du métal précieux. L'habitat des Nubiens de l'histoire ancienne est le même que celui des Nubiens de nos jours. Permanence physique d'un peuple, de la haute Antiquité à nos jours, sur son sol natal. Ce fait est assez exceptionnel dans l'histoire de l'Afrique où migrations et déplacements de peuples furent relativement fréquents dans les temps anciens et précoloniaux. Ce qui complique suffisamment les questions d'origine ou d'ethnogenèse des peuples africains, pourtant tous autochtones du continent. Cet habitat des Nubiens, le long du Nil moyen, constituait dans les temps reculés de l'histoire africaine l'une des voies essentielles de communication entre le bassin méditerranéen et l'intérieur du continent africain en passant, bien évidemment, par l'Égypte. Et c'est le moment de souligner l'importance historique et culturelle du Nil qui traverse le plus redoutable désert du monde — le Sahara en sa partie orientale — au sortir des marais de l'Afrique interlacustre ; les eaux, le limon, les inondations annuelles du fleuve ont rendu possible la vie humaine en pleine aridité désertique. C'est la vallée du fleuve qui est fertile, Nubie et Égypte sont des dons du Nil, ainsi qu'il parut évident à Hérodote. Ce même Nil assurait également la circulation des biens (or, ivoire, peaux,

écaillés, animaux, bois, etc.), des hommes (serviteurs, esclaves, guerriers) et des idées (rites, institutions, croyances, etc.) entre l'Afrique profonde et la vallée du Nil égypto-nubienne, entre celle-ci et le monde méditerranéen. Par exemple, la royauté sacrée, le port rituel de la peau de léopard sont des traits culturels assez distinctifs, propres à la vallée du Nil et au reste de l'Afrique noire. Il est difficile de savoir si les Nubiens ressemblaient physiquement à leurs voisins. Diodore de Sicile faisait cette constatation anthropologique à propos de l'ethnie nubienne : les Éthiopiens, « et particulièrement ceux qui vivent sur les bords du fleuve (= le Nil) ont la peau de couleur noire, le nez épaté et les cheveux crépus¹. » Et Hérodote, le « père de l'Histoire », avait déjà noté au sujet des Égyptiens que ceux-ci avaient « la peau noire² ». Cette phrase se réfère aux Colchians du Caucase qui ressemblent aux Égyptiens. De telles caractéristiques qui relèvent de l'anthropologie physique autorisent en effet, en toute objectivité, à considérer les « Nubiens » et les « Égyptiens pharaoniques » comme étant des Noirs africains, de la même façon que tous les autres Noirs africains du continent (Sara, Galla, Bantu, Yoruba, Mossi, Dogon, Wolof, Peul, Malinke, Songhay, etc.).

NATURE DE LA DOCUMENTATION

Il est fait appel à plusieurs disciplines difficiles pour écrire l'histoire de cette vallée du Nil égypto-nubienne, qui forme en réalité un même ensemble anthropologique et culturel. Il sied d'en dire rapidement un mot, pour des besoins de méthodologie et de critique historique. L'archéologie fondée sur la fouille est une discipline centrale pour la connaissance du passé égypto-nubien dans l'Antiquité. Cette source d'information historique pose des problèmes de stratigraphie, de genèse d'un foyer culturel, de datation, de contacts culturels dans le temps et dans l'espace entre diverses aires culturelles, etc. Une autre technique essentielle pour la compréhension de l'histoire de cette région est le déchiffrement des textes anciens écrits : hiéroglyphes, hiératique, démotique, méroïtique. Les hiéroglyphes égyptiens furent déchiffrés par Champollion en 1822. Quant à l'écriture méroïtique, elle se lit, mais la langue ainsi aperçue reste jusqu'ici inconnue, non déchiffrée. Sans doute le déchiffrement de la langue méroïtique sera l'un des événements culturels et scientifiques les plus décisifs des années ou des siècles à venir³. Quant à la philologie, elle permet à l'historien de suivre de l'intérieur l'évolution des langues anciennes, leurs formes particulières, les emprunts, les pertes, les archaïsmes, la dynamique des structures grammaticales, etc. La chronologie, bien évidemment, sert à dater une civilisation dans le temps universel. Ainsi, lorsque les archéologues et les historiens divisent l'ensemble de la civilisation de Kerma, en Nubie, en quatre phases : Kerma ancien (KA), Kerma moyen (KM), Kerma classique

(KC) et Kerma récent (KR), ceci se fait d'après les différences reconnues, à travers le temps et l'espace, dans le matériel, notamment la céramique, les rites funéraires (forme des fosses, sacrifices) et les rapports avec les cultures nilotiques voisines : le groupe A (3000-2500 av. J.-C.) pour le Kerma ancien, le groupe C (2000-1500 av. J.-C.) pour le Kerma moyen et, pour toute la durée de l'Antiquité de la vallée du Nil égypto-nubienne, l'Égypte pharaonique contemporaine. Les ensembles culturels nubiens dits « groupe A », « groupe C », « cultures de Kerma », sont de la période pré-koushitique, la période koushitique comprenant Napata et Méroé, ainsi que le « groupe X » ou « culture Ballana », soit la période de transition entre Méroé et le commencement de la période chrétienne (IV^e-V^e siècle apr. J.-C.). Ainsi travaille l'historien de l'Antiquité, sur une documentation fort variée et d'accès difficile, pour ces périodes reculées de l'histoire africaine. Dans les rapports égypto-nubiens, de la fin du Moyen Empire pharaonique à la Basse Époque pour l'Égypte, et de la culture de Kerma moyen et classique aux temps de Napata pour la Nubie, nous ne retiendrons que les faits saillants, significatifs, dans le cadre de cette histoire du développement scientifique et culturel des peuples et continents de notre humanité qui font une seule et même espèce biologique.

ROYAUME DE KERMA

Technologies des gens de Kerma moyen et classique

Depuis les fouilles décisives de l'égyptologue américain G. A. Reisner en Nubie, de 1907 à 1932, la vallée du Nil comprise entre la première et la deuxième cataracte est probablement la région du monde excavée assez complètement. On a fouillé jusqu'aux alentours de la quatrième cataracte, pour les sites de Kerma de Nubie. Ainsi, la civilisation de Kerma qui doit son nom à une ville moderne du Soudan — entre le site de Tabo et la troisième cataracte — est une civilisation complexe qui s'étend sur plusieurs siècles, entre le « groupe A » et la domination égyptienne de la haute Nubie au début du Nouvel Empire. B. Gratién a, en 1978, dans un travail remarquable par la minutie du détail, présenté près de 47 sites Kerma connus, en donnant une description et une analyse de la poterie, des rites funéraires et du mobilier (Gratién, 1978). Depuis 1980, le professeur Jean Leclant rend régulièrement compte des fouilles et recherches sur Kerma, menées surtout par le professeur Ch. Bonnet et son équipe de l'université de Genève (Leclant et Clerc, 1986) et sur lesquelles ici nous nous appuyons essentiellement. Le site de Kerma même, tel que nous venons de le localiser, est le plus grand site de cette civilisation nubienne. Mais il y a d'autres sites non moins importants : le Kerma ancien a été identifié par exemple avec Sai, au sud de la deuxième

cataracte, où près d'une soixantaine tombes ont été fouillées et décrites; le Kerma moyen est surtout concentré autour et au sud de la deuxième cataracte, avec les nécropoles de Semneh (onze sépultures fouillées), d'Ukma, d'Akasha, et celles aux alentours d'Amara; le Kerma classique se rencontre depuis la Moyenne-Égypte jusqu'à la quatrième cataracte : à Ukma avec plusieurs centaines de tombes, à Akasha, plus d'une centaine de sépultures, à Sar qui est le second centre Kerma classique par son étendue, à Kerma même, site éponyme, avec plusieurs milliers de tombes, à Tabo, à Bugdumbush, etc. Chronologiquement, le Kerma ancien qui a des relations encore faibles avec l'Égypte apparaît à la fin de l'Ancien Empire (vers 2280 av. J.-C.). Il donne naissance au Kerma moyen, au début du Moyen Empire (2052 av. J.-C.). La culture de Kerma moyen pendant laquelle les relations avec l'Égypte connaissent un accroissement, cède la place au Kerma classique, à la XVIII^e dynastie, pour disparaître totalement sous Thoutmosis III (1504-1450 av. J.-C.). La civilisation de Kerma, qui constitue un tout en dépit de ses différentes phases évolutives, s'étend donc, en Nubie, de la fin de l'Ancien Empire jusqu'à la XVIII^e dynastie.

Kerma moyen et classique

Leurs relations avec l'Égypte

Le Kerma moyen avait déjà des digues de pierre et de retenue du limon. Les Nubiens voulaient ainsi relever le défi d'un désert redoutable pour cultiver la terre, une terre aride sans ces aménagements hydrauliques, car la crue du Nil, avec son limon fertilisateur déposé sur les berges après l'inondation, n'atteint pas toujours les sols plus ou moins éloignés du fleuve. L'élevage, important et varié, constitue la principale ressource pour les gens de Kerma moyen qui élèvent bovins, ovins et capridés. Sans doute, le cheptel était un élément de différenciation sociale, et les sacrifices animaux sur les tombes traduisent une idéologie particulière, celle des pasteurs vivant en plein désert. Les nombreux troupeaux de moutons et de chèvres en arrachant les racines des plantes et en détruisant les jeunes arbustes, ont dû provoquer un appauvrissement de la végétation. L'animal domestique a contribué ainsi à la désertification d'un pays déjà voué à la sécheresse. Si l'on fabrique encore des éventails et des nattes au Kerma moyen, l'artisanat se développe et se diversifie, avec le travail du bois, du cuir, des poteries, de la pâte émaillée. Le gros de la céramique du Kerma moyen est formé par des objets assez frustes. Les pots à panse large et ouverture évasée sont les plus fréquents dans les tombes. Les dimensions sont moyennes, 30 centimètres de haut et de diamètre. Le fond est arrondi, la panse convexe avec changement de courbure au centre, le col resserré, l'ouverture large et évasée, la lèvre simple dans le prolongement des parois. La pâte est de qualité variable, la tranche noire, la couleur des surfaces allant du beige au rouge et au noir. Les motifs les plus usuels de

l'épaule qui porte un décor incisé ou imprimé — décor géométrique disposé en bandes répétées et horizontales — sont le triangle, le losange et le rectangle. Mais il existe aussi au Kerma moyen une poterie fine, de très belle facture, avec des bols rouges à bord noir, au fond arrondi et à la panse convexe. La pâte est ici homogène, fine, très dure. La poterie est entièrement lustrée, la tranche noire, le bord régulier, la surface intérieure d'un noir profond, et la surface extérieure d'un rouge orangé. Une forme particulière de poterie au Kerma moyen présente un fond plat ou légèrement convexe, avec des parois plus ou moins concaves et l'ouverture évasée bordée d'une lèvre simple. La pâte est cependant de même qualité et de même couleur que celle du type fin. Le mort était particulièrement honoré. Il était enterré vêtu de toile et de cuir, des objets personnels placés sur le corps ou à côté de celui-ci : chevets de bois aux pieds du cadavre, éventails en plumes formés de plusieurs faisceaux de plumes d'autruche le plus souvent et posés à côté du mort; des vaiselles de pierre, des vases de toilette en poterie, près de la tête du squelette. À Sai, G. A. Reisner avait exhumé une jarre en albâtre veiné, de panse sphérique, avec un col étroit, et une petite lèvre évasée de profil convexe fermée d'un couvercle de pâte émaillée bleue décorée d'une rosace (Reisner, 1923, p. 59, pl. 38-42). Les aiguilles, en os, sont droites, avec un chas très large. Elles étaient également très nombreuses au Kerma ancien, placées à proximité des os du bassin du mort. Dans presque toutes les tombes, de l'ocre rouge a été trouvé : il était déjà utilisé dans les sépultures au Kerma ancien. Il est parsemé en petits grains sur toute la surface du corps. Ailleurs en Afrique noire, dès les temps précoloniaux, on emploiera le kaolin rouge, la poudre tucula obtenue à partir de l'écorce d'un bois rouge. Il s'agit, ici et là, d'une coutume dont la signification est, partout en Afrique noire, ontologique : le rouge signifie la vie. Cette couleur a un pouvoir de protection, de renforcement des vertus de l'être humain. Elle fait du mort un être puissant qui continue à vivre. Au fond pour cette idéologie négro-africaine, vie et mort constituent un même ensemble organique. C'est au Kerma moyen que le métal commence à se répandre. Couteaux à lame triangulaire, dagues de cuivre ou de bronze avec le pommeau taillé en forme de croissant dans de l'ivoire, comme le type de dague trouvé au Moyen Empire égyptien, et décrit par W. M. Flinders Petrie, en 1917, dans son ouvrage *Tools and Weapons*. Ivoire, coquillages et pâte émaillée sont les matières les plus courantes pour la fabrication des bijoux. Des bracelets de poignet ou de cheville, en écorce et en cuir, existent. On trouve des perles discoïdes de pâte émaillée, mais aussi un grand nombre en os. Les gens de Kerma taillaient également la cornaline et le quartz qu'ils savaient recouvrir d'une couche d'émail bleu. L'amulette la plus répandue est le faucon, taillée dans du schiste. Les scarabées sont rares, avec des signes ou des inscriptions dans le style du Moyen Empire égyptien. Cette culture du Kerma moyen présente de nombreux

points communs avec celle du groupe C qui a fleuri au même moment en basse Nubie : superstructures circulaires, animaux sacrifiés, bucranes déposés autour des puits, bols hémisphériques incisés, etc. On voit que les coutumes funéraires sont identiques entre le groupe C et le Kerma moyen. Le groupe C et le Kerma moyen ne sont peut-être que deux évolutions locales d'une civilisation antérieure commune, appelée Kerma ancien pour le Kerma et qui est attestée sur les sites anciens du groupe C : au nord de la deuxième cataracte, c'est le groupe C, et au sud de cette même deuxième cataracte, le Kerma moyen dont l'apogée sera atteint au Kerma classique, avant que le pays ne soit occupé par l'Égypte. En effet, le site de Kerma classique apparaît comme un important centre commercial et artisanal. On a trouvé au cœur de la ville de Kerma de nombreuses empreintes qui fermaient paniers, pots et caisses, ainsi que les matières premières nécessaires à la fabrication des objets comme l'ocre rouge, l'oxyde de cuivre, la résine, des blocs de mica, des dépôts de cristal de roche, des galets de cornaline, des fragments d'œufs d'autruche. Ces matières premières étaient accompagnées d'outils : broyeurs, polissoirs, poteries. Les habitats de Kerma classique étaient en briques crues. À Kuban, Kor, Bouhen, Semna et Mirgissa, la population de Kerma classique, en s'étendant vers le nord, a occupé les anciennes forteresses égyptiennes du Moyen Empire, abandonnées par les garnisons après la XIII^e dynastie (1778 av. J.-C.). Les fouilles suisses de 1984-1985 ont fait apparaître sur le site de Kerma, dans la ville antique, près du quartier religieux, les fondations d'une structure de plan arrondi, organisée autour de trois rangs de supports en bois. Un mur arrondi entoure cet espace intérieur en donnant à l'édifice un diamètre de 15,5 m à 16,5 m. La maçonnerie est en briques crues. Quelques traces d'un badigeon ocre font supposer qu'une partie des élévations étaient peintes. Autour du bâtiment, la tranchée de fondation d'une large enceinte en briques cuites souligne l'importance de cet ensemble. Cet étonnant bâtiment, établi aux environs de 2000-1800 av. J.-C., paraît avoir été occupé durant plusieurs siècles (Leclant et Clerc, 1986). Dans le quartier occidental du site de Kerma, les missions suisses ont trouvé de nouvelles maisons en briques crues, complétant ainsi le plan général de la ville. Un matériel d'usage quotidien a été exhumé dans une habitation : fusaiöles, fragments de coquilles d'œufs d'autruche destinés à la confection de perles, têtes de haches usées, polissoirs ou molettes en grès ferrugineux servant à la décoration de la céramique. Des hommes et des femmes accompagnés de girafes sont figurés sur quelques fragments d'œufs d'autruche. L'agriculture se développe au Kerma classique, associée à l'élevage; un système de digues et de canaux d'irrigation est en place. Les représentations égyptiennes du Moyen Empire et de la XVIII^e dynastie montrent, dans les tributs nubiens, des bœufs à longues cornes. Les artisans travaillent le quartz, le mica, le cuir, l'ivoire, l'or, la poterie. Pour cette population guerrière — la

Nubie est appelée depuis l'Ancien Empire égyptien Ta Sety, « le pays de l'arc » — les bonnets de cuir étaient fabriqués selon une technique originale, proprement nubienne. Poils de girafe, plumes d'autruche, ivoire, pierre, quartz émaillé, sont travaillés à Kerma. La poterie obéit à des traditions antérieures : vases rouges à bord noir, tranche noire, décors incisés et imprimés. Les vases rouges à bord noir avaient disparu d'Égypte depuis le prédynastique. Par conséquent, les spécimens que l'on trouvera plus tard en Égypte ne sont vraisemblablement que des importations de Nubie où cette poterie est suivie, de l'époque préhistorique au IV^e siècle apr. J.-C. (Säve-Söderbergh, 1941, p. 5; Obenga, 1973, p. 97-99). Le Kerma classique qui couvre la fin du Moyen Empire et toute la deuxième période intermédiaire présente une société hiérarchisée. Un prince règne à Kerma, au sud de la troisième cataracte. Peut-être y avait-il centralisation autour de ce chef, ainsi que semble le confirmer le grand dignitaire qui dirigeait les centres secondaires du pays. Pour ces princes et dignitaires, on construisait d'immenses tombes. Les sacrifices d'animaux et d'humains étaient pratiqués — coutume que l'on retrouve ailleurs en Afrique noire, dans l'ancien Abomey par exemple. Comme cela arrive habituellement en Afrique noire, l'unité ethnique impliquant l'unité linguistique, il faut penser que toutes ces populations de Kerma qui occupaient la vallée et remontaient jusque vers l'Égypte, étaient unies aussi bien par l'ethnie que par la langue. Et plusieurs groupes humains distincts, géographiquement séparés les uns des autres, peuvent néanmoins appartenir à une même communauté linguistique. L'écriture n'était pas encore connue. Un culte était rendu au dieu Horus, faucon divinisé qu'on rencontre par exemple au Mali ancien et au Zimbabwe de Mwene Mutapa (Monomotapa). L'ocre rouge avec lequel on couvrait le corps du défunt est également une vieille coutume funéraire typiquement négro-africaine. Quant au Kerma récent, il correspond à l'égyptianisation de la civilisation de Kerma et à la disparition rapide de ses traits caractéristiques, sous l'occupation égyptienne. En somme, malgré les évolutions, les changements, les modifications au cours des différentes phases de son histoire, la civilisation de Kerma, qui est une civilisation nubienne indépendante ayant des contacts commerciaux avec l'Égypte, forme un tout. Cette civilisation présente une structure sociale et idéologique particulière, des rites funéraires. L'agriculture, l'élevage, l'artisanat (cuir, vannerie, os, ivoire, pâte émaillée, bois, métal, cuivre, bronze, mica, etc.), étaient pratiqués. Un art original avec les scènes des vaisselles de faïence, des bijoux, des vêtements décorés. Les villages étaient situés sur le bord du fleuve, soit sur la rive occidentale, soit sur la rive orientale. Les nécropoles étaient creusées en bordure du désert, avec une constante orientation est/ouest des fosses. Les corps des défunts étaient couchés en position contractée. Dans les tombes on trouve toutes sortes d'objets : les gens de Kerma croyaient à une vie dans l'au-delà. Le

pays de Kerma représente donc une remarquable unité de culture. Les centres importants comme ceux d'Ukma et Akasha, de Sai et de Kerma étaient manifestement reliés, et le prince de Kerma dirigeait l'ensemble du pays, surtout à la deuxième période intermédiaire (1778-1567 av. J.-C.). Si le roi hyksos (XV^e et XVI^e dynasties : de la fin du XVIII^e au début du XVI^e siècle av. J.-C.) fait appel au roi de Koush pour qu'il l'aide dans sa lutte contre les rois égyptiens de Thèbes, c'est qu'il y avait un pouvoir central au pays de Kerma établi précisément à Kerma. Ainsi, la civilisation de Kerma a occupé la Nubie au sud de la deuxième cataracte, à partir de 2000 av. J.-C. environ jusqu'à 1550 av. J.-C. Quels rapports ce royaume de Kerma a-t-il eu avec l'Égypte pharaonique ?

RAPPORTS ENTRE KERMA ET ÉGYPTE PHARAONIQUE

Le pays de Kerma, au sud de la deuxième cataracte, était très riche. Les mines de cuivre de Bouhen ont été exploitées dès l'Ancien Empire, ainsi que le prouvent des hauts-fourneaux trouvés sur place (Emery, 1962). D'autres gisements existent jusque dans le sud du Darfur, les mines d'Afrat-en Naar. L'or affleure dans le socle cristallin de la Nubie. Les pierres précieuses ou semi-précieuses, tels les grenats, le cristal, le quartz, l'agate et l'obsidienne, comptaient également parmi les richesses convoitées de la Nubie. La diorite de Toshka en basse Nubie était très estimée, de même que l'améthyste de couleur lilas et la cornaline aux tons rouge-orange, qui étaient travaillées en bijoux. À quoi il faut ajouter les produits de la haute Nubie : l'ivoire, les gazelles, les oryx, les plumes d'autruche, les peaux de léopard, des animaux vivants comme les singes et babouins, les léopards, les girafes. Le bois d'ébène et la gomme étaient aussi fournis par la Nubie, carrefour de routes entre l'Égypte et les autres pays de l'Afrique noire. Le gros bétail faisait également partie des grandes richesses de la Nubie, qui fournissait l'armée et la police du désert, de même que des serviteurs domestiques. La Nubie est par conséquent un pays convoité par l'Égypte pour ses nombreuses richesses. Ainsi, pour la période qui nous intéresse ici, la Nubie connaît un début de conquête par le pharaon Ahmosis (Vandersleyen, 1971), qui s'appuie sur les forteresses situées sur la deuxième cataracte du Nil et installées pendant la XII^e dynastie, dynastie pendant laquelle les Égyptiens pénétrèrent au-delà de Kuban, Korosko, Toshka, jusqu'à l'extrémité nord de la cataracte, tout en consolidant Bouhen qui avait été déjà un centre d'activité égyptienne sous l'Ancien Empire, et Sésostri III (1878-1843 av. J.-C.) n'organisa pas moins de quatre expéditions en Nubie et recula la frontière jusqu'au sud de la cataracte, près de Semna (des stèles y ont été trouvées). Ahmosis, fils de Séqénehrê et frère d'Amosis, qui va engager la lutte de libé-

ration nationale contre les Hyksos d'Apopi, vers le milieu du XVI^e siècle av. J.-C., reconnaît cependant dans son long compte rendu gravé sur plusieurs stèles dédiées à Amon et se trouvant à Karnak, qu'il devait partager le pays entre deux souverains, l'un asiatique au nord et un roi de Koush au sud. En effet, la basse Nubie, entre la première et la deuxième cataracte, était le territoire des princes de Koush avec Kerma comme capitale. Au temps de Ahmosis précisément, le territoire de Kerma était entre les mains des Koushites, mais le pharaon égyptien pénétra, semble-t-il, jusqu'à Bouhen. La conquête de la Nubie se poursuivit avec Amosis, qui atteignit Sai (Vercoutter, 1973, p. 7-38). Plus tard, Kerma sera atteint, et Thoutmosis I^{er} (1530-1520 av. J.-C.), grand conquérant du Nouvel Empire (1567-1085 av. J.-C.) alla au-delà de la quatrième cataracte. D'Ahmosis jusqu'à Thoutmosis III inclus (1504-1450 av. J.-C.), presque tous les pharaons ont guerroyé en Nubie. Le royaume de Koush, si puissant jadis, fut ruiné. L'Égypte contrôla alors la vallée du Nil, du Delta jusqu'à la région du Gebel Barkal entre la quatrième et la cinquième cataracte. Gebel Barkal n'est rien d'autre que Napata. Ce fut un centre administratif sous la XVIII^e dynastie. C'est Thoutmosis III qui fonda le premier temple d'« Amon de Napata, hôte de la montagne sacrée ». Napata devint ainsi le principal sanctuaire du royaume de Koush. Au Nouvel Empire, après la chute du royaume de Kerma, l'administration de la Nubie reposait totalement entre les mains du « fils royal de Koush, titre porté précisément par le fonctionnaire égyptien qui était alors directement responsable devant Pharaon. Ce haut fonctionnaire égyptien était secondé par un « lieutenant » pour Koush et pour Ouauat (Wawat), c'est-à-dire pour la haute et basse Nubie. Le fils de Koush résidait la plupart du temps à Aniba, de temps en temps aussi à Faras. À Aniba, ville et forteresse de basse Nubie, entre la première et la deuxième cataracte, s'élevait un temple d'Horus : Aniba devint le centre administratif de la basse Nubie, sous le Nouvel Empire. Au cours de sa trentième année de règne, Aménophis III (1408-1372 av. J.-C.) fonda à Soleb, au sud de la troisième cataracte, un grand temple d'Amon, également destiné au culte de sa propre personne. La reine Tiye (Tiye, Teye, Tii), qui vécut vers 1415-1340 av. J.-C., compagne bien aimée d'Aménophis III, « grande épouse royale », reine-mère d'Égypte pendant un demi-siècle, mère des pharaons Akhéaton et Toutankhamon, belle-mère de Néfertiti, est précisément une femme du Sud, de Nubie-Koush (Soudan). Un autre temple d'Aménophis III fut construit à Sedeinga, en amont de la troisième cataracte, sur la rive ouest du Nil. À l'époque rameside, XIX^e et XX^e dynasties (1314-108 av. J.-C.), le « chef des pays du Sud », « fils royal de Koush », est un personnage très important. Sétî I^{er} (1312-1300 environ av. J.-C.) et le fils royal de Nubie Amenemope par exemple ont fait sculpter sur le rocher surplombant la vallée, à Qasr Ibrim, un peu en aval de la deuxième cataracte, une inscription votive qui fait état

de la gloire reconquise de l'Égypte : « Dieu parfait qui frappe les Neuf Arcs, cœur puissant qui terrasse ses adversaires, massacrant le pays de Koush, foulant aux pieds les Tjenhenou (Lybiens) et emmenant leurs chefs en qualité de prisonniers. (...) Vers lui (Pharaon) les étrangers du Sud viennent en se courbant, tandis que les peuples du Nord (Asie antérieure) se prosternent à cause de sa gloire... » (Kitchen, 1969). Sétî I^{er} est effectivement un grand roi qui a affirmé la puissance pharaonique en Palestine, au pays des Hittites, en Libye ancienne et en Nubie : « Tes frontières, désormais, vont du pays du Sud jusqu'aux limites des vents du nord et aux extrémités de la Très-Verte (la Mer) » (*ibid.*). Époque de prospérité revenue, le règne de Sétî I^{er} fut aussi un grand moment artistique de l'Égypte ancienne, avec le « temple funéraire » de Gourna et la salle hypostyle de Karnak décorée de scènes rituelles et de tableaux évoquant les victoires du roi sur les Bédouins, les Libyens, les Amorrites et les Hittites. Mais, en l'an VIII du règne de Sétî I^{er}, une révolte se produisit en Nubie, au pays de Iram. La campagne dura plus de deux mois et un combat de sept jours fut livré. Cette révolte des Nubiens d'Iram était donc sérieuse (Kitchen, 1969, p. 102-103). Sous Ramsès II (1304-1236 av. J.-C.), entre l'an XV et l'an XVIII, une nouvelle révolte éclate en Nubie, toujours au pays de Iram. Ramsès II fit campagne en Nubie, avec quatre de ses enfants, pour secourir le fils royal de Koush qui devait avoir des difficultés à percevoir les tributs nubiens. Parmi les communautés paysannes soudanaises, les Iram, l'une des plus importantes tribus de la haute Nubie, sont connus depuis l'Ancien Empire égyptien (Priese, 1974). Le règne de Ramsès II fut très long. Comme son père Sétî I^{er}, il s'efforça de mettre en valeur les mines aurifères des déserts nubien et arabe. Ainsi, l'or du désert, près de l'Ouadi Mia, à l'est de l'actuelle ville de Redisiyeh, et l'or du Ouadi Akita, dans la région du Ouadi (Wadi) Allaki, avec la forteresse de Kuban, allaient enrichir le trésor égyptien. Setaou fut sans doute le plus puissant « fils royal de Koush », de l'an XXXVIII à l'an LXIII de Ramsès II. Ce grand administrateur reçut la formation encyclopédique des scribes, devint percepteur des impôts du royaume, puis affecté au domaine d'Amon-Rê, avant d'être nommé « fils royal de Koush ». Il finit sa brillante carrière comme l'un des juges augustes du tribunal d'État. Les temples nubiens d'Abou Simbel, le plus important des sanctuaires de basse Nubie de Gerf Hussein, à environ 90 kilomètres au sud d'Assouan et de Ouadi es-Séboua, à environ 150 kilomètres au sud d'Assouan, sur la rive ouest, doivent leur érection, en grande partie, au vice-roi Setaou, administrateur particulièrement actif. Son épouse, Mout Nefert, « Mout La Belle », fut « supérieure du harem d'Amon », position éminente dans le clergé féminin. Setaou administrait la Nubie, avec d'autres hauts fonctionnaires égyptiens : le « lieutenant » de la région de Wawat (Ouaouat), celui de la région de Koush, les maires des grandes villes comme celui de Miam ou Aniba, en

basse Nubie, le « directeur des prêtres de tous les dieux des pays du Sud ». Toute cette administration recensait les moissons et le gros bétail. Quant au chef des archers, il était également « chef des déserts de l'or d'Amon en Nubie ». À ce titre, il veillait sur la police du désert et à l'extraction du métal précieux, par des ouvriers locaux, nubiens. Les « Égyptiens de Nubie » étaient par conséquent nombreux, assurant comme toute « colonisation » l'exploitation de la Nubie. Comme nous l'avons déjà relevé à propos de Sétî I^{er} et de Ramsès II, cette présence des « Égyptiens de Nubie » n'allait pas sans problème. Ainsi, Mineptah, treizième fils de Ramsès II qui fut couronné vers 1236 av. J.-C., et qui dirigea l'Égypte pendant une dizaine d'années, eut à son tour fort à faire avec la Nubie, ainsi que nous l'apprenons d'un texte sculpté sur une stèle provenant du temple d'Amada : « Les Medjai furent emmenés en Égypte, le feu mis à leurs multitudes en présence de ceux qui restaient; leurs mains furent coupées, parce qu'ils s'étaient révoltés; on arracha les oreilles et les yeux des autres; ils furent ainsi emmenés jusqu'au pays de Koush, et on en fit des tas dans leurs villes, afin que plus jamais Koush ne se rebellât... » Une cruauté assez étrange et exceptionnelle de la part des Égyptiens qui laisse entendre que cette révolte ainsi réprimée devait être dangereuse pour l'Égypte. Mineptah va employer la même énergie assez inhabituelle avec les Peuples de la Mer, en l'an V de son règne. Sur le champ de bataille, on coupe les mains des morts, on coupe aussi le phallus des Libyens tués, et d'autres peuples non circoncis, Philistins, Shardanes, Sicules, Lyciens, Achéens, Étrusques, etc. Le dernier souverain ramesside, Ramsès XI, affaibli vers la fin de son long règne, ne peut empêcher le coup de force du fils royal de Koush, Panéhési, qui se révolta et se retrancha en Nubie, privant ainsi l'Égypte des ressources de la vallée du Nil au sud d'Éléphantine. Cette rupture d'avec la Nubie allait avoir des développements politiques considérables.

Napata et Méroé : le royaume de Koush

La classe dirigeante au royaume de Koush n'était pas issue d'une souche étrangère à la Nubie. Dans la partie méridionale du royaume, l'aire dans laquelle les Koushites s'établirent en premier s'étendait jusqu'à l'« île de Méroé », entre l'Atbara, le Nil et le Nil bleu. Des centres comme Musawarat es-Sufra, au nord-est de Khartoum, devaient déjà exister dans les temps napatéens. Un sphinx du roi Aspelta (593-568 av. J.-C.) a été trouvé près de Khartoum, mais peut-être ne s'agit-il que d'un déplacement du monument à une date tardive. En revanche, la basse Nubie ou Nubie inférieure fut, dès le départ, une partie constitutive du royaume de Koush. Des tribus nubiennes vivaient dans le Bayuda, soit la grande steppe désertique qui s'étend du sud de Napata (Kerma) à la région de Méroé. Dans le désert oriental vivaient des Blemmyes, ancêtres des Beja d'aujourd'hui. À El

Kurru, les plus anciennes tombes du cimetière nous ramènent jusqu'à cinq générations de souverains avant Kashta (760-742 av. J.-C.). Ces tombes nous renvoient donc presque à 900 av. J.-C. Le plus ancien roi de Koush connu grâce à son nom est Alara, probablement le successeur immédiat de Kashta. Alara est mentionné seulement dans les inscriptions tardives, mais dans un contexte qui permet de penser qu'il fut le fondateur du royaume de Koush. Ainsi, Taharqa (690-664 av. J.-C.) proclame qu'il avait reçu son pouvoir de l'intercession d'Alara au nom de sa grand-mère⁴. Irike-Amanote (431-405 av. J.-C.) souhaite pour lui-même un règne aussi long que celui d'Alara⁵. Nastasen (335-315 av. J.-C.) parle d'un endroit à Napata sur la route de Méroé d'où Alara « émergea » et proclame qu'il était lui-même investi à Napata de la « puissance, du pouvoir victorieux » de cet ancêtre. Il faut rappeler que la généalogie des ancêtres du roi Aspelta (593-568 av. J.-C.) s'achève avec les deux dernières générations avant Alara⁶. Dès lors, la réflexion historique amène à situer la fondation de Koush vers 800 av. J.-C. Ce royaume de Koush avait deux centres importants, l'un était Napata, au pied du Gebel Barkal (la « Sainte Montagne »), et l'autre Méroé. Au Nouvel Empire égyptien, Napata était un siège administratif de l'Égypte avec plusieurs petits temples. Les cimetières des rois de Napata à El Kurru et à Nuri (environ 900-300 av. J.-C.) n'étaient pas si éloignés les uns des autres. La dynastie napatanéenne de Koush était originaire de la région de Napata à ce qu'il semble, car Napata est restée le plus important centre religieux à travers toute l'histoire koushite de la période napatanéenne. Bien que l'endroit que Nastasen désigne comme le lieu de naissance (politique) d'Alara ne peut pas être localisé davantage, ce fut peut-être Sanam Abu Dom, au bout de la route à travers le Bayuda, entre Méroé et Napata. L'autre centre koushite, Méroé, a probablement joué un rôle beaucoup plus significatif à une date plus ancienne, contrairement à ce qui était admis auparavant. Depuis le commencement du v^e siècle av. J.-C., Méroé avait été la résidence royale permanente des rois koushites, qui se rendaient à Napata seulement pour leurs « voyages de couronnement », d'investiture, et pour leurs enterrements. Du temps de Harsiyotef (404-369 av. J.-C.), le palais royal à Napata était devenu inhabitable et les temples étaient dans une condition lamentable⁷. Il est généralement retenu que la résidence royale fut alors transférée à Méroé en 591 av. J.-C. Mais cette explication habituelle est quelque peu contredite par le fait que, de Peyé (Piye, Piankhy) (747-716 av. J.-C.) au dernier souverain, seuls les rois, les épouses royales et les mères étaient enterrés près de Napata. Les autres membres de la famille royale étaient inhumés près de Méroé. D'autre part, le texte du couronnement du roi Tanwetamani⁸, qui eut lieu en 664 av. J.-C., indique que ce souverain n'a visité Napata qu'en se rendant en Égypte. Enfin, des fouilles ont révélé une occupation humaine à la périphérie de la cité de Méroé, datant du VII^e siècle

av. J.-C. Il est donc fort probable que le pays d'origine des rois méroïtiques se trouvait dans la région même de Méroé. Malgré ces questions d'origine, de transfert ou non des rois de Napata à Méroé, il faut reconnaître que la culture et la religion égyptiennes avaient occupé une position prééminente au royaume de Koush, au temps de Kashta, c'est-à-dire durant la phase initiale de l'histoire du royaume de Koush. Or, en Égypte même, le pouvoir souverain des XXII^e et XXIII^e dynasties — deux dynasties d'origine libyenne —, s'était désintégré en plusieurs chefferies rivales. Ainsi, c'est peut-être pour sauver l'Égypte des envahisseurs nomades du désert libyque que la Haute-Égypte tomba aux mains de Kashta aux environs de 760 av. J.-C. Ce roi koushite prit le titre de pharaon et confia à sa fille Amenirdas I^{re} l'office politiquement important de « Divine dame d'Amon ». Cette divine adoratrice du dieu souverain égyptien fut adoptée par Shepenwepet I^{er}, le dernier représentant de la dynastie thébaine. Comme conséquence de cet acte, le successeur de Kashta, Peyé (Piye, Piankhy), fut évidemment concerné par les luttes pour le pouvoir en Égypte. Son principal rival fut Tefnakht, un prince du Delta occidental, qui se préparait d'ailleurs à subjuguier les chefferies voisines. Pour cela, Peyé (Piye, Piankhy) était obligé de passer à l'action. Peyé lui-même a raconté avec détail sa lutte contre Tefnakht dans les années XIX et XX de son règne : son récit fut reproduit sur une magnifique stèle érigée dans le Grand Temple d'Amon à Gebel Barkal⁹. Tefnakht fut vaincu et une sorte de *statu quo* fut temporairement observé en Égypte. Ce roi nubien se considérait comme un rénovateur de la monarchie égyptienne, et Peyé d'exprimer avec insistance son respect des traditions millénaires de l'Égypte en ordonnant de procéder à des offrandes dans le temple amonien de Karnak, en traitant humainement la population locale : « Les gens de Memphis seront sains et saufs, aucun enfant ne pleurera une seule fois. Regarde les provinces méridionales, pas un seul habitant n'y trouve la mort, excepté les ennemis qui avaient péché contre le dieu et qui furent tués comme des rebelles. » Or Bocchoris, fils de Tefnakht, reprit les hostilités mais à son tour il fut battu et tué par le successeur de Peyé, Shabaka (715-702 av. J.-C.), le premier souverain de la XXV^e dynastie d'Égypte, dite « éthiopienne » ou « soudanaise », qui comprend encore Shabataka (Shebitka, Shebitqo) qui régna de 702 à 690 av. J.-C., Taharqa de 690 à 664 av. J.-C., le plus grand sans doute des souverains de cette dynastie, et Tanoutamon (664-659 av. J.-C.). Il faut rappeler que la succession royale est matrilineaire, c'est-à-dire qu'en règle générale, les rois ne transmettaient pas le trône à leurs propres fils mais plutôt aux enfants de leurs sœurs, leurs neveux. Une source grecque le note expressément (Nicolas de Damasce, *Fragmenta* 142). Ainsi, Peyé qui succède à Kashta n'est pas le fils de ce dernier, et Shabaka lui-même est frère de Peyé tandis que Shabataka, neveu de Shabaka, précède Taharqa, le troisième souverain de la

XXV^e dynastie, fils de Peye choisi parmi ses frères, tel Khaliu un autre fils de Peye, et Tanoutamon, fils de Shabataka, succèdera à Taharqa. Le règne de ces pharaons koushites fut pour l'Égypte période de regain économique et culturel qui dura plusieurs décades. Un nouvel élan fut donné dans le domaine de la construction, de l'architecture. La vieille littérature religieuse et philosophique fut « rééditée », de même que furent retrouvés les anciens motifs pour la décoration des temples et des tombeaux. Ces tendances archaïsantes en littérature et dans l'art furent activement promues par les Koushites, non seulement en Égypte mais encore au pays de Koush même. Ainsi, Peye rénova le vieux temple d'Amon à Napata. Son frère et successeur Shabaka (715-702 av. J.-C.) a mené une activité considérable dans la région thébaine : inscriptions de crues (« nilomètres », « Nilstadsmarken ») sur le quai de Karnak, briques estampillées des murailles de Medinet Habou, construction d'un pylône à l'avant du petit temple de Medinet Habou (achevé par Taharqa), reliefs dans le passage du grand pylône à Louxor et édification à l'avant du temple d'une colonnade-propylée, type de monument que le roi koushite introduisit également à Médamoud, à 9 kilomètres au nord de Louxor. À Karnak, de loin le plus vaste complexe religieux d'Égypte dont l'histoire de l'ensemble du site s'étend sur plus de 2 000 ans, Shabaka remit à neuf la porte, au quatrième pylône, avec un revêtement d'or fin. Il refit également à neuf le « trésor » au nord de la salle des fêtes de Thoutmosis III. Il travailla à un édifice à colonnes au nord du troisième pylône. À Memphis, le plus important fut la « réédition » du célèbre *Texte de philosophie (théologie) memphite*¹⁰. Ce texte est d'une valeur historique réelle : c'est la toute première expression philosophique se rapportant à la création sur le pourtour méditerranéen, car ce texte est daté, aujourd'hui, de l'Ancien Empire égyptien. Par le Verbe, Ptah, dieu de Memphis, crée tout ce qui existe : les plantes, les animaux, les hommes. L'unité de tout ce qui est se trouve ainsi soulignée, en même temps que la toute-puissance de la parole créatrice. Ainsi, avant la Bible et le Coran, avant les philosophes grecs eux-mêmes, les philosophes égyptiens de l'Ancien Empire avaient clairement conçu une doctrine du Verbe, du *logos* dans l'institution du Réel : « Dans l'ancienne Égypte, le démiurge a créé le monde en prononçant les noms des choses et des êtres. La parole souveraine suffit à constituer toute réalité par le seul énoncé du nom. » (Gusdorf, 1977, p. 16; Obenga, 1973, chap. VI, p. 129-161). Avec les rois koushites, c'est pour ainsi dire la « renaissance culturelle » de l'Égypte. La reprise archaïsante de nombreux traits anciens n'enlève en rien aux œuvres leur qualité remarquable. Sur la politique extérieure de Shabaka, on peut avancer que le roi fit quelque effort pour cultiver de bonnes relations avec le royaume assyrien, qui venait juste de subjuguer la Syrie et la Palestine. Quant à Shabataka, il avait soutenu les petits États de Syrie et de Palestine

qui voulaient être indépendants vis-à-vis de l'Assyrie, et en l'an 701 av. J.-C., une armée koushite sous le commandement du prince (puis roi) Taharqa rencontra les Assyriens et leur livra bataille près d'Altaku, en Palestine. Mais le règne des Koushites sur l'Égypte ne devait pas durer longtemps, parce que les Assyriens s'avançaient en provenance du nord-est vers l'Égypte. Après de multiples assauts, le roi assyrien Assarhaddon arriva à Memphis en 671 av. J.-C. Taharqa dut se retirer vers le sud. Les Assyriens déportèrent non seulement des statues, mais également des savants et des artisans en Mésopotamie. Ainsi, de 1780 à 700 av. J.-C., la Nubie et l'Égypte ont tantôt développé des civilisations endogènes autonomes entretenant cependant des relations commerciales, tantôt l'empire pharaonique s'étend jusqu'en Nubie, entre la quatrième et la cinquième cataracte, après la chute du royaume de Kerma, tantôt la Nubie koushite tient totalement la vallée du Nil, de Napata au Delta, avec un retour à l'héritage culturel, littéraire et artistique des périodes plus anciennes du passé égyptien. En réalité, les deux parties historiques de cette vallée du Nil, Nubie et Égypte, n'ont jamais été radicalement coupées l'une de l'autre comme le suggèrent parfois des ouvrages écrits pourtant par des savants de renom. Toutes ces civilisations égyptiennes et nubiennes (Kerma, Napata, Méroé) appartiennent bien évidemment à cette même vallée du Nil égypto-nubienne, constituant ainsi la base des « Antiquités classiques » pour l'Afrique.

NOTES

1. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, vol. III, para. 8.
2. Hérodote, livre II (*Euterpe*), para. 104.
3. Barber, 1974 : dans cet ouvrage fort technique, l'auteur n'évoque même pas la question du méroïtique.
4. Stèles Khartoum 2678, 2679.
5. Inscription Kawa IX.
6. Stèle Caire JE 48 866.
7. Stèle Caire JE 48 864.
8. Stèle Caire JE 48 863.
9. Caire JE 48 862.
10. Breasted, 1901, pp. 39-54. La stèle, dégradée, se trouve actuellement au British Museum (« Shabaka Stone » n° 498).

BIBLIOGRAPHIE

- BARBER E.J.W. 1974. *Archaeological Decipherment : A Handbook*, Princeton, N.J.
- BREASTED J.H. 1901. « The Philosophy of a Memphite Priest », *Z. Agyptische Sprache und Alter. Kd*, Leipzig, vol. XXXIX, p. 39-54.
- EMERY W.B. 1962. « Preliminary Report on the Excavations at Buhen », *Kush*, vol. IX, p. 116-120.
- GRATIEN B. 1978. *Les cultures de Kerma : Essai de classification*, Lille.
- GUSDORF G. 1977. *La parole*, Paris.
- KITCHEN K.A. 1969. *Ramesside Inscriptions*, Oxford, vol. I.
- LECLANT J., CLERC, G. 1986. « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan, 1984-1985 », *Orientalia*, Rome, vol. LV, n° 3, p. 123-319.
- OBENGA T. 1973a. « Création des êtres d'après l'inscription de Shabaka », in —, *L'Afrique dans l'Antiquité*, Paris, p. 129-161.
- 1973b. *L'Afrique dans l'Antiquité*, Paris.
- PRIESE K.H. 1974. « 'rm und '3m, das Land Irame. Ein Beitrag zur Topographie des Sudan im Altertum », *Altorient. Forsch*, Leipzig, vol. I, p. 7-41.
- REISNER G.A. 1923. *Excavations at Kerma*, vol. II, Cambridge, Mass., Harvard African Studies.
- SÄVE-SÖDEBERGH T. 1941. *Agypten und Nubien. Ein Beitrag zur Geschichte altägyptischer Aussenpolitik*, Lund.
- VANDERSLEYEN C. 1971. *Les guerres d'Amosis, fondateur de la XVIII^e dynastie*, Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Elisabeth.
- VERCOUTTER J. 1973. « La XVIII^e dynastie à Sai et en haute Nubie », *Ch. Rech. Inst. Papyrol. Egyptol.*, Lille, vol. I, p. 7-38.

11

L'Europe

11.1

Le monde égéen

Michel Sakellariou

L'AIRE ET LE TEMPS ; RÉGIONS ET PÉRIODISATION

Ce chapitre est dédié à l'histoire culturelle de la Grèce et du bassin égéen ainsi que de l'île de Chypre aux âges du bronze (env. 3000 / env. 1100 av. J.-C.) et du fer (env. 1100 / env. 700 av. J.-C.). La Grèce et le bassin égéen ont constitué durant ces âges une aire culturelle uniforme, relative à l'âge du bronze, prononcée à l'âge du fer. À l'âge du bronze, les foyers de particularités régionales, à l'intérieur de cette aire, peuvent être identifiés : dans diverses parties du continent grec, et surtout dans le Sud : dans certaines îles égéennes, mais particulièrement dans les Cyclades et en Crète. Dès le début de l'âge du fer, cette aire acquiert une uniformité culturelle très prononcée en raison de déplacements importants de groupes grecs en direction de l'Égée orientale et de la Crète.

L'âge du bronze est divisé, à partir des données archéologiques, en trois époques, et chaque époque en trois périodes : le bronze ancien I, II et III, au III^e millénaire ; le bronze moyen I, II, III, des alentours de 2000/1900 aux alentours de 1600 av. J.-C. ; et le bronze récent I, II et III, qui a pris fin vers 1100 av. J.-C. Pour certaines régions, on emploie des dénominations plus indicatives : helladique ancien I, II, III ; helladique moyen I, II, III, et helladique récent (ou mycénien) I, II, III, pour le sud du continent grec, cycladique ancien I, II, III, cycladique moyen I, II, III, et cycladique récent I, II, III, pour les Cyclades ; minoen ancien I, II, III, minoen moyen I, II, III, et minoen récent I,

II, III, pour la Crète. Les limites entre époques successives diffèrent d'une région culturelle à l'autre. Les spécialistes distinguent à l'intérieur de certaines périodes des phases et des subphases, par exemple mycénien III A 1 a.

Les limites entre les époques ou les périodes ou les phases ne répondent qu'exceptionnellement à des ruptures historiques. Les exceptions se signalent entre l'helladique ancien II et III, entre l'helladique ancien III et l'helladique moyen I et entre la fin du bronze récent et le début de l'âge du fer. Les deux premières ruptures attestent l'arrivée des Protogrecs en Grèce. La date env. 1100 av. J.-C., elle, marque, pour le continent grec, le bassin égéen et Chypre (comme par ailleurs pour les pays balkaniques et l'Anatolie) moins le passage de l'âge du bronze à l'âge du fer que des mouvements migratoires, des destructions d'habitats, des interruptions et en général des faits marquant une rupture profonde. En revanche, les processus historiques qui débutent après 1100 av. J.-C. ne s'arrêtent pas aux environs de 700 av. J.-C., mais continuent au-delà de cette date. À partir de classes céramiques successives, on distingue des phases qualifiées de submycénien, de 1100 à 1050 env. av. J.-C., de protogéométrique, de 1050 à 900 av. J.-C., et de géométrique de 900 à 725 env. av. J.-C.

11.1.1

L'âge du bronze ancien (3000-1500 av. J.-C.)

Christos Doumas

Comme on l'a vu dans le premier volume, la répartition des établissements du Néolithique récent dans cette région fait apparaître une préférence marquée pour les sites côtiers et un essor très net des zones méridionales de la péninsule hellénique. Ce changement dans la situation et la répartition des habitats reflète la transformation progressive des bases économiques de la société égéenne. Le commerce et la navigation, déjà actifs à l'époque néolithique, prennent une importance grandissante tout au long du bronze ancien, comme en témoigne le peuplement intensif des îles, même les plus petites, et du littoral de la mer Égée.

L'hétérogénéité géographique et écologique du monde égéen a influé elle aussi sur le développement culturel de toute cette région, où l'on peut distinguer quatre entités différentes. L'helladique ancien de la Grèce continentale correspond au type de société le plus conservateur de l'aire égéenne au III^e millénaire av. J.-C., avec son économie essentielle et agricole fondée sur des traditions remontant au Néolithique; il se divise chronologiquement en helladique ancien I (HA I), helladique ancien II (HA II) et helladique ancien III (HA III). Les îles de la mer Égée ont été le berceau de deux autres cultures : l'une, au nord, englobant notamment les îles de Lemnos, Lesbos, Chios et Samos, ainsi que le littoral de la Troade, et l'autre, au sud, rayonnant à partir des Cyclades jusqu'à la côte de l'Attique et certaines îles du Dodécanèse. Ces deux cultures reflètent les potentialités et les limites propres aux cultures insulaires : isolées par la barrière de la mer, elles étaient relativement protégées des invasions ou attaques de l'extérieur, facteur déterminant une sorte de conservatisme insulaire tant biologique que culturel. Néanmoins les îles sont caractérisées par une ouverture aux innovations, une aptitude à importer et à assimiler les idées nouvelles, fondant surtout leur prospérité sur le développement du commerce et les découvertes technologiques, comme les y poussait la relative pauvreté de leurs ressources naturelles. Le cycladique ancien

est également divisé par convention en trois phases : CA I, CA II et CA III. En Crète, enfin, l'âge du bronze ancien, baptisé minoen par Sir Arthur Evans, qui distingue lui aussi trois phases, MA I, MA II et MA III, a un caractère hybride, combinant l'autosuffisance des régions continentales et l'isolement et le conservatisme des îles.

La principale innovation technique de cette période est l'apparition de la métallurgie, et son corollaire : l'exploitation des ressources minières de la région. Bien que certains auteurs aient soutenu que les techniques de la fonte du bronze avaient été empruntées à l'Orient (Theocharis, 1974, p. 41), des découvertes archéologiques récentes ont apporté la preuve que la métallurgie était apparue dans les Balkans beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait jusque-là (Renfrew, 1979, p. 381). Des analyses fondées sur les isotopes du plomb semblent confirmer que le bronze au cours du bronze égéen ancien a des origines nordiques plutôt qu'orientales. Il est donc fort probable que la métallurgie a été introduite dans cette région depuis le Nord (Renfrew, 1979, p. 103) et que les îles ont joué un rôle important dans sa diffusion et son expansion. À cet égard, ce n'est certainement pas un hasard si le premier centre proto-urbain apparu en Europe a été fondé dans une des îles de la mer Égée, Lemnos, sur le site de Poliochni, et si les plus anciennes traces d'exploitation minière et de travail des métaux ont été retrouvées dans les Cyclades (Renfrew, 1972, p. 308 *sq.*).

LA GRÈCE CONTINENTALE

En dépit des rares vestiges architecturaux de la première phase de l'helladique ancien (3000- 2600 av. J.-C.), il apparaît une nette préférence, dans le choix des sites, pour les collines peu élevées, proches si possible de la côte. Cette observation vaut pour la majeure partie de la péninsule grecque, depuis la Macédoine et la Thrace au nord jusqu'au Péloponnèse au sud. Des sites tels que Mihalic, dans la Thrace égéenne, Sitagroi en Macédoine orientale et Kritsana en Chalcidique (Caskey, 1971, p. 774) ont montré que ces régions avaient été, directement ou indirectement, au contact à la fois avec des îles du nord de la mer Égée et la partie méridionale des Balkans. On peut donc les considérer comme des « creusets » où s'est opérée la fusion des cultures égéenne et balkanique ou, comme l'a écrit Renfrew à propos de Sitagroi, des Janus tournés « à la fois vers le nord et vers le sud » (1979, p. 197).

La culture helladique classique de la Grèce centrale et du Péloponnèse a connu un développement plus rapide sur le littoral. Eutresis, en Béotie, est un site rural caractéristique de l'helladique ancien dont la séquence chronologique est bien établie. Dans le Péloponnèse, Lerne, sur le golfe Argolique, a livré des preuves convaincantes des contacts noués avec l'étranger et de l'essor du commerce.

Malgré la rareté des vestiges de constructions datant de l'helladique ancien I, le fait que les établissements néolithiques ont continué d'être occupés laisse supposer qu'aucun bouleversement violent n'est venu troubler la vie de leurs habitants. De plus, le niveau de la culture attestée sur ces sites reste assez bas et leur économie agricole fermée sur elle-même évoque plutôt une tradition du Chalcolithique (Theocharis, 1974, p. 94). En Thessalie, les premières maisons du bronze ancien sont des constructions en briques d'argile crue avec poutres de bois, comme celles qui ont été mises au jour à Argissa (Caskey, 1971, p. 776). Plus au sud, les habitations reposent sur des assises et une plate-forme en pierre. Cette première phase se caractérise par une poterie rouge passée au brunissoir comprenant des bols, des petites cruches et des jarres. Les progrès sont plus rapides au cours de la phase HA II suivante (2600-2300 env. av. J.-C.), mais la transition se fait sans heurt. Certains sites de la phase I sont abandonnés, d'autres s'agrandissent et de nouveaux villages voient le jour. C'est à cette époque que l'on assiste à une première ébauche d'urbanisation reflétant sans doute l'essor d'une économie marchande de type maritime. Les travaux collectifs, la spécialisation artisanale et le commerce organisé sont autant de traits nouveaux qui caractérisent la société de l'helladique ancien II.

Dans le domaine de l'architecture, la petite maison rectangulaire formée de deux pièces et d'une cour est le type le plus courant. Ces habitations, bâties en briques d'argile crue sur des assises en pierre, se serrent les unes contre les autres, regroupées en quartiers que délimitent d'étroites ruelles. Toutes possèdent un foyer. Les établissements côtiers sont fréquemment entourés d'une enceinte en pierres (Manika, Asketario, Rafina en Attique) qui, dans le cas des centres les plus importants (Égine, Lerne), prend l'allure de véritables fortifications (Theocaris, 1974, p. 97). Dans nombre de ces centres, on remarque la présence d'un bâtiment particulier, comportant un passage intérieur parallèle aux murs extérieurs, dans lequel on a souvent vu un édifice administratif et/ou religieux. De tels édifices, appelés aussi *megaron* de l'helladique ancien II, ont été découverts à Thèbes (Béotie), à Lerne (Argolide), à Akovitika (Messénie) et à Égine (Walter et Felten, 1981). Si l'on excepte Égine, établie dans une île, la situation géographique de ces cités donne à penser qu'elles exerçaient leur empire sur les plaines fertiles environnantes qu'elles exploitaient. Il est donc tout à fait possible que les *megara* de l'helladique ancien II aient été utilisés pour stocker des excédents de récolte en vue de leur répartition et de leur négoce ultérieurs, comme le suggèrent fortement les cachets qui ont été retrouvés en grande quantité dans la « Maison des tuiles », le *megaron* de Lerne, et qui dénotent probablement une activité commerciale intense (Theocaris, 1974, p. 97). Ces édifices, préfigurés par les *megara* des établissements thessaliens du Néolithique récent, sont peut-être aussi le signe d'une centralisation du pouvoir.

Les progrès sont tout aussi rapides au cours de cette phase dans le domaine de la technologie. La métallurgie est devenue une industrie indispensable, comme l'attestent les objets en métal retrouvés en de nombreux endroits, tant sur la côte qu'à l'intérieur des terres (Theocaris, 1974, p. 94; Branigan, 1974, p. 105 *sq.*). La poterie reste façonnée à la main, mais son répertoire s'est enrichi de nouvelles formes — saucières, *askoi*, pyxides trapues, bassins, jarres à deux anses, bols peu profonds — pour ne nommer que les plus répandues qui se sont diffusées dans toute la Grèce continentale, depuis la Thessalie jusqu'au Sud. Au Nord, on note l'absence des saucières et la prédominance des cruches à haut bec, des coupes et des chopes, types qui rappellent ceux de la culture des îles septentrionales de la mer Égée. Le décor est rare et se limite principalement à des bandes en relief imprimées à l'aide de sceaux cylindriques autour des grands *pithoi* (Caskey, 1971, p. 785). La technique « Urfirnis » est une innovation que l'on observe essentiellement sur la poterie des sites méridionaux.

La dernière phase de l'helladique ancien (2100-2000/1900 env. av. J.-C.) semble avoir été une période sombre et de malheur. Beaucoup de cités de la phase II sont abandonnées après avoir été mises à sac; d'autres, comme Lerne, sont réoccupées par de nouveaux arrivants (Lerne IV), ceux-là mêmes peut-être qui ont causé la destruction de l'ancien établissement (Lerne III). La poterie adopte de nouvelles formes : chopes, petites coupes, bols à deux anses et à bord retourné, jarres pansues à bord évasé; la saucière, typique de la phase II, est absente. La poterie est noire ou brune et passée au brunissoir et certains vases sont décorés de motifs linéaires « habituellement peints en une couleur sombre semi-lustrée sur fond clair, et plus rarement en une couleur claire sur fond sombre » (Caskey, 1971, p. 786). L'emploi du tour de potier, dont certains vases portent des traces, est une innovation technologique majeure. Dans l'ensemble, l'helladique ancien III semble avoir jeté les bases de l'helladique moyen (2000/1900-1500 av. J.-C.).

Tel que nous venons de le décrire brièvement, l'helladique ancien est caractéristique de la partie de la péninsule tournée vers la mer Égée. Comme l'a remarqué Caskey, il « s'était appauvri et altéré lorsqu'il atteignit enfin la côte ouest, venant au contact d'autres influences, celles de l'aire adriatique ». C'est ce que confirment non seulement l'absence de certaines formes de poterie, comme la saucière, mais aussi le fait que les bouleversements et les destructions qu'a connus la côte égéenne à la fin de la phase II n'ont pas affecté le littoral ionien. Certains indices suggèrent que la côte occidentale du Péloponnèse et, plus au nord, Nydri, sur l'île de Lefkas, ont eu des contacts avec les Cyclades.

LES ÎLES DU NORD DE LA MER ÉGÉE

Les principaux sites de l'âge du bronze ancien qui ont été explorés à ce jour dans les îles du nord de la mer Égée sont Poliochni à Lemnos (Bernabo Brea, 1964), Thermi à Lesbos (Lamb, 1936) et Emporio à Chios (Hood, 1981). Les fouilles archéologiques qui se poursuivent sur ces îles ont permis de localiser de nouveaux sites, enrichissant ainsi notre connaissance de la préhistoire de cette région. Troie, sur la côte égéenne de l'Anatolie, se rattache à cette civilisation, dont elle constitue la province continentale, du moins aux différentes phases du bronze ancien (Troie I-V). Les fouilles effectuées par Schliemann sur l'emplacement de cette cité chantée par Homère ont quelque peu éclipsé les découvertes faites ultérieurement dans les îles voisines, auxquelles la Troade devait pourtant sa culture. Car non seulement Poliochni, à Lemnos, a été fondé avant Troie, mais c'était déjà un centre proto-urbain au début du III^e millénaire av. J.-C., alors que Troie resta jusqu'au bout une citadelle fortifiée. De plus, les îles forment le foyer principal de la culture du nord de la mer Égée, qui est beaucoup moins affirmée en Thrace et dans la Troade; il faut considérer que ces deux dernières régions en constituaient l'arrière-pays, comme l'ont souligné d'autres chercheurs qui ont noté que la Troade entretenait des liens beaucoup plus forts avec la mer Égée qu'avec la Thrace continentale ou l'Anatolie (Blegen, 1963, p. 5 et 7-9; Hood, 1982, p. 716; Dumas, 1968, p. 27-28).

Selon toute vraisemblance, les premiers occupants des îles septentrionales de la mer Égée sont venus du littoral, tout proche, de l'Anatolie vers la fin du IV^e millénaire av. J.-C. (Bernabo Brea, 1964, p. 683), comme incite à le penser le caractère oriental de leur culture, laquelle s'est progressivement « occidentalisée » sous l'influence de la Grèce insulaire et continentale (Bernabo Brea, 1964). Les huttes rondes en pierre bâties par les premiers occupants au Néolithique récent font place à des habitations rectangulaires (Bernabo Brea, 1964; Hood, 1981), regroupées dans des établissements qui présentent des signes d'urbanisme : murailles défensives à Poliochni II (période bleue : Bernabo Brea, 1964), Thermi V (Lamb, 1936) et Emporio III (Hood, 1981), puits publics à Poliochni (Bernabo Brea, 1964, 1976) et Emporio (Hood, 1981), rues pavées à Poliochni (Bernabo Brea, 1976) ou « chaussées recouvertes de graviers » à Emporio (Hood, 1981), et enfin, mais ce n'est pas le moins intéressant, système d'égouts à Poliochni (Bernabo Brea, 1976). Tous ces aménagements relèvent des travaux publics et leur construction et leur entretien ont dû demander aux habitants des efforts concertés qui sont la marque des agglomérations urbaines. On relève en outre de nombreux indices d'une spécialisation artisanale, de l'existence de surplus agricoles et d'activités commerciales (Lamb, 1936, p. 12 et 43; Bernabo Brea, 1964, p. 24).

De tous les aspects de la culture matérielle, la poterie est le mieux connu et le plus abondamment illustré. L'éventail très varié des formes reflète une longue maturation. La vaisselle, tantôt grossière, tantôt délicate, comprend des jarres de stockage, des marmites, des coupes à boire, des bols, des plats, des compotiers, des vases miniatures, etc. Le *depas amphikypellon* (grande coupe à deux anses) et la jarre aux anses semblables à des ailes sont avec les vases anthropomorphes et zoomorphes des créations particulièrement typiques, propres à la culture du nord de la mer Égée.

Parmi les autres objets façonnés en argile, on remarque des fusaïoles et des figurines, ces dernières caractéristiques du site de Thermi (Lamb, 1936, p. 149 *sq.*). L'industrie de la pierre polie est représentée par des mortiers, des meules, des pilons, des marteaux et des haches, auxquels s'ajoute un petit nombre d'outils de pierre taillée en silex ou en obsidienne.

La grande variété des objets en métal qui ont été retrouvés sur les sites du nord de la mer Égée — dagues, pointes de lance, haches, couteaux, scies, ciseaux, perçoirs, hameçons, aiguilles, pinces, rasoirs, épingles, etc. — témoigne non seulement de la diffusion des techniques de la métallurgie, mais aussi, indirectement, de l'existence d'autres activités et métiers (menuiserie, pêche, etc.). Le bronze est le métal le plus employé, mais on travaille également le plomb, l'argent et l'or. Des pièces de plomb sont souvent utilisées pour réparer les vases brisés ou modeler des figurines, tandis que l'or et l'argent servent surtout à confectionner des objets de parure : épingles, pendentifs, bagues, boucles d'oreilles et autres bijoux (Branigan, 1974).

Les possibilités agricoles limitées des îles contraignirent leurs habitants à reporter leur attention sur la mer et sur les ressources qu'elle offrait. C'est la raison pour laquelle les sites sont établis sur la côte orientale, face au littoral de l'Anatolie, dont ont toujours dépendu les communautés de ces îles (Cherry, 1985, p. 20). Le chenal que formait la mer entre ces îles et le continent permettait aux navires de se déplacer facilement entre le Nord et le Sud et l'essor de Poliochni, qui devint rapidement un centre urbain florissant, est certainement dû en grande partie à sa position stratégique à l'embouchure des Dardanelles, d'où l'on contrôlait le trafic entre la mer Égée et la mer Noire. De plus, Lemnos occupait une situation idéale pour nouer des contacts avec le sud du monde égéen en gagnant de proche en proche les Sporades du Nord, le golfe Pagasétique, le détroit d'Eubée, puis, en passant par les Cyclades, l'Argolide et le littoral de l'Attique. Les bateaux pouvaient en effet accomplir, dans les deux sens, l'intégralité de ce voyage à l'abri de la côte, sans affronter la haute mer. Les témoignages archéologiques confirment le tracé de cette route.

Dans les îles du nord de la mer Égée comme en d'autres régions, le bronze ancien eut une fin abrupte et violente, marquée par la destruction simultanée de toutes les grandes cités : Troie, Poliochni, Thermi et Emporio. Toutes, à

l'exception de Troie, qui devait être reconstruite et réoccupée au cours du bronze moyen, furent abandonnées, tandis que les îles étaient apparemment désertées. On s'interroge encore sur les causes de cet anéantissement, mais il semble qu'on ne puisse pas le dissocier de celui que subit alors la côte orientale de la Grèce continentale ni de l'apparition soudaine, à peu près à la même époque, de fortins perchés sur des collines dans les Cyclades.

L'ARCHIPEL DES CYCLADES

Situées dans la partie centrale de la mer Égée, les Cyclades ont été manifestement habitées depuis au moins la fin du V^e millénaire av. J.-C., comme le suggèrent les découvertes faites à Saliagos (voir premier volume). Ces îles connurent un essor rapide au cours de l'âge du bronze ancien et il semble que les dispositions de leurs habitants pour la navigation et le commerce aient beaucoup contribué à imprimer à l'économie égéenne son caractère dynamique, héritage du III^e millénaire av. J.-C. Les plus anciennes représentations de bateaux égéens — dessins incisés sur des poteries ou gravés dans la roche et maquettes en plomb (Basch, 1987, p. 76 *sq.*) — proviennent des Cyclades. À en juger par ces documents, les premières embarcations étaient propulsées par des avirons et la quille, étape importante dans l'histoire des techniques maritimes, était déjà connue. On ne trouve aucune preuve de l'utilisation de la voile avant la fin du III^e millénaire av. J.-C. Comme dans les îles du nord de la mer Égée, il est probable que la médiocrité des ressources agricoles a encouragé les habitants des Cyclades à se lancer dans des activités maritimes, et en particulier dans le commerce, pour lequel ils étaient admirablement bien placés, entre la Grèce continentale, la Crète et l'Asie Mineure. Non contents d'avoir fait œuvre de pionniers dans le domaine de la construction et de la propulsion des navires, il semble qu'ils aient également mis au point certaines techniques de navigation, s'appuyant notamment sur des représentations picturales des constellations célestes.

Très peu de sites d'habitat ont été localisés dans les Cyclades et moins encore ont été fouillés. Notre connaissance de la société du cycladique ancien est donc essentiellement fondée sur l'étude des nécropoles. Celles-ci sont en général de dimension modeste (10 à 30 tombes) et les fosses y ont été aménagées pour une seule inhumation : on en a conclu que les établissements, qui n'ont pas encore été fouillés, étaient eux aussi modestes, par leur taille et par leur population. La population a sans doute augmenté au cours de la phase II, car les cimetières sont alors plus grands et les tombes abritent des sépultures multiples (Doumas, 1977, p. 31). Les quelques rares témoignages architecturaux de cette phase, des vestiges d'habitations isolées faites de pierres relativement aplaties noyées dans de l'argile, sont insuffisants pour que l'on puisse

évaluer l'étendue de ces centres, mais il semble que les sites aient été établis de préférence sur le littoral, comme le voulait l'orientation toujours plus maritime de la société des Cyclades. Au cours de la phase III, de vastes établissements proto-urbains voient le jour en des points de la côte offrant un mouillage sûr. De tels sites ont été fouillés à Phylakopi dans l'île de Mélos, à Haghia Irini à Kéos et à Paroikia dans l'île de Paros. Au cours de la période suivante (cycladique moyen), ils prennent de l'ampleur, devenant de véritables villes portuaires et centres de commerce.

Outre ces ports, on voit apparaître durant la phase III du cycladique ancien des établissements d'un type bien différent : des camps fortifiés installés au sommet de collines assez isolées et faciles à défendre, tels ceux de Kastri dans l'île de Syros, Kynthos dans l'île de Délos ou Panormos dans celle de Naxos. Tant les poteries que les objets en métal retrouvés sur ces sites présentent des parentés avec le matériel du nord de la mer Égée, et tout indique que la vie de ces centres a été brève et s'est terminée brutalement. Selon certains auteurs, ces fortins auraient été fondés par des réfugiés des îles du nord de la mer Égée qui auraient fui vers le sud, envahissant les Cyclades, dans l'intention peut-être de reprendre leurs activités maritimes. Les autochtones semblent avoir mal accepté cette intrusion et refoulé ces étrangers hors de l'archipel, tout en tolérant manifestement leur présence sur la côte de la Grèce continentale et à Égine (Dumas, 1988, p. 28).

La culture matérielle du cycladique ancien témoigne d'un progrès très net dans tous les domaines : architecture, poterie et, plus encore, travail du marbre. On ne connaît de la phase I qu'un seul type de vase — la pyxide façonnée à la main, cuite selon une technique grossière et décorée de motifs linéaires incisés. Cette poterie préfigure celle de la phase II au décor composé de dessins curvilignes incisés ou imprimés. Les premières poteries peintes apparaissent au cours de cette même phase : elles sont ornées de motifs rectilignes de couleur sombre sur fond clair. Parfois aussi, mais très rarement, le décor, peint ou incisé, emprunte ses thèmes au règne animal (oiseaux, poissons, mammifères). La poterie du cycladique ancien III, de meilleure qualité encore, se signale aussi par une très grande diversité des formes. Le décor peint s'impose, aux dépens de l'ancienne technique de l'incision qui disparaît peu à peu, mais les motifs curvilignes subsistent.

Les lignes pures et nettement découpées des paysages des Cyclades trouvent peut-être un écho dans celles des figurines de marbre retrouvées dans ces îles (Dumas, 1968 ; Preziosi-Getz, 1985). Nous ne saurons probablement jamais si ces œuvres d'art avaient une fonction sacrée ou profane, mais leur caractère anthropocentrique ne fait aucun doute. Faut-il y voir le reflet des conceptions philosophiques de la société qui les a produites ?

Tout au long du III^e millénaire av. J.-C., l'inhumation fut le seul mode de sépulture. Les morts étaient enterrés dans une position fortement contractée

et des présents funéraires comprenant des poteries, des vases et figurines en marbre, des objets de toilette et des bijoux, étaient déposés auprès d'eux. L'absence d'ustensiles domestiques dans les tombes témoigne peut-être de la croyance en l'au-delà, seules les possessions personnelles du défunt étant enterrées avec lui (Doulas, 1977) (*ill.* 37-40).

LA CRÈTE

En Crète, l'âge du bronze ancien, ou « période prépalatiale », est surtout représenté à l'est et au nord-est de l'île, signe peut-être de contacts avec l'étranger et d'influences extérieures. Il semble qu'avant l'édification des « palais » au cours du minoen moyen, les établissements crétois étaient implantés dans des lieux difficiles d'accès et faciles à défendre. À l'exception de Mochlos, où l'on a relevé des traces d'habitations rectangulaires datant de la phase I du minoen ancien, aucun site n'a livré de vestiges architecturaux que l'on puisse attribuer à cette période. Dans la phase suivante, celle du minoen ancien II, des témoignages plus nombreux montrent que les maisons étaient construites en pierres et en argile sur un cailloutis grossier en guise de fondations et recouvertes de « toitures plates faites de chevrons en bois sur lesquels étaient posés des branchages cimentés avec de la terre » (Hutchinson, 1950, p. 205). L'établissement le mieux connu est celui de Phournou Koryphi, dans l'île de Myrtos (Warren, 1972), qui a fait l'objet de fouilles complètes, suivi de Vassiliki, dont l'exploration n'est pas encore achevée. Certains traits observés sur l'un et l'autre sites ont incité l'archéologue qui a conduit les fouilles sur le premier à y voir la préfiguration des palais du minoen moyen. Ces établissements semblent respecter un plan réservant certains espaces à des activités spécifiques, de sorte que « les origines des palais doivent être situées ici... en partie pour ce qui est de l'architecture et en totalité pour ce qui est de l'économie » (Warren, 1972, p. 261). Les témoignages architecturaux de la phase III du minoen ancien sont eux aussi très rares, peut-être parce qu'ils ont été recouverts par les vestiges des périodes plus récentes (Hutchinson, 1962, p. 155), à moins que la poterie connue comme étant de la phase III du minoen ancien ne soit qu'un style développé en Crète centrale et ne représentant pas une phase (Platon, vol. I, p. 148).

L'art de la poterie en Crète connaît un développement rapide au cours du bronze ancien, tant sur le plan des formes que sur celui des techniques (Hood, 1978, p. 30). Durant le minoen ancien I, on continue de produire, quoique en bien moindre quantité, la poterie brunie du Néolithique, mais de nouveaux styles font leur apparition, tels la céramique ornée de motifs au brunissoir ou les vases à engobe portant un décor linéaire peint en rouge, en blanc ou en une couleur sombre (Betancourt, 1985, p. 23). Le répertoire des formes est assez limité : cruches, calices, chopes, *askoi*, etc. Certaines formes et certains

styles décoratifs semblent propres à des régions particulières (Pyrgos, Aghios Onouphrios, etc.). La poterie de la phase II se caractérise par une plus grande diversité typologique et des innovations sur le plan du décor : la céramique de Koumasa est agrémentée de hachures parallèles ou de croisillons, celle de Vassiliki se distingue par son décor flammé, obtenu par des techniques de cuisson particulières (Betancourt, 1985, p. 35 *sq.*). Le type de poterie le plus caractéristique de la phase III est la céramique dite « blanche sur fond sombre », qui se présente sous des formes très variées et dont le décor est fait de dessins linéaires blancs se détachant sur fond sombre. Ces dessins peuvent être de simples lignes, cercles ou spirales ou des motifs géométriques complexes (Betancourt, 1985, p. 53 *sq.*).

La production de vases de pierre — spécialité égéenne dans laquelle la Crète excellait — ne semble pas avoir débuté avant la phase II du minoen ancien (Hood, 1978, p. 139). Dans un premier temps, l'éventail des formes et le choix des matériaux restent limités. On utilise la chlorite ou le schiste chloriteux pour façonner des pyxides, souvent ornées de spirales incisées ou en relief. Durant les phases suivantes, et jusqu'au minoen moyen, « on note un accroissement important des types et des matériaux utilisés » et le décor se fait plus raffiné (Warren, 1969, p. 183).

Encore balbutiante durant la première phase du minoen ancien, la métallurgie se développe rapidement au cours de la phase II. Le bronze est utilisé pour fabriquer des outils et des armes (poignards, lances, pointes de flèche, haches doubles, couteaux, scies) ainsi que des objets de toilette (pincettes, curettes, rasoirs) et certains indices montrent que la technique de fonte à la cire perdue a déjà fait son apparition (Branigan, 1974, p. 106).

Le travail de l'or et de l'argent se développe également durant la phase II, en particulier le long de la côte septentrionale de l'île (Branigan, 1974, p. 107), ce qui fournit peut-être une indication sur la provenance de la matière première, des objets ou même des techniques. Les progrès de la métallurgie ne semblent pas avoir été affectés par les dévastations et les troubles observés dans le reste du monde égéen vers la fin du bronze ancien II, et ils se poursuivront au cours du minoen moyen.

La sculpture du marbre est moins populaire en Crète que dans les Cyclades au minoen ancien : les petites figurines sont façonnées de préférence dans d'autres matériaux, comme l'argile, la pierre, les coquillages ou l'ivoire (Hood, 1978, p. 90).

Les peintures murales sont attestées dès le milieu du III^e millénaire av. J.-C., mais il faudra attendre le bronze moyen et le bronze récent pour que cette forme d'expression artistique trouve son plein épanouissement (Hood, 1978, p. 48). Au nombre des activités artistiques, il convient de mentionner aussi la confection des sceaux : à partir du minoen ancien II, on grave dans la pierre tendre, l'ivoire, les dents d'animaux ou l'os des sceaux représentant divers

motifs géométriques ou picturaux (Hood, 1978, p. 210-212; Yule, 1980). Le bronze ancien n'a pas en Crète de fin abrupte et la transition avec le bronze moyen, période des grands palais, se fait progressivement et sans heurt.

En ce qui concerne les pratiques funéraires crétoises du minoen ancien, les recherches archéologiques ont permis de mettre au jour des sépultures multiples dans des grottes et des abris-sous-roche, sur presque toute l'île pour la phase I, mais seulement dans les régions du nord et du centre pour la phase II. Au cours de cette deuxième phase, on voit apparaître des tombes construites de deux types : les premières, comprenant une chambre rectangulaire intérieure et une ou plusieurs autres extérieures, étaient utilisées comme des ossuaires pour des inhumations multiples, tandis que les secondes, qui se rencontrent surtout sur la plaine de Messara, se composent d'une structure circulaire dont le diamètre intérieur varie entre 4 mètres et 13 mètres environ. L'entrée de cette chambre circulaire, toujours orientée à l'est, est flanquée d'un ou de plusieurs compartiments, dont on ne sait pas exactement comment ils étaient recouverts. Les centaines de sépultures associées à ces tombes attestent leur utilisation courante et prolongée (Branigan, 1970; Pelon, 1976). Fait intéressant, des larnax et des cistes font également leur apparition au cours de la phase II. Les coutumes funéraires du minoen ancien III ne diffèrent en rien de celles des phases précédentes, et, dans de nombreux cas, ce sont les mêmes fosses et les mêmes tombes qui sont utilisées.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXIOU S. 1969. [*Civilisation minoenne*], Irakleion.
- BARBER E. J. W. 1991. *Prehistoric Textiles : The Development of Cloth in the Neolithic and Bronze Ages with Special Reference to the Aegean*, Princeton, New Jersey.
- BASCH L. 1987. *Le Musée imaginaire de la marine antique*, Athènes.
- BERNABO BREA L. 1964. 1976. *Poliochni : Città preistorica nell'isola di Lemnos*, Rome.
- BETANCOURT P. P. 1985. *The History of Minoan Pottery*, Princeton, New Jersey.
- BLACKBURN E. 1970. *Middle Helladic Graves and Burial Customs, with Special Reference to Lerna in the Argolid*, Ann Arbor, Mich., Diss. Inaug. (microfilm).
- BLEGEN C. W. 1963. *Troy and the Trojans*, Londres.
- 1973. « Troy IV », in I. E. S. EDWARDS *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, 3^e éd., Cambridge, vol. II, part. I, p. 483-485.
- BOUZEK J. 1985. *The Aegean, Anatolia and Europe : Cultural Inter-relations in the Second Millenium BC*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol., 29.)

- BRANIGAN K. 1968. *Copper and Bronze Working in Early Bronze Age Crete*, Lund. (Stud. mediterr. Archaeol., 19.)
- 1970a. *The Tombs of Messara*, Londres.
- 1970b. *The Foundations of Palatial Crete : A Survey of Crete in the Early Bronze Age*, Londres.
- 1974. *Aegean Metalwork of the Early and Middle Bronze Age*, Oxford.
- CADOGAN G. 1976. *Palaces of Minoan Crete*, Londres.
- CARPENTER R. 1968. *Discontinuity in Greek Civilisation*, Cambridge.
- CASKEY J. L. 1971. « Greece, Crete and the Aegean Islands in the Early Bronze Age », in I. E. S. EDWARDS *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, Cambridge, vol. I, part. 2, p. 771-807.
- 1973. « Greece and the Aegean Islands in the Middle Bronze Age », in I. E. S. EDWARDS *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, Cambridge, vol. II, part. I, p. 117-140.
- CASSOLA GUIDA P. 1973. *Le armi difensive dei Micenei nelle figurazioni*, Rome. (Incunabula Graeca, 56.)
- CHADWICK J. 1976a. *The Decipherment of Linear B*, 2^e éd., Cambridge.
- 1976b. *The Mycenaean World*, Cambridge.
- CHERRY J. F. 1985. « Islands out of the Stream : Isolation and Interaction in Early East Mediterranean Prehistory », in KNAPP, A. B.; STECH, T. (dir.), *Prehistoric Production and Exchange*, Los Angeles, Californie. (Monogr. 25.)
- CROUWEL J. 1981. *Chariots and Other Means of Transport in Bronze Age Greece*, Amsterdam.
- DARQUE P., POURSAT J.-C. (dir.) 1985. *L'iconographie minoenne : Actes de la table ronde d'Athènes, 21-22 avril 1983*, Paris.
- DARQUE P., TREUIL R. (dir.) 1990. *L'habitat égéen préhistorique : Actes de la table ronde internationale organisée par le Centre national de la Recherche scientifique, l'Université de Paris I et l'École française d'Athènes, 23-25 juin 1987*, Paris.
- DAVIS J. L., CHERRY J. (dir.) 1979. *Papers in Cycladic Prehistory*, Los Angeles, Californie.
- DESBOROUGH V. R. D'A. 1964. *The Last Mycenaeans and their Successors : An Archaeological Survey c. 1200-1000*, Oxford.
- DESBOROUGH V. R. D'A., HAMMOND N. G. L. 1975. « The End of Mycenaean Civilization and the Dark Age », in I. E. S. EDWARDS *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, 3^e éd., Cambridge, vol. II, part. 2, p. 658-712.
- DESHAYES J. 1960. *Les Outils de bronze de l'Indus au Danube*, Paris. (Inst. fr. Archéol. Beyrouth. Bibl. archéol. hist., 71.)
- DICKINSON O. 1977. *The Origins of Mycenaean Civilisation*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol., 49.)

- DOUMAS C. 1968. *The N.P. Goulandris Collection of Early Cycladic Art*, Athènes.
- 1977. *Early Bronze Age Burial Habits in the Cyclades*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol., 48.)
- 1983. *Thera. Pompei of the Ancient Aegean*, Londres.
- 1988. « Early Bronze Age in the Cyclades : Continuity and Discontinuity? », in L. FRENCH, K. WARDLE, *Problems in Greek Prehistory; Papers presented at the Centenary Conference of the British School of Archaeology at Athens*. Manchester, April 1986, Bristol.
- DREWS R. 1988. *The Coming of the Greeks : Indoeuropean Conquests in the Aegean and the Near East*, Princeton, New Jersey.
- DUHOUX Y. 1976. *Aspects du vocabulaire économique mycénien*, Amsterdam.
- ECKSHMITT W. 1986. *Kunst und Kultur der Kykladen*, vol. I : *Neolithikum und Bronzezeit*, Mainz. (Kult. gesch. antiken Welt, 29).
- EFFENTERRE H. VAN. 1986. *Les Egéens. Aux origines de la Grèce : Chypre, Cyclades, Crète et Mycènes*, Paris.
- EVANS A. J. 1921-1935. *The Palace of Minos at Knossos*, vol. I (1921), vol. II (1928), vol. III (1930), vol. IV (1935), Londres.
- FINLEY M. I. 1970. *Early Greece. The Bronze Age and Archaic Ages*, Londres/Toronto.
- FURUMARK A. 1941. *The Mycenaean Pottery : Analysis and Classification*, Stockholm.
- GRAHAM J. 1962. *The Palaces of Crete*, Princeton, N.J.
- GSCHNITZER F. 1981. *Griechische Sozialgeschichte von der mykenischen bis zum Ausgang der klassischen Zeit*, Wiesbaden.
- HÄGG P. et al. (dir.) 1988. *Early Greek Cult Practices : Proceedings of the Fifth International Symposium of the Swedish Institute at Athens, 26-29 June 1986*, Stockholm. (Skr. utg. Svenska Inst. Athen, 38.)
- HÄGG R., KONSOLA D. 1986. *Early Helladic Architecture and Urbanization*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol., 81.)
- HÄGG R., MARINATOS N. (dir.) 1984. *The Minoan Thalassocracy; Myth and Reality*. Stockholm. (Skr. utg. Svenska Inst. Athen, 32.)
- (dir.) 1987. *The Function of the Minoan Palaces*, Stockholm. (Skr. utg. Svenska Inst. Athen, 35.)
- HAMMOND N. G. L. 1976. *Migrations and Invasions in Greece and Adjacent Areas*, New Jersey.
- HARDING A. F. 1984. *The Mycenaeans and Europe*, Londres.
- HELCK W. 1979. *Die Beziehungen Ägyptens und Vorderasiens zum Ägäis bis 7. Jh. v. Chr.*, Darmstadt.
- HOOD S. 1967. *The Home of the Heroes*, Londres.
- 1971. *The Minoans : Crete in the Bronze Age*, Londres (Anc. Peoples Places, 75.)

- 1978. *The Arts in Prehistoric Greece*, Harmondsworth.
- 1981-1982. *Prehistoric Emporio and Ayio Gala*, Londres, 2 vol.
- HOOKE J. 1976. *Mycenaean Greece*, Londres/Boston, Massachusetts.
- 1980. *Linear B. An Introduction*, Bristol.
- HUTCHINSON R. W. 1950. « Prehistoric Town Planning in Crete », *Town Plan. Rev.*, vol. XXI, n° 3.
- HUTCHINSON R. W. 1962. *Prehistoric Crete*, Harmondsworth.
- IAKOVIDIS S. E. 1969-1970. [*Perati*]. Athènes.
- 1983. *Late Helladic Citadels in Mainland Greece*, Leyde.
- IMMERWAHR S. A. 1990. *Aegean Painting in the Bronze Age*, University Park/Londres.
- KAISER B. 1976. *Untersuchungen zum minoischen Relief*, Bonn.
- KNAPP A. B., STECH T. (dir.) 1985. *Prehistoric Production and Exchange*, Los Angeles, Californie.
- KONSOLA D. 1984. [*Urbanisation ancienne dans l'habitat de l'Helladique ancien*], Athènes.
- 1986. « Stages of Urban Transformation in the Early Helladic Period », in *Early Helladic Architecture and Urbanisation. Seminar held at the Swedish Institute, Athènes, Proceedings*. Göteborg.
- LAFFINEUR R. 1977. *Les Vases en métal précieux à l'époque mycénienne*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol.)
- (dir.) 1987. *Thanatos : les coutumes funéraires en Égée à l'âge du bronze. Actes du Colloque de Liège, 21-23 avril 1986*, Liège.
- LAFFINEUR R. 1989. « Transition du monde égéen du bronze moyen au bronze récent : Actes de la deuxième rencontre, égéenne internationale de l'Université de Liège, 18-20 avril 1988 », *Aegeum*, vol. III.
- LAMB W. 1936. *Excavations at Thermi in Lesbos*, Cambridge.
- LEHMANN G. A. 1985. *Die mykenisch-frühgriechische Welt und der östliche Mittelmeerraum in der Zeit der « Seevölker » — Invasionen um 1 200 v. Chr.* Opladen. (Rhein. Westf. Akad. Wiss., Vortr., 176.)
- LENCMAN J. 1966. *Die Sklaverei im mykenischen und homerischen Griechenland*, Wiesbaden.
- LEVY E. (dir.) 1987. *Le système palatial en Orient, en Grèce et à Rome : Actes du colloque de Strasbourg, 19-22 juin 1985*, Leyde.
- LINDGREN M. 1973. *The People of Pylos, Prosopographical and Methodological Studies in the Pylos Archives*, Uppsala. (Acta Univ. Ups., 3).
- MADDOLI G. (dir.) 1977. *La civiltà micenea : Guida storica e critica*. Roma (2^e éd., 1981 ; 3^e éd., 1992). (Bibl. univers. Laterza, 384.)
- MARAZZI M., TUSA, S., VAGNETTI L. (dir.) 1986. *Traffici Micenei nel Mediterraneo, Atti del convegno di Palermo*, Tarente. (Magna Grecia 3.)

- MARINATOS N. 1986. *Minoan Sacrificial Ritual : Cult Practice and Symbolism*, Göteborg. (Skr. utg. Svenska Inst. Athen, 9.)
- MARINATOS S., HIRMER M. 1973. *Kreta, Thera und das mykenische Hellas*. 2^e éd., Munich.
- MATTHÄUS H. 1980. *Die Bronzegefäße der kretisch-mykenischen Kultur*, Munich.
- MATZ F. 1962. *Kreta und frühes Griechenland*, Baden-Baden.
- 1973a, « The Maturity of Minoan Civilisation », in I. E. S. EDWARDS *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, 3^e éd., Cambridge, vol. II, part. 2, p. 141-164.
- 1973b, « The Zenith of Minoan Civilisation », in I. E. S. EDWARDS *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, 3^e éd., Cambridge, vol. II, part. 2, p. 557-581.
- MOUNTJOY P. 1986. *Mycenaean Decorated Pottery*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol.)
- MYLONAS G. 1977. [*Religion mycénienne, temples...*], Athènes.
- ONASSOGLOU A. 1985. *Die « talismanischen » Siegel*, Berlin.
- PAGE D. I. 1970. *The Santorini Volcano and the Destruction of Minoan Crete*, Londres. (Suppl. Pap., 12.)
- PALAIMA T. G. 1990. « Aegean Seals, Sealings and Administration », *Aegeum*, vol. V.
- PELON O. 1976. *Tholoi, tumuli et cercles funéraires*, Paris.
- PLATON N. 1981. *La Civilisation égéenne*, Paris, 2 vol.
- POURSAT J.-C. 1977-1981. *Les Ivoires mycéniens*, Paris. (Bibl. Écoles fr. Athènes Rome, 230.)
- PREZIOSI D. 1983. *Minoan Architectural Design, Formation and Signification*, Berlin.
- PREZIOSI-GETZ P. 1985. *Early Cycladic Sculptures*, Malibu, Californie, Paul Getty Museum.
- 1972. *The Emergence of Civilisation*, Londres.
- 1979. *Problems in Prehistory*, Édimbourg.
- 1987. *Archaeology and Language. The Puzzle of Indo-European Origins*, Londres.
- 1991. *The Cycladic Spirit*, Londres.
- RUIPEREZ M. C., MELENA H. L. 1990. *Los Griegos micénicos*, Madrid. (Bibl. hist., 16.)
- RUTKOWSKI B. 1972. *Cult Places in the Aegean World*, Varsovie.
- SAKELLARIOU A. 1966. *Mykenaike Sphragidoglyphia*, Athènes.
- 1977. *Peuples préhelléniques d'origine indo-européenne*, Athènes.
- 1980. *Les protogrecs*, Athènes.

- 1990. *Between Memory and Oblivion : The Transmission of Early Greek Historical Traditions*, Athènes, Research Centre for Greek and Roman Antiquity. (Meletemata, 12.)
- SAMUEL A. E. 1966. *The Mycenaeans in History*, Englewood Cliffs, New Jersey.
- SANDARS N. 1978. *The Sea-Peoples*, Londres, 2^e éd., 1985. (Anc. Peoples Places, 89.)
- SCHACHERMEYER F. 1955. *Die ältesten Kulturen Griechenlands*, Stuttgart.
- SCOUDOUPOULOS N. 1971. *Mycenaean Citadels*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol., 22.)
- SINOS S. 1971. *Die vorklassischen Hausformen in der Ägäis*, Mayence.
- STAVRIANOPOULOU E. 1989. *Untersuchungen zur Struktur des Reiches von Pylos : Die Stellung der Ortschaften im Lichte der Linear B-Texte*, Partille.
- STELLA L. A. 1965. *La civiltà Micenea nei documenti contemporanei*, Rome.
- STUBBINGS F. H. 1973. « The Recession of Mycenaean Civilization », in I. E. S. EDWARDS *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, 3^e éd., Cambridge, vol. II, part. 2, p. 338-358.
- 1973. « The Rise of Mycenaean Civilisation », in I. E. S. EDWARDS *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, 3^e éd., Cambridge, vol. II, part. 2, p. 627-658.
- TAYLOUR W. 1971. *The Mycenaeans*, Londres, 2^e éd., 1990.
- THEOCHARIS D. R. 1974. « Early Helladic Civilisation », in G. CHRISTOPOULOS (dir.), *History of the Hellenic World*, Athènes, vol. I.
- TREUIL R. 1983. *Le Néolithique et le bronze ancien égéens : les problèmes stratigraphiques, les techniques, les hommes*, Paris. (Bibl. Éc. fr. Athènes Rome, 248.)
- *et al.* (dir.) 1989. *Les Civilisations égéennes du Néolithique et de l'âge du bronze*, Paris.
- TRIPATHI D. N. 1988. *Bronzework of Mainland Greece from c. 2600 BC to c. 1450 BC*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol., 69.)
- TSOUNTAS C. 1889. « Kykladika II », in *Archaiologike Ephemeris* Athènes.
- VERLINDEN C. 1984. *Les statuettes anthropomorphes crétoises en bronze et en plomb du III^e millénaire au VII^e siècle av. J.-C.*, Providence/Louvain.
- VERMEULE E. 1964. *Greece in the Bronze Age*. Chicago, Ill./Londres, 3^e éd., 1972.
- VERMEULE E. 1975. *The Art of the Shaft Graves of Mycenae*, Cincinnati, Ohio.
- WALTER H., FELTEN, F. 1981. *Alt-Aegina*, Mayence, vol. III.
- WARREN P. 1969. *Minoan Stone Vases*, Cambridge.
- WARREN P. 1972. *Myrtos : An Early Bronze Age Settlement in Crete*, Londres.
- WARREN P. 1988. *Minoan Religion as Ritual Action*, Partille. (Stud. mediterr. Archaeol., 72.)
- WARREN P., HANKEY, V. 1989. *Aegean Bronze Age Chronology*, Bristol.
- YULE P. 1980. *Early Cretan Seals : A Study of Chronology*, Mayence.

11.1.2

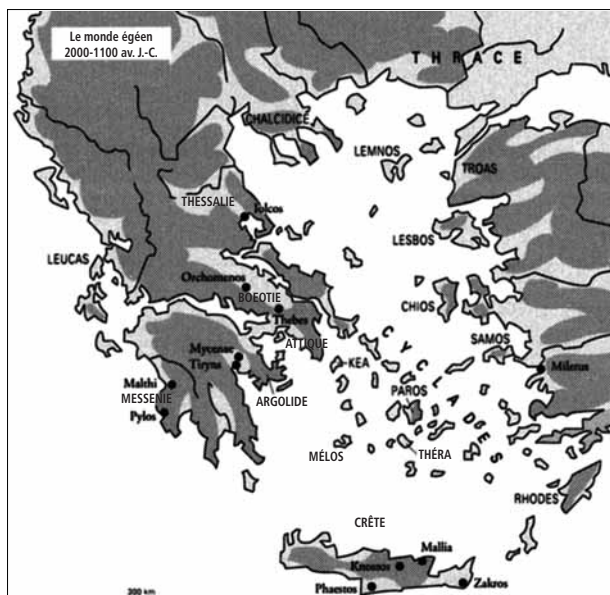
L'âge du bronze moyen et récent (2100-1100 av. J.-C.)

Michel Sakellariou

APERÇU HISTORIQUE : **ÉCONOMIE, SOCIÉTÉ, ÉTAT (carte 8)**

Tout comme le reste de la péninsule balkanique et l'Anatolie, la Grèce fut occupée, aux alentours de 2000 av. J.-C., par des immigrants, ce qui entraîna, outre des changements ethniques, un déclin dans le domaine économique et les structures sociales. Plusieurs sites insulaires attestent, eux aussi, de perturbations. En revanche, la Crète, restée en dehors du tourbillon, put conserver ses acquis culturels et fit même encore des progrès.

L'arrivée des immigrés a laissé des traces sur le terrain : destruction complète d'habitats et apparition de nouveaux éléments culturels sur leurs débris. L'examen de la diffusion géographique et de la chronologie de ces traces permet de distinguer deux vagues d'immigration. La première toucha, vers 2100 av. J.-C., quelques habitats côtiers de la péninsule hellénique, la seconde, vers 1900 av. J.-C., se répandit par voie terrestre depuis la Macédoine. Les nouveautés véhiculées alors en Grèce étaient déjà comprises dans le reste de la péninsule balkanique. Certaines sont originaires de l'aire danubienne, comme l'inhumation à l'intérieur des habitats, les édifices à abside et les haches-marteaux perforées. D'autres, plus nombreuses, sont issues des steppes eurasiatiques et sont caractéristiques d'une civilisation dite « civilisation des kourganes ». Il s'agit de tombes à ciste ou à puits surmontées ou non de tumulus, de la coutume de déposer la dépouille sur une peau d'animal, de la présence d'ocre à l'intérieur de la tombe, mais aussi des édifices à plan ellipsoïdal, de la céramique à décor cordé, des haches de combat en pierre et des massues. Ces éléments de deux origines différentes



Carte 8 Le monde égéen : 2000-1100 av. J.-C.

apparaissent simultanément sur les mêmes sites; aussi est-on amené à supposer que les populations porteuses de la civilisation des kourganes et de la civilisation danubienne s'unirent bien avant leur arrivée en Grèce. Les peuples créateurs et porteurs de la civilisation des kourganes ont été identifiés à juste titre avec les Indo-Européens. Les faits caractéristiques de cette civilisation, apparue en Grèce en 2100 et 1900 av. J.-C., sont rattachés aux Protogrecs. On est amené à réserver le terme « grec » à la langue parlée à l'époque historique et « Grecs » aux usagers de cette langue et à créer les termes « protogrec » et « Protogrecs » pour désigner la langue indo-européenne introduite en Grèce vers 2000 av. J.-C. et ses porteurs, parce que les Grecs historiques sont le produit de la fusion entre Protogrecs et Prégrecs et que le grec historique diffère du protogrec sur deux plans. Il a incorporé de nombreux appellatifs, toponymes, anthroponymes et théonymes pré-grecs; par ailleurs, il a lui-même créé un riche registre d'innovations (M. Sakellariou, 1980; Drews, 1988).

Les immigrés vivaient de l'élevage plus que de l'agriculture. Ils s'installèrent dans des hameaux bien moins nombreux et plus petits que les habitats qu'ils avaient détruits. Dès leur entrée en Grèce, ils cessèrent de fabriquer des vases à décor cordé et de se servir de haches de combat; ils continuèrent, pour quelque temps du moins, à construire des édifices à plan ellipsoïdal ou à

abside ; mais — et c'est chose logique — ils se montrèrent très conservateurs dans le domaine des constructions et usages funéraires, et ce jusqu'au XVI^e siècle av. J.-C. (M. Sakellariou, 1980). Peu avant cette date, certains habitats, situés près de la mer ou à l'intersection de diverses communications terrestres, sortirent de l'isolement et délaissèrent l'économie de subsistance. Bientôt on vit l'Argolide nouer des relations avec les Cyclades et la Crète vers le sud ; avec la Troade et la Chalcidique, dans le nord du bassin égéen, avec l'île de Leucade, dans la mer Ionienne. Certaines tombes de la même époque montrent, pour la première fois, des signes d'inégalité économique. Au XVI^e siècle av. J.-C., l'apparition de tombes à fosse contenant des armes et des objets de valeur confirme l'existence d'une classe de guerriers se partageant les richesses de la région et témoigne du renforcement du pouvoir royal.

Contrairement au continent grec, la Crète, vers 2000 av. J.-C., connut une période calme dans son développement et fit preuve d'une force créatrice dans tous les domaines. Les États crétois se dotèrent alors d'un appareil administratif susceptible de diriger l'ensemble des activités économiques sur leur territoire. Ils bâtirent de grands palais non seulement pour loger la famille royale, les dignitaires et des cohortes de serviteurs, mais aussi pour y abriter les départements de l'administration, des ateliers et des magasins. À cette époque, la liquidation des clans en était à sa phase finale et la société était parvenue à un stade avancé de stratification et de stabilité (Treuil *et al.*, 1989, p. 214). La civilisation tout entière s'était élevée à un niveau qui la range parmi les cultures les plus raffinées de l'humanité.

Vers 1600 av. J.-C., les sociétés les plus avancées de la Grèce continentale avaient atteint un degré de maturité tel qu'elles étaient en mesure de faire des emprunts à la civilisation crétoise. Les modèles crétois jouèrent alors un rôle décisif dans l'épanouissement de ces sociétés. La Grèce se rapprocha de la Crète et partagea sa civilisation sur plusieurs plans. Les Crétois de l'âge du bronze sont également appelés « Minoens », et leur civilisation est dite « minoenne ». La civilisation « minoisante » du continent, elle, est appelée « mycénienne » ; aussi attribue-t-on le terme « Mycéniens », non seulement aux habitants de Mycènes, mais aussi à tous les habitants du continent qui appartiennent à cette civilisation et que l'on appelle par ailleurs « Achéens ».

Bientôt, les Mycéniens entrèrent en concurrence avec les Minoens dans la mer Égée et prirent contact avec l'Égypte. D'aucuns voient dans ces contacts, dont ils amplifient l'importance, les facteurs de l'épanouissement du monde mycénien. Vers 1450 av. J.-C., une force mycénienne débarqua en Crète, détruisit les palais crétois et établit un État mycénien qui, depuis Knossos, imposait son autorité sur la Crète orientale. Au début du siècle suivant, cet État fut asservi par des Grecs du continent.

Les Mycéniens empruntèrent aux Minoens, entre autres, leur système de production, leur organisation sociale et leur structure politique. Aussi, dans ces

domaines, la Crète et la Grèce continentale (cette dernière à partir de 1600 av. J.-C.) peuvent-elles être étudiées ensemble. L'une et l'autre étaient partagées en plusieurs États. En Crète orientale, il y eut, jusqu'aux environs de 1450 av. J.-C., quatre États : ceux de Knossos, Phaistos, Malia et Zákros. Après cette date, l'île fut unifiée, passant sous l'autorité d'une dynastie mycénienne. Pour ce qui est de la Crète occidentale, nos informations restent insuffisantes. En Grèce continentale, on recense une demi-douzaine d'États : ceux de Mycènes, Pylos, Athènes, Thèbes, Orchomène, Iolcos, et l'on suppose qu'il en existait d'autres. La Messénie, qui formait le territoire pylien, a une superficie de 2 600 km². La Béotie, d'une superficie égale, était partagée entre les royaumes de Thèbes et d'Orchomène. L'étendue du royaume de Mycènes, difficile à évaluer, oscillerait entre 2 000 km² et 3 500 km². Pour la population, on estime que le royaume de Pylos comptait 50 000 habitants et la ville de Pylos 2 500 (Chadwick, 1976*b*; Treuil *et al.*, 1989; Ruipérez et Melena, 1990).

En ce qui concerne le régime foncier, on sait qu'il y avait des domaines réservés aux divinités, d'autres appartenant au roi et aux dignitaires; il existait aussi des propriétés individuelles, des terres communales, en partie louées à des particuliers et des terres exploitées par des groupes en échange de services rendus au culte (Chadwick, 1976*b*; Ruipérez et Melena, 1990).

Toute la production était dirigée par le palais. Un appareil administratif bien structuré fonctionnait à cet effet. L'état actuel de la documentation nous autorise à suivre le travail méticuleux des scribes, comptables et magasiniers. L'état des cultures et des troupeaux du domaine royal et du domaine privé était étroitement surveillé, et la production du domaine privé soumise à des prélèvements. On tenait à jour la liste des artisans libres et des esclaves affectés à divers ateliers, même privés, et à divers travaux. On fournissait les matières premières à ces ateliers et l'on contrôlait la quantité et la qualité des produits fabriqués à partir de ces matières. On veillait à ce que les denrées (matières premières et produits finis) entrent dans les magasins ou en sortent selon les règles en vigueur. On envoya des maçons ou autres artisans en mission en leur fournissant le matériel nécessaire et en leur spécifiant ce à quoi il était destiné. Le palais abritait une partie des ateliers et magasins, les autres étaient logés dans les annexes ou se trouvaient en province. On a calculé que le palais de Pylos employait 400 bronziers de condition libre, 550 esclaves pour la production de tissus et 200 autres pour les services domestiques. Les esclaves étaient de sexe féminin. Un département de l'administration s'occupait du commerce extérieur. On suppose que les bateaux qui assuraient ce commerce dépendaient de ce département (Chadwick, 1976*b*; Dutroux, 1976).

Le haut degré de spécialisation du personnel est surprenant. Dans le seul domaine du textile, on distingue deux grandes catégories d'esclaves pour le travail de la laine et du lin; puis viennent les fileuses, les cardeuses, les tisserandes et les responsables de la finition; enfin, les esclaves qui fabriquaient

certains tissus, les rubans pour les cheveux, par exemple. On sait également que les tissus d'un atelier étaient brodés par un autre. Ce même esprit de division du travail régnait dans les services domestiques : outre les simples servantes, des femmes avaient pour seule charge de moudre le grain, d'autres ne s'occupaient que des bains, etc. (Lindgren, 1973; Stavrianopoulos, 1989, p. 24 *sq.*)

Des réseaux d'échanges s'établirent entre le continent grec et la Crète qui, par ailleurs, commerçait avec les îles égéennes, les côtes occidentales d'Anatolie, Chypre, le Levant, l'Égypte, la Sicile et l'Italie méridionale. Des produits mycéniens ont été mis au jour en Europe centrale et en Angleterre. Les palais minoens et mycéniens importaient de l'or, du cuivre, de l'étain, de l'ambre et des produits fabriqués. Ils exportaient de l'huile d'olive, du vin, de la laine, des étoffes et des vases. On pense à juste titre que les 400 bronziers de Pylos, trop nombreux pour les besoins du royaume, travaillaient en grande partie pour l'exportation. Minoens et Mycéniens fondèrent des colonies dans les Cyclades, à Rhodes et à Milet. On suppose aussi la présence d'artisans et de commerçants mycéniens à Chypre. Enfin, des comptoirs minoens et mycéniens sont attestés ou présumés au Levant, en Sicile et en Italie méridionale (Treuil *et al.*, 1989). Les Minoens et Mycéniens firent des progrès dans la construction des navires et la navigation; ils construisirent des réseaux de routes, creusèrent des canaux d'irrigation et de drainage pour l'assèchement des lacs et bâtirent des fortifications que les Grecs de l'époque historique attribuèrent à des êtres mythiques, plus puissants que l'homme.

C'est pour les besoins de la gérance de ces énormes entreprises qu'étaient les palais minoens et mycéniens qu'on inventa en Crète, à l'époque protopalatiale (premiers siècles du II^e millénaire av. J.-C.) une écriture idéographique-hiéroglyphique; puis, à l'époque des seconds palais (à partir du XVII^e siècle av. J.-C.), une écriture utilisant essentiellement des signes syllabiques et accessoirement des idéogrammes; enfin, toujours en Crète, mais pour le palais mycénien de Knossos, où l'on parlait grec après 1450 av. J.-C., une écriture issue en partie de la précédente (*ill.* 41, 42). On appelle les écritures syllabiques, dans leur ordre chronologique : linéaire A et linéaire B. En matière de poids et de mesures, la situation paraît assez complexe, ce qui suppose à la fois des emprunts multiples et un grand conservatisme. La plus grande unité de poids était divisée en trentièmes, eux-mêmes subdivisés en quatrièmes. La mesure destinée aux solides contenait des dixièmes, le dixième était divisé en sixièmes, le sixième en quarts. Pour les liquides, on passait de la mesure unitaire aux tiers, qui étaient divisés par trois, ces derniers en sixièmes et les sixièmes en quarts (Chadwick, 1976a; Hooker, 1980; Treuil *et al.*, 1989; Ruipérez et Melena, 1990).

On possède peu de renseignements relatifs aux couches sociales. D'une manière générale, ils se limitent à quelques détails sur les esclaves. Nous avons vu comment ils étaient employés. Nous ajouterons que les femmes gardaient auprès d'elles leurs enfants et qu'elles recevaient de la nourriture

pour eux comme pour elles-mêmes, en blé ou orge et en figes. Le reste des informations disponibles consiste en citations concernant les catégories de notables ou de gens exerçant des métiers. On ignore tout des couches intermédiaires et des serfs attachés à des lots de terre appartenant au roi, à des dignitaires, à des particuliers ou encore à des communes (Lindgren, 1973 ; Treuil *et al.*, 1989 ; Ruipérez et Melena, 1990).

Les femmes de Crète assistaient aux manifestations sociales et religieuses et, qui plus est, avaient des rôles significatifs au sein de la société. Il serait toutefois téméraire d'en conclure que la société crétoise était matriarcale ; tout au plus conservait-elle quelques vestiges d'un matriarcat très ancien.

Dans les États minoens, le roi remplissait, croit-on, les fonctions de prêtre et de juge mais ne possédait pas de pouvoirs essentiels dans la direction des autres affaires. En revanche, le roi mycénien, qualifié d'*anax*, devait être un grand guerrier. Pour ce qui est des dignitaires de l'État, nous possédons quelques renseignements sur ceux de Pylos. Le titre *lawagetas* désignerait un officier de haut rang, mais pas le chef suprême de l'armée comme on supposa un peu hâtivement. Les *equetai* ou « compagnons » auraient fait partie de l'entourage du roi et auraient été chargés de diverses missions et des commandements militaires. On suppose sans pouvoir l'affirmer que les propriétaires terriens désignés comme *telestai* occupaient des postes dans l'appareil administratif ou militaire (Hooker, 1976 ; Platon, 1981, vol. I, p. 283 *sq.*, II, p. 83 *sq.*, p. 342 *sq.*).

En ce qui concerne la division régionale d'un État crétois ou mycénien et l'administration de ses divers échelons, nos seuls documents concernent Pylos. Le territoire du royaume était divisé en deux provinces, seize districts et plusieurs communes. La commune était désignée par le terme *damos*, qui conserva même en grec historique le sens de « commune, communauté » et « territoire d'une commune ou communauté ». En ionien et en attique, *damos* devint *demos*, qui donna *demokratia*, « démocratie ». Au royaume de Pylos, le *damos* possédait des terres qu'il louait. De façon générale, il s'agirait d'une association de personnes disposant d'un degré d'auto-administration. Cependant, le *damokoros*, « celui qui prend soin du *damos* », était, semble-t-il, nommé par le roi, comme l'étaient certainement le *koreter* et le *prokoreter*, gouverneur et sous-gouverneur de district (Ruipe Pérez et Melena, 1990, p. 107-129).

Au II^e millénaire av. J.-C., il n'y avait pas de fortification en Crète et l'iconographie minoenne ne comporte ni scènes de guerre ni même représentations de guerriers. De surcroît, ni les tombes ni les autres contextes crétois de l'époque ne nous ont livré des armes. Cependant, le souvenir d'une thalassocratie minoenne se perpétua dans les traditions qui furent transmises par les Crétois aux Grecs. Aussi pense-t-on qu'une entente régnait entre les États minoens et qu'ils étaient protégés contre toute attaque d'outre-mer par leur flotte ou celle de leurs alliés. Cette situation est qualifiée de *pax minoica*. Les archives de Pylos jettent quelques lueurs sur l'encadrement des forces armées, déjà évoqué

plus haut, sur des mouvements de détachement et des mesures de défense. On peut déduire en outre que le royaume était en mesure de mobiliser quelque deux cents chars. Le roi mycénien de Knossos disposait d'une force du même ordre.

L'HABITAT ET L'ARCHITECTURE, LES ARTS ET L'ARTISANAT, L'IDÉOLOGIE

Christos Doumas

Après la fin de l'âge du bronze ancien qui, en maints endroits de la mer Égée, fut marquée par de grandes catastrophes, la civilisation s'est développée diversement selon les régions. Dans la partie septentrionale de la mer Égée, un seul établissement fut préservé, Troie, dont la splendeur se perpétua jusqu'à sa mise à sac et sa destruction par les Achéens. En Grèce continentale, on assiste à une régression culturelle tandis qu'en Crète l'aube du II^e millénaire av. J.-C. marque le début d'une floraison culturelle caractérisée par l'édification des principaux palais et que, dans les Cyclades, les établissements côtiers fondés pendant la phase ultime de l'âge du bronze ancien deviennent des centres prospères du commerce maritime. La transition du bronze ancien au bronze moyen s'est faite de façon quasi sensible dans les Cyclades et en Crète, mais dans la partie septentrionale du bassin égéen et en Grèce continentale, elle s'est accompagnée de l'apparition d'éléments entièrement nouveaux, largement restitués par l'archéologie, aussi bien dans l'architecture et les coutumes funéraires que dans la culture matérielle et l'économie. Ces éléments jusque-là inconnus ont été interprétés comme indiquant l'arrivée de populations nouvelles dans la mer Égée (Blegen, 1973; Caskey, 1973; Sakellariou 1980, p. 32 sq.).

La mer Égée septentrionale

Dans les îles comme dans les régions côtières du nord de la mer Égée, les données archéologiques témoignent d'un retard par rapport au bronze ancien. Des îles comme Lemnos, Lesbos, Chios et Samos, sur lesquelles d'importants centres proto-urbains s'étaient développés, ne semblent pas avoir joué un rôle important dans le développement culturel du monde égéen au cours du bronze moyen. Cette observation vaut également pour le littoral de la Macédoine et de la Thrace. Ainsi, l'ensemble de l'âge du bronze moyen dans cette région n'est attesté que par ce que l'on trouve à Troie (Caskey, 1973; voir aussi dans le présent volume, le chapitre 12.3).

Troie VI, qui eut une grande longévité (de 1800 à 1300 av. J.-C. approximativement), dont rendent compte huit niveaux successifs, était construite sur les ruines de la cinquième ville (bronze ancien). Aux premiers temps de son existence, cette ville présentait de nombreux traits communs avec ceux de la civili-

sation de la Grèce continentale, mais, avec le temps, elle acquit des traits particuliers et évolua de façon distincte (Blegen 1973). Bien que les vestiges architecturaux des premiers temps soient relativement rares, il semble que la ville ait été fortifiée pendant toute la durée de son existence. Les structures défensives les plus monumentales datent de la phase finale (Blegen, 1963, p. 115), qui coïncide probablement avec le bronze récent. À l'intérieur du périmètre de cette colline fortifiée avaient été bâties de spacieuses maisons autonomes disposées en terrasses successives qui appartenaient vraisemblablement à des dignitaires ou à des favoris du roi, dont le palais s'élevait au sommet de la colline, à l'emplacement où fut érigé à une époque ultérieure le temple d'Athéna (Blegen, 1973). Chaque fois que leur plan a pu être reconstitué, ces habitations se sont révélées être du type *megaron*, soit une structure oblongue de forme rectangulaire, déjà connue à Troie à l'âge du bronze ancien. La cité fut reconstruite (Troie VII) après avoir été en grande partie détruite par un tremblement de terre, et l'on y distingue deux niveaux correspondant respectivement aux phases a et b. Troie VIIa, rasée à l'issue d'une guerre, est considérée comme étant la ville de Priam et sa fin est datée du milieu du XIII^e siècle av. J.-C.

L'âge du bronze moyen et récent à Troie a produit une poterie caractérisée par ses formes angulaires et sa teinte grise, la céramique dite minoenne que l'on trouve en Grèce continentale dans les centres de l'helladique moyen et qui constitue la preuve tangible d'une innovation technologique dans la région égéenne, à savoir le procédé de cuisson de la céramique au feu « dans des conditions de réduction qui ont produit de façon si générale cette teinte grise uniforme ». Ce type de poterie a continué à être fabriqué à Troie jusqu'à la fin et la même technique fut également employée dans la fabrication de vases purement mycéniens (Blegen, 1963, p. 140-141). Rares sont les autres objets d'art, parmi lesquels on trouve notamment quelques fusaïoles en bronze et des bijoux en or, en argent et en électrum.

Comme à l'âge du bronze ancien, Troie entretenait des relations étroites avec d'autres régions de la mer Égée, en particulier avec le continent grec, ce dont témoignent l'usage répandu de poteries minoennes et la présence d'articles d'importation helladiques : des pièces de céramique peinte non lustrée d'abord, puis des poteries mycéniennes ainsi que des objets de pierre, d'ivoire et d'os. C'est certainement par voie maritime que Troie communiquait avec le monde extérieur, comme le confirme la présence de poterie chypriote dans Troie VII. Contrairement au reste du monde égéen, Troie VI et VII, comme à l'âge du bronze ancien, n'eurent pratiquement aucune relation avec l'intérieur de l'Anatolie, en dépit du fait que Troie VI est contemporaine du puissant État des Hittites.

Les indices relatifs aux croyances et à l'idéologie des habitants de Troie se limitent à la découverte d'une série de piliers monolithiques ou menhirs qui étaient, croit-on, en rapport avec la vie religieuse de la sixième ville, et à la mise au jour d'un petit cimetière de la période finale, qui est en fait le seul

cimetière ayant un lien avec la période préhistorique à Troie. Il s'agit d'un champ d'urnes funéraires qui renferment les cendres et les ossements d'enfants et d'adultes (Blegen 1963, p. 139-143).

Le fait que la pratique de la crémation apparaît sporadiquement à cette époque dans toute la mer Égée n'est peut-être pas dépourvu de signification (Iakovidis, 1970). Le maintien de relations ininterrompues avec la mer Égée, mais surtout l'apparition simultanée d'innovations dans l'art de la poterie, l'utilisation du cheval comme bête de somme, l'adoption des mêmes formes architecturales ont été interprétés comme des preuves de l'arrivée dans le bassin égéen de nouveaux éléments de peuplement, lesquels essaimèrent en Grèce continentale, d'une part, et en Troade, d'autre part. Certains savants ont cru voir dans ces nouveaux arrivants les premiers peuples helléniques prenant pied sur la péninsule (Blegen, 1963, p. 145).

La Grèce continentale

Les premiers temps de l'helladique moyen sont caractérisés par une régression culturelle, et la stagnation est même si nette en Grèce septentrionale — Macédoine et Thessalie — que la civilisation de l'âge du bronze ancien semble y perdurer (Caskey, 1973). La Grèce centrale (la Béotie et l'Attique) et le Péloponnèse oriental (Corinthe et l'Argolide) sont les principaux foyers de développement. Les premiers établissements de l'helladique moyen étaient apparemment dépourvus de fortifications et composés de modestes constructions, unités architecturales simples destinées probablement à loger des familles élargies. Le plan absidial des maisons — qui constituait une innovation architecturale — coexistait avec le rectangulaire, du reste prédominant quoique avec des variantes locales. Ces habitations de l'helladique moyen préfiguraient des types de maisons courants à l'ère mycénienne (1550-1100 av. J.-C.), caractérisés par leur plan rectangulaire simple. Les villes mycénienes, s'étendant en général sur les pentes de collines fortifiées, sont constituées de maisons de ce type disposées en grappes autour d'un palais royal et leur agencement rappelle celui des villes médiévales. Mycènes et Tirynthe en Argolide, Pylos en Messénie, Thèbes en Béotie étaient, entre autres, des villes de cette sorte. Le palais, surplombant la citadelle, était bâti sur un plan normalisé, avec des variantes locales n'affectant que ses espaces secondaires et auxiliaires : le noyau tripartite comprend l'*aithousa* (porche), le *prodomos* (vestibule) et le *domos* (mégaron), dans lequel se trouve un foyer circulaire entouré de quatre colonnes. Le mégaron était la salle du trône où le roi donnait ses audiences et ses réceptions officielles, autour de laquelle s'articulait tout un ensemble de cours, de portiques et d'appartements auxiliaires (Taylour, 1964, pp. 92-99).

La base de l'économie était l'agriculture, mais il n'y en eut pas moins des innovations dans le domaine technologique, comme l'emploi du tour de potier et l'introduction de la fabrication de la céramique minoenne au feu en

milieu contrôlé et réducteur. Une autre innovation apportée à la technique du potier fut la décoration de vases à la peinture mate. Une nouveauté supplémentaire apparut dans l'économie de la période de l'helladique moyen : l'utilisation du cheval — jusque-là inconnu dans le bassin égéen — comme bête de somme (Caskey, 1973, p. 135-136).

L'innovation technologique se poursuit pendant la période suivante, où le véhicule à roues fit son apparition. Les difficultés de communication créées par la présence des hautes montagnes du continent grec encouragèrent l'établissement de routes maritimes et la croissance du commerce entraîna une exploitation plus intensive des ressources naturelles, ce qui amena de nouvelles découvertes technologiques. Un des grands travaux les plus importants du bassin égéen préhistorique a été le drainage du lac Copais, effectué en creusant des canalisations et des tunnels de drainage à travers la montagne. Les grandes fortifications qui ceignent de leurs murs cyclopéens les acropoles mycéniennes, le tracé de routes provinciales et la construction de ponts sont autant de grands ouvrages publics du monde mycénien dont l'archéologie nous a livré les traces. Dans le domaine technologique, la poterie était une activité florissante et ses productions sont remarquables aujourd'hui encore par leur excellente qualité et leur grande variété formelle (Furumark, 1941). Les progrès accomplis dans le travail du métal sont attestés non seulement par des textes anciens mais aussi par l'impressionnante diversité des outils, des armes, des récipients et des objets ciselés que les fouilles ont livrés (Hood, 1978; Chadwick, 1976; Deshayes, 1960; Matthäus, 1980). À la même époque, les contacts et le développement des relations avec la Crète encourageaient l'exploration de nouveaux métiers artisanaux et de nouveaux domaines artistiques, comme la taille de l'ivoire, la gravure des pierres précieuses pour la confection de sceaux, la sculpture et la peinture (Hood, 1978, p. 77; Ponsat, 1977; A. Sakellariou, 1966).

À partir du XVI^e siècle av. J.-C., la Grèce mycénienne tisse peu à peu des relations avec le monde extérieur, vers l'ouest jusqu'aux îles Éoliennes et, en Méditerranée orientale, jusqu'à l'Égypte, à la Syrie et à la Palestine (Marazzi *et al.*, 1986, voir aussi chapitre 14.2). L'extension prise par le commerce en Méditerranée orientale, surtout après que Knossos eut sombré dans l'oubli (vers 1400 av. J.-C.), est attestée aussi par l'établissement de colonies mycéniennes dans des îles de grande étendue comme Rhodes et Chypre.

Pendant toute la période de l'helladique moyen et récent, le mode ordinaire d'enterrement était l'inhumation. Ce n'est que vers la fin de la période (aux XIII^e et XII^e siècles av. J.-C.) que l'on observe des exemples sporadiques de crémation. Au cours de l'helladique moyen, les morts étaient habituellement enterrés en position repliée, soit à l'intérieur des établissements, soit à l'extérieur, dans des cimetières spéciaux. Un tumulus recouvrait parfois une ou plusieurs sépultures. Cependant, si les lieux d'inhumation variaient, la forme de la tombe elle-même demeurait constante : celle d'une ciste parementée de pierres. Parfois aussi, les

morts, surtout les enfants, beaucoup plus rarement les adultes, étaient inhumés dans des urnes funéraires. Avec le temps, les tombes se sont différenciées par la taille, par le nombre des inhumations et par le mobilier funéraire. Ainsi, à côté des petites tombes à ciste, servant en général à une seule inhumation, voit-on apparaître des tombeaux plus grands en forme de fosse, qui recevaient de multiples inhumations. De même, si les premières sépultures ne comportaient généralement pas de mobilier funéraire, vers le ^{XVI}^e siècle av. J.-C., apparaissent les premières sépultures dans lesquelles figurent de riches offrandes, comme les tombes à fosse de Mycènes. La diversité des sépultures et le mobilier funéraire plus ou moins somptueux reflètent probablement l'émergence d'une société hiérarchisée dans le monde de l'helladique moyen (voir Sakellariou dans ce chapitre). Cette tendance de l'évolution s'est prolongée à l'époque mycénienne lorsque fut progressivement abandonné l'emploi des tombes à fosse. Les tombes avec chambre creusées à flanc de coteau et servant pour de multiples inhumations devinrent la règle pour la majorité de la population, cependant que les rois étaient inhumés dans des *tholoi* funéraires monumentales, fréquemment embellies de décorations sculptées. Les *tholoi* des rois défunts renferment des vases précieux en or et en argent, des armes et des armures, des bijoux, etc. Des vases de céramique et quelques outils métalliques ou autres, ainsi que de menus objets sont déposés dans les tombes à chambre des gens du commun.

Bien que les noms des divinités qui peupleront plus tard le panthéon grec (Athéna, Déméter, Dionysos, Héphaïstos, Poséidon, etc.) apparaissent dans les textes mycéniens des tablettes en linéaire B, nous ne disposons d'aucune information sur la nature de la religion mycénienne ou sur les rites de quelque culte que ce soit. Les dieux ne sont mentionnés que comme destinataires d'offrandes (Chadwick, 1976a, p. 84-101). Certains bâtiments, dont l'agencement exclut une fonction domestique, ont aussi été associés à la religion et au culte, d'autant plus qu'on y a trouvé des figurines d'argile, des rhytons et d'autres objets considérés en général comme ayant une signification rituelle ou cultuelle. On a découvert de ce type de salles-sanctuaires à Mycènes, à Kéa, à Mélos, à Malthi et ailleurs. Certaines œuvres d'art, telles que des pierres à sceau et des chatons de bague, sont également considérées comme représentant des scènes religieuses ou rituelles. Enfin, on a attribué aussi une signification religieuse au foyer circulaire de la salle du trône ou *domos* du palais mycénien. D'où la thèse selon laquelle le roi était non seulement un chef politique investi du pouvoir temporel mais aussi un chef religieux (Taylour, 1971, p. 60-74).

Les Cyclades et la Crète

À partir de la fin du III^e millénaire av. J.-C., l'histoire des Cyclades se déroule parallèlement à celle de la Crète, bien que l'évolution de la société semble avoir été quelque peu différente dans les deux régions. Le développement de grands centres commerciaux urbains dans les Cyclades (Mélos, Théra, Páros)

témoigne du caractère mercantile et maritime de l'économie des îles, qui vraisemblablement influença la structure et le développement de la société cycladique. L'agencement des établissements tout comme la façon dont la richesse y était répartie donnent à penser que le système de gouvernement y était très différent du système palatial à tendance centralisatrice en vigueur en Crète. À partir du début du II^e millénaire av. J.-C., on observe une infiltration progressive de la civilisation minoenne dans les Cyclades, en sorte que vers le milieu du XVI^e siècle av. J.-C. les cités portuaires cycladiques présentent un aspect minoen prononcé. Les caractéristiques minoennes abondent tant dans la culture matérielle (architecture, céramique, métallurgie) que dans l'ordre intellectuel (écriture, système de mesure, religion). Néanmoins, contrairement à une assertion fréquente, il ne semble pas que ces traits aient été introduits dans les îles par des colons crétois, mais plutôt qu'ils aient fait l'objet d'adaptations diverses selon les besoins et le goût locaux (Doumas, 1983).

Des recherches archéologiques récentes ont montré que les îles jouissaient d'une certaine indépendance économique, artistique et, vraisemblablement, politique, en raison sans doute de leur grande expérience en matière maritime et de la nécessité de développer le commerce international imposée par les excédents agricoles sans cesse croissants de la Crète et de la Grèce continentale. Un des centres commerciaux urbains les plus importants de cette période était Akrotiri sur l'île de Théra, mine d'informations précieuses sur la société égéenne au XVI^e siècle av. J.-C., du fait qu'elle a été préservée sous d'épaisses couches de pierre ponce et de cendres volcaniques. Le beau tracé du plan de la ville, avec son système de drainage courant sous les rues pavées et ses vastes bâtiments à plusieurs étages décorés de peintures murales, ainsi qu'un grand nombre de vases et d'ustensiles nous transmettent la vision de l'abondance dans laquelle on vivait sur l'île à cette période.

En outre, les grandes quantités de céréales, d'os d'animaux et autres restes organiques carbonisés fournissent de précieuses indications sur le climat de l'époque, les habitudes alimentaires des habitants, l'économie agricole, les méthodes de culture, etc. Enfin, l'art des éliens nous fournit une foule de détails sur leur vie quotidienne, leurs voyages, leurs techniques de construction navale, leurs façons de se coiffer, leurs styles vestimentaires, leurs bijoux, etc.

La ville d'Akrotiri fut détruite et enfouie sous d'épaisses couches de pierre ponce et de pouzzolane projetées par le volcan de Théra qui fit éruption vers 1500 av. J.-C. Cette éruption, dont la magnitude, en force et en extension, est considérée comme ayant été le quadruple de celle du Krakatoa en 1883 apr. J.-C., est souvent associée à des événements relatés par la Bible, comme le passage de la mer Rouge et les plaies d'Égypte, ainsi qu'au mythe de l'Atlantide. Un événement géologique d'une telle ampleur ne peut qu'avoir bouleversé la vie dans tout le monde égéen puisqu'il y eut des chutes de cendre, en quantités considérables, jusque sur les côtes d'Afrique. Cependant, son effet sur la civi-

lisation de la Crète ne semble pas avoir été aussi décisif qu'on l'a soutenu jusqu'ici (Doumas, 1983). Selon toute vraisemblance, cette éruption accéléra des processus déjà entamés dans le bassin égéen, avec l'émergence puis la consolidation de l'influence des Mycéniens de la Grèce continentale. Ce qui est sûr, c'est qu'après l'éruption, le caractère minoen des établissements cycladiques s'estompe sensiblement, tandis que s'affirment les traits mycéniens tant dans l'architecture que dans les objets d'art.

La croissance continue de l'économie agricole de la Crète minoenne ancienne et la nécessité de collecter les excédents pour les redistribuer et les échanger ultérieurement aboutirent à l'organisation d'un système centralisateur. Aux premiers temps du II^e millénaire av. J.-C., cette tendance se manifesta par l'érection des vastes complexes de bâtiments à plusieurs étages que nous connaissons sous le nom de palais. D'emblée, ils furent construits suivant un plan précis, préconçu et complexe qui avait été nécessairement précédé d'une longue période de préparation. Des appartements, des ateliers, des magasins de stockage, des salles de réunion publiques, des lieux du culte, etc., étaient disposés autour d'une grande cour rectangulaire. Ce plan fut utilisé, avec seulement quelques modifications mineures vraisemblablement dictées par des impératifs topographiques, dans tous les centres palatiaux connus jusqu'ici (Knossós, Phaistos, Malia, Zakros). La première période, dite protopalatale, s'acheva aux environs de 1700/1624 av. J.-C., époque à laquelle eurent lieu des destructions massives, généralement attribuées à des séismes. Les nouveaux palais furent reconstruits sur les mêmes emplacements, suivant le même plan de base, peut-être légèrement modifié et amélioré. La période néopalatale dura jusque vers 1450 av. J.-C., lorsque les palais furent détruits, sauf celui de Knossós, qui resta debout jusqu'en 1400 av. J.-C. environ, mais habité par un autre souverain, un Mycénien. Encore qu'il soit difficile de dire précisément de quel type d'autorité ils étaient le foyer, les palais semblent avoir eu un rôle multiple : administratif, économique, religieux (Alexiou, 1969 ; Hägg et Marinatos, 1987).

À la périphérie des palais s'étendaient les villes, dont très peu de traces ont été mises au jour jusqu'à présent. Celle qui a fait l'objet des fouilles les plus complètes est Gournia, située sur une colline qui domine la côte nord de l'île. Entre la fin du minoen ancien, auquel appartiennent les vestiges les plus anciens, et sa destruction finale vers 1450 av. J.-C., Gournia devint progressivement une petite conurbation, avec un réseau de rues, un système de drainage, des édifices publics, etc., déployée autour d'un petit palais. Palaikastro, sur la côte est de la Crète, est une autre ville de ce type, bâtie en terrain plat et qui, malgré des fouilles incomplètes, apparaît manifestement mieux organisée que Gournia (Cadogan, 1976, p. 129 *sq.*). En matière de constructions et d'établissements, les maisons de campagne, ou villas, sont spécialement intéressantes. Ce sont de grands bâtiments isolés datant des temps néopalatiaux,

construits dans la campagne sur des sites donnant vue sur une plaine ou une vallée, sur laquelle s'exerçait peut-être un pouvoir économique. Ces villas ressemblent beaucoup aux palais, tant par les éléments d'architecture que pour le contenu de la maison. Cela pourrait signifier que leurs habitants étaient des gens occupant les échelons les plus élevés de la hiérarchie minoenne, par l'intermédiaire desquels les palais exerçaient leur emprise — économique et administrative — sur l'ensemble de la Crète (Cadogan, 1976, p. 42).

En ce qui concerne les coutumes funéraires, elles ne laissent apparaître aucun changement notable par rapport au minoen ancien et de nombreuses tombes de cette période servaient toujours au minoen moyen. L'inhumation dans des larnax et des *pithoi* se répand aux temps protopalatiaux, où apparaissent simultanément les premières tombes à chambres avec des niches pour les inhumations individuelles (Alexiou, 1969, p. 24).

Aux temps néopalatiaux, la pratique courante était d'enterrer les morts dans des *pithoi* ou des sarcophages d'argile qui étaient placés dans des tombes en forme de chambres creusées dans le roc. À la même époque se manifeste une tendance à construire des tombeaux monumentaux, comme la « tombe-temple » de Knossos, qui combine une chambre taillée dans le roc et une impressionnante structure à deux étages en façade. Selon l'opinion généralement admise, ce monument était destiné non seulement au culte du défunt inhumé à l'intérieur mais aussi à celui de la déité qui lui était associée. Entre 1450 et 1400 av. J.-C., lorsque le palais de Knossos — le seul à n'avoir pas été détruit — fut devenu le siège des conquérants de Mycènes, il y eut une modification des coutumes funéraires. Les morts étaient toujours enterrés dans des tombes à chambre, mais placés à l'intérieur de sarcophages ou de cercueils généralement en bois peint de couleurs vives. Le mobilier funéraire ne se composait plus seulement de vases et de bijoux, mais comprenait également des pièces d'armements telles que casques, poignards, épées, javelots, lances, qui indiquent les tendances martiales des nouveaux maîtres de Knossos (Alexiou, 1969).

Pendant le minoen moyen et récent, la Crète tissa des liens et établit des contacts, en particulier avec des pays de la Méditerranée orientale, ainsi qu'en témoignent les découvertes archéologiques. Le commerce entre ces pays, mené probablement sur la base d'un échange de présents entre souverains, portait sur des articles comme l'ivoire de Syrie, le cuivre de Chypre, de l'or, des étoffes, des vases de pierre avec leur contenu, des singes et des chars provenant d'Égypte, contre lesquels la Crète offrait des vases de métal et des denrées agricoles telles que l'huile, le vin et le safran (Alexiou, 1969; Hägg et Marinatos, 1987, p. 24 sq.).

Les échanges semblent ne pas s'être bornés aux seuls biens matériels, mais avoir porté aussi sur le savoir-faire technique et les idées. Ainsi, la technique de la peinture murale, qui était en plein épanouissement dans la Crète palatiale et fut diffusée à travers toute la mer Égée, a sans doute été introduite

en Crète à partir de la Syrie et de l'Égypte. Palais, villas et autres édifices importants étaient décorés de peintures murales, dont le répertoire thématique est un trésor de renseignements sur la vie quotidienne — publique et privée — des Crétois (Hood, 1978; Platon, 1981, II).

Bien que le plâtre coloré ait été utilisé en Crète dès le III^e millénaire av. J.-C., les peintures murales proprement dites n'apparaissent pas avant l'âge du bronze moyen, en même temps que les palais minoens. Les peintures murales minoennes ne sont pas des fresques véritables comme on les décrit souvent à tort. Peut-être les artistes commençaient-ils à peindre quand le stuc était encore humide, mais on ne cherchait pas à le maintenir dans cet état jusqu'à la fin de l'opération. Pour cette raison, les couleurs ont tendance à s'écailer car elles n'ont pas pénétré le plâtre, même si le recours à des pigments minéraux (ocres, oxydes de cuivre et de fer, malachite, azurite, limonite, etc.) a contribué à leur bonne conservation. On cite souvent l'Égypte et la Syrie comme ayant servi de modèle pour les peintures murales qui se sont développées dans le monde égéen, mais quelle que soit l'origine première de la technique, le style, l'inspiration et l'exécution sont typiquement égéens. En Crète et en Grèce continentale, les peintures murales sont un trait caractéristique des palais et des demeures des riches. Dans les îles de la mer Égée, où cet art a également connu un développement remarquable, les peintures murales ont de toute évidence touché des couches sociales plus larges et on les rencontre plus souvent dans les centres urbains de Kéos, Mélos et Théra. Les thèmes choisis pour les décorations des murs des bâtiments de l'âge du bronze moyen et tardif dans le monde égéen sont d'une diversité considérable. Motifs géométriques et abstraits, plantes et animaux isolés ou combinés, paysages, voire scènes narratives entières ont été utilisés pour décorer une variété tout aussi grande de surfaces : montants de portes et de fenêtres, bandeaux au-dessus ou au-dessous de rangées d'ouvertures, petits espaces libres, murs entiers.

Le riche répertoire des peintures murales est une source inépuisable d'informations sur la flore, la faune et l'environnement de la période, sur les vêtements, coiffures et activités diverses (économiques, sociales et religieuses) des habitants de la région. Par le biais de ces peintures murales, la différence entre les deux mondes, le minoen et le mycénien, apparaît nettement : l'univers crétois et insulaire est paisible et heureux, celui de la Grèce continentale est essentiellement martial et dur.

Les spécialistes de la préhistoire égéenne ont tendance à attribuer une signification religieuse à presque toutes les peintures murales qui ont été découvertes jusqu'à présent. Cependant, il ne faut pas négliger non plus que ce qui distingue les sociétés à l'origine de ces œuvres c'est un laïcisme que l'on pourrait qualifier de protoscientifique. Ainsi, bien que l'on ne puisse écarter le caractère religieux de certains ensembles, en particulier quand le contexte et les découvertes connexes vont dans le sens de cette interprétation,

ils peuvent aussi avoir un aspect social, politique ou autre (Hood, 1978; Platon, 1981, vol. II; Immerwahr, 1990).

La sculpture atteignit aussi des sommets en Crète à l'époque palatiale, en particulier celle de petits objets : figurines, sceaux en pierre, pierres précieuses et autres œuvres d'art en miniature. Les matériaux sculptés étaient la pierre, l'ivoire et l'os (Hood, 1978; Poursat, 1977, 1981). Du fait que ces arts et ces métiers se trouvaient directement sous le contrôle du palais, ils étaient soumis à certaines conventions que dictait ce dernier. Plusieurs professions étaient exercées à l'intérieur du palais, ou du moins pour son compte, notamment celles de tailleur de pierres, de métallurgiste, de céramiste, etc., et les ateliers dans lesquels les artisans travaillaient ont été identifiés à l'intérieur des palais (Hägg et Marinatos, 1987).

Si les textes ne nous éclairent guère sur la religion de la Crète minoenne, des renseignements nombreux peuvent être glanés au travers des œuvres d'art, surtout dans les arts mineurs et l'architecture. Ainsi a-t-on localisé des lieux de culte dans la campagne et dans des grottes, aussi bien que dans les palais et les habitations. Une signification religieuse ou rituelle a été attribuée à certains récipients de forme peu usuelle, de même qu'à des scènes représentées sur des peintures murales, des pierres précieuses ou des sceaux. Bien que l'on ait beaucoup écrit au sujet de la religion minoenne, ni la forme du culte ni le type des divinités ni leurs attributs ne peuvent être décrits avec certitude. Il semble qu'ait existé la croyance en la vie après la mort et peut-être un culte de la fertilité et de la fécondité de la nature. Les œuvres d'art fournissent également un aperçu de diverses cérémonies de portée sociale plutôt que religieuse : cérémonies d'initiation, rites de la puberté (Alexiou, 1969; Rutkowski, 1972).

La civilisation minoenne prit fin vers 1400 av. J.-C., mais les signes de son déclin étaient perceptibles bien avant. Certains savants attribuent sa fin à l'éruption du volcan de Théra, à des cataclysmes sismiques, voire à des invasions étrangères (Page, 1970; Luce, 1970). Cependant, les données archéologiques à l'appui de telles hypothèses sont des plus minces. Il est très peu probable que la mort d'une civilisation puisse être provoquée par des phénomènes naturels, car le facteur humain, porteur de sa culture, reste maître de la connaissance et de l'expérience acquises, ainsi que des sources de matières premières. Par ailleurs, aucune trace de violence n'a été découverte, ce qui infirme la thèse d'une invasion. L'auteur, quant à lui, est d'avis que la chute de la civilisation minoenne est probablement due à sa désagrégation interne, à l'incapacité d'un système qui avait fait son temps d'évoluer pour répondre à des besoins nouveaux (Dumas, 1983) (*ill.* 46-52).

BIBLIOGRAPHIE

Voir chapitre 11.1.1.

11.1.3

Recul et reprise (1100 - 700 av. J.-C.)

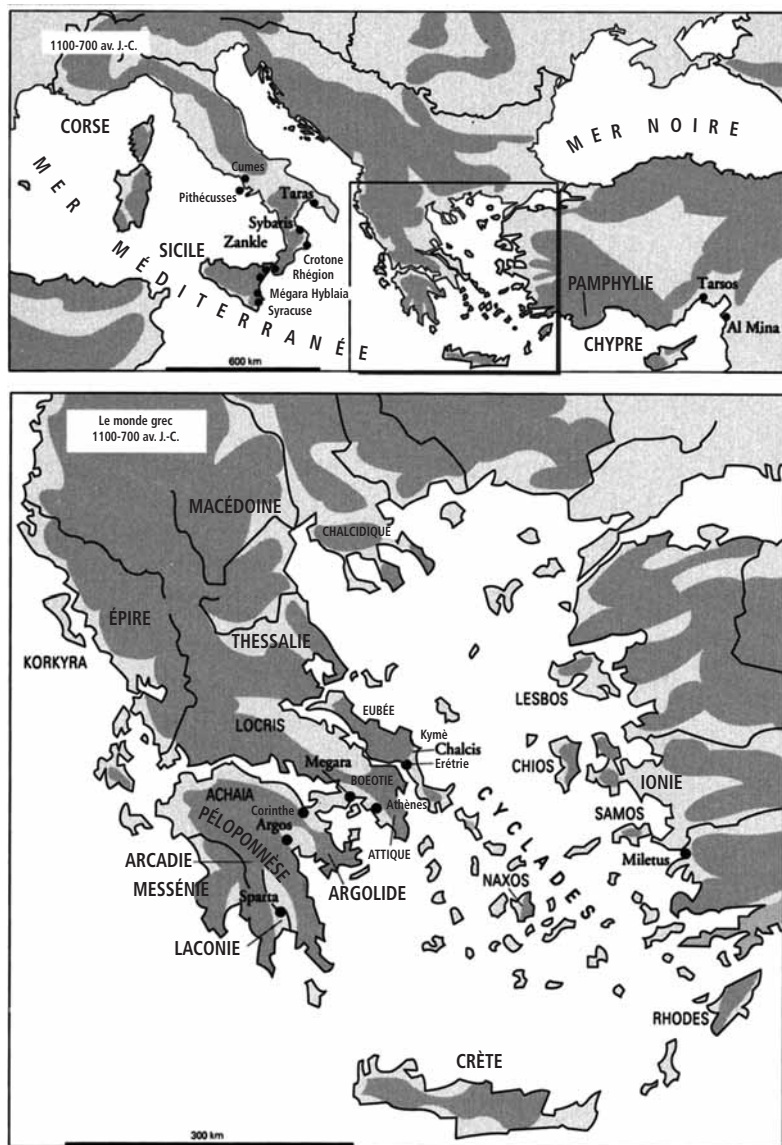
Michel Sakellariou

Les sociétés qui participaient de la civilisation mycénienne s'effondrèrent vers 1100 av. J.-C., entraînant la ruine de cette civilisation sur tous les plans et dans tous les secteurs. Les sociétés qui se constituèrent par la suite, en Grèce et dans le bassin égéen, repartirent d'un niveau d'organisation économique et sociale inférieur par rapport à celui de l'âge mycénien. Elles créèrent cependant une civilisation nouvelle. Après 1050 av. J.-C., ce n'est plus en termes de « fin » qu'il faut envisager les choses, mais en termes de « début » dans tous les domaines : techniques, économie, organisation sociale, types d'État, institutions politiques, arts figuratifs, religion, écriture, littérature.

La période qui s'étend de 1100 à 800 av. J.-C. est qualifiée par certains d'« âge obscur » ou de « Moyen Âge grec ». Ces qualifications ont une valeur relative. Autre qualification courante, celle de « géométrique », qu'on attribue à la période qui va de 1100 à 700 av. J.-C., ne tient compte que des créations figuratives.

DÉPLACEMENTS ETHNIQUES ; REcul DÉMOGRAPHIQUE ET ÉCONOMIQUE (carte 9)

Le monde mycénien fut envahi, vers 1100 av. J.-C., par des groupes ethniques grecs qui habitaient en dehors de l'aire de la civilisation mycénienne et pratiquaient le nomadisme pastoral. Ils sont couramment appelés « Doriens », mais cette dénomination ne se rapporte en réalité qu'à une partie d'entre eux. Les autres envahisseurs formaient plusieurs ethnies dont les Béotiens, les Phocidiens, les Locriens, les Ainianes, les Étoliens, les Magnètes, les Thessaliens. Seules l'Attique et l'Arcadie restèrent hors de la portée des immigrants. Certaines ethnies grecques se sont cependant maintenues en Épire (Hammond, 1972), alors que les Macédoniens, apparentés surtout aux Doriens et aux Magnètes¹, partirent du Pinde en direction de la future Macédoine.



Carte 9 Le monde grec : 1100-700 av. J.-C.

Ces invasions donnèrent lieu à d'autres déplacements de populations grecques. Quittant leurs pays occupés ou menacés, des groupes établis jusqu'alors en Grèce proprement dite allèrent se réfugier ailleurs. Ainsi, les îles de Lesbos et de Ténédos et la côte d'Anatolie en face furent colonisées par des populations qui parlaient le dialecte éolien. L'île d'Eubée, les Cyclades, Samos, Chios et une zone côtière du continent anatolien reçurent des immigrants qui, pour la plupart, parlaient le dialecte ionien; d'autres étaient originaires de l'Attique (Sakellariou, 1958). Des groupes issus d'Arcadie et d'autres régions du Péloponnèse se rendirent en Pamphylie et à Chypre.

Certains groupes doriens également prirent la mer pour aller se fixer en Crète, dans les îles du Dodécanèse, et en quelques endroits du sud-ouest de l'Anatolie, au-delà du Dodécanèse, et en Pamphylie.

Toutes les régions grecques attestent alors un dépeuplement et une pauvreté certaine (Snodgrass, 1971).

REPRISE DE 1050 À 800 AV. J.-C.

Des signes de reprise ne tardent pas à faire leur apparition. Vers 1050 av. J.-C., la Crète, qui faisait preuve d'une certaine fidélité aux traditions artistiques minoennes, ainsi que l'Attique et l'Argolide, importent des objets fabriqués à Chypre et se familiarisent avec des techniques et des formes conçues en Asie occidentale. À partir de 1000 av. J.-C., les régions mentionnées utilisent d'avantage le fer que le bronze pour la fabrication des armes et des outils, d'autant plus que la Grèce continentale et insulaire possède des gisements ferreux, alors qu'elle dépend de sources extérieures pour son approvisionnement en bronze, en cuivre et en étain. Le travail du bronze ne reprendra sur le continent grec qu'après 900 av. J.-C. Entre-temps, les Grecs apprennent à extraire l'argent des alliages où domine le plomb. Vers 850-835 av. J.-C., ils recommencent à travailler l'or et l'ivoire. De 900 à 800 av. J.-C., les rapports commerciaux entre le bassin égéen et l'extérieur étaient limités. Qui plus est, ils étaient entretenus par les Phéniciens qui transportaient, sur leurs bateaux venant du Levant, des matières premières, notamment du bronze, de l'or et de l'ivoire, certains objets fabriqués de mêmes matières, ainsi que des étoffes, des broderies et des parfums (Snodgrass, 1971).

COMMERCE ET DÉBUTS DE LA COLONISATION GRECQUE

Vers 800 av. J.-C., des commerçants grecs repoussent les Phéniciens et s'aventurent eux-mêmes jusqu'aux abords du Levant : des Eubéens s'installent dans

une cité du littoral syrien, sur le site de l'actuelle Al Mina. Par ailleurs, les Grecs prennent la route de la mer Tyrrhénienne pour y chercher du bronze.

C'est là que des gens partis de Kymè, Éréttrie et Chalcis (sur l'île d'Eubée) fondent les plus anciennes colonies grecques Pithécusses (dans l'île d'Ischia) et Kymè (Cumes), respectivement vers 770/760 av. J.-C. et 760/750 av. J.-C. Dix autres colonies sont fondées entre 734 et 706 av. J.-C. en Italie et en Sicile. Des Chalcidiens, parfois avec d'autres colons, s'établissent à Naxos (734 av. J.-C.), à Zancle (730/725 av. J.-C.), et à Rhégion (725/720 av. J.-C.). Naxos devient à son tour métropole de Catane (728 av. J.-C.) et de Leontinoi (728 av. J.-C.), également en Sicile. Les Corinthiens fondent Syracuse (733 av. J.-C.), après avoir occupé, à mi-chemin, Corfou. Des gens partis de Mégare fondent Mégara Hyblaia, également en Sicile (727 av. J.-C.), le golfe de Tarente attire des colons venant, les uns d'Achaïe — ils s'implantent à Crotone et à Sybaris (720/715 av. J.-C.) —, les autres de Sparte — ils fondent Taras (708/706 av. J.-C.). Avant la fin du VIII^e siècle av. J.-C., les Chalcidiens, les Érétriens et certains insulaires des Cyclades envoient des colons au nord de la mer Égée, dans la péninsule qui prendra le nom de Chalcidique.

Plusieurs causes ont conduit au mouvement de la colonisation. Pithécusses et Kymè ont été fondées pour servir de bases à des transactions commerciales avec les fournisseurs de bronze de la mer Tyrrhénienne, et accessoirement pour alléger la population de leurs métropoles. Quelques décennies plus tard, ces mêmes métropoles expédièrent des colons pour des raisons d'ordre social, mais cela ne les empêcha pas de fonder leurs nouvelles colonies de part et d'autre du détroit de Messine afin d'assurer les communications avec la mer Tyrrhénienne. L'exode d'Érétriens et de Chalcidiens vers la Chalcidique peut, lui aussi, être attribué à des causes sociodémographiques, mais ce pays d'accueil intéressait les métropoles du fait de sa richesse en métaux et en bois. Les colons qu'envoyèrent les Corinthiens à Syracuse étaient surtout des paysans. Les colonies de l'Achaïe avaient elles aussi un caractère agricole. Quant à Taras (Tarente), elle fut fondée par des gens sans propriété et sans droits politiques qui avaient été bannis pour avoir fomenté une révolte. Autre cause de la colonisation : l'expulsion de populations. C'est le cas pour les Messéniens qui se rendirent à Rhégion et, peut-être, pour les Mégariens qui fondèrent Mégara Hyblaia (Bérard, 1957, 1960; M. Sakellariou, 1990, p. 66-123; Ridgway, 1992). La colonisation grecque va prendre toute son ampleur au VII^e et au VI^e siècle av. J.-C.

DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE

À LONGUE DISTANCE, PROGRÈS TECHNIQUES

Au cours du VIII^e siècle av. J.-C., Chalcidiens et Érétriens établirent un réseau d'échanges centré sur le bassin égéen, mais qui s'étendait de la Syrie

à la mer Tyrrhénienne. Eux-mêmes, ainsi que les navigateurs rhodiens, acheminaient des marchandises d'Al Mina, de Tarse et de Chypre vers les ports grecs de la mer Égée. Il s'agit de bronze, d'or, d'ivoire, de pierres précieuses et semi-précieuses, mais aussi de produits manufacturés (vases, figurines, tissus, parfums, etc.). Cependant, les Chalcidiens et les Érétriens échangeaient aussi des produits fabriqués en Orient ou en Grèce contre du bronze de la mer Tyrrhénienne. Ils furent bientôt talonnés, dans le commerce avec l'Ouest, par les Corinthiens, qui eux, n'avaient pas à contourner l'Attique et le Péloponnèse et disposaient de ports de relais entre la métropole et Syracuse. Le constructeur de navires de guerre le plus connu à la fin du VIII^e siècle av. J.-C. était un Corinthien. Sans participer au mouvement de colonisation, les Athéniens se lancèrent néanmoins dans l'aventure maritime. Les bateaux grecs étaient des embarcations sommairement construites et de petite taille et naviguaient aussi bien que possible près des côtes. En cas d'opérations militaires, ils transportaient des guerriers, armés comme pour les combats terrestres. Très rapidement, les forgerons grecs maîtrisèrent les méthodes employées en Orient, de la métallurgie du fer jusqu'à la fabrication des outils et des armes. On continua à se servir du bronze pour la fabrication de récipients, de trépieds, voire de vases de luxe. Ce qui précède résume brièvement les résultats des études portant sur la documentation archéologique du VIII^e siècle av. J.-C. De leur côté, les poèmes homériques, datant, nous l'avons dit, de la deuxième moitié du VIII^e siècle av. J.-C., mentionnent des produits de provenance orientale — métaux, tissus et vêtements de luxe, bijoux, pacotilles —, qui étaient transportés jusqu'aux ports grecs par des Phéniciens. Mais il faut y voir, semble-t-il, des reflets d'une situation antérieure à la fin du IX^e siècle av. J.-C. ou qui se prolongea pendant quelques décennies dans l'aire où naquirent l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

PROPRIÉTÉ FONCIÈRE

Cependant, même dans l'économie des cités les plus évoluées, l'importance du commerce et de la production d'objets manufacturés était infime par rapport à l'agriculture et à l'élevage. Dans les poèmes homériques, il est question de trois catégories de biens fonciers détachés du domaine public. La plus répandue est celle de *klaros*. Il s'agit de parcelles de terre qui avaient été réparties par tirage au sort entre les différents ancêtres des propriétaires qui venaient de conquérir un territoire. À d'autres occasions, on offrait des biens à une divinité, à un roi, ou à un autre personnage pour des services rendus. La décision d'offrir un tel bien, *téménos*, était prise par les anciens ou par l'assemblée du peuple. L'expansion démographique, qu'on suit à la faveur de données archéologiques, imposa que l'on s'attaque à des terres qui, pour une raison ou une

autre, n'avaient pas encore été privatisées. Chacun pouvait désormais devenir propriétaire d'un bien foncier qu'il avait défriché et cultivé.

Les différences en matière de propriété foncière s'accroissaient progressivement. À l'origine de ces différences croissantes étaient d'une part, le partage des propriétés entre les héritiers directs, d'autre part, le passage de terres à des parents plus lointains, déjà propriétaires. Au VIII^e siècle av. J.-C., le pourcentage des gens propriétaires d'un petit lopin de terre ou dépourvus de toute propriété croissait de façon notable.

Dans certaines sociétés, la main-d'œuvre agricole et pastorale se composait de serfs issus de populations soumises. Les exemples les mieux connus viennent de Laconie (les *heilotes* ou « captifs » ?), d'Argolide (les *gymnètes* ou « nus »), de Thessalie (les *penestai* ou « pauvres ») et de Crète (les *klarotai* ou « ceux qui cultivent un *klaros* », les *aphamiotai* ou « ruraux », les *mnoitai* ou « captifs, soumis » ?). L'esclavage proprement dit avait un caractère patriarcal et comptait plus de femmes que d'hommes.

Tout propriétaire était chef et membre actif d'un groupe humain composé de sa famille, d'où son appellation *oikos* « maison, famille », et éventuellement d'esclaves, ou de serfs, voire d'ouvriers agricoles libres. Chaque *oikos* formait une unité de production et de consommation et s'efforçait de suffire à ses besoins. Dans ce but, loin de spécialiser la production, on s'attachait à la diversifier : on produisait tout ce qui était nécessaire à la nourriture des hommes et des bêtes, et à la production des tissus ; on fabriquait même de simples outils, des ustensiles, des meubles.

DÉBUTS DE LA CITÉ ET D'AUTRES TYPES D'ÉTAT

Entre 1100 et 700 av. J.-C. se formèrent de très nombreux États de tailles et de types différents.

Le type d'État que les anciens qualifiaient de *polis* apparut plus tôt, évolua plus rapidement et se diffusa plus largement que les autres types : l'*ethnos*, le *koinon* et le *systema demon*. Un État du premier type était intrinsèquement lié à une communauté formée dans une *polis*, à savoir un habitat protégé par une citadelle fortifiée, *polis* ou « acropole ». Un État *ethnos* procédait d'un *ethnos* ou « peuple ». Les autres termes désignaient des confédérations ou fédérations : *koinon* — une confédération de *poleis* appartenant à un même peuple ; *systema demon*, une fédération de communautés villageoises. Tous ces types d'État étaient donc associés à un groupe humain. À cet égard, l'État grec diffère de l'État moderne (Sakellariou, 1989 ; Musti *et al.* (dir.), 1991). Vers 700 av. J.-C., il existait, de Chypre à la mer Tyrrhénienne, une centaine d'États unitaires du type *polis*. Actuellement, on s'est habitué à traduire *polis* par « cité ».

Les poèmes homériques nous montrent le roi et les *gérontes*, « anciens », tenir des séances occasionnelles, voire discuter des affaires publiques et prendre des décisions lors des banquets. Les adultes mâles de la communauté, nobles et roturiers, participent à des assemblées convoquées par le roi et les Anciens, mais seuls les nobles sont habilités à prendre la parole (Vlachos, 1974; Deger-Jakoltzy, 1983; Drews, 1983; Ulf, 1990). Or, à l'époque où les poèmes homériques se forment, le type de gouvernement qui s'y reflète n'a plus cours à Athènes, à Corinthe et à Sparte. À Athènes, la royauté à vie et héréditaire fut remplacée en 752/751 av. J.-C. par une magistrature élective et décennale. Les trois ou quatre premières personnes à avoir été investies de cette magistrature (*archontes*) étaient des membres de la famille royale des Codrides; les suivants appartenaient à des familles de la haute noblesse. À Corinthe, c'est le clan royal des Bacchiades, qui, vers 780 ou vers 750 av. J.-C., prit la décision de remplacer la royauté à vie et héréditaire par une magistrature élective et annuelle, à laquelle accédait un membre du clan élu par les autres. À une date difficile à préciser, mais de toute façon antérieure à 754 av. J.-C., le régime de Sparte se modela en fonction de l'enseignement de la *rhètra* — « ordonnance, oracle ». Elle stipulait, entre autres : 1) que le conseil des Anciens ait trente membres dont les deux rois (chacun appartenant à un clan différent, celui des Agides et celui des Eurypontides); 2) que l'assemblée du peuple se réunisse à intervalle régulier et à un endroit bien déterminé; 3) que les rois et les Anciens aient le droit de faire des propositions à l'Assemblée et lever ses séances. La *rhètra* se termine par une phrase qui a donné lieu à plusieurs émondations et interprétations plus ou moins discutables, y compris celle qui prête à l'Assemblée le pouvoir suprême. Cette interprétation se voit contredite par d'autres informations et surtout les événements ultérieurs. En effet, l'Assemblée s'octroya le droit de modifier les propositions des rois et des Anciens et, pour mettre fin à cet abus, les rois présentèrent au peuple, sous forme d'un autre oracle de Delphes, un amendement constitutionnel. Cet amendement, promulgué bien avant 700 av. J.-C., accorda aux rois et aux Anciens le droit de dissoudre l'Assemblée au cas où le peuple, au lieu de s'exprimer pour ou contre une proposition, essayait de la rendre « tordue ». Entre la *rhètra* et l'amendement, en 754 av. J.-C., apparut une nouvelle instance, le collège de cinq *éphores*.

Sparte comptait vers la fin du VIII^e siècle av. J.-C. comme la plus grande puissance territoriale et militaire grecque. Les Spartiates avaient annexé au territoire de leur *polis* une partie des terres qu'ils avaient conquises en Laconie et en Messénie; le reste des terres, ils l'avaient laissé à des *poleis* nommément autonomes, habitées par des *péριοικοι* — « habitant à la périphérie ». Le territoire de Sparte, divisé en *kleroi* ou « lots » (4 500 en Laconie et autant en Messénie), était cultivé par les *heilotes*. Deuxième puissance territoriale et militaire, Argos occupait une partie de l'Argolide et la Cynourie, et était limitrophe de Sparte, sa rivale.

ARTS FIGURATIFS

Abandonnant les formes fluides et les figures stylisées submycéniennes, les potiers athéniens créèrent le style protogéométrique (1050-900 av. J.-C.). Les premiers vases annoncent déjà les principes esthétiques qui allaient commander l'art grec en général : sens des proportions, priorité accordée à l'ensemble au détriment des parties. Le col et la base se détachent nettement du corps, devenu ovoïde ; la forme allie la solidité tectonique à l'élégance. La décoration consiste en lignes droites, ondulées ou brisées, en cercles et, un peu plus tard, en méandres, à l'intérieur de deux bandes étroites, bien délimitées, l'une sur le col, l'autre sur la panse. Le reste de la surface est recouvert d'un vernis noir brillant. Au début du IX^e siècle av. J.-C., le style protogéométrique fait place au géométrique proprement dit qui durera jusqu'à la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Pendant ces deux siècles, il traverse des phases successives. Au début, les bandes décorées s'élargissent, les éléments décoratifs se multiplient. Vers 800 av. J.-C., l'alternance de bandes de largeurs inégales crée des effets rythmiques ; les rapports entre les différentes parties du vase se font plus harmonieux. Bientôt, des représentations d'êtres humains et d'animaux font leur apparition, d'abord isolées, puis dans des compositions de plus en plus larges : danseurs, boxeurs, scènes funéraires, processions de chars, combats de guerriers, navires avec les rameurs et autres scènes nautiques. Les artistes aspirent alors à saisir le mouvement et le détail. Leur style est vigoureux et traduit un penchant très net pour la rigueur et l'ordre, extérieur et intérieur. Certains grands vases acquièrent un caractère monumental. Au demeurant, on les dresse sur des tombes. Les potiers athéniens dépassent tous les autres par la qualité et la finesse de leurs céramiques. Leurs produits circulent abondamment hors de l'Attique et servent à la propagation des idées thématiques et stylistiques qu'ils incorporent. Les Corinthiens, après avoir bien assimilé ces idées, s'ouvrent, vers la fin du VIII^e siècle av. J.-C., à des influences orientales. Argos, quant à elle, est tributaire d'Athènes et de Corinthe. En revanche, la Crète fait montre d'une indépendance remarquable à certains égards ; entre autres, dans son répertoire iconographique, les représentations humaines y apparaissent dès la phase protogéométrique ; par ailleurs, la céramique crétoise montre des réminiscences minoïssantes et des inspirations orientalisantes. (Ahlberg, 1971a et b ; Coldstream, 1977, p. 25-271 ; Boardman, 1982, p. 789) (*ill.* 53-55).

Des scènes qui mettent en action des figures humaines (mortels ou divinités) décorent également la surface de vases en bronze et de fibules. Tantôt le décor est en bas-relief, tantôt il est rendu à l'aide de lignes tracées et de petits points (Canciani, 1970 ; Naumann, 1976).

Les figurines font leur apparition au IX^e siècle av. J.-C. De petite taille, elles sont tantôt moulées, en argile ou en bronze, tantôt sculptées, en ivoire.

Certaines servaient à orner des vases — des chaudrons de bronze notamment —, d'autres étaient autonomes. Elles représentent des hommes ou des animaux dans diverses attitudes ou activités : un guerrier brandissant son javelot ou tirant à l'arc, un forgeron en train de fabriquer un casque ou encore des femmes, aussi. Parfois, elles forment des groupes : boxeurs, musiciens, chasseurs, hommes et chevaux. D'un point de vue stylistique, les figures en terre cuite ou en bronze présentent des formes rigides et tendent à l'abstraction et à la stylisation, mais en même temps elles essaient de suggérer des attitudes ou des mouvements naturels. Les artistes cherchaient donc non pas à rendre des instantanés fugitifs, mais bien à saisir des formes naturelles pures. Les ateliers d'Argos et de Corinthe excellent dans l'art des figurines. Presque aussi remarquable est la production de Sparte, d'Arcadie, de Béotie et de Crète. Quant à Athènes, ce n'est que vers la fin du VIII^e siècle av. J.-C. qu'elle fera des progrès notoires (Zimmermann, 1989; Morris, 1992) (*ill.* 56-58).

L'orfèvrerie, surtout connue par les produits athéniens, nous livre des bandeaux étroits décorés de motifs géométriques et de figures d'hommes ou d'animaux, ainsi que des colliers et des boucles d'oreilles.

ARCHITECTURE, AMÉNAGEMENT URBAIN, ENCEINTES

De la fin du monde mycénien aux dernières décennies du IX^e siècle av. J.-C., on construit uniquement des habitations rudimentaires, en matériaux peu résistants. Les vestiges de ces habitations présentent des plans plus ou moins rectilignes ou des plans à abside. La situation s'améliore aux environs de 850 av. J.-C., avec la construction d'une enceinte, tandis que les temples font leur apparition vers 800 av. J.-C. Le temple, considéré comme la demeure d'une divinité, est bâti sur le modèle des habitations humaines. Ainsi, pour se limiter au plan, on enregistre des temples à abside, des temples plus ou moins carrés, et d'autres quadrilatéraux. Par ailleurs, les temples sont plus grands et mieux bâtis que les maisons. Certains sont munis de colonnes *in antis*, d'autres sont entourés d'une colonnade extérieure, d'autres encore présentent une colonnade intérieure. Actuellement, on connaît au moins une douzaine de temples bâtis avant 700 av. J.-C., en Grèce continentale, en Crète et dans les îles de la mer Égée. En revanche, les enceintes qui datent de cette époque sont rares. La Vieille Smyrne (site archéologique de Bayrakli) a été le premier habitat grec, après ceux de l'époque mycénienne, à s'entourer d'une enceinte vers 850 av. J.-C. Le même habitat se dote vers la fin du VIII^e siècle av. J.-C. d'une enceinte imposante. Parfaitement étudiée, présentant un parement inférieur en briques cuites et un parement extérieur en pierres, elle mesure 4,75 mètres de large et est renforcée en divers endroits par des bastions. À la fin du VIII^e siècle av. J.-C., on bâtit des enceintes à

Mélia, près de Smyrne, et à Emporion, dans l'île de Chios. Ces enceintes furent construites hâtivement. La Vieille Smyrne est également, en l'état actuel de nos connaissances, le premier habitat grec à avoir pris un aspect nettement urbain. Sur une superficie de 48 000 m², elle comptait 400 à 500 maisons en pierre, de plan rectiligne (Coldstream, 1977 ; Fagerström, 1988).

RELIGION

Les temples et les figurines votives constituent la partie tangible, peut-on dire, de notre documentation sur la religion des Grecs entre 1100 et 700 av. J.-C. Avant de bâtir des temples, vers 800 av. J.-C., les Grecs honoraient les forces divines en leur offrant des sacrifices sur des autels rudimentaires qu'ils érigeaient en plein air. L'idée de construire un temple est nouvelle, de même que celle de le considérer comme la demeure d'une divinité. Certaines représentations des divinités étaient des *xoana*, pièces de bois sommairement travaillées à l'aide d'un outil tranchant, que l'on disait être tombées du ciel. Quelques figures moins stylisées, à deux ou à trois dimensions, sont identifiables avec des divinités olympiennes. Les fidèles offraient aux dieux des sacrifices, des figurines et autres objets (Coldstream, 1977 ; Snodgrass 1980 ; Boardman, 1982). Toutefois, en ce qui concerne l'état de la religion grecque avant 700 av. J.-C., la documentation archéologique n'est certes pas notre meilleure source d'information. Elle cède devant les grandes créations littéraires des dernières décennies du VIII^e siècle et des premières du VII^e siècle av. J.-C., l'*Iliade*, l'*Odyssée*, la *Théogonie*, les *Hymnes homériques*. Ces œuvres nous montrent un monde de divinités. Dieux et déesses ont des caractères, des passions et des comportements humains. Chacun et chacune a une personnalité propre, de même qu'elle a un domaine qui lui est propre. Parfois, des rapports de parenté les lient entre eux. Ce panthéon est par ailleurs hiérarchisé et ordonné. Zeus est roi des dieux et est entouré, dans l'Olympe, de sa famille de dieux et de déesses qu'il lui arrive de convoquer pour délibérer, à l'instar d'un conseil d'Anciens, avant de prendre une décision. Les divinités olympiennes sont plus humanisées que les autres. Elles savourent les délices de l'ambrosie et du nectar (nourriture et boisson pour dieux), mais prennent aussi du plaisir à humer les fumées des sacrifices d'animaux qui leur sont offerts. Plusieurs divinités interviennent dans la vie des mortels et sont susceptibles d'accorder des faveurs ou des disgrâces à un roi ou à un peuple. Pour la plupart, elles sont foncièrement bénéfiques ; elles ne font du mal que pour châtier un crime, réprimer un excès, ou pour se venger. C'est aux confins de l'espace familial aux Grecs que certaines divinités pernicieuses guettent les mortels qui s'y aventurent (Dietrich, 1974 ; Clay, 1983 ; Erbse, 1986).

ÉCRITURE ALPHABÉTIQUE

Les Grecs attribuaient la création de leur alphabet à un « inventeur », Cadmos, qui serait venu de Phénicie à une date très reculée, qui se situerait au ^{XV}^e siècle av. J.-C., selon notre système chronologique. Or les plus anciens documents qui témoignent de l'usage de l'alphabet grec remontent à la seconde moitié du ^{VIII}^e siècle av. J.-C. et les recherches modernes ont établi que les Grecs avaient eu pour prototype une écriture qui, elle, était en usage chez les Phéniciens et autres peuples sémites au ^{VIII}^e siècle av. J.-C. Cette écriture phénicienne n'avait que des signes de consonnes. Les Grecs adoptèrent ces signes et leur ordre, mais ils ne s'arrêtèrent pas là. Ils sentirent le besoin de noter également les voyelles : à cet effet, ils donnèrent valeur de *a*, *e*, *i*, *o* et *u* à cinq des signes qu'ils venaient d'emprunter. Par ailleurs, ils simplifièrent les formes des signes. Enfin, les recherches modernes établissent l'apparition plus ou moins simultanée de quelques variantes précoces et postulent des foyers responsables de la création de ces variantes. En ce qui concerne la question d'identifier les lieux où les Grecs ont pu se familiariser avec l'écriture phénicienne, on songe aux contacts qu'avaient les Grecs avec des Phéniciens d'abord, au ^{IX}^e siècle av. J.-C., en certains endroits du bassin égéen, puis, dès le début du ^{VIII}^e siècle, sur les côtes de la Syrie et de la Palestine (Jeffery, 1961 ; Powell, 1991).

POÉSIE

Les prémices de l'écriture alphabétique chez les Grecs ont précédé la création des poèmes épiques attribués par la tradition à Homère. Cette constatation ne suffit pourtant pas pour imposer la conclusion que ces poèmes ont été enregistrés dès le début par écrit. L'existence dans certaines sociétés illettrées de gens capables de réciter des poèmes épiques d'une longueur comparable à celle de l'*Illiade* ou de l'*Odyssée* a amené plusieurs homérisants à défendre la thèse que ces poèmes auraient pu également être conçus et diffusés oralement. Cependant, ces poèmes ont un plan élaboré et une synthèse de haut niveau, ils subordonnent une masse de particularités à une vue d'ensemble et ils font preuve de recoupements subtils. Aussi certains chercheurs soutiennent-ils que l'*Illiade* et l'*Odyssée* furent écrites dès le début ; mais, comme l'usage de l'alphabet prit quelque temps à se généraliser, ils n'excluent pas qu'il y eût à l'origine des gens aptes à diffuser ces poèmes par la voie orale.

L'*Illiade* et l'*Odyssée* sont écrites dans une langue hautement littéraire. Fondée sur le dialecte ionien, mais comportant certains éléments du dialecte éolien, elle est très riche en vocables de toute sorte, voire en synonymes, et

dispose parfois de formes grammaticales parallèles. Le style est à la fois cultivé et naturel. Les descriptions, les images et les comparaisons homériques sont devenues exemplaires. Tous les vers ont le même mètre, l'hexamètre dactylique, qui, sous sa forme courante, comporte cinq mètres de trois syllabes, *-uu*, et un mètre de deux syllabes, *-u*. D'origine préhellénique, ce mètre ne s'adapte pas à toutes les combinaisons de mots grecs. Mais l'*Iliade* et l'*Odyssée* font preuve d'une grande variété de moyens qui permettent d'éviter des situations impossibles du point de vue métrique, de surmonter la monotonie inhérente à la répétition du même rythme et de rendre les phrases souples et musicales. Les principaux personnages ont des caractères diversifiés et les protagonistes sont des figures tragiques qui tentent d'échapper à une décision divine ou la force du Destin. Les états d'âme des protagonistes et leurs relations mutuelles sont soumis à de fortes tensions. Dans l'un et l'autre poème, le récit commence en *medias res* et raconte les dernières semaines d'une histoire qui a duré dix ans. Dans ce cadre, le poète, avec beaucoup d'adresse, fait des digressions — sortes de *flash-back* — pour évoquer des épisodes ou situations antérieurs.

On impute à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* quelques faiblesses permettant d'argumenter la thèse selon laquelle elles auraient été composées progressivement par divers rhapsodes qui rallongeaient ou enchaînaient des poèmes préexistants. Or, des études perspicaces ont montré que les vraies faiblesses de ces poèmes ne sont guère plus nombreuses ou plus significatives que celles qu'accusent d'autres chefs-d'œuvre de même envergure. La querelle qui oppose les tenants de cette thèse et les défenseurs de l'unité congénitale de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est vieille de deux siècles. Depuis quelques dizaines d'années, la thèse de l'unité a pris le dessus.

Une autre discussion, qui, elle, remonte à plus de deux mille ans, porte sur la question de savoir si l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été ou non créées par le même auteur. De fait, elles accusent des différences assez notables. Aussi d'aucuns attribuent-ils chacun de ces poèmes à un auteur différent, d'autres penchent simplement pour une différence de chronologie : œuvre du même poète, l'*Odyssée* serait sensiblement postérieure à l'*Iliade*.

Depuis l'Antiquité, le nom d'Homère est rattaché aussi à d'autres œuvres poétiques. On ne possède que les textes des *Hymnes homériques*, adressés à divers dieux. Ces œuvres remarquables sont cependant en majorité postérieurs à 700 av. J.-C. L'Antiquité nous a en outre légué des informations sur des poèmes épiques non attribués à Homère. Les chercheurs s'efforcent d'en éclairer le contenu et la date.

La question qui porte sur les sources et les antécédents de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est aussi complexe qu'importante. Ces poèmes reflètent des traits culturels — surtout en matière de vocabulaire, de technique, de commerce, d'armement et de guerre, de connaissances géographiques, de religion,

d'usages funéraires — traits dont les plus récents datent du début du VIII^e siècle av. J.-C. et les plus reculés remontent à l'époque mycénienne. Puisque tous ces traits étaient plus ou moins antérieurs à l'alphabet, on pense avec raison qu'ils furent véhiculés par voie orale. Les mêmes poèmes présentent des chanteurs professionnels (aèdes ou rhapsodes) chantant des hymnes à la gloire de princes qui se distinguèrent par leur vaillance ou leur sagesse. De surcroît, ils nous dévoilent à maintes reprises la valeur qu'attachaient les rois à la survie de leur renommée. De fait, on présume que, durant des siècles, les chanteurs refondaient et enrichissaient les poèmes épiques qu'ils avaient appris, tout en peaufinant leurs moyens d'expression. Les poèmes homériques se placent au terme de cette évolution et marquent le passage de l'art poétique de la phase orale à la phase écrite. Par ailleurs, ils ont profondément et à plusieurs titres influencé la littérature grecque qui leur a succédé².

COURANTS DE DIVERSIFICATION ET D'UNIFICATION

Au cours du VIII^e siècle av. J.-C., le monde grec était soumis à des tendances opposées de diversification et d'unité. Chaque État tentait d'affirmer son autonomie et son autarcie. Chaque communauté associée à un État constituait une entité culturelle. Les progrès, tant sur le plan technique qu'en matière d'institutions, ne se produisirent que dans certains États. Des différences locales apparurent dans le domaine de la création artistique. En revanche, certains Grecs, à la faveur des relations qu'ils entretenaient, se mirent à prendre conscience d'une communauté culturelle panhellénique sur les plans : des us et coutumes ; de la langue au-delà des dialectes ; de la religion au-delà des cultes et des mythes locaux ; des poèmes qui se répandaient à travers le monde grec ; et enfin des légendes et des figures héroïques véhiculées par ces poèmes. Ces Grecs appartenaient à des catégories précises : navigateurs, aèdes ambulants, artisans itinérants, ou pèlerins fréquentant des sanctuaires.

Tôt ou tard, bon nombre de ces sanctuaires allaient devenir des lieux de rencontres plus substantielles. Les pèlerinages au sanctuaire de Déméter près de Thermopyles et au sanctuaire d'Apollon à Delphes donnèrent lieu à la formation, au début du VIII^e siècle av. J.-C., de l'Amphictyonie pylalodelphique. Elle avait pour membres douze *ethnè* : les Perrhaïbes, les Magnètes, les Thessaliens, les Achéens Phthiotes, les Dolopes, les Ainianes, les Maliens, les Locriens, les Phocidiens, les Béotiens, les Doriens, les Ioniens. Chaque *ethnos* disposait de deux voix au conseil qui dirigeait l'Amphictyonie. La cité de Sparte comptait comme partie de l'*ethnos* des Doriens, les cités d'Athènes et les cités situées en Eubée partageaient les voix de l'*ethnos* des Ioniens. Avant 700 av. J.-C., le conseil amphictyonique se

réunissait au sanctuaire de Déméter. Pourtant, dès cette époque l'oracle delphique était déjà si célèbre qu'il était consulté par les cités au sujet d'affaires religieuses et politiques. Également au VIII^e siècle av. J.-C., la fête d'Apollon à Délos attirait les Ioniens d'Athènes, de l'Eubée, des Cyclades et de l'Ionie. Le sanctuaire de Poséidon à Mycale devint, quant à lui, le centre religieux des cités de l'Ionie. La Ligue qu'y formèrent ces cités, vers 700 av. J.-C., le *Panionion*, ne joua alors ou plus tard qu'un rôle limité et passager. Enfin, le sanctuaire d'Apollon à Triopion servit de centre religieux pour les cités de la Doride.

CONCOURS ATHLÉTIQUES

Mue par un esprit de compétition, l'aristocratie aspirait à l'excellence (*aristeia*) qu'elle tenait pour une valeur suprême. Les nobles étaient astreints par l'éthique de leur classe à exceller à la guerre, à la chasse et dans les épreuves sportives. Ces épreuves accompagnaient des cérémonies rituelles ou profanes. Centre religieux dont la renommée ne faisait que croître, Olympie conféra un caractère institutionnel aux rencontres athlétiques qui, tous les quatre ans, attiraient à elle des Grecs venus d'abord de contrées proches, puis de pays de plus en plus lointains, aspirant à la gloire de la victoire et à l'honneur d'être couronnés d'un rameau d'olivier. Les organisateurs de ces rencontres commencèrent à enregistrer les noms des vainqueurs et de leurs patries en l'an 776 av. J.-C. C'est pourquoi cette année était désormais considérée par les Grecs comme l'année de la première olympiade. Les treize premières olympiades comportaient un seul concours : le *stadion* (course de vitesse sur une distance de 192 mètres). C'est lors de la quatorzième olympiade, en 724 av. J.-C., que fut introduit le *diaulos* (course de deux stades). Puis, on ajouta, en 720 av. J.-C., le *dolichos* (course de quatre stades), en 700 av. J.-C. le *pentathlon* et la lutte. Ultérieurement les Jeux olympiques s'enrichirent d'autres épreuves.

CONSCIENCE NATIONALE

Avant 700 av. J.-C., les Grecs avaient en commun un fonds considérable de croyances religieuses et de légendes et le sentiment d'un lien national. Ceci se reflète, dans l'*Illiade*, dans la manière de présenter la guerre de Troie comme une entreprise commune à tous les Grecs décidés à faire face à une alliance de peuples étrangers. L'*Illiade* et l'*Odyssée* utilisent trois noms ethniques équivalents pour désigner les Grecs : Achéens, Danaens et Argiens. La plus ancienne indication de l'emploi du nom « Hellènes » se

trouve dans un fragment d'Hésiode, qui cite un personnage légendaire du nom d'Hellen comme ancêtre commun de tous les Grecs. Les peuples itali-ques connurent les Hellènes comme *Grai* ou *Graeci*, qui était le nom d'une partie des colons qui s'établirent à Cumes.

NOTES

1. Selon la thèse de Hammond (1972, p. 405-441, et 1979, p. 1-70) reprise par M. Sakellariou (1983). Un point de vue contraire est exprimé par Borza (1990).
2. Les lignes qui précèdent résument les acquis des études homériques et les thèses majeures qui prévalent dans ce domaine (Wade Gery, 1952, p. 155-159; Bowra, 1955, 1972; Kakridis, 1971; Heuberck, 1974; Luce, 1975; Broccia, 1979; Clarke, 1981; Gary Miller, 1982; Tsagarakis, 1982; de Romilly, 1985; Latacz, 1985; 1991; Vivante, 1985, 1991; Fenik, 1986; Edwards, 1987; Silk, 1987; Casewitz (dir.) 1989; Montuori, 1990; Tracy 1990).

BIBLIOGRAPHIE

- AHLBERG G. 1971a. *Prothesis and Ekphora in Greek Geometric Art*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol., 32.)
- 1971b. *Fighting on Land and Sea in Greek Geometric Art*, Stockholm. (Skr. utg. Svenska Inst. Athen, 16.)
- BAKHUIZEN S. C. 1976. *Chalcis-in-Euboea, Iron and Chalcidians Abroad*, Leyde.
- BÉRARD J. 1957. *La Colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, 2^e éd., Paris.
- 1960. *L'Expansion et la Colonisation grecques jusqu'aux guerres médiques*, Paris.
- BOARDMAN J. 1963. *Island Gems*, Londres.
- 1970. *Greek Gems and Finger Rings*, Londres.
- 1973. *The Greeks Overseas*, 2^e éd., Hamondsworth.
- 1982. « The Geometric Culture of Greece », in I. E. S. EDWARDS, *et al.* (dir.), *Cambridge Ancient History*, 2^e éd., Cambridge, vol. III, part. I, p. 779-793.
- BORZA E. N. 1990. *In the Shadow of Olympus. The Emergence of Macedon*, Princeton, New Jersey.
- BOUZEK J. 1969. *Homerisches Griechenland im Lichte der archaeologischen Quellen*, Prague.
- BOWRA C. M. 1952. *Heroic Poetry*, Londres.
- 1955. *Homer and his Forerunners*, Édimbourg.
- 1972. *Homer*, Londres.

- BRELICH A. 1961. *Guerre, agoni e culti nella Grecia arcaica*, Bonn.
- BROCCIA G. 1979. *La Questione omerica*, Florence.
- CANCIANI F. 1970. *Bronzi orientali e orientalizzanti a Creta nell' VIII e VII sec. a.C.*, Rome.
- CARPENTER R. 1956. *Folktale, Fiction and Saga in the Homeric Epics*, 2^e éd., Berkeley, Californie. (Sather class. Lect., 20.)
- CARTLEDGE P. 1979. *Sparta and Lakonia : A Regional History 1300-362 BC*, Londres.
- CASEWITZ M. (dir.) 1989. *Études homériques*, Lyon. (Trav. Maison Orient, 17.)
- CHARBONNEAUX J. 1958. *Les Bronzes grecs*, Paris.
- CLARKE H. 1981. *Homer's Readers : A Historical Introduction to the Iliad and the Odyssey*, University of Delaware Press.
- CLAY J. S. 1983. *The Wrath of Athena : Gods and Men in the Odyssey*, Princeton, New Jersey.
- COLDSTREAM J. N. 1977. *Geometric Greece*, Londres.
- COOK J. M. 1962. *The Greeks in Ionia and the East*, Londres.
- COOK R. M. 1960. *Greek Painted Pottery*, Londres.
- DEGER S. 1970. *Herrschaftsformen bei Homer*, Vienne. (PhD Dissertationen.)
- DEGER-JAKOLTZY S. (dir.) 1983. *Griechenland, die Ägäis und die Levante während der "Dark Ages" vom 12. bis 9. Jahrhundert v. Chr. ; Akten des Symposions von Stift Zwettl (NÖ) 11.-14 Oktober 1980*. Vienne.
- DEMARGNE P. 1947. *La Crète dédalique*, Paris. (Bibl. Éc. fr. Athènes Rome, 164.)
- 1964. *La Naissance de l'art grec*, Paris.
- DESBOROUGH V. R. D'A. 1952. *Protogeometric Pottery*, Oxford.
- 1972. *The Greek Dark Ages*, Londres.
- DIETRICH B. C. 1974. *The Origins of Greek Religion*, Berlin/New York.
- DIMOCK G. E. 1989. *The Unity of the Odyssey*, Amherst, Massachusetts.
- DREWS R. 1983. *Basileus, the Evidence for Kingship in Geometric Greece*, New Haven, Connecticut/Londres.
- EDWARDS M. W. 1987. *Homer : Poet of the Iliad*, Baltimore/Londres.
- EFFENTERRE H. VAN 1985. *La Cité grecque*, Paris.
- ERBSE H. 1986. *Untersuchungen zur Funktion der Götter im homerischen Epos*, Berlin/New York. (Unters. antiken Lit. Gesch., 24.)
- FAGERSTRÖM K. 1988. *Greek Iron Age Architecture : Development through Changing Times*, Göteborg. (Stud. mediterr. Archaeol., 81.)
- FENIK B. 1986. *Homer and the Nibelungenlied : Comparative Studies in Epic Style*, Cambridge, Massachusetts/Londres. (Martin class. Lect., 30.)
- FINLEY M. I. 1966. *The World of Odysseus*, Londres.

- FITTSCHEN K. 1969. *Untersuchungen zum Beginn der Sagendarstellungen bei den Griechen*, Berlin.
- GRIFFIN J. 1987. *Homer, the Odyssey*, Cambridge.
- HAMMOND N. G. L. 1967. *Epirus*, Oxford.
- 1972-1979. *A History of Macedonia*, Oxford, 2 vol.
- 1976. *Migrations and Invasions in Greece and Adjacent Areas*, New Jersey.
- 1989. *The Macedonian State*, Oxford.
- HAMPE R., SIMON E. 1981. *The Birth of Greek Art*, Londres.
- HEUBERCK A. 1974. *Die homerische Frage*, Darmstadt.
- HIGGINS R. 1961. *Greek and Roman Jewellery*, Londres.
- HÖLSCHER U. 1988. *Die Odyssee : Epos zwischen Märchen und Roman*, Munich.
- HURWIT J. M. 1985. *The Art and Culture of Early Greece 1 100-480 BC.*, Ithaca, New York/Londres.
- HUXLEY G. L. 1962. *Early Sparta*. Londres.
- 1966. *The Early Ionians*, Londres.
- JEFFERY L. H. 1961. *The Local Scripts of Archaic Greece*, Oxford.
- KAKRIDIS J. 1971. *Homer Revisited*, Lund.
- KELLY T. 1976. *A History of Argos to 500 BC*, Minneapolis.
- KUNZE E. 1931. *Kretische Bronzereliefs*, Stuttgart.
- LATACZ J. 1985. *Homer*, Munich.
- 1991. *Zweihundert Jahre Homerforschung : Rückblick und Ausblick*, Castalen, Aug. 16-19 1989, Stuttgart.
- LENCMAN J. 1966. *Die Sklaverei im mykenischen und homerischen Griechenland*, Wiesbaden.
- LUCE J. 1975. *Homer and the Heroic Age*, Londres.
- MATTUSCH C. C. 1988. *Greek Bronze Statuary from the Beginning through the Fifth Century BC*. Ithaca, New York/ Londres.
- MONTUORI F. 1990. *Introduzione a Omero con un appendice su Esiodo*, Florence.
- MORRIS S. P. 1992. *Daidalos and the Origins of Greek Art*, Princeton, New Jersey.
- MUSTI D. et al. (dir.) 1991. *La transizione dal Miceneo all'alto arcaismo, dal palazzo alla città*, Rome.
- NAUMANN U. 1976. *Subminoische und protogeometrische Bronzeplastik auf Kreta*, Berlin. (Beih. athenische. Mitt., 6.)
- NILSON M. P. 1963. *The Mycenaean Origin of Greek Mythology*, New York.
- PAGE D. L. 1955. *The Homeric Odyssey*, Oxford.
- 1959. *History and the Homeric Iliad*, Berkeley, Californie.
- PINSENT J., HURT H. V. 1992. *Homer 1987 : Papers of the Third Green-bank Colloquium*, Liverpool.
- POWELL B. B. 1991. *Homer and the Origin of the Greek Alphabet*, Cambridge.

- RIDGWAY D. 1992. *The First Western Greeks*, Cambridge.
- ROMILLY J. DE 1985. *Homère*, Paris. (Que sais-je ?, 2218.)
- RUTKOWSKI B. 1981. *Frühgriechische Kultdarstellungen*, Berlin.
- SAKELLARIOU M. B. 1958. *La Migration grecque en Ionie*, Athènes.
- 1983. « The Nationality of the Macedonians », in – (dir.), *Macedonia*, Athènes, p. 48-63.
- 1989. *The Polis-State : Definition and Origin*, Athènes. (Meletemata, 4.)
- 1990. *Between Memory and Oblivion : The Transmission of Early Greek Historical Traditions*, Athènes. (Meletemata, 12.)
- SCHWEIZER B. 1969. *Die geometrische Kunst Griechenlands*, Cologne.
- SILK M. 1987. *Homer, the Iliad*, Cambridge.
- SNODGRASS A. M. 1964. *Early Greek Armour and Weapons*, Édimbourg.
- 1971. *The Dark Age of Greece*, Édimbourg.
- 1977. *Archaeology and the Rise of the Greek State*, Cambridge.
- 1980. *Archaic Greece at the Age of Experiment*, Londres.
- STARR C. G. 1961. *The Origins of Greek Civilisation, 1100-650 BC*, New York.
- 1977. *The Economic and Social Growth of Early Greece, 800-500*, New York.
- STYRENIUS C. G. 1967. *Submycenaean Studies*. Lund. (Skr. utg. Svenska Inst. Athen, 7.)
- TAPLIN O. 1992. *Homeric Soundings : The Shaping of the Iliad*, Oxford.
- THEMELIS P. G. 1976. *Frühgriechische Grabbauten*, Mayence.
- TOMLINSON R. A. 1972. *Argos and the Argolid from the End of the Bronze Age to the Roman Occupation*, Londres.
- TRACY S. V. 1990. *The Story of the Odyssey*, Princeton, New Jersey.
- TSAGARAKIS O. 1982. *Form and Content in Homer*, Wiesbaden. (Hermes, 46.)
- ULF C. 1990. *Die homerische Gesellschaft : Materialien zur analytischen Beschreibung und historischen Lokalisierung*, Munich. (Vestigia, 43.)
- VIVANTE P. 1985. *Homer*, New Haven Conn./Londres.
- 1991. *The Iliad : Action as Poetry*, Boston, Mass. (Twayne's Masterwork Stud., 60.)
- VLACHOS G. 1974. *Les Sociétés politiques homériques*, Paris.
- WADE-GERY H. T. 1952. *The Poet of the Iliad*, Cambridge.
- WEBSTER T. B. L. 1958. *From Mycenae to Homer*, Londres.
- WHITLEY J. 1991. *Style and Society in Dark Age Greece : The Changing Face of a Prehistoric Society 1000-700 BC*, Cambridge.
- WHITMAN C. H. 1958. *Homer and the Heroic Tradition*, Cambridge, Massachusetts.
- WILL E. 1955. *Korinthiaka*, Paris.
- WILLETTS R. F. 1977. *The Civilization of Ancient Crete*, Londres.
- ZIMMERMANN J.-L. 1989. *Les Chevaux de bronze dans l'art géométrique grec*, Genève.

11.2

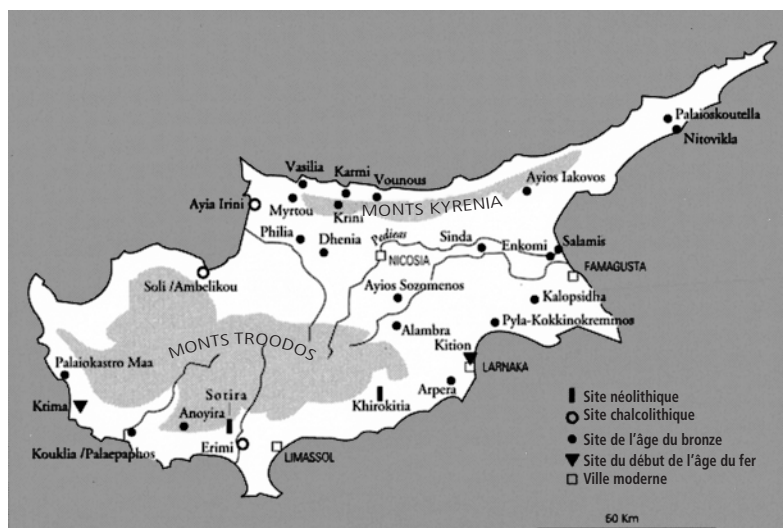
Chypre

Vassos Karageorghis

D'ENVIRON 3000 AV. J.-C. À ENVIRON 1900 AV. J.-C.

Le caractère insulaire de la civilisation préhistorique de Chypre, dont le début remonte à la période néolithique, vers 7000 av. J.-C., s'est perpétué jusqu'à la fin du Chalcolithique (*carte 10*). Le début du III^e millénaire av. J.-C. correspond à l'épanouissement du Chalcolithique, époque à laquelle la partie sud-ouest de l'île en particulier est le théâtre d'importantes évolutions culturelles. Des établissements dotés de structures circulaires impressionnantes, dont certaines mesurant plus de dix mètres de diamètre, font leur apparition sur des sites tels que Kissonerga-Mosphilia et Lemba-Lakkous. Le cuivre naturel servait à fabriquer de petits outils et des ornements, d'où le nom de « Chalcolithique ». Les nouveautés économiques et sociales, en particulier dans la vie religieuse, stimulent la créativité de la production artistique de la population. Des poteries richement ornées de peinture (rouge sur blanc) sont utilisées dans les habitations et il est d'usage d'en déposer dans les tombes comme présents funéraires; des vases anthropomorphes et zoomorphes dénotent une imagination artistique fertile. Des figurines en terre cuite, en calcaire et en picrolite, représentant principalement des figures féminines, mais aussi des personnages masculins, ont été trouvées dans des « lieux sacrés » et dans des tombes (*ill. 59*). Elles symbolisent la fécondité, notion qui dominait les rites religieux et était liée à la fécondité humaine et animale autant qu'à la fertilité des champs. Des rites associés à l'accouchement ont sans doute été pratiqués comme le suggère la découverte à Kissonerga-Mosphilia d'une maquette d'argile d'un « édifice sacré » dans laquelle se trouvaient des figurines en terre cuite et en pierre, dont certaines représentaient des femmes enceintes, l'une d'elles étant en train d'accoucher.

Des changements culturels violents sont intervenus vers 2500/2400 av. J.-C. dans une vaste zone de la Méditerranée s'étendant des Cyclades à l'Anatolie et au Levant et comprenant Chypre. Dans l'île, les innovations culturelles comprennent notamment l'apparition de caveaux destinés à recevoir des



Carte 10 Chypre. Principaux sites archéologiques (3000-700 av. J.-C.).

inhumations multiples, l'importation d'articles tels que des perles de faïence, l'utilisation de sceaux-cachets, etc. Ces innovations témoignent de la présence de nouveaux venus, dont l'arrivée en provenance d'Anatolie a provoqué l'abandon des sites chalcolithiques.

Vers 2300 av. J.-C. une nouvelle phase culturelle, l'âge du bronze ancien, débute à Chypre. On trouve trace de ses premières époques dans la région de la baie de Morphou, à Nicosie et à Sotira-Kaminoudhia, établissement récemment mis au jour près de la côte sud. Des bâtiments aux murs rectilignes apparaissent là pour la première fois. La céramique présente de fortes affinités anatoliennes tant par les formes que par le matériau (rouge poli). On a trouvé dans des tombeaux des boucles d'oreilles d'or et d'argent de type anatolien.

Les cimetières contenant des tombes à caveaux se trouvent à l'extérieur des établissements. On a mis au jour de nombreuses tombes contenant de riches articles funéraires qui datent pour la plupart de la fin de la période. On y a trouvé de grandes quantités de pots aux formes originales, souvent décorés de dessins abstraits incisés ou de motifs figuratifs en relief ou en ronde-bosse. Des figurines de terre cuite en forme de planche symbolisant une divinité de la fécondité témoignent de la pérennité d'idées religieuses anciennes ; en outre, des maquettes de sanctuaires en argile ont été trouvées dans des tombeaux, la plus connue étant la maquette de Vounous. Elle représente un sanctuaire circulaire à ciel ouvert où est en train d'avoir lieu une céré-

monie rituelle en l'honneur de divinités symbolisées par le taureau et le serpent et très probablement en rapport avec la vie et la mort. Des personnages humains de sexe masculin assistent à la cérémonie où l'on voit paraître des taureaux dans des enclos. Le taureau, comme symbole religieux, provenait sans nul doute d'Anatolie.

À la fin de l'âge du bronze ancien ou au début de l'âge du bronze moyen, les Chypriotes doivent avoir commencé à exploiter les ressources en cuivre de l'île et à produire du bronze d'étain. Des outils et des armes en bronze étaient déposés dans les tombes. La profusion d'armes (poignards) en bronze ou sous forme de répliques en argile suggère peut-être que la population était prête à toute éventualité.

D'ENVIRON 1900 AV. J.-C. À ENVIRON 1600 AV. J.-C.

L'âge du bronze moyen est une courte période transitoire au cours de laquelle l'île s'est considérablement peuplée. On dispose d'amples informations sur la période qui proviennent d'établissements éparpillés dans toute l'île, notamment à Kalopsidha, Alambra et Episkopi-Phaneromeni. Les maisons comprennent de nombreuses pièces rectangulaires disposées autour d'une cour. Le début de la période est caractérisé par l'apparition d'un peu de céramique crétoise et aussi de poteries et d'autres marchandises provenant d'Égypte et du Levant. Si l'on accepte l'équation Chypre = Alashiya, la première mention connue de l'île apparaît sur des documents écrits du palais de Mari en Mésopotamie qui datent du VII^e siècle av. J.-C. et parlent d'Alashiya comme d'un pays producteur de cuivre. On a trouvé des marchandises chypriotes (principalement de la céramique) au Levant, en Égypte et un peu en Crète.

Bien qu'on ait continué à produire de la céramique rouge polie, plusieurs objets nouveaux ont fait leur apparition, en particulier de la vaisselle peinte en blanc, ornée d'une peinture sombre sur le fond blanc. La culture matérielle de l'âge du bronze moyen est cependant essentiellement un prolongement de la culture de l'âge du bronze ancien qui fait la transition vers l'âge du bronze récent (*ill. 60*). La fin de l'âge du bronze moyen doit avoir été marquée par une certaine agitation, dont les raisons n'ont pas encore été déterminées. Plusieurs forteresses ont alors été construites dans diverses parties de l'île, soit pour la protéger de dangers venant de l'extérieur, soit en raison d'antagonismes à caractère local entre les diverses régions.

D'ENVIRON 1600 AV. J.-C. À ENVIRON 1050 AV. J.-C.

L'âge du bronze récent est une période d'interrelations en Méditerranée faites d'un commerce actif et d'échanges culturels, surtout après l'expulsion

des Hyksos d'Égypte vers 1555 av. J.-C. et l'établissement d'un climat de paix en Méditerranée orientale. Les relations avec la mer Égée s'intensifient sûrement à cause de la richesse de l'île en cuivre, étayées par ses liens commerciaux avec la Crète et avec Ugarit, qui fait face à Chypre sur la côte syrienne. Vers cette époque (environ 1500 av. J.-C.), les Chypriotes empruntent à la Crète une écriture linéaire qu'ils adoptent pour transcrire leur propre langue et qu'on connaît sous le nom d'écriture cypro-minoenne. On a trouvé plusieurs tablettes de terre cuite d'une forme caractéristique de l'Asie occidentale portant des textes gravés dans cette écriture, mais elles n'ont pas encore été déchiffrées car on ignore la langue des textes.

Le développement de l'économie et du commerce a encouragé l'établissement de centres urbains, spécialement au voisinage des côtes est et sud, notamment à Enkomi, Kalavassos et Maroni. Les relations avec la mer Égée s'intensifient encore à partir du début du XIV^e siècle av. J.-C. lorsque les Mycéniens succèdent aux Minoens dans le commerce avec le Levant. Les marchandises mycéniennes affluent sur l'île, surtout la céramique, et les styles artistiques mycéniens influencent l'art de Chypre à partir du XIV^e siècle av. J.-C. Des édifices en forme de palais monumentaux construits en blocs de pierre taillée ont été découverts sur des sites tels que Kalavassos et Maroni. Peut-être abritaient-ils

l'administration qui régulaient les relations commerciales avec le reste du monde (fig. 26).

Des changements culturels et politiques radicaux ont eu lieu dans l'île vers 1200 av. J.-C., après l'effondrement de l'« empire » mycénien et la chute de Troie. Des envahisseurs, connus d'après des textes égyptiens sous le nom de « Peuples de la Mer », surgissent en Méditerranée orientale et y provoquent de forts remous avant de se fixer tant à Chypre que

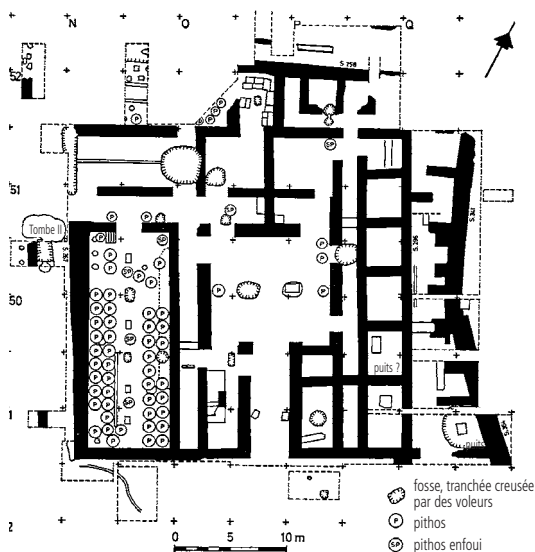


Figure 26 Plan d'un édifice en forme de palais (bâtiment X) à Kalavassos-Ayios Dimitrios, XIII^e siècle av. J.-C. (d'après Karageorghis, 1990).

sur le littoral syro-palestinien. Dans ces deux régions, les centres de l'âge du bronze récent ont été abandonnés ou détruits; certaines villes ont été reconstruites en empruntant des éléments égéens dans leur art, leur architecture et même leur symbolisme religieux (notamment les « cornes de conservation »).

De nouvelles vagues d'Égéens doivent être arrivées sur l'île vers 1050 av. J.-C. Au XI^e siècle av. J.-C., l'architecture et les coutumes funéraires mycénienes y sont introduites en même temps que de nouveaux styles artistiques. Une tombe datant du milieu du XI^e siècle av. J.-C. fournit la trace la plus ancienne de l'emploi de la langue grecque à Chypre (le dialecte arcadien) sur une stèle en bronze de Palaepaphos. La tradition mythique parle de villes qui auraient été fondées sur l'île par des héros grecs après la fin de la guerre de Troie (*ill.* 61).

D'ENVIRON 1050 AV. J.-C. À ENVIRON 700 AV. J.-C.

La période qu'on appelle en mer Égée « l'âge sombre » de la pauvreté et de l'analphabétisme ne fut pas si sombre à Chypre, certainement en raison des relations commerciales développées par l'aristocratie mycénienne figurant parmi les nouveaux arrivants. Ces Mycéniens ayant établi leur suprématie politique et culturelle dans les principaux centres sont peut-être à l'origine du déplacement des établissements des vieilles villes vers de nouveaux emplacements, comme Salamis, qui succéda à la ville voisine d'Enkomi, fondée à la fin de l'âge du bronze (*ill.* 62).

À la fin du IX^e siècle av. J.-C., les Phéniciens avaient entamé leur expansion vers l'ouest et Kition était devenue à Chypre leur première colonie commerciale établie. Ils ne tardèrent pas à accéder au pouvoir politique, conséquence de la domination politique de puissances étrangères successives (Assyriens, Égyptiens, Perses) sur l'île. On observe une influence phénicienne considérable sur l'art de cette période à Chypre et une influence partielle sur la religion de l'île. Mais les Chypriotes conservateurs préservaient le fonds de la culture ancienne. Sur la côte est, Salamis devint une ville importante d'une richesse considérable. Ses « tombeaux royaux », où sont observées des coutumes funéraires « homériques », illustrent le haut degré de culture atteint au cours de cette période.

BIBLIOGRAPHIE

BAURAIN C. 1984. *Chypre et la Méditerranée orientale au bronze récent. Synthèse historique*, Paris.

KARAGEORGHIS V. 1968. *Cyprus*, Genève.

- 1982. *Cyprus from the Stone Age to the Romans*, Londres (Anc. Peoples Places, 101).
- 1990. *Cyprus at the End of the Late Bronze Age*, Nicosie.
- 1991a, *The Coroplastic Art of Ancient Cyprus*, vol. I : *Chalcolithic-Late Cypriote I*, Nicosie.
- (dir.) 1991b, *Proceedings of the International Symposium on the Civilisations of the Aegean and their Diffusion in Cyprus and the Eastern Mediterranean, 2 000-600 BC*, 18-24 sept. 1989, Larnaca.

KARAGEORGHIS V., VERMEULE E. 1982. *Mycenaean Pictorial Vase-Painting*, Cambridge, Massachusetts.

12

L'Asie

Note du directeur

Les données de la recherche archéologique en Asie sont aujourd'hui si abondantes que toute tentative de les résumer est un défi. Le comité de lecture, souhaitant préserver les contributions de chaque auteur, spécialiste de l'une ou l'autre des principales régions d'Asie, demanda au professeur C. Edens d'adapter et d'harmoniser les contributions de C. C. Lamberg-Karlovsky, R. Wright, G. Roux, D. Beyer, H. Klengel, A. R. Al-Ansary et V.M. Masson de manière à présenter une image cohérente de l'histoire du continent entre 3000 et 700 av. J.-C.

12.1

La Mésopotamie

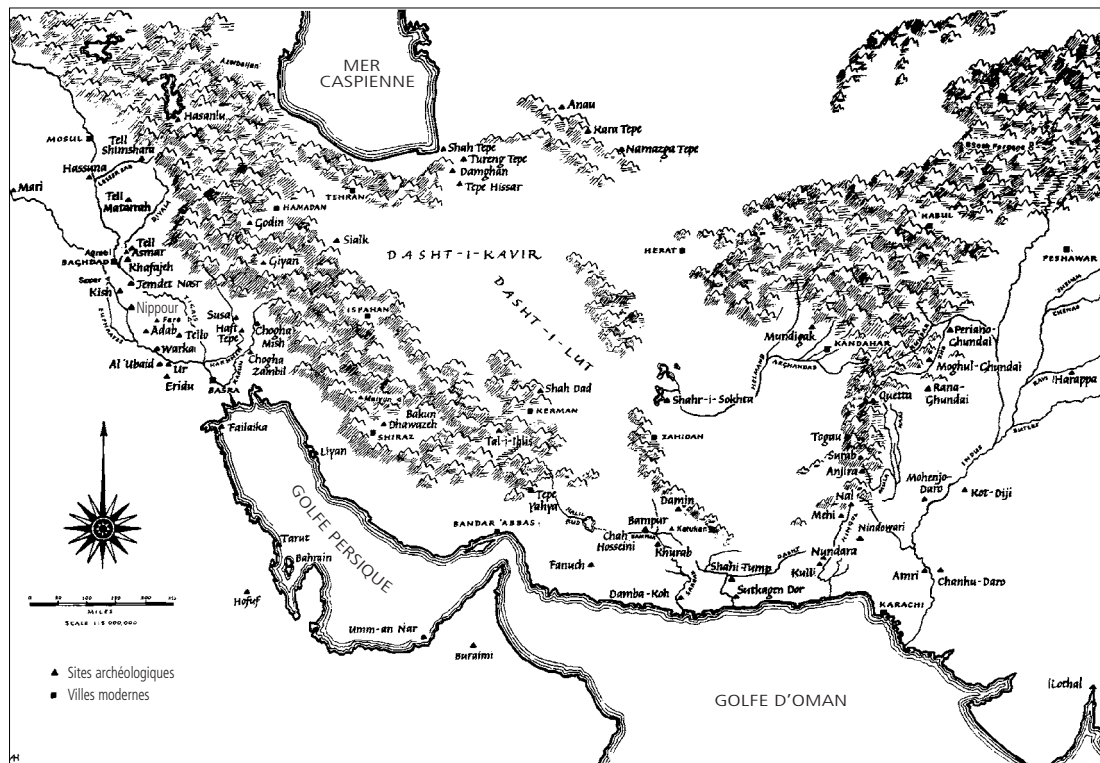
12.1.1

La vallée du Tigre et de l'Euphrate (3000-1500 av. J.-C.)

C. C. Lamberg-Karlovsky et R. Wright

Comme on l'a vu dans le premier volume, la civilisation mésopotamienne et son organisation politique au niveau de l'État s'étaient développées vers la fin de la période récente d'Ourouk. Les réalisations de la période d'Ourouk récent appartiennent encore au crépuscule de la protohistoire sur laquelle les découvertes de l'archéologie sont les plus éclairantes. Au cours du III^e millénaire av. J.-C., toutefois, le système d'écriture cunéiforme fut perfectionné jusqu'à devenir un véhicule adapté à la tenue de comptes administratifs détaillés, à la rédaction de textes de propagande royale et de littérature religieuse et à la correspondance privée. Les textes dont on dispose ainsi permettent, non sans difficulté certes, d'obtenir un tableau de plus en plus détaillé de l'histoire politique et sociale de la Mésopotamie à partir des siècles du milieu du III^e millénaire av. J.-C. (Edzard, 1968; Sollberger et Kupper, 1971). Cela dit, l'archéologie n'en continue pas moins à fournir des informations importantes sur les réalités matérielles de la Mésopotamie antique et sur la vie des gens ordinaires, dont il n'est que fugitivement question dans les documents écrits.

Bien que les habitants de la Mésopotamie se reconnussent comme appartenant à la même civilisation, la région renfermait une grande diversité culturelle et



politique. La langue sumérienne et la langue akkadienne ont été parlées, l'une et l'autre, dans la région depuis le début de la période III des dynasties archaïques; au début, l'akkadien était plus parlé dans le Nord (autour de l'actuelle Bagdad) mais, vers la fin du III^e millénaire av. J.-C., il a progressivement remplacé le sumérien comme langue parlée dans le Sud. Cette diversité linguistique peut correspondre à de subtiles différences dans l'ordre de la culture matérielle (par exemple, les formes des poteries), et peut-être aussi dans les détails de l'organisation sociale, entre les deux parties de la Mésopotamie. L'histoire politique de la Mésopotamie a été à certains égards une histoire cyclique, où de courtes phases d'intégration régionale (dynasties akkadiennes, d'Our III et de l'ancienne Babylonie) ponctuèrent des phases plus longues de fragmentation régionale en cités-États ou en microroyaumes (dynasties archaïques, périodes postakkadiennes, périodes Isin-Larsa). Ces cycles politiques ont toutefois contribué à hâter l'évolution des rapports entre les institutions sociopolitiques et la citoyenneté et abouti finalement à l'instauration de royaumes régionaux plus durables (les dynasties kassite et Isin II de la fin du II^e millénaire av. J.-C.).

L'HISTOIRE POLITIQUE DU TROISIÈME MILLÉNAIRE

L'histoire politique de la Mésopotamie demeure mal connue pendant la première moitié du III^e millénaire av. J.-C. La liste des rois sumériens (Jacobsen, 1939) fait état des dynasties régnantes des différentes cités, dans l'ordre où elles se sont succédé. Elle nous apprend d'abord qu'Éridou fut la première ville sur laquelle « la royauté descendit du ciel », puis fut transmise à quatre autres cités avant le Déluge; ces dynasties comprenaient plusieurs rois dont chacun régna pendant des dizaines de milliers d'années. Après le Déluge, la royauté descendit à nouveau du ciel sur la ville de Kish, pour être transmise par la suite à treize dynasties distinctes dans huit villes différentes, dont Ourouk, Our, Mari, Kish et Adab. Les caractéristiques de ces dynasties diffèrent à plusieurs égards de celles des souverains antédiluviens : la longueur de chaque règne diminue, pour arriver finalement à des durées plausibles; la royauté passe d'une ville à l'autre par la force des armes et certains rois figurent dans des documents écrits pendant ou peu après leur règne. Cependant, même cette partie de la Liste des rois sumériens n'est pas historique. La Liste est conçue comme l'énumération des rois qui se sont succédé de ville en ville. Or, plusieurs des dynasties successives ont, en fait, existé simultanément et la Liste ne comprend pas des dynasties qui régnèrent sur d'autres villes, notamment Lagash. En outre, la Liste exclut plusieurs rois dont on sait par ailleurs qu'ils régnèrent dans des villes nommées dans la succession des dynasties.

Néanmoins, la Liste des rois sumériens permet d'éclairer utilement les thèmes de l'histoire politique des premières dynasties. Kish constitua un

centre important dans le Nord, et ses rois semblent avoir exercé une influence considérable, quoique floue, voire une maîtrise sur d'autres lieux : on a trouvé des inscriptions des rois de Kish en des lieux éloignés et certains de ces rois réglèrent ou arbitrèrent en quelque manière des conflits entre d'autres villes (telles que Lagash et Oumma). Dans le Sud, les villes d'Ourouk, d'Our, de Lagash et d'Oumma furent des puissances régionales, dans lesquelles des rapports changeants de conflit et d'alliance entre villes maintenaient un précaire équilibre du pouvoir (Lambert, 1952; Cooper, 1983). La cité-État sur laquelle on est le mieux renseigné est celle de Lagash, dans l'extrême Sud, au cours de la période III des dynasties archaïques. Lagash comprenait trois grands centres, plus vingt-deux villes et environ quarante villages répartis sur une superficie de l'ordre de 1 600 km² (Diakonov, 1969). Cette cité-État mena contre Oumma, sa voisine du nord-ouest, une guerre de frontières qui s'étendit sur plusieurs siècles et au cours de laquelle aucune des deux villes ne parvint à remporter une victoire décisive sur l'autre (Cooper, 1983).

Vers la fin de la période III des dynasties archaïques, plusieurs rois énergiques s'employèrent et réussirent à venir à bout des rivalités incessantes entre les cités-États de Mésopotamie. Un roi d'Ourouk, Lugalzaggisi, réussit en partie à assujettir un certain nombre de ces cités-États. Mais Sargon ne tarda pas à ruiner ses efforts. Sargon (2334-2279 av. J.-C.), dont la Liste des rois sumériens dit qu'il était l'échanson d'un roi de Kish, créa le premier État impérial mésopotamien en vainquant les diverses cités-États de Mésopotamie, puis en étendant ses frontières au nord, en Mésopotamie septentrionale et en Syrie, et à l'est, dans l'Élam et les montagnes d'Iran. Sargon fonda une nouvelle capitale à Agadé (Akkad) et l'enrichit par le commerce, l'impôt et le pillage (*ill. 63*). Les règnes de ses successeurs immédiats, en particulier celui de Naram-Sin (2225-2185 av. J.-C.), continuèrent à recourir, comme Sargon, à la force armée (*ill. 64*) et à accumuler les richesses entre les mains de la nouvelle aristocratie de l'Empire akkadien (Glassner, 1986). Malgré les succès militaires akkadiens, les cités-États conservèrent leur identité traditionnelle et l'aristocratie ancienne se soulevait régulièrement contre l'autorité akkadienne.

La fragile suprématie akkadienne se désagrégea après le règne de Sharkalishari (2217-2193 av. J.-C.), lorsque des dynasties locales réclamèrent une fois de plus leur autonomie et que les envahisseurs guti venus des montagnes soumièrent plusieurs parties de la Mésopotamie. Cette période postakkadienne, ou période gutienne, reste mal connue. Vers la fin du XXI^e siècle av. J.-C., Utuhegal d'Ourouk entama une action visant à chasser les Guti et à reconstituer une Mésopotamie unie. Our-Nammou (2112-2095 av. J.-C.), le roi d'Our, était à l'origine subordonné à Utuhegal, mais il ne tarda pas à s'imposer comme la puissance prépondérante en fondant l'empire d'Our III. Lui aussi s'étendit vers le nord, en soumettant les régions du bassin du Tigre, et dans les montagnes de l'est, mais cet État d'Our III était très différent de l'Empire akkadien. Shulgi

(2094-2047 av. J.-C.), le successeur d'Our-Nammou, institua une série de réformes de grande envergure qui créèrent un empire bureaucratique plutôt que prédateur (Steinkeller, 1987). Cependant, cet empire fut de plus courte durée encore que son prédécesseur et s'effondra sous les coups conjugués des incursions des nomades amorrites venus du nord-ouest, de gouverneurs rebelles et d'une invasion militaire menée par l'Élam à l'est.

LE PAYSAGE INSTITUTIONNEL DU TROISIÈME MILLÉNAIRE

Les cités et les cités-États constituaient les unités de base du paysage social mésopotamien au cours du III^e millénaire av. J.-C. Les fouilles archéologiques indiquent que les Mésopotamiens étaient en majorité des citoyens, vivant dans des villes et des cités d'au moins 40 hectares de superficie, tandis que guère plus de 25 % de la population vivaient dans des agglomérations de moins de 10 hectares (Adams, 1981). Comme l'indique le tableau 2, ces proportions ont varié sensiblement au cours du II^e millénaire et le caractère urbain de la région culmina sous la III^e dynastie archaïque, soit pendant les siècles du milieu du millénaire. Après ce sommet de l'urbanisation, la population rurale se mit à croître régulièrement, croissance qui se poursuivit jusqu'au début du I^{er} millénaire av. J.-C.

Tableau 2 Évolution de l'urbanisation en Mésopotamie

Période	Superficie totale des établissements (ha)	Établissements non urbains <10 ha	Établissements urbains >10 ha
Ourouk récent	583	50 %	24 %
I ^{re} dynastie archaïque	1 065	21 %	57 %
III ^e dynastie archaïque	1 659	10 %	78 %
Akkadienne	1 416	18 %	63 %
Our III	2 725	25 %	55 %
Babylonienne ancienne	1 791	30 %	50 %
Kassite	1 308	57 %	31 %
Postkassite	616	64 %	16 %

Le degré extrême d'urbanisation de la Mésopotamie est un phénomène inhabituel — et « antinaturel » — dans le monde antique. Les raisons de la grande importance des villes dans le monde mésopotamien furent sans nul doute complexes et imputables en partie à la politique et à l'économie des cités-

États. R. Adams a décrit le flux des ressources entre la campagne et la ville comme étant composé de « céréales, animaux domestiques, autres produits agricoles, main-d'œuvre corvéable... laine filée, tissages, peaux, poisson séché, nattes de roseaux et bière... (en échange d'un flux réciproque de) pierres de différentes sortes, articles de luxe pour valider la condition subordonnée des élites locales, outils de cuivre, armes et récipients à usages utilitaires et somptuaires » (Adams, 1981, p. 81). Ainsi donc, dès l'origine, les cités servirent de centres commerciaux et ce facteur aurait nourri le mobile premier de la migration des populations rurales venant s'y installer. Les cités gardèrent manifestement un rôle principal de centres de production et de distribution de l'artisanat et avaient par conséquent un pouvoir d'attraction notable sur les établissements ruraux. En outre, l'intense activité guerrière qui opposait les villes entre elles au cours de la période des dynasties archaïques conférait aux cités le caractère de havre de sécurité relative. À la fin de la période des dynasties archaïques, la cité était certainement devenue un symbole des autorités séculière et non séculière et ses principaux attraits tenaient non seulement à son rôle de marché mais aussi à son rôle de centre local des rites et des festivités.

Les grandes « organisations », selon le terme qu'emploie Oppenheim (1977) pour désigner le temple et le palais, ont dominé les sociétés mésopotamiennes, aussi bien aux époques où les cités rivalisaient entre elles que dans le cadre d'empires régionaux. Ces deux institutions étaient agencées comme des foyers domestiques, fonctionnant sous l'autorité du dieu ou du roi et gérées par les membres de la maison. En plus de leurs rôles politique et cultuel, ces maisons étaient le siège d'un pouvoir économique concentré, sous la forme de larges segments de terre et d'eau, de main-d'œuvre assujettie pour les besoins de l'agriculture et de la production artisanale, d'artisans qualifiés, auxquels s'ajoutaient les négociants qui procuraient les matières venues de loin. Outre les institutions publiques, les familles élargies et autres groupes de parenté formaient d'importantes maisons propriétaires de terres qui pouvaient aussi accumuler des richesses et exercer un pouvoir politique.

Lors de la période des dynasties archaïques, la centralisation accrue du pouvoir de l'État avait généré une masse de main-d'œuvre dépendante dans le personnel du temple et du palais, aux côtés des esclaves et des travailleurs à demi affranchis qui fournissaient leurs services et leurs produits aux grands domaines. Des personnes et des communautés rurales étaient peut-être aussi recrutées à titre temporaire sur des chantiers d'irrigation et de construction et elles étaient dans l'obligation de payer tribut au temple sous forme de denrées agricoles. Ces sociétés se composaient donc de cinq grandes classes d'individus : la noblesse, dans les rangs de laquelle on comptait des administrateurs royaux, des marchands et des prêtres ; les citoyens ou membres de la communauté, qui possédaient des biens privés ; les clients du temple ou du palais, tels que les artisans, qui détenaient des biens à titre temporaire en

échange de produits de leur artisanat; les ouvriers à demi libres dont la rétribution consistait en rations alimentaires; enfin, les esclaves, prisonniers de guerre et autres membres indigents de la communauté (Diakonov, 1972, 1982; Gelb, 1965, 1969).

Les situations relatives du temple, du palais et des groupes de parenté privés se sont modifiées de manière significative au cours du III^e millénaire av. J.-C. Ces changements reflètent la domination croissante du palais sur le temple et des institutions publiques sur les groupes privés.

Le temple

Les sanctuaires sont une partie constituante des communautés de Mésopotamie depuis la période d'Obeïd, et la période d'Ourouk les voit se développer en complexes élaborés de temples. Les temples occupaient, aux sens propre et figuré, les positions clés dans les cités et, à la fin du IV^e millénaire av. J.-C., ils constituaient l'organisation institutionnelle du pouvoir politique. Les documents les plus anciens de la période d'Ourouk montrent que les terres, les animaux de trait et les semences étaient détenus par le temple mais remis à la communauté pour les besoins de la culture. Plus tard, les temples apparaissent davantage comme des unités socio-économiques autonomes avec leurs cadres et leur personnel propres. À l'échelon inférieur, les membres du personnel du temple étaient des femmes et des enfants esclaves, certains étant des prisonniers de guerre, d'autres des dons faits au temple à titre d'œuvres pieuses (Gelb, 1972). Le personnel du temple maîtrisait remarquablement la combinaison des fonctions de gardiens des demeures matérielles des dieux et des tâches d'encadrement et d'exécution des activités productrices. Ces activités économiques permettaient l'accumulation des excédents qui fournissaient les ressources et les capitaux qu'il fallait pour se lancer dans le commerce et pour poursuivre le développement des industries du temple. Pour diriger le temple, il fallait donc allier des compétences religieuses et des connaissances sacrées aux capacités politiques qui s'associent normalement aux institutions séculières.

Les temples ont commencé à perdre de leur autonomie pendant la période des dynasties archaïques, lorsque le rôle politique primordial fut dévolu au palais. En outre, beaucoup de temples passèrent sous le contrôle de parents des souverains régnants (souvent leurs épouses ou leurs filles) au cours de la période des dynasties archaïques et de la période akkadienne; pendant la période d'Our III, les temples furent placés sous la juridiction des gouverneurs de province, qui accaparèrent les excédents de production au bénéfice du trésor public. Malgré le déclin de l'autonomie des maisons des temples, la liaison conceptuelle entre la royauté et les dieux resta garante du maintien de la place prééminente de l'architecture religieuse dans le tissu urbain.

Bon nombre des concepts architecturaux qui caractérisent la période d'Ourouk se sont perpétués au III^e millénaire av. J.-C., avec leurs principes immuables de symétrie formelle. La construction des temples est l'exemple type de ces concepts (Crawford, 1977). Les sanctuaires d'une seule pièce, suivant en général un axe courbe, étaient analogues aux édifices antérieurs de la période d'Obeïd et n'ont pas varié tout au long de la période des dynasties archaïques. Deux autres types formels, les plans bipartites et tripartites, eurent aussi des précédents dans des constructions antérieures et restèrent des formes prédominantes pendant le III^e millénaire av. J.-C. Un quatrième type, le « temple à plan de maison », était constitué d'une cour entourée de plusieurs grandes salles sur chacun des côtés. Cette forme de temple, apparue au cours de la période des dynasties archaïques, exprime manifestement une idée du temple conçu comme résidence du dieu auquel il est dédié.

Deux des types les plus impressionnants d'édifices monumentaux au III^e millénaire av. J.-C., le temple ovale et la ziggourat, manifestent aussi une permanence formelle dans leur plan. Le temple ovale, dont celui de Khafadje est le meilleur exemple, a été une innovation de la période des dynasties archaïques. En revanche, la construction de la ziggourat, qui avait des antécédents dans le temple blanc et la plate-forme d'Ourouk, devint plus complexe au cours du III^e millénaire av. J.-C. L'exemple le plus impressionnant en est la ziggourat d'Our, construite pendant la période d'Our III (*ill. 65 et 66*). Cette ziggourat est constituée d'un corps central en terre ceint de briques cuites jointes au bitume, qui forment les terrasses multiples et étagées de la tour; trois escaliers monumentaux disposés parallèlement et perpendiculairement à la tour donnent accès aux terrasses et au sanctuaire situé au sommet. Les ziggourats sont une des formes les plus spectaculaires et les plus stables de l'architecture mésopotamienne. Leur forme massive et leur vaste superficie sont à relier à la complexité croissante de l'organisation sociale et politique et témoignent de la capacité de mobiliser la main-d'œuvre et les compétences organisationnelles nécessaires à leur construction.

Le palais

La figure séculière du « roi » est une puissance politique suprême qui apparaît tôt dans la séquence mésopotamienne. Le mot sumérien *lugal* (littéralement « grand homme », c'est-à-dire roi) apparaît déjà dans les textes de l'Ourouk récent, et le mot *en* dans ces mêmes textes est un titre sacerdotal qui désigne une autorité à la fois non séculière et séculière; le mot qui signifie palais, *e-gal*, ou « grande demeure » apparaît dans des textes datant de la I^{re} dynastie archaïque d'Our. L'archéologie nous indique que l'architecture proprement palatiale pourrait être apparue au cours de la période de Jamdat Nasr et qu'elle était certainement présente dans les villes de Mésopotamie vers la fin de la II^e dynastie archaïque (Margueron, 1988). Autre-

ment dit, le palais en tant qu'organisation distincte et composante architecturale du tissu urbain est apparu au début du III^e millénaire av. J.-C. Ces éléments d'information textuels et archéologiques sont en corrélation avec certaines inférences faites à partir de la mythologie sumérienne et avec les indications des conflits endémiques entre les cités.

On peut se servir de la mythologie sumérienne pour reconstituer l'essor de la royauté à partir d'une forme précoce de « démocratie primitive ». Selon une interprétation possible (Jacobsen, 1970), au cours de la période qui a précédé l'élaboration d'institutions sociales et politiques formelles, les décisions étaient prises par consensus au sein d'une assemblée d'adultes mâles libres. Cette assemblée se réunissait en temps de crise, lorsqu'elle procédait à l'élection de dirigeants temporaires. La genèse de la royauté s'est opérée par le refus d'un « dirigeant temporaire » d'Ourouk de renoncer à son pouvoir et le fait qu'il eût réussi à se gagner le soutien des hommes jeunes de la communauté. Ce premier roi mythique est Gilgamesh, dont le nom apparaît dans la Liste des rois de Sumer comme un des premiers souverains d'Ourouk. On place habituellement Gilgamesh dans la période de la II^e dynastie archaïque, celle au cours de laquelle l'intensification des conflits entre les cités-États fut à l'origine de la construction de murs autour des cités (Nissen, 1972). Au cours de la II^e dynastie archaïque, l'apparition à la fois d'une architecture spécifiquement palatiale et de murs d'enceinte autour des villes tend à accréditer l'idée que la royauté, en tant qu'institution puissante, distincte des temples et des organisations de la communauté, s'est dégagée vers le deuxième quart du III^e millénaire av. J.-C.

L'ascendant pris progressivement par le palais sur le temple a déjà été évoqué, de même que certains aspects du déclin des conseils communautaires. La situation économique du palais sous-tend son pouvoir politique croissant. Là encore, la situation observable à Lagash sous la III^e dynastie archaïque fournit le meilleur exemple. Sur les quelque 1 600 km² qui appartiennent à la cité-État, le palais en possède approximativement 25 à 35 % ; le palais et au moins les dix temples, 25 % ; les groupes de parenté privés possèdent les 40 à 50 % restants (Diakonov, 1969). Étant donné que le palais constituait une organisation unique, les temples au moins une dizaine d'organisations distinctes et les multiples groupes de parenté un nombre beaucoup plus grand, le palais concentrait une proportion de la production agricole et artisanale sans équivalent dans toute autre institution. En outre, à partir des dynasties archaïques, et à une allure vivement accélérée sous la dynastie akkadienne, le palais acheta des terres à des groupes de parenté, processus qui affaiblissait davantage encore la puissance économique de ce secteur social. Au niveau de la période d'Our III, l'État central monopolise la totalité du système.

L'architecture palatiale était une composante régulière, quoique moins privilégiée, de l'architecture des cités mésopotamiennes. Comme celle des

temples, la structure des palais repose sur un plan géométrique et régulier (Margueron, 1982). Le palais de Kish (*fig. 27*), exemple le plus complet de la période des dynasties archaïques, est constitué de deux grands bâtiments séparés par une allée étroite. Les deux bâtiments sont fortifiés par des murs extérieurs impressionnants, mais l'un des deux comporte aussi un mur d'enceinte, un portail et une tour. Le palais de Kish a une entrée monumentale dotée de portes à contreforts en retrait et des salles à colonnades. L'espace intérieur, par exemple dans le palais d'Éridou, se compose d'une salle de réception, de cours carrées et de « salles d'audience » ou de « salles du trône » qui vont devenir un élément courant de l'architecture des palais ultérieurs. Ceux-ci, et notamment ceux du début du II^e millénaire av. J.-C., deviennent plus vastes et plus complexes; le palais de Mari, par exemple, couvre une superficie de 2,5 ha et contient largement plus de cent pièces, salles, cours intérieures et corridors.

Les groupes de parenté

Les groupes de parenté en dehors des organisations centrées sur le palais et le temple rassemblaient la majeure partie de la population; dans l'exemple de Lagash, au cours de la période des dynasties archaïques, ces groupes représentaient peut-être les deux tiers de la population de la cité-État. Leur statut économique était très variable. Certains possédaient de grands domaines et réussissaient à accumuler des richesses, tandis que d'autres s'appauvrirent, étaient obligés de vendre leurs terres, et leurs membres devaient s'engager dans le personnel subalterne des temples (Diakonov, 1976; Gelb, 1979). La pyramide socio-économique se retrouve dans la répartition des signes de richesse dans le cimetière royal d'Our, de la III^e dynastie à l'époque akkadienne (Adams, 1966, p. 100) :

tombes royales	5	extrêmement vastes, riches, avec serviteurs sacrifiés
tombes riches, non royales	20	abondance de métaux, de pierres semi-précieuses, autres richesses
tombes riches, ordinaires	434	quelques métaux
tombes ordinaires	825	pièces de céramique

Comme on l'a vu, ces groupes possédaient des terres et participaient aux conseils de la cité mais, même dans sa globalité, leur position s'est considérablement affaiblie au fil du temps.

On sait relativement peu de chose de l'architecture séculière plus ordinaire, qu'il s'agisse des habitations citadines ou villageoises. Les vestiges archéologiques et les peintures trouvées sur des objets indiquent que la maison en terre à un étage et à toit plat était le modèle le plus répandu. Ces maisons contenaient plusieurs pièces donnant sur un périmètre central plus vaste, qui à

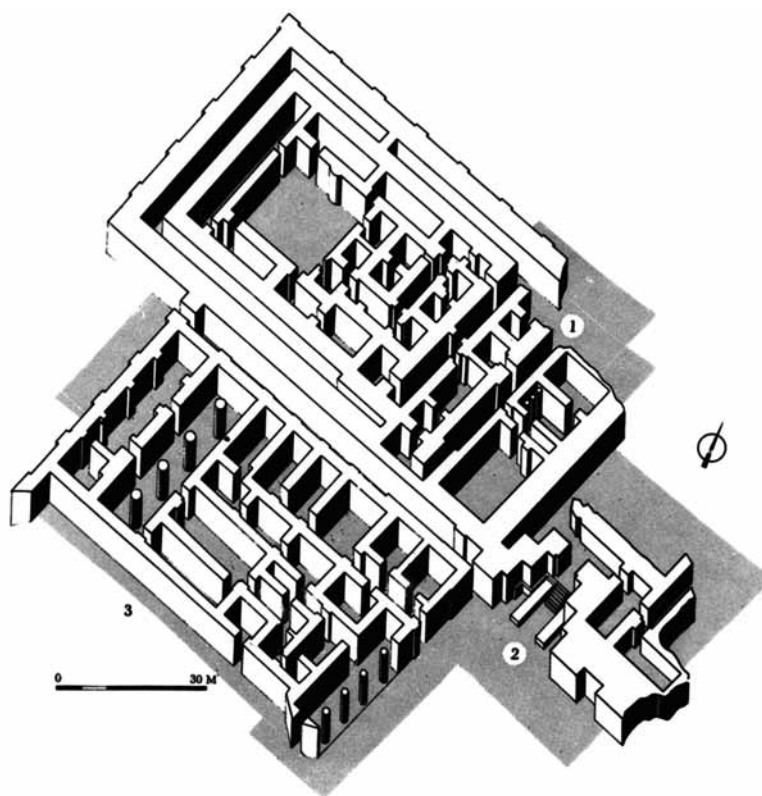


Figure 27 Plan du palais de Kish, une des plus anciennes résidences royales mises au jour à Sumer.

l'époque akkadienne devint une cour intérieure. Les fouilles effectuées en des lieux comme Our et Khafadje montrent que les résidences sont en général densément agglutinées les unes aux autres, formant des blocs d'habitations le long d'allées et de rues allant jusqu'aux murs extérieurs des temples et d'autres édifices publics. Les maisons voisines partageaient des murs mitoyens dans lesquels de nouvelles portes pouvaient être percées lorsque des pièces d'une maison venaient à être vendues à l'unité. Des travaux récents menés à Abou Salabikh ont révélé l'existence d'un schéma d'habitation sensiblement différent pendant la période de la I^{re} dynastie archaïque, où les murs d'enceinte créaient des ensembles distincts de bâtiments. Cet agencement correspond peut-être aux résidences de groupes de parenté élargie (Postgate et

Moon, 1982). Outre l'architecture en briques de terre crue, on voit des huttes de roseaux, du type de celles qu'habitent aujourd'hui les Arabes des marais, représentées sur des sceaux et d'autres objets ornementaux.

Dans l'architecture monumentale comme dans l'architecture plus banale, on trouve entre autres éléments architecturaux des voûtes, des dômes, des piliers, des escaliers et des systèmes de drainage.

L'idéologie

L'évolution des rapports entre le temple et le palais s'est aussi traduite par une évolution des modalités de la pensée religieuse. Le philologue Th. Jacobsen a décrit la religion mésopotamienne comme une religion dans laquelle le *numinous* ou « radicalement autre » est éprouvé comme immanent (par opposition au transcendant). Dans ses travaux, les Mésopotamiens envisageaient la puissance sacrée « comme une révélation d'un esprit du dedans, une puissance située au centre d'une chose et qui faisait que cette chose était prospère et florissante... et la forme extérieure donnée à la puissance sacrée rencontrée tendait dans la Mésopotamie archaïque à être simplement le nom et la forme du phénomène dans lequel la puissance semblait se révéler » (Jacobsen, 1976, p. 6). Par exemple, les Sumériens employaient le mot *an* pour désigner le ciel au-dessus de la tête, mais ils appliquaient aussi le même nom à la puissance sacrée qui est dans le ciel, le dieu du ciel. En conséquence, la religion mésopotamienne était polythéiste et comportait une multitude de dieux, dont chacun était associé à différents aspects de la vie quotidienne. Les temples étaient la « maison » où les dieux étaient présents et le personnel des temples avait la charge de l'organisation et de la gestion de la demeure du dieu (*ill.* 67). Comme les temples étaient des maisons sacrées, ils étaient imprégnés de « l'essence » de la force qui résidait au-dedans d'eux ; et par conséquent chaque temple était différent des autres.

Dans la structure de ces concepts fondamentaux, deux aspects de la religion mésopotamienne nous intéressent ici directement : les modifications de la manière dont les dieux et les déesses étaient perçus, et les rivalités entre les différents États mésopotamiens. Ces facteurs sont pertinents parce qu'ils renvoient aux types de changements politiques décrits ci-dessus. Au cours des périodes antérieures, les formes que prenaient les dieux étaient étroitement liées au phénomène spécifique que chacun d'eux représentait ; par exemple, un oiseau à tête de lion représentait le nuage où gronde le tonnerre. Plus tard, dans la période de Jamdat Nasr et la période des dynasties archaïques, les noms divins prirent le préfixe *en*, indiquant les dieux et les déesses en tant que souverains. Une troisième métaphore est apparue ultérieurement, pendant la période babylonienne ancienne, où les dieux étaient associés aux parents. Autrement dit, de même que la nature du pouvoir politique a évolué avec le temps, de même la représentation mythologique des dieux s'est transformée.

Le second facteur, l'identification aux cités-États et les rivalités entre elles, était directement lié à des concepts religieux. Aux époques les plus anciennes, les dieux des cités étaient associés à ce qui faisait la substance de leur économie. Enki, le dieu de l'eau douce et de la vie des marais, résidait à Éridou, tandis que les bergers comme Dumuzi résidaient sur les terres herbagères centrales d'Ourouk et la déesse des céréales, Ninlil, vivait au nord, à Shuruppak. Plus tard, l'identification totale d'un dieu à une cité particulière provoqua des rivalités exacerbées, aux conséquences importantes. Pour les chefs politiques qui aspiraient à unifier la Mésopotamie, ces rivalités mythologiques reflétaient des rivalités politiques et constituaient un obstacle au développement d'un État régional intégré. Aussi n'est-il pas étonnant que, pendant la période babylonienne ancienne, Hammourabi ait tenté de placer Mardouk, le dieu de Babylone, au rang de divinité suprême de la mythologie, comme métaphore de l'unification de toute la vallée du Tigre et de l'Euphrate. Cette tentative d'atteler une réforme théologique à des dieux politiques est illustrée dans le cantique suivant, qui date de cette époque :

Ninurta est Mardouk de la houe,
Nergal est Mardouk de l'attaque,
Zababa est Mardouk du combat corps-à-corps,
Enlil est Mardouk de la seigneurie et du conseil,
Nabou est Mardouk de la comptabilité...

Mardouk ayant absorbé l'identité des dieux associés aux différents lieux de Mésopotamie, Babylone réclamait pareillement la loyauté de ces mêmes villes.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU TROISIÈME MILLÉNAIRE

Les facteurs principaux de la brillante montée en puissance des organisations du temple et du palais semblent avoir tenu à la dualité d'une économie agraire combinée à une vigoureuse activité commerciale. L'écriture comme mécanisme de comptabilité et de tenue des registres fait figure de facteur primordial du développement de l'économie mésopotamienne. Commenant à la fin de la période récente d'Ourouk, les documents révèlent des transactions économiques portant sur les troupeaux du temple et font état de listes de métiers et d'une main-d'œuvre hiérarchisée. Plus tard, ces systèmes ont gagné en complexité, tant et si bien qu'à la période d'Our III, pratiquement tous les aspects de l'économie du secteur étatique étaient enregistrés dans un système perfectionné de comptabilité. Les documents enregistraient la supervision de l'artisanat, la gestion d'un système textile complexe, des notations relatives au commerce extérieur et le contrôle de la qualité des

produits, tous éléments inextricablement entremêlés d'une économie florissante (Zagarell, 1986). L'écriture a en outre contribué sous d'autres aspects au pouvoir organisationnel des institutions du temple et du palais. Elle a rendu possible l'élaboration de textes sacrés et littéraires; des inscriptions sont également apparues sur les sceaux qui circulaient tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des communautés mésopotamiennes et sur les sculptures de pierre à la gloire des exploits militaires des souverains. En somme, l'écriture en tant que technologie d'administration a sous-tendu le pouvoir d'organisation et la mémoire institutionnelle des sociétés mésopotamiennes.

L'agriculture et l'élevage

L'irrigation a constitué de façon complexe un facteur permettant à l'État d'asseoir son autorité; la cité-État semble avoir été plus efficace dans l'exercice du pouvoir politique par la maîtrise de l'eau que ne le fut l'État régional unifié. Par exemple, le trait caractéristique le plus répandu au III^e millénaire av. J.-C. était un service d'irrigation local sous le contrôle de chaque cité. Il est plus difficile d'établir si le même modèle s'est appliqué à la production agricole et pastorale.

Le système principal était un quasi-monopole de l'agriculture et de l'élevage détenu par le temple, le palais et les grandes maisons privées. La première trace concrète de la prépondérance de l'État remonte à la période d'Our III, quand il apparaît que l'État est maître de vastes étendues de terres agricoles et emploie de très nombreux travailleurs. En outre, l'État d'Our III réquisitionne des travailleurs dans les villes et les cités. Par exemple, les travailleurs appelés « ouvriers moissonneurs » migraient du Sud au Nord suivant les variations de l'époque des moissons. L'État, semble-t-il, prélevait aussi sa part des moissons locales; à Girsou, par exemple, l'État et le clergé prélevaient entre le quart et la moitié de la récolte. Et l'élevage sous administration de l'État témoigne de sa mainmise sur la répartition des bêtes.

Les innovations majeures intervenues dans l'agriculture ont porté sur de nouveaux outils et des modifications de la technologie de l'irrigation (Salonen, 1968). Les « houes » en pierre éclatée figurent au registre archéologique de la période d'Ourouk et les représentations pictographiques de charrettes tirées par des bœufs ou des ânes appartiennent à la même période. La charrue à semer, un accessoire qui permettait à la fois d'économiser de la main-d'œuvre et de réduire le volume de semence à utiliser, a été mise au point sous les dynasties archaïques. Les textes de l'Our III récent font état de tentatives faites pour réduire encore le volume des semences utilisées en calibrant les champs d'orge selon des ratios volume de semences/productivité. Pendant ce même millier d'années, les systèmes d'irrigation sont devenus de plus en plus linéaires, rassemblés et intégrés, avec accroissement du débit. Alors que dans les périodes antérieures les terres arables étaient morcelées, l'intégration

progressive des réseaux d'irrigation offrit de nouvelles terres à la charrue sous les dynasties archaïques et à l'époque akkadienne et culmina avec l'aménagement d'un réseau serré de canaux pendant la période d'Our III. Ces travaux d'irrigation notables nécessitaient des ouvrages plus complexes et un entretien plus soigné, tout en augmentant les ressources alimentaires offertes à une population en expansion (Adams, 1981 ; Nissen, 1988).

Il ressort des textes que les principales cultures étaient l'orge, l'amidonnier, le blé, les pois et les haricots, toutes cultures qui avaient été pratiquées aux périodes antérieures. Certaines nouvelles cultures importantes ont également fait leur apparition, notamment le palmier dattier et la vigne. Des vergers de palmiers dattiers furent créés sur les hautes levées des canaux d'irrigation ou des rives des cours d'eau où les racines des arbres pouvaient atteindre l'eau douce souterraine pour plus d'humidité. Au milieu du III^e millénaire av. J.-C., les textes font état de la transformation d'un certain nombre de denrées alimentaires : l'orge était convertie en farine, en malt et en bière ; les graines de sésame étaient broyées pour obtenir de l'huile et les dattes étaient transformées en vin.

Le bétail de Mésopotamie comprenait des bovins, des ovins, des caprins, des porcs et des ânes ; on continuait à chasser des animaux sauvages. Le bétail n'était pas élevé que pour la viande ; il fournissait aussi toute une gamme de produits secondaires. Ce sont ces produits secondaires qui ont déterminé l'évolution des pratiques de l'agriculture et de l'élevage. Les bovins, par exemple, étaient élevés pour les produits laitiers et donnaient du beurre et du fromage avec un rendement modeste. La vache mésopotamienne produisait en moyenne 7 dm³ de beurre et 7,5 dm³ de fromage par an, chiffres faibles mais qui correspondent sensiblement à ceux de la production de l'Inde du XX^e siècle. Le mouton était devenu un bien des plus précieux pour sa laine et, même si le mouton mésopotamien avait un rendement en laine inférieur de plus de moitié à celui des races modernes, il n'en fournissait pas moins amplement en matière première l'industrie textile massive du III^e millénaire av. J.-C. En plus de la nourriture, des bêtes comme les bovins et les ânes servaient à la traction et au transport.

L'élevage constituait une composante importante de l'économie régionale et relevait à la fois de l'entreprise privée et de l'État. Les registres de l'État sous la III^e dynastie archaïque recensent un nombreux personnel de gardiens de bœufs et de moutons et citent l'élevage de moutons, de chèvres, de bœufs, de cochons et d'ânes. Les archives d'Our III révèlent l'existence d'un contrôle bureaucratique détaillé des troupeaux d'animaux. Le magasin d'État de Drehem enregistrait la réception, l'entretien et la livraison d'animaux ; il s'agissait pêle-mêle de gros bétail, d'animaux sauvages, de volaille, de céréales fourragères et de roseaux à litière. Ces renseignements fournis par les textes suggèrent que l'expérimentation relative à l'élevage des

animaux était l'affaire de l'État et d'autres grandes institutions car la population animale sédentaire était tributaire de pâturages ou de compléments nutritifs en céréales fourragères. La pratique, aujourd'hui courante, qui consiste à faire paître le bétail dans des champs d'orge en pousses était apparemment aussi appliquée au III^e millénaire av. J.-C., ce qui atteste l'interdépendance des secteurs économiques agricole et pastoral, mais qui était aussi une puissante source de conflits entre eux. La gestion des troupeaux pour la laine et le crin était une préoccupation centrale de l'État. La taille de l'industrie textile ressort de documents administratifs qui font état de 6 000 tonnes de laine et de l'emploi de 9 000 esclaves femmes et hommes dans la fabrication des textiles. Les documents d'Our III inventorient un grand nombre de vêtements et de laines stockés dans des entrepôts et suivent à la trace les sorties de ces stocks (Waetzoldt, 1972).

La justification économique du contrôle de l'agriculture et de l'élevage faisait intervenir des institutions religieuses aussi bien qu'économiques. Les animaux et les céréales étaient amenés comme présents au palais, comme offrandes au temple et provenaient des tributs payés par les territoires conquis. Ces rentrées étaient ensuite « déboursées » pour les offrandes et les sacrifices, comme rétributions partielles des fonctionnaires et des soldats et comme traitements des membres de la maison royale. Les marchandises étaient aussi acheminées vers d'autres cités, destination dont rendent compte au mieux les registres administratifs du bureau de Drehem qui tenait le compte des expéditions d'animaux vers Shuruppak et Nippour.

La spécialisation professionnelle

La production spécialisée était devenue monnaie courante pendant la période d'Ourouk, comme l'indique bien la liste des artisans répartis par rang et par branche professionnelle. Les institutions du temple et du palais de la période des dynasties archaïques intervenaient dans tous les aspects de l'économie. Les fouilles archéologiques révèlent la présence d'aires réservées au travail des métaux et de fours à céramique à l'intérieur de temples et de palais. Le temple et le palais commandaient la création de certains objets comme des statues et autres œuvres d'art raffinées qui représentaient tant des croyances religieuses que des hauts faits politiques et constituaient des symboles de l'autorité du temple et du palais. La grande diversité des savoir-faire requis pour produire ces objets extraordinaires suppose la collaboration organisée de nombreux artisans spécialisés, entre autres des graveurs de sceaux (*ill.* 68), des sculpteurs, des orfèvres-joyailliers.

Des innovations techniques sont intervenues dans divers autres métiers, et plus particulièrement dans la production artisanale (Moorey, 1985). Beaucoup d'innovations apparues en pyrotechnologie, dans le travail de la pierre et dans les arts d'ornementation, constituaient un prolongement du progrès

déjà en cours dans les périodes précédentes. En poterie, l'adoption du tour rapide à la période d'Ourouk a considérablement réduit la place de l'ornementation dans la céramique; les pièces du III^e millénaire av. J.-C. ont continué d'être relativement peu décorées, hormis certaines exceptions, comme les pièces polychromes de Jamdat Nasr et la vaisselle peinte écarlate de la Diyala. La métallurgie du III^e millénaire av. J.-C. a bénéficié des progrès énormes réalisés pendant la période d'Ourouk et tant l'échelle que la diversité de la production se sont considérablement accrues, surtout pour les objets utilitaires (Limet, 1960; Moorey, 1982). Les métallurgistes travaillaient le cuivre, l'argent, l'or et le plomb, en utilisant des techniques diverses, comme la cire perdue, le martelage de l'or, la fonte, la soudure, le filigrane. L'explosion des arts d'ornementation pendant la période d'Ourouk a jeté les bases des progrès continus de la gravure des sceaux, de la sculpture sur pierre et de la production de faïence. Un aspect particulièrement intéressant est l'ingéniosité avec laquelle les Sumériens ont utilisé le bitume, notamment pour des œuvres d'art recouvertes de cuivre dont le cœur est en bitume et la fixation des incrustations de coquillages et de pierres dans toutes sortes d'objets (*ill.* 69).

Les échanges intrarégionaux et interrégionaux

L'établissement de relations commerciales avec d'autres régions était un puissant impératif. Le manque de ressources nécessaires au développement d'une civilisation a obligé les Mésopotamiens à se tourner vers l'extérieur. Et il semble qu'à un moment donné de la période des dynasties archaïques, la décision consciente ait été prise de développer des partenariats commerciaux au lieu de poursuivre la politique de colonisation en vue d'acquérir des matériaux existant à l'étranger. Cela n'empêcha pas les chefs politiques, à diverses époques, de recourir à la force armée pour se procurer du butin et de la main-d'œuvre par la conquête. Dans la période akkadienne, Sargon et ses successeurs se sont glorifiés de victoires obtenues dans des contrées lointaines du Nord-Ouest, avec notamment la conquête d'Ebla, de la Forêt de cèdres et des Montagnes d'argent (les monts Amanus et Taurus). Cependant ces campagnes étaient onéreuses et les chefs politiques se vantaient aussi volontiers de leurs succès commerciaux. Sargon, par exemple, se glorifiait de ce que des bateaux venus de Meluhha s'amarraient au port d'Agadé. Les rois mésopotamiens expérimentèrent donc avec succès et confiance des formes différentes d'acquisition de ressources et mirent en place un système qui leur permettait de se procurer les ressources dont ils avaient besoin en faisant l'économie du coût d'opérations militaires de grande envergure.

Les produits de l'agriculture et de l'élevage fournirent le soubassement sur lequel se développa un vaste commerce intrarégional et interrégional. Les mythes sumériens font des allusions fréquentes aux temples servant d'entrepôts. Il y avait des dépôts sur les domaines, mais aussi le long des champs et

des aires de battage. Un organisme centralisé de comptabilité surveillait les dépenses, délivrait les visas d'entrée et de sortie des articles provenant de lieux très éloignés les uns des autres et destinés à des usages très divers. Par exemple, le registre d'un dépôt de stockage situé à l'entrée d'un certain canal fait état d'une sortie d'orge pour l'alimentation des bœufs et la rémunération d'ouvriers employés aux travaux de terrassement. Les fonctionnaires de l'administration veillaient à l'entretien des canaux, tant pour l'irrigation que pour le transport des marchandises. Les canaux étaient en effet le principal moyen d'acheminement des matériaux entre les campagnes et les centres urbains. Des comptes rendus rédigés pendant les périodes d'Our III indiquent que des bateaux transportaient du grain, du poisson et des animaux. On trouve, par exemple, l'enregistrement de huit hommes employés pour trois jours à charger 1 550 boisseaux d'orge à bord d'un navire auquel il fallait quatre jours de navigation sur le canal pour arriver à un grenier situé à Oumma.

Outre les expéditions intrarégionales de produits, le temple et le palais se livraient à un commerce interrégional à grand rayon d'action (Lambert, 1953; Leemans, 1960; Neumann, 1979). Cette activité commerciale diversifiée était un aspect essentiel de l'économie mésopotamienne car, à de rares exceptions près, comme la céramique, pratiquement toute la production artisanale était tributaire de matières premières exotiques qu'il fallait se procurer. L'encadrement serré des spécialistes de tous les métiers, le calibrage des produits et le contrôle de la qualité furent des ingrédients importants du succès de la Mésopotamie dans le développement de ses liaisons commerciales.

Le développement du commerce hors des limites de la Mésopotamie centrale était déjà bien entamé pendant la période d'Ourouk, mais la dimension et la palette des contacts établis se sont beaucoup étendues au cours du III^e millénaire av. J.-C. Certains éléments font état de l'importation de produits finis, dont les mieux connus sont les vases de chlorite sculptée en provenance du site iranien de Tépé Yahya. Cependant, les matières premières tenaient une place importante dans les importations mésopotamiennes. Les matières premières importées étaient transformées en produits qui, pour la plupart, faisaient l'objet d'une consommation interne. Cette consommation d'articles fabriqués à partir de matières premières venues de plus loin que la plaine alluviale donne à penser qu'en Mésopotamie, une ressource économique majeure était la main-d'œuvre et son organisation.

Dès la période des dynasties archaïques, d'importants réseaux commerciaux avaient été établis à travers lesquels toutes sortes de marchandises étaient échangées entre la Mésopotamie et d'autres régions. Des produits comme le lard de cochon, des parfums, des textiles et des denrées agricoles étaient échangés contre des articles comme le cuivre, la turquoise, le lapis-lazuli, la cornaline, des bois et des coquillages. Le commerce vers l'Orient se

faisait par bateau à travers le golfe Persique ou par voie de terre à travers les montagnes, tandis que vers l'ouest les échanges étaient assurés par des moyens combinant des animaux de bât et des bateaux fluviaux. Des marchandises de provenances diverses transitaient par la Mésopotamie ; par exemple, une partie des importations d'huiles ou de bois exotiques de l'Ouest poussaient jusqu'à Dilmun (l'actuel Bahreïn) ou franchissaient les montagnes par les passes pour être échangées contre des articles qu'on ne trouvait pas à l'Ouest. La Mésopotamie put de la sorte avoir accès à des marchandises venant de très loin. Par exemple, le lapis-lazuli venait de la région de Badakhchan, dans le nord-est de l'Iran, et parvenait en Mésopotamie en passant par des villes-étapes comme Shahr-i-Sokhta en Iran oriental, où l'on a trouvé les vestiges d'ateliers de fabrication de perles de lapis-lazuli (Hermann, 1968 ; Tosi et Piperno, 1973).

Ces produits avaient, selon leur nature, des consommateurs divers. Étant donné que le temple et le palais avaient la haute main sur la production et la distribution de nombreux produits, il est probable que la possession de maints objets et ornements fabriqués à partir des matières ornementales était réservée à quelques élites. Néanmoins, la production dans son ensemble était liée à des demandes sociétales et, pour certains produits, ces demandes émanaient de différents secteurs de la société. La céramique, par exemple, est restée un produit très demandé comme l'attestent les grandes quantités qu'en ont livrées les fouilles archéologiques et les sépultures. En particulier, dans les derniers temps de la période des dynasties archaïques, la céramique est, plus que tout autre article, omniprésente dans les enterrements, des riches comme des pauvres, au cimetière royal d'Our. Cet élément d'information permet de penser que les articles de céramique et certains autres produits étaient à la portée de toutes les couches de la société. Inversement, la présence assez limitée des produits ouvrés à partir de matières premières importées, comme le lapis-lazuli et le cuivre, qu'on ne trouve que dans un plus petit nombre de sépultures, suggère que l'accès à ces ressources était plus sélectif.

Les activités entrepreneuriales

Un dernier aspect de l'économie mésopotamienne a trait au rôle des entrepreneurs privés et des producteurs indépendants, aussi bien dans les cités que dans les campagnes. Il découle nécessairement de ce qui précède que certaines tranches de la population dans les régions rurales jouissaient d'une certaine autonomie, en particulier les gens qui demeuraient ou se retiraient dans les nombreux villages ruraux où ils avaient peut-être la maîtrise de leurs moyens de production. En outre, certains citoyens avaient des activités entrepreneuriales, soit en qualité de fondés de pouvoirs du temple ou du palais, soit en tant qu'agents indépendants des domaines du palais et du temple. Il y avait donc un secteur de l'économie commercialement indépendant qui

coexistait avec le palais et le temple. En outre, tant des négociants que des spécialistes indépendants, tels que potiers et pêcheurs, auraient opéré en dehors des organisations officielles, se livrant à ce qu'on pourrait appeler des activités « d'intermédiaires et de commercialisation » qui étaient complémentaires de l'économie centrale et de ses circuits de redistribution.

LA PÉRIODE BABYLONIENNE ANCIENNE

L'empire d'Our III connut une fin soudaine sous l'effet conjugué d'une invasion venue d'Élam et d'une infiltration massive de groupes amorrites en provenance du Nord-Ouest. Les Élamites ne tardèrent guère à se retirer, mais les groupes amorrites se rendirent maîtres de certains lieux en Mésopotamie, en particulier le long du fleuve, et y fondèrent des dynasties régnantes. En d'autres lieux, les gouverneurs d'Our III et les élites autochtones formèrent les familles dirigeantes. Il s'ensuivit la désintégration politique de la Mésopotamie en de multiples cités-États concurrentes et en microroyaumes, dont les plus importants furent Larsa, Isin, Eshnunna et Mari (Edzard, 1957). Pendant la majeure partie des deux premiers siècles du II^e millénaire av. J.-C., ces petits États maintinrent plus ou moins un équilibre du pouvoir rappelant la situation qui prévalait durant la période dynastique archaïque. Dans le Sud de la Mésopotamie, Larsa et Isin rivalisaient pour la maîtrise de la région, tandis que, dans le Nord, Eshnunna établit pour un temps sa suzeraineté sur ses voisins ; à Babylone, la dynastie amorrite, fondée au début du XIX^e siècle av. J.-C., commença à donner toute sa mesure. Mari occupait une position intermédiaire sur l'Euphrate entre les États mésopotamiens du Sud-Est et les royaumes de Qatna et de Iamkhad, en Syrie, au nord-ouest.

Vers 1800 av. J.-C., la situation politique commença à se transformer du fait de la rivalité naissante entre Rim-Sin de Larsa et Hammourabi de Babylone, désireux l'un et l'autre d'imposer leur suprématie sur la région. Rim-Sin (1822-1763 av. J.-C.) remporta une victoire décisive sur Isin qui lui assura la maîtrise de la Babylonie méridionale, tandis qu'au nord, Hammourabi (1792-1750 av. J.-C.) se lançait dans des manœuvres diplomatiques l'opposant à la fois à Eshnunna et à Larsa. Pendant un court laps de temps l'équilibre des pouvoirs se maintint peu ou prou, comme l'indique un rapport diplomatique adressé au roi de Mari : « Aucun roi n'est puissant à lui seul : dix ou quinze rois suivent Hammourabi, roi de Babylone ; il y en a autant qui suivent Rim-Sin, roi de Larsa, autant qui suivent Ibapiel, roi d'Eshnunna, autant pour Amoutpiel, roi de Qatna, et vingt rois suivent Iarimlin, roi de Iamkhad. » Cependant, Hammourabi consolida sa position dans le Nord et forma une alliance avec Eshnunna et Mari pour vaincre Rim-Sin dans le Sud. Puis, Hammourabi se tourna vers le Nord et y fit la conquête d'Eshnunna et de Mari.

L'emprise de Babylone sur la Mésopotamie était cependant fragile. L'extrême Sud de la Mésopotamie (le « Pays de la Mer ») fit sécession sous le règne de Samsou-Ilouna (1749-1712 av. J.-C.). Et, ailleurs, l'étendue et la force de l'autorité exercée directement par Babylone allèrent déclinant progressivement après la mort de Hammourabi. Les problèmes administratifs de Babylone résultaient des difficultés qu'éprouvait la couronne pour maintenir son autorité sur les groupes locaux. L'effondrement final de la dynastie fut essentiellement dû à son incapacité d'intégrer ces groupes locaux et autonomes au sein de l'organisation sociopolitique plus vaste qu'envisageait l'empire. Survenant dans un État déjà affaibli et qui, au ^{XVII}^e siècle av. J.-C., avait beaucoup rétréci, le raid des Hittites sur Babylone mit fin en 1595 av. J.-C. à la dynastie amorrite.

L'ordonnance de la société mésopotamienne se modifia sensiblement au cours de la période d'Isin-Larsa et de la période babylonienne ancienne. Comme on l'a vu précédemment, le degré d'urbanisation de la Mésopotamie méridionale alla diminuant à partir du sommet atteint à l'époque des dynasties archaïques (voir tableau 2, p. 427). Pendant la période babylonienne ancienne, près de la moitié de la population vivait dans des villes (Adams, 1981). Le déclin des villes fut peut-être lié à la diffusion progressive d'innovations technologiques dans l'arrière-pays. À mesure que ces technologies se répandaient dans les campagnes, l'organisation du travail et la maîtrise économique des produits auraient évolué peut-être suffisamment pour que des marchés se développent aussi dans les régions rurales. Il y eut en outre au cours de cette période une modification notable de la carte des principaux établissements. Les succès militaires remportés par l'ancienne Babylone dans le Sud provoquèrent une lente dissolution des sièges traditionnels du pouvoir dans cette région et une réorientation des populations et des richesses vers les nouveaux centres du pouvoir situés dans le Nord et autour de Babylone. Le problème de la salinisation des sols dans le Sud peut avoir entraîné un déclin de productivité de l'agriculture et contribué par là à cette réorientation vers le nord des flux démographiques (Jacobsen, 1982).

À la différence de l'économie centralisée sous l'administration de la période d'Our III, les périodes d'Isin-Larsa et de l'ancienne Babylone virent s'affirmer une vigoureuse éthique entrepreneuriale. La période fut caractérisée par la poursuite du commerce extérieur visant l'acquisition de marchandises de luxe et de produits de base, avec cependant une modification du mode de fonctionnement du commerce. À la différence du ^{III}^e millénaire av. J.-C., au cours duquel le temple et le palais finançaient le commerce et en assumaient les risques, les négociants organisent désormais eux-mêmes des expéditions et assument personnellement la prise en charge du risque de perte. Des investisseurs privés fournissent les capitaux nécessaires au commerce maritime dans le golfe Persique qui achemine de grandes quantités de cuivre arabe en Mésopo-

tamie (Leemans, 1960). Des firmes familiales privées d'Assour, dans le Nord, installent leurs agents dans diverses villes de Cappadoce; dans le cas le mieux connu, à Kanesh, des marchands assyriens vivaient regroupés dans un vaste quartier de la basse ville, formant une association qui passait des accords avec les autorités locales (Larsen, 1976). Cette période fut bien une époque d'intensification de l'entreprise privée, mue par le mobile du profit sur une échelle qui ne semble pas avoir eu cours aux époques précédentes.

Le nouvel esprit d'entreprise transparait aussi dans les rapports économiques et politiques entre la couronne et le secteur privé (Diakonov, 1982; Renger, 1979, 1984). Comme pendant le III^e millénaire, la couronne continuait à posséder de vastes étendues de terres et de grands troupeaux et à gérer une très nombreuse main-d'œuvre de travailleurs à demi libres mais dépendants. Les fonctionnaires de l'État se voyaient attribuer des parcelles de terres de la couronne, mais pouvaient aussi se constituer des domaines privés en achetant des terres. Malgré l'étendue de ses possessions, la couronne avait massivement recours à des contrats avec des entrepreneurs privés pour produire et distribuer des richesses, système qui contribua à créer une classe de familles riches. Cependant la plupart des familles ne possédaient à titre privé que de petites parcelles de terre et, pour survivre, face aux vicissitudes et aux imprévus de l'agriculture, elles devaient souvent contracter des emprunts au trésor du palais ou à celui du temple, ou encore auprès de fonctionnaires et de marchands fortunés. Ainsi s'accrut l'asservissement des personnes et l'aliénation des terres pour cause d'endettement.

La lutte menée par la couronne pour imposer son pouvoir aux groupes locaux ressort de la manière la plus nette de la documentation des institutions locales qui sont l'expression d'entités de pouvoir indépendantes. Dans la ville de Sippar, par exemple, on connaît l'existence de l'institution de l'*alum*, assemblée de citoyens locaux dont les membres ne pouvaient être que des hommes vivant dans les murs de la cité et des chefs de familles riches. Le groupe était dirigé par un inspecteur des marchands, qui était désigné dans sa fonction par tirage au sort et changeait tous les ans. Ce poste était régulièrement détenu par des hommes appartenant à l'une des familles les plus fortunées et avait tendance à ne pas sortir d'un cercle restreint, selon un système de « rotation entre pairs ». Peut-être l'institution fut-elle organisée en tant que service chargé par la couronne de la collecte de l'impôt, mais elle servit aussi de corps constitué de citoyens contre l'État. Étant donné que l'acquisition de terres par la couronne représentait une menace pour le bien-être économique des familles riches et se faisait aux dépens des groupes locaux, ces institutions communautaires peuvent avoir été des foyers de résistance active au pouvoir de l'État.

Indépendamment de ces faits, le règne d'Hammourabi fut imprégné d'une vigoureuse idéologie de justice et l'une de ses réalisations les plus durables fut l'élaboration d'un nouveau code juridique. À vrai dire, le code

juridique de l'ancienne Babylone ne fut pas la première initiative visant à établir un système formel de justice, car des codes étaient apparus précédemment dans la séquence mésopotamienne. Les codes d'Urukagina (qui s'écrivait maintenant Uruinimgina) au cours de la période des dynasties archaïques ont été le premier effort officiel de codification par lequel furent explicitement définis les droits de l'individu, l'autorité et la sanction. Les codes ultérieurs d'Our-Nammou (2112-2095 av. J.-C.) et de Lipit-Ishtar (1934-1924 av. J.-C.) obéirent au même principe. Ces codes étaient centrés sur la vie en Mésopotamie même, mais ils avaient trait aussi à ses relations avec l'étranger. Par exemple, Our-Nammou se fixa, entre autres objectifs, celui du rétablissement du commerce maritime, dans lequel il inaugura un système normalisé de poids et mesures. Quant à la vie dans le royaume, une solide tradition de la royauté associe à son nom la réputation d'un souverain épris de justice, protecteur des faibles contre l'oppression et exécuter des châtements. Les codes identifiaient souvent nommément ceux que le roi protégeait, par exemple la veuve, l'orphelin et les groupes de ceux qui exerçaient notamment les métiers d'agriculteur et de marchand.

Le Code d'Hammourabi incorporait ces idées et ces mobiles mais il en contenait d'autres (*ill. 70*). Si une grande partie de ce qui précède avait normalement trouvé place dans les codes antérieurs, le Code d'Hammourabi était inscrit sur une unique stèle de pierre noire et se distingue comme étant texte de loi ayant à lui seul une portée maximale. De nouvelles dispositions entraient aussi dans le Code au sujet de diverses réformes de l'agriculture, des droits de secteurs spécifiques de la société, de questions de droit foncier et des affaires publiques des prêtresses *naditum*. La nouveauté la plus forte fut sans doute une politique qui apparaît comme un retour de la loi du talion (représailles en nature), s'écarter des modalités, peut-être plus humaines, des codes précédents qui prévoyaient la compensation des crimes en valeur monétaire. La raison d'être de l'institution de cette forme de châtement par représailles se trouve peut-être dans le passé nomade d'Hammourabi lui-même et dans un nouvel état d'esprit nourri à l'époque précédente de l'occupation amorrite.

La philosophie sociale et juridique qui nous est parvenue de la période de l'ancienne Babylone est un de ses legs les plus forts, car c'est, semble-t-il, la première fois qu'on assiste à un équilibre des droits et des devoirs du souverain et de ceux qu'il gouverne (*fig. 28*). Cet équilibre est ce qui ressort du contraste entre les mots *misharum* (« équité, justice ») et *andurarum* (« liberté »). Les rois de Babylonie étaient ainsi obligés de protéger l'autonomie et la liberté des personnes dans le contexte de l'équité et de la justice, de l'équilibre des droits et des obligations du gouvernant et des gouvernés. Ces concepts sont inconnus partout ailleurs dans le monde antique, et on ne les verra réapparaître que sous la forme des concepts empruntés par les Hébreux de l'âge du fer et dans les civilisations ultérieures de la Méditerranée classique.

CONCLUSION

Juste avant la période étudiée dans ce chapitre, la société mésopotamienne avait réussi en un laps de temps relativement court à transformer un territoire aride en un État vigoureux. Le développement de la Mésopotamie antique au cours du III^e millénaire av. J.-C. laisse l'impression d'une société novatrice et dynamique. Le paysage mésopotamien soumettait ses habitants aux risques d'inondations saisonnières imprévisibles et à d'autres vicissitudes liées au milieu naturel. Les Sumériens ont exprimé cette qualité précieuse de leur pay-

sage dans leur représentation des dieux, parfois fantasques et imprévisibles. On imagine que les souverains mésopotamiens incarnaient aussi cette qualité, créant une condition de relative incertitude dans la vie du citoyen ordinaire. Un certain esprit ludique n'en est pas moins manifeste dans la société sumérienne; on peut en voir l'indice dans la présence d'objets bien de ce monde, comme une planche à jeux de hasard, trouvés dans le cimetière royal d'Our et dans la décoration éclatante des instruments de musique. Quelque chose de cet esprit ludique se communiquait sans doute aux citoyens ordinaires à l'occasion des grandes fêtes annuelles et des processions rituelles auxquelles ils participaient. La vie n'était pas faite que de travail où le jeu était absent.

Il est un autre aspect éclairant du caractère mésopotamien qui mérite d'être évoqué. La littérature mésopotamienne fourmille de références à des exploits militaires et à des conquêtes, dont le mobile fut l'acquisition de

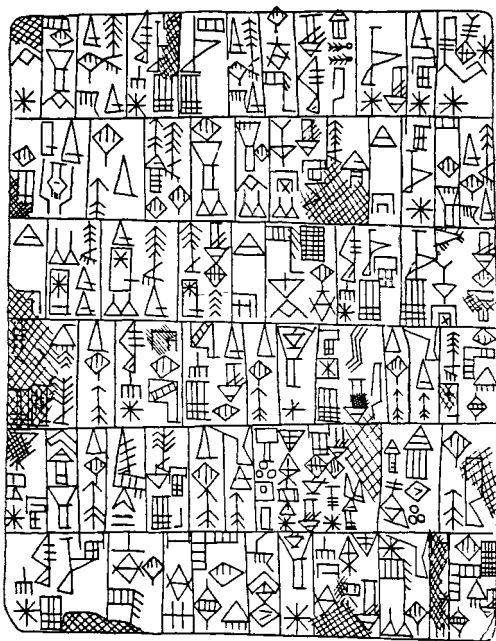


Figure 28 La première loi sumérienne connue sur la « liberté » (*am-ar-gi*) proclamant l'annulation de la dette et la liberté en cas de dette de servitude. La tablette date du règne d'Entemena de la cité-État de Lagash, vers 2402-2375 av. J.-C.

ressources. À divers moments de son histoire, la Mésopotamie eut des chefs qui tentèrent de coloniser et de conquérir des contrées lointaines. Vers le milieu du III^e millénaire av. J.-C., la puissance militaire mésopotamienne devait être à peu près sans égale. Pourtant, il apparaît que la Mésopotamie rejeta un processus de conquête en faveur de l'établissement d'un tissu de relations commerciales. Dans l'ensemble, le dispositif mis en place visait à assurer la suprématie par la maîtrise du commerce, solution pacifique au problème de la satisfaction des besoins essentiels de la société. Les dirigeants politiques s'appuyèrent donc en confiance sur une situation économique qu'ils savaient supérieure. Ce faisant, la société mésopotamienne s'employa activement, et réussit à s'établir au nœud central d'un réseau de partenariats qui s'étendait pratiquement sur toute l'Asie du Sud-Ouest et sur la bordure occidentale de l'Asie méridionale. Au carrefour de plusieurs autres civilisations, la Mésopotamie faisait figure de foyer des relations internationales, jouant le rôle politique et économique prépondérant.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS R. 1966. *The Evolution of Urban Society*, Chicago, Illinois.
- 1981. *The Heartland of Cities*, Chicago, Illinois.
- COOPER J. 1983. *Reconstructing History from Ancient Inscriptions : The Lagash-Umma Border Conflict*, Malibu, Californie.
- CRAWFORD H. 1977. *The Architecture of the Third Millenium B C*, Copenhagen.
- DIAKONOV I. M. 1969. « The Rise of the Despotic State in Ancient Mesopotamia », in ____ (dir.) *Ancient Mesopotamia : A Socio-Economic History*, Moscou, p. 173-203.
- 1972. « Socio-Economic Classes and the Babylonian Concept of Social Stratification », in D. O. EDZARD (dir.), *Gesellschaftsklassen in Alten Zweistromland und im angrenzen Gebiet*, Munich. p. 41-52. (Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-Hist. Klasse 75.)
- 1976. « The Rural Community in the Ancient Near East », *J. econ. soc. Hist. Orient*, Leyde, vol. XVIII, p. 121-133.
- 1982. « The Structure of Near-Eastern Society before the Middle of the 2nd Millenium BC », *Oikumene*, Budapest, vol. III, p. 7-100.
- EDZARD D.O. 1957. *Die 'Zweite Zwischenzeit' Babylonien*, Wiesbaden.
- 1968. *Sumerische Rechtsurkunden des III. Jahrtausends aus der Zeit vor der III. Dynastie von Ur*, Munich (Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-Hist., Klasse 76.)
- GELB I. J. 1965. « The Ancient Mesopotamian Ration System », *J. Near East Stud.*, New Haven, Connecticut, vol. XXIV, p. 230-243.

- 1969. « On the Alleged Temple and State Economies in Ancient Mesopotamia », in A. GIUFFRÉ (dir.), *Studi in onore di Edouardo Volterra*, Milan, vol. VI, p. 137-154.
- 1972. « The Arua Institution », *Rev. Assyriol.*, Paris, vol. LXVI, p. 1-32.
- 1979. « Household and Family in Early Mesopotamia », in E. LIPINSKI (dir.), *State and Temple Economy in the Ancient Near East*, vol. I, Louvain, p. 1-97. (*Orientalia Lovaniensi Analecta*, 5.)
- GLASSNER J.-J. 1986. *La Chute d'Agade : L'événement et sa mémoire*, Berlin.
- HERMANN G. 1968. « Lapis Lazuli : The Early Phases of its Trade », *Iraq*, Londres, vol. XXX, p. 231-257.
- JACOBSEN T. 1939. *The Sumerian King List*, Chicago. Illinois.
- 1970. *Toward the Image of Tammuz and Other Essays on Mesopotamian History and Culture*, sous la dir. de W. Moran, Cambridge, Massachusetts.
- 1976. *The Treasures of Darkness : A History of Mesopotamian Religion*, New Haven, Connecticut.
- 1982. *Salinity and Irrigation Agriculture in Antiquity*, Malibu, Californie.
- LAMBERT M. 1952. « La période présargonique : essai d'une histoire sumérienne », *Sumer*, Bagdad, vol. VIII, p. 57-77, 198-216.
- 1953. « Textes commerciaux de Lagash (époque présargonique) », *Rev. Assyriol.*, Paris, vol. XLVII, p. 57-69, 107-120.
- LARSEN M. 1976. *The Old Assyrian City State and its Colonies*, Copenhague.
- LEEMANS W.F. 1960. *Foreign Trade in the Old Babylonian Period*, Leyde.
- LIMET H. 1960. *Le Travail du métal au pays de Sumer au temps de la III^e dynastie d'Ur*.
- MARGUERON J. 1982. *Recherches sur les palais mésopotamiens de l'âge du bronze*, Paris.
- 1988. « Quelques remarques concernant l'architecture monumentale à l'époque 'Obeid' », in J.-L. HUOT (dir.), *Préhistoire de la Mésopotamie*, Paris.
- MOOREY R. 1982. « The Archaeological Evidence for Metallurgy and Related Technologies in Mesopotamia, c. 5500-2100 BC », *Iraq*, Londres, vol. XLIV, p. 13-38.
- 1985. *Materials and Manufacture in Ancient Mesopotamia : The Evidence of Archaeology and Art*, Oxford. (BAR, Int. Ser., 237)
- NEUMANN H. 1979. « Handel und Handler in der Zeit der III. Dynastie von Ur », *Altorient. Forsch.*, Leipzig, vol. VI, p. 15-68.
- NISSEN H. 1972. « The City Wall of Ourouk », in P. Ucko, R. Tringham, G. Dimbley (dir.), *Man, Settlement and Urbanism*, Londres, p. 793-798.
- 1988. *The Early History of the Ancient Near East, 9000-2000 B.C.*, Chicago, Illinois.

- OPPENHEIM A. L. 1977. *Ancient Mesopotamia : Portrait of a Dead Civilization*, éd. rév. par E. Reiner, Chicago, Illinois.
- POSTGATE N., MOON J. 1982. « Excavations at Abu Salabikh, 1981 », *Iraq*, Londres, vol. XLIV, p. 103-136.
- RENGER J. 1979. « Interaction of Temple, Palace and Private Enterprise in the Old Babylonian Economy », in E. LIPINSKI (dir.) *State and Temple Economy in the Ancient Near East*, vol I, Louvain, p. 249-256 (*Orientalia Lovaniensia Analecta*, 5.)
- 1984. « Patterns of Non-Institutional Trade and Non-Commercial Exchange in Ancient Mesopotamia at the Beginning of the Second Millenium BC », in A. ARCHI (dir.), *Circulation of Goods in Non-Palatial Context in the Ancient Near East*, Rome, p. 31-123.
- SALONEN A. 1968. *AgriculoUra Mesopotamica*, Helsinki (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Serie B, 149.)
- SOLLBERGER E., KUPPER J.-R. 1971. *Inscriptions royales sumériennes et akkadiennes*, Paris (Littératures anciennes du Proche-Orient, 3.)
- STEINKELLER P. 1987. « The Administrative and Economic Organization of the Ur III State : The Core and the Periphery », in M. GIBSON, R. BIGGS (dir.), *The Organization of Power : Aspects of Bureaucracy in the Ancient Near East*, Chicago, Illinois, p. 19-41.
- TOSI M., PIPERNO M. 1973. « Lithic Technology Behind the Ancient Lapis Lazuli Trade », *Expedition*, Philadelphie, Pennsylvanie, vol. XVI, p. 15-23.
- WAETZOLDT H. 1972. *Untersuchungen zur neusumerischen Textilindustrie*, Rome.
- ZAGARELL A. 1986. « Trade, Women, Class and Society in Ancient Western Asia », *Curr. Anthropol.*, Chicago, Illinois, vol. XXVII, p. 415-430.

12.1.2

La période kassite (1500-700 av. J.-C.)

Georges Roux

LA PÉRIODE KASSITE

En 1595 av. J.-C., un raid hittite sur Babylone détruisit la dynastie amorrite d'Hammourabi. Les successeurs politiques de la lignée de la Babylone ancienne étaient les Kassites, un groupe ethnique nouvellement arrivé dans la région. Les Kassites régnèrent sur la Babylonie pendant environ quatre siècles (1595-1157 av. J.-C.). Cette longue période peut se diviser en deux parties, de part et d'autre de l'arrivée sur la scène politique mésopotamienne d'une Assyrie revigorée et agressive. La période « moyenne-assyrienne » a chevauché une bonne partie de la période « kassite » mais a duré quatre-vingts ans de plus. Les relations entre Babyloniens et Assyriens furent complexes, faisant intervenir, d'une part, une rivalité politique ponctuée d'épisodes de domination assyrienne sur Babylone et, d'autre part, une influence culturelle considérable de Babylone sur l'Assyrie.

L'histoire politique

La Mésopotamie de 1595 à 1330 av. J.-C.

Les Kassites étaient un peuple de la montagne, probablement originaires du Zagros central, où ils vivaient encore au 1^{er} millénaire av. J.-C. La langue kassite n'appartient à aucun groupe linguistique connu de l'ancienne Asie occidentale, mais ses contacts avec des groupes de locuteurs de l'indo-européen sont manifestes dans les noms de certains dieux kassites — par exemple, Buriash (le grec Boreas), Marrutash et Shuriash (l'indien Maruti et Surya). Les principales divinités des Kassites étaient Harbé, le dieu suprême, Shuqamuna et Shumalia, dieu et déesse de la montagne et patrons de la dynastie, et le dieu-lune Shipak.

Des noms de personnes kassites ont commencé à apparaître sur les registres de main-d'œuvre babyloniens à l'époque d'Hammourabi. Des comptes rendus sur plusieurs années de Samsou-ilouna (1749-1712 av. J.-C.) et Abi-eshuh (1711-1685 av. J.-C.) font état d'opérations militaires menées contre des forces kassites en Mésopotamie méridionale. La Liste des rois de Babylone laisse entendre que des Kassites contrôlaient une partie de la Mésopotamie vers 1730 av. J.-C., époque à laquelle des potentats aux noms kassites (tel Kashtiliashu) étaient à la tête de micro-États sur le moyen Euphrate, notamment Hana. Le raid hittite sur Babylone en 1595 av. J.-C. permit aux Kassites de s'emparer du pouvoir politique en Mésopotamie méridionale (Brinkman, 1980a).

Les premiers temps de l'histoire politique de la dynastie kassite de Babylone sont obscurs. Depuis l'époque de Samsou-ilouna, la dynastie du « Pays de la Mer » tenait le sud de la Babylonie. Il est très possible que cette dynastie ait brièvement occupé Babylone au lendemain du raid des Hittites. D'après l'inscription de Kakrime, Agum II restitua à Babylone la statue de Mardouk volée par les Hittites, ce qui suppose que la dynastie kassite s'était établie à Babylone pendant le premier quart du XVI^e siècle av. J.-C. Les rois du Pays de la Mer continuèrent à tenir la Babylonie méridionale pendant le premier siècle de domination kassite; finalement, une opération militaire les délogea vers 1460 av. J.-C. À partir de ce moment et jusqu'à l'effondrement final en 1157 av. J.-C., la dynastie kassite régna sur toute la Babylonie, ou Kardouniash; malgré de brefs épisodes intermittents de domination étrangère, ces trois siècles représentent la période d'unité politique la plus durable de l'histoire de la Mésopotamie méridionale.

Les XVI^e et XV^e siècles av. J.-C. furent l'époque à laquelle se formèrent les empires concurrents de l'âge du bronze récent. Le vieux royaume hittite se désintégra au XVI^e siècle sous l'effet des dissensions dynastiques et autres désordres internes. Au même moment, deux puissances impériales firent leur apparition. Les Hourrites, peuple présent dans l'extrême nord de la Mésopotamie depuis le III^e millénaire av. J.-C., établirent dans le courant du XVI^e siècle le royaume de Mitanni. Ce royaume contrôlait, en partie par l'intermédiaire d'États vassaux, une vaste zone qui s'étendait, à travers la Mésopotamie septentrionale, du Kurdistan irakien au nord de la Syrie. Au siècle suivant, l'Assyrie fit allégeance aux souverains de Mitanni, Paratarna et Shaoushatar I^{er}. Et les souverains de la XVIII^e dynastie égyptienne, ayant expulsé les Hyksos du delta du Nil, s'avancèrent en Asie occidentale. Tout-hosis III (1484-1450 av. J.-C.) couronna cette progression en établissant solidement sa domination en Palestine et en Syrie méridionale, poussant au nord jusqu'au bord de l'aire soumise au pouvoir de Mitanni.

Mitanni et l'Égypte organisèrent alors une domination conjointe sur la Syro-Palestine, solennellement consacrée par des échanges de présents royaux et par

des mariages. Cet équilibre des puissances fut, cependant, de courte durée. Ayant rétabli l'ordre politique chez lui, l'État hittite entreprit de s'étendre. Au milieu du XIV^e siècle, le roi hittite Souppilouliouma supplanta Mitanni comme suzerain des micro-royaumes du nord de la Syrie et installa deux de ses fils dans les villes clefs d'Alep et de Karkemish. Et l'Assyrie, sous le règne d'Assour-ouballith I^{er} (1363-1328 av. J.-C.) et de ses successeurs, acheva de détruire la puissance de Mitanni et devint elle-même une grande puissance.

Babylone ne participa pas directement à la lutte impériale pour la Syro-Palestine. Toutefois, la dynastie kassite s'intéressait de très près à l'issue de cette modification des rapports de force et la diplomatie kassite œuvra pour faire en sorte qu'aucune puissance ne pût devenir trop forte à elle seule. À l'occasion de leurs pénétrations en Syrie, les rois kassites envoyèrent des ambassades à Touthmosis III et Amenhotep II, puis établirent un service régulier de messagers au temps de Karaindash (vers 1410 av. J.-C.). Les rois kassites prirent part au système d'échange de présents royaux qui caractérisait les relations diplomatiques et commerciales entre les grandes puissances, dont la meilleure description est offerte par les archives d'Amarna en Égypte. Les rois kassites Kadeshman-Enlil (1374-1360 av. J.-C.) et Bournabourish II (1359-1333 av. J.-C.) offraient à leurs homologues égyptiens, Amenhotep III et Amenhotep IV, des chevaux et des chariots, des lapis-lazuli, de l'huile et, de temps en temps, du bronze et de l'argent ; en retour, ils recevaient de l'or, de l'ivoire, des bois précieux et des vêtements raffinés. La Babylonie acquit de cette façon tant d'or égyptien que l'économie régionale adopta ce métal comme étalon de valeur (Edzard, 1960). Les mêmes archives font état d'un traité entre les deux puissances et des mariages de la sœur et de la fille de Kadeshman-Enlil à Amenhotep III. Et Bournabourish, se déclarant préoccupé par la montée en puissance de l'Assyrie, implora Amenhotep IV de ne pas entrer en relation d'échange avec Assour-ouballith.

Assour-ouballith I^{er} fut le premier grand roi d'Assyrie depuis l'époque Shamshi-Adad, plus de quatre siècles auparavant. Sûr de lui et habile, Assour-ouballith correspondit directement avec Amenhotep IV, revendiquant le statut d'égal et maria sa fille dans la maison royale kassite. Lorsque les querelles dynastiques battirent leur plein à Hourri-Mitanni à la suite de l'assassinat de Tusratta (vers 1350 av. J.-C.), Assour-ouballith offrit son soutien à Shuttarna contre le candidat hittite Mattiwaza. La recomposition des relations de pouvoir qui s'ensuivit permit à Assour-ouballith de dominer la région centrale du Mitanni, y compris la capitale Washshuganni (située quelque part dans le triangle de Khabour) et d'enfermer Mattiwaza dans Khanigalbat, un petit État du cours supérieur des rivières Khabour et Balikh qui constituait pour les Hittites un tampon contre l'agression assyrienne. Ainsi, à la fin du XIV^e siècle av. J.-C., l'aire contrôlée par les Assyriens s'étendait des frontières avec Kardouniash dans le sud au moyen Euphrate à l'ouest.

Kardouniash entre l'Assyrie et l'Élam (1330-1157 av. J.-C.)

L'expansion hittite en Syrie au début du XIV^e siècle av. J.-C. et la résurgence assyrienne vers la fin de ce siècle redéfinirent les relations du pouvoir impérial en Asie occidentale. Un conflit éclata entre l'Égypte et Khatti au sujet de possessions en Égypte vers la fin du XIV^e siècle av. J.-C., au temps de Sétî I^{er} (1317-1304 av. J.-C.); l'affrontement se poursuivit jusqu'à la bataille à l'issue incertaine livrée à Kadesh, après laquelle Ramsès II et Hattusilis III conclurent un traité de paix. Les successeurs assyriens d'Assour-ouballith, notamment Adad-nirari I^{er} (1305-1274 av. J.-C.), Salmanasar I^{er} (1273-1244 av. J.-C.) et Tukulti-Ninurta I^{er} (1243-1207 av. J.-C.) étendirent considérablement la puissance assyrienne. Au cours de ce siècle, les armées assyriennes firent campagne au nord et à l'est, combattant entre autres les montagnards hourrites qui devaient former plus tard l'État ourartien. En Mésopotamie, les Assyriens détruisirent et absorbèrent Khanigalbat et affrontèrent directement l'État hittite; au sud, des guerres intermittentes caractérisent les relations assyro-babyloniennes, avec pour temps fort la brève occupation de Babylone par Tukulti-Ninurta. La fin du XIII^e siècle av. J.-C. vit l'effondrement général de la puissance impériale en Asie occidentale sous l'effet des soulèvements en chaîne qui eurent lieu à travers toute la région de Méditerranée orientale, détruisant l'État hittite, réduisant considérablement le rôle de l'Égypte en Syro-Palestine et plongeant l'Assyrie dans une période de faiblesse.

Les XIII^e et XII^e siècles av. J.-C. furent une époque marquée par diverses menaces extérieures qui s'exercèrent sur la Babylonie. Le petit-fils d'Assour-ouballith, Kara-hardash (1333 av. J.-C.), succède à Bournabouriash et est assassiné la même année. Furieux, Assour-ouballith met sur le trône son candidat, Kourigalzou II (1332-1308 av. J.-C.) à la place de l'usurpateur Nazi-Bougash (1333 av. J.-C.). Kourigalzou combat Enlil-nirari (1327-1318 av. J.-C.), le successeur d'Assour-ouballith, lorsque la frontière commune est fixée sur le cours inférieur du Zab. Une génération plus tard, le Kassite Nazi-maruttash (1307-1282 av. J.-C.) et l'Assyrien Adad-nirari I^{er} reprennent les hostilités, à l'issue desquelles la frontière est déplacée vers le sud au bénéfice de l'Assyrie. Sur le front diplomatique, la Babylonie parvient à se mettre d'accord avec les souverains hittites, et plus spécialement Hattusilis III, vraisemblablement en vue de coordonner l'effort visant à endiguer l'expansion assyrienne.

Les difficiles relations entre l'Assyrie et la Babylonie culminèrent sous le règne du roi kassite Kashtiliashu IV (1232-1225 av. J.-C.), qui lança des raids frontaliers sur des possessions assyriennes et apporta peut-être son soutien à la résistance de Khanigalbat à la domination assyrienne. Tukulti-Ninurta réagit en envahissant et en occupant la Babylonie. Se nommant lui-même roi

de Babylone, il régit alors par l'intermédiaire d'une succession de rois fantoches. Il enlève la statue de Mardouk à Babylone et la transporte à Assour avec d'autres trésors, des textes de médecine et de religion et Kashtiliash lui-même. Une révolte babylonienne brise le joug assyrien au bout de sept ans, quand Adad-shouma-outsour (1216-1187 av. J.-C.), le fils de Kashtiliash, s'empare du trône. En Assyrie, Tukulti-Ninurta est lui-même assassiné dix ans plus tard et, dans la confusion dynastique qui suivra, le roi babylonien sera en mesure de faire prévaloir son candidat au trône assyrien.

On connaît moins bien ce que furent, à l'est, les relations de la Babylonie avec l'Élam, mais elles seront finalement plus importantes. Il y a peu de documents disponibles sur l'histoire politique de l'époque élamite moyenne avant le ^{XIII}^e siècle av. J.-C. (Carter et Stolper, 1984). Certains éléments textuels font état d'un conflit avec la Babylonie au ^{XIV}^e siècle av. J.-C., qui aboutit (probablement) à une brève occupation de Suse par Kourigalzou II. Après cet épisode, l'Élam interviendra de plus en plus dans les affaires de Babylone. Le roi élamite Untash-Napirisha (vers 1250 av. J.-C.) lance un raid dans la région de Der, tandis que les deux raids de Kidin-Hutran, plusieurs décennies plus tard, pénétreront au cœur de la Babylonie (jusqu'à Nippour et Isin) et déposeront un des rois fantoches de Tukulti-Ninurta. En 1158 av. J.-C., le roi assyrien Assour-Dan I^{er} (1178-1133 av. J.-C.) mène une expédition sur la frontière nord de la Babylonie. La même année, l'Élamite Shutruk-Nakhunte envahit la Babylonie septentrionale et dépose le roi kassite Zababa-shumaidina (1158 av. J.-C.); la campagne élamite se poursuit et ne tarde pas à soumettre la Babylonie méridionale, aboutissant à la capture du dernier roi kassite, Enlil-nadin-ahi (1157-1155 av. J.-C.). Les vainqueurs élamites enlèvent la statue de Mardouk de Babylone, après s'être emparés de beaucoup d'autres monuments babyloniens (notamment la stèle de la victoire de Naram-Sin, une statue de Manishtushu, une copie du Code de Hammourabi), qui ont depuis été découverts lors des fouilles archéologiques de Suse.

La situation économique et sociale

En Babylonie

Bien que les Kassites eussent une organisation tribale (parenté), ils ne tardèrent pas à adopter la langue, la religion et les traditions de la population locale. Le roi régnait en s'appuyant sur un appareil bureaucratique encadré par divers hauts fonctionnaires, avec le soutien d'une aristocratie kassite de guerriers montés sur des chars; les fonctions administratives importantes étant en général remplies par des Babyloniens de souche (Brinkman, 1974). Les études archéologiques révèlent une diminution générale de la population régionale et une tendance au retour à la vie dans les petites villes et les villages par rapport à la vie plus urbanisée des époques précédentes (Adams, 1981).

Le système agraire faisait coexister de petites propriétés privées et les vastes domaines de la couronne, des temples et des dignitaires de la cour (Brinkman, 1980b; Oelsner, 1982). Les premiers *kudurru* apparaissent au temps de Kourigalzou II; ce sont des chartes ordonnant des dons royaux faits à des personnages importants ou à des communautés. Les activités industrielles de la Babylonie kassite restent à peu près entièrement inconnues. Le commerce interrégional était florissant et en grande partie, mais pas entièrement, aux mains d'institutions d'État; les relations d'échange de la Babylonie avec l'extérieur s'étendaient du golfe Persique à la Méditerranée orientale.

En Assyrie

Des textes d'Assour et d'ailleurs font état de vastes domaines que possédaient les grandes familles assyriennes, beaucoup étant acquis au moyen d'emprunts hypothécaires. Le roi octroyait certaines propriétés plus petites en contrepartie de services rendus dans l'armée. Les palais des gouverneurs de province étaient des centres agricoles autant qu'administratifs (Garelli, 1969, p. 209-215 et p. 333-334). Il ne reste que des fragments d'un compendium de lois assyriennes : quelques articles relatifs à la condition des femmes. Ces lois assyriennes se distinguent des statuts babyloniens par certaines pratiques sociales, telles que le lévirat et le statut des concubines; elles sont aussi remarquables par la sévérité des châtiments prescrits et par la discipline rigoureuse qu'elles imposent au harem royal (Cardascia, 1969).

À Mitanni

Les archives de Nuzi, provenant de l'État d'Arrapha (Kirkouk), vassal de Mitanni, contiennent les seules sources d'information sur la société hourrite en Mésopotamie (Morrison et Owen, 1981). Ces textes, qui datent de la fin du XV^e et du XIV^e siècle av. J.-C., laissent entrevoir des paysans et des artisans travaillant pour le roi et rétribués en rations, et de riches individus possédant des domaines fonciers, souvent acquis par héritage fictif aux termes d'une adoption en retour d'un cadeau. À Nuzi, les femmes avaient une situation spéciale et jouissaient de droits étendus.

L'évolution culturelle

En Babylonie

Quoique d'origine étrangère, les souverains kassites s'acquittaient des devoirs traditionnels incombant à la royauté mésopotamienne. La construction ou la restauration par les Kassites d'édifices du culte en des lieux comme Nippour, Larsa, Isin et Our se conformait à la tradition. Karaindash a construit un temple qui innovait davantage pour Inanna/Ishtar à Ourouk; il se distingue par ses bastions d'angle fortement proéminents et sa façade

profondément en retrait, ornée de représentations plastiques de divinités aux vases jaillissants (Strommenger, 1962, fig. 170). Les images de divinités étaient faites de briques moulées assemblées, technique appliquée auparavant aux colonnes ornées de dessins géométriques sur des sites de Mésopotamie septentrionale au début du II^e millénaire av. J.-C. L'innovation kassite a constitué à son tour la base du style élamite moyen, néobabylonien et achéménide utilisant la brique émaillée.

Kourigalzou I^{er} fut le premier roi à construire une résidence royale portant son nom, pratique qui allait être adoptée par les rois assyriens ultérieurs. Dur-Kourigalzou, la moderne 'Aqar Quf, est situé à 30 kilomètres à l'ouest de Babylone. Au pied d'une énorme ziggourat (très abîmée, mais qui s'élève tout de même à 57 mètres) se déploient trois temples et un palais, dont la cour centrale est encadrée de portiques et dont les corridors sont décorés de fresques. Les nombreux objets trouvés à l'intérieur de ce complexe attestent du raffinement artistique et du savoir-faire des artisans babyloniens ; ces objets comprennent des fragments d'une statue colossale de Kourigalzou, de beaux bijoux et des figurines en terre cuite aux couleurs vivantes.

Les *kudurru* sont une catégorie spéciale de la sculpture de la période kassite, forme qui s'est perpétuée dans les temps néo-assyriens. Réalisées en pierre dure, elles portent de longues énumérations de dons royaux (terres, autres possessions, privilèges) surmontées de représentations et/ou de symboles de dieux et parfois du roi lui-même, comme témoins des dons (Seidl, 1968). Une autre classe spéciale de l'art lapidaire est celle des sceaux-cylindres, qui souvent portent de longues inscriptions donnant le nom et la profession de leur propriétaire et, d'ordinaire, une invocation ou une prière. La décoration des sceaux incorpore des motifs géométriques et des dessins naturalistes, ces derniers comprenant des plantes, des mouches, des abeilles, des sauterelles, des chiens et des singes (Beran, 1958).

Outre les ouvrages scientifiques (observations médicales, astronomiques ou divinatoires), didactiques (travaux lexicaux) et de tradition religieuse, la littérature de la Babylonie kassite explore des questions d'ordre ultime, telles que les relations entre l'humanité et les dieux, et en particulier le problème du mal. Des ouvrages comme *La Souffrance du juste*, le *Dialogue du pessimisme* et, dans une certaine mesure, la légende d'*Adapa* conseillent soit une résignation qui confine au désespoir, soit une confiance aveugle dans les dieux, dont les desseins sont impénétrables (Lambert, 1960). À cette époque, le babylonien était devenu la langue internationale, qui était employée par la diplomatie. La littérature mésopotamienne était diffusée dans toute l'Asie occidentale et traduite dans d'autres langues. Cette diffusion a très vraisemblablement atteint la Grèce mycénienne, pour être absorbée ultérieurement dans la mythologie grecque classique (par exemple l'histoire du déluge, celle de l'ascension d'Étana devenu Ganymède et celle d'Icare).

En Assyrie

Tous les souverains de l'Assyrie moyenne étaient animés du désir de restaurer, rénover ou reconstruire les temples, les palais et les murs d'Assour, la capitale. Tukulti-Ninurta fut le plus actif d'entre eux, construisant une vaste résidence royale à Assour mais aussi une ville nouvelle fondée par lui à Tar-Tukulti-Ninurta. Cette ville contenait le palais royal, décoré de peintures murales et de panneaux polychromes de brique émaillée, dont la plupart portent le motif de l'arbre sacré (Eickhoff, 1985). Tukulti-Ninurta transforma aussi le temple d'Ishtar à Assour en un double sanctuaire digne des temples existants de An (dieu-ciel) et Adad (dieu-tempête) et de Sin (dieu-lune) et Shamash (dieu-soleil) (Andrae, 1938).

Il ne reste pas grand-chose de la sculpture de cette période. Quelques orthostates — de grandes plaques disposées à la base des murs — qui portent des scènes de batailles ; deux bas-reliefs, sur des autels en pierre dépeignant le roi en adoration, les dieux étant représentés par des symboles (par exemple, Assour par le disque ailé). En revanche, les sceaux-cylindres sont plus abondants et plus habilement exécutés ; ils décrivent souvent des combats d'animaux, de monstres et d'humains ; ces sceaux sont admirables par le sens du mouvement dont ils témoignent et la simplicité de leur composition.

Les annales, genre littéraire assyrien typique qui relate les campagnes militaires du roi, ont commencé à prendre forme sous le règne de Adad-nirari I^{er}. Le récit de la victoire de Tukulti-Ninurta sur Kashtiliash est véritablement épique par sa longueur et son ton. Dans d'autres genres, l'Assyrie a puisé à Babylone, aussi bien des modèles littéraires que des textes volés ; la bibliothèque de Teglath-Phalasar I^{er} (1114-1076 av. J.-C.) fut fondée à partir de la collection de Salmanasar I^{er} et du butin de Tukulti-Ninurta. Les scribes babyloniens trouvaient à s'employer en Assyrie et l'influence babylonienne alla jusqu'à la fondation d'un temple de Mardouk, le dieu « national » de Babylone, à Assour.

À Mitanni

Les découvertes faites à Nuzi révèlent des traditions architecturales qui, aussi bien pour les palais ou les temples que pour les demeures privées, diffèrent très peu de celles des autres villes de Mésopotamie. En revanche, maints détails décoratifs trahissent une influence syrienne et égyptienne qui est la plus manifeste dans les peintures murales des palais (guirlandes, acrotères, bucranes, « têtes de Hathor ») et les statuettes en terre cuite émaillée du temple. Ces influences sont le reflet de la géographie et des relations extérieures de l'État de Mitanni. Le style mitannien de sceaux-cylindres a cependant beaucoup d'affinités avec la glyptique syrienne, par une composition surchargée ; il compte parmi ses motifs courants l'arbre sacré et le griffon. Nuzi a aussi produit un type élégant de céramique fine, peinte de motifs

floraux et d'animaux stylisés en blanc sur un fond gris sombre. La céramique de Mitanni s'est largement répandue dans le nord de la Mésopotamie et en Syrie (Stein, 1984). Cependant, dans la majeure partie de la production artistique, il n'est pas possible de définir de manière convaincante un style hourrite ou mitannien.

LA PÉRIODE POSTKASSITE

Histoire politique

De vastes bouleversements ont marqué la fin de l'âge du bronze tardif en Asie occidentale et en Méditerranée orientale; les deux siècles qui vont suivre 1200 av. J.-C., soit le début de l'âge du fer, voient la création de paysages politiques et sociaux considérablement modifiés. L'État hittite se défait et disparaît sous la pression de soulèvements locaux des peuples soumis, de harcèlements de groupes venus de la région pontique de l'Anatolie et des mouvements des « Peuples de la Mer » dans la région. De nouveaux groupes arrivent pour occuper diverses parties de l'Anatolie (par exemple, les Phrygiens). L'Égypte, après la mort de Ramsès III (1166 av. J.-C.), se replie de plus en plus sur elle-même, puis sera divisée en deux royaumes, début de la troisième période intermédiaire. En Syro-Palestine émergent un certain nombre de petits royaumes sous des identités ethniques araméenne, néo-hittite, phénicienne, israélite et d'autres qui sont en train de se définir. Au nord, dans le pays de la montagne, l'État d'Ourartou commence à se former parmi les peuples hourrites auparavant impliqués dans les événements politiques qui eurent lieu en Mésopotamie à l'âge du bronze.

Ces vastes changements que connaît l'Asie occidentale touchent aussi la Mésopotamie. Les chroniques et les annales assyriennes et babyloniennes font état des mouvements de peuples agressifs venus de l'ouest, à partir du XI^e siècle av. J.-C. Les Akhlaméens/Araméens, qui apparaissent pour la première fois dans les sources historiques au XIV^e siècle av. J.-C., font planer sur l'Assyrie une menace militaire à laquelle ses souverains feront face au XI^e siècle av. J.-C. en les combattant en maintes occasions dans les vastes étendues de la Mésopotamie septentrionale. Les Araméens entrent aussi en Mésopotamie au XI^e siècle av. J.-C. et y occupent les zones situées en bordure du Tigre et dans la région de Nippour, où ils conserveront une organisation sociale basée sur les liens de parenté, une forte mobilité et une identité ethnique distincte. L'arrivée agressive des Araméens en Babylonie a beaucoup perturbé l'unité politique et la vitalité économique de la région. Les Chaldéens, autre groupe tribal, apparus en Babylonie au XIX^e siècle av. J.-C., se sont fixés dans le bassin méridional de l'Euphrate (plus particulièrement

dans la région d'Ourouk et d'Our). Contrairement aux Araméens, les Chaldéens vont largement se sédentariser, adopter les coutumes babyloniennes et former de puissantes entités politiques tribales; plus tard, au I^{er} millénaire av. J.-C., ces groupes seront au cœur de la résistance babylonienne à l'impérialisme assyrien (Dietrich, 1970).

Au lendemain de la destruction par les Élamites de la dynastie kassite de Babylone, Mardouk-kabit-ahheshu (1157-1140 av. J.-C.) fonda la dynastie d'Isin II (Brinkman, 1968). Si la question d'un interrègne élamite dans certaines parties de la Babylonie reste controversée, il est probable que Mardouk-kabit-ahheshu se rendit maître de Babylone vers la fin de son règne; son fils revendiqua le pouvoir sur la totalité de la Babylonie. À partir de ce moment, la Babylonie réaffirma sa puissance politique : le troisième roi de la nouvelle dynastie, Ninurta-nadin-shouma (1131-1126 av. J.-C.), lança une expédition loin à l'intérieur du territoire assyrien et le quatrième roi, Nabuchodonosor I^{er} (1125-1104 av. J.-C.), vainquit l'Élamite Huteludush-Inshushinak et récupéra la statue volée de Mardouk. Nabuchodonosor mena aussi une guerre d'escarmouches avec les forces assyriennes et combattit divers peuples de la montagne. Les sept souverains suivants de la même dynastie seront aux prises avec l'Assyrie dans des conflits de frontières, avec notamment un raid mené par Teglath-Phalasar I^{er} dans la profondeur de la Babylonie septentrionale (au cours duquel il brûla le palais de Mardouk-nadin-ahhe à Babylone même). La dynastie s'affaiblit considérablement au cours du XI^e siècle sous les coups d'incursions araméennes conjugués aux effets d'une succession de mauvaises récoltes et de famines et des péripéties de luttes intestines.

Les successeurs politiques des rois d'Isin II sont à ranger dans une suite de dynasties éphémères et sans nom sous lesquelles la désintégration de la région s'accéléra au cours du X^e siècle av. J.-C. S'ils conservent le titre de rois de Babylone, leur pouvoir réel va diminuant en cessant de s'exercer sur des zones tribalisées, des cités indépendantes et dans des campagnes en proie à l'agitation. Plusieurs souverains du IX^e siècle av. J.-C., notamment Nabu-shouma-ukin I^{er} et Nabu-apla-iddina vont brièvement restaurer quelque peu la puissance babylonienne et s'opposeront avec succès à la puissance impériale grandissante de l'Assyrie à l'époque de Adad-nirari II et de Salmanasar III (voir ci-dessous). Peu de temps après, cependant, les Assyriens prendront le dessus. Sous la pression d'une incursion de Salmanasar et des opérations militaires menées par les rois assyriens suivants, les centres du pouvoir babylonien commencent à se déplacer vers le sud, où il passe aux mains des tribus chaldéennes.

En Assyrie, les luttes dynastiques consécutives à l'assassinat de Tukulti-Ninurta se conjuguent aux effets de l'avant-garde des incursions araméennes pour générer une période de faiblesse. La situation se stabilise pendant le long règne de Assour-dan I^{er} (1178-1133) et l'Assyrie reprend beaucoup de force sous ses successeurs Assour-resha-ishi I^{er} (1132-1115 av. J.-C.) et Teglath-

Phalasar I^{er} (1114-1076 av. J.-C.). Ces deux rois ont vigoureusement repoussé la menace nomade à l'ouest; Teghath-Phalasar fait une campagne éclair à travers la Syrie, atteint la Méditerranée, impose son tribut sur la côte et revient chez lui avec du bois de cèdre pour orner le temple de An-Addad à Assour. Teghath-Phalasar repousse aussi la menace des Moushki, un peuple de montagnards du Nord, puis fait campagne contre les Naïri dans les collines d'Anatolie à l'ouest du lac de Van; il combattra aussi d'autres peuples à l'est et en Babylonie.

La reprise des incursions araméennes va perturber le règne de Assour-bel-kala (1073-1056 av. J.-C.), qui étrièra ces bandes nomades revenues troubler l'ordre en Syrie. Ces pressions qui s'exercent ainsi à l'ouest et au nord continueront à empoisonner l'existence en Assyrie tout au long du X^e siècle et des groupes araméens occuperont la région du Khabour et une bonne partie de la steppe entre le Khabour et Assour. Comme en Babylonie, ces menaces externes vont combiner leurs effets avec des famines épisodiques pour susciter une longue période de déclin en Assyrie. L'Assyrie ne reviendra plus au premier plan avant l'accession au pouvoir de Adad-nirari, à la fin du X^e siècle av. J.-C.

La situation économique et sociale

Les quelques documents administratifs dont on dispose pour cette période révèlent que l'Assyrie et la Babylonie étaient divisées en provinces ayant chacune son gouverneur (Brinkman, 1963, 1974). Comme au temps de Hammourabi, la société se composait en trois classes : les hommes libres, les citoyens dépendants de l'État (*mushkenu*) et les esclaves. Suivant les coutumes des Kassites, les rois de Babylone faisaient souvent cadeau de terres à des communautés (temples, villes, villages, familles) ou à des personnes méritant une récompense spéciale. Ces domaines étaient auparavant propriété de la couronne ou avaient été acquis par elle auprès de certains propriétaires terriens. Dans ces deux pays essentiellement agricoles, la situation économique semble avoir été d'abord satisfaisante, puis s'être détériorée de façon désastreuse au temps des invasions araméennes.

L'évolution culturelle

Tant en Assyrie qu'en Babylonie, les rois eurent tendance à restaurer plutôt qu'à bâtir au cours de cette période. La seule forme de sculpture est représentée par les figures finement ciselées sur les *kudurru* babyloniens et les quelques autels assyriens que nous connaissons. Les sceaux-cylindres, assyriens pour la plupart, sont de moins bonne qualité qu'auparavant, mais néanmoins remarquables par la diversité de leurs motifs.

La littérature historique de la période comprend les annales assyriennes, qui deviennent de plus en plus détaillées, et de courtes notices babyloniennes répertoriant des événements importants; on observe un retour en vogue des hymnes royaux. Les œuvres littéraires reflètent la grande incertitude des

temps. La *Théodicée babylonienne* est un dialogue entre un juste qui souffre et un interlocuteur ; il aboutit à la conclusion que la tromperie et l'oppression sont le produit d'une volonté divine (Lambert, 1960). *L'Épopée d'Erra* est un poème sombre et magnifique dans lequel Erra, le dieu de la mort, prend provisoirement le pouvoir à Mardouk et donne libre cours à sa fureur belliqueuse pour ravager Sumer et Akkad (Gossman, 1955).

L'EMPIRE ASSYRIEN

Histoire politique

En l'espace de trois siècles, l'Empire assyrien s'est progressivement développé, puis s'est brusquement effondré. Son histoire peut se diviser en quatre phases : deux longues périodes d'expansion, séparées par un bref repli et suivies d'un déclin rapide aboutissant à l'extinction (Olmstead, 1923 ; Vieyra, 1961 ; Saggs, 1984).

La libération et les raids étrangers (911-783 av. J.-C.)

Adad-ninari II (911-891 av. J.-C.) libère l'Assyrie de la menace immédiate de l'étranger. Il chasse les Araméens de la vallée du Tigre et les renvoie au Khabour, écrase les peuples de la montagne à l'est, reprend Arrapha après un raid babylonien et signe un accord de paix assorti de l'échange de leurs filles respectives avec le roi babylonien Nabu-shouma-ukin I^{er}. Tukulti-Ninurta II (890-884 av. J.-C.), son fils, consolide ces succès par une marche triomphale longeant le Khabour et le cours moyen de l'Euphrate.

Vient ensuite Assurnasirpal II (883-859 av. J.-C.) qui lance une politique de campagnes annuelles et de brutalité calculée. Il impose, sous peine de représailles terribles et de torture, un tribut annuel perçu sur les royaumes araméens de Djézireh et les petits États montagnards du Taurus et du Zagros. Puis il traverse la Syrie septentrionale et atteint la Méditerranée. Surpris par cette campagne, les États phénicien, néo-hittite et araméen de Syrie hypothèquent leur avenir par des cadeaux extravagants.

Salmanasar III (858-824 av. J.-C.) poursuit la politique de son père, avec moins de cruauté, et se heurte à une résistance plus forte. Dans les montagnes du Nord et de l'Est, Aram et Ourartou évitent une défaite décisive, tandis que les Mèdes (Madaï) et les Perses (Parsua) se révèlent être de formidables adversaires. En Syrie, Salmanasar triomphe successivement de coalitions d'États néo-hittites et araméens. Il ne parvient pas à prendre Damas mais impose son tribut aux cités vaincues. Au sud, Salmanasar aide le roi babylonien Mardouk-zaki-shoumi I^{er} à mater l'insurrection d'un frère, à battre militairement les partisans araméens et chaldéens du prétendant et à leur imposer le tribut.

Après une lutte de succession, Shamshi-Adad V (823-811 av. J.-C.) continue les opérations militaires dans les régions montagneuses du Nord et, avec un succès remarquable, en Babylonie (il s'autoproclame roi de Sumer et d'Akkad). Adad-nirari III (810-783 av. J.-C.) monte sur le trône encore enfant, et sa mère Sammouramat (modèle de la figure légendaire de Sémi-ramis) gouverne comme régente pendant quatre ans. Tous deux combattent les Mèdes; Adad-nirari fera plus tard campagne en Syrie et réussira à prendre Damas, dont le roi Ben-Hadad II abandonnera ses trésors aux Assyriens.

L'éclipse assyrienne (782-745 av. J.-C.)

Les trois fils de Adad-nirari règnent l'un après l'autre. Salmanasar IV (782-773 av. J.-C.) est en fait sous la coupe de son général en chef Shamshi-ilu, qui a guerroyé dans l'Ourartou et en Syrie. Le règne de Assour-dan III (772-755 av. J.-C.) est marqué par deux années de calamités et par des soulèvements en Syrie. Enfin, Assour-nirari V (754-745 av. J.-C.) passera la majeure partie de son règne chez lui, à Kalkhou, où éclatera l'insurrection qui portera Teglath-Phalasar sur le trône.

Au cours de cette période de faiblesse assyrienne, l'Ourartou s'est considérablement agrandi (Piotrovskii, 1967; Kroll, 1979). Sous les rois Argishti I^{er} (787-766 av. J.-C.) et Sardur II (765-733 av. J.-C.), le royaume incorpore la plaine d'Ararat et s'étend au sud-ouest le long du cours supérieur de l'Euphrate vers la Syrie. Contenir cette menace sera une des tâches essentielles de Teglath-Phalasar et de ses successeurs.

Conquête et expansion (744-627 av. J.-C.)

À la fin de son règne, Teglath-Phalasar III (744-727 av. J.-C.) avait réussi à rétablir l'Empire assyrien et à le réorganiser selon des orientations plus stables que par le passé. La réforme administrative a remplacé l'ancien système de campagnes annuelles et de perception du tribut par un système de provinces administrées par des gouverneurs assyriens ou d'États vassaux étroitement surveillés. Les nouvelles provinces comprennent alors des territoires dans certaines parties du Zagros, plusieurs royaumes néo-hittites dans le sud-est de l'Anatolie et la Syrie, tandis que les cités et les terres phéniciennes et philistines de la partie méridionale de l'intérieur levantin (Israël, Judée, Ammon, Moab) constituent des États vassaux. Ailleurs, et en particulier dans les régions montagneuses du Nord et du Nord-Est, des raids sont montés pour maintenir les ennemis à distance (les Mèdes, l'Ourartou). Et, en l'espace de trois ans, entre 731 et 729 av. J.-C., Teglath-Phalasar envahit la Babylonie, dépose le roi Mukin-zeri (un Chaldéen de la tribu Bit-Amoukani) et s'empare lui-même du trône de Babylone.

Dans le cadre de sa réorganisation, Teglath-Phalasar crée une armée de métier dotée d'un corps de cavalerie étoffé. Il inaugure aussi la pratique de la

déportation en masse de peuples soumis, système qui permet de réduire les velléités d'insurrection, de peupler des villes, de coloniser des territoires agricoles et enfin d'alimenter en main-d'œuvre, qualifiée et sans qualification, les institutions de l'État. Comme beaucoup de populations de l'Empire parlent à cette époque l'araméen, cette politique favorisera l'araméisation de l'Assyrie.

Si la menace directe que représente l'Ourartou est désormais contenue, l'évolution de la situation ailleurs est grosse de nouveaux dangers. L'Égypte et l'Élam, qui ont l'une et l'autre souffert de longues périodes d'affaiblissement, commencent maintenant à s'intéresser aux affaires de l'Empire ; l'une et l'autre s'associent à l'Ourartou pour fomenter la révolte dans les États vassaux de l'Assyrie. Salmanasar V (726-722 av. J.-C.) mate l'insurrection de Hosea et transforme Israël en province assyrienne. Les difficultés qui entourent l'arrivée au pouvoir de Sargon II (721-705 av. J.-C.) déclenchent plusieurs soulèvements. Mérodach-Baladan, chef de la tribu chaldéenne des Bit Yakin, s'empare de Babylone avec le soutien du roi élamite Houmbanikash. Sargon parviendra à le chasser du trône babylonien dix ans plus tard, mais non à réduire totalement son insurrection ; Mérodach-Baladan restera pendant quelque temps une épine enfoncée dans le flanc de l'Assyrie. L'Égypte appuie les soulèvements de Hama et de Gaza en 720 av. J.-C. et ceux de Ashdod, Juda, Moab et Édom en 712 av. J.-C. ; ceux-ci auront un épilogue malheureux pour les terres syro-palestiniennes. Enfin, avec le soutien de l'Ourartou et de la Phrygie, les royaumes néo-hittites de Karke-mish et de Cilicie entrent en dissidence en 717 av. J.-C., révolte écrasée en 712 av. J.-C. Sargon s'attaquera au problème de l'Ourartou avec ses huit campagnes fameuses de 714 av. J.-C., au cours desquelles il prend le bastion ourartien de Mousasir.

Le fils de Sargon, Sennachérib (704-681 av. J.-C.) est lui aussi obligé de mater des révoltes un peu partout — dans le Zagros, en Cilicie, en Phénicie et en Palestine — dès le début de son règne. Pendant sa campagne de Palestine (en 701 av. J.-C.), Sennachérib met à sac Lachish et menace Jérusalem, qui échappe à la destruction en payant un lourd tribut. En Babylonie, Mérodach-Baladan s'est encore une fois emparé du trône (703 av. J.-C.), mais Sennachérib l'en chasse de nouveau la même année. Le sud de la Babylonie restant en proie à l'agitation, encouragée par l'Élam, Sennachérib continuera à guerroyer contre l'une et l'autre durant la première décennie du VII^e siècle, avec d'abord des résultats très mitigés. Il remporte finalement la victoire en 689 av. J.-C. et met à sac Babylone avec une grande brutalité. Sennachérib tente aussi de conquérir l'Égypte, sur laquelle s'appuient les révoltes levantines ; la tentative échoue, son armée étant décimée par une épidémie. Peu après, un de ses fils, lésé au bénéfice d'Assarhaddon, assassine Sennachérib.

Assarhaddon (680-669 av. J.-C.) reconstruit Babylone, et la région restera relativement calme pendant toute la durée de son règne. Le roi étouffe

une révolte à Sidon et repousse l'incursion des Cimmériens et des Scythes dans le domaine assyrien, puis fait la paix avec eux. Dans l'est, il combat les Mannéens et les Mèdes. Les Mèdes, à cette époque, sont devenus un peuple sédentaire, centré sur Hamadan (Ecbatane). Des fouilles archéologiques ont mis au jour les vestiges de villes médéennes à Nus-i-Jan, où l'on trouve des salles à colonnades et un temple du feu (Stronach, 1969, 1973). Phraorte (Khchatriti), contemporain d'Assarhaddon, unit les tribus mèdes en une confédération, que le roi assyrien réussira à diviser, en faisant de certaines de ces tribus ses vassales. Le plus grand succès militaire d'Assarhaddon est sa conquête de l'Égypte, alors divisée en une foule de petits royaumes soumis à l'autorité de Taharqa, roi de Koush. En 671, l'armée assyrienne entre dans le Delta et s'empare de Memphis; les souverains de Saïs deviennent des vassaux de l'Assyrie. Taharqa reprend Memphis deux ans plus tard et fomenta une insurrection dans le delta. Assarhaddon meurt en allant mater la révolte.

Conformément au vœu d'Assarhaddon, son fils Assourbanipal (668-627 av. J.-C.) monte sur le trône d'Assyrie, tandis qu'un autre de ses fils, Shamash-shaim-Oukin (667-648 av. J.-C.), s'installe sur le trône de Babylone. Assourbanipal commence par s'occuper de l'Égypte. Les Assyriens vainquent Taharqa et, après avoir écrasé un soulèvement dans le delta, pillent Thèbes, d'où ils ramènent un énorme butin. Le roi saïte Psammétique I^{er} gouverne dès lors toute l'Égypte au nom d'Assourbanipal. Les autres opérations militaires menées sous le règne d'Assourbanipal aboutissent notamment à l'écrasement de deux soulèvements en Phénicie et à l'arrêt d'une nouvelle incursion cimmérienne. Les relations assyro-élamites pendant la première partie du VII^e siècle av. J.-C. oscillent entre l'entente et l'inimitié, avec de temps à autre des raids élamites en Babylonie (comme le sac de Sippar par Humban-haltash en 675 av. J.-C.). En 664, le roi élamite Urtak lance un nouveau raid en Babylonie qui sera repoussé. À son tour, Assourbanipal envahit l'Élam quelque douze ans plus tard, en 653 av. J.-C., et installe ses clients au pouvoir. Par la même occasion, il écrase la puissance grandissante des Gamboulou, la tribu araméenne qui vit sur les terres marécageuses du sud de la Babylonie, sur la frontière élamite. Profitant alors de ce que l'attention d'Assourbanipal est tournée vers l'est, Psammétique chasse les occupants d'Égypte.

Shamash-shaim-Oukin se soulève en 652 av. J.-C. Assourbanipal avait maintenu son frère sous étroite surveillance, l'obligeant à obéir à ses instructions en matière de politique étrangère, de politique intérieure et de pratique religieuse; la révolte de Shamash-shaim-Oukin est sa réaction face à la perspective de nouvelles restrictions. À l'intérieur de la Babylonie, le soulèvement bénéficie de l'appui des villes babyloniennes du Nord et de la plupart des zones tribales du Sud, c'est-à-dire des factions prochaldéennes et/ou anti-assyriennes existant en Babylonie; l'Élam et les Arabes fournissant un soutien extérieur. Le soulèvement babylonien durera quatre ans, avant que les

forces assyriennes ne l'écrasent en 648 av. J.-C. Assourbanipal lance alors, au cours des trois années suivantes, une série d'expéditions punitives contre les soutiens extérieurs de Shamash-shaim-Oukin, dévastant l'Élam et la zone araméenne sur la frontière babylonienne et obligeant les groupes arabes à se soumettre.

Le déclin et l'effondrement (627-609 av. J.-C.)

La dernière décennie de la vie d'Assourbanipal demeure obscure. En Babylonie, le client d'Assourbanipal, Kandalanou, avait gouverné pendant deux décennies, au cours desquelles la région avait retrouvé sa prospérité économique. Kandalanou meurt en 627 av. J.-C., la même année qu'Assourbanipal lui-même, et Nabopolassar (625-605 av. J.-C.) revendique alors le trône babylonien. Dans le tumulte qui s'ensuit pendant plusieurs années, Nabopolassar s'oppose avec succès à deux des fils d'Assourbanipal, Sin-shar-ishkun et Assour-etil-ilani, pour se rendre maître de la Babylonie. Au moment où celle-ci se soustrait à la domination assyrienne, d'autres parties de l'Empire marchent aussi vers l'indépendance. Au même moment, les Mèdes, sous la conduite de Cyaxare (653-585 av. J.-C.) acquièrent une puissance croissante, menaçant les Mennéens et l'Ourartou.

Nabopolassar lance une offensive contre l'Assyrie en 616 av. J.-C., fait campagne cette année-là en remontant l'Euphrate jusqu'au Khabour et sur les berges du Tigre jusqu'au petit Zab. L'année suivante, les Mèdes se joignent à l'expédition et pillent Assour. Nabopolassar et Cyaxare s'allient et, en 612 av. J.-C., prennent Ninive et tuent Sin-shar-ishkun, le roi assyrien. La résistance assyrienne, désormais animée par Assour-ouballith II, continue à partir de Harran, en Syrie du Nord, jusqu'en 609 av. J.-C., année de la disparition du dernier roi assyrien. Le grand Empire assyrien, qui avait si longtemps dominé l'Asie occidentale, a vécu.

L'organisation et la vie socio-économique

L'organisation de l'Empire assyrien

Bien que détenant théoriquement le pouvoir absolu, le roi est obligé d'en tempérer l'exercice du fait de l'opposition potentielle de sa famille, des courtisans, de la population urbaine et du peuple d'Assyrie (Garelli, 1973). Le roi tente ainsi d'obtenir un consensus sur certaines questions, comme la désignation des héritiers, l'octroi d'exemptions d'impôts ou l'imposition de travaux forcés à des communautés ou des personnes. Responsable devant les dieux de ses opérations militaires et de la conduite de la guerre en général, le roi ne fait rien sans consulter les oracles, subir des humiliations rituelles et recourt à des substituts royaux pour se soustraire aux désastres annoncés (Labat, 1939; Frankfort, 1948).

Le roi nomme les hauts dignitaires, dont la hiérarchie constitue le gouvernement central; au nombre de ces dignitaires figure le général en chef (*turranu*), le grand échanson, le héraut du palais, le grand intendant, le vizir et le *rab reshi* (général). Le palais est le centre nerveux de l'administration du pays et c'est aussi lui qui gère l'énorme butin engrangé aux confins de l'Empire; l'exercice de ces fonctions s'appuie sur le nombreux personnel du palais, fonctionnaires divers, scribes, devins, médecins, magasiniers, cuisiniers, gardes, etc. (Postgate, 1978).

Des gouverneurs (*bil pikhati* ou *shaknu*) sont à la tête des provinces; les chefs de village (*rab alani*) dirigent les circonscriptions administratives composant chaque province. Les attributions du gouverneur (Postgate, 1980) sont le maintien de l'ordre, l'administration de la justice, le recrutement des soldats, la surveillance des grands projets de construction et la perception du tribut. Il est très largement autonome, mais n'en est pas moins tenu de rendre compte à des inspecteurs des finances (*qipu*) et de temps à autre à des émissaires royaux (*qurbutu*). La capitale est reliée aux provinces par un excellent réseau de messagers.

L'armée, instrument central du pouvoir impérial, est constituée d'unités professionnelles permanentes, de soldats du roi (jeunes hommes qui font leur service militaire, à titre d'*ilku*, ou service d'État, et sont appelés pour une campagne) et de réservistes mobilisés selon les besoins (Malbran-Labat, 1982). Dans l'armée de métier, les Assyriens servent dans la cavalerie ou les chars, tandis que d'autres sujets de l'Empire, et plus particulièrement les Araméens, forment l'infanterie lourde et légère. L'armée comprend aussi des auxiliaires étrangers (Mèdes, Arabes, Cimmériens, Élamites) qui y sont enrôlés à titre plus ou moins volontaire. On ne sait pas grand-chose de la structure de l'armée et de sa tactique, mais son soutien logistique complexe comprend un service de renseignement et un corps de génie, celui-ci s'occupant essentiellement des armes de siège. Il existe en des lieux stratégiques à travers tout l'empire des postes fortifiés défendus par des garnisons, des arsenaux et des points de rassemblement des troupes mobilisées.

La situation économique et sociale

Pour diverses raisons, dont l'usage croissant de supports périssables pour les inscriptions en araméen, on a encore une connaissance incomplète de ce que fut la situation économique et sociale sous l'Empire. L'agriculture est l'activité de base; les petites exploitations côtoient les grands domaines de la couronne, des temples, et les propriétés des nobles. La production agricole est soumise à un impôt en nature, qui sert à nourrir l'administration et l'armée. L'élevage du bétail a laissé peu de traces dans les documents qui ont survécu, mais il fut sans doute une activité importante. La production industrielle a existé sur une petite échelle, répartie entre des artisans privés travaillant sous

contrat et des ateliers royaux. L'Empire a permis aux Assyriens d'avoir facilement accès aux ressources minières du Liban, de l'Amanus et de l'Anatolie orientale. Dans le commerce, il a probablement existé un domaine de la couronne et un secteur privé, mais il est difficile de les distinguer. Le roi encourageait le commerce extérieur, qui portait essentiellement sur des marchandises de luxe (lin, coton, teintures, pierres précieuses, ivoire) et sur lequel les taxes perçues alimentaient les caisses de l'État.

La population assyrienne peut être divisée en trois catégories : les hommes libres de toutes conditions sociales, les personnes tributaires de l'État ou de familles riches (correspondant aux *mushkenu* des périodes antérieures) et les esclaves (Garelli, 1972). Le recrutement de ces derniers se faisait surtout par la guerre et les esclaves travaillaient sur de grands chantiers de construction. Selon une habitude caractéristique de l'époque, les textes officiels emploient presque exclusivement des termes aussi généraux que gens, êtres humains ou serviteurs pour désigner une population qui est au service du roi.

L'évolution culturelle

L'architecture et l'art

Les rois assyriens sont des bâtisseurs encore plus grandioses que leurs prédécesseurs du II^e millénaire av. J.-C. Beaucoup de rois ont restauré ou remodelé les temples et les palais d'Assour, l'ancienne capitale ; certains ont radicalement transformé les anciennes cités ou en ont créé de nouvelles. Assurnasirpal II fonde Kalhou (Calah, Nemrod) sur les ruines d'une petite ville et fait de l'inauguration de son palais l'occasion d'un étalage de la puissance impériale ; Salmanasar III ajoute un vaste complexe qui sert à la fois de palais, de forteresse, d'arsenal et de caserne. Kalhou restera la capitale militaire de l'Assyrie jusqu'à ce que Sargon construise Dur-Sharrukin (Khursabad) non loin de Ninive. Sennachérib transforme Ninive en une métropole dont les murs, devenus quatre fois plus longs qu'avant, renferment les palais de Sennachérib et Assourbanipal et plusieurs sanctuaires. Un immense jardin de plantes exotiques s'étend au pied des murailles et un vaste système de canaux et d'aqueducs irrigue les campagnes environnantes. On relève d'autres grandes constructions, notamment des résidences royales provinciales en des lieux comme Imgour-Enlil (Balawat) près de Nimroud et Til Barsip (Tell Asmar) et Hadatu (Arslan Tash) en Syrie.

Les palais assyriens sont remarquables par la diversité et l'excellence des matériaux avec lesquels ils sont construits — poutres et portes en bois rares, clous de bronze et de cuivre, briques à relief sur les sols et surtout les décorations en pierre sculptée. Les portes monumentales étaient gardées par des lions, des esprits ailés, des taureaux ailés à tête humaine. Des orthostates

ornés de bas-reliefs courent à la base des murs des corridors et de certaines chambres. Ces bas-reliefs, exécutés avec habileté et vigueur, représentent des scènes de bataille ou de chasse, des processions royales et, de temps en temps, des rites magiques et religieux. Ce corpus artistique fit de l'école de sculpture assyrienne l'une des plus renommées du monde antique. Des panneaux de brique émaillée ou des fresques brillamment colorées décorent les murs au-dessus des plinthes de pierre. Les quelques statues de rois ou de dieux qui ont survécu sont de moindre qualité artistique. D'autres catégories de sculpture sont mieux représentées : sculptures rupestres, stèles portant des inscriptions surmontées de bandeaux sculptés, obélisques (pyramides en gradins tronquées) portant des scènes militaires accompagnées de textes.

Les Assyriens se montrent aussi experts dans le travail des métaux. Outre les splendides bandes de bronze repoussé qui décorent les portes du palais de Balawat, beaucoup de petits objets en bronze moulé et quelques magnifiques bijoux en or et en argent ont pu être conservés. Les brodeuses décoraient les tapisseries et les vêtements de broderies délicates, fidèlement reproduites sur les bas-reliefs des orthostates. Les sceaux-cylindres de l'époque sont exécutés à la perfection et possèdent une beauté froide mais fascinante. La variété et l'habileté de facture ornementale des ivoires décoratifs, en particulier dans certains meubles, méritent une mention spéciale. Réalisés par des artistes phéniciens, syriens et assyriens, ces petits chefs-d'œuvre portent des motifs exclusivement pacifiques, qui contrastent avec les vastes étalages de propagande personnelle (Reade, 1981) que sont les reliefs architecturaux. Les ivoires révèlent un raffinement et une sensibilité au charme caché derrière les visages plus brutaux des rois assyriens (Gadd, 1936; Barnet et Forman, 1970; Parrot, 1969; Strommenger, 1962; Mallowan, 1978).

Les sciences et la littérature

Les palais assyriens abritaient des archives et des bibliothèques d'État. Les archives, stockées dans des paniers étiquetés, contenaient la correspondance royale et des documents juridiques et administratifs. Les bibliothèques, rangées sur des étagères en bois, contenaient des textes historiques, didactiques, scientifiques et littéraires (Parpola, 1983). Ces ouvrages étaient en général écrits sur des tablettes d'argile, mais aussi parfois sur des feuilles de cire serties dans des cadres de bois ou d'ivoire articulés. Il existait aussi des collections de bibliothèque dans les temples et dans certaines maisons privées.

Les bibliothèques ne faisaient pas qu'abriter l'érudition assyrienne, elles servaient aussi à perpétuer cette tradition à travers la formation des scribes. Les textes utilisés à cet effet comprennent des modèles de maniement de la plume, des listes de signes cunéiformes avec leurs noms, leurs valeurs phonétiques et l'orthographe archaïque, des vocabulaires suméro-akkadiens, des

guides paradigmatiques de grammaire et des collections d'expressions, des modèles de genres de textes (juridiques, épistolaires, religieux, etc.) et des dictionnaires bilingues de langues étrangères. Ces outils pédagogiques revêtaient souvent la forme de listes.

C'est aussi sous forme de listes que se présente la somme du savoir scientifique, pratique très ancienne de la tradition mésopotamienne. Ces listes dressent le catalogue de toutes sortes de plantes, d'animaux, de pierres, de lieux (rivières, montagnes, villes, temples), d'étoiles, de dieux assortis de leurs symboles, d'objets manufacturés, de hiérarchies de fonctions et de catégories sociales, et ainsi de suite. Ces listes donnent en général des termes équivalents dans d'autres langues, plus particulièrement le sumérien (par exemple, la série bilingue *HAR.ra* = *hubullu* de vingt-deux tablettes). Des textes de méthode et de problématique étaient un autre mode caractéristique de présentation du savoir scientifique. Les premiers constituent des recettes pour fabriquer certaines catégories de choses, comme du verre ou des alliages qui ont l'apparence de l'argent; les seconds posent des problèmes de mathématiques et d'astronomie qui atteignent parfois un haut degré d'abstraction (Oppenheim, 1977).

La médecine mésopotamienne repose sur le principe selon lequel la maladie est une punition de divers péchés infligée par les dieux aux malades. Les devins (*baru*) évaluaient la nature du péché qui était à l'origine du mal et les exorcistes (*ashipu*) tentaient alors d'enlever le mal par des rites et des incantations appropriés. Il existait en même temps une médecine pragmatique parallèle à ces pratiques rituelles. Le médecin professionnel (*asu*) connaissait bien l'étiologie de certains agents naturels, observait les symptômes avec une grande précision pour fonder un diagnostic et appliquait des remèdes chirurgicaux ou médicaux qui n'avaient rien à voir avec la magie. Les médications contenaient des ingrédients à base de plantes ou de minéraux, dont certains sont encore utilisés de nos jours (Kocher, 1963-1979).

L'idée de la maladie comme châtement divin était un aspect de l'idée plus générale que les dieux dirigent la destinée individuelle et collective. Aussi les Babyloniens et les Assyriens cherchaient-ils à connaître à tout prix leur avenir immédiat ou plus lointain. À l'époque néo-assyrienne, la divination était devenue une discipline d'une extrême complexité, codifiée dans des dizaines de milliers de textes, souvent assemblés sous forme d'énormes traités (Bottero, 1974). Il existait deux sortes de divination. Dans la divination intuitive ou inspirée, le dieu répondait aux questions par un oracle, une vision ou un rêve spécial, obtenu dans un moment d'isolement, ou par la médiation de prophètes, parfois en état de transe. Dans la divination déductive, le devin (*baru*) était à la recherche d'un signe exprimant un présage. Le *baru* employait plusieurs méthodes, notamment l'observation des phénomènes célestes, celle d'anomalies physiques ou comportementales chez les

humains ou des animaux ou encore celle des entrailles d'animaux sacrifiés (extispicie) et en particulier de leur foie (hépatoscopie). L'astrologie, au sens de l'influence des étoiles sur la vie des individus, fut une évolution tardive et aberrante de l'art divinatoire mésopotamien, repris plus tard par les Grecs.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS R. MC. 1981. *Heartland of Cities*, Chicago, Ill.
- ANDRAE W. 1938, *Das Wiedererstandene Assur*, Leipzig.
- BARNETT R.D., FORMAN W. 1970. *Assyrian Palace Reliefs in the British Museum*, Londres.
- BERAN T. 1958, « Die babylonische glyptik der kassitenzeit », *Arch. Orientforsch.*, Graz, vol. XVIII, p. 255-287.
- BOTTERO J. 1974. « Symptômes, signes et écriture en Mésopotamie ancienne », in J.-P. VERNANT, (dir.), *Divination et rationalité*, Paris, p. 70-196.
- BRINKMAN J.A. 1963. « Provincial Administration in Babylonia under the Second Dynasty of Isin », *J. econ. soc. Hist. Orient.*, Leide, vol. VI, p. 233-242.
- 1968, *A Political History of Post-Kassite Babylonia (1158-722 BC)*, Rome.
- 1974. « The Monarchy in the Time of the Kassite Dynasty », in P. GARELLI, (dir.) *Le Palais et la royauté*, Paris, p. 395-408.
- 1980a, « Kassiten », *Reallex. Assyriol.*, Berlin, vol. V, p. 464-473.
- 1980b, « Forced Laborers in the Middle Babylonian Period », *J. cuneif. Stud.*, New Haven, Connecticut, vol. XXXII, p. 17-22.
- CARDASCIA G. 1969. *Les Lois assyriennes*, Paris
- CARTER E., STOLPER M. 1984. *Elam : Surveys of Political History and Archaeology*, Berkeley, Californie.
- DIETRICH M. 1970. *Die Aramaer Südbabyloniens in der Sarggonidenzeit (700-648)*, Neukirchen-Vluyn.
- EDZARD D.O. 1960. « Die Beziehungen Babyloniens und Ägyptens in der mittelbabylonischen Zeit und das Gold », *J. econ. soc. Hist. Orient*, Leide, vol. III, p. 67-97.
- EICKHOFF T. 1985, *Das Tukulti-Ninurta. Eine mittellassyrische Kult- und Residenzstadt*, Berlin.
- FRANKFORT H. 1948, *Kingship and the Gods*, Chicago, Illinois.
- GADD C.J. 1936, *The Stones of Assyria*, Londres.
- GARELLI P. 1969, *Le Proche-Orient asiatique*, Paris, vol. I.
- 1972. « Problèmes de stratification sociale dans l'empire assyrien », in D.O. EDZARD (dir.), *Gesellschaftsklassen im alten Zweistromland*, Munich, Bayerische Akademie der Wissenschaften, p. 73-79.

- 1973. « Les sujets du roi d'Assyrie », in A. FINET (dir.), *La Voix de l'opposition en Mésopotamie*, Bruxelles, Institut des Hautes Etudes de Belgique, p. 189-213.
- GOSSMAN P. 1955, *Das Erra-Epos*, Würzburg.
- KOCHER F. 1963-1979. *Die babylonische-assyrische Medizin in Texten und Untersuchungen*, Berlin, vol. I-VI.
- KROLL S. 1979. *Urartu, das Reich am Ararat*, Hambourg, Helms-Museum.
- LABAT R. 1939. *Le caractère religieux de la royauté assyro-babylonienne*, Paris.
- LAMBERT W. G. 1960. *Babylonian Wisdom Literature*, Oxford.
- MALBRAN-LABAT F. 1982. *L'Armée et l'Organisation militaire de l'Assyrie*, Genève.
- MALLOWAN M. E. L. 1978. *The Nimrud Ivories*, Londres.
- MORRISON M. A., OWEN D. I. (dir.) 1981. *Studies on the Civilization and Culture of Nuzi and the Hurrians*, Winoma Lake, Indiana.
- OELSNER J. 1982. « Zur Organisation des gesellschaftlichen Lebens im kassitischen und nachkassitischen Babylonien: Verwaltungsstruktur und Gemeinschaften », *Arch. Orientforsch.*, Graz, vol. XIX, p. 403-410.
- OLMSTEAD A. T. 1923. *History of Assyria*, New York.
- OPPENHEIM A. L. 1977, « Man and Nature in Mesopotamian Civilization », *Dict. sci. Biogr.*, New York, vol. XV, p. 634-666.
- PARPOLA S. 1983. « Assyrian Library Records », *J. Near East. Stud.*, Chicago, III., vol. XLII, p. 1-29.
- PARROT A. 1969, *Assur.*, 2^e éd., Paris.
- PIOTROVSKII B. 1967. *Urartu, the Kingdom of Van and its Art*, Londres.
- POSTGATE J. N. 1978. *The Governor's Palace Archive*, Londres.
- 1980. « The Palace of the Saknu in Assyrian Government », *Anatol. Stud.*, Londres, vol. XXX, p. 69-76.
- READE J. E. 1981. « Neo-Assyrian Monuments in their Historical Context », in F. M. FALES (dir.), *Assyrian Royal Inscriptions : New Horizons in Literary, Ideological and Historical Analysis*, Rome, p. 143-167.
- SAGGS H. W. F. 1984. *The Might that was Assyria*, Londres.
- SEIDL U. 1968. « Die Babylonischen Kudurru-reliefs », *Baghdader Mitt.*, Berlin, vol. IV, p. 7-222.
- STEIN D. « Khabur Ware and Nuzi Ware : Their Origin, Relationship and Significance », *Assur*, Malibu, Calif., vol. IV, n° 1.
- STROMMINGER E. 1962. *Fünf Jahrtausende Mesopotamien*, Munich.
- STRONACH D. 1969, 1973. « Excavations at Tepe Nush-i Jan », *Iran*, Londres, vol. VII, p. 1-20; vol. XI, p. 129-140.
- VIEYRA M. 1961. *Les Assyriens*, Paris.

12.2

Syrie et Palestine

12.2.1

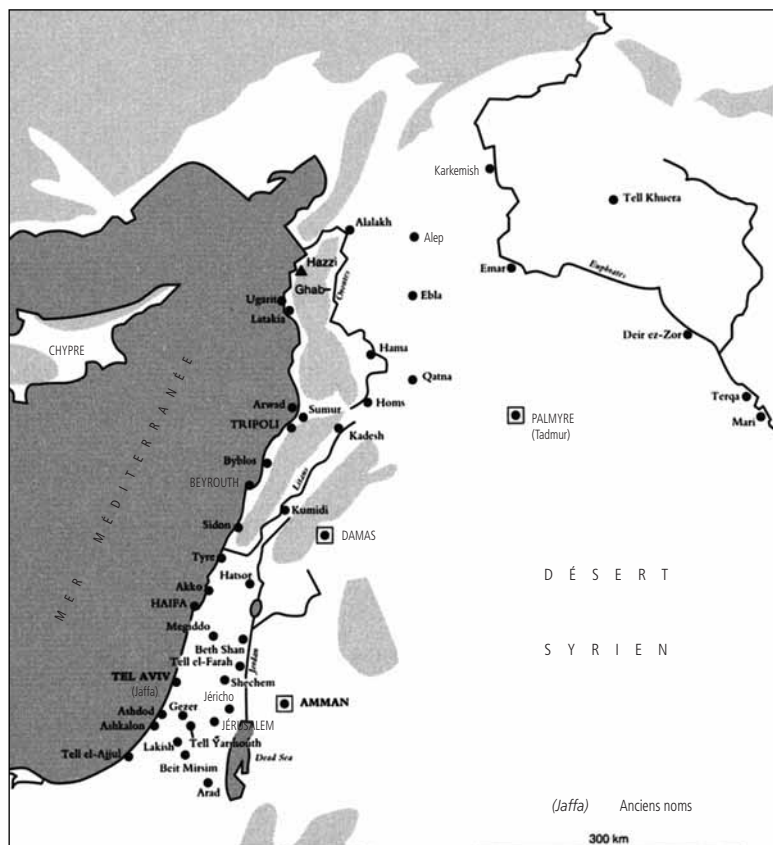
L'âge du bronze ancien et moyen (3000-1600 av. J.-C.)

Dominique Beyer

Les réalités physiques, en particulier l'absence de limites naturelles franches, en dehors de la côte méditerranéenne, ont toujours empêché dans les régions syro-palestiniennes la formation d'une véritable unité politique. On distinguera, d'ouest en est, quatre ou cinq types régionaux (*carte 12*).

À l'ouest, la présence de la mer a permis le développement d'une série de villes côtières comme Ugarit ou Byblos qui ont constitué très tôt autant de points de contact entre l'Asie occidentale et la Méditerranée ou l'Égypte.

Les plissements montagneux parallèles à la côte, tels que l'Amanus, le Djebel Ansariyé, les monts du Liban et de l'Anti-Liban, ont créé des axes de circulation nord-sud, avec de riches vallées bénéficiant d'un climat encore méditerranéen, celle du Ghab, où coule l'Oronte, et la Bekaa, où naît le Jourdain, reliées par des trouées avec la côte ou l'intérieur du pays. Là, des plaines plus ou moins vastes et inégalement arrosées ont donné naissance en Syrie à des unités territoriales, telles celles de Hama ou d'Alep qui ont joué un grand rôle dans l'Antiquité. Certaines de ces unités, comme celle de Damas, sont déjà des oasis au milieu de la steppe désertique dont la sécheresse ne permet guère d'accueillir que des nomades conducteurs de troupeaux. Les mouve-



Carte 12 Syrie et Palestine (3000-700 av. J.-C.).

ments de ces derniers constituent l'une des constantes de l'histoire de ces régions. Cette steppe syrienne est traversée à l'est et au nord-est par l'Euphrate, qui fut très tôt une voie privilégiée de communication assurant la liaison entre la Mésopotamie, l'Anatolie et la Syrie, et faisant de la moitié septentrionale de la Syrie la plaque tournante de l'Asie occidentale.

Enfin, au sud-ouest, la Palestine, marquée du nord au sud par le sillon du Ghor (vallée du Jourdain), est un pays aux collines plus fertiles dans l'Antiquité qu'aujourd'hui, occupées par des communautés d'agriculteurs. Fermée à l'est par le désert de Syrie et à l'ouest par une côte assez peu propice aux activités portuaires, la Palestine n'était abordable que par le nord et, plus diffi-

cilement, par le sud où les déserts du Néguev et du Sinaï n'ont pas constitué des remparts suffisants contre les conquérants égyptiens.

Ces régions de Syrie-Palestine ont servi de réservoir collecteur à plusieurs peuples, en majorité sémites, et on a longtemps considéré qu'aucune civilisation propre ne s'était jamais développée en Syrie. Mais les travaux menés dans ces régions depuis plusieurs décennies, en particulier dans la Syrie du Nord, tendent à démontrer une originalité syrienne nourrie de la richesse de ses contacts avec les régions voisines.

LE BRONZE ANCIEN (III^e MILLÉNAIRE)

La Syrie

L'Euphrate et la Djézireh

Dans la boucle de l'Euphrate syrien, la destruction et l'abandon des importantes colonies de type sumérien (Babuba Kabira, Tell Kannas, Djebel Aruda), vers la fin du IV^e millénaire av. J.-C., ont sans doute suspendu pour un temps la diffusion en terre syrienne de certains acquis culturels, tels que l'écriture des Sumériens. Les débuts du III^e millénaire syrien sont à vrai dire encore mal connus. Pourtant, une cité aussi importante que Mari, sur le moyen Euphrate, appelée à être le centre d'un des grands États syriens au milieu du III^e millénaire av. J.-C., est fondée à l'aube de ce millénaire, et dès l'abord semble-t-il sur une grande échelle, comme le montrent les recherches de l'équipe française de J. Margueron. Établie sur l'Euphrate entre les deux pôles du commerce que sont la Mésopotamie et la Syrie du Nord, la ville s'est peu à peu enrichie par le contrôle du trafic des marchandises essentielles pour une Mésopotamie dépourvue de produits de base : bois, métaux, pierres. Cette position privilégiée et l'ampleur de ses relations avec la Mésopotamie expliquent que les traditions de type sumérien y aient été aussi fortement adoptées par une population sémitique, comme l'attestent les textes cunéiformes de cette époque, les statues d'orants de type sumérien ou les sceaux-cylindres. À l'apogée de cette civilisation des dynasties archaïques, entre 2600 et 2340 av. J.-C., une dynastie de Mari a même été enregistrée par les scribes sumériens comme la « dixième après le Déluge ». Et, de fait, un gigantesque palais appartenant à cette période, dont la construction en briques crues a connu plusieurs états successifs, témoigne de la solidité du pouvoir à Mari. Son dégagement, commencé par A. Parrot, suit son cours. La présence d'un grand sanctuaire à l'intérieur de ce complexe, l'« enceinte sacrée », suggère des liens très étroits, et peut-être indissociables à l'époque, entre les univers religieux et profane.

Dans l'architecture des temples, certaines caractéristiques appartiennent au monde syrien, comme l'existence d'un espace ouvert associé au sanc-

tuaire (temples d'Ishtar, de Ninhursag et de Dagan présargonique) ou l'utilisation des bétyles, pierres dressées au centre du temple (Ninni-Zaza).

Le fructueux contrôle exercé par Mari sur le commerce de l'Euphrate fut la cause de ses déboires avec les grandes puissances du moment, Ebla en Syrie, Agadé (Akkad) en Mésopotamie. Mari ne drainait pas uniquement le commerce de l'Euphrate, mais aussi celui de ses affluents de Haute-Syrie, le Balikh et surtout le Khabour. Dans ces régions septentrionales, les fouilles allemandes de Tell Chuera ont montré que l'influence sumérienne s'était propagée au cœur de la Djézireh nord-syrienne dès une époque archaïque, comme en témoignent les statuettes stylisées retrouvées dans un petit temple dont les dispositions, en revanche, illustrent déjà une tradition spécifiquement syrienne : le petit temple *in antis*, composé d'une seule salle allongée avec installations cultuelles, précédée d'un vestibule pris entre deux antes. Il apparaît au milieu du III^e millénaire av. J.-C. comme le plus ancien exemple des temples syriens de la série « allongée », en mégaron, formule qui sera bien plus tard celle du temple de Salomon à Jérusalem.

La Syrie intérieure

La grande révélation de l'archéologie syrienne dans la dernière décennie a été la découverte, par la mission italienne de P. Matthiae, de l'antique cité d'Ebla, ville importante connue auparavant par des textes cunéiformes sumériens et akkadiens de Mésopotamie et qu'on localisait avant les fouilles italiennes en Turquie méridionale, alors qu'elle a été retrouvée au Tell Mardikh, situé à une soixantaine de kilomètres au sud d'Alep. Si Mari est par maints aspects déjà une cité mésopotamienne, Ebla se révèle le prototype de la culture urbaine dite protosyrienne de la Haute-Syrie intérieure. Une partie d'un vaste édifice palatial (« palais G »), sensiblement contemporain de celui de Mari y a été mise au jour, livrant une impressionnante moisson d'archives d'environ 15 000 tablettes d'argile, couvertes de l'écriture cunéiforme de Mésopotamie et rédigées en sumérien, mais aussi dans une langue ouest-sémitique apparentée au cananéen, baptisée l'éblaïte. Ces archives sont celles de l'administration d'une dynastie de « seigneurs » régnant sur un vaste État, qui entretenait des relations avec des régions éloignées, le nord de la Syrie et l'Anatolie, le moyen Euphrate et la Mésopotamie, à un degré moindre avec les villes côtières de la Syrie. La prospérité d'Ebla était fondée sur la domination de principautés indépendantes à des fins économiques. Les ressources de base provenaient des revenus agricoles en orge, huile d'olive et bétail. Le nombre très élevé des ovins répertoriés dans les textes a permis le développement d'une grande industrie textile. Les mouvements de métaux, cuivre, étain et métaux précieux étaient également d'une grande ampleur.

La partie dégagée du palais d'Ebla montre une vaste cour bordée de portiques au nord et à l'est, où le roi donnait des audiences, comme le suggère la

découverte d'une estrade au centre du portique nord. Un escalier monumental menait vraisemblablement aux appartements privés. À l'angle nord-est de la cour, une tour massive avec un escalier à trois volées droites, richement décoré d'incrustations de coquillages, souligne l'importance accordée à l'étage. Si des affinités ont pu être reconnues entre ce palais et le palais mésopotamien de Kish, par exemple, le palais d'Ebla apparaît surtout comme le prototype d'une architecture palatiale syrienne. Au nord, dans le quartier résidentiel et administratif, ont été retrouvés, entre autres, de précieux et rares éléments de mobilier en bois sculpté. Ce que l'on connaît pour l'instant de l'art de cour apparaît marqué d'une forte originalité, tout en étant aussi apparenté à celui de la Mésopotamie de l'époque des dynasties archaïques dans leur phase finale, avant la constitution de l'empire des rois d'Agadé vers 2340 av. J.-C. C'est à ces rois de Mésopotamie, en particulier à Naram-Sin, vers 2250 av. J.-C., que l'on doit attribuer la prise et la destruction de la métropole protosyrienne. Les deux rivales, Mari et Ebla, constituaient pour les conquérants mésopotamiens de solides verrous qu'il leur fallait faire sauter s'ils voulaient s'assurer le libre accès vers les riches régions de la Syrie septentrionale, voire la côte méditerranéenne. Après la chute de l'empire d'Agadé, le dernier siècle du III^e millénaire av. J.-C. voit les rois de la troisième dynastie d'Our imposer une nouvelle suzeraineté mésopotamienne à Mari, Ebla et, semble-t-il, jusqu'à la côte, à Byblos, avant que les nomades amorrites ne viennent troubler ces régions, entraînant pour un temps l'affaiblissement de la civilisation urbaine.

La côte syrienne

Les cités de la côte syrienne ont connu, tout au long du III^e millénaire, un destin sensiblement différent.

Sur la métropole d'Ugarit, dont l'importance sera grande au millénaire suivant, on dispose malheureusement d'informations encore trop peu précises. En revanche, Byblos, sur la côte libanaise, que de hautes montagnes boisées isolaient de l'arrière-pays, constitue véritablement, au bronze ancien, le prototype de la cité phénicienne, vouée au commerce maritime. Byblos (nom donné plus tard par les Grecs à la sémitique Gubla ou Gebal) s'entoura de remparts de pierre dès 2900-2800 av. J.-C., mais du côté terrestre seulement, ce qui indique qu'elle ne craignait guère d'invasions par mer. Grâce à ses deux ports, l'un au nord et l'autre au sud, qu'imposait le régime des vents, la ville entretenait très tôt avec l'Égypte, dès la II^e dynastie, de fructueuses relations commerciales. Byblos fournissait entre autres produits le bois de pin et le précieux cèdre tant appréciés par les pharaons pour la construction de leurs grands monuments. Les dons envoyés par les souverains égyptiens étaient consacrés dans le temple de la Baalat Gebal, la grande déesse de Byblos, que les Égyptiens identifiaient avec Isis-Hathor. La ville

connut ainsi une longue période de prospérité dont témoigne sa richesse monumentale, bien connue grâce aux vastes dégagements opérés par la mission française de M. Dunand.

Au centre de l'agglomération se dressaient trois temples, répartis autour d'un point d'eau, le Lac sacré. Le temple à l'ouest était celui de la Baalat Gebal, qui se développait sur plusieurs paliers et qui frappe par l'utilisation massive de colonnes supportant la toiture en terrasse. Ce procédé était également celui adopté pour les vastes résidences construites dans la ville. Cette architecture était de pierre, avec superstructures de bois. La cité fut incendiée vers 2300 av. J.-C., ou un peu plus tard, conséquence vraisemblable des incursions des Amorrites, nomades sémites appartenant à la même souche que les Cananéens qui habitaient ces régions. Mais Byblos mit peu de temps à se relever de ses ruines.

La Palestine

La chronologie de l'ensemble du bronze ancien — appellation bien conventionnelle car le métal est encore d'usage limité et le bronze ne remplace que lentement le cuivre — est liée à celle de l'Égypte par la découverte d'objets égyptiens en Palestine mais aussi par la présence de céramiques palestiniennes dans les tombes égyptiennes dès la I^{re} dynastie. Les incursions égyptiennes n'ont pas eu en Palestine le caractère pacifique des échanges commerciaux entre les pharaons et Byblos. Les villages fondés au pied des collines de Judée et de Samarie (Lakish, Gezer, etc.) ont cherché à se défendre contre l'insécurité du moment en se protégeant derrière de puissantes murailles.

La Palestine du III^e millénaire av. J.-C. se caractérise par un phénomène d'urbanisation, quoique bien plus modeste que celui qu'ont connu ses voisins syro-mésopotamiens ou égyptiens, et sans l'acquis culturel capital que constitue l'écriture. Les populations s'installent généralement dans les secteurs les plus favorables au développement de l'agriculture (vallée du Jourdain, collines de la rive ouest, rebord du plateau jordanien à l'est). Le pays s'organise en petites cités-États contrôlant chacune un terroir agricole limité. Le Nord paraît plus riche, son occupation étant plus dense que celle du Sud. Beth-Shan, Megiddo, Jéricho sont soigneusement construites et reflètent une organisation sociale et économique en constante progression, due en particulier aux impératifs de défense et d'effort collectifs. Les remparts, en briques puis en pierre, sont renforcés (dix-sept phases de réfection à Jéricho) et se garnissent de tours.

Les fouilles israéliennes d'Arad ont révélé une ville du bronze ancien II, à la lisière du désert du Néguev et des collines de Judée, exemple d'implantation en un point aride mais situé à la jonction des voies caravanières qui menaient vers l'Égypte, le Sinaï et l'Arabie. La ville montre une organisation d'ensemble où un rempart muni de tours semi-circulaires enferme des quartiers

d'habitation et un centre officiel bien distinct, avec temples et vraisemblablement bâtiments publics. Au centre de l'agglomération, un réservoir récoltant les eaux pluviales annuelles assurait l'indispensable approvisionnement en eau. Ailleurs, comme sur le site de Jawa, dans le désert basaltique situé au sud du djebel Druze, en Transjordanie, des canaux de dérivation permettaient de récupérer les précieuses eaux d'un oued (*wadi*) et de les stocker.

L'un des sites les plus importants du bronze ancien, d'après les fouilles récentes, est Tell Yarmouth, dans les collines à l'ouest de Jérusalem, composé d'une ville basse entièrement fortifiée et dominée par une acropole. Ce site, d'une superficie de plus de 16 hectares (correspondant peut-être à une population de 7 000 habitants), fut important au bronze ancien III : l'ancien rempart de pierre a été doublé d'un glacis et d'un second rempart, à l'extérieur, l'ensemble des ouvrages défensifs y atteignant une épaisseur de près de 37 mètres. Une porte monumentale ménageait un passage en chicane.

Dans les derniers siècles du III^e millénaire av. J.-C., les établissements urbains sont détruits ou abandonnés et, contrairement à la Syrie qui ne connaît pas de réelle interruption de la civilisation urbaine, on assiste en Palestine à un retour à des modes de vie pastoraux et villageois, en même temps qu'apparaissent de nouveaux types de céramiques et que disparaissent les engobes rouges lustrés. De même, les sépultures individuelles semblent remplacer les grandes tombes collectives. Sans rejeter l'explication traditionnelle par l'intervention des nomades amorrites, l'archéologie moderne cherche dans des modifications internes, en particulier écologiques, les raisons de ces bouleversements.

LE BRONZE MOYEN (2000-1600 AV. J.-C.)

La Syrie

Alors qu'ils ont été assez vite assimilés en Mésopotamie, les nomades amorrites qui avaient troublé les derniers siècles du III^e millénaire av. J.-C. en Syrie-Palestine tardèrent à s'y fixer et à adopter la civilisation des sédentaires. Outre les autochtones, les Sémites amorrites originaires du pourtour du désert syro-arabique côtoyaient en Syrie du Nord des Hourrites, peuple asiatique infiltré progressivement depuis le nord-est de l'Asie occidentale, utilisant une langue de type agglutinant, encore bien obscure, à laquelle ils adaptèrent l'écriture cunéiforme.

La Syrie intérieure : Ebla, le Iamkhad

Un des premiers centres syriens à être reconstruits au début du II^e millénaire av. J.-C. fut Ebla. La ville s'entoura d'un puissant rempart renforcé par un

glacis et percé au sud-ouest par une porte monumentale en multiple « tenaille », aux murs revêtus de grands orthostates de pierre. Les fouilles italiennes ont pu mettre en évidence l'existence de deux palais. Si le palais E, au nord de l'acropole, n'est que partiellement connu, le bâtiment Q, découvert il y a quelques années à l'ouest du palais datant du III^e millénaire, constitue un ensemble monumental important. Sa fonction semble complexe, en raison d'une longue utilisation et de remaniements successifs, aussi bien administrative et résidentielle que probablement cultuelle, dédiée au culte funéraire d'ancêtres royaux. Entre autres données importantes, une nécropole creusée dans le rocher, sous le palais ainsi que sous deux temples, a été retrouvée, abritant les tombeaux de personnages de haut rang du bronze moyen II (1800-1600 env. av. J.-C.). La relation structurale entre ces hypogées et les trois bâtiments a pu être mise en évidence, ce qui permet d'évoquer des pratiques attestées par exemple à Mari ou à Our, en Mésopotamie, à l'époque de la III^e dynastie d'Our. Bien qu'ils aient été violés, les tombeaux « de la princesse », « du seigneur aux capridés » et, à un degré moindre, la « tombe des citernes » comportaient encore un riche mobilier : outre des céramiques et des vases de pierre, d'importants bijoux d'or, un sceptre pharaonique et un relief en os sculpté de scènes cultuelles — banquet sacré et, peut-être, adoration du taureau.

Parmi les temples retrouvés à Ebla jusqu'à présent, le plus important est le temple D, qui appartient à la série des temples allongés, au plan en mégaron. Précédée d'un porche à antes et d'un vestibule en enfilade, la cella construite en longueur comportait au fond un podium et une profonde niche murale. Devant le podium se dressait un bétyle, caractéristique des cultes sémitiques de l'Ouest, qui consistait en un bloc de pierre simplement dégrossi. Dans l'angle sud-est de la cella, un bassin rectangulaire compartimenté portait, comme d'autres exemplaires du même type, un décor en bas-relief (XIX^e siècle av. J.-C.) (*ill. 71*). Dans le programme iconographique de ces bassins de pierre, on retrouve le thème du banquet rituel, thème qui semble avoir été particulièrement en faveur, associé à des sujets mythologiques. Un de ces bassins porte également un tableau que l'on a pu interpréter comme une scène d'alliance entre souverains. Ce thème typiquement syrien est également attesté dans l'iconographie des sceaux-cylindres.

L'un des temples de la ville basse (N) appartenait au type des temples massifs ou temples-tours, comme ceux de Baal et de Dagan — les grands dieux syriens — à Ras Shamra, l'ancienne Ugarit.

Aux XVIII^e et XVII^e siècles av. J.-C., Ebla était vraisemblablement entrée dans la dépendance du « grand royaume », celui de Iamkhad, dont Alep était la capitale et qui dominait la Syrie centrale. Si de l'antique Alep les vestiges ne sont guère connus, l'archéologue anglais Sir Leonard Wooley put dégager les différents niveaux de la ville d'Alalakh (Tell Atchana dans la plaine d'Antioche) où le palais de son roi Iarim-Lim (au niveau VII, XVIII^e siècle

av. J.-C.) est un des édifices syriens les plus importants de cette période. Adossé au rempart, il était tout en longueur, comprenant deux ailes séparées par un espace médian. Dans la partie officielle, au nord, la base des murs de brique crue était garnie d'orthostates de basalte, procédé que conservera longtemps l'architecture syrienne. Cet édifice comportait au moins un étage, dont un appartement a livré les restes de peintures murales qu'on a pu rapprocher de celles des palais crétois.

Les textes cunéiformes retrouvés dans le palais de Iarim-Lim ont gardé des empreintes de sceaux-cylindres, en particulier de sceaux royaux, qui sont représentatifs de la glyptique syrienne dans sa phase « classique ». Ces documents bien datés (fin XVIII^e et XVII^e siècle av. J.-C.) forment des jalons précieux pour la chronologie des sceaux syriens dont on ignore souvent le contexte stratigraphique précis. Des ateliers fonctionnant sans doute dans les grands centres urbains tels qu'Alep, Ebla, Ugarit ou Qatna ont créé un style très raffiné, utilisant des pierres dures comme l'hématite, original malgré des emprunts à l'Anatolie ou la Mésopotamie voisines, également à l'Égypte — surtout au XVII^e siècle av. J.-C. sous l'impulsion des Hyksos — et à l'art minoen. Les textes mythologiques rédigés plus tard à Ugarit, aux XIV^e et XIII^e siècles av. J.-C., permettent dans une certaine mesure d'en éclairer le répertoire. Celui-ci met en scène un certain nombre de divinités, parmi lesquelles la plus populaire est le dieu de l'orage, associé comme chez tous les peuples orientaux au taureau et maintes fois représenté sur les sceaux, comme dans les nombreuses figurines de bronze, sous la forme d'un jeune dieu combattant. Dans une symbolique évoquant l'ordre naturel du monde et l'alternance des saisons, l'apparition du dieu de l'orage, triomphant des forces infernales illustrées au Levant par le serpent, provoque la pluie, gage du renouveau de la végétation dans les régions de cultures sèches (*ill.* 72-75).

La côte syrienne

L'Égypte renoua très vite d'intenses relations avec les villes côtières, Ugarit, sans doute Tyr et Sidon, surtout Byblos qui est aussi la mieux connue pour l'époque, et qui figure dans les listes pharaoniques comme une ville égyptienne. Comme au III^e millénaire av. J.-C., les pharaons continuent à y envoyer des cadeaux, mais aussi un certain nombre de fonctionnaires chargés au moins de l'organisation du commerce. Les rois de Byblos apparaissent alors comme des vassaux des pharaons de la XII^e dynastie. Ils portent des titres égyptiens, écrivent en hiéroglyphes, tout en expérimentant une écriture pseudo-hiéroglyphique pour noter leur langue phénicienne. Des tombes royales ou princières creusées dans le rocher ont livré des trésors d'objets précieux où les cadeaux des pharaons voisinaient avec des œuvres d'orfèvrerie locale fortement inspirées des modèles égyptiens (*ill.* 76). Celles qui ont été découvertes dans le temple de Byblos sont généralement d'un style plus local : manche de poignard plaqué d'or au décor de chèvres

affrontées, haches fenestrées au riche décor en filigrane et grainetis... Ce sont plus de 1 300 objets votifs qui ont été retrouvés cachés sous le sol du « Temple aux obélisques ». Celui-ci offre un bel exemple, aux ^{XIX^e-XVIII^e} siècles av. J.-C., des dispositifs architecturaux et culturels « ouest-sémitiques » : le temple proprement dit était de dimensions modestes. Sa cella à ciel ouvert ne contenait pour l'essentiel qu'un grand bétyle sur son socle. La cour entourant le temple était plus vaste, meublée de plus d'une trentaine de stèles, souvent en forme d'obélisques. L'une d'entre elles avait été vouée par le roi Abi-Shemu au dieu égyptien Herishef-Rê (fig. 29).

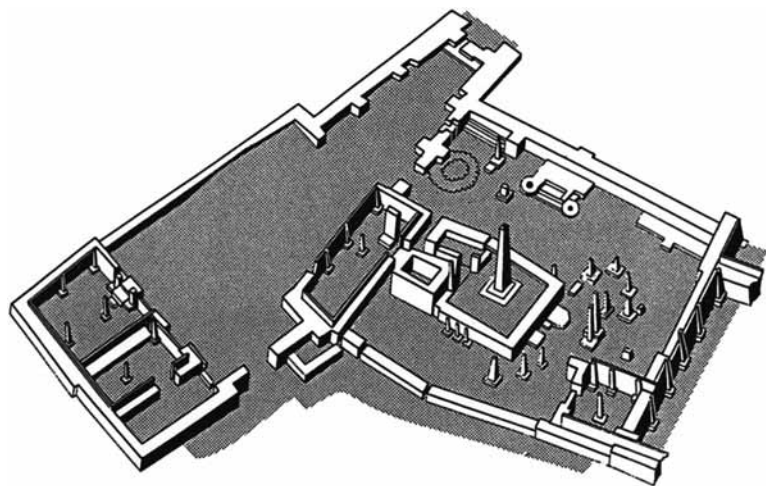


Figure 29 Le temple aux obélisques de Byblos. Sa caractéristique principale est sa cour rectangulaire contenant quelque 30 stèles en forme d'obélisques et, en son centre, un sanctuaire ouvert surélevé. S'élevait probablement en ce lieu un obélisque ou « bétyle » du type de ceux que l'on trouve traditionnellement dans les sanctuaires sémites. Les objets de culte comprenaient de nombreux bassins et autels pour les offrandes. Les découvertes incluent également de nombreux objets votifs, réalisés souvent en matériaux précieux : notamment des armes et des statuettes en bronze recouvertes de feuilles d'or, et des figurines animales en terre cuite (d'après Amiet, 1977).

L'Euphrate syrien : Mari, Terqa

En Syrie euphratéenne, plus à l'est, la grande métropole de Mari connut une seconde période de splendeur jusqu'au milieu du ^{XVIII^e} siècle av. J.-C., où elle constituait un obstacle trop important aux ambitions hégémoniques du grand Hammourabi pour que le roi de Babylone hésite à la faire disparaître. L'histoire de la ville est bien documentée par les quelque vingt mille tablettes

cunéiformes des archives — qui ne couvrent pourtant qu'une quarantaine d'années, entre 1800 et 1760 environ av. J.-C. — découvertes dans le palais dont le roi Zimri-Lim fut le dernier occupant. Ce monument, l'un des plus importants de l'Asie occidentale antique, a impressionné par sa taille — 300 cours, chambres et couloirs au seul rez-de-chaussée — comme par la qualité de la conservation de son décor et du matériel que la mission d'A. Parrot y a découvert : statues, peintures murales, ustensiles de la vie quotidienne, entre autres un service complet de moules en terre cuite destinés à la confection de gâteaux, etc. De hauteur sans doute supérieure à 15 mètres, au moins dans certains secteurs qui comportaient un étage, le palais organisé autour de deux grandes cours abritait au rez-de-chaussée les réserves économiques, les cuisines et les logements du personnel domestique, mais aussi le bloc officiel avec la salle du trône et, au sud-est, un sanctuaire à l'emplacement du secteur sacré des palais du III^e millénaire av. J.-C. La restitution de l'étage et sa destination précise posent naturellement bien des problèmes, mais on sait que les appartements privés du roi s'y trouvaient, de même que certains bureaux administratifs (*fig. 30*).

Après la chute de Mari, le relais sur l'Euphrate fut pris, mais plus modestement, par son ancienne vassale Terqa, siège depuis longtemps d'un grand sanctuaire du dieu Dagan. Autour de cette cité s'est constitué le royaume de Hana, qui semble avoir joué un rôle dans l'élaboration encore obscure de la civilisation des Kassites, lesquels régnèrent à partir du début du XVI^e siècle av. J.-C. sur la Mésopotamie.

La Palestine

Après la période de déclin de la civilisation urbaine et de mouvements complexes de populations qui caractérisent la fin du bronze ancien et le début du moyen, les sources égyptiennes montrent à partir du XIX^e siècle av. J.-C. une diminution du nombre des tribus et une augmentation des installations permanentes. Si plusieurs clans coexistent, comme en témoignent par exemple les pratiques funéraires (on trouve aussi bien des tombes à puits et petite chambre que des tombes à ciste ou dolmen sous un tumulus), la Palestine se reconstruit peu à peu. L'usage du tour rapide, peut-être introduit par un nouveau groupe de population, permet la création d'une fine céramique apparentée à des productions d'Anatolie et de Syrie du Nord.

C'est entre 1700 et 1550 av. J.-C., pendant la période hyksos en Égypte, que la civilisation cananéenne de Palestine connut son âge d'or. Les Hyksos (pour les Égyptiens, « chefs des pays étrangers ») devaient avoir probablement regroupé d'ambitieux et turbulents princes sans terres, lesquels avaient réussi à prendre pied dans le delta du Nil et à dominer au moins la Basse-Égypte. L'impact de cette invasion des Hyksos sur la civilisation de Palestine demeure incertain. On leur attribue traditionnellement, entre autres, l'intro-

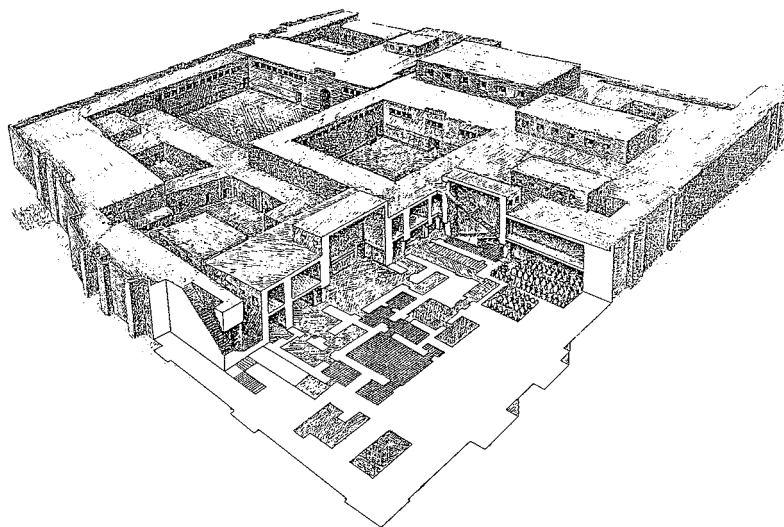


Figure 30 Mari. Reconstitution du palais amorrite, vue de l'angle nord-ouest. Fondé sur les travaux de Jean Margueron, ce document montre, en particulier, l'importance, dorénavant admise, des constructions étagées autour de la cour centrale du palais. Tandis que la salle du trône était située au rez-de-chaussée, les appartements privés du roi se trouvaient probablement dans les étages supérieurs. Cet important palais, dont quelques parties datent du XXI^{e} siècle av. J.-C., fut détruit en 1760 av. J.-C. par les soldats de Hammourabi, fondateur de l'Empire paléobabylonien.

duction du char de guerre et certains perfectionnements de l'architecture militaire. En effet, plus encore qu'au III^{e} millénaire av. J.-C., de puissants remparts flanqués de tours et renforcés par des glacis protégeaient les capitales des petits royaumes cananéens — Sichem, Hazor, Megiddo, Tell Beit Mirsim, Farah (Nord), Tell El-Ajjul (sur la côte), Jéricho... L'accès en était défendu par des portes monumentales en « tenaille », double ou triple, auxquelles menaient des rampes parallèles aux remparts, par conséquent exposées aux projectiles des défenseurs.

Une des villes les plus importantes à cette époque est celle de Hazor, située en Haute-Galilée, au carrefour des voies reliant la Syrie à la vallée du Jourdain. Mentionnée au XVIII^{e} siècle av. J.-C. aussi bien dans les « Textes d'exécution » égyptiens que dans les archives de Mari, à propos du commerce de l'étain, la ville devait posséder des archives officielles rédigées en akkadien, puisqu'elle entretenait des rapports diplomatiques et commerciaux avec la Babylone du grand Hammourabi. Sa superficie atteint

80 hectares, avec une ville basse ceinte d'un rempart épais de 9 mètres, une acropole conservant entre autres les vestiges d'un important édifice palatial. Les fouilles de Y. Yadin y ont dégagé un temple au plan massif caractéristique, comparable à celui du temple contemporain d'Alalakh, au niveau VII. Dans la ville basse, c'est un temple double qui a été dégagé, au-dessus d'une nécropole creusée dans le rocher. Ce temple groupait deux sanctuaires symétriques comportant chacun, tout comme les maisons d'habitation, une petite cour centrale.

La plupart des témoignages des activités artistiques proviennent des dépôts funéraires dont la richesse est à souligner (fouilles de Pella par exemple). L'orfèvrerie (bijoux de Tell El-Ajjul) et la métallurgie locales sont très développées, alors que la sculpture, statues ou reliefs, est rare (*fig. 31*; *ill. 77*). Les importations égyptiennes (surtout scarabées, vases d'albâtre, coffrets incrustés) suscitent de nombreuses imitations.

La défaite infligée aux Hyksos par Ahmosis, le premier pharaon de la XVIII^e dynastie égyptienne qui les pourchasse sur le sol palestinien, met fin à cette période. Des villes comme Jéricho, Tell Beit Mirsim ou Megiddo sont détruites. La Palestine bascule dans l'orbite égyptienne du Nouvel Empire.



Figure 31 Prince syrien. Cette plaque de bronze moulée, fixée sur un monticule, faisait probablement partie d'une frise appliquée sur un support en bois. La silhouette adopte la posture classique de l'adorateur en train de prier devant une divinité. Son habit sophistiqué, enveloppé en plusieurs épaisseurs autour de son corps et de ses épaules, témoigne de l'influence syrienne sur le riche royaume galiléen de Hatsor. Moitié du II^e millénaire av. J.-C.; bronze; h. 9,5 cm; Ayelet Hashahar, musée Hatsor (d'après Orthmann, 1975).

BIBLIOGRAPHIE

- ALBRIGHT W. F. 1963. *The Archaeology of Palestine*, Londres.
- AMIET P. 1977. *L'Art antique du Proche-Orient*, Paris.
- AVI-YONAH M. M., KEMPINSKI A. 1980. *Syrie-Palestine II*, Genève, Nagel (Archaeologia Mundi).
- KENYON K. 1965. *Archaeology in the Holy Land*, Londres, Ernest Benn.
- KLENGEL H. 1965, 1969, 1970. *Geschichte Syriens im 2. Jahrtausend v. u. Z.*, Berlin vol. I, II, III.
- MATTHIAE P. 1962. *Ars Syra*, Rome.
- 1975, «Syrische Kunst », in W. ORTHMANN (dir.), *Der Alte Orient, Propyläen Kunstgeschichte 14*, Berlin, Propyläen Verlag, p. 466-493.
- 1980. *Ebla, An Empire Rediscovered*, Londres, Hodder and Stoughton.
- MELLAART J. 1966. *The Chalcolithic and Early Bronze Ages in the Near East and Anatolia*, Beyrouth.
- ORTHMANN W. 1975. *Der Alte Orient. Propyläen Kunstgeschichte 14*, Berlin, Propyläen Verlag.
- PERROT J. 1978. *Syrie-Palestine I*, Genève, Nagel (Archaeologia Mundi).

12.2.2

L'âge du bronze récent et le début de l'âge du fer (1600-700 av. J.-C.)

Horst Klengel

L'ÂGE DU BRONZE RÉCENT (VERS 1600-1200 AV. J.-C.)

Évolution de la situation politique

Pendant la période finale de l'âge du bronze moyen, la situation politique en Syrie et en Palestine se transforme. Une campagne hittite couronnée de succès réduit Iamkhad/Alep, la puissance la plus importante des États syriens, au rang de principauté mineure. Après la victoire décisive de Moursili sur Halab/Alep et une coalition de princes de Syrie du Nord (vers 1595 av. J.-C.), il n'y a plus aucune puissance politique en Syrie capable de résister aux attaques des agresseurs. Or, les Hittites eux-mêmes seront incapables d'exploiter immédiatement cette faiblesse et des conflits au sein de la classe dirigeante de Hatti, ponctués d'une série de meurtres dans la dynastie royale, vont affaiblir l'État hittite pour près d'un siècle. Cette situation va favoriser l'expansion d'autres États et les Hourrites vont exercer une influence politique croissante en Syrie. Si l'on en juge d'après les contrastes onomastiques entre Alalakh VII et IV (Tell Atchana, près de l'embouchure de l'Oronte), un important élément Hourrite apparaît au nord-ouest de la Syrie au milieu du II^e millénaire av. J.-C. (Astour, 1978; Wilhelm, 1982, p. 9 *sq.*). Les textes d'Alalakh IV (XV^e siècle av. J.-C.) font aussi état de l'influence croissante de Hourri-Mitanni, nouvelle puissance politique qui s'est affirmée en Mésopotamie septentrionale (Klengel, 1978a).

Les Hourrites et Mitanni

Ce qu'on est convenu d'appeler « l'autobiographie » d'Idrimi, roi d'Alalakh (vers 1480 av. J.-C.), relate la fuite de la famille royale de Halab à Emar (Meskene) sur l'Euphrate (Dietrich et Loretz, 1981). L'histoire suit ensuite la chevauchée du prince Idrimi à travers le désert de Syrie vers Ammiya et Canaan (près de la moderne Tripoli). Après un long exil, Idrimi retourne en Syrie et établit sa résidence à Alalakh. Avant d'être intronisé, il prête serment d'allégeance au roi de Hourri-Mitanni, « le puissant roi, le roi du peuple hourrite ». L'histoire révèle que l'influence de Mitanni en Syrie s'étend alors à l'ouest jusqu'à la côte méditerranéenne en s'accompagnant nécessairement d'un système de clientèle royale. La mainmise de Mitanni sur la majeure partie de la Syrie du Nord a sûrement produit ses effets sur l'évolution culturelle de la région. Mais il est difficile d'identifier une influence proprement mitannienne sur l'art de la Syrie, ne serait-ce que parce que la définition de l'art mitannien reste sujette à controverse (Barrelet *et al.*, 1977; Hrouda, 1985).

Les Égyptiens en Syrie

L'influence égyptienne à cette époque est plus apparente. La présence commerciale et politique de l'Égypte en Syrie, et spécialement ses liens avec Gubla/Byblos et son arrière-pays, a déjà plus de mille ans (Helck, 1962, p. 5 sq.). Avant l'âge du bronze récent, il n'existe aucun élément donnant à penser que l'Égypte exerce un contrôle militaire sur l'intérieur de la Syrie. Mais l'essor de la XVIII^e dynastie va modifier profondément la situation. À partir du règne d'Amenhotep I^{er} (vers 1500 av. J.-C.) (Krauss, 1985), les sources textuelles égyptiennes font état d'incursions en Syrie centrale et septentrionale.

Touthmosis III (vers 1470 av. J.-C.) fait état d'une succession de campagnes de plus en plus lointaines. La première de ces campagnes culmine avec sa victoire à Megiddo sur une coalition syro-palestinienne (qui, selon la tradition, comprenait 330 princes et chefs de tribu). Après avoir renforcé les têtes de pont militaires égyptiennes sur la côte, Touthmosis va se tourner dans ses campagnes suivantes vers la Syrie du Nord et guerroyer avec les villes de la plaine d'Akkar et avec Tunip (dont l'emplacement n'est pas certain); dans sa huitième campagne, Touthmosis vainc une force mitannienne et atteint l'Euphrate. Dans les dernières années de son règne, Touthmosis guerroye encore en Syrie centrale et septentrionale, ce qui indique peut-être que Mitanni a maintenu sa suzeraineté dans ces régions.

Amenhotep II (vers 1420 av. J.-C.), qui succède à Touthmosis III, s'active lui aussi en Syrie centrale, au pays de Takhshi (le nord de la vallée de la Bekaa), près de Qatna (dans la région de la moderne Homs) et de Kadesh (sur l'Oronte). Kadesh est, semble-t-il, resté le poste le plus septentrional de la

puissance militaire égyptienne en Syrie continentale. Amenhotep et Toutoumou IV (vers 1400 av. J.-C.) vont par la suite établir des relations pacifiques avec Hourri-Mitanni, renforcées par des mariages dynastiques et des échanges de présents. La force retrouvée de l'État hittite et ses intérêts croissants en Syrie constituent la toile de fond de ce rapprochement entre les anciens rivaux que sont l'Égypte et Mitanni.

Les Hittites en Syrie

Les lettres cunéiformes découvertes dans la résidence royale d'Armana, en moyenne Égypte, donnent la description la plus nette de l'intervention hittite en Syrie. Bien qu'elles ne portent pas de dates, leur chronologie restant débattue (Rainey, 1978), ces lettres du XIV^e siècle av. J.-C. traitent de la situation politique en Syrie et en Palestine. Les registres hittites de la capitale Hattousa (Boghazkale/Boghaz-Köy) en Anatolie centrale et ceux d'Ugarit (Ras Shamra) fournissent des sources d'archives supplémentaires (Klengel, 1965-1970). Les listes topographiques et autres inscriptions égyptiennes (Helck, 1962; Ahituv, 1984) et quelques tablettes cunéiformes provenant de diverses villes syriennes (Edzard, 1985, p. 248-259) apportent des indications complémentaires.

Ces riches sources sont porteuses de renseignements précieux sur les changements de suzeraineté intervenus en Syrie centrale et septentrionale. La domination hittite fait suite à celle de Mitanni et un fils du grand roi hittite Souppiloulioumas occupe Karkemish (sur l'Euphrate) en qualité de vice-roi de Syrie. L'Égypte maintient son contrôle sur les territoires situés au sud d'Ugarit et sur la plaine de Homs. Les tensions et les conflits entre Hittites et Égyptiens après ce qu'on est convenu d'appeler « l'ère d'Amarna » ne vont guère modifier cette partition de la Syro-Palestine (Murnane, 1985; Kitchen, 1982). Après avoir évité l'affrontement direct au temps de Moursili II, l'Égyptien Séti I^{er} commence à pénétrer en Syrie centrale hittite; cette poussée culmine à la célèbre bataille entre Ramsès II et le Hittite Mouwatalli à Kadesh (vers 1275 av. J.-C.) (Kuschke, 1979; Kadry, 1981). Un climat de réconciliation s'instaurera peu après, marqué par un traité de paix entre Ramsès II et Hattusilis III (Spalinger, 1981), traité qui reconnaît le *statu quo* territorial et les aires de domination en Syro-Palestine. La conscience commune de la montée de la menace assyrienne en Mésopotamie septentrionale a probablement contribué à sceller la « fraternisation » qui a lieu entre ces deux rois.

Évolution de la situation sociale et politique

Les centres les plus importants sur lesquels nous renseignent les sources textuelles sont les suivants : Karkemish, sur le moyen Euphrate, était le siège d'une dynastie hittite, et Emar (Meskene), sur la grande boucle du fleuve,

était un port important. Halab/Alep, dans la plaine du nord de la Syrie, était l'emplacement d'un temple éminemment vénéré du dieu des éléments et, pendant plusieurs années, la résidence d'une autre branche de la maison royale hittite; le pays de Nukhashe se trouvait dans la plaine fertile, plus au sud. Le fleuve Oronte fixe le décor de nombreux emplacements, notamment ceux d'Alalakh près de l'embouchure, de Niya et de son arrière-pays dans la vallée du Ghab, de Kadesh (Tell Nebi Mend) et de Tunip (sans doute près de Kadesh). Qatna (Mishrife), précurseur de Homs sur les routes du commerce terrestre, est adjacente à l'Oronte. Les autres villes-étapes importantes de l'intérieur sont Tadmur (Palmyre), dans le désert de Syrie au nord, et Timashqi (Damas) au bord de la chaîne de l'Anti-Liban au sud. Kumidi (Kamid el Loz), qui fut un temps la résidence d'un haut représentant de l'Égypte, se trouvait dans la vallée de la Bekaa à l'intérieur des montagnes. Les centres « cananéens », tels que Hazor et Megiddo, Sichem et Jérusalem, Gezer et Lachish, étaient florissants en Palestine. La côte méditerranéenne abritait une succession de places importantes, notamment Ugarit, Arwad/Ruad, le pays d'Amurru et sa ville Sumur dans la plaine d'Akkar, Gubla/Byblos, Béruta/Beyrouth, Sidon, Tyr, Akko, Jaffa, Ashdod, Ascalon et Gaza.

Ces cités et ces villes abritaient des sociétés stratifiées, dont la nature précise n'est bien connue que pour Ugarit, Emar et, un peu plus tôt, Alalakh. Les archives d'Ugarit en particulier révèlent la domination du palais dans le domaine économique aussi bien que politique. Les activités économiques du palais s'étendaient au commerce de longue distance (qui était au minimum un quasi-monopole) et à l'artisanat et sa production, et englobaient aussi des avoirs importants dans l'agriculture. La division fondamentale de la population entre les « hommes libres » et les « hommes du roi » indique bien l'importance du palais; son pouvoir s'imposait aux communautés « libres » par des voies administratives et fiscales. Même les communautés agricoles « libres » comportaient un ordre hiérarchique et, à l'âge du bronze récent, des familles nucléaires aux terres aisément aliénables ont remplacé l'organisation sur le mode de la famille élargie qui était le propre de ces villages. Ces changements ont soumis les communautés à de rudes pressions se traduisant par un fort endettement et des départs de plus en plus nombreux. Les campagnes reculées semblent avoir connu un certain dépeuplement, les gens se tournant vers un mode de vie pastoral ou vers le brigandage pour se soustraire aux rapports d'oppression imposés par le palais et ses représentants (Dietrich et Loretz, 1966; Liverani, 1974).

On comprend mieux les systèmes au moyen desquels les Hittites et les Égyptiens ont imposé leur domination à leurs clients syro-palestiniens. Ces systèmes diffèrent par la manière dont les métropoles contrôlaient les affaires politiques et économiques des territoires syro-palestiniens. Les Hittites s'appuyaient essentiellement sur des traités de vassalité qui étaient souscrits

par les divers dirigeants locaux et que supervisait le vice-roi hittite installé à Karkemish. Les Égyptiens, quant à eux, installaient des fonctionnaires dans des lieux dépourvus de souverains locaux, comme par exemple à Gaza, à Kumidi et, pour un temps, à Sumur; la famille royale égyptienne était propriétaire de terres et de domaines en Palestine, et en Syrie exactement comme dans la vallée du Nil. Si désireux que fussent les maîtres égyptiens et hittites de mettre fin aux conflits locaux ouverts, les rapports entre les diverses principautés, cités et entités tribales de Syro-Palestine étaient caractérisés par un polycentrisme permanent s'accompagnant de rivalités locales. L'exemple classique de celles-ci, relaté par les archives d'Amarna, est la rivalité qui opposa Rib-Addi de Byblos à Abdou-Ashirta et Aziru d'Amurru, et les efforts déployés par le premier pour obtenir le soutien actif de l'Égypte contre ses ennemis. Le rôle des *apiru* dans les affaires de politique régionale a été largement débattu, dans la mesure où les gens de cette classe apparaissent comme des groupes déracinés et turbulents qui produisaient aussi bien des mercenaires que des clients des factions ou des brigands.

Les recherches archéologiques nous renseignent sur l'architecture des temples, dotés de cellas disposées en longueur ou en largeur, de cours ceintes de murs et comportant des autels et des brûleurs d'encens; les statues des dieux n'étaient pas en temps normal sous le regard du public. Outre les temples, il existait aussi des lieux de culte à ciel ouvert dont l'emplacement était celui d'une pierre ou d'un arbre sacrés. C'est à Ugarit qu'on voit le mieux l'architecture des palais; les bâtiments y comportent des étages supérieurs qui contenaient des archives et des ateliers. Le grand palais d'Ugarit couvrait près d'un hectare. Le sous-sol contient des caveaux, par lesquels la famille royale conserve ses liens avec le passé même après la mort. On ne sait pas grand-chose des communautés rurales qui vivaient sur les terres agricoles entourant ces centres urbains.

L'agriculture, un artisanat spécialisé et le commerce donnaient à ces sociétés leurs bases économiques. Les terres agricoles les plus riches s'étendaient dans les plaines fertiles de la Syrie septentrionale et centrale, dans quelques petites zones de Palestine et dans la plaine d'Akkar et l'arrière-pays d'Ugarit, le long de la côte. Les collines étaient plantées de vignes et d'oliviers, dont le vin et l'huile étaient exportés. Les divers États palestiniens contenaient aussi de vastes pâturages s'étendant surtout sur les collines et dans les steppes plus sèches; à Ugarit du moins, la majeure partie des pâturages appartenait à la couronne, qui confiait à des pasteurs sous contrat la garde de ses nombreux troupeaux. Dans les zones plus sèches où l'approvisionnement en eau était plus aléatoire, les activités économiques locales étaient surtout centrées sur un élevage itinérant de moutons et de chèvres. Les rapports entre nomades et sédentaires, tribus et État urbain, étaient extrêmement complexes et ne se réduisaient pas à l'antagonisme dont s'accompagne

en général cette dichotomie; ils comportaient notamment des échanges de produits spécifiques, un clientélisme actif, des modalités souples de règlement des difficultés d'ordre sociopolitique ou environnemental.

Les produits artisanaux datant de l'âge du bronze récent trahissent souvent un mélange de styles et de traditions différents. La sculpture locale dénote une tendance à l'abstraction, au moins dans certaines parties de la Syrie et de la Palestine. Les bronzes les plus intéressants, surtout ceux qu'on trouve sur le littoral, révèlent une forte influence égyptienne, mais aussi la maîtrise de la métallurgie. La sculpture sur ivoire syro-palestinienne était réputée et empruntait parfois ses motifs à l'Égypte. Certains objets font étalage d'une combinaison d'éléments locaux et étrangers, à l'image de la culture composite de la Méditerranée orientale (*ill. 78*). Les sceaux en particulier donnent des indications très nettes des différents éléments qui se sont mêlés dans les arts de Syrie et de Palestine : vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., les scarabées, élément égyptien, y figurent de plus en plus souvent, tandis qu'en Syrie septentrionale le sceau-cachet hittite devient d'usage courant. La teinture pourpre de Tyr extraite d'un escargot de mer, le murex, et fameuse dans l'Antiquité classique, existe déjà à l'âge du bronze récent; des vestiges archéologiques nous renseignent sur l'industrie qui s'y associait en des lieux comme Ugarit (Minet-al-Beida), Sarepta, Akko et ailleurs en Méditerranée orientale.

Le commerce était une importante source de richesse, en particulier pour les cités côtières ou celles qui étaient des étapes du commerce terrestre. Déjà, à l'âge du bronze moyen, la Méditerranée orientale et le Levant étaient devenus une vaste zone d'échanges commerciaux interrégionaux. À l'âge du bronze récent, le commerce mycénien a une forte incidence sur les centres syro-palestiniens, comme le révèlent à la fois les textes cunéiformes d'Ugarit et les vestiges archéologiques. La large diffusion de la céramique mycénienne et de ses imitations locales (Hankey, 1967) et des lingots d'oxyde de cuivre (Klengel, 1978*b*) est révélatrice des rapports étroits qui existaient entre le Levant et le monde égéen; les lingots de cuivre, venus pour la plupart de Chypre, constituaient l'article de base de ce commerce, comme l'ont révélé les cargaisons des épaves (Bass, 1986). Les maisons royales étaient les investisseurs les plus importants du commerce mais il y avait aussi un commerce privé, dont font état des documents émanant de maisons privées aussi bien que des palais (Courtois, 1979).

L'écriture

Les textes d'Ugarit ne sont pas écrits uniquement en akkadien syllabique, mais également dans une sorte d'écriture alphabétique qui ne comporte que trente signes cunéiformes; cette écriture alphabétique était employée très couramment pour la rédaction de textes économiques et littéraires. On

trouve des exemples de cette écriture en d'autres lieux de Syro-Palestine, mais c'est à Ugarit que sont concentrés la plupart des textes alphabétiques. Ces textes « ugaritiques », aux caractères placés dans un ordre fixe (« ABC ») montrent que l'alphabet ugaritique fut un des précurseurs du système d'écriture employé de nos jours dans la plupart des régions du monde. Des innovations en matière d'écritures simplifiées, convenant non seulement pour l'argile et la pierre mais également pour le papyrus et le parchemin, sont aussi survenues ailleurs au Levant. L'invention de cette écriture alphabétique est un des acquis les plus importants de l'âge du bronze récent en Syrie (Rollig, 1985; Bordreuil, 1979), région où les influences mésopotamiennes et égyptiennes se sont rencontrées et où de multiples contacts avec d'autres peuples ont favorisé la mise au point d'un système d'écriture plus adapté à la transcription des toponymes et des noms de personnes étrangers. Les archives d'Ugarit révèlent la formation d'une tradition littéraire transmise de génération en génération. Cette évolution littéraire a peut-être été une réaction locale à la situation politique à l'âge du bronze récent, à savoir la domination de l'étranger.

La littérature et la religion

Les textes d'Ugarit laissent un panorama de la mythologie et de la religion sur le littoral syrien et permettent d'établir des comparaisons avec la religion et la poésie de l'Ancien Testament. Les textes mythologiques les plus intéressants proviennent des bibliothèques des prêtres, qui étaient les érudits de l'époque, et certains textes étaient manifestement destinés à être récités en des occasions qui n'étaient pas que cultuelles (Rollig, 1978).

Le panthéon d'Ugarit était centré sur des représentations des forces naturelles jouant un rôle déterminant pour la fécondité et pour l'agriculture dans une région de culture sèche. Le plus important de ces dieux était Baal, dieu de l'orage et de la pluie. À la différence de El, père des dieux et chef du panthéon, Baal représentait l'aspect actif de la divinité, et les mythes le dépeignent comme une personne juvénile et énergique. Parmi les déesses, c'était Ashirat qui occupait le rang le plus élevé; elle était l'épouse d'El et avait la responsabilité des aspects bienveillants de l'océan. Yam représentait l'océan lui-même et était l'ennemi de Baal, c'est-à-dire de la fécondité. Astarté était le dieu de l'eau et des enfers; Astarté, déesse de la fécondité, était sa contrepartie féminine et fut vénérée à travers les âges dans toute la Syro-Palestine (cf. la « Dea Syria » de l'Antiquité classique). Anat était la déesse de l'amour, et aussi de la guerre, associant des responsabilités analogues à celles d'Ishtar en Mésopotamie. Môt était le dieu de la mort, régnant pendant la saison de l'aridité et de l'infertilité; il était par conséquent aussi un ennemi de Baal. Shapash était la déesse du soleil, Kusharu (Koshar-wa-hasis) le dieu de l'artisanat et des beaux arts. On pense que ce dernier aurait son origine en

Crète ou en Égypte; il serait peut-être un produit de l'influence de ces régions sur le Levant.

Baal était la figure centrale du cycle mythique qui constituait le cœur de la tradition littéraire d'Ugarit. Bien que l'ordre des diverses tablettes ne soit pas établi avec certitude, on peut reconstituer le cycle comme suit. Baal, après avoir été honoré par El, veut faire construire son propre palais au sommet du mont Zaphon (Hazzi en cunéiforme, Mons Cassius dans l'Antiquité, soit l'actuel Djebel al-Akra). Baal obtient pour son projet le concours de sa sœur Anat; l'assemblée des dieux l'approuve et El lui-même confirme la décision — ce qui est une procédure « démocratique » précoce projetée dans le monde divin. Kusharu, l'architecte, vient de Crète, référence manifeste à l'impression laissée par les palais minoens ou aux activités des maîtres bâtisseurs minoens en Syrie. Baal doit livrer bataille à son rival Yam; il est victorieux et conquiert le titre de roi, condition préalable évidente pour vivre dans un palais. Après un accord passé avec El et son épouse Ashirat, la construction du palais commence. Inquiet des vents d'ouest humides envoyés par son ennemi Yam, Baal rejette la proposition que lui fait Kusharu d'ouvrir des fenêtres. Mais, ensuite, il change d'avis parce qu'il veut avoir des ouvertures à travers lesquelles lancer des éclairs et du tonnerre. L'épisode suivant est le conflit de Baal avec Môt, la mort. Baal va aux enfers, en emmenant ses nuages, son vent et sa pluie — la saison sèche commence alors. Anat découvre son corps et l'enterre en faisant des sacrifices immenses. Mais au terme de la saison aride, Anat réussit à venir à bout de Môt. Baal revit et recommence à régner, rendant la fertilité au sol.

Outre des fragments additionnels du cycle de Baal, d'autres mythes décrivent les actions d'autres dieux et mettent en relief leurs mérites et leurs imperfections. Les textes d'Ugarit rapportent aussi des récits épiques qui contiennent ce même thème de la sécheresse et de la végétation qui meurt. Un de ces récits est l'histoire d'Aquehat. Aquehat, fils du roi Danel, possède un arc qu'Anat désire posséder. Elle tue Aquehat, entraînant une sécheresse et la ruine des récoltes. Le père d'Aquehat et sa sœur Pughat trouvent son corps et prennent le deuil, après quoi Pughat entreprend de venger la mort de son frère. Le texte s'interrompt à cet endroit, mais il n'est pas douteux que le reste de l'histoire raconte le retour à la vie d'Aquehat et le rétablissement de la fertilité. Un autre récit épique a trait au destin du roi Keret/Kuritu, dont la maladie provoque le dépérissement de la végétation. Le problème de la fécondité et celui de la vie et de la mort prédominent à l'évidence dans la tradition littéraire de la Syrie et peut-être aussi du centre « cananéen » de la Palestine.

LE DÉBUT DE L'ÂGE DU FER (1200-800 AV. J.-C.)

Les spécialistes s'accordent à dire que l'âge du bronze récent prend fin en Asie occidentale vers 1200 av. J.-C. On a coutume de désigner la période suivante du nom d'un autre métal, le fer. Ce métal était connu dans des temps plus anciens mais il devient alors, au moins vers la fin de cette période, d'usage plus courant pour les instruments de production. Les outils en fer rendaient plus facile la culture des sols difficiles, le forage des puits et l'abatage des arbres (Snodgrass, 1980). Une autre innovation importante de la période est l'emploi de chameaux pour le transport. La capacité qu'a le chameau de bien se porter en s'abreuvant à intervalles espacés permet d'ouvrir de nouvelles routes à travers des zones désertiques et en particulier raccourcit le voyage entre les cités mésopotamiennes et la côte méditerranéenne, facteur qui va contribuer à la croissance du commerce phénicien (Zarins, 1989; Wapnish, 1984).

Le passage de l'âge du bronze récent à l'âge du fer en Syro-Palestine a été marqué par des changements sociaux de grande ampleur. De nouveaux groupes humains pénètrent dans la région, tandis que d'autres groupes qui s'y trouvaient déjà constituent de nouvelles identités ethniques. Les sociétés impériales du Nord et du Sud s'effondrent (les Hittites) ou se retirent du Levant (l'Égypte); si l'Assyrie fait encore par intermittence sentir son poids en Syrie occidentale, la première phase de l'âge du fer est un moment d'extrême fragmentation politique. En de nombreux endroits de Syro-Palestine (et surtout au sud et dans les régions d'altitude), les centres urbains de l'âge du bronze entament leur déclin et grand nombre de gens adoptent la vie en village ou le mode de vie pastoral. De nouveaux royaumes vont, cependant, très vite se constituer et l'histoire politique de l'âge du fer est celle de la concurrence que se livreront ces petits États, puis de leurs efforts pour repousser la résurgence de l'impérialisme assyrien, à partir du IX^e siècle av. J.-C.

Les transformations ethniques du début de l'âge du fer

La culture « cananéenne » du II^e millénaire av. J.-C. est nettement identifiable comme étant le terreau dont se nourriront les variantes de la culture de l'Asie occidentale antique qui vont émerger au début de l'âge du fer. Les mutations ethniques n'ont pas interrompu le cours fondamental de l'évolution de la vie politique et culturelle, mais elles y ont ajouté de nouveaux aspects et ont contribué à « l'unité dans la diversité » qui déjà caractérisait la culture syro-palestinienne à l'âge du bronze récent.

La période qui se situe autour de 1200 av. J.-C. est souvent appelée celle des « Peuples de la Mer », dénomination collective qui apparaît dans les inscriptions égyptiennes; les groupes spécifiques désignés par cette appellation globale étant notamment les Peleset, les Tjekker, les Sheklesh, les Denen

et les Weshesh (Helck, 1976; Schachermeyr, 1982; Sandars, 1985). Les sources égyptiennes donnent de ces groupes l'image de pillards venus de l'autre côté de la mer, souvent alliés à des groupes établis sur terre, à l'époque de Mineptah et de Ramsès III. Les controverses abondent autour de la question de l'origine géographique et de l'identité sociale des Peuples de la Mer et de celle de la nature et des causes de leurs mouvements en Méditerranée orientale. Les hypothèses traditionnelles les considéraient comme des groupes émigrant vers le sud en provenance du sud-est de l'Europe, ou des vagabonds déplacés de leurs territoires d'origine par d'autres groupes en migration (par exemple, « l'invasion doriennne » de la Grèce). Des interprétations plus récentes, prenant en compte les ambiguïtés historiques de la période, associent des invasions externes, des mouvements de fuite et un courant de révolution sociale comme facteurs de création d'un nouveau paysage politique, sans cependant qu'il y ait rupture culturelle complète avec le passé (Bienkowski, 1982; Muhly, 1984).

Ramsès III arrêta les Peleset dans la zone égyptienne de la Syrie, où ce groupe s'établit alors le long de la côte sud, devenant les Philistins de la tradition biblique et donnant leur nom à la région (la Palestine). Dans ce nouveau contexte géographique, les Peleset ont influencé la culture cananéenne locale mais l'ont aussi rapidement assimilée. Pendant les XII^e et XI^e siècles av. J.-C., les Peleset poursuivent leur pénétration dans l'intérieur de la Palestine, et là se heurtent à la fois aux souverains cananéens locaux et aux Israélites. Les Peleset n'ont laissé aucun document de leur propre cru et ce qu'on sait de leur histoire provient d'observations archéologiques (Dothan, 1982) et des documents de leurs ennemis, y compris les textes égyptiens déjà évoqués et la tradition biblique.

Les Israélites apparaissent pour la première fois dans les sources historiques à la fin du XIII^e siècle (vers 1207 av. J.-C.), lorsque ce qu'on est convenu d'appeler la « stèle d'Israël » de Mineptah les fait figurer parmi d'autres lieux et peuples du Levant méridional (Stager, 1985a). La tradition biblique des origines israélites décrit une invasion venue du désert et la conquête des communautés existantes. Les recherches récentes jettent un doute considérable sur cette version, préférant envisager une transformation sociale intervenue entre le XIII^e et le XI^e siècle av. J.-C. dans des groupes déjà installés dans la région. Les deux interprétations principales tablent sur l'infiltration et la sédentarisation de gardiens de troupeaux qui vivaient déjà aux confins des terres des communautés d'agriculteurs, ou encore des révoltes paysannes contre les élites urbaines de l'âge du bronze. Dans les deux thèses, les communautés villageoises dispersées dans les collines du Levant méridional au début de l'âge du fer apparaissent en réaction aux bouleversements politiques de la fin de l'âge du bronze (Freedman et Graf, 1983; Coote et Whitelam, 1987; Finkelstein, 1988). Le conflit entre les Philistins et les Israélites a

probablement accéléré l'élaboration d'une identité ethnique et d'une organisation politique complexe parmi les tribus israélites (Thiel, 1980).

Plusieurs autres groupes commencent aussi à exister en tant que tels dans le Levant méridional, notamment les Édomites, les Moabites et les Ammonites. Ces peuples tribaux étaient apparentés aux Israélites, mais vivaient à l'est du Jourdain. Plus au nord, en Syrie, d'autres mouvements de populations créent également de nouvelles identités. Les Araméens avaient vécu aux confins du désert syrien à l'âge du bronze récent; ils s'infiltrèrent désormais dans la majeure partie de la Syrie. Des éléments luwiens, originaires du sud-est de l'Anatolie et parlant une langue indo-européenne, avaient été présents tout au nord de la Syrie au cours de l'âge du bronze récent. Cette population croît en nombre après l'effondrement de l'Empire hittite. Les Araméens et les Luwiens se mêlent alors aux populations autochtones pour former une culture souvent appelée « syro-hittite ».

Évolution de la situation politique à l'âge du fer

La fin de l'Empire hittite et le déclin de l'influence égyptienne ont créé un vide politique en Syrie et en Palestine qui a favorisé les ambitions politiques de ceux qui désormais imposent, sans suzerain, leur loi au pays. Un texte égyptien, qui relate les aventures de Wenamon (Unamun) pendant son voyage en Syrie (aux alentours de 1077 av. J.-C.) (Blumenthal, 1982) fait la lumière sur ce qu'était la situation à l'époque. Le potentat de Gubla/Byblos cesse d'honorer un engagement traditionnel portant sur des livraisons de bois de cèdre à l'Égypte. À peu près à la même époque, l'Assyrien Teglath-Phalasar I^{er} (1114-1076 av. J.-C.) fait campagne en Syrie, en quête de bois d'œuvre pour la construction d'un temple à Assour et pour s'assurer la maîtrise des routes caravanières vers la Méditerranée. Il atteint la côte et perçoit le tribut de Gubla/Byblos, de Sidon et d'Armada/Arwad. Aucune puissance politique en Syrie n'est alors capable de s'opposer au raid assyrien.

Les premières entités politiques à atteindre quelque importance au début de l'âge du fer en Syro-Palestine sont ces mêmes cités côtières, en particulier Tyr, Sidon et Gubla/Byblos. Les incursions des Peuples de la Mer ne perturbent pas outre mesure le commerce de ces centres, même si certains partenaires commerciaux ont à souffrir des transformations politiques et ethniques du temps, qui voit au nord la disparition d'Ugarit. La Phénicie n'est pas un État unifié mais plutôt une association lâche de cités et de territoires contigus dont les affaires sont aux mains de princes locaux et d'une aristocratie mercantile. Mais les centres phéniciens ont en commun une tradition historique et religieuse, une culture et un système spécial d'écriture; leurs partenaires commerciaux grecs les perçoivent comme une nation et leur donnent le nom collectif de Phénicie. Tyr est la cité prépondérante jusque vers 700 av. J.-C. Sidon prend la relève politique au VI^e siècle av. J.-C. Les renseigne-

ments historiques dont on dispose sur ces villes proviennent de deux sources. Les traditions bibliques font état de relations avec des cités phéniciennes et notamment avec Tyr sous Hiram, un contemporain de Salomon (vers 950 av. J.-C.) (Katzenstein, 1973, p. 77sq.; Donner, 1982). L'Assyrie recommence à exercer une pression militaire sur la côte syrienne au IX^e siècle av. J.-C. et, à partir des inscriptions d'Assurnasirpal II et de Salmanasar III, les sources assyriennes livrent des détails sur les cités phéniciennes.

L'expansion du commerce phénicien avait déjà commencé au XI^e siècle av. J.-C., marqué par l'établissement de comptoirs, ou colonies. La colonisation phénicienne eut lieu à Chypre, en Anatolie, à Rhodes, en Grèce, en Égypte, à Malte, en Sicile et même en Sardaigne. La céramique grecque du X^e siècle av. J.-C., découverte à Tyr et à Bassit (en Syrie) témoigne des premiers contacts à l'âge du fer entre ces deux mondes (Courbin, 1990). Les Phéniciens fondent la colonie de Carthage à la fin du IX^e siècle av. J.-C.; Carthage établit à son tour ses propres colonies en Méditerranée occidentale et sur la côte atlantique de l'Afrique. Dans d'autres directions, les Phéniciens vont nouer des contacts commerciaux loin dans l'intérieur de l'Asie, et Hiram de Tyr est réputé avoir lancé, de concert avec Salomon d'Israël, de grandes entreprises commerciales en mer Rouge. Les améliorations apportées par les Phéniciens à l'architecture navale, qui permettaient à la navigation d'affronter la haute mer, furent certainement en rapport avec ce commerce au long cours (Klengel, 1979, p. 195 sqq.).

Les cités phéniciennes ne se bornaient pas à animer un commerce de transport en tant qu'intermédiaires entre producteurs et consommateurs; elles produisaient elles-mêmes des articles destinés à l'exportation. Les industries les plus remarquables à cet égard sont celles de la teinture pourpre, de la fabrication du verre, le travail des métaux et la sculpture sur bois et ivoire. La région produisait aussi quelques denrées agricoles spécialisées qui s'exportaient facilement, notamment le vin, les olives et les figues.

Ces activités économiques ont formé la toile de fond d'un pas en avant décisif dans le développement de l'art d'écrire. En s'appuyant sur des expériences déjà accomplies à l'âge du bronze récent, les Phéniciens mettent au point une écriture linéaire alphabétique qui comporte vingt-deux signes consonantiques et s'écrit de droite à gauche. Le papyrus et le parchemin deviennent les supports de prédilection de l'écriture — la fragilité de ces matériaux par rapport à la pierre et à d'autres supports durables d'écrits antérieurs explique sans aucun doute la relative rareté des documents textuels qui ont survécu en Phénicie même (Donner et Rollig, 1966-1969) (*ill.* 79). La nouvelle écriture phénicienne se répand dans toute l'Asie occidentale et sa variante araméenne servira de base à d'autres écritures qu'on retrouve jusqu'en Inde, en Asie centrale et en Indonésie. Les Grecs adaptent l'écriture linéaire à leur propre langue. Le système phénicien devient ainsi la source de

l'alphabet latin employé aujourd'hui dans la plupart des régions du monde. L'« invention » de l'écriture alphabétique linéaire est une des réalisations les plus importantes que nous devons à l'Asie occidentale antique (Rollig, 1985).

Les États araméens

Les principautés de l'arrière-pays étaient en contact étroit avec les cités du littoral. De multiples entités politiques nouvelles, gouvernées par des princes araméens ou « hittites » (luwiens), font leur apparition en Syrie. Certaines d'entre elles figurent dans la tradition écrite sous le nom de l'ancêtre légendaire de la dynastie accolé au terme signifiant « maison » (*bît* PN). Aram-Damas et Hamath sont les plus importantes de ces principautés et elles prennent la tête de la résistance de la Syrie à l'attaque assyrienne au IX^e siècle av. J.-C. Les autres entités politiques sont notamment Bit Rehob sur le Jourdain supérieur, Zoba sur l'Oronte supérieur, Bit Agusi autour d'Alep et Karkemish sur l'Euphrate. L'histoire politique de ces États est connue imparfaitement à travers les textes araméens et luwiens, bibliques et assyriens (Grayson, 1991); leurs rivalités permanentes et leurs coalitions mouvantes compliquent singulièrement l'établissement d'une évaluation historique de l'État syrien (Sader, 1987).

Zoba a été le premier État important en Syrie méridionale vers l'an 1000 av. J.-C. Cette principauté s'étendait jusqu'à Damas et aux régions situées à l'est du Jourdain et entra sans succès en conflit avec Israël. Les princes de Damas assument alors le pouvoir, mettant politiquement à profit la partition d'Israël et du royaume de Judas après la mort de Salomon.

Au IX^e siècle av. J.-C., l'Assyrie monte une succession de campagnes en Syrie et en Palestine, commençant par le raid d'Assurnasirpal II (883-859 av. J.-C.) qui atteint la Méditerranée. En 853 av. J.-C., Adad-'idri de Damas et Irkhuleni de Hamath prennent la tête d'une coalition dirigée contre l'Assyrien Salmanasar III (858-824 av. J.-C.); la coalition comprend parmi ses douze membres Israël, Musri, Irqanata, Arwad, Ammon et des Arabes montés sur des chameaux (Eph'al, 1982). Salmanasar vaincra cette coalition près de Qarqar sur l'Oronte, mais Damas et Hamath resteront par la suite au cœur de la résistance syrienne et, pendant un certain temps, elles empêcheront les Assyriens d'obtenir des succès décisifs en Syrie. Le roi assyrien Adad-nirari III (810-783 av. J.-C.) mènera aussi de grandes campagnes en Syrie et en Palestine; il atteindra Damas et extorquera un tribut de la plupart des principautés et des peuples du Levant jusqu'au sud d'Israël. Les alliances conclues pour faire face au danger extérieur commun n'empêcheront pas des conflits locaux d'éclater entre les divers souverains syriens. La stèle de Tell Afis conserve la mémoire d'un de ces conflits, en l'occurrence la guerre entre Barhadad III de Damas et Zakir de Hamath, vers 800 av. J.-C. (Donner et Rollig, 1966-1969, p. 204 sq.).

La puissance assyrienne passe par une courte période de déclin pendant la première partie du VIII^e siècle av. J.-C., en raison de désordres politiques internes. Diverses cités du nord de la Syrie entrent en dissidence et certains princes du Nord tentent de constituer une alliance avec Ourartou qui, à l'époque, est en train d'étendre son influence en direction de la Méditerranée. Cette situation instable explique les circonstances d'un traité entre l'Assyrien Assour-nirari V (753-745 av. J.-C.) et Mati'el de Bit Agusi ; lequel conclut aussi deux traités avec d'autres principautés (les stèles de Sfire). L'accession de Teglath-Phalasar III (744-727 av. J.-C.) au trône d'Assyrie marque le commencement, couronné de succès, de la poussée agressive de l'Assyrie vers l'ouest. Ce roi remporte des victoires sur les États syriens et palestiniens et les réduit au rang de provinces de l'Empire assyrien (Kessler, 1975 ; Oded, 1974).

Israël

Le processus suivant lequel la structure sociale tribale des villages de l'établissement israélite initial a donné naissance à un État urbain organisé fait l'objet d'un débat animé. Des contributions récentes mettent en relief des facteurs technologiques (outils agricoles en fer, terrassements, citernes tapissées de chaux), l'expansion de la production agricole, l'accroissement de la population, la course sociale à l'enrichissement, le renouvellement des relations commerciales régionales, le clientélisme politique qui coupe transversalement les groupes familiaux et l'émergence de centres culturels régionaux (Stager, 1985b). Dans le récit biblique, l'élection de Saül comme roi (militaire) est encore un acte « démocratique », accompli sous la pression de l'expansion des Philistins. David, rejeton de la « maison de Judas », unit Israël et le royaume de Judas sous son règne vers 1000 av. J.-C., puis étend son royaume en Syrie méridionale et en Transjordanie (Malamat, 1983). Jérusalem, ancienne forteresse jébusite, est devenue la capitale et, avec le transfert de « l'arche d'Alliance », le centre de l'État religieux.

Salomon, le successeur de David, concentrera ses efforts sur la réforme de l'administration et la réorganisation de l'armée. Il divise le royaume en districts dont les limites suivent le tracé des anciennes divisions tribales et des cités-États cananéennes auparavant indépendantes. L'incorporation de ces cités-États, déjà commencée sous David, amena une prospérité accrue de la classe dirigeante d'Israël et améliora le niveau de vie matériel. En revanche, la masse du peuple est soumise à une exploitation économique croissante et doit supporter le fardeau de l'expansion militaire et de la défense des frontières. Salomon s'active dans le commerce extérieur, en partie en partenariat avec Hiram et Tyr, et établit des contacts commerciaux avec l'Arabie méridionale le long de la « route de l'encens » (là se situe l'histoire biblique de la reine de Saba).

Après la mort de Salomon, le royaume unifié se divise en deux entités politiques : Israël et le royaume de Judas. Chacun d'eux guerroya avec les

voisins araméens au nord, et l'expansion impériale assyrienne les menace tous les deux. Israël est incorporé à l'Empire assyrien en 721 av. J.-C., lorsque Sargon II prend Samarie et déporte beaucoup de gens, les remplaçant par d'autres originaires de Babylonie et de Hamath. Le royaume de Judas devient client après la victoire de Sennachérib sur Ézéchias en 701 av. J.-C.

L'évolution culturelle au début de l'âge du fer

Tout comme aux époques précédentes, le polycentrisme politique et économique est la caractéristique la plus évidente de la Syro-Palestine au début de l'âge du fer. Ce sont des rivalités, des coalitions temporaires dictées par l'opportunisme et les ambitions personnelles de princes locaux qui déterminent les événements politiques et en même temps perpétuent une désunion régionale qui favorise les interventions étrangères. Les tensions sociales entre les groupes tribaux nomades, les habitants des villages et ceux des villes jouent un rôle important, souvent combiné à la différenciation socio-économique et à ses conséquences politiques, dans la perpétuation de ces dissensions régionales. Les mouvements ethniques et la formation de nouvelles identités ethniques dans la dernière partie du II^e millénaire av. J.-C. n'ont pas énormément modifié les relations commerciales établies de longue date et les traditions d'artisanat de la région.

Malgré les différences et les variantes qu'on observe dans les structures et les orientations politiques, le développement économique et les langues dans l'ensemble de la Syro-Palestine, la région offre une certaine « unité dans la diversité » en matière de religion et de culture. La plupart des dieux déjà vénérés à l'âge du bronze font aussi l'objet de croyances au début de l'âge du fer. Cependant, de nouveaux panthéons et de nouvelles pratiques religieuses font localement leur apparition, reflétant le polycentrisme politique et économique de la région. De nombreuses variantes de Baal, appelé Hadad en Syrie septentrionale, dieu des éléments et « Seigneur », apparaissent; ces Baals sont parfois différenciés par des épithètes. La colonisation phénicienne propage le culte de Baal et d'autres dieux syriens dans d'autres régions, étendant ainsi l'influence de la religion orientale bien au-delà de son foyer d'origine. Melqart, le dieu-patron de Tyr, est désormais vénéré dans tout le bassin méditerranéen. Eshmun, qui est à l'origine un dieu de Gubla/Byblos, acquiert une grande notoriété comme dieu de la médecine et sera plus tard confondu avec Asclépios. À l'ouest, Astarté est connu sous le nom de Tanit. Par ailleurs, l'Égyptien Bès est très populaire en Syrie, comme le montrent de nombreuses amulettes et petites figurines découvertes sur les sites syriens. Baal, dans son rôle de dieu de la végétation, reçoit en Adon (« maître ») un protagoniste; c'est le Grec Adonis, dont la mort et le retour à la vie marquent les saisons (Rollig, 1973).

Le culte de Yahvé, le dieu tribal d'Israël, doit faire face à la concurrence des dieux traditionnels cananéens et à l'influence de ces dieux sur les Israélites

sédentarisés. La tradition prophétique interprète les tensions sociales de la monarchie comme une indication de la colère divine suscitée par la vénération d'autres dieux, tout particulièrement Baal et Astarté. Les prophètes font leur apparition au IX^e siècle av. J.-C. en Israël et au VIII^e av. J.-C. dans le royaume de Juda. Leur exigence de la restauration de l'ordre social et religieux antérieur (tribal) est un programme visant à résoudre la crise focalisée sur l'abolition des cultes étrangers. La réforme du culte opérée par Josias à la fin du VII^e siècle av. J.-C. ne satisfait que partiellement ces exigences. En même temps, les aléas de la situation politique et sociale donnent naissance aux premières traditions écrites, comprenant l'historiographie, qui viendront plus tard s'insérer dans l'Ancien Testament. La littérature hébraïque se conforme étroitement aux modèles cananéens de syntaxe, de style et de métrique.

Les vestiges archéologiques mettent en évidence les progrès culturels accomplis en Syrie et en Palestine. Les deux régions, et surtout la Syrie, ont continué de faire fonction de pont et de lieu de rencontre pour les réalisations culturelles et les techniques étrangères. La Phénicie et les Philistins, les Araméens, les Syro-Hittites et les Israélites ont créé des variantes de la culture ouest-asiatique antique qui souvent s'en distinguent à peine. Les reliefs sculptés sur les orthostates et les sculptures monumentales des palais, des temples et des portails des cités syro-palestiniennes expriment la spécificité de l'évolution artistique dans la région. Ces monuments témoignent de variantes locales de l'imaginaire et de l'art mais également de différents modes d'assimilation des influences étrangères. En dehors du commerce, la richesse des centres syro-palestiniens continue de reposer sur une agriculture spécialisée (olives, vin) et sur la production artisanale; celle-ci comprend la sculpture sur ivoire et sur bois, la métallurgie, la verrerie et la teinture des tissus (en particulier la pourpre). La période qui se situe autour de 700 av. J.-C. voit la perte de l'indépendance politique, mais sans qu'il y ait de modification fondamentale des modalités de l'existence dans cette région de l'Asie occidentale.

BIBLIOGRAPHIE

- AHITUV S. 1984. *Canaanite Toponyms in Ancient Egyptian Documents*, Jérusalem.
- ASTOUR M. 1978, « Les Hourrites en Syrie du Nord : rapport sommaire », *Rev. Hittite Asiatique*, Paris, vol. XXXVI, p. 1-22.
- BARRELET M.T., et al. s.d., *Méthodologique et critiques, I : Problèmes concernant les Hurrites*, Paris.
- BASS G. 1986. « A Bronze Age Shipwreck at Ulu Burun (Kas) : 1984 Campaign », *Am. J. Archaeol.*, Boston, Massachusetts, vol. XC, p. 269-296.

- BIENKOWSKI P. 1982. « Some Remarks on the Practice of Cremation in the Levant », *Levant*, Londres, vol. XIV, p. 80-89.
- BLUMENTHAL E. 1982. *Ägyptische Reiseerzählungen*, Leipzig.
- BORDREUIL P. 1979. « L'inscription phénicienne de Sarafand en cunéiformes alphabétiques », *Ugarit-Forsch.*, Neukirchen-Vluyn, vol. XI, p. 63.
- CADOGAN G. 1973. « Patterns in the Distribution of Mycenaean Pottery in the Eastern Mediterranean », in International Symposium « The Mycenaeans in the Eastern Mediterranean », Nicosie, 1972, *Acts*, Nicosie.
- COOTE R., WHITELAM K. 1987, *The Emergence of Early Israel in Historical Perspective*, Sheffield.
- COURBIN C. 1990. « Fragments d'amphore protogéométriques », in P. MATTHIAE; M. LOONS; H. VAN WEISS (dir.), *Resurrecting the Past*, Leyde, p. 49-64.
- COURTOIS J.-C. 1979. « Ras Shamra : Archéologie du site », in *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Paris, vol. IX, p. 1222-1294.
- DIETRICH M., LORETZ O. 1966-1969. « Die soziale Struktur von Alalakh und Ugarit I-II », *Welt Orients*, Göttingen, vol. III, pp. 188-205, vol. V, p. 57-93.
- 1981. « Die Inschrift der Statue des Königs Idrimi von Alalah », *Ugarit-Forsch.*, Neukirchen-Vluyn, vol. XIII, p. 201-269.
- DONNER H. 1982. « Israel und Tyrus im Zeitalter Davids und Salomons », *J. Northwest semit. Lang.*, Leyde, vol. X, p. 44 sq.
- ROLLIG W. 1966-1969, *Kanaanäische und aramäische Inschriften, I-III*, Wiesbaden.
- DOTHAN T. 1982. *The Philistines and Their Material Culture*, New Haven, Connecticut.
- EDZAR D.O. 1985, « Amarna und die Archive seiner Korrespondenten zwischen Ugarit und Gaza », in International Congress on Biblical Archaeology, Jerusalem, avril 1984. *Biblical Archaeology Today*, Jérusalem, p. 248-259.
- EPH'AL, I. 1982. *The Ancient Arabs : Nomads on the Borders of the Fertile Crescent, 9th-5th Centuries BC*, Jérusalem.
- FINKELSTEIN I. 1988. *The Archaeology of the Israelite Settlement*, Jérusalem.
- FREEDMAN D.N., GRAF D. (dir.) 1983. *Palestine in Transition : The Emergence of Ancient Israel*, Sheffield.
- FRITZ V. 1987. « Conquest or Settlement, the Early Iron Age of Palestine », *Biblic. Archaeol.*, Cambridge, Massachusetts, vol. L, p. 84-100.
- GRAYSON A. K. 1991. *Assyrian Rulers of the Early First Millenium BC*, Toronto.
- HANKEY V. 1967. « Mycenaean Pottery in the Middle East », *Annu. Br. Sch. Athens*, Londres, vol. CXII, p. 107-147.
- HELCK W. 1962. *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrtausend v. Chr.*, Wiesbaden.
- 1979. « Die Seevölker in ägyptischen Quellen », in H. MÜLLER-KARPE (dir.), *Jahresbericht des Instituts für Vorgeschichte der Universität Frankfurt a.M.*, 1976 : Geschichte des 13. und 12. Jahrhunderts v. Chr. Darmstadt, p. 132.

- HROUDA B. 1985. « Zum Problem der Hurriter », *Mari, Ann. Rech. interdiscip.*, Paris, vol. IV, p. 595-613.
- KADRY A. 1981. « Some Comments on the Qadesh Battle », *Bull. Centen.*, Le Caire, vol. LXXXI, p. 47-55.
- KATZENSTEIN H.J. 1973. *The History of Tyre*, Jérusalem.
- KESSLER K. 1975. « Die Anzahl der assyrischen Provinzen des Jahres 738 v. Chr. in Nordsyrien », *Welt Orients*, Göttingen, vol. VIII, p. 49-63.
- KITCHEN K. A. 1982. *Pharaoh Triumphant : The Life and Times of Ramesses II, King of Egypt*, Warminster.
- KLENGEL H. 1965-1970. *Geschichte Syriens im 2. Jahrtausend v.u. Z*, Berlin
- 1978a, « Mitanni : Probleme seiner Expansion und politischen Struktur », *Rev. Hittite Asianique*, Paris, vol. XXXVI, p. 91-115.
- 1978b, « Vorderasien und Ägäis. Ein überlick über den bronzezeitlichen Handel », in W. COBLENZ, F. HORST, *Mitteuropäische Bronzezeit. Beiträge zur Archäologie und Geschichte*, Berlin, p. 5-25.
- 1979, *Handel und Händler im alten Orient*, Vienne.
- 1982. « Zur Rolle des Eisens im vorhellenistischen Vorderasien », in J. HERRMANN, I. SELNOW. *Produktivkräfte und Gesellschaftsformationen in vorkapitalistischer Zeit*, Berlin, p. 179-189.
- KRAUSS R. 1985. *Sothis- und Monddaten. Studien zur astronomischen und technischen Chronologie Altägyptens*, Hildesheim.
- KUSCHKE A. 1979. « Das Terrain der Schlacht bei Qades die Anmarschwege Ramses' II », *Z. dtsh. Paläst. Ver.*, Stuttgart, vol. XCV, p. 7-35.
- LIVERANI M. 1974. « La royauté syrienne à l'âge du bronze récent », in P. GARELLI (dir.), *Le Palais et la royauté*, Paris, p. 329-333.
- LUCKENBILL D. D., 1926-1927, *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, I-II, Chicago, Illinois.
- MALAMAT A. 1983. *Das davidische und salomonische Köninreich und seine Beziehungen zu Ägypten und Syrien : Zur Entsehung eines Grossreichs*, Vienne.
- MUHLY J. D. 1984. « The Role of the Sea People in Cyprus during the LCIII Period », in V. KARAGEORGHIS, J. D. MUHLY, *Cyprus at the Close of the Late Bronze Age*, Nicosie., p. 39-55.
- MURNANE W. J. 1985, *The Road to Kadesh. A Historical Interpretation of the Battle Reliefs of King Sety I at Karnak*, Chicago, Illinois.
- OED B. 1974. « The Phoenician Cities and the Assyrian Empire in the Time of Tiglath-Pileser III », *Z. dtsh. Paläst. Ver.*, Stuttgart, vol. XC, p. 38-49.
- RAINEY A. F. 1978. *El Amarna Tablets 359-379*, Neukirchen-Vuyn. (Alter Orient Altes Testam., 8)
- ROLLIG W. 1973. « Die Religion Altsyriens », in U. MANN (dir.) *Theologie und Religionswissenschaft*, Darmstadt, p. 86-105.

- (dir.), 1978, *Neues Handbuch der Literaturwissenschaft. Altorientalische Literaturen*, Wiesbaden.
- 1985. « Über die Anfänge unsere Alphabets », *Altertum*, Berlin, vol. XXXI, p. 83-91.
- SADER H. 1987, *Les États araméens de Syrie depuis leur fondation jusqu'à leur transformation en provinces assyriennes*, Wiesbaden.
- SANDARS N. K. 1985, *The Sea Peoples, Warriors of the Ancient Mediterranean*, Londres.
- SCHACHERMEYER F. 1982, *Die Levante im Zeitalter der Wanderungen*, Vienne.
- SNODGRASS A., 1980. « Iron and Early Metallurgy in the Mediterranean », in T. WERTIME; J. D. MUHLY (dir.), *The Coming of the Age of Iron*, New Haven, Connecticut.
- SPALINGER A. 1981. « Considerations on the Hittite Treaty between Egypt and Hatti », *Stud. altägypt. Kult.*, Hambourg, vol. IX, p. 299-348.
- STAGER L. E. 1985a, « Merenpath, Israel and Sea Peoples, New Light on an Old Relief », *Eretz-Israel*, Jérusalem, vol. XVIII, p. 56-64.
- 1985b, « The Archaeology of the Family in Ancient Israel », *Bull. am. Sch. Orient. res.*, Cambridge, Mass., vol. CCLX, p. 1-35.
- STECH-WHEELER T. *et al.* 1981. « Iron at Taanach and Early Iron Metallurgy in the Eastern Mediterranean », *Am. J. Archaeol.*, Princeton, New Jersey, vol. LXXXV, p. 245-268.
- THIEL W. 1980. *Die soziale Entwicklung Israels in vortaalicher Zeit*, Neukirchen-Vluyn.
- WARPNISH P. 1984. « The Dromedary and Bactrian Camel in Levantine Historical Settings : The Evidence from Trell Jemmeh », in J. CLUTTON-BROCK, C. GRIGSON (dir.), *Animals and Archaeology*, Londres, vol. III, p. 171-187.
- WILHEM G. 1982. *Grundzüge der Feschichte une Kultur der Hurriter*, Darmstadt.
- ZARINS J 1989, « Pastoralism in Southwest Asia : The Second Millenium BC », in J. CLUTTON-BROCK (dir.), *The Walking Larder : Patterns of Domestication, Pastoralism, and Predation*, Londres, p. 127-155.

12.3

L'Anatolie

Ekrem Akurgal

Cette présentation des civilisations anatoliennes est basée sur la classification employée par les préhistoriens; car, exception faite de l'Anatolie centrale qui a témoigné d'une période protohistorique avec le peuple hattî (2500-1800 av. J.-C.) et d'une période historique avec les Hittites (1800-1200 av. J.-C.), toutes les autres régions de la péninsule anatolienne se trouvaient à l'état de culture préhistorique. Notre classification chronologique est donc comme suit :

- l'âge de bronze ancien (3000-2500 av. J.-C.)
- l'âge de bronze moyen avec la civilisation hattî (2500-1800 av. J.-C.)
- l'âge de bronze récent avec les civilisations hittite et hourrite (1800-1200 av. J.-C.)
- l'âge de fer avec les civilisations néo-hittite, ourartéenne, phrygienne, lydienne, carienne, lycienne et grecque (éolienne, ionienne et dorienne) (1180-750 av. J.-C.).

L'ÂGE DU BRONZE ANCIEN (3000-2500 AV. J.-C.)

L'Anatolie, qui avait joué un rôle prépondérant aux VII^e, VI^e et même au V^e millénaire av. J.-C., se trouva largement distancée dans les domaines culturels pendant le IV^e et surtout durant la première partie du III^e millénaire av. J.-C. Tandis que l'écriture était inventée en Égypte et en Mésopotamie aux alentours de 3000 av. J.-C. et que les peuples de ces régions atteignaient un niveau culturel très élevé, toute l'Anatolie connaissait une vie sociale primitive comme celle des établissements préhistoriques. Ce n'est qu'après le milieu du III^e millénaire qu'une civilisation bien avancée et remarquable se présente dans la péninsule anatolienne.

Les fouilles effectuées pendant les dernières décennies nous révèlent que la vie sociale dans les agglomérations anatoliennes, qui datent de la première partie du III^e millénaire av. J.-C. était juste en train de se développer. Il y avait,

déjà à cette époque des établissements entourés d'une muraille, et fort probablement régis par un potat local. C'étaient donc des petites cités-États dans lesquelles divers métiers, y compris la métallurgie, pouvaient fleurir. La richesse de la péninsule en cuivre, plomb, nickel et arsenic a sans doute joué un rôle notable dans ce progrès, qui constitue l'une des étapes les plus remarquables de l'économie productive. En effet, les objets en bronze, mis au jour dans les fouilles récentes en Anatolie et qui datent de la première et surtout de la deuxième partie du III^e millénaire av. J.-C., contiennent 10 % et plus d'un alliage d'étain. Cela nous prouve qu'une industrie métallurgique capable de fabriquer un bronze de qualité existait en Anatolie au III^e millénaire av. J.-C. Comme nous savons que l'étain était un matériel importé de la Mésopotamie à Kültepe même aux XIX^e et XVIII^e siècles av. J.-C., nous pouvons admettre que les habitants d'Anatolie avaient établi, déjà à l'époque du bronze ancien, des relations commerciales avec la Mésopotamie pour obtenir l'étain indispensable à l'élaboration du bronze de qualité.

Un bon nombre de sites systématiquement fouillés et pour lesquels d'excellentes descriptions ont été publiées ont livré des résultats remarquables qui nous permettent d'obtenir une image assez précise sur la culture du bronze ancien en Anatolie. Il s'agit des niveaux et des couches des établissements suivants : Troie I, Demircihöyük (couches D-P), Yortan (une partie de classe A), Beycesultan (couches XIX-XVII), Karatas (couches BA I), Tarsus (couches BA1-BA2), Arslantepe Malatya (BA), Gedikli et Pulur.

La civilisation du bronze ancien en Anatolie présente des développements semblables et un caractère assez commun. Toutefois, du point de vue de l'art, on peut discerner au moins quatre régions qui offrent certaines particularités différentes l'une de l'autre : 1) l'Anatolie occidentale ; 2) l'Anatolie du Sud-Ouest ; 3) l'Anatolie centrale ; 4) l'Anatolie orientale (avec les parties est et sud-est).

L'Anatolie occidentale — Troie I (3000-2500 av. J.-C.)

La civilisation la plus importante et la mieux connue de l'Anatolie pendant la période de l'âge du bronze ancien est le premier établissement de Troie (*fig. 32*). Cette occupation initiale, qui se compose de dix couches d'habitations superposées, se fit sur une zone très limitée. Aux couches d'habitation Ij, c'est-à-dire à l'époque où Troie I fut à son apogée, le diamètre de la ville était seulement de 90 mètres. Le plan montre les ruines reconstituées à la lumière des découvertes des missions allemandes et américaines. Troie I-IX a été fouillé par Schliemann, Dörpeld et Blegen. Le site important est de nouveau l'objet de grandes fouilles, dirigées par M. Korfmann.

Le mur de Troie I (carrés EF 5/6 du plan) est, aujourd'hui encore, en très bon état de conservation. La porte de la ville avait 2,97 m de large, et elle était défendue par deux tours. L'une d'elles, celle de l'est, a été trouvée en très bon

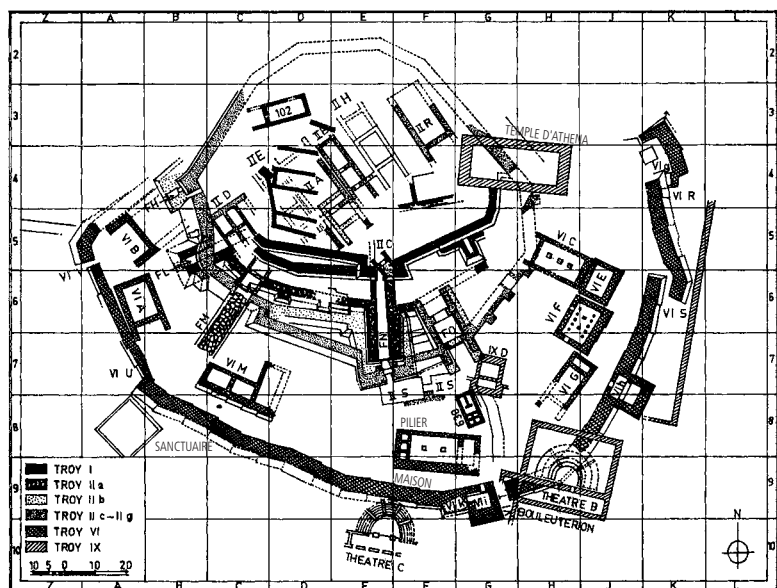


Figure 32 Troie I-IX. Plan reconstitué (adapté de W. Dörpfeld et des fouilles américaines).

état, après que la terre qui la recouvrait eut été dégagée. Sa hauteur est de 3,50 m. La base de la tour est bâtie de pierres assez grosses. Au sommet de la tour, elles sont plus petites et nettement plus étroites, et ressemblent à des briques crues ou à des tuiles. Les fouilleurs américains ont relevé que ce mur, qui avait une paroi extérieure à forte inclinaison, avait été surmonté d'un parapet de briques crues. Toute attaque d'un ennemi essayant de forcer l'entrée, en forme de long corridor, aurait été repoussée à partir des tours latérales. L'expédition américaine a démontré, grâce à une succession de sondages, que le mur s'étendait sur 115 mètres.

La maison 102, qui se trouve sur les carrés CD 2/3 du plan et qui fut fouillée par l'expédition américaine, est le vestige le plus beau de Troie I. Ce bâtiment fut élevé au cours de la phase Ib de Troie. La construction en abside que l'on voit sous cette maison appartient à la phase Ia. Les murs de la maison 102 mesurent 18,75 m sur 7 mètres (mesures extérieures) ; ils sont construits à l'aide de pierres disposées en chevrons. Deux foyers existaient dans la grande salle : l'un au centre, l'autre près du mur est. Quelques fragments du premier sont toujours en place, mais il ne reste rien du second. La même pièce possédait aussi deux banquettes qui ont pu être utilisées comme lits ou divans. Celle qui se trouvait contre les murs nord et est, et dont il ne reste aujourd'hui

aucune trace, mesurait 2 mètres de long, 90 centimètres de large et 30 centimètres de haut. Celle qu'on voit encore près de l'angle nord-ouest mesure 2,35 m de long, 1,70 m de large et 50 centimètres de haut. Elle était occupée par un lit double. Le *bothros*, qui fut dégagé durant les fouilles, mais qui n'existe plus, était une fosse utilisée pour faire lever la pâte à pain. Une petite plate-forme à l'arrière, contre le mur, servait de table pour des objets divers mais elle n'existe plus. Les os d'animaux et les coquilles de mollusques trouvés là prouvent que l'on cuisinait et mangeait à cet endroit. Sous le pavement de la grande salle, on a découvert deux tombes d'enfants, l'une proche du mur sud, l'autre du mur nord : les six squelettes sont ceux d'enfants morts à la naissance ou âgés d'une ou deux semaines au plus. La mortalité infantile de cette époque était considérable.

On n'a pas encore trouvé la nécropole de Troie, à l'intérieur de la forteresse, dans la zone d'habitation. Les sépultures se trouvaient fort probablement hors les murs. La partie supérieure des murs était percée d'ouvertures longues et étroites, pour la lumière et la ventilation. Elles étaient juste sous le toit, qui était plat et fait de bois et de briques crues. La maison, longue, étroite et indépendante, avec une pièce sur l'avant et un foyer au centre de la grande salle, constitue un mégaron typique, l'un des plus anciens exemples connus à ce jour. Au sud de la maison, cinq murs parallèles sont visibles. Bien qu'aucun plan bien précis n'en puisse être relevé, il semble que ce sont des restes de demeures à mégaron. Le mur sud du bâtiment, sur le carré 4D, est construit sur le mode des chevrons. Il faut aussi mentionner une stèle sur laquelle est représentée une tête humaine. C'est le plus ancien exemple d'un « monument » orné d'un relief en Anatolie.

La poterie était faite à la main. De la vaisselle troyenne décorée de visages humains apparaît pour la première fois dans cet établissement à ce niveau. Du point de vue culturel, Troie I est liée à la zone égéenne voisine. Elle disparut à la suite d'un incendie.

Un autre centre important de l'âge du bronze ancien en Anatolie occidentale est le site de Demircihöyük près d'Eskisehir. Dans les fouilles effectuées par M. Korfmann et son équipe (J. Seeher et T. Efe), pour lesquelles le compte rendu publié est excellent, on a mis au jour un grand nombre de poteries qui datent de la première moitié du III^e millénaire av. J.-C. Dans le même niveau, on a dégagé un ensemble de maisons juxtaposées comme celles de Troie I et de Troie II qui ont été réparées à maintes reprises pendant la première partie du III^e millénaire av. J.-C.

Deux autres établissements remarquables de l'Anatolie occidentale ont été découverts à Aphrodisias et Iasos, dont les résultats des fouilles ont été publiés respectivement par Martha Sharp Joukowsky (1986) et Paolo Emilio Pecorelle (1984). Il est bien certain qu'une partie des objets trouvés dans ces fouilles date de l'âge du bronze ancien.

Les nécropoles situées dans les régions centrales d'Anatolie occidentale ont livré de la céramique incisée et remplie de couleur blanche dite « Yortan ». Il est fort probable qu'une partie de la céramique de la classe A, définie justement par T. Kamil (1982), date de la première moitié du III^e millénaire av. J.-C.

Enfin, dans le site de Urla (Klazomenai) fouillé par H. Erkanal, on a dégagé une enceinte très bien conservée qui ressemble beaucoup à celle de Troie I.

L'Anatolie du Sud-Ouest

À Karahöyük, près de Konya, fouillée par S. Alp, on a trouvé, dans une ville fortifiée par une enceinte, des objets d'art de tout premier ordre, et pas seulement de l'époque du bronze moyen, mais aussi du bronze ancien. Il est bien intéressant que cet établissement nous ait fourni de la poterie qui révèle une parenté notable de Troie I et II.

Les fouilles à Karatas-Semayük, dans la région de Lycie, dirigées par M. Mellink, ont mis au jour des couches importantes qui datent de l'âge du bronze ancien. Le centre du site fouillé est occupé par une maison rectangulaire avec une cour ovale et une clôture extérieure. Un village de maisons, dont le plan est inspiré du mégaron, était construit autour de cet ensemble. Dans la nécropole dégagée, à 200 mètres de l'établissement fortifié, on a trouvé des tombes où les morts étaient placés en position contractée dans des *pithei* dont l'orifice était dirigé vers l'est.

À Beycesultan, au nord du lac d'Acigöl, fouillé par S. Lloyd et J. Melleart, les couches XIX-XIII ont été définies comme datant du bronze ancien. Toutefois, il nous semble qu'une partie seulement de la poterie de Beycesultan peut appartenir à l'âge du bronze ancien, car la plupart des formes offre des traits caractéristiques du style de l'âge du bronze moyen I. D'après les fouilleurs, il est à admettre que la ville de Beycesultan était déjà fortifiée dès l'origine. Les édifices aux murs en brique crue reposant sur les fondations en pierre étaient du type mégaron. Le site de Kuruçay près de Burdur, fouillé par Refik Duru, a livré également des objets d'art qui appartiennent en partie au style de l'âge du bronze ancien.

L'Anatolie centrale

Dans cette région, on a fouillé à peu près deux douzaines de sites. Les plus importants parmi eux sont les établissements suivants : Alisar, Alaça Höyük, Karaoglan, Etiyokusu, Ahlatlibel et Polatli. La culture qualifiée de « chalcolithique récent » par les archéologues ayant fouillé des sites de l'Anatolie centrale correspond en fait au bronze ancien (3000-2500 av. J.-C.); et la culture qu'ils appelaient « âge du cuivre » doit être nommée bronze moyen (2500-1800 av. J.-C.).

La période du bronze ancien en Anatolie centrale est, comme dans d'autres parties de l'Anatolie, assez médiocre. La poterie est modelée à la main et cuite sur des feux à ciel ouvert. Les objets en métal sont très rares.

Le site d'Alisar, fouillé par von der Osten, avec son enceinte partiellement découverte, semble être une agglomération fortifiée et fort probablement gouvernée par un potentat local. Les sépultures se trouvaient à l'intérieur de la ville. Les cadavres étaient déposés dans les *pithoi*, dans les cistes en pierre ou bien très simplement dans la terre.

Alaça Höyük, fouillé par R.O. Arik et H. Kosay, offre des parallélismes avec Alisar et semble avoir été la résidence d'une principauté bien importante déjà à l'époque du bronze ancien (3000-2500 av. J.-C.).

L'Anatolie orientale (avec les parties est, sud et sud-est)

Dans les fouilles d'Arslantepe, dirigées d'abord par S.M. Puglisi et maintenant par A. Palmieri, on a découvert l'une des plus anciennes cité-États de l'Anatolie, entourée d'une muraille avec une porte monumentale. Elle constituait fort probablement le siège d'une royauté locale bien influente. À peu près 200 empreintes de cachets et de cylindres sur les bulles en argile mises au jour révèlent que cette principauté était un centre important de commerce déjà au début du III^e millénaire av. J.-C. Parmi les trouvailles, il faut mentionner surtout des pointes de lance et poignards en cuivre contenant 2,7 % à 4 % d'un alliage d'arsenic, fabriqués au commencement du III^e millénaire av. J.-C. Quant aux moules pour fabriquer des objets en métal, trouvés à Arslantepe, ils datent de la fin du même millénaire.

Imamogluhöyük près de Malatya, fouillé par E. Uzunoglu, a livré des objets d'art du bronze ancien, semblables à ceux d'Arslantepe. Le site important de Norsuntepe, fouillé par H. Hauptmann, dans la région de Keban, est un exemple notable de la période du bronze ancien en Anatolie.

Gedikli, agglomération située près de Sakçegözü, fouillée par B. Alkim, était une cité-État entourée par une enceinte d'une épaisseur de 3 mètres. Les travaux de fouilles à Gedikli nous informent sur les modes des sépultures à l'époque du bronze ancien et moyen de l'Anatolie. L'incinération et l'inhumation sont attestées côte à côte.

Le site de Pulur près d'Elâzig, fouillé par H. Kosay, nous a fourni de grands vases de type dit « Karaz » de la fin du IV^e et du début du III^e millénaire av. J.-C.

Il faut encore mentionner l'établissement d'Ikiztepe près de Samsun, fouillé par B. Alkim, où on a mis au jour des couches de l'époque du bronze ancien et moyen. Il est intéressant de noter que la poterie de cet endroit ressemble beaucoup à celle d'Anatolie du Sud-Est. Par ailleurs, l'architecture en bois d'Ikiztepe révèle des relations avec les édifices en bois de Karatas-Semayük et des régions balkaniques.

À Tarsus, les fouilles de Gozlükule dirigées par H. Goldman ont permis de dégager une agglomération du bronze ancien, qui était fortifiée par une enceinte et apparemment gouvernée par un petit roi local. Parmi les trouvailles de poterie, on peut citer plusieurs vases provenant de la Mésopotamie du Nord et de Chypre, ainsi que des échantillons d'une sorte de céramique orange rougeâtre qui se retrouve abondamment dans les régions sud-est de la péninsule anatolienne. À Tarsus, la poterie était façonnée au tour dès la première partie du III^e millénaire av. J.-C.

À Yüyüktepe, près de Mersin, fouillé par J. Garstang, on a découvert une culture du bronze ancien semblable à celle que nous a livrée la ville de Gözlükule.

Conclusion

L'âge du bronze ancien en Anatolie se trouvait en état de développement. La péninsule était habitée par une population assez dense qui vivait dans des petits établissements fortifiés par une enceinte et gouvernés par des potentats locaux. Le peuple vivait en général de l'agriculture, de la chasse, et les gens qui habitaient dans les agglomérations sur la côte étaient des pêcheurs. Il y avait des cités-États, surtout dans le Sud-Ouest et sur la côte, qui entretenaient des relations commerciales avec la Mésopotamie ainsi qu'avec le monde égéen. La communication à l'intérieur de la péninsule se faisait sans aucun doute avec des caravanes d'ânes et de mulets, comme ce sera encore le cas mille ans plus tard au début de l'époque hittite.

La métallurgie n'était pas répandue. Il faut remarquer que seuls des outils simples et des armes en nombre réduit ont été trouvés dans les établissements du bronze ancien. Ce n'est qu'à l'époque du bronze moyen, et peut-être pas avant le dernier tiers du III^e millénaire av. J.-C., que l'Anatolie a connu les vases en bronze et en métaux précieux.

Si on pense qu'il y avait en Anatolie, à l'époque néolithique récente, aux VI^e et V^e millénaires, des statuettes, de grands vases anthropomorphes et surtout une peinture murale extraordinaires ainsi que des grands reliefs qui ornaient également les murs des chambres, on peut se rendre compte que les Anatoliens menaient, dans la première moitié du III^e millénaire av. J.-C., une vie vraiment primitive. Même par rapport à l'art de la période chalcolithique récente qui possédait une poterie remarquable avec les grands vases dits « compotiers », le niveau de la culture au temps du bronze ancien était fort médiocre.

La poterie, exception faite des productions à Tarsus, était modelée à la main et cuite sur des feux à ciel ouvert. La plupart des formes proviennent de l'époque chalcolithique. Toutefois, la cruche trapue à bec légèrement effilé ne semble pas avoir de précédent à l'époque chalcolithique. Elle se transforme avec le temps en une cruche élégante et sophistiquée à bec long, qui devient la forme dominante de l'époque.

L'ÂGE DU BRONZE MOYEN (2500-1800 AV. J.-C.)

La péninsule anatolienne a atteint à l'âge du bronze moyen une période prospère d'un niveau culturel très élevé, basé en premier lieu sur la production d'une « industrie » métallurgique.

La naissance de la civilisation hattî au centre de la péninsule et la fondation des établissements de Troie II-V aux Dardanelles représentent deux centres de culture de toute première importance. Nous étudierons les créations en architecture, en céramique et en art décoratif accomplies dans la période du bronze moyen sous deux phases successives déjà établies par C. Blegen pour les civilisations troyennes : bronze moyen I : Troie II et ses contemporaines (2500-2200 av. J.-C.) ; bronze moyen II : Troie III-V et ses contemporaines (2000-1800 av. J.-C.).

Le bronze moyen I (2500-2200 av. J.-C.)

Pour obtenir une image précise du bronze moyen nous devons connaître la culture de Troie II-V et celle des villes en Anatolie centrale d'une façon détaillée.

Troie II (2500-2200 av. J.-C.)

L'histoire de la culture de l'âge de bronze moyen I en Anatolie est visible dans les ruines du second établissement de Troie. Troie II indique un développement de l'occupation précédente. Les caractères essentiels de cette nouvelle période sont de type égéen et cycladique ancien, comme dans Troie I. La poterie ancienne helladique « urtînis », déjà trouvée dans les niveaux supérieurs de Troie I, fut importée de nouveau et aussi produite dans les ateliers locaux. Par ailleurs, la relation avec les centres de culture de l'Anatolie centrale avec ceux de l'Est est facilement reconnaissable. C'est évident que les maîtres de Troie n'étaient pas de simples rois-paysans. Ils savaient exploiter leur situation sur les routes du commerce international de manière à maintenir leur domination et à étendre leur territoire. Tous les métaux comme l'or, l'argent, le cuivre et l'étain devaient être importés des zones centrales et orientales de l'Anatolie et de l'Orient. Plusieurs méthodes du travail des métaux pratiquées par les artistes troyens leur viennent des orfèvres orientaux, telle la technique sophistiquée de la granulation, connue en Orient depuis cinq cents ans déjà. Leurs boucles d'oreilles tubulaires, par exemple, sont inspirées d'un ancien modèle oriental. Les exemples les plus raffinés de l'orfèvrerie troyenne appartiennent à un trésor qui fut découvert par Schliemann. Outre les récipients de bronze et les armes, ce trésor comprenait des gobelets en or massif et en argent, des bijoux d'or et des barres d'argent. Les barres avaient dû être commandées pour le troc. Un plat en or du trésor qu'on appelle « la saucière », haute de 7,5 cm et pesant

600 grammes, est de style égéen. Les anses élégantes présentent une forte ressemblance avec la forme du vase dit *depas*, une vaisselle typiquement troyenne. Les deux becs verseurs sont identiques à ceux des élégants bols à becs verseurs helladiques de la même période, qui sont faits d'argile et montrent un enduit dit « urfiris ».

Les potiers de Troie connaissaient bien les deux grandes innovations techniques de cette époque, le four et le tour de potier. Au premier niveau de Troie, les vases étaient faits à la main et cuits sur des feux à ciel ouvert. Dans Troie I comme dans Troie II, les rapports avec l'intérieur de l'Anatolie sont clairement visibles. La seconde cité fortifiée de Troie subit une terrible catastrophe entre 2200 et 2100 av. J.-C. La destruction de la ville forte a peut-être été due aux incursions des tribus indo-européennes en Anatolie, qui commencèrent précisément à cette époque. Cependant, dans les périodes suivantes peu importantes (III à V), il n'y a pas trace d'une nouvelle population. Aucun changement culturel ne semble avoir eu lieu avant la fondation de Troie VI, vers 1800 av. J.-C.

La phase II a-g de cette occupation, composée de sept couches de construction, joua un rôle important dans l'histoire de Troie, même si en 2200 av. J.-C., la ville ne dépassait pas un diamètre de 110 mètres. Bien que Troie I ait été détruite par une catastrophe, il n'y a pas de coupure dans le temps ni le moindre changement de culture entre les deux occupations du site. Au contraire, la culture de Troie I continue à se développer dans Troie II.

La seconde occupation montre un très grand progrès dans le domaine de l'urbanisme, à en juger d'après les *megara* et la disposition des propylées des phases IIc-g. Troie II fut la première cité du monde à posséder un système de construction planifié (fig. 33) et, avec son plan régulier si bien réalisé, elle peut se comparer favorablement aux villes contemporaines de l'Asie occidentale. La méthode qui consiste à placer les *megara* les uns à côté des autres pour former une façade continue, et à disposer des propylées en forme de mégaron à l'entrée d'un tel ensemble, fut suivie fidèlement sept ou huit siècles plus tard sur l'acropole de Tirynthe en Grèce. L'acropole d'Athènes est un exemple remarquable du même type d'urbanisme.

Comme c'était le cas à Troie I, la porte principale de Troie II était au centre du mur sud (FN). Dans la seconde cité, pourtant, il y avait d'autres portes. Parmi celles-ci, les restes de la porte du sud-ouest (FM carré C6) et en particulier sa rampe bien pavée, qui mesure 21 mètres de long sur 7,5 m de large, sont en bon état de conservation. La partie en pierre du mur, toujours visible aujourd'hui, est bombée, c'est-à-dire qu'elle s'incline vers l'intérieur à son sommet. Au-dessus, s'élevait une section perpendiculaire en briques crues.

La rampe pavée montait au propylée FM. L'entrée du propylon mesurait 5,25 m de large et possédait une porte à deux battants. Ce propylée (FM), construit sur le plan d'un mégaron, appartient aux phases c-g de Troie II,

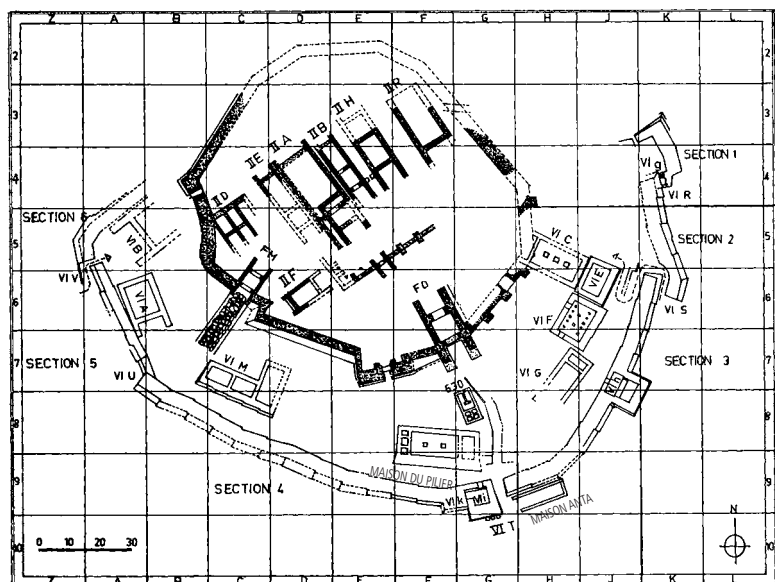


Figure 33 Troie II e-g (et Troie VI récente). Plan reconstitué (adapté de W. Dörpfeld et des fouilles américaines).

c'est-à-dire à la dernière époque de cet établissement. Un peu en arrière de ce rempart, on peut voir les restes de murailles, qui correspondent à la phase Troie IIb à l'avant, et à la phase Troie IIa à l'arrière (c'est-à-dire au nord). Plus au nord, les ruines d'un mur (en noir sur le plan), qui se trouvent plus ou moins dans l'axe de propylée FM, appartiennent à Troie I. La porte FN du carré E7 était l'entrée principale de Troie IIa. Le grand propylée (FO) était la porte principale de la ville à la dernière période de Troie II, c'est-à-dire sa période la plus prospère. Cette construction, comme le propylée FM, fut élevée sur le plan d'un mégaron, ouvert sur les deux petits côtés. Cette entrée splendide donnait sur une cour intérieure qui fut construite à l'époque correspondant aux phases c-g de Troie II (c'est-à-dire 2200-2100 av. J.-C.). Pour bâtir cette cour, on nivela le haut des murailles des phases IIa-b qu'on couvrit d'un pavement de pierres. Pour entrer dans le palais royal, on devait passer par un petit propylée lui aussi construit sur le plan d'un mégaron. À en juger par le bloc de pierre du seuil qui se trouve sur le sol, ce propylée mesurait 1,82 m de large. Une cour pavée se trouvait aussi entre le propylée de la phase IIc et le grand mégaron, et était bordée de deux murs de 2 mètres d'épaisseur sur les côtés sud et ouest. Une base de pierre trouvée dans l'angle sud révèle que l'ensemble possédait une colonnade. Quand on

venait du mégaron, on se trouvait donc devant un bel exemple de décoration architecturale. Par les jours de chaleur, quand le soleil chauffait le mégaron, la colonnade offrait un lieu ombragé pour se rafraîchir. On a parlé plus haut du plan régulier de l'acropole de Troie II. Tous les bâtiments sont ordonnés selon un plan bien défini. En particulier, la situation du grand mégaron (IIA) sur le sommet de la colline, dominant la zone avoisinante, faisait grand effet. Cette maison, avec ses murs de 1,5 m de large, a dû être un bâtiment élevé, se dressant au milieu de la citadelle et attirant l'attention. Bien que la plus grande partie du mégaron ait été détruite par la tranchée nord-sud de Schliemann, il a été possible, au vu des ruines actuelles, d'établir approximativement le plan de la construction. Comme on le verra sur le plan, seule une partie de ce bâtiment a été dégagée, et une portion du mur est se trouve ensevelie sous le remblai laissé après les fouilles allemandes. La largeur du bâtiment, murs compris, est de 13 mètres. La longueur n'en est pas certaine, mais elle a dû être au moins de 35 à 40 mètres. Les dimensions intérieures de la grande salle étaient de 20 mètres sur 10,20 m. Au milieu de la pièce, Dörpfeld a découvert les ruines d'une plate-forme qui avait 4 mètres de diamètre. Il a pu en déduire qu'un âtre se trouvait au centre de la pièce comme dans toutes les structures de mégaron. On n'a pas découvert d'endroit pour s'asseoir ni de vestiges de meuble semblable à un trône, mais il y avait certainement toutes sortes de banquettes, de tables et de sièges dans ce splendide bâtiment, qui fut utilisé pendant longtemps par les rois de la période comprenant les phases c à g. Les restes de deux autres *megara* du même type, mais plus petits, apparaissent sur deux côtés du mégaron IIA. Celui de l'est (IIB) fut détruit par la tranchée nord-sud de Schliemann, mais peut être considéré comme semblable au mégaron bien conservé du côté ouest (IIE). On pense que ces deux *megara* étaient des lieux de repos ou de réunion pour la famille royale. Les *megara* IIA, IIR et IIF, identifiés par Dörpfeld, doivent aussi avoir été composés d'un certain nombre de petites pièces. C'était probablement une caserne ou un dépôt.

Les archéologues américains ont établi définitivement que le trésor que Schliemann a découvert appartient à la phase de Troie IIg. Plusieurs autres œuvres d'art en or et en argent comme ce trésor, qui ont été découvertes à l'occasion des fouilles, révèlent que Troie IIg a succombé brusquement à une invasion. La couche de la destruction qui marque la fin de Troie IIg est en moyenne de 1 mètre d'épaisseur et porte les traces d'un incendie très violent, qui a été causé par un ennemi venu du dehors, probablement une horde d'envahisseurs indo-européens. Cependant, cet ennemi n'occupa pas Troie, puisqu'on n'a pas trouvé de trace d'un changement de culture aux stades III, IV et V d'occupation. Par souci de continuité, ils sont inclus ici, bien qu'appartenant vraiment au bronze moyen II (voir ci-dessous). L'arrivée d'un nouveau peuple à Troie sera examinée en détail au niveau Troie VI, dans le volume III.

Troie III à Troie V (2200-1800 av. J.-C.)

Au cours de la période de Troie III, IV et V, qui dura sans doute très longtemps, nous remarquons la décadence progressive du royaume de Troie et le déclin de sa prospérité. Nous trouvons des ruines de bâtiments de Troie III au nord-ouest de la rampe du carré C5. C'étaient des maisons construites en pierres petites et irrégulières. Les fouilles menées par les Allemands ont démontré qu'à l'époque de Troie IV, il n'y avait même plus de murs de fortification. Les restes des bâtiments primitifs de cette époque ont été découverts à l'est de la maison IV A (carré B6). On pense que la ville était entourée d'un mur de fortification sommaire. Le petit mur du carré A5 date de cette période.

La culture hattî (2500-2000 av. J.-C.)

Si on examine les objets d'art, on peut se rendre compte qu'il existait à l'âge du bronze moyen en Anatolie occidentale, centrale, méridionale et orientale, une unité de style dans les diverses branches des beaux-arts qui est évidente. Les formes de céramique comme les cruches à long bec, les gobelets du type dit *depas amphikypellon*, les vases en forme de tête humaine, les vases à grand pied, les statuettes et les idoles en terre cuite, en bronze et en métaux précieux sont représentés presque dans tous les établissements de la péninsule anatolienne. Les cruches à long bec ainsi que les gobelets du type appelé *depas amphikypellon* sont répandus même en Grèce, en Macédoine et dans le monde égéen. Toutefois l'art anatolien offre dans son ensemble une unité de style qui est remarquable. Surtout la décoration des vases en terre cuite, en bronze et en métaux précieux montre un style spécifique aux régions centrales et méridionales de la péninsule anatolienne. Il s'agit d'une décoration de cannelure composée de motifs géométriques striés en formes de triangles, de spirales, de zigzags et de croix gammées; ce type de décoration se présente surtout à Beycesultan et ses environs ainsi qu'à Alaça Höyük et dans les autres centres situés dans l'arc du cercle du Halys (*ill.* 80-86). Cette constatation nous amène à poser la question suivante : ce style a-t-il été créé par le peuple hattî qui habitait les régions centrale, méridionale ainsi que la partie sud-est de l'Anatolie avant l'invasion des Indo-Européens que nous connaissons sous le nom de Hittites? Pour répondre à cette question, nous devons examiner ce que nous connaissons sur ce peuple protohistorique.

Au III^e millénaire av. J.-C. vivait en Anatolie centrale un peuple, les Hattî, dont le nom nous est parvenu à travers les sources hittites. Aux XIV^e et XIII^e siècles av. J.-C., quand les prêtres de Hattousa dirigeaient les cérémonies de leur culte, ils récitaient parfois des vers dont la signification ne leur était pas bien connue. Car dans les textes cunéiformes, ces vers insérés entre les lignes étaient pourvus de leur traduction. Partout où ces vers se trouvaient, ils étaient toujours précédés d'une note informant que le prêtre parlerait désormais en hattîli, c'est-à-dire en langue hattî.

Le hattî est différent de toutes les autres langues asiatiques. Il est aisément reconnaissable par l'utilisation abondante des préfixes. Par exemple le pluriel est indiqué par divers préfixes : le dieu : *shapu*, les dieux : *washapu*; l'enfant : *binu*, les enfants : *lebinu*.

La diffusion de leur culte montre que les Hattî habitaient au centre et à l'est de l'Anatolie. Nous savons que la plus grande divinité hittite, la déesse solaire Arinna, était appelée en hattî Wurusemu. Son époux Taru, le dieu de l'orage, ses fils les dieux du temps, Nerik et Zippalanda, sa fille Mezulla, sa nièce Zintuhi étaient des divinités et des noms d'origine hattî. De même Télépînou, l'un des plus populaires dieux hittites, son épouse Hatepinus, la déesse Inaras ainsi que le groupe des déesses Zithariyas, Kazis et Hapantalliyas renvoient à l'époque hattî.

L'influence de la civilisation hattî est aussi apparente dans la mythologie hittite. Le mythe d'Illuyanka et de Télépînou dépend également des modèles hattî.

Mais comme les deux mythes en question nous sont parvenus seulement en version hittite, nous ne sommes pas en état de définir leur caractère hattî. Toutefois, nous possédons des fragments de mythes en langue hattî transcrits et souvent traduits par les Hittites eux-mêmes. L'un des récits, inséré dans un rituel magique du dieu de l'orage, débute par ces mots :

Du ciel la lune est tombée. Elle est tombée sur le portail. Personne ne s'en aperçut. Le dieu de l'orage laissa la pluie derrière lui. Il laissa les ondées derrière lui. La crainte le saisit, l'angoisse le saisit.

Il alla, Hapantali, il descendit vers elle, et il la conjure encore et encore. Kamrusepa, du ciel, s'aperçut qu'elle était tombée. Elle parle en ces termes : Du ciel la lune est tombée, elle est tombée sur le portail. Le dieu de l'orage l'a vu ; il a laissé la pluie derrière lui, il a laissé les ondées derrière lui. La crainte l'a saisi. L'angoisse l'a saisi. (E. Laroche)

De même, le nom Hattusili qu'ont porté trois rois hittites, provient du mot *hattus*, et signifiait « celui qui est de Hattus ». Les suffixes *-ili*, *-ala*, *-ula* qu'on emploie dans la langue hittite dérivent des suffixes hattî *-il*, *-al* et *-ul*. Les noms des rois hittites Touthaliya, Arnouwanda et Armuna étaient des noms de montagnes dans la langue hattî.

Un peuple qui a exercé une si grande influence sur les Hittites devait avoir aussi un art de tout premier ordre. C'est pour cette raison que nous pensons que les objets d'art mis au jour en Anatolie centrale montrant une unité de style remarquable ont été créés par le peuple hattî. Les plus beaux représentants du style hattî proviennent d'Alaça Höyük, de Mahmatlar, de Horoztepe ainsi que de Beycesultan.

Les objets qui appartiennent à cette civilisation (*ill.* 87-88) offrent un aspect nettement homogène : avec leurs surfaces soigneusement polies et leurs cannelures caractéristiques, les cruches en terre cuite à long bec, si gracieusement proportionnées, d'Alaça Höyük, d'Ahlatlîbel, d'Alisar et de Beycesultan, se présentent comme de remarquables transpositions dans une autre matière des ouvrages en métal trouvés à Alaça, à Mahmatlar et à Horoztepe.

Les bols d'or des tombes d'Alaça Höyük nous livrent une version anatolienne de la coupe élégante que nous retrouverons plus tard, à l'époque proprement hittite. Le même type, décoré dans le même style, apparaît encore dans la tombe princière d'Horoztepe, qui leur est contemporaine. Il existe également dans la poterie d'Alaça Höyük. Le motif cannelé, dont la céramique chalcolithique s'était déjà servie pour l'ornementation de ses vases, dérive de la décoration des objets métalliques. Les orfèvres anatoliens de l'âge du bronze moyen savaient, en les variant, tirer de ces cannelures les plus heureux effets (*ill.* 85).

On a souvent signalé les rapports qu'offraient les objets créés par les métallurgistes d'Alaça Höyük avec les produits des civilisations avoisinantes. Ils n'en témoignent pas moins d'un même style dont les traits sont purement anatoliens. Sans doute est-il permis de rapprocher les « poêles à frire » cycladiques, qui sont en terre cuite, des miroirs en bronze trouvés à Alaça Höyük et à Horoztepe, dont la partie la plus profonde contenait primitivement un disque d'argent où les princesses hattî pouvaient contempler leur visage.

La statuette d'argent de Hasanovglan (*ill.* 86), localité située près d'Ankara, est un chef-d'œuvre d'art hattî. Mais comme elle fut trouvée par hasard et qu'elle provient probablement d'une tombe, tout repère stratigraphique fait défaut. Il est pourtant évident qu'il s'agit d'une pièce de style hattî. Le dessin strié des cheveux disposés autour du sommet du crâne se retrouve presque identique sur les coupes d'or des tombes principales d'Alaça Höyük (*ill.* 84). De même, la façon de recouvrir le cou d'une fine plaque d'or martelé est une particularité de l'orfèvrerie hattî. (Le cou et le corps d'une statuette de taureau en bronze, provenant d'Alaça Höyük, sont semblablement revêtus d'argent) (*ill.* 80). Les petits seins sphériques, enrobés d'or, et le nombril en bouton incrusté d'or, rappellent également les idoles et les figurines tombales d'Alaça Höyük (*ill.* 83). Le triangle pubien piqué de petits points, les bretelles croisées sur la poitrine et les épaules, et avant tout le cou allongé sont autant d'éléments stylistiques permettant d'établir une parenté entre la pièce d'Hasanovglan et les idoles de la période avancée de l'âge du bronze ancien d'Anatolie. La statuette d'Hasanovglan a le nez fort et recourbé (*ill.* 86). Image vivante du type ethnique prédominant à cette époque, une princesse hattî pourrait en avoir été le modèle. Nous retrouverons plus tard ce même visage dans l'art hittite, car une grande partie de la population de l'Anatolie centrale et orientale portait certainement encore au XIII^e siècle av. J.-C. une forte empreinte hattî.

Le geste respectueux des mains fait penser que cette statuette représente une princesse hattî défunte, dans une attitude d'adoration. Les renseignements fournis par les paysans sur les circonstances de cette découverte, ainsi que les objets trouvés dans l'immédiat voisinage, indiquent que ce précieux objet avait été déposé dans une tombe. De la sûreté de l'artiste, qui déjà parvient à rendre le naturel des formes du corps, on peut déduire que cette statuette est d'époque plus récente que celle des tombes d'Alaça Höyük. Elle pourrait avoir été exécutée aux environs de l'an 2000 av. J.-C.

En forme de disques ou d'animaux, les enseignes ou « étendards » des rois prêtres d'Anatolie centrale (ill. 80, 81) manifestent également l'unité d'un style dont les racines plongent au cœur du terroir anatolien. Les motifs employés pour leur décoration — treillages, cercles concentriques, croix (droites ou gammées), séries de points — se retrouvent sur les vases (ill. 85), sur les idoles (ill. 83) et sur d'autres objets de la même époque (ill. 82). Cette constance dans la manière de travailler se décèle encore d'une manière indiscutable dans d'autres détails, tels que la forme en demi-cercle donnée aux têtes de deux statuettes — ce sont des idoles — retrouvée non seulement dans des idoles en or laminé, mais aussi sur deux enseignes en disque trouvées à Alaça, dont les ornements étoilés sont stylisés suivant le même principe. Plusieurs idoles en terre cuite, provenant également d'Alaça, ont encore la tête conçue de la même façon.

Les enseignes en formes de taureaux et de cerfs s'emboîtaient probablement sur des espèces de trônes (ill. 80). Quant à celles qui affectaient la forme d'un disque solaire, on les fixait à des hampes. Leur partie inférieure porte encore les tenons destinés à être enfoncés dans une fente du bois et sans doute retenus par des lacets ou des courroies. Arqués ou circulaires, ces objets étranges et même mystérieux ne sont vraisemblablement pas autre chose que des symboles de l'univers, tandis que les figures en forme d'animaux sont des représentations thériomorphes de certains êtres divins.

La signification des bannières

La plupart des pièces trouvées dans les tombeaux étaient des objets rituels. Le cliquetis, le rhombe en forme de *sistrum* et les autres objets en forme de bannière de Horoztepe indiquaient leur caractère religieux. Des articles similaires sont utilisés aujourd'hui dans les rites des églises orthodoxes. Les prêtres de Hattî portaient des sistres et ils les utilisaient durant les cérémonies religieuses pour accompagner leurs chants liturgiques.

Le caractère rituel de ces œuvres d'art, impressionnantes et mystérieuses, est particulièrement frappant dans les disques ou les bannières en forme d'arc. Les grandes cornes de bœuf qui servent de base, l'auréole et les bannières sphériques évoquant la voûte céleste ne peuvent pas être interprétées comme étant des compositions purement ornementales. Les cornes de bœuf étaient

fixées à un cadre afin d'élever et de soutenir les bannières, dont certaines avaient parfois les bords des disques ornés d'étoiles encerclant la sphère céleste, comme des satellites. Il s'agit de petits modèles de bannières auxquelles ils ont été ajoutés. Les oiseaux en vol qui décoraient parfois les bords des bannières indiquaient leur signification céleste de même que les fleurs attachées, représentations symboliques de la croissance des plantes s'élevant vers le ciel. Nous ne sommes pas certains que les swastikas décorant les bannières en forme de losanges, tournant en partie à droite et en partie à gauche, puissent être interprétées comme le soleil levant et le soleil couchant ; mais l'aspect général de ces bannières permet de penser qu'elles représentaient, d'une certaine manière, l'univers. Les cornes des bœufs qui soutiennent ces symboles cosmiques rappellent un conte de fées turc relatant que le monde repose sur les cornes d'un bœuf. « Chaque fois que le bœuf secoue sa tête, dit le conte, la terre tremble. » Les précieux instruments des chefs sacerdotaux hattis sont peut-être les représentations figuratives les plus anciennes de ce concept. Nous trouvons la même notion, celle d'un bœuf supportant l'univers, plus tard, dans les différentes formes du symbolisme des Hittites. Ce n'est pas non plus accidentel si le cerf, rapide et leste, émerge du disque solaire ou si ses bois, ressemblant à une auréole et à une voûte céleste, atteignent les limites de la sphère céleste. Dans un relief de Jupiter Dolichène, datant de la période romaine mais représentant un vieux motif hittite, l'épouse du dieu de l'orage est debout, comme l'indique Hancar, sur le dos d'un cerf. Les Hatti appelaient cette déesse Wurusemu, et son épithète de « déesse soleil de Arinna » la définit comme la reine des cieux et de l'univers. Si nous considérons le bœuf comme étant un attribut du dieu de l'orage (ou dieu du temps), nous pouvons interpréter le cerf, dans le même contexte, comme symbole de l'épouse qui l'accompagne invariablement. Il est certain que dans la période postérieure anatolo-hittite, le lion et la panthère étaient devenus symboles des animaux tutélaires des divinités mâles. Mais il se peut que le symbole hattis de la grande déesse ait été altéré par les Hittites. Dans une bannière d'Alaça, on trouve deux panthères à côté d'un cerf. Peut-être la panthère était-elle l'animal sacré de la principale déesse, converti en objet de culte dès le III^e millénaire av. J.-C. Le fait que, sans exception, toutes les bannières animalières représentent soit un bœuf, soit un cerf nous pousse à interpréter le bœuf comme l'attribut d'une divinité identique au dieu de l'orage ou dieu du temps.

Appartenant à l'époque hattis qui va de 2500 à 1800 av. J.-C., les tombes d'Alaça Höyük se situaient donc approximativement entre 2100 et 1900 av. J.-C. Les gisements moins étendus d'Ahlatlîbel et d'Etiyokusu (près d'Ankara) doivent également correspondre à la dernière phase — approximativement 2100 à 2000 av. J.-C. — de cette période. La trouvaille de cachets en ces endroits joue en faveur de cette datation tardive. Les dernières années de l'ère préhistorique d'Anatolie marquent le moment où, entrant en contact avec le

monde mésopotamien, la civilisation hattî fait un grand bond en avant. Le peuple hattî était illettré, mais les petits rois possédaient sans doute des scribes pour entretenir la correspondance avec les États voisins. L'apparition des cachets, en ce temps-là, constitue la première étape vers l'adoption de l'écriture.

L'idole trouvée dans les tombes princières d'Alaça Höyük et les statuettes de conception naturaliste témoignent du haut degré d'avancement de la petite sculpture hattî. Une tendance à la représentation réaliste se manifestait déjà dans les idoles d'Alaça. Les figures jumelées, en or laminé, du type « en violon » (ill. 83), étaient encore parfaitement schématiques. Pourtant, on les a trouvées dans la même tombe que les statuettes naturalistes en cuivre. Mais, destinées à être cousues au vêtement des rois-prêtres, leur rôle décoratif et rituel les vouait au style ancien. Quoique les seins en soient encore stylisés en boutons et le pubis en triangle (ill. 86), la statuette en bronze de la mère allaitant son enfant — une pièce remarquable trouvée dans une tombe d'Horoztepe — marque un réel progrès dans le rendu naturaliste des formes du corps. Trop grands, les yeux et les oreilles appartiennent aussi aux modes primitifs de représentation. Mais la pose asymétrique des mains et des bras et la forme presque naturelle des épaules et des traits du visage annoncent en revanche l'avènement de la nouvelle tendance réaliste. Cette statuette est le spécimen le plus ancien d'une représentation naturaliste du type de la mère et de l'enfant qui se rencontre parmi les idoles contemporaines de Kültepe. Nous retrouverons plus tard la même conception parmi les idoles en plomb des débuts de l'ère historique.

L'adoption du style hattî par les Hittites

Quoique le style des objets exhumés dans les tombes d'Alaça Höyük, de Horoztepe et de Mahmatlar soit tout à fait proprement anatolien, leur mode de sépulture présente un caractère étranger qui est d'origine indo-européenne. À Alaça Höyük, les tombes se composent de fosses rectangulaires (3 à 8 mètres de long et 2 à 5 mètres de large). Ces fosses avec le défunt et les objets d'offrandes sont entourées des quatre côtés par des pierres irrégulières et couvertes de forts madriers posés horizontalement, supportant eux-mêmes une couche de terre, sur laquelle se trouvent des crânes et des pieds de bœufs qui proviennent d'un banquet funéraire. Ce mode de sépulture n'est pas connu jusqu'alors en Anatolie. Il nous rappelle les rites funéraires des Mycéniens et ressemble beaucoup à celui que nous retrouvons plus tard, à Gordion et à Ankara, chez les Phrygiens qui sont d'origine indo-européenne. De même, les étendards en forme de cerfs et de taureaux stylisés, dont les sabots reposent sur une très petite base quadripartite, font penser aux étendards très semblables mis au jour à Maïkop. Il est aussi frappant que les objets d'Alaça Höyük, de Horoztepe et de Mahmatlar représentent des divinités thériomorphes tandis que les Hattî vénéraient des divinités anthropomorphes. Pour

cette raison, il semble que lesdites tombes appartiennent aux princes hittites qui se sont installés dans le pays des Hatti. Ces petits rois hittites ont donc conservé leur habitude d'utiliser leurs disques solaires et étendards en forme d'animaux aussi bien que leurs rites funéraires et leur religion avec des figures thériomorphes. Toutefois, le style anatolien par excellence des objets d'art en question montre qu'ils étaient exécutés par des artisans du peuple hattî. Les observations présentées plus haut nous permettent d'admettre que l'invasion indo-européenne a commencé déjà vers l'an 2200 av. J.-C., et que les premières tribus indo-européennes se sont installées dans le grand arc de cercle de l'Halys (Kizilirmak). Il est fort possible que la destruction qui marque la fin de Troie II et des autres villes du bronze ancien en Anatolie est en relation avec l'immigration indo-européenne. Il semble que l'occupation de l'Anatolie par les Hittites se soit réalisée sous forme d'une infiltration graduelle qui a duré plusieurs siècles. En effet, ce n'est que vers le milieu du ^{XVII}^e siècle av. J.-C. qu'un État hittite a pu être formé.

Conclusion

En comparaison avec la période précédente (l'âge du bronze ancien), le bronze moyen I — en réalité la période protohistorique — représente un niveau de culture très élevé. Le travail du métier de métallurgie a atteint son apogée durant cette phase. Les objets d'art en métaux précieux mis au jour dans les tombes royales d'Alaça Höyük, de Mahmatlar et de Horoztepe constituent le plus riche et le plus beau trésor datant de l'âge du bronze. De même, les œuvres d'art en or et en argent de Troie II sont également d'excellents représentants de l'âge du bronze, après les trouvailles mises au jour dans les villes hattî.

Les cité-États du bronze moyen I étaient comme celles de l'époque précédente des établissements, assez petits, entourés par une enceinte et gouvernés par un roi local. Il semble qu'il n'y avait pas encore de potentats qui dominaient plusieurs villes à la fois. C'était peut-être pour cette raison que les architectes qui ont bâti les grands édifices de type mégaron n'ont pu construire des palais et des temples de style monumental que nous verrons à l'âge du bronze moyen II.

Le bronze moyen I est la période protohistorique de l'Anatolie. Elle nous fournit les données qui nous aident à mieux comprendre le problème ethnique de l'âge du bronze en Anatolie. En effet, nous avons pu constater que l'art des villes septentrionales et méridionales était une création du peuple hattî dont quelques restes fragmentaires de la langue, de la religion, de la mythologie ainsi que d'autres particularités nous sont parvenus par l'intermédiaire des sources écrites de l'Empire hittite.

Un autre peuple dont le nom nous est connu par les sources écrites déjà à l'âge du bronze moyen I sont les Hourrites. Une tablette en pierre écrite en langue hourrite gardée par un lion en bronze aujourd'hui conservé au musée

du Louvre, ainsi qu'un autre document écrit, attestent que la ville Urkis près de Mardin était déjà aux environs de l'an 2300 av. J.-C. habitée par les Hourrites.

Nous n'avons aucun indice qui puisse nous permettre de nous procurer une idée sur l'origine ethnique de la population de Troie I-V. On peut néanmoins admettre, hypothétiquement, que les Troyens, dont l'art ressemble beaucoup à celui des îles et de la Grèce, appartenaient au même groupe ethnique indo-européen qui habitait à cette époque dans le monde égéen. Dans ce cas, Troie VI était une nouvelle vague d'invasion indo-européenne. Ce n'est pas une hypothèse que l'on peut refuser catégoriquement, car il est bien attesté que la ville de Troie a été envahie au cours de la phase VIIb2 par un autre peuple indo-européen d'origine balkanique.

Quant aux Pélasges et Leleges, qui avaient sans doute habité en Anatolie occidentale avant l'arrivée des Hellènes, nous ne possédons aucun indice précis sur leur histoire. Nous savons seulement qu'un peuple habitait en Grèce, dans le monde égéen et en Anatolie, dont les noms des villes se terminaient par -nthos et -assos. Par ailleurs, il est certain que plusieurs autres peuples vivaient en Anatolie à l'âge du bronze, comme c'était le cas aux II^e et I^{er} millénaires av. J.-C.

Nous avons vu qu'en Anatolie l'inhumation et la crémation sont attestées côte à côte. Les nécropoles pouvaient se trouver *intra-muros* ou *extra-muros*. Ce sont seulement les tombes d'Alaça Höyük qui constituent un mode différent de sépulture. C'est à cause de cette particularité que nous avons pu attribuer les tombes d'Alaça Höyük non pas aux potentats hattis, mais aux rois hittites.

Comme W. Orthmann (1963), Chr. Podzuweit (1979) et M. S. Joukowsky (1986) l'ont bien démontré, les formes de poterie anatolienne — et surtout celles de Troie I et II — se retrouvent en Grèce, en Macédoine ainsi que dans le monde égéen. Cela nous révèle que le commerce maritime était très actif. La présence des gobelets du type dit *depas amphikypellon* dans presque chaque ville anatolienne indique que le commerce à l'intérieur de l'Anatolie, pratiqué par des caravanes d'ânes et de mulets, était également bien organisé.

L'âge du bronze moyen II (2000-1800 av. J. -C.)

Principautés hattis, hourrite et hittite

La période qui correspond au bronze moyen II est, en réalité, la première phase de l'histoire en Anatolie. En effet, c'est au début du II^e millénaire av. J.-C., mille ans après l'Égypte et la Mésopotamie, que l'Anatolie centrale connut l'écriture et fit son entrée dans l'histoire au sens exact du terme. Quant à la partie occidentale de la péninsule, elle resta jusqu'à l'époque grecque, vers le VIII^e siècle, voire le IX^e siècle av. J.-C., dans les conditions de vie préhistorique.

Au premier quart du II^e millénaire av. J.-C., l'Anatolie centrale était dirigée par les mêmes principautés hattî et hittite qui coexistaient depuis les deux derniers siècles du III^e millénaire av. J.-C. (voir *supra*). Toutefois, nous allons voir que l'Anatolie se transforma, vers la fin du premier tiers du II^e millénaire av. J.-C., en un pays gouverné par les Hittites.

De même, les marchands assyriens, qui faisaient fort probablement leur commerce en Anatolie déjà dans les deux derniers siècles du III^e millénaire, ont organisé au premier quart du II^e millénaire av. J.-C. des comptoirs commerciaux de toute première importance.

Comptoirs commerciaux assyriens

Nous apprenons grâce aux documents écrits sur les tablettes d'argile mises au jour dans les fouilles de Kültepe, d'Alisar et de Boghaz-Köy, l'existence de comptoirs commerciaux assyriens durant les XIX^e et XVIII^e siècles av. J.-C., au centre et au sud-est de l'Anatolie. Il s'agissait des grands établissements (*karum*) et des agences (*wabartum*). Le *karum* de Kanesh situé à Kültepe, à 20 kilomètres au nord-ouest de Kayseri jouait le rôle d'un centre de contrôle auquel tous les autres comptoirs établis en Anatolie, étaient subordonnés. Il dépendait lui-même de l'autorité d'Assour sur le Tigre. Utilisant l'itinéraire d'Assour-Diyarbakir-Malatya-Kayseri ou bien les cols d'Assour-Urfa-Adana et de Gülek-Kayseri, les marchands assyriens apportaient de l'étain, des vêtements et des tissus, par caravanes de 200 à 250 ânes et vendaient leurs produits aux indigènes, en échange d'or et d'argent et aussi de cuivre, moins chers en Anatolie qu'ailleurs. Un métal appelé « amuntum » était 40 fois plus cher que l'argent. Il s'agissait très probablement du fer.

Les Assyriens n'exerçaient ni pouvoir ni influence de nature politique ou administrative. Le *karum* de Kültepe constituait un établissement de 1 000 mètres de large sur 1 500 mètres de long, et était construit sur les bords nord-est, est et sud-est du monticule habité par les citoyens et les princes de Nesa (Kanesh). Les marchands assyriens, en contrepartie d'une garantie de sécurité, devaient payer des taxes aux princes locaux. La majorité des milliers de documents sont de nature commerciale, économique ou légale. Toutefois, il y a quelques textes de caractère historique ou littéraire.

Les colons assyriens ont utilisé le niveau II de Kültepe, contemporain des rois Sarrum-Kin (Sargon) et Samshi-Adad, de 1900 à 1800 av. J.-C. environ. Il nous a fourni 15 000 tablettes d'argile. Après la destruction du niveau II par un incendie terrible, ce site a été déserté pendant 40 à 50 ans. Ensuite, les marchands assyriens ont bâti, aux environs de 1750 av. J.-C., sur les ruines du niveau II la ville Ib. Ce nouvel établissement, où on a retrouvé également des tablettes d'argile, était contemporain de Zimri-Lim de Mari et d'Hammourabi, le roi de Babylone (deuxième moitié du XVIII^e siècle av. J.-C. environ).

Les comptoirs assyriens d'Alisar et de Boghaz-Köy, attestés par les tablettes des marchands, datent aussi de l'époque de la ville Ib de Kültepe.

*La coexistence des établissements indigènes et hittites :
la période des principautés*

Suivant l'exemple des comptoirs assyriens, les princes anatoliens ont commencé, eux aussi, à employer des scribes assyriens. C'est ainsi que nous sommes informés sur les villes gouvernées par les Hittites.

Anitta était, sans doute, l'un des plus importants potentats du XVIII^e siècle av. J.-C. Deux tablettes en assyrien provenant d'Alisar, un autre texte assyrien de Kültepe, aujourd'hui au musée du Louvre, et surtout un texte hittite mis au jour à Boghaz-Köy, nous renseignent sur sa cité. Nous rencontrons en outre son nom sur un poignard en bronze retrouvé dans les ruines d'un grand palais sur le monticule de Nesa (Kültepe) habité par les indigènes et portant l'inscription *Egal Anitta rubaim* (le palais du roi Anitta). Selon ce texte hittite, Anitta, qui était d'abord le roi de Koussar, avait formé un petit royaume dont Nesa (Kanesh) était la capitale. Dans ce texte, il est dit qu'il a construit les murailles de la ville ainsi que les temples du dieu de l'orage et de Siousoummi. Il doit avoir régné à l'époque de la ville Ib de Kültepe. Le fait que la ville porte le nom de Nesa prouve suffisamment qu'elle était habitée par les Nésiens, c'est-à-dire par les Hittites qui parlaient nésien (voir *infra*).

Les villes mentionnées à maintes reprises dans les documents écrits sont Koussar, Nesa, Hattousa, Zalpa, Purushanda, Mama, Taisama, Sibuha. Un certain nombre d'entre elles, comme Hattousa et Purushanda, étaient d'origine hattî; Mama était une principauté hourrite. Toutefois, la plupart de ces villes, comme par exemple Hattousa et Nesa, sont devenues, dans la période de la ville Ib de Kültepe contemporaine du roi Hammourabi, des centres hittites par excellence. Il est certain que les autres agglomérations anatoliennes se sont également transformées graduellement en villes hittites. L'invasion indo-européenne en Anatolie, commencée déjà dans le dernier quart du III^e millénaire av. J.-C., a continué en vagues successives sur plusieurs siècles. Toutefois, il est certain que la majorité de la population continua d'être hattî au centre et hourrite au sud-est de la péninsule. Les princes hittites portaient, d'ailleurs, quelquefois des noms hattî ou hourrites pour gagner la sympathie des citoyens sur lesquels ils régnaient. Pour cette raison, il est souvent difficile d'identifier l'origine ethnique d'un potentat. Mais si on prend en considération qu'au commencement du XVII^e siècle av. J.-C. environ a été formé l'ancien royaume hittite, il est évident que les actions militaires au premier quart du II^e millénaire av. J.-C. constituaient les combats des princes indo-européens contre les souverains indigènes de l'Anatolie.

L'ÂGE DU BRONZE RÉCENT (1800-1200 AV. J.-C.)

Les Hittites (*carte 13*)

À l'époque des principautés, les villes sont devenues plus grandes par rapport aux agglomérations précédentes. Elles avaient à Kültepe, Karahöyük, Acemhöyük et à Alisar un plan de forme plus ou moins ovale ou circulaire avec un diamètre de 400 à 700 mètres. Des exemples de murailles nous sont donnés à Alisar, Karahöyük et Kültepe. Le passage souterrain d'Alisar est le plus ancien exemple des poternes hittites employées à Boghaz-Köy pour attaquer l'ennemi de côté.

De même, les palais et les temples de cette époque, découverts à Kültepe, Acemhöyük et Karahöyük, ont atteint des dimensions monumentales. Sur l'acropole de Kültepe, on a mis au jour, en partie, les restes de deux palais qui, selon les inscriptions, étaient attribués l'un au roi Warsama et l'autre au roi Anitta. Le plus récent des deux possède une cour centrale de forme presque carrée, bordée de quatre côtés de salles et corridors, et montre une parenté frappante avec l'architecture de l'Empire hittite.

L'originalité et la force créatrice de l'art de l'époque des principautés sont surtout nettement visibles dans les productions de la céramique, parce qu'elles sont conservées en grand nombre. On peut discerner trois genres de vases : 1) les vases à peintures géométriques polychromes, tournés à la main et portant en partie l'empreinte du III^e millénaire av. J.-C. ; 2) ceux fabriqués au moyen



Carte 13 L'Anatolie durant la période hittite.

du tour et représentant des figures d'animaux, d'hommes et des scènes narratives ; 3) les vases monochromes. Elles représentent un nouveau style qu'on peut qualifier de hittite, parce qu'il est répandu et s'est maintenu dans toute l'Anatolie jusqu'aux derniers siècles du II^e millénaire av. J.-C. Il s'agit d'une poterie monochrome à engobe brun-rouge imitant des modèles métalliques. Surtout une forme de cruche à bec allongé représente l'aboutissement d'un long processus d'évolution arrivé à sa forme classique (*ill.* 87, 88).

Des objets d'art en céramique, en bronze, en argent, en plomb et en ivoire retrouvés dans les fouilles de Kültepe, Acemhöyük et Karahöyük témoignent d'un art figuratif de grande beauté et d'une originalité extraordinaire. On peut reconnaître, dans l'iconographie des figures d'hommes et d'animaux, l'influence de l'art babylonien ; mais les artistes anatoliens ont su créer, avec les motifs empruntés de la Mésopotamie, un nouveau style que nous pouvons qualifier de hittite.

Les fouilles de Kültepe (Nesa-Kanesh), d'Acemhöyük et de Karahöyük ont été dirigées respectivement par T. Özgüç, N. Özgüç et S. Alp. Les précieuses trouvailles sont exposées aux musées d'Ankara et de Konya.

Les documents écrits et les créations artistiques nous permettent de formuler la conclusion suivante : la ville de Nesa, située à Kültepe, était habitée par les Nésiens, qui parlaient la langue hittite. Le style de l'architecture, de la céramique ainsi que de tous les arts figuratifs mis au jour dans les fouilles des trois sites en question, présentent des éléments et des motifs que nous rencontrons plus tard à l'époque impériale hittite. Il paraît donc évident que la civilisation hittite émerge au XVIII^e siècle dans les villes gouvernées par les potentats hittites. Si nous prenons en considération que le roi Anitta était, selon un texte hittite de Boghaz-Köy, d'abord le prince de Koussar (ville quelque part au centre de la péninsule) ayant conquis ensuite les villes d'Hattousa, Zalpa (sur les bords de la mer Noire) et Purushanda (au centre de la péninsule), cela veut dire que toute l'Anatolie centrale s'est trouvée pendant un certain temps au cours du XVIII^e siècle av. J.-C. sous le règne d'un seul souverain.

Mais la vie de ce premier petit royaume composé de plusieurs villes n'a pas pu se maintenir. Le résumé de l'histoire hittite raconté par le roi hittite Télépînou (1535-1510 av. J.-C.) révèle que Hattusili I^{er} (1660-1630 av. J.-C.) qui résidait à Hattousa avait réussi à fonder, vers le milieu du XVII^e siècle, un royaume considérable et solide dont les frontières s'étendaient jusqu'à la mer. En effet, le nouvel État fut si puissant que quelques décades plus tard, son fils Moursili I^{er} (1630-1600 av. J.-C.) conquiert d'abord Alep, puis Baby-lone, causant ainsi la chute de la dynastie d'Hammourabi.

Malgré cette expansion initiale très rapide, l'État hittite fut plusieurs fois, du XVI^e au XIV^e siècle av. J.-C., dépourvu de ses conquêtes et réduit à son noyau dans l'arc de cercle du Halys. Toutefois, pendant le règne du roi Soup-

pilloulouma (1380-1345 av. J.-C.), avec la soumission du royaume de Mitanni, l'État hittite devient un empire puissant, égal de l'Égypte. En effet ces deux pouvoirs partageaient au XIV^e et au XIII^e siècle av. J.-C. l'hégémonie du monde oriental. Moursili II (1345-1315 av. J.-C.), fils de Souppiloulouma, fut lui aussi l'un des grands souverains de l'Empire hittite. Son fils Mouwatalli (1315-1282 av. J.-C.) livra contre Ramsès II la célèbre bataille de Kadesh (1285 av. J.-C.). Mouwatalli avait rassemblé toutes les forces disponibles d'Anatolie et de Syrie et 3 500 chars de guerre montés chacun par deux combattants et un conducteur. L'issue de la bataille fut incertaine. Toutefois ce sont les Hittites qui en avaient tiré profit. Car après cette date il n'était plus question d'une influence égyptienne en Syrie et en Mésopotamie. Un traité de paix fut signé seulement en 1269 par Hattusili III (1275-1250 av. J.-C.) et Ramsès II. C'est le plus ancien traité que l'on connaisse, conclu entre de grandes puissances. Touthaliya IV (1250-1220 av. J.-C.), fils d'Hattusili III et la très influente reine Puduhepa, appartiennent encore à la période florissante du grand Empire hittite. Sous leur règne, les beaux-arts furent à leur apogée. Mais avec le roi Arnouwanda III (1220-1200 av. J.-C.) commence la décadence politique de l'Empire hittite. Selon les nouveaux textes de Boghaz-Köy, le dernier roi fut Souppiloulouma, dont la durée de règne n'a pas été longue (1200-1190 av. J.-C.).

La langue et l'écriture

Le nom de la capitale hittite Hattousa ainsi que le nom du roi Hattusili, le fondateur de l'Empire hittite, dérivent du mot *hattus*, qui était la désignation du même site à l'époque précédente hattite. De même, les noms d'autres rois hittites, comme Moursili, Ammuna, Huzziya et Télépinoû, sont également d'origine hattite. Cela montre que les souverains hittites attachaient une grande importance à gagner la sympathie de la population hattite qui était sans doute en majorité. Les rois hittites désignaient, en outre, dans toutes sortes de textes, le pays dont ils étaient devenus les souverains toujours avec son nom ancien, c'est-à-dire « le pays hattite ». Toutefois, cette délicate attention des nouveaux arrivants vis-à-vis du peuple hattite n'exprimait pas seulement une attitude fort raisonnable mais résultait aussi de plusieurs siècles de coexistence entre deux peuples. Les Indo-Européens composés de tribus vigoureuses mais peu civilisées sont, comme nous allons voir, fortement influencés par les autochtones dans tous les domaines de la vie sociale, politique et culturelle.

La nouvelle civilisation hittite, largement basée sur celle du peuple hattite, est due aux tribus indo-européennes, se désignant elles-mêmes comme nésiens et parlant le nésien, mais que nous appelons aujourd'hui par erreur les Hittites. Comme les philologues qui déchiffraient la langue des tablettes mises au jour par les fouilles de Boghaz-Köy au commencement de ce siècle

ont rencontré seulement la désignation « le pays hattî », ils ont cru que c'était le nom du peuple indo-européen immigré en Anatolie. De cette façon, et s'inspirant du terme « Heth » et « Hittim » dans l'Ancien Testament, on a fourni l'appellation « Hittites ».

Jusqu'à aujourd'hui, on a pu distinguer quatre branches de la famille des langues indo-européennes en Anatolie à l'époque hittite : le nésien, le hittite hiéroglyphique, le luwien et le palaic. Les deux premières branches étaient utilisées par la famille royale. Le luwien était en usage dans les pays d'Arzawa et de Kizzouwatna au sud de la péninsule et le palaic, dans le nord de la Cappadoce entre Kayseri et Sivas ou bien plus probablement en Paphlagonie.

Les rois hittites employaient le hittite (le nésien) et l'akkadien pour leurs documents officiels. La seule autre langue utilisée rarement par la cour royale était le hurrite.

Les Hittites se servaient de l'écriture cunéiforme d'origine babylonienne ancienne, qui date d'une époque antérieure à celle de l'écriture cunéiforme utilisée par les marchands assyriens à Nesa (Kültepe). Il est donc bien possible que les princes hittites qui régnaient déjà pendant le dernier quart du III^e millénaire en Anatolie centrale septentrionale, c'est-à-dire à Alaça Höyük, Mahmatlar et à Horoztepe (voir *supra*), ont (aient pu) utilisé cette écriture cunéiforme assyrienne. En effet ces potentats qui possédaient des artisans de tout premier ordre devaient avoir des scribes qui pouvaient entretenir leur correspondance avec les pays étrangers. Les Hittites avaient en outre une écriture hiéroglyphique employée surtout pour les monuments publics et pour les sceaux royaux parce qu'elle se composait des signes figuratifs également compréhensibles pour le peuple hittite analphabète.

Littérature

Les Hittites ont produit une littérature de grande originalité qui se distingue fortement des œuvres écrites de leurs voisins. C'est aux Hittites que nous devons les plus belles et les plus anciennes sources écrites du monde oriental. Le testament politique de Hattusili I^{er} (1660-1630 av. J.-C.), le décret de Télépinou (1535-1510 av. J.-C.), les Annales personnelles de Moursili II (1345-1315 av. J.-C.), l'autobiographie de Hattusili III (1275-1250 av. J.-C.) ainsi que les lettres de correspondance des rois hittites avec les souverains des pays voisins sont en effet les meilleures œuvres littéraires de l'Antiquité orientale.

Le roi, la reine et le gouvernement

Le roi hittite était le commandant en chef de l'armée, la suprême autorité judiciaire ainsi que l'autorité religieuse. Il se réservait en outre la responsabilité d'entretenir les négociations politiques avec les pouvoirs étrangers.

Toutefois, il était loin d'être un souverain absolu à la manière orientale. Le roi hittite n'a jamais été déifié pendant qu'il vivait. Pour le souverain décédé, on employait l'expression « il est devenu dieu ».

Bien que la monarchie fût héréditaire, le souverain n'était que la *primus inter pares*. L'Empire hittite demeura distant de l'absolutisme oriental et du droit divin. Le testament d'Hattusili I^{er} (1660-1630 av. J.-C.) stipule que la haute noblesse n'est pas soumise à la justice royale. Les problèmes entre nobles devaient être portés devant le Pankus (communauté de nobles). De même, dans la réglementation de la succession au trône, promulguée par Télépînou, les droits de la noblesse sont hautement respectés.

Les nobles possédaient des terres considérées comme des fiefs par les seigneurs locaux. Ils étaient dans l'obligation de fournir des chars de guerre à l'armée royale, principale composante de la force militaire hittite.

Un trait particulier de la monarchie hittite consistait en la position extrêmement indépendante de la reine. Elle portait le titre de souveraineté, *tawannana*, d'origine hattî d'ailleurs, pendant toute sa vie, même si son époux n'était plus sur le trône. L'épouse du nouveau roi ne pouvait obtenir le titre de *tawannana* qu'après la mort de la reine précédente. La *tawannana* accompagnait le roi pendant les cérémonies et elle faisait des libations avec le roi, comme nous pouvons le voir sur un relief d'Alaç Höyük (ill. 90). La reine Puduhepa, épouse d'Hattusili III, a joué un rôle important dans les affaires politiques de l'État. Elle a même entretenu une correspondance personnelle avec la reine d'Égypte. Elle est représentée sur le relief rupestre de Fraktin, au sud de Kayseri, offrant libation devant la grande déesse. Le texte hittite du traité avec l'Égypte sur une tablette d'argent nous informe qu'elle avait même un cachet officiel où elle était représentée bien sûr embrassée par la déesse du soleil, Arinna.

De même, la position sociale hautement respectée de la femme est une autre conception caractéristique qui différencie les Hittites des autres pays de l'Asie occidentale. Seule la cour avait un harem. Le peuple ne semble guère pratiquer la polygamie. En outre, la famille était organisée selon le droit patriarcal.

La loi

Une particularité de la société hittite, qui la différencie également de ses voisins orientaux, se manifeste avec évidence dans le caractère humanitaire de ses lois. Les Hittites avaient plus que leurs voisins le respect de la vie humaine et de la valeur de l'individu. Ils n'appliquaient jamais de châtiments déshonorants, telle la mutilation prévue par le droit assyrien. Ils n'empaïaient ni n'écorchaient les prisonniers, ne massacraient ni ne brûlaient leurs ennemis, n'érigeaient pas des pyramides de têtes, actes de cruauté couramment pratiqués par les Assyriens. Même les esclaves étaient traités de manière humaine et se trouvaient sous la garantie de la loi d'État.

L'administration

Les rois hittites avaient le contrôle direct sur les territoires de l'Empire. L'administration des provinces était dirigée par ses fils et d'autres princes de la famille royale. Ils avaient entre autres le devoir de réparer les routes, les palais et les temples. Les villes comme Alep, Karkemish et Datassa, qui avaient une importance de premier ordre, étaient gouvernées par les vassaux choisis parmi les princes royaux. Les États soumis à l'empire étaient en principe gouvernés par les vassaux locaux mais en faveur des Hittites. Ces petits potentats n'avaient pas le droit d'entretenir des pourparlers avec les pays étrangers. Leur devoir essentiel était de payer un tribut à la maison royale et de fournir les moyens nécessaires à l'armée impériale.

Métiers et commerce

Les documents écrits révèlent que la majorité de la population de l'Empire hittite se composait des paysans qui gagnaient leur vie en cultivant la terre. Les textes nous enseignent que toutes sortes de commerces étaient pratiquées. La cour royale possédait, bien entendu, son propre personnel hautement qualifié. Dans le grand temple de Hattousa, on a trouvé une moitié d'une tablette en écriture cunéiforme où l'on peut lire « ensemble deux cent huit personnes dont dix-huit sont des prêtres, vingt-neuf des musiciens, dix-neuf des scribes utilisant des tablettes de bois, trente-cinq des prêtres de divination, dix chanteurs en hurri ». Cette liste totalise cent quarante-quatre personnes. Le reste se trouvait sur l'autre moitié de la tablette, qui n'est pas conservée.

Nous avons vu que les marchands assyriens vendaient aux Anatoliens de l'étain, des vêtements et des tissus en échange d'or, d'argent et de cuivre. Selon une lettre de Hattusili, les Hittites savaient exploiter et forger le fer et en faire des outils, armes et meubles. Toutefois, d'après le même texte, la manufacture des outils en fer prenait beaucoup de temps. L'argent jouait le rôle de monnaie pour effectuer l'échange.

Il y avait sans doute des routes praticables par les chars de guerre et les véhicules à quatre roues, qui portaient les matériaux nécessaires pour l'armée royale. Selon les textes, les princes et les vassaux qui gouvernaient les provinces et les petits États dépendants de l'empire étaient en charge de réparer les routes. Toutefois, le transport national et international était probablement réalisé par des caravanes d'ânes comme à l'époque précédente des principautés.

Coutumes funéraires

Les tablettes hittites mises au jour à Boghaz-Köy (Hattousa) parlent d'une « maison de pierre » (*E. NA*) dans laquelle on déposait les os, après avoir brûlé les corps. Seule la chambre souterraine de Gâvurkale, près d'Ankara, a pu être identifiée comme une chambre sépulcrale hittite. Il est à noter que la chambre de Gâvurkale représente un tombeau de type dit « Isopata » de

l'époque ancienne et que le mode de sépulture ressemble beaucoup à celui chanté dans l'épopée homérique. Cela veut dire que les rois hittites étaient enterrés, comme d'ailleurs les princes hittites d'Alaça Höyük pendant le dernier quart du III^e millénaire av. J.-C. (voir *supra*), selon les coutumes funéraires des peuples indo-européens.

Dans la nécropole d'Osman Kayasi, près de Yazilikaya, à Hattousa, que les Hittites ont utilisée pendant des siècles, on a retrouvé 72 récipients funéraires en céramique de différents type et grandeur dont 50 contenaient des cendres et 22 des os, indiquant que les deux modes de sépulture, la crémation et l'inhumation, étaient pratiqués par les citoyens de Hattousa.

La religion

La religion des principautés d'Alaça Höyük, qui étaient vraisemblablement gouvernées par des potentats hittites dans le dernier quart du III^e millénaire av. J.-C., avait un caractère thériomorphe (voir *supra*). Cette phase de croyance primitive arriérée des Indo-Européens immigrés en Anatolie se transforma sous l'influence de la population indigène hattî en une religion anthropomorphe. Le grand prince hittite Anitta qui a régné dans la deuxième partie du XVIII^e siècle av. J.-C. parle d'un temple de l'orage et d'un autre appelé Siousoummi, c'est-à-dire de *deus* (Zeus), tous les deux érigés par lui-même (voir *supra*). Toutefois, c'est à Hattousa que s'est formée, cette fois-ci sous l'influence hourrite, la religion de la maison royale.

« Les mille dieux du pays hattî » dont parlent les textes trouvés à Boghaz-Köy sont représentés sur les murs d'un sanctuaire rupestre à ciel ouvert, situé à 2 kilomètres au nord-ouest de Hattousa (*fig. 34*). C'était le panthéon hittite dans lequel 63 divinités masculines et féminines se présentent d'une façon cérémoniale. Au centre se trouvent le dieu de l'orage et son épouse, la déesse solaire Arinna avec leur fils, le dieu Sarruma. Ce groupe de trois divinités signale la plus ancienne représentation de l'idée de trinité.

À Hattousa, on a dégagé 7 grands temples et plusieurs douzaines de petits temples. Le plus grand de ceux-ci est dédié au dieu de l'orage Taru et à son épouse, la déesse solaire Arrina, qui étaient les divinités principales de l'empire et de la population anatolienne à l'époque hittite. D'ailleurs, chaque ville vénérât son propre dieu de l'orage. Arinna représentait Ishtar la déesse de la guerre et de la fertilité. Les autres divinités, comme le dieu solaire du ciel et le dieu de la lune par exemple, n'avaient qu'une importance tout à fait secondaire. La mythologie hittite a subi une grande influence hourrite et babylonienne et les textes relatifs aux légendes et mythes ne présentent aucune originalité notable.

L'architecture

Les principautés qui florissaient pendant le dernier quart du III^e millénaire av. J.-C. dans l'arc du cercle du Halys et qui étaient probablement gouver-

nées par les potentats hittites n'avaient pas un art propre (voir *supra*). C'est à l'époque des principautés hittites des XVIII^e et XVII^e siècles av. J.-C. dans les villes de Nesa (Kültepe), Acemhöyük, Karahöyük et à Alisar que nous observons la naissance de l'art hittite. Nous avons pu constater qu'un palais de Nesa s'apparente à l'architecture monumentale de Boghaz-Köy et que le passage souterrain d'Alisar est le plus ancien exemple des poternes hittites. Nous avons en outre remarqué que la céramique et l'art figuratif de ces centres exposent un style qu'on peut qualifier de hittite. En effet, nous allons voir par la suite que certains motifs, formes et éléments de l'art de la période impériale, dérivent de cette époque précédente.

Les fouilles d'Hattousa commencèrent en 1906 sous la direction de H. Winckler et de Th. Makridi. Les fouilles reprirent après la Première Guerre mondiale, en 1931, sous la direction de K. Bittel. Les travaux continuent depuis 1980 sous la direction de P. Newe.

C'est en architecture que se manifestent les plus importantes créations des Hittites. Il y a des éléments totalement originaux à la fois du point de vue de la technique et de la forme. L'apparition du système des murs cyclopéens, jusque-là inconnu en Anatolie, en est un exemple.

La ville d'Hattousa (Boghaz-Köy)

Les Hittites sont les meilleurs bâtisseurs de forteresse d'Asie occidentale. Les puissants murs cyclopéens de Boghaz-Köy furent construits ingénieusement et même les terrains accidentés étaient adaptés aux nécessités stratégiques. Les assiégés pouvaient descendre du rempart par deux escaliers étroits et raides pour attaquer l'ennemi par-derrière. En outre, une poterne de plus de 70 mètres construite en voûte avec les pierres cyclopéennes leur permettait des sorties.

L'acropole, nommée Büyükkale, c'est-à-dire la grande citadelle, était occupée par les édifices civils aux XIV^e et au XIII^e siècles av. J.-C., appartenant à la famille royale. L'édifice D est le plus grand monument de l'acropole; il date du XIII^e siècle av. J.-C. et une salle spacieuse (39 mètres sur 48) au premier étage servait très probablement de salle d'audience offrant une vue étendue sur le paysage environnant, notamment sur le temple. Le bâtiment E, construit au XIII^e siècle av. J.-C., était une petite salle de réception. Avec son plan presque symétrique, cet édifice est tout à fait différent des autres constructions d'Hattousa et rappelle le type dit *Dit hilani*, déjà rencontré dans le plan du palais de Niqumépa (XV^e au XIV^e siècle av. J.-C.) à Tell Açana, près d'Antalya. On peut considérer le bâtiment F, construit au XII^e siècle av. J.-C. dans l'angle nord-ouest de la citadelle, comme l'une des demeures privées de la famille royale. Sa situation stratégique et dominante, sur la grande route conduisant à la capitale et la vue magnifique qu'elle possède dans trois directions ont dû en faire une résidence très appropriée aux besoins des grands rois

de l'Empire hittite. Le palais royal, dont très peu de restes sont conservés, était situé sur le promontoire est dans la partie la plus protégée de l'acropole. L'édifice M était sans doute réservé à un usage administratif et officiel. La construction C, dans laquelle on a trouvé des offrandes votives, peut être identifiée comme un petit sanctuaire. L'édifice K renfermait les archives de l'Empire hittite au XIII^e siècle. C'est le plus ancien bâtiment dans l'histoire de l'humanité dont on sait qu'il fut construit pour être une bibliothèque.

On a dégagé à Hattousa sept temples que leurs dimensions et leur style placent parmi les plus beaux monuments du II^e millénaire av. J.-C. (fig. 34). Le plus grand de ces temples (I) dédiés au dieu de l'orage et à son épouse la déesse solaire Arinna laisse même aujourd'hui une impression vivace sur les visiteurs. L'ensemble, y compris les magasins qui entourent le temple,

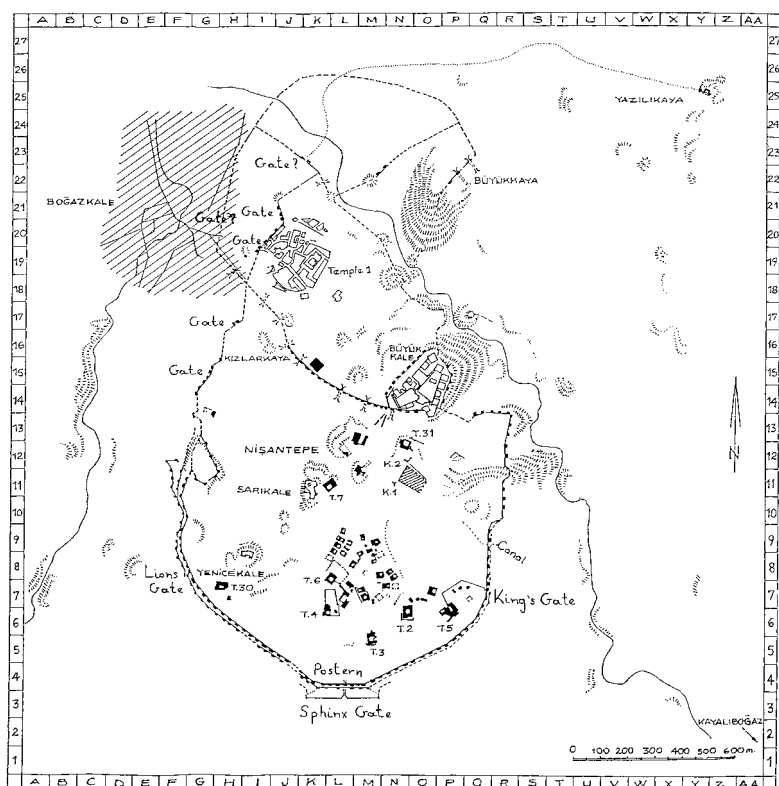


Figure 34 Boghaz-köy (Hattousa). Plan reconstitué (adapté de Kurt Bittel et Peter Neve).

mesure 160 mètres de long sur 135 de large. Le temple lui-même est constitué d'un édifice rectangulaire disposé autour d'une cour intérieure, et d'une aile orientée au nord-ouest où se trouvaient les neuf salles destinées au culte. Dans les deux plus grandes salles s'élevaient les statues du dieu de l'orage et de la déesse solaire Arinna.

Les temples II-V situés au nord de la ville avaient un type à peu près semblable à celui du temple I. P. Neve a dégagé les temples VI et VII, ainsi qu'une vingtaine de petits édifices de culte au sud de Sarikale et à l'est de Yenice Kale, c'est-à-dire au nord des temples II-V. Comme d'après les textes, chaque ville honorait son propre dieu de l'orage, il est bien probable que chacun de ces petits sanctuaires appartenait à l'une des villes importantes de l'Empire hittite.

L'architecture hittite se distingue en particulier par son style asymétrique. Les Hittites ne connaissaient ni les colonnes ni les chapiteaux ; leurs édifices reposaient sur des piliers carrés. Il est caractéristique que les grandes fenêtres très basses d'appui, n'aient pas été percées dans les murs qui entouraient le sanctuaire mais dans les murs de la façade du temple lui-même. Les parties des deux salles dans lesquelles se dressaient les statues du dieu de l'orage et de la déesse solaire étant saillantes, les idoles se trouvaient ainsi éclairées de trois côtés. Ce besoin de lumière et de clarté fait penser que le culte hittite, à l'origine, était célébré à ciel ouvert, comme nous le voyons encore au sanctuaire rupestre de Yazilikaya.

L'art figuratif

L'art figuratif hittite qui date du commencement de l'Empire, c'est-à-dire des ^{XVII}^e et ^{XVI}^e siècles av. J.-C., est intimement lié à celui des principautés. Cependant, par rapport à la période précédente, les créations acquièrent un style nouveau remarquable. Les cruches à long bec de Kültepe et de Boghaz-Köy, datant du ^{XVIII}^e siècle av. J.-C. et représentant un type classique, connaissent à Alisar et à Alaça Höyük, aux ^{XVII}^e et ^{XVI}^e siècles av. J.-C., des formes et des proportions plus élancées et plus raffinées (*ill.* 88). De même, à la différence des beaux vases à reliefs appliqués avec des figures isolées du ^{XVIII}^e siècle trouvés à Nesa (Kültepe), on trouve à Inandik et à Bitik des récipients du ^{XVI}^e siècle remarquables, entièrement couverts de scènes narratives en relief traitant des sujets religieux. Le vase d'Inandik est daté par un document provenant du même sanctuaire du règne du roi Hattusili I^{er} (1660-1630 av. J.-C.). Ces deux grands vases d'une grande beauté et d'un style extrêmement original sont, avec la paire de taureaux harnachés de Boghaz-Köy (*ill.* 89) également du ^{XVI}^e siècle av. J.-C., les chefs-d'œuvre de l'art de céramique hittite.

Les Hittites possédaient déjà au ^{XVI}^e siècle av. J.-C. un art de glyptique de tout premier ordre, représenté par le cylindre-sceau de Tyszkiewicz et par les

exemples de la même catégorie mis au jour dans les fouilles à Karahöyük. Les rois hittites se servaient depuis Alluwamna (1510-1500 av. J.-C.) des cachets pour signer les documents officiels.

Les documents écrits évoquent à maintes reprises la sculpture monumentale dans les temples. Les statues des divinités avaient une particularité importante dans la croyance hittite. Elles étaient considérées comme les véritables patrons des villes

hittites. Si elles étaient enlevées par l'ennemi, la ville était considérée comme dépourvue de son identité. C'est pour cette raison que le roi Mouwatalli, qui déplaça la capitale de Hattousa à Dattassa près d'Adana, avait en même temps apporté toutes les statues des divinités dans sa résidence provisoire d'où il pouvait mieux organiser les préparations de sa campagne vers l'Égypte.

Il est regrettable qu'aucune statue religieuse appartenant à un temple n'ait survécu. Nous possédons seulement la plupart des statues de lions et de sphinx qui flanquaient les portes des villes d'Hattousa et d'Alaça Höyük. On peut citer encore le monument d'Eflatun-Pinar et la stèle colossale de Fasillar, situés tous deux près de Konya, ainsi que les deux monuments à ciel ouvert, comme la sculpture portale d'Hattousa et d'Alaça Höyük (fig. 35; ill. 91-92). Un grand nombre de magnifiques reliefs rupestres ainsi que des reliefs d'orthostates, qui constituent deux genres de la sculpture monumentale caractéristique des Hittites, ont été conservés. Les plus remarquables des reliefs rupestres sont sculptés sur une paroi rocheuse de Yazilikaya, où on peut encore aujourd'hui admirer les 63 images des divinités du panthéon hittite. D'autres importants reliefs rupestres sont conservés à Sirkeli, près d'Adana (relief du roi Mouwatalli), à Fraktin en Cappadoce (relief du roi Hattusili III^e et de son épouse Puduhepa, tous les deux offrant des libations devant les divinités), à Manisa (une déesse assise sur un trône) et à Karabel près d'Izmir (roi armé d'un arc et d'une lance avec une inscription hiéroglyphique hittite). Les seuls exemples d'orthostates proviennent d'Alaça Höyük



Figure 35 Touthaliya IV (1250-1220 av. J.-C.) dans les bras du dieu Sharruma. Bas-relief situé sur le mur ouest de la salle B creusée dans le roc à Yazilikaya, Boghaz-köy.

(*ill. 90*). Elles représentent des sujets religieux, le roi et la reine faisant un sacrifice devant un autel et des scènes de genre, acrobates, chasse aux lions, etc. Le relief représentant un dieu guerrier qui protégeait jadis la porte orientale de Hattousa, transporté au musée d'Ankara, est l'un des meilleurs exemples de la sculpture hittite conservée jusqu'à aujourd'hui.

Les détails iconographiques des reliefs de l'époque impériale hittite montrent que les sculpteurs hittites travaillaient d'après des règles fixes. Non seulement les différentes parties des coiffes, de la chevelure et des vêtements, mais les membres des corps étaient reproduits selon des règles très strictes. Les traits, le dessin des yeux, des sourcils, de la bouche et des oreilles se répètent invariablement. Les personnages masculins portent toujours un large bracelet. Les Hittites portent ou non la barbe, mais jamais la moustache. La position des bras, que les personnages tiennent quelque chose ou non, est sans exception la même : le bras le plus proche du spectateur est fortement replié et serré contre le corps, le bras « intérieur » s'avance légèrement au-devant du corps. En revanche les personnages féminins, toujours représentés de profil, comme les personnages masculins, tiennent les deux bras en avant, légèrement coudés, dans une attitude qui rappelle le geste de l'offrande.

De même, il y avait, à partir du XVI^e siècle av. J.-C., des figurines en argent et en or qui exposent elles aussi le même style original spécifique aux Hittites que nous observons dans l'art plastique monumental. Un rhyton en argent en forme de cerf accroupi et une hache rituelle en bronze décorés avec des reliefs d'une qualité extrêmement remarquable présentés au Metropolitan Museum de New York (*ill. 92*) représentent les plus belles créations du style canonique exclusivement hittite qui était répandu non seulement en Anatolie centrale, mais à travers toute la péninsule anatolienne, d'Antioche au sud-est à Izmir à l'ouest, à l'époque impériale.

Les Hourrites

Durant la période hittite, il y avait aussi d'autres États en Anatolie. À l'est et au sud-est se trouvait le royaume de Mitanni, le plus puissant des pays hourrites, qui eut une importance majeure vers le milieu du II^e millénaire (environ 1650-1450 av. J.-C.). Le hourrite est l'une des langues les plus étranges de l'Orient. De type agglutinant, il ne s'apparente ni aux langues sémitiques ou indo-européennes, ni au hattî où abondent les préfixes. Dans les domaines de la religion et de la littérature, la civilisation hourrite exerça une profonde influence sur les Hittites. À l'époque impériale, les Hittites adoptèrent la conception hourrite des divinités. Les reliefs du sanctuaire de Yazilikaya sont l'expression de cette croyance. L'épopée de Gilgamesh, le mythe de Kumarbi et le traité de Kikkuli sur le dressage des chevaux sont d'origine hourrite. La culture hourrite révèle des influences indo-aryennes et luwiennes.

Tous les souverains de Mitanni ont des noms indiens. Ainsi les Hourrites étaient dominés par une aristocratie d'origine indo-aryenne. Les membres de cette lignée qui comptait peu de nobles étaient des conducteurs de chars et des chevaliers. On les appelait Marianni et ce fut certainement par leur intermédiaire que le dressage des chevaux et l'utilisation de chars de guerre se répandit en Asie occidentale. D'après l'état actuel des recherches, on ne connaît de l'art hourrite que la glyptique et la poterie. Les motifs les plus caractéristiques de leurs sceaux sont les animaux hybrides, les piliers du ciel et l'arbre sacré. On peut détecter des influences crétoises et mycénienes sur certains de leurs sceaux, par exemple dans la représentation de chariots et le rendu du galop volant. Les grandes coupes à dessins décoratifs sur fond noir sont plus typiquement hourrites. Ce type de poteries apparaît durant le règne de Shaoushatar au milieu du ^{xv}^e siècle av. J.-C. et se retrouve dans les exemples plus raffinés de Alalakh. On peut aussi considérer comme art mitannien les peintures murales de Nuzi où on voit des têtes de vaches de face et des têtes féminines avec des oreilles de vaches.

Autres groupes en Anatolie

Dans le sud de la péninsule anatolienne vivaient les Luwiens, une race indo-européenne dont l'existence n'est attestée que par leur héritage linguistique. Il en est de même pour les Palaïtes, eux aussi Indo-Européens, et qui vivaient en Paphlagonie. Les pays d'Arzawa et de Kizzuwatna étaient localisés au sud de l'Anatolie. Ahhiyawa, mentionné dans les textes hittites, n'était que la Hellas, le pays des Achéens (Achaïoi) qui avaient fondé des colonies de commerce en Anatolie occidentale. Il paraît, bien entendu, que les Achéens (les Mycéniens) possédaient des établissements fort remarquables à Milet en Carie (Muskebi) et à Panaztepe près de Kyme dans la région éolide aux ^{xiv}^e et ^{xiii}^e siècles av. J.-C. Toutefois l'existence d'un royaume puissant répondant au nom d'Ahhiyawa en Anatolie égéenne n'aurait pas pu être toléré par l'Empire hittite. Quand les Hittites parlaient de pays d'Ahhiyawa, il s'agissait sans aucun doute des Achéens d'Hellas et des îles de l'Égée.

Troie VI (1800-1275 av. J.-C.)

La fondation de Troie VI, au bronze récent, qui suivit la civilisation troyenne de l'âge de bronze moyen, eut lieu à peu près au même moment que la fondation des premières cités-États par les tribus des immigrants indo-européens. Ce n'est sans doute pas non plus fortuit si l'âge helladique ancien se termine et si celui du helladique moyen commence en Grèce exactement à la même époque. La montée de ces civilisations nouvelles et contemporaines les unes des autres dans trois zones voisines du monde antique doit être mise en relation avec les grandes immigrations indo-européennes qui commencèrent vers la fin du ⁱⁱⁱ^e millénaire et continuèrent probablement jusqu'au début du

II^e millénaire. Blegen a déjà montré la parenté entre les populations de Troie VI et des États moyens helladiques de la Grèce continentale. Une affinité semblable mais moins évidente, ayant la même origine, peut être discernée entre les civilisations des Hittites et de Troie VI. Bien que les Hittites aient toujours subi une forte influence orientale, leur civilisation partage quelques éléments de base avec Mycènes et Troie VI, particulièrement en architecture et en urbanisme. Pourtant, il semble qu'il y ait eu très peu de contacts directs entre Troie et Hattousa. Pas le moindre fragment de poterie hittite n'a été trouvé à Troie. Les ressemblances qui peuvent être observées dans l'architecture et la poterie des deux cultures n'impliquent pas de contact direct. Elles sont plus probablement imputables aux influences anatoliennes locales qui atteignaient Troie par diverses voies indirectes. Les communications terrestres n'étaient pas sûres et Troie était tournée vers l'ouest par tradition et par sa position géographique. La poterie mate, d'origine helladique et cycladique, et les objets mycéniens prédominent parmi les céramiques importées. De plus, on a trouvé des œuvres crétoises et des fragments de céramique chypriote prouvant que Troie VI avait établi avec le monde extérieur des relations maritimes.

La poterie locale de Troie VI est monochrome, sans prétention et elle manque d'attraits. Les plus belles pièces sont les « Minyan Ware » trouvés en grande quantité dans les niveaux d'occupation les plus anciens de Troie VI.

Les habitants de Troie VI étaient illettrés, mais leur rois avaient sans aucun doute des secrétaires officiels pour entretenir une correspondance avec les États voisins. Les Troyens parvinrent à un haut niveau culturel. Les réussites architecturales de cette période brillante de la Troie chantée dans l'*Iliade* d'Homère se situent aux phases VI^f-h. C'est la ville de l'*Iliade*, la ville qui même après un siège de dix ans ne pouvait pas être vaincue. Priam et ses fils, Pâris et Hector, autrement dit le roi et les princes dont nous connaissons les noms par la mythologie, ont dû vivre à l'époque la plus glorieuse, la phase VI h. La destruction d'Ilion, racontée dans l'*Odyssee*, se place au niveau suivant VIIa. Blegen attribua, avec raison, la fin de Troie VI à un tremblement de terre catastrophique. Les débris de la phase VI^h qui se trouve sous Troie VIIa, comme le montrent les clichés pris au cours des fouilles, apparaissent clairement comme le résultat d'un tremblement de terre. Il est encore possible d'observer les traces de ce séisme dans la zone des carrés G9 et J-K 6.

Troie VIIa (1275-1240 av. J.-C.)

Apparemment, le tremblement de terre ne prit pas les populations au dépourvu car aucun reste de squelette humain n'a été découvert dans les débris et il ne semble pas non plus que les maisons aient été abandonnées brusquement. Les archéologues américains affirment qu'il n'y eut pas de rupture dans la tradition culturelle. En effet, la céramique minoenne grise

trouvée dans le niveau VIIa est aussi abondante que dans le niveau VIh. De plus, ils soulignent que la céramique dite de Tan fut exécutée aussi au niveau précédent d'habitation. Les archéologues américains ont déterminé que la strate VIIa ne dura pas beaucoup plus longtemps qu'une génération.

D'après l'expédition américaine, Troie VIIa est la ville de Priam, et l'Ilion de l'*Iliade* d'Homère date de cette époque. Cependant, nos observations sur l'architecture de la couche VIIa nous empêchent de partager cette opinion. Les habitants de VIIa réparèrent les murs de la ville et les maisons ruinées, mais ils bâtirent des maisons de qualité inférieure. Plus important encore : le caractère de la ville changea complètement du point de vue de l'habitat. On ne voit ici aucune œuvre représentative de la haute qualité artistique ou du plan d'urbanisme si savant qu'on peut admirer dans la strate VIh. À la place des magnifiques bâtiments de Troie VI, on trouve des maisons qui indiquent des séparations de classes sociales, qui sont serrées les unes contre les autres et en contraste complet avec les demeures du style mégaron.

Ces maisons sont bien conservées ; on peut les voir entre les portes VI T et VI S dans la zone située derrière la muraille. Elles ne sont absolument pas comparables aux maisons VI G, VI F, VI E et VI C qui forment une rangée sur leur côté ouest. Quelle a pu être la raison d'un changement aussi saisissant dans l'architecture et l'urbanisme de Troie ? Un tremblement de terre a-t-il pu causer une coupure aussi radicale ? On pourrait supposer que cette catastrophe naturelle amena une transformation de l'administration de l'État, que le roi et la famille royale, accompagnés des nobles, furent chassés de la ville et que les classes plus modestes qui vivaient en dehors de l'acropole s'y installèrent à leur place. En effet, il n'est pas concevable que les gens qui construisirent les *megara* et les remparts de la phase VIh se soient mis à construire des maisons si différentes et si médiocres du seul fait d'un tremblement de terre. Ce changement pourrait être expliqué par la disparition du roi et de l'aristocratie. Peut-être le peuple, profondément lassé par plus de cinq siècles d'oppression des rois et des nobles, a-t-il été capable de rejeter leur domination, sous la direction d'un groupe de révoltés qui saisit l'occasion de la catastrophe pour s'emparer du pouvoir. Ainsi le peuple se serait-il dressé contre le monarque et son entourage.

Comme nous avons essayé de l'établir plus haut, l'Ilion de Priam, dont la gloire est chantée dans l'*Iliade* d'Homère, est en réalité Troie VIh. La situation archéologique concorde avec l'épopée, donc elle confirme le récit de l'*Odyssée* de la destruction de Troie (VIa) par les Achéens après la guerre stérile que raconte l'*Iliade*. Vu sous cet angle, le stratagème du cheval de bois prend un sens différent. Les Achéens, incapables de prendre la ville d'Ilion malgré dix années d'efforts, n'obtinrent la victoire qu'après que la ville eut été détruite par un tremblement de terre et que l'acropole eut passé aux mains d'un usurpateur, chef des classes « inférieures » pauvres et inexpérimentées. Comme les Achéens savaient qu'ils devaient leur victoire à Poséidon, celui

qui fait trembler la terre, ils lui élevèrent une statue de cheval en bois en témoignage de leur gratitude pour son aide efficace. L'imagination poétique créa alors à partir de cet événement le stratagème du cheval de bois.

Troie VIIb1 (1240-1190 av. J.-C.).

La couche brûlée du niveau VIIa présente une épaisseur variant de 0,50 m à 1 mètre. En dépit de la terrible catastrophe, les habitants de Troie retournèrent dans leur ville et réparèrent leurs maisons et leurs murailles. Comme le prouve la production ininterrompue de céramique minoenne grise et de type Tan, la culture indigène se poursuivit. On peut voir des ruines de cette période dans les carrés E-F 8-9. Le style de construction des niveaux VIIh et VIIa se perpétue.

Blegen a raison de déterminer la date de la catastrophe de Troie VIIa en se fondant sur le style de la poterie mycénienne. De plus, comme nous le verrons plus loin, l'année 1240 av. J.-C. s'accorde aussi avec d'autres événements historiques.

Troie VIIb2 (1190-1100 av. J.-C.).

Un changement de civilisation se rencontre, pour la première fois depuis l'établissement de Troie VII, dans le niveau d'habitation Troie VIIb2. Dans ce niveau, la céramique à protubérances et d'autres semblables font leur première apparition. Ce type de poterie, qu'on ne trouvait jusqu'à présent que dans les Balkans, se distingue par sa teinte grisâtre, ses protubérances décoratives en forme de cornes, et ses poignées angulaires. Il existe aussi des différences dans la technique de construction des murs : la partie inférieure est renforcée par l'utilisation d'orthostates, c'est-à-dire par de grands et larges blocs de pierre placés verticalement. On peut voir une maison construite dans ce style à l'ouest de la porte VI U dans le carré A7 ; on trouve aussi les restes d'un mur à orthostate dans J-K 5 et K 7.

Les peuples d'origine balkanique qui s'installèrent à Troie VIIb2 y pénétrèrent probablement sans grande difficulté car on n'a pas trouvé de traces d'un incendie ou d'une autre catastrophe entre cette couche et celle de Troie VIIb1. Nous pouvons en conclure que, parmi les tribus qui ont dû jouer un rôle important dans la destruction de Hattousa vers 1180 av. J.-C., se trouvaient des nomades venus des Balkans qui vivaient à Troie VIIb2. Ce sont ces mêmes tribus qui se battirent sous le nom de Moushki contre le roi assyrien vers 1165 av. J.-C., pendant que les Peuples de la Mer combattirent Ramsès III (1198-1176 av. J.-C.). Il semble que l'immigration égéenne fit sa première halte à Troie. Il est possible que la destruction de Troie VIIa par les Achéens ouvrit la voie à cette première vague d'immigration. L'acropole de Troie, qui joua pendant des siècles le rôle de rempart de l'Anatolie contre les tribus européennes, perdit sa puissance traditionnelle et servit de base aux grandes migrations de cette époque.

Troie VIII

Les traces les plus anciennes de la civilisation hellénique à Troie VIII consistant en une poterie/céramique géométrique grecque récente datent du VIII^e ou même IX^e siècle av. J.-C.

L'ÂGE DU FER (1180-750 AV. J.-C.)

La présence des Thraces à Troie VIIb2 est prouvée par la grande quantité de céramique à protubérances trouvée à ce niveau. C'est un type de poterie particulier aux peuples de l'Europe orientale. À Hattousa, les sources écrites s'arrêtent vers 1180 av. J.-C., date qui s'accorde bien, elle aussi, avec l'hypothèse qu'Hattousa succomba aux attaques des Thraces. Les annales du roi assyrien (Teglath-Phalasar I^{er}), qui régna entre 1112 et 1074 av. J.-C., sont un document important à propos des immigrations des tribus de l'Europe orientale en Anatolie. Nous y apprenons qu'il fit la guerre contre les Moushki, apparus pour la première fois cinquante ans avant le début de son règne, sur la frontière nord de l'Assyrie dans la région du Tigre supérieur. Ainsi ces Moushki, (probablement les Moésiens du Sud-Est européen) et plusieurs autres tribus balkaniques s'étaient retrouvés aux frontières assyriennes aux alentours de 1170 av. J.-C. après avoir envahi Troie et Hattousa. Les sources égyptiennes aussi confirment ces dates. Il est vrai que Ramsès III (1200-1166 av. J.-C.) utilise le terme « Peuples de la Mer » ou des « Îles » pour désigner les tribus qui ont pénétré les frontières et les côtes de son royaume; toutefois, puisqu'il dit qu'ils détruisirent, entre autres, Arzawa et Karkemish, nous pouvons considérer cela comme une confirmation des annales assyriennes, car Karkemish se trouve précisément dans la région de l'Euphrate supérieur, non loin des frontières de l'Empire assyrien. Les sources écrites nous révèlent que non seulement les Thraces et les tribus du Sud-Est européen, mais aussi les Peuples de la Mer et des Îles, prirent part à cette énorme migration. Un autre courant de cet immense raz de marée humain est constitué par la migration doriennne en Grèce continentale.

Les conséquences de cette migration agressive furent catastrophiques. Les envahisseurs détruisirent les civilisations de l'Anatolie avec tant de cruauté et de violence qu'une période de ténèbres en résulta. Elle dura deux siècles en Anatolie occidentale et au moins quatre siècles dans le reste de la péninsule. Entre 1180 et 775 av. J.-C., l'Anatolie centrale a été très peu peuplée et occupée par des tribus nomades qui n'ont probablement pas laissé de traces matérielles dans les tertres. La catastrophe fut si grande que même la tradition hittite disparut complètement de l'Anatolie centrale. Il est certain qu'il n'y eut pas de centres urbains dans cette région jusqu'à la naissance de l'État phrygien. Ainsi,

aucun des noms actuels des villes de l'Anatolie centrale, comme Gordion, Ankara, Yozgat, Gorum, Tokat, Boghaz-Köy ou Kirsehir n'est d'origine hittite, alors que les centres situés au sud de la boucle de la rivière Halys et des villes d'Anatolie méridionale comme Nigde, Adana, Malatya et Maras ont tous des noms d'origine hittite et remontent au moins à l'époque hittite.

L'art néo-hittite (1200-700 av. J.-C.)

En Anatolie du Sud-Est et en Syrie du Nord, où il semble qu'il n'y eut pas d'âge sombre, les principautés hittites d'époque tardive deviennent remarquablement actives après la chute de l'Empire. L'art hittite tardif peut être divisé en trois styles distincts, le néo-hittite ancien, le néo-hittite moyen, le néo-hittite tardif.

Le style néo-hittite ancien (1050-850 av. J.-C.) est une continuation de l'art de l'Empire et on le trouve uniquement à Malatya. Le grand relief de Malatya (musée d'Ankara) en est un exemple typique. Deux scènes consécutives sont représentées ; sur la gauche, le dieu du temps est sur un char tiré par deux taureaux nommés Séri et Rurri. Sur la droite, on le voit recevoir une libation offerte par le roi Sulumeli, après que le dieu fut descendu de son char. Dans sa main droite, le dieu tient un boomerang et dans sa main gauche un éclair. À l'arrière-plan, au niveau de sa tête, il y a deux hiéroglyphes représentant la divinité et le symbole du dieu du temps, tous deux indiquant son identité. Les reliefs de Malatya, du point de vue du style et de l'iconographie, sont des œuvres tardives des écoles de Yazilikaya et d'Alaça, qui produisirent de splendides sculptures à l'époque impériale (*ill.* 90-92).

Le style néo-hittite moyen (900-750 av. J.-C.), contrairement au néo-hittite ancien, n'est pas une continuation immédiate de la tradition hittito-anatolienne. Bien que les formes artistiques de la période impériale subsistent, le néo-hittite moyen développa des éléments individuels, qui lui sont propres. Les meilleurs exemples ont été trouvés à Karkemish et à Zincirli.

Le style néo-hittite tardif (750-700 av. J.-C.) réunit quatre courants artistiques particuliers : le style hittite traditionnel, le style assyro-hittite, le style hittite assyro-araméen et le style phénico-hittite. Au premier appartiennent les reliefs de Karkemish, au second les reliefs d'Araras de Kargamis, les sculptures de Zincirli (*ill.* 93, 94) et de Sakçegözü ; au troisième la plupart des sculptures d'Ivriz et de Karatepe (*ill.* 96) et au quatrième, les reliefs de Maras et ses environs (*ill.* 95). Des écoles de sculpture actives produisirent des œuvres d'art remarquables dans la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C., particulièrement à Zincirli et à Sakçegözü. Ces œuvres d'art exercèrent une forte influence sur l'art grec et étrusque. Les lions et les griffons de la sculpture grecque sont des imitations fidèles des modèles créés dans ces centres. L'art grec fut influencé de plusieurs autres manières par l'art néo-hittite tardif. Ceci est dû d'abord à la position clé que ces principautés occupaient en

tant que portes de l'Asie occidentale et ensuite aux circonstances historiques favorables du VIII^e siècle av. J.-C. Ainsi la culture commune des Hittites, des Luwians et des Araméens, développée au cours de leur longue coexistence pacifique, fit de ces peuples de dignes représentants de l'Asie occidentale.

L'art ourartéen (900-600 av. J.-C.)

En Anatolie extrême-orientale, sur le plateau entourant le lac de Van, vivaient les Ourartéens, descendants des Hourrites. Ils bâtirent un empire et une civilisation qui portait fortement l'empreinte de l'Assyrie. Leurs œuvres d'art jouissaient d'un grand succès à leur époque. En particulier les chaudrons de bronze ornés de têtes humaines ou de protomes d'animaux étaient exportés jusqu'en Phrygie, en Grèce et en Étrurie. D'excellents exemples de l'art ourartéen, des chaudrons de bronze ornés de têtes d'hommes ou de taureaux et datés de la fin du VIII^e av. J.-C. sont exposés au musée d'Ankara (*ill. 97*).

Les Phrygiens (environ 725 av. J.-C.)

En Anatolie centrale, les Phrygiens créèrent une grande civilisation qui appartenait essentiellement à la sphère grecque, mais qui était aussi fortement influencée par les Néo-Hittites et les Ourartéens. Les Phrygiens étaient d'origine thrace et ils participèrent probablement à la destruction de Troie VIIa et de Hattousa. Cependant, les premières traces archéologiques qu'ils aient laissées apparaissent au milieu du VIII^e siècle. Midas fonda l'Empire phrygien mais celui-ci fut de courte durée (725-675 av. J.-C.) et fut dévasté par l'invasion cimmérienne dans le premier quart du VII^e siècle av. J.-C.

Les découvertes les plus importantes furent faites à Gordion, la capitale phrygienne, et dans d'autres centres de civilisation phrygienne connue : Alisar, Boghaz-Köy, Alaça, Pazarli et Ankara. Les œuvres d'art trouvées durant les fouilles allemandes à Gordion au début du siècle sont aujourd'hui au musée d'Istanbul. Les découvertes des fouilles américaines dirigées par Rodney S. Young au cours des dernières décennies se trouvent au musée d'Ankara et au musée d'Isla. Les objets d'art récemment découverts dans un tumulus d'Ankara sont exposés au musée de l'Université technique du Moyen-Orient, à Ankara (*ill. 98-100*).

La langue phrygienne était apparentée aux dialectes thraces. Leur écriture était très semblable à celle des Grecs et était déjà utilisée avant la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Les splendides objets d'art phrygiens influencèrent visiblement la peinture des vases cycladiques. Les objets de métal et les textiles phrygiens étaient très prisés dans le monde grec.

Les Lydiens, Lyciens et Cariens

La même époque vit la montée des civilisations lydienne, lycienne et carienne en Anatolie du Centre-Ouest. Comme celle des Hittites, les langues

lydienne et lycienne appartiennent au groupe indo-européen d'Anatolie. Cependant, le lycien et le lydien contiennent beaucoup d'éléments pré-indo-européens. Ces peuples peuvent être considérés, au moins partiellement, comme les représentants de la vieille civilisation pré-hittite en Anatolie. Leurs descendants survécurent sans doute jusqu'à la première moitié du I^{er} millénaire, mais on n'en a pas encore trouvé de traces archéologiques.

Le carien n'a pas encore été déchiffré, bien que son écriture soit semblable à celle du lydien, du phrygien, du lycien et du grec. Il n'est donc pas possible de déterminer à quel groupe de langues il appartient. Hérodote a écrit que d'après la légende crétoise, les Cariens étaient appelés Leleges et vivaient dans les îles à l'époque minoenne. Cependant, les Cariens eux-mêmes n'étaient pas d'accord avec cette opinion et assuraient qu'ils étaient des indigènes d'Anatolie et cousins des Lydiens et des Mysiens.

L'âge de la civilisation gréco-anatolienne

Les fouilles récentes à Izmir (Smyrne), Milet et Éphèse ont clairement démontré que les cités éoliennes et ioniennes de la côte ouest de l'Anatolie furent fondées autour de 1050 av. J.-C. Grâce à ces nouvelles données, nous pouvons mieux apprécier l'importance de l'art grec oriental dans le monde hellénique.

Les fouilles de l'ancienne Smyrne (Bayrakli) ont révélé que les Grecs en Anatolie avaient établi déjà au IX^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire un siècle avant la Grèce, des cités protégées par des fortifications remarquables. C'est probablement dans l'ancienne Smyrne que Homère créa, dans la deuxième partie du VIII^e siècle (750-700 av. J.-C.) l'*Illiade*, qui est la plus ancienne et la plus importante œuvre littéraire du monde occidental. La contribution des Ioniens dans la formation de la culture universelle de l'humanité était encore plus significative. En effet, c'est dans les cités-États ioniennes que nous observons les premiers témoignages de la pensée libre et la recherche scientifique. Les philosophes de la nature ont créé à Milet, et dans d'autres villes grecques en Anatolie, un monde entièrement nouveau qui devint le berceau de la civilisation occidentale.

BIBLIOGRAPHIE

AKURGAL E. *Phrygische Kunst*, Ankara.

AKURGAL E., 1961. *Die Kunst Anatoliens*, Berlin, p. 23-69.

AKURGAL E 1993. *Ancient Civilizations and Ruins of Turkey*, 8^e éd., Istanbul.

ALKIM U. B. 1966. « Excavations at Gedikli (Karahüyük) : First Preliminary Report », *Bellet.*, Ankara, vol. XXX, p. 27-57.

ALKIM U. B. 1968. *Anatolia I. From the Beginnings to the End of the 2nd Millennium BC*, New York.

- ALKIM U. B. 1968. *Anatolia I*, Genève.
- ALP S. 1983. *Beiträge zur Erforschung des hethitischen Tempels*, Ankara.
- AMiet P. 1976. *Les antiquités du Luristan*, Paris (Collect. David-Weill).
- AMiet P., ÖZGÜC N., BOARDMAN J. 1980. *Ancient Art in Seals : Essays*, Princeton, New Jersey.
- AMIRAN R. B. K. 1952. « Connections between Anatolia and Palestine in the Early Bronze Age », *Israel explor. J.*, Jérusalem, vol. II, p. 89-103.
- ARIK R. O. 1935. *Alaça Höyük*, Ankara.
- 1937. *Alaça Hüyük (hafriyatının) ilk Neticeleri*, Istanbul.
- AVILA R. A. J. 1983. *Lanzen-und Pfeilspitzen in Griechenland*, München. (Prähist. Bronzefunde, V, I.)
- AZARPAY G. 1968. *Uratian Art and Artifacts*, Berkeley, Californie.
- BASS G. F., PULAK C., 1989. « The Bronze Age Shipwreck at Ulu Burun », *Am. J. Archaeol.*, Boston, Massachusetts, vol. XCIII, p. 1-29.
- BERAN T. 1967. *Die hethitische Glyptik von Bogazköy I, Bogazköy-Hattusa V*. Berlin.
- BILGI Ö. 1945. *Grundzüge der Vor-und Frühgeschichte Kleinasiens*. 2^e éd., Tübingen.
- 1985. Metal Objects from Ikiztepe-Turkey. *Beiträge zur Allgemeinen und Vergleichenden Archäologie*, vol. VI, Bonn. pp. 31-96.
- BITTEL K. 1975. *Das hethitische Felsheiligtum, Yazilikaya*, Berlin.
- 1976. *Les Hittites : L'Univers des formes*, Paris.
- BLEGEN C. W. 1950. *Troy I : General Introduction. The First and Second Settlements*, Princeton, New Jersey.
- 1951. *Troy, the Third, Fourth and Fifth Settlements*, Princeton, New Jersey.
- BOEHMER B. M. 1976. *Beiträge zur Kenntnis hethitischer Bildkunst*, Heidelberg.
- 1987. *Glyptik aus dem Stadtgebiet von Bogazköy*, Berlin.
- ÇILINGIROGLU A. 1984. *Urartu ve Kuzey Suriye*, Izmir.
- DANMANVILLE J. 1955, « La libation en Mésopotamie », *Rev. Assyriol.*, Paris, vol. XLIX.
- DAYTON J. E. 1971. « The Problem of Tin in the Ancient World », *World Archaeol.*, Londres, vol. III, n^o. I, p. 49-70.
- DEIGHTON H. J. 1982. *The Weather-God in Hittite Anatolia*, Oxford. (Bar Int. Ser., 143.)
- DEMIRCIOGLU 1939. *Der Gott auf dem Stier*, Berlin.
- DIAKONOV I. M. 1971. *Hurrisch und Urartäisch*, Munich.
- DUPONT-SOMMER A. 1949. *Les Araméens*, Paris.
- DURU R. 1980. *Kurucay Höyüğü Kazilari : 1978/79 Calisma Raporu, Anadolu Arastirmalari, Ek Yayin 2*, Istanbul.

- DURU R. 1986. « Kurucay Höyüğü Kazilari. 1984 Calisma Raporu », *Bellet. L.*, vol. L, Ankara, p. 247-256.
- EATON E. R., MCKERREL H. 1976. « Near Eastern Alloying and Some Textual Evidence for the Early Use of Arsenical Copper », *World Archaeol.*, Londres, vol. VIII, n° 2, p. 169-191.
- EFE T. 1988. « Demircihühük : di Ergebnisse der Ausgrabungene 1974-1973, vol. 3 », *Die Keramik*, 2 vol., Mayence.
- ERKANAL H. 1977. *Die Äxte und Beile des 2. Jahrtausends in Zentralanatolien*. München. (Prähist. Bronzefunde, IX, 8.)
- FISCHER F. 1963. *Die hethitische Keramik aus Bogazköy*, Berlin.
- FRANKEL D. 1979. *The Ancient Kingdom of Urartu*, Londres.
- FRIEDRICH J. 1963. *Aus dem hethitischen Schrifttum*, Berlin.
- GARELLI P. 1963. *Les Assyriens en Cappadoce*, Paris.
- GARSTANG J., GURNEY O. R. 1953. *Prehistoric Mersin : Yümük Tepe in Southern Turkey*, Oxford.
- 1959. *The Geography of the Hittite Empire*, Londres.
- GELB I. J. 1939. *Hittite Hieroglyphic Monuments*, OIP (Chicago, Ill.), vol. 43.
- GOETZE A. 1957. *Kleinasien, Handbuch der Altertumswissenschaft III*, 2^e éd., Munich.
- GOLDMAN H. 1956. *Excavations at Gözülü Kule, Tarsus*. Princeton, New Jersey., vol. 2.
- GONNET H. 1975. *Catalogue des documents royaux hittites du II^e millénaire avant Jésus-Christ*, Paris.
- GURNEY O. R. 1977. *Some Aspects of Hittite Religion*, Oxford.
- GÜTERBOCK H. G. 1982. *Les Hieroglyphes de Yazilikaya*, Paris.
- HAAS V. 1982. *Hethitische Berggötter und hurritische Steindämonen*, Berlin.
- HAWKINS J. D. 1980. *Late Hittite Funerary Monuments*, Copenhagen. (Mesopotamia 8.)
- HUOT J. L. 1982. *Les céramiques monochromes lissées en Anatolia à l'époque du bronze ancien*, Paris, 2 vol. (Inst. français d'Archéol. Proche-Orient, Bibl. archéol. hist., III.)
- JOUKOWSKY M. S. 1986. *Prehistoric Aphrodisias*. Vol. I-II, Louvain-La-Neuve.
- KAMIL T. 1982. *Yortan Cemetery in the Early Bronze Age of Western Anatolia*, Oxford. (BAR Int. Ser., 145.)
- KAPTAN E. 1983. « The Significance of Tin in Turkish Mining History and Its Origins », *Bull. Miner. Res. ExPl. Inst. Turkey*, Ankara, n° 95/96, p. 106-114.
- KLENGEL E., KLENGEL H. 1970. *Die Hethiter und ihre Nachbarn*, Leipzig.
- KOSAY H. Z., AKOK M. 1960. *Alaç Höyük 1940-1948*, Ankara.
- 1973. *Alaç Höyük 1963-1967*, Ankara.

- KORFMANN M. 1980. « Dermircihüyük. Eine vorgeschichtliche Siedlung an der phrygisch-bithynischen Grenze. Vorbericht über die Ergebnisse der Grabung von 1978 », *Inst. Mitt.*, vol. XXX, p. 5-21.
- LAROCHE E. 1980. *Glossaire de la langue hourrite*, Paris.
- LOON M. N. V. 1966. *Urartian Art*, Istanbul.
- MATTHIAE P. 1963. *Studi sui relievi di Karatepe*, Rome.
- MELLAART J. B. 1957. « Anatolian Chronology in the Early and Middle Bronze Age », *Anatol. Stud.*, Londres, vol. VII, p. 55-88.
- MERIGGI P. 1975. *Manuale di eteo geroglyphico*, Rome.
- NAUMANN R. 1955. *Architektur Kleinasien*, Tübingen.
- ORTHMANN W. 1963. *Die Keramik der frühen Bronzezeit aus Inneranatolien*. Berlin, Gebr. ann. (Ist. Forsch., 24.)
- OTTEN H. 1969. *Die hethitischen historischen Quellen und die Orientalische Chronologie*, Wiesbaden.
- 1993. *Neufunde hethitischen Königssiegel*, Mainz.
- ÖZGÜÇ T. 1975. *Die Hethiter, Museum für anatolische Zivilisationen*, Ankara.
- ÖZGÜÇ T., AKOK M. 1958. « Horoztepe, Ankara. An Early Bronze Age Settlement and Cemetery », *TTKY*, vol. V, 18.
- PARROT A. 1961. *Assur*, Munich.
- PECCHIOLO DADDI F. 1982. *Mestieri Professioni e Dignità nell'Anatolia Ittita*, Rome.
- PECORELLA P. E. 1984. *La Cultura preistorica di Iassos in Caria*, Rome.
- PIOTROVSKI B. B. 1969. *The Ancient Civilisation of Urartu*, Paris.
- PODZUWEIT C. 1979. *Trojanische Gefäßformen der Frühbronzezeit in Anatolia, der Ägäis und angrenzenden Gebieten. Ein Beitrag zur vergleichenden Stratigraphie*, Mainz.
- POETTO M. 1981. *La Collezione anatolica di E. Borowski*, Pavie.
- SPYCKET A. 1981. *La Statuaire du Proche-Orient ancien*, Leyde.
- STRONACH D. B. 1957. « The Development and Diffusion of Metal Types in Early Bronze Age Anatolia », *Anatol. Stud.*, Londres, vol. VII, p. 89-125.
- VERMEULE E. 1964. « The Early Bronze Age in Caria », *Archaeol.*, Boston, Massachusetts., vol. XVII, n° 4, p. 244-249.
- 1972. *Greece in the Bronze Age*, 5^e éd., Chicago, Illinois.
- WEGNER I. 1981. *Gestalt und Kult der Istar-Sawuska in Kleinasien*, Kevelaer. Neukirchen-Vuyn. (Alter Orient Altes Testam. 36).
- WILHELM G., BOESE J. 1987. *Absolute Chronologie und die hethitische Geschichte des 15. und 14. Jahrhunderts v. Chr.*, Göteborg.
- YAKAR J. 1974. « The Twin Shrines of Beycesultan », *Anatol. Stud.*, Londres, vol. XXIV, p. 151-161.

12.4

L'Iran

Reinhard Dittmann

Écrire dans un espace aussi restreint une « histoire culturelle » de l'Iran du III^e au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. tient de la mission impossible car, à la différence du cas de la Mésopotamie, le développement culturel de l'Iran n'a aucun aspect homogène du fait de la situation géographique du pays et de l'ampleur inégale de l'exploration archéologique dans les différentes régions. Pendant une longue période, c'est l'archéologie de l'Ouest et du Sud-Ouest qui a occupé le devant de la scène. L'Iran du Nord n'a été que peu exploré jusqu'à présent et l'on ne sait pratiquement rien sur de vastes portions du Sud et de l'Est car on n'a commencé à s'y intéresser qu'à partir du milieu des années 1960. Pour l'ensemble de l'Iran, la plupart de nos renseignements proviennent de fouilles anciennes, qui ont négligé la stratigraphie des sites. Les travaux plus récents ont été menés à une échelle relativement restreinte et/ou publiés seulement sous forme de comptes rendus préliminaires. Cela étant, on peut néanmoins dégager certaines tendances générales de l'évolution culturelle de l'Iran.

LA PÉRIODE DE LA FORMATION DE L'ÉTAT (VERS 3700-3000 AV. J.-C.)

Les racines de l'élaboration d'un État primaire se situent approximativement au niveau de la phase finale de la période d'Obeïd récente en Mésopotamie (vers 4000 av. J.-C.), mais il faut attendre la période dite d'Ourouk, au moins au Khuzistan, dans la Susiane (Suse, période III), pour repérer dans les établissements une hiérarchie à trois niveaux, signe d'un État primaire. L'existence d'une stratification de la société et des niveaux de décision à cette époque est indiquée par l'évidente division du travail, allant de pair avec une normalisation de divers modes de production qui se révèlent non seulement dans les produits eux-mêmes, mais aussi dans la représentation de plusieurs manufactures dans le matériel glyptique de Suse. À cette époque

fut mis en place un premier système de contrôle efficace de l'administration (utilisant des jetons symboliques de chiffres, des tablettes d'argile sur lesquelles étaient inscrits les numéraux et des sceaux-cylindres). Les jetons et les tablettes d'argile servaient au contrôle des quantités, tandis que les sceaux-cylindres, surtout sur les capsules des jarres, les verrous et les bulles, garantissaient que les articles scellés ne fussent pas touchés par des personnes qui n'y étaient pas autorisées et marquaient la propriété. Ces tablettes portant exclusivement des signes numériques se rencontrent au Khuzistan à Suse et Choga Mish, dans la région de Ram-Hormuz à Tall-i Ghazir, dans les monts Zagros à Godin Tépé et, tout à la fin de cette période, à Tépé Sialk dans l'oasis de Kashan.

Il est probable que cette formation première de l'État n'eut pas lieu sans quelque influence extérieure venue de Babylonie (à laquelle la Susiane appartient incontestablement du point de vue géomorphologique), qui a même atteint des sites riverains de l'Euphrate jusqu'en Syrie (Habuba Kabira Sud, djebel Aruda, Tell Sheikh Hasan) et en Anatolie du Sud-Est (Hasek Höyük, ArslanTépé/Malatya). En Iran, cette culture du bas-pays s'est infiltrée non seulement sur le haut-pays du Zagros (Godin Tépé) jusqu'à la plaine de Qazvin (Tépé Qabristan) et à l'oasis de Kashan (Tépé Sialk) mais aussi vers le sud jusqu'au Marv Dasht (Tall-i Malyan, horizon Banesh ancien) et la région de Kerman (Tall-i Iblis/phase d'Aliabad).

On ne connaît pas toutes les raisons de la diffusion de la culture du bas-pays sur le haut-pays. Pour certains auteurs, il s'agit d'un phénomène d'acculturation ; d'autres penchent plutôt pour une sorte de colonisation ou jugent qu'une telle évolution fut encouragée par le besoin de matières premières (on pense au cuivre du plateau iranien). Dans le golfe Persique, il y a peu d'indices d'un horizon contemporain de la période d'Ourouk. Fondés sur des traces connues de la culture matérielle, des contacts directs entre la Babylonie et l'Iran vers le Golfe ne sont pas attestés. Néanmoins, l'antique Dilmun (moderne Bahreïn) est cité au moins une fois dans les textes archaïques du niveau IV d'Ourouk (fin de la culture d'Ourouk), où il est question d'un percepteur d'impôts (?) de Dilmun. Une hypothèse soutient qu'après l'effondrement du système de commerce d'Ourouk dans le bas-pays survenu au nord en Syrie et en Anatolie avant la fin de la culture d'Ourouk, l'intérêt que portait la Babylonie à un accès aux ressources passant par le Golfe la porta à se tourner vers les mines de cuivre d'Oman, orientation qui allait se maintenir au cours des périodes suivantes. En tout cas, l'État d'Ourouk semble bien ne pas avoir été un système étatique régional/territorial, mais une mosaïque de cités-États entretenant entre elles des rapports directs à caractère commercial.

LES PREMIERS ÉTATS (VERS 3000-2150 AV. J.-C.)

L'aspect lié au bas-pays de la culture d'Ourouk eut au départ une certaine influence sur les entités politiques du Zagros et des régions du haut-pays du sud-ouest et du sud de l'Iran. Il s'ensuivit le développement rapide du complexe protoélamite (ancien) (Suse, période IIIA-B), qui conservait certaines des vieilles racines autochtones de la période antérieure à l'influence d'Ourouk; ou, comme on le voit dans le nord du Zagros, à Godin Tépé par exemple, Ourouk est remplacé par un complexe totalement différent, ce qu'on appelle la culture de Yanik, qui a de fortes affinités avec l'âge du bronze ancien I du Caucase et de l'Anatolie orientale. Dans l'Iran du Nord-Est, l'ancienne culture locale Hissar, avec sa céramique peinte, témoigne de liaisons directes avec la tradition de la céramique peinte dans le Zagros de la période d'Ourouk, avec l'oasis de Kashan et avec la Turkménie en Russie méridionale (dans ce qu'on appelle là le complexe Namazga III).

Dans la période protoélamite, une nouvelle céramique grise, qui coexiste pendant quelque temps avec la céramique peinte plus ancienne dont elle reproduit en partie les formes (tandis que d'autres formes sont manifestement inspirées de celles de récipients en métal), remplace peu à peu les anciennes poteries peintes à Tépé Hissar. Dans le Zagros central, les évolutions qui ont lieu pendant cette période sont encore mal comprises. Plus au sud, au Khuzistan (en Susiane), le complexe protoélamite primitif marque une nette rupture dans l'évolution, qui apparaît spécialement dans l'inventaire de la céramique et dans le matériel glyptique de Suse (période III), si on le compare à la culture matérielle de la période d'Ourouk antérieure. On s'en aperçoit aussi dans la répartition des établissements : dans la période protoélamite en Susiane, il y a une diminution radicale du nombre de sites d'établissements, tandis que dans les plaines adjacentes d'Izeh-Malamir au nord, leur nombre s'accroît considérablement. Au nord-ouest de la Susiane, dans la région de Deh Luran, on voit se dégager un tableau entièrement différent, qui manifeste dans les modes de production des liaisons plus solides avec l'ancien horizon. À l'est de la Susiane, dans la région de Marv Dasht et de Kerman, l'évolution des complexes originaires du bas-pays et à tendance Ourouk qu'on nomme Banesh ancien et Aliabad vers l'horizon protoélamite (Tall-i Malyan, Banesh moyen; Tépé Yahya) est progressive, même si, au sud du Marv Dasht, on peut retrouver un système local dépourvu de toute influence d'Ourouk ou protoélamite, qu'on appelle l'horizon Vakilabad ancien.

Le passage de l'Ourouk à la période protoélamite est un phénomène qu'il convient d'envisager cas par cas, pour chaque région. C'est seulement au cours de cette période protoélamite ancienne qu'a été élaborée une écriture purement élamite, qui à ce jour n'est pas encore déchiffrée — le « proto-élamite A » — qui n'était déjà plus employée à la fin de cette même période

(Suse, période IIIB). Les tablettes d'argile de l'Ourouk récent et du proto-élamite ancien ne parlent que de questions d'administration locale; on n'a trouvé jusqu'à présent aucun texte littéraire ou historique. On trouve des tablettes portant cette écriture dans presque toutes les régions : au Khuzistan à Suse, à Tépé Sialk dans l'oasis de Kashan; peut-être à Tépé Hissar dans la région de Damghan au nord-est de l'Iran, à Tall-i Mayan dans le Marv Dasht et à Tépé Yahya dans la région de Kerman. Même au Sistan, dans le delta de l'Helmand, on a trouvé à Shahr-i-Sokhta (période I) quelques objets façonnés tels qu'une tablette d'argile portant des signes protoélamites et du matériel glyptique, correspondant à cet horizon. Ces trouvailles sont incorporées dans un milieu culturel, par ailleurs, local qui porte les traces de liaisons directes avec la région de Kandahar en Afghanistan, surtout sur les sites de Mundigak et de Saïd Qala Tépé, et aussi avec le Makran et le Baloutchistan (horizon Nal ancien et céramique Quetta aux sites de Nindowari, Niai Buthi, Damb Sadaat et Mehrgarh), et avec la Turkménie (phase Namazga III/ Geoyksjur). En Russie méridionale, dans une localité aussi reculée que Sarazm, non loin de la frontière occidentale de la Chine, on a trouvé du matériel associant les aspects de la céramique grise Hissar II du nord-est de l'Iran, du Quetta baloutchi et du Namazga III turkmène.

Bien qu'il soit impossible de fournir une interprétation cohérente de ces connexions panrégionales, il apparaît nettement que l'univers protoélamite n'avait rien à envier sur le plan de la complexité à la diffusion du complexe culturel d'Ourouk; il est seulement plus concentré sur l'Iran dans son ensemble et culturellement plus diversifié. Au niveau du pouvoir politique, cette période paraît caractérisée par l'existence de centres régionaux qui coiffent des centres subalternes économiquement dépendants et les villages qui y sont reliés. L'encadrement administratif ne saurait avoir eu la même complexité que les systèmes contemporains de Babylonie, car les tablettes protoélamites ont cessé d'être utilisées à la fin de cette période initiale. D'autres dispositifs de contrôle administratif, notamment l'emploi du sceau-cylindre, ont néanmoins perduré dans les périodes suivantes du protoélamite moyen et récent (Suse, période IIIC-IVB1), contemporaines des dynasties archaïques II-III et de la dynastie akkadienne de Babylonie (Suse, période IVB2). On trouve aussi ce type de sceau-cylindre dans les tombes contemporaines du Luristan et dans des établissements de l'Iran occidental, ainsi que dans le Marv Dasht et dans la région de Kerman. Plus au nord, au Tépé Hissar (période III ancienne), ainsi qu'en Turkménie (horizon Namazga IV), au Sistan (Shahr-i-Sokhta, périodes II-III), dans le Kandahar (Mundigak IV 1-2) et la région baloutchi (Damb Sadaat III, Mehrgarh VII), les sceaux-cachets sont caractéristiques de l'horizon protoélamite moyen à récent; ils ont manifestement servi de moyen de contrôle administratif et peuvent être mis en évidence à Shahr-i-Sokhta et sur les sites de Namazga IV, suggérant ainsi

l'existence d'un système analogue pour les sites baloutchi. Ce qui manque dans les inventaires des sites de l'Est, ce sont des articles attestant l'usage de l'écriture.

Pendant la période protoélamite moyenne et récente, on peut observer d'autres contacts entre la Babylonie des dynasties archaïques et le Khuzistan : dans certains tombeaux de Suse, des chars accompagnent le mort, rappelant là quelques-uns des riches tombeaux de ce qu'on appelle le cimetière royal d'Our et de Kish en Babylonie. La céramique peinte de cette période au Khuzistan, appelée Suse II dans la littérature plus ancienne, témoigne de connexions directes avec le Zagros d'Iran occidental, comme celle des nécropoles du Luristan, de Tépé Giyan et de l'établissement de Godin Tépé III dans la vallée de Kangavar, établissements qui contrôlaient l'importante interface entre la Babylonie et la région de Hamadan sur le plateau iranien, soit ce qu'on appelle la route de Khorasan, en direction des régions de Hamrin et de la Diyala en Babylonie. On a trouvé quelques vases appartenant à ce type de céramique iranienne en Babylonie méridionale, dans des contextes de l'époque tardive des dynasties archaïques III, à savoir dans l'ancienne Lagash (moderne al-Hibba), à Girsou (moderne Tello) et peut-être à Our. D'autres objets façonnés à Suse, comme des sculptures du « type orant » et des « plaquettes votives », témoignent de croyances idéologiques analogues à celles de l'élite babylonienne mais dans un style qui a aussi des traits locaux, non babyloniens. On a trouvé des statues dites du « type orant » très loin à l'est, jusque dans le cimetière du centre sud-iranien de Shahdad.

Qui plus est, il y a aussi dans cet horizon un groupe de vases en chlorite qui manifestent soit ce qu'on appelle un « style interculturel », tel qu'on le trouve à l'ouest jusqu'en Syrie et en Babylonie, soit un style purement iranien. D'autres vases en chlorites, dits de la « série récente », n'existent qu'à partir de la fin de la période protoélamite, soit depuis le temps du souverain akkadien Manishtushu. C'est cet horizon protoélamite moyen à récent qui fait apparaître un processus de consolidation dans les centres régionaux, qui n'est peut-être pas très différent de ce qui s'observe en Babylonie dans ce qu'on appelle la « période de cités-États concurrentes », selon la description la plus juste qui puisse en être donnée. Mais à la différence de la sphère babylonienne, nous n'avons ici aucune preuve écrite d'une lutte pour la domination d'un centre iranien par un autre ou de l'existence de coalitions de centres. Ce qu'on sait, de sources babyloniennes, provenant surtout de la Liste des rois sumériens, c'est qu'il y eut des conflits entre l'Élam ou des puissances élamites telles que la dynastie d'Awan (dont le siège ne peut avoir été loin de Suse), et divers souverains des dynasties archaïques babyloniennes.

Une autre différence tient à ce que les centres régionaux du grand Iran de cette période ne sont pas directement reliés par des cours d'eau, tels que ceux sur lesquels s'articulent les systèmes d'irrigation des cités-États de Babylonie dont la maîtrise fut une des grandes sources de conflit. En outre, la situation

hydraulique en Babylonie était telle que de grandes cités-États voisines et indépendantes y étaient en concurrence pour influencer les domaines qu'elles voulaient contrôler indirectement. En Iran, la situation est, dans l'ensemble, entièrement différente, car les agglomérats d'établissements autour des centres urbains y sont séparés les uns des autres par de vastes régions quasiment inhabitées. Le fait qu'en Iran cette période ne fut sûrement pas aussi paisible qu'on pourrait le croire est, par ailleurs, manifesté par les murs d'enceinte de Tall-i Malyan (l'ancienne Anshan) au début de la période protoélamite moyenne et au grand centre de Mundigak dans la région de Kandahar. À n'en pas douter, même Shahr-i-Sokhta au Sistan et le grand centre de Shahdad, peu fouillés jusqu'ici, devaient avoir quelque espèce d'ouvrages de défense. En dépit des légendes souvent citées qui parlent d'une cité mythique sur le plateau iranien, appelée Aratta (Shahdad ? Shahr-i-Sokhta ? Mundigak ?), assiégée par le héros babylonien Lugalbanda, ces systèmes de défense ne paraissent pas faits pour fournir un abri contre des conflits internes à l'Iran, mais bien plutôt pour permettre de résister aux raids des nomades, qu'il convient d'incorporer au paysage politique du plateau iranien à quelque époque que ce soit dans l'histoire. L'horizon en question est en outre caractérisé par de grandes unités industrielles produisant des objets de prestige pour les autorités locales et les couches hiérarchiques supérieures de la société, comme on peut le voir à Tépé Yahya, à Shahr-i-Sokhta, à Mundigak et à Tépé Hissar.

Les centres de cet horizon, plus particulièrement dans le nord-est et le sud-est de l'Iran et dans la région de Kandahar, font apparaître de nombreuses similitudes dans l'organisation urbaine, surtout entre cités jumelles de ce qu'on a appelé la civilisation de Helmand, à savoir Shahr-i-Sokhta (période II-III) et Mundigak (période IV 1-3A). Cette culture urbaine, qui est contemporaine de la période du début du Harappa au Pakistan et qui, à l'exception de Mehrgarh et de Nowsharo dans la plaine de Kachi, est presque un domaine inconnu, pourrait avoir eu quelque influence sur l'urbanisation de la période ultérieure de l'âge mûr du Harappa. À cause de l'architecture, il paraît tout à fait probable qu'il y ait eu une tradition ininterrompue allant des sites de la civilisation de Helmand à l'âge mûr du Harappa dans le Sind, en passant par le Harappa ancien du Baloutchi. On citera à titre d'exemples les enceintes, les murailles des cités, les plates-formes de Mundigak, Mehrgarh, Damb Sadaat et Rahman Dheri, et même le principe de l'« acropole »/ville basse de la période de maturité du Harappa qui se trouve un précurseur à Mundigak. Les modes de production de la céramique (production de masse normalisée) sont eux aussi analogues et il y a de fortes correspondances dans les pièces produites et leurs formes. L'évolution des figurines anthropomorphes en terre cuite peut s'observer à Mehrgarh et à Nowsharo.

Dans le golfe Persique, les éléments tendant à prouver l'existence d'un horizon contemporain de la période protoélamite ancienne en Iran et de la

période Jamdat-Nasr/dynastique archaïque I(-II) en Babylonie sont plus solides que par le passé. Dilmun est citée en plusieurs occasions dans les textes contemporains ouroukiens. Dans le Golfe, cet horizon est appelé la période de Hafit et son matériel, provenant par exemple du site de Hili 8 (phase I) à Oman, peut être directement relié à ceux de Babylonie et d'Iran. Comme on l'a dit précédemment, ce qui intéressait la Mésopotamie et les centres du Sud-Ouest iranien à Oman était les mines de cuivre. L'horizon protoélamite récent est représenté dans le Golfe par la culture de Umm an-Nar, qui ne fait apparaître qu'un petit nombre de correspondances avec le dynastique archaïque babylonien, mais a de puissantes connexions avec la côte méridionale iranienne, avec la province moderne de Makran (sur des sites comme Bampur et Damin), formant peut-être l'unité culturelle connue sous le nom de Makan dans les sources écrites de Babylonie. Le complexe culturel de Umm an-Nor est le mieux représenté, hormis un petit nombre d'établissements de cet horizon qui ont été fouillés, par les innombrables tombes collectives qui ont été repérées de Bahreïn à Oman.

Outre la dynastie d'Awan déjà citée, il y avait une autre entité politique appelée Marhashi/Parahshi/Warahshi qui fut vaincue, comme l'Élam, par le premier souverain d'Akkad, Sargon. Des études récentes n'excluent pas que ce complexe se soit situé dans l'est de l'Iran. Les conflits entre la Babylonie et les principautés iraniennes se poursuivirent tout au long de la période akkadienne, et Suse fut, semble-t-il, au moins soumise au pouvoir akkadien pendant un certain temps. Sargon, le premier souverain de la dynastie, se plaisait à dire que des navires de Meluhha atteignaient le port d'Akkad. Son deuxième successeur, Manishtushu, est censé avoir soumis une grande partie du plateau iranien, entre autres Anshan et Sherihum qui, dans un autre exemplaire du même récit, est remplacé par Meluhha. On pense qu'il s'agit là de Harappa, soit la culture de l'Indus du Pakistan. L'archéologie trouve trace de contacts avec elle dès la période III des dynasties archaïques dans le cimetière royal d'Our en Babylonie, par exemple, si l'on en juge par la présence de perles de cornaline gravées. Dans la vallée de l'Indus, ces perles se trouvent exclusivement à partir de la période initiale de la maturité de Harappa; jamais dans un contexte de Harappa ancien. Si ces perles sont le signe d'un contact direct entre l'Ouest et l'Est, alors le commencement de la période de la maturité de Harappa, l'horizon Amri IIIA dans le Sind, doit être daté des environs de la période III des dynasties archaïques de Babylonie. Par ailleurs, Naram-Sin, le quatrième roi de la dynastie akkadienne, revendique une victoire sur l'ensemble constitué par l'Élam, Marhashi et Meluhha. Si le dernier nommé est à identifier à la civilisation de Harappa, l'archéologie ne fournit aucune indication directe d'un conflit militaire qui serait intervenu sur ces sites. Il y a donc lieu de traiter avec scepticisme toute revendication de suprématie directe sur Meluhha de la part des souverains d'Akkad.

LES DYNASTIES SHIMASHKI ET SUKKALMAH (VERS 2150-1500 AV. J.-C.)

Au moment du règne du dernier souverain de la dynastie d'Awan, Puzur-Kutik-Inshushinak, contemporain du premier souverain de la dynastie Our III en Babylonie, Our-Nammou, l'Élam a élaboré, parallèlement à l'écriture cunéiforme babylonienne, un système d'écriture local connu sous le nom de « protoélamite B » ou « protoélamite linéaire ». L'emploi de cette écriture ne fut que de courte durée, et elle n'est connue que dans le sud-ouest de l'Iran, le Marv Dasht et dans le cimetière de Shahdad. Il semble que Puzur-Kutik-Inshushinak ait brièvement détenu un pouvoir hégémonique sur une grande partie de l'Iran. C'est dans ses inscriptions qu'on trouve pour la première fois mention d'une entité politique nommée Simashki. Mais cette hégémonie iranienne ne tarde pas à prendre fin car, à partir du milieu du règne de Shulgi, le deuxième souverain babylonien de la troisième dynastie d'Our, Suse est incorporée dans l'empire d'Our III et Marhashi et Anshan deviennent des alliés, en vertu d'une politique de mariages menée par les souverains d'Our III, Shulgi et Shuh-Sin. Au temps du dernier souverain d'Our III, Ibbi-Sin, les forces élamites ripostent et s'emparent d'Our, peut-être sous le règne de Kindattu, le sixième souverain de la dynastie Simashki, ou celui de son fils Idadu I^{er}. Kindattu établit sa suprématie sur de larges pans de l'Élam, allant jusqu'à Marhashi. On connaît pour cette période un grand nombre de souverains élamites de Suse, d'Anshan et de Simashki, même si des doutes subsistent quant à la corrélation exacte entre eux et les souverains babyloniens ainsi que sur leur ordre chronologique. Sous le règne du souverain de Simashki récent Ebarti II (Ebarat), une double monarchie est installée à Anshan et à Suse associant les régions du bas-pays et du haut-pays d'Élam ; le dieu anshanien Napirisha est adoré à Suse à partir de cette époque. Les deux cités de Suse et d'Anshan sont agrandies, et Anshan atteint sa plus grande dimension à cette époque et pendant la période suivante de Sukkalmah, connue localement sous le nom d'horizon Kaftari. L'existence de relations avec l'Est est suggérée par un sceau attribué à une épouse d'Ebarat qui met en évidence un parallélisme stylistique et iconographique avec un groupe de figurines composites provenant de Bactriane et du trésor Quetta de l'horizon Mehrgarh VIII au Baloutchistan. La période Simashki fut un temps de conflits perpétuels entre l'Élam et les divers souverains de la période Isin-Larsa en Babylonie, luttant pour la suprématie après l'effondrement de l'empire d'Our III.

La dynastie Simashki est suivie de la dynastie Sukkalmah (vers 1900-1500 av. J.-C.), ainsi nommée d'après le titre de *sukkalmah* (grand régent) porté par les souverains élamites. Cette période est une des mieux connues de

l'histoire élamite, grâce à une grande quantité de textes cunéiformes et d'inscriptions sur édifices, trouvés pour la plupart à Suse. Le pouvoir souverain de l'Élam, du moins à Suse, était divisé en trois et exercé par une sorte de triumvirat (dont les racines remontent à la période Simashki) ainsi composé : au sommet le *sukkalmah*, suivi du « *sukkal* d'Élam et de Simashki » (en général le frère du premier) et d'un « *sukkal* de Suse » (dans la plupart des cas un fils ou un neveu du *sukkalmah*). La succession au trône obéissait aussi à ce principe, afin évidemment d'assurer la stabilité dynastique. On peut établir des synchronismes entre certains des *sukkalmah* et des souverains de l'ancienne Assyrie et de l'ancienne Babylonie, mais les correspondances réelles pour le commencement et la fin de la période Sukkalmah sont encore difficiles à détecter. En tout état de cause, la période a pris fin avant la rédaction du gros des textes des archives de Haft Tépé, qui, selon de nouvelles études faites sur la chronologie des rois de l'Élam moyen, peuvent être datés de façon à peu près certaine du début du ^{xv}^e siècle av. J.-C. La dynastie Sukkalmah n'a pas seulement été entraînée dans des conflits avec le monde babylonien, parfois en alliance avec le royaume d'Eshnunna dans la région de la Diyala en Babylonie septentrionale ; elle s'est aussi livrée à des activités commerciales, entre autres dans le commerce de l'étain de l'ancienne Babylonie, comme le prouvent les sources cunéiformes babyloniennes anciennes du centre syrien de Mari.

La localisation des unités politiques qu'on connaît d'après des éléments d'information textuels est problématique. Simashki, l'entité politique la plus importante au début de cet horizon, a été localisée soit dans le Zagros occidental (Godin III), soit en un lieu aussi reculé que « l'Élam extérieur » (est/sud-est de l'Iran) ; Marhashi a été récemment identifié à la région de Kerman. Si les souverains de Simashki étaient aussi importants que paraissent l'indiquer les sources écrites disponibles et les titres des souverains élamites, toute localisation à l'est d'une ligne reliant Shahdad à Tépé Yahya devient pratiquement impossible du simple fait, établi par l'archéologie, que vers 2000 av. J.-C., dans l'Iran oriental, les grands centres urbains de la civilisation de Helmand, Shahr-i-Sokhta et Mundigak, se sont effondrés et ne peuvent en aucun cas être reliés à cette puissante dynastie. À part Tépé Yahya et Shahdad dans la région de Kerman, et le cimetière de Khinaman, au nord-ouest de Kerman, on ne connaît jusqu'à présent aucune unité politique située plus à l'est en Iran, à l'exception du complexe de Kulli au Makran et du début de la phase urbaine de maturité de la civilisation harappéenne dans la vallée de l'Indus. Tépé Yahya, tout comme Shahdad, fait apparaître quelques connexions avec le Harappa de la période de maturité, et l'on peut suivre son influence loin vers l'ouest jusqu'à Suse et en Babylonie (Our, Kish, Nippour) ; il y a même un sceau provenant de Hama, en Syrie, qui témoigne d'une influence « indienne ».

Pendant la période Simashki, le commerce avec le golfe Persique (horizon Wadi Suq) s'est poursuivi, comme l'indique l'apparition de sceaux du golfe Persique à Suse, mais aussi à Oumma et Our en Babylonie. Très vite ce commerce semble avoir été contrôlé par Dilmun, parce que, à la fin de cette période et au tout début de la période Sikkalmah suivante, les sceaux dits de Dilmun sont devenus très en vogue dans le Golfe, comme on le voit surtout à Failaka; on peut citer des exemples à Suse et à Lothal dans l'ouest de l'Inde. Comme l'a montré une étude récente, ce groupe de sceaux a eu quelque influence même sur les sceaux à cachet des colonies de la vieille Assyrie de la période Karum en Anatolie (Turquie).

Quant au nord et au nord-est de l'Iran, l'horizon de la céramique grise du complexe Hissar III récent a aussi atteint des sites du Nord-Ouest, comme Hasanlu, Dinkha et Godin Tépé, à peu près contemporains de l'horizon céramique Khabour de l'Assyrie, qui peut être daté approximativement de l'époque de Shamshi-Adad I^{er} d'Assyrie et de Hammourabi de Babylonie, soit du début du XVIII^e siècle av. J.-C. Cet horizon Hissar III avait des connexions avec l'ouest et avec l'est, et surtout avec la Turkménie (horizon Namazga V/VI) et le complexe bactrien et tadjikien de Russie méridionale, qu'on pensait être une variante locale de Namazga VI en Turkménie, mais qui est probablement en partie contemporain de Namazga V. Ce complexe Hissar III/C/Bactrien peut être repéré dans un certain nombre de sites du plateau iranien et plus à l'est. Dans l'Iran oriental, au Sistan, il y a des éléments matériels directs qui l'attestent; il a été aussi identifié à Yahya, à Shahdad et même à Suse au Khuzistan et peut-être même au Luristan, d'où proviendrait un sceau à cachet de cet horizon; on observe aussi des trouvailles analogues au Makran sur les sites de Khurab, Kulli, Mehi et Nindowari. À l'est, on trouve certains objets de cet horizon jusqu'en Chine (sceaux Ordos), puis dans la vallée de l'Indus à Harappa, Mohenjo-Daro et Chanhü-Daro, et surtout dans la plaine de Kachi à Mehrgarh (période VIII), Sibiri et dans un trésor récemment découvert dans la ville de Quetta, qui commande la passe de Bolan reliant la région de Kandahar, par la vallée de Quetta et la plaine de Kachi, à la vallée de l'Indus. Des recherches récentes, menées plus particulièrement dans la plaine de Kachi à Mehrgarh/Sibiri et sur le site de Nowsharo, ont montré qu'il convient de poser l'équivalence de cet horizon et de la phase urbaine récente dans la vallée de l'Indus, d'une période représentée sur le site de l'Indus Amri en période IIIC (parallèle au complexe C-D de Wheeler à Mohenjo-Daro). Ce qui était considéré auparavant comme un phénomène postérieur au Harappa de la maturité — souvent relié à l'apparition d'invasisseurs indo-aryens ou « barbares » dans le système de l'Indus qui provoqua l'effondrement de la culture de Harappa — apparaît aujourd'hui manifestement comme un équipement matériel complémentaire et un indicateur des relations interrégionales complexes de la dernière partie de la maturité du

Harrapa, phase urbaine. Les sites mentionnés indiquent des voies de communication entre les régions qui rappellent la pluralité des itinéraires de l'histoire « route de la soie ». Mais même s'il y a des éléments indiquant l'existence de soie dans l'horizon Namazga VI en Turkménie, il n'existe aucune autre indication tendant à prouver qu'un commerce de la soie avait lieu sur une grande échelle à cette époque. Ce qui devient manifeste, c'est qu'il a existé des communications entre les cités au moins à partir de la période proto-élamite ancienne et probablement même avant cela. Mais il ne faut pas accorder une importance excessive à ce phénomène, car il n'y avait pratiquement aucune autre possibilité de contact et de commerce à cause des déserts de l'Iran central qui, dans tous les temps préhistoriques, ont rendu très difficiles les contacts directs nécessitant leur traversée.

LA PÉRIODE DE LA TRANSFORMATION (VERS 1650-1450 AV. J.-C.)

La fin du complexe culturel Hissar III dans le Nord et le Nord-Est au XVIII^e siècle av. J.-C. marque le début d'une sorte d'« âge obscur » de la connaissance archéologique et historique de l'Iran. Tureng Tépe, dans la plaine de Gorgan au nord-est de l'Iran (période IIIC2), est le seul site où l'on ait trouvé un matériel d'une période antérieure témoignant de liaisons avec l'horizon postérieur de l'âge du fer I dans le Nord-Ouest. Dans le Nord-Est, cette période Tureng Tépe IIIC2 s'acheva, pense-t-on, vers le milieu du XVII^e siècle av. J.-C. ou peu de temps après. Le début de la période de l'âge du fer I dans le Nord-Ouest est considéré d'habitude comme n'étant pas antérieur au milieu du XV^e siècle av. J.-C. ; peut-être même date-t-il d'un peu plus tard. Jusqu'à maintenant il n'y a pas eu de véritable site archéologique dont la fouille ait permis de jeter un pont entre la fin du complexe Tureng Tépe IIIC2 dans le Nord-Est et le début de la culture de l'âge du fer I dans le Nord-Ouest. L'« âge obscur » a donc duré une centaine d'années. Tous les éléments d'information qui émergent de cet « âge obscur » reposent essentiellement sur des datations au carbone 14 de Tureng Tépe IIIC2 et Hasanlu (période V), et Dinkha Tépe (période III) dans la région de la mer d'Ourmia au nord-ouest de l'Iran, et sur une comparaison typologique très problématique d'objets ouvrés en céramique ou en métal. Au moins, à Dinkha Tépe, de vagues éléments paraissent indiquer qu'un certain laps de temps sépare les niveaux du vieil assyrien et de Khabour apparentés aux niveaux de l'âge du fer I. Ces niveaux intermédiaires possibles manifestent des affinités avec le matériel Ourmia de Haftavan Tépe qui a aussi des connexions étroites avec la culture de Trialeti du Caucase (période du bronze moyen). Un autre élément suggé-

rant un rapport étroit entre la période de l'âge du fer I et la période du vieil assyrien/vieux babylonien est un sceau-cylindre trouvé dans une tombe de l'âge du fer à Tépé Sialk, nécropole A (période V), qui, s'il ne s'agit pas d'un objet hérité, ne devrait pas être postérieur au milieu du XVII^e siècle av. J.-C. Dans le Zagros occidental, l'expédition Holmes de l'université de Chicago a fouillé plusieurs sites au Luristan, tels que Chigha Sabz, Kamtarlan II, Mir Vali et Surkh Dum-i Luri, et l'archéologue belge Vanden Berghe y a ajouté les sites de Sarab Bagh et Tawarsa, qui contenaient tous du matériel de l'âge du bronze récent, ayant de vagues rapports avec des trouvailles faites à Suse et datées entre le XVI^e et le XIV^e siècle av. J.-C. Malheureusement, là encore, il n'y a pas de chevauchement stratigraphique bien répertorié entre ce soi-disant âge du bronze récent et le matériel de l'âge du fer I.

En Iran du Sud, dans la plaine de Marv Dasht, en suivant l'horizon Kaftari, on trouve la céramique des complexes de Qal'eh, Shuga et Taimuran. On ne sait pas grand-chose à son sujet, si ce n'est qu'à Tall-i Malyan, incorporé dans l'horizon Qal'eh local, un complexe administratif de l'élamite moyen remontant au XIII^e siècle av. J.-C. a été fouillé. Des vestiges plus anciens ont été mis au jour à Tall-i Malyan, mais les résultats n'ont pas encore été publiés. D'autres rares éléments d'information sont venus d'un petit site, un village nommé Darvazeh Tépé. Plus à l'est, il n'y a aucune trace d'un équivalent de l'horizon âge du fer I. Tépé Yahya, période III, semble appartenir à l'âge du fer II/III mais paraît aussi avoir eu des connexions avec le complexe Dahistan archaïque de l'Iran du Nord-Est et de la Russie du Sud, qui pourraient remonter à une date antérieure. Dans la région de Kandahar, Mundigak (période V) montre une certaine corrélation avec la culture de Chust de la vallée de Ferghana et avec le complexe Yaz Tépé I du delta de la Murghab et des régions adjacentes du sud de la Russie. La date du début de ces complexes est incertaine mais, d'après les éléments dont on dispose, elle ne peut être très antérieure à 1600 av. J.-C. La plupart des scientifiques russes penchent en faveur d'une date beaucoup plus récente. Dans la plaine de Kachi, le site de Pirak (période I-II) est manifestement plus récent que la phase de maturité de la civilisation de Harappa, et est certainement en partie contemporain du complexe de Jhukar dans l'Indus inférieur (Sind) et de la phase du cimetière H au Pendjab (deux complexes presque inconnus culturellement de la période de l'Harappa récent), et aussi de Mundigak V dans la région de Kandahar. On a aussi trouvé du matériel apparenté à Pirak dans deux sites du Baloutchistan et il y a même quelques connexions qui descendent jusqu'au Golfe, comme on le voit à Tell Abraq dans les Émirats arabes unis. Au Baloutchistan, l'âge du fer ancien demeure une énigme qui ne pourra être résolue que par de nouvelles fouilles.

Certains historiens, mais aussi des archéologues, ont interprété les changements observés à la fin de cette quatrième unité historique, où des

complexes culturels plus grands ont éclaté en unités locales plus petites, comme significatifs d'une période qui a vu se déplacer de nouvelles tribus, souvent en rapport avec des migrations historiquement reconstituées de gens parlant une langue indo-aryenne et/ou iranienne. Certains ont même tenté de relier l'entrée en usage de la céramique grise dans l'Iran du Nord/Nord-Est à Tépé Hisar et dans la plaine de Gorgan à Tureng et Shah Tépé avec ces tribus, et aussi celle de la céramique grise lustrée de la phase Swat IV dans les régions montagneuses du Pakistan septentrional. D'autres tendent à relier ces tribus à la céramique peinte de la phase Jhukar et Cimetière H de la culture du Harappa récent dans la vallée de l'Indus. Il faut préciser que, jusqu'à présent, aucun lien direct n'a été établi entre un groupe linguistique quelconque et un type donné de céramique. La vieille idée selon laquelle « le pot c'est l'homme » s'est révélée sans valeur et il convient d'éviter de relier historiquement des modifications manifestes de la culture matérielle à tel ou tel groupe linguistique et — dans un ordre d'idées plus sommaire — à un quelconque groupe ethnique. On trouve une parfaite illustration de ce principe dans la période Karum du vieil assyrien, où des marchands assyriens autochtones sont présents en Anatolie dans un milieu linguistique non assyrien et un milieu archéologique purement anatolien. Si l'on n'avait pas trouvé les tablettes du vieil assyrien, rien n'aurait permis de penser que des Assyriens de souche étaient présents en Anatolie à cette époque. Il n'est pas douteux que des tribus parlant une langue iranienne aient pénétré sur le plateau iranien ou s'y soient infiltrées. Mais nul ne sait au juste comment et quand. Au plus tard au I^{er} millénaire av. J.-C., si l'on en juge d'après les patronymes, des Iraniens sont présents dans les registres cunéiformes de l'Assyrie et de la Babylonie. Avant cette époque, ils restent un facteur inconnu de la reconstitution historique mais doivent, selon toute vraisemblance, y être incorporés comme un groupe parmi la multitude des groupes autochtones locaux.

LA PÉRIODE I DE L'ÂGE DU FER (VERS 1450-1100 AV. J.-C.)

Après la période de transformation qui chevauche en partie le début de la période I de l'âge du fer, de grandes parties de l'Iran nous restent inconnues. Dans l'Élam, la vieille capitale Suse est, pour une courte durée au xv^e siècle av. J.-C., sous le règne de Tepti-ahar, remplacée par un nouveau centre appelé Kabnak (la moderne Haft Tépé), situé à une vingtaine de kilomètres au sud de Suse. Les tablettes administratives mises au jour dans le contexte du complexe funéraire monumental et des ateliers de Kabnak montrent que les « textes de Malamir » achetés sur le marché des antiquités et qui servent

de source pour la reconstitution de la période Sukkalmah la plus récente, dans l'est du Khuzistan, proviennent de là et se font l'écho des événements qui ont eu lieu au Khuzistan central. L'intéressant est l'assertion de Tepti-ahar qui se déclare « roi de Suse et d'Anshan », car jusqu'à présent aucune structure contemporaine n'a été mise au jour à Anshan. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle av. J.-C., le roi élamite Untash-Napirisha fonde un nouveau centre culturel appelé Dur-Untash à 40 kilomètres au sud-est de Suse. Là a été édifié un ensemble formé d'une ziggourat centrale environnée de divers complexes de temples. À un premier stade de la construction, une cour à ciel ouvert était entourée de plusieurs pièces et le complexe était dédié au « Seigneur de Suse », le dieu Inshushinak. Ensuite, dans une phase légèrement postérieure, la cour servit de base pour l'érection d'une ziggourat surmontée d'un temple dédié aux dieux Inshushinak et Napirisha combinant manifestement les divinités majeures du bas-pays (Inshushinak représentant Élam) et du haut-pays (Napirisha représentant Anshan). Le complexe est tout entier décoré de tuiles émaillées, de briques cuites et de plâtre de gypse, et s'est révélé extrêmement riche en armes de bronze, en sceaux et en perles de verre. Untash-Napirisha est, d'après P. Amiet, le premier roi élamite depuis des siècles à établir un art de cour élamite qui, à côté de l'architecture d'Al Untash, est aussi représenté par une stèle et la statue monumentale en bronze de son épouse Napir-asu. On a trouvé des inscriptions d'Untar-Napirisha sur des édifices dans plusieurs sites en Susiane mais aussi au Khuzistan oriental, à proximité de la cité de Ram-Hormuz au Tépé Bormi. On sait peu de chose de la suite de l'histoire de l'Élam.

La situation change au XII^e siècle av. J.-C. avec la dynastie Shutruk, dont les rois mettent à profit le vide politique qui s'installe en Assyrie et en Babylonie après la mort violente du roi de l'assyrien moyen Tukulti-Ninurta I^{er}. Le roi élamite Shutruk-Nakhunte I (vers 1165 av. J.-C.) attaque la Babylonie. Ce raid n'avait manifestement pas pour but d'agrandir le territoire élamite. L'armée de Shutruk-Nakhunte pille la plupart des villes babyloniennes et rapporte à Suse de grandes quantités de butin, y compris la stèle de la victoire de Naram-Sin provenant de Sippar et une statue de Manishtoushou provenant d'Eshnunna. En fait, la plupart des objets d'art, considérés comme les plus beaux spécimens de l'art mésopotamien antique, ont été « collectionnés » par Shutruk-Nakhunte I^{er} et ne sont connus de la communauté scientifique que grâce aux fouilles françaises de Suse. L'influence politique de Shutruk-Nakhunte I^{er} s'étendit jusqu'à Anshan dans l'Est ; il a aussi restauré un temple à Liyan (construit par le prédécesseur de Untash-Napirisha, Humbanumena). Prenant sa succession, son fils Kutir-Nakhunte I^{er} porta le coup fatal à la dynastie kassite de Babylonie, déportant son roi Enlil-nadinahi à Élam et emportant à Suse la statue cultuelle du dieu national babylonien, Mardouk. La politique agressive qu'il mena en Babylonie n'empêcha pas ce

roi d'embellir continuellement les temples de Suse et de Liyan. Avec son successeur et frère Shilak-Inshushinak, la dynastie Shutruk est à son apogée. Ses raids ne sont pas seulement dirigés contre la Babylonie ; ils poussent loin vers le nord, au-delà du fleuve Diyala, dans la région de Kirkouk et au cœur de l'Assyrie. Il prend soin des temples de Suse et de Liyan et les inscriptions des édifices attestent aussi ses activités dans les régions montagneuses situées du côté d'Anshan. Son successeur Huteludush-Inshushinak est surtout connu par les inscriptions trouvées sur les édifices de divers sites de l'Élam, et un grand complexe administratif mis au jour à Anshan date peut-être de son règne. À Anshan, il a bâti des temples pour les principaux dieux du panthéon élamite : Napirisha, Kiririsha, Inshushinak et Shimut. On retrouve la trace d'enclaves administratives analogue de la dynastie Shutruk dans d'autres parties du haut-pays où des inscriptions d'édifices ont été découvertes en surface. La dynastie Shutruk connaît une fin abrupte après la guerre élamite de Nabuchodonosor I^{er} (1125-1104 av. J.-C.), au terme de laquelle celui-ci non seulement vainc Huteludush-Inshushinak, mais ramène la statue du dieu Mardouk à Babylone et rétablit ainsi la puissance babylonienne. Du fait de l'absence à peu près totale de sources écrites, on ne sait pratiquement rien des souverains suivants d'Élam jusqu'au VIII^e siècle av. J.-C.

Les rois de la dynastie Shutruk s'étaient employés à embellir le sanctuaire rupestre de Kurangun et des considérations d'ordre stylistique permettent de rattacher à leurs règnes les reliefs de Shikaft-i Salman I, II et IV, près d'Izeh-Malamir. D'autres reliefs, à Kul-i Farah, pourraient, selon une étude récente de P. Amiet, dater de la période immédiatement postérieure à la chute de la dynastie Shutruk, soit à peu près au tournant du millénaire. Ainsi donc, malgré le silence des sources écrites, la puissance élamite ne s'effondra peut-être pas totalement après la guerre de Nabuchodonosor ; on est d'autant plus porté à le croire que, dans les contextes babyloniens, rien n'indique qu'il y ait eu une suprématie de longue durée de la Babylonie sur l'Élam.

La situation entre le XV^e et le XI^e siècle av. J.-C. dans d'autres régions de l'Iran a déjà été décrite en partie. À l'est, dans le Fars, on peut observer la désurbanisation et la décimation de la population sédentaire, évolution qui se fait aussi sentir en Susiane, quoique à une échelle beaucoup plus petite. En dehors de la cité d'Anshan, avec son complexe administratif, on n'a trouvé que de la céramique Shogha-Taimuran de production locale mais aucun objet ouvré de style susien. Plus au sud et à l'est de l'Iran, aucun établissement permanent n'a été découvert.

À l'ouest, on a trouvé quelques établissements à Zagros ; par exemple, le temple (?) de Surkh Dum-i Luri, peut-être fondé au milieu du XIV^e siècle av. J.-C., qui est situé sur un des principaux itinéraires de transhumance et « Construction I » à Tépé Giyan qui daterait (?) du XII^e siècle av. J.-C. La plupart des objets ouvrés, qui peuvent être datés de l'âge du fer période I, ont

été trouvés dans des tombeaux en pierre par la mission belge conduite par L. Vanden Berghe au Luristan. Des niveaux de l'âge du fer I sont aussi présents à Hasanlu V dans la région d'Ourmia en Iran du Nord-Ouest, avec sa céramique grise caractéristique de l'occidental ancien. On connaît aussi le contenu des tombeaux du milieu du II^e millénaire grâce aux fouilles de Gilian et de Marlik Tépé. On débat encore d'une datation plus précise des sépultures les plus récentes ; pour les tombes de Gilian en général, Haerinck a proposé un plan chronologique. Le matériel de ces tombes fait apparaître des connexions avec le Caucase et le complexe Artik I-II fouillé par H. Kossack. Dans le nord-est de l'Iran, le matériel de l'âge du fer I est extrêmement rare, mais il fait apparaître des connexions avec l'horizon Yaz I de Turkménie, influence qui peut être reliée plus au sud à l'horizon Mundigak V dans la région de Kandahar en Afghanistan, et même à l'aspect Pirak de la plaine de Kachi au Pakistan, qui manifeste certains liens avec quelques sites du complexe Ghul ancien au Baloutchistan. Des figurines en terre cuite de Pirak fournissent la preuve de l'emploi croissant du chameau, qui servait certainement à cette époque au commerce de longue distance. Dans la plaine de Kachi, comme dans les régions du golfe Persique, le sorgho est devenu l'aliment de base prépondérant. Au Pakistan septentrional, le complexe Swat IV est à dater de cette période. Par son architecture et son matériel archéologique, il présente des liens avec le Néolithique au Cachemire (Burzahom/Gufkral). Il est à noter que dans le complexe Swat IV, on a trouvé certains tessons du type Harappa récent/Cimetière H qui témoignent de connexions avec le Pendjab.

LA PÉRIODE II DE L'ÂGE DU FER (VERS 1100-800 AV. J.-C.)

Pour l'Élam, presque aucune source écrite ne mentionne d'événements historiques. Du point de vue archéologique, cette partie de la période néo-élamite I est basée sur la stratigraphie faite à Suse et datée entre 1000 et 725/700 av. J.-C. Mais étant donné l'ampleur limitée des fouilles faites à Suse, en dehors d'une fine typologie de la céramique, on ne sait pas grand-chose. On a pu déceler des signes de certaines activités dans le vieux centre culturel de Al Untash, mais presque rien n'est venu les étayer. Il semble qu'aux alentours du XI^e siècle av. J.-C. la plupart des établissements de l'élamite moyen en Susiane aient été abandonnés. Ce qui en est resté et ce qui a été nouvellement fondé était de taille petite ou moyenne.

Dans le Fars, on ne trouve presque aucun établissement postérieur au X^e siècle av. J.-C. Même l'important centre d'Anshan a été abandonné. Ce qu'il reste de l'entité politique de Suse et d'Anshan est un haut-pays presque

entièrement déserté, et une concentration des peuples sur le bas-pays. Une dessiccation s'est produite pendant la première moitié du II^e millénaire dans l'Iran du Nord-Est à la fin de Hissar IIIC, en Turkménie (post-Namazga V/VI) et au Pakistan. Le phénomène est plus apparent dans la plaine de Kachi où il a provoqué la désertion des centres Harappa au sud et à l'est, et la concentration des établissements de Pirak et de l'âge du fer I au débouché des montagnes. Il n'est pas impossible que les effets de cette dessiccation aient fini par se faire sentir sur les régions des plateaux situées plus au sud-ouest en obligeant les montagnards du plateau iranien à un nomadisme croissant. Ce qui est, en outre, manifeste, c'est que les petites enclaves élamites qui avaient été implantées dans le haut-pays pendant la période élamite moyenne, pour l'efficacité de l'exercice du pouvoir royal, durent être abandonnées vers cette époque. Ainsi peut-on observer également une fragmentation des anciennes structures au niveau de l'exercice du pouvoir politique. Au Luristan, des tombes, que Vanden Berghé date de l'âge du fer II, sont caractéristiques de cette période ; certaines doivent appartenir à un petit royaume connu, d'après des sources cunéiformes, sous le nom d'Ellipi. Plus au nord, au sud du lac Ourmia, se trouvait le royaume de Mannea. À mi-chemin entre les deux, le long de la grande route de Khorasan, plusieurs tribus étaient établies, à l'est desquelles les tribus existantes doivent être désignées sous le nom collectif de Mèdes. Pour la région du lac Ourmia, l'établissement le plus important de cette période est Hasanlu IVB. On discute encore de la date de la destruction de ce site important. Les auteurs des fouilles, R. H. Dyson et O. W. Muscarella, font état d'un ensemble impressionnant de datations au carbone 14 la situant aux alentours de 800 av. J.-C. ; I. N. Medvedskaya, quant à lui, propose 714 av. J.-C. en se basant sur des observations typologiques, portant surtout sur des pièces de harnachement pouvant être mises en parallèle avec d'autres appartenant à la culture de Hallstatt C en Europe. Le problème est que la datation de la séquence européenne repose elle aussi sur des conceptions anciennes de la chronologie de l'Asie occidentale. En outre, les sources les plus importantes pour la datation interrégionale croisée des harnachements de chevaux, à savoir les reliefs néo-assyriens, font défaut entre le règne d'Assournasirpal II (884-858 av. J.-C.) et celui de Teglath-Phalasar III (745-727 av. J.-C.). On n'a que peu d'éléments d'information iconographiques pour cet intervalle de temps : le portail en bronze de Balawat (qui est riche de détails mais n'est certainement qu'une partie de ce qui fut), quelques rares reliefs datant du règne de Salmanasar III (858-824 av. J.-C.) et une stèle d'Adad-nirari III (810-783 av. J.-C.). En quantité, les reliefs de Teglath-Phalasar III ne sont guère conséquents. Toute discussion reposant sur la présence ou l'absence de mors et autres pièces de harnachement sur les reliefs néo-assyriens doit donc s'accompagner de beaucoup de prudence et ne pas perdre de vue les bases de la datation de certains schémas chronologiques

préhistoriques en Europe. Dans ces conditions, on acceptera ici la datation de Dyson et Muscarella qui paraît bien fondée. Si l'on admet que la destruction de Hasanlu IVB eut lieu à la fin du IX^e siècle av. J.-C., alors la célèbre nécropole de Sialk VI/Sialk B de l'oasis de Kashan pourrait dater de ce siècle, tout comme le site de Baba Jan III au Luristan. Le site de Mauyilbak/Delfan va en faveur de la vraisemblance d'une telle date car on y a trouvé de la céramique du type Baba Jan III en même temps que des sceaux-cylindres pouvant être datés d'une époque à peine postérieure à Salmanasar III, soit de la fin du IX^e siècle av. J.-C. C'est ce roi néo-assyrien qui mena des campagnes contre Mannea et les tribus établies le long de la grande route de Khorasan, mais sans parvenir à s'assurer une maîtrise durable de ces régions. L'Iran du Nord est en outre, à l'exception des groupes de tombes de Gilian cités plus haut, archéologiquement indéfini. Dans la plaine de Gorgan, on continue à débattre de la date initiale de Tureng Tépé IV, qui témoigne de traits de parenté avec le complexe du Dahistan archaïque situé plus à l'est. Peut-être commence-t-il au IX^e siècle av. J.-C., ou même plus tôt. De vagues connexions avec Tépé Yahya III peuvent porter à songer à la date de ce site de la région de Kerman. On ne peut établir pour le moment de séquence relative à cette période en Iran oriental. Dans la région de Kandahar, à Mundigak, le matériel de la période récente V et de la période ancienne VI fait apparaître de bonnes connexions avec l'horizon Yaz I en Turkménie et avec la fin de la séquence Pirak dans la plaine de Kachi au Pakistan. La région montagneuse du nord du Pakistan est archéologiquement définie par la culture Swat ou des tombes de Gandhara, qui témoigne de connexions possibles avec des trouvailles de surface dans le Pendjab. Au début, on pensait que ce concept trouvait directement son origine dans le complexe Hissar récent du nord-est de l'Iran. Des similitudes typologiques avec les nécropoles de Sumbar et de Parkhaï sont également manifestes. Néanmoins, on ne peut établir pour le moment aucun lien direct entre le complexe Swat et les assemblages de l'Iran du Nord-Est, en raison du long vide chronologique qui les sépare.

LA PÉRIODE III DE L'ÂGE DU FER (VERS 800-550 AV. J.-C.)

L'Élam fait son entrée sur la scène politique vers le milieu du VIII^e siècle av. J.-C. D'après Miroschedji, l'Élam était moins concentré à cette époque que pendant la période de l'élamite moyen et le pouvoir royal y avait trois sièges simultanés, à Suse, à Madaktu et à Hidalu. Ainsi se dessine une division tripartite des titres royaux pendant la période Sukkalmah, Suse étant la capitale traditionnelle et le centre du culte, Madaktu la résidence du roi

d'Élam et Hidalu, dans la région de Behbahan, un refuge dans les temps difficiles et peut-être le site où survécurent les traditions d'Élam pendant la période néo-assyrienne I. Les éléments d'information historique proviennent pour la plupart des chroniques babyloniennes et des inscriptions royales assyriennes. Humban-nikash I (743-717 av. J.-C.) était un allié de Mérodach-Baladan II de Babylone et entra en conflit avec le roi assyrien Sargon II au sujet de la ville de Der, le point le plus septentrional de la limite de son royaume. Son successeur fut le fils de sa sœur, Shutruk-Nakhunte II (716-699 av. J.-C.), connu aussi pour être le bâtisseur d'un petit temple de l'acropole de Suse, décoré de carreaux émaillés. Ses épithètes, « Roi d'Anshan et de Suse » et « Agrandisseur du royaume », semblent exagérées, car il perdit des portions des territoires élamites à l'est de Der et dans l'Élam occidental à l'issue d'une contre-attaque de Sargon II et se replia sur le haut-pays, abandonnant le roi babylonien Mérodach-Baladan II à la merci de Sargon. En conséquence, Sargon s'empara du trône babylonien. Le bouclier septentrional d'Élam contre l'Assyrie, Ellipi, fut perdu à cette époque lorsque, après la mort de son roi en 708 av. J.-C., les Assyriens profitèrent de la rivalité entre les princes pour s'en emparer. La grande route de Khorasan était désormais sous contrôle assyrien. Le conflit se poursuivit sous le règne du nouveau roi assyrien Sennachérib (704-681 av. J.-C.), mais ce dernier combattit aussi victorieusement la coalition élamo-babylonienne. En 691 av. J.-C., une armée élamite, composée de troupes de Babylone, d'Ellipi, de Parsuash et d'Anshan, livra bataille à l'armée assyrienne à Halule. La victoire, revendiquée par Sennachérib, contrairement aux sources babyloniennes, déboucha sur le siège et la destruction de Babylone en 689 av. J.-C. Les deux rois élamites suivants, Humban-haltash I^{er} (688-681 av. J.-C.), et Humban-haltash II (680-675 av. J.-C.) continuèrent d'entretenir des relations cordiales avec les souverains locaux de Babylone. Mais lorsque les Babyloniens voulurent obtenir l'appui de Humban-haltash II contre le nouveau roi assyrien Assarhaddon (680-669 av. J.-C.), ils échouèrent. Sous le règne d'Urtak (674-664 av. J.-C.), frère de Humban-haltash II, les relations entre l'Élam et l'Assyrie prennent un tour amical. Cette entente cordiale ne durera que le temps des premières années du règne du nouveau roi assyrien Assourbanipal (668-627 av. J.-C.), jusqu'au moment où, en 665 av. J.-C., le roi élamite attaque la Babylone par surprise, mais est persuadé par les Assyriens de se retirer. La politique de Tepti-human, qui succède à Urtak sur le trône élamite, provoquera l'émigration en Assyrie des trois fils d'Urtak. Lorsque, ensuite, les Assyriens attaqueront et vaincront l'Élam, ces trois fils seront installés au pouvoir comme clients d'Assourbanipal : Humban-nikash II à Madaktu (et Suse) et Tammariu à Hidalu. Dans la guerre civile entre Assourbanipal et son frère Shamash-shuma-ukin, installé sur le trône de Babylone, Humban-nikash II ralliera le camp babylonien.

En 647 av. J.-C., après que les Assyriens eurent rétabli leur domination militaire sur la Babylonie, les troupes d'Assourbanipal se tournèrent vers l'Élam et, l'année suivante, le submergèrent et détruisirent Suse. La relation de cet événement est parallèle aux comptes rendus de la destruction du centre ourartien de Musasir par Sargon II et de Babylone par Sennachérib. Même si les sources écrites parlent de la destruction complète de la capitale élamite, cet événement tel que l'enregistre l'archéologie est sans influence significative sur la suite de l'évolution de la culture matérielle en Élam et à Suse; et Humban-haltash III, qui survécut à l'attaque assyrienne, réinstalla sa résidence à Madaktu. Dans le siècle qui s'écoula entre la destruction de Suse en 646 av. J.-C. et l'établissement de la dynastie achéménide sous Cyrus II (559-530 av. J.-C.), l'Élam a eu une existence éphémère. En dehors de la Susiane, on a trouvé des reliefs néo-élamites près d'Izeh-Malamir à Shikaft-i Salman et à Kul-i Farah, Kurangun et Naqsh-e Rostam dans le Fars. On connaît aussi des vestiges épars de Tall-i Ghazir, près de Ram Hormuz. Plus à l'est, le matériel contemporain se signale par son absence totale.

Vers l'ouest, dans les monts Zagros, au temps du souverain assyrien Teglath-Phalasar III (755-727 av. J.-C.), une province nommée Harhar, située quelque part dans la région de Kermanschah, fut incorporée au système provincial assyrien comme tampon face aux Mèdes qui, à l'est, étaient poussés vers le sud par l'invasion cimmérienne dans l'Ourartou à la fin du règne de Sargon II ou au début de celui de Sennachérib. Il semble donc que la maîtrise de la grande route de Khorasan ait duré au moins jusqu'au règne d'Assarhaddon. La présence assyrienne est illustrée aussi par deux stèles néo-assyriennes, datées de Teglath-Phalasar III et de Sargon II, trouvées au Luristan (?) et dans la vallée de Kangavar, près de Godin Tépé. La région du lac Ourmia, Hasanlu (période IIIB) et Agrab Tépé, ancien territoire mannéen, furent incorporés dans l'Empire ourartien vers le début du VIII^e siècle av. J.-C., mais rien de consistant n'a été publié sur ces sites.

Dans l'Iran du Nord-Est, la situation est restée inchangée par rapport à la période précédente. Plus à l'est, l'assemblage Yaz II s'est maintenu, avec ses liens avec la région de Kandahar en Afghanistan (Mundigak VI). La céramique la plus ancienne, trouvée à Nadi Ali au Sistan, appartient peut-être aussi à cet horizon. Au Baloutchistan, des groupes de céramique non identifiés du Ghul ancien semblent perdurer, côte à côte avec les pièces sans décor peint qui ont été trouvées dans les couches supérieures à Rana Ghandai et sont peut-être reliées au matériel de l'âge du fer trouvé dans les niveaux supérieurs à Pirak ainsi qu'aux assemblages de Dur Khan ancien dans la plaine de Kachi.

Au Pakistan septentrional, le complexe de Swat continue. On trouve des établissements de cette période non seulement dans les régions montagneuses (comme Aligrama et Bir Kot Ghundai), mais aussi dans le Pendjab

(Charsadda et au tertre de Hathial à Taxila) et à Gumla, période V, dans la vallée de la Gomal au Waziristan.

Il faudra de nouvelles recherches sur le terrain dans le nord-est, l'est et le sud de l'Iran pour tirer au clair les origines et la formation de l'Empire achéménide. Il y a des vides énormes dans notre connaissance de cette partie de l'Iran qu'on pense être le berceau des Achéménides, notamment l'antique Parsuash, qui n'est pas définie archéologiquement pendant les siècles qui précèdent et la phase initiale de l'Empire achéménide.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLCHIN F., HAMMOND N., 1978. *The Archaeology of Afghanistan from Earliest Times to the Timurid Period*, Londres.
- AMIET P. 1966. *Élam*, Auvers-sur-Oise.
- 1986. *L'Âge des échanges inter-Iraniens, 3500-1700 av. J.-C.*, Paris.
- 1992. « Sur l'histoire élamite », *Iran Antiqua*, vol. XXVII, p. 75-94.
- ASHTANA S. 1985. *Pre-Harappan Cultures of India and the Borderlands*, New Delhi.
- BRIANT P. 1984. *L'Asie centrale et les Royaumes proche-orientaux du premier millénaire (c. VIII^e-VI^e siècles avant notre ère)*, Paris.
- CARTER E., STOPLER M. W. 1984. *Élam : Surveys of Political History and Archaeology*, Londres (Near East. Stud., 25).
- DITTMANN R. 1990. « Eisenzeit I und II in West- und Nordwest-Iran. Zeitgleich zur Karum-Zeit Anatoliens? », *Archäol. Mitt. Iran*, vol. XXIII, p. 105-138.
- DYSON R.H., MUSCARELLA O. W., 1989. « Constructing the Chronology and Historical Implications of Hasanlu IV », *Iran*, Londres, vol. XXVII, p. 1-15.
- HAERLINCK E. 1988. « The Iron-Age in Guilan : Proposal for a Chronology », in J. CURTIS (dir.), *Bronze Working Centers of Western Asia c. 1000-539 BC*, Londres/New York, p. 63-78.
- HOLE F. 1987. *The Archaeology of Western Iran. Settlement and Society from Prehistory to the Islamic Conquest*, Washington, D. C. (Smithson. Ser. Archaeol. Inq.)
- KOHL P. 1984. *Central Asia. Palaeolithic Beginnings to the Iron Age*, Paris.
- KOSSACK G. 1983. « Tli Grab 85. Bemerkungen zum Beginn des skythenzeitlichen Formkreises im Kaukasus », *Beitr. allg. Vergl. Archäol.*, vol. V, p. 89-186.
- LEVINE L. D. 1972. *Two Neo-Assyrian Steleae from Iran*, Ontario, Art and Archaeology. (Occas. Pap., 23)
- MEDVEDSKAYA I. N. 1991. « Once more on the Destruction of Hasanlu IV : Problems of Dating », *Iran Antiqua*, vol. XXVI, p. 149-161.

- MIROSCHEDE P. DE. 1990. « La fin de l'Élam : Essai d'analyse et d'interprétation », *Iran Antiqua*, vol. XXV, p. 47-95.
- NEGHBAN E. O. 1991. *Excavations at Haft Tepe, Iran*, Philadelphia, Pennsylvanie. (Univ. Mus. Monogr., 70).
- POTTS D. T. 1990. *The Arabian Gulf in Antiquity. From Prehistory to the Fall of the Achæmaenid Empire*, Oxford. vol. I.
- SCHMIDT E. F., VAN LOON M. N., CURVERS H. H. 1989. *The Holmes Expeditions to Luristan*, Chicago, Illinois (Orient. Inst. Publ., 108-I-2)
- STEIN A. 1940. *Old Routes of Western Iran*, Londres.
- VANDEN BERGHE L. 1979. *Bibliographie analytique de l'archéologie de l'Iran ancien*, Leyde.
- 1983. *Luristan een verdwenen bronskunst uit West-Iran*, Gand, N.V.
- VOGELSANG W. 1988. « A Period of Acculturation in Ancient Gandhara », *South Asian Stud.*, Londres, vol. IV, p. 103-113.

12.5

L'Afghanistan

Victor I. Sarianidi

L'Afghanistan est un pays aux paysages extrêmement variés. De hautes chaînes de montagnes (culminant par endroits à plus de 4 000 mètres), l'Hindu Kuch, dominent la partie centrale du pays. Les rivières drainent ces montagnes déchiquetées selon un schéma radiant, comme les rayons d'une roue : la rivière Kaboul coule vers l'est et se jette dans l'Indus ; le fleuve Helmand, le Khash Rud et le Farah Rud coulent vers le sud-ouest, et se terminent dans les bas-pays du Sistan en deltas et en lacs ; le Harud et la Murghab coulent vers l'ouest et le nord et rejoignent les deltas de Tejen et de la Murghab au Turkménistan ; et divers torrents appartenant au bassin de l'Amu-Daria coulent vers le nord dans la plaine de Bactriane. L'Hindu Kuch ne contient que peu de terres agricoles, au fond de vallées étroites, mais offre aux bergers des espaces de pâturage saisonnier. Pourtant, les hautes terres de l'Afghanistan sont riches en ressources minières, cuivre, argent et diverses pierres précieuses ; le Badakhchan, au nord-est, possède une des rares sources de lapis-lazuli, dont le commerce à l'âge du bronze s'étendait à travers l'Asie occidentale jusqu'à la Méditerranée. De plus les fleuves forment des routes, qui traversent parfois d'étroites passes de montagne (comme la passe de Khyber) et permettent de communiquer entre l'Asie centrale et la vallée de l'Indus.

La préhistoire des régions montagneuses est mal connue ; les communautés préhistoriques devaient se composer principalement de pasteurs et d'agriculteurs des petits villages de vallées.

Comme l'Hindu Kuch perd de l'altitude vers le nord, l'ouest et le sud, les vallées s'élargissent et les rivières débouchent sur des pays plats. Deux zones de pays plats ont une importance particulière dans la préhistoire de l'Afghanistan, la Bactriane au nord et le Sistan au sud-ouest de l'Hindu Kuch. La Bactriane s'étend sur les deux rives de l'Amu-Daria et de ses affluents, dans l'Afghanistan moderne et au Tadjikistan. Divers torrents traversent la plaine de la Bactriane. Ceux de la partie orientale (le Surkhab par exemple et la Kokcha) se jettent dans l'Amu-Daria, tandis que ceux de la Bactriane occi-

dentale forment des deltas sans rejoindre le fleuve principal (le Balkhab, le Tashkurgan par exemple). Entourée de trois côtés par des montagnes (l'Hindu Kuch au sud, le Pamir à l'est, et le Hissar au nord), la Bactriane s'ouvre vers l'ouest et le nord-ouest, une circonstance géographique qui favorisa des liens étroits avec la Turkménie pendant les temps préhistoriques. Siècle d'une satrapie de l'Empire achéménide, et plus tard d'un royaume hellénistique indépendant, la Bactriane s'illustra également par une brillante culture à l'âge du bronze.

Le Sistan est une région généralement plate au sud-ouest de l'Afghanistan et dans l'Iran voisin, limitée au nord par l'Hindu Kuch, à l'est et au sud par les hauts plateaux du Baloutchistan (en Iran et au Pakistan), et à l'ouest par les hautes terres de l'Iran. Le fleuve Helmand et d'autres rivières descendent de l'Hindu Kuch à travers des vallées alluviales assez larges et fertiles et se perdent dans des deltas, des lacs et des marécages. Les larges vallées de montagne du bassin moyen du Helmand, comme la plaine du Sistan, offrent un potentiel considérable pour l'agriculture irriguée. Le Sistan s'ouvre sur un réseau de routes qui contournent le sud de l'Hindu Kuch, reliant l'Asie centrale, le plateau iranien et la vallée de l'Indus (*via* Quetta en particulier, dans le Baloutchistan pakistanais).

L'Afghanistan a longtemps attiré les savants par ses vestiges énigmatiques, mais le pays est resté interdit aux étrangers pendant des années. Les archéologues français furent les premiers Européens à obtenir la permission d'entreprendre des fouilles, au début du XX^e siècle.

Les Français ont conservé un quasi-monopole sur les recherches archéologiques jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, quand des équipes d'autres pays commencèrent à travailler en Afghanistan. La plupart des études menées dans les années 1950 et 1960 se limitèrent à des enquêtes exploratoires en surface et à de petits sondages dans le Sistan (Dupree, 1963; Fairsevis, 1952, 1961; Hammond, 1970; Dales, 1972; Fischer, 1973; Shaffer, 1971). Au même moment, néanmoins, les fouilles de grande envergure menées par J.-M. Casal dans les années 1950 sur le site de Mundigak ont établi une longue séquence de la culture préhistorique qui demeure inégalee (Casal, 1971). Par ailleurs les fouilles de l'Institut italien pour le Moyen-Orient et l'Extrême-Orient à Shahr-i-Sokhta, dans le Sistan iranien, produisirent des résultats qui intéressent directement la préhistoire de l'Afghanistan. Les années 1960 furent également marquées par les fouilles françaises de la cité hellénistique de Ai Khanum en Bactriane, un travail qui conduisit finalement à la découverte de l'établissement de Harappa de Shortugai et à l'étude systématique, dans la décennie 1970, des anciens systèmes d'irrigation en Bactriane (Francfort, 1989; Gentelle, 1989). En 1969, l'expédition archéologique conjointe soviéto-afghane commença ses importants travaux dans le nord de l'Afghanistan (Sarianidi, 1972, 1975, 1986). Quand la guerre,

dans les années 1980, interrompit les recherches archéologiques en Afghanistan, la préhistoire de la Bactriane et du Sistan était connue dans ses grandes lignes, tandis que celle des autres parties du pays reste peu comprise.

LES ANTÉCÉDENTS DE L'ÂGE DU BRONZE

Tandis qu'on a découvert au Turkménistan et en Iran des villages agricoles néolithiques, aucune trace de ce genre n'a été détectée dans les vallées du nord de l'Afghanistan, sur les contreforts de l'Hindu Kuch. Pourtant, les grottes de Ghar-i-mar et Ghar-i-asf, dans la vallée du Balkhab, sur les contreforts de l'Hindu Kuch, contiennent des niveaux culturels datant du V^e et du IV^e millénaire av. J.-C. (Dupree, 1972). Ces dépôts archéologiques révèlent la présence de groupes utilisant une poterie grossière et des objets en bronze, et élevant des moutons, des chèvres et peut-être des bovins. Une structure similaire, datant de la fin du III^e millénaire av. J.-C., est visible dans la grotte de Dara-i Kur (le soi-disant Néolithique du « culte de la chèvre » ; Dupree, 1972), dans une vallée des collines du Badakhchan. Ces sites, qui étaient, semble-t-il, des centres saisonniers utilisés par des pasteurs nomades du nord de l'Afghanistan, sont remarquables par l'apparition précoce d'alliages d'étain et de cuivre, dont sont faits plusieurs objets de Ghar-i-mar.

Il est difficile de déceler une vie sédentaire dans le nord de l'Afghanistan avant le début du III^e millénaire, presque 3 000 ans après la fondation des premiers villages d'agriculteurs ailleurs en Asie centrale. Dans les deltas du Balkhab et du Tashkurgan, on a relevé quelques sites de surface habités par les communautés de la plaine du cours supérieur de l'Amu-Daria aux V^e et IV^e millénaires av. J.-C. Les découvertes en surface se limitent pour l'essentiel à des outils de pierre taillée microlithique, semblables à ceux de la culture Kelteminar du désert Kyzyl Koum, sur l'aval de l'Amu-Daria. On ignore quels étaient les moyens d'existence de ces groupes, mais probablement combinaient-ils la cueillette de plantes sauvages, la chasse et peut-être un peu d'agriculture.

Dans le bassin de l'Helmand, la vie sédentaire a une plus longue histoire. Les fouilles de Mundigak, près de la ville moderne de Kandahar, témoignent clairement et significativement d'une vie très ancienne. Le site est situé sur un affluent du fleuve Helmand ; les torrents qui descendent des collines offraient des conditions idéales pour l'agriculture. De plus, les collines aux alentours étaient riches en cuivre, ce qui ne pouvait manquer de stimuler les progrès de la métallurgie. Ce n'est pas une coïncidence si les premiers habitants de Mundigak, au IV^e millénaire av. J.-C., connaissaient et l'agriculture et les outils de métal.

Les fouilles menées par Casal à Mundigak ont permis de définir sept périodes, chacune avec ses subdivisions. Les niveaux les plus anciens, Mundigak I-II, révèlent l'établissement initial, semi-nomade, et l'émergence

d'un village durant la première moitié du IV^e millénaire av. J.-C. Ce village était composé de structures rectangulaires en briques de terre, entrecoupées d'espaces ouverts contenant parfois des équipements spéciaux, comme des fours. Dans la période suivante, Mundigak III (fin du IV^e millénaire av. J.-C.), le village se composait de pièces, pourvues de temps à autre de bancs et de piliers ; à la fin de cette période apparurent quelques maisons plus grandes, à plusieurs pièces. À cette époque les morts étaient enterrés dans des ossuaires (des cistes en briques), plusieurs individus ensemble, le crâne souvent détaché et placé sur l'un des côtés du ciste.

Depuis ses débuts, la communauté de Mundigak travaillait le cuivre, pour les outils, les armes et des objets décoratifs, et un choix de pierres, comme l'albâtre et la stéatite pour les vases et les sceaux à compartiments. Le travail du métal devint peu à peu plus complexe, et des alliages d'étain et de cuivre (5 % d'étain) furent créés dans la période III. Les restes de plantes et d'animaux de ces niveaux indiquent que la culture du blé et l'élevage (moutons, chèvres et bovins) formaient la base de l'existence. Même dans ces niveaux anciens, la poterie était variée ; elle révèle des interactions avec le Baloutchistan voisin à l'est. La poterie peinte de Mundigak III comprend une bonne proportion de décors géométriques, semblables aux styles que l'on trouve au Baloutchistan (céramique de Quetta) à l'est et au Turkménistan (poterie de Geoksyra) au nord-ouest. Quantité d'autres styles décoratifs propres au Baloutchistan se retrouvent également en moins grand nombre. La présence de matières premières exotiques, notamment durant la période III, renforce l'impression d'un réseau de relations très étendu : des lapis-lazuli importés du Badakhchan et des turquoises de Kyzyl Koum sont travaillés en perles, tandis qu'une pièce d'ivoire de la période III implique des liens avec l'Inde (Jarrige et Tosi, 1981).

L'ÂGE DU BRONZE ANCIEN

(ENVIRON 3000-1800 AV. J.-C.)

Le III^e millénaire av. J.-C. vit un épanouissement des sociétés de l'âge du bronze en Afghanistan, particulièrement en Bactriane et dans le Sistan. Les cultures de ces deux régions, fort distinctes l'une de l'autre, se développèrent à un rythme et selon des modes différents. Pourtant, en dépit de ces disparités, ces deux contrées partagèrent un caractère commun et central : des relations intenses avec les régions voisines.

L'Afghanistan du Nord

Dès la fin du IV^e et le début du III^e millénaire av. J.-C., une culture sédentaire, fondée sur l'agriculture irriguée, s'était développée en Bactriane. Le

meilleur exemple de cet essor se trouve dans le bassin du Taluqan, dans la Bactriane orientale, où l'équipe française a identifié des systèmes de canaux d'irrigation; les poteries découvertes dans les villages associés à ces systèmes sont semblables à celles des établissements contemporains du bassin de l'Helmand, au sud-ouest du pays. Vers la seconde partie du III^e millénaire, ces systèmes d'irrigation avaient atteint 10 kilomètres de long (Gentelle, 1989). Parmi les sites découverts en Bactriane orientale, Shortugai est l'un des plus intéressants : ses niveaux les plus bas renferment un ensemble d'objets appartenant à la civilisation de l'Indus : des poteries peintes, des sceaux, des objets gravés et des ornements de style harrapéen (Francfort, 1989). Le site de Shortugai, situé le long de l'Amu-Daria, non loin du confluent avec la Kokcha, est souvent considéré comme une colonie ou un comptoir commercial harrapéen, puisque sa position donne accès aux lapis-lazuli du Badakhchan et aux autres ressources en métaux et minerais de l'Asie centrale.

À la fin du III^e millénaire av. J.-C., des dizaines d'établissements apparurent sur le cours moyen de l'Amu-Daria, formant des oasis d'irrigation s'étendant de Meymaneh à l'ouest, à travers Sheberghan, jusqu'aux oasis au nord de Balkh. Ces établissements s'échelonnaient parmi les deltas des torrents descendant de l'Hindu Kuch dans la plaine bactriane. Chaque établissement comptait quelques dizaines de maisons, bâties avec des briques de boue d'une taille uniforme, et dont les murs et les sols étaient recouverts d'argile.

Les pièces des maisons individuelles étaient groupées autour d'une cour intérieure; elles abritaient probablement de grandes familles étendues. Les notables, qui se distinguaient des habitants ordinaires, se bâtissaient des demeures fortifiées qui tranchaient avec l'habitat ordinaire.

Les commerçants, les négociants et les fonctionnaires de l'administration locale habitaient dans de plus gros villages. La différenciation sociale était évidente dans les bâtiments monumentaux de caractère public. Tout un complexe de bâtiments monumentaux existait, à Dashly-3 par exemple, dont le « temple rond » (*fig. 36*). Le centre de ce complexe était un bâtiment rond flanqué de tours rectangulaires; ses pièces incluaient des sanctuaires, avec des plates-formes surélevées et des autels où brûlait un feu sur des fondations de briques. Les pièces résidentielles rayonnaient à partir de la tour centrale et fournissaient un lieu d'habitation aux serviteurs du temple. Il y avait un deuxième bâtiment monumental, le long du premier, de forme rectangulaire, qui consistait en une spacieuse cour intérieure dans laquelle étaient dispersés de petits sanctuaires et ce qui devait être des résidences. Les quatre façades qui encadraient la cour intérieure avaient toutes un plan similaire, avec des couloirs en T séparant de vastes pièces. La façade extérieure était décorée de pilastres, tandis que de larges fossés, remplis d'eau, encerclaient les murs. En

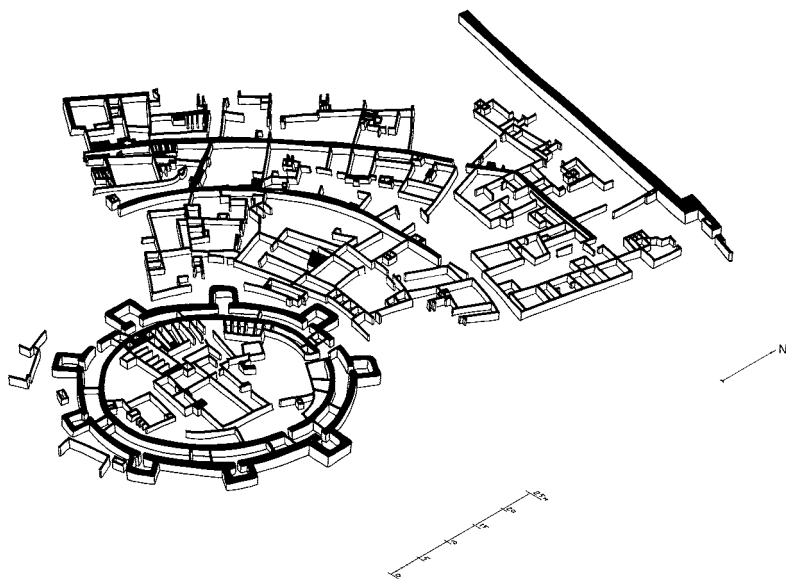


Figure 36 Projection axonométrique du temple rond de Dashly-3, au nord de l'Afghanistan.

fait, le bâtiment était coupé du monde extérieur ; il représentait probablement une structure tant religieuse que séculaire, une sorte de centre religieux et administratif de l'âge du bronze en Bactriane.

Les Bactriens enterraient leurs morts dans des cimetières non loin des villages, et beaucoup plus rarement dans les ruines de villages abandonnés. Les morts étaient placés sur le côté, la plupart du temps la tête en direction du nord, les bras et les jambes repliés. Les offrandes funéraires, le cas échéant, se composaient principalement de nombreux récipients en poterie, et, en moins grand nombre, d'armes et d'ornements, objets indicatifs de prestige. Dans les cas rares de tombes aristocratiques, des objets en or et en argent, surtout des vases, accompagnaient le corps. Ces deux dernières décennies, les villageois ont pillé nombre de ces cimetières pour vendre les objets funéraires à Kaboul et ailleurs ; bien des objets ont ultérieurement pris le chemin des collections des grands musées et de riches particuliers (Pottier, 1984).

La culture matérielle de la Bactriane à l'âge du bronze présentait des traits particuliers à la région (fig. 37). La poterie était de grande qualité, faite au tour de potier, et cuite dans des fours sophistiqués à deux étages. En règle générale, les fours étaient situés en bordure des villages ; souvent plusieurs fours étaient groupés ensemble pour former une sorte de quartier des potiers. Ces

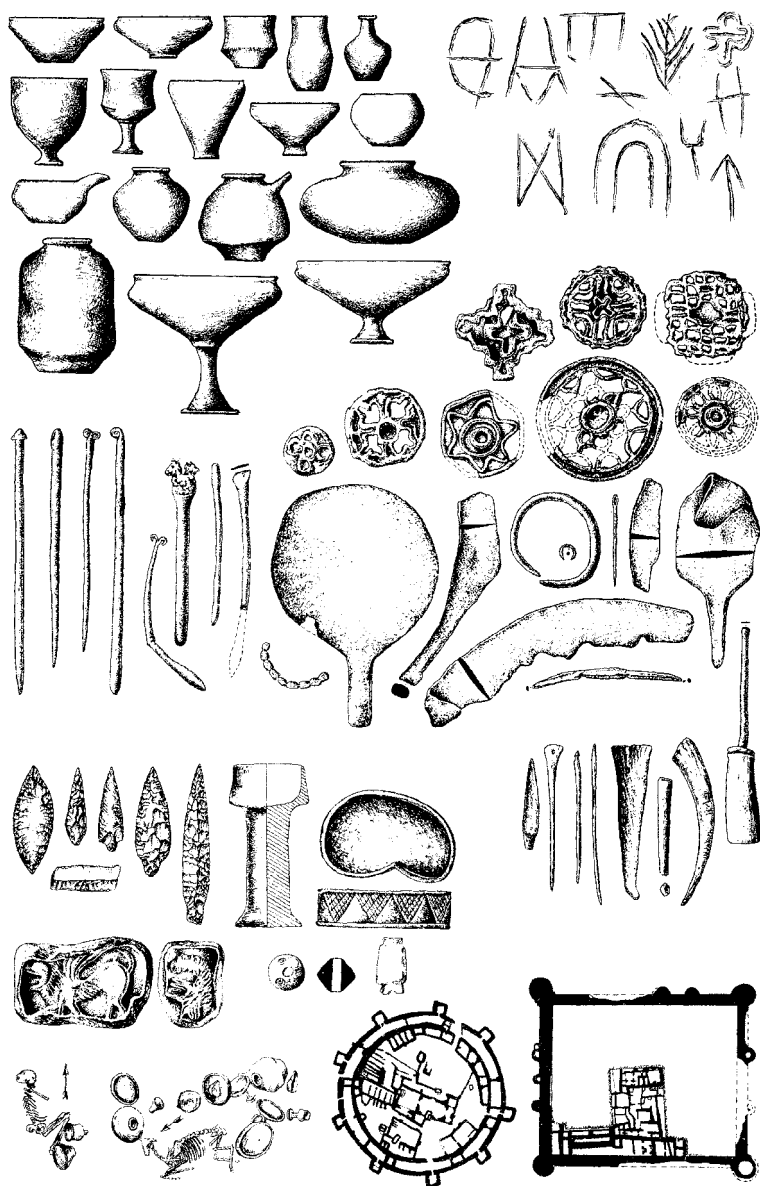


Figure 37 Tableau général de la culture de la Bactriane.

éléments indiquent que le métier de potier formait une branche indépendante et spécialisée de l'économie bactrienne. Les potiers réalisaient des formes élégantes et quelquefois très imaginatives, parmi lesquelles il faut mentionner les remarquables vases et bols sur des pieds hauts et élancés. Bien que d'excellente finition, cette poterie n'était pas décorée, à l'exception de quelques cas de zigzags ou de cercles incisés.

Les outils de silex taillé, et en particulier les fers de flèches et les perçoirs, ont continué à être utilisés dans les communautés bactriennes, mais les outils de métal se sont peu à peu généralisés. Les mains habiles des forgerons et des artisans produisirent des chefs-d'œuvre de l'art du métal, d'une très grande variété. Les haches de cérémonie étaient décorées avec des bêtes de proie, des sangliers ou des animaux fantastiques ; l'une d'elles, en argent, a la forme d'un homme pourvu de deux têtes d'aigle, luttant avec un sanglier et un dragon ailé. Sur les bouteilles de toilette on trouvait des têtes d'animaux ; d'autres récipients étaient en forme de bête sauvage, tous étaient rendus avec un grand sens artistique. Les têtes d'épingles prenaient parfois la forme d'une composition d'oiseaux, d'humains et d'animaux. Les sceaux ajourés (dits souvent « à compartiments ») contiennent des représentations d'oiseaux, d'animaux, d'hommes, de reptiles et de créatures imaginaires ressemblant à des dragons ; certains sceaux représentent les divinités anthropomorphiques ailées qui constituent le panthéon bactrien (*ill. 101*). Toutes sortes d'armes étaient fabriquées en métal : de lourdes lances de combat, des fers de javelines, des poignards et des épées, ainsi que les faucilles dentées, les rasoirs, les couteaux et les fourches, et autres objets de la vie quotidienne. En général, les ornements étaient en cuivre, tandis que les armes étaient en bronze — alliage d'arsenic ou d'étain. Bien que les preuves archéologiques directes soient rares, la maîtrise de la technique de la fonte présupposait l'existence de creusets à l'épreuve du feu, d'équipements pour couler le métal, de moules et de fourneaux pouvant atteindre des températures de plus de 1 100 °C. La technologie de la métallurgie était si compliquée que certains experts suggèrent que les ouvriers du métal de Bactriane étaient étroitement spécialisés au sein de leur corps de métier.

Le travail de la pierre connut également un apogée artistique durant l'âge du bronze en Bactriane. Outre les bouteilles à onguent, les bols et autres récipients, l'art bactrien se distinguait par les amulettes en pierre. Souvent gravées sur les deux faces, elles figuraient des images simples ou des représentations thématiques plus complexes qui permettent d'entrevoir le monde spirituel de l'ancienne Bactriane, marqué par le concept dualiste de la lutte des forces du bien et du mal. La pierre servait aussi à créer des sceaux cylindriques de style mésopotamien, finement gravés de compositions complexes typiques de la Bactriane (*ill. 102*).

L'âge du bronze en Bactriane manifeste de très étroites similitudes avec la culture contemporaine de Margiane, dans le sud-est du Turkménistan. Cette

culture commune est désormais reconnue sous l'appellation de complexe culturel Bactriane-Margiana (BMAC). La datation de la culture BMAC fait l'objet d'intenses débats : de nombreux archéologues de l'ex-URSS défendent une date tardive, vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., tandis qu'un consensus croissant parmi les spécialistes européens et américains situe la BMAC à la fin du III^e et au début du II^e millénaire av. J.-C. (Sarianidi, 1986; Amiet, 1986). Ce débat met en jeu la nature de la relation aux contrées avoisinantes. Sarianidi et d'autres font dériver la BMAC de sources iraniennes, tandis que de nombreux spécialistes non-soviétiques considèrent que les groupes BMAC se sont avancés vers le sud à la fin du III^e millénaire et au début du II^e millénaire av. J.-C. L'identité linguistique des peuples BMAC est un aspect du débat; d'aucuns prétendent que l'expansion de la culture BMAC vers le sud, jusqu'aux confins de la vallée de l'Indus, refléterait l'apparition dans la région d'un groupe de langue indo-iranienne (Hiebert et Lamberg-Karlovsky, 1992).

Le bassin du fleuve Helmand

Dans le bassin de l'Helmand et dans le Sistan, la première partie du III^e millénaire av. J.-C. vit le développement de grandes villes ou cités, avec une architecture publique monumentale. À Shahr-i-Sokhta, dans le Sistan iranien, une ville, d'une superficie atteignant peut-être 100 hectares, apparut durant le cours du III^e millénaire av. J.-C., avant de s'écrouler brusquement à la fin de ce millénaire. Dans le bassin du fleuve Helmand, Mundigak IV-1 s'agrandit pour couvrir sans doute 15 hectares. L'architecture de cette période comportait des bâtiments monumentaux sur tous les points élevés du site. L'un de ces bâtiments, appelé le palais, présentait un mur massif de briques cuites, muni sur sa moitié de colonnades, et troué de portes donnant sur un complexe de pièces à l'intérieur de la structure.

Cette structure subit une série de modifications qui se terminèrent par la création, à l'intérieur de la façade originelle à colonnades, d'une plate-forme en briques (pourvue d'un escalier), et l'érection d'un deuxième mur à colonnades, ce qui donnait au bâtiment l'apparence d'une terrasse bâtie en étages. Ce bâtiment était sans doute la résidence du souverain local. À l'est du palais était situé un autre bâtiment monumental, que l'on a identifié comme étant un temple. Les murs extérieurs, à double coffre, étaient décorés de pilastres à angles aigus. À l'intérieur il y avait une cour et un ensemble de pièces au plan régulier communiquant entre elles. De plus, un double mur massif, flanqué à intervalles réguliers de contreforts et de bastions, entourait une large section du site, dont le palais et peut-être aussi le temple, ainsi qu'un quartier d'habitations résidentielles à forte densité. Le palais comme le temple cessèrent d'être utilisés après la période IV-1, tandis que les murailles de la ville et l'architecture résidentielle continuèrent d'être entretenues tout au long de la période IV.

Les constructions monumentales de Mundigak indiquent un haut niveau de développement social, et l'existence d'une fonction administrative distincte. Les objets de cette période IV laissent apparaître une grande continuité avec ceux de la période III précédente, quoique avec une plus grande variété de formes en ce qui concerne les récipients en pierre, les perles et les sceaux. Les compétences technologiques des artisans de Mundigak se maintinrent au niveau élevé atteint durant la période III; ces derniers ajoutèrent à leur inventaire de petits objets fabriqués à partir de minerai de fer. Découverts également dans les sites voisins de Said-Qala Tépé et de Deh-morasi-gundhai, ces objets sont parmi les premières pièces en fer connues (Shaffer, 1984).

Mundigak entretenait des contacts réguliers avec les régions voisines. Les objets, en particulier de poterie, ressemblent tellement à ceux découverts à Shahr-i-Sokhta que l'on peut parler pour ces deux sites d'une province unique au plan culturel, si ce n'est au plan politique.

Les mêmes pierres semi-précieuses et autres matières premières de la période III continuèrent à être importées; les articles finis (notamment la poterie peinte) reflètent toujours des relations actives avec le Baloutchistan. Une étude analytique récente a démontré que certains types de poterie fine (la céramique grise Faiz Mohammad du Baloutchistan, et la céramique grise Emir, du sud de l'Iran) étaient fabriqués par des potiers spécialisés, dont la production pouvait être distribuée sur de longues distances. Les céramiques grises Faiz Mohammad, par exemple, fabriquées à Kachi (Baloutchistan) ont été retrouvées à Shahr-i-Sokhta (Wright, 1989), et également à Mundigak. D'autres objets révèlent une origine orientale, plusieurs figurines de terre glaise, par exemple, modelées d'après le style Zhob du Baloutchistan, et une tête humaine grandeur nature en pierre à chaux, qui rappelle fortement le style de la civilisation de l'Indus.

LE II^e MILLÉNAIRE AV. J. -C.

Le début du II^e millénaire av. J.-C. fut le théâtre de changements majeurs à travers l'Asie centrale, l'Iran et l'Indus. Nombre de sites de ces régions furent abandonnés et d'autres virent leur taille fortement réduite. Simultanément, les communications interrégionales s'effondrèrent ou changèrent dramatiquement de caractère. Cette période fut marquée en Afghanistan par des mouvements de populations porteuses de traditions culturelles distinctes.

En Bactriane, la culture BMAC disparut après le premier quart du II^e millénaire av. J.-C. et fut remplacée par une culture caractérisée par une poterie faite à la main, parfois décorée. Cette nouvelle culture, datée de la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., est bien illustrée par le site de

Tillya Tépé, près de la ville de Sheberghan. Les fouilles menées sur ce site ont fait apparaître un grand temple érigé sur une haute plate-forme en briques. Le temple était composé de grands halls dont les toits étaient supportés par des colonnes rectangulaires.

Au centre du hall principal, il y avait un autel pourvu de marches, où un feu brûlait. Le village lui-même, partiellement fouillé, était situé autour du temple. Un deuxième établissement, habité par des tribus fabriquant de la poterie peinte, a été localisé à l'emplacement du village moderne de Naibabad, entre les villes de Mazar-e Sharif et Tashkurgan ; il marque le dernier stade de l'existence de ces tribus en Bactriane. Habitant à côté des tribus locales, le peuple des poteries peintes fut graduellement assimilé ; au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., la culture régionale présente un visage réunifié.

Dans la zone du Helmand et du Sistan, de nombreux établissements cessèrent d'exister ; Mundigak semble avoir été provisoirement abandonné. Dans la phase ultérieure d'occupation de Mundigak, en période V, une plate-forme monumentale associée à de petites pièces fut érigée sur le palais de la période IV ; la fonction de cet édifice reste obscure. La période VI qui suit voit un abandon progressif du site, mais aussi un recours plus courant à la technologie du fer. La poterie et beaucoup d'autres objets de ces dernières périodes présentent des différences marquées avec ceux qui caractérisaient les premières occupations de Mundigak. La poterie de la période V, généralement rugueuse, faite à la main et décorée de manière fruste n'est pas sans rappeler la poterie de la culture de Chust de la vallée Ferghana en Ouzbékistan. Quant à la poterie de la période VI, elle ressemble à certains égards aux céramiques Yaz 1 de l'âge du fer au Turkménistan. Mundigak étant le seul site de la région à avoir été fouillé, nos connaissances sur la société de l'époque restent très limitées. L'absence générale d'implantations humaines semble avoir perduré jusqu'à l'occupation pré-achéménide au I^{er} millénaire av. J.-C. de sites tels que Kandahar et Nadi Ali (Whitehouse, 1978 ; Dales, 1977).

RÉSUMÉ

L'âge du bronze ne fut pas en Afghanistan un phénomène socioculturel unifié, mais plutôt une réalité localisée dans les régions au plus fort potentiel agricole, la Bactriane et la zone Helmand-Sistan. Les cultures du bronze de ces deux régions se distinguèrent l'une de l'autre par leurs traits fondamentaux et dans la chronologie de leur développement, tout en partageant un certain nombre de caractéristiques. Les cultures du bronze entretenaient d'étroites relations avec celles des régions voisines, avec la Turkménie et le reste de l'Asie centrale dans le cas de la Bactriane, avec les régions orientales

de l'Iran et le Baloutchistan dans le cas du Helmand. Ces relations traduisaient la situation géographique de l'Afghanistan au carrefour entre des centres de développement social de l'Antiquité, notamment de la vallée de l'Indus, du Turkménistan et de l'Iran oriental. Par ailleurs, le sous-sol afghan renfermait nombre de matières précieuses et semi-précieuses très recherchées dans l'Antiquité, comme les lapis-lazuli et l'argent, le cuivre et l'étain ainsi qu'une grande variété de pierres semi-précieuses.

Ainsi, les sociétés de l'âge du bronze de l'Afghanistan contrôlaient les routes du commerce et de la communication, qui reliaient entre elles les civilisations de l'Asie occidentale, centrale et méridionale. Le bilan archéologique de l'Afghanistan à l'âge du bronze reflète les interactions intenses qui en résultèrent, comme le révèlent les styles et les matières premières exotiques de certains objets, ainsi que le développement de sociétés complexes et différenciées.

Mais ces cultures du bronze finirent par souffrir de cela même dont elles avaient profité : les relations interrégionales. Les sociétés urbaines de l'Iran, de l'Asie centrale et de la vallée de l'Indus commencèrent à décliner dès le début du II^e millénaire av. J.-C., et l'intensité du commerce et des communications entre elles diminua fortement. Les sociétés afghanes de l'âge du bronze, privées de leur avantage géographique, entrèrent aussi dans un long déclin.

Les données archéologiques, bien que peu abondantes pour cet « âge sombre », indiquent que le II^e millénaire av. J.-C. fut une époque de grandes migrations, en particulier de peuples parlant des langues indo-aryennes, en Asie centrale et méridionale. Lorsque ces mouvements de populations ralentirent, vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., les centres de civilisation réapparurent, les échanges interrégionaux reprirent de la vigueur. Dans ces circonstances, les villes s'épanouirent de nouveau en Afghanistan, pour les mêmes raisons qu'elles s'étaient développées à l'âge du bronze. Ces développements de l'âge du fer, autour de et en Afghanistan, firent naître le monde que les Perses, puis les Grecs devaient rencontrer durant leur expansion impériale vers l'est, plus tard, au I^{er} millénaire av. J.-C.

BIBLIOGRAPHIE

AMIET P. 1986. *L'Âge des échanges interiraniens*, Paris.

CASAL J.-M. 1961. *Fouilles de Mundigak*, Paris.

DALES G. 1972. « Prehistoric Research in Southern Afghan Seistan », *Afghanistan*, Kaboul, vol. XXV, n° 4, p. 14-40.

— 1977. *New Excavations at Nad-i Ali (Sorkh Dagh), Afghanistan*, Berkeley, Californie.

- DUPREE L. 1963. « Deh Morasi Ghundai : A Chalcolithic Site in South-Central Afghanistan », *Anthropol. Pap. am. Mus. nat. Hist.*, New York, vol. L, n° 2.
- 1972. « Prehistoric Research in Afghanistan (1959-1966) », *Trans. am. philos. Soc.*, Philadelphie, Pennsylvanie., vol. LXII, n° 4.
- FAIRSERVIS W. 1952. *Preliminary Report on the Prehistoric Archaeology of the Afghan-Baluchistan Areas*, New York (Am. Mus. Novit., 1587).
- 1961. « Archaeological Surveys in the Seistan Basin of South-western Afghanistan and Eastern Iran », *Anthropol. Pap. am. Mus. nat. Hist.*, New York, vol. XLVIII, n° 1.
- FISCHER K. 1973. « Archaeological Field Surveys in Afghan Seistan, 1960-1970 », in N. HAMMOND (dir.), *South Asian Archaeology 1971*, Park Ridge, New Jersey, p. 131-155.
- FRANCFORT H.-P. 1989. *Fouilles de Shortugai*, Paris.
- GENTELLE P., 1989. *Données paléographiques et fondements de l'irrigation. Prospections archéologiques en Bactriane orientale (1974-1978)*, Paris.
- HAMMOND N. 1970. « An Archaeological Reconnaissance in the Helmand Valley, South Afghanistan », *East West*, Rome, vol. XX, p. 437-459.
- HIEBERT F. T., LAMBERG-KARLOVSKY C. C. 1992. « Central Asia and the Indo-Iranian Borderlands », *Iran*, Londres, vol. XXX, p. 1-15.
- JARRIGE C., TOSI M. 1981. « The Natural Resources of Mundigak », in H. HARTEL (dir.), *South Asian Archaeology 1979*, Berlin, p. 115-142.
- POTTIER M.-H. 1984. *Matériel funéraire de la Bactriane méridionale de l'âge de bronze*, Paris.
- SARIANIDI V. 1972. *Raskopki Tillja-tepe v severnom Afganistane*, Moscou.
- 1975, *Afganistan v epokhu bronzii i rannevo zheleza*, Moscou.
- 1986, *Die Kunst des Alten Afghanistan*, Leipzig.
- SHAFFER J. 1971. « Preliminary Field Report on Excavations at Said Qala Tepe », *Afghanistan*, Kaboul, vol. XXIV, n° 2-3, p. 89-127.
- 1984. « Bronze Age Iron from Afghanistan : Its Implication for South Asian Protohistory », in K. KENNEDY, G. POSSEHL (dir.), *Studies in the Archaeology and Palaeoanthropology of South Asia*, New Delhi, p. 41-62.
- WHITEHOUSE D. 1978. « Excavations at Kandahar, 1974 », *Afghan Stud.*, Londres, vol. I, p.1-35.
- WRIGHT R. 1989. « New Perspectives on Third Millennium Painted Grey Wares », in K. FRIFELT, P. SORESENSEN (dir.), *South Asian Archaeology 1985*, Londres, p. 137-147.

12.6

La péninsule arabique

Abdul Rahman Al-Ansary

L'imaginaire populaire ne voit en elle qu'un vaste désert de sable mais, en réalité la péninsule arabique constitue un environnement d'une très grande diversité. Au niveau le plus général, on peut la subdiviser en quatre catégories de paysages, présentant chacun pour ses habitants des potentialités différentes. Les montagnes forment une zone relevée à peu près continue le long des côtes occidentale (les massifs du Hedjaz et de l'Asir) et méridionale (Yémen, Djabal Qarra', Djebel Akhdar). Ces plateaux s'élèvent à plus de 1 000 mètres au-dessus du niveau de la mer et atteignent les 3 000 mètres en maints endroits (en particulier au Yémen). Les montagnes sont souvent mieux arrosées que d'autres parties de l'Arabie et favorisent l'agriculture en bordure des oueds de montagne ou de piémont. La partie sud-ouest de la péninsule est soumise en été au régime des pluies de mousson.

Le golfe Persique, l'océan Indien et la mer Rouge baignent les trois côtés de la péninsule. Ces côtes offrent à la fois des environnements marins variés et des voies maritimes vers d'autres terres. Cependant, les montagnes qui bordent la côte arabique rendent souvent difficile l'accès à la côte et ne laissent qu'une plaine littorale relativement étroite, telles par exemple la Tihama au sud de la mer Rouge et la Batinah dans le golfe d'Oman. La côte du golfe Persique est, en revanche, basse et sans relief dans l'ensemble. Le Golfe est peu arrosé en hiver mais des zones comme Hofuf et Bahreïn sont dotées de considérables ressources en eau artésienne qui permettent une agriculture relativement intensive.

L'intérieur de l'Arabie contient des déserts de sable et des plaines caillouteuses. Les déserts de sable comprennent le Rub'al-Khali et les sables des Wahiba au sud, le Nafud au nord et, ailleurs, des zones de dunes moins étendues. La topographie générale descend en pente douce des montagnes de l'ouest vers la côte basse de l'est. Plusieurs grands escarpements, notamment le djebel Tuwaïq au sud de Riyad, ainsi que de nombreuses éminences plus petites interrompent cette pente, qui comporte des bassins peu profonds abritant des villes-oasis. Les longs lits des oueds qui sillonnent l'arrière-pays

contiennent aussi des villes-oasis et relient l'intérieur au monde environnant (par exemple, le Wadi-Batin-Wadi ou système de Rumah qui va de Khaïbar au sud du Hedjaz au Koweït, et le Wadi Sirhan qui va de Jawf à la Palestine).

Certains de ces environnements sont propices à une vie sédentaire fondée sur l'agriculture et le commerce; d'autres sont beaucoup mieux adaptés à la vie pastorale et à la chasse. Depuis les débuts de l'agriculture dans la péninsule, les communautés humaines ont eu de tout temps des modes de vie divers, déterminés par des combinaisons divergentes de facteurs historiques et environnementaux. Au cours des périodes étudiées ici, soit à peu près entre 3000 et 700 av. J.-C., des ressources en eau plus abondantes associées à une plus grande facilité d'accès au monde environnant ont permis l'émergence d'une vie urbaine et d'une certaine complexité politique dans certaines régions, tandis que d'autres parties de l'Arabie, qui ne jouissaient pas de ces avantages, sont restées plus en retrait.

LES FONDATIONS « NÉOLITHIQUES »

La péninsule arabique reçoit aujourd'hui très peu de précipitations, sauf dans les montagnes du Sud-Ouest (Yémen et Asir méridional) qui entrent dans le système de la mousson. Dans le passé, le milieu n'a pas toujours été aussi hostile. Au cours de la période allant de 9000/8000 à environ 4000 av. J.-C., la mousson d'été s'est déplacée vers le nord et le système des tempêtes hivernales méditerranéennes s'est sensiblement intensifié, s'accompagnant de précipitations plus importantes qu'aujourd'hui. Cette amélioration du climat a suscité l'apparition de lacs semi-permanents (playa) et de zones herbagères, même au plus profond des déserts (McClure, 1976; Hotzl *et al.*, 1984). La végétation plus dense nourrissait elle-même des troupeaux relativement nombreux (bovidés sauvages, gazelles, oryx) ainsi qu'une population humaine qui se nourrissait aussi bien des animaux que des plantes. On trouve dans toute la péninsule des traces de ces populations humaines, caractérisées principalement par les outils de pierre qu'elles ont laissés derrière elles. Les outils de pierre se répartissent en deux traditions sur lesquelles on est amplement renseigné, la plus ancienne caractérisée par une industrie sur lame et la plus récente par des outils bifaces.

Des industries sur lame ont été repérées dans plusieurs zones de la péninsule. Le nord-ouest de l'Arabie saoudite possède plusieurs sites comportant une industrie de la pierre taillée comparable par la technique et la typologie formelle à celle du PPNB levantin (Zarins, 1992); et l'on trouve à Qatar (Kapel, 1967) une industrie analogue. Des traces moins bien inventoriées d'industries sur lame se rencontrent le long de l'extrémité méridionale du djebel Tuwaïq et dans le Dhofar et la péninsule d'Oman. Si l'on se fonde sur

des comparaisons établies avec la séquence levantine, ces industries datent probablement du VIII^e ou du VII^e millénaire av. J.-C. Les rares éléments témoignant de leurs tendances économiques indiquent que ces groupes arabes étaient des chasseurs et des cueilleurs, à la différence de leurs contemporains du Nord qui pratiquaient une agriculture plus sédentaire.

La tradition arabique du biface est répartie à travers la majeure partie de la péninsule dans des milieux physiques divers (côtes, grands déserts, rebords montagneux). La tradition rassemble un certain nombre de variantes régionales, dont les détails ne nous sont pas entièrement connus mais qui datent toutes des VI^e, V^e et probablement IV^e millénaires av. J.-C. L'industrie traditionnelle la mieux connue est sans doute celle du Rub' al-Khali, appelée le Néolithique de Rub' al-Khali, où l'on signale de vastes ensembles lithiques provenant des bords de lacs (playa) (Edens, 1982). Malgré son nom et la présence de pierres à moudre, l'orientation économique semble bien avoir été en ces lieux une adaptation à la chasse itinérante dans le désert (gazelles et équidés sauvages) et à la cueillette de plantes sauvages. Les animaux domestiques n'apparaissent qu'au IV^e millénaire sur certains sites, notamment celui d'Al Markh à Bahreïn (Roaf, 1976). Des sites de la tradition du biface contiennent ici et là des structures en pierre permanentes.

La tradition arabique du biface sur la côte méridionale du golfe Persique présente la particularité d'être associée à la poterie d'Obeïd. Trouvée sur des sites datés de la fin du VI^e et du V^e millénaires dans la province orientale d'Arabie saoudite, à Bahreïn, à Qatar et dans les Émirats (Masry, 1974; Oates *et al.*, 1977), cette poterie d'Arabie témoigne d'une interaction intensive avec les sociétés complexes de Mésopotamie. Un certain nombre de ces sites contiennent des restes d'ovins, de caprins et de bovins qui étaient probablement (mais ce n'est pas absolument certain) domestiqués (Masry, 1974). Si l'on s'interroge encore sur la nature de cette interaction, à tout le moins elle a suscité des échanges sur de longues distances, comme en témoigne telle pièce d'obsidienne provenant d'Anatolie trouvée dans le Golfe. Simultanément, des relations d'échange reliaient d'autres parties de l'Arabie avec les régions contiguës : l'obsidienne du Yémen et des coquillages indo-pacifiques étaient en circulation dans le Rub' al-Khali et le Nedj. Ces interactions avec le monde environnant ont facilité l'introduction des animaux domestiques en Arabie et jeté les fondations du commerce ultérieur de l'âge du bronze.

Des industries lithiques essentiellement non bifaciales, qui sont toutefois moins bien connues, sont aussi apparues en Arabie au cours de cette période. Dans de nombreuses zones montagneuses, en particulier dans le sud-ouest de l'Arabie et la péninsule d'Oman, apparaît une industrie non bifaciale. Cette « tradition néolithique des plateaux », que l'on situe entre 6000 et 3000 av. J.-C., est sans doute l'expression de réponses appropriées aux possibilités environnementales différentes des montagnes d'Arabie. Un des sites de cette tradi-

tion, dans le nord du Yémen, contenait une douzaine de huttes de forme elliptique construites sous des soubassements de pierre (Fedele, 1988). Des habitats en pierre analogues, de forme circulaire, sont signalés sur d'autres sites de la même tradition dans l'Asir et à Oman. Bien que la chasse ait continué d'être une importante source de nourriture, il y a des traces évidentes d'élevage de troupeaux dans plusieurs sites du IV^e millénaire sur les plateaux du Yémen.

La côte méridionale d'Arabie a aussi accueilli diverses adaptations culturelles exprimées par le matériel dont disposaient ces gens. Des recherches effectuées récemment dans la péninsule d'Oman et dans le Tihama ont répertorié beaucoup d'amas de coquillages datant du milieu de l'Holocène, qui se distinguent d'autres sites d'Arabie par le matériel qu'ils renferment. La datation au radiocarbone situe ces amas de coquillages principalement entre la fin du VI^e et le IV^e millénaire, mais on en trouve aussi beaucoup au III^e millénaire. Ces adaptations étaient axées sur des ressources locales; ainsi, des communautés des Émirats étaient spécialisées dans la chasse aux mammifères marins, celles d'Oman mêlaient la pêche près du rivage et la pêche au large et le ramassage des coquillages, celles du Tihama prospectaient les marais couverts de palétuviers, et ainsi de suite.

Les amas de Qurum (Ras al Hamra), près de Mascate à Oman, sont parmi ces sites ceux qui ont fait l'objet des recherches les plus poussées (Biagi *et al.*, 1984, 1989). Les fouilles italiennes définissent une séquence d'habitations composées de structures inconsistantes, de puits de stockage plus durables et de plusieurs cimetières. Outre une solide industrie de la pierre taillée qui s'y trouve représentée, l'outillage contenu dans ces amas comprend diverses sortes de hameçons de pêche et de lests en pierre pour des filets, qui indiquent une activité fortement tournée vers la mer. À en juger d'après la faune, la mer fournissait diverses espèces de poissons, de tortues, de mammifères marins (marsouins et dauphins) et de coquillages. Parallèlement, il n'y avait pas pénurie de ressources terrestres. Outre les plantes sauvages (en particulier le jujubier) et les animaux, les amas de coquillages de Qurum contiennent aussi des restes d'ovins et de caprins, de bovins et de sorgho datant de la fin du V^e millénaire av. J.-C. Bien qu'elles ne fussent encore qu'une composante mineure de l'alimentation, les plantes et les bêtes domestiquées se combinaient aux aliments marins plus abondants pour favoriser un mode de vie plus sédentaire qui préparait l'établissement des communautés agricoles du début de l'âge du bronze. Il y a des traces manifestes de la présence d'animaux domestiques en d'autres lieux du littoral, notamment au sud de la mer Rouge.

Au cours du IV^e millénaire av. J.-C., le nord-ouest de l'Arabie appartenait à la région désertique syro-palestinienne. De petits établissements caractérisés par une architecture en pierre circulaire apparaissent le long de la bordure septentrionale du désert de sable du Nefoud. La céramique et le matériel de

pierre taillée qui s'y associent sont comparables à ceux du Chalcolithique plus au nord. On voit apparaître dans toute la région beaucoup de pièges de chasse en pierre, analogues à des structures trouvées en Jordanie et ailleurs ; un seul piège s'étend parfois sur plusieurs kilomètres de longueur. À Rajajil, dans le bassin de Jawf, on trouve des amas d'orthostates en grès constituant des plates-formes éboulées ; le même type de céramique et de pierre taillée apparaît autour de ces monuments (Zarins, 1979). Les monuments mégalithiques les plus récents furent peut-être le lieu de cérémonies rituelles qui auraient été l'expression d'une complexité politique croissante dans la région.

Bien que les cultures antérieures à l'âge du bronze dans la péninsule arabique aient rarement laissé des monuments spectaculaires ou autres objets fabriqués, elles n'en ont pas moins préparé le terrain à la floraison de l'âge du bronze. Ces groupes, relativement isolés dans l'intérieur de l'Arabie, restèrent pour la plupart des chasseurs et des cueilleurs tout au long de leur existence. Mais il y eut bien plusieurs changements annonciateurs des évolutions à venir. L'introduction de céréales cultivées et de troupeaux qu'on gardait, établit les bases, même fragiles, d'une vie sédentaire dans la péninsule, tandis que sur la côte le perfectionnement des techniques de pêche assurait l'essentiel de l'approvisionnement alimentaire. Les impératifs de la pêche au large firent progresser la navigation ; même si ce n'est pas apparent à première vue, les améliorations apportées à la construction des bateaux ont très certainement aussi facilité les mouvements des hommes et des marchandises vers la côte. La diffusion du sorgho dans les régions côtières du Sud et la pénétration d'Obeïd dans le Golfe témoignent à l'évidence de ces mouvements. D'autres indices témoignent de l'établissement de liaisons sur de grandes distances dont notamment la présence de coquillages du Golfe sur des sites néolithiques de Mésopotamie, la pièce d'obsidienne anatolienne qu'on trouve de temps à autre dans le Golfe et la circulation de l'obsidienne yéménite, ainsi que l'écoulement en petites quantités de coquillages marins vers l'intérieur.

L'ÉMERGENCE DE L'ÂGE DU BRONZE (3000-2400 AV. J.-C.)

Jusqu'à la fin du IV^e millénaire av. J.-C., les diverses cultures de la péninsule arabique étaient sensiblement identiques dans leurs orientations économiques et sociales, tributaires des ressources naturelles disponibles dans leur environnement et se déplaçant en petits groupes pour tirer parti d'opportunités saisonnières. Vers 3000 av. J.-C., des communautés cultivant la terre commencent à apparaître en plusieurs lieux de la péninsule et bientôt se produisent d'importants changements sociaux accompagnés de liaisons plus

intenses avec le reste de l'Asie occidentale. Ces sociétés de l'âge du bronze se sont d'abord développées dans le sud-est et l'est de l'Arabie, puis (vers le troisième quart du III^e millénaire) dans le Sud.

Ailleurs, les modalités existantes d'adaptation de la chasse et de l'élevage des troupeaux se sont maintenues pendant des milliers d'années. Ces communautés ont laissé peu de traces archéologiques décelables, à l'exception de l'art rupestre (*ill. 103*). Plusieurs décennies d'études ont permis d'identifier des styles régionaux et d'élaborer un essai de séquence chronologique (Anati, 1968-1972). La majeure partie de cet art rupestre semble être l'émanation de sociétés chasseresses qui s'intéressaient principalement à des bovidés sur des plateaux mais aussi au chameau, à l'oryx, à l'onagre, au mouton à large queue et à l'ibex. Bien qu'il soit avéré que certains des bovidés représentés étaient domestiqués (Anati, 1968-1974), les éléments d'information archéologiques dont on dispose indiquent que l'on chassait les espèces sauvages. Le mouton à large queue peut avoir été domestiqué au cours du II^e millénaire av. J.-C. (Anati, 1968-1972), mais cette hypothèse est contestée. La chasse est restée jusqu'à une époque récente une activité majeure pour certains groupes arabes.

L'Arabie du Sud-Est

Les fouilles françaises de Hili 8 à l'oasis d'al-Aïn/Buraïmi (à l'intérieur d'Abu Dhabi) ont révélé l'existence d'une communauté d'agriculteurs établie là à la fin du IV^e millénaire av. J.-C. L'établissement comportait une architecture domestique autour d'une tour carrée en briques de terre entourée d'un fossé circulaire; un puits profond était creusé au centre de la tour. Les cultures comprenaient des céréales (orge, blé et sorgho), des melons et des dattes; les troupeaux qu'elles gardaient étaient essentiellement des bovins (dont certains os portent les traces manifestes de la traction), mais comprenaient aussi des moutons et des chèvres. Les rares céramiques retrouvées sur l'établissement comprennent un vase probablement d'origine mésopotamienne. Le travail du cuivre fut pratiqué dans ce site à une petite échelle, apparemment pour les besoins de la consommation locale. L'établissement initial de Hili 8 reste sans équivalent dans l'Arabie du Sud-Est, encore que l'on connaisse des amas de coquillages qui sont contemporains; un de ces amas, à Ras al-Hamra, contient aussi un peu de céramique, paraissant témoigner d'affinités avec le Baloutchistan (Cleuziou, 1982; Cleuziou et Tosi, 1989).

Des sépultures datant de la fin du IV^e millénaire av. J.-C. ont été fouillées non loin de là sur le djebel Hafit et ailleurs dans la péninsule d'Oman (Frifelt, 1975). Ces tombeaux sont des cairns à chambre unique dotée d'épais murs en pierre; un passage latéral donne accès à la petite chambre funéraire. La plupart des tombeaux ne contiennent les restes que d'une ou deux personnes, mais

d'autres en contenaient davantage (peut-être une demi-douzaine). Les objets trouvés dans les tombeaux comprennent des poteries dont les formes et les décorations peintes sont très proches de celles de la céramique mésopotamienne des périodes de Jamdat Nasr et de la première dynastie archaïque (Potts, 1986).

On dispose d'une documentation sensiblement meilleure sur le III^e millénaire av. J.-C., où apparaissent dans certains établissements de la région des céramiques mésopotamiennes de la période des II^e et III^e dynasties archaïques (par exemple, Umm an-Nar, Ghanadha : Frifelt, 1975 ; Tikriti, 1985). Vers 2500 av. J.-C. apparaît une forme autochtone de céramique peinte en noir, le style Umm an-Nar, qui continuera d'être utilisée pendant le reste du III^e millénaire av. J.-C. Ce style trahit des similitudes stylistiques avec la céramique du sud-est de l'Iran et marque la première apparition généralisée de la céramique dans l'Arabie du Sud-Est. Une forme de tombeau légèrement plus tardive que le type Hafit est la tombe en forme de ruche, caractérisée par de multiples cloisons concentriques sur une plateforme basse. Identifiées pour la première fois à Bat (Frifelt, 1975), ces tombes apparaissent dans de nombreuses parties de la péninsule d'Oman et contiennent, elles aussi, de la céramique dérivée de celle de Mésopotamie.

L'Arabie de l'Est

Ce qu'on sait de cette période en Arabie orientale demeure fragmentaire. De nombreux sites ont été identifiés par des traces en surface ou des vestiges pillés mais très peu ont fait l'objet de fouilles ; ce sont notamment les niveaux inférieurs au Qala'et à Barbar à Bahreïn, les établissements de Ramad et Umm an-Nussi en Arabie saoudite et des sépultures à Bahreïn et à Abqaiq (Arabie saoudite). En l'absence d'un contrôle contextuel adéquat, l'analyse doit s'appuyer surtout sur des comparaisons d'ordre stylistique.

Beaucoup de sites du littoral du Golfe, dont plusieurs des sites d'Obeïd, contiennent des céramiques qui soutiennent la comparaison avec des pièces mésopotamiennes datant de périodes allant de l'Ourouk récent aux dynasties archaïques (env. 3400-2400 av. J.-C.). Si la plupart de ces matériels sont à dater de la fin de cette époque, certains matériels plus anciens ont été découverts en Arabie orientale, notamment une bulle scellée datant de l'Ourouk tardif, ainsi que plusieurs sceaux et des tessons peints du style Jamdat Nasr et des types de céramique se situant toutes dans la gamme Jamdat Nasr-dynasties archaïques II. Le matériel rattaché à la période DA III est plus abondant et comprend de la céramique, des vases en pierre sculptés dans le style inter-régional et quelques statues (Zarins, 1989 ; Potts, 1992). Certains de ces sites contiennent aussi de la céramique de la période Umm an-Nar (pas antérieure à environ 2500 av. J.-C.) –, notamment les niveaux « pré-cité I » au Qala'at al-Bahreïn, et des vestiges d'inhumation à Abqaiq et sur Tarut. La majeure partie de ce matériel apparaît sur le continent et dans l'île proche de Tarut.

On sait relativement peu de chose de l'économie de cette culture du Golfe. Les fouilles effectuées à Umm an-Nussi et Umm ar-Ramadh ont produit de petits échantillons de faune, composés principalement de moutons et de chèvres et, en plus petit nombre, de bovins et de porcs; les deux premiers étaient incontestablement domestiqués. Les industries lithiques de ces sites produisaient beaucoup de lames de faucille, dont certaines ont une patine provenant probablement de la récolte de céréales. Le nombre croissant d'objets d'origine étrangère fabriqués dans le Golfe au cours du III^e millénaire av. J.-C. est révélateur de liaisons de plus en plus larges avec les régions alentour. Néanmoins, les établissements et la population sont demeurés peu nombreux et clairsemés.

L'Arabie du Sud

Jusque dans les années 1980, les origines de la civilisation de l'Arabie du Sud restaient parfaitement obscures. Des explorations archéologiques menées au Yémen ont, depuis, permis de commencer à définir un âge du bronze sud-arabique. La découverte de cette culture de l'âge du bronze a été faite d'abord dans les oueds de montagne au sud-est de Sanaa, où l'on a trouvé plus de trente sites du III^e millénaire av. J.-C. Par la suite, d'autres sites analogues ont été découverts ailleurs sur les plateaux yéménites. Les fouilles effectuées sur plusieurs des sites proches de Sanaa révèlent de petits établissements composés d'ensembles construits autour d'une cour intérieure et comprenant de nombreuses pièces d'habitation. La plupart de ces structures sont de taille comparable, mais dans certains cas il y en a une qui est plus grande que les autres et qui présente un agencement intérieur sensiblement différent; ces structures exceptionnelles peuvent avoir été des centres rituels de la communauté, ou bien encore les résidences de personnages de haut rang. Ces communautés avaient des troupeaux de moutons et de chèvres et possédaient aussi un petit nombre de bovins, de porcs et d'ânes. D'après les graines imprimées sur leur céramique, on peut dire que l'agriculture privilégiait l'orge plutôt que le blé, mais produisait aussi du sorgho et du mil, ainsi que de l'avoine et du cumin (de Maigret, 1990).

La datation de l'âge du bronze sud-arabique repose sur un relativement petit nombre de mesures au radiocarbone. Les plus anciennes de ces dates appartiennent au troisième quart du III^e millénaire av. J.-C. et le complexe culturel peut s'être formé dès 2900 av. J.-C. Les mêmes caractéristiques culturelles perdurent tout au long du III^e millénaire et dans les premiers siècles du II^e millénaire av. J.-C. L'âge du bronze sud-arabique est probablement issu des traditions néolithiques autochtones, dont des représentants ont continué à habiter la côte de Tihama. En ce qui concerne la céramique, certains parallèles ont été établis avec la Syro-Palestine de l'ABA IV (de Maigret, 1990); les datations au radiocarbone rendent ces parallèles inopérants quant aux origines de l'âge du bronze sud-arabique.

LA FLORAISON DE L'ÂGE DU BRONZE (2400-1800 AV. J.-C.)

Au cours de l'âge du bronze, l'Arabie de l'Est et du Sud-Est entretenait des liens commerciaux directs avec la Mésopotamie et l'Indus et des liens indirects avec des terres plus lointaines. Les textes cunéiformes de Mésopotamie fournissent des détails importants sur ce commerce attesté par les vestiges archéologiques (Leemans, 1960; Pettinato, 1972; Heimpel, 1987). De nombreux textes font allusion aux relations commerciales et autres avec Dilmun, Magan et Meluhha. Dilmun correspond à Bahreïn et au continent voisin, Magan probablement aux terres situées de part et d'autre du détroit d'Ormuz (y compris la péninsule d'Oman) et Meluhha peut-être à la région de l'Indus. Ces régions échangeaient toutes sortes de produits exotiques, mais le commerce était centré sur le cuivre produit au Magan et sur les textiles et les céréales produits en Mésopotamie. Dilmun fonctionnait en revanche comme relais et intermédiaire de ce commerce. Outre qu'il forgeait des liens commerciaux avec le monde environnant, le système d'échanges exposait aussi les sociétés du Golfe à des influences culturelles extérieures, dont l'impact est manifeste sur les arts.

Ailleurs en Arabie, le changement alla s'accélérant en quelques endroits, mais pas partout. La culture de l'âge du bronze sud-arabique semble s'être très peu altérée au cours de cette période. Par ailleurs, à travers les grandes étendues de l'intérieur de l'Arabie, l'existence itinérante des pasteurs et des chasseurs-cueilleurs se poursuivait sans grand changement, comme par le passé.

L'Arabie du Sud-Est

Cette période englobe la majeure partie de la période d'Umm an-Nar (environ 2500-2000 av. J.-C.) et la première partie de la période Wadi Suq (vers 2000-1300 av. J.-C.). Les établissements de la période Umm an-Nar récente sont disséminés dans toute la péninsule omanique, plus particulièrement le long des contreforts de l'intérieur. Les établissements de l'intérieur forment en général des enclaves résidentielles multiples au sein d'un district, chaque enclave ayant pour foyer une ou plusieurs tours circulaires. Les établissements ont aussi régulièrement des cimetières (souvent situés sur une éminence) et des dispositifs assurant l'approvisionnement en eau dans leurs environs immédiats, aspects qui sont caractéristiques de l'établissement dans une oasis (Tosi, 1975; Cleuziou, 1980). Les sites côtiers sont également courants, avec notamment le site type d'Umm an-Nar; ces établissements présentent la plupart des mêmes caractéristiques, notamment les tours, les cimetières et les systèmes de gestion de l'eau. Des sites correspondant à des activités spéciales ont également été inventoriés; ce sont des

tours isolées, des amas de coquillages, des campements de pasteurs itinérants, des sites d'extraction du minerai de cuivre et des comptoirs commerciaux sur la côte. Ce dernier type de site, dont le prototype est celui de Ras al-Junayez, témoigne d'une interaction commerciale intense avec l'Indus et d'autres régions avoisinantes.

Du fait qu'ils sont en évidence dans le paysage et d'un accès facile, les tombeaux de l'âge du bronze ont fait l'objet d'une grande attention de la part des archéologues. Les tombeaux d'Umm an-Nar sont des cairns de pierres circulaires contenant des chambres funéraires, opposés à une pierre taillée ou une autre sorte de pierre dressée et construits sur une plate-forme basse en pierre. Dans plusieurs cas, des représentations d'animaux apparaissent en bas-relief à l'extérieur du tombeau. Les tombeaux servaient à maintes reprises et contenaient le plus souvent les restes de cinquante à plusieurs centaines de personnes. Les objets funéraires comprenaient des pièces de céramique de styles divers, des vases en pierre gravée, des bijoux et quelques pièces de métal ouvré. La céramique comprend des formes et des styles de décoration qui témoignent de liaisons avec les régions limitrophes indo-iraniennes. Les tombeaux de la période Wadi Suq, construits eux aussi en pierre, étaient cependant moins élaborés que ceux de la période Umm an-Nar et revêtaient souvent la forme d'une chambre oblongue aux extrémités arrondies dont l'entrée se situait sur le côté, parfois ceinte d'un second mur en anneau (Donalson, 1985 ; Vogt et Franke-Vogt, 1987).

Les emplacements choisis pour les établissements et leur agencement indiquent que l'économie de subsistance d'Umm an-Nar était centrée sur la pratique de l'agriculture en oasis. L'agriculture reposait sur divers dispositifs, notamment des digues, des fossés et des puits, servant à la fois à amener l'eau dans les champs et à en détourner les eaux d'inondation. Les plantes cultivées étaient notamment des céréales (blé, orge, sorgho) et des cultures arbustives (dattes, jujubes) ; la présence de sorgho paraît témoigner d'une production agricole relativement intensive (deux récoltes par an). Ces communautés élevaient aussi des animaux, notamment des moutons et des chèvres, des ânes et des bovins, ces deux dernières espèces étant utilisées aussi pour la traction. La présence de chameaux est, en outre, attestée par des ossements (en particulier à Umm an-Nar) et par les reliefs de certains tombeaux. La question de la domestication ou d'autres moyens d'utiliser le chameau en Arabie à la fin du III^e millénaire av. J.-C. est l'objet d'un vaste débat. Du fait des conséquences énormes de la domestication du chameau pour l'économie pastorale, le commerce et la guerre dans toute l'Asie occidentale, la question revêt une importance globale.

Plusieurs sites fournissent des vestiges de deux catégories de production métallurgique. Le travail du cuivre eut lieu dans de nombreux sites habités, comme Hili 8, où la présence de scories et, ici et là, de moules, indique la

production de petites quantités d'objets en cuivre à l'usage de la communauté. L'extraction du cuivre et la production de lingots, en revanche, avait lieu en des endroits moins nombreux. L'un d'eux est Maysar I, où des chercheurs allemands ont étudié en détail la technologie relativement simple appliquée pour extraire et fondre les minerais de cuivre et couler de petits lingots en forme de galette qui pouvaient ensuite être mis en circulation sur le territoire d'Oman ou dans le commerce au long cours de l'époque (Hauptmann, 1985). Outre des objets en céramique et en cuivre, ces communautés produisaient d'autres articles spécifiques, notamment des vases en chlorite gravée d'un style dont le succès est attesté par sa large diffusion dans le Golfe et les régions voisines.

L'Arabie de l'Est

Au cours de cette période, le champ d'occupation du sol se déplace du continent saoudien aux îles adjacentes, notamment Bahreïn et Failaka. Les fouilles danoises du Qala'at al-Bahreïn ont donné la séquence stratigraphique de base pour la région (Bibby, 1970). Occupé pour la première fois au milieu du III^e millénaire av. J.-C. (pré-Cité I), l'établissement de la fin du III^e millénaire av. J.-C. (Cité I) s'est développé jusqu'à s'étendre sur près de 20 hectares vers 2000 av. J.-C. À cette époque, un mur de pierre est construit autour de la ville (Cité II); un portail d'entrée, doté de l'architecture administrative liée à sa fonction, commande l'accès au port. Les fouilles réalisées à Barbar (Bahreïn) ont mis au jour une séquence contemporaine de temples construits en pierre; le petit temple initial a été agrandi, devenant un temple sur plate-forme auquel on accède par des degrés. Le travail effectué à Failaka a permis de découvrir une architecture résidentielle dans plusieurs établissements. La céramique rouge cordée (Hojlund, 1986a) et des sceaux tampons au style distinctif (Kjaerum, 1983) définissent la culture de Barbar, qui date principalement du premier quart du II^e millénaire av. J.-C. (*ill.* 104). Un autre aspect caractéristique de la culture est constitué par les champs de tumulus de Bahreïn et du continent saoudien, qui contiennent en tout plusieurs centaines de milliers de tertres funéraires (Mughal, 1983; Ibrahim, 1983).

La culture de Barbar marque la première apparition de la vie urbaine en Arabie. S'il est sans doute le plus grand de tous, le site de Qala'at n'était pas le seul établissement vaste et densément peuplé de la région, et il y avait aussi des villages. Cette hiérarchie des établissements est l'indice d'une complexité sociale dont témoignent aussi la différenciation fonctionnelle de l'architecture et la taille variable des tombeaux. Quoique n'étant pas comparable à l'organisation étatique de la Mésopotamie, l'ordonnance politique de la culture de Barbar était sans nul doute plus centralisée et hiérarchisée qu'aucune autre en Arabie à cette époque. Une agriculture intensive rendue possible par l'abondance des eaux artésiennes du Golfe a sûrement facilité le

développement en ces lieux d'une certaine complexité politique; on n'a, malheureusement, guère trouvé de traces matérielles des pratiques de la vie quotidienne. Le commerce y tenait, toutefois, une place plus grande que l'agriculture. Les textes cunéiformes mésopotamiens indiquent explicitement l'importance de Dilmun comme entrepôt, par lequel transitaient le cuivre, les textiles, les pierres et les bois exotiques et d'autres marchandises. Ce commerce a laissé des traces manifestes dans les vestiges archéologiques de Dilmun; elles apparaissent dans la céramique, certaines pièces en métal ouvré, les influences artistiques et l'emploi occasionnel du cunéiforme de Mésopotamie; dans la céramique, les récipients en pierre et d'autres objets de l'Arabie du Sud-Est; dans certaines céramiques, des ivoires et un système de poids en pierre provenant de l'Indus; enfin, dans quelques objets provenant du côté iranien du Golfe.

L'ÂGE DU BRONZE RÉCENT (1800-1200 AV. J.-C.)

L'âge du bronze récent a été en Arabie une période de déclin relatif, marquée, semble-t-il, par un regain d'importance de la vie pastorale et une régression des contacts avec l'étranger. En dépit de ces tendances, la période a bien perpétué certains schémas établis à une époque antérieure de l'âge du bronze et affiché d'importants changements dans certaines parties de la péninsule.

Dans le sud-est de l'Arabie, la culture de Wadi Suq s'est étendue sur la majeure partie du II^e millénaire av. J.-C. Dans son acception originale, la culture de Wadi Suq a pris fin, pense-t-on, vers 1700 av. J.-C.; après quoi, l'économie régionale est censée avoir été exclusivement pastorale (Cleuziou, 1981). Des fouilles récentes réalisées dans les Émirats en particulier à Shimal, à Ras al-Khaimah (Vogt et Franke-Vogt, 1987) et à Tell Abraq, à Umm al-Qawayn (Potts, 1990) — indiquent qu'il convient de prolonger les schémas de Wadi Suq jusqu'au début de l'âge du fer, soit en ces lieux vers 1200 av. J.-C. Tell Abraq, en particulier, fournit une séquence d'établissements qui traverse tout le II^e millénaire av. J.-C. et démontre l'existence d'un contact permanent avec l'Indus et avec la Mésopotamie pendant les derniers siècles du millénaire. Malgré cette avancée, la connaissance que nous avons de la période Wadi Suq reste rudimentaire, et il semble que ce soit produit dans l'intérieur une évolution radicale tendant vers l'abandon d'une vie d'agriculture sédentaire.

En Arabie orientale, les fouilles danoises sur Failaka et au Qala'at al-Bahreïn établissent pour le millénaire une séquence chronologique, dont les détails sont encore en discussion. Bien que les résultats initiaux obtenus à Bahreïn aient indiqué un hiatus entre Cité II et Cité III, l'occupation de Failaka a été ininterrompue au long du II^e millénaire av. J.-C. et l'analyse

effectuée ultérieurement au Qala'at y fait état d'une continuité comparable (Hojlund, 1986a, 1986b). Dans les deux cas, les connexions avec la Babylonie se sont, semble-t-il, renforcées au fil du temps; les céramiques aux caractéristiques régionales du début du II^e millénaire av. J.-C. étaient largement remplacées, à la fin du millénaire, par des formes babyloniennes. Ce glissement de la culture matérielle est peut-être l'effet d'une prise de contrôle de la région par Babylone aux XIV^e et XIII^e siècles av. J.-C. (pendant la période kassite). L'archéologie fournit relativement peu d'éléments concrets sur la période. Au Qala'at al-Bahreïn (Cité III), les murailles de la ville ont été reconstruites et un vaste complexe architectural a été bâti au milieu de l'établissement; à en juger d'après son plan et la lecture des quelques documents cunéiformes retrouvés à l'intérieur, ce complexe était probablement un centre administratif. On a retrouvé des céramiques et des sceaux datant de cette période dans des tombeaux, tant à Bahreïn que sur le continent saoudien; dans presque tous les cas, l'inhumation dans ces sépultures était une réutilisation de tombeaux antérieurs datant de la période de Barbar. Toutefois, dans les derniers siècles du II^e millénaire av. J.-C., le Qala'at fut une nouvelle fois fortement dépeuplé et les établissements de Failaka furent abandonnés.

La connaissance que nous avons de ce qui s'est passé en Arabie méridionale pendant le II^e millénaire av. J.-C. reste sommaire. À l'évidence, les modalités qui s'étaient fixées à la fin du III^e millénaire av. J.-C. en matière d'établissement et dans la vie économique ont longtemps perduré. Cependant, à la fin du II^e millénaire av. J.-C., un changement d'importance était en train de se produire, à savoir la mise en place du type de localisation des établissements caractéristiques de la civilisation sud-arabique récente. La première occupation de Hajjar bin Humaïd date peut-être de la fin du II^e millénaire av. J.-C., tandis que le niveau de base à Hadjar at-Tamrah (dans le Wadi Jubah) est daté au radiocarbone du XIV^e siècle av. J.-C. (Van Beek, 1969; Sauer et Blakely, 1988). Le déplacement de l'emplacement des établissements est probablement un effet de la mise en place des premiers systèmes de gestion de l'eau qui a fait la haute réputation de la civilisation sud-arabique.

L'ÂGE DU FER (1200-400 AV. J.-C.)

À l'âge du fer, les communautés de l'ensemble de la péninsule ont mis en place nombre de schémas qui se sont perpétués jusque dans les temps modernes et ont façonné le milieu social dans lequel vécut Mohammed. Ces schémas nouveaux reposent sur trois évolutions dynamiques. Les méthodes de gestion de l'eau se sont perfectionnées, permettant à la fois une augmentation de la production agricole et une densification de la population. La domestication complète du chameau a permis de faire progresser la vie

pastorale jusqu'au cœur du désert, a fourni une arme nouvelle en temps de guerre et procuré un nouveau moyen de transport sur de grandes distances. Ce vecteur nouveau a favorisé à son tour l'entrée de l'encens et d'autres marchandises arabiques sur le marché interrégional qui était en voie d'agrandissement à mesure que s'accroissaient les demandes de l'âge du fer et des empires ultérieurs. La combinaison de ces facteurs a nourri l'émergence dans l'ensemble de la péninsule d'États et de civilisations arabiques qui entretenaient des relations économiques et politiques complètes avec des territoires allant de la Méditerranée à l'Inde et au-delà.

L'Arabie du Sud-Est

Au cours de l'âge du fer dans la péninsule d'Oman, les établissements eurent tendance à être moins invariablement localisés sur les contreforts que pendant l'âge du bronze et s'implantèrent plus avant que par le passé sur les lits des grands oueds et dans des plaines découvertes. Les établissements contenaient des complexes architecturaux de grandes dimensions, bâtis en briques de terre et comportant de nombreuses pièces, dont les meilleurs exemples se trouvent à Rumeilah, à Abu Dhabi (Boucharlat et Lombard, 1985). On trouvait en général à proximité des établissements des cimetières de petits cairns à une seule chambre funéraire; les objets inhumés avec les défunts comprenaient un ensemble caractéristique de céramique peinte, d'armes et de bijoux métalliques et d'autres articles. La vocation maritime des régions côtières s'est maintenue, comme le montre à l'évidence la formation d'amas massifs de coquillages.

L'évolution subtile du choix de l'emplacement des établissements par rapport aux schémas de l'âge du bronze fut peut-être une conséquence du *falaj* (l'iranien *qanat*), système de gestion de l'eau par des tunnels souterrains qui la ponctionnent dans une nappe située en amont. La datation de l'origine de la technique *qanat* et de son introduction dans le sud-est de l'Arabie est l'objet d'un débat qu'aucun élément certain n'a encore permis de trancher. Néanmoins, les recherches allemandes effectuées dans la zone de Maysar, à Oman, ont bien permis de trouver trace d'une descente de l'emplacement d'établissements se situant de plus en plus bas au fil du temps, qui est peut-être la conséquence d'un système de *falaj* prélevant l'eau dans une nappe dont le niveau se serait progressivement abaissé (Weisgerber, 1981). Néanmoins, même s'il y eut bien une évolution technologique aussi fondamentale, il semble que l'activité de subsistance ait fait intervenir à peu près les mêmes cultures et les mêmes troupeaux qu'au cours de l'âge du bronze.

La production de cuivre s'est maintenue aux premiers temps de l'âge du fer. La période a été marquée par une innovation technologique : l'apparition de bronzes d'étain servant souvent à fabriquer de lourds bracelets et des armes; l'étain contenu dans ces objets était entièrement importé, ce qui

suppose l'existence de relations assez soutenues avec des terres étrangères. Malgré son nom officiel, l'âge du fer a vu le cuivre et le bronze régner dans la région comme métaux utilitaires ; le fer n'entra dans l'usage courant que dans les derniers siècles du I^{er} millénaire av. J.-C. Les vases en pierre décorés de motifs géométriques gravés sont un produit typique de l'âge du fer ; comme pendant l'âge du bronze, ces produits locaux faisaient l'objet d'échanges entre régions voisines.

L'Arabie de l'Est

Comme pour les époques antérieures, les fouilles danoises réalisées dans la région fournissent les meilleurs éléments d'information dont on dispose sur ce qui s'est passé dans le golfe Persique au cours de l'âge du fer. Au Qala'at al-Bahreïn, Cité IV a vu un renouveau sensible de la ville après plusieurs siècles de négligence, mais non d'abandon. Cette période de construction se distingue par l'architecture bien construite de ses bâtiments publics au centre du site. Bien qu'on y ait d'abord vu des palais de la période néo-assyrienne, on ne connaît de façon certaine ni la date, ni la fonction de ces structures (Lombard, 1986 ; Oates, 1986). Les bâtiments sont remarquables par la série de serpents qu'on y trouve enterrés dans des bols placés sous la surface du sol.

En d'autres lieux du Golfe, l'archéologie livre assez peu d'éléments relatifs à la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Une localité du littoral saoudien, qu'on appelle le site de la « mine de sel », appartient principalement à la fin de ce I^{er} millénaire av. J.-C., mais fournit aussi en surface une collection de cylindres-sceaux et de céramique qui appartient à la première moitié du millénaire (Lombard, 1988). La réutilisation ultérieure des tombeaux de Dhahran date aussi de cette période. Bien que ces éléments matériels soient limités à un champ restreint, ils témoignent d'une population ayant de multiples liens avec les régions voisines ; c'est ce qu'indique la présence d'éléments glyptiques néo-assyriens, sud-arabiques et égyptiens et de céramiques présentant des similitudes avec des formes babyloniennes. On sait par des documents néo-assyriens que Dilmun était un royaume aux VIII^e et VII^e siècles av. J.-C. ; un de ses rois, Uperi, envoya des présents à Sargon. Plus tard, au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., à une époque correspondant à la Cité V à Bahreïn, à Thaj en Arabie saoudite et à la réoccupation de Failaka, le Golfe entra dans le monde hellénistique et fut complètement intégré au vaste réseau commercial qui faisait la liaison entre l'océan Indien et la mer Méditerranée.

L'Arabie du Sud

L'Arabie du Sud fait son entrée sur la scène mondiale au cours de l'âge du fer, à l'époque où une agriculture intensive reposant sur des techniques complexes de gestion de l'eau s'associa à un commerce interrégional croissant de l'encens pour stimuler la formation d'une haute civilisation. Les avis

restent partagés quant à la datation des débuts de la tradition culturelle et de l'écriture sud-arabique, certains préconisant une chronologie basse (par exemple, Pirenne, 1956, qui situe ces débuts au VI^e siècle av. J.-C.), d'autres étant partisans d'une chronologie haute (par exemple, W. Albright, 1950, pour qui ils se situent à la fin du II^e millénaire av. J.-C.). La chronologie basse est incapable de rendre compte convenablement de l'accumulation de données archéologiques, historiques et épigraphiques; la plupart des spécialistes acceptent une version ou une autre de la chronologie haute situant le début de la tradition sud-arabique à la fin du II^e millénaire av. J.-C. et les textes les plus anciens dans les premiers siècles du I^{er} millénaire av. J.-C. (von Wissmann, 1975).

L'histoire des États sud-arabiques est connue par les indications que donnent leurs propres monuments. L'État sabéen apparaît au début du I^{er} millénaire av. J.-C., d'abord dans le cadre d'un système de règles rituelles (le *mukarrib*), puis, après le V^e siècle av. J.-C., sous l'autorité d'un roi (*malik*). Les sources textuelles les plus anciennes, provenant de Marib et datant peut-être du VIII^e siècle av. J.-C., mentionnent la construction de la muraille de la ville et d'un barrage. Bien qu'elle ne soit peut-être pas la première à avoir été érigée là (la tradition fait remonter le premier barrage de Marib au début du II^e millénaire av. J.-C.), la structure du VIII^e siècle av. J.-C. a constitué le noyau central du système hydrologique massif qui fut mis en place ultérieurement. Un autre édifice digne d'attention à Marib est le temple de 'Awwam, dédié au dieu lune 'Illumquh. Fondé peut-être au VIII^e siècle av. J.-C., si ce n'est avant, et agrandi au fil du temps, le temple constituait une partie d'un grand ensemble ovale ceint de murs (F. Albright, 1958).

Selon la tradition biblique, Saba était la résidence de Sheba (Bilqis), qui entra en rapports commerciaux avec Salomon au X^e siècle av. J.-C. Les documents néo-assyriens mentionnent aussi It'amara et Karibilu de Saba, qui payait à l'Assyrie un tribut comprenant de l'encens. Les textes assyriens rangent Saba parmi les groupes nord-arabiques, peut-être eu égard à des colonies marchandes sabéennes établies au nord de l'Arabie aux VIII^e et VII^e siècles av. J.-C.; l'existence des colonies sabéennes n'a pas été confirmée, mais les Minéens ont bien établi un large réseau de colonies commerciales à une époque ultérieure au I^{er} millénaire av. J.-C. L'expansion sabéenne en Afrique orientale eut lieu au cours du VI^e siècle av. J.-C., époque à laquelle apparaissent des textes et des styles architecturaux sud-arabiques dans la province du Tigre en Éthiopie. La présence sabéenne en Afrique sera une des composantes de la fondation ultérieure de la civilisation Axoum.

L'encens poussait principalement dans la région de Dhofar (le moderne Oman) et la myrrhe croissait plus volontiers sur les plateaux d'Arabie du Sud; les deux plantes aromatiques poussaient aussi en Afrique orientale. Le transport de ces marchandises pouvait s'effectuer soit par voie d'eau (depuis

des ports comme Khor Rori ou Qana), soit par voie terrestre ; les itinéraires passant par l'intérieur remontaient sur le Wadi Hadramaut, puis longeaient la mer de sable sabéenne. Beaucoup de villes importantes se trouvaient sur les rebords méridional et occidental du Ramlet Sabatein, notamment Shabwa, Timna et Marib. Au-delà de ce dernier point, la route longait le rebord oriental du plateau de l'Asir, traversait le Hedjaz et aboutissait en Palestine ; les villes situées le long de l'itinéraire, comme Najran, Qaryat al Fau (Al-Ansary, 1981), Madina, al-Ula et Tayma, commandaient ses goullets d'étranglement et ses embranchements importants. La croissance de Marib et les premiers temps de la formation de l'État sabéen en Arabie du Sud témoignent de leur emplacement stratégique sur cette route.

Au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., Saba n'était pas le seul État d'Arabie du Sud. Qataban, dont le centre se trouvait à Timna dans le Wadi Baihan, était un proche rival ; 'Ausan s'étendait au sud de Qataban et englobait une bonne partie de la région côtière sud-arabique. Ces deux États avaient accès au commerce de l'encens, soit par les routes terrestres (Qataban), soit par la mer ('Ausan). Saba acquit pratiquement le monopole du commerce au V^e siècle av. J.-C. quand il vainquit à la fois Qataban et 'Ausan, les réduisant au rang d'États clients. 'Ausan s'allia à Qataban pour renverser la suprématie sabéenne au IV^e siècle av. J.-C. mais resta client de l'État de Qataban, laissant ce dernier contrôler le commerce à la place de Saba.

Le plus ancien *mukarrib* de Qataban connu date peut-être du V^e siècle av. J.-C., époque à laquelle appartiennent l'architecture monumentale la plus ancienne et les tombeaux de Timna. Les monuments de Timna comprennent l'impressionnant mur d'enceinte aux multiples portes d'entrée (entourant une superficie d'environ 20 hectares), le complexe massif du temple de 'Ashtar et plusieurs vastes résidences. À Ha'id bin Aqil, près de la ville, se trouve un complexe funéraire taillé dans le roc. Ailleurs, dans le Wadi Baihan, un système étendu de canalisation des eaux de ruissellement, complété par des puits, arrosait des champs parmi lesquels étaient éparpillés des villages (dont l'établissement de Hajjar bin Humeid qui a été l'objet de fouilles). La route construite matériellement à travers la passe de Mablaqah permettait d'accéder au Wadi Harib vers l'ouest et marquait un point de contrôle important sur la route de l'encens.

Plus tard, au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., les Minéens et les Himyarites prendront une importance croissante. Situé au nord de Saba, Ma'in avait pour capitale Qarnawu et la ville de Najan était aussi un centre important sur la route de l'encens. Le premier souverain connu de Ma'in régna vers 400 av. J.-C. Les Minéens implantèrent une série de comptoirs et de représentants commerciaux plus au nord en Arabie, mais aussi en Égypte, en Syro-Palestine et en Méditerranée grecque pendant la période hellénistique. Les Himyarites, dont le foyer originel se trouvait à Abyan (au nord-est d'Aden),

entamèrent une expansion à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. et ne tardèrent pas à soumettre à leur autorité une bonne partie de l'Arabie du Sud.

On connaît encore assez mal l'histoire des Hadramaut. Comme on l'a vu précédemment, l'établissement de Shabwa, né pendant l'âge du bronze, s'est agrandi par la suite. Shabwa commande l'issue occidentale du Wadi Hadramaut, emplacement stratégique sur la route de l'encens. Le site de Huraïda dans le Wadi 'Amd, fut, en 1937, le lieu de la première fouille scientifique effectuée en Arabie du Sud (Caton-Thompson, 1944). Ce travail précurseur a mis au jour le temple du dieu-lune Sin, un complexe funéraire taillé dans le roc et une exploitation agricole. Les matériels les plus anciens trouvés sur ces emplacements datent du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C.

La civilisation sud-arabique dans son ensemble a été fondée sur deux grands facteurs d'évolution. Le premier fut la maîtrise des possibilités agricoles des plateaux de l'Arabie du Sud-Ouest. Cette maîtrise s'appuyait sur la gestion des eaux de ruissellement moyennant de vastes systèmes de barrages, de réservoirs et de canaux dans les lits des grands oueds ; l'irrigation par puits fournissait un complément important à ce système. Le système *sa'il* apportait dans les champs de l'eau et de la vase, cette dernière entretenant la fertilité du sol. Des terrasses aménagées à flanc de collines permettaient de disposer de terres arables supplémentaires pour l'agriculture sèche. Les cultures pratiquées dans ces champs étaient le blé, l'orge, le millet, le teff et l'avoine, ainsi que les dattes, du jujube, le raisin, le cumin et le lin.

Le deuxième facteur d'évolution fut l'essor du commerce interrégional de l'encens, stimulé par la demande croissante d'encens et d'autres articles exotiques émanant des empires du Nord à l'âge du fer. L'encens permit à l'Arabie du Sud d'entrer dans le réseau du commerce lointain du I^{er} millénaire av. J.-C. ; au cours des derniers siècles av. J.-C., l'Arabie du Sud entretenait des liaisons avec l'Inde, le golfe Persique et la Mésopotamie, l'Arabie du Nord et la Syro-Palestine, l'Égypte et la Méditerranée orientale. Le commerce permit à l'Arabie du Sud d'amasser une fortune légendaire et exposa la région à des influences étrangères (notamment du monde grec) dans le domaine des arts.

L'Arabie du Nord-Ouest

Jusqu'à la fin de l'âge du bronze, les habitants de l'Arabie du Nord-Ouest sont à peine visibles ; ils semblent avoir été des pasteurs et/ou des chasseurs-cueilleurs. La situation change du tout au tout à la fin du II^e millénaire av. J.-C., avec l'apparition des bourgs d'oasis, puis leur développement en véritables villes. L'histoire de ces villes d'Arabie du Nord-Ouest reflète celle du commerce de l'encens allant d'Arabie du Sud vers le nord, et celle de la concurrence régionale que se livraient les villes pour la maîtrise de ce commerce (résumé dans Edens et Bawden, 1989).

La première ville qui se forma dans le Hedjaz fut celle de Qurayyah, à laquelle s'associe un style de céramique peinte appelé « Midianite ». La décoration de cette céramique avait des affinités avec les styles de l'âge du bronze récent du Levant méridional et apparut en d'autres lieux du Hedjaz septentrional et dans le Néguev. Qurayyah, encore mal comprise aujourd'hui, était entourée d'une muraille de pierre massive et contenait un quartier des artisans consacré à la fabrication de la céramique; un vaste système de canaux et de champs entourés de murs s'étend à proximité de l'établissement (Parr *et al.*, 1970; Ingraham *et al.*, 1981). Qurayyah fut abandonnée au tout début du I^{er} millénaire av. J.-C., mais d'autres places de grande taille émergèrent en Arabie du Nord-Ouest, notamment Jawf, al-Ula, Tayma et Médine. Plus connues pour l'importance qu'elles allaient acquérir plus tard au I^{er} millénaire, les éléments recueillis par l'archéologie et des références textuelles indiquent qu'elles furent le siège d'établissements dès le début du I^{er} millénaire av. J.-C.

Les annales assyriennes font état de rapports d'hostilité avec Jawf (Adummatu), qui fut souvent gouvernée par une reine, au cours des VIII^e et VII^e siècles av. J.-C.; aucune donnée archéologique locale ne vient éclaircir cette période de l'histoire de Jawf. Nabonidus, le dernier roi à régner sur une Babylonie indépendante, envahit et occupa le Hedjaz, poussant au sud jusqu'à Médine, et alla installer sa cour à Tayma pendant dix ans au milieu du VI^e siècle av. J.-C. La ville connut son apogée dans les siècles du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., époque à laquelle elle contenait un ensemble de complexes architecturaux massifs ceints de murs, un système d'irrigation étendu et des quartiers résidentiels. Un centre culturel datant du V^e siècle av. J.-C. contenait une iconographie rituelle qui empruntait à l'art d'Arabie du Sud, à l'art achéménide et peut-être à l'art égyptien (Abu Duruk, 1986). Al-Ula semble, quant à elle, avoir connu sa plus forte croissance à une époque plus tardive du I^{er} millénaire av. J.-C. et peut être associée au royaume de Dedan, puis à celui de Liyan.

Au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., les peuples d'Arabie du Nord-Ouest élaborèrent plusieurs écritures alphabétiques et laissèrent d'innombrables inscriptions anodines (graffitis) (*ill. 105*). Les plus anciennes de ces écritures remontent au VIII^e ou au VII^e siècle av. J.-C. et sont plus spécialement associées à Tayma (Winnett et Reed, 1970). L'emploi des dernières variantes, généralement connues sous le nom de thamudique, s'est poursuivi pendant au moins un millénaire. Les inscriptions thamudiques sont en général de courts messages personnels et ne contiennent que de temps à autre des éléments d'information historique utiles. Cependant, les inscriptions se réfèrent, à diverses divinités ayant des significations astrales ou planétaires; certains graffitis (surtout près de Tayma) représentent ces dieux avec des bucranes et des étoiles.

L'archéologie de l'âge du fer en Arabie du Nord-Ouest révèle les origines du monde dans lequel naquit Mohammed. L'interaction entre le chameau, les villes commerçantes et les marchés du monde soudait de plus en plus solidement cette partie de l'Arabie aux civilisations avoisinantes et induisait un climat de plus en plus cosmopolite dans les villes arabes. L'épigraphie et l'art témoignent manifestement de la pénétration et de l'imprégnation de diverses idées religieuses qui font partie de l'arrière-plan de l'islam, tandis que le commerce lui-même créait des richesses dans les villes. Ces forces de changement se sont déployées au sein des sociétés tribales de la région et ont aidé à créer une communauté nouvelle.

BIBLIOGRAPHIE

- ABU DURUK H. I. 1986. *Introduction to the Archaeology of Tamyā'*, Riyad, Department of Antiquities and Museums, Royaume d'Arabie saoudite.
- AL-ANSARY A. R. 1981. *Qaryat al Fau - A Portrait of Pre-Islamic Civilization in Arabia*, New York.
- ALBRIGHT F. 1958. « Excavations at Marib in Yemen », in R. BOWEN, F. ALBRIGHT (dir.), *Archaeological Discoveries in South Arabia*, Baltimore, Mariland., p. 215-268.
- 1950. « The Chronology of South Arabia in the Light of the First Campaign of the Expedition to Qataban », *Bull. am. Sch. orient. Res.*, New Haven, Connecticut, vol. CXIX, p. 5-15.
- ANATI E. 1968-1972. *Rock-Art in Central Arabia*, Louvain.
- BIAGI P. et al. 1984. « Qurum : A Case Study of Coastal Archaeology in Northern Oman », *World Archaeol.*, Londres, vol. XVI, p. 43-61.
- BIAGI P., MAGGI R., NISBET R. 1989. « Excavations at the Aceramic Coastal Settlements of RH5 (Muscat, Sultanat d'Oman) 1983-1985 », in K. FRIFELT, P. SORENSEN (dir.), *South Asian Archaeology*, 1985, Londres, p. 1-8.
- BIBBY T. G. 1970. *Looking for Dilmun*, New York.
- BOUCHARLAT R., LOMBARD P. 1985. « The Oasis of Al Ain in the Iron Age : Excavations at Rumeilah 1981-1983 », *Archaeol. United Arab Emirates*, Al-Ain, vol. IV, p. 44-73.
- CATON-THOMPSON G. 1944. *The Tombs and Moon Temple of Hureidha (Hadhrmaut)*, Oxford.
- CLEUZIOUS S. 1980. « Économie et société dans la péninsule d'Oman au III^e millénaire : Le rôle de l'analogie avec les sociétés actuelles », in M.-T. BARRELET (dir.), *L'Archéologie de l'Iraq*, Paris, p. 343-359.
- 1981. « Oman Peninsula in the Early Second Millenium BC », in H. HARTEL (dir.), *South Asian Archaeology*, 1979, Berlin, p. 279-293.

- 1982. « Hili and the Beginning of Oasis Life in Eastern Arabia », *Proc. Semin. arab. Stud.*, Londres, vol. XII, p. 15-22.
- CLEUZIOW S., TOSI M. 1989. « The South-Eastern Frontier of the Ancient Near-East », in K. FRIFELT, P. SORENSEN (dir.), *South Asian Archaeology*, 1985, Londres, p. 14-47.
- DONALDSON P. 1985. « Prehistoric Tombs of Ras al-Khaimah », *Oriens Antiq.*, Rome, vol. XXIII, pp. 191-312; vol. XXIV, p. 85-142.
- EDENS C. 1982. « Towards a Definition of the Rub al-Khali 'Neolithic' », *Atlatl*, Riyad, vol. VI, p. 109-124.
- EDENS C., BAWDEN G. 1989. « History of Tayma' and Hejazi Trade during the First Millennium BC », *J. econ. soc. Hist. Orient*, Leyde, vol. XXXII, p. 48-103.
- FEDELE F. 1988. « North Yemen : The Neolithic », in DAUM, W. (dir.) *Yemen, 3000 Years of Art and Civilization in Arabia Felix*, Innsbruck, p. 34-37.
- FRIFELT K. 1975. « On Prehistoric Settlements and Chronology of the Oman Peninsula », *East West*, Rome, vol. XXV, p. 329-424.
- HAUPTMANN A. 1985. *Die Entwicklung der Kupfermetallurgie vom 3. Jahrtausend bis zur Neuzeit, 5000 Jahre Kupfer in Oman*, Bochum.
- HEIMPEL W. 1987. « Das untere Meer », *Z. Assyriol.*, Berlin, vol. LXXVII, p. 22-91.
- HOJLUND F. 1986a. *Failaka/Dilmun, The Second Millennium Settlements, Volume 2 : The Bronze Age Pottery*, Åhrus.
- 1986b. « The Chronology of City II and III at Qala'at al Bahrain », in H. A. AL-KHALIFAN; M. RICE (dir.), *Bahrain Through the Ages*, Londres, p. 217-224.
- HOTZL H. et al 1984. « Climatic Fluctuations in the Holocene », in A. JADO, J. ZOTL (dir.) *Quaternary Period in Saudi Arabia*, Vienne, vol. II, p. 301-314.
- IBRAHIM M. 1983. *Excavations of the Arab Expedition at Sar el Jisr, Bahrain*, Manama.
- INGRAHAM M. et al. 1981. « Preliminary Report on a Reconnaissance Survey of the Northwestern Province », *Atlatl*, Riyad, vol. V, p. 59-84.
- KAPEL H. 1967. *Atlas of the Stone-Age Cultures of Qatar*, Åhrus.
- KJAERUM P. 1983. *Failaka/Dilmun, The Second Millennium Settlements, Volume 1/1 : The Stamp and Cylinder Seals*, Åhrus.
- LEEMANS W. 1960. *Foreign Trade in the Old Babylonian Period*, Leyde.
- LOMBARD P. 1986. « Iron Age in Dilmun, A Reconsideration of City IV at Qala'at al Bahrain », in H.A. AL-KHALIFA; M. RICE (dir.), *Bahrain Through the Ages*, Londres, p. 225-232.
- 1988. « The Saly Mine Site and the "Hasaeen" Period in North-eastern Arabia », in D. POTTS (dir.), *Araby the Blest*, København, p. 116-135.

- MCCLURE H. 1976. « Radiocarbon Chronology of Late Quaternary Lakes in the Arabian Desert », *Nature*, Londres, vol. CCLXIII, p. 744-756.
- MAIGRET A. DE 1990. « A Bronze Age for Southern Arabia », *East West*, Rome, vol. XXXIV, p. 5-36.
- MASRY A. 1974. *Prehistory in Northeastern Arabia : The Problem of Interregional Interaction*, Miami, Fla.
- MUGHAL R. 1983. *The Dilmun Burial Complex at Sar, The 1980-82 Excavations in Bahrain*, Manama.
- OATES D. 1986. « Dilmun and the Late Assyrian Empire », in H.A. AL-KHALIFA; M. RICE (dir.), *Bahrain Through the Ages*, Londres, p. 428-434.
- *et al.* 1977, « Seafaring Merchants of Ur? », *Antiquity*, Cambridge, vol. LI, p. 221-234.
- PARR P., HARDING G., DAYTON J. 1970. « Preliminary Survey in N.W. Arabia, 1968 », *Bull. Inst. Archaeol.*, Londres, vol. VIII-IX, p. 193-242.
- PETTINATO G. 1972. « Il commercio con l'estero della Mesopotamia meridionale 3. millenio av. Cr. alla luce delle fonti letterari e lessicale », *Mesopotamia*, Turin, vol. VII, p. 43-166.
- PIRENNE J. 1956. *Paléographie des inscriptions sud-arabe : contribution à la chronologie et à l'histoire de l'Arabie du Sud antique*, Bruxelles.
- POTTS D. 1986. « Eastern Arabia and the Oman Peninsula during the Late Fourth Millenium », in W. ROLLIG, H. NISSEN, U. FINKBEINER (dir.), *Gamdat Nasr : Period or Regional Style?*, Wiesbaden, p. 121-170.
- 1990. *A Prehistoric Mound in the Emirate of Umm al-Qaiwain, U.A.E., Excavations at Tell Abraq in 1989*, København.
- 1992. « The Chronology of the Archaeological Assemblages from the Head of the Arabian Gulf to the Arabian Sea (8000-1750 BC) », in R. ERICH (dir.), *Chronologies in Old World Archaeology*, Chicago, Illinois.
- ROAF M. 1976. « Excavations at al-Markh, Bahrain », *Proc. Semin. arab. Stud.*, Londres, vol. II, p. 144-160.
- SAUER J., BLAKELY J., 1988. « Archaeology Along the Spice Route of Yemen », in D. POTTS (dir.), *Araby the Blest*, København, p. 91-115.
- TIKRITI W. 1985. « The Archaeological Investigations on Ghanadha Island 1982-1984; Further Evidence for The Coastal Umm an-Nar Culture », *Archaeol. United Arab Emirates*, Al-Ain, vol. IV, p. 9-19.
- TOSI M. 1975. « Notes on the Distribution and Exploitation of Natural Resources in Ancient Oman », *J. Oman Stud.*, Mascate, vol. I, p. 187-206.
- VAN BEEK G. 1969. *Hajar Bin Humeid : Investigations at a Pre-Islamic Site in South Arabia*, Baltimore, Mariland.
- VOGT B., FRANKE-VOGT U. (dir.) 1987 *Shimal 1985/6. Excavations of the German Archaeological Mission in Ras al-Khaimah, U.A.E. : A Preliminary Report*, Berlin.

- WEISGERBER G. 1981. « Mehr als Kupfer in Oman, Ergebnisse der Expedition 1981 », *Anschnitt*, Bochum, vol. XXXIII, p. 174-263.
- WINNETTE F., REED W. 1970. *Ancient Records from North Arabia*, Toronto.
- WISSMANN H. VON. 1975. *Über die frühe Geschichte Arabiens und das Entstehen des Sabaerreiches*, Vienne.
- ZARINS J. 1979. « Rajajil, A Unique Arabian Site in the Fourth Millenium BC », *Atlat*, Riyad, vol. III, p. 73-78.
- 1989. « Eastern Saudi Arabia and External Relations : Selected Ceramic, Steatite and Textual Evidence : 3500-1900 BC », in K. FRIFELT, P. SORENSEN (dir.), *South Asian Archaeology, 1985*, Londres, p. 74-103.
- 1992. « Archaeological and Chronological Problems within the Greater Southwest Asian Arid Zone : 3000-1850 BC », in R. EHRICH (dir.), *Chronologies in Old World Archaeology*, Chicago, Illinois.

12.7

La vallée de l'Indus

(3000-1500 av. J.-C.)

B. K. Thapar et M. Rafique Mughal

APERÇU GÉNÉRAL

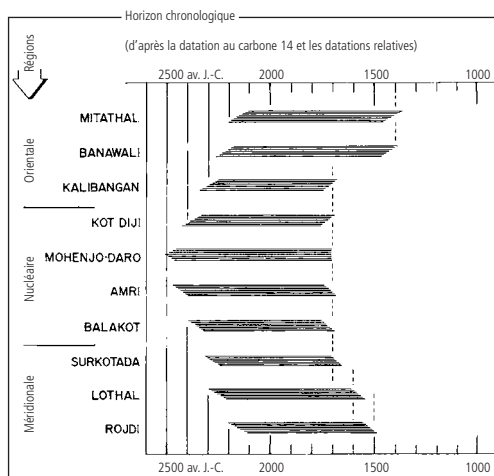
Il est de notoriété que la civilisation de l'Indus¹, la plus étendue des quatre grandes civilisations de l'Ancien Monde, est la manifestation la plus précoce de l'urbanisation en Asie du Sud. Pour bien comprendre le déroulement de ce processus dans cette région, il serait judicieux d'étudier le développement parallèle des régions avoisinantes, qui semblent constituer une très vaste sphère d'interaction culturelle.

Les conditions écologiques et environnementales qui ont présidé à l'urbanisation ont été fréquemment mises en avant pour expliquer le processus de développement de la Mésopotamie méridionale et du plateau iranien. Entre les deux régions — hautes et basses terres —, une dichotomie semble s'être développée influençant l'organisation historique et sociale des deux sociétés. Les communautés occupant les plaines alluviales de Mésopotamie étaient tributaires des excédents alimentaires de l'agriculture et, de ce fait, essaimèrent en habitats groupés le long des grandes voies d'eau. Par contraste, les communautés des régions montagneuses vivaient dans des régions de culture sèche à faible productivité agricole et faible densité de population, relativement autonomes et isolées. Mais leurs besoins étaient complémentaires. En fait, leurs relations sont nées de leur complémentarité : les communautés des régions montagneuses étaient riches en ressources telles que cuivre, turquoise, chlorite, bois, etc., alors que celles des plaines avaient des excédents de produits alimentaires et artisanaux, notamment des textiles destinés à l'exportation.

Les facteurs géographiques à l'origine des établissements de la vallée de l'Indus présentent des analogies avec ceux qui caractérisaient les basses terres mésopotamiennes et les régions montagneuses de l'Iran. L'ensemble

Le Baloutchistan n'était donc ni un îlot de calme ni une marche, mais une région ayant son propre environnement naturel, relié aux régions avoisinantes et aux centres de civilisation proches par des routes facilement accessibles. Au plan culturel, c'était aussi la région stratégique où le passage de l'économie de chasse et de cueillette au sédentarisme conduisit à un début d'urbanisation. Des découvertes récentes à Mehrgarh confortent l'hypothèse que le Baloutchistan a joué un rôle dominant dans la formation de la civilisation urbaine en Asie méridionale. La région de Mehrgarh est constituée par le bassin proluvial-alluvial de la Nari et de la Bolan, prolongé par les plaines de Kachi. Elle représente un passage naturel du véritable plateau à la plaine alluviale de l'Indus, ce qui en fait le terrain privilégié du développement des économies néolithiques transitoires et de l'urbanisation primitive. Les fouilles de Mehrgarh (Jarrige, 1982; Jarrige et Lechevallier, 1979; Jarrige et Meadow, 1980) ont révélé l'existence d'une séquence continue de cultures allant du Néolithique acéramique (VIII^e millénaire av. J.-C.), en passant par le Néolithique céramique (VI^e-V^e millénaire av. J.-C.), à l'âge de bronze (V^e-III^e millénaire av. J.-C.), contemporaines de Kili Gul Mohammad, Rana Ghundai, Damb Sadaat, Shahr-i-Sokhta, Mundigak et Kot Diji. À huit kilomètres au sud, à Nowsharo, se trouve un site harappéen de la période de matu-

AIRE D'IMPLANTATION DE LA CIVILISATION DE L'INDUS



Carte 14 (suite).

rité attestant que la plaine de Kachi faisait manifestement partie du territoire harappéen. La dernière phase d'occupation à Mehrgarh, dénommée le Cimetière Sud ou phase Sibi, a livré des objets en pierre et en bronze, des formes potières offrant des analogies avec celles des sites d'Asie centrale (Bactriane, Margiane, Turkménie méridionale, etc), que l'on rattache à la fin du III^e millénaire av. J.-C. Elle comporte aussi des éléments harappéens, attestant que le cimetière était contemporain — au moins en partie — de la civilisation de l'Indus. Une exhumation à Pirak, dans la même zone, lie la séquence à l'âge du fer, attribuable à la fin du II^e millénaire av. J.-C. C'est pourquoi, hormis le fait d'avoir permis l'échange et le développement de liens culturels entre les stations du plateau iranien et celles de la vallée de l'Indus, le Baloutchistan doit aussi être considéré comme une région ayant connu un développement culturel à part entière et de la plus haute importance.

IMPLANTATION (*carte 14*)

Comme l'a fait observer Marshall (1931), la découverte, en 1921-1922, de la civilisation de l'Indus a fait brusquement remonter d'environ 3 000 ans notre connaissance de la civilisation indienne. Les recherches et les fouilles menées pendant les vingt-cinq années qui ont suivi la découverte de la civilisation de l'Indus montrent que son aire d'expansion couvre principalement les plaines du Sind qui entretenaient des relations culturelles importantes avec des stations des vallées retranchées du Baloutchistan, telles que Dabar-kot, Sutkagen Dor, Dasht Kaur sur la côte du Makran proche de la frontière iranienne. Harappa et Chak Purhane Syal sur la Ravi, Kotla Nihang Khan près de Rupar, sur la rive gauche de la Sutlej sur les contreforts himalayens, quelques stations sur la Hakra dans l'ancien État de Bahawalpur et Rangpur sur la Sukha Bhadar au Kathiawad, dans le Gujarat furent, de cette civilisation, les seuls sites implantés en dehors de la région du Sind. Par conséquent, en 1947, après la création des deux États indépendants de l'Inde et du Pakistan, l'aire de la civilisation de l'Indus, telle qu'elle apparaissait à l'époque, se trouvait entièrement comprise à l'intérieur des frontières du Pakistan, à l'exception des deux stations excentrées de Kotla Nihang Khan et de Rangpur, situées sur le territoire de l'Inde. Mais les recherches effectuées sans interruption au cours des quatre dernières décennies dans les zones voisines de la frontière pakistanaise — en particulier le long des anciens lits de la Sarasvati (actuelle Ghaggar) et des paléochenaux de la Sutlej et de la Yamuna, dans le Rajasthan, l'Haryana et le Pendjab, ainsi que dans les plaines alluviales et côtières du Gujarat — ont repoussé les limites de l'aire de cette civilisation sensiblement à l'intérieur du territoire actuel de l'Inde : à l'est, jusqu'à Alamgirpur, sur l'Hindou, affluent de la Yamuna, au-delà de la ligne

de partage du bassin indo-gangétique, à environ 45 kilomètres au nord de Delhi; au nord, jusqu'à Manda, sur la rive droite de la Chenab, à environ 28 kilomètres au nord-ouest de Jammu, dans les contreforts du Pir Panjal; et au sud, jusqu'à Daimabad, sur la rive gauche de la Pravara, affluent de la Godavari, à environ 230 kilomètres à l'est-nord-est de Bombay. De la même manière, au Pakistan, pendant la même période, les recherches, particulièrement dans les régions de Gomal, Bannu, Cholistan, Bolan et le long de la côte du Makran, ont montré que cette civilisation avait avancé tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la vallée de l'Indus. Ainsi élargie, sa zone d'influence globale, touchant à la fois l'Inde et le Pakistan, couvrait plus de 1,2 million de km² dont à peu près 1 900 kilomètres de franges côtières, soit une aire beaucoup plus vaste que celles des célèbres civilisations, qui, à la même époque (à l'âge du bronze), se sont développées en Égypte et à Sumer.

RÉPARTITION DES SITES

Le noyau, ou berceau principal, se trouve au Pakistan, surtout dans le bassin de l'Indus et de ses affluents, et dans le bassin hydrographique parallèle de l'ancienne Sarasvati (aujourd'hui les lits taris de la Hakra et de la Nara). Un seul site à l'intérieur des terres du Baloutchistan, Dabar-kot, atteste une occupation notoire datant de la période harappéenne, encore que celle-ci reste limitée à une zone spécifique du site. Tous les autres sites harappéens connus, Nowsharo, Pathani Damb et Balakot, Sontakakoh et Sutkagen Dor sur la côte, se trouvent en bordure orientale et méridionale du Baloutchistan.

L'Indus ne coule pas directement dans le sens nord-sud, mais trace une courbe profonde en forme de S, élargissant ainsi la zone arable. Alimenté à la fois par les neiges et la mousson, avec une déclivité de 4,8 cm par kilomètre dans la région du Sind, les crues périodiques sont une composante importante de son régime. L'implantation des sites harappéens dans le couloir du Sind suit les riches plaines inondables du fleuve ou *dhand* qui dépendent des crues estivales. À l'ouest de l'Indus coule un cours d'eau connu sous le nom de Nara occidentale, qui prend source dans les chaînes du Kirthar et est alimenté par les crues de l'Indus. Ces eaux se jettent par la suite dans le lac Manchar qui, en s'emplissant et se vidant périodiquement, a donné d'excellentes terres arables et de ce fait a vu se développer quelques-unes des premières colonies harappéennes telles Pandiwahi, Damb Buthi et Ali Murad. Autre région écologiquement distincte où des sites harappéens ont été signalés, la plaine de Kachi se décrit comme une plate étendue de dépôts alluvionnaires provenant de glaciers située au pied du col du Bolan. Sur la rive orientale de l'Indus se trouve la Nara orientale rattachée au bassin hydrographique Ghaggar-Hakra-Sarasvati, avec une concentration de sites dans le Cholistan. Dans le tracé des

chaînes du Kirthar et de Sulayman et dans le Sud-Ouest dans la région du Kohistan, les stations étaient installées près de points d'eau. Sutkagen Dor, Sotka Koh et Balakot étaient essentiellement des ports maritimes, contrôlant le trafic et le commerce côtiers. Tous ces sites se trouvent à la sortie d'une vallée stratégique par laquelle la côte de Makran peut être gagnée depuis l'intérieur des terres du Baloutchi. Plus près du Pendjab, les affluents de l'Indus traversent de vastes plaines alluviales à l'abri des crues. Les sites de l'Indus signalés sont Harappa, Chak Purhane Syal et Jalilpur sur la Ravi.

La classification des sites harappéens en grandes villes, villes et villages est imprécise. Les grandes villes telles que Mohenjo-Daro, Harappa et Lothal se distinguent par leur taille et la présence d'une architecture monumentale, dont une citadelle. Toutefois, l'on peut distinguer les centres d'activités de caractère industriel comme ceux du Cholistan qui furent des centres de production d'artisanats spécifiques; les campements de pasteurs nomades qui restaient dans le désert ou dans des zones marginales de la vallée; les villes portuaires comme Sutkagen Dor et Sotka Koh orientées vers le commerce maritime et en même temps en contact avec l'arrière-pays fournisseur; et les sites polyvalents. Les sites côtiers tels qu'Allahdino et Balakot exploitèrent les ressources maritimes. Aux limites occidentales du désert de Thar, où des recherches approfondies furent menées entre 1974 et 1977, l'emplacement des sites révèle un type d'implantation différent. Parmi les sites à forte densité, on trouve la métropole de Ganweriwala, couvrant une superficie de 81,5 ha, à égale distance de Mohenjo-Daro et d'Harappa. Il est raisonnable de penser qu'à l'origine, Harappa et Mohenjo-Daro étaient aussi situés dans des zones de forte densité. Mais pour l'heure, toute reconstruction est impossible compte tenu de la culture intensive et des autres modes d'utilisation des sols. Le territoire couvert par ces trois centres urbains (Mohenjo-Daro, Harappa et Ganweriwala) semble être le noyau ou le berceau de la civilisation de l'Indus. Ce fut pratiquement la même région qui fut occupée pendant la période harappéenne inférieure, avant que la civilisation de l'Indus n'ait atteint son apogée.

L'accès aux matières premières était assuré par une série de sites implantés le long des voies de communication. Des colonies furent établies aux points d'approvisionnement tels que Shortugai sur l'Oxus pour la fourniture de lapis-lazuli provenant de la région de Badakhchan. Les stations en altitude avaient pour fonction de surveiller les cols et de maintenir ouvertes les lignes de communication entre la vallée de l'Indus et le Baloutchistan pour le commerce intérieur et l'accès aux sources de matières premières. Les sites que l'on trouve dans le désert, en bordure orientale de la vallée, sont marqués par une indigence de matériaux culturels qui indique par là une occupation temporaire.

Sur le territoire indien, l'aire de la civilisation de l'Indus couvre en gros deux zones géographiques distinctes, essentiellement séparées par le désert

de Thar : 1) la zone orientale, qui englobe le Rajasthan, l'Haryana et le Pendjab ainsi qu'une partie du Jammu et Cachemire et de l'Uttar Pradesh, et comprend le réseau hydrographique de la Sarasvati (Ghaggar), de la Chautang, de la Sutlej, de la Beas, de la Ravi, de la Chenab et de la Yamuna ; 2) la région méridionale, qui englobe le Kutch, le Kathiawad, les plaines côtières du Gujarat ainsi qu'une partie de l'arrière-pays du Maharashtra, le réseau hydrographique de la Luni, de la Banas, de la Sabarmati, de la Narmada, de la Mahi, de la Kim, de la Tapti et de la Godavari.

Le réseau hydrographique de la zone orientale, avec ses multiples rivières, s'opposait nettement à celui du Sind, arrosé par un seul fleuve ; il se caractérisait par de larges plaines d'inondation, où chaque année le limon de débordement recouvrait une vaste surface d'alluvionnement. Des études topographiques ont montré que la Sutlej, tout comme la Yamuna, fut à une époque le principal affluent de la Ghaggar-Sarasvati : celle-ci était donc une rivière puissante qui se jetait probablement dans le Rann de Kutch en passant par les lits de la Hakra et de la Nara.

La Ghaggar-Hakra a un lit bien tracé dans ses alluvions mais, chose surprenante pour un cours d'eau de cette taille, son delta n'est pas grand. Vers le premier quart du II^e millénaire av. J.-C., des mouvements tectoniques ont imposé leur cours actuel à la Sutlej et à la Yamuna — comme en témoigne la multitude de petits chenaux qu'elles ont formés asséchant ainsi la Sarasvati (Ghaggar), qui n'était pas une rivière pérenne — et mettant fin à l'approvisionnement en eau des colonies situées en aval. Ce phénomène est reflété dans la structure de répartition des sites. De nombreux sites préharappéens² et harappéens se trouvent principalement le long du lit aujourd'hui tari de la Sarasvati (Ghaggar) et sur d'anciens chenaux de la Sutlej formés par anastomose, par exemple la Naiwals et la Wah ; mais on n'en trouve aucun sur les chenaux actuels de la Sutlej, à l'exception de Rugar. L'assèchement du réseau hydrographique eut pour conséquence d'enclaver les sites préharappéens de la vallée de la Chautang, qui se développèrent à leur manière. Il semble aujourd'hui que la plus forte concentration de sites préharappéens et harappéens se rencontre, paradoxalement, non pas sur les rives de l'Indus et de ses affluents — bien qu'on parle communément de la « civilisation de l'Indus » —, mais sur le cours asséché de la Hakra-Ghaggar-Sarasvati et de ses affluents, eux aussi disparus.

Dans la partie méridionale, l'expansion n'atteignit pas le même degré d'uniformité que dans le Sind, le Pendjab ni le Rajasthan. Les réseaux hydrographiques du Kutch, du Kathiawad et du reste du Gujarat sont indépendants les uns des autres, ce qui explique que la civilisation de l'Indus comporte dans cette région plusieurs variantes. Surkotada, Dholavira (Kotadi) et Bhatatray ont des caractéristiques divergentes. Il est tout à fait significatif qu'on n'y ait jusqu'à présent découvert aucun site préharappéen.

En ce qui concerne les régions côtières, la côte échancrée partant du golfe de Cambay vers le sud présente des sites adaptés aux ports, comme en témoigne l'emplacement de Prabhas Patan sur les rives de l'Hiranya, de Lothal sur la Bhogavo, de Mehgam sur l'estuaire de la Narmada, et de Bhagatray sur celui de la Kim. Sur la côte nord-est du Petit Rann, la Banas, la Sarasvati et la Rupen ont, en mêlant leur limon, formé une plaine estuarienne qui a constitué une zone écologique propice à l'établissement des communautés harappéennes, comme le prouve le grand nombre de sites exhumés dans cette région. Limitées d'un côté par les marais de la zone côtière et de l'autre par le plateau et les montagnes de l'intérieur, les plaines du Gujarat sont remarquablement plates; la plupart des torrents qui descendent des montagnes s'y changent en rivières aux méandres paresseux, dont les bords se prêtaient à l'établissement des villes et des villages.

Le plateau de Kathiawar possède un réseau hydrographique radial. Parmi les sites implantés dans les vallées du Kathiawar, on peut citer Rojdi, sur la Bhadar, et Rangpur, sur la Sukha Bhadar. Mais la caractéristique la plus intéressante du plateau de Kathiawar est peut-être la présence de nombreux dykes, larges parfois de 60 mètres, qui fournissaient la matière première pour la fabrication de toutes sortes d'objets, notamment des perles.

Le plateau de Kutch est arrosé par des rivières qui se jettent dans le golfe de Kutch, au sud, et dans le Rann de Kutch, au nord. Aucune de ces rivières ne dépasse 60 kilomètres de longueur. Les principales stations harappéennes du Kutch sont Surkotada, Desalpur, Dholavira (Kotadi) et Pabumath. Dholavira, qui est situé en bordure du Rann, a peut-être joué le rôle de port.

La répartition des sites est déterminée : par des facteurs écologiques; par les économies de subsistance et les techno-économies; peut-être par une ligne de fuite dessinée par des mouvements de populations qui, partant de la zone centrale, se sont dirigés vers les zones orientale et méridionale et par le climat.

Les facteurs écologiques ont déjà été traités dans une section précédente et les conditions climatiques le seront dans la section suivante.

Alamgirpur et Hulor, en amont de la ligne de partage des bassins de l'Indus et de la Yamuna, marquaient la limite orientale de la zone écologique au-delà de laquelle, arrosée par la mousson, s'étendait la véritable jungle indienne que les populations de l'Indus ne pouvaient guère défricher avec les outils dont elles disposaient alors. Le cours supérieur du Gange et de la Yamuna, trait d'union entre les plaines arides de l'Indus et les plaines du Gange arrosées par la mousson, constituait la limite orientale des cultures d'hiver, base de l'économie de subsistance harappéenne. L'économie de subsistance était liée, dans une large mesure, à la présence de rivières pérennes qui, débordant ou déplaçant leur cours au milieu de plaines inondables, y déposaient chaque année, à l'époque de la mousson, le limon frais qui permettait la culture des céréales. Ces rivières, lorsqu'elles étaient naviga-

bles, facilitaient le transport des marchandises dans le cadre du commerce intérieur et un possible accès aux ressources naturelles. C'est pourquoi les sites sont particulièrement nombreux dans le voisinage immédiat des mines de cuivre d'Amba Mata, dans le Kutch, et de la région de Khetri, au Rajasthan. Des gisements d'étain sont également signalés dans les monts Aravalli, situés dans les districts de Bhilwara et d'Udaipur, au Rajasthan, et de Banas Kantha, au Gujarat. Cela est particulièrement important, car ces montagnes recèlent aussi des dépôts de chalcopryrite. Au Rajasthan, on pouvait facilement extraire de la stéatite, pierre jaune à grain fin, et de l'ardoise gris foncé, tandis que la région de Rajpipla, au Gujarat, produisait de la cornaline, de l'agate et d'autres variétés semi-précieuses de la calcédoine. Cette dernière région fournissait aussi de l'ocre rouge, des coquillages et de l'ivoire, dont on faisait le commerce avec des contrées éloignées. Le bois de construction, par exemple le pin, le déodar et l'orme, provenait des Panchmahals, dans le bas Himalaya, et des ghâts occidentaux. L'expansion harappéenne au Gujarat semble avoir été largement motivée par la recherche de ports et de matières premières. Le chert, le silex, le jade, le lapis-lazuli, l'argent, l'or, etc., qu'on ne trouvait pas dans ces régions, devaient être importés de zones éloignées; ce commerce suppose l'existence d'un système d'échanges, simple ou complexe, qui favorisait à son tour les interactions entre les différentes régions.

LE CLIMAT

L'ancien climat de l'Asie du Sud a fait l'objet de débats considérables et les témoins disponibles ont été diversement interprétés. Stein (1931) et Marshall (1931) ont tous les deux supposé qu'à l'époque préharappéenne et harappéenne (III^e millénaire av. J.-C.) le climat était sensiblement plus humide qu'aujourd'hui. Leur hypothèse se fondait en grande partie sur les faits suivants : (a) la présence de *gobarband* pour la régulation des eaux; (b) le fait que les anciens tertres artificiels soient plus nombreux que les agglomérations actuelles, et la différence de profondeur qui existe entre leurs couches d'occupation respectives; (c) l'usage, à Mohenjo-Daro, Chanhodaro et à Harappa, de la brique cuite, qui exigeait de grandes quantités de combustible; (d) la présence, dans ces deux sites, d'un système de caniveaux et d'égouts perfectionné qui assurait l'écoulement des eaux de pluie pendant les orages; (e) la représentation, sur les sceaux, d'animaux vivant dans les marécages ou la jungle (tigres, rhinocéros, buffles, éléphants) et l'absence ou l'extrême rareté des chameaux. Marshall a émis l'avis que les environs de Mohenjo-Daro auraient été recouverts par une jungle dense, habitat naturel d'une faune de tigres, de rhinocéros, de buffles, d'éléphants. En même temps, il était conscient de la faiblesse des arguments qui étayaient l'hypo-

thèse de la pluviosité, surtout s'agissant des civilisations égyptienne et mésopotamienne contemporaines. Aussi manifesta-t-il à leur égard une certaine réserve. Wheeler (1968) jugea lui aussi que l'argument avancé d'un climat humide ne tenait pas debout.

En 1971, Gurdip Singh (1971, 1974) soumit à des analyses palynologiques des dépôts provenant d'un lac d'eau douce (Pushkar) et de lacs salés (Sambhar, Didwana et Lunkaransar) situés dans la région du désert du Rajasthan. La séquence écologique obtenue par l'analyse de ces pollens a été divisée en six phases. La phase IV, qui couvre approximativement les III^e et II^e millénaires av. J.-C., comprend la période de la civilisation de l'Indus, ainsi que les phases qui la précèdent et celles qui la suivent immédiatement. Cette phase IV se subdivise en trois sous-phases : les sous-phases IV A (3000-1800 av. J.-C.), IV B (1800-1500 av. J.-C.) et IV C (1500-1000 av. J.-C.). La première a connu un climat relativement humide ; la deuxième, un climat relativement sec ; la troisième, un certain retour de l'humidité. Les données paléo-écologiques semblent indiquer que, durant la sous-phase IV A, les précipitations annuelles étaient supérieures d'au moins 50 centimètres à la moyenne actuelle dans la zone aride du Rajasthan. L'hypothèse suivant laquelle le climat aurait été plus humide à l'époque harappéenne est également étayée par des études météorologiques (Ramaswamy, 1968), la proportion d'isotopes d'oxygène et des données écologiques (Agrawal et Sood, 1982).

Cette hypothèse a cependant fait l'objet de diverses critiques de la part de plusieurs spécialistes (Raikes et Dyson, 1961 ; Raikes, 1967 ; Chowdhury et Ghosh, 1951 ; Thapar 1977, 1984 ; Vishnu Mittre, 1978, 1982 ; Mishra, 1984) qui ne sont pas persuadés que le climat se soit sensiblement modifié. Après avoir étudié la séquence palynologique du Rajasthan, Vishnu Mittre a exprimé l'opinion que le climat était aride pendant les III^e et II^e millénaires av. J.-C.

Pour ce qui est du développement des grandes villes, il a été établi que la plupart des villes appartenant à la civilisation de l'Indus se trouvaient dans un environnement de plaines inondables, où la pluviosité n'avait qu'une importance négligeable ; elles auraient donc pu prospérer aussi bien en l'absence de toute précipitation, avec ou même sans irrigation. Les plaines inondables abritent encore de nos jours une faune sauvage dans ses galeries forestières. Il a en outre été objecté que la capacité limite du système de drainage de Mohenjo-Daro ne témoigne pas d'une plus forte pluviosité. Sa fonction domestique était à l'évidence d'évacuer les déchets ménagers. Les *gababand* de leur côté servaient à la conservation du limon provenant des torrents dont les lits sont taris en dehors des périodes de crue passagère. Par ailleurs, il n'est pas fondé d'extrapoler à l'ensemble de l'aire de cette civilisation les conclusions tirées de l'analyse pollinique du Rajasthan, surtout si l'on sait que les données palynologiques recueillies à Balakot, dans le Sind, ne laissent pas entendre que le climat fut incontestablement plus humide pendant les

IV^e et III^e millénaires av. J.-C. (Dales, 1986). Nul besoin de nier pour autant que différents environnements biotiques et abiotiques aient pu connaître des fluctuations à court terme dans les diverses parties de l'aire culturelle qui nous intéresse.

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT

Depuis la découverte de la civilisation de l'Indus, divers points de vue se sont affrontés à propos de son origine et de son développement ultérieur jusqu'à son plein épanouissement. Du fait de la présence fréquente, sur des sites mésopotamiens, de matériaux liés à la civilisation de l'Indus, l'avis a été émis d'emblée que celle-ci était une ramification de la civilisation sumérienne, riveraine au demeurant, qui l'avait précédée. Une analyse plus minutieuse des cultures indusienne et mésopotamienne révélerait que les différences fondamentales (aménagement urbain, écriture, poids et mesures) excluent toute possibilité de « colonisation » directe de la première par la seconde. Par ailleurs, force est d'admettre que les différences concernant les aspects détaillés des éléments identiques essentiels comme les attributs de la cité elle-même, l'expansion du commerce, la conception judicieuse de l'agriculture, la fertilité des bassins fluviaux, l'artisanat spécialisé et les centres cérémoniels. Considérant la nature des terrains séparant les deux régions (montagnes arides aux villages dispersés), il est raisonnable de soutenir que toute influence mésopotamienne est impossible ou s'est radicalement transformée avant d'arriver jusqu'à la plaine de l'Indus. Toute influence s'exerçant d'ouest en est, et il y en eut assurément, n'a fait que se greffer sur un substrat préexistant.

Une autre hypothèse établit que, dans l'Inde du Nord-Ouest, cette civilisation a spontanément émergé de manière indépendante de la mosaïque de cultures de la frontière indo-iranienne et de celles des villages agricoles du Baloutchi, antérieures à la culture harappéenne pour la plupart, contemporaines pour d'autres (Fairservis, 1971). La multitude des cultures couvrant toutes la séquence culturelle liée à la production alimentaire a été classée en six phases ou cinq stades, chacun représentant un progrès sur le précédent aux plans culturel et technologique, la dernière phase représentant la civilisation proprement dite. Cette interprétation suppose que des économies agricoles villageoises prospères dans les hauts plateaux se sont transformées en économies urbaines d'abondance après que les habitants sont devenus suffisamment habiles pour mettre en valeur le potentiel des plaines inondables — maîtrisant tout le savoir-faire traditionnel en matière de production alimentaire d'origine iranienne — en vue de s'adapter avec succès au nouvel environnement. Par voie de conséquence, cela signifie que la civilisation de

l'Indus était l'aboutissement naturel d'un long processus. Pour autant, sa genèse et son éthos demeurent inexpliqués. Une étude détaillée des cultures des monts du Baloutchi révélerait sans doute un modèle de développement uniforme d'une culture matérielle, mais nous ignorons encore quel fut le catalyseur ou le moteur préludant au stade vital suivant.

On sait que dans tous les sites exhumés où la couche d'occupation harappéenne se superpose à la couche préharappéenne (Kalibangan, Harappa, Kot Diji, Gumla, Balakot), les stations harappéennes semblent avoir immédiatement pris leur essor pour atteindre leur plein épanouissement. Amri témoigne d'une occupation continue avec une transition de la phase préharappéenne à la phase harappéenne, constituant ainsi l'exception.

Les recherches *in situ* sur les premiers développements culturels de la vallée de l'Indus et de son aire d'influence (Mughal, 1970) ont livré des témoignages attestant que les processus culturels menant à une urbanisation complète étaient en cours dans cette région depuis le milieu du IV^e millénaire av. J.-C. Des analyses détaillées des matériaux exhumés des sites appartenant aux cultures antérieures, dans la vallée de l'Indus et son aire d'influence, notamment ceux de Kot Diji, de Rahman Dheri, de Jalilpur, d'Amri, de Balakot, de Kalibangan, etc., ont révélé la présence de nombreux éléments tels que fortifications, figurines en céramique (notamment galettes, bracelets, roues de charrettes miniatures, taureaux en terre cuite), ou la technologie du métal, qui caractériseront plus tard la civilisation de l'Indus. Ce phénomène donne une forme d'unité à certains des traits culturels, styles et techniques précédant la naissance des centres urbains. Mais il est évident que, dans ces manifestations culturelles, il n'y avait pas la moindre idée de cité en damier centralisant toute une panoplie d'activités interdépendantes, d'architecture monumentale, de système complexe de poids et mesures, de métallurgie du cuivre et du bronze à grande échelle, d'écriture — apanage de la civilisation — bien que l'on ait fait valoir qu'il fallait voir un début d'écriture dans les graffitis et marques de potiers sur la poterie des stades appelés harappéens précoces ou d'élaboration de la civilisation de l'Indus. Quant à l'origine de la cité harappéenne, on a supposé que l'augmentation des produits de l'agriculture des villages avait créé un besoin de débouchés et par conséquent une classe de marchands (Agrawal, 1972-1973). Non seulement les marchands ont-ils été les planificateurs des cités harappéennes, mais ils en ont aussi volontairement standardisé les traits culturels. C'est ainsi que l'on a pu dire que le rapide essor de la culture harappéenne fut une initiative délibérée et non le résultat d'un processus de croissance naturelle.

On dit aussi que c'est la partie orientale de l'Iran qui est à l'origine de l'influence formative exercée sur la civilisation de l'Indus. Cette hypothèse se fonde sur des vestiges archéologiques récents (mis au jour à Tépé Yahya et Shahr-i-Sokhta) montrant le développement à part entière de sociétés

complexes, ayant atteint un certain niveau d'écriture et ayant des exigences sur le plan économique, établies sur les frontières indo-iraniennes à la fin du IV^e millénaire av. J.-C. On peut raisonnablement considérer, compte tenu des possibilités de synoécie, que les communautés villageoises déjà avancées du Baloutchistan, comme Kulli, étaient en contact avec les hauts plateaux iraniens, la Mésopotamie méridionale, le Khuzistan, la Turkménie, le Sistan et l'Afghanistan méridional; le développement local d'ensembles villes-villages que représentent ces cultures semble avoir été stimulé par la diffusion de l'idée de civilisation à partir de cette sphère d'interaction urbaine initiale. Les possibilités semblent avoir été exploitées sur de nombreux sites avec des résultats différents. Des fouilles récentes à Tépé Yahya et à Shahr-i-Sokhta ont révélé une synchronie entre des éléments tels que tablettes protoélamites, ustensiles Nal ou taureaux en terre cuite. Le premier site, Tépé Yahya, a aussi livré sur un tesson de poterie un sceau du golfe Persique, un cachet manifestement en écriture indusienne et des céramiques mésopotamiennes. La présence dans la région, vers la fin du IV^e-début du III^e millénaire av. J.-C., d'une communauté à écriture ancienne a peut-être à son tour stimulé le développement du système d'écriture dans la civilisation de l'Indus. En outre, des découvertes à Bahrein, Failaka, Bampur, Altyn-Depe, Shortugai, Sarai Kala et Gumla ont révélé l'existence d'un réseau de communication entre la Mésopotamie, le Sistan, la Turkménie, l'Afghanistan, le Baloutchistan et le Sind, qui aurait été favorable à la circulation des idées.

Il faut en effet reconnaître l'importance de la diffusion des idées et de l'impulsion venant de la Mésopotamie, de l'Iran et du Sistan, combinée avec le génie endogène. Il y a longtemps déjà, Wheeler déclarait que les idées ont des ailes et, au III^e millénaire av. J.-C., l'urbanisation était une idée bien répandue en Asie occidentale. Un modèle de civilisation, même abstrait, était présent dans les esprits des fondateurs de la civilisation de l'Indus et le contexte socioculturel était suffisamment mûr pour l'assimiler. On pourrait invoquer l'influence catalytique d'un personnage sélectif, qualifié de passage stimulant la synoécie naissante. Le rôle du génie endogène fut souligné par Ghosh (1965), qui était d'avis que l'origine de la civilisation était à rechercher dans les débuts de la culture préharappéenne et pas ailleurs. Il avait la certitude que les populations locales, sans l'intervention de colonisateurs ou de conquérants, s'éveillèrent aux idées nouvelles et réagirent en conséquence, peut-être sous la houlette de quelques dictateurs de génie, le commerce avec l'Asie occidentale leur faisant prendre conscience de la nécessité d'une standardisation. Mais il reste encore à déterminer le lieu où se produisit ce phénomène explosif. Les différentes couches inexplorées de Mohenjo-Daro ou le site encore enfoui de Judeirjo-Daro détiendraient-ils les clefs de l'énigme?

LES CULTURES PROTO-URBAINES ET ANTÉRIEURES À L'INVENTION DE L'ÉCRITURE

Le Baloutchistan

Vers 5000 av. J.-C., des établissements permanents avaient été implantés dans toute la vallée de l'Indus et le Baloutchistan, près des sources d'approvisionnement en eau ou sur les sols qui retiennent l'humidité des vallées de montagnes, où se pratiquait la culture de céréales et où chèvres, moutons et bovins étaient déjà totalement domestiqués. Un artisanat assez spécialisé, des échanges commerciaux avec des contrées lointaines, la complexité des habitations et des édifices publics, autant de caractéristiques apparues au cours du Néolithique à Mehrgarh et à Kili Gul Mohammad avaient franchi un stade supplémentaire au cours duquel s'étaient complexifiées les institutions socio-économiques, religieuses et politiques qui constituèrent la base de l'urbanisme de la vallée de l'Indus.

Les premières manifestations culturelles au Baloutchistan comme dans la vallée de l'Indus se reconnaissent par les assemblages matériels de traits culturels communs et sont habituellement connues d'après leur aire de concentration ou le nom des sites principaux. Elles se sont développées sans discontinuer depuis environ 5000 jusqu'à 2500 av. J.-C.

Le milieu du V^e millénaire av. J.-C. marque le début de la période chalcolithique au Baloutchistan et est représenté dans la vallée de la Quetta à Kili Gul Mohammad (niveaux II et III) et à Mehrgarh (période III). On trouve des matériaux comparables sur le plateau de Kalat, au lieu désigné Surab I-II, et à Sur Jangal I-II, dans la vallée de la Loralai, dans le nord du Baloutchistan (Fairservis, 1959). Des tours de potier fixes et des ustensiles en céramique décorés de motifs nouveaux y ont fait leur apparition. La découverte à Mehrgarh de pots contenant des pièces en cuivre et d'aires consacrées au travail de la pierre et des coquillages montre que d'autres industries artisanales s'y sont développées aussi. L'existence de greniers compartimentés donne à comprendre qu'il y avait des réserves et que l'on y cultivait de manière intensive des céréales, l'orge essentiellement. Les témoignages cadrent bien avec Mundigak I et II et Namazga III.

Au cours de la seconde moitié du IV^e millénaire av. J.-C., d'autres changements et développements se produisirent à Kili Gul Mohammed, Surab ou Mehrgarh sans pour autant provoquer de rupture culturelle. Des motifs bichromes ou polychromes peints et des céramiques « humides » et grises sont venus s'ajouter aux styles des traditions antérieures. Les statuettes féminines utilisées comme objets de culte sont plus stylisées, signe que la religion avait gagné en importance. Les maisons étaient toujours en terre ou en pisé et reposaient sur des fondations en pierre.

Au début du III^e millénaire av. J.-C., au Baloutchistan, d'une part, l'architecture s'est de plus en plus complexifiée et de l'autre, les poteries, au sujet desquelles la plaine de Kachi et la vallée de la Quetta fournissent les meilleures informations, se sont répandues avec profusion. L'architecture publique ou monumentale constituée de plates-formes est apparue à Damb Sadaat et à Mehrgarh. La forme de la « Déesse Mère » à la poitrine parée de bijoux s'est normalisée. Des aires spécialement réservées aux activités artisanales ont été délimitées. La présence de coquillages marins, de lapis-lazuli et de turquoises donne à penser que le Baloutchistan entretenait déjà des relations sur une grande échelle. Cette vaste diffusion des formes et des motifs prouve qu'un vaste réseau de communication existait au sein de la vallée de l'Indus comme entre celle-ci et d'autres régions. Le style de peinture de Quetta se retrouve sur la poterie de Mundigak III en Afghanistan, de Shahr-i-Sokhta au Sistan et même au-delà des sites de l'âge du bronze inférieur au Turkménistan ou Namazga IV. Ce type de céramique mixte s'est également diffusé vers le sud jusqu'à Nal, au Kalat méridional et sur le piémont de la partie occidentale de la vallée de l'Indus.

Une des aires culturelles importantes du Kalat méridional est représentée par le site de Sohr Damb, qui a livré dans les sépultures une poterie tournée caractéristique tant par la forme que par les décors ainsi que des outils en bronze divers (Hargreaves, 1929). Des boîtes à base annulaire et d'autres récipients, y compris des coupes et des bols, sont ornés d'une grande variété de motifs géométriques et floraux ainsi qu'animaliers. La poterie de Nal est elle aussi largement diffusée, fournissant ainsi un bon horizon chronologique autour de 3300-2500 av. J.-C.

La séquence archéologique Loralai-Zhob est connue à travers Rana Ghandai (Ross, 1946), sur Jangal et Periano Ghondai. Des constructions en torchis et en terre reposant sur un soubassement de pierre, des outils en silex, des pointes de flèche foliacées, des objets en cuivre, des récipients en albâtre et des figurines féminines en terre cuite sont mêlés à des céramiques rouges décorées de motifs divers peints en noir. Il semble que des contacts aient été noués avec le bassin de la Bannu et la vallée de la Gomal, en particulier au début du III^e millénaire av. J.-C. Dans le même temps, la vallée du bas Indus entretenait des relations avec le centre et le sud du Baloutchistan.

Le Sind

À l'opposé du modèle culturel régional du Baloutchistan, les vastes plaines de la grande vallée de l'Indus offrent une grande uniformité de matériaux qui n'est pas loin de l'intégration culturelle, à l'exception de zones périphériques telles que le sud-ouest du Sind et le nord-est du Rajasthan. Avec les fortifications, le commerce et les échanges avec des contrées lointaines, la spécialisation artisanale et la production locale des outils normalisés, des

céramiques et autres, une économie fondée sur l'agriculture, une religion structurée, l'amorce d'une écriture sous forme de graffitis et de marques de potiers, une grande aire d'implantation et une architecture complexe, les cultures de l'âge du bronze ancien représentent la phase harappéenne inférieure. L'émergence de grands sites comme Mohenjo-Daro et Harappa au milieu du III^e millénaire av. J.-C. marque en fait l'apogée de processus culturels en marche au moins depuis le milieu du IV^e millénaire av. J.-C. (Mughal, 1970, 1988).

Avant que des centres urbains ne se créent vers 2500 av. J.-C., la vallée du bas Indus était parsemée d'établissements permanents dont l'organisation sociale, l'architecture, l'outillage et les systèmes d'échanges avaient atteint des degrés de complexité divers et dont l'économie était du type agropastoral. Ces premiers établissements, qui étaient au nombre d'une trentaine, étaient contemporains des cultures de l'âge du bronze du Baloutchistan, se situant approximativement au milieu du IV^e et au début du III^e millénaire av. J.-C. Les plus représentatifs sont Kot Diji et Amri, qui à tour de rôle constituent le cadre de référence de base pour l'âge du bronze de la vallée inférieure de l'Indus.

Kot Diji, qui s'étend sur plus de 2,6 ha, se trouve sur la rive orientale de l'Indus, face à Mohenjo-Daro (F.A. Khan, 1965). La première occupation sur le site, appelée « kot dijienne », était délimitée par une fortification en pisé et représentée par des niveaux de 4 à 16 datés par le carbone 14 (calibré) de 3300 et 2500/2200 av. J.-C. L'utilisation du bronze est attestée même si elle se limite à l'usage domestique et aux ornements personnels. Parmi d'autres objets se trouvent des lames en silex, des pointes de flèches foliacées, des pilons en pierre, des broyeurs, des perles de cornaline et de lapis-lazuli et toute une variété d'objets en terre cuite tels que des cadres et roues de charrettes miniatures. L'élément le plus caractéristique de cette culture est la poterie faite au tour dont le col est souvent orné d'une simple bande peinte en noir ou en marron, comprenant des vases à pied globulaires, des récipients à rebord avec des couvercles, des casseroles et des coupes. Il y a en particulier un lien entre ces céramiques et celles qui ont été mises au jour sur les sites de la vallée centrale et septentrionale de l'Indus datés du début du III^e millénaire av. J.-C. Les niveaux de Kot Diji ont livré des matériaux qui préfiguraient certains éléments de la culture harappéenne tardive. Aussi considère-t-on maintenant que ces matériaux représentent la phase formative initiale ou proto-urbaine de la civilisation de l'Indus.

L'autre site digne de retenir l'attention est Amri, situé dans le sud-ouest de la vallée du bas Indus, sur la rive droite. La première occupation du site, appelée « amrienne », remonte au milieu du IV^e millénaire av. J.-C. La proximité du fleuve a permis d'ajouter la pêche à l'économie agropastorale. Une certaine complexité de l'architecture de l'habitat ou autre se traduit par des

édifices compartimentés. La découverte de pierres semi-précieuses, d'albâtre et de certains types de céramique provenant du Baloutchistan et de l'est de l'Indus montre qu'Amri et les sites apparentés du Kohistan et de Kirthar participaient à un vaste système d'échanges. Les céramiques d'Amri se distinguent par la forme des récipients et les motifs richement peints en noir ou marron et bichromes. Plus de 80 % de la poterie des niveaux inférieurs étaient fabriqués à la main mais, progressivement, la fabrication au tour l'a emporté. La poterie peinte d'Amri offre une large gamme de motifs géométriques représentant des animaux et des plantes. La poterie polychrome en particulier a des liens avec la poterie peinte de Kechi Beg, dans la vallée de la Quetta. On relève, dans la zone du Kohistan du Sind et la plaine de piémont des Kirthar, une grande concentration de sites de type Amri. À ce jour, on en a découvert 27, et dans la vallée du bas Indus, le site de Balakot en livre un élément précurseur au-dessous de l'occupation harappéenne.

La vallée du haut Indus, région contiguë, avait à l'époque une forte densité de population à en juger d'après le nombre élevé des sites — près d'une centaine dont pas loin de 40 dans la zone du Cholistan. Leur forte concentration dans la vallée du haut et du moyen Indus semble indiquer que c'était la zone centrale, qui allait par la suite s'urbaniser intégralement. Les sites correspondant le plus au premier stade de développement sont Sarai Kala dans la vallée de la Taxila, Harappa et Jalilpur dans la vallée de l'Indus moyen.

Les régions frontières du Pakistan et du Pendjab

Sarai Kala représente deux grandes périodes culturelles (Halim, 1970-1971, 1972). Commenant avec l'horizon néolithique tardif de la période I, l'occupation a été suivie par des populations qui utilisaient la poterie faite au tour et surtout des outils en pierre et en os, du bronze et du cuivre et toute une variété d'objets en terre cuite. Aucun édifice permanent n'a été trouvé, mais la présence de trous de poteaux donne à penser qu'outre les murs en torchis sur soubassement de pierre, des matériaux périssables ont aussi servi à la construction des habitations. C'était un établissement permanent, disposant donc de ressources économiques suffisantes pour répondre aux besoins de populations en augmentation. La poterie est comparable à celle de la céramique connue de Kot Diji, du début du III^e millénaire av. J.-C. Dans la même vallée, deux autres sites, l'un à Jhang (Mughal, 1989) et l'autre à Hathial (G. M. Khan, 1983), ont reproduit le schéma culturel de Sarai Kala II sur le plan de l'équipement matériel.

Jalilpur, proche des rives de la Ravi, représente un autre type de station du début du III^e millénaire av. J.-C. précédée par une occupation liée à une phase « Hakra » antérieure généralement connue du Cholistan (Mughal, 1972, 1974). Une grande quantité de lapis-lazuli et un certain nombre de céramiques polies provenant de sites contemporains indiquent de vastes échanges entre

établissements et entre régions. La poterie de Jalilpur est du style Kot Diji, mais contient également des céramiques bichromes, lesquelles n'existent pas sur les sites de ce type mais plutôt sur ceux de la vallée du haut Indus. Harappa, situé à 70 kilomètres au nord de Jalilpur, fut le premier site à produire la céramique qui est maintenant typiquement kot dijienne. Des fouilles récentes ont mis au jour une vaste aire d'occupation harappéenne ancienne.

Dans l'aire centrale de la culture harappéenne ancienne où une quarantaine de stations ont été mises au jour dans le Cholistan et bien davantage dans la partie indienne, la concentration humaine se trouve à son maximum. Il est possible que l'agriculture y fut pratiquée sur les plaines alluviales de la Hakra et de ses affluents ainsi que l'élevage des bovins, des moutons et des chèvres, tirant parti du désert environnant car les camps d'installation temporaires ont aussi livré de la poterie et d'autres vestiges typiques de l'harappéen ancien. La présence de fours à céramiques, sur certains sites, laisse entendre que des activités artisanales spécialisées existaient parallèlement à la production de poterie au tour (Mughal, 1982, 1989).

Du milieu du V^e au III^e millénaire av. J.-C., le nord-ouest de la vallée de l'Indus, du piémont de Sulayman à l'Indus, y compris la plaine de la Gomāl et le bassin de la Bannu, était également un centre de cultures archaïques prospère. Dans la plaine de la Gomāl, deux sites ont été mis au jour, Gumla et Rahman Dheri. Le premier (Dani, 1970-1971) présente une double séquence de cultures, la première occupation étant une économie de subsistance néolithique et la seconde un assemblage harappéen ancien de l'âge du bronze attribué aux III^e et II^e millénaires av. J.-C. Au cours de cette période, l'outillage en bronze s'ajouta aux microlithes et aux lames de chert à côtés parallèles. La poterie était fabriquée sur tour fixe, rougie par la cuisson et généralement peinte en noir ou en brun ou noir et brun et décorée de motifs linéaires et géométriques. Singulièrement, l'assemblage contenait six types de céramique de l'harappéen parvenu à son plein épanouissement, ce qui implique des relations avec les centres urbains de la civilisation harappéenne.

Rahman Dheri, qui s'étendait sur 22 hectares, est le plus grand site connu de la vallée de la Gomāl (Durrani, 1988). Les fouilles ont fait apparaître trois périodes d'occupation. Le site semble avoir été fortifié dès l'origine. La période IA a livré des constructions en boue dont certaines contenaient des silos circulaires et du blé carbonisé pour l'une d'elles. L'économie de subsistance des populations reposait sur l'agriculture et l'élevage de bétail, de chèvres et de moutons. Par la suite, au cours de la période II, les silos à grains furent remplacés par de grands récipients de stockage en terre cuite fixés au sol. Pour le reste, on retrouve les mêmes caractéristiques, y compris l'utilisation de constructions en boue tassée. Au cours de la dernière période, ou période III, le mur de la cité fut laissé à l'abandon, mais la plate-forme en boue, après avoir été repavée, a continué d'être utilisée. Des activités artisa-

nales spécialisées, telles que l'art du lapidaire, sont attestées par la présence de perles à tous les stades de fabrication et de nombreux forets en pierre. Des outils de bronze, des lames de silex noir et des microlames, des figurines en terre cuite d'animaux et de femmes, un grand nombre d'objets à usage domestique et décoratif indiquent qu'il s'agissait d'une communauté florissante. La poterie contient tous les principaux articles de l'harappéen primitif, certains étant comparables à leurs contemporains du nord du Baloutchistan, en particulier des vallées du Zhob et de la Loralai. Hathala, qui est l'un des deux autres sites, fut fouillé dans une certaine mesure et ses témoignages sont les mêmes que ceux de la séquence de Gumla.

Le bassin de la Bannu, dans la province frontalière du nord-ouest du Pakistan, a récemment acquis une importance archéologique au plan des cultures primitives. Baigné par trois rivières, la Kurram, la Tochi et la Gambila, il a révélé grâce à d'intensives recherches, des sites d'implantation de diverses périodes. S'agissant de la période de l'harappéen primitif ou de l'âge du bronze ancien, neuf sites ont été découverts à ce jour, dont Tarakai Qila, Islam Chowki, Mirzali Khan Dheri ou Seer Dheri, Lak Largai, Takhit Khel, Zabta Khan Dheri et Barrai Khurarra, les trois premiers ayant été plus ou moins fouillés. La première date au carbone 14 connue — milieu du V^e millénaire av. J.-C. — provient de la première occupation à Sheri Khan Tarakai, qui s'étend sur 0,2 km² de superficie (F. Khan *et al.*, 1986) et 2 mètres de profondeur. Les outils en pierre — éclats de silex, nucléus, haches polies, pierres circulaires, moulins à bras et grandes meules — dominent la collection de témoins. La découverte de poteries grossières peintes en rouge aux niveaux les plus primitifs est d'un intérêt considérable. Parmi les motifs peints, on trouve des capridés, habituellement deux par deux, une croix de Malte et des dessins géométriques. Les poteries recouvertes sur la face externe d'applique de boue ressemblent à celles d'Hakra et d'Amri. Avec les poteries typiques de la grande vallée de l'Indus appartenant à l'harappéen primitif, on trouve celles du nord du Baloutchistan.

Les deux autres sites du bassin de la Bannu, Lewan ou Dar Dariz et Tarakai Qila, constituent un même groupe culturel de stations du début du III^e millénaire av. J.-C., qui par le contenu et les dates sont comparables aux céramiques et autres vestiges apparentés de l'harappéen primitif de Kot Diji. Les constructions de Tarakai Qila sont en torchis ou en pierre recouverte de boue. Il y a des traces d'un mur de fortification sur le côté est. Quant à l'autre site, Lewan, il n'a pas livré de constructions fixes mais des déchets d'activités professionnelles dans des fosses de profondeurs diverses. Le site a produit un grand nombre d'outils spéciaux, tels que pierres à moudre, haches, pierres circulaires, moulins à bras et marteaux, y compris burins, pointes, grattoirs, lames de formes diverses et pointes de flèche foliacées; ainsi que microforets pour la fabrication sur place de perles en turquoise et lapis-lazuli.

L'Inde, le Pendjab, l'Haryana et le Rajasthan

Sur le territoire indien contigu ont été découvertes des stations préharappéennes sur le cours de la Ghaggar (anciennement Sarasvati) et de la Chautang (anciennement Drishadvati), qui sont le prolongement des constructions du Cholistan, de l'autre côté de la frontière pakistanaise (Mughal, 1981). Le réseau fluvial compte les sites importants suivants : Kalibangan, Banawali, Siswal, Sothi, Rakhigarhi, Balu et Rohira. En outre, un autre site, Mitathal, se trouvait sur l'ancien cours de la Yamuna, aujourd'hui tarie, qui en son temps avait été un affluent de la Ghaggar (Sarasvati). À l'exception de Sothi, une relation stratigraphique ou culturelle entre les cultures préharappéenne et harappéenne a été mise en évidence pour chaque site, les principaux témoignages ayant été livrés par Kalibangan, Banawali, Siswal et Mitathal.

Kalibangan (B. K. Thapar, 1975) se trouve à 310 kilomètres au nord-ouest de Delhi, sur la rive gauche de la Ghaggar, aujourd'hui tarie, dans la région septentrionale du Rajasthan. Les fouilles ont fait apparaître deux périodes d'occupation, la couche supérieure relevant de la civilisation de l'Indus ou de la période harappéenne et la couche inférieure, de la période que l'on appelle d'un terme assez vague « période préharappéenne ».

Les fouilles ont révélé que le site était protégé par des fortifications dès le début de l'occupation. Les remparts étaient faits de briques crues (dimensions : 30 × 20 × 10 cm, rapport 3:2:1), recouvertes de boue à l'extérieur et à l'intérieur. À l'intérieur de l'enceinte fortifiée, les murs des habitations étaient faits de briques crues de mêmes dimensions que les briques utilisées pour les remparts et étaient liées à l'« anglaise ». Un drain d'écoulement atteste l'utilisation de briques cuites de mêmes dimensions que les briques crues. La présence dans les maisons, tantôt au-dessous du niveau du sol, tantôt au-dessus, de fours très semblables aux tandoors en usage de nos jours dans la région, est un témoignage intéressant des pratiques culinaires.

Cependant, la période préharappéenne se distingue avant tout par ses poteries, réparties en six séries et désignées, pour des raisons de commodité, par des lettres, de A à F. L'une d'elles se signale par une pâte de texture plus fine et une surface entièrement recouverte d'un engobe lisse teinté de rouge ou de rouge violacé et peint en noir. Il a été constaté qu'elle était étroitement apparentée à la poterie de Kot Diji. On a par ailleurs relevé des similarités entre d'autres sites et ceux d'Amri et du Baloutchistan. De tous les vestiges appartenant à cette période, les plus intéressants sont de petites lames de calcédoine et d'agate, parfois crantées ou endossées; des perles, diverses, en stéatite (disques), coquillage, cornaline, terre cuite ou cuivre; des bracelets de coquillage, des objets en terre cuite, en particulier un taureau incomplet, une roue de charrette miniature, des bracelets; des moulins à bras en pierre,

une pointe en os et des objets en cuivre dont un burin, un bracelet et un outil tranchant non identifié.

Les fouilleurs ont mis au jour un champ labouré — vraisemblablement le plus ancien —, datant de la même période, dont les sillons entrecroisés permettaient de cultiver deux céréales à la fois (Lal, 1970-1971).

Banawali (Bisht, 1984) s'étend sur la rive droite de la Sarasvati, aujourd'hui à sec, à environ 220 kilomètres au nord-ouest de Delhi, dans le district d'Hissar, dans l'Haryana. Les fouilleurs y ont exhumé une triple séquence de cultures : le préharappéen, l'harappéen et l'harappéen tardif.

La couche préharappéenne, épaisse de 3 mètres, a livré un assemblage qui offre une ressemblance étonnante avec celui de Kalibangan : on y trouve les six séries céramiques et d'autres types d'objets répertoriés dans ce dernier site. Il semble que Banawali ait été fortifié, mais non pas dès le début de l'occupation. Les constructions étaient faites de briques crues rectangulaires (de dimensions $30 \times 20 \times 10$ ou $36 \times 26 \times 13$ cm, toutes dans le rapport 3: 2: 1) ainsi que de briques carrées (de dimensions $30 \times 30 \times 10$ ou $27 \times 27 \times 9$ ou $24 \times 24 \times 12$ cm). L'usage de briques cuites au four est également attesté. Les constructions les plus remarquables mises au jour sont un pavement de 2 mètres de large, formé de briques posées verticalement, et une maison partiellement dégagée qui contient plusieurs foyers et plusieurs fosses à feu, et dont le plancher rougi donne à penser qu'il s'agissait d'une forge. Autre découverte intéressante, des fosses circulaires avaient été soigneusement creusées dans le sol de certaines habitations et renfermaient de fines cendres bleuâtres mêlées à des grains calcinés. Elles servaient peut-être de silos ou de coffres à grains. Les gisements correspondant à cette période d'occupation ont également livré des pointes et alènes en os; des microlames en calcédoine; des bracelets en coquillage; de la faïence, du cuir et de la terre cuite; des perles d'or, de pierres semi-précieuses, de stéatite (disques), de faïence, d'os et d'argile; un poids en pierre (ne correspondant pas au système binaire des poids de l'Indus); une figurine animale en terre cuite; et surtout un remarquable tesson sur lequel figure une charrette couverte par une espèce de dais et dont les roues sont pourvues de rayons. Les niveaux supérieurs ont fourni des poteries harappéennes — qui n'ont toutefois pas les formes courantes — et des galettes de terre cuite; on y a remarqué également, la coexistence, dans une même maison, de briques de dimensions préharappéennes et harappéennes. À ce jour, la nature profonde et l'importance générale de cette phase, qui semble être une phase de transition, n'ont pu être déterminées de manière précise. Qu'il nous suffise de faire observer que cette phase a déjà été mise en évidence à Amri (Casal, 1964), à Siswal et à Mitathal (Suraj Bhan, 1975) alors qu'elle est absente à Kalibangan bien que la production céramique préharappéenne ait perduré jusqu'aux niveaux moyens de l'harappéen dans la ville basse.

Les deux autres sites ayant livré des éléments comparables sont Siswal, situé à 26 kilomètres à l'ouest de Hissar, sur la rive gauche de la Chautang, aujourd'hui à sec, et Mitathal, à 118 kilomètres au nord-ouest de Delhi sur le cours de la Yamuna également à sec (Suraj Bhan, 1975).

Au Pakistan, outre les sites du Sistan iranien (Amri, Balakot, Gumla, Hathial, Harappa, Jalilpur, Kot Diji, Lewan Dhari, Mehrgarh, Rahman Dheri, Sarai Kala et Tarakai Qila), beaucoup d'autres ont livré des assemblages comparables, préharappéens ou harappéens primitifs, datés entre 3400 et 2200 av. J.-C. La datation au carbone 14 établit la période préharappéenne à Kalibangan aux alentours de 2500-2300 av. J.-C. (dates non calibrées). Il semble que cette période ait duré bien plus longtemps sur les autres sites indiens, où son développement s'est poursuivi parallèlement à la période de maturité de l'harappéen. Les communautés préharappéennes seraient arrivées au Rajasthan plus tard que dans le Sind.

LA CULTURE HARAPPÉENNE PARVENUE À MATURITÉ : LA FORME ET LE CONTENU

Le caractère exceptionnel de la phase de maturité, en ce qui concerne tant la forme que le contenu, est manifeste au regard des civilisations contemporaines. Ce qui est notamment remarquable, c'est l'uniformité générale de l'urbanisme dans toute son aire d'extension. On retrouve cette uniformité dans les divers types de matériaux standardisés et dans l'art figuratif. Aucun édifice religieux officiel comparable à ceux de l'Égypte ou de la Mésopotamie n'a été trouvé dans les grands centres urbains, si ce n'est les plateformes pour les autels du feu à Kalibangan. De même, aucune sépulture des classes supérieures ou riches n'a permis de conclure à une hiérarchisation des pratiques funéraires.

L'agencement des grandes villes et des grandes agglomérations a rigoureusement respecté le concept d'une acropole (citadelle), artificiellement surélevée avec des briques de boue et de la boue, à l'intérieur d'un rempart et la ville basse s'étalant sur son flanc. À Mohenjo-Daro, Harappa et Kalibangan, les citadelles se trouvaient à l'ouest de la ville basse alors qu'à Lothal, Banawali et Surkotada, elles faisaient partie intégrante de la cité, tout en étant clairement délimitées. Il ressort que la citadelle haute était un centre administratif de la ville et peut-être de la zone délimitée par les principaux édifices publics.

En matière d'urbanisme, la civilisation de l'Indus surpassait nombre des civilisations orientales connues. Son quadrillage des rues dans le sens nord-sud et est-ouest divisait la ville en blocs quasi rectangulaires. La position

socio-économique des résidents se reconnaissait nettement par la taille des maisons et leur quartier d'implantation. Les plus grandes maisons, qui mesuraient jusqu'à 26 mètres sur 18, étaient entourées d'un haut mur épais, avaient une grande cour, une série de chambres avec une salle de bains, un puits et un escalier menant à l'étage. Les petites comptaient de deux à quatre chambres et une cour. Dans le centre-ville, certains quartiers étaient réservés à des activités artisanales ou professionnelles spécialisées comme la poterie (attestée par la présence de fours), le travail des coquillages et des pierres ou le décorticage des céréales. Un réseau d'égouts complexe revêtu de briques et résistant aux pluies constitue un exploit inégalé en matière de génie civil.

Les dimensions des briques, le système de poids et mesures, la forme et les motifs des poteries, les lames de chert, les objets métalliques et les sceaux, tout était fortement standardisé, ce qui donne à penser que l'administration harappéenne était extrêmement compétente s'agissant de l'application des normes. Le mode de gouvernement ou d'administration demeure inconnu, mais il est fondé de supposer une certaine hiérarchie aux niveaux provincial ou régional. Quelle que puisse être la définition de l'autorité centrale, l'exploitation d'un réseau de communication efficace couvrant l'ensemble de la région et la standardisation des vestiges matériels, signes d'une intégration culturelle totale, n'ont pas leur pareille dans l'histoire de la civilisation orientale.

Bien qu'un grand nombre de sites de la civilisation de l'Indus aient été mis au jour au Pakistan comme en Inde, dans le contexte qui nous intéresse, il nous suffit de traiter de Mohenjo-Daro, Harappa, Kalibangan, Lothal et Surkotada, qui, ayant été sur une échelle appréciable exhumés selon le plan horizontal, ont fourni l'essentiel des témoignages de la forme comme du contenu de la civilisation.

Mohenjo-Daro est située sur la rive droite de l'Indus, dans le district de Larkana, province du Sind. Les fouilles, bien qu'elles aient été menées sur une grande échelle, n'ont pas encore atteint le fond de l'occupation du fait que, par suite des dépôts alluvionnaires survenus au cours des siècles, le niveau de la plaine, et en conséquence celui de la nappe phréatique, est monté de près de 10 mètres. Le site était composé de deux ports, d'une citadelle et d'une ville basse tentaculaire (*fig. 38*).

La citadelle, située à l'ouest de la ville basse, est construite sur une plateforme artificielle de boue et de briques crues et regroupe les principaux bâtiments. À l'exception des bastions rectangulaires se trouvant à l'angle sud-est, dont deux flanquent une poterne, aucun véritable rempart n'a été mis au jour. Des bâtiments intra-muros exhumés, le plus célèbre est le Grand Bain, qui mesure 12 mètres de long du nord au sud, 7 mètres de large et 2,5 m de profondeur. On y accède par des marches qui se trouvent aux extrémités nord et sud. Du gypse et du bitume ont été utilisés pour assurer son étanchéité. C'était

selon toute vraisemblance un édifice rituel. À l'ouest du Grand Bain, il y avait un grenier divisé en 27 blocs de briques de dimensions différentes mais réglementaires. Les autres constructions intramuros intéressantes sont un bâtiment d'une longueur exceptionnelle que l'archéologue a identifié comme étant la résidence d'un dignitaire (à moins que ce ne fût un institut de formation de prêtres) et une salle de réunion.

À l'est de la citadelle s'étendait la ville basse. Fondamentalement, le plan consistait en un entrecroisement de rues orientées nord-sud et est-ouest, qui divise ainsi le secteur en blocs. Les fouilles en ont dégagé six, probablement sept. Les maisons, construites exclusivement en briques cuites, s'ouvraient non sur les rues principales mais sur les allées. Le foyer des activités était la cour. Les rues n'étaient pas pavées mais étaient pourvues de caniveaux en briques et, par intervalles, de bouches d'égout.

Harappa, le site type, s'étend sur la rive gauche de la Ravi, dont le cours actuel se trouve à quelque 9 kilomètres plus au nord. Le plan général comprenait une citadelle à l'ouest et une ville basse plus étendue à l'est. Le site était dans un état de délabrement très avancé, les briques exhumées ayant servi à la construction du ballast de la voie ferrée Lahore-Multan. Les dégradations causées ont laissé très peu de vestiges de l'architecture monumentale ou de repères du plan des rues.

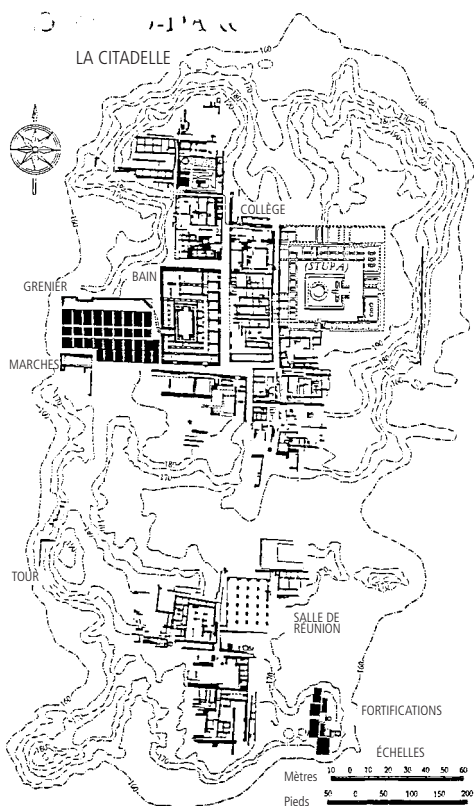


Figure 38 Principaux bâtiments sur le tertre de la citadelle de Mohenjo-Daro (d'après Wheeler, 1968).

La citadelle avait grosso modo la forme d'un parallélogramme situé sur le même plan que l'axe longitudinal orienté nord-sud. Les bâtiments intramuros étaient construits sur une plate-forme artificielle de boue et briques crues, protégés de tous les côtés par un système de défense composé à intervalles réguliers de bastions rectangulaires. Il semble que l'entrée principale ait été placée au nord. Toutefois, à l'ouest se trouvait un rentrant arrondi surveillé par des bastions et supervisé par des salles de garde. À l'extrémité sud, on accédait à la citadelle par des marches ou une rampe.

Des habitations de type baraquement et des plates-formes de travail circulaires dominées par la citadelle au nord ont été mises au jour. Plus loin, sur une plate-forme parementée, se trouve une double rangée de greniers, auxquels on accède au nord par la berge, ce qui donne à penser que le transport des céréales se faisait, dans les deux sens, par la voie fluviale. Les cimetières R-37 et H sont traités ci-après (à la rubrique Sépultures).

La grande cité harappéenne de Kalibangan comprenait deux parties principales : la citadelle, à l'ouest, indiquée par un tertre relativement petit (KLB-1), et la ville basse, à l'est, marquée par un tertre plus grand (KLB-2), les deux tertres ayant exactement la même disposition qu'à Mohenjo-Daro et Harappa. Construite sur les ruines de l'agglomération précédente, la citadelle dominait la ville basse qui s'étendait dans la plaine, à l'est, et dont elle était séparée par un intervalle d'une quarantaine de mètres (*fig. 39*).

Le secteur de la citadelle occupe un espace ayant à peu près la forme d'un parallélogramme mesurant environ 240 mètres d'est en ouest ; il se compose de deux parties distinctes, de superficie presque égale, séparées par un mur. L'ensemble était entouré par des remparts entièrement faits de briques crues (dimensions : 40 x 20 x 10 cm, et 30 x 15 x 7,5 cm ; rapport : 4: 2: 1). La partie sud de la citadelle, plus solidement fortifiée, comportait cinq ou six plates-formes massives, dont certaines étaient peut-être destinées à des usages rituels ou religieux, comme semblent l'attester les autels du feu et la fosse aux parois revêtues de brique qui renfermait des ossements de bovins et des bois de cervidés, sans compter les puits et le réseau compliqué de canalisations qui parcouraient les passages. La partie nord abritait des habitations qui appartenaient peut-être à l'élite ou à l'aristocratie. Les deux parties de la citadelle avaient des entrées distinctes, en plus de la porte par laquelle elles communiquaient directement entre elles. La ville basse, également fortifiée, était construite sur un plan en forme de parallélogramme qui mesurait environ 360 mètres du nord au sud et 240 mètres de l'est à l'ouest ; elle était quadrillée par un réseau plus ou moins régulier de rues perpendiculaires, orientées nord-sud et est-ouest, qui la divisait en blocs d'habitations. Dans la partie de la ville basse qui a été fouillée, les rues ne semblent pas mener à des monuments importants, ni déboucher sur des places publiques nettement délimitées (*ill. 106*). Les maisons étaient faites de briques crues mesurant 30 x 15 x 7,5 cm.

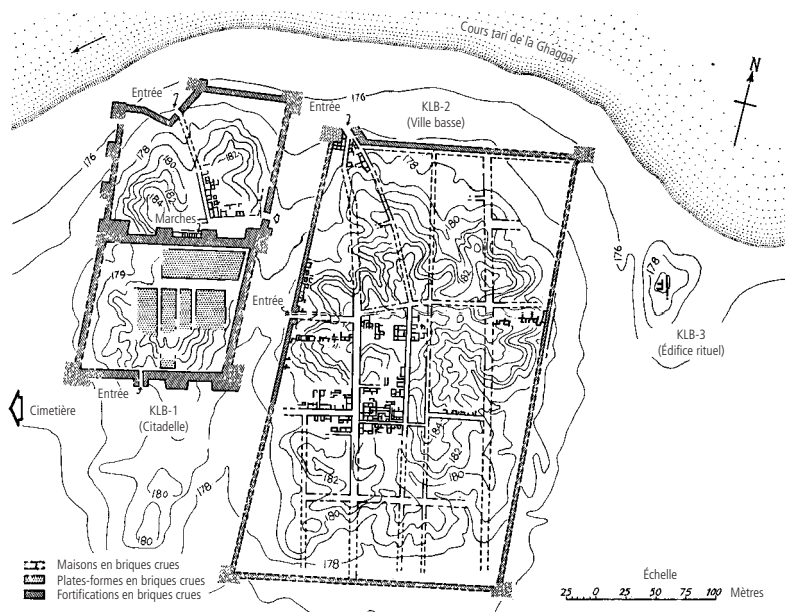


Figure 39 Kalibangan, période II : une métropole harappéenne.

On n'a pas trouvé d'égouts dans la ville basse. Les canalisations des maisons se vidaient dans des jarres sans fond enterrées sous le pavé des rues. On a dégagé deux entrées, l'une à l'ouest et l'autre au nord. Outre les deux principales parties de Kalibangan, un troisième secteur s'étendait à environ 80 mètres de la ville basse ; peut-être était-il destiné à des activités rituelles.

Les vestiges livrés par la couche d'occupation sont tous caractéristiques de la civilisation de l'Indus : lames et poids de chert, figurines animales en terre cuite, sceaux, objets de cuivre, poteries avec ou sans décor peint (*ill. 107*). Les objets suivants méritent cependant une mention particulière : un sceau cylindre, une galette de terre cuite portant gravés, sur l'avvers, un personnage cornu et sur le revers un autre personnage en train de tirer un animal difficile à identifier (peut-être destiné à un sacrifice), un taureau de cuivre, une échelle graduée de terre cuite et un peigne d'ivoire.

Lothal est situé dans une plaine côtière, au fond du golfe de Cambay, à 80 kilomètres au sud-ouest d'Ahmedabad (Rao, 1973, 1979-1985). Les fouilles ont montré que le site fut occupé de façon continue pendant une période divisée en cinq phases ; les quatre premières, appelées Lothal A, ont vu se développer la culture harappéenne ; à la cinquième, appelée Lothal B, correspond une forme ou une variante tardive et dégénérée de la civilisation de l'Indus.

Bien que la céramique de Lothal A présente toutes les caractéristiques essentielles de la civilisation de l'Indus proprement dite, on y trouve deux sortes de poteries à décor peint qui ne sont attestées ni dans la zone centrale, celle du Sind, ni dans la zone orientale : il s'agit d'une vaisselle rouge micacée et d'une vaisselle rouge et noire, toutes deux à décor peint. Parmi les autres poteries remarquables de Lothal A, il faut citer des récipients à engobe en réserve qui montrent que Lothal était en relation avec des sites du Sind et du Baloutchistan. Mis à part ces productions d'un type particulier, les poteries et les autres vestiges découverts à Lothal sont caractéristiques de la civilisation de l'Indus. Certains décors peints sont toutefois l'expression d'un style régional.

La ville, qui était protégée par une muraille faite de terre et de brique crue, s'étendait sur environ 300 mètres du nord au sud, et sur environ 225 mètres de l'est à l'ouest ; le secteur sud-est, en forme de trapèze, destiné à abriter une citadelle ou une acropole, était séparé du reste de la ville par un podium haut de 7 mètres, également fait de terre et de brique crue. Les édifices situés dans la citadelle comprenaient ce que l'archéologue appelle la résidence du « souverain », suite ordonnée de pièces qui contenaient chacune un bain aux parois revêtues de brique ; il y avait également un entrepôt, ou un grenier, divisé en 12 compartiments séparés par des conduites ou des passages qui assuraient la circulation de l'air. La ville était flanquée, à l'est, d'un bassin de forme allongée qui mesurait en moyenne 214 mètres de longueur (du nord au sud), environ 37 mètres de largeur (de l'est à l'ouest) et peut-être 4,5 m de profondeur (le remblai, à l'angle nord-ouest, s'élève aujourd'hui à une hauteur de 3,2 m). Le remblai, du côté ouest, était bordé par une plate-forme en brique crue (quai) qui servait peut-être au chargement et au déchargement des marchandises. Certains prétendent que le bassin de Lothal faisait partie d'un chantier de construction navale, mais cette hypothèse a été contestée par d'autres auteurs (Sha, 1960 ; Leshnik, 1968 ; Pandya, 1977 ; Ratnagar, 1981). Quoi qu'il en soit, le bassin et l'entrepôt, de même que le sceau dans le style du golfe Persique qu'on y a découvert, indiquent que cette ville côtière se livrait au commerce maritime.

Lothal B est marqué par une certaine évolution de la céramique : les jarres et gobelets perforés se font plus rares ; les coupes sur piédestal s'aplatissent ; les décors géométriques compliqués font place à des motifs linéaires assez libres, notamment à des paons et autres oiseaux stylisés, qui occupent une partie limitée de la surface des vases ; les bracelets de terre cuite sont complètement remplacés par des bracelets confectionnés avec des conques ; les poids cubiques en chert, par des poids sphériques en schiste ; et les longs éclats rubanés, par des lames courtes. Dans le domaine de la glyptique, par un changement significatif, les motifs zoomorphes et les autres pictogrammes disparaissent des sceaux. Enfin, le bassin devient inutilisable. L'occupation de Lothal, durant l'ensemble des périodes A et B, est datée approximativement de 2300 à 1600 av. J.-C.

Surkotada, qui se trouve à environ 160 kilomètres au nord-est de Bhuj, apporte des preuves tangibles de la diffusion de la civilisation de l'Indus qui, née dans la basse vallée de l'Indus, s'est répandue par voie de terre jusqu'au Gujarat (Joshi, 1979). Les fouilles nous ont appris que ce site a vu se succéder trois phases de l'harappéen, qu'on appelle les sous-périodes IA, IB et IC. Dès le début de la période d'occupation (sous-période IA), la ville, construite sur un plan rectangulaire (environ 120 mètres de l'est à l'ouest, par 60 mètres du nord au sud), fut fortifiée et divisée en deux parties : la citadelle, dans la moitié ouest, et un secteur d'habitation, dans la moitié est. Bâtie sur une plate-forme artificielle, la citadelle dominait le reste de la ville. Les remparts étaient faits de terre avec, à leur base, un revêtement de pierraille. La porte principale de la citadelle était, semble-t-il, située au sud ; une rampe, à l'est, faisait communiquer les deux parties de la ville. Les vestiges exhumés de la couche correspondant à cette sous-période appartiennent dans l'ensemble à la culture harappéenne ; on y a notamment découvert un sceau de stéatite typiquement harappéen, des tessons sur lesquels sont peints des caractères de l'écriture de l'Indus, de longues lames de chert, etc. Outre des poteries caractéristiques de l'harappéen, les archéologues ont mis au jour une vaisselle bicolore à motifs peints en brun et rouge violacé, ou en brun et noir, sur un engobe crème, ainsi qu'une vaisselle à engobe en réserve. L'une des pratiques funéraires était l'inhumation en jarre. Pendant la sous-période IB, les caractéristiques de la civilisation de l'Indus s'atténuent, tandis qu'une nouvelle tradition céramique impose une vaisselle grossière de couleur rouge. Les niveaux supérieurs ont livré des tessons de poterie rouge et noire à décors peints en blanc. Pendant la sous-période IC, cette poterie rouge et noire se généralise, alors que la céramique de l'Indus continue de reculer. Les remparts furent reconstruits avec de la pierraille et des pierres partiellement taillées, garnis d'un revêtement et pourvus de bastions d'angle. L'entrée de la citadelle, du côté sud, était défendue par un dispositif compliqué. Cette sous-période nous a notamment laissé un sceau de terre cuite portant des caractères de l'écriture de l'Indus, et des poids de chert. La présence du cheval est attestée par des ossements trouvés dans les dépôts de cette sous-période ; cette découverte vient confirmer les témoignages apportés par certains objets recueillis à Rangpur. L'occupation de Surkotada, durant l'ensemble des trois sous-périodes, est datée de 2300 à 1700 av. J.-C.

L'ÉCONOMIE

L'économie repose largement sur l'agriculture et l'élevage et des réseaux commerciaux ou d'échange pour l'achat et la distribution des matières premières et des produits manufacturés à l'intérieur comme à l'extérieur de la vallée de l'Indus. L'obtention et l'analyse des vestiges faunistiques des

sites de l'harappéen ancien (Jalilpur, Mehrgarh IV-VII et Balakot) et de la période de maturité (Allahdino et Harappa) montrent l'utilisation prédominante du bétail. Toutefois, vers le début du II^e millénaire av. J.-C., le chameau, le cheval et l'âne domestiques étaient également présents, tandis que l'on chassait l'onagre, l'ours sauvage, la gazelle et le rhinocéros. Les autres animaux connus des Harappéens étaient, outre le poisson, la tortue d'eau douce et les oiseaux, le chien, le buffle et le chat.

Les cultures vivrières sont semées en hiver et récoltées au printemps et à l'été (*rabi*). Bien avant le début de la civilisation de l'Indus, les occupants cultivaient déjà des variétés d'hiver (*rabi*) une fois par an. Il y avait cinq variétés de blé (petit épeautre, bruant jaune, blé dur, blé panifiable/blé compact et blé court), trois variétés d'orge à six rangées ainsi que des pois des champs, des pois chiches, des lentilles, du lin et des graines de lin, du jujube et de la moutarde. Les dattes et le coton étaient récoltés en été et à l'automne depuis le VI^e millénaire av. J.-C. et le raisin depuis le début du IV^e millénaire. À cela s'ajoutaient les graines de melon et le sésame. Vers la fin de la civilisation indusienne, au II^e millénaire av. J.-C., les Harappéens diversifièrent leur agriculture en adoptant des cultures à récolte automnale (*kharif*) dans des régions reculées de l'est et du sud de la vallée de l'Indus, notamment dans le Gujarat, voire la plaine de Kachi dans le centre-ouest de la vallée. La culture du riz est attestée à Lothal et à Rangpur, dans le Gujarat et à Pirak (Constantini, 1979; Vishnu Mittre et Savithri, 1982). Étaient également cultivés le sorgho (*jowar*), le millet digitiforme (*ragi*), le millet massue (*bajra*) d'Afrique et deux millets d'Asie, le millet brun et le millet à grappes. Des modèles de charrues en terre cuite très semblables aux charrues actuelles ont été découverts à Cholistan et à Banawali.

LE COMMERCE

Il est bien connu que le Sind et les plaines alluviales du Pendjab sont dépourvus de minéraux utiles; les habitants de ces régions devaient donc importer, comme autant de produits nécessaires à leur économie, le cuivre, l'étain, l'or, l'argent, le calcaire, l'albâtre, le basalte, le granit, le marbre, l'ardoise, la stéatite, le gypse, le bitume, le lapis-lazuli, la cornaline et d'autres pierres semi-précieuses telles que le jade, la turquoise et l'amazonite (Marschall, 1931; Wheeler, 1968). Certains de ces matériaux provenaient de régions très éloignées: des relations commerciales ont été signalées avec l'Afghanistan, le Baloutchistan, l'Asie centrale, le nord-est de l'Iran, le Rajasthan, le Gujarat, le Pendjab et l'Inde du Sud.

L'invention de l'écriture, l'utilisation de sceaux et de scellage et la standardisation des poids et mesures, tout indique que le commerce et les affaires

étaient florissants. La découverte, à Altyn-Depe, de trois sceaux, l'un gravé de deux caractères indusiens, un autre d'un swastika et le troisième d'un griffon tricéphale ainsi que de divers objets en ivoire tels que des bâtonnets et des pièces de jeux de hasard dont l'origine indienne ne fait aucun doute, et celle du type de terre cuite ithyphallique de Namazga, mis en parallèle à Mohenjo-Daro, indiquent l'existence d'une route terrestre allant du Nord au Turkménistan méridional en passant par Mundigak (Masson, 1981).

Des fouilles récemment effectuées à Shortugai, dans le bassin de l'Oxus, ont mis au jour les ruines d'une colonie harappéenne qui faisait le commerce du lapis-lazuli.

Outre des poteries peintes typiquement harappéennes, un sceau carré portant une inscription en écriture indusienne et la représentation d'un rhinocéros, ainsi que des graffitis sur les bords des jarres et des coupes, des perles d'agate en forme de tonneau, des perles en cornaline cylindriques et gravées à l'eau-forte, des bracelets de coquillage, des châssis de charrettes miniatures, des galettes de terre cuite, des figurines représentant des zèbres et des briques crues aux dimensions harappéennes (32 x 16 x 8 cm), tous ces objets confirment la vocation commerciale de la colonie (Francfort, 1984).

Les relations commerciales avec la Mésopotamie et l'Élam sont attestées par les découvertes nombreuses et variées, en particulier, des sceaux de style indusien, des perles en cornaline gravées à l'eau-forte, des pièces en os incrustés en forme de haricot, divers objets en ivoire; des dés à jouer, des disques en or, des perles à perforation tubulaire, des représentations du trèfle indusien, le taureau indusien avec la mangeoire sur divers sites mésopotamiens et élamites, et des poteries décorées de protubérances en barbotine, des pyxides en pierre d'un gris verdâtre (chlorite); des épingles métalliques à spirale ou tête d'animaux; des couteaux foliacés ou des lingots de cuivre en forme de petits pains, des haches à manches creux, des *kernoi* annelés, des vases thériomorphiques, et des poids en forme de tonneaux. La découverte, au cimetière sud de Mehrgarh et à Sibri, d'objets offrant des ressemblances bactriennes avec Murgabo et de perles en cornaline gravées sur les sites de Hissar, Marlik, Shahdad et Bakum et à Mundigak, dans le sud de l'Afghanistan a confirmé l'existence de relations entre la civilisation de l'Indus et les régions avoisinantes. De toute évidence, la région faisait partie intégrante du réseau interrégional d'échanges ou de commerce de marchandises précises émanant de leurs centres de production respectifs.

Il faut cependant reconnaître que les objets du style de l'Indus retrouvés en Asie de l'Ouest ne sont pas assez nombreux pour qu'on puisse conclure à l'existence d'un commerce important. Les objets d'origine ou d'inspiration mésopotamienne livrés par des sites appartenant à la civilisation de l'Indus sont encore plus rares. Mais Lamberg Karlovsky (1972) soutient que leur présence dans ces sites est peut-être le résultat de relations commerciales

indirectes, et met l'accent sur le rôle joué par des villes comme Tépé Yahya, en Iran, dans les échanges commerciaux qui avaient lieu par voie de terre entre l'Indus et la Mésopotamie.

En 1954, le déchiffrement de certains documents sumériens et akkadiens qui se réfèrent à des pays appelés Dilmun, Magan et Meluhha jeta de nouvelles lumières sur le commerce entre la Mésopotamie et la vallée de l'Indus (Oppenheim, 1954). Sargon d'Akkad (env. 2370-2280 av. J.-C.) écrit dans un de ces documents que des navires en provenance de Dilmun, Magan et Meluhha sont à quai dans sa capitale. L'analyse de ces textes montre que les relations entre la Mésopotamie et l'Indus ont commencé au dynastique archaïque III, et qu'elles se sont poursuivies pendant la période de Larsa; c'est-à-dire qu'elles couvrent l'ensemble des périodes préharappéennes et harappéennes. Les textes mésopotamiens nous indiquent que le commerce entre les deux régions se faisait notamment par l'intermédiaire de Dilmun et Magan. Dilmun, en particulier, était moins un centre de production des marchandises mentionnées dans les textes qu'un comptoir où elles étaient entreposées.

Pendant la période où les échanges commerciaux *via* Dilmun étaient à leur apogée, une autre série de sceaux, appelés sceaux du golfe Persique, avait cours. Ils représentaient des thèmes d'inspiration mésopotamienne surtout, encore que sur quelques-uns figurait toujours l'écriture indusienne accompagnée du taureau. Ces sceaux ont la forme de boutons arrondis; Lothal en a livré un de ce type.

Le pays de Dilmun, qui occupe une place à part dans la mythologie sumérienne, comprenait l'archipel de Bahreïn, les îles Failaka et Tarut et une partie de la péninsule arabe voisine (Cornwall, 1946; Bibby, 1969; Ratnagar, 1981). Des inscriptions cunéiformes découvertes à Bahreïn et à Failaka confirment cette hypothèse. Dilmun détenait une position favorable, au point de vue géographique et stratégique, sur la route commerciale très fréquentée qui reliait par mer la Mésopotamie à la vallée de l'Indus. L'importance de Dilmun venait de ce qu'on pouvait s'y approvisionner en eau, car on y trouvait de l'eau pure. Ce rôle de comptoir joué par Dilmun est amplement démontré par la présence, à Bahreïn (Ras al-Qala) et à Failaka, de pièces de jeux et de pendentifs en lapis-lazuli, de pièces d'ivoire ouvragées, de poids de pierre polie et de cachets du golfe Persique, dont certains portent des pictogrammes de l'Indus et ressemblent beaucoup à des sceaux trouvés à Lothal et à Mohenjo-Daro. Le site type de Barbar, dans l'archipel de Bahreïn, permet d'établir une chronologie qui se déroule de 2900 à 1800 av. J.-C.

Magan, ou Makan, a été identifié avec l'Oman et avec Umm an-Nar, près d'Abu Dhabi (Weisgerber, 1984). On l'appelait le « pays des mines ». D'après les textes, Magan fournissait les produits suivants : bois et notamment bois de construction, roseaux, diorite, oignons, vases de pierre, corna-

line, ocre rouge, cuivre, ivoire, poudre d'or et chèvres. Au moins deux de ces produits — à savoir l'ivoire et la cornaline — pouvaient provenir de la région de l'Indus; Magan les aurait alors simplement transportés par mer. Des archéologues ont récemment découvert en Oman, en particulier à Maysar I, Ras al-Junazez et à Hili, des cachets piriformes et d'autres en forme de prismes triangulaires, des poteries décorées de motifs de type indusien, ainsi que des dépôts de cuivre et de chlorite : ces découvertes sont venues confirmer l'hypothèse de relations entre la vallée de l'Indus et l'Oman (Magan), dans le cadre du commerce maritime qui se faisait par le golfe Persique.

Meluhha est identifié avec des régions situées à l'est de la Mésopotamie, et notamment avec la côte nord du golfe Persique et la vallée de l'Indus. Meluhha aurait fourni à la Mésopotamie les produits suivants : diverses espèces de bois, en particulier du bois de construction, du cuivre, de la poudre d'or, du lapis-lazuli, de la cornaline, des meubles en bois, des figurines d'ivoire représentant des oiseaux, des paons, des dholes, etc.; tous ces produits, à l'exception du lapis-lazuli, étaient probablement d'origine indienne. Cependant, il faut noter que, dans la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., les noms de Magan et de Meluhha se sont appliqués à l'Égypte et à la Nubie (ou à l'Éthiopie).

Les marchandises transportées de Mésopotamie vers l'est étaient, semble-t-il, essentiellement des céréales, de l'huile, de la laine et des textiles. Il est impossible de savoir exactement dans quelle proportion ces marchandises sont parvenues jusqu'en Inde, car la plus grande partie d'entre elles était périssable.

Les témoignages archéologiques de relations commerciales avec les Élamites, qui étaient, sur le plan politique, les rivaux de Sumer et d'Akkad, sont fragmentaires. Les liens de l'Élam avec le monde harappéen seraient attestés par la découverte à Tépé Yahya IVA d'un tesson de poterie portant un fragment de sceau, qui rappelle les cachets harappéens, et de deux perles de cornaline gravées (Lamberg-Karlovsky et Tosi, 1973; Lamberg-Karlovsky, 1976). Les sites harappéens mis au jour sur la côte du Makran, tels Balakot, Sotka Koh et Suktagen Dor, nous indiquent par où passait la route du commerce maritime.

POIDS ET MESURES

Le degré de standardisation et d'uniformisation qu'a atteint et conservé le système des poids et mesures tout au long de la période harappéenne est remarquable. Ce système était si efficace pour l'économie et le commerce qu'il fut également adopté dans l'ancien Dilmun (Bahreïn) où furent trouvés un certain nombre de poids au milieu de sceaux indusiens portant des caractères de l'écriture indusienne.

Les poids étaient faits de chert, de calcaire, de stéatite, de calcédoine et d'autres pierres de tailles diverses. La forme la plus courante était le cube, mais il en existait en forme de sphère, de cylindre et de tonneau. Des plateaux de balance en céramique attestent l'existence de balances de pesée dont une avait un fléau en bronze ou en cuivre et une paire de plateaux qui en confirmaient l'utilisation.

Les poids harappéens étaient uniques en leur genre à leur époque, appartenant rigoureusement à un système à la fois binaire et décimal. Les dénominations inférieures sont binaires : 1, 2, $1/3 \times 8$, 4, 16 jusqu'à 12,800 avec un rapport unitaire de 16 égal à 13,625 g. Les dénominations supérieures appartiennent au système décimal avec des fractions de tiers.

Le système de mesures est indiqué par un morceau de coquillage gradué provenant de Mohenjo-Daro, un morceau de barre en bronze de Harappa et un bâton en terre cuite de Kalibangan. La balance en coquillage comporte neuf subdivisions d'unités de 0,67 cm. Cinq de ces subdivisions font un pouce harappéen, soit 3,352 cm. Un pied harappéen est donc égal à 33,52 cm. Outre ces mesures linéaires, le système comprenait aussi des mesures de volume. La barre en bronze est marquée d'unités de 6,012 cm de long. Il est clair que les systèmes linéaire et cubique avaient tous deux cours. Les dimensions des édifices de Harappa et de Mohenjo-Daro correspondent à ces deux systèmes. Le pied harappéen variait entre 33,02 et 33,52 cm.

L'ARTISANAT DE CRÉATION

L'artisanat de création des Harappéens couvre une grande variété d'objets matériels. Cependant, certaines catégories d'objets font particulièrement ressortir leurs qualités techniques et artistiques et leur professionnalisme.

Les céramiques font partie des découvertes les plus importantes sur les sites de Harappa. Il s'agit d'une large gamme d'ustensiles, de figurines humaines et animales, de bracelets et d'autres objets d'usage courant. Les poteries étaient fabriquées sur des tours fixes avec de l'argile finement pulvérisée qui, au sortir d'une bonne cuisson régulière, prenait divers tons de rouge. Les ustensiles vont des grandes jarres de stockage à des bols, assiettes, présentoirs à offrandes et jarres cylindriques et ajourées. La standardisation ne concernait pas que les formes mais aussi les dessins peints en noir sur fond rouge vif, reflétant une spécialisation très poussée. Les motifs sont à la fois géométriques et floraux, les plus communs étant la feuille de pipal, l'écaille de poisson et les cercles intersectés (*fig. 40*).

Les figurines humaines en terre cuite, masculines et féminines, modelées à la main pour la plupart, sont très expressives, et sont parfois à vocation cultuelle : les figurines masculines ont le nez long ou pincé, la bouche fendue,

les yeux obliques et le corps, dans une large mesure, plat. La plupart des figurines féminines sont debout, moulées verticalement par moitié, les deux parties étant réunies ensuite. Dans leur forme finie, elles portent un petit pagne, une grande ceinture, des colliers et une coiffe élaborée en forme d'éventail et, de chaque côté, un panier en forme de verre, peut-être une lampe à huile ou un brûle-encens.

De toutes les figurines animales qui, elles aussi, ont été modelées à la main, le taureau gibbeux domine, suivi d'autres animaux tels que le buffle, l'éléphant, le chien, le mouton, le rhinocéros, le porc, le singe, la tortue et le cheval. Ont égale-

ment été découverts des modèles de charrettes en terre cuite à roues pleines ainsi que des jouets tels que sifflets, crécelles et cônes, qui pourraient avoir été utilisés comme stylets pour graver dans l'argile, ainsi que des dés à jouer.

La métallurgie est représentée par des ustensiles ménagers, des armes, des outils et de petits objets en or, argent et plomb. Le cuivre provenait de sources diverses, notamment des collines de Chagai au Baloutchistan, de la région de Kreti-Ganeshwar au Rajasthan et peut-être d'Oman et du sud de l'Iran (le légendaire Magan). Les Harappéens connaissaient bien les techniques de martelage et utilisaient très couramment les moules, simples ou complexes. En matière de sculpture, la statuette en bronze de 11,2 cm de haut représentant une petite danseuse est un chef-d'œuvre de moulage, de facture magistrale. Cette danseuse en pied, dans une attitude naturelle, a la main

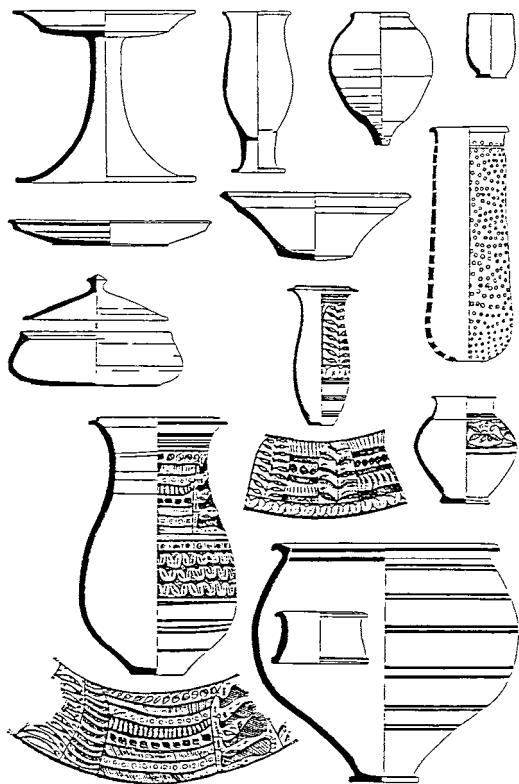


Figure 40 Poteries typiques de la période harappéenne de maturité (d'après Wheeler, 1968).

droite posée sur la hanche et le poignet gauche couvert de bracelets. Les animaux, comme par exemple le buffle aux longues cornes recourbées vers l'arrière, le taureau et le bélier ou la chèvre en train de charger, sont rendus avec réalisme et de manière expressive. Étaient également fabriquées toute une variété d'ustensiles — bols, assiettes, verres et armes — et d'outils tels que lances, têtes de flèches, couteaux, haches et épingles (fig. 41-42).



Figure 41 Les ustensiles en bronze et en cuivre de l'Indus (d'après Wheeler, 1968).

Dans le domaine de la pierre, les meilleurs spécimens d'art figuratif sont les sculptures en calcaire et albâtre de Mohenjo-Daro et de Harappa et les centaines de sceaux en stéatite. Les sculptures représentent des têtes humaines et des personnages assis avec des coiffures comportant des détails expressifs. Un buste d'homme trouvé à Mohenjo-Daro, qui pourrait représenter le « prêtre-roi », est un remarquable exemple de l'art sculptural de cette civilisation. La barbe et la lèvre supérieure rasées, un bandeau sur le front et l'oreille évoquant la coupe transversale d'un coquillage sont identiques aux autres sculptures humaines. Un manteau jeté par-dessus l'épaule gauche a des motifs trifoliés distinctifs qui, à l'origine, étaient remplis de pâte rouge. Deux statuettes de Harappa constituent d'insignes exemples de réalisme par leur pose et le mouvement naturaliste des membres. Outre ces objets d'art, de grandes quantités de matériels lithiques, notamment des éclats et des lames en chert, constituaient des outils destinés à des activités diverses.

Les sceaux en stéatite sont un éloquent témoignage du talent et des compétences techniques des artisans de l'Indus. D'une longueur variant habituellement entre 1,8 et 3 mètres, et avec une protubérance ajourée à l'arrière, les motifs en creux présentent un grand nombre d'animaux et d'autres figures ainsi qu'une écriture pictographique ou des dessins linéaires. L'animal fréquemment représenté, l'unicorne, ou l'animal ressemblant à un bœuf à corne unique, est invariablement présenté avec la mangeoire sacrée ou le brûle-encens, cage en forme de bol perchée en haut d'une colonne. On y trouve

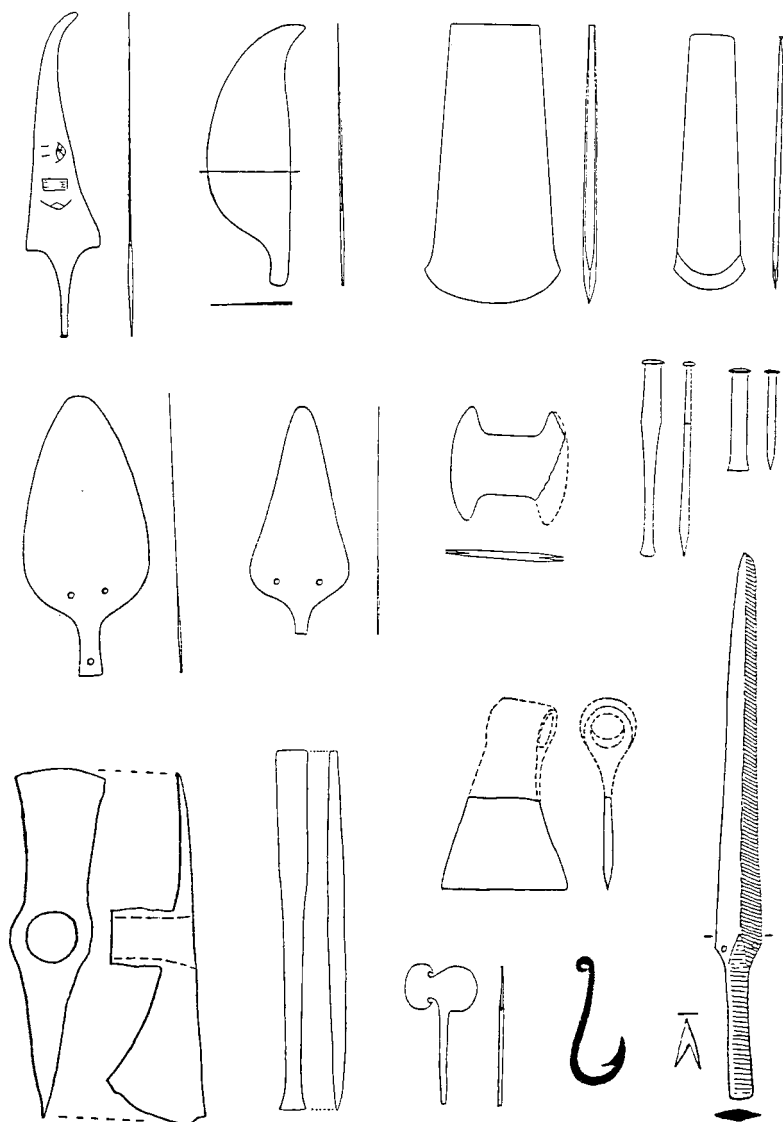


Figure 42 Les outils en bronze et en cuivre provenant de Harappa et de Mohenjo-Daro (d'après Mackay, 1938 et Vats, 1940).

une représentation très naturaliste de taureaux à cornes courtes, qui laisse entrevoir comme une vénération de caractère religieux, notamment s'agissant des figurines de taureaux en terre cuite. De plus, le rhinocéros, l'éléphant et le tigre sont représentés avec une mangeoire à l'avant. Bien que les objets fussent de petites dimensions, les artisans ont avec une grande dextérité réussi à y inciser des détails minuscules, tels que, par exemple, des figurines composites représentant de trois à six têtes d'animaux différents disposées en étoile sur une bague, un autre personnage aussi travaillé, un visage humain surmonté de cornes de taureau, la partie avant d'un bélier, la partie postérieure d'un tigre et une défense d'éléphant. La peinture d'êtres humains et d'êtres associés à des motifs végétaux et animaliers visait peut-être la représentation de divinités.

Les perles de cornaline aux dessins gravés ont été produites dans les ateliers lapidaires de Chanhudaro, Lothal, etc. Elles étaient très recherchées, même au-delà du berceau de la civilisation de l'Indus. Certes, le fait qu'on les trouve dans d'autres régions contribue à leur datation mais montre aussi l'ampleur des relations. La forme courante est celle d'un cylindre allongé. Elles existaient également en pierres semi-précieuses, ainsi qu'en stéatite, en faïence, en coquillages, voire en terre cuite.

L'ÉCRITURE

L'écriture de l'Indus, qui est essentiellement pictographique, ne paraît reliée à aucune écriture contemporaine. Elle comprend plus de 400 symboles ou caractères qu'on trouve principalement sur les sceaux, mais aussi sur des poteries, des bâtons d'ivoire, des objets de cuivre et des tablettes. Le nombre des caractères contenus dans une inscription varie entre 1 et 26, la moyenne étant de 5 caractères.

On ne dispose à ce jour d'aucune inscription assez longue pour contenir de manière répétitive des éléments présentant quelque intérêt. Les efforts soutenus consacrés au déchiffrement de cette écriture n'ont pas encore permis d'établir de différences entre les divers sites ni de signes probants de son évolution, encore que d'aucuns soutiennent que de syllabique, elle est devenue phonétique, se réduisant à une vingtaine de signes (Rao, 1982).

Une analyse de la répartition des sceaux n'a pas réussi non plus à mettre en évidence un schéma cohérent. Les spécialistes sont apparemment d'accord sur un seul point : l'écriture de l'Indus se traçait de droite à gauche. Ils se fondent essentiellement, pour l'affirmer, sur les données suivantes : (a) un cachet d'Harappa portant des caractères inscrits sur trois plans, le long des côtés supérieur, gauche et inférieur ; (b) un tessou de poterie découvert à Kalibangan, qui porte des traits superposés, distinctement gravés, se terminant à gauche par des fioritures ; (c) une tendance à serrer légèrement les caractères

du côté droit de la matrice — qui correspond au côté gauche des empreintes — ; et (d) des inscriptions qui dépassent l'espace prévu, ou qui se poursuivent sur une deuxième ligne. Quand l'inscription s'étend sur deux lignes, on remarque également des exemples de boustrophédon. Beaucoup de spécialistes ont prétendu avoir déchiffré l'écriture de l'Indus, mais aucune interprétation n'est universellement admise.

En ce qui concerne la langue, il existe deux grandes écoles, l'une défendant la thèse de l'affinité protodravidienne et soulignant l'aspect agglutinant de la langue (Asko Parpola, 1984), et l'autre, celle de l'indo-aryen proche du sanskrit védique, mettant l'accent sur son caractère flexionnel et ses signes composés (Rao, 1982).

Ces deux conceptions sont incompatibles. On a cependant publié une concordance des inscriptions de l'Indus afin de faciliter la suite des recherches (Mahadevan, 1977 ; Koskeniemi *et al.*, 1973 ; Koskeniemi et Parpola, 1979, 1980). Pour le moment, il paraît vraisemblable que l'usage de cette écriture était limité ; peut-être était-il l'apanage d'une caste de lettrés. Nous ignorons si les mots gravés sur les cachets de l'Indus sont des noms propres relatifs au commerce, mais il est permis d'avancer très prudemment l'hypothèse que, contrairement aux textes cunéiformes, ces sceaux n'étaient pas utilisés comme un moyen d'assurer une forme relativement plus complexe de communication.

LA RELIGION

Les témoignages sur cet aspect complexe de la civilisation de l'Indus sont assez inconsistants. En l'absence de tout document écrit, la vie religieuse doit être reconstituée d'après les indices matériels qui nous sont parvenus, et notamment : (a) les sceaux, dont certains représentent des scènes auxquelles on peut attribuer une signification religieuse (c'est le cas, par exemple, du célèbre sceau de Pasupati, découvert à Mohenjo-Daro) ; (b) les objets aniconiques, les représentations phalliques et les anneaux de pierre polie ; (c) quelques figures de pierre, en particulier le torse nu ithyphallique d'Harappa ; (d) les figurines en terre cuite de femmes à demi nues, aux coiffures compliquées — figurines qui sont liées au culte des déesses-mères célébré à Mohenjo-Daro et Harappa — ; (e) une galette de terre cuite exhumée dans les ruines de la citadelle de Kalibangan, représentant d'un côté une divinité cornue et de l'autre un homme en train de tirer un animal (chèvre ou bovin), peut-être destiné à un sacrifice. L'existence sur l'une des plates-formes de cette citadelle d'une fosse aux parois tapissées de brique qui contenait des ossements de bovins et des bois de cervidés permet en effet de supposer qu'on se livrait à des sacrifices d'animaux.

Il est étonnant qu'aucune figurine féminine en terre cuite représentant une déesse-mère n'ait été signalée jusqu'à présent dans les sites qu'on a fouillés

sur le territoire actuel de l'Inde (Kalibangan, Lothal, Surkotada), si l'on excepte quelques spécimens trouvés à Banawali mais qui ne portent pas les coiffures en paniers caractéristiques de ces figurines. Il n'y a même aucun sceau, parmi ceux qu'on a découverts à Kalibangan, qui représente une divinité, sauf peut-être un cylindre qui porte une figure hybride, celle d'un animal à visage humain. En revanche, on a mis au jour une rangée « d'autels du feu » sur une plate-forme de la citadelle. Beaucoup de maisons de la ville basse ont également livré un « autel du feu » de ce genre, ou une fosse rituelle. En outre, une construction de type particulier, contenant deux de ces autels, a été dégagée à l'est de la ville basse, à l'extérieur des fortifications. L'absence, à cet endroit, des résidus que laissent ordinairement les activités domestiques, nous incite à supposer que cette construction servait à des fins rituelles ou religieuses. Il semble donc que les rites liés à ces « autels du feu » jouaient un rôle primordial dans la vie religieuse des Harappéens à Kalibangan.

D'après les caractéristiques courantes, il ressort que les autels sont constitués par une fosse peu profonde, de forme ovale ou rectangulaire, plane ; un feu y est directement allumé ou éteint si l'on en juge d'après les bouts de charbon de bois restés au fond de la fosse ; un bloc d'argile cylindrique, occasionnellement à facettes ou rectangulaire, séché au soleil, éventuellement précuit, était fixé au centre et des galettes triangulaires ou rondes en terre cuite entouraient le bloc, peut-être en guise d'offrandes symboliques.

Le nombre presque excessif des puits et de canalisations découverts dans les ruines de la citadelle indique l'importance de l'eau dans ces rituels, importance qui n'allait pas nécessairement jusqu'à la déification de cet élément. Plusieurs « autels du feu » ont été signalés aussi à Lothal, mais ils présentent des caractéristiques différentes (Rao, 1979-1985). On n'a retrouvé jusqu'à présent aucun « autel du feu » dans les principaux sites de l'Indus, Mohenjo-Daro et Harappa, mais le Grand Bain de Mohenjo-Daro semble témoigner d'une utilisation de l'eau à des fins rituelles ou religieuses. Les rites associés aux autels du feu devaient donc être propres à la région de Kalibangan, et peut-être aussi à celle de Lothal.

Nous ne possédons toujours pas de témoignages certains sur la religion dans la civilisation de l'Indus ; mais d'après les indices dont nous disposons, il semble que les croyances et les pratiques religieuses des peuples de l'Indus variaient d'une région à l'autre et qu'elles étaient le produit d'un mélange entre un grand nombre de religions et de rites contemporains.

LES SÉPULTURES

Des cimetières ont été mis au jour dans certains sites appartenant à la civilisation de l'Indus : Harappa, Rupar, Chandigarh, Kalibangan, Lothal et

Surkotada. Mais ces sites ne nous ont livré jusqu'à présent aucune tombe royale, ni aucune autre sépulture de type spécial. À Mohenjo-Daro, on n'a pas encore découvert de sépulture organisée datant de la période harappéenne. À Harappa, le cimetière (R-37), situé au sud-sud-ouest de la citadelle, contient des fosses rectangulaires où l'on a retrouvé des squelettes en connexion, en position allongée, la tête au nord, accompagnés d'un mobilier funéraire, notamment de poteries; l'une de ces fosses renfermait un cercueil en bois de rose, avec un couvercle en déodar; les parois internes d'une autre étaient recouvertes de briques crues. D'autre part, à l'intérieur de la citadelle, on a trouvé quelques sépultures destinées à recevoir des restes incinérés; elles contenaient un mélange d'éléments disparates, dont la signification précise n'a pu être établie (Wheeler, 1968). Le cimetière de Rupar, situé à l'ouest du secteur d'habitation, recelait des squelettes en connexion, en position allongée, la tête généralement au nord-ouest, enterrés dans des fosses rectangulaires qui renfermaient, comme à Harappa, un mobilier funéraire et notamment des poteries. Le cimetière de Chandigarh, dont les ruines furent dégagées dans le cadre d'une opération de sauvetage menée dans un des quartiers commerçants de la ville (secteur 17C), abritait également des squelettes en connexion, allongés dans la direction nord-sud.

À Kalibangan, le cimetière harappéen s'étendait à l'ouest-sud-ouest de la citadelle, dans la plaine d'inondation actuelle; mais il devait se trouver autrefois hors de portée des crues annuelles du fleuve. Les fouilles y ont mis en évidence trois types de sépultures : (1) des tombes rectangulaires ou ovales contenant des squelettes en connexion, en position allongée (la tête au nord, sauf dans un cas atypique), ainsi que des poteries, des objets de parure et de toilette (*ill. 108*); les parois internes d'une de ces tombes étaient revêtues de briques crues; (2) des fosses circulaires qui renfermaient chacune un vase ou une urne funéraire, ainsi que d'autres vases et divers objets tels que des perles, des bracelets de coquillage et des objets en stéatite; (3) des tombes rectangulaires ou ovales, orientées nord-sud, contenant des poteries et des objets de parure tels que des bracelets de coquillage et des perles. On n'a pas retrouvé de squelettes dans les deux derniers types de sépultures. La caractéristique la plus remarquable du troisième type est que la fosse était remplie en deux étapes. L'existence de ces trois types de sépultures pose des problèmes d'ordre sociologique. En attendant qu'ils soient résolus, nous pouvons affirmer que le matériel funéraire trouvé dans toutes ces sépultures est caractéristique de la civilisation de l'Indus.

Le cimetière de Surkotada s'étendait au nord-nord-ouest de la ville. La seule pratique funéraire qu'on y ait relevée pour le moment est une inhumation en jarre déposée dans une fosse circulaire fermée par un couvercle de pierre et surmontée d'un petit tumulus.

En revanche, dans le cimetière de Lothal, situé à l'ouest de la ville, deux sortes d'inhumation étaient pratiquées. Dans l'un et l'autre cas, les squelettes

en connexion étaient en position allongée, et accompagnés de poteries et d'autres objets, dans des tombes rectangulaires. Mais certaines d'entre elles contenaient un seul squelette alors que les autres en contenaient deux. Deux de ces trois sépultures doubles renfermaient les restes d'individus du même sexe (masculin) (Rao, 1985).

À Harappa, la stratigraphie a révélé l'existence, par-dessus le cimetière R-37, du cimetière H. Appartenant à un complexe culturel ultérieur, il comprend deux niveaux, représentant chacun des types de sépulture différents. Le niveau inférieur (II) contenait des squelettes articulés en position allongée dans

des tombes rectangulaires où étaient également inhumés des poteries et du mobilier funéraire. La tête était orientée est-nord-est alors que la coutume harappéenne plaçait la tête au nord. Au niveau supérieur (I), il y avait de grandes urnes fermées par des couvercles, contenant des squelettes fragmentaires. Les bébés y étaient placés dans la position embryonnaire (fig. 43).

La pratique funéraire normale à l'époque harappéenne consistait apparemment à enterrer le mort en position allongée avec un certain mobilier funéraire et l'on n'a découvert de sépultures doubles que dans un seul autre site harappéen, celui de Damb Buthi. Les inhumations en jarre et les tombes sans ossements de Kalibangan représentent également des exceptions. D'autre part, l'emplacement du cimetière par rapport à la ville ou à la citadelle semble varier d'un site à l'autre. Enfin, les cimetières que nous avons

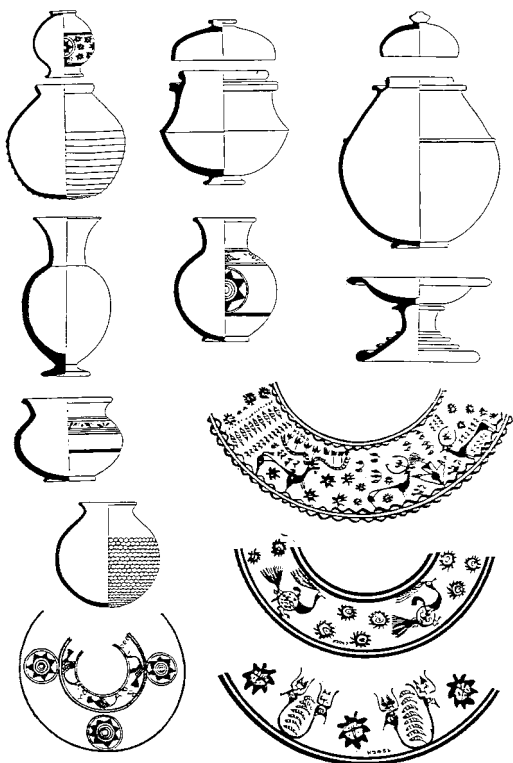


Figure 43 Les poteries et les motifs peints du cimetière H de Harappa (d'après Vats, 1940).

passés en revue paraissent petits quand on les compare aux agglomérations dont ils dépendaient, ce qui laisse supposer que l'inhumation n'était pas la seule pratique funéraire.

L'étude des restes de squelettes provenant de Harappa a permis de distinguer deux grandes catégories de types ethniques, le protoaustraléoïde (Caucasien ou Eurafriquein) et l'Indo-Européen méditerranéen ou Caspien. Des études similaires de sépultures de Lothal ont également mis au jour deux catégories, l'une dolichocéphale et l'autre brachycéphale, qui se révèlent étroitement liées à celles de Sialk. Il est manifeste que la civilisation de l'Indus englobait une population hétérogène. L'examen de 13 crânes provenant du niveau II et de 18 crânes provenant du niveau I du cimetière H de Harappa a mis au jour un nouveau groupe du type à tête ronde, inexistant dans le cimetière R-37 harappéen de la période de maturité.

DATATION

Le problème de la chronologie se pose avec acuité, d'autant plus qu'il y a un décalage entre l'origine et l'essor de cette civilisation dans la zone où elle a pris naissance et la partie orientale et des risques d'erreur ou de disproportion dans la datation par le carbone 14.

Les niveaux les plus profonds de Mohenjo-Daro n'ont pas encore été explorés en raison de la hauteur de la nappe phréatique. Marshall, qui y a mené l'essentiel des fouilles (1921-1927) situe entre 3250 et 2750 av. J.-C. la date approximative de son occupation. Il a émis l'avis que, bien entendu, il convenait de ne pas limiter à ce bref laps de temps (cinq cents ans) la durée de vie de la civilisation de l'Indus, son essor et son déclin, estimant à un millier d'années la période de développement antérieur.

Mackay (1938), qui a poursuivi les fouilles à Mohenjo-Daro de 1927 à 1931, a fixé à environ 2800 et 2500 av. J.-C. les niveaux les plus bas et les plus élevés respectivement, soit une différence de quelque 300 ans. Vats (1940), qui a mené les fouilles à Harappa de 1921 à 1931, estime que les niveaux les plus bas y étaient antérieurs à ceux qui pouvaient être atteints à Mohenjo-Daro, et a proposé d'élargir la fourchette à 3500-2500 av. J.-C., se fondant essentiellement sur l'existence, au-dessous du niveau IV dans les tumulus F et AB, de mini-sceaux et de scellages d'un type archaïque. C'est ainsi que les dates extrêmes de la civilisation de l'Indus furent fixées à 3500 et 2500 av. J.-C. Cette datation était étayée par une étude comparative, quant à leur origine et à leur type, d'objets indiens trouvés en Irak et en Iran dans des contextes alors datables.

Cette position a duré jusqu'au moment où, en 1946, Wheeler entreprit de nouvelles fouilles à Harappa en vue d'un examen très poussé des éléments

d'appréciation chronologiques. Son analyse approfondie a révélé que, dans l'estimation de la durée de la civilisation de l'Indus, le point fixe était le contact avec Sumer à l'époque de Sargon d'Akkad dont la date est maintenant établie aux alentours de 2370-2344 av. J.-C. Les documents disponibles attestent une activité commerciale intense à l'époque de Sargon et de Larsa. S'agissant de l'effondrement de la civilisation indusienne, Wheeler en attribue la responsabilité aux envahisseurs aryens. Proposant une explication plausible du massacre d'hommes, de femmes et d'enfants à Mohenjo-Daro lors d'une couche chronologique tardive, il a déclaré, de manière quelque peu spectaculaire, qu'Indra était accusé. Dans cette évaluation, la date attribuée à la fin de la période a été fixée de manière très subjective, car 1500 av. J.-C. est la date traditionnellement admise pour les incursions aryennes en Inde. Wheeler a donc considéré comme établi que le millénaire 2500-1500 av. J.-C. pouvait être inclus dans l'ère indusienne sans préjudice des profondeurs insondées de Mohenjo-Daro. Il s'est appuyé, pour ce faire, sur la découverte, à Our, d'un sceau au niveau des Kassites, sans exclure la possibilité de sa survivance ultérieure, notamment lorsque le plus grand nombre des éléments d'appréciation des sceaux les a attribués aux époques de Sargon et de Larsa. Par la suite, il se reprit et proposa de fixer à 1700 av. J.-C. la fin de la civilisation.

À la suite des progrès de la datation au carbone 14, des fouilles entreprises à Rangpur, Lothal, Kalibangan, Surkotada, Gumla, Amri, Balakot et Kot Diji et des recherches approfondies menées à Mohenjo-Daro et Harappa ont apporté de nouveaux éléments d'appréciation pour recouper ou modifier les dates traditionnelles. Un nombre d'échantillons suffisant provenant des divers niveaux de ces sites ont été soumis au carbone 14.

Après une analyse objective du grand nombre de déterminations au carbone 14 de ces sites et de deux autres sites apparentés, Damb Sadaat et Niai Buthi, Agrawal (1974) propose, comme durée totale de la culture harappéenne parvenue à maturité la période maximale 2300-1750 av. J.-C. (Agrawal et Kusumgar, 1974). Certes, la date finale semble acceptable, à la différence de la date de départ — 2300 av. J.-C. Compte tenu des couches inférieures de Mohenjo-Daro qui n'ont pas encore été fouillées et des sept dates établies au carbone 14 provenant des couches supérieures, dont la moyenne s'établit à 1970 av. J.-C. approximativement, on est fondé à fixer cette dernière à 2500 av. J.-C., voire à remonter plus avant. Inversement, à Mohenjo-Daro, dans les niveaux inférieurs abordables, nous avons de manière presque sûre, daté les preuves par l'existence d'un ustensile en stéatite sculptée qui est attribué au dynastique archaïque de Mésopotamie, voire bien avant, et de ce fait devrait offrir un horizon chronologique approximatif à ces niveaux de Mohenjo-Daro.

L'« horizon incliné » dépend du temps requis pour répandre les éléments utilisés comme marqueurs d'horizon. La civilisation de l'Indus a *grosso modo*

duré huit cents ans et couvert un espace supérieur à un million de kilomètres carrés. Au sein d'un tel espace, les différences environnementales ont dû jouer un rôle significatif dans sa diffusion comme dans la formation des adaptations culturelles comme on peut aisément le constater dans le Gujarat, l'Haryana, le Pendjab, le Jammu et Cachemire. Dans l'Haryana, de nombreux sites du complexe préharappéen, qui n'ont pas été touchés par l'expansion initiale de la civilisation indusienne, ont perduré presque jusqu'à l'effondrement de cette dernière. De même, au Rajasthan, dans l'Haryana, le Pendjab, le Jammu et Cachemire, le début comme la fin des civilisations sont manifestement plus tardifs que ceux de la zone centrale ou de l'aire du berceau de la civilisation indusienne, comme le prouvent abondamment les vestiges culturels.

Au sujet de l'applicabilité des dates obtenues par le carbone 14, il a été constaté que la méthode n'est pas dépourvue de disparités, lesquelles deviennent graves dans la première partie du II^e millénaire av. J.-C. pour aller *crescendo* jusqu'au IV^e millénaire av. J.-C. Afin d'y remédier, une conférence convoquée en Nouvelle-Zélande en octobre 1972 a adopté une courbe de calibrage. Du fait que la période de disparité maximale correspond à la durée de la civilisation indusienne et des phases pré-indusiennes, il importe que nous envisagions d'appliquer ladite courbe aux dates historiques et au matériel archéologique. Certes, il faut reconnaître que le graphique de correction n'est pas encore parfaitement au point. Pour autant, il est indéniable que la fourchette qui reste fondée sur les dates établies au carbone 14 sans calibrage est tardive. Avec le calibrage MASCA proposé, la fourchette se situerait aux alentours de 2700-1900 av. J.-C.; cela expliquerait valablement les contacts présargonides.

DÉCLIN ET CONSÉQUENCES

L'épanouissement et l'expansion de la civilisation de l'Indus s'expliquent en grande partie par des facteurs écologiques, notamment par le comportement des cours d'eau, le climat et l'existence de ressources naturelles accessibles. Paradoxalement, ce sont ces mêmes facteurs qui contribueront à l'affaiblissement de cette civilisation.

L'existence de squelettes allongés de-ci de-là aux niveaux supérieurs des maisons et des chemins de Mohenjo-Daro a été citée comme preuve de l'attaque par les Aryens. Celle du dernier cimetière de Harappa a été perçue comme représentant le groupe des envahisseurs indo-européens (Wheeler, 1968). Mais le postulat d'une invasion aryenne comme facteur déterminant de la fin de la civilisation ne semble pas défendable si on fixe celle-ci à 1750 av. J.-C.

Vers le premier quart du II^e millénaire av. J.-C., le commerce intérieur et extérieur fut soumis à de graves perturbations qui eurent un effet sur la distribution des matières premières et des produits de luxe, entraînant un déclin

culturel dans toute l'étendue de la civilisation de l'Indus. L'arrêt du commerce, qui était une des bases de cette civilisation, devait nécessairement nuire à la prospérité des villes, conduire à la désurbanisation et à la dispersion des habitants (Ghosh, 1982). À la même époque, la disposition de certains réseaux hydrographiques semble s'être modifiée : le système de la Ghaggar-Hakra-Wahinda a disparu, à la suite notamment de la capture de la Yamuna par le système gangétique, et de la Sutlej par l'Indus.

On a fait valoir qu'en raison de la pression démographique toujours plus lourde, les cités harappéennes détruisaient leur environnement à force de surpâturage, de surexploitation des terres et de surconsommation végétale, épuisant ainsi leurs sites. Le besoin de bois qui s'était continuellement manifesté pendant la période de maturité de la civilisation de l'Indus avait eu pour conséquence la destruction des forêts de l'Himalaya, ce qui provoquait l'érosion des sols et le déplacement des cours d'eau, dont le lit s'élevait à mesure que des débris de roches s'y déposaient.

L'ensemble de la vallée de l'Indus se trouve dans une zone sismique active : à la suite de mouvements tectoniques dont les traces sont encore visibles, l'Indus avait désormais tendance à inonder ses rives, ce qui entraîna la formation de lacs et l'élévation du niveau de la nappe phréatique dans cette région ; ces mouvements tectoniques avaient, d'autre part, déplacé le canal d'écoulement de la Ghaggar-Nara, comme en témoigne l'inversion de la pente fluviale près de Manot — ce qui eut pour résultat de réduire en aval les ressources en eau. L'amenuisement et, en fin de compte, le tarissement de la source d'approvisionnement en eau ont dû avoir des effets préjudiciables sur l'agriculture de base et obliger la population à se réinstaller ailleurs, comme le prouve abondamment la structure de l'habitat dans le Cholistan, et plus à l'est, dans le Rajasthan. On dispose de preuves d'une extension semblable à un barrage que des mouvements tectoniques ont fait apparaître sur l'Indus environ 120 kilomètres en aval de Mohenjo-Daro et ont barré son cours, la ville devenant dès lors une île. Les résultats d'un tel phénomène, qui s'est reproduit, ont dû être catastrophiques pour le moral et l'organisation de la ville. S'ajoutant à ces facteurs, des phénomènes eustatiques (soulèvement tectonique des régions côtières, régressions marines), qui s'étaient produits sur la rive septentrionale de la mer d'Arabie, avaient en peu de temps modifié le relief. Certains ports situés sur les côtes du Makran et du Kutch-Kathiawar se retrouvèrent à l'intérieur des terres, à plusieurs kilomètres du littoral, perdant ainsi leur rôle commercial ; l'abaissement du niveau des nappes phréatiques provoqua dans les villes de l'intérieur le déclin du sens civique. Mais surtout il ne faut pas sous-estimer l'épuisement naturel d'une civilisation qui avait atteint un développement excessif.

Dans le cadre de cette modification globale de l'environnement, on pourrait montrer que les phénomènes liés à l'eustatisme, à la sécheresse et à la

dispersion de l'habitat ont eu des effets différents suivant les régions physiographiques, ce qui pourrait expliquer la persistance de la civilisation de l'Indus et la diversité de ses formes dans des régions comme le Gujarat, l'Haryana et le Pendjab, et dans la région voisine de l'Uttar Pradesh, au cours de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C. Aussi bien dans la zone orientale que dans la zone méridionale, de nombreux villages s'implantèrent dans des sites jusqu'alors inoccupés. Dans la zone orientale, évitant les basses vallées desséchées, les représentants de l'harappéen tardif s'établirent près des rivières anastomosées et des affluents où ils étaient certains de trouver une nappe phréatique pas trop profonde et des ressources en eau suffisantes pour assurer leur subsistance; ils s'établirent aussi dans des régions périphériques relativement moins arides, dans la zone de mousson du *doâb* entre le Gange et la Yamuna. De même, la civilisation de l'Indus se répandit à l'intérieur du Kathiawar (Possehl, 1980), où les centres de peuplement, plus petits il est vrai qu'à l'époque précédente, se sont alors multipliés.

Dans le Kathiawar, la céramique de la civilisation de l'Indus fait place à deux traditions distinctes, celle de Prabhas et celle de la poterie rouge lustrée. Dans le Kutch, elle est remplacée par la poterie rouge et noire, à décor peint en blanc, de la vallée de la Banas et, dans d'autres sites du Gujarat, par une solide poterie rouge ornée de motifs très simples. En revanche, la phase harappéenne tardive est représentée, dans la zone orientale, par une culture décadente où se mêlent des traditions éloignées mais vaguement apparentées : le préharappéen, l'harappéen, la culture de Bara et même, jusqu'à un certain point, la culture du cimetière H. La matière et la facture des poteries, le traitement des surfaces et la monotonie des décors géométriques dénotent un déclin général de la céramique. Aux longs éclats rubanés de chert succèdent de petites lames fabriquées avec une pierre d'origine locale. Les poids étalon tombent en désuétude. De façon générale, les niveaux d'occupation de l'harappéen tardif attestent la décadence ou la disparition de l'esprit civique et l'abandon de la discipline urbaine. Si l'on trouve encore dans certains sites (Bhagwanpura, Lothal, Rangpur, Daimabad) des sceaux typiquement harappéens ou des caractères harappéens gravés sur des poteries, il semble que ce soient plutôt des survivances d'une époque antérieure que des objets dont on se servait vraiment. Dans la zone méridionale, la civilisation de l'Indus a donc subi une transformation complète, alors que dans la zone orientale elle s'est fractionnée.

NOTES

1. Normalement, les cultures sont désignées du nom du site sur lequel elles ont été découvertes. Il conviendrait donc d'appeler culture harappéenne la culture qui fait

l'objet de la présente étude. Mais étant donné d'une part qu'elle est l'expression d'une civilisation extrêmement évoluée et de l'autre, que son implantation a été mise au jour en tout premier lieu dans la vallée de l'Indus, elle est ici également appelée civilisation de l'Indus. Les expressions « culture harappéenne » et « civilisation de l'Indus » sont interchangeables.

2. On peut indifféremment utiliser les termes préharappéen, harappéen archaïque et proto-urbain.

BIBLIOGRAPHIE

- AGRAWAL D. P. 1972-1973. *Puratattva*, New Delhi, vol. VI.
- KUSUMGAR S. 1974. *Prehistoric Chronology and Carbon Dating in India*, New Delhi.
- SOOD R. K. 1982. « Ecological Factors and the Harappan Civilization », in G. L. POSSEHL (dir.), *Harappan Civilization : A Contemporary Perspective*, New Delhi, p. 223-232.
- ALLCHIN F. R. 1981. « The Bannu Basin Project (1977-79) : A Preliminary Report », in H. HARTEL (dir.), *South Asian Archaeology, 1979*, Berlin, p. 217-250.
- ASKO PARPOLA. 1984. « Interpreting the Indus Script », in B. B. LAL, S. P. GUPTA (dir.), *Frontiers of the Indus Civilization, Sir Mortimer Wheeler Commemoration Volume*, New Delhi, p. 179-192.
- BIBBY T. G. 1969. *Looking for Dilmun*, New York.
- BISHT R. S. 1982. « Excavations at Banawali : 1974-77 », in G. L. POSSEHL (dir.), *Harappan Civilization : A Contemporary Perspective*, New Delhi, p. 113-124.
- 1984. « Structural Remains and Town-planning of Banawali », in B. B. LAL, S. P. GUPTA (dir.), *Frontiers of the Indus Civilization, Sir Mortimer Wheeler Commemoration Volume*, New Delhi, p. 89-98.
- CASAL J. M. 1961. *Fouilles de Mundigak*, Paris. (Publ. Deleg., Archaeol. Fr. Afghanistan, 17.)
- 1964. *Fouilles d'Amri*, Paris.
- CHAKRABARTI D. K. 1990. *The External Trade of the Indus Civilization*, New Delhi.
- CHITALWALA Y. M. 1982. « Harappan Settlements in the Kutch Saurashtra Region : Patterns of Distribution and Routes of Communication », in G. L. POSSEHL (dir.), *Harappan Civilization : A Contemporary Perspective*, New Delhi, p. 197-204.
- CHOWDHURY K. A., GHOSH S. S. 1951. « Plant Remains from Harappa 1946 », *Anc. India*, New Delhi, vol. VII, p. 3-19.

- CORNWALL P. B. 1946. « On the Location of Dilmun », *Bull. am. Sch. Orient. Res.*, New Haven, Conn., n° 102, p. 3-11.
- COSTANTINI L. 1979. « Plant Remains at Pirak, Pakistan », in J. JARRIGE *et al.* (dir.), *Fouilles de Pirak*, Paris, p. 326-333.
- DALES G. F. 1986. « Some Fresh Approaches to Old Problems in Harappan Archaeology », in J. JACOBSON (dir.), *Studies in the Archaeology of India and Pakistan*, New Delhi, p. 117-136.
- DANI A. H. 1970-1971. « Excavations in the Gomal Valley », *Anc. Pakistan*, Peshwar, vol. V (numéro spécial), p. 1-177.
- DURRANI F. A. 1968. « Excavations in the Gomal Valley : Rehman Dheri Excavations Report No. I », *Anc. Pakistan*, Peshwar, vol. VI.
- FAIRSERVIS W. A. 1956. *Excavations in the Quetta Valley, West Pakistan*, New York. (Anthr. Pap. Am. Mus. Nat. Hist., 47.)
- 1959. *Archaeological Surveys in the Zhob and Loralai Districts, West Pakistan*, New York (Anthr. Pap. Am. Mus. Nat. Hist., 47.).
- 1971. *The Roots of the Indian Civilization*, New York.
- FRANCFORT H.-P. 1984. « The Early Periods of Shortugai (Harappan) and the Western Bactrian Culture of Dashly », in B. ALLCHIN (dir.), *South Asian Archaeology, 1981*, Cambridge, p. 170-175.
- GELB I. J. 1970. « Makan and Meluhha », *Rev. Assyriol. Archaeol. Orient.*, vol. LXV, pp. 1-8.
- GHOSH A. 1965. « The Indus Civilization : Its Origins, Authors, Extent and Chronology », in V. N. MISHRA, M. S. MATE (dir.), *Indian Prehistory*, Poona, p. 113-124.
- 1982. « Deurbanization of the Harappan Civilization », in G. L. POSSEHL (dir.), *Harappan Civilization : A Contemporary Perspective*, New Delhi, p. 321-324.
- HALIM M. A. 1970-1971. « Excavations at Sarai Khola, Part I », *Pak. Archaeol.*, vol. VII, p. 23-89.
- 1972. « Excavations at Sarai Kala, Part II », *Pak. Archaeol.*, vol. VIII, p. 1-112.
- HARGREAVES H. 1929. *Excavations in Baluchistan, 1925 : Sompur Mound, Mastung and Sohr Damb, Nal*, Calcutta. (Mem. Archaeol. Surv. India, 35.)
- JARRIGE J. F. 1982. « Excavations at Mehrgarh : Their Significance for Understanding the Background of the Harappan Civilization », in G. L. POSSEHL (dir.), *Harappan Civilization : A Contemporary Perspective*, New Delhi, p. 79-84.
- LECHEVALLIER M. 1979. « Excavations at Mehrgarh, Baluchistan : Their Significance in the Prehistorical Context of the Indo-Pakistani Borderlands », in M. TADDEI (dir.), *South Asian Archaeology, 1977*, Naples, p. 463-535.

- MEADOW R. H. 1980. « The Antecedents of Civilization in the Indus Valley », *Sci. Am.*, New York, vol. CCXLIII, n° 2, p. 122-133.
- JOSHI J. P. 1979. « The Nature of Settlement of Surkotada », in D. P. AGRAWAL, D. P. CHAKRABARTI (dir.), *Essays in Indian Protohistory*, New Delhi, p. 59-64.
- KHAN F. A. 1965. « Excavations at Kot Diji », *Pak. Archaeol.*, vol. II, p. 11-85.
- KNOX J. R., THOMAS K. D. 1986. « Sheri Khan Terakai : A New Site in the North-west Frontier Province of Pakistan », *J. Cent. Asia*, Islamabad, vol. IX, n° 1, p. 13-34.
- KHAN G. M. 1983. « Hathial Excavation (A Preliminary Account) », *J. Cent. Asia* (Islamabad), vol. VI, n° 2, p. 35-44.
- KNOROZOV Y. V., ALBEDIL M. F., VOLCHOK B. Y., 1981. *Proto Indica 1979*, Moscou. (Report on the Investigation of the Proto-Indian Texts.)
- VOLCHOK B. Y., GURUV N., 1984. « Some Groups of Proto-religious Inscriptions of the Harappan », in B. B. LAL, S. P. GUPTA (dir.), *Frontiers of the Indus Civilization, Sir Mortimer Wheeler Commemoration Volume*, New Delhi, p. 169-172.
- KOSKENNIEMI K., PARPOLA A. 1979. *Corpus of Texts in the Indus Script*, Helsinki.
- 1980. *Documentation and Duplicates of the Texts in the Indus Script*, Helsinki.
- PARPOLA S. 1973. *Materials for the Study of the Indus Script*, A Concordance to the Indus Inscriptions.
- KRAMER S. N. 1963. « Dilmun : Quest for Paradise », *Antiq.*, Cambridge, vol. XXXVII, p. 111-115.
- 1964. « The Indus Civilization and Dilmun, the Sumerian Paradise Land », *Expedition*, Philadelphie, Pa., vol. VI, n° 3, p. 44-52.
- LAL B. B. 1970-1. « Perhaps the Earliest Ploughed Field So Far Excavated Anywhere in the World », *Puratattva*, Varanasi, vol. IV, p. 1-3.
- LAMBERG-KARLOVSKY C. C. 1970. *Excavations at Tepe Yahya, Iran, 1967-69*, Cambridge, Massachusetts (Am. Sch. Prehist. Res. Bull., 27.)
- 1972. « Trade Mechanism in Indus-Mesopotamian Inter-relations », *J. Am. Orien. Soc.*, New Haven, Conn., vol. XLII, n° 1, p. 222-229.
- 1976. « Foreign Relations in the Third Millennium at Tepe Yahya », in J. DESHAYES (dir.), *Le Plateau Iranien et l'Asie Centrale des Origines à la Conquête Islamique*, Paris, CNRS, p. 33-43.
- LESHNIK L. 1968. « The Harappan Port at Lothal : Another View », *Am. Anthropol.*, Washington, D.C., vol. LXX, n° 5, p. 911-922.
- MACKAY E. J. H. 1938. *Further Excavations at Mohenjo-daro*, New Delhi.
- MAHADEVAN IRAVATHAN 1977. *The Indus Script, Texts Concordance and Tables*, New Delhi. (Mem. Archaeol. Surv. India, 77.)

- MARSHALL J. 1924. « Fresh Light on the Long Forgotten Civilization », *Ill. London News*, Londres, 20 Sept.
- 1926. *Annual Report of the Archaeological Survey of India 1923-24*.
- 1931. *Mohenjo-daro and the Indus Civilization*, Londres.
- MASSON V. M. 1981. « Seals of Proto-Indian Type from Altyn-depe », in P. H. KOHL (dir.), *The Bronze Age Civilization of Central Asia*, New York, p. 149-162.
- 1988, *Altyn-depe*, Philadelphie, Pa..
- MEADOW R. H. 1989. « Continuity and Change in the Agriculture of the Greater Indus Valley : The Palaeo-ethnobotanical and 300 Archaeological Evidence », *Wis. Archaeol. Rev.*, p. 1-12.
- MISHRA V. N. 1984. « Climate, a Factor in the Rise and Fall of the Indus Civilization — Evidence from Rajasthan and Beyond », in B. B. LAL, S. P. GUPTA, (dir.), *Frontiers of the Indus Civilization, Sir Mortimer Wheeler Commemoration Volume*, New Delhi, p. 461-490.
- MUGHAL M. R. 1970. « The Early Harappan Period in the Greater Indus Valley and Northern Baluchistan (c. 3000-2400 BC) », (mémoire de PhD, University of Pennsylvania.)
- 1972. « Excavations at Jalilpur », *Pak. Archaeol.*, vol. VIII, p. 117-124.
- 1974. « New Evidence of the Early Harappan Culture from Jalilpur », *Archaeol.*, New York, vol. XXVII, n° 2, p. 106-113.
- 1981. « New Archaeological Evidence from Bahawalpur », in A. H. DANI (dir.), *Indus Civilization : New Perspectives*, Islamabad, p. 33-42.
- 1982. « Recent Archaeological Research in the Cholistan Desert », in G. L. POSSEHL (dir.), *Harappan Civilization : A Contemporary Perspective*, New Delhi.
- 1988. « La naissance de la civilisation de l'Indus : Les cités oubliées de l'Indus », in *Archéologie du Pakistan*, Paris, p. 71-74.
- 1989. *Archaeological Explorations in Cholistan*, Islamabad, Islamabad.
- OPPENHEIM A. I. 1954. « Seafaring Merchants of Ur? », *J. am. Orient. Soc.*, New Haven, Connecticut, vol. LXXIV, p. 6-17.
- 1967. « The Mohenjo-daro Floods : Further Notes », *Antiq.*, Cambridge, vol. XLI, p. 64-66.
- 1968. « Kalibangan : Death from Natural Causes », *Antiq.*, Cambridge, vol. XLII, n° 168, p. 286-291.
- PANDYA S. 1977. « Lothal Dockyard Hypothesis and Sea Level Changes », in D. P. AGRAWAL, B. M. PANDE (dir.), *Ecology and Archaeology of Western India*, New Delhi., p. 99-103.
- POSSEHL G. L., 1980. *Indus Civilization in Saurashtra*, New Delhi.

- RAIKES R. L. 1964. « The End of the Ancient Cities of the Indus », *Am. Anthropol.*, Washington, D.C., vol. LXVI, n° 2.
- RAIKES R. L., DYSON R. 1961. « The Prehistoric Climate of Baluchistan and the Indus Valley », *Am. Anthropol.*, Washington, D. C., vol. LXIII, p. 265-281.
- RAMASWAMY C. 1968. « Monsoon over the Indus Valley During the Harappan Period », *Nature*, Londres, vol. CCXVII, n° 5129, p. 628-629.
- RAO S. R. 1973. *Lothal and the Indus Civilization*, Bombay.
- 1979-1985. *Lothal — An Harappan Port Town (1955-62)*, New Delhi. (Mem. Archaeol. Surv. India, 78.)
- 1982. *The Department of the Indus Script*, New Delhi.
- RATNAGAR S. 1981. *Encounters : The Westerly Trade of the Harappan Civilization*, New Delhi.
- ROSS E. J. 1946. « A Chalcolithic Site in Northern Baluchistan », *J. Near East. Stud.*, Chicago, Ill., vol. V, n° 4, p. 291-315.
- SHAH U. P. 1960. « Lothal — A Port », *J. Orient. Inst.*, Baroda, vol. IX, n° 3, p. 310-320.
- SINGH G. 1971. « The Indus Valley Cultures », *Archaeol. Phys. Anthropol. Ocean.*, Sydney, vol. VI, n° 2, p. 77-89.
- *et al.*, 1974. « Late Quaternary History of Vegetation and Climate of the Rajasthan Desert », *Philos. Trans. R. Soc.*, vol. CCLXVII, n° 889, p. 467-501.
- STEIN A. 1931. *An Archaeological Tour in Gedrosia*, Calcutta. (Mem. Archaeol. Surv. India, 43.)
- 1942. « A Survey of Ancient Sites Along the Lost Sarasvati », *Geogr. J.*, Londres, vol. XCIX, n° 4, p. 179-182.
- SURAJ BHAN 1975. *Excavations at Mitathal (1968) and Other Explorations in the Sutlej-Yamuna Divide*, Kurukshetra.
- THAPAR B. K. 1975. « Kalibangan : An Harappan Metropolis Beyond the Indus Valley », *Expedition*, Philadelphie, Pa., vol. VII, n° 2, pp. 19-32.
- 1977, « Climate During the Period of the Indus Civilization : Evidence from Kalibangan », in D. P. AGRAWAL, B. M. PANDE (dir.), *Ecology and Archaeology of Western India*, New Delhi, p. 67-73.
- 1984. « Six Decades of Harappan Studies », in B. B. LAL, S. P. GUPTA (dir.), *Frontiers of the Indus Civilization, Sir Mortimer Wheeler Commemoration Volume*, New Delhi, p. 1-25.
- 1985, *Recent Archaeological Discoveries in India*, Tokyo/Paris, UNESCO.
- THAPAR R. 1975. « A Probable Identification of Meluhha, Dilmun and Makan », *J. Econ. Soc. Hist. Orient*, Leide, vol. XVIII, n° 1, p. 1-42.
- TOSI M. 1973. « Shahr-i-Sokhta and Tepe Yahya. Tracks on the Earliest History of the Iranian Plateau », *East West*, Rome, vol. XXIII, n° 1-2, p. 21-57.

- VATS M. S. 1940. *Excavations at Harappa*, New Delhi.
- VISHNU MITTRE 1978. « Palaeoecology of the Rajasthan Desert During the Last 10,000 Years », *Paleobot.*, vol. XXV, p. 549-558.
- 1982. « The Harappan Civilization and the Need for a New Approach », in G. L. POSSEHL (dir.), *Harappan Civilization : A Contemporary Perspective*, New Delhi, p. 31-40.
- SAVITHRI R. 1982. « Food Economy of the Harappans », in G. L. POSSEHL (dir.), *Harappan Civilization : A Contemporary Perspective*, New Delhi, p. 205-221.
- WEISGERBER G. 1984. « Makan and Meluhha — Third Millennium BC. Copper Production in Oman and the Evidence of Contact with the Indus Valley », in B. ALLCHIN (dir.), *South Asian Archaeology, 1981*, Cambridge, p. 196-201.
- WHEELER M. 1968. *The Indus Civilization*. 3^e éd., Cambridge.
- YASH PAL *et al* 1984. « Remote Sensing of the Sarasvati River », in B. B. LAL, S. P. GUPTA (dir.), *Frontiers of the Indus Civilization, Sir Mortimer Wheeler Commemoration Volume*, New Delhi, p. 491-498.

12.8

Les cultures postindustrielles

(1500-700 av. J.-C.)

B.K. Thapar et Abdul Rahman

L'effondrement de la civilisation harappéenne, au milieu du XVIII^e siècle av. J.-C., marqua la fin d'une expérience de la vie urbaine qui avait duré plusieurs siècles. Avec cette civilisation disparaissaient les concepts d'urbanisme et d'organisation municipale, l'usage de poids et mesures uniformes, l'architecture monumentale et l'écriture. Bien que la mort d'une civilisation ne présuppose pas nécessairement la complète extinction de ses représentants, une partie considérable de la population semble avoir fait place à de nouveaux venus, pratiquant un mode de vie original qui ignorait l'urbanisme. Ces nouveaux venus s'établirent dans les territoires conquis en communautés paysannes dispersées qui se battirent entre elles aussi bien que contre la population autochtone, jusqu'à avoir entièrement assujéti cette dernière. Ces communautés paysannes formèrent progressivement, ici et là, des centres de population qui, avec le temps, devinrent des villages, puis des villes. Mais ces villes étaient très différentes de celles de la civilisation de l'Indus, en ce sens que leur développement n'était pas rigoureusement planifié. En fait, l'idée d'urbanisme était morte à l'endroit même de sa naissance et ne reverra le jour qu'environ 2 000 ans plus tard. Qui étaient ces envahisseurs ? À quelle époque et sous quelle forme ont-ils pénétré dans le bassin de l'Indus ? Quelle culture matérielle apportaient-ils avec eux ? Voilà quelques-unes des questions que se posent les historiens dont l'intérêt se porte sur la période qui a suivi la civilisation de l'Indus. Ils ont à leur disposition deux sortes de données, qui comportent chacune leurs limites : les données archéologiques et les documents littéraires.

LES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

Les principaux sites où des fouilles ont mis en évidence cette période de déclin ou de changement se trouvent soit au Pakistan, comme Jhukar (Majumdar, 1934), Chanh-Daro (Mackay, 1943) et Amri (Casal, 1964), dans le Sind, comme le cimetière sud de Mehrgarh et Sibri, dans la plaine de Kachi (Santoni, 1984), comme le complexe de Kulli, dans le sud du Baloutchistan, et le site-type de Harappa (Vats, 1940) ; soit en Inde, comme Rangpur, Lothal et Surkotada, dans le Gujarat, Banawali et Bhagwanpura, dans le Haryana, ou Bara, dans le Pendjab. À Jhukar, Chanh-Daro et Amri, la culture de cette période, appelée « culture de Jhukar », se distingue essentiellement par le style des poteries : de couleur chamois, peintes en noir, elles présentent des motifs et des formes qu'on ne trouvait pas, à l'époque de sa maturité, dans la culture caractéristique de Harappa. Les motifs les plus fréquents sont des groupes de lignes semi-circulaires ou de boucles reliées entre elles, des rangées de losanges allongés, des cercles ornés de points rouges, des carrés (Mughal, 1992). À Amri, la céramique harappéenne classique se transforme progressivement durant la période III, qui annonce la période IIID de la céramique de Jhukar. Des recherches récentes ont clairement établi la continuité de ce nouveau style avec la tradition persistante, mais à présent sur le déclin, de la céramique harappéenne. Le matériel culturel connaît cependant quelques changements remarquables : les cachets de forme à peu près carrée tombent presque en désuétude, tandis qu'apparaissent des cachets circulaires, en bouton, portant de nouveaux motifs ; les poids cubiques et les figurines féminines stylisées se font plus rares ; l'écriture de l'Indus ne figure plus que sur les poteries ; la production des perles et des objets de faïence se développe. De même, les sites du complexe de Kulli, où les poteries présentent certaines formes typiques, semblent avoir duré assez longtemps pour être en partie contemporains de Jhukar et de Mehrgarh VIII.

À Harappa, la culture de cette époque de déclin, dite « culture du Cimetière H », se caractérise par deux modes d'inhumation attestés dans des couches distinctes. Les poteries du Cimetière H — décorées d'élégants motifs peints représentant des êtres humains, des plantes stylisées, des bovins, des chèvres, des paons, des poissons, des étoiles, etc. — diffèrent passablement des productions harappéennes antérieures, mais aussi des poteries de Jhukar ou de Kulli. On trouve cependant surtout des séries de scènes figurées sur des panneaux, des rondeaux, etc. Ces scènes, attribuées par le responsable des fouilles à des Aryens, ont suscité un intérêt singulier. Le niveau d'habitation correspondant a livré les restes de médiocres constructions en « carton-pâte ». Mais des poteries du même type ont été signalées dans plusieurs sites du Cholistan qui contiennent les ruines d'agglomérations construites en dur et des vestiges industriels tels que des

fours. Il ne s'agit donc plus d'un phénomène isolé. Dans ces sites, une céramique apparentée à celle du Cimetière H a coexisté avec une tradition culturelle harappéenne déclinante, jusqu'à ce que celle-ci ne conserve plus que quelques formes qui ont fini par disparaître.

En Inde, le déclin se traduit notamment par l'accroissement du nombre des agglomérations qui, dans les régions de l'Est (par exemple, au Cholistan) et du Sud, se tournent désormais vers différents modes de subsistance pour la vie urbaine, comme l'élevage. Les agglomérations indiennes sont généralement plus petites qu'à l'époque précédente, et situées à l'écart des plaines inondables. Les cultures auxquelles elles appartiennent ont ensuite fait place aux diverses cultures chalcolithiques de l'Inde centrale et du Deccan.

Pendant le II^e millénaire av. J.-C., de nombreuses agglomérations chalcolithiques sont apparues dans l'aire de la civilisation de l'Indus et dans les régions contiguës. Elles se rattachent à différents complexes culturels régionaux, et démontrent de façon remarquable la persistance et le métissage des traditions culturelles. Du point de vue chronologique, elles sont contemporaines de la civilisation de l'Indus ou postérieures à celle-ci.

Au Pakistan, des vestiges manifestement laissés par une occupation postharappéenne sont signalés à Pirak, près de Sibi, en bordure des plaines de l'Indus ; à Jhangar, dans le Sind ; ainsi que dans les vallées de la Gomol et du Swat, et notamment dans la plaine du Gandhara.

Pirak

L'occupation des bords des plaines de l'Indus par des populations de culture postharappéenne est mieux attestée dans le site de Pirak, près de Sibi. Les fouilles des archéologues ont clairement montré qu'après une première période d'occupation harappéenne, suivie d'une interruption dont on ignore combien de temps elle a duré, ce site fut à nouveau occupé au début du deuxième quart du II^e millénaire av. J.-C. Cette seconde période d'occupation ininterrompue se divise en trois phases. Pendant la première phase, des constructions de brique crue sont associées à de grossières poteries d'argile faites à la main, dont le décor peint se rattache manifestement à la tradition qui, dans cette région, caractérisait les périodes antérieures. La plupart des poteries se composent de pièces grossières, décorées de bandes appliquées et d'empreintes faites avec le bout des doigts. En ce qui concerne les animaux, le cheval et le chameau ne sont pas seulement représentés par leurs ossements, mais aussi par des figurines de terre cuite et d'argile crue. Parmi les objets de terre cuite, on trouve un grand nombre de sceaux en bouton de forme carrée, circulaire ou, plus généralement, curviligne. Les fouilles ont également mis au jour des objets de bronze ou de cuivre, ainsi que des outils lithiques sur lames, dont beaucoup présentent un tranchant dentelé destiné peut-être au travail de l'os ou de l'ivoire. La deuxième phase se caractérise

par des assemblages à peu près similaires, comprenant de nombreuses figurines de terre cuite ou d'argile qui représentent des chameaux de la Bactriane, des chevaux et des êtres humains, notamment des cavaliers. En plus d'un grand nombre d'outils de bronze et de cuivre, ce niveau a livré le plus ancien objet de fer trouvé à Pirak. Les assemblages de la troisième phase contiennent tous les éléments des assemblages précédents, mais les objets de fer y sont plus nombreux. L'analyse du radiocarbone situe approximativement la phase III entre 1000 et 800 av. J.-C. ; elle indique une autre date, plus ancienne, entre 1370 et 1340 environ av. J.-C., qu'on peut sans doute rapporter à la phase II.

Les restes de végétaux datant de la première période d'occupation (Pirak I) appartiennent aux espèces suivantes : blé, orge, riz, millet et avoine. D'assez nombreux spécimens de ces espèces végétales ont été recueillis dans les deux secteurs du site où des échantillons du sol ont été prélevés. Les restes de sorgho sont en revanche très rares, et leur identification est encore rendue plus difficile par leur mauvais état de conservation (Jarrige, 1979, p. 331).

La culture matérielle de Pirak ne semble pas avoir constitué un phénomène purement local : il est raisonnable de supposer qu'elle s'étendait sur toute la partie septentrionale de la plaine de Kachi. À côté de différences marquées, certains traits la rapprochent d'une tradition locale découverte à Mehrgarh. En même temps, elle témoigne de contacts avec l'Asie centrale. La culture de Pirak est, suivant l'archéologue qui a dirigé les fouilles, « une synthèse originale d'éléments régionaux et d'apports étrangers provenant de sources variées ».

Le Sind

Les ensembles de vestiges qui, dans le Sind, succèdent à l'horizon de Jhukar (harappéen récent) sont qualifiés de « jhangariens ». Ils font suite, dans la stratigraphie de Chanhudaro et d'Amri, au niveau d'occupation de la période de Jhukar, et se distinguent par des poteries polies, noires et grises, sans décor ou décorées d'incisions linéaires et géométriques. La céramique de Jhangar s'écarte complètement de la tradition jhukarienne. D'autres poteries grises incisées, mais de facture apparemment différente, ont été trouvées à Pirak IIIB, dans le voisinage d'objets de fer, et datées de 915-790 av. J.-C. et de 890-770 av. J.-C. (dates calibrées). On peut donc raisonnablement situer l'occupation de Jhangar au début du I^{er} millénaire av. J.-C. (Mughal, 1992).

La vallée de la Gomal

Différents types de tombes découverts dans la vallée de la Gomal, notamment à Hathala, Gumla et Marha Sharif, ont permis de définir la « culture funéraire de la Gomal ». Ces tombes ressemblent beaucoup à celles de la période de Sarai Kola III, de l'autre côté de l'Indus. La stratigraphie les

rattache à deux périodes successives. Durant la première période, l'inhumation s'accompagnait de funérailles : on enterrait non seulement le cadavre et quelques objets, mais aussi un animal sacrifié (dont les ossements portent des traces de feu). Les sépultures de la couche supérieure (seconde période) contiennent des squelettes humains, mais sont généralement dépourvues de mobilier funéraire. Les tombes de Sarai Kola se divisent, elles aussi, en deux catégories, qui se distinguent principalement par leur mode de construction ; elles ne contenaient, à côté des squelettes, pas d'autres objets funéraires que deux bagues de fer et des fragments de bracelets en pâte de roche. Le mode d'inhumation évoque cependant les tombes de la seconde période mises au jour dans la région de Gumla, que l'on peut également rattacher à l'âge du fer. La culture funéraire de la Gomal fait donc partie d'un nouveau complexe culturel propre à la période postindusienne.

La vallée du Swat

La périodisation de la culture de la vallée du Swat (Stacul, 1984) se fonde sur l'étude du site de Ghaligai, où l'on a mis en évidence une séquence de sept périodes (I à VII) qui commence au III^e millénaire av. J.-C. et se termine à l'époque historique. Nous nous intéressons ici aux périodes IV et V.

La culture de Ghaligai IV, qui date en gros du VII^e siècle av. J.-C., est attestée dans plusieurs sites. Elle semble liée à un accroissement de la population, ainsi qu'à l'apparition de nouvelles formes d'habitat, adaptées à des communautés d'agriculteurs sédentaires. Elle se caractérise par de nouvelles traditions et dans la fabrication des poteries et des outils de pierre et d'os, et par un habitat qui témoigne de relations commerciales entre des régions éloignées. Les agglomérations se situent près des rivières, au sommet ou sur les pentes des collines, à peu de distance du fond des vallées. Durant cette période, vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C., les habitations creusées dans le sol cèdent la place à des maisons dont les murs sont faits de pierres et de cailloux aux formes irrégulières. Le travail du cuivre représente une autre innovation technologique. Par ailleurs, un cimetière datant de cette période a été mis au jour à Kherai, à flanc de montagne, dans la vallée de la Gorbant. Les tombes, de plan rectangulaire, y sont recouvertes d'une dalle de pierre. Elles ne renfermaient pas toutes des ossements. Le mobilier funéraire, outre des poteries, comprenait parfois des boucles d'oreille en or.

La céramique est représentée par des poteries gris-noir et chamois, à la surface marbrée, généralement polies, fabriquées avec un tour à rotation lente, et dont la base porte des empreintes de vannerie. On trouve aussi une vaisselle rouge de texture moyenne ou fine, façonnée avec un tour à rotation rapide, ornée de motifs peints en noir qui représentent notamment des végétaux. Alors que le premier type de poteries rappelle un style largement répandu dans le nord de l'Iran, le second semble provenir des cultures urbaine

et posturbaine de Harappa. Des objets de jade et de coquillage attestent l'étendue des relations commerciales interrégionales. Des figurines de terre cuite représentant des êtres humains et des animaux ont été retrouvées dans les habitations, le plus souvent près du foyer, ce qui laisse penser que c'étaient des objets de culte. La seule espèce animale représentée est le taureau à bosse. Parmi les objets de cuivre figure une pointe de lance foliacée. Les restes d'animaux, qui proviennent souvent de zébus, indiquent clairement que la principale activité était l'élevage, et non pas la chasse. Ces éleveurs connaissaient aussi le cheval. Les restes de plantes montrent qu'ils consommaient du blé, de l'orge et du riz, et suggèrent qu'ils pratiquaient une agriculture spécialisée sur de vastes étendues de terre fertile et bien irriguée.

Les couches d'occupation d'Aligrama mettent en évidence, entre les périodes IV et V, une phase de transition caractérisée par une transformation des poteries et de certains objets qui leur sont associés. La période IV peut être considérée comme la phase de formation de la « culture funéraire du Gandhara », qui s'épanouit durant la période V. L'apparition d'une céramique de style nouveau, étroitement reliée aux cultures du nord de l'Iran, marque le commencement de la période V, qui a vu se développer la vie collective. Cette céramique comprend trois types de poteries (gris-noir, rouges à texture fine et rouges à texture épaisse), qui se sont maintenus durant toute la période d'occupation correspondant à la culture funéraire. Cependant la pâte s'affine progressivement, et l'utilisation du tour à rotation rapide se perfectionne, ce qui facilite la production de vases aux parois plus minces, de couleur franchement grise. Cette période voit par ailleurs diminuer les contacts avec les régions situées à l'extérieur de la vallée. Les archéologues ont exhumé des vestiges de la culture funéraire du Gandhara non seulement dans la vallée voisine de la Dir, qui entretenait avec elle des relations directes, mais aussi à Zarif Karuna, près de Michni, dans la vallée de Peshawar, et à Hathial, près de Taxila. Loin d'être isolée, cette culture protohistorique semble donc faire partie d'un ensemble culturel beaucoup plus vaste qui s'étend sur deux régions différentes : les contreforts de l'Himalaya, à la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan, à l'ouest, et les plaines alluviales de Peshawar.

La culture funéraire du Gandhara

La culture funéraire du Gandhara, qui correspond à Ghaligai V, dans la vallée du Swat, nous est connue par les vestiges exhumés dans les cimetières de Butkara II, Katelai I et Loebanr I, qui offrent tous les mêmes caractéristiques.

Les fouilles récemment effectuées dans la vallée du Swat par une équipe italienne ont révélé des vestiges qui, d'après ces chercheurs, « présentent des ressemblances avec la production iranienne, en particulier avec celle du nord-est de l'Iran ; la céramique du Swat semble notamment se rapprocher beaucoup de celle de la localité de Tépé Hissar II B ». Comme Hissar II B peut être

daté au moins du premier quart du II^e millénaire, il est évident que quelques-uns des sites du Swat pourraient nous apprendre beaucoup de choses sur l'occupation de la plaine du Gandhara à l'époque postharappéenne. Nous pensons notamment aux cimetières de Butkara II, Katelai I et Loebanr I. Ces trois sites ont en commun les mêmes caractéristiques.

Les tombes s'y composent de deux petites chambres funéraires superposées. La chambre supérieure (superficie : entre 2 et 2,5 m² ; profondeur : 2 mètres), remplie après l'inhumation de terre et de charbon de bois, était généralement entourée de pierres brutes disposées en cercle. La chambre inférieure, plus petite et séparée de la première par des dalles de pierre, renfermait les restes du mort ainsi qu'un mobilier funéraire. La grande majorité des sépultures contenait soit un corps simplement inhumé, couché sur le côté suivant la direction nord-sud, en position fléchie ; soit un corps incinéré qui avait probablement d'abord été découpé en morceaux. Une partie du cimetière de Katelai comprenait uniquement des tombes d'enfants ; au milieu du même cimetière, on a mis au jour les squelettes entiers de deux chevaux. Quelques-unes des tombes contenaient des cendres, produit d'une crémation, recueillies dans une ciste de céramique, grande urne fermée par un couvercle plat, dont une face était ornée d'appliques et de motifs découpés.

Le mobilier funéraire comprenait de nombreuses poteries unies, de couleur chamois, rouge ou grise, aux formes caractéristiques : « flûtes à champagne », coupes à pied, gobelets évasés, bouteilles au long goulot étroit, quelques cruches à lèvres, des vases pourvus d'un bec et parfois de petites anses et cet étrange vase triple supporté par trois tiges issues d'une base. On trouve aussi des statuettes caractéristiques, en terre cuite, généralement composées d'une plaque ayant vaguement la forme d'un être humain, avec une poitrine rapportée, une tête extrêmement stylisée et, parfois, des incisions figurant un collier et les yeux. Les objets métalliques — il s'agit souvent d'épingles à tête décorée — sont faits, pour la plupart, de cuivre ou de bronze ; le fer est beaucoup plus rare.

Les fouilles d'A.H. Dani à Timurgarha et à Thana ont étendu l'aire culturelle de ces populations dont les sépultures ont d'abord été étudiées dans le Swat. A. H. Dani a retrouvé leur trace à Bajaur (Inayat Qila) et à Mardan (Panjpir) et donné à leur culture le nom de « culture funéraire du Gandhara » — appellation qu'il justifie par cette remarque pleine de bon sens : « Comme cette culture est celle d'un ou de plusieurs peuples dont les noms ne nous ont pas été révélés par nos fouilles, nous avons choisi une appellation archéologique principalement motivée par les deux faits suivants : premièrement, cette culture nous est surtout connue par des mobiliers funéraires ; deuxièmement, elle fut découverte dans le Gandhara. » Des tombes similaires ont été par la suite mises au jour à Zarif Kuruna, dans la vallée de Peshawar.

En s'appuyant à la fois sur des considérations typologiques et sur des analyses stratigraphiques limitées, Dani a distingué, dans la culture funéraire du Gandhara, les trois périodes suivantes :

- | | |
|-------------|--|
| Période I | Inhumation du corps entier; objets de cuivre |
| Période II | Incinération et inhumation; objets de cuivre |
| Période III | Inhumation de parties du corps et sépultures multiples; cuivre et fer. |

Les habitants du Gandhara, durant ces trois périodes, établirent apparemment leurs villages au fond des vallées, sur les terrains alluviaux qui bordent les contreforts montagneux. Ils avaient des chevaux et pratiquaient l'agriculture; les produits agricoles étaient conservés dans des bâtiments de plan circulaire ou rectangulaire. De façon générale, le mobilier funéraire est analogue à celui du Swat, mais il se prête à une périodisation différente, notamment en ce qui concerne les poteries. La céramique du Gandhara, dans son ensemble, est dominée par les pièces de couleur grise ou rouge. Stacul a montré que les tombes pouvaient se diviser en quatre groupes, le dernier groupe étant le seul qui — en même temps qu'une vaisselle rouge ou grise à pâte mince — ait livré des outillages de fer. Il paraît donc raisonnable de supposer qu'une bonne partie des tombes est antérieure à l'introduction du fer dans cette région.

La chronologie des tombes du Gandhara, qu'on l'établisse par des comparaisons avec les dates établies pour d'autres stations, situées à l'extérieur de l'aire indo-pakistanaise, ou par les méthodes de la radiométrie (au moins une douzaine de dates ont été déterminées jusqu'à présent par l'analyse du radiocarbène), paraît s'étendre sur une longue période. Cinq échantillons prélevés à Katelai I ont été situés entre 1500 et 200 av. J.-C.; deux échantillons de Timurgarha, entre 1710 et 1020 av. J.-C.; et deux échantillons de Barama, entre 800 et 430 av. J.-C. K. Jettmar a démontré que la période III de la chronologie de Dani pourrait très bien correspondre aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C. Il s'est appuyé pour cela sur une comparaison entre un porte-mors de fer percé de trois trous, trouvé à Timurgarha, et un objet similaire trouvé dans une république d'Asie centrale (Jettmar, 1967, p. 203-209). Il faut également, semble-t-il, attribuer une date récente aux tessons de céramique grise exhumés à Hathial (près du musée de Taxila), sur lesquels sont tracés des caractères de l'alphabet appelé kharosthi. Une population d'agriculteurs qui possédaient des chevaux et du bétail a donc vécu sans interruption pendant presque 1 000 ans dans la plaine du Gandhara. Il est certain qu'elle entretenait des relations avec l'Asie centrale et l'Iran, bien que nous ne sachions pas encore de quelle nature étaient ces relations.

Les cairns funéraires et la céramique de Londo

Il semble que le fer soit arrivé aux confins du Baloutchistan vers le début du I^{er} millénaire av. J.-C., apporté par un peuple de cavaliers qui enterrait ses

morts sous des cairns et se servait de poteries à la forme et au décor caractéristiques. Stein (1937) a découvert plusieurs ensembles de cairns funéraires sur un territoire qui s'étend dans le Makran baloutchi jusqu'à Kulli, et de là vers le nord, dans la vallée de la Mashkai, jusqu'au centre du Jhalawan, les principaux sites étant Gatti, Jiwanri et Zangian. Les poteries trouvées sous les cairns sont des récipients grossiers de couleur rouge, sur lesquels on a peint de larges volutes ou des spirales en crémaillère disposées en bandes continues. Elles sont typiquement de forme arrondie, avec un bec et des oreilles percées de trous dans lesquels on passait une corde pour les transporter. À peu près à la même époque, un autre type de poteries, que De Cardi (1951) appelle « céramique de Londo », apparaît dans plusieurs sites, de Shami Damb à Kullu Kalat. Ce sont des poteries rouges renforcées par de la chamotte, probablement faites à la main, décorées de spirales en crémaillère peintes en noir qui paraissent imiter les volutes plus hardies des poteries déposées sous les cairns. La représentation de chevaux sur la céramique de Londo montre que ses utilisateurs étaient, eux aussi, des cavaliers.

L'Inde centrale, occidentale et orientale (carte 15)

En Inde, le II^e millénaire av. J.-C. a vu s'épanouir les cultures chalcolithiques suivantes, dont certaines sont en partie contemporaines de la phase finale de la civilisation de l'Indus :

1) la culture de Sawalda, dans les régions de la Tapti, de la Pravara et de la Godavari (env. 2000-1700 av. J.-C.);

2) la culture de Kayatha, dans le centre de la région du Malwa, dans la vallée de la Chambal (env. 2100-1800 av. J.-C.);

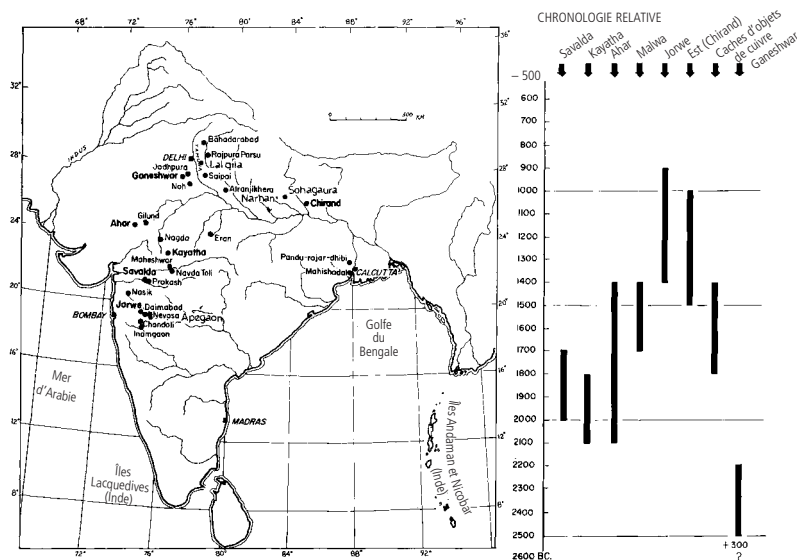
3) la culture d'Ahar, appelée parfois aussi « culture de la Banas » parce qu'elle est attestée dans la vallée de la Banas, dans le sud-est du Rajasthan (env. 2100-1400 av. J.-C.);

4) la culture du Malwa, en Inde centrale et occidentale (env. 1700-1400 av. J.-C.);

5) la culture de Jorwe, dans le nord du Deccan (env. 1400-900 av. J.-C.);

6) la culture chalcolithique de l'Est, dans les bassins moyen et inférieur du Gange, notamment dans la région des monts Vindhya et dans le Bengale occidental (env. 1300-1000 av. J.-C.).

Ces cultures, à l'exception de la dernière, se situent pour l'essentiel sur le grand plateau central de l'Inde, qui se caractérise par une terre noire, propre à la culture du coton, et par de faibles précipitations (de 500 à 1 000 millimètres par an). Pendant la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., des éléments chalcolithiques, venus du nord du Deccan par la rivière Bhima, firent irruption dans les sociétés néolithiques des vallées de la Krishna, de la Godavari et de la Tungabhadra. L'économie de subsistance et la technologie avaient atteint le même degré de développement dans toutes ces cultures, mais celles-



Carte 15 La civilisation postindusienne : les cultures chalcolithiques et les caches d'objets de cuivre.

ci se distinguaient les unes des autres par leurs poteries peintes. L'économie mixte de ces communautés chalcolithiques reposait d'une part sur la culture du sol et l'élevage, d'autre part sur la chasse et la pêche. Leur outillage comprenait des lames et des microlithes de pierre siliceuse comme la calcédoine. Elles connaissaient le cuivre, mais (sauf à Ahar) en faisaient un usage limité. Ces cultures sont essentiellement représentées par des agglomérations où vivaient des agriculteurs, des paysans, et qui n'ont jamais accédé au rang de villes parce que leurs habitants ne disposaient pas de techniques suffisamment développées pour exploiter le milieu naturel.

Voici les caractéristiques les plus remarquables de ces différentes cultures, telles que nous les ont révélées les fouilles effectuées dans les principaux sites.

La culture de Sawalda

Le site éponyme se trouve sur la rive sud de la Tapti, à Dhule (district de Khandesh Ouest), dans le Maharashtra (IAR, 1960). La culture de Sawalda est principalement attestée dans les vallées de la Tapti et de la Godavari (Deo *et al.*, 1979), mais elle a aussi laissé des vestiges dans les vallées de la Krishna et de la Kaveri (Sali, 1986). Elle se caractérise par des poteries de

texture moyenne ou grossière, enduites d'un engobe épais de diverses couleurs (marron, chocolat, rose, orange ou rouge), qui s'est craquelé pendant la cuisson. Le décor de ces poteries, géométrique ou non, peint en noir, en rouge violacé ou dans ces deux couleurs à la fois, et quelquefois aussi en rouge ocre, représente des plantes, des animaux, des êtres humains stylisés, ou encore des flèches à antennes, des hameçons à double barbelure, des harpons, etc. Parmi les pièces exhumées figurent des jarres à goulot allongé, des bassins, des plats parfois supportés par un pied, des couvercles à bouton. Ces produits typiques de la céramique de Sawalda se mêlaient à des poteries grises polies et à d'épaisses poteries brutes de couleur rouge (Sali, 1986). Les fouilles ont également livré des microlithes, des perles de pierre semi-précieuse, des moulins à bras, des molettes et autres objets de pierre, des pointes de flèches en os, des harpons et quelques objets de cuivre. Les habitants de Sawalda et des autres sites vivaient dans des maisons de terre, et cultivaient le blé, l'orge, les lentilles, les pois, les pois chiches, la jacinthe et le *ber* (jujube indien).

La culture de Kayatha

Le site éponyme se trouve à 25 kilomètres à l'est d'Ujjain, dans le Madhya Pradesh, sur la rive droite de la Choti Kali Sind, affluent de la Chambal (Ansari et Dhavalikar, 1975). La culture de Kayatha, présente dans la vallée de la Chambal, se caractérise par trois types principaux de poteries :

- 1) de grandes et robustes jarres d'un rouge tirant sur le rose, ornées de vigoureux motifs peints en violet;
- 2) une vaisselle chamois peinte en rouge, représentée par des vases sphéroïdes et des plats décorés de dessins linéaires (vaisselle de luxe apparemment, puisqu'on a déposé dans les vases deux colliers composés de 175 et de 160 perles de pierre semi-précieuse, ainsi que 27 bracelets ronds en cuivre);
- 3) des bols et des plats parfois décorés de nombreuses lignes horizontales (ondulées ou en zigzag), incisées à l'aide d'un instrument en forme de peigne.

La culture de Kayatha nous est également connue par les vestiges suivants : des haches, des burins, des bracelets ronds et autres objets de cuivre; des lames de calcédoine et d'agate; une tête de masse en pierre; des perles de pierre semi-précieuse, et notamment des microperles de stéatite. Les habitants de Kayatha et des autres sites vivaient dans des maisons dont les murs étaient faits de terre ou de clayonnage et de torchis, et les planchers d'aleurite dure et compacte.

La culture d'Ahar

Le site éponyme s'étend sur la rive gauche de l'Ahar, à 3 kilomètres environ à l'est d'Udaipur, dans le Rajasthan (Sankalia *et al.*, 1969). Les principaux sites où des vestiges de la culture d'Ahar ont été mis au jour sont Kayatha,

Ahar et Gilund (IAR, 1960*b*). Cette culture se caractérise surtout par des poteries sans décor et par des poteries noires et rouges peintes en blanc, polies ou non, recouvertes d'un engobe brun ou dépourvues d'engobe, qui se présentent sous un nombre limité de formes : bols avec ou sans pied, vases oblongs ou arrondis (mais on trouve essentiellement de simples bols).

Parmi les autres vestiges laissés par la culture d'Ahar, il faut signaler de petites perles biconiques en terre cuite ornées de motifs piqués, et des figurines de taureaux en terre cuite. Si ces taureaux ressemblent de façon frappante à des spécimens d'Asie occidentale exhumés à Troie et dans d'autres sites anatoliens comme Anau, en Turkménie, leur forme stylisée ne se retrouve nulle part ailleurs. Leur grand nombre semble indiquer qu'ils remplissaient une fonction votive. Suivant la disponibilité des matériaux, les maisons étaient construites en pisé, en briques cuites au four ou en clayonnage et torchis (parfois consolidés avec des nodules de quartz).

La culture du Malwa

La culture du Malwa tire son nom de la région qui en est le berceau, entité géographique et culturelle située entre la Chambal au nord et la Narmada au sud. La frontière orientale du Malwa est formée par la rivière Betwa, et sa frontière occidentale par les monts Aravalli. Les principaux sites où l'on a découvert des traces de la culture du Malwa sont Maheshwar et Navdatoli, sur la Narmada (Sankalia *et al.*, 1958); Nagda, sur la Chambal (Banerjee, 1986); Prakash, sur la Tapti (Thapar, 1967); Daimabad, sur la Pravara (Sali, 1986); Kayatha, sur la Choti Kali Sind (Ansari et Dhavalikar, 1975); Earn, sur la Betwa (U.V. Singh, 1976); et Inamgaon, sur la Ghod (Sankalia *et al.*, 1971).

La culture du Malwa se distingue essentiellement par sa céramique fabriquée au tour et toujours recouverte d'un engobe orange, appliqué surtout sur la face externe des poteries (sur les deux faces, dans le cas des plats). La surface engobée porte des motifs linéaires peints avec des pigments dont la couleur varie du violet pâle au brun-noir, bien que le fond soit généralement rouge. Outre les motifs géométriques, des dessins figuratifs représentant des animaux stylisés (paons, grues, cerfs tachetés) remplissent les espaces libres. Les ustensiles les plus répandus sont des vases, des bols (parfois pourvus d'un bec), des coupes, des plats (avec ou sans pied), des soucoupes, des couvercles.

À ce type de poteries s'ajoute une autre vaisselle caractéristique, fabriquée au tour, enduite cette fois d'un engobe dont la couleur varie du jaunâtre au rougeâtre en passant par le crème ou le chamois. La surface engobée porte des motifs linéaires, souvent géométriques, peints en noir ou en violet. D'autres motifs représentent des êtres humains ou des antilopes. Les ustensiles retrouvés sont des gobelets, des bols avec ou sans pied, des plats sur pied et des vases arrondis. Certains sites du Malwa nous ont livré des poteries noires et rouges peintes en blanc, produits de la culture d'Ahar, ainsi que des

poteries gris pâle et des poteries grises et noires peintes en blanc, produits de la culture de Prakash et variantes des précédentes, ce qui témoigne des relations de la culture du Malwa avec les cultures contemporaines.

L'économie de subsistance des habitants du Malwa reposait sur l'agriculture, la chasse et la pêche. Ils cultivaient le blé, l'orge, le riz, les lentilles et les pois chiches. Leurs maisons étaient faites de terre et quelquefois aussi de pisé.

La culture de Jorwe

Principalement attestée dans les zones semi-arides de la partie septentrionale du plateau du Deccan, la culture de Jorwe est née à Pravara, dans le bassin de la Godavari. Les sites les plus intéressants où l'on a mis au jour des vestiges de cette culture sont Nasik (Sankalia et Deo, 1955), Navase (Sankalia *et al.*, 1960), Chandoli (Deo et Ansari, 1965), Prakash (Thapar, 1967), Navdatoli (Sankalia *et al.*, 1958), Daimabad (Sali, 1986) et Inamgaon (Sankalia *et al.*, 1971 ; Dhavalikar, Sankalia et Ansari, 1988).

La culture de Jorwe se caractérise par des poteries façonnées avec un tour à rotation rapide, qui présentent des parois minces de facture uniforme, dont la couleur va du brun-gris à l'orange clair en passant par diverses nuances de rouge. Les poteries de Jorwe ont été cuites à feu plus vif que celles du Malwa. Sur les surfaces engobées sont peints des motifs linéaires d'une extrême monotonie. Le décor se limite généralement à la partie du récipient située au-dessus de la panse, mais il s'étend parfois à la face interne de la base. Les ustensiles typiques sont très peu nombreux : bols à parois concaves, vases cylindriques à bec, et jarres sans décor à goulot allongé. Outre cette céramique, on rencontre souvent, à la même époque, des poteries grises polies (dont le bord est parfois peint en rouge ocre), ainsi qu'une vaisselle rouge non polie.

La culture de Jorwe se caractérise aussi par son mode d'inhumation. Les cadavres d'adultes étaient généralement enterrés en position allongée, alors que ceux des enfants étaient déposés dans des urnes rouges et grises non polies, couchées deux à deux dans une fosse, l'ouverture de l'une placée contre celle de l'autre. Dans les deux cas, les fosses étaient creusées à l'intérieur des maisons. Les habitants d'Inamgaon s'écartaient cependant de la pratique ordinaire, puisqu'on y a découvert une urne funéraire quadripode en argile crue, modelée en forme de ventre féminin, qui contenait le squelette d'un homme en position assise.

Les groupes humains tiraient leur subsistance de l'agriculture, de la chasse et de la pêche. Ils cultivaient un certain nombre de plantes comme l'orge, le blé, le *kulith*, des lentilles ou des pois, mais très rarement du riz. Ils cueillaient aussi des fruits comme le *ber* (jujube indien). L'orge semble avoir été l'espèce de céréales la plus cultivée, parce qu'on peut la faire pousser facilement dans un milieu semi-aride.

Les maisons, dans la culture de Jorwe, étaient construites en clayonnage et torchis, et avaient peut-être des toits coniques. Les habitants d'Inamgaon et de Daimabad se protégeaient des inondations par des remblais.

La période de Jorwe se divise en deux phases. La première s'est terminée vers 1000 av. J.-C., par suite d'un accroissement de l'aridité dans cette région, modification climatique qui a peut-être conduit à une migration massive vers la vallée de la Krishna, au sud. La seconde phase, indiquée par un appauvrissement de l'outillage, s'est prolongée jusqu'en 700 av. J.-C. La migration de porteurs de la culture de Jorwe vers le sud a entraîné l'introduction d'éléments chalcolithiques dans les cultures néolithiques récentes des régions de la Krishna et de la Godavari. Il y a lieu de croire qu'à la suite de cette migration vers le sud du Deccan, la population et l'économie de cette région se sont simultanément développées entre 1500 et 1000 av. J.-C. Il semble qu'une certaine sédentarisation se soit alors produite.

La culture chalcolithique de l'Est

La culture chalcolithique de l'Est est attestée dans la partie orientale de l'Uttar Pradesh, du Bihar et du Bengale occidental, y compris dans les monts Vindhya. Les principaux sites où l'on a fait des fouilles sont Koldihawa, Narhan (P. Singh et M. Lal, 1985) et Sohagaura (Chaturvedi, 1985), dans le district de Gorakhpur, ainsi que Kheradih (IAR, 1985), dans le district de Ballia, en Uttar Pradesh; Chirand, dans le district de Saran, dans le Bihar (IAR, 1967-1978); Pandurajardhibi (Dasgupta, 1964) et Mahisdal (IAR, 1967b), respectivement dans les districts de Burdwan et de Birbhun, dans le Bengale occidental.

La céramique de cette culture se caractérise par des poteries noires et rouges sans décor ou peintes en blanc; par des poteries enduites d'engobe noir, quelquefois peintes en blanc; par des poteries grises ornées d'empreintes faites avec des enveloppes de riz; par des poteries rouges peintes en noir; et par des poteries de couleur chocolat ou tirant sur le chamois, décorées de motifs peints de couleur crème. Seules les poteries grises étaient faites à la main; les autres étaient tournées. Les ustensiles les plus remarquables sont des bols avec ou sans pied, des bassins munis d'un bec en gouttière, des vases en forme de corolle de tulipe, des couvercles.

L'économie de subsistance restait fondée sur l'agriculture, la chasse et la pêche. Les céréales cultivées étaient le blé, l'orge et le riz.

Les caches d'objets de cuivre

Une culture énigmatique, connue par des dépôts d'objets de cuivre, s'est développée durant la période postindusienne dans la vallée moyenne du Gange et dans le *doab* (zone interfluviale) correspondant. Du point de vue chronologique, elle est largement contemporaine des cultures chalcolithiques attestées en Inde centrale, dans le Deccan et dans le bassin inférieur du Gange.

Depuis le début du XIX^e siècle de l'ère chrétienne, des dépôts, généralement cachés, d'objets de cuivre (harpons, épées pourvues d'une garde à antennes, haches plates, à épaulement, à douille d'emmanchement, à tourillon, celts en forme de lames de hache, bracelets ronds, anneaux, figurines anthropomorphes) ont été signalés dans différentes régions d'Asie du Sud (B.B. Lal, 1951). Les caches principales ont été découvertes dans le *doab* du Gange moyen. On les a attribuées tour à tour à des réfugiés harappéens, à des Aryens de l'époque védique, aux Munda (locuteurs originels du mundari) et à des tribus austronésiennes orientales ; mais on n'a pas encore clairement défini les autres composantes de la culture du peuple qui a rassemblé ces objets de cuivre (M. Lal, 1983).

Sur la base d'indices découverts notamment à Bahadarabad et à Rajpur Parsu, où des caches d'objets de cuivre avaient été signalées, certains archéologues ont supposé qu'une céramique dite « de couleur ocre », attestée d'abord à Hastinapura, en Uttar Pradesh (B.B. Lal, 1955), avait un rapport avec les caches, bien qu'à cette époque on ne les eût pas encore trouvées dans les mêmes gisements. Cette hypothèse a été confirmée en 1970, lorsque des fouilles effectuées à Saipai, dans le district d'Etawah, en Uttar Pradesh, ont établi pour la première fois les liens de la « céramique de couleur ocre » avec des objets de cuivre, en l'occurrence avec un harpon et une pointe de lance à crochet. L'appellation « céramique de couleur ocre » semble cependant impropre, car il s'agit apparemment de poteries rouges ordinaires, quelquefois décorées de motifs peints en noir. La couleur ocre de ces poteries, qui s'efface aisément, pourrait s'expliquer par l'humidité des gisements où elles étaient enfouies. Les fouilles menées à Lal Qila, dans le district de Bulandshahar, en Uttar Pradesh (Gaur, 1973), ont apporté de nouvelles preuves. On y a vu réunis, pour la première fois, des « poteries de couleur ocre » et des objets de cuivre (en particulier des fragments de celt et des pointes de flèches) qui ne faisaient pas partie des principales caches. Cette découverte a pris encore plus d'importance quand on a mis au jour à Kiratpur, à 3 kilomètres de Lal Qila, des caches d'objets de cuivre qui contenaient notamment une figurine anthropomorphe, deux celts et des bracelets ronds.

La culture qui a laissé ces caches d'objets de cuivre a d'abord été datée de la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C. (B.B. Lal, 1951). Plus tard, l'analyse de la thermoluminescence appliquée à des tessons de poterie livrés par quatre sites différents a conduit les archéologues à situer cette culture entre 2650 et 1180 av. J.-C. (Huxtable *et al.*, 1972). Compte tenu de la marge d'erreur inhérente à de tels calculs, il semble raisonnable, d'un point de vue pratique, de retenir la période médiane 2000-1500 av. J.-C. Ce qui nous amène à considérer un autre ensemble de vestiges lié à la « céramique de couleur ocre ».

Dans le Rajasthan, cette céramique est attestée à Noh (IAR, 1967a ; Kumar, 1971-1972) et à Jodhpura, respectivement dans les districts de Bharatpur et de Jaipur. On l'a découverte dans les couches de sédiments sous-jacentes à celles

qui ont livré des poteries noires et rouges sans décor. Des fouilles récentes pratiquées dans le district de Sikar (Agrawal et Kumar, 1982) ont révélé l'existence d'un autre site où des « poteries de couleur ocre » sont associées à un grand nombre d'objets de cuivre et de microlithes. Ce site, nommé Ganeshwar, se trouve à proximité des riches mines de Sikar-Jhunjhunu, dans la zone cuprifère du Khetri, laquelle contient aussi de nombreuses sources d'eau chaude et d'eau froide qui facilitent la fabrication des outils. Parmi les objets de cuivre exhumés dans la région de Ganeshwar figurent des pointes de flèches et de lances, des harpons, des celts, des burins, des épingles à tête en forme de spirale, des bracelets ronds. Certains de ces objets ressemblent beaucoup à des vestiges découverts dans des sites indusiens. À noter aussi, un pain de terre cuite imitant ceux de l'Indus. Il faut cependant souligner que, dans ce contexte, l'appellation « céramique de couleur ocre » est à la fois impropre et trompeuse. Les « poteries de couleur ocre » sont ici des poteries enduites d'engobe rouge, souvent peintes en noir et décorées de motifs incisés, qui paraissent provenir d'une industrie régionale indigène. Leur relation ou leur ressemblance avec les « poteries de couleur ocre » associées aux caches d'objets de cuivre du bassin moyen du Gange restent incertaines. L'analyse du radiocarbone a permis de dater les vestiges exhumés à Ganeshwar d'une période comprise entre 2800 et 2200 av. J.-C. (Agrawal et Kumar, 1982). Ce qui nous amène à supposer que cette région approvisionnait en objets de cuivre les sites harappéens du Pendjab, du Haryana et du Rajasthan, et peut-être aussi des sites encore plus occidentaux.

Certains archéologues distinguent pourtant deux catégories de « poteries de couleur ocre » : l'une se rattacherait à l'harappéen récent du Pendjab, du Haryana et du *doab* compris entre le cours supérieur du Gange et la Yamuna ; l'autre serait liée aux caches d'objets de cuivre situées dans le *doab* du Gange moyen (Surai Bhan, 1971-1972). Pour des raisons chronologiques, la céramique de Ganeshwar n'appartiendrait à aucune de ces deux catégories.

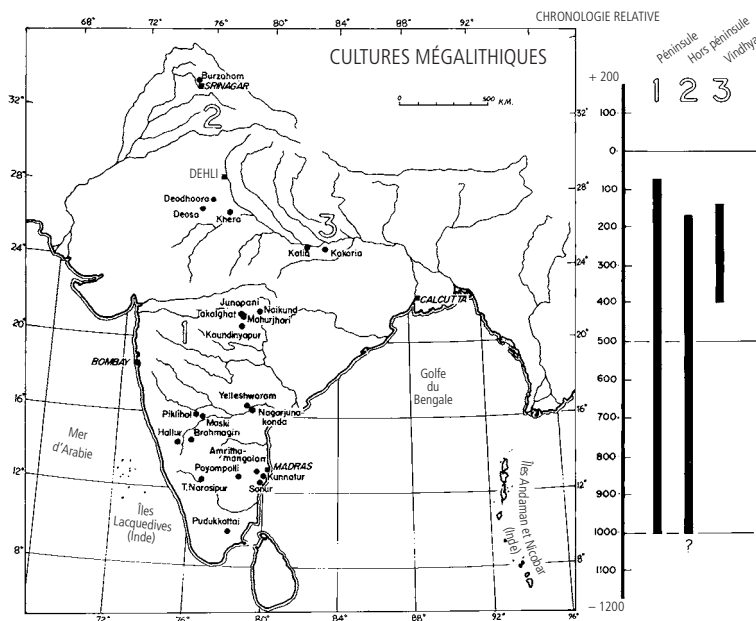
L'Inde péninsulaire

L'âge du fer

L'introduction du fer en Asie du Sud a constitué un événement de la plus grande importance économique. Nous avons déjà mentionné les cultures de l'âge du fer qui se sont développées au Pakistan pendant la première moitié du 1^{er} millénaire av. J.-C. Parmi celles qui se sont manifestées en Inde à la même époque, les cultures mégalithiques et la culture de la céramique grise à décor peint méritent particulièrement notre attention.

Les cultures mégalithiques (carte 16)

Nous savons depuis longtemps que l'Inde péninsulaire possède un grand nombre (et différents types) de monuments funéraires mégalithiques élevés



Carte 16 La civilisation postindusienne : les cultures mégalithiques.

au début de l'âge du fer. Ces monuments sont souvent groupés sur une aire de superficie limitée, mais il arrive également qu'ils forment des complexes très étendus. Les complexes funéraires comprenaient aussi des sépultures plus simples : on a trouvé, par exemple, des urnes funéraires dans des fosses qui n'étaient signalées par aucun mégalithe. Malgré les différences de construction et les particularités régionales, toutes les sépultures renfermaient le même type de vestiges culturels, témoins de la large diffusion d'une seule et même tradition technologique. Hors de la péninsule indienne, des constructions mégalithiques sont attestées au Baloutchistan, dans le Makran baloutchi et iranien, dans les stations de Waghador, Shah Billawal et Murud Memom (situées toutes les trois dans un rayon de 32 kilomètres de Karachi), ainsi qu'à Asota, à 27 kilomètres au nord-est de Mardan, au Pakistan (comme les sites précédents); dans la vallée de la Leh (Ladakh), à Burzahom et à Gufkral, dans un rayon de 40 kilomètres autour de Srinagar; à Deosa, à 52 kilomètres de Jaipur; à Chera, à 6 kilomètres de Fatehpur Sikri; à Deodhoora et à Ladyuna, dans l'Almora; sur les premières hauteurs des monts Vindhya, dans les districts d'Allahabad, Banda, Mirzapur, Varanasi et Singhbhum. On n'a pas encore établi de liens entre les pratiques qui, dans ces diverses régions, se

rapportaient aux constructions mégalithiques ; mais, si hypothétiques qu'ils soient, la possibilité de tels liens excite l'imagination (Leshnik, 1974). À cette liste imposante, on peut ajouter les mégalithes du nord-est de l'Inde, où ils furent introduits par des immigrants venus d'Asie du Sud. La tradition des constructions mégalithiques s'est plus ou moins perpétuée jusqu'à nos jours chez les autochtones de cette région ; mais elles servent généralement à rappeler le souvenir du défunt, plutôt qu'à marquer l'emplacement de sa sépulture. Fait remarquable, nous connaissons très peu d'agglomérations anciennes dont la culture puisse être mise en rapport avec tous ces mégalithes.

Comme nous l'avons dit plus haut, les mégalithes funéraires se concentrent dans l'Inde péninsulaire, approximativement entre le 8^e et le 21^e degré de latitude Nord. Si, dans certaines régions, ils se situent près de vastes réserves d'eau, on les trouve ailleurs dans des zones arides, où la plate-forme d'abrasion n'est pas à une grande profondeur ; dans d'autres régions encore, ils s'élevaient sur des terrains latéritiques arrosés par la mousson. Outre ces facteurs topographiques, leur répartition géographique semble liée à la disponibilité ou à l'accessibilité de matières comme le fer et l'or. Ainsi, la concentration de mégalithes dans les régions de Vidarbha et de Hospet s'explique facilement par la proximité de mines de fer. De même, il y a des mines d'or à côté des mégalithes de Maski.

L'économie de subsistance propre à la culture mégalithique de l'Inde péninsulaire nous est connue par des grains de céréales et des objets fabriqués découverts dans les sépultures et les habitations. Il faut admettre que les données disponibles sont maigres ; mais elles suggèrent une opposition entre, d'une part, la région du Sud où le riz semble avoir été la principale espèce de céréales cultivée, et d'autre part la région de Vidarbha et le nord du Deccan, où cette place était occupée par le blé et l'orge. Parmi les objets de fer que nous ont livrés les diverses sépultures mégalithiques et les agglomérations correspondantes, les instruments agricoles, tels que les houes et les faucilles, sont assez rares. Le nombre des armes, telles que les dagues et les épées, dépasse de beaucoup celui des instruments agricoles dans les sépultures, mais cela tient peut-être à leur signification rituelle. La présence de crânes et autres ossements de cheval, de mors et d'étriers parmi les divers objets de métal déposés dans quelques-unes des sépultures mégalithiques, en particulier dans la région de Vidarbha, permet de supposer que certains porteurs de la culture mégalithique étaient des cavaliers nomades. En même temps, les restes de plantes cultivées (blé, orge, riz, pois, fèves, lentilles, *dolichus biflorus* employé comme fourrage pour les chevaux) découverts dans des sites mégalithiques répartis sur tout le territoire indien suggèrent qu'une partie au moins des porteurs de cette culture cultivaient périodiquement le sol, sans doute deux fois par an — l'été et l'hiver —, produisant ainsi de quoi nourrir tout le groupe (Kajale, 1989).

Nous excluons de notre analyse typologique les traditions demeurées vivantes chez les autochtones du nord-est de l'Inde, qui érigent des menhirs, construisent des dolmens et des sièges gigantesques formés de pierres plates — mais essentiellement à titre commémoratif. Depuis que les mégalithes funéraires indiens sont connus des archéologues, ceux-ci leur ont toujours donné des noms qui désignent des monuments européens similaires. C'est seulement en 1949 que Krishnaswami a fait une première tentative de classement scientifique des mégalithes indiens, d'ailleurs largement fondée sur des indications recueillies à la surface des sites, avant les fouilles. Son classement soulève beaucoup de difficultés du fait des divergences qui existent entre ces indications superficielles et le véritable plan des monuments révélé ensuite par les fouilles. Ainsi, ce qui, à la surface du site non fouillé, semble être un cercle de pierres ou de cairns peut, au cours des fouilles, laisser apparaître une fosse, un sarcophage, ou une urne funéraire. De même, des cistes disposées en cercle peuvent être percées de hublots, comporter des transepts ou des couloirs. De façon générale, si l'on rencontre seulement des cercles de cairns à Vidarbha, la partie inférieure du Deccan et tout le reste de la péninsule indienne recèlent une incroyable variété de sépultures : cercles de cairns, de fosses, de cistes (avec ou sans transept, avec ou sans couloir), urnes funéraires, menhirs et alignements, cistes en forme de dolmen, grandes pierres en forme de chapeau, d'ombelle, de capuchon, souterrains creusés dans le roc, avec une ou plusieurs chambres funéraires (catacombes). Les pierres en forme de chapeau, etc., et les souterrains sont propres au Kerala; les tombes à couloir se concentrent dans le nord du Karnataka (Sundara, 1975); et les cistes à transept, dans la région de Pudukkottai, dans le Tamil Nadu. Hors de la péninsule, on trouve des cistes, des cercles de pierres, des cairns et des menhirs.

Les mégalithes se sont répandus sur un vaste territoire en Asie comme en Europe. La ressemblance étonnante qui unit ces monuments situés dans des régions très différentes — ils se ressemblent par leur structure et par l'utilisation d'énormes pierres, en particulier pour les tombes —, plaide apparemment en faveur d'une origine, ou du moins d'une inspiration, commune. Mais les vestiges culturels associés aux mégalithes funéraires, ainsi que l'âge de ces mégalithes, sont différents en Europe, en Inde et en Asie de l'Est et du Sud-Est. Les mégalithes d'Europe sont associés à des vestiges du Néolithique et du Chalcolithique, et datent d'une période allant environ de 5000 à 2000 av. J.-C.; ceux de l'Inde appartiennent à l'âge du fer et remontent au I^{er} millénaire av. J.-C.; en Asie de l'Est et du Sud-Est enfin, la construction des mégalithes commence en gros pendant l'âge du bronze et se termine au début de l'âge du fer, couvrant une période qui va du VIII^e au III^e siècle av. J.-C.

La culture mégalithique du sud de l'Inde se caractérise avant tout par une céramique bicolore très répandue, qu'on appelle la « céramique noire et rouge », et par un abondant usage du fer. Il existe quatre autres types de

poteries : des poteries entièrement noires, des poteries rouges, des poteries rouges micacées et des poteries à revêtement brun roux peintes en blanc. La vaisselle micacée, quelquefois décorée de motifs linéaires peints en noir, se rencontre surtout dans les sépultures mégalithiques de la région de Vidarbha, alors que les poteries à revêtement brun roux, décorées de motifs rectilignes ou légèrement curvilignes en kaolin, sont principalement attestées dans la région de Coimbatore, tout en ayant une diffusion limitée dans d'autres régions. Les deux autres céramiques — la céramique noire et la céramique noire et rouge — sont présentes dans toute la péninsule. À ces différents types de poteries s'apparente une céramique noire et rouge peinte en blanc, associée à certains monuments mégalithiques des districts de Madurai et de Tirunelveli, dans le sud de la péninsule. Certaines pièces portent des graffitis, et notamment des marques de potier. Diverses théories ont été proposées concernant la signification de ces graffitis, mais nous n'avons pas encore compris leur véritable fonction. Des études ont montré que des symboles de ce genre apparaissent fréquemment sur les poteries des cultures harappéennes, chalcolithiques et mégalithiques (B.B. Lal, 1962).

L'autre caractéristique de la culture mégalithique du sud de l'Inde est l'usage du fer. On fabriquait notamment avec ce métal des épées, des dagues, des pointes de flèches barbelées et pédonculées, des lances avec ou sans bride, des haches à frettes croisées, des soucoupes, des poêles à frire, des lampes, des clous, des faucilles, des houes, des burins. L'une des tombes fouillées dans la région de Vidarbha (Mahurjhari) contenait une têtère entière, faite de feuilles de cuivre cousues sur du cuir et garnies de boutons fixés par des rivets de fer. On se servait aussi du cuivre, du bronze, de l'or et de l'argent pour confectionner des ornements et des accessoires. Parmi les objets de parure exhumés figurent des perles de pierre semi-précieuse, et notamment des perles de cornaline gravées.

Il est paradoxal qu'un peuple qui avait une connaissance aussi approfondie de l'architecture funéraire ait laissé si peu de traces de son architecture domestique. Il ne subsiste que des planchers, parfois percés de trous dans lesquels s'enfonçaient des poteaux, ce qui permet de supposer que les maisons étaient de modestes constructions de bois.

En ce qui concerne les mégalithes situés hors de la péninsule et ceux de la région des monts Vindhya, les fouilles pratiquées à Burzahom et à Gufkral ont révélé l'existence d'objets de fer (non accompagnés de poteries « noires et rouges ») à proximité des menhirs, qui se sont avérés dépourvus de caractère funéraire. On a découvert d'autres objets de fer dans certaines sépultures mégalithiques du district d'Allahabad. Pas de fer, en revanche, dans les sépultures des districts de Mirzapur et de Varanasi, pourtant situées, elles aussi, dans la région des monts Vindhya, et bien qu'elles soient à peu près du même type que les cistes et les cairns du district d'Allahabad et de la péninsule. Elles

contenaient, à défaut de fer, des microlithes et des poteries comparables à ceux de la culture chalcolithique de l'Inde centrale (Mandal, 1972). Les cistes fouillées dans le district d'Almora témoignent, comme celles du district d'Allahabad, de l'utilisation du fer.

Les historiens ont souvent attribué la construction des mégalithes aux premiers locuteurs de la langue dravidienne, en se fondant en particulier sur la concentration de ces monuments dans la péninsule (Heimendorf, 1945). Certains auteurs assignent cependant une origine aryenne aux mégalithes de l'Inde méridionale (Parpola, 1973), en s'appuyant sur une comparaison entre les sépultures à mobilier hippocentrique du début de l'âge du fer découvertes dans le Caucase et le Luristan, comme celles de la Nécropole B (1000-800 av. J.-C.), et les tombes, notamment les tombes à hublot, du sud de l'Inde (Leshnik, 1974). Les cairns funéraires du Baloutchistan leur semblent fournir un lien entre ces deux ensembles, suggérant ainsi l'hypothèse d'une diffusion par voie de terre. D'autres auteurs encore soutiennent avec Sundara que « le mégalithisme, d'origine méditerranéenne, est venu en Inde par la voie côtière » (Sundara, 1975); ou s'accordent à penser avec Leshnik (1974) que les mégalithes indiens sont d'origine perse, bien qu'ils aient peut-être aussi subi une influence caucasienne.

L'examen des restes humains retrouvés dans certaines sépultures (Zuckerman, 1930; Sarkar, 1960 et 1972; Gupt et Dutta, 1962) atteste la présence, à côté des autochtones de type australoïde, d'individus brachycéphales ou mésocéphales comparables aux Scythio-Iraniens ensevelis dans la Nécropole B et dans les gisements de Tépé Hissar III. Les historiens supposent que les grandes migrations des Scythio-Iraniens, parties d'Ukraine, se sont produites au cours du II^e millénaire av. J.-C. Par ailleurs, l'étude morphologique des crânes trouvés dans les différents types de sépultures mégalithiques a montré que les groupes qui pratiquaient l'inhumation en jarres, comme les habitants d'Adichanallur, dans l'extrême sud de la péninsule, se composaient vraisemblablement d'individus dolichocéphales, voire hyperdolichocéphales. Il semble donc que les mégalithes aient été construits par des populations métissées.

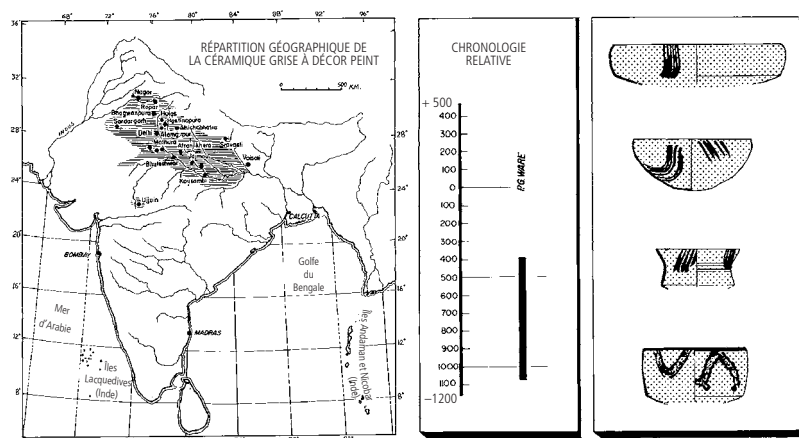
Sur le plan chronologique, la culture mégalithique de l'Inde péninsulaire coïncide pendant sa première phase avec le Chalco-Néolithique et pendant sa dernière phase avec des gisements que l'on peut faire remonter au début de l'ère chrétienne, puisqu'ils ont notamment livré des deniers romains et des poteries décorées à la molette dont la date est certaine. L'analyse du carbone 14, dans l'un des sites du Karnataka où l'on a fait des fouilles (Hallur), a permis de situer autour de 1000 av. J.-C. la période de coïncidence entre les cultures néolithique et mégalithique — estimation confirmée par l'analyse de la thermoluminescence, qui, dans un autre site de la même région (Komaranhalli), a fourni six dates échelonnées entre 1400 et 900 av. J.-C. La culture

mégalithique de l'Inde méridionale s'étend donc sur une période d'un millier d'années correspondant au I^{er} millénaire av. J.-C. On a divisé cette période en deux phases principales qui vont de 1100 à 500 et de 500 à 100 av. J.-C. (McIntosh, 1985). L'analyse du carbone 14 date aussi les mégalithes des monts Vindhya de 270 +/- 150 av. J.-C. Les menhirs de Burzahom et de Gufkral, dans la vallée du Kashmir (Cachemire), peuvent être datés, également, du I^{er} millénaire av. J.-C., puisqu'ils ont immédiatement succédé à la période d'occupation néolithique dans cette région.

Depuis une quarantaine d'années, les archéologues ont fouillé des sépultures mégalithiques dans toutes les régions de l'Inde, et notamment dans le sud du pays. Ces sépultures sont de différents types : cercles de cairns (dont certains contenaient des sarcophages de terre cuite), cercles de pierres, de fosses, urnes funéraires, kodaikals, cercles de cistes à hublot, tombes à couloir, menhirs (Thapar, 1985). Les sépultures de l'Inde méridionale attestent toutes l'utilisation du fer et d'une céramique noire et rouge, à côté d'autres types de poteries. Les restes humains qu'on y a découverts se présentaient parfois sous la forme de squelettes articulés, en position allongée, mais en général il s'agissait plutôt des ossements de plusieurs individus rassemblés pêle-mêle, après une première inhumation, dans une tombe commune faisant office d'ossuaire ou de caveau familial. Les fouilles effectuées sous les cercles de pierres du district d'Allahabad, dans les monts Vindhya, ont mis au jour des preuves de l'utilisation du fer, mais de telles preuves font défaut dans les autres tombes de cette région. Hors de la péninsule, on a trouvé du fer dans les gisements associés aux menhirs de Burzahom et de Gufkral, qui du reste ne marquaient l'emplacement d'aucune sépulture.

La culture de la céramique grise à décor peint (carte 17)

En Inde du Nord — en particulier dans la zone du partage des eaux entre l'Indus et le Gange, ainsi que dans le bassin supérieur de ce dernier fleuve —, une céramique grise à décor peint est apparue pendant la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., en même temps que se répandait l'usage du fer. L'aire de diffusion de ces poteries telle que nous la connaissons aujourd'hui comprend la vallée desséchée de la Sarasvati (et notamment la région de Bahawalpur, au Pakistan), le Pendjab, le Haryana, l'Uttar Pradesh occidental et les régions adjacentes du Rajasthan, ce qui correspond aux territoires occupés par les Kuru-Panchala, les Surasena et les Matsya mentionnés dans les textes védiques récents et dans le *Mahabharata* (Sharma, 1985). Elle s'étend au sud jusqu'à Ujjain, dans le Madhya Pradesh. La céramique grise à décor peint a été signalée dans des stations aussi occidentales que Lakhio Pir, dans le Sind, et Harappa, dans le sud du Pendjab, situées l'une et l'autre au Pakistan (B.B. Lal, 1992). Fait des plus intéressants, on a découvert des poteries du même type à Thapli, au bord de l'Alaknanda, dans le district de Tehri (Uttar



Carte 17 La civilisation postindusienne : la répartition géographique de la céramique grise à décor peint.

Pradesh), ce qui transporte en plein Himalaya la culture de la céramique grise à décor peint. Les sites appartenant à cette culture se trouvent sur les rives de cours d'eau. La céramique se caractérise par la qualité supérieure de sa belle pâte mince faite d'une argile bien délayée et bien cuite. La surface grise du corps des poteries porte des motifs formés de lignes et de points peints en noir. Il existe également des poteries grises peintes en rouge, des poteries noires peintes en noir et des poteries au décor peint de deux couleurs. Les principaux ustensiles représentés sont des bols à parois planes, des coupes et des plats au bord incurvé et à cassette, auxquels s'ajoutent quelquefois des récipients plus petits. Parmi les objets insolites, on peut mentionner en particulier des tiges rouillées découvertes à Hastinapura et à Atranjikhhera, qui proviennent peut-être de plats sur pied, ainsi qu'une bélière trouvée à Sardargarh. La répartition géographique des poteries grises à décor peint et la période qu'elles occupent dans l'histoire culturelle de l'Inde, indiquée par la stratigraphie, leur confèrent une importance considérable; elles sont en effet le produit d'une des principales industries céramiques de l'époque intermédiaire qui a suivi la fin de la civilisation de l'Indus. Malgré le caractère uniforme de cette vaisselle, on ne discerne aucune connotation urbaine dans les vestiges de la culture matérielle qui l'a produite. Il importe à cet égard de noter que cette céramique a fourni de 10 à 15 % de l'ensemble des poteries livrées par les différents sites fouillés. Les poteries associées à la céramique grise à décor peint sont en majorité des poteries rouges. Le cadre matériel dans lequel vivaient les utilisateurs de toutes ces poteries n'avait rien de bien luxueux. Leurs maisons étaient généralement

faites d'adobes assemblés suivant les techniques du clayonnage et du torchis. Les comptes rendus parlent parfois de briques en pisé, mais sans en préciser la taille. À Bhagwanpura, on a reconstitué le plan d'une maison qui ne comptait pas moins de 13 pièces. L'utilisation de briques cuites au four est également attestée dans quelques sites, mais les fragments recueillis sont trop petits pour qu'on puisse en déduire la taille des briques entières. L'apparition soudaine du fer ne semble pas avoir causé de changement catalytique dans l'économie, ni avoir beaucoup contribué à la spécialisation des techniques artisanales. Les objets de fer enfouis dans les couches de sédiments correspondant à la culture de la céramique grise à décor peint sont pour l'essentiel des pointes de flèches et de lances, des faucilles, des clous, des épingles, des crochets, des couteaux, des burins. Le système économique et social conservait un caractère rural. Il est donc raisonnable de supposer que, même si l'utilisation du fer a commencé vers 1000 av. J.-C., son utilisation spécifiquement industrielle — qui devait conduire à l'urbanisation de l'Inde du Nord — date seulement des VII^e et VI^e siècles av. J.-C. Bien que le fer soit entré en usage durant la période de la céramique grise à décor peint, le cuivre est resté une matière indispensable.

C'est aux producteurs de la céramique grise à décor peint que revient le mérite d'avoir développé l'agriculture sur une grande échelle dans la haute vallée du Gange et de la Yamuna. Leur économie de subsistance reposait sur la culture du sol et l'élevage des bovins. Le riz était apparemment l'une des principales espèces de céréales cultivées; la culture du blé et de l'orge est également attestée, ce qui semble indiquer que les agriculteurs faisaient désormais deux récoltes par an. Ils connaissaient le cheval, ce dont nous pouvons inférer qu'ils avaient des chars. Ils se nourrissaient de la chair d'animaux domestiqués comme le bœuf, le buffle, le porc, la chèvre et le chien. Les producteurs de la céramique grise à décor peint ont apporté non seulement le fer, mais aussi la technologie du verre, comme en témoigne la découverte de bracelets et de perles de verre. Ils nous ont également laissé des objets en os, des figurines de terre cuite représentant des être humains et des animaux, des dés à jouer et des pièces utilisées dans certains jeux.

En ce qui concerne l'âge de cette céramique, l'analyse au carbone 14 effectuée dans 11 sites, à différents niveaux d'occupation, fournit des dates comprises entre 1025 et 350 av. J.-C. Un examen plus attentif, qui écarte les résultats aberrants, montre que les dates acceptables se concentrent entre 900 et 400 av. J.-C. Les archéologues qui ont fouillé Hastinapura (B.B. Lal, 1955) et Atranjikhara (Gaur, 1983*b*) n'en ont pas moins situé les débuts de la céramique grise à décor peint vers 1100 av. J.-C. dans le premier cas, et vers 1200 av. J.-C. dans le second. Les strates correspondantes, dans les sites du bassin supérieur du Gange et de la Yamuna où la présence du fer est attestée, dateraient donc approximativement d'une période allant de 1100 à 700 av. J.-C. On a récem-

ment constaté que des poteries grises à décor peint se mêlaient à divers produits de l'harappéen récent dans certains sites du Haryana et du Pendjab (comme Bhagwanpura, Dadheri ou Sanghol), et ce dans des contextes d'où le fer était absent — ce qui pourrait confirmer les dates reculées citées plus haut — ; la phase, non encore datée avec précision, précédant l'apparition du fer pourrait bien alors être antérieure à 1100 av. J.-C. (B.B. Lal, 1992).

Du fait notamment de sa diffusion dans une aire correspondant au pays de Brahnavarta ou de Brahmarshi-desh, considéré comme sacré dans la littérature aryenne, certains ont supposé (B.B. Lal, 1955) que cette céramique est liée à l'arrivée des Aryens en Inde. On n'a pas encore déterminé à quelle vague de la migration indo-aryenne se rattacherait exactement la céramique grise à décor peint. C'est pourquoi il est important de dater ces poteries. Le matériel dont elles faisaient partie, surtout pendant la phase où le fer était présent, évoque à maints égards la culture matérielle décrite dans les textes védiques récents (ceux de la période brahmanique ou période des Upanishad, qui a vu la création d'un État territorial, d'une hiérarchie sociale, d'un appareil administratif, etc.). Il semble y avoir une concordance globale entre les écrits védiques récents et le commencement de la période brahmanique, d'une part, et d'autre part la culture de la céramique grise à décor peint découverte dans la haute vallée du Gange et de la Yamuna (B.B. Lal, 1992). Les sociétés plus anciennes décrites dans le Rigveda vivaient surtout de l'élevage et ne connaissaient ni le fer ni le verre, alors que les producteurs des poteries grises à décor peint connaissaient l'un et l'autre, et tiraient l'essentiel de leur subsistance de la culture du sol. Ces poteries ont exercé une influence distincte sur la céramique récente de l'Inde du Nord, par exemple sur les poteries noires polies. Et, fait plus important sans doute, la culture de la céramique grise à décor peint a conduit cette région de l'Inde au seuil de ce qu'on appelle sa seconde urbanisation.

Les poteries grises à décor peint ne paraissent actuellement reliées aux vestiges d'aucune des cultures antérieures attestées en Inde. Il est donc raisonnable de soutenir que leurs producteurs ne sont pas issus du sol indien. Si nous regardons plus à l'ouest, nous voyons que cette céramique est comparable à celle de la culture funéraire du Gandhara, dans la vallée du Swat, au Pakistan, ce qui semble indiquer que la migration des utilisateurs de la céramique grise s'est faite en deux vagues, la première étant liée à la diffusion du cuivre et du bronze, la seconde à celle du fer. Mais on n'a pas remarqué d'affinités particulières entre les formes sous lesquelles se présentent les deux types de poteries : la céramique de la culture funéraire du Gandhara se caractérise par de hauts vases sur pied, tandis que l'ustensile typique de la céramique grise à décor peint est le plat ou *thali*. (On trouve toutefois des vases à fond plat chez les migrants de la seconde vague, qui pratiquaient l'inhumation fragmentaire.)

Après avoir comparé les poteries grises à décor peint du *doab* compris entre le Gange et la Yamuna, et les poteries de la culture funéraire du Gand-

hara, dans la vallée du Swat, A. H. Dani (1967) conclut qu'il n'est pas impossible que les premières soient le résultat d'une évolution de la céramique grise de la culture funéraire du Gandhara dans les plaines intermédiaires encore inexplorées qui séparent l'Indus et la Bias. Nous ne pourrions, selon lui, « apporter de réponse certaine à cette question que si nous étendons nos recherches à la partie du Pendjab située à l'est de l'Indus » (Dani, 1967, p. 55).

Il vaut donc la peine d'indiquer l'état actuel de la question. En Inde, des vestiges de cette céramique ont été retrouvés jusqu'à Gharinda, dans le Pendjab, près de la frontière pakistanaise. Par ailleurs, des recherches menées avec persévérance dans la partie pakistanaise du Pendjab, à l'est de l'Indus, ont abouti à la découverte de sites à Dhok Gangal et à Dheri Qila, près de l'aéroport de Chaklala, au bord de l'autoroute d'Islamabad; on y a mis au jour « des poteries grises associées à des poteries rouges à motifs imprimés, que l'on peut rapprocher de la céramique grise à décor peint de la rivière Hakra, dans le Pendjab » (Salim, 1992, pp. 37 et 48). Au stade actuel, ces découvertes apportent plutôt des indications que des preuves, car on n'a pas encore exhumé de poteries grises de style classique, avec leurs motifs peints caractéristiques. Cependant, comme les sites mentionnés à l'instant se trouvent dans l'aire de diffusion de la culture funéraire du Gandhara, il faudrait effectuer des recherches plus poussées, suivies de fouilles, afin de déterminer les corrélations qui existent entre les deux cultures.

LES DOCUMENTS LITTÉRAIRES

À côté des données archéologiques, l'ancienne littérature indienne représente une autre source, tout aussi précieuse, de renseignements sur la période postharappéenne. Cette littérature est l'œuvre d'un peuple qui se donnait le nom d'Arya (nobles) par opposition aux autochtones, les *dasa* ou *dasyu* (esclaves); elle s'est transmise pendant plusieurs siècles sous une forme orale. Le plus ancien texte qui nous soit parvenu est le recueil (*samhita*) des hymnes du Rigveda. Il est tout à fait probable qu'un grand nombre de ces hymnes ont été composés plusieurs siècles avant d'être consignés dans ce recueil. Les autres recueils de védas — le Yajur, le Soma et l'Atharva — ainsi que les textes postérieurs regroupés sous l'appellation de littérature védique récente se sont ensuite succédé durant une période qu'on peut évaluer à environ sept siècles. C'est donc sur une période de plus d'un millénaire que portent les témoignages documentaires — d'un genre, il est vrai, limité — dont nous disposons.

Le Rigveda est un singulier document. D'une longueur approximativement égale à celle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* réunies, il se compose de plus de 1 000 poèmes extrêmement divers — chants de caractère épique plus ou

moins prononcé, hymnes à la gloire des dieux, prières, incantations, fragments de chansons populaires — et de qualité variable, « relevant parfois de la poésie vraie, authentique, atteignant même au sublime, mais souvent puérils, obscènes et vulgaires », pour reprendre les termes de Max Müller (cité dans Piggott, 1950, p. 256-257; voir Müller, 1956, p. 26). La langue en est ornée, volontairement littéraire; et la métrique, fondée sur l'emploi de vers syllabiques, est souvent d'une extrême complexité. La très grande majorité des poèmes du Rigveda est une invocation aux nombreuses divinités du panthéon védique; on trouve à peine plus de 40 hymnes qui ne leur soient pas directement adressés. Il va sans dire qu'on ne saurait tirer de conclusions de ce genre de textes qu'avec la plus grande prudence.

Il est difficile de déterminer avec précision d'où venaient ces « Arya », auxquels on donne généralement le nom d'Indo-Aryens. Nous sommes mieux renseignés sur leurs premiers établissements dans le nord de l'Inde et au Pakistan et sur la façon dont ils ont progressivement occupé toute cette région. En effet, les textes de la littérature védique viennent ici à notre aide. Le Rigveda contient heureusement de nombreux toponymes qu'il est parfois possible de relier à des noms actuels. Les cours d'eau, par exemple, ont toujours joué un rôle important dans la vie des Hindous. Même à l'époque du Rigveda, ils étaient considérés comme des divinités, sans doute à cause des immenses bienfaits qu'ils répandaient sur l'humanité. Sur les 31 cours d'eau que mentionnent les textes védiques, environ 25 sont cités dans les seuls hymnes du Rigveda. Celui-ci énumère notamment, dans le célèbre Nadistuti, plusieurs rivières qui font partie du réseau hydrographique de l'Indus.

Le nom du Pendjab se réfère aux cinq rivières — la Sutudri, la Vipas, la Parushni, l'Asikni et la Vitasta — qui, réunies, se jetaient dans l'Indus. La Vipas est omise dans le Nadistuti qui mentionne, en revanche, la Marudvridha. La Sutudri, qui est la plus orientale des rivières du Pendjab, correspond à l'actuel Sutlej. La Parushni, qui s'appelle aujourd'hui la Ravi, était une rivière importante qui joua un rôle décisif dans le Dasarajna (bataille des dix rois) en sortant de son lit pour noyer les ennemis du roi Sudas. L'Asikni, qui fut connue plus tard sous le nom de Chandrabhaga, correspond à l'actuelle Chenab. Enfin, la plus occidentale de ces rivières, la Vitasta, s'appelle aujourd'hui le Jhelum. Parmi les affluents occidentaux de l'Indus, le Rigveda cite la Kubha (Kaboul), la Krumu (Kurru), la Gomati (Gomal), la Suvastu (Swat) et la Gauri (Panjkhora). Comme le mot *suvastu* signifie « belles maisons », il est permis de supposer que des villages aryens s'étaient établis sur les bords de la rivière de ce nom. La Rasa a pu être identifiée avec l'Iaxartes, qui coule dans l'extrême nord-ouest du territoire védique. Le Rigveda mentionne également des cours d'eau qui n'appartiennent pas au réseau hydrographique de l'Indus : le Gange, la Yamuna et la Sarasvati. Le Gange ne semble pas avoir été bien connu, ni même avoir été considéré

comme un fleuve important à l'époque du Rigveda; la Yamuna n'est mentionnée que trois fois. La Sarasvati, en revanche, est souvent citée dans les textes védiques, où elle apparaît comme la rivière par excellence. Comme le montre cette énumération des cours d'eau dont parle le Rigveda, les peuples védiques connaissaient tout le Pendjab et en occupaient la plus grande partie. C'est probablement dans cette région que furent composés la plupart des hymnes védiques.

Le territoire occupé par les peuples védiques se divisait en un certain nombre de principautés tribales, généralement gouvernées par un roi. Le principal événement historique que laissent transparaître les allusions des *samhita* est cette « bataille des dix rois » que nous avons évoquée plus haut. Il s'agit, suivant l'hypothèse la plus plausible, d'un affrontement entre les Bharata, qui s'étaient fixés dans le pays qu'on nommera plus tard le Brahmarvarta, et les tribus du Nord-Ouest. Le roi des Bharata était Sudas, de la famille des Tritsu. Sa victoire est célébrée, conformément à la tradition, par trois hymnes que chante le chef du clergé attaché à la cour royale, Vasishtha. Celui-ci avait supplanté dans ces hautes fonctions le prêtre Visvamitra, dont les conseils avaient autrefois permis aux Bharata de vaincre leurs ennemis sur les bords de la Vipasa et de la Sutudri. Une âpre rivalité opposa longtemps les deux prêtres. Visvamitra, pour se venger, prit la tête d'une coalition de dix tribus dirigée contre les Bharata, mais son expédition aboutit à un désastre complet dans les eaux de la Parushni.

Sur ces 10 tribus, 5 sont mal connues. Ce sont les Alina, qui venaient peut-être du nord-est du Kafiristan; les Paktha, dont le nom évoque les actuels Pakhtun; les Bhalana, dont le nom a peut-être un rapport avec le col de Bolan; les Siva, originaires des abords de l'Indus et les Vishanin. Les cinq autres tribus sont mieux connues grâce au Rigveda lui-même. Ce sont les Anu, qui vivaient sur les rives de la Parushni; les Druhya, qui leur sont étroitement associés; les Turvasa et leurs alliés, les Yadu; enfin, les Puru, qui vivaient sur les deux rives de la Sarasvati et qui devaient être, par conséquent, de proches voisins des Bharata. Purukutsa, roi des Puru, trouva la mort dans la bataille; le roi des Anu et celui des Druhya périrent noyés dans les eaux de la Parushni. Une autre fois, Sudas dut affronter trois tribus non aryennes, les Aja, les Sigrû et les Yakshu, qui s'étaient réunies sous le commandement du roi Bheda; elles furent massacrées sur les bords de la Yamuna.

Le roi était avant tout un chef militaire, et le Rigveda nous donne quelques indications sur la façon dont on faisait la guerre. Le roi et ses nobles combattaient montés sur des chars, alors que les roturiers formaient l'infanterie. Comme aux époques suivantes, les armées livraient bataille au son de la musique et précédées de leurs bannières. L'arme principale était l'arc. L'extrémité des flèches était garnie d'une pointe de métal ou de corne empoisonnée. On se servait également de lances, de haches, d'épées et de frondes.

Le roi était assisté de deux assemblées qu'on appelait *sabha* et *samita*. Les peuples védiques attachaient beaucoup d'importance à l'accord qui devait régner non seulement entre le roi et ses assemblées, mais entre les membres de chaque assemblée. Un hymne du Rigveda cherche à susciter cette harmonie : « Assemblez-vous, délibérez, éclairez-vous mutuellement, puis parlez tous d'une seule voix. »

L'autorité royale était, jusqu'à un certain point, limitée par le pouvoir et le prestige du prêtre (*purohita*) qui accompagnait le roi au combat et qui l'aidait par ses prières et ses incantations. Les Aryens ne possédaient pas un système économique très évolué; leur principale unité de valeur, moyen d'échange bien peu maniable, était la vache. Le mot *nishka*, qui désignera plus tard une pièce d'or, s'applique dans les textes védiques à une espèce de monnaie, mais il s'agissait probablement, à cette époque, de quelque objet de parure en or. Il est parfois question, dans ces textes, de dettes et de créances, mais rien n'y atteste l'existence d'une véritable classe de marchands ou de prêteurs.

Les envahisseurs aryens durent longtemps mener d'âpres combats contre les peuples autochtones. Mais ils n'essayèrent jamais d'exterminer leurs ennemis vaincus. Les crimes le plus souvent mentionnés dans les textes védiques sont le vol, le « cambriolage », le brigandage et la fraude, essentiellement la tricherie au jeu; le vol de bétail, commis la nuit, était particulièrement fréquent. Le mariage entre frère et sœur était prohibé comme incestueux. L'un des châtiments les plus courants consistait à lier le coupable à un pieu. Les Aryens étaient, à vrai dire, des gens agités et violents qui ne respectaient qu'une petite partie des tabous qui seront plus tard ceux des Indiens. Ils s'adonnaient beaucoup à au moins deux sortes de boissons enivrantes : le *soma* et le *sura*. Le *soma* faisait l'objet d'une consommation rituelle au moment des sacrifices. Le *sura* était de toute évidence un breuvage très puissant dont l'usage, uniquement profane, est désapprouvé dans un certain nombre de passages par les prêtres qui ont composé les poèmes védiques.

Parmi les principales divinités aryennes, il faut citer Dyaus, le dieu du ciel, qui correspond au Zeus des Grecs. Varuna est le garant de l'ordre physique et moral que symbolise la nature (*rita*). Il est quelquefois appelé Asura; cet aspect de Varuna remonte au moins à la période indo-iranienne, puisqu'il peut être assimilé à l'Ahura Mazda (« esprit sage ») de l'Avesta. Surya est la divinité solaire qui revêt la forme la plus concrète; en tant que dieu omnivoyant, il est souvent présenté comme « les yeux » de Mitra, de Varuna, d'Agni ou d'autres divinités; apporté par l'aube, il est considéré comme le fils de Dyaus et de la déesse Aditi. Savitra est avant tout le dieu de l'or, métal dont sont faits ses yeux, ses bras, ses mains et sa langue. Pushan est un dieu dont la personnalité reste très mal définie. La principale divinité du Rigveda est Indra, à qui un quart environ des hymnes est adressé. Guerrier gigantesque, à la force exceptionnelle, avec sa barbe de couleur fauve et son ventre arrondi par des beuve-

ries répétées, Indra représente le chef militaire aryen par excellence. Il manie le foudre et, du haut de son char, se bat en archer valeureux. Il excelle à piller les troupeaux, à détruire les forteresses ennemies, et mène les troupes aryennes à la victoire sur leurs ennemis détestés, les habitants autochtones du Pendjab. Il a pour compagnons un groupe de jeunes guerriers, les Marut, qui sont apparemment sous les ordres de Rudra, lequel est à la fois le rival d'Indra et, dans une certaine mesure, son double.

Les misérables qui osent contester la suprématie d'Indra portent le nom de *dasa* ou *dasyu*. Ils ont le teint foncé, le nez plat et ne se soucient pas des dieux. Ils n'accomplissent pas les sacrifices de la religion aryenne, auxquels ils préfèrent sans doute le culte du phallus. Les *dasa* n'en possèdent pas moins de grandes quantités d'or et vivent dans des villes fortifiées. L'une de ces places fortes, Hariyupiya, correspond à l'actuel Harappa.

La langue des Aryens, comme celles de toutes les communautés pastorales, est riche en vocables désignant les différents aspects de l'élevage. Le lait jouait de toute évidence un rôle important dans l'alimentation. La traite des vaches avait lieu trois fois par jour, et l'on pratiquait la castration. La viande de bœuf, que les Aryens consommaient librement, constituait leur principale nourriture; la plus grande marque d'estime qu'on pouvait donner à un invité était de tuer une vache en son honneur, et Indra nous est présenté comme un très grand amateur de viande de bœuf. Les Aryens mangeaient aussi du mouton et de la chèvre. Le cuir servait à fabriquer toutes sortes d'objets tels que des lanières, les cordes des arcs, les traits des attelages, les rênes et les fouets. Les Aryens cultivaient une espèce de céréale : probablement de l'orge. Les épis mûrs étaient coupés avec une faucille ou un couteau, liés en gerbes et battus sur une aire; on procédait ensuite au vannage des grains (pour les séparer de la balle).

On employait comme mesure de capacité une espèce de récipient que désignait le terme *urdara*. Les paysans labouraient leurs champs avec une charrue tirée par un bœuf, mais le joug n'est mentionné nulle part dans le Rigveda; les chiens servaient à garder les maisons et à chasser le sanglier. Le cheval est l'animal domestique le plus caractéristique de la culture aryenne. Les chevaux aryens semblent avoir été surtout utilisés comme animaux de trait, pour tirer les chars, soit à la guerre, soit dans les courses de chars qui constituaient un divertissement fort apprécié.

Le Rigveda ne nous apprend presque rien sur l'apparence ou sur le plan des agglomérations et des maisons aryennes, discrétion qui s'explique principalement par le fait que des détails profanes de ce genre ne se prêtaient pas à des métaphores convenables dans des hymnes adressés aux dieux de la guerre. Il semble cependant que toutes les constructions des Aryens étaient faites de bois; et que leurs maisons, de plan rectangulaire et couvertes d'un toit de chaume, étaient divisées en plusieurs pièces. Le foyer central jouait un rôle particulière-

ment important dans les rites de la religion domestique. Nous ne savons presque rien non plus des vêtements que portaient les Aryens, sinon qu'ils étaient généralement faits de laine. Les vêtements ornés de motifs brodés ou tissés étaient portés par les femmes; les capes et les manteaux l'étaient probablement par les deux sexes. Il y avait des artisans spécialisés tels que les forgerons et les menuisiers qui, à l'aide d'une hache ou d'une herminette, réalisaient de belles pièces de bois sculpté destinées à la fabrication des chars. La céramique n'est nulle part mentionnée expressément. Le bronze semble avoir été le seul métal que travaillaient les Aryens. Il s'ensuit qu'ils devaient également connaître le cuivre. Les chaudrons et autres ustensiles étaient faits d'un métal appelé *ayas*. Nous ne savons pas exactement quel était ce métal; mais le mot *ayas* est apparenté à l'allemand *eisen*, à l'anglais *iron* et au latin *aes* qui signifie « bronze ». La couleur de l'*ayas* peut être déduite des épithètes qui sont accolées à ce mot, par exemple l'épithète « rougeâtre » qui semble évoquer le bronze.

Les fouilles des archéologues n'ont malheureusement mis au jour aucun document écrit qui puisse nous apprendre comment s'appelaient les différents produits de la culture aryenne. Rien, d'ailleurs, dans la littérature védique, n'indique que les Indo-Aryens aient possédé une culture matérielle spécifique, un type particulier de céramique, de figurines ou d'autres objets dont la découverte nous fournirait des repères pour l'étude de leurs migrations. Quant aux rites et aux sacrifices qui sont l'objet même de ces textes anciens, ils n'exigeaient pas la construction de monuments particuliers qui auraient également pu servir de repères aux archéologues. Il suffit pourtant de lire le Rigveda pour voir qu'il n'y avait aucun rapport entre la civilisation harappéenne à l'époque de sa maturité et le mode de vie des Aryens tel qu'il est décrit dans ce texte. Le Rigveda nous apprend, par exemple, que les Aryens aimaient beaucoup les chevaux; or, le cheval est précisément un animal dont on n'a retrouvé aucune trace parmi les vestiges de l'harappéen classique. Il est en revanche largement attesté dans les gisements harappéens récents et postharappéens, c'est-à-dire, en gros, à l'époque qui semble avoir été celle de l'arrivée des Aryens dans le bassin de l'Indus. Cela signifie que de nombreuses caractéristiques de l'harappéen classique, telles que la pratique de l'urbanisme et la connaissance de l'écriture, avaient déjà disparu quand les Aryens se sont fixés dans le bassin de l'Indus. Ces éleveurs n'avaient pas besoin de l'urbanisme et de l'écriture; ils n'ont donc pas essayé d'en rétablir la tradition.

BIBLIOGRAPHIE

- AGRAWAL R. C., KUMAR V. 1982. « Ganeshwar-Jodhpura Culture : New Traits in Indian Archaeology », in G. L. POSSEHL (dir.), *Harappan Civilization : A Contemporary Perspective*, New Delhi, p. 125-134.

- ALLCHIN B., ALLCHIN R. 1982. *The Rise of Civilization in India and Pakistan*, Cambridge.
- ANSARI Z. D., DHAVALIKAR M. K. 1975. *Excavations at Kayatha*, Poona.
- ANTONINI C. S., STACUL G. 1972. *The Protohistoric Graveyards of Swat*, Rome.
- BANERJEE N. R. 1965. « The Iron Age in India », in V. N. MISHRA, M. S. MATE (dir.), *Indian Prehistory : 1964*, Poona.
- BANERJEE N. R. 1986. *Nagda 1955-57*, New Delhi. (Mem. Archaeol. Surv. India, 85.)
- CASAL J. M. 1961. *Fouilles de Mundigak*, Paris.
- 1964. *Fouilles d'Amri*, Paris.
- CHAKRABARTI D. K. 1976. « The Beginning of Iron in India », *Antiq.*, Cambridge, n° 50, p. 114-124.
- CHAKRABARTI D. K. 1981-1983. « Study of the Iron Age in India », *Archaeol. perspect. India Indep.*, n° 13-14, p. 81-96.
- CHATTOPADHYAYA B. D. 1975-1976. « Indian Archaeology and the Indian Tradition », *Puratattva*, New Delhi, n° 8, p. 67-72.
- CHATURVEDI S. N. 1985. « Advances of Vindhyan Neolithic and Chalcolithic Cultures to the Himalayan Tarai : Excavation and Exploration in the Sarayyapara Region of Uttar Pradesh », *Man Environ.*, Ahmedabad, n° 9, p. 101-108.
- COMPAGNONI B. 1979. « Preliminary Report on the Faunal Remains from Protohistoric Settlements of Swat », in M. TADDEI (dir.), *South Asian Archaeology, 1977*, Naples, p. 697 sq.
- CONSTANTINI L. 1979. « Notes on the Palaeoethnobotany of Protohistorical Swat », in M. TADDEI (dir.), *South Asian Archaeology, 1977*, Naples, vol. II, p. 703 sq.
- DANI A. H. 1967. « Timargarh and Gandhara Grave Culture », *Anc. Pakistan*, Peshawar, n° 3, p. 1-407.
- 1992. « Pastoral-Agricultural Tribes of Pakistan in the Post-Indus Period », in A. H. DANI, V. M. MASSON (dir.), *History of Civilizations of Central Asia*, Paris, vol. I, p. 395-420.
- DASGUPTA P. C. 1964. *The Excavations at Pandu Rajar Dhibi*, Calcutta.
- DE CARDI B. 1951. « A New Prehistoric Ware from Baluchistan », *Iraq*, Londres, vol. XIII, pt 2.
- DEO S. B., ANSARI Z. D. 1965. *Chalcolithic Chandoli*, Poona.
- DEO S. B., DHAVALIKAR M. K., ANSARI Z. D. 1979. *Apegon Excavations*, 1976, Poona.
- DHAVALIKAR M. K., SANKALIA H. D., ANSARI Z. D. 1988. *Excavations at Inamgaon*, Poona.
- FRANKFORT H. P., POTTIER M. N. 1978. « Sondage préliminaire sur l'établissement proto-historique Harappéen et post-Harappéen de Shortugai », *Arts asiat.*, Paris, n° 34, p. 29-86.

- GAUR R. C. 1973. « Lal Qila Excavation and OCP Problem », in O. P. AGRAWAL, A. GOSH (dir.), *Radiocarbon and Indian Archaeology*, Bombay, p. 154-162.
- 1983a. « The Aryans — A Fresh Appraisal », *Puratattva*, New Delhi, n° 12.
- 1983b. *Excavations at Atranjikhhera*, New Delhi.
- GUPTA P. C., DUTTA P. C. 1962. « Human Remains Excavated from Megaliths at Yelleshwaram (Andhra Pradesh) », *Man India*, vol. XLII, n° 1, p. 19-34.
- HEGDE K. T. M. 1973. « A Model for Understanding Ancient Indian Metallurgy », *Man*, Londres, n° 8, p. 416-421.
- HEIMENDORF C. VON F. 1945. « The Problem of Megalithic Cultures in Middle India », *Man India*, vol. XXV, p. 73-86.
- HUXTABLE F. *et al.* 1972. « Thermoluminescent Dates for Ochre Coloured Pottery from India », *Antiq.*, Cambridge, vol. XLVI, n° 181, p. 62-63.
- INDIAN ARCHAEOLOGY, A REVIEW/(IAR) 1960a. *Excavation at Bahurupa and Savalda, District West Khandesh*, New Delhi, p. 34-37.
- 1960b. *Excavation at Gilund, District Udaipur*, New Delhi, p. 41-46.
- 1967a. *Excavation at Noh, District Bharatpur*, New Delhi, p. 28-29.
- 1967b. *Excavation at Mahisdal, District Birbhum*, New Delhi, p. 59-60.
- 1967-1978. *Excavation at Chirand, District Saran*, New Delhi.
- 1985. *Excavation at Kheradih, District Ballia*, New Delhi, p. 92-94.
- JARRIGE J. H. 1979. *Fouilles de Pirak*, Paris.
- JETTMAR K. 1967. « Iron Cheek Piece of a Snaffle Found at Timargarh », *Anc. Pakistan*, Peshawar, vol. III, p. 203-209.
- JOSHI M. C. 1975-6. « Archaeology and Indian Tradition : Some Observations », *Puratattva*, New Delhi, n° 8, p. 98-102.
- KAJALE M. D. 1989. « Archaeological Investigation on Megalithic Bhagimohari, and its Significance for Ancient Indian Agricultural Systems », *Man Environ.*, Ahmedabad, vol. XIII, p. 87-100.
- KEITH A. B. 1912. *Vedic Index of Names and Subjects*, Cambridge.
- KHAZANCHI T. N., DIKSHIT K. N. 1977-8. « The Grey Ware Culture of Northern Pakistan, Jammu and Kashmir and Panjab », *Puratattva*, New Delhi, n° 9, p. 47-51.
- KIM BYUNG-MO (dir.). 1982. *Megalithic Cultures in Asia*, Séoul.
- KRISHNASWAMI V. D. 1949. « Megalithic Types of South India », *Anc. India*, New Delhi, n° 5, p. 35-45.
- KUMAR V. 1971-2. « The Discovery of Ochre Coloured Pottery from Noh, District Bharatpur », *Puratattva*, New Delhi, n° 5, p. 43-44.
- LAL B. B. 1951. « Further Copper Hoards from the Gangetic Basin and a Review of the Problem », *Anc. India*, New Delhi, n° 7, p. 20-39.
- 1955. « Excavation at Hastinapurā and other Explorations in the Upper Ganga and Sutlet Basins 1950-52 », *Anc. India*, New Delhi, n° 10-11, p. 4-151.

- 1962. « From the Megalithic to the Harappan : Tracing Back the Graffiti on the Pottery », *Anc. India*, New Delhi, n° 16, p. 4-24.
- 1971-2. « A Note on the Excavation at Saipai », *Puratattva*, New Delhi, n° 5, p. 46-49.
- 1972. « The Copper Hoard Culture of the Ganga Valley », *Antiq.*, Cambridge, vol. XLVI, n° 184, p. 282-287.
- 1977-1978. « Chronology and Painted Grey Ware », *Puratattva*, New Delhi, n° 9, p. 64-83.
- 1992. « The Painted Grey Ware Culture of the Iron Age », in A. DANI, V. M. MASSON (dir.), *History of Civilizations of Central Asia*, Paris, vol. 1, p. 421-440.
- LAL M. 1983. « Copper Hoard Culture of India : A Reassessment », *Puratattva*, New Delhi, n° 12, p. 65-77.
- LESHNIK L. 1974. *South Indian « Megalithic » Burials : The Padunkal Complex*, Wiesbaden.
- MCINTOSH J. R. 1985. « Dating the South Indian Megaliths », in *South Asian Archaeology, 1983*, Naples, p. 487-493.
- MACKAY E.J.H. 1943. *Chanhu-daro Excavations, 1935-36*, New Haven, Conn. (Am. Orient. Ser., 20.)
- MAJUMDAR, N. G. 1934. *Explorations in Sind*, Calcutta. (Mem. Archaeol. Surv. India, 48.)
- MAJUMDAR, R. C. (dir.) 1951. *The History and Culture of the Indian People : Vedic Age*, Londres.
- MANDAL D. 1972. *Radiocarbon Dates and Indian Archaeology*, Allahabad.
- MUGHAL M. R. 1992. « Jhukar and the Late Harappan Cultural Mosaic of the Greater Indus Valley », in C. JARRIGE (dir.), *South Asian Archaeology, 1991*, Madison, Wis., p. 213-221.
- MÜLLER M. 1956. *The Vedas*, dir. U. N. GHOSHAL, Calcutta.
- PARPOLA A. 1973. *Arguments for an Aryan Origin of the South Indian Megaliths*, Madras.
- PIGGOTT S. 1950. *Prehistoric India*, Harmondsworth.
- POSSEHL G. I. 1961. *Ancient Cities of the Indus*, New Delhi.
- RAPSON E. J. (dir.) 1955. *The Cambridge History of India*, Cambridge, vol. I.
- SALI, S. A. 1986. *Daimabad, 1976-79*, New Delhi. (Mem. Archaeol. Surv. India, 83.)
- SALIM M. 1992. « Archaeological Exploration in Punjab NWFP, Pakistan », *J. cent. Asia*, Islamabad, vol. XV, n° 1, p. 34-77.
- SANKALIA, H. D. 1972-1973. « The Cemetery H Culture », *Puratattva*, New Delhi, n° 6, p. 12-19.
- 1975-1976. « Prehistoric Colonization in India : Archaeological and Literary Evidence », *Puratattva*, New Delhi, n° 8, p. 72-86.

- ANSARI Z. D., DHAVALIKAR M. K. 1971. « Inamgaon : Chalcolithic Settlements in Western India », *Asian Perspect.*, Honolulu, HI, vol. XIV, p. 139-146.
- DEO S. B. 1955. *Report on the Excavations at Nasik and Jorwe*, Poona.
- DEO S. B., ANSARI Z. D. 1969. *Excavation at Ahar (Tambavati)*, Poona.
- SUBBRAO B., DEO S. B. 1958. *The Excavations at Maheswar and Navdatoli, 1952-53*, Poona.
- *et al.* 1960. *From History to Pre-History at Nevasa (1954-56)*, Poona.
- SANTONI M. 1984. « Sibri and the South Cemetery of Mehrgarh : Third Millennium Connections between the Northern Kachi Plain (Pakistan) and Central Asia » in B. ALLCHIN (dir.), *South Asian Archaeology, 1981*, Cambridge, p. 52-60.
- SARKAR S. S. 1960. « Human Skeletal Remains from Brahmagiri », *Bull. Dep. Anthropol.*, Calcutta, n° 1, p. 5-25.
- SARKAR S. S. 1972. *Ancient Races of the Deccan*, New Delhi.
- SHARMA R. S. 1975-1976. « The Later Vedic Phase and the Painted Grey Ware Culture », *Puratattva*, New Delhi, n° 8, p. 63-67.
- 1985. *Material Culture and Social Formation in Ancient India*, New Delhi.
- SINGH P., LAL M. 1985. « Narhan, 1983-5 : A Preliminary Report of the Archaeological Excavations », *Bharati*, Varanasi, N.S., vol. III, p. 113-144.
- SINGH U. V. 1976. « Extension of the Chalcolithic Culture in the Betwa Valley », in U. V. SINGH, (dir.), *Archaeological Congress and Seminar : 1972*, Kurukshetra, p. 63-68.
- STACUL G. 1966. « Preliminary Report on the Pre-Buddhist Necropolises in Swat », *East West*, Rome, n° 16, p. 37-79.
- 1979. « The Black-Burnished Ware Period in the Swat Valley (c. 1700-1500 BC) », in M. TADDEI (dir.), *South Asian Archaeology, 1977*, Naples. vol. II, p. 661.
- 1984. « Cultural Change in the Swat Valley and Beyond c. 3000-1400 BC », in *South Asian Archaeology* Naples, p. 205-212.
- STEIN A. 1937. *Archaeological Reconnaissance in North-West India and South-East Iran*, Londres.
- SUNDARA A. 1975. *The Early Chamber Tombs of South India : A Study of the Iron Age Megalithic Monuments of North Kamataka*, New Delhi.
- SURAJ B. 1971-2. « Comments in the Seminar on OCP and NBP », *Puratattva*, New Delhi, n° 5, p. 16-21.
- THAPAR B. K. 1967. « Prakash 1955 : A Chalcolithic Site in the Tapti Valley », *Anc. India*, New Delhi, n° 20-21, p. 5-167.

- 1981. « The Archaeological Remains of the Aryans in North-Western India », in M. S. ASINOV *et al.* (dir.), *Ethnic Problems of the History of Central Asia in the Early Period*, Moscou, p. 295-300.
- 1985. *Recent Archaeological Discoveries in India*, Paris, Tokyo, UNESCO, Centre for East Asian Cultural Studies.
- 1975-1976. « Puranic Lineages and Archaeological Cultures », *Puratattva*, New Delhi, n° 8, p. 86-98.
- TUCC G. 1977. « On Swat. The Daidis and Connected Problems », *East West*, Rome, vol. XXVII, p. 9-103.
- TUSA S. 1979. « The Swat Valley in the 2nd and 1st Millennia BC : A Question of Marginality », in M. TADDEI (dir.), *South Asian Archaeology, 1977*, Naples, vol. II, p. 675 *sq.*
- VATS M. S. 1940. *Excavations at Harappa*, New Delhi.
- WHEELER R. E. M. 1968. *The Indus Civilization*, 3^e éd., Cambridge.
- ZUCKERMAN S. 1930. « The Adichanallur Skulls », *Bull. Madras Gov. Mus.*, n° 2, p. 1-24.

12.9

La Chine

12.9.1

La Chine

(3000-1600 av. J.-C.)

An Zhimin

LA VALLÉE DU HUANG HE

Berceau de la civilisation de la Chine antique, la vallée du Huang He s'étend dans le nord du pays sur une superficie d'environ 750 000 km², depuis le plateau de lœss à l'ouest jusqu'à la plaine alluviale et aux collines de la péninsule du Shandong à l'est. Appelée à jouer un rôle de premier plan dans l'histoire de l'humanité, elle a fait partie de l'œkoumène dès le début du Paléolithique et témoigne, au fil du temps, d'une continuité culturelle de plus en plus marquée. Avant même la fin du VII^e millénaire av. J.-C., voire plus tôt, l'agriculture et l'élevage y étaient déjà bien développés et des communautés agricoles primitives, représentées par les cultures de Peiligang, Cishan et Dadiwan, y avaient fait leur apparition. Plus tard, les cultures de Yangshao et de Longshan s'y succédèrent, montrant la même continuité. Au Néolithique récent, la culture de Longshan voit la désintégration de la communauté clanique et la naissance de l'État; enfin, l'émergence de la culture d'Erlitou marque la fondation de la civilisation des Shang et des Zhou. Dès lors, et pendant une longue période de l'Histoire, le cours moyen du Huang He et toute la région des plaines centrales resteront le centre politique, économique et culturel de la Chine. Le Huang He est donc indissolublement lié à la naissance de la civilisation chinoise ancienne.

Localisée essentiellement dans la vallée du fleuve, la culture de Longshan a joué, au Néolithique récent, un rôle important dans l'évolution et les échanges culturels de la Chine. La culture de Longshan regroupe de très nombreuses variantes régionales, parfois même diverses quant à leur origine, et elle ne doit donc pas être considérée comme une entité homogène. Cela dit, s'il est vrai qu'un grand nombre de complexes culturels ont vu le jour durant cette période sur le vaste territoire chinois, chacun avec ses traits propres, voire un stade de développement social différent, les influences et les échanges réciproques ont joué dans le sens de la fusion et de l'unification.

Introduction à la Chine du Néolithique récent et du bronze ancien, le présent chapitre insiste plus particulièrement sur les complexes culturels de la vallée du Huang He, sans passer pour autant sous silence les cultures du moyen et du bas Yangzi Jiang, des régions côtières du Sud-Est, des steppes septentrionales et des plateaux du Sud-Ouest.

Le cours moyen du Huang He

Après avoir servi de cadre, durant plus de deux millénaires, à la formation et à l'épanouissement de la culture de Yangshao, le bassin moyen du Huang He favorisa l'apparition de la culture de Longshan, un complexe entièrement nouveau édifié sur les bases de la première culture vers 3000 av. J.-C. De grands changements s'y produisirent alors, affectant non seulement le développement culturel et économique, mais aussi les structures sociales, et amorçant le processus de désintégration des communautés claniques après une longue période de stabilité. Avec son organisation de type étatique, la culture d'Erlitou succéda à celle de Longshan et dura jusqu'au début de la civilisation des Shang.

La culture de Miaodigou II

La culture de Miaodigou II a été découverte en 1956 sur le site éponyme de Miaodigou, dans le district de Shaanxian (province du Henan). On lui a donné un nom distinct en raison de son caractère intermédiaire entre la culture de Yangshao et celle de Longshan, à la première phase de laquelle on la rattache généralement. Elle se rencontre principalement dans les régions limitrophes des provinces du Henan, du Shanxi et du Shaanxi, où les sites précédents de la culture de Yangshao sont les plus denses. Stratigraphiquement, les gisements sont souvent pris en sandwich entre les couches sous-jacentes de la culture de Yangshao et celles, sus-jacentes, de la culture de Longshan, leur place dans la séquence chronologique ne faisant donc aucun doute. Les analyses au carbone 14 la situent entre 3000 et 2700 environ av. J.-C., soit approximativement entre les dates radiocarbone obtenues respectivement pour Yangshao et Longshan.

En l'état actuel des recherches archéologiques, l'organisation des établissements de cette culture reste encore mal connue, les quelques indications dont

on dispose provenant du site de Miaodigou. Ainsi, la maison mise au jour sur ce site était ronde et semi-enfouie ; on y accédait par quelques marches, le sol y était recouvert d'argile mêlée à de la paille, puis enduit d'une couche régulière d'une substance calcaire et un foyer en forme d'hémisphère concave était aménagé dans la paroi ouest. Le trou laissé par un poteau au centre de la pièce et la douzaine d'empreintes similaires que l'on peut observer sur son pourtour indiquent l'existence d'un toit conique. Disséminés autour de l'habitation se trouvent un grand nombre de silos en forme de poches et un four de potier vertical, assez bien conservé. Un cimetière clanique situé à proximité du village a livré 145 fosses, disposées régulièrement, qui contenaient un seul cadavre, la tête toujours orientée dans la même direction, mais aucun objet funéraire, à l'exception de deux d'entre elles, garnies chacune d'une petite coupe en poterie argileuse rouge. Ce tableau diffère totalement de celui qu'offrent les nécropoles de Yangshao, où l'on trouve souvent des sépultures multiples renfermant un mobilier funéraire assez riche : ce changement dans les coutumes funéraires reflète probablement des modifications de la structure sociale.

L'agriculture reste alors la principale activité économique, mais elle est plus évoluée que celle de Yangshao. La majeure partie des outils de production est en pierre polie et de nouveaux types font leur apparition. La panoplie des outils tranchants s'est ainsi enrichie d'une sorte de hache massive, particulièrement utile pour exploiter la forêt. Pour creuser le sol, on utilise désormais, outre la pelle en pierre, le *lei* en bois à deux pointes, plus efficace dans le sol spongieux de la région du loess : on en retrouve maintes fois les traces sur des parois de fossés et il restera en usage pendant longtemps encore à l'époque historique. On moissonne avec les couteaux en pierre taillée munis d'une encoche de chaque côté et les couteaux en pierre rectangulaires perforés déjà utilisés par la culture de Yangshao, mais aussi avec des couteaux de pierre perforés en forme de demi-lune, et l'usage des faucilles en pierre ou en coquillage se répand. De même, on note l'existence de nouvelles espèces domestiquées et un accroissement du bétail : aux nombreux porcs et chiens s'ajoutent des chèvres, dont les restes sont les plus anciens qui aient été découverts à ce jour dans des contextes chinois. L'amélioration de l'outillage et l'augmentation du nombre d'animaux domestiques montrent que les progrès de l'économie agricole ont été plus importants à cette époque que durant la période de Yangshao.

En ce qui concerne la céramique, les principaux changements sont l'apparition de grandes quantités de vases de couleur grise et la présence de quelques pièces de poterie rouge et noire. Les vases sont encore façonnés à la main, mais le bord est retouché sur un tour. La surface est le plus souvent décorée d'empreintes de vannerie, mais les impressions de cordes ou autres motifs appliqués sont également fréquents, alors que les décors peints, survivance de la culture de Yangshao, sont rares et toujours très simples. La typologie est variée : *ding* (vases à trois pieds pleins), *jia* (tripodes à pieds fins et creux), *fu*

(chaudron), fourneaux, bols, bassins, pots, coupes, *dou* (vases à long pied), amphores à fond conique, etc. Le tripode *jia* à pieds creux est une innovation ; présentant une plus grande surface au contact du feu, il constituait un excellent ustensile de cuisine et servit très certainement de prototype au *li* (tripode à pieds creux et renflés) qui dominera dans la culture de Longshan. L'ensemble des traits distinctifs de cette poterie la désigne clairement comme appartenant à une phase de transition s'inscrivant, d'une part, dans la tradition de Yangshao et préfigurant, d'autre part, la culture de Longshan. Miaodigou II a donc été l'une des bases sur lesquelles s'est édifiée la culture, plus évoluée, de Longshan.

La culture de Longshan

La culture de Longshan doit son nom au gisement découvert en 1928 dans la ville de Longshan, près de Zhangqiu (province du Shandong), mais elle est attestée sur un vaste territoire englobant la quasi-totalité du bassin moyen et inférieur du Huang He. Présente dans différentes régions, où elle a parfois des origines distinctes, elle témoigne d'une diversité culturelle saisissante. Fondamentalement, on peut distinguer deux grands complexes : la culture des plaines du centre et la culture du Shandong I. L'aire de distribution de la première correspond au bassin moyen du Huang He et se rattache à la culture de Miaodigou II. La seconde s'est diffusée le long du cours inférieur du fleuve ; elle est l'héritière directe de la culture de Dawenkou. Nous n'étudierons, dans la présente section, que la première. Certains indices stratigraphiques relevés en 1931 à Hougang, près de la ville d'Anyang (province du Henan), ont conduit les archéologues à établir une séquence chronologique selon laquelle la culture de Longshan est postérieure à celle de Yangshao et antérieure à la civilisation des Shang. D'après les datations par le carbone 14, elle se situe entre 2600 et 2100 environ av. J.-C., c'est-à-dire peu avant l'émergence de l'État.

Les vestiges d'habitat de cette culture sont situés pour la plupart sur des terrasses le long de rivières de petite ou moyenne importance, où ils sont souvent sus-jacents à des couches appartenant aux cultures de Yangshao ou de Miaodigou, mais certains sont à quelque distance des cours d'eau, peut-être parce que leurs habitants étaient capables de forer des puits pour assurer leur ravitaillement en eau. La plupart des sites occupent une superficie de plus de 100 000 m², le plus vaste, celui de Taosi, dans le district de Xiangfen (province du Shanxi) ne couvrant pas moins de 3 000 km².

On connaît encore mal la physionomie de ces établissements. Sur le site de Baiying, par exemple, dans le district de Tangyin (province du Henan), on compte 46 habitations étroitement regroupées sur un espace de 1 000 m² et alignées pour la plupart en damier, d'ouest en est et du nord au sud. Plusieurs couches de fondations sont superposées. Les dépôts successifs ont transformé l'ensemble du site en une terrasse surélevée. Les habitations de la culture de Longshan, de formes variées, peuvent être classées en trois grandes

catégories. La première est représentée par des constructions rondes bâties en surface dont les murs sont en argile ou en adobe mêlé à de la paille. À l'intérieur ou le long des murs, on observe souvent des trous laissés par les poteaux qui servaient à renforcer les murs ou à soutenir le toit. Le sol de l'habitation est en terre damée recouverte d'une fine couche de chaux pour empêcher l'humidité de pénétrer. Au centre, un foyer permettait de cuisiner et de se chauffer. Le deuxième type est l'habitation semi-souterraine ronde ou carrée, dont le sol était également enduit d'une couche de chaux et au centre de laquelle se trouvait aussi un foyer, mais où les trous de poteaux sont moins nets. Certaines comportent deux pièces : le mur orienté au nord y est plus haut que les autres avec une rangée de trous de poteaux autour de l'habitation. Le troisième groupe est constitué par des habitations rupestres, rondes ou carrées, creusées dans le less à flanc de terrasse, les murs s'incurvant doucement au sommet pour former un dôme. On trouve à proximité des habitations de nombreuses fosses, serrées les unes contre les autres, qui servaient en général de silos. À Taosi, on a retrouvé une plaque de chaux sur laquelle étaient gravés des motifs géométriques, vestige peut-être du revêtement mural d'une grande maison. À noter que l'on a mis au jour sur certains sites des puits de plus de 10 mètres de profondeur, étayés pour la plupart par quatre parois perpendiculaires en bois de charpente. La découverte des techniques de forage a permis d'améliorer grandement les conditions de vie. Fait non moins significatif, on trouve dans les villages un assez grand nombre de fours de potier d'un modèle évolué, et l'on voit même apparaître des fours à chaux. En outre, les sites de Wangchenggang, dans le district de Dengfeng, et de Pingliangdui, près de Huaiyang (tous deux dans la province du Henan), ont livré des vestiges de châteaux forts occupant une superficie de 10 000 à 50 000 m², entourés par des murs en terre damée. De plus amples travaux seront nécessaires pour en connaître la structure et la configuration, mais ces découvertes indiquent en tout cas que des châteaux ou autres constructions fortifiées existaient déjà à cette époque.

Les hommes de Longshan, qui vivaient sur le cours moyen du Huang He, enterraient certains de leurs morts à l'intérieur des villages. On retrouve souvent des restes d'enfants inhumés dans des fosses ou dans des urnes près des maisons, voire au-dessous ou à l'intérieur des fondations, selon une coutume funéraire originale. Les cimetières claniques sont en général situés à proximité des établissements. Le plus vaste a été découvert à Taosi, au sud-est de la zone habitée. Sur une aire de 5 000 m², il a livré plus de 1 300 tombes rectangulaires dans des fosses disposées régulièrement les unes contre les autres. Les tombes peuvent être divisées en trois catégories selon leur taille, la présence ou l'absence de cercueils et la quantité et la qualité des objets funéraires. Les tombes du premier type sont de grande taille, soit environ 3 mètres de long sur 2 mètres de large et contiennent des cercueils et une

grande quantité d'objets funéraires consistant en poterie, dont des vases peints après cuisson ainsi que des objets en bois peint, des assortiments d'outils en pierre, des jades, des tambours en bois, des carillons en pierre. On retrouve souvent des squelettes de porcs entiers, restes d'offrandes funéraires. Neuf tombes de ce type ont été mises au jour, soit approximativement 0,7 % du total. L'étude des ossements révèle que leurs occupants étaient du sexe masculin. La deuxième catégorie comprend des tombes de taille moyenne, d'environ 2 mètres de long sur 1 mètre de large, contenant également des cercueils, mais beaucoup moins de mobilier funéraire, comprenant de la vaisselle peinte après cuisson, comme dans le cas précédent. Certaines tombes renferment une collection de vaisselle, dont quelques pièces peintes après cuisson, des objets en bois peint et des objets de parure lapidaires. On ne trouve plus ici de squelettes de porcs entiers, mais seulement des mandibules, dont le nombre varie de quelques-unes à plusieurs douzaines, selon les cas. Les tombes de ce type sont près d'une centaine, soit environ 7 % du total. Leurs occupants sont généralement du sexe masculin, les quelques restes de femmes étant inhumés sur un des côtés ou de part et d'autre des sépultures de grande taille. Le troisième groupe est constitué de tombes étroites et de faibles dimensions (2 mètres sur 0,5 m environ), la plupart sans cercueils et sans la moindre trace d'objets funéraires. On en dénombre 1 200, ce qui représente environ 92 % du total. Dans l'ensemble, le mobilier funéraire mis au jour dans cette nécropole se distingue par la présence de céramiques peintes après cuisson et d'objets en bois peint. Les premières sont des poteries noires décorées de motifs géométriques exécutés en rouge ou en jaune sur une surface peinte généralement en blanc, à l'exception de quelques assiettes dont la face interne porte le dessin d'un dragon couvert d'écailles enroulé sur lui-même et dardant sa langue — représentations les plus anciennes que l'on connaisse, à l'heure actuelle, de cet animal mythique. Les tambours sont faits d'un tronc d'arbre évidé, peints en surface et tendus d'une peau de crocodile qui s'est entièrement corrompue, mais dont il subsiste parfois à l'intérieur du tambour des lambeaux de plaque dermique. Ces tambours sont associés à des carillons en pierre avec lesquels ils formaient très certainement un ensemble instrumental, le plus ancien qui soit connu à ce jour. La nécropole de Taosi semble correspondre à une société parvenue au stade patriarcal, où commence déjà à s'opérer une distinction entre classe riche et classe pauvre.

La production agricole s'est encore développée, le millet restant la principale récolte. L'outillage comprend, outre le *lei* en bois et la pelle en pierre, déjà présents à l'époque antérieure, une houe en os et une autre en coquillage qui servent à retourner la terre et à la sarcler. Pour les récoltes, de plus en plus importantes, on emploie des couteaux en pierre perforés en forme de rectangles ou de croissants, mais aussi des faucilles en pierre et en coquillage. Les progrès de l'agriculture ont donné une nouvelle impulsion à l'élevage. On

élève des porcs, des chiens, des bovins, des buffles, des chèvres, des moutons, des poulets et peut-être des chevaux, mais le porc était le plus répandu ; les « six espèces domestiques » (porcs, bovins, moutons, chevaux, poulets et chiens) traditionnelles de la Chine ancienne sont d'ores et déjà attestées. Quant à la cueillette, la pêche et la chasse, elles continuent de fournir un appoint de nourriture.

L'outillage lithique, essentiellement en pierre polie, s'est considérablement développé du point de vue de la typologie comme du nombre d'outils produits. On trouve également, en petit nombre, des outils piquetés, tels que pointes de flèches, racloirs, etc. Des objets de jade à usage rituel ou décoratif, comme le *cong* (parallélépipède percé d'un tube cylindrique), le *bi* (disque) et le *xuanji* (disque *bi* trilobé), font leur apparition en grandes quantités, préfigurant par leur forme les jades de l'époque des Shang. On note avec intérêt la présence de vestiges d'une industrie du cuivre : le site de Meishan, dans le district de Linru (province du Henan), a livré un creuset qui servait à fondre le métal et une tombe de Taosi contenait un moulage de cloche en bronze à 97,8 % de cuivre. Ces découvertes montrent que la métallurgie et les techniques de fonte de la Chine ancienne sont apparues au moins dès la dernière phase de la culture de Longshan, qui annonce ainsi la splendide civilisation du bronze des Shang.

L'art de la poterie a lui aussi fait des progrès remarquables. La production reste dominée par une céramique grise, à laquelle s'ajoute un nombre croissant de poteries noires, les poteries rouges ne représentant qu'un faible pourcentage. Les pièces sont encore façonnées à la main et retouchées au tour. L'innovation la plus remarquable de la période sera l'introduction du tour de potier, à rotation rapide, qui permet la fabrication de vases plus réguliers et plus fins, et même l'apparition d'une poterie « coquille d'œuf » dont les parois ont à peine 2 millimètres d'épaisseur. En ce qui concerne le décor, la poterie se pare le plus souvent d'impressions de cordes ; viennent ensuite les impressions de vannerie et les empreintes en damier ; certaines pièces sont agrémentées de motifs peints après cuisson. Les principaux types sont la coupe, le plat, le bol, le bassin, le pot, le *ding* (tripode à pieds pleins), le *jia* (tripode à pieds creux et délicats), le *zeng* (marmite à cuire à la vapeur) et le couvercle, et parmi les nouvelles formes, le *li* (tripode à pieds creux et renflés ; *ill. 110* à droite), le *yan* (tripode-marmite à vapeur), le *gui* (tripode à bec évasé, *ill. 110* à gauche) et le *he* (tripode à bec verseur tubulaire), tous issus du *jia*, qui resteront caractéristiques de cette période jusqu'à l'époque des Shang et des Zhou. Les fours de potier sont nombreux et, sur le plan de la forme, guère différents de leurs prototypes de Miaodigou II. Certains sont aménagés à l'intérieur des habitations, fait qui, avec l'apparition du tour de potier, montre que la fabrication de céramique est devenue une activité à part entière, distincte de l'agriculture et des autres branches de l'artisanat.

La scapulomancie a vu le jour dans la culture de Longshan. Elle se pratiquait sur des omoplates de mouton que l'on brûlait pour y lire ensuite des présages, favorables ou défavorables. On retrouve des restes d'omoplates sur certains sites de cette culture. Ultérieurement, la dynastie des Shang a développé l'art de la divination, en utilisant de nombreux os divinatoires. L'essor de la production agricole et la division du travail entraînèrent des changements dans la structure sociale, dont la nécropole de Taosi est le témoignage le plus convaincant. Les tombes qui contiennent un tambour en bois, un carillon en pierre et un plat en terre cuite orné du dessin d'un dragon, tous objets rituels importants, étaient, à n'en pas douter, celles des chefs de la tribu, ordonnateurs des cérémonies et détenteurs du pouvoir militaire. Le fait que les squelettes humains mis au jour dans les tombes de grande dimension aient été identifiés comme étant du sexe masculin et que l'on trouve le plus souvent à leur côté ou de part et d'autre une ou plusieurs sépultures secondaires de femmes prouve avec éloquence que le système patriarcal était déjà solidement implanté à cette époque. Inversement, les tombes de petite taille, si étroites qu'elles ne pouvaient contenir que le seul cadavre, à l'exclusion la plupart du temps de tout objet funéraire, suggèrent avec force l'inégalité entre riches et pauvres et l'existence d'une hiérarchie sociale. Néanmoins, le fait que toutes sortes de tombes soient regroupées en un même lieu semble indiquer que cette société célébrait des rites qui étaient à mi-chemin entre ceux de la communauté primitive et ceux de communautés plus complexes.

La culture d'Erlitou

La culture d'Erlitou a été identifiée pour la première fois en 1957 sur le site du même nom, dans le district de Yanshi (province du Henan). Elle est attestée sur une vaste région comprenant l'ouest du Henan, le sud du Shanxi et l'est du Shaanxi, mais les vestiges les plus importants se trouvent sur le site d'Erlitou. Ses couches de dépôts culturels sont souvent superposées à celles de la culture de Longshan et les datations par le carbone 14 indiquent qu'elle a été florissante entre 1900 et 1600 environ av. J.-C.

Le site d'Erlitou couvre une superficie d'environ 370 000 m². Les dépôts culturels s'étagent sur 2 à 4 mètres de profondeur et permettent de distinguer quatre phases représentant différents stades d'une seule et même culture. Il est intéressant de noter qu'à partir de la troisième et de la quatrième phase apparaissent des fondations de palais de vastes dimensions. Les premières fondations, en terre damée, mesurent 108 mètres de long d'ouest en est et 100 mètres de large du nord au sud. Au centre, légèrement décalées vers le nord se trouvent les fondations de ce qui, à en juger par les orifices de piliers régulièrement disposés sur le pourtour, devait être un bâtiment en bois de huit travées sur trois, recouvert d'un toit en croupe avec des avant-toits en surplomb. Ces fondations sont entourées par les vestiges d'une enceinte, à l'intérieur ou des deux côtés de

laquelle ont été mis en évidence des trous de poteaux, restes, peut-être, de couloirs ou de pièces latérales. Le portail, situé dans la partie sud de l'enceinte, est large de huit travées également, ce qui donne une idée des proportions imposantes de l'édifice tout entier. Les deuxièmes fondations, également en terre damée, mesurent 72,8 m du nord au sud sur 58 mètres d'ouest en est, et permettent de reconstituer une cour carrée entourée de murs sur ses quatre côtés. Au centre de la partie située au nord les fondations d'une salle de neuf travées sur trois sont soulignées par les orifices de piliers contenant des assises en pierre, divisée en trois par des cloisons en bois et en terre, l'ensemble occupant une superficie d'environ 400 m². Le long des sections est et ouest de l'enceinte se trouvent des traces de couloirs. Le portail, large de trois travées, s'ouvrait face au sud. Le sol de la cour est légèrement en contrebas de celui de la salle et renfermait des tuyaux d'évacuation des eaux en terre cuite. L'échelle et la configuration de ces édifices montrent qu'il s'agit, à n'en pas douter, de vestiges de palais — les plus anciens qui aient été découverts à ce jour. Derrière l'aire occupée par le palais se dressaient une fonderie de bronze, des ateliers de potiers et autres artisans, preuve que la cité avait été construite selon un plan préétabli. Les maisons de petite taille sont en général des constructions semi-enterrées de conception rudimentaire, peu différentes de celles du Néolithique. Leur extrême simplicité forme avec la magnificence du palais un contraste saisissant, qui donne la mesure de la différenciation des classes sociales.

Les tombes de cette période découvertes à ce jour sont, en majorité, des fosses de moyennes et petites dimensions creusées dans le sol. Les plus grandes ont livré des traces de cercueils et des objets funéraires en bronze — *jue* (vases à vin), *ge* (hache-poignard), *qi* (hache de combat), plaque — et en jade — *ge*, *yue* (hache de combat), ornement en forme de poignée — ; leurs occupants étaient sans doute des nobles. Les autres, plus nombreuses, ne contiennent généralement aucun mobilier, sinon parfois des vases à vin en terre cuite de type *he*, *jue*, *gu* (coupe), etc., qui témoignent de rites funéraires semblables à ceux que l'on peut observer dans les tombes de la capitale des Yin, près de la ville d'Anyang.

Les bronzes commencent à dominer à partir de la troisième phase avec l'apparition des premiers vases. Les fouilles ont permis de recueillir dix *jue* en bronze — vases à vin tripodes à fond plat, corps étranglé et long bec évasé, deux poignées verticales près de l'encolure et une anse sur le côté — et un *jia* à fond plat, également en bronze. Ces pièces annoncent les vases de bronze de l'époque des Shang. En dépit de la simplicité de leur forme et de l'absence de décorations, la fonte de ces vases exigeait la maîtrise de techniques relativement complexes. Les fouilles ont livré, en outre, des objets en bronze — outils (herminettes, ciseaux, couteaux, alènes, hameçons) et armes (*ge*, *qi* et pointes de flèche) — ainsi qu'une petite cloche, sorte d'instrument de musique. On a également mis au jour des plaques de bronze qui portent des incrustations de

turquoises dessinant des masques d'animaux ou des motifs géométriques d'une facture exquise. Toutes ces découvertes montrent clairement que la culture d'Erlitou avait déjà atteint le stade du bronze supérieur.

L'art lapidaire témoigne de progrès non moins importants. Comme en témoigne l'objet de parure en jade qui se présente comme une barrette quadrangulaire de 17,1 cm de long, divisée en six sections décorées avec une grande habileté de gravures représentant alternativement des cordelettes, des motifs en forme de pétales et des masques d'animaux. Les autres objets de jade sont de types très variés : *ge*, *yue*, pointes de flèche, couteaux, *cong*, etc. ; d'une admirable finesse d'exécution, peut-être faisaient-ils partie de l'équipement de la garde d'honneur, à moins que ce ne fussent des objets de parure utilisés dans la vie quotidienne, ou bien des insignes de pouvoir ou de richesse. On peut en conclure que l'art lapidaire de cette époque préfigure, sur le plan des formes et des décorations, les jades découverts dans les vestiges de la capitale des Yin.

La céramique de cette période s'inscrit à l'évidence dans la tradition de la culture de Longshan : une certaine continuité se manifeste dans la qualité de la pâte, la technique, les formes et les décors. On relève toutefois un grand nombre de traits originaux. C'est ainsi que les *jia*, *he*, *jue* et *gu* s'inspirent de modèles en bronze. Certains vases sont ornés d'incisions représentant des poissons ou des motifs en forme de *kui* (sorte de dragon) ou de dragon à corps dédoublé, ou encore de spirales imprimées du type dit « nuages et tonnerre » qui rappellent fortement les décorations des bronzes de l'époque des Shang. Certaines pièces portent des signes gravés, parfois similaires aux inscriptions que l'on trouve sur les os divinatoires à une époque ultérieure. Une étude approfondie montrera peut-être s'il s'agit d'un système d'écriture, mais tous ces signes se présentent comme des symboles uniques et isolés.

Il est clair que la culture d'Erlitou avait dépassé le stade de la communauté clanique qui caractérisait encore la culture de Longshan. La splendeur des palais, la très belle facture des bronzes et des jades et l'existence d'ateliers de poterie et de métallurgie, et peut-être l'utilisation d'un système d'écriture, tendent à prouver que l'État avait déjà fait son apparition. Le rapport, au sein de l'histoire de la Chine ancienne, de la culture d'Erlitou aux dynasties des Xia et des Shang demeure encore controversé ; par ses traits culturels, toutefois, elle apparaît assez proche de la civilisation des Shang, telle qu'on s'accorde à la définir, et il est fort possible, par conséquent, qu'elle ait été partiellement contemporaine de l'époque shang où le roi Chengtang fonda cette dynastie.

La culture shang de l'époque moyenne représentée par l'ensemble d'Erligang à Zhengzhou et la culture shang tardive représentée par l'ensemble de Xiaotun à Anyang se situent nettement dans le prolongement de la culture d'Erlitou. Même les sociétés qui ont connu leur essor à cette époque sur le cours moyen et inférieur du Yangzi Jiang et sur le territoire de la Mongolie intérieure semblent, à plusieurs indices, avoir subi l'influence culturelle de l'Erlitou.

D'après l'antique tradition chinoise, la dynastie des Xia fut la première qui régna en Chine, de 2000 à 1500 environ av. J.-C., bien que les différentes versions de la légende varient considérablement sur ce point. On ne peut attribuer avec suffisamment de certitude aucun ensemble à la culture Xia. Certains spécialistes assimilent la culture de Longshan, la culture d'Erlitou et des éléments des deux à la culture Xia. Jusqu'à présent, aucun indice concluant ne permet de rattacher l'une ou l'autre à la légendaire dynastie des Xia.

Le cours inférieur du Huang He

La culture de Dawenkou

La culture de Dawenkou a été identifiée en 1959 dans le district de Taian (province du Shandong). Elle s'est répandue jusqu'au nord de la rivière Huai, dans le bassin inférieur du Huang He, sur un territoire qui a pour centre la province du Shandong et comprend une partie du Jiangsu, de l'Anhui et du Henan. Caractérisée par une poterie rouge à décor peint, sa première phase est une variante de la culture de Yangshao; les phases moyenne et récente se distinguent principalement par une poterie grise marquée par des différences régionales. Au stade ultime de son évolution, la culture de Dawenkou donnera naissance à la culture de Longshan du Shandong. Chronologiquement, elle a duré plus de 2 000 ans; ses phases moyenne et récente sont datées par le carbone 14 de 3500 à 2400 environ av. J.-C.

Les principaux vestiges de cette culture retrouvés jusqu'ici sont des tombes, au nombre de plus de 2 000, réparties sur une douzaine de sites. Habitations, silos et fours de potiers ont été trouvés dans des emplacements au hasard, ce qui entraîne que l'on ne sait pratiquement rien de la configuration des villages. Les tombes sont situées en général à proximité de ces établissements, serrées les unes contre les autres dans des cimetières claniques. La plupart ne contiennent qu'un seul squelette, mais l'on trouve aussi des sépultures multiples. À partir de la phase moyenne commencent à apparaître des tombes où sont inhumés ensemble les restes d'un homme et d'une femme, et parfois aussi d'enfants. La taille des tombes varie, tout comme la quantité des objets funéraires, preuve peut-être d'une distinction entre riches et pauvres. Les plus grandes contiennent des cercueils en bois à double paroi et un mobilier comprenant un grand nombre de poteries, de pièces en pierre et en os et de délicats objets de jade et d'ivoire, dont le nombre total dépasse la centaine dans les tombes les plus riches; on trouve parfois même jusqu'à une dizaine de crânes ou de mandibules de porcs, restes d'offrandes funéraires. Les petites tombes ne renferment en général pas de cercueils et les présents funéraires y sont modestes ou totalement absents. Les squelettes humains qui ont été mis au jour dans ces tombes portaient des traces de déformations rituelles du crâne et d'avulsion des dents de devant, mais ne sont pas différents morphologiquement de ceux de Yangshao.

L'abondance des objets funéraires témoigne de la floraison de l'artisanat et d'une nette division du travail au sein de la société. La céramique des phases moyenne et récente se caractérise par la prédominance d'une poterie grise et une utilisation du tour de potier ainsi que par la fabrication de délicates pièces blanches ou noires du type « coquille d'œuf » coexistant avec des poteries peintes, survivance des époques précédentes. Les types sont très variés : *ding*, *gui* (tripode), *he*, *gu*, pot, *dou*, bouteille suspendue, etc. ; certains *gui*, d'un style tout à fait original, sont en forme de porc ou de chien. Les outils de pierre, le plus souvent polis, sont représentés principalement par des haches, herminettes, ciseaux, couteaux et autres outils de travail ; un petit nombre de *yue* de jade, finement travaillés, ont également été mis au jour. On note en outre la présence de nombreux objets de parure d'une exquise délicatesse — anneaux, *xuanji* et pendants de jade, peignes et tubes en ivoire ajouré, les tubes, ornés d'un motif quadrilobé, étant parfois habilement incrustés de perles de turquoise. Toutes ces trouvailles témoignent d'un merveilleux et brillant savoir-faire.

Comme les groupes du Néolithique qui habitaient le cours moyen du Huang He, les hommes de Dawenkou étaient avant tout des agriculteurs, ainsi que le montrent les graines de millet carbonisées et les couteaux en pierre, faucilles en os ou en coquillage, houes en ramure de cerf et autres outils agricoles exhumés à l'occasion des fouilles. La découverte, dans de nombreuses tombes, de crânes ou de mandibules de porcs peut être également interprétée comme le signe d'une agriculture florissante. L'existence de tombes de tailles différentes et garnies d'un mobilier plus ou moins abondant reflète à l'évidence une différenciation entre riches et pauvres au sein de cette culture. Ce changement social transparaît aussi dans l'évolution des pratiques funéraires. Ainsi, dans les sépultures conjointes d'un homme et d'une femme, les présents funéraires sont pour la plupart disposés du côté de l'homme, signe peut-être que le système patriarcal avait définitivement supplanté l'ancien système matriarcal.

La culture de Longshan du Shandong

Issue de celle de Dawenkou, la culture de Longshan du Shandong est représentée à peu près sur le même territoire. D'après les datations par le carbone 14, qui la situent entre 2400 et 2000 environ av. J.-C., elle est contemporaine de la culture de Longshan des plaines centrales. Du fait des échanges et des influences réciproques, ces deux complexes possèdent un grand nombre de traits culturels communs, particulièrement manifestes dans les zones limotrophes.

Les sites d'habitat de cette culture occupent en général une surface de quelque 100 000 m², le plus vaste, à Liangchengzhen, dans le district de Rizhao (province du Shandong), atteignant 360 000 m², et un certain nombre d'entre eux reposent sur des couches de la culture de Dawenkou. La physiologie de ces villages reste encore mal connue. Les maisons sont, pour la

plupart, des habitations semi-enfouies rondes ou carrées dont les murs en terre battue étaient renforcés par des poteaux de bois intérieurs et reposaient sur des fondations bâties dans des tranchées. Le sol, à l'intérieur, est fortement tassé et porte les traces d'un foyer et de trous de poteaux. Certaines maisons sont construites sur des plates-formes rectangulaires en terre damée dont les côtés s'inclinent en pente douce. Quelques rares sites ont livré des vestiges d'enceintes en terre battue, signe, peut-être, de la présence de châteaux forts.

On a découvert plus de 200 tombes de cette culture, contenant toutes une sépulture simple dans une fosse en pleine terre, mais aucun exemple d'inhumation d'enfants dans des urnes. La taille des tombes et la richesse des présents funéraires sont sujettes à des variations très marquées. Seules les tombes les plus grandes contenaient des cercueils en bois. Ainsi, sur les 78 tombes mises au jour dans la nécropole de Chengzi, près de Zhucheng, 5,7 % étaient de grandes dimensions et ont livré de riches et délicats objets funéraires, dont des coupes en terre cuite à corps mince sur un support élevé, présentes par douzaines dans chacune, ainsi que des mandibules de porcs, tout aussi nombreuses, 20 % étaient de petite taille et contenaient chacune trois ou quatre vases en poterie, d'autres tombes, également de petite taille, étaient dénuées de tout mobilier. Ce décompte fait ressortir une différence de traitement frappante entre riches et pauvres.

Les outils lithiques exhumés sont, pour la plupart, en pierre polie : haches, herminettes, ciseaux, *yue* (haches de combat), pointes de flèche, etc. ; on trouve aussi communément un type de couteau à double perforation en forme de demi-lune. Un petit nombre d'outils sont piquetés, notamment des pointes de flèches et des racloirs. On note aussi la présence de couteaux et de faucilles en coquillage. L'existence d'objets en cuivre n'est pas clairement attestée pour l'instant, mais le masque d'animal gravé sur une hache de jade et les volutes du type dit « nuages et tonnerre » incisées sur des tessons de poterie noire qui ont été découverts à Liangchengzhen présentent certaines similitudes avec les motifs ornant les bronzes Shang, ce qui peut laisser à penser que des objets en cuivre avaient fait leur apparition à cette époque.

La céramique avait fait des progrès considérables, comme en témoignent l'emploi courant du tour de potier et la prédominance d'une poterie lustrée en argile noire, typique de cette culture. Particulièrement remarquable est la coupe à long pied dont la forme très recherchée et le corps d'une extrême délicatesse (1 à 2 millimètres d'épaisseur) marquent l'apogée de cette technique et ne peuvent être que l'œuvre d'un artisan spécialisé. La typologie, très variée, est dominée par des vases à fond plat avec un grand nombre de tripodes et vases à pied en forme d'anneau. Les principaux types sont le *ding*, le *gui*, le *yan*, un pot trapu et une coupe à long pied ; le *li* est totalement absent de la collection. La pâte, les nouvelles techniques et les formes montrent à l'évidence que cette poterie continue la tradition de Dawenkou.

La culture de Longshan du Shandong devait avoir à peu près les mêmes structures sociales que la culture de Longshan des plaines centrales. Elle représente le stade le plus abouti d'une technique de poterie caractérisée par la production d'une vaisselle noire façonnée au tour, qui, dans les plaines centrales, est surtout attestée à l'est alors qu'elle semble se raréfier vers l'ouest, tout en se diversifiant sur le plan de la forme. C'est là un indice intéressant des caractéristiques régionales propres à chacune des deux cultures et des relations qu'elles ont pu entretenir.

La culture de Yueshi

La culture de Yueshi dérive de la culture de Longshan du Shandong ; elle est représentée par le site éponyme du district de Pingdu, fouillé en 1960. Son aire de distribution est sensiblement la même que celle de la culture de Dawenkou et de la culture de Longshan du Shandong, avec lesquelles elle forme une séquence chronologique continue. Les datations par la méthode du carbone 14 la situent entre 1900 et 1700 environ av. J.-C.

Certains changements peuvent être observés dans le domaine de la céramique. C'est ainsi que la poterie n'est plus désormais noire que sur une couche superficielle à l'extérieur et à l'intérieur des vases, et rouge en profondeur. Elle est en général décorée de nervures parallèles et parfois lustrée ou décorée en surface de motifs peints en rouge. Les principaux types sont le *gui* (récipient en forme de bassin), le *zun*, le pot, le *dou* et le couvercle ; le *ding*, le *gui* (tripode) et les autres vases du même genre sont absents. Outils en pierre, os, ramure de cerf ou coquillage continuent d'être employés, mais l'on voit apparaître des alènes en bronze qui montrent que cette culture appartient déjà à l'âge des métaux.

La culture de Yueshi est à peu près contemporaine de celle d'Erlitou, sur le cours moyen du Huang He, mais elle ne paraît pas avoir atteint le stade de la formation de l'État. À la fin de la période, elle fait place à la civilisation des Shang.

Le cours supérieur du Huang He

La culture de Majiayao

Autrefois appelée culture de Yangshao du Gansu, la culture de Majiayao est attestée principalement sur la partie supérieure du Huang He, dans le Gansu, le Qinghai et la région autonome de Ningxia. Cette variante régionale de la culture de Yangshao doit son nom au site découvert en 1923 dans le district de Lintao (province du Gansu). Les nombreuses trouvailles faites à ce jour amènent à distinguer quatre types — Shilingxia, Majiayao, Banshan et Machang — formant une séquence chronologique continue. Le type de Shilingxia, le plus ancien, comporte un grand nombre de traits caractéristi-

ques de la culture de Yangshao et pourrait représenter une phase transitoire, les trois autres constituant la culture de Majiayao proprement dite, datée par le carbone 14 de 3200 à 2300 environ av. J.-C., avec toutefois des variations considérables sur le plan culturel.

Les sites de cette culture se trouvent en général sur des terrasses secondaires dans des vallées. Ils présentent une forte ressemblance avec ceux de la culture de Yangshao en ce qui concerne la taille des établissements, la forme des constructions et la place dominante qu'occupait l'agriculture dans la vie économique. Un site du type Machang a livré, groupés ensemble, pas moins d'une douzaine de fours de potier, preuve du dynamisme de cet artisanat et d'une division sociale du travail.

Les tombes sont le plus souvent à proximité des villages, mais une fraction d'entre elles forme des nécropoles un peu à l'écart des parties habitées. On en a retrouvé plus de 1 600, appartenant pour la plupart aux types de Banshan et de Machang. Ce sont, dans l'ensemble, de simples fosses, mais l'on rencontre aussi des catacombes de forme ovale auxquelles on accédait par un passage dont l'entrée était scellée par des poteaux en bois ou des dalles de pierre. Les adultes sont en général inhumés dans des cercueils en bois, ou plus rarement en pierre, et les enfants dans des urnes. Dans la très grande majorité des cas, les tombes contiennent une sépulture simple, mais l'on compte aussi un certain nombre de sépultures multiples. Le mobilier funéraire est plus ou moins important selon les tombes. À Liuwan, dans le district de Ledu (province du Qinghai), la tombe 564 a livré 95 objets funéraires, dont 91 poteries, alors que les autres tombes ne renferment souvent qu'une ou deux pièces de céramique, ou tout au plus une douzaine. Par ailleurs, le mobilier comprend en général des outils agricoles en pierre lorsque le squelette est celui d'un homme et des fuseaux en pierre ou en terre cuite lorsqu'il s'agit d'une femme.

Les principaux éléments de l'outillage sont des haches, herminettes, ciseaux, couteaux, meules, etc. en pierre polie, ainsi que des pelles, couteaux et disques en pierre taillée, présents en très grand nombre, tandis que des microlames et leurs supports en os témoignent de la survivance d'une industrie microlithique. Citons encore des pelles, alènes, pointes de flèches et aiguilles en os et des couteaux et fuseaux en terre cuite. En ce qui concerne la métallurgie, excepté quelques rares couteaux en bronze découverts çà et là, les sites qui ont été fouillés n'ont livré, dans l'ensemble, aucun objet en cuivre ou en bronze, ce qui laisse à penser que la culture de Majiayao ignorait encore le travail de ces métaux.

La céramique était bien développée. Outre une poterie cordée, grossière et sableuse, très répandue, elle est représentée essentiellement par une poterie peinte en argile fine, de belle facture et richement décorée, dont les formes et les motifs permettent de distinguer différents types bien distincts et montrant une tendance à un déclin progressif. La poterie du type Majiayao se caracté-

rise par de riches dessins peints en noir, en traits souples et réguliers, représentant souvent divers motifs — silhouettes de grenouilles, poissons ou oiseaux. Dans le cas d'un bassin, un dessin montrait cinq danseurs se tenant par la main. Jarres, bouteilles et pots sont en général peints sur toute leur surface, ou alors sur leur moitié supérieure seulement, tandis que bols et bassins sont habituellement décorés à la peinture sur leur face interne. La poterie du type Banshan est peinte en rouge et noir, avec des bandes de lignes en dents de scie ou des cercles composant des motifs réguliers et symétriques; les principaux types de vases sont la jarre à col étroit, le pot à deux anses et le bassin à panse renflée. Le type Machang est représenté par une poterie décorée elle aussi le plus souvent en rouge et noir, mais d'une facture un peu rugueuse, avec une surface plutôt mate, le décor, très dépouillé, consistant en général en quatre grands cercles et des dessins géométriques anthropomorphes. Une jarre en terre cuite, retrouvée sur le site de Liuwan, est ornée d'une silhouette de femme nue peinte et en relief; d'un réalisme saisissant, c'est une véritable œuvre d'art. Les principaux types de poterie sont la jarre, le pot, le bassin et le *dou*, le *li* étant représenté par quelques rares pièces. Un certain nombre de vases peints portent des signes variés, dans lesquels il faut peut-être voir le sceau de l'artisan.

Les tombes de la culture de Majiayao semblent refléter, dans une certaine mesure, des changements de la structure sociale. Celles qui appartiennent aux types Majiayao et Banshan ne présentent guère de différences quant à la nature et à la quantité des objets funéraires, alors que le mobilier des tombes du type Machang fait apparaître une distinction très nette entre riches et pauvres. Par conséquent, il semble que la culture de Majiayao ait possédé une société clanique de type matriarcal qui, d'abord florissante, a ensuite décliné et s'est désagrégée avant d'être remplacée par la société patriarcale de la culture de Qijia.

La culture de Qijia

La culture de Qijia doit son nom au site de Qijiaping, découvert en 1924 dans le district de Guanghe (province du Gansu). Elle couvre à peu près — et déborde même par endroits — le territoire de la culture de Majiayao. Les datations par le carbone 14 la situent entre 2200 et 1900 environ av. J.-C., mais il est possible qu'elle ait duré aussi longtemps que la culture d'Erlitou, voire qu'elle lui ait survécu quelque temps.

Les sites d'habitat de cette culture se trouvent sur des terrasses secondaires en bordure de cours d'eau, où ils recouvrent souvent ceux de la culture de Majiayao. Les habitations ont à peu près la même forme que celles de la culture de Longshan et le sol est également enduit de chaux.

On a découvert plus de 800 tombes, groupées de façon plus ou moins régulière à l'intérieur ou à proximité des villages dans des cimetières clani-

ques de tailles diverses. Par leur forme, elles rappellent celles de la culture de Majiayao. Elles ont livré des cercueils faits de planches ou d'une bille de bois évidée ou des sortes de lits de planches. Les morts sont en général inhumés séparément, mais il arrive aussi qu'un homme et une femme soient inhumés ensemble, le premier se trouvant en général allongé sur le dos et la seconde couchée sur le côté en position repliée, face à lui. Trois sépultures multiples contenaient un homme couché entre deux femmes tournées vers lui en position repliée. Ces dernières semblent avoir été enterrées vivantes avec les défunts, ce qui autorise à penser que la femme était alors réduite à une position de soumission ou d'esclavage vis-à-vis de l'homme. De plus, le mobilier funéraire est plus ou moins important. Ainsi, dans la nécropole de Huangniangniangtai, près de Wuwei (province du Gansu), on dénombre, selon les tombes, de 1 à 37 vases en terre cuite et de 1 à 68 *bi* (disques) de pierre. Dans le cimetière de Qinweijia, près de Yongjing (province du Gansu), le nombre des mandibules de porcs varie de 4 à 68. Ces variations semblent refléter différents degrés de richesse.

L'agriculture et l'élevage témoignent de nouveaux et importants progrès. On retrouve des outils et des graines de millet carbonisées en quantités beaucoup plus grandes et l'on note l'apparition de nouvelles espèces domestiques en même temps qu'un accroissement du bétail. Les outils en pierre et en os sont à peu près les mêmes que ceux qui étaient utilisés par la culture de Majiayao, mais de petits objets en bronze, tels que couteaux, alènes, haches, ciseaux, miroirs, anneaux et autres éléments de parure, commencent à se répandre : on en a retrouvé au total plus de 50. Les examens révèlent que la plupart d'entre eux, soit environ 64 %, sont en cuivre et les autres en bronze. Ils ont été forgés ou fondus dans des moules d'une seule pièce. Le miroir en bronze mis au jour sur le site de Gamatai, dans le district de Guinan (province du Qinghai), ressemble fort à ceux qui ont été retrouvés dans les ruines de la capitale des Yin, près d'Anyang, et semble par conséquent à peu près contemporain de ces derniers.

La céramique est représentée essentiellement par une poterie rouge façonnée à la main, car on ne discerne aucune trace de l'utilisation d'un tour de potier. La surface des vases, souvent brute, est parfois décorée d'empreintes de vannerie, de cordes ou de peigne et de motifs appliqués. Les motifs peints sont extrêmement rares : simples lignes ou treillis, ils sont à l'évidence une survivance de la tradition de Majiayao. Les principaux types sont le bassin, le bol, la coupe, le *dou* et le pot à deux anses, à quoi s'ajoutent quelques *li* et *he* assez proches de ceux de la culture de Longshan des plaines centrales.

Si la culture de Qijia s'est développée sur les bases de celle de Majiayao, elle a également subi les influences de la culture de Longshan des plaines centrales et peut donc être considérée comme une variante régionale de la culture de Longshan. La société y est marquée par la désintégration progres-

sive du système clanique, mais l'État n'a pas encore fait son apparition. La plupart des cultures de l'âge du bronze des provinces du Gansu et du Qinghai et des régions environnantes, comme la culture de Siba dans le couloir du Gansu, la culture de Kayao dans la vallée de la rivière Huang et la culture de Xindian dans la vallée de la rivière Tao, lui sont étroitement apparentées.

LES AUTRES CULTURES CHINOISES DE CETTE PÉRIODE

Les découvertes et les recherches archéologiques font apparaître la continuité des cultures qui se sont succédé sur le territoire de la Chine ancienne durant la période de transition entre la désintégration de la communauté clanique et la naissance de l'État. Cela est particulièrement net dans la vallée du Huang He, là même où les États des Shang et des Zhou allaient successivement se développer et s'épanouir. Il ne fait plus aucun doute, historiquement, que la vallée du Huang He fut le foyer initial de la civilisation de la Chine antique. Cependant, un grand nombre de complexes culturels ont vu le jour dans les régions voisines et des échanges culturels et des influences réciproques plus ou moins importants eurent lieu à maintes reprises entre le centre et la périphérie. Sur le plan des structures sociales, les cultures périphériques étaient en général moins évoluées que celles des plaines centrales et allaient être progressivement unifiées par la civilisation des Shang et des Zhou. Ainsi furent jetées les bases du développement historique de la Chine. Ces cultures avaient une économie fondée essentiellement sur l'agriculture, les différences que l'on peut observer de l'une à l'autre s'expliquant par la situation géographique et l'environnement naturel propres à chacune. C'est ainsi que dans le bassin du moyen et du bas Yangzi Jiang, séparé de la vallée du Huang He par les monts Qinling et la rivière Huai, et les régions situées plus au sud, la principale activité productrice était la riziculture, alors que sur les hautes terres, comme les steppes du Nord et le Tibet, c'était la culture du millet, la chasse et l'élevage — jouant aussi un rôle important.

Le moyen Yangzi Jiang

Les vestiges de la période étudiée sont représentés dans cette région par les cultures de Qujialing et de Qinglongquan III. La première s'est diffusée à partir de l'ouest de la province du Hubei dans les provinces voisines du Henan, du Sichuan et du Hunan. Les analyses par le carbone 14 la situent entre 3000 et 2600 environ av. J.-C. À la poterie noire qui domine pendant la phase la plus ancienne fait place une poterie grise dans la phase récente, l'une et l'autre étant façonnées à la main. Les principales formes sont les tripodes et les vases à pied annulaire — *ding*, *dou*, coupe, pot, etc. — et les objets les plus typiques sont les poteries peintes « coquille d'œuf » et les

fuseaux en terre cuite. Si l'on en juge par ses caractéristiques, la poterie dérive de celle de la culture de Daxi et témoigne de certaines parentés avec la culture de Miaodigou II. La culture de Qinglongquan III a à peu près la même distribution géographique que la culture de Qujialing et remonte aux environs de 2400 av. J.-C., d'après les datations par le carbone 14. La céramique, toujours fabriquée à la main, est dominée par une poterie grise décorée d'impressions de vannerie, à laquelle s'ajoutent une poterie rouge et une poterie noire, ainsi qu'un petit nombre de vases peints. Les formes représentées sont le *ding*, le *jia*, le *gui* (tripode à bec évasé), la coupe, le *dou*, le pot, etc. (mais pas de *li ni de yan*), à forte coloration régionale, qui désignent cette culture comme une variante locale de la culture de Longshan.

Le Yangzi Jiang inférieur

La culture la plus représentative de la période étudiée dans le bassin du Yangzi Jiang inférieur est celle de Liangzhu. Attestée dans les provinces du Zhejiang et du Jiangsu, les datations par le carbone 14 la situent entre 3100 et 2200 environ av. J.-C., mais il est possible qu'elle ait perduré au-delà de cette date. Ses établissements sont perchés en général sur des tertres dominant les terres environnantes et ont livré les vestiges de constructions de surface et de palafites. Les tombes sont de tailles diverses et renferment un nombre plus ou moins grand de présents funéraires. Certaines grandes tombes regorgent d'objets de jade tels que *cong*, *bi* et d'autres types. C'est ainsi qu'à Sidun, dans le district de Wujin (province du Jiangsu), la tombe 3 contenait 33 *bi* autour du squelette et 57 autres qui le recouvraient, parfois sur plusieurs couches, ainsi que des couteaux et des haches *yue* en jade et plus d'une centaine de vases en terre cuite; tous ces objets différencient l'occupant de la tombe des autres membres du clan. L'industrie lithique avait fait des progrès considérables et produisait des objets parfaitement polis et de types très variés. Le travail du jade est encore plus remarquable : on notera en particulier le masque de bête sauvage gravé sur certains *cong* qui pourrait avoir servi de prototype aux masques de monstres *tao-tie* ornant les bronzes Shang. De grands progrès ont également été accomplis dans le domaine de la céramique, où le tour de potier est couramment employé. La plupart des pièces sont en argile grise recouverte en surface d'une couche noire qui s'écaille facilement, mais l'on trouve aussi des pièces délicates du type « coquille d'œuf » et quelques rares vases peints de plusieurs couleurs ou seulement en rouge. Les types les plus répandus comprennent le *ding*, le *gui* (tripode à bec évasé), le *he*, le *dou*, la coupe, la jarre, etc. Cette culture plonge ses racines dans la culture de Majiayao et présente des liens particulièrement étroits avec la culture Longshan (Shandong). La communauté clanique commence à s'y désintégrer et la société se trouve à l'aube de la formation de l'État. Plus tard, la culture de Liangzhu devint une culture du bronze,

caractérisée par une céramique imprimée, qui correspond à peu près, chronologiquement, à la culture d'Erlitou du début de l'époque des Shang.

La Chine méridionale

La partie sud-est du littoral, qui comprend les provinces du Fujian, de Taïwan, du Guangdong, du Guangxi et du Jiangxi, a abrité un grand nombre de complexes culturels durant la période étudiée dans ce chapitre, parmi lesquels il convient de citer les cultures de Shanbei, Shixia et Tanshishan, au caractère régional particulièrement accentué, que les datations par le carbone 14 situent entre 3000 et 2000 environ av. J.-C., encore que la culture de Tanshishan ait duré plus longtemps. Cette dernière forme, avec la culture de Fengpitou, à Taïwan, un seul et même complexe culturel, prouve au moins que des hommes avaient franchi le détroit de Taïwan et étaient en communication étroite avec les habitants du continent. Toutes ces cultures sont caractérisées par l'abondance des outils en pierre polie, les types les plus représentatifs étant l'herminette à biseau et la hache à épaulement. La céramique, toujours façonnée à la main, a pour principaux types de chaudron *fu*, les tripodes *ding* et *gui*, le bassin *gui*, le *dou*, la coupe et la jarre, que complètent sur certains sites des vases peints, une poterie imprimée commençant également à faire son apparition. Dans l'ensemble, cette région est proche culturellement de la vallée du moyen et du bas Yangzi Jiang et possède quelques traits communs avec la culture de Longshan.

Les steppes septentrionales

L'ensemble de la région des steppes, qui s'étend approximativement de la Chine du Nord-Est au Xinjiang en passant par la Mongolie intérieure, a vu se développer de nombreux complexes culturels, caractérisés par une tradition microlithique que l'on peut, en gros, diviser en deux catégories. Les premiers sont le fait de groupes nomades pratiquant la chasse et l'élevage, dont les sites d'habitat sont mal connus et qui nous ont laissé essentiellement des microlithes. Les seconds ont été développés par des peuples sédentaires vivant de l'agriculture, les mieux connus des archéologues étant ceux de la partie orientale de la Mongolie intérieure. La culture de Fuhe a été identifiée dans cette région comme le complexe ayant succédé, au Néolithique, aux cultures de Xinle et Hongshan. Attestée dans la vallée du Siramuren et ses environs, elle a été datée par le carbone 14 de 3300 environ av. J.-C., mais pourrait s'être perpétuée pendant une période relativement plus longue. Les sites d'habitat de cette culture ont livré des maisons rondes ou carrées du type semi-enfoui. L'outillage lithique est essentiellement en pierre taillée, mais l'on trouve aussi un certain nombre d'outils en pierre polie et de microlithes. La poterie est grossière et se compose uniquement de pots, bols et autres récipients similaires. L'agriculture était donc la prin-

cipale activité, mais la chasse jouait encore un rôle considérable. Au début de l'âge du bronze, la culture la plus remarquable de cette région est celle de Xiajiadian, représentée dans le sud-est de la Mongolie intérieure, l'ouest du Liaoning et le nord-est du Hebei qui, d'après les datations dont on dispose actuellement, remonterait à 1700 environ av. J.-C. Ses sites d'habitat ont livré des maisons semi-enfouies serrées les unes contre les autres et les vestiges de châteaux en pierres. L'outillage, essentiellement lithique, comprend des microlithes, survivance de la période précédente, et de petits bronzes font leur apparition. Les principaux types de poteries sont le *li*, le *yan*, le *dīng*, le *zun*, le pot et le *dou*. Quelques pièces sont décorées de motifs peints en rouge et blanc, notamment de volutes du type « nuages et tonnerre ». Les couleurs s'écaillent facilement et ces objets pourraient n'avoir été utilisés qu'à des fins funéraires. On note en outre la présence de tripodes (*gui*) et de *jue* semblables à ceux d'Erlitou, signe qu'il existait des liens étroits entre les deux cultures.

La Chine du Sud-Ouest

Les hautes terres du Sud-Ouest comprenant Guizhou, le Yunnan et le Tibet n'ont fourni que de maigres trouvailles pour le Néolithique récent. Parmi les vestiges signalés jusqu'ici, les plus importants sont ceux qu'ont livrés les sites de Baiyang et de Karuo. Le site de Baiyang se trouve à proximité du lac Erhai, dans l'ouest du Yunnan, et a été daté par le carbone 14 de 2100-2000 environ av. J.-C. Le site de Karuo est situé sur le cours de la rivière Lancang, dans l'est du Tibet, et remonte à 3000-2000 environ av. J.-C. d'après les datations par le carbone 14. Leurs occupants étaient des groupes d'agriculteurs, cultivant le riz dans le premier et le millet dans le second et pratiquant la chasse intensive dans les deux cas. Les deux sites sont assez différents l'un de l'autre sur le plan culturel. C'est ainsi que les outils en pierre taillée et les microlithes découverts à Karuo n'ont pas d'équivalents à Baiyang et que la poterie varie d'un site à l'autre. Pourtant, les couteaux à moissonner perforés mis au jour sur les deux sites et la poterie peinte retrouvée à Karuo montrent que ces deux établissements entretenaient certaines relations avec les cultures néolithiques du Huang He.

RÉSUMÉ

Entre 3000 et 1600 av. J.-C., la Chine a connu, on l'a vu, une période de transition entre la désintégration de la communauté clanique et la formation de l'État, processus qui a débuté à la fin du Néolithique et s'est poursuivi jusqu'à l'émergence de la civilisation antique à partir d'un foyer situé dans la vallée du Huang He. Du fait de l'étendue du territoire chinois et de leurs

origines multiples, les cultures préhistoriques de la Chine forment un ensemble complexe, où l'on perçoit néanmoins une continuité et des regroupements malgré un développement inégal.

La vallée du Huang He a été un des centres de la civilisation du monde antique, et le cours moyen du fleuve et les régions avoisinantes, qui forment ce que l'on appelle les plaines centrales, ont joué un rôle extrêmement significatif dans l'histoire de la Chine ancienne. Les cultures agricoles du Néolithique y connurent une évolution ininterrompue et une longue prospérité et la culture de Longshan, issue elle-même de celle de Yangshao, jeta les bases des États des Shang et des Zhou. Cette continuité a été démontrée de façon éclatante. Entre ce foyer et les cultures de la périphérie, les échanges et les influences réciproques ont été constants, permettant naturellement l'introduction de nombreux nouveaux traits culturels dans les plaines centrales durant la lente émergence de la civilisation chinoise.

Un regard sur la carte du territoire chinois montre que les cultures de cette période ont les mêmes tendances de développement. La culture de Longshan s'est répandue dans toute la vallée du Huang He : par-delà les variantes locales, chacune avec ses caractéristiques propres, ce qui frappe avant tout, c'est son uniformité. Certains traits communs se retrouvent non seulement au sein des variantes de la culture de Longshan, mais aussi entre celle-ci et la culture de Dawenkou, sur le cours inférieur du Huang He, les cultures de Qujialing et de Liangzhu, sur le moyen et le bas Yangzi Jiang, et même les cultures de Shanbei, Shixia et Tanshishan, dans le sud de la Chine. Dans le domaine de la poterie, par exemple, en dépit de certaines variations dans la forme des *ding*, *gui* (tripodes), *he*, *dou*, coupes, jarres, etc., le style général reste le même. C'est là le signe d'échanges et d'influences réciproques entre les cultures chinoises du Néolithique récent en même temps que de leur tendance à la fusion et à l'unification, tendance qui, avec l'expansion territoriale des États des Shang et des Zhou, allait encore s'accélérer et s'accentuer.

Le caractère inégal du développement de ces cultures ne fait guère de doute non plus. Ainsi, alors que la culture de Longshan procédait à des innovations en matière de céramique, sur le cours supérieur du Huang He, la culture de Majiayao perpétuait la tradition de la poterie peinte de Yangshao et continuait de façonner les poteries à la main, et l'on produisait quelques vases peints jusque sur le moyen et le bas Yangzi Jiang, ainsi que dans le sud et le sud-ouest de la Chine. De même, au moment où, sur le cours moyen du Huang He, la culture d'Erlitou naissait à la civilisation, les régions environnantes se trouvaient encore, dans leur immense majorité, au stade de la désintégration de la communauté clanique.

Bref, le foyer culturel apparu dans la vallée du Huang He ne cessa jamais d'exercer une influence sur les régions périphériques et de stimuler leur déve-

loppement. Lorsque apparut l'État, fondé sur une division de la société en plusieurs classes, la vallée du Huang He joua un rôle plus prééminent encore en devenant le noyau d'un regroupement, apportant ainsi une contribution exceptionnelle à l'unification de la Chine.

BIBLIOGRAPHIE

- AN ZHIMIN, 1982. *Essais sur la Chine du Néolithique* (en chinois), Wenwu Chubanshe, Pékin.
- CHANG, KWANG-CHIH, 1977. *The Archeology of Ancient China*, 3^e éd., Yale University Press, New Haven, Connecticut.
- KEIGHTLEY D. N. (dir.), 1983. *The Origins of Chinese Civilisation*, University of California, Londres.
- XIA NAI (dir.), 1984. *Découvertes et recherches archéologiques en Chine nouvelle* (en chinois), Wenwu Chubanshe, Pékin.
- 1984. *Recent Archaeological Discoveries in the People's Republic of China*, UNESCO, Paris.

12.9.2

La Chine

(1600-700 av. J.-C.)

Zhang Changshou

LA DYNASTIE DES SHANG (1600-1027 AV. J.-C.)

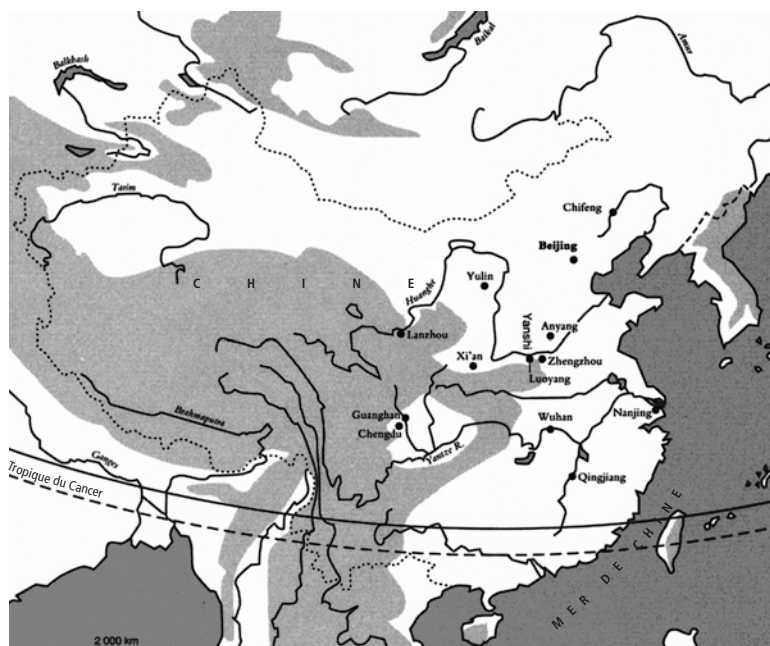
Dès 1600 av. J.-C., la Chine entra dans l'âge du bronze, en même temps que naissait sa plus ancienne civilisation. Cette civilisation fonda le premier État, érigea des cités fortifiées, créa un système d'écriture et développa la métallurgie et la fonte du bronze. Toutes ces innovations culturelles, et d'autres encore, eurent lieu à l'époque historique, sous la dynastie des Shang.

C'est en effet vers 1600 av. J.-C. que Chengtang, roi de l'État Shang, vainquit la dynastie légendaire des Xia et en fonda une nouvelle, la dynastie des Shang, qui prit pour capitale Xibo (dans l'actuel district de Yanshi, dans la province du Henan) et exerça son autorité sur une partie du bassin du moyen et du bas Huang He. Au fil du temps, les Shang changèrent à plusieurs reprises l'emplacement de leur capitale, pour s'installer finalement à Yin (à proximité de l'actuelle ville d'Anyang, dans la province du Henan), d'où le nom de dynastie de Yin qu'on leur donne parfois. En 1027 av. J.-C., ils furent à leur tour vaincus et anéantis par le peuple des Zhou, originaire de la vallée de la rivière Wei.

Les sources traditionnelles chinoises ne livrent que peu d'informations sur l'histoire et la culture de la dynastie des Shang. Si nous en savons davantage aujourd'hui, c'est surtout grâce aux fouilles archéologiques. Les archéologues chinois ont commencé l'exploration des ruines de Yin, près d'Anyang, en 1928; au début des années 1950, une capitale du milieu de la dynastie des Shang a été découverte à Zhengzhou, dans le Henan, et la première capitale, Xibo, a été localisée au cours de fouilles récentes. Toutes ces fouilles, et le travail fait par ailleurs, ont mis en lumière de nombreux aspects de la culture des Shang.

Les capitales et leur architecture

Des remparts entouraient la capitale construite par les Shang à Yanshi. Ses murailles étaient en terre battue. La cité s'étendait sur environ 1,7 km du



Carte 18 La Chine (1600-700 av. J.-C.).

nord au sud et 1,2 km, dans sa plus grande largeur, d'ouest en est, et l'on a retrouvé les vestiges de sept portes reliées entre elles par des chaussées. Au centre de l'enceinte, sur un espace de 200 mètres de côté, se dressaient les bâtiments d'un palais, également entourés par des murs de terre damée. On a dégagé, à ce jour, dans ce périmètre, les fondations d'un ensemble de constructions enserrant une cour intérieure, dont l'édifice principal, au nord, mesurant 36,5 m de long sur 11,8 m de large, deux ailes à l'est et à l'ouest et deux bâtiments annexes au sud, de part et d'autre d'un portail (*ill. 111*). Des canalisations souterraines ont également été mises au jour dans cette enceinte. Toutes ces découvertes montrent que la première capitale des Shang était une cité hautement organisée, solidement défendue, possédant un palais bâti selon un plan et dotée d'un système complexe d'égouts.

Les ruines de Yin (*ill. 112*), près d'Anyang, sont de proportions plus imposantes encore. Les quartiers royaux se trouvaient sur l'emplacement de l'actuel village de Xiaotun, sur la berge méridionale de la rivière Huan. On a retrouvé là plus de 50 maisons réparties en trois groupes, dont le plus au sud a livré les fondations en terre battue de 17 habitations disposées de façon régulière et symétrique, preuve que les architectes de l'époque appliquaient

le principe de la symétrie axiale dans le tracé de leurs plans. À la périphérie de cette zone sont disséminés des fonderies de bronze, des fours de potiers et des ateliers où l'on travaillait l'os et la pierre. Quelque 2,5 km plus à l'ouest, sur la rive nord de la Huan, se trouve une nécropole royale du nom de Xibeigang. Les fouilles ont permis d'y mettre au jour plus d'une dizaine de tombes de grande taille et plus d'un millier de sépultures plus petites ainsi que des fosses sacrificielles. Les ruines de Yin offrent donc une illustration de l'agencement des palais et nécropoles dans les capitales de la Chine ancienne. Toutefois, bien qu'il s'agisse d'une capitale, le site n'a livré aucun vestige de remparts, mais seulement, à l'ouest de l'ensemble palatial, une douve qui, avec les défenses naturelles que constituait la rivière Huan, marquait peut-être les limites fortifiées des quartiers royaux.

Les habitations de l'époque des Shang sont toutes bâties en bois et en terre. Pour ériger les palais, on préparait tout d'abord des fondations en terre damée, puis on enfonçait dans le sol des assises en pierre et l'on dressait des piliers, auxquels on fixait des poutres destinées à supporter des toitures de chaume; les murs étaient également construits en terre battue. De tels bâtiments se conservent habituellement très mal et l'on ne peut que tenter d'en reconstituer la structure à partir des assises ou des trous de piliers encore visibles dans les fondations. On pense en général que ces maisons étaient recouvertes de toits de chaume à pignons.

D'autres habitations étaient du type à demi enterré, sortes de puits peu profonds de plan circulaire ou carré creusés dans la terre, dont le sol et les parois étaient durcis au feu et la toiture, conique ou à pignons, était habillée de chaume. Ces maisons à demi enterrées appartiennent en Chine à une tradition qui remonte au Néolithique.

La vie économique

La société des Shang était fondée sur une agriculture sédentaire, et la culture des céréales y constituait la principale activité. Le millet était la céréale la plus importante, suivie du blé et du riz. L'outillage agricole se composait surtout d'ustensiles en pierre — pelles, faucilles, couteaux — et en bois — *lei* à deux pointes ou *si* en forme de pelle —, et les outils en bronze étaient assez rares. Le penchant du peuple des Shang pour la boisson semble indiquer que les techniques de production agricole étaient suffisamment avancées pour que d'importantes quantités de céréales puissent être utilisées à la fabrication de l'alcool.

L'élevage était lui aussi bien développé. Porcs, chiens, bovidés, chevaux, chèvres, moutons et autres animaux domestiques étaient présents en grand nombre. Les animaux que la famille royale faisait sacrifier par dizaines (plus d'une centaine en certaines occasions) lors des nombreuses cérémonies sont sans doute le signe que l'élevage du bétail était florissant. Celui des chevaux

avait encore plus d'importance. L'utilisation de charrettes tirées par des chevaux permit d'améliorer grandement les communications et les transports et l'apparition du char modifia les techniques de combat. Dans la Chine ancienne, tous les véhicules étaient équipés d'un timon unique et de deux roues et tirés par deux ou quatre chevaux (fig. 44). À en juger par certains traits qui leur sont propres, il est fort probable qu'ils aient été inventés en Chine même.

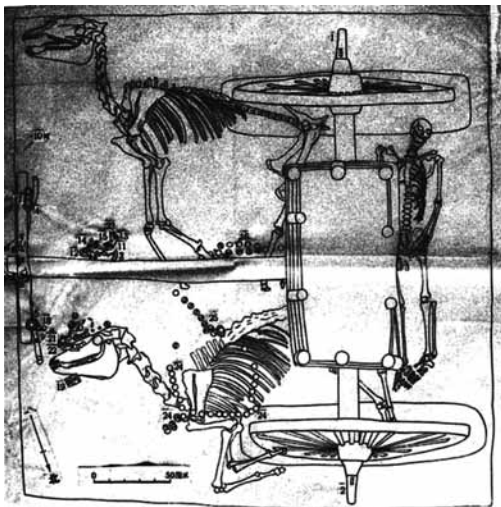


Figure 44 Fosse contenant un char et un cheval dans les ruines de Yin près de la ville d'Anyang (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing).

Dans le domaine de la technologie, le progrès le plus remarquable est l'apparition de la métallurgie et de la fonte du bronze. C'est à l'époque des Shang, et en particulier à la fin de la période, que se situe l'apogée de la culture chinoise du bronze. Parmi les bronzes des Shang, les objets les plus importants sont des objets rituels, comprenant des récipients pour aliment comme le *ding* (tripode) et le *gui* (bol) et de la vaisselle pour le vin comme le *gu* (gobelet), le *ju* (coupe à trois pieds), le *zun* (jarre) et le *you* (pot ovale avec une anse « swing ») tous utilisés dans des cérémonies d'offrande et pour des banquets. Un grand nombre de vases rituels mis au jour dans les ruines de Yin témoignent d'un raffinement extrême sur le plan technologique comme sur le plan artistique (ill. 113). Ce même site a livré une vaste fonderie de bronze où l'on a recueilli en grandes quantités des fragments de moules et de creusets en terre cuite (ill. 114). Les bronzes des Shang ont tous été coulés dans des moules composites. Pour couler un seul vase de forme relativement compliquée, on utilisait habituellement un moule composé de plusieurs dizaines d'éléments. Si l'on veut se faire une idée du savoir-faire et de l'habileté des métallurgistes et des fondeurs de l'époque, que l'on songe seulement qu'ils étaient capables de fabriquer des récipients tels que le *si-mu-wu ding*, tétrapode carré, pesant 875 kilogrammes. Le peuple des Shang ne connaissait pas encore la métallurgie du fer, mais l'on a retrouvé parmi des vestiges de

l'époque deux armes en bronze dont le tranchant fortement rouillé et érodé s'est révélé être en fer météorique. Ces tranchants avaient d'abord été forgés, puis incrustés dans le corps de l'arme au moment de la couler. En l'état actuel de nos connaissances, il semble toutefois que les objets en fer fondu ne soient apparus en Chine qu'au VI^e siècle av. J.-C.

La fabrication des poteries est attestée en Chine depuis le Néolithique. La céramique des Shang est dominée par une poterie grise, faite en général au tour, et plus rarement au moule et décorée le plus souvent d'impressions de cordes, mais aussi de motifs estampés ou incisés. La régularité de sa coloration témoigne de nouveaux progrès dans la maîtrise de la cuisson en atmosphère réduite. Sous les Shang, la poterie noire et lustrée à fine paroi typique de la culture de Longshan disparaît pour être remplacée par une poterie blanche et une poterie émaillée, inconnues jusque-là. La première, en kaolin, est d'un blanc très pur et souvent ornée de motifs gravés imitant les décorations des vases en bronze. Elle était fabriquée surtout vers la fin de l'époque des Shang et pour l'usage exclusif de la noblesse. La seconde était enduite en surface d'un vernis gris-vert ou vert-jaune et cuite à une température de 1 200 °C. On considère généralement que cette poterie vernie était produite dans le Sud, où elle a préfiguré la porcelaine chinoise.

L'un des traits remarquables de la civilisation des Shang est son art lapidaire. Les ruines de Yin ont livré une profusion d'objets de jade, tous taillés dans une néphrite provenant principalement de l'actuelle province du Xinjiang. Il s'agit de divers objets rituels, de pendentifs et aussi de statuettes ou de bas-reliefs représentant des figurines humaines ou animales (*ill. 115, 116*). Leur facture témoigne d'un très haut niveau de savoir-faire technique et artistique. Parmi les trouvailles faites dans les ruines de Yin figurent aussi de nombreux objets sculptés dans l'os ou l'ivoire dont la décoration rappelle par bien des aspects celle des bronzes. Une coupe d'ivoire est gravée sur toute sa surface de motifs délicats rehaussés par des incrustations de turquoise (*ill. 117*) : il s'agit là d'un chef-d'œuvre tout à fait exquis, dont on ne connaît pas de précédent.

La Chine a été le premier pays au monde à élever des vers à soie pour la fabrication de textiles. Un petit nombre de soieries datant de l'époque des Shang ont été retrouvées dans des tombes, parmi lesquelles des pièces de soie unies, des étoffes damassées à motif monochrome en forme de losanges réalisés dans la chaîne et quelques élégantes broderies. Il est clair que les techniques de filage et de tissage de la soie étaient déjà très évoluées à l'époque des Shang.

Certains des objets retrouvés dans les ruines de Yin sont faits de matériaux originaires de régions éloignées qui ont transité en différents endroits, comme la néphrite du Xinjiang ou les cauris et les carapaces de tortue oraculaires provenant du littoral. Ces matériaux ont dû parvenir jusqu'à la capitale à la faveur d'échanges commerciaux ou de trocs. Les cauris ont souvent servi de monnaie.

Le système social

L'organisation sociale, sous les Shang, était fondée sur l'esclavage. Principal détenteur d'esclaves, le roi Shang ne cessait de guerroyer contre les autres tribus afin de faire le plus de captifs possibles et de les réduire en esclavage. Les esclaves, totalement soumis au bon vouloir de leurs maîtres, devaient exécuter toutes sortes de travaux productifs et de tâches domestiques ; de surcroît, ils étaient souvent cédés à titre de récompense ou de présent, voire sacrifiés pour être inhumés aux côtés de leur maître décédé ou offerts à des dieux ou des esprits au cours des cérémonies religieuses. La nécropole royale de Yin compte de nombreuses fosses sacrificielles alignées régulièrement qui contenaient chacune une douzaine de squelettes décapités, restes des victimes humaines immolées lors des cérémonies commémorant les monarques défunts. Selon des données statistiques, les ruines de Yin ont livré au total plus de 2 300 victimes. Les tombes Shang de grande et de moyenne taille qui ont été fouillées à ce jour renfermaient toutes des sépultures annexes de victimes humaines, hommes, femmes ou enfants, dont le nombre atteint près d'une centaine dans certains cas. Des massacres de cette ampleur éclairent dans une certaine mesure la place de l'esclavage dans la société des Shang.

L'État des Shang était une monarchie où le roi, souverain, avait la haute main sur une aristocratie composée des chefs des nombreuses tribus. La royauté se transmettait du frère aîné au frère cadet, puis, dans le même ordre, aux fils du frère aîné. Ce système entraîna toutefois des luttes fréquentes entre frères se disputant le trône, ce qui, à la longue, eut pour effet d'affaiblir l'autorité de la dynastie. C'est pourquoi cette pratique fut abolie dans la dernière période de la dynastie au profit d'un mode de succession héréditaire de père en fils.

La société des Shang conservait encore un petit nombre de traditions de l'ancien système clanique. C'est ainsi que les différents clans avaient chacun leur territoire, leur emblème, leur nom et une fonction particulière : en témoignent, notamment, certaines sources écrites qui rapportent que des clans entiers de l'État des Shang furent réduits en esclavage après l'anéantissement de la dynastie. La famille restait néanmoins le noyau et la cellule de base de la société. La monogamie était la règle et l'on ne pouvait concevoir qu'un homme, fût-il le roi, soit accompagné dans la mort par plus d'une épouse légitime lors des rites sacrificatoires organisés en sa mémoire. Dans la pratique, toutefois, le concubinage était chose courante. Les hommes occupaient une position dominante au sein de la famille, mais les femmes jouissaient elles aussi de quelques droits sociaux ; certaines femmes de la famille royale furent même autorisées à prendre part à des expéditions militaires à la tête de troupes. Autre survivance de la société clanique, le système des termes de parenté ne faisait aucune distinction entre le père et l'oncle (qui étaient tous deux désignés par le mot « père ») ou entre la mère et la tante (toutes deux appelées « mère »).

La culture et la religion

Le principal témoignage de civilisation est l'apparition d'un système d'écriture. Des archives complètes ont été constituées dans la dernière période de la dynastie. Il n'y a pas lieu de mettre en doute les sources historiques chinoises qui indiquent que les ancêtres de Yin possédaient des livres et des documents. Des caractères d'époque Shang ont été découverts sur des poteries, des objets en bronze et en pierre, et tout particulièrement sur des carapaces de tortue et des ossements d'animaux. Vers la fin de la période, la maison royale faisait graver des inscriptions sur des os ou écailles de tortue pour consigner certains faits ou interpréter des signes divinatoires (*ill. 118*). On a retrouvé à ce jour quelque 160 000 pièces au total, la plupart dans le périmètre du palais de Yin. Leur vocabulaire comprend environ 4 000 caractères (ou mots), dont la moitié ont été déchiffrés. L'analyse des règles de formation des caractères a conduit les philologues de l'époque des Han à les classer en six catégories : (1) caractères idéographiques; (2) caractères pictographiques; (3) caractères picto-phonétiques; (4) caractères composés par association; (5) caractères obtenus par transformation d'un autre; (6) caractères résultant d'un emprunt phonétique. En fait, les inscriptions sur écailles de tortues et ossements d'animaux ne comportent que des pictogrammes, des idéogrammes et des picto-phonogrammes, les premiers étant de loin les plus nombreux. Mais ces inscriptions demeurent quelque peu primitives : ainsi, un même pictogramme peut se retrouver sous des graphies légèrement différentes. L'apparition des picto-phonogrammes marque toutefois une nouvelle étape de l'écriture. Le fait que le système d'écriture employé sous les Shang ait été suffisamment évolué pour permettre de noter la langue parlée et d'écrire certaines activités est bien la preuve que cette dynastie appartient à l'époque historique. Quant à l'origine de l'écriture chinoise, il n'est pas impossible qu'elle remonte à une époque antérieure.

En ce qui concerne les sciences de la nature, l'astronomie fut l'une des premières disciplines développée en Chine. Les inscriptions divinatoires de l'époque des Shang font mention de certains phénomènes célestes. Ces connaissances d'astronomie ont permis notamment d'établir un calendrier, qui reflète surtout des préoccupations agricoles. Le calendrier des Shang est du type luni-solaire, où le mois (la « lune ») correspond à un cycle complet des phases lunaires et l'année comprend 12 « lunes ». Le mois lunaire comptait 29 ou 30 jours. Tous les deux ou trois ans, il était nécessaire d'ajouter un mois intercalaire, appelé treizième lune, pour compenser le retard pris sur l'année solaire.

Dans le domaine de l'art et de la technologie, l'époque des Shang s'est illustrée par la production de bronzes, de jades et d'objets en ivoire d'un raffinement incomparable, dans leur forme comme dans leur décoration. La fabrication, en particulier des vases rituels en bronze, atteint son apogée vers la fin

de cette période. Imposants et majestueux pour la plupart, ces vases souvent zoomorphes sont en général décorés de masques de monstres *tao-tie*, de silhouettes de dragons *kui* et de motifs en forme d'oiseau sur un fond agrémenté de volutes dans le style dit « tonnerre » : c'est dire leur splendeur et leur somptuosité (*ill. 119*).

Les croyances religieuses étaient dominées sous les Shang par le culte des dieux et des esprits. Les terres, les montagnes, le soleil, la lune, le vent, la pluie et autres phénomènes naturels étaient chacun représenté par un esprit. Le culte des ancêtres occupait une place extrêmement importante dans la vie religieuse. La divination apparaissait comme un moyen de communiquer avec l'au-delà. Aussi, avant de se lancer dans la moindre entreprise, interrogeait-on les oracles pour connaître la volonté des dieux et des esprits. Divers rites sacrificatoires étaient fréquemment pratiqués pour obtenir la bénédiction des esprits, et les cérémonies à la mémoire des ancêtres étaient particulièrement nombreuses et solennelles. Le grand nombre de victimes immolées retrouvées dans les ruines de Yin ne laisse aucun doute sur les pratiques religieuses des Shang.

LA DYNASTIE DES ZHOU OCCIDENTAUX (1027-771 AV. J.-C.)

Le peuple des Zhou, qui fonda la dynastie des Zhou occidentaux, était à l'origine un groupe de tribus qui vivaient dans la vallée de la rivière Wei et dont le niveau culturel était relativement peu évolué. Vers le milieu du XIII^e siècle av. J.-C., les Zhou entrèrent en contact avec la dynastie des Shang et eurent souvent à subir les invasions et les pillages des armées des Shang, tour à tour se soulevant contre eux et se soumettant à eux. Le long contact avec les Shang amena petit à petit les Zhou à adopter des éléments de leur culture et ils finirent par constituer un État vassal des Shang. À la fin du XII^e siècle av. J.-C., les Zhou partirent pour le Zhou-yuan, le Qishan et le Shaanxi modernes, où ils construisirent une ville, développèrent la production agricole et renforcèrent ainsi leur culture. Vers la moitié du XI^e siècle av. J.-C., leur chef Wen Wang fut investi du titre de « comte de l'Occident » et eut le pouvoir de lever des troupes ; par la suite, il conquiert l'un après l'autre de petits États voisins et se lança résolument dans une expansion vers l'est, bâtissant Fengyi, dont il fit sa nouvelle capitale sur la rive occidentale de la Fenghe, près de l'actuelle Xi'an. Après la mort de Wen Wang, son successeur Wu Wang poursuivit l'œuvre inachevée de son prédécesseur en accumulant des forces et en affaiblissant la dynastie des Shang. En 1027 av. J.-C., Wu Wang conclut une alliance avec les tribus Yong, Shu, Qiang, Mao, Wei, Lu, Peng et Pu contre les Shang, et le jour du *jiaozi*, pendant le deuxième mois,

il engagea à Muye une bataille décisive contre le roi des Shang, Zhou. Bien que les forces des Shang aient été plusieurs fois supérieures à l'armée alliée placée sous le commandement de Wu Wang, elles subirent une défaite car les troupes de l'avant firent défection et le roi Zhou se suicida par le feu. Wu Wang s'empara alors haut la main de la capitale, renversa la dynastie des Shang et en fonda une nouvelle qui prit le nom de Zhou.

La nouvelle dynastie dut faire face aux forces puissantes dont disposaient encore la dynastie des Shang et ses alliés orientaux. Pour consolider ses victoires récentes, Wu Wang mena une politique de tolérance : il accorda un fief à Lu Fu, le fils de Zhou, dans l'ancien territoire des Shang, et lui laissa un minimum de pouvoir, notamment celui de superviser les cérémonies sacrificielles des Shang ; en même temps, il chargeait ses jeunes frères Guan Shu, Cai Shu et Huo Shu de garder et surveiller les confins du pays shang, d'où le nom qui leur fut donné de « Trois Surveillants ». Wu Wang n'ignorait pas que ses capitales de Feng et Hao, situées à l'ouest de ses domaines, n'étaient pas commodes pour gouverner les régions nouvellement conquises et il chercha à construire une nouvelle capitale entre les fleuves Huang He et Luohe. Cependant, il mourut de maladie l'année qui suivit sa victoire sur les Shang sans pouvoir mettre son projet à exécution. Sa mort ne tarda pas à entraîner une crise politique.

Le fils de Wu Wang, Cheng Wang, monta sur le trône ; mais il était trop jeune, et Zhou Gong, frère cadet de Wu Wang, fut nommé régent. Guan Shu et Cai Shu en prirent ombrage, et le fils du roi Zhou, Lu Fu, saisissant l'occasion, conclut une alliance avec les frères pour fomenter une rébellion contre les Zhou et les États orientaux de Xu, Yan et Bogu. Les alliés orientaux de la dynastie des Shang répondirent l'un après l'autre à leur appel et la dynastie des Zhou se trouva alors en péril. Sur ordre de Cheng Wang, Zhou Gong lança pendant trois ans des expéditions vers l'est ; il fit périr Lu Fu et Guan Shu, bannit Cai Shu et mit fin à la rébellion de Xu, Yan, Bogu et d'autres États orientaux. Par la suite, Cheng Wang, se conformant aux intentions de Wu Wang, construisit une nouvelle capitale qu'il appela Luoyi, là où se trouve la ville moderne de Luoyang (province du Henan), dont il fit le noyau de la pacification de l'Est et où il installa l'ancienne noblesse shang, placée ainsi sous la surveillance de fortes garnisons. Il accorda des fiefs à des fonctionnaires méritants de sa dynastie ainsi qu'à des princes et autres membres de la famille Zhou dans les territoires nouvellement conquis, où furent établis des États vassaux de tailles diverses pour assurer une défense solide des frontières. Tous les survivants des Shang furent envoyés avec leur clan dans ces États. Par exemple, le fils de Zhou Gong reçut un fief à Lu et y fut investi avec six clans de survivants des Shang ; le frère cadet de Wu Wang Kang Shu reçut pour fief l'ancienne région shang, avec sept clans : Shi Shang Fu, l'État de Qi ; Shao Gong Shi, l'État de Yan, etc. Ce vaste mouvement d'inféodation concourut beaucoup à asseoir le pouvoir de la dynastie des Zhou, instaura une

période de paix sans expédition punitive pendant plusieurs décennies et permit à la dynastie d'exploiter ses domaines méridionaux. Pourtant, à partir du milieu du règne de la dynastie des Zhou occidentaux, le déclin s'amorça.

En 771 av. J.-C., les invasions des tribus Quanrong la forcèrent à se replier dans la capitale orientale. Aussi l'histoire de la dynastie est-elle traditionnellement divisée en deux périodes, le changement de capitale marquant la fin des Zhou « occidentaux » et le début des Zhou « orientaux ».

Les classiques confucéens apportent beaucoup plus d'informations sur les Zhou occidentaux que sur les Shang et les recherches archéologiques effectuées au cours des trente dernières années ont livré un grand nombre de témoignages matériels sur cette période, et en particulier une profusion de vases rituels en bronze portant de longues et précieuses inscriptions qui se trouvaient dans des tombes ou faisaient partie de trésors. Par conséquent, tant les documents historiques que les données archéologiques dont on dispose pour l'étude des Zhou occidentaux sont relativement plus riches que pour la période précédente.

Les capitales et leur architecture

La capitale des Zhou occidentaux est constituée en fait de deux cités : la première, Feng, bâtie par Wen Wang, père de Wu Wang, et la seconde, Hao, érigée par Wu Wang lui-même. Les deux cités étaient séparées par la rivière Feng et entourées l'une et l'autre de remparts. Pourtant, on n'a découvert à ce jour aucune trace de ces murailles et rien qui ressemble vraiment aux fondations d'un palais en terre battue. La nouvelle capitale de l'Est fondée sous les Zhou occidentaux regroupait elle aussi deux cités ; des vestiges des remparts en terre battue qui entouraient l'une d'elles ont été identifiés au cours de fouilles archéologiques, mais ils datent de l'époque des Zhou orientaux et ont peut-être été élevés lors de la reconstruction de la cité entreprise durant cette période.

Sous les Zhou occidentaux, l'architecture ne diffère guère de ce qu'elle était à l'époque des Shang. Les édifices de grande taille sont toujours bâtis sur des fondations en terre damée, avec des murs en terre et des piliers, et des poutres en bois. Les vestiges bien conservés de la résidence d'une famille de nobles ont été mis au jour : de plan symétrique, orientée vers le sud, elle comporte un porche, dans l'axe duquel se trouvent un hall d'entrée et des pièces situées à l'arrière, avec deux ailes de part et d'autre délimitant une cour avant et une cour arrière (*fig. 45*). C'est le premier exemple connu du type traditionnel le plus représentatif de l'architecture chinoise. Autre innovation, les tuiles permettent de nouveaux progrès architecturaux. À partir du milieu ou de la fin de la période des Zhou occidentaux, une partie des demeures des nobles est couverte de toits de tuiles, et non plus de chaume. Les habitations modestes restent cependant de type à demi enterré. Dans le sud de la Chine,

on continue, en raison peut-être de l'humidité, de construire les maisons sur pilotis, faites de poteaux et de planches en bois, qui sont attestées dans cette région depuis le Néolithique.

La vie économique

Selon une légende, le peuple des Zhou aurait pour lointain ancêtre un expert en travaux agricoles du nom de

Hou Ji (littéralement : le maître de la culture du millet), ce qui laisse entendre que c'était à l'origine un groupe de tribus d'agriculteurs cultivant cette céréale. L'outillage agricole est encore principalement en pierre, en bois, en os ou en coquillages, les instruments en bronze demeurant peu nombreux. Pour labourer le sol, les paysans travaillaient en équipes de deux : le premier retournait la terre et le second, derrière lui, l'écrasait. Il semble pourtant que le bétail était déjà utilisé pour tirer des charrues et l'on pratiquait la rotation des cultures et la mise en jachère pour rendre au sol sa fertilité ; on commençait aussi à amender les champs avec du fumier. Tous ces progrès permirent un accroissement considérable de la production agricole.

Toutes les terres de l'État des Zhou occidentaux appartenaient en principe au roi. Les vassaux et les dignitaires en recevaient une partie et c'était aux paysans, naturellement, de les cultiver. Si l'on en croit les classiques confucéens, la terre était alors divisée en *jing*, eux-mêmes subdivisés en lopins carrés ou *tian* d'une superficie de cent *mu* chacun. Un *jing* regroupait neuf *tian*, dont huit étaient des champs privés cultivés à titre individuel par des familles paysannes différentes, tandis que le neuvième, au centre, dit champ communal, était travaillé collectivement, tout ce qu'il produisait revenant de droit au seigneur féodal. Ce système est connu sous le nom de *jing-tian*. Bien entendu, il a été corrigé et idéalisé aux époques ultérieures par les confucianistes.

La période des Zhou occidentaux a été marquée également par d'importants progrès de l'élevage, en particulier celui des chevaux. Des documents historiques attestent que les ancêtres du peuple des Qin étaient autrefois, sous les Zhou occidentaux, des éleveurs de chevaux qui avaient considérablement développé cette science. De nombreuses inscriptions sur des bronzes indiquent que les rois Zhou assistaient souvent en personne à des cérémonies au

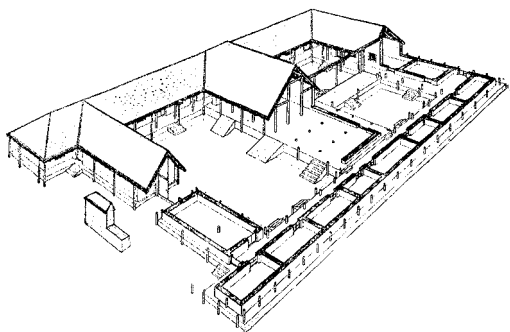


Figure 45 Reconstitution d'une maison de grande dimension de la période des Zhou occidentaux (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing).

cours desquelles des poulains étaient séparés de leur mère et intégrés à des troupeaux de chevaux sélectionnés (*ill. 120*), ce qui montre l'importance de l'élevage à cette époque.

Dans le domaine technique, les Zhou étaient restés relativement peu évolués avant d'anéantir la dynastie des Shang. Durant leur conquête, toutefois, ils capturèrent un grand nombre d'artisans de l'État Shang qui étaient spécialisés dans différentes techniques. La tolérance dont ils firent preuve à l'égard de ces captifs permit à la grande majorité des traditions artisanales des Shang de se perpétuer. La dynastie des Zhou occidentaux appartient encore à l'âge du bronze; sous son règne, la métallurgie et la fonte de cet alliage demeurèrent la principale industrie artisanale. Les bronzes du début de la période, et en particulier les vases rituels, ne se différencient guère, sur le plan de la forme comme du décor, de ceux qui se fabriquaient à la fin de la période des Shang : il est donc permis de penser qu'ils ont été conçus par des artisans de la civilisation des Shang en captivité, ou tout au moins selon les principes techniques enseignés par eux. Il faut attendre le milieu du règne des Zhou occidentaux pour déceler une première évolution et voir se dessiner un nouveau style caractéristique. Dès lors, les vases à vin typiques des Shang se font nettement plus rares, en même temps qu'apparaissent plusieurs types inédits; parallèlement, le décor des bronzes se dépouille de sa richesse et de son ésotérisme pour tendre vers la simplicité et la sobriété. Sur le plan de la technologie, on utilise toujours des moules composites, mais les fourneaux sont désormais d'assez grande taille et munis de soufflets, comme en témoignent les spécimens retrouvés dans les vestiges d'une fonderie. Les techniques traditionnelles des Shang se sont également perpétuées dans le domaine du travail de la pierre et de l'ivoire (*ill. 121*).

La céramique des Zhou occidentaux reste en général de couleur grise. Les récipients en terre sableuse portent pour la plupart des impressions cordées, tandis que ceux en argile n'ont aucun décor ou sont agrémentés d'incisions horizontales parallèles. Chaque peuple ayant sa propre tradition en matière de poterie, les formes ne sont plus tout à fait les mêmes que sous les Shang; il semble en particulier que la céramique blanche de la période précédente ait disparu. En revanche, on assiste à un développement considérable de la production de poterie émaillée, notamment dans le sud de la Chine, sur le cours inférieur du Yangzi Jiang, où les vases de ce type sont plus nombreux et de formes plus riches (*ill. 122*).

L'art de la laque a fait de nouveaux progrès. Le plus souvent en bois, les objets laqués se conservent mal. Certains de ceux qui ont été mis au jour, en état de décomposition, dans les tombes des Zhou occidentaux ont pu néanmoins être restaurés : *gu* (coupes), *dou* (plats hauts sur pied), *lei* (vases à épaules renflées reposant sur une base annulaire), *zu* (tables oblongues), etc. (*ill. 123*); tous sont décorés de laque rouge sur fond noir, et certains sont en

autre rehaussés d'incrustations de fragments de coquillages dessinant différents motifs, voire d'un placage d'or en relief. Seuls les nobles possédaient, naturellement, de tels articles de luxe.

Le système social

Sous les Zhou occidentaux, l'esclavagisme prit une nouvelle ampleur, et une série de réformes furent entreprises dans le domaine sociopolitique, la principale étant l'instauration du système féodal. Déjà au début de la période, de nombreux vassaux avaient été dotés de fiefs afin d'asseoir et de consolider le pouvoir dynastique. La capitale et ses environs étaient placés sous l'autorité directe du roi Zhou, tandis que les vastes territoires récemment conquis étaient octroyés aux membres de la lignée royale ou à des parents par alliance en vue de constituer des États tampons. Il y aurait eu ainsi plus de 70 vassaux, dont une bonne cinquantaine portait le même nom que le roi. Ils reçurent bientôt des titres héréditaires qui instituaient une hiérarchie à cinq rangs : *gong* (duc), *hou* (marquis), *bo* (comte), *zi* (vicomte) et *nan* (baron). Ils étaient tenus, entre autres obligations, d'obéir aux ordres du roi, de lui verser régulièrement un tribut, de se montrer fréquemment à sa cour et d'engager leurs troupes dans les expéditions militaires décidées par lui, mais demeuraient à peu près maîtres de la conduite des affaires intérieures dans leurs fiefs respectifs. Un *gui* (récipient) en bronze mis au jour dans les environs de Nanjing (Nankin) porte une inscription décrivant par le détail le fief octroyé par le roi au marquis Yi. Par de tels procédés, la dynastie des Zhou consolida sa domination, étendit son influence et renforça encore le système esclavagiste dans le royaume.

Après avoir anéanti la dynastie des Shang, Wu Wang, prenant en cela exemple sur elle, réduisit tous les membres des tribus vaincues en esclavage pour le bénéfice de la noblesse, sans pour autant démanteler leurs clans. Lorsqu'il donnait des terres à un vassal, il lui cédait en même temps des clans entiers d'esclaves. C'est ainsi que six des clans de Yin furent attribués à l'État de Lu et sept autres à l'État de Wei : ce système d'asservissement de clans entiers est tout à fait caractéristique de la Chine des Zhou occidentaux. Des esclaves étaient souvent offerts en récompense par des nobles de haut rang à des dignitaires de moindre importance, ainsi qu'en témoignent nombre d'inscriptions sur des bronzes de cette période. Ce n'étaient pas seulement des individus, mais parfois des familles entières qui changeaient ainsi de maître. Il est clair par conséquent que les esclaves pouvaient, eux aussi, se marier et élever des enfants, mais que tout membre d'une famille d'esclaves était automatiquement esclave lui-même. Les inscriptions des bronzes font aussi parfois allusion à des achats ou des ventes d'esclaves, lesquels avaient si peu de valeur qu'un cheval et un ballot de soie pouvaient suffire à en acquérir cinq d'un coup. Autre différence avec la période des Shang, les sacrifices massifs d'esclaves semblent avoir été plus rares : sans doute faut-il y voir le signe

d'une évolution du système esclavagiste, bien que doive être souligné le fait que l'on n'a encore découvert aucune tombe royale ni aucun site sacrificiel.

En matière de transmission de la royauté ou des titres nobiliaires, seul était reconnu le droit d'aînesse. Le roi cédait aux princes une partie de ses territoires et de ses esclaves et les faisait vassaux de rang plus ou moins élevé; ceux-ci dotaient à leur tour leurs frères et leurs fils cadets : ainsi se constituait, sur la base du système clanique de type patriarcal, une classe dirigeante strictement hiérarchisée, au sommet de laquelle le roi régnait en monarque souverain. Le roi et ses feudataires avaient sous leurs ordres tout un appareil bureaucratique chargé d'administrer les affaires courantes conformément à leurs volontés. Ils avaient pour sujets la classe plébéienne qui cultivait les « lopins privés » qui lui étaient alloués dans le système *jing-tian* et devait travailler le « champ communal » pour le compte du seigneur féodal; ces paysans parvenaient malgré tout à conserver leur statut d'hommes libres. Au bas de l'échelle sociale, les esclaves avaient perdu tout droit à la liberté.

La culture et la religion

Le système d'écriture utilisé sous les Zhou occidentaux ne se différencie guère de celui qui avait cours au temps des Shang, sinon par une plus grande régularité dans la structure des caractères. Il était aussi employé plus largement. De la période des Shang, nous connaissons surtout des inscriptions tracées sur des os ou des carapaces de tortue, alors que les documents des Zhou sont gravés sur des bronzes. Au cours de ces dernières années, on a découvert également des inscriptions sur os ou écailles de tortue. Leurs caractères se distinguent principalement de ceux des Shang par leur plus petite taille. Les vases rituels en bronze des Zhou occidentaux portent souvent de longues inscriptions (*ill. 124*) : la plus longue compte près de 500 caractères. Ces inscriptions traitent de toutes sortes de sujets et relatent parfois d'importants événements historiques. Un *gui* (récipient) en bronze donne la date du renversement de la dynastie des Shang par Wu Wang (*ill. 125*), en parfaite concordance avec ce que rapportent les sources historiques. Un vase en bronze de type *zun* mentionne la construction de la nouvelle capitale. D'autres inscriptions concernent des combats avec des tribus étrangères, des ordres royaux, l'investiture de tel ou tel aristocrate ou les présents qui lui ont été offerts, des litiges au sujet de la propriété d'une terre, etc. Outre qu'elles nous renseignent sur l'évolution et les changements du système d'écriture chinois sous les Zhou occidentaux, ces inscriptions nous fournissent des données historiques de grande valeur.

Le calendrier est toujours de type luni-solaire, mais diffère légèrement de celui des Shang. Dans ce dernier, le mois ou « lune » était divisé en trois périodes de dix jours, alors que dans celui des Zhou occidentaux, il comprend quatre périodes, correspondant aux différentes phases de la lune. De plus, l'année débute une « lune » plus tôt.

Peu de changements se sont produits dans le domaine de la religion, où le culte des ancêtres se mêle toujours à celui de la nature. Les cérémonies sacrificatoires organisées en l'honneur des ancêtres et des dieux du soleil, de la lune, des étoiles, des montagnes, des rivières et de la terre perpétuent d'anciennes traditions. De nouvelles conceptions religieuses se font néanmoins jour, telle la croyance en un Dieu suprême (*Shangdi*). Celui-ci est conçu comme le souverain auquel sont soumis tous les autres dieux, et c'est de lui que les rois tiennent le « mandat du Ciel » qui leur confère le pouvoir de régner en ce monde. Le recours à de telles notions religieuses pour conforter l'autorité dynastique est une nouveauté de cette époque.

La divination continue d'occuper une place dominante. À côté de la scapulomancie s'est développée une pratique magique populaire. Le principe en est le suivant : le devin utilise 50 baguettes, dont il écarte à plusieurs reprises une certaine quantité ; le nombre de baguettes restant à l'issue de cette opération est figuré par une ligne, ou *yao*, brisée ou non selon que le nombre est pair ou impair ; trois *yao* constituent un hexagramme simple et six *yao* forment un hexagramme double ; il existe 8 combinaisons possibles pour les hexagrammes simples et 64 pour les hexagrammes doubles, chacune ayant un nom et une signification particulière qui, pensait-on, permettait au devin de déchiffrer les instructions des dieux. Toutes les règles de cette magie ont été exposées dans le *I Jing* (Livre des mutations), véritable manuel d'art divinatoire considéré comme le plus important des classiques confucéens.

Outre le *I Jing*, le *Shi Jing* (Livre des odes) et le *Shu Jing* (Livre des écrits) sont d'autres classiques importants de la tradition confucéenne. Ces ouvrages, qui contiennent de nombreux documents, légendes, poèmes, etc. datant des Zhou occidentaux, et même des Shang, ont été compilés un peu plus tard. Ils auront une grande influence sur l'idéologie forgée ultérieurement par Confucius.

LES CULTURES DU BRONZE DE LA PÉRIPHÉRIE À L'ÉPOQUE DES SHANG ET DES ZHOU OCCIDENTAUX

Le territoire contrôlé par les dynasties des Shang et des Zhou occidentaux comprenait essentiellement le bassin du moyen et du bas Huang He, soit une partie des provinces actuelles du Henan, du Shaanxi, du Shanxi, du Shandong et du Hebei. Le reste de la Chine était occupé par diverses tribus, pour la plupart parvenues elles aussi à l'âge du bronze. Les habitants du Nord étaient surtout des nomades ou des semi-nomades, tandis que ceux du Sud vivaient principalement de la culture du riz, mais tous, à des degrés divers, se distinguaient sur le plan culturel du peuple des Shang et de celui des Zhou

occidentaux. Ces tribus entretenaient avec les dynasties dominantes des rapports oscillant entre la soumission et l'hostilité et des conflits éclataient souvent entre elles. Selon les sources historiques, le roi Wu Ding des Shang mena contre les tribus Guifang une guerre qui dura trois ans. Le roi Zhao Wang des Zhou périt noyé dans la rivière Han au cours d'une expédition militaire lancée au sud contre les tribus de Chu. Il ne fait aucun doute cependant que les influences culturelles réciproques et l'assimilation ethnique du peuple des Shang et des Zhou occidentaux d'une part et des tribus de la périphérie d'autre part ont joué un grand rôle dans la formation de la nation Han.

Au nord, dans l'est de la Mongolie intérieure et l'ouest de la province du Liaoning, c'est la culture de Xiajiadian, dont on distingue une phase inférieure et une phase supérieure, qui s'est développée parallèlement à la culture du bronze des Shang et des Zhou occidentaux. Sa phase inférieure se caractérise par des établissements généralement entourés de murailles et autres ouvrages défensifs, dans l'enceinte desquels on a retrouvé des dizaines — et parfois plus d'une centaine — d'habitations circulaires à demi enterrées ou de constructions de surface en adobe. À proximité se trouvent des nécropoles qui ont livré une poterie ornée de motifs peints après cuisson (ill. 126), souvent déposée dans les tombes à titre de présent funéraire, et, occasionnellement, de petits bronzes. Dans quelques rares cas, le mobilier funéraire comprend des *gui* (tripodes à bec verseur) et *jue* (coupes) en terre cuite qui rappellent les vases de même type produits par la culture d'Erlitou, dans la vallée du Huang He — signe sans doute d'un certain lien entre les deux peuples —, et qui datent de la période du début des Shang. La phase supérieure de la culture de Xiajiadian se distingue par une poterie rugueuse, non décorée et cuite à basse température. Au nombre des objets en bronze mis au jour figurent des haches, des couteaux, des poignards, des lances et d'autres armes et outils. En outre, la découverte, dans les tombes de grande taille, de vases rituels en bronze des Zhou occidentaux associés à des ustensiles de cuisine en bronze, des objets de parure à nombreuses protubérances et autre matériel funéraire d'origine locale contribue à éclairer les rapports qui existaient entre cette culture et celle de la dynastie des Zhou occidentaux.

La région de l'Ordos, à cheval sur la Mongolie intérieure et la partie septentrionale des provinces du Shanxi et du Shaanxi, a livré elle aussi des bronzes, et notamment des vases rituels identiques à certains types de la fin des Shang, associés à des objets présentant certains traits caractéristiques de la culture des steppes du Nord, comme des poignards à lame campaniforme et d'autres armes en bronze, ainsi qu'à différents ornements en or. Les vestiges de cette culture du bronze montrent qu'elle a emprunté des éléments à la civilisation des Shang tout en perpétuant un certain nombre de traditions propres au monde nomade auquel elle appartenait. Son territoire semble correspondre à peu près à celui des tribus Guifang.

Parmi les cultures du bronze contemporaines des Shang et des Zhou attestées dans le nord-ouest de la Chine, citons celles de Xindian et de Siwa, représentées dans le nord des provinces actuelles du Gansu et du Qinghai. La première se caractérise par la production de vases tripodes *li*, à long col et pieds creux, dont la forme rappelle ceux du début des Zhou, avec lesquels ils ont très probablement des affinités, et a également livré un petit nombre de vases en poterie peinte et d'objets en bronze — couteaux, alènes, ciseaux, etc. La culture Aiwa se distingue par ses jarres en terre cuite à deux oreilles et ouverture ensellée, ainsi que par des armes en bronze telles que *ge* (haches-poignard), lances, etc. Elle remonte à une époque correspondant à peu près au début des Zhou occidentaux et doit être attribuée aux tribus Qiangrong. Sous le règne des Zhou occidentaux, les plaines centrales subirent maintes invasions des tribus Rong et Di qui, venues du Nord-Ouest, s'enfonçaient jusqu'à menacer la capitale. Ces groupes étaient selon toute vraisemblance les descendants des tribus de Xindian ou de Siwa.

Dans le sud-ouest de la Chine, la culture du bronze découverte dans la plaine du Sichuan occidental appartenait peut-être à l'ancien peuple de Shu, l'un des huit alliés de Wu Wang lors de son expédition militaire contre la dynastie des Shang. Elle est représentée par des constructions en bois, une poterie dont le type le plus caractéristique est un vase à base conique, des armes et outils en bronze tels que *ge* (haches-poignard), *yue* (haches de combat), haches et couteaux, par des figures humaines gigantesques en bronze (*ill.* 127) ainsi que par des vases rituels en bronze identiques à ceux de la fin des Shang et du début des Zhou. Elle a également livré divers objets de jade et des écailles de tortue divinatoires. On peut en conclure que cette culture possédait de nombreux traits communs avec celle des Shang et des Zhou et qu'elle fut à peu près contemporaine de la fin des Shang et du début des Zhou. Dans la province du Yunnan, les bronzes les plus anciens proviennent du district de Jianchuan et datent de la période correspondant à la fin de la dynastie des Shang.

En ce qui concerne les ensembles culturels de l'âge du bronze existant au temps des Shang et des Zhou dans la région du Yangzi et de la rivière Han, les découvertes les plus importantes ont été faites à Panlongcheng, dans le district de Huangpi (province du Hubei) et à Wucheng, dans le district de Qingjiang (province du Jiangxi). Le premier de ces sites a livré une petite cité en ruines de 7 km², entourée de murailles en terre battue, à l'intérieur de laquelle ont été retrouvées les fondations d'habitations spacieuses. Dans le voisinage a été mise au jour une nécropole, dont les tombes de grande taille renfermaient toutes des vases rituels en bronze semblables, par la forme et la décoration, à ceux du milieu de la dynastie des Shang. Cette cité abritait sans doute quelque chefferie locale de la fin de la période des Shang. Le site de Wucheng recelait des vestiges de maisons à demi enterrées. La céramique y est représentée essentiellement par une poterie dure décorée de motifs

géométriques estampés et une poterie émaillée. Certains des objets en bronze mis au jour sur ce site ont été coulés dans des moules en pierre. Quelques-uns de ces moules, ainsi que des vases en terre cuite, portent des glyphes et des signes incisés. La vaste tombe découverte à Xingan (province de Jiangxi) avec ses nombreux objets rituels de bronze, de jade, ses poteries et autres objets funéraires, est peut-être celle du chef des tribus qui ont créé la culture représentée par le site de Wucheng. Du point de vue chronologique, le site remonte aux derniers temps de la dynastie des Shang. Après la fin de la période des Zhou occidentaux, la région du Yangzi et de la rivière Han sera progressivement annexée par la dynastie des Zhou et attribuée à des membres de la famille royale ; on voit alors se former un certain nombre de petits États qui, plus tard, seront conquis par la principauté de Chu.

Dans le sud-est de la Chine, l'âge du bronze est représenté par la culture de Hushu, attestée le long du Yangzi Jiang dans les provinces du Jiangsu et de l'Anhui. La plupart de ces sites sont perchés sur des tertres dominant les alentours et les habitations s'y caractérisent par leur sol durci au feu. L'outillage est en majeure partie lithique, mais l'on trouve souvent de petites pièces en bronze. Les formes des poteries sont les mêmes que celles de la fin des Shang et du début des Zhou, et l'on note également la présence d'écailles de tortue et d'ossements d'animaux employés pour la divination. Il s'agit probablement d'une culture locale ayant assimilé un certain nombre de traits de la civilisation des Shang et des Zhou. Enfin, dans la région occupée aujourd'hui par les provinces du Fujian et du Guangdong, l'âge du bronze est apparu plus tardivement ; à l'époque des Shang et des Zhou, ses habitants étaient encore demeurés au stade du Néolithique.

BIBLIOGRAPHIE

- CHANG KWANG-CHIH (dir.). 1979. *The Archaeology of Ancient China*, 3^e éd., New Haven, Connecticut.
- 1980. *Shang Civilization*, New Haven, Connecticut.
- CHENG TE-KUN. 1960. *Archaeology in China, vol. II : Shang China*, Cambridge.
- 1963. *Archaeology in China, vol. III : Chou China*, Cambridge/Toronto.
- KEIGHTLEY D. N. 1978. *Source of Shang History*, Berkeley/Los Angeles, Californie.
- LI CHI. 1977. *Anyang*, Seattle, Washnigton.
- PARETI L. 1965. *History of Mankind*, Londres, vol. II, part. 1.
- XIA NAI (dir.). 1984. *Recent Archaeological Discoveries in the People's Republic of China*, Paris.
- 1984. [Découvertes et recherches archéologique en Chine moderne], Pékin.

II Régions pour lesquelles seules
des sources archéologiques et
anthropologiques sont disponibles

Note du directeur

La recherche archéologique connaît un développement important en Afrique, et on peut observer, d'une région à l'autre, des divergences concernant les diverses découvertes faites dans le domaine. Afin de donner au lecteur une vision cohérente de l'évolution culturelle et de l'histoire complexe de ce vaste continent, le comité de lecture demanda au professeur D. W. Phillipson d'établir une version écrite sur la base des contributions de plusieurs auteurs : L. M. Diop-Maes, A. M. Lam, Massamba Lam, T. Obenga et B. Sall, et le texte présenté ici est le résultat de ce travail.

L'Afrique, à l'exclusion de la vallée du Nil

Louise M. Diop-Maes (Sénégal)

Aboubacry M. Lam (Sénégal)

Massamba Lam (Sénégal)

Théophile Obenga (Congo)

David W. Phillipson (Royaume-Uni)

Babacar Sall (Sénégal)

Dans la majeure partie de l'Afrique, la période qui s'étend du début du III^e millénaire au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. peut être caractérisée comme étant celle qui a connu la dernière grande floraison de sociétés dont la technologie était axée sur la production et l'emploi d'outils de pierre. À la fin de cette période, le travail du métal était sans doute en train de commencer dans plusieurs régions, mais il n'avait pas encore produit tous ses effets sur la société africaine. Dans de nombreuses régions au nord de l'équateur, le développement des systèmes d'agriculture locaux, qui comprenaient à la fois la culture de plantes indigènes et, lorsque le milieu environnant le permettait, l'élevage de troupeaux d'animaux domestiques, s'est poursuivi et étendu tout au long de la période suivant les modalités qui s'étaient établies dans les millénaires précédents, comme l'a indiqué D. W. Phillipson dans le premier tome de la présente *Histoire*. Il reste énormément d'incertitude au sujet de la date à laquelle ont débuté les adaptations faisant intervenir la production de denrées alimentaires dans les forêts équatoriales d'Afrique centrale. Cependant, dans les savanes de la zone subéquatoriale au sud et au sud-est de la forêt, il semble que la plupart des habitants, sinon tous, aient conservé leur mode de vie de chasseurs-cueilleurs presque jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. Ce sont les processus sociaux qu'ont mis en jeu ces transformations et ces évolutions économiques, ainsi que les progrès technologiques qui les ont accompagnées, qui font au premier chef l'objet

de ce chapitre. Comme le découpage chronologique choisi pour ce tome n'a pas beaucoup de signification directe par rapport à l'Afrique subsaharienne, il convient de lire ce chapitre en liaison avec le chapitre 40 du premier tome.

Dans le présent tome, l'histoire de la vallée du Nil égyptienne et nubienne est abordée indépendamment de celle du reste du continent africain. Cette modalité se justifie du point de vue des spécialités des auteurs et en raison de la nature et de la quantité des éléments d'information disponibles. Mais elle aboutit en fait à perpétuer une séparation historiographique qui, de plus en plus, est jugée irréaliste et qui gêne la compréhension des évolutions du passé aussi bien dans la vallée du Nil qu'en d'autres lieux d'Afrique.

Par rapport à la période correspondante dans beaucoup d'autres parties du monde, et même à d'autres périodes de la préhistoire africaine, les données primaires sur lesquelles ce chapitre peut s'appuyer sont extrêmement claires. Il convient donc de considérer ce qui va suivre comme un état des lieux intermédiaire et souvent spéculatif. Dans certaines zones du continent, comme en Afrique occidentale et centrale, la recherche archéologique est en train de s'accélérer; ailleurs, elle est pratiquement au point mort. Mais il y a aussi des pays où, en tout état de cause, elle n'a jamais commencé. On espère que ce chapitre permettra de mettre en lumière quelques-unes des lacunes les plus criantes de nos connaissances et d'indiquer la direction de recherches nouvelles à entreprendre. Il conviendra ici et là, pour les besoins de la cohérence du récit, de faire référence à des données qui, au sens strict, appartiennent à l'extérieur de la période qui nous intéresse au premier chef.

La présente *Histoire* s'intéresse principalement aux réalisations scientifiques et culturelles. Dans les sociétés non industrielles, celles-ci dépendent en général dans une très large mesure de facteurs tenant au milieu naturel. Il ne faut pourtant pas croire que c'est l'environnement qui a déterminé le cours du développement humain, même s'il a souvent fourni des stimulants ou des contraintes. Il convient, néanmoins, à l'entame de ce chapitre d'examiner brièvement la mesure dans laquelle des conditions liées à l'environnement dans diverses parties de l'Afrique au cours des trois derniers millénaires avant J.-C. ont différé de celles qui ont pu prévaloir dans les temps antérieurs et ultérieurs.

Dans plusieurs régions du continent, ce fut une période de dessiccation progressive. Dans ce qui est maintenant le Sahara, les périmètres désertiques se sont élargis, les seules pluies de quelque importance étant limitées à un petit nombre de zones d'altitude et les eaux de surface aux lieux où elles étaient alimentées par le ruissellement qui en résultait. Ce processus de dessiccation est loin d'avoir été uniforme et des recherches récentes ont mis en lumière des variations significatives selon les régions par rapport au processus général. Dans l'ensemble, cependant, il y a eu en l'espace de nombreuses générations une expansion du désert, en particulier vers le sud, avec un déplacement et un rétrécissement concomitants des zones sahélienne

et soudanaise. Au début du II^e millénaire av. J.-C., maintes parties du Sahara et du Sahel étaient sans doute au moins aussi arides qu'elles le sont aujourd'hui. Dans quelques régions, il y a eu une amélioration temporaire du climat au cours des siècles entourant l'an 1000 av. J.-C., vers la fin de la période sur laquelle porte ce tome.

Le tableau d'ensemble de cette période dans le Sahara et l'Afrique de l'Ouest se ramène à un seul changement climatique important. Deux éléments méritent, à cet égard, d'être soulignés. Le premier est que les effets de ce type de changement sont cumulatifs. Par exemple, le lac Tchad à son maximum d'extension était une masse d'eau libre assez vaste pour alimenter son propre système de précipitations, comme le fait de nos jours le lac Victoria. À mesure que la surface du lac rétrécissait, il a cessé d'avoir cet effet, ce qui a entraîné une mutation majeure de la végétation dans un très large périmètre. Le bassin du lac Turkana, dans le nord du Kenya, a peut-être connu des modifications analogues. Le deuxième élément a trait à la mesure dans laquelle les activités humaines peuvent avoir contribué à la rapidité de la dégradation de la végétation et par là, indirectement, à la transformation du climat. La période qui se situe autour de 3000 av. J.-C. a été, comme nous le verrons plus loin, une époque d'élevage extensif de troupeaux dans ce qui est maintenant le Sahara et le Sahel. Le surpâturage dans un environnement fragile peut avoir des effets catastrophiques sur la couverture végétale, entraînant souvent une érosion qui interdit son renouvellement. En attendant des études régionales détaillées, on peut conclure que les activités des gardiens de troupeaux ont amplifié la destruction de la végétation ou y ont concouru. La disparition de l'évaporation et l'accélération du ruissellement allaient ensuite réduire plus encore les précipitations.

En l'état actuel des choses, un des aperçus les plus instructifs sur la transformation du climat entre le Sahara moderne et la lisière septentrionale de la forêt équatoriale nous est fourni par l'étude de l'ancien niveau des lacs. Le niveau de l'eau des lacs ayant rarement été beaucoup plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui, les lignes de niveau des temps antérieurs ont été conservées en toute netteté. Mis à part certaines différences régionales, on peut constater une baisse du niveau des eaux au cours des III^e et II^e millénaires av. J.-C. dans une zone allant du lac Tchad aux lacs du fossé est-africain. Plus ample confirmation de ce tableau général est fournie par l'étude des pollens et des restes de faune conservés dans les dépôts lacustres eux-mêmes.

Sous les latitudes plus méridionales, il semble que le changement ait en général été moins net. Contrairement aux époques antérieures, il n'y a pas eu de fluctuations sensibles du niveau des mers. Il y a bien eu une certaine contraction de la forêt équatoriale mais c'est là un facteur mineur par rapport aux déplacements de végétation qui ont eu lieu plus au nord. Les principaux épisodes de défrichage de la lisière de la forêt lié à l'expansion de l'horticul-

ture étaient encore à venir. De même, en Afrique australe, les régions arides du Centre et de l'Ouest n'ont pas été marquées par la dessiccation croissante qui a été si dévastatrice au nord de la forêt équatoriale.

La conclusion qui se dégage de ce bref examen des changements survenus dans l'environnement est que la diversité des biomes africains au cours des trois derniers millénaires avant J.-C. n'a pas été en soi très différente de ce qu'elle a pu être plus récemment. On peut cependant observer un grand contraste dans la répartition de ces biomes, plus particulièrement dans la moitié nord du continent. Il est impératif d'envisager les évolutions culturelles humaines dans ce contexte. Les modifications affectant l'environnement font varier non seulement la densité de la population humaine qu'il peut porter mais aussi les pratiques économiques qui sont le mieux adaptées à son exploitation. Il est donc presque impossible de faire une estimation significative des anciens niveaux de la population humaine autrement que sur des bases extrêmement locales¹.

La répartition des zones environnementales s'étant déplacée, les espèces animales qui en sont tributaires se sont déplacées avec elles. Souvent, il n'y a aucune raison de penser que les populations humaines se soient conduites autrement. Avant la création des frontières internationales, il n'y avait pas beaucoup de barrières pour faire obstacle à leurs mouvements. Ce fait, combiné à la richesse naturelle de nombreux environnements africains, peut avoir fonctionné à certains moments comme un facteur dissuadant d'entamer des mutations économiques radicales, en particulier en Afrique subsaharienne.

Un autre facteur qui a eu une incidence sur le développement culturel humain mais qui peut lui-même dépendre largement de l'environnement est la maladie ayant des insectes pour vecteur et qui s'attaque aux humains comme aux animaux domestiques. Ce n'est pas ici le lieu d'une analyse détaillée de la question, mais on peut citer les exemples du paludisme et de la trypanosomiase. Dans le court terme, la présence de ces maladies peut interdire toute expansion ; à longue échéance, il peut se produire des phénomènes d'immunisation. Les zones dans lesquelles ces maladies sévissent auront elles-mêmes changé, souvent de manière radicale, pour des raisons liées en grande partie à l'environnement.

Les facteurs énumérés ci-dessus sont de ceux qu'il conviendra de ne pas perdre de vue à la lecture des études thématiques qui suivent.

ÉTUDE RÉGIONALE

L'Afrique du Nord et le Sahara

Dans la majeure partie de cette région, l'élevage de troupeaux d'animaux domestiques était, comme l'expose le premier tome de cette *Histoire*, une

pratique en cours depuis des temps bien antérieurs à 3000 av. J.-C. On peut sans doute en dire autant de la culture des plantes mais, sur ce point, les éléments connus n'autorisent guère de conclusions certaines. Le IV^e millénaire av. J.-C. avait été une période au cours de laquelle beaucoup de zones situées en altitude dans ce qui est aujourd'hui le Sahara avaient connu des conditions atmosphériques leur permettant d'être relativement bien arrosées et d'avoir la végétation et la faune correspondantes. Par le jeu du ruissellement, certains territoires situés en contrebas possédaient aussi des eaux de surface et des cours d'eau connaissant des crues périodiques. Un de ces lieux était l'Adrar Bous, dans le désert du Ténéré, au nord du Niger, près du versant oriental du plateau de l'Air. Un établissement installé au bord d'un lac y était habité par une peuplade « néolithique » qui vivait de poisson et autres aliments aquatiques et gardait aussi des troupeaux de bovins à courtes cornes. Les éléments dont on dispose ne nous renseignent pas assez précisément sur leur consommation d'aliments végétaux, dont peut-être le sorgho, mais la présence de nombreuses pierres à moudre donne à penser qu'elle était sans doute importante. L'équipement matériel comprenait des microlithes aménagés ainsi que des couteaux à lame biface en pierre taillée et des pointes de projectiles; on a trouvé des spécimens comparables loin vers l'est, jusqu'à Borkou au Tchad. La poterie et les haches et houes en pierre sont de types très répandus à cette époque dans le Sahara et la vallée du Nil soudanais.

Aux premiers temps du III^e millénaire av. J.-C., une dessiccation croissante entraîna un rétrécissement progressif du lac de l'Adrar Bous et finalement, l'abandon de l'établissement installé sur sa rive. Un scénario analogue se déroule sur la plupart des autres basses terres du Sahara. Sur les massifs centraux (*ill. 128*), qui comprennent le Tibesti, le Hoggar et l'Acacus, des établissements humains réguliers ont probablement survécu relativement plus longtemps. Cependant, les éléments qui l'indiquent proviennent principalement d'abris rocheux, dont l'usage est probablement devenu de plus en plus occasionnel. Les informations que nous avons sur les pratiques sociales et économiques de ce temps proviennent en grande partie de l'art rupestre, en particulier celui des derniers stades du style dit bovidien, généralement attribué au III^e et peut-être au II^e millénaire av. J.-C. Dans les exemples ultérieurs de ce style, on voit également des représentations de chevaux. Les premières représentations de chameaux peuvent aussi se situer vers la fin de la période sur laquelle porte ce chapitre.

Avant de parler de l'art rupestre saharien comme source d'informations sur le développement culturel, il convient de souligner que sa datation reste extrêmement imprécise, car elle repose principalement sur des éléments circonstanciels. A. Muzzolini a montré comment les essais de chronologie proposés il y a plusieurs décennies par F. Mori et H. Lhote ont été acceptés sans critique suffisante, malgré les grands progrès qui ont été accomplis

entre-temps grâce au radiocarbone dans l'estimation de l'âge des établissements. Il y a eu une tendance à tenter de faire correspondre l'art rupestre à une séquence exagérément simplifiée, fondée à la fois sur le sujet traité et sur des critères de style. Il y a eu aussi un accent malheureux mis sur la tentative d'établir de façon certaine les affinités « raciales » des gens représentés sans reconnaître assez les conventions stylistiques auxquelles les artistes avaient dû obéir. Malgré ces difficultés et l'insuffisance de certaines des recherches qui ont été entreprises jusqu'ici, l'art rupestre n'en offre pas moins des aperçus intéressants de maints aspects des modes de vie qui eurent cours sur les plateaux sahariens pendant la période que vise ce chapitre.

Les sujets le plus fréquemment représentés sont des gens et du bétail (*ill.* 129, 130). Les représentations d'animaux sauvages, si elles ne sont pas inhabituelles, y sont cependant rarement associées et sont plus souvent gravées que peintes. Il est généralement admis (sur des bases relativement incertaines, il faut le reconnaître) qu'elles sont dans l'ensemble antérieures aux peintures représentant du bétail. Les bovins sont souvent représentés en troupeaux assez fournis. Les traits mis en relief sont la forme des cornes, les marques de la robe des bêtes et les mamelles. Il paraît raisonnable de conclure que les caractéristiques physiques de chaque bête (comme souvent de nos jours chez les pasteurs africains) étaient un trait important et que, comme aujourd'hui aussi, la déformation artificielle des cornes était occasionnellement pratiquée. La représentation détaillée des mamelles peut donner à penser que la production de lait était un objectif majeur des stratégies de gestion des troupeaux. Le bétail est souvent montré portant des décorations artificielles, notamment un disque entre les cornes qui ressemble beaucoup à la coiffe classique de la déesse égyptienne Hathor. C'est là un indice de plus rappelant qu'on a tort de sous-estimer les liens culturels entre les régions sahariennes et la vallée du Nil égyptien à cette époque.

Il n'est pas déraisonnable de supposer que les vêtements et autres éléments de l'accoutrement, tels que les armes, avec lesquels les personnages humains ont été représentés par les artistes sahariens, peuvent fournir quelque indication de ceux qui étaient en usage à l'époque. Il faut cependant souligner que nous ne possédons jusqu'à présent aucun élément sûr relatif à ce qu'était à l'origine la fonction sociale de l'art saharien. Si l'on n'a pas une idée de la signification qu'avait l'art pour les sociétés responsables de sa création (analogue, par exemple, à celle qui est maintenant démontrée pour beaucoup de peintures sud-africaines), il serait imprudent de trop s'apesantir sur une interprétation détaillée des sujets représentés.

La chronologie de l'art rupestre saharien reste mal appréhendée. Il y a très peu de cas dans lesquels on peut le relier à une occurrence ou une séquence archéologique datée sur des bases autres que circonstancielles, mais une de ces situations, à Uan Muhuggiag dans le massif d'Acacus au sud-ouest de la

Libye, est instructive à double titre. Un bloc de pierre est tombé de la paroi après qu'une série de peintures eut été exécutée mais avant qu'y aient été ajoutées d'autres peintures d'un second style; le bloc est tombé sur un dépôt archéologique à partir duquel a été obtenue une datation au radiocarbone qui situe l'événement



Figure 46 Peinture rupestre saharienne représentant un char tiré par un cheval (d'après *Sahara*, tome I, 1988, couverture).

vers la fin du IV^e millénaire av. J.-C. Les deux séries de peintures représentent du bétail domestique; les peintures les plus anciennes se situent donc avant la période qui fait l'objet de ce chapitre. Muzzolini a suggéré que les plus récentes, appelées peintures des pasteurs de « Tin-Anneuin », à Uan Muhuggiag et autres sites de l'Acacus sont contemporaines des plus anciennes représentations de chevaux, soit probablement du début du I^{er} millénaire av. J.-C.

Éparpillées un peu partout dans le Sahara, on rencontre des peintures représentant des chars légers à deux roues, tirés par des chevaux (fig. 46). On pense qu'elles datent des alentours de 1000 av. J.-C. ou de peu après. Les tentatives qui ont été faites pour dresser la carte de la répartition de ces peintures en vue de déceler des « routes des chars » à travers le désert n'ont plus guère de crédit aujourd'hui face à la thèse selon laquelle les étranges nouveaux véhicules avaient produit une profonde impression sur les peuples du Sahara et pourraient avoir été représentés en peinture loin des lieux où ils avaient été vus. Aucun vestige matériel de ces chars n'a été retrouvé. On suppose qu'ils étaient venus d'Afrique du Nord.

Dans l'extrême est du Sahel, entre la moyenne vallée du Nil et les plateaux d'Éthiopie, les plaines arides, partagées en deux par les cours de l'Atbara et du Gash, ont connu une occupation préhistorique continue pendant cette période. Cette tradition, nommée Atbaï, était présente au moins depuis le IV^e millénaire av. J.-C.; ses styles de céramique ont peut-être une communauté d'origine avec ceux du Nil moyen. Le sorgho était cultivé dans cette région au moins depuis le milieu du II^e millénaire av. J.-C. et probablement plus tôt. De grands villages, s'étendant sur des superficies de 4 à 12 hectares, étaient établis dans les principales vallées alluviales et ils connurent une occupation prolongée. On y exploitait des aliments provenant des rivières et

l'on a retrouvé des traces de l'élevage d'animaux domestiques. À l'écart des cours d'eau, des établissements temporaires de plus petite dimension étaient la norme, et l'on y retrouve des traces relativement plus nombreuses d'élevage de troupeaux. Comme dans la moyenne vallée du Nil aux époques antérieures, on observe que les établissements obéissaient à des modalités d'installation complexes, comprenant des établissements permanents près des cours d'eau et des campements de gardiens de troupeaux, occupés de manière temporaire ou saisonnière dans l'intérieur.

Ce qui s'est passé à cette époque dans la vallée du Nil soudanais au sud de la Nubie reste mal connu. Il est probable que cette région vécut, elle aussi, dans une forte continuité culturelle avec des temps plus reculés, subissant seulement une légère influence de la Nubie contemporaine. Les grands sites de Djebel Moya et Djebel et Tomat, entre le Nil Bleu et le Nil Blanc près de Sennar, ont conservé certainement jusqu'aux derniers siècles avant J.-C. une culture matérielle caractérisée par des styles de céramique et la production d'objets en pierre taillée qui semblent indiquer la longue continuité d'une tradition remontant à Kadero et Esh Shaheinab, plus de 3000 ans avant. L'économie domestique était fondée sur la garde de troupeaux de bovins, de moutons et de chèvres, associée à la chasse, à l'élevage de volaille et à la pêche. Le sorgho alors cultivé présente les caractères morphologiques d'une évolution sensible par rapport aux variétés sauvages indiquant qu'il aura auparavant été longuement cultivé de manière sélective. Il est déconcertant que pratiquement aucun site archéologique du III^e et du II^e millénaire av. J.-C. n'ait été découvert jusqu'à présent dans la vallée du Nil au Soudan central. Il semble peu probable que la vallée ait été inhabitée à cette époque ; peut-être les établissements étaient-ils si petits et si passagers qu'on n'en a encore découvert aucun vestige, ou bien ils peuvent avoir été situés si près du lit principal du fleuve qu'ils auront été oblitérés par les crues successives.

Plusieurs zones du désert oriental, entre Nil et mer Rouge, ont fait l'objet d'une exploitation pour l'extraction de minerais qui étaient prisés dans la vallée du Nil égyptienne. La région était aussi sillonnée de routes commerciales par où transitaient vers l'Égypte des marchandises en provenance des côtes de la mer Rouge et parfois de plus loin. Ces activités sont enregistrées sur les nombreuses gravures rupestres de la région, dont les plus intéressantes se trouvent le long du Wadi el Barramiya (*ill. 131*). Ces gravures sont représentatives d'une tradition qui était très répandue dans la vallée du Nil et dans les régions voisines aux temps prédynastiques. Elle s'est poursuivie aux périodes suivantes dans les déserts environnants, où les premières représentations du commerce de la mer Rouge sont probablement contemporaines de l'Ancien Empire d'Égypte du III^e millénaire av. J.-C.

Les plus fameuses des entreprises du commerce de longue distance égyptien étaient celles lancées à destination du « pays de Punt », dont l'emplace-

ment exact a longtemps été un sujet de controverse. La plupart des savants qui font autorité s'accordent à dire qu'il se situait sur le littoral de la mer Rouge, soit dans ce qui est maintenant le nord de la Somalie soit, peut-être, dans la zone comprise entre Suakin et Massawa. Une autre hypothèse a cependant été émise, selon laquelle il se serait situé plus à l'intérieur dans les zones frontalières entre l'Éthiopie et le Soudan. Le « pays de Punt » était, semble-t-il, connu des Égyptiens depuis l'époque de l'Ancien Empire, mais des informations plus détaillées nous sont fournies au milieu du II^e millénaire av. J.-C. avec les reliefs gravés (fig. 47) du temple funéraire de la reine Hatshepsout à Deir el-Bahari, représentant des bateaux que l'on charge de produits locaux, dont la liste comprend l'ébène, l'ivoire, l'or, la résine et des peaux de léopard. On embarquait aussi des singes, grands et petits, et les gravures montrent en outre que les habitants de Punt vivaient dans des maisons en forme de dôme, cultivaient des céréales et élevaient du petit bétail ainsi que deux espèces distinctes de bovins.

Le « pays de Punt » n'était qu'une des régions d'Afrique — mais celle sur laquelle on est le mieux documenté — avec lesquelles les anciens Égyptiens entretenaient des relations régulières. La nature de ces relations, matériel archéologique et preuves documentaires à l'appui, fait qu'on en apprend plus à leur sujet dans les sources égyptiennes que partout ailleurs, mais les réf-

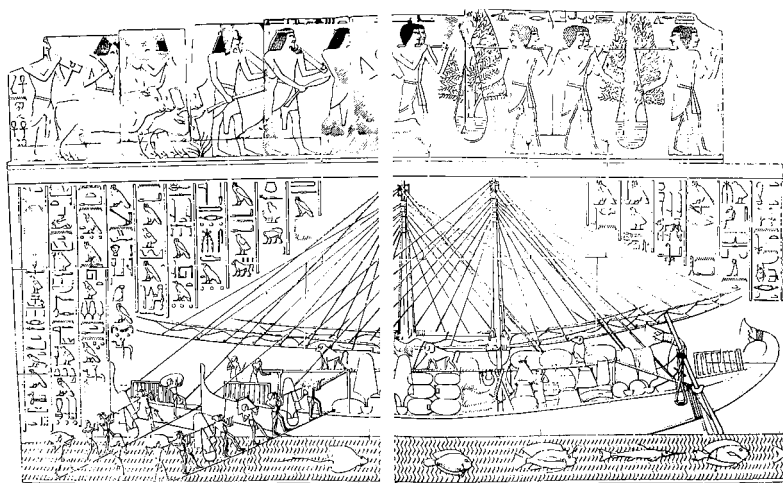


Figure 47 Une expédition commerciale égyptienne au « pays de Punt », telle que la décrit un relief gravé dans le temple funéraire de la reine de la XVIII^e dynastie Hatshepsout à Deir el-Bahari (dessin de D. W. Phillipson).

rents géographiques sont presque toujours vagues. On sait, par exemple, que des gens pygmoïdes étaient amenés de temps à autre en Égypte, vraisemblablement en provenance des régions d'Afrique centrale situées à l'ouest du cours supérieur du Nil. Les liaisons à travers le Sahara, illustrées dans l'art rupestre de cette région, ont été évoquées ci-dessus.

Pendant les premiers siècles de la période ici étudiée, la caverne de Haua Fteah en Cyrénaïque n'a cessé d'être occupée par des gardiens de petit bétail libyco-capsiens, comme le rapporte le premier tome de la présente *Histoire*². Leur poterie présente plusieurs caractéristiques communes avec des céramiques contemporaines du Maghreb. Bien qu'aucun art rupestre proprement dit n'ait été conservé sur le site même de Haua Fteah, la présence de fragments de pierre et de coquilles d'œufs d'autruche portant des décorations aussi bien peintes que gravées montre que ces techniques y avaient cours. On sait mal ce qui a pu se passer ensuite en ces lieux, à partir du milieu du III^e millénaire av. J.-C.

Vers l'ouest, dans le Maghreb, il y a de solides éléments indiquant une continuité avec les périodes antérieures dans ce qu'on appelle le « Néolithique de tradition caprienne » et témoignant aussi de contacts avec d'autres régions du pourtour méditerranéen. La tradition établie de longue date de l'élevage transhumant s'est poursuivie avec des modifications dues à une désertification croissante de l'intérieur. Les bovins ont pris progressivement plus d'importance, à la place du petit bétail. Sauf dans un petit nombre de régions favorisées, la population était constituée surtout de petits groupes itinérants.

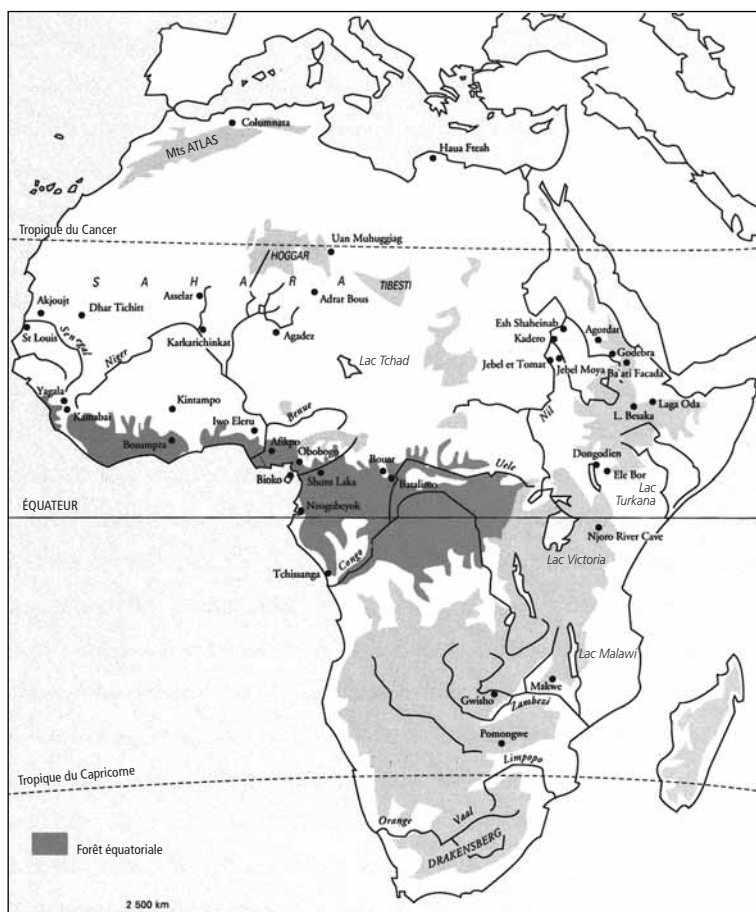
Les vestiges archéologiques de Dhar Tichitt, près de l'extrémité méridionale du désert du Sud-Mauritanien, ont une importance toute spéciale parce qu'il s'agit d'une des très rares régions du Sahara qui ont fourni des indices matériels de l'utilisation de céréales dans la préhistoire. Les preuves primaires comprennent des bâtons de pasteur portant des impressions de grains, notamment de millet-jonc (*pennisetum*). Il est à noter que Tichitt se trouve dans la zone de diffusion naturelle de variétés sauvages de millet-jonc et de sorgho. La première période d'occupation préhistorique s'étend du milieu du III^e au début du I^{er} millénaire av. J.-C., époque durant laquelle les sols sont devenus progressivement plus arides et plusieurs petits lacs ont peu à peu disparu. Les principaux sites comportent les vestiges d'ensembles habités ceints de murs de pierre (*ill. 132*) concentrés sur le rebord d'une falaise sur une distance de 40 kilomètres; mais il y a aussi des traces d'une autre occupation, peut-être plus éphémère, en d'autres lieux du voisinage. Des recherches d'avant-garde effectuées de la fin des années 1960 au début des années 1970 ont donné à penser que, pendant la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C., l'économie locale reposait sur la chasse et la cueillette et que la culture du millet n'a pas commencé, avec une ampleur tant soit peu significative, avant le milieu du II^e millénaire av. J.-C., époque à laquelle l'élevage de troupeaux de bovins et de chèvres a pris de siècle en siècle une importance croissante. Plus récem-

ment, on a avancé l'hypothèse selon laquelle cette séquence apparente pourrait, au moins en partie, témoigner d'une modification de l'objet des activités des établissements, avec des temps forts variant selon les saisons. Il convient donc de considérer que la date apparemment tardive du recours intensif à la culture de céréales n'est pas prouvée. On peut, toutefois, observer que la première datation directe au radiocarbone obtenue sur un tesson de poterie portant des impressions de *pennisetum* cultivé donne environ 1000 av. J.-C. Sur plusieurs milliers d'impressions de céréales qui ont à présent été examinés (ill. 133), aucune n'a été identifiée comme étant du sorgho. Cela laisse supposer que la culture de céréales dans cette région particulière est intervenue tardivement, mais il ne faut pas nécessairement en déduire que ce fut aussi le cas dans d'autres parties du Sahel.

Malgré les nombreuses représentations de bovins domestiques que donne l'art rupestre saharien dans un périmètre très étendu, on a, et c'est regrettable, peu d'éléments d'information sur leur chronologie ou sur celle des pratiques d'élevage qu'elles décrivent. On a avancé là-dessus que vers le milieu de l'Holocène ont régné des conditions des plus propices à l'établissement humain sur les plateaux du Sahara central, où sont aussi concentrés les sites de peintures. Avec la dessiccation qui a suivi, ces régions sont devenues progressivement moins favorables à un établissement de longue durée. La dispersion des troupeaux et de leurs pasteurs qui en est résultée est observable dans la vallée du Tilemsi qui s'élève dans l'Aïr et s'étend vers le sud sur une distance de quelque 400 kilomètres jusqu'à son confluent avec le Niger non loin de Gao (carte 19). À Asselar, dans la partie nord de la vallée, il y a des traces matérielles de la présence de gardiens de troupeaux de bovins à la fin du IV^e millénaire av. J.-C. Plus au sud, cependant, il n'y en a aucune trace jusqu'à 1 500 ans plus tard, époque à laquelle les habitants des sites de Karkarichinkat se sont mis à vivre de leur élevage de bovins autant que de la chasse, de l'élevage de la volaille et de la pêche; il n'y a aucun élément d'information sur l'usage qu'ils ont pu faire d'aliments végétaux. Il est tentant de voir dans la séquence chronologique de la vallée du Tilemsi une illustration de l'expansion progressive des gardiens de troupeaux vers le sud, en direction de l'Afrique de l'Ouest.

L'Afrique de l'Ouest

En Afrique de l'Ouest, la recherche archéologique relative à cette période a été très inégalement répartie. En ce qui concerne le Ghana et le Nigeria, il y a une demi-douzaine de séquences qui, fort heureusement, nous procurent un tableau général de quelques aspects de la préhistoire locale sur le littoral, dans la forêt et dans la savane qui s'étend au nord. Il faut, toutefois, souligner que pratiquement toutes nos informations proviennent des recherches faites sur des sites singuliers et qu'on n'a guère tenté jusqu'à présent d'entreprendre des études régionales du type de celles qui, dans d'autres domaines,



Carte 19 Carte de l'Afrique montrant les sites mentionnés dans le texte (redessinée d'après D. W. Phillipson).

ont considérablement éclairé la complexité des anciennes stratégies d'exploitation du milieu.

Dans certaines régions d'Afrique de l'Ouest, la fabrication de poterie et la production d'outils en pierre par meulage a commencé avant 3000 av. J.-C. Nous ne savons encore rien de la base économique des sociétés qui ont produit ces objets ouverts lorsqu'il s'agit de périodes antérieures au II^e millénaire av. J.-C., mais il se peut que, dans la forêt et sur ses bords, de telles sociétés aient été fortement tributaires du soie, et par conséquent de la

culture, d'espèces autochtones d'igname. L'usage de poteries suppose incontestablement un établissement d'une certaine stabilité, et il se peut que des haches et des houes en pierre polie aient été utilisées pour défricher et cultiver des terrains boisés. T. Shaw a observé que, dans l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest, on peut identifier à cette époque des variantes caractéristiques de ces industries le long des lacs et des cours d'eau de l'actuel Sahel, dans la savane, dans la zone de la forêt et le long de la côte atlantique. L'expression « Néolithique guinéen » qu'on employait naguère pour distinguer ces sociétés industrielles de leurs prédécesseurs sans céramique est aujourd'hui tombée en défaveur, au moins parmi les préhistoriens anglophones, car elle s'accompagne d'hypothèses de production alimentaire qu'il reste à démontrer de manière satisfaisante.

Une des très rares séquences datées qui, en Afrique de l'Ouest, couvrent la période des débuts de la fabrication de céramique se trouve sur l'abri rocheux d'Iwo Eleru, immédiatement à l'intérieur de l'actuelle lisière de la forêt du Nigeria occidental. Les principales innovations (outils en pierre polie et poteries) sont ici attestées par niveaux dont les dates remontent jusqu'au IV^e millénaire av. J.-C. Les outils en pierre taillée associés sont principalement microlithiques. À Afikpo, à l'est du Niger, une séquence apparemment parallèle livre une forte proportion d'objets ouverts non microlithiques, notamment des haches et des houes en pierre taillée qui sont caractéristiques des environnements couverts de forêt, courants en Afrique de l'Ouest. Au Ghana, un des cas les mieux étudiés d'industrie microlithique associée à de la céramique est encore celui de la caverne de Bosumpra, près d'Abetifi. Au temps de l'occupation du site, qui a duré pendant la majeure partie des quatre derniers millénaires avant J.-C., la céramique et les objets ouverts en pierre polie sont peu à peu devenus plus courants. Tous ces sites ont jusqu'à présent été étudiés séparément avec une certaine efficacité, et l'on n'a retrouvé pratiquement aucun indice matériel se rapportant à leur base économique.

Plus à l'ouest, les quelques sites de cette période qui ont été fouillés en Côte-d'Ivoire, en Sierra Leone, en Guinée et au Sénégal ne procurent pas d'informations détaillées. On peut cependant avancer que, dans ces séquences, l'apparition de la céramique et des objets en pierre polie peut avoir été plus tardive, d'un millier d'années peut-être, que les évolutions correspondantes au Ghana et au Nigeria. Si l'hypothèse est confirmée par les résultats de recherches futures, on pourrait en tirer des conclusions de grande portée. Car la partie orientale de la forêt d'Afrique de l'Ouest, à la différence de celle qui occupe l'ouest de la Côte-d'Ivoire centrale, est la région où la culture de l'igname s'est développée au point d'être capable de nourrir une population extrêmement dense. Ce qu'a pu signifier sur le plan économique la présence de céramique et de haches et de houes en pierre polie n'a pas encore été démontré de manière concluante, mais on est en droit de supposer

qu'elle renvoie à un certain degré de sédentarisation associée à des activités de défrichage de terrains boisés et/ou de culture du sol. Si tels furent bien des aspects de la vie dans la partie orientale, où pousse l'igname, de la ceinture forestière de l'Afrique de l'Ouest, alors la propagation de l'igname peut apparaître comme le premier stade du développement de la production de denrées alimentaires en Afrique de l'Ouest. Les ignames sont des plantes qui appartiennent en propre à cette région, alors qu'elles sont inconnues sur les terres plus sèches du Nord, et l'on ne saurait douter que leur propagation artificielle a été une évolution véritablement locale.

Si les ignames ont été cultivées dans cette région au moins dès le IV^e millénaire av. J.-C., il convient de souligner qu'aucune autre forme de production alimentaire, faisant intervenir des plantes ou des animaux, n'est attestée en quelque autre lieu d'Afrique de l'Ouest jusqu'à une époque nettement plus tardive. Comme toujours, les traces matérielles de la présence d'animaux domestiques sont sensiblement plus faciles à retrouver, même si elles sont encore fort éparées. Comme on l'a vu précédemment, à la fin du IV^e millénaire av. J.-C., la dessiccation croissante de ce qui est maintenant le Sahara a provoqué une translation vers le sud des pasteurs et de leurs troupeaux jusqu'à des zones situées au sud du 19° de latitude Nord, comme les bassins de Tichitt et d'Agadez, les plaines entourant le lac Tchad et la vallée du Tilemsi. Dans cette dernière zone, qui s'étend au sud de l'Aïr jusqu'à la boucle du Niger, des établissements de gardiens de troupeaux ont été datés d'avant 3000 av. J.-C. au nord, à Asselar, mais seulement d'après 2000 av. J.-C. à Karkarichinkat près du confluent du Niger³. Les troupeaux comprenaient des bovins et du petit bétail. Il se peut que les zones infestées de mouches tsé-tsé se soient étendues à cette époque très au nord de leur limite actuelle et que cela ait retardé l'avancée des troupeaux en Afrique de l'Ouest.

C'est sur deux groupes de sites appartenant au II^e millénaire av. J.-C. qu'ont été obtenues les données plus complètes et plus instructives dont nous disposons. Le premier se situe dans le centre du Ghana, à l'ouest de la Volta et non loin de l'actuelle lisière nord de la forêt. Là, un groupe serré d'abris rocheux et de sites ouverts près de Kintampo permet de reconstituer une séquence composite dans laquelle se manifeste une grande continuité locale, qui n'exclut cependant pas certains traits dénotant de probables affinités avec le Nord — tant dans la décoration de la céramique que dans la typologie des outils en pierre —, continuité s'accompagnant de la première apparition d'animaux domestiques vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. Les assemblages de Kintampo (*fig. 48*) sont aussi caractérisés par des objets en pierre ressemblant à des râpes, dont la fonction est incertaine ; on a avancé l'hypothèse, assez aléatoire, selon laquelle il pourrait s'agir d'outils utilisés soit dans la préparation des ignames, soit dans la fabrication de pièces de céramique.

La deuxième zone se trouve dans un cadre naturel très différent, celui des plaines du Bornou, au nord-est du Nigeria, qui s'étendent jusqu'en bordure du lac Tchad. Là, à partir des derniers siècles du II^e millénaire av. J.-C., sinon plus tôt, ont été installés des établissements de maisons permanentes aux sols d'argile et aux murs de bois, dont les habitants fabriquaient une céramique normalisée et

des outils en os, car il n'y avait pas de pierre sur place. On y pratiquait la chasse et la pêche, ainsi que l'élevage d'animaux domestiques, bovins et caprins; on y cultivait probablement aussi des céréales, mais de cela aucune preuve concluante n'a été trouvée.

Dans les régions situées plus à l'ouest, le tableau demeure encore plus fragmentaire et difficile à comprendre. On connaît de la céramique et des objets en pierre polie en Côte-d'Ivoire, où ils apparaissent tant dans des abris rocheux situés dans l'arrière-pays que dans des amas de coquillages sur le littoral. Dans l'un et l'autre contexte, il s'avère que ces découvertes ne sont pas antérieures à la fin du III^e millénaire av. J.-C. La situation est analogue dans les abris rocheux explorés à Yagala et Kamabai, en Sierra Leone. En Sénégal, la plupart de nos informations proviennent d'amas de coquillages sur des sites côtiers près de Saint-Louis et auprès de l'estuaire de la Casamance, où de la céramique était en usage depuis le IV^e millénaire av. J.-C. On peut supposer que la richesse de l'environnement marin et estuarien autorisait un certain degré de sédentarisme analogue à celui des sites du Sahara et des bords des lacs est-africains, mais rien n'indique qu'une forme quelconque de production alimentaire ait été pratiquée.

Il a été beaucoup débattu de la mesure dans laquelle le travail du métal en Afrique de l'Ouest pourrait s'être développé au cours de la période antérieure à 700 av. J.-C. qui fait l'objet de ce chapitre. Comme on le verra dans le tome III de la présente *Histoire*, il n'est guère douteux que la fabrication et l'utilisation du fer est devenue courante dans la région vers le milieu et/ou les derniers siècles du I^{er} millénaire av. J.-C. Cependant, dans les années 1970,

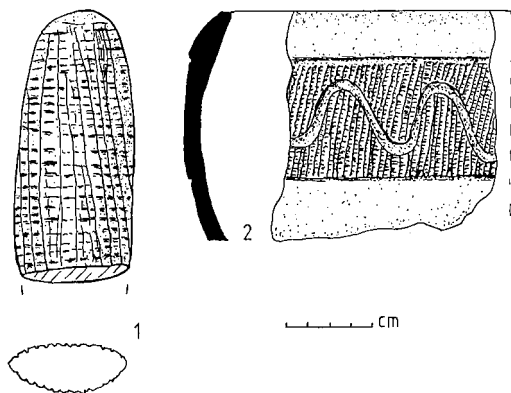


Figure 48 Râpe en pierre et tesson de poterie provenant de sites de Kintampo, Ghana (dessin de D. W. Phillipson).

des éléments matériels découverts aux environs d'Agadez au Niger ont été interprétés comme indiquant que la fonte du cuivre était pratiquée au cours de la période 2500-1500 av. J.-C. Des recherches plus poussées effectuées par D. Grébenart et d'autres ont prouvé que rien n'indique une activité métallurgique à cette époque ; en effet, ce qu'on avait d'abord pris pour des vestiges de fourneaux n'était probablement que des troncs d'arbres carbonisés. Le plus ancien élément de métallurgie confirmé à Agadez appartient donc au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. et il s'agit à la fois de fer et de cuivre. Ce dernier métal était aussi travaillé à l'époque aux environs d'Akjoujt en Mauritanie. On s'y servait de bas fourneaux simples et on y produisait des lames martelées. Il se peut que des recherches futures viennent modifier le tableau, mais les données actuellement disponibles ne permettent pas de penser que la métallurgie en Afrique de l'Ouest empiète de manière significative sur la période qui fait l'objet de ce chapitre⁴.

L'art rupestre, qui en d'autres lieux du continent a projeté un éclairage révélateur sur l'économie et la société des premiers peuples producteurs de nourriture, est extrêmement rare en Afrique de l'Ouest et la plupart des éléments qui y ont été découverts remontent à des dates relativement récentes. Deux sites font peut-être exception sur les pentes septentrionales du plateau de Jos au Nigeria central, où se trouvent des peintures de bovins à longues cornes et sans bosse, race qui n'est plus présente dans ce secteur.

Sans doute peut-on tenter de proposer, à partir des données très éparées dont on dispose, une reconstitution de certaines tendances générales en cours pendant la préhistoire du Ghana et du Nigeria, entre 3000 et 700 av. J.-C., et il faudra très certainement mettre l'accent sur la continuité et le développement local. Il n'apparaît ici dans les données archéologiques aucune discontinuité marquée comparable à celle dont se sont accompagnés les débuts de l'agriculture au sud de l'équateur. Il y a lieu de penser que le commencement d'horticulture à base d'ignames qu'on observe plus à l'est sur la lisière de la forêt ouest-africaine fut une évolution autochtone ; cette conclusion provisoire mériterait de faire l'objet privilégié de futures recherches archéologiques. À la fin du III^e et pendant le II^e millénaire av. J.-C., l'aridité croissante dans ce qui est aujourd'hui le Sahara a incité des peuples qui pratiquaient l'élevage et/ou la culture de céréales à pousser vers le sud ; des traces des deux activités apparaissent pour la première fois à cette époque dans l'archéologie de l'Afrique de l'Ouest. Leur impact fut, toutefois, essentiellement limité aux régions de la savane et leur effet sur les sociétés autochtones semble avoir été progressif. Ces changements intervenus dans les sources d'aliments primaires ont été intimement liés, sans qu'il y eût nécessairement de lien de cause à effet, à des processus de croissance démographique et de nucléation accrue des établissements. C'est dans ces dernières tendances que se trouvent véritablement les racines du développement culturel ultérieur de l'Afrique de l'Ouest.

L'Afrique centrale

Vers l'est, la zone de la forêt de l'Afrique de l'Ouest est contiguë à la forêt équatoriale centre-africaine qui s'étend sur une grande partie du bassin du Congo jusqu'aux montagnes qui bordent la branche occidentale de la Rift Valley. Jusqu'à une époque très récente, l'archéologie de cette vaste région restait totalement inconnue. Nous savons maintenant que dans la bordure des forêts du Cameroun, comme à Shum Laka près de Bamenda, la fabrication de céramique et la production de haches et de hoes en pierre ont été au moins aussi précoces qu'en Afrique de l'Ouest. Il paraît donc vraisemblable que la zone de première propagation de l'igname, proposée plus haut, se soit étendue à ce qui est maintenant le sud du Cameroun. Pendant une grande partie, sinon la totalité, de la période étudiée, le domaine de la forêt fut probablement nettement plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui.

On trouve des témoignages des évolutions ultérieures sur le site complexe d'Obobogo près de Yaoundé, un lieu boisé situé au sud de la savane. C'est là qu'il apparaît que l'emploi de la céramique et des outils en pierre polie a commencé relativement plus tard que ce ne fut le cas plus au nord. Datant du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., sinon d'avant, les vestiges d'un village s'étendent à Obobogo sur une superficie d'environ deux hectares. Un ensemble de fosses profondes contenaient, outre des fragments de pots à fond plat et des haches et des hoes en pierre, des meules et des coquilles de deux types de noix comestibles, celles du palmier à huile (*elaeis guineensis*) et de l'atili (*canarium schweinfuthrii*). Quelques fragments de scories indiquent qu'on commençait aussi en ce temps à travailler le fer.

C'est aussi au dernier millénaire avant J.-C. que la recherche actuelle attribuerait les monuments funéraires mégalithiques situés autour de Bouar, à l'extrême ouest de la République centrafricaine, près de la frontière du Cameroun. On connaît maintenant largement plus d'une centaine de sites analogues formés d'un amas de débris incorporant des murs mégalithiques sans parement et des cistes. Les pierres peuvent peser jusqu'à deux tonnes mais sont en général beaucoup plus petites. Des outils en pierre taillée et polie, de la céramique et des meules sont associés aux niveaux de construction de ces monuments *tazuru*. Il y a lieu de supposer que l'environnement contemporain ressemblait à celui d'aujourd'hui, moins peut-être quelques portions de terrain sec boisé défrichées pour être mises en culture.

Des recherches effectuées récemment sur le terrain au Gabon ont démontré que les fabricants de microlithes aménagés trouvés autour de l'estuaire du Gabon près de Libreville ont commencé à utiliser de la céramique qui présente certains traits typologiques communs avec des pièces sensiblement contemporaines originaires du Cameroun et remontant peut-être à 3000 av. J.-C. La date de cette innovation reste incertaine et devra être confirmée par

de plus amples recherches; seuls deux sites jusqu'à présent, Rivière Denis et Nzogobeyok, situés respectivement de part et d'autre de l'estuaire, ont produit des datations antérieures au I^{er} millénaire av. J.-C. et leur répartition stratigraphique est sujette à caution. Les premiers sites de villages établis dans la province de l'Estuaire et celle de l'Ogooué appartiennent, eux, à une époque indéterminée du I^{er} millénaire av. J.-C. Ces sites couvrent des superficies pouvant atteindre 2 000 m² et les sondages préliminaires ont donné des meules et des noix de palmier à huile, ainsi que de la céramique et des objets

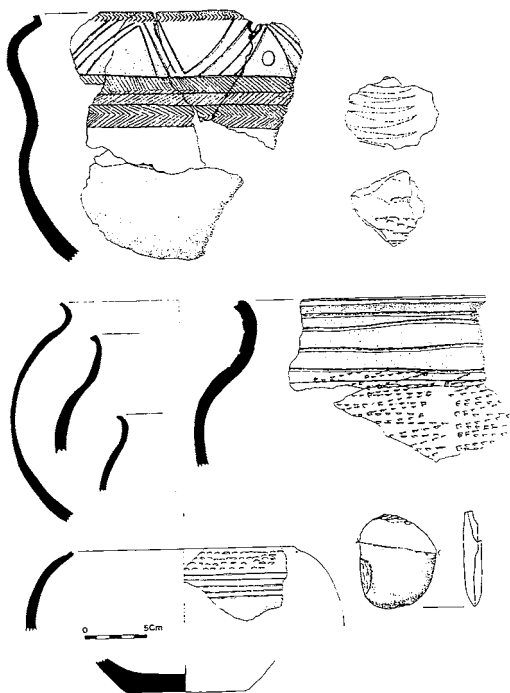


Figure 49 Poterie néolithique d'Okala, Gabon (d'après Clist, 1989).

en pierre taillée. C'est probablement à cette même époque générale qu'ont commencé à être fabriquées dans la région des haches et des hoes en pierre polie (*fig. 49*). Mises bout à bout, ces observations indiquent que les habitants de ces régions côtières ont adopté, à un moment donné des trois derniers millénaires avant J.-C., des aspects d'une vie sédentaire et d'une exploitation intensive d'aliments végétaux issus de la forêt, notamment des ignames, comme cela s'était passé à des époques antérieures dans le Nord et le Nord-Ouest. Les éléments tendant à situer cette évolution nettement avant le début du travail du métal doivent être considérés comme non concluants.

Des établissements analogues ont été implantés plus au sud, dans les régions côtières du Congo, comme aux niveaux inférieurs le site de Tchis-sanga près de Pointe Noire, au VI^e siècle av. J.-C. Toutefois, il apparaît, que la céramique et autres signes de sédentarisme sont restés inconnus dans les régions forestières de l'intérieur jusqu'à des époques nettement plus tardives.

Immédiatement au sud de la forêt, dans le Bas-Zaïre (actuelle République démocratique du Congo), on trouve des outils de pierre polie et la céramique caractéristique du groupe Ngovo sur plusieurs sites maintenant datés de façon certaine des deux derniers siècles avant J.-C. Rien n'indique qu'il ait existé des troupeaux d'animaux domestiques, mais des noix de palmier à huile et de *canarium* témoignent probablement de la pratique d'une agriculture non céréalière. Ces occurrences sont antérieures de plusieurs siècles aux débuts du travail du fer en ces lieux.

Malgré le manque d'indicateurs chronologiques convaincants, il est probable que la période étudiée dans ce chapitre a correspondu à une étape de l'intéressante séquence archéologique de l'île de Bioko, en Guinée équatoriale. Une industrie de la pierre taillée, sans céramique, a été considérée comme appartenant au « Néolithique », mais il est possible qu'elle soit sensiblement plus ancienne. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, sur la base d'une succession stratifiée à Banapa près de Malabo, c'est que cette industrie est antérieure à une céramique remontant aux environs du VII^e siècle apr. J.-C. Les roches volcaniques de Bioko ont été largement utilisées pour fabriquer des haches et des hoes en pierre polie, dont certaines peuvent avoir fait l'objet d'échanges sur le continent. Parce qu'il n'y a pas de minerai de fer à Bioko, l'emploi de ces outils de pierre s'est prolongé sur l'île jusqu'à une époque relativement récente.

Les données relatives à l'archéologie de la zone de la forêt équatoriale elle-même restent extrêmement diffuses. On trouve en plusieurs endroits des objets en pierre taillée qui précèdent, semble-t-il, l'apparition de la céramique, mais ils n'ont pas encore été datés. Des recherches menées le long des principales vallées fluviales ont montré que, contrairement à ce qu'on avait d'abord cru, une grande partie de la zone a été pénétrée par des gens utilisant la céramique, probablement aux environs du I^{er} millénaire apr. J.-C. On a observé des affinités généralisées entre la plus ancienne céramique de la région et celle de Batalimo en République centrafricaine au nord et aussi la céramique du groupe Ngovo (voir ci-dessus) dans le Bas-Zaïre, au sud-ouest.

En dépit de l'extrême éparpillement des données disponibles, il est donc possible d'apercevoir que l'agriculture, la vie en village et la fabrication de céramique ont commencé (pas nécessairement au même moment) au nord-ouest de la forêt équatoriale, dans ce qui est aujourd'hui le Cameroun, et cela dès le IV^e ou le III^e millénaire av. J.-C. Des évolutions comparables sont décelables au Gabon au cours des III^e et II^e millénaires av. J.-C., ce qui donne à penser qu'elles eurent lieu dans ces régions côtières plus tôt que dans les profondeurs de la forêt intérieure. Vers la fin du dernier millénaire avant J.-C., ces innovations étaient en place au sud de la forêt, dans le Bas-Zaïre. Les éléments dont nous disposons portent à croire que des processus parallèles ont touché les zones de la forêt intérieure à des dates sensiblement plus tardives et, du moins au début, se sont sans doute limités aux vallées des cours d'eau.

L'Éthiopie et la Corne de l'Afrique

Bien que de sérieux indices botaniques incitent à présumer que l'Éthiopie a été le théâtre d'importantes innovations qui ont marqué le développement de l'agriculture en Afrique, trop peu de recherches archéologiques ont été consacrées sur le terrain à éclairer les contextes culturels dans lesquels ces innovations ont eu lieu. De même, en Somalie, on commence maintenant seulement à enquêter sur la préhistoire de la vie pastorale que dépeint l'art rupestre non daté de la région. Le cadre chronologique et social du développement de la production d'aliments dans cette région clef reste, par conséquent, pratiquement inconnu. Même si certains aspects de l'histoire récente de la région ont vraisemblablement incité certaines autorités à exagérer l'isolement qui aurait jadis été le sien, la nature et l'ampleur de ses contacts avec les régions adjacentes de l'Afrique (et de l'Asie) restent à prouver. Quand viendra le temps de mener des enquêtes approfondies sur les derniers temps de la préhistoire locale, il faudra les effectuer en faisant la liaison avec les événements contemporains survenus tant dans la vallée du Nil qu'en Arabie.

Seules deux séquences isolées se rapportant à la période de la préhistoire éthiopienne qui fait l'objet de ce chapitre ont été explorées à ce jour. À l'abri rocheux de Gobreda, près d'Axoum, de la céramique apparaît dans une séquence microlithique vers le III^e ou le IV^e millénaire av. J.-C. Il est possible, mais nullement prouvé, que la domestication des animaux et/ou des pratiques agricoles ait été adoptée à peu près au même moment. En ce qui concerne les modalités d'établissement de cette période dans le nord de l'Éthiopie, notre ignorance reste cependant totale. Au lac Besaka, dans la zone de la Rift Valley, à l'est d'Addis-Abeba, les données recueillies nous renseignent un peu mieux. Vers 1500 av. J.-C., l'adoption d'animaux domestiques semble s'être accompagnée d'un déplacement de l'emplacement des établissements, qui se sont alors éloignés des rives du lac, l'importance de la chasse et de la pêche ayant diminué. Ces changements d'axe de l'activité économique se reflètent aussi dans la composition de l'industrie associée des outils de pierre. Cependant, le seul projet archéologique mené en Éthiopie qui ait eu pour mission spécifique d'éclairer l'histoire de la production alimentaire n'a révélé que des éléments matériels datant d'une période plus tardive que celle qui fait l'objet de ce chapitre.

L'art rupestre fournit une partie notable des données dont on dispose actuellement sur les premiers troupeaux et les premières modalités de l'élevage tant en Éthiopie qu'en Somalie (*fig. 50*). Dans l'ensemble de cette région, il y a très peu de représentants des espèces animales sauvages et il apparaît donc que pratiquement tout l'art existant appartient à la période postérieure à l'apparition des troupeaux domestiques. On ne dispose jusqu'à présent d'aucun élément indiquant clairement l'époque de cette première apparition, mais l'on s'accorde en général à la situer pendant la phase aride,

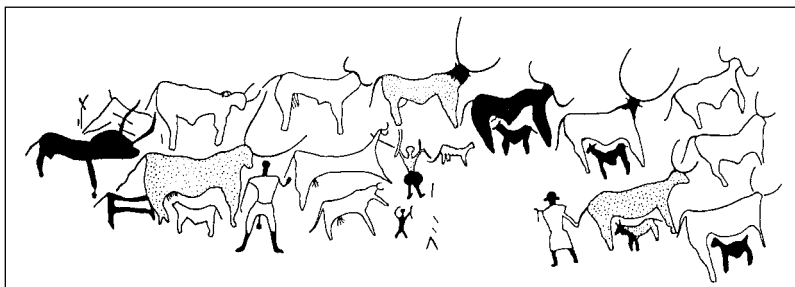


Figure 50 Peinture rupestre à Genda Biftu, Éthiopie, montrant des pasteurs et des bovins domestiques (d'après Phillipson, 1985).

soit entre 3000 et 1000 av. J.-C. Étant donné qu'il n'y avait dans cette région aucun spécimen sauvage de bovin, de caprin ou d'ovin susceptible d'avoir été domestiqué, ces animaux ont dû être amenés d'ailleurs. La progression de la dessiccation vers 3000 av. J.-C. peut avoir suscité cette arrivée.

L'art rupestre le plus ancien, qu'il soit peint ou gravé, est d'un style assez homogène dans l'ensemble de la région. La plupart des représentations montrent des bovins, probablement sans bosse et à longues cornes. Plus tard, la représentation se schématise et montre des bovins à bosse ainsi que les premières images locales de chameaux. Certains éléments des sites axoumites de l'Éthiopie septentrionale indiquent que les bovins à bosse ne sont pas courants dans cette région avant le milieu du I^{er} millénaire apr. J.-C., encore que, comme on le verra plus loin, les éléments matériels se rapportant aux chameaux soient particulièrement difficiles à interpréter.

Les plateaux éthiopiens sont la partie la plus méridionale de l'Afrique où ait été utilisée la charrue tirée par des bœufs avant la colonisation européenne. Une unique peinture rupestre, à Ba'ati Facada près d'Adigrat, montre une charrue tirée par une paire de bovins sans bosse (fig. 51); le degré poussé de schématisation donne à penser que cette peinture date sans doute d'une époque relativement tardive.

L'aire qui correspond aujourd'hui à l'Éthiopie septentrionale a peut-être connu des évolutions culturelles apparentées à celles de la vallée du Nil nubien dès le III^e millénaire av. J.-C. Des trouvailles faites en surface il y a plusieurs décennies sur une série de sites de villages, près d'Agordat en Érythrée, paraissent aller dans ce sens. On utilisait de la céramique à cette époque, et des fouilles réalisées sur une petite échelle à Gobedra, près d'Axoum, portent à croire que ses débuts dans la région pourraient remonter à des temps sensiblement plus anciens.

L'étude linguistique permet d'obtenir quelques éléments d'information supplémentaires. Dans une bonne partie de la région, on parle des langues

couchitiques depuis plusieurs millénaires; celles-ci sont une branche de la famille linguistique indo-asiatique. C. Ehret a fait valoir que la répartition des racines du vocabulaire indique que la production alimentaire (élevage et culture) est pratiquée par les locuteurs des langues afro-asiatiques d'Éthiopie depuis quelque 7 000 ans. Observons que cette durée est

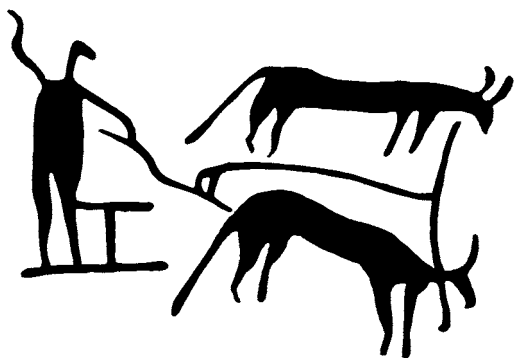


Figure 51 Peinture rupestre représentant un attelage de bœufs tirant une charrue, Ba'ati Facada, près d'Adigrat (dessin de D. W. Phillipson).

sensiblement supérieure à celle que suggèrent les éléments fournis par l'archéologie. Les langues sémitiques (autre branche des langues afro-asiatiques) ne sont pas attestées en Éthiopie avant le I^{er} millénaire av. J.-C. Trait significatif, les locuteurs sémitiques semblent avoir emprunté des mots se rapportant à la culture des céréales et à l'emploi de la charrue à leurs voisins parlant des langues couchitiques. Cela incite à penser que l'on cultivait des céréales au moyen de la charrue en Éthiopie septentrionale il y a au moins 3000 ans.

En Éthiopie centrale, deux sites fournissent des preuves nettes de la présence de bovins domestiques pendant le II^e millénaire av. J.-C. Dans l'abri rocheux de Laga Oda, à l'ouest de Harar, les horizons de cette époque contenaient des ossements de bovins, de la céramique et des outils de pierre taillée dont les bords usés semblaient indiquer qu'ils avaient servi à récolter des herbes, dont on ne saurait dire par ailleurs si elles étaient sauvages ou cultivées. Les sites voisins du lac Besaka dans la Rift Valley étaient habités par des gardiens de troupeaux qui fabriquaient de la céramique et dont l'industrie de la pierre, à la différence de celle des époques antérieures, comportait de nombreux grattoirs qui peuvent avoir servi au travail du cuir.

L'Afrique de l'Est

Contrairement aux parties plus septentrionales de la vallée du Nil, la région méridionale de la république du Soudan n'a fait l'objet que de recherches archéologiques intermittentes, sur une petite échelle. Et l'on ne peut guère y discerner autre chose qu'une esquisse du profil de la séquence préhistorique. Bien que l'étude linguistique historique paraisse suggérer que la

pratique de certaines modalités d'agriculture peut s'être implantée là à une époque précoce, les données archéologiques disponibles ne fournissent aucune confirmation de cette hypothèse. Il semble que la céramique ait été adoptée par des peuples qui fabriquaient des outils de pierre en plusieurs lieux d'Equatoria au moins au II^e millénaire av. J.-C. À l'ouest du Nil, un bétail domestique était aussi élevé en troupeaux à cette époque, tant dans les plaines de Bahr el-Ghazal que dans le pays vallonné des environs d'Amadi, près de l'actuelle lisière septentrionale de la forêt. Dans la région plus aride située à l'est du Nil, en revanche, la présence de bovins n'est pas attestée avant une époque beaucoup plus récente. Ce tableau archéologique préliminaire offre un contraste marqué avec celui qui est aujourd'hui bien en place dans les régions plus septentrionales du Soudan et fait le lien, comme on le verra ci-dessous, entre les évolutions préhistoriques tardives dans la région méridionale de ce pays et celles qui ont eu lieu en Afrique de l'Est.

Au Kenya et dans le nord de la Tanzanie, les résultats de recherches récentes et en cours tracent un tableau bien plus cohérent. Dans les régions basses du Kenya septentrional, les rives du lac Turkana ont continué d'héberger des peuples pêcheurs, dont certains ont peut-être occupé des établissements semi-permanents tels que ceux qui avaient été implantés dans la région longtemps auparavant. Au cours des III^e et II^e millénaires av. J.-C., on trouve des signes d'un sédentarisme sensiblement accru parmi la population clairsemée de la région relativement aride qui s'étend à l'est du lac et au sud de l'escarpement éthiopien. Les fouilles réalisées à Ele Bor indiquent que des gens qui étaient auparavant des chasseurs-cueilleurs se sont mis à cette époque à l'élevage de petits troupeaux, à l'emploi de céréales alimentaires (probablement sauvages) et à la fabrication de poterie (*ill. 134*). Cette évolution semble avoir été à peu près contemporaine de l'implantation d'établissements de gardiens de troupeaux également près de la rive du lac, comme à Dongodien près d'Ileret à une date située vers 2000 av. J.-C., à laquelle la céramique — notamment les pièces finement décorées et à la paroi interne striée de Nderit (*ill. 135*) — était produite par des gens qui élevaient des bovins domestiques et du petit bétail. Vers la fin du III^e millénaire av. J.-C. la dessiccation en cours entraîna une baisse régulière du niveau de l'eau du lac Turkana et, pour finir, le début de conditions environnementales générales qui ne convenaient plus qu'à la pratique d'un pastoralisme nomade.

Il y a ainsi, dans le nord du Kenya, des éléments matériels témoignant d'une séquence d'évolutions socio-économiques analogues à celles qui ont été décrites plus haut pour certaines parties du Sahara et du Sahel. Le sédentarisme était à l'origine concentré sur les rives de lacs où il pouvait s'appuyer sur de riches ressources alimentaires, principalement aquatiques. Par la suite, on y disposa d'animaux domestiques dont l'élevage s'étendit sur un large périmètre, si bien qu'on exploitait aussi, au moins de manière saisonnière,

des zones situées loin des eaux de surface. Il se peut alors que l'éventail des aliments végétaux consommés se soit alors élargi en conséquence. Lorsque survint la dessiccation, le sédentarisme cessa dans maintes régions d'être une stratégie d'établissement viable et fut remplacé par un pastoralisme nomade qui s'est perpétué dans certaines zones jusqu'à une époque récente.

Dans des parties plus méridionales de l'Afrique de l'Est, l'archéologie de cette période a été inventoriée de façon assez intensive. Certains éléments portent à croire que la céramique, y compris celle de Nderit (voir ci-dessus) y a peut-être été produite à partir de 2000 av. J.-C., voire plus tôt⁵, mais que les grands changements semblent être survenus très tard au II^e millénaire av. J.-C. À partir de ce moment, on dispose d'éléments matériels excellents et divers nous renseignant sur l'exploitation de différents environnements au moyen de plusieurs adaptations économiques, notamment l'élevage du bétail.

En dépit — ou peut-être à cause — de la quantité de données dont on dispose, une incertitude considérable demeure quant à l'étendue et à la signification de l'innovation économique et technologique qui eut lieu en Afrique de l'Est à cette époque. On a émis l'idée que des animaux domestiques étaient élevés au sud du Kenya et au nord de la Tanzanie au temps de l'Holocène moyen ou même avant, c'est-à-dire bien avant la période qui fait l'objet de ce chapitre. Ces hypothèses qui semblent avoir été formulées sur la base d'une stratigraphie mal différenciée, d'identifications sujettes à caution de restes de faune et d'une datation au radiocarbone incertaine sont maintenant en grande partie disqualifiées. Il est généralement admis que les chasseurs-cueilleurs du plateau est-africain n'ont commencé à adopter des animaux domestiques qu'à partir du milieu du II^e millénaire av. J.-C.

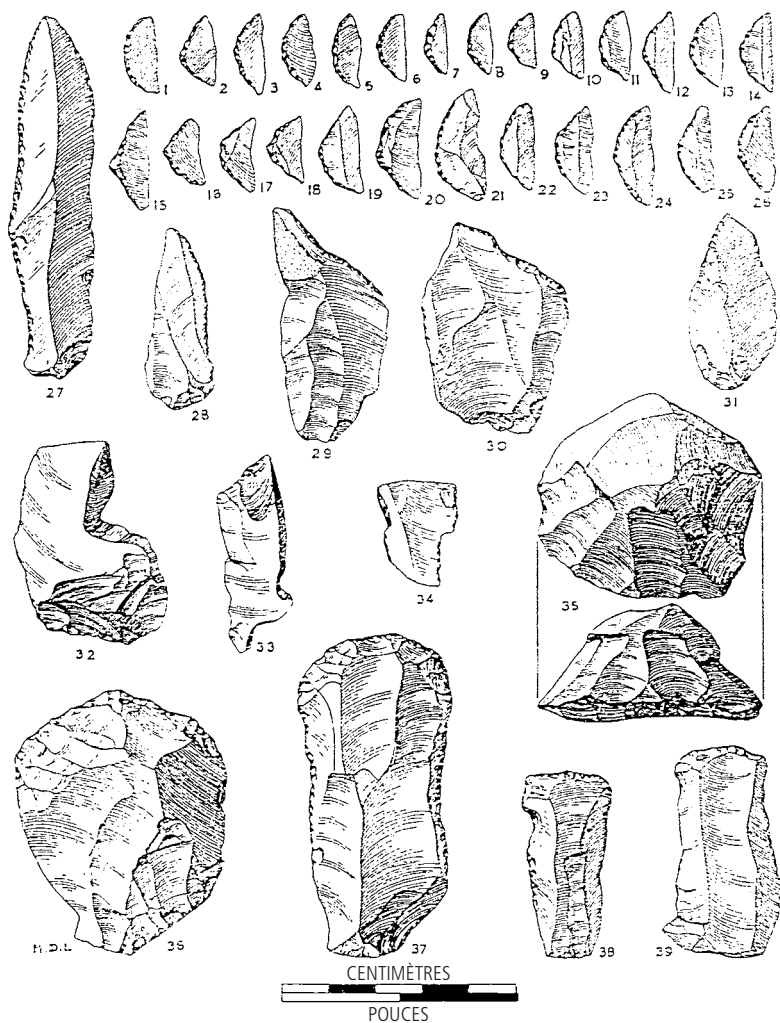
Dans quelle mesure ce changement s'est-il accompagné d'un déplacement de population de quelque ampleur ? La question reste sujette à controverse. Un point est cependant acquis : l'origine septentrionale du troupeau effectivement élevé. Les bovins, les moutons et les chèvres n'ont aucun prototype possible à l'état sauvage en Afrique de l'Est et la présence de troupeaux est prouvée à une date nettement antérieure dans les régions du Nord — environ un millier d'années plus tôt au Kenya septentrional et plusieurs millénaires avant dans la moyenne vallée du Nil et au Sahara. Certains aspects de la culture matérielle — les outils de pierre taillée et certains styles de céramique — ne manifestent guère d'affinités avec leurs équivalents plus septentrionaux. D'autres, comme la poterie de Nderit et les bols en pierre, peuvent être mis en correspondance avec des éléments du Kenya septentrional et, dans le dernier cas également d'Éthiopie méridionale, comme on l'a indiqué plus haut. On doit pouvoir conclure sans risquer de se tromper qu'il y eut à cette époque quelques mouvements de populations venues d'une ou plusieurs régions du Nord en direction de l'Afrique de l'Est. Les troupeaux d'animaux domestiques n'ont certainement pas abandonné leurs

gardiens pour voyager tout seuls. Pour autant, il n'y a pas lieu d'avancer qu'il y ait eu d'importantes migrations humaines. Les mouvements qui eurent effectivement lieu ne firent probablement intervenir qu'une petite proportion de la population totale et ils s'étalèrent sur plusieurs siècles. Le tableau qui se dégage de la recherche archéologique est essentiellement l'image d'une continuité. En dépit du fait que les animaux domestiques furent indubitablement amenés du Nord, où ils représentaient la base de l'économie, il convient probablement de considérer le « Néolithique » est-africain comme une évolution essentiellement indigène.

L'étude de l'archéologie de cette période en Afrique de l'Est a été exagérément axée sur la céramique associée. Plusieurs pièces ont été reconnues presque exclusivement sur la base d'un examen simpliste des techniques de décoration. Une optique plus complète s'impose, mais l'analyse donnée ici ne peut s'appuyer que sur les recherches qui ont été effectuées jusqu'à maintenant.

Sur les plateaux d'Afrique de l'Est, un groupement discret est représenté par l'industrie elmentéitienne, qui se limite à un groupe de sites établis en haute altitude dans une zone de fortes précipitations centrée sur l'escarpement de Mau, sur le versant occidental de la Rift Valley. Datées dans une fourchette comprise entre la fin du II^e millénaire av. J.-C. et les premiers siècles apr. J.-C., les occurrences elmentéitiennes sont caractérisées par de grandes lames bifaces en obsidienne et des poteries généralement sans décor. Un aspect inhabituel était la pratique de la crémation des morts. La grotte de Njoro River contient de multiples corps incinérés vers 1000 av. J.-C. Chaque mort ainsi inhumé était accompagné d'un bol en pierre, d'un pilon et d'un mortier. De nombreuses perles de pierre ont aussi été retrouvées sur ce site, ainsi que les restes carbonisés d'une gourde et d'un vase en bois finement gravé d'un type qui pourrait avoir servi au stockage du lait (*fig. 52*). Des os d'animaux domestiques et d'animaux sauvages trouvés sur ces sites montrent que leurs habitants pratiquaient à la fois la chasse et l'élevage dans leur territoire étroitement délimité.

Ailleurs sur les plateaux est-africains, les différents sites des premiers pasteurs sont caractérisés par une très grande diversité, mais il y a des groupements discrets, beaucoup moins apparents à première vue. L'industrie des outils de pierre, la céramique, les bols en pierre et la composition des troupeaux, tout cela varie de façon indépendante. Les noms donnés aux pièces de céramique en fonction de grandes catégories de décoration ont suscité un océan de confusion. Un trait commun à toutes ces communautés, qui sert à les distinguer des Elmentéitiens, est qu'elles se défont des cadavres non par incinération mais par inhumation, souvent sous un cairn de pierres. Ces inhumations s'accompagnent souvent du dépôt de bols ou de plats en pierre, qu'on trouve aussi parfois sur les sites des établissements; leur fonction demeure inconnue. Les assemblages de faune comprennent presque toujours des



n° 1-26 incl. Croissants

n° 32-34 incl. Burins anguleux

n° 27-31 incl. Lames aménagées

n° 35 Nocléus

n° 36-39 incl. Grattoirs

Figure 52 Objets ouverts trouvés dans la grotte de Njoro River, Kenya (d'après Leakey et Leakey, 1950).

restes d'animaux domestiques, mais ceux-ci sont de fréquence très variable par rapport aux restes d'animaux sauvages. Dans le troupeau d'animaux domestiques, les bovins et le petit bétail sont présents dans des proportions très variables. On n'a retrouvé aucun élément matériel prouvant de manière concluante une exploitation de plantes alimentaires, en culture ou à l'état sauvage. La vaste dispersion de l'obsidienne par rapport à ses sources géologiques, en particulier celles de la zone de Naivasha, semble indiquer une très grande mobilité. Il paraît probable que cette hétérogénéité archéologique reflète une situation dans laquelle des tranches d'une société ou de sociétés vivaient dans des cadres différents privilégiant des entreprises économiques distinctes, peut-être sur une base saisonnière. Que cette hypothèse soit apte à rendre compte de toute la diversité apparente des découvertes archéologiques reste à démontrer. Ce complexe, souvent dénommé le « Néolithique pastoral de la savane » est-africain, est daté de la fin du II^e millénaire av. J.-C. et des siècles suivants et peut être comparé avec l'élément étién. Dans les plaines côtières, des chasseurs-cueilleurs itinérants utilisant des outils de pierre se sont maintenus pendant toute cette période. Dans le bassin du lac Victoria, la situation reste obscure, mais il semble bien que la fabrication de céramique et, peut-être, l'élevage aient commencé dans ces parages au cours de la première moitié du dernier millénaire avant J.-C., sinon plus tôt.

Le bassin du lac Victoria, au moins dans sa partie sud-ouest, a été un des premiers centres de la métallurgie du fer en Afrique subsaharienne. Des traces probantes indiquent que cette métallurgie était pratiquée là au cours des siècles du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. Il paraît probable qu'elle ne remonte pas beaucoup, voire pas du tout, dans le temps de la période qui fait l'objet de ce chapitre ; elle sera donc étudiée en détail dans un prochain tome de cette *Histoire*.

Nous n'avons jusqu'à présent aucun élément d'information précis sur les types de bovins qui composaient les troupeaux des pasteurs du Néolithique est-africain. Les peintures rupestres non datées du mont Elgon représentent des bêtes sans bosse, à longues cornes, qui ressemblent à celles que montrent les plus anciennes peintures rupestres de la Corne évoquées plus haut. F. Marshall a donné une description des éléments ostéologiques caractérisant les bovins à bosse (*Bos cf. indicus*) dans le sud-ouest du Kenya, probablement dès les derniers siècles avant J.-C.

Il est constructif de comparer le tableau archéologique esquissé ci-dessus avec les conclusions d'ordre historique qui ont pu être tirées des études linguistiques. L'étude des formes, distributions et relations linguistiques récentes porte à croire que les locuteurs des langues nilotiques et des langues couchitiques pratiquent l'agriculture en Afrique de l'Est depuis plusieurs milliers d'années. Il est tentant d'essayer d'identifier ces peuples à ceux qui sont représentés dans les documents archéologiques, mais les éléments matériels sur lesquels on peut à l'heure actuelle fonder une telle démarche sont, au

mieux, circonstanciels. En ce qui concerne l'ancienneté de l'élevage du bétail en Afrique de l'Est, l'archéologie et la linguistique sont dans l'ensemble d'accord. Cependant, cette dernière incite à penser que la culture des plantes y est pratiquée depuis un laps de temps du même ordre. Ce dernier point permet de souligner une fois encore ce que les éléments d'information archéologiques ont d'incomplet et d'insuffisant, même en Afrique de l'Est, qui, de toutes les régions ici passées en revue, est de loin celle qui a fait l'objet de la plus grande masse de recherches. Les données dont on dispose, comme dans la plupart des contextes archéologiques, mettent l'accent sur les aliments carnés presque à l'exclusion des aliments végétaux ; or, cela ne signifie pas nécessairement que ces derniers aient été d'importance subsidiaire pour les peuples préhistoriques dont il s'agit.

Malgré le volume non négligeable des recherches effectuées, il y a plusieurs questions tout à fait élémentaires relatives au « Néolithique » est-africain qui restent sans réponse. Dans quelle mesure les habitants de la région, vers l'an 1000 av. J.-C., étaient-ils des pasteurs (comme on l'entend souvent affirmer) plutôt que des gens pratiquant une agriculture mixte, dont les activités agricoles restent à démontrer archéologiquement ? Des entités comme les Elmentétiens, que les archéologues reconnaissent, représentent-elles des populations préhistoriques distinctes ou des cas d'adaptation économique particulière de gens qui à d'autres époques auraient vécu ailleurs dans des conditions différentes ? Y a-t-il un moyen d'imbriquer les informations apparemment complémentaires de l'archéologie et des études de linguistique historique dans le cadre d'une unique reconstitution cohérente du passé ? Ce sont autant de questions auxquelles il faut pouvoir répondre pour être en mesure de comprendre convenablement le « Néolithique » est-africain.

L'Afrique australe

Contrairement aux régions dont il vient d'être question, la savane du Sud paraît avoir été le théâtre de très peu d'évolutions innovantes au cours de la période considérée. La technologie microlithique a été pratiquée presque partout, sinon partout, dans cette région depuis au moins le début ou le milieu de l'Holocène, et en certains lieux depuis bien plus longtemps. Il semble que la céramique y ait été inconnue jusqu'à la fin du dernier millénaire avant J.-C. Avant cette époque, les recherches archéologiques détaillées qui ont été effectuées en nombre non négligeable n'ont fourni aucune espèce d'élément permettant de supposer qu'une quelconque forme de production alimentaire ait été pratiquée. Sauf en certains lieux de l'Afrique du Sud, la plupart des recherches ont jusqu'ici été faites site par site, mais il est néanmoins possible de proposer une reconstitution raisonnablement complète du mode de vie qui était celui des chasseurs-cueilleurs dans quelques autres régions. Les considérations qui suivent reposent sur quatre zones échantillons.

Dans les régions de la savane du bassin méridional du Congo, surtout connues pour les zones d'extraction du diamant situées autour de Dundo dans le nord de l'Angola, la tradition technologique locale connue sous le nom de tshitoliense semble s'être poursuivie tout au long de l'Holocène jusqu'aux premiers siècles après J.-C. On n'a retrouvé là pratiquement aucun matériel archéologique autre que des objets ouvrés lithiques, et on vient à peine de commencer à inventorier les modes d'établissement. L'hypothèse couramment admise (essentiellement par extrapolation de la situation mieux connue des régions adjacentes) est que les utilisateurs d'outils en pierre ne connaissant pas encore la céramique et qui ont habité cette région pendant les trois millénaires avant J.-C. étaient des chasseurs-cueilleurs itinérants qui ne possédaient en général pas d'établissement nucléés ou permanents. Il n'y a pas d'objection sérieuse à opposer à une telle conception dans l'appareil de données archéologiques excessivement fragmentaire dont on dispose actuellement, mais elle ne saurait être considérée comme incontestablement prouvée.

À côté des plaines marécageuses inondées de Kafue en Zambie méridionale, les sources chaudes de Gwisho ont été fréquentées par des peuplades de chasseurs-cueilleurs pendant un laps de temps qui s'est prolongé au long du III^e et au début du II^e millénaire av. J.-C., laissant des accumulations d'amas dont les dépôts le plus souvent détrempés ont assuré la conservation de quantité de matières organiques. Cette circonstance peu commune permet de disposer d'un aperçu de la culture matérielle beaucoup plus étendu et plus complet qu'il n'est d'usage sur les sites de cette période. On y a trouvé, par exemple, des tiges et des arcs en bois accompagnant des pointes de flèches microlithiques. Et encore des bâtons à fouiller, probablement utilisés pour attraper des animaux dans des terriers et pour déterrer des racines ou des tubercules comestibles ou encore pour nettoyer des trous d'eau (*fig. 53*). Des ossements d'animaux terrestres et aquatiques ainsi que des restes de noix et de fruits donnent une idée de la gamme des denrées alimentaires qui étaient exploitées, bien que, même en ce cas, les matières végétales représentées n'étaient presque certainement pas au complet. Quelque 35 squelettes humains étaient enterrés dans des tombes peu profondes creusées dans les amas ; la plupart des corps avaient été enterrés repliés sur eux-mêmes, avec peu d'objets funéraires identifiables. La nature de l'occupation de Gwisho n'est encore comprise que partiellement. Des périodes d'occupation discrètes ne sont pas nettement différenciées, et nous ne savons pas dans quelle mesure l'établissement était saisonnier, quelle était sa dimension ou sa durée ou si le territoire parcouru par les habitants s'étendait sur une partie du plateau au sud des plaines de Kafue.

Les recherches menées jusqu'à présent sur cette période de la préhistoire du Zimbabwe et des régions adjacentes de la Zambie et du Malawi se sont concentrées sur des fouilles d'abris rocheux, comme ceux de Makwe et de

Pomongwe. Toutes montrent qu'une technologie microlithique et une économie fondée sur la chasse et la cueillette se sont maintenues pendant toute la durée de la période. De tels sites conservent souvent une longue suite d'horizons d'occupation, mais souvent aussi il est difficile d'en discerner les phases successives. Leur mérite est de fournir un aperçu général des tendances économiques et technologiques et de leur chronologie. Ces sites offrent de grandes possibilités, pourtant rarement utilisées, d'interprétation du point de vue des modalités générales d'exploitation du milieu naturel, plutôt que de concentration sur des foyers singuliers.

Dans la province du Cap en Afrique du Sud, le III^e millénaire av. J.-C. a vu l'expansion et l'épanouissement progressifs de la population à laquelle est attribuée l'industrie microlithique acéramique dite de Wilton. Après une interruption prolongée, l'établissement humain dans les régions arides de l'intérieur a repris à la suite d'une amélioration du climat. La plupart des éléments d'information archéologiques sur cette période proviennent de grottes et d'amas de coquillages qu'on trouve sur la côte. L'excellent état de conservation du matériel organique trouvé dans certaines grottes permet d'éclairer non seulement des aspects de la technologie rarement mis en lumière ailleurs (même sur des sites à ciel ouvert imprégnés d'eau comme Gwisho), mais aussi des pratiques de chasse et de

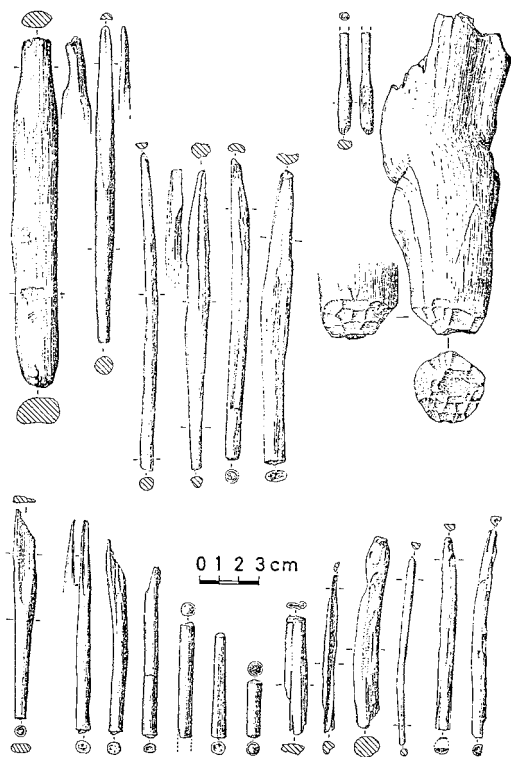


Figure 53 Objets ouvrés en bois de l'âge de la pierre tardif, provenant de Gwisho Hotsprings, Zambie (d'après Fagan et Van Noten, 1971).

cueillette et l'exploitation saisonnière de différentes ressources alimentaires. Par exemple, il apparaît là qu'il y avait une transhumance saisonnière entre les montagnes du Drakensberg en été et les terres du littoral de l'océan Indien en hiver. Ces recherches sont facilitées par le fonds d'informations dont on dispose sur les territoires et les mouvements des dernières populations de chasseurs-cueilleurs à avoir habité ces régions, au XIX^e siècle apr. J.-C.

L'abondant art rupestre de l'Afrique australe, même s'il est souvent difficile à dater avec précision, est aussi une source précieuse d'informations sur cette période. Son étude a été transformée ces dernières années par la prise de conscience du fait qu'il reflète de nombreux aspects des systèmes de croyances des peuples méridionaux locuteurs de la langue san. Des peintures auparavant inexplicables sont désormais interprétables en fonction de l'expérience de la transe des San. Si beaucoup des peintures existantes datent probablement des deux derniers millénaires, certaines sont bien plus anciennes et procurent une importante voie d'approche des aspects de la vie préhistorique et de ses croyances que les archéologues n'ont pas d'autres moyens de discerner.

Les peintures et les gravures rupestres d'Afrique australe sont étudiées depuis de nombreuses années; au début, l'accent était mis sur ce qui était perçu comme leur naturalisme artistique et sur une observation simpliste des sujets représentés. Les peintures d'animaux apparaissaient représenter la faune que côtoyaient familièrement des peuplades de chasseurs-cueilleurs et dont ils dépendaient pour leur subsistance. Les personnages humains étaient particulièrement intéressants car ils fournissaient des renseignements sur les vêtements, les armes et d'autres objets fabriqués, mais aussi sur des activités comme la chasse, la danse ou, dans le cas de certains exemples plus récents, l'attaque de troupeaux. Cependant, on reconnaissait qu'il y avait de nombreuses représentations, en particulier dans les peintures, qui ne pouvaient s'expliquer dans ces termes simplistes et qu'on qualifiait souvent de « mythiques » ou d'« imaginaires ».

Une interprétation plus subtile est devenue possible à partir de la prise de conscience du fait que les types d'animaux sauvages représentés par les peintures n'avaient souvent pas grand-chose de commun avec les espèces représentées dans les assemblages de faune extraits par la fouille des sites peints eux-mêmes. L'antilope la plus commune, dont les débris d'aliments montrent qu'elle était souvent chassée et mangée, était rarement représentée. Une des créatures le plus fréquemment peintes, et souvent avec beaucoup de soin et de naturalisme, était l'élan; or, on en retrouvait rarement des restes dans les assemblages fauniques (*ill. 136*). Mais encore, l'élan occupait une place très importante dans le système de croyances de certaines populations san des temps récents. Et l'on s'est rendu compte que bon nombre des peintures pouvaient mieux s'expliquer par référence aux croyances des artistes

san que par comparaison avec des aspects plus matériels de leur mode de vie et de leur environnement.

En conséquence et pour une large part grâce aux recherches de J. D. Lewis-Williams, il s'est avéré possible ces dernières années de parvenir à une compréhension beaucoup plus satisfaisante d'une bonne partie de l'art rupestre de régions de l'Afrique situées au sud du Limpopo. Des éléments anciens de l'ethnographie des San du Sud se sont révélés particulièrement pertinents et donnent à penser, quand on les compare aux pratiques et aux croyances traditionnelles des San récents, que les systèmes de croyances que reflète l'art rupestre se sont diffusés largement et de façon relativement uniforme. La transe occupe manifestement une place importante et centrale, et il semble que les artistes étaient souvent des chamans qui en avaient une expérience directe. La posture accroupie, accompagnée de saignements de nez, est caractéristique des San en transe ; or elle est souvent représentée sur les peintures rupestres (*fig. 54*). On peut démontrer que d'autres aspects de cet art représentent des hallucinations ou d'autres éléments de l'expérience de la transe. Leur enthousiasme pour ce nouveau champ d'interprétation peut avoir induit en erreur certains étudiants de l'art rupestre en les portant à expliquer tous les aspects de l'art rupestre africain par la transe ou à en étendre l'application au-delà de l'aire géographique à laquelle cette explication s'applique. Quoi qu'il en soit, nous avons à présent (comme on va le préciser ci-dessous) une nouvelle voie d'accès à la signification d'au moins une école de l'art rupestre africain ancien, et par là au système de croyances des artistes.



Figure 54 Peintures rupestres montrant des individus en transe, Barkly East, province du Cap, Afrique du Sud (d'après Lewis-Williams, 1983).

Ainsi, les études récentes de l'art rupestre ont pour effet de déplacer l'accent mis par l'archéologie sur la technologie et l'économie domestique vers des sujets qui permettent une compréhension plus complète de la vie des gens. Mais quelles étaient donc les situations sociales dans lesquelles les chamans entraient en transe et/ou dans lesquelles les peintures étaient exécutées ? On pourrait y voir plus clair en considérant le fait que certains abris rocheux importants étaient des lieux de rassemblement social où, à un certain moment de l'année, se réunissait une population qui, le reste du temps, vivait éparpillée dans le paysage ou en petits groupes. Ces rassemblements remplissaient une fonction essentielle dans les sociétés san récentes, y fournissant le cadre du règlement des différends, de l'échange d'informations, de la conclusion d'alliances et de certaines pratiques religieuses. Une recherche archéologique complète, portant sur tout un paysage plutôt que sur un site singulier, permet de reconnaître le rôle de ces lieux de rassemblement et d'obtenir par là une image beaucoup plus complète de la préhistoire. Ce type de recherche en est à ses tout débuts en Afrique et, pour l'heure, elle est pratiquement limitée à la partie la plus méridionale du continent. Elle n'en indique pas moins très nettement la direction dans laquelle devront s'orienter les recherches futures.

ANALYSE THÉMATIQUE

L'économie

Notre appréciation des pratiques économiques des temps anciens, en Afrique comme ailleurs, est massivement tributaire des caprices de la conservation archéologique et de ceux des axes de recherche choisis. Par exemple, il est plus facile de retrouver sur des sites archéologiques des ossements d'animaux que des restes d'aliments végétaux. Ce n'est que depuis peu, et encore peu souvent, que les auteurs de fouilles en Afrique se sont mis à employer des techniques spéciales, telles que la flottation, qu'il faut en général appliquer pour obtenir des restes de plantes. De ce fait, beaucoup de reconstitutions ont accordé une place excessive aux composantes carnées de l'alimentation et ont eu tendance à ignorer l'élément végétal. Il faut admettre que ce préjugé reflète probablement celui de beaucoup de peuples africains des temps anciens. Non sans rapport, peut-être, avec la répartition traditionnelle des tâches entre les sexes, selon laquelle, les hommes étant censés se charger de procurer la viande et autres produits animaux, tandis qu'il revenait aux femmes d'amener les nourritures à base de plantes, la viande était considérée comme l'aliment le plus important. Ainsi, dans le passé, les animaux (sauvages ou domestiques) étaient des sujets de prédilection de

l'art rupestre mais les plantes n'y étaient pratiquement jamais représentées. Et aux époques plus récentes, les peuples de chasseurs-cueilleurs se sont eux-mêmes représentés aux yeux des autres avant tout sous les traits de chasseurs, même si les aliments végétaux constituaient le principal de leur ordinaire. Pareillement, les gens qui possèdent des troupeaux ont tendance à se présenter comme pasteurs et à minimiser, ou même nier, leur dépendance alimentaire à l'égard des plantes. Il existe donc un préjugé en faveur des nourritures animales dans une bonne partie des données primaires dont dispose l'archéologue et dans l'ethnographie superficielle dont il est éventuellement, et peut-être inconsciemment, dépendant.

Il peut y avoir une cause de confusion supplémentaire dans la tendance malheureuse qu'ont de nombreux auteurs à employer le terme de « pastoralisme » pour qualifier toute société possédant des animaux domestiques, quelle que soit l'importance que ces animaux peuvent avoir eue dans le mode de vie général des gens en question. Dans son juste emploi, le terme ne s'applique qu'à ceux qui tirent de leurs troupeaux une très large part de leur subsistance et dont les activités reposent sur la nécessité de s'occuper des troupeaux. Lorsqu'elle s'associe au préjugé affectant, comme on vient de le voir, l'archéologie, cette terminologie trompeuse peut impartir au lecteur non averti une vision nettement faussée des toutes premières pratiques économiques africaines.

La période de la préhistoire africaine sur laquelle porte ce chapitre a été avant tout un temps de consolidation plutôt que d'innovation. Pendant tout ce temps, la plupart des habitants du continent pourvoyaient à leur subsistance, au moins dans une certaine mesure, en pratiquant la chasse et la cueillette, suivant des modalités d'exploitation des ressources, souvent saisonnières, qui avaient été établies des milliers d'années auparavant. Au sud de l'équateur, cette pratique est restée la seule source de nourriture. Dans la moitié nord du continent, la production alimentaire a vu sa gamme et son intensité s'accroître progressivement, ce qui n'empêche que l'origine de ces pratiques est presque invariablement repérable à des époques antérieures.

Il importe de bien voir qu'en dépit de leurs rapports conceptuels, la domestication des animaux et la culture des plantes sont, dans la pratique, très différentes. Par ailleurs, la culture des céréales et celle de plantes qui se propagent dans la végétation se distinguent tout aussi nettement l'une de l'autre. Il importe de garder ces contrastes présents à l'esprit et de se méfier des généralisations abusives.

Vers 3000 av. J.-C., l'élevage du petit bétail aussi bien que des bovins avait cours habituel depuis bien des siècles dans ce qui est aujourd'hui le Sahara, mais aussi en Afrique du Nord et dans le nord de la vallée du Nil à partir du Soudan central. Nous n'avons donc pas à nous occuper ici de la façon dont ces pratiques ont débuté sur le continent africain. Le fait qui est de première

importance dans le contexte de ce tome de l'*Histoire* est que les trois derniers millénaires avant J.-C. ont été le théâtre d'une expansion considérable de l'élevage de bétail dans d'autres régions, et principalement vers le sud. En 1000 av. J.-C., l'élevage extensif était une pratique généralisée dans une grande partie de l'Afrique de l'Ouest, dans l'ensemble des savanes s'étendant au nord de la forêt équatoriale, en Éthiopie et dans la Corne, ainsi qu'en Afrique de l'Est en descendant vers le sud jusqu'aux plaines de Serengeti.

Dans aucun de ces nouveaux territoires il n'y avait la moindre trace de la présence, contemporaine, ou antérieure, de quelconques animaux sauvages desquels auraient pu dériver des catégories de bovins domestiques ou de petit bétail. Il découle de cette observation que les premiers troupeaux apparus dans ces territoires n'avaient pas été domestiqués sur place, mais avaient été introduits à partir des régions voisines, du Nord ou de l'Ouest, où l'élevage était une pratique déjà ancienne. Comme les troupeaux ne se déplacent pas de leur propre initiative, il faut imaginer qu'il y eut aussi des mouvements de populations humaines. Ces généralisations ne doivent pas laisser prise au malentendu. Il est évident que les animaux domestiques se sont adaptés aux conditions et exigences diverses de leurs nouveaux environnements et ont été sélectionnés à cet effet par leurs propriétaires. Ainsi apparemment, par exemple, les boeufs nains de certaines régions forestières d'Afrique de l'Ouest, qui sont relativement immunisés contre la trypanosomiase, ou les variétés résistant à la sécheresse de la Corne de l'Afrique. De même, il ne faut pas imaginer qu'il y eut des migrations massives de pasteurs et de troupeaux vers des latitudes plus méridionales. Il semble qu'il y ait eu dans de nombreuses régions une remarquable stabilité de la population humaine au cours de la période qui vit le début de l'élevage extensif. L'effet général a été l'adoption d'une nouvelle pratique de subsistance par une population préexistante et stable. Mais ce serait une erreur de nier que des mouvements de population humaine, probablement sur une petite échelle et répartis sur plusieurs générations, ont contribué à la propagation des troupeaux.

Il n'est guère douteux qu'un important facteur, parmi plusieurs autres qui peuvent avoir concouru à la dispersion des troupeaux à cette époque, fut la dessiccation progressive du Sahara⁶. Comme on l'a vu précédemment, ce processus s'est accompagné d'un glissement progressif vers le sud des bandes de végétation du Sahel et de la savane. Étalé qu'il fut sur de multiples générations humaines, ce déplacement peut avoir suscité un mouvement correspondant de l'emplacement des établissements. Il y eut au même moment une concentration de population analogue dans la partie égyptienne, et peut-être aussi nubienne, de la vallée du Nil, qui a contribué à l'élaboration de sociétés complexes dans cette région riche mais étroitement délimitée.

Si le tableau général de l'expansion de l'élevage paraît maintenant raisonnablement net, celui de la mise en production de cultures est tout à la fois plus

complexe et plus problématique, d'autant que, nous l'avons vu, les données primaires sont rares. Les cultures qui étaient traditionnellement (avant l'introduction relativement récente d'espèces américaines et asiatiques) pratiquées au sud du Sahara étaient des plantes appartenant à la végétation africaine. Sur les plateaux du Sahara central, les cultures, d'après le peu d'indications archéologiques dont on dispose, se résumaient probablement à celles du blé et de l'orge, plantes originaires d'Asie occidentale, dont l'utilisation à cette époque est très clairement attestée dans la vallée du Nil égyptienne. Ce sont, toutefois, des cultures qui ont besoin de pluies hivernales et ne sauraient prospérer dans les conditions qui prévalent dans la plupart des régions d'Afrique situées plus au sud.

Il y a un contraste révélateur dans les cultures qui sont traditionnellement pratiquées au sud du Sahara. Dans les savanes, ce sont principalement des céréales, tandis que dans les régions couvertes de forêt, ce sont des plantes à propagation végétative, notamment les ignames, qui fournissent la base de l'alimentation. La recherche botanique a montré que les deux groupes sont issus de souches locales ; autrement dit, leur culture initiale doit avoir eu lieu dans des régions subsahariennes. Les ignames (*dioscorea*) et d'autres cultures, notamment le palmier à huile (*elaeis guineensis*), sont des plantes indigènes appartenant à la bordure de la forêt, et l'on peut supposer qu'elles y concurent leur première mise en culture. Dans le cas des céréales sèches, notamment le millet-jonc (*penisetum*) et le sorgho, la botanique et l'archéologie se conjuguent pour montrer qu'elles ont probablement été cultivées pour la première fois dans le Sahel moderne : le millet à l'ouest et le sorgho peut-être à l'est. La culture du riz africain (*Oryza glaberrima*), qui est aussi une céréale, réclame beaucoup plus d'humidité et semble avoir été centrée sur l'intérieur du delta du Niger. Un ensemble distinct de plantes a par ailleurs été mis en culture dans l'environnement singulier des plateaux éthiopiens.

Certains auteurs ont voulu s'appliquer à déterminer si ces évolutions agricoles africaines avaient eu lieu en toute indépendance d'inspiration par rapport à d'autres régions. C'est là une question à laquelle les données dont on dispose actuellement ne permettent pas de répondre, si tant est que ce soit une question valable. Non seulement la précision chronologique laisse à désirer mais les débuts d'une culture sont presque impossibles à définir, ou encore à reconnaître dans les éléments que fournit l'archéologie. Sérieux problème en ce qui concerne les céréales ; pour des cultures comme les ignames, il apparaît insurmontable avec les techniques d'étude actuellement applicables. Enfin, il n'y a pas moyen d'apprécier la présence ou l'absence d'inspiration entre populations contemporaines. Nous ne saurons tout simplement jamais si les gens qui ont inauguré la culture du millet au sud du Sahara savaient que le blé et l'orge étaient en train de se propager de la même manière au nord.

À une importante exception près, le schéma qui se dégage des recherches récentes sur le début de la culture des plantes au sud du Sahara est comparable

à celui qui a été décrit ci-dessus pour l'élevage extensif d'animaux domestiques. L'exception a trait à la propagation des ignames dans les zones de bordure de la forêt de ce qui est aujourd'hui le sud du Cameroun et le sud-est du Nigeria. Comme cela a été avancé ailleurs dans ce chapitre, il y a des éléments qui portent à croire qu'il s'agit peut-être d'une évolution entièrement indépendante, qui a précédé assez nettement le début de la culture de céréales dans des régions voisines de la savane.

Avant d'en terminer avec le thème de la culture des plantes, il faut encore une fois souligner le caractère on ne peut plus inadéquat des données archéologiques actuellement en notre possession. Le fait que la plupart des restes matériels de plantes africaines cultivées qui ont été retrouvés jusqu'ici remontent à des dates relativement récentes ne signifie pas que des exemples sensiblement plus anciens ne seront pas mis au jour à un moment donné. En outre, une culture naissante peut avoir été pratiquée pendant des centaines d'années avant qu'il en soit résulté un changement morphologique reconnaissable dans les parties dures de la plante qui sont susceptibles d'être conservées et retrouvées par l'archéologie. Certaines cultures importantes n'ont aucune partie dure et, de ce fait, restent effectivement inconnues de l'archéologie.

Si le principal de ce qui s'écrit ici a trait au développement de la production alimentaire en Afrique, tant par l'élevage que par la culture, il ne faut pas oublier que toutes les sociétés en question ont sans doute continué à se procurer des quantités plus ou moins grandes de nourriture en la prélevant dans la nature. Malgré l'importance que les préhistoriens attachent à juste titre à la production de nourriture, il n'y a pas eu de rupture brutale avec la chasse, la pêche, l'élevage de la volaille et la cueillette qui étaient les modes de subsistance des temps antérieurs. Les deux modalités ont continué d'exister côte à côte et, dans une certaine mesure, la domestication naissante d'espèces sauvages a permis la poursuite ou l'intensification de vieilles stratégies d'exploitation des ressources de la nature dans des contextes d'accroissement de la demande dû à une concentration de la population et/ou à des modifications de l'environnement.

Cette section a été entièrement consacrée à la partie du continent africain qui se situe au nord de l'équateur. Vers 700 av. J.-C., la connaissance de l'élevage extensif et/ou de la culture s'était répandue dans la majeure partie de ces régions septentrionales. Au sud, en revanche, rien n'indique qu'une telle connaissance ait été partagée si tôt. Les nourritures sauvages des riches biomes africains suffisaient à satisfaire les besoins des gens. L'archéologie accumule régulièrement des éléments qui montrent comment, par la diversification, la mobilité saisonnière et la souplesse des stratégies d'établissement, les gens ont été en mesure d'exploiter pleinement ces richesses naturelles. On pourrait dire que cette faculté d'adaptation, alliée à un conservatisme inné, explique en partie le retard avec lequel la moitié sud de

l'Afrique a adopté la production d'aliments. Comment et quand cette adoption eut finalement lieu est une question dont l'analyse sera faite dans le tome III de la présente *Histoire*.

L'analyse économique ne peut pas se limiter aux moyens d'obtenir de la nourriture. Toutes les activités examinées dans la section précédente avaient une portée plus large. Les animaux, qu'ils soient élevés, récupérés ou chassés, procurent des matières non comestibles comme les peaux, les os, les coquilles ou l'ivoire qui peuvent servir à toutes sortes de fins. Dans les sociétés africaines récentes, les animaux domestiques étaient souvent en eux-mêmes des articles de valeur, renouvelables par reproduction et transférables d'un propriétaire à l'autre dans maintes situations sociales et politiques qui n'étaient pas directement liées à la subsistance; l'art rupestre du Sahara contient des indications autorisant à penser que ces sortes de pratiques ont peut-être une ancienneté qui englobe la totalité de la période qui fait l'objet de ce chapitre. Les plantes, quant à elles, qu'elles soient sauvages ou cultivées, sont des sources de fibres, de narcotiques, d'aromates, de teintures et d'autres substances qui servent à toutes sortes de fins. Ces substances et leurs homologues dérivées des animaux sont étudiées ailleurs du point de vue de leurs apports à la technologie.

Ce qu'il y a lieu d'envisager ici est le transfert et l'échange d'articles entre des individus et des groupes. Les termes « transfert » et « échange » sont employés ici de préférence au mot « commerce », souvent utilisé dans ce contexte, parce que celui-ci renvoie à des notions d'organisation formalisée, de régularité et (pour certains auteurs) de fonctionnement sur de longues distances. Le commerce en ce sens implicite s'est incontestablement manifesté au cours des derniers millénaires avant J.-C., mais il n'a représenté qu'une petite partie des échanges de biens qui ont eu lieu.

Le transfert et l'échange entre groupes a vraisemblablement joué un grand rôle dans la diffusion des pratiques d'élevage et de culture dont il a été question plus haut. Les animaux domestiques, étant à la fois mobiles et porteurs de valeur potentielle, s'y prêtent particulièrement bien. Les sociétés africaines récentes fournissent d'excellents exemples pouvant servir de modèles pour l'exploration des pratiques des temps plus reculés. Le bétail domestique peut à la fois faciliter et mettre en exergue les relations d'interdépendance (mais pas nécessairement d'égal à égal) entre des groupes qui possèdent des troupeaux et leurs voisins, comme on l'observe aujourd'hui au Rwanda ou sur les terres qui bordent le Kalahari. Ces situations servent aussi à mettre en valeur le statut qui va de pair avec la possession de troupeaux; et, en sens inverse, cette mise en valeur peut expliquer la rapidité avec laquelle ils se sont répandus. De même, on a eu l'occasion d'observer de nos jours de nombreux cas de transfert de bétail servant à sceller des alliances, aussi bien sociales (matrimoniales) que politiques. Par le biais de ces usages, le bétail en

arrive à constituer une matérialisation de la richesse, détenue et accumulée à des fins (littéralement) pécuniaires plutôt que pour les besoins de la subsistance. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier en détail ces sortes de pratiques, car nous ne disposons pas d'indications concluantes quant à leur emploi au cours des derniers millénaires, mais il importe de les garder présentes à l'esprit.

Les produits de différentes stratégies de subsistance auront aussi fait l'objet de transferts entre individus ou entre groupes. Dans les temps récents, on a pu voir assez couramment des stratégies particulières reconnues comme étant les prérogatives de certains groupes. Ainsi, les Pygmées de l'extrême est du Zaïre (actuelle République démocratique du Congo) sont principalement ou exclusivement des chasseurs-cueilleurs qui échangent leurs produits contre ceux de groupes voisins qui vivent principalement de la culture ou de la gestion de troupeaux.

Les produits d'environnements particuliers peuvent se voir attribuer une valeur de rareté et être transférés sur de longues distances. Tel est en particulier le cas d'espèces sauvages et de leurs dérivés : peaux de lion ou de léopard, gommés aromatiques, noix de kola et autres narcotiques, ou coquillages. Seuls les derniers nommés ont des chances de survivre sur le terrain de l'archéologie, comme c'est le cas, par exemple, en Afrique de l'Est. Il y a cependant d'autres éléments indicatifs qui nous parviennent à travers des documents écrits ou des représentations artistiques en Égypte et nous font voir que de tels articles ont été obtenus sur de grandes distances, comme ceux venus du « pays de Punt ».

On observe un schéma analogue pour les minéraux. Le sel revêt une importance particulière pour les gardiens de troupeaux, et, en Afrique, il y avait diverses façons de l'obtenir : dans des carrières, sous sa forme cristalline naturelle, par évaporation de l'eau de mer ou de dépôts d'eau salée à l'intérieur des terres, ou encore par des moyens plus complexes faisant intervenir la concentration du sel qu'on trouve dans des sols ou dans certaines plantes. Toutes ces méthodes sont limitées à certaines localités étroitement définies, mais on a partout besoin de sel. Il a donc fait l'objet de transferts ou d'échanges sur de longues distances ; et il est plus que probable que ces pratiques sont aussi anciennes que l'élevage extensif de troupeaux domestiques.

La pierre servant à fabriquer des outils ou des ornements était, elle aussi, un article répondant à un besoin très répandu mais de disponibilité restreinte. Certaines zones habitées, comme l'intérieur du delta du Niger, sont totalement dépourvues de pierre utilisable, et il fallait donc nécessairement la faire venir d'ailleurs. Dans d'autres régions, comme l'Afrique de l'Est, on trouvait partout des matériaux de qualité inférieure mais on ne pouvait se procurer l'obsidienne, qui se prête excellemment à la taille, que dans certains affleurements, dont les produits faisaient l'objet d'une large distribution sous forme de matière première et d'outils finis. Comme on peut identifier aisément

l'obsidienne provenant de certaines localités, les archéologues ont pu retracer en quelques détails l'évolution de ses circuits de distribution, en particulier au Kenya. La pierre fine servant à la fabrication de perles, qui avaient de la valeur en très petites quantités et qui en outre servaient très longtemps, était parfois transportée sur des distances exceptionnellement longues, notamment depuis les plateaux du Sahara central jusqu'à la vallée du Nil.

Le repérage de la diffusion des styles de céramique a mobilisé beaucoup d'attention. Cependant, la plupart des pièces de céramique sont par nature volumineuses, lourdes, fragiles et de peu de valeur intrinsèque car faites d'un matériau qu'on peut se procurer à peu près partout. Dans bien des cas, il apparaît donc probable que la dispersion d'un certain style de poterie se sera accomplie soit par le déplacement des potiers, soit par la transmission de ce style entre différents individus. La plupart des vases ont probablement été utilisés à proximité du lieu de leur fabrication. En fait, beaucoup de gens dont le mode de vie fait appel à une mobilité quasi permanente n'utilisent pas de céramique, lui préférant des réceptacles plus légers et faciles à transporter, faits de bois, de peau ou de vannerie; et l'on connaît des cas où des gens qui ont opté pour une mobilité accrue ont cessé d'utiliser des objets en céramique. On peut obtenir des indications plus sûres sur les mouvements des récipients en céramique en analysant le matériau, comme cela fut fait récemment pour certaines pièces de céramique fine nubienne dont il a été possible d'identifier la source de l'argile. Le commerce ou l'échange de céramique sur des distances relativement longues semble en général s'être limité à des pièces fines qui étaient considérées comme des articles de luxe ou de prestige, ou à des réceptacles contenant des produits de valeur comme du parfum ou du vin.

Dans la majeure partie de l'Afrique, les métaux n'ont pas constitué des matériaux importants au cours de la période ici étudiée. Toutefois, dans la vallée du Nil égyptien, l'or, le cuivre et ses alliages ont été utilisés en grandes quantités à partir de l'époque prédynastique. Une grande partie des sources d'approvisionnement de ces métaux, et en particulier de l'or, se trouvaient bien au-delà de la vallée du Nil, notamment dans ce qui est maintenant l'Égypte méridionale et le Soudan septentrional. Les métaux étaient obtenus par des gens qui travaillaient sur le lieu d'extraction pour un marché dont ils connaissaient l'existence et par des prospecteurs et des négociants venus de la vallée du Nil. Beaucoup d'autres articles, comme les pierres précieuses, l'ivoire, les peaux et les captifs humains étaient importés de la sorte dans l'Égypte pharaonique, suivant un dispositif d'exploitation de matières premières africaines destinées à être traitées dans des régions technologiquement plus avancées, processus qui s'est poursuivi et accentué jusque dans les périodes récentes.

Il convient de souligner un dernier point qui a trait à l'emploi fréquent et non critique du mot « commerce ». La forme usuelle du transfert d'articles avait lieu sur une petite échelle et sur de courtes distances. Elle ne faisait pas

intervenir de grands voyages spéciaux et n'était pas entre les mains de spécialistes du commerce. Dans bien des cas où il peut être démontré qu'un article s'est déplacé à une grande distance de son lieu d'origine, il y a lieu de penser qu'il a été transporté en passant de mains en mains à de multiples reprises dans le cadre de réseaux d'échanges locaux. Ce n'est qu'en de rares occasions, comme dans le cas des prospecteurs et autres authentiques négociants égyptiens évoqués ci-dessus, que de longs voyages spéciaux furent effectués⁷.

La technologie

Étant donné que le métal était inconnu dans la majeure partie de l'Afrique au cours de cette période, notre étude de la technologie portera principalement sur l'utilisation de la pierre, de l'argile et des matériaux organiques. Pour des raisons tenant à la fois à l'usage qui en fut fait à l'origine et à sa conservation, c'est la pierre qui est partout le plus présent de ces matériaux.

Durant les trois derniers millénaires avant J.-C., pratiquement toutes les sociétés africaines dont nous avons connaissance ont fabriqué et utilisé des outils en pierre taillée (il se peut que certains habitants du bassin central du Zaïre, zone demeurée à peu près inexplorée archéologiquement et où la présence de pierre à l'état naturel est excessivement rare sous quelque forme que ce soit, aient fait exception à cette généralisation). Sur l'ensemble du continent, même si l'on peut identifier de nombreuses traditions régionales de fabrication d'outils en pierre, la production s'est essentiellement concentrée sur des microlithes aménagés tels que ceux qui avaient fait leur apparition de nombreux millénaires auparavant. Le type de matière première dont on disposait sur place a eu une influence profonde — quoique souvent sous-estimée — sur la dimension et le style des outils produits. Par exemple, l'abondante obsidienne à grain fin des plateaux d'Afrique de l'Est permettait de produire des accessoires de grande dimension, taillés par éclats réguliers, tels que ceux qui caractérisent l'industrie élmentéitienne vers 1000 av. J.-C. En revanche, dans bon nombre de régions situées plus au sud, on ne disposait que de petits morceaux de quartz à grain grossier, dont même une personne habile à la taille ne pouvait tirer que des objets bruts et irréguliers.

La plupart de ces outils microlithiques furent certainement utilisés emmanchés, mais seuls de très rares spécimens ont été conservés qui permettent de voir exactement comment ils étaient adaptés à leur manche. Les découvertes notables qui ont été faites, ailleurs qu'en Égypte, sont une faucille de Columnata en Algérie et quelques grattoirs dans des grottes de la province du Cap en Afrique du Sud. Plusieurs microlithes de Makwe, en Zambie orientale, ont conservé le mastic avec lequel ils étaient fixés à des manches rainurés, souvent pour former des pointes de projectiles. Nous avons donc, hélas, peu d'éléments d'information sur les usages qui étaient faits de ces outils de pierre à l'origine. L'étude de leurs bords endommagés,

qui pourrait le cas échéant apporter beaucoup d'éclaircissements sur cette question, n'a été que rarement tentée sur du matériel de cette période.

Pour l'heure, donc, la plupart des interprétations de ces outils de pierre sont nécessairement liées à des étiquettes conventionnelles, comme « pointe de flèche » ou « grattoir », qui leur sont apposées suivant des évaluations subjectives d'une fonction déduite de leur morphologie générale. Lorsque la matière première locale a permis à la fois un perfectionnement et une normalisation, comme dans certaines parties du Sahara, ces désignations, à défaut d'être incontestablement exactes, sont au moins plausibles. Il arrive qu'un changement de type d'objet ouvré aille de pair avec d'autres évolutions qui fournissent alors une indication sur leur utilisation possible. On en a un exemple au lac Besaka, en Éthiopie, où la première apparition de bovins domestiques s'accompagne d'une prolifération d'outils en pierre du type « grattoir » qui peuvent avoir été utilisés pour traiter les peaux ; la relative rareté des microlithes de cette époque peut indiquer qu'on comptait moins sur la chasse.

On se heurte à des problèmes analogues avec les outils en pierre polie. Le type d'outil le plus couramment rencontré en maints lieux du continent est de forme oblongue et a un bord assez tranchant sur une de ses étroites extrémités. Bien que souvent désignés du nom classique de « haches », il paraît aujourd'hui tout aussi, sinon plus, probable que ces outils aient été souvent employés pour creuser, comme « houes », avec ou sans manche. Dans le Sahara, en particulier, on les a souvent considérés comme caractéristiques d'une industrie « néolithique » qu'ils servaient à définir et donc, indirectement, de la pratique d'une forme quelconque de production alimentaire. Or, il n'y a aucune raison pour que tel ait été le cas. À vrai dire, des outils en pierre polie en tout point semblables morphologiquement étaient produits dans le pays de savane qui est aujourd'hui la Zambie des milliers d'années avant qu'ait été signalée la moindre trace locale d'une quelconque production alimentaire.

Un autre objet en pierre polie, très répandu dans la partie méridionale de l'Afrique, est la pierre percée. Elle peut avoir servi à toutes sortes de fins, dont l'une, illustrée par l'art rupestre sud-africain et observée à une époque récente, est le rôle de poids pour des bâtons à creuser en bois.

La pierre polie était aussi le matériau dont étaient faits divers frottoirs, broyeur et percuteurs dont la gamme ressemble à celle qui servait, à une époque plus récente, au traitement des céréales et, le cas échéant, d'autres aliments végétaux. Pendant le laps de temps qui nous intéresse ici, ces objets ont eu une large diffusion dans la plupart des régions du continent qui n'étaient pas recouvertes par la dense forêt équatoriale, mais ont été particulièrement nombreux et généralement utilisés dans des zones situées au nord de l'équateur. On peut aussi faire entrer dans ce groupe les divers bols, plats, mortiers et pilons en pierre polie de l'Afrique de l'Est. La transformation des céréales cultivées est souvent citée comme la fonction la plus probable de

cette catégorie d'objets ouvrés, mais il faut se rappeler que le grain sauvage, pour peu qu'il ait été ramassé en quantités suffisantes, pouvait être traité exactement de la même façon. Quelques-uns des broyeur pourraient aussi avoir servi à traiter des matières entièrement différentes, comme des pigments entrant dans la fabrication de la céramique.

La céramique était, on l'a vu, essentiellement un produit local. Vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., elle est pratiquement omniprésente en Afrique au nord de l'équateur, mais n'a pas encore été adoptée sous les latitudes plus méridionales. Elle était faite à la main, le tour du potier étant alors inconnu en dehors de la vallée du Nil. Dans la plupart des régions, les vases avaient des fonds arrondis ou pointus; ils étaient placés debout en équilibre entre des pierres ou sur un support en anneau, ou sur un trou dans le sol. Ce n'est qu'au I^{er} millénaire av. J.-C., dans la région située entre le Cameroun et l'embouchure du Congo, que l'usage de vases à fond plat se généralise. La décoration, exécutée en général avant la cuisson, était faite d'incisions et d'impressions diverses. Du mica ou d'autres adjuvants mêlés à l'argile produisaient aussi, à l'occasion, un effet décoratif. Le lustrage, avec ou sans addition de graphite, était une pratique courante, mais le véritable émail était inconnu.

Pendant la majeure partie, sinon la totalité, de cette période, il apparaît que les seuls objets métalliques utilisés en Afrique au-delà de la vallée du Nil égyptienne et nubienne furent importés soit de cette région même, soit de l'extérieur du continent. Rien n'indique que la technologie de la fonte et de la forge ait été utilisée dans le reste de l'Afrique avant le VI^e siècle av. J.-C., et ces évolutions seront donc traitées à leur juste place dans le tome III de la présente *Histoire*. Les traces d'importations d'objets métalliques sont éparses et limitées à l'Afrique du Nord et à certaines parties du Sahara. Des gravures rupestres dans les monts de l'Atlas montrent des armes de bronze qui sont très semblables à des types d'armes européens du II^e millénaire av. J.-C. Sur les plateaux sahariens, des peintures, qu'on s'accorde généralement à dater des environs de 1000 av. J.-C., montrent des chars légers tirés par des chevaux. Aucun vestige matériel de ces véhicules n'a jamais été trouvé, mais il paraît peu vraisemblable qu'ils aient pu être utilisables si aucun métal n'entrait dans leur construction, en particulier celle des roues. Nous sommes amenés à conclure qu'en dehors de la vallée du Nil, le métal n'a joué qu'un rôle très mineur dans la technologie africaine de cette période.

Il est permis de supposer que l'emploi de matériaux organiques a été beaucoup plus étendu que ce que semblent indiquer, à première vue, les découvertes archéologiques. Les outils en os et les perles en coquillages étaient en général de facture simple et le fait qu'ils aient été souvent conservés suggère qu'ils furent largement utilisés un peu partout sur le continent. Les peaux d'animaux et les fibres végétales sont très rarement conservées, mais les représentations de l'art rupestre fournissent quelques indications sur les

utilisations qui ont été faites de ces matériaux, par exemple, pour la confection de vêtements, de sacs et de seaux à eau. L'excellent état de conservation de matières organiques anciennes sur la bordure désertique de la vallée du Nil égyptienne montre qu'un large éventail de produits ouvrés peut s'être perdu dans d'autres parties du continent. Tel est plus particulièrement le cas d'articles en bois, représentant non seulement nombre d'objets d'usage quotidien, mais aussi des représentations artistiques. Ailleurs en Afrique, on ne rencontre que très exceptionnellement dans le matériel archéologique des objets en bois qui ont survécu. Ironie du sort, c'est dans les régions de la forêt équatoriale, où l'on ne dispose pas toujours de pierre et où les gens risquent d'avoir été particulièrement tributaires du bois, que les conditions de conservation sont les pires. Un des sites les plus instructifs qui aient restitué des objets en bois datant de cette période est celui de Gwisho Hotsprings, en Zambie méridionale, où ont été conservés des flèches, des arcs, des bâtons à creuser, des plateaux d'écorce et divers autres articles. L'attention doit porter également sur un récipient en bois gravé, datant d'environ 1000 av. J.-C., qui provient de la grotte de Njoro River au Kenya; il présente une similitude remarquable avec des articles utilisés à une époque plus récente pour le stockage du lait par des peuples de pasteurs.

Enfin, il convient d'évoquer la technologie de l'architecture de cette période. Elle se subdivise en trois catégories : les structures des établissements des vivants, les structures employées pour l'enterrement des morts et celles qui étaient mises en place en liaison avec les activités de subsistance. En Afrique, en dehors de la vallée du Nil égyptienne et nubienne, il n'y a aucun vestige architectural de cette période auquel puisse être attribuée de manière plausible une fonction cérémonielle purement religieuse ou non funéraire.

Les structures domestiques varient selon le mode de vie de leurs habitants et, en général, des structures durables ne sont érigées qu'à partir du moment où a pu être atteint un degré raisonnable de sédentarisme. Les populations de chasseurs-cueilleurs itinérants de la moitié sud de l'Afrique faisaient un usage fréquent d'abris rocheux naturels. Sur les établissements en plein air, même ceux qui — comme les sources chaudes Gwisho — ont été le siège d'une occupation répétée, les abris qui ont pu être construits étaient si fragiles et temporaires que l'archéologie n'en a pas retrouvé la moindre trace. Peut-être ressemblaient-ils aux structures en forme de dôme faites de brindilles et d'herbes qu'on continuait à confectionner jusqu'à des époques récentes dans les camps temporaires des chasseurs-cueilleurs, ou comme abris pour les pêcheurs ou les agriculteurs. Une situation analogue avait probablement cours dans des régions situées plus au nord, où des abris temporaires étaient les lieux de vie préférés de nombreux groupes de pasteurs. C'est surtout là où l'agriculture imposait à la population un certain degré de sédentarisme et de stabilité qu'ont été construits des établissements de quelque importance. Ceux de la

vallée du Nil égyptienne et nubienne sont étudiés ailleurs dans ce tome ; parmi leurs homologues dans d'autres régions, les plus intéressants et les plus instructifs se trouvent à Dhar Tichitt dans le Sud-Mauritanien, où ils datent pour la plupart du II^e millénaire av. J.-C. ou du début du I^{er}. Un grand nombre d'ensembles d'habitations construits en pierres sèches sont répartis en groupes séparés d'intervalles réguliers le long de l'escarpement : des exemples sont visibles, figure 10. Dans les zones de plus fortes précipitations situées plus au sud, il y a des éléments qui indiquent, comme à Ntereso au Ghana, qu'on construisait à cette époque des structures en terre armée de poteaux.

Dans de nombreuses régions, les morts étaient enterrés dans de simples fosses, mais il y a plusieurs zones où sont signalés des monuments funéraires. Des cairns de pierres surmontant les sépultures étaient élevés par les plus anciennes populations de pasteurs d'Afrique de l'Est et des fouilles en ont mis au jour des exemples en Tanzanie et au Kenya. Des tombeaux mégalithiques ont été construits en Sénégal, sur l'île de Bioko, en Éthiopie et dans ce qui est aujourd'hui la République centrafricaine. Ce n'est que dans cette dernière région qu'il a pu être établi de façon certaine que les monuments sont antérieurs aux débuts de la métallurgie.

En dernier lieu, il convient de considérer les grandes structures qui ne sont pas rigoureusement architecturales et ont été mises en place en liaison avec des activités de subsistance. On peut en citer plusieurs exemples, encore que dans la plupart des cas ils ne puissent être attribués que de manière hypothétique à la période ici étudiée. Des alignements de pierres, servant soit à délimiter des champs défrichés soit à créer des terrasses à flanc de colline, ont de longue date accompagné l'agriculture. Il est probable que certains des systèmes d'agencement des champs du Maghreb datent d'avant les Phéniciens ; certaines terrasses aménagées en Éthiopie sont sans doute tout aussi anciennes. Des puits profonds ont été forés dans des régions arides pour faciliter l'abreuvement du bétail. La plupart d'entre eux servent encore et leur origine est particulièrement difficile à démontrer. Cependant, certaines scènes de l'art rupestre saharien montrent, semble-t-il, de l'eau puisée dans des puits profonds passant de mains en mains dans des seaux en peau, d'une manière qui est restée la même jusqu'à nos jours chez beaucoup de peuples de pasteurs africains.

Religion et organisation sociopolitique

Dans les sociétés qui n'ont pas élaboré une architecture monumentale remarquable sous les auspices d'une élite puissante, l'archéologie doit en général recourir à une étude complète des sites pour obtenir des éléments matériels d'information sur l'organisation sociopolitique. Les données qui se dégagent se rapportent souvent à la disparité de l'accès aux ressources, mais on verra que ce trait marqué n'est pas forcément lié au pouvoir politique. Dans de nombreux

endroits d'Afrique, le champ couvert par la recherche archéologique n'a pas été suffisant pour révéler ces disparités sur une base autre qu'interrégionale. L'image générale qui se dégage est, au contraire, celle d'une même prospérité dans la plupart des régions. Un des rares endroits où une analyse comparative est possible est le site de Dhar Tichitt en Mauritanie, où les complexes d'habitations cernés de murs en pierre forment des ensembles groupant entre 200 et moins de 20 habitations. Il est possible, mais nullement prouvé, que ces répartitions inégales reflètent un différentiel de prospérité.

Dans des régions situées plus au sud, les archéologues commencent à reconnaître de vastes sites, souvent d'importants abris rocheux, qui servaient sans doute régulièrement de lieux de rassemblement social saisonnier de populations vivant dispersées à d'autres époques de l'année dans des lieux de résidence temporaires plus petits. Cela suppose un schéma d'organisation sociopolitique analogue à celui qu'on trouvait jusqu'à une époque récente chez les peuples de chasseurs-cueilleurs africains et dans lequel les groupes sont petits et essentiellement égaux.

Dans ces sociétés, comme dans beaucoup d'autres, le prestige et le rang social ne sont pas l'apanage exclusif des personnes qui détiennent un pouvoir sociopolitique. L'art rupestre d'Afrique australe, tel qu'il est aujourd'hui interprété, sert à souligner l'importance du rôle que jouent les chamans. Il ne s'est pas encore avéré possible de pénétrer de la même manière la signification de l'art rupestre du Sahara ou de la Corne de l'Afrique. S'il est tentant d'interpréter la description de nombreux troupeaux comme indiquant une accumulation inégale de cette forme de richesse, nous n'avons encore aucun moyen de savoir si ce qui est dépeint correspond à une réalité ou à un désir.

Dans la société africaine traditionnelle, la distinction occidentale moderne entre le pouvoir politique et l'autorité religieuse est rarement faite. Les deux domaines sont intimement liés dans l'Égypte pharaonique. En dépit de la plus grande institutionnalisation de la religion en Égypte et de la connaissance très supérieure que nous en avons acquise, grâce à la fois à l'intensité des recherches menées à son sujet et aux documents écrits dont on dispose, il apparaît que les racines essentielles de la religion égyptienne sont communes à toute une vaste zone qui englobe au moins l'Afrique du Nord et du Nord-Est. D'aucuns suggèrent que ce trait est discernable dans l'art rupestre saharien, mais la compréhension que nous en avons est brouillée par une démarche de la recherche qui n'a pas tenté d'envisager l'art comme une totalité intégrée. Or, on discerne dans cet art non seulement certaines conventions stylistiques, comme la distorsion de la perspective, qui sont caractéristiques des peintures égyptiennes, mais aussi des détails parallèles, dans les coiffures, les ornements et d'autres éléments de l'accoutrement, de la posture, ainsi que le traitement de figures multiples, qui renvoient à un arrière-plan commun. D'autres représentations, comme des masques ou des

danseurs aux costumes complexes, rencontrent des échos plus proches dans les traditions récentes de régions plus méridionales. Tant que l'étude des peintures du Sahara n'aura pas été abordée dans une perspective plus globale et qu'une chronologie plus nette n'aura pas été mise en lumière, il ne sera pas possible d'établir avec certitude la mesure dans laquelle ces facteurs interviennent simultanément ou successivement.

Les recherches menées sur l'art rupestre d'Afrique australe ont montré, on l'a vu, qu'il est pour une large part intimement associé au chamanisme et à la transe, lesquels ont continué jusqu'à une époque récente à jouer un rôle important dans la vie sociale et religieuse des peuples de langue san. Contrairement à ce qu'avancent certains, il n'est pas prouvé que tout l'art rupestre de l'Afrique australe entre dans cette catégorie ni qu'une interprétation analogue puisse nécessairement s'appliquer aux peintures rupestres naturalistes de l'Afrique de l'Est. On peut néanmoins conclure, sans risque d'erreur, que bon nombre des croyances et des pratiques du chamanisme qui caractérisent la religion san récente ont une ancienneté qui remonte à plusieurs milliers d'années.

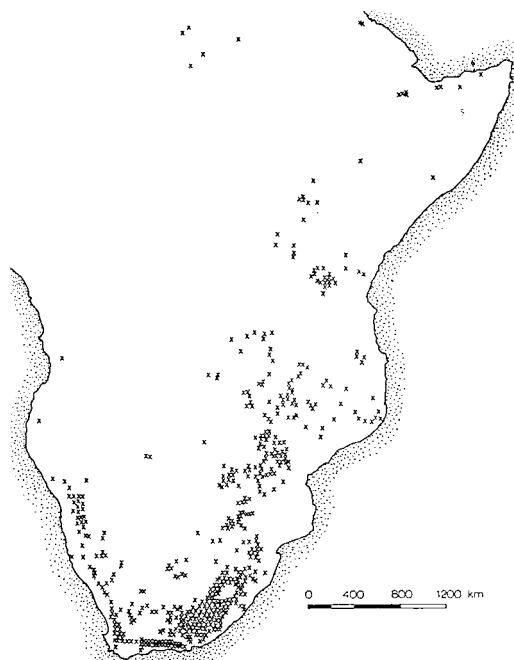
À travers toutes les régions évoquées ci-dessus, et même dans la majeure partie du continent, court le fil rouge d'une tradition de respect envers les morts. Il s'agit là d'un aspect, plus immédiatement apparent dans le matériel archéologique, de l'animisme omniprésent qui sous-tend les croyances et les pratiques religieuses africaines. L'idée que le cannibalisme ait pu être pratiqué en certaines occasions, comme ce fut le cas à des époques plus récentes, ne saurait en aucune manière entamer la validité de cette généralisation. Les articles funéraires qui varient selon les valeurs propres de chaque société, telles par exemple les pierres peintes de la province du Cap en Afrique du Sud et les cornes de grands animaux chez les peuples chasseurs de Zambie et de Somalie, doivent être considérés comme des témoignages de respect plutôt que comme les signes d'une croyance en une forme littérale de vie dans l'au-delà au sens occidental.

L'art

Contrairement à l'habitude fréquente de commenter l'art indépendamment des autres matériels archéologiques, on s'est appliqué ici à en donner un aperçu global intégré. Cela parce que nous croyons que l'interprétation de la signification historique ou archéologique de l'art n'a de sens que si elle est abordée dans le contexte détaillé de la société responsable de son exécution. Séparer l'art du reste de la culture matérielle d'une société, c'est inciter à l'envisager simplement en tant qu'art, ce qui est objectivement à peu près impossible, si ce n'est dans un contexte culturel qui n'est pas celui de l'artiste mais celui du spectateur. Une telle approche peut être apte à stimuler la réflexion personnelle, mais elle n'a aucune validité historique. À ce point du

discours, il convient donc seulement d'énumérer les principales classes de l'art africain qui nous sont parvenues depuis la période 3000-700 av. J.-C. et dont beaucoup ont été décrites et évaluées ailleurs dans ce chapitre, et, à titre subsidiaire, d'attirer l'attention sur ce qui risque d'avoir été perdu.

La carte 20 indique la répartition générale de l'art rupestre (gravure et peinture) en Afrique. Bien qu'on ne dispose que rarement d'une datation précise, il n'est pas douteux que bon nombre des sites portés sur cette carte appartiennent à la période ici examinée, au Sahara, en Afrique



Carte 20 Répartition des peintures rupestres en Afrique orientale et australe (dessin de D. W. Phillipson).

de l'Est et dans la Corne de l'Afrique et en Afrique australe. Cependant, il est, relativement rare de rencontrer dans les contextes archéologiques des représentations artistiques exécutées sur ou comme des objets portables. On peut citer comme exemples les « plaques funéraires » peintes d'Afrique du Sud, les figurines d'argile, de rares sculptures en pierre et les coquilles d'œufs d'autruche gravées du Maghreb. Il est d'usage de ne pas classer dans l'art des articles comme la céramique décorée ou les outils de pierre finement exécutés dont la qualité dépasse incontestablement les impératifs purement fonctionnels auxquels ils obéissent ; ces omissions ne font que souligner la non-signification de l'« art » en tant que concept classificateur en archéologie.

On aura noté, dans la liste qui précède, l'absence de toute mention d'une statuette en bois. L'absence d'outils de métal aura sans nul doute freiné l'élaboration de la sculpture sur bois, mais il est presque inconcevable que la pratique en ait été inconnue avant l'entrée en scène de ces outils. La sculpture sur bois a représenté, à des époques plus récentes, une forte proportion de

l'activité et de l'expression artistiques africaines et son étude peut, comme l'a montré Jan Vansina, fournir à l'historien nombre d'aperçus éclairants. Le fait que ce type de matériel n'ait pas été conservé pour la période ici envisagée constitue un défaut majeur de nos sources et donne la mesure de l'inadéquation des reconstitutions historiques proposées ici.

CONCLUSION

Contrairement à ce qu'on a pu croire, la période s'étendant de 3000 à 700 av. J.-C. peut être considérée comme un temps de stabilité générale dans la majeure partie de l'Afrique. Comme l'ont indiqué les pages qui précèdent, le champ couvert par la recherche archéologique est si incomplet que nous sommes très gênés, pour discerner les grandes tendances, par notre incapacité de différencier le particulier du général. Il y a aussi le risque de voir la plus grande visibilité archéologique de vestiges plus récents nous inciter à considérer comme des innovations de leur époque des complexités socio-économiques dont l'origine remonte en fait à des temps nettement antérieurs. Des recherches récentes effectuées dans la vallée du Nil soudanais et en Afrique de l'Est ont permis de mettre cet aspect en relief. Il n'en apparaît pas moins que les grandes tendances sociopolitiques et économiques de cette période ont essentiellement prolongé en les intensifiant des processus qui étaient déjà discernables au cours des précédents millénaires. Au nord de l'équateur, ces tendances ont été fréquemment associées au développement continu et à l'intensification de l'agriculture. Vers la fin de la période ici envisagée, un mode de vie associé à l'agriculture a commencé à se dessiner dans certaines parties du bassin du Congo et sur les plateaux d'Afrique de l'Est, où prédominaient respectivement une agriculture non céréalière et un élevage extensif. Au sud de l'équateur, chasse et cueillette ont continué à pourvoir à l'essentiel des besoins économiques de la population. Là aussi les évolutions technologiques ont été essentiellement des prolongements de tendances amorcées à des époques antérieures. Les innovations et les mutations majeures qui ont accompagné le développement de la métallurgie n'avaient pas encore commencé.

NOTES

1. L'évaluation démographique des populations préhistoriques est très difficile à réaliser. Nous pouvons pourtant attirer l'attention avec A. Muzzolini (1989) sur la multiplication des sites néolithiques dans toute l'Afrique subsaharienne. L. M. Diop-Maes avance un chiffre de l'ordre de 1 à 3 habitants au km² vers 1000-

700 av. J.-C. En Afrique centrale, P. Vidal constate le même phénomène d'augmentation des sites entre 1500 et 500 av. J.-C. (= 1/km² dans *Recherches centrafricaines*, n° 18, 1984, Aix-en-Provence, p. 20)

2. J. Desanges note dans l'*Histoire générale de l'Afrique* (vol. II, chap. 17), que les Libyens, appelés Tehenou par les Égyptiens, étaient représentés dans l'iconographie égyptienne du début du III^e millénaire comme des hommes de grande taille, foncés, aux lèvres épaisses. Vers 2300 av. J.-C. apparaissent de nouveaux Libyens « à la peau plus claire et aux yeux bleus, avec un nombre non négligeable de blonds ». Ces derniers deviendront très nombreux sous Ramsès III qui dévot les Peuples de la Mer, blancs, vers la Libye au début du XII^e siècle av. J.-C. ainsi que l'avaient déjà fait ses prédécesseurs.

3. D'après les datations les plus anciennes obtenues à Karkarichinkat (Mali), Kintampo et Ntereso (Ghana), la domestication des animaux est maintenant attestée entre 2500 et 2000 av. J.-C. L. M. Diop-Maes pense pouvoir remonter à des dates bien plus anciennes sur certains sites, comme celle de 4000 av. J.-C. citée par H. Lhote à Arlit (Aïr). Cf. R. Vernet, *Vallées du Niger*, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1993, p. 70)

4. Les débuts de la métallurgie africaine ne sont pas encore bien connus. Certaines découvertes associées à des datations d'échantillons par la méthode du carbone 14 confirmeraient l'hypothèse d'une métallurgie précoce du fer local : au Rwanda/Burundi, N.C. Van Grunderbeek, E. Roche et H. Doutrelepont ont signalé dans le *Journal des Africanistes* (n° 52, 1-2, Paris, 1982, p. 54) du fer vers 1470 av. J.-C. et plus sûrement entre 1250 et 700 av. J.-C. A. Marliac a découvert au Cameroun septentrional, du fer daté, de 700 av. J.-C. (A. Marliac, *L'âge du fer au Cameroun septentrional*, Paris, 1988). D'autres dates plus hautes, comme celles de Nok, sont moins fondées.

5. Une céramique a été trouvée dans le niveau inférieur de la grotte de Gamble, à Elmenteita à l'est du lac Victoria-Nyanza, daté de 6000 av. J.-C. (J.W.G. Sutton, in *Histoire générale de l'Afrique*, vol. I, chap. 19, UNESCO, Paris, 1980, p. 522). Au sud-est de ce lac, deux sites ont fourni une poterie datée de la fin du IV^e millénaire et du début du III^e millénaire (D.P. Collett et P.T. Robertshaw, *Azania*, XV, 1980, p. 135-145).

6. Il faut rappeler les effets probables d'une phase très aride ayant duré plusieurs siècles, vers 5000 av. J.-C.

7. Nous connaissons en particulier sous les règnes de Mérenré et Pépi II, au XXIII^e siècle, les quatre expéditions du chef caravanier égyptien Herkhouf, au pays de « Yam ». La première et la deuxième durèrent respectivement 7 et 8 mois. P. Kalck situe ce pays dans la région nord-est du territoire centre-africain (*Histoire de la république centrafricaine*), Berger Levrault, Paris, 1974, p. 33.

BIBLIOGRAPHIE

- AMBLARD S., PERNÈS J. 1989. « The Identification of Cultivated Pearl Millet (*Pennisetum*) amongst Pottery from Oued Chebbi (Dhar Oualata, Mauritania) », *African Archaeological Review*, vol. VII, p. 117-126.
- BARTHELME J. W. 1985. *Fisher-Hunter and Neolithic Pastoralists in East Turkana*, Kenya. Oxford (BAR Int. Ser., 254)
- BOWER J. 1991. « The Pastoral Neolithic of East Africa », *Journal of World Prehistory*, vol. V, p. 49-82.
- BRANDT S.A., CARDER N. 1987. « Pastoral Rock Art in the Horn of Africa : Making Sense of Udder Chaos », *World Archaeology*, vol. XIX, p. 194-213.
- CABLE C. 1984. *Economy and Technology in the Late Stone Age in Southern Natal*, Oxford (BAR Int. Ser. 201).
- CAMPS G. 1974. *Les Civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris.
- CARTER P.L. 1970. « Late Stone Age Exploitation Patterns in Southern Natal », *South African Archaeological Bulletin*, vol. XXV, p. 55-58.
- CLARK J.D. 1954. *Prehistoric Cultures in the Horn of Africa*, Cambridge.
- 1963. *Prehistoric Cultures of Northeast Angola and their Significance in Tropical Africa*, Lisbonne.
- (dir.) 1982. *Cambridge History of Africa*, vol. I, Cambridge.
- , BRANDT, S. A. (dir.) 1984. *From Hunters to Farmers*, Berkeley, Californie.
- , WILLIAMS M. A. J. 1978. « Recent Archaeological Research in South-Eastern Ethiopia, 1974-1975 », *Annales d'Ethiopie*, vol. XI, p. 19-42.
- CLIST B. 1986. « Le Néolithique en Afrique centrale : état de la question et perspective d'avenir », *L'Anthropologie*, vol. XL, p. 217-231.
- 1989. « Archaeology in Gabon, 1886-1988 », *The African Archaeological Review*, col. 7, p. 59-95.
- CONNAH G. 1981. *Three Thousand Years in Africa*, Cambridge.
- DAVID N. 1982. « Tazunu : Megalithic Monuments of Central Africa », *Azania*, vol. XVII, p. 43-77.
- DEACON J. 1984. « Later Stone Age People and their Descendants in Southern Africa », in R. G. KLEIN (dir.) *Southern African Prehistory and Palaeoenvironments*, p. 221-328, Rotterdam.
- EGGERT M. K. H. 1987. « Imbonga and Batalimo : Ceramic Evidence for Early Settlement of Equatorial Rain Forest », *African Archaeological Review*, vol. V, p. 129-145.
- EHRET C. 1980. « On the Antiquity of Agriculture in Ethiopia », *Journal of African History*, vol. XX, p. 161-177.
- , POSNANSKY M. (dir.) 1982. *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*, Berkeley, Californie.

- FAGAN B. M., VAN NOTEN F. 1971. *The Hunters Gatherers of Gwisho*, Tervuren, Musée Royal de l'Afrique Centrale.
- FATTOVICH R., MARKS A. E., MOHAMMED-ALI A. 1984. « The archaeology of Eastern Sahel, Sudan : Preliminary Results », *African Archaeological Review*, vol. II, p. 173-188.
- FUCHS G. 1989. « Rock Engravings in the Wadi el-Barramiya, Eastern Desert of Egypt », *African Archaeological Review*, vol. VII, p. 127-153.
- GRÉBENART D. 1988. *Les Premiers Métallurgistes en Afrique occidentale*, Paris.
- HAALAND R. 1987. *Socio-Economic Differentiation in the Neolithic Sudan*, Oxford (BAR Int. Ser., 350).
- HOLL A. 1989. « Habitat et sociétés préhistoriques du Dhar Tichitt (Mauritanie) », *Sahara*, vol. II, p. 49-60.
- LANFRANCHI R., SCHWARTZ D. 1990. *Paysages quaternaires de l'Afrique centrale atlantique*, Paris.
- LEAKEY M. D., LEAKEY L. S. B. 1950. *Excavations at Njoro River Cave*, Oxford.
- LEWIS-WILLIAMS J. D. 1981. *Believing and Seeing*, Londres.
- 1983. *The Rock Art of Southern Africa*, Cambridge.
- , DOWSON T. 1990. *Images of Power*, Johannesburg.
- MCINTOSH S. K., MCINTOSH R. J. 1988. « From Stone to Metal : New Perspectives on the Latter Prehistory of West Africa », *Journal of World Prehistory*, vol II, p. 89-133.
- MACH J., ROBERTSHAW P. (dir.) 1982. *Culture History in the Southern Sudan*, Nairobi.
- MARET P. DE 1986. « The Ngovo Group : An Industry with Polished Stone Tools and Pottery in Lower Zaire », *African Archaeological Review*, vol. IV, p. 103-133.
- , CLIST B., VAN NEER W. 1987. « Résultats des premières fouilles dans les abris de Shum Lake et Abéké », *L'Anthropologie*, vol. XLI, p. 559-584.
- MARSHALL F. 1989. « Rethinking the Role of *Bos indicus* in Africa », *Current Anthropology*, vol. XXX, p. 235-240.
- MERRICK H. V., BROWN F. H., 1984. « Obsidian Sources and Patterns of Source Utilisation in Kenya and Northern Tanzania : Some initial findings », *African Archaeological Review*, vol. II, p. 129-152.
- MOKHTAR G. (dir.) 1981. *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, UNESCO, Paris.
- MUZZOLINI A. 1986. *L'Art rupestre préhistorique des massifs centraux sahariens*, Oxford, British Archaeological Reports (International Series 318).
- 1991. « Proposals for Updating the Rock-drawing Sequence of the Acacus », *Libyan Studies*, vol. 22, p. 7-30.
- PHILLIPSON D. W. 1976. *The Prehistory of Eastern Zambia*, Nairobi, British Institute en Eastern Africa.

- 1977. *The Later Prehistory of Eastern and Southern Africa*, Londres.
- 1984. « Aspects of Early Food Production in Northern Kenya », in L. KRYZANIAK, M. KOBUSIEXICZ (dir.), *Origin and Early Development of Food-Producing Cultures in North-East Africa*, p. 489-495, Poznan.
- 1985. *African Archaeology*, Cambridge.
- 1994. « Chapitre 40 », *Histoire de l'Humanité*, vol. I, UNESCO, Paris.
- SHAW T. 1978. *Nigeria*, Londres.
- 1981. « The Late Stone Age in West Africa and the Beginnings of African Food Production », in ROUBET *et al.* (dir.), *Préhistoire africaine*, p. 213-235, Paris.
- DANIELS S. G. H. 1984. « Excavations at Iwo Eleru, Ondo State, Nigeria », *West African Journal of Archaeology*, vol. XIV, p. 1-269.
- STAHL A. B. 1985. « Reinvestigation of Rintampo 6 Rock Shelter, Ghana : Implications for the Nature and Culture Change », *African Archaeological Review*, p. 117-150.
- STEHLI P. (dir.). 1978. *Sahara*, Cologne.
- VAN NOTEN F. 1982. *The Archaeology of Central Africa*, Graz.
- VANSINA J. 1984. *Art History in Africa : An Introduction to Method*, Londres.
- VINNICOMBE P. 1976. *People of the Eland*, Pietermaritzburg.
- WILLCOX A. R. 1984. *The Rock Art of Africa*, Londres.
- WILLIAMS M. A. J., FAURE H. (dir.) 1980. *The Sahara end the Nile*, Rotterdam.

14

L'Europe

Note du directeur

Une importante littérature archéologique a été publiée concernant les âges des métaux dans différents pays d'Europe mais, en même temps, proliféraient différents systèmes de référence typologiques et chronologiques.

Les textes concernant l'Europe ont dû être harmonisés, afin d'arriver à un équilibre entre l'analyse région par région et une vision complète à l'intérieur d'un cadre de référence homogène. L'objectif était de permettre au lecteur de se familiariser, chapitre par chapitre, avec les spécialités culturelles de chaque partie de l'Europe et, en même temps, de connaître les grandes lignes de l'évolution du continent durant cette période.

14.1

Introduction

Jean-Pierre Mohen

La période qui va de 3000 à 700 av. J.-C. correspond en Europe à un nouveau stade important de l'évolution de la société qui regroupe le Chalcolithique et l'âge du bronze. Les innovations néolithiques ont progressivement modifié le mode de vie des hommes dont les activités de production sont alors dominantes. À partir de 3000 av. J.-C., les communautés de paysans et de bergers colonisent un maximum de terres jusque dans les montagnes et jusque dans le nord de l'Europe. L'emprise de l'homme sur la nature est telle que l'écologie en est pour la première fois modifiée. Le développement de sociétés fortement néolithisées s'accompagne d'un accroissement démographique, d'une structuration sociale assez poussée, de l'apparition d'artisanats de plus en plus spécialisés et surtout de la métallurgie : celle du cuivre et de l'or d'abord, puis celle du bronze, enfin celle du fer au début du I^{er} millénaire av. J.-C. Les réseaux d'échanges considérablement élargis sont souvent indispensables à ces activités et l'on a pu parler d'une européanisation des cultures quand certains auteurs ont attiré l'attention sur la large répartition de certains objets qui lient la Grèce avec les îles Britanniques, la Scandinavie avec l'Italie du Nord, les régions qui bordent la mer Noire avec la péninsule Ibérique. Cette évolution ne s'est pas produite sans soubresauts ; plusieurs types de crises plus ou moins brutales apparaissent : crises climatiques, crises démographiques, crises économiques, crises guerrières, crises sociales. Leur étude menée à bien à partir des vestiges archéologiques observés et interprétés grâce aux méthodes des sciences physiques et chimiques, des sciences naturelles, des sciences humaines, des sciences mathématiques permet une esquisse historique de ces sociétés sans écriture et des tentatives de compréhension des processus d'adaptation et de changement de ces groupes humains protohistoriques (*carte 21*).

L'ENVIRONNEMENT

La géographie physique de l'Europe protohistorique n'est pas, sous ses aspects généraux, très différente de celle que nous connaissons de nos jours. C'est-à-dire que quatre grandes formations du paysage peuvent rendre compte de la variété du cadre naturel : le paysage arctique et subarctique est limité à l'extrême nord de la Scandinavie et de la Fédération russe; il se retrouve en haute montagne, dans les Alpes et les Pyrénées, par exemple; sa végétation est dépourvue d'arbres; elle est de type toundra ou de type alpin.

Le paysage septentrional de conifères se trouve en Scandinavie et dans la Fédération russe au-delà du 60° de latitude Nord mais aussi dans les pays de montagnes élevées; les arbres nombreux sont le pin, l'épicéa, le sapin argenté, le bouleau et le saule. Le paysage de la zone tempérée subocéanique à forêt caduque d'été comprend le chêne, l'orme, le tilleul, l'aulne et le hêtre. Le paysage méditerranéen à forêt persistante est formé de chênes-lièges, de cyprés, d'oliviers. Il peut être réduit au maquis avec des buis, des myrtes, des genévriers, des genêts, des arbousiers, des lauriers-roses, des lambrusques ou à la garrigue avec des lavandes, des thyms, des sauges, etc.

L'évolution des paysages entre 3000 et 700 av. J.-C.

Plusieurs facteurs naturels ou humains sont intervenus pour modifier quelque peu ces paysages, entraînant parfois de véritables crises d'adaptation des sociétés humaines.

Les paysages littoraux ont peu changé car la ligne du rivage n'a connu que de faibles variations : remontée des eaux de l'ordre du mètre en Europe occidentale; abaissement en Europe du Nord. À la fin de la période, le niveau actuel était atteint. Il y a bien sûr des situations locales particulières d'alluvionnement (Marais poitevin, France) ou d'effondrement (Venise, Italie).

L'évolution générale de la végétation du postglaciaire a été établie dans le nord de l'Europe grâce aux abondants pollens des tourbières (système de Blytt-Sernander). Elle a été confirmée et nuancée à la suite des analyses des palynologues des autres pays. Le début de notre période correspond à la fin de la phase atlantique que l'on situe entre 5500 et 3000-2500 av. J.-C.

La douceur de température (plus grande que de nos jours) alliée à une assez grande humidité provoque l'extension de la forêt, en particulier en zone tempérée, de la chênaie mixte avec forte présence du tilleul. La phase suivante appelée subboréale dure de 3000-2500 à 700 av. J.-C.; elle est caractérisée par un refroidissement général qui peut être soit sec, soit humide; la chênaie mixte régresse au profit du hêtre, du sapin et de l'épicéa en altitude. À la fin de cette phase entre 1100 et 700 av. J.-C., une humidité renforcée semble avoir eu des conséquences dramatiques sur des populations agricoles qui n'obtenaient plus la maturation de leurs récoltes et sur des villageois du



Carte 21 L'Europe (d'après Millotte, Thévenin, 1988).



bord de lacs circumalpains qui durent abandonner avec précipitation leurs maisons à cause probablement d'une montée brusque des eaux (les sites du lac de Neuchâtel en Suisse ont été désertés vers 850 av. J.-C. d'après plusieurs datations dendrochronologiques). Après 700 av. J.-C., la phase subatlantique connaît un radoucissement et une humidité plus favorables à une nouvelle extension de la forêt de hêtres et de charmes et correspond à la situation actuelle.

Des nuances et des adaptations ont été apportées à ce tableau, par exemple pour les régions méditerranéennes, où le chêne vert se développe au moment du passage de la phase atlantique à la phase subboréale pendant laquelle apparaît le pin d'Alep, ou pour le Bassin parisien où à la phase subboréale, on assiste à la régression irrégulière de l'orme et du tilleul, à l'augmentation de l'aulne et à l'apparition du hêtre en Normandie (France). Mais les analyses paléobotaniques ont surtout montré pour cette période, dans de vastes régions, le rôle des hommes sur la végétation naturelle. Les déboisements et l'influence des hommes sur le paysage naturel ont atteint une telle importance que le phénomène est pour la première fois enregistré dans les diagrammes polliniques. Le rôle de l'homme se combine d'ailleurs parfois avec l'évolution naturelle ; le retrait, par exemple, de la chênaie à la phase subboréale dans les pays méditerranéens, remplacée par le maquis, semble résulter de cette nouvelle situation. L'action anthropique est double : elle s'exerce sur la végétation naturelle par le biais des animaux domestiques dont le nombre s'accroît, et en particulier par celui des chèvres. Cette action affecte les régions de plaine et de montagnes où les troupeaux sont emmenés en transhumance. La seconde action est le déboisement, souvent par brûlis, de terres fertiles transformées en champs et en pâturages. La zone de la forêt tempérée a souvent souffert de la mise en culture et l'on trouve des traces de la déforestation intensive et l'apparition de pollens de plantes rudérales et de plantes cultivées aussi bien en Gironde, dans le Massif central, en Bretagne (France) qu'en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas et en Europe centrale et orientale. La limite septentrionale de l'action anthropique sur la végétation naturelle est celle de la maturation des céréales qui passe par le nord de l'Angleterre et la Scandinavie méridionale. Dans les régions situées plus au nord de cette limite, ou dans la haute montagne ou encore dans certains massifs ingrats peu propices à l'agriculture, comme en Hongrie, à l'âge du bronze, l'action anthropique est due aux bergers et à leurs troupeaux. La mise en culture des terres selon des méthodes extensives a eu pour résultat d'épuiser assez rapidement celles-ci : on constate, par exemple, dans la vallée du Rhin, que les implantations rurales du Néolithique ancien sur les terres les plus fertiles, en particulier les dépôts de loess, sont abandonnées au profit de terres plus difficiles à travailler. La recherche de nouvelles terres à cultiver rendue encore plus nécessaire du fait d'un accroissement démographique explique qu'à la fin du

III^e millénaire et dans la première moitié du II^e millénaire av. J.-C., des terres ingrates, comme celles des plateaux des Cheviot au nord de l'Angleterre, aient été colonisées. L'entreprise a été menée à bien grâce à l'optimum climatique constaté à ce moment-là. Mais les archéologues supposent que, quand la température s'est rafraîchie et que l'humidité s'est accentuée à la fin de la phase subboréale, ces installations de hauteur dont l'économie était devenue précaire ont été abandonnées. Dans les régions plus tempérées, le problème de l'épuisement des sols a pu être en partie réglé par l'introduction dans le courant du III^e millénaire av. J.-C. de nouvelles techniques agraires, comme l'utilisation de l'araire ou celle de la fumure ou encore celle de la culture de nouvelles plantes plus vivaces. Dans d'autres régions, il semble que l'activité pastorale, qui se pratiquait alors sur des espaces plus larges et en particulier sur les plateaux venteux, se soit développée à la fin du II^e millénaire av. J.-C. : ainsi, le phénomène a été reconnu dans les îles Britanniques ou en France, dans le Jura. Ces communautés pastorales auraient favorisé la diffusion de la civilisation du fer.

Dans le sud de l'Europe, et en particulier dans la péninsule Ibérique, les hommes ont conquis ou reconquis des terres cultivables depuis le III^e millénaire av. J.-C. grâce à l'aménagement de canaux d'irrigation étudiés également dans le Caucase.

Anthropologie physique et démographie

Nous connaissons encore très mal les hommes des III^e et II^e millénaires av. J.-C. L'anthropologie physique nous apprend que les caractères morphologiques actuels existaient déjà presque tous. Quelques nouveautés s'imposent pourtant : à la fin du III^e millénaire, la brachycéphalisation devient fréquente et elle est plus spécifiquement constatée dans les sépultures à vase campaniforme. L'étude des os, de leur pathologie, les estimations de la durée d'espérance de vie indiquent une vie pleine de difficultés comme de dangereux accouchements, les maladies, les disettes et parfois les tueries. Celles-ci ne semblent pourtant pas aussi fréquentes qu'on pourrait l'imaginer. L'examen des habitats ruraux ouverts et même fortifiés nous montre plutôt des gens paisibles, vêtus de tissus de laine ou de lin, de peau ou de cuir ; nous avons quelques renseignements sur les vêtements grâce aux statuettes d'argile cuite d'Europe centrale et orientale, grâce aux statuettes en bronze trouvées en Scandinavie et en Europe méditerranéenne, en Sardaigne (Italie) par exemple, et surtout grâce aux cadavres « momifiés » trouvés dans les tourbières du Danemark et du nord de l'Allemagne préservés dans des milieux humides de marécages ou de tumulus depuis parfois environ 3 300 ans. Nous pouvons citer ici la momie de l'homme de Similaun conservée dans un glacier tyrolien depuis près de 6 000 ans (*fig. 55, 57*). Les vêtements sont différents selon le sexe, l'âge et la saison. La jeune fille d'Egtved au

Danemark, inhumée en été, porte un corsage court fait d'une seule pièce, une ceinture et une jupe courte qui s'arrête au-dessus des genoux. Deux jeunes femmes exécutant des danses acrobatiques portent les mêmes jupes courtes. Ce type de vêtement estival se retrouve sur une petite statuette ornant le manche d'un couteau en bronze trouvé à Kaiserberg dans le Holstein. Une autre femme assez jeune, trouvée à Skrydstrup, porte une ceinture; le corsage, ample, est formé de deux pans plissés attachés à l'épaule. La vieille femme de Borum Eshøj porte aussi un corsage et une large jupe tenue à la taille par une ceinture et descendant jusqu'aux pieds (*fig. 58*). L'homme de Trindhøj porte une tunique qui descend jusqu'aux genoux; elle est maintenue au niveau des épaules par des lanières de cuir; elle est ouverte sur le côté et les pans, attachés sur la poitrine grâce à une épingle, sont maintenus à la taille par une ceinture.



Figure 55 L'homme de Similaun : reconstitution de son vêtement de cuir et de ses chaussures (d'après Egg *et al.*, 1993).

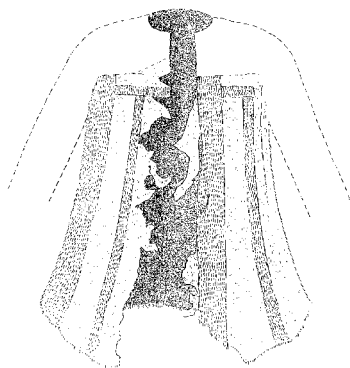


Figure 56 L'homme de Similaun : reconstitution de la veste faite de bandes de cuir de différentes couleurs. La partie du haut manque (d'après Egg *et al.*, 1993).

Une cape était jetée sur les épaules. L'homme était coiffé d'une toque en feutre. D'autres détails nous sont ainsi connus sur les mocassins et sur les résilles qui retenaient les cheveux des femmes. Ce que nous savons du vêtement de l'Europe du Nord se retrouve dans le sud de l'Europe (statuettes de Sardaigne).

Les estimations démographiques sont difficiles à établir. La notion de territoire définie par les archéologues anglais implique une certaine unité géographique comprenant des fermes, des hameaux, un ou plusieurs habitats fortifiés : l'un de ces territoires, comme il en existe autour de Stonehenge, compte entre 3 000 et 8 000 individus.

D'après ces calculs, la population de la Grande-Bretagne, par exemple, aurait été de 1 million de personnes vers 3000 av. J.-C., serait passée par un maximum de 2 millions de personnes vers 1300 av. J.-C., pour revenir à 1 million de personnes, vers 700 av. J.-C.

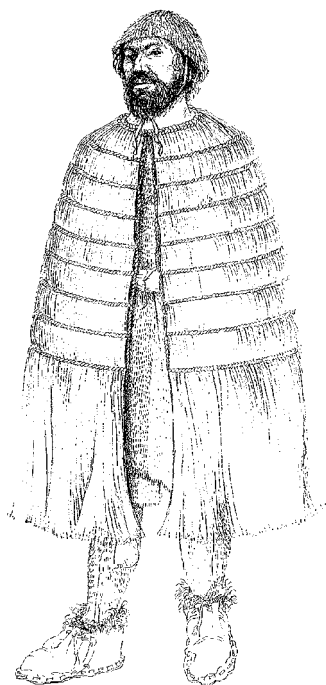


Figure 57 L'homme de Similaun : reconstitution de son bonnet de cuir et de sa cape en raphia (d'après Egg *et al.*, 1993).



Figure 58 Costumes de femme et d'homme, âge du bronze, Danemark (d'après Mohen, Baillond, 1987).

Il existe des preuves provenant d'autres régions indiquant une augmentation continue de la population fondée sur le dénombrement des tombes en Europe septentrionale.

Aspect techno-économique

Centres de pêche et de chasse

Certains sites du nord et de l'est de l'Europe nous montrent le développement de la pêche et de la chasse, en particulier dans des zones où l'agriculture n'a pas pu s'imposer pour des raisons climatiques ou culturelles. Les innombrables figurations scandinaves piquetées sur les rochers de Himmelstalund (Suède) et de Fossum (Norvège) ou celles de Zalavrug près de la mer Blanche, sur le territoire russe, représentent le plus souvent des scènes de chasse et de pêche : des chasseurs à ski, munis de leur arc, poursuivent et tuent des rennes et de grands oiseaux, des cygnes peut-être ; d'autres se sont répartis dans des bateaux qui encerclent un cétacé harponné ; des pêcheurs à la ligne, isolés dans leur barque, attrapent de gros poissons. Des filets, des nasses, des collets permettent des prises importantes. Quelques hameçons et surtout des fouènes étaient utilisés pour capturer les brochets du site de Svaerdborg (Danemark), où l'abondance des têtes de ce poisson a suggéré une préparation spécifique pour la conservation, le séchage ou le fumage. En effet, des techniques nouvelles de conservation (saumures et salaisons) et de stockage (jarres en céramique) semblent se développer pour préparer des produits qui étaient consommés pendant l'hiver ou échangés — viandes, graisse, peaux et fourrures, plumes d'aigle pour empenner les flèches des arcs, duvet, etc. Certains auteurs pensent que grâce à ces échanges, les pays de la Scandinavie méridionale ont pu acquérir des lingots de cuivre et d'étain, source d'une métallurgie locale originale. La chasse et la pêche restent aussi le fondement de l'activité économique de sociétés forestières de l'est de l'Europe, à Ousviaty au sud de Saint-Petersbourg ou à Chigir dans l'Oural, par exemple. Elles sont toujours un appoint dans le reste de l'Europe, un appoint aristocratique et religieux pendant les périodes fastes (chasse au cervidé : chariot de Strettweg en Autriche ; chasse au sanglier : chariot de Mérida en Espagne) ou un appoint nécessaire et plus populaire en cas de disette (vers 1800 et vers 800 av. J.-C., semble-t-il).

Les pratiques agropastorales et l'habitat rural

Les marques d'une économie agropastorale sont manifestes dans une grande partie de l'Europe protohistorique avec des nuances géographiques dues au climat. Les terres riches de la zone tempérée ont une vocation mixte à forte activité agricole, tandis que les terrains secs du Midi et les plateaux froids du Nord se prêtent mieux à l'élevage. À partir de 3000 av. J.-C., le besoin de

nouvelles terres se fait sentir du fait de l'épuisement des premiers terroirs mis en culture sur brûlis ou saccagés par les chèvres, et surtout d'une démographie qui s'accroît. On constate que des régions ingrates comme les monts de la Meseta espagnole, de la Bretagne, des Alpes ou du Massif central ou encore d'Écosse sont défrichées et colonisées tandis que de nouvelles techniques agraires s'imposent : l'utilisation de la fumure pour régénérer les sols, l'aménagement de systèmes de canaux d'irrigation en Europe méridionale (péninsule Ibérique et Caucase) et surtout, semble-t-il, le remplacement progressif du bâton à fouir et de la houe par l'araire tiré par des bœufs. D'après les scènes de labour piquetées sur les rochers du nord et du sud de l'Europe, deux types d'araire ont pu être distingués, l'araire-bêche (Tostrup dans le Jutland, Danemark) et l'araire-houe mieux représentés (Sejbaek et Vebstrup au Danemark, mont Bego en France méridionale et Val Camonica en Italie) (ill. 139). Avec l'araire, le paysan passe du domaine de l'*hortus* à celui de l'*ager*; le sillon joue le rôle de petit canal qui retient l'eau en aérant la terre. Les blés sont toujours présents parmi les graines cultivées qui semblent se diversifier dans le courant du III^e millénaire av. J.-C. avec la présence de l'orge en Grande-Bretagne, celle du millet dans le nord de la France, en Suisse et en Allemagne; l'avoine et le seigle semblent apparaître aussi assez tardivement en Europe tempérée. Les plantes à gousse se généralisent alors (fève, lentille et lin), les arbres fruitiers font l'objet d'attention particulière (pomme, raisin, olive). Parmi les animaux domestiques apparaissent de grands bovidés, issus peut-être de la domestication locale d'aurochs, et le cheval d'origine steppique à la fin du III^e millénaire av. J.-C., sans exclure aussi des origines indigènes par la suite, en particulier en Europe occidentale. Ces deux animaux introduisent des forces de traction et des possibilités de déplacement qui ont été largement exploitées.

L'habitat rural reflète les différents aspects de la vie agricole. Il est en Europe le plus souvent dispersé et formé de fermes isolées, de hameaux ou de villages fortifiés ou non. La variété des matériaux de construction utilisés, tels que la pierre, la terre, le bois, le chaume, et celle des formules architecturales adoptées contribuent à donner leur originalité à plusieurs régions d'Europe : dans le monde méditerranéen, des maisons rondes sont construites en pierres à Filicudi dans les îles Éoliennes et à Porto Perone à Leporana près de Tarente (Italie), vers 2000 av. J.-C. Dans les îles Shetland, des maisons rondes en pierres sèches apparaissent aussi à Gruting; d'autres maisons de plan circulaire sont constituées de poteaux fichés dans le sol, soutenant une charpente recouverte de chaume; les parois étaient faites de clayonnage recouvert de pisé ou de torchis. Vers 1000 av. J.-C., à Gwithian en Cornouailles, quelques-unes d'entre elles sont regroupées au milieu de champs limités par des talus et des fossés de drainage. Plus au nord, dans les Cheviot, elles sont associées à des traces de parcelles. En Europe tempérée

et continentale, le plan rectangulaire est le plus souvent adopté : des poteaux enfoncés dans le sol forment l'armature de parois faites de clayonnage enduit d'argile et soutiennent une charpente savamment agencée et couverte de chaume ; les techniques d'assemblage sont connues d'après les vestiges trouvés dans les sites lacustres : comme ceux du lac de Neuchâtel (Suisse) où assemblages à mi-bois, tessons, mortaises, queues d'aronde ont été trouvés. Certaines maisons sont construites entièrement de bois ; selon la technique du Blockbau quand les parois faites de poutres horizontales s'entrecroisent dans les angles : un exemplaire de ce type de maison typique des régions alpines a été signalé à Hallstatt en Autriche (début du I^{er} millénaire av. J.-C.). À l'intérieur des maisons, des étagères et des litières sont aménagées. Au III^e millénaire av. J.-C., les outils du charpentier et ceux du menuisier étaient des coins en bois, des haches, des herminettes, des ciseaux en pierre polie ; au II^e millénaire av. J.-C., ces instruments sont progressivement remplacés par leurs équivalents en bronze auxquels il faut ajouter les gouges et des planes. La maison pouvait être fermée à clé, comme à Morges (Suisse).

Des maisons rectangulaires, celles d'Elp (Drenthe), longues et isolées dans la plaine flamande et même en Scandinavie, ressemblent aux fermes frisonnes contemporaines. D'autres maisons rectangulaires plus modestes sont rassemblées dans la plaine, en hameaux ou en petits villages : à Dampierre sur le Doubs (Doubs, France), les maisons sont disposées en cercle autour de deux maisons centrales à auvent. Les maisons peuvent être également regroupées sur la rive de certains lacs et surélevées sur des pilotis : ce sont les fameuses cités lacustres qui étaient le plus souvent sur terrain humide et non sur l'eau. Certains de ces villages de bord de lac sont entourés d'une palissade ; le site de Fiave en Italie (milieu du II^e millénaire av. J.-C.), celui de Cortaillod sur le lac de Neuchâtel en Suisse et celui de Biskupin en Pologne (début du I^{er} millénaire av. J.-C.). En Allemagne, le site de la Wasserburg, près de Buchau, ou celui de Unteruhldingen, sur le bord du lac de Constance (Suisse), présentent plusieurs phases d'aménagement. L'artisanat domestique se développe dans ces habitats concentrés. On le retrouve dans les habitats fortifiés de hauteur, témoins de travaux collectifs dictés par une société hiérarchisée.

L'artisanat domestique et l'artisanat spécialisé

L'artisanat domestique est traditionnel, c'est-à-dire que les techniques utilisées sont apparues lors des millénaires précédents et surtout lors du IV^e millénaire av. J.-C. qui a vu se généraliser les innovations néolithiques en grande partie liées à des activités rurales. Quelques objets de prestige, en relation avec la religion, la chasse ou la guerre, évoquent des productions plus spécialisées. Bien des détails caractérisent pourtant l'artisanat domestique de notre période. En ce qui concerne la taille de la pierre, les fameuses

pointes de flèches perçantes à ailerons et pédoncule apparaissent dans le courant du III^e millénaire av. J.-C. ; les plus finement retouchées sont les pointes armoricaines, taillées dans du silex blond translucide au début du II^e millénaire av. J.-C. Aux mêmes époques, les ateliers de Scandinavie ou, en France, ceux du Grand-Pressigny fabriquent des poignards dont la qualité a été comparée à celle des couteaux égyptiens prédynastiques. Dans ce cas, l'artisanat domestique s'est sans doute déjà transformé en artisanat spécialisé. Pourtant, l'industrie lithique domestique de base (grattoirs, couteaux à dos, lames de faucilles, perçoirs, pics, ciseaux, haches parfois polies, etc.) a très certainement été en usage dans de nombreuses régions d'Europe pendant toute la période, au moins jusqu'au début de l'âge du fer. La céramique continue aussi à être en grande partie une fabrication domestique : elle comprend des vases destinés à la consommation des aliments et des récipients de stockage (jarres, silos). Les fours de potier sont encore le plus souvent de simples fosses mais dans le courant du II^e millénaire av. J.-C., nous avons quelques exemples de fours perfectionnés comprenant une zone de foyer séparée de la chambre de chauffe par une grille en argile cuite : le four de Sévrier (Haute-Savoie, France) est de ce type : il date des environs de 1000 av. J.-C. et permet une cuisson régulière qui explique la qualité des vases répandus alors dans toute l'Europe. Cette qualité est d'autant plus remarquable dans certaines régions que le tour commence à être utilisé pour la mise en forme des vases : cette technique est attestée en Crète au début du minoen moyen et est ensuite diffusée dans les colonies grecques, étrusques et phéniciennes dans tout le bassin méditerranéen ; ce n'est qu'à la fin de l'âge du fer que le tour est adopté par les potiers de l'Europe tempérée.

Un système mécanique analogue (tour à archet) a permis de fabriquer d'autres objets, comme des bracelets en pierre, comme des tasses en ambre et en schiste du Wessex en Angleterre, datées du début du II^e millénaire av. J.-C. et comme des récipients, des roues ou des moyeux en bois : un plat en cyprès trouvé dans une tombe de Mycènes est peut-être déjà obtenu au tour, ce qui est certain pour un récipient de la tombe étrusque du Guerrier à Corneto (Italie).

Nous connaissons le travail du bois grâce à des sites exceptionnels comme ceux des sépultures à char du nord de la mer Noire (Tri Brata) ou ceux des tumulus danois (Egtved) et surtout grâce aux découvertes sublacustres des lacs circumalpins (Zurich, Neuchâtel, le Bourget en France), des marécages de Scandinavie (Ordrup) et de la Fédération russe (Ousviaty) ; on y retrouve, outre les éléments de la construction des maisons — poteaux, solives, planches, etc. —, toute une variété d'objets, manches d'outils, louches, peignes, coins, arcs, jougs, roues, coffrets, baquets, écuelles, bols, pirogues, etc. La plupart de ces objets sont taillés et polis grâce à des outils en pierre. Vers 1000 av. J.-C., l'utilisation des gouges et des ciseaux en bronze permet des rainures plus fines pour des emboîtages plus précis (boîtes et

seaux). Nous connaissons aussi, dans le Nord, des skis et des traîneaux. Les écorces, en particulier de bouleau, peuvent être cousues et sont utilisées comme nattes ou comme récipients. La poix de bouleau est fréquemment utilisée comme colle pour réparer les vases cassés ou pour fixer les lamelles de faucille. La vannerie est alors abondante (paniers, corbeilles) : les fouilles d'Auvernier dans le lac de Neuchâtel (Suisse) en ont livré un bel échantillonnage. Les techniques du tressage se reconnaissent aussi dans les filets (résilles et filets de pêcheurs), dans les garnitures en cuir (sac à dos de Halls-tatt en Autriche) et surtout dans les multiples textiles. Ceux-ci sont faits à partir de fibres végétales d'ortie ou de lin ou à partir de fibres animales comme la laine. Les vêtements des sépultures de l'âge du bronze danois sont de bons exemples de la qualité d'un artisanat probablement domestique comme le prouvent les multiples fusaïoles et poids de tisserands trouvés sur les sites d'habitat, à partir du III^e millénaire av. J.-C.

L'une des grandes originalités du III^e millénaire est l'apparition d'un artisanat très spécialisé de la pierre que l'on suit depuis les territoires de la Fédération russe jusqu'au Royaume-Uni. La pierre ainsi exploitée peut être une roche dure particulière ou un silex de qualité. Les chasseurs-pêcheurs de Nostvet (Norvège) débitaient la néphrite dans la petite île d'Hespriholmen, regroupaient la matière première dans l'île de Bömlo, plus vaste, d'où elle était diffusée. L'atelier de débitage de la dolérite de Plussulien (Côtes-d'Armor, France) a été exploité en deux temps pour fabriquer des haches polies. Vers 3000 av. J.-C., la roche qui affleurerait était extraite par percussion et la répartition des premières haches est limitée à la côte bretonne. Vers 2000 av. J.-C., après une phase probable d'abandon de la carrière, la production est considérable : de grands foyers allumés au pied du front de taille faisaient éclater la roche qu'il suffisait de mettre en forme. Les études pétrographiques ont permis de suivre la diffusion de cette seconde série de haches polies, haches simples, haches à bouton, haches-marteaux et bipennes jusque dans le sud de l'Angleterre, dans le Bassin parisien et jusque dans le Bas-Rhin, dans l'ouest et le centre-ouest de la France, jusque dans la région de Toulouse. Ainsi, la production de la dolérite de Plussulien a été évaluée à plusieurs dizaines de tonnes.

Un autre exemple intéressant est celui de la hornblendite de Kerlevot dans la région de Quimper (Finistère, France) qui a été exploitée pendant la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C. Cette roche assez tendre se prêtait à la fabrication de haches polies perforées, dont quelques-unes, bipennes simples ou naviformes, étaient des pièces d'apparat. La diffusion de ces objets est également vaste puisqu'elle va jusqu'au Rhin (bipenne de Nimègue, en Hollande) au nord et jusque dans le Lot (bipenne de Castelnau-Montratier) au sud. On les trouve plus fréquemment en Bretagne et dans le Bassin parisien.

Les mines de silex représentent une autre forme de l'exploitation spécialisée de la matière première. Elles apparaissent au IV^e millénaire mais se

développent au III^e millénaire av. J.-C. La plupart produisent des rognons pour des haches polies mais certaines, comme les mines de Collorgnes et de Salinelles (Gard), de la culture de Ferrières, fournissent un silex en

plaquette dont la taille bifaciale permet d'obtenir divers objets, des racloirs, des couteaux, des faucilles, des poignards et des pointes de flèche. Dans les régions calcaires du crétacé de Grande-Bretagne, du nord de la France, de la Belgique, de la Pologne et de la Fédération de Russie, le creusement des puits de mine de silex correspond à une utilisation systématique des haches polies qui, dans cette matière première, est plus fonctionnelle et efficace que les haches en roche dure réservées surtout aux pièces d'apparat. Le site de Krzemionski Opatowski près d'Opatow en Pologne est contemporain de la culture des gobelets à entonnoirs et de celle des amphores globulaires; il comprend près de 3 000 puits qui descendent jusqu'à 11 mètres de profondeur et qui sont parfois reliés par des galeries horizontales. Le vaste gisement de Spiennes en Belgique s'étend sur 100 hectares (*fig. 59*); on y a étudié des restes d'habitats, de la culture de Michelsberg, un camp à fossés, des aires de débitage du silex et des puits de mine dont la partie supérieure est en entonnoir; quelques-uns atteignent 25 mètres de profondeur; on y a trouvé les pics en bois de cerf des mineurs. Près de Liège (Belgique), à Obourg, un mineur muni de son pic a été pris sous un éboulement d'une galerie. En France, les mines de Nointel et d'Hardivilliers (Oise) ou celles de Novéant-sur-Moselle près de Saint-Mihiel (Meuse) se présentent sous la même forme (*fig. 60*). En Angleterre, c'est le site de Grimes Graves qui a été le mieux étudié. Les pics en bois de cerf y sont nombreux (244 rencontrés dans deux puits): ils pouvaient être utilisés

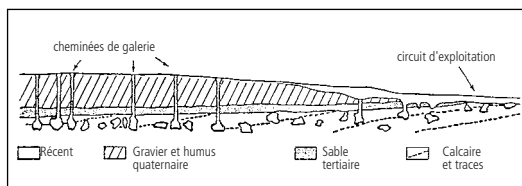


Figure 59 Coupe schématique de la région d'une mine de silex à Spiennes, Hainaut, Belgique (d'après Clark, 1955).

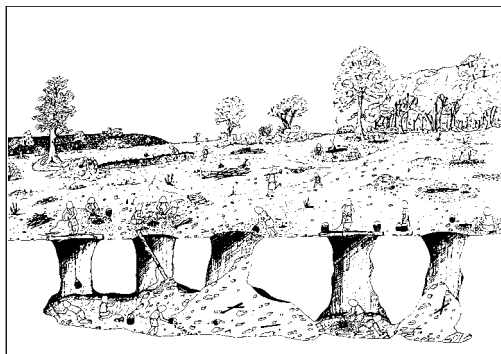


Figure 60 Extraction de silex : mines et carrières à Saint-Michel, Meuse, France (d'après Ch. Guillaume, 1980).

simultanément pour détacher des plaques calcaires. D'autres instruments y sont reconnaissables : râteaux à deux dents, coins en bois de cerf également, pelles en omoplate de cervidé et de bovidé, pics en silex, etc. Des lampes creusées dans des blocs calcaires permettaient de s'éclairer. Il faut imaginer aussi des cordes, des paniers, des sacs en cuir, des échelles, etc. Les vestiges archéologiques et surtout les tessons de Grime's Graves prouvent une exploitation de longue durée pendant tout le III^e millénaire et le début du II^e millénaire av. J.-C. (culture de Windmill Hill, celle de Peterborough et celle des *beakers*, culture en gobelets) (fig. 61-62). D'autres exemples de mines de silex plus modestes montrent la généralisation du phénomène en Europe : Kvarna et Tullströp près de Malmö en Suède méridionale, Rocio près de Lisbonne au Portugal, Monte Tabuto en Sicile. À Mur-de-Barrez (Aveyron, France), la

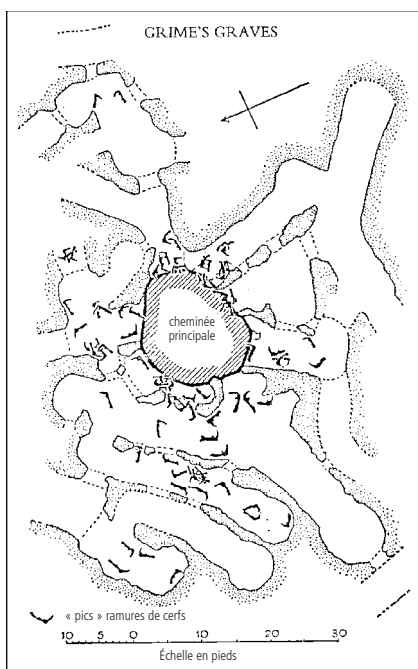


Figure 61 Galeries d'une mine de silex en plan radial autour de la cheminée principale, Grime's Graves, Norfolk, Royaume-Uni (d'après Clark, 1955).

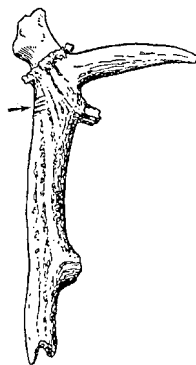


Figure 62 « Pioche » en bois de cerf, Grime's Graves, Norfolk, Royaume-Uni. La flèche indique les marques d'usures et rainures (d'après Clark, 1955).

technique du feu a été utilisée dans les puits et les galeries, pour extraire plus facilement la roche.

Les gisements de silex blond de la région du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire) en France sont également exploités de manière intensive dans la deuxième moitié du III^e millénaire av. J.-C. La qualité exceptionnelle de ce silex extrait à ciel ouvert permettait d'obtenir, à partir de grands nucléus préparés dits « livres de beurre », des lames longues de

20 à 30 centimètres qui étaient retouchées en lames de poignard ou de couteau (*fig. 63*). Des milliers de nucléus ont été trouvés dans les ateliers de la vallée, qui débitaient des produits semi-finis, des lames brutes, regroupées dans des emballages d'argile, prêtes à être exportées. Des études pétrographiques précises vérifient la large répartition des lames en silex du Grand-Pressigny qui sont parfois imitées en silex local, comme dans les ateliers de Pleumartin (Vienne, Isère — France) ou de Vassieux-en-Vercors (Drôme) situés à 500 kilomètres du Grand-Pressigny en France. Le vrai silex pressignien se trouve en assez grande quantité dans les sépultures de la culture de la Seine-Oise-Marne répandues en Normandie, en Belgique, et dans le Bassin parisien où l'on a signalé des cachettes de lames; celles-ci existent aussi en Bretagne et en Saône-et-Loire (France). En Hollande, des poignards pressigniens sont en association dans des tombes avec des gobelets de type ancien (2300-2000 av. J.-C.). Dans l'est de la France, on les trouve dans deux contextes bien datés, à Charavines (Isère) où les datations au carbone 14 sont de 2350 à 1230 av. J.-C. et à Clairvaux (Jura) où le niveau est daté de 2120 av. J.-C.; à Ouroux-sur-Saône (Saône-et-Loire, France), les exemplaires de la culture de Saône-Rhône sont datés de 1800 av. J.-C., date peut-être trop tardive. En Suisse, dans la seule région de Fribourg, plus de 150 poignards pressigniens ont été dénombrés. Dans la station d'Auvernier-Saunerie, ils se trouvent dans une couche datée des environs de 2000 av. J.-C. mais d'autres

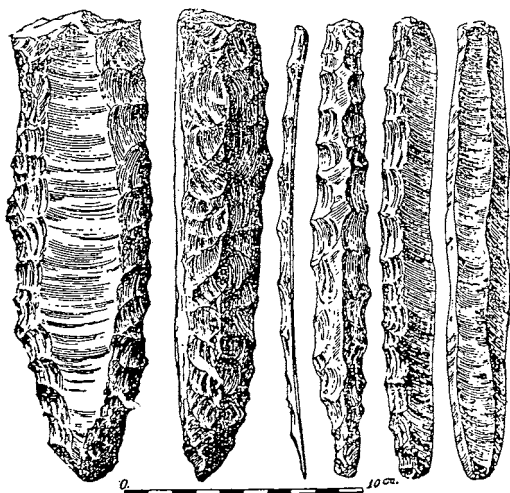


Figure 63 Nucléus et lames : silex du Grand-Pressigny, France (d'après Clark, 1955).

ensembles indiquent un contexte des vases cordés antérieur d'un quart de siècle : c'est ce que confirme la découverte de poignards dans les sépultures primaires du monument mégalithique M VI du Petit Chasseur à Sion dans le Valais ; la construction de ce monument réalisée entre 2240 et 2220 av. J.-C. est antérieure à la phase d'utilisation contemporaine des vases campaniformes.

Nous ne connaissons pas encore bien les conditions de la production de ces poignards en silex du Grand-Pressigny, à quelle culture se rattachaient les ouvriers, les commanditaires. Quelques tessons arténaciens trouvés dans la région du Grand-Pressigny ne nous apprennent sur ce sujet que bien peu de choses ; qui étaient les diffuseurs ? Nous sommes assurés que les utilisateurs avaient, dans une partie non négligeable de l'Europe, des cultures variées sans rapport direct avec les cultures contemporaines de Touraine. Même si l'on admet que la grande période de diffusion des poignards n'a duré que quelques siècles avant 2000 av. J.-C., leur prestige a été tel qu'il semble que sur certains sites comme le Fort-Harrouard à Sorel-Moussel (Eure-et-Loir) on ait continué, pendant le début du II^e millénaire av. J.-C., à utiliser les poignards pressigniens ou, quand ils étaient cassés, on ait taillé dans les fragments, des grattoirs, des pointes de flèche et des retouchoirs. Ces retailles sont également signalées en Suisse.

Une autre « industrie », celle du sel, fait son apparition dans le courant du II^e millénaire av. J.-C. et joue un rôle important pendant le I^{er} millénaire av. J.-C. À Salies-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques, France), au milieu du II^e millénaire av. J.-C., l'eau salée d'une source était chauffée dans des barquettes et s'évaporait en laissant le sel. L'amas important des cendres mêlées aux débris de barquettes suggère une activité d'une certaine ampleur. Les mines de sel gemme de Hallstatt en Autriche étaient contrôlées par les princes dont les riches tombes ont été aménagées aux portes mêmes des galeries de mine, pendant la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Le mobilier funéraire montre les rapports qui existaient entre ces princes et l'Italie du Nord et pour lesquels le sel jouait sans doute un rôle prépondérant : il est en effet nécessaire à certains types d'élevage intensif et intervient dans de nouvelles techniques de conservation de la viande.

Tous ces artisanats spécialisés présentent des points communs : ils offrent des produits de qualité obtenus grâce à une excellente matière première et à une technologie efficace ; les objets fabriqués n'appartiennent souvent qu'à un seul type ; des surplus stockés et diffusés montrent un volume de fabrication qui dépasse les besoins du groupe culturel producteur ; des systèmes d'échange interviennent pour équilibrer la production et la demande, selon des processus que nous ignorons. Ces caractéristiques de l'artisanat spécialisé indiquent le contexte nécessaire au développement de la métallurgie.

Le travail du métal : l'avènement des âges des métaux

À partir du début du III^e millénaire av. J.-C., et peut-être un peu avant, dans les Balkans, la connaissance du métal s'est progressivement imposée en modifiant les relations entre les groupes humains. Les qualités incomparables des nouveaux matériaux, le cuivre, l'or, l'argent, le bronze, le fer, leurs possibilités de recyclage qui en font une richesse stockable, leurs origines géographiques, souvent lointaines, ont sans doute fasciné les protohistoriques, en provoquant et reflétant à la fois des clivages sociaux de plus en plus prononcés. L'épanouissement d'un artisanat spécialisé du métal, dans des régions souvent assez éloignées des zones de traitement du minerai et de production des lingots, a stimulé, dans certaines contrées comme la Scandinavie méridionale, ou la Normandie, ou l'Allemagne du Sud, des centres d'innovations de formes d'objets et même de technologies.

Les premières traces de métallurgie sont en Europe quelque peu postérieures aux plus anciens vestiges repérés en Asie occidentale (Iran et Anatolie). Les archéologues discutent de l'ampleur des relations qui liaient Troie et le nord des Balkans et qui auraient favorisé le développement de centres d'extraction et de réduction de minerais de cuivre comme à Rudna Glava en Serbie. D'autres recherchent plutôt les preuves d'une activité autochtone plus ancienne. D'autres encore mettent en valeur des influences venues des steppes du nord de la mer Noire pour expliquer l'introduction de la connaissance métallurgique. Avant 3000 av. J.-C., des outils en cuivre des mineurs, masses et pics, se retrouvent en Roumanie dans les vieux massifs riches en cuivre de Transylvanie; plus au sud, à Aibunar, en Bulgarie, des exploitations de cuivre étaient sans doute, pour les princes de la nécropole voisine de Varna, l'occasion d'accroître richesse et puissance. L'or y est abondant dans les tombes : des appliques en forme de taureau ou d'idole féminine très stylisée, des perles de colliers et de bracelets, des anneaux affirment, entre autres attributs prestigieux, la puissance des princes. Des masques en terre cuite ornés de bijoux d'or les font apparaître dans quelques tombes cénotaphes.

Cette même richesse entoure le personnage inhumé un peu plus tard sous le kourgane de Maïkop, dans le nord du Caucase : 17 vaisselles d'or et d'argent étaient déposées à côté d'un baldaquin dont le drap était orné d'appliques en or estampé se composant de 70 taureaux, de 23 lions et de 40 anneaux ; les 4 montants tubulaires d'or et d'argent sont ornés à la base de 2 statuettes de taureau en or et de 2 en argent ; 2 diadèmes en or, 1 collier de perles en or, en lapis-lazuli, en turquoise et en cornaline, quelques outils et armes en cuivre et en silex taillé sont tous des objets remarquables.

Vers 3000 av. J.-C., des scories de cuivre ont été produites dans l'une des îles de Lipari, à Diana (Italie). Pendant les quelques siècles qui suivent, la pratique métallurgique se répand en Europe occidentale. En Corse, dans la

région d'Alésia, les premiers témoignages sont connus dans des niveaux datés de 2800-2600 av. J.-C. En France continentale, sur la bordure méridionale du Massif central, des exploitations de minerais de cuivre du milieu du III^e millénaire av. J.-C. ont été retrouvées à Cabrières (Hérault) et à l'Aven de Bouche Payrol (Aveyron). Les minerais alpins sont également utilisés assez tôt. Les objets fabriqués en cuivre sont alors des perles, des alènes, des haches plates et des lames de poignard ; les parures en or sont des perles et des petites appliques. Nous retrouvons tous ces types dans la péninsule Ibérique où les mines de cuivre de Mola Alta de Serelles étaient alors exploitées comme l'atteste la découverte de moules pour couler des haches plates. Au Portugal, des fortins du type de Zambujal ont peut-être été conçus pour contrôler l'activité des mines de cuivre proches. Dans la zone atlantique, ces exploitations se retrouvent en Irlande, au mont Gabriel où les mêmes masses à rainure en pierre polie servaient à écraser le minerai avant l'opération de réduction. Depuis ces centres d'extraction, sont diffusés des lingots qui permettaient le développement d'ateliers de production d'objets métalliques dans des zones dépourvues de minerais exploités comme alors la Scandinavie. Les premières grandes cultures des âges des métaux apparaissent : cultures de Tiszapolgar et d'Ünetice en Europe centrale, cultures de Remedello, de Rinaldone et de Gaudio en Italie, cultures de la Montagne Noire en France, d'El Argar et du Tage dans la péninsule Ibérique. Les ateliers britanniques et de la France de l'Ouest participent aussi à l'avènement de la civilisation du métal. Les objets en cuivre, en or, en argent, en plomb sont plus nombreux et variés : ce sont des éléments de parure (perles, épingles, diadèmes), des armes de parade (haches de combat, halberdes, poignards) et des outils (alènes, haches). Quelques auteurs ont pensé que les vases campaniformes dont le style maritime se répand depuis Prague (République tchèque) jusqu'à Lisbonne (Portugal) étaient le produit de populations ayant la connaissance métallurgique qu'ils auraient introduite dans toute l'Europe occidentale. Nous savons aujourd'hui que le phénomène « campaniforme » est l'une des manifestations des relations européennes d'alors, qu'elle n'est pas la seule et qu'elle correspond vers 2000 av. J.-C. à un stade relativement avancé de la métallurgie. En effet, les analyses montrent qu'alors, les préhistoriques ont recherché des alliages plus ou moins naturels de cuivre et d'arsenic pour bénéficier d'une dureté plus grande du métal. Ainsi, le cuivre arsénié correspond en Europe à une étape de l'évolution de la métallurgie que l'on reconnaît depuis le Caucase jusqu'en Bretagne (lames de Carnoët, présentant une surface enrichie d'arsenic à 23 %, et datant d'environ 1700 av. J.-C.) et aux îles Britanniques. En Cornouailles ou en Bretagne les gisements d'étain dit des « Cassitérides » (des îles Scilly) furent exploités à partir de 1800 av. J.-C. Les bronzes à l'étain étaient apparus un millénaire plus tôt en Asie occidentale, dans les tombes royales d'Our, par exemple, mais malgré quelques

possibilités d'exploiter l'étain de Bohême et en moindre quantité celui d'Italie, ce n'est qu'avec l'ouverture de la route occidentale de l'étain, en grande partie maritime, que s'épanouit le véritable âge du bronze de l'Europe dont les grands foyers sont la Grèce et l'Italie, l'Europe centrale et septentrionale, l'Europe atlantique. La grande période du bronze à l'étain (15 à 20 % de l'alliage rendu plus fluide au moment de la coulée et plus dur à l'état solide) est celle de l'âge du bronze moyen (1500-1200 av. J.-C.). Les productions de la zone atlantique sont abondantes (haches à talon, épées, pointes de lance, bracelets...) et rivalisent avec celles de l'Europe centrale (haches à talon, épées, épingles, bracelets et jambières) et avec celles de l'Europe septentrionale qui développe aussi une orfèvrerie originale (vaisselle et bijoux). La Grèce et l'Égée minoenne et mycénienne accumulent dans le même temps leurs richesses parmi lesquelles des chefs-d'œuvre de l'art du métal (poignards et masques de Mycènes).

Avec l'âge du bronze final (1200-700 av. J.-C.), l'antimoine en Europe centrale et le plomb en Europe occidentale sont introduits dans l'alliage et se substituent en partie à l'étain. La quantité de la production est considérable : quelques prouesses techniques permettent l'élaboration des lures scandinaves moulés, des cuirasses, casques, boucliers et vaisselles chaudronnées. C'est l'époque de très riches dépôts de bronzes de refonte qui comptent plusieurs milliers de fragments : dépôt de Bologne en Italie, dépôts de Larnaud (Jura) et de Vénat (Charente) en France, dépôt d'Isleham (Cambridgeshire) en Angleterre. Des épaves chargées de bronzes jalonnent la voie occidentale de l'étain : Douvres en Angleterre, Ria de Huelva en Espagne, Rochelongue près de Sète en France. De grands centres métallurgiques sont prospères ; celui de Velem-Saint-Véid en Hongrie et celui du Fort-Harrouard à Sorel-Moussel (Eure-et-Loir) en France sont probablement les équivalents de centres mycéniens comme Pylos, ainsi qu'en témoignent les restes abondants de métallurgie, vestiges de fours, tuyères, creusets, moules et toute une série d'outils, marteaux, tranches, enclumes, ciselets, etc. La qualité des bronzes semble alors baisser au profit d'une quantité quasi industrielle : l'adjonction du plomb en particulier facilite la coulée mais empêche un alliage homogène et rend le métal mou. Vers la fin de cette époque, des centaines de haches à douille armoricaine, parfois en plomb presque pur, ne peuvent plus être fonctionnelles : elles sont peut-être des lingots et comme elles se présentent selon des tailles standard différentes, elles ont fait penser à des prémonnaies. Certains ont vu dans cet accroissement non maîtrisé de la production, l'une des causes de la crise qui provoque l'avènement de la métallurgie du fer. Le fer météoritique n'a été qu'épisodiquement travaillé pendant l'âge du bronze en Europe : poignard trouvé à Ganovce en Slovaquie et appartenant à la culture d'Otomani (XV^e siècle av. J.-C.). La réduction du minerai de fer terrestre et la mise en forme par martelage du nouveau métal exigent une

technologie bien plus délicate que celle du cuivre ; le fer plus ou moins carburé présente des qualités incomparables de souplesse et de résistance qui ne sont pleinement exploitées qu'à partir de l'âge du fer qui commence entre 1100 et 700 av. J.-C. selon les régions d'Europe. Les innovations technologiques viennent probablement d'Anatolie et sont diffusées autant par les colons de la Méditerranée orientale qui progressent vers l'ouest que par des populations cavalières semi-nomades dont on retrouve les éléments de harnachement dans les tombes depuis la mer Noire jusque dans la péninsule Ibérique. Les premiers éléments en fer sont, à l'âge du bronze final, des incrustations décoratives sur certaines poignées d'épée en bronze de Suisse, quelques lames d'épées (Velluire, Vendée — France) et autres armes comme des pointes de flèche imitées d'exemplaires en bronze (grotte du Quéroy à Chazelles, Charente — France). Des régions riches en minerai de fer adoptent le fer plus rapidement que d'autres ; il en est ainsi des Pyrénées, de la Lorraine et de la Bohême. La nécropole de Hallstatt près de Salzbourg en Autriche nous montre aussi un développement précoce du premier âge du fer en un lieu d'extraction du sel gemme qui devait être un carrefour d'échange important : le fer y apparaît, surtout sous forme d'armes, une longue épée de cavalier, des pointes de lance, de grands couteaux, le bronze étant réservé à la fabrication de parures (bracelets et fibules) et de vaisselles (situles, coupes, etc.). Nous ne connaissons que peu de choses des premières forges : un seul ensemble significatif, celui de Byci-Skala en République tchèque, nous montre des tas, des marteaux et une grande pince. Le fer obtenu vers 700 av. J.-C. ne possède pas encore les grandes qualités qu'il aura, deux siècles plus tard en Grèce et cinq siècles plus tard en Gaule : des techniques savantes comme la trempe et le corroyage ne seront pleinement maîtrisées qu'à ces époques.

LES COMMUNICATIONS ET LES ÉCHANGES

L'élargissement de l'horizon économique a été favorisé par le développement des artisanats spécialisés et celui des moyens de communication. L'utilisation de la force animale pour le transport et la traction modifie les conditions des échanges. Le cheval, domestiqué dès la fin du IV^e millénaire av. J.-C. en Ukraine, en Iran et en Anatolie, apparaît en même temps que des éléments de harnachement, montants de mors en bois de cerf d'abord (Dereivka, Ukraine) puis en cuivre (Bamut, Caucase) qui prouvent que l'animal était dirigé. Animal de monte et de bât, il devenait un moyen de locomotion idéal dans les plaines d'Europe de l'Est et d'Europe centrale. Le cavalier s'intègre rapidement dans la société de l'Europe protohistorique. Le bœuf plutôt que le cheval semble être l'animal de la traction ; l'art rupestre nous le montre attelé au joug de l'araire. Le bovidé d'abord puis certains

équidés tirent les premiers véhicules à roue, chars royaux d'Our en Mésopotamie ou de Suse en Iran, vers 3000 av. J.-C. La roue se répand au III^e millénaire av. J.-C. depuis la plaine située au nord du Caucase (Tri Brata) jusqu'à la Suisse (Zurich) et l'Italie (Mercurago). Elle est tantôt fixée à des chars funéraires ou des chars de guerre, tantôt à des chariots. Leur usage sous-entend l'aménagement de routes. Dans les pays nordiques, des skis et des traîneaux étaient également utilisés.

La navigation était un complément efficace des moyens de transport terrestre; les îles deviennent alors des lieux privilégiés de stockage et d'échange (Chypre, Sicile, Sardaigne, îles Cassitérides...). L'art rupestre scandinave et ibérique nous montre des vaisseaux importants, dignes des bateaux d'Ulysse, pouvant affronter les lames de la haute mer. Quelques restes de bateaux trouvés au Danemark nous donnent une idée des techniques savantes utilisées : planches cousues, pièces d'entretoisement, mâts, voiles, etc. Le contenu de quelques épaves (bronze de Douvres, Huelva et Agde) confirme le rôle économique de la navigation.

Les facilités acquises pour se déplacer favorisent les échanges et modifient probablement le volume de ces échanges. On a trop souvent utilisé le terme de « commerce » dont un bon exemple est celui du vin étrusque exporté dans des amphores en Méditerranée occidentale et en pays celtique à partir du VIII^e siècle av. J.-C. Dans les autres cas, les échanges semblent plus ou moins aléatoires selon la nature des objets échangés : l'étain et le cuivre indispensables à la métallurgie du bronze circulaient certainement selon des réseaux relativement structurés mais des éléments de parure ou des vaisselles dont la signification est plus symbolique pouvaient être offerts ou troqués au gré des voyages de colporteurs. D'ailleurs, les systèmes monétaires ne semblent pas encore en usage; quelques exemples d'éventuelles prémonnaies peuvent seuls être cités comme les haches à douille armoricaines. Deux exemples sont significatifs de ces échanges protohistoriques, celui de l'ambre et celui des perles de verre.

L'ambre jaune est diffusé dans toute l'Europe à partir du III^e millénaire av. J.-C. sous forme de perles ou de plaquettes décoratives. Leur analyse chimique montre que, dans la plupart des cas, il s'agit d'une résine fossile contenant 3 à 8 % d'acide succinique, caractéristique des gisements d'Allemagne du Nord (Schleswig-Holstein), du Danemark (Jutland) et des rives méridionales de la Baltique (Russie occidentale, Lituanie, Pologne). D'autres gisements moins importants existent un peu partout en Europe, mais le pourcentage d'acide succinique de leur ambre est moindre et leur exploitation semble tout à fait secondaire. À la fin du III^e millénaire av. J.-C., les perles d'ambre et les pendeloques se comptent par milliers dans les monuments mégalithiques danois et on en retrouve en France dans les hypogées de la Marne et dans l'habitat de Charavines (Isère). De petites statuettes animales ont été sculptées au Danemark et en Pologne. Au début du II^e millénaire

av. J.-C., l'ambre est signalé dans le nord de la Fédération de Russie, dans le site lacustre de Modlona et plus au sud, dans le centre de la Fédération russe, il est abondant dans les sépultures de Saktych. À la même époque, on le retrouve à Los Millares dans la péninsule Ibérique ainsi qu'en Bretagne en France et dans le Wessex en Grande-Bretagne : en particulier, des disques d'ambre sertis dans une monture en or, trouvés à Manton, Amesbury et Normanton (Wiltshire) ont été rapprochés d'un bijou d'époque minoenne trouvé à Isopata en Crète. La découverte en Grèce, à l'extrémité de ce que Pline appelle « la voie adriatique de l'ambre », d'une quantité importante de grains d'ambre pose bien le problème des échanges vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. à l'époque mycénienne : dans une seule tombe de Kakovatos, on a dénombré 500 perles. Un type de plaquette multiforée dit de « Kakovatos » présente des analogies avec d'autres plaques d'Europe centrale que l'on reconnaît jusqu'en Alsace (France). Ainsi, la matière première aurait été diffusée pour des fabrications locales qui entrent à leur tour dans des circuits d'échange propres. Cette hypothèse expliquerait aussi la découverte de blocs d'ambre non travaillés sur certains sites comme le Fort-Harrouard, à Sorel-Moussel (Eure-et-Loir, France).

Un autre produit, les perles de verre, a été diffusé à partir du III^e millénaire av. J.-C., dans une grande partie de l'Europe, depuis la Méditerranée orientale jusqu'en Grande-Bretagne où, dans 36 tombes de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C., on en a compté 121 exemplaires. Il s'agit, selon les pourcentages d'éléments utilisés, soit de faïence constituée d'un noyau formé de grains fins de quartz cimentés par fusion grâce à une petite quantité de chaux ou d'alcali et d'une glaçure de soude-chaux-quartz mélangé à un colorant cuivreux, bleu ou vert, soit de verre ancien qui correspond à la glaçure précédente, soit de fritte qui contient davantage de silicate de chaux et de cuivre. Les Égyptiens des XVIII^e et XIX^e dynasties avaient le secret de cette fabrication qui fut ensuite imitée dans les ateliers d'Europe centrale et probablement d'Europe occidentale. Une forme particulière, la perle segmentée, allongée et caractérisée par une série de globules, est la preuve d'une certaine unité dans la diffusion de la connaissance de cette technologie. Le phénomène de l'échange est ici encore complexe : il semble correspondre à une acculturation dans un domaine très limité. Bien d'autres exemples dans le domaine de la typologie des objets céramiques ou métalliques et dans celui de la stylistique de certains décors pourraient être cités pour étayer l'idée d'échanges très variés Nord-Sud ou Est-Ouest, qui lient des régions parfois très éloignées de l'Europe. Certains auteurs ont interprété ces constats d'échanges dans des optiques historiques. Certains ont parlé d'une unité indo-européenne qui se formait à partir du moment où les vases à décor cordé se sont diffusés en Europe centrale et jusque dans la zone atlantique, à la fin du III^e millénaire av. J.-C. D'autres ont reconnu dans les analogies des mobi-

liers archéologiques les preuves du déplacement dorien depuis l'Europe centrale jusqu'en Grèce. Ces hypothèses ne sont pas unanimement admises et souvent elles doivent être nuancées selon les régions et les domaines envisagés (culture matérielle de l'aristocratie, ou celle du petit peuple, anthropologie, linguistique, etc.).

ASPECTS SOCIOPOLITIQUES

Quelques déductions concernant la société sont tirées d'études spatiales et en particulier de l'observation des nécropoles et des habitants. Le stade préindustriel de l'artisanat spécialisé implique des surplus, une répartition du travail et une société structurée. Il semble révélateur que certaines sépultures dites « princières » présentent de riches offrandes dès que la métallurgie apparaît avec une certaine ampleur : ainsi à Varna en Bulgarie, des tombes « riches » aux inhumations allongées et des cénotaphes aux masques en terre cuite sont regroupés dans une aire spécifique à l'intérieur de la nécropole ; les autres sépultures sont simples et contiennent des corps repliés. La tombe de Maïkop dans le nord du Caucase, déjà évoquée, montre également l'exemple d'un personnage important pour lequel des offrandes prestigieuses ont été déposées dans la tombe, et peut-être deux autres personnes ont été sacrifiées comme dans les tombes royales d'Our quelque peu antérieures. Dans la première moitié du III^e millénaire av. J.-C., des tombes princières sont signalées en Allemagne à Leubingen, par exemple, en France dans certains tumulus armoricains, à Carnoët près de Quimperlé (Finistère) ou à Saint-Adrien (Côtes-d'Armor), et en Grande-Bretagne, à Bush Barrow dans le Wessex par exemple. Dans cette dernière région qui s'étend sur 100 kilomètres de long et 80 kilomètres de large se trouve aussi le fameux monument de Stonehenge dont les phases de construction s'évaluent sur un millénaire entre 2500 et 1500 av. J.-C. ; une étude systématique des monuments — longs tumulus et tumulus à plan circulaire, cercles de pierres dressées et camps à fossés interrompus — montre quatre ou cinq concentrations de vestiges dans les zones les plus fertiles qui définissent chacune un territoire. Celui-ci possède environ 20 kilomètres de diamètre et comprend un ou plusieurs camps et des tumulus. Les ressources naturelles sont essentiellement agricoles ; 3 à 8 000 individus sont répartis pour chaque territoire dans des familles liées entre elles et dirigées par une famille dominante qui fait construire les monuments funéraires les plus imposants. Y avait-il un lien particulier entre les familles dominantes de chaque territoire ? Il semble que oui : la position centrale du territoire de Stonehenge, avec son monument qui a exigé une main-d'œuvre considérable, a sans doute été dirigée par un personnage plus prestigieux que ceux des autres territoires qu'il semble avoir

dominés. Le tumulus de Bush Barrow, près de Stonehenge, avec sa sépulture individuelle aux offrandes particulièrement riches représentant les attributs du pouvoir (masse d'arme en pierre polie, poignard et hache en cuivre, pectoral et applique en or, etc.), pourrait bien être celui de l'un de ces grands princes. Leur pouvoir est politique et militaire comme le montre le dépôt systématique d'armes dans leur sépulture. Ce pouvoir était-il aussi religieux ? Sur quatre des cinq territoires, de grands cercles de pierres dressées (dont le monument de Stonehenge) indiquent la place primordiale de la religion dans la société de cette époque : il faut ajouter les nombreux tumulus, vestiges de rituels funéraires qui s'intègrent dans les pratiques religieuses. Nous pouvons émettre l'hypothèse que le pouvoir religieux était réservé aux prêtres, ancêtres des druides celtiques, détenteurs de connaissances astronomiques, médicales et autres. C'est du moins ce que suggère l'isolement des monuments religieux par rapport à l'habitat et leur spécificité astronomique.

Nous avons vu aussi que l'artisanat spécialisé, et en particulier la métallurgie, exigeait une société sédentaire très hiérarchisée qui permettait l'exploitation de la matière première, souvent sa transformation en produits finis et la diffusion de ceux-ci, même si cette diffusion présente des caractères aléatoires. L'exemple des tombes princières de Varna, proches des mines de cuivre d'Aibunar peut être, là encore, cité. La découverte d'habitats fortifiés de hauteur, en relation avec l'activité métallurgique, vient confirmer cette impression : le site de Vucedol en République serbe de Kraina et le fortin de Zambujal au Portugal datent du III^e millénaire av. J.-C. Le camp de Velem-Saint-Veit en Hongrie et celui du Fort-Harrouard en France évoquent le site contemporain de Pylos en Grèce dont on sait par les tablettes écrites en linéaire B que le roi entretenait 300 bronziers pour fabriquer des outils et des armes. Il semble donc bien que dans certaines régions, au moins, le développement important des activités métallurgiques ait été rendu possible grâce à des princes ou à des rois puissants qui assuraient les commandes et la protection. Ce contexte social est également confirmé par les traces laissées par des conflits militaires, par l'accroissement progressif des armes et par les retranchements parfois impressionnants de certains sites de hauteur.

L'étude des squelettes des sépultures ne nous révèle que peu de stigmates provoqués par des coups violents ayant entraîné la mort ; les cas les plus fréquents sont datés des environs de 2000 av. J.-C. ; l'exemple le plus célèbre est celui de la « couche de guerre » de l'hypogée de Roaix (Vaucluse, France) : des corps d'hommes, de femmes et d'enfants ont été jetés pêle-mêle ; de nombreuses flèches en silex ont été retrouvées plantées dans les os. Une femme entourait de ses deux bras deux jeunes enfants et un troisième était allongé entre ses genoux. Il n'est pas rare de trouver en France d'autres squelettes de cette époque, une quinzaine en tout, avec des flèches enfoncées dans des os et ayant entraîné la mort. Au II^e millénaire av. J.-C., les preuves de violence guerrière

sont pour l'instant beaucoup plus rares ; un seul exemple est évident, celui dont témoigne un pelvis humain transpercé d'une pointe de lance en bronze, trouvé en Angleterre à Queensford Mill, Dorchester. Pourtant, à cette époque, les armes de bronze se multiplient et leurs types sont plus variés : pointes de flèche, pointes de lance, poignards, épées, haches de combat ; les armes défensives, casques, cuirasses, boucliers, cnémides semblent avoir, vers 1000 av. J.-C., un rôle plus social que réellement guerrier. Tous ces objets sont contemporains des récits homériques qui nous donnent une bonne idée de la manière dont on s'en servait. Les camps fortifiés qui se répandent alors dans toute l'Europe sont peut-être les équivalents des citadelles mycéniennes.

BIBLIOGRAPHIE

- CLARK J. G. D. 1955. *L'Europe préhistorique, les fondements de son économie*, Paris.
- COLES J. M., HARDING A. F. 1979. *The Bronze Age in Europe*, Londres.
- EGG M. et al. 1993. *Die Gletschermumie vom Ende der Steinzeit aus den Otztaler Alpen*, Mayence.
- ELUERE C. 1982. *Les Ors préhistoriques, (L'âge du bronze en France, vol. II)*, Paris.
- FORBES R. J. 1964-1969. *Studies in ancient technology*, Leyde, 9 vol.
- GIMBUTAS M. 1965. *Bronze age cultures in Central and Eastern Europe*, Paris, La Haye, Londres.
- GUILLAUME C. 1980. « Saint-Mihiel, Côte de Bar Meuse », in *5 000 Jahre Feuersteinbergbau*. Bochum, p. 479-506.
- LICHARDUS J., et al. 1985. *La protohistoire de l'Europe, le néolithique et le chalcolithique*, Paris.
- MILLOTTE J. P., THÉVENIN A. 1988. *Les Racines des Européens*, Horvarth. Le Coteau, France.
- MOHEN J. P. 1990, *Métallurgie préhistorique*, Masson, Paris.
- , BAI G. 1986, *La Vie quotidienne à l'âge du bronze : les fouilles du Fort-Harrouard*, Paris, vol. IV.
- MUHLY J. D. 1973. *Copper and Tin, Transactions*, New Haven, Connecticut.
- MULLER K. H. 1974-1980. *Handbuch der Vor und Frühgeschichte*, Munich, t. III et t. IV.
- PIGOTT S. 1983. *The Earliest Wheeled Transport*, Londres.
- RENFREW C. 1979. *Les Origines de l'Europe*, Paris.
- , SHENNAN S. (dir.). 1982. *Ranking, ressource and exchange*, Cambridge.
- TYLECOTE R. F. 1986. *The Prehistory of Metallurgy in the British Isles*, Londres.
- WHITTLE A. 1985. *Neolithic Europe, a Survey*, Cambridge.

14.2

L'Europe méridionale

Renato Peroni

LE TROISIÈME MILLÉNAIRE AVANT JÉSUS-CHRIST

En Europe méridionale, tout comme dans les zones septentrionale et occidentale du continent, le phénomène culturel le plus frappant — et en même temps le plus représentatif de l'évolution à la fois scientifique et technique, économique et sociale, et politique et religieuse qui s'est produite au cours du III^e millénaire av. J.-C. — est sans aucun doute l'architecture mégalithique, autrement dit la construction, avec de grands, voire souvent d'énormes, blocs de pierre de structures qui sont pour la plupart des tombes et des lieux de culte.

Considérés sous l'aspect scientifique et technique, les monuments mégalithiques — pareils en cela à d'autres édifices appartenant pourtant à des traditions architecturales et culturelles radicalement différentes comme les pyramides d'Égypte, dont ils sont partiellement contemporains — montrent indirectement que les petites communautés humaines éparses en Europe et dans l'aire méditerranéenne au III^e millénaire av. J.-C. ont su maîtriser des techniques extrêmement difficiles et complexes, il fallait en effet connaître toutes sortes de lois physiques, à commencer par celles qui gouvernent l'équilibre, pour, d'abord, tailler — après les avoir extraits — les blocs de pierre dans de véritables carrières à ciel ouvert, puis les transporter — probablement sur des rouleaux ou sur des billes, l'utilisation de ces dernières ayant d'ailleurs été vérifiée, pour les temples de Malte — sur des distances parfois considérables pour, enfin, les mettre en place (ce qui a sûrement nécessité plus d'une fois l'emploi du levier) en se fondant sur des principes statiques parfois très évolués, comme ceux auxquels fait appel la voûte à encorbellement.

Envisagés sous l'aspect économique et social, ces monuments posent des problèmes quasiment insolubles. D'après les indices archéologiques, il semble à peu près sûr que les communautés humaines de l'Europe méridionale du III^e millénaire av. J.-C. étaient dans l'ensemble d'une assez faible importance numérique, de l'ordre de quelques dizaines de personnes (elles

correspondaient donc vraisemblablement à des lignées ou segments de lignées). Il y a en outre tout lieu de penser qu'il ne s'agissait pas encore de communautés complexes ou hiérarchisées. La prédominance en leur sein de l'élément guerrier — largement attestée par les sujets représentés, le mobilier funéraire et les premiers produits de la métallurgie — ne paraît pas encore liée à des formes de transmission héréditaire du pouvoir, moins encore à des formes de concentration des richesses entre les mains d'individus isolés et aux modes de transmission héréditaire des biens qui leur sont associés. Cela étant, toutes les évaluations relatives à la construction des monuments mégalithiques nous conduisent également à penser que celle-ci a vraisemblablement exigé une main-d'œuvre assez considérable, surtout au regard de la faible importance numérique des communautés qu'il faut, semble-t-il, postuler. Force nous est donc de supposer que les communautés ont dû, pendant des périodes relativement longues, détourner une fraction appréciable de la main-d'œuvre dont elles disposaient de leurs autres activités économiques, notamment de la production alimentaire. Ce tableau n'est nullement modifié par l'hypothèse, soutenue par des spécialistes de renom, selon laquelle les monuments mégalithiques auraient été construits en coopération par plusieurs communautés géographiquement voisines et culturellement apparentées, engagées par des liens d'obligations réciproques. Une telle hypothèse permet certes de réduire sensiblement l'évaluation du temps nécessaire pour construire de tels monuments et est de ce fait assez plausible. Mais elle ne modifie pas les termes du problème soulevé par l'importance relative de la main-d'œuvre investie dans des activités non directement liées à la survie de la collectivité. Par ailleurs, il semble exclu, vu l'absence dans ces communautés de formes stables de différenciation sociale, que des classes subalternes aient pu se voir imposer d'en haut des prestations en travail de nature à abaisser sensiblement leur niveau de subsistance par rapport à la norme, comme cela a dû indubitablement être le cas, en revanche, dans les sociétés proto-urbaines contemporaines de l'Asie occidentale. Il nous faut donc nécessairement supposer, d'une part, que les communautés de l'Europe méridionale du III^e millénaire av. J.-C. disposaient de marges de production relativement plus importantes que nous serions portés à le croire, et de l'autre, que les motivations qui les ont poussées à construire des monuments mégalithiques étaient particulièrement puissantes.

Nous voici donc amenés à aborder l'aspect politico-religieux. Les tombes mégalithiques sont des sépultures collectives et, de ce point de vue, leur fonction ne diffère pas en substance de celle des hypogées creusés dans la roche. Ce qui les en distingue, c'est le rapport qu'elles entretiennent avec le paysage, leur monumentalité plus ou moins évidente. Mais si le sépulcre est collectif, autrement dit s'il sert à l'ensemble de la communauté, il nous faudra supposer que sa monumentalité a pour but de célébrer la prospérité et la puissance de

cette communauté. Ce que semble confirmer le choix des sites où ces monuments sont érigés. Ces lieux sont la plupart du temps situés sur des hauteurs, tout en étant à proximité des zones (terres de culture ou pacages) d'où la communauté tirait le plus gros de ses ressources. Pour cette raison, ils étaient également utilisés fréquemment comme points stratégiques de contrôle. Nul doute toutefois qu'en dehors de cette fonction « politique », les tombes mégalithiques attestent l'importance accrue du culte des morts et, plus précisément (comme le suggère le fait qu'elles étaient souvent utilisées par plusieurs générations successives), du culte des ancêtres. Il n'est pas facile de cerner les significations et les croyances religieuses qui sous-tendaient ce culte, mais la fréquente récurrence dans des contextes funéraires de symboles et de figurations anthropomorphes, assez souvent assortis d'attributs sacrés, porte à considérer comme probable l'héroïsation de certaines figures de défunts par une forme quelconque d'assimilation à la divinité ; et cette hypothèse nous amène à nous demander si, et dans quelle mesure, un quelconque processus de personnification et d'anthropomorphisation du divin n'était pas déjà à l'œuvre dans les communautés de l'Europe méridionale du III^e millénaire av. J.-C.

Les temples de Malte

L'exceptionnelle importance de ces monuments (en dehors de leur beauté et de leurs imposantes proportions) tient à ce qu'ils sont, de toutes les constructions d'Europe méridionale de cette époque, les seuls que nous connaissions qui soient destinés à un culte autre que celui des morts. L'absence totale à l'intérieur de ces édifices de dépôts funéraires aussi bien que de toute symbolique susceptible d'être rapportée à des rites funéraires, la présence de sculptures — de véritables statues, au sens propre du terme, qui représentent, en en accentuant à l'extrême l'embonpoint, une figure féminine souvent nue —, dont certaines ont des dimensions tellement monumentales qu'il est difficile de ne pas y voir des images de culte, les sujets représentés sur les bas-reliefs, joints aux indices témoignant de pratiques de type sacrificiel (foyers, grands bassins probablement destinés à des libations, « tables d'offrandes », « autels », niches pour la conservation des dons, caissons en dalles de pierre dans lesquels étaient accumulés les ossements des animaux sacrifiés) et aux figurines et autres objets à caractère manifestement votif — tout cela paraît incontestablement de nature à accréditer l'interprétation suivant laquelle il s'agirait de sanctuaires consacrés au culte de véritables divinités. Mais, bien que les seules comparaisons possibles — en raison, soit de la simple existence de temples en des temps aussi reculés, soit des diverses symboliques et installations culturelles — nous ramènent constamment à l'Asie occidentale, l'absence quasi totale de traits autres que génériques dans ces édifices, ainsi que celle d'éléments de parenté significatifs

avec l'Orient dans les autres aspects du patrimoine culturel sont de nature à décourager toute hypothèse d'emprunt ou de filiation directe par rapport aux conceptions religieuses de ces régions.

En revanche, il semble raisonnable de soutenir que, aussi bien comme forme architecturale que comme expression d'une certaine conception religieuse, les temples maltais sont dérivés de structures à caractère funéraire d'origine locale. Le maillon intermédiaire pourrait être l'hypogée de Hal Saflieni, complexe creusé dans la roche et composé de nombreuses salles de plans assez variés disposées sur trois étages. Par leur forme, certaines de ces salles, parmi les plus petites, rappellent de très près les sépultures « en grotte » qui remontent à la phase la plus ancienne de l'Énéolithique maltais ; d'autres, beaucoup plus grandes — qui durent, tout au moins dans un premier temps, servir à la célébration de rites religieux et où les différentes divisions de l'espace sont bien marquées, avec des pilastres, des niches, au niveau des plafonds, etc. —, présentent des rapports évidents avec l'architecture des temples mégalithiques. En effet, il est à peu près avéré, y compris par les témoignages archéologiques, que la période de construction et d'utilisation de l'hypogée de Hal Saflieni comme lieu de sépulture ou de culte ait embrassé soit les premières phases de l'Énéolithique maltais immédiatement antérieures, semble-t-il, à l'édification des temples mégalithiques, soit les phases plus tardives auxquelles remonte précisément la construction des temples. L'architecture intérieure de ces derniers serait donc inspirée de la structure de salle d'hypogée comme celles de Hal Saflieni. Un fait intéressant à noter vient d'ailleurs confirmer indirectement cette hypothèse : les complexes mégalithiques maltais ont un espace intérieur rigoureusement articulé, en un plan comportant deux, voire trois salles oblongues à deux absides, disposées perpendiculairement à l'axe principal qui va de l'entrée jusqu'à l'abside centrale du fond, plan qui se répète pour donner deux ou trois « temples » juxtaposés, mais leur aspect extérieur (tel qu'il est attesté tant par le levé des différents plans et la projection orthogonale du complexe le mieux conservé, celui de Ggantija, que par les maquettes de temples retrouvées parmi les objets votifs) est au contraire compact et indistinct, évoquant une sorte de tumulus.

En ce qui concerne la conception religieuse qui a trouvé son expression dans les monuments maltais, il est tout à fait significatif que l'on ait mis au jour également à Hal Saflieni un grand nombre de ces statuettes représentant la caractéristique figure féminine aux formes adipeuses, en tout point semblables à celles qui ont été découvertes dans les temples mégalithiques. Les probables images de culte auxquelles nous avons fait allusion plus haut semblent attester que ces figures représentaient effectivement une divinité, vraisemblablement personnifiée. On a souvent parlé d'une divinité de la fécondité, d'une déesse-mère ; mais les découvertes de Hal Saflieni, outre qu'elles témoignent du fait que l'hypogée même fut sans doute le siège non

seulement de rites funéraires, mais aussi d'un culte religieux dès avant l'époque des temples mégalithiques, montrent qu'il s'agissait aussi, et dans le même temps, d'une divinité chthonienne, d'une déesse des morts, et que ces deux aspects devaient être profondément liés.

Le mégalithisme dans le Levant espagnol et le Midi de la France

Le phénomène mégalithique du III^e millénaire av. J.-C. n'a touché la péninsule italique que de manière peu significative — avec les quelques rares dolmens des Pouilles qui remontent peut-être déjà à cette époque, mais n'offrent pas d'intérêt particulier — ou géographiquement marginale — avec le complexe funéraire, remarquable surtout par la beauté de ses stèles sculptées, de Saint-Martin-de-Corléans, près d'Aoste, non loin de la frontière française. Dans le sud de la France également, le mégalithisme trouve son expression la plus frappante, et peut-être aussi la plus importante, dans les nombreuses stèles anthropomorphes qui y furent érigées. Dans ces monuments, dont il existe quelques exemples sporadiques en Italie, le visage est toujours représenté, fût-ce parfois sous une forme extrêmement stylisée; souvent, le reste du corps l'est aussi (avec, assez fréquemment, des éléments accessoires, comme une coiffure, des pièces d'habillement, des objets de parure, des armes et autres attributs), et cela de manière assez précise pour permettre d'identifier des individus des deux sexes. Un certain nombre de traits portent à voir dans ces stèles la représentation de défunts héroïsés, non sans quelques indices de cette tendance, évoquée plus haut, à les assimiler à la divinité.

À côté de tombes mégalithiques de forme plus commune, comme de petits dolmens à chambre rectangulaire et long couloir d'accès sous tumulus (Ferrières-les-Verreries), le sud de la France possède quelques monuments d'un intérêt exceptionnel, notamment des tombes à chambre extrêmement allongée avec couloir d'accès, creusées dans la roche, mais couvertes de dalles mégalithiques et surmontées d'un tumulus. Il s'agit d'une forme qui marque véritablement la transition entre les tombes mégalithiques et les hypogées « en grotte » qui sont des sépultures à chambre simple ou subdivisée en plusieurs salles, que l'on trouve en Italie centrale et méridionale, en Sardaigne (souvent remarquables par leurs détails architecturaux et leurs ornements sculptés ou peints), en Sicile et à Malte.

Les tombes mégalithiques du versant est, et surtout sud-est, de la péninsule Ibérique sont d'une importance considérable. Elles sont pour une bonne part regroupées dans le faciès culturel dit « almérien », dont le centre le plus remarquable se trouve à Los Millares, grand établissement fortifié assorti d'une vaste nécropole. Les fortifications de Los Millares sont particulièrement imposantes : il s'agit d'une muraille de pierre faisant barrage, longue de 275 mètres et comportant une série de bastions semi-circulaires (autrefois

surmontés de véritables tours), qui ferme l'accès du plateau en éperon sur lequel étaient les habitations. À l'intérieur de ces fortifications, au sommet de quatre petites éminences coniques situées en position dominante, se trouvent autant de citadelles circulaires en maçonnerie de pierre pourvues elles aussi de bastions semi-circulaires. On rencontre certains traits analogues (maçonnerie de pierre, série de tours, ici à la section circulaire) dans l'enceinte fortifiée des sites de Lébous et de Boussargues, dans le sud de la France. Les tombes mégalithiques du sud-est de l'Espagne relèvent de deux types fondamentaux : le dolmen à couloir, avec chambre de forme rectangulaire ou trapézoïdale allongée, souvent à peine plus large que le couloir d'accès, qui est en règle générale très long, et la tombe à chambre circulaire, toujours avec couloir d'accès, le plus souvent assez long. Ce dernier type comporte à son tour deux principales variantes dont il existe de nombreux hybrides : les parois du couloir et de la chambre peuvent être constituées par de grands orthostates ou bien, au contraire, être faites en maçonnerie de petits blocs disposés en saillie de plus en plus prononcée dans leur partie supérieure, de manière à constituer une « fausse voûte » (couverte toutefois au sommet par de grandes dalles), dont la forme rappelle celle des *tholoi* minoennes de la Messara, en Crète, qui sont de la même époque. Si elles font clairement apparaître le caractère « évolué » du faciès culturel almerien par rapport à ceux de régions voisines, cette analogie et d'autres affinités — à vrai dire toujours assez générales — avec les civilisations de la Méditerranée orientale ne sont toutefois pas suffisamment marquées pour accréditer l'hypothèse d'une « colonisation » venue de l'Est, ni même simplement d'influences culturelles puissantes et directes.

La tradition mégalithique très ancienne en Europe occidentale (voir le premier volume) est encore très dynamique au début du III^e millénaire dans la péninsule Ibérique et dans le Midi de la France, où elle rencontre un autre phénomène collectif, la métallurgie. Elle se manifeste en particulier par des centaines de tombes collectives de plan rectangulaire simple au Portugal, en Espagne du Sud, en Catalogne, dans les Pyrénées et dans les Causses. L'ensemble original des grottes artificielles de Palmela, à l'embouchure du Tage, imitant les tombes à « fausse voûte », est contemporain de céramiques campaniformes de style assez tardif dit de « Ciempozuelos » et d'objets en cuivre comme des pointes à pédoncule, des alènes et des haches plates.

Le début de la métallurgie du cuivre

L'évolution culturelle de l'Europe méridionale du III^e millénaire av. J.-C. se caractérise non seulement par le mégalithisme, mais aussi par un autre aspect extrêmement intéressant, surtout du point de vue scientifico-technique et économique-social, à savoir le plein essor de la métallurgie du cuivre déjà connue au IV^e millénaire av. J.-C., mais pratiquée seulement de manière

sporadique selon les éléments archéologiques connus actuellement, lesquels comprennent des scories de cuivre trouvées à Diana, sur l'île de Lipari et datées au radiocarbone de 3050 av. J.-C.

Une découverte exceptionnelle et décisive faite en septembre 1991, celle de l'homme du glacier de Similaun à la frontière austro-italienne, illustre la vie au début des âges des métaux, vers 3300 av. J.-C. L'homme pris dans la glace a été conservé dans sa totalité avec ses vêtements, ses armes et une série d'autres objets. Il est le plus vieil humain momifié, connu jusqu'à présent. Son corps, petit (1,58 m), aux cheveux bruns et ondulés, est tatoué de quelques traits au niveau du dos, du poignet et des genoux. Il était vêtu d'une houppelande formée de carrés de cuir cousus les uns aux autres et était chaussé de bottines fourrées d'herbe. À la ceinture, il portait un poignard en silex protégé dans un étui en frêne. Un carquois en cuir long de 80 centimètres était déposé à quelques mètres du corps, dans une anfruosité de rocher. Il contenait 14 tiges de viorne dont 2 seulement étaient aménagées en flèches avec l'empennage de plumes d'aigle et la pointe en silex taillé. L'arc en bois d'if mesure 1,80 m ; sa corde était soigneusement enroulée dans un petit sac en cuir attaché à la ceinture dans lequel il y avait aussi 4 pointes de flèches en os et en silex, de la poix de bouleau pour fixer ces pointes, des pierres à feu et une prune mûre qui indique que l'homme est décédé en septembre, surpris sans doute par les premières neiges et les premiers froids. Dans le sac, il y avait encore deux champignons hallucinogènes bien connus des pharmacologues du siècle dernier. L'homme préhistorique portait dans son dos une besace en vannerie contenant un percuteur en bois de cervidé, des lacets pour piéger de petits animaux, une peau de bête et des feuilles d'érable mélangées à des charbons de bois. Il tenait une hache dont la lame en cuivre était fixée à un manche en bois d'if. Plusieurs hypothèses tentent d'expliquer la présence de cet homme à 3 210 mètres d'altitude : était-il à la chasse ? prospectait-il des minerais de cuivre ? allait-il à la rencontre de quelque génie ou divinité ? Les études qui se multiplient à l'institut de préhistoire de l'université d'Innsbruck nous apprendront encore beaucoup sur cet étonnant témoignage direct du début de l'âge des métaux.

Pour illustrer ce processus, nous pouvons prendre, au sein de la production métallurgique des différentes régions d'Europe méridionale, celle de l'Italie continentale — non qu'elle soit plus riche et plus significative, mais parce qu'elle est mieux connue, ayant fait l'objet d'études plus poussées sur la base de documents plus nombreux. Cette production est apparemment considérable, ce qui s'explique tant par le fait, pouvant être considéré comme avéré, qu'elle avait à sa disposition des gisements minéraux locaux, tels ceux des collines métallifères de Toscane, que par la variété des matières premières utilisées : outre le cuivre, qu'elles extrayaient très certainement aussi bien d'oxydes que de sulfures, les communautés de ces régions travaillaient aussi

l'argent, le plomb (mais ce dernier n'est cependant attesté actuellement que dans la zone voisine de la Sardaigne) et l'antimoine, et employaient en outre l'arsenic en alliage avec le cuivre. Il est particulièrement intéressant de noter, sur le plan technique, qu'elles ont très tôt utilisé des moules en deux pièces pour couler des objets de cuivre, ce qui rappelle les techniques métallurgiques de la Méditerranée orientale. Le fragment du modèle trouvé en Corse, à Terrina, est typique de ce point de vue.

Sur le plan économique-social, on observe deux phénomènes tout à fait significatifs : d'une part, la production est essentiellement composée d'armes (haches, lances, poignards), et de l'autre, ces objets ont pour beaucoup une aire de diffusion très vaste — au point d'englober les territoires de plusieurs faciès culturels —, ce qui autorise à penser qu'il a existé durant cette période des artisans itinérants ou, en tout état de cause, non attachés à leur communauté d'origine, et à supposer que cela a pu favoriser la formation d'une véritable *koine* transculturelle de formes métalliques.

Un certain nombre de sites italiens ont donné leur nom à des cultures régionales du III^e millénaire av. J.-C. Par exemple la culture de Gaudi a été définie en Campanie, la culture de Rinaldone a été identifiée dans le Latium, en Ombrie et en Toscane et la culture de Remedello s'est répandue dans toute la vallée du Pô. Des poignards et des hallebardes typiques de cette culture ont servi de modèle aux représentations piquetées sur les rochers du mont Bego près de Tende à la frontière franco-italienne et sur ceux du Val Camonica, dans la région de Brescia. Ces sites rupestres ont été fréquentés dès le Néolithique final et continuent à l'être à l'âge du bronze ancien et pour le Val Camonica jusqu'au début de l'âge du fer. Le signe stylisé du bovidé caractérise aussi la symbolique des roches ornées du III^e millénaire av. J.-C. Le mont Bego n'a pas été fréquenté seulement par les bergers mais aussi par les prospecteurs de minerais qui sont abondants dans cette région des Alpes méridionales. Des exploitations de mines de cuivre sont attestées à cette époque à Cabrières dans l'Hérault et dans le sud de l'Espagne, dans le Rio Tinto. On a cru que la nouvelle richesse qu'était le métal avait entraîné l'avènement d'une aristocratie qui aurait construit des forteresses comme Villa Nova de Sao Pedro ou Zambujal au Portugal. En réalité, les vestiges métallurgiques apparaissent discrètement dans les niveaux archéologiques de ces sites et n'indiquent pas la situation sociale tendue que l'on avait imaginée. Une autre acculturation d'origine atlantique se manifeste dans les niveaux supérieurs de ces sites, celle des vases campaniformes associés à certaines formes métalliques comme des poignards, des alènes et des pointes de flèche, que l'on retrouve jusque vers 2000 av. J.-C. Ces vases sont largement répandus dans toute la péninsule Ibérique, dans le Midi de la France et ils sont plus dispersés en Italie, jusqu'en Sicile (*fig. 64-66*).

LE DEUXIÈME MILLÉNAIRE AVANT JÉSUS- CHRIST

La culture du Rhône est un bel exemple de formation d'un groupe homogène qui relie toute l'Europe. Elle a été identifiée dans le Jura et dans le Valais suisse, en particulier à Sion, et a été suivie le long de la vallée du fleuve jusque sur le littoral méditerranéen. La culture du vase campaniforme semble être à l'origine de cet ensemble culturel qui se développe pendant l'âge du bronze ancien et moyen. Les types d'objets en bronze les plus

caractéristiques sont des haches à rebords à tranchant élargi (haches, spatules, haches du type de Neyruz, du type des Roseaux, etc.), des poignards à poignée métallique, des épingles à tête globulaire perforée, à bélière ou à extrémité martelée et tréflée. Des vases décorés de cordons digités sont également répartis dans cette province culturelle.

Le fait nouveau le plus marquant de cette époque en Europe méridionale, comme d'ailleurs dans une grande partie du reste du continent, est la naissance des premières formes de différenciation socio-économique stables au sein des communautés. Ce processus est reconnaissable sur le plan archéologique à un certain nombre de phénomènes : l'apparition de mobiliers funéraires individuels faisant ostentation de richesse et de puissance et répondant à des règles codifiées qui se traduisent par le retour régulier de certaines formes (combinaisons fixes d'objets, etc.) ; l'émergence de diversifications non moins évidentes au sein du tissu d'habitations des différents établissements (maisons de grandes dimensions comportant des éléments d'architecture monumentaux, etc.) ; la stabilisation, la sélection et la concentration progressives de l'établissement,

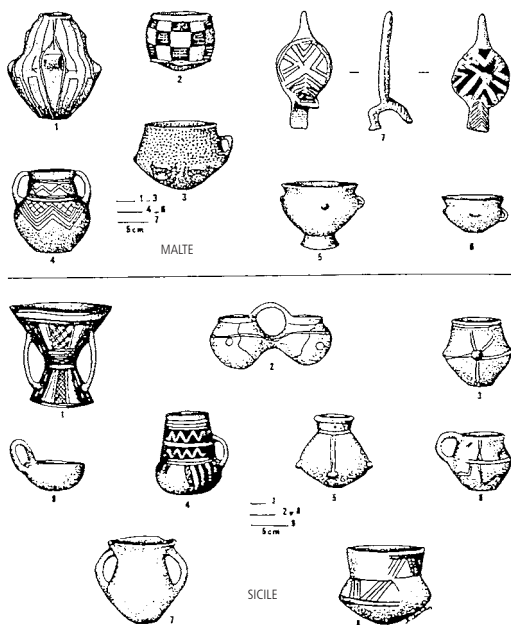


Figure 64 Âge du cuivre : Malte et Sicile (d'après Millotte et Thévenin, 1988).

avec influence croissante des exigences de type militaire sur le choix des sites (localités naturellement isolées et protégées, et situées en hauteur, de manière à permettre en outre le contrôle stratégique du territoire).

Une des conséquences les plus importantes de cette situation nouvelle fut qu'avec elle s'instaurèrent pour la première fois des conditions de nature à permettre, entre les civilisations urbaines de la Méditerranée orientale et les communautés de l'Europe moins développée, des échanges suivis, intenses, se faisant en quelque sorte par capilla-

rité (quoique, de toute évidence, très rarement par contact direct), qui devaient avec le temps donner lieu à un véritable processus d'acculturation.

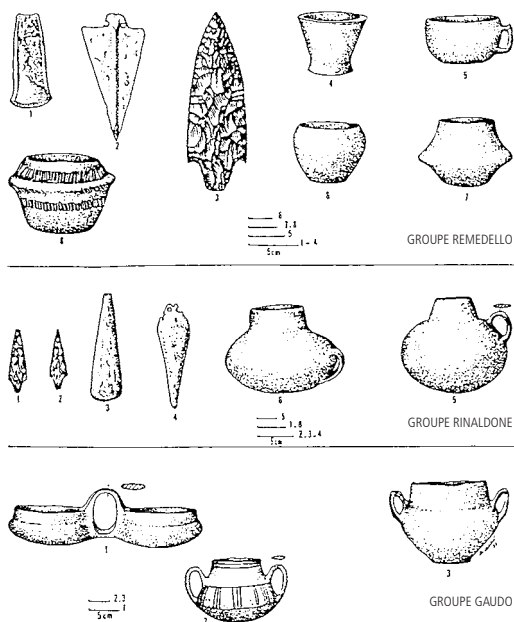


Figure 65 Âge du cuivre : péninsule italienne et Sicile (d'après Millotte et Thévenin, 1988).

L'Italie et la Sicile, traits d'union entre le monde égéen et l'Europe continentale

Ces échanges empruntèrent essentiellement deux voies : d'une part, la péninsule balkanique — qui avait déjà rempli des fonctions analogues au cours des millénaires précédents, mais sous des formes si indirectes et si diffuses qu'elles étaient à peine apparentes, et qui continua à jouer ce rôle à peu près de la même manière — et, de l'autre, la péninsule italique et la Sicile.

Il est extrêmement intéressant de noter que les premiers contacts directs et suivis entre le monde égéen et l'Italie du Sud remontent au XVI^e siècle av. J.-C. et qu'ils furent le fait de navigateurs mycéniens. D'où il ressort que les rapports avec l'Occident furent au départ contemporains de la naissance même de la civilisation mycénienne en Argolide — observation qui nous

aidera peut-être à saisir, tout du moins en partie, les raisons du phénomène. Pour ce qui est des phases les plus anciennes, les indices archéologiques témoignant valablement de contacts entre les communautés indigènes et les navigateurs égéens se réduisent presque exclusivement aux fragments de céramique mycénienne importée qui ont été trouvés localement. En ce qui concerne le XVI^e et le XV^e siècle av. J.-C., des découvertes sporadiques de ce type sont attestées dans différentes localités du sud de l'Italie (mais pas en Sicile); cependant, l'éton-

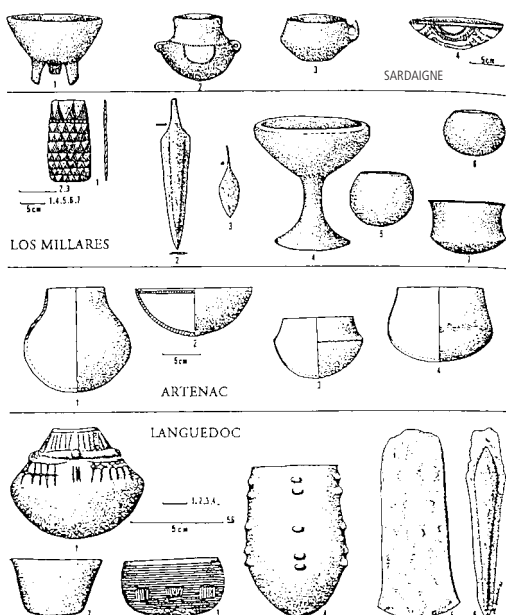


Figure 66 Âge du cuivre : Sardaigne, Espagne, sud de la France (d'après Millotte et Thévenin, 1988).

nant est que les plus grandes concentrations de pièces ont été mises au jour non pas, comme on pouvait s'y attendre, dans les régions du sud-est de la péninsule les plus proches de la mer Égée et de la Grèce, c'est-à-dire sur les versants de la botte baignés par la mer Ionienne et la partie méridionale de l'Adriatique, mais beaucoup plus à l'ouest, dans les îles du sud de la mer Tyrrhénienne, en fait dans l'archipel des Éoliennes et dans la petite île de Vivara, au large de la baie de Naples. Force nous est donc de supposer qu'en ces temps reculés les navigateurs égéens cherchaient non pas tant à établir des rapports et des échanges avec les populations de l'Italie du Sud mais à se relier à un itinéraire commercial qui devait traverser la Méditerranée occidentale pour rejoindre la « route de l'étain », laquelle longeait les côtes atlantiques d'Europe jusqu'à la Cornouailles. Les îles Tyrrhéniennes que nous venons de mentionner constituaient probablement l'une des étapes les plus importantes de cet itinéraire et servaient vraisemblablement de point de rencontre entre navigateurs mycéniens et navigateurs indigènes. Il semble en effet raisonnable de supposer que la jeune puissance mycénienne avait de fortes raisons

de rechercher une nouvelle voie d'approvisionnement en métaux, et surtout en étain, pour remplacer celle qui menait aux côtes syro-anatoliennes, laquelle se trouvait sous le contrôle des centres maritimes crétois qui vivaient encore à l'heure minoenne.

À partir du XIV^e siècle av. J.-C., nous voyons d'une part les contacts mycéniens avec l'Italie du Sud s'intensifier et se généraliser — dans une mesure et sous des formes telles qu'il y a lieu de supposer à l'origine de ce phénomène un profond changement des motivations mêmes qui les inspiraient — jusqu'à atteindre, sous une forme plus diffuse toutefois, l'Italie centrale, et de l'autre, s'instaurer des relations encore plus étroites et plus denses avec la Sicile. Au XIII^e siècle av. J.-C., la présence mycénienne se fait sentir jusqu'en Sardaigne. Il est légitime d'affirmer, surtout en ce qui concerne l'Italie méridionale, mais plus encore la Sicile, que cette évolution des rapports a conduit à d'authentiques formes d'acculturation (même si elles se limitent à quelques aspects seulement de la culture) ainsi qu'à des changements notables dans les techniques et les structures économiques et sociales.

Les documents archéologiques montrent que la présence mycénienne se fait plus dense dans un grand nombre de localités jalonnant les côtes de l'Italie méridionale et du sud-est de la Sicile. Les pièces mises au jour attestent le caractère massif et suivi du courant d'échanges qui devait passer par ces points où les navires pouvaient aborder et nous portent à penser que désormais les navigateurs égéens s'intéressaient surtout au commerce avec les populations indigènes. Ces centres côtiers devaient à leur tour être le point de départ de tout un réseau d'échanges « diffus » qui les reliait, d'une part, aux établissements des zones intérieures du sud de la péninsule et, de l'autre, à ceux de l'Italie centrale ainsi que, dans une certaine mesure, de l'Italie septentrionale. Il semble en effet que l'on puisse se rallier aux arguments convaincants de ceux qui préfèrent attribuer — en raison précisément de leur rareté, qui contraste on ne peut plus nettement avec l'abondance rencontrée dans les centres méridionaux — la présence des quelques objets mycéniens découverts dans des localités d'Italie centrale, non pas à des contacts directs avec les navigateurs égéens, mais à des courants secondaires d'échanges à caractère local, indigène. Il en va de même, à plus forte raison, pour l'Italie du Nord, où cependant de rares céramiques mycéniennes, mises au jour le long d'un itinéraire qui suit le cours de l'Adige, laissent supposer l'existence d'une jonction avec la voie d'échanges qui devait traverser les Alpes par le col du Brenner pour rejoindre l'Europe centrale.

Ce réseau d'échanges a apparemment engendré une double dynamique. D'une part, un certain nombre d'établissements en rapport avec les lieux d'abordage ou de nœuds du réseau en question ont, semble-t-il, gagné progressivement de l'importance et acquis une position relativement hégémonique par rapport aux établissements voisins, ce qui a contribué à

renforcer et à accélérer le processus de sélection, de concentration et de stabilisation de l'habitat, ainsi qu'à accentuer ceux de leurs caractères qui étaient liés aux exigences de défense auxquelles nous avons fait référence plus haut ; d'autre part, à l'intérieur même de ces communautés, les classes dominantes — en raison, bien sûr, du prestige accru que devait leur conférer leur rôle nouveau de protagonistes dans les échanges avec les navigateurs égéens et avec d'autres populations indigènes, de même que l'importance grandissante de leurs fonctions militaires — tendaient à acquérir peu à peu une position socio-économique plus différenciée et plus puissante, comme le montrent tant les vastes résidences aux caractéristiques de construction exceptionnelles, que l'on trouve à côté des habitations courantes, que les tombes à structure monumentale qui tranchent sur les autres sépultures et la composition des mobiliers funéraires, dont certains se distinguent de manière tout à fait significative par la présence de vases mycéniens d'importation.

Parmi les innovations techniques introduites en Sicile et dans l'extrême sud de l'Italie sous l'influence des navigateurs mycéniens, les plus significatives — notamment parce qu'elles sont révélatrices des profonds changements intervenus d'une manière générale dans la situation économique et sociale des populations indigènes — sont celles qui intéressent la production de céramiques d'argile purifiée faites au tour, ornées d'un décor peint et cuites dans des fours à haute température, qui imitaient souvent, et parfois très fidèlement, les vases mycéniens.

L'introduction de ces procédés techniques s'est faite sous des formes à la fois si parfaites et si précises que l'on est obligé, pour l'expliquer, de postuler la venue en Occident de céramistes égéens qui les auraient enseignés directement à des apprentis indigènes ; cette observation fait apparaître sous un jour tout à fait particulier la nature des rapports entre populations autochtones et navigateurs mycéniens, puisqu'elle porte à penser qu'ils ne se limitaient évidemment pas à de simples échanges de biens. Nous noterons également deux faits extrêmement intéressants : tout d'abord, les communautés — ou plutôt les couches dominantes de ces communautés — entretenaient des spécialistes qui assuraient la production d'articles de luxe et de prestige ; en second lieu, ces articles faisaient l'objet d'une forte demande et de nombreux échanges, ainsi qu'en témoignent abondamment les documents archéologiques.

Ces phénomènes ont été observés en Sicile, dans les faciès culturels de Thapsos (XIV^e-XIII^e siècle av. J.-C.) et de Pantalica (XII^e-XI^e siècle av. J.-C.), en Italie centro-méridionale, dans les faciès apennin (XIV^e siècle av. J.-C.), subapennin (XIII^e-XII^e siècle av. J.-C.) et protovillanovien (XII^e-X^e siècle av. J.-C.). Ces derniers exercèrent pour leur part une influence sensible sur les faciès contemporains d'Italie septentrionale, en particulier sur le faciès dit « des terramares » et sur celui de Peschiera. Les « terramares » sont des sites d'habitat recouverts d'une terre noire et grasse, résultat de la décomposition de matières

organiques. Ils sont caractéristiques des cultures de l'âge du bronze moyen et final, en Émilie occidentale, entre le Pô, l'Apennin et le Panaro. Les villages comme Gorzano et Castione dei Merchesi, aménagés sur les bords des rivières et des lacs, sont construits sur pilotis pour protéger les planchers de l'humidité. Les formes céramiques biconiques sont décorées de cannelures, de nervures et de godrons. Les productions métalliques abondantes attestent les influences centre-européennes et une indéniable originalité locale. Ce sont des épingles, des bracelets, des pendeloques, des haches à ailerons et des poignards. Dans la phase tardive, s'y ajoutent des rasoirs et des fibules. Dans les nécropoles, les restes incinérés des défunts sont déposés dans des urnes. Au XII^e siècle av. J.-C., ces sites sont abandonnés sans que nous sachions exactement pourquoi.

Ainsi que nous l'avons suggéré plus haut, le processus d'acculturation, tout du moins partielle, semble avoir été plus précoce et plus marqué en Sicile. On a découvert dans le faciès de Thapsos d'imposantes tombes collectives avec de riches mobiliers comprenant notamment de nombreuses céramiques mycéniennes importées ainsi que des armes de bronze de facture locale, mais fortement inspirées de prototypes égéens ; les fouilles pratiquées sur le site éponyme de Thapsos, qui est situé au bord de la mer, ont ramené au jour les restes d'édifices en maçonnerie à plan complexe comportant de nombreuses pièces qui, s'ils ne rappellent que de manière très générale les modèles de la Méditerranée orientale, ne présentent par ailleurs aucun trait qui permette de les rapporter à des formes indigènes. Bien que l'on n'ait pas de preuves convaincantes, l'hypothèse selon laquelle il s'agirait des ruines d'une sorte de comptoir fréquenté par les navigateurs égéens ne semble pas devoir être complètement écartée. Dans le faciès de Pantalica, les céramiques mycéniennes importées sont beaucoup moins nombreuses ; en revanche, diverses formes d'origine égéenne et chypriote apparaissent dans les céramiques locales, dont la fabrication fait à présent appel au tour et aux autres procédés techniques mentionnés plus haut. L'établissement éponyme de Pantalica devait, si l'on en juge par sa superficie et par le nombre des tombes à chambre des nécropoles environnantes (plus de 5 000), être le siège d'une communauté assez importante, de l'ordre de plusieurs centaines d'individus : on peut donc le considérer comme un véritable centre proto-urbain. L'existence dans cette communauté d'une aristocratie qui détenait le pouvoir est attestée par la découverte au centre de l'établissement d'une résidence princière (*Anaktoron*) à plan complexe en gros blocs équarris agencés en un appareil pratiquement isodome d'inspiration nettement égéenne, qui abritait entre autres un atelier de fonderie de bronzes. En Italie péninsulaire, les transformations des techniques et de la société résultant des influences mycéniennes apparaissent dans le faciès apennin, mais s'affirment surtout dans le faciès suivant, le subapennin, pendant lequel des centres comme Scoglio del Tonno, Torre Castelluccia, Porto Perone et Coppa Nevigata, dans

les Pouilles, et comme Torre del Mordillo et Broglio di Tribisacce, en Calabre, présentent déjà, encore que dans une mesure moindre que Pantalica, des caractères nettement proto-urbains, lesquels ne sont pas attestés, en revanche, dans les régions situées plus au nord.

Cette lente gradation des formes d'acculturation par rapport aux civilisations de l'Orient méditerranéen à travers les différents faciès culturels de Sicile et d'Italie, à partir du sud vers le nord jusqu'aux Alpes, peut sans doute s'expliquer par la fonction d'intermédiaire entre la région égéenne et l'Europe centrale remplie durant ces siècles par la péninsule italique ainsi que par la péninsule balkanique. Fonction d'intermédiaire d'autant plus importante qu'elle permet non pas le passage de courants culturels unidirectionnels, mais l'établissement de rapports réciproques.

La formation d'une *koine* métallurgique, c'est-à-dire d'une communauté de formes et de techniques en matière de fabrication d'armes, d'objets de parure, de vaisselle et d'ustensiles de bronze, qui s'étendit à une grande partie de l'Europe et de la Méditerranée pendant les XIII^e et XII^e siècles av. J.-C., constitue sans aucun doute l'un des processus d'unification culturelle les plus importants de la préhistoire de ces régions, qui s'est sûrement étendu à d'autres aspects de la culture, notamment les aspects idéologiques et symboliques. On a noté à juste titre que cette *koine* est probablement le fruit de la rencontre et de la fusion de deux traditions métallurgiques distinctes, celle de la mer Égée et celle de l'Europe centrale. Il s'est produit un véritable phénomène d'osmose, qui a dû se faire, par capillarité, grâce à des échanges d'expériences et de modèles, qui n'ont été possibles que parce qu'il y avait un vaste courant de circulation des personnes. Nous avons déjà mentionné la présence d'artisans égéens en Sicile et en Italie : on peut la considérer comme attestée pour les céramistes et comme très vraisemblable pour les métallurgistes. Mais les preuves ne manquent pas non plus de la présence d'artisans bronziens venus d'Italie en Grèce et dans les îles de la mer Égée. On a en effet découvert dans ces zones, dans des contextes du XIII^e et du XII^e siècle av. J.-C. qui peuvent être rattachés à la civilisation mycénienne, de nombreux bronzes — surtout des épées, des poignards, des couteaux et des fibules — qui appartiennent manifestement à la typologie qui caractérise l'Europe continentale, tant et si bien que certains ont cru y voir la preuve de l'immigration de groupes ethniques venus du Nord et ont établi à ce sujet des rapprochements avec la légende fameuse de l'invasion doriennne. Bon nombre de ces objets présentent au contraire des affinités avec la production métallurgique italienne de la même époque; certaines de leurs caractéristiques indiquent cependant qu'il s'agit d'objets non pas importés, mais fabriqués localement en Grèce et dans la zone égéenne — observation qui paraît confirmée par une importante découverte, celle d'un moule de fusion pour haches d'un type spécifiquement italique trouvé dans la maison dite du Marchand d'huile, à Mycènes.

Après le XII^e siècle av. J.-C., et sûrement aussi à la suite de la destruction et de l'abandon des centres palatiaux mycéniens, les rapports de la Sicile et de l'Italie avec la Méditerranée orientale se distendent progressivement et l'on voit au contraire s'affirmer de plus en plus nettement dans ces régions une tendance à graviter culturellement autour de l'Europe continentale.

Les grandes îles de la Méditerranée occidentale : *nuraghi*, *talayots* et *torre*

Au cours de la même période, ainsi que pendant les premiers siècles du millénaire suivant, se développèrent en Sardaigne et aux îles Baléares des formes culturelles totalement différentes de celles qui fleurissaient en Italie. Ces formes se traduisirent par des réalisations architecturales particulièrement grandioses, qui ont donné leur nom aux faciès locaux correspondants : les *nuraghi* en Sardaigne et les *talayots* aux Baléares. Il s'agit de tours tronconiques, parfois de plusieurs étages, construites au moyen de gros blocs et comportant une chambre intérieure couverte en encorbellement et des escaliers, eux aussi intérieurs. Ces tours sont tantôt isolées, tantôt en rapport avec un village, dont elles peuvent, si elles sont disposées en séries et reliées par des murailles, représenter l'enceinte (Baléares), ou bien — et elles sont alors érigées côte à côte de manière à former des structures complexes, trilobées ou polylobées, surmontées d'un donjon central — constituer le noyau central fortifié, le tout évoquant par sa situation un château médiéval (Sardaigne). À côté des *nuraghi* et des *talayots*, on trouve aussi des tombes collectives mégalithiques à plan allongé rappelant de loin celui des dolmens « à couloir » (tombes des géants de Sardaigne et *navetas* des Baléares). Il est un autre trait commun aux faciès des *nuraghi* et des *talayots* mais inconnu des faciès contemporains de Sicile et d'Italie, à savoir l'existence de lieux de culte qui sont de véritables sanctuaires (où étaient dédiées des offrandes votives, souvent de grand prix) comportant des édifices sacrés à caractère monumental, comme les « temples à puits » de Sardaigne. Ces différents monuments se caractérisent par des techniques de construction assez variées, l'appareil des murs allant d'un type très grossièrement polygonal à un type isodome extrêmement précis. L'hypothèse suivant laquelle l'architecture des *nuraghi* et des *talayots* aurait pour origine des modèles orientaux et égéens, mycéniens notamment, est dans son ensemble totalement dépourvue de fondement, bien que sur tel ou tel point il soit possible de relever des analogies parfois si étroites qu'elles peuvent dans certains cas faire songer à des influences spécifiques. On peut considérer comme établi, en particulier, qu'à l'époque où les premiers Mycéniens sont parvenus en Sardaigne, l'architecture des *nuraghi* avait déjà depuis longtemps atteint son plein épanouissement. Par ailleurs, on trouve, comme on l'a vu plus haut,

bon nombre des aspects techniques et structuraux de l'architecture des nuraghi et des talayots, comme la voûte en encorbellement ou les salles à plan circulaire, d'ores et déjà en germe dans l'architecture mégalithique de la Méditerranée occidentale du III^e millénaire av. J.-C.

Pendant les siècles à la charnière du II^e et du I^{er} millénaire av. J.-C., le faciès des nuraghi de Sardaigne se caractérise par un épanouissement tout à fait remarquable, aussi bien par la quantité que par la qualité, de la métallurgie du bronze, et en particulier par un extraordinaire développement de la production de figurines. Or, de nombreux faits attestent la présence en Sardaigne, à une époque qui coïncide avec le début de cet essor mais qui est probablement postérieure, en partie du moins, à la période où se font sentir les influences mycéniennes, d'artisans métallurgistes venus d'Orient et porteurs d'influences d'origine vraisemblablement chypriote et syro-palestinienne, qui semblent en quelque sorte anticiper celles que véhiculera, à partir du début du VIII^e siècle av. J.-C., la colonisation phénicienne en Occident.

Pendant les VIII^e-VII^e siècles av. J.-C., la Sardaigne connaît un développement dû aux trafics commerciaux entre la partie orientale et la partie occidentale de la Méditerranée. La tradition des grands monuments ou nuraghi et celle de la métallurgie du cuivre sont les caractéristiques d'une civilisation sarde qui produit des statuettes en bronze, trépieds, figurines de guerriers, de lutteurs, de bergers, de femmes à l'enfant, d'animaux et surtout de cerfs.

Les torre corses représentent aussi une variété de ces énigmatiques monuments insulaires de la Méditerranée occidentale. À Filitosa, l'un d'eux est associé à de grandes « statues-menhirs » en pierre sculptée, représentant des guerriers avec leur épée et parfois leur casque.

L'ÂGE DU BRONZE DANS LE SUD-OUEST DE L'EUROPE

À la différence des grandes îles de la Méditerranée occidentale, l'Europe du Sud-Ouest connu à l'âge du bronze des formes culturelles comparables à celles qui caractérisaient le reste du continent, et en particulier la péninsule italique. Toutefois, la relative absence d'affinités spécifiques, dans les objets comme dans les monuments, fait songer à un développement culturel bien distinct, caractérisé par un degré prononcé d'isolement. C'est particulièrement le cas pour les phases les plus anciennes, durant lesquelles fleurit, dans la partie méridionale de la péninsule Ibérique, le faciès d'El Argar (auquel se rattachent deux groupes voisins : celui de Valence, plus au sud, et la phase initiale du faciès d'Atalaia, dans le sud du Portugal). Plusieurs des traits que présente ce faciès — depuis l'existence de villages perchés pourvus d'imposants ouvrages de fortification en maçonnerie jusqu'au remarquable développement de la métallurgie, surtout pour la fabrication d'armes et d'objets

de parure (lesquels sont parfois même en argent ou en or), en passant par la sépulture individuelle dans des caissons en dalles de pierre ou dans de vastes récipients, qui remplace les tombes collectives, et le degré correspondant de différenciation dans la composition du mobilier funéraire d'une tombe à l'autre, qui témoigne indubitablement de l'existence de fortes inégalités sociales — rappellent en fait toute une série d'autres faciès européens et italiques contemporains (fig. 67). En revanche, il n'est possible de rapporter à aucun de ces faciès les

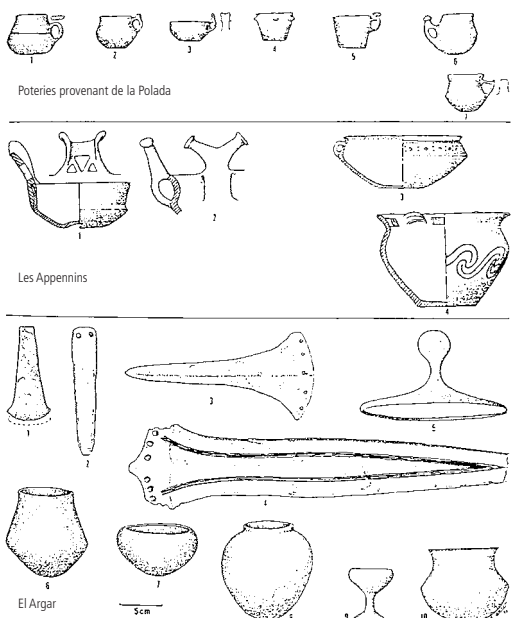


Figure 67 Âge du bronze ancien : Italie et Espagne (d'après Millotte et Thévenin, 1988).

formes des objets en bronze et des céramiques, et encore moins la coutume consistant à ensevelir les défunts sous les habitations ou dans de petits sépulcres situés en dehors de l'établissement.

On note en revanche des liens plus marqués avec le reste de l'Europe, et en particulier avec l'Europe centrale, dans les faciès de la fin de l'âge du bronze qui se développèrent dans le Languedoc (Mailhac) et en Catalogne (Agullana) à la fin du II^e millénaire et au début du I^{er} millénaire av. J.-C. Ces faciès se distinguent surtout par des nécropoles à incinération qui, aussi bien par le rituel que par la forme et la décoration des urnes funéraires et autres récipients, et en particulier par l'aspect des bronzes, rappellent les « champs d'urnes » de la région située au nord des Alpes.

Des relations méditerranéennes et atlantiques sont également perceptibles : la cargaison de bronzes trouvés à Rochelongue près d'Agde dans l'Hérault (France) était peut-être destinée aux fonderies italiques comme les autres bronzes trouvés au large de Huelva dans le sud de l'Espagne. Ceux-ci présentent des affinités atlantiques indéniables que l'on

retrouve jusqu'en Sardaigne et en Sicile (dépôt sarde de Monte Sa Idda) et révèlent l'incursion en Méditerranée de modèles occidentaux tels qu'ils sont rassemblés dans le dépôt de Vénat (Charente, France) typique, avec ses 3 000 pièces, de l'apogée du bronze atlantique.

La raison de ces contacts plusieurs fois avancée est le besoin en étain des bronziers italiques et grecs. La cassitérite, oxyde d'étain, venue de Cornouailles ou de Bretagne, circulait sans doute en même temps que les bronzes de refonte. Comme nous le confirment quelques siècles plus tard les premiers historiens comme Hérodote.

La société de l'Europe du Sud-Ouest est alors assez fortement hiérarchisée. Elle favorise l'héroïsation de personnages guerriers dont on retrouve les stèles décorées dans le Sud-Ouest de la péninsule Ibérique. Un exemplaire du même style provient de Substantion dans l'Hérault en France. Les armes représentées sont des boucliers, parfois des casques, des épées et des lances ; des fibules et des rouelles figurent aussi souvent dans cette panoplie d'un homme dessiné schématiquement. Il n'est pas rare dans la péninsule Ibérique de reconnaître aussi le char tiré par deux chevaux. Il semble ainsi se confirmer que l'aristocratie de l'époque était proche dans cette partie de l'Europe au moins, de celle décrite par Homère.

LE PREMIER ÂGE DU FER

Les origines de la civilisation étrusco-italique et la naissance de Rome

On est très largement d'accord sur l'idée que dans les parties centrale et méridionale de la péninsule italique le début de l'ère historique proprement dite se situe à la charnière du VIII^e siècle et du VII^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire au moment où l'on assiste, d'une part, au grandiose phénomène de la colonisation grecque dans le sud de la péninsule et en Sicile, et d'autre part, à la naissance des premiers centres urbains indigènes et des entités étatiques les plus anciennes en Étrurie et dans les régions voisines. La simultanéité des deux processus — la colonisation grecque étant toutefois dans l'ensemble légèrement antérieure à l'épanouissement de la civilisation urbaine étrusco-italique — a même amené de nombreux chercheurs à considérer le second de ces phénomènes comme une conséquence du premier et de la transmission de modèles sociaux et culturels originaires de la Méditerranée orientale. Si elle n'est pas à strictement parler erronée, cette opinion ne tient cependant pas compte d'autres aspects non moins significatifs.

Comme nous l'avons vu plus haut, l'apparition en Sicile et dans le sud de l'Italie de centres présentant des caractères d'ores et déjà nettement proto-

urbains remonte au moins au XIII^e siècle av. J.-C. Ce phénomène implique nécessairement une certaine connaissance des modèles sociaux et culturels propres aux civilisations plus évoluées de la Méditerranée orientale. Par ailleurs, ainsi que nous aurons plus loin l'occasion de mieux nous en rendre compte, dans un certain nombre de régions d'Italie centrale et méridionale, le développement de centres urbains, dans le plein sens du terme, fut précédé d'une longue phase de gestation au cours de laquelle s'affirmèrent tout un faisceau de tendances proto-urbaines. On situe les débuts de cette phase au commencement du IX^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire à une époque très antérieure non seulement à la fondation des premières colonies grecques en Occident, mais aussi à la brève période, dite « précoloniale », de contacts préliminaires, de nature surtout commerciale certes, qui la précéda. Il est donc légitime de penser qu'une certaine continuité a dû, à l'échelle locale, relier à travers les siècles précédant et suivant l'an 1000 av. J.-C. la phase de gestation proto-urbaine du premier âge du fer aux lointains précédents de l'âge du bronze.

Au début du IX^e siècle av. J.-C., nous assistons en Étrurie à deux phénomènes concomitants. Le premier est le brusque abandon de dizaines d'établissements installés sur des hauteurs entourées de versants extrêmement abrupts ou de parois à pic, donc naturellement fortifiés et souvent situés en position dominante; ces établissements, qui commandaient des territoires de quelques dizaines de kilomètres carrés, regroupaient sur un petit nombre d'hectares une population que l'on peut estimer à quelques centaines de personnes environ. Or on voit apparaître au même moment un nombre très limité de grands centres, situés sur des plateaux eux aussi d'accès difficile, mais beaucoup plus vastes — leur superficie est le plus souvent supérieure à 100 hectares (ce qui permet d'évaluer leur population à un chiffre de l'ordre de quelques milliers d'individus) — et contrôlant des territoires d'un millier de kilomètres carrés environ, soit une surface très voisine de ce que l'on a appelé le « module territorial de l'État antique ». Qui plus est, ces centres se trouvent pour la plupart sur les lieux mêmes où, sans que l'on puisse déceler la moindre solution de continuité, nous verrons fleurir deux siècles plus tard les grandes cités-États étrusques : Tarquinia, Véies, Cerveteri, Vulci, etc. Ces agglomérations des débuts de l'âge du fer sont, il est vrai, constituées de cabanes de bois, et non de maisons en dur, et l'on n'observe aucune trace d'aménagement urbain ou d'architecture monumentale (temples, édifices publics, etc.); mais il est difficile de nier qu'elles soient l'expression d'une forme d'organisation sociale qui préfigure explicitement les sociétés urbaines, et qui ne saurait par conséquent être mieux définie que par le terme de proto-urbaine.

Leur concomitance même autorise aussi à penser que ces deux phénomènes — l'abandon généralisé et plus ou moins spontané des établissements existants et l'apparition de centres nouveaux — correspondaient à un dessein bien précis : la création de communautés plus vastes, de véritables entités préétatiques.

Dans les débuts de la phase de gestation, les nouvelles communautés, à en juger par leurs nécropoles (où l'on pratique la crémation, avec un rituel particulier, dit « villanovien ») ne devaient pas connaître de formes de différenciation socio-économique très prononcées ; mais le processus de diversification est si rapide que l'on assiste, en l'espace de quelques générations, à l'émergence de classes dominantes entre les mains desquelles est concentrée une part vraisemblablement très importante du pouvoir et des richesses : et il n'existe à l'évidence aucune solution de continuité entre ces classes dominantes, qui nous apparaissent dans leur plein développement dans la deuxième moitié du VIII^e siècle av. J.-C., et l'aristocratie urbaine qui fleurira à partir du commencement du VII^e siècle av. J.-C., pendant la période initiale, dite « orientalisante », de la civilisation étrusque.

Ce processus s'accompagne de toute une série de phénomènes qui ont une valeur tout à fait symptomatique. Tout d'abord, à partir des premières décennies du VIII^e siècle av. J.-C., et parfois plus tôt, nous trouvons dans les sépultures des classes dominantes des objets de prestige, surtout de la vaisselle de métal ou de céramique de fabrication syro-phénicienne (ou tout du moins orientale) et grecque ; en second lieu, nous assistons, à partir de la même époque et dans les mêmes contextes, à l'apparition d'imitations indigènes de ces objets de prestige ; ces imitations impliquent entre autres l'adoption d'importantes innovations techniques, en partie identiques à celles qui avaient été introduites, quoique dans une mesure moins massive, plusieurs siècles auparavant en Sicile et dans les régions les plus méridionales de la péninsule italique, à savoir, pour la fabrication des poteries, l'utilisation du tour, la purification de l'argile, les décors peints et l'emploi de fours à haute température. Enfin, les pratiques funéraires attestent toujours également l'assimilation de coutumes nouvelles dans divers domaines de la vie de ces classes, des tactiques de combat au rituel du banquet.

Ainsi, des indices archéologiques nous renseignent sur la genèse de la culture étrusque dès l'époque villanovienne (IX^e et VIII^e siècles av. J.-C.), dans une région comprise entre Fiesole au nord, non loin de Florence, et Rome au sud. Celle-ci est riche en minerais de cuivre, de plomb argentifère et de fer et l'on suppose qu'elle attira des industriels, des artisans, des commerçants et des navigateurs en relation avec l'Italie du Sud et les rivages de l'Est méditerranéen. Au VII^e siècle av. J.-C., l'Étrurie connaît un remarquable bouillonnement. Sa démographie augmente dans de fortes proportions, ses cités et ses nécropoles se multiplient, son activité se développe grâce aux matières précieuses importées d'Asie, d'Égypte et de Grèce, comme l'ivoire et l'or. Elle adopte à sa manière le style « orientalisant ». Caere (Cerveteri) est alors une cité côtière florissante qui diffuse ses produits vers l'ouest. La nécropole de Tarquinia montre dès cette époque les tombeaux tumulaires d'une aristocratie qui s'inspire du modèle des cités-États grecques. Nous

reconnaissons ainsi des habitudes de vie citadine, des architectures religieuses et publiques, des divinités, des motifs iconographiques, des armements et bien d'autres petits objets de la vie quotidienne, fibules, épingles, rasoirs. Les premiers textes étrusques sont écrits à l'aide de l'alphabet grec. De nos jours, on tente d'expliquer la rapide éclosion de la civilisation étrusque par ces contacts intenses que l'on perçoit dans l'ornementation des pièces d'orfèvrerie recueillies dans la tombe Regolini-Galassi (675-650 av. J.-C.).

L'apparition de centres proto-urbains, sous la forme soudaine décrite plus haut, semble être un phénomène limité à l'Étrurie et à quelques zones de la Campanie. Plus au sud, et en particulier dans les Pouilles méridionales et en Calabre, elle semble être en revanche l'aboutissement d'un processus à la fois plus graduel et moins accentué qui, d'un côté, nous l'avons vu, commence à se manifester de manière beaucoup plus précoce, ou bien parvient à s'affirmer sensiblement plus tôt (par exemple, on peut y observer dès le IX^e siècle av. J.-C. des formes de différenciation sociale comparables à celles qui n'apparaîtront en Étrurie qu'au VIII^e siècle) et, de l'autre, semble s'orienter avec un retard considérable vers le terme qui est le sien en Italie centrale, lequel ne sera atteint dans ces régions qu'à la suite de la colonisation hellénique.

En fait, les centres proto-urbains indigènes des débuts de l'âge du fer en Calabre et dans les Pouilles n'égale pas en dimension les centres étrusques, alors que ce sera le cas des établissements coloniaux de la Grande-Grèce.

Le cas de l'ancien Latium se présente différemment de celui aussi bien de l'Étrurie que de l'extrême sud de la péninsule. Dans ce territoire, correspondant à la partie centrale du Latium actuel et situé au sud du Tibre (qui le séparait de l'Étrurie), l'apparition des centres proto-urbains ne fut pas soudaine comme en Étrurie. En général, les établissements existant à la fin de l'âge du bronze ne furent pas abandonnés et il semble que, dans un premier temps, ils n'aient changé ni de caractère ni de dimensions, mais qu'en fait un certain nombre de villages aient connu une expansion sensible, quoique progressive, à partir du milieu du IX^e siècle av. J.-C. Ces centres restent toutefois beaucoup plus petits que les agglomérations étrusques : la superficie qu'ils occupent avoisine les 50 hectares, sans toutefois parvenir à les dépasser ; le territoire qu'ils contrôlent ne s'étend pas au-delà de 200-300 km².

Seule Rome fait exception. Contrairement à ce qui se passe dans la plupart des cas analogues, la date attribuée à la fondation de la ville (753 av. J.-C.) par la tradition antique est beaucoup plus récente que la date réelle : l'établissement, dans sa partie la plus ancienne, à savoir le sommet et les flancs de la colline du Capitole, remonte à l'âge du bronze, plus précisément au XIV^e siècle av. J.-C. au moins ; entre la fin de l'âge du bronze et les débuts de l'âge du fer, il gagne la colline du Palatin. À partir du milieu du IX^e siècle av. J.-C., il connaît un développement rapide et très considérable et vient à englober, notamment, les collines de l'Esquilin et du Quirinal. À ce stade,

nous nous trouvons face à une agglomération couvrant 150 à 200 hectares, ce qui ne devait sûrement pas être inférieur à la surface des grands centres proto-urbains étrusques, même si, par rapport à ces derniers, qui étaient situés sur un plateau d'un seul tenant naturellement protégé, Rome présente une topographie beaucoup plus irrégulière et accidentée.

Par cette position particulière, Rome était donc prédestinée, bien longtemps avant de devenir une véritable ville, à exercer son hégémonie sur le Latium, indispensable prémisses de la suprématie sur l'ensemble de l'Italie centro-méridionale, qu'elle devait s'assurer seulement quelques siècles plus tard.

Les débuts de la colonisation phénicienne et grecque dans la Méditerranée centrale et occidentale

Le processus d'acculturation que les navigateurs égéens avaient amorcé vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. et après, lors de leurs contacts avec l'Italie méridionale, la Sicile et la Sardaigne, connut une puissante reprise au début de l'âge de fer, à la suite de la fondation en Méditerranée centrale et occidentale de nombreuses colonies par de nouveaux navigateurs originaires eux aussi de l'Est : les Phéniciens et les Grecs.

Les sources littéraires classiques font remonter à la fin du XII^e et au XI^e siècle av. J.-C. la fondation des plus anciennes colonies phéniciennes implantées en Occident, notamment en Ibérie (Gadès, actuelle Cadix) et en Afrique du Nord (où Utique aurait vu le jour près de trois siècles avant Carthage), fondation qui n'aurait apparemment été suivie qu'un peu plus tard par celle des colonies de Malte, de Sicile (Motya) et de Sardaigne (Nora, Sulcis, Tharros). Mais les preuves archéologiques font complètement défaut pour la période antérieure au début du VIII^e siècle av. J.-C. Il est donc très difficile d'établir combien de temps avant cette date les navires phéniciens auraient commencé à fréquenter régulièrement ces itinéraires. Il serait évidemment possible d'interpréter comme indices de relations de ce genre les petits objets de parure d'origine orientale, tels que les scarabées et autres ornements que l'on relève dans un certain nombre de sépultures d'Italie méridionale des débuts de l'âge du fer, à partir de la première moitié du IX^e siècle av. J.-C. ; cependant, ils ne sont pas suffisamment nombreux pour constituer une preuve véritablement concluante.

Les débuts de la colonisation grecque sont postérieurs, de peu toutefois, à la colonisation phénicienne. On a souvent opposé la nature et les modalités de ces deux types d'expansion. À cet égard, le choix des sites a semblé particulièrement significatif : alors que les Phéniciens recherchent les petites îles ou les promontoires péninsulaires pour fonder leurs colonies, les Grecs, s'ils s'établissent sur les côtes, optent pour des sites moins marginaux, voire, parfois, légèrement décalés vers l'intérieur. Ce choix traduit naturellement

des intentions complètement différentes : disposer d'une simple escale commerciale dans le premier cas, s'assurer un instrument de contrôle et de pénétration territoriale dans l'autre. De fait, il est indéniable que les colonies grecques suscitèrent chez les populations indigènes des formes d'acculturation beaucoup plus prononcées que les colonies phéniciennes, encore qu'il ne faudrait pas trop généraliser ces différences. D'une part, nous le verrons, les toutes premières implantations grecques en Italie et en Sicile eurent au départ des finalités essentiellement commerciales, ce que confirme leur situation topographique, non moins marginale que celle de bien des sites phéniciens ; d'autre part, on a constaté que dans certaines zones, par exemple dans le sud-est de la péninsule Ibérique, les colonies et établissements commerciaux phéniciens en étaient assez tôt venus à exercer un véritable contrôle territorial, même si celui-ci était limité à la frange côtière, donnant lieu à la formation de faciès locaux à culture mixte.

L'évident antagonisme entre colonisateurs phéniciens et colonisateurs grecs n'a du reste probablement pas empêché certains échanges limités de rôles : c'est ainsi que nous trouvons des objets de fabrication phénicienne dans les établissements grecs les plus anciens (où l'on relève également des indices de la présence physique des Phéniciens), et vice versa ; il y a lieu en outre de penser que les uns et les autres ont assez fréquemment fait commerce des produits de leurs rivaux, surtout pendant la phase dite « précoloniale ». Cette dernière a d'ailleurs dû être assez brève, si l'on songe qu'elle n'a vraisemblablement pas commencé avant les décennies formant la charnière entre le IX^e et le VIII^e siècle av. J.-C., et que les tout premiers établissements coloniaux grecs sont antérieurs au milieu de ce dernier siècle.

D'après les indications fournies aussi bien par les sources littéraires antiques que par les trouvailles archéologiques, le plus ancien de ces établissements est Pithécusses, qui est situé dans l'île d'Ischia, au large de la baie de Naples, et qui fut fondé par des colons venus de Chalcis, ville de l'île d'Eubée. Quelques années plus tard, les Chalcidiens s'établirent sur la terre ferme où ils fondèrent Cumès, sur l'emplacement d'un ancien établissement indigène.

Détail singulier, mais aussi très significatif, les Grecs, négligeant dans un premier temps des régions beaucoup plus proches de chez eux, poussèrent ainsi immédiatement jusqu'à ce qui devait par la suite demeurer définitivement l'extrême limite nord-ouest de leur expansion en Italie. Il est évident que prévalurent dans ce choix des objectifs stratégique-commerciaux. Les heureuses découvertes effectuées dans les fouilles de Pithécusses ont révélé un centre de travail du fer qui utilisait des matières premières provenant de l'île d'Elbe, laquelle se trouve en face des côtes de l'Étrurie septentrionale. Il est également symptomatique que, bien qu'apparemment très intéressés par le commerce avec l'Étrurie, les premiers colons grecs n'aient pas jugé opportun de s'établir sur ses côtes et s'en soient même tenus, pour ainsi dire,

à distance respectueuse. Les entités pré-étatiques étrusques étaient à l'évidence déjà assez puissantes et leur emprise sur le centre et le nord de la mer Tyrrhénienne suffisamment forte pour imposer une certaine prudence.

Quelques années plus tard, mais toujours avant le milieu du VIII^e siècle av. J.-C., les Grecs de Cumès, éprouvant le besoin de s'assurer le contrôle de leurs propres arrières maritimes, fondèrent Zancle, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Messine, sur la rive sicilienne du détroit du même nom. Quelque temps après, sur la rive calabraise du détroit, fut créée, toujours par les Chalcidiens, la colonie de Rhégion (Reggio).

Après la fondation de ces premières colonies, l'expansion hellénique a, en l'espace de deux générations, complètement changé de caractère : de la création d'avant-postes commerciaux et militaires isolés, on est passé à l'occupation systématique de vastes territoires. Tout d'abord, en moins d'une décennie (734-727 av. J.-C.), des Grecs d'origines diverses, principalement des Chalcidiens et des Doriens, colonisent toute la côte orientale de la Sicile, fondant les villes de Naxos, Syracuse, Leontinoi, Catane et Mégara Hybléa, auxquelles une dizaine d'années plus tard vient s'ajouter Myles, sur la côte nord-est. Puis, dans les dernières années du siècle, intervient avec une égale rapidité l'occupation par des groupes venus du Péloponnèse de tout le littoral ionien de l'Italie méridionale, avec la fondation de Crotone, Sybaris, Métaponte et Tarente et la soumission des populations locales. La colonisation hellénique de la Sicile et de la Grande-Grèce va ensuite en se complétant dans le courant du VII^e siècle av. J.-C. ; mais, aux alentours de 700 av. J.-C., elle a d'ores et déjà une configuration territoriale assez proche de son état définitif.

Entre le monde classique et le monde barbare :

Vénètes, Ligures et Ibères

L'Italie septentrionale, de même que les régions méditerranéennes de la France actuelle et de la péninsule Ibérique, ne connurent au début de l'âge du fer ni phase de gestation proto-urbaine du type de celle qui intervint en Étrurie, ni colonisation à caractère territorial comparable à celle des Grecs en Sicile et dans la Grande-Grèce. En Italie du Nord, la phase proto-urbaine ne se produisit qu'au VI^e siècle av. J.-C. Le grand établissement protohistorique qui se développa à Bologne pendant les IX^e et VIII^e siècles av. J.-C. ne saurait être considéré comme une agglomération proto-urbaine évoluée, bien qu'on l'ait souvent rapproché des centres étrusques en raison du rituel funéraire de type « villanovien » qui était pratiqué dans ses nécropoles à crémation. En ce qui concerne les côtes de Provence et du Levant espagnol, les navigateurs grecs ne poussèrent jusque-là que dans la deuxième moitié du VII^e siècle av. J.-C. et attendirent le début du VI^e siècle av. J.-C. pour y créer leurs premiers établissements coloniaux, avec la fondation de Marseille. Il n'en reste pas moins que, dès le premier âge du fer, les régions

susmentionnées ont d'une manière ou d'une autre fait fonction d'intermédiaire entre le monde classique méditerranéen et le monde barbare de l'Europe continentale.

L'un des traits les plus caractéristiques de la dynamique culturelle propre à l'Europe durant les siècles suivants résidera dans la formation de grandes entités ethniques (Illyriens, Celtes, etc.) et, dans le même temps, mais évidemment pas avec une simultanéité parfaite, la constitution de vastes ensembles culturels (civilisations de Hallstatt, de La Tène, etc.). Or, les régions en question ont anticipé de plusieurs siècles ces phénomènes, qui s'y sont manifestés dès le premier âge du fer, offrant ainsi un modèle et exerçant sans aucun doute une influence stimulante sur les régions les moins civilisées d'Europe.

Dans la partie nord-est de la vallée du Pô, nous trouvons un faciès culturel dit d'Este, dont l'aire de diffusion coïncide à peu près avec la zone où, suivant le témoignage aussi bien des découvertes épigraphiques que des sources littéraires, les Vénètes s'établiront dans les siècles suivants. Le rayonnement culturel de ce faciès se fit sentir dans l'ensemble de l'arc formé par les territoires situés au-delà des Alpes centrales et orientales. Nul doute que l'aristocratie que nous révèlent les sépultures d'Este du VIII^e siècle av. J.-C. constitua dans ses diverses manifestations — de l'armement à l'habillement en passant par les usages liés au cérémonial du banquet et au rituel funéraire — un modèle essentiel pour la nouvelle aristocratie hallstattienne du VII^e siècle av. J.-C.

Le faciès de Golasecca, qui se développa dans le nord-ouest de l'Italie, joua vraisemblablement un rôle comparable, quoique moins net, à l'égard de la région située au nord-ouest des Alpes. Des raisons analogues à celles que nous avons évoquées au sujet de l'aire vénète donnent à penser que les populations qui véhiculaient cette civilisation étaient d'origine ligure. À cette époque, toutefois, la zone où étaient implantés les Ligures devait être beaucoup plus vaste et englober également les régions méditerranéennes de la France actuelle et de la péninsule Ibérique, au moins jusqu'à l'Èbre. Dans ces régions, les faciès culturels dits des champs d'urnes du Languedoc et de la Catalogne, apparus, comme nous l'avons vu, vers la fin de l'âge du bronze, poursuivirent leur développement pendant cette période.

C'est en revanche dans la partie méridionale de l'Espagne actuelle qu'il convient de rechercher la première aire d'implantation des Ibères, à l'intérieur de laquelle, au-delà des Colonnes d'Hercule, se trouvait, disait-on, le royaume mythique de Tartessos, célébré pour ses fabuleuses richesses. Du point de vue archéologique, cette zone se caractérise surtout, pendant cette période, par un exceptionnel développement de la métallurgie du bronze et par des contacts culturels d'une extraordinaire multiplicité — avec, d'un côté, les différentes régions de la Méditerranée centrale et occidentale, en particulier la Sardaigne et la Sicile, et, indirectement, par l'intermédiaire de cette dernière, la Méditerranée orientale, et, de l'autre, la région atlantique jusqu'aux îles Britanniques.

BIBLIOGRAPHIE

- ALMAGRO-GORBEA M. 1977. *El bronce final y el período orientalizante en Extremadura*, Madrid.
- ANATI E. 1976. *Evolution and Style in Camunian Rock Art*, Capo di Ponte.
- BARFIELD L. 1971. *Northern Italy before Rome*, Londres.
- BARKER G. W. W. 1975. « Prehistoric Territories and Economics in Central Italy », in E. S. HIGGS (dir.), *Palaeoeconomy*, Cambridge, vol. III, p. 75.
- BERNABO BREA L. 1966. *Sicily before the Greeks*, 2^e éd., Londres.
- BIETTI SESTIERI A. M. 1973. « The Metal Industry of Continental Italy, 13 th to the 11 th century BC, and its Connection with the Aegean », *PPS*, vol. XXXIX, p. 383-424.
- BLANCE B. 1971. *Die Anfänge der Metallurgie auf der iberischen Halbinsel*, Berlin.
- CAMPS G. 1988. *Terrina et le Terrinien, Recherches sur le chalcolithique de la Corse*, Rome.
- Civiltà Nuragica*. 1985. Milan.
- COFFYN A., GOMEZ J., MOHEN J. P. 1980. *L'Apogée du bronze atlantique, le dépôt de Vénat (Charente)*, Paris.
- COLES J. M., HARDING A. F. 1979. *The Bronze Age in Europe : An Introduction to the Prehistory of Europe, c. 2 000-700 BC*. Beccles/Londres.
- EVANS J. D. 1971. *The Prehistoric Antiquities of the Maltese Islands : A Survey*, Londres.
- GUILAINE J. 1972. *L'Âge du bronze en Languedoc occidental, Roussillon, Ariège*, Paris.
- 1994. *La Mer partagée, la Méditerranée avant l'écriture, 7000-2000 avant J.-C.*, Paris.
- LUMLEY H. DE 1994. *La Montagne sacrée*, Aix-en-Provence.
- MILLOTTE J.P., THÉVENIN A. 1988. *Les Racines des Européens des racines aux Celtes*, Horvarth, Le Coteau, France.
- PERONI R. 1963. « L'età del bronzo media e recente tra d'Adige e il Mincio », *Memoria del Museo civico di Storia naturale di Verona*, vol. II, p. 49-104.
- 1971. « L'età del bronzo nella penisola italiana », in *L'Antica Età del bronzo*, Firenze, vol. I.
- PHILLIP P. 1975. *Early Farmers of West Mediterranean Europe*, Londres.
- ROUDIL J. L. 1972. *L'Âge du bronze en Languedoc oriental*, Paris.
- SCHUBART H. 1975. *Die Kultur der Bronzezeit im südwesten der iberischen Halbinsel*, Madrid.
- TRUMP D. H. 1966. *Central and Southern Italy before Rome*, Londres.

14.3

L'Europe du Sud-Est

Roumen Katincharov et Nikolai Tasić

La fin des cultures énéolithiques est, dans une certaine mesure, une conséquence de la pénétration assez forte des tribus steppiques en direction du bassin danubien yougoslave et dans les Balkans, porteuses de la culture des tombes à fosse et, plus tard, des catacombes. Elles ont exercé une influence sur la culture de Vucedol (sépultures sous tumulus de Batajnica, Vojka, Moldova Veche), puis l'ont entièrement supplantée. Malgré l'importance des migrations, ce sont les développements intérieurs, les interactions culturelles et les assimilations, qui représentent les facteurs principaux de l'évolution de l'histoire.

Jusqu'au début de l'âge du bronze, l'échange culturel avec le monde égéen et surtout avec l'Anatolie de l'Ouest représente une part insignifiante. L'âge du bronze ancien connaît un essor considérable dans ce domaine. Le matériel archéologique découvert montre qu'au cours de cette période, les cultures des régions au sud de Stara Planina se rattachent aux cultures de l'Égée et de l'Anatolie. Cette région, y compris la péninsule chalcidique, représentait un centre où se rencontraient les influences culturelles venues du Sud et du Nord.

L'analogie presque complète entre les vases en argile du site préhistorique de Thermi (IV-V) sur l'île de Lesbos et ceux de l'âge du bronze ancien de Bulgarie du Sud-Est (fin de la première phase et début de la seconde) ainsi qu'une partie considérable des vases de Troie I permet d'arriver à la conclusion que sur le territoire de Bulgarie du Sud-Est, d'Anatolie du Nord-Ouest et sur certaines îles de la mer Égée s'est développée une même culture.

L'ÂGE DU BRONZE ANCIEN (3200-2000 / 1900 AV. J.-C.)

Les tells de la Bulgarie du Sud-Est étudiés jusqu'à présent renferment des couches se rapportant au Chalcolithique et à l'âge du bronze ancien entre lesquelles il existe un hiatus stratigraphique. Pour le moment, il est difficile d'affirmer de façon catégorique que cette rupture est présente dans tous les

tells. Il est très probable que les tells aient été provisoirement abandonnés (peu de temps) jusqu'à l'arrivée de nouveaux peuples. Les archéologues ont constaté que la plupart des sites de la Bulgarie du Sud-Est appartenant à l'âge du bronze sont construits sur les ruines de sites chalcolithiques (tells de Karanovo, Ezéro, département de Burgas ; Kapitan Dimitriévo, Younatzité, département de Plovdiv ; Kirilovo, département de Haskovo, etc.) et une partie insignifiante seulement — sur les ruines de sites néolithiques. On peut voir, cependant, des sites qui n'ont été peuplés qu'à partir de l'âge du bronze (Nova Zagora, département de Burgas, etc.). Ce fait représente une preuve indirecte de l'augmentation de la population sur le territoire envisagé au cours de l'âge du bronze.

À côté des sites construits sur des tells, au cours de l'âge du bronze ancien, on en voit aussi d'autres installés sur des hauteurs naturellement fortifiées, entourées de versants abrupts. Ce type est représenté par le site de Mikhailitch, département de Haskovo. Il était fortifié d'une muraille bâtie de pierres plus ou moins grandes, jointoyées probablement avec de l'argile. L'épaisseur de la muraille dans sa base est d'environ 1,60 m.

La couche supérieure du tell d'Ezéro qui appartient à l'âge du bronze ancien et moyen est d'une épaisseur d'environ 4 mètres. On y distingue 13 niveaux de constructions. Le premier site appartenant à l'âge du bronze est entouré d'une muraille en pierres, dont la base était d'une épaisseur de 1,50 m. Sa façade était composée de grandes pierres non taillées et non jointoyées. L'espace intermédiaire est rempli de pierres de taille plus ou moins grandes mêlées à de l'argile. À la suite de l'augmentation de la population, la surface cernée par la muraille était devenue étroite. La garantie de la défense des habitants installés au-delà de la muraille a conditionné la construction d'une nouvelle muraille en pierres, encore plus solide, qui a entouré la base du tell. Avec la construction de la muraille extérieure, le site s'est transformé en une forteresse, comme sur le tell de Kazanlak. Le tell d'Ezéro montre certains éléments d'une planification préalable, quoique assez primitive. Les habitations des différents niveaux étaient rangées en lignes droites ou rassemblées ; elles possédaient une même orientation. Le centre du site restait non occupé. C'était la place où se rejoignaient des ruelles qui menaient vers les entrées de la muraille en pierre.

À la différence de la Bulgarie du Sud-Est, les sites de la Bulgarie du Nord ne possèdent pas une aussi longue existence. Ce fait est conditionné probablement par l'activité économique instable due à la prédominance de l'élevage et par les incursions de groupes isolés de tribus des steppes.

Au cours de l'âge du bronze ancien, les sites de la Bulgarie du Nord-Ouest étaient situés sur des collines fortifiées naturellement. Outre ce type de sites, en Bulgarie du Nord on continuait d'habiter aussi les grottes, qui offraient une défense plus sûre.

À l'âge du bronze ancien appartiennent également la plupart des sites lacustres du lac de Varna et d'autres endroits du littoral de la mer Noire. Ils contiennent une grande quantité d'objets de la vie quotidienne bien conservés, y compris des objets taillés en bois, ainsi qu'une grande quantité d'os d'animaux domestiques et sauvages.

En Bulgarie du Nord-Ouest se développe la culture de Magura, partie du grand groupe culturel de Magura Kotofeni répandu en Bulgarie du Nord-Ouest et sur le territoire limité au nord par la Transylvanie et au sud par la Serbie centrale. Le matériel archéologique découvert en Roumanie de l'Ouest donne une image plus riche de la manière dont s'est effectuée la transition des cultures chalcolithiques classiques vers la culture de Kotofeni.

Les archéologues ont prouvé que cette culture renferme certains éléments typiques de la culture de Cernavoda III, phénomène qui montre que cette dernière précède partiellement la culture de Kotofeni et qu'entre les cultures de Sălcuța IV et de Kotofeni s'insère une étape du développement de la culture de Cernavoda III, dont la durée n'est pas encore établie. La culture de Cernavoda III est répandue également sur le territoire entier de l'actuelle Dobroudja où on découvre aussi des éléments de la culture d'Ezéro.

L'analyse du matériel découvert dans le tell d'Ezéro confirme en général cette conclusion, mais il nous donne également la possibilité d'émettre l'opinion que les cultures de Cernavoda et de Kotofeni se sont développées parallèlement, puisque des fragments de vases en argile, typiques des cultures de Cernavoda III et de Kotofeni, ont été découverts dans les niveaux de construction les plus anciens du tell d'Ezéro.

L'âge du bronze ancien de la zone carpatique méridionale est marqué avant tout par l'apparition de la culture de Schneckenberg-Glina III. Les habitats se trouvent dans la plaine ; ils sont souvent localisés sur des tells de la culture énéolithique de Gumelnita, sur des îles fluviales et, plus rarement, à l'intérieur de grottes. La céramique est inspirée, dans une grande mesure, de la tradition de la culture de Kotofeni. Ceci se rapporte également au décor assez rare des récipients ; s'il y en a, ce ne sont que des impressions digitées au-dessous du rebord du récipient. Certaines formes, notamment des vases à une ou deux anses, appartiennent aux formes très répandues à l'âge du bronze ancien dans la zone carpatique-danubienne. Les rares objets en métal de la phase de Glina III ont été déposés dans les sépultures. En Munténie septentrionale, à côté d'un récipient et d'un poignard de forme triangulaire, d'autres objets ont été découverts dans les tombes à ciste : bracelet, hache plate, etc.

Entre la Tisza et la Transylvanie se forme à la même époque ou un peu plus tard la culture d'Otomani. La concentration des sites archéologiques est particulièrement manifeste dans le cours supérieur de la rivière Crisul, dans le cours moyen du Mures et dans le cours supérieur de la Tisza, avec possibilité de la suivre également au nord, jusqu'à la Slovaquie. Les habitats sont de

préférence sur les contreforts des Carpates, notamment près des régions montagneuses de Transylvanie. Ils sont fortifiés, même lorsqu'il s'agit de l'occupation d'îles. Le début de la culture d'Otomani se situe dans la seconde moitié de l'âge du bronze ancien et dure jusqu'à l'incursion des porteurs de la variante carpatique de la civilisation des tumulus.

La culture du Mures ou de Pecica (Mokrin-Perjamos) sort de la zone carpatique méridionale, mais elle est importante car elle est en contact direct avec beaucoup de cultures contemporaines, et elle forme, dans un certain sens, un pont entre l'âge du bronze ancien de la Pannonie et celui des Carpates. Il s'agit d'une riche culture aux assez nombreuses trouvailles d'objets en cuivre, en bronze et en or, qui a duré pendant l'âge du bronze ancien jusqu'au début de l'âge du bronze moyen. Les nécropoles les mieux explorées sont celles situées près de Mokrin (312 tombes), Dozsk, Pitvaros et Szoreg (229 tombes).

Ce sont en majeure partie des sépultures à squelette en position recroquevillée avec de nombreux objets : parures en métal et récipients. Beaucoup plus rares sont les sépultures à incinération en urnes, comme c'est le cas, par exemple, à Mokrin, où sur 312 tombes, il y a quatre urnes à incinération.

Dans la zone du bassin danubien, il est difficile de déterminer clairement et exactement le début de l'âge du bronze. La culture de Vucedol se situerait à la limite des deux périodes, et selon certains chercheurs, la fin de cette culture appartient déjà à l'âge du bronze ancien. La culture de Vinkovci ou Vinkovci-Somogyvár s'est formée à partir de ce substrat, étant entendu qu'elle maintient les formes anciennes des céramiques, mais qu'elle a en revanche totalement délaissé le style Vucedol du décor des céramiques (gravure, incision ou impression). Parmi les formes, sont caractéristiques des vases à anse, des amphores assez grandes à anses sur le rebord ou sur la panse, et une forme assez spécifique de récipients cylindriques (en forme de bouteille). À côté des céramiques, les parures en or représentent un phénomène important : notamment le dépôt d'appliques en forme de calotte de Gradina de Bosut, et les assez grandes plaques circulaires d'Orolik. Dans le bassin danubien yougoslave, apparaît vers la fin de l'âge du bronze ancien la culture de Vatin. Elle s'étend également au sud du Danube en Serbie. La phase classique est souvent seule appelée culture de Vatin avec ses formes baroques des récipients, ses couvercles, ses amphores, ses urnes, ses socles, ses figures zoomorphes, ses parures en or, ses haches en bronze et surtout de remarquables objets en os. Le décor de spirale courante ou simple et certains objets en or prouveraient des contacts directs avec la culture mycénienne.

Les sites archéologiques les plus importants de la culture de Vatin, dans le Banat, sont Vatin, Zidovar, Pancevo, puis Feudvar et Popov Salas au nord de Novi Sad (Backa), Gomolava et au Srem, Vinca près de Belgrade et Ljuljaci en Sumadija, etc. Les maisons sont spacieuses, bien construites ; elles ont

deux ou trois pièces (Zidovar, Popov Salas, Feudvar, Ljuljaci), et sont à demi enterrées (Vinca, Gomolava).

La durée de la culture de Vatin dans le bassin danubien yougoslave n'a pas été aussi longue que certains auteurs le considèrent. En chiffres absolus, ce serait la période allant de 1700 à 1500 av. J.-C., ce qui selon notre opinion remet en question la thèse des influences ou des migrations de la population mycénienne à l'époque des tombes à fosse, en direction du bassin danubien yougoslave.

La région située au sud de la Save et du Danube — la zone balkanique centrale — forme à l'âge du bronze ancien une région transitoire mal connue. Dans ses parties septentrionales se développent des cultures danubiennes. La composante pastorale est plus manifeste ici que dans les localités agricoles du bassin danubien.

Les recherches sur l'âge du bronze ancien, faites dans la zone balkanique centrale, de Macédoine et du Kosovo, sont très modestes. Nous trouvons les seuls indices sur la vie à l'âge du bronze ancien dans les habitats d'une culture insuffisamment différenciée des environs de Niš, d'Aleksinac et au Kosovo, laquelle pourrait être appelée groupe Bubanj-Hum III, selon M. Garasanin.

L'ÂGE DU BRONZE MOYEN (2000/1900-1600/1500 AV. J.-C.)

Certains tells peuplés au cours de l'âge du bronze ancien ont été occupés au cours de l'âge du bronze moyen. On connaît aussi des tells, fondés au cours de l'âge du bronze moyen, dont l'existence se poursuit au cours de l'âge du bronze récent (tell de Manolé, département de Plovdiv).

Les niveaux supérieurs du tell d'Ezéro contiennent des formes céramiques nouvelles, inconnues ou rares dans les niveaux de construction précédents se rapportant à l'âge du bronze ancien. Les éléments nouveaux trouvent leur développement sur le tell de Nova Zagora. Les fouilles organisées dans ce site sont d'une importance particulière pour la connaissance de la période moyenne de l'âge du bronze. Le rôle des outils et des armes en bronze est croissant. Les haches massives à trou d'emmanchement occupent toujours la première place parmi les outils en bronze. À la fin de l'âge du bronze moyen apparaît une arme nouvelle — la pointe de lance.

Cette période est marquée par l'apparition de tasses et de cruches élégantes à embouchure oblique, munies d'une haute anse. Une attention particulière, pour leur forme originale, doit être portée aux tasses à fond pointu ou arrondi, munies d'une ou de deux anses verticales à tenon pyramidal au-dessus du niveau de l'ouverture. Elles ont une surface brune ou noir brillant. Certaines d'entre elles sont décorées d'un ornement gravé ou imprimé, incrusté de

matière blanche. D'un point de vue typologique, ces vases représentent peut-être le développement des tasses du type « de Troie ». D'un autre côté, ils sont les prédécesseurs de la forme du *kantharos* grec tardif. On découvre ces vases typiques en Bulgarie du Sud ainsi qu'en Bulgarie du Nord. La céramique de Troie V et VI ne contient que quelques éléments isolés similaires à la céramique des Balkans au cours de l'âge du bronze moyen.

L'ÂGE DU BRONZE RÉCENT (1600/1500-1200/1150 AV. J.-C.)

L'âge du bronze récent marque des changements considérables dans la structure des sites. Au cours de cette période, à quelques exceptions près (tells de Roussé et de Manolë), la vie dans les tells avait disparu.

Les sites fondés dans des endroits nouveaux en Bulgarie du Sud-Est (Pché-nichévo, département de Haskovo, Assénovetz, département de Bargas) ainsi qu'en Bulgarie du Nord-Ouest (Baley, Novo Selo, Vrav, Archar, département de Mikhaïlovgrad, Varbitza et Valchitran, département de Lovéc, etc.) possèdent un caractère nouveau. Ils s'étendent sur un vaste terrain plat ou de vallée, à proximité de fleuves et de sources. Leurs vestiges, surtout en Bulgarie du Nord, confirment le fait qu'à la différence des sites de l'âge du bronze ancien et moyen qui se trouvaient à une distance de 3 à 10 kilomètres l'un de l'autre, au cours de l'âge du bronze récent ces distances deviennent relativement plus grandes. Ces sites perdent leur compacité typique des anciennes périodes. Parallèlement à ce type de sites on voit également au cours de l'âge du bronze récent des sites fondés sur des collines difficilement accessibles. Sur la grande île de Dourankoulak, département de Varna, appartenant à l'âge du bronze récent, ont été découvertes des habitations, bâties en torchis sur de hautes assises en pierre. Elles possèdent un plan en abside.

Au cours de l'âge du bronze récent, la métallurgie connaît de nouveaux grands succès. Les témoins en sont les moules nombreux pour la fonte d'objets variés en métal.

Aux environs du village de Pobit Kamak, département de Razgrad, a été découverte une grande collection de moules pour la fonte de haches à trou d'emmanchement, de haches à douille, d'épées, de pointes de lance, de haches destinées aux rites de culte et de lingot (*ill. 138*). La trouvaille de Sokol, département de Bargas, contient neuf moules pour la fonte de haches à douille, de pointes de lance et d'alènes. Le trésor en or de Valchitran, département de Loveto unique dans son genre, témoigne d'un développement de l'orfèvrerie au cours de l'âge du bronze récent. Il est fabriqué d'or de presque 22 carats, comprend 13 objets et son poids total est de 12,5 kg. Il date d'une période comprise entre le ^{xv}e et le ^{xiii}e siècle av. J.-C.

L'âge du bronze récent marque un changement brusque et radical de presque tous les types d'outils et d'armes. Apparaissent des catégories principalement nouvelles d'objets en métal : des haches à douille avec ou sans anneau, des faucilles à dimensions plus ou moins grandes, des poignards, des épées, des pointes de lance et de flèche, etc. Sur les terres bulgares, on a découvert également des rapières du type « de Mycènes » (Dono Levski, Pérouchtitzza, département de Plovdiv, Doctor Yossifovo, Galatine, département de Mikhaïlovgrad et Sokol). À la suite d'une analyse détaillée, B. Hansel arrive à la conclusion que c'est une production locale, influencée par le Sud. La fin de l'âge du bronze marque l'apparition d'un autre type d'épée — l'épée à poignée massive. Elles sont destinées non seulement à frapper d'estoc mais aussi de taille. Ces épées diffèrent du type « de Mycènes » ; elles sont plus nombreuses au nord de Stara Planina et sont typiques surtout de la région carpatodanubienne. Des haches doubles sont également typiques de cette période.

La plupart des vases en argile typiques de l'âge du bronze moyen continuent à être fabriqués au cours de la période récente. Beaucoup de nouvelles formes de vases sont également apparues. Typiques pour l'époque sont les vases munis de deux hautes anses. Au cours de l'âge du bronze récent sur un vaste territoire le long des deux rives du Danube, à partir des fleuves Tisza et Sava jusqu'aux embouchures des fleuves Olt et Iskar, s'est développée une culture spécifique, qui se caractérise par une céramique trouvée en particulier dans des nécropoles à incinération, les vases en argile avaient une surface bien lisse, souvent polie, de couleur gris foncé, gris-brun ou noir. Sur la panse de certains d'entre eux sont posés quatre boutons coniques. La plupart des vases sont décorés à l'extérieur de motifs géométriques très variés, des bandes, des triangles, des cercles, des spirales, des guirlandes, etc., incrustés d'une matière blanche.

Dans la zone carpatodanubienne et balkanique centrale, l'âge du bronze récent a traversé deux phases : la plus ancienne marquée par la domination de la céramique incrustée dans le bassin danubien, et la continuation de l'évolution de quelques cultures de l'âge précédent (Wietemberg III, Monteoru II, Otomani II), dans la zone montagneuse des Carpates méridionales ; la phase supérieure au cours de laquelle apparaît dans le vaste espace du bassin carpatique et du bassin danubien central, la culture des tumulus d'une part, le début des cultures de Belegis ou Belegis-Cruceni d'autre part. La première phase signifie, dans un certain sens, la continuité du développement des cultures de l'âge du bronze ancien et moyen, et la seconde leur cessation définitive. On remarque un plus grand conservatisme dans les cultures qui englobent les régions montagneuses des Carpates méridionales.

Grâce à l'apparition et à la propagation de la céramique incrustée, une vaste intégration des cultures et des styles fut réalisée dans la région qui s'étend de la Hongrie méridionale en direction du nord, et qui traverse le

bassin danubien yougoslave jusqu'au bassin danubien roumain et bulgare au sud. Ce phénomène culturel commun apparaît sous des noms différents de cultures (de Dubovac, de Dubovac-Zuto Brdo, de Dubovac-Cirna, de Zuto Brdo-Girila Mare, de Dubovac-Cirna-Vratsa, etc.). V. Dumitrescu (1961) fait usage de la notion plus vaste de « culture du bassin danubien des champs d'urnes ». Il est évident que les différences des appellations résultent avant tout du manque de précision dans la détermination de l'appartenance culturelle de certains sites archéologiques, des conceptions régionales et des périodisations incertaines de ce phénomène qui a d'ailleurs duré assez longtemps dans le bassin danubien. Dans les ouvrages yougoslaves assez récents, on parle de culture de Dubovac-Zuto Brdo et dans les ouvrages roumains de culture de Zuto Brdo-Girila Mare. En tout cas, y compris les trouvailles faites au nord-ouest de la Bulgarie, les sites contenant des céramiques incrustées appartiennent au même ensemble culturel. Il convient de faire remarquer que sa durée n'a pas été la même sur tout l'espace. Dans la région où elle n'est pas supplantée par la culture de Belegis-Cruceni, comme c'est le cas dans la zone restreinte de Serbie au sud du Danube, et dans le défilé de Djerdap/Portes de Fer (Klicevacn Usje, Zuto Brdo, Livade, Vajuga, etc.), cette culture se maintient assez longtemps, jusqu'à l'apparition du groupe de Gava, ce qui signifie presque jusqu'à la fin de l'âge du bronze. Grâce au matériel intéressant et aux sites très riches, les fouilles ont été orientées vers les nécropoles. Ont été fouillées près de mille tombes provenant en premier lieu de nécropoles d'Olténie (Girila, Mare, Gogosu, Cirna, Balta Verde, Ostrovul Corbului), du bassin danubien serbe, et du nord-ouest de la Bulgarie et des alentours de Vidin et de Vratsa (Balej, Orsoja, Archar, Makres, Dolno Linevo, etc.). Le mobilier funéraire provenant de ces nécropoles est riche et diversifié, très décoré, qu'il s'agisse d'urnes, de plats ayant servi de couvercles, de vases et de figures anthropomorphes et zoomorphes. Par son procédé d'ornementation, ses techniques, l'incrustation blanche et le système évolué des motifs, la céramique de la culture de Dubovac-Zuto Brdo a atteint le plus haut niveau d'ornementation des récipients connu jusqu'alors dans les cultures préhistoriques. L'imagination des potiers se rencontre aussi dans l'exécution des figures anthropomorphes et zoomorphes qui se trouvent dans les tombes ou dans les habitats. Des exemplaires de premier ordre de l'art de cette culture sont bien connus : le « chariot de Dupljaja », les idoles de Vrsac et de Klicevac, ainsi que de nombreuses figures provenant de nécropoles du Banat, d'Olténie et du nord-ouest de la Bulgarie (Orsoja) (*ill. 139, 140*).

Il y a tout lieu de croire que la culture de Dubovac-Zuto Brdo — Girila Mare-Cirna-Vratsa — est chronologiquement très étendue. Nous nous rapprochons du point de vue de V. Dumitrescu (1961) selon lequel tout l'ensemble de la « culture des champs d'urnes du bassin danubien » a duré de 1600 à 1100 av. J.-C.; la nécropole de Cirna aurait duré de 1500 à 1200 av. J.-C.

Dans la seconde moitié de l'âge du bronze récent, vers la fin de la « phase du Banat de la céramique incrustée », se forme dans la région du Srem et dans le bassin danubien serbe la culture de Belegis ou Belegis-Cruceni. Elle apparaît à l'époque et sous l'influence de la pénétration des porteurs de la culture des tumulus entre le Danube et la Tisza. Elle est marquée par les variantes locales de la céramique incrustée. Le rapport chronologique est attesté par la présence de céramiques incrustées dans les nécropoles de la phase ancienne de la culture de Belegis. Territorialement, elle occupe une bonne partie de l'aire sur laquelle s'était développée avant elle la phase de Dubovac de la céramique incrustée.

Les nécropoles à tombes à incinération, des « champs d'urnes » couvrent, par endroits, une superficie de plusieurs hectares. La nécropole de Karaburma près de Belgrade renferme 230 tombes, et Belegis contient 178 tombes. Pour ce qui concerne les habitats, seul le site de Gomolova près de Hrtkivci au Srem est représentatif.

La culture de Belegis est caractérisée par des urnes piriformes, généralement à haut col cylindrique ou profilé, ornées de lignes incisées ou selon la technique du pseudo-décor dit cordé. À côté des urnes, les vases à deux anses sont fréquents. Dans certaines nécropoles (Belegis et Karaburma), des vases assez grands furent utilisés comme urnes pour les sépultures d'enfants. Les plats représentent l'autre forme fréquente dans la culture de Belegis. Ils servaient de couvercles aux urnes des nécropoles. Des objets en métal sont déposés dans les urnes avec la cendre et les ossements, de sorte qu'ils sont souvent déformés par le feu. Il s'agit généralement de parures en bronze : parures pour les cheveux, pendentifs, épingles, diadèmes ou bracelets. Selon leurs caractéristiques typologiques, ces trouvailles appartiennent principalement à l'horizon Br B2-Br C de la périodisation de l'Europe centrale. La phase la plus récente de la culture de Belegis — tombes contenant des urnes décorées de cannelures — appartient à une époque un peu plus tardive. La phase la plus ancienne de la culture de Belegis appartiendrait à l'époque qui vient après le stade Br B2, et avant la fin du stade Br C, ce qui serait en chiffres absolus l'époque allant de 1400 à 1200 av. J.-C., après laquelle apparaît et dure l'ensemble de Gava-Belegis II.

Dans la zone balkanique centrale, le développement des cultures de l'âge du bronze récent n'a été un peu mieux déterminé que ces dernières décennies. La découverte et les fouilles d'habitats et de nécropoles de la culture de Paracin, de Medijana et de sites archéologiques de Serbie occidentale présentent une image relativement bonne des cultures de cette époque-là. La culture de Paracin représente un phénomène important de l'âge du bronze récent, qui établit un lien entre les cultures du bassin danubien et celles des Balkans et de l'Égée. Elle s'étend dans la région traversée par la voie principale des mouvements des cultures préhistoriques, la vallée de la Morava, et s'étend en direction du Kosovo d'une part et de la vallée du Vardar d'autre part. On lui attribue des nécropoles renfermant des tombes à incinération, à sépultures en urnes,

ainsi que des agglomérations dont celle de Stalac (Gologlava) a été particulièrement bien explorée. Dans ce site élevé sur la colline dominant la vaste plaine de la Morava, au confluent de la Morava méridionale avec la Morava occidentale, ont été découvertes des maisons bien construites aux sols en galets de la rivière, et contenant d'assez nombreux vestiges de la culture matérielle : céramiques, objets en pierre et en os, et quelques objets en métal parmi lesquels une pointe de lance caractéristique.

Les urnes à incinération sont de facture assez grossière, ainsi que les objets qu'elles contiennent ou qui sont déposés à côté. Comme couvercles d'urnes apparaissent des dalles en pierre, d'assez grands fragments de récipients en céramique ou des plats légèrement biconiques. Dans le reste de l'inventaire des céramiques prédominent les tasses de forme conique ou biconique donc à anse surélevée.

Les anses sont ornées d'une proéminence en forme de bouton ou de corne, caractéristique importante du style de cette culture. L'ornement est rare; il est constitué d'une bande plastique avec incisions, de cannelures peu profondes grossièrement modelées ou de motifs incisés dérivant de la spirale. Deux vases de Paracin et d'Obrezs assez petits à deux anses (*kanthares*), dont la panse est décorée de spirales ou d'autres symboles, sont le reflet des communications qui existaient entre les Carpates au nord et les cultures égéennes au sud, à l'âge du bronze récent.

La culture de Paracin a duré assez longtemps, pendant tout l'âge du bronze récent, et en partie dans la première moitié de l'âge du bronze final. Les formes de certaines urnes en céramique (décorées de cannelures), les objets en bronze découverts à Stalac (pointe de lance) et d'autres éléments indiquent qu'il faut situer la fin de cette culture vers 1200-1100 av. J.-C.

Les régions de Kosovo et du nord de la Macédoine n'ont pas été bien explorées. Citons les objets en métal de Rogovo et d'Iglarevo, où les inhumations étaient faites sous des tumulus. L'épée mycénienne provenant d'Iglarevo et les résultats de nouvelles fouilles pratiquées dans ce site et inédites indiquent que l'on peut établir un parallèle chronologique avec l'horizon des tombes à fosse (*Schachtgräber*) du cercle A à Mycènes, ce qui correspondrait à la période helladique tardive IIIA, ou au milieu du XIV^e siècle av. J.-C. Par rapport à la périodisation de l'Europe centrale, ce serait le stade Br C. On situe également à peu près à la même époque les objets découverts à Rogovo, ainsi que les céramiques de la couche de l'habitat du site de Dnja Brnjica où fut ensevelie, plus tard, une nécropole plus récente renfermant des urnes.

L'ÂGE DU BRONZE FINAL (1200/1150-950/900 AV. J.-C.)

Les phases finales de l'âge du bronze de la zone carpato-danubienne-balkanique sont caractérisées par deux phénomènes importants : la céra-

mique à cannelures, du type Gava-Belegis II, et la présence d'un nombre particulièrement grand de dépôts d'objets en bronze, notamment en Roumanie occidentale, dans le bassin danubien serbe (Djerdap/Portes de Fer et Vrsacko Gorje), et tout particulièrement dans la zone du Srem et de la Slavonie. Ces deux phénomènes sont dans un certain rapport d'interdépendance.

La culture de Gava se présente dans la partie orientale du bassin carpatique. Sa céramique se distingue par sa très belle surface, souvent noire et brillante, décorée de cannelures. Sont également caractéristiques les bossettes accompagnées de cannelures en arc, mentionnées dans le contexte des « migrations égéennes ». Le plus grand groupe d'objets découverts est constitué par ceux provenant de nécropoles à incinération. Parmi ces découvertes, le tumulus Susana près de Lugoj, dans le sud-ouest de la Roumanie, représente un exemple particulier : il contenait des centaines de vases entiers, des urnes et des amphores, des tasses aux formes variées, à anse en forme de ruban dépassant de beaucoup le rebord, des plats. Chronologiquement la position du site de Gava situé dans la zone carpatique danubienne peut être déterminée sur la base des objets en bronze provenant des tombes comparables à ceux des dépôts du type de la période Ha A. En chiffres absolus, c'est déjà la fin du II^e millénaire et le début du I^{er} millénaire av. J.-C., approximativement la période allant de 1100 à 900 av. J.-C. À l'ouest de la culture de Gava, au Srem, au Banat et dans le bassin danubien serbe (autour de Belgrade), la culture de Belegis continue de se développer à l'âge du bronze final (Belegis II).

Les nécropoles, petites et grandes, renferment des tombes de la phase ancienne à Karaburma, Surcin Belegis, Ilnadza, Vojlovica près de Pancevo ; dans le Banat roumain il en est de même pour des nécropoles comme Cruceni, Bodba et Tolvadija. Les habitats ont été explorés dans une moindre mesure, et ils indiquent qu'ils avaient un caractère de courte durée, qu'ils étaient quasiment temporaires ; c'étaient des fosses et des cavernes, sans construction d'habitation durable. Les sites de Jakov (Ekonomija Sava), de Gomolava près de Hrtkivci et de Belegis (Gradets) fournissent des objets en métal, en bronze, qui se rattachent à l'horizon des dépôts de la période Ha A. La transition entre la fin de la phase ancienne et de la phase récente s'est déroulée progressivement, entre 1250 et 1150 av. J.-C., et sa fin pourrait être liée à la présence de nombreux dépôts de la période Ha A1 et A2, à la transition entre le II^e et le I^{er} millénaire, approximativement jusqu'en 950 av. J.-C.

La tendance de la céramique noire brillante se maintient également dans les sites du sud de la Sava et du Danube, dans la vallée de la Morava, de la Nisava, dans les environs de Krusevac et au Kosovo. Les découvertes faites dans les environs de Svetozarevo, de Krusevac et en Sumadija marquent la fin de l'âge du bronze dans la zone balkanique centrale.

L'ÂGE DU FER ANCIEN (950/900-700 AV. J.-C.)

Les recherches archéologiques organisées ces dernières années en Bulgarie ont prouvé la continuité évidente de la culture matérielle entre l'âge du bronze récent et l'âge du fer ancien.

Il est important de signaler les résultats des investigations à propos de la célèbre Troie. Les données archéologiques prouvent que Troie VIIa a été incendiée et pillée. Selon toute probabilité, beaucoup de ses habitants qui s'étaient enfuis lors des attaques sont rentrés après le départ des agresseurs. La reconstruction de Troie VIIb, sur les plans de la précédente, serait due aux Thraces de Bulgarie nouveaux venus qui possédaient des relations étroites avec les autochtones de Troie car nous pouvons supposer que les uns et les autres étaient congénères.

Au cours de l'âge du fer ancien, a également commencé la construction de forteresses solidement bâties dans les régions montagneuses sur des hauts sommets difficilement abordables. Leurs murailles étaient bâties de pierres sèches non taillées et sans liant. Elles étaient probablement destinées à protéger les gens et les troupeaux en cas de danger.

Des traces de vie au cours de l'âge du fer ancien ont également été découvertes dans certaines grottes — Magura et Dévétachka.

Les outils et les armes les plus anciens reproduisaient, au début, la forme des objets fabriqués en bronze. Par exemple, quelques épées du ^xe siècle av. J.-C. répètent la forme des épées en bronze plus anciennes du type carpato-danubien. Au cours de l'âge du fer ancien apparaissent les haches plates à tenons latéraux et d'autres outils et armes variées. L'introduction et plus spécialement la fabrication de charrues en fer a brusquement augmenté les rendements agricoles.

Le début de l'âge du fer ancien marque en Thrace du Sud-Est la formation d'une culture dite « mégalithique ». Les colonies grecques fondées sur le littoral thrace de la mer Égée et de la mer Noire ont beaucoup contribué à l'intensification des relations entre la Thrace et la Grèce.

BIBLIOGRAPHIE

BLEGEN C. W. 1963. *Troy and the Trojans*, Londres.

BONA I. 1975. *Die Mittlere Bronzezeit Ungarns und ihre südöstlichen Beziehungen*, Budapest.

CHILDE V. G. 1929. *The Danube in Prehistory*, Oxford.

DUMITRESCU V. 1961. *Necropola incineratie din epoca bronzului de la Cîrna*, Bucarest.

- FOLTINY S. 1955. *Zur Chronologie der Bronzezeit der Karpatenbeckens*, Bonn.
- GARASANIN M. et al. 1971. *Praistorijski kulturi vo Makedonija*, Stip.
- GEORGIEV G. I. 1961. « Kulturgruppen der Jungstein- und der Kupferzeit in der Ebene von Thrazian (Südbulgarien) », Symposium, *L'Europe à la fin de l'âge de la pierre*, Praha. p. 45-100.
- 1967. « Beiträge zur Erforschung des Neolithikums und der Bronzezeit in Südbulgarien », *Arch. austr.*, vol. XCII, p. 126 sq.
- GIMBUTAS M. 1965. *Bronze Age Cultures in Central and Eastern Europe*, Den Haag.
- HÄNSEL B. 1970. « Bronzene Griffzungenschwerter aus Bulgarien », *Prähist. Z.*, Berlin, vol. XLV, p. 26-41.
- 1976. *Beiträge zur Regionalen und chronologischen Gliederung der älteren Hallstattzeit an der unteren Donau*, Bonn.
- KATINCAROV R. 1974. « Division en périodes et caractéristique de la civilisation à l'âge du bronze en Bulgarie du Sud », *Archeologia*, vol. XVI, n° 1, p. 1-22.
- 1981. « Etat des recherches sur l'âge du bronze en Bulgarie du Sud-Est », *Bull. Inst. Archéol.*, Sofia, vol. XXXVI, p. 118-126.
- 1982. « Sur la synchronisation de civilisations de l'âge du bronze ancien en Thrace et dans la région d'Egée et d'Anatolie », *Thracia Prehist.*, Sofia, vol. III, Suppl. Pulpudeva, p. 132-149.
- MOZSOLICS A. 1967. *Bronzefunde des Karpatenbeckens*, Budapest.
- MÜLLER-KARPE H. 1980. *Bronzezeit I-III*, Munich. (Handb. Vorgesch., Vol. 4.)
- TASIC N. (dir.) 1984. *Kulturen der Frühbronzezeit des Karpatenbeckens und Nordbalkans*, éd. rév., Belgrade.

14.4

L'Europe centrale

Istvan Ecsedy et Tibor Kovács

Les grandes étapes du Chalcolithique et des débuts de l'âge du bronze sont loin d'être solidement établies en Europe centrale, d'autant que les contradictions entre la datation au radiocarbone et la chronologie traditionnelle ne sont pas encore élucidées. Ces incertitudes rendent extrêmement malaisée toute étude d'ensemble de ces périodes et expliquent pourquoi cela a été rarement tenté. On s'est plutôt intéressé à des aspects particuliers, aux tendances du « développement microrégional », et les polémiques qui éclatent régulièrement portent le plus souvent sur les divergences fréquentes entre les systèmes chronologiques et les terminologies. Aussi ne pouvons-nous prétendre donner de ces 2 000 ans d'histoire culturelle de l'Europe centrale qu'un tableau approximatif, en nous efforçant de dégager les grands traits régionaux et les faits les plus significatifs.

Les groupes qui occupaient au Chalcolithique, vers 3000 av. J.-C., le vaste territoire qui s'étend du Rhin à la Vistule et du nord des Balkans à la plaine de l'Europe septentrionale peuvent être considérés comme les lointains descendants de la culture de la céramique linéaire du Néolithique ancien. Des unités culturelles clairement définissables s'étaient développées au cours des périodes précédentes dans les différentes aires géographiques. C'est la description de leurs principales caractéristiques qui nous permet d'en reconstituer l'histoire à partir de la fin du Néolithique récent. Les progrès culturels les plus marquants se sont produits à la faveur des liens interrégionaux qui se sont tissés à travers le territoire au Chalcolithique et à l'âge du bronze.

Les habitants des régions de l'Europe centrale soumises à un climat continental assimilèrent progressivement et transmirent à l'Europe septentrionale et occidentale les influences primordiales venues de la Méditerranée orientale et de l'Anatolie, ainsi que des steppes de l'Europe orientale. Cette transmission commença avec la diffusion des communautés agricoles, lorsque la production de nourriture fut bien adaptée aux conditions locales. Ce développement autonome s'appuyant sur une large base ethnique fut ce qui rendit possible une assimilation culturelle toujours plus poussée. La première

phase, clairement attestée sur le plan archéologique, de cette évolution fut la formation de la culture de la céramique linéaire et il semble raisonnable de penser comme C. Renfrew (1987) que les groupes appartenant à cette culture du Néolithique ancien comptaient sans doute parmi les premiers locuteurs d'une langue indo-européenne. Leur territoire peut être divisé en deux grandes régions : la première située au nord des Alpes et des Carpates et arrosée par des cours d'eau coulant pour la plupart vers le nord (région septentrionale) et la seconde comprenant les Carpates et les terres s'étendant à l'est des Alpes (région méridionale). Zone géographique intermédiaire, la région du moyen Danube — Bohême, bassin de Moravie et Haute-Autriche — a joué un rôle important dans les échanges culturels entre ces deux grandes régions.

Aucun mouvement de population significatif ne paraît s'être produit en Europe centrale aux alentours de 3000 av. J.-C., entre les deux régions susmentionnées ou à l'intérieur de l'une ou l'autre d'entre elles. Les découvertes semblent toutefois indiquer une intensification des contacts culturels et une certaine accélération de la diffusion et de l'intégration culturelles, et il est possible qu'en certains endroits ce soit précisément cette intégration qui ait abouti à la formation de nouveaux types de culture matérielle. Les contacts avec le Sud-Est avaient déjà été déterminants au Néolithique pour le développement de la région méridionale, tournée géographiquement vers les Balkans et reliée par le Danube à la mer Noire.

Au Chalcolithique ancien, les populations autochtones du bassin des Carpates donnèrent naissance aux grands complexes de cette période sous l'influence des cultures voisines du Sud et du Sud-Est : l'intégration progressive des cultures de la phase récente de Lengyel (Brodzany-Nitra, Tiszapolgar, Salcuta, Vinca-Plocnik) engendra le complexe de Bodrogkeresztur, Ludanice, Laznany, Balaton-Lásinja, Mondsee ancien et Retz-Gajary. Les groupes vivant dans le bassin des Carpates au début du Chalcolithique abandonnèrent peu à peu leur économie fondée essentiellement sur la culture des céréales au profit de l'élevage. Sur l'emplacement des villages du Néolithique, on ne trouve plus que quelques restes d'habitations temporaires. Les fouilles des tombes de pasteurs montrent cependant que ces derniers sont les descendants des populations locales du Néolithique récent. Les morts sont inhumés couchés sur le côté en position contractée tout comme aux époques plus anciennes et les formes des poteries retrouvées dans les sépultures ont des origines clairement néolithiques. Le prestige grandissant des personnages les plus importants — les chefs de clans — dont témoigne la présence dans les tombes d'armes de cuivre et de pendentifs en or caractéristiques résulte en partie du passage à un nouveau système économique.

Les changements survenus dans le bassin des Carpates influèrent de manière notable sur le développement culturel du bassin de Moravie et de certaines régions de la Pologne (Jordansmühl, Złotniki, Brzesc, Kujawski,

etc.). Pour de nombreux auteurs, c'est le rayonnement ininterrompu de la région méridionale qui serait à l'origine des changements culturels au nord des Alpes, en même temps que de l'apparition de formes nouvelles dans le matériel du Néolithique récent de la région septentrionale.

La culture des gobelets en entonnoir est apparue dans le nord de l'Europe après la période de néolithisation ; au Chalcolithique, on en décèle les influences au sud jusque dans le bassin de Moravie. Les nouvelles cultures de la région septentrionale (Michelsberg, Baalberg, Wiorek, Altheim, etc.) sont la résultante d'un amalgame des traditions des populations indigènes du Néolithique récent, des influences culturelles venues du Sud-Est et de l'apport de groupes originaires du Nord. Les caractères typologiques qui différencient ces cultures, dont la céramique varie selon les traditions locales, ne doivent pas faire oublier certaines convergences dans l'évolution : les données archéologiques témoignent de la désintégration générale des établissements du Néolithique récent et de l'apparition de groupes plus mobiles ayant une économie essentiellement pastorale. Le prestige et la puissance des chefs de ces communautés se font plus tangibles. Les tombes et les nécropoles de la culture de Bodrogkeresztur en apportent des preuves claires et significatives. D'une manière générale, les changements du mode de vie, l'intensification des échanges culturels et des migrations de faible ampleur difficiles à déceler dans le matériel archéologique ont entraîné des modifications des rites funéraires, et en particulier la diffusion des pratiques de crémation et l'apparition de sépultures sous tumulus plus ou moins importants. Ces derniers sont attestés dans différentes cultures sur l'ensemble du territoire eurasien ; les *kurgan* ne suffisent donc pas à prouver des mouvements de populations ou des migrations.

Nous avons déjà relevé la signification que revêtait l'apparition d'une métallurgie du cuivre indiscutablement originaire du Sud-Est, marquant une évolution extrêmement importante non seulement de la région méridionale, mais encore de toute l'Europe centrale. Les vestiges découverts prouvent que les innovations technologiques se sont diffusées à la faveur d'échanges interculturels. Il semble bien que cette métallurgie soit le fruit d'une évolution autochtone des populations du nord des Balkans et du bassin des Carpates, puisque l'on y trouve dans les cultures du Néolithique récent des objets représentant une première étape dans la maîtrise de cette technologie. On note ainsi des perles façonnées dans du minerai de cuivre (malachite, azurite) associées à des bracelets et des bagues prouvant que l'on a réussi à fondre ces mêmes minerais. Il n'est pas exclu cependant que les influences, le savoir et l'expérience qui ont conduit à la découverte et à l'exploitation des gisements de cuivre locaux soient le résultat d'une diffusion culturelle à partir de l'Anatolie et de la Méditerranée orientale. Ces influences semblent plus probables encore au vu des analogies que l'on peut constater sur le plan du développement

culturel. Les techniques de fonte du Néolithique ne permettaient d'obtenir que de faibles quantités de métal, suffisant tout au plus à fabriquer de petits objets, surtout pour la parure. Par comparaison, la production des lourdes haches plates, haches et haches-herminettes du Chalcolithique implique une révolution technologique (cultures de Tiszapolgár et Bodrogkeresztur) et l'exploitation à une échelle relativement importante des minerais de cuivre homogènes situés à faible profondeur, ainsi naturellement que du cuivre natif.

Les produits de cette première floraison de la métallurgie en Europe centrale se retrouvent en plus ou moins grande quantité dans le matériel de toutes les cultures de ce territoire. C'est ainsi que l'on rencontre les haches-herminettes de cuivre caractéristiques en Allemagne moyenne et en Silésie et que la mode des bijoux de cuivre se répandit jusqu'en Cujavie en Pologne (Plauen, Jordanów, Hlinsko, Stollhof, Brzesc Kujawski).

Avec l'apparition de la métallurgie du cuivre dans les Balkans et le bassin des Carpates commence l'exploitation des gisements de minerai de cuivre des Alpes et des environs, dont témoignent les creusets retrouvés dans les cultures de Michelsberg, Pfyn et Mondsee. Il est clair également que la métallurgie du cuivre de la culture des gobelets en entonnoir s'est développée à la faveur de cette même diffusion interrégionale.

Malgré la présence d'un nombre relativement élevé d'armes (haches-herminettes, simples poignards à lame foliacée) et d'outils (haches plates, ciseaux) en cuivre, la majorité des instruments est encore en pierre. La diffusion générale des lames d'obsidienne et de silex, des haches polies et des haches plates et l'exploitation intensive des mines de silex de Petite Pologne et de Hongrie montrent que les objets de cuivre et les bijoux en or étaient avant tout des marques du rang social. L'emploi d'outils et d'armes métalliques ne se généralisera qu'à l'âge du bronze, lors du deuxième essor de la métallurgie.

C'est la migration de groupes venus des bords de la mer Noire qui provoqua le remodelage ethnique et culturel de la région méridionale dans la première moitié du III^e millénaire av. J.-C. (pour la première fois dans l'histoire de l'Europe centrale, mais non, loin s'en faut, la dernière). Les premiers petits groupes de pasteurs nomades apparurent en Transylvanie et dans la partie orientale de la grande plaine hongroise dès la période des haches-herminettes de cuivre, après qu'ils eurent réussi, durant la phase de formation de leur économie, à domestiquer le cheval, animal le mieux adapté à la région des steppes. Il est fort probable que ces premiers nomades des steppes appartenaient à une branche primitive des peuples de langue indo-iranienne; peut-être sont-ils en partie responsables de la disparition de la culture de Gumelnita à qui l'on doit les objets d'une richesse extraordinaire découverts à Varna. Le seconde vague de migrants venus des steppes, le peuple des tombes à puits ou *kurgan* (connu généralement sous le nom de « culture des tombes à ocre » ou « culture des *kurgan* »), fit son apparition sur

ce même territoire, tout à fait propice à une économie nomade, au Chalcolithique récent. Des tumulus semblables à ces *kurgan* ont été érigés dans presque toute l'Europe à partir du Néolithique récent et jusqu'au Moyen Âge, mais la diffusion des véritables tombes à puits ou *kurgan* qui caractérisent leur culture n'atteint même pas la ligne imaginaire que l'on pourrait tracer entre Belgrade et Budapest. Rien ne prouve que les groupes originaires de la steppe aient exercé une influence dans l'ensemble de l'Europe tant en ce qui concerne la diffusion des langues indo-européennes que la formation des nouveaux complexes culturels du bronze ancien. Leur pénétration dans les régions du sud-est de l'Europe centrale n'en a pas moins entraîné d'importants changements. Elle a certainement contribué à mettre un terme à l'intégration culturelle qui avait accompagné jusque-là le développement d'une métallurgie du cuivre indigène. Un vide culturel, sinon ethnique, se créa dans une grande partie de la région du bas Danube et du bassin des Carpates. Résultat de la destruction de la culture indigène, ce vide suscita l'adoption d'une culture matérielle d'origine égéenne transmise par les groupes des Balkans. Telle fut sans doute la raison principale de l'apparition et de la diffusion en un temps relativement court de la culture de Baden. Ces circonstances expliquent, semble-t-il, l'homogénéité saisissante du matériel dans la phase initiale de cette culture. La différenciation en plusieurs groupes se produisit plus tard en fonction de la réorganisation ethnique et culturelle de la région.

Les habitats de la culture de Baden comprennent essentiellement des fosses, des silos en fosse et des huttes semi-souterraines. On rencontre plus rarement des établissements fortifiés et de grandes maisons construites avec soin (Vucedol, Nitrianski Eradok). Dans les tombes regroupées en nécropoles, des restes de bétail sacrifié révèlent la présence de chefs de haut rang. Les objets de cuivre sont rares et témoignent très probablement d'une survivance minimale de la métallurgie de la phase antérieure. Toutefois, les torques de cuivre découverts dans des tombes en Autriche à proximité de la limite occidentale de l'aire de distribution de cette culture représentent une exception tout à fait remarquable : ils attestent en effet que la première métallurgie des Alpes, apparue avant même la formation de la culture de Baden, était toujours florissante. (Fait remarquable, l'évolution des régions non touchées par la culture de Baden n'est pas synchrone, ce qui implique que la continuité culturelle s'est trouvée radicalement interrompue sur le territoire de la culture de Baden, alors que d'autres cultures « plus anciennes » subsistaient dans les environs. Aux frontières sud et sud-ouest de ce territoire, le peuple associé aux sites de Retz, Gajary et Mondsee peut être considéré comme l'une des grandes composantes de la culture ultérieure du Vucedol et donc comme l'un des précurseurs directs de l'âge du bronze ancien.)

Les contacts directs qui se produisirent durant la période de la culture de Baden entre la steppe et la région d'Europe centrale aboutirent très probable-

ment à des transformations très importantes sur le plan de l'élevage. La domestication du cheval et l'apparition de véhicules à roues annoncent le développement ultérieur des chars. Certes, ces chariots, que nous connaissons par des maquettes et des représentations picturales, étaient lourds et ne pouvaient être tirés que par des bœufs ; on peut en suivre la diffusion initiale dans l'aire de Baden ainsi que dans les cultures voisines et dans la steppe. Les animaux domestiques firent l'objet de diverses formes d'exploitation secondaire : tapisseries de laine, produits laitiers, traction animale. Les facteurs qui devaient aboutir aux transformations culturelles du III^e millénaire av. J.-C. semblent s'être combinés au Chalcolithique récent : le pastoralisme prit une importance sans cesse croissante dans la vie des communautés, caractérisée par une plus grande mobilité et une différenciation sociale plus marquée. Ces changements jouèrent un rôle de catalyseur dans la multiplication des contacts culturels, qu'il se soit agi d'activités commerciales ou d'incursions. Après le long processus de néolithisation du territoire, un nouveau type d'économie se développa au Chalcolithique sous l'effet des échanges interrégionaux, dont les grandes caractéristiques sont sans doute les exigences croissantes des chefs de clans, le développement des méthodes de production et la diffusion de techniques nouvelles.

Certaines aires de la région méridionale (vallées fluviales de la Transylvanie, partie orientale de la plaine hongroise) furent occupées au Chalcolithique récent par la culture des tombes à puits originaire des steppes, tandis que dans les parties orientales et méridionales de l'aire de Baden se développaient les cultures apparentées de Kotofeni et Kostolac. La culture de Baden avait elle-même rayonné au nord des Carpates jusqu'en Petite Pologne et, plus à l'ouest, en Basse-Autriche. Son influence est perceptible en Moravie, en Silésie et dans presque toute la région septentrionale.

De nouveaux complexes culturels s'étaient formés au nord des Alpes sur la base des cultures plus anciennes de Baalberg, Altheim et Michelsberg lors de la phase tardive de la tradition des gobelets en entonnoir, intégrant les influences de la culture de Baden. Ces groupes édifièrent des forts sur des hauteurs et parfois aussi des structures funéraires de type mégalithique trahissant des influences venues de l'Ouest et du Nord-Ouest (cultures de Salzünde, Bernburg, Walternienburg, mégalithes de la Hesse).

Les structures funéraires de cette période, chambres parfois décorées de motifs gravés et sculptés, cistes et tumulus, sont très variées. Il est probable que la plupart de ces peuples considéraient la tombe comme la « demeure du mort » et que cette notion joua un rôle important dans leurs rites funéraires. Le lieu où devait reposer le défunt était aménagé avec soin à l'image d'une maison, d'une tente ou d'une hutte, ainsi qu'on peut l'observer chez les peuples de la steppe, dans les Balkans et en Europe centrale, qu'il s'agisse de constructions en pierre ou de remarquables structures en bois. Dans l'est de la

Hongrie, on retrouve également des restes de tentes en étoffe, semblables à des yourtes, qui étaient dressées au-dessus des tombes à puits, voire de toitures protectrices faites de troncs d'arbre fendus. Les sépultures à ciste furent pratiquées par des cultures très diverses, et même les « sépultures en catacombes » se rencontrent dans la zone des steppes, dans le sud de la Pologne et dans les Balkans. L'aspect monumental, parfois imposant, de ces constructions funéraires s'explique sans doute par la différenciation sociale de leurs occupants.

L'intégration culturelle à grande échelle de la région septentrionale débuta durant le dernier tiers du III^e millénaire av. J.-C. Elle fut en réalité indépendante de toute influence du Sud ou de l'Est. La diffusion de la culture des amphores globulaires à l'est de l'Elbe vers le bassin du Dniepr marque la première étape de cette intégration ; la culture de la céramique cordée fait ensuite son apparition sur l'ensemble du territoire occupé précédemment par la culture des gobelets en entonnoir. La présence dans toute la moitié nord de l'Europe d'une céramique cordée présentant les mêmes traits caractéristiques fut longtemps expliquée par diverses migrations dont on supposait qu'elles avaient eu la région des steppes pour foyer d'origine. Il semble toutefois plus probable que la culture et l'exploitation intensives, durant la période des gobelets en entonnoir, des territoires situés dans le nord de l'Europe centrale épuisa la majeure partie des terres arables et entraîna la formation de zones steppiques, d'où l'adoption d'une nouvelle forme d'économie, axée principalement sur l'élevage. Du fait de leurs communes origines ethniques (culture des gobelets en entonnoir) et des relations étroites qu'ils entretenaient, les groupes de pasteurs produisirent une culture matérielle homogène, quoique pauvre, et les pratiques funéraires s'uniformisèrent sur un vaste territoire en un temps relativement court (horizon paneuropéen : sépultures individuelles sous tumulus, haches de type A, amphores et gobelets).

Deux nouveaux facteurs jouèrent un rôle important dans le développement, à la fin du III^e millénaire av. J.-C., de nouvelles unités culturelles sur le territoire s'étendant des Alpes et des Carpates à la Scandinavie : l'un est l'apparition de la culture des gobelets campaniformes, l'autre l'influence exercée par les cultures du bronze ancien du nord des Balkans, qui introduisirent en Europe centrale certaines réalisations des civilisations de l'helladique ancien.

Avec la « fusion » progressive, puis la disparition de la culture de Baden s'amorce dans la région méridionale une série de changements attestés par les observations archéologiques. Comme jadis lors de l'émergence de la culture de Baden, ces changements intéressent un territoire très vaste, où l'apparition des cultures nouvelles est partout subordonnée à l'adoption de nouveaux éléments, empruntés pour la plupart au Sud. Le plus important, ou du moins le plus caractéristique, est l'essor, dans les Balkans et le bassin des Carpates, d'un nouvel art de la métallurgie fondé sur des techniques inédites de fonte et de moulage, sans qu'il y ait eu une tradition locale. On commence à utiliser

de nouvelles variétés de minerais, de nouvelles méthodes de fonte et de raffinage du métal et de nouveaux types de moules, en particulier des moules bivalves. Les haches munies d'un trou d'emmanchement, les haches plates et les ciseaux sont fondus dans un cuivre contenant une certaine proportion d'arsenic (cuivre arsénié). C'est ce matériau qui est utilisé presque exclusivement durant la première phase de l'âge du bronze. L'uniformité des techniques métallurgiques et les analogies dans les caractéristiques de la poterie révèlent le rôle intégrateur des contacts entre les nouvelles cultures du bassin des Carpates (Somogyvár, Makó, Gaka, Nyírség, Jigodin, Glina III-Schnecenberg, Nagyrév ancien). L'évolution relativement rapide de la culture matérielle suggère une période de dynamisme ; les établissements sont généralement semblables à ceux des époques précédentes, regroupant comme eux des huttes et des fosses, et l'on peut donc penser que le mode de vie adopté au Chalcolithique récent s'est perpétué aux premiers temps de l'âge du bronze ancien (*ill. 141*).

La diffusion de la culture du bronze ancien et l'apparition de la culture des gobelets campaniformes provoquèrent la transformation des groupes culturels appartenant à la dernière phase de la céramique cordée. Le peuple campaniforme, ainsi nommé d'après la forme caractéristique de ses vases, se fraya un chemin vers la Vistule et le bassin des Carpates. À plus ou moins long terme, il s'intégra aux populations locales et cette infiltration produisit un matériel particulier où les gobelets campaniformes voisinent avec une poterie typique de l'Europe centrale et que l'on retrouve aussi bien dans les environs de Budapest qu'en Petite Pologne. L'apparition d'une nouvelle variété de cheval domestique peut également être rattachée aux établissements de ce peuple campaniforme (*ill. 142*).

C'est vers le début du XVIII^e siècle av. J.-C. que s'achève cette période marquée par des influences culturelles nouvelles et des mouvements de population d'importance et d'origine diverses, et qu'un nouvel équilibre s'instaure en Europe centrale. Au cours de la période suivante, longue de près d'un millénaire, on observe dans l'ensemble une certaine continuité du peuplement dans chaque sous-région, encore que dans certains cas on suppose des migrations et des réorganisations de faible ampleur et de caractère local. Les groupes vivant sur ce territoire étaient d'origines ethniques diverses et de composition hétérogène et ils atteignirent des niveaux de développement différents à des époques identiques en raison de la diversité de leur situation géographique respective et de l'efficacité plus ou moins grande de leurs réseaux d'échange. S'agissant de ces derniers, non seulement les groupes vivant en Europe centrale à l'âge du bronze assimilèrent les influences culturelles et les innovations techniques d'autres régions (Caucase, aire du Pont et même Balkans), ce qui eut pour effet d'accélérer leur développement, mais ils jouèrent aussi un rôle actif et décisif dans les relations socio-économiques et les transforma-

tions du pouvoir politique sur le continent, en particulier dans la deuxième moitié du millénaire. Nous allons étudier brièvement cette phase exceptionnelle de la protohistoire européenne où nous distinguerons trois périodes : période d'Otomani/Füzesabony-Unetice (XVIII^e-XIV^e siècles av. J.-C.); période des tumulus (XIV^e-XIII^e siècles av. J.-C.); période des champs d'urnes (XIII^e-VIII^e siècles av. J.-C.)

LA PÉRIODE D'OTOMANI/FÜZESABONY-UNETICE

Le passage à l'âge du bronze du bassin des Carpates s'est effectué dans des conditions qui diffèrent à plusieurs égards de celles qui ont prévalu dans les autres régions de l'Europe centrale. Ici, nous l'avons vu, il s'est amorcé plus tôt sous l'influence de contacts directs ou indirects avec les Balkans et la région du Pont. Sa phase de maturité est attestée par une « uniformisation » des territoires tribaux et il est possible de mettre en lumière le développement de villages à *tell*, preuve d'une longue stabilité, et parfois même de leur continuité avec des établissements datant de périodes plus anciennes. De tous les traits qui caractérisent cette période, le plus important est une économie permettant de dégager avec régularité des surplus destinés à alimenter les échanges et le commerce et de soutenir une métallurgie hautement développée utilisant souvent des matières premières importées et capable de produire les outils et les armes requis par le mode de vie.

Le processus qui aboutit à cette situation remonte au début du II^e millénaire av. J.-C. mais la première étape décisive en fut la formation, à des époques légèrement différentes, des cultures de Pecica, Otomani, Füzesabony et Wietenberg, qui représentent déjà le début de l'âge du bronze moyen, dans la moitié orientale du bassin des Carpates (*ill.* 143-147). Les groupes vivant à peu près à la même époque dans la partie occidentale de ce bassin (Vatya, groupe de la poterie à incrustations, culture de Madarovce) ne se contentèrent pas de combiner des éléments empruntés à la fois au bassin du moyen Danube et à la partie orientale du bassin des Carpates, mais (en particulier dans le cas de la culture de Madarovce) ils jouèrent également un rôle intégrateur en assurant la « circulation des céramiques », comme autrefois, et la transmission de certaines pratiques relevant du « domaine spirituel ». La plus grande partie de l'Europe centrale était alors occupée par le « conglomérat ethnique » que les archéologues appellent culture d'Unetice. La population vivant sur l'actuel territoire de la Slovaquie occidentale, de la Moravie et de la Bohême, de l'Allemagne méridionale et centrale et de la Pologne méridionale était loin d'être homogène. Sa formation remonte, nous l'avons vu, au début du II^e millénaire av. J.-C., de sorte que la composition ethnique des différentes unités territoriales fut déterminée avant tout par la

diffusion des cultures des gobelets campaniformes et de la céramique cordée, c'est-à-dire des groupes locaux auxquels celles-ci donnèrent naissance.

On a proposé de nombreux découpages territoriaux et, plus encore, chronologiques de la culture d'Unetice. Il est probable que l'existence ou le « développement » de cette culture furent liés essentiellement à l'exploitation des gisements de minerais (cuivre, étain), base d'une métallurgie locale précoce et d'un commerce fournissant à l'Europe septentrionale le métal nécessaire à son industrie du bronze. Dans le nord des Alpes et sur les territoires voisins, la vie des populations établies sur les plateaux et les berges des lacs, voire parfois en bordure des cours d'eau, tournait également autour du minerai, et en particulier du cuivre. Ces matières premières (surtout celles qui étaient extraites dans les environs de Salzbourg) étaient sans doute acheminées par les vallées fluviales vers des contrées plus lointaines. Les habitants de cette sous-région ont été classés en diverses unités culturelles (par exemple Unterwölbling, Böheimkirchen, Wieselburg en Autriche), selon des sites ou des groupes de cachettes caractéristiques (Straubing, Singen, Adlerberg ou phase de Lanquaid et phase récente de Locham en Allemagne) ou selon leur position géographique (groupe du Mittelland, groupe alpin en Suisse).

Sur le cours supérieur de la Vistule, la culture de Trzaniec, largement répandue, succéda à la culture de Mierzanowice, qui avait des liens avec le nord du bassin des Carpates. En raison de sa situation géographique, elle présente un mélange de traits caractéristiques respectivement de l'est de la zone centrale et de l'Europe orientale.

Deux facteurs apparentés eurent une influence décisive sur le développement économique et social des deux régions, orientale et occidentale, de l'Europe centrale (théoriquement séparées par les ramifications occidentales des Carpates à l'est du bassin de Moravie). Le premier est le contrôle des gisements de minerai, de leur exploitation et de la production et du commerce du bronze qui, avec les progrès technologiques et l'accroissement de la demande, prirent une importance toujours plus grande. Cette dépendance croissante envers le métal semble avoir déterminé les rapports entre les cultures possédant du minerai (par exemple Wietenberg ou Unetice) et les autres. L'exploitation du minerai eut également pour effet de modifier la division du travail au sein d'unités ethniques ainsi que la position des individus et de certaines familles ou « couches » de la population dans la hiérarchie sociale. Les découvertes archéologiques ne renseignent que rarement sur les détails et les événements de l'époque, aussi ne pouvons-nous que tenter de deviner comment cette évolution s'est précipitée dans les différentes aires culturelles. Il nous est néanmoins possible d'en visualiser les conséquences générales. C'est ainsi qu'à partir du XVIII^e siècle av. J.-C. on peut observer une certaine stabilisation, attestée par la continuité de populations ethniquement homogènes qui, comme le montrent les données anthropologiques, ont absorbé les groupes

d'origine étrangère. C'est cette continuité qui devient l'élément dominant, quels que soient les changements qui affectent parfois les traits culturels sous la poussée d'un développement interne en partie stimulé par les influences extérieures s'exerçant à la faveur des contacts traditionnels.

L'autre grand facteur décisif fut la tension causée apparemment par l'absence de minerai en Europe septentrionale et par les besoins en métal de Mycènes, la plus développée des sociétés européennes de l'âge du bronze. À partir du XVI^e siècle av. J.-C., toutefois, cette tension suscita l'apparition d'un commerce interrégional à l'échelle de la quasi-totalité du continent. Les habitants d'Europe centrale y jouèrent un rôle d'intermédiaires qui leur procura un profit matériel, sans compter les produits en cuivre et en or de l'est des Carpates. Ce transit des marchandises explique les influences culturelles qui, par la vallée du bas Danube et la Transylvanie (ainsi peut-être que par une route passant à l'ouest des Balkans), touchèrent l'Europe centrale, y amenant des changements progressifs.

Les influences de l'aire de la mer Égée et du Pont changèrent complètement le tableau de la vie quotidienne en Europe. On ne saurait trop souligner l'impact des échanges et du commerce. Même si un petit nombre seulement des objets retrouvés paraissent avoir été importés directement de Mycènes (par exemple la coupe en bronze de Dohnsen), il est aisé de démontrer que les habitants de l'Europe centrale — et en particulier ceux de sa partie orientale — ont mis à profit les connaissances acquises grâce aux contacts commerciaux et assimilé les innovations apparues dans le bassin méditerranéen, quitte à en modifier parfois la forme ou le contenu. Certaines de ces innovations, comme la transformation des établissements en agglomérations urbaines, les charrettes munies de roues à rayons, les mors en bois de cervidé pour le harnachement des chevaux, les longues épées et dagues, les récipients en métal et les sanctuaires, eurent une influence déterminante sur le développement ultérieur de la culture matérielle et spirituelle.

Des villages ressemblant beaucoup aux établissements à tell des Balkans apparurent d'abord dans la région de la Tisza et du Mures. Nombre d'entre eux étaient associés à des enceintes de terre, même si, dans quelques cas (à Békés par exemple), seule la partie centrale était fortifiée. Les huttes, souvent enfoncées partiellement dans le sol, disparurent progressivement, remplacées par des maisons au sol d'argile recouvert de plâtre et aux murs également enduits de plâtre et peints en blanc, parfois étayés par des poteaux fichés dans les tranchées des fondations (comme par exemple à Tiszafüred). À Békés, on a même retrouvé des restes d'habitations en rondins. Les toits étaient à pignon ou en pente, rarement plats, et les bâtiments de forme oblongue (de 3 à 5 mètres sur 6 à 11 mètres) comportaient une à trois pièces. Des centres urbains et des forts perchés sur des collines furent également construits sur le même modèle durant la deuxième phase de la période dans la partie centrale de la région étudiée (Banov, Kromeriz-Hradisko, Blucina). Dans les zones

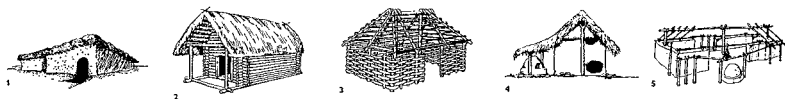


Figure 68 Types d'habitats de l'âge du bronze moyen : 1. maison en partie souterraine avec des murs en clayonnage ; 2. maison à charpente – la situation exacte des joints a été déterminée lors des fouilles ; 3. maisons avec toit en « selle » et murs en torchis ; 4-5. idem, détails de construction (d'après Kovács, 1977).

montagneuses, on utilisa très tôt le bois et la pierre pour bâtir des habitations (Arbon-Bleiche, Baldegg) et des fortifications (Möching, Cesky Krumlov, Ivanovce) (fig. 68). Plus tard, un nouveau type de construction, peut-être originaire de la Méditerranée orientale, fit son apparition : le meilleur exemple en est le fort entouré de murailles de pierre de Spissky Stvrtek. Partout, ou presque, on trouve des traces d'agriculture (blé, orge, millet, haricot, lin) et d'élevage (bovins, moutons, chèvres, porcs, chevaux). La place de ces activités dans l'économie dépendait avant tout de la situation géographique. Pour simplifier, disons que l'agriculture et l'élevage dominaient dans la partie orientale de l'Europe centrale, tandis qu'à l'ouest on pratiquait surtout une économie pastorale.

Deux grands centres métallurgiques se développèrent en Europe centrale, l'un dans l'est du bassin des Carpates, l'autre dans la région du moyen Danube. Le premier était en contact direct avec le sud-est de l'Europe, ce qui lui permit non seulement de connaître plus tôt la prospérité, mais encore d'être à l'origine de la métallurgie remarquablement productive de l'Ouest. À en juger par la présence de vestiges, de moules et de tuyères, des fonderies étaient en activité sur la plupart des sites importants de la partie orientale. Il est possible d'identifier les grands centres d'où étaient exportés les produits finis et semi-finis (Pecica, Varsand ou Barca par exemple). Le niveau élevé de cette métallurgie est attesté par les découvertes faites dans les nécropoles contenant des restes inhumés ou incinérés, ou des sépultures de l'un et l'autre type (Füzesabony, Tiszafüred, Dunáújvaros) et, plus encore, par les trésors d'objets en or et en bronze du type de Tufalau-Smig et Hajdusámson, de même que par les dépôts d'objets en bronze du type de Koszider, où les influences de l'aire du moyen Danube se mêlent aux traditions locales.

C'est au cours de cette période que l'équipement caractéristique des guerriers de l'âge du bronze se précise dans le bassin des Carpates : hache de combat, épée à poignée de bronze, long poignard à manche en bois ou en os, lances munies d'une pointe à douille et massue en pierre.

La métallurgie des régions occidentales atteignit son apogée durant la phase récente d'Unetice-Lanquaid comme le montrent les objets retrouvés dans les nécropoles à tombes plates (Gemeinlebarn, Statzendorf, Rebisovice,

Roggendorf, Grossbrembach), le mobilier des tombes de chefs (Helmsdorf, Leubingen, Leki Male, Renzendühl) et plusieurs trésors (par exemple Kozi Hrbetky, Dieskau, Breisinchen, Trassem, Gaubickelheim, Granov). Parmi les pièces les plus remarquables citons les poignards à poignée de bronze richement décorée, les longues hallebardes emmanchées, les haches plates à large lame, les torques et bracelets massifs et les épingles à tête globuleuse ou discoïde. Les échanges de produits entre les deux centres de métallurgie et l'imitation réciproque des formes les plus en vogue sont attestés en de nombreux endroits. Ces échanges contribuèrent, semble-t-il, à cette sorte d'uniformisation que l'on constate jusque dans l'efficacité des outils et des armes. On observe le même phénomène dans le cas de la céramique, en ce qui concerne les types d'ustensiles, les matériaux et les formes principales. Bien que la plupart de ces poteries (récipients de stockage, bols, cruches, coupes, urnes) présentent des formes et des motifs variés suivant les cultures, d'autres comme les poêles à frire, les *pyrauni*, les couvercles à cendres, les poids de métiers à tisser, etc., sont partout pratiquement identiques, de même que les objets en bois de cerf ou en pierre.

L'existence de différentes couches sociales, ou du moins d'une élite puissante, est confirmée par plusieurs découvertes importantes : sortes de citadelles dans certains secteurs des sites les plus étendus, trésors familiaux, groupes de tombes où reposent des guerriers somptueusement armés, sépultures sous tumulus renfermant un riche mobilier funéraire et renforcées par des structures en bois ou en pierre. Le mobilier particulier de certaines tombes, où figurent des insignes d'« orfèvres » ou de « sorciers », et peut-être aussi les poids de métiers à tisser retrouvés dans les sépultures de femmes témoignent de la division sociale du travail. On peut considérer par conséquent que l'Europe centrale avait atteint vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. un niveau de développement assez homogène sous l'effet de contacts multilatéraux, d'une plus grande différenciation sociale et d'une stabilité fondée sur l'équilibre des forces entre les différents groupes de la région détenteurs d'un pouvoir. Nous pourrions ajouter que le rayonnement du bassin des Carpates continua de se faire sentir au nord et au nord-ouest jusque dans la dernière phase du bronze moyen. C'est ce que démontrent, en particulier, les trésors du type de Koszider et les objets en bronze de forme et de décoration similaires, sinon identiques, que l'on retrouve en Moravie (Hodonin), en Allemagne du Sud (Ackenbach, Bühl) et en Pologne méridionale (Grodnicza).

LA PÉRIODE DES TUMULUS

À cette époque, toutefois, le principal pôle de changement se trouvait dans la partie occidentale de l'Europe centrale. Certaines transformations cultu-

relles, encore mal connues à vrai dire, avaient donné naissance à une civilisation homogène qui devait durer près de deux siècles. C'est la période dite « des tumulus », d'après le type de sépulture qui la caractérise. Sur un immense territoire allant du Rhin à la rivière Tisza, des groupes d'origines diverses se trouvèrent soudés par des intérêts économiques et politiques communs et un mode de vie plus ou moins identique. Ces différents groupes, souvent désignés collectivement sous le nom de culture des tumulus, occupaient des aires territoriales distinctes : Alsace, Suisse (Mittelland, Alpes), cours moyen du Rhin, Hesse orientale, Lünebourg, Bohême-Oberpfalz, moyen Danube et Carpates. Il semble raisonnable de distinguer trois phases chronologiques à l'intérieur de cette période, même si on ne peut leur assigner des limites très nettes. Il n'est pas possible d'identifier vraiment des aires d'origine, mais il semble que l'on doive les situer sur les anciens territoires des cultures d'Unetice d'une part et de Madarovce et Veterov de l'autre — du moins pour ce qui est respectivement de la partie orientale du bassin du moyen Danube et du bassin des Carpates. Il est difficile de savoir si cette « culture » était issue d'un foyer unique ou si, ce qui est plus probable, elle fut l'aboutissement d'évolutions convergentes, comme cela semble avoir été le cas à l'âge du bronze dans l'ouest de l'Europe centrale. Les raisons de ce bouleversement de l'équilibre antérieur sont tout aussi obscures. Il est probable qu'il faille mettre en cause notamment des différences dans le « rythme de développement » des diverses sous-régions, ce qui pourrait bien avoir eu pour effet d'accentuer la différenciation sociale dans certaines communautés et de modifier les rapports de pouvoir entre les populations ainsi touchées. Le rôle du changement climatique qui s'est produit au début de la deuxième moitié du millénaire ne peut être ni exclu ni démontré. L'apparition d'un climat plus frais et plus humide favorisa en fait les agriculteurs pratiquant l'élevage, aussi ce type d'économie se généralisa-t-il durant la période des tumulus.

Étant donné l'insuffisance des recherches sur les sites d'habitat, nous connaissons surtout cette période grâce aux fouilles des tombes à tumulus qui ont été conduites essentiellement dans la forêt d'Hagenau, les Alpes souabes, la Thuringe et la Bohême occidentale. Même si, par leurs caractéristiques principales, ces sépultures sont presque partout identiques, elles se différencient par des points de détail dans chaque région : taille et forme du tertre, structures en bois ou, plus souvent, en pierre, nombre de sépultures sous un même tumulus, inhumation (avec le squelette généralement en position contractée) ou, parfois, crémation. On ne peut guère établir de corrélation entre les autres caractéristiques des sépultures et la richesse ou la pauvreté de leur mobilier, même sur des sites contenant parfois des centaines de tumulus (comme à Dysina). Dans de nombreux cas, on remarque des traces de cercueils en bois (Weiningen, Schwarza) et des vestiges d'étoffes

(Schwarza, Tápé). Les vêtements, les outils et les armes varient selon les régions, ainsi que la fréquence ou l'absence des différents types.

Tandis que la poterie perpétue les traditions locales (décor incisé et strié à l'Ouest, plastique à l'Est), la métallurgie produit des types plus uniformes qu'autrefois. Au nombre des objets caractéristiques de la culture des tumulus figurent de courtes épées à poignée de bois assujettie par deux ou quatre rivets, des épées tranchantes à bord relevé ou à poignée en bronze, des pointes de flèche en bronze, des pics à manche (*Absatzbeile*), des épingles à tête en forme de sceau, des bracelets formés d'une bande à côtes ou terminés par une spirale, etc. Il est probable que des migrations locales d'ampleur variable ont joué un rôle dans l'intégration qui a abouti à ces similitudes dans la culture matérielle et à la formation d'une tradition commune.

Les groupes vivant au nord des Carpates préservèrent leur continuité ethnique et développèrent la culture préélusacienne sous l'influence de la culture des tumulus. Au nord du bassin des Carpates, la culture de Piliny fit son apparition selon le même processus, tandis que les cultures des régions les plus orientales évoluaient selon des voies différentes (culture de Siciu de Sus dans le bassin du Szamos et de la Tisza, culture de Noa — possédant des attaches avec l'Europe orientale — en Transylvanie et en Moldavie).

LA PÉRIODE DES CHAMPS D'URNES

On peut supposer — et cela est en partie démontré par les données archéologiques — que les événements survenus en Méditerranée orientale et leurs conséquences durant le dernier tiers du millénaire (déclin de la civilisation mycénienne, incursions des Peuples de la Mer, effondrement de l'Empire hittite) eurent des répercussions sur le commerce et la vie politique de l'Europe à l'âge du bronze final. C'est en effet à cette époque que se produit pour la première fois un nivellement atténuant considérablement les disparités entre le nord et le sud du continent. En même temps s'amorce une « explosion technologique » de la métallurgie, fondée sur les traditions plusieurs fois séculaires de l'Europe « barbare », qui aboutit à la production en série. C'est toute l'économie qui s'en trouve transformée, l'amélioration des anciens outils (faucilles, couteaux, alènes, ciseaux, haches à douille), l'invention de nouveaux types (comme la scie) et, surtout, l'accroissement soudain du nombre des uns et des autres se traduisant par un meilleur rendement de l'agriculture et de l'artisanat. On voit se répandre les heaumes, corselets, boucliers et jambières façonnés par martelage de plaques de bronze, tandis que la hache de combat perd de son importance. C'est le signe non seulement d'une différenciation des armes offensives et défensives, mais d'un changement dans les techniques de combat. De nombreux traits

de la culture matérielle et spirituelle se retrouvent dans la plupart des régions étudiées et les formes et les motifs n'évolueront plus que très lentement pendant près de six siècles. Tout cela, à quoi il faut ajouter l'homogénéité des nécropoles à tombes plates contenant des restes incinérés (Wölfersheim, Gammertigen, Hart, Acholshausem, Salzbουργ-Morzg, Knoviz, Milavce, Partizanske, Baierdorf, Val, etc.), témoigne de l'intégration culturelle. L'existence de citadelles fortifiées, généralement de vastes dimensions, (Bleineskopf, Knetzberg, Seusslitz-Goldkuppe, Bachau-Wasserburg, Niemcza, Lubowice, Velemszentvid, Bükkszentlaszlo) et de trésors comme ceux de Lazany, Suchol, Uriu-Opalyi, Kurd, Cincu-Suseni ou Hajduböszörmény riches souvent de plusieurs centaines d'objets, peut être interprétée comme un signe de différenciation sociale (poids total de certains de ces trésors : 1 300 kilogrammes environ à Uioare de Sus; près de 1 200 kilogrammes à Spalnaca II; 752 kilogrammes à Aiud).

Les avis divergent encore en ce qui concerne la manière dont la période dite « des champs d'urnes » a débuté, la formation de ce complexe culturel attesté dans toute une moitié de l'Europe, voire l'époque même de son apparition. On a supposé que ces changements étaient l'aboutissement d'une évolution locale; pour d'autres auteurs, la civilisation des champs d'urnes serait issue, semble-t-il, des migrations qui se sont produites au XII^e siècle av. J.-C. de la part de groupes à la recherche de nouveaux gisements de métal ou de meilleures terres arables. Les données archéologiques permettent cependant de démontrer que la culture matérielle de la période des champs d'urnes se rattache à celle de la dernière phase de la période des tumulus, avec laquelle elle possède un grand nombre de formes et de types communs.

La théorie d'une « grande expansion » à partir de l'aire des champs d'urnes en direction de la Méditerranée n'apparaît plus crédible aux yeux du chercheur moderne. Dans le même temps, plusieurs éléments semblent indiquer que des migrations à l'échelle sous-régionale (comme l'infiltration de la culture lusacienne dans le nord de la Moravie et le nord-ouest de la Slovaquie ou l'expansion à l'ouest, au cours de sa dernière période, de la culture des champs d'urnes) ont joué un rôle important dans la formation des groupes ethniques de cette période et de leur culture matérielle monolithique, par-delà les variations selon l'époque et le lieu, ainsi que dans la diffusion des innovations techniques (par exemple le coulage de pièces creuses ou l'amélioration de la technique du martelage des plaques, la production d'armures, de bases en bronze, de broches, etc.) et aussi des traditions et croyances. Pour compléter le tableau, nous pourrions ajouter que la présence de fortifications, la qualité et la quantité impressionnantes des armes et le nombre de dépôts et de trésors de caractère profane suggèrent un monde qui a connu la guerre plus souvent que la paix durant ces siècles où les découvertes font apparaître une accélération de la croissance démographique.

Au cours de la dernière période de l'âge du bronze, longue de près d'un demi-millénaire, il est possible de définir sur le territoire de l'Europe centrale trois grands « ensembles culturels » : la culture des champs d'urnes, du lusacien et de la culture de Gava. Selon les systèmes terminologiques et chronologiques, on distingue encore à l'intérieur de chacun d'eux plusieurs sous-unités territoriales et phases chronologiques.

Comme nous l'avons vu, bien que de façon relativement superficielle, il est souvent difficile de se prononcer avec certitude sur la continuité ou la discontinuité entre les cultures, sur la réalité d'une diffusion culturelle liée au développement socio-économique ou sur le rôle des migrations. Dès lors, toute hypothèse concernant l'identité ethnique et linguistique de tel ou tel groupe est d'emblée sujette à caution. Aussi doit-on considérer simplement comme de l'ordre du possible que les groupes vivant dans la partie occidentale de l'aire des champs d'urnes aient été les prédécesseurs du peuple celte, que le lusacien ait été la culture des Slaves occidentaux ou que la culture de Gava ait été celle des populations « préthraces », aussi plausibles que puissent paraître ces éventualités.

BIBLIOGRAPHIE

- BANNER J., BÓNA I. 1974. *Mittelbronze-zeitliche Tell-Siedlung bei Békés*, Budapest.
- CHILDE V. G. 1929. *The Danube in Prehistory*, Oxford.
- COLES J. M., HARDING A. F. 1979. *The Bronze Age in Europe*, Londres.
- ECSEDY I. 1979. *The People of the Pit-Grave Kurgan in Eastern Hungary*, Budapest. (Fontes Archaeologici Hungariae.)
- FOLTINY ST. 1955. *Zur Chronologie der Bronzezeit des Karpatenbeckens*, Bonn.
- GIMBUTAS M. 1965. *Bronze Age Cultures in Central and Eastern Europe*, La Haye.
- HACHMANN R. 1957. *Die frühe Bronzezeit im westlichen Ostseegebiet und ihre mittel- und südost-europäischen Beziehungen*, Hambourg.
- HÄNSEL B. 1958. *Beiträge zur Chronologie der mittleren Bronzezeit im Karpatenbecken*, Bonn.
- KALICZ N. 1968. *Die Frühbronzezeit in Nordost-Ungarn*, Budapest.
- KOSSACK G. 1954. *Studien zum Symbolgut der Urnenfelderkultur und Hallstattzeit Mitteleuropas*, Berlin.
- KOVÁCS T. 1977. *A Bronzkor Magyarországon*, Budapest.
- MOZSOLICS A. 1942. « Der frühbronzezeitliche Urnenfriedhof von Kisapostag », *Arch. Hung.* 26.

- MOZSOLICS A. 1973. *Bronze und goldfunde des Karratenbeckens*, Budapest.
- 1985. *Bronzefunde aus Hungarn, Deptfundhorizonte von Aranyes, Kurd und Gyermely*, Budapest.
- PATEK E. 1968. *Die Urnenfeldkultur in Transdanubien*. Arch. Hung. 44.
- PITTIONI R. 1954. *Urgeschichte des Österreichischen Raumes*, Vienne.
- POPESCU B. 1944. *Die frühe und mittlere Bronzezeit in Siebenbürgen*, Bucarest.
- RENFREW C. 1987. *Archaeology and languages : The Puzzle of Indo-European Origins*, Londres.
- STIG SØRENSEN M. L., THOMAS R. (dir.). 1989 *The Bronze Age — Iron Age Transition in Europe*, Oxford (BAR Int. Ser., 483.).

14.5

L'Europe orientale

(IV^e millénaire-VII^e siècle av. J.-C.)

Nikolai J. Merpert

Dans le chapitre 52 du premier volume de la présente édition, nous insistions déjà sur l'extraordinaire diversité des conditions naturelles et historiques qui caractérise l'Europe orientale et qui explique l'inégalité et la profonde spécificité du développement des différentes régions dès le Néolithique, qu'il s'agisse de l'époque et du rythme de la néolithisation ou de l'originalité de leurs cultures dont rendent compte les matériels archéologiques. Pour une large part, cette spécificité et cette disparité se retrouvent à la période suivante, marquée par l'apparition et la diffusion de la métallurgie du cuivre et du bronze, qui est le sujet du présent chapitre.

Notons tout d'abord que le territoire de l'Europe orientale englobe de vastes étendues et des paysages et zones climatiques extrêmement variés, depuis les limites orientales de l'Europe centrale (Hongrie, République tchèque, Slovaquie et Pologne) à l'ouest jusqu'à l'Oural à l'est, et depuis la région du Danube, le littoral septentrional de la mer Noire, le Caucase et les rives de la mer Caspienne au sud jusqu'aux régions arctiques au nord. La zone méridionale de ce territoire comprend les chaînes montagneuses, les piémonts et les vallées des Carpates, de Crimée et du Caucase, dotées d'un climat doux et continental tempéré, qui devient subtropical à l'extrême sud, mais aussi une grande partie de la steppe eurasienne (qui à l'est, dans la basse contrée de la mer Caspienne, se transforme en zone semi-désertique), ainsi que la partie méridionale contiguë de la steppe boisée, qui se situe dans les limites de la basse contrée de l'Europe orientale. La zone septentrionale comprend le reste de la steppe boisée, d'immenses étendues de forêts et, encore plus au nord, la toundra coupée de forêts et la toundra proprement dite, avec un climat subarctique et arctique très rigoureux.

La question du paléoclimat de ces territoires est controversée surtout en ce qui concerne les trois derniers millénaires av. J.-C. Certains paléogéogra-

phes admettent l'hypothèse d'une acidification, au III^e millénaire av. J.-C., de certaines parties de la steppe eurasiennne, mais on ne peut lui accorder de valeur générale ou décisive. Dans l'ensemble, la population de l'Europe orientale a évolué, de la fin du IV^e au premier quart du I^{er} millénaire av. J.-C., dans des conditions naturelles et climatiques proches de celles que nous connaissons actuellement : elles ne leur cédaient en rien pour la diversité.

Tout aussi diverses sont les conditions historiques dans lesquelles ces régions se sont développées. On notera tout d'abord que la zone méridionale était directement en contact avec des centres culturels très évolués possédant déjà une économie productive très développée et qui plus tard jouèrent un rôle décisif dans le développement et la diffusion de la métallurgie. Dans le cas de l'Europe orientale, deux de ces centres, celui des Balkans et celui du Caucase, occupèrent une place particulière, et certaines régions de cette zone sud s'y intégrèrent directement. Au nord, ils jouxtaient la bande de steppe située entre la mer Noire et la mer Caspienne qui continuait vers l'est, où, déjà en Asie, elle rejoignait un troisième foyer très important, celui des civilisations d'Asie occidentale. Avec le fort peuplement de la zone steppique entraîné par l'élaboration dans cette région de formes spécifiques de pastoralisme, toutes les conditions se trouvèrent réunies pour que les acquis de ces trois foyers de culture s'y « focalisent » en quelque sorte et se diffusent de manière efficace sur de vastes étendues. Ce sera le facteur de progrès le plus important dans la zone même de la steppe et les régions voisines de steppes boisées, mais aussi dans certaines régions forestières plus lointaines. Et surtout, cela aboutit à une diffusion des modèles d'économie productrice surpassant bien souvent les phénomènes correspondants de l'époque néolithique et concernant une très grande partie de l'Europe orientale — toute la zone méridionale et une portion de la zone septentrionale.

En même temps, la partie occidentale et nord-occidentale (au bord de la Baltique) du territoire considéré est en liaison directe avec l'Europe centrale, où se produisent, au début de l'ère des métaux, d'importants mouvements de groupes humains qui, en se fixant, donnèrent naissance à d'importantes communautés culturelles dont la force et le rayonnement allèrent en grandissant. Et les régions voisines d'Europe orientale furent le théâtre d'événements semblables. L'intense interaction de ces deux aires de peuplement eut une influence considérable sur le destin de l'une comme de l'autre et conféra sa spécificité au développement culturel de la partie occidentale du territoire qui nous intéresse.

Il n'y a guère qu'au nord, dans les régions de forêts, de toundra arborée et de toundra proprement dite, qui sont éloignées des centres culturels avancés et demeurent à l'écart des principaux réseaux de contacts, que le mode de vie néolithique se maintient durant l'essentiel de la période qui nous occupe ; ceci n'empêche pas certains progrès, lesquels se manifestent tant par un perfectionnement des formes traditionnelles d'activité économique — chasse, pêche et cueillette — que par certaines percées de l'activité productrice jusque dans les

régions reculées du Nord, où sont mises au point des formes nouvelles, adaptées aux conditions naturelles locales (surtout en ce qui concerne l'élevage).

Dans le reste de l'Europe orientale, soulignons à nouveau que cette période est marquée par une forte expansion de la population et de l'activité, et par une vive augmentation du niveau général de développement économique, social et culturel et, notamment, une accélération du progrès culturel.

Il y eut une consolidation des contacts, une collaboration et une intégration culturelle. Parallèlement à cette productivité, l'apparition de la métallurgie et du travail des métaux sur le territoire de l'Europe orientale contribue énormément à ce mouvement décisif. Le travail des métaux devient l'un des facteurs déterminants du développement technique, économique et culturel, de l'intensification et de l'orientation des contacts, de l'organisation de la production et de la structure d'ensemble de la société. Outre ses capacités de production, la métallurgie élargit considérablement les connaissances de l'homme et l'amène ainsi à mettre en valeur d'immenses ressources naturelles demeurées jusque-là inexploitées. Ces connaissances concernent aussi bien la nature et les propriétés des matériaux et matières nouvellement utilisés que les procédés chimiques, physiques et technologiques qui y sont liés. L'apparition de centres miniers ainsi que de centres de travail des métaux influe sensiblement sur le niveau général et le rythme du développement de ces régions et sur leurs relations; d'une part, en accentuant les inégalités du développement antérieures et, d'autre part, en accroissant considérablement les possibilités de l'importance de toute une série de régions et en entraînant ainsi une sorte de « redistribution » des rôles historiques.

Mais ces changements ne sont pas immédiats. Les centres traditionnels de production apparus dès le Néolithique, c'est-à-dire les centres balkano-danubiens et caucasiens, conservent une importance certaine dans les premières phases d'implantation de la métallurgie en Europe orientale et en sont même les premiers foyers. De plus, les axes traditionnels d'influence ainsi que les réseaux de relations correspondants se maintiennent. Ce n'est que plus tard que sont mis en valeur de nouveaux gisements de métal et qu'apparaissent alors de nouveaux centres métallurgiques, mais le travail des métaux se propage sur d'immenses territoires, ce qui provoque de profondes modifications tant du système des relations que du caractère même de l'interaction des diverses régions.

Il faut souligner que le métal et les phénomènes qui y sont liés deviennent les indicateurs les plus précis du degré et du niveau général de développement des diverses régions du territoire considéré.

LE BRONZE ANCIEN

Dans la seconde moitié du IV^e millénaire av. J.-C., l'Europe orientale subit de profonds changements culturels et ethniques. Ces changements marquent

le début de la première métallurgie qui se caractérise par l'utilisation d'alliages artificiels, par un accroissement considérable du rôle du métal par le passage à l'âge du bronze proprement dit et par son essor. Cette période dure presque jusqu'au milieu du II^e millénaire av. J.-C. Elle se divise en deux phases bien distinctes. La première, qui couvre la fin du IV^e et la plus grande partie du III^e millénaire av. J.-C., peut être considérée comme la période du bronze ancien en Europe orientale. Dans cette période, les deux provinces métallurgiques carpato-balkanique et caucasienne conservent toute leur importance, mais, dans la première, on assiste à une redistribution géographique assez poussée des centres de l'activité, alors que la seconde devient de plus en plus active et que son rôle global et son influence sur les vastes territoires voisins augmentent considérablement. Le phénomène le plus important en est, semble-t-il, une certaine intégration des traditions métallurgiques sur un immense territoire englobant l'ensemble carpato-balkanique, le sud de l'Europe orientale jusqu'à la mer Égée à l'ouest et l'Oural à l'est, le Caucase, l'Anatolie et l'Iran occidental. Le territoire de la nouvelle province métallurgique circumpontique qui se crée alors est le théâtre d'importantes migrations de grands groupes ethniques, et les relations entre les foyers culturels avancés de la zone méridionale et des autres régions se modifient beaucoup. Le contraste entre leurs niveaux de développement est considérable. Les premières cultures agricoles énéolithiques de la partie méridionale disparaissent, tant dans la région balkano-danubienne que dans le Caucase, pour faire place à des cultures interdépendantes couvrant, outre la totalité de ce territoire, les immenses étendues adjacentes de steppes et de steppes boisées d'Europe centrale et d'Europe orientale. On peut donc parler non seulement de province métallurgique, mais encore de zone de contact circumpontique, lieu d'une intense interaction de toute une série de cultures, où se renforcent des processus d'intégration extrêmement significatifs sur le plan historique général et culturel. Les tribus des steppes, qui ont mis au point les formes pastorales d'élevage, jouent un grand rôle. Ce sont elles qui sont à l'origine de contacts réels entre les divers groupes culturels, de la dynamique et de l'essor territorial des processus d'interaction, et aussi d'une certaine « continuité des contacts » au sein même du nouveau système de communautés culturelles. Parallèlement, les groupes de métallurgistes et de forgerons professionnels qui se disséminent à partir des grands centres métallurgiques apportent une contribution décisive au processus de diffusion des techniques de la métallurgie et du travail des métaux et à l'intensification générale des échanges.

Dans le Caucase, en Anatolie et dans la région égéenne, les objets en bronze arsénié se répandent durant cette période, cependant que, dans les régions situées plus au nord, c'est le cuivre « pur » qui domine. Pour le coulage des objets les plus représentatifs, en l'occurrence la hache à douille,

la technique caractéristique fait appel au moule bivalve complètement ouvert à partir de la « partie ventrue ».

Dans les anciens centres culturels énéolithiques de la zone méridionale, la tradition des premiers agriculteurs se perpétue au bronze ancien, bien que la composition de la population et sa culture subissent de grands changements. Ainsi, sur le littoral nord-occidental de la mer Noire, le III^e millénaire av. J.-C. correspond à la phase tardive de la culture dite de Tripolye, qui se trouve alors profondément transformée, par le jeu des influences des cultures d'Europe centrale (cultures des gobelets en entonnoir, des amphores sphériques, à céramique cordée) venues de l'Ouest et des cultures des éleveurs des steppes venues de l'Est. La culture syncrétique d'Oussatovo en est une variante tout à fait caractéristique. Dans cette culture, les groupes sédentaires établis dans des villages fortifiés se mélangent à des groupes nomades qui se sont avancés loin à l'ouest, et l'on y retrouve des réminiscences de la céramique peinte et de la plastique anthropomorphe de Tripolye avec des récipients à fond pointu ornés et des motifs cordés, mais l'essentiel est l'apparition d'un phénomène tout à fait typique, celui du rite funéraire du kourgane (tumulus).

Dans le Caucase, la fin du IV^e et le début du III^e millénaire av. J.-C. sont marqués par l'apparition et l'essor de deux foyers métallurgiques et culturels importants, celui de Kouro-Araxe en Transcaucasie centrale et orientale et celui de Maïkop dans le Caucase septentrional, la région du Kouban et le haut Terek.

La culture de Kouro-Araxe s'étend au nord-ouest de l'Iran, mais on en retrouve certains éléments en Méditerranée orientale. Elle repose sur une économie agropastorale. Elle est représentée essentiellement par de gros établissements, souvent fortifiés, avec des maisons de plan circulaire. La métallurgie est alimentée par les gisements miniers du petit Caucase pour ce qui est du cuivre et de l'arsenic. Étant le maillon oriental le plus important de la zone circumpontique, cette culture porte les traces des liens existant avec l'Anatolie jusqu'à ses limites occidentales et la région balkano-égéenne.

L'essor de la culture de Maïkop coïncide avec celui de la culture de Kouro-Araxe, mais repose essentiellement sur l'élevage. Cette culture est représentée par différents établissements dont certains sont fortifiés (Mechoko) et un mobilier funéraire d'une extraordinaire richesse dans les très nombreuses sépultures des chefs d'alliances de tribus rituellement protégées par un kourgane, à commencer par celui, célèbre, de Maïkop (Munchaev, 1975). Ne possédant pas de gisement minier en propre, elle dépend sur ce plan de la culture de Kouro-Araxe, mais le travail des métaux y atteint un raffinement remarquable, et sa production est largement diffusée. L'aire de ses relations s'étend tant à la Méditerranée orientale qu'aux steppes situées entre la mer Noire et la mer Caspienne.

Dans ces steppes, le bronze ancien est marqué par un renforcement appréciable des processus d'intégration et des rapports d'interaction avec les

groupes d'éleveurs des premiers centres agricoles méridionaux. Avec les nouvelles formes de pastoralisme, la densité de la population y augmente considérablement : jusque-là facteur de dispersion, la steppe devient un facteur d'union. L'expansion rapide de la population et du cheptel, la demande croissante de nouveaux pâturages, de produits agricoles, de métal et de ressources simples nécessaires à la vie stimulent la création d'unions de tribus nombreuses et assez puissantes, quoique peu stables, qui entretiennent des relations actives et forment de gigantesques aires historico-culturelles. La première est la culture Yamnaya qui à son apogée engloba une partie considérable des steppes et des steppes boisées, de l'Oural et des bords de la mer Caspienne à l'est jusqu'au Dniestr à l'ouest, certains groupes pénétrant en outre dans la région balkano-danubienne (Merpert, 1974, 1982). Cette culture est représentée principalement par des monuments funéraires. Les habitats sont extrêmement rares. Divers éléments déjà cités des cultures chalcolithiques des steppes interviennent dans sa formation. Leur intégration est liée à l'expansion d'importants groupes nomades de la partie orientale de cette aire (régions de la Volga et du Don et piémonts du Caucase). À l'intérieur de cette région, on peut distinguer plusieurs variantes (cultures) territoriales, présentant une série de traits communs comme la prédominance absolue du rite funéraire du kourgane, l'inhumation individuelle en position recroquevillée, le corps étant saupoudré d'ocre, un mobilier funéraire assez pauvre, des poteries caractéristiques à fond circulaire (et plus tard à fond plat), décorées de motifs incisés, poinçonnés et plus tard cordés, la diffusion des chariots en bois à roues pleines, et, sur le plan artistique, de monumentales stèles anthropomorphes en pierre. Cette culture se développe de la fin du IV^e au premier quart du II^e millénaire av. J.-C. Sur les territoires limitrophes des cultures agricoles (région du Dniepr et du Don), certaines de ses tribus utilisant des tombes de la culture Yamnaya se sédentarisent et fondent des villages fortifiés dotés d'une économie agropastorale complexe (Lagodovska, Shaposhnikova, Makarevich, 1962). Dans le reste de la steppe, c'est l'élevage pastoral qui domine. Pour les premières étapes, le travail des métaux, assez grossier, est représenté par de petits outils en cuivre « pur », mais, dans les phases plus tardives, on voit apparaître de gros outils (haches, haches-celts, poignards) en bronze arsénié.

Le déplacement vers la région du Danube et les Balkans de différents groupes des tribus de la culture Yamnaya à différents stades d'évolution va jouer un certain rôle dans l'histoire culturelle et ethnique de cette région (Dimitrescu, 1963; Ecsedy, 1979; Iovanovic, 1979; Gimbutas, 1973; Panajitov et de Degracov, 1984, etc.). Dans les régions de la steppe boisée, des Carpates, de la Podolie, de la Volhynie, de la vallée moyenne du Dniepr, les tribus de la culture Yamnaya vont entrer en contact avec les fondateurs des cultures à céramique cordée et à haches de combat et exercer ainsi une influence sur le processus (Merpert, 1976). Il s'agit surtout de la culture du

moyen et haut Dniepr, de la culture subcarpatique du haut Dniestr et de celle de Gorodsko-Sdolbitsko et Sdzijovsko en Volhynie. Plus à l'est, il n'est pas exclu que les tribus de la culture Yamnaya soient intervenues dans le processus de formation et le destin de la culture de Maïkop, au nord du Caucase, et aussi des cultures steppiques de la région de l'Oural et du sud de la Sibérie.

Au sein même de l'aire historico-culturelle dite Yamnaya, les différences entre ses diverses variantes territoriales et leur isolement s'accroissent dans les phases tardives. Globalement, les cultures de cette région apparaissent comme le substrat essentiel du développement ultérieur à l'âge du bronze des steppes et des steppes boisées de l'Europe orientale.

LE BRONZE MOYEN

Le bronze moyen couvre la fin du III^e et une grande partie de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C. Il se caractérise par la diffusion des bronzes arséniés dans les steppes et les steppes boisées et des bronzes à l'étain dans les Carpates. Le principal centre de production des bronzes arséniés demeure le Caucase, mais le foyer carpatique occidental se signale aussi par une intense activité, et tous deux continuent à exercer des influences sensibles sur les vastes territoires limitrophes dans lesquels, cependant, se forment toute une série de nouveaux foyers. L'un d'entre eux (celui de la mer Noire) apparaît sur les zones steppiques aux alentours de la mer Noire, du Don et de la mer d'Azov. Il subit des influences tant du foyer carpatique que du foyer caucasien, mais en exerce lui-même une sur ce dernier (Chernysh, 1978, p. 67). Le second foyer, celui de Poltavka, se constitue dans la région de la moyenne et de la basse Volga. À la fin du bronze moyen, ils seront tous devenus plus isolés, et, corrélativement, le réseau d'échanges actifs existant entre les cultures de la zone circumpontique, qui était encore intact au début de cette période, va s'affaiblir considérablement, entraînant ainsi le déclin de cette zone.

Pour la technologie du coulage des haches, le bronze moyen est la période où les moules bivalves cèdent définitivement la place aux moules fermés, avec un orifice spécial pour le jet de coulée du métal. Les objets se perfectionnent encore et leur gamme s'élargit.

Le développement du Nord-Caucase revêt des formes très originales (aussi m'en tiendrai-je uniquement à ce qui est caractéristique de la partie européenne de la région du Caucase). La diffusion, dans sa partie occidentale, de la culture des dolmens est attestée essentiellement par la présence de constructions funéraires mégalithiques ou dolmens (Markovin, 1978). Les inhumations, d'abord individuelles puis collectives, se font en position recroquevillée. Le mobilier funéraire, outre la céramique et la pierre, renferme des haches et des poignards de bronze. Cette culture se développe

de la fin du III^e au troisième quart du II^e millénaire av. J.-C. Son origine est controversée. La thèse de l'immigration de populations méditerranéennes venues par la mer est intéressante.

Sur le territoire assez vaste qui s'étend des rives du Kouban aux frontières du Daghestan se dessine une aire historico-culturelle nord-caucasienne qui ne regroupe pas moins de cinq cultures apparentées (Markovin, 1960), représentées essentiellement par des monuments funéraires avec des sépultures individuelles sous kourgane renfermant un riche mobilier funéraire composé d'objets en pierre, en céramique et en bronze. Tout au long de l'évolution de cette culture, qui dura jusqu'au bronze final, les influences des cultures des steppes ne cessent de croître.

Plus à l'est, au Daghestan, une culture particulière se développe au bronze moyen (fin du III^e-première partie du II^e millénaire av. J.-C.). Elle est représentée à la fois par des habitats avec maisons en pierre, de plan rectangulaire ou circulaire, et par des tombes à fosse recouverte de pierres ou à catacombe et parfois des tombes collectives avec un mobilier funéraire particulièrement riche en objets métalliques (jusqu'à 1 500 dans certains cas.). Ces cultures se caractérisent par une économie agropastorale où l'élevage domine.

Dans les steppes situées entre la mer Noire et la mer Caspienne, la différenciation marquée de l'aire historico-culturelle Yamnaya, le regroupement de populations, l'apparition de nouveaux groupes, de nouveaux centres métallurgiques et de nouveaux courants d'influence aboutissent à une transformation remarquable de cette culture. Dans les régions de steppe et de steppe boisée du Don, des bords de la mer d'Azov et du littoral septentrional de la mer Noire, la fin du III^e millénaire av. J.-C. voit se former toute une série de cultures pastorales présentant des éléments proches du type particulier de construction funéraire qu'est la catacombe, et quelques éléments de la culture matérielle (haches de combat en pierre et massues, haches et parures en bronze). Elles composent l'aire historico-culturelle dite des catacombes (Popova, 1955), à l'intérieur de laquelle on ne distingue pas moins maintenant de cinq cultures (Brachenko, 1976; Brachenko, Shaposhnikova, 1985). Ces dernières diffèrent par la forme des catacombes, par la pose des défunts (en position recroquevillée ou étendue) et surtout par les types de poteries — en majorité à fond plat et souvent ornées de motifs cordés, mais parfois aussi à fond circulaire, rappelant la culture Yamnaya. Les influences du Caucase à l'est et des cultures à céramique cordée à l'ouest, combinées à la survivance de certaines traditions de la culture Yamnaya, auront été déterminantes dans la formation de ce système.

À leur tour, les cultures de la région des catacombes exercent une puissante influence sur les vastes régions voisines de steppe et de steppe boisée, mais aussi sur d'autres plus lointaines de la zone des forêts. À l'est, dans la région de la moyenne et basse Volga, cela se traduit par la formation de la

culture syncrétique dite de Poltavka, qui combine et transforme des éléments de la culture Yamnaya et des cultures des tombes à catacombes. À l'ouest et au nord-ouest, ces dernières ont des échanges avec la culture de la vallée moyenne du Dniepr et les cultures à céramique cordée de Podolie, de Volhynie et des piémonts des Carpates, qui à cette époque sont à leur apogée. C'est là que se forme une zone de contacts très importante reliant la steppe au grand ensemble culturel de l'Europe centrale et de la région balkano-danubienne du bronze moyen.

La fin de cette période (deuxième quart du II^e millénaire av. J.-C.) est marquée par un certain regroupement de populations, les groupes des steppes boisées devenant de plus en plus actifs. Cela favorise la formation, le long du Dniepr et entre le Dniepr et le Don, de la culture agropastorale dite à céramique à multiples registres et, entre le Don et la Volga, de celle d'Abachevo, qui s'étend jusqu'au sud de l'Oural, où sa population crée son propre foyer métallurgique alimenté par les gisements de minerais locaux.

Au bronze moyen, il se produira aussi un net changement dans le cours de l'évolution de la population de la zone des forêts, où s'étaient conservées jusqu'alors les traditions néolithiques. Il est provoqué à la fois par les progrès culturels de la population locale et par l'arrivée de groupes importants pratiquant des formes d'activité économique productrice et la métallurgie. À la frontière du III^e et du II^e millénaire av. J.-C. apparaissent sur les rives de la Baltique des cultures à céramique cordée et à haches de combat (dites haches-bateaux) dont les représentants connaissent l'élevage et possèdent aussi des rudiments d'agriculture. Leur brassage avec les descendants des cultures locales de la fin du Néolithique est le facteur le plus important dans l'histoire culturelle et ethnique de la région.

Pendant cette même période, le grand groupe des cultures à céramique cordée se déplace vers l'est pour s'établir dans la vallée de la Volga, où se forment deux cultures extraordinairement proches, celle de Fatianovo et celle de Balanovo, la première s'étendant sur la région de la haute Volga et entre la Volga et l'Oka, la seconde, sur la région de la moyenne Volga et au-delà de la Volga jusqu'à la Viatka. Avec l'arrivée des tribus fatianoviennes et balanoviennes apparaissent dans ces régions des formes spécifiques d'élevage forestier et, peut-être, la culture sur brûlis. La culture de Fatianovo est représentée essentiellement par des nécropoles creusées dans le sol dont les tombes à fosse sont parentées de bois, avec inhumation individuelle en position recroquevillée et un riche mobilier funéraire : récipients à fond rond et décor cordé; haches de combat en pierre et haches-celts, pointes de lance, haches et parures en cuivre. La culture de Balanovo a livré des sépultures très proches de celles de Fatianovo, ainsi que des habitats parfois fortifiés (Bader et Khalikov, 1976). Peut-être est-on là aussi en présence d'un foyer métallurgique (Chernysh, 1966).

Les représentants de ces deux cultures, tout en exerçant une influence considérable sur le développement culturel de la zone des forêts, subissent eux-mêmes celle de groupes d'autres cultures, au point même d'être complètement assimilés par de nouvelles communautés, mais ce sera déjà au bronze final.

LE BRONZE FINAL

La période de migrations massives et de désintégration des systèmes culturels, qui marque la fin du bronze moyen en Europe orientale à la fin du deuxième quart du II^e millénaire av. J.-C., fait place à une période qui voit la naissance de nouveaux centres métallurgiques et d'importantes communautés culturelles. Pour le territoire qui nous intéresse, celle-ci correspond au début du bronze final, qui y dure jusqu'aux IX^e-VIII^e siècles av. J.-C. et se caractérise par l'extrême diversité et la très large diffusion des objets en bronze, et surtout des bronzes à l'étain, ainsi que par un perfectionnement des techniques, avec la production en série d'outils et armes à paroi mince, haches-celts et pointes de lance à douille dite « aveugle » (Chernysh, 1978). Les foyers métallurgiques et centres de travail des métaux deviennent beaucoup plus nombreux et se concentrent dans trois provinces métallurgiques nouvelles, respectivement eurasiennne, caucasienne et européenne. La première, qui couvre la bande de steppes s'étendant du Dniepr à l'Ienisseï, est le produit de la consolidation tant culturelle qu'économique des groupes d'éleveurs nomades, phénomène qui a aussi joué un très grand rôle dans l'intégration culturelle générale sur cet immense territoire. À l'ouest, dans la région du Dniepr et sur le littoral nord-occidental de la mer Noire, elle jouxte la province européenne, qui occupe la région balkano-danubienne, mais dont l'influence est aussi très sensible sur la steppe. Dans la région du Dniepr se constitue une zone de contacts où se combinent les influences des deux provinces, cependant que les centres situés à l'est, entre la Volga et l'Oural, deviennent plus actifs, d'où d'intenses interactions de phénomènes culturels au départ différents et une généralisation des processus d'intégration. La troisième province métallurgique, celle du Caucase, subit au bronze final de profonds changements, qui concernent aussi bien la distribution géographique et le caractère même des foyers que les objets fabriqués et la technologie. C'est là que se répandent les bronzes à l'étain. La fonte artistique réalisée selon le procédé de la cire perdue dans des moules multivalves atteint son apogée, mais le rayonnement de ce puissant foyer sur les territoires européens limitrophes décline brutalement, phénomène auquel la tendance générale à l'isolement que manifestent les principaux groupes culturels au bronze final n'est pas étrangère.

L'un des phénomènes les plus nouveaux et les plus brillants du bronze final en Eurasie sera l'expansion, aux XVI^e-XV^e siècles av. J.-C., de groupes de cavaliers, guerriers et métallurgistes, qui laisseront dans la région des steppes boisées et des forêts des vestiges du type Séima-Tourbino, représentés par un grand nombre de sanctuaires et de nécropoles — dont certaines où les restes humains avaient en outre été rituellement détruits par des groupes ennemis. La majeure partie du mobilier funéraire se compose d'armes en bronze, haches-celts, lances et poignards. L'analyse des formes des objets et des matériaux utilisés pour les fabriquer a montré que l'une des composantes de cette expansion appartenait au groupe de la région minière et des piémonts de l'Altaï, la deuxième étant liée aux territoires de la Sibérie situés entre l'Ienisseï et le lac Baïkal. Au cours de sa progression vers l'ouest, cette culture syncrétique s'incorpora à de nouveaux éléments, surtout ouraliens. Cette rapide et lointaine expansion des fondateurs de cette culture fut rendue possible par le perfectionnement des armes et le développement de la monte du cheval. En Europe orientale, ils avanceront jusqu'à l'Oka à l'ouest et la Pétchora au nord, et les objets qu'ils produisaient se diffusèrent de la Mongolie à la Moldavie, mais leurs découvertes technologiques exercèrent une influence décisive sur tout le développement ultérieur de la métallurgie, tant dans la région des forêts que dans celle des steppes.

Plus au sud, dans les steppes et les steppes boisées situées entre la mer Noire et la mer Caspienne, le bronze final est marqué par la création et le développement de gigantesques communautés culturelles, au sein desquelles les groupes sédentaires des steppes boisées et des vallées fluviales se mélangent aux éleveurs nomades de la steppe. La principale, celle de l'aire historico-culturelle, dite des tombes à charpente, s'étend sur un territoire qui va du sud de l'Oural à la rive droite du Dniepr et même jusqu'au Dniestr. Son « noyau » initial se constitue aux XVI^e-XV^e siècles av. J.-C. dans la partie orientale de ce territoire, à partir d'éléments empruntés à la culture Yamnaya tardive et aux cultures de Poltavka et d'Abachévo. En s'étendant vers l'ouest, la culture de ses fondateurs se mêle au substrat local des régions du Don, du nord du Donetz, des rives de la mer d'Azov et du Dniepr où elle se diffuse, ainsi qu'aux éléments hérités des cultures à catacombes, de la culture à céramique à multiples registres et d'autres encore. Ce sont ces processus, outre les particularités naturelles et historiques des dites régions, qui déterminent la formation, au sein de la communauté des tombes à charpentes, de toute une série de cultures conservant des traits communs dans leur culture matérielle et surtout leur « unité rituelle », dans la mesure où elles ont toutes le même rite funéraire, mais dont l'originalité s'affirme de plus en plus nettement dans la phase tardive de la culture dite des tombes à charpentes, ce qui mettra un terme à ce phénomène à la fin du IX^e siècle av. J.-C.

Cette grande communauté culturelle a livré des habitats, des constructions funéraires et des trésors d'objets métalliques et de moules. Les villages

sont rarement fortifiés. Les maisons sont à demi enterrées, parementées de bois, plus rarement de pierre. Les tombes sont sous kourgane, plus rarement enfoncées dans le sol, et les fosses présentent souvent des constructions en poutres de bois (chambres à charpente de bois). Les corps sont en position repliée, sur le côté, les mains devant le visage. L'incinération est pratiquée dans certains cas. Les tombes contiennent fréquemment des ossements d'animaux, dont des crânes de bœufs et de chevaux. Les récipients à fond plat sont ornés de motifs géométriques incisés et poinçonnés. Parmi les objets en bronze figurent des outils (serpes, haches, haches-celts, couteaux), des armes (pointes de lance à douille, poignards), des parures (pendeloques, bracelets). Le métal provient de divers gisements de la province eurasiennne. Dans toute la région, on retrouve des traces d'un travail des métaux original (*fig. 69*).

Sur le territoire de l'aire culturelle dite de tombes à charpentes, mais dans les conditions particulières de la zone de contacts évoquée plus haut qui s'étend le long de la rive droite du Dniepr, la culture de Sabatinovka se forme aux ^{XIV}^e-^{XII}^e siècles av. J.-C. (Bérezanskaïa et Charafoutdinova, 1985) en lui empruntant certains traits auxquels elle mêle des éléments nettement influencés par les cultures balkano-danubiennes et la province métallurgique européenne. Son syncrétisme se retrouve dans la culture de Bélozerka qui lui succède à la fin du ^{XII}^e et au ^{XI}^e siècle av. J.-C. et qui marque la dernière étape de l'évolution de toutes ces cultures de l'aire historico-culturelle des tombes à charpente (Otroutchenko, 1985).

Les principales influences venues de l'Ouest et du Sud-Ouest qui se font sentir sur la région septentrionale de la mer Noire sont celles des cultures nord-balkaniques, des ^{XIII}^e-^{XII}^e siècles av. J.-C., de Noa et d'autres, diffusées jusqu'aux steppes boisées de la Moldavie et jusqu'à la rive droite du Dniestr.

Un certain nombre de cultures du bronze final que l'on rencontre dans les steppes boisées — jusqu'à la partie méridionale de la zone des forêts — reprennent l'héritage des cultures à céramique cordée, en en transformant les traditions. C'est le cas, par exemple, de celles de Komarovo dans la région du moyen et haut Dniestr, de Tchénets dans les régions occidentales d'Ukraine et de Biélorussie (Artémenko, 1987), de Bélogroudovska, qui en est le produit, dans les steppes boisées de l'Ukraine — rive droite (Bérezanskaïa, 1985b), et de Sosnitz, dans la région du moyen et haut Dniepr (Artemenko, 1987).

Un autre groupe de cultures importantes du nord des steppes boisées et de la partie méridionale de la zone des forêts est lié aux influences décisives de la culture à travers l'assimilation de ses représentants qui ont progressé directement vers le nord et à la population autochtone. Ce sont la culture de Bondarikhyh, dans la région située entre le Dniepr et le Don, celle de Pozdniakov (cours supérieur de la Volga, haute et moyenne Oka) (Bader et Popova, 1987) et celle de la région de Kazan (moyenne Volga, vallée moyenne et inférieure de la Kama).

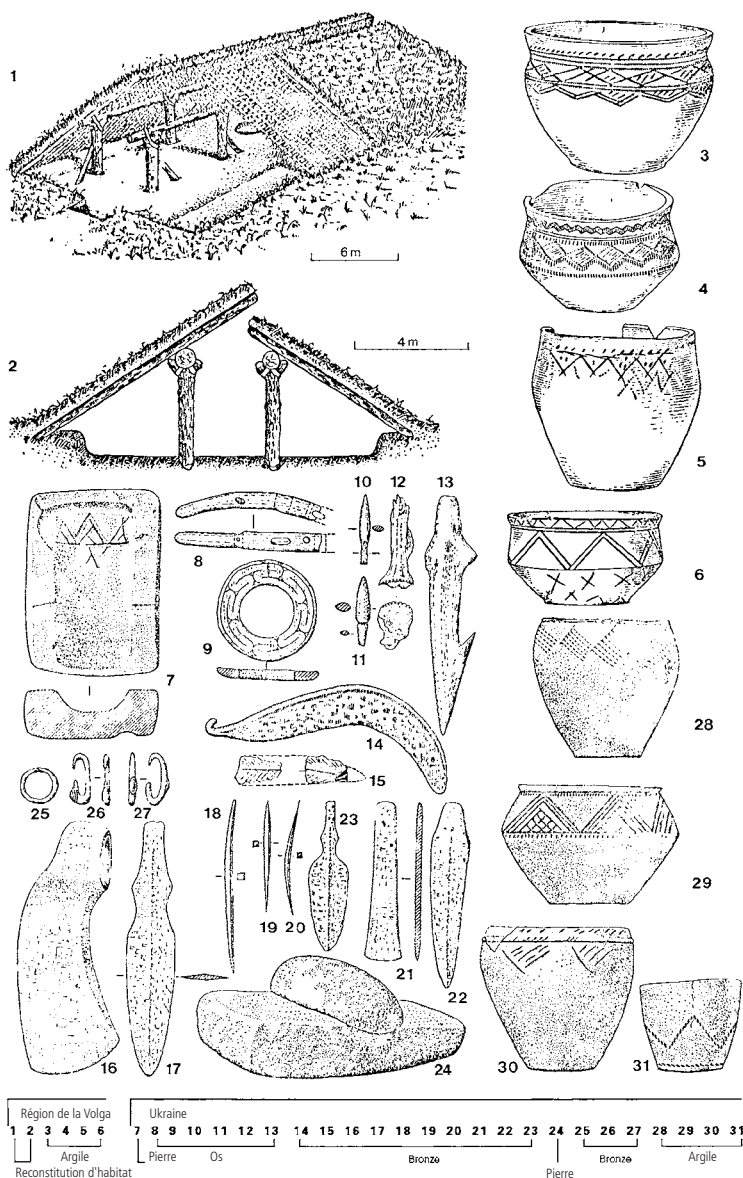


Figure 69 Région historico-culturelle de la culture des tombes à charpente. Matériaux et artefacts de la région de la Volga et d'Ukraine.

À l'est des pays de la Baltique, un certain nombre de traditions néolithiques subsistent encore dans la seconde moitié du II^e millénaire, mais au tournant du I^{er} millénaire av. J.-C., ce sont les formes d'une économie agropastorale qui commencent à dominer, et le travail des métaux, connu depuis le bronze moyen, se répand, cependant qu'apparaissent les villages fortifiés. Les sépultures caractéristiques sont d'abord les tombes creusées dans le sol, avec inhumations et incinérations, les deux sites se conservant plus tard à l'époque des kourganes.

Dans la partie septentrionale de la zone des forêts, les formes d'économie fondées sur l'appropriation des ressources et les traditions culturelles néolithiques jusque-là prépondérantes se mêlent au tournant du I^{er} millénaire av. J.-C. au travail des métaux qui apparaît alors et s'accompagne de la formation de centres locaux sur les rives de la mer Blanche, en Carélie, dans la région des lacs Onega, et Ladoga et dans le bassin de la Petchora (Oshibkina, 1987).

Enfin, à l'extrême sud-est de l'Europe orientale, dans le Caucase du Nord, le foyer métallurgique local, malgré un certain nombre de modifications et l'affaiblissement des contacts avec la steppe, est au faîte de sa puissance. Quant au développement culturel général, il est marqué à la fois par la continuation de l'essor de la culture des communautés précédemment installées et par l'introduction de nouvelles formes significatives de culture. Parmi ces dernières, on retiendra la culture de Koban. Fondée aux XII^e-XI^e siècles av. J.-C. dans les régions montagneuses de l'Ossétie du Nord, elle se diffuse dans le premier quart du I^{er} millénaire av. J.-C. dans toute la partie centrale du Caucase septentrional et continue de se développer jusqu'au début de l'âge du fer, au VI^e siècle av. J.-C. Elle est représentée par des agglomérations de tombes et des trésors (Kroupnov, 1960). Les villages sont situés dans des lieux difficiles d'accès et parfois fortifiés et protégés par des fossés. On a découvert, près des maisons dont les fondations sont en pierre, des ateliers de céramique et de coulage du bronze ainsi que des sanctuaires. Les tombes sont creusées dans le sol, plus rarement sous kourgane. Les inhumations individuelles, en position repliée sur le flanc, se font dans des coffres de pierre. Près des sépultures, on a retrouvé des squelettes ou des ossements de chevaux. Le mobilier funéraire est extrêmement riche (récipients d'argile et de bronze, et toutes sortes d'objets en bronze : haches, lances, poignards, ceintures, épingles, bracelets et fibules). Les poteries noires lustrées sont décorées de motifs incisés. Les objets en bronze sont ornés de motifs gravés géométriques, zoomorphes et anthropomorphes. La métallurgie est alimentée par les gisements locaux en cuivre, arsenic, plomb et antimoine, mais l'étain est importé de Transcaucasie. L'élevage joue un rôle primordial dans l'économie, encore que le labourage par traction animale se développe dans les piémonts.

Plus à l'est, sur le territoire du Daghestan et les régions limitrophes de la Tchetchéno-Ingouchie, les XIII^e-XI^e siècles av. J.-C. voient se développer la

culture dite de Kayakent-Khorotchoï, proche par son niveau de celle de Koban et marquée comme elle par un certain nivellement culturel et par la création de son propre centre de travail des métaux. Elle est représentée par l'inhumation dans des coffres de pierre. Le défunt, en position fléchie ou assise, est entouré de récipients décorés de motifs en relief, et de parures en bronze et en antimoine (Markovin, 1969).

Dès la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., quelques rares objets en fer apparaissent sur la rive nord-occidentale de la mer Noire, dans la zone des steppes et dans le Caucase, mais ce n'est qu'à partir du deuxième quart du I^{er} millénaire av. J.-C. que le fer commença à jouer le rôle de matériau de base dans l'activité productrice de l'homme, et que l'on peut parler du début de l'âge du fer.

BIBLIOGRAPHIE

- ARTEMENKO I.I. 1985. « Srednedneprovskaya kultura », in *Arheol. Ukr.*, Kiev, vol. I.
- 1987. « Kultury pozdnego bronzovogo veka yuzhnoy polosy lesov Evropeyskoy chasti SSSR », in D.V. KRAYNOV, M.F. KOSAREV (dir.), *Epoha bronzy lesnoy polosy SSR. Arheol. SSSR*, Moscou.
- BADER O.N., KHALIKOV A. CH. 1987. « Balanovskaya kultura », in *Epoha bronzy lesnoy polosy SSSR*, AS, Moscou.
- , POPOVA T.B., 1987. « Pozdniacovskaya kultura », in *Epoha bronzy lesnoy polosy SSSR*, AS, Moscou.
- BRATCHENKO S.N. 1976. *Nizhnee Podon'e v epohu sredney bronzy*, Kiev.
- , SHPOSHNIKOVA O.G. 1985. « Katakombnaya kulturnoistoricheskaya obschnost », *Arheol. Ukr.*, Kiev, vol. I.
- CHERNYSH E.N. *Istoriya drevneyshey metallurgii Vostochnoy Evropy*, Moscou.
- 1976. « Metallurgische Bereiche der Jüngerer und Späten Bronzezeit in der USSR », *J. Indo-Eur. Stud.*, Washington, D.C.
- 1978. « Metallurgicheskie provintsii i periodizatsiya epophi rannego metalla na territorii SSR », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 4.
- 1980. Metallurgical Provinces of the 5th-2nd Millenia BC in Eastern Europe in Relation to the Process of Indo-Europeanization. *J. Indo-Eur. Stud.*, Washington, D.C., vol. VIII, no 3-4.
- DIMITRESCU V. 1973. « À propos d'une nouvelle synthèse concernant l'époque néo-énéolithique du sud-est et centre-est de l'Europe », *Dacia*, Bucarest (nov. ser.), vol. XVII.
- ESCEDY I. 1979. *The People of the Pit-Grave Kurgans in Eastern Hungary*, Budapest.

- GIMBUTAS M. 1973. « Old Europe c. 7000-3500 BC : the Earliest European Civilization Before the Infiltration of the Indo-European Peoples », *J. Indo-Eur. Stud.*, Washington, D.C., vol. I, n° 1.
- JOVANOVIC B. 1979. « Indoevropljani i eneolitski period Jugoslavije », in M.V. GARASANIN, (dir.) in *Praistorija jugoslavskih zemalja*, Sarajevo, t. III, pp. 27-54.
- KOSKO A. 1985. « Influences of the "Pre-Yamnaya" ('Pre-Pitgrave') Communities from the Black Sea Steppe Area in Western European Cultures », in J.K. KOZLOWSKI, J. MACHNIK (dir.). *L'Énéolithique et le Début de l'âge du bronze dans certaines régions de l'Europe*, Cracovie.
- KRUPNOV E.I. 1960. *Drevnyaya istoriya Severnogo Kavkaza*, Moscou.
- MARKOVIN V.I. 1960. *Kultura plemen Severnogo Kavkaza v epochu bronzy*, Moscou, (MIA SSSR, 63).
- 1969. *Dagestan i gornaya Chechnya v drevnosti*, Moscou.
- 1978. *Dolmen Zapadnogo Kavkaza*, Moscou.
- MASSON V.M., MERPERT N.J. (dir.). 1982. *Eneolit SSSR*, Moscou.
- MERPERT N.J. 1974. *Drevneyshie skotovody Volzhsho-Ural'skogo mezhdurech'ya*, Moscou.
- 1976. *Drevneyamnaya kulturno-istoricheskaya oblast'i voprosy formirovaniya kultur shnurovoy keramiki*, in *Vostochnaya Evropa v epohu kamnya i bronzy*, Moscou.
- MOORA K. A. 1964. *K voprosu o vozniknovenii Pribaltiyskoy istoriko kulturnoy oblasti*, Moscou.
- MUNCHAEV R.M. 1975. *Kavkaz na zare bronzovogo veka*, Moscou.
- 1982. « Eneolit Kavkaza », in V.M. MASSON, N.J. MERPERT (dir.). *Eneolit SSSR*, Moscou.
- OSHIBKINA S.V. 1987. *Eneolit i bronzovyy vek severa Evropejskoj casti SSSR*, in *Epoha bronzy lesnoy polosy SSSR*, Moscou.
- OSTROSHCHENKO V.V. 1985. « Belozerskaya kultura », *Arheol. Ukr.*, Kiev, vol. I.
- PANAJOTOV I., DERAGCOV V. 1984. « Die Ockergrabkultur in Bulgarien (Darstellung des Problems) », *Stud. Praest.*, Sofia, n° 7.
- POPOVA T. B. 1955. *Plemena katakombnoy kulturi*, Moscou.
- VASILIEV I.B. 1980. « Eneolit Povolzh'ya. Step'i i lesostep' », in *Eneolit Vostochnoj Evropy*, Kuibyshev.

14.6

L'Europe de l'Ouest

Jacques Briard

LE BRONZE ATLANTIQUE

L'Europe occidentale de l'âge du bronze est caractérisée par une entité culturelle et économique que l'on peut dénommer bronze atlantique. Ceci n'empêche pas des influences méditerranéennes en péninsule Ibérique en particulier et des métissages constants avec les courants venus d'Europe centrale. Une des bases de la prospérité atlantique est l'existence de minerais de cuivre (Irlande, Cornouailles, Asturies), d'étain (Cornouailles, Bretagne, Espagne), d'or (Irlande) et de plomb parfois argentifère (Espagne et Bretagne). Tout au long des côtes de la Manche, véritable mer intérieure, s'échangent ces métaux mais aussi les produits finis, haches, épées, les objets d'apparat, bijoux en or ou en ambre de la Baltique et, au bronze final, chaudrons ou boucliers d'Irlande. Les Méditerranéens viennent chercher l'étain de ces « îles Cassitérides » et échangent des produits précieux comme les perles en pâte de verre bientôt imitées sur place. Témoins des moyens de ces échanges, des vestiges de bateaux en bois ont été dégagés à North Ferriby dans les sables de la Tamise. Des cargaisons de bronzes coulées par suite de naufrages ont pu être récupérées dans la mer près de Douvres et Plymouth au sud de l'Angleterre.

L'apparition du métal en Europe atlantique, qui renvoie à la fin du III^e millénaire av. J.-C., fut accompagnée de changements dans les coutumes religieuses et funéraires. La tradition des tombes individuelles fut diffusée par les cultures à « décor cordé » (céramique décorée avec des ornements de corde), sous l'influence de groupes d'Europe septentrionale. Les entités culturelles comme celle des *bell-beaker* diffusèrent le savoir sur les premiers métaux, avec des petits bijoux en or, des haches et des poignards en cuivre, bien qu'ils n'aient jamais produit un très large panel d'artefacts. La découverte du bronze, alliage de cuivre et d'étain, marque le réel début de la métallurgie et de l'âge du bronze, période particulièrement active en Europe atlantique.

Dans une première phase du bronze atlantique, se développent de brillantes civilisations princières des deux côtés de la Manche, auxquelles

succèdent des peuples de pasteurs et de métallurgistes avec une intense production métallique qui permet de suivre leur évolution. Le bronze atlantique se développe de 2000 à 800 ans av. J.-C., période d'apogée puis de crise devant l'apparition du fer qui ébranlera les circuits économiques occidentaux basés sur l'exploitation de l'étain et la diffusion des objets en bronze.

Le Chalcolithique

La période de transition du Néolithique à l'âge du bronze voit apparaître de nouveaux groupes dont quelques-uns comme les Arténaciens n'ont été découverts que récemment. En 1962, une grotte funéraire fut explorée à Artenac, dans la commune de Saint-Mary, Charente, au centre-ouest de la France. Des poignards en silex et des pointes de flèches furent trouvés à côté des squelettes, ainsi que des morceaux de poterie d'un style peu commun, avec des anses tournées vers le haut, qui furent appelées « en forme de nez ». Ces faciès ont été identifiés en Aquitaine et également dans le Bassin parisien, dans le site fortifié de Fort-Harrouard. Ces groupes étaient principalement agriculteurs, cultivant le blé et l'avoine et élevant du bétail, des moutons et des cochons. Ils jouèrent un rôle important dans le commerce, particulièrement dans l'exportation des lames de silex ; le métal était d'une importance mineure dans leur économie. La position des Arténaciens dans la chronologie a été discutée longuement. Considérés au début comme faisant partie de l'âge du bronze, sans bronze, ils sont considérés actuellement comme faisant partie de la civilisation du Chalcolithique qui se développa entre 2400 et 2000 av. J.-C, une opinion qui est confirmée par la datation au radiocarbone (2300-2040 av. J.-C.).

Une variante des Arténaciens au nord de la France, le groupe de Gord, est appelée ainsi d'après des établissements au sud de Compiègne, dans l'Oise. Les formes de céramique diffèrent légèrement de celles de l'Arténacien malgré le fait qu'on trouve dans cet endroit des petits récipients avec quatre oreilles. Le groupe de Gord succède à la civilisation de Seine-Oise-Marne mais il précède des groupes comme les *Beakers*, familiers du cuivre.

En fait, les *Beakers* jouèrent un rôle crucial dans l'évolution de l'âge du bronze européen. On a repéré dans des tombeaux, à travers l'Europe, des objets en terre cuite, en forme de cloche, d'une grande qualité, souvent accompagnés de petits objets en cuivre, datant d'une époque antérieure. Vers 1930 environ, G. Childe développa l'idée qu'il s'agissait des tombeaux de groupes itinérants qui répandirent la métallurgie à travers l'Europe. Les auteurs espagnols pensaient que le centre de la péninsule Ibérique était le point de départ de ce phénomène ; les groupes migratoires partant de cet endroit vers le nord-ouest de l'Europe. E. Sangmeister (1963) développa une théorie plus complexe en 1961, selon laquelle un mouvement migratoire initial vers le nord fut suivi par une période de mixage entre les groupes du

nord de l'Europe et, plus tard, par un reflux qui apporta des Pays-Bas au sud de la France, des types plus récents de poterie résultant de ce mixage. Ces théories concernant le mouvement des populations ont maintenant été écartées. On tend plutôt à penser en termes d'influence culturelle et économique, de mouvements des idées et de fabrication d'objets plutôt qu'en termes de migrations des peuples. De fait, l'analyse détaillée des groupes concernés a révélé une grande variété régionale et plusieurs séquences chronologiques.

Au nord de l'Europe, la poterie en forme de cloche est née des types locaux de céramique, celui des gobelets protubérants avec des pieds (*protuding foot-beakers*, PFB), qui furent à l'origine d'autres gobelets. Quelques-uns étaient entièrement décorés (*all-over ornamented*, AOO), d'autres entièrement cordés (*all-over corded*, AOC).

Des auteurs néerlandais placent ces séries bien avant le II^e millénaire av. J.-C. en se fondant sur les datations au radiocarbone (2190 av. J.-C. d'Anlo au Pays-Bas). Depuis les Pays-Bas, les objets AOO et AOC se répandirent vers la basse Saxonie et l'ouest de la France. Ils se trouvent dans des tombeaux individuels et dans des dolmens réutilisés. L'influence de ces types d'ornementation se retrouve jusqu'au sud de la France (La Halliade, Hautes-Pyrénées) (fig. 70). Les groupes néerlandais persistèrent jusqu'au début de l'âge du bronze ancien, avec des gobelets en forme tronquée à ornements « contractés ». Ces vases provenant de Veluwe, région du centre des Pays-Bas, ont été trouvés dans des tumulus funéraires accompa-

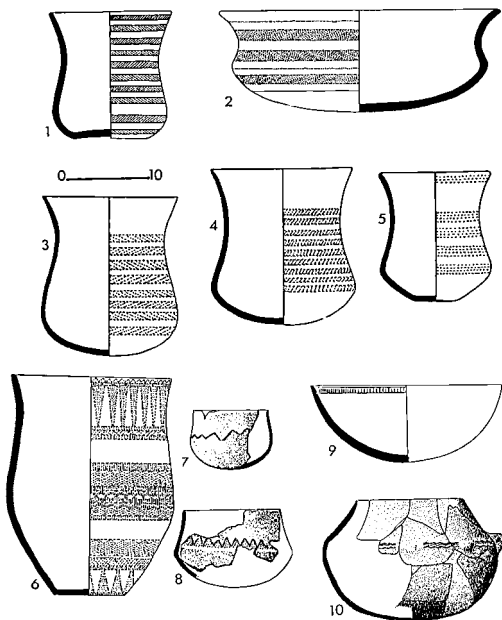


Figure 70 Poterie en forme de cloche provenant de France : 1 et 2, Kerbors, Bretagne ; 3-5, Vendée ; 6, poterie à décor contracté, Wallers, Nord ; 7-10, poterie d'Artenac, centre-ouest de la France (dessin de J. Briard).

gnés d'objets en métal et d'outils de métallurgie, de petits marteaux et de racloirs en pierre polie.

Un des types de vase en forme de cloche était tellement répandu qu'il est référé comme « type international ». Ces vases élégants, en profil en S, décorés de bandes horizontales hachurées avec des lignes obliques reproduites avec un peigne ou une corde, furent trouvés de la péninsule Ibérique aux Pays-Bas. Ils étaient déposés dans des tombeaux individuels, comme à Portejoie (Eure), mais on en a trouvé également dans des dolmens réutilisés et dans les galeries des grottes. Dans certains mégalithes on a même trouvé des séries très originales de vases en forme de cloche (Kerbors, Bretagne). Les *Beakers* diffusèrent des objets en cuivre : poignards en pointe, poinçons et petites perles. Parmi les Ibériques tardifs, comme ceux de Palmela au Portugal, on trouve des petites pointes de flèches qui étaient exportées vers les côtes atlantiques de la France (pointes de Palmela). Les haches plates devinrent également de plus en plus communes à cette période et elles étaient souvent fabriquées en cuivre arsénié d'origine ibérique.

Les *Beakers* décrits par les spécialistes anglais et irlandais jouèrent un rôle considérable dans les îles Britanniques, où l'on trouve plus d'un millier de vases reconstitués de ce type. En même temps que les types régionaux (Wessex, nord du Royaume-Uni), on trouve des vases en forme de cloche de type « international » et néerlandais (AOO, AOC), et un grand nombre de variantes furent largement disséminées au début de l'âge du bronze ancien, précurseur de la civilisation de Wessex.

Les *Beakers* sont associés aux tombes individuelles ainsi qu'aux structures en fossés circulaires. La partie la plus ancienne du célèbre site de Stonehenge appartient à cette catégorie. Les établissements *beaker* sont bien connus dans les îles Britanniques, avec les abris de forme ovale que l'on trouve à Gwithian, Cornouailles, qui contiennent une double rangée circulaire de poteaux et une entrée avec un porche. Quelques villages indiquent l'existence d'enclos pour animaux (champs celtes). Mais la richesse des *Beakers* provient de leur contrôle du commerce, d'abord en lames de silex puis en produits en métaux, menant, même en Grande-Bretagne, à la formation de castes dirigeantes dominant les communautés agricoles descendant des groupes locaux du Néolithique.

LE BRONZE ANCIEN

Les îles Britanniques voient, au bronze ancien, le développement de civilisations variées (Burgess, 1980). Les unes, dérivées des groupes néolithiques, sont caractérisées par des poteries à décor géométrique : les vases à nourriture (*food-vessels*) principalement localisés en Irlande, en Écosse et au nord

de l'Angleterre. Ce sont des populations d'agriculteurs inhumant leurs morts dans des coffres, ou les incinérant sous tumulus. Parmi les autres groupes céramiques, un élément important est celui formé par les groupes campaniformes. Dans les tombes individuelles de ces populations à gobelets, les *Beakers*, se retrouvent des poignards en cuivre et des bijoux en or. Ces groupes semblent avoir tenu un rôle prépondérant dans la diffusion et le contrôle des premières richesses métalliques. Ils sont à l'origine de la naissance de la plus brillante civilisation du bronze ancien des îles Britanniques, celle du Wessex (fig. 71).

De grands tumulus princiers, comme celui

de Bush Barrow, recouvrent des tombes de petits princes inhumés avec leurs symboles de puissance (sceptres), leurs épées et leurs poignards en cuivre et en bronze parfois décorés d'or, leurs bijoux en ambre et jais. Certaines haches à rebords et des épingles témoignent de contacts avec l'Europe centrale (Unetice), tandis que d'autres bijoux témoignent de contacts méditerranéens. Ces princes du Wessex contrôlent d'autres groupes agricoles qui incinèrent leurs morts. À la même époque, l'Irlande exploite ses mines de cuivre et d'or. Les productions les plus remarquables sont des poignards et des hallebardes en cuivre, des haches décorées de motifs géométriques et surtout des lunules, des diadèmes ou des gorgerins d'or exportés et imités sur le Continent (Bretagne, Normandie).

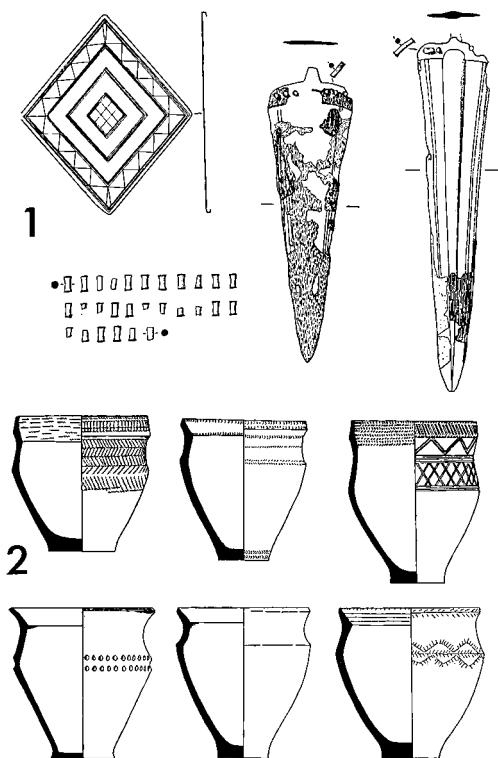


Figure 71 Âge du bronze ancien en Grande-Bretagne : 1, tumulus de Bush Barrow, Wessex ; 2, urnes à col, Devizes Museum (d'après Annable et Simpson, 1964).

Le temple astronomique de Stonehenge, près de Salisbury en Grande-Bretagne, composé de cercles et fers à cheval de trilithes, montre que les cultes solaires et lunaires avaient une grande importance pour ces populations qui devaient leur subsistance à l'agriculture et l'élevage. La métallurgie ne touchait que la partie aristocratique de la population et le métal était au début réservé presque exclusivement à la guerre et aux objets de prestige destinés à affirmer la puissance des dirigeants. À cet effet, sont échangées des vaisselles d'or comme les vases de Rillaton (Cornouailles), de Fritzdorf (Allemagne) ou Eschenz (Suisse). En Bretagne (France), la civilisation armoricaine des tumulus, très proche de celle du Wessex avec laquelle les rapports sont évidents, se développe; mêmes types de poignards en bronze décorés de clous en or, mêmes pointes de flèche en silex, mêmes bijoux ou vaisselles précieuses d'or ou d'argent (Briard, 1984). Les petits seigneurs d'Armorique se font inhumer sous de grands tumulus avec caveaux de pierres mégalithiques ou, nouveauté pour l'époque, cercueils en bois. Ces tumulus sont assez disséminés en Armorique comme s'ils représentaient les vestiges de partages équilibrés de territoires. Les petits chefs de l'époque devaient contrôler les circuits commerciaux et, en particulier, ceux de l'ambre venu de Baltique et de l'étain exploité localement. Comme au Wessex, on échange de belles vaisselles d'or (Ploumilliau) ou d'argent (Saint-Adrien). Une composante ibérique intervient dans ce bronze ancien d'Armorique avec les épées de type pistilliforme de Carnoët, proches des épées de type argarique d'Espagne. De plus, la présence d'argent confirme aussi les relations avec la civilisation d'El Argar au sud-est de la péninsule Ibérique. À côté des grands tumulus, on rencontre des tombes plus pauvres témoignant de différences sociales accusées : simples coffres ou tombelles à mobilier très pauvre. Une série originale de tombes est celle renfermant des perles en pâte de verre ou en faïence. Ces tombes féminines de l'île de Groix, du Morbihan ou de Plouhinec et du Finistère, montrent des sépultures individuelles. L'analyse des perles, avec traces de cuivre et d'étain, laisse supposer une fabrication locale ou britannique à partir de prototypes méditerranéens. À cette époque, sont élevés les derniers grands menhirs de Bretagne, souvent taillés et régularisés. Au pied de certains d'entre eux (Kerloas à Plouarzel, Finistère) a été recueillie de la céramique typique de l'âge du bronze. Les éléments de la vie domestique sont plus rares : trouvaillies de tourbières avec animaux domestiqués, mouton et bœuf à Plouescat, meules à écraser le blé réutilisées dans les tumulus, céramiques à impressions digitales. Une structure funéraire retrouvée sous le tumulus de Saint-Jude à Bourbriac, Côtes-d'Armor, montre l'existence de maisons en bois charpentées avec couverture de chaume et de fougères.

Les civilisations du Wessex et d'Armorique ont prêté à discussion chronologique pendant de nombreuses années. On a pensé un moment que les vaisselles précieuses étaient des importations d'Asie occidentale ou de Médi-

terrannée orientale et que certains poignards de type mycénien gravés sur un des piliers de Stonehenge étaient la preuve de la construction de ce monument astronomique par des architectes égéens. Les datations récentes au radiocarbone, en Bretagne notamment, permettent de situer cette phase des tumulus princiers aux environs de 2000-1600 av. J.-C.

Dans les Pays-Bas, se développe un bronze ancien assez pauvre, dérivé des civilisations campaniformes avec des gobelets décorés (type de Veluwe) et quelques importations d'Europe centrale comme le petit poignard triangulaire à manche orné de clous d'étain de Bargerroosterveld (De Laët, 1974). Les tumulus montrent des structures compliquées avec entourages rituels de cercles de poteaux. À la fin du bronze ancien sont utilisées de grandes urnes où sont déposés les ossements des morts incinérés (type d'Hilversum).

La péninsule Ibérique reste sous l'influence de la culture campaniforme qui a marqué la fin du III^e millénaire av. J.-C. (Los Millares). Mais au sud-est de la Péninsule, se développe la civilisation d'El Argar, à affinités méditerranéennes. Le site éponyme est une terrasse fortifiée située sur la rive nord du Rio Antas. Il comprend un cimetière d'environ un millier de tombes qui fut étudié par L. Siret en 1913. D'autres sites de hauteur sont connus sur une aire de 300 kilomètres environ allant de Grenade à la Murcie (Coles et Harding, 1979) : Al Oficio, Ifre, Zapata, Bastada de Totana. Des fouilles ont eu lieu à Cerro de la Virgen, dégagant des cabanes circulaires à parements de doubles poteaux et clayonnage. H. Schubart a classé le mobilier d'El Argar en deux grandes phases. La phase A comprend des coffres à inhumations avec des hallebardes et des poignards en cuivre et en bronze, des brassards d'archer en pierre, des boutons perforés en V en os et des petits vases à carène surbaissée. La phase B voit apparaître, à côté des mêmes inhumations en coffres, une majorité de sépultures d'un nouveau genre où les morts sont enfermés dans des grandes jarres en céramique. Des poignards plus évolués, à quatre rivets, des haches et des diadèmes d'argent munis d'une petite palette frontale les accompagnent. La poterie imite les formes métalliques avec des vases en forme de calice ; la bijouterie comprend des bijoux en spirales de bronze, d'or et d'argent. L'impact méditerranéen est révélé par l'importation de perles en pâte de verre (Fuente Alamo). Dans une phase évoluée, les métallurgistes d'El Argar fabriqueront de grandes épées qui seront diffusées jusque dans le nord-ouest de la péninsule Ibérique comme à Entrambasaguas et Cuevallusa, Santander. Des lames de parade seront même montées sur manches en or (Guadalajara). Ces lames seront diffusées dans le sud-est de la France. Il est probable qu'une des richesses du monde argarique provenait des exploitations locales de plomb argentifère mais on ne saurait sous-estimer non plus les préoccupations agricoles et pastorales de ces populations. Des traces de fossé d'irrigation à La Virgen et des citernes à eau étaient construites sur le site fortifié d'El Oficio. D'autres régions de la péninsule Ibérique ont connu une

certaine prospérité au bronze ancien. Un groupe du Sud-Est avec sépultures à enceintes de pierres circulaires a été reconnu par H. Schubart (Atalaia, Beja). Des mines de cuivre furent explorées sur le Rio Tinto (Rotenberg et Freijero, 1981) dans le Sud-Ouest puis dans le Nord, en Galice et aux Asturies (De Blas Cortina, 1983) donnant lieu à une production de haches plates et de lingots (Gamonedo) dont l'analyse révèle une composition de cuivre arsénié. Ces cuivres arséniés ibériques furent diffusés au bronze ancien le long de la façade atlantique de la France (de la Gironde à la Normandie).

LE BRONZE MOYEN

Le bronze moyen en Europe de l'Ouest est caractérisé par un affaiblissement des relations à longue distance comme celles établies avec le monde méditerranéen. Le caractère somptueux de certaines tombes princières disparaît et une certaine régionalisation se produit, avec notamment une importance accrue des faciès céramiques. La métallurgie cependant va faire des progrès énormes et des productions de séries diversifiées suivant les régions amèneront la création d'ateliers originaux qui entreront en concurrence entre eux.

Dans les îles Britanniques se poursuit la tradition des sépultures en urnes : certaines possèdent des bords renforcés par une sorte de manchon décoré, ce sont les *overhanging-rim urns*. Cette mode des urnes funéraires se développe également dans les Pays-Bas avec les urnes de Drakenstein caractérisées par un motif décoratif en fer à cheval servant d'anse. Elle atteint la France du Nord-Ouest. J.-C. Blanchet (1984) a ainsi défini le type d'Eramécourt caractérisé par des urnes à incinérations avec motif arciforme enfouies sous tumulus comme à Eramécourt (Somme) ou tantôt entourées de fossés circulaires comme à Pontavert, Aisne (fig. 72). Cette dernière sépulture comprenait un élément métallique sous forme d'un petit outil à douille. La mode des urnes à incinérations atteint la Bretagne où elles sont réutilisées comme monuments mégalithiques (Colpo, Morbihan) ou dans des structures à fossés circulaires comme celle de la Chapelle-de-l'Iff à Languenan, Côtes-d'Armor, datée par le radiocarbone de 3030 ± 70 ans av. J.-C. (Gif 5564).

En Armorique les derniers tumulus sont aussi élevés, parfois en concentrations importantes dans les zones de l'intérieur, monts d'Arrée et Morbihan intérieur. Les tombes sont des caveaux en pierres sèches recouverts d'une dalle et d'un petit tumulus protégeant une inhumation individuelle avec un poignard et une urne, le plus caractéristique étant une poterie biconique munie de quatre anses.

Dans le centre-ouest de la France, les influences venues de l'Est apportent un impact en liaison avec la civilisation des tumulus d'Europe centrale. J. Gomez a mis en évidence ce faciès à partir du matériel recueilli dans la

grotte des Duffaits, à La Rochette, en Charente, fouillée à partir de 1980 (Gomez, 1980). Les poteries comprennent des bols, des jattes et des cruches dont certaines sont décorées, suivant la mode dite de la « Kerbschnitt » de la Hügelgräberkultur, de motifs excisés où le décor géométrique est mis en relief par suppression de la pâte environnante (fig. 73). Cette influence orientale jusque dans le centre-ouest de la France peut s'expliquer par la recherche de nouveaux minerais.

Certains groupes métalliques de cette époque montrent une proportion de nickel importante dans les cuivres qui pourrait être due à une origine alpine. Mais en dehors des raisons purement économiques se font aussi jour des influences culturelles parvenues en France par les grands fleuves : le Rhin, le Rhône, la Seine et la Loire.

Une des innovations des recherches de ces dernières années a été la reconnaissance des habitats et des structures agraires, domaine d'étude particulièrement bien développé dans les îles Britanniques. Les études de A. Fleming dans la région de Dartmoor, de C. Burgess dans les Cheviot et le Northumberland donnent de remarquables exemples de ces *celtic fields*. Dans les Cheviot, ont ainsi été repérés des structures agricoles en terrasses, des enclos, des séparations de champs et des maisons circulaires entourées de pierres avec des trous pour des poteaux destinés à soutenir la toiture en bois. Les maisons sont de grandes structures de 9 à 10 mètres de diamètre, parfois groupées en petits villages. Il y a aussi de simples cabanes de bergers isolées, associées aux enclos à bétail. Dans la région de Dartmoor, au sud-ouest de la Grande-

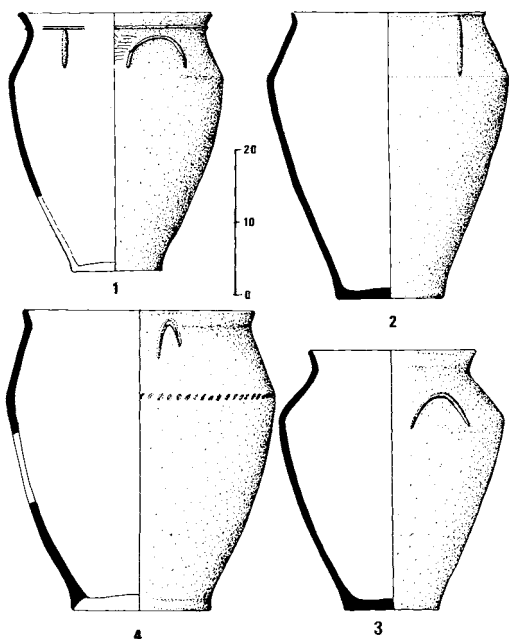


Figure 72 Urnes de l'âge du bronze moyen, groupe d'Eramécourt, France. 1, Croucy; 2, Bucy-le-Long; 3, Compiègne; 4, Mezières-sur-Seine (dessin de J. Briard).

Bretagne, de grandes séparations, les *reaves*, sont en liaison avec des enclos circulaires protégeant des groupes de 10 à 20 maisons circulaires. D'autres régions de Grande-Bretagne (Sussex, Hampshire) et d'Irlande montrent l'importance de ces systèmes de champs souvent ouverts, dénotant une organisation poussée des territoires agricoles (fig. 74). Quelques exemples en ont été décelés en Bretagne (Brennilis) et aux Pays-Bas. L'agriculture était essentiellement basée sur les céréales (blé et orge), et les principales espèces domestiquées étaient le bœuf, la chèvre, le mouton. Il est plus difficile de rencontrer

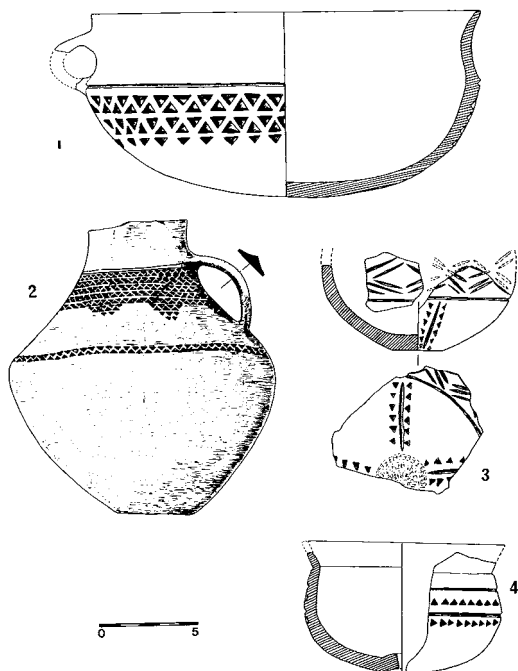


Figure 73 Poteries à motifs excisés de l'âge du bronze moyen provenant du centre-ouest de la France. 1, Rancogne; 2, Les Duffaits; 3 et 4, Bois-du-Roc (d'après Gomez, 1980).

le porc domestique et le sanglier. Dès cette époque, le cheval commence à être domestiqué dans ces régions. La chasse apporte un appoint non négligeable. On peut noter en particulier la recherche des cervidés, les bois de cerfs étant prisés tant pour des raisons pratiques (pics, gaines pour haches) que pour des raisons rituelles (amulettes à but prophylactique). Sur les côtes, d'importantes ressources en coquillages et de multiples gisements côtiers provisoires ou établissements permanents (le Gulp en Gironde) ont pu être reconnus tout au long des côtes de l'Atlantique et de la Manche. C'est aussi à l'âge du bronze que commence une exploitation rationnelle du sel marin et des essais de cristallisation dans des récipients pour faciliter son transport.

Aux Pays-Bas, de remarquables documents ont été retrouvés, en particulier dans les tourbières de la Drenthe. Il s'agit de chaussées en bois, soit en lit de rondins, agencement que l'on retrouve au Somerset, en Angleterre, soit de longs chemins individuels composés de planches assemblées par divers

systèmes. Les marécages étaient utilisés pour mieux protéger les villages mais étaient aussi des lieux de culte. À Bargerbooster-veld, un temple en bois a pu être retrouvé et reconstitué. Il a pu être daté au radiocarbone de 1295 av. J.-C. Il comprenait un entourage de grosses pierres suivant un cercle de 6 mètres de diamètre. Au centre deux grandes pièces de chêne servaient de bases à quatre piliers qui supportaient des linteaux en forme de cornes sacrées (Bloemers *et al.*, 1981). Ce

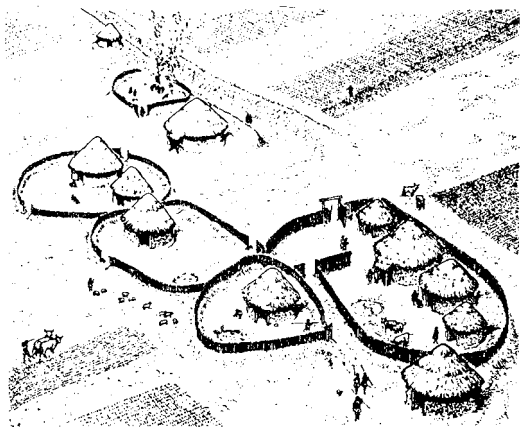


Figure 74 Reconstitution d'un village à Ilford Hill, Sussex (d'après Mohen et Baillond, 1987).

culte du taureau ou des bovidés est très largement répandu et quelques cornes votives en céramique sont connues un peu plus tard jusque dans l'est de la France (Courtavant). Ces cultes agricoles sont en concurrence avec ceux du soleil. Lointains parents du célèbre char solaire de Trundholm retrouvé au Danemark, des disques en or ont été retrouvés dans les îles Britanniques en particulier (disque de Lansdown, Somerset). En Irlande, ces disques solaires sont parfois montés en épingles au bronze final comme à Boolybrien, comté de Clare (Herity et Eogan, 1977). D'autres symboles solaires possibles sont des cônes en or, sortes de bétyles sacrés dont un exemplaire a été retrouvé en France à Avanton près de Poitiers (Pautreau, 1979). Il se rapproche des exemplaires de Schifferstad et Etzelsdorf en Allemagne, considérés comme des flammes symboliques par un auteur comme H. Müller-Karpe et datés du bronze moyen par leur association à des haches à talon.

Des représentations rupestres d'Irlande, de Grande-Bretagne, de Galice et du Portugal semblent également se rapporter au culte solaire. Ce sont des cercles concentriques, parfois des spirales, gravés sur des roches naturelles et associés à d'autres symboles abstraits comme les cupules et chevrons et parfois des figurations de haches (Krockmany, comté de Tyrone; Cairban, province d'Argyll).

Les industries métalliques du bronze moyen d'Europe occidentale vont se diversifier avec l'apparition de nouveaux modèles de haches à rebords puis de haches à talon, de grandes épées assez larges (type de Saint-Brandan

en Bretagne) ou au contraire très étroites (rapières des îles Britanniques). Les pointes de lance se perfectionnent. Un modèle particulier propre aux îles Britanniques est muni de deux œillets ou deux bélières sur la douille ou à la base des ailerons. Différents ateliers sont distinguables par leurs productions. En Angleterre, ce sont les groupes d'Arreton, puis d'Acton Park avec des pointes de lance à œillets, des haches à talon et des rapières. En Bretagne, le groupe de Tréboul produit de grandes épées à large base dont certains exemplaires gigantesques sont des armes symboliques de parade. Elles ont été exportées en France centrale (Beaune) et jusqu'aux Pays-Bas (Ommerchans).

À la fin du bronze moyen, les productions de haches à talon s'intensifient et donnent lieu à de multiples échanges dans tout le monde atlantique. En Irlande, ce sont des modèles trapus courts, en Grande-Bretagne et en Normandie, des haches à large tranchant souvent décorées sous le talon de motifs en trident ou en écusson. En Bretagne, ce sont des haches étroites décorées d'une nervure médiane. Des bracelets massifs, décorés de motifs géométriques en panneaux (type de Bignan), leur sont associés. Dans le centre-ouest de la France, on fabrique des haches à lame trapézoïdale. Dans le Médoc, on a utilisé longtemps des haches à rebords longilignes, jusqu'au bronze moyen vraisemblablement. Dans la péninsule Ibérique, le bronze moyen perpétue longtemps les traditions argariques avec des épées à large lame pistilliforme, mais à la fin de la période apparaîtront les premières haches à talon, véritable outil « atlantique ».

L'or donne également lieu à de magnifiques productions. D'Irlande (Tara) proviennent de magnifiques torsades dont on retrouve des exemples sur le continent (Fresné-la-Mer en Normandie, Cesson-Sévigné en Bretagne). Des bracelets massifs en or, décorés de motifs géométriques, se retrouvent tant en Bretagne qu'au nord-ouest de la péninsule Ibérique. Les compositions métalliques évoluent à cette époque. Les bronzes perdent certaines impuretés (arsenic) remplacées par d'autres (nickel). Le plomb fait parfois une apparition irrégulière dans ces alliages, en Grande-Bretagne notamment. En revanche, en Bretagne, c'est l'étain qui est employé en grande quantité à la fin du bronze moyen, le plomb n'étant alors qu'une impureté mineure. Les gisements alluvionnaires de cassitérite semblent avoir été exploités au maximum à cette époque.

Les techniques de fonderie ont également évolué. Aux premiers moules monovalves du bronze ancien ont succédé des moules bivalves pour haches à rebords ou à talon, pointes de lance, etc. (Hanvec, Finistère). Le cuivre est stocké sous forme de lingots de formes variées : barres, saumons ou lingots plans convexes en forme de galettes.

LE BRONZE FINAL

De multiples changements culturels et techniques vont se produire au début du I^{er} millénaire av. J.-C. à la suite des bouleversements qui apparaissent en Méditerranée : chute de Mycènes et des grands empires classiques à la suite des invasions des Peuples de la Mer. Autrefois dans une optique archéologique très « diffusionniste », on y a vu la naissance d'une « civilisation des champs d'urnes » qui, en vagues successives, aurait déferlé d'Europe centrale vers l'ouest et le sud-ouest. Les études modernes tempèrent quelque peu cette optique bien qu'il soit indiscutable qu'un grand mouvement général ait affecté les civilisations de l'âge du bronze. La zone atlantique n'est pas insensible à ces mouvements mais en quelque sorte, elle les « digère » et pour reprendre un terme récent, procède à des mouvements d'« acculturation ».

Dans l'est de la France, de nouvelles cultures apparaissent souvent mélangées avec celles issues de la civilisation des tumulus d'Europe centrale. On leur a souvent donné le nom de « groupes de transition ». Une des meilleures illustrations de ce faciès mixte est fournie par la sépulture de la Colombine à Champlay dans l'Yonne. Une centaine de tombes y furent fouillées dont une tombe féminine où le squelette fut découvert paré de jambières à spirales aux chevilles, de tubes en bronze qui devaient orner les vêtements, de boucles d'oreilles et d'un élégant bijou formé d'une défense de sanglier enchâssée dans une parure de bronze à spirales. Les poteries sont ornées de larges cannelures dont on retrouve l'origine dans les groupes allemands de la même période (Riegsee). Des groupes de transition sont caractérisés par leurs épingles dites à collerettes répandues en France de l'Est et atteignant la France centrale (Chéry, Cher) et épingles à tête de pavot associées à de nouveaux types d'épées : les étroites lames de Rixheim (site d'Alsace) à partie distale formée d'une simple languette à rivets. Ces lames d'épées seront imitées par les bronziers atlantiques dans le groupe occidental de Rosnoën (dépôt du Finistère). Les dépôts de Rosnoën montrent de nouvelles pointes de lance à longue douille, des haches à talon massives mais aussi les premières haches à ailerons à l'instigation des fabrications orientales. L'outillage va se diversifier avec les premiers marteaux à douille, les premières gouges et les ciseaux à douille et à soie. Les rasoirs à lame ovale et soie plate apparaissent, peut-être le signe d'une évolution dans la toilette avec la suppression possible de la barbe pour les guerriers. Dans toute la zone atlantique, on retrouve au début du bronze final des productions similaires. En particulier, la péninsule Ibérique s'intègre plus profondément dans la communauté occidentale. Mais parfois il existe un décalage chronologique entre des productions similaires. Le dépôt de la Huerta de Arriba, province de Burgos en Espagne, comprend des rasoirs à soie et des épées à encoches proches de ceux de Rosnoën, mais ils sont associés à des haches à talon à deux anneaux plus tardives.

Dans les îles Britanniques, les changements se font jour aussi avec de nouvelles gammes de production (phase de Penard) où se retrouvent des types d'épées d'inspiration continentale, de nouveaux types de parures, torsades, bracelets à cannelures et des instruments à douille, marteaux et petits ciseaux. À cet horizon appartiennent les deux cargaisons de bronze coulées au sud des côtes de l'Angleterre. L'épave de Moor Sand, repêchée en 1977 près de Plymouth, comprenait ainsi des épées du type alsacien de Rixheim, des haches à talon de type breton et une épée à manche recourbé du type de l'est de la France (Pépinville). L'épave de la baie de Langdon, à l'est du port de Douvres, était plus importante : quelque 300 bronzes avec des haches à ailerons médians — encore un type oriental —, des épées à encoches, des pointes de lance et des épingles. C'est un exemple remarquable de la commercialisation de production métallique continentale vers les îles Britanniques.

Une des innovations du bronze final va être la fabrication de nouvelles épées à lame élargie dites « pistilliformes ». Les types les plus anciens semblent avoir été fabriqués au sud de l'Allemagne : épées d'Hemigkofen et d'Ernbenheim, mais très rapidement les artisans de l'Europe occidentale en fabriqueront des séries originales dans les nouveaux groupes métallurgiques ceux de Wilburton, Angleterre ; Saint-Brieuc-des-Iffs, Bretagne ; Saint-Denis-de-Piles, France du Sud-Ouest et ceux de la péninsule ibérique : épées de San-Juan-del-Rio, Rio Escla, Bella Vista en Espagne ; Evora au Portugal, etc. (Coffyn, 1985). Ces épées vont avoir une très grande diversité dans le détail permettant de mieux identifier les différents groupes régionaux. Mais bientôt ces modèles vont conduire à un modèle unique, à la fin de l'âge du bronze, vers 800 av. J.-C. C'est l'épée dite « en langue de carpe » à cause de sa pointe effilée, épée que l'on retrouvera de la péninsule Ibérique (Ria de Huelva, Rio Guadalimar en Espagne, Fieies-de-Deus, Portugal), jusqu'en France du Sud-Ouest (Saint-Léon-sur-l'Isle), en Bretagne (Nantes, Gouesnach), dans les îles Britanniques (Marais de Reach, Beachy Head), aux Pays-Bas (Nimègue) et en Allemagne (Catlenburg). Un moment, l'on y a vu un complexe de l'épée à langue de carpe assez uniforme mais, en dehors de l'épée, les études récentes ont montré que les groupes métallurgiques régionaux avaient chacun leur propre individualité. Certains, comme le groupe de Vénat en France du Centre-Ouest, montrent de fortes influences continentales (Coffyn *et al.*, 1981). La parure en particulier est inspirée par les régions alpines avec de nombreux bracelets à décor incisé, des épingles, des agrafes de ceintures dont le lieu de fabrication initial se trouve dans la région des palafittes suisses et de la vallée du Rhône. Dans le Bassin parisien, un équilibre entre ces séries de productions occidentales et les types d'épées continentales s'établit (épées protohallstattiennes). Les compositions métalliques des deux groupes diffèrent, les épées occidentales comprenant des proportions de plomb plus nettes (Mohen, 1977). Le plomb va être de plus en plus exploité tant dans les îles Britanniques qu'en France (Bretagne) ou en Espagne. Les gisements

d'étain s'étant probablement épuisés progressivement, on a de plus en plus ajouté du plomb dans les alliages allant même jusqu'à des compositions de mauvaise qualité avec du plomb en trop forte quantité. Cette mauvaise qualité des alliages sera peut-être une des raisons facilitant le remplacement du bronze par le fer à partir de 700-600 av. J.-C. La diversité des productions entraînait la reconnaissance facile des échanges et de nombreuses cartes de diffusion d'objets typiques montrent la richesse des relations du bronze atlantique terminal. L'Irlande expédie de magnifiques chaudrons sans doute à fonction rituelle lors des festins sacrés. Autres objets de prestige liés au banquet, les broches à rôtir font l'objet d'une large diffusion où les modèles continentaux et atlantiques, ibériques en particulier sont présents. Il est curieux de constater que les motifs animaliers réapparaissent à cette occasion. La broche à rôtir du dépôt de Chailland en Vendée (France) est terminée par une petite tête de cerf stylisée. C'est une nouveauté car pendant la plus grande partie de l'âge du bronze, c'est le « vieux style géométrique européen » qui a été utilisé pour décorer les objets usuels, les poteries funéraires ou les armes. Des interdits religieux devaient empêcher les reproductions d'animaux ou de figures humaines.

La péninsule Ibérique, en pleine expansion économique, produit des séries de haches à deux anneaux qui peuvent ainsi servir soit de haches, soit de hoes. Les plus abondantes sont des haches à talon, massives, mais on note aussi des haches à douille munies de deux anneaux. Des moules de haches à talon à deux anneaux ont été retrouvées en Galice (musée de Lugo) et un autre pour hache à douille à deux anneaux dans les Asturies à Los Oscos (De Blas Cortina, 1983). Ce trafic atteint la Sardaigne en Méditerranée mais surtout la zone atlantique : sud-est et centre de la France (Angers), Bretagne (Le Folgoët), sud-ouest des îles Britanniques (Curland, West Buckland, etc.), l'Irlande (Ballycoling, Cork). On peut être plus réservé sur l'authenticité des haches à deux anneaux signalées en Allemagne du Nord (Wildeshausen) et même en Suède à Svanhals (Coffyn, 1985). Le commerce des haches à talon à deux anneaux de la péninsule Ibérique n'est qu'un exemple entre autres de la diffusion des ateliers du bronze final atlantique. Cette vitalité a donné lieu à l'emploi du terme « apogée du bronze atlantique ».

Les sépultures du bronze final des civilisations atlantiques sont connues assez irrégulièrement. Dans les îles Britanniques des urnes assez grossières, décorées de cordons de motifs en fer à cheval, d'empreintes digitales sont utilisées pour recueillir ou accompagner les ossements incinérés (*barrel ou bucket urns*). Dans le sud de l'Angleterre un faciès particulier, celui de Deverel-Rimbury, fut autrefois considéré comme une importation continentale. En réalité, ces urnes à cordons appartiennent à la tradition ancienne des urnes funéraires du bronze moyen d'Angleterre.

Sur le continent, l'influence des groupes des champs d'urnes se manifeste largement jusque dans la zone atlantique. Particulièrement dynamique, le

groupe Rhin-Suisse-France orientale influence les groupes culturels au bronze final II, contemporains des groupes métallurgiques de Saint-Brieuc-des-Iffs et de Wilburton. De nombreux champs d'urnes ont été reconnus dans l'est et le centre-ouest de la France mais aussi en Champagne (marais de Saint-Gond). Ces groupes se diversifieront au bronze final terminal. Les céramiques sont variées passant des premiers décors en cannelures du bronze final I (Courtavant), à des séries complexes en partie d'origine rhénane : écuelles en « chapeau de cardinal », à piédestal, assiettes tronconiques, à degrés, décorées de motifs curvilignes, de chevrons, bols à cannelures, gobelets à mamelons, vases tronconiques, etc.

Tous ces ensembles céramiques sont liés à des incinérations dont certaines sont protégées par des systèmes d'enclos funéraires, circulaires ou rectangulaires (Champagne) ou en curieuse forme de trou de serrure (Pays-Bas et Allemagne). Cette influence des champs d'urnes se prolonge dans le centre-ouest de la France où l'on connaît des sépultures en grotte (Rancogne, Charente) et jusqu'au nord de la péninsule Ibérique. Dans cette région, des faciès locaux originaux sont en liaison avec des sites fortifiés (Castros de Galice, habitats fortifiés de Cortes de Navarra dans la vallée de l'Ebre au Portugal).

Une des originalités du bronze ibérique final est la présence de stèles funéraires représentant des guerriers morts accompagnés de leurs attributs ou parfois de leur char de combat. Une des plus célèbres, celle de Solana de Cabanas, province de Cáceres en Espagne, montre un guerrier mort, étendu sur le dos sur la droite de la stèle. Au sommet, sont disposées une lance et une épée avec une poignée semblable à celles reconnues aux îles Baléares. Près de sa tête sont représentés un miroir et un casque (ou un rasoir ?). Au centre de la stèle est figuré un grand bouclier au bord échancré d'un type que l'on rencontre aussi bien en Espagne qu'en Irlande, encore un témoin des relations maritimes atlantiques. Au bas de la stèle de Solana, une figuration de char à deux chevaux atteste la connaissance du char de combat. Toute une série de stèles similaires a été retrouvée en Estramadure, Espagne et publiée par M. Almagro Gorbea (1977). Une évolution stylistique y est sensible : aux dalles où seules des armes sont représentées, bouclier, épée, lance, char de guerre, casque, miroir (Torrejon del Rubio, Espagne) succèdent des stèles où apparaît figuré le guerrier comme à Solana de Cabanas (Portugal) ou Zarza de Montanchez (Espagne). Dans ce dernier exemple, le casque montre des petits boutons coniques sur le côté comme les véritables casques en bronze retrouvés, parfois en offrandes, dans les fleuves, comme dans la Seine à Paris (Mohen, 1977) (*fig. 75*). Les stèles aux guerriers ibériques sont connues dans le Midi de la France, à Substantion près de Montpellier et à Buoux dans le Vaucluse.

C'est aussi au bronze final qu'apparaissent, sur certaines poteries, des décorations schématiques où l'on a vu des messages ou « pictogrammes ». À Moras-en-Valloire dans la Drôme, les poteries montrent des frises de signes

symboliques, abstraits, humains ou animaux. Ce sont des signes solaires, rouelles ou svastikas, des cygnes et des chevaux au-dessus de chevrons pouvant représenter la mer céleste. Des humains sont réunis en rondes de petits bons-hommes se tenant par la main. On retrouve ces figurations dans le centre-ouest avec les vases de Rancogne et du Queroy en Charente. Ces systèmes pictogrammiques se retrouvent dans le Languedoc en France et au-delà des Pyrénées, en Catalogne notamment. Ils témoignent de premiers essais d'écriture symbolique en Europe atlantique.

Parmi les instruments destinés à la célébration de la religion, figurent des chars votifs soit de grande taille avec véritables roues en bronze, soit miniatures réalisés souvent en céramique. Une des découvertes récentes est celle de

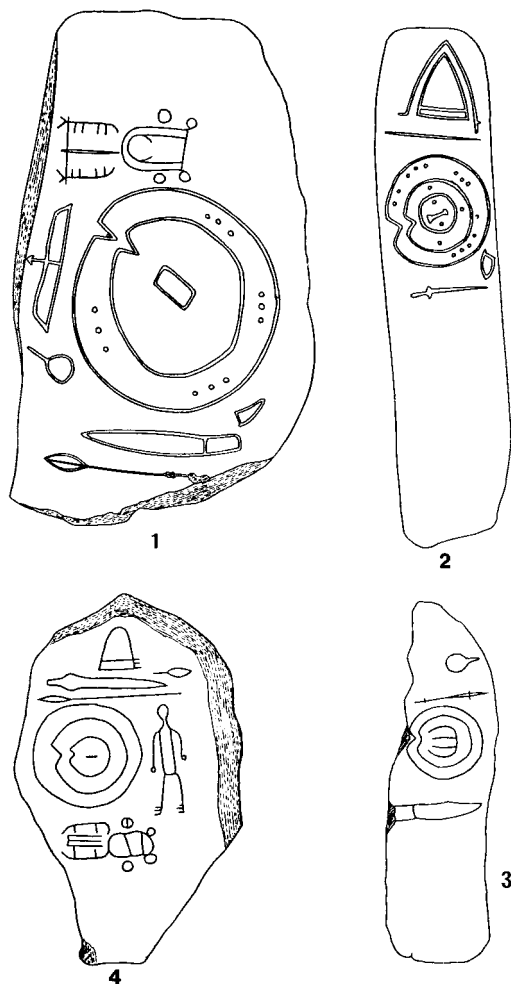


Figure 75 Stèles de guerrier, Estrémadure, Espagne. 1, Torrejon del Rubio; 2, Valencia de Alcantara; 3, Arroyos; 4, Zarza de Montanechez (d'après Coffyn, 1985).

Coulon, Deux-Sèvres où dans un marais a été retrouvée une magnifique roue en bronze décorée de motifs solaires incrustés en cuivre rouge. Ces chars de procession inaugureront une mode qui se prolongera largement au début de l'âge du fer. Les chars culturels pouvaient supporter des divinités, des repré-

sentations du soleil mais aussi des chaudrons sacrés, des seaux ou « situles » pouvant être liés au culte des eaux. Aux petits chars votifs en céramique sont parfois associés des petits personnages modelés en argile, ceci tant dans les régions alpines (lac du Bourget) que dans le monde atlantique du sud-est de la France (Chalucet, Haute-Vienne).

La musique a joué un rôle important dans les cérémonies religieuses de l'âge du bronze. Le monde des Alpes ou du nord de l'Europe nous montre des figurations rupestres avec processions. La zone atlantique manque de tels documents mais l'existence d'instruments musicaux y est attestée. En Irlande, toute une série de trompes en cuivre a été recueillie. Elles sont à embouchures latérale ou axiale et émettent des tonalités différentes. On a pu supposer qu'elles succédaient à des instruments réalisés avec des cornes d'animaux, bovidés en particulier. D'autres instruments d'Irlande sont les crotales, gros sphéroïdes creux avec anneaux qui étaient remplis partiellement avec de la grenaille de bronze ou de petits cailloux pour pouvoir cliqueter. J. Coles qui a étudié ces instruments pense que des trompes en forme de cornes et crotales évoquant les parties génitales du taureau pouvaient correspondre à un culte taurin largement répandu de l'Europe méditerranéenne à l'Europe du Nord. En France, on rencontre d'autres instruments cliquetant, les *tintinnabulum* et les cylindres creux auxquels étaient attachés des anneaux et des croissants en bronze. Les *Rattle-pendants* sont connus en Baltique mais aussi au Pays de Galles et en France, ce sont des disques à bélières qui pouvaient être attachés aux ceintures d'apparat ou aux harnachements des chevaux. Ils pouvaient aussi jouer un rôle mythique lors des cérémonies et des danses rituelles. Il manque une partie des instruments musicaux à conservation précaire : sifflets en os ou flûtes de Pan en roseaux dont certains exemples ont cependant été retrouvés en Pologne. Plusieurs témoignages de fouilles laissent supposer que sur certaines poteries pouvaient être tendues des peaux afin de servir de tambours.

LA FIN DU BRONZE ATLANTIQUE

L'apogée du monde atlantique se situe aux environs de 800 à 700 av. J.-C. À cette époque, des circuits commerciaux bien rodés, basés sans doute sur l'existence d'une véritable marine sur laquelle quelques preuves ont été recueillies, entraînent la prospérité des populations qui ont fondé leur économie et surtout leurs échanges sur la diffusion du bronze. L'avènement du fer va entraîner une crise économique dans l'Europe occidentale. Souvent on cherchera à exploiter les stocks invendus de bronze pour leur donner une autre fonction. En Bretagne, se développe alors le phénomène des haches à douille armoricaines. On fabrique des milliers de haches à forte teneur en

plomb, et parfois même en plomb pur pour en faire des « haches-monnaies ». Ce sont des haches à douille creuse, inutilisables à cause de leur mauvais métal, de leur douille trop profonde et de leur mauvaise qualité de coulée. Différents modèles en ont été reconnus : grand type du Tréhou (Finistère), Dahouët et Plurien (Côtes-d'Armor), petites haches de Maure et de Couville en haute Bretagne et en Normandie. Ces haches sont stockées par milliers dans des cachettes retrouvées de nos jours, parfois dans des marais où elles ont pu être offertes en hommage aux dieux. Elles ont été exportées jusqu'au nord des îles Britanniques, en Allemagne, aux Pays-Bas et dans le sud-ouest de la France mais pas jusqu'en Espagne où des surplus de bronze devaient aussi exister avec des haches à talon ou à douille à deux anneaux, certains modèles comme les haches « unifaces » semblant être plus des instruments d'échange que des outils fonctionnels.

Un phénomène semblable se produit dans le sud et le sud-ouest de la France avec le Launacien (du dépôt de Launac, près de Montpellier) : ensemble de bronzes de récupération avec haches, bracelets et bouterolles de forme tronconique, objets là encore plutôt destinés à l'échange qu'à l'utilisation pratique. L'épave de Rochelongue, draguée il y a quelques années, semble montrer que ces bronzes launaciens pouvaient être exportés vers la Méditerranée. En effet, si le bronze avait été supplanté par le fer pour les fabrications usuelles, il restait une excellente matière d'échange pour les objets rituels ou précieux et le monde antique de la Méditerranée orientale venait volontiers le rechercher vers les îles Cassitérides, ces îles de l'étain disséminées de la péninsule Ibérique aux îles Britanniques sans oublier la Bretagne. On suppose même l'existence de comptoirs d'étain et bronze en liaison avec les trafiquants méditerranéens non seulement en Espagne (Tartessos) mais encore jusqu'à l'embouchure de la Loire (Corbilo). Ces comptoirs ont dû exister dès la fin de l'âge du bronze.

De nombreuses interférences vont se produire avec les productions du premier âge du fer et celles de l'âge du bronze traditionnel. Toute une série d'épées bien connue en particulier dans les îles Britanniques a été qualifiée parfois de protohallstattienne sans que l'on puisse nettement trancher entre une imitation de type continental ou un prototype du bronze final ensuite adopté par les populations de l'âge du fer. En Angleterre, on donne le nom d'Ewart Park à ce type d'épée. Dans les dépôts britanniques, on recueille des instruments courants au premier âge du fer et témoignant d'une continuation des productions atlantiques à cette époque. En Belgique, le cimetière du premier âge du fer de Court-Saint-Étienne, Brabant, réunit à côté de poignards à antennes en fer, des haches à douille en bronze, reliques du bronze final (Moriën, 1952). Les grands dépôts français du Centre-Ouest et du Centre comprennent des fibules du premier âge du fer ou d'autres productions tardives. À Vénat en Charente, les dernières productions sont des épées

du type d'Ewart Park, des agrafes de ceinture à griffes, des bracelets à bossettes et une épée à antennes qui pourrait être une copie des modèles continentaux. Un petit élément de fer aurait même été recueilli dans ce dépôt.

Le même phénomène se rencontre dans la péninsule Ibérique. Le grand dépôt de la Ria de Huelva (Almagro Basch, 1958) comprend une impressionnante série d'épées en langue de carpe du type atlantique classique, des épées à manche plein de type des Baléares, des poignards à encoches ou à rivets mais aussi des anneaux doubles, que l'on trouve dans le premier âge du fer languedocien, et des fibules coudées, qui sont aussi des parures du premier âge du fer méditerranéen que l'on peut retrouver à Chypres ou dans les dépôts français de Notre-Dame-d'Or ou de Vénat. Tous ces ensembles peuvent être datés des environs de 700 ans av. J.-C. et montrent un prolongement certain du bronze atlantique alors que les premières civilisations du fer atteignaient l'est de la France et la vallée du Rhône.

En conclusion, l'âge du bronze atlantique montre une évolution sensible du bronze ancien au bronze final. La période chalcolithique avait vu une certaine unité se faire en Europe autour du phénomène campaniforme qui, s'il ne correspond pas tout à fait à des migrations de peuples comme on le croyait autrefois, correspond au moins à des courants de diffusion d'idées et de connaissances techniques. Au bronze ancien, l'éveil des civilisations est très irrégulier. Autour de la Manche, Wessex et Armorique s'enrichissent de sociétés princières dénotant une certaine opulence et un système de relations économiques allant jusqu'en Méditerranée. Le nord-ouest de l'Europe reste plus proche de la tradition campaniforme et ne reçoit souvent le métal que sous forme d'importations réduites de la façade atlantique ou d'Europe centrale. Les groupes ibériques subissent l'influence d'El Argar et de ses groupes dérivés, avec une tendance à entretenir des relations vers la Méditerranée. Cependant l'on a vu que des lames d'épées argariques avaient été diffusées dans le sud-ouest de la France et la Bretagne.

Le bronze moyen voit se tarir les sources de prospérité extérieure du bronze ancien. Les sociétés deviennent plus régionalisées avec des faciès métallurgiques bien différenciés. Mais un instrument typique les caractérise presque tous : la hache à talon. Les Pays-Bas acceptent de plus en plus les échanges avec les groupes britanniques et atlantiques. D'originales civilisations à urnes viennent remplacer les premiers tumulus et se développent dans toute l'Europe du Nord-Ouest. La péninsule Ibérique se replie un peu sur elle-même, continuant ses traditions argariques et échangeant peu de bronzes à cette époque avec les pays plus au nord. Au bronze final, une intense poussée des civilisations orientales avec les champs d'urnes vient perturber le monde atlantique mais les dépôts montrent qu'il y eut sans doute beaucoup plus d'échanges et d'acculturations que de véritables affrontements guerriers. Cependant les temps n'étaient pas de tout repos. Les sites fortifiés sont assez

nombreux, l'insécurité est révélée par les stèles d'Ibérie avec leurs chars de guerre et la célébration du guerrier mort. Tout au long de cette époque, l'inventivité des bronziers atlantiques se manifeste par leur aptitude à créer des types nouveaux de parures et d'armes à partir des impulsions venues de l'Est. La célèbre épée en langue de carpe en est un exemple typique.

BIBLIOGRAPHIE

- ALMAGRO BASCH M. 1958. *Deposito de la Ria de Huelva*, Madrid.
- ALMAGRO GORBEA M. 1977. *El Bronce Final y el Periodo Orientalizante en Extra madura*, Madrid. (Bibl. praehist. hisp., 14.)
- ANNABLE F. K., SIMPSON D. D. A. 1964. *Guide Catalogue of the Neolithic and Bronze Age*, Devizes.
- BLANCHET J.-C. 1984. *Les premiers métallurgistes en Picardie et dans le Nord de la France*. (Mém. Soc. préhist. fr., 17.)
- BLAS CORTINA M. A. DE 1983. *La Prehistoria reciente en Asturias*, Oviedo.
- BLOEMERS J. H. F., LOUWE KOOIJMANS L. P., SARFATIJ H. 1981. *Verleden Land Archeologische opgravingen in Nederland*, Amsterdam.
- BRIARD J. 1984. *Les tumulus d'Armorique*, Paris. (L'âge du Bronze en France, vol. III.)
- 1985. *L'âge du bronze en Europe (2000-800 avant J.-C.)*, Paris.
- 1989a. *Poterie et civilisations, I : Néolithique de la France*, Paris.
- 1989b. *Poterie et civilisations, II : Chalcolithique et l'âge du bronze en France*, Paris.
- BURGESS C. 1980. *The Age of Stonehenge*, Londres.
- CHILDE G. 1957. *The Dawn of European Civilization*, 6^e éd., Londres.
- COFFYN A. 1985. *Le bronze final atlantique dans la Péninsule ibérique*, Paris.
- COFFYN A., GOMEZ J., MOHEN J. P. 1981. *L'apogée du Bronze atlantique. Le dépôt de Vénat*, Paris. (L'âge du Bronze en France, Vol. 1.)
- COLES J. M., HARDING A. F. 1979. *The Bronze Age in Europe*, Londres.
- ELUERE C. 1982. *Les ors préhistoriques*, Paris, Picard. (L'âge du Bronze en France, vol. II.)
- FLEMING A. 1988. *The Dartmoor Reaves*, Londres.
- GOMEZ J. 1980. *Les cultures de l'âge du bronze dans le Bassin de la Charente, Périgueux*.
- HERITY M., EOGAN. G. 1977. *Ireland in Prehistory*, Londres.
- LAET S. J. DE. 1982. *La Belgique d'avant les Romains*, Wetteren.
- MARIEN M. E. 1952. *Oud Belgie*, Anvers.

- MOHEN J. P. 1977. *L'âge du bronze dans la région de Paris*, Paris.
- , BAILLOUD G. 1987. *La vie quotidienne*, Paris. (L'âge du Bronze en France, vol. IV.)
- PAUTREAU J. P. 1979. *Le Chalcolithique et l'âge du bronze en Poitou*, CAEP, musée de Poitiers.
- ROTENBERG B., FREIJEIRO A. B. 1981. *Studies in Ancient Mining and Metallurgy in South-West Spain*, Londres.
- SANGMEISTER E. 1963. « La civilisation du vase campaniforme », in Colloque Atlantique, I., Rennes, sept. 1961. *Les civilisations atlantiques du Néolithique à l'Âge du Fer : Actes*, p. 25-55.
- SIRET L. 1913. *Questions de chronologie et d'ethnographie ibérique*, vol. I, Paris.
- SCHUBART H. 1974. *Zur Gliederung der el Argar-kultur, Studien zur vor-und frühgeschichtlichen Archeologie*.
- 1974. *Die Kultur der Bronzezeit im Südwesten der Iberischen Halbinsel*, (Madríder Forschungen, 9.)

14.7

L'Europe du Nord

Henrick Thrane

L'Europe du Nord ne constitue pas une région uniforme; le relief, le climat et la nature des sols y sont d'une grande diversité, qui se traduit aussi bien dans les cultures anciennes que dans les cultures contemporaines. On peut distinguer les secteurs suivants : 1) la plaine polonaise au sud-est, aux formations de lœss caractéristiques, offre beaucoup d'affinités avec la République tchèque actuelle et les régions situées plus loin vers le sud-est; 2) le secteur central, qui comprend l'Allemagne du Nord et la Scandinavie méridionale, présente une assez grande uniformité géographique et culturelle; renfermant les vestiges d'une civilisation particulièrement riche, il peut être subdivisé en un grand nombre de zones en unités plus petites; 3) la Scandinavie centrale, qui s'étend d'une ligne Kalmar-Göteborg à une ligne Falun-Trondheim, comprend notamment l'étroite zone côtière profondément entaillée par les fjords de la Norvège, de nombreuses îles et le pays des lacs suédois, toutes régions dont le sol convenait à l'agriculture, alors que l'intérieur des terres n'avait pas grand-chose à offrir aux communautés agricoles, et s'apparentait plutôt au dernier secteur; 4) celui-ci, qui correspond à la Scandinavie septentrionale avec la longue côte norvégienne et une zone de cours d'eau drainant l'Est, est resté à l'écart des autres secteurs. Presque la moitié se situe au nord du cercle polaire et toute agriculture est impossible au nord de Tromsø.

Bien que la Scandinavie et l'Allemagne du Nord possèdent une tradition archéologique très ancienne et qu'on y ait déjà mis au jour un nombre considérable de monuments, on ne cesse d'y faire de nouvelles découvertes. Il nous paraît commode de distinguer dans la chronologie de l'Europe du Nord les quatre périodes suivantes, bien qu'elles ne coïncident pas avec celles que reconnaissent traditionnellement les archéologues.

La première, celle du Néolithique récent, se situe entre 2800 et 2200 av. J.-C., selon les datations au carbone 14 actuelles. À cette période se rattachent les cultures néolithiques dites de la céramique cordée, des haches de combat ou des sépultures individuelles. Certains des témoignages invoqués en faveur de cette

hypothèse ont été infirmés ou se sont révélés insuffisants. Les données actuelles, en particulier une série de dates obtenues par la méthode du carbone 14, indiquent une évolution continue d'où sont absents les événements dramatiques qu'on avait d'abord supposés. Les innovations qui avaient amené les archéologues à postuler l'existence des cultures de la céramique cordée et des haches de combat apparaissent aujourd'hui comme le produit d'une évolution interne des cultures locales, déclenchée ou favorisée par une influence extérieure limitée. Cette dernière hypothèse ne saurait cependant faire oublier la remarquable extension géographique des plus caractéristiques de ces nouveaux produits culturels. D'autre part, elle ne nous explique pas pourquoi ils se sont diffusés, et si rapidement. La deuxième période, comprise entre 2200 et 1500 av. J.-C., a vu se développer la culture des gobelets campaniformes et la culture d'Unetice, ainsi que la métallurgie du bronze; c'est à cette époque que les habitants de l'Europe du Nord commencent à utiliser les métaux.

Durant la troisième période, de 1500 à 1000 av. J.-C., apparaissent les équivalents nordiques des cultures à tumulus d'Europe centrale; cette période marque le début d'un véritable âge du bronze avec la culture ancienne de Lusace (Lausitz) et l'apogée de l'âge du bronze dans la zone nordique.

Enfin, la quatrième période, de 1000 à 700 av. J.-C., qui correspond à l'époque des champs d'urnes en Europe centrale et à l'apogée de la culture de Lausitz au sud de la Baltique, a laissé en Scandinavie des vestiges d'une extrême diversité.

Nous aurions pu proposer une périodisation qui tînt davantage compte des particularités régionales. Qu'il nous suffise de faire remarquer que de fortes différences régionales ont existé à toutes les périodes mais que, parallèlement, un grand nombre de caractéristiques étaient communes à la plus grande partie de l'Europe du Nord et se retrouvaient même dans d'autres aires culturelles encore plus vastes. L'Europe du Nord dans son ensemble était dépourvue des ressources minérales qui furent exploitées pendant l'âge du bronze; elle dut par conséquent faire venir les métaux de régions situées plus au sud.

PREMIÈRE PHASE : 2800-2200 AV. J.-C.

La conception que les préhistoriens se font actuellement de cette période est radicalement différente de la conception traditionnelle.

Il est possible de distinguer des haches de combat, de la poterie et une série d'outillages et de séquences locaux qui montrent que les influences extérieures furent rapidement assimilées par les traditions locales. Nous ne pouvons préciser pour le moment dans quelle mesure de nouveaux groupes ethniques ont contribué à cette évolution. L'hypothèse d'un développement continu ne permet pas d'associer les langues indo-européennes aux cultures

de la céramique cordée, pas plus qu'à un certain nombre d'autres cultures néolithiques. Les rares données que cette période fournit à l'anthropologie physique sont beaucoup plus disparates que celles qui se rapportent aux populations néolithiques des époques antérieures. De fait, il semble impossible de distinguer les représentants des cultures de la céramique cordée de ceux d'autres cultures, ou de les rattacher à un groupe racial particulier.

Dans le secteur central, qui était déjà uni par les cultures à mégalithes, les inhumations furent généralement placées désormais dans les tombes mégalithiques existantes. Si le rite de l'inhumation était omniprésent, la disposition des corps était variable. De petits tumulus recouvrant les cercueils (taillés dans des troncs ou constitués de planches) ont été érigés dans le nord-est de l'Allemagne et dans le Jutland. Dans un certain nombre de cas, un tumulus recelait une douzaine de sépultures accumulées au cours de générations successives, ce qui constitue autant d'indications stratigraphiques précieuses pour connaître l'évolution de la culture matérielle représentée par le mobilier funéraire. Dans le nord-est de l'Allemagne, en Pologne, dans le nord du Jutland et dans les îles danoises, des cistes ont été érigées, alors que, dans le reste de la Scandinavie, on rencontre des sépultures plus simples, telles que des fosses.

Les hommes étaient inhumés avec leurs armes (hache de combat, hache de silex, éclat de silex (couteau) et un disque d'ambre), alors que les tombes des femmes se caractérisaient par la présence de colliers de perles d'ambre ou l'absence d'armes. De manière générale, les squelettes ne sont pas suffisamment bien conservés pour permettre d'opérer des mensurations ni de déterminer le sexe. Les tombes, orientées dans le sens est-ouest, contenaient habituellement un corps replié sur le côté droit, les hommes ayant la tête tournée vers l'ouest, les femmes dans le sens contraire. La position allongée se répandit de plus en plus avec le temps. La présence, çà et là, de colifichets en cuivre dans des tombes suédoises témoigne des contacts continus avec le continent. Dans certaines tombes, des pointes de flèche en silex peuvent indiquer la cause de la mort. Certains archéologues ont supposé que la multiplication de ces nouvelles cultures avait pour cause principale la colonisation de terres sablonneuses. Ce mouvement de population pourrait avoir lui-même pour cause un excédent démographique. Les relations qui se sont établies avec les régions du peuplement plus ancien auraient ensuite étendu la nouvelle mode à toute l'aire mégalithique, où elle a pris des formes différentes suivant les régions.

Les haches de combat découvertes en Suède et dans le sud-est de la Norvège ne ressemblent pas à celles de la Scandinavie méridionale et de l'Allemagne du Nord. Les haches naviformes y témoignent d'une évolution longue et complexe qui semble avoir commencé en Suède méridionale pour gagner ensuite le Nord, le Nord-Ouest et le Nord-Est. Mais la céramique et les rites funéraires ne se sont pas diffusés avec les haches de combat. On n'a mis au jour que 253 tombes en Suède et 6 en Norvège, toutes sans tumulus. La

civilisation matérielle et spirituelle des régions septentrionales n'a donc pas subi de transformation radicale durant cette période.

Le principal type d'outil est la hache de combat en pierre dure que l'on retrouve par milliers (environ 3 500 au Danemark et au Schleswig-Holstein, 2 450 en Suède, 160 en Norvège). Le plus ancien type de hache « paneuropéen » ressemble aux haches de métal, mais on n'en a découvert aucun spécimen dans l'aire culturelle qui nous intéresse. Les types ultérieurs se sont apparemment développés à partir de ces types primitifs ; leur fabrication s'est poursuivie pendant des siècles jusqu'à l'âge du bronze. Certes, beaucoup de ces haches étaient parfaitement capables de fracasser le crâne d'un ennemi, mais leurs douilles d'emmanchement n'auraient souvent pu s'adapter qu'à des manches très minces (2 centimètres environ de diamètre). On a également découvert des « haches de combat » faites de matières tendres, ce qui semble indiquer que, vers la fin, ces objets remplissaient essentiellement une fonction symbolique plutôt que pratique. Si les haches de combat indiquent qu'il s'agit de chefs de guerre ou de nobles, les pouvoirs de ces derniers devaient être très restreints à en juger par le nombre des haches qui nous sont parvenues. Il ne fait aucun doute que les haches de silex, qu'on trouve souvent dans les tombes ainsi que dans les trésors, avaient une fonction pratique. Ces outils, produits d'une longue tradition, devaient être indispensables aux travaux quotidiens. Les pointes de flèches sont rares dans les tombes mais on en retrouve dans tous les groupes. Il faut sans doute voir, dans cette absence même, un exemple de l'influence que les habitudes culturelles exercent sur le choix du mobilier funéraire. Des trésors comprenant des haches de silex, des gouges, des pointes de lances ainsi que des outils simplement dégrossis ont été découverts dans le nord et l'est du Danemark et dans les stations situées encore plus au nord principalement à l'extérieur de la région des tombes. D'autre part, on trouve aussi parfois, dans un marécage ou près d'un rocher, une hache de combat, une hache de silex, des têtes de massues ou des poteaux, probablement déposés là en guise d'offrandes.

Un ensemble impressionnant de trésors comprenant environ 260 haches de silex originaires de la Scandinavie méridionale (Danemark) a été mis au jour dans le nord de la Suède, sur les rives du golfe de Botnie, en particulier dans le Norrland. Ces trésors, attribués aux représentants de la culture suédoise des haches naviformes (culture dite « de la céramique poinçonnée ») et plus précisément aux groupes de chasseurs qui vivaient à cette époque sur la côte suédoise, montrent que les produits de la Scandinavie méridionale s'étaient diffusés très loin vers le nord. Nous ne savons pas encore dans quelle mesure ces exportations s'accompagnaient d'une diffusion des idées et d'autres éléments culturels. C'est au cours des périodes I et II que le quartzite a remplacé le quartz comme principale matière première pour la fabrication des outillages. Le groupe qui vivait à l'intérieur des terres,

au bord des cours d'eau, passait probablement l'été et l'automne sur les contreforts des piémonts scandinaves et le reste de l'année dans les forêts. Les campements, différents selon qu'ils étaient résidentiels ou utilisés pour la transformation des produits de la chasse, étaient organisés par unités d'une ou de deux huttes (familles). Un système social du même genre a peut-être existé dans le nord de la Norvège, mais les habitants de cette région passaient l'hiver sur la côte, où les sites de nombreuses agglomérations formées de huttes sont encore visibles grâce au bon état de conservation (en raison du climat froid) des amas de détritiques et des murs de tourbe. Ici, c'est l'ardoise qui servait à la fabrication des pointes de lances et de flèches, des racloirs et même des hameçons. Ces groupes passaient probablement l'été à l'intérieur des terres où ils chassaient l'élan (ou le renne) dans les forêts de pins qui bordaient le Lule et l'Alta, ou bien pêchaient la truite et le saumon dans ces cours d'eau. Ils se déplaçaient de manière saisonnière peut-être entre la côte orientale et la côte occidentale, comme le font encore aujourd'hui les Lapons. Les chasseurs qui vivaient de chaque côté des montagnes de Lapmark et du Finnmark participaient certainement à la même culture. Sans datation précise au carbone 14, il est difficile de situer dans le temps l'évolution très progressive de cette culture à cause du caractère grossier de la plupart des vestiges lithiques et de l'absence de produits originaires de la Scandinavie méridionale qui auraient permis d'établir une chronologie.

Les habitats de la culture de la céramique cordée sont mal connus ; apparemment de dimensions restreintes, ils n'ont laissé que peu de vestiges (débris de silex, racloirs, pointes de flèches, meules et tessons de poteries). Ils occupaient généralement des sites où d'autres populations néolithiques, appartenant à d'autres cultures, avaient vécu ou venaient s'établir, ce qui indique sans doute que tous ces groupes avaient un mode de subsistance analogue. La faible étendue de ces établissements permet de supposer qu'ils n'étaient occupés que durant de courtes périodes en raison du mode de vie pastoral des populations.

Parmi les rares maisons connues, citons la petite construction de plan rectangulaire (cinq mètres sur six), aux murs maintenus par des poteaux, au sol partiellement en contrebas, mise au jour à Vorbasse ; des fouilles pratiquées sur une grande échelle ont établi que cette maison était située à trois cents mètres de l'habitation la plus proche (probablement une autre maison isolée). Nous savons peu de choses sur le mode de subsistance de ces communautés. Les rares ossements d'animaux témoignent d'une préférence pour l'élevage des bovins, plutôt que des moutons. Les céréales nous sont surtout connues par les empreintes laissées par le grain sur les poteries ; ces empreintes indiquent une préférence pour l'orge, mais on consommait également de l'amidonniér, du millet, des pommes, des prunes et des glands. Certains tumulus recouvrent des terres labourées qui ne peuvent guère être

plus anciennes que les tumulus eux-mêmes. La forme et la disposition des sillons sont les mêmes que dans l'aire mégalithique ou qu'à l'âge du bronze ; on peut donc supposer que la culture du sol s'effectuait à peu près de la même façon, bien qu'ici les terres cultivées fussent en partie très légères. L'utilisation du cheval, comme monture ou comme animal de trait, n'est solidement attestée qu'en Pologne orientale. L'existence de rares plaines indique que les charrettes étaient tirées par des bœufs.

La céramique est essentiellement représentée par des poteries de petites dimensions qui servaient probablement à contenir des liquides, mais il y avait aussi de grands récipients de stockage. Des conditions exceptionnelles ont préservé, ici ou là, un bol de bois ou un récipient en écorce de bouleau (par exemple dans la ciste en pierre et en bois de Koberrup, dans le centre de Jutland).

Une communauté (Rzucewo) qui vivait au bord de la baie de Gdansk exploitait particulièrement les ressources de la mer. Ces hommes pêchaient diverses espèces de poissons, chassaient le phoque, la baleine, l'oie sauvage, le cygne et le cobaye, ainsi que l'aurochs, l'ours brun, le chat sauvage, divers cervidés, le loup et le sanglier. Leur mode de subsistance n'était pas, cependant, de type purement mésolithique puisqu'ils élevaient des porcs, des bovins, des chevaux et des chiens, et cultivaient de l'orge et de l'amidonnerie. Leurs établissements étaient installés sur des terrasses au bord de l'eau ; leurs maisons rectangulaires étaient des constructions comportant une armature de poteaux. Le matériel archéologique reflète la spécialisation du mode de subsistance : il comprend notamment des harpons faits de corne et divers types de burins en os ; les perles d'ambre et les poteries, également caractéristiques, évoquent les productions des cultures septentrionales. Les morts étaient parfois inhumés à l'intérieur des maisons.

À cette culture côtière correspond, en Scandinavie, la culture dite de la céramique poinçonnée, qui a laissé de nombreuses traces sur les côtes du Danemark et de la Suède où elle est représentée par des sites quelquefois assez considérables. Il est pour l'heure impossible de savoir si cette culture correspond à l'adaptation au milieu côtier des populations contemporaines de l'intérieur ou si elle appartient à un groupe différent qui aurait vécu de la pêche et du « commerce ». Une autre aire culturelle comprenait la plus grande partie de l'arrière-pays polonais jusqu'au cours supérieur de l'Oder, au sud, et jusqu'à l'Allemagne actuelle, à l'ouest. Des haches taillées dans une pierre particulière, la serpentine de Sobitka, ont été retrouvées très loin de leur lieu de fabrication.

DEUXIÈME PHASE : 2200-1500 AV. J.-C.

Une courte phase de transition voit se développer la culture dite des gobelets campaniformes dont les poteries caractéristiques ont un décor qui ressemble

sur beaucoup de points à celui des gobelets cordés. Outre ces poteries, les mobiliers funéraires comprennent maintenant principalement des objets de métal, en particulier de petits poignards dont les manches sont faits de matières organiques, et parfois aussi des objets de parure, tels que des perles d'ambre. Il est désormais fréquent que les morts de sexe masculin soient enterrés avec un arc et des flèches. Le silex reste pendant tout l'âge du bronze la principale matière employée pour la fabrication des pointes de flèches, sauf dans la culture lusacienne où des pointes de flèches en bronze font leur apparition vers l'an 1000 av. J.-C.

La céramique campaniforme, avec ses motifs disposés par bandes horizontales, s'est répandue jusqu'au sud-ouest de la Norvège (site d'Ogna). Fait remarquable, on n'a trouvé dans le Nord aucun gobelet campaniforme de type proprement méridional ou occidental. Ces gobelets devaient cependant être connus des artisans locaux, qui en ont donné des versions propres au Jutland et à la Norvège. Si, aux Pays-Bas et au nord-ouest de l'Allemagne, la céramique campaniforme est associée au développement de la métallurgie locale, il semble difficile d'établir dans quelle mesure cette culture a apporté une telle contribution dans les régions les plus septentrionales. Il est certain, en revanche, qu'elle introduisit dans ces régions l'usage du poignard, originaire de l'Ouest (sauf en Pologne où il vint du sud, c'est-à-dire de Bohême). Le mérite de l'introduction de la métallurgie dans le nord de l'Europe doit revenir à la culture d'Unetice. Le plus ancien type de hache en métal qu'ait produit la Scandinavie méridionale imite les haches d'Unetice, tout en ajoutant quelques caractéristiques occidentales. Comme les haches de type véritablement occidental sont rares en Scandinavie, il faut accorder le bénéfice du doute à la culture d'Unetice. Cette période est dominée par la culture d'Unetice au sud-est et par la culture des tumulus dans le nord-ouest de l'Allemagne, qui ont joué, toutes deux, un rôle essentiel dans l'évolution de la métallurgie scandinave.

L'époque qui va de 2200 à 1500 av. J.-C. se caractérise en effet par la diffusion progressive de la métallurgie et des techniques les plus simples du moulage dans toute la Scandinavie. On voit notamment apparaître des haches de formes nouvelles, mais fabriquées suivant les mêmes procédés que les anciennes haches néolithiques, et des poignards en cuivre. Le poignard a d'ailleurs donné son nom à cette période de la préhistoire scandinave. Des poignards de facture locale en silex mais imitant les poignards de cuivre sont alors déposés dans les sépultures masculines en aussi grand nombre que les haches de combat de la période précédente. La fabrication des lames larges et minces de ces poignards reposait sur une nouvelle technique, le débitage du silex par pression. Cette technique venait sans doute de l'Ouest, où des poignards du même genre, de conception tout aussi simple, de dimensions plus réduites, sont attestés à une époque légèrement antérieure.

Au nord de la Baltique, la poterie et les rites funéraires ont conservé les caractéristiques de la tradition néolithique. Au sud de la Baltique, de grands tumulus recouvrant des chambres en bois ont été érigés pour abriter une seule dépouille, avec un mobilier d'une très grande richesse, inconnue jusqu'alors. Ce sont là quelques-unes des expressions les plus saisissantes de la culture du cuivre et du bronze d'Unetice en Pologne et en Allemagne (Silésie et Saxe).

Dans les limites de l'aire culturelle qui nous intéresse, le grand tumulus IV de Laki Male, qui mesurait 5 mètres sur 24, s'élevait au-dessus d'une profonde chambre funéraire tapissée de bois et recouverte par un cairn. Près du squelette, on a retrouvé des poteries, un poignard de bronze, une hache, une hallebarde, des bracelets et deux boucles d'oreilles en or. Une sépulture secondaire contenait un mobilier funéraire masculin presque aussi somptueux. Un autre tumulus de Laki Male abritait des squelettes qui avaient d'abord reposé dans une première sépulture. Les grands tumulus ne se répartissent pas également dans l'aire de la culture d'Unetice, mais sont étroitement concentrées autour de la ville actuelle de Wrocław.

Des cimetières ordinaires sans tumulus ont livré des squelettes en position repliée orientés nord-sud. De grandes chambres funéraires en pierre ou en bois sont également attestées en Silésie. La différence qui sépare ici les tombes ordinaires et les riches sépultures tumulaires, avec leur mobilier d'or et de bronze, reflète un fait nouveau — l'apparition d'une hiérarchie sociale —, qui présuppose l'accumulation, entre les mains d'un groupe social privilégié, de métaux et d'objets précieux d'origine étrangère, que leurs propriétaires conservaient même après la mort. En plus des tombes, on a découvert de grands trésors composés d'objets de bronze (poignards, haches et hallebardes, bracelets et colliers). Les trésors comprennent parfois les mêmes éléments que les mobiliers funéraires. Cette époque est marquée par les premières importations massives de métal en Europe du Nord. La Scandinavie finit par être incluse à son tour dans l'aire culturelle englobant alors presque toute l'Europe : celle que caractérise l'utilisation du métal à des fins tant pratiques que symboliques.

Les sépultures et les trésors ne sont pas aussi riches au nord de la Baltique. Ce n'est qu'après plusieurs générations que l'habitude d'un luxe ostentatoire finit par s'implanter aussi dans cette région. Ainsi, les objets de métal n'apparaissent dans les sépultures qu'à la fin de cette période — ils sont déposés dans des trésors.

De telles pratiques se sont maintenues beaucoup plus longtemps dans le sud de la Pologne et dans les régions limitrophes de l'Allemagne que dans l'aire de la culture d'Unetice. Les dépôts souterrains de haches qu'on y a découverts en très grand nombre se rattachent sans doute à une tradition datant du Néolithique. C'est seulement à la fin de cette période que se multiplient les tombes qui contiennent des armes de bronze, des objets de parure et

des accessoires vestimentaires; elles appartiennent principalement au complexe de Sögel-Wohlde, dans le nord-ouest de l'Allemagne. Ce complexe, qui dérive en fait de la culture des tumulus, née dans le sud de l'Allemagne, mais ayant conservé pendant plusieurs siècles un aspect local fortement marqué, a contribué, semble-t-il, à donner sa physionomie particulière au premier âge du bronze de la Scandinavie méridionale. Des influences plus orientales, canalisées par la culture d'Unetice et par celles de la côte balte, sont à l'origine du premier cycle ornemental qui soit propre à cette région, imitation assez schématique des motifs curvilignes et géométriques du sud-est de l'Europe.

La métallurgie scandinave a d'abord produit presque exclusivement des haches à rebords, qui rappellent à la fois la culture d'Unetice et celles de l'Europe occidentale (Grande-Bretagne). Les haches d'origine étrangère sont beaucoup moins nombreuses que les haches de fabrication locale. Ces dernières se répartissent dans une aire qui s'étend vers le nord jusqu'à 68°40' de latitude Nord. Les nouveaux types d'objets métalliques n'ont fait leur apparition que très progressivement, remplaçant peu à peu dans les sépultures les omniprésents poignards de silex. Durant plusieurs générations, ces poignards de silex, ainsi que les haches de combat en pierre, continuèrent de remplir leur fonction traditionnelle. Au sud de la Baltique, les anciennes traditions liées à la culture de la céramique cordée se sont maintenues encore plus longtemps, et même, en ce qui concerne le nord-est de la Pologne, pendant la phase suivante. Les rites funéraires de la culture d'Unetice sont à peu près conformes à ces traditions : les morts en position embryonnaire sont orientés dans la direction nord-sud; leur position est par ailleurs différente suivant le sexe. L'introduction des tumulus et l'incinération (en Pologne) ou celle de l'inhumation en position allongée (dans l'Ouest) révèle l'importance de conceptions nouvelles venues de la culture des tumulus prévalant au Sud.

En Scandinavie et dans la Schleswig-Holstein, les vestiges les plus caractéristiques sont les poignards de silex, dont la production s'étale sur presque un millénaire. On en a retrouvé près de 20 000; la plupart proviennent de la Suède méridionale et du Danemark mais l'aire dans laquelle ils se répartissent englobe aussi l'Allemagne du Nord, puisqu'elle s'étend des Pays-Bas à la Pologne et de la République tchèque au cercle polaire. Les plus grands poignards dépassent quarante centimètres de longueur. Quand ils étaient abîmés, on leur donnait une nouvelle façon qui ne laissait guère intact que le manche. Les premiers poignards, à lame en forme de feuille, étaient sans doute en matière organique comme celui que l'on a retrouvé avec son fourreau à Wiepenkathen, dans le nord-ouest de l'Allemagne. La plupart de ces armes ont sûrement été déposées dans les sépultures mais seule une minorité d'entre elles a été découverte *in situ*. Le mobilier funéraire est presque partout le même et ne comprend pas beaucoup d'autres types d'objets que les

poignards. Le fait que ceux-ci aient remplacé les haches à douilles de la période précédente montre à quel point la nouvelle arme s'était répandue. Le silex, qui servait à fabriquer les poignards les plus grands, était normalement extrait des gisements du Danemark septentrional, qui fournissaient une pierre d'excellente qualité mais a probablement été remplacé, dans certaines régions, par le silex local tiré des falaises du Danemark oriental. Tous les poignards qu'on a découverts à l'extérieur de la Scandinavie méridionale étaient certainement des produits d'importation. En Pologne, une variété de silex d'extraction locale était employée à la fabrication d'un type particulier de poignard (Strzyzow). Mais, de façon générale, au sud de la Baltique, il devait être plus facile, du moins pour les personnages importants, de se procurer des poignards de bronze. La même technique lithique servait à façonner des faucilles, instruments moins répandus que les poignards, mais qui présentent la même répartition géographique. Ces faucilles de silex devaient être utilisées, elles aussi, là où l'on ne disposait pas d'un outillage métallique. Tout comme les poignards de silex, elles pouvaient, en plus de leur usage spécifique, faire office de pierres à feu.

En Scandinavie septentrionale, cette phase est caractérisée, jusqu'à la fin de l'âge du bronze, par la céramique trempée à l'amiante, les outils en ardoise et les pointes de flèche et, plus encore, les couteaux à simple tranchant. La poterie imprimée (à l'aide de textiles) est un autre élément qui atteste l'existence de liens entre l'Est et le Nord. Le poisson était la nourriture prédominante (les arêtes représentent 96 % des ossements trouvés sur les sites de peuplement). Les maisons quasi carrées, avec le sol en contrebas et des foyers à entourage de pierres, traduisent la rigueur du climat.

Les rites funéraires et la céramique continuent la tradition néolithique. L'inhumation était de loin la pratique funéraire la plus répandue dans toute l'Europe du Nord, mais les Scandinaves plaçaient désormais leurs morts dans la position allongée qui était celle des chefs inhumés sous les grands tumulus d'Unetice. Comme aux époques antérieures, les morts auxquels on donnait une sépulture individuelle étaient souvent déposés dans des cercueils faits de troncs d'arbre, à l'intérieur des anciennes tombes mégalithiques. Les cistes de pierre prirent des dimensions plus considérables; elles étaient pourvues d'une entrée spéciale qui en facilitait l'emploi. Des tumulus étaient érigés tant au-dessus des cistes en pierre que des cercueils en chêne.

On connaît maintenant les sites d'habitat qui sont attestés en Scandinavie méridionale à partir de l'époque où cette région subit l'influence de la culture des gobelets campaniformes. Il a été mis au jour un certain nombre de maisons rectangulaires caractéristiques de la zone nordique en Scandinavie méridionale. Orientées dans la direction est-ouest, elles présentent une seule rangée axiale de poteaux et, dans certains cas, un sol en contrebas. Les plus grandes mesurent entre 6,5 et 8,5 m de largeur et jusqu'à 44 mètres de

longueur; les plus petites ont une superficie de 5 mètres par 18. En Scanie, les habitations dont le sol est entièrement en contrebas, étant enfoncé d'une quarantaine de centimètres, sont de longueurs différentes.

La répartition des sites d'habitat indique une préférence pour les régions côtières, même au Danemark et en Suède méridionale où les terres de l'arrière-pays sont pourtant aussi faciles à cultiver que celles de la côte. Cette préférence s'est encore accentuée pendant la phase 2 et s'est maintenue pendant une bonne partie de l'âge du fer. Elle s'explique peut-être avant tout par le besoin d'avoir plus rapidement accès aux informations et aux innovations, aux produits et aux idées qui venaient de l'étranger. Les poignards en or trouvés à Swiatkowo et Inowroclaw, sur la Vistule (Weichsel), évoquent nettement la hache d'or de Dieskau, en Saxe, et sont, comme elle, inutilisables à des fins pratiques. Les riches sépultures que recouvrent ces groupes de tumulus, ainsi que les trésors enterrés dans le voisinage, montrent que, pour des raisons qui nous sont inconnues, il était alors possible de rassembler dans cette région plus d'objets précieux qu'ailleurs. Nous ne savons pas, dans l'état actuel des recherches, jusqu'à quel point cette concentration reflète une évolution politique et/ou économique.

L'utilisation de l'or pour fabriquer non seulement des bracelets et autres ornements mais aussi des armes indique que tous ces objets transcendaient la sphère de la vie pratique et étaient considérés comme des symboles — peut-être comme les attributs du pouvoir politique ou religieux. Il pourrait en être de même pour les objets de bronze.

Ces matières nouvelles (l'or et le bronze), parce qu'elles étaient beaucoup plus rares et plus difficiles à extraire du sol et à travailler que le silex et les autres espèces de pierre, offraient un excellent moyen de rendre visibles le prestige et le rang social. Ce sont donc les objets de métal qui, investis de tout un symbolisme, étaient désormais chargés de manifester la supériorité sociale; cette fonction continuera de leur être dévolue pendant le reste de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer.

Des sépultures danoises datant de la période des poignards ont livré un certain nombre de squelettes qui étaient assez bien conservés pour se prêter à une étude anthropologique. Ces squelettes aux membres allongés et aux os robustes appartenaient à une population qui présentait un remarquable développement physique. Les hommes avaient en moyenne une taille de 176,7 cm et les femmes de 162,5 cm; chiffres qui ne seront atteints de nouveau qu'aux III^e et IV^e siècles apr. J.-C., puis à une période beaucoup plus récente. Les crânes étaient plus courts, plus hauts et plus ronds que ceux des populations danoises de l'âge du fer. Nous n'avons aucune raison de penser que les squelettes représentent une autre part de la population.

En Scandinavie, où il n'y avait pas de minerais exploitables, l'importance sociale des métaux est sans doute la principale raison qui explique la diffu-

sion d'une culture où ils occupaient une place centrale. La possession d'objets métalliques eut pour effet immédiat de couper le monde en deux. Les haches et les poignards de silex de la Scandinavie méridionale avaient probablement la même importance pour des populations qui ne pouvaient avoir accès au métal que celle que présentaient les objets métalliques pour les groupes plus fortunés du Sud.

TROISIÈME PHASE : 1500-1000 AV. J.-C.

Vers 1600 av. J.-C., les métaux étaient devenus si abondants en Scandinavie méridionale que cette région entra à son tour vraiment dans l'âge du bronze. Cela ne signifie pas que tout le monde possédait des objets de bronze ou que toutes les tombes en contenaient, mais que la diversité de l'outillage métallique était telle que même des objets ordinaires comme les aiguilles ou les faucilles, les boutons ou les hameçons étaient faits de bronze — sans parler des ornements, des armes et des objets qui avaient une signification religieuse ou rituelle, comme les rasoirs, symboles solaires qui se multiplient désormais. Nul ne sait quelle quantité de bronze fut enterrée. La seule région du Schleswig (9 435 km²) nous a livré plus de 2 000 objets de bronze et plus de 250 objets en or pour la période 1600-1050 av. J.-C. Un nombre au moins égal d'objets du même genre a dû être détruit avant la création des premiers musées, il y a cent quatre-vingts ans.

Cette période est dominée par les variantes septentrionales de la culture des tumulus. Il existe en Poméranie polonaise une importante concentration de tumulus qui se prolonge vers l'ouest et, par-delà la mer, jusqu'en Scandinavie ; un autre groupe, en Silésie, se prolonge vers le sud. Ces régions nous ont livré des vestiges très caractéristiques, tels que des aiguilles qui peuvent mesurer jusqu'à 63 centimètres de longueur et des bracelets terminés par une spirale.

Il semble que l'évolution des types et des styles ne se soit pas déroulée au même rythme dans toute la Scandinavie méridionale. À une certaine époque, l'ouest de la zone s'est développé plus rapidement que l'est ; puis ce fut le contraire. Cette différence doit nous rappeler que même dans une région d'une aussi faible étendue et d'une aussi grande uniformité géographique que le Danemark ou le nord-ouest de l'Allemagne, les particularités locales ont joué un rôle important dans le développement culturel. La force des traditions locales est clairement attestée par la persistance du rituel funéraire : cercueils de chêne, cistes de pierre (dans le nord du Jutland), position particulière des corps. La céramique et les techniques appliquées au travail du silex ne peuvent être distinguées, pendant toute cette période, de celles de la période précédente.

En revanche, cette période et la suivante se caractérisent par la remarquable apparition d'éléments individuels dans les données archéologiques. Certes, les tombes individuelles existaient déjà dans différentes cultures de l'âge de la pierre, mais c'est seulement à l'époque de la céramique cordée qu'elles deviennent assez nombreuses pour se prêter à des études statistiques. Le mobilier funéraire, qui était resté à peu près le même, se diversifie à l'apogée de l'âge du bronze. La plupart des sépultures contiennent encore le mobilier traditionnel, mais le nombre de celles qui s'écartent de cette tradition est maintenant singulièrement élevé. Le même phénomène s'observe dans les rituels funéraires : presque un tumulus sur deux possède des caractéristiques qui lui sont propres. Cette diversité ne peut qu'attirer l'attention des archéologues, surtout quand on l'oppose à l'uniformité de la céramique, des techniques lithiques et de l'architecture contemporaine.

Aucune autre période ne nous a laissé un tel ensemble de sépultures dans lequel on ait pu examiner *in situ* la position et l'agencement d'un aussi grand nombre de vestiges différents : armes, outils et objets de parure. Une telle diversité permet d'étudier comment l'armement des guerriers, le style vestimentaire et ornemental, etc., variaient d'un site à l'autre, ouvrant ainsi à la recherche des possibilités qui sont loin d'être épuisées. Le mobilier funéraire comprenait généralement, dans le cas des hommes, une épée (ou un poignard) et une hache, un rasoir et une agrafe de ceinture (ou le double bouton qui en tenait lieu) ; dans le cas des femmes, un collier, un bracelet, un peigne, un disque de ceinture, ainsi parfois qu'un poignard. Dans la région de Lünebourg, les sépultures des femmes manifestent la prédilection que celles-ci avaient pour une étrange coiffure. Les conditions exceptionnelles dans lesquelles se sont conservés certains tumulus jutlandais, faits de mottes de gazon, ont préservé de la destruction les plus anciens costumes européens qui nous soient parvenus intacts. Outre des vêtements d'enfants, nous possédons ce qui paraît être un assortiment complet de vêtements ordinaires usagés. Les hommes portaient un long pagne d'étoffe, une cape courte et un bonnet rond ou cylindrique. Les femmes portaient, avec un corsage à manches courtes, soit une jupe courte à grosses mailles, soit une jupe longue de type écossais. Certains auteurs ont émis l'hypothèse que la jupe courte était réservée aux femmes mariées, les femmes non mariées devaient porter la jupe longue. La jeune femme d'Egtved, qui était âgée de seize à dix-huit ans, avait les cheveux courts et portait une jupe courte ; celle de Skrydstrup, qui était âgée de dix-huit ans, avait de longs cheveux formant une coiffure compliquée maintenue par un filet, et elle était vêtue d'une jupe longue. Malheureusement, l'absence d'éléments de squelettes ne permet pas d'approfondir l'étude anthropologique de cette période.

Trois tombes de personnes du sexe masculin nous ont livré des petits morceaux d'hématite que l'on râpait pour obtenir une couleur rouge dont on s'enduisait probablement le visage. Aux XII^e et XI^e siècles av. J.-C., les sépul-

tures masculines contiennent très souvent d'épais bracelets d'or torsadés qui étaient peut-être l'insigne d'une dignité ou d'une fonction particulière chez ces guerriers qui portaient l'épée. Parmi les autres attributs de ce genre, on note également des haches au décor particulier, des bols de bronze ou de bois, des chaudrons à roues, des sièges pliants ou des disques d'or. Les sépultures masculines les plus remarquables sont les tombes à chaudron de Peckatel et de Skallerup, les tombes à disque d'or et la tombe du sorcier (?) de Hvidegard, ainsi nommée parce qu'on y a retrouvé les restes d'un vêtement spécial, sorte de longue robe à capuche, ainsi qu'un sac qui contenait des morceaux d'ambre, des restes d'animaux, des fossiles, etc.

Le plus célèbre monument funéraire de l'âge du bronze est cependant la ciste de Kivik qui est placée sous un énorme cairn de pierres (75 mètres de diamètre). La face intérieure des dalles de cette ciste est sculptée. La ciste de Kivik, équivalent nordique du sarcophage de Haghia Triada, en Crète, témoigne peut-être d'un rite auquel le défunt participait ou qu'il présidait. Seuls de minuscules fragments provenant d'une épée et d'une coupe de bronze ont échappé aux pillages. Une célèbre scène sculptée sur les dalles représente un char à deux roues, tiré par deux chevaux, avec le conducteur debout. Cette scène évoque fortement certaines œuvres mycéniennes. L'utilisation du cheval comme animal de trait est attestée pour la première fois par cette représentation et par celle, contemporaine et également célèbre, du char de Trundholm où l'on voit un cheval de bronze tirant un disque du même métal, orné de spirales et recouvert d'une plaque d'or sur une de ses faces. C'est le char du soleil, astre vénéré en qui l'on voyait le principal dispensateur de la fécondité, avec sa face diurne et sa face nocturne. Une autre scène représente les grandes haches rituelles qu'on trouve par paires dans une série de trésors datant de cette période et aussi de la suivante. Le nombre des tumulus est en forte augmentation, ce qui s'explique en partie par le fait que l'abondance des objets métalliques permet de dater les sépultures avec beaucoup plus de précision qu'aux époques précédentes. C'est alors l'apogée de la construction des tumulus. Les tertres, qui mesuraient en moyenne 2 mètres sur 20, étaient souvent agrandis pour accueillir de nouvelles sépultures; et l'on élevait parfois un grand tumulus au-dessus d'une tombe qui contenait le corps d'une seule personne. Ces tertres monumentaux, attestés des deux côtés de la Baltique, et les sépultures remarquables de ces tumulus et d'autres encore traduisent probablement l'émergence d'une élite dont la supériorité sociale s'exprime aussi par la richesse de son mobilier funéraire. La multiplication de ces tumulus monumentaux, préfigurés par ceux de la culture d'Unetice, est le témoignage d'une plus large acceptation du nouvel ordre social.

En Scanie, le sommet de l'échelle sociale n'était pas séparé du niveau le plus bas par une aussi grande distance que dans la culture d'Unetice. Les sépultures des grands personnages y sont plus nombreuses et se répartissent

plus également sur l'ensemble du territoire, mais c'est par toute une série de formes intermédiaires qu'on passe des tombes les plus riches aux tombes ordinaires. Il faut remarquer toutefois qu'un assez grand nombre de sépultures, avec ou sans tumulus, ne contenaient pas d'objets métalliques. On discute encore pour savoir si les tombes que nous connaissons actuellement sont représentatives, autrement dit, si elles donnent une image de l'ensemble de la population. Il est certain, par exemple, que les enfants sont sous-représentés ; et il est extrêmement improbable que, même en multipliant très généreusement le nombre des tumulus actuellement connus (50 000 au Danemark), on puisse obtenir une population suffisante pour servir de base au type de société qu'indiquent ces sépultures.

Cette architecture funéraire détruisait les terres cultivables quand la construction d'un tumulus exigeait qu'on arrachât en moyenne du gazon sur une surface de deux à quatre hectares. Le problème ne se posait pas dans le centre et le nord de la Scandinavie, où les tumulus étaient formés par des entassements de ces grosses pierres que les glaciers ont laissées partout. Ces cairns qui jalonnent les côtes du sud de la Norvège et de la Suède sur tout le pourtour du golfe de Botnie, constituent presque les seuls témoignages matériels de la tentative des habitants de cette région pour imiter les monuments qui caractérisent l'âge du bronze proprement dit en Scandinavie méridionale. On en compte près de 3 000 en Suède : la tentative était donc sérieuse, mais on ne disposait tout simplement pas de suffisamment d'objets métalliques pour le mobilier funéraire. Les cairns étaient si souvent placés sur des promontoires qu'on est tenté de supposer qu'ils servaient de repères pour les marins, ou de bornes marquant les limites d'un territoire.

Nous connaissons aujourd'hui le plan d'un assez grand nombre de maisons pour n'avoir pas à attribuer au hasard les différences qu'on observe entre elles. Il y a, dans le sud du Jutland, d'étranges petites habitations de plan ovale, dont la superficie variait entre $3 \times 6,5$ et 4×8 mètres, et dont les murs étaient faits de mottes de gazon (?) ou consolidés par une armature de poteaux. On trouve aussi dans cette région de grandes maisons rectangulaires aux murs entièrement maintenus par des poteaux. Certaines — mais ce ne sont pas les plus nombreuses — possèdent encore un sol partiellement en contrebas. Les maisons rectangulaires mesurent entre $6,2 \times 17,5$ m et $9,5 \times 25,5$ m ; elles présentent une double rangée axiale de poteaux qui soutiennent le toit, et leurs murs sont faits de planches ou de fibres végétales, peut-être recouvertes d'un enduit. Elles ont des extrémités arrondies et sont orientées dans la direction est-ouest. Ce n'est certainement pas par hasard si, à Trappendal, un tumulus a été élevé sur les ruines d'une de ces maisons qui avait brûlé, les tombes occupant le centre de celle-ci. Le nord-ouest de l'Allemagne, les Pays-Bas et la Scandinavie méridionale se caractériseront pendant les 3 000 ans suivants par ce type d'habitation, c'est-à-dire par des maisons rectangulaires à trois

travées, orientées est-ouest, avec des murs de types différents, mais invariablement maintenus par une armature de poteaux. En Allemagne orientale et en Pologne, les maisons, de plan rectangulaire, presque carré, avaient également une armature de poteaux, mais d'autres sortes de toits.

Les sculptures rupestres forment un ensemble exceptionnel dont les sujets n'ont curieusement aucun rapport avec les rites funéraires (sauf à Kivik, à Sagaholm et peut-être à Rege). Elles reproduisent les contours d'objets grandeur nature, tels que des haches, des lances ou des capes ; représentent diverses scènes : combats, mariages, processions ou labourage ; ou encore se composent simplement de motifs particuliers, tels que des pieds ou des mains, mais surtout différentes espèces de cercles et de bateaux. Ces sculptures étaient en général exécutées sur la surface préalablement aplanie d'un rocher sur le sol, mais parfois aussi sur des pentes abruptes ou dans des grottes. Les traces d'activités particulières découvertes dans ces sites sont rares et nous apprennent peu de choses. Il existe également des peintures pariétales, principalement dans le Nord-Est.

À Nämforsen, dans le Norrland, se trouve la plus grande concentration de sculptures rupestres de toute la Scandinavie (1 400 sculptures), qui atteste l'existence d'un centre religieux et social où se mêlent motifs venus du Sud et motifs locaux. Ces derniers ne sont pas sculptés sur des parois rocheuses comme au nord, mais sur des cairns constitués de pierres éclatées sous la chaleur du feu, provenant de sites de peuplement voisins.

Il est impossible de ne pas rapprocher des sculptures rupestres suédoises — ainsi que de certains textes indo-européens — le triple sillon tracé par un araire, qui marque les limites d'un cimetière dans l'île de Bornholm. Le labourage n'était pas seulement une opération nécessaire pour ameubler la terre en prévision des semailles ; il avait également une profonde signification religieuse ou rituelle qui s'est longtemps maintenue dans les traditions populaires de l'Europe du Nord, ainsi que dans celles de l'Inde et d'autres régions (voir *Iliade*, chant XIII).

La pratique du labourage est attestée, sous sa forme ordinaire, par les sols que recouvrent de nombreux tumulus de l'âge du bronze. Dans l'île de Sjælland, de petits champs de 300 à 1 000 m², entourés de terrasses, ont été rattachés par datation au carbone 14 à une période qui commence vers 1200 av. J.-C. Ailleurs, des terres qui n'étaient pas cultivées de manière permanente et étaient simplement entourées d'une palissade n'ont laissé aucune trace à la surface du sol ; leur existence ne nous est révélée que lorsqu'elles sont mises au jour sous certains tumulus par les fouilles des archéologues. Pour le moment, ces terres cultivées n'ont été signalées qu'en Allemagne du Nord, au Danemark et en Scanie ; mais elles caractérisent certainement l'agriculture de toute l'Europe du Nord. En Scandinavie septentrionale, l'agriculture est attestée entre 1800 et 500 av. J.-C. par l'analyse des pollens et les datations au carbone 14.

Dans le sud et l'ouest de la Norvège, les terres arables de la région côtière sont très souvent associées à la métallurgie du bronze et à la sculpture rupestre, mais la plus grande partie de ces terres était déjà occupée durant la période précédente. Des objets de bronze et des moules retrouvés plus à l'intérieur des terres et plus au nord témoignent des relations que les régions côtières entretenaient avec l'arrière-pays. Les chasseurs-cueilleurs des hauteurs de l'intérieur n'ont cependant jamais atteint le niveau d'une véritable culture de l'âge du bronze ; ils sont restés des peuples de l'âge de la pierre jusqu'à l'époque où le fer a pu se substituer aux divers quartz et schistes locaux comme matière première pour la fabrication des outillages et des armes. Cette grande dichotomie domine toute la préhistoire de la Scandinavie, mais elle ne s'accroît nettement qu'à l'âge du bronze ; on observe en effet durant cette période le plus frappant des contrastes entre, d'une part, le Sud et le Centre, où les objets de métal abondent, et, d'autre part, le Nord et l'Est qui en sont presque dépourvus.

Les Finlandais faisaient venir des objets de bronze de Scandinavie méridionale et même d'Europe centrale. La présence de ces objets dans une aire qui s'étend vers le nord jusqu'au point le plus septentrional de la Laponie montre avec quelle ardeur ce brillant métal était recherché par les chasseurs de l'*Ultima Thule*. On a supposé que le bronze était changé contre des fourrures.

Même les sculptures (et peintures) rupestres du nord de la Scandinavie sont différentes de celles qu'on trouve dans le Sud. Ces œuvres qui représentent des animaux sauvages — ceux que poursuivaient les chasseurs — se rattachent sans doute au rituel magique auquel nous devons les merveilleuses peintures pariétales du Paléolithique, alors que les sculptures des zones 2 et 3 illustrent la vie des agriculteurs et des marins de l'âge du bronze proprement dit. Le cheval coulé dans le bronze qui tire le char solaire de Trundholm et la paire de chevaux similaires découverte en Scanie ne constituent pas seulement les plus grandes sculptures individuelles que l'âge du bronze ait produites en Europe du Nord ; ce sont aussi les premières représentations du cheval. Il ne peut guère s'agir là d'une coïncidence : ces sculptures sont certainement la vigoureuse expression de l'influence que le cheval exerça sur la religion nordique. Le cheval a gardé par la suite son importance religieuse, comme on le voit par les têtes de chevaux qui, durant la période suivante, ornent les rasoirs, les coupes d'or et la proue des bateaux représentés dans les œuvres d'art.

Les objets de parure sur les vêtements présentaient des surfaces arrondies et plates qui se prêtaient admirablement aux décors de spirales et c'est ce motif d'origine étrangère qui est l'élément entièrement dominant de 1500 à 1300 av. J.-C. ; ensuite les décors, plus simples, sont constitués par des cercles concentriques qui résultent eux aussi probablement d'une autre source d'inspiration étrangère.

Vers 1300 av. J.-C., le Mecklembourg devint une région de première importance, fortement marquée par certaines caractéristiques de la culture des champs d'urnes. Le remarquable accroissement du nombre des tombes, qui contiennent beaucoup d'objets métalliques et sont signalées par de vastes tumulus comme ceux de Friedrichsruhe et de Peckatel, s'accompagne d'une étrange prédominance des sépultures féminines, tout à fait contraire aux tendances patriarcales qui se sont manifestées pendant tout l'âge du bronze. À ce stade, la crémation remplace peu à peu l'inhumation dans toute l'Europe du Nord. En dernière analyse, il faut probablement attribuer ce changement aux idées nouvelles venues d'Europe centrale, dont l'effet continuait de se faire sentir avec une intensité variable.

De même que la fabrication des poignards de silex avait constitué une réaction locale aux nouvelles tendances venues du Sud, de même la nouvelle vague d'innovations qui caractérise cette période a été stimulée par l'introduction des objets métalliques et des modes de l'Europe centrale, produits de la culture des tumulus et de la culture des champs d'urnes. Les peuples nordiques importèrent notamment de nouveaux types d'épées, des récipients de métal, des poteries, des perles de verre et peut-être même des chars de type mycénien ; mais l'imitation qu'ils firent aussitôt de tous ces produits, donna naissance à des types locaux. Diverses cultures provinciales se sont donc développées dans le Mecklembourg, dans le Holstein occidental, au Jutland, à Sjaelland et en Scanie, chacune avec ses particularités et suivant un rythme qui lui est propre. Les productions matérielles de ces régions sont si variées qu'elles permettent d'étudier l'évolution des cultures et des idées dans un très vaste cadre et avec une précision jusqu'alors impossible.

L'ambre était récolté depuis les rives danoises de la Baltique jusqu'au territoire de la Fédération de Russie, et surtout sur les côtes de la Pologne orientale. Alors que l'ambre occupait encore une grande place dans le mobilier funéraire de la phase 1, la phase 3 nous a livré un seul trésor d'ambre d'une certaine importance (3,3 kg) ; et les objets d'ambre, même les perles, sont rares dans les sépultures des époques postérieures. On a pourtant continué pendant tout l'âge du bronze à déposer dans les tombes une perle, un anneau ou de petits morceaux d'ambre : on accordait sans doute un pouvoir magique, prophylactique, à la simple présence de cette matière, même sous la forme de minuscules fragments. L'ambre fut probablement remplacé par l'or dans le rôle de matière précieuse par excellence, employée pour la confection des objets de parure et des objets magiques. Inversement, au moment même où il se fait plus rare dans les assemblages nordiques, il se présente comme une substance extrêmement recherchée en Europe centrale et chez les peuples méditerranéens de l'âge du bronze.

QUATRIÈME PHASE : 1000-700 AV. J.-C.

Au milieu du XI^e siècle av. J.-C., l'Europe du Nord entra progressivement dans une quatrième phase, correspondant à la période des champs d'urnes, qui, en Europe centrale, avait débuté pendant la seconde moitié de la période précédente. Le principal changement concerne les rites funéraires. La pratique qui consiste à incinérer les corps et à déposer les cendres dans une urne se répandit dans presque toute la région qui nous intéresse. La culture polonaise de Lausitz exerçait sur ses voisines de l'Ouest et du Nord une forte influence principalement attestée par la céramique de l'âge du bronze récent. Cette nouvelle pratique funéraire modifie profondément les données archéologiques. On ne peut plus, en examinant la disposition des ornements de bronze dans les tombes, savoir comment ils étaient portés par les vivants. On ne trouve plus de vêtements entiers; seuls quelques fragments dispersés nous apprennent qu'ils étaient tissés suivant les mêmes techniques que les tissus de laine de la période précédente. Quelques figurines nous indiquent qu'au moins une partie des femmes continuaient à porter les jupes courtes dont nous avons parlé.

Autre conséquence : les objets de grande taille ne pouvaient plus être déposés dans les sépultures, où l'on ne trouve plus, par exemple, d'épées ni de ces disques qui ornaient les ceintures. Les épées sont les seuls objets qu'on remplaçait parfois par des modèles réduits, ce qui montre bien l'importance qu'avait l'épée non seulement comme arme, mais comme symbole du pouvoir. Nous savons par les trésors que des objets de grande taille continuaient d'être fabriqués; mais on les enterrait alors ailleurs que dans les tombes, ce qui était peut-être une conséquence directe des nouvelles coutumes funéraires. De même, il n'était plus nécessaire d'édifier d'aussi grands tertres au-dessus des tombes. De petits tumulus, qui ne mesuraient parfois que 0,5 × 5 mètres, font leur apparition en Scandinavie et le long des rives sud de la mer Baltique recouvrant un certain nombre d'urnes, ils ont peut-être été construits tout simplement par une famille.

Les grands tumulus forment désormais l'exception; ils abritent, presque tous, les restes d'hommes ensevelis avec leur épée et d'autres symboles de richesse et de prestige. On peut citer, par exemple, le « tumulus du roi Björn », dans l'Uppland, et le « tertre royal » de Seddin. Ce n'est que depuis peu de temps que l'on pose le problème des structures sociales et politiques. Les spécialistes ont actuellement tendance à penser que certaines communautés, comme celles qui vivaient sur les côtes de la Baltique occidentale, formaient des espèces de chefferies. Dans des sites comme ceux de Seddin, Banie, Voldtofte ou Kivik, les témoignages archéologiques en faveur de cette hypothèse sont si puissants qu'on n'aurait pas hésité à parler de petits royaumes si ces témoignages avaient été plus récents. Les structures variaient certainement

beaucoup d'une localité à l'autre dans toute l'aire qui s'étend de la Baltique à la Scandinavie septentrionale, et peut-être aussi dans des régions comme le Danemark et la Poméranie. Les préhistoriens qui sont engagés dans cette discussion tiennent compte depuis seulement quelques années des indications que fournissent, par exemple, les sites d'habitat et les trésors, mais ils n'ont pu encore reconstituer de façon convaincante l'organisation des différentes communautés locales, faute de fouilles et d'études cohérentes.

Alors que les sépultures sous tumulus restaient la norme en Allemagne du Nord et en Scandinavie, les cimetières à crémation sans tumulus qui caractérisaient maintenant la culture de Lausitz s'étaient répandus dans le sud de la Scanie, dans le Holstein et en Allemagne du Nord. On trouvait encore, cependant, des cimetières à tumulus dans la culture de Lausitz. Les sépultures secondaires connurent pendant tout l'âge du bronze la même vogue que durant la période des tombes individuelles; mais leur aménagement faisait sans doute maintenant l'objet d'une espèce de droit d'accès qui appartenait probablement à la famille (ou au clan). Non seulement les tombes ne contenaient plus que rarement des objets de grande taille, mais on observe une tendance générale à réduire le nombre des éléments qui composent le mobilier funéraire. Cela s'explique peut-être par le fait que le métal devenait de plus en plus rare ou pourrait indiquer le passage à une représentation plus symbolique des objets métalliques appartenant au mort. La présence de fragments ou de faucilles vient à l'appui de la seconde hypothèse. Le nombre et la nature des objets de métal déposés dans les tombes semblent obéir à certaines règles qui traduisent probablement l'organisation sociale des communautés locales, mais qui n'en présentent pas moins une remarquable similitude dans toute l'aire de la culture de Lausitz ainsi que des cultures septentrionales. Si l'on en juge par ce mobilier funéraire, il y avait beaucoup de pauvres et peu de riches, et au milieu, un groupe social assez réduit (*ill.* 155).

Il est difficile de reconnaître les sites religieux. Le site qui appartient le plus vraisemblablement à cette catégorie est celui de Borbjerg, implanté sur une colline escarpée de Sjaelland, qui a livré deux trésors de coupes d'or. Les sites où l'on a trouvé des sculptures rupestres devaient servir à d'autres activités religieuses que la simple exécution de ces œuvres. De part et d'autre de la Baltique, on a mis au jour des sites qui comprenaient un grand nombre de fours en terre cuite, installés à intervalles réguliers (il y en avait parfois jusqu'à trois cents); ces fours, qui se présentent aujourd'hui comme des fosses remplies de charbon de bois et de pierres éclatées sous l'action du feu, montrent qu'on faisait cuire des quantités de viande bien supérieures à ce qui aurait été nécessaire pour des repas quotidiens. Il n'y avait apparemment pas de constructions spécialement affectées au culte, qui s'exerçait surtout dans un cadre naturel, par exemple sur le sommet d'une colline, au bord d'une rivière ou d'un lac, près d'un rocher, dans un bosquet — comme en témoigne

l'emplacement des trésors et des sculptures rupestres. On pense que ce culte ne reposait pas sur des images, mais seulement sur des symboles représentant les divinités. Les archéologues n'ont pas découvert de véritables idoles, à part quelques figurines de bronze.

Ce culte s'adressait, semble-t-il, à des divinités de la nature, la principale étant le soleil. Certains ont cru voir dans les haches ou les lances datant de cette époque les symboles de divinités dont le culte n'est attesté que beaucoup plus tard, comme Odin/Wotan. Cette période vit l'introduction d'un nouveau symbole religieux, le canard ou le cygne, venu d'Europe centrale où il était associé au soleil. La rivalité qui opposa alors cet animal au cheval semble s'être terminée par un compromis puisqu'ils continueront d'être représentés tous les deux, accompagnés ou non d'autres symboles solaires. La chèvre et le taureau, qui sont peut-être originaires de régions situées plus à l'est, n'apparaissent qu'à la périphérie.

Seddin est à cette période ce que Kivik fut à la précédente. Dans cette station située près de la ville actuelle de Perleberg, dans l'est de l'Allemagne, s'élève le plus grand tumulus d'Europe du Nord (rappelons que, de notre point de vue, cette région ne comprend pas la Grande-Bretagne). Ce tumulus, qui mesure onze mètres sur quatre-vingt-dix, recouvre une chambre de pierre, aux parois plâtrées et peintes, qui renfermait un mobilier funéraire d'une richesse extraordinaire. Le grand tumulus de Seddin est entouré de divers autres moins somptueux. Des ensembles du même genre se rencontrent dans l'Uppland, dans le sud-ouest de la Fionie et dans le Holstein occidental (Dichmarschen), mais aucun d'eux ne soutient la comparaison avec celui de Seddin. Tout comme dans la culture d'Unetice, ces ensembles funéraires faisaient à l'or une place importante. C'est seulement à Voldtofte, en Fionie, que la richesse des monuments funéraires est associée à la présence d'un site d'habitat aux dimensions exceptionnelles qui contient des vestiges remarquables, tels que des murs enduits de plâtre et décorés de peintures, et les seuls témoignages que nous ayons sur la fonte de *lurs*. Nous ne savons pas encore pourquoi les hommes de cette époque employaient leurs richesses à la construction de ces ensembles de tumulus, qui marquent la fin d'une séquence assez lâche de « centres » funéraires tout au long de l'âge du bronze en Europe centrale et septentrionale et précèdent de plusieurs siècles le site de Heuneburg.

Les opérations de la métallurgie du bronze avaient généralement pour but la production d'un objet unique. Seuls les outils de forme assez stéréotypée, comme les faucilles, les couteaux et certains types de haches, étaient coulés dans un moule qui pouvait servir plusieurs fois. Les objets plus compliqués, tels que les outils de grandes dimensions, les armes et les objets de parure, étaient d'abord moulés à la cire perdue autour d'un noyau d'argile, dans un moule extérieur également en argile, qu'il fallait ensuite briser pour dégager la pièce de fonte. La métallurgie du bronze en Europe du Nord se caractérise

donc par la fabrication d'objets uniques et n'a jamais donné naissance à une production de masse comparable à celle de l'Europe centrale. Le martelage des objets de métal ne s'est jamais vraiment répandu en Scandinavie; mais, au sud de la Baltique, les forgerons savaient parfaitement appliquer cette technique, même à de grands objets, tels que boucliers de Herzsprüng, récipients de bronze et diadèmes.

Nous ne savons pas encore si la fonte du bronze était pratiquée dans toutes les agglomérations. En ce qui concerne la culture de Lausitz, cette fabrication paraît plus largement attestée dans les sites fortifiés que dans les agglomérations ordinaires; en revanche, elle semble avoir été pratiquée dans presque tous les sites d'habitat scandinaves. Chaque habitat ne comprenait apparemment, en règle générale, qu'un petit nombre de familles. Les fouilles effectuées sur les sites d'habitat et dans les cimetières indiquent que chaque communauté comptait entre dix et trente personnes, et cela aussi bien dans la culture de Lausitz (Tornow) qu'en Scandinavie.

À Voldtofte, de véritables réserves de grain étaient conservées dans les récipients d'argile. De même qu'à l'époque précédente, l'orge semble occuper dans l'alimentation une place plus importante que le blé, le millet et l'avoine, les pruneaux et les pommes; on connaissait également les haricots et le lin; on déposait parfois dans les sépultures un récipient contenant une boisson faite avec du miel (s'agissait-il de bière ou d'hydromel?). L'analyse de la croûte calcinée qui recouvre la face intérieure de certaines poteries a mis en évidence un type d'acide aminé révélateur d'une alimentation où le sang jouait un grand rôle. Tous les échantillonnages d'ossements prélevés dans les sites d'habitat, que ce soit en Suède, au Danemark, en Pologne ou en Allemagne du Nord, témoignent de la prédominance des bovins, le porc ou le mouton venant au second rang. Les chevaux sont peu nombreux; une attention particulière ne leur est accordée que dans la culture de Lausitz, où ils étaient enterrés séparément. Les bovins, qui servaient à tirer les charrues et les charrettes, constituaient peut-être déjà une forme de richesse, inférieure cependant à celle que représentaient les objets de bronze. L'importance de l'agriculture est attestée par les terres cultivées et les traces de labourage qu'on a découvertes en particulier sous les tumulus. De véritables araires — forme primitive de la charrue — sont attestées pendant l'âge du bronze au Danemark et en Allemagne du Nord.

Les sites fortifiés qui, aux IX^e et VIII^e siècles av. J.-C., caractérisent la culture lusacienne en Pologne et en Allemagne, relèvent essentiellement de l'âge du fer. Ils occupent des superficies passablement étendues (Wrocław Schwedenschanze : 6,7 ha). Mis à part les sites fortifiés et les fondations de pierre des maisons de la Scandinavie centrale, les habitats de l'âge du bronze se signalent uniquement par des tessons de poteries et par les plaques charbonneuses qui parsèment les terres labourées. L'architecture des maisons se

rattache à la tradition que nous avons mentionnée plus haut. L'emplacement d'une étable est parfois marqué, à l'extrémité est d'une maison, par les vestiges de constructions destinées au bétail; ces étables permettaient peut-être de garder pendant l'hiver un plus grand nombre de bêtes. Les fragments, bien lisses, de plâtre ou de torchis peint recueillis dans une maison de Voldtofte indiquent certainement que cette maison avait une importance particulière, d'ordre profane ou religieux (c'était peut-être la résidence du chef). C'est sans égal à ce moment — mais comparable à l'urne de la maison de Stora Hammar en Scanie.

Pendant cinq siècles environ, les Scandinaves ont coulé de grandes trompes en bronze. Ces trompes appelées *lurs* formaient des paires qui ne se distinguaient entre elles que par leur courbure, et formaient un dépôt dans les tourbières aux environs de la Baltique occidentale qui nous en ont parfois livré jusqu'à trois paires. Ces *lurs* ne permettaient peut-être pas des prouesses musicales, mais étaient de véritables chefs-d'œuvre techniques : longues parfois de 2,25 m, elles se composaient de 4 à 5 tubes assemblés les uns aux autres et d'un pavillon. Les sculptures rupestres nous montrent comment on s'en servait à bord des bateaux ou sur la terre ferme. Elles faisaient sans doute partie de ces objets rituels dont la production atteignit un point culminant durant cette période. La musique jouait donc un rôle important dans le cérémonial, où elle remplissait probablement une fonction prophylactique au même titre que les combats simulés, les processions et divers sacrifices (le cannibalisme n'est affirmé que dans la culture de Lausitz). Appartenaient également au domaine religieux les coupes d'or, les armures de parade, les casques et les boucliers (on a mis au jour à Frösunda, dans le Västergötland, de seize à dix-huit boucliers originaires d'Allemagne du Nord), des pointes de lances et des épées de grandes dimensions, ainsi que des haches inutilisables à des fins pratiques. Ces objets étaient peut-être déposés en offrande par les communautés ou par des chefs qui avaient le droit d'en disposer au nom du « clan ».

D'autres trésors se composent manifestement d'objets personnels qui faisaient partie de l'équipement ou ornaient les vêtements d'un ou de plusieurs individus et qui donnent des indications précieuses pour la reconstitution des différents costumes et des différentes industries locales. Un troisième type de trésors, qui comprenait des fragments de métal ou de nombreux outils, pourrait avoir été constitué en raison de la valeur même du métal. De nouveaux types de vestiges continuent de s'ajouter au matériel archéologique déjà existant; mais après une période de grande diversité, la production tend à s'uniformiser, tandis qu'à l'extérieur de l'aire de la culture de Lausitz apparaît un style ornemental d'un raffinement comparable à celui des motifs en forme de spirales qui avait caractérisé l'époque précédente.

Les fondeurs de bronze ne nous ont presque pas laissé de sculptures. Quelques statuettes, qui représentent des femmes nues portant des colliers ou

des hommes cornus tenant de grandes haches, ont été retrouvées sur les côtes de la Baltique occidentale. Rien de tel dans la culture de Lausitz, qui produit au contraire des poteries décorées de motifs en forme de taureaux ou d'oiseaux. Des sculptures sur bois découvertes en Norvège nous donnent une idée de ce que nous a fait perdre la disparition des œuvres exécutées avec des matières périssables, telles que le bois, le cuir, la paille ou les tissus. Il ne fait aucun doute que ces figurines anthropozoomorphes de *Kleinskulptur* avaient une signification religieuse.

On croit que des populations venues des Carpates se sont établies près de l'embouchure de l'Oder et que d'autres, venues de Finlande, ont atteint le centre-est de la Suède. Le renouvellement complet du matériel archéologique dans certains sites pourrait s'expliquer par d'autres migrations de ce genre ou par les rapports commerciaux très étroits qui semblent avoir existé entre Sjaelland et la région de l'embouchure de l'Oder, de même qu'entre le centre de Jutland et l'estuaire de l'Elbe. Des épingles et d'autres objets de parure, ainsi que des poteries, révèlent l'influence de la culture de Lausitz sur les régions voisines : faut-il y voir les témoignages d'un échange de femmes réglé par un système d'exogamie ? Ces déplacements devaient évidemment se faire par mer, puisque le Jutland était la seule partie de la Scandinavie qui fût directement accessible par voie de terre aux peuples culturellement plus évolués qui vivaient au sud de la Baltique. On n'a pas de véritables bateaux de l'âge du bronze, seulement des barques creusées dans un tronc de chêne ; cependant, il y a de très nombreux bateaux représentés — avec leurs rameurs ou sans équipage — dans les sculptures rupestres et sur les objets de bronze, en particulier sur les rasoirs. Il est probable que ces représentations furent introduites en même temps que le culte auquel elles se rattachaient. Elles n'en montrent pas moins l'importance de la navigation pour cette région où l'intérieur des terres est inhospitalier, alors que les côtes sont fertiles et bordées de centaines d'îles. L'importance de la mer à l'âge du bronze est reflétée par la répartition des sites, généralement implantés près du littoral. Si des communautés agricoles pouvaient parfaitement subvenir à leurs besoins dans l'arrière-pays, seule la mer permettait aux Scandinaves de s'approvisionner en bronze et de se tenir au courant des techniques et des idées nouvelles. Les spécialistes discutent actuellement pour savoir si les embarcations représentées dans l'iconographie sont faites de planches ou de cuir. Dans le nord de la Scandinavie, les sculptures rupestres figurent un bateau qui ressemble beaucoup à l'*umiak* des Esquimaux.

Au début du VIII^e siècle av. J.-C., le fer était connu en Europe du Nord, mais il faudra attendre encore longtemps avant que la Scandinavie entre véritablement dans l'âge du fer.

Sous plus d'un rapport, la phase finale de la période décrite dans le présent chapitre marque un point culminant. L'écart entre les riches et les pauvres, tel

qu'il est reflété par la capacité plus ou moins grande qu'avaient les différents individus d'amasser et d'ensevelir des objets de métal et d'autres objets précieux, n'avait jamais été aussi considérable que pendant les quelques siècles qui précèdent l'an 700 av. J.-C. La signification historique de cet écart n'apparaît pas encore clairement. Pendant plus d'un millénaire, la péninsule scandinave, le Danemark et les régions voisines situées plus au sud ont élaboré l'une des cultures les plus riches et les plus évoluées sur le plan technique que l'Europe ait connues pendant l'âge du bronze, et cela malgré l'absence complète de cuivre, d'étain ou d'or natif. C'est là le grand paradoxe de l'âge du bronze en Europe du Nord.

BIBLIOGRAPHIE

Les références en langues scandinaves et en polonais ne sont pas indiquées ci-après. On peut se reporter aux *Nordic Archaeological Abstracts*, vol. LXXII, Viborg, 1975 et années suivantes; et aux *Polish Archaeological Abstracts* à partir de 1969.

AMBROSIANI B. (dir.) 1989. *Die Bronzezeit im Ostseegebiet*, Stockholm.

BAUDOU E. 1990. « Stand der Vorgeschichtsforschung in Nordschweden », *Prähistorische Zeitschrift*, vol. LXV, p. 1-45.

BERGLUND B. G. 1969. « Vegetation and Human Influence in South Scandinavia during Prehistoric Times », *OIKOS*, Copenhagen, Supplément 12, p. 9-28.

BJÖRHEM N., SÄFVESTAD U. 1989. *Fosie*, vol. IV, Malmö. (résumé en anglais)

BRØNDSTED J. 1961, 1963. *Nordische Vorzeit*, vol. I, *Steinzeit*; vol. II, *Bronzezeit*, Neumünster.

BURENHULT G. 1973. *The Rock Carvings of Götaland*, Bonn/Lund.

COBLENZ W. HORST F. (dir.) 1978. *Mitteleuropäische Bronzezeit*, Berlin.

GARDAVSKI A. 1976. « Lausitzerkultur oder Lausitzerstil? », *Arb. — Forsch. ber. sächs. Bodendenkmalpf.*, Berlin, vol. XX/XXI, p. 131-49.

GEDIGA B. 1980. « Forschungsprobleme der frühen Bronzeperioden in West-Polen », *Archaeol. Pol.*, Wrocław, vol. XXIX, p. 177-191.

GEDL M. 1980. *Die Dolche und Stabdolche in Polen*, Munich (Prähist. Bronzefunde, vol. VI, 4).

— 1985. « Die Kulturumwandlungen von der Früh— bis in die Mittelbronzezeit in Südwestpolen », in *L'Énéolithique et le début de l'âge du bronze dans certaines régions de l'Europe*, Cracovie, p. 99-114.

HAGEN A. 1967. *Norway*, Londres.

HAKANSSON I. 1985. *Skånes Gravfönd från Aldre Bronsålder som Kjölla til Studiet av Socialstruktur*, Lund. (résumé en anglais).

- HELSKOG E. T. 1983. *The Iversfjord Locality*, Tromsø.
- HERRMANN J. (dir.) 1976. *25 Jahre Archäologische Forschungen der Deutschen Demokratischen Republik, Ausgrabungen und Funde*, vol. XXI, Berlin.
- HOPF M. 1982. *Vor- und Frühgeschichtliche Kulturpflanzen aus dem Nördlichen Deutschland*, Mayenca.
- HORST F. 1985. *Zedau, eine Jungbronze- und Eisenzeitliche Siedlung in der Altmark*, Berlin.
- 1986a. « Jungbronzezeitliches Fernhandelzentrum im Gebiet von Brandenburg/Havel », *Veröff. Mus. Ur- Frühgesch. Potsdam*, Berlin, vol. XX, p. 267-275.
- 1986b. « Die Jungbronzezeitlichen Steinäxte mit Nachenknauf aus dem Elbe-Oder-Raum », in *Jahrbuch Bodendenkmalpflege in Mecklenburg 1985*, Berlin, p. 99-123.
- HVASS S., STORGAARD B. (dir.) 1993. *Digging into the Past : 25 Years of Danish Archaeology*, Copenhagen.
- IVERSEN J. 1973. *The Development of Denmark's Nature since the Last Glacial*, Copenhagen. (Geol. surv. Denmark, vol. V, Ser. 7c.)
- JAANUSSON H. 1981. *Hallunda : A Study of Pottery from a Late Bronze Age Settlement in Central Sweden*, Stockholm.
- 1983. « Main Early Bronze Age Pottery Provinces in the Northern Baltic Region », *Stud. balt. stockh.*, Stockholm, vol. I, p. 39-50.
- JENSEN J. 1982. *The Prehistory of Denmark*, Londres.
- 1987. « Bronze Age Research in Denmark 1975-1985 », *J. Dan. Archaeol.*, vol. VI.
- KADROW S. 1991-1992. *Iwanovice*, vol. I-II, Cracovie.
- KÜHN H. J. 1979. *Das Spätneolithikum in Schleswig-Holstein*, Neumünster.
- KRISTIANSON K. 1987. « From Stone to Bronze : The Evolution of Social Complexity in Northern Europe 2300-1200 BC », in E. M. BRUMFIELD, T. K. EARLE (dir.), *Specialisation, Exchange and Complex Societies*, vol. I, p. 130-145, Cambridge.
- LERSSON T. B. 1986. *The Bronze Age Metalwork in Southern Sweden*, Lund.
- LOMBORG E. 1973. *Die Flintdolche Dänemarks*, Copenhagen.
- MACHNIK J. 1977. *Frühbronzezeit Polens*, Wrocław.
- MALINOWSKI T. 1962. « Les rites funéraires chez la population de la civilisation lusacienne en Pologne », *Prz. Archeol.*, Wrocław, vol. XIV, p. 1-140.
- MALMER M. P. 1962. *Jungneolithische Studien*, Bonn/Lund.
- 1981. *A Chronological Study of North European Rock Art*, Stockholm.
- MAZUROWSKI R. F. 1984. « Amber Treatment Workshops in the Rzucewo Culture », *Zelawy. Prz. Archaeol.*, Wrocław, vol. XXXII.

- SCHWANTES G. 1958. *Geschichte Schleswig-Holsteins*; vol. I : *Urgeschichte*, Neumünster.
- STENBERGER M. 1967. *Sweden*, Londres.
- STRÖMBERG M. 1974. « Untersuchungen zur Bronzezeit in Südostschonen », *Medd. Lunds Univ. Hist. Mus.*, Lund, p. 101-168.
- 1975. *Studien zu einem Gräberfeld in Löderup*, Lund.
- STRUVE K. W. 1971. *Geschichte Schleswig-Holsteins*, vol. II, part. 1 : *Die Bronzezeit, Periode I-III*, Neumünster.
- 1979. *Geschichte Schleswig-Holsteins*, vol. II, part. 2 : *Die Jüngere Bronzezeit*, Neumünster.
- WIDHOLM D. 1980. « Problems concerning Bronze Age Settlements in Southern Sweden », *Medd. Lunds Univ. Hist. Mus.*, Lund, p. 30-46.
- WILLROTH K. H. 1985. *Die Hortfunde der älteren Bronzezeit in Südschweden und auf den dänischen Inseln*, Neumünster.
- WISLANSKI T. (dir.) 1970. *The Neolithic in Poland*, Wrocław.
- WÜSTEMANN H. 1974. « Zur Sozialstruktur im Seddiner Kulturgebiet », *Z. Archäol.*, Berlin, vol. VIII, p. 67-107.
- WYSZOMIRSKI M. 1974. « Scandinavian Flint Daggers », *Medd. Lunds Univ. Hist. Mus.*, Lund.

14.8

Religion et art

Lili L. Kaelas

Nous traiterons dans ce chapitre¹ les aspects généraux des objets d'art et autres découvertes archéologiques qui ont été interprétés comme une expression de la religion et de l'art. Notre champ d'investigation est l'Europe entre 3000 et 600 av. J.-C., à l'exception du monde égéen et de la Méditerranée orientale. Embrasser un territoire si étendu paraît une tâche quasiment impossible. Nous avons affaire à une vie culturelle riche et variée, différente d'une région à l'autre. Nous ne pourrions donc donner qu'une vue générale des principales caractéristiques et similitudes, en ignorant les exceptions, bien que celles-ci soient attestées dans plusieurs des régions concernées.

Précisons nos orientations géographiques. Quand nous faisons référence à l'Europe méridionale, nous entendons principalement l'Europe au sud du Massif central, des zones alpines et des Carpates. L'Europe centrale comprend l'Allemagne centrale jusqu'à la lisière des monts des Carpates et jusqu'à la Vistule, de Berlin et de Varsovie aux frontières de l'Autriche et de la Hongrie. Pour l'Europe de l'Ouest, de l'Est et du Nord nous adoptons les définitions consacrées par l'usage, telles qu'elles sont utilisées de nos jours par la presse européenne. Dans aucun de ces vastes territoires on ne peut attendre un modèle culturel uniforme. Nous devons aussi souligner que notre connaissance archéologique de la préhistoire européenne n'est pas aussi complète pour toutes les parties du continent. Il n'en demeure pas moins que les informations dont nous disposons, concernant les traditions funéraires et les résultats des fouilles, nous permettent de décrire les grandes lignes des pratiques et des notions religieuses dans toute l'Europe à la fin du Néolithique et durant l'âge du bronze.

Les conclusions auxquelles nous sommes parvenues sont des interprétations fondées sur l'étude du mobilier funéraire, des traces de cérémonies funéraires et des représentations symboliques ou naturalistes. Les hypothèses sont légion, d'autant que la religion est un concept diffus, qui revêt différentes significations en fonction de l'époque et du lieu. « L'art » est également un concept mal défini, et à examiner les vestiges préhistoriques et

les processus de pensée, il va de soi que les hypothèses et suppositions sont nombreuses et variées. Nous considérons aujourd'hui la religion comme un facteur social actif, une idéologie unificatrice et « conservatrice ». Et l'art peut être compris dans notre société comme un facteur de communication, créateur de prestige. Nous autres, dans l'Europe catholique et protestante, inclinons à penser qu'il existe une relation historique entre la religion et la création artistique. Cela est peut-être aussi vrai dans le cas du bouddhisme. Mais pas nécessairement dans d'autres religions.

Les tombes et leur contenu constituent depuis toujours un matériau important sur lequel se basent nos interprétations de la religion préhistorique des Européens. Les usages funéraires traduisent les idées existentielles et les changements qui les affectent. Mais pour les interpréter de manière scientifique nous avons besoin d'un cadre de référence. Nous pouvons procéder à des comparaisons avec d'autres religions anciennes, sur lesquelles nous possédons des notions écrites et/ou des traditions orales. Mais ce sont les rapports des anthropologues sur les pratiques religieuses et les idées des tribus qui vivent aujourd'hui à « l'âge de la pierre » qui en sont venus à jouer un rôle majeur dans les tentatives d'interprétation par analogie.

Lorsque nous interprétons les sépultures, il nous faut rester prudents. Les salles mégalithiques discutées dans le premier volume, chapitre 55, semblent avoir été bâties pour l'éternité; aussi a-t-on souvent considéré qu'elles indiquaient des notions sur l'au-delà, ou qu'elles représentaient la demeure éternelle des esprits ancestraux. Mais si ces monuments, notamment les plus grands et les plus sophistiqués, et les cérémonies et offrandes qui leur étaient associées, ne concernaient en fait que quelques individus — comme plusieurs études récentes l'ont montré —, il n'y a pas de raison de supposer que l'idée d'immortalité s'appliquait à d'autres qu'à ceux dont les ossements sont inhumés dans les tombes. Seuls ceux qui jouissaient d'un haut rang dans la société avaient droit à de telles cérémonies. Les monuments mégalithiques nous renseignent davantage sur la structure sociale de l'époque que sur les croyances religieuses de la communauté tout entière. Leur fonction sociale était de conférer à une famille un statut et une position de pouvoir permanents.

LES COUTUMES FUNÉRAIRES

L'apparition dans les régions à tombeaux mégalithiques de sépultures individuelles sous tumulus et de tombes plates peut suggérer l'émergence de nouvelles idées religieuses. Mais elle peut également indiquer que ces individus avaient réussi à obtenir une position sociale plus élevée. Cette évolution se fait jour dès le III^e millénaire av. J.-C. Les détails de l'arrangement de la tombe varient d'une région à l'autre et parfois dans la même région. Le

corps, par exemple, est enterré dans une position recourbée ou étendue, dans un ciste (cercueil) de bois ou de pierre. Les grands monuments, en particulier à l'ouest, suivaient la pratique néolithique des tombeaux couverts par un tertre ou un tumulus, ou des tombes à chambre mégalithiques.

C'est toutefois l'introduction de l'incinération qui représente le changement le plus radical dans les croyances religieuses. La crémation devint rapidement la forme commune et remplaça l'inhumation dans de vastes régions au bronze ancien quelque temps après le début du II^e millénaire, avant tout en Europe centrale. Après 1500 av. J.-C., cette pratique se répandit dans presque toute l'Europe. La disposition des cendres présentait de nombreuses variantes : dans une urne, un récipient en bois ou une pièce de tissu.

Pendant la dernière période de l'âge du bronze, à partir de 1250 av. J.-C., les urnes funéraires furent regroupées en de vastes champs — que l'on a appelés les « champs d'urnes » — à travers une zone qui s'étendait en Europe, de la Roumanie en passant par la Hongrie et la Russie vers l'ouest et le sud, et plus tard aussi vers le nord. Dans l'Europe centrale et orientale, l'inhumation et la crémation coexistèrent durant tout l'âge du bronze, les deux types de sépulture étant parfois présents dans le même cimetière. Il est fort probable que l'idéologie exprimée par la crémation était identique partout où celle-ci intervenait. On s'est demandé si l'apparition de vastes champs d'urnes était en relation avec l'économie, ou plutôt un pas vers l'égalité sociale. Cela ne semble pas être le cas. Lorsque le mobilier funéraire devint minimal — dans la plupart des cas — indiquant ainsi un changement dans les traditions religieuses, la richesse des dépôts de bronze s'accrut.

Quant au postulat selon lequel l'annihilation du corps impliquerait la libération de l'âme, de l'esprit ou de quelque autre propriété spirituelle — théorie parfois avancée comme explication de la crémation —, ce n'est qu'une hypothèse, rien de plus.

Il convient de rappeler que l'âge du bronze fut dans l'histoire de l'Europe une grande période de formation. De nombreuses innovations furent introduites, dans les domaines de la société, de l'économie et de la technique, la plus évidente étant l'émergence de guerriers en armes, et l'essor des privilégiés — comme en témoignent les tombes des « riches » et des « pauvres ». La différenciation entre riches et pauvres a déjà été notée lors de la construction des tombeaux mégalithiques, mais maintenant elle s'accroît. Pour une minorité, la richesse croissante marque une stratification sociale qui se renforça considérablement dans les régions les plus développées au bronze récent. Les transformations introduites durant cette période perdurèrent, les différences aux périodes postérieures se limitant pour l'essentiel à des changements d'accentuation, d'intensité. Comme le montrent les chapitres régionaux consacrés à la culture matérielle à l'âge du bronze, le développement ne débuta pas partout au même moment, pas plus qu'il ne prit fin simultanément. En Europe du Nord, les

nouveautés furent introduites plus lentement que dans les parties méridionales et centrales du continent, qui étaient plus proches des cultures supérieures de la Méditerranée et de l'Orient. C'est au bronze récent qu'une culture étonnamment homogène s'étendit à la plus grande partie de l'Europe.

L'ART SUR LES OBJETS

L'apparition de l'art pictural, notamment sur les rochers (art rupestre), sur les objets (poterie ornementale, armes, bijoux) et comme sculpture, représente un moyen de communication plus sophistiqué. L'art, toutefois, ne comporte pas seulement des représentations humaines ou animales, ou des objets reconnaissables, mais également des symboles abstraits (communs à la plupart des pays européens). Bien que le symbolisme religieux fasse toujours l'objet de multiples conjectures et interprétations, l'art pictural ouvre une nouvelle porte et présente un défi d'un ordre différent. Les figures de l'art pariétal n'ont pas toujours été comprises comme des notions religieuses. On pensait autrefois qu'elles enregistraient des événements contemporains. Les savants maintenant reconnaissent qu'elles expriment des idées existentielles, les sentiments et l'imagination. L'art visuel est le résumé, la quintessence des réactions humaines à une vision contemporaine de l'univers et aux divers phénomènes qu'il contient.

En ce qui concerne le mot « art », nous répétons qu'il n'est pas toujours adéquat dans un contexte préhistorique. Au sens restreint, le mot implique un concept purement esthétique. Mais les motifs et les symboles exécutés sur les rochers en plein air ne visaient sûrement pas à décorer les parois rocheuses, mais à véhiculer un message en direction des pouvoirs transcendants aussi bien que des humains. D'un autre côté, les outils pouvaient aussi être décorés, mais il est improbable que des éléments décoratifs de ce genre portent un message.

Les objets, dont la finalité pratique est difficile à comprendre, ont souvent — c'est plutôt la règle et non pas l'exception — été interprétés comme les vestiges d'activités religieuses : au premier rang desquels les figures et les pictogrammes. Puisque l'art pictural est communicatif (comme le langage par symboles de certaines religions aujourd'hui), nous avons tendance à lire dans les images et les signes de l'art rupestre une signification religieuse plus profonde que nous ne serions, au sens strict, en droit de le faire. Un objet en bronze richement décoré — une hache par exemple — sera considéré comme un objet de culte. Mais en même temps il montre le statut social de son propriétaire. Sans doute faudrait-il dire que symbole et décoration étaient inséparables pour les populations d'avant l'écriture.

Les objets de luxe, tels que les chaudrons de cuivre et les bols en or, sont considérés comme des ustensiles dont on se servait durant les cérémonies reli-

gieuses. Les meilleurs exemples en sont les magnifiques chaudrons, décorés en relief avec des scènes de fêtes mêlant hommes et animaux, des processions et des combats, que l'on a trouvés dans toute l'Europe centrale, en Autriche, en Hongrie et même en Scandinavie. Ou bien les chariots de bronze miniatures à quatre roues, portant un chaudron, et parfois tirés par un attelage de canards. Un autre exemple encore est le célèbre chariot de Trundholm (Sjaelland, Danemark) monté sur six roues, tiré par un cheval et transportant un disque solaire en bronze revêtu d'une mince plaque d'or estampée. Un bon nombre de ces chaudrons et bols en bronze contenaient les cendres d'illustres décédés ; il est probable qu'ils furent fabriqués spécialement à cet effet.

MUSIQUE

De nombreuses découvertes archéologiques indiquent que la musique jouait un rôle important dans les cérémonies. En Europe occidentale on a trouvé une série de trompettes en cuivre émettant des sons différents. En Scandinavie, au Danemark en particulier, de grands *lurs* (trompes) de bronze, vrais chefs-d'œuvre de l'art du bronze, furent produits sur une période d'environ un demi-millénaire. On les a découverts dans des marécages, jusqu'à trois paires dans le même dépôt. L'art rupestre les montre en usage : des hommes soufflant dans ces instruments sur des bateaux ou sur le rivaige. On trouve aussi fréquemment de larges anneaux creux, qui pouvaient être remplis de granules de bronze, de graviers ou de petits cailloux pour faire un son de crécelle. Tous ces instruments, sans oublier les cors, les flûtes, etc., faits de matériaux périssables ont peut-être servis lors de cérémonies religieuses. Il est vraisemblable qu'en gravant ces figures sur le roc, les artistes pensaient aux sons produits, et cela était un élément essentiel.

LES STATUETTES DE BRONZE

Les statuettes d'hommes et de femmes en bronze qui ont été découvertes à Grevens Vaenge (Sjaelland, Danemark) par exemple et à Faardal (Jutland, Danemark), comme les représentations rupestres de danseurs faisant la culbute à bord d'un navire, témoignent du rôle de la danse au cours des cérémonies. Ces fêtes incorporent certainement d'autres éléments encore, mais nous ne les avons pas encore à ce jour identifiés.

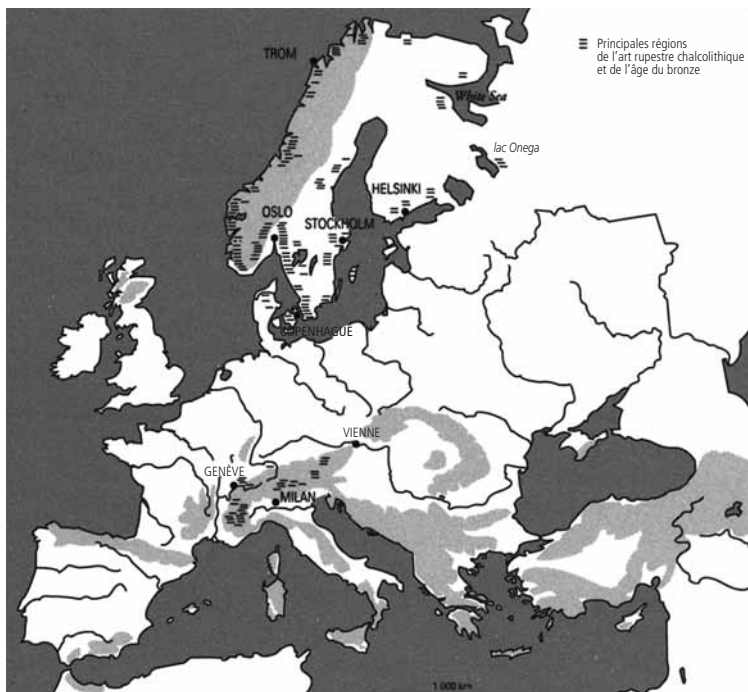
Parmi les motifs que l'on peut reconnaître sur les bronzes, les oiseaux, notamment les oiseaux aquatiques comme les cygnes et les canards, étaient particulièrement appréciés en Europe centrale. Dans l'Europe du Nord, on rencontre souvent des têtes de chevaux ; un motif qui se retrouve également

dans l'art rupestre. Ces animaux étaient aussi représentés en trois dimensions sous la forme de petites sculptures. Il est toutefois impossible de savoir si toutes les petites sculptures, et notamment les statuettes anthropomorphes, avaient une signification symbolique et servaient lors d'événements cérémoniels. Certaines étaient peut-être de simples jouets d'enfants. Mais quand ces motifs se retrouvent sur des urnes funéraires et des chaudrons par exemple, ou sur des instruments de musique tels les *lurs* en bronze, on peut supposer qu'ils avaient une signification symbolique. Il est vraisemblable qu'il en était de même en ce qui concerne les ornements et les décorations sur les épées, les casques et les boucliers — l'équipement des chefs de clan et des guerriers.

L'ART RUPESTRE

Une seule catégorie d'« art » — l'art rupestre — peut, sans le moindre doute, être définie comme ayant une visée exclusivement religieuse. L'art rupestre de plein air se retrouve dans le monde entier, mais avec un style, une configuration et à des époques très diverses. En Europe, les régions les plus riches en art pariétal sont les régions alpines, en particulier les contreforts des Alpes, dans les vallées de l'Italie du Nord et des Alpes-Maritimes en France ; et dans le nord de l'Europe, l'Allemagne septentrionale, le Danemark, la Norvège, la Suède et la Carélie finnoise et russe. Plus à l'est, on ne trouve plus de concentrations significatives au-delà du lac Onega et jusqu'à l'est de l'Oural. Plus au nord, les vestiges d'art rupestre sont relativement rares en raison des conditions climatiques peu propices à sa conservation. En ce qui concerne la répartition géographique générale de l'art pariétal, il faut noter que le phénomène apparaît à la périphérie des centres culturels contemporains, essentiellement en Espagne, dans le sud de la France et le nord de l'Italie, en Carélie et en Scandinavie.

On a découvert des stations d'art rupestre datant de l'époque du Néolithique récent et du bronze ancien dans des tombes en galeries (voir le premier volume, chapitre 55), mais les plus riches trésors d'art pariétal se trouvent en plein air sur des parois et des blocs rocheux dispersés. Il est frappant de constater qu'à part quelques sites isolés, c'est dans les Alpes et le nord de l'Europe que se trouve la plus grande concentration de rochers couverts d'une multitude de motifs, totalisant des centaines de milliers d'images et de signes. L'art pariétal était donc — cette déduction s'impose — un véhicule pour proclamer ou exprimer quelque chose, bref un moyen de communiquer. Cela est vrai de l'art dans toutes les civilisations, y compris la nôtre, mais son rôle en tant que moyen de communication était certainement plus important dans les sociétés préhistoriques.



Carte 22 Principales régions de l'art rupestre chalcolithique et de l'âge du bronze.

Un autre trait caractérise l'art rupestre de l'âge du bronze : le changement de sexe des représentations anthropomorphes. Au Néolithique, l'image de la divinité est féminine, du moins lorsqu'il est possible de déterminer le sexe. En comparaison des représentations masculines, le symbolisme du genre féminin domine, et de loin. Les représentations masculines ne représentent qu'une infime minorité, quelque 3 % du total (Gimbutas, 1991). Quand bien même ce pourcentage augmenterait à l'avenir, à la suite de découvertes nouvelles, il n'en restera pas moins négligeable par rapport au nombre de représentations féminines.

On peut suivre le déclin progressif de la figure féminine. Dans la France méridionale du Chalcolithique (âge du cuivre), par exemple, on voit apparaître des statues-menhirs anthropomorphes (voir le chapitre 55 du premier volume) des deux sexes (*ill. 15*), mais peu à peu les statues masculines deviennent prépondérantes. À partir du bronze ancien nous rencontrons un monde principalement masculin.

Les gravures sur roches, comme on les appelle souvent, ne sont pas à proprement parler gravées : ce sont des « dessins » de profil, au trait profond ou au trait poli, exécutés sur la surface de la roche avec une pierre. Souvent le motif entier est ensuite ciselé et apparaît comme un bas-relief.

Pourtant l'art rupestre n'est pas une invention du Néolithique ou de l'âge du bronze. Il débuta au Paléolithique et s'est très bien conservé dans les grottes. On connaît aussi des peintures et des gravures datant du Mésolithique, mais elles sont moins fréquentes, sauf en Scandinavie septentrionale, en Carélie et dans la zone de la mer Blanche, où cette tradition va perdurer jusqu'à l'époque qui coïncide avec l'âge du bronze en Scandinavie méridionale. Il n'est pas certain que la tradition continentale de l'art pariétal ait été pratiquée continûment depuis le Paléolithique. En ce qui concerne les motifs et le style graphique, l'art rupestre du bronze se distingue de celui des périodes antérieures : les représentations naturalistes sont remplacées par des stéréotypes, des signes picturaux représentant des hommes, des bateaux, etc. — un langage pictural intelligible que les initiés pouvaient « lire », de la même façon que de nos jours nous « lisons » et comprenons la signalisation routière internationale.

Du point de vue géographique, l'art pariétal du bronze s'est également répandu dans de nouvelles régions où il n'existait pas auparavant.

Importantes régions d'art rupestre

Dans la zone alpine la profusion de sites d'art rupestre, du lac de Garde à la frontière suisse, est impressionnante. Les régions les plus riches sont les vallées de l'Italie du Nord, en particulier le Val Camonica ; plus à l'ouest ce sont les hautes vallées des Alpes-Maritimes, en France. L'art pariétal des Alpes ressemble à son homologue du sud de la Scandinavie.

Italie

La zone qui a été le mieux étudiée en Italie — le Val Camonica — est arrosée, entre autres, par l'Oglio, le Haut Agide et la Lungiana. La plus haute montagne est le mont Adamello (qui culmine à plus de 3 500 mètres au dessus du niveau de la mer), mais c'est le pic moins élevé de Pizzo Badele (environ 1 000 mètres) qui compte pour les visiteurs des sites du Val Camonica : il est visible de tous les sites d'art rupestre. Les sites sont situés sur les contreforts des Alpes, sur des pentes et des terrasses situées à 300-500 mètres au-dessus du fond de la vallée. Les vallées ont été habitées et cultivées pendant des centaines d'années. Mais les établissements humains semblent avoir disparu sans laisser de traces. Les pétroglyphes et les statues-menhirs (des sculptures anthropomorphes, dont la ressemblance avec les êtres humains est parfois lointaine) sont pratiquement les seuls vestiges préhistoriques subsistants.

Les pétroglyphes les plus communs dans les Alpes italiennes sont des disques rayonnants (souvent considérés comme symboliques du soleil, interprétation qui n'est pas partagée par tous les scientifiques), des marques « de coupes et anneaux », des roues, des empreintes de pas, etc. Nombre de ces signes sont en rapport avec des symboles animaliers (les cerfs en particulier), plus rarement avec les humains. Les figures de maisons associées aux symboles du « soleil » ont été interprétées comme des temples, les structures en forme de table associées avec des animaux comme des scènes de sacrifices. Les silhouettes de deux combattants sont fréquentes. Les autres motifs incluent des animaux, des hommes les bras levés (célébrant un culte ?) et des cérémonies funèbres, dont les participants ont également les bras levés, auprès d'un corps gisant à terre. On observe encore des scènes animées avec des hommes en armes, ou une paire de bœufs tirant un chariot à quatre roues ou une sorte de charrue primitive, ou des humains étrangement couverts de plumes ou d'autres vêtements rituels (?). Sur une même paroi, les motifs sont en général variés, mais il arrive aussi qu'ils soient répétés et couvrent entièrement ou partiellement un panneau rocheux : ainsi des armes (des poignards par exemple), des gables de maisons, des animaux, etc. (*ill. 156, 157*). Il est possible d'attribuer ces motifs à une certaine culture et de les dater sur la base de la forme des armes, en particulier des poignards, qui entretiennent des affinités avec les armes des communautés bien connues du Chalcolithique, notamment de la culture Remedello. Les scènes avec des guerriers étrusques (les combattants) témoignent d'une tradition qui dura longtemps et qui était sûrement encore pratiquée à la veille de la conquête romaine de la Gaule cisalpine vers 200 av. J.-C.

France

La France abrite une seconde vaste zone alpine d'art rupestre, située non loin de celle de l'Italie du Nord, dans les hautes vallées des Alpes-Maritimes, à environ 80 kilomètres au nord-est de Nice, dans le sud-est de la Provence. Du point de vue de l'environnement, il s'agit d'une zone remarquable. Les pétroglyphes sont concentrés dans les vallées, au premier chef dans les vallées des Merveilles et de Fontanalba (parmi d'autres vallées dignes d'intérêt citons la Valaurette et la Valmasque), à une altitude comprise entre 2 200 et 2 600 mètres. Les symboles exécutés sur les parois ou sur des blocs irréguliers entourent comme une ceinture le mont Bego, le plus haut sommet de la région (2 872 mètres). Les artistes ont choisi de préférence des roches en schiste pour leurs gravures ou bas-reliefs, qui représentent ici la majorité des figures.

Dans ce décor chaotique des vallées des Merveilles et de Fontanalba, parsemées de blocs de pierre charriés par les glaciers de la dernière ère glaciaire, au Quaternaire, seuls de petits lacs et des torrents égayaient un vrai

paysage lunaire. C'est un environnement sauvage, hostile, loin des zones habitées. Les noms dits — le lac ou la vallée de l'Enfer, le pic du Diable par exemple — attestent la crainte que devaient ressentir les chrétiens à la vue de tant de signes païens dans ce lieu désert. On ne connaît aucun site habité dans ces hautes vallées. Mais il faut se souvenir qu'à l'âge du bronze le climat était plus chaud et plus sec et que la limite des forêts était probablement plus haute (elle est aujourd'hui à 2 300 mètres). Ce n'était pourtant pas un endroit agréable à vivre, à l'exception de la saison estivale. Les hivers étaient longs et froids, avec souvent beaucoup de neige. Les établissements humains se trouvaient sur les pentes les plus basses et au fond des vallées, près de la côte méditerranéenne. En revanche, les sentiers sur les cols de montagne témoignent que les bergers durant la saison sèche faisaient remonter plus haut leurs troupeaux à la recherche d'herbages. La transhumance, qui est encore pratiquée de nos jours, plonge ses racines dans l'Antiquité, comme le révèlent les découvertes faites dans d'autres cols des Alpes, tel le col du Saint-Bernard entre l'Italie et la Suisse.

Le répertoire des motifs des Alpes-Maritimes est plus limité et plus homogène que celui de l'Italie du Nord. La différence entre les deux zones tient aussi à l'environnement géographique : l'art rupestre italien s'est épanoui sur les contreforts des Alpes, dans un paysage de pâturages, où les habitants pouvaient résider toute l'année. Mais pour l'essentiel les populations des Alpes-Maritimes utilisaient un langage pictural similaire, à base de motifs d'armes et de symboles abstraits. Parmi les motifs identifiables, on reconnaît un bovidé : une figure stylisée, stéréotypée — le plus souvent une tête d'animal dotée de cornes démesurées, et parfois l'animal tout entier, soit seul, soit tirant un soc (avec ou sans laboureur). Comme dans le cas des armes, là aussi l'homme est minuscule comparé à l'animal et au soc — les humains ne tiennent pas la première place. On estime généralement que ce bovidé est un bœuf.

Les autres motifs fréquents sont les poignards, les lances, les haches et les outils (telle la faucille). Les symboles anthropomorphes ne représentent qu'une faible proportion de la totalité des motifs. Ils sont associés aux animaux et aux armes. Les humains sont en majorité asexués, et lorsque le sexe est indiqué, il s'agit d'un homme (*ill.* 158). Seules quelques figures féminines, indiquées par une vulve, sont présentes. Les symboles abstraits comprennent des cercles, des spirales, des croix, des signes en forme d'étoile, des carrés, des rectangles réticulés, des lignes parallèles, des points, etc. Certains symboles sont interprétés comme des maisons, des champs et des chemins, mais cette hypothèse nous paraît peu réaliste. Ce sont plutôt des symboles abstraits. Comme en Italie, les dessins sont pour la plupart en bas-relief. Au cours du temps les rocs de schistes sédimentaires ont pris une patine jaune, orange et rougeâtre. Les motifs ressortent clairement en différentes teintes de gris sur la surface patinée de la roche.

Pour rattacher l'art rupestre des Alpes-Maritimes à telle culture particulière, on se fonde, comme en Italie, sur le style des armes — divers types de poignards et de haliebardes. Là aussi la taille des armes est saisissante. Celles qui sont grandeur nature ont certainement été copiées d'après les originaux en bronze : même les trous de rivets sont rendus exactement. La taille des armes est encore plus marquée quand elles sont associées à des humains qui les tiennent en main ou qui sont placés à proximité. Leur style rappelle celui des armes en bronze des cultures du Rhône et de Polada de l'âge du bronze supérieur et moyen, vers 2300-1500 av. J.-C. Le caractère homogène de l'art rupestre dans les Alpes-Maritimes laisse penser qu'il n'eut pas une histoire aussi longue qu'en Italie du Nord.

L'Europe septentrionale

L'art rupestre de l'Europe septentrionale est beaucoup plus varié que celui des Alpes. Nous pouvons distinguer deux groupes principaux : l'art pariétal des chasseurs de l'âge de la pierre (parfois qualifié de groupe arctique), caractérisé par la représentation plus ou moins naturaliste d'animaux. L'autre groupe, l'art pariétal de la Scandinavie méridionale ou de l'âge du bronze, présente des dessins stylisés sous forme d'un langage pictural. Mais il n'existe pas de ligne de démarcation claire entre les deux groupes et l'on observe des formes de transition sur le plan du style, des sujets et de la topographie.

Vers le sud, on rencontre l'art rupestre du groupe nordique jusqu'à la région du fjord d'Oslo. En revanche les motifs relevant de l'âge du bronze apparaissent jusqu'au 66^e parallèle, près du cercle arctique. Quelquefois des motifs et des styles caractéristiques des deux groupes se retrouvent sur le même rocher, témoignant de l'activité de deux groupes ethniques différents sur le même site. Les contacts entre les deux cultures sont attestés par les pétroglyphes sur les parois rocheuses des rapides de la rivière Nämforsen dans la province de Angermanland (Suède centrale). Là, le mélange de motifs appartenant aux groupes du Nord et du Sud prouve que l'art rupestre des chasseurs était encore pratiqué durant l'âge du bronze. Un savant suédois explique cette coexistence par le rôle de place de commerce que jouait ce site pour les négociants en fourrures de la Scandinavie méridionale — les fourrures étant l'un des articles qui s'échangeaient contre le bronze (Malmer, 1989). Le style animalier du groupe méridional trahit l'influence du groupe nordique, notamment sur les panneaux rocheux d'Ausevik (Flora), sur la côte occidentale de la Norvège. Les deux traditions furent ainsi synchrones, au moins pendant un certain temps, après l'émergence du groupe de l'âge du bronze.

Le groupe nordique était présent sur une vaste zone pénétrée par des rivières, de la côte atlantique à l'ouest, aux forêts de la Suède centrale et de la Finlande du Sud-Est (Carélie) et jusqu'à la région de la mer Blanche (la seule région arctique de toute la zone) à l'est. Ce territoire couvre une variété de

zones climatiques. La côte occidentale de la Scandinavie avait et a toujours un climat doux en raison de l'influence du Gulf Stream, tandis que la côte de la mer Blanche est plus arctique. Les pétroglyphes de ce groupe se rencontrent majoritairement près de l'eau ou avec un lien direct avec elle : fjords, rivières et lacs, ou voies de communication, là où le terrain est praticable. Les conditions naturelles de cette vaste zone varient, il en est de même du style des pétroglyphes, qui résultent de l'activité de nombreux groupes de chasseurs en mouvement. Le gibier fournit les motifs les plus typiques : l'élan, le renne et le cerf (et le cygne sur le lac Onega). La seule bête de proie est l'ours, chassé pour sa chair. Parmi les créatures marines on peut identifier le phoque, la baleine, le saumon et le poisson plat. À l'exception de l'élan omniprésent, la fréquence des autres espèces varie ; les oiseaux sont plus communs à l'Est, les poissons à l'Ouest, sur la côte atlantique. Les figures anthropomorphes sont relativement peu nombreuses, de même que les bateaux associés à des humains. Les dessins ont un style plus ou moins réaliste ; mais on peut observer une tendance vers des formes plus stylisées. Des différences qui reflètent probablement une évolution des concepts spirituels. Les animaux dont seul le contour est dessiné et ceux qui présentent une « ligne de vie », avec le cœur et les autres organes gravés ou un squelette esquissé à l'intérieur du contour du corps, sont peut-être aussi des exemples de concepts différents.

Comme ce type d'art rupestre se trouve essentiellement dans les zones montagneuses et boisées, sur des falaises le long des côtes ou des rivières, on le tient pour « l'art des chasseurs » de l'âge de la pierre. Le cadre culturel de cet art est manifeste : c'est un monde de la chasse et de la cueillette que reflètent ces pétroglyphes, un monde de populations qui pendant des siècles ont pratiqué un mode de vie nomade. Il est communément admis que cet art rupestre peut être daté de la période mésolithique, débutant approximativement au VI^e millénaire av. J.-C. et se poursuivant pendant l'âge du bronze, mais il est impossible d'en dater précisément le début et la fin. Une chose est claire : ce type de culture mésolithique empiéta sur l'âge du fer de la Scandinavie méridionale, jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

L'art rupestre de l'âge du bronze se rencontre non seulement dans le sud de la Scandinavie mais aussi dans les régions adjacentes de l'Allemagne du Nord. Au sens large l'apparition du groupe méridional coïncide avec celle de l'âge du bronze nordique. Dans cette partie de l'Europe, le Danemark est naturellement une des zones les plus développées au nord des Alpes. Les régions riches en pétroglyphes de la Norvège et de la Suède représentent la périphérie du centre de culture de l'âge du bronze nordique.

Au Danemark et en Allemagne du Nord, la tendance était aux motifs abstraits, tandis que le sud de la Norvège et de la Suède (particulièrement les provinces voisines de Ostfold et de Bohuslän) exhibent une remarquable prolifération de scènes animées ; ce qui les classe au premier rang mondial

des régions d'art rupestre (*ill. 159*). Nous rencontrons des hommes en action (des bateaux avec des traits au-dessus des plats-bords qui représentent les membres de l'équipage ramant ou payayant, et parmi eux, souvent, une ou deux figures plus grandes soufflant dans un *lur*, et parfois un homme ou deux exécutant des acrobaties). Quelques-uns de ces « bateaux » sont probablement des traîneaux. Il y a des figures d'hommes armés et non armés ; les premiers sont équipés d'une épée ou d'un poignard, d'une lance, d'un bouclier et d'un casque. Ils apparaissent seuls ou en groupe, en tant que fidèles d'un culte les bras levés, seuls ou en procession ; on observe aussi des scènes de combattants, de cortège funèbre, de laboureurs, de couples copulant et également des parties du corps humain (bras, mains, pieds et plantes du pied). Parfois les humains sont accompagnés d'animaux, tels que cochons ou sangliers, cerfs, bovins, chevaux, biches ou chiens dans des scènes de chasse. Quelquefois les animaux sont seuls : animaux domestiques et gibier (en grande majorité cerfs, biches et sangliers). Les têtes et les cornes de taureau font aussi partie du décor, de même que les poissons (le saumon par exemple), les oiseaux (l'oie) et d'énormes serpents. On distingue même des motifs de plantes et d'arbres, mais peu fréquemment. Auprès des figures identifiables se trouvent un grand nombre de symboles abstraits (cercles, cercles concentriques, croix d'anneau et de roue, spirales, lignes ondulées, labyrinthes, structures en grilles, etc.) et les omniprésentes marques de coupes. Comme dans les Alpes, les motifs individuels ne sont pas répandus en abondance sur toute la zone d'art rupestre.

Comme dans les régions alpines, certains hommes armés dominent de leur taille les autres personnages. Ce serait des représentations des dieux, selon certaines interprétations. Les épées et les lances, individuellement ou en groupe, sont gravées grandeur nature. Le bateau est le motif dont la taille varie le plus, de quelques mètres à quelques centimètres de la proue à la poupe. Après les marques de coupes, les pieds nus et la plante des pieds, le symbole du bateau est l'un des plus fréquents dans l'art pariétal de la Scandinavie méridionale. Probablement en raison du rôle que jouaient les bateaux dans la vie de tous les jours : c'était le principal moyen de communication dans une région de golfes, de lacs et de torrents. Comme l'Europe du Nord ne disposait pas de mines de cuivre ou de ressources en étain, tous les métaux étaient acheminés des régions minières par voie d'eau. Le bateau jouissait ainsi d'un grand prestige dans la région ; ce motif si caractéristique de la Scandinavie n'apparaît nulle part ailleurs. Parmi les motifs les plus remarquables, il faut encore mentionner les chariots à quatre roues, avec ou sans attelage de bœufs, et les chars de guerre à deux roues. Ces derniers, beaucoup plus nombreux que les chariots, et de loin, n'ont jamais été utilisés, semble-t-il, en Scandinavie ; ils furent sans doute copiés à partir d'objets importés : ils ressemblent aux chars que l'on trouve sur les vases grecs quasiment contem-

porains. Les représentations de femmes sont peu nombreuses. Notons toutefois que certains animaux gravides sont représentés.

Comme l'étude des motifs le montre, l'art rupestre des Alpes et celui de la Scandinavie ont beaucoup en commun. Dans les deux zones, les humains sont surtout des mâles ou des figures associées aux mâles (hommes armés, armes, hommes au pénis en érection). Les personnages miniatures sont beaucoup plus communs que les représentations grandeur nature. Un personnage isolé est exceptionnel : dans la plupart des cas, les humains apparaissent en nombre, souvent sans ordre, mais parfois deux ou plusieurs personnages semblent entretenir une relation particulière. Pourtant les compositions sont rares. Bien que dans toutes les régions prédominent les symboles miniatures, il est frappant de constater que les armes sont souvent représentées en taille réelle (poignards, épées, lances), de même que les pieds et les plantes de pied. Lorsque les armes ou les chars sont associés aux hommes, leur taille est encore accentuée. Un bon nombre de motifs abstraits sont, par ailleurs, communs aux deux zones.

Ce n'est certainement pas une coïncidence si, dans le nord de l'Italie, le sud de la France et la Scandinavie méridionale, un unique et même motif est répété sans cesse sur la même paroi rocheuse. Dans les trois régions, il s'agissait sans doute d'une invocation, de l'approfondissement d'une image, plutôt que de son redoublement, probablement pour renforcer son caractère magique.

Cela ne veut pas dire, pour autant, que les motifs de l'Europe septentrionale aient leur source dans ceux des Alpes. L'explication de cette similitude réside dans leur fonds commun, à travers leurs contacts avec la culture de Hallstatt présente en Europe centrale, en Autriche et en Hongrie. La culture de Hallstatt des régions alpines, riches en métaux et en sel, entretenait des relations étroites avec les Étrusques du nord de l'Italie et la culture méditerranéenne de l'Orient grec. Les trouvailles archéologiques en Scandinavie méridionale montrent que même la Scandinavie était en contact direct ou indirect avec ces régions. Dans les endroits sans art pariétal, les décors l'attestent, sur les armes, les chaudrons, les bols et les plaques de ceinture en bronze et en or, ainsi que sur les céramiques. Les matériaux périssables étaient aussi certainement décorés. Les œuvres d'art incluent également des petites statuettes en bronze anthropomorphes ou zoomorphes.

La magnifique tombe de Kivik, sur la côte baltique au sud-est de la Suède, offre un exemple de l'importation de motifs, et peut-être même d'idées. Elle était recouverte d'un immense cairn (aujourd'hui de 70 mètres de diamètre sur 3,5 m de hauteur mais à l'origine beaucoup plus grand). Les dalles qui forment les murs sont décorées de figures stylisées arrangées symétriquement — cinq figures comportant exclusivement des motifs en paires (deux chevaux, deux bateaux, deux roues de soleil (?), deux haches). Cela évoque les dépôts avec des objets par paires trouvés dans les tourbières et les marais.

Deux dalles en pierre dépeignent des scènes narratives, que l'on interprète généralement comme des processions, des actes sacrificiels, ainsi qu'un char de guerre à deux roues avec son aurige (un motif typique de la Méditerranée). Sur chaque dalle, la scène est encadrée d'une ligne comme s'il s'agissait d'une tapisserie tissée. Nous ne saurons jamais si ce décor unique symbolise une cérémonie en l'honneur d'un chef de clan — un seigneur de la mer — ou une quelconque cérémonie dont la signification est perdue. Comme la tombe a été pillée il y a deux cents ans, ne subsistent que des minuscules fragments de bronze avec un décor typique de l'âge du bronze nordique, daté de l'an 1300 av. J.-C. environ. Cette datation coïncide bien avec celle des dessins gravés sur les murs. De telles compositions sont un témoignage des importations culturelles, dont la plupart arrivaient sous la forme de bronzes, d'autres comme textiles, de l'Europe centrale et méridionale. Mais les motifs de l'art pariétal ne s'inspiraient pas seulement des bronzes aux décors en relief. Les influences étrangères les plus profondes étaient portées par les voyageurs qui s'étaient aventuré hors de leur district natal. C'est ainsi que les nouveautés culturelles, s'introduisant facilement, se répandaient largement, si, pour une raison ou pour une autre, elles suscitaient l'intérêt.

La datation des objets identifiables dans les dessins de l'art rupestre de l'âge du bronze est souvent basée sur des pièces en bronze qui ont été découvertes dans des tombes et des dépôts dont la date est connue, et sur les motifs rupestres trouvés sur des blocs de pierre dans les tombes de l'âge du bronze que l'on peut dater. Mais il s'est avéré difficile de dater les changements de style et les motifs surimposés.

Dans le Grand Nord, le répertoire est centré sur le gibier : animaux terrestres, poissons et oiseaux. Il n'existe pas de motifs avec des objets datables ; les changements de style fournissent pratiquement la seule indication temporelle. Récemment, toutefois, des recherches paléogéographiques sur la mer Blanche et le lac Onega ont permis de dater les changements du niveau marin sur les rochers portant des pétroglyphes, qui se trouvent sous le niveau actuel des eaux. Les pétroglyphes des chasseurs du groupe nordique datent donc, selon cette étude, du IV^e millénaire av. J.-C. (Savvateev, 1990). Cette tradition dura longtemps, jusqu'au début de l'âge du bronze de la Scandinavie méridionale. L'art rupestre du sud de la Scandinavie remonte au Néolithique, mais sa période majeure est la seconde moitié de l'âge du bronze, soit entre 1000 et 500 av. J.-C., et il fut encore pratiqué jusqu'au premier ou second siècle de l'âge du métal ancien.

L'objectif et la signification de l'art rupestre

L'art rupestre est étudié en Europe depuis environ cent cinquante ans. On a avant tout cherché, pendant cette période, à établir une chronologie convaincante, à étudier les contenus et à reconstruire les mythes.

Le groupe septentrional est particulièrement difficile à dater. Mais, comme nous l'avons dit, les études menées ces dernières années sur les changements du littoral en Carélie ont permis, dans une certaine mesure, de fixer son âge. Mais personne ne sait si cette datation n'a qu'une valeur locale ou si elle est généralisable à l'ensemble de la Scandinavie septentrionale. Cette datation géologique n'en demeure pas moins une grande première. La datation de l'art rupestre de l'âge du bronze débuta il y a un siècle environ, lorsqu'on s'avisa de comparer les représentations d'armes avec les armes en bronze qui, elles, étaient datées.

Outre la chronologie, les études se concentrèrent simultanément sur la signification des symboles. Il était admis, plausiblement, que ces symboles portaient un message et qu'ils étaient en conséquence un moyen de communication.

Aujourd'hui les chercheurs s'accordent à penser que l'art rupestre est un langage pictural religieux, une conclusion qui a suscité un nombre infini d'hypothèses et de suggestions afin d'interpréter le sens des divers symboles pétroglyphiques.

Lorsque nous décrivons les religions de notre temps, nous examinons leur contenu mythique. Nous distinguons les grandes religions en fonction de leur conception de la divinité (un dieu, plusieurs dieux, une trinité, etc.), leur conception de la genèse de la vie et autres problèmes eschatologiques. Il est donc naturel que cette attitude ait marqué le but et la direction des recherches sur l'art pariétal et que l'on se soit efforcé d'expliquer le contenu des figures et des signes rupestres sur la base de ces concepts.

Dans l'une des analyses les plus influentes de l'art rupestre de la Scandinavie méridionale, les pétroglyphes ont été interprétés comme l'expression d'une mythologie de la fertilité dans une société agraire (Almgren, 1934). Almgren souligna les analogies avec les religions de l'Orient et de l'Antiquité, telles que celles de Babylone, de l'Égypte et de la Grèce, et définit l'art rupestre scandinave de l'âge du bronze comme la représentation de cérémonies associées au culte de la fertilité. Les bateaux, par exemple, étaient considérés comme le pendant de la tradition immémoriale des « navires des dieux » de l'Égypte, dont les modèles servaient lors des fêtes religieuses. Diverses scènes de l'art rupestre figurant des humains illustraient selon cette théorie le mariage, la mort violente, le deuil, la résurrection et la revanche d'un dieu de la fertilité; les scènes de combat étaient des jeux de lutte rituels entre le dieu de la fertilité et ses adversaires; le dessin du pied, par une analogie avec le folklore de l'Inde, marquait la présence du dieu, etc. Les éléments de cultes magiques ou religieux — un humain, par exemple, avec une tête d'oiseau portant un cercle symbolique (le soleil ?) ou un homme labourant tout en tenant à la main une branche verte — étaient mis en évidence comme autant de preuves à l'appui de l'hypothèse d'Almgren. Ces scènes et symboles, et d'autres du

même genre, devaient maintenir la force des cérémonies annuelles et répandre leur influence plus loin, dans d'autres parties du district.

Lorsque l'hypothèse du culte de la fertilité fut lancée, elle prenait le contre-pied de la théorie du culte mortuaire, qui avait été avancée quelque temps auparavant par d'autres archéologues suédois. Le concept d'un culte mortuaire était fondé sur le dessin des bateaux, sur les pieds, les figures rondes et les marques de coupes sur les dalles des tombes. Les marques de coupes étaient interprétées comme des bols pour les offrandes, et les symboles de navires comme les bateaux mortuaires sur lesquels s'embarquaient les défunts pour leur voyage vers l'au-delà. Pourtant la thèse du culte de la fertilité avait un attrait quasiment charismatique, et elle s'imposa pendant plus de cinquante années.

Une hypothèse plus extrême encore fait référence aux mythes indo-européens, tandis que différentes cultures et sources, proches et lointaines, expliquent les chariots et les chars de guerre, les roues, les bateaux, les pieds et plantes de pied, etc., comme autant d'aspects d'une divinité invisible (plutôt qu'un dieu ou une déesse particuliers) qu'il était interdit de représenter.

Görman (1987) a étudié un ensemble de symboles pétroglyphiques de l'art pariétal suédois — avant tout des humains, des serpents et des figures rondes complexes —, en les comparant aux divers motifs sur les objets de la culture de Hallstatt et des cultures celtiques. Görman tente d'identifier dans ces images rupestres les dieux celtiques Cernunnos, Taranis et Lugh, et estime que ceci indique une évolution vers la religion celtique à partir des vieux mythes indo-européens.

Il est indéniable qu'un bon nombre de symboles de l'art rupestre trouvent leurs prototypes dans la culture celtique — et il n'est pas exclu qu'ils fussent associés à la mythologie celtique; la culture celtique exerça assurément une forte influence culturelle sur le sud de la Scandinavie. Au moment même où apparaissaient de nouveaux éléments décoratifs sur les bronzes nordiques, de nouveaux motifs se faisaient jour sur les parois rocheuses. Il est plausible que cet impact culturel provoqua des changements dans la religion de l'âge du bronze tardif, parallèlement à d'autres changements que l'on peut noter dans le profil culturel. On ne peut toutefois accepter sans réserve la description de la religion celtique faite par des auteurs romains tardifs, y compris les noms des dieux, qui varient d'un auteur à l'autre. Certaines sources romaines les assimilent aux divinités de Rome.

Aujourd'hui nous réfutons de façon quasi unanime la théorie du culte de la fertilité. La théorie du culte du soleil, une autre interprétation en vogue pour expliquer certains dessins rupestres circulaires, rencontre le même scepticisme, pour la bonne raison qu'il n'existe aucune indication d'un culte solaire dans les matériaux archéologiques nordiques, à l'exception du chariot de Trundholm avec son disque doré.

Des études statistiques (Malmer, 1981) ont montré que les motifs liés à l'agriculture occupent une place marginale par rapport aux autres types de décor, et en comparaison des symboles abstraits. Nous devrions aussi garder à l'esprit le fait que les terres arables n'ont été cultivées, dans les régions les plus riches en art rupestre, qu'à partir des temps historiques, et quelquefois pas avant le XIX^e siècle en Suède et en Norvège. L'élevage avait probablement plus d'importance que l'agriculture, mais cela non plus n'apparaît pas vraiment sur les parois rocheuses. Plus étonnant encore, la pêche, qui était certainement l'une des sources de base de l'alimentation, n'apparaît qu'une seule fois en tant que motif rupestre ; et les poissons ne sont pas davantage un thème récurrent de l'art rupestre de l'âge du bronze. Des animaux sauvages (gibier ?) apparaissent plus souvent, mais les scènes de chasse ne sont guère fréquentes. La subsistance n'est donc pas un thème majeur de l'art rupestre de la Scandinavie méridionale.

Lorsque nous nous tournons vers l'art rupestre des Alpes, nous trouvons une situation quelque peu différente, mais néanmoins parallèle en ce qui concerne les théories et les hypothèses. Il existe une interprétation religieuse, influencée par les théories de Georges Dumézil. Celui-ci postule (1958) une division sociale tripartite au sein des populations indo-européennes entre gouvernants, guerriers et artisans, qui trouvaient leur équivalent dans les trois divinités du ciel, du tonnerre et de la guérison. En outre les mythes étaient universels et pouvaient être reconnus dans les religions celtique, romaine et germane. Cette théorie est aujourd'hui sérieusement remise en cause par d'autres savants, parce qu'il n'existe aucunes preuves d'une telle culture indo-européenne pourvue de traits si distinctifs et si spécifiques.

La concentration de pétroglyphes dans les vallées autour du mont Bego dans les Alpes-Maritimes a incité Henri de Lumley à considérer ces endroits comme des sanctuaires en plein air pour les populations vivant dans la région. Il est vrai que les hautes montagnes — l'Ararat, le Sinaï, l'Olympe — ont joué un rôle important dans les mythes des peuples méditerranéens. De la même manière, le mont Bego pourrait avoir été un lieu doté de signification religieuse dans la vallée des Merveilles. Il est aisé d'établir que les panneaux rocheux ont souvent été choisis de telle sorte que celui qui faisait face aux pétroglyphes apercevait le sommet ou la barre de la chaîne de montagnes des Merveilles.

De Lumley (1984) examine aussi la théorie de la religion indo-européenne, dans sa version méditerranéenne. Selon lui, la population des Alpes méridionales, ayant à l'âge du bronze une économie agraire et pastorale, pratiquait le culte du bœuf, comme semble l'indiquer le nombre des symboles de bovidés (habituellement interprétés comme des bœufs) sur les rochers et les pierres. Deuxièmement, le culte de la déesse de la terre, ou de la Grande Déesse, est symbolisé par des figures géométriques et quelques représentations anthropomorphes. Troisièmement, le culte de l'orage, ou du

dieu qui apporte la pluie et fertilise la terre, prend parfois la forme d'une figure taumorphe ou anthroporphe avec une tête-disque. Dans certains cas exceptionnels, les deux dessins spécifiquement anthropomorphes — le dieu du tonnerre et de la pluie et celui de la terre (recevant la pluie) — apparaissent dans la même scène, si l'on en croit l'interprétation de Lumley.

Emmanuel Anati (1964, 1974) est également de l'opinion que la population des vallées du nord de l'Italie représentait les mythes indo-européens par des pétroglyphes et que, là aussi, on peut reconnaître un ensemble de trois dieux sur les rochers ou les stèles dont la surface est divisée en trois parties par trois symboles différents. Ces symboles représentent respectivement les divinités céleste, terrestre et souterraine.

Parmi d'autres savants français et italiens, il est courant d'interpréter certains symboles — le bœuf, la herse, la faux et les armes — comme des éléments de la vie quotidienne à l'âge du bronze. Il est supposé que les motifs relatifs au travail des champs étaient réalisés au printemps pour assurer une bonne récolte. En fait, les interprétations prolifèrent : même l'Ancien Testament a été considéré comme une source de dessins de l'art rupestre.

Nos réserves seront identiques à celles que nous avons déjà exprimées lors de la discussion sur l'interprétation de l'art pariétal de la Scandinavie méridionale comme culte de la fertilité. Dans les Alpes-Maritimes et dans le nord de l'Italie, les représentations d'objets directement liés à l'agriculture ou au bétail sont marginales, si on les compare à la quantité d'autres motifs de l'art rupestre. Les symboles bovins, y compris les têtes à cornes, ont probablement une double signification dans laquelle le symbole occupe une place centrale.

Toutes ces interprétations sont et resteront des hypothèses spéculatives. Elles conduisent à une impasse, puisqu'elles ne peuvent ni être mises à l'épreuve ni prouvées.

LE RÔLE DE LA RELIGION DANS LE SYSTÈME SOCIAL

Comme il est impossible d'identifier le contenu mythique des religions de l'âge du bronze, nous allons essayer un autre détour. Comme nous l'avons dit, l'art rupestre est une expression symbolique d'un phénomène que nous appelons magico-religieux. Les pétroglyphes ont pu être un moyen de communication naturel avec des pouvoirs transcendants, et simultanément un message à la société dans laquelle ils étaient produits. La religion comme idéologie n'a pas seulement des aspects philosophiques ; elle comprend également des éléments sociaux. D'où la question : quel rôle jouait-elle dans le système social ?

Les formes extérieures et observables de la religion comportent des cérémonies, des bâtiments, où les cérémonies se déroulent, et des institutions ;

c'est-à-dire des officiants et leur relation à l'assemblée des fidèles. D'après les recherches anthropologiques, les cérémonies étaient mises en forme et dirigées par des officiants, qui pouvaient être des prêtres ou des chefs de clan. La religion était une affaire publique, non une chose privée, et était sans doute un moyen de conserver les traditions sociales. La recherche anthropologique a montré que l'exercice de la religion peut renforcer et garantir le pouvoir et l'autorité d'une famille dirigeante. Sur ce point, il devrait être possible d'éclairer le rôle que jouait l'art rupestre au sein du système social.

De multiples questions se présentent alors. Quelle était sa relation spatiale par rapport à la zone de l'établissement? Est-ce que les lieux dotés d'art rupestre étaient des sanctuaires locaux dédiés à une famille ou à l'établissement tout entier? Compte tenu des milliers d'années durant lesquelles les symboles furent développés et utilisés, leur message étant transmis de génération en génération, nous pouvons nous demander quel est le degré de stabilité dans le système de communication.

Ces questions ont été étudiées par des chercheurs scandinaves depuis les années 1970, et cette nouvelle approche a été récompensée. Les études montrent clairement que dans le sud de la Scandinavie, il existait une corrélation entre habitations et zones d'art rupestre. Dans certains cas, il semble possible d'identifier un centre culturel au sein d'une région, comme dans l'ouest de la Suède, à Tanum.

Afin de comprendre le sens et l'objectif du langage de l'art rupestre, il importe de connaître la société dont il participait. Il y avait certainement une différence considérable entre la vision du monde des chasseurs du Nord et celle des populations de l'âge du bronze, pratiquant une économie mixte (élevage, pêche/chasse, agriculture et artisanat spécialisé dans, par exemple, la fonte du bronze) dans la Scandinavie méridionale. La vision du monde des populations des deux régions alpines était certainement différente, de même que celle de la Scandinavie par rapport à celle des régions alpines.

Si nous considérons l'art rupestre du Grand Nord, dont seulement une partie relève de l'époque qui nous concerne dans ce chapitre, nous pouvons affirmer, sur la base de la recherche socio-anthropologique, qu'une société de trappeurs et de pêcheurs (ou de chasseurs) était plus ou moins égalitaire. Le but et la signification de leur art étaient comparables à ceux de l'art paléolithique : l'emporter sur leur proie. L'image était un moyen magique pour les chasseurs d'accomplir leurs désirs. Ce phénomène est parfois débattu comme s'il y avait une différence entre la magie et la religion. Nous insistons cependant sur le fait que la magie ne se conçoit pas sans un aspect religieux, et vice versa : la magie de la chasse fait partie de la religion du chasseur. Outre leur message magique, les pétroglyphes représentant des animaux étaient destinés également aux autres chasseurs : ils pouvaient marquer un territoire de chasse ou même de simples pièges, à des endroits

favorables à la chasse. Ils peuvent être devenus des lieux de rassemblements annuels et de fêtes. Les sites d'art rupestre avec des milliers de pétroglyphes, par exemple au bout du fjord Alta à l'extrême nord de la Norvège, étaient probablement des endroits où les gens, de près et de loin, se rendaient pour des rassemblements saisonniers.

Bien que le totémisme soit associé à des idées mythologiques que nous rattachons volontiers à la religion, les interprétations totémiques sont aussi des phénomènes sociologiques — puisque le totémisme est associé à l'organisation de la société. L'interprétation totémique est souvent rejetée par les chercheurs scandinaves, car, disent-ils, ni les Scandinaves ni les Samis n'ont conservé de traditions qui aient quelque rapport avec le sens de l'art rupestre. Ils ajoutent que la faible densité de la population qui vivait aux temps préhistoriques dans les vastes étendues du Grand Nord était incompatible avec le totémisme. Mais ces arguments ne tiennent pas compte du fait que la religion des Samis historiques est séparée de celle des trappeurs de l'âge de la pierre par plusieurs milliers d'années. Il n'est pas étonnant que leur culture n'ait préservé aujourd'hui aucune trace de totémisme.

Des savants russes et finnois insistent sur l'interprétation totémique. Parmi les populations balto-finnoises, une tradition mythique totémique s'est maintenue jusqu'à la fin du Moyen Âge, vers 1400-1500 apr. J.-C. Autre argument en faveur du totémisme : les trappeurs/chasseurs se sont déplacés dans une direction est-ouest, comme l'attestent par exemple les affinités stylistiques et autres, entre les trouvailles archéologiques de la région d'Alta (Norvège) et celles de Zalavrug, Vesovi Sledki et Besovi Nos près de la mer Blanche. Il dut y avoir un processus exogamique, et le phénomène totémique se répandit. Comment expliquer l'occurrence de figures anthropomorphes extraordinairement vêtues et violemment agitées, si ce n'est par le chamanisme ou la sorcellerie ?

Les thèmes à l'œuvre dans l'art rupestre des Alpes et de la Scandinavie méridionale sont aussi différents de ceux de l'art du Grand Nord que l'étaient leurs sociétés respectives. Une des caractéristiques de l'âge du bronze scandinave est que la totalité du métal devait être importée sur de longues distances, tandis que les régions alpines étaient plus proches des centres de production du bronze.

Les sites de l'âge du bronze qui ont fait l'objet de fouilles archéologiques ont livré une abondance d'armes, même dans le sud de la Scandinavie (avant tout au Danemark). En Europe centrale, la présence d'armes indique l'émergence d'un nouveau groupe social à l'âge du bronze ancien, celui des guerriers. C'est le signe d'une époque belliqueuse ou d'une époque où les mines de cuivre et le commerce par les cols alpins avaient besoin de protection. Dans les régions ayant accès à de riches mines de cuivre, l'essor de la technologie et du commerce s'accompagna d'une plus grande richesse. La crois-

sance économique permit aux couches supérieures, que nous pouvons caractériser comme une société de « chefs de clans », de mener une vie de luxe, comme le montrent quelques tombes remarquables, ainsi que les décors sur les bronzes. Même les sociétés moins riches furent affectées par ce développement. Dans ces régions — par exemple dans la Suède sud-occidentale et sud-orientale —, l'accès au bronze n'était pas aisé; les objets en bronze restèrent un luxe pour une minorité, un luxe synonyme de statut social.

À considérer l'ensemble de la Scandinavie et les régions voisines de l'Allemagne du point de vue des fouilles archéologiques, on découvre des sociétés marquées par l'inégalité entre les différentes zones, mais plus encore par l'inégale répartition des ressources entre les individus. En plus des sépultures, on trouve des offrandes d'articles en bronze ou en or sous la forme de « trésors » ou de dépôts de valeur variable. Les dépôts sont abondants au Danemark et dans la partie la plus méridionale de la Suède, mais moins fréquents dans le reste de la Scandinavie méridionale. Certains « trésors » étaient probablement le stock dissimulé d'un bronzier, mais ceux qui ont été trouvés dans des marécages étaient sûrement partie prenante du système religieux. Déposer un trésor devait être un acte important pour la société et pour ceux qui avaient des ressources, dont la richesse était visible aux yeux de tous lors des cérémonies religieuses. Mais nous ne savons pas à qui, en quelle occasion et dans quel objectif ces offrandes étaient faites. La seule chose dont nous puissions être sûrs est qu'elles étaient rattachées à des mythes — dont nous avons perdu la trace.

Les armes, telles que poignards, épées et autres équipements guerriers, démontrent l'existence d'un système hiérarchique — de même que les ornements raffinés dont aimaient à se parer les riches. Dans les régions moins prospères, les symboles de richesse et de statut étaient également adoptés comme symboles. De cela, les figures identifiables du répertoire rupestre offrent des témoignages convaincants, à la fois dans les régions alpines et dans le sud de la Scandinavie.

Voilà pourquoi de nombreux savants des pays nordiques interprètent les gravures d'armes, de bateaux, de chars de guerre et de chevaux comme des dons aux pouvoirs transcendants. Malmer (1989) a poussé cette thèse encore plus avant. Selon lui, les symboles sont des substituts pour les bronzes que les habitants des régions les plus pauvres ne pouvaient offrir. Il s'agit certainement d'une hypothèse fructueuse en termes sociologiques, mais nous ne pensons pas qu'elle puisse s'accorder avec la pensée préhistorique; elle serait plutôt typique de la mentalité « économique » de notre temps. Mais si nous ne partageons pas l'idée selon laquelle les dessins rupestres seraient des offrandes de substitution, certains symboles, c'est aussi notre avis, impliquaient un statut social. Selon nous, leur rôle était de transmettre un message à la société par l'intermédiaire d'un langage pictural et de manifester qui

détenait le pouvoir dans cette période de changements dans l'idéologie et la structure sociale.

Dans les Alpes, et plus particulièrement dans les Alpes-Maritimes, nous trouvons un grand ensemble de symboles — rectangles, carrés, terrains pointillés unis par une ou des lignes sinueuses — qui sont souvent considérés comme des symboles de propriété, une sorte de plan cadastral. Mais les peuples préhistoriques n'avaient pas besoin de plans, étant familiers de leur paysage depuis l'enfance. Une autre interprétation, contestable, considère ces figures composites comme des établissements, dont la différence de dimension entre « abris et enclos » symbolise les différences de propriétés et de pouvoir. À ceci nous voudrions répondre qu'il n'y avait pas de pénurie de place à l'âge du bronze. Par conséquent, la richesse n'était pas mesurée en fonction de la terre qu'on possédait, mais selon le nombre de troupeaux et le nombre de main-d'œuvre disponible pour cultiver les champs. La dimension des champs et le contrôle du travail étaient les facteurs décisifs de la prospérité en ces temps préhistoriques. L'exploitation des mines de cuivre en est une preuve de plus.

Que les privilégiés commencent à protéger leurs intérêts n'est pas une surprise. Afin de légitimer et de maintenir leur pouvoir, ils utilisaient les symboles et les cérémonies. Tout le monde devait savoir qui avait le droit de contrôler les ressources : les symboles indicatifs de statut social gravés sur les panneaux rocheux servaient de rappel constant. Il est raisonnable de supposer que les pétroglyphes renvoyaient aux mythes par le biais des symboles expliquant le monde dans lequel la société était incluse, et que simultanément ils faisaient bien comprendre la relation qui existait entre les couches supérieures et inférieures de la société.

De nombreux motifs, il est vrai, tels que les serpents et divers signes abstraits, peuvent difficilement être interprétés comme signalant un statut social. Leurs prototypes se trouvent parmi les décors des objets de bronze de la sphère culturelle de Hallstatt et des Celtes en Europe centrale et méridionale, où il n'est pas impossible qu'ils fussent associés à la mythologie celtique. Le commerce par les cols des Alpes contribua à diffuser l'influence celtique et notamment les idées religieuses — le tout mêlé d'éléments plus anciens mycéniens et étrusques. L'exportation des bronzes en Scandinavie apporta concomitamment de nouveaux motifs, mais on ne sait pas s'ils arrivèrent en provenance directe des centres de production de l'Italie du Nord, ou par le biais d'intermédiaires qui les transportaient d'une région à une autre. On ignore tout autant si les mythes et les significations derrière les symboles décorant les produits importés étaient compris et répétés tels quels, ou bien ajustés aux traditions locales. Les importations, en particulier vers le Danemark qui jouait le rôle de plaque tournante du commerce scandinave, pour les bronzes comme pour les matières premières, devaient être considérables. Ce fut un commerce fructueux, car il déclencha un remarquable développement

dans le domaine de la métallurgie du bronze et de l'artisanat. Du point de vue artistique, c'est l'un des points culminants de l'âge du bronze en Europe.

Les importations de bronze en quantité devaient être contrebalancées par des exportations d'une valeur comparable : ambre, fourrures, esclaves, silex et poissons séchés. Par suite de ce commerce, directement ou indirectement, les régions moins prospères furent elles aussi influencées par les nouveautés en provenance du Sud. L'art rupestre reflète en partie ces changements idéologiques et sociaux.

En résumé, il faut souligner que l'art pariétal est une source d'une grande richesse d'informations, confirmant et renforçant les données des sources archéologiques, et offrant une information qui ne peut être obtenue ailleurs. Il reflète la vie spirituelle, la pensée abstraite en images et en symboles. Les interprétations demeureront des hypothèses invérifiables. On a tendance aujourd'hui à réagir contre la conception selon laquelle chaque motif et chaque scène auraient une signification religieuse absolue, quels que soient l'endroit ou l'époque où ils ont été gravés. Si l'on veut interpréter leur message, il conviendrait sans doute de payer plus d'attention à la fréquence des combinaisons de symboles plutôt qu'au sens de chaque symbole pris isolément. Pour ce faire, les études de terrain sont indispensables, et elles devraient être conduites en coordination avec la recherche archéologique. Si nous souhaitons élucider le rôle que jouait l'art rupestre dans la société, il faudrait intensifier les études de voisinage, de la proximité de l'art par rapport aux établissements, aux tombes et aux voies de communication, etc. — et ce type d'études en est encore à ses débuts. Les aspects socio-économiques qui se reflètent dans les objets de fouilles et les symboles de l'art rupestre devraient faire l'objet d'une étude approfondie si l'on veut déduire des conclusions convaincantes; ces déductions sur lesquelles sont basées nos hypothèses sur la religion de l'âge du bronze doivent avoir une fondation solide.

Se présentent à nous donc de nouveaux objectifs de recherches. Il importe d'établir la relation entre la position géographique des zones d'art rupestre et celle de la culture contemporaine : leur proximité par rapport au site d'habitation et à la nécropole les plus proches, par rapport aux voies de communication y compris les voies navigables. En plus il faudra prêter une attention particulière à la fréquence des symboles et à leur orientation précise. Bien que des contributions importantes aient déjà été apportées, la recherche dans ce domaine en est encore à ces débuts.

NOTES

1. Les tombes mégalithiques et autres monuments (menhirs, alignements, cercles de pierre, etc.) érigés pendant toute la période de l'âge du bronze ancien sont traités par l'auteur dans le chapitre 55 du premier volume.

BIBLIOGRAPHIE

Les publications sur l'art rupestre scandinave sont pour la plupart écrites en langues scandinaves. Comme ces langues ne sont en général pas lues par les savants des autres groupes linguistiques, la bibliographie ci-dessous comprend pour l'essentiel les publications récentes, depuis 1981, en anglais. Pour les références antérieures, se reporter à Malmer, 1981, dont la bibliographie couvre la période 1839-1980.

ALMGREN B. 1967. *Den osynliga gudomen*, Stockholm.

— 1988. *Die Datierung bronzezeitlicher Felszeichnungen in Westschweden* (Acta mus. antiq. septentr. regiae Univ. upsalaiensis, 6.)

ALMGREN O. 1934. *Nordische Felszeichnungen als religiöse Urkunden*, Francfort.

ANATI E. 1961. *Camonica Valley*, New York.

— 1964. *Camonica Valley*, Londres.

— 1974. *Methods of Recording and Analysing Rock-Engravings*, Capo di Ponte. (Camunian stud., 7.)

BERTILSSON U. 1987. *The Rock Carvings of Northern Bohuslän. Spatial Structures and Social Symbols*, Stockholm.

BOSTWICK BJERCK L. G. 1988. « Approaches to Scandinavian Petroglyphs, from Fertility Cults to Graffiti », *Festskrift til Anders Hagen, Arkeologiske Skrifter Historisk Museum, n° 4*, p. 301-309.

BURGTTELLER E., LAUTH L. 1965. « Felsgravierung in den österreichischen Alpenländern », *Jahrb. Oberöstr. mus. ver.*, vol. LX, p. 326-378.

COLES J. M., HARDING A. F. 1979. *The Bronze Age in Europe*, Londres.

DUMÉZIL G. 1958. *L'idéologie tripartite des Indo-Européens*, Bruxelles.

GEORGIEV G. II. 1961. *Kulturgruppen der Jungstein — und der Kupferzeit in der Ebene von Thrazien/Südbulgarien*, Symposium, « L'Europe à la fin de l'âge de la pierre », Prague.

GIMBUTAS M. 1991. *Civilization of the Goddess*, San Francisco.

GÖRMAN M. 1987. *Nordiskt och keltiskt. Südsandinavisk religion under yngre bronsälder och keltisk järnålder*, Lund (résumé allemand : Nordisch und Keltisch. Südsandinavische Religion während der jüngeren Bronzezeit und keltischer Eisenzeit).

- HULTKRANTZ A. 1986. « Rock Drawings as Evidence of Religion », in G. Steinsland (dir.), *Words and Objects. Towards a Dialogue between Archaeology and History of Religion*, Oslo.
- KAELAS L.S.D. « Interprétation des gravures rupestres protohistoriques du nord de l'Europe. Une remise en question », in : *Le mont Bego*, Laboratoire de Préhistoire du Musée National d'Histoire Naturelle, Institut de Paléontologie Humaine.
- LUMLEY H. DE, 1984. « Les gravures rupestres de l'âge du Bronze de la Vallée des Merveilles, mont Bego, Alpes-Maritimes », *L'Anthropologie*, vol. LXXXVIII, p. 613-647.
- MALMER M. P. 1981. *A Chronological Study of North European Rock Art*, Stockholm. Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademiens Handlingar. (Antik. Ser., 32)
- 1989. « North-European Bronze Age Rock Art », in M. A. NORDSTRÖM, A. KNAPE (dir.), *The Bronze Age Studies*, Stockholm (Mus. nat. Antiq. Stud. 6.)
- SAVVATEEV J. A. 1990. *Rock Art from Lake Onega : 4000- 2000 BC*, Swansoncs.

15

L'Asie

15.1

L'Asie centrale

Vadim M. Masson

Par Asie centrale, on entend la zone située entre la mer Caspienne et le Pamir et la chaîne montagneuse du Tien Shan, avec des frontières moins bien délimitées au nord et au sud respectivement par les déserts de Kara Koum et de Kyzyl Koum, et par les plateaux montagneux d'Iran et d'Afghanistan. Au plan politique moderne, le terme couvre les républiques de Turkménistan, d'Ouzbékistan, du Tadjikistan et du Kazakhstan ainsi que le nord de l'Afghanistan et le nord-est de l'Iran. La région dans son ensemble est dotée d'une topographie et d'un environnement extrêmement variés, allant des déserts inhospitaliers, des chaînes de montagnes découpées, des vallées verdoyantes reliant les massifs entre eux aux zones de piémont bien arrosées et aux plaines alluviales et deltas.

Son réseau hydrographique est principalement constitué par l'Amu-Daria, coulant vers le nord-ouest, du Pamir vers la mer d'Aral. Le Zeravchan, prenant sa source dans les chaînes de Hissar et sur lequel se sont établies les stations de Samarkand et de Boukhara, en est son affluent principal. Plus en amont, des affluents secondaires provenant des chaînes montagneuses du Hissar et du Pamir viennent le grossir. Le Syr-Daria reçoit les eaux du Tien Shan et coule aussi vers le nord-ouest en direction de la mer d'Aral. Plus au sud, les moyennes montagnes de l'Afghanistan donnent naissance à de petits cours d'eau, tels que le Balkh qui coule vers le nord et se jette dans l'Amu-Daria, non sans avoir au préalable formé des deltas alluviaux. Une situation similaire se présente plus à l'ouest, créée par la Murghab et le Tejen, orientés

tous deux vers le nord en direction de Kara Koum où ils forment des deltas. En revanche, l'Atrak coule vers l'ouest et traverse la chaîne du Kopet-Dag avant d'atteindre la mer Caspienne.

Ces cours d'eau délimitent les zones d'établissement préhistorique. Les plus importants pour les périodes considérées dans ce chapitre sont : le cours inférieur de l'Atrak, autour duquel se sont formés le Daghestan et la Parthie de l'Antiquité ; les cours secondaires traversant la bande de piémont nord du Kopet-Dag ; le Tejen et la Murghab, ce dernier constituant le cœur de la Margiane classique ; la section majeure de l'Amu-Daria et ses affluents, constituant le centre de la Bactriane classique ; le Zeravchan ; le bas Amu-Daria, qui formera la Chorasmie.

Au cours de sa période préhistorique, l'Asie centrale dès la fin du VII^e millénaire av. J.-C., a été le témoin de l'apparition précoce de communautés néolithiques dans sa partie sud-ouest. Ainsi que l'atteste l'existence du site éponyme de Djeitun, cette société agricole a posé les fondations d'une culture locale de l'Énéolithique et du Chalcolithique (Namazga I-II) qui naîtra au début du V^e millénaire av. J.-C. Le présent chapitre traite successivement des phases finales de l'Énéolithique (Namazga III) en Asie centrale, des diverses phases de l'âge du bronze (Namazga IV-VI) et du développement de la diversité des cultures de l'âge du bronze dans la région (particulièrement en Margiane et en Bactriane). Il analyse ensuite les liens que les zones des steppes du nord ont tissés avec l'Asie centrale méridionale. Tandis qu'au sud se formaient les sociétés de l'âge du bronze, la culture de Kelteminar perpétuait une économie mixte de chasse-cueillette et d'élevage, tout en adoptant quelquefois un habitat fait de roseaux et de bois et en travaillant le cuivre et la turquoise. L'âge de bronze des steppes ultérieur, exprimé dans le complexe de la culture Andronovo, joua un rôle capital dans la formation du monde de l'Asie centrale.

L'ÉNÉOLITHIQUE TARDIF (3500-3000 AV. J.-C.)

Vers la fin du IV^e millénaire et à l'aube du III^e millénaire av. J.-C., les communautés agricoles primitives établies dans la partie sud-ouest, divisée aujourd'hui en républiques d'Asie centrale, ne cessaient de marquer des progrès toujours plus rapides dans le domaine culturel et technique. Ces communautés vivaient sur une étroite bande d'oasis situées au pied des collines septentrionales de la chaîne du Kopet-Dag, et dans le delta de Tejen-Gerirud. Bien que les villages agricoles firent aussi leur apparition dans la partie orientale, dans la zone deltaïque de la Murghab et même dans la partie supérieure du Zeravchan, les premiers foyers de progrès intellectuels et culturels significatifs étaient concentrés dans les régions plus densément peuplées du Sud-Ouest.

Les matériaux culturels découverts dans les oasis du Kopet-Dag indiquent clairement l'existence de deux groupes territoriaux, qui, à l'évidence, correspondaient à deux groupes de tribus anciennes (Masson, 1964; Masson et Sarianidi, 1972). Kara-Depe et Namazga-Depe furent les deux principaux établissements occupés par le groupe implanté à l'Ouest. Kara-Depe, à cette période, occupait à peu près 8 hectares, regroupant une population d'environ sept cents personnes. La céramique de ce groupe se distingue par les motifs géométriques et les représentations d'animaux d'espèces variées, peints et exécutés avec soin. Altyn-Depe et Geoksjur sont des stations typiques du groupe de l'Est. Altyn-Depe s'est considérablement agrandie, atteignant une superficie de 25 hectares. Les céramiques peintes de ce groupe se reconnaissent par les croix et demi-croix polychromes (Khlopin, 1964; Masson, 1977). Il existe en outre, dans les hauts-plateaux du Kopet-Dag occidental, un troisième groupe dont la culture est caractérisée par la production de céramiques grises.

Malgré les facteurs nouveaux apparus dans le sud-ouest de l'Asie centrale, les tribus néolithiques des chasseurs, pêcheurs et cueilleurs ont continué d'occuper de vastes régions d'Asie centrale. La culture et l'économie archaïques de ces communautés répondaient à leurs besoins quotidiens de base (Masson et Sarianidi, 1972). Parallèlement, ces cultures ont posé les fondations pour le développement ultérieur de l'âge de bronze des steppes. Les fouilles de Sarazm, établissement situé sur le haut Zeravchan (près de Pandjikent dans le Tadjikistan), montrent que les chasseurs du Néolithique étaient en contact direct avec la communauté agricole sédentaire de ce lieu; la poterie grossière de ces tribus apparaît au même niveau que les céramiques aux vives couleurs peintes par la population sédentaire (Isakov, 1986). L'impact culturel de cette civilisation agricole primitive sur leurs voisins du Nord fut négligeable et limité à quelques formes et motifs de décoration de la poterie.

Les bases techniques et économiques des communautés agricoles s'élargissent considérablement pendant cette période. L'introduction de l'agriculture par irrigation aboutit au développement de réseaux d'irrigation intégrée, tels que celui de l'établissement de Geoksjur I, dans le delta du Tejen (Lisitsina, 1978). Les trois canaux du réseau mesurent 3 kilomètres de long et de 2,5 à 5 mètres de large. L'eau est amenée dans les champs grâce à une série de fossés collecteurs. Des travaux d'irrigation similaires sont également attestés dans la zone des contreforts. Les champs eux-mêmes convenaient à la culture de l'orge et du blé. L'orge a besoin d'irrigation. À la culture s'ajoutait l'élevage, surtout des ovi-capridés mais aussi des bovins et des porcins.

La production d'un artisanat spécialisé est devenue un volet important de l'économie. Les objets standardisés façonnés par les potiers, les forgerons et les lapidaires dénotent un savoir-faire de spécialistes et une maîtrise des techniques de production. Ainsi, les poteries étaient cuites dans des fours maintenus à température constante et les potiers étaient en mesure d'en contrôler la

chaleur avec une précision remarquable. Les ateliers de ces artisans spécialisés fonctionnaient probablement à plein temps. Mais comme ils n'étaient pas regroupés dans un seul quartier, les artisans ont probablement conservé des liens avec le réseau familial ; la production artisanale s'écoulait par le réseau familial plutôt que par la commercialisation. Cette forme de production spécialisée s'appelait production artisanale communautaire en russe.

Ce qui a également contribué à la formation du monde centrasiatique au début de l'âge du bronze, c'est l'intensité croissante des relations interrégionales. Il y a une corrélation entre les techniques, les formes et les décorations de certaines poteries de Kara-Depe et les caractéristiques des poteries trouvées dans le nord-est de l'Iran ; la poterie peinte de Geoksjur est apparue en quantités considérables à Shahr-i-Sokhta, dans la région du Sistan, dans l'est de l'Iran, et l'influence de ce style peut se déceler dans des sites tels que Mundigak. Les liens avec le monde élamite mésopotamien se perçoivent dans l'influence que celui-ci exerce sur certaines petites œuvres d'art, influence qui peut en partie être attribuée aux migrations des tribus vers le sud et de là vers d'autres lieux. En même temps, le commerce a de plus en plus pénétré de vastes parties de l'Asie occidentale, ouvrant la voie à la présence protoélamite sur tout le plateau iranien. Les richesses de l'étranger, notamment la cornaline et le lapis-lazuli, affluèrent peu à peu en Asie centrale.

Tous ces facteurs ont conduit à une différenciation sociale et à une répartition inégale de la propriété, caractéristiques d'une structure sociale plus complexe. Les grands établissements comptaient de douze à quinze logements de plusieurs pièces se partageant une cuisine, des silos de céréales et des cours. Ces maisons devaient appartenir à des communautés de familles élargies auxquelles les familles nucléaires se rattachaient par des liens de filiation et des activités économiques coordonnées ; la famille élargie devenait la cellule sociale de base. Dans le même temps apparurent les tombes collectives, qui regroupaient souvent entre une douzaine et une vingtaine de corps. C'était pour ainsi dire des caveaux de famille appartenant à des familles élargies. Pour autant, cela n'excluait pas les tombes individuelles. Certaines d'entre elles ne contenaient qu'une ou deux poteries mais d'autres étaient beaucoup mieux dotées en objets funéraires. À Kara-Depe par exemple, il y en avait une qui comptait huit vases magnifiquement décorés et une grande figure en terre cuite de facture soignée ; une autre, endommagée, contenait quinze poteries décorées et une figurine en terre cuite représentant un homme barbu en pied. À Altyn-Depe, la tombe d'une femme a livré cinq vases en céramique et deux en pierre, sans compter un certain nombre de témoins en cuivre. À Sarazm, dans la tombe d'une femme ont été découverts toute une collection d'objets décoratifs, notamment des perles en or, en lazulite et en cornaline. Ces sépultures individuelles richement pourvues appartenaient vraisemblablement aux dirigeants d'une civilisation agricole

primitive — chefs, prêtres et prêtresses — dont la position sociale appelait des rites funéraires spéciaux. Ces dirigeants vivaient dans les établissements principaux tels que Altyn-Depe et Kara-Depe.

Ces changements, notamment dans les sphères technique et économique, passaient par une condition préalable très importante, l'accumulation des connaissances. Un examen des industries anciennes nous donne une idée claire de ces connaissances. Le cycle agraire de l'irrigation des cultures ne pouvait être maîtrisé sans un système calendaire fondé sur des observations astronomiques. Les symboles solaires décorant une grande figurine féminine en terre cuite donnent à entendre que le cycle annuel comprenait quinze mois de vingt-huit jours, auxquels s'ajoutaient cinq jours supplémentaires « spéciaux ». Les progrès de la métallurgie présupposaient l'acquisition d'un savoir-faire dans les secteurs de la chimie et de la pyrotechnie. Il ressort des découvertes d'outils en pierre spécialisés que la fonte des minerais métalliques se déroulait non pas sur le lieu d'extraction mais dans les établissements mêmes. Le travail des métaux exige toute une gamme de techniques, notamment le martelage à chaud ou à froid et la fonte. Diverses méthodes de traitement par la chaleur ont amélioré la qualité des outils en métal. Des tests ont montré que le martelage à froid renforce la trempe des couteaux en cuivre et des haches (dureté superficielle pouvant atteindre 137 kg/mm², dureté intérieure limitée à 80-85 kg/mm²). Le recuit suivait aussi le martelage à froid. Les métaux les plus purs étaient réservés à des produits de qualité et les minerais polymétalliques oxydés servaient à fabriquer le reste. En matière de poterie, également, il y avait une corrélation entre les types d'argile utilisés et les différentes catégories de produits. Tout cela indique le progrès des connaissances, substrat de la science primitive, toutes concernant la production, l'artisanat et l'agriculture.

Les réussites intellectuelles de cette société d'agriculture archaïque d'Asie centrale étaient peut-être plus importantes que les progrès techniques. Les céramiques décorées sont les meilleures représentations tangibles des cultures agricoles archaïques étudiées par les archéologues. La poterie était un art appliqué produisant des articles de consommation courante. Pourtant, la décoration, loin d'être primitive et faite à la va-vite, représentait un monde artistique où le travail était fait de main de maître et où se développaient des traditions et des écoles d'esthétique. Les motifs géométriques peints, tels des motifs de tapis, respectaient les règles de symétrie et de composition et les couleurs étaient proches de l'abstrait. Dans l'esprit, cet art exprimait de manière abstraite le rythme régulier de la vie quotidienne, les cycles de production d'une économie agraire. Les décors représentaient notamment des animaux. Chèvres de montagne et léopards des neiges sont très couramment présents ; peut-être étaient-ils rattachés à un système d'attributs binaires et à des concepts totémiques. Les associations sémantiques sont également manifestes : des descriptions d'oiseaux et de cercles solaires vont systématiquement

quement de pair, établissant un lien entre l'oiseau et le ciel. Sur certains objets figurent des scènes complexes décrivant toute une gamme d'animaux et de figures symboliques, qui peuvent avoir trait à des concepts mythologiques. Les symboles les plus remarquables sont la croix étagée et le triangle étagé. Le grand nombre d'objets d'usage courant décorés de manière similaire a créé une atmosphère esthétique et intellectuelle bien définie et pris une part importante dans l'organisation et l'éducation des divers groupes d'âge de la société.

Les objets ayant un lien manifeste avec les activités religieuses apportent des lumières supplémentaires sur la vision du monde de cette société d'agriculteurs archaïque. Les sanctuaires dotés d'un foyer rituel et d'un podium au centre sont très répandus. À Kara-Depe, deux de ces sanctuaires sont attenants à un ensemble de dépendances, de cours et de greniers pour former un ensemble architectural intégré. Le complexe représente un temple primitif qui combinait célébration rituelle et fonctions économiques vitales, en particulier la fonction de stockage de réserves alimentaires et de semences pour le compte de la communauté. Dans l'oasis de Geoksjur, il était courant que chaque foyer ait son sanctuaire. C'était une petite pièce faisant partie d'un ensemble d'habitation de plusieurs pièces, au centre duquel trônait un autel-foyer circulaire.

Les terres cuites découvertes dans toutes les maisons, et souvent dans les tombes, sont riches d'enseignement sur le monde culturel. Certaines étaient des figures anthropomorphiques fabriquées à la hâte, vraisemblablement destinées à servir une seule fois dans le cadre d'un rituel précis. D'autres étaient de facture soignée et souvent massives, la plupart représentant des femmes avec des ornements peints ou appliqués et une coiffure très recherchée; à l'évidence, ces dernières, parfois en pierre, étaient prévues pour des usages répétés. Leur place était probablement dans des sanctuaires : un fragment de récipient peint à Kara-Depe montre une scène dans laquelle une statue de femme assise est flanquée de deux personnages qui semblaient faire la salutation. Il s'agit vraisemblablement d'images d'une divinité féminine, protectrice de la fécondité, déesse-mère. Cependant, la représentation de la déesse était déjà complexe et polymorphe, parfois associée à un serpent. Par exemple, sur une figurine découverte dans une sépulture, on pouvait voir un serpent rampant le long d'une cuisse, sans doute hypostase d'une déesse du monde souterrain. La présence d'une paire de sanctuaires identiques dans le complexe rituel de Kara-Depe laisse supposer la présence de deux protecteurs : la déesse de la fécondité et son époux.

L'ÂGE DU BRONZE ANCIEN (3000-2500 AV. J.-C.)

La fusion des types de civilisation de l'âge du bronze dans les oasis du Kopet-Dag s'est produite au cours de la première moitié du III^e millénaire av. J.-C. ou période Namazga IV. Diverses innovations techniques ont alors

amené des changements structurels et le développement de la base économique du Chalcolithique récent. Les différences régionales qui existaient dans le piémont du Kopet-Dag ont persisté au cours de cette période. Bien que l'établissement de la zone deltaïque du Tejen ait en grande partie disparu, la tradition Geoksjur de la poterie peinte et des petites œuvres d'art s'est forgée en des lieux tels qu'Altyn-Depe. Dans le piémont occidental, la céramique grise est devenue caractéristique de sites tel qu'Ak-Depe et le cimetière de Parkhai, formant une aire allant d'Ashkabad à la plaine de Gorgan en Iran. À la fin de la période, le premier établissement agricole de la Margiane semble être en place (Kelleli, par exemple).

Les fouilles d'Altyn-Depe illustrent de la manière la plus nette les progrès généraux obtenus dans les domaines culturel et social pendant cette période. Altyn-Depe était un grand centre présentant les caractéristiques d'un urbanisme en expansion. Un épais mur de briques séchées au soleil entourait une superficie de 26 hectares. L'entrée centrale, flanquée de deux pylônes ornés de pilastres, faisait 15 mètres de large, et était divisée par deux murs en deux voies étroites de part et d'autre d'un corridor central pavé. Les fouilles pratiquées dans le mur de la ville d'une zone d'habitation ont mis au jour un développement culturel progressif à travers cinq horizons de construction (Altyn 8-4). Les maisons des niveaux anciens consistaient habituellement en une salle de séjour et en dépendances convergeant sur une place ouverte. Le bâtiment le plus grand de l'ensemble servait aussi, semble-t-il, de lieu de culte, comme l'attestent les niches dans les murs et les nombreuses petites boîtes en terre cuite dont les côtés sont ornés de décors incisés. Aux niveaux récents, les maisons changent de forme, elles se caractérisent par une série de pièces dont une contient un foyer surélevé; la maison la plus grande a une superficie de 50 à 65 m². Compte tenu de leur dimension et de leur agencement, il s'agissait de maisons de familles nucléaires; l'ensemble de l'espace a peut-être été occupé par un groupe de familles apparentées, qui possédaient un grenier et célébraient des cultes ensemble.

Les tombes sont une source d'information sur la structure de la société contemporaine. Certaines sépultures se trouvaient sous le plancher ou dans les murs. C'était des sépultures d'enfants surtout, d'adultes parfois. Les offrandes funéraires étaient habituellement réduites au minimum : tout au plus plusieurs récipients en céramique et quelques perles en pierre. Des tombes plus riches, de femmes en général, contenaient des témoins en cuivre et en pierre, notamment des lampes de marbre. C'étaient des tombes de personnes appartenant à une catégorie sociale déterminée, ayant peut-être exercé des fonctions rituelles. Les tombes collectives, placées entre les maisons, totalisent le tiers environ des sépultures. Ces sépultures extérieures contenaient de deux à cinq corps, mais on a trouvé jusqu'à 14 morts dans la même sépulture. Les tombes collectives étaient probablement des « caveaux » de petites familles. Outre les

objets d'usage courant, les tombes collectives contenaient des objets de prestige tels que des pommeaux de bâtons de charge, des sceaux et des lampes. La différence relativement mineure entre les richesses trouvées dans les deux types de tombes indique que la structure sociale de la communauté installée dans cette partie d'Altyn-Depe était relativement peu marquée par les inégalités de position ou de classe.

Des signes de progrès technique d'ordre général sont également visibles dans ce quartier d'habitation d'Altyn-Depe. Les moyens de subsistance de base semblent n'avoir guère changé depuis le Chalcolithique récent et mobiliser les mêmes plantes et le même gros bétail ainsi que les mêmes outils de production. Le chameau de Bactriane avait été domestiqué : les charrettes miniatures en argile laissent entendre que ces animaux avaient développé l'efficacité potentielle des moyens de transport. Les changements sont plus notables dans d'autres activités de production où l'accroissement de la spécialisation professionnelle et des compétences est visible. Dans le domaine de la poterie, il faut signaler l'introduction du tour et une plus grande maîtrise du four. Le tour rapide a été assez vite adopté : de 15 % dès le début de la période, la proportion des déchets a rapidement atteint 90 %. Le développement du tour découle peut-être d'autres applications d'un mouvement circulaire, comme le foret à archet et le métier à filer, qui remontent tous deux aux temps les plus anciens. La nouvelle technique potière a assuré une plus grande uniformité de la forme et la production en grandes séries de la poterie a sonné le glas des objets ouvrés à la pièce. Parallèlement, le four vertical à deux chambres est apparu. Cette nouvelle orientation technique a amélioré la maîtrise des températures de chauffage et des atmosphères.

Les pratiques métallurgiques ont progressé également. Divers alliages de cuivre ont été adoptés : cuivre-plomb, cuivre-argent, cuivre-plomb-arsenic et cuivre-plomb-étain, notamment ; la dernière variété de bronze est apparue relativement tard au cours de l'âge du bronze récent. Chaque alliage a été affecté à des usages différents. À Altyn-Depe par exemple, le bronze à l'arsenic servait à la fabrication de divers types d'outils, et le cuivre à l'étain ainsi que le cuivre à l'argent, à la fabrication d'ornements et de parures. Les ouvrages en métal fondu et façonné se généralisèrent, jusqu'aux épingles à têtes décorées et aux sceaux à manches bouclés. À Altyn-Depe tout au moins, le four métallurgique et les outils en pierre utilisés pour le travail sur métaux étaient éparpillés dans toute la ville, à côté des habitations et des ateliers, alors qu'au cours de la période suivante les corps de métiers s'étaient regroupés par quartiers. Une zone de fourneaux de fusion existait à la périphérie de l'établissement de Khapuz-Depe. On note une spécialisation similaire d'autres métiers. L'analyse des traces d'usure des outils servant au tissage, au travail du cuir et à la taille de la pierre fait ressortir que ces industries ont

considérablement évolué. Les nouvelles possibilités techniques et économiques ont élargi les possibilités culturelles, qui ont atteint leur point culminant au cours de la période suivante de l'âge du bronze. Ces progrès ont jeté les bases d'une culture urbaine.

Dans le domaine des arts appliqués, dont l'élément le plus représentatif est la céramique peinte, on relève un penchant pour les décors de tapis aux couleurs vives. Les motifs de figures géométriques forment des structures rythmiques et uniformes qui ne font pas ressortir nettement chaque élément constitutif. On rencontre aussi des figures plus naturalistes : chèvres, arbres et serpents lovés notamment. Les arbres figurent seuls ou en groupe, occasionnellement avec une chèvre. Il s'agit probablement de représentations de l'Arbre de Vie, motif que partagent nombre de cultures de par le monde. La croix et la pyramide à semi-degrés ou à quart de degrés contiennent indiscutablement un contenu sémantique spécial. Ces motifs ont été incisés sur les côtés des petites boîtes en terre cuite reposant souvent sur quatre pieds ; ces boîtes devaient avoir un usage rituel. Le cimetière de Parkhai contenait quatre vases rectangulaires posés sur quatre pieds de fonction similaire ; ces vases funéraires étaient décorés de petites lampes en verre aux quatre coins, de têtes de bœliers ou de taureaux, le long du bord, et de serpents lovés, le long des côtés. Ce groupement sémantique complexe représente peut-être un modèle hiérarchique tripartite de l'univers, le feu représentant le soleil au-dessus, des animaux à sabots le firmament et les serpents le monde souterrain. La croix apparaît aussi sur les sceaux et les scellages ; les premiers avaient sans doute une double signification en tant que talisman rituel et marque de propriété.

Les changements affectant les figurines de terre cuite illustrent les changements supplémentaires apportés au système culturel. Des femmes en position assise, en ronde-bosse initialement, dans le droit fil de la tradition Geoksjur, se rencontraient couramment. De même que le décor peint, ces figurines devenaient progressivement plus grossières et plus aplaties et les détails apparurent plus couramment en argile qu'en peinture ; le décor appliqué était particulièrement fréquent sur les figurines grises de la partie occidentale du piémont du Kopet-Dag. D'ailleurs, divers symboles sont apparus sur les figurines. Par exemple, des zigzags incisés recouvraient la figurine féminine massive de Khapuz-Depe, qui représente peut-être la déesse en patronne de l'eau, cet élément vital pour l'agriculture. Une figurine féminine, serrant contre sa poitrine une figure en appliqué, met en avant la fonction traditionnelle de gardienne de la fécondité. Dans l'ensemble, les oasis établies d'Asie centrale ont connu une évolution culturelle progressive et accumulé petit à petit un potentiel technique considérable, frayant ainsi la voie aux changements culturels et intellectuels de grande ampleur de l'âge du bronze moyen.

L'ÂGE DU BRONZE MOYEN (2500-2000 AV. J.-C.)

L'apogée de la civilisation de l'âge du bronze est marqué par trois traits fondamentaux : le développement de la civilisation urbaine locale sur les contreforts ; l'expansion de la vie sédentaire vers les nouvelles oasis du delta de la Murghab et le renforcement des liens avec les régions avoisinantes, notamment l'Afghanistan, l'Iran, le Baloutchistan, la vallée de l'Indus et la Mésopotamie.

La civilisation urbaine s'est développée au piémont du Kopet-Dag au cours du troisième quart du III^e millénaire av. J.-C. Altyn-Depe a été la ville la plus étudiée, mais non pas la seule. Namazga-Depe, par exemple, a atteint une superficie de 50 hectares et son vaste arrière-pays était parsemé de petites stations, telles que Taichanak-Depe, Shor-Depe et Kosha-Depe. On n'a pas encore mis au jour de petits établissements autour d'Altyn-depe, mais il y avait très certainement des villages, qui se trouvent encore enterrés sous deux mètres de sédiments deltaïques. Altyn-Depe et Namazga-Depe constituaient très vraisemblablement des cités-États qui avaient la haute main sur les oasis de Kopet-Dag. Même au faîte de l'âge de bronze, toutefois, le processus d'organisation étatique n'a pas pu avancer très loin : on n'y a trouvé ni sépultures royales ni architecture palatiale.

Les fouilles d'Altyn-Depe ont livré un aménagement urbain constitué de nombreux districts ou quartiers. Celui des potiers, qui s'étendait sur deux hectares approximativement et comptait une cinquantaine de fours, se trouvait dans le nord de la ville. La métallurgie, qui se démarquait par la forte concentration d'outils, avait aussi son propre quartier. En ces lieux comme dans d'autres quartiers d'habitations ordinaires, des maisons à plusieurs pièces bordant d'étroites ruelles tortueuses composaient le tissu urbain. Ces quartiers d'habitation étaient différents des quartiers « aristocratiques » où les rues avaient un tracé régulier, à angles droits, et où les demeures étaient plus spacieuses, de qualité supérieure. Ils étaient tous séparés du centre de culte : concentré sur un édifice à étages en forme de tour (12 mètres de haut), le centre de culte renfermait également de vastes magasins, des ateliers et un cimetière pour les religieux.

Considérant la complexité de sa structure interne, la différenciation sociale manifeste, et la multiplicité de ses fonctions économiques, la ville était à l'évidence plus qu'un simple centre agricole important. La centralité architecturale de l'ensemble du temple pouvait bien refléter la pression du religieux sur le civil. Altyn-Depe déjà, comptait alors entre 6 000 et 7 500 habitants, répartis en groupes sociaux différant par leur niveau et leur mode de vie. Sur le plan social, les différences devaient à leur tour correspondre aux positions occupées par les uns et les autres au sein du système de production et de distribution.

Dans le quartier artisanal des potiers, par exemple, on trouvait des maisons à plusieurs chambres analogues à celles des communautés familiales élargies qui caractérisaient les établissements du Chalcolithique récent. Les tombes collectives du quartier ne contenaient que quelques récipients en argile et les corps enterrés étaient enveloppés dans une simple natte de jonc. Ces attributs matériels indiquent l'appartenance au plus bas niveau de l'échelle sociale. Les classes moyennes comprenaient les familles aisées, qui vivaient séparément dans des « appartements » composés de cinq, six chambres et d'une cuisine. Elles enterraient leurs morts autour de leur maison : les sépultures en général n'incluaient pas que des poteries, mais aussi un grand nombre de bagues en bronze, de colliers de perles en pierre, de figurines en terre cuite et de seaux en métal. Ceux qui appartenaient aux classes sociales supérieures occupaient de grandes et spacieuses résidences. Les tombes collectives proches renfermaient un riche assortiment de sceaux, figurines, bracelets et colliers de perles en pierre et ceintures. Les corps étaient enveloppés dans un délicat tissu de laine. Les tombes individuelles renfermaient parfois des objets funéraires peu communs. Dans un cas, un homme était enterré avec une massive « colonne » de marbre blanc et un grand bâton en pierre en plus des perles et récipients plus courants. Dans un autre, la tombe d'une jeune femme renfermait une riche gamme d'articles de toilette, notamment des récipients en céramique et en marbre, des objets en cuivre, un miroir en argent et une tige en ivoire décorée, d'origine indienne incontestablement. Ces objets funéraires extraordinaires marquaient sans aucun doute le statut social spécial des défunts, qui appartenaient à l'aristocratie séculière ou ecclésiastique.

Le bâton en ivoire provenant de la tombe précédemment mentionnée à Altyn-Depe n'est pas la seule indication des relations avec l'Inde. D'autres objets en ivoire ont été trouvés, de même que plusieurs sceaux carrés portant un caractère harappéen général. Un grand nombre des objets mis au jour à Altyn-Depe peuvent remonter à l'époque du Namazga V ancien, vers 2400-2300 av. J.-C. Or, ce n'est pas une coïncidence si la phase urbaine, ou de maturité, de la civilisation harappéenne a commencé vers 2500 av. J.-C. Les Harappéens de cette époque ne tardèrent pas à établir au moins un avant-poste en Asie centrale, à Shortugaï, sur le cours supérieur de l'Amu-Daria en Bactriane orientale (Francfort, 1989), peut-être comme colonie chargée de contrôler la circulation à longue distance du lapis-lazuli depuis Badakhchan vers l'est. La présence d'objets indiens à Altyn-Depe reflète ce vaste réseau d'échanges. En même temps, l'Asie centrale a bénéficié à l'ouest de relations avec le plateau iranien, Élam et la Mésopotamie. Le ziggourat mésopotamien a peut-être inspiré la tour à étages du centre de culte d'Altyn-Depe. Diverses formes artistiques témoignent aussi d'une influence stylistique occidentale.

Les divers faits survenus en Asie centrale à l'apogée de l'âge du bronze reflètent un formidable progrès du savoir organisé, allant de pair avec la montée de la différenciation sociale, de la complexité économique et des capacités techniques. De nos jours, nous n'avons qu'une connaissance indirecte de la nature et du champ de ce savoir, mais les témoignages archéologiques sont là, preuves muettes de certaines de ses facettes.

Partout, l'agriculture par irrigation est demeurée l'activité de production centrale. Cela implique naturellement l'existence d'un système calendaire fixe lié au cycle agraire. Le développement correspondant d'observations et de connaissances astronomiques semble avoir engendré le symbolisme astral, qui est particulièrement bien représenté au centre de culte d'Altyn-Depe. Sur une tablette en pierre qui y a été trouvée, on peut voir une croix et un croissant de lune; la tombe d'un prêtre renfermait la tête d'un taureau doré ornée d'une lune incrustée. Le signe d'une étoile brillante décore un groupe de terres cuites, représentant une des hypostases d'une divinité féminine, la déesse du ciel.

La culture de nouvelles espèces végétales et l'élevage de nouveaux types d'animaux ont exigé l'accumulation d'informations biologiques empiriques comme base d'un élevage sélectif. Par exemple, une race spéciale de chiens est apparue à Altyn-Depe. Ces chiens, grands et trapus, avaient la poitrine carrée, le museau court et la mâchoire puissante. Des figurines de terre cuite représentent la race aux oreilles tondues et à la queue coupée, pratiques qui mettaient en relief leur ressemblance avec le chien de berger moderne d'Asie centrale. Cette race était à l'évidence élevée comme chien de berger et chien-loup tout à la fois.

Le talent du potier était rehaussé par l'utilisation courante d'un four perfectionné à deux étages, assurant de hautes températures avec possibilité de régulation. Ces structures offraient la base technique d'une production en série d'ustensiles normalisés de qualité. Le choix des matières premières (argiles, trempe) était manifestement plus judicieux aussi. L'apparition de techniques spécialisées a affiné le travail des métaux. Ainsi, la technique de la cire perdue a été utilisée pour la fabrication d'un sceau en argent sur lequel a ensuite été gravé un dragon tricéphale.

La phase urbaine de la civilisation de l'Asie centrale n'a pas duré dans le piémont du Kopet-Dag. Vers 2200 av. J.-C., l'aire occupée à Altyn-Depe s'est réduite et Namazga-Depe a dû être abandonnée en grande partie; peu d'autres sites de la période ont été identifiés dans le piémont du Kopet-Dag. Dans le même temps, de petites villes poussaient dans les oasis de Kelleli, Gonur et Togolok. La culture matérielle de ces occupations de la phase Kelleli est virtuellement identique à celle qui a été trouvée dans l'occupation de l'âge du bronze moyen récent à Altyn-Depe. Cette correspondance culturelle avec la civilisation Namazga montre que les populations de l'Ouest ont

colonisé la Murghab, y introduisant leur poterie traditionnelle, leurs statuettes féminines en terre cuite et leurs sceaux compartimentés en métal. Les nouveaux établissements du delta de la Murghab ont préparé le cadre pour les développements spectaculaires qui se produiront en Margiane et en Bactriane.

L'ÂGE DU BRONZE RÉCENT (2000-1500 AV. J.-C.)

Vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C., des changements historiques et sociaux fondamentaux se sont produits en Asie centrale comme dans les régions avoisinantes. Dans le piémont du Kopet-Dag, de petits établissements (dont la superficie ne dépassait pas plusieurs hectares) ont remplacé les centres urbains, parfois surgissant des ruines des cités disparues (par exemple, la « tour » de Namazga-Depe, la colline d'Anau au sud, Ulug-Depe), ou en des lieux nouveaux (Tekken-Depe, Elken-Depe). Des cimetières isolés sont également apparus (Yangi-Kala). Ces établissements comprenaient des maisons solidement construites de briques crues, comme dans les temps plus reculés. En revanche, d'autres domaines de la culture matérielle se sont dégradés : les formes céramiques sont en quelque sorte devenues plus grossières, la production de figurines féminines en terre cuite a fortement fléchi et on a trouvé peu de sceaux.

Néanmoins, tandis que l'ancien cœur de la civilisation de l'Asie centrale s'essouffait, naissaient de nouveaux centres pleins de vigueur dans la vallée de la Murghab (ancienne Margiane) et dans la section moyenne de l'Amu-Daria (ancienne Bactriane) à l'est. Parallèlement, notamment au cours de la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., les tribus des steppes ont essaimé à vive allure, pénétrant jusqu'au nord de l'Afghanistan. Au contact qui s'est ensuivi, les cultures se sont mutuellement influencées, instaurant une symbiose et une synthèse culturelles.

Le complexe archéologique Bactriane-Margiane

En Margiane comme en Bactriane, l'âge du bronze récent peut être divisé en deux périodes, la première (la phase Gonur en Margiane, la phase Sapalli et le complexe Dashly en Bactriane) qui va de 2000 à 1750 av. J.-C., et la seconde (la phase Togolok en Margiane et la phase Djarkutan en Bactriane) qui va de 1750 à 1500 av. J.-C. (Masson, 1959; Sarianidi, 1977, 1990; Masimov, 1979; Askarov, 1973, 1977; Askarov et Abdullaev, 1981). La première période est marquée par la saisissante uniformité de la culture matérielle et a récemment été appelée complexe archéologique Bactriane-Margiane.

Un établissement a formé des groupes de villes et de villages dans le delta de la Murghab. Un établissement similaire, regroupé le long des petits

affluents de l'Amu-Daria, a été découvert en Bactriane. L'agriculture par irrigation a nourri la population dans les deux régions; l'eau provenant des canaux de la Murghab et de l'Amu-Daria se déversait dans les champs de céréales, de pois chiches et les vignobles. Les troupeaux d'animaux représentaient un autre volet important de la production de subsistance. Ils consistaient surtout en moutons et chèvres mais aussi en bétail, cochons, chevaux, chameaux et ânes; le cheval domestiqué des steppes du Kazakhstan fait sa première apparition. La fréquence relative des os de cochons indique un approvisionnement en eau régulier.

Dans les deux régions, les groupes d'établissements comprenaient plusieurs grands sites, en règle générale de plus de cinq hectares. C'était par exemple le cas de Taip I (12 hectares) et Gonur (28 hectares) en Margiane, et Sapalli-Depe en Bactriane. Les grands établissements consistaient habituellement en une forteresse attenante à des monticules amorphes. Les forteresses avaient approximativement la forme d'un carré flanqué d'une tour ronde à chaque angle. La superficie protégée par les murs pouvait atteindre 1,5 hectares. Les villes avaient leurs quartiers d'artisans où étaient installés les fours, produite la poterie et travaillé le métal. Certaines de ces villes, telles que Togolok 21 et Djarkutan avaient en outre un centre de culte rectangulaire entouré de murs. Celui de Djarkutan renfermait un autel placé entre quatre colonnes sur une surface pavée ainsi que des locaux d'habitation et de stockage. En revanche, la majorité des villages ne contenait ni forteresses ni quartiers spécialisés de production artisanale et n'occupait qu'entre 0,5 et 3 hectares. Les villes doivent être considérées comme des établissements de type urbain auxquels se rattachaient les villages alentour. Cette configuration a jeté les bases de la cité-État, encore qu'à ce jour rien ne prouve avec certitude l'existence de ce niveau d'organisation politique au cours de l'âge du bronze récent.

Les objets funéraires donnent à entendre que les sociétés du complexe archéologique Bactriane-Margiane avaient atteint un niveau de prospérité relativement élevé. Le cimetière de Djarkutan comptait quelque 700 tombes et plus d'une centaine ont été mises au jour à Sapalli-Depe : les pillards avaient mis à sac les innombrables tombes de Bactriane pour approvisionner le marché mondial illicite de l'art (Pottier, 1984). Les tombes contiennent en général un nombre significatif d'objets différents : jusqu'à trente vases en céramique et une douzaine d'objets façonnés en bronze et en cuivre. Dans les tombes de Sapalli-Depe, les femmes étaient enterrées avec considérablement plus de biens, et des objets à usage administratif comme les sceaux ne se rencontrent que chez les femmes. Cela signifie que, en tout cas chez les élites, elles étaient à égalité avec les hommes. La découverte d'une hache de bataille est digne d'intérêt car elle montre l'importance croissante des armes. La fréquence des cénotaphes reflète probablement la multiplication des conflits

militaires. Une hache et une lance en bronze dans un cénotaphe, à Sapalli-Depe, laissent supposer que le cénotaphe avait été construit en mémoire d'un guerrier tombé quelque part ailleurs. Il est révélateur que les cénotaphes contiennent souvent une plus grande gamme d'objets que les tombes ordinaires.

Certes, la culture matérielle des établissements initiaux en Margiane (phase Kelleli) était étroitement liée à la civilisation Namazga, mais cette culture s'est spontanément transformée pour produire la culture matérielle distincte du complexe archéologique Bactriane-Margiane. Contrastant avec la construction sauvage des quartiers d'habitation des vieilles villes telles qu'Altyn-Depe, des plans de maisons rectilignes clairement conçus sont devenus monnaie courante dans les établissements du complexe archéologique : un plan d'aménagement type consistait en un édifice plus ou moins carré entouré par un mur avec, parfois, un passage. Les forteresses étaient essentiellement des versions agrandies du même plan. Le même concept est évident dans des édifices qui sont peut-être des centres de culte. Selon Sarianidi, à Togolok 21, il y avait un édifice religieux de ce type (Sarianidi, 1986*b*). Cet édifice comptait une tour ronde à chaque angle d'un mur rectangulaire extérieur qui mesurait 50 x 60 mètres et avait 4 mètres d'épaisseur. Les pièces étaient souvent plâtrées ; de petits magasins et de grands récipients de stockage faisaient partie de l'aménagement du centre. Allant de pair avec cette architecture, se trouvaient des objets comme des vaisseaux à bec pour les libations, un grand nombre de colonnettes en pierre, la statue en pierre d'une tête de taureau et une hache de bataille en bronze massif.

Le nombre de statuettes féminines a fortement régressé et le style a changé ; les formes humaines grossières étaient largement répandues. Des images d'hommes, de serpents et d'animaux quadrupèdes bordaient souvent les récipients cultuels. La glyptique a également évolué de manière remarquable (Sarianidi, 1976 ; Masimov, 1981). En Margiane, trois types de sceaux ont été produits au cours du bronze récent. Le premier, plat et en bronze, a le manche en forme de boucle semblable à ceux qui ont été découverts au cours de la phase Kelleli. La forme et le décor de motifs géométriques et zoomorphiques de ces sceaux perpétuent la tradition Altyn ; les grands sceaux ajourés, au décor plus varié, sont manifestement des développements typologiques de la tradition ancienne. Le deuxième type de sceau est une amulette en pierre plate percée à l'horizontale pour être suspendue à un fil. On reconnaît la tradition d'Asie centrale à la forme du sceau, qui est parfois une croix étagée. En revanche, le style et le répertoire sont dans une large mesure nouveaux — un aigle aux ailes déployées, des taureaux combattant des dragons (serpents cornus) et un héros tenant deux animaux subjugués. L'iconographie révèle l'influence mésopotamo-élamite et harappéenne. Le troisième type de glyptique est le sceau cylindrique orné de sujets et de scènes complexes souvent disposés sur deux

registres. Cette dernière forme provient de la tradition mésopotamo-élamite, et sa présence en Asie centrale est le signe d'une synthèse culturelle complexe.

La fonte des alliages s'est poursuivie en droite ligne de la période précédente. Les alliages variaient en fonction des exigences techniques du produit. Des 220 objets métalliques récupérés à Sapalli-Depe, 90 % étaient faits d'alliages et 10 % de bronze à l'étain. Le bronze à l'étain était bien moins abondant dans les contreforts du Kopet-Dag, qui est assez éloigné des gisements d'étain. La gamme d'objets façonnés s'est élargie de manière spectaculaire, notamment en Bactriane. Parmi les plus remarquables figurent les bronzes artistiques : haches de cérémonie, miroirs à manches anthropomorphiques, épingles aux têtes gravées et récipients au repoussé décorés de petites sculptures.

Un des aspects les plus fascinants de cette nouvelle culture d'Asie centrale est qu'elle a essaimé dans des lieux si distants. Poterie, sceaux, récipients en pierre, objets en métal et autres caractéristiques du complexe archéologique Bactriane-Margiane ont été trouvés, habituellement dans les tombes, en nombre de lieux de l'Iran méridional et du Pakistan occidental. Les objets provenant de Mehrgarh VIII, Sibiri et autres sites de la plaine de Kachi, juste à l'ouest de la vallée de l'Indus, sont particulièrement frappants (Santoni, 1984; Jarrige et Hassan, 1989). La grande dispersion des objets et (vraisemblablement) des gens du complexe archéologique à l'étude a fait couler beaucoup d'encre. L'identité linguistique des populations est un aspect du débat, et certains chercheurs ont émis l'avis que l'expansion vers le sud jusqu'aux confins de la vallée de l'Indus reflète l'introduction dans la région d'un groupe linguistique indo-iranien (Hiebert et Lamberg-Karlovsky, 1992).

Au cours des phases ultérieures de l'âge du bronze récent (1750-1500 av. J.-C.), les cultures de Margiane et de Bactriane ont évolué à de nombreux égards. Quand la rivière a commencé à s'assécher, l'établissement du delta de la Murghab s'est déplacé vers le sud; certains sites de Bactriane se sont peut-être déplacés vers l'est. La plupart des établissements étaient de petite taille, à l'exception de quelques sites comme Takhirbai en Margiane (une vingtaine d'hectares). De nombreuses caractéristiques du complexe archéologique Bactriane-Margiane ont survécu, en particulier dans la poterie et les sceaux; la poterie et d'autres témoins ouverts de l'âge du bronze des steppes apparaissent en plus grand nombre. Parallèlement, d'importantes solutions de continuité ont existé à l'évidence. Par exemple, les fouilles de Kuchuk-Depe dans l'Ouzbékistan méridional ont mis au jour une poterie et d'autres aspects de la culture matérielle très différents du complexe archéologique Bactriane-Margiane. Sur le même site apparaissent des fortifications construites sur d'épaisses plates-formes de briques, trait architectural étranger au complexe Bactriane-Margiane.

Tandis que ces changements intervenaient à l'est, la région du piémont du Kopet-Dag fut de nouveau occupée, comme cela est attesté sur des sites

comme Namazga-Depe (la « tour »), Anau (le tertre au sud) et Ekin-Depe. La plupart de ces établissements étaient de petites dimensions, seules quelques villes ont été découvertes (telles que Ekin-Depe, s'étendant sur une vingtaine d'hectares). Le cimetière de Sumbar date de la fin de l'âge du bronze récent : des parallèles avec la céramique de Sialk A et Khurvin en Iran ont soulevé un débat sur le mouvement des iranophones vers l'ouest et les origines des Mèdes et des Perses.

L'âge du bronze dans la zone des steppes et la diffusion des langues indo-iraniennes

En même temps que les cultures urbaines du sud de l'Asie centrale se développaient avec tant de vigueur, des changements marquants se produisaient dans le Nord. Dans les steppes, les groupes de chasseurs primitifs reculaient face aux communautés de l'âge du bronze, qui vivaient d'élevage et d'agriculture. Ces peuples du Nord étaient plus nomades que leurs voisins du Sud. L'étude des groupes de l'âge du bronze du Nord a été inégale.

L'ensemble culturel Andronovo s'est propagé vers les vastes régions du Kazakhstan et de la Sibérie du Sud au cours du II^e millénaire av. J.-C. Les cultures steppiques s'adonnaient à l'agriculture ou à une économie mixte agropastorale. L'élevage du bétail était important dans la zone des steppes et des forêts-steppes alors que les ovins et les caprins étaient plus adaptés aux régions semi-désertiques et aux contreforts montagneux. Ces cultures pratiquaient aussi la métallurgie du bronze, les établissements fortifiés carrés et l'utilisation de chars tirés par des chevaux.

Les steppes eurasiennes étaient le cadre de la domestication du cheval et de l'invention du char léger à 2 roues, faits d'une importance historique fondamentale. Si la domestication du cheval semble avoir commencé dans la région septentrionale du Pont-Euxin au cours du IV^e millénaire av. J.-C. (Anthony, 1986), son utilisation pour tirer les chars fut plus tardive. Les tertres funéraires (*kurgan*) de Sintashta dans le sud de l'Oural, qui datent du XVII^e/XVI^e siècle av. J.-C. (Gening, 1977), mettent en évidence ce dernier développement. Les tertres en terre recouvrent des fosses doublées de planches dans lesquelles étaient placés les chars montés sur roues à dix rayons. Il y avait des chevaux dans les fosses mêmes tout comme dans les tumulus de terre, où ils auraient eu une fonction sacrificielle. La propagation vers le sud des chevaux, des chariots et, semble-t-il, des gens des steppes a joué un rôle important dans l'histoire de l'Asie centrale et des régions avoisinantes (Masson et Sarianidi, 1972).

Les centres principaux d'habitation se trouvaient hors d'Asie centrale, mais certains groupes sont partis vers le sud, assimilant ou chassant les populations locales. En Chorasmie, sur le cours inférieur de l'Amu-Daria, un groupe distinct de monuments a identifié la culture de Tazabagyab (Itina, 1977), qui appartient à l'ensemble culturel Andronovo. La cinquantaine

d'établissements Tazabagyab connus sont petits, composés de deux ou trois grandes cabanes en rondins rectangulaires légèrement enfoncées dans le sol. Les établissements compaient jusqu'à une centaine de personnes, y compris des métallurgistes. La population de Tazabagyab vivait de l'agriculture par irrigation dans le delta de l'Amu-Daria, en creusant de petits fossés reliant les canaux en diminution du delta aux champs.

Une culture similaire se développa le long du cours inférieur du Zeravshan et les habitants des steppes émigrèrent également vers les régions montagneuses de Transoxiane. Les fouilles de Zaman-baba ont livré un établissement et un cimetière sur le cours inférieur du Zeravshan. Cette communauté vivait dans des huttes semi-souterraines et produisait une poterie rude, souvent à fond sphérique. Mais elle travaillait aussi le bronze et commerçait avec les communautés plus sédentaires du Sud. Le cimetière de Dashti-Kozy, sur le cours supérieur du Zeravshan à une soixantaine de kilomètres à l'est de Panjikent, contenait de la poterie et des objets en métal typiques de la culture Andronovo. Des établissements construits avec des matériaux similaires existaient aussi dans les régions montagneuses du sud-ouest du Tadjikistan.

Dans les zones d'interaction avec les régions agricoles sédentaires du Sud, on observe tout à la fois les caractéristiques des cultures steppiques et des cultures agricoles. Au cimetière de Dashti-Kozy, la culture matérielle de base, l'utilisation d'ocre rouge dans les rites funéraires et la présence de petits bouts de charbon de bois à la base des tombes sont autant de traits caractéristiques de la culture Andronovo; l'architecture mortuaire, de son côté, suit la tradition Sapalli des tombes à catacombe (Potemkina, 1987; Isakov et Potemkina, 1989). La poterie découverte à Dashti-Kozy était jetée sur une roue et était manifestement un produit des oasis établies. Les cultures de Bishkent et de Vakhsh du Tadjikistan méridional (P'iankova, 1981) sont des exemples de ce mélange culturel dans lequel les établissements et l'agriculture s'ajoutaient à l'élevage; nombre des céramiques conservées dans les tombes de Bishkent sont similaires à celles des phases récentes de l'âge du bronze récent (phase Molali) de l'Ouzbékistan méridional. Selon les récentes découvertes, les poteries des communautés agricoles du Sud étaient exportées comme articles exotiques jusqu'au Kazakhstan septentrional coexistant avec la culture Andronovo.

Des preuves de contact se trouvent également au sein des communautés agricoles établies de Margiane et de Bactriane. De nombreux établissements permanents de Margiane contiennent des fragments de récipients en terre crue décorés de motifs incisés simples nettement différents des céramiques locales usuelles (Sarianidi, 1975). Ce genre de poterie est typique d'un groupe de cultures des steppes de l'âge du bronze; sa présence en Margiane prouve le mouvement en direction du sud opéré par les habitants des steppes et peut-être leur intégration aux populations des villes fortifiées. La créma-

tion, pratique caractéristique des steppes, est également adoptée dans le Sud ; le cimetière de Djarkutan observait la crémation dans des boîtes de pierre, pratique totalement étrangère à la tradition locale mais parfaitement courante dans un cimetière Andronovo.

Les témoignages archéologiques autorisent plusieurs conclusions de caractère général sur la genèse et l'ethnogenèse culturelles, au cours de cette période de mouvements et de migrations. Les populations des steppes aux traditions pastorales ont massivement pénétré l'Asie centrale. Elles s'adonnaient essentiellement à l'élevage du bétail et étaient dirigées par une aristocratie militaire qui utilisait abondamment des chars et des armes en bronze. Certains de ces immigrants se seraient progressivement intégrés aux populations permanentes des oasis habitées, ce qui a entraîné leur assimilation culturelle. En même temps, la tradition établie d'Asie centrale influençait les populations steppiques alentour ; la culture Andronovo différait des groupes contemporains du Kazakhstan et de la Sibérie méridionale précisément à cet égard.

Les modèles archéologiques de l'âge du bronze récent s'expliquent par la dispersion, au II^e millénaire av. J.-C., des tribus indo-iraniennes consécutive à l'effondrement de leur unité linguistique et historique (Zaehner, 1961, Boyce, 1975). L'analyse linguistique démontre de manière convaincante que ces tribus s'adonnaient en général à l'élevage intensif, la richesse et la prospérité se mesurant à l'aune des têtes de bétail possédées. Les chars de guerre (*rata* en iranien et *ratkha* en indien) étaient de la plus haute importance, et les guerriers (*rataishatry* « debout sur les chars ») jouaient un rôle social clé. Il y a longtemps, les chercheurs ont relié l'expansion vers le sud des groupes Andronovo aux mouvements des Indo-Aryens venus du nord-est de l'Inde. La nature des témoignages n'autorise pas l'identification précise de chaque culture archéologique à des groupes ethniques précis du II^e millénaire av. J.-C. Selon toutes probabilités, deux processus parallèles étaient à l'œuvre dans les oasis de la Bactriane et de la Margiane : l'assimilation linguistique de la population locale et la transformation culturelle des nouveaux arrivants. Les différences d'intensité des interactions des populations ont créé un tableau archéologique complexe ; cela étant, il n'existe aucun doute raisonnable sur le fait qu'une *ethnie* se formait en Asie centrale au cours de cette période de turbulences, de migrations, de conflit militaire et d'assimilation mutuelle. La diffusion des matériaux du complexe archéologique Bactriane-Margiane jusqu'au bord de la vallée de l'Indus au début du II^e millénaire av. J.-C. peut constituer un témoignage archéologique de l'expansion de cette *ethnie*.

La synthèse de l'Asie centrale a stimulé le développement culturel et intellectuel à travers un processus d'enrichissement mutuel et une mise en commun de l'expérience vécue. Le système de connaissances pratiques existant offrait une base solide pour des progrès futurs. D'importantes avancées ont surtout été enregistrées par la métallurgie, qui a connu un essor et une

spécialisation considérables. Les sources de minerais qu'elles possédaient dans le Kazakhstan central ont assuré pouvoir et richesse aux communautés Andronovo; ces mines ont livré des métaux aussi importants pour l'âge du bronze que le cuivre et l'étain. Les principaux centres métallurgiques étaient les régions d'Atasu et de Myrzhik. L'alliage du cuivre et de l'étain progressait régulièrement, les bronzes qui en résultaient contenant aussi de manière caractéristique de l'arsenic, de l'antimoine et du plomb (Kuznetsova, 1987). Les proportions des métaux dépendaient de l'affectation prévue des armes ou des outils : les outils d'attaque contenaient 4 % d'étain, les outils de découpage 5 à 9 % et les outils de percement et de construction 9 à 12 %. Les centres métallurgiques locaux mirent progressivement au point des techniques spécifiques et souvent des types spéciaux de produits. Par exemple, un centre spécialisé à Semi-rechiya (Kuzmina, 1970) a fait un usage considérable d'alliages étain-plomb au cours de l'âge du bronze récent; considérant la rareté des mélanges, le centre s'est appuyé sur les minerais locaux. Les contacts avec le Nord ont aussi été un facteur de progrès technologique pour les oasis du Sud, qui ont reçu des minerais et des compétences technologiques d'un nombre croissant de régions lointaines. À Sapalli-Depe, les objets en métal comprennent les bronzes à l'arsenic, les bronzes à l'étain, les bronzes à l'arsenic avec plomb et les bronzes à l'étain et arsenic (Askarov, 1977). Certains de ces alliages peuvent, par leur nature, refléter l'utilisation de gisements de minerais polymétalliques.

L'évolution architecturale traduit également la fusion des traditions. L'architecture carrée régulière de la Margiane et de la Bactriane provient vraisemblablement des steppes. Un plan d'établissement rectangulaire entouré de remparts et de douves, couvrant une superficie de 60 mètres sur 95 et 70 mètres sur 120, est apparu sur l'aire culturelle Andronovo. L'agencement de ce que l'on dénomme temple circulaire à Dashly 3 dans le nord de l'Afghanistan a attiré fortement l'attention. Des huttes ovales et des constructions à ossature et poteaux semi-souterraines sont typiques des régions situées en dehors des oasis établies. Un établissement Andronovo à Arkanm dans le sud de l'Oural suit le même modèle dans le moindre détail. Les canons de l'architecture religieuse du Nord ont peut-être influencé les oasis du Sud, bien que les briques de boue conviennent davantage aux configurations rectilignes.

La vie intellectuelle a elle aussi connu des changements significatifs. La production de figurines féminines en terre cuite s'est interrompue dans les oasis du Sud. Après avoir été présentes dans presque toutes les maisons et souvent déposées dans les sépultures collectives, leur disparition a traduit d'importants changements dans les rites et cultes populaires. Partout en Margiane et en Bactriane, les autels du feu font leur apparition dans les temples, mais les puissances divines en l'honneur desquelles brûle la flamme sacrée demeurent non identifiées. Les récipients à bec verseur manifestement

destinés aux libations sont diffusés sur une grande échelle, et certains chercheurs les rapprochent des célèbres boissons sacrées *soma-haoma* de la mythologie indo-iranienne; le site religieux Togolok 21 renfermait un tel ensemble. Toutefois, la boisson contenue dans les récipients était peut-être tout simplement du vin.

L'iconographie des sceaux est une autre approche de ces cultures et certains chercheurs se sont employés à identifier un panthéon bactrien à partir de l'iconographie glyptique (Sarianidi, 1986a). L'introduction d'un style artistique nouveau, étonnamment dynamique, sur les sceaux-amulettes carrés est en soi significative. Les représentations de dragons ailés semblables à des serpents et attaquant des taureaux et autres animaux peuvent exprimer le combat entre les forces qui s'affrontent. Les images d'oiseaux sont aussi des éléments importants de l'iconographie glyptique en Margiane et en Bactriane. Parmi ces motifs, on distingue aussi deux oiseaux perchés sur un arbre, des oiseaux en train de voler et une procession d'oiseaux. L'oiseau et les figures semblables à des oiseaux sont importants pour la mythologie indo-iranienne.

L'ÂGE DU FER (1500-600 AV. J.-C.)

Les changements culturels intervenus au cours de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C. n'étaient que des signes avant-coureurs de changements plus fondamentaux en Asie centrale. Dans le sud-ouest de la Turkménie, l'ancien Daghestan, les villes ont refait surface sur une échelle massive dans la région du bas Atrak; des villes telles que Madau, Izat Kuli et Tangsikildzha s'étendaient sur plus de 100 hectares chacune. Un vaste système d'irrigation intégré concourait à l'organisation de leur subsistance (Lisitsina, 1978).

La culture Yaz couvrait la région des oasis à l'est, du haut Atrak jusqu'à la vallée du Ferghana peut-être, en passant par le piémont du Kopet-Dag et la Margiane. Les établissements Yaz y étaient généralement plus petits qu'auparavant, mais demeuraient de manière impressionnante dominés par des citadelles construites sur de solides plates-formes de plusieurs mètres de haut. Les vastes réseaux d'irrigation amenaient l'eau aux champs de blé, d'orges, de seigle, de pois chiches et de raisins; les *qanats*, systèmes de tunnels et de fossés souterrains descendant l'eau des collines lointaines, furent mis en place au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. en des endroits tels qu'Ulug-Depe dans le piémont du Kopet-Dag (P'iankova, 1981). Ces progrès réalisés dans le domaine de l'habitat et de certains aspects de la technologie n'allaient pas sans certains contrastes. Ainsi, le tour du potier tomba en désaffection au bénéfice de la poterie manuelle. Les nouveaux motifs de

décoration consistaient en de simples figures géométriques peintes, suggérant un renouveau des traditions de l'âge du bronze ancien.

On a essayé d'expliquer ces phénomènes par les migrations humaines sans trouver de sources convaincantes sur ce nouveau courant culturel, que ce soit en Asie centrale même ou dans les régions avoisinantes. Une explication plus plausible est la transformation des cultures indigènes par la formation d'une société de classes primitive, où les processus d'intégration culturelle ont favorisé la diffusion régulière des schémas culturels sur toute une région (Masson, 1985). Ainsi considérée, la culture de l'âge du fer d'Asie centrale, en particulier les ensembles du type Yaz, représenterait des peuples du groupe linguistique d'Iran oriental. Cette période était le point culminant d'un long épisode d'ethnogenèse dont le début se situe à la première pénétration indo-iranienne de l'Asie centrale. Les oasis du Sud, y compris la vallée du Zeravshan, devinrent en fait le pivot du progrès socio-économique de l'âge du fer. Ces sociétés formèrent la base des royaumes de Parthie, de Bactriane, de Sogdiane, etc., qui firent partie de l'Empire achéménide après le VI^e siècle av. J.-C.

Dans les régions situées plus au nord, les cultures locales d'origine stepnique de l'âge du bronze ont subi une transformation dans laquelle a joué un certain rôle l'influence du Sud. De ce processus a découlé la culture Amiraba de Chorasmie qui a conservé des caractéristiques archaïques telles que les habitations à ossature et la poterie travaillée à la main. Par contraste, la culture Chust du Ferghana a remis à l'honneur la tradition de la poterie peinte, mais avec des formes, des motifs floraux et parfois des schémas décoratifs différents. Si l'on en juge par certaines caractéristiques, la culture Chust appartenait à une aire culturelle plus vaste qui couvrait le Turkestan oriental. Les tombes de Tagisken, à l'est de la mer d'Aral, offrent des témoignages d'une part de l'apparition d'une élite aristocratique chez les tribus des steppes et, de l'autre, de liens étroits avec les oasis établies dans le Sud. Datant du IX^e ou VIII^e siècle av. J.-C., ce sont des mausolées monumentaux en brique crue, spécificité méridionale, alors que les rites et mobiliers funéraires portent les marques de la tradition des steppes (telles que crémation, revêtement de feutre sur les murs des tombes). Ces changements ont établi les conditions propices à une division durable et historique de l'Asie centrale en deux grandes zones, en interaction : la civilisation urbaine et celle des tribus nomades.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTHONY D. 1986. « The "Kugran Culture", Indo-European Origins, and the Domestication of the Horse : a reconsideration », *Curr. Anthropol.*, Chicago, vol. XXVII, p. 291-313.
- ASKAROV A. A. 1973. *Sappalitepe*, Tashkent.
- 1977. *Drevnezemledel'cheskaya Kultura Yuga Uzbekistana*, Ancient Agricultural Culture of southern Uzbekistan, Tashkent.
- ASKAROV A. A., ABDULLAEV B.I. 1981. *Dzharkutan*, Tashkent.
- BOYCE M. A. 1975. *History of Zoroastrianism*, Leyde.
- FRANCFORT H.-P. 1989. *Fouilles de Shortugai*, Paris.
- GENING V.F. 1977. « Mogilniki Sintashta i Problema Rannykh Infireskikh Plemen », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 4, p. 53-73.
- HIEBERT F.T., LAMBERG-KARLOVSKY C.C. 1992. « Central Asia and the Indo-Iranian Borderlands », *Iran*, Londres, vol. XXX, p. 1-15.
- ISAKOV A. I. 1986. « Sarazm — Novii Rannezemledel'cheskii Pamiatnik Srednei Azii », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 1, p. 152-167.
- ISAKOV A.I., POTEKINA T.M. 1989. « Mogil'nik Plemen Epokhi Bronzy v Tadjikistane », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 1, p. 145-167.
- ITINA M.A. 1977. *Istoria Stepnykh Plemen Yuzhnogo Priaralya (II-Nachalo I Tys. Do N.E.)*, Moscou.
- JARRIGE J.-F., HASSAN H.U. 1989. « Funerary Complexes in Baluchistan at the End of the Third Millenium on the Light of Recent Discoveries at Mehrghar and Quetta », in K. Frifelt, P. Sorensen (dir.), *South Asian Archaeology 1985*, Londres, p. 150-166.
- KHLOPIN I.N. 1964. *Geoksiurskaia Gruppya Poselenii Epokhi Eneolita*, Moscou.
- 1981. « The Early Bronze Age Cemeteray at parkhai II : The First Two Seasons of Excavations : 1977-1978 », in P. KOHL (dir.), *The Bronze Age Civilization of Central Asia*, New York, p. 3-34.
- KUZMINA E.E. 1970. *Semirechensky Variant Kulury Epokhi Pozdnei Bronzy*, Moscou (Kratk. Soobsc. Inst. Arheol., 122).
- KUZNETSOVA E.F. 1989. « Proizvodstvo tsetykh i blagorodnykh metalof v tsentralnom Kazakhstane v epokhu bronzy i ranykh koktsevnikov », in V.M. MASSON (dir.), *Vzaimodeistvie kochevykh kultur i drevnikh tsivizatsii*, Alma-Ata, p. 118-121.
- LISITSINA G.N. 1978. *Stanovlenie i Razvitie Oroshaemogo Zemeledeliia v Juzhnoi Turkmenii*, Moscou.
- MASIMOV I.S. 1979. « Izuchenie Pamiatnikov Epokhi Bronzy Nizov'ev Murgaba », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 1, p. 111-131.
- 1981. « Novye Nakhodki Pechatei Epokhi Bronzy s Nizovy Murgaba », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 2, p. 132-150.

- MASSON, V.M. 1959. *Drevnezemledelcheskaya Kultura Margiana*, Moscou.
- 1964. *Sredniaia Asiya i Drevnie Vostok*, Moscou.
- 1977. « Altyn-Depe v Epokhu Eneolita », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 1, pp. 164-188. [Traduction : 1981. « The Study of Bronze Age Sites in the Lower Mughab », in P. KOHL (dir.), *The Bronze Age Civilization of central Asia*, New York, pp. 63-95].
- 1981. *Altyn-depe*, Leningrad. [Traduction : 1988. *Altyn-depe*, Philadelphie, University Museum.]
- 1985. « La dialectique des traditions et des innovations dans le développement culturel de la Bactriane », in J.-C. GARDIN (dir.), *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, p. 31-38.
- MASSON V.M., SARIANIDI V. I. 1972. *Central Asia : Turkmenia Before the Achaemenids*, Londres.
- P'IANKOVA L.T. 1981. « Bronze Age Settlements of Southern Tajikistan », in KOHL, P. (dir.), *The Bronze Age Civilization of Central Asia*, New York, p. 287-310.
- POTEMKINA T.M. 1987. « K Voprosu o Migratssi na Yug Stepnykh Plemen Epokhi Bronzy », in V.M. MASSON (dir.), *Vzaimod-eistvie kochevnykh kultur i drevnie tsivilizatii*, Alma-Ata, p. 76-78.
- POTTIER M.-H. 1984. *Matériel funéraire de la Bactriane méridionale de l'âge du bronze*, Paris.
- SANTONI M. 1984. « Sibiri and the South Cemetery at Merghahr : 3rd Millenium Connections between the Northern Kachi Plain (Pakistan) and Central Asia », in B. ALLCHIN (dir.) *South Asian Archaeology 1981*. Cambridge, p. 52-60.
- SARIANIDI V.I. 1975. « Stepnye Plemena Epokhi Bronzy v Margiane », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 2, p. 20-29.
- 1976. « Pechati-Amulety Murgaskogo Stilya », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 1, pp. 42-68. [Traduction : 1981. « Seal-Amulets of the Murghab Style », in P. KOHL (dir.), *The Bronze Age Civilization of central Asia*, New York, p. 221-255].
- 1977. *Drevnie zemledel'tsi Afganistana*, Moscou.
- 1981. « Margiana in the Bronze Age », in P. KOHL (dir.), *The Bronze Age Civilization of Central Asia*, New York, p. 165-193.
- 1986a. « The Bactrian Pantheon », *Int. Assoc. Stud. Cult. Cent. Asia, Inf. Bull.*, Moscou, n° 10, p. 5-20.
- 1986b. « Le complexe culturel de Togolok 21 en Margiane », *Ars asiat.*, Paris, vol. XCI, p. 5-21.
- 1990. *Drevnosti Strani Margush*, Aschabad.
- ZAEHNER R.C. 1961. *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, Londres.

15.2

Le Sud-Est asiatique et le Pacifique

Charles F. W. Higham et Wilhelm G. Solheim II

L'aire que nous allons étudier ici comprend, outre les îles du Sud-Est asiatique (incluant Taïwan), la Mélanésie et la Micronésie. La Polynésie était alors inhabitée à l'exception des îles Tonga et Samoa (*carte 23*).

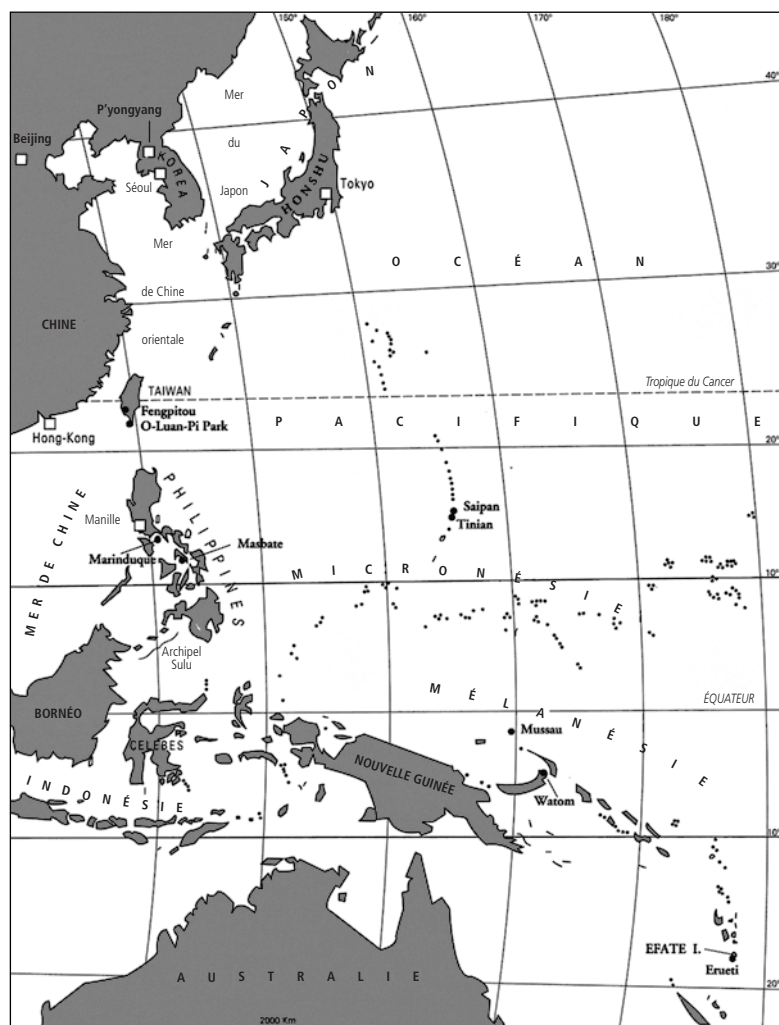
Les éléments dont nous disposons pour tenter de reconstituer le développement scientifique et culturel des groupes vivant sur ces territoires sont des plus variables. De vastes portions de l'Asie du Sud-Est continentale et insulaire n'ont été que peu explorées par les archéologues, et la plupart des découvertes se rapportant à notre période n'ont été ni datées avec précision ni publiées.

Ce n'est qu'au cours de ces quinze dernières années que des recherches archéologiques ont été menées en Micronésie, et elles n'ont donné lieu qu'à de rares publications. La Mélanésie insulaire est mieux connue. Jusqu'à une date récente, les recherches archéologiques effectuées ont porté presque exclusivement sur les objets culturels.

La présente étude s'appuie sur trois grandes sources de données — la biologie anthropologique, l'archéologie et la linguistique.

Voici environ vingt ans que des archéologues et des linguistes coopèrent pour tenter de repérer et de dater les mouvements de population en Mélanésie et en Polynésie (Pawley et Green, 1973). À partir des données linguistiques, linguistes et spécialistes de l'anthropologie sociale se sont efforcés de reconstituer l'organisation sociale préhistorique des premiers groupes parlant une langue austronésienne et des habitants des îles de l'Océanie (Marshall, 1984). Leurs conclusions sont discutées, mais leurs méthodes paraissent prometteuses.

Des trois familles linguistiques prédominantes aujourd'hui en Asie du Sud-Est, seul le sino-tibétain n'était probablement pas localisé dans la zone où on le trouve en ce moment. Les langues tibéto-myanmar ont été parlées dans les régions proches de la frontière du nord-ouest du Myanmar (Birmanie), mais rien ne porte à croire que la langue myanmar ait été présente



Carte 23 Les îles d'Asie du Sud-Est.

au Myanmar. Les langues austro-asiatiques étaient sans doute prédominantes dans la partie continentale de l'Asie du Sud-Est au début de la période étudiée, mais l'austro-nésien devait être parlé dans certaines régions du littoral de la Chine méridionale et du Viêt Nam. Au cours du II^e millénaire

av. J.-C., à partir d'une certaine époque, les langues chinoises ont commencé à pénétrer au nord de la Chine méridionale, mais on continue d'ignorer dans quelle mesure elles étaient en place à la fin de la période étudiée.

Les langues austronésiennes se sont répandues au cours de cette période dans l'Asie du Sud-Est insulaire puis dans tout le Pacifique. Il y a tout lieu de penser que les langues austro-asiatiques étaient parlées à Sumatra et peut-être aussi dans la partie occidentale de Java. Si tel était le cas, elles ont dû être peu à peu remplacées par les langues austronésiennes, sauf dans certaines régions de Sumatra. C'est au cours de cette période que la langue austronésienne ancestrale des Cham, et d'autres langues austronésiennes parlées encore actuellement à l'intérieur du centre du Viêt Nam et dans la partie orientale du Cambodge, ont dû commencer à se répandre dans l'arrière-pays à partir des régions côtières. Il est tout à fait possible que des langues austronésiennes aient également pénétré à l'intérieur des terres à partir de la côte est de la Malaisie occidentale, et ce antérieurement à 1000 av. J.-C.

Durant la période qui nous occupe, les îles du Sud-Est asiatique étaient peuplées comme aujourd'hui par trois grandes branches d'*Homo sapiens* : Mélanésiens, Négritos et Mongoloïdes méridionaux. Il est probable que ces trois populations avaient dans une très large mesure des origines ancestrales communes. Selon l'hypothèse la plus ancienne, elles auraient chacune évolué dans le continent sud-est asiatique et pénétré dans les îles du Sud-Est asiatique et du Pacifique à partir du continent, à la faveur de migrations distinctes à des périodes différentes.

On trouve aujourd'hui des Négritos dans plusieurs îles des Philippines, dans la moitié nord de la péninsule malaise et au nord du Myanmar et de la Thaïlande. De nouvelles découvertes et de nouvelles méthodes d'analyse ont abouti à proposer d'autres interprétations. Les Négritos sont, des trois groupes, le moins nombreux et le plus largement disséminé. On a voulu voir en eux les premiers occupants de l'Asie du Sud-Est tant insulaire que continentale, mais cette théorie est aujourd'hui abandonnée.

L'analyse des données génétiques montre que les Négritos des Philippines « possèdent des caractères génétiques propres à l'Asie et au Pacifique et ne sont aucunement apparentés aux Pygmées d'Afrique. Les comparaisons entre groupes laissent penser que les Négritos sont issus d'une adaptation relativement récente à la plate-forme de la Sonde, amorcée il y a 20 000 ou 30 000 ans, après l'occupation initiale de l'Australie » (Turner, 1985, p. 9). On a par ailleurs suggéré qu'ils étaient l'aboutissement d'une évolution localisée en Asie du Sud-Est durant l'Holocène ancien. Les Mélanésiens qui à un moment donné occupaient probablement toute l'Indonésie et certaines parties méridionales du continent, n'ont cessé de céder du terrain devant les Mongoloïdes méridionaux et n'occupent plus que la partie orientale des îles indonésiennes, la Nouvelle-Guinée et la Mélanésie.

L'ASIE DU SUD-EST CONTINENTALE

Charles F. W. Higham

La présente section consacrée à la préhistoire de l'Asie du Sud-Est de 3000 à 700 av. J.-C. est organisée autour de trois thèmes. Le premier concerne la survivance de groupes itinérants de chasseurs-cueilleurs adaptés de longue date aux forêts pérennes des régions montagneuses. Le second passe en revue les vestiges laissés par des communautés sédentaires complexes établies sur la côte, qui étaient probablement les héritières d'une longue tradition maritime, effacée depuis par la montée du niveau de la mer. Enfin, le troisième concerne la grande diffusion, le long des systèmes fluviaux de l'intérieur, d'établissements humains dont les habitants commençaient à maîtriser le travail du bronze.

Voici cinq mille ans, cette partie du monde venait tout juste de connaître un bouleversement de sa géographie, la fonte des glaciers du Pléistocène ayant entraîné une élévation de 40 à 60 mètres du niveau de la mer en l'espace de seulement cinq millénaires. Certes, ce changement intéressa l'ensemble du globe, mais il prit une ampleur toute particulière en Asie du Sud-Est du fait de l'immense étendue de basses terres qui se trouva engloutie. Trois grands fleuves évacuent les eaux des pluies torrentielles qui s'abattent cinq mois par an sur la partie continentale de l'Asie du Sud-Est, et leur pulsation régulière est ce qui symboliserait sans doute le mieux l'unité géographique de cette région. Les eaux du Mékong et du fleuve Rouge s'enflent démesurément sous l'effet de la mousson au moment même où la fonte des neiges au printemps vient grossir encore leur source dans la partie orientale de l'Himalaya. Quant au Chao Phraya, il est alimenté par les nombreux affluents qui descendent de la chaîne des Phetchabun et des montagnes de l'ouest de la Thaïlande. Ces trois fleuves ont vu leur cours tronqué par l'avancée de la mer qui a culminé voici quelque cinq mille ans. L'étude géomorphologique des dépôts d'argile marine situés à l'arrière de Bangkok et sur le cours inférieur du fleuve Rouge fait apparaître des lignes de rivage soulevées à plusieurs dizaines de kilomètres du littoral actuel (Chonglakmani *et al.*, 1983 ; Jamieson, 1981).

Au cours des millénaires, l'eau a déterminé en grande partie le peuplement de l'Asie du Sud-Est ; aussi serait-il logique d'en faire le fil conducteur de notre présentation de la région. D'une manière très générale, l'aire continentale est balayée de décembre à avril par des vents de nord-est secs et relativement frais. Dans le delta du fleuve Rouge et sur les côtes du Viêt Nam jusqu'aux environs de Huê, ils se chargent de la moindre humidité résiduelle, amenant un crachin persistant. Passée la cordillère des Truong Son, ils prennent le nom de vents (*lao*) et apportent pendant des mois d'affilée chaleur et sécheresse. En avril ou en mai, il est impossible de prévoir le moment exact,

les vents tournent au sud-ouest. Les nuages d'orage s'amoncellent et la population, lasse de tous ces mois d'aridité, organise des festivités selon de très anciennes traditions pour célébrer et précipiter l'arrivée de la pluie. Au cours de la fête du *Bang Fai*, dans le nord-est de la Thaïlande, d'énormes fusées phalliques sont lancées vers le ciel pour féconder les nuages et faire descendre la pluie. Le riz est alors repiqué et le paysage, hier encore uniformément coloré en ocre par la sécheresse, reverdit soudain. Le débit du Mékong, qui durant le mois de février 1949, par exemple, n'était que de 1 700 m³ par seconde, grossit 20 fois. En l'absence de canaux de dérivation ou de digues de retenues, ces fleuves sortent de leur lit et inondent de vastes étendues. Dans le cas du Mékong, la crue est si forte que le courant s'inverse et remonte la rivière qui relie le Tonlé Sap à Phnom Penh, remplissant ainsi le grand lac cambodgien. Ce dernier fait donc office de gigantesque système naturel de régulation des eaux.

Dans les plaines situées en dessous de 400 mètres, l'alternance d'une saison humide et d'une saison sèche favorise une couverture végétale du type forêt caduque sèche. À l'arrière des couloirs de végétation humide qui longent les cours d'eau, de nombreux arbres perdent leurs feuilles durant la saison sèche, laissant le sol découvert et exposé à la lumière du soleil, et offrant ainsi un terrain propice à l'herbe dont se nourrissent les troupeaux de bovidés sauvages et des cerfs. À mesure toutefois que l'on gravit les hauteurs environnantes, la saison sèche se fait plus courte, la température s'abaisse et des changements de terrain très nets favorisent l'apparition d'une couverture forestière fort différente. C'est le domaine de ce que l'on appelle la forêt humide pérenne, où les arbres forment en permanence un écran qui protège le sol des rayons brûlants du soleil et des pluies torrentielles. L'essentiel de la faune ne vit plus au niveau du sol, mais dans les branches des arbres où elle se nourrit de feuilles et de fruits. Ici, les effets de la mousson sont atténués et les hommes éprouvent moins qu'ailleurs le besoin impérieux de s'adapter à chaque changement de saison. L'alternance des saisons joue également un rôle moindre dans une autre zone écologique : la côte. On n'a pas accordé assez d'importance dans le passé à l'adaptation de groupes préhistoriques au milieu côtier, sans doute parce que la montée de la mer avait détruit toute trace. Mais vu l'abondance des ressources qu'offrent les habitats estuariens, on voit mal comment la nourriture aurait pu poser problème à quelque époque que ce soit.

HAUTES ET BASSES TERRES PENDANT LA PRÉHISTOIRE

Pour caractériser le peuplement humain de l'Asie du Sud-Est, on souligne souvent le contraste entre les plaines et les hauteurs environnantes. Ainsi, celui que l'on observe aujourd'hui entre cette métropole moderne et

grouillante d'activité qu'est Bangkok, et les villages de chasseurs du nord de la Thaïlande, est une caractéristique que l'on retrouve tout au long de la préhistoire. Les premières fouilles ont été effectuées pour la plupart à l'époque coloniale par des chercheurs français; par conséquent, les efforts ont été concentrés dans la région d'Hanoi, alors capitale officielle. À partir des années 1920, M. Colani et H. Mansuy ont découvert de nombreux abris-sous-roche dans la région accidentée des plateaux calcaires des provinces de Hoa Binh et Bac Son (Colani, 1927; Mansuy, 1924). Situés en général à la jonction des escarpements et des vallées des affluents, ces sites révèlent un mode de vie combinant la pêche et le ramassage des coquillages et mollusques d'une part, et la chasse aux mammifères locaux de l'autre. Les techniques de fouilles étant alors moins fines qu'aujourd'hui, on recueillait rarement des restes végétaux, composante du régime alimentaire. Les vestiges de la culture matérielle des occupants de ces abris-sous-roche, souvent appelée « Hoabinhien », du nom de la province où elle fut identifiée pour la première fois, comprennent divers types d'outils de pierre taillée. L'un des plus courants est un galet de rivière qui a la grosseur du poing et dont l'arête a été rendue tranchante par un aménagement sur une seule face. Avec le temps, on s'attacha de plus en plus à polir les surfaces de certains outils lithiques pour donner à ceux-ci la forme d'une herminette à bord plus tranchant et plus efficace.

Les archéologues vietnamiens ont consacré beaucoup de temps à étudier l'occupation de ces petits abris-sous-roche. Ils ont retrouvé des restes de plantes sur certains sites, et notamment du riz à Xom Trai. Ce même gisement a également livré ce qui semble être des houes en pierre. Selon Hoang Xuan Chinh (1984), les microtraces d'usure observées sur le bord fonctionnel de ces outils lourds et massifs sont celles que produit l'action d'ameubler le sol. Il demeure cependant deux problèmes à résoudre avant de pouvoir conclure que les occupants des abris-sous-roche vietnamiens cultivaient le riz. Tout d'abord, la nature biologique des vestiges de riz reste à déterminer. Pour l'instant, seul Xom Trai en a fourni un échantillon. Ensuite, les houes ont pu servir aussi bien à se procurer des plantes sauvages afin de les consommer, qu'à cultiver des plantes déjà domestiquées.

Un autre problème se pose à propos de ces sites vietnamiens. Il existe, certes, des datations au radiocarbone qui situent l'apparition de cette tradition entre 12 000 et 6000 av. J.-C., mais les dates terminales n'ont pas été établies. Or, Ch. Gorman a fouillé dans le nord de la Thaïlande trois abris-sous-roche, dont l'un, la grotte de Banyan Valley, a fourni des dates au carbone 14 qui montrent qu'une tradition bien implantée de chasseurs et de cueilleurs, utilisant un matériel culturel très proche de celui de Hoa Binh, prospérait encore entre 3000 av. J.-C. et 900 environ apr. J.-C. De plus, la stratigraphie de cette grotte comprend des niveaux culturels renfermant en de

nombreux endroits des poches de cendres et des traces de foyers, lesquelles témoignent peut-être de l'occupation intermittente de cette caverne vaste et bien aérée située à proximité d'une rivière au courant rapide. Ses occupants de la préhistoire se nourrissaient des crabes, des mollusques et du poisson que lui fournissait le cours d'eau, ainsi, de toute évidence, que des animaux qu'ils chassaient et piégeaient dans la forêt. Parmi les restes de plantes, on a relevé des fragments de concombre et de gourde, des graines de *Canarium* et 110 glumelles de riz. Après avoir analysé ces dernières, Yen (1977) a conclu qu'elles provenaient vraisemblablement d'une variété sauvage de riz et que les grains de riz avaient été séparés de la balle à l'aide d'une sorte de meule. Comme de nombreux autres sites, la grotte de Banyan Valley contenait dans ses niveaux supérieurs une faible quantité de tessons de poteries et des lames d'herminette en pierre à tranchant poli. Il n'est pas possible pour l'instant de décider si les membres de cette communauté de chasseurs-cueilleurs avaient fabriqué les poteries eux-mêmes ou s'ils les avaient obtenues à la faveur d'échanges avec d'autres groupes vivant à l'intérieur de leur aire commerciale. En général, les groupes itinérants ne s'encombrent guère de poteries, trop fragiles pour leur mode de vie.

Des traits similaires — à savoir occupation de longue durée de petits abris-sous-roche, subsistance assurée par la chasse et la cueillette et connaissance de la céramique et des outils de pierre polie — ont été observés par Pookajorn (1981) à Khao Talu et sur les autres sites apparentés qu'il a fouillés à la lisière occidentale des plaines du Chao Phraya. Ses datations au radiocarbone indiquent une occupation de 10 000 jusqu'à 1500 au moins av. J.-C. Sur les pentes de la chaîne des Cardamomes, en descendant vers la vallée d'un petit cours d'eau appelé le Stung Sangker, un faciès identique a été identifié à Laang Spean ou « Grotte du pont » dans l'ouest du Cambodge.

Si le tableau dégagé dans ces régions montagneuses révèle le conservatisme de petits groupes mobiles de chasseurs-cueilleurs, celui qui a été aujourd'hui mis en évidence sur le littoral et dans les vallées des basses terres offre un contraste saisissant. Bien que de nombreux sites côtiers aient été sans doute engloutis par la montée de la mer, il subsiste des vestiges d'établissements le long des plages soulevées qui se sont formées alors que le niveau de la mer était plus haut qu'aujourd'hui. De tels sites ont été reconnus sur les plages soulevées du nord du Viêt Nam, en particulier dans la plaine de Thanh Hoa et les îles du golfe de Bac Bô, ainsi qu'à l'arrière du rivage actuel du golfe de Thaïlande. En 1985, des fouilles conduites à Khok Phanom Di ont apporté des informations particulièrement intéressantes sur la richesse et les rites de ces groupes côtiers. Cet établissement de 5 hectares qui surplombe de 12 mètres les rizières environnantes se trouvait autrefois sur les bords de l'estuaire de la rivière Bang Pakong. Les fouilles ont porté sur une aire de 10 × 10 mètres et atteint le substrat naturel à une profondeur de 6,8 m. Au

cours des travaux, B. Maloney préleva plusieurs carottes dans les sédiments voisins pour en extraire les pollens fossiles et les fragments de charbon. Ses conclusions sont riches d'enseignement. Sur la majeure partie de la séquence sédimentaire, la pluie pollinique était dominée par les palétuviers et ne contenait qu'une faible quantité de fragments microscopiques de charbon. Mais arrivé à 2 mètres au-dessous de la surface actuelle du sol, il constata un changement spectaculaire : la proportion de charbon augmentait de manière remarquable tandis que les pollens de palétuviers se faisaient plus rares et les pollens de graminées plus abondants. Il est difficile d'expliquer ces changements autrement que comme des signes d'une présence humaine à Khok Phanom Di (fig. 76).

L'examen de l'horizon le plus bas du site apporte une confirmation de cette hypothèse sous la forme de vestiges culturels. Là, se trouvent en effet des caches de lames d'herminette en pierre polie qui ont servi à de lourds travaux comme le défrichage des forêts. Ces couches sont riches en cendres et contiennent de nombreuses traces de riz. On ne sait

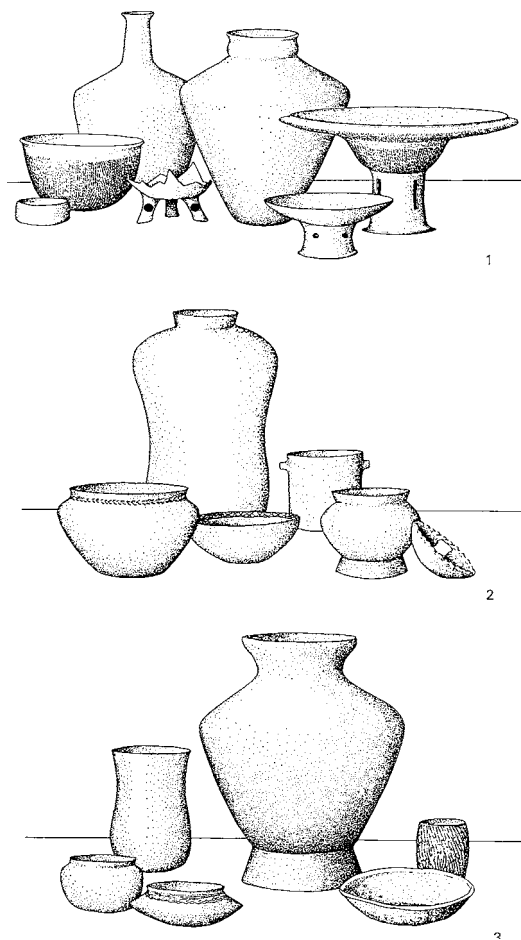


Figure 76 Spécimens de la culture de la poterie rouge cordée; principales formes de vases : 1 - poteries fines rouges; 2 - poteries rouges sableuses; 3 - poteries grises sableuses (d'après Chang, 1969).

pas encore très bien si ce riz était cultivé : les occupants du site pourraient, par exemple, être allés cueillir le riz sauvage en bateau selon une pratique qui existait encore, de mémoire d'homme, sur les bords du Tonlé Sap. Le site a livré plus de 400 petits couteaux en coquillage qui ressemblaient tous aux couteaux à moissonner sans manche caractéristiques de l'Asie du Sud-Est. Bien que les résultats de l'analyse des restes de riz recueillis sur le site ne soient pas encore connus, il ne fait aucun doute que les habitants de Khok Phanom Di trouvaient dans l'estuaire, les mangroves, les plages découvertes et la mer une profusion de nourriture. Les vestiges de poissons, de coquillages, de tortues et de crabes sont présents en abondance. On imagine mal que ces groupes aient pu connaître la famine alors qu'ils disposaient de ressources marines aussi riches et renouvelées chaque année.

Les vestiges funéraires sont une importante mine de renseignements sur l'organisation des sociétés préhistoriques. L'aire fouillée en 1985 à Khok Phanom Di a livré une nécropole qui met particulièrement bien en évidence l'évolution des rapports sociaux et la structure de la communauté. Un peu plus de 150 sépultures individuelles ont été mises au jour, dans lesquelles, à de rares exceptions près, les morts étaient inhumés la tête orientée dans la direction du soleil levant. Dans les sépultures les plus anciennes, les offrandes déposées auprès du défunt sont assez modestes : un ou deux vases de terre cuite, quelques bijoux personnels en coquillage et, parfois, une lame d'herminette ou bien un hameçon ou encore quelques poissons. Les corps ont été saupoudrés d'ocre rouge, enveloppés dans un linceul en étoffe faite à partir d'écorce d'arbres, puis placés dans un cercueil de bois et descendus dans une tombe préparée à cet effet. Dans deux cas, on a retrouvé à l'emplacement de l'estomac des restes du dernier repas pris par le défunt : c'était du poisson, arêtes et écailles comprises.

Détail particulièrement intéressant, les morts étaient inhumés par petits groupes distincts. D'après les dates au radiocarbone, le site a été occupé pour la première fois vers 2000 av. J.-C., les inhumations les plus anciennes ayant eu lieu peu après l'installation initiale. Le regroupement des sépultures côte à côte ou les unes au-dessus des autres se poursuit sur environ 4 mètres de dépôts culturels, représentant une période de près de trois siècles. Un examen plus attentif laisse entrevoir de fascinantes perspectives. Pour commencer, chaque groupe contient des hommes, des femmes et des enfants. D'un point de vue chronologique, on peut distinguer clairement des périodes successives, durant lesquelles des individus appartenant apparemment à une même famille ont été enterrés au-dessus des membres d'une famille de l'époque précédente, et cela durant une dizaine de générations. Les cicatrices d'accouchement sur les os du bassin montrent que dans la plupart des cas le nombre d'enfants mis au monde par les femmes est au moins égal à celui des squelettes d'enfants qui gisent auprès d'elles. De plus, certains indices donnent à

penser qu'un certain nombre d'anomalies génétiques se sont transmises pendant plusieurs générations.

En ce qui concerne les rites funéraires, on remarque que les groupes de sépultures sont généralement entourés de dépôts alimentaires et de vestiges d'occupation. L'emplacement des trous de poteaux révèle l'existence, au-dessus et autour des tombes collectives, de structures en bois qui ont empêché qu'elles soient recouvertes par les détritiques domestiques. La présence, à proximité des tombes, de fosses circulaires suggère par ailleurs que des aliments ont été déposés dans le sol près des sépultures, peut-être lors des rites funéraires, ou bien pour permettre aux ancêtres de se sustenter.

À supposer que chaque groupe de sépultures représente dix générations d'une cellule sociale dont les membres sont sans doute apparentés ou liés entre eux de quelque autre façon, le mobilier des tombes autorise-t-il à penser que l'une de ces cellules était plus riche ou plus influente que les autres ? Pour les trois premières phases d'inhumation, la réponse est non. Mais, à partir de la phase 4, qui remonte à 1600 environ av. J.-C., on relève des signes d'une évolution. Certains individus sont enterrés dans des tombes plus profondes, plus isolées. Seules les sépultures d'hommes contiennent désormais des objets de parure : en écaille de tortue, richement décorés, ils ont été placés auprès du corps après avoir été brisés. Une fois reconstituées, ces splendides parures se révèlent être des sortes de pectoraux. L'une d'elles porte des perforations qui servaient à la suspendre. La phase 5 marque un changement général tout à fait spectaculaire. La tradition, vieille de plusieurs siècles, qui consistait à inhumér les morts en petits groupes séparés, est abandonnée. L'ensemble de la surface fouillée n'a en effet livré que les restes d'une seule personne ; une femme morte avant d'avoir atteint la quarantaine, dont la sépulture (tombe 15) était particulièrement spacieuse puisqu'elle mesurait 3 mètres de long et près d'1 mètre de profondeur. Le corps reposait sous un amas pyramidal de cylindres d'argile représentant la première étape de la confection d'un pot. Trois marmites cassées étaient juchées en équilibre au sommet de cet amoncellement. Une fois les cylindres enlevés, on mit au jour les restes de cette femme couverts d'ocre rouge et accompagnés d'un ensemble extraordinaire de présents funéraires : plus de 120 000 perles de nacre au-dessus et en dessous de sa poitrine, une coiffure de coquillages, un disque en coquillage à cornes sur chaque épaule, un bracelet également en coquillage et, à côté de sa cheville droite, une coquille contenant deux galets ayant servi à lisser des pots, enfin une enclume de potier.

Il est clair que cette femme jouissait d'un très haut rang au sein de sa communauté, de même que les membres de sa famille. Elle avait donné naissance à deux ou trois enfants, dont l'un semble avoir été inhumé à ses côtés, postérieurement à elle. La tombe contenait en effet les restes d'un enfant de dix-huit mois, enseveli selon un rituel identique et avec les mêmes présents

funéraires, y compris une enclume de potier miniature. Une seconde sépulture d'enfant, tout aussi riche, fut découverte un mètre plus au sud.

À la phase suivante, les pratiques funéraires se sont encore modifiées. C'en est fini de l'opulence qui caractérise la tombe 15; cependant, les femmes continuent de jouir d'une position importante. Deux femmes adultes ont été retrouvées enterrées côte à côte sous une structure presque parfaitement carrée. Ce moment funéraire était constitué de pas moins de 20 couches différentes de remblais tassés, surmontées par les fondations d'un mur d'argile. Un enfant de six ans avait été inhumé dans l'une des tombes, mais postérieurement à la construction de la chambre, car il avait fallu pour cela creuser à travers ses fondations. Ces sépultures étaient relativement riches. Celle de l'enfant contenait 18 000 perles de nacre et un lourd disque de coquillage. Chacune des deux femmes avait été ensevelie avec une enclume en argile et des milliers de perles de nacre. Devant cette chambre mortuaire se trouvait toutefois une rangée de tombes contemporaines dont le mobilier était beaucoup plus restreint. L'une d'elles contenait une femme adulte qui avait mis au monde cinq enfants ou plus, au moins quatre squelettes de nourrissons ou d'enfants reposaient à côté d'elle. Les huit sépultures que comptait cette rangée n'ont livré en tout que neuf perles de nacre.

Quelles étaient les connaissances techniques de ces groupes, dont le mode de vie fut brusquement condamné vers 1500 av. J.-C. lorsque la mer reflua, les privant des riches ressources de la côte? Ils avaient accès à une argile de potier d'excellente qualité et avaient acquis une remarquable maîtrise dans l'art de façonner et de décorer des vases en céramique. Certaines pièces découvertes dans les sépultures ont pu être qualifiées de véritables chefs-d'œuvre. Ils savaient également confectionner toutes sortes de bijoux à partir des magnifiques coquilles nacrées qu'ils avaient à leur disposition. Le troc était le seul moyen d'obtenir la pierre dont ils avaient besoin : à force d'avoir été aiguisées, certaines des lames d'herminettes sont usées au point de n'être plus que des moignons. Ils se procuraient également du grès, si utile pour aiguiser et tailler des objets en pierre, en os ou en coquillage. Ils fabriquaient des couteaux de nacre, des hameçons et des harpons en os, et des plombées de filet en argile.

La présence d'outils dans les tombes aide à mieux comprendre les coutumes et les croyances de cette société aujourd'hui disparue. Il ne fait pratiquement aucun doute, qu'au fil du temps, les bijoux ont servi de plus en plus à signaler le rang et la position sociale de ceux qui les portaient. Durant les premières phases de l'occupation du site, on ne perçoit guère de hiérarchisation prononcée entre les individus ou les groupes. En revanche, une dizaine de générations plus tard, les différences de rang social sont devenues une préoccupation essentielle. D'après le contenu des sépultures, on constate, sans parler même des trésors de la tombe 15, que les rites d'initiation ont pris

plus d'importance, notamment l'avulsion de certaines dents, et que le port d'une parure en écaille de tortue distingue les hommes. À l'évidence, sa situation stratégique sur la côte, à l'embouchure d'un grand fleuve, avait permis à Khok Phanom Di de devenir un centre d'échanges pour les objets de prestige. On conçoit sans peine que les plus habiles à confectionner des céramiques ou ceux qui contrôlaient de plus en plus l'accès aux biens de prestige dans une communauté en pleine expansion aient joui d'une position élevée.

LE PEUPLEMENT DES BASSES TERRES

Nous savons peu de chose de la diffusion des établissements humains dans les basses terres de l'intérieur, en Asie du Sud-Est. La plus forte concentration de sites se trouve sans doute dans la « moyenne région », située au-dessus de la jonction du fleuve Rouge et de la rivière Noire. Les archéologues vietnamiens y ont étudié plus de 50 habitats préhistoriques qu'ils attribuent à la culture de Phung-Nguyên, du nom d'un établissement de 3 hectares, dont pas moins de 3 960 m² ont été fouillés. Malheureusement, aucun vestige funéraire comparable à ceux de Khok Phanom Di n'y a été découvert; cependant, les nombreuses herminettes de pierre polie et les céramiques finement décorées qui y ont été trouvées font apparaître une évolution analogue de la culture matérielle. Sur cet établissement situé à l'intérieur des terres, les bracelets ronds sont façonnés de préférence dans la néphrite, et non dans la nacre. Le site de Lung Hoa a, quant à lui, livré 12 sépultures humaines sur un chantier de fouilles de 365 m². À deux d'entre elles sont associés des bracelets, des perles et des boucles d'oreilles en pierre, ainsi que des poteries et des herminettes en pierre, ce qui représente une richesse sans équivalent dans les dix autres tombes et a incité les responsables des fouilles à y voir un signe supplémentaire de différenciation sociale. Malheureusement, trois datations au radiocarbone seulement se rapportent à ces sites de la culture de Phung-Nguyên. Toutes proviennent de contextes récents et semblent indiquer que les phases terminales se situent vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. Les sites plus anciens pourraient par conséquent avoir été contemporains de Khok Phanom Di. Bien qu'il ne reste que peu de traces des activités de subsistance de leurs occupants, il est probable que ces derniers cultivaient déjà le riz et élevaient des bovins et des porcs, tout en faisant à la pêche et à la cueillette la place importante qui, aujourd'hui encore, caractérise si bien les petites sociétés d'agriculteurs dans toute l'Asie du Sud-Est.

Grâce aux fouilles menées sur trois sites importants, Non Nok Tha, Ban Chiang et Ban Phak Top, nous connaissons beaucoup mieux l'époque des premiers habitats établis à l'intérieur des terres dans les vallées fluviales du nord-est de la Thaïlande. Les deux premiers ont livré, dans un contexte

culturel ancien, des sépultures humaines associées à divers types de présents funéraires, parmi lesquels des vases en terre cuite intacts et des perles de nacre. Ces tombes se trouvaient au-dessus d'un substrat naturel dans lequel ont été identifiés des restes de charbon. À Non Nok Tha, la datation par le radiocarbone d'un fragment de charbon similaire, enfoui à 11 centimètres de profondeur dans le sol sous-jacent, par ailleurs vierge, du site a donné une date de 3510-2865 av. J.-C. À Ban Phak Top, un contexte équivalent a fourni une date de 2635-2085 av. J.-C. et un échantillon prélevé dans un sol vierge à Ban Chiang a été daté de 3885-3045 av. J.-C. Ces trois dates nous apprennent seulement que le peuplement initial est postérieur, sans qu'on puisse savoir de combien. La datation des contextes culturels de base sur les trois sites n'est pas sans poser de problèmes, pour la simple raison que si les fouilleurs ont découvert du charbon dans les couches naturelles sous-jacentes au site, les hommes de la préhistoire, qui creusaient des tombes dans ce même terrain, ont pu le faire aussi. Déplacés avant d'avoir été recueillis par les archéologues, de tels échantillons donnent des dates dont l'ancienneté peut être trompeuse. On voit qu'il vaut mieux prélever le charbon à dater dans des contextes du type foyers ou dépôts de restes calcinés d'origine culturelle. Dans le meilleur des cas, malheureusement, les trois sites n'ont livré que très peu de charbon dans de tels contextes *in situ*.

Il est néanmoins permis de conclure qu'à une date quelconque après 3000 environ av. J.-C., des habitats humains se sont diffusés le long des vallées des affluents du nord-est de la Thaïlande et du centre du Cambodge, ainsi que dans les plaines du Chao Phraya et dans la vallée inférieure du Mékong. Sur les sites les mieux étudiés de Non Nok Tha et de Ban Chiang, hommes, femmes et enfants étaient inhumés en association avec divers types de présents funéraires qui attestent la maîtrise de la céramique, l'existence d'échanges de bijoux et d'herminettes en pierre et le goût pour les bracelets et les perles de nacre exotiques. À Non Nok Tha, des pattes de bovidés et des porcs domestiques avaient été déposés dans les tombes. On songe à un festin rituel à proximité de la tombe, au cours duquel des morceaux de l'animal sacrifié étaient placés auprès du défunt. À en juger par les fragments de balle de riz mêlés à l'argile comme dégraissant, les occupants de ces sites connaissaient aussi cette céréale. Yen (1982) n'a pu établir de façon définitive si ce riz était cultivé ou seulement récolté à l'état sauvage sur les berges naturellement inondées des cours d'eau situés à proximité du lieu où ces pionniers avaient choisi de vivre.

Les données sont par trop insuffisantes pour autoriser une description détaillée de l'organisation sociale. Bayard (1984) voit dans les sépultures les plus anciennes de Non Nok Tha, les signes d'une société encore peu hiérarchisée, et il se pourrait qu'il soit dans le vrai. Il est certain qu'aucune des tombes n'approche la richesse de celles qui ont été décrites dans les niveaux récents de Khok Phanom Di.

L'APPARITION DU BRONZE

La fonte des métaux et le moulage d'outils et d'armes métalliques constituent l'une des grandes étapes technologiques qui a marqué le développement de l'espèce humaine. Dans de nombreuses parties du monde, le travail du bronze a précédé celui du fer : l'Asie du Sud-Est ne fait pas exception, d'autant que les régions montagneuses y sont riches en gisements de cuivre et d'étain. Des sites comme Khok Phanom Di, Phung Nguyen ou Non Nok Tha attestent l'existence d'un réseau d'échanges entre les établissements situés sur les hauteurs et les habitats des plaines adjacentes qui fournissaient les ressources lithiques. Si l'on ne sait pas encore grand-chose des conditions dans lesquelles l'étain était fondu et échangé, les recherches menées en Thaïlande ont apporté de nombreux éclaircissements sur les techniques d'extraction du cuivre. Pigott (1984) et Natapintu se sont employés à retrouver les gisements de cuivre exploités à l'époque préhistorique. À Phu Lon, sur la rive méridionale du Mékong, ils ont fouillé une vaste mine de cuivre et l'aire de traitement qui lui était associée, utilisées, semble-t-il, pendant un millier d'années à compter de la fin du II^e millénaire av. J.-C. Après extraction, le minerai était concassé sur des enclumes à l'aide de gros galets. Les débris de cette activité s'accumulaient jusqu'à une profondeur de 10 mètres. Les fouilles ont livré un fragment de moule en pierre, mais aucun vestige de fourneau n'a été retrouvé à ce jour.

Les indications recueillies plus récemment dans la vallée du Khao Wong Phra Chan, dans le centre de la Thaïlande, fournissent un tableau beaucoup plus complet. Non Pa Wai, un tertre de 5 hectares, contenait sur une épaisseur de 3 mètres des résidus de la fonte du minerai : creusets, vestiges de tuyères, fragments de minerai de cuivre et de moules ayant servi à couler des lingots. À Nil Kam Haeng, on note la présence de nombreux nodules de cuivre qui ont été écrasés avec des pilons en pierre, ainsi que de scories et de fragments de creusets accumulés sur 5,25 m. On a même retrouvé les lingots de cuivre. De même que le fait de commander l'accès à la côte et à ses coquillages a permis aux groupes de Khok Phanom Di de s'enrichir, l'extraction et la distribution du cuivre ont dû assurer la prospérité de ceux qui en détenaient le monopole. L'un de ces derniers gisait dans une tombe à Non Pa Wai. Sous une épaisse couche de déchets accumulés lors des opérations d'extraction et de fonte du minerai, Pigott et Natapintu ont en effet mis au jour une nécropole dans laquelle un homme était inhumé avec deux moules bivalves en pierre utilisés pour couler des haches.

À Ban Na Di, petit établissement du nord-est de la Thaïlande fouillé en 1981, on relève des traces de travail du bronze loin de toute mine. Les premiers occupants du site connaissaient déjà le bronze quand ils se sont installés, même si cet alliage était encore, de toute évidence, un produit rare.

Les fouilles ont permis d'exhumer une série de petits fourneaux tapissés d'argile qui contenaient une grande quantité de charbon. Autour de chacun se trouvaient des concentrations de fragments de bronze, de creusets cassés et de traînées de charbon. Les lingots de cuivre et d'étain étaient, semble-t-il, disposés ensemble dans de petits creusets que l'on plaçait ensuite dans les fourneaux remplis de charbon. Des tuyères permettaient sans doute d'obtenir la chaleur requise pour faire fondre le métal. Lorsque l'alliage était à l'état liquide, on le coulait dans un moule bivalve en grès préparé à cette fin. Le moule lui-même était sans doute chauffé préalablement pour éviter qu'il n'éclate sous l'effet du choc thermique. Ce sont de tels moules en pierre qui ont été utilisés pour fondre des haches, des pointes de lance et des flèches. Pour les bracelets ronds à motifs entrelacés, on employait la méthode de la fonte à la cire perdue. Celle-ci consistait à réaliser un modèle en cire que l'on recouvrait ensuite d'argile. Chauffée, la cire s'écoulait du moule par un orifice avant d'être remplacée par du bronze en fusion.

La technique du coulage dans des moules bivalves en pierre est très répandue. Elle a été identifiée pour la première fois il y a plus d'un siècle à Samrong Sen, au Cambodge (Noulet, 1877; Mansuy, 1902). Plus récemment, des fouilles commencées en 1965 puis reprises en 1967 et 1968 à Đông Dâu, dans la vallée du bas fleuve Rouge, sur une superficie de 550 m², ont mis au jour une séquence stratigraphique entre 5 et 6 m de profondeur. Elles ont ainsi révélé, à la base du tertre, un contexte de type Phung-Nguyễn auquel succédait une phase dite de Đông Dâu, caractérisée par le travail du bronze. Trois datations au radiocarbone obtenues à Thanh Den, site voisin sur lequel Ha Van Tan a exhumé des moules en grès pratiquement identiques à ceux du nord-est de la Thaïlande, donnent à penser que l'on avait déjà commencé à couler du bronze vers 1500 av. J.-C. Ce cadre chronologique concorde avec une autre datation qui situe entre 1885 et 1415 av. J.-C. un niveau du Phung-Nguyễn récent à Đông Dâu. Dans la région du bas Mékong, le site important de Dôc Chua, où ont été également retrouvés des moules en pierre, a donné deux dates, 1735-1105 et 800-415 av. J.-C. Si l'on excepte trois échantillons de charbon qui proviennent de contextes qualifiés de douteux par le responsable des fouilles et quatre datations obtenues par le procédé de la thermoluminescence à partir de poteries, toutes les dates au radiocarbone établies à Non Nok Tha dans des contextes de l'âge du bronze s'accordent parfaitement avec une chronologie faisant débiter l'usage du métal entre 1500 et 1000 av. J.-C. Les tombes de Ban Chiang renfermant du bronze permettent d'aboutir aux mêmes conclusions, et l'occupation initiale de Ban Na Di semble remonter à la même période. Les datations au carbone 14 établies à Non Pa Wai et Phu Lon montrent sans conteste possible que l'on y extrayait et fondait le métal à partir de la deuxième moitié du II^e millénaire av. J.-C. Une date intéressante, obtenue sur le premier de ces deux sites, suggère des débuts

beaucoup plus anciens, peut-être dès 2200 av. J.-C. Il faudra attendre une série de datations concernant la base de la séquence de Non Pa Wai pour explorer plus avant cette possibilité.

Higham (1988, p. 126) a indiqué ailleurs, en ce qui concerne Non Nok Tha : « Les niveaux contenant du bronze datent donc probablement de la période comprise entre 2000 et 1000 av. J.-C. Il n'est pas encore possible d'en affiner la datation. » Lors de la Conférence sur la préhistoire autour du Pacifique (*Circum-Pacific Prehistory Conference*), qui s'est tenue à Seattle en août 1989, V. Pigott a mentionné deux dates pour le travail du cuivre attesté sur le site de Non Pa Wai, du milieu à la fin du III^e millénaire av. J.-C. Lors des fouilles effectuées au début de 1991 à Nong Nor, près de Khok Phanom Di, au sud-est de Bangkok, Higham a mis au jour une sépulture contenant des bracelets en bronze. Le site et la sépulture ont été datés, sans conteste possible, du milieu du III^e millénaire av. J.-C. (Solheim, 1968). Certes, cela ne vient pas corroborer les premières dates obtenues pour le travail du bronze attesté sur le site de Non Nok Tha, antérieures à la moitié du III^e millénaire av. J.-C., mais il en ressort à tout le moins que celles-ci ne sont pas déraisonnables.

Il semble par conséquent que les connaissances requises pour couler des objets faits d'un alliage de cuivre et d'étain se soient diffusées assez rapidement en Asie du Sud-Est grâce aux réseaux d'échanges déjà en place. Si l'on en juge par la répartition des objets en bronze, les cours d'eau et les côtes furent les voies naturelles par lesquelles s'effectua la circulation des biens de prestige et des informations. Les données recueillies à Khok Phanom Di et, dans une moindre mesure, à Phung-Nguyên, révèlent que les groupes qui ont adopté le travail du bronze formaient des communautés sédentaires complexes qui avaient déjà recours aux objets beaux et rares pour indiquer le rang social.

C'est dans ce contexte social que l'on peut sans doute le mieux concevoir le rôle joué par ce métal dans le développement culturel de l'Asie du Sud-Est de 1500-1000 av. J.-C. à 700 av. J.-C. Ici encore, les vestiges funéraires constituent la meilleure source de renseignements sur la vie des communautés qui ont adopté la métallurgie. Si l'on connaît aujourd'hui plusieurs sites avec des tombes contenant du bronze, seuls Ban Na Di et Non Nok Tha ont fourni jusqu'ici des données suffisamment complètes pour que l'on puisse reconstituer certains aspects de l'organisation sociale. Une même constatation s'impose sur l'un et l'autre site : le bronze est rarement associé à des contextes funéraires. À Non Nok Tha, seuls 14 des 217 tombes ou assemblages funéraires renfermaient des objets en bronze ou des ustensiles ayant servi à les couler, comme des moules et des creusets. À Ban Na Di, 11,5 % seulement des 60 tombes ont livré du bronze. À quels usages était donc réservé ce métal ? Il semble que l'objet de loin le plus répandu, du moins dans des contextes funéraires, soit le bracelet rond. On a également trouvé quelques perles à Ban Na Di, une pointe de lance dans une tombe de Ban Chiang

et une lame de hache dans une autre. D'autres haches ont été identifiées à Non Nok Tha. Des petites pointes de flèches ont été découvertes à Ban Na Di, mais aucune ne se trouvait dans un contexte funéraire bien défini. Une autre application du bronze est attestée sur ce même site : on s'en est servi pour réparer des bracelets de pierre cassés en coulant un fil de métal dans deux orifices percés de part et d'autre des cassures. Il est probable que les objets en bronze soient venus s'ajouter aux autres articles exotiques — bijoux en pierre, coquillages et poteries — enterrés avec le mort.

À Ban Na Di, les fouilleurs eurent la chance exceptionnelle de rencontrer deux groupes de tombes contemporains en deux points du site séparés par une trentaine de mètres. L'un et l'autre s'inscrivaient dans des limites bien définies et les morts y étaient également disposés côte à côte ou les uns au-dessus des autres, d'une façon qui rappelait les observations faites à Khok Phanom Di. Lorsque l'on étudia la répartition des objets exotiques dans chaque groupe, on s'aperçut que l'un en renfermait nettement plus que l'autre. Ainsi, plus de 90 % des perles de nacre se trouvaient dans le groupe le mieux pourvu, qui avait en outre l'exclusivité des bracelets en coquillages marins. Les occupants des tombes de ce groupe étaient les seuls à être enterrés avec de délicates statuettes de bovidés et des bracelets de pierre exotiques, et c'est aussi dans les plus récentes de ces tombes que furent retrouvés les premiers objets en fer. Ces constatations ont amené les responsables des fouilles à supposer que, malgré la petite taille du village et l'indépendance totale qui était vraisemblablement la sienne sur le plan politique, ses habitants reconnaissaient de longue date à un groupe d'individus, peut-être liés entre eux par des liens de sang ou de mariage, les privilèges découlant d'une fortune plus importante et, partant, d'un rang plus élevé. Il sera intéressant de voir si l'on retrouve ce même schéma lorsque l'on fouillera de nouveaux sites.

À Non Nok Tha, on a également constaté que la répartition des tombes de l'âge du bronze obéit à certaines règles. Hommes, femmes et enfants sont disposés en rangées qui comptent chacune un certain nombre de tombes d'une richesse inhabituelle eu égard au nombre d'objets découverts en général dans ces sépultures. Or, ces tombes plus riches sont toutes occupées par des hommes. Bayard (1984) a émis l'idée que la nécropole avait été utilisée par deux groupes apparentés mais distincts, l'un plus riche que l'autre. L'une des raisons, selon lui, de cette inégalité est la possession collective, par l'un des groupes, des terres les plus favorables à la culture du riz. À cela, il faut ajouter peut-être l'accès privilégié au métal.

On comprendra mieux la nature de l'organisation sociale à l'époque où le bronze s'est ajouté aux autres objets de prestige dans les circuits d'échange lorsque l'on saura où ces groupes vivaient, quelle taille avaient leurs établissements, combien d'individus vivaient dans ces communautés et jusqu'à quel point celles-ci étaient autonomes ou contrôlées par les dirigeants d'un

groupe plus important et plus puissant dans l'orbite duquel elles gravitaient. Plusieurs campagnes de prospection ont été menées dans le nord-est de la Thaïlande, durant lesquelles on s'est attaché tout particulièrement à comparer l'emplacement et la taille des sites de manière à localiser dans le temps et dans l'espace les changements politiques à la faveur desquels des réseaux de communautés auraient pu tomber sous la domination d'un pouvoir central. Wilen a ainsi exploré le bassin du Huay Sai Kao, Higham et Kijngam, la vallée du moyen Chi et les environs du lac Kumphawapi, et Welch le cours supérieur de la rivière Mun. Ho s'est posé les mêmes questions dans la région de Lopburi (Ho, 1984; Higham et Kijngam 1984; Welch, 1984). Les résultats de ces campagnes concordent sur un point : rien ne prouve que l'un des sites quelconque prospectés avait atteint une taille plus importante que les autres vers 700 av. J.-C. Il semble que l'on soit en présence de ce que l'on appelle des communautés segmentaires, liées entre elles par les échanges de biens, et peut-être aussi des mariages. Ces communautés ne comptaient sans doute que quelques centaines d'individus au maximum, répartis vraisemblablement en plusieurs groupes de rang différent. Dans un tel système, la fourniture, l'échange et la possession des objets de prestige étaient pour certains individus ou certaines communautés un moyen privilégié d'acquérir, d'exercer ou de consolider une influence relative (Dalton, 1977). Ceux qui avaient la maîtrise des sources de matières premières occupaient par conséquent une position clé. Nous avons vu comment la société s'était différenciée à Khok Phanom Di en l'espace de quelques siècles seulement. Le bronze est venu ensuite s'ajouter à la liste des biens de prestige qui s'échangeaient sans que l'on relève parmi ses acquéreurs de Non Nok Tha et Ban Na Di une hiérarchisation aussi poussée que celle que l'on soupçonne chez les groupes qui avaient la maîtrise de l'extraction et de la fonte des minerais. La formation progressive de chefferies centralisées est certes attestée en Asie du Sud-Est mais à une époque plus récente que celle qui fait l'objet de la présente section.

LES ÎLES DU SUD-EST ASIATIQUE ET LE PACIFIQUE

W. G. Solheim II

D'aucuns soutiennent l'hypothèse selon laquelle une culture maritime aurait commencé à se développer en Asie du Sud-Est autour de 5000 av. J.-C. Vers environ 3000 av. J.-C., il existait probablement plusieurs cultures maritimes apparentées, autour du sud de la mer de Chine et le long des côtes des Philippines et des îles à l'est de l'Indonésie, ayant entre elles des contacts intermittents. À l'est de l'Indonésie, au sud et au centre des îles Philippines, les peuples de l'intérieur possédaient une industrie du silex, comprenant dans

certains cas des lames et des éclats de pierre en forme de lames. Au sud-ouest de Sulawesi, ces peuples avaient développé de véritables outils microlithiques vers environ 3000 av. J.-C. Les peuples d'une des cultures maritimes d'Indonésie s'établirent probablement dans la région de New Britain/New Ireland, au nord de la Nouvelle-Guinée peu après 2000 av. J.-C.

Il est probable qu'une ou plusieurs de ces cultures maritimes du sud-est de l'Asie se trouvaient le long des côtes du sud de la Chine et maintenaient des contacts intermittents avec les peuples des côtes du sud de la Corée et de l'ouest de Kyushu, au Japon, à partir d'environ 4000 av. J.-C., quand ils introduisirent la culture du riz, d'abord en Corée, puis à Kyushu. Il n'y a pas de doute qu'ils établirent des liens matrimoniaux avec les Kaya en Corée méridionale et les Wa à l'ouest du Japon.

Les peuples de ces cultures maritimes eurent une influence physique et linguistique sur les côtes mélanésiennes de la Nouvelle-Guinée et celles proches des îles mélanésiennes déjà habitées. Cependant dans la plupart des îles de l'Océanie, les peuples maritimes, originaires du sud-est de l'Asie, furent les premiers à s'y installer.

Taiwan

Les cultures des groupes de chasseurs-cueilleurs installés sur la côte est persistent. La date la plus récente fournie par les sites rupestres changpiniens se situe entre 3275 et 2575 av. J.-C. (Y-2638; Chang *et al.*, 1969, p. 134), et la date la plus ancienne relevée sur le site de plein air de O-Luan-Pi Park se situe entre 2835 et 2735 av. J.-C. (Beta-6159; Li, 1983a, p. 40). Les objets culturels provenant de ces deux sites ne sont pas particulièrement semblables.

L'industrie attestée sans interruption sur une longue période dans les sites rupestres changpiniens comprend des outils en pierre, en os et en ramure de cervidés. Les outils lithiques sont de deux types, les uns délicats et les autres grossiers. Les seconds sont essentiellement des éclats, à quoi s'ajoutent quelques galets aménagés; la plupart de ces éclats, détachés de galets marins sans préparation du plan de frappe, ne portent aucune retouche. Les galets aménagés sont tous des choppers travaillés sur une seule face. Les outils plus fins sont des éclats (jamais des lames), également détachés de galets marins, dont un petit nombre seulement a été obtenu à partir d'un plan de frappe facetté ou aménagé par des retouches. « Parmi les types d'outils reconnaissables figurent le racloir, la pointe, le couteau, l'outil composite et le racloir à encoche » (Chang *et al.*, 1969, p. 135); ils servaient aussi, probablement, à en façonner d'autres en os ou en ramure de cervidés. Ils apparaissent tardivement dans la séquence mais coexistent un certain temps avec le type grossier. L'outillage en os ou en ramure de cervidés comprend « [...] des échardes affûtées [...] des os longs terminés par une articulation à une extrémité et taillés en pointe ou en fourche à l'autre [...] des aiguilles à chas [...] des

gouges à double pointe [...] et des outils allongés à bords taillés en biseau [...] » (Chang *et al.*, 1969, p. 135). Ces outils pourraient avoir servi à fabriquer des objets de vannerie et peut-être aussi des filets.

Sur le site de O-Luan-Pi Park, au-dessus de la couche attestant une culture de la chasse et de la cueillette, d'où la céramique est absente, on trouve les traces d'une culture qui s'étend sur une période comprise entre 2200-1800 av. J.-C. (NTU-244) et 550-350 av. J.-C. (Y-1577; Chang *et al.*, 1969, p. 45-56), caractérisée d'abord par des poteries rouges ornées d'impressions cordées, puis par des poteries peintes, des pierres et des os polis et des outils en coquillage apparaissant vers 1000 av. J.-C. (phase suivante), tout cela se poursuivant durant la dernière phase. La subsistance des groupes de cette culture était assurée par la pêche et la collecte des crustacés et des coquillages, ainsi que par l'agriculture et la chasse (Chang *et al.*, 1969, p. 80-81). Une grande nécropole mise au jour à Peinan a livré des tombes en dalles de pierre, contenant des poteries en terre cuite différentes de toutes les poteries préhistoriques attestées à Taïwan. Presque toutes les sépultures contenaient une boucle d'oreille en jade semblable à celles que l'on a trouvées dans le nord du Viêt Nam et aux Philippines. Ce site remonte à environ 3000 av. J.-C. Au nord, sur la côte est, divers mégalithes, produits de la tradition culturelle de Chilin (distincte de celle de Peinan), bien que plus récents, sont probablement apparus avant la fin de notre période.

La partie occidentale de Taïwan, de la côte jusqu'aux grandes vallées, atteste l'existence de plusieurs cultures probablement agricoles, la première étant celle de la poterie cordée. La date de 2540-2430 av. J.-C. a été relevée (SI-1229; Chang, 1973, p. 525), mais aucune preuve certaine d'activité agricole n'a été établie, bien que l'on ait trouvé des empreintes de grains de riz dans des poteries datant de 2000 environ av. J.-C. sur un site situé à l'extrême sud (Li, 1983b, p. 105-106). Les cultures qui leur ont succédé, dont on avait d'abord pensé qu'elles provenaient dans leur intégralité de la Chine continentale et qu'elles avaient pénétré dans l'île à la faveur des migrations (Chang *et al.*, 1969; Dewar, 1978), sont désormais considérées comme le fruit des évolutions locales, avec quelques ajouts venus du continent. Les deux aires ont en commun avec le continent certains types d'outils, certaines formes de poteries, mais il n'existe aucune ressemblance marquée entre les cultures de Taïwan et celles du continent. La répartition géographique des langues et des objets culturels donne à penser, selon cet auteur, que des contacts commerciaux s'étaient établis entre Taïwan, la Chine continentale, le nord du Viêt Nam et le nord des Philippines, mais rien n'indique que de grandes migrations se soient opérées à partir de ces zones après 3000 environ av. J.-C. Les cultures de la côte est sont distinctes de celles du versant occidental des montagnes qui s'étendent du nord au sud. Les sites mis au jour à la pointe sud de Taïwan ont toutefois en commun avec la cuvette de Taïpei¹ certains types d'objets culturels.

La culture de Tapenkeng, dans les basses terres de l'Ouest, est la première culture à céramique de Taïwan. Apparue antérieurement à la période qui nous occupe, elle a persisté jusqu'aux environs de 2500 av. J.-C. La poterie y est communément ornée d'impressions cordées. La présence de galets à encoche, probablement des plombées de filets, montre que les groupes de cette culture fabriquaient des cordages ainsi, sans doute, que des filets. Les quelques poteries dont la forme a été reconstituée et décrite ont soit des fonds relativement plats, soit des pieds peu élevés en forme d'anneau et leur centre de gravité est situé assez bas, ce qui donne à penser qu'il s'agissait de jarres de stockage. L'outillage lithique comprend de petites herminettes polies de section quadrangulaire (dont quelques-unes sur les sites du Nord présentent un épaulement permettant de les emmancher), des galets piquetés, utilisés peut-être pour ouvrir des noix à coque dure ou comme percuteurs, des pointes d'ardoise polies et perforées en forme de triangle à base rectiligne et peut-être des houes en pierre (Chang *et al.*, 1969, p. 53-59, 164-171 et 211). En dehors de ces houes, qui pourraient avoir servi à déterrer des tubercules sauvages, il n'y a guère d'éléments permettant de conclure que l'agriculture avait acquis une certaine importance ou de savoir quelles espèces étaient cultivées.

La culture de Tapenkeng a donné naissance à au moins deux cultures distinctes : celle de Yuan-shan au nord et celle de la poterie rouge cordée au sud. Il est probable qu'en dehors des poteries, l'industrie de Tapenkeng a continué, avec quelques ajouts venus du continent, de constituer la base technologique des cultures qui lui ont succédé (Li, 1983a, p. 103-105). Sur les sites du Nord, on note la présence en nombre beaucoup plus important d'herminettes à épaulement, de différentes variétés de houes et de pointes d'ardoise triangulaires perforées, en même temps qu'apparaissent d'autres types de pointes, des herminettes à deux épaulements et des fusaïoles en terre cuite. Les niveaux plus récents ont livré quelques objets de parure en jade (Chang *et al.*, 1969, p. 175-185). Dans le centre et le sud-ouest de l'île, la culture qui a succédé à ce complexe s'est perpétuée durant deux millénaires avec une technologie de plus en plus complexe où l'on note quelques innovations, mais dont l'évolution est restée sans doute d'inspiration purement locale (Chang *et al.*, p. 111; Li, 1983a, p. 103-105). Parmi les nouveaux types figurent des couteaux de pierre en forme de rectangle ou de demi-lune, des disques en pierre portant une perforation centrale et, vers 1000 av. J.-C., quelques rares herminettes ou couteaux en forme de pied, divers objets de parure en nacre, quelques ustensiles façonnés dans des coquillages et, sur certains sites, des cistes en pierre. La forme et le décor des poteries se diversifient considérablement (Chang *et al.*, 1969, p. 64-109; Li, 1983b). Les fusaïoles en terre cuite, probablement présentes à Fengpitou dès le début, apparaissent sous diverses formes à O-Luan-Pi Park vers 1000 av. J.-C. (Li, 1983a, planche 116).

Les Philippines, la Malaisie orientale et l'est de l'Indonésie

Un certain nombre de sites datant de cette période existent dans deux régions des Philippines : au nord, la vallée du Cagayan dans la partie septentrionale de Luçon et, à l'ouest, les sites rupestres de Palawan. Il ne fait aucun doute que la totalité des grandes îles et une multitude d'îles plus petites ont été occupées, mais seuls quelques sites épars ont été fouillés.

On n'a pu démontrer de façon concluante l'existence d'une agriculture pour la période étudiée, mais la typologie et l'usure des outils en pierre que l'on a découverts donnent à penser que, dans des zones dispersées, des groupes se livraient à des activités agricoles et horticoles en même temps qu'à la chasse et à la cueillette. Aucun établissement humain n'a été fouillé, mais sur les sites du nord-est et du centre de Luçon, on a mis au jour les soubassements de maisons basses, semi-enterrées.

Les outils les plus répandus sont des éclats non retouchés, obtenus sans préparation du plan de frappe, mais l'on trouve aussi quelques nucléus (Ronquillo, 1981). Certains sites ont livré des éclats à peine retouchés et un petit nombre de lames, dont certaines, fabriquées à partir de nucléus préparés, ont été retrouvées dans des gisements largement disséminés dans les îles centrales des Philippines et du nord jusqu'au centre de Luçon.

D'ordinaire, l'artisan ne donnait pas de forme spécifique aux éclats : ce qui lui importait, c'était la forme et l'inclinaison du tranchant. Les bords fonctionnels sont rectilignes, concaves ou convexes. L'un des outils à bord concave ressemble à un vastringue. Les quelques nucléus utilisés ont souvent les arêtes aiguës. Dès le début de cette période apparaissent des herminettes en pierre taillée au tranchant poli. Des outils sur éclat et des herminettes à tranchant poli, qui avaient été façonnés dans des coquillages et ressemblaient aux modèles en pierre, ont été découverts dans le sud des Philippines et à Palawan. Les éclats de coquillages semblent provenir de valves de *Tridacna*, mais la fabrication et l'utilisation de ces outils restent très mal connues. Sur le site de Palawan, on a trouvé une cuiller et un pendentif en nacre. Un récipient contenant de la chaux éteinte découvert dans une sépulture donne à penser que le complexe du bétel était présent à cette époque.

À partir de 2000 av. J.-C. environ, on commence à trouver des objets de parure en coquillage puis en pierre. Des perles de cornaline ou de jade et des boucles d'oreille également en jade, polies et de très belle facture, font leur apparition sur le site de Palawan et dans la vallée du Cagayan peu après 1000 av. J.-C. Plusieurs variétés de bracelets et d'anneaux de bras façonnés dans de grandes coquilles commencent à se répandre. On note également la présence de battoirs de tapa en pierre, utilisés probablement pour la première fois au cours du II^e millénaire av. J.-C., et des fusaïoles font leur apparition dans la vallée du Cagayan peu de temps après.

On note une évolution des outils en pierre polie, notamment avec l'aménagement d'un talon modifié permettant de les emmancher, évolution qui allait aboutir à l'herminette à épaulement répandue aux Philippines. On a également découvert un nombre limité d'outils en os, dont des aiguilles, des alènes, des ustensiles de tatouage, et des pointes (Beyer, 1948; Fox, 1970; Solheim, 1964, 1968, 1981).

Les premières poteries attestées, vers la fin du IV^e millénaire av. J.-C., proviennent des sites de la vallée de Cagayan et de l'est de l'Indonésie. On n'en trouve pas trace à une époque aussi reculée dans l'aire qui s'étend depuis le centre de Luçon jusqu'à Mindanao au sud. Les poteries les plus anciennes n'ont aucun décor, mais la technique consistant à les recouvrir d'un engobe rouge se développe bientôt, tandis qu'apparaissent les bols peu profonds, avec ou sans base annulaire, les autres formes reposant sur un pied annulaire peu élevé, les petits vases globulaires et les silhouettes carénées typiques de l'Asie du Sud-Est. Le décor fait également son apparition, sous forme d'impressions circulaires, parfois incrustées de chaux et de pointillés disposés selon des motifs anguleux.

Ce style de décor caractérise les objets découverts sur les sites de l'extrémité nord de la vallée du Cagayan, à Luçon, sur ceux de la grotte de Batungan, à Masbate (Solheim, 1968) et ceux de Sulawesi, en Indonésie. Vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., le décor ornant les poteries se renouvelle : de nouveaux styles et motifs apparaissent dans les grottes de Tabon et de Niah, et dans la région orientale de l'Indonésie. Ces styles et ces motifs étaient répandus au Viêt Nam, tant au Nord qu'au Sud, depuis plus de deux mille ans. Le métal fait son apparition à la fin de cette période — d'abord quelques rares bronzes, puis, un peu plus tard, des objets en fer (Fox, 1970; Solheim, 1964, 1968, 1981). La grotte de Niah, à Sarawak, a livré des sépultures où les corps sont en position fléchie. Elles sont antérieures à cette période. Vers 2500 av. J.-C., la sépulture avec le corps allongé sur le dos, associée à des poteries en terre cuite, commence à se répandre (B. Harrison, 1967). Entre 2000 et 1500 av. J.-C., la conception d'une sépulture principale et peut-être aussi d'une sépulture secondaire dans de grandes jarres en terre cuite a été introduite à Palawan; elle est aussi attestée dans les grottes de Tabon. Cette conception est probablement originaire de l'Asie du Sud-Est continentale : elle a été mise en œuvre un certain temps dans le nord-est de la Thaïlande et la partie septentrionale du Viêt Nam.

Un réseau commercial maritime, le réseau Nusantara, s'est mis en place, pense-t-on, avant le début de la période étudiée (Solheim *et al.*, 1979, p. 196-199). Les échanges qui se sont développés grâce à ce réseau expliquent sans doute l'apparition de lames, venues s'ajouter à l'industrie déjà existante et répandue des éclats. La technique de fabrication des lames avait probablement été transmise à partir de Sulawesi, en Indonésie. Ces hypothétiques

commerçants des mers étaient sans doute issus des groupes de pêcheurs des régions côtières. Ils en étaient très proches tant au plan culturel qu'au plan linguistique. Un peu avant 3000 av. J.-C., ils introduisirent aux Philippines, à partir du Sud, la technique du polissage du tranchant des outils de pierre. C'est vraisemblablement dans la partie méridionale des Philippines et au nord-est de l'Indonésie qu'ils avaient pour la première fois façonné des outils avec des coquillages, avant d'en introduire les techniques de fabrication dans la partie septentrionale des Philippines. Dès 3000 av. J.-C., leur réseau s'était mis en place tout autour de la mer de Chine du Sud. Durant le millénaire qui suivit, ils apportèrent, à partir de l'Asie du Sud-Est continentale, la connaissance de la fabrication de la poterie aux populations de Taïwan, des Philippines, de Bornéo et d'Indonésie orientale.

À peu près à la même époque, différentes sortes d'objets de pierre polie firent leur apparition à Taïwan, aux Philippines, et dans les grottes de Niah. On ne trouve pas exactement les mêmes objets sur tous les sites : certains ont été mis au jour au nord des Philippines et de Taïwan, d'autres dans les grottes de Tabon et de Niah. Aux environs de 1000 av. J.-C., des variétés du nouveau style de poterie apparurent dans les grottes de Niah et de Tabon firent leur apparition dans le centre des Philippines, à l'est de Palawan. D'abord attestées aux Philippines, où elles ont été mises au jour sur le site de la grotte de Kalanay à Masbate (Solheim *et al.*, 1979, p. 22-78), ces poteries s'inscrivaient dans la tradition de la poterie de Sa-huynh-Kalanay. Des poteries de même nature avaient été attestées à une époque bien plus reculée sur le site de Sa-huynh, sur le littoral du sud et du centre du Viêt Nam. Des poteries ayant ce décor caractéristique ont été retrouvées en de nombreuses régions de l'Asie du Sud-Est insulaire orientale et sur les sites côtiers du sud du Viêt Nam. Elles présentent des analogies avec certaines poteries mises au jour dans la partie occidentale du Cambodge et sur le littoral du golfe de Thaïlande (Solheim, 1959). Sur le site de la grotte de Kalanay on a également retrouvé de rares outils en fer ainsi qu'une clochette en bronze (Solheim *et al.*, 1979, fig. 23b) semblable aux cloches découvertes sur les sites de Dongson, au Viêt Nam.

Dans les grottes de Tabon, des perles de cornaline ont été retrouvées : elles proviennent probablement de la côte est de l'Inde. Aux environs de 1800 av. J.-C., des perles de jade font leur apparition dans les grottes de Tabon, et, un peu plus tard, on note la présence d'un type particulier de boucles d'oreille, le *lingling-o*. On a retrouvé exactement les mêmes types de boucles d'oreille en jade, remontant à la même période, dans la vallée de Cagayan, située dans la partie septentrionale de Luçon, au sud-est de Taïwan, dans la grotte de Niah à Sarawak, dans des sites le long des côtes du centre et du sud du Viêt Nam, dans la partie méridionale du centre de la Thaïlande et sur la côte est de la Thaïlande péninsulaire. Un type bien plus rare, mais apparenté, de boucles d'oreille, représentant un animal bicéphale, a été découvert presque

dans la même aire. On lui attribue la même date. Une paire de boucles d'oreille de ce type, un bijou de famille, a été découvert à Botel Tobago, sur la côte sud-est de Taïwan, une autre à Ban Don Ta Phet, dans la province de Kanchanaburi, dans la partie occidentale de la Thaïlande, associée à d'autres objets remontant probablement à 1400 environ av. J.-C.

Le réseau de commerce maritime reliant d'une part la côte est de l'Inde aux côtes orientales du continent et à la partie orientale de l'Asie du Sud-Est insulaire, et, d'autre part, la partie nord-est de l'Asie du Sud-Est à la Corée et au Japon, était probablement en place dès 1000 av. J.-C. ou même avant. Ce réseau permit aussi la diffusion, avant la fin de la période étudiée, des procédés de fabrication du bronze jusqu'aux grottes de Tabon. Ce n'était pas un réseau d'échanges unique, intégré : il se composait vraisemblablement d'une multitude de réseaux différents, entrecroisés, les objets acheminés n'étant pas toujours de même nature. C'est ainsi qu'aux Philippines, dans les îles Visayan et à Mindanao, on ne trouve ni perles de jade ni *lingling-o*, et que, dans les grottes de Niah, on n'a découvert jusqu'ici qu'une unique boucle d'oreille en jade (Fox, 1970; Patanne, 1972; T. Harrisson, 1970, 1971; Solheim, 1964, 1981; Solheim *et al.*, 1979).

On ne possède que très peu d'éléments sur la préhistoire d'une bonne partie des régions orientales de l'Indonésie et de l'Irian Jaya (Nouvelle-Guinée indonésienne), et seuls de très rares sites fouillés ont pu être datés avec assez de précision. Les aires qui ont été explorées sont analogues à celles du centre et du sud des Philippines. Pour les îles Talaud (au sud de Mindanao), le sud-ouest de Sulawesi et le Timor oriental, on dispose de séquences datées concernant la période étudiée. Les objets retrouvés dans la grande grotte de Niah sont semblables à ceux de la grotte de Tabon, et des sites voisins de Palawan. Il existe cependant une différence notable entre ces deux régions quant à la technologie employée : en effet, les divers objets de parure, en pierre ou en coquillage, découverts dans les grottes de Tabon sont absents de celles de Niah et des sites des trois autres aires, si l'on excepte l'unique boucle d'oreille en jade retrouvée dans la grande grotte. Les sites de Sarawak et du sud-est de Mindanao ont livré des poteries à empreintes de corde ou de vannerie (Chin, 1980; Bellwood, 1976, p. 255-267; 1985, p. 227-228; B. Harrisson, 1967; T. Harrisson, 1970, 1971; T. Harrisson et Medway, 1962; Solheim *et al.*, 1979).

Le matériel mis au jour sur les sites de l'ouest et du nord-est de Sulawesi et de Timor est en général de même nature. Les poteries les plus anciennes n'ont aucun décor mais bientôt elles sont recouvertes d'un engobe rouge comme aux Philippines, et ornées de petites impressions circulaires, de triangles hachurés et d'impressions semi-circulaires qui, parfois, peuvent ressembler à une spirale en mouvement. Les poteries provenant des sites du sud-ouest de Sulawesi n'ont aucun décor dans le niveau le plus ancien, mais un

site a livré deux tessons ornés d'impressions circulaires concentriques, décor semblable à celui qui orne les tessons retrouvés sur un des sites de la grotte de Batungan, à Masbate, aux Philippines, qui remonte à peu près à la même époque. Des herminettes à épaulement ont été mises au jour à Sulawesi. Des battoirs de tapa en pierre, semblables à ceux retrouvés aux Philippines, ont été découverts à Sulawesi et à Bornéo (Bellwood, 1976, 1985; Glover, 1969, 1971, 1977; Solheim, 1968).

Il en va de même pour les sites de Timor : ils ont livré des poteries qui remontent au début du III^e millénaire av. J.-C., mais pas d'outillage de pierre polie. À partir des indications fournies par les poteries, on peut inférer l'existence d'une agriculture et la présence de porcs domestiqués ainsi que de marsupiaux, probablement originaires de Nouvelle-Guinée (Glover, 1971). Sur nombre de ces sites, des poteries similaires à celles de Sa-huynh-Kalanay, aux Philippines, font leur apparition vers la fin de la période étudiée ou un peu plus tard.

Partie occidentale de l'Indonésie et l'ouest de la Malaisie

On ne relève aucune trace probante d'agriculture ou d'une société néolithique à Sumatra, dans l'ouest de Java, jusque vers la fin de la période. Toute la moitié nord de Sumatra semble dominée par une culture de type hoabinhien récent, caractérisée par des galets aménagés et des éclats provenant de nucléus non préparés. Dans la partie méridionale de Sumatra, dans l'ouest de Java et dans l'ouest de la Malaisie, on trouve des éclats non retouchés, mais peu d'outils typiquement hoabinhiens. Les quelques poteries mises au jour dans les niveaux supérieurs de l'un de ces sites, ou peut-être de plusieurs d'entre eux, n'ont pas été datées; elles sont probablement assez tardives.

Les groupes de l'Asie du Sud-Est orientale qui pratiquaient le commerce maritime établirent probablement des contacts avec les régions côtières de l'Inde au I^{er} millénaire av. J.-C.

Quant à sa préhistoire, la Malaisie occidentale ressemble davantage à Sumatra qu'au reste de l'Asie du Sud-Est continentale. Elle est donc incluse ici dans l'Asie du Sud-Est insulaire. Pour la période qui nous intéresse, il y a quatre sites datés, mais, pour l'un d'entre eux, la date obtenue n'est pas associée à un niveau. Deux autres ont livré des objets attestant des industries hoabinhiennes dans leurs niveaux inférieurs. Sur le site de Gua Cha, les niveaux hoabinhiens inférieurs et le niveau « néolithique malais » supérieur sont très nettement délimités. Les niveaux hoabinhiens ne contiennent aucune poterie. La date obtenue à partir d'un échantillon de charbon pour l'interface entre les deux est 1280-750 av. J.-C. (ANU-2217). Tout porte à croire que les groupes du « Néolithique malais » sont les ancêtres des Orang asli (Négritos), des combinaisons variées s'opérant avec les Mongoloïdes méridionaux, ce qui a abouti aux différents groupes que nous connaissons

aujourd'hui. Les niveaux « néolithiques » attestent une culture au moins en partie liée à l'agriculture, avec des herminettes de pierre polie et des poteries très fines se rattachant, au moins jusqu'à un certain point, à la tradition céramique de Sa-huynh-Kalanay (Peacock, 1959).

Le second site est celui de Gua Kechil. On a mis au jour, dans les couches inférieures, des poteries ornées d'impressions cordées simples; dans les couches intermédiaires, des poteries ornées d'impressions cordées modifiées; et, dans les couches supérieures, des poteries « néolithiques malaises », mais elles aussi avec des impressions cordées. Il semble que les groupes hoabinhiens originels soient entrés en contact sur le littoral avec les nouveaux arrivants, les groupes « néolithiques », et, à la suite de ce contact, aient fini par conformer leurs poteries au style « néolithique ». La plupart des sites hoabinhiens contiennent des coquillages marins révélateurs d'échanges commerciaux avec les groupes installés sur le littoral ou d'incursions dans les régions côtières. Cela persiste dans les niveaux « néolithiques » : les groupes de l'intérieur échangeaient les produits de la forêt contre les produits des basses terres et des régions côtières (Dunn, 1975, p. 132, 136-137). Les sites des basses terres et les sites côtiers n'ont pas encore été fouillés. Le site de Jenderan Hilir, daté de 3600-2000 av. J.-C. (I-10758), mis au jour dans des dépôts alluvionnaires contenant de l'étain, a livré des poteries à trépied analogues à celles du « Néolithique malais » (Peacock, 1959, fig. 12a).

L'Océanie

La période étudiée a été marquée essentiellement, pour ce qui concerne la majeure partie de l'Océanie, par l'expansion des groupes parlant l'austro-nésien. Elle prolongeait l'expansion — concomitante du développement du commerce maritime — des populations se rattachant à cette famille linguistique en Asie du Sud-Est. Les migrations de l'Asie du Sud-Est insulaire vers le nord-ouest de la Mélanésie et vers la Micronésie, en deux mouvements probablement distincts, sont les plus anciennes dont l'archéologie a relevé les traces. Les fouilles archéologiques qui ont été menées suggèrent la présence d'un établissement austronésien précéramique dans l'archipel Bismarck. L'apparition de la poterie en Asie du Sud-Est insulaire orientale étant légèrement antérieure à 3000 av. J.-C., ce premier établissement attesté en Mélanésie devrait dater de la même époque. On a émis l'hypothèse que ces premiers arrivants venus d'Asie du Sud-Est insulaire avaient une société stratifiée, avec une forme naissante de chefferies. Hypothèse discutable, mais difficile à vérifier pour le moment.

La Mélanésie

La Mélanésie peut être divisée en deux parties, l'une continentale, constituée par la Nouvelle-Guinée, et l'autre insulaire. La Nouvelle-Guinée a été

occupée par des groupes humains au Pléistocène récent, de même que les grandes îles les plus proches — Nouvelle-Bretagne et Nouvelle-Irlande — et les îlots avoisinants; quelques-unes au moins des cultures qui y sont présentes dérivent donc de cultures plus anciennes, tandis que d'autres ont été introduites dans la région par de nouveaux arrivants.

Rien ne porte à croire qu'il existât une importante communauté mélanésienne à l'époque où les populations maritimes d'Asie du Sud-Est établirent les premiers contacts. Il est probable que ces nouveaux arrivants s'installèrent d'abord sur les îlots proches des grandes îles ou sur le littoral de ces dernières sans se mêler beaucoup aux Mélanésiens. Avec le temps, les contacts ont dû pourtant se multiplier puisque, peu après 1500 av. J.-C., les Mélanésiens s'étaient familiarisés avec certaines des pratiques maritimes des nouveaux venus et s'étaient aventurés vers le sud, occupant la Nouvelle-Calédonie et d'autres îles désertes de Mélanésie. Certains Mélanésiens adoptèrent aussi la langue des nouveaux arrivants : leurs descendants parlent en effet aujourd'hui des langues austronésiennes. À l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, l'activité agricole se poursuivait.

Les recherches archéologiques menées en Nouvelle-Guinée ont concerné principalement la Papouasie-Nouvelle-Guinée, encore que de vastes zones y demeurent inexplorées et que les régions connues ne soient pas contiguës. Les recherches ont porté pour la plupart sur les régions montagneuses de l'intérieur; les basses terres ont été beaucoup moins étudiées.

Dans toute une grande partie de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, le plus souvent en dessous de 2 000 mètres d'altitude, et dans l'archipel Bismarck, on signale des mortiers, des pilons, des figurines et des têtes de massue en pierre. Ces objets forment un complexe caractérisé par certains motifs (têtes d'oiseaux par exemple) et certaines techniques de fabrication (piquetage et polissage). Leur ancienneté n'est généralement pas connue, mais des fragments de mortier, mis au jour à Waniek, ont été datés entre 3000 et 1000 av. J.-C. et d'autres retrouvés sur un site dans les hauteurs de l'Est sont associés à des dates comprises entre 1500 et 1000 av. J.-C. Survivance des époques précédentes, des éclats utilisés, dont la forme (bords exceptés) n'a pas été déterminée par un travail de préparation, sont présents sur de nombreux sites, de même que des haches/herminettes polies, de section lenticulaire. Souvent associées à ces dernières, on note aussi de grosses lames étranglées en pierre taillée, également attestées aux époques précédentes.

Vers 500 av. J.-C., les herminettes lenticulaires, jusque-là très communes, font place à des herminettes polies à section rectangulaire, typiques de l'Asie du Sud-Est.

La céramique semble n'avoir été introduite en Papouasie-Nouvelle-Guinée qu'après la fin de la période étudiée ici, mais on a retrouvé à Waniek quelques tessons vieux de 3 000 à 4 000 ans. Les vases ont des formes

simples, à fond arrondi ou pointu; le procédé utilisé est celui du colombin. Cette tradition céramique du nord de la Papouasie s'est ensuite répandue le long de la côte septentrionale sur plus de 1 000 kilomètres. Les sites se trouvent généralement non pas sur la côte même, mais dans les collines de l'arrière-pays.

Les sites les plus connus de la période n'ont livré aucun objet. Il s'agit des sites agricoles de la zone marécageuse de Kuk dans les hauteurs du centre. La phase 3 de ce vaste ensemble occupé il y a 9 000 ans se compose de canaux de drainage formant une multitude de petits îlots sur lesquels des plantes étaient cultivées. Les niveaux plus récents ont livré des bâtons à fouir et des pelles en bois. Il est probable que ces outils étaient déjà utilisés à des époques plus anciennes pour des travaux agricoles ou pour creuser et maintenir en état les canaux.

Des poteaux d'habitation ont été découverts çà et là, vestiges sans doute de constructions sur pilotis. Ces populations avaient apporté des plantes et des animaux domestiqués d'Asie du Sud-Est (notamment des taros, des ignames, des fruits à pain, des porcs, des poulets et des chiens) et de Nouvelle-Guinée (bananes et canne à sucre, entre autres) (Bellwood, 1979, p. 233-279; S. Bulmer, 1985; R. Bulmer et S. Bulmer, 1962; Burton, 1984; Garanger, 1972; Golsonk, 1972; Green, 1979; Swadling, 1981; White et O'Connell, 1982, p. 171-197).

Le complexe Lapita est la culture la plus ancienne qui soit attestée dans une bonne partie des îles mélanésiennes, et c'est aussi la mieux connue, surtout par sa poterie caractéristique.

Vers 1500 av. J.-C., l'art de la poterie a été introduit à partir de l'Asie du Sud-Est insulaire, et la tradition céramique du Lapita a commencé de se développer et s'est diffusée jusqu'aux îles Fidji. La poterie était faite le plus souvent de pièces rapportées et assemblées dont la finition était obtenue à l'aide d'un battoir et d'un contre-battoir.

La typologie et les formes les plus répandues rappellent assez celles de la tradition céramique de Sa-huynh-Kalanay en Asie du Sud-Est insulaire et comprennent des vases à fond arrondi ou plat ou montés sur une base annulaire, diverses sortes de bols peu profonds, des pots ventrus, souvent carénés, à bord peu important et retourné vers l'extérieur. Les sites contenant ce type de poterie apparaissent peu après 2000 av. J.-C. dans les îles du Nord-Ouest et leur présence est attestée vers 1000 av. J.-C. jusqu'aux îles Tonga et Samoa à l'est, et en Nouvelle-Calédonie au sud. Le délicat décor à impressions dente-lées (*fig. 77*) évoque les tatouages tant par ses motifs que par sa technique et l'on a retrouvé des outils qui pourraient avoir servi à tatouer. La diffusion rapide de cette poterie donne à penser qu'il a été fait usage d'embarcations de haute mer, très probablement à balanciers, mais on n'en a pas retrouvé.

Dans l'aire de la tradition céramique du Lapita, le commerce sur de longues distances — commerce de l'obsidienne, notamment — s'est déve-

loppé rapidement. La plupart des sites contiennent des éclats non retouchés et des nucléus d'obsidienne.

On a découvert des herminettes en coquillage et en pierre polie, de sections lenticulaire, circulaire, rectangulaire et trapézoïdale notamment, certaines à talons d'emmanchement modifiés.

Racloirs, écaillleurs et hameçons en coquillage sont très répandus, de même que divers objets de parure en coquillage ou en os, tels que bracelets, perles et pendentifs. On trouve, en outre, couramment des limes en corail ou en roche volcanique et des affûtoirs en pierre. Certains sites ont livré des pierres provenant sans doute de fours.

D'autres cultures caractérisées par des traditions céramiques nettement différentes sont attestées à Mangassi, dans d'autres sites à Vanuatu (Nouvelles-Hébrides) et sur certains sites de Nouvelle-Calédonie.

Quelques tessons caractéristiques de la culture Lapita ont été découverts sur le site de Erueti, à Efate. Les poteries typiques des autres cultures sont le plus souvent fabriquées au colombin plutôt que montées par pièces rapportées.

Les objets en pierre, en coquillage et en os sont, d'une manière générale, plus proches de leurs équivalents dans la culture Lapita que ne l'est la poterie (Bellwood, 1979, p. 244-262; Garanger, 1972; Kirch, 1987; Poulsen, 1987; Spriggs, 1984).

La Micronésie

La Micronésie n'a fait l'objet de recherches archéologiques intenses et à grande échelle qu'à partir de 1977 environ, et seuls des rapports préliminaires ont été publiés. Mais le champ se transforme rapidement.

On pense que ce sont les îles occidentales (jusqu'à l'archipel des Mariannes à l'est) qui ont été peuplées les premières. Le seul site ancien connu pour l'heure dans la partie orientale est l'atoll de Bikini dans les îles Marshall, où une date de 1800 environ av. J.-C. a été obtenue dans un puits de contrôle à partir d'un échantillon de charbon prélevé dans un niveau où l'on n'a pas retrouvé d'outils. Un fragment d'herminette en coquillage semblable à celles des sites précéramiques des îles septentrionales de Mélanésie et un objet façonné en corail ont été mis au jour dans un niveau légèrement antérieur à la fin de la période (Strecht, 1987). Les premières dates dont on dispose ensuite pour la partie orientale de la Micronésie se situent à la fin de la période étudiée ici.

Les plus anciens sites de Micronésie occidentale qui ont fait l'objet d'une publication sont ceux de Guam, dans l'archipel des Mariannes; ils datent également de 2000 av. J.-C. environ, mais la poterie y est cette fois présente. La première céramique de cette époque qui ait été signalée a été baptisée « poterie rouge des Mariannes »; certains de ces vases recouverts d'un engobe rouge sont décorés de simples motifs incisés et imprimés, quelquefois incrustés de chaux.

Associés à ces vases, on trouve un éclat et une herminette en basalte à tranchant poli, ainsi que des perles de nacre et des bracelets, des fragments d'herminette et des pendentifs en coquillage.

Cette poterie est appelée aujourd'hui poterie dégraissée au sable calcaire (*Calcareous Sand-Tempered Ware* — CST) pour la distinguer de la poterie dégraissée au sable volcanique (*Volcanic Sand-Tempered Ware* — VST). Il est maintenant admis, au moins en ce qui concerne Guam, que la poterie à incrustation de chaux n'est apparue que vers la fin de la période étudiée ici.

La date la plus ancienne que l'on puisse attribuer avec certitude à cette poterie a été relevée sur le site de Tarague, à Guam : 1500-1000 environ av. J.-C. Les vases sont recouverts d'un engobe rouge et décorés parfois d'impressions circulaires, comme ceux qui ont été découverts sur les sites de Batungan, aux Philippines, et du sud-ouest de Sulawesi, en Indonésie. Deux herminettes en coquillage ont été mises au jour sur le site de Tarague, dont une dans la couche inférieure. Elles ont été façonnées dans des valves de *Tridacna gigas*, coquillage qui n'est pas attesté dans l'archipel des Mariannes à l'Holocène. (Spoehr, 1957 ; Spoehr et Sinoto, 1981)².

La séquence proposée à l'heure actuelle pour Guam comprend quatre stades, dont le premier, baptisé prélatte ancien, débute avant 1485 av. J.-C. pour s'achever vers 500 av. J.-C. On ne sait pas grand-chose des autres objets de ce premier stade, sinon qu'y figurent des herminettes façonnées dans des valves de *Tridacna*, des hameçons en coquillage et sans doute aussi des barrettes à deux pointes, également en coquillage. Les formes connues de la CST ancienne sont des bols peu profonds, souvent carénés (Moore, 1983).

Les dernières recherches effectuées dans le nord de Guam auraient fourni une date beaucoup plus reculée — 3000 environ av. J.-C. — à partir d'un échantillon de charbon. Le niveau ainsi daté a livré un certain nombre de tessons épais et mal cuits provenant de très grands récipients sans décor. Ces fragments n'ont pas encore été analysés, mais ils semblent différents de la poterie rouge des Mariannes. Une lime en corail a été retrouvée dans la même couche. Un niveau datant de 1000 environ av. J.-C. contenait une poterie plus fine, probablement du type CST, une ébauche d'herminette en coquillage et un fragment de basalte. De la céramique et une lime en corail ont été mis au jour sur un autre site dans un niveau daté entre 1000 et 500 environ av. J.-C. Enfin, un troisième site a fourni, dans un niveau remontant à environ 2300 av. J.-C., les empreintes de poteaux de quatre habitations, des tessons de vaisselle, un bijou de nacre, une ébauche d'hameçon et un morceau de pierre ponce rouge. Une couche datant de 1400 environ av. J.-C. a livré des fragments de poterie, un hameçon, des limes ou des polissoirs en corail (parmi lesquels une pointe à forer), un pilon en basalte, deux pierres à fronde et deux perles en coquillage.

Malgré les très nombreuses fouilles effectuées sur Palau, nous n'avons que deux dates pour la période supposée de l'occupation initiale, qui a peut-

être débuté vers 1800 av. J.-C. Une poterie simple utilisant un dégraissant pilé est présente à cette période. L'unique forme décrite ne ressemble en rien aux bols peu profonds attestés à Guam à la même époque. Le seul objet en dehors de la poterie qui semble appartenir à cette période ancienne est une herminette taillée dans une coquille de *Tridacna*.

La Polynésie

En Polynésie, ce sont les îles Tonga et Samoa qui ont été peuplées les premières, l'une et l'autre aux environs de 1000 av. J.-C. Les premiers habitants de Tonga étaient des locuteurs de langue austronésienne venus des Fidji. Ils y introduisirent la tradition céramique du Lapita, ainsi que les plantes et les animaux domestiqués, qu'ils avaient connus aux Fidji. Les populations de ces trois groupes d'îles restèrent en contact grâce aux échanges maritimes pendant près de mille ans : c'est ainsi que s'est constituée une culture polynésienne spécifique. La diffusion de ces populations, à partir de l'est de Samoa, dans le reste de la Polynésie commença après la fin de la période étudiée ici (Bellwood, 1979, p. 253-254).

NOTES

1. Je souhaite remercier Erika Kaneko pour les renseignements qu'elle m'a fournis sur la préhistoire de Taïwan. Elle n'est pas responsable de l'interprétation que j'en ai faite, même si j'ai presque toujours tenu compte de ses suggestions.
2. J'aimerais remercier Charles Strecht pour les informations inédites qu'il m'a fournies sur l'archéologie micronésienne.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN J., GOSDEN C. (dir.) 1991. *Report on the Lapita Project*, Department of Prehistory, Research School of Pacific and Asian Studies, Australian National University.
- AYRES W. S., HAUN A. E. 1985. « Archaeological Perspectives on Food Production in Eastern Micronesia », in I. S. FARRINGTON (dir.), *Prehistoric Intensive Agriculture in the Tropics*, Oxford, p. 455-473. (BAR Int. Ser.)
- BAYARD D. T. 1984. « A Regional Phase Chronology for Northeast Thailand », in D. T. BAYARD, 1984 (dir.), *Southeast Asian Archaeology at the XV Pacific Science Congress*, University of Otago Studies in Prehistoric Anthropology, vol. XVI, Dunedin, Nouvelle-Zélande, p. 161-168.
- BELLWOOD P. 1976. « Archaeological Research in Minahasa and the Talaud Islands, Northeastern Indonesia », *Asian Perspect.*, Honolulu, vol. XIX, n° 2, p. 240-288.

- 1979. *Man's Conquest of the Pacific*, New York.
- 1985. *Prehistory of the Indo-Malaysian Archipelago*, Sydney.
- BEYER H. O. 1948. *Philippine and East Asian Archaeology, and its Relation to the Origin of the Pacific Island Population*, Quezon City, National Research Council of the Philippines. (Bull., 29.)
- BULMER R., BULMER S. 1962. « Figurines and other Stones of Power among the Kyaka of Central New Guinea », *J. polyn. Soc.*, Wellington, vol. CXXI, n° 2, p. 192-208.
- BULMER S. 1985. « Papuan Pottery : An Archaeological Consideration », *Bull. Indo-Pac. prehist. Assoc.*, Canberra, vol. VI, p. 123-132.
- BURTON J. 1984. « Field Research at the Stone Axe Quarries of Western Highlands and Simbu Provinces, Papua New Guinea », *Bull. Indo-Pac. prehist. Assoc.*, Canberra, vol. V, p. 83-92.
- CHANG KWANG-CHIH *et al.* 1969. *Fengpitou, Tapenkeng, and the Prehistory of Taiwan*, New Haven, Conn. (Yale Univ. Publ. Anthropol., 73.)
- CHIN L. 1980. *Cultural Heritage of Sarawak*, Kuching.
- COLANI M. 1927. « L'Âge de la pierre dans la province de Hoa Binh », *Mém. Serv. geol. Indoch.*, vol. XIV, n° 1.
- DALTON G. 1977. « Aboriginal Economics in Stateless Societies », in T. K. EARLE, J.E. ERICSON (dir.), *Exchange Systems in Prehistory*, Londres, p. 191-212.
- DEWAR R. 1978. « Ecological Context and the Prehistory of the West Central Taiwan Coast », *Asian Perspect.*, Honolulu, vol. XXI, n° 2, p. 207-241.
- DUNN F. L. 1975. *Rain-Forest Collectors and Traders : A Study of Resource Utilization in Modern and Ancient Malaya*, Kuala Lumpur. (Monogr. Malays. Branch r. asiat. Soc., 5.)
- EGLI H. 1972. « Neusteinzeitliche Typenkreise an der Ostküste van Taiïwan », *Anthropos*, vol. CXVII, p. 229-267.
- FOX R. B. 1970. *The Tabon Caves : Archaeological Explorations and Excavations on Palawan Island, Philippines*, Manille, National Museum. (Monogr., I.)
- GARANGER J. 1972. *Archéologie des Nouvelles-Hébrides*, Paris.
- GLOVER I. C. 1969. « Radiocarbon Dates from Portuguese Timor », *Archeol. phys. Anthropol. Ocean.*, Sydney, vol. IV, n° 2, p. 107-112.
- 1971. « Prehistoric Research in Timor », in D. J. MULVANEY, J. GOLSON (dir.), *Aboriginal Man and Environment in Australia*, Canberra, p. 158-181.
- 1972. « Both Sides of Wallace Line : New Guinea, Australia, Island Melanesia and Asian Prehistory », in N. BARNARD (dir.), *Early Chinese Art and its Possible Influence in the Pacific Basin*, New York.
- GOLSON J. 1977. « The Late Stone Age in Eastern Indonesia », *World Archaeol.*, Londres, vol. IX, n° 1, p. 42-61.

- GREEN R. C. 1979. « Lapita », in J. D. JENNINGS (dir.), *The Prehistory of Polynesia*, Cambridge, Massachusetts
- HARRISSON B. 1967. « A Classification of Stone Age Burials from Niah Great Cave, Sarawak », *Sarawak Mus. J.*, Kuching, vol. XV, n° 30/1, p. 126-200.
- HARRISSON T. 1970. « The Prehistory of Borneo », *Asian Perspect.*, Honolulu, vol. XIII, p. 17-45.
- 1971. « Prehistoric Double-spouted Vessels Excavated at Niah Caves, Borneo », *J. Malays. Branch r. asiat. Soc.*, Kuala Lumpur, vol. XCIV, n° 2, p. 35-78.
- , MEDWAY L. 1962. « A First Classification of Prehistoric Bone and Tooth Artefacts », *Sarawak Mus. J.*, Kuching, vol. X, n° 19-20, p. 335-362.
- HIGHAM C. F. W. 1983. « The Ban Chiang Culture in Wider Perspective », *Proc. br. Acad.*, Londres, vol. CXIK, p. 229-261.
- 1988. *The Archaeology of Mainland Southeast Asia*, Cambridge.
- , KUENGAM A. 1984. *Prehistoric Investigations in Northeast Thailand*, Oxford. (BAR Int. Ser., 231.)
- HO C. M. 1984. *The Pottery of Kok Charoen and its Further Context*, Londres. (thèse de PhD.)
- HOANG XUAN CHINH. 1984. « The Hoabinhian Culture and the Birth of Botanical Domestication in », in D. BAYARD (dir.), *Southeast Asian Archaeology at the XV Pacific Science Congress*, University of Otago Studies in Prehistoric Anthropology, vol. XVI, Dunedin, Nouvelle-Zélande, p. 169-172.
- KIRCH P. V. 1987. « Lapita and Oceanic Cultural Origins : Excavations in the Mussau Islands, Bismarck Archipelago, 1985 », *J. Field Archaeol.*, Boston, Massachusetts, vol. XIV, p. 163-180.
- LI KUANG-CHOU. 1983a. « Problems Raised by the Klen-ting Excavation of 1977 », *Bull. Dept. Archaeol. Anthropol.*, Taipei, n° 43, p. 86-116.
- 1983b. *Report of Archaeological Investigations in the O-Luan-Pi Park at Southern Tip of Taiwan*, Taipei.
- MAJID Z. 1982. « The West Mouth, Niah, in the Prehistory of South-east Asia », *Sarawak Mus. J.*, Kuching, vol. XXXI, n° 52, p. 1-200.
- MANSUY H. 1902. *Stations préhistoriques de Samrong-Seng et de Longprao (Cambodge)*, Hanoi.
- 1924. « Stations préhistoriques dans les cavernes du massif calcaire de Bac-Son », *Mém. Serv. géol. Indoch.*, vol. II, n° 2.
- MARSHALL M. 1984. « Structural Patterns of Sibling Classification in Island Oceania : Implications for Culture History », *Curr. Anthropol.*, Chicago, vol. XXV, n° 5, p. 597-637.
- MOORE D. 1983. *Measuring Change in Marianas Pottery : The Sequence of Pottery Production at Taraque. Guam, Agaña*, University of Guam. (thèse MA.)

- NOULET J. B. 1877. *L'âge de la pierre dans l'Indo-Chine*, Paris. (Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme, Ser. 2B).
- PATANNE E. P. *The Philippines in the World of Southeast Asia : A Culture History*, Quezon City, Philippines.
- PAWLEY A., GREEN R. C. 1973. « Dating the Dispersal of the Oceanic Languages », *Ocean. Linguist.*, Honolulu, vol. XII, p. 1-68.
- PEACOCK B. A. V. 1959. « A Short Description of Malayan Prehistoric Pottery », *Asian Perspect.*, Honolulu, vol. III, n° 2, p. 121-16.
- PIGOTT V. C. 1984. « The Thailand Archaeometallurgy Project 1984: Survey of Base Metal Resource Exploitation in Loei Province, Northeast Thailand », *Southeast Asian Stud. Newsl.*, Bangkok, vol. XVII, p. 1-3.
- POOKAJORN S. 1981. *The Hoabinhian of Mainland Southeast Asia : New Data from the Recent Thai Excavations in the Ban Kao Area*, Pennsylvanie. (thèse MA non publiée, Department of Anthropology, University of Pennsylvania.)
- POULSEN J. 1987. *Early Tongan Prehistory*, Canberra, Australian National University, vol. II. (Terra Australis, 12.)
- RONQUILLO W. P. 1981. *The Technological and Functional Analysis of the Lithic Flake Tools from Rabel Cave, Northern Luzon, Philippines*, Manille. (Antropol. Pap., 13.)
- SOLHEIM II, W. G. 1964. *The Archaeology of Central Philippines*, Manille. (Mogr. natl. Inst. Sc. Technol., 10.)
- 1968. « The Batungan Cave Sites, Masbate, Philippines », in W. G. Solheim II, 1968 (dir.), *Anthropology at the Eighth Pacific Science Congress*, Honolulu, HI, p. 20-62. (Asian Pac. Archaeol. Ser., 2.)
- 1981. « Philippine Prehistory », in G. C. Father *et al.*, *The People and Art of the Philippines*, Los Angeles, p. 16-83.
- (dir.) 1959. « Sa-huynh Pottery Relationships in Southeast Asia », *Asian Perspect.*, Honolulu, vol. III, n° 2, p. 97-188.
- , LEGASPI A. M., NERI J. S. 1979. *Archaeological Survey in Southeastern Mindanao*, Manille. (Monog., 8.)
- SPOEHR A. 1957. *Marianes Prehistory Archaeological Survey and Excavations on Saipan, Tinian and Rota*, Chicago. (Fieldiana, Antropol., 48.)
- , SINOTO Y. H. (dir.). 1981. « Micronesian Prehistory », *Asian Perspect.*, Honolulu, vol. XXIV, n° 1 (numéro spécial), p. 1-138.
- SPRIGGS M. 1984. « The Lapita Cultural Complex : Origins, Distribution, Contemporaries and Successors », *J. Pac. Hist.*, New York, p. 202-203.
- STRECHT C. 1987. *Archaeological Reconnaissance Site Survey of the Islands of Bikini Atoll, Republic of the Marshall Islands, Micronesia*, Honolulu, Berkeley, Bikini Atoll Rehabilitation Committee.
- SWADLING P. 1981. *Papua New Guinea's Prehistory : An Introduction*, Port Moresby.

- TURNER C. G. 1985. « The Modern Human Dispersal Event : The Eastern Frontier », *Q. Rev. Archaeol.*, Salem, Massachusetts, Dec., p. 8-9.
- WELCH D. 1984. *Adaptation to Environmental Unpredictability : Intensive Agriculture and Regional Exchange at Late Prehistoric Centers in the Phimai Region*, Honolulu. (thèse de PhD.)
- WHITE J. P., CROOK K. A. W., BUXTON B. P. 1970. « Kosipe : A Late Pleistocene Site in the Papuan Highlands », *Proc. prehist. Soc.*, Cambridge, vol. XXXVI, p. 132-170.
- , O'CONNELL J. F. 1982. *A Prehistory of Australia, New Guinea and Sahul*, Sydney.
- YEN D. E. 1977. « Hoabingian horticulture : The evidence and the questions from northwest Thailand », in J. ALLEN *et al.* (dir.), *Sunda and Sahul*, Londres, p. 567-569.

15.3

La Corée

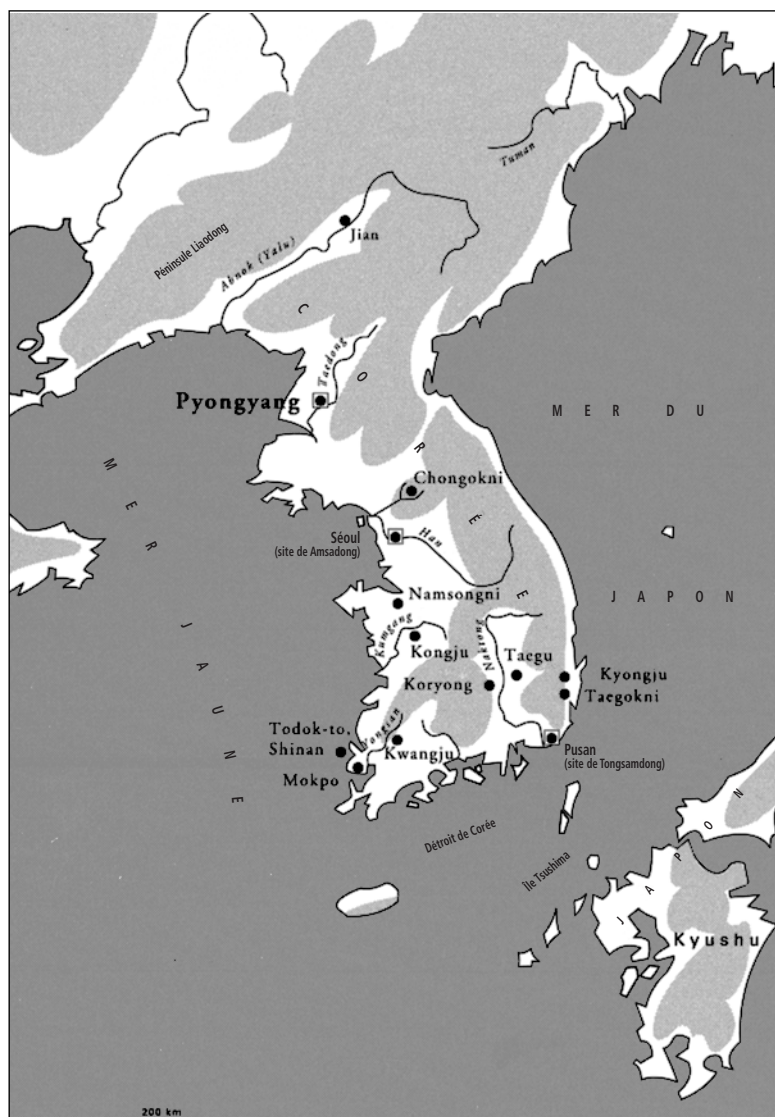
Tadashi Nishitani

En Corée, la période allant de 3000 à 700 av. J.-C. correspond à celle qui va de la céramique du Chulmun moyen (motifs géométriques à formes de peigne — âge néolithique), à l'époque de la céramique du Mumun ancien (sans décor — âge du bronze). C'est pourquoi ce chapitre étudie la technologie et la culture de la période de la céramique Chulmun et celles de la période de la céramique Mumun (*carte 24*).

LA PÉRIODE DE LA CÉRAMIQUE CHULMUN (DÉCOR GÉOMÉTRIQUE)

Il y a environ 12 000 ans, après la dernière époque glaciaire, lorsque la terre entra dans le climat chaud de la période interglaciaire, la montée du niveau des mers liée à la fonte des glaciers produisit le découpage des côtes de l'Asie de l'Est, en retrait vers l'intérieur comme dans d'autres régions du monde. C'est pendant cette période que la péninsule coréenne acquit pratiquement la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. Après quoi, pendant plus d'un millier d'années, le niveau des mers s'éleva et s'abassa régionalement, modifiant légèrement la topographie du littoral. La céramique apparut subitement pendant le Paléolithique dans un monde qui, depuis des centaines de milliers d'années, s'était contenté d'employer des outils en pierre brute. À l'heure actuelle, la céramique la plus ancienne qu'on ait trouvée en Corée (céramique Yukimun), sur des sites comme Osanni, dans la province de Kongwon, et Tsongsam-dong, dans la ville de Pusan, est décorée de motifs pincés, repoussés et appliqués, et se compose principalement de bols à fond plat. On n'a pas encore découvert de céramique Yukimun dans la région de la côte ouest.

Dans la région de l'Ouest, on a vu apparaître subitement une céramique produisant typiquement des bols profonds, arrondis ou pointus à la base, ornés de motifs classiques marqués au peigne. Les origines de cette céramique se situent probablement dans les régions du nord-est de la Chine, en



Carte 24 La Corée.

particulier aux environs de la province de Liaoning. On pense qu'elle est d'abord apparue sur le bord sud-est de la péninsule coréenne, près de Tongsam-dong; on en a aussi trouvé dans la région de l'île de Tsushima. Quoi qu'il en soit, Tongsam-dong à Pusan fut certainement influencée très tôt par la côte est, puis par la côte ouest, il semble bien que les deux sources culturelles s'y entrecroisent ou s'y intègrent.

La culture de la céramique Chulmun en Corée se situe, d'après les experts et les ouvrages de la République démocratique populaire de Corée et de la République de Corée, à la période néolithique; elle est donc considérée comme une culture néolithique. Cependant, le début des phases d'agriculture et d'élevage, qui sont des indices importants de la culture néolithique dans le contexte mondial, a lieu plus tard en Corée. À cette époque, la subsistance est assurée principalement par les activités de pêche et de chasse du Paléolithique; l'auteur préfère donc appeler cette période celle de la céramique Chulmun plutôt que la période néolithique.

Au nombre des outils lithiques, des pointes de flèche en pierre remarquablement élaborées servaient pour la chasse, des harpons en pierre pour la pêche et l'on connaît encore d'autres outils. Le fait qu'on ait trouvé dans tout le pays des moulins à bras datant au moins de la seconde moitié de la période de la céramique Chulmun, souvent associés à des faucilles en pierre, à des restes de millet queue-de-renard (*Setaria italica*) et à des vestiges d'autres plantes, indique de façon certaine l'existence d'une agriculture primitive. Qui plus est, comme on a trouvé des glands, on sait que le ramassage des plantes vivrières était pratique courante. La plupart des sites datant de cette période se trouvent le long des côtes et sur les berges de grands cours d'eau. Sur les sites côtiers, on retrouve souvent des amas de coquillages. Ceux-ci sont de riches conservatoires archéologiques qui souvent contiennent aussi bien des restes naturels, comme des ossements d'animaux et des arêtes de poisson, que des objets façonnés tels que céramiques et outils de pierre. On a aussi détecté en quantités notables des objets fabriqués en os et en bois de cerf, notamment des hameçons et des pointes de harpon qui sont assez remarquables.

Les gens de la période de la céramique Chulmun vivaient dans des maisons creusées dans le sol, groupées en villages. On connaît à l'heure actuelle plus de dix sites contenant ce type d'établissement sur l'ensemble de la péninsule coréenne, mais des fouilles n'ont été menées que pour quelque soixante-dix habitations, et l'élucidation de la structure des établissements est un problème important à résoudre dans l'avenir. La période de la céramique Chulmun en Corée, tout en ayant tendance à posséder divers éléments communs aux cultures néolithiques du monde entier, constitue une spécificité coréenne, une culture préhistorique qui est aussi d'un niveau analogue à celui de la culture Jomon au Japon.

LA PÉRIODE DE LA CÉRAMIQUE MUMUN (SANS DÉCOR)

À peu près dans la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., la céramique Chulmun disparaît; après quoi, la céramique sans décor (*mumun*) devient, semble-t-il, la tendance dominante. C'est pourquoi l'auteur se réfère à cette période en l'appelant période de la céramique Mumun. Cependant, dans les milieux savants des deux républiques de Corée, on attache beaucoup de prix au fait que de magnifiques objets en bronze, appartenant spécifiquement à la péninsule coréenne, ont été produits au cours de cette période, à laquelle ils se réfèrent donc en général sous l'appellation d'âge du bronze. L'auteur a procédé, dans un autre article (1982), à un examen détaillé de la division des périodes dans l'archéologie coréenne et n'entend pas y revenir ici, si ce n'est pour dire qu'il s'agit d'un problème qui devra être réexaminé dans l'avenir.

En règle générale, la céramique Mumun ne présente aucune décoration ou motif de surface. Cependant, au cours de sa toute première phase, on peut observer des éléments décoratifs légers, comme des rangées de points piqués et de brèves figures linéaires incisées. On trouve aussi de la céramique sans décor pendant la période de la céramique Chulmun, mais la couleur et le matériau sont différents de ceux de la céramique Mumun et permettent donc de les distinguer. Par rapport à la céramique Chulmun, la céramique Mumun de cette période a en général une texture relativement raffinée; elle a été cuite à plus haute température et sa couleur est d'un brun éclatant. La morphologie et les techniques de fabrication se révèlent, cependant, diverses selon les régions et dans le temps. Une caractéristique commune à l'ensemble de la production est la richesse de l'éventail des pièces, comportant un vase rebondi à large bouche, un vase au col resserré, un ensemble de tasses et de bols, auxquels viendront s'ajouter à des époques ultérieures des bols à pied. Le bassin de Taedong dans le nord-est est, cependant, caractérisé par des formes de vase évoquant la céramique coréenne dite *top-shape* et la technique du double rebord ourlé. Dans la zone s'étendant de la région du Nord-Est à celle du Sud, les cruches à bec de forme sphérique de la première moitié de la période sont décorées de rangées de points piqués et de protubérances, et l'on rencontre de temps à autre des jarres à col resserré, en céramique polie et laquée de vermillon. Dans la seconde moitié de la période, des anneaux ou des bandes d'argile sont adaptés à l'orifice des mêmes cruches rondes à large bouche; l'emploi d'attributs caractéristiques de la céramique Mumun a libre cours et l'on trouve aussi des jarres à long col en céramique noire lustrée.

Dans l'éventail des outils de production ou des outils tranchants, les outils de pierre polie constituent l'essentiel de l'outillage pendant au moins la première moitié de la période, avec seulement un très petit nombre d'objets en bronze qui sont des outils destinés au travail du bois et des accessoires corporels. La seconde moitié de la période voit se produire des évolutions remarqua-

bles dans l'armement, avec notamment des poignards, des pointes de lance et des hallebardes en bronze. Au début de la phase au cours de laquelle la production d'articles en bronze va être florissante, on voit se multiplier des miroirs en bronze finement ourlés de motifs linéaires et dotés de nombreux fils de fixation, des clochettes en bronze, diverses sortes d'objets en bronze aux formes inhabituelles et d'autres objets, probablement magiques. Tandis qu'apparaissent simultanément dans la péninsule coréenne ces diverses catégories d'outils de pierre polie et d'accessoires en bronze, l'influence de la culture néolithique, originaire de Longshan, et de la culture du poignard de bronze du type Liaoning du nord-est de la Chine, est fortement identifiable à l'arrière-plan. Il en est manifestement résulté une culture spécifiquement coréenne, et, ainsi formée, la période coréenne de la céramique Mumun va ensuite influencer directement la formation de la culture Yayoi au Japon.

Dans la seconde moitié de la période Mumun, alors que les objets de bronze commencent à se multiplier, des accessoires en fer font aussi leur apparition. Ce sont d'abord des accessoires en fonte, dont l'origine remonte aux Royaumes combattants de la Chine, mais à partir de l'époque de la colonie Rakran-gun créée par l'empire des Han, ces articles vont commencer à être remplacés par des objets en fer forgé. Ainsi, les quelques centaines d'années sur lesquelles s'étend la culture Mumun ont été une période d'innovation et de développement technologiques rapides dans le domaine des outils de production et des outils tranchants. Par ailleurs, on peut aussi observer plusieurs phénomènes nouveaux dans divers aspects du mode de vie et de la société de cette période, même si l'on continue à construire sans grand changement des habitations creusées comme dans la période Chulmun. La dimension des villages s'échelonne entre le petit, de la taille de celui de Susuk-ri à Kyonggi, où l'on pense que cinq habitations ont existé simultanément, et des villages comptant jusqu'à une dizaine d'habitations. Un phénomène qui n'avait pas existé jusqu'alors, celui des établissements de grande dimension, fait aussi son apparition. À Suktan-ri, au nord de la province de Huang He, on a identifié plus de cent habitations sur une superficie de 10 km², s'étendant sur les trois phases de la période. Par ailleurs, à Songguk-ri, au sud de la province de Ch'ungch'ong, ce qui paraît avoir été un établissement extraordinairement grand s'étend, semble-t-il, sur une aire de 2 kilomètres sur 1,5 km — mais il se peut que cet établissement était été subdivisé en un certain nombre de groupes d'habitations. Des tendances analogues dans le temps sont aussi décelables dans les styles de sépulture où non seulement apparaissent mais sont construits en grand nombre des tertres funéraires spectaculaires comportant des dolmens mégalithiques et des chambres funéraires en forme de boîte en pierre.

Le contexte qui a suscité cette augmentation de la taille des établissements, ce développement de la construction des tumulus et une répartition

plus dense des sites, a sans doute été largement influencé par la mise en place de la base économique de la culture Mumun. C'est-à-dire que, pendant cette période, on est passé de l'économie de cueillette de la période Chulmun à une économie centrée sur l'agriculture. Dans la région de l'extrême Nord-Est, la chasse tenait encore une grande place dans l'activité mais, même là, on cultivait des plantes comme le millet queue-de-renard (*Setaria italica* P. Beauv) et le millet à plumeau (*Panicum miliaceum* Linné). L'agriculture, sur l'ensemble de la péninsule coréenne, est centrée sur des céréales mineures, mais de la côte ouest à la côte sud de la région méridionale, dans des zones soumises à la mousson, on peut déduire des vestiges de riz (*Oryza sativa* Linné) et des formes de grains imprimés sur la céramique, que la riziculture était relativement développée. À ce propos, la culture du riz dans cette zone s'est d'abord répandue dans le nord de Kyushu, y créant la dynamique qui a directement conduit à la formation de la culture Yayoi au Japon, puis elle s'est déplacée vers le nord de la péninsule jusqu'au 39^e parallèle. Un site représentatif de cette dernière période est celui de Namgyong, Honam-ri, dans les faubourgs de Pyongyang, où l'on cultivait, outre le millet queue-de-renard, le millet à plumeau, le sorgho (*Sorghum bicolor* Moench) et le soja (*Glycine max* Merr.), ce qu'on croit avoir été du riz sans irrigation.

Dans la région du Nord-Est, on utilisait des houes et des bêches en pierre pour pratiquer une agriculture sèche et, bien qu'aucun élément de matériel n'ait été retrouvé, on pense que des outils agricoles en bois étaient en usage dans la plupart des régions. Une des raisons de le croire est qu'on a retrouvé, moulée sur un objet de bronze, une scène de la vie agricole montrant ce qui paraît être une sorte de bêche en bois. La lame de la bêche fait un angle avec le manche, ce qui permet de l'enfoncer dans le sol en y appliquant avec le pied une pression supplémentaire. Deuxièmement, l'outillage en pierre polie de la période Mumun comprend divers outils spécifiques dont on pense qu'ils devaient servir à la fabrication d'accessoires agricoles en bois. Ce sont, entre autres, une grande lame de cognée, une herminette en pierre quadrangulaire et une herminette plate plan-convexe. Bien qu'on ait trouvé des différences de formes selon les époques et les régions, les couteaux de pierre à lame en croissant qui servaient à moissonner diverses catégories de céréales se retrouvent dans toutes les régions de la péninsule coréenne. Les outils de battage comprenaient le moulin à bras datant de la période précédente, dont l'usage s'était fermement maintenu.

Avec le début de la production agricole, le stockage des récoltes acquiert de l'importance. L'unique exemple de fosse-silo en forme de sac a été découvert à Songguk-ri.

Les objets ouverts découverts dans la chambre funéraire en pierre de Kwaejong-dong, dans la ville de Taejon, au sud de la province de Ch'ung-ch'ong, comprennent plusieurs objets à caractère spécifiquement funéraire.

Les vases en céramique Mumun ont probablement servi de récipients contenant les aliments et les boissons offerts au défunt; les perles d'amazonite en forme de virgule étaient peut-être des accessoires portés par le défunt. Les objets de bronze posent problème. On peut les diviser en deux grands groupes fonctionnels. Le premier est celui de l'armement, symbolisé par des pointes de flèche en pierre polie et des poignards en bronze effilés. Le second est celui des récipients cérémoniels magiques; il comprend des clochettes en bronze, des miroirs en bronze ornés de décorations linéaires et dotés de multiples fils de ligature, et des objets de bronze aux formes inusitées. Ces deux catégories d'objets groupés semblent témoigner du statut qu'avait le défunt de son vivant. Autrement dit, les armes nous indiquent qu'il était détenteur d'un pouvoir politique, économique et militaire. Parallèlement, les réceptacles cérémoniels indiquent sans doute que la personne enterrée tenait un rôle de l'ordre du sacerdoce, peut-être celui de chaman, lors de cérémonies liées à l'agriculture. Si tel est bien le cas, cela signifie qu'au cours de la période de la céramique Mumun il existait déjà des chefs faisant fonction de prêtres. En outre, on peut déduire du tertre funéraire et de la répartition des objets ouverts qu'une communauté composée de plusieurs villages sous l'autorité de chefs investis d'une fonction de prêtre, c'est-à-dire une communauté tribale, était en formation.

BIBLIOGRAPHIE

- NISHITANI T. 1982. « Period Divisions in Korean Archaeology », in *Kobayashi Yukio Hakase koki kinen roubunshu* (recueil de documents commémorant le soixante-dixième anniversaire du Dr Yukio Kobayashi), p. 873-892, Heibonsha.

15.4

Le Japon (3000-700 av. J.-C.)

Tatsuo Kobayashi

LES MODES DE VIE JAPONAIS

La culture Jomon s'est développée dans une chaîne de petites îles au large de l'extrême est du continent asiatique. La datation au radiocarbone montre que cette culture est le produit d'une évolution de la culture paléolithique, qui l'avait précédée vers 10 000 av. J.-C., avant que vers 400 av. J.-C., la culture agricole Yayoi ne prenne la suite. Au cours de cette longue période, la culture Jomon s'est appuyée sur une économie reposant sur la chasse, la pêche et la cueillette plutôt que sur une économie proprement agricole. Il importe de se rappeler ici que la culture Jomon s'est élaborée dans une région insulaire et qu'elle a été extrêmement peu influencée par les évolutions en cours sur le continent voisin. La culture Jomon était relativement isolée et c'est ainsi qu'elle a généré un mode de vie indépendant.

Les principales caractéristiques du complexe culturel Jomon sont les suivantes : (1) une économie fondée sur le trinôme chasse-pêche-cueillette ; (2) la fabrication et l'utilisation de la céramique ; (3) la chasse à l'arc ; (4) la domestication du chien ; (5) des voyages sur mer à bord de canots évidés aptes à la navigation au large ; (6) l'établissement en villages sédentaires ; (7) une organisation sociale fortement structurée. Les quelque 10 000 ans de culture Jomon se subdivisent en six périodes correspondant à la chronologie de la céramique : (I) culture Jomon naissante ; (II) initiale ; (III) ancienne ; (IV) moyenne ; (V) tardive et (VI) finale. La population Jomon, comme en témoigne le nombre des sites, s'est accrue depuis le Jomon naissant jusqu'au Jomon moyen en ne rencontrant que peu d'aléas. Tous les éléments dont on dispose indiquent que le Jomon moyen a marqué l'apogée du développement culturel. Cette période a été atteinte vers 3000 av. J.-C. et c'est elle qui fait l'objet de l'étude qui va suivre. La population a cessé de croître au Jomon

tardif et a connu un déclin brutal dans certaines régions. Cette tendance donne fortement à penser que le Jomon moyen a été l'époque à laquelle la culture a atteint son niveau optimal d'adaptation à l'environnement des îles japonaises.

La fabrication et l'utilisation de la céramique est sans nul doute l'un des soubassements les plus importants de la culture Jomon. Les poteries Jomon servaient

bien sûr de récipients, mais telle n'était pas l'unique utilisation de cette céramique (fig. 77). La plus importante était sans doute son emploi comme ustensile pour faire bouillir les aliments. Cette utilisation est mise en évidence par la décoloration de la céramique due à des chauffes secondaires et par des résidus carbonisés retrouvés à l'intérieur de nombreux récipients. En outre, on a trouvé des quantités considérables de céramiques sur les sites Jomon, ce qui est très peu courant pour des populations de chasseurs-cueilleurs, où que ce soit dans le monde. Cela donne à penser que faire bouillir les aliments était une modalité ordinaire de la cuisine quotidienne, laquelle permettait aux gens de cette culture d'exploiter beaucoup de ressources végétales qui n'étaient pas comestibles crues. Autrement dit, le fait de faire bouillir les aliments a permis aux gens de trouver suffisamment de nourriture, en toute saison, dans un périmètre restreint, supprimant ainsi la nécessité de se déplacer pour pourvoir à l'alimentation. Dès lors, la vie sédentaire en village devenait possible.

Un résultat direct du mode de vie sédentaire a été la construction d'habitations solides nécessitant un apport considérable de main-d'œuvre. Ainsi a fini par être élaboré le modèle du village Jomon, où les habitations sont disposées en cercle autour d'une place centrale. Des fosses de stockage furent aussi aménagées dans les villages à mesure que les gens se mettaient à employer toutes sortes de stratégies de subsistance. Et, à la différence de la plupart des chasseurs-cueilleurs qui réduisent au minimum la possession de biens matériels pour accroître leur mobilité, les gens de Jomon sont devenus les parfaits possesseurs de « choses » dans la préhistoire : de grandes quantités d'objets en céramique, un matériel lourd de pierres à moudre et toutes sortes d'objets rituels, grands et petits.

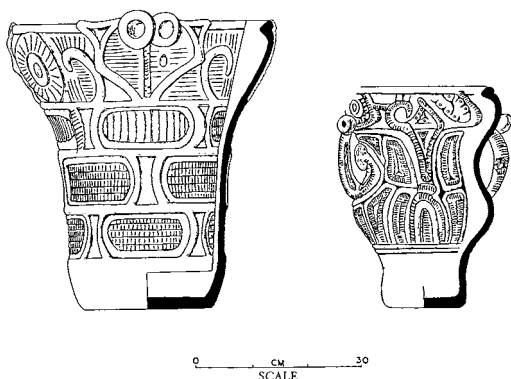


Figure 77 Poterie au décor extrêmement complexe, datant du Jomon moyen, découverte dans le centre de Honshu (d'après Kamikawanha, 1968).

Avant d'en arriver à élaborer ce mode de vie sédentaire, les gens de Jomon avaient dû commencer par mettre au point des modalités nouvelles et complexes d'interaction avec leur environnement. Ils avaient dû cerner l'idée qu'il était possible de satisfaire tous leurs besoins avec les ressources d'une zone limitée, au long de toutes les saisons de l'année, pendant des années et même des générations. Mais en se fixant en un lieu, ils auraient acquis une connaissance et une compréhension bien plus intimes de leur environnement et auraient alors été en mesure d'affiner la stratégie permettant de l'exploiter avec efficacité. Une partie de cette stratégie aurait consisté à programmer les activités de subsistance, en établissant le « calendrier Jomon ».

Dans ces conditions, les rapports culture-environnement des gens de Jomon allèrent en s'intensifiant. D'abord, ils découvrirent de plus en plus de plantes et d'animaux comestibles et exploitèrent ces ressources, allongeant ainsi considérablement la liste des aliments disponibles offerts à leur choix. Plus précisément, dans le Jomon initial (période II), les gens ont commencé à introduire poissons et mollusques dans leur ordinaire, et probablement aussi la plupart des espèces d'algues, augmentant ainsi considérablement leurs ressources alimentaires et renforçant la stabilité de leur base de subsistance. La formation d'amas de coquillages datant de cette époque est révélatrice des changements qui étaient en train d'avoir lieu. Le Jomon moyen et tardif (périodes IV et V) virent la formation de grands villages circulaires ou en fer à cheval de plus de cent mètres de diamètre.

Malheureusement, en raison du mauvais état de conservation de la plupart des sites, nous ne connaissons probablement jamais la liste complète des plantes et des animaux utilisés par les gens de Jomon. Néanmoins, les amas de coquillages et quelques sites en caverne, ainsi que quelques tourbières, nous en ont tout de même conservé une liste partielle.

Les animaux comprennent le chevreuil, le sanglier, l'ours et le chamois, des animaux de taille moyenne comme le loup, le renard, le raton laveur, le chien et le lièvre, et de petits animaux comme le rat, soit en tout une soixantaine d'espèces distinctes englobant la quasi-totalité des mammifères vivant dans l'archipel japonais. La plupart des peuples ne mangent pas l'âne, parce qu'il ressemble à l'humain, mais les gens de Jomon en mangeaient. Cette large diversification n'est pas due au fait que les gens de Jomon ne pouvaient se procurer en quantités suffisantes les chevreuils ou les sangliers qui avaient leur préférence. Ces deux espèces donnent assurément des signes d'une forte pression à laquelle les soumettait la chasse, mais ce n'était pas suffisant pour décimer les troupeaux. Il semblerait plutôt que l'exploitation par les populations Jomon d'un large éventail d'animaux ait obéi à un plan conscient. On retrouve cette même large exploitation des ressources dans l'utilisation faite par les gens de Jomon de plus de 300 espèces de mollusques, de plus de 70 espèces de poissons et de plus de 35 espèces d'oiseaux.

Les vestiges de plantes ne se conservent pas bien, et nous connaissons donc relativement mal les plantes qu'utilisaient les gens de Jomon. Néanmoins, des sites humides ont restitué 58 espèces de plantes comestibles. Les gens de Jomon utilisaient certainement aussi la fougère, la fougère royale, l'*udo* (*Aralia cordata* Thunb.) et d'autres plantes de cette sorte ; si on les prend en compte, la liste des aliments végétaux des gens de Jomon ne peut avoir compté moins de 300 espèces. Étant donné aussi que différentes parties d'une même plante — racines, tiges, feuilles, fleurs, graines — peuvent être comestibles à différentes saisons, Kotaro Shirai a chiffré à 450 le nombre d'éléments entrant dans les ressources comestibles (à ce nombre il convient sans doute d'ajouter plus de cent espèces de champignons comestibles).

Une caractéristique majeure de la culture Jomon fut sans nul doute l'exploitation délibérée d'un très large assortiment de plantes et d'animaux pour les besoins de l'alimentation. Ce facteur est important si l'on veut comprendre le mode de vie Jomon. Les gens ont dépassé les problèmes du bon ou du mauvais goût, de la facilité ou de la difficulté d'accès et ont consciemment fait entrer dans leur régime alimentaire presque toute la gamme des plantes et des animaux susceptibles d'être utilisés. Mais l'utilisation de ressources alimentaires aussi diverses suppose une forte dose de connaissance, et les gens de Jomon doivent avoir été animés du désir d'acquérir cette connaissance. Autrement dit, les gens de Jomon comprirent la nécessité de diversifier leur menu et d'avoir les connaissances permettant de le faire et ils se mirent alors délibérément en devoir d'atteindre cet objectif. Telle fut la « stratégie de développement durable » adoptée par les gens de Jomon, et elle illustre bien les rapports qu'ils entretenaient avec leur environnement.

Cette stratégie Jomon consistait à exploiter toutes les ressources alimentaires que pouvait offrir la nature — aussi bien les mers et les cours d'eau que les plaines et les montagnes. Et les éléments dont on dispose montrent qu'ils y réussirent plutôt bien. Tel est le secret de l'excellence Jomon. Bien sûr, en apprenant à distinguer les espèces comestibles de celles qui ne l'étaient pas, ils apprirent aussi à connaître les espèces pouvant être utilisées en médecine ou comme poisons. Les gens de Jomon finirent ainsi par acquérir une connaissance très complète et précise du monde naturel.

L'autre aspect très important de l'exploitation par les populations Jomon d'un vaste assortiment de plantes et d'animaux, est que la plupart de ceux-ci ne pouvaient être convenablement digérés s'ils étaient consommés crus. Pour franchir cette barrière il fallait une toute nouvelle façon de se conduire. La nouveauté de ce comportement était comparable à la production d'un outil de pierre à partir d'un galet ; c'était la « production » d'une nourriture par la modification de l'état naturel des plantes et des animaux, par exemple en les faisant bouillir dans des ustensiles en céramique. Mais cette ébullition en pot ne servait pas qu'à attendrir les plantes et à les rendre plus faciles à manger ;

elle permettait aussi, et surtout, d'en retirer le tanin (acide tanique) et l'amer-tume — et parfois le poison.

Par exemple, il faut faire bouillir les glands ramassés dans la forêt caduque pour en retirer le tanin avant de pouvoir les manger. Les gens du Jomon naissant connaissaient déjà cette technique. Cependant, selon les espèces, les glands nécessitent des traitements plus ou moins élaborés pour en retirer le tanin. Les marrons en particulier doivent être soumis à un traitement très complexe pour être comestibles. Les gens de Jomon avaient découvert ce procédé au moins au début du Jomon moyen, soit environ 3000 ans av. J.-C. Sous sa forme la plus simple, le traitement consistait à faire bouillir les glands ou les marrons, puis à en moudre la chair et à filtrer la farine ainsi obtenue dans un courant d'eau fraîche pendant une durée pouvant atteindre une semaine. Selon ce procédé, les tanins étaient extraits tant par la chaleur que par l'eau. La découverte du procédé permit d'ajouter les glands et les marrons aux autres denrées de base de l'alimentation Jomon.

Dans les poissons, certaines espèces de doré sont extrêmement vénéneuses. Un mets très délicat qui fait partie de la cuisine japonaise moderne est le poisson-globe. Or ce poisson est si dangereux que la législation n'autorise à le servir que les restaurants détenteurs d'une licence spéciale. Il n'empêche que les amas de coquillages de la période Jomon livrent quantité de mâchoires inférieures de poissons-globes, ce qui prouve bien que les gens de l'époque savaient comment retirer le poison de ce poisson.

La culture est une deuxième technique de production de la nourriture. Certains sites Jomon ont déjà livré des restes de perilla, de pois vert, de gourde et de sarrasin qui autorisent à penser que les gens de Jomon cultivaient au moins certaines plantes. La plupart des archéologues en ont déduit qu'ils pratiquaient l'agriculture. Mais c'est faire erreur sur l'essentiel, à savoir que, même s'ils cultivaient bien quelques plantes, leur stratégie consistait à exploiter le plus grand nombre possible de végétaux et d'animaux divers. Rien n'oblige à voir dans leurs cultures la preuve d'un mode de vie d'agriculteur. Au Japon, l'agriculture n'a pas commencé avant le IV^e siècle av. J.-C., quand la culture du riz est devenue le principal moyen d'assurer l'alimentation de base. C'est là une stratégie toute différente de celle des gens de Jomon. Un peu de culture dans une économie essentiellement à base de pêche, de chasse et de cueillette est une chose ; une économie tributaire de la culture en est une autre, tout autre.

Élever des animaux est un troisième moyen de produire des aliments. Les gens de Jomon avaient domestiqué le chien dès le début de la période initiale, et l'on a trouvé des restes de chiens enterrés datant de cette période. Il est fort probable que le chien leur était familier bien avant l'époque de ces premières traces archéologiques. Rien n'indique, cependant, qu'ils aient domestiqué une quelconque autre espèce d'animal, de poisson ou d'oiseau et cette possibilité paraît peu probable. Mais certains éléments spéciaux ont trait plus

particulièrement au sanglier. Par exemple, on trouve quantité d'os de sanglier sur des sites appartenant aux petites îles volcaniques qui entourent les îles principales du Japon ; or, en ces lieux, le sanglier n'est pas une espèce autochtone. Il est à peu près certain que les gens de Jomon ont transporté de jeunes sangliers dans ces îles à bord de leurs canots évidés afin de pouvoir jouir de la viande de cet animal qui était aussi un de leurs mets préférés. (Ils ont même transporté des sangliers à travers le détroit de Tsugaru jusque sur Hokkaïdo, où certains, échappés de leurs enclos, sont retournés à l'état sauvage. Et quand ils causèrent des dégâts aux cultures des agriculteurs des époques ultérieures, ceux-ci les exterminèrent). On a trouvé des restes de marçassins qui ont été enterrés de telle manière qu'il y a lieu de croire qu'il s'agissait d'animaux de compagnie. Ce sont les seuls animaux, autres que les chiens, qui ont été enterrés par les gens de Jomon.

Une technologie qui n'est guère éloignée de la production d'aliments est la modification des plantes et des animaux à partir de leur état de nature qui permet une conservation de longue durée. Le séchage, le fumage et la fermentation sont les trois principaux moyens de préparation des aliments pour un stockage de longue durée. Ces technologies ont beaucoup contribué à la stabilité des bases alimentaires de Jomon.

L'économie de subsistance de Jomon s'appuyait sur un ensemble divers d'outils et de techniques. Les outils de base étaient la lance, l'arc et la flèche et la fosse utilisée comme piège de chasse ; le hameçon, le harpon, le filet et le barrage étaient utilisés pour la pêche ; et il y avait des outils servant à creuser ainsi que des paniers pour rassembler les plantes. Les outils secondaires étaient les pots à bouillir et à cuire, les pierres à moudre, les marteaux et les couteaux, ainsi que les âtres où l'on préparait et cuisait les aliments. Les outils tertiaires étaient ceux qui servaient à fabriquer et à entretenir les outils primaires : poinçons, haches, pierres à aiguiser. La plupart de ces outils firent partie, dès le début, de l'outillage Jomon, et celui-ci connut très peu de changements notables au cours de la période. Il y eut des variations considérables, dans le temps et selon les régions, de la forme des outils, mais la fonction générale de l'outillage resta pratiquement inchangée. De plus, cet outillage n'était nullement le propre de la seule culture Jomon ; on le retrouve dans le monde entier. Ces trois groupes d'outils forment ensemble ce qu'on peut appeler les outils de la classe 1.

Les outils de la classe 2 sont une autre catégorie d'outils adaptables qui étaient très présents dans la culture Jomon. Les outils de cette classe sont souvent qualifiés de non fonctionnels parce que leurs fonctions ne sont pas directement déterminées par leurs formes et qu'ils ne semblent pas être directement associées à l'acquisition et à la consommation de nourriture. Les gens du Jomon consacraient, cependant, beaucoup plus de temps et de soin à produire des outils de la classe 2 que des outils de la classe 1. Cette différence

correspondait à une appréciation des besoins propre à l'univers Jomon. Les outils de la classe 2 devinrent des éléments importants de la culture matérielle à partir du Jomon moyen, signe de la singularité de cette culture et de sa stabilité de plus en plus grande. Les principales sortes d'outils de la classe 2 du Jomon, comprenaient notamment des figurines d'argile, des phallus en pierre, des poignards et des glaives en pierre et des plaques d'argile et de pierre (*ill. 160*).

Enfin, vers 700 av. J.-C., à la fin du Jomon tardif (période V), la culture du riz fut introduite dans le nord-ouest de Kyushu par des gens venus de la péninsule coréenne. Le contact de ces gens différents, avec leur langue étrangère et leur mode de vie nouveau, eut des répercussions énormes sur les gens du Jomon et leur culture. L'économie entièrement nouvelle, reposant sur l'agriculture et la vision du monde dont elle s'accompagnait, commencèrent à influencer les conceptions du Jomon. Jusque là, les outils de classe 2 avaient été très secondaires dans le Jomon du Japon occidental par rapport à l'importance qu'ils avaient dans la culture Jomon du Japon oriental. Mais, subitement, des figurines d'argile font leur apparition dans des sites Jomon de Kyushu. On peut y voir le signe d'un mouvement de renouveau marquant une opposition à la culture agricole étrangère. Mais ce renouveau fut de courte durée, et en l'espace d'environ un siècle, la frontière du Jomon fut tracée au centre des îles, à Kinki, où de nouvelles tentatives eurent encore lieu pour régénérer la culture. C'est l'époque à laquelle les poignards en pierre et d'autres types d'outils de pierre de la classe 2 deviennent les plus visibles dans les régions Jomon les plus proches de la culture agricole venue de l'étranger. Mais 200 ans plus tard, la culture du Jomon était submergée par le nouveau mode de vie, et vers 300 av. J.-C. la culture Yayoi, fondée sur l'agriculture, avait remplacé la culture des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs du Jomon.

Liste d'animaux et de poissons exploités par la culture du Jomon

Nom générique	Espèce
chevreuil	<i>Cervus nippon</i> Temminck : chevreuil shika
ours	<i>Ursus arctos</i> Linne : ours brun <i>Selenarctos thibetanus</i> (G. Cuvier) <i>japonicus</i> (Schlegel) : ours noir japonais
chamois	<i>Capricornis crispus</i> (Temminck) : chamois japonais
raton laveur	<i>Nyctereutes procyonoides</i> Gray : raton laveur
renard	<i>Vulpes vulpes</i> (Linné) : renard commun, renard roux
loup	<i>Canis lupus hodophilax</i> Temminck : loup japonais
sanglier	<i>Sus scrofa Linnaeus</i> : sanglier sauvage
singe	<i>Macaca fuscata</i> (Blyth) : macaque japonais
rat/souris	<i>Rattus</i> esp. : rat <i>Mus</i> esp. : souris
lièvre	<i>Lepus brachyurus</i> Temminck et Schegel : lièvre japonais
poisson-globe	<i>Tetraodonidae</i> Takifugu esp. : poisson-globe, doré, poisson-globe tigre

Source : Okada, 1965 ; Nihon Gyorui Gakkai, 1981.

Liste de plantes exploitées par la culture Jomon

Nom générique	Espèce
fougère royale	<i>Osmunda japonica</i> Thunb. : fougère royale japonaise
fougère	<i>Pteridium aquilinum</i> (L.) var. Kuhn <i>latiusculum</i> (Desv.) Underw. ex Heller : fougère orientale, fougère du nord
udo	<i>Aralia cordata</i> Thunb. : udo
perilla	<i>Perilla frutescens</i> (L.) var. Britton <i>japonica</i> (Hassk.) Hara : Egoma
sarrasin	<i>Fagopyrum esculentum</i> Moench : Soba

Source : Makino, 1989 ; Iwatsuki, 1992 ; Satake *et al.*, 1981, 1982.

Liste de plantes peut-être domestiquées, cultivées par la culture Jomon

Nom générique	Espèce/nom japonais/référence
pois vert	<i>Phaseolus radiatus</i> var. L. <i>typicus</i> Prain. syn. <i>P. vidissimus</i> Ren. : Ryokuto (Takashima <i>et al.</i> , 1971) <i>Vigna radiata</i> (L.) Wilczek : Yaenari (Ryokuto) (Satake <i>et al.</i> , 1981) <i>Phaseolus radiatus</i> L. : Ryokuto (Torihamo, 1979, p. 159)
gourde	<i>Lagenaria leucantha</i> var. Rusby <i>Gourda</i> Makino : Hyotan (Makino, 1961) <i>L. siceraria</i> (Molina) var. Stanley <i>gourda</i> : (Ser.) Hara : Hyotan (Makino, 1989 ; Okuyama, 1977) <i>L. Leucantha</i> Rusby: Hyotan (Torihamo, 1979, p. 159)

Source : Makino, 1989 ; Iwatsuki, 1992 ; Satake *et al.*, 1981, 1982.

Note

Phaseolus radiatus var. *L. aurea* Prain. syn. *P. angularis* (Willd.) W. F. Wight est le japonais Azuki, à ne pas confondre avec Ryokuto.

BIBLIOGRAPHIE

- AIKEN C. M., HIGUSHI, T. 1982. *Prehistory of Japan*, New York.
- IWATSUKI K. (dir.) 1992. *Nihon no Yasei Shokubutsu: Shida*, Tokyo.
- KOBAYASHI T., KATO S., FUJIMOTO T. (dir.) 1981-1984. *Jomon Bunka no Kenkyu*, Tokyo.
- MAKINO T. 1961 (rééd. 1989) *Shin Nihon Shokubutsu Zukan*, Tokyo.
- NIHON GYORUI GAKKAI (*Société ichtyologique du Japon*) (dir.) 1981. *Nihonsan Gyomei Daijiten*, Tokyo.
- OKADA K. (dir.) 1965. *Shin Nihon Dobutsu Zukan*, Tokyo, vol. III.
- OKUYAMA S. (dir.) 1977. *Terasaki Nihon Shokubutsu Zufu*, 2^e éd., Tokyo.
- SATAKE Y. *et al.* (dir.) 1981, 1982. *Nihon no Yasei Shokubutsu*, Tokyo, vol. II-III.
- TAKASHIMA S., SOBAJIMA Y., MURAKAWA M. 1971 *Yuyo Shokubutsu*, Osaka (Hyojun Genshoku Zukan Zenshu, 13 (Série illustrée en couleurs 13))
- TORIHAMA KAIZUKA KENKYU GURUPU (dir.) 1979. *Torihama Kaizuka*, Fukui.

15.5

L'Asie du Nord et la Mongolie (3000-700 av. J.-C.)

Anatoly P. Derevyanko

Durant l'Holocène les anciennes cultures se sont développées différemment dans diverses régions du Vieux et du Nouveau Monde. Dans certaines régions du globe (dont l'Asie occidentale et orientale), dès le VIII^e siècle av. J.-C., la céramique était apparue et une économie productive avait pris forme, la métallurgie se développant un peu après. Dans d'autres régions, le Néolithique perdura jusqu'au I^{er} millénaire av. J.-C. On peut observer ce développement inégal en Mongolie et en Asie du Nord.

L'ASIE DU NORD

Les cultures de l'Asie du Nord se sont développées avec un rythme différent durant le III^e millénaire av. J.-C. : en Sibérie méridionale les premiers métaux apparurent et l'économie connut une transition graduelle vers l'élevage. Dans les régions septentrionales et centrales de la Sibérie occidentale et orientale, dans l'extrême Est et dans le Nord-Est, les tribus continuèrent à vivre à l'âge de la pierre ; la chasse et la pêche restaient leur activité principale.

Géographiquement, la Sibérie occidentale est une immense zone de plaine, avec un grand nombre de lacs ; elle est traversée par les vallées de l'Ob, de l'Irtych et du Iénisseï. L'établissement le plus typique du Néolithique (III^e millénaire av. J.-C.), est celui d'Uesty-yag (Chernetsov, 1953) sur le cours inférieur de l'Ob.

L'établissement était situé sur une terrasse marécageuse d'une plaine inondable, sur la rive gauche de la rivière Lyapin, un affluent de l'Ob. Il

consistait en dix-sept habitations très proches l'une de l'autre, dans la partie sud-ouest de l'îlot. La plupart étaient rectangulaires, presque de forme carrée, et mesuraient de 9 x 9 mètres à 20 x 20 mètres. Certaines occupaient un espace de plus de 600 m². Ces grandes maisons, semi-souterraines, étaient enterrées à 3 ou 4 mètres de profondeur.

Les sites néolithiques du cours inférieur de l'Ob constituent une culture distincte, clairement basée sur la pêche, la chasse étant d'importance secondaire : dans les conditions sibériennes, la pêche était le seul moyen sûr d'obtenir de la nourriture et permettait de s'établir quelque part et d'y rester pendant une longue période.

La culture néolithique du cours supérieur de l'Ob occupait les régions méridionales de la Sibérie occidentale, la zone de steppes forestières et la zone de forêts du bassin de l'Ob. Quelques centaines de sites ont été découverts : des cimetières, des campements, et des lieux où ont été trouvés quelques objets néolithiques isolés. La culture du haut Ob date des IV^e et III^e millénaires av. J.-C. Les cimetières de Samus et de Tomsk représentent, avec le campement de Novokuskovo, le dernier stade de cette culture.

Les membres de la tribu étaient enterrés par leurs compagnons dans des tombes collectives, qui étaient d'abord recouvertes de planches en bois. Le trait le plus frappant est la présence, dans le même cimetière, de l'inhumation et de la crémation. Parfois, les enterrements donnaient lieu à des fêtes, et le lieu de sépulture était purifié par le feu. On a trouvé dans les tombes des vases à fond plat, des outils de travail et des armes. Les vases avaient une base plate et un bord marqué seulement par une rangée horizontale de petits creux. Les parois des vases étaient généralement ornées — le plus souvent de lignes marquées à l'aide d'une baguette.

Les tombes de Samus ont livré un grand nombre d'instruments polis : des couteaux à lame concave et pointe étroite avec une section rhombique, de grands couteaux asymétriques à lame convexe, et aussi des couteaux en forme d'amande faits sur éclats. Les tombes renferment encore des chopping-tools : herminettes et haches. Les vases à base ronde ou conique sont décorés de motifs complexes gravés au peigne.

Les tribus néolithiques de la Sibérie occidentale se distinguent par un style artistique très original que l'on retrouve dans les sculptures en os ou en pierre et dans les pétroglyphes. Les figures les plus courantes représentent des ours et des élan (fig. 78 a, b).

Dans le village de Pisanaya, sur les rives de la Tom, une remarquable « galerie de peintures » offre, pour l'étude de l'art des tribus néolithiques de la Sibérie méridionale, des matériaux fort intéressants (Okladnikov et Martynov, 1972). Les dessins les plus anciens, réalisés par piquetage, représentent des figures à genoux, les jambes écartées, comme figées en une pose de danse ; les bras sont étendus ou repliés. Les pétroglyphes de la rivière Tom

dépeignent surtout des animaux (fig. 78 c, d). On dirait le fragment pétrifié d'une ancienne épopée animale, un poème en l'honneur de la faune sauvage. L'image la plus commune est celle de l'élan, qui était l'animal le plus chassé durant le Néolithique. Ils sont dessinés en mouvement, avec leur corps court et massif, leur large bosse et leur maigre croupe. Les représentations schématiques mais néanmoins pleines de vie de leur museau ont la profondeur d'une œuvre exécutée en relief. On rencontre également des pétroglyphes d'ours et d'oiseaux.

Quatre cultures néolithiques ont été identifiées en Sibérie orientale. Serovo et Kitoi sont des cultures du Néolithique tardif et développé (Okladnikov, 1950). Nos connaissances de la culture de Serovo (de la fin du IV^e millénaire à la première moitié du III^e millénaire av. J.-C.) viennent des fouilles pratiquées sur les sites de campement et les cimetières, ainsi que de l'art rupestre. La culture néolithique des chasseurs de la ceinture forestière de la Sibérie orientale commença à prospérer à l'époque de Serovo. Un grand nombre de pointes de flèches, de pointes de lance, de poignards, de grattoirs, de racloirs, de burins et autres objets en pierre ont été trouvés dans les sépultures et les campements. Les tombes ont aussi livré des couteaux et des poignards composites très bien conservés, avec des lames travaillées des deux côtés et taillées soigneusement pour s'insérer dans le manche en os.

Le peuple de Serovo fit progresser l'attirail de la chasse; il fut le premier en Sibérie à employer un nouveau type d'arc, plus puissant. De nombreuses sépultures contiennent des plaques d'arc en os. À en juger par les fragments qui subsistent, les arcs de Serovo devaient atteindre 1,50 m de longueur. Les vases de Serovo ont une base ronde; ils sont imprimés au peigne ou décorés de lignes parallèles en zigzag.

La phase Kitoi (de la seconde moitié du III^e millénaire au début du II^e millénaire av. J.-C.) se distingue par l'absence de maçonnerie dans les tombes, et la pratique de la poudre d'ocre répandue sur les squelettes,

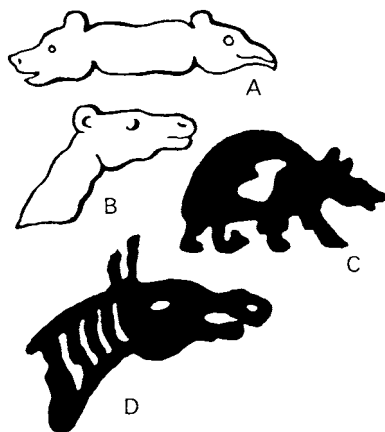


Figure 78 Gravures d'animaux de la culture néolithique du Ob supérieur.

symbole de la force vitale — le « sang des morts ». Des baguettes avec un tranchant dentelé, utilisées comme hameçons ont été trouvées dans les tombes de Kitoi (*fig. 79 a, b*).

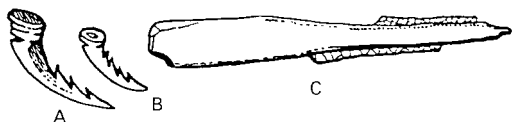


Figure 79 Hameçons et poignard trouvés dans les sépultures Kitoi.

Les outils communs

incluaient les herminettes en néphrite avec une section lenticulaire, les pointes de couteau triangulaires en néphrite, les couteaux plats (les lames encore aplaties en larges facettes diagonales par pression au moyen de redresseurs de hampe de flèche /brunissoirs en grès), des poignards, des couteaux composites (*fig. 79 c*) et autres objets typiques. Parmi les ornements, on note la présence de bagues en marbre.

La plus complète démonstration, et la plus graphique, de l'art néolithique se trouve sur la rivière Angara, sur les parois des îles Kamennye. Ces trois îles renferment des centaines de dessins splendides. Cette étonnante galerie de peinture de l'âge de la pierre s'étend sur plusieurs dizaines de mètres. Quelquefois les dessins se superposent les uns sur les autres. Ces représentations, bien évidemment, ne sont pas l'œuvre d'un unique artiste talentueux, ou même d'un seul peuple ou tribu. Des dizaines de générations se sont succédées, et chacune a laissé pour sa descendance de nouvelles gravures.

La culture de Belkachi (III^e millénaire - début du II^e millénaire av. J.-C.) représente en Yakoutie le stade avancé du Néolithique (Mochanov, 1977). Des instruments de pierre continuèrent à être faits sur lame (environ 65 % de tout l'outillage). Au même moment, un nombre croissant d'outils étaient sur éclats — atteignant un total de 60 % à la fin de la culture de Belkachi. Les objets en pierre les plus typiques étaient les lames à dos, les lames à faces biseautées, les cutters au tranchant émoussé, les racloirs d'extrémité sur lames étroites, les racloirs latéraux et d'angle sur lames, les burins multifaces au manche en forme de nucléus, les instruments sur éclats en forme de ciseaux, les grattoirs d'extrémité avec des ergots, les galets pour lester les filets, les aiguilles d'os polis, les poinçons et les cutters pour fabriquer des manches.

Les vases Belkachi, ovoïdes, ont une base arrondie, des bords droits sous lesquels était percée une rangée de petits trous. On note, parmi les innovations décoratives, la combinaison d'une décoration dentelée poinçonnée et d'une ornementation cordée sur le corps du vase.

La culture d'Ymyyakhtaakhskaya appartient au stade final du Néolithique, et au début de l'âge du bronze en Yakoutie : 3700-2700 av. J.-C. (Fedoseeva, 1980). On peut attribuer à cette période environ 145 sites, qui sont dispersés sur une vaste zone : les régions orientales et septentrionales de

la Sibérie centrale (Taïmyr et Yakoutie à l'ouest de la chaîne Verkhoïansky), la Sibérie du Nord-Est et le Chukotka.

Les nucléus qui ont été trouvés sont prismatiques, avec un ou deux plans. L'outillage est fait sur lames et sur éclats. Les pointes de flèches allongées et triangulaires, travaillées en biface, avec une base droite ou creusée sont fort communes, de même que les petits grattoirs d'extrémité triangulaires ou trapézoïdaux avec une lame à angle aigu; les burins multifaces; les pointes de sagaies triangulaires et allongées, aménagées des deux côtés; les couteaux ovales avec une section transversale amygdaloïde; et les lames à dos solides, rectangulaires, aménagées. Les petites herminettes rectangulaires et les burins étaient fabriqués avec des schistes siliceux et des néphrites vertes. La néphrite blanche était utilisée pour les ornements: délicats anneaux plats percés en leur milieu de petites cavités rondes. Le matériel en os comprend les pointes de lance, les couteaux avec une ou deux étroites cannelures pour insérer une lame à dos, les poinçons en os, les aiguilles, les instruments à éclater et les retouchoirs.

Les vases les plus communs de la culture d'Ymyakhtaakhskaya étaient ovoïdes, avec un corps bombé et un bord délinéé. On rencontre aussi des vases presque sphériques. Les poteries étaient décorées avec un motif en damier consistant en impressions rectangulaires et losangées.

Les premiers objets en bronze, poignards, couteaux et ornements apparurent pendant le dernier stade de la culture d'Ymyakhtaakhskaya (2800-2700 av. J.-C.). Le bronze parvint en Yakoutie à partir des régions plus au sud; les vases en bronze sont similaires à ceux de Seima-Turbino et de Karasuk.

La chasse et la pêche formaient la base de l'économie des tribus néolithiques de Yakoutie. Les populations vivaient dans une sorte d'habitation mobile appelée *chum*, et occupaient parfois pendant de longues périodes le même établissement. Ils retournaient souvent sur le même site dans un laps de temps relativement court, ce qui a permis de former une couche culturelle très productive au plan archéologique. La partie méridionale de l'extrême orient russe représente une de ces zones où se formèrent des cultures distinctes à l'époque néolithique. Trois régions, le moyen Amour, le bas Amour et la région maritime ont révélé des traits néolithiques caractéristiques (Okladnikov et Derevyanko, 1973).

La culture Osinovoïe Ozero se rattache au Néolithique développé du moyen Amour (fin du IV^e millénaire-III^e millénaire av. J.-C.). L'industrie de la pierre mise à jour durant les fouilles des établissements appartenant à cette culture est relativement insignifiante. Il n'existe pas de nucléus de formes constamment identifiables; les nodules de silex et de calcédoine portent des traces d'éclats faits au hasard, sans mise en forme supplémentaire. Ces éclats servaient à fabriquer des pointes de flèches, des lames à dos, des racloirs et des poinçons. L'outillage agricole comporte des pilons, des molettes, des

broyeurs de grains et des poids pour enfoncer les bâtons en terre. Les tribus vivaient une existence sédentaire dans des habitations semi-souterraines. À la fin du III^e millénaire et au début du II^e millénaire av. J.-C., des tribus du bas Amour qui faisaient la transition vers l'agriculture, pénétrèrent dans la région.

La culture de Kondon appartient au Néolithique développé (de la fin du IV^e au III^e millénaire av. J.-C.) du bas Amour. Les fouilles ont livré des pointes de flèches feuilles de saule, des objets sur lames et des nucléus prismatiques. Mais le nombre d'instruments sur lames est négligeable par rapport aux outils travaillés en biface. L'établissement néolithique de Kondon a été daté des années 2550-2500 av. J.-C.

La culture très originale de Voznesenovkoe se répandit dans le bas Amour durant la phase finale du Néolithique (fin du III^e - milieu du II^e millénaire av. J.-C.). Elle est caractérisée par l'absence d'industrie sur lames, celles-ci étant remplacées par les retouches bifaciales. Les pointes de flèche, les lames à dos, les racloirs, les couteaux et autres instruments étaient fabriqués à partir de blancs spéciaux et soigneusement retouchés sur les deux faces.

Les tribus néolithiques du bassin de l'Amour vivaient dans de grands établissements de maisons-fosses, à demi souterraines. Les fouilles pratiquées sur les cours inférieur et moyen du fleuve ont montré que les habitations de toutes les tribus de ces régions se ressemblaient beaucoup : des maisons semi-souterraines, dans lesquelles on entrait par l'ouverture ménagée pour laisser échapper la fumée.

La vie sédentaire des tribus qui habitaient le bas Amour, durant le Néolithique ancien et le Néolithique développé, reposait sur la pêche. Les lacs et les nombreux affluents de l'Amour, grands et petits, étaient extrêmement poissonneux et c'est dans cette région que fut inventée la cuiller (*fig. 80 a*). Ces tribus faisaient un usage extensif des filets, des hameçons et des harpons (*fig. 80 b*). Les bancs de saumons migrant pendant la saison du frai étaient d'une importance toute particulière pour les tribus néolithiques de l'Amour.

Plusieurs « galeries de peintures » de l'âge de la pierre ont été découvertes : les plus intéressantes, en termes de force d'expression et d'éclat des dessins, sont les pétroglyphes du village Nanai de Sakachi-Alyan et ceux des rives des petites rivières Kiya et Oussouri. Les masques anthropomorphiques stylisés, dont il existe des centaines de pièces, occupent une place centrale parmi les figures les plus anciennes. On trouve également des représentations d'oiseaux, d'animaux, de serpents, des scènes de chasse (*fig. 80 c*) et nombre d'images de bateaux. À Sakachi-Alyan, des bateaux forment une large composition taillée sur un seul grand rocher. Au centre, figure un masque au-dessus duquel se trouve une spirale qui dépeint sans doute un serpent. Sur les côtés, on voit des bateaux en forme d'arcs avec des figures humaines.

Les tribus de la région maritime présentaient un bon nombre de caractères communs avec les autres populations de la région. Celles qui appartenaient à

la culture de Zaisanovka (III^e millénaire av. J.-C.), habitaient des maisons semi-souterraines, chaque établissement en comptant de dix à vingt. Cette culture se distinguait par des outils en schiste poli, de petits instruments en obsidienne et une poterie décorée de motifs parallèles à chevrons, incisés ou poinçonnés au peigne. Les figurines d'argile d'un homme, d'une tortue et d'autres animaux sont particulièrement intéressantes. Les industries de la pierre comprennent des chopping tools, des pointes de flèche, des couteaux, des grattoirs, des racloirs et des lames à dos.

La culture de Kirovskoe, qui émergea au III^e millénaire av. J.-C., partage de nombreux points communs avec la culture de Zaisanovka qui la précède. Les tribus de la région maritime aux époques du Néolithique développé et récent, pratiquaient la chasse, la pêche et la cueillette ; les fruits de mer enrichissaient leur alimentation : mollusques, algues, crabes et tripangs. Une forme d'agriculture primitive fit également son apparition au Néolithique récent.

Tandis qu'à la fin du IV^e et au début du III^e millénaire av. J.-C. les cultures de l'âge de la pierre continuaient à se développer sur de larges étendues de l'Asie septentrionale, des avancées majeures se produisaient en Sibérie méridionale, dans l'Altaï et la dépression de Minoussinsk : les anciennes tribus évoluaient vers une économie de production et d'élevage, et les premiers objets en métal firent leur apparition.

La culture d'Afanasievo fut, en Sibérie méridionale, la première culture de l'âge des métaux. Les tribus Afanasievo vivaient sur les rives des rivières et des lacs. Leurs sépultures ont été particulièrement étudiées. Les morts étaient enterrés dans des *kurgan* entourés d'un mur circulaire de 5 à 20 mètres de diamètre (fig. 81 a). Les murs, hauts d'un mètre, étaient constitués de dalles de pierre verticales enfoncées dans le sol, ou de grosses pierres de

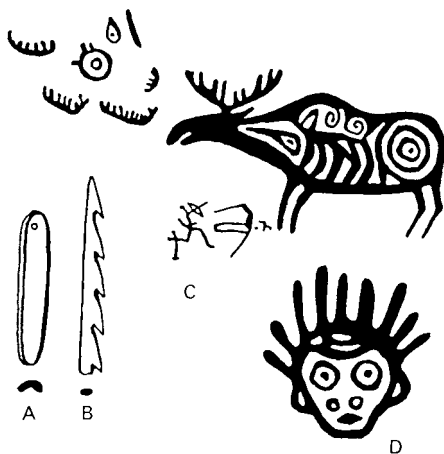


Figure 80 Objets des tribus néolithiques du bas Amour : a) cuiller ; b) harpon ; c et d) dessins sur pierre (scène de chasse, masque et bateaux à forme d'arc).

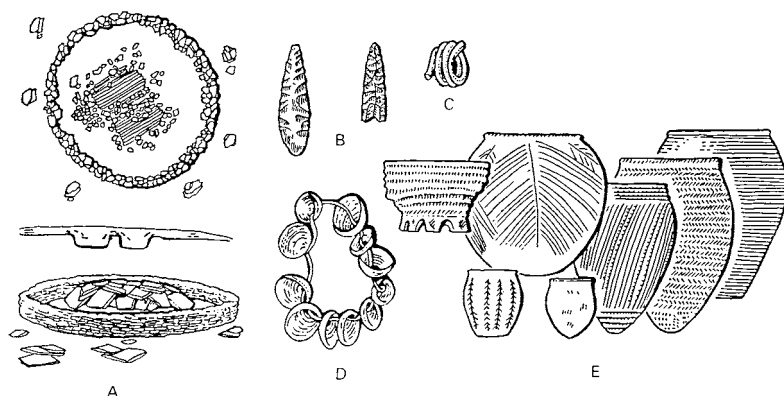


Figure 81 La culture d'Afanasievo en Sibérie méridionale : a) kurgan; b) outils en os; c et d) ornements en métal; e) vases.

formes variées. Le centre de l'enclos était occupé par un, deux, ou, plus rarement, trois tombeaux, d'une forme plutôt carrée, d'une superficie d'environ 10 m², et disposés selon un axe sud-ouest/nord-est. On trouve souvent aux bords des tombes des rondins positionnés dans le sens de la longueur et les restes d'une toiture en bois. Des dalles de pierre faisaient quelquefois face au tumulus de terre placé au-dessus du tombeau. De trois à huit personnes étaient enterrées dans chaque tombe, reposant sur le dos, les genoux repliés, ou sur le côté dans une position contractée. Généralement les corps étaient recouverts d'ocre.

Bien des caractéristiques de la culture matérielle et spirituelle des tribus Afanasievo rappellent les traditions néolithiques. Ils continuaient à utiliser dans leur vie de tous les jours des outils de pierre : pointes de flèche et lances, couteaux, haches, pilons et grattoirs (*fig. 81 b*). Ce que l'on peut expliquer par le fait que les tribus Afanasievo ne connaissaient pas bien la technique de la fonte. Le métal s'employait principalement pour les ornements (boucles d'oreilles, bracelets), pour lier et réparer des conteneurs en bois, et pour la confection des aiguilles, des poinçons et des petits couteaux. Les articles métalliques se fabriquaient en majorité par soudure, et pour ce faire, les populations Afanasievo utilisaient le cuivre, l'or, l'argent et même le fer. On a trouvé les restes d'un bracelet en fer météorique sur le bras d'une vieille femme ensevelie dans la colline Afanasievo de la dépression de Minoussinsk (*fig. 81, c, d*).

Les vases étaient en bois et en argile (*fig. 81 e*). La plupart étaient ovoïdes, avec une base ronde, mais on trouve aussi, plus rarement, des jarres à fond plat. Bien que ces récipients fussent pour la plupart de petite taille — de 1,5 à

3 litres —, certains avaient une capacité atteignant 200 litres. Les poteries étaient décorées de motifs horizontaux et verticaux à chevrons (arêtes de hareng), de lignes ondulées et de divers types d'estampages.

Les tribus Afanasievo connurent de grandes transformations économiques : l'élevage s'ajouta aux activités traditionnelles de chasse, de pêche et de cueillette. La preuve nous en est donnée par les vestiges de plats de viande placés à côté des corps. On trouve des ossements d'animaux d'élevage, moutons, chevaux et vaches. Outre l'élevage, les tribus Afanasievo paraissent s'être mises aussi à l'agriculture, ce dont témoignent les pilons et les broyeurs de grains.

Les populations Afanasievo vivaient au sein de petits villages, dans deux sortes d'habitations : des abris-cavernes et des huttes à charpente en bois. À en juger par le nombre des sépultures dans les cimetières, les villages étaient petits et comprenaient de cinq à dix familles (Okladnikov, 1968). Il n'existe aucun signe de différenciation entre les individus sur la base de la propriété ou d'une relation de dépendance entre hommes et femmes. Des doubles sépultures existent, mais les inhumations hommes et femmes ensemble sont rares ; on trouve plus fréquemment des tombes contenant des hommes, des femmes et des enfants. La mortalité infantile était très élevée, à en juger par le nombre de tombes d'enfants. Une maternité précoce était la règle : on trouve souvent des jeunes filles de 13-14 ans enterrées avec un nouveau-né, un enfant de moins d'un an ou un fœtus (Vadetskaya, 1986). La limite d'âge supérieure était aux alentours de 40-50 ans. Très peu atteignaient l'âge de 60 ans.

L'origine de la culture d'Afanasievo est une question complexe. La population était de race européide (Alekseev et Gokhman, 1984) et se distinguait des populations indigènes mongoloïdes par leur grande taille et leur carrure. Beaucoup de chercheurs considèrent que les tribus Afanasievo venaient de l'ouest, et qu'elles sont génétiquement liées à la culture des tombeaux-fosses de la zone comprise entre la Volga et la rivière Oural. Au cours des fouilles du site à multiples niveaux de Toora-Dash sur le Ienisseï, un lien a été découvert entre les horizons néolithiques et la culture Afanasievo (Semenov, 1983). Il est fort probable que cette culture s'est formée à la suite de la fusion de groupes de populations venues de l'Ouest avec les tribus locales du Néolithique récent. Des traces de la culture d'Afanasievo ont également été localisées en Mongolie occidentale et au Xinjiang, où le type européide était aussi présent.

Au début du II^e millénaire av. J.-C., la culture d'Afanasievo en Sibérie méridionale fut remplacée par la culture d'Okunevo, une évolution attestée par les tombes qui ont été fouillées, les sculptures et les pétroglyphes. Les cimetières consistaient en un, ou plus rarement, quatre *kurgan*. Un seul cimetière a été découvert, avec quatorze enclos (Vadetskaya, 1986). Les enceintes rectangulaires sont bordées aux extrémités par des dalles de grès ou par des pierres ; elles peuvent avoir 50 centimètres de haut et mesurer de 2,5 × 3 m à 40

× 40 mètres. Elles contiennent entre une et vingt-deux tombes chacune. Les tombes d'Okunevo sont petites et renferment un ou deux corps. Les murs et la base du tombeau sont bordés de blocs de pierre, qui sont utilisés également pour couvrir la tombe. Sur les tombes s'élèvent de petits tumulus en terre et en pierres. On rencontre moins souvent des tombes recouvertes de rondins (sur lesquels étaient placées des dalles en pierre). Chaque tombe contenait une seule personne, et plus rarement, une femme et un enfant ou une femme et un homme, parfois aussi avec un enfant. Les morts gisaient sur le dos, les genoux repliés et les bras étendus, la tête habituellement tournée vers l'ouest. Une pierre était placée sous la tête, ou quelquefois une dalle avec un creux sur lequel reposait la tête. Le visage et le corps étaient peints de rayures horizontales. Les morts étaient tous enterrés dans leurs habits, avec de nombreux objets religieux et des amulettes en rapport avec la magie de la chasse.

Bien que la culture d'Okunevo se soit développée à l'âge du bronze, on rencontre encore des objets en pierre : pointes de flèches, lances, haches et herminettes. Les objets métalliques étaient en cuivre ou en bronze, forgés ou moulés. Étaient fabriqués en métal les hameçons, les couteaux, les haches, les porte-aiguilles, les poinçons et les serre-tempes (*fig. 82, b-d*). Les poinçons et les couteaux étaient emmanchés dans des fûts de bois ou d'os. Les porte-aiguilles, les aiguilles à coudre servant à fabriquer les filets et les harpons étaient en os. Des os d'oiseaux creux servaient également de porte-aiguilles. Sur certaines aiguilles on a découvert des fils de laine. Celles aiguilles servant à fabriquer les filets étaient de grands éclats, allongés et ovales avec un bout arrondi. Des aiguilles du même type ont été trouvées dans les tombes Kitoi et Glaskovo dans la région du Baïkal.

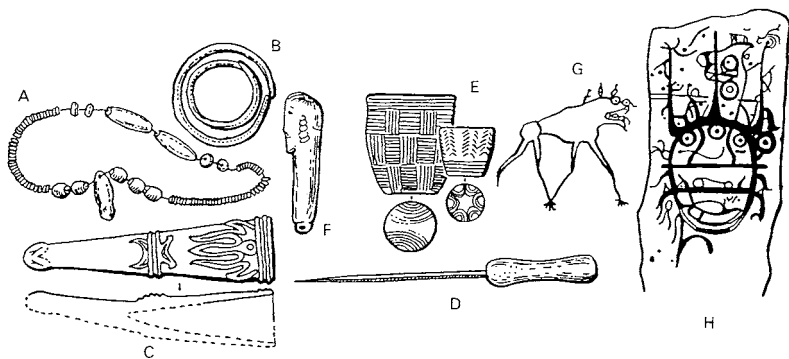


Figure 82 La culture d'Okunevo en Sibérie méridionale : a) collier; b-d) outils en métal; e) vases; f) statue féminine; g et h) gravures sur pierre d'oiseaux et d'animaux.

Il existait deux sortes de céramiques : les larges jarres à fond plat, à parois droites s'évasant légèrement vers le haut, et les pots au cou un peu fuselé. Elles étaient décorées de motifs dentelés ou d'impressions de bâtonnets. La décoration couvrait la base ainsi que la paroi des vases (*fig. 82 e*). Les brûleurs d'encens sont un objet caractéristique de la période d'Okunevo. On est parvenu à reconstituer les vêtements portés par la population (Vadetskaya, 1986). Les sous-vêtements étaient en laine. Les cols, manches et ourlets étaient décorés de perles en pierre de différentes couleurs. Des gilets en fourrure portés sur les vêtements d'extérieur étaient ornés de dents de renards et de marmottes, de petites bagues ou perles. On a découvert les restes d'une bourse en fourrure brodée de quarante dents de cerfs sibériens. Les chaussures étaient en peau et brodées de dents de martre (de 70 à 160 dents); seule la troisième molaire supérieure droite était utilisée à cet effet. Des perles, les dents et les crocs des animaux sauvages, les os de cheville et les phalanges des chevreuils et des élans servaient pour les colliers et les amulettes (*fig. 82 a*).

La période d'Okunevo a livré d'originales créations artistiques de toutes sortes : des statues en pierre avec un visage humain, de petites têtes en pierre et des lames en pierre gravées du visage d'une femme, des sculptures en pierre et en os d'oiseaux et d'animaux, des bêtes de proie imaginaires, gravées ou martelées sur des dalles en pierre et des animaux réels — taureaux ou vaches — finement ciselés sur des dalles (*fig. 82, g et f*). Toutes les représentations féminines miniatures ont manifestement des traits mongoloïdes (*fig. 82 f*). La documentation anthropologique indique que la population d'Okunevo était plus mongoloïde que celle d'Afanasievo. Les tribus Okunevo pratiquaient la chasse et la pêche, mais leur économie était basée sur l'élevage de moutons, de chevaux et de bovins. Les images des stèles révèlent qu'ils utilisaient des charrettes à un ou deux essieux tirées par des taureaux.

La culture de Karakol, qui était apparentée à la culture d'Okunevo, se développa dans l'Altaï au cours du premier tiers du II^e millénaire av. J.-C. Ses céramiques présentaient certaines différences avec celles d'Okunevo. La sculpture monumentale était quasiment absente, mais les sites funéraires se distinguent par une peinture polychrome unique dans la région.

D'autres vestiges, découverts au nord-ouest et à l'ouest de la culture d'Okunevo, sur le cours supérieur de l'Ob, relèvent de la couche historico-culturelle du Samus-Seima, qui provenait de la taïga de la Sibérie occidentale à la fin du Néolithique. Ces tribus vivaient essentiellement de la chasse et de la pêche; leurs outils et leurs armes étaient principalement en pierre, en os et en bois. Mais les premiers objets de métal commençaient à faire leur apparition à cette époque. Ces tribus menaient une vie semi-sédentaire.

Au milieu du II^e millénaire av. J.-C., la culture d'Okunevo et d'autres cultures similaires de la Sibérie méridionale furent supplantées par la culture d'Andronovo, dont on a trouvé des traces dans la région de l'Oural et au

Kazakhstan. Ce n'était pas une culture unifiée, mais une communauté historico-culturelle, comprenant un certain nombre de cultures apparentées, qui se développa durant l'âge du bronze. La communauté d'Andronovo est connue par ses cimetières et ses établissements. Les cimetières consistent en une dizaine ou plus d'enclos. Certains comportent des *kurgan*, d'autres des tombeaux mais sans *kurgan*, d'autres encore des tombes plates. Les tribus Andronovo construisaient d'abord un enclos, puis creusaient la tombe à l'intérieur. Les enceintes, qui étaient situées à une distance considérable l'une de l'autre, avaient jusqu'à un mètre de hauteur, avec un diamètre de 5 à 10 mètres ; elles étaient constituées de dalles placées verticalement sur le sol, ou plus rarement, posées à plat. Une tombe — parfois deux ou trois — était creusée à une profondeur d'un à trois mètres. Les tombes étaient généralement rectangulaires, et leurs murs étaient renforcés avec du bois ou des dalles de pierre. Après l'enterrement, la tombe était recouverte de rondins ou de dalles de pierre, et le tumulus *kurgan* s'élevait par-dessus. Les tribus Andronovo pratiquaient l'inhumation comme la crémation des morts. Dans le premier cas, le corps était placé sur une litière, sur le côté, les genoux repliés et les mains croisées devant le visage.

Il existe deux principaux types de poterie Andronovo : les bols et les jarres (fig. 83). La surface des premiers était soigneusement polie et décorée de motifs sinueux, de lignes ondulées ou droites et de triangles hachurés. Les jarres étaient quant à elles décorées d'un dessin à chevrons.

Les tribus Andronovo atteignirent un haut niveau technique dans la fonte du bronze. Les outils et les armes étaient coulés dans des moules en deux parties. Les plus communs étaient les haches à talon, les lances de type Seima-Turbino, les faucilles, les poignards, les houes et diverses sortes d'ornements. Le travail du métal et de la fonte était pratiqué dans les établissements.

L'élevage était la principale activité des tribus Andronovo. Ils élevaient des bovins, des moutons, des chèvres et des chevaux, tout en menant une existence sédentaire. Leurs villages, situés sur les rives de rivières et de lacs, étaient composés de maisons creusées dans la terre, occupant une surface de 200 m² ou plus. L'agriculture jouait aussi un certain rôle ; le blé était cultivé, ainsi que d'autres céréales.

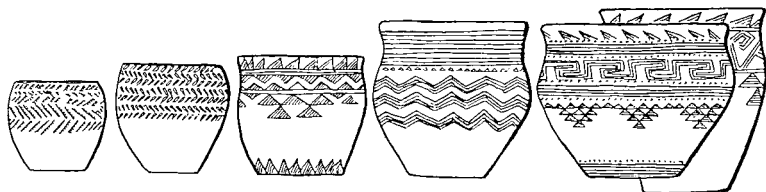


Figure 83 Bols et jarres de la culture d'Andronovo (région de l'Oural et du Kazakhstan).

Les grands *kurgan* pour une sépulture unique et la célébration de rites funéraires particuliers témoignent de la différenciation sociale parmi les membres de la tribu sur la base de la richesse, de la séparation de certaines familles du reste de la communauté et de la position spéciale des hommes dans la famille. Il n'existe pas de relations entre la culture d'Andronovo et les cultures précédentes. Les tribus Andronovo arrivèrent sans doute en Sibérie, en provenance du Kazakhstan, entre 3600 et 3500 av. J.-C. C'étaient des populations d'un type anthropologique européen caractéristique, que l'on a désigné sous le nom de type Andronovo.

À la fin du II^e millénaire av. J.-C., la culture d'Andronovo céda la place en Sibérie méridionale à la culture de Karasuk (3100-2600 av. J.-C.), qui représente le dernier stade et la période de développement maximal des cultures de l'âge du bronze de la Sibérie du sud et de la Mongolie. La culture de Karasuk est surtout connue pour ses cimetières qui peuvent contenir plusieurs centaines de *kurgan*. Ils prenaient la forme d'enclos circulaires ou rectangulaires ceints de dalles de pierre posées verticalement. Dans les enclos, les cercueils en pierre étaient recouverts de dalles puis de terre. Les enceintes étaient souvent bâties l'une à côté de l'autre. Les morts étaient placés sur le dos, parfois sur le côté, tout habillés, et la tête tournée vers le nord-est. Ils étaient ensevelis avec les objets dont ils pourraient avoir besoin dans ce qui devait être l'au-delà du tombeau : un ou deux bols de nourriture liquide étaient placés près de leur tête, et de la viande à leurs pieds. Ces bols étaient sphériques, avec une base convexe et quelquefois plate. Ils étaient décorés de motifs géométriques incisés ou estampés : des triangles hachés, des losanges et des méandres (fig. 84 d).

Parmi les objets en bronze les plus communs, on a trouvé différentes sortes de couteaux et de poignards, souvent pourvus d'une poignée décorée se terminant par un anneau, un chapeau de champignon ou une tête d'animal (fig. 84 c). Les objets typiques de la culture de Karasuk comprenaient encore les haches à douilles ou « celts » de bronze, les haches de guerre, les pointes de flèches, les herminettes, diverses sortes d'ornements incluant les pièces pour la tête, le tablier et les chaussures, et aussi les boucles d'oreilles, les colliers, les bracelets et les bagues (fig. 84, a, b).

Les habitations, grandes et petites, étaient semi-souterraines, les plus grandes occupant une surface de 200 m². Les grandes maisons possédaient plusieurs foyers, souvent en ligne. Des lits-planches étaient placés contre les murs. La population résidait pendant l'hiver dans les établissements. En été, les tribus émigraient avec leurs troupeaux et vivaient dans des habitations légères et mobiles. De l'élevage elles obtenaient tout ce dont elles avaient besoin : la viande, le lait, la laine et les peaux. Elles élevaient des chevaux, des bovins, des moutons et des chèvres ; la chasse et la pêche apportaient des sources d'alimentation complémentaires. Il semblerait, si l'on en croit les

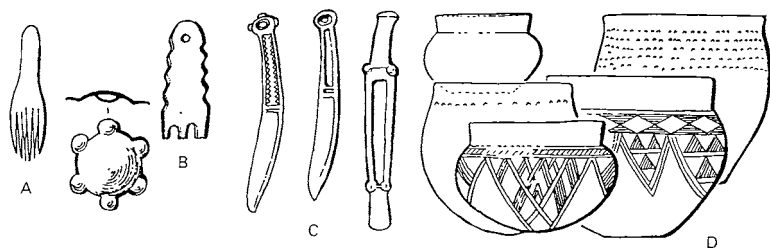


Figure 84 La culture de Karasuk en Sibérie méridionale : a et b) ornements de bronze ; c) couteaux et poignards en bronze ; d) vases.

images de l'art rupestre, que la période de Karasuk fut marquée par l'apparition des roues à rayons et des charrettes à deux ou quatre essieux. Il est fort probable que l'on commença aussi à monter les chevaux durant le stade final de cette culture.

L'art de Karasuk s'exprime dans les beaux objets en bronze, décorés de motifs divers et de têtes d'animaux, dans les pétroglyphes et dans les stèles de pierre, qui le plus souvent représentaient des cerfs stylisés.

Pendant la période de Karasuk, les cimetières relevaient d'un clan. La parenté sur la base de la lignée masculine prenait toujours plus d'importance ; nous trouvons des *kurgan* de familles nobles et de groupes de parenté qui se distinguent des autres sépultures par leur taille et l'abondance du mobilier funéraire.

Les origines de la culture de Karasuk posent aux spécialistes une question très complexe. Certains experts considèrent que Karasuk est une culture indigène et génétiquement liée à la culture d'Andronovo (Okladnikov, 1968). Le composant Andronovo exerça sans nul doute une influence clé dans la formation et le développement de cette culture, mais les tribus Karasuk ont aussi nombre de traits anthropologiques communs avec les groupes « euro-péides », que l'on rattache collectivement à la « race Pamir-Ferghana ». Le problème est que, tout comme les tribus des territoires voisins, les tribus Karasuk entretenaient des relations étroites, au plan socio-économique et culturel, avec d'autres cultures du stade final de l'âge du bronze, et il est virtuellement impossible d'apporter une réponse sans équivoque à la question des origines de la culture de Karasuk. On a trouvé des bronzes typiques de Karasuk, à l'est dans la région transbaïkale, en Mandchourie et jusqu'aux zones méridionales de l'extrême orient russe ; au sud et au sud-ouest, en Mongolie, dans les Ordos et au Kazakhstan ; au nord, dans la ceinture de steppes forestières de la Sibérie occidentale.

À l'inverse des tribus de la Sibérie occidentale, celles de la Sibérie orientale continuèrent au II^e millénaire av. J.-C. à pratiquer une économie de prélèvement. Pourtant d'importants changements se produisirent ; les morts

étaient désormais enterrés avec des objets en cuivre et en bronze. La nouvelle culture de Glaskovo, qui représente le début de l'âge du métal dans la région du lac Baïkal, embrasse la période comprise entre 3600 et 3100 av. J.-C. (Okladnikov, 1955). La variante de cette culture que l'on trouve en Bouriatie est connue sous le nom de Fofanovo, et celle de la région transbaïkale sous le nom de Doroninskoe.

Les traditionnelles techniques néolithiques du travail de la pierre continuèrent à être largement pratiquées durant la période

de Glaskovo. Les pointes de flèches, les lances, les racloirs, les herminettes et les haches étaient toujours fabriqués en pierre par débitage d'éclats sous pression. Pourtant la précision dans le débitage des éclats, si caractéristique des cultures de Serovo et de Kitoy, ne se retrouve pas dans la culture de Glaskovo. Ce déclin dans la tradition technique était clairement en rapport avec l'apparition d'une nouvelle matière : le métal.

Le nombre d'objets métalliques livrés par les tombes et les établissements de la culture de Glaskovo est presque négligeable en comparaison du nombre d'objets en pierre et en os. On a toutefois trouvé des couteaux, des hameçons, des aiguilles, des poinçons et des ornements en cuivre et en bronze, le plus commun de ces objets étant le couteau en cuivre à lame en forme de feuille et à manche en os ou en bois (fig. 85, a-c). La chasse, la pêche et la cueillette restèrent la base de l'économie tribale des régions du Baïkal et de la Transbaïkalie. La pêche était particulièrement importante et le matériel de pêche fut amélioré durant la période : de nouveaux types de harpons et d'hameçons apparurent, de même que de nouveaux leurres (fig. 85, d-f). On pêchait aussi au filet, et les pêcheurs utilisaient de légers bateaux en écorce de bouleau.

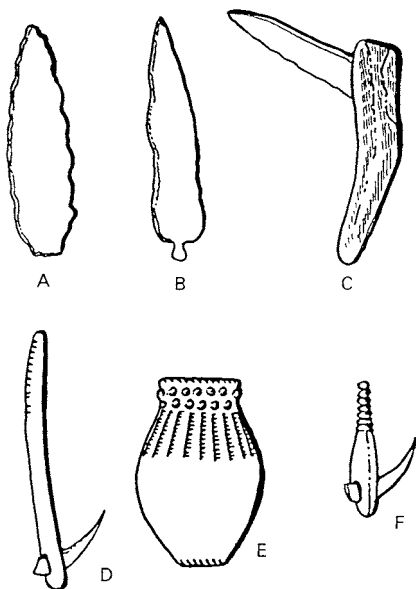


Figure 85 La culture de Glaskovo en Sibérie orientale : a-c) couteaux en cuivre; d et f) hameçons et harpons; e) leurre.

Des changements importants furent également enregistrés dans les relations sociales. Les doubles sépultures se retrouvent fréquemment dans les cimetières de la période Glaskovo. Les tombes des hommes contiennent surtout l'équipement de la chasse et de la pêche. Dans les tombes des femmes on trouve un grand nombre d'ornements, aux côtés d'articles liés à la chasse, au traitement du poisson et des animaux, et à la cueillette.



Figure 86 Reconstitution de l'habillement d'une femme de la culture de Glaskovo.

On a pu reconstituer l'habillement d'une femme de la culture de Glaskovo sur la base des matériaux trouvés dans une tombe (fig. 86). Le chamanisme était à l'évidence très répandu pendant cette période. Des pièces de vêtements relevant indubitablement du chamanisme ont été découvertes pour la première fois dans ces sépultures, ainsi qu'un tambourin et un maillet.

La phase de Shiversky (3000-3600 av. J.-C.), qui semble être une continuation de la culture de Glaskovo, appartient à la période finale de l'âge du bronze en Sibérie orientale. Un nouveau genre de céramiques apparaît : la poterie de Glaskovo à fond rond et à décoration estampée est remplacée par des vases à fond plat décorés d'impressions de style textile ou de motifs en damier. Les objets en bronze de type Karasuk apparurent à cette période dans la région du Baïkal ; ils étaient encore plus répandus dans la région de la Transbaïkalie.

Le bassin de l'Amour et la région maritime furent également le théâtre de changements majeurs à la fin du II^e millénaire av. J.-C., en liaison avec l'introduction progressive du métal dans ces régions. Les études relatives à l'âge du bronze les plus détaillées ont été menées dans la partie la plus méridionale de l'extrême orient russe, dans la région maritime où a été identifiée la culture de Siny Gai (3100-2600 av. J.-C.). Les tribus appartenant à cette culture menaient une vie sédentaire dans des villages comprenant de dix à quarante habitations semi-souterraines, de forme rectangulaire ou ovale, chacune d'une superficie de 25 à 70 m², avec en leur centre un ou deux foyers.

Les céramiques, toutes avec un fond plat, étaient fabriquées sans tour de potier. Les formes sont très variées : des bols, des



Figure 87 Objets en bronze de la phase de Shiversky, trouvés à Siny Gai (Sibérie orientale).

jarres à large col, et aussi des vases au corps nettement dessiné, avec un bord retourné. Elles étaient décorées de stries et de motifs à chevron dans les sens vertical et horizontal. On a découvert des vases, avec une brillante surface rouge, et peints en noir. Les habitations ont livré des outils : haches, pointes de flèches, poignards polis, couteaux, molettes, grattoirs et broyeurs à grains. L'os était largement utilisé pour faire des cuirasses, des ornements et des outils. Plus de vingt objets en bronze ont été trouvés dans l'établissement de Siny Gai, sur le lac Khanat : des couteaux, des poinçons et des hameçons. La présence de louches et de moules indique clairement que ces objets de bronze étaient fondus sur place (fig. 87). L'influence des tribus de l'Ouest est très marquée dans la région méridionale de l'extrême orient russe : les poignards polis, les couteaux et les ornements sont de simples copies des bronzes de type Seima-Turbino et Karasuk. Les principales activités étaient l'agriculture, l'élevage des porcs, la chasse et la pêche. Des grains de millet carbonisés ont été trouvés sur nombre d'établissements. Les tribus vivant sur la côte étaient engagées dans la pêche en mer et la collecte des produits marins.

LA MONGOLIE

Les cultures néolithiques continuèrent à exister en Mongolie durant le III^e millénaire av. J.-C. Des traits caractéristiques se développèrent dans deux régions, l'est et le sud de la Mongolie. Les informations dont nous disposons sur le Néolithique tardif en Mongolie orientale proviennent des fouilles qui ont été menées sur des dizaines de sites de campements temporaires, et aussi sur un certain nombre d'établissements avec habitations relevant de la culture de Tamsagbulag.

Les fouilles ont mis au jour les vestiges de quelques maisons semi-souterraines (avec une superficie atteignant 40 m² et plus). Les murs de ces habitations étaient renforcés par des pieux espacés de 40 à 60 centimètres. La fixation supportant les bords extérieurs du toit était placée horizontalement sur ces pieux. Quant aux extrémités supérieures du toit, elles reposaient sur la fixation intérieure, qui, à son tour, reposait sur les pieux dressés au milieu de la maison. L'espace ouvert au sommet par lequel la fumée s'échappait servait également d'entrée — et était pourvu à cet effet d'une barre en bois à entailles. Les archéologues ont observé des entrées comparables dans des

établissements néolithiques ou plus tardifs en Asie septentrionale et orientale, et les ethnologues ont noté la présence de ce type de maisons jusqu'au XIX^e siècle apr. J.-C. en Sibérie.

Sur le plan technique et morphologique, les outils en pierre de Tamsagbulag trahissent encore maintes traditions associées à des stades précédents du Néolithique et du Mésolithique. Divers types de nucléus furent utilisés pour débiter les éclats sur lames durant la phase préliminaire. Les nucléus usagés servaient souvent à fabriquer toutes sortes d'outils : des instruments pour frapper, des cutters, des herminettes, des outils comparables à un rabot pour travailler le bois et l'os. De nombreuses lames étaient relativement petites et à tranchant droit. Un certain nombre d'éclats, en particulier ceux en tuf, paraissent avoir été employés sans que leur tranchant ne soit retouché. Sur les éclats de pierres dures, le travail est peu apparent. Les lames servaient à faire des burins, des couteaux, des lames à dos, des alènes et des grattoirs, en fait la majorité des outils que l'on a trouvés. La plupart des outils trouvés dans les habitations étaient des grattoirs, des racloirs ou des instruments du genre herminette/racloir. L'os était largement utilisé pour fabriquer des pointes de flèches, des manches de couteau et de poignard ou des ornements. On a découvert deux silex sur un manche en os.

Plusieurs fragments d'instruments à moudre le grain et un moulin à grain intact, en forme de bateau, ont été trouvés dans les habitations, aux côtés de pilons et de molettes. La surface de travail des moulins à grain est bien polie ; elle a été martelée. Les instruments agricoles comprennent un disque en pierre avec une cavité biconique qui servait de masse pour enfoncer les pieux.

Les céramiques de Tamsagbulag sont des jarres aux parois épaisses, à la silhouette mal dessinée. Ces vases étaient décorés de profondes lignes parallèles. L'argile contenait du sable fin et des coquillages, le tout bien mélangé et par endroits d'une couleur jaune clair ou gris foncé.

Les cultures néolithiques développèrent des traits distinctifs dans une autre vaste région de la Mongolie : les steppes arides de la Mongolie méridionale et du désert de Gobi, où les êtres humains durent s'adapter à des conditions climatiques extrêmes. Les premiers campements néolithiques en Mongolie méridionale furent fouillés par l'expédition américaine en Asie centrale dirigée par R. C. Andrews en 1926. Les sites de dunes de Shabarak-Usu sont les mieux connus, mais leur datation demeure un sujet de débat. L'expédition historique et culturelle soviéto-mongole réussit par la suite à identifier plusieurs couches à Shabarak-Usu (Okladnikov, 1962). Les horizons les plus anciens (VII^e au VI^e millénaire av. J.-C.) sont juste sous la base des dunes, tandis que les horizons ultérieurs sont situés dans le corps des dépôts de la dune, dans un niveau de terre (30-40 centimètres) couvert par le sable.

En Mongolie méridionale le débitage en éclats constitue toujours la phase préliminaire du Néolithique tardif (III^e millénaire av. J.-C.) : les nucléus

étaient soit coniques soit prismatiques. Les pointes de flèches, les grattoirs, les lames à dos et les burins étaient sur lames, mais la plupart des outils étaient déjà retouchés sur les deux faces.

La céramique présentait un aspect original : les vases avaient des parois fines, un profil bien net, des fonds plats et pour la première fois étaient peints. Leur surface extérieure étaient souvent peinte en rouge, mais on a aussi trouvé des tessons avec un décor noir sur un fond rouge. Dans certains établissements, un coloris sombre était appliqué sur un fond jaune. Les céramiques peintes sont très communes sur les sites néolithiques du sud du désert de Gobi.

Cette période connut aussi d'importants changements dans la vie économique : les établissements ont livré des moulins à grain en grand nombre, des molettes et des pilons. Il est intéressant de noter que les objets culturels de cette période ont été, en majorité, retrouvés dans un niveau de terre. Les tribus pratiquaient à la fois la chasse et l'agriculture.

L'étude des sites néolithiques de Mongolie a permis de répondre à certaines questions concernant les croyances et les arts de ces populations anciennes. Toutes les tombes découvertes en Mongolie orientale attestent de l'uniformité des coutumes funéraires sur une zone considérable, et par voie de conséquence, d'une certaine unité ethnique. Ces populations de la fin du Néolithique étaient de type mongoloïde. Les squelettes ont été trouvés en position assise, faisant face à l'ouest ou à l'est. La fosse à sépulture était petite et si étroite qu'elle ne pouvait contenir qu'un corps assis. Pour la plupart, les tombes ont livré très peu de mobilier; seule la tombe n° I à Tamsagbulag contenait des ornements et des poignards en os avec des lames insérées.

Les tribus néolithiques de la Mongolie orientale ont laissé des traces de culte animal. On a trouvé à Tamsagbulag un amas comprenant le squelette d'un petit animal, des perles en os décorées et les canines d'un maral ou d'un cerf asiatique. Un autre amas contenant les os d'un grand animal rassemblés dans une fosse peu profonde était probablement une sépulture en relation avec un culte animal. Les sites campements du bassin de la rivière Kerulen ont livré quelques sépultures rituelles contenant les ossements d'animaux sauvages.

Notre connaissance des arts demeure succincte. Les ornements trouvés dans les zones orientales incluent des pendentifs de canines de maral et des perles de coquillages *unio*, tandis que les sites de la Mongolie méridionale ont livré des perles faites à partir de coquilles d'œufs d'autruche, parfois avec un décor géométrique. Des dizaines, voire des centaines de milliers de peintures rupestres datent en Mongolie de l'âge du bronze et du métal. L'art pariétal du *somon* d'Ulzit, dans la partie centrale du Gobi, peut être daté de la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C. Les surfaces de schiste argileux érodées par le sable, « rouillées », sont couvertes de dizaines de figures humaines et animales ciselées — couvertes souvent de la même dense patine « rouille » que les roches sur lesquelles elles ont été exécutées. Les chevaux sauvages dotés d'organes sexuels

exagérés sont les sujets les plus anciens. Ces images expriment sans nul doute l'ancienne notion de fertilité des animaux, qui représentaient la principale source de subsistance des tribus de chasseurs de cette époque.

Peu de recherches ont été entreprises à ce jour sur l'adoption du métal par les tribus de la Mongolie comme nouveau matériau pour réaliser leurs outils. On place le début de ce processus à la fin du III^e millénaire et dans la première moitié du II^e millénaire av. J.-C. C'était la période où le climat mongol commença à devenir plus aride. Les outils sur lames primaires et secondaires furent presque entièrement remplacés par des bifaces. On trouve beaucoup moins d'outils en pierre qu'à l'époque néolithique. La plupart des sites connus sont situés sur des bancs de sable érodés, à côté de petits cours d'eau (des sources souterraines) ou de lacs, là où les mouvements du sable à des époques ultérieures ont dégagé de nombreux sites. Les foyers autour desquels les objets (surtout des outils en pierre, des tessons et des ossements d'animaux) étaient concentrés sont clairement visibles à la surface.

En Mongolie orientale, plusieurs complexes datant du début de l'âge du métal ont été étudiés. Des fouilles ont été conduites sur une partie de l'un de ces sites campements, situé à côté du petit cours d'eau du Khuityn-Bulag, à 130 kilomètres au nord-est de Choibalsan. Plusieurs foyers d'un diamètre de 0,4 à 1,5 m ont été mis au jour durant les fouilles. Ils étaient entourés de gros galets de basalte ou de quartz. À l'intérieur des foyers, on a trouvé aussi de petits galets fendus par le feu, qui devaient avoir été chauffés et utilisés pour la cuisson des aliments. Le mobilier de pierre présent autour des foyers et dans leur voisinage comprenait surtout des outils ; la plupart étaient en calcédoine, le silex étant beaucoup moins fréquent. Les pièces les plus communes étaient les couteaux sur lames à dos et les pointes de flèches, de trois types différents : à soie droite, avec des barbelures asymétriques et avec une base ronde (en forme de feuille de laurier). Toutes ces pointes de flèches sont similaires à celles que l'on trouve dans la culture de Glaskovo, dans la région du lac Baïkal, au début de l'âge du métal.

La sépulture qui a été fouillée dans la localité de Norovlin-uula, à 72 kilomètres de la ville de Choibalsan, sur la rive droite de la rivière Kerulen, date aussi de l'Énéolithique (Volkov, 1975). Une partie de la tombe a été détruite ; ce qu'il en reste mesure 75 x 70 centimètres ; elle contient un squelette assis dans une position contractée, à une profondeur de 1,6 m par rapport au sol actuel. Le corps avait été saupoudré d'ocre. La fouille du site a livré quelque 3 000 petites perles cylindriques, d'un diamètre de 1,5 à 2 millimètres, faites en pâte blanche. Le plus grand nombre se trouvaient auprès du squelette. Des perles plus grandes, creuses, ont été retrouvées à côté des vertèbres du cou. Ces perles sont semblables à celles d'Afanasiovo en Sibérie méridionale. Il y avait encore deux anneaux cylindriques, avec une entaille sur les bords, qui rappellent les pièces similaires d'Afanasiovo. Près du visage se trouvaient un

bout de pendentif, fait d'un croc de sanglier, quelques perles plates, dont une face était couverte d'incisions verticales, et aussi dix pendentifs avec des dents de cerf musqué. Sous le bras, près de la poitrine, on a trouvé un poignard en os à double tranchant, de 28 centimètres de long. Des rainures avaient été taillées le long de la tranche, afin d'y insérer des silex. La partie supérieure du manche était percée d'un trou, à l'évidence pour encastrer le poignard. Deux grands éclats, sans trace de retouches, et six éclats miniatures retouchés le long du tranchant furent découverts non loin du poignard.

Parmi tous les ornements, il faut mentionner sept petites assiettes plates en coquillage. Deux d'entre elles sont rondes, avec des trous percés en leur milieu et des entailles radiales; deux sont zoomorphes et représentent un sanglier ou un ours, avec deux trous vers le haut. Une amulette est particulièrement intéressante : c'est un pilon en pierre bien polie mesurant 22,5 cm de long, avec des extrémités arrondies. Un trou a été percé dans la section supérieure de l'amulette pour qu'on puisse la suspendre. Sur une face est gravé un visage humain. Les sourcils sont soigneusement tracés avec un trait profond. Des dépressions ovales représentent les yeux, qui sont encadrés par une ligne courbe. Les joues sont légèrement bombées, et séparées du nez par un renfoncement; le nez est en relief, long, droit et s'élargissant un peu vers la base. Deux lignes verticales sous le nez suggèrent peut-être une moustache. Une petite cavité représente la bouche. Quatre rangs d'incisions symétriques ont été gravés sur la partie inférieure de l'amulette le long de ses tranchants.

En dépit de ce dessin schématique des traits du visage, l'image de la sépulture de Norovlin-uula est extrêmement expressive, et transmet clairement ses caractéristiques anthropologiques, plus européïdes que mongoloïdes, alors que le crâne se trouvant dans la tombe est en fait de type mongoloïde.

Un certain nombre d'éléments (la position contractée du squelette, le poignard en os pourvu de lames en pierre) indiquent que la sépulture de Norovlin-uula est étroitement liée aux tombes du Néolithique tardif de Tamsagbulag; d'autres (les ornements et notamment l'amulette) évoquent les cultures énéolithiques de la Sibérie méridionale : Afanasievo et Glaskovo.

De nombreux sites de campements ont été découverts en Mongolie méridionale dans des zones où le sable a été balayé par les vents. Certains couvrent des dizaines de milliers de mètres carrés, et il est difficile, comme à Ermes, d'identifier et de différencier les complexes qui datent du Néolithique ou de l'Énéolithique. Les sites de Shabarak-Usu et de Tygrigiyn-Shirete, dans le sud du Gobi, rentrent dans cette catégorie. Les dunes de sable ont été érodées par le vent, découvrant d'énormes quantités de matériaux archéologiques au niveau du sol. On peut souvent localiser les foyers grâce aux concentrations d'outils en os et d'ossements d'animaux les entourant.

Du point de vue stratigraphique, les campements énéolithiques se trouvent dans les strates de terres enfouies, et au dessus dans les couches de sable.

Pendant l'Énéolithique, le climat devint plus sec et des dépôts portés par les vents se formèrent en Mongolie méridionale. Les populations continuèrent durant cette période à faire un grand usage de la pierre pour fabriquer leur outillage; mais la technique du travail de la pierre, primaire et secondaire, évolua considérablement. Le débitage en éclats fut graduellement remplacé par les retouches bifaciales.

C'est durant l'Énéolithique que la céramique peinte fit son apparition en Mongolie. Le décor, exécuté à la peinture noire sur un fond gris, présente des motifs géométriques : des carrés, des losanges, des triangles et de fines lignes courant dans différentes directions. Des décors semblables ont été trouvés sur la poterie des établissements énéolithiques des territoires voisins du Xinjiang et des Ordos, de même qu'en Asie centrale.

Des sépultures comparables à celles de la culture sibérienne d'Afanasievo ont été découvertes et fouillées en Mongolie occidentale et nord-occidentale. L'une de ces nécropoles est située dans la région de l'Altan-sandal sur le bassin supérieur du Tamir septentrional, dans l'*aimak* d'Arhangay. Trois *kurgan* ont été examinés (Novgorodova, 1989). Plats et recouverts d'une épaisse couche de tourbe, ils mesurent 4 à 4,5 m de diamètre. Leurs petits tumulus (20-40 centimètres) contiennent des pierres prises dans la terre. Les fosses funéraires proprement dites, situées au sud-ouest et à l'est de la ligne médiane, ont un plan circulaire. Les tombes étaient à une profondeur de 1,2 à 1,5 m. Le fond de la fosse et les corps eux-mêmes étaient couverts d'ocre. Les squelettes gisaient sur le dos, avec les genoux en position repliée. Très peu de mobilier funéraire accompagnait les corps.

Trois *kurgan* similaires ont été fouillés dans la localité de Shatar-Chuluu sur la rivière Tuin-Gol, dans l'*aimak* de Bayanhongor. Ces *kurgan* sont grands : le premier a un diamètre de 10 mètres et une profondeur de 0,7 m. Deux couches circulaires de dalles de granit ont été découvertes sous le tumulus, constitué principalement de galets de rivière et de petites roches. Dans la partie nord du *kurgan*, entre les dalles en granit, on a trouvé des tessons de poterie avec un décor incisé.

La fosse funéraire, quasi rectangulaire (2,8 × 2 m; 1,7 m de profondeur) était située au centre du *kurgan*. Le corps reposait sur le dos, les genoux fléchis et la tête tournée vers l'est. Le visage était recouvert d'un morceau d'écorce de bouleau. Le corps, ainsi que le fond de la fosse, étaient saupoudrés d'ocre.

Le deuxième *kurgan*, mesurant 6,5 m de diamètre et 35-40 centimètres de hauteur, était situé à une distance de 50 mètres du premier. Le tumulus du *kurgan* était constitué de galets et de petits rochers, et était ceint d'une couche circulaire de blocs de granit, de quelque 30-35 centimètres de hauteur et jusqu'à 50 centimètre de largeur. Un autre cercle pouvait être tracé autour de la fosse d'inhumation de forme ovale (1,5 × 0,9 m et 0,9 m de profondeur), recouverte d'ocre. Le corps gisait sur le dos, les genoux fléchis.

Le troisième *kurgan* était comparable aux deux autres en termes de construction et de rites funéraires. Bien que le mobilier funéraire trouvé dans tous les *kurgan* qui ont été fouillés soit extrêmement pauvre, pour les archéologues, tout ce qui a été découvert appartenait sans nul doute à la culture Afanasievo : le dessin de la structure funéraire, les rites d'inhumation, la paléanthropologie, les tessons de poterie au décor en chevron horizontal typique de la tradition d'Afanasievo. Ce motif se rencontre souvent sur les vases de la culture d'Afanasievo de l'Altaï et de la dépression de Minousinsk. Ces sépultures de la Mongolie occidentale datent clairement de la fin du III^e et du début du II^e millénaire av. J.-C.

L'âge du bronze en Mongolie n'a pas fait l'objet d'études détaillées. On a certes trouvé nombre d'objets en bronze, travaillés avec art : des couteaux, des poignards, des haches, des celts, des poinçons et des ornements. Pourtant, la plupart de ces objets proviennent d'ensembles proches de la surface ou sont médiocrement documentés et dispersés dans différents musées en Mongolie. Sur la base d'une analyse chimique de certains bronzes de la Mongolie occidentale, et en se fondant sur leur typologie, on peut affirmer que des bronzes semblables par leur aspect à ceux de Seima et de Turbino (Chernysh et Kuz'minykh, 1989) furent introduits en Mongolie au milieu du II^e millénaire av. J.-C.

L'âge du bronze est associé à la culture de Karasuk, que l'on connaît par ses très nombreux objets en bronze. Aucun établissement de cette période n'a été découvert, et on a fouillé très peu de nécropoles. On ne pourra donc tenter de reconstituer l'économie et les relations sociales que sur la base des recherches conduites en Sibérie méridionale.

Comme il a été noté plus haut, on a trouvé en grand nombre des objets de bronze du type Karasuk. Les plus impressionnants et les plus nombreux sont les couteaux, divisés en deux groupes principaux : les concaves et les convexes (Volkov, 1967). Les manches sont décorés de rangées verticales de triangles sur les bords, de rangées de carrés, de corde tordue, interrompus à intervalles réguliers par des bosses arrondies ou une cannelure et divisés par une ligne verticale (Novgorodova, 1989). Les articles en bronze de la culture de Karasuk comprennent également des poignards, des celts, des alènes et des ornements.

Les objets de l'âge du bronze les plus frappants et les mieux documentés proviennent des fouilles de trois *kurgan* situés sur le mont Tevsh-uul dans l'*aimak* d'Övörhangay, sur le versant oriental de l'Altaï du Gobi (Volkov, 1972). La structure de ces *kurgan* est quelque peu insolite : les longs et bas tumulus aux parois concaves sont une variante de ce que l'on connaît sous l'appellation de « tombes à blocs ouvragés ». Dans les trois cas, les rites funéraires étaient identiques : inhumation dans une fosse étroite (jusqu'à un mètre de profondeur), face contre terre, la tête tournée vers l'est. Deux de ces tombes ont livré plus de 560 perles en pâte, 126 perles en cornaline et 24 en

turquoise, ainsi que 200 plateaux hémisphériques en bronze de différentes tailles, des meules en pierre et des fragments de céramique peinte.

La troisième tombe contenait, en plus des perles, deux épingles à cheveux en or massif placées de chaque côté du crâne. Les extrémités des épingles étaient décorées de têtes de béliers de montagne, finement exécutées dans le style de Karasuk. E. A. Novgorodova (1989) estime que ces sépultures de la période de Karasuk peuvent être datées de la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C.

On peut juger l'art de l'âge du métal par les têtes d'animaux qui décoraient de nombreux objets en bronze. Il existait une nette préférence pour la représentation de chèvres, de béliers et de cerfs, ce qui reflète le culte des anciens pasteurs, le culte de l'animal à sabot comme ancêtre totémique. Les objets en bronze et en argile avaient aussi souvent pour décor des motifs géométriques : des combinaisons rythmiquement répétées de triangles, de losanges et de carrés. Ces motifs se retrouvaient également sur les objets d'argile et de bronze en Chine, où ils sont interprétés comme des symboles de fertilité.

On a découvert en Mongolie une grande quantité de pétroglyphes de l'Énéolithique et de l'âge du bronze. Les dessins dépeignent des animaux au repos ou en mouvement rapide : des cerfs, des béliers de montagne, des chevaux, des léopards des neiges et des tigres. Les gravures sont souvent en rapport avec la chasse, la guerre et les rites magiques. Il existe des images de chariots datant de la fin de l'âge du bronze. Ces chariots sont à deux ou quatre roues, et sont tirés par des attelages de deux, trois ou quatre chevaux. L'élevage commença à l'Énéolithique et à l'âge du bronze, et atteignit un sommet durant la période de Karasuk, avec des troupeaux de bovins, de moutons et de chèvres.

Pour résumer brièvement le développement des anciennes cultures de l'Asie centrale du III^e au début du I^{er} millénaire av. J.-C., on pourrait tirer les conclusions générales suivantes :

1. Les cultures néolithiques se développèrent sur la plus grande partie de l'Asie septentrionale et de la Mongolie au III^e millénaire av. J.-C. L'économie était basée sur la chasse, la pêche et la cueillette. Il n'existe de traces d'une agriculture primitive et de l'utilisation de céréales sauvages que parmi les tribus de l'Amour et en Mongolie.

2. Les premiers objets en métal — en cuivre — apparurent en Sibérie méridionale, dans la dépression de Minoussinsk et dans l'Altaï à la fin du IV^e millénaire et durant le III^e millénaire av. J.-C. Les tribus commencèrent à s'engager dans l'élevage ainsi que dans la récolte de nourriture.

3. L'âge du bronze se développa rapidement en Asie septentrionale et en Mongolie au II^e millénaire av. J.-C. L'élevage devint l'activité principale.

4. Une culture de l'âge du fer prit forme sur une vaste zone de l'Asie septentrionale à partir de 800 av. J.-C.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEKSEEV V. P., GOKHMAN I. I. 1984. *Antropologija aziatskoj casti SSSR*, Moscou.
- ANDREWS R. C. 1926. *On the Trail of Ancient Man*, New York/Londres.
- CHERNETSOV V. N. 1953. *Drevnjaja istorija Niznego Priob'ja*. Moscou/Leningrad, pp. 25-34.
- CHERNYSH E. N., KUZ'MINYKH S.V. 1989. *Drevnjaja metallurgija Severnoj Evrazii*, Moscou.
- DEREVYANKO A. P. 1986. Drevnjaja Mongolija, in K. Z. Ashfadyan *et al.* (dir.), *Istorija narodov Vostocnoj i Central'noj Azii s drevnejsih vremen do nasih dnei*, Moscou, p. 75-81.
- , OKLADNIKOV A. P. 1969. « Drevnie kul'tury vostochnykh rajonov Mongol'skoj Narodnoj Respubliki », *Sov. Arheol.*, Moscou, n° 4, p. 141-156.
- DORZH D. 1971. *Neolit Vostocnoj Mongolii*, Oulan-Bator.
- FEOSSEVA S. A. 1980. *Ymyajhtahskaja kul'tura Severo-Vostocnoj Azii*, Novossibirsk.
- MOCHANOV Y. A. 1977. *Drevnejsie etapy zaselenija celovekom Severo-Vostocnoj Azii*, Novossibirsk.
- NOVGORODOVA E. A. 1989. *Drevnjaja Mongolija*, Moscou.
- OKLADNIKOV A. P. 1950. *Neolit i bronzovyj vek Pribajkal'ja*, Moscou/Leningrad.
- 1955. *Neolit i bronzovyj vek Pribajkal'ja Pribajkal'ja (Glazkovskoe vremja)*, Moscou/Leningrad, vol. III.
- 1962. « Novoe v izucenii drevnejsih kul'tur Mongolii (po rabotam 1960) », *Sov. Etnogr.*, Moscou, n° 2, p. 33-40.
- (dir.). 1968. *Istorija Sibiri*, Leningrad, vol. I.
- , DEREVYANKO A. P. 1970. Tamcag-Bulak — neoliticeskaja kul'tura Vostocnoj Mongolii, *Mater. istor. filol. Cent. Azii*, Ulan Ude, vol. V, p. 3-22.
- 1973. *Dalekoe prosloe Primor'ja i Priamur'ja [The Distant Past of the Maritime and Amur Areas]*, Vladivostok.
- , MARTYNOV A. I. 1972. *Sokrovisca Tomskih pisanic*, Moscou.
- SEME NOV V. A. 1983. Mnogoslojnaja stojanka Toori-Das na Enisee, in *Drevnie kul'tury evraziatskih stepej*, Leningrad, p. 20-33.
- VADETSKAYA E. B. 1986. *Arheologiceskie pamjatniki v stepjah Srednego Eniseja*, Leningrad
- VOLKOV V. V. 1967. *Bronzovyj i rannij zeleznyj vek Severnoj Mongolii*, Oulan-Bator.
- 1972. « Raskopki v Mongolii », in B. A. RYBAKOV (dir.), *Arheologiceskie otkrytija 1971 goda*, Moscou, p. 554-556.
- 1975. « Arheologija Severnoj i Central'noj Azii », in A. P. OKLADNIKOV (dir.), *Arheologija Severnoj i Central'noj Azii*, Novossibirsk, p. 76-79.

16

L'Australie

Josephine Flood

La société aborigène préhistorique était une société dynamique, non moins changeante que son environnement, et elle s'est constamment adaptée aux fluctuations de ce dernier. Toutefois, contrairement à ce qui s'est produit sur d'autres continents, le mode de vie fondé sur la chasse et la cueillette qui a été adopté par les aborigènes australiens voici plus de 40 000 ans s'est perpétué jusqu'à nos jours sans grandes modifications. L'Australie est le seul continent habité où la fin du Pléistocène n'a pas été marquée par des changements culturels majeurs comme l'essor de l'agriculture ou l'urbanisation. Elle est restée une terre de chasseurs-cueilleurs nomades alors que dans le reste du monde, y compris dans la Papouasie-Nouvelle-Guinée toute proche, la plupart des groupes se convertissaient à l'agriculture, à l'horticulture ou à l'élevage. Parmi les éléments qui ne se sont jamais développés sur le continent, citons encore l'arc et la flèche, la poterie et l'utilisation des métaux.

L'adaptation générale au milieu australien s'est faite lors de l'occupation initiale du continent, et les hommes de la préhistoire ont considérablement modifié leur environnement, notamment en se servant pour la culture du bâton à feu (Jones, 1969). L'économie de chasse et de cueillette était parfaitement adaptée à l'Australie, qui est le continent le plus sec de la planète, et les Aborigènes vivaient convenablement dans des environnements inhospitaliers où les agriculteurs européens devaient connaître plus tard un échec total. Une fois bien adaptés à la vie nomade, laquelle imposait de ne pas s'encombrer de trop nombreuses possessions, seuls des bouleversements, écologiques ou autres, auraient pu provoquer le passage à l'agriculture, à l'horticulture, à la poterie ou à une existence sédentaire ; or rien de tel ne se produisit.

L'ÉCONOMIE ET L'ENVIRONNEMENT

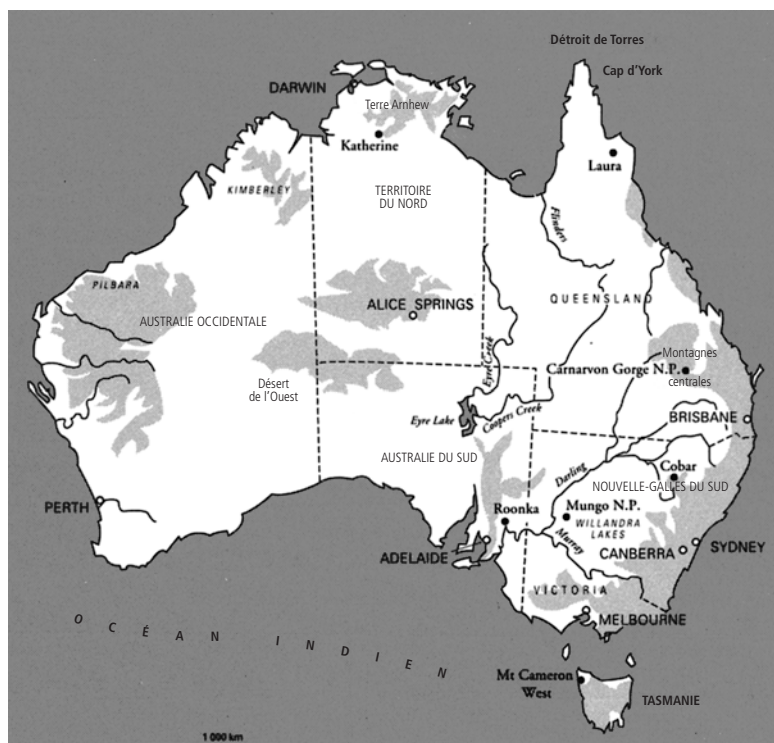
La fin du Pléistocène a été en Australie une période de transformations progressives. Aucune frontière nette, aucun bouleversement climatique ne

séparent la fin du Pléistocène et le début de l'Holocène, comme ce fut le cas dans l'hémisphère Nord. Le mode de vie des Aborigènes n'a donc subi aucun changement rapide et généralisé. Les pratiques économiques très diversifiées qu'ils avaient développées au cours du Pléistocène étaient suffisamment souples pour leur permettre non seulement de survivre, mais encore de jouir d'une relative abondance et de s'adapter, sans grandes modifications de leur mode de subsistance ou de leur style de vie, à l'amenuisement et au dessèchement du continent consécutifs à l'élévation du niveau de la mer et au réchauffement du climat de l'Holocène.

Le niveau de la mer semble s'être élevé rapidement jusqu'à il y a 7 000 ans, puis plus lentement, pour se stabiliser voici environ 5 000 ans. Les côtes australiennes sont donc demeurées depuis cinq millénaires à peu près identiques à ce qu'elles sont aujourd'hui. Avec l'élévation du niveau de la mer, les eaux ont recouvert de larges portions de terres, mais la stabilisation du niveau a entraîné par ailleurs une extension des récifs et des estuaires de marée, qui étaient de toutes les parties du littoral accessibles aux Aborigènes, les plus riches en poisson, en mollusques et en coquillages. Des lagons se formèrent ainsi à l'embouchure des rivières, protégés par des barrières de sable qui, jusque-là, avaient été régulièrement balayées par la progression de la mer. De même, l'inondation des vallées fluviales provoqua la formation de nombreuses criques et baies regorgeant de nourriture.

Tandis que certaines régions, en particulier sur le littoral, devenaient plus faciles à exploiter pour l'homme, d'autres s'appauvrirent ou devinrent même inhabitables. La région des lacs Willandra, dans l'ouest de la Nouvelle-Galles du Sud (carte 25), est l'un de ces habitats humains où les conditions d'existence se sont détériorées il y a 5 000 ans. En bordure des étendues désertiques du centre de cette région semi-aride, où se trouve le lac Mungo, a été inscrite sur la Liste du patrimoine mondial en raison de son intérêt archéologique et géomorphologique (Flood, 1994, p. 39-55). Au Pléistocène, les lacs Willandra étaient en général emplis d'eau douce et les gros poissons et les moules y étaient suffisamment abondants pour nourrir une importante population humaine, mais ils s'évaporèrent et s'asséchèrent progressivement à la suite de changements climatiques survenus voici quelque 17 500 ans et, vers 1300 av. J.-C., la plupart avaient disparu. Contraints de trouver de nouvelles sources de nourriture, les chasseurs-cueilleurs allèrent s'établir le long de grands fleuves comme le Murray et le Darling et adoptèrent comme nouvel aliment de base la farine obtenue d'une graminée. La collecte des graines à grande échelle, leur broyage et leur cuisson constituèrent d'importants progrès technologiques qui se produisirent aussi tôt qu'en Asie occidentale ou que dans n'importe quelle autre région du monde.

Comment se fait-il que l'utilisation de cette graminée (*Panicum decompositum* ou millet australien) n'ait pas débouché sur l'agriculture et le passage à



Carte 25 L'Australie.

un mode de vie sédentaire ? Parmi les raisons qui ont été avancées pour expliquer pourquoi les Aborigènes ne sont jamais devenus des agriculteurs, des horticulteurs ou des éleveurs, on a cité l'absence de plantes et d'animaux se prêtant à la domestication, l'absence de bouleversements écologiques exigeant un changement radical du mode de vie, une tendance innée au conservatisme culturel ou la profusion des ressources. On a parfois qualifié les groupes de chasseurs-cueilleurs de « société d'abondance originelle », vivant en harmonie avec son environnement (Lee et Devore, 1968). Trop idéaliste peut-être dans le cas de certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs, cette conception est sans doute assez proche de la réalité s'agissant des aborigènes d'Australie. Il n'est pas impossible que la chasse et la cueillette aient fourni à ces derniers des ressources suffisamment abondantes pour qu'ils n'aient pas éprouvé le besoin de chercher à accroître le rendement des plantes qu'ils consommaient ou de se constituer des réserves. Cette abondance était peut-

être le résultat d'un équilibre écologique, la population se maintenant en dessous du seuil à partir duquel l'environnement n'aurait pas suffi à assurer sa subsistance. En d'autres termes, les ressources disponibles permettaient de nourrir beaucoup plus de bouches qu'il n'était nécessaire. En l'absence de toute crise écologique ou démographique, rien ne poussait par conséquent à accroître les ressources vivrières par des techniques relevant de l'agriculture.

Telle est apparemment l'explication la plus plausible à cette absence de l'agriculture dans l'Australie préhistorique : les chasseurs-cueilleurs n'avaient aucune raison de chercher à produire davantage de nourriture parce qu'ils maintenaient leur population à un niveau d'équilibre par rapport à l'environnement. Le produit de leurs collectes, extrêmement efficaces, était si abondant qu'il était inutile de déployer des efforts supplémentaires pour cultiver des plantes.

LE PROBLÈME DE L'AGRICULTURE

La question de savoir si certains mammifères australiens auraient pu être domestiqués est vite résolue : aucun marsupial originaire du continent ne se prêtait à la domestication. Aucun des animaux — cochons, vaches, moutons, chèvres ou poulets — qui furent domestiqués dans d'autres parties du monde ne vivait en Australie à l'époque préhistorique. Il s'y trouvait néanmoins des oiseaux — oies, pélicans ou mégapodes — qui auraient pu être domestiqués, mais ils ne le furent pas. Cette situation contraste avec celle que l'on peut observer en Papouasie-Nouvelle-Guinée (White et O'Connell, 1982, p. 171-197).

Les aborigènes du nord de l'Australie pratiquent la cueillette de certains produits végétaux alors que les habitants de la Papouasie-Nouvelle-Guinée les cultivent. L'une de ces plantes, le cocotier, poussait à l'époque préhistorique sur la côte orientale de la péninsule du cap d'York ; il s'y était probablement implanté spontanément après échouage de noix de coco dispersées en mer et apportées par les courants. Rien ne permet de penser que les Aborigènes auraient intentionnellement planté ou soigné des cocotiers avant l'arrivée des Européens.

L'igname (*Dioscorea* sp.) était un aliment de base aussi bien dans le nord de l'Australie qu'en Papouasie-Nouvelle-Guinée, et l'on trouvait aussi sur le continent d'autres tubercules, comme le taro (*Colocasia* sp.) et l'arrow-root de Polynésie (*Tacca* sp.). L'important, toutefois, n'est pas tant la présence d'une plante alimentaire que sa relative abondance et la plus ou moins grande facilité avec laquelle on peut la cultiver. De nombreuses plantes alimentaires qui poussent à l'état sauvage dans la péninsule du cap d'York, mais qui ont été domestiquée en Asie, ont besoin de pluies régulières et se sont mal acclimatées aux terres peu fertiles et aux saisons sèches de cette région de l'Australie

(Golson, 1971), où les sols les plus propices à l'agriculture étaient occupés par la forêt humide. D'éventuels agriculteurs auraient certes pu défricher celle-ci en pratiquant des brûlis, mais il aurait fallu de sérieuses raisons pour entreprendre une tâche aussi ardue. Contrairement aux horticulteurs insulaires, les aborigènes du continent pouvaient aller s'installer ailleurs lorsque la nourriture venait à manquer ; c'est pourquoi, sans doute, ils n'éprouvèrent jamais le besoin de se livrer à des activités de jardinage.

L'Australie préhistorique ne possédait pas le maïs, base de l'agriculture en Mésio-Amérique, ou le blé et l'orge de l'Asie centrale, mais il y poussait à l'état sauvage une autre céréale qui devint un des éléments essentiels de l'alimentation dans certaines parties arides de l'arrière-pays australien. Il s'agit d'une variété de millet (*Panicum decompositum*) se rattachant étroitement à la famille de plantes qui en d'autres parties du monde a produit, après domestication, le millet commun (*Panicum miliaceum*) et le millet d'Italie (*Setaria italica*).

Étant donné qu'ils pratiquaient la collecte du grain depuis la fin du Pléistocène, pourquoi les cueilleurs australiens ne se sont-ils pas faits cultivateurs ? Ils réunissaient toutes les conditions de « préadaptation » que l'on juge d'ordinaire nécessaires : ils consommaient une grande variété de produits sauvages, possédaient la technologie de la pierre polie et disposaient de moyens de stockage. En Nouvelle-Galles du Sud, les bassins fluviaux semi-arides de l'intérieur offraient des environnements analogues à ceux du Mexique et de la Mésopotamie, où l'agriculture s'est développée, même si ces deux dernières régions ont une topographie plus variée et étaient sans doute moins sujettes à des crues et des périodes de sécheresse brutales que l'arrière-pays australien.

L'un des principaux problèmes auxquels se heurtent les populations qui pratiquent la cueillette des céréales sauvages tient au fait que les graines ne mûrissent généralement pas toutes en même temps, de sorte qu'il est difficile d'en récolter d'importantes quantités en une seule fois. Le problème était résolu en moissonnant au moment où la graine était gonflée mais la tige encore verte. Les plantes étaient alors regroupées en tas, le temps de laisser les graines mûrir et sécher, puis elles étaient battues et l'on recueillait les graines.

Pour récolter de grandes quantités de graminées, on arrachait les plantes par la racine, puis on sectionnait les tiges ou on les égrenait pour recueillir le grain dans un récipient en écorce, comme on le fait d'ordinaire dans le centre de l'Australie. Des couteaux à moissonner en pierre étaient utilisés dans la région de Cooper's Creek, dans le sud-ouest du Queensland, preuve de l'existence de pratiques semi-agricoles dans l'intérieur des terres.

La cueillette des céréales représentait essentiellement une adaptation aux terres arides du centre du continent, région où le niveau des précipitations annuelles ne dépassait pas en moyenne 300 millimètres. Dans les parties

mieux arrosées de la zone tropicale et des côtes, c'étaient les fruits secs et charnus et les tubercules, et non les graminées, qui occupaient la première place dans l'alimentation. Le centre et le sud du continent ne possédaient pratiquement aucune plante alimentaire susceptible d'être domestiquée, à l'exception du millet sauvage qui faisait l'objet d'une exploitation intensive, mais n'était pas stocké en quantités importantes ou planté. Les habitants des plaines fluviales étaient en fait les seuls occupants de l'Australie tempérée qui auraient pu se lancer dans la culture des céréales. On a qualifié d'« agriculture naissante » leur exploitation du millet sauvage, dont le produit représentait 30 % environ de l'alimentation, mais les derniers pas — travailler la terre, planter des semences et stocker les excédents de récoltes — n'ont pas été franchis. À n'en pas douter, le travail que les Aborigènes auraient dû fournir pour retourner la terre et l'ensemencer était hors de proportion avec les avantages qu'ils en auraient tirés. Au lieu de cela, ils s'appliquèrent à optimiser leur approvisionnement en nourriture par une très large diversification de la chasse et de la cueillette et le recours à un ensemble complexe de techniques hautement spécialisées.

LA PRÉPARATION DES PLANTES TOXIQUES

L'exploitation des cônes toxiques de *Macrozamia* et autres cycadées était de toutes les activités économiques la plus spécialisée et la plus évoluée. Cette technique aurait été introduite au Queensland il y a 4 500 ans à peu près sous sa forme actuelle, le savoir-faire extrêmement poussé qu'exige la préparation de ces fruits toxiques étant une des raisons principales qui incitent à lui attribuer une origine étrangère (Beaton, 1982).

Le *Macrozamia* est une variété de cycas, plante à port de palmier ou de fougère vieille de 200 millions d'années. Il possède des organes reproducteurs, ou « strobiles », dont la forme rappelle celle des ananas. Volumineux et brillamment colorés, ces fruits sont extrêmement toxiques, comme un certain nombre d'Européens l'ont découvert à leurs dépens. Ils ont aussi des effets nocifs sur le bétail, chez qui ils provoquent ce que les éleveurs locaux appellent le « tournis du zamier ». On a découvert en outre que les cycas contiennent une des substances les plus cancérigènes du monde.

Extraire le poison des cônes de cycas était une opération longue et compliquée. Les procédés variaient légèrement selon les régions. L'un d'eux consistait à ouvrir les cônes et à les faire tremper dans l'eau pour leur faire dégorger le poison. Une fois débarrassés de leurs éléments toxiques, les cônes étaient broyés de façon à obtenir une substance farineuse comme de la fécule qui, après cuisson, donnait le « pain de cycas ». Le poison pouvait aussi être éliminé par fermentation. Les cônes, coupés en morceaux, étaient

placés dans de vastes récipients ou des fosses pendant plusieurs mois. Il est possible de les consommer sans risque lorsqu'il s'est formé une écume ou des moisissures, mais nul ne songerait à manger des cycas sans avoir une longue expérience de leur préparation.

Les cycas ont une valeur nutritive remarquablement élevée : ils contiennent 43 % d'hydrates de carbone et 5 % de protéines. De nombreuses variétés donnent d'énormes quantités de fruits et fournissent par conséquent à l'hectare une quantité de nourriture plus importante que beaucoup de cultures. Les Aborigènes augmentèrent encore la surface des boqueteaux de cycas en éliminant la végétation concurrente par des brûlis soigneusement contrôlés. Ces boqueteaux sont donc le produit de transformations écologiques. Des brûlis réguliers permettaient en outre de multiplier la production par 7 ou par 8 et de s'assurer que tous les cônes mûriraient en même temps. Il devenait alors possible de nourrir les nombreuses personnes se réunissant à l'occasion de cérémonies.

Dans des régions comme la Terre d'Arnhem, les cycas pouvaient assurément fournir une nourriture rituelle suffisante à des centaines de personnes rassemblées dans un camp pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois d'affilée. De même, sur les hauteurs centrales du Queensland, les noix de *Macrozamia* servaient essentiellement d'« aliments de communion » qui étaient consommés par de vastes assemblées à des fins cérémonielles ou rituelles (Bowdler, 1981). Que leurs fruits aient servi d'aliments de base ou de communion, les cycas produisaient une nourriture riche, abondante, régulière et facile à se procurer une fois que l'on savait comment la préparer. Or, l'ensemble des opérations nécessaires à cette préparation prend moins de temps qu'on ne pourrait le penser. Chez les Anbara de la Terre d'Arnhem, la collecte des cônes et la préparation du pain de cycas permettent d'obtenir en une heure de travail un kilo environ de nourriture, soit une ration de 1 300 calories. Une femme peut donc se nourrir convenablement en travaillant à peine deux heures par jour (Meehan, 1982).

LA CULTURE DU BÂTON À FEU

Les Aborigènes ne travaillaient pas la terre, mais ils appliquaient un certain nombre de techniques horticoles, repiquant par exemple les fanes d'ignames et autres tubercules ou favorisant la croissance des arbres fruitiers qui poussaient à proximité de leurs campements (Flood, 1994, p. 259-260). Ils savaient aussi utiliser le feu pour protéger et développer les plantes vivrières, selon une technique qui a été baptisée « culture au moyen du bâton à feu » (Jones, 1969). Le feu est l'un des outils les plus importants des Aborigènes, mais c'est un outil qui échappe en grande partie à l'observation des archéo-

logues. Telle que l'ont découverte les premiers colons occidentaux, la végétation australienne avait été en grande partie façonnée par l'homme. Elle était le résultat des brûlis pratiqués par les Aborigènes pendant des milliers d'années.

Le feu servait de moyen de signalisation et, utilisé pour débroussailler les chemins et tuer les serpents tapis dans les buissons, il facilitait les déplacements. Les Aborigènes entretenaient leurs pistes en procédant à des brûlages répétés dans la savane tropicale ainsi que dans la brousse épaisse et les forêts compactes de la zone tempérée. Sur tout le continent, les chasseurs allumaient des feux pour rabattre le gibier : les animaux étaient tués à coups de lance ou de massue lorsqu'ils débouchaient des fourrés pour échapper aux flammes.

De vastes superficies étaient aussi incendiées pour des résultats à plus long terme. Une fois brûlé, le bush se régénérail, de nouvelles plantes poussaient, attirant les kangourous et autres herbivores qui servaient alors de proies aux chasseurs. De même, le feu favorisait la repousse des eucalyptus et des plantes comestibles comme les racines de fougère ou les feuilles nouvelles et les pousses de certains végétaux. Les cendres agissaient comme un engrais et de jeunes pousses tendres et vertes sortaient de terre après les premières fortes pluies (Flood, 1994, p. 250-252).

La culture au moyen du bâton à feu ne peut pas être assimilée à l'agriculture par écobuage mais, que cela ait été voulu ou non, le brûlage répété de vastes superficies avait à long terme un effet analogue : étendre les zones habitables par l'homme et accroître et diversifier les ressources alimentaires.

LA RÉGULATION DE LA POPULATION

Des groupes comme les Bagundji, vivant sur la rivière Darling, maintenaient un certain équilibre entre le niveau de leur population et les ressources alimentaires de leur environnement. Les nouveau-nés étaient tués dans les moments de disette, mais rien n'indique que les épisodes de sécheresse aient fait des victimes dans le reste de la population. Les mauvaises années, le nombre de bouches à nourrir était ramené à un niveau convenable de sorte qu'il était possible de se nourrir sans trop d'efforts en temps normal ou en période d'abondance (Allen, 1974).

Lorsque la nourriture se faisait rare, il fallait consacrer plus de temps et d'efforts à la collecte, sans en changer pour autant les méthodes. Les terres étaient loin de manquer comme en Asie centrale ou dans le goulet étranglé du Mexique. Dans les moments difficiles, il suffisait aux Aborigènes de se déplacer plus souvent et sur de plus longues distances. Les habitants du désert de l'Ouest, le milieu le plus inhospitalier qui soit, parcouraient fréquemment des distances de 400 ou 500 kilomètres, en particulier en période de sèche-

resse. De fait, un groupe qui a fait récemment l'objet d'observations s'est déplacé neuf fois en l'espace de trois mois, explorant près de 2 600 km² de désert de sable à la recherche de nourriture (Gould, 1980, p. 6-28 et p. 68-69).

L'économie des aborigènes d'Australie se caractérise par sa souplesse, les groupes se nourrissant d'aliments très variés et sachant tirer parti d'une abondance saisonnière ou d'occasions fortuites comme l'échouage d'une baleine sur le rivage. Cette diversification permet de minimiser les risques et de surmonter la pénurie d'une catégorie quelconque d'aliments beaucoup mieux que ne parvient à le faire une communauté d'agriculteurs dépendant d'une gamme plus étroite de ressources alimentaires. Les aborigènes d'Australie n'ont jamais été exposés à la famine par suite d'une mauvaise récolte.

Le niveau de la population variait en fonction de la quantité de nourriture disponible, laquelle dépendait à son tour des ressources en eau, celle-ci étant généralement plus abondante là où la pluviosité était la plus élevée. Le nombre de bouches qui pouvaient être nourries était déterminé par la quantité de nourriture disponible durant la période la plus difficile, c'est-à-dire en général l'hiver dans la zone tempérée. L'abondance estivale était mise à profit non pour nourrir un plus grand nombre de personnes en collectant et en stockant des surplus, mais pour consacrer plus de temps aux joies de l'esprit. Dans un environnement favorable, la quête de la nourriture n'occupait qu'une ou deux heures de la journée en période d'abondance; dans les régions les plus pauvres, elle demandait en général moins de six ou sept heures par jour. Même dans le désert, par temps de sécheresse, les femmes parvenaient à ramasser en deux ou trois heures de quoi nourrir tout un groupe pendant une journée entière (Gould, 1980, p. 64).

L'ALIMENTATION ET LE STOCKAGE DES ALIMENTS

Le mode de vie traditionnel des Aborigènes leur permettait non seulement de disposer de plus de loisirs que n'en possède habituellement un agriculteur ou un employé de bureau, mais encore de mieux se nourrir que ces derniers. L'alimentation de groupes dont l'économie a été étudiée de façon détaillée s'est révélée plus équilibrée, plus variée et plus nourrissante que celle de nombreux Occidentaux. Les Anbara, qui vivent sur le littoral de la Terre d'Arnhem, absorbent en moyenne quelque 2 400 kilocalories par jour, dont 40 à 50 % leur sont fournis par du poisson, des coquillages, des crustacées ou la viande d'une cinquantaine d'animaux terrestres et d'oiseaux (Meehan, 1977).

Dans d'autres parties du monde, la production de surplus agricoles conduisit à mettre au point des techniques et des moyens de stockage. Mais la conservation prolongée de nombreux aliments posait en Australie de multiples problèmes. De fait, la difficulté de stocker la nourriture sous le climat

australien est sans doute une des raisons qui expliquent pourquoi les Aborigènes ne se sont jamais constitués de réserves. Les températures élevées et le caractère fortement saisonnier des précipitations rendaient le stockage des aliments malaisé dans la partie tropicale, non seulement pour les Aborigènes, mais aussi pour les premiers colons européens. Au reste, les premiers « explorateurs » européens découvrirent souvent que, malgré le recours aux techniques de salaison et de fumaison inconnues des Aborigènes, le gibier abattu devenait impropre à la consommation en l'espace de quelques heures.

Dans de nombreuses techniques de conservation utilisées dans d'autres régions du monde, l'essentiel consiste à faire bouillir les aliments, mais les Aborigènes n'avaient pas les moyens de procéder à cette opération. Dans les îles du détroit de Torres, que l'on peut presque apercevoir à la pointe du cap d'York, on se servait de conques marines pour faire bouillir des lamelles de chair de tortue que l'on faisait ensuite sécher au soleil sur des brochettes. Cette viande séchée permettait d'emporter des vivres pour des expéditions en pirogue de plusieurs semaines. Au cap d'York, en revanche, les conques marines étaient employées seulement pour stocker l'eau et non pour la faire bouillir; les aliments étaient cuits dans les fours de terre ou encore rôtis ou grillés.

À la difficulté de préserver les aliments de la chaleur, de l'humidité, des animaux terrestres, des oiseaux et des insectes tels que termites et sauterelles s'ajoutaient les inconvénients du nomadisme, mode de vie traditionnel des aborigènes d'Australie. Si certains groupes occupaient parfois un même campement durant plusieurs mois lorsque l'environnement était favorable, aucun ne demeurait en un même endroit tout au long de l'année. Là où la nourriture était plus rare, les groupes se déplaçaient fréquemment. Hormis quelques objets, comme les grosses meules, qui étaient parfois laissés sur place, les chasseurs-cueilleurs emportaient avec eux tout leur équipement de base; il leur fallait aussi porter les nouveau-nés et les enfants. Une comparaison du matériel culturel des différentes régions révèle que l'équipement est plus varié dans les zones riches en ressources, où le nomadisme est relativement peu développé.

La principale raison pour laquelle l'agriculture, qui exige un mode de vie sédentaire et des possessions matérielles plus nombreuses, ne s'est pas développée en Australie fut probablement l'abondance des ressources et l'absence de bouleversements majeurs de l'environnement à l'échelle du continent. Les observations archéologiques montrent que le système économique qui caractérise les aborigènes d'Australie, fondé sur une alimentation diversifiée, non spécialisée et liée à des déplacements saisonniers, remonte à des temps très anciens. Malgré l'assèchement des lacs de l'intérieur au Pléistocène, les groupes du lac Mungo avaient, voici 30 000 ans, à peu près la même alimentation que les Bagundji au siècle dernier, à l'exception des graminées qui s'y sont ajoutées au cours de la première moitié de l'Holocène.

LA CULTURE MATÉRIELLE

L'outillage

Un certain nombre d'innovations ont eu lieu vers la moitié de l'Holocène. Il y a 3 000 à 2 000 ans av. J.-C., de nouveaux outils spécialisés composites, formant ce que l'on a appelé la « tradition des petits outils » (*Small Tool Tradition*) sont venus compléter la panoplie existante. Cette tradition se caractérise principalement par de petites lames élancées, symétriques, aménagées par des retouches délicates ou taillées par pression dans une roche à grain fin, qui, assujetties à des manches en bois, constituaient des armes légères mais extrêmement efficaces. Parmi ces outils composites, formés de deux ou même trois éléments, figuraient des propulseurs (*atlatl*) et des pointes de lance en pierre qui étaient fixées avec de la résine à l'extrémité de longues hampes en bois.

Le propulseur ou *woomera* (c'est le nom que lui donnent le plus souvent les Aborigènes) semble avoir été inventé en Australie même au milieu de l'Holocène. Cet instrument, qui permettait d'améliorer de plus de 100 mètres la distance à laquelle une lance pouvait être projetée, faisait de celle-ci une arme d'une redoutable efficacité que les aborigènes australiens utilisaient aussi bien comme outil de chasse contre les gros animaux que comme arme de guerre ou arme individuelle de combat.

Les spécialistes de l'histoire des cultures se demandent depuis longtemps pourquoi l'arc et la flèche n'ont jamais été utilisés en Australie. Cette absence pourrait s'expliquer si le continent était resté, comme la Tasmanie, complètement isolé du reste du monde depuis l'invention de cette arme, mais ce qui rend la chose étonnante est que d'autres inventions étrangères, comme la pirogue à balancier, ont bien été adoptées par les Aborigènes. L'emploi de l'arc et de la flèche est attesté à l'ère postglaciaire sur tous les continents habités, à l'exception de l'Australie. On considère généralement que c'est une arme de chasse et de combat plus efficace que la lance, mais il semble que cette conception soit erronée dans le cas de l'Australie. Les habitants de la Papouasie et des îles du détroit de Torres utilisaient les arcs et les flèches et le capitaine Cook en aperçut sur les îlots les plus proches du cap d'York, mais les Australiens n'en possédaient pas. Les aborigènes de la péninsule du cap d'York — mais aussi les insulaires — considéraient, semble-t-il, les lances et propulseurs du continent comme des armes supérieures pour le combat, la chasse et la pêche. Très recherchées par les habitants des îles occidentales du détroit de Torres, ces lances étaient le principal objet d'échange des groupes de la péninsule du cap d'York. Les propulseurs étaient aussi exportés vers les îles où ils servaient à la pêche au dugong. Le commerce portait principalement sur deux types de lances : l'une avec un harpon à quatre barbes en os, et

l'autre, une lance de combat comportant, fixé sur la hampe, un os formant à la fois une barbe et une pointe. Les lances furent probablement les premiers produits d'exportation de l'Australie.

Avec sa puissance de jet et sa force de pénétration, multipliées par le levier du propulseur, la lance était sans aucun doute plus efficace que la flèche contre les grands marsupiaux d'Australie. La flèche était utilisée dans la région du Transfly pour chasser le plus gros des wallabies de Papouasie, le *Macropus agilis*, mais les Australiens avaient affaire à des animaux de taille beaucoup plus importante et à la peau plus coriace, sur lesquels elle aurait eu peu d'effet.

Une autre arme nouvelle était la « lance mortelle », long manche de bois hérissé de pas moins de 12 barbes en pierre qui étaient maintenues en place avec de la résine dans deux rainures creusées de part et d'autre de son extrémité. Les barbes étaient orientées de telle sorte qu'une fois la lance plantée dans la chair elle ne s'en détachait pas facilement et l'animal blessé mourait à force de perdre son sang quand il n'était pas tué sur le coup.

Tous les objets nouvellement apparus n'étaient pas des armes de guerre ou de chasse. Certains, comme de petites herminettes au tranchant anguleux, souvent fixées à l'extrémité d'un propulseur, étaient des outils spécialisés destinés à des emplois particuliers — en l'occurrence, comme ciseaux servant à tailler dans le bois extrêmement dur des zones arides divers objets tels que boomerangs, plats ou boucliers. D'autres étaient fabriqués à des fins précises, comme les grandes meules plates avec lesquelles on écrasait les graines résistantes des graminées sauvages des régions arides pour en tirer la farine qui servait à faire du pain.

L'art rupestre

La plupart des peintures et des gravures rupestres sont impossibles à dater mais on a toutes les raisons de penser que des peintures, des gravures et des dessins au pochoir ont été réalisés au cours de la période étudiée, et que celle-ci a été marquée par l'apparition d'un style figuratif, supplantant dans certaines régions les motifs géométriques caractéristiques des gravures de la période précédente.

L'art rupestre australien témoigne à l'Holocène récent d'une grande diversité régionale (Flood, 1990, 1994, p. 276-31 ; Walsh, 1988). Cette diversité n'est pas liée à la différence de nature des roches ayant servi de support, mais paraît plutôt refléter l'existence d'aires culturelles différentes. En Tasmanie, l'art pariétal est presque exclusivement représenté par des gravures (*ill. 161*), tandis que les peintures dominent très largement au Victoria. En Nouvelle-Galles du Sud, les galeries les plus remarquables se trouvent dans la partie occidentale de la région de Cobar, où de petits personnages rouges et blancs, pleins de vie, dansent sur les parois de nombreux

abris. Les peintures du littoral de la Nouvelle-Galles du Sud sont en revanche de plus grandes dimensions et traitent plus souvent des thèmes marins. Cependant, la région de Sydney se signale avant tout par ses milliers de silhouettes gravées dans la roche, la plupart presque grandeur nature, qui représentent les sujets les plus variés : baleines, oiseaux-lyres, personnages ancestraux, dingos, etc.

L'art de la gravure est à son apogée dans la région de Pilbara, dans l'Australie occidentale, où il apparaît dans toute sa richesse et sa diversité. Certains dessins représentent des animaux aujourd'hui disparus en Australie, comme le thylacine ou « tigre de Tasmanie » aux rayures caractéristiques, qui, depuis 3000 ans, ne survit plus qu'en Tasmanie. On trouve aussi des dessins linéaires, mais réalistes, d'animaux, souvent grandeur nature, et des figures humaines et animales dont la silhouette, exécutée par piquetage, est peinte d'une couleur crème qui se détache sur le fond brun de la roche. Nous n'avons aucun moyen de dater ces gravures mais il est évident que celles dont le coloris a gardé sa fraîcheur et son éclat sont plus récentes que d'autres, presque totalement effacées par les craquelures, l'érosion et la patine.

Les gravures plus récentes témoignent d'une vitalité et d'un sens du mouvement étonnants pour des œuvres exécutées sur un support aussi difficile que la roche à l'aide d'un percuteur et d'un ciseau. D'élégantes silhouettes, campées avec hardiesse, composent des tableaux saisissants où on les voit courir, danser, se battre ou faire l'amour. Parmi les nombreuses représentations humaines, on remarque d'étranges personnages anthropomorphes appelés *kunungera*. Ces effigies masculines sont dotées de mains fourchues, d'organes génitaux démesurés, de museaux proéminents et de longues « antennes » ondulant sur leur tête. Ces *kunungera* et autres gravures du même type n'étaient pas soustraits aux regards, car ils décorent souvent les rochers les plus haut placés de certains amoncellements pyramidaux d'où ils dominent, tels des tableaux accrochés aux murs d'une gigantesque galerie, les mornes étendues des plaines sablonneuses.

Non seulement ces œuvres pouvaient être contemplées par les femmes et les enfants aussi bien que par les hommes, mais il se peut même qu'elles aient été exécutées par des femmes : en effet, elles se trouvent invariablement à proximité d'une mare et à quelques mètres à peine en général d'endroits où la roche laisse apparaître une surface ovale aplanie par le broyage répété des grains. Le broyeur a souvent été abandonné sur place et des débris semblables à ceux de graines végétales ont été parfois découverts dans les fissures de la roche. Or le broyage des graines, mêlées ensuite à de l'eau pour former une pâte, est dans la société aborigène australienne une tâche traditionnellement réservée aux femmes. Les aires de broyage sont régulièrement associées aux gravures et il est vraisemblable que les figures viriles des *kunungera* sont représentatives d'un art féminin, analogue aux voluptueuses figures fémi-

nines qui ont été peintes en d'autres endroits par des artistes de sexe masculin à des fins de « magie amoureuse ».

Par leur splendeur visuelle, les peintures rupestres des plateaux de Kimberley, du territoire du Nord et de la péninsule du cap d'York ne le cèdent en rien à celles que l'on peut voir dans d'autres parties du monde. Les plateaux de Kimberley sont célèbres pour leurs *wandjina*, immenses personnages colorés. Les minuscules peintures de *mimi*, caractéristiques de la forme la plus ancienne de l'art rupestre en Terre d'Arnhem, témoignent de la même vigueur et de la même perfection artistique. Dans un style impressionniste et dynamique, elles dépeignent avec un luxe remarquable de détails des scènes de la vie préhistorique saisies sur le vif (ill. 162). Beaucoup mieux connues, les œuvres plus récentes de la Terre d'Arnhem appartiennent au minutieux style « aux rayons X », dans lequel le squelette et les viscères des êtres sont représentés au même titre que leur apparence extérieure.

L'art rupestre du Queensland est encore différent. La péninsule du cap d'York possède l'un des plus remarquables et des plus vastes ensembles de peintures pariétales du monde. D'immenses représentations naturalistes d'animaux, d'oiseaux, de plantes, d'êtres humains et d'esprits ornent les murs de centaines d'abris-sous-roche. Les figures de certains ancêtres mythologiques sont délicatement dessinées et décorées avec soin. D'autres peintures utilisées pour des pratiques de magie ou de sorcellerie montrent des hommes et des femmes dotés d'organes génitaux difformes, tête en bas, frappés par une lance ou mordus par un serpent.

Les dessins réalisés au pochoir se rencontrent sur la quasi-totalité du territoire australien, mais cette forme d'art pariétal est surtout représentée dans le Carnarvon National Park, dans les montagnes centrales du sud du Queensland, où elle trouve son expression la plus aboutie. Divers motifs où des mains, pieds, pendentifs, haches, massues, boomerangs et autres objets forment des compositions décoratives exécutées avec des pigments rouge, jaune et noir qui se découpent vivement sur les parois de grès blanc. Expressions d'un art coloré et saisissant, ces dessins sont aussi de précieux témoins de la culture matérielle locale (ill. 163). Les données archéologiques montrent que ce style est apparu dans le sud du Queensland, il y a environ 4 000 ans, à la même époque que la *Small Tool Tradition* et les techniques de préparation des cyncas.

Chez les Aborigènes, l'art pour l'art n'existe pas ; l'art n'est jamais dissocié de la vie religieuse et c'est à ce titre un élément fondamental des cérémonies et des rituels. La valeur esthétique de l'objet ou du site décoré passe toujours au second plan, éclipsée par son utilisation rituelle ou pratique. Dans la société traditionnelle, il n'y avait pas d'artistes professionnels, même si l'on reconnaissait à certains individus un talent exceptionnel. Les œuvres les plus significatives de l'art aborigène sont le reflet de croyances religieuses. Elles évoquent certains aspects des mythes à travers la représen-

tation symbolique des grands esprits, permettant ainsi aux Aborigènes de retrouver le Temps du Rêve, l'âge de la Création. Elles sont l'expression tangible du bien-fondé et de la réalité du mythe ainsi que de l'union des Aborigènes avec la nature.

Les pratiques funéraires

Les coutumes funéraires sont très variées en Australie à l'époque de l'Holocène. La crémation est attestée en Tasmanie, mais l'inhumation était la pratique la plus courante sur le continent. Les fouilles importantes qui ont été menées ces dix dernières années à Roonka, sur la rivière Murray, en Australie méridionale (Pretty, 1977), ont fourni de nombreuses indications sur les pratiques funéraires en usage entre 3000 et 700 av. J.-C. Plus de 150 sépultures ont en effet été découvertes sur ce site. Ces vestiges se trouvaient dans une dune de sable située sur une terrasse à proximité d'un coude de la rivière et furent exposés par l'érosion à la suite d'une crue brutale survenue en 1956. La dune servait probablement de refuge à des chasseurs-cueilleurs pendant les crues annuelles de la rivière, qui devaient submerger la plus grande partie de la vallée pour de longues périodes. Les morts étaient inhumés de trois façons différentes : entièrement allongés sur le dos, en position contractée et couchés sur le côté ou dans la position « couchée-contractée », c'est-à-dire allongés sur le dos, mais les jambes repliées ou relevées. Ce dernier type de sépulture est plus ancien que les deux autres à Roonka III (daté de 4 000 ans) ; il y a donc bien eu des changements importants dans la manière d'ensevelir les morts. Les deux premiers types d'inhumation paraissent contemporains et concurrents.

Les sépultures de Roonka montrent que le traitement réservé aux morts dépendait de leur statut social. Certains membres de la population avaient droit, semble-t-il, à des funérailles compliquées, alors que d'autres étaient ensevelis de façon hâtive. Des ossements humains brisés et carbonisés ont été retrouvés parmi des détritiques dans un campement contemporain des sépultures solennelles de Roonka III. Il pourrait s'agir d'ossements d'ennemis tués au combat, mais il semble aussi que les dépouilles des enfants et des personnes très âgées étaient déposées ailleurs et que seuls les adultes étaient inhumés dans la dune. Il ne s'agissait pas seulement des guerriers de la tribu, car il y avait aussi des femmes. Toutefois, les hommes étaient beaucoup plus nombreux et portaient des traces d'avulsion dentaire, signe qu'ils avaient subi l'initiation. Ces découvertes concordent avec les pratiques observées aux temps historiques dans la région du Murray, où on laissait parfois les malades et les vieux agoniser en pleine nature, tandis que les cadavres des jeunes enfants étaient soit abandonnés sur le champ, soit empaquetés et transportés de place en place afin qu'ils se dessèchent, après quoi le paquet était déposé dans une anfractuosité de rocher ou au creux d'un arbre.

Les sépultures les plus prestigieuses renferment un important mobilier funéraire. La plus remarquable qui ait été exhumée à ce jour en Australie est la tombe 108, qui appartient à la phase la plus ancienne de Roonka III, datée de 4 000 ans environ. Il s'agit d'un profond puits cylindrique ouvrant sur une chambre de petite dimension dans laquelle un homme adulte reposait allongé sur le dos, mais les jambes repliées. À ses côtés gisait un petit enfant, couché sur son bras gauche. L'homme et l'enfant étaient tous deux parés de somptueuse façon. L'homme avait la tête ceinte d'un bandeau constitué de deux rangées parallèles d'incisives de wallaby, disposées par paires et munies d'une encoche pour donner plus de prise à la bandelette qui devait les maintenir en place (celle-ci était peut-être faite de cheveux humains, filés et tressés selon une technique encore en usage chez les aborigènes du centre de l'Australie). Un second collier d'incisives de wallaby — sans doute un brassard ou un second bandeau — se trouvait en travers de son avant-bras gauche. Les sépultures de Roonka donnent donc à penser que le port du bandeau, qui est aujourd'hui encore la marque des hommes initiés chez les aborigènes d'Australie, et la coutume d'arracher certaines dents durant les rites d'initiation remontent au moins à 4 000 ans.

L'homme paraissait avoir été étroitement enveloppé d'une cape en peau de bête, car son bras droit était serré contre son flanc et une série d'épingles en os, semblables à celles qui servaient à l'époque historique àagrafer ce type de vêtement, gisaient verticalement au milieu du corps. Derrière son épaule gauche se trouvait un amas compact de petits os de pattes d'animaux, comme si la cape avait été maintenue en place par les griffes de fourrures jetées pardessus l'épaule. Il s'agissait sans doute d'une cape d'opossum, semblable à celles qui, plus tard, étaient confectionnées avec parfois jusqu'à 80 peaux. À en juger par les ossements d'oiseaux retrouvés sur le côté gauche du corps, le vêtement était probablement bordé d'une rangée de plumes d'oiseaux décoratives. L'enfant portait un crâne d'oiseau en sautoir et un collier de vertèbre de reptile autour du cou et ses pieds étaient teintés d'ocre.

Cette sépulture incite à penser que la stratification de la société et les infanticides rituels remontent à plusieurs millénaires. Plusieurs autres tombes renfermaient elles aussi un adulte, un enfant et du matériel funéraire, et il est donc probable que l'inhumation simultanée des deux corps s'explique par la pratique rituelle de sacrifier de jeunes enfants plutôt que par des morts accidentelles survenues en même temps. La présence d'adultes du sexe masculin montre que nous n'avons pas simplement affaire à des enfants morts en même temps que leur mère ou tués parce que leur mère ne pouvait plus s'occuper d'eux. L'explication la plus satisfaisante de ces infanticides est qu'il s'agissait d'un rituel, pratiqué à la mort de certains hauts personnages, et qui était jugé plus important que la vie d'un enfant.

Les découvertes de Roonka ont éclairé la préhistoire de l'Australie d'un jour nouveau en faisant apparaître des changements culturels, une évolution et

une stratification de la structure sociale et la grande ancienneté de coutumes aborigènes caractéristiques comme les inhumations primaires et secondaires, le dépôt de présents funéraires dans les tombes et l'avulsion des dents.

L'INTENSIFICATION DES TRAITS SOCIOCULTURELS

On parle généralement d'intensification pour désigner un accroissement et de la productivité et de la production. Or, on peut observer en Australie à partir de 3000 environ av. J.-C. « la complexité croissante des relations sociales et le développement de l'économie et d'une semi-sédentarisation et, par conséquent, de la population » (Lourandos, 1985). Les découvertes archéologiques font apparaître des progrès dans les domaines suivants :

- (1) l'exploitation des sites et le rythme de leur création;
- (2) la complexité des systèmes économiques locaux (accroissement de la gamme de ressources exploitées et amélioration des techniques de récolte et de chasse);
- (3) l'exploitation d'environnements marginaux, tels que régions arides, montagnes, forêts humides et zones marécageuses;
- (4) la quantité de biens échangés, l'étendue des réseaux sociaux et la fréquence des célébrations rituelles.

Dans toute l'Australie, on note, à partir de 3000 av. J.-C., une augmentation remarquable du nombre des sites occupés et une intensification de leur exploitation. Il semble que cette période ait été marquée par une expansion économique sur le plan de la mise en valeur des terres et des ressources alimentaires ou autres, par l'adoption d'un mode de vie plus sédentaire — comme en témoigne la tendance à établir les camps de base en vue d'une occupation plus longue — et par une intensification des relations entre groupes — ainsi que l'indiquent l'accroissement des échanges et la multiplication des cérémonies. Ces mêmes tendances peuvent être décelées également en Tasmanie, il y a quelque 3 000 ans, bien que celle-ci fut complètement coupée du continent, ce qui donne à penser que l'intensification s'est produite indépendamment sur l'un et l'autre territoire et correspond à une évolution naturelle des sociétés dynamiques de chasseurs-cueilleurs.

Il n'est donc pas possible d'expliquer par un processus de diffusion les changements économiques et culturels qui se sont produits en Australie au cours de l'Holocène récent, même si certains éléments se sont effectivement diffusés, comme le dingo ou chien sauvage australien (*Canis familiaris*), souvent représenté sur les peintures rupestres (ill. 164). Les dingos semblent originaires d'Asie, d'où ils auraient été introduits, sans doute intentionnellement, mais peut-être aussi à la suite d'un naufrage, il y a 4 000 à 5 000 ans. Ces animaux occupaient une place importante dans les rites et la mythologie des

Aborigènes, qui les recueillaient tout petits à l'état sauvage et les laissaient y retourner plus tard. Ils jouaient souvent le rôle d'animaux familiers et offraient la nuit venue une bonne protection contre le froid.

Parmi les autres éléments qui auraient pu être introduits en Australie par diffusion, citons les petits outils spécialisés d'apparition récente comme les pointes de projectiles, encore qu'il soit également possible que ceux-ci aient été inventés sur le continent même. Ils sont inconnus sur le territoire de la Tasmanie, qui s'est trouvé totalement coupé du reste du monde il y a quelque 10 000 ans par la formation du large et houleux détroit de Bass à la suite de la transgression marine postglaciaire.

L'animal le plus proche du dingo est, semble-t-il, le chien domestique qui vivait dans la cité d'Harappa à l'époque de la civilisation de l'Indus, entre 2000 et 1500 av. J.-C. L'apparition de ces canidés en Australie, alors que des traits néolithiques comme la poterie et l'agriculture en sont absents, suggère que la diffusion a eu lieu aux temps préneolithiques et qu'elle est le fait d'une société de chasseurs-cueilleurs plutôt que d'agriculteurs. Cette diffusion semble avoir été des plus limitées et n'avoir concerné qu'un petit nombre d'éléments de la culture matérielle comme les calumets, les tambours en peau et les pirogues à balancier, qui sont parvenus jusqu'à la côte septentrionale de l'Australie, mais non jusqu'aux régions tempérées situées plus au sud.

Cette tendance à une complexité croissante et à une diversité régionale semble s'être progressivement amplifiée tout au long de l'Holocène récent. L'ère d'expansion économique et culturelle inaugurée il y a 3 000 ou 2 000 ans av. J.-C. a coïncidé avec un dessèchement du climat, du moins dans la partie sud-est de l'Australie et en Tasmanie, même si l'on considère que ces influences climatiques n'ont pas été le facteur déterminant. L'intensification qui s'est produite en Australie à l'Holocène récent est à rapprocher de certains processus culturels survenus sur d'autres continents, comme le Mésolithique en Europe : il y a lieu, semble-t-il, d'y voir une évolution naturelle allant dans le sens d'un renforcement des activités de chasse et de cueillette et d'une plus grande complexité des relations sociales.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN H. R. 1974. « The Bagundji of the Darling Basin; Cereal Gatherers in an Uncertain Environment », *World Archaeol.*, Londres, vol. V, p. 309-322.
- BEATON J. M. 1982. « Fire and Water. Aspects of Australian Aboriginal Management of Cycads », *Archaeol. Oceania*, Sydney, vol. XVII, n° 1, p. 51-59.
- BOWDLER S. 1981. « Hunters in the Highland : Aboriginal Adaptations in the Eastern Australian Uplands », *Archaeol. Oceania*, Sydney, vol. XVI, p. 99-111.

- FLOOD J. 1990. *The Riches of Ancient Australia : A Journey into Prehistory*, Brisbane.
- 1994. *Archaeology of the Dreamtime*, Sydney/Londres, éd. rév J. Golson,
- 1971. « Australian Aboriginal Food Plants », in D. J. MULVANEY, J. GOLSON (dir.), *Aboriginal Man and Environment in Australia*, Canberra, p. 196-238.
- GOULD R. A. 1980. *Living Archaeology*, New York.
- JONES R. 1969. « Fire-stick Farming », *Aust. nat. Hist.*, vol. XVI, p. 224-228.
- LEE R. B., DEVORE I. (dir.) 1968. *Man the Hunter*, Chicago, Ill.
- LOURANDOS H. 1985. « Intensification and Australian Prehistory », in T. D. PRICE, J. A. BROWN (dir.), *Prehistoric Hunter-Gatherers : The Emergence of Cultural Complexity*, Orlando, Floride, p. 385-423.
- MEEHAN B. 1982. *Shell Bed to Shell Midden*, Canberra.
- PRETTY G. L. 1977. « The Cultural Chronology of the Roonka Flat », in R. V. S. WRIGHT, (dir.), *Stone Tools as Cultural Markers : Change, Evolution, Complexity*, Canberra, p. 288-331.
- WALSH G. L. 1988. *Australia's Greatest Rock Art*, Bathurst.
- WHITE J. P., O'CONNELL J. F. 1982. *A Prehistory of Australia, New Guinea and Sahul*, Sydney/New York/Londres.

17

Les Amériques

NOTE DU DIRECTEUR

Alors que les limites chronologiques de ce volume sont appropriées pour une partie du Vieux Monde, elles ne sont pertinentes que dans les grandes lignes pour le Nouveau Monde. Bien que cette période ait véritablement connu, dans les deux cas, les débuts de la métallurgie et un intérêt émergent pour les systèmes scripturaires et numéraux, ainsi que le développement de certaines sociétés en États, les approches traditionnelles de la recherche dans la partie occidentale attachent moins d'importance, comme c'est le cas en Europe et en Asie, à couper à des dates situées précisément entre 3000 et 700 av. J.-C., d'où la difficulté d'observer ces limites artificielles dans les chapitres qui suivent. Partant il a été nécessaire de réduire certaines contributions afin de conserver la structure chronologique du volume et d'éviter les digressions.

17.1

Panorama de l'évolution culturelle

Mario Sanoja Obediente

Le réchauffement général du climat, qui avait commencé à se manifester à partir de 8000 à 7000 av. J.-C., atteignit son maximum entre 5000 et 3000 av. J.-C. Ce changement eut des conséquences importantes sur la vie des chasseurs spécialisés, car la mégafaune du Pléistocène qui avait échappé à l'extermination systématique qu'ils avaient entreprise (Martin, 1973), subit une extinction progressive, du fait de la disparition des conditions climatiques appropriées à sa reproduction. Le résultat de ces transformations fut que le mode de vie des chasseurs-cueilleurs généralistes acquit une importance décisive dans les différentes zones du continent, et que des processus de domestication des plantes alimentaires ou productrices de matière première commencèrent à apparaître chez les différents peuples. Certains peuples de chasseurs inventèrent à leur tour des méthodes de domestication des animaux, pendant que certaines populations côtières développaient l'exploitation des ressources de la mer, des rives ou des lacs, à des époques marquées par des changements du niveau de la mer. Ils s'engagèrent ainsi vers des modes sédentarisés de production.

L'AMÉRIQUE DU NORD

Vers 3000 av. J.-C., les cultures dites archaïques, c'est-à-dire les peuples qui tiraient leur subsistance de la chasse, de la pêche et de la cueillette, occupaient pratiquement tous les espaces habités du continent nord-américain; ils appliquaient une stratégie d'exploitation hautement diversifiée et très « stratifiée » des ressources alimentaires naturelles, qui se manifeste à travers une grande diversité de modèles régionaux.

Les régions occidentales

La culture du Désert (Heizer et Krieger, 1956; Spencer et Jennings, 1965, p. 40-42), par exemple, représente une réponse sociale très sophistiquée aux difficiles conditions de vie des régions arides de l'ouest de l'Amérique du Nord. L'ensemble des outils de production démontre l'existence de techniques répondant à la fabrication des corbeilles, au travail du bois et de la pierre, à la fabrication et à la transformation des tissages et de la vannerie, à la préparation des peaux de bêtes; on pratiquait la chasse à l'arc, la cueillette des graminées, des graines, des racines et des tubercules, on utilisait des coquillages pour fabriquer des objets de parure corporelle et les fruits de certains arbres servaient à la préparation de drogues hallucinogènes liées à des pratiques de type cérémoniel.

L'une des formes les plus caractéristiques de la culture du Désert est la culture Cochise (Sayles et Antevs, 1941), localisée dans la région désertique du sud-est de l'Arizona, qui connaissait l'usage du pilon pour moudre des graines ou des fruits à écorce dure. Dans de nombreux sites associés à la culture Cochise, des conditions favorables de préservation ont permis de retrouver des sandales tissées en fibres végétales et des mocassins de cuir, ainsi que des ustensiles en os, des outils pour produire le feu par friction, des forêts et des bâtons à fouir, qui éclairent les caractéristiques de la phase initiale de sédentarisation représentée par la culture archaïque. La diversité de l'environnement dans les régions de l'extrême-ouest et du sud-ouest de l'Amérique du Nord a entraîné le développement de traditions régionales. Dans le Sud-Ouest, l'introduction depuis la Mésio-Amérique de cultigènes plus performants, ainsi que d'autres caractéristiques culturelles qui se sont diffusées à travers un réseau d'échange entre les différentes communautés, ont contribué à accélérer la dissolution de la culture archaïque et l'édification de modèles sociaux basés sur l'agriculture (Aikens, 1978; Lipe, 1978).

Dans l'est de l'Amérique du Nord, les formes d'exploitation caractéristiques de l'époque archaïque se sont développées au sein de conditions naturelles marquées par la présence de forêts tempérées et d'une gamme variée de ressources animales et végétales. Comme dans les sociétés archaïques de l'ouest de l'Amérique du Nord, les techniques ont influé sur des formes similaires d'exploitation et de transformation des ressources naturelles : en particulier l'usage de pilons et de meules pour moudre les produits végétaux, l'utilisation de haches et de hoes en pierre, le travail par martèlement du cuivre natif pour fabriquer des épingles et d'autres objets métalliques (Fowler et Winter, 1956; Fowler, 1959a et b; Spencer et Jennings, 1965; Griffin, 1978).

Dans certaines localités, comme le montre le site Eva, dans le Tennessee (Lewis et Kneberg, 1959), des groupes humains pratiquaient aussi la

collecte des bivalves de rivière et la pêche en rivière. La présence d'objets lithiques tels que des couteaux et des pointes de projectiles de formes variées, des propulseurs de javelots, des poinçons et peut-être des houes, ainsi que l'utilisation de l'os pour la fabrication de certains outils démontrent que vers 5200+/-500 av. J.-C., les communautés vivant de l'exploitation des ressources naturelles spontanées, qui constituent le fondement de la société archaïque, avaient déjà atteint un niveau élevé de diversité et de complexité de leurs procédés de fabrication, qui incluaient peut-être la confection de vêtements, de chaussures et, de façon générale, la préparation des peaux de bêtes.

Les régions orientales

Un aspect particulier des modes d'exploitation généraliste chez les communautés archaïques du nord-est des actuels États-Unis est leur affinité avec des procédés similaires qui sont apparus à partir de 6000 à 5000 av. J.-C. dans les régions subarctiques et arctiques de l'Amérique du Nord. Des sites tels que Lamoka, dans l'État de New York, révèlent l'existence d'outils lithiques tels que houes, gouges et couteaux en demi-lune qui rappellent l'archaïque boréal (Byers, 1959). Un autre exemple très caractéristique est la *Old Copper Culture* — probablement un procédé de fabrication caractéristique de certains peuples du Nord-Est — localisée dans les actuels États du Michigan, du Wisconsin et du Minnesota, qui représente déjà, semble-t-il, le développement régional d'une forme spécialisée de métallurgie à froid dont les produits étaient distribués tout au long de la côte orientale des États-Unis : épingles, hameçons, tubes, hochets, pointes de harpons, alènes, couteaux en demi-lune, pointes de projectiles, etc. depuis environ 3000 av. J.-C. (Griffin, 1978, p. 234-246).

Marqué par une intensification de la vie sédentaire grâce à l'amélioration des capacités d'exploitation de la totalité des ressources fournies par l'environnement, le mode de vie archaïque présente des faciès particuliers dans les régions boréales de l'Amérique du Nord. Elle se caractérise par l'existence de vastes cimetières et de rituels funéraires complexes, et par une diversification des techniques qui se manifeste dans la variété des outils de production : racloirs, burins, couteaux, marteaux, houes, pointes de projectiles et divers outils en os (Harp, 1978, p. 102-114).

Les populations vivant de l'exploitation généraliste des ressources, caractéristique de la période archaïque, semblent avoir généralement mené en Amérique du Nord un style de vie semi-sédentaire. Ils vivaient dans des campements ou des villages à l'air libre, ou dans des cavernes, et l'espace était organisé par zones d'activité : foyers ou feux, cachettes pour les outils de production, enterrements collectifs, poubelles, etc. Il semble que les échanges de produits manufacturés et de matières premières se faisaient déjà

sur de vastes territoires, ce qui révèle l'existence de certaines formes de complémentarité économique entre les différentes communautés.

Le rythme du développement socio-historique des communautés indiennes de l'Amérique du Nord a été assez comparable — et peut-être plus rapide sous certains aspects — à celui des autres sociétés indiennes du continent américain, jusqu'au I^{er} millénaire av. J.-C., époque à partir de laquelle on observe un ralentissement de leur capacité de transformation. Cette stagnation doit être probablement attribuée non seulement à des conditions objectives liées à l'environnement — en particulier l'absence d'un ensemble de cultigènes qui auraient pu permettre l'essor d'une agriculture productive —, mais aussi à l'absence de ce processus intense d'interaction et de contradiction entre les sociétés et à l'intérieur de chacune d'elles, que connurent la Mésio-Amérique ou les Andes centrales. De telle sorte que le mode de travail de la société archaïque, fondé sur la cueillette des végétaux et des bivalves de rivière, la chasse et la pêche, est resté la base de la vie sociale dans la plus grande partie de l'Amérique du Nord.

Vers 2000 av. J.-C., dans l'est de l'Amérique du Nord, le volume de ressources alimentaires que pouvait fournir l'exploitation du milieu naturel semble avoir été suffisant pour permettre l'association temporaire de groupes humains assez denses, ainsi que l'émergence d'une hiérarchie dirigeante capable de planifier de vastes travaux de terrassement, comme à Poverty Point, dans le bas Mississippi (Caldwell, 1958; Gibson, 1974; Fowler, 1983; Spencer et Jennings, 1965, p. 57-60). Les échanges ou la circulation des matières premières et des biens manufacturés entre des communautés éloignées caractérise aussi la phase terminale de la période archaïque ou la phase initiale de ce qu'on appelle la culture *Woodland*. Mais l'accumulation à caractère non-reproductif, liée à la consommation rituelle lors des enterrements, n'a pas entraîné cette libération des forces productives qui aurait pu stimuler le processus de différenciation et de contradiction entre les diverses sociétés et au sein de chacune d'elles, et hâter ainsi la dissolution du mode de vie archaïque égalitaire.

Vers 1000 av. J.-C., il y avait dans l'est de l'Amérique du Nord des formes de culture d'espèces végétales locales telles que le tournesol, l'amarante et le chénopode; l'artisanat connaissait un essor extraordinaire : poterie — principalement des urnes funéraires —, pipes et figurines anthropomorphes, ornements en cuivre et en coquillage, haches de cuivre, couteaux d'obsidienne; enfin, il y avait une intensification des travaux de terrassement. Ces techniques de travail constituent ce qu'on appelle la culture *Hopewell*, dont la phase initiale est datée aux environs de 350 av. J.-C. : elle est un exemple typique du niveau de développement atteint par les communautés indiennes de l'est de l'Amérique du Nord pour la période considérée.

Le sud-ouest de l'Amérique du Nord a aussi connu dès l'époque archaïque un processus soutenu de développement socio-historique, marqué

en particulier par l'introduction de l'agriculture vers 2000 av. J.-C., c'est-à-dire bien plus tôt que dans l'est du continent, certainement du fait de la proximité des peuples cultivateurs du nord de la Mésopotamie. Aux environs de 1000 av. J.-C., les groupes humains connus sous le nom de culture Mogollón, avaient aussi introduit la pratique de l'irrigation, multipliant ainsi la surface de terres cultivables et le nombre de récoltes annuelles.

En un laps de temps relativement court, vers la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., un grand nombre des populations de la région avaient adopté une forme de vie sédentaire basée sur la pratique de l'irrigation, comme par exemple les Hohokam, qui vivaient dans le sud-ouest de l'Arizona. Le développement progressif des modes de production agricole se manifeste aussi dans l'augmentation de la population, ainsi que de la taille et de la structure des habitations et des villages, phénomène qui allait conduire au cours des siècles suivants au développement de zones fortement urbanisées (Di Peso, 1983).

LA MÉSO-AMÉRIQUE ET LE NORD DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

Le Mexique et la partie septentrionale de l'Amérique centrale constituent la prolongation vers le sud du continent nord-américain, une formation géographique qui se poursuit à travers le Guatemala, le Honduras, le Salvador et le Nicaragua, jusqu'à la péninsule de Nicoya. Elle comprend plusieurs zones climatiques : des terres basses et humides couvertes de savanes, des forêts tropicales humides ou des forêts à feuillage caduc, et des terres montagneuses et froides. Depuis les temps les plus anciens, cette configuration est à l'origine de l'interdépendance des différentes régions historiques qui se sont développées dans des zones climatiques différentes. Vers le I^{er} millénaire av. J.-C., elle conduisit à la création de marchés pour faciliter la distribution des biens manufacturés dans des régions éloignées, et à la pratique de certaines formes d'agriculture intensive, afin de nourrir les populations d'artisans et de commerçants qui s'installèrent dans les villes naissantes.

Entre 5000 et 3000 ans av. J.-C., les groupes humains qui habitaient le nord de la Mésopotamie, les vallées de Tehuacán et de Oaxaca, pratiquaient déjà la culture et la domestication de différentes plantes alimentaires — haricots, piments, avocats, maïs — ou, comme la calabasse, productrices de matière première pour l'artisanat. Au bout d'un temps relativement court, ils commencèrent à fonder des villages assez peuplés où il était possible de vivre de façon stable presque toute l'année, en complétant l'alimentation provenant de la culture par le produit de la chasse, de la pêche et de la cueillette. On observe un processus similaire dans la vallée de Mexico, aux

environs des plages lacustres du bassin du lac Chalco-Xochimilco (Niederberger, 1979). Contrairement au modèle de sédentarisation et de développement de l'agriculture en zones semi-arides, proposé pour la Més-Amérique dans des travaux antérieurs (Mc Neish, 1971), les indications fournies par le site de Chalco-Xochimilco montrent un processus de sédentarisation alterné qui s'est produit dans des zones bioclimatiques optimales, où des espèces végétales comme *Zea*, domestiquée peut-être déjà entre 3000 et 2000 av. J.-C., coexistent avec des graminées comme l'amarante, physalys et des plantes comme *Capsicum* et *Cucurbita*; l'alimentation était complétée par le produit de la chasse aux oiseaux du lac, aux tortues, aux petits rongeurs et dans une moindre mesure, au gros gibier.

De façon générale, la production agricole augmenta considérablement entre 3000 et 800 av. J.-C., en même temps que se développaient des artisans tels que la poterie, le tissage, le travail de la pierre, etc. Dans diverses régions, comme par exemple la vallée de Tehuacán, il semble que c'est l'augmentation des terres mises en culture qui a fait apparaître la nécessité de contrôler l'eau, ressource naturelle rare, mais nécessaire pour maintenir et accroître la production agricole. C'est ainsi que vers 800 av. J.-C., il existait déjà des systèmes de canaux d'irrigation qui permettaient de capter et de distribuer l'eau des ruisseaux et des torrents, et de la mettre en réserve dans des bassins. Grâce aux systèmes d'irrigation, il devint possible de mettre des terres en culture dans des zones éloignées des cours d'eau, de faire plusieurs récoltes par an sur la même parcelle et de stimuler ainsi une augmentation de la population qui ne craignait plus autant la famine et la sécheresse.

Vers 1000 av. J.-C., il existait déjà en Més-Amérique un mode de vie villageois bien établi. Dans certaines régions comme la vallée de Mexico, la vallée de Oaxaca et la côte du golfe, des villages dont la population était relativement dense, étaient devenus le centre politique et administratif d'autres villages plus petits, qui dépendaient d'eux. Sur la côte du golfe du Mexique surgirent des centres de peuplement comme San Lorenzo et La Venta (Flannery, 1968) : le travail communautaire organisé y était mis à profit pour construire des édifices tels que pyramides et temples, qui répondaient à des nécessités d'organisation politique et religieuse, et qui mettent en évidence le processus de dissolution de la société égalitaire.

À partir de 1100 av. J.-C., la société olmèque, dont le centre administratif et cérémonial était le site de La Venta, devint le moteur d'un vaste réseau d'échanges de matières premières et de biens manufacturés qui s'étendait sur de larges territoires de Més-Amérique. Vers 500 apr. J.-C., le centre de gravité de la société olmèque se déplaça vers la vallée de Oaxaca, où commença la construction planifiée de la ville de Monte Albán.

Le processus qu'on vient de décrire se répéta dans d'autres régions de Més-Amérique. Ainsi, l'usage d'objets de jade, de magnétite, d'hématite et

de basalte, en même temps que la recherche et l'exploitation de ces matières premières dans des régions souvent très éloignées des centres urbains, joua un rôle déterminant dans la différenciation sociale du travail entre populations urbaines et rurales; la concentration d'un nombre croissant d'individus dans les villes où étaient réunis les ateliers de transformation des matières premières et les dispositifs permettant de contrôler leur circulation vers d'autres régions eut pour conséquence la nécessité d'accroître la production agricole qui soutenait le processus d'urbanisation de la Més-Amérique.

Un processus fondamentalement similaire à celui que connaissait la vallée de Mexico touchait aussi le Belize et le sud du Mexique. Ayant commencé en 2500 av. J.-C. à constituer de petits villages d'horticulteurs-chasseurs (Hammond, 1977), les populations de la zone maya avaient élaboré, aux alentours de 1250 av. J.-C., un système basé sur la mise en culture des terres-pleines situées le long des rivières, ce qui leur permettait de cultiver toute l'année, sans être dépendants des crues saisonnières.

L'AMÉRIQUE CENTRALE MÉRIDIONALE, LE NORD DE L'AMÉRIQUE DU SUD, LES ANTILLES ET LE BRÉSIL

Entre le V^e et le III^e millénaire av. J.-C., l'Amérique centrale méridionale, le nord de l'Amérique du Sud, les Antilles et le Brésil étaient habités par des groupes humains qui pratiquaient encore l'exploitation généraliste des ressources. Une bonne partie du littoral pacifique, caraïbe et atlantique abritait des groupes de cueilleurs marins dont la subsistance reposait en particulier sur la chasse, la pêche en mer ou sur les rivages et la collecte de mollusques.

Ces collecteurs marins, qui exploitaient des ressources alimentaires stables, coexistaient souvent avec d'autres populations habitant les terres de l'intérieur, qui pratiquaient la cueillette ou la culture occasionnelle de plantes alimentaires, la chasse et la pêche. Les éléments nécessaires étaient réunis pour l'adoption d'un mode de vie semi-sédentaire dans certaines régions du littoral, qui évolua dans certains cas vers un mode de vie villageois agricole.

À partir de 3000 av. J.-C., on observe dans le sud du Panamá d'importants changements dans les techniques de production des aliments. C'était peut-être le résultat des méthodes expérimentales de culture essayées pendant la phase Talamanca et la phase Boquete, caractérisées par un assemblage rustique d'outils lithiques de production, et qui s'épanouirent entre 950+/-70 et 350+/-75 avec l'apparition de la poterie et de formes diversifiées de subsistance, au nombre desquelles figure non seulement la culture des végétaux, mais aussi du maïs (Linares, 1975; Linares et Ranere, 1971; Ranere, 1972,

1976). Diverses zones côtières du Pacifique virent à la même époque l'évolution des communautés de collecteurs des ressources maritimes, illustrée par la phase Monagrillo (Willey et Mc Gimsey, 1954, p. 136), qui aux environs de 2500 av. J.-C. connaissaient la poterie, et où des objets qui pourraient être des pilons et des meules en pierre seraient susceptibles d'attester l'existence d'un processus de transformation des aliments végétaux. Les travaux menés par Piperno dans cette région ont permis de corroborer, grâce à l'étude des phytolithes, les travaux antérieurs qui démontraient que les céréales pouvaient entrer dans l'alimentation des groupes humains depuis 4910 av. J.-C., et qui apportaient peut-être des indices de la pratique de la culture sur brûlis vers 3000 av. J.-C. chez des populations qui ne connaissaient pas la poterie (Piperno, 1989).

Dans le nord-ouest du Venezuela, vers 3000 av. J.-C., les sites d'habitation des chasseurs-cueilleurs étaient localisés au bord des lagunes et dans les estuaires qui s'étaient formés dans les bassins fluviaux de l'intérieur, à la suite de la montée du niveau de la mer entre 5 000 et 2 000 ans environ av. J.-C. Là, les groupes humains pouvaient exploiter les abondantes ressources animales des vastes mangroves qui bordaient les lagunes et les estuaires, cueillir les diverses espèces végétales endémiques, et chasser l'abondante faune terrestre et ripuaire aux alentours de leurs sites d'habitation. Entre 3000 et 2600 av. J.-C., la présence de haches, de houes, de pilons et d'assiettes de pierre polie, de poids pour lester les filets, de harpons et de pointes de projectiles en os, révèlent l'existence probable de méthodes de production des aliments, associées à une véritable vie villageoise (Sanoja, 1989a, 1989b).

Les populations vivant de la chasse et la cueillette ont essaimé très tôt vers les petites et les grandes Antilles; on a trouvé dans plusieurs sites de la République dominicaine datés aux alentours de 2000-3000 av. J.-C., des restes d'un ensemble d'outils de production, associés à la cueillette et à la transformation de plantes autochtones, telles que *Zania integrifolia*, avec lesquelles on fabriquait de la farine pour faire du pain, en usant de techniques semblables à celles qui permettaient la transformation du manioc amer (Veloz Maggiolo, 1976, vol. I).

La culture de *Manihot esculenta* Crantz était pratiquée sans aucun doute dans le bas Orénoque depuis environ 1000 av. J.-C., et dans le moyen Orénoque depuis environ 700 av. J.-C. (Sanoja, 1979, p. 262-266; Vargas, 1981, p. 461-469; Sanoja et Vargas, 1983), associée aux traditions de poterie Barrancas et Ronquín, qui pourraient trouver leur origine chez les populations localisées sur le versant oriental des Andes péruviennes ou équatoriennes, ou dans la région du bas Magdalena, en Colombie (Sanoja, 1979, p. 321-323).

Les populations de cueilleurs du nord-est du Venezuela, ainsi que celles qui vivaient sur le littoral atlantique de la Guyane, semblent avoir découvert

assez tôt, de façon accidentelle ou expérimentale, de nouvelles méthodes de culture qui ne réussirent pas toutefois à transformer la physionomie de ces sociétés, qui vivaient essentiellement de l'exploitation des ressources naturelles. Au Venezuela, les populations de cueilleurs semblent avoir subsisté de façon indépendante jusqu'à 600 av. J.-C., époque à partir de laquelle elles commencèrent à subir l'influence des communautés de céramistes-horticulteurs qui se développaient dans le bassin de l'Orénoque.

Vers 3000 av. J.-C., le littoral brésilien, la côte sud en particulier, était occupé depuis longtemps par des groupes de collecteurs de ressources marines, dont la subsistance reposait principalement sur l'exploitation des coquillages vivant dans les eaux saumâtres des estuaires et des lagunes, auxquels s'ajoutaient occasionnellement les baleines échouées sur la côte, les pécaris, et les fruits sylvestres cueillis sur les terres bordant le littoral (Hurt, 1974, p. 20-21).

À l'intérieur du pays, d'autres groupes appartenant à la culture appelée archaïque brésilien, vivaient aussi de la chasse, de la pêche en rivière et de la collecte des gastéropodes terrestres ou de rivières. Ils habitaient dans des abris-sous-roche ou dans des sites ouverts, prolongeant ainsi un mode de vie apparu plusieurs millénaires auparavant (Sanoja, 1982a, p. 35-37; Schmitz, 1987).

Un changement significatif survient à partir de 1000 av. J.-C., avec l'apparition sur le littoral nord du Brésil de groupes de cultivateurs céramistes, dont les lointaines origines pourraient remonter à la phase Mina (Simões, 1981), datée entre 3000 et 1600 av. J.-C. Ces populations pratiquaient déjà la collecte sur le littoral de coquillages marins, elles connaissaient la poterie et se servaient d'outils lithiques de production, peut-être destinés à la transformation d'aliments végétaux. Cela concorderait avec les témoignages que nous possédons de l'existence de la culture du maïs et du manioc à Rio de Janeiro, Espírito Santo et Minas Geraes, entre 2144 et 1644 av. J.-C. (Schmitz, 1987).

Vers 980 av. J.-C., en Basse-Amazonie, on trouve des témoignages de la présence de groupes de potiers céramistes, appartenant à la phase Ananatuba (Meggers et Evans, 1957), qui connaissaient la culture des plantes et possédaient des villages d'une étendue moyenne. Comme dans le bas Orénoque, les caractéristiques de la première poterie des sites de Mina et d'Ananatuba, semblent indiquer qu'elle tire son origine d'autres sociétés céramistes horticoles précoces du nord-ouest de la Colombie. Mais cette thèse est peu plausible du fait du faible développement des forces de production dans ces communautés qui réorganisaient leurs processus de production et d'organisation sociale, et évoluaient vers un mode de vie sédentaire.

On sait aussi qu'entre 1800 et 1000 av. J.-C., des communautés de potiers appartenant à la phase Tutiscayno vivaient dans les forêts de l'Amazonie

péruvienne, (Lathrap, 1959 ; 1970). Leur subsistance dépendait de la collecte de gastéropodes terrestres ou d'eau douce ; on ne possède pas de preuves directes ou indirectes de la pratique de la culture chez ces populations, mais il est cependant possible qu'elles aient cultivé et domestiqué *Manihot esculenta*, qu'on connaissait dans le nord-ouest de la Colombie depuis 4000 av. J.-C. (Sanoja, 1982a, p. 145).

C'est peut-être dans le bas Magdalena, en Colombie, qu'on trouve le meilleur exemple pour le nord de l'Amérique du Sud, d'une transition dans la continuité entre le modèle social fondé sur l'exploitation des ressources naturelles et le modèle fondé sur la production : en effet, dès 4000-3000 av. J.-C., la culture et la transformation de *Manihot esculenta* sous forme de farine de manioc et de cassave coexistaient avec la fabrication de poteries, dans un contexte typique de cueillette des ressources maritimes et ripuaires et de chasse terrestre (Sanoja, 1982a, p. 46-53 ; 1982b, p. 166-172 ; Reichel-Dolmatoff, 1965, 1985). La transformation de *Manihot esculenta*, pour produire un aliment présentant des caractéristiques différentes de celles de la matière première à l'état naturel, a représenté une véritable innovation technologique. Il est devenu ainsi possible de consommer chaque jour des aliments, sans qu'il fût nécessaire d'aller les récolter chaque fois dans les champs, et d'accumuler des réserves ou des excédents pour les consommer ultérieurement ; on a pu aussi utiliser ces réserves ou excédents comme monnaie d'échange avec d'autres communautés qui ne pratiquaient pas l'agriculture.

Dans le nord de l'Amérique du Sud, la domestication du manioc a eu un grand impact sur les populations humaines. Les procédés techniques compliqués permettant la transformation du manioc amer en farine se sont rapidement diffusés dans toute l'étendue septentrionale de l'Amérique du Sud, et ont souvent créé les conditions propices au développement de modes de vie villageoise sédentaire. Tel fut le cas du bas Magdalena, où déjà aux alentours de 1000 av. J.-C. apparaissent des communautés d'agriculteurs-céramistes comme Malambo (Angulo Valdez, 1962, 1981), qui démontrent que le mode de travail agricole s'imposait progressivement, et que la chasse, la pêche et la collecte de coquillages cessaient peu à peu de constituer la base de la subsistance.

La partie de la côte pacifique située dans les actuelles républiques d'Équateur, du Pérou et dans le nord du Chili, nous permet de saisir plus clairement les caractéristiques du processus historique qui, entre 3000 et 700 av. J.-C., a amené des transformations substantielles dans la vie des communautés indiennes, lesquelles ont abandonné leur modèle de société égalitaire tribale pour commencer à édifier une société de classes étatique, phénomène unique sur le continent sud-américain.

Vers 2300 av. J.-C., des modifications profondes sont intervenues dans le mode de vie des populations qui habitaient le littoral de l'Équateur. Aux alen-

tours de cette date, on trouve déjà de grands centres de peuplement qui couvraient de grands espaces : les maisons au toit rond étaient rassemblées selon un plan rectangulaire, des monticules — peut-être des soubassements d'édifices publics — étaient disposés autour d'une place, et on a trouvé les restes d'une chambre souterraine où étaient enterrés les individus occupant un rang élevé au sein de la communauté (Patterson, 1981, p. 300). Il y eut un processus similaire sur la côte désertique du Pérou et dans le nord du Chili.

L'agriculture est peut-être parvenue à la côte du Pérou dès 4000 av. J.-C. environ, sous l'influence des populations montagnardes qui cultivaient depuis 5720 av. J.-C. *Phaseolus lunatus* et *Phaseolus vulgaris*, et tissaient des fibres végétales (Kaplan *et al.*, 1973). Vers les mêmes dates, dans les localités montagnardes d'Ayacucho, on relève ce qui pourrait être des traces de la domestication précoce de certaines plantes et animaux, dans la phase Jaywa (McNeish *et al.*, 1970, p. 3), associées à des restes d'os de *Lama glama* et *Cavia porcellus*, qui démontreraient le début d'un processus de domestication animale. Il faut y voir sans doute un aspect significatif du processus de sédentarisation qui a dû se dérouler dans les Andes centrales et le nord du Chili, où des groupes d'anciens chasseurs ont dû passer à une phase de sédentarisation en se transformant en pasteurs de lamas, d'alpacas et de vigognes (Núñez, 1994).

Sur la côte péruvienne, la domestication des plantes a eu un puissant impact économique et social sur les populations de cueilleurs, et a entraîné une complexité croissante de l'organisation sociale. La culture du coton et la fabrication de tissages ont marqué un tournant dans le processus historique de la région côtière. Elles représentent la première étape d'une longue tradition d'excellence qui va caractériser aussi bien les populations de la côte que de l'altiplano péruvien jusqu'au XVI^e siècle apr. J.-C.

La néolithisation des régions côtières et montagnardes du Pérou a été facilitée par une dynamique sociale et des échanges très intenses entre les populations des deux zones, ce qui ne semble pas avoir été le cas de l'Équateur. Sur la côte du Pérou, on trouve aussi de vastes sites, comme par exemple Chuquitanta, datés vers le début du II^e millénaire av. J.-C., qui présentent une architecture monumentale, avec des maisons d'habitation, des palais, des terrasses, des plates-formes, des monticules, etc., construits en pierre et en pisé. Vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., il existait déjà des systèmes d'irrigation dans les vallées côtières, qui amélioraient considérablement la capacité de production agricole, et favorisaient ainsi une énorme augmentation de la population et une hiérarchisation de la société; c'était une anticipation de l'organisation politique de type étatique qui permettait de contrôler la production et l'échange des objets manufacturés et des matières premières entre les populations de la côte et celles de la montagne péruvienne (Patterson, 1981, p. 302-303; Moseley, 1975, p. 103-119; Lumbreras, 1983, p. 34-36).

Les différentes communautés de la côte et de la montagne péruvienne vivaient en étroit contact, et formaient un vaste réseau de relations qui a ouvert la voie à la formation de systèmes sociopolitiques intégrés complexes, qui régulaient les phases historiques de développement en assurant la complémentarité des différents modes de production caractéristiques de chaque région. On peut citer à titre d'exemple l'émergence de Chavín de Huántar, dans la vallée de Mosna, au nord des Andes péruviennes, dont l'iconographie nous révèle la fusion de concepts et d'idées reliées tant aux régions de forêts de l'est des Andes qu'aux régions montagneuses et côtières du Pérou. Chavín semble avoir été un centre cérémoniel spécialisé dans la production d'informations sur les cycles du climat ; ces informations essentielles pour la production agricole étaient échangées contre des biens manufacturés et des matières premières offertes par les communautés qui bénéficiaient de ce service (Patterson, 1981, p. 306-307).

Vers 500 av. J.-C., les Andes centrales avaient introduit presque tous les progrès technologiques qui devaient déterminer l'évolution des sociétés étatiques andines vers les systèmes politiques d'intégration supra-régionale qui caractérisaient cette région au XVI^e siècle apr. J.-C.

BIBLIOGRAPHIE

- AIKENS M.C. 1978. « The Far West », in J. JENNINGS (dir.), *Ancient Americas*, San Francisco, p. 131-182.
- ANGULO VALDEZ C. 1962. « Evidencias de la Serie Barrancoide en el norte de Colombia », *Rev. Colombiana Antropol.*, Bogotá, vol. XI.
- 1981. *La tradicion Malambo*, Bogotá.
- BYERS D.S. 1959. « The Eastern Archaic : Some problems and Hypothesis », *Am. Antiq.*, Washington, D.C., vol. XXIV, p. 233-318.
- CALDWELL J.R. 1958. *Trend and Tradition in the Prehistory of the Eastern United States*, American Anthropological Association. (Mem. 88).
- CORREAL G., HAMMEN T. VAN DER 1977. *Investigaciones arqueologicas en los Abrigos Rocosos de Tequendama*, Bogotá.
- DI PESO C. 1983. « Las sociedades nucleares de Norteamérica : La Gran Chichimeca », in ACADEMIA NACIONAL DE LA HISTORIA, *Historia General de América*, Caracas, vol. VII.
- FLANNERY K.V. 1968. « The Olmec and the Valley of Oaxaca : A Model for Interregional Interaction in Formative Times », in E. BENSON (dir.) *Dumbarton Oaks Conference on the Olmec*, Washington D.C.
- FOWLER M. 1959a. « Modoc Rock Shelter : An Early Archaic Site in Southern Illinois », *Am. Antiq.*, Washington D.C., vol. XXIV, p. 257-270.

- 1959b. *Summary Report of Modoc Rock Shelter, 1952, 1953, 1955, 1956*, Illinois.
- 1983. « Las sociedades nucleares de Norteamérica : Llanos, Praderas y el Este », in ACADEMIA NACIONAL DE LA HISTORIA, *Historia general de América*, Caracas.
- WINTERS H. 1956. *Modock Rock Shelter. Preliminary Report*, Illinois State Museum.
- GIBSON J.L. 1974. « Proverty Point : The First American Chiefdom », *Archaeol.*, New York, vol. XXVII, n° 2, p. 97-105.
- GRIFFIN J.B. 1978. « The Midlands and Northeastern United States », in J. JENNINGS (dir.), *Ancient Native Americans*, San Francisco, p. 221-280.
- HAMMOND N. 1977. « The Earliest Maya », *Sci. Am.*, New York, vol. CCXXXVI, n° 4, p. 116-133.
- HARP E. 1978. « Pioneer Cultures of the Sub-Arctic and the Arctic », in J. JENNINGS (dir.), *Ancient Native Americans*, San Francisco, Calif.
- HEIZER R.F., KRIEGER A.D. 1956. *The Archaeology of Humboldt Cave*, University of California. (Pub. am. Archaeol. Ethnol., 47.1).
- HURT W. 1974. *The Interrelationship between the Natural Environment and Four Sambaquis*, Bloomington, Ind. (Occas. Pap. Monogr., 1).
- , HAMMEN T. VAN DER, CORREAL G. 1976. *El Abra Rock Shelter, Sabana de Bogota, Colombia, South America. The Quaternary of Colombia*, Bloomington, Ind., vol. II. (Occas. Pap. Monogr., 2).
- KAPLAN L., LYNCH T., SMITH C. 1973. « Early Cultivated Beans (*Phaseolus vulgaris*) from an Intermontane Peruvian Valley », *Science*, Washington, D.C., vol. CLXXIX, n° 4086, p. 76-77.
- LATHRAP D. 1959. « The Cultural Sequence at Yarinacocha, Eastern Peru », *Am. Antiq.*, Washington, D.C., vol. XXXIII, n° 4, p. 379-388.
- 1970. *The Upper Amazon*, New York.
- LEWIS T.M.N., KNEBERG M. 1959. « The Archaic Culture in the Middle South », *Am. Antiq.*, Washington, D.C., vol. XXV, p. 165-183.
- LINARES O. 1975. « De la Recoleccion a la Agricultura en el Istmo », *Rev. Pan-amena Antropol.*, vol. I, p. 9-27.
- , RANERE A.J. 1971. « Human Adaptation to the Tropical Forest of Western Panama », *Archaeol.* New York, vol. XXIV, n° 4, p. 346-355.
- LIPE W. 1978. « The Southwest », in J. JENNINGS (dir.), *Ancient Native Americans*, San Francisco, pp. 327-402.
- LUMBRERAS L. 1983. « Las sociedades nucleares de Suramérica », in ACADEMIA NACIONAL DE LA HISTORIA, *Historia general de América*, Caracas.
- MARTIN P. 1973. « The Discovery of America », *Science*, Washington, D.C., vol. CLXXIX, p. 969-974.

- MC NEISH R. *et al.* 1970. *Second Annual Report of the Ayacucho Archaeological Botanical Project*, Andover, Mass.
- 1971. « Speculations about Hox and Why Food Production and Village Life Developed in the Tehuacan Valley, Mexico », *Archaeol.*, New York, vol. XXIV, n° 4, p. 307-315.
- MEGGERS B.J., EVANS C. 1957. *Archaeological Investigations at the Mouth of the Amazon*, Washington, D.C. (Bur. am. Ethno., Bull. 167)
- MOSELEY M.E. 1975. *The Maritime Foundations of Andean Civilization*, Menlo Park, Calif.
- NIEDERBERGER C. 1979. « Early Sedentary Economy in the Basin of Mexico », *Science*, Washington D.C., vol. CCIII, p. 131-142.
- NÚÑEZ L. 1994. « The Western Part of South America (Southern Peru, Bolivia, North-West Argentina and Chile) during the Stone Age », in S.J. DE LAET (dir.) *Histoire de l'humanité*, Paris, vol. I, p. 848-881.
- PATTERSON T. 1981. *Archaeology : The Evolution of Ancient Societies*, Princeton, N.J.
- PIPERNO D. 1989. « Non Affluent Foragers : Resource Availability, Seasonal Shortages and the Emergence of Agriculture in Panamanian Tropical Forests », in D. HARRIS, G. HILLMAN (dir.) *Foraging and Farming*, Londres, p. 538-554.
- RANERE A. 1972. « Ocupación Preceramica de las Tierras Altas de Chiriqui », in SIMPOSIO NACIONAL DE ANTROPOLOGIA, ARQUEOLOGIA Y ETNOHISTORIA DE PANAMA, 2. *Actas*, Panama, pp. 197-207.
- 1976. « The Preceramic of Panama : The View from the Interior », in L. ROBINSON (dir.), *Proceedings of the Puerto Rican Archaeology*, San Juan, Fundacion Arqueologica, Antropologica e Historica de Puerto Rico. (Inf., 1).
- REICHEL-DOLMATOFF G. 1965. « Excavaciones Arqueologicas en Puerto Hormiga (Departamento de Bolivar) », Bogotá, Universidad de los Andes. (Antropol., 2).
- 1985. *Monsú, Un sitio arqueologico*, Bogotá.
- SANOJA M. 1979. « Las Culturas formativas del Oriente de Venezuela : La Tradi-cion Barrancas del Bajo Orinoco », Academia Nacional de la Historia. Col. Estudios, Monografias y Ensayos, n° 6, Caracas.
- 1982a. « De la Recoleccion a la Agricultura », *Historia General de América.*, vol. III, Caracas.
- 1982b. *Los Hombres de la Yuca y el Maiz*, Caracas.
- 1989a. « From Foragings to Food Production in North-Eastern Venezuela and the Caribbean », in D. HARRIS, G. HILLMAN (dir.), *Foraging and Farm-ing*, Londres, p. 523-537.
- 1989b. « Origins of Cultivation around the Gulf of Paria, North-Eastern Venezuela », *Research*, vol. V, p. 448-458, Washington D.C.

- VARGAS I. 1983. « New Lights on the Prehistory of Eastern Venezuela », in F. WENDORF, A. CLOSE (dir.), *Advances in New Archaeology*, vol. II, p. 205-244, New York.
- SAYLES E.B., AANTEVS E. 1941. *The Cochise Culture*, Medallion Papers, vol. XXIX.
- SCHMITZ P.I. 1987. « Prehistoric Hunters and Gatherers of Brazil », *Journal of World Prehistory*, vol. I, n° 1.
- SIMÕES M. 1981. « Colectores-Pescadores Ceramistas do Litoral do Salgado (Para) », *Boletim do Museu Paraense Smilio*, n° 78, Belem, Para, Brazil.
- SPENCER R., JENNINGS D. 1965. *The Native Americans*, New York.
- VARGAS I. 1981. *Investigaciones Arqueologicas en Parmana : Los sitios de La Gruta y Ronquin, Edo, Guarico. Venezuela*, Academia Nacional de la Historia, Caracas. (Serie Estudios, Monografias y Ensayos 20.)
- VELOZ MAGGIOLO M. 1976. *Medioambiente y Adaptacion Humana en la Prehistoria de Santo Domingo*, vol. I, Editorial de la Universidad Autonoma de Santo Domingo. (Col. Historia y Sociedad 24.)
- WILLEY G., MC GIMSEY C. 1954. *The Monagrillo Culture of Panama*, Cambridge, Mass. (Pap. Peabody Mus. Archaeol. Ethnol., 49, n° 2).

17.2

Religion et art

José Alcina Franch

La période chronologique que couvre ce tome correspond essentiellement à la phase dite formative dans le Nouveau Monde. Compte tenu de raisons et d'arguments résumés par l'archéologue nord-américain James A. Ford (1969, p. 1-5), la littérature anglaise et latino-américaine sur ce sujet a tendance à employer le terme de « phase formative », et Ford la diviserait elle-même en deux phases : formative colonisatrice (3000-1200 av. J.-C.) et formative théocratique (1200-400 av. J.-C.), laquelle déboucherait sur une phase protoclassique, annonçant elle-même le plein épanouissement de la civilisation (*fig. 88*).

Années	Vallée de Mexico	Vallée de Tehuacán	Chiapas	sud de Vera-cruz et Tabasco	Amérique centrale	Colombie	Équateur : côte	Équateur : hautes terres	Pérou : côte	Pérou : hautes terres	Pérou : régions orientales
500										Chakinaui	
	Zacatenco	Santa María	Conchas			Malambo				Ofrendas	
700											
900	Manantial		Cuadros	San Lorenzo			Chorrera	Cotacollao		Urabarriu	
1100	Ayotla	Ajalpan									
1300	Nevada		Ocos	Chi-charras		Bario-vento				Kotosh Waira-jirca	Tutiscayno tardif
1500		Purrón	Barra		Turrialba						
2000	Zohapilco	?			Mona-grillo	Canapote	Machalilla	Cerro Narrio	Huaca Prieta		Tutiscayno ancien
2500								Espejo Temprano			
3000		Abejas			Cerro Mangote	Puerto Hormiga	Valdivia				
3500						Monse					
4000						Turbana					

Figure 88 La période formative.

Dans les pages qui vont suivre, nous ferons référence aux nombreux éléments d'information dont on dispose à présent dans ces trois domaines qui correspondent à l'« Amérique nucléaire », à savoir la Mésio-Amérique, une zone intermédiaire et la zone andine. Dans chacune de ces régions, de nombreuses cultures mises au jour ces dernières années ont livré de riches éléments matériels qui nous informent sur la naissance du premier système religieux, plus particulièrement dans les deux civilisations situées respectivement en Mésio-Amérique et dans les Andes, c'est-à-dire les civilisations olmèque et Chavín.

LA MÉSIO-AMÉRIQUE

Les sites des séquences archéologiques les plus importantes de cette période sont concentrés dans la vallée de Mexico, à Tlaxcala, dans la vallée d'Oaxaca, au Chiapas, le long de la côte du golfe (au sud de Veracruz et Tabasco), au Mexique occidental et sur les plateaux du Guatemala. Les deux sites culturels les plus anciens de la région se trouvent à Tlapacoya-Zohapilco, près du lac de Chalco (Niederberger, 1976) et dans le bassin de la vallée mexicaine, où les séquences comprennent les phases suivantes : Zohapilco (2500-2000 av. J.-C.), Nevada (1400-1200 av. J.-C.), Ayotla (1200-000 av. J.-C.) et Manantial (1000-800 av. J.-C.). L'emplacement de Terremoto-Tlaltengo confirme l'occupation humaine au cours de la phase Ayotla, en ce cas par une population d'agriculteurs spécifiquement adaptée à un milieu d'habitat lacustre.

D'une manière générale, on pourrait décrire les phases les plus anciennes — jusqu'à 1200 av. J.-C. — en disant qu'elles mirent en scène des sociétés égalitaires ou tribales, tandis qu'à partir de cette date, on observe une accumulation croissante d'éléments matériels et de données qui indiquent et confirment un processus incessant d'évolution sociale. On y voit une organisation sociale et politique toujours plus complexe à laquelle répond une complexification du domaine de l'art, laquelle suppose une complexité plus grande encore des contenus religieux de ces formes d'expression artistique. Dans le champ de ce que nous appelons la Mésio-Amérique, on observe un accroissement particulièrement significatif dans la région spécifique qu'Alfonso Caso appellerait la « Mésopotamie méso-américaine », c'est-à-dire la zone située au sud de Veracruz ainsi que les secteurs voisins du Chiapas et de Tabasco, le tout formant le foyer du développement de ce qu'on appelle la civilisation olmèque. Les découvertes accumulées depuis quelques années, plus spécialement dans la région de Guerrero, rendent difficilement défendable, ou du moins contestable, la thèse d'une expansion olmèque. Il semble plutôt qu'une évolution sociale et politique simultanée se soit

produite, tant dans les vallées de Mexico et d'Oaxaca que dans le territoire de Guerrero et sur le littoral du golfe, le tout finissant par se cristalliser dans cette dernière région, où les premiers centres cérémoniaux font leur apparition à La Venta, San Lorenzo et Tres Zapotes, avec leur sculpture monumentale, leurs autels et leurs stèles.

Il faut en même temps souligner que, parallèlement au mode de vie rural qui, semble-t-il, prévalait à Terremoto-Tlaltengo, un mode de vie urbain ou semi-urbain paraît s'être développé autour de lieux comme Tlapacoya ou Tlatilco, comme dans le cas de la capitale ou des villes et des petites agglomérations que caractérisait une organisation en seigneuries et chefferies (Alcina, 1991, p. 32-35).

C'est plus particulièrement au cours de la phase Ayotla que surviennent, dans la vallée de Mexico, des modifications importantes dans la hiérarchie sociale et le commerce entre les régions, qui là encore marquent « la cristallisation de certaines formes institutionnalisées de l'autorité administrative ». Ces manifestations de l'organisation politique en Mésio-Amérique laissent transparaître aussi ce que j'ai appelé (pour la région andine) un complexe « sanctuaire-marché-foire » (Alcina, 1990), c'est-à-dire une convergence entre des intérêts économiques, des cultes religieux et des foires aux multiples aspects faisant intervenir des activités comme la redistribution de marchandises, des réjouissances populaires et des pèlerinages religieux. Bon nombre des figurines découvertes à Tlatilco ou Tlapacoya indiquent directement ou indirectement l'existence de ces types de foire. Elles représentent des danseurs des deux sexes, des musiciens jouant du tambour et de l'ocarina (ou *omechicahuastli*), des contorsionnistes et des acrobates, tandis que d'autres représentent d'authentiques chamans ou prêtres parés d'accessoires de plus en plus complexes, tels que coiffes et autres ornements — qui singularisent les personnages qui les portent ou soulignent leur importance (fig. 89).

Un élément très courant, chargé d'une signification rigoureusement sacrée, était le masque, qui était enterré à côté de la dépouille de son possesseur mais jamais sur son visage. On est tenté de croire qu'un certain nombre de ces masques étaient utilisés exclusivement par certaines confréries, tandis que d'autres servaient à des groupes de mimes ou à des sociétés de danseurs, de récitants ou de bouffons.

Comme dans tout l'art méso-américain, mais plus spécialement dans la tradition du Mexique central depuis les temps de la période formative que nous étudions ici, nous sommes confrontés à une multitude de symboles et d'emblèmes. Ils équivalent à une véritable forme d'écriture, c'est-à-dire qu'ils transmettent des messages spécifiques relatifs à une vision du cosmos et à un système religieux. Dans la longue litanie de ces symboles étudiés par Joralemon (1971), on peut distinguer en particulier les suivants : un signe revêtant la forme d'un U, un motif à cinq branches ou « quintette », une fleur

à quatre pétales, une main humaine et le serpent à plumes.

Pour un certain nombre d'auteurs, dont Joralemon, ces signes et ces symboles désignent des divinités aux formes parfaitement définies, et Joralemon a réussi à en distinguer une dizaine. Ils comprennent un dragon polymorphe, qui est un reptile doté des attributs d'un félin et d'un oiseau et qui est aussi associé à la terre et à des mythes agraires; un oiseau mythique qui est un monstre ailé avec une langue fourchue; une figure naine anthropomorphe; un dieu mi-homme mi-jaguar; un dieu serpent qui a les attributs d'un oiseau, et ainsi de suite.

Bien que ces signes et ces symboles aient été interprétés différemment par d'autres auteurs, il demeure permis de penser que, comme dans le cas de l'art Méxica de la phase postclassique, nous nous trouvons en présence d'un langage complexe avec des éléments grammaticaux à caractère métaphorique qui le rendent exceptionnellement difficile à déchiffrer (Alcina *et al.*, p. 31-37). Cet emploi de la métaphore pourrait expliquer à son tour pourquoi certains glyphes ou signes graphiques apparaissent dans différents contextes avec des associations très diverses et, par conséquent, des significations générales distinctes, bien qu'on puisse attribuer à chacun



Figure 89 Figurines provenant de Tlatilco, vallée de Mexico (d'après Pina Chan, 1958).

de ces signes un sens spécifique singulier. Tout cela signifie que non seulement le système religieux et la vision cosmique des peuples des plateaux dans les phases Ayotla-Manantial (1200-800 av. J.-C.) étaient devenus d'une extrême complexité, mais que les expressions artistiques correspondantes présentaient déjà un système des plus élaborés que nous rencontrerons de nouveau dans les phases classique et postclassique dans la même région.

La plus importante des cultures qui nous soient connues est celle des olmèques, dont le style artistique s'est déployé dans une vaste région mais dont le grand foyer d'activité se situait le long de la côte du golfe du Mexique. C'est là qu'apparurent les premières villes ou les premiers centres cérémoniaux : La Venta, Cerro de las Mesas, Tres Zapotes, San Lorenzo, etc.

Parmi les diverses formes de la production artistique olmèque, les plus remarquables sont incontestablement ses reliefs et ses sculptures, les plus célèbres étant les têtes colossales, dont nous connaissons quatorze exemplaires. De proportions gigantesques (elles s'élèvent à plus de trois mètres de hauteur et peuvent peser jusqu'à dix tonnes), elles représentent des visages d'aspect négroïde aux narines dilatées, aux lèvres charnues et aux yeux protubérants, surmontés d'une coiffe étroitement encadrée se prolongeant vers le bas de chaque côté de la tête. Ces figures ne représentent pas des dieux, car il leur manque les caractéristiques distinctives et les signes symboliques qui autoriseraient une telle interprétation ; il est donc plus probable qu'elles dépeignent des « chefs de lignage » ou des « ancêtres ». De telles représentations seraient justifiées dans une société qui, selon toute probabilité, était organisée en chefferies.

L'art olmèque est caractérisé par deux styles apparemment contradictoires. D'un côté, il nous offre un style résolument réaliste, comme dans le cas des têtes colossales. De l'autre, il pousse à l'extrême un style si fortement abstrait qu'il paraît glyptique. Au nombre des traits typiques de l'art olmèque, surtout lorsqu'il traite la représentation anthropomorphe, on peut distinguer ce qu'on appelle la « bouche olmèque », et aussi une fente en V ou « sillon olmèque » qui apparaît sur le crâne de divers êtres mythologiques représentés sur différentes sortes de « haches » cérémonielles (fig. 90).

Outre les têtes colossales et les images anthropomorphes, d'autres sculptures exécutées dans un style « réaliste » représentent notamment des personnages en position assise évoquant parfois l'attitude des scribes à la façon égyptienne. D'autres tiennent sur leurs genoux soit la figure d'un enfant divin soit un sceptre ou un cylindre ou encore un coffre sacré. Le style de ces sculptures et celui des têtes colossales ont été analysés par des savants mexicains ; elles manifestent un degré de perfection que les arts des autres cultures méso-américaines n'ont que rarement atteint. Le chef-d'œuvre suprême qu'on pourrait éventuellement distinguer dans toute la série des personnages assis est peut-être la sculpture appelée « Le lutteur » (*El Luchador*), de Santa

María Uxpanapa (à Veracruz, Mexique). Elle montre un homme barbu, bras et jambes croisés, mais qui par la tension de tout son corps donne l'impression d'un immense effort physique.

Les autels constituent un type de sculpture absolument original dont l'usage allait durer pendant des siècles, spécialement dans les villes maya. Ce sont de grands blocs de pierre, façonnés en forme de prismes, sur les côtés desquels apparaissent des scènes gravées en haut et bas-relief. Beaucoup d'autels montrent un personnage assis, semblable à ceux qui ont été



Figure 90 Art olmèque : haches colossales et haches en forme de plaques (d'après Covarrubias, 1946).

évoqués plus haut, mais il apparaît comme émergeant d'une caverne ou d'une niche pouvant être interprétées comme la gueule d'un dragon, lui-même représentant peut-être le dieu ou la déesse du monde d'en-bas. Dans bon nombre de cas, ces personnages anthropomorphes portent dans leurs mains un enfant divin. Le fait est que beaucoup d'autels montrent sur leurs panneaux sculptés latéraux les images de prêtres portant dans leurs bras la figure de cet enfant divin qui apparaît si souvent dans l'art olmèque.

Toujours dans le domaine de la sculpture monumentale, on peut enfin citer ici les stèles, qui, comme les autels, allaient être ultérieurement utilisées tant et plus à travers toute l'aire culturelle maya. Celles qui nous sont connues, à Tres Zapotes, Cerro de las Mesas, La Venta, El Baúl, Izapa et autres sites, représentent des personnages enveloppés dans des vêtements complexes et des séries d'ornements qui décrivent peut-être des scènes mythologiques mais qu'il nous est extrêmement difficile d'interpréter, encore que nous ne puissions exclure totalement la possibilité qu'il s'agisse de représentations rigoureusement réalistes.

Des études iconographiques de Miguel Covarrubias (1946), Philip Drucker (1952), Michael D. Coe (1972) et P. D. Joralemon (1971), on peut inférer que les nombreuses images qui peuplent le monde de la sculpture olmèque correspondent à des figures mythiques ou même à d'authentiques divinités, dont beaucoup allaient dès lors trouver place dans le panthéon de la Més-Amérique et s'y affirmer en revêtant des traits toujours plus marqués dans des périodes ultérieures et des cultures distinctes. Dans la pratique, la tête de dragon avec sa « bouche olmèque », ses longs crocs de jaguar et son « sillon olmèque » et autres ornements sur le front, semble avoir été la source de la tête du dieu de la pluie, qui allait acquérir des caractéristiques stylistiques diverses selon les différentes régions culturelles où il est apparu, sous les noms de Tlaloc, Chac, Cocijó ou Tajín.

Une autre forme mythique qu'on rencontre souvent dans cet art est celle d'un homoncule eunuque ou divin enfant qu'on voit niché dans les bras d'un roi-prêtre ou d'un personnage anthropomorphe adulte. Non moins intéressante est ici la présence de traits typiques tels que les paupières closes et les yeux bandés verticalement, qui témoignent peut-être de l'apparition d'un divin prédécesseur du dieu Xipe Totec.

Tout cela, conjugué à l'élaboration de formes architecturales évoquant des temples, laisse entrevoir nettement l'existence d'un système religieux bien établi, qui suppose une organisation politique de type étatique allant au-delà de la simple chefferie, un système comportant un corps correspondant de prêtres auquel le souverain appartenait très certainement.

LA ZONE INTERMÉDIAIRE

Pour ce chapitre, nous adopterons la terminologie d'Irving Rouse (1972) pour désigner, comme « zone intermédiaire », l'isthme centre-américain et les contreforts les plus septentrionaux de la région andine afin de regrouper une masse d'indications extrêmement anciennes correspondant à la période formative examinée ici. En réalité, la zone dans laquelle on trouve ces indications agglutinées se limite à une région comprise entre la baie de Parita, au Panamá, et les environs immédiats de Cartagena, en Colombie. Là, les sites et les cultures de Cerro Mangote, Monagrillo, Puerto Hormiga, Monsú, Canapote, Barlovento et Malambo nous ramènent à des dates correspondant aux périodes allant de 4000 à 1000 av. J.-C. et se rapportent sans aucun doute aux découvertes de Valdivia, Kotosh, Yarinacocha et d'autres dans la région des andes centrales et septentrionales (Meggers *et al.*, 1965, p. 168 *sq.*) et aussi à celles des civilisations plus récentes appartenant aux traditions Ronquín, Barrancas et Bocachica (jusqu'à 600 av. J.-C.) dans la région vénézuélienne, qui jadis englobait aussi culturellement les Antilles jusqu'en 200 av. J.-C.

La manifestation la plus ancienne de la période formative en Amérique centrale a lieu aux environs de la baie de Parita, où le site de Cerro Mangote peut offrir un antécédent immédiat à la culture Monagrillo. La chronologie de ce site archéologique remonte à environ 2900 av. J.-C., soit une période dans laquelle la poterie n'avait pas encore fait son apparition, bien qu'on ait trouvé, entre autres, des moulins à bras, qui pourraient être considérés comme des preuves de l'existence d'une économie agricole ou d'agriculture et cueillette. Pour le reste, les inhumations étaient relativement complexes, faisant intervenir deux procédures différentes, la première avec le corps replié sur lui-même, la seconde consistant à rassembler les os et à les enterrer comme une sorte de fagot.

La culture de Monagrillo qu'on rencontre aussi sur le littoral de la baie de Parita et qui était florissante vers 2140 av. J.-C., nous offre déjà l'exemple type d'une civilisation productrice de céramique, bien que son degré de développement technologique et artistique fût encore relativement faible. En fait, la poterie de Monagrillo est encore assez fruste, décorée de motifs curvilignes incisés ou de bandes peintes sur une base rouge ou blanc cassé. L'art des tailleurs de pierre faisait des progrès du point de vue de l'élaboration, mais ils continuaient à appliquer les mêmes techniques que ceux de la période de Cerro Mangote où la poterie, décorée d'incisions de diverses largeurs traçant des motifs de lignes parallèles finissant tantôt en cercles, tantôt en pointillés, en spirales, en forme de T et ainsi de suite (Willey et McGimsey, 1954). Si l'agriculture était la principale source d'aliments, on ramassait aussi des plantes et des coquillages, et la chasse et la pêche complétaient l'ordinaire.

En liaison avec ces sites, on peut citer celui de Turrialba (Costa Rica), dont l'art de la céramique au style raffiné, appelé « La Montaña » (1515 av. J.-C.), manifeste aussi une correspondance avec la poterie de la période formative. Les liens entre la culture de Turrialba et celle de la côte nord de la Colombie sont confirmés par la présence de plats à cuire, de plats de grande taille, utilisés de façon classique pour cuire le pain de *yuca*, appelé *cazabe* en espagnol (manioc).

Si les sites de la région de Cartagena, en Colombie, spécialement ceux de Barlovento et de Puerto Hormiga, sont relativement anciens, ceux de Monsú, récemment découverts, (Reichel-Dolmatoff, 1985), complètent la séquence dans cette zone et transportent notre connaissance de l'utilisation de la poterie jusqu'à une époque aussi reculée que le V^e millénaire av. J.-C., et tout cela fait de cette zone une des plus importantes pour les débuts de la période formative sur tout le continent. La séquence, telle qu'elle s'établit à partir des découvertes de Monsú, est la suivante : Turbana, Monsú, Puerto Hormiga, Canapote, Barlovento et Malambo (Reichel-Dolmatoff, 1985, p. 53-81).

La plus ancienne datation établie au radiocarbone correspond à celle de la période de Monsú, c'est-à-dire 3350 av. J.-C. Toutefois, comme la période de

Turbana remonte encore plus loin dans le temps que celle de Monsú, les débuts de la céramique trouvée à Turbana pourraient sans doute correspondre à 3800 ou même 4000 av. J.-C., ce qui ferait de ce site culturel le plus ancien connu à ce jour sur tout le continent en ce qui concerne l'usage de la poterie, plus ancien même, probablement, que le site de Valdivia, dans le bassin de Guayas, dont la date la plus reculée ne remonte qu'à 3500 av. J.-C. À l'évidence, on est loin d'avoir entièrement tiré au clair les origines de la céramique dans les Amériques, car le nombre de sites relevant de la période formative qui se trouvent dans la zone comprise entre Cartagena et Guayaquil est encore assez restreint. En outre, s'il est probable que la poterie constitue une invention indépendante dans les Amériques, on ne peut pas encore exclure la possibilité de contacts à travers le Pacifique, selon la thèse défendue par Meggers, Evans et Estrada (1965).

Comme l'a dit le découvreur du site, « le degré de développement technologique et esthétique de la céramique est notable » à Monsú. La décoration y est principalement incisée et géométrique. L'étape suivante, découverte à Puerto Hormiga, apparaît dans un site connu depuis des années, fouillé par Reichel-Dolmatoff (1965) et qui appartient à la période comprise entre 3100 et 2500 av. J.-C. La culture nous restitue ici nos premières représentations artistiques de personnages vivants. Ainsi peut-on voir sur le bord d'un grand plateau un visage humain, en partie modelé et en partie incisé, les yeux entourés d'un certain nombre de cercles concentriques incisés. D'autres formes modelées et incisées représentent notamment des animaux. Une abondante décoration géométrique a en outre été créée sur la céramique par impression dans l'argile de coquillage marins ou par d'autres moyens d'incision.

Les étapes suivantes de la séquence propre à la zone de Cartagena appartiennent aux sites de Canapote, découverts dans les faubourgs de Cartagena et datant d'environ 2000 av. J.-C., et de Barlovento, qui se trouve dans les marais au nord-est de Cartagena et dont les datations au radiocarbone situent l'ancienneté entre 1500 et 1000 av. J.-C.. À ce stade, la décoration de la céramique obéit aux mêmes principes qu'aux étapes précédentes, avec des motifs géométriques incisés ou gravés d'une austère simplicité.

Les phases culturelles que nous venons d'évoquer se rapportent à des établissements où vécurent des familles élargies dans des habitations de grande dimension du type « longue case », avec une économie reposant sur une agriculture naissante. La culture du yucca et du manioc était prédominante et s'accompagnait du ramassage de moules et d'autres coquillages, de pêche et de la chasse d'un gibier abondant et varié, caractéristique d'un environnement de forêt et de savane, dont le climat chaud avait toutefois un effet de dessiccation, caractéristique de la période holocène à partir d'environ 7000 av. J.-C.

L'ultime étape à envisager est la séquence qui correspond à la culture de Malambo (1120 av. J.-C. à 70 apr. J.-C.), dont le développement artistique est

extraordinairement riche en représentations de têtes anthropomorphes, mais aussi en figurines généralement féminines et en vases de céramique dont la décoration combine le modelage et l'incision, et dont le style manifeste une parenté avec les pièces en céramique entaillées de profonds sillons du Venezuela.

Enfin, le site de Zipacón, non loin de Bogotá, témoigne d'une société en transition dont l'agriculture était complétée par la chasse et la cueillette. La date de 1230 av. J.-C. est pour le moment la plus ancienne que nous ayons pour la région de savane de Bogotá (Correal et Pinto, 1983).

LA ZONE ANDINE

La dernière des grandes zones où nous traiterons de la transformation d'un monde de magie et de mythe en un monde d'expérience religieuse et d'expression artistique — soit l'ensemble du processus caractéristique de la période formative en Amérique — est celle des Andes. Cette zone peut elle-même être subdivisée en deux régions ou sous-zones, à savoir une zone andine septentrionale, qui comprend une séquence bien étudiée le long de la côte (Valdivia, Machalilla et Chorrera), ainsi que divers sites en altitude, et une zone andine centrale, qui comprend un certain nombre de sites anciens comme ceux de Huaca Prieta, Kotosh et d'autres, ainsi qu'une grande civilisation originale : Chavín.

La séquence proposée par le bassin de Guayas, sur la côte de l'Équateur, débute avec la culture valdivienne, dont le site — Valdivia — a produit, à l'époque de sa découverte, la poterie la plus ancienne du continent américain : elle fut datée de 3200 av. J.-C. (Meggers *et al.*, 1965); aujourd'hui, après les découvertes de Real Alto, on peut citer une date plus ancienne encore, 3545 av. J.-C. (Damp, 1988, p. 25-32), qui s'accorde mieux avec la période de Monsú en Colombie. La culture valdivienne en général est mieux connue dans son ensemble que n'importe quelle autre culture de la période formative en Amérique du Sud, car non seulement nous possédons les dates de Valdivia même, mais aussi celles de San Pedro, de Real Alto, de Loma Alta et d'El Encanto (sur l'île de La Puná).

Le thème principal de l'art valdivien est centré sur ce qu'on appelle l'image de Vénus, paraissant en général sous la forme de figurines féminines qu'on trouve à profusion dans les sites de cette culture. Ces figurines de Vénus sont en général moulées et ne mesurent qu'une dizaine de centimètres de haut. Il arrive qu'elles soient plus grandes et, en ce cas, elles sont creuses. Sur toutes ces figurines les seins et la zone pubique sont spécialement mis en valeur, car ces statuettes sont généralement nues ou très peu vêtues, de sorte que leur nom moderne est amplement justifié par leur connotation sexuelle

très marquée. Un autre trait particulier est que le modelé des cheveux est rehaussé par un brunissage ou par des incisions qui tentent de reproduire les lignes des cheveux, parfois peints en rouge ou en vert lorsqu'ils ne conservent pas la teinte naturelle de la céramique. Les mains sont en général jointes ou croisées au repos sous la poitrine, mais parfois elles montent à la rencontre de la bouche, comme esquissant un geste. Certaines des grandes figurines creuses montrent un renflement du ventre, figurant la grossesse, et contiennent un petit caillou, grâce auquel on peut, en la secouant, utiliser la statuette comme une crécelle. D'autres figurines ont deux têtes, pareilles à des spécimens analogues trouvés dans la vallée de Mexico et ailleurs.

La principale question, encore irrésolue, est celle de la fonction de ces figurines. Divers auteurs ont émis l'idée qu'elles étaient utilisées à des fins curatives par des chamans et des guérisseurs. Nous croyons que la plupart de ces figurines pourraient, comme en Mésio-Amérique, avoir servi à leurs propriétaires pour des rites propitiatoires dans l'agriculture. On ne peut pas non plus exclure qu'elles aient été liées d'une manière ou d'une autre à l'usage de drogues comme la feuille de coca ou divers hallucinogènes inhalés.

Plusieurs auteurs ont avancé que les décorations géométriques de la céramique de Valdivia I et II, où l'on voit souvent revenir les mêmes types de motifs, pourraient être interprétés comme des représentations très abstraites de serpent ou de félin, ce qui confirmerait à la fois les liens de cette culture avec un milieu forestier et ses rapports avec la civilisation de Chavín (Damp, 1988).

Les évolutions de la culture valdivienne qui ont suivi ultérieurement — les phases de Machalilla et de Chorrera (1500-500 av. J.-C.) — amplifient l'une et l'autre les caractéristiques de la plus ancienne culture de la céramique et atteignent, surtout à Chorrera, ce qui a été défini comme une dimension initiale panéquatorienne. La céramique de cette culture est incontestablement des plus dignes d'intérêt non seulement du point de vue esthétique mais aussi pour sa technique. La caractéristique des vases du style de Machalilla est ce qu'on appelle « l'anse contournée » ; elle est remplacée dans la période de Chorrera par un grand bec tubulaire au sommet du vase, associé à une poignée généralement aplatie. Comme pour les figurines du style maté, le degré de perfection dans l'exécution et la beauté classique deviennent ici véritablement exceptionnels.

En dépit du fait que la phase formative est beaucoup moins bien connue sur les plateaux de la zone andine que le long de la côte, on y rencontre un certain nombre de cultures et de sites appartenant à cette période, notamment la culture dite du Miroir ancien (*Espejo Temprano*) (2200 av. J.-C.) près du lac de San Pablo, le Cotacallo (1700-500 av. J.-C.) près de Quito et le Cerro Narrio (2000 av. J.-C.) à Cañar près de Cuenca.

Le site de Cotocallo représente un complexe villageois dont les caractéristiques organisationnelles sont sensiblement plus simples que celles de Real Alto sur la côte. D'abondantes céramiques qui y ont été découvertes montrent une décoration de type géométrique qui peut être interprétée de la même manière que celle qu'on rencontre sur d'autres vases du même type, compte tenu du fait que le milieu culturel en général semble avoir été proche de celui de Valdivia. Par ailleurs, le site ne nous a restitué que quelques spécimens isolés de statuettes, notamment une qui est incrustée dans un fragment de poterie et qui représente un personnage assis les jambes croisées et portant un turban.

Dans la région du cours supérieur de l'Amazone, plusieurs auteurs ont découvert et étudié un complexe de cultures qui appartient à la période formative. Les plus importants sont Tutiscayno et Kotosh. La culture de Tutiscayno a été découverte sur le site de Tarinacocha dans le bassin de l'Ucayali. On y discerne deux phases, un Tutiscayno ancien (vers 2000 av. J.-C.) et un Tutiscayno tardif (1500-1300 av. J.-C.). Comme dans d'autres cultures de la période formative, l'expression artistique est concentrée sur la décoration du rebord des pièces de céramique, qui présentent des bords surajoutés et aussi ce qui constitue peut-être la plus ancienne représentation de félin, qui, nous le verrons, va devenir une forme privilégiée dans les Andes centrales.

La culture de Kotosh Waira-Jirca (1800-1300 av. J.-C.), dans le bassin du fleuve Huánuco, site fouillé par une mission archéologique japonaise sous la direction de Seichi Izumi (Izumi et Sono, 1963) nous a fourni des éléments d'information du plus haut intérêt sur le développement de la pensée religieuse et de l'expression artistique. Le fameux « temple des mains croisées » (*Templo de las manos cruzadas*), avec ses ornements d'argile moulée, constitue sans aucun doute le plus ancien exemple connu de l'emploi de la sculpture dans la décoration d'un monument architectural. En outre, la décoration en céramique témoigne de la maîtrise d'une complexité technique et artistique de premier ordre, qui suppose la fusion de plusieurs traditions de la céramique dans le cadre de ce centre culturel du bassin de l'Huánuco au II^e millénaire av. J.-C.

Le site de Huaca Prieta, dans la vallée de Chicama le long de la côte pacifique, a été fouillé par Junius B. Bird en 1946-1947 (Bird et Hyslop, 1985). Huaca Prieta est un site précéramique (3100-1300 av. J.-C.), mais on y a découvert une quantité considérable de spécimens de textile. À côté de motifs de type géométrique difficiles à interpréter, le tissage fait apparaître plusieurs représentations de formes qui allaient devenir très répandues, surtout dans l'art de Chavín, comme le condor (Bird et Hyslop, 1985, p. 165, et fig. 110-111), des serpents, des figures anthropomorphes, etc.

Enfin, la civilisation de Chavín représente un phénomène analogue en tout point à celui de la civilisation olmèque en Mésopotamie. Elle cons-

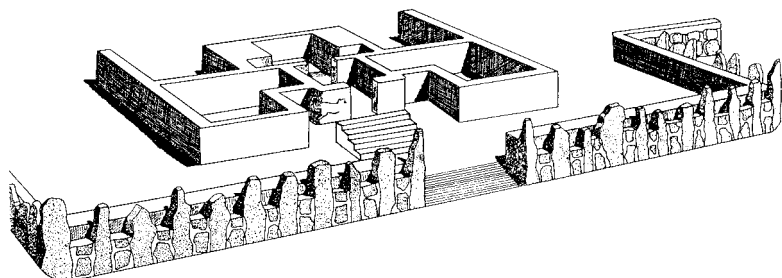


Figure 91 Reconstitution proposée du temple de Cerro Sechin ; culture de Chavín, Pérou (d'après Hauffmann-Doig).

titue le premier grand domaine de la séquence culturelle de la zone des Andes centrales et représente l'étape la plus importante dans le processus d'évolution artistique et religieuse que nous étudions ici (fig. 91). D'après les études de Richard L. Burger (1989) et de beaucoup d'autres, nous sommes en mesure de classer la séquence de la céramique de Chavín en quatre phases distinctes : Urabbarriu (1200-800 av. J.-C.), Ofrendas (800-600 av. J.-C.), Chakinaui (600-400 av. J.-C.) et Rocas ou Janabarriu (400-300 av. J.-C.). La céramique de Chavín, qui figure parmi les productions artistiques les plus accomplies du Pérou, pourrait à elle seule témoigner du développement esthétique de cette civilisation, mais on peut aussi le vérifier dans sa sculpture, modelée et en relief, qu'elle soit taillée dans la pierre ou dans d'autres matériaux. Bien qu'il apparaisse comme la conséquence d'une évolution purement autonome, l'art de Chavín n'en doit pas moins être relié à d'autres cultures, qu'elles appartiennent à la même région, comme celle de Huaca Prieta, ou à des régions voisines, comme Chorrera. On peut même discerner des liens avec des cultures de la forêt des pentes orientales des Andes ou des hautes vallées du Marañón. Quant à l'influence de Chavín, elle se fait elle-même sentir dans des régions beaucoup plus éloignées vers le sud, à la fois sur le littoral et dans l'intérieur du Pérou, à Chicama, Cupisnique, Ancón, Paracas, Ayacucho, etc.

Chavín de Huántar était probablement un sanctuaire ou un centre cérémoniel dédié au dieu Huari, qui servait à des fins équivalentes à celles des sanctuaires de La Venta ou Tres Zapotes sur la côte de Veracruz au Mexique. Le Nouveau Temple (*Templo nuevo*) (fig. 92) représente une des étapes les plus importantes de la vie de ce centre cérémoniel, tandis qu'au nord du site s'élève une structure non moins importante, le temple de la Crosse du berger, ou Bâton recourbé (*Templo del Lanzón*), qui reproduit en fait un antique modèle architectural andin en forme de U, au milieu de laquelle est une place

circulaire en contre-bas. Ce temple se révèle être l'édifice le plus ancien du complexe. La structure tout entière est sillonnée de nombreuses galeries souterraines : *Las Ofrendas* (Les Offrandes), *El Campamento* (Le Campement), *Los Laberintos* (Les Labyrinthes), *El Lanzón* (Le Bâton recourbé) et

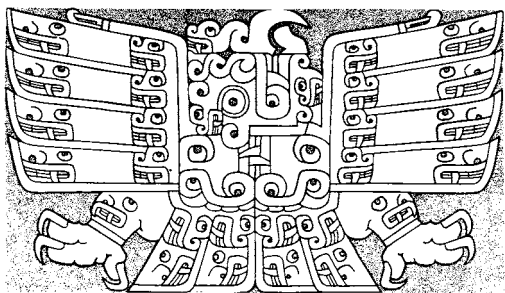


Figure 92 Aigle du Nouveau Temple (*Templo nuevo*) à Chavín de Huántar, Pérou (d'après Rowe, 1962).

d'autres encore. Les fouilles de Lumbrera dans *Las Ofrendas* portent à croire que cette galerie correspond à la période la plus ancienne du temple, contemporaine de l'époque à laquelle on adorait l'image d'*El Lanzón*. La deuxième époque de la construction du temple est donc celle à laquelle appartiennent les galeries connues sous les noms de *La Portada* (Le Portail), *Las Columnas* (Les Colonnes) et *Las Vigas Ornamentales* (Les Poutres ornementales).

L'élan religieux qui a créé le sanctuaire de Chavín de Huántar a manifestement suscité un essor correspondant des arts figuratifs — les sculptures en ronde ou en relief qui peuplent toute la zone du site¹. Rowe (1962), en établissant une comparaison attentive avec l'art de la céramique de Paracas appartenant à la période d'Ocucaje, a réussi à établir dans la sculpture une séquence qu'il divise en quatre phases, AB, C, D et EF. À la première de ces phases il attribue Le Bâton recourbé (*El Lanzón*), tandis qu'il considère l'obélisque de Tello (une des œuvres les plus complexes du style de Chavín) comme correspondant à la phase C et la stèle de Raimond comme un relief parfaitement représentatif de la phase finale.

De l'art de Chavín dérivent sans nul doute la plupart des formes artistiques ultérieures de la zone des Andes centrales. De l'avis de Rowe, l'art de Chavín constitue un système linguistique complexe dans lequel l'expression métaphorique est analogue à l'euphémisme dans un contexte littéraire. Rowe estime qu'il y a trois niveaux de complexité croissante. Le premier consiste en une allusion directe; le deuxième est indirect, allusif ou métaphorique; le troisième a recours à la substitution. Pour établir une analogie juste entre des procédés littéraires et les formulations de l'art de Chavín, Rowe cite comme conventions principales : la symétrie, la répétition, la mesure de la taille et la réduction des motifs.

NOTE

1. Les principales œuvres à prendre en compte pour étudier cette forme d'expression artistique, comme l'a fait l'archéologue nord-américain John H. Rowe, sont les suivantes : *La Gran Imagen* (La Grande Image), *El Lanzón* (Le Bâton recourbé), *El Obelisco Tello* (L'Obélisque de Tello), *El Estela Raimondi* (La Stèle de Raimond) conservée au musée de Lima, l'aigle et le faucon de *La Porta Blanca y Negra* (Le Portail noir et blanc) de la Grande Pyramide et de nombreuses autres pièces éparpillées sur l'ensemble du périmètre du site de Chavín.

BIBLIOGRAPHIE

- ALCINA FRANCH J. 1990. « El complejo 'santuario-mercado-festival' y el origen de los centros ceremoniales en el Andina Septentrional », in *Homenaje a Richard P. Schaedel*, Austin, Texas
- 1991. « En torno al urbanismo precolombino de América : el marco teórico », *Anu. Estud. Am.*, Séville, vol. XLVIII, p. 3-47.
- , LEÓN-PORTILLA M., MATOS E. 1992. *Azteca Mexica. Las culturas del Mexi-co Antiguo*, Madrid, Lunwerg-Quinto Centenario.
- BIRD J.B., HYSLOP J. 1985. *The Preceramic Excavations at the Huaca Prieta, Chicama Valley. Perú.*, New York. (Anthropol. Pap. am. Mus. nat. Hist., 62)
- BURGER R. L. 1989. « Long before the Incas », *Nat. Hist.*, New York, n° 2, p. 66-73.
- COE M.D. 1972 « Olmec Jaguars and Olmec Kings », in E. BENSON (dir.), *The Cult of the Feline*. Washington, D.C., p. 1-12.
- CORREAL G., PINTO M. 1983. *Investigación arqueológica en el municipio de Zipacón. Cundinamarca*, Bogotá.
- Covarrubias m. 1946. « El arte 'olmeca' o de La Venta », *Cuad. Am.*, Mexico, D.F., vol. IV, p. 153-179.
- DAMP J. 1988. *La primera ocupación Valdivia del Real Alto*, Quito, Corporación Editora Nacional (Bibl. ecuat. Arqueol., 3).
- FORD J. A. 1969. *A Comparison of Formative Cultures in the Americas : Diffusion of the Psychic Unity of Man*, Washington D.C.
- IZUMI S., SONO T. 1963. *Excavations at Kotosh, Peru. Andes 2*, Tokyo.
- JORALEMON P. D. 1971. *A Study of Olmec Iconography*, Washington, D.C. (Stud. Pre-Columbian Art Archaeol., 7)
- MEGGERS B., EVANS C., ESTRADA E. 1965. *Early Formative Period of Coastal Ecuador : The Valdivia and Machalilla Phases*, Washington, D.C. (Smithsonian Contrib. Anthropol.)

- NIEDERBERGER C. 1976. *Zohapilco : Cinco milenios de ocupación humana en un sitio lacustre de la Cuenca de México*, Mexico, D. F. (Colecc. Cient., Arqueol, 30).
- 1979. « Early Sedentary Economy in the Basin of Mexico », *Science* (Washington, D.C.), vol. CCIII, p. 131-142.
- REICHEL-DOLMATOFF G. 1965. « Excavaciones Arqueológicas en Puerto Hormiga (Departamento de Bolivar) », Bogotá. (Antropol. 2)
- 1985. *Monsú : un sito arqueológico*, Bogotá.
- ROUSE I. 1972. *Introduction to Prehistory : A Systematic Approach*, New York.
- ROWE J. H. 1962. *Chavin Art : An Inquiry into its Form and Meaning*, New York.
- WILEY G., MCGIMEY C. 1954. *The Monagrillo Culture of Panamá*, Cambridge, Mass. (Pap. Peabody Mus. Archaeol. Ethnol., 49, n° 2).

17.3

L'Amérique du Nord

Melvin L. Fowler

La période archaïque de la préhistoire en Amérique du Nord ne rentre pas dans les limites chronologiques posées pour le volume II, puisqu'elle commence bien avant, au début du V^e millénaire av. J.-C. et se termine dans la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. sans aucun événement marquant donnant une date précise. Le poids de la tradition de la chasse durant la période archaïque marque lourdement cette longue durée, tout en amenant, néanmoins, dans certaines régions, des développements culturels dus à une diversité croissante des utilisations de l'environnement naturel, une population en augmentation et des innovations technologiques.

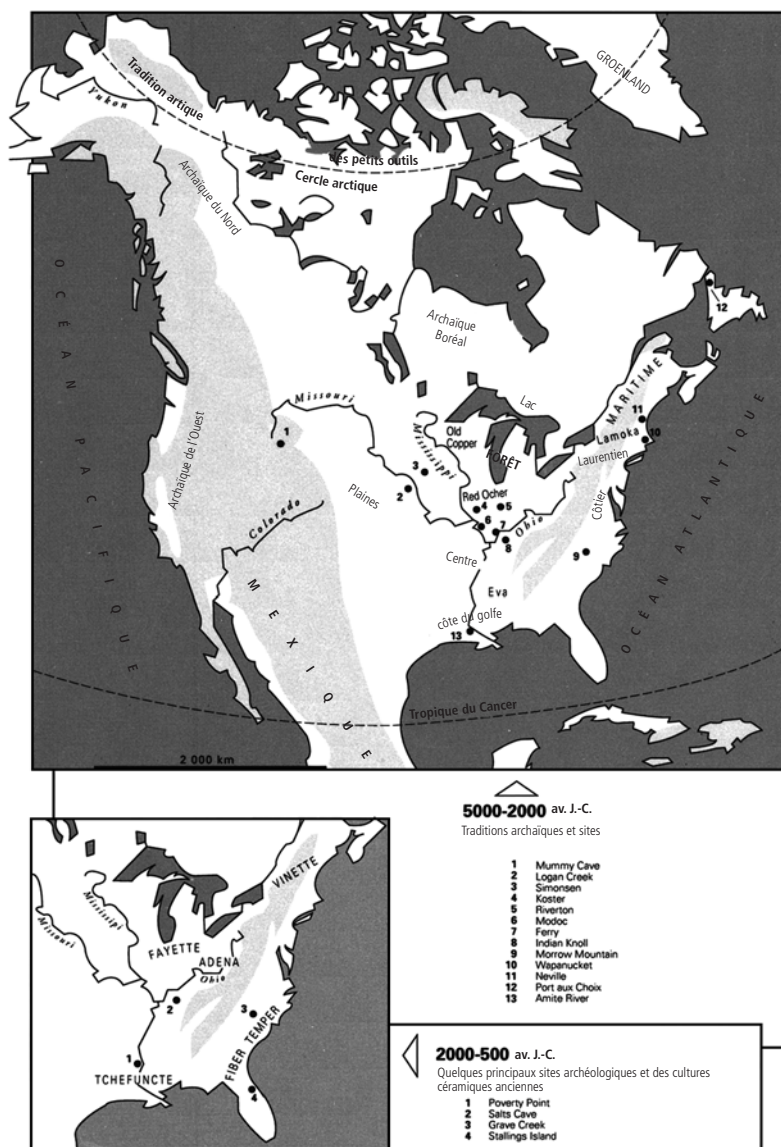
La présente étude consacrée à la partie du continent située au nord de la Més-Amérique comprend plusieurs sections correspondant à de grandes divisions géographiques :

1. L'Arctique et la zone subarctique;
2. L'Amérique du Nord-Ouest;
3. Le Sud-Ouest;
4. L'Amérique du Nord-Est, y compris les Grandes Plaines.

Par-delà la diversité culturelle et naturelle que l'on peut observer à l'intérieur de ces différentes régions, un tel découpage aide à dégager un tableau d'ensemble, chaque unité géographique permettant d'illustrer un type d'évolution culturelle particulier (*carte 26*).

L'ARCTIQUE

Jusqu'aux environs de 4 000 ans av. J.-C., seule la partie de l'Arctique qui correspond essentiellement à l'Alaska et aux régions les plus occidentales du Yukon et des Territoires du Nord-Ouest, aujourd'hui au Canada, était habitable par l'homme. Plus à l'est, le glacier laurentien, bien qu'en recul, n'avait pas encore relâché son étau. La partie Ouest était peuplée par l'*Homo Sapiens* depuis déjà des milliers d'années. Rattachée à l'Asie durant la



Carte 26 Carte de l'Amérique du Nord, avec la localisation des différentes traditions et cultures archaïques.

période glaciaire du Wisconsin, elle formait alors la plus grande partie de la Béringie, couloir emprunté par l'*Homo Sapiens* pour prendre pied sur le territoire nord-américain.

Les plus anciennes cultures établies à l'ère postglaciaire dans la partie occidentale de l'Arctique appartiennent toutes à ce que Dumont (1983) a appelé la tradition paléoarctique, laquelle se caractérise par une industrie sur lames utilisant la « technique Levallois » (Dumond, 1983, p. 74). Selon la proportion et la nature des bifaces présents dans les assemblages, il existe plusieurs variantes régionales, qui correspondent peut-être à une adaptation à des milieux différents, mais qui semblent toutes participer d'une même tradition de débitage laminaire. Cette technologie pourrait fort bien avoir été introduite dans la région à partir de l'Asie à la fin du Pléistocène et constituer la base d'où sont nées plusieurs traditions ultérieures.

Vers 4000 av. J.-C., l'Arctique subit l'influence de traditions archaïques originaires de l'intérieur de l'Amérique du Nord, comme en témoignent les pointes de projectile à encoche latérale, sans « équivalent très répandu » en Asie (Dumond, 1983a, p. 78). Dans tout l'hémisphère Nord du continent, on assiste, à l'ère postglaciaire, à une même diffusion des traditions archaïques sous des latitudes plus septentrionales, à mesure que le climat se réchauffe et que la forêt gagne sur les glaciers. L'archaïque du bouclier ou archaïque boréal en est la manifestation dans la région de la baie d'Hudson, tandis que, sur la côte est, l'archaïque maritime se répand jusqu'au Labrador et Terre-Neuve. Ces migrations de chasseurs-cueilleurs habitués à vivre dans la forêt ou sur le littoral, et par conséquent parfaitement adaptés à la flore et à la faune des territoires libérés par les glaces, semblent avoir coïncidé avec l'optimum climatique postglaciaire.

Aux alentours de 2000 av. J.-C., une nouvelle tradition appelée tradition microlithique de l'Arctique fait son apparition, sans doute en bordure de la mer de Béring, dans le nord de l'Alaska. Elle se répand si vite qu'en un temps relativement court, elle est attestée dans toute la frange arctique de l'hémisphère Nord du continent et jusque dans le nord-est du Groenland (Bielawski, 1988; Maxwell, 1985). Dans la partie orientale de l'Arctique, elle constitue ce que l'on appelle le prédorsétien. Découverte pour la première fois en Alaska au cap Denbigh, sur la baie de Norton (Giddings, 1964, 1967), elle est représentée par des microlithes caractéristiques, parmi lesquels des micro-lames (grattoirs et racloirs), de petits nucléus soigneusement préparés, des burins, des outils fabriqués sur des éclats de burin et d'autres outils. L'économie de subsistance y est fondée à la fois sur la pêche et l'exploitation des poissons anadromes au bord de la mer et sur la chasse dans l'arrière-pays.

Les origines de cette tradition demeurent obscures, mais Dumond (1983) pense qu'elle pourrait être dérivée de la tradition paléoarctique, dont elle se serait peut-être différenciée en Asie. Quoi qu'il en soit, c'est la première culture panarctique, qui pourrait correspondre à la dernière vague de migrations de l'Asie vers

l'Amérique du Nord. Peut-être son apparition est-elle liée à la diffusion des Inuits ou Esquimaux, la plus asiatique de toutes les ethnies qui peuplaient l'hémisphère Nord du continent américain avant l'arrivée des Européens.

L'AMÉRIQUE DU NORD-OUEST

Par « Amérique du Nord-Ouest », il faut entendre ici la région qui s'étend depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'à la côte du Pacifique à l'ouest. Outre les Rocheuses proprement dites, on peut y distinguer trois grands ensembles géographiques. La région qui englobe la Colombie britannique et, plus au sud, les États de Washington, de l'Oregon et de l'Idaho, est une zone de plateaux intramontagnards drainés par de grands fleuves qui se jettent dans l'océan Pacifique. Beaucoup de ces cours d'eau sont remontés par les saumons qui viennent y frayer et fournissent une abondante nourriture saisonnière. Une deuxième zone correspondant à peu près à l'Utah est formée d'une vaste cuvette appelée le Grand Bassin. Il s'agit d'un bassin endoréique dont le Grand Lac Salé constitue le centre. L'environnement y est de type semi-aride. Enfin, longeant le Pacifique, la plaine côtière coïncide en grande partie avec la Californie. Elle regorge de ressources marines, et notamment de poissons anadromes. De grands fleuves drainent les vallées de l'intérieur où l'on peut récolter en abondance des glands grâce aux nombreux arbres qui y poussent, de même que sur les premières pentes des collines.

Des traditions archaïques durables se sont développées dans toutes ces régions du Nord-Ouest. Bien adaptées à leurs environnements respectifs et solidement établies dès 5000 av. J.-C., elles se sont perpétuées dans la plupart de ces régions jusqu'au moment où les colons américains y pénétrèrent, c'est-à-dire en général jusqu'au XIX^e siècle apr. J.-C. Dans la zone des plateaux, la pêche au saumon fournissait une importante ressource saisonnière, de même que la cueillette des plantes. Comme le note (Aikens, 1983, p. 195) :

« [...] dans certaines régions du plateau du Grand Bassin, l'abondance de saumon, des racines et tubercules comestibles ou des graines de pin pignon attirait à certaines saisons des groupes de collecteurs de centaines de kilomètres à la ronde. Ces groupes venaient eux-mêmes ramasser sur place les ressources convoitées puis repartaient avec elles. »

Sur la côte du Pacifique, où les ressources étaient plus abondantes et concentrées dans les zones plus limitées, des établissements relativement plus permanents regroupaient une population plus importante. La répartition des richesses était assurée par des échanges « fondés sur des valeurs mesurables concrètes » (Aikens, 1983, p. 195).

Les cultures archaïques du littoral du Pacifique sont plus proches de l'archaïque oriental du Centre que des cultures établies dans le bassin et sur le plateau entre 7000 et 3000 avant le présent sinon par l'outillage, du moins par le niveau d'intégration socioculturelle et l'importance démographique.

LE SUD-OUEST

Durant la période comprise entre 5000 et 1000 av. J.-C., ces deux complexes de l'archaïque occidental et, en particulier, la phase Chiricahua de la tradition de Cochise et la tradition Oshara (Irwin-Willilams, 1968, 1973) paraissent marqués par une consommation plus intensive des plantes alimentaires, un accroissement de la population et l'adoption des cycles typiques de transhumance ou de déplacements saisonniers. Les assemblages contiennent une grande proportion de meules de grande taille. La plupart des établissements sont, semble-t-il, des campements de base assez vastes comportant des silos et de nombreux foyers. L'étude des outils, de la flore et de la faune retrouvés dans le Sud-Ouest sur les sites de l'archaïque moyen révèle une économie de subsistance dominée par l'exploitation intensive des plantes à graines (peut-être par des méthodes purement horticoles) et la chasse aux petits mammifères.

Certains indices donnent à penser qu'une variété primitive de maïs a peut-être été utilisée avant 2000 av. J.-C. Des restes de cette céréale, qui pourraient remonter à 2000 av. J.-C., ont en effet été découverts à Bat Cave, au Nouveau-Mexique (Dick, 1965). Dans la phase d'Armijo de la tradition Oshara (1800-880 av. J.-C.), des restes de pollen suggèrent également la présence de maïs cultivé.

D'autres espèces tropicales, comme la courge et les haricots, apparaissent un peu plus tard dans ces mêmes contextes. Toutefois, il faudra attendre encore un millénaire pour que le maïs cultivé devienne véritablement l'aliment de base dans le Sud-Ouest.

L'AMÉRIQUE DU NORD-EST

Les données archéologiques montrent la disparition des chasseurs de mégafaunes qui vivaient antérieurement dans cette région. Ces chasseurs spécialisés n'étaient pas équipés pour faire face aux changements intervenus à l'est, à l'ère postglaciaire. La population était plus dense et des groupes locaux avaient appris à exploiter les diverses ressources disponibles dans des zones bien délimitées.

Si le mode de vie qui caractérise les cultures archaïques nées de cette adaptation est à peu près le même dans toute la partie orientale de l'Amérique

du Nord, on distingue cependant plusieurs variantes différant entre elles par le style des outils comme par les moyens mis en oeuvre pour exploiter les diverses ressources existantes. Parmi celles qui ont pu être identifiées, citons l'archaïque maritime, l'archaïque côtier, l'archaïque boréal, l'archaïque de la forêt de la zone des lacs, l'archaïque du centre, l'archaïque du golfe et l'archaïque des plaines.

L'archaïque maritime

On désigne sous ce nom une culture attestée tout au long de la côte nord-est, de l'État du Maine au Labrador. Elle se caractérise par une économie fondée sur la chasse aux mammifères marins, dont témoignent les ossements et les têtes de harpon en os retrouvés sur certains sites côtiers. L'outillage comprend également des pointes de projectile en pierre taillée ou en ardoise polie, à pédoncule droit ou à bords plus ou moins convergents, ainsi que des herminettes et des gouges en pierre polie. Cette tradition a été éclairée de façon spectaculaire par la découverte et la fouille d'une nécropole à Port-au-Choix, sur la côte nord-ouest de Terre-Neuve (Tuck, 1970, 1971, 1978). Les fouilles ont livré plus de 100 sépultures contenant du matériel funéraire. Dans un grand nombre de cas, le mort avait été enduit ou saupoudré rituellement d'ocre rouge pour le préparer à affronter l'au-delà. Ce trait se retrouve assez fréquemment dans les sépultures archaïques du Nord-Est. Parmi les outils très variés associés à ces sépultures, on note la prépondérance des têtes de harpon et autres armes utilisées pour la chasse aux mammifères marins. Outre cette exploitation des ressources de la mer, qui revêtait probablement un caractère saisonnier, les groupes de l'archaïque maritime prospectaient l'intérieur des terres pour y chasser l'élan et le caribou. D'autres sites, disséminés dans toute la région, témoignent de ce même type d'adaptation, attesté entre 5000 et 2000 av. J.-C.

L'archaïque côtier

Depuis le Massachusetts jusqu'aux deux États de Caroline au sud, c'est également ce mode de vie axé sur l'exploitation de l'environnement côtier et des ressources de l'arrière-pays immédiat qui partout prédomine. Par-delà les variantes stylistiques, l'adaptation a fondamentalement emprunté les mêmes voies. L'archaïque côtier se caractérise notamment par une alimentation à base de poissons anadromes, de bivalves et de cerfs. Dincauze (1972, 1976), qui a fouillé plusieurs sites appartenant à cette culture, a reconnu deux phases — Neville et Stark — sur le littoral de la Nouvelle-Angleterre. Les principaux outils directeurs en sont des pointes de projectile à base rectiligne appartenant à la tradition dite à pédoncule étroit. Divers types de perçoirs, choppers, haches et herminettes y étaient associés. Dincauze voit un parallèle entre cette industrie et celle qui a été définie dans la Caroline du Nord

(Coe, 1952, 1964) dans la séquence comprise entre la phase de Stanley et celle de Morrow Mountain. Il pourrait s'agir par conséquent d'une tradition plus ou moins homogène tout au long du littoral atlantique.

L'archaïque boréal

La région du Bouclier laurentien, qui s'étend en arc de cercle autour de la baie d'Hudson, est le domaine de la forêt d'épicéas et, en bordure des lacs et des cours d'eau, des saules et des bouleaux. Constituant pratiquement la dernière zone à être libérée par les glaciers, elle ne peut pas avoir été habitée avant 5000 av. J.-C. Wright (1972*a, b*) a appelé « archaïque du Bouclier » les cultures qui se sont implantées dans cette région. Ces premiers occupants de la zone forestière boréale étaient peut-être des chasseurs de mégafaune qui se sont adaptés au nouvel environnement. La chasse au caribou, animal grégaire, ne devait guère soulever de difficultés pour ces groupes habitués à traquer de gros animaux. À mesure que la forêt gagnait du terrain, d'autres proies — l'élan et le cerf — durent s'ajouter à leur alimentation, que complétaient sans doute les produits des cours d'eau et les plantes à graines. Les pointes de projectile en pierre taillée sont massives et terminées par un pédoncule ou plus petites, à encoche latérale et de forme triangulaire. Beaucoup sont en ardoise polie. Il est probable que, selon la saison, les groupes de l'archaïque boréal se consacraient tantôt à la pêche, dans des campements établis en bordure des lacs et des cours d'eau, tantôt à la chasse au caribou.

L'archaïque de la forêt et des lacs

Au sud des Grands Lacs, de la Nouvelle-Angleterre jusqu'au Minnesota, s'étendaient des forêts mixtes de pins et d'essences à feuilles caduques. Ces forêts se prolongeaient vers le sud, le long des cours d'eau se jetant dans les Grands Lacs. La prairie d'herbes hautes marquait les limites méridionales de cette région dans le Wisconsin, l'Illinois et l'Indiana. Les animaux et les plantes comestibles y étaient plus abondants que dans la zone forestière boréale au nord des Grands Lacs. Ce territoire correspond à l'un des complexes archaïques les mieux connus, représenté notamment par le Laurentien de New York et la culture *Old Copper* (Vieux Cuivre) du Wisconsin. L'outillage comprend des pointes de projectile à encoche latérale ou à pédoncule droit, des grattoirs façonnés sur des pointes brisées, des forets à base évasée et des outils tranchants aménagés sur les deux faces. Dans les phases plus récentes, les industries de l'Est ont produit également des outils en pierre polie, tels que gouges, haches, herminettes, couteaux, ulus et pointes de lance. Certains de ces outils, taillés dans l'ardoise, rappellent fortement ceux qui caractérisent l'archaïque boréal.

Des outils en cuivre de forme analogue étaient fabriqués dans le Wisconsin et la région du lac Supérieur par la culture *Old Copper*. De fait,

pour les groupes archaïques qui vivaient aux abords des Grands Lacs de l'Ouest, ce minerai constituait un matériau beaucoup plus facile à travailler que les différentes variétés de silex, ou même d'ardoise, qu'ils utilisaient d'ordinaire. Il était traité comme une pierre tendre et malléable. La plupart des techniques utilisées dans la fabrication d'outils lithiques ébréchés — le traitement par la chaleur, le concassage, etc. — étaient appliquées au cuivre. Ils le trouvaient à ce point utile qu'ils se mirent à en exploiter systématiquement les gisements (Griffin, 1961). Le cuivre s'échangeait, probablement sous la forme de produits finis, dans une grande partie du Nord-Est. Dans l'ensemble, toutefois, les cultures archaïques de cette région ne diffèrent guère de celles de l'Est. L'outillage de toutes ces sociétés de l'archaïque de la forêt et des lacs comprend divers accessoires de pêche, et notamment des hameçons, en os ou en cuivre, des foënes et des lances. S'y ajoutaient peut-être des filets, dont il ne reste aucune trace.

L'archaïque du Centre

Appelée archaïque riverain par Ford (1974), cette variante du complexe archaïque est sans doute l'une de celles qui ont été étudiées le plus en détail. Elle est attestée dans tout le bassin hydrographique du moyen Mississippi, ainsi que le long des principaux affluents de ce fleuve. Cette région est en majeure partie recouverte de feuillus et, en particulier, les chênes et autres espèces à portant des fruits à cupule. Les vallées des principaux cours d'eau y regorgeaient de ressources aquatiques. Le lit boisé des fleuves était exploité jusque dans la prairie. Cette vaste région qui s'étend de l'État de New York jusqu'au Wisconsin et du nord de l'Illinois à la vallée du bas Mississippi est sans doute l'une des plus riches en ressources naturelles du continent. À faible distance des vallées fluviales se trouvaient toutes sortes d'environnements biogéographiques offrant diverses autres ressources. Les déplacements saisonniers à la recherche de nourriture conduisaient sans doute les groupes de cette culture du lit des rivières jusqu'à la lisière des vallées boisées ainsi que plus haut dans la prairie, et leur permettaient de stocker des provisions. C'est dans de tels environnements qu'ont été identifiés les sites les plus vastes de l'archaïque. Il semble que cette zone centrale ait été plus peuplée et que les premières communautés sédentaires y soient apparues entre 5000 et 2000 av. J.-C.

Les observations faites sur les sites de l'archaïque du Centre montrent que l'on y chassait le cerf, le raton laveur, l'opossum et d'autres petits mammifères. Le poisson occupait apparemment une place importante dans l'alimentation. On chassait aussi les oiseaux et, en particulier, la sauvagine. La collecte intensive des plantes sauvages, et plus précisément de variétés pionnières ou poussant en milieu perturbé, est également attestée.

L'outillage utilisé par les groupes archaïques du Centre comprenait des pointes de projectile à encoche latérale et divers types de pointes à pédoncule.

On note également la présence de grattoirs et de racloirs, certains emmanchés ou fabriqués à partir de pointes de projectile brisées, et d'outils de travail tels que forets ou vastringues. S'y ajoutent divers objets de parure, parmi lesquels des perles, des épingles en os et des pendentifs façonnés dans des galets. On relève une forte proportion d'outils en pierre polie, de formes et de fonctions diverses, qui constitue la plus importante partie de l'outillage. Parmi eux, se trouvent les outils appelés « tests de propulseurs », de types très variés. Un objet en pierre en forme de larme, dans lequel on a vu un plomb à pêche, était probablement utilisé à la façon des bolas des Sud-Américains, c'est-à-dire pour lester les deux extrémités d'une corde servant à entraver les proies. Ici, cet instrument servait probablement à capturer la sauvagine.

Les meules, très répandues, étaient utilisées sans doute pour broyer les graines des fruits secs et des plantes pionnières. Des ustensiles abrasifs en grès servaient aussi à fabriquer ou affûter d'autres outils.

Des variantes stylistiques, caractérisées par l'utilisation de pointes de projectile d'une forme particulière ou de tels ou tels autres outils, conduisent à distinguer divers sous-ensembles régionaux. À n'en pas douter, l'outillage varie également à l'échelle de régions plus petites. Le mode de subsistance s'adapte aux ressources de base locales. Ainsi, l'économie des groupes, exploitant selon la saison les cours d'eau ou la prairie, diffère quelque peu de celle des groupes dont l'existence était partagée entre les fleuves et les monts Ozark.

L'archaïque du Centre est attesté dans diverses régions sur un certain nombre de sites. Dans l'état actuel de nos connaissances, la phase Lamoka de New York (Ritchie, 1969) correspond probablement au point de diffusion le plus extrême au Nord-Est. Cette phase recouvre en partie le faciès laurentien de l'archaïque de la forêt et des lacs. Sur le plan de l'outillage, elle semble s'apparenter à l'archaïque du Centre dont le site de Koster, dans l'Illinois, est un des exemples les mieux étudiés. Plus au sud, l'abri-sous-roche de Modoc a permis d'observer *in situ* l'évolution de ce complexe sur une longue période (Fowler, 1959). La vallée du Tennessee et celle de la Cumberland abritent certains des sites les plus vastes de la région, peut-être en raison de l'abondance exceptionnelle de moules d'eau douce et de ressources forestières que l'on peut y trouver.

Les études consacrées aux cultures archaïques du Centre nous ont permis de mieux comprendre les stratégies d'adaptation fondées sur un cycle de déplacements saisonniers. Citons en particulier les travaux de Winters (1968) sur la culture de Riverton, dans la vallée de la rivière Wabash. Winters a pu reconstituer les mouvements saisonniers de ces groupes à l'intérieur d'une section bien définie de la vallée. Leurs déplacements annuels les conduisaient tour à tour dans un campement de base en été, dans des campements provisoires au printemps et en automne et dans de petits établissements en hiver. D'autres lieux de chasse, de collecte et de rassemblement leur fournissaient un appoint tout au long de l'année.

L'archaïque des plaines

Les chasseurs de mégafaune ont dominé les plaines de l'Amérique du Nord durant la dernière phase de la glaciation du Wisconsin et plusieurs millénaires après. Durant la période post-Pléistocène, toutefois, ils ont émigré en même temps que leur gibier vers des régions plus septentrionales où ils retrouvaient un environnement identique à celui de leur ancien territoire. Après l'altithermal, un peu plus tôt dans certaines régions, de nouvelles cultures, originaires de l'Ouest et de l'Est, firent leur apparition dans les plaines. Elles étaient le fait de chasseurs et de collecteurs poursuivant des « objectifs très variés dans leur quête de la nourriture, comme en témoigne l'exploitation intensive de toutes sortes de petits mammifères, de graines et autres produits végétaux, auxquels s'ajoutaient à l'occasion des animaux tels que poissons, reptiles ou batraciens » (Wedel, 1983, p. 216).

Différents sites de l'archaïque des plaines attestent l'étendue de la gamme des activités de chasse et de collecte dans toute la région. Les plus anciens se signalent souvent par la présence de pointes de projectile à encoche latérale, tandis que les plus récents contiennent divers types de pointes à pédoncule ou à encoche. Tous ces sites ont livré des restes de bisons et de cerfs de Virginie. Bien que la chasse collective des bisons ait été communément pratiquée dans les plaines pendant une bonne partie de la préhistoire, elle ne semble pas avoir joué un rôle important durant la période archaïque.

Toutes les théories qui ont été proposées en ce qui concerne l'origine de l'archaïque des plaines prennent en compte, d'une manière ou d'une autre, les effets de l'altithermal dans cette région. Il est probable que le climat plus chaud et plus sec a dû réduire le fourrage dans les prairies à herbe courte, entraînant l'extinction ou l'exode des grands bisons qui constituaient la proie favorite des chasseurs de mégafaune. Hurt (1966) pense que les plaines n'ont jamais été totalement désertées par l'homme. Il devait subsister un petit nombre de zones favorables où hommes et animaux avaient trouvé refuge. Pour survivre, les groupes restant sur place durent probablement diversifier leurs activités de subsistance. Il est possible que l'apparition du bison moderne, de taille plus petite, soit le résultat d'une adaptation aux bouleversements de l'altithermal.

La plupart des données dont nous disposons sur les phases les plus anciennes de l'archaïque des plaines donnent à penser que ce complexe aurait pu apparaître dans des régions situées en bordure des hautes plaines. Mummy Cave (Wedel *et al.*, 1968), dans le Wyoming, a été occupée de façon intermittente par des groupes archaïques de l'Ouest durant une période de plusieurs milliers d'années. À la lisière orientale des plaines, ont été découverts des sites de l'archaïque ancien antérieurs à 4000 av. J.-C. Après l'altithermal, entre environ 3500 et 1000 av. J.-C., on trouve des sites archaïques dans toute la

région, et en particulier le long des principales vallées fluviales. L'archaïque des plaines est en réalité un mélange d'influences orientales et occidentales apportées par des groupes archaïques entrant dans cette région et réussissant à s'y adapter grâce à l'adoucissement du climat qui a suivi l'altithermal.

GRANDS TRAITS DE L'ÉVOLUTION EN AMÉRIQUE DU NORD DURANT LA PÉRIODE ARCHAÏQUE

Plusieurs changements importants ont marqué l'évolution du mode de vie des cultures archaïques de l'Amérique du Nord, et servi de base ou de tremplin aux cultures ultérieures.

La croissance démographique

La période archaïque correspond au moment où l'expansion démographique et les efforts d'adaptation atteignent leur point culminant. Il est certain que la totalité de l'Amérique du Nord était habitée vers 1000 av. J.-C., après que les régions les plus septentrionales eurent été définitivement libérées des grands glaciers. Seule exception : l'île du Groenland, qui demeure à ce jour recouverte sur sa plus grande partie d'une calotte glaciaire. Et pourtant, là aussi, les quelques portions de rivage libérées des glaces furent peuplées durant la phase récente de la période archaïque.

Ces migrations tardives étaient le fait de groupes déjà solidement implantés dans le Nouveau Monde ; elles assurèrent la diffusion de diverses traditions archaïques dans des environnements jusque-là inaccessibles. Le plus spectaculaire de ces mouvements d'expansion fut celui de la tradition microlithique de l'Arctique, qui était probablement la culture des premiers Inuits et que, pour cette raison, l'on qualifie parfois de tradition paléo-eskimo. Apparue pour la première fois dans la région de l'Alaska proche du détroit de Béring, elle s'est répandue en quelques siècles jusqu'à la côte nord-est du Groenland. C'est sans doute la première culture adaptée au milieu côtier qui se soit implantée et diffusée le long du versant septentrional de l'Alaska et dans les îles et les baies du nord du Canada (Dumond, 1987 ; Bielawski, 1988 ; Maxwell, 1985).

Plusieurs cultures archaïques adaptées aux terres boisées de l'intérieur ont essaimé en Arctique, dans la zone subarctique, et dans d'autres régions. L'une d'elles est connue sous le nom d'archaïque septentrional (Dumond, 1987 ; Anderson, 1968). Plus à l'est, une autre tradition, mieux définie, est l'archaïque du Bouclier, qui témoigne de l'expansion dans la zone subarctique de groupes originaires de la région des Grands Lacs. Ces groupes se sont déplacés vers le nord, y transplantant leur culture, lorsque la zone forestière

boréale s'est étendue aux régions, autrefois recouvertes par les glaces, qui se trouvent en bordure et à l'ouest de la baie d'Hudson. Sur la partie septentrionale de la côte Atlantique, l'archaïque maritime de la Nouvelle-Angleterre s'est diffusé vers le nord durant la phase récente. L'apparition, après l'altithermal, de l'archaïque des plaines est un autre exemple de colonisation d'une zone auparavant peu habitée.

Différenciation sociale et développement des pratiques funéraires

Le traitement réservé aux morts, tel qu'on peut l'observer dans les sépultures qui ont été mises au jour, témoigne d'une structuration croissante de la société. Durant la plus grande partie de la période archaïque, les sociétés semblent avoir été de type égalitaire, et l'on ne relève que peu de signes de différenciation sociale. Aux époques plus récentes, les rites funéraires prennent une importance croissante et les sépultures se particularisent. Certaines renferment un matériel funéraire plus nombreux et plus original.

On a retrouvé peu de restes humains appartenant aux phases les plus anciennes de la période (de 5000 à 2000 av. J.-C.) alors qu'un grand nombre de tombes datant des phases récentes ont été découvertes.

D'autres sépultures dans l'abri-sous-roche de Modoc (le plus ancien datant d'environ 6000 av. J.-C.) renfermaient quelques modestes présents funéraires ; ici, une hache en pierre, là, une pointe de projectile. L'une de ces tombes, particulièrement intéressante, était associée à un dépôt d'ossements d'oiseaux, pour la plupart des métacarpies de grands oiseaux comme le cygne. Certains os avaient servi à confectionner des alènes, mais la moitié environ étaient intacts. Ces offrandes ne nous renseignent cependant guère sur l'organisation sociale du groupe.

Plus tard, vers 2000 av. J.-C., le site d'Indian Knoll, dans le Kentucky, a abrité un important ensemble de sépultures (W.S. Webb, 1946). On en a dénombré plus de 1 000. Le site était probablement une nécropole utilisée par les groupes de l'archaïque du Centre, en même temps qu'un de leurs habitats. Un tiers des sépultures renfermaient des objets funéraires, signe probable d'un début de structuration de la société, dont les membres devaient se répartir en au moins deux catégories distinctes. Ceux dont les tombes contenaient des présents funéraires avaient sans doute accompli de leur vivant quelque haut fait leur assurant la notoriété et faisant d'eux des « personnages importants ». Cette forme de différenciation sociale est courante dans les sociétés égalitaires. Mais les sépultures font apparaître un autre type de distinction : seul un faible pourcentage d'entre elles contenaient en effet des objets de provenance lointaine, comme par exemple des outils en cuivre, probablement originaires des environs du lac Supérieur, et des pendentifs

réalisés dans des conques marines provenant de la côte du golfe. L'acquisition de ces objets représentait un important « investissement » pour le groupe et il est vraisemblable que seules les personnes occupant une position particulièrement élevée étaient inhumées avec eux.

Un troisième trait caractéristique des sépultures d'Indian Knoll attise la curiosité : en effet, les tombes à mobilier contenaient indifféremment des individus de l'un ou l'autre sexe, adultes ou enfants. La présence d'objets funéraires dans des tombes indique peut-être une distinction sociale transmise héréditairement (Binford, 1971). Cette hypothèse mériterait d'être approfondie.

L'aire de l'archaïque de la forêt de la zone des lacs correspond à un complexe funéraire caractérisé notamment par l'utilisation d'ocre rouge et la présence d'ornements de gorge et autres objets. De telles pratiques sont attestées de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à l'Indiana et l'Illinois. L'une des composantes de ce complexe, identifiée dans l'Illinois, où elle est connue sous le nom de culture de l'ocre rouge, se signale par un matériel funéraire comprenant des lames exotiques appelées « queues de dindon ». Parmi les autres objets funéraires plus courants dans la région de la Nouvelle-Angleterre, citons des lames en ardoise polie et des haches en pierre. Certes, la plupart de ces sépultures n'ont livré aucun indice de différenciation sociale, mais elles trahissent l'importance croissante des rites funéraires durant les phases récentes de l'archaïque.

Plus au sud, les rites d'inhumation de l'archaïque maritime s'apparentent à ceux de la culture de l'ocre rouge. Port-au-Choix a livré une vaste nécropole où squelettes et outils en os étaient dans un état de conservation exceptionnel (Tuck, 1971). Des présents funéraires étaient associés à la plupart des sépultures. Les outils trouvés dans les tombes étaient de type différent selon le sexe du défunt, mais les sépultures d'enfants contenaient du matériel funéraire au même titre que les sépultures d'adultes. Aux outils, qui reflétaient l'éventail complet des activités des groupes de l'archaïque maritime, s'ajoutaient de nombreux objets de parure.

Bien que quelque peu postérieure à la période étudiée ici, une nécropole mise au jour à proximité de la baie de San Francisco témoigne de la structuration croissante des sociétés archaïques de l'Amérique du Nord-Ouest au cours de la phase récente. Ce site a livré plus de 40 sépultures. Au centre, 18 sépultures renfermaient les restes d'individus incinérés ou inhumés, associés à des présents représentant plus de 60 % du mobilier funéraire. Ces différences de traitement ont conduit à postuler une « structure sociale hiérarchisée » (King, 1974).

D'une manière générale, les données que l'on possède sur les pratiques funéraires dans les phases les plus récentes de l'archaïque révèlent par conséquent un souci croissant de l'inhumation des défunts. La plupart des indica-

tions confortent l'hypothèse d'une société égalitaire, certaines donnant néanmoins à penser que des individus occupaient une position reconnue. Quelques indices laissent supposer l'émergence de certaines distinctions sociales, qui pourraient être devenues héréditaires, assignant d'office un certain statut social.

Les réseaux d'échange

Les groupes archaïques ont mis en place des réseaux d'échanges pour se procurer des produits exotiques comme le cuivre, d'excellentes variétés de silex, des coquillages provenant de la côte du golfe et des denrées périssables. Ces transactions étaient probablement réciproques et n'exigeaient pas l'entremise de commerçants spécialisés. Les biens circulaient donc dans tous les sens, passant de groupe en groupe en échange d'autres biens. Les produits convoités ou de première nécessité étaient ainsi répartis sur de vastes régions. Les systèmes d'échange de ce type sont fréquents chez les groupes de chasseurs-cueilleurs. Nés probablement du besoin de compenser des déséquilibres dans la distribution des ressources ou de se procurer un appoint dans les années de pénurie, ils perdaient probablement de leur utilité durant certaines périodes, et les contacts étaient alors maintenus par l'échange de biens exotiques, qui finissaient souvent par être déposés comme offrandes aux morts.

Ces réseaux d'échanges sont attestés par la présence de produits exotiques loin des sources de matière première. Le cuivre, par exemple, se trouve en abondance dans la région du lac Supérieur. Les groupes de la culture *Old Copper*, qui étaient établis dans cette zone, fabriquaient de nombreux objets dans ce métal, et notamment des gouges, des haches à douille, des couteaux en forme de croissant semblables par leur conception et leur utilisation aux ulus des Esquimaux, des pointes de lance à douille ou à soie, des perles et autres objets de parure. Beaucoup de ces objets de l'archaïque de la forêt de la zone des lacs rappellent les objets en pierre polie de l'archaïque boréal et de l'archaïque maritime.

D'autres objets de cuivre se rencontrent, en proportion moindre, en dehors de l'aire de la culture *Old Copper* et de ses environs immédiats. On pense qu'ils ont été obtenus à la faveur d'un « commerce » avec la région du lac Supérieur, mais certains pourraient avoir été fabriqués à partir des pépites trouvées dans les dépôts glaciaires. Particulièrement fréquents dans les contextes de l'archaïque de la forêt et des lacs et de l'archaïque boréal, les ustensiles en cuivre sont également présents sur les sites du Centre.

L'une des études les plus intéressantes qui aient été consacrées aux réseaux d'échanges des cultures archaïques a porté sur les articles exotiques découverts dans les sépultures d'Indian Knoll. Un grand nombre de ces objets avaient été fabriqués dans des conques marines provenant de la côte du

golfe. Winters (1968) a conclu qu'ils avaient été acquis ou troqués contre d'autres articles pour un « prix » déterminé. Selon lui, ces échanges avaient lieu de façon cyclique, par vagues d'acquisition. Les objets précieux n'étaient probablement qu'un des éléments de ces transactions. Ils étaient enterrés avec leurs propriétaires ou offerts comme présents lors du rite funéraire par les proches ou les débiteurs. De telles offrandes réaffirmaient la position sociale du défunt. Elles avaient en outre pour effet de retirer ces objets de la circulation, alimentant ainsi la demande et maintenant les circuits d'échange ouverts, grâce à quoi les articles exotiques et les produits d'usage plus courant continuaient de passer de main en main et de groupe en groupe.

Apparition d'établissements permanents et de centres communautaires

Beaucoup de sites archaïques ne fournissent, dans le meilleur des cas, que peu d'information sur l'organisation proprement dite des habitats. Les abris étaient fragiles et temporaires. La vie s'organisait dans de petits campements saisonniers. Il est possible que des campements abritant des groupes importants ou plusieurs groupes se soient développés là où les ressources saisonnières étaient particulièrement abondantes. Durant l'archaïque récent, peut-être entre 3000 et 2000 av. J.-C. environ, il se pourrait que des villages occupés tout au long de l'année aient servi de bases aux groupes.

Les vestiges de structures sont rares, mais pas totalement inexistants. C'est ainsi qu'on a découvert sur le site n° 6 de Wapanucket, dans le sud-est du Massachusetts (Robbins, 1959), des trous de poteaux dessinant six cercles, que l'on a interprétés comme des traces d'habitations. Une portion de cercle était en saillie, formant une entrée. Le diamètre des cercles s'échelonnait entre 9 et 14 mètres. Une autre structure plus vaste (20 mètres de diamètre) contenait des traces de foyers : il pourrait s'agir d'un bâtiment communautaire destiné aux cérémonies.

Le tracé d'une habitation rectangulaire a également été mis au jour sur le site de Koster dans la phase de Helton, ainsi que d'autres vestiges évoquant des silos ou des fosses de cuisson. Ce site était peut-être un campement de base en pleine expansion.

Le site de Ferry, qui domine la basse vallée de l'Ohio, dans le sud de l'Illinois, est un exemple possible de campement occupé en automne par des groupes archaïques (Fowler, 1957). On y a retrouvé de nombreuses traces de préparation des fruits à cupule et notamment des pierres à moudre et des percuteurs. Les plus gros mortiers étaient probablement laissés sur place pour être réutilisés lors de chaque séjour annuel. Du matériel d'époque archaïque était éparpillé en surface sur plusieurs hectares. Il comprenait un grand nombre de pointes de projectile, souvent façonnées dans un chert extrait d'une falaise proche. S'y ajoutaient de nombreux lests de propulseurs,

entiers ou en morceaux, de formes variées : on a supposé que chaque forme était l'emblème d'un groupe différent. Plusieurs groupes se retrouvaient sur ce site en automne au moment de la récolte des glands. Peut-être en profitaient-ils aussi pour extraire le chert local et fabriquer des pointes.

Dans la vallée des affluents du cours moyen du Mississippi, de nombreux et vastes amas coquilliers ont été repérés. Les moules, très abondantes dans cette région, suffisaient sans doute à nourrir des groupes plus importants et permettaient d'établir des campements centraux en bordure de rivière (Fowler, 1959). Ces sites contiennent toutes sortes de vestiges — outils, objets de parure, etc. — preuve que s'y déroulait la gamme complète des activités : collecte de nourriture, fabrication de divers objets et cérémonies rituelles. Indian Knoll, déjà mentionné, pourrait être un habitat de ce type. Eva, sur la Big Sandy River, dans l'État du Tennessee, en est un autre exemple : le site proprement dit est un vaste amas coquillier, vestige d'une longue et intense occupation. D'autres sites qui lui sont liés gardaient les traces d'activités économiques spécialisées. De nombreuses empreintes de poteaux témoignaient que des structures s'y élevaient autrefois. Elles étaient toutefois si enchevêtrées qu'il n'a pas été possible de reconstituer un quelconque tracé. Eva servait peut-être de campement central, les autres sites étant des campements saisonniers où étaient accomplies des tâches particulières.

Un autre exemple, plus complexe, d'ouvrages primitifs en terre se trouve à Poverty Point, en Louisiane. Ce site suggère une société suffisamment organisée pour être capable de faire travailler un grand nombre de personnes à l'aménagement d'un habitat collectif. Le centre du site est occupé par une vaste construction géométrique en terre, de 1 200 mètres de diamètre. Sous sa forme originale, elle se composait probablement d'une série de six larges talus concentriques de forme octogonale. Près de la moitié de ces ouvrages ont souffert de l'érosion causée par la rivière proche. Des fossés séparent les talus. Chacune des huit sections de l'ouvrage compte cinq fossés et six talus autour d'un espace dégagé au centre. Les fossés pourraient avoir fourni une partie de la terre utilisée pour construire les talus. Ceux-ci n'ont aujourd'hui qu'une hauteur d'une soixantaine de centimètres, mais on pense que celle-ci pouvait dépasser à l'origine 3 mètres voire davantage. Le diamètre intérieur de l'octogone est de 595 mètres environ et le diamètre extérieur de 1 210 mètres environ. Selon les archéologues qui ont étudié cet ouvrage, les talus étaient sans doute des sortes de plates-formes (Ford et Webb, 1956, p. 128) supportant jusqu'à 600 habitations.

Trois tumulus, dont un en forme d'oiseau, étaient associés à ces talus. Leur construction et celle de l'octogone ont dû nécessiter près d'un million de mètres cubes de terre (C.H. Webb, 1968, p. 318). Assurément, il n'existe dans toute l'Amérique du Nord-Est aucun autre ouvrage de cette époque qui puisse se comparer à celui de Poverty Point.

Le caractère unique du site — du point de vue de sa dimension, mais aussi de sa complexité et de son contexte — et les petits objets ouvragés en pierre qui lui étaient associés ont incité certains archéologues à y voir l'œuvre de groupes étrangers à la région. D'aucuns ont suggéré qu'il s'agissait d'un avant-poste établi par les Olmèques sur la basse vallée du Mississippi. Le site est certes d'un type inhabituel, mais il se rattache à une tradition culturelle plus répandue qui se caractérise par des objets en argile cuite, lesquels étaient, semble-t-il, chauffés puis plongés dans l'eau pour la porter à ébullition. La poterie découverte à Poverty Point appartient à la famille des céramiques à dégraissant végétal attestés dans le Sud-Est. Bien que de disposition plus formelle, cet ensemble de talus rappelle les amas coquilliers circulaires des communautés de la côte atlantique. Il est possible, par conséquent, que Poverty Point soit un avatar particulièrement spectaculaire d'un type d'établissement courant dans la région. Le site semble n'avoir été habité qu'un temps assez court, 200 ans peut-être au maximum, et n'avoir jamais abrité plus de quelques centaines de personnes. De nouvelles recherches seront nécessaires pour résoudre le problème de son origine et de sa fonction exacte.

La céramique

Durant l'archaïque ancien, les traces de récipients sont rares ou totalement absentes. À n'en pas douter, on devait utiliser des paniers ou des récipients en peau pour faire bouillir l'eau à l'aide de pierres chauffées, ainsi que des bols et des mortiers en bois. Il n'en reste toutefois aucun vestige. La fabrication de bols en pierre est attestée dans des contextes de l'archaïque récent (2000-1000 av. J.-C.) dans l'extrême Sud-Est et dans le Nord-Est. Taillés dans une pierre tendre, ces bols étaient en général peu profonds et munis d'oreilles sur les côtés. Au Nord, ils sont parfois plus profonds et de forme presque conique. Leur fonction exacte demeure inconnue.

La technique qui consiste à mélanger de l'argile et un dégraissant, à modeler cette pâte puis à cuire la forme obtenue, semble s'être développée pour la première fois sur la côte atlantique, en Floride et en Géorgie, en s'inspirant sur le plan typologique des récipients en pierre. Des poteries du type dit à dégraissant végétal retrouvées en Géorgie, dans la région de la Savannah, ont été datées par le radiocarbone d'environ 2500 av. J.-C. Il s'agit de bols à surface lisse. Des poteries analogues font leur apparition quelques centaines d'années plus tard dans la région de St. Johns en Floride (Bullen et Stoltman, 1972). À une époque plus récente (peut-être vers 2000 av. J.-C.), des vases décorés sur leur surface externe sont fabriqués dans l'une et l'autre région. Vers 1500 av. J.-C., la technique s'est diffusée à l'ouest jusque dans la vallée du bas Mississippi.

Une tradition parallèle s'est développée à une époque plus récente dans le Nord-Est. Elle se caractérise par une céramique à dégraissant minéral,

souvent décorée par des impressions de cordes sur ses parois internes et externes. Elle a été précédée elle aussi par une industrie de vases en pierre. Des exemples relativement typiques en sont la céramique de Vinette, retrouvée à New York (Ritchie, 1969) et celle de Fayette, dans l'Illinois et l'Indiana.

L'hypothèse, émise par divers archéologues, d'une origine étrangère de cette technologie — du Mexique et des régions septentrionales de l'Amérique du Sud pour la poterie du sud-est et de l'Arctique occidental et de l'Asie pour celle du Nord-Est — paraît sans utilité réelle. Il est plus rationnel de voir dans ces céramiques le résultat d'une évolution indigène. Quoiqu'il en soit, ces techniques ont servi de base aux traditions plus récentes de la partie orientale de l'Amérique du Nord.

En Alaska, la culture de Choris a livré des céramiques à partir de 1000 av. J.-C. environ (Giddings, 1964, 1967; Dumond, 1983, p. 81). Celles-ci sont manifestement d'inspiration asiatique et témoignent de la continuité des contacts entre les groupes de l'Asie et ceux de l'Amérique du Nord.

Collecte des plantes et agriculture

Toutes les cultures archaïques, à l'exception de celles de l'Arctique et de la zone subarctique, se caractérisent par une exploitation intensive des plantes alimentaires. En de nombreuses régions, les fruits à cupule — glands, noix et noix de pacane — constituent une riche source de nourriture. Toutefois, d'autres plantes poussant à profusion étaient exploitées pour leurs graines; les plantes pionnières ou poussant en milieu perturbé telles que amarantes, chénopodes, *Iva* sp., tournesols (*Helianthus* sp.), etc. Ces plantes donnent d'abondantes quantités de graines comestibles et ne survivent dans le même milieu que quelques années avant d'être supplantées par d'autres espèces dans la marche de la végétation vers la luxuriance. Beaucoup parviennent cependant à se reproduire si le milieu est continuellement perturbé. Malgré le peu d'éléments en notre possession, on suppose que les groupes archaïques favorisaient la croissance d'un grand nombre de ces plantes et que des premiers pas vers la domestication furent ainsi accomplis. Cela est vrai tout particulièrement dans la région du Centre.

Le tournesol a probablement été domestiqué dans cette région avant de se diffuser dans d'autres parties de l'Amérique du Nord. L'exploitation d'*Iva* sp. est attestée dans la vallée de l'Illinois autour du site de Koster. Dans cette région, les crues annuelles, détruisant chaque fois la végétation, ont favorisé l'horticulture sur laisse de vase (Struever et Vickery, 1973).

Il semble de plus en plus certain que la gourde et la courge ont également été cultivées par les groupes archaïques du Centre. Des pelures et des fragments de graines ont été retrouvés dans des contextes archéologiques au Missouri, dans l'Illinois, le Kentucky et le Tennessee et datés de 6000 à 2000

av. J.-C. (Smith, 1987, p. 11). Peut-être faut-il y voir un indice de la diffusion vers le nord de plantes tropicales domestiques. Des éléments de plus en plus nombreux incitent cependant à penser que ce sont des plantes poussant en milieu perturbé qui ont été domestiquées indépendamment à l'Est. Rien n'indique que le maïs ait été exploité dans cette dernière région à l'époque archaïque.

D'une manière générale, il semble que les groupes archaïques de la région du Centre favorisaient la croissance des plantes à graines. Peut-être brûlaient-ils, par exemple, le sol sur une certaine surface pour éliminer la végétation concurrente, ou bien se contentaient-ils de tirer parti de l'habitat perturbé des laisses de vase. Dans d'autres cas, il semble que des manipulations plus importantes du milieu aient été nécessaires (R. I. Ford, 1974). C'est ainsi que se développèrent, au cours de l'archaïque récent, un ensemble de techniques horticoles qui allaient jouer un rôle de plus en plus important dans l'économie de subsistance. Seules les plantes pionnières furent domestiquées, à l'exclusion des plantes tropicales comme le maïs, les haricots et la courge. Les mêmes pratiques sont attestées chez les cultures archaïques du Sud-Ouest, la culture du maïs venant peut-être s'y ajouter dès 3000 av. J.-C.

CONCLUSION

La période comprise entre 5000 et 1000 av. J.-C. environ correspond en Amérique du Nord à la phase de maturité des traditions archaïques. C'est une période d'acclimatation aux biotopes très variés apparus après le Pléistocène, c'est-à-dire à l'Holocène. Une série de traditions distinctes et ayant chacune leurs traits propres ont suivi une évolution différente selon les zones écologiques auxquelles elles s'étaient adaptées. Ces traditions diffèrent d'une région à l'autre sur le plan de l'outillage, des espèces animales et végétales exploitées, etc. Elles ont toutes en commun l'usage, caractéristique des cultures archaïques, de se déplacer pour collecter, selon la saison, des ressources différentes, une dépendance croissante envers les aliments végétaux et l'exploitation intensive d'un territoire limité.

Au cours de la période étudiée ici, les groupes archaïques ont pénétré dans des zones d'habitat autrefois inaccessibles — partie orientale de l'Arctique, région subarctique, plaines, etc. — et s'y sont adaptés. Le plus important de ces mouvements migratoires fut celui des Paléo-Eskimos qui essaimèrent rapidement vers l'est depuis la région du détroit de Béring jusqu'au Groenland.

Dans de nombreuses zones, comme dans les vallées fluviales des régions boisées de l'Est et dans celles du Centre ou dans le Sud-Ouest, l'horticulture devint pour les groupes de la phase récente un moyen important d'assurer leur subsistance. Cette stratégie reposait sur l'utilisation puis sur la domestication

des plantes poussant en milieu perturbé comme *Iva* sp., les chénopodes ou le tournesol. Dans les parties de l'hémisphère Nord proche de la Mésio-Amérique, cette évolution s'amorça dès l'archaïque ancien et, à l'archaïque récent, le maïs était domestiqué, l'horticulture faisant place, vers 2000 av. J.-C., à une agriculture de subsistance. Le maïs était peut-être présent dans le Sud-Ouest dès 2000 av. J.-C., mais n'y devint une culture importante qu'un millénaire au moins plus tard. Dans la partie orientale de l'Amérique du Nord, on ne décèle aucune trace d'exploitation du maïs durant la période archaïque. Le développement des techniques horticoles y constitua cependant une « préadaptation » qui a servi de substrat à l'expansion de la culture du maïs dans l'Est après le début de l'ère chrétienne.

Vers la fin de la période archaïque, des communautés sédentaires relativement importantes se développèrent dans les régions où les ressources alimentaires étaient abondantes et où l'horticulture était solidement implantée, en particulier dans les régions du Centre et du Sud-Ouest. Elles servaient probablement de centres d'exploitation territoriale avec de plus petits centres d'exploitation aux alentours. Des communautés du même type firent leur apparition sur la côte ouest, particulièrement riche en ressources marines (poissons anadromes) et en ressources terrestres (glands). Ces cultures occidentales de l'archaïque récent ignoraient peut-être l'horticulture.

Dans d'autres régions, comme la partie la plus orientale du Centre et le littoral californien, on décèle une amorce de différenciation sociale, en particulier dans le traitement réservé à certains morts. La question de savoir si ces différences de traitement reflètent ou non une position acquise ou prescrite par la naissance n'a pas encore été résolue de façon satisfaisante. En Californie comme dans l'Est, le commerce s'est également développé, ainsi qu'en témoigne notamment la présence de produits exotiques dans les sépultures les plus prestigieuses. Mais ce commerce assurait aussi la circulation des denrées comestibles et autres produits périssables au-delà de leurs régions d'origine.

C'est également à l'époque archaïque que remontent les premières céramiques connues. À l'est, elles datent de 2000 av. J.-C. et sont probablement d'origine indigène. Dans l'Arctique, elles font leur apparition vers 1000 av. J.-C. et sont sans doute le produit d'une technique venue d'Asie. Dans le Sud-Ouest, elles sont beaucoup plus tardives et ont été vraisemblablement apportées par des groupes d'agriculteurs de Mésio-Amérique essaimant vers le nord.

En résumé, la période comprise entre 5000 et 1000 av. J.-C. environ est en Amérique du Nord l'époque où furent jetées les bases des cultures plus complexes qui allaient se développer par la suite.

BIBLIOGRAPHIE

- AIKENS C. M. 1983. « The Far West », in J. D. JENNINGS (dir.), *Ancient Native Americans*, W.H. Freeman and Co. San Francisco, p. 149-201.
- ANDERSON D. D. 1968. « A stone age campsite at the gateway to America », *Scientific American*, New York, vol. CCXVIII, n° 6, p. 24-33.
- BIELAWSKI E. 1988. « Paleoeskimo Variability : The Arctic Small-Tool Tradition in the Central Canadian Arctic », *American Antiquity*, Society for American Archaeology, Washington D.C., vol. LIII, n° 1, p. 52-74
- BINFORD L. R. 1971. « Mortuary practices : their study and their potential », in J. Brown (dir.) *Approaches to Social Dimensions of Mortuary Practices*, Society for American Archaeology (mémoire n° 25)
- BULLEN R. P., TOLTMAN J. B. S (dir.). 1972. « Fiber Tempered pottery in the south-eastern United and northern Colombia : its origins, context and significance », *Florida Anthropological Society Publication*, Florida Anthropological Society
- CHARLES D. K., BUIKSTRA J. E., KONINGSBERG L. W. 1986. « Behavioral implications of Terminal Archaic and Early Woodland mortuary practices in the Lower Illinois River », in K. B. FARNSWORTH, T. E. EMERSON (dir.) *Valley, Early Woodland Archaeology*, Center for American Archaeology, Kampsville, p. 458-474.
- COE J. L. 1952. « The Cultural sequence of the Carolina Piedmont » in J. B. GRIFFIN (dir.) *The Archaeology of the Eastern United States*, Univ. of Chicago Press, Chicago, p. 301-309.
- 1964. « The Formative Cultures of the Carolina Piedmont », *Transactions of the American Philosophical Society*, American Philosophical Society, Philadelphia, numéro spécial 54.
- DICK H. 1964. « Bat Cave », *Monographs of the School of American Research* 27.
- DINCAUZE D. 1972. « The Atlantic Phase : A Late Archaic Culture in Massachusetts », *Man in the Northeast*, vol. IV, p. 40-61.
- 1976. « The Neville Site : 8 000 years at Amoskeag Manchester, New Hampshire », *Peabody Museum Monographs* n° 4, Harvard University, Cambridge.
- DUMOND D. E. 1983. « Alaska and the Northwest Coast », in J. D. JENNINGS (dir.) *Ancient Native Americans*, W. H. Freeman and Co. San Francisco, p. 69-113.
- 1987. « A reexamination of Eskimo-Aleut Prehistory », *American Anthropologist*, American Anthropological Association, vol. LXXXIX, p. 32-56.
- FARNSWORTH K. B., EMERSON TH. E. (dir.). 1986. *Early Woodland Archaeology*, Center for American Archaeology, Kampsville.
- FORD J. A., WEBB CL. H. 1956. « Poverty Point, a late Archaic site in Louisiana », *Anthropological Papers*, American Museum of Natural History, New York, vol. XLVI, n° 1.

- FORD R. I. 1974. « Northeastern archaeology : past and future directions », *Annual Review of Archaeology*, Annual Reviews, Inc. Palo Alto, vol. III, p. 385-413.
- FOWLER M. L. 1957. « Ferry Site in Hardin County, Illinois », *Illinois State Museum Scientific Papers*, Illinois State Museum Springfield, vol. IX, n° 1.
- 1959. « Modoc Rock Shelter : An early Archaic Site in Southern Illinois », *American Antiquity*, Society for American Archaeology, vol. XXIV, p. 257-270.
- GIDDINGS J. L. 1964. *The Archaeology of Cape Denbigh*, Brown University Press, Providence.
- 1967. *Ancient Men of the Arctic*, Knopf, New York.
- GRIFFIN J. B. 1961. « Lake Superior Copper and the Indians », *Miscellaneous Studies of Great Lakes Prehistory*, Museum of Anthropology, Univ. of Michigan Ann Arbor, n° 17.
- HARPE JR. 1983. « Pioneer Cultures of the Sub-Arctic and the Arctic », in J. D. JENNINGS (dir.) *Ancient Native Americans*, W.H. Freeman and Co. San Francisco, p. 114-147.
- HURT W. 1966. « The Altithermal and the Prehistory of the Northern Plains », *Quaternaria* 8, p. 101-113.
- IRWIN-WILLIAMS C. 1968. « Archaic Culture History in the southwestern United States », *Contributions to Anthropology*, Eastern New Mexico University, vol. I, n° 4, p. 48-53.
- 1973. « The Oshara Tradition : Origins of the Anasazi Culture », *Contributions to Anthropology*, Eastern New Mexico University, vol. V, n° 1.
- KEEGAN W. F. (dir.). 1987. « Emergent Horticultural Economies of the Eastern Woodlands », *Center for Archeological Investigations Occasional Paper*, So 111. Univ. at Carbondale, Carbondale, n° 7.
- KING TH. F. 1974. « The evolution of status ascription around San Francisco Bay », in L.J. BEAN, T.F. KINGS (dir.) *Antap; California Indian Political and Economic Organization*, Ballena Press Anthropological Papers, vol. II, p. 35-54.
- LIPE W. D. 1983. « The Southwest », in J. D. JENNINGS (dir.) *Ancient Native Americans*, W.H. Freeman and Co. San Francisco, p. 421-493.
- MAXWELL M. 1985. *Eastern Arctic Prehistory*, Academic Press, New York.
- MEIGHAN CL. W. 1959. « California Cultures and the Concept of an Archaic Stage », *American Antiquity*, Society for American Archaeology, vol. XXIV, n° 3, pp. 289-305.
- RITCHIE W. A. 1969. *The Archaeology of New York State* (éd. rév.), The natural History Press Garden City.
- ROBBINS M. 1959. *Wapanucket N° 6, An Archaic Village in Middleboro, Massachusetts*, Massachusetts Archaeological Society, Attleboro.

- SMITH BR. D. 1987. « The Independent Domestication of Indigenous Seed-Bearing Plants in Eastern North America », in W.F. KEEGAN, (dir.) 1987, p. 3-48.
- , COWAN C. W. 1987. « Domesticated Chenopodium in Prehistoric Eastern North America New Accelerator Dates from Eastern Kentucky », *American Antiquity*, Society for American Archaeology, Washington D.C., vol. CII, n° 2, p. 355-357.
- STRUEVER ST., VICKERY K. D. 1973. « The beginnings of cultivation in the Midwest Riverine area of the United States », *American Anthropologist*, American Anthropological Association Washington D.C., vol. CXXV, n° 5, p. 1197-1220.
- STYLES B., AHLER ST., FOWLER M. L. 1983. « Modoc Rockshelter Revisited », in J. PHILIPS, J. BROWN (dir.) *Archaic Hunters and Gatherers in the American Midwest*, Academic Press, New York, p. 261-298.
- TUCK J. A. 1970. « An Archaic Cemetery in Northern New Foundland », *Scientific American*, New York, vol. CCXXII, p. 112-121.
- 1971. « An Archaic Cemetery at Port-Au-Choix, New Foundland », *American Antiquity*, Society for American Archaeology, vol. XXXV, n° 3, p. 343-358.
- 1978. « Regional Cultural development, 3000 B.C. to 300 B.C. », in B. TRIGGER (dir.) *Handbook of North American Indians*, Smithsonian Institution, Washington D.C., vol. XV, p. 28-43.
- WATSON P. J. (dir.) 1969. « Prehistory of Salts Cave », *Illinois State Museum Report of Investigations*, Illinois State Museum, Springfield, vol. XVI.
- WEBB CL. H. 1968. « The extent and content of Poverty Point Culture », *American Antiquity*, Society for American Archaeology, Salt Lake City, vol. XXXIII, n° 3, p. 297-331.
- WEBB W. S. 1946. « Indian Knoll, Oh 2, Ohio County, Kentucky », *University of Kentucky Reports in; Anthropology*, Univ. of Kentucky, Lexington, vol. IV, n° 1.
- WEDEL W. R. 1983. « The Prehistoric Plains », in J. D. JENNINGS (dir.) *Ancient native Americans*, W. H. Freeman and Co. San Francisco, p. 183-219.
- , HUSTED M., MOSS J. H. 1968. « Mummy Cave : A prehistoric record from the Rocky Mountains of Wyoming », *Science*, vol. CLX, p 184-185.
- WILLEY G. R., PHILLIPS PH. 1958. *Method and Theory in American Archaeology*, University of Chicago Press, Chicago.
- WINTERS H. D. 1968. « Value systems and trade cycles of the Late Archaic in the Midwest », in S. Binford, L. Binford (dir.) *New Perspectives in Archaeology*, Aldin Publishing Co. Chicago.
- WRIGHT J. V. 1972. « The Shield Archaic », *National Museum of Man Publication in Archaeology*, National Museums of Canada Ottawa, vol. III.
- WRIGHT J. Y. 1972. *Ontario Prehistory*, National Museums of Canada, National Museum of Man, Ottawa.

17.4

La Méso-Amérique : genèse et premiers développements

Christine Niederberger

La trajectoire de la Méso-Amérique — première haute civilisation du Nouveau Monde — prend son départ un peu avant 1500 av. J.-C. et couvre quelque trois millénaires.

Le terme « Méso-Amérique », mis en usage par Kirchhoff en 1943, correspond à un concept essentiellement culturel. Il définit une civilisation qui s'étendait, en Amérique moyenne, sur un vaste continuum géographique englobant la moitié sud du Mexique actuel, le Guatemala, le Belize, le Salvador, une partie du Honduras et les régions occidentales du Nicaragua et du Costa Rica. En 1519, lors des premiers contacts entre monde amérindien et monde européen, la Méso-Amérique — alors marquée par la civilisation maya et la puissance aztèque — couvrait environ un million de kilomètres carrés. Plus de 80 langues principales, auxquelles se rattachaient une multitude de variétés dialectales, y étaient parlées.

Enracinée dans des milieux écologiques et ethniques extrêmement divers, cette civilisation présentait au XVI^e siècle apr. J.-C., au-delà de certaines variations régionales, une remarquable homogénéité culturelle.

L'économie de subsistance reposait sur la culture du maïs, du haricot et de la courge, auxquels s'ajoutaient d'innombrables autres plantes — amarante, tomate et piment notamment. À la culture de l'avocat et d'autres fruits de climat chaud s'associaient, dans les basses terres, celle du cacao et du coton, qui avec d'autres produits, donnaient lieu à d'actifs systèmes d'échanges interrégionaux.

Les pratiques agricoles comprenaient à la fois des systèmes d'exploitation à grande échelle (culture sur brûlis) et des techniques spécialisées de production intensive. Ces dernières revêtaient deux grandes formes

d'activités : 1) l'aménagement de terrasses irriguées à flanc de coteau, en zone semi-aride notamment, 2) la construction, dans les régions lacustres et marécageuses à surplus d'eau, de champs surélevés et d'îlots artificiels (*chinampas*). Ces îlots, alimentés par des réseaux de canaux, constituaient le domaine privilégié d'une horticulture intensive.

Les sociétés agraires méso-américaines étaient fortement hiérarchisées. Le pouvoir politique hautement centralisé et l'organisation de la vie religieuse et du cérémoniel étaient détenus par une élite héréditaire. Entre cette aristocratie et l'ensemble de la paysannerie rurale se situaient l'ordre des guerriers, les corporations structurées d'artisans et les puissants groupes de marchands qui sillonnaient la Méso-Amérique en tous sens pour faire le commerce de produits utilitaires tels que les lames prismatiques d'obsidienne ou de produits de luxe comme la jadéite, le cacao ou les plumes de quetzal.

Les cités méso-américaines avaient des caractéristiques de l'architecture profane et de l'architecture religieuse tout à la fois. Les demeures — souvent équipées de bains de vapeur — et les palais en maçonnerie de pierre généralement couverts de stuc et de peintures polychromes, étaient agencés autour de cours et de patios. Ces ensembles architecturaux ainsi que les édifices consacrés aux jeux de balle cérémoniels et les constructions affectées aux activités commerciales étaient dominés par de hautes pyramides à degrés, surmontées de sanctuaires.

Un système complexe de schémas de conceptualisation et de croyances spécifiques sous-tendait l'idéologie comme la religion. L'étude des divers manuscrits et récits historiques précolombiens nous permet de dépasser certains conditionnements de la pensée occidentale pour capter plus clairement l'irréductible altérité du monde méso-américain. Les chroniques en langue nahuatl, recueillies au XVI^e siècle apr. J.-C. par des esprits universalistes très en avance sur leur temps, comme les moines franciscains Andrés de Olmos ou Bernardino de Sahagún, ainsi que les exégèses modernes de ces textes dues à A. Ma. Garibay et M. León-Portilla, nous font pénétrer telles une sorte de fil d'Ariane, dans l'univers préhispanique. Tous ces textes révèlent des aspects importants de la manière dont les Méso-Américains concevaient l'autorité, les relations diplomatiques, l'organisation économique et commerciale, les codes de courtoisie, la vie familiale ainsi que leurs formes d'esprit et d'humour. Les transcriptions des *huehuetlatolli* (« contes des Anciens ») sont des recueils de traditions populaires. Les *icnocuicatl* (élégies de « méditation profonde ») forment une importante collection de réflexions philosophiques sur le caractère éphémère de tout ce qui vit. La création poétique chante l'amour, « l'arbre de l'amitié en fleurs » (*xochicuicatl*) ou le verdoyant renouveau de la nature à l'arrivée de la saison des pluies (*xopan-cuicatl*). Les chants de guerre (*yaocuicatl*) décrivent l'équipement des soldats (« armure » rembourrée de coton, coiffures distinctes pour chaque

ordre guerrier, boucliers ornés de plumes, lances aux lames d'obsidienne acérées), les récits de combats, les codes de l'honneur et le sort fatal des prisonniers, souvent immolés en offrande aux divinités. Mais ce sont les *teocuicatl*, ou hymnes sacrés, et le *teotlatolli* ou paroles divines sur les dieux, les prêtres ou les pratiques rituelles, qui permettent de mieux saisir la vision du monde, la conception spatio-temporelle et les théogonies complexes plongeant dans les temps les plus anciens de la Méso-Amérique.

Le monde organisé, considéré comme extrêmement instable, était dominé par de nombreux esprits, terrestres ou célestes, dotés d'innombrables pouvoirs de métamorphose et d'attributs qui variaient selon leur position dans les divers segments de l'espace comme du temps. Au début du XVI^e siècle apr. J.-C., le monde nahuatl comptait parmi les principales puissances sacrées, des créatures divines d'origine très ancienne. Il y avait par exemple Quetzalcóatl (littéralement, le Serpent à plumes), héros civilisateur lié à l'écriture et au calendrier, qui incarnait par ailleurs la planète Vénus (*Tlahuizcalpantecutli*), symbole de la mort et de la renaissance, le vent *Ehecatl*. Il y avait aussi un dieu dédoublé aux pouvoirs magiques (*Xolotl*). *Xipe Totec* (Notre Seigneur l'Écorché) représentait les principes du renouveau de la nature et *Tlaloc*, l'esprit des montagnes et de la pluie. *Tonatiuh* personnifiait une manifestation du soleil capturée le soir par les puissances nocturnes de l'Ouest. La lutte cosmique pour la renaissance de cet astre à l'Est, partant pour la survie des humains, se perpétuait dans une certaine mesure grâce à l'« eau précieuse », c'est-à-dire au sang provenant de victimes humaines ou de rites auto-sacrificatoires.

Les Méso-Américains possédaient un ensemble de systèmes d'écriture combinant des pictogrammes, des signes représentant des idées (idéogrammes) ou des sons (phonogrammes) et des déterminatifs. Les opérations numériques s'effectuaient selon un système qui utilisait les multiples de vingt. Ce système vicésimal était adopté pour l'enregistrement des événements historiques et dynastiques ainsi que des données géographiques, dans les transactions commerciales, les pratiques divinatoires ou rituelles, les opérations mathématiques (qui, chez les Mayas, faisaient intervenir le concept de zéro), le calcul du mouvement des astres et autres corps célestes.

Enfin, le temps était mesuré par l'emploi simultané de deux calendriers : le calendrier rituel de 260 jours (le cycle vénusien apparent de vingt treize ans) et le calendrier solaire composé de dix-huit mois de vingt jours auxquels étaient ajoutés 5 jours. Les dates initiales des deux calendriers coïncidaient tous les 52 ans. Le début de chaque cycle de 52 ans — « siècle » méso-américain, pourrait-on dire — donnait lieu à des manifestations rituelles publiques telles que la grande « cérémonie du Feu Nouveau » chez les Aztèques.

Telles sont, brièvement esquissées, les caractéristiques essentielles de la civilisation méso-américaine, qui vivait ses derniers moments à la veille de la

conquête espagnole. Si nous remontons dans le temps, les vestiges archéologiques nous dévoilent l'émergence d'une série de phénomènes concomitants qui, au cours du II^e millénaire av. J.-C. ont jeté les bases sociopolitiques et culturelles de la civilisation méso-américaine dont l'isolement à lui seul représente l'une des expressions les plus originales de l'histoire des sociétés humaines.

L'ADAPTATION TECHNO-ÉCONOMIQUE AU COURS DE L'HOLOCÈNE INITIAL ET LE DÉVELOPPEMENT DU VILLAGE AGRAIRE VERS 1500 AV. J.-C.

La période postpléistocène est marquée en Amérique moyenne par le développement non seulement de pratiques agraires, mais aussi de tout un ensemble de phénomènes caractéristiques du mode de vie néolithique. Tandis que les relations avec le monde végétal se resserraient, les schémas d'établissement se modifiaient. Un mode de vie sédentaire s'instaurait dans des régions propices et de nouvelles stratégies alimentaires étaient adoptées : la première preuve incontestable d'agriculture se présente à une époque étonnamment précoce pour la région, avec la découverte de courges (*Cucurbita pepo*) cultivées dans les anciennes cavernes de la vallée d'Oaxaca datant de 8000 av. J.-C. (Smith, 1986). Une manipulation renforcée des plantes durant la période holocène, notamment en vue de leur protection et de leur sélection, a abouti à la domestication et au développement des principaux aliments de base, en particulier de la première céréale amérindienne : le maïs (*Zea mays mays*).

L'occupation sédentaire du territoire

Au cours de la période de l'Holocène initial, des processus de sédentarisation complexes et asynchrones avaient suivi, en Amérique moyenne, des trajectoires différentes, compte tenu de la grande diversité des types d'environnement. Certes, des cas de sédentarisation précoce remontant à 5000 av. J.-C. environ avaient été signalés dans des estuaires maritimes ou de hauts bassins lacustres, mais nous sommes en l'occurrence — vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. — en présence d'une répartition homogène des formes sédentaires d'occupation du territoire qui, avec l'agriculture, caractérise l'aire culturelle méso-américaine naissante alors qu'ailleurs, notamment dans les vastes espaces septentrionaux de l'Amérique moyenne, le nomadisme perdure.

Les progrès réalisés par la recherche archéologique ces dernières décennies nous offrent une meilleure vision de tout l'espace sur lequel s'étendaient

les premiers traits marquants de la Méso-Amérique du milieu du II^e millénaire av. J.-C. Vers 1500 av. J.-C., de nombreuses communautés agraires sédentaires occupaient des environnements bioclimatiques et des altitudes très divers. Plusieurs zones sont fondamentales pour la compréhension de l'évolution des premières sociétés complexes. L'une d'elles — les plaines côtières du Sud-Est — a récemment livré un abondant ensemble d'informations. Étudiée pour la première fois par Coe et Flannery (1967) et par Green et Lowe (1967), la zone méridionale de la côte du Pacifique est désormais mieux connue grâce aux récentes fouilles faites dans la région de Mazatan (Clark, 1994), à Paso de la Amada (Blake, 1991), à La Blanca (Love, 1991) ou à El Mesak (Pye et Demarest, 1991). Vers 1400 av. J.-C., au cours de la phase Locona/Ocos, il semble que la situation sociopolitique ait progressivement évolué vers *la constitution de petites chefferies indépendantes* et l'émergence de centres régionaux dotés d'édifices résidentiels pour les élites. La région lacustre du Sud est une autre zone clé des hautes montagnes tempérées du bassin de Mexico, où une longue suite d'occupations — depuis les *établissements permanents protoagaires précoces* (phases I et II de Playa : 5500 à 3500 av. J.-C.) jusqu'aux premières sociétés hiérarchisées (phase Nevada : 1400-1250 av. J.-C.) — a été étudiée (Niederberger, 1979, 1987). D'autres sites ou régions se situant au même niveau culturel ont livré d'importantes données archéologiques. Il faut notamment citer El Opeño dans l'État de Michoacán (Oliveros, 1974) et de nombreux sites dispersés dans tout l'État de Colima (Kelly, 1980), dans le Mexique occidental ; ou la vallée semi-aride de Tehuacán, où un long enchaînement archéobotanique a mis en évidence les systèmes d'approvisionnement alimentaire et les processus de domestication des végétaux menant à l'économie agraire solidement implantée de la phase initiale d'Ajalpan aux environs de 1500 av. J.-C. (MacNeish, 1967). Enfin, la vallée d'Oaxaca et les études pilotes menées sur les établissements de la phase Tierras Largas demeurent une source majeure d'information en ce qui concerne la naissance et l'essor des sociétés complexes (Flannery, 1968, 1976).

L'économie de subsistance vers 1500 av. J.-C.

Partout, l'économie de subsistance est fondée sur l'exploitation d'une très grande gamme de ressources. La longue histoire de la domestication du maïs, qui a commencé en Amérique moyenne vers 6000 av. J.-C., a débouché sur le développement d'une variété à petits épis, qui, selon des études archéobotaniques faites à Oaxaca, avait un rendement moyen à l'hectare d'environ 300 kilogrammes vers 1000 av. J.-C. La culture du maïs, céréale dotée d'une extraordinaire capacité d'adaptation à des milieux écologiques contrastés, était, dans l'économie villageoise, accompagnée de celle du haricot (*Phaseolus spp.*), de la courge (*Curcubita spp.*), de

l'amarante et de la tomate (*Physalis*), sans oublier plusieurs condiments, essentiels dans la tradition culinaire méso-américaine, tels que les feuilles d'épazote (*Chenopodium*) ou le piment vert (*Capsicum annuum*). À ces cultures s'ajoutaient dans les basses terres de nombreuses autres plantes telles que l'avocat (*Persea americana*) ou le fruit savoureux du sapotillier (*Casimiroa edulis*). Certains chercheurs, à la lumière de l'analyse de l'outillage lithique de leur site, sont d'avis que, dans certaines régions de la Méso-Amérique méridionale, la culture de tubercules tels que le manioc (*Manihot esculenta*) était aussi pratiquée.

Un des traits remarquables des systèmes d'approvisionnement en denrées vivrières est la persistance des traditions de ramassage ancestrales au sein d'une économie essentiellement agraire. En région semi-aride, les succulentes feuilles d'agave — cuites dans des fours sous terre —, les feuilles et fruits du figuier de Barbarie (*Opuntia*) et le *pitahaya*, fruit du cactus candélabre géant (*Lemaireocereus*), étaient ainsi, parmi d'autres plantes à l'état sauvage, consommés depuis des millénaires. De même, les gousses de nombreuses plantes légumineuses (*Prosopis*, *Leucaena*) et du cotonnier sylvestre (*Ceiba parsifolia*) étaient récoltées de manière régulière.

En ce qui concerne la consommation de produits animaux entre 1500 et 700 av. J.-C., la recherche archéologique a montré que le chien domestique se situait en tête des mammifères. Il était suivi du cerf à queue blanche, du lapin, de l'antilope américaine et du pécari. Dans de nombreuses zones se trouvait en bonne place le dindon (*Meleagris gallopavo*), dont on ne sait s'il était domestiqué. Parmi les reptiles, la tortue d'eau douce (*Kinosternon*) était très appréciée en tous lieux tandis que l'iguane était une ressource alimentaire significative dans les basses terres. Les villages situés près des estuaires marins comme ceux de la région d'Ocos sur la côte Pacifique du Guatemala, faisaient une large consommation d'anatidés, de poissons, de crabes, d'huîtres, de moules ou de petits escargots. Dans les régions tempérées de lacs de hautes montagnes, le cerf, l'antilope, le chien, le lapin et le pécari étaient aussi consommés. Ces ressources étaient complétées par une gamme extrêmement riche et variée de produits lacustres. Parmi ceux-ci, on peut citer, dans le bassin de Mexico, différentes espèces de poissons d'eau douce appartenant aux familles des athérinés, des goodéidés et des cyprinidés, de tortues, de couleuvres aquatiques, de grenouilles et un amphibien néotène, le fameux *axolotl* ou salamandre jouet d'eau (*Ambystoma spp.*), que les princes aztèques tinrent plus tard pour un mets très raffiné. À cela s'ajoutait une extraordinaire multitude d'oiseaux lacustres comprenant tant les anatidés résidents comme l'*Anas diazi* qu'une riche avifaune migratrice hivernale (canards, foulques, oies du Canada). En fait, le bassin de Mexico constituait un lieu de résidence d'hiver important pour un grand nombre de variétés d'oiseaux migrateurs jusqu'au moment, d'une importance décisive, où, vers

1900 av. J.-C., ses principales extensions furent drainées artificiellement. En 1862, Orozco y Berra notait à propos des canards et des oies, que « ces palmipèdes arrivent, en leur saison, en nombre si prodigieux qu'ils *couvrent*, dans l'acception la plus rigoureuse du terme, des surfaces entières » des lacs. Cette abondante faune a contribué, dans les temps préhispaniques, à faire du bassin de Mexico — en particulier sa partie méridionale, riche en sources d'eau douce — une région particulièrement favorable à l'établissement humain.

La technologie

La première figurine en terre cuite connue à ce jour dans un contexte archéologique daté vient précisément d'un niveau précéramique du III^e millénaire av. J.-C. situé à Zohapilco, au sud du bassin de Mexico (Niederberger, 1979). Quant à la première apparition de la poterie en Amérique moyenne, on en connaît mal les modalités. Mais au cours du II^e millénaire av. J.-C., l'art du potier s'est développé dans toute la Méso-Amérique en même temps que la manufacture de petites figurines anthropomorphes et zoomorphes en terre cuite. La poterie à usage domestique, composée de bols hémisphériques (*jicara*), de jarres globulaires sans col typiques (*tecomate*), semblait imiter les diverses sections de la calebasse (*Lagenaria siceraria*) utilisée depuis longtemps comme récipient en Amérique moyenne. Soigneusement modelées et polies, ces poteries baies ou brunes étaient parfois décorées de motifs géométriques peints en rouge. On a pu observer que certains grands *tecomate* avaient servi à cuire du maïs avec des cendres ou de la chaux de manière à amollir les grains, d'après une coutume typiquement méso-américaine. D'autres poteries élaborées étaient aussi en usage : récipients à fond plat fortement polis et bouteilles finement décorées en forme de calebasse, couvertes de cannelures verticales, obliques ou en spirale.

Les premiers outils méso-américains de la vie quotidienne étaient faits de différentes matières : bois (bâtons-plantoirs, pièges), os (poinçons, aiguilles), coquillages et roches diverses servant à la fabrication de percuteurs, grattoirs, couteaux, perçoirs, burins, aiguisoirs ou pierres à polir (Lorenzo, 1965). C'est à cette époque que se situe le fantastique essor de la remarquable technique lithique de débitage d'obsidienne spécialement préparée en lames prismatiques fines et acérées. Les Aztèques, qui les appelaient *ixtete*, les appréciaient hautement comme couteaux tout au long de la trajectoire méso-américaine.

D'après l'iconographie représentée sur certains sceaux en terre cuite, il semble que l'arme la plus répandue ait été l'*atlatl* ou propulseur de javelot. Des pointes de projectile, généralement taillées dans l'obsidienne, étaient fixées à la partie distale du javelot.

À partir de 2000 av. J.-C., la forme des meules à broyer les graines telles que le maïs a changé de manière notable. Vers 1500 av. J.-C., la surface de

mouture des *metates* (ou meules dormantes) a augmenté considérablement et les longues *manos* (ou molettes actives) que l'on tient avec les deux mains ont alors fait leur apparition.

Le tissage et la vannerie étaient des activités très développées. La culture du coton (*Gossypium sp.*) existait déjà. Des tessons de poterie refaçonnés en palets circulaires, perforés en leur centre, servaient de fusaioles. Les fibres de cactacées et les tiges de joncacées étaient utilisées dans la fabrication de cordages, de filets, de paniers et de nattes.

La première maison méso-américaine et les aires réservées aux activités domestiques

Depuis quelques décennies, les chercheurs ont compris que l'étude d'une maison de type ordinaire et de son village apportait une fascinante dimension à la compréhension globale d'une civilisation. C'est ainsi que nous possédons aujourd'hui des données précises sur la vie villageoise méso-américaine entre 1500 et 700 av. J.-C. Le meilleur ensemble de ce type de témoignages archéologiques provient de la vallée d'Oaxaca (Mexico) (Winter, 1976; Flannery et Marcus, 1983).

La maison d'Oaxaca, de plan rectangulaire, couvrait une surface de 18 à 24 m² en moyenne. Son sol était en terre battue, parfois recouverte de sable fin. Les murs, soutenus par des poteaux de pin, étaient composés de branchages recouverts d'argile, souvent polis, plus rarement blanchis à la chaux. L'intérieur de la maison semble avoir été divisé en zones réservées aux travaux masculins et aux activités féminines. L'espace domestique, occupant quelque 300 m², comprenait la maison à proprement parler et une aire extérieure où se déroulait la majeure partie des activités familiales, de la mouture du maïs et la cuisson des aliments à la fabrication de la poterie. C'est sur cette aire extérieure qu'étaient installés les fours à poterie, les fosses campaniformes ou silos et les sépultures. Une fois désaffectés, les silos servaient de dépotoirs, excellents témoins des activités de la maisonnée. On y a trouvé des enveloppes d'épis de maïs, des graines d'avocat, des fragments de meules et des *manos*, des aiguilles en os, des fragments d'os de cerf, de lapin, de lièvre et de tortue d'eau douce ainsi que des vestiges n'ayant aucun caractère utilitaire, liés à quelque activité rituelle, tels que des arêtes de poisson de mer vraisemblablement utilisés pour les saignées personnelles, des plumes de perruches ainsi que des fragments de tambour en carapace de tortue.

D'intéressantes données sur les plaines côtières de la Méso-Amérique méridionale donnent à penser que, comme on l'a signalé, plusieurs changements sociopolitiques étaient déjà survenus vers 1400 av. J.-C., entraînant la création de petites chefferies indépendantes et la hiérarchisation sociale (Clark, 1994; Blake, 1991). À Paso de la Amada (Chiapas), la structure 4 du tumulus 6 — grande maison absidale complexe avec une surface totale au

plancher de 122 m² — traduit la richesse et la condition d'une élite héréditaire naissante. Les pratiques en matière de sépulture — comme celle d'un enfant avec un miroir en mica blanc sur le front, symbole d'une condition prestigieuse — sont un autre indicateur d'un début de différenciation sociale.

Toutefois, c'est vers 1200 av. J.-C. qu'un nouveau type de schéma d'occupation du territoire se dessine clairement. Des sites régionalement reliés présentent des signes de différenciation au regard de la taille comme des fonctions. Au début du I^{er} millénaire av. J.-C., le hameau des Tierras Largas à Oaxaca s'étendait sur deux hectares et comptait cinq foyers. À peu de distance de là, le centre régional de San José Mogote couvrait 20 hectares et dénombrait de 80 à 130 foyers, ainsi que plusieurs édifices publics construits sur de vastes plates-formes à degrés en pierre et en moellons d'argile séchée. Un puits rempli de chaux fine et recouvert de stuc blanc, creusé sous une de ces structures à édifice monocellulaire, a été mis au jour. L'une des hypothèses posées pour expliquer cette particularité soutient que l'édifice servait de lieu sacré où un groupe restreint accomplissait ses pratiques rituelles à l'écart du reste de la communauté. Chez les Zapotèques historiques d'Oaxaca, une des pratiques associées à des rituels spécifiques — qui avaient peut-être cours à San José Mogote — consistait à mâcher des narcotiques tels que le tabac mélangé à de la chaux. Quel que soit le bien-fondé de cette hypothèse, une conception nouvelle des relations sociopolitiques commençait à se développer. En résumé, la cristallisation des nouveaux systèmes d'organisation spatiale et sociale vers la fin du II^e millénaire av. J.-C. conduit à l'avènement définitif de ce modèle méso-américain typique d'établissement centripète, où une constellation de petites communautés villageoises sont reliées à une capitale régionale, centre des activités politiques, religieuses et économiques spécialisées.

LA CIVILISATION OLMÈQUE ET LE DÉVELOPPEMENT DES CAPITALES RÉGIONALES (*carte 27*)

Vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., l'Amérique moyenne fut le théâtre de nombreuses innovations liées tant à des croyances et à la conception de l'espace individuel et collectif qu'au domaine des techniques et des stratégies économiques. Cette période intermédiaire — d'une importance cruciale pour la compréhension du développement ultérieur (au début de l'ère chrétienne) des premiers grands centres *urbains*, tels que Tikal dans les basses terres mayas, Monte Albán dans la zone zapotèque ou Teotihuacán dans le bassin de Mexico — fut longtemps mal connue. Faute de données suffisantes ou face à des informations partielles ou contradictoires, beaucoup de cher-



Carte 27 La Méso-Amérique : principaux sites de la civilisation olmèque (1250-600 av. J.-C.).

cheurs ont avancé l'idée que la plupart des communautés du I^{er} millénaire av. J.-C. — à l'exception de certains sites de la côte du golfe — étaient, sur le plan sociopolitique et économique, des villages archaïques, relativement égalitaires.

Cette thèse a été profondément ébranlée par les récentes découvertes archéologiques, qui ont amené un nombre croissant d'archéologues à soutenir l'hypothèse d'un développement antérieur des cités en Amérique moyenne. Mais il faut alors s'entendre sur une définition claire de ce type d'organisation spatiale spécifique.

Certains critères validant l'émergence d'une cité en archéologie de l'Asie occidentale (tel qu'un système d'écriture utilisé dans les échanges commerciaux, ou le travail des métaux) sont inapplicables dans le cas de la Méso-Amérique. En revanche, force est d'admettre que les cités (*caput non urbis*) étaient déjà totalement développées à partir de 1200 av. J.-C. (Niederberger, 1987, p. 692-722), si nous considérons qu'un site méso-américain acquiert le statut de cité dès lors qu'il offre des indices de la coexistence :

- a) d'institutions politiques et religieuses élaborées ;
- b) d'une hiérarchie sociale sans équivoque ;
- c) d'une architecture publique planifiée ;
- d) d'une classe d'artisans hautement spécialisés ;
- e) de réseaux d'échanges commerciaux interrégionaux ;

f) et enfin de réalisations intellectuelles complexes (telles qu'un système intégral d'observations astronomiques ou une méthode iconographique d'enregistrement permanent de certains concepts ou événements). Dans cette perspective, il n'existe qu'une différence de degré et non de nature entre la capitale régionale de 1000 av. J.-C. et la cité-État qui se développera dans la Méso-Amérique du début de l'ère chrétienne (Bray, 1979).

Le développement de capitales régionales — vers 1200 av. J.-C. — est lié, en Méso-Amérique, au développement d'un style propre et d'une iconographie originale fondés sur un ensemble de croyances spécifiques. Depuis le début du XX^e siècle apr. J.-C., cette expression culturelle particulière est désignée par le terme « olmèque ». L'ambiguïté qui, d'entrée de jeu, a marqué cette désignation — déjà soulignée par W. Jimenez Moreno dans les années 1950 — n'a cessé de croître, ainsi que j'en ai fait l'analyse détaillée dans des travaux précédents. Malheureusement, ce terme est utilisé depuis trop longtemps pour que l'on puisse songer sérieusement à le rejeter. Il nous faut toutefois examiner les ambiguïtés qu'entraîne son emploi.

Le terme « olmèque » : un problème sémantique

Du point de vue de l'histoire de la recherche, il est intéressant d'observer comment une série d'événements fortuits peut être à l'origine de courants de pensée et de modèles d'interprétation. Pour preuve, quand en 1925, les auteurs de *Tribes and Temples* (1926-1927), F. Blom et O. La Farge, et ultérieurement M. Stirling (1940), découvrirent dans les plaines marécageuses de la côte du golfe de Mexique les sites archéologiques de La Venta, Tres Zapotes et San Lorenzo — et leurs sculptures monumentales en roche volcanique — il fut impossible de les attribuer à aucune des cultures méso-américaines connues à cette époque. Ce remarquable complexe culturel fut finalement, par commodité, classé « olmèque » — terme proposé, vers la fin des années 1920, par Beyer et Saville. En réalité, ce terme désigne un groupe ethnique de la proto-histoire, habitants du Pays du Caoutchouc (les Olmèques), qui vivait sur la côte du golfe peu avant le débarquement des Espagnols, et probablement sans rapport avec le complexe archéologique découvert. Quoiqu'il en soit, la convention finit par être établie et le terme « olmèque » ne tarda pas à acquérir des propriétés sémantiques ambiguës. Cet amalgame d'un groupe ethnique historique et d'une découverte archéologique mal cernée, sur lequel se greffe une sorte de déterminisme linguistique, a conduit à penser que la côte du golfe, à ces époques archéologiques, était le centre géographique d'un groupe ethnique « prométhéen », les « Olmèques », caractérisés par une précocité et un dynamisme culturels exceptionnels, et de ce fait prédestinés à influencer, à dominer ou à conquérir des peuples voisins qui, de par leur anonymat, semblaient plongés dans un état de développement passif et peu avancé.

Les fouilles archéologiques menées au cours des dernières décennies n'ont apporté aucune preuve étayant l'hypothèse d'un développement culturel précoce qui, de la côte du golfe, se serait peu à peu étendu vers d'autres régions de l'Amérique moyenne. Un schéma bien plus complexe s'est ébauché à travers les recherches des dernières décennies. Premièrement, le considérable corpus de datations au radiocarbone, obtenu grâce à la recherche menée sur de nombreux sites, montre clairement que les cités « olmèques » de la région côtière du golfe ne présentent aucune preuve d'antériorité sur les sites qui, dans d'autres régions de l'Amérique moyenne, font aujourd'hui l'objet d'études systématiques. Il est en outre intéressant de noter que les découvertes archéologiques « olmèques », hors de la zone côtière du golfe, ne révèlent aucun caractère « provincial ». D'autre part, certaines thèses, par exemple celle qui prétend que les élites locales « provinciales » ont été olméquisées à la suite des échanges commerciaux interrégionaux et grâce à l'acquisition de biens rares destinés à renforcer leur statut, ne sont plus considérées comme totalement satisfaisantes. En fait, comme nous avons tenté de le démontrer depuis le début des années 1970, il est impossible de considérer qu'aient pu coexister, dans la Mésio-Amérique, deux niveaux d'évolution différant par la qualité. L'étude des réseaux commerciaux ou des échanges interrégionaux indique également l'existence de mouvements complexes dans plusieurs directions, partant d'un nombre important de centres administratifs et politiques à l'échelon le plus élevé (Niederberger, 1974, 1976, p. 265-266, 1987, p. 678-692 et 750-751). Il est très encourageant de constater qu'un certain nombre de chercheurs se rallient aujourd'hui à la thèse d'un « modèle maillé d'interaction interrégional » formulée par Demarest (1989, p. 337) concernant l'ancienne Mésio-Amérique. Plusieurs réévaluations explicites réfutent catégoriquement le postulat de l'existence, dans la région côtière du golfe, d'un groupe ethnique culturellement plus avancé (Hammond, 1989; Flannery et Marcus, 1994).

En résumé, un raisonnement anthropologique bien conduit et les découvertes récentes plaident pour de nouvelles hypothèses de travail qui faciliteront la compréhension, dans un contexte plus large, de la genèse et du développement de la civilisation de l'ancienne Mésio-Amérique. Compte tenu de ce qui précède, le terme « Olmèque » ne fera pas référence à un peuple particulier, mais sera strictement associé à deux concepts, à savoir le style, et plus globalement, la civilisation.

La définition d'un style et ses implications culturelles

D'un point de vue sémiotique et pour reprendre Saussure, le style englobe à la fois les aspects formels (*le signifiant*) et le contenu sémantique (*le signifié*), qui donnent un sens et une valeur aux systèmes de signes. On voit

donc tout de suite que l'analyse de l'expression formelle et du champ sémantique olmèques n'est pas une tâche aisée ni dénuée de risques.

L'intérêt passionné, suscité depuis le début du ^{XX}^e siècle apr. J.-C., par la puissance et l'indéniable beauté de l'expression stylistique olmèque, a souvent ramené l'étude de ce phénomène à une histoire de l'art piètrement structurée et réductrice, ne se préoccupant ni d'analyse rigoureuse ni — et ceci pose de très sérieux problèmes — *de chronologie interne*.

L'ensemble des « signifiants » et du répertoire stylistique olmèques exprimé à travers une pléiade de formes sculpturales et graphiques s'inspire de plusieurs thèmes centraux. L'un des thèmes fondamentaux de toutes ces variations figuratives est rarement le jaguar seul, comme il l'a été souvent dit, mais un être hybride, amalgame complexe de caractéristiques félines et humaines (*ill. 166*). Le petit enfant aux traits félins est par exemple un sujet récurrent dans la sculpture de la pierre et la céramique. Fasciné, Miguel Covarrubias (1957) — grand pionnier des études olmèques des années 1940 — écrivit que l'on ne sait pas au juste s'il s'agit d'hommes déguisés en jaguars ou bien de jaguars sur le point de se transformer en hommes.

Un des traits les plus frappants des représentations de l'homme/félin est la célèbre « bouche olmèque » — en forme d'U renversé, avec les commissures des lèvres tirées vers le bas — que Covarrubias décrivit alors comme un mélange de l'expression d'extrême courroux d'un jaguar feulant et de celle d'un enfant en pleurs.

Il y eut plusieurs tentatives de déchiffrement du contenu de ces représentations. Sur le plan religieux, ces thèmes pourraient être liés à la croyance, largement répandue dans la préhistoire américaine, en la métamorphose chamaniste « homme-animal », au cours de laquelle un homme se livrant à un rituel sacré ou médical peut entrer en possession de pouvoirs félins. On a aussi émis l'avis que les diverses stylisations figurant l'humain/félin, avec des attributs spécifiques — tels que les paupières closes — pourraient être des prototypes de déités méso-américaines traditionnelles telles que le « dieu » de la mort ou le « dieu » du maïs. Il faudrait toutefois signaler que le concept de déités méso-américaines personnifiées, comme celles des théogonies gréco-latines par exemple, a été sévèrement critiqué. Des chercheurs ont fait valoir de façon convaincante que la cosmologie et les systèmes de croyances méso-américains ont pour trame une notion plus fluide et *animiste* d'une ou de plusieurs séries de forces dominantes, représentées par l'association de créatures et d'éléments naturels divers (Marcus, 1978; Pohorilenko, 1977).

Enfin, ces représentations humaines et félines, symboles de domination et de force, pourraient avoir une signification politique, comme l'a déjà fait observer M. Coe en 1972. En tant qu'emblèmes de pouvoir, elles pourraient être associées au pouvoir souverain sacré et aux rituels dynastiques d'une élite héréditaire.

Des chercheurs ont remis en question la prééminence accordée, dans l'iconographie olmèque, à la position du jaguar, du puma ou d'autres félins et ont à juste titre souligné l'importance de reptiliens tels que le caïman ou le serpent. Néanmoins, l'on doit se méfier de toute interprétation simpliste, réductrice ou exclusive, incompatible avec la complexité extraordinaire des styles et univers symboliques olmèques.

Dans une approche globale, Joralemon (1976)

a souligné la récurrence dans l'iconographie olmèque de créatures anormales sur le plan biologique. Il remarque que ces créatures mythologiques, créations de l'esprit humain, sont des dérivées de créatures réelles dont les caractéristiques ont été dissociées de leur contexte biologique et reconstituées afin de former des êtres composés irréels. Dans ce processus de reconstruction, des caractéristiques naturelles ont été conservées. Dans l'exemple du « dragon olmèque », créature composée, on peut identifier la dentition d'un caïman, le museau d'un jaguar, l'aile d'un oiseau et le corps d'un serpent. Dans son étude, Joralemon donne plusieurs exemples de créatures mythologiques hybrides et fantastiques, qui apparaissent souvent dans l'iconographie olmèque, telles que l'homme-jaguar, l'oiseau-jaguar, l'oiseau-serpent, le poisson-caïman-jaguar, l'oiseau-jaguar-caïman et l'oiseau-mammifère-serpent.

Certains traits iconographiques peuvent atteindre un haut niveau d'abstraction ou de stylisation pour être à eux seuls porteurs d'un message complet, par synecdoque, procédé déjà observé par G. Kubler. Ces motifs — qui pourraient se rapporter à des corps célestes ou à des puissances des ténèbres, à des créatures mythologiques, à des symboles de statuts ou à des événements sacralisés de la vie sociale tels que le jeu de paume — comprennent la « croix de Saint-André », les motifs en U, en L et en E renversé, les cercles, les lignes, les volutes, les losanges, les motifs à cinq points, les



Figure 93 Sculpture en basalte provenant de San Lorenzo, Veracruz, représentant un thème récurrent de l'iconographie olmèque, le jaguar anthropomorphe ; h : 0,90 m (d'après Coe et Diehl, 1980).

fleurs à quatre pétales, les formes isolées représentant un œil, un pied, une main ou une griffe de prédateur, les plumes, les protège-mains de petite taille, les torches allumées, et les motifs en V ou de têtes fendues (isolés ou combinés avec des pousses de végétaux). Certains de ces éléments pouvaient déjà constituer une première forme d'enregistrement graphique d'informations, et de ce fait être considérés comme les phases initiales d'un système d'écriture en formation. Coe (1976), par exemple,

soutient que le motif de la fleur à quatre pétales représente une forme prototypique du glyphe maya *kin*, signifiant du soleil dans les cultures « classiques » plus tardives.

Toutefois, le système sémiotique et l'expression plastique olmèques ne se limitent pas aux formes surréalistes ou abstraites. Dans la sculpture lapidaire et la petite statuaire en terre cuite, les êtres humains sont parfois représentés avec un grand réalisme. En fait, dans ce domaine, la période olmèque représente un grand moment dans la trajectoire précolombienne, grâce à des artisans spécialisés s'illustrant par leur sens aigu du volume et leur maîtrise admirable de la représentation tridimensionnelle (*ill. 167*). Les statuettes miniatures de personnages assis dans une attitude sereine et méditative ou les figurines au crâne rasé qui se trouvent à Las Bocas (Puebla) ou à Tlapacoya (État de Mexico) ainsi que celles en néphrite (offrande 4) de La Venta (Tabasco) en sont d'excellents exemples. Cette maîtrise se manifeste également dans la facture d'autres figurines en terre cuite représentant des bébés jowfflus et potelés, modelés dans un jeu aisé de courbes et de contre-courbes. L'art monumental peut aussi attester d'un sens aigu de la représentation naturaliste, tel que le monument 34 de San Lorenzo (*ill. 168*). Enfin, remarquables parmi les rondes-bosses sont les puissantes représentations de têtes humaines

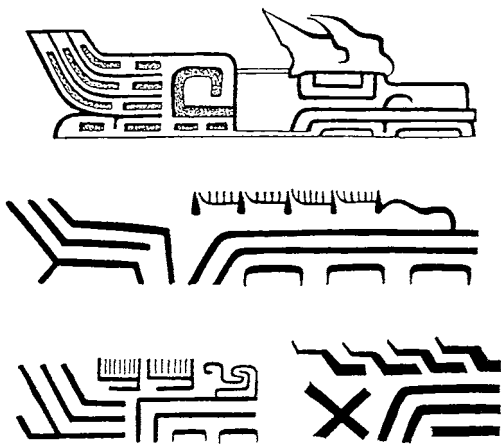


Figure 94 Reproduction de motifs entaillés sur le corps de la poterie de la civilisation olmèque — (Phase I, 1200-900 av. J.-C. (d'après M. Covarrubias). On peut suivre les divers stades de l'évolution, du symbolisme à l'abstraction, du motif dominant — à savoir un être hybride, mythique ressemblant à un dragon, félin, reptile et oiseau tout à la fois.

colossales — mesurant de un à trois mètres et pouvant peser jusqu'à 25 tonnes —, catégorie sur laquelle je reviendrai ultérieurement.

Chronologie

Il est indispensable d'arriver à une meilleure maîtrise de la chronologie interne à la période olmèque. Si nous voulons mieux comprendre la civilisation olmèque et les processus de corrélation entre les sites et les régions — il nous faut construire un cadre chronologique beaucoup plus fiable et plus précis dans lequel pourrait s'inscrire l'évolution de l'architecture et de la sculpture. En fait, récemment encore, l'art olmèque passait, aux yeux de nombreux chercheurs, pour une entité statique surgissant *ex nihilo* pour ne pas évoluer pratiquement jusqu'à la fin de sa trajectoire. Heureusement, les fouilles des dernières décennies ont toutes permis une datation au carbone 14 de nombreuses pièces et donnent une idée beaucoup plus précise de la distribution chronologique des styles des céramiques et de leur environnement archéologique respectif. La période couverte par la civilisation olmèque s'étend sur cinq à sept siècles. À partir de l'analyse du style et de l'iconographie des céramiques, on peut la diviser en trois grandes phases, brièvement définies au Tableau I.

Tableau 1 Chronologie de la Més-Amérique olmèque.

Dates C 14 non calibrées	Phases	Définition	Caractéristiques céramiques
1200-900 av. J.-C.	I	Olmèque ancien (<i>ill. 169, fig. 94</i>)	Fréquence maximale de la décoration entaillée aux motifs abstraits isolés
900-700 av. J.-C.	II	Apogée olmèque (<i>fig. 95</i>)	Fréquence maximale des motifs à « double ligne brisée », et des motifs incisés fins et fluides, notamment des créatures à la tête clivée et aux yeux en amande
700-500 av. J.-C.	III	Déculturnation olmèque	Désintégration du style, rigidité dans l'expression des anciens motifs et mutation vers une thématique nouvelle

Les phases I et II témoignent d'un développement synchrone dans l'ensemble des régions concernées, à la différence de la « déculturnation » qui marque le début de la phase III. Selon les zones, ce processus s'est produit antérieurement à 600 av. J.-C. ou seulement aux environs de 500 av. J.-C.

La distribution géographique d'un style et d'une civilisation

Le Costa Rica pourrait représenter la limite méridionale de la Més-Amérique olmèque. Il n'est pas exclu toutefois que beaucoup d'artefacts de pur style olmèque (masques, « cuillères », pendentifs et figurines anthropomorphes ciselées dans une admirable jadéite vert-bleuté) visibles dans des

musées ou collections privées aient été acheminés dans cette région à une époque plus tardive.

Un témoignage irréfutable de stations du style olmèque avec un tumulus pyramidal impressionnant a été mis au jour au Salvador dans la région de Chalchuapa (Sharer, 1978). L'on trouve aussi des sites archéologiques importants au Guatemala, notamment le long de la côte Pacifique (Coe et Flannery, 1967) et dans les terres, à Abaj Takalik, où un vaste ensemble de sculptures monumentales a été signalé (Graham, 1981), dont des rondes-bosses indubitablement olmèques, telles que le monument 16/17 ou le monument 23 — une tête colossale mesurant 1,85 m, modifiée et représentant un dignitaire assis dans une niche. On ne sait pas grand-chose du Honduras de ces périodes, mais des preuves d'occupation ont été localisées à Los Naranjos, près du lac Yojoa (Baudez et Becquelin, 1973).

L'état de nos connaissances, en ce qui concerne l'émergence d'un mode de vie méso-américain au Mexique, est encore très inégal. Certains États, qui sont d'une importance cruciale dans la genèse et le développement de la civilisation « olmèque », comme l'État de Puebla — ainsi que le montrent les vestiges trouvés sur de nombreux sites tels que Las Bocas et l'ensemble des sites de la vallée de Nexapa, de Necaxa ou de Tepatlaxco, ou dans les cas trop rares où des fouilles systématiques ont été conduites (Aufdermauer, 1973) —, restent de fait inexplorés. Nous pourrions en dire autant pour l'État de Guerrero, n'eût été la découverte de l'exceptionnel site olmèque de Tlaczoltitlan-Teopantecuanitlan, où des fouilles ont été conduites dans les années 1980 (Donjuan, 1986, 1994; Niederberger, 1986). Cet État a également livré une des collections les plus remarquables de sculptures olmèques démontables (Olinala, San Jerónimo, Tlaxmalac ou la stèle d'Amuco — cf. Grove et Paradis, 1971; Griffin, 1981) et de superbes spécimens de peintures pariétales (Juxtlahuaca, Oxtotitlan, Cacahuaziziqui).

Les cités archéologiques des États de Veracruz et de Tabasco, sur la région côtière du golfe, sont les premières à avoir été explorées et — de tous les sites méso-américains de cette période — restent les mieux étudiées. Le site de San Lorenzo, découvert par M. Stirling, fouillé systématiquement plus tard par Coe et Diehl (1980) et plus récemment par Cyphers (1994), représente une importante source d'informations sur les phases I et II, durant lesquelles le site de Laguna de los Cerros (Bové, 1978) fut aussi occupé. En ce qui concerne les phases II et III, le site de La Venta, sondé par Drucker et Stirling en 1942 et 1943, systématiquement fouillé en 1955 par Drucker, Heizer et Squier (1959) et étudié par Gonzalez Lauck (1994), a aussi fourni une masse considérable de témoignages. Tres Zapotes, autre centre important qui fut occupé au moins à la même époque que La Venta, prit finalement le relais, et survécut à la période olmèque. De nouveau dans la région côtière du golfe, une des découvertes peut-être les plus bouleversantes, est celle qui a été faite,

en 1988, dans une région de sources à Cerro Manatí, d'un ensemble complet d'offrandes dédicatoires *in situ*. Exceptionnellement bien préservés dans leur contexte culturel d'origine, ces témoignages de rites sacrés de la période olmèque comprennent onze bustes anthropomorphes en bois, des burins en silex d'un polissage très fini, des restes de squelettes de petits enfants, des fragments d'hématite et les plus anciennes balles de caoutchouc découvertes jusqu'à présent (Ortiz et Rodriguez, 1994).

L'État de Chiapas, qui constitue une source d'informations abondante sur le passage de la période postolmèque au style Izapa, est également très bien doté en témoignages des phases I et II de la période « olmèque » (Navarrete, 1974). Ainsi que l'a observé Lee (1989), des marques d'occupation olmèque précoce ont été identifiées à Río Totopac, San Isidro et Maritano dans la région centrale du Grijalva, à Chiapa de Corzo, Amatal, Santa Rosa, Vergel, Padre Piedra, San Felipe, Vistahermosa, Mirador/Miramar dans la Dépression centrale, et à Alvaro Obregón, Izapa, Altamira, Alvarez, Aquiles Serdán, Pijijiapan, sur la frange côtière du Pacifique. Dans plusieurs sites, on a relevé la présence de vestiges architecturaux composés de basses terrasses, dont le sol est parfois en cendre volcanique ou en sable blanchâtre, et de petites plates-formes en basalte. C'est en tout cas au cours de la phase II — avec le développement de l'aménagement de l'espace public — que les pratiques architecturales font montre de changements radicaux. Au cours de la phase II, ainsi que l'a souligné Lee (1989, p. 207) : « L'aménagement architectural de l'ensemble du Chiapas consiste en trois structures de base : une ou plusieurs pyramides en terre, une plate-forme cruciforme en longueur, et plusieurs grandes "acropoles" en terrasse à base rectangulaire ou carrée surmontée d'une ou de plusieurs superstructures... la pyramide et la plate-forme allongée, ainsi que les diverses autres structures sont toujours séparées par des places. » Trois de ces sites architecturaux de la phase II — Finca Acapulco, Vergel et San Mateo — avaient déjà les structures architecturales pour le jeu de paume, qui sont parmi les plus anciennes connues dans la Més-Amérique (Lowe, 1977).

Les fouilles menées dans l'État d'Oaxaca, notamment dans la vallée d'Oaxaca (Flannery et Marcus, 1983, 1994) (cf. *supra*) mais aussi dans la région de l'Isthme (Zeitlin, 1978), offrent des informations inestimables sur les systèmes d'approvisionnement alimentaire, les schémas d'établissement, les rituels et les systèmes d'échanges interrégionaux existant entre 1200 et 600 av. J.-C.

L'État de Morelos possède toute une série de sites, tels que Gualupita, mis au jour par Vaillant en 1932 et correspondant aux phases I, II et III. Le plus célèbre est celui de Chalcatzingo, connu depuis 1934 pour ses remarquables reliefs rupestres de style olmèque. D'autres fouilles archéologiques ont livré un nouvel ensemble cohérent d'informations, et un total de 70 dalles, roches

et blocs de pierre sculptés ont été répertoriés (Grove, 1987, 1989; Oliveros, 1994). Parmi ces pièces, 31 sont des reliefs, des stèles, des monuments isolés, des rondes-bosses mégalithiques tels qu'« autels/trônes », des têtes humaines ou représentations « olmèques » traditionnelles du pouvoir, avec un personnage assis, massif, vêtu d'une cape et portant un pectoral en forme de croix de Saint-André (monument 16). Sur le plan de la répartition chronologique de ce vaste ensemble de sculptures, la majeure partie semble correspondre aux phases pan-méso-américaines I et II, bien que certaines stèles et autres pièces sculptées indiquent des liens stylistiques évidents avec la phase III ou une phase plus tardive. C'est toute une thématique, un témoignage dense et éloquent sur les croyances et conventions stylistiques des phases I et II, qu'apporte la triade constituée par le monument 13 (le « Gouverneur »), le monument 1 (*El Rey*) et le monument 9. Les trois sculptures sont la stylisation, de face ou de profil, d'un monstre terrestre à la bouche grande ouverte, d'une image métaphorique de grottes, et de l'entrée aux enfers de laquelle s'échappent des volutes — souffle, vent ou symboles de fertilité — ou des motifs végétaux. Dans deux cas, un dignitaire de haut rang, assis dans la grotte, semble avoir le rôle d'intermédiaire entre la terre, le monde des hommes et les sphères célestes. D'autres sculptures semblent traduire d'importantes séquences de cycles mythiques en messages visuels, notamment des végétaux (*Cucurbitaceae*), des symboles de pluie ou des formes zoomorphes, telles que des félins dominant ou dévorant des humains. Si, à Chalcatzingo, les niveaux archéologiques d'occupation *in situ* correspondant aux sculptures des phases II et III sont extrêmement bien mis en évidence, on ne sait rien ou si peu des stations correspondant à la phase I (la phase *Amate* théorique). Il est indispensable de promouvoir la recherche et la définition des niveaux antérieurs *in situ* si l'on veut connaître avec plus de précision les processus d'interaction entre les diverses régions de la Méso-Amérique ancienne.

De l'état présent de nos connaissances, il ressort que le bassin de Mexico a aussi joué un rôle décisif dans le développement des stratégies technico-économiques et des modèles culturels particuliers à l'espace pan-méso-américain (Tolstoy et Paradis, 1970; Niederberger, 1970, 1976, 1979, 1987). Le fait que cette région ait fortement contribué à la cristallisation du style et des croyances « olmèques » — en d'autres termes, à l'avènement de la Méso-Amérique ancienne — a été longtemps occulté par une suite d'événements malheureux. D'abord, une erreur « monumentale » dans la chronologie absolue et relative de la séquence d'occupations — sans cesse reproduite à travers les denses ouvrages d'archéologie de 1940 à la fin des années 1960 — avait fait croire que les sites relativement récents d'El Arbolillo-Zacatenco et datés par erreur 2000/1500 av. J.-C., représentaient les « premiers villages » archaïques du bassin. C'est pourquoi, lorsque des artefacts de style olmèque furent mis au jour, notamment sur le site de Tlatilco, ils furent d'office attri-

bués à des occupants de tradition culturelle plus avancée. En fait, les établissements tardifs de type Zacatenco, implantés entre 500 et 200 av. J.-C., étaient contemporains des niveaux proto-Teotihuacán du « Formatif tardif », soit 600 à 1 000 ans *postérieurs* aux premiers niveaux archéologiques olmèques du bassin de Mexico. Certes, le mythe des premiers villages d'El Arbolillo-Zacatenco — sous l'effet d'éléments extérieurs — s'est aujourd'hui effondré, mais le postulat d'un bassin de Mexico marqué par un retard culturel et un développement passif au long des phases I, II et III pan-méso-américaines, est *encore* directement ou indirectement présent en filigrane dans de nombreuses publications. Cette méprise trouve aussi son origine dans le fait que peu de vestiges archéologiques des premiers niveaux ont survécu au choc du développement successif des trois puissants centres urbains et de leurs concentrations démographiques aux époques préhispanique et moderne : Teotihuacán de l'ère classique et ses satellites, Tenochtitlan la ville aztèque et Mexico la mégapole du XX^e siècle. Citons parmi les processus d'éradication et de « recyclage » de sites et caractéristiques archéologiques anciens : le « coup de grâce » donné par la destruction du site le plus en vue de la période « olmèque », Tlapacoya, en grande partie passé au bulldozer en 1958 afin de fournir des matériaux de construction pour l'autoroute Mexico-Puebla. Une grande esplanade en terre, partant en avancée des collines vers l'ancien lac — dont on voit encore certaines bordures extérieures de la base — fut alors détruite (Niederberger, 1987, p. 702). Les vases en céramique, les ornements en coquillage, les artefacts en jade et les offrandes funéraires raffinées des phases I et II associés à cette structure, se trouvent maintenant dans la collection Roch, dans des *haciendas* privées voisines et dans des musées mexicains et américains, tels que le Museum of the American Indian à New York. Néanmoins, à la périphérie de la zone détruite, dans le secteur de Zohapilco, une séquence restée intacte depuis 6 000 ans a été dégagée (*ibid*). Celle-ci témoigne de l'évolution *in situ*, sur plusieurs millénaires, du village égalitaire, sédentaire de la période protoagraire de 5500 av. J.-C., évoqué plus haut, à une communauté très tôt hiérarchisée, et enfin à l'avènement d'un centre régional « olmèque » d'importance majeure, vers 1250 av. J.-C.

Les phases I et II se caractérisent par leurs vases de céramique raffinés, décorés de motifs stylisés tels que la croix de Saint-André et la patte ailée, les soursils en forme de flammes, les volutes symétriques, les motifs en losange ou à cinq points. D'abord profondément gravés dans la surface du vase au cours de la phase I, ces motifs vont peu à peu être produits par incision de lignes fines et fluides durant la phase II, permettant l'entrelacement de symboles graphiques très complexes. Sont omniprésents dans le superbe répertoire des messages graphiques des têtes félines/humaines, dont le profil, les mains, les yeux en amande attestent d'une très grande maîtrise, ou les créatures à la tête clivée, quelquefois en association avec des motifs végé-

taux. Outre les représentations incisées d'êtres hybrides fantastiques, telles que la tête féline/amphibienne/humaine à la paupière close ou l'admirable « dragon olmèque » en argile grise (Reilly, 1994, p. 243), des thèmes naturalistes, poissons ou canards par exemple, sont représentés. Les figurines d'argile comprennent des dignitaires portant d'imposantes coiffes et des pectoraux en forme de miroirs concaves, des personnages aux crânes intentionnellement déformés — partiellement ou entièrement rasés — des statuettes creuses aux visages de bébés, et un nombre notable de personnages de haut rang ainsi que de joueurs de jeu de paume portant tout un ensemble élaboré d'accessoires, des bandes de protection aux poignets et aux chevilles, une coiffure à triple étage, une grosse ceinture de protection ou chaîne-ceinture, et des protections renforcées aux hanches en peau (Niederberger, 1987, p. 434-439; Bradley et Joralemon, 1993). Des peintures rupestres ont été découvertes en 1992 au-dessus du site de Zohapilco-Tlapacoya. Plusieurs d'entre elles, dont un portrait de bébé joufflu vu de profil et une cartouche ovale ornée de motifs à hachures croisées, semblent appartenir aux phases I et II. Peintes sur des falaises ou sur des parois de grottes dont les entrées ont depuis été dynamitées, elles sont orientées vers l'est, direction cardinale la plus importante dans la tradition méso-américaine, et vers les majestueux sommets enneigés des volcans Popocatepetl et Iztaccihuatl. Baignées au petit matin par la lumière du soleil levant, elles ont peut-être constitué un élément significatif d'un espace sacré. Enfin, une abondante base de données provenant de ces horizons méso-américains anciens met aujourd'hui en évidence le rôle actif du site Tlapacoya-Zohapilco au sein du réseau multidirectionnel d'échanges de biens et d'idées entre les régions.

Les synthèses des dernières années et l'existence de nouvelles données ouvrent la voie à une compréhension plus structurée de la complexité socio-politique et de l'importance économique qui, au cours des phases I, II et III, ont caractérisé les premiers sites du bassin de Mexico. Nous pouvons maintenant apprécier à leur juste valeur les découvertes d'avant-garde de Cavarrubias (1957), Piña Chan (1958) et Porter Weaver (1953), et inscrire dans leur contexte culturel, aussi bien que dans un cadre chronologique bien établi, l'iconographie sophistiquée des sceaux et des vases en céramique, miraculeusement préservés dans des sites tels que Tlapacoya et Tlatilco. En fait, une étude systématique du répertoire graphique « olmèque » des symboles montre qu'avec la zone de Las Bocas à Puebla, ces deux sites ont livré — en ce qui concerne l'iconographie céramique — un des dossiers les plus complets et les plus élaborés sur l'ancienne Méso-Amérique.

La cité, l'architecture publique et l'organisation du territoire

La naissance de capitales régionales méso-américaines telles que San Lorenzo (Veracruz), La Venta (Tabasco), Chalcatzingo (Morelos) ou Teopan-

tecuanitlan (Guerrero) est liée à un ensemble de facteurs interdépendants : systèmes d'exploitation des sols efficaces, accroissement démographique, complexité croissante des formes de gouvernement et développement notable des échanges interrégionaux.

San Lorenzo était bâti sur une vaste *meseta* située à 50 mètres au-dessus des plaines périodiquement inondées. La majeure partie des monticules publics actuellement visibles appartient à l'époque classique tardive (phase Villa Alta) et l'architecture publique olmèque du site est encore mal connue. Toutefois, les dernières fouilles d'A. Cyphers (1994) ont mis au jour des plates-formes peu élevées profondément enfouies, des colonnes de basalte qui pourraient bien avoir servi à soutenir la toiture, des structures à degrés couvertes de bancs en pierre en forme de L et des demeures de notables avec des dallages en bentonite locale ou des sols d'argile pigmentés de rouge. Des systèmes hydrauliques élaborés comprenaient des réservoirs artificiels reliés à des canaux de drainage souterrains faits de pierres évidées en forme de U, munis de couvercles de basalte. Les domaines d'activité identifiés sur le site comprennent notamment des ateliers d'outils en obsidienne, des aires de préparation de la pâte de colle à partir de bitume et des ateliers de transformation de petits artefacts en ilménite ou de sculpture et de retraitement de grands monuments en basalte.

Les éléments de l'espace public de San Lorenzo particulièrement remarquables sont les sculptures en ronde-bosse, les stèles et les colonnes sculptées en basalte (Coe et Diehl, 1980) qui offrent un ensemble de signes riche et cohérent permettant le décodage des normes et idées culturelles olmèques. De grands « outils » ou « trônes » de forme rectangulaire, tels que le monument 20 et le monument 14 (1,83 m de haut), chacun avec un personnage assis dans une niche frontale, dans certains cas portant un enfant, pourraient bien se rapporter au culte des ancêtres, à des mythes relatifs à l'origine ou à des rituels de légitimation dynastique. Dix têtes humaines colossales — y compris le spécimen le plus récent découvert en 1994 par Cyphers — ont été trouvées à San Lorenzo. Matthew W. Stirling, qui en 1946 a découvert l'impressionnante tête colossale n° 1, connue sous le nom d'*El Rey* et pesant 25 tonnes, a émis l'avis que chaque tête monolithique avait une qualité propre et était probablement le portrait d'un chef exceptionnel. L'idée a également été avancée que ces têtes, portant des coiffes décorées qui ressemblaient à des casques, des bandeaux et des jugulaires, représentaient des héros de jeux de balle sacralisés. Enfin, un vaste ensemble de sculptures en ronde-bosse comprend des figures d'êtres humains ou de félins. La magnifique découverte faite à Loma Azulul, au sud de San Lorenzo, en 1992, est incluse dans cette catégorie. Il s'agit d'un groupe de trois sculptures en ronde-bosse alignées est-ouest *in situ* avec deux jeunes hommes identiques sculptés avec une grande maîtrise, dans l'attitude d'orants, et faisant face à un petit félin. Tout

près a été trouvé un félin plus grand. Pour les ethnohistoriens et les lecteurs du manuscrit maya pré-hispanique du *Popol-Vuh*, cette scène évoque instantanément une vision parfaite des beaux adolescents jumeaux héroïques de la mythologie maya, pris dans un combat permanent entre vénération et rébellion contre les maîtres et les féroces créatures (les félins notamment) des enfers. Quelle que soit la plausibilité de cette hypothèse, cette scène offre une occasion particulièrement rare dans l'archéologie olmèque d'étudier un ensemble de sculptures apparentées dans leur cadre d'origine.

La période qui commence en 900 av. J.-C. trouve sa meilleure illustration dans le site de La Venta, construit sur une *meseta* basse au cœur d'une région marécageuse, entouré de cours d'eau et de lagunes. Les fouilles de 1955 ont montré que son centre se compose de trois groupes de structures civiles et cérémonielles, appelés complexes A, B et C, disposés le long d'un axe central orienté nord-sud accusant une légère déviation de 8° ouest. Le complexe C contient l'élément le plus connu du site : le grand tumulus C 1, importante structure pyramidale d'argile et de sable de 30 mètres de haut, de forme tronconique à flancs cannelés le long desquels courent une série d'arêtes et de creux. À la base de la face sud de cette immense structure, on a découvert que de grands blocs de pierre étaient alignés à l'origine. Chacun de ces monuments qui ressemblent à des stèles sont ornés de bas-reliefs dont certains représentent des masques de félins. Le complexe B, dont on ne sait pas grand-chose, se compose de plusieurs monticules en terre battue de forme allongée et d'une vaste plate-forme connue sous le nom d'Acropole Stirling. Le complexe A, qui a été très bien étudié, se compose de deux cours flanquées de plates-formes et de monticules en terre battue, symétriquement disposés et entourés d'un « enclos » fait de colonnes prismatiques naturelles de basalte. Les fouilles du complexe A montrent que la surface des cours intérieures et des monticules qui les délimitaient était soigneusement entretenue et couverte de couches d'argile et de sable spécialement colorées. Les études stratigraphiques ont mis au jour des séries de sols différemment colorés en rose, vert olive, blanc, jaune, brun, orangé et rouge vif. Dans cette zone ont été découvertes des sépultures de personnages de haut rang dans des coffres sépulcraux de grès sculpté ou sous des édifices à colonnades en basalte. Ont également été découvertes des petites caches dédicatoires de haches et de figurines ainsi que d'offrandes massives de blocs de serpentine polie profondément enfouies — parfois en couches superposées ou disposées en mosaïques représentant un masque félin stylisé.

Plus de 90 sépultures monolithiques — têtes colossales, personnages assis, stèles ou « autels » — étaient réparties sur tout l'espace public de la ville. La stèle n° 2, imposant monument en basalte de 3,5 m de haut, offre une vue de face d'un personnage hiératique assis, manifestement un haut dignitaire, portant une cape (de plumes ?) tenant un artefact courbe, la tête sous une

haute coiffe à triple étage ornée de motifs élaborés (fig. 96). De nature mythique ou historique, la stèle n° 3 représente la rencontre officielle de deux personnages de rang élevé, identifiés avec précision à l'aide de coiffes et de pectoraux distinctifs.

À La Venta comme à San Lorenzo, la datation et la répartition chronologique relative — au sein de chaque phase — de ce vaste ensemble de sculptures continuent d'être débattues. Curieusement, le débat a même pris, dans certains cas, un caractère passionné. De fait, la datation de sculptures isolées est une tâche ardue et la crédibilité du résultat est proportionnelle au degré de prudence manifesté. Les travaux en cours sur ces sites pourraient contribuer à élucider ces problèmes.

Des fouilles et enquêtes menées à La Venta et ses environs sous la direction de Gonzalez Lauck ont conduit à la confection d'une nouvelle carte topographique et à une

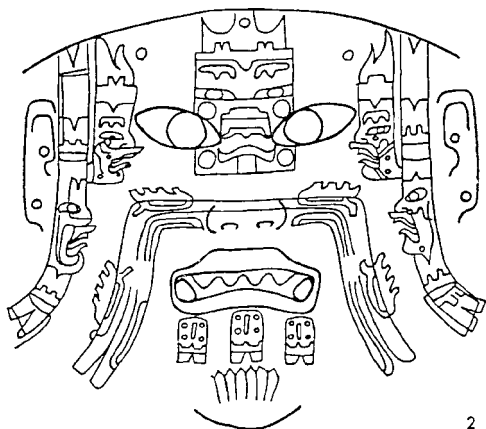
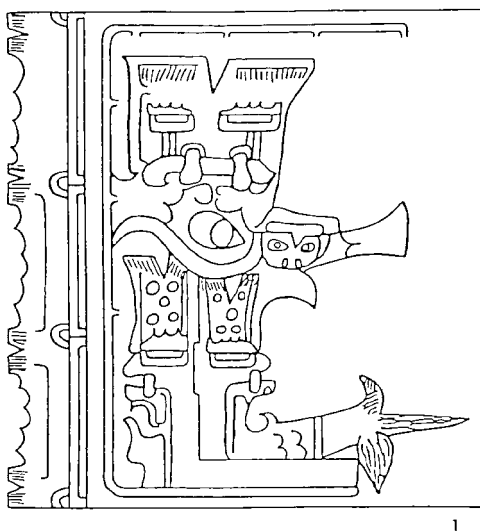


Figure 95 La civilisation olmèque : symboles et styles de la phase II (900-700 av. J.-C.). Les motifs linéaires fluides gravés en creux sur le corps de la poterie ou sur des objets en jadéite sont courants. Nous voyons ici, de face, d'extraordinaires représentations imbriquées d'un être mythique aux yeux en amande gravées en creux : 1) sur la céramique provenant de Tlapacoya (vallée de Mexico) et 2) sur une hache en jadéite polie provenant d'Arroyo Pesquero, Veracruz (d'après Joralemon, 1976).

meilleure compréhension de la configuration d'ensemble des vestiges architecturaux de surface, notamment six autres complexes architecturaux classés de D à I. Mais il reste beaucoup à faire avant que l'on puisse comprendre les stades constructifs et la position chronologique d'un grand nombre d'éléments appartenant aux phases I, II et III et à des périodes ultérieures, dont, par exemple, le complexe F du classique tardif/début du post-classique. En fait, La Venta a été un grand site tout au long du I^{er} millénaire av. J.-C., comme l'ont révélé les échantillons datés au carbone 14 recueillis sur le site en 1955.

Pendant la dernière

partie de cette période, c'est-à-dire la période postolmèque, la forme du grand monticule CI, comme l'ont suggéré certains chercheurs, a peut-être été identique à la structure « E-VII Sub » d'Uaxactun du préclassique tardif.

Que des sites importants contenant des vestiges d'architecture et de sculpture « olmèques » restent à trouver hors de la région côtière du golfe est attesté par la découverte en 1983 du site de Tlacozoltilán (Guerrero). Désignée par la suite sous le nom de Teopantecuanitlan, cette ancienne capitale, située non loin de la confluence des rivières Balsas et Amacuzac, est, hors de la zone du bassin hydrographique atlantique, un excellent exemple d'une ville planifiée avec des complexes architecturaux tant civils que cérémoniels. Trois groupes architectoniques appelés A, B et C et une aire résidentielle ont été signalés depuis.



Figure 96 L'art monumental : pendant la période olmèque, la sculpture monumentale est étroitement liée aux rituels religieux et à la vie publique des grandes capitales régionales. Cette stèle en basalte, de 3,40 m de haut (d'après M. Covarrubias), trouvée *in situ* au sud-ouest de la grande pyramide en terre (tumulus CI) du site La Venta, à Tabasco, représente un dirigeant revêtu d'une cape, la tête couverte d'une imposante coiffe à triple étage ornée d'insignes et de symboles spéciaux. Ce dignitaire est escorté par des personnages d'importance secondaire portant, tout comme lui, un objet énigmatique.

Le groupe A, dans la vallée principale, dominé par la plate-forme sud, est réparti sur des niveaux ascendants interrompus par une enceinte encaissée. Mise au jour par M. G. Donjuan (1986, 1994), cette enceinte rectangulaire de 14,2 m sur 18,60 m est délimitée par 4 murs de grandes pierres parallélépipédiques bien taillées en silex moilaire, assemblées sans mortier. À l'intérieur se trouvaient quatre monolithes de 2,5 à 3 tonnes, taillés en forme de T inversé. Chaque monolithe est décoré de motifs incisés en creux représentant une puissante image du jaguar anthropomorphe aux yeux en amande, la bouche en U inversé, parfois couverte de cinabre rouge, et le bandeau frontal portant le stylème de la fente sagittale et de la croix de Saint-André.

À l'extérieur de l'enceinte en contrebas ont été dégagés des vestiges d'architecture en terre, notamment des marches d'escalier à rampes se terminant par des piliers en forme de tête de félin stylisée aux sourcils en forme de flammes. À l'est et à l'ouest de l'enceinte étaient installés des systèmes de drainage souterrains faits de pierres sculptées en forme de U et munies de couvercles similaires aux systèmes découverts à La Venta et San Lorenzo. Au nord ont été dégagés plusieurs monolithes notamment des stèles, des rondes-bosses en forme de reptile et de grands trônes rectangulaires comme des blocs, avec une tête humaine saillante dans une cartouche, sculptée à l'avant, ainsi qu'une tête humaine mégalithique d'un mètre de haut. À l'extérieur de la zone cérémonielle, l'existence d'ouvrages hydrauliques d'envergure, en rapport avec des systèmes d'agriculture intensive, est attestée par la présence d'un énorme aqueduc constitué de deux rangées parallèles de roches mégalithiques verticales, recouvertes de pavés. Ce vaste système d'irrigation — le premier du genre signalé en Més-Amérique — servait à amener et à réguler l'eau coulant d'un barrage en amont du site vers la zone inondable en aval et le Balsas-Mezcala. Au nord-est du groupe A, le groupe B consiste en une superposition de structures dont la dernière (structure 3), avec des niches en forme de V et des points, rappelle les techniques de construction et de décoration employées pour la zone de l'autel et du patio de T-25 à Chalcatzingo. Le groupe C correspond à une série de monticules et de plates-formes tardifs près de la Barranca Seca, notamment des structures destinées au jeu de balles et qui n'ont pas encore été datées.

Teopantecuanitlan est plus ou moins contemporain de La Venta, encore qu'on ne saurait exclure la possibilité de découvrir un jour au carbone 14 des occupations antérieures correspondant à 1400 av. J.-C. dans le sous-sol de l'enceinte.

Sur la colline, au nord-ouest du groupe A, a été découverte une architecture lithique aux voûtes en encorbellement, dont les sépultures avaient été pillées. À cet égard, il convient de noter que l'architecture lithique mortuaire olmèque de la phase II, avec des chambres recouvertes d'un toit et des voûtes en encorbellement, a été découverte à Chilpancingo (Reyna Robles et

Gonzalez Quintero, 1989). Il ressort de ces nouvelles découvertes que cette technique spéciale de couverture existait à Guerrero bien avant de trouver place dans l'architecture maya classique.

À l'extérieur de l'angle nord-ouest de l'enceinte Teopantecuanitlan, des sépultures de petits enfants associées à des sépultures de chiens, réparties autour d'un édifice semblable à un autel, ont été mises au jour. Les fouilles ont également révélé l'existence de tessons de poteries, d'obsidienne et de coquillages marins délicatement ouvrés, percés et taillés en motifs zoomorphes et géométriques (Gamez Eternod, communication personnelle).

Dans la zone d'habitation du site 6 de Teopantecuanitlan, on a trouvé des vestiges d'un atelier de coquillages marins de la phase II d'où certains de ces ornements auraient pu provenir ((Niederberger, 1955) : spécimens ou fragments de coquillages bruts, objets en cours d'ouvrage et produits finis de sept espèces de coquillages marins importés, dont l'huître perlière (*Pinctada mazatlanica*) représente 75,6 % de l'ensemble. Dans ladite zone — qui contient de nombreux fragments de figurines creuses à engobe blanc au visage de bébé et de tessons de poterie ornés de motifs à tête clivée — une quantité inhabituelle d'obsidienne d'importation (74 % du nombre d'artefacts lithiques du site 5) a été rassemblée. Cette obsidienne, transformée *in situ* en lames prismatiques, était associée à des artefacts en chert local, des ornements d'oreilles en serpentine, des labrets et des stylets, des ornements en onyx translucide et ambré, un fragment de miroir de minerai de fer et de nombreuses feuilles de mica. L'analyse des ordures ménagères a livré des informations sur la nourriture, à savoir — outre le maïs identifié dans les résultats concernant le pollen — le poisson-chat d'eau douce, le crabe, le lapin, le daguet rouge, le cerf à queue blanche et, dans une proportion supérieure à la moitié de la consommation totale de viande, le chien.

Le développement d'une *analyse contextuelle* systématique des caractéristiques du style olmèque conjugué à une définition plus précise d'une chronologie interne à la séquence évolutive, dans de nombreuses zones de la Méso-Amérique ancienne, devrait aider à la formulation de réponses plus fiables aux questions soulevées concernant la montée, le développement et l'articulation interne de ce système culturel ancien nommé, *faute de mieux*, olmèque.

Pouvoir politique et hiérarchie sociale

Une définition de l'organisation politique des sociétés sans écriture se heurte à deux obstacles majeurs : les lacunes inévitables des données archéologiques et les limites des outils conceptuels utilisés dans les classifications théoriques. D'une manière générale, les américanistes se réfèrent à la triple classification de Service et Fried, qui distingue trois niveaux d'évolution sociopolitique : les sociétés égalitaires, les sociétés hiérarchisées ou cheffe-

ries et les États dont la structure sociale est stratifiée. Certes, cette classification présente l'avantage d'écarter le vieux dualisme traditionnel sociétés pré-étatiques/sociétés étatiques, mais elle nous semble inopérante du fait que la deuxième catégorie — la chefferie — est encore trop vaste et trop imprécise. En effet, c'est exactement dans cette catégorie intermédiaire, à mi-chemin entre les communautés égalitaires et les sociétés stratifiées des États, que l'on peut trouver la plus grande variété en matière d'intégration politique et de configuration du pouvoir.

S'agissant de l'organisation politique du monde olmèque, diverses thèses ont été avancées proposant l'existence d'un « empire » (Caso, 1965 ; Bernal, 1968 ; Coe, 1989), celle d'un « État » (Heizer, 1960) ou encore celle d'un « État primitif » (Drucker, 1981), en tout état de cause établi dans la région couvrant le sud de Veracruz et l'ouest de Tabasco, définie comme « zone mère » ou « aire métropolitaine ». Par voie de conséquence, implicitement ou expressément, l'organisation sociopolitique des communautés implantées au-delà de la zone côtière du golfe était considérée comme l'expression d'un plus bas niveau de complexité culturelle. Le système sociopolitique olmèque a également été attribué aux chefferies (Sanders et Price, 1968). Mais même dans cette perspective, un grand nombre de sociétés extérieures à la côte du golfe ont été décrites comme étant des communautés arriérées, relativement égalitaires. Cette vue est loin d'être rejetée à tout jamais et il est intéressant de constater que la plupart des articles parus dans la livraison de mars 1995 de *Arqueología Mexicana*, consacrée au monde olmèque, remettaient plutôt en honneur ces hypothèses.

Comme l'a justement fait observer Drucker (1981, p. 30), définir les catégories d'organisation n'est pas ergoter sur les étiquettes, loin s'en faut. Ce qui est en jeu, c'est notre compréhension de la « culture » olmèque. Les travaux de terrain effectués dans la partie méridionale du bassin de Mexico, nous ont conduit à soutenir — rejoints ultérieurement par les publications espagnoles et françaises — que toutes les anciennes sociétés méso-américaines des phases I et II de la période olmèque se trouvent à un niveau d'évolution sociopolitique similaire. Compte tenu de l'augmentation croissante des données de terrain, et sous peine de se rendre coupable d'incohérence anthropologique, il sera sans doute de plus en plus difficile de soutenir la thèse de la domination, directe ou indirecte, de groupes plus primitifs de la sphère méso-américaine ancienne par tel groupe ethnique ou telle région — que ce soit de la côte du golfe ou à Guerrero, comme l'a fait valoir Covarrubias.

Quant à la nature du régime politique de la période olmèque, il semble acceptable de classer les communautés de 1200 à 600 av. J.-C. au niveau intermédiaire des chefferies, mais cela demeure trop vague. L'organisation politique « olmèque » a souvent été réduite à des chefferies relativement primitives, à l'instar des modèles ethnologiques mélanésiens, au mépris des

réalisations intellectuelles et de la différence qualitative de la nature de l'intégration politique, prélude aux grandes cités méso-américaines de l'époque classique. Rien n'est encore tranché. Il semble tout de même raisonnable de supposer d'ores et déjà et sans qu'il soit nécessaire d'utiliser l'expression fort controversée d'« État primitif », que l'organisation sociopolitique de l'ancienne Méso-Amérique olmèque correspond à celle de « sociétés hiérarchisées » d'un haut degré de complexité. Parallèlement à des structures politiques institutionnalisées et à une autorité centralisée bien définie, les témoignages archéologiques rassemblés au Chiapas, à Oaxaca, Guerrero, Morelos, dans le bassin de Mexico et la région côtière du golfe, ont en effet confirmé un développement vigoureux de la stratification du corps social. L'analyse des pratiques mortuaires fait ressortir des différences très marquées dans les types d'inhumation — depuis le simple ensevelissement direct dans la terre ou le dépotoir jusqu'aux sépultures délimitées par des pierres, aux cryptes élaborées, aux sarcophages sculptés ou aux chambres à voûtes en encrebellement — ainsi que la grande diversité des offrandes funéraires.

À la fin du II^e millénaire av. J.-C., les capitales régionales de ces sociétés complexes et hiérarchisées sont devenues des centres vitaux pour le traitement de l'information, notamment la production, la réception et la redistribution des symboles et des messages graphiques. Au nombre des réalisations intellectuelles observées, il faut citer la série des symboles graphiques des phases I et II qui ont été interprétés (Niederberger, 1987, p. 716-717) comme étant des mythogrammes — c'est-à-dire une notation idéographique n'ayant pas encore été intégrée aux systèmes oraux — et, peut-être, liés aux emblèmes toponymiques, aux lignages, aux distinctions nominales ou aux forces sacrées célestes ou terrestres. Leur rôle comme prédécesseurs directs des idéogrammes à proprement parler — dotés d'une signification précise associée à une lecture phonétique — semble validé par l'apparition, au cours de la phase III, de systèmes d'écriture idéographique. Ce phénomène a fait l'objet d'un exposé convaincant dans l'étude faite par Flannery et Marcus (1983, p. 57) à San José Mogote (Oaxaca), d'un ensemble glyphique de la phase Rosario (700-500 av. J. C.) — élément d'un calendrier rituel — qui pourrait être interprété comme étant la date de « Un Mouvement ».

Le dualisme des réseaux d'échanges interrégionaux : conclusion

Au terme de la présente étude, une question se pose : comment peut-on expliquer l'unité relative du style — expression d'un système de croyances commun — dans la Méso-Amérique ancienne, sans pouvoir s'inspirer de modèles de diffusion d'influence ou de domination, directe ou indirecte, par une région unique ? Il semble que l'analyse des systèmes d'échange économique puisse fournir les informations pertinentes.

Des réseaux d'échanges à longue distance — notamment l'obsidienne — ont été établis dans toute l'Amérique moyenne depuis l'Holocène initial. À la fin du II^e millénaire av. J. C. se produit une remarquable intensification, en volume comme en variété, des biens échangés. Comme l'ont montré les nombreux comptes rendus de terrain et études spécialisées (Hirth, 1984; Pires-Ferreira, 1976; Niederberger, 1976, 1987), les échanges portaient sur les biens et produits suivants : obsidienne, chert, chaux, sel, argile, asphalte, roche volcanique poreuse utilisée pour la fabrication des pierres à moudre, ainsi que coton, mica, minerai de fer pour la fabrication des miroirs concaves, calcite, onyx, ambre, améthyste, cristal de roche, jadéite et serpentine utilisées dans le petit art lapidaire, dents de requin, tortues et coquillages du Pacifique et de l'Atlantique.

Depuis le début du XIX^e siècle apr. J.-C. et les travaux ethnologiques originaux de Marcel Mauss, la dimension non économique de tels systèmes d'échange a bien été mise en avant. Quant à la Mésio-Amérique ancienne, nous avons examiné dans nos travaux précédents comment le système parfaitement structuré d'échange de biens à la fin du II^e millénaire av. J.-C. impliquait aussi l'existence d'un réseau parallèle également dense et régulier de circulation de l'information et des messages. À travers ce double réseau de communication, une forme de symbiose culturelle est intrinsèquement associée à la symbiose économique. Nous sommes convaincus que toutes les sociétés agraires hiérarchisées qui faisaient partie de ces réseaux de communication interrégionaux non seulement manipulaient un ensemble commun de symboles visuels, de champs sémantiques et de systèmes cognitifs, mais contribuaient activement à leur codification, à leur évolution et à leur transmission.

Le développement, à la fin du II^e millénaire av. J.-C., de sociétés complexes et hiérarchisées, de centres régionaux, d'une architecture publique en terre et en pierre, de symboles graphiques codifiés et d'échanges interrégionaux organisés — base d'une symbiose culturelle et d'une intégration macrorégionale — était le résultat de plusieurs millénaires d'évolution dans la partie méridionale de l'Amérique moyenne. Ce long processus de maturation a finalement donné naissance à un système socioculturel original de type pan-mésio-américain et pluri-ethnique, qui peut être baptisé Mésio-Amérique « Temps I ».

BIBLIOGRAPHIE

- AUFFDERMAUER J. 1973. « Aspectos de la cronología del preclasico en la Cuenca de Puebla-Tlaxcala », *Comunicaciones*, Puebla, vol. IX, p. 11-24.
- BAUDEZ C. F., BECQUELIN P. 1973. *Archéologie de Los Naranjos, Honduras*, Mission archéologique et ethnologique française au Mexique, Mexico (Etud. Mesoam., 2).

- BERNAL I. 1968. *El Mundo Olmeca*, Mexico.
- BLAKE M. 1991. « An Emerging Early Formative Chiefdom at Paso de la Amada, Chiapas, Mexico », in W. R. FOWLER (dir.), *The formation of Complex Society in Southern Mesoamerica*, Boca Raton/Ann Arbor, Mich. p. 27-46.
- BLOM F., LA FARGE O. 1926-1967. *Tribes and Temples*, (Publ. I.), Nouvelle-Orléans.
- BOVÉ F. J. 1978. « Laguna de los Cerros : An Olmec Central Place », *J. New World Archaeol.*, vol. II, n° 3.
- BRADLEY D. E., JORALEMON P. D. 1993. *The Lords of Life*, Indiana.
- BRAY W. 1979. « From Village to City in Mesoamerica », in P.R. MOORLEY (dir.), *The Origins of Civilization*, Oxford, p. 78-108.
- CASO A. 1965. « Existió un imperio olmeca? », *Memoria del Colegio Nacional*, Mexico, vol. III, p. 11-60.
- CLARK J. E. 1994. « Antecedentes de la cultura olmeca », in J. E. CLARK (dir.), *Los Olmecas en Mesoamérica*, Mexico, p. 31-67.
- COE M. D. 1972. « Olmec Jaguars and Olmec Kings », in E. BENSON, *The Cult of the Feline*. Washington, D. C., p. 1-18.
- 1976. « Early Steps in the Evolution of Maya Writing », in H. B. NICHOLSON (dir.), *The Origins of Religious Art and Iconography in Preclassic Mesoamerica*. (Lat. am. Stud. Ser., 31), Los Angeles, p. 109-122.
- 1989. « The Olmec Heartland : Evolution of Ideology », in R. J. SHARER, D. C. GROVE (dir.), *Regional Perspectives on the Olmec*, New York, p. 68-82.
- DIEHL R. A. 1980. *In the Land of the Olmec : The Archaeology of San Lorenzo Tenochtitlan*, vol. I., Austin, Tex.
- FLANNERY K. V. 1967. *Early Cultures and Human Ecology in South Coastal Guatemala*. (Smithsonian Contrib. Anthropol., 3), Washington, D. C.
- COVARRUBIAS M. 1957. *Indian Art of Mexico and Central America*, New York.
- CYPHERS G. A. 1994. « San Lorenzo », in J.E. CLARK (dir.), *Los Olmecas en Mesoamérica*, Mexico, p. 43-67.
- DEMAREST A. 1989. « The Olmec and the Rise of Civilization in Eastern Mesoamerica », in R. J. SHARER, D. C. GROVE (dir.), *Regional Perspectives on the Olmec*, New York, p. 303-344.
- DONJUAN M. G. 1986. « Teopantecuanitlán », in *Arqueología y etnohistoria del Estado de Guerrero*, Mexico, p. 55-80.
- 1994. « Los Olmecas en el estado de Guerrero », in J. E. CLARK (dir.), *Los Olmecas en Mesoamérica*, Mexico, p. 143-173.
- DRUCKER P. R. 1981. « On the Nature of Olmec Polity », in E. BENSON (dir.), *The Olmec and Their Neighbors*, Washington, D. C., p. 29-47.

- HEIZER R. F., SQUIER R. J. 1959. *Excavations at La Venta, Tabasco, 1955*, (Bull. 170), Washington, D. C.
- FLANNERY K. V. 1968. « Archaeological Systems Theory and Early Mesoamerica », in MEGGERS, J. (dir.), *Anthropological Archaeology in the Americas*, Washington D. C., p. 67-87.
- (dir.). 1976. *The Early Mesoamerican Village*, New York
- *et al.* 1967. « Farming Systems and Political Growth in Ancient Oaxaca, Mexico », *Science*, Washington, D. C., vol. CLVIII, p. 445-454.
- , MARCUS J. (dir.). 1983. *The Cloud People : Evolution of the Zapotec and Mixtec Civilizations of Oaxaca, Mexico*, New York.
- 1994. « Early Formative Pottery of the Valley of Oaxaca, Mexico », *Prehistory and Human Ecology of the Valley of Oaxaca*, vol. X, Mem. Of the Mus. of Anthropology n° 27 (Ann Arbor, Mich.)
- GONZALEZ LAUCK R. 1994. « La antigua ciudad olmeca en La Venta, Tabasco », in J. E. CLARK (dir.), *Los Olmecas en Mesoamérica*, Mexico, p. 93-111.
- GRAHAM J. A. 1981. « Abaj Takalik », in J. A. GRAHAM (dir.), *Ancient Mesoamerica*, p. 163-179.
- GREEN D. F., LOWE G. W. 1967. *Altamira and Padre Piedra, Early Preclassic Sites in Chiapas, Mexico*. (Pap 20), Provo, Utah.
- GRIFFIN G. G. 1981. « Olmec Forms and Material found in central Guerrero », in E. BENSON (dir.), *The Olmec and their Neighbors*, Washington, D. C., p. 209-222.
- GROVE D. C., PARADIS L. 1971. « An Olmec Stela from San Miguel Amuco, Guerrero », *Am. Antiq.*, Washington, D. C., vol. XXXVI, n° 1, p. 95-102.
- *et al.* 1987. *Ancient Chalcatzingo*, Austin, Tex.
- HAMMOND N. 1989. « Cultura hermana : Reappraising the Olmec », *Quarterly Review of Archaeology*, vol. IX, n° 4, p. 1-4.
- HEIZER R. F. 1960. « Agriculture and the Theocratic State in Lowland South-eastern Mexico », *American Antiquity*, vol. XXVI, n° 2, p. 215-222.
- HIRTH K. G. (dir.) 1984. *Trade and Exchange in Early Mesoamerica*, Albuquerque.
- JORALEMON P. D. 1976. « The Olmec Dragon : A Study in Pre-Columbian Iconography », in H. B. NICHOLSON (dir.), *Origins of Religious Art and Iconography in Preclassic Mesoamerica*. (Lat. Am. Stud. Ser. 31), Los Angeles, p. 27-71.
- KELLY I. 1980. *Ceramic Sequence in Colima : Capacha, an Early Phase*. (Anthropol. Pap., 37), Tucson, Ariz.
- KIRCHHOFF P. 1943. « Mesoamerica », *Acta Am.*, Mexico, vol. XXVIII, p. 67-77.
- LEE T. A. 1989. « Chiapas and the Olmec », in R. J. SHARER, D. C. GROVE (dir.), *Regional Perspective on the Olmec*, New York, p. 198-226.

- LORENZO J. L. 1965. *Tlatilco. Los Artefactos*. (Ser. Invest 7, III), Mexico.
- LOVE M. W. 1991. « Style and Social Complexity in Formative Mesoamerica », in W. R. FOWLER (dir.), *The Formation of Complex Society in Southeastern Mesoamerica*, CRC PRESS, Boca Raton/Ann Arbor, Mich., p. 47-76.
- LOWE G. 1977. « The Mixe-Zoque as Competing Neighbors of the Lowland Maya », in R. E. ADAMS (dir.), *The Origin of Maya Civilization*, Albuquerque.
- MACNEISH R. S. 1967. « A Summary of the Subsistence », in D. S. BYERS (dir.), *The Prehistory of the Tejuacan Valley, Environment and Subsistence*, Austin, Tex., p. 290-309.
- MARCUS J. 1978. « Archeology and Religion : A Comparison of the Zapotec and Maya », *World Archaeol.*, Londres, vol. X, n° 2, p. 172-191.
- NAVARRETE C. 1974. *The Olmec Rock Carvings at Pijijiapan, Chiapas, Mexico, and Other Olmec Pieces from Chiapas and Guatemala*, (Pap. 35), Provo, Utah.
- NIEDERBERGER C. 1955. « Nacar y 'jade'Guerrero y las rutas de comunicación interregional en la Mesoamérica Antigua (1000-600 BC) », *Espacio, Cultura y Sociedad en Guerrero*. Coloquio Internacional CIESAS/CNRS/INAH, Juin, Mexico.
- 1970. « Excavations at Tlapacoya, Mexico. Cultural Remains II », XXXV *Annual Meeting. Society for American Archaeology*, Dpt de Prehistoria, Mexico.
- 1974. « Inicios de la vida sedentaria en America Media », *Historia de Mexico*, vol. I. (Barcelone/Mexico), p. 39-120.
- 1976. *Zohapilco : Cinco milenios de ocupación humana en un sitio lacustre de la Cuenca de México*. (Colecc. Cient., Arqueol., 30), Mexico.
- 1979. « Early Sedentary Economy in the Basin of Mexico », *Science*, Washington, D. C., vol. CCIII, p. 131-142.
- 1986. « Excavaciones de una área de habitación doméstica en la capital 'olmeca' de Tlacoatzitlan, Guerrero », in *Arqueología y Etnohistoria del Estado de Guerrero*, Mexico, p. 81-103.
- 1987. *Paléopaysages et archéologie préurbaine du Bassin de Mexico*, 2 vol. (Collect. Etud. Mésoam., Sér. I, II), Mexico.
- OLIVEROS J. A. 1974. « Nuevas exploraciones en El Opeña, Michoacan », in B. BELL (dir.) *The Archaeology of West Mexico*, Jalisco, Sociedad de Estudios Avanzados de México, A. C. Ajijic, Mexico, p. 182-201.
- 1994. « Imagen precolombina del huracán », *Arqueologia Mexicana*, Mexico, vol. II, n° 7, p. 66-69.
- ORTIZ P., RODRIGUEZ M. C. 1994. « Los espacios sagrados olmecas : El Manatí, un caso especial », in J. E. CLARK (dir.), *Los Olmecas en Mesoamérica*, Mexico, p. 69-91.

- PIÑA CHAN R. 1958. *Tlatilco* (Ser. Invest., I, 2), Mexico.
- PIRES-FERREIRA J. W. 1976. « Shell and Iron-Ore Mirror Exchange in Formative Mesoamerica, with Comments on Other Commodities », in K. V. FLANNERY (dir.), *The Early Mesoamerican Village*, New York, p. 311-326.
- POHORILENKO A. 1977. « On the Question of Olmec Deities », *Journal of New World Archaeol.*, Londres, vol. II, n° 1, p. 1-16.
- PORTER WEAVER M. 1953. « Tlatilco and the Preclassic Cultures of the New World », *Viking Fund Publications in Anthropology*, New York, vol. XIX.
- PYE M. E., DEMAREST A. A. 1991. « The Evolution of Complex Societies in Southeastern Mesoamerica : New Evidence from El Mesak, Guatemala », in W. R. FOWLER, *The Formation of Complex Society in Southeastern Mesoamerica*, Boca Raton/Ann Arbor, Mich., p. 77-100.
- REILLY F. K. 1994. « Cosmología, soberanismo y espacio ritual en la Mesoamérica del Formativo », in J. E. CLARK (dir.), *Los Olmecas en Mesoamérica*, Mexico, p. 239-259.
- REYNA ROBLES R. M., GONZALEZ QUNITERO L. Préface de C. Niederberger, *Rescate arqueológico de un espacio funerario de época olmeca en Chipancingo, Guerrero*, Mexico.
- SANDERS W. T., PRICE B. 1968. *Mesoamerica : the Evolution of a Civilization*, New York.
- SHARER J. (dir.). 1978. *The Prehistory of Chalchuapa, El Salvador*, Philadelphie.
- SMITH C. E. 1986. « Preceramic Plant remains from Guilá Naquitz », in K. FLANNERY (dir.), *Guilá Naquitz. Archaic foraging and Early Agriculture in Oaxaca, Mexico*, New York, p. 265-274.
- STIRLING M. W. 1940. « Great Stone Faces of the Mexican Jungle », *Nat. Geogr. Mag.*, Washington, D. C., vol. LXXVIII, n° 3, p. 309-334.
- TOLSTOY P., PARADIS L. 1970. « Early and Middle Preclassic Culture in the Basin of Mexico », *Science*, Washington, D. C., vol. CLXVII, p. 344-351.
- WINTER M. 1976. « The Archaeological Household Cluster in the Valley of Oaxaca », in K. V. FLANNERY (dir.), *The Early Mesoamerican Village*, New York, p. 25-31.
- ZEITLIN R. N. 1978. « Long-distance Exchange and the Growth of a Regional Center on the Southern Isthmus of Tehuantepec », in B. STARK, V. VOORHIES (dir.), *Prehistoric Coastal Adaptation*, New York, p. 183-210.

17.5

L'Amérique du Sud

17.5.1

La région du Nord-Est et de l'Est

Mario Sanoja Obediente

LE MODE DE VIE DES SOCIÉTÉS DE CUEILLETTE

Dans le Nouveau Monde, la période allant de 3000 à 2000 av. J.-C. se caractérise par un optimum climatique avec des températures chaudes, marquant la disparition définitive de l'influence glaciaire qui avait prévalu durant le Pléistocène et au début de l'Holocène. En Colombie, cette tendance au réchauffement, qui caractérise la période dite « récente », est attestée dans le registre palynologique de différents sites de la cordillère orientale (Correal et van der Hammen, 1977, p. 16) ainsi que dans différentes zones du nord-est de l'Amérique du Sud, où elle est toutefois moins marquée.

À partir de ce moment, on observe dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs de différentes parties du Nouveau Monde les premiers signes d'un processus d'intensification de la cueillette des végétaux et, peut-être, d'expérimentation de plantes pouvant servir à la production de nourriture. Dans la région septentrionale de l'Amérique du Sud, ces transformations s'affirment au sein des groupes de chasseurs-cueilleurs que nous avons rattachés à la « tradition des industries lithiques indifférenciées », dont les témoignages les plus anciens dans la région nous sont offerts notamment par les sites de El Abra, Tequendama, Sueva, Nemocon et Chia, étudiés par Hurt, Correal, van der Hammen et Ardila.

Comme nous l'avons vu dans le premier volume du présent ouvrage, cette tradition des industries lithiques indifférenciées et, en particulier, la technique de l'abri utilisée à El Abra, s'appuient sur la production d'éclats et de nucléus secondaires par débitage d'un nucléus primaire. Les fragments ainsi obtenus sont utilisés suivant leur forme, après avoir subi des retouches intentionnelles qui peuvent affecter l'un des bords de l'outil. Outre l'outillage lithique, il existe un outillage osseux comprenant des instruments obtenus par débitage et façonnage des os longs des mammifères. Tous les outils lithiques et osseux étaient, semble-t-il, destinés à trancher, râper, marteler et percer, sans qu'il y ait en général de relation bien définie entre forme et fonction.

Cette variante du mode de vie « prédateur » semble avoir été associée à une pratique généralisée de la capture et de la cueillette d'espèces animales et végétales, ainsi qu'à une capacité de s'approprier les moyens de subsistance existant dans les divers écosystèmes du nord de l'Amérique du Sud, des Antilles et de l'Amérique centrale — écosystèmes marins, rives des cours d'eau, forêt, savane et autres — et, plus tard, à l'apparition de premières formes d'horticulture, utilisant peut-être la multiplication végétative, qui déterminèrent les caractéristiques du mode de production des sociétés tribales d'agriculteurs dans la région.

Il semble qu'entre 5000 et 3000 av. J.-C., la communauté de chasseurs-cueilleurs de Vegas ait abandonné la péninsule de Santa Helena, peut-être à cause d'un dessèchement généralisé de l'environnement (Stothern, 1976; Lumbreras, 1983, p. 26). C'est justement en 3000 av. J.-C. (5000-4300 av. J.-C.) qu'apparaît dans la région la culture dite Valdivia (Meggers *et al.*, 1965; Lathrap *et al.*, 1977), dans laquelle on observe dès environ 2400 av. J.-C., sur le site de Real Alto, des vestiges de poteries extrêmement complexes et, peut-être, de culture de maïs de la variété Koello (Zevallos *et al.*, 1977). Les gens de Valdivia semblent avoir assimilé les modes de travail des anciennes populations de chasseurs-cueilleurs : non seulement ils pratiquaient le ramassage des mollusques marins et la pêche, mais ils avaient une forme d'organisation du travail fondée sur la complémentarité des activités d'exploitation des ressources côtières, d'une part, et de celles de l'intérieur, d'autre part. Cette complémentarité est attestée en l'occurrence, par la coexistence de communautés de céramistes qui se nourrissaient essentiellement de bivalves marins, parmi lesquels on note en particulier *Anomalocardia subrugosa* Sby, et de gastéropodes comme *Cerithidea purpurescens* Brod, et de communautés d'agriculteurs dans les régions de l'intérieur. Cette répartition des tâches entre composantes d'une même ethnie se retrouve dans d'autres sociétés primitives de l'Ancien et du Nouveau Monde, chez lesquelles elle a entraîné des différences jusque dans les formes d'organisation sociale et religieuse.

D'après les données que nous possédons à ce jour, les populations de cueilleurs qui vivaient sur le littoral équatorien entre 6000 et 5000 av. J.-C., s'étaient déjà engagées dans certaines formes de production de nourriture, et

semble-t-il, dans les phases initiales d'un mode de travail aussi déterminant pour le développement social que la poterie, lequel est attesté par le complexe dit « Achallan », caractérisé par des tessons extrêmement frustes, même par comparaison avec les plus grossiers de Valdivia A ou Valdivia I, dont ils sont contemporains (Stothern, 1976, p. 91; Meggers *et al.*, 1965; Hill, 1966, 1975). D'autre part, on trouve déjà dans le Vegas tardif ou Achallan l'idée d'un espace territorial organisé autour d'un village stable, occupant une position stratégique pour l'exploitation tant de l'écosystème marin que de l'écosystème fluvio-forestier de l'intérieur, entouré de campements saisonniers dont beaucoup étaient situés dans la zone littorale. Le site de Real Alto (Lathrap *et al.*, 1977) semble présenter une organisation territoriale analogue avec, d'une part, un grand village dans lequel les lieux d'habitation sont groupés autour d'un espace ou structure central qui servait aux réunions et festivités collectives et, d'autre part, une répartition du territoire entre le village central et les campements côtiers. Dans l'établissement central, les activités de subsistance à dominante agricole représentent une rupture, pour ce qui est du développement des forces productives, par rapport au mode de vie essentiellement prédateur de la communauté de Vegas ou Achallan. Sur la côte, on trouve des communautés de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs qui ont en commun avec les agriculteurs-céramistes de l'intérieur la production de poterie et, comme l'attestent les figurines de Valdivia, un complexe superstructurel probablement associé à des rites de fertilité, mais dont le mode de travail conserve des traits techniques, sociaux et idéologiques propres au mode de vie fondé sur la chasse et la cueillette qui a disparu avec l'émergence de la société tribale valdivienne.

Sans vouloir discuter ni sur le fond ni dans la forme la conception diffusionniste (solidement étayée) de Meggers, Evans et Estrada ou la thèse de l'évolution locale soutenue par Lumbreras, Bischof, Stothern, Marcos et d'autres chercheurs, il me paraît évident que la rupture définitive par rapport au mode de vie essentiellement prédateur de la société de chasseurs-cueilleurs de la côte de Guayas est le fruit d'un processus induit qui, considéré globalement, n'a pas de précédents locaux. Il y a en fait persistance de formes de prédation issues de l'évolution socio-historique des communautés de chasseurs-cueilleurs locales, qui s'intensifient et se greffent sur une organisation tribale essentiellement productrice de nourriture, dont l'apparition est liée à la présence de populations dont les forces productives ont atteint un stade plus avancé de développement.

LES ORIGINES DE LA PRODUCTION DE NOURRITURE EN COLOMBIE

La production de nourriture sur le territoire de l'actuelle Colombie semble avoir également ses racines dans le processus sociohistorique amorcé par les sociétés de chasseurs-cueilleurs de la tradition culturelle des instruments de production indifférenciés.

La diffusion de la tradition des outils indifférenciés dans les vallées et les basses terres du littoral atlantique de Colombie a été décrite par Hurt *et al.* (1976, p. 16-17), Correal et van der Hammen (1977, p. 10) et Reichel-Dolmatoff (1965*a*, p. 48-49). Bien que ne disposant pas de datations absolues permettant de situer ces trouvailles dans le temps, Correal et van der Hammen rattachent ce probable mouvement de populations à une série de changements climatiques et démographiques qui se produisent dans le haut pays colombien entre 4000 et 3000 av. J.-C. Il semble qu'il y ait eu vers cette époque une diminution de la population de la région, qui aurait coïncidé avec une élévation de la température moyenne et une très forte sécheresse. En même temps que cette probable diminution des populations de chasseurs-cueilleurs des hautes terres, se développent vers 3350 av. J.-C. — sur la façade caraïbe de la Colombie — des formes culturelles et des modes de travail caractéristiques de la variante côtière des communautés de chasseurs-cueilleurs.

L'inventaire de la faune consommée par les habitants de Monsú, site représentatif des débuts de ce processus (Reichel-Dolmatoff, 1985, p. 169-170), révèle, aux alentours de 3350 av. J.-C., une prédominance de la chasse terrestre (cervidés, sangliers, rongeurs) sur la pêche, la chasse (tortues) et la cueillette (crabes, gastéropodes terrestres) qui se pratiquaient sans doute dans les marécages et les eaux peu profondes du voisinage de la côte.

Toutefois, 260 ans plus tard, à Puerto Hormiga (Reichel-Dolmatoff, 1965*b* et 1971), non loin de Monsú, les mêmes populations avaient pratiquement abandonné la chasse aux grands mammifères pour se limiter aux petits rongeurs, tandis que le ramassage des bivalves — notamment ceux des genres *Pitar* et *Ostrea* — avait remplacé celui des gastéropodes d'eau douce. D'autre part, la plupart des poissons capturés, de même que les tortues et les crabes, venaient des marais ou du fleuve. La coquille de certaines espèces de gastéropodes d'eau douce ou des estuaires — comme *Melongena* — était peut-être utilisée comme récipient, après modification de la lèvre et de l'extrémité frontale de l'axe (Reichel-Dolmatoff, 1971, p. 342; 1965*b*, p. 45). Ce qui précède prend un relief particulier lorsque l'on sait que la faune chassée ou ramassée par les membres de la communauté de chasseurs-cueilleurs de Tequendama consistait précisément en grands mammifères (*Mazama*, *Odocoyleus* sp.), en petits rongeurs comme l'agouti et le dasyprocte, ainsi qu'en gastéropodes terrestres appartenant aux genres *Drymaeus* et *Plekocheilus*, qui ont été pour la plupart trouvés dans la période tardive de Tequendama (Correal et van der Hammen, 1977, p. 56).

Si Correal et van der Hammen ont vu juste, cela veut dire que les populations de chasseurs-cueilleurs qui auraient migré vers la côte caraïbe de Colombie sont passées, en l'espace d'un ou deux siècles, d'un mode de vie fondé sur la chasse des mammifères terrestres, à un ensemble diversifié de techniques de travail associées au ramassage des bivalves marins et estua-

riens ainsi qu'à la pêche et à la cueillette dans les fleuves et les lagunes. L'outillage lithique associé à ce mode de vie se caractérise par la présence d'éclats unifaciaux, de tranchoirs, d'outils qui étaient peut-être des perçoirs et des burins — dont quelques-uns présentent des bulbes de percussion — ainsi que de galets utilisés comme *manos*, de maillets, de polissoirs, d'enclumes ou *quebracocos* — pierres présentant une dépression centrale, que l'on trouve dans les *sambaquis* brésiliens —, de haches et de nucléus prismatiques, qui rappellent l'outillage des premiers cueilleurs du littoral nord-est de l'Amérique du Sud.

À Monsú, l'étude stratigraphique révèle également la présence d'alènes ou poinçons en corne de *Mazama* sp., de probables pointes de jet confectionnées à partir d'échardes d'os longs de mammifères ou de queues de raies (*Dayasatis* sp.), ainsi que de plaques et de perles en os et en coquillage marin. À Puerto Hormiga, au contraire, prédominent les objets confectionnés dans des coquillages marins ou d'eau douce. La présence — à Monsú comme à Puerto Hormiga — de houes et de haches en coquille de *Strombus gigas*, ainsi que celle de *budares* ou plats servant à torréfier la farine de manioc amer, tant sur ces sites que sur celui de Rotinet, qui se trouve également dans le bas Magdalena (Angula, communication personnelle), à une époque aussi reculée que 2250 av. J.-C., autorise à supposer que cette région a pu être l'un des foyers d'origine de la culture par multiplication végétative en Amérique du Sud (Sanoja, 1979, 1982).

Il semble, ainsi que nous l'avons déjà vu, que les conditions naturelles régnant dans le bas Magdalena aient incité les cueilleurs-chasseurs-pêcheurs qui auraient migré vers la côte caraïbe de Colombie, à réorienter leur activité économique. La richesse en plantes à reproduction végétative, en variétés toxiques et douces de manioc (*Manihot esculenta*) notamment, qui paraît avoir caractérisé la flore de cette région (Rogers, 1963 ; Sanoja, 1979, 1982a et b), pourrait avoir joué un rôle important à cet égard. En effet, ces plantes firent, dès le III^e millénaire av. J.-C. au moins, leur apparition au nombre des espèces végétales consommées par ces populations, non pas simplement comme légumes qui pouvaient se manger bouillis ou grillés, mais en tant que racines dont la pulpe a dû être traitée pour être transformée en farine, puis en cassaves.

On sait que, d'une manière assez générale, les variétés toxiques de manioc sont celles qui se prêtent le mieux à la confection des cassaves. Leur racine contient davantage d'amidon et moins de fibres que la variété douce, et convient donc mieux, du point de vue du rendement ou de la qualité, à la production de farine et de cassaves. Mais la préparation de ces produits exige toute une série d'opérations : il faut râper la racine, presser la pulpe pour en extraire l'acide cyanhydrique, bluter la pulpe séchée et faire cuire ensuite la farine dans des plats en terre ou *budares*. Pour mener à bien chacune de ces opérations, il faut posséder les connaissances nécessaires pour confectionner

les râpes de bois avec incrustation de microéclats pour obtenir une surface abrasive, les différents paniers utilisés dans le traitement de la pulpe, l'instrument complexe qu'est le *sebucán* ou *tipiti*, sorte de passoire servant à la confection des cassaves, ainsi que les notions de poterie indispensables pour fabriquer les *budares*. Le cultivateur indigène devait en outre connaître les techniques de multiplication par boutures ou par stolons, afin de cloner les différentes variétés de manioc, en évitant les croisements entre espèces sauvages et domestiques grâce au procédé consistant à interrompre la floraison pour prévenir la pollinisation de la plante.

On voit donc que la coordination des différentes techniques à mettre en œuvre pour parvenir à la production des cassaves, impliquait déjà une modification qualitative et quantitative considérable des forces productives des anciens chasseurs-cueilleurs-pêcheurs du bas Magdalena, dans laquelle on pourrait voir l'un des premiers exemples du processus de néolithisation qui marque la disparition du mode de vie prédateur de la société des chasseurs-cueilleurs et l'émergence de la société tribale productrice de nourriture dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud.

L'étude stylistique des poteries décorées de Valdivia, de Puerto Hormiga, de Monsú et de Monagrillo, a conduit Meggers, Evans et Estrada (1965, p. 168) ainsi que Reichel-Dolmatoff (1985, p. 191-192) à la conclusion que Valdivia devait être l'ancêtre de Puerto Hormiga ou bien au contraire que Monsú et Puerto Hormiga étaient à l'origine de la céramique de Valdivia. Tout en reconnaissant la parenté formelle qui, de toute évidence, existe entre les décors des poteries des deux cultures, il importe de noter cependant que les processus socio-historiques qui déterminent la constitution de ces deux communautés tribales reflètent, certes essentiellement, le processus de désagrégation de la société de cueillette et le développement de la société tribale productrice de nourriture, mais qu'ils se poursuivent à des rythmes différents. Dans le cas de Valdivia, on aboutit rapidement à la formation de communautés villageoises de cultivateurs de maïs qui parviennent très tôt à un certain degré de hiérarchisation et d'organisation sociopolitique et, d'une manière générale, à un niveau assez élevé de développement des forces productives.

Dans le cas de Monsú et de Puerto Hormiga, la disparition de la société de chasseurs-cueilleurs a été très lente. Bien que l'usage de la houe y soit attesté dès avant le III^e millénaire av. J.-C., l'association de cultures de plantes à multiplication végétative comme le manioc et de la pratique de la cueillette, de la chasse ou de la pêche a bien été au départ, à l'origine d'une productivité relativement élevée, mais qui à la longue s'est convertie en un frein pour le développement général des forces productives de la communauté tribale sédentaire.

Étant donné les traits qui la caractérisent, l'agriculture reposant sur la multiplication végétative nécessite un certain investissement des forces de travail et un minimum d'organisation sociale. Associée à des activités préda-

trices comme la chasse, la pêche et la cueillette, elle peut fournir un apport en hydrates de carbone et en protéines relativement important, encore que discontinu et non susceptible d'augmentation. Mais la conservation des racines en terre ou de la farine de manioc dans les habitations n'exige ni la constitution de systèmes de stockage communaux ni le perfectionnement des systèmes de distribution et de consommation ; elle demande simplement une répartition équitable et égalitaire des parcelles de terre dont le produit sera directement consommé par ceux qui les cultivent. De même, la survie et le développement des espèces de faune chassées, ramassées ou pêchées sont le fait de processus naturels indépendants de l'homme. Par conséquent, la variante de la société villageoise qui pratique une agriculture fondée sur les techniques de multiplication végétative représente une forme développée et améliorée des sociétés de prédateurs que sont les communautés de chasseurs-cueilleurs. Dans la variante villageoise tribale productrice de céréales comme le maïs, la production agricole et les processus de distribution et de consommation se développent sous la forme d'un système de travail intégré, au sein duquel persistent des modes de travail complémentaires hérités de sociétés antérieures. C'est ainsi que l'on voit, dans la culture Valdivia, se maintenir les villages de céramistes pratiquant la pêche et la cueillette maritimes sur la côte de Guayas, mais ceux-ci ne jouent aucun rôle dans le développement des forces productives des communautés agricoles de l'intérieur qui déterminent l'ensemble de l'évolution socio-historique de la formation sociale, de sorte que se vérifie ici la prémisse marxiste selon laquelle le progrès social résulte d'un processus, non pas d'adaptation, mais de constant éloignement par rapport aux formes d'économie naturelle.

À la lumière des considérations qui précèdent, le fait que les communautés tribales villageoises du bas Magdalena et de la côte de Guayas aient en commun des éléments « super structurels » tels que les codes symboliques de représentation formelle utilisés sur la poterie, n'implique pas qu'il y ait eu entre elles des relations de détermination culturelle. Il signifie peut-être qu'elles partageaient des formes d'expression idéologique dénotant une certaine condition historique, à savoir leur nature tribale. Et nous en arrivons ainsi à une question qui a suscité d'innombrables prises de position de la part de différents archéologues : l'existence d'une tradition de décors plastiques obtenus par modelage, incision et impression au poinçon, qui serait commune aux potiers des sociétés dites formatives, c'est-à-dire de celles qui constituent les ancêtres les plus lointains de la formation tribale en Amérique du Sud.

Dans son monumental ouvrage comparatif sur les cultures formatives américaines, Ford (1969) a montré objectivement comment, dans la société tribale et dans certaines communautés du stade de la formation initiale des classes, à savoir celles qui sont liées à l'apparition de l'État, les formes des « superstructures » sont déterminées par l'infrastructure matérielle. Mais le

fait que cette détermination se révèle par le truchement de manifestations tangibles telles qu'une tradition stylistique plastique du décor des poteries, signifie-t-il qu'il y ait eu dissémination de groupes humains, ou diffusion d'idées, ou encore évolution indépendante? Childe (1981, p. 239-263) a expliqué ces phénomènes par l'existence d'une tradition sociale historiquement déterminée commune à différents peuples. Le milieu (ou les milieux) que ces cultures exploitaient au moyen de différentes pratiques agraires, prédatrices et autres, était un monde qui demandait à être expliqué par le truchement de représentations collectives. Celles-ci s'exprimèrent par des techniques décoratives plastiques qui ne nécessitaient qu'une modification du volume de la matière première et de la surface des objets d'argile par soustraction ou adjonction de matière. Le style décoratif était fondamentalement une réflexion sur le milieu naturel véhiculée par des représentations zoomorphes, anthropomorphes, topomorphes et autres, hétérogènes dans leur essence : « Comme, dans le mode de vie villageois égalitaire, la contradiction majeure qui est le moteur du développement de la société reste plus proche de la relation homme-nature que de la relation homme-homme, les réactions phénoménales, notamment au niveau des superstructures, tendent, de même que l'essence de la formation économique et sociale correspondante, à refléter la contradiction majeure... » (voir Vargas, 1985a, p. 97-98; Delgado, 1985, p. 69).

Le mode de vie sédentaire égalitaire, qui s'appuyait sur un système de production mixte faisant appel aux techniques de culture par multiplication végétative, au ramassage des mollusques marins, à la pêche et à la chasse terrestre, est demeuré stable pendant plusieurs millénaires sur la côte caraïbe de Colombie, où il est attesté dans des sites comme Barlovento, Canapote, Bucarelia, Zambrano et Rotinet. Les communautés autochtones se sont, semble-t-il, lentement déplacées du littoral vers les marécages et les lagunes que forme le Magdalena, avant de déboucher dans la mer des Caraïbes, où la production de nourriture pouvait s'allier plus efficacement à l'exploitation de la faune terrestre et aquatique.

Ce processus s'observe dans la phase Malambo (Angulo, 1962 et 1981), datée de 1100 av. J.-C., où l'on note déjà qu'il y a eu abandon du ramassage de mollusques marins, tandis que s'intensifient la chasse, aussi bien terrestre que fluviale, et la pêche. De même, Malambo marque un tournant important par rapport au processus socio-historique antérieur, en ce sens qu'il commence à se constituer en village nucléaire stable de grande superficie, où s'intensifient les différentes activités caractéristiques du mode de vie tribal sédentaire égalitaire, à savoir la culture par multiplication végétative, la poterie, la fabrication de textiles, la chasse et la pêche. Trait apparemment commun aux communautés tribales villageoises égalitaires, l'espace domestique est utilisé comme lieu non seulement d'habitation mais aussi de sépulture. Aux squelettes est générale-

ment associé un mobilier funéraire évoquant le sexe du défunt ainsi que l'activité qu'il exerçait de son vivant. Certains faits semblent témoigner d'une différenciation dans le traitement des morts, dans la mesure où, si les sépultures étaient dans l'ensemble primaires, on trouve un petit nombre d'urnes de terre cuite accompagnées d'offrandes de nourriture et d'outils.

La poterie se maintient dans la tradition modelée-incisée qui se répand à partir de Monsú et de Puerto Hormiga, et se caractérise par la présence de masques anthropomorphes, de sceaux cylindriques, de fusaïoles, de perles de collier ainsi que de vases de formes multiples et parfois complexes. D'une manière générale, Malambo, dont l'existence se prolonge pendant toute la durée du I^{er} millénaire av. J.-C. et les premiers siècles de l'ère chrétienne, semble préfigurer le type de communauté nucléaire qui va caractériser la société tribale villageoise égalitaire de la côte caraïbe de Colombie.

LES ORIGINES DE LA PRODUCTION DE NOURRITURE AU PANAMÁ

Comme nous l'avons vu dans le premier volume de cet ouvrage, vers 4850 av. J.-C., le mode de vie fondé sur la cueillette prévalait aussi sur le littoral pacifique du Panamá, où il est représenté par le site de Cerro Mangote, situé à l'embouchure du fleuve Santa María (McGimsey, 1956, p. 151-161). L'étude des vestiges archéologiques de Cerro Mangote révèle la présence de groupes humains organisés en communautés peu importantes mais sédentaires, qui vivaient du ramassage des mollusques marins, de la pêche, de la cueillette des plantes sylvestres et de la chasse terrestre.

Au Panamá, le premier vestige attestant la fabrication de poterie a été découvert sur la côte Pacifique de l'isthme, dans le golfe de Parita sur le site de Monagrillo, lequel est daté de 2140 environ av. J.-C. (Willey et McGimsey, 1954). Le contexte culturel de ce site indique que les individus de la communauté de Monagrillo vivaient essentiellement du produit de la pêche et du ramassage des crabes et mollusques marins — *Ostrea chilensis* et *Tivela gracilor* en particulier — dans les fonds vaseux de l'embouchure du fleuve Parita. Ils tiraient en outre une part substantielle de leur nourriture de la chasse terrestre, ainsi qu'en témoigne la présence d'*Odocoyleus chiriquensis* Allen, de *Pecari ungulatus*, de procyonidés, de tortues d'eau douce, de lapins et d'agoutis. On ne trouve pas de traces de cultures, mais certains outils comme les *metates* et les *manos* indiquent que les membres de cette communauté préparaient également des aliments végétaux comme la noix de coco.

Les sites d'habitation de la communauté de chasseurs-cueilleurs de Monagrillo sont répartis le long d'une ancienne place du golfe de Parita,

encore que l'aspect physique de l'endroit semble s'être modifié au cours de la période d'occupation du site. Pendant cette période, en effet, le processus de sédimentation a provoqué la formation d'une lagune côtière riche en poisson et en bivalves, entraînant par contre-coup une occupation plus stable, jusqu'au moment où la transformation de la lagune en saline a conduit à l'abandon du site (Linares, 1977, p. 18; Ranere et Hansell, 1978, p. 47-48).

D'une manière générale, la communauté de chasseurs-cueilleurs de Monagrillo pratiquait encore le mode de vie prédateur déjà observé à Cerro Mangote et la poterie incisée retrouvée sur le site pourrait être le fruit de procédés empruntés à d'autres communautés des régions voisines. Ses caractéristiques stylistiques font penser au nord-est de la Colombie, où vivaient, nous l'avons vu, des populations d'horticulteurs-cueilleurs-chasseurs qui connaissaient la poterie incisée depuis environ 3300 av. J.-C.

La stratigraphie d'autres sites comme l'abri-sous-roche d'Aguadulce, qui reflète la succession des changements culturels intervenus sur le littoral pacifique panaméen entre 5000 et 2000 av. J.-C., présente dans les couches inférieures une composante Cerro Mangote, recouverte par de la poterie de Monagrillo (Linares, 1977; Ranere et Hansell, 1978). Le régime alimentaire des occupants de l'abri d'Aguadulce indique une prédominance de la chasse terrestre axée sur la capture de grands mammifères, notamment de cervidés (*Odocoyleus* sp.), ainsi que de rongeurs, de tatous, d'iguanes et de tortues. Ils consommaient également des mollusques marins et des crabes, à l'instar des gens de Monagrillo, ainsi que du poisson de mer et de rivière venant de la zone côtière, laquelle devait être à cette époque plus proche du site qu'elle ne l'est aujourd'hui.

À l'intérieur du Panamá, la période connue sous le nom de « phase Boquete » est associée à une stabilisation graduelle de la tendance à une production de nourriture atteignant son plus haut point vers 940 av. J.-C. avec l'apparition de poteries et diverses formes de subsistance comprenant tant des plantes à croissance que l'éventuelle culture du maïs (Ranere, 1972, 1976; Linares et Ranere, 1971; Linares, 1975, 1977; Fonseca, 1985). Il est possible qu'au cours de cette période de transition vers des formes de production de nourriture au Panamá les populations de chasseurs-cueilleurs aient mis à profit la chance extraordinaire qu'ils avaient, en raison de l'étroitesse de l'isthme, bordé par la mer des Caraïbes à l'est et l'océan Pacifique à l'ouest, de pouvoir exploiter simultanément l'écosystème marin et l'écosystème fluvio-forestier de l'intérieur.

Dans les vallées de montagne de la région du Chiriquí, au nord du Panamá, des sites comme El Hato et Cerro Punta attestent l'existence, vers 500 av. J.-C., de communautés tribales villageoises dont le système de production reposait sur la culture et la transformation du maïs — probablement un hybride des variétés Chapalote, Pollo et Nal-Tel — et des haricots.

Ces premières communautés panaméennes d'agriculteurs se distinguent surtout par le fait qu'elles ont élaboré un art lapidaire représenté par des *metates* géants, des tambours et de grandes figures d'homme portant des têtes trophées (Linares, 1977, p. 24-25). Mais les plus anciens vestiges témoignant de l'existence de communautés tribales villageoises et, par conséquent, de la production de nourriture dans le sud de l'Amérique centrale, se trouvent surtout dans les sites de La Montaña et de Chapparrón, dans la vallée de Turrialba, au Costa Rica (Snarkis, 1984 et 1976; Fonseca, 1985) et dans ceux de la baie de Culebras (Lange, 1980), dans le nord-ouest de ce même pays.

Les recherches effectuées à ce jour montrent que la poterie des anciens habitants de La Montaña, dans la vallée de Turrialba, présente d'étroites affinités stylistiques avec la tradition de la poterie incisée-modelée qui, nous l'avons vu, caractérise les premières communautés de céramistes du nord-ouest de l'Amérique du Sud et la tradition localement dénommée « bichrome en zones ». De même, la présence de *budares* à La Montaña donne à penser que cette communauté a cultivé et consommé le manioc amer, dont l'un des centres possibles de domestication se trouverait dans la région du bas Magdalena. L'outillage lithique comporte des *manos* pour moudre, des coins ou ciseaux, des grattoirs, des couteaux et des haches.

Outre la culture du manioc et peut-être d'autres racines et végétaux, les occupants de La Montaña pratiquaient la cueillette des fruits, comme l'atteste la présence de graines de *Persea* sp. (avocat). Les sites d'habitation paraissent petits et dispersés, ce qui serait peut-être l'indice d'un mode de vie semi-sédentaire (Fonseca, 1985).

À côté de La Montaña, dont l'origine sud-américaine paraît très évidente, Chaparrón offre un échantillon des influences méso-américaines qui commencent à filtrer vers le sud de l'Amérique centrale durant le I^{er} millénaire av. J.-C. et qui, plus tard, domineront tout le panorama culturel de l'Amérique centrale.

LE MODE DE VIE DES CHASSEURS-CUEILLEURS AU VENEZUELA

D'après les documents archéologiques disponibles à ce jour, les populations pratiquant la chasse et la cueillette étaient déjà établies sur le littoral et, peut-être aussi, dans les zones intérieures du Venezuela, vers le V^e millénaire av. J.-C. Dans le nord-ouest, les vestiges montrent l'existence, dès la période comprise en 3770 et 3400 av. J.-C., de communautés de cueilleurs connues des archéologues sous le nom de complexe El Heneal, dans l'État de Yaracuy (Cruxent et Rouse, 1958, p. 76, 1963, p. 155), situé dans la région où le

fleuve Aroa se jette dans la mer des Caraïbes. L'outillage se caractérise par la présence de marteaux, d'enclumes et de *manos* lithiques rappelant ceux de Cerro Mangote et de Monagrillo, au Panamá, dont la partie active se situe sur les superficies latérales.

La cueillette des végétaux n'est pas directement attestée, mais la présence d'outils servant à moudre laisse supposer que ces communautés transformaient et consommaient des noix ou des graines. Ces populations de cueilleurs qui, à en juger par leurs outils, devaient être apparentées à celles de la côte Pacifique du Panamá, étaient, semble-t-il, établies le long du littoral occidental du Venezuela et l'on peut en retracer la présence jusque dans la partie centrale de la côte, avec le complexe Cabo Blanco (Cruxent et Rouse, 1958, p. 92-93).

À l'est de El Heneal, entre les localités de Zazarida et Capatarida (État de Falcón), il existe des amas de coquilles appartenant notamment aux genres *Donax* et *Tivela*, dans certains desquels on décèle la présence d'un ensemble de pointes bifaciales et de grattoirs en quartz, en chert et en grès se rattachant à la culture El Jobo, ainsi que des poids pour lester les filets et des haches polies rappelant les haches antillaises. Les associations susmentionnées pourraient traduire l'existence, dans la communauté de chasseurs de El Jobo, d'une mode de subsistance reposant à la fois sur la chasse et sur la cueillette maritime (Elena Rodríguez, communication personnelle).

Jusqu'à présent, les plus anciens indices attestant la présence de populations pratiquant la cueillette, la chasse et la pêche sur le territoire du Venezuela ont été retrouvés dans la partie nord-est du littoral vénézuélien. Les recherches en cours, conduites sous les auspices de la National Geographic Society, ont permis de localiser une série d'amas de coquilliers dans le piémont des montagnes de Paria, le golfe de Cariaco, la péninsule d'Araya et le piémont du massif de Caripe (Sanoja, 1979, 1982a, 1982b, 1984, 1985, 1986; Sanoja et Vargas, 1978, 1983; Sanoja et Romero, 1986; Rodríguez, 1985; Rondón, 1986), lesquels sont caractérisés par la présence d'outils lithiques de facture rudimentaire obtenus par percussion ou, en ce qui concerne les plus tardifs, associés à des outils de pierre abrasée ou polie et à des objets fabriqués à partir de coquillages marins et d'os. Les sites les plus anciens, Guyana et Ño Carlos, qui se trouvent sur le littoral atlantique de la péninsule, ont été datés entre 4370 et 4220 av. J.-C.

La tradition du débitage par percussion caractéristique de Guayana et de Ño Carlos se retrouve dans d'autres amas coquilliers du golfe de Cariaco, comme El Bajo, et comme élément dominant dans les couches inférieures de l'amas de Las Varas, situés l'un et l'autre sur des élévations voisines de la lagune de Compoma. Ces communautés de cueilleurs alliaient le ramassage des huîtres de mangrove et de gastéropodes comme *Melongena* sp. et *Cassis* sp., à la chasse terrestre et à la pêche, certains signes laissant supposer qu'elles auraient en outre traité des aliments végétaux.

La stratigraphie de Las Varas, dont l'environnement est aujourd'hui constitué de mangroves, de roselières et de palmeraies, fait apparaître, dans les premiers temps de l'occupation du site, la présence d'outils lithiques obtenus par percussion et une petite proportion de haches, hachettes et houes de pierre polie, de *manos* coniques, pointes de jet en os et en coquillage, de récipients de pierre, etc., dont l'importance va en augmentant sensiblement vers les couches supérieures du gisement. On trouve aussi dans ces dernières de très nombreux objets à usage probablement rituel taillés dans du mica, qui affectent la forme de phallus ou de dagues, ainsi que des gouges retouchées et des ornements de coquillages marins.

Le sol qui recouvre le gisement rappelle, par sa couleur noire et sa consistance sableuse, celui des bas-fonds de la mangrove et forme une tache qui ressemble aux terres dites *terras pretas*, laquelle contraste avec la terre argileuse rougeâtre de la surface de la colline où se trouve l'amas de coquilles, ce qui nous a amenés à penser qu'il pourrait s'agir de sols anthropiques, créés pour faciliter la culture sur le site.

L'étude de l'espace domestique suggère qu'il y avait peut-être des paravents qui servaient d'abris aux occupants de Las Varas; le fait que les objets retrouvés sont regroupés dans différentes zones d'activité et associés à des restes de nourriture, donne à penser que tous les processus de travail visant à assurer la survie du groupe social étaient pris en charge par chaque individu ou famille nucléaire. Il existait une zone d'activités collectives, le foyer, où étaient préparés les aliments. Les défunts étaient inhumés à l'intérieur de l'espace d'habitation. À en juger par la disposition des ossements, la communauté devait pratiquer des inhumations secondaires, les ossements étant alors placés dans des paniers, avec parfois des *manos*, des coquilles de mollusques marins et autres objets.

La gamme des variantes locales que présente la communauté des cueilleurs du nord-est du Venezuela s'enrichit avec la série dite « manicuaroïde » (Cruxent et Rouse, 1958, 1963), qui regroupe différents complexes précéramiques — Cubagua, La Aduana, Manicuaire, Punta Gorda y Carúpana — situés tant le long de l'actuel tracé du littoral des péninsules de Paría et d'Araya que dans l'île de Cubagua. Les outils caractéristiques de cette communauté de cueilleurs comprennent des pointes de jet et des harpons en os ou en coquillage, des pierres biconiques peut-être utilisées comme projectiles de frondes, des *manos* et des pierres à moudre, qui servaient peut-être au traitement des matières végétales, et des gouges et récipients aménagés dans la coquille du *Strombus gigas*.

D'après les datations au radiocarbone de la série « manicuaroïde », cette communauté de cueilleurs serait apparue vers 2325 av. J.-C. dans l'île de Cubagua, où se serait maintenue, ainsi que sur la façade nord de la péninsule d'Araya, jusqu'à 1730 av. J.-C., et 1090 av. J.-C. Si l'on procède à une comparaison typologique avec la séquence de Las Varas, la présence de

gouges en coquillage dans la couche supérieure de ce dernier site permettrait de le situer provisoirement entre 2000 av. J.-C. et la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. (Sanoja, 1986).

L'examen des caractéristiques générales des populations de cueilleurs-chasseurs du nord-est du Venezuela fait apparaître l'existence de deux grandes variantes culturelles : l'une correspond à un mode de vie reposant sur l'exploitation des ressources de la mer, des estuaires et des rives des cours d'eau, et faisant appel à la pierre comme matière première, lequel aurait peut-être culminé avec l'apparition de formes d'horticulture naissante vers le II^e ou le I^{er} millénaire av. J.-C. ; l'autre est le fait de populations de cueilleurs privilégiant la pêche et le ramassage des mollusques marins, ainsi que l'emploi des coquillages comme matière première pour la fabrication des outils.

La première variante, représentée par les sites de Guayana, Ño Carlos, Remigio, Las Varas et El Bajo, relèverait de la tradition sud-américaine des outils indifférenciés, qui englobe les *sambaquis* du littoral et de l'intérieur du Brésil. La seconde serait, semble-t-il, le produit d'une évolution régionale propre aux Caraïbes, dont les représentants vivaient tant dans le nord-est du Venezuela qu'à Cuba et en Floride à une époque remontant à 2000 av. J.-C. pour Guayabo Blanco et située, d'après les estimations, entre 5000 et 2000 av. J.-C. pour les sites du Río San Juan (Veloz Maggiolo, 1980, p. 21-22; Sanoja, 1982a, p. 43-44; Rouse, 1951, p. 260-261; 1960, p. 8-24).

S'agissant de la première variante, des sites comme la grotte de l'Éléphant, dans le sud-est de la Guyane vénézuélienne, qui sont caractérisés par la présence d'éclats de jaspe et de quartz, de *manos* et, peut-être de *metates* trouvés dans un abri-sous-roche dominant le Caroní (Sanoja et Vargas, 1970), ainsi que le complexe Canaima (Rouse et Cruxent, 1963, p. 43-44) de la même région, pourraient être des vestiges de populations de l'intérieur se rattachant à la grande tradition de cueillette du nord de l'Amérique du Sud, qui se serait développée à partir des industries d'outils indifférenciés représentées par El Abra et Tequendama, dans l'est de la Colombie, ou de la tradition des chasseurs de El Jobo (Rouse et Cruxent, 1963, p. 42-43).

Ces deux variantes se combinent vers le I^{er} millénaire av. J.-C. donnant, semble-t-il, naissance à des sociétés qui sont probablement parvenues à maîtriser certaines techniques d'horticulture; ainsi le complexe Pedro García (État d'Anzoátegui), daté de 570 av. J.-C., où la communauté de cueilleurs utilisait déjà des haches, des *manos* coniques, des *metates* et des outils sur éclats, ainsi que des gouges et des récipients aménagés dans la coquille du *Strombus gigas*, et le complexe Michelena, dans le bassin du lac de Valencia (État de Carabobo), où la présence de *manos* coniques et de plats de pierre atteste l'existence de cueilleurs de l'intérieur, techniquement apparentés à ceux du nord-est du Venezuela, qui avaient sans doute atteint un niveau analogue de développement des forces productives.

LES DÉBUTS DE LA PRODUCTION DE NOURRITURE AU VENEZUELA

À la lumière des données connues à ce jour, les débuts de la production de nourriture au Venezuela se caractérisent par deux aspects importants :

(a) un processus endogène qui a peut-être pris naissance au sein même des populations de cueilleurs de l'est du Venezuela ;

(b) un processus dérivé qui aurait eu son origine chez les communautés tribales villageoises de céramistes, qui apparaissent dans le bassin de l'Orénoque et dans le bassin du lac de Maracaibo au I^{er} millénaire av. J.-C.

Dans le premier cas, les populations de cueilleurs semblent être parvenues à se doter d'un ensemble d'outils agricoles pour déboiser et ameubler la terre, travailler le bois et, peut-être, créer des sols anthropiques pour les besoins de la culture. Nous ne possédons aucun indice concernant le type de cultigènes ou de plantes collectées, mais il pourrait s'agir de l'une des nombreuses variétés de racines et de tubercules autochtones existant dans l'est du Venezuela : manioc (*Manihot esculenta*), igname (*Dioscorea triphyda*), chou-caraïbe (*Xanthosoma saggitifolium*), lairen (*Calathea* sp.), etc. Si l'hypothèse est correcte, cela nous autorise à penser qu'il y aurait eu naissance d'un foyer de développement de l'horticulture au sein d'une économie mixte alliant la chasse, la pêche et la cueillette, consécutivement à l'arrivée dans le nord-est du Venezuela de communautés tribales villageoises originaires du moyen et du bas Orénoque et appartenant aux traditions dites Barrancas et Ronquín.

À partir de 900 av. J.-C., ces dernières avaient développé dans l'Orénoque une forme de production très semblable à celle qui est apparue sur la côte colombienne à partir du III^e millénaire av. J.-C. et qui alliait la culture du manioc amer à la chasse, à la pêche et à la cueillette. La poterie de la tradition Barrancas présente de nombreuses analogies, quant à la forme et au décor, avec celle des premières sociétés tribales de l'ouest de l'Amérique du Sud, comme Puerto Hormiga, Kotosh, voire Valdivia (Sanoja, 1979, 1982a et b, 1984, 1985a et b). La tradition Ronquín, de son côté, contient de nombreux éléments de forme et de décor caractéristiques des cultures du formatif médio-andin, de la culture Chorrera en Équateur et de la culture Monsú dans le bas Magdalena en Colombie (Vargas, 1979, 1981 ; Sanoja et Vargas, 1978, 1983). Compte tenu de ce qui précède, il est permis de considérer l'apparition de la poterie dans l'est du Venezuela comme faisant partie d'un processus induit par l'influence d'autres sociétés tribales ou organisées en classes venues de l'ouest de l'Amérique du Sud, lesquelles auraient adopté les modes de production alimentaire qui avaient déjà commencé à s'élaborer au sein des communautés de cueilleurs locales (Sanoja, 1985b, c).

En ce qui concerne l'ouest du Venezuela, les travaux de Tartusi et Núñez Regueiro (1984, p. 67-88) ont conduit à écarter Rancho Peludo comme foyer de domestication du manioc dans la partie nord-ouest du pays, hypothèse qui avait été avancée par Rouse et Cruxent (1963, p. 48-49). Ces derniers avaient daté le site de 2820 av. J.-C., mais la fouille systématique du gisement a permis d'établir qu'il remontait aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Il existe des traces de culture du manioc amer au sud du lac de Maracaibo, phase Caño Grande, aux alentours de 650 av. J.-C. (Sanoja et Vargas, 1979, p. 67-72), dans un contexte culturel en rapport avec les sociétés tribales du bas Sinú et du bas Magdalena (Sanoja et Vargas, 1978, p. 67-72; Sanoja, 1969; 1982a, p. 145 et 194-195; 1972; 1982b, p. 184-187; 1985a; Vargas, 1985a et b). L'un des éléments permettant d'identifier la poterie de ces premières sociétés tribales est la présence de piédestaux bulbeux perforés, attestés dans la tradition Malambo, dans le bas Magdalena. Les vestiges découverts dans plusieurs sites archéologiques du littoral nord-ouest du lac de Maracaibo semblent également corroborer l'existence d'influences culturelles de Malambo jusque dans cette région (Tartusi *et al.*, 1984).

D'autre part, il existe également, semble-t-il, des précédents de culture du maïs dans la phase Lagunillas, définie sur la rive nord-est du lac de Maracaibo par Wagner et Tarble (1975) et Wagner (1979) et située entre 600 et 200 av. J.-C.; peut-être faudrait-il voir là aussi le fait d'influences venues de sociétés tribales villageoises primitives du nord de la Colombie, qu'attesterait également l'amas de coquilles de la Pitúa, situé dans la Basse-Guajira vénézuélienne (Gallagher, 1964; Acosta Saignes, 1953).

L'APPARITION DE LA PRODUCTION DE NOURRITURE EN AMAZONIE BRÉSILIENNE

L'histoire de la production alimentaire en Amazonie brésilienne pose des problèmes intéressants pour l'étude de la question dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud. D'une part, d'énormes distances séparent le bassin inférieur de l'Amazone, où se trouvent les plus anciens sites offrant des indices de cultures, aussi bien des principaux foyers de développement de la culture des céréales ou des racines du nord-ouest de l'Amérique du Sud, que des sites contenant des vestiges contemporains de fabrication de poterie. D'autre part, il n'existe à ce jour aucun site intermédiaire chronologiquement antérieur à ceux de la Basse-Amazone qui puisse s'interpréter comme attestant un déplacement d'anciennes populations d'horticulteurs-céramistes qui auraient migré vers l'aval, en direction du littoral atlantique.

Les vestiges les plus anciens de communautés de céramistes susceptibles d'avoir pratiqué l'horticulture se trouvent dans la phase Mina, sur le littoral

de Pará, dans une zone appelée Salgado, baignée par les eaux saumâtres qui s'étendent de la baie de Marajó jusqu'à l'embouchure du Gurupí (Simões, 1981). Les datations au radiocarbone pratiquées sur le carbone végétal et le dégraissant à base de coquilles pilées utilisés dans la poterie, donnent une séquence chronologique allant de 3000 à 1600 av. J.-C.

L'ensemble des instruments de production, qui rappelle celui des *sambas* de la côte méridionale du Brésil, est composé de *manos*, de percuteurs, de grattoirs et de tranchoirs lithiques. Le contexte culturel général permet de conclure à un mode de vie fondé sur le ramassage des mollusques marins, la pêche et la chasse terrestre, avec consommation d'espèces végétales préalablement transformées par broyage ou trituration à l'aide de percuteurs lithiques et fabrication de poterie.

La poterie de la phase Mina, pour laquelle on a utilisé des coquilles pilées comme dégraissant, est décorée à la peinture rouge avec incision et trait de pinceau. D'après Simões, il existerait des ressemblances entre la poterie de Mina et celle de sites comme Puerto Hormiga et Machalilla, dans le nord-ouest de l'Amérique du Sud, ce qui conduit à envisager la possibilité de mouvements migratoires qui auraient amené des groupes de céramistes primitifs de la côte caraïbe colombienne ou des côtes équatoriennes sur le littoral atlantique du nord du Brésil. La poterie de Mina présenterait également des similitudes avec celle de la phase Alaka, elle aussi associée au ramassage des mollusques marins, et localisée dans les marais du littoral nord-ouest de la Guyane (Evans et Meggers, 1960).

L'apparition de communautés tribales sédentaires productrices de nourriture et de poterie est attestée avec certitude dans la région amazonienne par la phase Ananatuba, dans le delta de l'Amazone (Meggers et Evans, 1957; Evans, 1964; Simões, 1969). Les principales activités de subsistance de la communauté d'Ananatuba reflètent la persistance de celles qui se pratiquaient déjà dans la société de cueilleurs-chasseurs initiale — chasse terrestre, pêche et cueillette —, mais on note la présence de certaines formes de culture ou de transformation de céréales ou autres graines, cette dernière étant attestée par la présence de *manos* et de *metates*. Les datations au radiocarbone permettent de faire remonter la phase Ananatuba à 980 av. J.-C. Les villages de cette communauté se caractérisaient, semble-t-il, par une maison communale unique, ayant un plan ovale ou circulaire et une superficie de 300 à 700 m²; ils pouvaient abriter de 100 à 150 individus et étaient généralement situés dans une zone boisée, à proximité d'une savane ou d'un bras de rivière relativement profond.

Le site d'habitation de Jauarí (Hilbert, 1968), qui se rattache aux précédents, atteste la présence de communautés d'horticulteurs-céramistes qui ramassaient également les mollusques et gastéropodes d'eau douce. À en juger par les pipes tubulaires d'argile que l'on y a retrouvées, ses habitants utilisaient le tabac pour confectionner des cigares, pratique qui existe encore

de nos jours dans de nombreuses communautés autochtones de la région de l'Amazonie et des Guyanes. Ajouté à la présence de haches et de houes lithiques ainsi que de *manos* et de *metates*, ce qui précède tend à montrer que ces populations connaissaient des techniques leur permettant de préparer la terre à la culture et de transformer certaines ressources végétales pour les rendre propres à la consommation.

Le bassin inférieur de l'Amazonie est, nous l'avons vu plus haut, resté en marge des grands itinéraires de migration du continent sud-américain, en dépit de l'exceptionnelle richesse de son habitat en ressources alimentaires animales et végétales, qui offrait la possibilité de se nourrir de manière équilibrée, même en l'absence de plantes cultivées (Meggers, 1971, p. 35-38). Il est possible, comme le laissent supposer les caractéristiques de la phase Mina, que cette abondante réserve naturelle de nourriture ait favorisé très tôt la formation de communautés semi-sédentaires productrices de poterie. Mais les caractéristiques formelles de la poterie d'Ananatuba et de Jauarí attestent également de manière évidente l'introduction de formes de décor comme l'incision et les motifs de rayures croisées réparties en zones à l'aide de traits incisés, qui avaient déjà été développées bien des siècles auparavant par les communautés de céramistes du piémont oriental des Andes.

L'un des sites où apparaît très tôt ce type de décor est la phase Pastaza (Porras, 1980, p. 113-117). La présence sur ce site de fusaïoles donne à penser, bien qu'elle ne soit pas assortie d'un contexte agricole clairement établi, que l'on y aurait utilisé, voire cultivé, le coton. D'autre part, nous trouvons dans le piémont oriental des Andes péruviennes la phase Tutiscayno (Lathrap, 1958, 1970), caractérisée par une poterie ornée de fines incisions croisées, divisées en zones par une incision plus large, qui apparaît dans un contexte de prédation reposant sur le ramassage des mollusques d'eau douce, lequel ne va pas sans rappeler celui de la phase Jauarí, dans le bassin inférieur de l'Amazonie, bien que l'on n'y ait pas découvert de signes directs ou indirects permettant de conclure à l'existence de la culture par multiplication végétative ou de la culture du maïs.

Il n'y a pas eu de datation au radiocarbone, mais les analogies typologiques avec la poterie de Kotosh permettent de situer Tutiscayno entre 1800 et 1000 av. J.-C. (Lumbreras, 1974, p. 51-54).

La constitution des communautés tribales villageoises du bassin inférieur de l'Amazonie aurait donc été le fruit de la combinaison de deux facteurs, à savoir : d'une part, l'existence d'une base productive locale qui aurait été élaborée par les communautés de cueilleurs-chasseurs-pêcheurs et, de l'autre, l'existence d'un processus induit, signalé en particulier par l'amélioration des techniques de poterie, qui aurait eu son origine dans d'autres communautés primitives de la partie occidentale de l'Amazonie, chez lesquelles, apparemment, prévalaient encore des activités de subsistance fondées sur la prédation.

LES DÉBUTS DE LA PRODUCTION DE NOURRITURE AUX ANTILLES

Il est possible de retracer la présence de communautés de cueilleurs-chasseurs dans la région antillaise jusqu'à 5000 av. J.-C., date à peu près contemporaine des premiers sites du nord-ouest du Venezuela. Le site de Banwari, situé dans la lagune d'Oropouche, dans l'île de la Trinité, face à la pointe orientale de la péninsule de Paria, révèle l'existence d'un ensemble d'outils de production probablement destinés à la préparation d'aliments végétaux : *manos* coniques retouchés par polissage, *metates* grossièrement travaillées, *bolas* et disques de pierre, choppers et tranchoirs fabriqués à partir de galets, microlithes sur éclats et objets qui étaient probablement des haches rectangulaires ou à gorge, pointes et aiguilles en matière osseuse (Veloz Maggiolo, 1980, p. 35-36, 1976, 1982; Harris, 1973, 1976).

La communauté de cueilleurs-chasseurs-pêcheurs de Banwari est généralement considérée comme représentant une forme mixte de prédation associée à l'écosystème de mangrove, à laquelle sont venues très tôt s'adjoindre des techniques de travail liées à la cueillette et à la préparation d'aliments végétaux. D'après Veloz Maggiolo (1982, p. 35-37), la culture de Banwari se serait diffusée le long de l'arc antillais aux alentours de 2200 av. J.-C., atteignant vers cette même époque Quisqueya ou Hispaniola.

L'influence de Banwari est visible dans le gisement de Hoyo del Toro, dans la province de Macorís (République dominicaine), daté de 1840 av. J.-C., ainsi que dans celui de El Porvenir (1200 av. J.-C.), où l'on trouve un outillage caractérisé par des *manos* tabulaires, des maillets cylindriques, des *metates* d'aspect rudimentaire et des haches bipennes, dans un contexte de prédation caractérisé par le ramassage de *Crassostrea rizophorae* et d'escargots terrestres comme *Polydonte* et *Caracollus* sp., ce qui laisse supposer l'existence d'une forme d'exploitation de l'écosystème de mangrove rappelant celles qui se pratiquaient depuis 5000-4000 av. J.-C. dans le nord-ouest de l'Amérique du Sud.

À peu près à la même époque, d'autres communautés antillaises de prédateurs apparentés à Banwari commencent à s'orienter vers la cueillette d'espèces végétales comme la *guáyiga* (*Zamia debilis*) et le cupey (*Clusia rosea*) et l'utilisation de râpes de corail, pratiques qu'elles associent à la pêche maritime, à la chasse aux iguanes et aux rats poilus (*Heteropsomys*, *Isolobodon portoricensis*, *Nesophontes*) et au ramassage des mollusques marins (*Cittarium pica*, *Geocarcinus lateralis*). L'utilisation de *Zamia debilis* comme aliment végétal vaut d'être notée, car la transformation de la racine de cette plante en farine et en pains comestibles s'opère suivant des procédés analogues à ceux qui sont employés pour le manioc amer. Du point

de vue du transfert des connaissances techniques, elle a pu faciliter l'acceptation du manioc amer par les cueilleurs-chasseurs dominicains, lors de son introduction, au cours des millénaires suivants, par les populations de céramistes venues du nord-est du Venezuela (Sanoja, 1982a, p. 224).

La tendance décrite plus haut apparaît dans des sites comme la grotte Berna, à La Altagracia, en République dominicaine (Veloz Maggiolo *et al.*, 1977) datée de 1890 av. J.-C., 1625 av. J.-C. et 1225 av. J.-C. où elle se manifeste par l'abandon de l'exploitation de la mangrove et par une intensification de la cueillette des végétaux, du ramassage des gastéropodes terrestres ainsi que de la chasse terrestre. De même, les morts étaient enterrés dans l'espace domestique, à l'intérieur des amas de déchets résultant de l'activité humaine dans la grotte. L'analyse des ossements effectuée par Luna Calderón (Veloz Maggiolo *et al.*, 1977, p. 27-32) a montré que les individus de la communauté de cueilleurs de Berna souffraient de graves carences alimentaires et d'infections, d'où une durée moyenne de vie de 12 ans et demi, révélatrice de la dureté de leurs conditions d'existence.

Vers la fin du II^e millénaire et début du I^{er} millénaire av. J.-C., les populations de cueilleurs apparentées à celles de Banwari, étaient établies dans différentes régions de l'actuelle République dominicaine, où leur présence est attestée par des gisements archéologiques comme ceux de El Porvenir, Madrigales et La Piedra, à San Pedro de Macorís. À la même époque, nous trouvons d'autres établissements de cueilleurs dans la même région de San Pedro de Macorís; ainsi, La Isleta, où l'on retrouve l'ensemble d'instruments de production en coquille de mollusques marins (*Strombus gigas*), caractéristique de la tradition Manicuaire du nord-est du Venezuela (Veloz Maggiolo, 1980). Mais c'est à Cuba que la variante des outils en coquille de mollusques marins est la plus développée; elle y est représentée dans les établissements de la grotte Funche et de Guayabo Blanco — dont les dates établies au radiocarbone vont de 2050 av. J.-C. jusqu'à 120 av. J.-C., pour le premier et de 2000 à 1500 av. J.-C. pour le second —, où l'on observe également la persistance d'une industrie à outils laminaires sur éclats de silex, qui remonte jusqu'à 3190 av. J.-C. pour les pièces découvertes sur le site de Levisa, dans la province d'Oriente à Cuba (Kowlozky, 1974). En 1775 av. J.-C., ces outils se trouvent également associés à des éléments provenant de Banwari et de Manicuaire, dans l'île d'Antigua, sur le site de Jolly Beach, attestant un métissage des trois traditions culturelles (Veloz Maggiolo, 1976, p. 64; Davis, 1974).

Cette tradition de lames de silex et de jaspe semble avoir eu son principal foyer de développement dans les Grandes Antilles, où elle est représentée, à Cuba, par les sites de Levisa et d'Agua Verdes (Kowlozky, 1972, 1974), de Caniman, dans la province de Matanzas (Febles, 1982) et, surtout, en République dominicaine, par ceux de Barrera-Mordán et de Pedernales, qui remontent à 2610-2590 av. J.-C., ainsi que de El Curro et de Las Salinas, datés

respectivement de 1450 et de 2480 av. J.-C. (Veloz Maggiolo, 1976, I, p. 111 ; Pantel, 1975 ; Ortega et Guerrero, 1981). La typologie des outils laminaires est pour l'essentiel la suivante : lames planes convexes, grattoirs plans convexes, couteaux, poinçons, pointes, ciseaux, grattoirs à encoche, enclumes, maillets, etc. Bien que différents auteurs aient considéré cette tradition très développée d'outils plans convexes comme une sorte de paléo-indien antillais, le contexte dans lequel ces outils apparaissent est caractérisé par des activités propres au mode de vie des cueilleurs — ramassage des mollusques marins, pêche, chasse marine et terrestre — ainsi que par des techniques parmi lesquelles figurait probablement le travail du bois. Il est possible que la présence d'un outillage lithique aussi particulier que celui que nous venons de décrire pour les Grandes Antilles soit le fruit d'une évolution dont l'origine serait à rechercher dans des sociétés de chasseurs spécialisés vivant en Amérique centrale, en Mésio-Amérique ou dans le nord-ouest du Venezuela, mais les caractéristiques socio-historiques de cet outillage ne peuvent trouver leur explication que dans le contexte d'un mode de vie reposant sur la cueillette.

D'après les indices paléopathologiques livrés par l'étude des ossements du site de Cueva Roja, lié à la tradition Barrera-Mordán (République dominicaine), la moyenne de vie de la population se situait entre 25 et 30 ans, les causes de décès observées étant les accidents, les fractures graves, l'arthrite, la dégénérescence osseuse, l'anémie, les maladies infectieuses et autres, ce qui témoigne, là encore, de la dureté des conditions de vie de ces anciennes populations antillaises de cueilleurs. D'autre part, ces études — réalisées par Luna Calderón — ont montré que ces dernières devaient leur mauvaise condition physique à un régime trop riche en protéines ainsi qu'à une excessive dépendance à l'égard du milieu naturel et qu'elles ne parvinrent jamais, en raison du faible développement de leurs forces productives, à des formes de production, voire de prédation, capables de leur apporter une alimentation plus équilibrée en hydrates de carbone et en protéines (Veloz Maggiolo *et al.*, 1977).

Les communautés antillaises de cueilleurs ne purent donc pas dépasser leur condition de prédateurs pour atteindre à une quelconque forme de production de nourriture. Elles durent attendre les débuts de l'ère chrétienne et les migrations de tribus sédentaires du nord-est du Venezuela rattachées aux traditions culturelles Barrancas et Ronquín pour effectuer le saut qualitatif et quantitatif qui devait leur ouvrir l'accès à une nouvelle étape historique. Les nouveaux immigrants apportèrent avec eux une forme de production mixte associant les techniques d'agriculture par multiplication végétative, de chasse et de ramassage des mollusques marins, qui s'étaient développées sur le continent et qui devinrent le fondement de la société tribale antillaise (Sanoja, 1979, 1980 ; Vargas, 1979, 1981 ; Sanoja et Vargas, 1983).

CONCLUSION

Pour résumer l'évolution historique et culturelle de la région pendant la période considérée, on peut noter, dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, l'amorce d'un recul du mode de vie des chasseurs primitifs à partir du VI^e millénaire av. J.-C. Les causes de ce déclin sont multiples : succession de changements climatiques glaciaires qui ont affecté une forme de vie aussi tributaire de l'environnement, disparition progressive de la mégafaune, changements de niveau de la mer, variations de température, modification générale de la faune et de la flore, etc.

Les modifications et les caractéristiques de l'environnement paraissent avoir influé aussi sur les formes de subsistance et sur la structure sociale des communautés de cueilleurs ; on observe en effet que la désaffection pour les formes parasitaires de subsistance, et la recherche de ressources alimentaires toujours plus abondantes et stables, qui ont marqué en particulier le mode de vie des anciens cueilleurs, paraissent être à l'origine d'une sédentarisation progressive des groupes humains et d'un intérêt plus marqué pour la recherche et l'utilisation des ressources alimentaires d'origine végétale, de même que l'élaboration ou l'adoption d'un ensemble de techniques et d'outils correspondant à une forme de cueillette spécialisée, voire à l'ébauche de culture de certaines plantes.

Il ne semble pas que l'apparition de l'agriculture et la domestication des plantes aient été des inventions subites ou qui soient le fait d'une société en particulier. On peut penser au contraire qu'elles sont la conséquence logique des phénomènes d'intensification des rapports entre l'homme et l'environnement végétal qui se sont produits en différents points des divers continents.

La naissance de la poterie, selon Clark, n'est pas le fruit du hasard. La céramique apparaît précisément au moment où l'agriculture commence à prendre le pas sur la cueillette (Clark, 1980, p. 14). On pourrait ajouter que l'introduction des instruments de production, que sont les récipients d'argile, résulte aussi du développement des forces productives qui s'amorce au sein des sociétés de cueillette et d'une conception de la terre, perçue désormais comme susceptible d'être modifiée par le travail humain, qui ouvre la voie à la reformulation de l'organisation sociale nécessaire pour aller jusqu'au bout des changements qui conduiront à la mise en place d'une société tribale d'agriculteurs.

BIBLIOGRAPHIE

- ACOSTA., SAIGNES M. 1953. « Arqueología de la Guajira Venezolana », *Bull. Soc. Suisse Am.*, Genève, n° 7, p. 6-8.
- ANGULO VALDEZ C. 1962. « Evidencias de la Serie Barrancoide en el norte de Colombia », *Rev. Colombiana Antropol.*, Bogotá, vol. II, p. 73-88.
- ANGULO VALDEZ C. 1981. *La tradición Malambo*, Bogotá.
- ARDILA G. 1984. *Chía. Un sitio precerámico de la saban de Bogotá*, Bogotá.
- BATE F. 1983. « Comunidades Primitivas de cazadores Recolectores en Sudamerica », in ACADEMIA NACIONAL DE HISTORIA. *Historia General de América*, Caracas, vol. I-II.
- BULLEN R., SLEIGHT F. 1963. *The Krum Bay Site. A Preceramic Site on St. Thomas*, Virgin Island. (Am. Stud., rep., 5.)
- CHILDE V. G. 1981. « Los Mundos Sociales del Conocimiento », in J. A. PEREZ (dir.), *Presencia de Vere Gordon Childe*, México, D. F., p. 239-263.
- CLARK G. 1980. *Mesolithic Prelude*, Édimbourg.
- CORREAL G., HAMMEN T. VAN DER. 1977. *Investigaciones arqueológicas en los Abrigos Rocosos del Tequendama*, Bogotá.
- 1979. *Investigaciones Arqueológicas en los Abrigos Rocosos de Nemocón y Sueva*, Bogotá.
- CRUXENT J. M., ROUSE I. 1958. *Arqueología Cronológica de Venezuela*, Washington, D. C. (Est. monogr., 6.)
- 1974. « Early Man in the West Indies », in E. ZUBROW *et al.* *New World Archeology*, New York, p. 71-81.
- DAVIS D. 1974. « Some Notes Concerning the Archaic Occupation of Antigua », in Cipepcan 5, *Actas*, p. 65-71.
- DELGADO L. 1985. « Bestiario y Animismo en la Afarería del Oriente de Venezuela. *Gens, Bol. Soc. Venez. Arqueol.* (Caracas), Vol. 1, n° 3.
- EVANS C. 1964. « Lowland South America », in William Rice University, *Prehistoric Man in the New World*, Chicago, p. 419-450.
- EVANS C., MEGGERS B. 1960. *Archaeological Investigations in British Guiana*, Washington, D. C. (Bur. am. Ethnol., 177.)
- FEBLES DUEÑAS J. 1982. *Estudio Tipológico y Tecnológico del Material de Piedra Tallada del Sitio Arqueológico Canimar I, Matanzas, Cuba*, La Habana.
- FERRERO L. 1977. *Costa Rica Precolombina*, 2° éd., San José, Costa Rica.
- FONSECA O. 1985. « Historia Antigua del Caribe de Panamá, Costa Rica Nicaragua », in Simposio De Vieques, 2, *Actas*, Fundación Arqueológica del Caribe.

- FORD J. 1669. *A Comparison of Formative Cultures in the Americas : Diffusion of the Psychic Unity of Man*, Washington, D. C. (Contrib. Antropol., II.)
- GALLAGHER P. 1964. *La Pitía : An Early Site in Northwestern Venezuela*, Ann Arbor, Mich.
- HARRIS P. 1973. « Preliminary Report on Banwari Trace », in Cipeçpan 4, *Actas.*, p. 115-125.
- HARRIS P. 1976. « The Preceramic Period in Trinidad », in L. S. ROBINSON (dir.), *Proceedings of the First Puerto Rican Symposium on Archeology*, San Juan, Puerto Rico, p. 33-64. (Informe, I.)
- HILBERT P. P. 1968. *Archeologische Untersuchungen am Mittleren Amazonas*, Berlin.
- HILL B. 1966. *A Ceramic Sequence for the Valdivia Complex*, Équateur.
- 1975. *A New Chronology of the Valdivia Ceramic Complex*. *Ñawpa Pacha*, Lima.
- HURT W., BLASI O. 1960. *O Sambaquí do Macedo, Paraná, Brasil*, Curitiba, PR (Arqueol., 2.)
- HURT W., HAMMEN T. VAN DER, CORREAL G. 1976. *The El Abra Rock Shelters, Sabana de Bogotá, Colombia, South America*. In : *The Quaternary of Colombia*, vol. II, Bloomington, Ind. (Occas. Pap. Monogr., 2.)
- KOZLOWSKY J. K. 1972. *Industria Lítica de Aguas Verdes. Baracóa, Oriente, Cuba*, La Habana. (Ser. 9, Antropol. Prehist., I.)
- 1974. « Preceramic Cultures in the Caribbean. Zeszyty Naukowe, Praha, universitetu Jagiello nskiego 386 », *Prace Archeologiczne, Zeyst* n° 2.
- LANGE F. W. 1980. « The Formative Zoned Bichrome Period in Northwestern Costa Rica (800 BC to AD 500) based on Excavations at the Vidor Site, Bahía de Culebra », *Vinculos* (San José, Costa Rica), vol. VI, n° 1/2, p. 33-42.
- LATHRAP D. 1958. « The Cultural Sequence at Yarinococha, Eastern Peru », *Am. Antiq.*, Washington, D. C., vol. XXIII, n° 4, p. 379-388.
- 1970. *The Upper Amazon*, New York/Washington, D. C.
- , MARCOS J., ZEIDLER J. A. 1977. « Real Alto : An Ancient Ceremonial Center », *Archaeol.*, New York, vol. XXX, n° 1.
- LINARES DE SAPIR O. 1975. « De la Recolección a la Agricultura en el Istmo de Panamá », *Rev. Panameña Antropol.*, vol. I, p. 9-27.
- 1976. « From the Late Preceramic to the Early Formative in the Intermediate Area : Some Issues and Methodologies », in L. S. ROBINSON (dir.), *Proceedings of the First Puerto Rican Symposium on Archeology*, San Juan, Puerto Rico, p. 65-77. (Informe, I.)
- 1977. *Ecology and the Arts in Ancient Panamá*, Washington, D. C. (Stud. Pre-Colombian Art Archaeol., 17.)
- , RANERE A. J. 1971. « Human Adaptation to the Tropical Forests of Western Panamá », *Archaeol.*, New York, vol. XXIV, n° 4, p. 346-355.

- , RANERE A. J. 1983. « Las sociedades nucleares de Suramérica », in Academia Nacional De Historia, *Historia General de América*, Caracas, vol. IV.
- LUMBRERAS L. 1974. *The Peoples and Cultures of Ancient Peru*, Washington, D. C.
- MCGIMSEY C. R. 1956. « Cerro Mangote : A Preceramic Site in Panama », *Am. antiq.*, Washington, D. C., vol. XXII, p. 151-161.
- MEGGER S. B. J. 1971. *Man and Culture in a Counterfeit Paradise*, Chicago/New York.
- , EVANS C. 1957. *Archeological Investigations at the Mouth of the Amazon*, Washington, D. C. (Bur. am. Ethol., Bull., 167.)
- , EVANS C., ESTRADA E. 1965. *Early Formative Periods of Coastal Ecuador : The Valdivia and Machalilla Phases*, Washington, D. C. (Smithsonian contrib. Anthropol., I.)
- ORTEGA E, GUERRERO J. 1981. *Cuatro nuevos sitios paleoarcaicos en la isla de Santo Domingo*, Santo Domingo.
- PANTEL A. G. 1975. « Progress Report and Analysis of the Barrera-Mordan Complex, Azua, Dominican Republic », *Rev. Domin. Anthropol. Hist.*, Santo Domingo, n^{os} 5-7.
- PATTERSON T., LANNING E. 1974. « Early Man in South America », in E. ZUBROW *et al.*, *New World Archaeology*, New York, p. 44-50.
- PORRAS P. 1980. *Arqueología del Ecuador*, Otavalo.
- RANERE A. 1972. « Ocupación Precerámica en las Tierras Atlas de Chiriquí », in *Siniposio Nacional de Antropología, Arqueología y Etnohistoria de Panama*, 2, Panamá. *Actas*, Panamá, p. 197-207.
- RANERE A. 1976. « The Preceramic of Panama : the View from the Interior », in L. ROBINSON (dir.), *Proceedings of the First Puerto Rican Symposium on Archaeology*, San Juan. (Inf. I, p. 103-107).
- , HANSELL P. 1978. « Early Subsistence Patterns along the Pacific Coast of Central Panama », in B. L. STARK, B. VOORHIES (dir.), *Prehistoric Coastal Adaptations : The Economy and Ecology of Maritime Middle America*, New York, chap. 3.
- REICHEL-DOLMATOFF G. 1965a. *Colombia*, New York.
- 1965b. « Excavaciones arqueológicas en Puerto Hormiga (Departamento de Bolívar) », *Antropol.*, Bogotá, n^o 2.
- 1971. « Early Pottery from Colombia », *Archaeol.*, New York, vol. XXIV, n^o 4, p. 338-345.
- 1985. *Monsú. Un sitio arqueológico*, Bogotá.
- , DUSSAN A. 1958. « Reconocimiento Arqueológico de la Cuenca del Río Sinú », *Rev. Colomb. Antropol.*, Bogotá, vol. VI, p. 31-149.
- RODRIGUEZ M. E. 1985. « Aproximación al Modo de Vida Recolector del Oriente de Venezuela », *Gens. Bol. Soc. Venez. Arqueol.*, Caracas, vol. I, n^o 3, p. 22-40.

- ROGERS D. 1963. « Studies in Manihot Esculenta Crantz an Related Species », *Econ. Bot.*, New York, vol. XC, n° 1, p. 43-54.
- RONDÓN J. 1986. *Recolectores Múltiples Litorales : Un Modo de Vida*, Caracas, Universidad Central de Venezuela. (thèse MA en anthropologie.)
- ROUSE I. 1951. *A Survey of Indian River Archaeology, Florida*, New Haven, Conn. (Publ. Anthropol., 44-5.)
- 1960. « Entry of Man into the West Indies », in S. MINTZ *Papers in Caribbean Anthropology*, New Haven. Conn. (Publ. Anthropol., 61.)
- CRUXENT J. M. 1963. *Venezuelan Archaeology*, New Haven, Conn.
- SANOJA M. 1969. *Investigaciones Arqueológicas en el Lago de Maracaibo : La Fase Zancudo*, Caracas.
- SANOJA M. 1972. « La Fase Caño Grande y sus relaciones con el Norte de Colombia », in *International Congress of the Americanists*, 40, Rome, vol. I, p. 225-260.
- 1979. *Las Culturas Formativas del Oriente de Venezuela : La Tradición Barrancas del Bajo Orinoco*, Caracas. (Est., Monogr. Ens., 6.)
- 1980. « Los Recolectores Tempranos del Golfo de Parí, Edo. Sucre, Venezuela », in Cipepan, 8, *Actas*, Phoenix, Ariz. (Anthropol. pap., 22.)
- 1982a. « De la Recolección a la Agricultura », in ACADEMIA NACIONAL DE HISTORIA, *Historia General de América*, Caracas, vol. III.
- 1982b. *Los Hombres de la Yuca y el Maíz*, Caracas.
- 1984. « Problemas de Arqueología del Noreste de Venezuela », in URSS. Academia De Ciencias. *Instituto de Arqueología. Los Problemas de la Arqueología de América Latina*, Moscou.
- 1985a. « Arqueología del Noreste del Lago de Maracaibo », *Gens, Bol. soc. venez. Arqueol.*, Caracas, vol. I, n° 2, p. 54-73.
- 1985b. « Preceramic Sites in Eastern Venezuela », *Nat. Geogr. Soc. res. rep.*, Washington, D. C., vol. XVIII, p. 663-668.
- 1985c. « La Sociedad Tribal del Oriente de Venezuela », *Gens, Bol. soc. venez. Arqueol.*, Caracas, vol. I, n° 3, p. 41-67.
- 1986. « La Formación de Cazadores Recolectores en Venezuela », in I. VARGAS (dir.), *Actas de la 2° Réunion de Vieques, P.R.*, Fundación de Arqueología del Caribe.
- , ROMERO L. A. 1986. *Excavaciones arqueológicas preliminares en los concheros precerámicos de Guyana y Ño Carlos*, Edo, Sucre, Venezuela.
- , ROMERO L. A., RONDÓ, J. 1982. « Investigaciones Arqueológicas en los Concheros de Guayana, El Bajo y Las Varas, Edo. Sucre, Venezuela », *Acta scient. venez.*, Caracas, vol. XXXIII, suppl. I, p. 16.
- , VARGAS I. 1970. *Proyecto Orinoco. Informe n° 2 : Investigaciones Arqueológicas en el Bajo Orinoco : La Cueva del Elefante*, Caracas.

- , VARGAS I. 1978. *Antiguas Formaciones y Modos de Producción Venezolanos* 2^o éd., Caracas.
- , VARGAS I. 1983. « New Lights on the Prehistory of Eastern Venezuela », in F. WENDORF, A. CLOSE (dir.), *Advances in New Archaeology*, New York, vol. II, p. 205-244.
- SIMÕES M. 1969. « The Castanheira Site : Evidence on the Antiquity and History of the Ananatuba Phase, Marajó Island, Brazil », *Am. Antiq.*, Washington, D. C., vol. XXXIV, p. 402-410.
- 1981. « Coletores-pescadores ceramistas do litoral do Salgado (Pará) », *Bol. Mus. para. Emilio Goeldi*, Belém, Pa., n^o 78, p. 27.
- SNARKIS M. J. 1976. « La Vertiente Atlántica de Costa Rica », *Vinculos*, San José, Costa Rica, vol. II, n^o 1.
- 1984. « Central America : The Lower Caribbean », in L. STONE, D. STONE (dir.), *The Archaeology of Lower Central America*. Albuquerque, N. M., chap. 8.
- STOTHERN K. 1976. « The Early Prehistory of the Santa Elena Peninsula, Continuities between the Preceramic and Ceramic Cultures », in *International Congress of the Americanists*, 41, Mexico. *Actas*. México, D. F., vol. II, pp. 88-89.
- 1979. « La Prehistoria Temprana de la Península de Santa Elena, Ecuador : Una Interpretación Preliminar », *Vinculos*, San José, Costa Rica, vol. V, n^o 1/2, p. 73-87.
- 1985. « Los Cazadores y Recolectores Tempranos de la Costa del Ecuador », in *International Congress of the Americanists*, 45, Bogotá, *Actas*, Bogotá.
- TABÍO E., GUARCH J., DOMINGUEZ L. 1976. « La Antigüedad del Hombre Pre-agroalfarero en Cuba », in INTERNATIONAL CONGRESS OF THE AMERICANISTS, 41, Mexico. *Actas*, Mexico, D. F., vol. III, p. 725-732.
- TARTUSI M., NIÑO A., NUÑEZ-REGUEIRO V. 1984. « Relaciones entre el área Occidental de la Cuenca del Lago con las áreas vecinas », in E. WAGNER (dir.), *Relaciones Prehispanicas de Venezuela*, Caracas, p. 67-88.
- TOLEDO M. I. 1985. « Evidencias Prehispánicas en la Región Oriental del Lago de Maracaibo », *Gens, Bol. soc. venez. Arqueol.*, Caracas, vol. I, n^o 2, p. 74-87.
- UBELAKER D. H. 1980. « Human Skeletal Remains from site OGSE-80, a Preceramic Site on the Santa Elena Peninsula, Coastal Ecuador », *J. Wash. Acad. Sci.*, Washington, D. C., vol. LXX, n^o 1, p. 3-24.
- VARGAS I. 1979. *La Tradición Saladoide del Oriente de Venezuela : La Fase Cuartel*, Caracas.
- 1981. *Investigaciones Arqueológicas en Parmaná : los Sitios de La Gruta y Ronquín*, Edo. Guárico, Venezuela, Caracas.
- 1985a. « Arqueología de la Zona Sur del Lago de Maracaibo », *Gens, Bol. soc. venez. Arqueol.*, Caracas, vol. I, n^o 2, p. 88-102.

- 1985b. « Visión General de la Arqueología del Lago de Maracaibo », *Gens, Bol. soc. venez. Arqueol.*, Caracas, vol. I, n° 2, p. 5-37.
- VELOZ MAGGIOLO M. 1976. *Medioambiente y Adaptación Humana en la Prehistoria de Santo Domingo*, vol. I, Santo Domingo. (Col. Hist. Soc., 24.)
- 1980. *Las Sociedades Arcaicas de Santo Domingo*, Santo Domingo.
- 1982. « The Antillean Pre-ceramic : A new Approximation », *New World Archaeol.*, Los Angeles, vol. V, n° 2, p. 33-44.
- *et al.* 1977. *Arqueología de Cueva de Berna*. San Pedro de Macorís, R. D. (Ser Cient, 5.)
- WAGNER E. 1980. *Los Pobladores Palafíticos de la Cuenca del Lago de Maracaibo*, Caracas.
- , TARBLE K. 1975. « Langunillas : A New Archeological Phase for the Lake Maracaibo Basin », *J. Field Archaeol.*, Boston, Mass., vol. II, p. 105-118.
- WILLEY G., MCGIMSEY C. 1954. *The Monagrillo Culture of Panamá*, Cambridge, Mass. (Pap. Peabody Mus. Archaeol. Ethnol., 49, n° 2.)
- ZEVALLOS MENENDEZ C. 1971. *La Agricultura en el Formativo Temprano del Ecuador (Cultura Valdivia)*, Guayaquil.
- ZEVALLOS MENENDEZ C. *et al.* 1977. « The San Pablo Com Kernel and its Friends », *Science*, Washington, D. C., vol. CXCVI, n° 4288.
- ZUCCHI A., TARBLE K. 1984. « Los Cedeñoides : un nuevo grupo prehispánico del Orinoco Medio », *Acta cient. venez.*, Caracas, vol. XXXV, p. 293-309.

17.5.2

La région orientale

Oswaldo R. Heredia (†)

RAMASSEURS DE COQUILLAGES ET PÊCHEURS DU LITTORAL BRÉSILIEN

Dans le chapitre correspondant du premier volume concernant les populations de chasseurs-collecteurs de l'est de l'Amérique du Sud, nous avons divisé le territoire du Brésil en deux grandes régions se distinguant notamment par leurs caractéristiques phytogéographiques : d'une part, la région de la *caatinga* et du *cerrado*, située dans le nord-est et le centre du Brésil, d'autre part, la région de la *floresta* et du *campos*, qui s'étend dans le sud du Brésil et le nord-est de l'Argentine. Ces deux régions furent occupées, depuis des temps relativement anciens, par divers peuples vivant essentiellement de la cueillette des fruits sauvages et de la chasse.

D'après les données disponibles, vers 3000 av. J.-C., d'autres territoires furent occupés par l'homme, à savoir le littoral marin — y compris les zones avoisinantes affectées par les fluctuations du niveau de la mer — et l'embouchure ou les cours inférieurs des rivières qui confluent sur ce littoral. Cette région pourrait recevoir l'appellation générique de « région du littoral marin avec ses lagunes et embouchures de fleuves », encore qu'y coexistent de nombreux milieux régis par divers facteurs, et notamment leur plus ou moins grande exposition à la pleine mer. La plus ancienne occupation humaine connue remonte à 3 000 ans av. J.-C., mais certains auteurs avancent des dates encore plus reculées, suggérant l'existence probable d'établissements à une époque où la mer était à quelques mètres au-dessous de son niveau actuel, dégageant ainsi de vastes étendues sur lesquelles l'homme pouvait se fixer à proximité des anciennes plages.

Il est difficile de relever des caractéristiques particulières, s'agissant d'un littoral marin qui s'étend sur 8 000 kilomètres, les traits qui le définissent alternant et réapparaissant tout au long de son tracé. Des baies plus ou moins fermées (certaines formant de véritables lacs intérieurs) alternent avec des plages droites, totalement exposées aux vents marins, ou plus ou moins incur-

vées, celles-ci offrant à leurs extrémités des points plus protégés. La faune et la flore terrestres liées à ces plages varient aussi d'un lieu à l'autre, encore que, d'une manière générale, on puisse dire que deux types de végétation prédominent : la mangrove, là où les eaux sont le plus calme, où croissent des espèces telles que le palétuvier (*Rhizophora mangle*) et l'*Avicenia nitida*, lesquels constituent avec d'autres espèces complémentaires de denses formations sur les sols boueux, et les formations typiques de la *restinga* sablonneuse, plus clairsemées. Dans le premier cas, prédomine une faune dont le cycle de vie dépend des marées et de la salinité de l'eau, comme des huîtres et divers types de mollusques, des poissons prédateurs qui se nourrissent de ces mollusques, des crabes et divers types d'oiseaux. Dans la *restinga*, la faune est plus réduite, car, du fait qu'elle est terrestre, elle fréquente également des milieux un peu plus éloignés de la mer. Dans le cours inférieur des rivières qui se jettent dans l'océan, de meilleures conditions sont réunies pour que vive une faune plus diversifiée : poissons qui recherchent des eaux moins salées pour pondre, caïmans, capybaras (*Hydrochaeridae* sp.), certains coquillages, cerfs, etc.

La majeure partie du littoral marin est bordée de chaînes montagneuses qui, lorsqu'elles s'approchent de l'eau, forment des plages étroites, serrées par la paroi rocheuse, et, lorsqu'elles s'en éloignent, cèdent la place à de vastes surfaces planes ou légèrement inclinées, appelées *baixadas*. Au cours des dix derniers millénaires au moins, ces *baixadas* ont été régulièrement envahies par la mer quand le niveau de celle-ci montait d'un mètre ou davantage, des zones situées parfois à 5 ou 6 kilomètres de la côte actuelle se trouvant alors inondées. Seuls les petits promontoires que constituaient des rochers ou des espaces limités un peu plus en hauteur restaient hors de portée des eaux, permettant ainsi à l'homme de s'y établir. C'est là que l'on trouve aujourd'hui les anciens campements préhistoriques. La végétation originelle de ces *baixadas* variait selon les fluctuations de la mer ; elle se transformait périodiquement en forêts denses de *restinga*, peuplées par une riche faune terrestre, que menaçait l'invasion de la mangrove quand le niveau de la mer augmentait ou, dans le cas contraire, celle de la *floresta*, dite de *mata* atlantique, qui couvre les flancs des sierras côtières.

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, selon certaines hypothèses, les premières occupations du littoral brésilien pourraient remonter à environ 3000 av. J.-C. Ce peuplement se serait produit du nord vers le sud en suivant le tracé du littoral, ce qui supposerait une longue adaptation de l'homme à un milieu aussi spécifique. Cependant, il n'a pas été possible, jusqu'ici, d'établir l'existence d'établissements de dates aussi anciennes dans la région du littoral nord et nord-est du Brésil. Tout d'abord en raison de l'absence, à ce jour, d'études suffisamment approfondies sur des sites de ce type dans cette région, mais surtout parce que les rares éléments en notre possession suggè-

rent qu'il s'agit d'occupations plus récentes que celles des parties centrale et méridionale du littoral du pays.

Il est possible que la colonisation des territoires proches de la mer soit due à un déplacement vers ces terres de populations de chasseurs-collecteurs venues de l'intérieur. Pour diverses raisons, ces populations auraient émigré à différentes époques et réussi peu à peu à s'adapter à un milieu qui leur offrait des ressources abondantes et diversifiées.

Entre 5000 et 2000 av. J.-C., les populations de l'intérieur, et notamment celles des régions de Goiás et de Minas Gerais, s'adonnent de façon croissante à la cueillette des fruits sauvages et au ramassage des mollusques terrestres. Dans le même temps, la pêche fluviale s'intensifie, mais la chasse se limite à quelques petits mammifères terrestres, tels que les tatous, aux tortues, aux lézards, auxquels s'ajoutent occasionnellement des cerfs, tout cela suggérant une relative pénurie alimentaire. Une situation similaire dans la *caatinga* ou le *cerrado* pourrait avoir obligé certains groupes à émigrer pour trouver de nouveaux environnements comme, par exemple, le littoral marin.

La plus forte concentration d'établissements humains préhistoriques liés au milieu marin se trouve dans les parties centrale et méridionale du littoral brésilien. Les plus anciens de ces établissements remontent à 5 000 ans av. J.-C. et semblent représenter, en fait, les premières tentatives d'adaptation de groupes humains à un milieu qui, peu de temps auparavant, leur était inconnu. À supposer qu'aient existé des campements plus anciens, aujourd'hui recouverts par les eaux, il serait logique de penser que la technologie des groupes ayant vécu il y a 5 000 ans av. J.-C. aurait été plus complexe et mieux adaptée à l'exploitation de toute une série de ressources qu'elle ne l'est, à en juger par les découvertes faites dans les niveaux inférieurs des plus anciens sites explorés. Ceux-ci témoignent d'une prédilection pour le ramassage des coquillages, notamment des huîtres de mangrove, qui ne pouvait se faire qu'à la main et n'exigeait pas d'instruments élaborés.

La mangrove semble avoir été le milieu le plus propice à une occupation humaine précoce du littoral, car dans ses méandres se développe une vie animale riche capable de fournir des aliments à des groupes relativement restreints, tels que des coquillages, des crustacés et des poissons qui pénètrent dans l'embouchure des rivières à la recherche d'eaux calmes pour pondre ou même, s'agissant de certaines espèces, pour se nourrir de coquillages. Dans les sites les plus anciens tels que Piaçaguera (2982 av. J.-C. environ) et Mar Casado (2450 av. J.-C. environ) ainsi que sur le littoral de l'État de São Paulo, l'outillage technologique comprend des haches de pierre dure, caractéristiques des cultures liées aux forêts denses ou aux jungles de l'intérieur, et qui étaient assurément destinées à la coupe d'arbres.

Aux haches de pierre s'ajoutent des polissoirs et des affûtoirs pour ces outils ainsi que des enclumes qui servaient de support pour le débitage de

nucléus de quartz en vue de la production d'éclats au fil naturellement très tranchant, que l'on trouve en quantité dans la plupart des sites du littoral.

Le fond des baies et des criques semble avoir apporté la sécurité à ces collecteurs-chasseurs qui extrayaient des eaux calmes la plus grande partie des ressources nécessaires à leur subsistance, notamment des mollusques bivalves, qui étaient transportés, vraisemblablement dans des paniers en fibres végétales, au campement, où ils faisaient l'objet d'un repas communautaire après avoir été placés sur une grande couche de braises, opération qui était destinée bien plus à permettre aux coquilles de s'ouvrir qu'à cuire l'aliment. Cette pratique expliquerait les nombreuses couches superposées de charbon de bois qui couvrent parfois de vastes surfaces à l'intérieur d'un même site. Le fait qu'on ne trouve pas de foyers pour cuisiner sous la forme de constructions spécialement conçues à cette fin est significatif. Les déchets alimentaires s'accumulaient dans le lieu même d'habitation, où les occupants enterraient également leurs morts et abandonnaient leurs outils saison après saison.

Dans un premier temps, la consommation de poissons semble avoir été secondaire et la pêche limitée aux eaux calmes et peu profondes, où il était facile d'embrocher un poisson lent en période de ponte au moyen d'une lance de bois munie d'une pointe en os. Cette pointe était recourbée de manière à ce que la partie opposée à l'extrémité aiguë fasse nettement saillie par rapport au manche. Cette barbelure était destinée à maintenir le poisson, une fois embroché, fixé au corps de la lance. On ne trouve pas trace d'instruments, comme l'hameçon par exemple, qui auraient pu permettre la pêche en eaux profondes et agitées. Les ossements de baleines, de dauphins ou de requins que l'on a retrouvés sont probablement ceux d'animaux morts ou moribonds, échoués sur les plages, où ils étaient récupérés par les habitants du littoral. Leurs os et leurs dents servaient à fabriquer des outils ou à confectionner des colliers et des bracelets.

Certaines des espèces de coquillages consommées vivent dans le sable propre des plages ouvertes sur la mer, ce qui indique que ces milieux furent également fréquentés par l'homme qui, toutefois, n'y vivait certainement pas en raison de leur exposition aux forts vents marins.

En dépit du fait qu'il s'agissait d'anciens chasseurs de terre ferme qui commençaient à s'adapter à un milieu marin, la chasse aux animaux terrestres n'était pas pratiquée avec une intensité particulière. Seuls quelques restes de petits rongeurs et, exceptionnellement, d'animaux de taille moyenne, comme le paca (*Agouti paca*), le cerf (*Mazama* sp.) ou le capybara, ce dernier vivant au bord des rivières, ont été retrouvés dans les campements. Leurs os étaient souvent utilisés pour fabriquer des pointes ou des spatules.

Les habitants de ces amas de coquilles (*sambaquis*) vivaient sur les détritiques des aliments qu'ils consommaient. Aussi la surface du sol qu'ils occupaient augmentait-elle de jour en jour, eu égard au fait que les valves des coquillages

ne se désintègrent que lentement. Il existe des *sambaquis* de plus de 20 mètres de hauteur dans l'État de Santa Catarina. Un sol aussi meuble ne permettait pas d'ériger des constructions un tant soit peu solides ou permanentes, ce qui explique que les refuges n'étaient pas de véritables maisons, mais des huttes précaires ou de simples parois contre le vent faites de bois et de paille et destinées à durer quelques jours ou quelques semaines. Certaines traces dans les sédiments de ces campements, visibles surtout dans les sections stratigraphiques, sont interprétées comme des marques de piquets ayant soutenu ces constructions. Ainsi sommes-nous en droit de penser que leurs occupants restaient sur place pendant une courte période avant de se déplacer vers un nouveau lieu où ils pourraient exploiter d'autres ressources. Certains de ces lieux pouvaient se situer à l'intérieur des terres, sans doute à courte distance, mais le plus probable est que ces déplacements se faisaient le long du littoral marin ou en bordure des lagunes côtières. Ainsi, un même groupe devait fréquenter plusieurs *sambaquis* selon le cycle de reconstitution des bancs de coquillages après un ramassage intensif, suivant en cela un schéma d'exploitation saisonnière des ressources alimentaires. En ce qui concerne leur structure sociale, ces groupes devaient probablement être composés de petites bandes présentant une certaine souplesse tant du point de vue de leur nombre que des relations entre leurs membres. Le mobilier funéraire ne permet de déceler aucune différence de statut ou de rôle entre les individus du groupe.

Ce mode de vie se répandit au cours des millénaires suivants dans la zone du littoral où, par endroits, le ramassage des coquillages demeura la source principale de subsistance, reléguant au second plan la pêche, et surtout la chasse, et ce pour diverses raisons, notamment la température propice de l'eau et l'existence de plages protégées et de fonds de baies occupés par les mangroves, qui permettaient aux colonies de coquillages et de gastéropodes marins de se reconstituer, offrant ainsi à l'homme une source d'aliments constamment renouvelée. La consommation de gastéropodes, dont la relative rareté parmi les vestiges archéologiques trouvés dans les niveaux les plus anciens des établissements montre qu'elle n'était pas systématique au départ, tend à augmenter aux périodes plus récentes, à mesure sans doute que l'homme, entreprenant d'explorer des milieux divers, commence à sortir des zones de mangrove pour exploiter des plages plus ouvertes. Ces plages aux eaux plus claires et dont la profondeur va en augmentant graduellement, constituent un milieu favorable pour la plupart des gastéropodes dont les coquilles se rencontrent dans les campements. Des bivalves, d'autres espèces propres à ces plages, étaient également collectés. La gamme des ressources disponibles s'élargissait ainsi considérablement à mesure que l'homme découvrait de nouvelles espèces, autres que celles caractéristiques des fonds des baies ou des eaux des rivières qui s'y jettent, telles que des tortues marines, des oursins, des crabes et, à l'occasion, des dauphins et des requins qui, affaiblis, s'approchaient des eaux peu profondes ou des plages.

Pendant ces périodes plus récentes, l'augmentation de la proportion d'arêtes de poisson dans les divers sols d'occupation des *sambaquis* est manifeste. Il ne fait aucun doute que des rapports plus étroits avec la mer permirent à ces groupes d'intégrer dans leur alimentation, désormais de manière définitive et non plus accessoire ou occasionnelle, une ressource dont le volume était très avantageux par rapport à celui des coquillages dont ils se nourrissaient traditionnellement. Un poisson de taille moyenne, disons de 1 000 grammes, équivaut en effet à 50 coquillages pesant en moyenne 20 grammes ; par ailleurs, le transport jusqu'au campement, qui n'était pas toujours proche des lieux de ramassage, s'en trouvait facilité. Vraisemblablement, à partir de 1000 av. J.-C., la pêche acquiert une importance notable sur le plan alimentaire, et certains objets liés à cette activité semblent devenir plus courants. Parmi ceux-ci figurent notamment des arêtes de poisson dégrossies, dont l'orifice articulaire était élargi à dessein pour pouvoir y attacher un cordon et qui devaient servir d'aiguilles pour confectionner des filets de pêche. Ces objets sont toujours associés à des niveaux contenant de grandes quantités de restes de poisson. La pêche semble avoir été pratiquée, pour une grande part, dans des eaux peu profondes et à l'aide de lances ou d'arcs et de flèches. Il semble que la pêche à l'hameçon n'ait pas été pratiquée, si l'on tient compte du fait que seuls quelques exemplaires d'hameçon en os ont été retrouvés à Forte Marechal Luz (Santa Catarina) dans des niveaux correspondant à des populations de céramistes et qu'ils dataient approximativement de 1100 apr. J.-C. (Bryan, 1977).

Les *sambaquis* et les campements côtiers du sud du Brésil présentent, en général, les caractéristiques que nous venons de décrire, auxquelles s'ajoutent toutefois certains traits qui suggèrent des rapports avec les habitants des terres de l'intérieur. Parmi ces traits, on relève notamment les objets connus sous le nom de « zoolithes », encore que ceux-ci ne représentent pas toujours des animaux (certains ont une forme géométrique, voire humaine) et que, dans quelques rares cas, l'os de baleine ait été utilisé comme matière première. Il s'agit en général de sculptures en pierre, généralement dure, le plus souvent en forme de poisson ou d'oiseau et qui, dans la plupart des cas, présentent une cavité sur l'un des côtés ou sur la partie supérieure. Il semble que cette cavité était destinée à recevoir quelque substance à usage cérémoniel, car les caractéristiques de ces objets excluent qu'ils aient pu avoir une fonction domestique quotidienne, encore qu'aucun d'eux n'ait été trouvé dans des associations spécifiques ou dans des contextes culturels précis. Selon certaines hypothèses, ils remonteraient à 2 500 ans av. J.-C., mais le plus probable est que leur origine se situe vers le I^{er} millénaire de l'ère chrétienne, certains exemplaires ayant été retrouvés dans des campements de cette époque. Près de 85 % des zoolithes ont été trouvés dans les États du Parana et de Santa Catarina, à 420 kilomètres de distance à vol d'oiseau, mais

certains ont été découverts plus au nord, sur le littoral de São Paulo, ainsi que plus au sud, dans le Rio Grande do Sul, et même jusque dans le sud de la République d'Uruguay. Mais ce qui prouve les relations avec l'intérieur, c'est la présence de zoolithes le long du Río Jacuí et jusqu'en bordure des hauts plateaux du Sud brésilien. Ces objets constituent probablement la preuve la plus ancienne dont nous disposons de l'existence d'un lien entre les populations côtières de ramasseurs de coquillages et de pêcheurs et les populations de chasseurs de l'intérieur, bien que nous ignorions l'ampleur et les caractéristiques de ces rapports. On ne peut écarter l'hypothèse selon laquelle les responsables de la présence de zoolithes dans les terres de l'intérieur seraient les habitants du littoral eux-mêmes, qui se seraient déplacés de façon saisonnière, car dans cette zone, les fruits de l'*araucaria* constituèrent un important complément alimentaire végétal, pour de nombreuses populations de chasseurs et pendant diverses périodes.

L'économie, fondée sur la pêche et le ramassage des coquillages, demeura florissante sur le littoral jusqu'à l'arrivée des premières populations de céramistes et probablement aussi d'agriculteurs. De nombreux *sambaquis* et campements avaient, semble-t-il, déjà été abandonnés ou le furent à ce moment-là, car, d'une manière générale, il n'existe pas de traces attestant la présence de céramistes dans les niveaux supérieurs de ces établissements ou, s'il y en a, elles révèlent une occupation temporaire et occasionnelle. Cela signifie non pas que les horticulteurs dédaignèrent totalement les ressources marines, mais qu'ils se fixèrent à une certaine distance du littoral, où ils construisirent leurs villages, et que la mer devint pour eux une source d'exploitation parmi d'autres, à côté de l'agriculture, de la chasse et de la cueillette des végétaux.

Bien que la majeure partie des données disponibles proviennent des parties centrale et méridionale du littoral brésilien, nous ne pouvons passer sous silence l'existence d'établissements humains préhistoriques dans d'autres secteurs de la côte. Ainsi a-t-on découvert des établissements où étaient pratiqués le ramassage des coquillages et la pêche sur le littoral des États du Nord-Est : Maranhao et de Bahia; nous n'en connaissons toutefois pas encore l'ancienneté.

CHASSEURS-COLLECTEURS DE L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL

Pendant les deux ou trois millénaires qui précédèrent l'introduction de l'agriculture, on fabriqua les mêmes objets que pendant les périodes antérieures, encore que leur taille tende à diminuer. C'est ce qui se produit avec le grand grattoir allongé et caréné, caractéristique de la culture Paranaíba

(Itaparica), qui se voit remplacé par des formes similaires mais de moindres dimensions, et complété toutefois par une gamme plus large d'autres types d'instruments lithiques, tels que des grattoirs latéraux et terminaux, des couteaux délicatement retouchés sur les bords, des éclats et des lames qui, bien que non modifiés, étaient utilisés comme de véritables outils pour couper et gratter. Aucun de ces instruments ne constituant véritablement une arme, il nous faut supposer qu'ils étaient destinés à la fabrication d'objets en bois, en cuir, en corne ou en coquillage, ce qui laisse à penser que le travail artisanal s'était développé et diversifié depuis la période précédente, où n'existait pratiquement qu'un seul type d'outil.

Alors que, d'un côté, l'homme s'adapte à des milieux marins, lagunaires et fluviaux et aussi parfois à des régions marécageuses, de l'autre, ces chasseurs-collecteurs de l'intérieur perfectionnent leurs mécanismes d'adaptation.

Vers 4000 av. J.-C., les pointes de projectile en pierre commencent à se répandre, en particulier dans les régions de prairies, qu'entrecoupent parfois les bandes de végétation dense qui bordent les fleuves, ou encore dans les zones de forêts clairsemées, comme celles d'araucarias dans la partie méridionale du Brésil. Cela semble indiquer qu'à cette époque, certains groupes de chasseurs adoptent un mode de vie différent de celui de leurs prédécesseurs, ce que confirme la découverte, dans les régions de l'intérieur de São Paulo, du Paraná, de Santa Catarina et de Rio Grande do Sul, de nombreux groupes d'ensembles lithiques relativement variés — grattoirs de divers types, couteaux, rabots, éclats et lames de toutes sortes non retouchés, mais utilisés. Autrement dit, nous assistons ici à la répétition de la même situation que celle que nous avons décrite s'agissant de la région de *cerrado* et de *caatinga* du Centre et du Nord-Est brésiliens.

Ces chasseurs-collecteurs de l'intérieur ont dû apprendre à reconnaître comme comestibles divers fruits, racines, pousses, etc., qui n'étaient probablement pas utilisés auparavant. Cette hypothèse nous est suggérée notamment par les grandes connaissances sur une infinité d'herbes médicinales que les prêtres (*pajés*) de certaines tribus actuelles sont parvenus à accumuler au fil du temps selon un long processus d'expérimentation. C'est également à cette époque que commencèrent à être consommés abondamment les grands escargots (*Strophochelidae*) qui forment de véritables *sambaquis* dans certaines grottes de la région du *cerrado*, initiative qui s'inscrit sans aucun doute dans le cadre du processus d'adaptation.

D'autres mécanismes d'adaptation, tels que la chasse au nandou (*Rhea americana*), seront vraisemblablement attestés à mesure que les recherches iront s'élargissant et s'approfondissant. Le nandou est l'un des rares animaux grégaires que l'on trouvait sur le territoire brésilien, et les balles de bolas que l'on rencontre dans de nombreux sites du Sud brésilien étaient sans doute liées à leur capture. L'ancienneté de ces balles n'a pas encore été établie avec préci-

sion mais, d'une manière générale, il semble qu'on les trouve surtout aux époques plus récentes, encore que les données disponibles permettent d'associer certaines d'entre elles à des matériels de la culture Umbú (5000 av. J.-C.).

Dans certains sites de l'intérieur, on a trouvé de petits hameçons en crochet qui révèlent une pratique systématique et non plus occasionnelle de la pêche. La présence de cet instrument dénote l'intention évidente d'exploiter une ressource qui, auparavant, ne l'avait été que de manière accessoire. On rencontre des hameçons dans les sites d'Unaí et de Santana do Riacho (tous deux situés dans le Minas Gerais). Quoi qu'il en soit, les restes de poisson retrouvés dans les sites archéologiques — presque toujours dans des grottes ou dans des abris-sous-roche — n'apparaissent pas en quantité suffisante pour que l'on puisse déterminer si cette ressource jouait un grand rôle dans l'alimentation des groupes préhistoriques. Si oui, il est probable que les poissons étaient directement consommés à proximité des lieux de capture, sans laisser de vestiges sur les lieux d'habitation. Ce n'est que sur le site GO-1, où les cultures Paranaíba et Serranópolis ont été identifiées, qu'un volume significatif de restes de poisson est associé à la deuxième de ces cultures.

LES PREMIERS AGRICULTEURS DU BRÉSIL

Les vestiges les plus anciens de végétaux cultivés sont encore assez diffus dans le matériel archéologique relevé sur le territoire brésilien. Dans la Serra do Cipó (Minas Gerais), dans un contexte de cueillette intensive de produits végétaux et de chasse aux petits animaux et aux cervidés, on a retrouvé du maïs datant de 1950 av. J.-C. En effet, dans cette zone, précisément dans la grotte sèche de Santana do Riacho, on a rencontré quelques grains remontant à cette époque, mais d'autres semblent provenir de niveaux plus profonds et, par conséquent, plus anciens (Prous, 1980). Dans la même région centrale du Brésil, vers l'ouest de Minas Gerais, d'autres traces de végétaux cultivés ont été mises en évidence. Dans les couches supérieures de la grotte de Gentió, là encore associées à un contexte de cueilleurs et de chasseurs, on a trouvé une gamme relativement variée de plantes cultivées : courges (*Cucurbitaceae*), arachide (*Arachis hipogaea*) et maïs (*Zea mays*); une céramique simple est également associée à ces végétaux. Cette période, connue sous le nom de culture Unaí, et que l'on peut faire remonter à 1950 av. J.-C., a en fait duré environ de 1550 à 1150 av. J.-C. (Dias, 1980a). Les niveaux inférieurs de la même grotte correspondent à des groupes dont le principal mode de subsistance était, outre la chasse aux petits animaux, la cueillette de végétaux et le ramassage d'escargots.

En dépit de cette ancienneté qui ouvre des horizons intéressants, les cultures susmentionnées n'ont pas entraîné, semble-t-il, de changements

essentiels dans les genres de vie de ces populations. Contrairement à ce qui se produisit dans d'autres parties du monde où les sociétés accédèrent à des structures socio-économiques plus complexes, dans cette région du Brésil, la chasse et la cueillette restèrent les systèmes les plus efficaces de subsistance. En effet, la culture des végétaux semble avoir toujours occupé une place secondaire dans l'alimentation, puisqu'il n'existe pas de traces d'un perfectionnement technologique associé à sa pratique. Aucun végétal n'a été cultivé de telle manière qu'il puisse remplacer, en quantité ou en qualité, la grande variété de fruits, de racines, de feuilles et de pousses comestibles dont ces peuples avaient déjà appris à tirer parti et que les divers milieux naturels leur offraient.

D'autre part, à de rares exceptions près, aucune de ces ressources sauvages n'était disponible en quantité suffisante pour assurer la subsistance collective d'un nombre élevé d'individus, ce qui a contribué à limiter la taille des communautés humaines. Il est probable également qu'aucun de ces végétaux n'était susceptible d'être traité à des fins de stockage ou encore que ces groupes ne trouvèrent jamais de procédé technologique approprié pour ce faire. Tant la chasse que la cueillette systématique de produits végétaux qu'ils continuèrent à pratiquer de manière prioritaire nécessitaient de grands déplacements qui pouvaient durer plusieurs jours, et étaient peu compatibles avec l'attention constante qu'exigent les cultures.

Par ailleurs, il ne semble pas — que l'on se réfère au matériel archéologique ou aux données ethnographiques des XVI^e et XVII^e siècles apr. J.-C. — que les agriculteurs de ces régions tropicales ou subtropicales aient mis en pratique des mécanismes technologiques nouveaux ou adaptés à leur environnement spécifique, propres à améliorer ou augmenter la production d'aliments. Les facteurs environnementaux défavorables, tels que la fertilité réduite des sols, le régime des pluies qui, dans certaines zones, provoque de longues sécheresses suivies de précipitations excessives, les catastrophes naturelles, etc., ne suscitèrent pas d'innovations techniques visant à y remédier. Nous ignorons les raisons de ce manque d'intérêt ou de cette impuissance à créer des mécanismes de contrôle, tels que l'usage de fertilisants, l'édification de terre-pleins pour éviter l'érosion, de digues, l'utilisation des aires d'inondation des fleuves où les sols conservent plus longtemps leur humidité, l'exploitation de différents niveaux écologiques, etc. L'hypothèse généralement admise selon laquelle, dans cette région, les cultures ne purent être développées à cause de la pauvreté du sol, c'est-à-dire pour des raisons d'ordre exclusivement écologique, n'explique pas totalement la voie distincte empruntée par ces sociétés pour ce qui est de leur organisation socio-économique. Toute analyse visant à expliquer cette dernière doit, à coup sûr, tenir compte en priorité de facteurs culturels.

De toute évidence, les mécanismes d'adaptation mis au point par les populations qui vivaient dans ces régions du centre, du nord-est et du sud-est

du Brésil se révélèrent, dans l'ensemble, extrêmement efficaces en assurant à ces populations une subsistance équilibrée tout au long de l'année. Aussi bien les pêcheurs-ramasseurs de coquillages du littoral marin et fluvial que les pêcheurs-chasseurs des lagunes et des marais du Sud et les cueilleurs-chasseurs de l'intérieur du Centre et du Nord-Est tiraient des milieux où ils vivaient tous les aliments dont ils avaient besoin pour leur subsistance.

De ce fait, lorsque les plantes cultivées apparurent dans la région centrale du Brésil (Minas Gerais), elles furent incorporées dans un contexte culturel de cueilleurs et de chasseurs parfaitement équilibré et stable. La difficulté d'adapter ces cultures à un milieu dépourvu de tout mécanisme technologique propre à supprimer ou à réduire les facteurs écologiques adverses peut avoir contribué à ce que le maïs, l'arachide et, à l'occasion, la calebasse et le manioc aient été cultivés selon des techniques qui relevaient davantage de la cueillette que de la récolte proprement dite. Encore que les informations dont on dispose à cet égard soient sujettes à caution, il semble qu'à des périodes plus tardives, les indigènes de la région orientale du Brésil consommaient le maïs tendre dès qu'il avait atteint son point de maturation. S'agissant toujours de périodes historiques, il existe aussi des éléments tendant à prouver que certains de ces groupes (par exemple, les Timbira) reprenaient leur cycle de cueillette et de chasse une fois qu'ils avaient consommé la production de maïs et d'autres cultures (Lowie, 1946). Ainsi n'étaient stockés que les grains destinés à servir de semences pour les semailles de l'année suivante, aucun excédent susceptible d'être accumulé n'ayant probablement jamais été produit. Il est révélateur que l'on ne rencontre jamais, dans les sites archéologiques, d'objets ou d'instruments pouvant avoir été utilisés pour l'agriculture ou le traitement de végétaux cultivés.

LE NORD-EST DE L'ARGENTINE

La région nord-est de l'Argentine est dominée par les deux fleuves plus ou moins parallèles qui la traversent du nord au sud, l'Uruguay et le Paraná. L'histoire de l'occupation indigène dans cette région présente une grande continuité et une grande similitude avec celle de son pendant brésilien. Au nord, dans la province des Misiones, à la culture Altoparanaense II (florissante vers 8000 av. J.-C.), appelée Humaita au Brésil et caractérisée par son outillage lithique en forme de boomerang, succèdent d'autres types de cultures. Celles-ci correspondent à des populations de chasseurs-cueilleurs qui utilisèrent des pointes lithiques de projectile de forme triangulaire, pourvues d'un pédoncule et d'aillettes, semblables à celles de la culture Umbú du Brésil. Au sud, d'autres industries lithiques comprenant également des pointes indiquent la présence de chasseurs qui donnaient apparemment la

préséance à la chasse aux animaux terrestres typiques des régions plates proches des rivières, tels que le cerf et le nandou. Ce schéma se répète à l'est du fleuve Uruguay, dans le territoire du même nom. En revanche, le long du fleuve Paraná, au sud-ouest de la région du littoral fluvial, on rencontre des traces manifestes de la présence de populations de pêcheurs. Vers 550 av. J.-C., la culture Cululu développa une industrie reposant sur l'utilisation de l'os et caractérisée par des harpons.

La présence de populations d'horticulteurs dans cette région n'est signalée que par l'existence de poteries. Si cette association est valable, la culture de certains végétaux aurait fait son apparition vers 50 av. J.-C., au sein de populations qui exploitaient les ressources provenant de la chasse et de la pêche, activités complétées par la cueillette des fruits sauvages. Dans la partie nord, les premières céramiques qui apparaissent sont semblables à celles de la culture Taquara du Brésil, avec leur décoration caractéristique de points et de lignes gravés à la surface, outre les impressions faites dans la pâte fraîche à l'aide de paniers. Plus au sud, on retrouve les mêmes motifs et les mêmes formes, encore qu'une analyse plus détaillée révèle de légères variations régionales, telles que l'utilisation d'antiplastiques à base de céramique ou de coquilles moulues et de spicules d'éponge (*cauxiy*), ces derniers traits suggérant l'influence possible de diverses cultures de la région centrale et/ou amazonienne du Brésil.

LA PAMPA ARGENTINE

La Pampa est une région qui se caractérise essentiellement par une absence quasi totale de relief sur la majeure partie de sa superficie et qui constitue une vaste plaine légèrement ondulée. Toutefois, quelques cordons montagneux, comme les contreforts orientaux des sierras centrales (Córdoba et San Luis), la séparent des reliefs plus accidentés de la précordillère des Andes où viennent rompre l'homogénéité de sa surface plate, comme, au sud, les sierras de Tandil et de Ventana. Totalement occupée aujourd'hui par des champs cultivés ou des pâturages, sa végétation originelle était la prairie, pratiquement exempte d'arbres, à l'exception de petites formations d'espèces végétales basses ou d'arbustes dans le secteur nord-ouest (Córdoba et Santa Fé). Deux sous-régions peuvent être distinguées dans cette plaine : la pampa humide ou orientale et la pampa sèche ou occidentale. Dans cette dernière, les caractéristiques climatiques et la végétation qui l'emportent dans la première disparaissent progressivement pour faire place à un paysage de bancs de sable et de dunes où prédominent les formations localisées de prosope. La pampa humide est parsemée de lagunes, de marais et de nombreux cours d'eau qui, à toutes les époques et notamment pendant les

temps préhistoriques, ont dû constituer des pôles d'attraction importants aussi bien pour les animaux que pour les hommes.

En ce qui concerne les périodes postérieures à celle des chasseurs de la région de Tandil, lesquels n'utilisaient pas de pointes de projectile en pierre et vécurent, selon certains auteurs, vers 5000 av. J.-C. ou, selon d'autres, à des époques beaucoup plus récentes, y compris historiques, nous manquons de données qui nous permettent de reconstituer le processus jusqu'à environ 1500 av. J.-C. C'est à cette époque que l'on situe l'apparition d'un outillage lithique présentant différentes caractéristiques. Cette industrie utilisait surtout le quartzite comme matière première pour fabriquer essentiellement des racloirs et, dans une moindre proportion, des grattoirs unifaces de moyennes ou grandes dimensions, retouchés marginalement par percussion. Cette industrie, dite *Blancagrandense*, semble avoir été largement répandue dans pratiquement toute la pampa humide et jusque sur le littoral atlantique, si l'on en juge par la découverte de divers instruments lithiques de dimensions et caractéristiques plus ou moins semblables (Piana, 1981). Par ailleurs, on se heurte, là encore, à des problèmes chronologiques et stratigraphiques qui rendent difficile la localisation dans le temps de cette culture. Lorsque Bormida l'identifia à la périphérie de la lagune Blanca Grande, dans le centre-ouest de la pampa de la région de Buenos Aires, il la fit remonter à la période subboréale pendant laquelle la couche qui contenait les objets se serait formée, à savoir entre 3500 av. J.-C. et les premières années de l'ère chrétienne. Toutefois, cette même couche a livré des restes de bovins qui, sans aucun doute, correspondent à une époque postérieure à la conquête espagnole qui débuta au XVI^e siècle apr. J.-C. L'absence de recherches dans des sites présentant des associations non modifiées (en effet, la plupart des données proviennent de fouilles superficielles) a empêché, jusqu'ici, l'obtention de dates sûres qui permettent d'éclairer ce problème.

LA PATAGONIE ARGENTINE

Depuis le début de son occupation, vers 10 000 av. J.-C., la Patagonie argentine, située entre l'océan Atlantique et la cordillère des Andes, fut habitée par des populations qui vivaient principalement de la chasse au guanaco. Du fait que la plupart des recherches publiées, qui s'appuient largement sur des datations au carbone 14, ont porté sur la partie centre-sud du plateau de Patagonie, les données que nous utiliserons ci-après proviennent essentiellement de cette région. Les périodes les plus anciennes représentées par les cultures Toldense et Casapedrense, chacune avec son outillage caractéristique, ont déjà été décrites dans le premier volume. La première, la culture Toldense, est caractérisée par des objets sur éclats marginalement retouchés compre-

nant des grattoirs, des couteaux et des perçoirs de moyennes ou grandes dimensions et surtout par des pointes de projectile triangulaires sans pédoncule. Cette culture a existé jusque vers 5000 av. J.-C. La culture Casapedrense produisit, pour sa part, des grattoirs et des couteaux sur lames, à retouches obliques sur les bords. La pointe de projectile en pierre n'existe pas et la bola est la seule arme de jet utilisée. La culture Casapedrense subsiste avec ces caractéristiques au moins jusqu'à 3000 av. J.-C., à en juger par les vestiges retrouvés dans la grotte de los Toldos.

Cependant, on trouve des chasseurs de guanacos dont l'outillage lithique associe les caractères propres à ces deux industries, plus au sud, dans la région du Río Pinturas et à des dates postérieures atteignant 1450 av. J.-C. (Gradin, 1984). Selon la séquence établie pour ce secteur (Gradin *et al.*, 1979), le Río Pinturas II s'étend entre les dates limites de 2950 av. J.-C. et 1430 av. J.-C. Les objets de cette période conservent certains traits de l'époque antérieure, mais on observe une tendance à utiliser de longues lames pour la fabrication des grattoirs et des couteaux; on ne rencontre pas de pointes de projectile lithiques. À une époque postérieure (Río Pinturas III), qui s'étend jusqu'à 190 apr. J.-C., la même technologie de la pierre subsiste, encore qu'on observe une réduction de la taille des lames de silice utilisées pour l'ensemble des objets qui, là non plus, ne comprennent pas de pointes de projectile.

La chasse au guanaco et, en second, la chasse au nandou constituèrent, à toutes les époques, la base principale de l'alimentation de ces peuples. Ces ressources étaient parfois complétées par des végétaux (racines) ou des animaux (petits mammifères à l'intérieur et coquillages sur le littoral marin). La culture de végétaux ne fut pas pratiquée par ces groupes pendant les temps préhistoriques. L'importance du guanaco est attestée non seulement par la présence de restes de cet animal dans pratiquement toutes les couches d'habitation existant dans les grottes, mais encore par sa représentation picturale qui débute avec l'occupation même de cette zone. Les premières peintures, qui datent de la culture Toldense (vers 10 000 av. J.-C.), représentent des groupes de guanacos harcelés par des chasseurs armés de bolas. À cette époque apparaissent déjà, moins souvent il est vrai, les fameuses mains peintes reproduites sur la paroi des grottes, la main du peintre lui-même servant de modèle. La main était appliquée sur le mur et son contour tracé à l'aide d'un pigment projeté en soufflant dans un tube. Plus tard, à l'époque de la culture Casapedrense, les scènes de chasse disparaissent mais les représentations de guanacos sont toujours présentes, sous la forme, notamment, de femelles pleines ou accompagnées de leurs petits. Les mains et les figures anthropomorphes complètent les motifs. À une époque plus tardive, vers le début de l'ère chrétienne, les peintures se caractérisent par des formes géométriques abstraites ou naturalistes, ces dernières comprenant des figures d'êtres

humains et d'animaux. Dès lors, à la technique de la peinture vient s'ajouter celle de la gravure, utilisée notamment pour représenter des empreintes de pied humain ou des traces de nandou, de puma et de guanaco ainsi que des silhouettes de guanacos, de lézards ou, plus rarement, d'êtres humains (Gradin *et al.*, 1979). Quoiqu'il en soit, le guanaco demeure la figure prédominante de ces représentations, dont la valeur n'était sûrement pas d'ordre purement esthétique, mais qui devaient faire partie, très probablement, d'un système complexe de rites dont nous ne pouvons que soupçonner la signification profonde.

L'occupation du littoral maritime semble avoir été le fait de ces mêmes chasseurs de guanacos de l'intérieur et s'être produite à une époque postérieure à 1500 av. J.-C. Il ne s'agit pas d'une véritable adaptation à des milieux marins dont aurait été tirée la totalité ou la majeure partie des ressources alimentaires, car la présence de restes de faune terrestre (guanacos et rongeurs divers) indique que les plaines et les ravins proches de Patagonie continuèrent d'être exploités. En outre, les pointes de projectile en pierre que l'on rencontre dans les sites du littoral sont identiques à celles de la culture Patagonienne de l'intérieur, ce qui laisse supposer que leur fonction était demeurée inchangée. Cependant, une fois établis au bord de la mer, ces groupes profitèrent malgré tout des bancs de coquillages (*Mytilus* sp. et *Chione* sp., notamment) et de poissons, introduisant ainsi une nouveauté dans leur alimentation millénaire fondée essentiellement sur la viande de guanaco. Ils n'élaborèrent apparemment aucune technique particulière, spécifiquement adaptée au milieu aquatique. On n'a pas retrouvé d'instruments destinés spécialement à la pêche, laquelle a dû être pratiquée dans les cuvettes des rochers que recouvrent les eaux à marée haute, comme le suggèrent Caviglia et Borrero (1978) s'agissant du site de Bahía Solano (Chubut).

BIBLIOGRAPHIE

- BORRERO L. A., CAVIGLIA S. E. 1978. « Estratigrafía de los Concheros de Bahía Solano : Campaña 1976-1977 », in Congreso de Arqueología Argentina, 5, San Juan *Actas*, San Juan.
- BROCHADO J. J. P. 1977. *A alimentação na floresta tropical*, Porto Alegre, RS. (Inst. Fil. Cienc. hum., cad., 2.)
- BRYAN A. L. 1977. *Resumo de Arqueologia do Sambaquí do Forte de Marechal Luz*, Belo Horizonte, MG, universidade Federal de Minas Gerais. (Arq. Mus. Hist. nat., 2.)
- CAGGIANO M. A. 1983. « Caracterización y antropodinamia en el NE a propósito de los fechados radiocarbonicos para el Delta del Paraná », *Relac. Soc. argent. Antropol.*, Buenos Aires, N.S., vol. XV.

- CALDERÓN V. 1969. *A Fase Aratú no recôncavo e litoral norte do Estado de Bahia*, Belém, PA.
- CAVIGLIA S. E., BORRERO L. A. 1978. « Bahia Solano : su interpretación paleo-etnozoologica en un marco regional », in Congreso de Arqueología Argentina, 5, San Juan, *Actas*, San Juan.
- DÍAS O. 1978-1980a. *Os cultivadores do planalto e do litoral*, Goiânia, Go.
- 1978-1980b. « Rio de Janeiro : a tradição Itaipú e os Sambaquís », in P. SCHMITZ, A. BARBOSA, M. B. RIBEIRO (dir.). *Arcaico do litoral*, Goiânia, Go.
- GRADIN C. 1980. « Secuencias Radiocarbónicas del Sur de la Patagonia Argentina », *Relac. Soc. argent. Antropol.*, Buenos Aires, N.S., vol. XIV, nº 1.
- GRADIN C. 1984. « Arqueologia y Arte Rupestre de los Cazadores de la Patagonia », in Seminario Sobre la Situación de la Investigación de las Culturas Indígenas de la Patagonia, Madrid, *Las Culturas de América en la Epoca del Descubrimiento*, Madrid.
- GRADIN C., ASCHERO C. A., AGUERRE A. M. 1979. « Arqueologia del area del Río Pinturas (Provincia de Santa Cruz) », *Rel. Soc. argent. Antropol.*, Buenos Aires, vol. XIII.
- GUIDON N. 1978-80. *Os Cultivadores do planato e do litoral*, Goiânia, Go.
- HEREDIA O., GASPAS M. D. 1985. « Projeto “Aprovietaimento Ambiental des Populações Pré-históricas do Rio de Janeiro” : abordagem ecológica », in Reunião Nacional de Arqueologia Brasileira, 3, Goiânia, *Atas*, Goiânia.
- HEREDIA O. et al. 1981/82. *Pesquisas arqueológicas no Sambaquí de Amourins, Magé, RJ*, Belo Horizonte, MG. (Arq. Mus. Hist. nat., 6-7.)
- et al. 1984. « Assentamentos pré-históricos nas ilhas do litoral centro-sul brasileiro : o Sítio Guaíba (Mangaratiba, RJ) », *Rev. Arqueol.* (Belém, PA), vol. II, nº 1.
- et al. 1985a. « Escavações arqueológicas no sítio Salinas Peroano, Cabo Frio, RJ : nota prévia » in Reunião Nacional de Arqueologia Brasileira, 3, Goiânia, *Atas*, Goiânia.
- et al. 1985b. « Resultados preliminares das escavações arqueológicas no sítio Boca de Barra (RJ) », in Reunião Nacional de Arqueologia Brasileira, 3, Goiânia, *Atas*, Goiânia.
- et al. 1985c. « Pesquisas arqueológicas no sítio Geribá I », in Reunião Nacional de Arqueologia Brasileira, 3, Goiânia, *Atas*, Goiânia.
- et al. 1985d. « Pesquisas arqueológicas na Ilha Grande : sítio Ilhote do Leste. Nota prévia », in Reunião Nacional de Arqueologia Brasileira, 3, Goiânia, *Atas*, Goiânia.
- JACOBUS A., SCHMITZ P. I. 1983. *Restos alimentares do sítio GO-JA-01, Seranópolis, Goiás. Nota prévia*, São Leopoldo, RS.

- LOTHROP S. K. 1946. « Indians of the Paraná Delta and La Plata Littoral », in *Handbook of South American Indians*, Washington, D. C., vol. I, part. 1. (Bur. am. Ethnol., Bull., 143.)
- LOWIE R. H. 1946. « Eastern Brazil : An Introduction », in *Handbook of South American Indians*. Washington, D. C., vol. I, part. 3. (Bur. am. Ethnol., Bull., 143.)
- MADRAZO G. B. 1973. « Síntese de Arqueologia Pampeana », *Etnia*, Buenos Aires, n° 17, art. 73.
- MENGHIN O. F. A., BORMIDA M. 1950. *Investigaciones Prehistoricas en Cuevas de Tandilia (Provincia de Buenos Aires) Runa III*, Buenos Aires.
- METRAUX A. 1929. *La civilisation matérielle des Tupinambá et ses rapports avec celles de outres Tupi-Guarani*, Paris.
- MIGLIAZZA E. C. « Linguistic Prehistory and the Refuge Model in Amazonia », in G. T. Prance (dir.), *Biological Diversification in the Tropics*, New York.
- MILLER E. T. 1967. *Pesquisas arqueológicas efetuadas no Nordeste do Rio Grande do Sul*, Belém, PA.
- PIANA E. L. 1981. *Topominia y Arqueologia del Siglo XIX en La Pampa. Luchas de Frontera con el Indio*, Buenos Aires.
- PROUS A. 1978-1980. *Os Cultivadores do planalto e do litoral*, Goiânia, GO.
- 1980-1981. « Fouilles du grand Abri de Santana do Riacho (MG), Brésil », *J. Soc. am.*, Paris.
- REX GONZALEZ A. 1979. « Las Exequias de Painé Güor », *Relac. Soc. argent. Antropol.*, Buenos Aires, N.S., vol. XIII.
- SCHMITZ P. I. 1976. *Sítios de Pesca lacustre em Rio Grande, RS, Brasil*, São Leopoldo, RS.
- 1978-1980. *Os Cultivadores do planalto e do litoral*, Goiânia, GO.
- , BARBOSA A. S. 1985. *Horticultores pré-históricos do Estado de Goiás*, São Leopoldo, RS.
- STADEN H. 1974. *Duas viagens ao Brasil*. Itatiaia, SP, Edusp.
- UCHOA D. 1978-1980. *Arcaico do litoral*, Goiânia, GO.
- WÜST I. 1983. « Aspectos da ocupação pré-colonial em uma área do Mato Grosso de Goiás, Tentativa de análise espacial », São Paulo, SP. (thèse MA.)

17.5.3

La région occidentale

Luis Guillermo Lumbreras

Le territoire des Andes comprend les pays de l'ouest de l'Amérique du Sud, connus aujourd'hui sous le nom de Colombie, Équateur, Pérou et Chili, ainsi que la partie occidentale de l'Argentine et du Venezuela. Ces pays sont associés aux rivages de l'océan Pacifique, et ont en commun la longue chaîne montagneuse qui prend son origine dans les Caraïbes — l'immense golfe qui sépare l'Amérique du Nord de l'Amérique du Sud —, court parallèlement à la bordure occidentale du continent, avant de se perdre dans la région de l'Antarctique.

Tout au long de cet immense territoire — à l'exception de la pointe la plus méridionale où a survécu jusqu'à nos jours une population extrêmement primitive vivant de la chasse et de la cueillette —, la découverte et la diffusion progressive de l'agriculture permirent un processus généralisé de néolithisation, qui était achevé pour l'essentiel dès 3000 av. J.-C., sauf dans quelques poches vers le sud où la « chaîne néolithique » ne parvint que plus tard.

Les peuples néolithiques des Andes répondirent de façon différente aux conditions de vie offertes par l'agriculture, même si, en règle générale, ils choisirent diverses formes de la vie sédentaire et une assimilation graduelle des demandes de la production agricole. Celle-ci, à son tour, détermina leur préférence pour des établissements de type village ou des établissements sur le pourtour des fonds alluviaux, même dans les régions où l'élevage prédominait — élevage qui, selon toutes les données disponibles, était toujours associé à l'agriculture. En tout état de cause, l'élevage n'était pas toujours prédominant, notamment le long de la côte, là où une riche vie marine permettait la concentration de nombreux groupes de pêcheurs et de ramasseurs de mollusques dans les criques et sur les plages des rivages du Pacifique.

Nous pourrions donc esquisser une typologie des établissements néolithiques andins comme suit :

1. Populations de cultures tropicales : elles habitaient dans les forêts chaudes et humides ; leur subsistance de base dépendait de la culture du manioc (*Manihot utilissima* et *M. esculenta*), du maïs (*Zea mays*) et d'autres

plantes convenant à un habitat macrothermique, ainsi que de la chasse du gibier de forêts (notamment les cerfs et les rongeurs). L'agriculture, fondée sur la coupe ou le défrichement de la forêt, les forçait à adopter un mode de vie semi-nomade dans des zones éloignées des régions alluviales où l'agriculture était plus stable. Ces populations occupaient toutes les régions septentrionales des Andes et en général les pentes orientées vers l'est, où elles entrèrent en contact avec les habitants de l'Amazonie qui avaient un système de production similaire, bien que pour la plupart, ils cultivaient le manioc à divers niveaux de complexité.

2. Populations de cultures de zone tempérée : elles habitaient dans les vallées ; leur subsistance était fondée principalement sur la culture des légumineuses (*Phaseolus vulgaris*, *Ph. lunatus*, *Canavalia* sp.), du maïs, des gourdes ou calebasses (*Cucurbitaceae*, *Lagenaria siceraria*) et de divers produits des climats tempérés, tels que le poivron rouge (*Capsicum anuum*, *C. pubescens*) et le coton (*Gossypium barbadense*). Ce régime était complété par des produits marins (pêchés le long de la côte et jusqu'aux pieds des Andes), et par des animaux domestiqués tels que canards (*Cairina moschata*) et cobayes (*Cavia porcellus*) — ces derniers semblant avoir été adoptés seulement après la fin du III^e millénaire av. J.-C. Ces peuples occupaient les vallées côtières des Andes centrales et des contreforts.

3. Les agriculteurs et les pasteurs des montagnes : ceux-ci habitaient dans la « puna », la steppe froide des hautes Andes, et dans les régions tout autour ; leur subsistance était fondée principalement sur la culture de la pomme de terre (*Solanum tuberosum*) et autres tubercules adaptées à un climat froid tels que l'olluco (*Ullucus tuberosus*), l'oca (oseille tubéreuse) (*Oxalis tuberosa*) ou le mashwa (nasturce tubéreuse) (*Tropaeolum tuberosum*), de même que les grains tels que la quinua et la caniwa (différentes sortes de chénopodes) (*Chenopodium quinoa* et *Ch. pallidicaule*), auxquels il faut certainement ajouter l'amarante kiwicha (*Amarantus* sp.). Ces peuples avaient également domestiqué les camélidés des Andes, le lama (*Lama glama*) et l'alpaca (*Lama pacus*), et mangeaient toutes sortes de gibier, de plantes de forêt et de poissons d'eau salée et d'eau douce.

4. Populations des bords de mer : elles vivaient essentiellement de la pêche et du ramassage des coquillages. Elles étaient proches voisines des groupes transhumants qui exploitaient les ressources en plantes de certaines formations saisonnières des déserts côtiers connues localement sous le nom de lomas (collines), qui fleurissent en hiver (de mai à septembre) et retournent au désert en été. Tous ces peuples avaient chacun leur propre style de vie, bien qu'il faille tenir compte du fait que diverses formes d'échange existaient, permettant un croisement de leurs différentes expériences.

Les habitants des villages tropicaux montrent certainement les différences les plus marquées dans leur développement et aussi la répartition la

plus large, en raison de leur environnement climatique, et non d'une quelconque uniformité culturelle. Ces populations étaient singulièrement mobiles, mais on ne peut en déduire qu'elles étaient nomades — cette mobilité étant due à la recherche constante de nouvelles terres à cultiver.

Dans ce chapitre, nous allons étudier ces habitants du bassin du Guayas, en Équateur, et du littoral proche. Ces populations ont produit les poteries les plus anciennes des Andes — mais pas de l'Amérique du Sud, puisque l'on connaît en Colombie des poteries encore plus anciennes. Nous commencerons par la période de l'an 3000 av. J.-C.¹, qui nous fournit les dates les plus anciennes pour la culture Valdivia, avec une agriculture établie. Les fouilles ont permis de distinguer une phase Vegas (précéramique), quelque deux à trois mille ans plus tôt, marquée par la première utilisation de plantes cultivées. Il est possible aussi que cette région ait connu une forme de poterie pré-valdivienne, telle que celle que l'on connaît sous le nom de type Achallan (Stoother, 1976). En tout état de cause, entre 3000 et 2500 av. J.-C., le long de la côte du Guayas et apparemment aussi dans la plaine alluviale du grand fleuve, les populations valdiviennes jouissaient d'une culture néolithique bien établie, et cultivaient le maïs et même le coton.

La culture Valdivia est une culture uniforme, et parmi les autres formations néolithiques de l'Amérique du Sud, l'une de celles qui a été le mieux étudiée. La plupart des sites connus sont concentrés le long de la côte, à l'ouest de la chaîne de montagnes Chongon-Colonche, de Manabí au nord jusqu'au golfe de Guayaquil et l'île de Puna, et dans les périodes les plus récentes, jusqu'aux rivages de la province d'El Oro. On a récemment mis au jour des sites valdiviens tardifs, plus au nord et plus à l'est (à San Isidro, au nord de Manabí, et dans les régions montagneuses de Cañar-Azuay). Tout semble indiquer que le développement des premières phases fut circonscrit à la côte du Guayas et au sud de Manabí, et que l'expansion commença avec la phase 6. Les archéologues distinguent huit phases.

Dans les deux premières phases apparaît un type de village clairement défini : des maisons en forme de huttes avec une forme plus ou moins elliptique, mesurant 5 x 3,5 mètres et construites avec des matériaux végétaux. Elles étaient bâties, au début, directement sur le sol ; en phase 2 apparurent des tranchées servant à fixer les « murs bahareque », faits de roseaux liés enduits de boue. Les villages étaient, semble-t-il, également de forme elliptique et composés de maisons indifférenciées, ce qui pourrait indiquer non seulement une structure sociale égalitaire, mais aussi l'absence de différenciation fonctionnelle au sein de la zone bâtie. En phase 2 de la culture Valdivia, on peut donc observer des modifications dans la technique de construction de murs des aires d'habitation, mais pas de changement dans l'organisation sociale — qui demeure très similaire à celle de la précédente phase, précéramique, de Las Vegas (Damp, 1985).

Mais avec la phase 3 et perdurant jusqu'à la phase 5, apparaissent d'importantes innovations (Zeidler, 1984). Dans le domaine de la construction, les maisons s'agrandissent (jusqu'à 12 x 18 mètres) et commencent à se diviser intérieurement avec une sorte de « paravent » central; des entrées latérales sont ouvertes selon les zones entre lesquelles la maison a été divisée. En ce qui concerne l'organisation des établissements, on note une division en deux moitiés — comme sur le site de Real Alto — avec quatre tertres, deux grands et deux petits au centre du village, ce qui laisserait penser à une organisation segmentée.

C'est à cette période que le site de Real Alto, qui a été le plus étudié, atteint son plus haut développement, lequel se maintint jusqu'à la phase 5. Le village occupait un espace semblable à une grille, faisant face au sud. Les informations disponibles indiquent que la population avait tendance à se regrouper dans les plus gros villages, suivant un modèle dense et ordonné. Selon Jorge Marcos (communication personnelle), cela indiquerait une organisation en chefferies.

En phase 6, de grands changements se firent à nouveau sentir, particulièrement en matière d'organisation des établissements, par suite, semble-t-il, d'un processus de diversification de la production. Sur le site de Real Alto, la taille de l'établissement se réduit de manière significative, tandis qu'une série de petits villages apparaissent, dans le voisinage immédiat. Ce modèle d'occupation de plus en plus dispersée succéda apparemment à une longue sécheresse dans la péninsule de Santa Elena, qui réduisit aux plaines existantes les superficies vouées à l'agriculture. Cependant (à nouveau selon Jorge Marcos), ce processus pourrait s'expliquer par la désintégration de la structure centralisée des chefferies, faute de surplus nécessaires à sa perpétuation. Un nouveau cycle se serait engagé, caractérisé par la recherche, grâce au commerce, de moyens de subsistance complémentaires, et notamment par le développement agressif du négoce des coquillages marins comme le *Spondylus princeps*.

Avec la phase 7 débute un processus d'expansion qui diffusa la culture Valdivia dans différentes directions, vers la région d'Atacames — au nord de Manabí — et vers le sud jusqu'au moins au Río Arenillas, dans El Oro. L'augmentation de la population étrangère s'accompagna d'une série d'innovations qui participeront plus tard de la culture Machalilla, de même que de la culture montagnarde Cerro Narrio. Dans la région d'Azuay, on trouve une céramique d'aspect valdivien, semblable à celle de la phase 8, telle qu'elle apparaît à San Isidro (Manabí).

Les Valdiviens pêchaient et ramassaient des coquillages, pratiquaient la chasse et la cueillette, et une agriculture adaptée tout à la fois aux forêts de pluies tropicales et aux forêts et bosquets semi-arides de type xérophYTE. Ces conditions sociales avaient commencé à l'âge de Vegas vers 5000 av. J.-C.,

comme toutes les sources le montrent ; on peut en déduire que la poterie apparut à une époque où la vie néolithique était déjà florissante : dans cette région la céramique fut donc une innovation supplémentaire, non le porteur de la culture néolithique. De fait, quoique la poterie valdivienne ait pu avoir des modèles antérieurs, soit dans la céramique de Colombie, soit dans d'autres productions locales ou d'importation, l'examen de la fabrication, des formes et de la décoration qui paraissent si complexes à première vue, révèle une technique élaborée mais fort primitive, au point que tous ses éléments semblent copiés du tressage des paniers en osier, une technique qui a sans doute permis de fabriquer les premiers récipients. Aujourd'hui encore — mais sans lien direct —, on tresse dans la région de Santo Domingo de los Colorados des paniers qui répètent les motifs géométriques caractéristiques de la décoration valdivienne.

Le travail était réalisé avec des instruments très rudimentaires, fabriqués avec des coquillages, des pierres ou du bois, par simple percussion ou abrasion. L'outil le plus complexe était une hache polie en forme de « T », qui apparaît dès la période de Vegas et fut largement utilisée durant toute la séquence valdivienne. La pêche se pratiquait avec des hameçons en coquillages, et aussi au filet. Il a été prouvé que l'usage du coton était très ancien et que l'on tissait des étoffes (Marcos, 1973) au métier à tisser.

Les études de Deborah Pearsal (1978, et des communications personnelles) montrent que les populations valdiviennes cultivaient aussi le maïs et les haricots (*Phaseolus vulgaris*), les *pallares* ou haricots blancs (*Phaseolus lunatus*) et les gourdes (*Lageraria siceraria*) ; ce régime était complété par des fruits de mer et du gibier, notamment des cerfs.

L'évolution de Valdivia dans la région est malheureusement moins bien connue. La phase dite Machalilla semble avoir joué un rôle majeur dans la diffusion de la poterie jusqu'au Andes centrales et même vers l'Amérique centrale ; mais nous ne possédons à ce sujet que des données éparses et quelques maigres vestiges de céramiques. Plus tard encore, vers 1500 av. J.-C., se développa la culture Chorrera, qui s'étendit sur une vaste région. Bien que les données archéologiques soient là encore trop peu nombreuses, elles permettent de supposer qu'un mode de vie néolithique se maintint dans cette région. Il faut néanmoins noter les progrès enregistrés dans la gestion de la terre, en particulier dans l'usage de l'eau. Il semble qu'à partir de l'époque valdivienne des ouvrages furent construits pour retenir les eaux. Il s'agissait de digues artificielles qui retenaient l'eau de pluie et l'empêchaient de ruisseler le long des pentes, permettant ainsi d'arroser des terrains convenant à la culture maraîchère. Ces digues demandaient un travail collectif, au-delà du simple niveau domestique. De la même façon, dans la zone limitrophe du fleuve Guayas, dévastée par les inondations récurrentes causées par les pluies et les crues de la rivière, la période Chorrera connut le développement de la

culture des « petits chameaux » (*camellones*) qui consistait à élever des terres et des champs en hauteur de façon à profiter des crues tout en évitant l'inondation des récoltes.

Les populations des cultures et de l'élevage de montagne, qui se développèrent plus au sud, en particulier dans le cadre désertique des Andes centrales et méridionales, dans le sud du Pérou, la Bolivie et le nord du Chili, semblent avoir fait de grands progrès durant cette période, mais elles n'ont pas été suffisamment étudiées. Nos informations à leur sujet ne concernent que les périodes plus tardives : quelques indices découverts sur la côte septentrionale du Chili indiquent un mode de vie néolithique en relation étroite avec des activités de pêche et de chasse.

Nous disposons en revanche de beaucoup plus d'éléments d'information sur les populations d'agriculteurs de la zone tempérée et les habitants de la côte des Andes centrales.

En fait, l'agriculture se développa considérablement dans les Andes centrales durant le III^e millénaire av. J.-C., et devint une force dynamique de premier ordre, jouant un rôle semblable à celui de l'exploitation des bancs de crustacés pour les peuples de la côte.

Suivant les données disponibles, les populations de la côte dérivèrent une part considérable de leur subsistance de l'exploitation des collines côtières, tout en pêchant et en ramassant des coquillages, et habitaient de petits villages dispersés. Pour des raisons qui restent obscures, nous notons à cette période une diminution de l'utilisation des collines et une plus grande dépendance à l'égard des ressources de la mer, ce qui conduisit à l'apparition de gros villages associés avec une intense consommation de crustacés et une moindre consommation des plantes des collines.

De manière générale, la population augmenta fortement et des changements profonds intervinrent dans l'organisation et les capacités productives des communautés villageoises. Grâce aux travaux menés par divers archéologues, en commençant par les études engagées par Junius Bird en 1946, nous disposons maintenant d'une information considérable concernant les établissements de cette période (3000-1500 av. J.-C.) le long de la côte péruvienne. Plus de cent sites ont été localisés, auxquels de nouveaux sont venus s'ajouter, dans diverses zones montagneuses. Tous ces sites sont situés au nord du Pérou, dans un territoire connu sous le nom de Andes del Marañón, qui inclut les hautes terres aussi bien que la côte, de Lambayeque et Cajamarca au nord, à Lima et Junín au sud.

La plus importante innovation en cette période fut l'introduction de nouvelles cultures, notamment du maïs et du coton, qui jusqu'alors étaient absents de la région. Quelques scientifiques pensent que ces plantes furent importées du nord ; d'autres qu'elles furent domestiquées localement dans les Andes centrales. Elles s'ajoutaient aux autres plantes déjà connues, en parti-

culier les légumineuses, comme le haricot (*Phaseolus vulgaris*), le pallar ou haricot blanc (*Phaseolus lunatus*), le haricot-goyave (*Canavalia ensiformis*), plusieurs sortes de calebasses (*Lagenaria siceraria*, *Cucurbita ficifolia*, *C. moschata*), des fruits et des tubercules tels que le poivron rouge (*Capsicum* sp.), l'*achira* (*Canna edulis*) et une tubéreuse mangeable, la *jiquima* (*Pachyrhizus tuberosus*). Les plantes cultivées le long de la côte se limitaient autrefois à celles qui avaient des caractéristiques génétiques mésothermiques. Elles furent rejointes à cette époque par des plantes de type macrothermique domestiquées plus au nord et à l'est, telles que le manioc (*Manihot utilissima*), la *camote* (patate douce) (*Ipomea batatas*), les cacahouètes (*Arachis hypogaea*), et autres. De la même manière, c'est seulement à la fin de cette période, qui coïncide avec l'introduction de la poterie, ou même plus tard encore, qu'apparurent les animaux domestiqués dans le sud, tel le lama.

De fait, les peuples de la côte étaient de gros consommateurs de produits de la mer, qui pouvaient comporter, à côté des poissons et des coquillages, des mammifères marins et des espèces aquatiques de grande taille. Il est intéressant de noter qu'il y eut une baisse progressive de la consommation de poissons et de mammifères marins, qui furent remplacés par un régime comprenant toujours plus de crustacés. Cette évolution s'explique non par un problème de technologie — celle-ci, au contraire, se développait — mais par d'autres facteurs que divers archéologues imputent au climat.

Le long de la côte péruvienne, les changements climatiques — en dehors de ceux qui affectent le monde entier — sont chose relativement courante, en raison de la corrélation instable entre le courant de Humboldt — courant froid venant du sud — et le courant chaud « El Niño », qui vient du nord. C'est pourquoi des cycles très secs et très pluvieux alternent le long de cette côte, notamment sur sa section méridionale.

Tournons nous maintenant vers les nouveaux aspects dans l'agriculture. Le premier problème concerne le maïs. Sur la base de ses recherches sur le site de Los Gavilanes, en Huarmey, D. Bonavia (1982, p. 346 *sq.*) a récemment fait le point du débat sur cette question. Si on laisse de côté les références anecdotiques, il semblerait que le maïs ait été domestiqué de façon indépendante dans les Andes, à l'origine dans les vallées tempérées des régions montagneuses des Andes du Marañón, à partir d'une souche primitive de la plante, connue sous le nom de *confite morocho* (maïs sucré) (Bonavia, 1982, p. 369-371). À ce jour, les seuls éléments à l'appui de cette hypothèse viennent des fouilles pratiquées par Thomas Lynch sur le site de Guitarrero, près de El Callejón de Huaylas et par R. MacNeish à Ayacucho. À Guitarrero, on a trouvé du maïs dans un contexte précéramique que l'on peut dater de 5780 à 1000 av. J.-C., les calculs font remonter le plus ancien maïs à environ 3000-2000 av. J.-C. (Smith, 1980, p. 122), ce qui correspond à la période moyenne illustrée par le complexe III de la grotte de Guitarrero. Mais cette datation reste bien vague.

À Ayacucho, on a découvert des preuves de la culture du coton, du maïs et d'autres plantes durant la phase « Chihua », située entre 4300 et 3100 av. J.-C. (MacNeish *et al.*, 1970, p. 38). W. Gainat (MacNeish *et al.*, 1970, p. 38), un spécialiste de ces questions, estime que le maïs primitif d'Ayacucho appartient au complexe *confite morocho*, et qu'il était issu d'une domestication indépendante. En fait, il est sûr que le maïs était déjà cultivé vers 3000 av. J.-C., avant que la poterie n'atteigne les Andes péruviennes : c'est ce que confirment les découvertes le long de la côte, comme celles de Huarmey mentionnées plus haut (dans ce dernier cas, il est toutefois possible que l'introduction du maïs ait été plus tardive). On ne connaît pas de maïs dans les sites proches du III^e millénaire av. J.-C. tel celui de Huaca Prieta, mais il été trouvé dans les sites du II^e millénaire av. J.-C., à Aspero (Supe), par exemple, ou à Los Gavi-lanes (Huarmey) — tous deux sur la côte centrale.

En ce qui concerne le coton (*Gossypium barbadense*), qui joue un rôle important à cette époque, il n'existe, autant que l'on sache, que quatre espèces cultivées, dont deux appartiennent au Nouveau Monde (*G. barbadense* et *G. hirsutum*). L'origine de ces cotons intéresse les généticiens depuis qu'ils ont découvert que ces deux espèces sont allopolyploïdes. C'est-à-dire que ce sont des espèces hybrides qui se sont différenciées en ajoutant un certain nombre de chromosomes du coton cultivé en Asie à un coton de forêt du Nouveau Monde (Towle, 1961, p. 64). On a tendance à considérer qu'il se produisit une fusion entre une plante forestière du Pérou (*G. raimondii*) ou un ancêtre similaire, et un coton cultivé asiatique, probablement *G. arboreum*. Mais par ailleurs le *G. hirsutum*, qui est méso-américain, remonte, au Mexique, aux années 5 800 ans av. J.-C. environ, ce qui exclut une possible influence asiatique dans l'hybridation, et signifie donc une domestication indépendante. Nous sommes conduits à supposer que le *G. barbadense* des Andes pourrait également résulter d'une hybridation locale, indépendante de toute influence asiatique. Il n'est pas sans intérêt de noter qu'il existe au Pérou une autre variété forestière, ou plus exactement une variété non cultivée du *barbadense*.

Le coton a joué un rôle majeur dans le développement économique et social de la côte, permettant, entre autres, la fabrication de filets et de cordages utiles pour la pêche, et par là même une exploitation accrue des ressources marines.

Il n'y a pas de doute que la nouvelle économie favorisa singulièrement les habitants de la côte, car elle leur permettait de combiner la production abondante de la mer avec les récoltes des collines et des zones humides à proximité des rivières descendant de la cordillère.

Les sites archéologiques qui ont été étudiés le long de la côte reflètent une structure générale néolithique — avec des tertres formés par les débris des activités domestiques —, tout en présentant de nombreuses variantes dans leur organisation, les techniques de construction, etc., ce qui nous interdit de

parler pour cette époque d'une seule culture. Il s'agit plutôt de développements locaux, associés à certains contacts interrégionaux.

D'une manière générale, les groupes avaient tendance à s'établir à proximité de la mer ou de sources d'eau douce permettant de pratiquer l'horticulture, bien que les villages soient toujours situés loin des torrents, ce qui a conduit certains archéologues à supposer que, dans le choix géographique des établissements il était tenu compte davantage des possibilités de pêche et de ramassage de coquillages que de l'agriculture. Le fait qu'aucun site n'ait été découvert dans les vallées n'est pas une indication définitive, car les occupations ultérieures ont intensivement et extensivement utilisé les vallées pour les cultures, effaçant les indices plus anciens qui avaient pu exister. Les sites connus se trouvent généralement dans des lieux désertiques, ce qui a facilité leur conservation.

Le site le mieux étudié est celui de Huaca Prieta, dans la vallée de la Chicama. Il a fait l'objet de fouilles en 1946 sous la direction de Junius Bird. Huaca Prieta est une petite butte de 12 mètres de haut, formée par l'accumulation de strates de déchets et autres débris abandonnés par les occupants successifs. Elle s'élève au bord de l'ancien lit de la rivière Chicama, sur la côte septentrionale du Pérou, à quelque 4 kilomètres du lit actuel, près d'une petite crique du nom d'El Brujo. Une plage moderne sépare la butte de la mer. C'est une zone apparemment peu propice à la pêche, car la plage est pleine de pierres, la mer est quelque peu agitée et il n'existe pas de port naturel offrant une protection contre les vents.

John Hyslop édite depuis des années les notes posthumes de Bird sur ses fouilles à Huaca Prieta (Bird et Hyslop, 1985). Huaca Prieta fut le siège d'une longue occupation précéramique, de 3000 à 1200 av. J.-C., comme il a pu être précisé par les radio-isotopes (Bird et Hyslop, 1985, p. 53). Suivant l'évaluation critique pratiquée par Hyslop (Bird et Hyslop, 1985, p. 245 *sq.*), si le site ne révèle aucun changement drastique durant cette longue séquence temporelle, certaines évolutions ne sont toutefois pas dénuées de signification. Dans la phase la plus ancienne — n° 6 — on trouve déjà tous les composants caractéristiques de la période. Pourtant, les maisons typiques des périodes ultérieures sont absentes et on ne discerne des signes d'utilisation domestique que dans certaines zones, comme s'il s'agissait de campements. La pêche était une activité manifestement très importante, comme on peut le déduire de l'abondance de filets de pêche, d'hameçons et d'arêtes de poisson trouvés lors des fouilles. Dans la phase suivante — phase 5 dans la séquence stratigraphique — apparaissent les premières décorations à la fois sur les textiles et sur les gourdes. Les textiles sont tissés selon la technique primitive dite du « tressage » ; la décoration est réalisée par teinture de certains fils en bleu ou en rouge, ou simplement en laissant aux fils leur couleur naturelle brune ou blanche. Les motifs figurent des créatures zoomorphes, en général des oiseaux

aux ailes déployées et vus de profil, de même que des serpents à double tête et des êtres anthropomorphes. Les gourdes sont décorées à la pyrogravure et exhibent des figures zoomorphes et anthropomorphes. La technique textile devint très importante à partir de la phase 4 et particulièrement durant cette phase elle-même. Les plus remarquables exemples de textiles décorés de dessins géométriques et figuratifs datent de cette période, et au même moment apparaissent de nouvelles techniques décoratives destinées à être développées ultérieurement. En phase 4, on observe également une transformation dans l'alimentation, avec une réduction marquée de la consommation de poissons et de volailles (et aussi de la production d'objets en pierre). La phase 3, aux alentours de l'an 2000 av. J.-C., est un âge de changements majeurs dans de nombreux domaines, notamment les textiles. La production augmenta et gagna en diversité sur le plan technique, mais les matériaux tissés (les gourdes décorées aussi) diminuèrent et se simplifièrent. Au cours de la phase 2, cette tendance se poursuivit; on note par ailleurs dans l'alimentation, une évolution du poisson vers les crustacés, et une plus grande production d'objets réalisés avec des coquillages. La phase la plus récente se caractérise par une nouvelle simplification de la décoration des textiles et la disparition des dessins figuratifs. La céramique apparaît plus tardivement, dans un même contexte économique. En réalité, hormis ces changements, l'histoire de Huaca Prieta révèle une population singulièrement conservatrice, comme Bird l'a souligné dans ses notes préliminaires (Bird et Hyslop, 1985, p. 253).

Au cours de ses fouilles, Bird a découvert une architecture de pierres rondes formant des murs adhérent aux débris, puis ouvrant sur de petites maisons enfouies dans le sol, jusqu'à 1,6 m de profondeur, d'un plan ovale ou carré. Les maisons étaient, semble-t-il, reliées à un grand mur de soutènement, encore visible. Elles étaient réparties sans ordre particulier, avec de petites portes et des escaliers pour communiquer avec la surface. Les toits de la majorité d'entre elles étaient, apparemment, supportés par des poutres de bois.

Ces constructions occupaient seulement la partie supérieure de la *huaca*, signe que dans cette région les techniques de construction se développèrent lentement durant tout le III^e millénaire av. J.-C. Une situation similaire se rencontre plus au sud, dans la vallée de Virú, dans un endroit également proche de la mer, où W. Strong et C. Evans (1952) ont fouillé un autre tertre similaire, appelé Cerro Prieto de Guanape. Ils y ont trouvé des maisons bâties grossièrement, avec des murs d'argile moulés à l'eau de mer, et disposées irrégulièrement.

L'étude de ces sites septentrionaux indique clairement que le développement social dans la première moitié du III^e millénaire consistait essentiellement en une vie de village (ou établissement) qui tendait à fonctionner comme une unité de production et de consommation autarcique, bien qu'il existe des signes de relations, probablement par mer, avec des populations

lointaines, telles que celles de Valdivia dans la région du Guayas, qui à cette époque connaissaient la poterie. Dans la tombe 903, Bird a trouvé des calebasses avec des motifs pyrogravés évoquant le style de la phase 3 de la céramique valdivienne (Bird et Hyslop, 1983, p. 71); il n'y eut pourtant dans le Pérou de cette époque aucun essai de fabriquer des poteries, et la technologie ne fut pas adoptée avant les premiers siècles du II^e millénaire av. J.-C.

Ces toutes dernières années, on a découvert dans divers sites des figurines de terre crue, dont des imitations de vases-calebasses. Dans la phase Mito du site de Kotosh (Huasnaco), il existe des objets d'argile non cuite, des pièces miniatures représentant des figures anthropomorphes, des gourdes et des vases qui sont sans doute des imitations de gourdes fendues en deux ou de mortiers de pierre. Sur la côte à Aspero (vallée de Supe) et à Bandurria (près de Huaral, au nord de Lima), on a trouvé des poupées dans le même style. Le procédé par lequel l'argile est chauffée et se transforme en céramique était encore inconnu. La poterie proprement dite n'apparut pas dans les Andes centrales avant 1800-1500 av. J.-C.

Il semble donc qu'à Huaca Prieta, les changements les plus marquants résultèrent de ses contacts sporadiques avec le monde extérieur; cette culture occupait une position intermédiaire entre le Néolithique avec les poteries des Andes septentrionales et le développement généralisé qui intervint plus au sud, sur la côte d'Ancash et de Lima, et qui rompit avec le modèle dominant de l'établissement villageois pour constituer l'origine des centres urbains des Andes.

Au sud, de la vallée de Casma aux vallées de Lima, les dernières années du III^e millénaire et les premières du II^e millénaire av. J.-C. furent le théâtre d'un vif développement économique, qui influença également la côte septentrionale. Près de la vallée de la Moche, entre Chicama et Virú, on a découvert à Alto Salaverry (Pozorski et Pozorski, 1979), un village très complexe, avec une majorité de maisons semi-souterraines, comme celles de Huaca Prieta et de Cerro Prieto, simples et arrangées sans ordre apparent, aux côtés de constructions d'une nature apparemment communautaire. Ces complexes rectangulaires, qui pourraient avoir eu une fonction publique, ou du moins non entièrement domestique, combinent enclos, plates-formes et tombes. Ils sont plus élaborés sur le plan architectural que les unités domestiques; leur conception et leur construction ont à l'évidence été planifiées. À côté d'eux se trouve une enceinte ayant la forme d'un patio encastré et circulaire; celle-ci fut plus tard constamment associée aux centres cérémoniels polyvalents, et semble avoir servi à la fois d'observatoire solaire et de calendrier. Deux seuls autres sites précéramiques présentent des structures de ce type : Piedra Parada dans la vallée de Supe, et Salinas dans la vallée de Chao. Ce dernier est très proche de Alto Salaverry, ce qui pourrait signifier que ce type d'architecture est originaire du Nord, bien que dans l'état actuel des connaissances, il ne puisse s'agir que d'une hypothèse. Après le II^e millénaire, et notamment en

relation avec des sites de poterie ancienne, les puits circulaires formeront une partie importante des temples : c'est le cas de Chavín de Huántar, un célèbre centre cérémoniel du début du I^{er} millénaire av. J.-C.

On ne connaît pas de sites aussi anciens que Huaca Prieta le long de la côte centrale, mais il est possible que la vie des villages, durant la première moitié du III^e millénaire, ait ressemblé à celle étudiée sur ce site. On connaît mieux les sites appartenant à la période comprise entre 2500 et 1500 av. J.-C. Avant d'arriver à Casma, dans le Nord, on rencontre le lieu-dit de Los Chinos, dans la vallée de Nepeña : là, des groupes de maisons en pierre, la plupart semi-souterraines, sont disposés sans plan dans les collines qui forment la vallée. On reconnaît des maisons isolées et des complexes de maisons — comme à Alto Salaverry — dont les murs sont faits de pierres de taille irrégulière, cimentées avec de l'argile, les pierres étant arrangées de telle façon que la face intérieure des murs soit presque plane. Et aussi des maisons rondes, rectangulaires et carrées, semi-souterraines — à une profondeur atteignant 1,5 m par rapport à la surface — avec des dimensions en moyenne de 1,5 × 1,8 m. Dans plusieurs enclos, on note une tendance à orner les murs de motifs géométriques dessinés avec les pierres elles-mêmes. Le problème est qu'aucun examen suffisant n'a été pratiqué sur ce site pour déterminer l'âge exact et la séquence interne de ses divers composants.

À Casma, quelques kilomètres au sud de la vallée, se trouve l'un des sites les plus spectaculaires de l'époque, Las Aldas, qui renferme un vaste complexe de bâtiments ayant des fonctions publiques. C'est l'un des sites les plus anciens comportant des constructions de forme pyramidale. L'une d'entre elles, la plus importante, est un édifice central doté de sept plates-formes construites sur la base d'une colline naturelle. Les maisons n'étaient pas souterraines, mais bâties sur le roc, avec des murs suffisamment solides pour tenir par eux-mêmes sans le support des débris qui les recouvraient de nos jours. La principale construction du site date de l'âge de la poterie, soit de la première moitié du II^e millénaire; cet énorme complexe cérémoniel fut donc actif surtout entre les années 1800 et 1200 av. J.-C.

Un autre site, à proximité de Las Aldas, vers le sud, dans le ravin de Las Culebras, se compose d'un complexe architectural d'habitations et de bâtiments publics. Las Culebras est situé sur la rive sud d'une baie, non loin du lit d'une rivière aujourd'hui asséché. Le site est complètement enfoui; plusieurs types de structures ont été dégagés. Certaines consistent en de petites unités carrées ou rectangulaires, avec des murs aux pierres irrégulières, leur face intérieure présentant une surface plate comme à Los Chinos (Huarney); d'autres en de grands bâtiments, dont les murs comportent des décorations de structure architecturale, avec des niches rectangulaires sur la face interne des enceintes. Un troisième type consiste en divers bâtiments construits sur des terrasses bordées par d'importants blocs de pierre — de grosses pierres dressées pour

produire un effet ornemental. Comme à Las Aldas, les terrasses s'accrochent aux plis d'une colline, de la mi-pente jusqu'au sommet. Dans la partie centrale, on peut admirer plusieurs séries de gradins de pierre, qui vont de la terrasse la plus élevée jusqu'au plus bas de la dernière terrasse. Il y a aussi des corridors et des constructions dont on ignore la destination. Les murs de plusieurs maisons ont sans doute été couverts d'argile; certaines comportaient plusieurs étages. Une fois encore, l'analyse archéologique du site est demeurée insuffisante, mais il est clair qu'il appartient à la période qui nous concerne.

En nous déplaçant vers le sud, nous rencontrons le complexe d'Aspero, qui présente de nouveaux et très intéressants éléments. Nous avons affaire ici à une série d'édifices publics en forme de tertres, associés aux quartiers d'habitation, qui forment un bourg similaire à ceux qui seront plus tard caractéristiques des centres cérémoniels, à savoir des habitations groupées autour des bâtiments publics. Robert Feldman (1980) a fouillé l'un de ces tertres, celui de Huaca de Los Idolos, une pyramide dont l'apex comporte une série d'enceintes que l'on interprète comme les parties d'un temple ou d'un complexe cérémoniel. Cette formation pyramidale n'est pourtant qu'un élément d'un ensemble de bâtiments situé sur une colline et dans ses replis, près de la vallée de Supe. Il existe six tertres principaux, certains groupés en paires, d'autres isolés, qui pourraient avoir été construits à différentes périodes et pourraient aussi avoir coexisté; plus onze autres tertres secondaires, et un vaste espace riche en vestiges d'origine domestique. Il faut noter l'absence de toute orientation pour ce que l'on pense être des édifices cérémoniels. Ils suivent plutôt la topographie du terrain, dont les replis servaient de fondations aux structures architecturales. La topographie semble aussi avoir dicté le choix de rassembler ou non les bâtiments publics. Le caractère « public » de ces bâtiments fait référence non seulement à leur fonction — apparemment cérémonielle ou communautaire — mais aussi au fait que leur construction exigeait plus de travail que n'en demandait une unité domestique.

Plusieurs tertres d'Aspero furent élevés grâce à une technique quasi généralisée dans la région centrale du Pérou de cette époque. Les tertres étaient remplis de pierres placées dans des conteneurs de roseaux ou de joncs solides (formant une sorte de caisse), disposés l'un à côté de l'autre et finalement maintenus en place à chaque extrémité par des murs de pierres de taille. Cette technique était utilisée pour les bâtiments publics, généralement associés à un culte, et mobilisait une force de travail à l'échelle de la communauté.

Le site d'Aspero est contemporain de Huaca Prieta; selon l'examen au carbone 14 (Feldman, 1980, p. 246), il était actif entre le début et le milieu du III^e millénaire av. J.-C. Il existe quelques datations plus anciennes, mais elles sont isolées et non significatives.

Cette organisation complexe des établissements côtiers de l'époque pré-céramique se retrouve plus au sud, avec une tendance plus marquée vers

l'uniformité. W.E. Wedt (1964) a étudié l'un de ces sites, à Río Soco, qui consiste en un groupe de tertres au nord de la vallée de Chancay, presque au bord de la mer, sur la rive méridionale d'un lit de rivière asséché. À proximité des vestiges d'habitations, avec des résidus de plantes cultivées et de produits de la mer, se trouvent six grands tertres, entourés de plus petits, comme à Aspero. Les maisons sont regroupées en unités isolées, sans ordre apparent. Le plus grand tertre, le n° 6, révèle une architecture basée sur de larges pierres, et des blocs de coraux et d'os de baleine. Le tertre n° 7 englobe plusieurs bâtiments; c'est le centre le plus complexe.

À l'inverse des bâtiments publics, les unités domestiques étaient construites simplement, avec un plan rectangulaire, des murs de pierre bas enduits de terre, qui servaient de fondations pour une structure de troncs et de joncs supportant le toit. Selon Engel (1958), on a découvert également les vestiges de magasins ou entrepôts.

L'étude des entrepôts d'alimentation, construits comme des éléments architecturaux et toujours associés avec un établissement, a été récemment étayée par l'analyse d'une structure de ce type, creusée dans le sable et préparée spécialement pour remplir cette fonction, sur le site de Los Gavilanes, Huarmey (Bonavia, 1982), à la fin du III^e millénaire av. J.-C. Dans les Andes, les magasins d'alimentation fournissaient la base de la subsistance et de la reproduction du système urbain, et normalement chaque cité avait ses magasins communaux et étatiques, différents des réserves de caractère purement domestique; ils garantissaient, pour la communauté et ses dirigeants, la nourriture et l'habillement, et représentaient aussi le moyen, pour le centre urbain, de soutenir les travaux publics, la construction d'édifices religieux, etc.

Plus au sud, dans la vallée de Chillón au nord de Lima, on a étudié un complexe datant de la première partie du II^e millénaire. Le site de Paraíso est proche de l'embouchure de la rivière Chillón, à quelque deux kilomètres de la mer; il représente le stade final du processus d'évolution de la technologie textile, lequel comptait trois stades distincts suivant les archéologues Moseley et Barret (1969). Dans la phase la plus ancienne, baptisée Playa Hermosa (Le beau rivage), la technique dominante était celle des fils « tressés », tandis que dans la seconde phase dite Conchas (Les coquillages), le tissage se complexifia avec l'addition de paires séparées. La troisième et dernière phase baptisée Gaviota (La mouette) vit les paires séparées devenir la texture dominante. Cette séquence, qui vaut apparemment pour toute la côte près de Lima, n'était pas forcément respectée, ni au plan chronologique, ni au plan des composants, dans d'autres localités où l'on a trouvé ces diverses techniques textiles, mais dans un ordre différent, ou sans séquence particulière. C'est le cas d'Aspero, de Los Gavilanes et de Huaca Prieta. Selon ce modèle chronologique, au cours du premier stade, les sites étaient de petite taille et couvraient seulement quelques centaines de mètres carrés tandis que

dans le stade final ils atteignaient une superficie de plusieurs milliers de mètres carrés. Patterson (1971) déclare qu'une centaine d'individus habitaient un site donné au début de la période, tandis qu'ils étaient 1 500 à la fin de la phase Gaviota. Les phases initiales concernaient les basses vallées entre les années 2500 et 1900 av. J.-C., la phase Gaviota correspond à 1900-1750 av. J.-C., au moment où la poterie fut introduite sur la côte centrale. Paraíso appartient à cette dernière période. C'est aussi le plus grand site de l'époque; il consiste en un vaste ensemble architectural, s'étendant sur 50 à 60 hectares, avec des quartiers d'habitation denses et plusieurs enceintes d'un caractère public. Les constructions sont réalisées avec des pierres de champ, enduites de boue et recouvertes de stuc. Certains de ces murs sont ornés de simples lignes taillées dans le stuc, comme des graffitis, et formant de vagues figures.

Autant qu'on le sache, il n'existe pas de sites similaires plus au sud, où tout indique que la vie se déroulait dans le cadre strict du village, comme on peut le voir dans les quelques localités qui ont été étudiées au sud de Lima. Dans la vallée de l'Asia, il a été possible d'étudier un village regroupant des huttes de roseaux : celles-ci sont rectangulaires (Unité 1), et apparaissent sous la forme d'un petit tertre de quelque 15 mètres de pourtour et 1 mètre de haut. Les murs des bâtiments sont faits d'argile; seules leurs bases subsistent, d'une hauteur aujourd'hui d'environ 80 centimètres, mais il est probable que les murs d'origine n'étaient pas tellement plus hauts. Ces murs entourent une enceinte rectangulaire de quelque 12,5 m de long, avec des pièces intérieures et une entrée face au nord. Ce village a pu être daté de la fin du II^e millénaire (environ 1314 av. J.-C.).

En descendant plus au sud, nous entrons dans les vastes régions désertiques d'Ica; on peut identifier plus clairement le modèle du village néolithique, comme sur le site d'Otuma, près de Paracas, un établissement de pêcheurs et de ramasseurs de coquillages datant de la même période.

Il est ainsi manifeste que le long de la côte correspondant aux Andes du Marañón, la culture néolithique était entrée dans une phase de désintégration, que l'on peut attribuer fondamentalement aux changements survenus dans l'ordre social, avec l'apparition d'un secteur de la population associé aux temples et le développement simultané de centres cérémoniels, dont les bâtiments publics se différenciaient des maisons d'habitation par leur style et leur taille.

Il convient de noter que ce processus intervint dans un cadre autarcique qui entraînait des différences locales dans le développement. Cette autarcie n'interdisait toutefois pas un certain niveau de contacts, ce que nous pouvons déduire de l'apparition simultanée de certaines idées et techniques de construction dans les centres les plus proches; d'où une certaine ressemblance entre les sites de Huaca Prieta, Cerro Prieto, Las Culebras, Aspero, etc. De même, certains matériaux découverts sur ces sites traduisent un niveau de commerce significatif en produits et/ou en matières premières.

La variété et la tendance à l'autarcie produisent des formes différentes. Dans les régions montagneuses, tout indique un processus plus uniforme, comme s'il s'agissait de la diffusion d'une culture unique, avec des modèles de comportement formalisés.

Selon toute apparence, les versants orientaux des Andes, dans la région des grands fleuves Marañón et Huallaga, avaient une importance considérable, et leur influence se faisait sentir dans les parties centrales et occidentales de la cordillère. La région est de climat tempéré, avec des pluies constantes pendant l'été (qui dure environ six mois); elle offre des conditions très favorables pour l'adaptation des plantes méso et macrothermiques. Ces hautes terres conviennent aussi aux arbres fruitiers, et elles sont riches en gibier — cerfs, lapins, viscaches (*Sylvilagus* sp. et *Lagostomus crassidens*) et autres espèces. Le cycle des précipitations facilitait aussi la culture du maïs, sans besoin de travaux d'irrigation et d'une préparation élaborée du sol. Le manioc (*Manihot utilissima*) poussait sans grand problème, ainsi qu'une grande variété d'arbres fruitiers. Toute la zone était en relation étroite avec la forêt amazonienne tout proche et les Andes humides du Nord.

À cette période apparurent, en association avec des villages dont les maisons étaient bâties de pierre et de boue, des bâtiments dont la fonction semble avoir été cérémonielle : ils consistaient en une enceinte avec, en son centre, un foyer très sophistiqué doté d'un système souterrain pour le tirage. Le premier site de ce genre a été découvert récemment, aux débuts des années 1960, près de la ville de Huánuco, dans le Kotosh (Izumi et Sono, 1963). La phase précéramique, dite Kotosh Mito, y est représentée par une série de bâtiments de ce genre auxquels ont été donnés les noms de Temple du Nord, Temple Blanc, Temple des Petites Niches, Temple des Mains Croisées, etc. Ce sont des enceintes carrées, délimitées par des murs de pierres des champs cimentées avec de l'argile, et aussi de pierres taillées, avec des bords arrondis et une face plate dressée. Dans certains cas, comme celui du Temple des Mains Croisées, les murs subsistent dans leur intégralité, de sorte que l'on peut apercevoir sur la face interne des murs de l'enceinte, des niches rectangulaires et étroites, perpendiculaires au sol, dans lesquelles on a retrouvé des restes d'os, comme s'il s'agissait d'offrandes. Sous deux de ces niches se trouvent des représentations grandeur nature de deux mains — plutôt des bras en fait — modelées en terre et croisées l'une sur l'autre. Le centre de l'enceinte est occupé par une section, généralement à deux niveaux, avec une sorte de banc entourant une petite cour ou patio, au milieu de laquelle est situé le foyer. Le foyer est soigneusement creusé dans le patio et comporte un tuyau souterrain qui court horizontalement de sa base jusqu'à l'extérieur, pour apporter de l'air. L'examen d'une coupe transversale de l'un de ces foyers a montré qu'ils furent probablement utilisés pendant longtemps, puis restaurés et réutilisés à nouveau. Ces foyers servaient peut-être à entretenir une flamme permanente

— vu la difficulté à l'époque d'allumer un feu —, au sein d'un espace clos et protégé par une toiture, avec un certain rituel et des préposés à cette tâche. Sur le site de Paraíso, sur la côte de Lima, des éléments similaires ont été trouvés, mais ils ne sont pas très courants dans les établissements côtiers.

Ils se rencontrent en revanche fréquemment dans les sites de la région, à Tantamayo (Huánuco), où E. Bonnier et C. Rosenberg ont découvert les vestiges d'enceintes de la période précéramique (Bonnier *et al.*, 1985), et sur le site de Piruru, en association avec des habitations souterraines. Sur le site de La Galgada, dans l'ouest de la chaîne (province de Pallasca, Ancash), des bâtiments de ce type sont dans un excellent état de préservation. Au centre des enceintes se trouvent un four et un foyer central; les murs sont décorés de petites niches et les sols sont polis. Comme dans le temple de Kotosh, on entre par un porche qui ouvre sur un hall carré, au centre duquel se trouve le foyer circulaire; l'air parvient par un tuyau en pierre dont l'ouverture sur l'extérieur est située sous le seuil du porche; un banc, de nouveau, entoure le foyer. T. Grieder a fait une découverte semblable à Santiago de Chuco, sur un site dénommé Pajillas (Bueno et Grieder, 1979) et les fouilles de R. Burger à El Callejón de Huaylas, ont mis à jour d'autres enceintes du même type, appartenant aussi bien à la période précéramique qu'aux phases anciennes de la poterie.

Quand la poterie fut introduite dans cette région, ce système de temples était déjà complètement développé et s'était répandu sur une très large zone, jusqu'à Cajamara au nord et couvrait pratiquement toute la chaîne des Andes du Marañón. La diffusion de la poterie, du nord vers l'est (?) fut un événement qui donna un coup de fouet au processus en cours dans les Andes centrales et renforça les tendances que nous avons exposées à grands traits dans ce chapitre, mais ce ne fut pas une source d'innovations technologiques majeures.

Selon les données disponibles, la poterie atteint les Andes centrales dans la première moitié du II^e millénaire av. J.-C., et se répandit dans toute la région entre les années 1800 et 1200 av. J.-C., le long de la côte et dans les zones de montagne. Comme mentionné ci-dessus, l'usage de terre non cuite pour mouler de petites figurines se rencontre dans divers endroits, le long de la côte et sur les hautes terres, par exemple à Aspero (Feldman, 1980), Kotosh Mito (Izumi et Terada, 1972: planches 51 a-b), Bandurria, près de Huacho (Rosa Fung, communication personnelle), Paraíso (Engel, 1966, pl. VI-1) et Asia (Engel, 1963, p. 82). On pourrait penser que ces communautés découvriraient les vertus plastiques de l'argile au cours de leur développement autonome et donc trouvaient leur propre chemin vers la poterie, mais il se trouve que, presque par coïncidence, la poterie apparaît sur ces mêmes sites seulement quelques années plus tard, revêtant l'aspect d'un art déjà complètement formé, et reflétant manifestement une longue tradition. Nous savons que cette tradition trouve son origine, au moins partiellement, dans la culture de

Valdivia en Équateur. Il ne serait donc pas surprenant que l'apparition quasiment simultanée de ces objets moulés avec de l'argile non cuite soit la conséquence des premiers contacts entre les peuples des Andes centrales, vivant toujours dans une phase précéramique, et ceux qui habitaient le long de la côte, là où prospérait la culture Valdivia. Indépendamment de la ressemblance, déjà notée, entre les motifs de la poterie Valdivia 3 et ceux qui couvrent les gourdes pyrogravées de Huaca Pietra, on a trouvé sur le site de Los Gavilanes, dans la vallée du Huarmey (Bonavia, 1982, p. 143), une perle de *Spondylus*, un coquillage que l'on ne trouve que dans le Nord, et non dans les eaux du Pérou ou du Chili.

Le *Spondylus princeps* ou *Mullu* est un mollusque très apprécié des anciens Péruviens qui l'utilisaient dans nombre de cérémonies, en particulier dans celles du culte de l'eau. Mais, pour obtenir ce coquillage, ils devaient nécessairement se tourner vers les populations des côtes du Guayas et de Manabí, et exceptionnellement vers celles de Tumbes. Il semble que la demande pour le coquillage était liée à sa valeur en tant qu'indicateur du phénomène climatique connu sous le nom d'El Niño : une alternance d'années très pluvieuses et de périodes de sécheresse, causée par l'avancée et le recul du courant marin chaud d'El Niño. Le *Spondylus* étant un coquillage extrêmement sensible à la température et doué d'une grande capacité de mouvement, il apparaissait et disparaissait selon les fluctuations d'El Niño. Les prêtres péruviens pouvaient donc prédire le climat, simplement en notant la présence, l'abondance et la latitude du *mullu*. Le *mullu* était également recherché pour les perles des colliers, les parures, les objets rituels, etc., et très apprécié dans toute la région, de sorte que le commerce des *Spondylus* était l'une des activités économiques les plus largement répandues, et se pratiquait sur de très grandes distances.

L'arrivée de la poterie n'eut certainement pas un effet identique dans toutes les Andes centrales. Dans chaque cas, le nouvel art se trouva une niche dans la communauté, en s'adaptant aux conditions et aux besoins locaux, au plan de la forme et de la fonction ; il acquit ainsi, dès le premier moment de son adoption, des caractéristiques locales et régionales. De la même façon, ce processus d'adaptation régionale s'exprima dans la diversité des modes de fabrication de la céramique, ainsi que dans celle des techniques employées pour réaliser des pièces difficiles à mettre en forme : c'est pourquoi les productions de certains foyers ont une apparence primitive, tandis que d'autres paraissent très développées.

Ces remarques permettent de comprendre l'hypothèse avancée par Rosa Fung (1972) d'une invention de la poterie indépendante et propre à la côte centrale. Si cela était le cas, on pourrait également supposer que la connaissance de la céramique se diffusa à travers le Pérou, à partir de trois centres majeurs : l'un dans les Andes septentrionales, l'un sur la côte centrale et le dernier dans l'Est amazonien. En tout état de cause, ces trois « foyers » corres-

pondent en fait aux trois principales tendances morphologiques de la poterie ancienne du Pérou. Ainsi les potiers de la côte, comme définis par Fung, auraient introduit le vase avec un bec tubulaire, et le pot sans bec, réalisant ainsi la poterie la plus différenciée. Le foyer de l'Est aurait été responsable de l'apparition des vases à double bec et à anse en forme de pont, de même que des décorations peintes après cuisson; ces céramiques se répandirent dans toutes les régions méridionales, en particulier à Ica et à Ayacucho-Andahuaylas. Le foyer du Nord aurait introduit les jarres au cou bas et large, les bols peu profonds, et un peu plus tardivement, les vases à anse étrier. Toutes ces formes étaient naturellement associées avec diverses lignes communes aux trois foyers, et à des techniques de fabrication similaires. Parmi ces formes communes, il faut mentionner les formes fuselées, qui existaient seulement dans les phases initiales et disparurent au début du I^{er} millénaire av. J.-C.

Il est intéressant de noter que, dans la région centrale du Pérou, coïncidant avec la poterie qui serait, suggère Rosa Fung, d'origine locale, le développement urbain avait déjà atteint des proportions considérables, comme montré plus haut. C'était aussi la zone où quelques temps après, au cours du I^{er} millénaire, allait s'épanouir la civilisation de Chavín, célèbre pour son raffinement économique et social. De la même façon, la poterie de « type oriental » coïncide avec le type néolithique que l'on trouve sur les marges méridionales de l'aire de Chavín et le type « septentrional » avec la poterie trouvée au nord de cette même région.

Dans la région d'Ancash et de Lima, l'urbanisation fut menée à son terme, c'est-à-dire qu'apparurent des zones qui se différenciaient des établissements de type rural ou de type village par le nombre des constructions publiques et des services communautaires et le fait qu'ils étaient l'élément central du groupe de bâtiments. À ce jour, l'urbanisation a été surtout étudiée dans les vallées côtières, qui s'enrichirent grâce à une prospère agriculture irriguée. Le développement des établissements urbains ou proto-urbains de cette époque était également associé à leurs fonctions religieuses, dont la plus importante devait être de prédire la saison des pluies et celle de la sécheresse, en s'aidant d'observations astronomiques. L'agriculture côtière dépendait fondamentalement des cours d'eau descendant du versant occidental des Andes. Pendant la plus grande partie de l'année, ceux-ci ont de basses eaux, mais en été, de janvier à mars, les précipitations dans les montagnes enflent les rivières, provoquant des inondations dans les vallées côtières, mais permettant aussi l'irrigation. Dans le Nord surtout, il fallait canaliser les eaux de crues, qui, sinon, pouvaient devenir catastrophiques. Tout cela demandait des calendriers appropriés, une grande attention aux conditions météorologiques et la prédiction des événements cosmiques. Comme nous l'avons mentionné plus haut, la mer — avec ses poissons et ses mollusques — contribuait également largement à la prospérité de la région.

Il se trouve que l'un des sites les plus actifs dans la période de la poterie ancienne (1800-1200 av. J.-C.) était le centre cérémoniel de Las Aldas, fondé, nous l'avons vu, dans la seconde moitié du millénaire précédent. Fung (1972, p. 23) écrit à ce sujet : « La construction du temple de Las Aldas nécessita le concours de nombreux travailleurs pour préparer le sol ; extraire les pierres des carrières, les transporter, les positionner ; couper, sécher et tresser les joncs avec lesquels fabriquer le réseau de paniers supportant les structures de pierre des plates-formes. Tout ceci était exécuté avec une technologie rudimentaire, et naturellement demandait un grand investissement d'énergie humaine. Les travailleurs devaient venir de la vallée de Casma et des autres vallées voisines de Culebras et de Huarmey. Quel que soit l'endroit d'où provenait la main-d'œuvre, il fallait qu'elle soit contrôlée et coordonnée par un groupe d'hommes qui savaient précisément quels ordres ils devaient donner, qui étaient capables de commander ou qui y avaient été habilités. Las Aldas avait été choisi comme le bon site pour ériger un centre cérémoniel parce qu'en dépit de son éloignement, il était situé à une distance permettant des communications faciles et rapides avec les centres peuplés des vallées voisines, en particulier avec la vallée de Casma [...]. L'arrangement, immédiatement autour du temple, de certaines pierres orientées avec soin, et la même orientation à l'œuvre dans le temple — un trait que l'on retrouve dans d'autres temples de la vallée de Casma comme à Sechín Alto —, suggère une pratique avancée de l'observation astronomique. »

Las Aldas, à l'évidence, n'était que l'un des divers complexes cérémoniels qui apparurent à cette époque, au début du II^e millénaire av. J.-C. Carlos Williams (1980, p. 401) fait remarquer qu'au moins trois composants architecturaux devinrent partie intégrante de la technique de construction publique en ce temps : les tertres ou pyramides ; les puits circulaires ou cours circulaires en contrebas ; et les temples au plan en forme de « U ». Tous ces éléments dérivèrent de modèles précédents de l'âge précéramique, au III^e millénaire ; et à leur tour ils devinrent le modèle des centres cérémoniels qui allaient dominer le paysage des Andes du Marañón au cours du I^{er} millénaire av. J.-C.

Plusieurs de ces composantes, les cours circulaires en contrebas par exemple, semblent être originaires du Nord, comme on peut le déduire de leur apparition sur les sites précéramique de Alto Salaverry et de Salinas de Chao. D'autres formes, telles les structures en U, viennent plutôt de la côte centrale, plus précisément des vallées de Chillón, Rimac et Lurín, autour de Lima. Les plates-formes de type pyramidal, toutefois, sont apparues dans les deux zones. À ces caractéristiques côtières, il faudrait naturellement ajouter les éléments des hautes terres et de l'Est, tels que les enceintes de Kotosh (le Temple des Mains Croisées, etc.) qui étaient également un héritage de l'ère précéramique.

Certaines vallées, notamment la vallée de Casma, accumulèrent à cette époque des richesses fabuleuses. On y édifia des centres cérémoniels dont l'ampleur est comparable seulement aux centres urbains de l'époque classique. Le plus important d'entre eux était Sechín Alto — près de deux kilomètres de long sur presque un kilomètre de large — ; son immense pyramide est considérée par Julio C. Tello (1965) comme la plus grande œuvre d'architecture jamais réalisée sur la côte péruvienne. Sa base mesure 200 x 350 mètres, et elle s'élève quelque 35 mètres au-dessus du fond de la vallée. Devant la pyramide, s'étend une vaste avenue se composant de cours ou patios répartis sur plusieurs niveaux, sur un espace de 400 x 1 400 mètres. Au moins deux puits circulaires se trouvent le long de la ligne des cours, tandis qu'un grand nombre de bâtiments de plus petite taille, ainsi que des plates-formes bordent la grande avenue elle-même, tous orientés selon un axe central nord-est.

Dans les vallées de Supe, Pativilca, Huaura et celles qui entourent Lima, jusqu'à Lurín, le développement urbain atteint un niveau, sinon tout à fait égal, du moins similaire à celui que nous avons décrit. Les centres cérémoniels se multiplièrent dans les montagnes, bien qu'à ce jour aucun de ceux que l'on connait ne rivalise avec la taille de ceux de la côte. La région de Cajamarca et de Trujillo ne rivalisa jamais avec la région centrale du Pérou. Le Sud resta marginal, bien que l'art de la poterie se soit diffusé dans toutes les directions : au début du I^{er} millénaire av. J.-C. il avait atteint la région du lac Titicaca et les oasis du désert côtier.

En fait, vers l'an 1000 av. J.-C., on assiste dans la zone andine à un processus de désintégration de la vie exclusivement villageoise. Les centres urbains prédominaient, canalisèrent la vie économique de la société, et organisaient, à une échelle régionale, de puissants systèmes de taxation centralisée.

Dans les Andes centrales, dans ce qui est aujourd'hui le Pérou, environ entre les 6 et 15 degrés de latitude Sud, l'histoire et l'archéologie ont enregistré l'existence d'importants développements dans la civilisation, culminant avec la formation d'États puissants et conquérants, tel « l'empire des Incas ». Celui-ci fut constitué au XV^e siècle apr. J.-C. et unifia politiquement un immense territoire s'étendant sur plus de 5 000 kilomètres, des Andes septentrionales (ou équatoriales : au nord de l'équateur) aux Andes méridionales (jusqu'à 35 degrés de latitude Sud).

La formation de l'Empire inca ne fut pas un événement isolé dans les Andes. Ses origines remontent à l'aube de la civilisation andine quand, après la fin du Néolithique, les Andes centrales connurent un rapide développement de cultures urbaines.

La cordillère des Andes court longitudinalement le long du continent sud-américain, du nord au sud, au bord de l'océan Pacifique. Elle comprend une grande variété de paysages qui peuvent se répartir en quatre grandes zones orographiques : la zone septentrionale ou équatoriale, la zone centrale, la

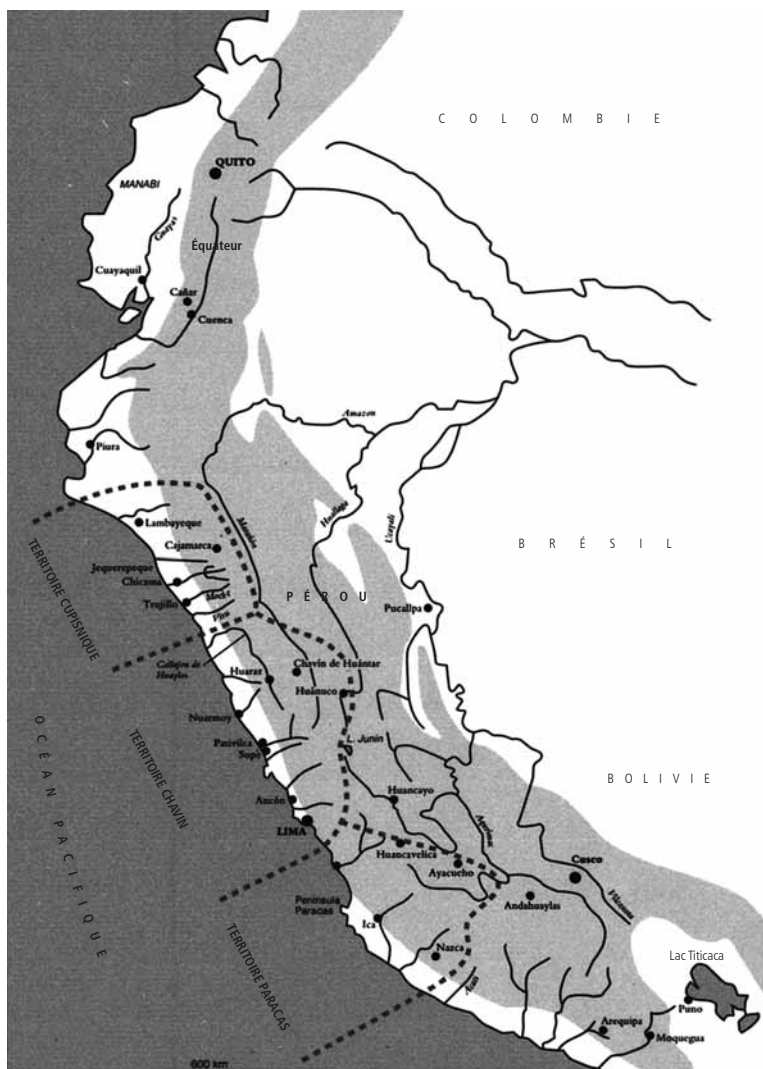
zone centre-nord, et la zone méridionale. Dans chaque zone, le développement de la culture néolithique et les progrès de la civilisation en résultant revêtirent des formes différentes. C'est ce que montre clairement la période 1500-700 av. J.-C., qui est l'objet du chapitre suivant (*carte 28*).

LA CULTURE DE CHAVÍN

Dès le début du III^e millénaire av. J.-C., les Andes centrales avaient commencé un processus de développement séparé, en particulier dans la région septentrionale ou Andes du Marañón. Quand la céramique fut introduite dans cette région, à partir des Andes équatoriales, vers le début du II^e millénaire av. J.-C., la culture néolithique précéramique avait déjà évolué au-delà de la structure du simple village, pour développer un ordre social organisé autour de centres cérémoniels de différentes sortes. Ceux-ci orientaient une large part des activités productives vers des tâches très spécialisées, comme les ouvrages d'irrigation et la mesure du temps à des fins agricoles. Parallèlement, l'existence de tels centres conduisit à l'accumulation des surplus dans des entrepôts communautaires (plus grands que les réserves familiales), qui permettaient de nourrir ceux qui étaient préposés au service des temples, et d'allouer des ressources à la construction de bâtiments publics, par l'entremise de systèmes de redistribution, que nous sommes encore incapables de décrire avec précision.

Dans le nord du Pérou, l'introduction de la poterie était liée au développement rapide du commerce. La céramique, en retour, devint l'un des facteurs consolidant ce processus, en ce qu'elle offrait davantage de liberté dans le choix des établissements (dans des lieux à quelque distance des sources d'eau potable), et une plus grande variété dans les régimes alimentaires, grâce aux nouvelles méthodes de préparation des aliments, de leur conservation et de leur transport.

Ce processus, qui dura d'environ 1500 à 1000 av. J.-C., fut couronné de succès. Les Andes du Marañón devinrent une région riche et fertile, tandis qu'au nord et au sud — dans les Andes septentrionales et dans le Pérou méridional, les Andes d'Apurímac — le mode de vie villageois continua de subsister. Les centres cérémoniels augmentèrent en taille et en nombre; chaque vallée en comptait plusieurs, entourés de villages très développés et de vastes étendues cultivées. Les villageois manifestaient une forte tendance à satisfaire leurs besoins par le commerce, sur de courtes ou longues distances, et non plus seulement à partir des ressources locales. Leur capacité incontestable à produire des surplus est démontrée par l'envergure des projets de travaux publics, par leur faculté d'absorption de coûteux articles de luxe qui avaient été transportés sur des distances considérables, et par ce qui apparaît comme une politique d'établissement systématique dans les zones les plus



Carte 28 Les empires andins.

productives de chaque région, tout en exploitant aux mieux les ressources locales. On constate en outre un accroissement considérable de la population, qui occupa pratiquement toutes les terres qui pouvaient être mises en culture.

De Cajamarca au nord à la *meseta* de Junín au sud, la totalité de la sierra fut colonisée par des agriculteurs, bien qu'ils préférassent s'établir dans les zones les plus tempérées, où l'eau nécessaire pour l'irrigation était d'un accès facile. Ceci était vrai aussi dans les vallées et le long de la côte, de Lambayeque à Lima, où l'abondance de poissons et de fruits de mer offrait une riche ration de protéines animales.

Les sources archéologiques montrent que le processus de domestication des plantes et des animaux avait atteint dans les Andes un stade très avancé. L'agriculture et l'élevage pouvaient compter sur toute la gamme des ressources qui sont d'origine andine, à l'exception de quelques produits secondaires. Toutes les données semblent indiquer que la plupart des techniques et méthodes de travail de la terre et d'exploitation des ressources en eau étaient connues, y compris la construction de terrasses, de systèmes d'irrigation et de canaux de différentes tailles, l'usage du calendrier, les méthodes de prévision météorologique, etc.

Les Andes du Marañón occupent un espace intermédiaire entre le Nord équatorial humide et le Sud péruvien sec. Là se rejoignent les landes et les hauts plateaux désolés (*punas*), qui sont les traits typiques du paysage andin au nord et au sud. C'est un pays de maïs, de pois, de calebasses, avec du poisson et des fruits de mer en abondance. Le climat est tempéré, avec des températures moyennes. Ses habitants, en raison de leur position intermédiaire, avaient accès non seulement aux ressources des forêts humides et chaudes des Andes septentrionales et de l'Amazonie orientale, mais aussi aux produits de l'agriculture néolithique des froides et sèches régions du Sud. Ainsi, entre 1500 et 1000 av. J.-C., les régions côtières et montagneuses du Pérou septentrional étaient extrêmement bien approvisionnées, et jouèrent le rôle d'une sorte de laboratoire où de nombreux animaux et plantes s'adaptèrent à un nouvel environnement. C'est de cette façon que les camélidés domestiques (le lama et l'alpaca) provenant du Sud, furent introduits dans les Andes du Nord, et aussi probablement la pomme de terre, le quinoa et autres produits agricoles similaires.

On assista durant cette période à un phénomène nouveau, comme il ne s'en était jamais produit pendant les précédents millénaires de la culture néolithique : l'émergence de « sphères d'influence », qui résultaient de la formation de cultures régionales homogènes. Les archéologues ont donné le nom de Chavín à la plus caractéristique de ces cultures, et à celle qui eut le plus large rayonnement. Les cultures ont reçu des appellations locales, et, parmi celles-ci, la culture de Cupinisque dans le Nord, et la culture de Kotosh dans le Huánuco.

Conséquence des relations établies avec le Nord et avec le Sud, cette « révolution urbaine » se diffusa au-delà du Pérou septentrional. Elle eut relativement peu d'effet sur la culture néolithique très développée des Andes

tropicales, mais son influence se fit sentir sur les conditions de vie dans le Sud. Ainsi, les régions arides d'Ica et d'Ayacucho, où la culture néolithique n'avait fait que de lents progrès durant les deux millénaires précédents, furent submergées par leurs contacts avec la culture de Chavín et une vigoureuse culture se développa autour de ces oasis, que les archéologues ont baptisée « culture de Paracas ». Celle-ci devait plus tard servir de pont entre les peuples du Nord et du Sud, encourageant les échanges de biens et de techniques dans les deux sens, entre les cultures du maïs au Nord et les cultures du Sud centrées sur la pomme de terre et l'élevage. Elle a suscité également l'émergence de la vie urbaine dans les Andes des punas quelques siècles plus tard (aux environs de 500 av. J.-C.), avec la formation de la culture de Pucara qui se développa dans le bassin drainé par le lac Titicaca et la rivière Vilcanota.

La culture de Chavín, au cœur de ce processus, occupait ce qui est devenu les départements d'Ancash et de Lima ; au nord se trouvait la culture de Cupinisque avec une série de variantes locales à Lambayaque, La Libertad et Cajamarca, tandis qu'au sud se trouvait la culture de Paracas, qui existait sous une forme marginale et dérivée à Ica, Ayacucho et Huancavelica. Au nord et au sud de ces régions, le mode de vie néolithique continua à prédominer durant la période 1500-700 av. J.-C.

La culture de Chavín est un exemple remarquable de la révolution urbaine dans les Andes. Elle s'étendait sur un vaste ensemble de vallées irriguées, et était fondée sur la culture de plantes tempérées, comme le maïs, les haricots rouges, le coton et diverses sortes de cucurbitacées, aux côtés de la cassave ou manioc, des cacahuètes (*Arachis hypogaea*) et d'autres plantes de climat chaud. Elle s'appuyait aussi sur une exploitation intensive des ressources marines, dont témoignent les restes de mollusques qui ont été retrouvés loin dans les montagnes, jusqu'au site de Chavín lui-même, à des centaines de kilomètres de la côte.

Pourtant, bien qu'il convienne de souligner le rôle important joué dans la culture de Chavín par l'agriculture et l'exploitation des ressources marines, sans oublier l'élevage d'une sorte de rongeur (cobaye) et apparemment d'une sorte de volatile domestique (*Cairina moschata* ou canard musqué), ce n'était pas là le seul signe distinctif de Chavín. En fait, tout découlait des progrès majeurs survenus au cours de la période néolithique, en particulier des transformations dans la production des objets et dans le développement des travaux publics.

Une partie du travail artisanal, autrefois réalisé dans un cadre familial, fut pris en charge par une élite d'artisans spécialisés, qui étaient associés aux grands centres cérémoniels et dont le statut variait, semble-t-il, en fonction de la taille et de l'importance du centre. Les céramiques et les textiles continuèrent certes à être fabriqués sur une base familiale et utilitaire, mais leur gamme s'enrichit par la création de nouvelles formes plus variées : des bols, de la vais-

selle pour boire, des assiettes, des plateaux, des coupes, etc. D'autres arts se développèrent au-delà de la sphère purement domestique et devinrent la spécialité d'habiles artisans. Le meilleur exemple de cette évolution est donné par les tailleurs de pierre qui se muèrent en sculpteurs et en graveurs, et furent définitivement associés aux grands temples. Ils connaissaient la qualité des roches dans les différentes carrières et les motifs compliqués qui devaient être sculptés ou gravés sur diverses sortes de pierres. Ainsi, l'art de ciseler et de sculpter la pierre devint une activité séparée qui se pratiquait dans le secteur public, non domestique. Des développements similaires affectèrent la production de bijoux et d'articles de luxe en coquillages, os, corne de cerfs ou pierres semi-précieuses. Les archéologues ont découvert dans les temples de cette période, nombre d'œuvres d'art réalisées de façon exquise : anneaux de cheville, bracelets, colliers, médaillons et autres ornements personnels qui se distinguent non seulement par leur facture, mais aussi par les matières choisies dans chaque cas, telles que les coquillages délicats des mers tropicales (*Spondylus* et *Strombus*), les pierres semi-précieuses des déserts du Sud, ou les pierres rares comme l'obsidienne, qui apparemment venaient du Sud, de Huancavelica. Presque 2 000 kilomètres séparent Huancavelica, qui fournissait les pierres, et Guayas-Manabí d'où provenaient les coquillages.

La vaisselle de céramique et les étoffes de coton pour l'élite étaient aussi fabriquées par des spécialistes dans des ateliers associés aux temples, qui leur procuraient les modèles à copier. Bien que la technologie utilisée soit fondamentalement la même, que les céramiques soient produites dans les centres cérémoniels ou dans un atelier familial, il y avait une différence dans la qualité de la finition : la sophistication des motifs et autres détails faisaient des céramiques de luxe de remarquables œuvres d'art. Il en était de même des textiles décoratifs, tapisseries ou brocards ornés de divinités du panthéon de Chavín.

Le second changement concerne les travaux publics ; c'est ce qui distingue clairement le système urbain de la structure de village de l'époque néolithique. Ces travaux étaient de très grande ampleur. Dans la région de Cupinisque, on a retrouvé les traces de routes construites à des fins publiques (cela ne signifie pas pour autant qu'elles étaient accessibles à toute la communauté), qui reliaient des sites distants de plusieurs kilomètres (Beck, 1979). Les ouvrages d'irrigation s'étendaient bien au-delà des limites d'une seule communauté, et requéraient des accords entre deux ou plusieurs communautés : sur le partage de l'eau, le calendrier de fonctionnement des canaux d'irrigation, et autres arrangements qui ne pouvaient être mis en œuvre que par des organes de coordination, ou plutôt de centralisation. En dehors de ces grands projets, qui devaient être réalisés dans le cadre d'accords intercommunaux, c'est la construction des complexes cérémoniels — avec leurs grands bâtiments élevés selon un plan détaillé, leur orientation, leur

style et la technique de construction définis selon des règles formelles — qui marque réellement le passage à un autre système.

Avant cette période, les centres cérémoniels avaient en commun nombre de caractéristiques dans la forme et la construction, mais ils restaient clairement de nature locale, et il est impossible, étant donné leur individualité, de les rattacher à une culture unique. Il semble bien que l'administration en charge de leur gestion couvrait seulement une portion de vallée, ou, tout au plus, une seule vallée, unissant des communautés qui avaient déjà des liens territoriaux et/ou ethniques. Ce modèle localisé prit fin avec l'émergence de la culture de Chavín. Celle-ci engagea la construction de bâtiments publics, notamment de temples, dont l'influence s'étendait sur une région entière, et non juste sur des vallées ou des communautés individuelles.

Chavín marqua l'introduction d'un style particulier dans une large région qui comprenait au moins vingt vallées côtières (de la rivière Santa à la Ica), et plusieurs vallées de montagne. Cette influence ne se limitait pas à la diffusion d'un style artistique, bien que cela en soi eut déjà été important; sa vraie signification résidait dans la mise en chantier de travaux publics suivant des modèles standardisés, avec des méthodes de construction similaires, des dimensions, une orientation et une forme semblables, et dans certains cas, l'emploi des mêmes matériaux. Dans ce cadre général d'une grande uniformité, on peut néanmoins distinguer des variations régionales. Certaines vallées mettaient l'accent sur telle ou telle particularité et moins sur une autre, ce qui témoigne d'un certain degré d'autonomie locale au sein d'une structure qui apparaît clairement centralisée en ce qui concerne l'organisation des travaux publics, et probablement aussi de tout le système de production.

Il serait imprudent, vu l'état présent de nos connaissances, de tenter de décrire en détail le système politique de Chavín; cependant, il s'agissait manifestement d'une organisation politique complexe. À l'appui de cette hypothèse, on peut citer l'existence de certaines formes de tribut, qui se concentraient dans les centres cérémoniels. À Chavín de Huántar, le site qui a donné son nom à la culture, on a trouvé dans les temples des offrandes provenant de la côte de la région centrale, de la région de Cupinisque et de la sierra du Nord. Comme il n'existe pas d'indices d'offrandes réciproques, on est amené à penser qu'il s'agissait d'une relation asymétrique, en somme du paiement d'un tribut.

Il est évident que ce système ne s'imposa pas du jour au lendemain. Il y eut plutôt un processus de développement graduel, qui commença durant la deuxième moitié du II^e millénaire et atteint son apogée vers l'an 700 av. J.-C., lorsque toutes les caractéristiques que nous avons décrites pouvaient être observées. Pendant une période initiale, qui a dû se prolonger jusqu'aux environs de l'an 1000 av. J.-C., tous ces éléments d'unification culturelle et de centralisation se développaient sur une base régionale, dans les vallées adja-

centes ou dans de petites vallées de montagne. C'est ce qui se produisit dans les vallées du département de Lima (Ancón-Chillón, Rimac et Lurín) et les vallées du triangle Supe-Huarmey-Pativilca, qui constituaient des centres locaux de développement culturel, mais qui parallèlement tissèrent des liens entre eux au sein d'un même système économique et culturel. Entre 1000 et 700 av. J.-C., ces formes locales passèrent sous l'autorité des principaux systèmes régionaux, tel celui de Chavín. Par la suite, pendant une troisième phase — d'environ 700 à 500 av. J.-C. —, Chavín connut une expansion plus large encore ; on observe une tendance à l'uniformité sur toute la zone s'étendant des Andes du Marañón, de Piura et Cajamarca à Ayacucho et Ica dans les Andes d'Apurímac. Pour le moment, le seul signe de cette expansion provient de la diffusion d'un style de poterie, que les archéologues reconnaissent comme étant « Chavín tardif ». Puis survint un effondrement soudain — le résultat semble-t-il de la défaite du pouvoir unificateur —, et après l'an 500 av. J.-C., des cultures locales et régionales, désireuses de préserver leur indépendance, commencèrent à se développer dans des directions différentes.

C'est vers l'an 500 av. J.-C. que le centre cérémoniel de Chavín de Huántar fut abandonné : ce site est considéré par certains archéologues, suivant les théories avancées par Julio C. Tello, comme la « capitale » ou le centre de ce qui était probablement l'État unificateur de cette période.

Chavín de Huántar est certainement l'exemple le plus éminent du développement culturel à son époque, le point de rencontre de toutes les techniques et connaissances acquises pendant des siècles par les peuples de la côte et de la sierra du Nord, du Sud et de l'Est. Le site de Chavín consiste en un groupe de bâtiments édifiés dans les limites d'un triangle formé par la confluence de deux rivières et les pentes d'une haute chaîne de montagnes, dont les sommets enneigés culminent à plus de 5 000 mètres. La rivière Wacheqsa, qui prend sa source au-dessus de la ligne des neiges, coule vers l'ouest et rejoint au sud la Mosna, avant de prendre la direction nord-est et de se réunir avec le grand fleuve Marañón, source de l'Amazone qui se jette dans l'Atlantique de l'autre côté du continent.

Le site de Chavín ne fut pas choisi au hasard, à l'endroit où les deux rivières se rejoignent et où la vallée se rétrécit soudain. La vallée, ou plutôt la gorge, dans laquelle Chavín est situé, est extrêmement étroite, large de guère plus de quelques centaines de mètres sur quelques kilomètres de long. C'est en fait un étroit passage bordé à l'est et à l'ouest par de hautes montagnes, qui en l'espace de deux à trois kilomètres s'élèvent à plus de 4 500 mètres. Chavín se trouve en tête de ce passage, à une hauteur de 3 180 mètres et offre d'excellentes conditions pour observer et mesurer les mouvements des étoiles, dans un panorama de pics et de cimes de montagnes.

En outre, Chavín est situé au centre d'un réseau de pistes, de la côte à la jungle ; c'est un point focal pour toutes les Andes du Marañón.

Le centre cérémoniel de Chavín n'était pas un projet unique qui fut achevé en quelques années. Ce fut en fait un processus continu, avec des bâtiments superposés les uns sur les autres, et qui se voyaient ajouter tel ou tel élément nouveau. D'une façon générale, ce processus peut être divisé en deux phases : la première ou phase « ancienne » de construction et d'occupation, entre 1500-1200 et 1000-700 av. J.-C., et la seconde ou « nouvelle » phase de 1000-700 à 500 av. J.-C. Il est possible, évidemment, que des constructions aient été entreprises avant et après ces deux périodes, mais à ce jour nous n'en avons pas trouvé trace.

D'après toutes les données archéologiques, l'érection du temple « ancien » de Chavín débuta pendant les derniers siècles du II^e millénaire, entre 1350 et 1100 av. J.-C. Le monument fut réparé, agrandi et même remodelé complètement en plus d'une occasion, comme les ruines existantes le font apparaître. Vers le commencement du I^{er} millénaire (environ 1000-700 av. J.-C.), au moment même où la culture de Chavín connaissait, sur tous les plans, des changements majeurs, il fut l'objet de travaux plus importants encore. Mais le vieux temple cessa d'être le foyer des activités cérémonielles, dont le centre de gravité se déplaça vers le sud où un nouveau bâtiment, plus grand et plus splendide, prit sa place. Le « nouveau » temple, à l'inverse de son prédécesseur, subit peu, semble-t-il, de transformations ; son déclin final, qui aurait été provoqué par quelque catastrophe, peut-être d'origine sismique, marque le début de la décadence de Chavín.

Le vieux temple de Chavín est recouvert partiellement par le nouveau temple ; peu de vestiges en sont encore visibles. L'édifice principal était en forme de U, le côté ouvert faisant face à l'est, de sorte que les rayons du soleil levant éclairaient directement la façade qui était à la base du « U ». Ce bâtiment était donc pourvu de deux bras, l'un au nord, l'autre au sud, encadrant un espace au centre qui mesurait 40 mètres de côté et formait un espace d'atrium. Les bras, comme la section centrale, se composent de plates-formes, à environ 12 mètres au-dessus de l'atrium, qui représentent le dernier niveau d'une série de plates-formes en gradins couvrant une superficie de plus de 10 hectares, et descendant jusqu'à la Mosna, 30 mètres plus bas.

Le temple fut édifié sur une série de terrasses superposées reposant sur des fondations de gravats et de boue mélangés, contenus par d'épais murs maçonnés, disposés parallèlement à environ un mètre d'intervalle. Certains espaces entre les murs furent laissés vides de matériaux de remplissage, créant ainsi des passages ou galeries souterraines, pour toutes sortes d'usages. Ces galeries forment des labyrinthes à l'intérieur des fondations. Dans certains cas, les murs avaient été soigneusement montés afin que la face plate des pierres soit à l'extérieur (et dans le nouveau temple, elles sont même sculptées), mais cet effet est plutôt rare ; en général, les murs étaient enduits de boue et peints.

Les plates-formes donnent l'impression d'une masse compacte et solide. À l'extérieur elles sont protégées par un placage d'énormes blocs sculptés, dont certains pèsent plusieurs tonnes. Sur les endroits qui étaient recouverts de stuc, les pierres n'étaient pas travaillées, mais là où aucun enduit n'était prévu, ce sont les plus belles dalles qui étaient choisies ; elles étaient finement ciselées, puis polies. Les pierres étaient certainement maçonnées avec de la boue, et pour rendre les joints aussi solides que possibles, de petits cailloux en forme de coins étaient mélangés à la glaise. Sur la section du mur non couverte de plâtre, ces énormes blocs étaient disposés en assises fines ou épaisses, généralement deux assises fines alternant avec une large assise.

L'atrium était composé d'une plate-forme quadrangulaire, avec en son centre une cour circulaire en contrebas (diamètre : 21 mètres). Les deux escaliers qui descendent vers la cour suivent une ligne est-ouest formant un axe équinoxial, qui permet de déterminer la position du soleil en usant comme points de référence, du centre de la cour et du point où l'atrium rencontre la plate-forme centrale. La plate-forme est disposée de telle sorte qu'elle est l'exacte continuation de l'escalier à l'ouest.

La cour circulaire est couverte de larges dalles de calcaire de couleur jaune. Le mur qui l'entoure, qui joue le rôle d'un parapet pour la plate-forme ou atrium, est l'un des plus beaux murs de Chavín. Une petite plinthe, de moins de 10 centimètres de hauteur sur 5 centimètres de profondeur, court tout au long du pied du mur, le séparant du dallage de la cour. Au-dessus de la plinthe, une autre assise, d'environ 36 centimètres de haut, consiste en une rangée de dalles ornées de masques de jaguars en bas-reliefs, tous différents, faisant face à l'escalier de l'ouest (quatorze jaguars sont tournés vers l'escalier du nord, et le même nombre vers le sud). Tous sont situés dans la moitié occidentale de la cour, là où tombent les rayons du soleil levant. Dans l'autre moitié de la cour, les dalles de pierre ne sont pas sculptées, à l'exception de deux d'entre elles, disposées de chaque côté de l'escalier de l'est.

Au-dessus de la rangée de jaguars en bas-reliefs, on trouve deux fines assises de pierre soutenant une nouvelle rangée de dalles rectangulaires de 80 centimètres de haut, qui sont sculptées d'images anthropomorphes, de figures élégamment parées (les coiffures sont particulièrement remarquables), tenant dans leurs mains ce qui paraît être des instruments de musique, dont une trompette ayant la forme d'un escargot. Comme les jaguars, ces figures regardent vers le centre, là où l'escalier mène à la section centrale du temple. Elles étaient probablement au nombre de vingt-huit, comme les jaguars, mais seules quelques-unes subsistent.

Comme dans tout le bâtiment, la plate-forme entourant la cour circulaire n'est pas une structure complètement solide ; elle est traversée par un certain nombre de galeries, où étaient placées les offrandes pour le temple. La fouille d'une de ces galeries a mis à jour plusieurs centaines d'objets de céramique

très fine, de récipients en pierre (d'importation), de petits ornements d'os, de corne et de coquillages décoratifs apportés de la mer lointaine, ainsi que des restes de nourriture — canard, venaisons, viande de lamas et de cobayes, et crustacés (Chavín est à 300 kilomètres du point le plus proche sur la côte et deux chaînes de hautes montagnes le séparent de la mer).

La façade de la partie centrale du vieux temple est presque complètement détruite; elle s'est écroulée, à la suite de quelque désastre naturel ou parce qu'elle ne supportait plus les pressions qui s'étaient accumulées au fur et à mesure des changements introduits dans la structure interne de l'édifice. La partie centrale comprend de nombreux et curieux corridors. Le plus important est clairement celui qui occupe le centre même du bâtiment, le long de l'axe équinoxial mentionné plus haut, et aussi le centre du passage, lequel est en forme de croix. C'est là que se trouve la plus impressionnante statue en pierre connue au Pérou, qui a été baptisée le Lanzón en raison de sa forme. De plus de 4 mètres de haut, elle représente une divinité anthropomorphe, qui devait être, c'est presque certain, le principal dieu vénéré à Chavín. La statue est placée au centre de la croix, faisant face, à l'est, à un long couloir (de plus de 12 mètres de long) relié à un petit conduit au travers duquel filtre un peu d'air et de lumière de l'extérieur. Selon les calculs, le soleil brillait à travers ce conduit pendant les équinoxes — sans doute quelques minutes seulement — et les rayons avançaient le long du couloir pour éclairer le visage féroce du Lanzón.

S'il est clair que la galerie du Lanzón servait de cadre pour la statue, il existe d'autres galeries souterraines dont la fonction nous est peu ou pas connue. Certaines étaient utilisées pour le drainage, d'autres contenaient des offrandes, tandis qu'un bon nombre devaient servir de réserves ou de dépôts pour les objets de valeur.

D'autres sont manifestement des conduites d'écoulement des eaux, mais ne disposent pas à l'extérieur, de conteneurs pour les collecter, et nous ne savons pas de quelles eaux il s'agissait. Nous avons émis à ce propos une hypothèse (Lumbreras *et al.*, 1976), qui s'applique à certaines des galeries ou canalisations dont la fonction était de conduire l'eau à travers des passages invisibles de l'extérieur : l'eau aurait été dérivée en un point élevé de la rivière Wacheqsa, transportée par des canaux souterrains jusqu'au temple, puis distribuée grâce à un réseau de conduites invisibles pourvues de valves spéciales qui permettaient d'amplifier le son causé par la chute d'eau; ainsi était créé un bruit d'origine non identifiable, venant des profondeurs du temple, qui devait faire partie de la « liturgie » exigée par la religion de Chavín. Nous avons mis à l'épreuve notre hypothèse avec l'un des canaux ou conduits du vieux temple : le bruit produit ressemble au rugissement d'un lion, au vagissement d'un crocodile, ou tout simplement au son d'une cascade. Une hypothèse supplémentaire a été avancée par l'ingénieur Chacho Gonzales, selon lequel certaines des galeries auraient été utilisées

pour varier le son de l'eau et créer un « tableau sonore », modulable à volonté. De fait, un examen d'une partie de ce complexe de passages souterrains, formant d'étranges labyrinthes, a révélé une structure similaire à celle d'un énorme saxophone.

Après être passée dans les canalisations souterraines, l'eau se jetait dans la Mosna à travers une conduite qui émergeait dans le lit même de la rivière, là où elle ne pouvait être vue. De plus, nous avons découvert le conduit d'adduction dans la Wacheqsa et des segments des conduites souterraines qui alimentaient le temple ; tout semble indiquer que le vieux temple, la statue du Lanzón en son cœur, avait été conçu pour produire un bruit de tonnerre.

L'ensemble de ces données confirme que le site avait été choisi après un examen extrêmement précis des conditions requises pour bâtir un temple « du tonnerre », qui pourrait fonctionner également comme un bon observatoire astronomique, et qui, enfin — si l'hypothèse est correcte — pourrait donner la mesure exacte des équinoxes par l'intermédiaire d'un système d'illumination du Lanzón à ces dates, sans compter la cour circulaire qui était un cadran solaire très efficace.

En ce qui concerne le nouveau temple, celui-ci semble avoir été le stade final d'une longue série d'agrandissements et de transformations. Dans sa forme définitive, il apparaît comme un énorme complexe, dont la superficie atteint plusieurs fois celle du vieux temple. Doté de la même structure en forme de U, il se caractérise par une plate-forme pyramidale qui donne sur une grande cour carrée, plusieurs mètres en contrebas. L'axe central est à nouveau est-ouest, court le long des escaliers, passe au milieu de la cour et, à travers une ou deux petites cours ou atrium, débouche au centre de la pyramide, où il y avait un portail imposant donnant accès au grand temple.

Ce portail consistait en deux colonnes cylindriques décorées de magnifiques sculptures d'oiseaux imaginaires, supportant un linteau en saillie sculpté de ce qui paraît être quatorze oiseaux de proie (éperviers, faucons et aigles), sept faisant face au nord et sept regardant le sud, les premiers en pierre blanche, les seconds en pierre noire, et se rencontrant sur un point central équinoxial. Il se prolongeait vers l'extérieur, des deux côtés, sous la forme d'un long mur bas fait d'énormes blocs de pierre, blanches vers le sud et noires vers le nord, créant une sorte de dichotomie entre la lumière et l'obscurité.

Donnant sur un atrium couvert de dalles ciselées de diverses figures du panthéon chavinien, le portail est en fait une entrée sans issue. Il n'existe pas d'accès direct par le portail, car on ne peut avancer que de quelques mètres vers l'ouest et l'on tombe alors sur deux escaliers au nord et au sud, qui conduisent aux deux entrées sur la partie supérieure de la pyramide, le long des côtés.

L'édifice tout entier est entouré d'une sorte de corniche en pierre, sculptée de félins, et surtout d'oiseaux. Sous la corniche, et lui offrant un genre de

soutien, il y avait une rangée de grandes têtes de monstres sculptées en pierre et insérées dans le mur.

Cette décoration complexe, qui faisait manifestement partie d'un système liturgique beaucoup plus compliqué, est l'un des aspects les plus remarquables de Chavín. En dehors des linteaux, des pierres, des colonnes et même des dalles horizontales qui étaient sculptées, il semble bien que la plupart des surfaces restantes étaient enduites d'un plâtre de glaise, sur lequel, comme c'est le cas dans d'autres temples de la côte, des figures étaient modelées et peintes. Si l'on en juge par les comparaisons qui ont été faites, il est clair que les sculptures ont été réalisées à diverses périodes : les figures de l'ancien temple révèlent, tant dans leur forme que dans leur contenu, des différences considérables avec celles des périodes ultérieures.

L'art de la période ancienne est plus sobre et plus grave, tandis que l'art de la période récente est plus léger, bien qu'il soit surchargé de décorations supplémentaires. La figure anthropomorphe du Lanzón est fondamentalement naturaliste, même si elle représente un démon avec des crocs pointus, des serpents en guise de chevelure, des ongles comme des griffes, bref avec un air terrifiant. Sur un obélisque, qui était probablement dressé au centre de la cour circulaire du vieux temple, sont ciselés deux monstrueux reptiles (des crocodiles), dont les corps sont faits de plantes, d'animaux et de créatures zoo-anthropomorphes imaginaires, mais sans ajout d'éléments décoratifs malgré la complexité des images. Pendant la dernière période, les dieux ou les figures, quelque soit ce qu'elles représentent, qui sont sculptés sur les dalles, sont pris dans un réseau complexe de spirales, de crocs supplémentaires, et autres motifs, à tel point que ces décorations semblent dans certains cas prendre la première place.

Si l'on met de côté ces changements stylistiques, la façon de traiter les figures reste invariable et s'impose comme le trait distinctif de la sculpture de Chavín. Ces dieux à l'air féroce, quand bien même ils prennent l'apparence humaine, reçoivent les attributs les plus effrayants et les plus meurtriers d'espèces elles-mêmes terrifiantes; quand ils sont représentés sous une forme zoomorphe, tout ce qui symbolise la destruction est mis en valeur : les crocs recourbés des serpents ou des reptiles, les canines et les griffes des félins, les serres des oiseaux de proie comme le faucon ou l'aigle. Tout semble conçu pour inspirer la crainte au spectateur, jusqu'aux expressions furieuses des visages, aux serpents qui se tordent sur les têtes en guise de cheveux et de sourcils. La création de ces monstres, associés à un temple qui résonnait comme le tonnerre et à une mythologie chargée d'éléments clairement destinés à soumettre les populations par la peur, était l'expression externe d'une structure de pouvoir (appelons-la religieuse ou théocratique) qui régnait sur de nombreuses communautés de la côte, de la sierra et des hauteurs couvertes par la jungle.

Pourtant, l'influence de Chavín, qui fut particulièrement forte aux alentours de l'an 700 av. J.-C., ne pouvait, à l'évidence, être fondée sur son seul attirail liturgique, quelque complexe qu'il eut été; ce rituel n'était que le cadre dans lequel les occupants du temple (des prêtres ayant reçu une formation spécialisée dans la mécanique du temps, l'hydraulique et autres savoirs-faire pratiques) exécutaient leurs fonctions technico-magiques. L'« oracle » que Chavín possédait maintint son prestige, mais sous une forme atrophiée, jusqu'au XVII^e siècle de l'ère chrétienne : un visiteur espagnol écrit en 1616 que « près de la ville de Chavín, il existe un grand bâtiment extrêmement impressionnant, en pierres couvertes de sculptures; c'était un « guaca »³ et l'un des plus célèbres sanctuaires païens, comme pour nous Rome ou Jérusalem, où les Indiens venaient donner des offrandes et faire des sacrifices, parce que le démon qui vivait en cet endroit énonçait nombre de prophéties et de prédictions » (Vásquez de Espinosa, 1948, p. 458). Si l'on imagine qu'au temps de sa splendeur le temple de Chavín procédait ainsi, on comprend mieux la présence d'offrandes provenant de lieux éloignés de centaines de kilomètres.

Chavín était donc un oracle vers lequel accouraient des milliers de pèlerins des quatre coins du pays, pour y faire leurs dévotions et demander conseils et prédictions. Mais c'était aussi un modèle qui exportait ses dieux, ses architectes et ses habiles artisans. Bien que Chavín soit le temple le plus spectaculaire que nous connaissions, chaque vallée et chaque région, nous l'avons déjà mentionné, possédait son propre centre cérémoniel, et, en relation avec celui-ci, des céramiques et un système iconographique. Tous suivaient clairement un même modèle, ce qui ne se réduisait pas à une simple imitation stylistique ou formelle, mais impliquait également des sujets identiques et la même approche. En fait, bien des traits qui vont former l'art et l'architecture chaviniens sont issus d'interactions régionales, de sorte que des antécédents de la technologie et de l'art de Chavín se retrouvent sur la côte, à Lima et Ancón, Casma et Nepeña, au Callejón de Huaylas et probablement dans l'est, aussi bien que dans les Andes du Nord et la région de Cupinisque.

Les temples en forme de U, avec un côté ouvert dans la direction d'où viennent les rayons du soleil (soit l'est, soit l'ouest, selon les cas), devinrent un symbole de la civilisation. Ils étaient particulièrement nombreux dans les vallées du département de Lima : il y en avait deux ou trois dans la vallée du Chillón, trois dans la vallée du Rimac, et plus de trois dans la vallée de Lurín. Ils se ressemblent tous, au point d'être virtuellement identiques : la même orientation, la même taille, le même style de construction. Le plus connu est le temple de Garagay, situé à la confluence des vallées du Chillón et du Rimac, dans une zone à basse altitude qui est aujourd'hui occupée par les quartiers nord de la ville de Lima. Il comprend une série de cinq tertres, disposés sur trois côtés autour d'un vaste espace ouvert, de 415 mètres de long sur 215 mètres de large, dont l'axe court NNE-SSO. Le tertre central, sur lequel

s'élèvent en gradins de massives plates-formes, est situé au sud de l'espace ouvert et mesure 385 mètres de long, 155 mètres de large sur 23 mètres de hauteur dans sa partie centrale qui comporte quatre côtés. Les « bras » latéraux sont plus bas : le bras ouest mesure 260 mètres de long, 115 mètres de large et seulement 9 mètres de haut ; tandis que le bras est mesure 140 mètres de long, 40 mètres de large et à peine 6 mètres de haut. Dans l'espace ouvert, se trouvent plusieurs cours circulaires en contrebas, et, au sein du corps de la pyramide ou plate-forme centrale, un atrium semblable à celui de Chavín. Ce temple a aussi une forme en U ; il est décoré de belles frises peintes sur plâtre en couleurs gaies, composées de figures dans le style chavinien. Les personnages forment une procession tournée vers le centre, comme à Chavín.

Sur le bras est, qui fait l'objet de fouilles, on a découvert d'autres frises et des bas-reliefs en argile, qui figurent des motifs marins et devaient être associés à des formes religieuses prédominantes sur la côte. Certaines frises attestent de relations avec la région de Cupinisque au nord.

La présence d'éléments de Cupinisque, tant à Chavín même que dans toute son aire d'influence, indique que la culture de Cupinisque était étroitement liée à Chavín. De fait, on a trouvé des objets de Cupinisque sur de nombreux sites de la culture de Chavín. La ressemblance entre ces deux cultures a conduit parfois à les confondre ; il y a quelques années encore, les céramiques de Cupinisque étaient décrites comme « typiques » de l'art classique chavinien. Certains archéologues, il est vrai, ont toujours distingué les deux cultures, mais ils qualifiaient Cupinisque de « Chavín côtier », ce qui de nos jours est considéré comme inexact. C'est une erreur, non seulement parce que la culture chavinienne elle-même s'est développée sur la côte, dans les départements de Lima et d'Ancash, mais aussi parce que Cupinisque a étendu son influence à l'intérieur des terres, à Cajamarca et sur les hauteurs de Trujillo.

LA CULTURE DE CUPINISQUE ET AUTRES CULTURES

Comme Chavín, Cupinisque commença à se développer à l'époque pré-céramique, durant l'âge néolithique, et acquit une position d'importance vers 1500-1000 av. J.-C. Le degré d'uniformité était cependant moindre dans ce que nous pourrions appeler l'aire de Cupinisque que dans la culture Chavín, sans doute en raison d'une autorité centrale plus faible. En dépit de l'air de famille existant entre les poteries, l'iconographie et les autres vestiges archéologiques découverts dans cette zone, certains archéologues répugnaient à les inclure dans une culture unique. La zone de Cajamarca a une variante à Pacopampa, et une autre encore à Huacaloma. À Lambayeque, on peut identifier une sous-culture, et de même dans la vallée

de Jequetepeque. La culture Chicama est différente de celle de la vallée du Virú, et même de celle de la vallée de la Moche. Il n'a pas été facile de distinguer tous ces groupes du Nord de la culture chavinienne à laquelle ils avaient été assujettis, et nos connaissances à leur sujet sont limitées. Peut-être les variantes locales sont-elles moins importantes que les traits communs ; et il nous reste sans doute à découvrir la culture chavinienne du Nord, qui nous fournira un point de référence pour comparer les vestiges archéologiques.

Au nord de Cajamarca, on rencontre l'imposant centre cérémoniel de Pacopampa, avec des colonnes cylindriques monolithiques, des gravures sur les murs de pierre, des sculptures, et des céramiques d'excellente qualité. Dans la partie supérieure de la vallée de Jequetepeque, dans la région de Cajamarca, se trouve le temple de La Copa (ou Kuntur Wasi), qui est aussi de forme pyramidale et possède des sculptures en pierre. À Trujillo, une équipe d'archéologues a récemment fouillé un temple très élégant, le « Huaca de los Reyes », qui contenait plusieurs figures modelées en argile, dont quelques colossales têtes de félin. Manifestement, les programmes de travaux publics, qui conduisirent à la construction des temples et des bâtiments qui en dépendaient, étaient de la même importance qu'à Chavín et traduisaient une forme similaire de développement. Mais il est difficile, voire impossible, d'identifier une unité de style.

Si nous essayons toutefois de dégager les traits communs à la culture de Cupinisque, nous devons mentionner la sculpture : celle-ci, en elle-même, est une originalité, en ce sens qu'à Chavín, c'est le travail sur la pierre qui domine plutôt que la sculpture en tant que telle. Les figures de Pacopampa et de Kuntur Wasi sont sculptées en ronde-bosse comme des statues, et non seulement comme des éléments d'architecture. L'accent mis sur la sculpture se retrouve également dans la poterie ; celle-ci est excisée et incisée selon le style favori des artistes de Chavín, mais elle est aussi souvent modelée pour représenter des êtres humains, des animaux ou des plantes. La céramique pour l'usage familial était, quant à elle, surtout décorée d'incisions et de motifs géométriques.

C'est dans l'iconographie que l'uniformité est la plus marquée. Alors que l'art chavinien représente de vrais monstres, des produits terrifiants de l'imagination, l'iconographie de Cupinisque, à l'exception de quelques figures hautement stylisées, mais pas nécessairement féroces, tend vers le naturalisme — presque l'art du portrait — et rejette l'ésotérisme. On pourrait presque affirmer que les créatures terrifiantes, qui apparaissent de temps à autre, résultent de contacts avec Chavín. Les félins, les serpents et, dans une moindre mesure peut-être, les aigles reviennent constamment comme objets de culte, mais ils ne sont pas représentés de la même manière qu'à Chavín.

En fait, le concept d'État — sous quelque forme qu'il ait pu exister — n'avait pas reçu de définition précise, quoiqu'il semble bien que les mêmes

conditions de base qu'à Chavín étaient présentes. Il existe des traces de l'emploi des surplus pour les travaux publics (mais à une moindre échelle qu'à Chavín), avec des travailleurs spécialisés dans les temples. Il existe aussi des preuves d'un commerce sur de longues distances, de matières premières et d'articles de luxe, et nous observons une tendance vers l'unification culturelle, à tel point que nous pourrions être incités à poser en principe l'existence d'une religion commune.

Cupinisque sert donc de cadre de référence pour tout le processus culturel qui est étudié maintenant, cette civilisation complexe qui s'est épanouie entre Chavín au sud et la vigoureuse culture néolithique de Chorrera au nord. Cette dernière succède à la culture de Valdivia, qui produisit les plus anciennes poteries des Andes. Chorrera, comme Cupinisque, avec qui elle entretenait des relations, se distingue par une céramique colorée, essentiellement sculpturale; mais, autant qu'on le sache, elle ne développa jamais une structure sociale par-delà la vie du village.

Les liens que Chorrera maintenait avec Cupinisque et Chavín étaient centrés sur le commerce du *mullu*, les coquillages *Spondylus princeps* qui étaient très demandés dans les Andes. Chorrera était, semble-t-il, le principal fournisseur de ces mollusques, qui étaient distribués dans le Sud en passant par la région de Canar, où se développait durant cette période la culture de Narrío. Les deux peuples — de Narrío et de Chorrera — pratiquaient un commerce actif, mais ni l'un ni l'autre ne progressèrent au-delà d'un mode de vie organisé autour du village. Cela aurait pu être aussi le cas du peuple de Cupinisque, mais celui-ci connut un processus de développement plus complexe, avec la formation de centres cérémoniels occupés par des individus spécialisés dans une technique. Nous avons déjà noté la présence de céramiques de Cupinisque dans l'aire de Chavín, mais elles sont sans doute simplement le résultat de relations commerciales.

D'autres peuples, tels celui de Kotosh dans la sierra de Huánuco à l'est de Chavín, paraissent avoir atteint un niveau de développement comparable, mais nous ne connaissons pas les limites du territoire qu'ils occupaient, et s'ils avaient réussi à constituer un système économique et social, ou bien s'ils en étaient restés à la structure du village néolithique.

Il en allait de même plus au sud, semble-t-il, sur les hauts plateaux andins (punas) et les zones désertiques. Mais dans le Sud, à l'inverse de Cupinisque et de Kotosh où advint une certaine forme de développement autonome, la culture néolithique ne produisit qu'un impact limité. Tout indique que même l'introduction de la poterie — qui précéda nettement les influences chaviennes — ne provoqua aucun changement majeur. En revanche, la culture de Chavín exerça une profonde influence dans la région d'Ica et d'Ayacucho, stimulant un processus d'évolution vers des formes de plus en plus complexes, ce dont témoigne la formation de la culture de Paracas.

Paracas, comme Cupinisque, est une culture distincte, si distincte à vrai dire que certains archéologues n'acceptent pas de lui attribuer une origine chavinienne. Dans la région de l'Ica, l'agriculture, concentrée dans les oasis, était fort différente de l'agriculture de grande irrigation des vallées du nord de Lima. La région d'Ayacucho est une zone aride, avec peu d'eau et beaucoup moins de ressources agricoles que les sierras des Andes du Marañón. Vu les circonstances, l'agriculture ne pouvait être fondée sur le maïs, comme c'était le cas dans le Nord; les pommes de terre et l'élevage fournissaient le *kawsay*⁴. Il est clair que l'expansion de l'influence chavinienne ne résulta pas de la recherche par la caste des prêtres de Chavín, de sources d'approvisionnement alimentaire. Mais par ailleurs, on pouvait obtenir des obsidiennes de Huancaavelica et d'Ayacucho, et de la laine et du coton de bonne qualité d'Ica; il est vraisemblable que les liens de Chavín avec ces régions étaient dictés par le besoin de trouver des matières premières pour la fabrication d'articles de luxe. Si c'était bien la base de ces contacts, cela pourrait expliquer la nature et la forme des particularités de la culture de Paracas, qui possédait de nombreux traits iconographiques chaviniens, tout en ayant sa propre empreinte bien marquée.

Nous ignorons si le peuple de Paracas avaient beaucoup de temples, et à quelle époque il commença à les construire. À Chincha, nous connaissons plusieurs centres cérémoniels, mais ils sont postérieurs au VI^e siècle av. J.-C. À Ica, le complexe de Cerrillos, d'une époque plus ancienne, est d'une construction plutôt rudimentaire, et paraît avoir été édifié par un petit nombre de travailleurs peu qualifiés. En fait, la construction du temple de Cerrillos a sans doute été l'œuvre d'une communauté locale, voire de quelques familles. À Ayacucho, le temple de Wichqana, qui semble avoir été construit avant l'expansion de l'influence chavinienne, n'est pas non plus de dimensions considérables, tandis que le temple de Chupas, qui se trouve dans la haute vallée d'Ayacucho, paraît avoir été le fruit des efforts tout au plus d'une seule communauté. Chupas, édifié pendant la période d'influence de Chavín, est un établissement qui possédait probablement plus d'un temple, sous la forme d'un tertre ou d'une plate-forme; bien que les bâtiments soient de différentes époques, aucun ne révèle une grande compétence technique, ni ne montre des signes d'une planification centralisée; leur construction ne semble pas avoir impliqué davantage qu'une coopération au sein de la communauté locale, sur une base familiale. De tels cas nous confrontent avec des sociétés qui étaient sur les marges de l'influence chavinienne. Paracas n'allait atteindre une certaine importance que de nombreux siècles plus tard, peu de temps avant son déclin et sa fusion avec la culture Nasca. Les innovations qui furent introduites, telles que la poterie polychrome peinte après cuisson et l'emploi de la laine dans des textiles multicolores, ne sont pas en elles-mêmes suffisantes pour nous conduire à supposer un degré de développement, que sans doute

cette culture n'atteignit jamais. De plus, semble-t-il, la vie de village demeura la forme d'organisation sociale la plus commune, les populations se regroupant en de petits établissements. Ceux-ci se développèrent plus tard en des complexes urbains, mais avec un caractère différent de ceux qui avaient subi l'influence de Chavín.

Tout comme Cupinisque était bordé au nord par les cultures néolithiques de Chorrera et de Narrío, Paracas avait des frontières mal définies avec les sociétés néolithiques plus au sud : Marcavalle et Qaluyu dans les départements de Cusco et de Puno, Chiripa au sud de Titicaca, Wankarani dans le département d'Oruro en Bolivie, et Faldas del Morro au nord du Chili.

Ces cultures méridionales néolithiques, outre qu'elles dépendaient de l'élevage, affichaient une innovation remarquable : l'usage et la production des métaux, tels que l'or et le cuivre. Elles étaient donc, dans une certaine mesure, énéolithiques. À Chavín, autant que nous le sachions, comme à Paracas et à Cupinisque, la métallurgie est inconnue jusqu'aux environs de l'an 1000 av. J.-C.

Les plus anciennes traces d'objets métalliques ont été identifiées sur le site de Waywaka, dans l'Andahuaylas, au sud d'Ayacucho. Ce sont des feuilles d'or martelées, qui suppose l'emploi d'outils spéciaux (Grossman, 1972, p. 270), y compris une enclume de pierre et un marteau spécialement conçu pour cet usage. Selon la datation au radiocarbone, l'âge de ces trouvailles se situe entre 1700 et 1300 av. J.-C., voire même plus tôt si l'on accepte les datations au carbone 14 corrigées par Grossman (Grossman, 1983, p. 58), qui les font remonter à une période comprise entre les années 2180 et 1115 av. J.-C. La culture associée à ces découvertes a reçu le nom de Muyu Moqo ; elle n'est certainement pas chavinienne (en fait, elle précède Chavín), et s'est développée dans un espace restreint qui inclut Andahuaylas et Ayacucho (la phase de Rancho), avec des relations avec la côte méridionale (la phase de Hacha) à Acarí, au sud d'Ica. Selon Grossman, Muyu Moqo était une culture de village relativement simple, avec une poterie de qualité, bien que produite principalement pour l'usage familial. Il n'existe pas de signes de formes complexes d'organisation sociale, mais il est clair que Muyu Moqo entretenait des relations commerciales sur des distances considérables, de la côte d'où les coquillages étaient importés (la mer est à plus de 250 kilomètres) à Ayacucho et Huancavelica pour l'obsidienne, et jusqu'à l'extrême sud (Moquegua et San Pedro de Atacama, dans le désert du Nord du Chili) pour les lapis-lazuli et les turquoises. Toutes ces pierres ont été trouvées sous la forme de perles pour des colliers, en même temps que l'or.

Plus au sud, autour du lac Titicaca et en association avec la culture Wankarani de Oruro, il existe des fonderies de cuivre dès l'an 1000 av. J.-C. (Ponce Sangines, 1970), ou au moins entre 1000 et 500 av. J.-C., dans le cadre d'un développement néolithique extrêmement actif sur l'Altiplano du Pérou et de la Bolivie.

Ni l'or ni le cuivre n'étaient manifestement d'un usage commun. Il n'existait pas d'industrie spécialisée dans ce travail, et celui-ci ne donna pas naissance à une structure économique spéciale. L'apparition de la métallurgie ne suscita pas un « âge du métal » comme dans le Vieux Monde, avec des conséquences similaires. De fait, la métallurgie ne fut introduite que tardivement dans les cultures avancées du Nord, où l'or apparut en premier, mais sans produire non plus d'effet significatif. L'or fit son apparition à Chavín et Cupinisque vers l'an 1000 av. J.-C., et le cuivre pas avant l'an 700 av. J.-C.

Les cultures Chiripa et Qaluyu, qui se développèrent autour du lac Titicaca dans la région de l'Altiplano méridional, sur les hauts plateaux andins à une hauteur de plus de 3 600 mètres, étaient sans nul doute les cultures les plus développées de la région. Les autres cultures, à l'est et à l'ouest de l'Altiplano ou au sud, étaient des cultures néolithiques beaucoup moins développées et relativement primitives. C'était des cultures du désert, qui avaient déjà à surmonter de grosses difficultés pour assurer l'alimentation quotidienne; l'agriculture était soumise à de grandes incertitudes et devait, bien évidemment, être complétée par la chasse, la pêche et la cueillette. Elles étaient toutes très avancées dans les techniques des textiles et de la céramique et savaient travailler le cuivre. Chiripa et Qaluyu connurent une grande expansion démographique, et certains signes laissent penser qu'il existait des constructions communautaires allant au-delà des simples besoins domestiques, tels que temples et bâtiments publics. L'économie de cette zone était avant tout pastorale : des troupeaux de lamas et d'alpacas fournissaient la viande, la laine pour les textiles et un cuir de grande qualité. L'élevage était complété par la culture de racines alimentaires (pommes de terre, *ollucos*, *ocas* et *mashwa*) et de chénopodiacees telles que le quinoa, la *cañiwa* ou l'amarante (*kiwicha*), une espèce voisine. Elles procuraient un régime de base bien équilibré en hydrates de carbone et en protéines animales.

Les conditions naturelles étaient extrêmement rudes. Quoique les saisons se définissent en fonction des pluies (trois mois) et de la sécheresse (neuf mois), les écarts de température interviennent sur une base quotidienne et non saisonnière; toute l'année, il fait à midi une chaleur d'été, et il règne à minuit un froid d'hiver : la différence de température entre l'hiver et l'été ne dépasse pas 1 ou 2 °C. Ce climat rend l'agriculture très difficile, sans compter l'altitude et le problème de l'eau. Les précipitations annuelles varient entre 200 et 700 centimètres, et se produisent de façon intermittente pendant une période de trois mois; certaines années sont très arrosées, d'autres connaissent la sécheresse. Malgré la dureté de ces conditions naturelles, les peuples de l'Altiplano réussirent à développer une économie stable dès la période néolithique; au v^e siècle av. J.-C., les cultures de Pucara, et plus tard de Tiwanaku, connurent même un processus d'organisation urbaine.

En réalité ces peuples surent tirer parti de ces dures conditions ; les nuits glaciales et les extrêmes de température diurne permirent de déshydrater les aliments qui pouvaient ainsi être conservés durant de longues périodes et facilement transportés (pommes de terre déshydratées ou *chuño*, viande déshydratée ou *charki*, etc.).

Selon toutes les données disponibles, aucun de ces peuples ne vivait isolé ; de nombreux réseaux de commerce se constituèrent entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest ; ils s'étendaient sur des centaines de kilomètres, à travers les déserts et les vastes steppes froides et sèches. Ainsi, Paracas communiquait avec Cusco et Puno, c'est-à-dire avec Marcavalle et Qaluyu, et aussi avec Chiripa. Cela explique les échanges de techniques, de connaissances et de produits entre ces cultures.

Ce sont ces conditions qui rendirent également possible la grande expansion chavinienne entre 700 environ et 500 av. J.-C., jusqu'à la fin de la période qui nous occupe. Il semble que Chavín se mua en un empire conquérant, mais en fait, rien ne nous permet de l'affirmer de façon indubitable. Nous savons seulement, grâce à la présence du même type de poterie et l'apparition de certaines divinités dans l'iconographie locale, que la sphère d'influence de Chavín s'étendit sur la totalité de la région de Cupinisque et aussi d'Ayacucho et d'Ica. Durant cette période, elle gagna le Nord des Andes, jusqu'à la région de Cañar en Équateur. Elle ne franchit pourtant pas au sud la région de Paracas ; ses limites méridionales sont les vallées d'Ayacucho et d'Ica.

NOTES

1. Bischof (1980, p. 383, note 108) : (I-7076) 5010 ± 120 BP ; (15GS-142) 5000 ± 190 BP ; (I-7075) 4920 ± 120 ; (15GS-146) 4750 ± 120 BP.
2. ^{14}C à Huaca de los Sacrificios (sans correction) : (UCR-242) $3950 + 150$, (UCR-243) 4150 ; 150 (GX-3862) $4260 + 150$ B.P. Ces dates, si corrigées, donneraient : 2 533, 2 674, 2 790 et 2 930 av. J.-C.
3. *Guaca* est une expression quechua qui signifie « lieu sacré ».
4. *Kawsay* est un mot quechua qui signifie la nourriture ou l'alimentation, les ressources assurant la survie.
5. Les dates connues par le carbone 14 sont (Grossman, 1972) :
 UCLA — 1808E — Carbone — 3550 ± 100 BP
 UCLA — 1808A — Carbone — 3440 ± 100 BP
 UCLA — 1808J — Carbone — 3185 ± 160 BP
 UCLA — 1808D — Carbone — 2200 ± 430 BP

BIBLIOGRAPHIE

- BECK C. M. 1979. *Ancient Roads on the North Coast of Peru*, Berkeley, Calif. (thèse de PhD).
- BIRD J. 1948. « Preceramic Cultures in Chicama and Viru », *Mem. Soc. am. Archaeol.*, Menasha, Wis., n° 4, pp. 21-28.
- , HYSLOP J. 1985. *The Preceramic Excavations at the Huaca Prieta, Chicama Valley, Peru*, New York (Anthropol. Pap. am. Mus. nat. Hist., 62, pt 1.)
- BISCHOF H. 1980. « San Pedro and Valdivia — Frühe keramikkomplexe an der Küste Südwest-Ekuadors », *Beiträge zur allgemeinen and vergleichenden Archäologie*, vol. I, Deutsches Archäologisches Institut, V. C. H. Beck.
- BONAVIA D. 1982. *Los Gavilanes. Mar, desierto y oasis en la historia del hombre*, Lima.
- BONNIER E., ZEGARRA J., TELLO J. C. 1985. « Un ejemplo de cronoestratigrafia en un sitio con super-posicion arquitectonica — Piruru- Unidad I/II », *Bull. Inst. français Etud. andin.*, Lima, vol. XIV, n° 3/4, p. 80-101.
- BUENO A., GRIEDER T. 1979. « Arquitectura preceramica en la sierra Norte », *Espacio*, Lima, n° 5.
- BURGER R., SALAZAR L. 1985. « The Early Ceremonial Center of Huaricoto », *Early Ceremonial Architecture in the Andes*, Washington. D.C.
- DAMP J. 1979. *Better Homes and Gardens : The Life and Death of the Early Valdivia Community*, Calgary, (thèse de PhD).
- ENGEL F. 1957. « Sites et établissements sans céramique de la côte péruvienne », *J. Soc. Am.*, Paris, numéro spécial., vol. XLVI, p. 67-155.
- 1958. *Algunos datos con referencia a los sitios preceramicos de la costa peruana*, Lima (Arqueol., 3)
- 1963. « A Preceramic Settlement on the Central Coast of Peru : Asia, Unit 1 », *Trans. am. philos. Soc.*, Philadelphie, Pa., numéro spécial, vol. LIII, part. 3.
- 1966. « Le complexe précéramique d'El Paraiso (Pérou) », *J. Soc. Am.*, Paris, numéro spécial, vol. LV, part. 1, p. 43-95.
- FELDMAN R. A. 1980. *Aspero, Peru : Architecture, Subsistence Economy and other Artifacts of a Preceramic Maritime Chieftdom*, Cambridge, Mass. (thèse de PhD).
- FUNG PINEDA R. 1969. « Las Aldas : su ubicacion dentro del proceso historico del Peru antiguo », *Dédalo, Rev. Arte Arqueol.*, São Paulo, vol. V, n° 9-10, pp. 5-208.
- 1972. « El temprano surgimiento en el Peru de los sistemas socio-politicos complejos : Planteamiento de una hypotesis de desarrollo original », *Apunt. Arqueol.*, Lima, vol. II, p. 10-32.
- GROSSMAN J. 1972. « An Ancient Gold Worker's Tool Kit. The Earliest Metal Technology in Peru », *Archaeol.*, New York, vol. XXV, n° 4, p. 270-275.

- 1983. « Demographic Change and Economic Transformation in the South-Central Highlands of Pre-Huari, Peru, *Nawpa Pacha*, Berkeley, Calif., vol. XXI, p. 45-126.
- IZUMI S., SONO T. 1963. *Excavations at Kotosh, Peru. Andes 2*, Tokyo.
- TERADA K. 1972. *Excavations at Kotosh, Peru, 1963 and 1966. Andes 4*, E. P. Tokyo Lanning, 1960. *Chronological and Cultural Relationships of Early Pottery Styles in Ancient Peru*, Berkeley, Calif. (thèse de PhD).
- 1967. *Peru before the Incas*, Newark. N.J.
- LATHRAP D. W. 1974. « The Moist Tropics, the Arid Lands, and the Appearance of Great Art Styles in the New World », in M. KING, J. TRAYLER (dir.). *Art and Environment in Native America*, Austin, Tex., p. 115-58.
- , COLLIER D. 1976. *Ancient Ecuador, Culture, Clay and Creativity, 3000-300 B.C.*, Chicago.
- LUMBRERAS L. G. 1971. « Towards a Revaluation of Chavin », in CONFERENCE ON CHAVIN, Washington, D.C., *Acts.*, Washington D.C., p. 1-28.
- 1974. *The Peoples and Cultures of Ancient Peru*, Washington, D.C.
- , GONZALES C., LIETAER B. 1976. *Acerca de la funcion del sistema hidraulico de Chavin*, Lima.
- MACNEISH R., NELKEN-TERNER A., GARCIA COOK A. 1970. *Second Annual Report of the Ayacucho Archaeological-Botanical Project*, Andover, Mass.
- *et al.* 1981. *Prehistory of the Ayacucho Basin, Peru, Vol. II : Excavation and Chronology*, Ann Harbor, Mich.
- , PATTERSON T. C., BROWMAN D. L. 1975. *The Central Peruvian Prehistoric Interaction Sphere*, Andover, Mass (Pap. Peabody Fond. Archaeol., 7).
- MARCOS J. 1973. « Tejidos hechos en telar en un contexto Valdivia Tardio », *Cuad. Hist. Arqueol.*, Guayaquil, vol. XL, p. 163-176.
- MEGGERS B. J., EVANS C., ESTRADA E. 1965. *Early Formative Periods of Coastal Ecuador : The Valdivia and Machalilla Phases*, Washington, D.C. (Smithsonian Contrib. Anthropol., 1).
- MENZEL D., ROWE J. H., DAWSON L. 1964. *The Paracas Pottery of Ica : A Study in Style and Time*, Berkeley/Los Angeles.
- MOSELEY M. E. 1975. *The Maritime Foundations of Andean Civilization*, Menlo Park, Calif.
- , BARRET L. K. 1969. « Change in Preceramic Twined from the Central Peruvian Coast », *Am. Antiq.*, Washington D.C., vol. XXXIV, n° 2, p. 162-165.
- PATTERSON T. 1971. « The Emergence of Food Production in Cental Peru », in STUEVER, S. (dir.), *Prehistoric Agriculture*, New York, p. 181-207.
- , MOSELEY M. E. 1978. « Phytolith Analysis of Archeological Soils : Evidence for Maize Cultivation in Formative Ecuador », *Science*, Washington D.C., vol. CXCIX, n° 4325, p. 177-178.

- PONCE SANGINES C. 1970. *Las culturas Wankarani y Chiripa y su relacion con Tiwanaku*, La Paz (Publ., 25).
- POZORSKI, S., POZORSKI, T. 1979. « Alto Salaverry : A Peruvian Coastal Prece-ramic Site », *Ann.Carnegie Mus.*, Pittsburgh, Pa., vol. XLVIII, art. 19, p. 337-375.
- RAVINES R., IISBELL W. H. 1976. « Garagay : sitio temprano en el valle de Lima », *Rev. Mus. nac.*, Lima, vol. XLI, p. 253-272.
- ROSAS LANOIRE H. 1970. *La secuencia cultural del periodo formativo de Ancon*, Lima. (thèse de BA).
- , SHADY R. 1970. « Pacopampa, un centro formativo en la sierra nor-peruana », *Seminario de Historia Rural Andina*, Lima. *Actas*, Lima.
- ROWE J. H. 1967. « Form and Meaning in Chavin Art », in J. H. HOWE, D. MENZEL (dir.), *Peruvian Archaeology : Early Selected Readings*, Los Angeles, p. 72-103.
- SMITH E. 1980. « Vegetation and Land Use Near Guitarrero Cave », in T. LYNCH (dir.), *Guitarrero Cave, Early Man in the Andes*, New York, p. 65-83.
- STOTHERT K. 1976. « The Early Prehistory of the Santa Elena Peninsula, Ecuador », in CONGRESO INTERNACIONAL DE AMERICANISTAS, 41, MEXICO, 1974, *Actas*, Mexico, D. F., vol. II, p. 88-98.
- STRONG W. D., EVANS C. 1952. *Cultural Stratigraphy in the Viru Valley, Northern Peru*, New York. (Stud. Archeol. Ethnol., 4).
- TELLO J. C. 1942. « Origen y desarrollo de las civilizaciones prehistoricas andinas », in CONGRESO INTERNACIONAL DE AMERICANISTAS, 27, LIMA, 1939, *Actas*, Lima.
- 1956. *Arqueologia del valle de Casma*, Lima.
- 1960. *Chavin : Cultura matriz de la civilizacion andina*, Lima.
- TERADA K., ONUKI Y. 1982. *Excavations at Huacoloma in the Cajamarca Valley, Peru*, 1979, Tokyo.
- 1985. *The Formative Period in the Cajamarca Basin, Peru : Excavations at Huacoloma and Layzon*, 1982, Tokyo.
- VASQUEZ DE ESPINOZA A. 1948 (1629). *Compendio y descripcion de las Indias Occidentales*, Washington D.C.
- WENDT W. E. 1964. « Die präkeramische siedlung am Rio Seco, Peru », *Baessler Arch.*, Berlin, vol. IX, n° 36, p. 225-275.
- WILLIAMS C. 1980. « Arquitectura y Urbanismo en el Antiguo Peru », in *Historia del Peru*, Lima, vol. VIII, p. 367-585.
- WING E. 1977. « Animal domestication in the Andes », in C. REED (dir.), *Origins of Agriculture*, La Haye/Paris, p. 837-59.
- ZEIDLER J. A. 1984. *Social Space in Valdivia Society : Community Patterning and Domestic Structure at Real Alto, 3000-2000 B.C.*, Urbana, III. (thèse de PhD).

17.5.4

La région du Sud-Est

Lautaro Núñez

La vaste région andine peut-être divisée à peu près en quatre : centre-sud, méridionale (sous-région des vallées occidentales), extrême-sud et archipel-Patagonie, qui correspondent au sud du Pérou, à la Bolivie, au nord-ouest de l'Argentine et au Chili. Tout au long de la cordillère et du littoral du Pacifique se succèdent, depuis le désert jusqu'à la steppe subarctique, une diversité de paysages et de ressources qui ont donné naissance à des processus culturels distincts.

Ainsi, les populations de chasseurs-cueilleurs des hautes terres de la région centre-sud ont progressivement évolué vers l'exploitation de troupeaux de lamas associée à une agriculture de montagne alors que le long des vallées qui descendent à l'ouest et à l'est des principaux sommets, c'est l'agriculture de type semi-tropical qui s'est progressivement implantée, en même temps que les occupants du littoral du Pacifique s'adonnaient à la pêche et à la collecte spécialisée.

Ces progrès sur la voie de la civilisation ont eu des répercussions dans la région méridionale et même, jusqu'à un certain point, dans l'extrême-sud, où l'abondance des plantes et des animaux sauvages a permis le maintien tardif d'une économie de chasse et de cueillette spécialisée. Ce régime de transition se modifie considérablement plus au sud (région archipel-Patagonie) où, à l'inverse, le maigre couvert végétal et l'abondance des herbivores expliquent la prédominance jusqu'aux temps historiques d'une économie fondée sur la chasse complétée par l'important appoint des ressources du littoral.

La néolithisation des groupes sociaux a été plus marquée dans les habitats arides et semi-arides du Nord, où l'écosystème des contreforts andins favorisait les activités pastorales. Les vallées et oasis, elles, se prêtaient à l'expérimentation de l'horticulture et de l'agriculture, qui détermina l'apparition de nouveaux styles de vie plus sédentaires. Parallèlement, la richesse du Pacifique, à l'embouchure des fleuves mais aussi sur le reste du littoral, a favorisé un mode d'occupation semi-sédentaire qui n'est pas sans avoir des répercussions démographiques : on voit en effet se mettre en place un mouvement

évidemment complémentaire de biens, de ressources et de personnes au sein de la configuration littoral-massif andin-forêts tropicales.

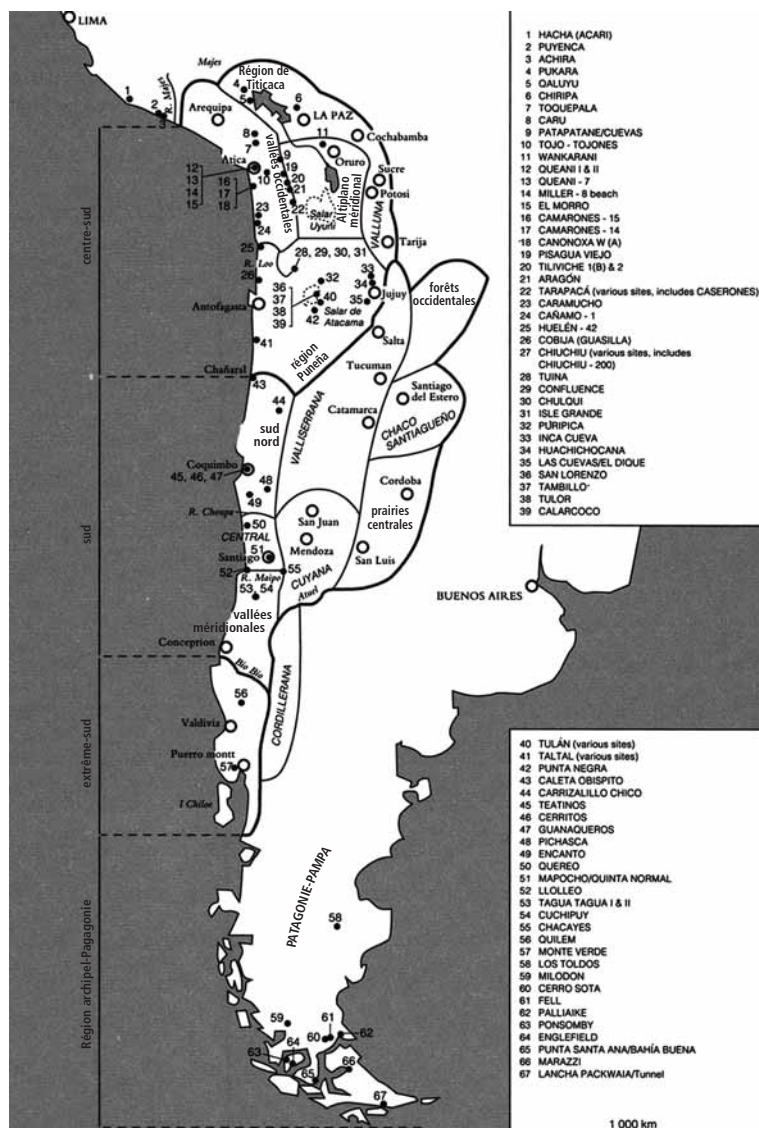
Si le processus de néolithisation l'emporte dans les régions centre-sud et méridionale, il n'exclut pas la survivance de véritables « îlots ethniques » de chasseurs-collecteurs-pêcheurs qui résistent à ce processus et « s'enclavent » dans les niches offrant une concentration élevée de ressources sauvages, comme les régions interfluviales du Pacifique, le pourtour des lacs andins, les îles et les steppes de Patagonie. Dans ces régions, en effet, d'importantes populations ont pu parfaitement subsister malgré la dureté des conditions climatiques en ignorant les acquis de la civilisation andine et sans avoir à faire appel à l'agriculture et à l'élevage pour se nourrir. Cela n'a pas empêché certaines de ces « peuplades primitives contemporaines » et leurs ancêtres (Uros, Changos, Pehuenches, Fuégiens, Onas) d'élaborer des systèmes idéologiques et techniques extrêmement complexes, tout en restant à l'écart des progrès de l'élevage et de l'agriculture (*carte 29*).

LES COMMUNAUTÉS TARDIVES DE CHASSEURS-COLLECTEURS ET LA PRODUCTION D'ALIMENTS III^e-I^{er} MILLÉNAIRE AV. J.-C. (*fig. 97*)

Au cours de cette période, la côte du Pacifique voit s'établir un grand nombre de campements semi-sédentaires regroupés à l'embouchure des rivières et, dans une moindre mesure, tout le long de la côte, surtout dans la région archipel-Patagonie. On a retrouvé certains campements bien organisés et stables à habitations circulaires et murs de pierres cimentées, disséminés entre Taltal et l'embouchure du Loa (par exemple Huelén 42) et, sur une bonne partie du littoral, d'autres campements plus précaires (habitations légères soutenues par des poteaux), associés à d'importants amas de débris culinaires (*fig. 98*).

La côte offrait des ressources plus fiables parce que plus diverses, en cas d'éventuelle disette. D'où une mobilité relativement faible des populations du littoral par rapport à l'importante énergie que devaient déployer pour survivre les chasseurs de l'intérieur. Cette tendance à la stabilité des établissements côtiers vaut pour l'ensemble du territoire. De fait, la proximité du Pacifique a toujours encouragé une occupation plus ou moins permanente; cela étant les communautés antérieures au I^{er} millénaire av. J.-C. se caractérisent par le fait qu'elles ne sont encore que semi-sédentaires.

À cette époque existaient, à côté des campements-bases (primaires), des campements secondaires — dont la stabilité allait décroissant avec la distance, et qui fournissaient un apport de nourriture occasionnel venant compléter les



Carte 29 Les régions andines centre-sud, méridionales et extrême-sud et la région archipel-Patagonie. Situation des principaux sites mentionnés dans le texte.

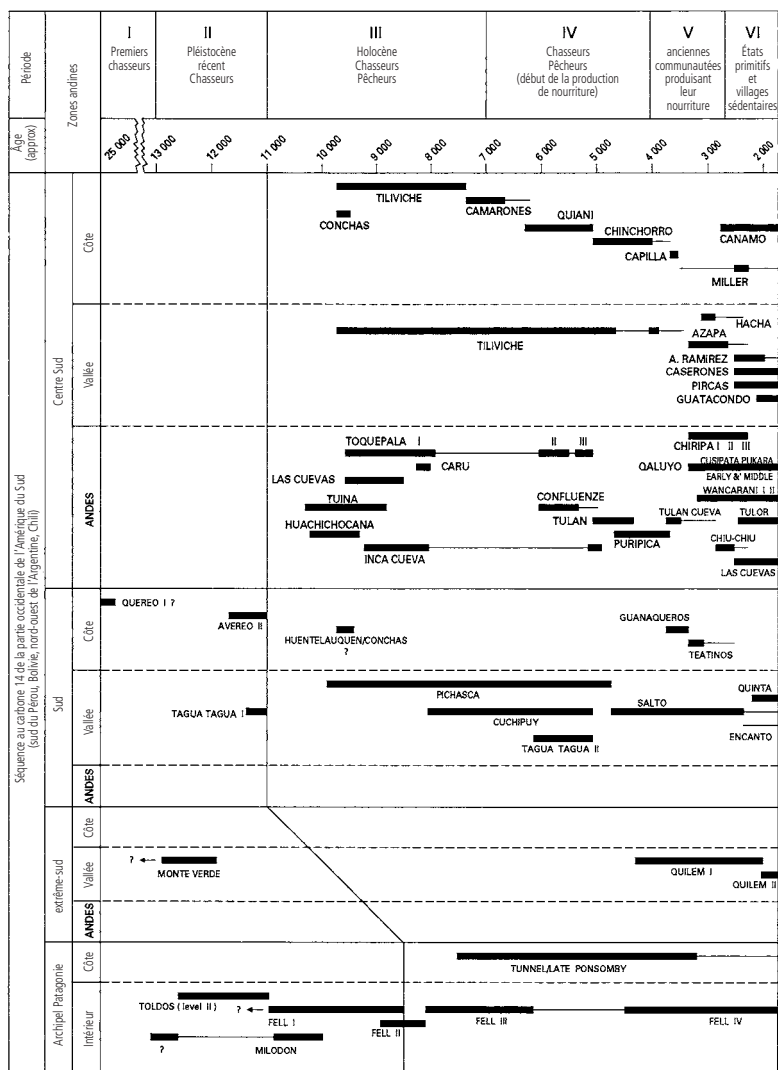


Figure 97 Tableau chronologique indiquant les datations radiocarbone des zones les plus occidentales d'Amérique du Sud (Pérou méridional, Bolivie, nord-ouest de l'Argentine, Chili).

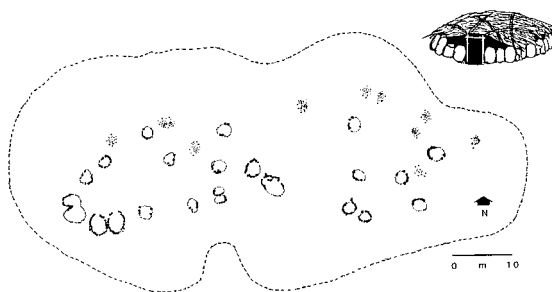


Figure 98 Campement semi-sédentaire de huttes semi-circulaires à demi enfouies avec structures de pierres cimentées. Pêcheurs-collecteurs de l'embouchure du Loa, V^e-IV^e millénaire B.P. (Huelén-42, Chili; Núñez *et al*, 1974). L'une des habitations a été reconstituée.

ressources locales offertes par chaque habitat. L'appauvrissement ou la richesse de chaque secteur dépendait de diverses causes naturelles sur lesquelles l'homme n'exerçait aucune influence : effets du courant El Niño, marées rouges, ensablement du littoral, abondance des bancs de poissons, concentration de l'avifaune, aires de frai ou de reproduction des mammifères, etc.

En temps normal, la proximité du littoral offrait aux habitants des campements-bases une alimentation diversifiée qui assurait, à ceux d'entre eux qui exerçaient sur place une activité spécialisée en fonction de l'âge et du sexe, une certaine autosuffisance. Toutefois, comme ces communautés étaient nombreuses et partiellement sédentarisées, seuls certains groupes d'adultes se spécialisèrent dans l'exploitation des ressources saisonnières plus ou moins éloignées.

L'existence de ces groupes mobiles permettait d'approvisionner les campements-bases en aliments de provenance lointaine. Sur le littoral, on peut, du point de vue de l'exploitation des ressources, distinguer deux saisons : l'été (d'octobre à mars) et l'hiver (d'avril à septembre). L'été est la période d'activité la plus intense, tandis qu'en hiver, les ressources diminuent. Dans la logique d'une exploitation rationnelle, en été, l'activité s'intensifiait dans les campements-bases, occupés de façon quasi sédentaire et dont les habitants avaient recours à des techniques relativement simples pour assurer leur subsistance. En hiver en revanche, les campements secondaires ou éloignés étaient réactivés, la mobilité reprenant ses droits, et l'obtention d'aliments supposait un effort accru et le recours à des techniques plus complexes (par exemple, la pêche à la ligne avec un hameçon). On pratiquait aussi la chasse d'espèces sporadiquement utilisées comme les oiseaux qui ne quittent jamais le littoral. Des déplacements avaient lieu toute l'année, mais ils étaient plus ou moins fréquents selon la saison. Les mouvements s'effectuaient le long de la côte ou perpendiculairement à elle pour se

procurer les ressources de l'intérieur des terres, qu'il s'agisse d'aliments ou de matières premières. Grâce à ce système qui leur permettait de vivre en autosuffisance sur l'une des côtes les plus riches du monde, ces populations de pêcheurs-collecteurs du littoral étaient moins menacées d'effondrement biologique que les chasseurs de l'intérieur (Allison, 1985).

Pendant la même période, les chasseurs-cueilleurs transhumants de l'arrière-pays exploitaient intensivement des camélidés andins en même temps que s'intensifiaient les activités de cueillette dans les vallées et les oasis. Au sud du Pérou, l'occupation du site de Toquepala dans la sierra andine se poursuit au III^e millénaire av. J.-C. avec des mouvements de transhumance entre l'intérieur et la côte (Ravines, 1972). En effet, le site de San Nicolás, sur la côte sud du Pérou, a livré des pièces d'obsidienne originaires des mines de l'intérieur.

Plus au sud, des chasseurs-collecteurs, comme ceux issus de Tiliviche, d'Aragón et ceux de Conanoxa et Tarapacá développaient un système d'exploitation alternée des ressources de la côte et des oasis de l'intérieur. D'autres populations plus andines occupaient les abords orientaux de la puna d'Atacama, autour de Jujuy. Là vivaient, au début du II^e millénaire av. J.-C., dans des grottes, les descendants des chasseurs de Huachichocana et d'autres groupes plus évolués comme ceux de Inca Cueva (Aguerre *et al.*, 1975). Ces groupes, qui présentent une très grande complexité culturelle (diversification du gibier, importance de la cueillette et de la culture), transhumaient jusqu'aux régions subtropicales et orientales (présence de plumes d'ara). Certains auteurs, s'appuyant sur le fait que leurs techniques de cordage et de tissage rappellent celles des pêcheurs Chinchorro, suggèrent même qu'ils ont pu atteindre la côte du Pacifique.

Sur le versant occidental de la puna d'Atacama, le début du II^e millénaire av. J.-C. voit se multiplier, dans des enclaves où l'environnement est propice (par exemple Tulán-52), les groupes de chasseurs-cueilleurs spécialisés dans la chasse des camélidés et des rongeurs. Ils ont laissé une industrie lithique abondante et diversifiée, du matériel de broyage et des campements de huttes rondes en pierres, agglutinées en grappes, d'où ils exploitaient toutes les ressources entre la puna et le bassin d'Atacama (*fig. 99*).

L'une de ces communautés implantées sur le Río Puripica était parvenue à enrichir son alimentation en domestiquant des camélidés au cours des III^e et IV^e millénaires av. J.-C. On a retrouvé associés au site quelques armes de chasse, du matériel de broyage (mortiers à cavité conique) et des microlithes de section triangulaire qui caractérisent également les chasseurs-éleveurs de Chiuchiu, implantés le long du moyen Loa vers la même époque (Druss, 1977). Ces communautés avancées combinaient déjà la chasse, la cueillette et la domestication du lama lorsqu'elles sont entrées en contact à la fin de cette période avec des groupes plus évolués de céramistes.

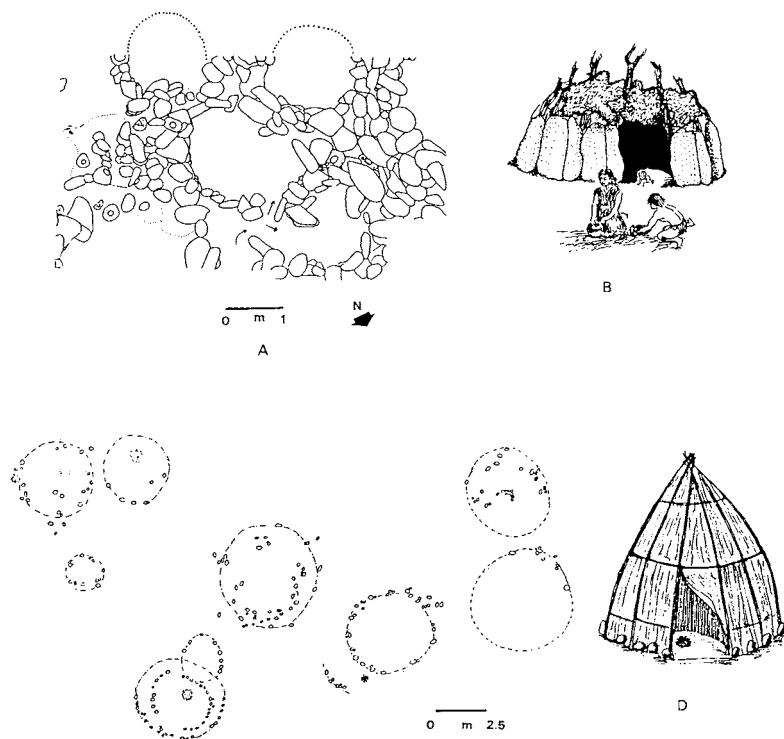


Figure 99 Chronologie des premiers établissements... (a) Vue partielle d'un campement semi-sédentaire d'habitations circulaires semi-enfouies avec structures en pierre. Chasseurs-cueilleurs subandins : V^e millénaire B.P. (Tulán-52, Chili; Núñez, 1983). (b) Reconstitution d'une habitation de Tulán. (c) Hameau de huttes circulaires à armature de poteaux avec foyers centraux, associés à de la céramique primitive. Pêcheurs-cultivateurs du Rfo San José de Arica, du IV^e au III^e millénaire B.P. (Acha-2, Chili; Muñoz, 1982). (d) Reconstitution d'une habitation de Acha (Muñoz, 1982).

Sur le littoral centre-sud, le développement des communautés Chinchorro aboutit, vers le II^e millénaire av. J.-C., à la constitution des communautés plus stables fixées à l'embouchure des fleuves et qui ont eu des contacts avec les chasseurs-cueilleurs de l'intérieur, à en juger par la présence de la vigogne et du quinoa, céréale typiquement andine.

Des incursions sur la côte méridionale ont eu lieu à partir des campements de Canamo, Abtao et Taltal entre les III^e et II^e millénaires av. J.-C. L'utilisation de grandes lames bifaces et d'hameçons en coquillage plus tardifs suggère l'existence de courants migrants vers la côte semi-aride du Chili.

Des établissements côtiers postérieurs comme ceux de Arica (Queani-7 et Camarones-15), datés respectivement de 1660 et 1160 av. J.-C., montrent que la persistance des activités traditionnelles n'exclut pas l'adoption d'innovations importantes : culture de cucurbitacées, pyrogravure, domestication de camélidés, porte-bébés, turbans, tombes individuelles, semences et plumes d'oiseaux sylvestres, manioc tropical, etc. En d'autres termes, des groupes descendus de l'Altiplano et qui avaient eu des contacts avec le versant oriental sont venus modifier le style de vie local. En tout cas, la pratique notoire et persistante chez les Chinchorro de la momification humaine artificielle disparaît en tant que rite funéraire dominant.

Dans les vallées et les piémonts de la région andine méridionale, des chasseurs-cueilleurs dérivés des Pichasca, Morrillos, Atuel, etc., exploitaient des camélidés qu'ils avaient peut-être domestiqués. En outre, ils cultivaient déjà certaines plantes qu'ils transportaient pendant leurs déplacements de transhumance, même s'ils résidaient saisonnièrement sur les plateaux andins. Les pêcheurs des stades Guanauqueros et Teatinos entretenaient à cette époque des établissements semi-sédentaires denses en liaison avec les vallées environnantes où l'on cultivait le haricot (*Phaseolus vulgaris*) qui faisait probablement partie intégrante de l'alimentation des habitants du littoral.

Bien que les preuves concrètes à l'appui de cette hypothèse soient encore peu nombreuses, c'est sans doute au cours de cette période que la domestication du lama gagne les abords de la puna (sites de Puripica, Huachichocana et Inca Cueva) et que s'étend sur les hautes terres du Centre-Sud une civilisation protopastorale et précéramique originale, dont l'apogée se situe au II^e millénaire av. J.-C. (voir premier volume). Cela dit, il existe dans l'arrière-pays de la région du Centre-Sud d'autres foyers de domestication et de production alimentaire. Dans l'oasis de Tiliviche, la consommation de rongeurs comme le cobaye (*Cavia* sp.) s'intensifie entre le V^e et le II^e millénaire av. J.-C. La chair de ce petit mammifère est à peine moins riche en protéines que celle du lama ; il peut vivre en captivité et s'élève facilement dans des galeries ou niches rudimentaires, selon une pratique qui s'est effectivement généralisée depuis (Hesse, 1982 ; Núñez *et al.*, 1986).

Quelque chose de semblable s'est produit dans les vallées plus hautes où l'élevage du lama et du cobaye (*Cavia porcellus*) fait son apparition dans des contextes également précéramiques à proximité du moyen Loa entre le III^e et le II^e millénaire av. J.-C. (chasseurs de Chiuchiu). D'une manière générale, ces animaux, d'abord élevés par des communautés de chasseurs du V^e au II^e millénaire av. J.-C., ont fini par se multiplier au sein des communautés agropastorales entre le II^e millénaire av. J.-C. et le commencement de l'ère chrétienne, jusqu'à occuper une phase importante dans l'alimentation des habitants des Andes, depuis l'Altiplano jusqu'au littoral. Ils constituaient sans aucun doute un apport important d'alimentation

carnée dans les terres de basse ou moyenne altitude, où les mammifères sont rares et les camélidés peu fréquents.

Les chasseurs-cueilleurs de la vallée de Tiliviche, près du Pacifique, cultivaient de petits champs de maïs (*Zea mays*), comme ceux dont on a retrouvé la trace dans les Andes centrales (fig. 100) ainsi d'ailleurs qu'à Guitarreros, Ayacucho et le long de la côte péruvienne de Huarmey entre le V^e et le II^e millénaire av. J.-C., toujours dans des contextes précéramiques (Lynch, 1983; McNeish *et al.*, 1975; Grobman *et al.*, 1977).

Plus au sud, aux abords de la puna, des chasseurs occupant l'une des grottes de Huachichocana, près de Jujuy (Argentine), auraient cultivé le maïs entre les VIII^e et VI^e millénaires av. J.-C. (Fernández Distel, 1964), mais cette haute antiquité n'a pu être vraiment prouvée. En tout cas, il n'est pas douteux que certains chasseurs-cueilleurs ont pratiqué l'horticulture avant les III^e et II^e millénaires av. J.-C., aussi bien dans les Andes centrales que dans les régions plus méridionales.

La présence attestée du cobaye associé au maïs à Tiliviche, dans une économie de chasse et de cueillette, confirme que des cultures des régions d'altitude étaient domestiquées et acclimatées dans les oasis proches du Pacifique, pour le plus grand bénéfice de ces dernières. Cela s'explique par les déplacements saisonniers entre les hautes terres et la côte, dont témoignent les restes de vigogne retrouvés à Camarones et les pièces d'obsidienne de Tiliviche. Ces déplacements ne sont pas incompatibles avec l'existence de campements-bases regroupés sur la côte et jouissant de ressources plus régulières.

On voit s'affirmer ainsi sur la côte et dans les oasis un mode de vie plus sédentaire dans des agglomérations de huttes couvertes à charpente de poteaux, avec dépôts d'ordures, ateliers lithiques et cimetières. Les activités tendent à se spécialiser, l'approvisionnement se fait plus sûr et le niveau sanitaire s'améliore. Mais cela n'excluait pas des accidents démographiques, dont témoigne par exemple le taux élevé de mortalité infantile relevé dans un cimetière de l'époque (Tiliviche), et qui ne pouvaient qu'inciter à intensifier la production alimentaire.

L'expérience de la disette encourageait la diversification poussée des activités de subsistance : chasse, pêche, cueillette et subsidiairement agriculture et élevage. À cet égard, les premières tentatives réussies d'horticulture et d'élevage de cobaye réalisées entre le V^e et le II^e millénaire av. J.-C., sont éloquentes et ouvrent la perspective d'une vie meilleure dans les basses terres. En fait, le développement de la culture du maïs montre que les activités de subsistance se hiérarchisent avec l'emploi sélectif de produits extérieurs à l'univers du littoral, qui viennent compenser le déficit en glucides, parallèlement à un apport accru de protéines animales.

On a suggéré que le versant oriental de l'Altiplano et le nord-est de l'Argentine avaient été des centres de souches végétales et de plantes

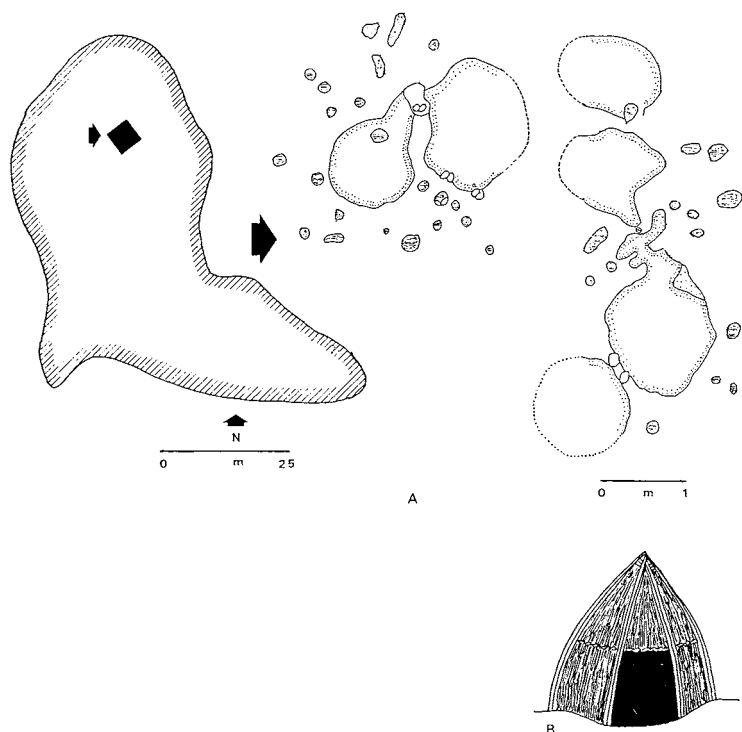


Figure 100 Chronologie des premiers établissements de la région centre-sud des Andes : (a) Campement semi-sédentaire et atelier lithique avec habitations circulaires semi-enfouies et à armature de poteaux (IX^e-IV^e millénaire B.P.) — chasseurs-cueilleurs pratiquant la culture du maïs (*Zea mays*) et l'élevage du cobaye (*Cavia* sp.) : phase finale intervenant entre le V^e et le IV^e millénaire B.P. (Tiliviche (B), Chili; Núñez, 1983). (b) Reconstitution d'une habitation de Tiliviche.

sauvages qui auraient pu être domestiquées et transférées dans des environnements plus productifs (Núñez, 1974). On a également avancé l'hypothèse d'une domestication précoce du cobaye dans l'Altiplano (Lumbreras, 1981). Il est sûr en tout cas que des chasseurs transhumants pratiquaient des activités horticoles entre les V^e et II^e millénaires av. J.-C. dans un contexte culturel archaïque, caractérisé par des pointes de projectiles foliacées, des paniers de fibres végétales, de grossiers bâtons à fouir, des hameçons, des nattes de roseau et des mortiers avec leurs pilons (Núñez, 1986).

Il est possible que des pêcheurs installés à Arica, à Camarones et à l'embouchure du Loa aient cultivé du maïs localement, à moins qu'il n'ait été

acheminé depuis les vallées de l'intérieur, mais le matériel archéologique correspondant demande à être étudié plus avant (Bird, 1943; Schiappacasse et Niemeyer, 1984; Zlatar, 1983). Quoi qu'il en soit, dans la vallée de Tarapacá, près de Tiliviche, des chasseurs-collecteurs installés dans des campements en plein air, beaucoup moins importants, exploitaient également le guanaco, les forêts de caroubiers et récoltaient les racines et fibres des plantes aquatiques, auxquels ils associaient les poissons et coquillages provenant du littoral. On sait que ces populations ont cultivé le maïs et le quinoa (*Chenopodium quinoa*) dès les IV^e et III^e millénaires av. J.-C., même si la collecte restait leur activité prédominante. En fait, ils consommaient surtout des fibres et des racines comestibles de roseau (*Thypha angustifolia*) ainsi que des gousses et des graines macérées de caroubier (*Prosopis juliflora*), qu'ils broyaient pour en faire de la farine. Par comparaison, leur consommation de grains de quinoa (*Chenopodium-Amarantaceas*), apparaît secondaire. Dans une moindre mesure, ils mangeaient de l'amarante, sorte de céréale andine plus riche en protéines que le maïs avec quasiment la même teneur en calories et graisses, et qui constituait une ressource précieuse. Des grains de maïs et de quinoa ont pu subsister dans le sol de Tarapacá jusqu'à l'arrivée, à partir du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., de nouvelles populations pleinement sédentaires qui fondent les établissements agricoles de Caserones et de Pircas, où ces cultures réapparaissent mais cette fois avec une intensité très marquée.

Postérieurement, la présence du maïs est attestée chez les agriculteurs de la vallée d'Azapa (Arica), à partir de 1350 av. J.-C. et il figure parmi les déchets alimentaires datant de 850 av. J.-C. retrouvés sur le littoral désertique de Cañamo. On est fondé à supposer qu'aussi bien le maïs que le quinoa, des phases initiales et formatives, associés cette fois à de la céramique, pourraient provenir de vieilles expériences horticoles pratiquées dans le contexte de l'économie traditionnelle de chasse et de collecte de la région centre-sud des Andes.

Tant à Tiliviche qu'à Tarapacá, ces cultures expérimentales coexistent avec une importante activité de collecte et le broyage des roseaux et des caroubes. Les instruments à moudre ont fini par caractériser ces communautés, comme cela s'était passé également pour les territoires situés plus au sud. Depuis la côte et les massifs montagneux des Andes centrales jusqu'au centre du Chili, on triture des semences, des gousses, des os, de la viande séchée, du poisson, etc., dans des mortiers de pierre et de bois à excavation conique profonde, et l'on broie du grain sur des pierres plates pour transformer caroubes, maïs et quinoa en farine. Ces aliments ont gagné les vallées occidentales et celles des alentours de la puna au cours du I^{er} millénaire av. J.-C.

Le maïs, cultivé du Canada au Chili, est aujourd'hui la troisième céréale mondiale. Moins riche en protéines et en lipides que le blé, il contient davantage de calories et de glucides; c'est donc un aliment très nutritif et à haut rendement, capable de s'adapter à des climats très divers. Bien qu'on le

cultive jusqu'à quelque 4 000 mètres d'altitude, son habitat de prédilection n'est pas l'Altiplano mais bien les vallées tempérées situées à l'est et à l'ouest de la cordillère. Le nombre des variétés existant dans les vallées de l'Est bolivien a fait penser que le maïs pourrait être originaire de cette région ou même du nord-est de l'Argentine.

Une autre céréale, le quinoa, est caractéristique quant à elle de l'Altiplano péruvien et bolivien. Acclimatée au climat tempéré des moyennes vallées où elle est associée à la culture du maïs, on la trouve aussi à des altitudes inférieures (de l'ordre de 1 200 mètres) sur le versant occidental. Là également, elle a coexisté avec le maïs, du moins si l'on en croit les vestiges trouvés à Tarapacá. Sa présence est également attestée à des altitudes et latitudes inférieures comme au centre de l'Argentine et au centre-sud du Chili (Núñez, 1974).

Tant l'élevage du cobaye que la culture du maïs ou du quinoa supposent un début de sédentarisation dans les oasis proches de l'arrière-pays. Sans vraiment remettre en cause la structure dominante chasse-collecte, ces activités constituent l'amorce d'une exploitation graduelle des oasis à partir de la côte qui fournit toujours l'essentiel des ressources. À Tiliviche, l'importante concentration d'habitations circulaires (cabanes ou huttes à armatures de poteaux) avec amas de débris, complétée par une succession de campements de voisinage, semble suggérer un processus de concentration dans des agglomérations semi-sédentaires à l'organisation très poussée.

À la fin de la séquence, certains occupants de Tiliviche étaient relativement sédentarisés à en juger par l'existence d'un cimetière bien regroupé daté de 1880 av. J.-C. Étant donné que ces groupes proviennent du littoral, on peut penser qu'ils ont progressivement perfectionné un système d'occupation mixte combinant en un ensemble unique les ressources naturelles et diététiques complémentaires du littoral et des vallées de l'intérieur.

Cette colonisation des oasis est un phénomène commun à toute la région centre-sud ; ainsi, près d'Arica, des groupes de pêcheurs du littoral gagnent la pampa de Acha, proche du Río San José, où ils établissent un campement provisoire de huttes circulaires légères pour se consacrer à la cueillette des graminées et à la chasse du petit gibier. À signaler aussi certains habitats ruraux datés du II^e au I^e millénaire av. J.-C. associant la culture des cucurbitacées à une céramique primitive et où l'on a retrouvé des résidus d'aliments d'origine marine (Muñoz, 1982).

Il paraît établi qu'à la fin de la civilisation des chasseurs archaïques, entre les IV^e et II^e millénaires av. J.-C., diverses plantes cultivées dans les vallées et sur le littoral du versant amazonien des Andes — balisier comestible (*Canna edulis*), arachide (*Arachis hypogaea*), manioc (*Manihot esculenta*), patate douce (*Ipomoea batata*), Calebasses (*Cucurbitas ficifolia*) et courges (*Cucurbita moschata* et *maxima*) — se diffusent dans les vallées du Pacifique. Il n'est pas certain que le maïs et le haricot aient été domestiqués ou réadaptés

dans les vallées hautes, mais la domestication aussi bien du *Phaseolus lunatus* que du *Phaseolus vulgaris* est attestée dans les établissements de chasseurs des vallées des Andes centrales et des régions centre-sud et méridionale avant le IV^e millénaire av. J.-C.

D'autre part, la pomme de terre (*Solanum* sp.) originaire de l'Altiplano a été acclimatée dans des vallées comme celle d'Ayacucho au cours du III^e millénaire av. J.-C., cependant que le quinoa (*Chenopodium quinoa*), de même origine, était cultivé dans ces mêmes vallées dès le V^e-IV^e millénaire av. J.-C., de là, il gagna peu à peu le sud de l'Altiplano central pour atteindre finalement le sud du Chili. Cette progression du lama, de la pomme de terre et du quinoa, depuis les hauts plateaux des Andes centrales vers les régions méridionales et même côtières, est liée à l'extension rapide du nouveau mode de vie pastoral. La mobilité interrégionale devrait être considérable pour que les nouveaux acquis agropastoraux et autres aient pu être transmis à des régions aussi éloignées que le centre-sud du Chili.

Dans les Andes de la région méridionale (vallées semi-arides du Chili), les chasseurs de Pichasca occupaient déjà les rives d'un affluent du Río Hurtado au VIII^e millénaire av. J.-C. Dans ce milieu propice, ils pratiquaient la chasse et la cueillette végétale intensive avec un outillage de flèches triangulaires ou en forme de lame allongée et du matériel de broyage (Ampuero et Hidalgo, 1975). Certaines réalisations culturelles (vannerie, tissus à fils de trame cordés, bâtonnets à feu, etc.) témoignent de l'importante activité de cette communauté qui entretenait des contacts avec des régions aussi éloignées que la côte, distante pourtant de plus de 80 kilomètres.

Dans cette vaste grotte, on a retrouvé à un niveau intermédiaire daté du V^e millénaire av. J.-C., les premières traces de culture du haricot (*Phaseolus vulgaris*), preuve que des travaux d'horticulture complétaient les activités locales de chasse et de cueillette. Un peu plus tard (vers le III^e millénaire av. J.-C.), cette agriculture embryonnaire s'enrichit avec l'introduction de la calebasse et du maïs, apparemment domestiqué, et peut-être amené depuis le versant oriental argentin par les circuits de transhumance. On sait que les chasseurs de ces vallées semi-arides consommaient des légumineuses bien adaptées à leur environnement, comme les haricots trouvés en abondance dans la grotte d'El Salto.

On ignore si cette agriculture a contribué à transformer les habitudes des occupants des abris naturels en les incitant à se regrouper dans des campements et à opter pour un mode de vie se rapprochant davantage du semi-sédentarisme. On estime généralement que ces premiers cultivateurs-cueilleurs spécialisés vivaient et travaillaient en groupes dont la composition était stable. Il est probable que leurs descendants aient fini par occuper, entre le II^e et le I^{er} millénaire av. J.-C., des établissements plus permanents dans des vallées se prêtant à l'agriculture, sans doute avant l'expansion de la civilisation Molle, dont les représentants ont réoccupé la grotte de Pichasca vers 475 av. J.-C.

Le littoral était peuplé dès le VIII^e millénaire av. J.-C. environ par des Huentelauquén, pêcheurs qui vivaient essentiellement de l'exploitation des ressources marines dans des campements semi-sédentaires denses. Rien ne permet de dire si ces populations demandaient également aux vallées voisines des ressources complémentaires lorsque l'équilibre écologique du littoral se trouvait modifié, notamment en hiver.

Après ces épisodes et un intervalle qui correspond à un vide en matière d'informations, se place le stade suivant baptisé Guanaqueros caractérisé par la persistance, depuis le II^e millénaire av. J.-C., de communautés côtières semi-sédentaires dépendant largement des ressources maritimes; mais il n'est pas interdit de penser que les vallées voisines jouaient un certain rôle d'appoint dans leur alimentation. C'est du moins le cas pour les représentants de la phase suivante dite Teatinos (début du I^{er} millénaire av. J.-C.), dont on sait à certains indices que la mer ne leur fournissait pas toutes les protéines nécessaires et que cette lacune les a incités à se rapprocher des vallées dont ils entreprirent de collecter certaines des ressources végétales, comme en témoigne l'utilisation plus fréquente des instruments de broyage. Étant donné que, nous l'avons vu, les chasseurs-cultivateurs de Pichasca ont atteint le littoral, il ne serait pas étonnant que des communautés comme les Teatinos aient acclimaté dans les basses vallées quelques-unes des cultures expérimentées depuis longtemps dans l'arrière-pays.

Par ailleurs, là où les occupants du littoral avaient accès à des vallées agricoles et à des pâturages, les changements de civilisation ont été plus spectaculaires puisque des établissements de chasseurs-cueilleurs continentaux y avaient atteint avant le I^{er} millénaire av. J.-C. le stade de l'adoption ou de la domestication d'animaux et de plantes sauvages, jetant les bases d'un processus de néolithisation qui aura des répercussions bien au-delà des limites du territoire.

APPARITION D'AGGLOMÉRATIONS SÉDENTAIRES À VOCATION AGROPASTORALE (I^{er} MILLÉNAIRE AV. J.-C.) (fig. 101)

Région centre-sud des Andes

Après un aperçu de la situation de l'ensemble du territoire depuis le massif andin aux vallées côtières, nous examinerons en dernier lieu les épisodes culturels dominants centrés autour du lac Titicaca.

Sur le versant chilien des contreforts de la puna, des pasteurs ont occupé entre les II^e et I^{er} millénaires av. J.-C. la gorge du Tulan, près de San Pedro de

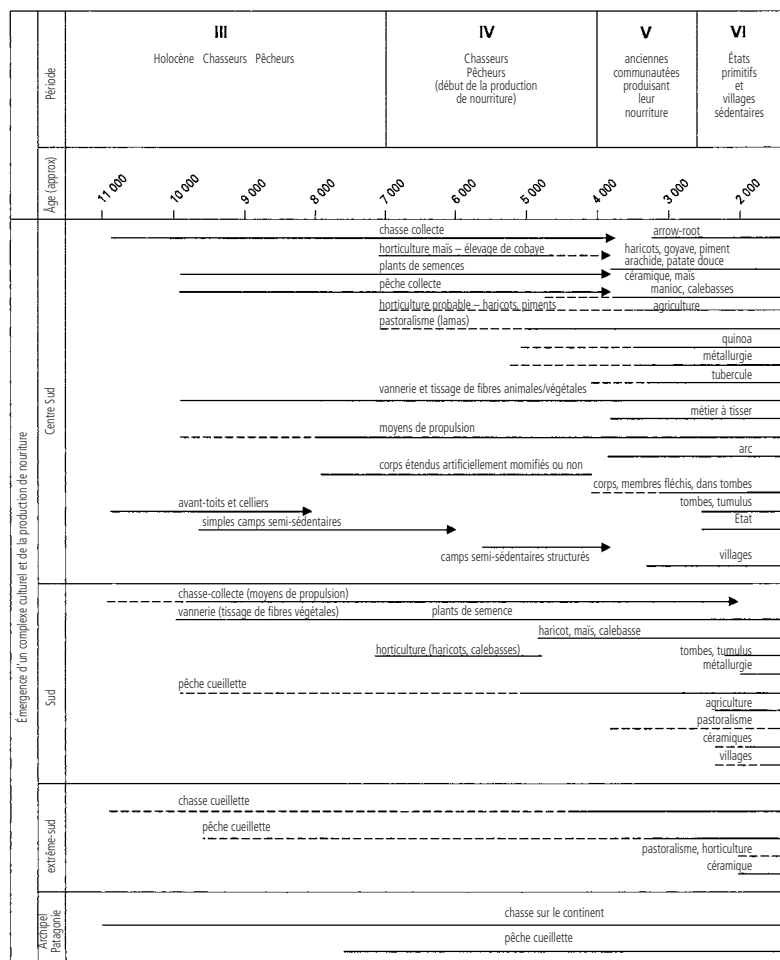


Figure 102 L'émergence d'un complexe culturel et de la production de nourriture, dans le contexte de la région andine : centre-sud, extrême-sud et archipel-Patagonie.

Atacama; on sait qu'ils pratiquaient la cueillette de plantes et de fruits sauvages. Le site a livré des restes de lamas, des céramiques grossières, du maïs et du quinoa qui attestent l'implantation, sur les bords de cet arroyo, de troupeaux et de cultivateurs de modestes parcelles.

Cependant, vers le 1^{er} millénaire av. J.-C., le mode de vie agropastoral commence à favoriser un regroupement des populations en petites agglomérations.

rations près des plaines cultivables et pâturages permanents irrigués par des sources d'eau souterraines. On a retrouvé à Chiuchiu-200 un village très simple de pasteurs, de caractère provisoire, composé de plusieurs habitations semi-circulaires à demi enfoncées dans le sol, datant du début du I^{er} millénaire av. J.-C. (Benavente, 1981). À Chiuchiu-200 prédominait l'élevage du lama sur les plaines fertiles du Loa, associé à un artisanat relativement élaboré : étoffes tissées, pagnes noués, tissus nattés, fuseaux à filer, céramiques striées, modelées, incisées, polies, etc. Nous avons affaire ici à une communauté qui pratiquait l'élevage sur une grande échelle, produisait de grandes quantités de viande, et entretenait des relations avec des populations très éloignées, comme en témoigne la présence de plumes d'oiseaux tropicaux et de coquillages du Pacifique. Ces communautés utilisaient des caravanes de lamas pour se déplacer vers les lieux les plus propices à l'élevage et à l'agriculture.

Les liens entre les pasteurs de Chiuchiu-200, les forêts occidentales et les vallées montagneuses d'Argentine passaient par les oasis d'Atacama, si bien que très tôt on voit se mettre en place un réseau d'établissements agropastoraux très anciens, qui créent des pâturages permanents au-dessus de 2 000 mètres grâce à la culture de plantes fourragères, et qui produisaient une céramique relativement élaborée. Ces populations entretenaient des établissements dans les plaines basses du Loa et dans celles plus hautes et plus riches de Turi, ce qui représente une aire d'occupation considérable, ou encore dans les oasis de Poconche et de Tchapuchayna à San Pedro de Atacama, riches en caroubiers, en *chañares* (arbre aux fruits comestibles) et en pâturages, sans oublier les plaines et les bois de Calama. Dès cette époque, les migrations pastorales commencent à se concentrer vers les territoires producteurs d'herbe où la vie sédentaire et villageoise se combinait aux déplacements du bétail.

Ces populations agropastorales du I^{er} millénaire av. J.-C. ont conservé des habitudes de chasse héritées probablement des chasseurs domesticateurs de la période Puripica/ Chiuchiu. Le fait qu'on a retrouvé à Chiuchiu-200 des pointes de flèche à base tronquée similaires à celles des pasteurs Wankarani de l'Altiplano, ainsi que des microlithes et des poinçons à section triangulaire comme ceux qu'utilisaient les domesticateurs de Puripica, permet d'imaginer une filiation directe entre cette civilisation et les plus anciens occupants connus de la région.

Au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., la sédentarisation associée au développement des activités agropastorales, en rendant possible la production d'aliments pour une population plus nombreuse, favorisa l'apparition d'établissements plus importants. Sur les contreforts occidentaux de la puna, l'élevage du lama et la culture du maïs et d'autres plantes non encore identifiées, associées à la cueillette des fruits du *chañar* et du caroubier, se concentraient sur des établissements comme Tulo (fig. 102). Les constructions

consistaient en huttes rondes semi-enfouies avec murs d'abobe et toits coniques, entourées par un mur de protection. Dans le cas du village de Caserones, dans la vallée de Tarapacá, dans la vallée de Río San Pedro, dont les inondations favorisaient la végétation arbustive et se prêtaient à l'expérimentation des premières activités sédentaires à plein temps (Llagostera *et al.*, manuscrits; Núñez, 1974).

À Tulum, l'utilisation massive de céramique grise polie, l'existence d'une métallurgie du cuivre et l'importance des grands entrepôts accotés aux habitations témoignent d'une production largement excédentaire susceptible d'être exportée assez loin. En effet, les coquillages du Pacifique que l'on a retrouvés associés à quelques tessons de céramique de la région de Salta et des forêts occidentales d'Argentine, prouvent l'existence de liaisons caravanières aussi bien avec les terres situées en contrebas qu'avec les enclaves transandines. Des liens ont pu ainsi s'établir avec des agglomérations plus modestes limitrophes du bord oriental de la puna comme Potrero Grande et Campo Colorado, ou encore avec les cultures dérivées de Wankarani sur l'Altiplano méridional.

Dans des oasis voisines comme Toconao oriental, d'autres agglomérations avaient atteint un niveau élevé de complexité culturelle dès 630 av. J.-C. (Le Paige, 1971), c'est-à-dire à peu près à l'époque où se situe l'épisode villageois de San Francisco sur les terres basses transandines. Dans le cas précis de la gorge d'El Toro, vers 650 av. J.-C., l'élevage du lama est effectivement associé à la culture de la calebasse, du quinoa, du manioc, du haricot, du maïs,

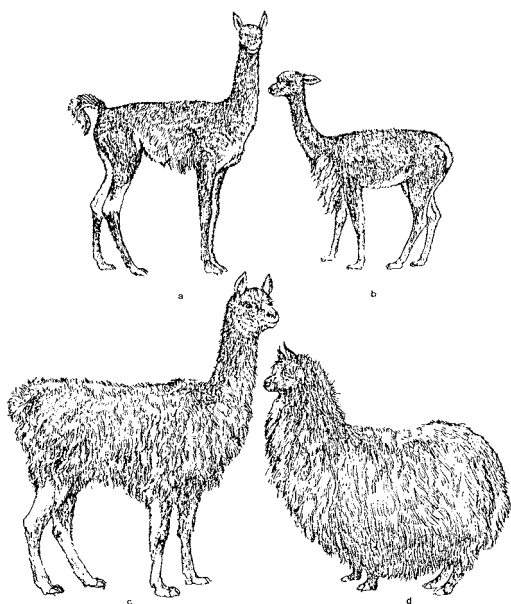


Figure 102 Les camélidés d'Amérique du Sud :

- a) guanaco (*Lama guanicoe*), espèce sauvage;
 - b) vigogne (*Vicugna vicugna*), espèce sauvage;
 - c) lama (*Lama glama*), espèce domestique;
 - d) alpaca (*Lama pacos*), espèce domestique
- (Núñez *et al.*, 1986).

du balisier comestible et de la pomme de terre. Incontestablement, les progrès de civilisation associés à l'élevage du lama et à l'agriculture sont désormais bien établis et le nombre d'agglomérations, dont certaines très organisées, avec mur de protection, va en se multipliant. Parallèlement à l'exploitation des pâturages, les fonds des vallées sont réoccupés épisodiquement, mais c'est uniquement pour compléter les ressources de l'élevage que l'on quitte alors les établissements à caractère plus permanent où l'on revient toujours au bout d'un certain temps. Ces progrès se traduisent par l'apparition d'un artisanat plus complexe, et l'utilisation du métal et des pierres semi-précieuses témoigne d'un sens nouveau des valeurs de prestige qui aboutit à la multiplication des possessions familiales et communautaires (Raffino, 1977; Tarragó, manuscrit.)

On a suggéré que les établissements du ravin d'El Toro sont caractéristiques des hautes terres du piémont oriental de la puna. Leur existence serait due au contact stimulant des populations de la région voisine du Titicaca et aux liaisons avec les pasteurs des abords du lac Poopo en Bolivie.

Les tentatives de domestication de camélidés dans la puna occidentale permettent de penser que des épisodes similaires ont pu se dérouler dans l'Altiplano méridional, ce qui expliquerait l'origine des premiers établissements de Wankarani. Ces groupes de l'Altiplano ont pu rayonner pour trouver de nouvelles pâtures et terres agricoles, essayant depuis les hautes terres de l'Altiplano méridional jusqu'aux oasis et vallées situées autour de la puna d'Atacama et à l'orée des vallées occidentales.

On sait en tout cas avec certitude que dans les basses terres du Nord-Est argentin, des communautés d'agriculteurs comme celle de San Francisco ont essaimé entre 650 à 450 av. J.-C., indépendamment du processus culturel de l'Altiplano. Elles auraient donné naissance à un processus de transfert d'excédents qui aurait intéressé jusqu'aux oasis de San Pedro de Atacama, où l'on a retrouvé des fragments de céramiques gravée appartenant à cette culture.

Le site villageois d'Acha près d'Acari (région d'Arequipa) que l'on a pu dater entre 1060 et 1050 av. J.-C. présente un modèle d'agrosystème primitif dont la signification est importante car il a pu s'étendre aux basses vallées du Sud péruvien; on y cultivait des cucurbitacées, des haricots, le manioc, la goyave, le piment et le coton.

Plus au sud, les vallées occidentales de la région d'Arica conservent la trace d'activités agraires sédentaires qui s'y seraient développées à partir de 1350 av. J.-C., même si l'on a identifié peu de sites spécifiques (Santoro, 1980). La séquence d'occupations côtières antérieures s'appuyait exclusivement sur l'appropriation des ressources maritimes. Il paraît probable que plusieurs types de culture et l'élevage du cobaye aient été assimilés avant le II^e millénaire av. J.-C., comme cela s'est passé à Tiliviche. Quoi qu'il en soit, la consommation de nouveaux aliments cultivés par les pêcheurs semi-

sédentaires de ce littoral est attestée en 1690 et 1160 av. J.-C. respectivement pour les sites de Queani-7 et Camarones-15. Il s'agissait entre autres de courges (*Cucurbita maxima*) et de manioc (*Manihot esculenta*), lequel provenait de l'Est amazonien par l'Altiplano, en même temps que des plumes d'oiseaux tropicaux et des graines ornementales. La découverte de restes de lamas suggère qu'à cette époque les occupants du littoral absorbaient également les excédents de production des pasteurs andins. D'autres vestiges de plantes cultivées (patate douce, calebasse et manioc) découverts dans la grotte côtière de la Capilla de Arica témoignent d'une modification considérable des habitudes alimentaires, entre 1820 et 890 av. J.-C., étant donné que les seuls produits végétaux retrouvés chez les derniers pêcheurs Chinchorro sont (en faible quantité) du coton et des graines de quinoa (Muñoz, 1982).

Dans les vallées adossées au littoral de la région d'Arica, pourraient être intervenus des épisodes de chasse et de cueillette semblables à ceux de Tiliviche et de Tarapacá. Autrement dit, aussi bien le maïs que le quinoa et le cobaye ont pu compléter l'alimentation des populations du littoral et des vallées avant que celles-ci soient cultivées. En outre, on peut affirmer que les produits agricoles qui parvenaient jusqu'aux populations côtières provenaient des vallées voisines où l'horticulture s'est développée à partir de semences provenant de l'Altiplano et de l'Est amazonien. Quoi qu'il en soit, c'est vers 1350 av. J.-C. que le nouveau mode de vie agraire s'implante définitivement dans cette région avec l'apparition de communautés d'agriculteurs qui vivent dans les vallées et sont enterrés dans de vastes sépultures à proximité des jardins et constructions légères, qui constituent les premiers établissements permanents. Chez les représentants de la phase dite Azapa, la culture du haricot, de la courge, de la patate douce, du manioc, du maïs et du piment (*Capsicum* sp.), s'accompagne d'un développement considérable de l'artisanat : objets de métal et tissus dont la laine pourrait avoir été fournie par des animaux locaux en captivité (Santoro, 1980).

Un peu plus tard (vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C.), ces vallées se peuplent de nouveaux établissements à vocation agricole, à l'architecture simple, comme Alto Ramírez. À en juger par l'importance des tumulus funéraires, ces établissements devaient être florissants, ce qui pourrait s'expliquer par l'acclimatation de plantes semi-tropicales et la culture intensive du maïs.

Ces établissements regroupaient des émigrants ou colons originaires de l'Altiplano associés à la région des bords du lac Titicaca, comme l'atteste la présence de textiles qui, par leur style, se rattachent sans conteste à la phase initiale du centre cérémoniel de Pucara (Mujica, 1985). Ces populations se sont mélangées aux précédents occupants des vallées du littoral, pour aboutir à une société complétant par l'exploitation des ressources marines les nouvelles activités agricoles totalement sédentaires.

La prédominance du maïs, associé à la calebasse, à la courge, au haricot de Lima, à la patate douce, au balisier comestible et au quinoa, montre que l'agriculture était déjà très développée. Elle était peut-être même complétée par un modeste élevage de lamas en captivité, à moins que la laine alimentant l'abondante production textile d'Alto Ramírez n'ait été acheminée depuis l'Altiplano.

Grâce à leur valeur d'exemple, ces avancées de civilisation ont essaimé sur un vaste territoire recouvrant les basses vallées et le littoral jusqu'à atteindre des points intermédiaires de la vallée de Camarones, de l'embouchure du Loa et du Cobija, dans les dernières années du I^{er} millénaire av. J.-C. Les vestiges de céramique, de laine de lama, de tissus hautement élaborés, d'objets métalliques et les grains de maïs et de quinoa retrouvés entre l'embouchure du Loa et celle du Cobija, prouvent que ces innovations avaient gagné la partie désertique du littoral. Elles étaient porteuses d'un progrès considérable pour cette région périphérique dont les seules ressources alimentaires provenaient de la mer (Santoro, 1980; Moragas, 1982; Núñez, 1971).

C'est à la même époque (vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C.), qu'apparaissent sur le site de Caserones, dans la vallée de Tarapacá, les premières installations villageoises de ce qui deviendra un ensemble de plus en plus complexe jusqu'à atteindre les proportions d'une petite ville. Les habitations rectangulaires formées de moellons calcaires sont recouvertes d'un toit de branchages supporté par de gros poteaux de caroubier (Núñez, 1982). Le progrès architectural est évident dans l'ordonnancement des agglomérations résidentielles alternant avec quelques entrepôts circulaires collectifs et des cours intérieures, le tout entouré d'un double mur d'enceinte et de protection. Le sol des habitations semi-enfouies a livré des traces de foyers culinaires et des dépôts de jarres qui servaient à conserver les grains, sans oublier les typiques trous de poteaux, présents également à Tulum (San Pedro de Atacama). La présence à l'intérieur des habitations de magasins d'angle ou latéraux confirme l'existence d'une production excédentaire (essentiellement maïs et caroubes), que l'on broyait systématiquement sur des meules en pierre pour en faire de la farine plus commode à transporter.

Le progrès de l'artisanat est attesté par l'abondance d'une céramique domestique où l'on distingue des pièces noires et polies semblables à celles qui sont associées aux débuts et à l'apogée de la culture de San Pedro de Atacama. Il existe donc, de toute évidence, des liens entre ces établissements des abords de la puna et ceux de Tarapacá, à l'époque où diverses vagues de populations agropastorales s'installent dans les régions irriguées et plantées de caroubiers pour se livrer à leurs premières expériences totalement sédentaires.

Les objets métalliques, les tissus élaborés, la beauté de la vannerie, etc., montrent que ces populations avaient perfectionné leurs moyens de production. L'accroissement démographique est corroboré non seulement par

l'importance du site, qui représente le triple de la superficie probable de Tulo, mais aussi par la multiplication des sépultures et des amas de débris.

L'activité dominante était l'agriculture, portant essentiellement sur le maïs associé au haricot de Lima, à la calebasse, à la courge, au quinoa, au piment, et complétée par la cueillette (essentiellement des fruits de caroubier mais aussi du poivrier et du *paçay* (*Inga pacaë*). La présence de farine de maïs, de quinoa et de caroube, associée à une importante activité de broyage, suggère une spécialisation dans le transport des farines et des grains par caravane. Par ailleurs, les nombreux vestiges de poissons, de coquillages, de laines et de plumes d'oiseaux tropicaux venus de l'Est par l'Altiplano, permettent de penser que cette colonie drainait les produits de toute la région grâce à un vaste réseau d'échanges. On a pu d'ailleurs établir que des lamas élevés en captivité étaient utilisés comme bêtes de somme et c'est ce qui a permis la mise en place progressive de ce système d'échange des ressources complémentaires du littoral et des Andes, dont Caserones était un des centres les plus importants.

Les régions méridionales et extrême-sud

Dans la bande de terres semi-arides et fertiles qui borde le Pacifique au sud du Rfo Copiapo (sous-région des vallées occidentales), des communautés de chasseurs avaient déjà fait des tentatives d'horticulture et s'étaient déjà spécialisées dans la collecte de certaines plantes, avant l'arrivée des populations transandines qui apportaient avec elles leur expérience de l'agriculture, de l'élevage et de la céramique.

Au début du I^{er} millénaire av. J.-C., cette région était peuplée de campements côtiers denses semi-sédentaires. Cela étant, tout laisse à penser que l'océan ne fournissait pas à ces populations suffisamment de protéines, d'où, au cours de la phase Teatinos, une intensification de la cueillette végétale spécialisée dans les vallées voisines, l'accent étant davantage mis sur le broyage des graines. Il est probable que certaines plantes furent apportées par les chasseurs de Pichasca, lors de leurs incursions sur le littoral. Ces innovations et ce système de production mixte ont pu s'implanter également plus au sud. En effet, on a retrouvé, au sud du bassin de Santiago, la trace d'importantes communautés semi-sédentaires du stade Cuchipuy final, pratiquant la chasse et la cueillette dans des campements situés sur la rive des fleuves et des lacs avec accès au littoral. Si la transition de la cueillette végétale spécialisée vers des pratiques horticoles paraît logique dans un tel contexte, l'implantation de l'élevage du lama tel que le pratiquaient les pasteurs archaïques, semble nettement moins évidente.

L'abondance des camélidés sauvages dans la région archipel-Patagonie ne favorisait guère l'élevage puisque ce territoire était l'un des plus riches en gibier. Il y aurait pourtant eu quelques tentatives de semi-domestication de guanacos utilisés comme appâts par les chasseurs. En outre, on ignore si les

rares camélidés servant de bêtes de somme et signalés par les premiers colons espagnols, étaient des guanacos apprivoisés ou des lamas (*chilihueques*) domestiqués par les Araucans qui se seraient disséminés vers le sud (Latcham, 1922). Quoi qu'il en soit, l'activité cynégétique restait ici dominante, dans la grande tradition des chasseurs de la période Fell tardive. Parallèlement, l'exploitation nomadique des ressources marines et ces deux modes d'exploitation ont survécu jusqu'au contact avec les premiers Européens.

L'APPARITION DES PREMIÈRES CIVILISATIONS DANS LA RÉGION CENTRE-SUD DES ANDES ET SES RÉPERCUSSIONS RÉGIONALES

À la charnière du I^{er} millénaire av. J.-C. et l'ère chrétienne, des villages sédentaires à vocation agricole et sans architecture religieuse marquante apparaissent sur les bords des fleuves descendant vers le Pacifique ou sur les versants occidentaux du massif andin, dans les hautes terres de la région centre-sud. Par ailleurs, autour du lac Titicaca, au cœur de l'Altiplano, des populations agropastorales cultivant le quinoa (*Chenopodium quinoa*) et la pomme de terre (*Solanum tuberosa*) et élevant d'importants troupeaux de lamas, allaient donner naissance à des communautés au mode de vie plus complexe comme Qaluyo, Chiripa et Cusipata.

Les étapes préclassiques de la culture Chiripa, implantée dans l'environnement lacustre du Titicaca, datent de 1350 à 650 av. J.-C. ; elles associent la culture de la pomme de terre (*chuño*) à la pêche et à l'élevage du lama. Les habitations sont de plan rectangulaire autour d'un patio central et la présence de stèles de pierre semble attester des préoccupations liturgiques parallèlement au commerce sélectif d'objets d'or et de cuivre (Browman, 1977). Quant à la période classique de cette culture, qui se situe entre 650 et 250 av. J.-C., elle est marquée par une expansion vers le versant occidental, peut-être même jusqu'aux abords de la puna, à en juger par l'apparition du cuivre, métal étranger à l'Altiplano.

Toujours vers 650-550 av. J.-C., une autre culture dont l'influence civilisatrice est loin d'être négligeable apparaît sur les bords du lac Titicaca, à Pucara. Là se dressait en effet un centre cérémonial complexe, avec une pyramide centrale et des stèles lithiques représentant une divinité anthropomorphe au visage de félin. La hache et la tête tranchée qu'il tient dans ses mains dénotent un personnage de sacrificateur ou de décapiteur dont le culte était répandu dans les villages de la région (Mujica, 1985).

L'apparition de ce sanctuaire a cimenté politiquement une population rurale dense, à travers une organisation sociopolitique primitive mais

complexe, dont l'influence s'étendait à toute la région. Par exemple, l'influence de Pucara a rayonné jusque dans les villages des vallées occidentales d'Azapa et Tarapacá, près du Pacifique, par l'entremise de caravanes de populations agropastorales de Pucara adaptées à un climat semi-tropical. Des vestiges de tissu décorés de symboles, correspondant respectivement aux périodes initiale et moyenne de cette culture, ont été retrouvés chez des agriculteurs des stades Alto Ramírez et Pircas.

Plus au sud, les premiers occupants du site de Wankarani (l'Altiplano méridional) pratiquaient dès le I^{er} millénaire av. J.-C. l'élevage du lama et la culture de la pomme de terre et du quinoa. Cet ensemble d'apports civilisateurs a influencé les versants oriental et occidental des Andes aux abords de la puna, aux confins du Chili et de l'Argentine : on retrouve là des habitations circulaires en adobe avec murs de protection, la métallurgie du cuivre, des têtes de lamas sculptées dans la pierre, des figures zoomorphes et anthropomorphes en argile, des pipes, des chalumeaux en céramique et une poterie cuite de belle facture.

Le trafic caravanier a incontestablement favorisé la transmission d'importantes innovations, de l'Altiplano vers les basses terres, qui ont enrichi l'expérience agropastorale des populations et l'ont même étendue à certaines vallées occidentales encore inexploitées. C'est ainsi que certaines enclaves au pied de la puna d'Atacama, comme les vallées occidentales qui drainent la région vers le Pacifique, ont peu à peu adopté un mode de vie villageois enrichi par les acquis ancestraux des populations archaïques antérieures (Ponce, 1970; Gonzáles et Pérez, 1966; Núñez, 1974; Mujica, 1985).

Parallèlement au développement de Pucara, on voit apparaître à partir de 1500 av. J.-C., à Tiahuanaco, dans l'Altiplano, une autre culture villageoise à habitations rectangulaires groupées, caractérisée par une activité agropastorale — la production de céramique — et le travail de l'or et du cuivre (Ponce, 1970).

CONCLUSION

Au IV^e millénaire av. J.-C., les chasseurs-cueilleurs du centre-sud des Andes voient leurs ressources diminuer par suite des modifications de l'environnement. Dans l'ensemble des Andes, les débuts de la production alimentaire agropastorale ont marqué un progrès décisif en permettant de diversifier l'alimentation et de nourrir une population en augmentation, dont l'espérance de vie s'accroît par rapport aux occupants antérieurs.

Les communautés qui allaient bénéficier de la domestication des plantes et des animaux, avaient déjà une certaine expérience de la vie semi-sédentaire qui a favorisé leur adaptation à ces nouvelles activités productives. Dans des

régions relativement arides comme au Chili, les variations du régime des pluies affectaient le rendement de la chasse et de la cueillette, perturbant les habitudes des chasseurs transhumants. Cette insécurité a favorisé l'acclimatation des plantes et des animaux dans les sites offrant des ressources plus fiables en termes de climat, de sol, d'eau et de fourrage, et la sédentarisation progressive des villages ou des campements (Lynch, 1973; Núñez, 1974).

D'autre part, on peut penser que les premières tentatives de domestication et d'élevage du lama dans les Andes ont eu des répercussions dans les basses terres, entre le IV^e et le I^{er} millénaire av. J.-C., compte tenu des communications qui semblent avoir existé entre le littoral et les Andes. Le fait que les populations côtières ne participaient pas directement à ce processus ne les empêchait pas d'en retirer des bénéfices sous la forme d'une alimentation plus équilibrée : elles partageaient leurs ressources avec les premiers cultivateurs des vallées voisines, favorisant ainsi le développement de la production alimentaire dans les sols bien irrigués proches du Pacifique.

Jusqu'à plus ample informé, aucune des plantes semi-tropicales cultivées à l'intérieur du territoire considéré ne provient de souches locales sauf celles originaires de la cordillère. En fait, il s'agit de plantes qui ont été en majorité domestiquées ailleurs et probablement apportées par les chasseurs-cueilleurs. Ceux-ci les auraient réacclimatées aux divers microclimats du territoire délimité par les Andes et le Pacifique, créant des technologies améliorées de production des aliments. Ce phénomène s'est amplifié quand d'autres colons et émigrants transandins à la technologie plus avancée (céramique, caravanes de lamas, tissus, métaux, etc.), sont arrivés au cours du III^e millénaire av. J.-C., permettant l'expansion et le renforcement des pratiques agropastorales, désormais plus perfectionnées.

La nécessité de constituer des réserves pour éviter les crises de ravitaillement a favorisé l'implantation des premiers établissements villageois. La proximité de la mer et l'irrigation par inondation et ruissellement ont permis la création des premiers jardins à l'embouchure des vallées basses. Les forêts de caroubiers et les débouchés des rivières descendant des sommets andins étaient propices aux activités agropastorales. Les prairies andines imprégnées d'eaux souterraines et le *tolar* de la montagne fournissaient le fourrage permanent et saisonnier pour les premières tentatives d'élevage massif du lama, complétées par l'appoint cynégétique.

Ainsi, l'exploitation graduelle des acquis agropastoraux fait tache d'huile au I^{er} millénaire av. J.-C. En attirant les hommes là où le sol et les ressources fourragères permettent de se regrouper sans dépendre exclusivement des abris naturels, elle crée les conditions d'une première architecture domestique, dans un climat de relative prospérité et de plus grande stabilité des occupations.

Néanmoins, cette évolution vers un mode de vie villageois et sédentaire n'est pas une conquête généralisée. Certains pasteurs, habitant des régions au

climat plus hostile, continuèrent à pratiquer le semi-nomadisme et à vivre dans des grottes ; d'autres élevaient des lamas sans avoir recours à l'agriculture, alors que certains groupes perpétuaient les pratiques archaïques d'une économie fondée sur la chasse et la cueillette.

Avec la diffusion des nouvelles pratiques agropastorales, on voit s'instaurer des rapports humains plus communautaires et moins conflictuels. Avant le I^{er} millénaire av. J.-C., les sols se prêtant à l'agriculture et à l'élevage n'étaient guère peuplés ; leur colonisation n'a donc pas donné lieu à des conflits territoriaux. La transmission de l'idéologie et des techniques de production de génération en génération allait donner naissance à des traditions culturelles circonscrites à des niches écologiques séparées par de vastes espaces inhabités. Progressivement, on voit apparaître une nouvelle conception de la répartition des ressources fondée sur l'autosuffisance des diverses communautés, qui ont recours aux migrations saisonnières et à des incursions dans les régions voisines afin de se procurer les ressources manquantes.

Cette conception nouvelle et progressiste facilite l'accès à des ressources plus diversifiées que celles correspondant aux exigences limitées des communautés de chasseurs-cueilleurs. L'exploitation des forêts s'intensifie, on sélectionne les cultures les plus performantes pour la consommation immédiate ou le stockage (facilité par la sécheresse du climat et le dessèchement par congélation). En résumé, les artefacts acquièrent un caractère plus durable, sensible au niveau des constructions, des dépôts, des outils, des jardins ou des pâtures, en même temps que la culture matérielle s'enrichit des progrès de l'artisanat.

Ces changements se traduisent par l'implantation d'habitats plus sédentaires sur une vaste partie du territoire. La production s'accroît en même temps que l'utilisation des ressources se diversifie pour satisfaire de nouveaux besoins : murs d'adobe, travaux d'irrigation, métallurgie, tissage, fours de potiers, etc. Les forces productives développent le secteur agropastoral, augmentant les réserves d'aliments et ouvrant l'accès à de nouvelles sources de matières premières pour satisfaire les nouvelles exigences de la propriété communautaire. Dans cette perspective, on s'efforce d'exploiter au mieux les ressources locales grâce à l'amélioration technologique et à l'organisation du travail humain : pelles, houes, mortiers et meules en pierre, jarres destinées à la conservation des aliments, canaux, etc.

Tandis que les habitants des campements semi-sédentaires du littoral préservaient un système de production plus hiérarchisé, ceux des villages agricoles des vallées fluviales et des établissements pastoraux des hauteurs connaissaient une prospérité nouvelle qui complétait celle de la côte grâce au développement du commerce par caravane de lamas. Des objets de luxe acheminés de très loin font ainsi leur apparition : plumes d'oiseaux tropicaux, pierres semi-précieuses ou coquillages du Pacifique. On voit par là que ces

colons n'hésitaient pas à se déplacer vers les régions les plus propices pour améliorer et compléter leur production alimentaire et se procurer des objets de prestige.

Cette orientation entraîne une plus grande préoccupation concernant les aspects idéologiques comme les rites de passage entre la vie et la mort, dont témoigne l'existence de vastes sépultures. En outre, on assiste à une hiérarchisation des tâches quotidiennes sous la conduite de nouveaux chefs ethniques, qui assuraient une structure civile et religieuse plus intégratrice.

Peu à peu, les groupes sociaux se définissent en fonction de leurs activités respectives : d'un côté ceux qui sont davantage implantés en milieu villageois et de l'autre ceux qui se spécialisent dans l'élevage, la culture, l'exploitation des mines, l'acheminement des denrées, etc. Dans les ensembles les plus complexes, les artisans forment un groupe toujours plus important.

Les premiers artisans à temps partiel avaient perfectionné les vieilles techniques archaïques de poterie, corderie, tissage, etc., mais désormais, les techniques de tissage de la laine fournie par les troupeaux se perfectionnent. Les objets de métal fondu acquièrent une valeur symbolique de prestige et l'usage de la céramique se répand.

D'une manière générale, la notion de civilisation andine recouvre l'ensemble des communautés qui ont su intégrer les progrès religieux, politiques, architecturaux, scientifico-technologiques et artistiques fondés sur une économie agropastorale et côtière, où la lutte pour la survie absorbe beaucoup moins d'énergie du fait de l'insertion dans une trame urbaine.

Cela dit, il ne faut pas oublier, et les épisodes étudiés en témoignent, qu'une bonne partie de ces améliorations sont intervenues en marge du mode de vie urbaine dominant. En dehors de l'aire culturelle des grandes civilisations du lac Titicaca, une portion importante du territoire étudié s'est développée à partir d'établissements villageois plus ou moins importants, reliés entre eux par un réseau de routes caravanières qui véhiculaient idées et ressources, en dehors de tout système de gestion centralisée et de concentration excessive du pouvoir.

Encore plus au sud, des groupes de chasseurs-collecteurs ont pu perpétuer leurs traditions en laissant filtrer jusqu'à eux certains des nouveaux acquis. L'expérience de néolithisation à base horticole et agropastorale a montré dès la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., qu'il n'était pas nécessaire pour survivre d'aller au-devant des ressources existantes, mais que celles-ci se multipliaient là où l'homme décidait de se fixer. Ce phénomène, affectant une grande partie du territoire étudié, a eu une influence civilisatrice décisive sur l'histoire culturelle des abords méridionaux des Andes centrales, à l'aube de l'ère chrétienne.

BIBLIOGRAPHIE

- AGUERRE A. M., FERNANDEZ DISTEL A., ASCHERO C. 1975. « Comentarios sobre nuevas fechas en la cronología arqueológicas precerámica de la provincia de Jujuy », *Relac. Soc. argent. Antropol.*, Buenos Aires, número spécial, vol. IX.
- ALLISON M. 1985. « La salud de las poblaciones arcaicas », in Congreso Nacional de Arqueología Chilena, Arica, *Resúmenes de Ponencias*, Arica.
- AMPUERO G., HIDALGO J. 1975. « Estructura y proceso en la pre y protohistoria del norte chico de Chile », *Chungará*, Arica, n° 5, p. 87-124.
- AMPUERO G., RIVERA M. 1971. « Secuencia arqueológica del alero de San Pedro Viejo-Pichasca », *Bol. Mus. Arqueol. Serena*, La Serena, n° 14, p. 45-69.
- BENAVENTE M. A. 1981. *Chiu-Chiu-200 : Un campamento de pastores. Santiago de Chile*. (thèse de BA.)
- BIRD J. 1943. *Excavations in Northern Chile*, New York. (Anthropol. pap. am. Mus. nat. Hist., 38.)
- BROWMAN D. 1977. « Tiwanaku Expansion and Altiplano Economic Pattern. In : Congreso de Arqueología Chilena, 7, Talca », *Ponencia*, Talca.
- CASTILLO G. 1974. « Fortaleza Molle en el flanco sur del Valle de Elqui », *Creces*, Santiago du Chili, n° 6, p. 12-15.
- CHILDE G. 1946. *Orígenes de la civilización*. México, D.F.
- DRUSS M. 1977. *Environment, Subsistence Economy, and Settlement Patterns of the Chiu Complex (ca. 2,700 to 1,600 BC) of the Atacama Desert, Northern Chile*, New York. (thèse de PhD.)
- FALLABELLA F., PLANELLA M. T. 1982. « Nuevas perspectivas en torno al periodo alfarero temprano en Chile Central. In : Congreso Nacional de Arqueología, 9, La Serena », *Resúmenes de Ponencias*, La Serena.
- FERNÁNDEZ DISTEL A. A. 1974. « Excavaciones arqueológicas en las cuevas de Huachichocana. Dep. de Tumbaya, prov. de Jujuy, Argentina », *Relac. Soc. argent. Antropol.*, Buenos Aires, número spécial, vol. VII, p. 101-127.
- GAMBIER M., SACCHERO P. 1970. « Secuencias culturales y cronologías para el Sudoeste de la provincia de San Juan », *Hunuc Huar*, n° 1, San Juan, Argentine.
- GONZÁLEZ A. R., PÉREZ J. 1966. « El área andina meridional. In : International Congress of Americanists, 36, Sevilla », *Actas*, Séville, vol. I.
- GROBMAN A. *et al.* 1977. « Study of Preceramic Maize from Huarmey (North Central Coast of Peru) », *Bot. Mus. Leaflet*, Cambridge, Mass., vol. XXV, n° 8, p. 221-242.
- HESSE B. 1982. « Animal Domestication and Oscillating Climates », *J. Ethnobiol.*, vol. II, n° 1, p. 1-15.
- LAGIGLIA H. 1962-1968. « Secuencias culturales del centro-oeste. Argentino; Valles de Atuel y Diamante », *Rev. Cient. Invest. Mus. Hist. nat. San Rafael*, Mendoza, vol. I, n° 4.

- LATCHAM R. 1922. « Los animales domésticos de la América precolombina », *Publ. Mus. Etnol. Antropol.*, Santiago du Chili, vol. III, n° 1, p. 1-199.
- LE PAIGE G. 1964. « Los cementerios de la época agro-alfarera en San Pedro de Atacama », *An. Univ. Norte*, Antofagasta, n° 3, p. 51-91.
- 1971. « Paleolítico en el sureste del Salar de Atacama, Tulán », in Congreso de Arqueología Chilena, 6, Santiago de Chile, *Actas*, Santiago du Chili, p. 151-61.
- LLAGOSTERA A., BARON A. M., BRAVO L. « Investigaciones arqueológicas en Tular-I », in Simposio de Arqueología Atacameña, I., Antofagasta, *Actas*, Antofagasta.
- LUMBRERAS L. G. 1970. *La evidencia etnobotánica en el análisis del tránsito de la economía productora de alimentos*, Lima. (Arqueol. Soc., I.)
- 1981. *Arqueología de la América Andina*, Lima.
- LYNCH T. 1973. « Harvest Timing, Transhumance and the Process of Domestication », *Am. Anthropol.*, Washington, D.C., n° 75, p. 1254-1259.
- MACNEISH R. S., PATTERSON F. C. BROWMAN D. L. 1975. *The Central Peruvian Interaction Sphera*, Andover, Mass. (Pap. Peabody Found. Archaeol., 7.)
- MEIGHAN C. W. 1979. « Archaeology of Guatacondo, Chile », in C. W. MEIGHAN, D. L. TRUE, *Prehistoric Trails of Atacama : Archaeology of Northern Chile*, Los Angeles, p. 99-126. (Monum. archaeol., 7.)
- MORAGAS C. 1982. « Túmulos funerarios en la costa de Tocopilla (Cobija) — II Región », *Chungará*, Arica, n° 9, p. 152-173.
- MUJICA E. 1985. « Altiplano-Coast Relationships in the South-Central Andes : from Indirect to Direct Complementary », in S. MASUDA, I. SHIMADA, C. MORRIS (dir.), *Andean Ecology and Civilization*, Tokyo, p. 103-140.
- MUÑOZ I. 1982. « La Capilla n° 4 : Un asentamiento poblacional tardío en la costa de Arica », *Doc. Trab.*, Arica, n° 2, p. 98-112.
- MUÑOZ I., CHACAMA J. 1982. « Investigaciones arqueológicas en las poblaciones precerámicas de la costa de Arica », *Doc. Trab.*, Arica, n° 2, pp. 3-97.
- ÑEZ RIGUEIRO V. 1974. « Conceptos instrumentales y marco teórico en relación al análisis del desarrollo cultural del Noroeste Argentino », *Rev. Inst. Antropol.*, Córdoba, n° 4, p. 69-190.
- NIEMEYER H. 1985. « Descubrimiento de la primera aldea Molle », *Creces*, Santiago du Chili, n° 6, p. 3-7.
- NÚÑEZ L. 1971. « Secuencia y cambio en los asentamientos humanos de la desembocadura del río Loa, en el norte de Chile », *Bol. Univ. Chile*, Santiago du Chili, n° 112, p. 3-25.
- 1974. *La agricultura prehistórica en los andes meridionales*, Santiago du Chili.
- 1980. « Asentamientos de cazadores-recolectores tardíos en la Puna de Atacama : hacia el sedentarismo », *Chungará*, Arica, n° 8, p. 137-168.

- 1982. « Temprana emergencia de sedentarismo en el desierto chileno : Proyecto Caserones », *Chungará*, Arica, nº 9, p. 80-122.
- 1983. *Paleoindio y arcaico en Chile : diversidad, secuencia y procesos*, Mexico, D.F.
- 1986. « Evidencias arcaicas de maíces y cuyes en Tiliviche : hacia el sedentarismo en el litoral fértil y quebradas del Norte de Chile », in Congreso Nacional de Arqueología, Arica, *Actas*, Arica.
- , GARCES H., LLAGOSTERA A. 1986. *Guía del Museo Arqueológico*, San Pedro de Atacama.
- POLLARD G. C. 1971. « Cultural Change and Adaptation in the Central Atacama Desert of Northern Chile », *Nawpa Pacha*, Berkeley, California., nº 9, p. 41-64.
- PONCE C. 1970. *Las culturas Wankarani y Chiripa y su relación con Tiwanaku*, La Paz.
- 1978. *El Instituto Nacional de Arqueología de Bolivia : su organización y proyecciones*, La Paz. (Doc. Internos, 3178.)
- RAFFINO R. 1977. « Las aldeas del formativo inferior en la quebrada del Toro (Salta, Argentina) », *Estud. Atacameños*, Antofagasta, nº 5, p. 64-108.
- RAVINES R. 1972. « Secuencia y cambios en los artefactos líticos del sur del Perú », *Rev. Mus. Nac.*, Lima, p. 133-184.
- ALVAREZ J. 1972. *Fechas radiocarbónicas para el Perú*, Lima. (Arqueol., II.)
- SANCHEZ M., VALDES C. 1982. « Excavaciones arqueológicas en Cautín : alero Quillem I », in Congreso Nacional de Arqueología, 9. La Serena, *Resumen*, La Serena.
- SANTORO C. 1980. « Estratigrafía y secuencia cultural funeraria : fases Azapa, Alto Ramírez y Tiwanaku (Arica, Chile) », *Chungará*, Arica, nº 6, p. 24-25.
- SCHIAPPACASSE V., NIEMEYER H. El arcaico en el norte semiárido de Chile. Un comentario. (manusc. non publié.)
- 1984. *Descripción y análisis interpretativo de un sitio arcaico temprano en la quebrada de Camarones*, Santiago du Chili. (Publ. Ocas., 41.)
- STEHBERG R. 1984. « Arqueología de Chile Central », *Gac. Arqueol. Andina*, Lima, nº 12, p. 4-5-15.
- TARRAGÓ M. (Ms.) La historia de los pueblos circum puneños en relación con el altiplano y los andes meridionales, in : Simposio de Arqueología Atacameña, I, San Pedro de Atacama, *Actas*, San Pedro de Atacama.
- UHLE M. 1919. *La arqueología de Arica y Tacna*, Quito.
- ZLATAR V. 1983. « Replanteamiento sobre el problema Caleta Huelén », *Chungará*, Arica, nº 10, p. 21-28.

Postface

Jean-Pierre Mohen

Si nous jetons un regard en arrière sur les deux millénaires et demi étudiés dans le deuxième volume de *l'Histoire de l'humanité*, nous retenons quelques impressions qui lui donnent une certaine unité.

La première remarque qui s'impose concerne l'accélération du temps. Dans le premier volume, le temps préhistorique passe d'un rythme géologique à un rythme climatique : l'unité de calcul est le millénaire et à la fin du volume, l'unité séculaire est mentionnée mais reste incertaine. À partir de 3000 av. J.-C., quelques dates historiques font leur apparition même si leur authenticité éveille quelque doute et suscite des discussions. Des systèmes de référence politique, juridique, historique se mettent en place grâce aux grands États et à l'écriture qui fixe des jalons sur des tablettes, sur des stèles et sur des monuments. La mémoire des événements est ainsi conservée et exploitée à des fins morales et politiques. Les noms des princes sont dévoilés de même que ceux des dieux.

Un double phénomène se conjugue pour nous donner le sentiment d'accélération de l'histoire. Le premier est l'élargissement fantastique des échanges avec le développement des moyens de transport et la constitution d'une classe spécialisée de marchands. De ce fait, les innovations sont rapidement diffusées et adaptées localement, donnant l'impression d'une accélération des évolutions techniques.

Le second phénomène tient aux sources écrites, les sources mêmes de la science historique. Il permet de mémoriser les informations officielles ou privées. Comme les techniques de l'écriture se sont répandues de plus en plus vite, la mémoire historique, en s'amplifiant, nous persuade qu'avec le temps nous avons plus d'histoire ou, en d'autres termes, que l'histoire s'accélère. Cette illusion d'un mouvement accéléré des événements est à l'origine de la notion de progrès au centre des réflexions sur l'évolution historique de cette période. La succession des âges des métaux telle qu'elle est d'ordinaire présentée en est un bon exemple : après l'âge du cuivre qui connaît le travail du métal natif (cuivre et or) et la réduction de minerais simples comme les

carbonates ou les oxydes (minerais de cuivre), vient l'âge du bronze, c'est-à-dire l'âge des alliages cuivreux, à l'arsenic puis à l'étain, ce qui représente une complication technique mais aussi une efficacité fonctionnelle (métal plus facilement fusible, métal plus résistant). Le dernier âge des métaux est celui du fer qui exige en effet, compétence et habileté pour obtenir les meilleurs aciers, métaux incomparables d'abord utilisés pour la fabrication des armes. Le schéma du progrès technique n'est pas à remettre en cause, mais il faut le nuancer dans le cadre de son contexte géographique et culturel qui impose des choix (l'or comme reflet de l'éternité de pharaon) ou des blocages (réticences à utiliser les métaux dans la zone forestière de Russie et de Sibérie). En réalité, nous ne pouvons plus utiliser ce seul modèle de l'évolution technique comme unique référence de l'évolution des sociétés. Nous comprenons qu'il en ait été ainsi jusqu'à une période récente parce que les étapes de l'évolution des objets techniques s'enchaînant sont souvent spectaculaires. Mais à mesure que l'intérêt s'est porté sur les différents types de société, sont apparus des équilibres démographiques et écologiques qui nous révèlent des richesses d'ingéniosité dans l'adaptation des groupes à leur environnement plutôt qu'une démonstration du progrès social. Ainsi, dans le débat sur la relation entre les nomades et les sédentaires, il est de nos jours évident que les premiers ne représentent pas un stade archaïque des seconds mais une forme de société liée à des paysages, à des traditions et à des circonstances d'actualité. Nous avons vu comment l'introduction du dromadaire dans le désert d'Arabie avait favorisé l'enrichissement des nomades-marchands de cette région, devenus l'une des composantes d'un vaste système achéménide. Nous avons rencontré aussi l'exemple des chasseurs-pêcheurs de la zone forestière d'Europe et d'Asie septentrionales dont la civilisation brillante n'avait rien à envier aux sociétés rurales plus méridionales.

Nous avons insisté plusieurs fois aussi sur la relative autonomie du phénomène citadin et du phénomène étatique. L'une des premières agglomérations qui évoquent la ville, Jéricho, est au VIII^e millénaire av. J.-C. bien antérieure à toute formation d'un quelconque État qui n'est manifeste pour la première fois que peu avant 3000 av. J.-C. Et si l'État s'appuie souvent sur un centre urbain comme capitale, il peut aussi, comme en Amérique, se développer à partir d'un centre religieux, non strictement urbain.

Ainsi, le cours de l'histoire ne nous apparaît-il plus sous une forme linéaire. Nous ne pouvons plus admettre la succession trop simpliste : chasseurs, agriculteurs, marchands et citadins.

Si l'évolution des sociétés ne peut plus être conçue comme linéaire, nous devons maintenant l'envisager sous une forme buissonnante. Nous sommes plus sensibles à la variété éclatée des cultures, qui semble correspondre à un développement diachronique des populations. Aussi, les grandes étapes de l'histoire de l'humanité, comme le Néolithique et les âges des métaux qui

concernent ce volume, sont-elles représentées avec le souci de mettre en valeur les originalités locales de chaque adaptation culturelle — ce qui à l'échelon mondial a pour effet d'atténuer la force du concept de ces grandes phases évolutives. Il n'est plus temps de s'étonner que l'élevage et l'agriculture aient été pratiqués au même moment en Eurasie, en Afrique et en Amérique, ou que le cuivre était alors travaillé sur les mêmes continents. L'intérêt se porte plutôt sur le pourquoi et le comment de ces productions à l'intérieur des sociétés. L'archéologie n'est plus une révélation mais une interrogation. De découverte elle est devenue une science humaine.

La troisième caractéristique de l'enquête du deuxième volume est justement la difficulté de préciser, dans l'état de nos connaissances, les relations entre les différents domaines concernés par le sujet. Il existe, par exemple, des contradictions entre les différentes approches historiques et physicochimiques pour déterminer des échelles chronologiques absolues qui feraient l'unanimité. Autre exemple, historiens, linguistes, archéologues ne s'accordent pas toujours sur ce que l'on appelle le phénomène indo-européen. Au-delà de ces opinions particulièrement marquées, le spécialiste de cette période aura tendance à mettre l'accent sur l'économie, ou le politique, voire le religieux ou autre domaine (histoire de l'art, linguistique, archéologie, etc.).

Nous avons pris le parti de laisser ces débats ouverts chaque fois que les auteurs ont clairement exposé leurs arguments. Le lecteur pourra ainsi prendre connaissance de chaque dossier et se faire une opinion sur des problèmes qui possèdent tous un intérêt indéniable. Nous avons tenté d'en rassembler ici les synthèses les plus évidentes.

Table chronologique

[illegible]

A

- Abdu-Ashirta et Aziru de Amurru 490
- Abdullaev, B. I. 980, 990
- Abikhil, statuette assise en albâtre III. 20
- Abraham 260, 267, 274
- Abu Duruk, H. I. 602-603
- Abou Simbel (Égypte) III. 33 VIII, 282, 299, 328-329, 345, 357
- Abydos (Égypte) 71, 75, 282, 301, 317
- acculturation 570, 815, 826, 905
- acéramique du Néolithique (VIII^e millénaire av. J.-C.) 609
- Achallan (Amérique du Sud), communauté 1179, 1224
- Achéenne, religion 272
- Achéens (Anatolie) 137, 272, 358, 384, 388, 410-411, 538, 540-541
- achéménide, Empire 209, 569, 572, 989
- Achéménide (Iran), dynastie 568
- Achille 248
- Adad-nirari III, roi d'Assyrie 462
- Adams, D. Q. 243
- Adams, R. 447
- Adams, R. M. C. 470
- adaptation environnementale et culturelle 143, 301, 315, 358, 380, 436
- administration 531, 550-552
- Adrar Bous (Niger, Afrique) 743
- Afanasievo (Sibérie), culture 1050-1052, 1064, 1066
- Afghanistan 79, 552, 564, 568-569, 571-574, 580-583, 621, 653
- Afikpo (Afrique occidentale) 751
- Afrique 1, 19, 41, 77-78, 87, 119, 194, 199, 201, 208, 258, 280, 346, 352, 354, 599, 738, 740, 742, 749, 751-755, 758, 761-763, 765-766, 768, 770-773, 775, 777-779, 781-782, 785-790, 841, 1297, 1299
- Afro-asiatiques, langues 194, 199, 860
- Agadez (Niger) 754
- Agamemnon, citadelle 276
- Agordat (Érythrée), sites villageois 759
- agraires, sociétés, civilisation méso-américaine 1144
- Agarwal, D. P. 34, 653, 655-657
- Agarwal, R. C. 689
- Agriculteurs céramistes 1179
- agriculture 10, 42, 86, 114, 120, 126-127, 131, 138, 152, 245, 448, 501, 584, 586, 594, 598, 664, 635, 656, 706, 720, 757, 766, 787, 789, 915, 961, 1013, 1017, 1023, 1027, 1030, 1033, 1067, 1074, 1092, 1102, 1112, 1137, 1139, 1174, 1176, 1183, 1224-1225, 1240, 1265-1266, 1274, 1278, 1280, 1299

- agropastorales (Europe), pratiques 801, 1289, 1290
- Aguadulce (Panamá), abri-sous-roche de 1186
- Aguerre, A. M. 1220, 1292
- Ahar, culture 668, 670, 693
- Ahituv, S. 501
- Ahlberg, G. 412
- Ahmosis, roi d'Égypte 15, 96, 338, 355-356, 484
- Ahura, Mazda (Iran) 270
- Aikens, C. M. 1140
- Aikens, M. C. 1100
- Akhenaton (Amenhotep IV), roi d'Égypte 198, 266
- akkadien (Syrie), Empire 426
- akkadienne, civilisation 205
- Akrotiri (Cyclades), centre commercial 393
- Akurgal, E. XII, 505, 545
- Alaça Höyük (Anatolie centrale) III. 90 70-71, 73, 509-510, 516, 518, 521, 529, 535, 546, 547
- Alalakh (rivière Oronte) 18, 487, 489, 502, 538
- Alambra, dague d' 418
- Alamgirpur (Indus) 610, 614
- Al-Ansary, A. R. XII, 422, 584, 603
- Alara, roi de Koush 359
- Alashiya, production de cuivre 418
- Alaska (Amérique du Nord) 1122, 1137, 1140
- Albright, F. 599, 603
- Albright, W. 485, 599
- Alcina Franch, J. XII, 1104, 1118
- alcool, émergence 119
- Las Aldas (Pérou), site de 1233, 1234, 1241, 1263
- Alekseev, V. P. 1068
- Alep (Syrie) 473, 479, 486, 489, 527, 531
- Alexiou, S. 376
- Algérie X, 779
- Al haggar (Algérie), haut plateau d' III. 128
- Alisar 509-510
- Alkim, B. 510
- Allahdino, site de Harappa 635
- Allemagne XII, XIII, 19, 73, 156, 189, 246, 291, 802-803, 816, 862, 868, 871, 898, 903, 906-908, 911, 922, 930, 934, 936, 953
- Allen, H. R. 1086
- alliages 70, 82, 400, 469, 574, 778, 904, 907, 975, 983, 987, 811, 1296
- Allison, M. 1292
- Almagro Basch, M. 912-913
- Almagro Gorbea, M. 845, 908, 913
- Almgren, B. 966
- Alpes (Europe centrale) 3, 6, 10-11, 128, 258, 260, 271, 794, 802, 826, 830, 833, 836, 844, 860-865, 868, 872, 910, 953-956, 960, 962, 964, 967
- alphabets 188-189, 207-208, 504
- Althiternal, site archaïque des Plaines 1141

- Altoparanaense II (Argentine), culture 1215
- Alto Salaverry (Pérou), site d' 1232-1233, 1241, 1265
- Altyn-Depe (Asie centrale) 161, 619, 636, 656, 970-972, 974, 976-979, 991
- amalgame, olmèque 1156
- Amarna (Syrie et Palestine), âge 173, 266, 340, 345, 502-503
- Amazone, cultures de l' 1115, 1223
- ambre 804, 814, 893, 897, 965, 1172
- Amélineau, E. 304, 333
- Amenhemat I, roi d'Égypte 320
- Amenhemat III, roi d'Égypte 320
- Amenhotep, scribe et architecte VIII
- Amenhotep I^{er}, roi d'Égypte 488
- Amenhotep III, roi d'Égypte 79, 452
- Amenhotep IV (Akhenaton), roi d'Égypte 198, 452
- Amenirdas I^{re}, reine de Koush 360
- Aménophis I^{er}, roi d'Égypte 338
- Aménophis II, roi d'Égypte 339
- Aménophis III, roi d'Égypte 339, 340, 345, 356
- Aménophis IV, roi d'Égypte 266, 339-340, 345
- amérindiennes (Amérique du Nord), communautés 1146
- Amérique centrale VII, 123, 1104, 1111, 1197
- Amériques 3, 111, 118, 120-121, 124, 1088, 1112
- Amiet, P. 481, 485, 546, 562, 563, 569, 579, 582
- Amiraba (Asie centrale), culture 989
- Amon, musiciens jouant de la harpe, stèle d' 266, 282, 293, 317, 339, 341, 343, 356
- Amorrite (dynastie Mari), palais IV, 442-443, 445, 450, 483
- Amorrites (Syrie) 357, 427, 442, 476-478
- Amphictyonique (Égéen), conseil 410
- Ampuero, G. 1278, 1292
- Amri (vallée de l'Indus) 555, 558, 618, 622-623, 627-628, 649, 660
- Amu-Daria (Asie centrale) 969
- amulettes 154, 278, 283, 500, 578, 902, 1053, 1054
- Ananatuba (Amazone), phase 1097, 1193, 1203
- Anati, E. 275, 589, 603, 845, 960, 966
- Anatolie VII, 46, 69, 71, 75, 101, 106, 108, 219-220, 224, 227, 229, 234, 236, 238, 242-243, 259, 285, 344, 488, 497, 506, 508, 510-513, 516-517, 521-525, 529, 532-533, 537-538, 542-545, 550, 558, 561, 810, 813, 880, 1299
- Anatolie-Arménie, Indo-Européens 101, 219, 234, 236
- ancien, âge du bronze V, XI, 126, 836, 897, 916, 1028
- ancien alphabet hébreu 189

- ancien commerce Harappéen du dynastique III
- ancien, cycladique VIII, 364, 366, 372-373, 512
- Ancien Testament, Livre de Daniel 345
- ancienne (Grèce), période helladique 855
- ancienne langue britannique 228
- ancienne langue égyptienne 198
- ancienne, langues de l'Égypte 194
- Anderson, D. D. 1130, 1140
- Andes VI, XII-XIII, 42, 120, 122-124, 138, 152, 289, 1092, 1096, 1099, 1100, 1102, 1105, 1110, 1113, 1115-1118, 1194, 1212, 1216, 1217, 1222-1229, 1234-1243, 1245-1246, 1249, 1255, 1258-1259, 1262-1265, 1273-1279, 1286-1289, 1291, 1293-1294
- Andrae, W. 457, 470
- Andreev, N. 236, 243
- Andrews, R. C. 1061, 1068
- Andronovo (sud de la Sibérie), culture d' 969, 984-987, 1055-1057
- anglaise, langue 183, 237
- Angleterre *voir* Royaume-Uni
- Angola, Dundo 767
- Angulo Valdez, C. 1098, 1100, 1199
- animal, culte 1062
- animales (art rupestre, Europe), espèces 952-956
- animales (culture néolithique de l'Ob supérieur), figures V, 1046
- animaux domestiques, *voir aussi* élevage des animaux, bétail 119, 123, 313, 331, 428, 586, 720, 742, 762-763, 772-773, 776, 797, 802, 864, 954
- Ankara, musée d' 215, 521, 543-548
- année, nomenclature 95
- Ansari, Z. D. 669-671, 690, 693
- Anshan (Iran) 95, 554-556, 562-563
- Antevs, E. 1090
- Anthony, D. 243-244, 984, 990
- Antilles, Amérique 1110, 1095-1096, 1178, 1195-1197
- appui-tête, trésor de Toutankhamon, III. 32 314
- Aquehat (Syrie) 493
- Arabie 586, 590, 592-596, 598, 600-603, 758
- arabique, péninsule XII, 202, 204, 584-585, 588, 637
- Arad (Palestine) 477
- araméen, alphabet 208
- araméenne, écriture 187, 208-209
- Araméens 148-149, 165, 172, 174, 209, 458-461, 466, 496, 498, 500-501, 504, 544, 546
- arbres, récolte des VIII
- archaïque de la forêt et des lacs (Amérique du Nord) 427, 430-431, 433-434, 437, 442, 1090-1092, 1097, 1120-1122, 1126-1127, 1129-1131, 1134, 1138-1139, 1296
- archaïque des plaines (Amérique) 1129

- archaïque du Centre, Amérique du Nord orientale 1091, 1120, 1130
- archaïque riverain (Amérique du Nord) 1127
- arche de l'Alliance 260, 267, 293
- archer sur des skis (Russie) IV, 156
- archipel de Patagonie VII, 1266, 1268-1269, 1280, 1286
- architecture 63, 285, 289, 298, 304, 320, 373, 378-379, 393, 406, 413, 420, 431, 447, 476-477, 512, 533, 539, 564, 579, 587, 589, 594, 612, 622, 678, 718, 727, 783, 929, 977, 982, 1099, 1152, 1168, 1172, 1231, 1235, 1263, 1287, 1289
- arctique, tradition de microlithique de l' 1122
- Argarique (péninsule Ibérique), culture d' 898-899
- Argentine 1216-1217, 1274, 1292
- argile, âge du bronze moyen, figurines en III. 60 328, 330, 375, 392, 405-407, 416-417, 456, 481, 554, 564, 580, 621, 625, 632, 636, 639-640, 643-645, 661, 662, 664, 670, 682, 786, 976, 978-980, 987, 1041, 1106-1107, 1050, 1113-1114, 1149, 1157, 1163, 1165, 1169, 1232
- argile, cycladique ancien (Grèce), récipient en III. 40 371, 374-375, 405, 510, 846, 848, 852
- argile, tablettes en 59, 202-203, 208, 220, 345, 419, 468, 475, 524, 550, 552
- Argos (Égée) 404-405, 414-415
- aride (Éthiopie et Le Cap), phase 758
- Arik, R. O. 510, 546
- arithmétique 307
- armes 8-9, 72-73, 75, 128, 138, 141, 143, 145, 154, 160, 169-170, 174, 258, 274, 280, 293, 322, 328, 330, 337, 375, 425, 428, 384, 387, 391-392, 400, 402, 418, 466, 481, 511-512, 531, 562, 574, 578, 597, 640-641, 676, 703, 722, 733-734, 744, 769, 781, 810-811, 813, 817-818, 823, 825, 832, 837, 850, 857, 867, 871, 873-874, 886-888, 904, 907-908, 917, 922-923, 925-927, 931, 935, 944-945, 950-952, 955, 957, 960, 963, 981, 986-987, 1034, 1045, 1054-1055, 1079-1080, 1125, 1271, 1296
- arménienne, langue 218, 227
- Armorique (Bretagne) 898, 900, 912
- armure en bronze, de la Marne (Marmesse) (France) VIII
- Aroa, production des aliments dans la rivière 1188
- arsénié (âge du bronze européen), bronze 880, 882
- art VI, X, 171, 246, 255, 257, 275, 286, 289, 292, 354, 396, 412, 414, 420-421, 448, 471, 512, 517, 527, 533, 535, 538, 546, 548, 722, 748, 769-770, 784, 786, 789, 790-791, 845, 865, 940, 942, 945, 947, 953, 959, 967, 972, 1024, 1026, 1066, 1081-1082, 1087, 1104, 1109-

- 1110, 1118-1119, 1187, 1200, 1221, 1238-1239, 1264-1265, 1300
- artefacts V-VI, XI, 889, 1025, 1161-1162, 1164, 1169, 1290
- Artemenko, I. I. 888, 891
- Arténaciens, Charente (France) 894
- artisanats 78-79, 809, 813, 1094
- artisans, Mésopotamie 362
- Aryens 61, 135, 239, 245, 269, 272, 649-650, 660, 673, 683, 685, 687-689, 1300
- Aschero, C. 1220, 1292
- Ashtar (péninsule arabique), ensemble de temples d' 600
- asiatique (Renfrew, C.), hypothèse 241
- Asie 1, 76, 216, 234-237, 240, 242, 341, 422, 677, 878, 968, 1072, 1088, 1122, 1299, 1300
- Asie centrale 161, 218, 497, 573, 582, 968-969, 971, 978-980, 983, 986, 988-989, 1300
- Askarov, A. A. 980, 987, 990
- Asko Parpola 644, 653
- Aspero (Pérou), ensemble d' 1229, 1232, 1235, 1236, 1238, 1263
- Assyrie 108, 111, 140, 149, 169, 205, 259, 450, 454-455, 457, 459, 460, 557, 558, 562, 567
- assyriens 74, 148-150, 161-162, 168-169, 172-173, 177-179, 209, 284, 293, 344, 362, 420, 444, 450, 452-453, 456, 459-460, 462, 464, 466-469, 471, 498, 524-525, 529-531, 547, 561, 565, 567-568, 599, 1299
- Assour, M. 486, 501
- astral, culte 258
- astronomie 90, 94, 972, 724-725, 1253
- Assarhaddon, roi d'Assyrie 150, 179, 362, 463-464, 567
- Assarhaddon (Tyr), traité d' 179
- Assouan, barrage d' 79, 299, 337
- Assour (Assyrie) 140, 148, 150-151, 168, 175, 289, 457, 460, 465, 496
- Assournasirpal II, roi d'Assyrie 169, 284, 461, 467
- Assour-Ouballith I^{er}, roi d'Assyrie 452-453
- Atasu (steppes d'Asie centrale), centrale métallurgique d' 987
- atbāi (Afrique), tradition 745
- Athènes 2, 152, 376, 378-381, 385, 399, 404, 406, 413, 415, 796
- athlétique (Égéen), concours 411
- atlantique, âge de bronze 893
- Atlas, gravures rupestres des montagnes de l' 781
- Atrek, cours d'eau d' 969
- Aufdermauer, J. 1159
- Australie VII-VIII XI-XII, XIV, 1, 12, 77, 237, 280, 1069, 1071, 1072, 1077-1079, 1081, 1083-1086
- Austro-asiatiques (Asie centrale), langues 993-994

- austronésiennes, langues 994, 1019
- autarcie, Andes 1236-1237
- autobiographies, Égypte 323
- autocratie, Égypte 134
- Autriche 11, 278, 801, 803, 805,
809, 813, 860, 863-864, 868,
946, 955
- Avaris (Égypte) 337
- Awan (Iran, dynastie) 556
- axonométrique, temple rond (Afghanistan), projection IV, 576
- ayas (péninsule de l'Inde), métal
689
- Ayotla (Mésio-Amérique), phase
1105, 1106

B

- Baal 479, 492-493, 500-501
- Baalat Gebal (côte syrienne), temple de 476-477
- Babylone 68, 87, 89, 94, 98, 105, 112, 146, 148, 150-151, 249, 259, 263, 274, 285, 425, 435, 442-443, 445, 450-454, 456-457, 459, 460, 462-464, 481, 483, 524, 527, 563, 567-568, 596, 957
- Babylone, chroniques de 458, 567
- Babylonie 108, 110, 113, 148-151, 165-166, 178, 277, 278, 442, 445, 451-460, 463-465, 500, 596, 550, 552-558, 561-563, 567, 568, 602
- Babylone, liste des rois de 451
- babylonienne, langue 206
- Bactriane (Afghanistan) IV, X, 161, 556, 571-581, 583, 610, 662, 969, 975, 978, 980-981, 983, 985-989, 991
- Baden (Europe centrale), culture de 863-865
- Bader, O. N. 885, 888, 891
- Bahreïn, îles de 187, 441, 550, 565, 584, 586, 590, 592, 594-596, 598, 619, 637, 638
- baie de Culebras (Costa Rica) 1187
- Baiyang (Chine), site de 715
- Balakot, Harappéen antérieur 611-612, 616, 618, 623, 628, 635, 638, 649
- Balanovo, culture de 885
- Balawat (Iran) 565
- Baléares (îles), culture des Talayots 834
- Balkans 44, 137, 218, 236, 239, 241, 367, 541, 810, 846, 851, 854, 860-867, 869, 878, 882
- balles (religion d'Amérique centrale), jeux de 1168
- Baloutchistan (Indus) 552, 556, 560, 564, 568, 572, 574, 580, 582, 589, 610-612, 620-623, 625-626, 633, 635, 640, 660, 666, 675, 679, 977
- Baltique, patrie dans la région 154, 162, 217, 229, 814, 878, 885, 890, 893, 898, 910, 916, 922-924, 928, 932-934, 936-938, 955
- Ban Chiang, excavations de 1003-1004, 1006-1007, 1025
- Ban Na Di (Asie du Sud-Est) 1005-1009
- Ban Phak Top (Asie du Sud-Est), excavations de 1003-1004
- Banawali (Inde) 626-628, 635, 645, 653, 660
- Banerjee, N. R. 670, 690
- Bannu (Pakistan), bassin de 135, 611, 621, 624-625, 653
- Bantu, expansion de la langue 77-78, 122, 349
- Banwari (Trinidad) 1195-1196, 1200
- Banyan (Asie du Sud-Est), excavation des grottes de la vallée de 997-998

- Barbar (péninsule arabique), culture de 590, 594, 596, 637
- Barber, E. J. W. 362-363, 376
- Barlovento (aire intermédiaire, Amérique), site de 1110-1112, 1184
- Barnett, R. D. 345, 470
- Baron, N. S. 183, 191, 253-255
- barrages 601
- Barrancas (Venezuela), tradition de 1096, 1102, 1110, 1191, 1197, 1202
- Barrelet, M. T. 487, 501, 603
- Barret, L. K. 1235, 1264
- Barth, F. 118, 131
- Barther, R. 253
- Bas Zaïre, outils en pierre dépolie 757
- Basch, L. 372, 376, 912-913
- Bass, G. 163, 491, 501, 546, 1086
- bateaux IV, VIII, XI, 80, 124, 153-156, 264, 371-372, 385, 400, 402, 439-441, 588, 747, 801, 814, 893, 930-931, 937-938, 946, 949, 953-955, 957-958, 963, 1049-1050, 1058
- bâtiments IV, 27, 56, 105, 168, 307, 309, 320, 392-394, 396, 417, 432, 433, 478-479, 490, 515-516, 540, 575, 579, 598, 629, 630-631, 666, 719-720, 869, 960, 1233-1238, 1240, 1242-1243, 1247-1250, 1257, 1259, 1261
- Bâton recourbé (Amérique), temple 1117
- Baudez, C. F. 1159, 1172
- Bawden, G. 601, 604
- Bayard, D. T. 1004, 1008, 1023, 1025
- Beaker* (âge du bronze européen), groupes de 22, 893, 896
- beaker* (style hittite, Turquie), carafe 22, 893, 896
- Beaton, J. M. 1074, 1086
- Beck, C. M. 1247, 1263
- Becquelin, P. 1159, 1172
- Behistun (Perse), roche 205
- Beit Mirsim, destruction de 483, 484
- Belegis-Cruceni (Europe), culture de 854
- Belgique V, XII-XIII, 471, 806, 808, 911, 913
- Belize 1095, 1143
- Belkachi (Sibérie), culture 1047
- bell-beaker*, culture 893
- Bellwood, P. 1016-1017, 1020-1021, 1023
- Bélogroudovska (Europe de l'Est), culture de 888
- Bélozerka (Europe de l'Est), culture de 888
- Benavente, M. A. 1281, 1292
- Béotie (Égée) 385
- Beran, T. 456, 470, 546
- Berbano Brea, L. 370
- berbère, langue 194
- bergers agriculteurs, Andes 793
- Bergsträsser, G. 204, 206, 214
- Béringie (Amérique du Nord), bloc continental de 1122

- Bernal, I. 1170, 1173
- bétail 101, 119, 124, 126-129, 222, 229, 315, 329-330, 355, 358, 437-438, 466, 475, 624, 635, 666, 687, 697, 711, 720, 728, 744-745, 747-748, 752, 761-762, 765-766, 772-773, 776, 783, 863, 894, 901, 937, 960, 975, 981, 984, 986, 1074, 1281
- bétail, *voir aussi* élevage, animaux domestiques
- Betancourt, P. P. 374-376
- Beyer, D. II, XII, 422, 472, 1014, 1153
- Beyer, H. O. 1024
- Bhagwanpura, culture de la céramique grise à décor peint 652, 660, 682-683
- Biagi, P. 587, 603
- Bibby, T. G. 594, 603, 637, 653
- Bible 46, 74, 185, 234, 247, 249, 266, 275, 361, 393, 502
- bicrome en zones (Panamá), tradition 1187
- Bielawski, E. 1122, 1130, 1140
- Bienkowski, P. 495, 502
- bifaciale (péninsule arabe), tradition 586, 806
- bijoux VIII, 71, 154, 262, 314, 321, 328, 330, 337, 352, 354-355, 371, 374, 389, 392-393, 395, 402, 456, 468, 479, 484, 512, 593, 597, 621, 810, 812, 862, 893, 897-899, 945, 1000, 1002, 1004, 1008, 1247
- Bikini atoll (Micronésie) 1026
- Binford, L. R. 2, 47, 1132, 1140, 1142
- Bioko (Guinée équatoriale), îles 757, 783
- bipédie 40
- Bird, J. B. 1115, 1118, 1227, 1230-1232, 1263, 1276, 1292
- Bishkent (Asie centrale), culture 985
- Bisht, R. S. 627, 653
- Bismarck (Mélanésie), archipel 1019
- bivalve (Asie du Sud-Est), moule en pierre 1018-1019, 1025
- Blake, M. 1147, 1150, 1173
- Blakely, J. 596, 605
- blancagrandense (Argentine), industrie 1217
- Blanchet, J. C. 900, 913
- Blas Cortina, M. A. de 900, 907, 913
- Blegen, C. W. 370, 376, 388-390, 506, 512, 539, 541, 546, 857
- Bloemers, J. H. F. 903, 913
- Blumenthal, E. 496, 502
- Boardman, J. 405, 407, 412, 546
- Bocachica (Venezuela), tradition de 1110
- Bodrogkeresztur (Europe), culture de 860-862
- bœufs (Éthiopie), charrue tirée par de 80, 129, 159, 231, 436, 688, 759, 920, 950
- bois, articles en 782, fig. 53
- bois, cheval de Troie en 541
- bois (Europe), travail du 351, 804, 1031, 1090, 1197
- Bolivie 1227, 1260, 1266, 1269, 1283

- Bonavia, D. 1228, 1235, 1239, 1263
- Bonnet, C. 331, 333
- Bonnet, professeur G. 350
- Bonnier, E. 1238, 1263
- Boquete (Amérique), phase 1095, 1186
- Bordreuil, P. 492, 502
- boréal (Amérique du Nord), archaïque 1091, 1121-1122, 1125-1126, 1133
- Bornou (Nigeria), plaines de 753
- Borrero, L. A. 1219-1220
- Bosch-Gimpera, P. 241, 244
- Bottero, J. 469, 470
- Boucharlat, R. 597, 603
- boucle, style hattî (Turquie) 279, 474, 488, 543, 752, 982, 1011, 1016
- Bouclier, archaïque du, (archaïque boréal) 1122, 1126, 1130
- Bouclier laurentien (Canada), aire du 1126
- Bouddha, Inde 14
- Bouhen (Nubie), forteresse de VIII, 75, 329, 332, 348, 353, 355, 356
- Bournabouriash II, roi des Kas-sites 452-453
- Boussard, M. 197
- Bové, F. J. 1159, 1173
- Bowdler, S. 1075, 1086
- Boyce, M. A. 986, 990
- bracelets 69, 71, 283, 305, 331, 352, 597, 618, 626-627, 633, 636, 639, 641, 646, 663, 669, 673-674, 682, 804, 810, 812-813, 832, 854, 861, 871, 873, 888, 890, 904, 906, 911-912, 922, 925-926, 928, 978, 1003-1004, 1006-1008, 1013, 1021-1022, 1051, 1056, 1208, 1247
- brachycéphalisation 798
- Bradley, D. E. 1163, 1173
- Brandenstein, W. 242, 244
- Branigan, K. 369, 371, 375-377
- Bray, W. 1153, 1173
- Brésil XIII, 123, 1095, 1097, 1190, 1193, 1205-1206, 1210-1216, 1221
- Breuil, Abbé 46
- Briard, J. III, XII, 893, 895, 898, 901, 913
- Brinkman, J. A. 99, 451, 454-455, 459, 460, 470
- Britanniques, îles (voir Royaume-Uni) 155, 162, 216, 270, 304, 793, 798, 811, 844, 896-897, 900-901, 903-904, 906-907, 911-912
- British Museum 305, 319, 344, 362, 470
- bronze IV-VI, VIII-XI, 14-15, 34, 52, 54, 69-76, 78, 82-84, 86-87, 90, 92, 103-109, 116, 124-125, 128-131, 154, 158, 168-170, 176, 180, 210, 222, 231, 257-258, 260, 271, 274, 278-279, 286-288, 291-292, 331, 352, 354, 364-368, 370-379, 381, 388-390, 400-402, 405-406, 414-415, 418, 420-421, 452, 467-468, 474, 476-482, 484-485, 506, 509-512, 515, 516,

- 518, 521-523, 525, 527, 537-538, 544, 547-548, 559, 562, 565, 569, 573, 578, 581-582, 598, 610, 618, 621-625, 639-642, 661-662, 665, 678, 683, 689, 696, 701, 703-704, 708-709, 711, 713, 718, 720-722, 724, 727-728, 730-735, 781, 793, 798-799, 803-804, 810, 812-814, 818, 827, 832-833, 835-837, 844-845, 849-850, 855-858, 863, 865-866, 868-871, 873-874, 877, 879-894, 896-900, 903-914, 916, 921-922, 924-926, 928, 931, 933, 935-938, 940-941, 944-949, 952-953, 955-958, 961-967, 975, 978, 981-986, 995, 1005-1009, 1015-1016, 1031-1034, 1048, 1053, 1055-1060, 1066-1067, 1299-1300
- bronze, âge du IV-V, VII, XII-XIV, 2, 12-14, 34, 50, 52-53, 59-60, 62, 72-73, 75, 100-101, 103-105, 107-111, 113, 120, 124-125, 127, 155, 160, 166, 171, 173, 175, 218, 221, 229, 231, 237, 257-258, 260, 270-271, 273-274, 288, 337, 366-367, 370, 372, 374, 379, 381-382, 384, 388-390, 396, 417-418, 420, 451, 458, 472, 486-487, 489, 491-492, 494-497, 500, 503, 505-506, 508-509, 511-512, 518, 522-523, 526, 538, 551, 560, 571-574, 576, 578, 581-582, 586-589, 591-593, 595, 597-598, 601-602, 609, 611, 621-622, 624-625, 677, 712, 715, 718, 729, 735, 793, 797, 800, 805, 812-813, 826-827, 832, 835-836, 838, 840, 844-845, 849-852, 856, 858-859, 862-863, 866-867, 869-870, 872-873, 875, 892-896, 898, 901-902, 905-907, 910, 916, 918, 920-921, 923-936, 938-939, 942, 944, 948-949, 951-953, 956, 957-962, 964-967, 969-971, 973, 975, 976-977, 979-981, 983-987, 989, 991, 1028, 1031, 1047, 1053, 1055-1057, 1059, 1062, 1066-1067, 1296
- bronze, artefacts en VI
- bronze, floraison de l'âge du 588, 592
- bronze (âge du bronze récent), moulages de XI, 418, 420, 851-852, 854-855, 857
- bronze (Fort-Harrouard, France), débris des fonderies de VIII
- Browman, D. 1264, 1287, 1292, 1293
- Bryan, A. L. 1210, 1219
- Bueno, A. 1238, 1263
- Bulgarie XII, 69, 71, 98, 810, 816, 846-848, 851, 853, 857-858
- Bullen, R. P. 1136, 1140, 1199
- Bulmer, R. 1020, 1024
- bureaucratie, inca 139
- Burger, R. L. 1116, 1118, 1238, 1263
- Burgess, C. 896, 901, 913
- Burton, J. 1020, 1024
- Bush Barrow, Wessex 32, 816, 817, 897
- Byblos III. 76 IV, IX, 71, 176, 306, 343, 472, 476, 477, 480, 481, 487, 489, 490
- Byci-Skala (Moravie), outils de feronnier 76, 813
- Byers, D. S. 1091, 1100, 1175

C

- Cabo Blanco (Venezuela), ensemble de 1188
- Cadmos (Égée) 408
- Cadogan, G. 377, 394-95, 502
- Cagayan (Philippines), vallée de 1013-1015
- Caire, musée du 305, 311, 313-314
- cairns 589, 593, 597, 666-667, 677-680, 783, 929, 930
- Calcareous Sand-Tempred* (Micronésie), Ware 1022
- Calderón, L. 1196-1197, 1220
- Caldwell, J. R. 1092, 1100
- calendriers 19, 58, 86, 94, 138, 258, 1145, 1240
- calligraphie, développement de la 182, 247
- camélidés (Amérique du Sud), espèce des VI, 1223, 1245, 1271, 1273-1274, 1282-1283, 1286-1287
- campaniforme (France), poterie 127, 240, 733, 798, 811, 827, 866, 899, 912, 914, 921
- Cameroun (Afrique) 755, 757, 775, 781, 788
- Canaan 115, 263, 487
- Canada (Amérique du Nord) 237, 1120, 1130, 1142, 1148, 1276
- Canaima (Venezuela), ensemble de 1190
- Canapote, région de Cartagena (Amérique), site de 1110-1112, 1184
- canaux, voir irrigation 79, 101, 106, 143, 170, 353, 386, 437, 440, 467, 478, 575, 601-602, 798, 802, 970, 981, 985, 996, 1020, 1094, 1144, 1164, 1245, 1247, 1252, 1290
- Canciani, F. 405, 413
- cannibalisme, Afrique 785, 937
- Caño Grande (Venezuela), phase de 1192, 1202
- Cap Gelidonya, épave de 154
- Cap (Afrique du Sud), province du 280, 768, 770, 779, 785
- caravanes 161, 163, 511, 523-524, 531, 1281, 1288, 1289
- carbone, techniques de datation au 17, 46, 97-98, 559, 565, 609, 622, 625, 628, 648-650, 679-680, 682, 696, 698, 702, 705-706, 708-710, 712-715, 788, 808, 915-916, 919, 930, 997, 1006, 1158, 1168, 1217, 1234, 1260, 1262, 1269
- carburation, fer de 168-169
- Cardascia, G. 455, 470
- Carien (Anatolie), civilisation de 545
- Carnavon, lord XI
- carolingienne, écriture 189
- Carpates 128-129, 236, 849, 852, 855, 860-873, 877, 882-883, 885, 938, 942
- carpato-danubienne-balkanique, zone 855-856
- Cartagena, aire intermédiaire (Amérique), aire de 1110-1112

- Carter, E. 470, 569
 Carter, Howard 46, 841
 Carthage, métallurgie 78, 162, 497, 841
 Casal, J. M. 275, 572-573, 582, 627, 653, 660, 690
 Casapedrense (Patagonie, Argentine), culture 1217-1218
 Caserones (Andes), établissements de 1276, 1282, 1285, 1286, 1294
 Caskey, J. L. 367-369, 377, 388, 390-391
 Caso, A. 1105, 1170, 1173
 Caspienne, mer 157, 201, 224, 424, 608, 877, 878, 881-882, 884, 887, 968-969
 cassave, Amérique du Sud 1098, 1246
 catacombes (Europe de l'Est), culture des 677, 709, 846, 865, 884-885, 887
 Catalogne, âge du bronze tardif, culture de 824, 836, 844, 909
 Caton-Thompson, G. 601, 603
 Caucase 70-71, 74, 128-129, 218, 224, 229, 231, 235, 236, 241-242, 349, 551, 559, 564, 679, 798, 802, 810-811, 813-814, 816, 866, 877-878, 880-884, 886, 890-891
 caucasiennes, langues 224
 Cauvin, J. 68, 82
 cavalerie de l'armée assyrienne 466
 Caviglia, S. E. 1219-1220
 celtique, culture 162, 958
 centre de gravité IV, 181, 225-226, 236, 239, 1012, 1094, 1250
 centres de domestication, Pana-má 1187
 céramiques 11-12, 26, 162, 289, 365, 405, 477-479, 539, 547, 580-581, 589-590, 595-596, 598, 619-625, 627, 639, 678, 681, 700, 748, 815, 824, 830-832, 836, 849-850, 853-855, 867, 897-898, 900, 908, 955, 970, 972, 980, 985, 1003, 1021, 1030, 1036, 1054, 1059-1062, 1115, 1121, 1136-1137, 1139, 1158, 1216, 1226, 1240, 1246-1247, 1255-1258, 1280-1281, 1283
 céramique à décor cordé (cordes, culture des ustensiles à dessins de) 382
 céramique poinçonnée (Scandinavie), culture de la 918, 920
 céréales X, 118, 222, 230, 393, 428, 435, 437, 438, 588-589, 591-593, 614, 620, 627, 629, 631, 638, 671-672, 676, 682, 720, 747-749, 753-754, 760-761, 772, 774-775, 780, 797, 860, 902, 919, 971, 981, 1033, 1055, 1067, 1073-1074, 1096, 1183, 1192, 1193
 cérémoniels (Amérique), centres 131, 617, 1232, 1234, 1236, 1241-1243, 1246-1248, 1258-1259
 cerf, Grime's Graves (Royaume-Uni), « pioche » en bois de V, 807
 Cernavoda (Dobruja), culture 848
 Cerny, J. 338, 345

- Cerro Narrio (Amérique), culture de 1114, 1225
- Cerro Punta (Panamá), agriculture de 1186
- Cerro Sechin (Pérou), temple de VI, 1116
- Chadwick, J. 377, 385-386, 391-392
- chaîne en or de l'âge du bronze tardif (Roumanie), Ill. 151 XI
- Chalcolithique, période du VII, XIV, 101, 158, 274, 416, 417, 509, 511, 518, 588, 620, 667, 672, 677, 679, 793, 818, 845-846, 859-864, 866, 894, 912-914, 948, 950, 969, 974-975, 978, 1299
- chamanisme 785, 962, 1059
- chameaux 109, 161, 163, 494, 498, 593, 615, 662, 743, 759, 981, 1227
- chalcidique (Balkans), péninsule 846
- Chalcolithique Gumelnita, culture 848, 862
- Champollion, J. F. 96, 198, 349
- champs (Afrique), système d'agencement des 783-784, 787
- Chandigahr, sépultures de 645
- Chang, K. C. 136, 195, 210, 717, 735, 999, 1010-1012, 1024
- Changshou, Z. XIV, 718
- Chaparrón (Costa Rica), production de nourriture de 1187
- chapelle du trésor de Toutankhamon (Égypte) VIII
- chariot de Dupljaja (République fédérale de Yougoslavie) 158
- chariots IV, 129, 157-161, 231, 237, 377, 452, 538, 814, 882, 946, 954, 958, 984, 1067
- Charlemagne 189
- charrues 126, 170, 436, 635, 728, 857, 936
- chasseur-cueilleurs 592, 739, 762, 765-767, 769, 772, 777, 782, 784, 931, 995, 998, 1010, 1036, 1041, 1069, 1070-1072, 1078, 1083, 1085-1086, 1089, 1096, 1122, 1133, 1177-1180, 1182, 1185-1187, 1194, 1195, 1198, 1215, 1290
- chasseurs 41-44, 117, 119, 120-121, 155, 278, 280, 406, 586, 588, 772, 785, 801, 805, 918-919, 931, 952-953, 956, 961-962, 970, 984, 997, 1041, 1046, 1063, 1076, 1089, 1099, 1124, 1126, 1129, 1181, 1186, 1188, 1190, 1193-1198, 1205, 1207-1208, 1211-1213, 1215, 1217-1219, 1266-1267, 1269, 1271-1281, 1286-1291, 1296, 1300
- chasse-pêche-cueillette, Japon 1035, 1274
- Chaturvedi, S. H. 672, 690
- Chavín (Pérou), culture de VI, 1243, 1246, 1248, 1250, 1256, 1258
- Chavín de Huántar (Andes) 1233
- Chengtang, roi de Shang 704, 718
- Chengzi (pays de Zhucheng), cimetière de 707
- Chéops, roi d'Égypte 8, 74-75, 79, 281, 306, 308, 310-313, 325, 329
- Chernetsov, V. N. 1044, 1068

- Chernysh, E. N. 128, 131, 883, 885-886, 891, 1066, 1068
- Cherry, J. F. 371, 377
- chevaux 47, 80, 104, 127, 130, 158, 160, 172-175, 177-179, 230, 231, 279-280, 291, 337, 406, 415, 452, 537, 538, 565, 662, 665-667, 676, 688-689, 701, 720-721, 728-729, 743, 745, 781, 837, 869, 870, 888, 890, 908-910, 920, 928, 931, 936, 946, 954-955, 963, 981, 984, 1052, 1054-1057, 1062, 1067
- Cheviot Hills (Angleterre) 798, 802, 901
- Chiapas (Mésio-Amérique) 194, 200, 1104-1105, 1150, 1160, 1171, 1173-1175
- chien (Japon), domestication du 1035
- Childe, G. 894, 913, 1274
- Childe, V. G. 49, 63, 84, 92, 100, 242, 244, 857, 875, 1184, 1199,
- Chili VI, XIII, 1098-1099, 1222, 1227, 1239, 1260, 1266, 1269-1270, 1275-1278, 1288-1289, 1292-1294
- chimaira, relief orthostatique, art néo-hittite (Turquie) III. 94
- Chinchorro (Andes), culture 1271
- Chin, L. 1016, 1024
- Chine II, V, VII, X, XII, XIV, 3, 41, 44, 61, 67, 77, 86, 87, 98, 100, 103-104, 106, 110, 113-114, 118, 120, 124-125, 130, 136, 139-140, 194-195, 210, 212-213, 218, 227, 248, 273, 275, 278-280, 287, 292, 294, 552, 558, 695-697, 699, 701, 703-705, 707, 709, 711-722, 724, 726-730, 732, 734-735, 993, 994, 1009-1011, 1015, 1026, 1028, 1032, 1067, 1300
- Cinh, H. X. 997, 1025
- chinois, États guerriers IV, 72, 77, 87, 113, 120, 125, 163, 182, 184, 189, 190, 193, 195-196, 203, 210-215, 218, 249, 273, 276, 288, 696, 697, 715-718, 731
- Los Chinos (Pérou), site de 1233
- Chiricahua (Amérique), phase
- Chiripa (Andes), culture 1260-1262, 1265, 1287, 1294
- Chorasmie (Asie centrale), cours d'eau 969
- Choris (Alaska), culture 1137
- Chorrera, culture 1113-1114, 1116, 1191, 1226, 1258, 1260
- Chowdhury, K. A. 616, 653
- chronologie 14, 16-18, 59, 61, 95-99, 169, 308, 309, 336, 347, 349, 382, 409, 477, 480, 488, 503, 548, 557, 565, 581, 599, 605, 637, 648, 666, 668, 675, 681, 743, 744, 749, 768, 785, 858-859, 875, 894, 914-915, 919, 956-957, 1006, 1111, 1035, 1155, 1158, 1161, 1169, 1272, 1275
- Chulmun (Corée), période de la poterie 1028, 1030-1033
- Chuquitanta (Pérou), construction monumentale de 288, 1099
- Chust (Asie centrale), culture 560, 581, 989
- circumpontique (Europe de l'Est), province métallurgique de 880
- Cirna, nécropole de 853

- cimetière de la culture « H », cultures post-indusienne V 560-561, 564, 647-648, 652, 660-661
- cimetière, Our-Babylone 553, 555
- cimetières 359, 372, 391, 417, 576, 587, 592, 597, 631, 645, 647, 664-665, 699, 705, 710, 922, 934, 936, 980, 1045-1046, 1052, 1055-1057, 1059, 1091, 1274
- citadelle, Mohenjo-Daro, tumulus IV-V, 70, 100, 135-136, 187, 191, 264, 287, 558, 612, 615-616, 619, 622, 628-631, 636-637, 639, 641-642, 644-646, 648-651, 655-656
- cités 82, 89, 112-113, 141-142, 147, 176, 179, 263-265, 272, 285, 301, 368-369, 371, 393, 402, 410-411, 425, 427-430, 435-436, 438, 441-442, 459, 461-462, 467, 476-477, 489-491, 494, 496-499, 501, 506, 511, 538, 545, 554, 556, 559, 566, 579, 618, 651, 656, 685, 718, 727, 803, 814-815, 838-839, 980, 1144, 1152, 1154, 1159, 1171
- cités-États 102, 108, 112-113, 141, 147-148, 261, 339, 341, 426-427, 431, 435, 442, 477, 499, 506, 511, 538, 545, 550, 553-554, 838-839, 977
- Clark, G. 1147, 1150, 1198-1199
- Clark, J. G. D. 155-156, 158, 163, 789, 806-808, 818
- Clay, J. S. 407, 413, 1264
- Clerc, G. 350, 353, 363
- Cleuziou, S. 589, 592, 595, 603-604
- climat 4, 6, 19, 228, 327, 330, 393, 419, 472, 488, 585, 603, 614-616, 650, 741, 768, 801, 859, 872, 877, 915, 919, 924, 951, 953, 1028, 1063, 1065, 1070, 1077, 1086, 1089, 1100, 1112, 1122, 1129-1130, 1143, 1223, 1228, 1237, 1239, 1245, 1246, 1261, 1277, 1288-1290
- Clist, B. 756, 789, 790
- Clytemnestre, tombeau de 285
- cobayes (Andes), élevage de 1223, 1252
- Cochise (Amérique du Nord), culture 1090, 1103, 1124
- Code de Hammourabi 454
- codex* 251
- Coe, J. L. 1126, 1140
- Coe, M. D. 200, 215, 1110, 1118, 1147, 1155-1157, 1159, 1164, 1170, 1173
- Coffyn, A. 845, 906-907, 909, 913
- Colani, M. 997, 1024
- Coldstream, J. W. 405, 407, 413
- Coles, J. M. 818, 845, 875, 899, 910, 913, 966
- collier, Moyen Empire, Égypte III. 24 VIII
- Collier, D., Incas 139, 152, 1264
- Colombie 123, 1096-1098, 1104, 1110-1111, 1113, 1123, 1177, 1179-1181, 1184-1186, 1190-1192, 1222, 1224, 1226
- colosses de Memnon, Thèbes (Égypte) 79, 340

- commerce 14, 44, 52-54, 76, 86, 100, 109, 112, 124, 133, 135, 142-143, 149, 153, 155, 157, 162-163, 176-179, 208, 234, 366-368, 372-373, 385, 388, 391, 393, 395, 400-402, 409, 418-419, 426, 429, 435, 439-440, 443, 445, 447, 455, 467, 474-476, 480, 483, 489-491, 494, 496-497, 499, 501, 510, 512, 523-524, 531, 538, 550, 557, 558-559, 564, 571, 582, 585, 586, 592-595, 598, 600-601, 603, 612, 615, 617, 619, 621, 633, 635-638, 644, 650-651, 746, 776, 778-779, 814, 830, 842, 867-869, 873, 894, 896, 907, 920, 952, 962, 964-965, 971, 1016-1018, 1020, 1079, 1106, 1133, 1139, 1144, 1225, 1236, 1239, 1243, 1258, 1262, 1287, 1290
- communications 153, 156, 384, 401, 539, 559, 580, 582, 721, 813, 855, 1226, 1241, 1289
- comptes, voir mathématiques VIII, 105, 137, 308, 423, 440, 451, 549, 568, 682, 1172
- confucéen 140
- Congo (Afrique), bassin du XIII, 739, 755-757, 767, 777, 781, 787
- Constantini, L. 635, 690
- Cook, capitaine J. 1079
- Cooper, J. 426, 447
- Coote, R. 495, 502
- Copte (Égypte), Église chrétienne 195, 198, 207
- coquille d'œuf (Chine), poterie 701, 706, 712-713, 1001
- coquillage (Micronésie), herminettes en 1021
- coquillages (Sénégal), amas de 587, 589, 593, 597, 753, 768, 1030, 1037, 1039
- coquillages (Venezuela), amas de 1188
- coquilles, collecteurs de 1205-1211, 1223-1227
- côtière (Amérique du Nord orientale), culture archaïque 920
- Coran 361
- corderie, Égypte 1291
- cordes, utilisation dans l'Antiquité IV, 81, 290, 292, 688, 697, 701, 711, 722, 807, 1137
- Corée III, VII, 3, 125, 1010, 1016, 1028-1031, 1033
- coréen, alphabet 189
- Corinthe (Égée) 390, 399, 404-406
- cornaline (art harappéen), perles de 28, 79, 298, 352-353, 355, 440, 555, 615, 622, 626, 635-636, 638, 643, 678, 810, 971, 1013, 1015, 1066
- corne gravée, âge du bronze moyen, III. 148
- Corne de l'Afrique 758, 773, 784, 786
- corne, disque, âge du bronze moyen (Hongrie) III. 144 XI, 920, 946
- Cornwall, P. B. 637, 654
- Correal, G. 1100-1101, 1113, 1118, 1177, 1180, 1199-1200

- Corse, culture torre de 399, 810, 826, 845
- Côte d'Ivoire (Afrique de l'Ouest) 751, 753
- Cotocallo, culture 1114-1115
- coton, culture dans les Andes 123, 467, 635, 667, 1099, 1143-1144, 1150, 1172, 1194, 1223-1224, 1226-1227, 1229, 1246-1247, 1259, 1283-1284
- Coulmas, F. 182, 191, 255
- coupes 369, 371, 518, 538, 621-622, 633, 636, 665, 670, 681, 698, 707, 716, 729, 733, 813, 871, 931, 934, 937, 950, 954, 958, 1247
- Courbin, C. 497, 502
- Courtes, J. 186, 191, 255
- Courtois, J. C. 491, 502
- Covarrubias, M. 1109-1110, 1118, 1155, 1157, 1167, 1170, 1173
- Crawford 430, 447
- crémation 390-391, 523, 532, 665, 763, 839, 843, 861, 872, 932, 934, 944, 986, 989, 1045, 1055, 1083
- Crète 14-15, 72, 86, 161, 218, 271, 274, 278, 285-287, 291-292, 344, 364-365, 367, 372, 374-376, 378, 382, 384-388, 391-397, 399-400, 403, 405-406, 413, 418-419, 493, 804, 815, 824, 928
- crétoise- mycénienne, religion 272
- Crossland, R. A. 227, 244
- crues du Nil 85
- Cruxent, J. M. 1187-1190, 1192, 1199, 1202
- Cuba 1190, 1196, 1199-1200, 1203
- cubit* (525 mm), mesure égyptienne VII
- Cueva del Elefante (Venezuela) 1202
- Cueva Roja (Indes occidentales), site de 1197
- cuivre V, VII, XI-XII, 8, 11, 21, 50, 52, 69-71, 74-76, 78, 82, 84, 86, 90, 124, 127, 138, 154, 167-169, 177-178, 187, 222, 231, 298, 305, 312, 314, 322, 328-329, 353-355, 386, 395, 396, 400, 416, 418-419, 428, 439-441, 443, 467, 475, 477, 491, 506, 509-510, 512, 521, 524, 531, 550, 555, 571, 573-574, 578, 582, 589, 592-595, 597-598, 607, 615, 618, 620-621, 623, 626-627, 632, 635-636, 638-643, 661-666, 668-669, 672-674, 678, 682-683, 689, 701, 707, 709, 711, 754, 778, 793, 801, 810-811, 813-815, 817, 824-829, 835, 839, 849, 861-863, 866, 868-869, 877, 880-882, 885, 890, 893-894, 896-900, 904, 909-910, 917, 921-922, 939, 945, 946, 948, 954, 962, 964, 969, 971-972, 974-975, 978, 981, 987, 1005-1007, 1051, 1053, 1058, 1067, 1090, 1092, 1126-1127, 1131, 1133, 1260-1261, 1282, 1287-1288, 1295-1297, 1299-1300
- cuivre, âge du V, 509, 615, 826-829, 948

- cuivre (Harappa et Mohenjo-Daro), outils en 810, 882, 1126, 1131
- cuivre, mines de 355, 550, 555, 811, 817, 897, 900, 954, 962, 964
- cuivre, Tulor (Andes), travail du 69, 167, 589, 593, 663, 1007
- Las Culebras (Pérou), site de 1233, 1236
- cultes 135-136, 146, 258, 263-264, 267-269, 271-274, 366, 388, 410, 479, 501, 610, 742, 743, 754, 898, 903, 926, 957, 975, 987, 992, 1007, 1106, 1249
- culture agricole, *voir* agriculture ; récoltes 1035, 1041
- culture de la céramique rouge cordée (Asie) 594
- culture du bâton à feu, Australie 1069, 1075
- Culture du groupe A (Nubie) Ill. 26
- culture sur brûlis 123-124, 802, 885, 1096, 1143
- culturel, développement 48-49, 58, 549, 696, 835, 860, 878-879, 886, 890, 974, 986, 991, 1035, 1154
- Cululu (Argentine), culture 1216
- cunéiforme XII, 109, 194-197, 201-205, 208, 213, 261, 423, 475, 478, 493, 529, 531, 556, 595
- Cupinisque (Andes), culture 1245-1248, 1255-1262
- cursive, écriture 189, 195, 196
- Cyclades (Égéen) 72, 83, 364, 366, 367, 369, 371-375, 378, 384, 386, 388, 392-393, 400-401, 411, 416
- cylindrique, sceau IX-X, 982
- Cyphers, G. A. 1159, 1164, 1173
- Chypre IV, VII, IX, XII, 14-15, 70, 75, 108, 176, 208, 279, 287, 364-365, 378, 386, 391, 395, 399-400, 402-403, 416-420, 473, 491, 497, 511, 814
- cyrillique, alphabet 188, 189
- Cyrus II, roi de Perse 568

D

- Dales, G. 572, 581, 582
Dales, G. F. 617, 654
Dalton, G. 1009, 1024
Damas, États araméens, princes de 177, 461-462, 472-473, 489, 498
Damb Buthi, sépultures de Harappa 611, 647
Damos, commune grecque 387
Damp, J. 1113-1114, 1118, 1224, 1263
Dandamaev, M. A. XII, 133
Danemark IV, V, XIV, 19, 21, 155, 158, 278, 291, 798-802, 814, 903, 918, 920, 923-926, 929-930, 934, 936, 939, 946-947, 953, 962-964
Dani, A. H. XII, 46, 624, 654, 656, 665-666, 684, 690, 692
Daniels, T. 204, 206-208, 214
danois, période des poignards 625
danse, *voir aussi* musique II, 290, 292-294, 769, 946, 1045
Danube 71, 239, 242, 377, 849-850, 852-854, 856-857, 860, 863, 867, 869, 870, 872, 875, 877, 882
Dar Dariz, bassin de Bannu 625
Dara-i Kur (Afghanistan), site des grottes de 573
dasa (Inde péninsulaire), peuples 684, 688
Dasgupta, P. C. 672, 690
Dashti-Kozy (Asie centrale), cimetière de 985
datation 2, 13, 16-17, 46, 77, 97- 98, 222-223, 309, 349, 520, 564-566, 579, 587, 591, 597, 599, 609, 628, 643, 648-649, 743, 745, 749, 762, 786, 859, 894, 919, 930, 956, 957, 1004, 1006, 1007, 1035, 1061, 1111, 1158, 1166, 1194, 1228, 1260
David, roi d'Israël 268, 499
Dawenkou (vallée du Huang He), culture de 698, 705-708 716
Deccan, culture Jorwe du plateau du 661, 667, 671-672, 676-677, 693
De Cardi, B. 667, 690
« Déesse Serpent », statuette du minoen tardif (Grèce) Ill. 50 IX
De Laet, S. J. XII, 1, 39, 1102
désurbanisation, âge du bronze récent 563, 651
Deger-Jakoltzy, S. 404, 413
Degracov, V. 882, 892
Deir el Bahari (Égypte) 72, 75, 318, 320, 339, 747
Delgado, L. 1184, 1199
Delphes, oracle de 404
Déluge, Le 59, 262, 425, 456, 474
Demarest, A. 1147, 1154, 1173, 1176
démocratie 139, 143, 247, 387, 431

- démographique, préhistoire à la transition de l'histoire, évolution 28, 67-68, 101, 103, 137, 398, 402, 651, 754, 787, 793, 797, 874, 917, 1072, 1124, 1130, 1164, 1261, 1285
- démotique, écriture 195-197, 199, 349
- Deo, S. B. 668, 671, 690, 693
- Der, Élamite 454, 467
- Derevyanko, A. P. XII, 1044, 1048, 1068
- désert (Amérique du Nord), culture du 1090
- déserts 42, 58, 109, 161, 163, 298, 327, 332, 357, 358, 474, 559, 584-586, 746, 968, 1223, 1247, 1262
- Deshayes, J. 82, 377, 391, 655
- Devore, I. 1071, 1087
- Devoto, G. 239, 244
- Dewar, R. 1011, 1024
- Dhar Tichitt (Mauritanie) III. 132, 132, 748, 783-784, 790
- Dhavalikar, M. K. 669-671, 690, 693
- Di Peso, C. 1093, 1100
- Diakonov, I. M. 114, 203, 215, 224, 235, 239, 244, 426, 429, 431-432, 444, 447, 546
- diamant, Dundo, extraction du 767
- Dias, O. 1213, 1220
- Dick, H. 1124, 1140
- dictionnaires, Assyrie 469
- Diebold, D. 229, 244
- Diehl, R. 1156, 1159, 1164, 1173
- diète, *voir aussi* nourriture 997, 1038, 1186
- Dietrich, B. C. 487, 489, 502
- Dietrich, M. 407, 413, 459, 470
- dieux et déesses 59, 261, 263, 265, 272, 407, 434
- Dilmun (péninsule arabe) X, 441, 550, 555, 558, 592, 595, 598, 603-605, 637-638, 653-655, 657
- Dincauze, D. 1125, 1140
- dingos, peinture rupestre 1081, 1085
- Diodore de Sicile 348-349, 362
- Diop-Maes, L. M. XII, 738-739, 787, 788
- diplomatie, Égypte 108, 148, 176, 452, 456
- Diringer, D. 187, 191, 196-197, 199, 203-205, 208-212, 215
- Dittmann, R. XII, 549, 569
- divination, dynastie Zhou 732
- divinités, *voir* dieux et déesses 91, 94, 139, 196, 232, 242, 250, 258, 261, 263, 265, 269, 272-273, 285, 292, 313, 315, 317, 319, 341, 385, 392, 397, 405, 407, 418, 450, 456, 480, 517, 520-521, 532, 536-537, 562, 578, 602, 643, 658, 685, 687, 821, 840, 909, 935, 959, 960, 1107, 1110, 1145, 1247, 1262
- Djarkutan, ensemble archéologique de Bactriane-Margiane 980, 981, 986
- Djeitun (Asie centrale), société agricole de 969

- Djézireh (Syrie) 474
- Djoser, roi d'Égypte 96, 265, 306, 307, 309-310, 312, 325
- Dniepr (Europe de l'Est), culture de 885
- Dolgopolsky, A. 235-236, 238, 244
- Dolukhanov, P. 240-241, 245
- Dominicaine, République 1096, 1195-1197
- Donaldson, P. 604
- Dongodien (Ileret) 761
- Donjuan, M. G. 1159, 1168, 1173
- Donner, H. 497-498, 502
- Dothan, T. 495, 502
- Doumas, C. XII, 366, 370, 372-374, 378, 388, 393-394, 397
- Dra Abu el-Naga, Thèbes 337
- drainage, systèmes de 434, 1168
- dravidienne (Inde péninsulaire), langue 679
- Drews, R. 235-237, 244, 378, 383, 404, 413
- Drucker, P. 1110
- Drucker, P. R. 1159, 1170, 1173
- druides, celtes 817
- Druss, M. 1271, 1292
- Dubovac-Cirna-Vrasta (Europe), culture de 853
- Duhoux, Y. 378
- Dumézil, G. 259, 268, 271, 275, 276-277, 959, 966
- Dumitrescu, V. 853, 857
- Dumond, D. E. 1122, 1130, 1137, 1140
- Dunand, M. 477
- Dundo (Angola) 767
- Dunn, F. L. 1018, 1024
- Dupree, L. 572-573, 583
- Dur-Kurigalzu (Babylone) 148
- Dur-Untash, Suse 562
- Duttani, F. A.
- Dutta, P. C. 679, 691
- Dyaus, dieu du ciel (Inde péninsulaire) 687
- dynastique, période 95, 442
- Dyson, R. 616, 657
- Dyson, R. H. 565-566, 569

E

Ebarti, gouverneur de Simaski 556

Ebers, papyrus d' 326

Ebla (Syrie) III. 71 IX, 475-476, 478-480, 485

échanges, réseaux d' 386, 779, 793, 1007, 1133, 1152, 1171-1172

économie 52-53, 80, 119, 138, 163, 177, 202, 221, 233, 236, 241, 366, 368, 382, 398, 435-436, 603, 622, 624, 635, 682, 712, 768, 801, 818, 860-863, 867, 870, 878, 881-882, 884, 890, 894, 910, 959, 961, 969, 972, 984, 1033, 1035, 1039, 1044, 1050, 1054, 1057, 1111-1112, 1124-1125, 1148, 1191, 1229, 1261, 1266, 1274, 1290-1291

écriture IV, IX, 2, 29, 81, 86, 89, 157, 183-184, 186, 189, 190, 194-197, 199-202, 204-206, 209-211, 214, 249, 251, 254, 271, 303-304, 386, 393, 398, 408, 419, 470, 480, 491-492, 497, 529, 531, 544-545, 551-552, 556, 617, 619, 622, 636, 641, 643-644, 793, 1169

écriture, implications de l' 49

Ecsedy, I. III, XII, 859, 875, 882

Edens, C. XII, 422, 586, 601, 604

Edwin Smith, papyrus d' 326

Edzard, D. O. 423, 442, 447, 452, 470, 488

Egtved (Danemark), fille d' 804

Égypte IV, VII-VIII, X, XIII, 15, 44, 46, 61, 70-71, 73, 75, 77-80, 85-87, 89-91, 95, 100, 106, 108, 134, 141, 149, 154, 160, 169, 176, 194, 197, 249, 258, 265, 274, 276, 278, 281, 283-284, 290, 293, 299-305, 311, 321-322, 330, 332, 336-340, 343-344, 347-348, 351, 354-355, 358-363, 418, 452-453, 482, 488, 493, 497, 505, 600, 611, 748, 777, 779, 784

Égypte, hiéroglyphes, tombeaux 194-197, 213

égyptiennes, caractéristiques physiologiques 349

Égypto-Nubienne, vallée du Nil 347, 349-350, 362

égyptologie, chronologie de l' XIII Ehret, C. 223, 244, 760

Eickhoff, T. 457, 470

El Agar (péninsule Ibérique), culture d' 836

El, dieu syrien 263, 267, 492-493, 503

El Bajo (Venezuela) 1188, 1190, 1202

El Hato (Panama), système de culture 1186

Élam 108, 562, 568-569, 978

Elbe 76

Ele Bor (Afrique de l'Est), excavations d' X, 761

élevage 42, 109, 117, 490, 749, 760, 787, 961, 979, 1222, 1274, 1280, 1285

- « élevage », voir aussi animaux domestiques
- Elmentéitienne (Afrique de l'Est), industrie 763
- Emar (Meskene), Syrie et Palestine, port d' 487-489
- embaumement, Égypte 266
- Emir (Afghanistan), céramique grise d' 580
- enceintes, Égée 406
- encens, Dhofar 598
- Énéolithique (Asie centrale), culture de l' 969-973
- Énéolithique (Mongolie), sites de l' 1063-1064
- Engel, F. 1235, 1238, 1263
- Enkomi, âge du bronze récent 419, 162
- entrepreneurs, Mésopotamie 33, 441, 444
- énumération des inventions 686
- environnement XIII, 6, 11, 19, 29, 32-33, 51-52, 55, 57-58, 112, 229, 241, 584, 588, 609, 616-617, 651, 741, 770, 951, 968, 1037-1038, 1069, 1071, 1076-1077, 1112, 1126, 1129, 1158, 1214, 1224, 1245, 1278, 1296
- environnementales (Amérique) zones 742
- Eogan, G. 903, 913
- épées 47, 75, 231, 280, 395, 578, 673, 676, 678, 812, 818, 833, 837, 852, 857, 869, 873, 893, 897-899, 903-906, 911, 912, 933, 937, 947, 954, 955, 963,
- Épipaléolithique 41-42
- épique, poésie 143, 249, 457, 493, 684
- Équateur 750, 993, 1104, 1191, 1200, 1222, 1224, 1239, 1244, 1262
- Erbse, H. 407, 413
- Erlitou (vallée du Huang He), culture 126, 695-696, 712, 715-716-717, 733
- esclaves 69, 107, 142, 161, 349, 385, 386, 428, 429, 438, 460, 467, 530, 684, 723, 730, 731, 965
- Esh Shaheinab, Afrique 746
- Eshnunna 442
- Espagne IV-V, XII, 44, 158, 160, 189, 219, 258, 260, 292, 801, 812, 824, 829, 836, 893, 905-906, 908-909, 911, 947
- Espinosa, Vázquez de 1255
- Est, Afrique de l' 761-763, 765-766, 773, 777, 786-787
- Est, Europe de l' 127, 217, 240-241, 243, 846, 1299
- Estrada, E. 1112, 1118, 1179, 1182, 1201, 1264
- établissements XIV, 103, 109, 111-112, 117, 123, 127-129, 135, 230, 366, 368, 370, 372-374, 388, 390-391, 393-394, 416-417, 420, 427-428, 443, 478, 505-506, 508-509, 511-512, 516, 522, 524-525, 538, 549, 551-553, 563-565, 568, 575, 581, 587, 590-594, 596-597, 607-608, 620, 622, 624, 685, 696, 698-699, 705, 709, 713, 715, 733, 743-744, 746, 749, 752-754, 756, 758, 761, 763, 773, 782, 827, 830,

- 838, 840, 842-843, 861, 863, 866-867, 869, 881, 894, 896, 902, 919-920, 949, 951, 964-965, 970-972, 977-978, 980-985, 988, 1003, 1005, 1008, 1030, 1032, 1048-1049, 1055-1056, 1058, 1061-1062, 1112, 1123-1124, 1128, 1147, 1162, 1196, 1207, 1209, 1211, 1222, 1225, 1227, 1230, 1234, 1238, 1240, 1243, 1260, 1263, 1267, 1272-1273, 1275-1276, 1278-1279, 1281, 1283-1285, 1289-1290
- État, Zhou (Chine) 716, 728
- « Étendard d'Our » III. 69 IX
- Éthiopie V, 194, 209, 348, 599, 758-760, 773, 780, 783
- ethnique, groupe 450, 523, 561, 1153-1154, 1170
- étrusque, civilisation 839-840
- Euphrate (Syrie) 263, 451-452, 474-475, 488
- Euphrate et Tigre, vallées 423-447
- Eurasie IV, 129, 216, 222, 229, 231, 887, 1297
- eurasiatiques, domestication des chevaux dans les steppes 170
- Europe VII, XII-XIII, 2, 18, 35, 41, 71, 76, 83, 118, 126, 128, 157, 160, 218, 220, 222, 229, 234-236, 239-240, 242, 244-245, 260, 268, 270, 289, 294, 367, 376, 378, 386, 565-566, 677, 793-794, 797-798, 801-802, 807, 810-812, 814-815, 818-819, 824, 827, 845, 858-860, 862, 864-866, 869-870, 875-876, 915-916, 922, 931-933, 935, 938-940, 944, 946-947, 955-956, 962, 964-966, 879-880, 886-887, 891-893, 900, 909, 912-913, 1086, 1088, 1299
- Europe centrale XII, XIII, 76, 160, 229, 239, 242, 260, 386, 797, 811, 812, 815, 859, 860, 862, 864-866, 870, 916, 932, 933, 935, 944, 946, 955, 962, 964
- Europoides (steppes euro-asiatiques), populations 130, 1057, 1064
- Eusèbe (Manethon), Égypte 96
- Eva (Tennessee), site de 1090, 1135
- Evans, C. 1097, 1102, 1112, 1118, 1179, 1182, 1193, 1199, 1201, 1231, 1264-1265
- Evans, Sir Arthur 46, 367
- évolution 40, 44, 47, 57-58, 67, 77, 106-107, 138, 159, 173, 186, 196, 198, 203, 209-211, 231, 319, 329, 410, 427, 434, 470, 486, 488, 492, 496, 550, 563, 595, 597, 633, 643, 684, 705, 716, 729, 731, 746, 752, 754, 756, 761, 763, 775, 793, 830, 860-861, 868, 874, 894, 905, 908, 912, 916-917, 925, 943, 953, 958, 976, 994, 1001, 1003, 1014, 1035, 1052, 1084-1086, 1105, 1116, 1137-1139, 1172, 1184, 1190, 1197, 1228, 1231, 1247, 1289
- exécutions (Égypte), textes d' 332, 336
- Exode des Hébreux 97

F

- Fagerström, K. 407, 413
- Failaka (péninsule arabique) 558, 594, 598, 1106
- Fairservis, W. 583
- Fariservis, W. A. 617, 620, 654
- Falcón (Venezuela), dépôts de coquillages dans l'État d' 1188
- Fars (Iran) 563-564, 568
- Fatianovo (Europe de l'Est), culture de 885
- faune (Amérique du Sud), assemblages de la 19, 21, 29, 396, 587, 591, 615-616, 741, 743, 762-763, 769, 996, 1046, 1096, 1122, 1124, 1149, 1180, 1183-1184, 1198, 1206, 1219
- Febles Dueñas, J. 1199
- Fedele, F. 587, 604
- Fedoseeva, S. A. 1047
- Feist, S. 242, 244
- Feldman, R. 1234, 1238, 1263
- félins, iconographie olmèque de 1155
- Felten, F. 368, 381
- femmes 59, 68, 196, 231, 283, 292-294, 311, 330, 353, 386-387, 403, 406, 416, 429, 438, 455, 625, 644, 649, 689, 700, 702, 711, 723, 771, 799-800, 817, 835, 871, 917, 925, 927, 933, 937-938, 946, 955, 973-974, 976, 981, 1000, 1002, 1004, 1008, 1052, 1059, 1077, 1081-1083
- Feng, dynastie Zhou 212, 726-727
- Fengpitou (Chine), culture 714
- Fengyi (Chine) 725
- féodalisme, Égypte 335
- Fernández Distel, A. A. 1292
- Ferry (Illinois), site de 1134, 1141
- fertilité, art rupestre du culte de la 397, 957, 958, 960
- fer I-II, IV, XII-XIII, 47, 52, 72-78, 108-110, 112-113, 120, 122, 141, 155, 158-160, 165-171, 176-178, 216, 218-219, 225, 231, 257, 292, 364-365, 396, 400, 402, 417, 445, 458, 486, 494-497, 499-500, 505, 524, 531, 542, 559-566, 568, 580-582, 595-598, 601, 603, 610, 662-663, 665-666, 674-680, 682-683, 721-722, 753-755, 757, 765, 788, 793, 798, 804, 810, 812-813, 826, 837-844, 853, 856-857, 890-891, 894, 900, 907, 909-912, 914, 925, 931, 936, 938, 953, 988-989, 1005, 1008, 1014-1015, 1032, 1037, 1051, 1067, 1169, 1172, 1296, 1299-1300
- fer, âge du I-II, IV, XII, 47, 52, 72, 76, 108-110, 112-113, 122, 141, 155, 158-159, 165-166, 169, 171, 216, 218-219, 225, 292, 364-365, 417, 486, 494-497, 500, 559-561, 563-566, 568, 581-582, 595-598, 601, 603, 610, 663, 674-675, 677, 679, 788, 804, 813, 826, 837-838,

- 840-841, 843-844, 857, 890-891, 909, 911-912, 914, 925, 936, 938, 953, 988-989, 1067, 1299-1300
- fer, carburation du 168
- fer (Assour), tablettes de 168
- feu 7, 41, 48, 73, 78, 196, 211, 260, 270, 358, 389-390, 464, 575, 578, 581, 627, 628, 631, 645, 663, 671, 698, 720, 726, 735, 808, 825, 854, 924, 930, 934, 976, 987, 1045, 1063, 1069, 1075, 1076, 1090, 1145, 1238, 1278
- figure, cycladique ancien (Grèce) 364, 366, 372-373, 512
- figurines, Tlatilco, vallée de Mexico VI, 1106-1107
- Finkelstein, I. 495, 502
- Fischer, H. G. 303, 333
- Fischer, K. 572, 583
- Flannery, K. V. 26, 35, 1094, 1100, 1147, 1150, 1154, 1159, 1160, 1171, 1173-1174, 1176
- Fleming, A. 901, 913
- fleuve Rouge (Asie du Sud-Est) 995
- Flon 117, 131
- Flood, J. III, XII, 1069-1070, 1075, 1076, 1080, 1087
- Florence, musée de 348
- flottille, peinture murale, Théra (Grèce) III. 46 IX
- fonderie, plaines de l'Asie du Sud-Est VIII, 703, 721, 729, 832, 904
- Fonseca, O. 1186-1187, 1199
- Ford, J. 1183, 1200
- Ford, J. A. 1104, 1118, 1140
- Ford, R. I. 1127, 1135, 1138, 1141
- forestière, Afrique de l'Ouest, ceinture 752
- forestière (Europe), zone 1296
- Forman 468, 470
- forts sur collines (Europe) 869
- Fort-Harrouard (France), débris de fonderies de bronze 180, 809, 812, 815, 817-818, 894
- forteresse de Bouhen (Nubie) VIII
- forteresses 332, 353, 355, 418, 688, 826, 857, 981, 982
- fortifications 43, 109, 320, 368, 386, 390-391, 545, 618, 621, 626, 630, 632, 645, 823-824, 870, 874, 983
- fortifiés, établissements 511, 863, 984
- fossiles (Royaume-Uni), champs de 128
- Fossum (Norvège), figurations sur rocher 801
- Fowler, M. L. III, XII, 1090, 1092, 1100, 1120, 1128, 1134-1135, 1141-1142, 1173, 1175-1176
- Fox, R. B. 1014, 1016, 1024
- France V, VIII, XI-XIV, 19, 67, 76, 160, 162, 180, 189, 216, 219, 240, 260, 279, 291, 794, 797, 798, 802-809, 811-818, 823-824, 826, 829, 836-837, 843-845, 894-896, 898-914, 947-950, 955
- Francfort, H.-P. 572, 575, 583, 636, 654, 978, 990
- Franch, J. A. III, XII, 1104, 1118

- Franke-Vogt, U. 593, 595, 605
Frankfort, H. 276, 465, 470, 690
Freedman, D. N. 495, 502
Friedrich, P. 229, 244
Frifelt, K. 583, 589-590, 603-604, 606
Fuhe (steppes du Nord), culture de 714
funéraire, mobilier 312, 392, 395, 646, 647, 663, 665-666, 697, 700, 709, 711, 733, 809, 820, 836, 853, 871, 881-885, 887, 890, 917-918, 922-923, 927-929, 932, 934-935, 942, 944, 1057, 1065-1066, 1084, 1132, 1185, 1209
funéraires, objets 576, 593, 663, 699, 703, 705-707, 709-710, 735, 971, 978, 981, 1131, 1132
funéraires, pratiques 260, 376, 482, 628, 634, 706, 839, 865, 1002, 1083, 1131
Fung, R. 1238-1241, 1263
Funnel beaker (Europe centrale), culture 22
Furumark, A. 378, 391

G

- Gabon (Afrique) V, 755-757, 789
- Gadd, C. J. 244, 468, 470
- Gamkrelidze, T. 224, 235-237, 244
- Gandhara, culture funéraire 664-666, 683, 684
- Ganeshwar, réserves de cuivre 640, 674, 689
- Ganga, civilisation de l'Indus 691-692
- Gange-Yamuna, agriculture dans la vallée de 682
- Gange-Yamuna *doab*, culture de la céramique grise 682
- Gansu Yangshao (Chine), culture 708
- Garanger, J. 1020-1021, 1024
- Garasanin, M. 850, 858, 892
- Gardiner, A. H. 343, 345
- Garelli, P. 114, 276, 455, 465, 467, 470, 503, 547
- Garstang, J. 511, 547
- Gaur, R. C. 673, 682, 691
- Gava (bassin des Carpates), culture 856, 863, 875
- Gebel Barkal, temple d'Amon 356, 359, 360
- Gelb, I. J. 114, 185-186, 191, 204, 215, 254-255, 429, 432, 447, 547, 654
- généalogiques (ancienne Égypte), archives 97
- Genèse, Livre de la 267, 290, 309, 317, 1143, 1154, 1159
- génétiques, approches linguistique des relations 224
- Gening, V. F. 984, 990
- genre sexuel, art rupestre européen, représentation du 948
- Gentelle, P. 572, 575, 583
- Geoksjur (Asie centrale) 970-971, 973-974, 976
- géométrie (Égéen), période 398
- géométrie (Égypte), développement de la 307-308
- Ghaggar (Inde) 610-611, 613, 626, 632, 651
- Ghaligai, cultures du Post-Indus dans le site de 663-664
- Ghana (Afrique) V, 749, 751-754, 783, 788, 791
- Ghar-i-asp (Afghanistan), sites des grottes de 573
- Ghar-i-mar (Afghanistan), sites des grottes de 573
- Ghosh, A. 616, 619, 654
- Gibson, J. L. 1092, 1101
- Giddings, J. L. 1122, 1137, 1141
- Gilgamesh*, poème épique 143-144
- Gimbutas, M. 235, 242, 244, 818, 858, 875, 882, 892, 948, 966
- Gironde, France 797, 900, 902
- Glassner, J.-J. 426, 448
- Glaskovo (Sibérie), culture 1059
- Glob, P. V. 126, 131

- glottochronologie, proto-Indo-Européen 223, 245
- Glover, I. C. 1017, 1024
- glyptiques, complexe archéologique de Bactriane-Margiane, arts 598
- Gobedra (Axoum), abri rupestre de 759
- Gokhman, I. I. 1052, 1068
- Goldman, H. 511, 547
- golfe du Mexique 1094, 1108, 1152
- Golson, J. 1024, 1073, 1087
- Gomal (cultures du Post-Indus), culture funéraire de la 663
- Gomal (vallée de l'Indus) 135, 569, 611, 621, 624, 654, 661-663, 685
- Gomez, J. 845, 900-902, 913
- Gonur, complexe archéologique Bactriane-Margiane de 979-981,
- González, A. R. 1292
- Gonzalez, C. 1252
- Gord (Compiègne, France), groupe du 894
- Gordion (Phrygie) 16, 75, 521, 543, 544
- Gorman, C. 124, 131, 997
- Görman, M. 958, 966
- Gornung, B. 239, 244
- Gorodsko-Zdolbitsko 883
- Gossman, P. 461, 471
- gothique, écriture 189
- Goudea, statue assise III. 11
- Gould, R. A. 1077, 1087
- Grace, W. 191, 252, 255
- Gradin, C. 1218-1220
- Graf, D. 495, 502
- Graham, J. A. 378, 1159, 1174
- Grand Bain, Mohenjo-Daro 629-630, 645
- Grand Bassin (Amérique du Nord) 1123
- Grand Temple, Abou-Simbel III. 33 VIII
- Gratien, B. 331, 333, 350, 363
- gravures, Vallée des Merveilles, France XI, 959, 967
- Grayson, A. K. 498, 502
- Grèce VIII-IX, XII-XIII, 68, 72, 74, 114, 139, 144, 151, 154, 162, 187, 201, 208, 218, 220, 229, 238, 243, 247, 250, 272, 274, 278, 285-287, 289, 291, 293, 364-367, 369-370, 372-373, 378-379, 382-385, 388-391, 393-394, 396, 398, 400, 402, 406, 456, 495, 497, 513, 516, 523, 538, 539, 542, 544-545, 793, 812-813, 815-817, 829, 833, 839-840, 843, 857, 957
- gréco-anatolienne, civilisation 545
- Green, D. F. 1147, 1174
- Green, R. C. 992, 1020, 1025-1026
- Greimas, A. J. 186, 191, 255
- Grieder, D. F. 1238, 1263
- Griffin, J. B. 414, 1090-1091, 1101, 1127, 1140-1141, 1159, 1174

- Grime's Graves (Royaume-Uni), site de 806
- grise, culture de la céramique 674, 680-683
- Grobman, A. 1274, 1292
- Grossman, J. 1260, 1262-1263
- Gua Kechil (ouest de la Malaisie), site de 1018
- Guatemala 200, 1093, 1105, 1143, 1148, 1159, 1173, 1175-1176
- Guayana (Venezuela), site de 1188, 1190, 1202
- Guayas (Équateur) 1224
- guerre 31, 43-44, 52, 100, 104, 106, 133, 138, 141, 143-144, 154, 158-159, 165-166, 170, 175, 231-232, 237, 243, 263, 271, 274, 302, 336-340, 342-343, 387, 389, 402, 409, 411, 413, 420, 426, 429, 459, 465, 467, 483, 492, 498, 528, 530-533, 538, 540, 542, 563, 567, 572, 593, 597, 686, 688, 733, 803, 814, 817, 874, 898, 908, 913, 918, 954, 956, 958, 963, 986, 1056, 1067, 1079-1080, 1144, 1299
- Guerrero, J. 288, 1105, 1106, 1159, 1164, 1167, 1169-1171, 1173-1197, 1201
- guerres 43-44, 59, 138, 142, 144-145, 344, 363, 412, 453
- guerrier (Estrémadure, Espagne), stèle du 172
- guerriers V, 44, 104, 108, 127, 141, 154-155, 170, 174, 259, 269, 287, 292, 341, 349, 384, 387, 402, 405, 454, 688, 835, 837, 870-871, 887, 905, 908, 912, 927-928, 944, 947, 950, 959, 962-963, 986, 1083, 1144
- guerrier, mythe du roi 173
- Guitarrero (Andes), grotte de 1228, 1265
- Guizèh (Égypte) VIII, 75, 79, 96, 281, 299, 306, 308, 310-312, 320, 321
- Gumelnita (Europe centrale), culture 848, 862
- Gumla, civilisation de l'Indus, séquence de 569, 618-619, 624-625, 628, 649, 662-663
- Gupta, P. C. 653, 655-658, 691
- Gusdorf, G. 361, 363
- Gwisho Hotsprings (Afrique) V, 768, 782

H

- habitations, voir aussi maisons 43, 222, 368, 370, 389-390, 397, 406, 416, 432, 620, 623, 626-627, 631, 663-664, 676, 698-699, 701, 705, 707, 710, 719-720, 727, 735, 784, 824, 831, 836, 847, 851, 870, 929, 961, 975, 989, 1022, 1030, 1032, 1036, 1045, 1049, 1056, 1059-1061, 1093, 1112, 1135, 1183, 1234, 1238, 1267, 1270, 1275, 1281-1282, 1285, 1287-1288
- haches VI, 9, 19, 25-26, 69, 77, 170, 280, 286, 353, 371, 375, 382-383, 481, 578, 625, 636, 641, 669, 673, 678, 686, 706-707, 709, 711, 713, 733-734, 743, 751, 755-757, 780, 803-806, 811-812, 814, 818, 824, 826-827, 832-833, 849-852, 857, 862, 865-866, 871, 873, 882-888, 890, 893, 896, 897, 899, 900, 902-907, 910-911, 915-918, 920-924, 926, 928, 930, 935, 937, 938, 951, 955, 972, 983, 1005, 1006, 1008, 1019, 1040, 1045, 1051, 1053, 1055, 1056, 1058, 1060, 1066, 1082, 1090, 1092, 1096, 1108, 1109, 1125, 1126, 1132, 1133, 1165, 1181, 1187, 1188, 1189, 1190, 1194, 1195, 1207
- haches naviformes (Suède), culture des 917-918
- Hadramaut (sud de l'Arabie) 600-601
- Hafit (Iran), période 555, 589-590
- Haft Tépé, dynastie Sukkalmah, archives 557, 561
- Hägg, P. 397
- Hahrah, région de Kermanshah 205
- Hakra (Indus), rivière 135, 610, 611, 613, 623-624, 684
- Hal Saflieni (Malte), caveau funéraire 822
- Halim, M. A. 623, 654
- Hallstatt, art rupestre de la culture de 955, 958, 964
- Hammen, T. van der 1100-1101, 1177, 1180, 1199-1200
- Hammond, N. 132, 572, 583, 1095, 1101, 1154, 1174
- Hammond, N. G. L. 244, 377-378, 398, 412, 414, 569
- Hammourabi, roi de Babylone III. 69 IX, 94, 148, 205, 435, 442-443, 454, 460, 481, 483, 525, 558
- Hamp, E. 228, 244
- Hankey, V. 381, 491, 502
- Hansell, P. 1186, 1201
- Hao, dynastie Zhou 292, 726, 727
- Harappa (civilisation de l'Indus) V, 100, 135, 187, 191-192, 264, 287, 554-555, 557-558, 560-561, 564-565, 572, 610, 612, 615, 618, 622-624, 628-631, 635, 639, 641-642, 644-650, 653, 658, 660, 664, 680, 688, 694

- Harding, A. F. 378, 818, 845, 875, 899, 913, 966
- Harp, E. 1091, 1101, 1141
- harpes III. 21, 37, 290
- Harris, A. 224, 244, 342
- Harris, P. 1195, 1200
- Harrisson, B. 1014, 1016
- Harrisson, T. 1016
- Haryana (Indus) 660, 674, 680, 683
- Hasanlu (Iran), découverte d'armes 74, 565, 566
- Hathial (Indus) 569, 623, 628, 655, 664, 666
- Hathor, déesse égyptienne 290, 293, 312, 457, 476, 744
- Hatshepsout, reine d'Égypte 282, 338, 342, 747
- Hatti IX, 219, 237, 263, 486, 504-505, 512, 516-525, 528-530, 532, 537
- Hatti, langue 237, 516-517, 537
- Hattousa (Anatolie) IV, 259, 263, 488, 516, 525, 527-528, 531-532, 534, 536-537, 539, 541-542, 544
- Hattusili III, roi des Hittites 528-529, 536
- Hauptmann, A. 594, 604
- Hauptmann, H. 510
- Haua Fteah (Libye), grotte de 748
- Haworth, K. A. 181, 191, 256
- Hayes, J. L. 203, 215, 345
- Hazor, haute Galilée 483, 489
- hébreu, alphabet 201, 207-209
- hébreux, prophètes 114
- Hécatee de Milet 76
- heilotes* (Sparte) 403-404
- Heimendorf, C. 679, 691
- Heimpel, W. 592, 604
- Heizelr, R. F. 1090, 1170
- Helck, W. 345-346, 378, 487-488, 495, 502
- Helladique, culture 364, 366-367, 512, 538-539, 855
- Helladique ancien, culture de l' 364, 366, 512, 538
- Helmand, civilisation de 554, 557
- Helton, site de Koster (Amérique), phase 1134
- Henan (Chine) 210, 287, 292, 696, 698-699, 701-702, 705, 712, 718, 726, 732
- Héraclite 250
- Heredia, O. R. III, XII, 1205, 1220
- Herity, M. 903, 913
- Hermann, G. 441, 448
- Hérodote 76, 78, 151, 160, 284, 348, 349, 362, 545, 837
- Hésiode 247, 250, 273
- Hesse, B. 292, 864, 872, 1273, 1292
- Hidalgo 1278, 1292
- Hiebert 579, 583, 983, 990
- hiérarchie 135, 138, 259-260, 288, 395, 466, 549, 594, 629, 683, 702, 730, 868, 922, 1092, 1106, 1152, 1169
- hiératiques, langues 197
- hiéroglyphes 186, 194-197, 213, 254, 282-283, 319, 331, 334, 349, 480, 543

- Higham, C. F. W. III, XII, 992, 995, 1007, 1009, 1025
Hilbert, P. P. 1193, 1200
Hill, B. V, 807, 903, 1179, 1200
Himmelstalund (Suède), figures rupestres de 801
Himyarites, péninsule arabe 600
Hissar (Iran) 551-552, 554, 558-559, 565-566, 572, 628, 636, 664, 679, 968
histoire, accélération de l' 42
L'histoire de Sinouhé (Égypte) 325
hittite, Empire VIII, 149, 528
Hjelslev, L. 183, 191, 256
Ho, C. M. 1009, 1025
Hoabinhien (Sumatra), culture de style 997, 1017
Hojlund, F. 594, 596
Holocène 1112, 1146, 1269, 1280
Homère 76, 248-249, 273, 285, 294, 348, 370, 408, 409, 415, 545, 837
Homo erectus 41, 181
Homo habilis 40
Homo Sapiens 41, 181
Homo Sapiens sapiens 41
Hongrie VIII, XI, XII-XIII, 243, 797, 812, 817, 852, 862, 865, 877, 942, 944, 946, 955
Hongshan (steppes du Nord), culture de 714
Honshu, poterie du Jomon moyen V, 1036
Hood, S. 370, 374-376, 378, 391, 396-397
Hooker, J. 191, 379, 386-387
Hor, roi d'Égypte VIII
Horemheb, roi d'Égypte 340-341
Horus VIII, 258, 281-282, 300, 302, 305-306, 311, 354
Hotzl, H. 585, 604
Hou Ji, dynastie Zhou 728
Hourrites 193, 202, 205, 263, 451, 453, 458, 478, 486-487, 501, 522-523, 525, 537-538, 544, 1299
Hrouda, B. 487, 503
Huaca Prieta (Pérou), site de 1113, 1115-1116, 1118, 1229-1236, 1263
Huang He (Chine), vallée de 125, 136, 153, 195, 288, 695-696, 698-699, 705-706, 708, 712, 715-718, 726, 732-733, 1032
Huangniangniangtai (Chine), cimetière de 711
Huánuco (Amérique), bassin de 1115
Huari 1116, 1264
Huld, M. 228, 231, 244-245
humain, développement 56, 740
Humaita (Brésil), culture de 1215
Humban-haltash I, roi d'Élam 567
Humban-haltash II, roi d'Élam 567
Humban-haltash III, roi d'Élam 568
humide (civilisation de l'Indus), théorie du climat plus 615
Hunter, G. R. 187, 191
Hurt, W. 1097, 1101, 1129, 1141, 1177, 1180, 1200
Hushu (Chine), culture 735
Hutchinson, R. W. 374, 379

Huteludush-Inshushinak, dynastie
Shutruk (Iran) 563, 459

Huxtable, F. 673, 691

hydrologique (Indus), dislocation
599

Hyksos IX, 14, 34, 332, 336-338,
344-346, 355-356, 419, 451,
480, 482, 484

hymnes 254, 260, 262, 266, 269-
270, 275-277, 290, 306, 324,
407, 409, 410, 460, 684-687,
688, 1145

Hyslop, J. 180, 1115, 1118, 1230-
1232, 1263

I

- Iakovidis, S. E. 379, 390
- Iamkhad, Syrie (2000-1600 av. J.-C.) 442, 478-479, 486
- Ibérique, péninsule 793, 798, 802, 811, 813, 815, 823-824, 826, 835, 837, 842-844, 893-894, 896, 898-899, 904-908, 911-913
- Ibrahim, M. 594, 604
- iconographie 155, 289, 602, 1153
- idéogrammes IV, 195, 211-212, 303, 386, 724, 1145, 1171
- idoles 279, 286, 516, 518-519, 521, 535, 853, 935
- Ildrimi, roi d'Alalakh 487, 502
- ignames 121, 752, 756, 774, 775, 1020
- Ilford Hill, établissements du Sussex V, 903
- Iliade 930
- ilku*, Empire néo-assyrien 174-175, 466
- Immerwahr, S. A. 379, 397
- inca, Empire 138, 1242, 1271, 1273
- Inde XIV, 76, 86, 106, 114, 124, 139, 219, 229-230, 237, 248, 259, 264, 269, 274, 280, 497, 629, 638, 649, 660-661, 667-668, 672, 674-675, 677, 679-681, 683-684, 1300
- Indo-aryenne, écriture 187
- Indo-aryens 218, 226, 558, 689, 986
- Indo-européens 47, 58, 130, 218-221, 224, 226-243, 263, 270-272, 275, 277, 383, 515-516, 525, 528, 532, 538, 650, 930, 958, 960, 966
- indo-iranienne de la civilisation de l'Indus, frontière 617
- Indo-iraniennes, langues 221, 240, 984
- Indonésie 41, 77, 497, 1014, 1022
- Indus, activité maritime 80
- Indus, vallée de l' II, XIV, 55, 61, 70, 86, 100, 103, 112, 124-125, 135-136, 187, 279, 287, 294, 555, 557-558, 561, 571-572, 579, 582, 607-608, 610-612, 615, 618, 620-621, 623-625, 634-635, 637-638, 651, 653, 977, 983, 986
- industrie 73, 257, 369, 475, 506, 512, 585-587, 674, 701, 709, 729, 757, 780, 809, 868, 1009, 1122, 1125, 1137, 1196, 1216-1217, 1271
- infantile (tribus Afansievo), mortalité 508, 1052, 1274
- Ingraham, M. 602, 604
- inscriptions IX-X, 87, 138, 177, 187, 191, 198, 202, 207-210, 213, 219, 247, 264, 273, 300-301, 315, 318, 329, 336, 339-340, 342, 352, 359, 361, 363, 426, 436, 447, 449, 456, 466, 468, 471, 488, 494, 497, 526, 556, 563-567, 602, 605, 637, 644, 655, 704, 724, 727-728, 730-731
- Inshushinak, dieu iranien 459, 556, 562-563

- intermédiaire (Amérique), zone 1110-1113
- international (IPA), alphabet phonétique 188
- Inuit, culture 78, 118, 186, 1123, 1130
- Ioniens d'Athènes 411
- Ioniens (Grèce), philosophes 114
- Iovanovic 882
- Iran II, XIV, 69, 74-75, 86, 101, 103, 106, 109, 114, 125, 128, 130, 150, 168, 173, 187, 218, 221, 229, 235, 259, 261-262, 268-269, 274-279, 287, 426, 441, 471, 549-561, 563-566, 568-570, 572-573, 580, 582-583, 590, 607-608, 618-619, 635, 637, 640, 648, 655, 663-666, 693, 810, 813-814, 880-881, 968, 971, 974, 977, 983-984, 989-990, 1300
- irrigation 109, 448, 616, 970, 979, 981, 985, 1033, 1259
- Irwin-Williams, C. 1141
- Isakov, A. I. 970, 985, 990
- Isin-Larsa (Babylone), période d' 425, 556
- Israël 74, 97, 162, 208, 209, 260, 266-268, 274-277, 342, 462-463, 495, 497-501, 1299
- Israélites, Syrie et Palestine 74, 98, 267, 458, 495-496, 499-501
- Italie IV-V, X-XI, XIII, 11, 19, 44-45, 76, 137, 157-159, 171, 201, 217, 219, 260, 270, 279, 348, 386, 401, 412, 793-794, 798, 802-804, 809-812, 814, 823, 825-826, 828-834, 836-844, 947, 949-952, 955, 960, 964, 1073
- Itaparica (Brésil), culture 1212
- Itina, M. A. 984, 990
- Ivanov, I. 224, 235-237, 244
- ivoire IX-X, 79, 95, 105, 154, 279, 283-284, 286-287, 291, 300, 303, 305, 312, 327-328, 331, 348, 352-355, 375, 380, 389, 391, 395, 397, 400, 402, 405, 452, 467-468, 491, 497, 501, 527, 574, 595, 615, 632, 636-638, 643, 661, 705-706, 722, 724, 729, 747, 751, 753, 776, 778, 839, 978
- Iwo Eleru (Afrique), abri rupestre d' 791

J

- Jacobsen, T. 276, 425, 431, 434, 443, 448
- jade X, 28, 163, 287-288, 615, 635, 664, 701, 703-707, 713, 722, 734-735, 1011-1013, 1015, 1016, 1094, 1162
- Jakobson, V. A. XII, 133,
- Jalilpur (Indus) 612, 618, 623-624, 628, 635, 656
- Japon V, XI, XIII, 77, 279, 993, 1010, 1016, 1030, 1032-1033, 1035, 1037, 1040-1041, 1043, 1300
- jarre, style hattî (Turquie) IX
- jarres V, 162, 197, 328-329, 331, 368-369, 371, 550, 632, 636, 639, 669, 671, 679, 710, 716, 734, 801, 804, 899, 1012, 1014, 1031, 1051, 1054, 1055, 1060, 1061, 1149, 1240, 1285, 1290
- Jarrige, J. F. 609, 654, 983, 990
- Jarrige, J. H. 662, 691
- Jauari (Brésil), établissement de 1194
- Jawf (Adummatu), péninsule Arabique 585, 588, 602
- Jaywa (Amérique du Sud), phase de 1099
- Jeffery, L. H. 408, 414
- Jennings, D. 1025, 1090, 1092, 1100-1101, 1103, 1140-1142
- Jéricho 13, 16, 49, 67, 98, 281, 473, 477, 483-484, 1296
- Jérusalem, pillage du temple de 215, 260, 268, 344, 463, 473, 475, 478, 489, 499, 501-504, 546, 1255
- Jettmar, K. 666, 691
- jeux (Our), planche à jeux de hasard 446
- jeux, développement des 85
- Jhang (Indus) 623
- Jomon (Japon), culture V, XI, 1030, 1035-1043
- Jones, R. 1069, 1075, 1087
- Joralemon, P. D. 1106-1107, 1110, 1118, 1156, 1163, 1166, 1173-1174
- Jorwe (Indus), culture 667, 671-672, 693
- Joshi, J. P. 634, 655, 691
- Joukowsky, M. S. 508, 523, 547
- Juda 501
- justice, Mésopotamie 263

K

- Kabnak (Iran) 561
- Kaboul (Afghanistan) 571, 576, 582-583, 685
- Kadashman-Enlil I, roi des Kassites 452
- Kadero (Afrique) 746
- Kadesh (Tell Nebi Mend) 341, 453, 487, 488-489, 503, 528
- Kadry, A. 488, 503
- Kaelas, L. III, XII, 942, 967
- Kaftari (période Sukkalmah), horizon 556, 560
- Kafue Flats (Zambie), établissements de 767
- Khalikov, A. 885
- Kajale, M. D. 676, 691
- Kalanay (Asie centrale), site rupestre de 1015, 1018, 1020
- Kalavassos-Ayios Dimitrios IV, 419
- Kalibangan IV, X, 618, 626-629, 631-632, 639, 643, 644-647, 649, 656, 657
- Kamil, T. 509, 547
- Kamose, roi d'Égypte 346
- Kandahar (Iran), région de 552, 554, 558, 560, 564, 566, 568, 573, 581, 583
- Kapel, H. 585, 604
- Kaplan, L. 1099, 1101
- Karachi (Indus) 135, 675
- Kara-Depe (Asie centrale) 970-973
- Karagozghis, V. XII
- Karakol, culture 1054
- Karasuk (Sibérie), culture V, 1048, 1056-1057, 1059-1060, 1066, 1067
- Karkemish (Euphrate) 177, 452, 463, 473, 488, 490, 498, 531, 542-543
- Karnak (Égypte) 96, 282, 317, 319, 336, 339-341, 346, 356-357, 360-361, 503
- Kartvelian, groupe linguistique de 2444
- Karum (Iran), période 148, 524, 558, 561, 569
- Karuo (Chine), site de 715
- Kashta, roi de Koush 359-360
- kassite (Babylonie), commerce 165
- kassite, dynastie 425, 451-452, 454, 459, 470, 562
- kassite, langue 450
- kassite (péninsule arabique), période II, 114, 201, 205, 427, 450, 451, 453, 455-457, 459, 461, 463, 465, 467, 469, 471, 596
- Katincharov, R. III, XII, 846
- Katzenstein, H. J. 497, 503
- Kayakent-Khorotchoï (Europe de l'Est), culture 891
- Kayatha, culture 667, 669, 670, 690
- Kazan, âge du bronze récent, aire culturelle de 888
- Kelly, I. 1147, 1174

- Kelteminar (Asie centrale), culture 573, 969
- Kemp, B. J. 336, 337, 346
- Kenya V, X, 199, 741, 761-762, 764-765, 778, 782-783, 789-791
- Kenyapithèque 40
- Kerma (Nubie), royaume de 327, 332-333, 350, 356, 362
- Keret (Kuritu), roi de Syrie 493
- Kessler, K. 499, 503
- Khabour (Assyrie), poterie 558
- Khan, F. A. 622, 625, 655
- Khan, G. M. 623, 655
- Khao Talu (Asie du Sud-Est), excavation de 998
- Khao Wong Phra Chan, vallée de 1005
- Khartoum 331, 333, 346, 348, 358, 362
- Khazanov, A. M. 130, 131
- Khender, roi de Thèbes 336
- Khetri, zone cuprifère de 674
- Khlopin, I. N. 970, 990
- khoisan, famille linguistique 199
- Khok Phanom Di (Asie du Sud-Est) 998-1000, 1003-1005, 1007-1009
- Khorasan (Babylone), route de 553, 565-568
- Khuityn-Bulag (Mongolie), site de 1063
- Khuzistan, dynastie Sukkalmah 549-553, 558, 562, 619
- Khyan, roi des Hyksos 337
- Kijngam, A. 1009, 1025
- Kikkuli, traité de dressage de chevaux 172, 537
- King, T. F. 1132, 1141
- Kintampo (Afrique de l'Ouest), assemblages de V, 752-753, 788
- Kiratpur, trésors de cuivre de 673
- Kirch, P. V. 1021, 1025
- Kirchhoff, P. 1143, 1174
- Kirovskoe (Asie du Nord), culture de 1050
- Kirthar (civilisation de l'Indus), chaînes de 608, 611-612, 623
- Kish, royaume de 146
- Kissonerga-Mosphilia (Chypre) 416
- Kitchen, K. A. 357, 363
- Kitoi (Sibérie), culture de 1046, 1058
- Kivik, sépulture de 157-158, 292, 928, 930, 955
- Kjaerum, P. 594
- Klengel, H. II, XII, 114-115, 422, 485-486, 488, 491, 497, 503, 547
- kleroi* (monde égéen), bail 404
- Kneberg, M. 1090, 1101
- Knossós (Crète) 13, 46, 161-162, 271-272, 285-286, 344, 384-386, 388, 391, 394-395
- Koban (Europe de l'Est), cultures 890-891
- Kobayashi, T. III, XIII, 1034-1035, 1043
- Kocher, F. 469, 471
- Komarovo (Europe de l'Est), culture 888
- Kondon (Sibérie), culture 1049

- Konsola, D. 378-379
Kopet-Dag (Asie centrale) 969
Korfmann, M. 506, 508, 548
Kosay, H. 510, 547
Koskenniemi, K. 644, 655
Kossima, G. 239
Koster, site de 1128, 1134, 1137
Kot-Diji (Indus) 622-625
Kotofeni (Bulgarie), culture 848
Kotosh (Brésil), poterie 1194
Kotosh Waira-Jirca, bassin de la
rivière Huanco 1115, 1232, 1245
kourgane 810, 881-882, 884, 888,
890
Kouro-Araxe, âge du bronze
ancien 881-883
Koush, royaume de 77, 331, 333,
347-348, 356-361
Kovács, T. 859-875
Kowolzký, J. K. 1196
Krauss, R. 99, 487, 503
Krieger, A. D. 334, 1090, 1101
Krupnov, E. I. 892
Kubler 1156
Kulli, site funéraire du cairn
de 557-558, 619, 660, 667
Kullu Kalat, céramique de Londo
667
Kumar, V. 673-674, 689, 691
Kupaba, Ill. 93 X
Kupper, J.-R. 423, 449
Kurgan, culture 862
Kurgan, sépultures de 129, 242,
243, 861-863, 875, 984, 1050-
1052, 1055-1057, 1065-1066
Kurgan, théorie 241-243
Kuritu, roi de Syrie 493
Kurram (Indus), rivière 625
Kuschke, A. 488, 503
Kusumgar, S. 649
Kutir-Nakhunte I^{er}, roi d'Élam 562
Kuzmina, E. E. 987, 990
Kuznetsova, E. F. 987, 990
Kuz'minykh, S. V. 1066, 1068

L

- Labat, R. 115, 276, 465-466, 471
labour 269, 802
Lac Besaka (Éthiopie) 758, 760, 780
Lac Chalco-Xochimilco (Mexique) 1094
Lac de Neuchâtel (Suisse) 797, 803, 805
Lac Manchar (Indus) 611
Lac Mungo (Australie) 1070, 1078
Lac Salé (Amérique du Nord) 1123
Lac Tchad (Afrique) 741, 750, 752-753
Lac Turkana (Afrique) 741, 750, 761
Lac Varna (Balkans) 848
Lac Victoria (Afrique de l'Est), bassin du 741, 750, 765, 788
Laet, S. J. de I, XII, 1, 39, 913, 1102
Lahore, chemin de fer de Multan 630
Lal, B. B. 653, 655-658, 673, 678, 680, 682-683, 691
Lal, M. 627, 672-673, 692-693
Lam, A. M. XIII, 738-739
Lam, M. II, XIII, 738-739
lamas 1099, 1252, 1261, 1266, 1280-1281, 1284-1290
Lamb, W. 370-371, 379
Lamberg-Karlovsky, C. C. II, XIII, 152, 164, 422-423, 579, 583, 636, 638, 655, 983, 990
Lambert, M. 426, 440, 448
Lambert, W. G. 456, 461, 471
lames (péninsule arabique), industrie sur V, 11, 19, 21, 26, 75, 77, 78, 170, 176, 591, 622, 624-626, 629, 632-634, 641, 652, 661, 668, 669, 673, 754, 763, 764, 804, 808, 811, 813, 814, 862, 894, 896, 899, 905, 912, 921, 998, 999, 1002, 1010, 1013, 1014, 1019, 1046-1050, 1054, 1061-1064, 1079, 1122, 1132, 1144, 1145, 1149, 1169, 1196, 1197, 1212, 1218, 1272
laminaires (Cuba), objets 1196-1197
Lamoka (New York) 1091, 1128
lance de l'âge du bronze des Balkans (Europe), pointe de 75, 664, 673, 818, 850, 855, 1007
lances, Australie 674, 678, 682, 686, 1079, 1080,
Landsberger, B. 202, 215
Lange, F. W. 1187, 1200
Languedoc, culture du 836, 844-845, 909
langues I, IV, VII, XIII-XIV, 53, 77-78, 109, 122, 129, 149, 184-189, 193-194, 197, 199-202, 204-210, 213, 216-227, 229-233, 235-240, 243, 268, 348-349, 456, 469, 500, 517, 529, 537, 544-545, 582, 759-760, 765, 863, 916, 939, 966, 984, 992-994, 1011, 1019, 1143
Lanzón (Andes), statue de 288, 1116-1118, 1252-1254

- lapidaire 456, 625, 704, 722, 1157, 1172, 1187
- lapis-lazuli 78-79, 283, 287, 317, 441, 448-449, 452, 571, 574-575, 582, 615, 621-623, 625, 635-638, 810, 971, 978, 1260
- Lapita (Mélanésie), complexe culturel de 121, 124, 163, 1020-1021, 1023, 1025-1026
- laque, dynastie Zhou X, 729
- Laroche, E. 517, 548
- Larsa, commerce harappéen de la période 284, 425, 442-443, 455, 556, 637, 649
- Larsen, M. 115, 152, 180, 444, 448
- Lascaux, grottes de 48
- Latcham, R. 1287, 1293
- Lathrap, D. 1098, 1101, 1178-1179, 1194, 1200, 1264
- latin, alphabet 188-189, 498
- Latium Vetus, centres proto-urbains 826, 840-841
- Launacien, bronzes du 911
- laurentien (Amérique du Nord), glacier 1120
- Lausitz (Pologne), culture 916, 923, 934, 936-938
- Lechevallier, M. 609, 654
- Leclant, J. I, XIII, 94, 333, 350, 353, 363
- Leemans, W. F. 440, 444, 448, 592, 604
- Lee, R. B. 1071, 1087
- Lee, T. A. 1160, 1174
- légendes, Mésopotamie 59
- Le Paige, G. 1282-1283
- Le roi Lear* 255
- Leshnik, L. 633, 676, 679
- Levallois, tradition paléoarctique, technique 1122
- Levant 14, 120, 176, 258, 292, 300, 386, 400, 416, 418-419, 480, 491-496, 498, 502, 520, 602, 823, 843, 1000, 1163, 1250-1251
- Lewan, bassin de Bannu 625, 628
- Lewis, T. M. N. 1090, 1101
- Lewis Williams, J. D. 770, 790
- lexico-culturelle, analyse 221, 228, 242
- Lhote, H. 743, 788
- Li, K. C. 35, 195, 211, 735, 1010, 1011-1012, 1025
- Liangchengzhen (province de Shandong), site de 706-707
- Liangzhu (Changjiang), culture de 713, 716
- Libby, Willard 46, 99
- libyco-caspiens (Afrique), pasteurs 748
- Libye 78, 161, 357, 745, 788
- Lihyanite, Hareibh (Arabie saoudite), inscription, III. 105 X
- Limet, H. 439, 448
- Linares De Sapir, O. 1200
- Lindgren, M. 379, 386-387
- linéaire A, inscriptionn, III. 42 IX, 187, 386
- linéaire B, inscription 218, 386, 392, 817
- Ling, Wang 87, 93

- linguistique I, XIII-XIV, 185, 190-192, 194-195, 198-199, 200, 210, 216-218, 220-221, 223-228, 230, 232-233, 237, 241-243, 245, 256, 354, 425, 450, 538, 561, 579, 759-760, 766, 816, 875, 983, 986, 989, 992, 1010, 1015, 1018, 1117, 1153, 1297
- Lipe, W. 1090, 1101, 1141
- Lisitsina, G. N. 970, 968, 990
- lithique (péninsule arabique), industrie 1271
- littérature I, 191, 246, 251-256, 323-325, 334, 361, 398, 410, 423, 446, 456, 460, 468, 492, 501, 529, 537, 553, 683-685, 689, 792, 1104
- Liverani, M. I, XIII, 100, 115, 489, 503
- Livre des morts*, III. 14, III. 23 VIII, 249, 260, 266, 275
- Llagostera, A. 1282, 1293-1294
- Lloyd, S. 509
- logographique/écriture 184
- logos*, philosophie memphite, doctrine du 290, 361
- Lombard, P. 597-598, 603-604
- londo, céramique du (cultures post-indusienne) 666-667
- « longue case » (Amérique), habitats 1112
- Longshan (vallée du Huang He), culture de 695-696, 698-699, 701-702, 704-706, 708, 710-711, 713-714, 716, 722, 1032
- Loralai-Zhob, séquence archéologique de 621
- Lorenzo, J. L. VI, XI, 1106, 1108, 1094, 1149, 1153, 1156-1157, 1159, 1163-1164, 1166, 1168, 1173, 1175
- Loretz, O. 487, 489, 502
- Lothal (golfe de Cambay) 187, 558, 612, 614, 628-629, 632-633, 635, 637, 643, 645-646, 648-649, 652, 655-657, 660
- Lourandos, H. 1085, 1087
- Louvre (Paris), musée du 294, 304, 310, 312, 314, 322, 523, 525
- Louxor (Égypte), temple de 293, 317, 340-341, 361
- Love, M. W. 1147, 1175
- Lowie, R. H. 1215, 1221
- Luce, J. 397, 412, 414, 605
- « Lucy » 48
- Lu Fu, fils du roi Zhou 726
- Lumbreras, L. 1099, 1101, 1178-1179, 1194, 1201
- Lumbreras, L. G. III, XIII, 1222, 1252, 1264, 1275, 1293
- Lumley, H. de 845, 959-960, 967
- Lung Hoa (sud-est de l'Asie), tombeaux de 1003
- Luoyi, dynastie Zhou 726
- Lustian et Gava, cultures 853-854, 856, 875
- Luther, Martin 185
- Luwiens (Anatolie) 205, 219, 236, 238, 496, 498, 538, 544
- lycienne (Anatolie), civilisation 544-545
- lydienne (Anatolie), civilisation 544-545
- Lynch, T. 1101, 1228, 1265, 1274, 1289, 1293

M

- Machalilla (Andes), culture 1113, 1114, 1118, 1193, 1201, 1225, 1226, 1264
- Mackay, E. J. H. 191, 642, 648, 655, 660, 692
- Madame Bovary* 255
- Maddin, R. 74, 82
- Magan, culture harappéenne 592, 637-638, 640
- Magdalena (Amérique du Sud) 1096, 1098, 1181-1184, 1187, 1191, 1192
- Maghreb (Afrique) 748, 783, 786
- magique 255, 517, 732, 931-932, 955, 961
- Magnificent Gallery (Australie), III. 16 VIII
- Magura (Bulgarie), culture 848, 857
- Mahabharata, culture de la céramique grise à décor peint 680
- Mahadevan, I. 644, 655
- Maigret, A. de 591, 605
- Maikop (nord du Caucase), culture 521
- maïs, culture du 43, 1097, 1138-1139, 1143, 1147, 1186, 1192, 1194, 1237, 1274-1275, 1277, 1281
- maisons X, 11, 12, 22, 27-28, 124, 138, 230, 273, 278, 282, 288, 320, 329, 331-332, 353, 368, 374, 389, 390, 394, 406-407, 418, 428-429, 432-434, 436, 468, 484, 491, 508-509, 516, 539, 540-541, 574-575, 620, 626, 629-632, 645, 650, 663, 669-672, 678, 681, 685, 688, 699, 703, 706-707, 714-715, 719-720, 728, 734, 747, 753, 797, 802-804, 827, 838, 849, 855, 863, 869-870, 881, 884, 888, 890, 898, 901-902, 919-920, 924, 929-930, 936, 950-951, 971, 973-974, 977-978, 980, 982, 987, 1013, 1030, 1045, 1049, 1050, 1055, 1056, 1060, 1061, 1099, 1209, 1224, 1225, 1230-1237
- Majiayao (Chine), culture 708-710
- Majumdar, N. G. 660, 692
- Makarevich 882
- Makkay, J. 235, 239, 240, 244
- Malamat, A. 499, 503
- Malambo (Venezuela), culture 1098, 1100, 1110-1112, 1184, 1185, 1192, 1199
- malais, peuples du Néolithique 1017-1018
- Malaisie 994, 1013, 1017
- Malamir (Iran), textes 561,
- Malbran-Labat 115, 466, 471
- Mallory, J. P. XIII, 129, 131, 216, 219, 225, 231, 244-245
- Mallowan, M. E. L. 468, 471
- Malmer, M. P. 940, 952, 959, 963, 966-967
- Maloney, B. 999
- Malte, temples de 819, 821

- Malwa, culture 667, 670-671
- Mandal, D. 679, 692
- Manetho 17
- Manethon, voir Eusèbe
- manicuraoïde (Venezuela), série 1189
- Manishtoushou (Akkad) 562
- manos* 1115, 1150, 1181, 1185, 1187-1190, 1193-1195
- Manos et matites* (Venezuela) 1115, 1181, 1185, 1187-1190, 1193-1195, 1150
- Mansuy, H. 997, 1006
- Marañón, Andes 1116, 1227-1228, 1236-1238, 1241, 1243, 1245, 1249, 1259
- Marazzi, M. 379, 391
- Mar Casado (Brésil), site de 1207
- marchés, Andes 558, 594, 598, 1106
- Marcos, J. 1179, 1200, 1225-1226, 1264
- Marcus, J. 26, 35, 1150, 1154-1155, 1160, 1171, 1174-1175
- Margiane (Asie centrale) 578, 610, 969, 974, 980-983, 985-988, 991
- Margueron, J. 430, 432, 448, 474, 483
- Marhasi/Parahshi/Warahshi (Iran), entité politique 555
- Mari (Mésopotamie), dynastie IV, 231, 247, 261, 284, 418, 425, 432, 442, 474-476, 479, 481-483, 503, 524, 557
- mariage, proto-indo-européen 231
- Marianas Reed (Micronésie), poterie de 1025
- Marib (péninsule arabe) 599-600, 603
- Marien, M. E. 913
- Marinatos, S. 378, 380, 394-395, 397
- marins (Cuba), outils en coquilles de mollusques 27, 1008, 1018, 1097, 1112, 1169, 1178, 1180-1181, 1184-1186, 1188-1190, 1193, 1195-1197, 1225
- maritime (Grèce), puissance 476, 812
- maritimes (civilisation de l'Indus), ports 612
- maritime archaïque (Amérique du Nord), culture 1090
- maritimes, cueilleurs 121,
- maritimes, ressources 612, 1096, 1098, 1279, 1283
- Markey, T., Indo-Européens de 228, 244
- Markovin, V. I. 883-884, 891-892
- Marmesse (France), armure en bronze III. 13
- Marshall, F. 765, 790
- Marshall, J. 191, 610, 615, 648, 656
- Marshall, M. 992, 1021, 1025
- Martin, P. 1089, 1101
- Martynov, A. I. 1045, 1068
- Marudvridha (Inde péninsulaire) 685
- Marut (Inde péninsulaire), guerriers 269, 688

- MASCA, datation Harappa, calibrage 650
- Mas d'Azaïs (France), statue menhir VIII
- Masimov, I. S. 980, 982
- masques 286, 293, 704, 713, 725, 784, 810, 812, 816, 1049, 1106, 1158, 1165, 1185, 1251
- Masry, A. 586, 605
- Masset 67, 82
- Massif central (France) 797, 802, 811, 942
- Masson, V. M. XIII, 422, 656, 690, 692, 818, 892, 968, 970, 980, 984, 989-991
- mathématiques 86-88, 90-91, 139, 291, 325-326, 469, 793, 1145
- Matthäus, H. 391
- Matthiae, P. 475, 485, 502, 548
- Mau Escarpment (Afrique de l'Est) 763
- Mauritanie III. 132 X, 78, 280, 754, 784, 790
- Maxwell, M. 180, 1122, 1130, 1141
- maya, langue 200
- maya (Mésio-Amérique), civilisation 1143
- mazdéisme (Iran) 269
- McClure, H. 585, 605
- McGimsey, C. 1111, 1185, 1201, 1204
- McIntosh, J. R. 680, 692, 790
- McNeish, R. 1099, 1274
- Meadow, R. H. 609, 655-656
- médecine 87, 91, 93, 325, 454, 469, 500, 1038
- Medijana (Europe), culture 854
- Méditerranéen(e) 126, 154-155, 172, 176, 258, 271-272, 274, 278, 285, 300, 327, 348-349, 361, 472, 476, 487, 489, 494, 500, 648, 679, 748, 794, 798, 802, 804, 819, 827, 833, 839, 844, 869, 899-900, 910, 912, 951, 955, 959
- Medvedskaya, I. N. 565, 569
- Medway, L. 1016, 1025
- Meehan, B. 1075, 1077, 1087
- mégalithique, cultures 676-680, 857
- mégalithique (Inde péninsulaire), culture 677
- mégalithiques (Europe), monuments 809
- Meggens, B. J. 1097, 1102, 1110, 1112-1113, 1118, 1174, 1178-1179, 1182, 1193-1194, 1199, 1201, 1264
- Megiddo, destruction de 339, 343, 477, 483-484, 487, 489
- Mehrgarh (Iran) 552, 554, 556, 558, 609-610, 620-621, 628, 635-636, 654, 660, 662, 693, 983
- Mékong (Asie du Sud-Est) 995-996, 1004-1006
- Mélanésie 121, 163, 992, 994, 1018-1019, 1021
- Melena, H. 380, 385-387
- Melleart, J. 509
- Mellink, M. 116, 509
- Meluhha (Iran) 439, 555, 592, 637-638, 654, 657-658
- Memnon, colosses de 340

- Memphis 264-265, 281, 301, 306, 308-309, 317, 320, 336, 337, 360-362, 464
- menhir, Mas d'Azaïs (France), statue III. 15 VIII
- mère et enfant, style phénicien néo-hittite (Turquie) III. 96
- Mérodach-Baladan II, roi de Babylone 463, 567
- Méroé, royaume de Koush 77, 333, 347, 350, 358-360, 362
- méroïtique, langue 199, 349
- Merpert, N. Y. XIII, 877, 882, 892
- Méso-Amérique VII, XII-XIII, 194, 1073, 1090, 1092-1095, 1105-1106, 1110, 1114-1115, 1120, 1139, 1143-1145, 1147-1150, 1152-1154, 1158, 1160-1161, 1163, 1168-1169, 1171, 1172, 1197
- Mésopotamie VII-VIII, 44, 54-56, 59, 69, 71, 73, 75, 78-80, 86, 92, 94, 97, 100, 104, 106, 108, 113, 118, 120, 122, 125, 129, 133, 134, 140-149, 151, 162, 166, 169-170, 187, 194, 201, 204, 207, 209, 231, 248-249, 258-259, 261, 263-264, 274-275, 284-285, 300, 362, 418, 423-426, 429-430, 434-435, 437, 440-448, 450-451, 453, 455-458, 470-471, 473-476, 478-480, 482, 486, 488, 492, 505-506, 511, 523, 527-528, 546, 549, 555, 586, 588, 590, 592, 594-595, 601, 607, 619, 628, 636-638, 649, 814, 977-978, 1073, 1105, 1299
- mesure VIII, 8, 19, 32, 40, 57-58, 61, 79, 90, 94, 96, 102, 110, 113, 118, 123, 130, 141, 143, 162, 177, 204, 205, 214, 222, 226, 231, 235, 280, 290, 293, 302, 306-309, 312, 335, 338, 384, 386, 388, 393, 406, 442, 443, 454, 456, 480, 490, 496, 508, 513, 535, 597, 614, 625, 629, 640, 651, 688, 703, 710, 723, 740, 741, 753, 762, 766, 767, 772, 775, 785, 787, 821, 825, 830, 833, 839, 846, 848, 856, 887, 916, 918, 921, 935, 957, 970, 982, 994, 996, 1007, 1036-1037, 1063, 1094, 1116-1117, 1122, 1126, 1145, 1185, 1209, 1212, 1242-1243, 1252-1253, 1256-1257, 1260, 1267, 1276, 1296
- métallurgie 44, 47, 50, 68-73, 77-78, 82-83, 108, 127, 165-166, 168-171, 367, 369, 371, 375, 393, 402, 439, 484, 491, 501, 506, 511, 522, 573, 578, 618, 640, 701, 704, 709, 718, 721, 729, 754, 765, 783, 787-788, 793, 801, 810-812, 814, 816-818, 820, 824, 835, 844, 851, 861-863, 865, 867-868, 870-871, 873, 877-881, 885, 887, 890, 893-894, 896, 898, 900, 916, 921, 923, 931, 935, 965, 972, 977, 984, 986, 1007, 1044, 1088, 1091, 1260-1261, 1280, 1282, 1288, 1290
- Metropolitan Museum, New York 319, 537
- mexicain, sites du bassin 241
- Mexique VI, VII, XI-XII, 19, 26, 42, 67, 120, 123, 137, 164, 200,

- 244, 248, 278-279, 288-289, 1073, 1076, 1093-1095, 1105-1106, 1108-1109, 1116, 1121, 1137, 1143, 1147, 1152-1153, 1159, 1172, 1229
- Meyer, E. 95
- Miaodigou II (Chine), culture 696-698, 701, 713
- Miao-Yao, langues 210
- Michelsberg, Spiennes (Belgique), culture de 806, 861-862, 864
- microlithique (Afrique du Sud), technologie 766, 768
- Micronésie, Asie centrale 992, 1018, 1021
- Microschedjis (Iran), période néo-élamite I
- Midant-Reynes, B. 329, 334
- Middle Stone Age* 41
- Mierzanowice (Europe centrale), culture 868
- migration 209, 216, 227-228, 241, 244, 328, 415, 428, 495, 542, 608, 672, 683, 862, 1194
- Mikhalitch (Balkans) 847
- militaire (Mésopotamie), démocratie 143
- militaire (steppes d'Asie centrale), aristocratie 986
- militaires, campagnes 111, 137, 259, 457
- Mina (Brésil), phase de 1097, 1192-1194
- Mina (Brésil), poterie de 1193
- Minéens (péninsule arabique) 599-600
- Mineptah, roi d'Égypte 98, 341-342, 358, 495
- minière, exploitation 332, 367
- Minoen III. 50, 51, 52
- Minoen, âge du bronze ancien IX, 13, 14, 209, 271, 364, 367, 374-376, 393, 394, 395-396, 480, 804
- Minoussinsk (Sibérie), artefacts en métaux, dépression de 1067
- Mishra, V. N. 616, 654, 656, 690
- Mitanni 74, 104, 165, 175, 201, 205, 219, 341, 451-452, 455, 457-458, 486-488, 503, 528, 537-538
- Mitchener, J. E. 187, 190
- mnémorique (Sumérien) 203-204
- Mochanov, Y. A. 1047, 1068
- modèle des bateaux (Danemark) 155
- modèles, tombeaux égyptiens 322
- Modoc, sépultures, période archaïque, site de 1128, 1131
- Mohen, J.-P. XIII, 1, 34, 46, 67, 70, 73, 75, 82, 94, 153, 171, 180, 246, 278, 290, 294, 793, 800, 818, 845, 903, 906, 908, 913, 914, 1295
- Mohenjo-Daro IV-V, 70, 100, 135-136, 187, 191, 264, 287, 558, 612, 615-616, 619, 622, 628, 629-631, 636-637, 639, 641-642, 644-646, 648-651, 655-656
- Moïse 18, 247, 249, 260, 267-268, 274, 293
- Mokhtar, G. XIII, 335, 346, 790
- Mokrin-Perjamos (Europe), culture 849

- momification, Égypte 4, 314, 326, 1273
- momifiés, tourbières, Europe du Nord, corps 798
- Monagrillo (Amérique), culture 1110-1111, 1119
- monnaie, code d'Eshnounna 82
- Mongolie 130, 189, 704, 714-715, 733, 887, 1044, 1052, 1056, 1057, 1060-1067
- Mongoloïdes 41, 130, 994, 1017, 1052, 1054, 1064
- monothéisme 270
- Monsú (Amérique), culture 1102, 1110-1113, 1119, 1180-1182, 1185, 1191, 1201
- La Montaña (Costa Rica) 1187, 1111
- Monte Albán (Mésio-Amérique) 1094
- monumental, art VI
- monumentale (Égypte), architecture 63, 304, 588, 612, 678, 783, 814, 1099
- monuments mégalithiques (Europe) 26, 127, 258, 819-820, 900, 943
- Moon, J. 434, 449
- Moor Sand, épave de 906
- Moora, K. A. 892
- Moore, D. 1022, 1025
- Moorey, R. 180, 438-439, 448
- Moragas, C. 1285, 1293
- morale (Égypte), doctrine 323
- Mori, F. 743
- Morris, S. P. 406, 414, 1293
- Morrison, M. A. 455, 471
- morse, code 184
- mortuaire, art rupestre scandinave, culte 958
- Moseley, M. E. 1099, 1102, 1235, 1264
- motivation de l'humanité 62
- moules, âge du bronze (1600/1500-1200/1150 av. J.-C.)
- mousson (péninsule arabique) 584, 585, 611, 614, 652, 676, 995, 996, 1033
- moutons à laine, émergence des 125
- moyen, âge du bronze IX, XI, 14, 75
- moyen, chinois 195, 212
- moyen, cycladique, (jarre de terre avec hirondelle, Théra (Grèce) III. 47 IX, 364, 373
- moyen, géométrique IX
- moyen, Paléolithique 41
- Mughal, M. R. XIII, 135, 152, 607, 618, 622-624, 626, 656, 660, 662, 692
- Mughal, R. 594, 605
- Muhly, J. D. 74, 82-83, 116, 495, 503-504, 818
- Mujica, E. 1284, 1287-1288, 1293
- mukarrib* de Quataban, péninsule arabique 600
- Müller-Karpe, H. 502, 858, 903
- Mummy Cave, archaïque de la plaine 1129, 1142
- Mumun (Corée), poterie de la période 1028, 1031-1033, 1044
- Munchaev, R. M. 881, 892

- Mundigak (Iran) 260, 552, 554, 557, 564, 566, 568, 572-574, 579-583, 609, 620-621, 636, 653, 690, 971
- Muñoz, I. 1272, 1277, 1284, 1293
- Murghab, complexe archéologique Bactriane-Margiane du delta de 980
- Murra, J. V. 124, 131
- Murud Memom, culture mégalthique de 675
- Muscarella, O. W. 565-566, 569
- musicien, stèle de Djedkhonouiou-fankh III. 21 VIII
- musique 283, 288, 290, 292, 294, 446, 686, 703, 910, 937, 946-947, 1251
- Musti, O. 161, 403, 414
- Muzzolini, A. 743, 745, 787, 790
- Myanmar (Asie du Sud-Est), langues du 992-994
- Mycènes IX, 13, 46, 271-272, 285-286, 378, 384-385, 390, 392, 395, 539, 804, 812, 833, 852, 855, 869, 905
- Mykérinos, roi d'Égypte 312
- myrrhe, hauts plateaux d'Afrique du Sud 599
- Myrzhik (Asie centrale), centre métallurgique de 987
- mythologie 271, 273, 275, 285, 431, 435, 456, 492, 517, 522, 532, 539, 637, 957, 958, 964, 988, 1085, 1165, 1254

N

- Nabonidus, roi de l'Empire néobabylonien 602
- Nabopolassar (Babylone) 150, 465
- Nabuchodonosor, roi de Babylone 459, 563
- Nadistuti (Inde péninsulaire) 685
- Nagada, culture 300
- Nahuatl (Mésio-Amérique), monde 1144-1145
- Namazga (Asie centrale) 558-559, 565, 636, 969, 979, 982
- Namazga III (Asie centrale) 551-552, 620, 969
- Namazga IV (Asie centrale) 552, 621, 969, 973
- Namazga-Depe (Asie centrale) 970, 977, 979-980, 984
- Napata, royaume de Koush 77, 333-334, 344, 347, 350, 356, 358-362
- Napir-Asu, femme d'Untash-Napirisha 562
- Napirisha, roi anshanite 454, 556, 562-563
- Naram-Sin IX, 146-147, 284, 426, 454, 476, 562
- Narmer (Égypte), palette de III. 22
- Nations Unies 216
- Navarrete, C. 1160, 1175
- navigation, Europe 80, 86, 121, 176, 179, 366, 372, 386, 440, 497, 588, 814, 938, 1035
- Nderit (Kenya), objets X, 761-762
- Néandertalien, période du 41
- nécropole 98, 281, 292, 300, 302, 317, 329, 331-332, 334, 338, 345, 479, 484, 508-509, 532, 560, 566, 679, 700, 702, 707, 711, 720, 723, 734, 810, 813, 816, 823, 839, 853-854, 855, 965, 1000, 1005, 1008, 1011, 1125, 1131-1132
- Needham, J. 87, 93,
- Néfertiti, reine d'Égypte 154, 340, 356
- Négritos 994, 1017
- neige, voyage à longue distance 3, 8, 228, 951
- néo-assyrien, Empire 166, 174-175, 177, 179, 566
- néo-assyrienne (Iran), période 563
- néo-assyrienne (péninsule arabique), période 598
- néoélamite, écriture cunéiforme 205
- néo-hittite X, 461, 505, 543
- néolithiques, cultures 161, 240, 591, 672, 715, 885, 890, 915, 917, 969, 1030, 1045-1046, 1048-1052, 1058, 1060-1061, 1067, 1224, 1260-1261
- néopalatiale (Cyclades), période 394
- Neugebauer, O. 86, 93, 99
- Neumann, H. 440, 448
- noms 59, 61, 91, 94-96, 114, 130, 188, 195-196, 198, 202-203, 206, 213-214, 221, 229-230,

- 259, 300-303, 306, 329, 336, 341, 344, 361, 392, 411, 434, 450-451, 468, 473, 492, 517, 523, 525, 528, 538-539, 543, 638, 644, 665, 677, 685, 763, 853, 951, 958, 1110, 1117, 1237, 1295
- Nouvelle-Calédonie 153, 1020-1021
- Nouvelle-Guinée 41, 124, 993-994, 1010, 1017-1019, 1069, 1072
- Nouveau Monde 49, 60-61, 68-69, 120-122, 137, 140, 142, 1044, 1088, 1104, 1130, 1143, 1177-1178, 1229
- Ngovo (Afrique), groupe 757, 790
- Niah (Asie centrale), grottes de 1014-1016, 1025
- Nicolas de Damascée 360
- Niederberger, C. III, XIII, 1094, 1105, 1119, 1143, 1147, 1149, 1152, 1154, 1159, 1161-1163, 1169, 1171-1172, 1175-1176
- Niemeyer, H. 1276, 1293-1294
- Niger (Gao) 19-20, 34, 78, 194, 199, 743, 749, 751-752, 754, 774, 777, 788
- Niger-kordofan, famille linguistique 199
- Nigeria (Afrique) 78, 749, 751, 753-754, 775, 791
- Nil 47, 79-80, 85, 95, 98, 134, 142, 153, 191, 201, 264, 281, 300, 302, 307-308, 311, 316, 318, 320-321, 327-328, 331-332, 339, 348-349, 351, 355-356, 358, 451, 482, 745-746, 748, 761, 1005
- Nil, vallée du II, XIII, 61, 77, 108, 122, 125, 134, 298, 301, 317, 334-335, 338, 347-350, 356, 358, 362, 490, 739-740, 743-746, 758-760, 762, 772-774, 778, 781-783, 787
- Nilo-saharienne, famille linguistique 199
- Nimroud (Irak), artefacts en fer 75-76, 284, 467
- Nishitani, T. III, XIII, 1028, 1034
- Nissen, H. 431, 437, 448, 605
- Njoro River Cave (Kenya) 790
- Ño Carlos (Venezuela) 1188
- Noa (Europe de l'Est), culture 888
- noire et rouge (Inde péninsulaire), céramique 7, 18, 201, 279, 281, 283-284, 349, 351-355, 368-369, 371, 374, 526, 527, 615, 625-626, 633-634, 638-639, 641, 652, 697, 663, 665-667, 669-671, 674, 677-678, 680-681, 700, 705, 707-708, 710-713, 715, 722, 729, 746-747, 756, 785, 995, 999-1001, 1003, 1006, 1012, 1014, 1016, 1021-1022, 1060, 1062, 1065, 1189, 1193, 1223, 1228, 1230, 1253
- Noire, mer 71, 73, 157, 160, 162, 201, 224, 229, 231, 236, 371, 526, 527, 793, 804, 810, 813, 848, 857, 860, 862, 877, 878, 881, 883, 884, 886-888, 891
- noires (Venezuela), terres 662, 670-672, 674, 678, 681, 683, 700-701, 706, 890, 1253, 1285
- nomades I, 58-59, 62, 97, 101-102, 109-110, 117, 129-130, 148, 172, 202, 218, 263, 360,

- 427, 460, 472, 476-478, 490, 500, 541-542, 554, 573, 612, 676, 714, 732, 813, 862, 881-882, 886-887, 984, 989, 1069, 1224, 1296
- Non Nok Tha (Asie du Sud-Est), travaux en bronze 1003-1009
- non-sémitiques, langues sumériennes 205-206
- Nord, Amérique du III, 16, 78, 122, 183, 1089-1092, 1095, 1098, 1120-1125, 1129-1130, 1135, 1137-1139
- Nord, Asie du III, 278, 1044
- Nord, émergence des populations pastorales en Afrique du 118
- Nord, Europe du III, 126-128, 161-162, 240, 242-243, 383, 400, 793-794, 800, 910, 915, 921-922, 924, 931-933, 935, 938-939, 944, 946-947, 967
- Nord, langues du Caucase 71, 231, 236, 239, 810, 814, 816, 883-884, 890
- Nord, sémitique du 208-209
- nordique, transport à l'âge du bronze 953, 956
- nordiques, usage du ski et du traîneau dans les pays 814
- Normandie (France) 797, 808, 810, 897, 900, 904, 911
- Norovlin-ula (Mongolie), site funéraire de 1063
- Norvège 155-156, 801, 805, 915, 917, 918-919, 921, 929, 931, 938, 947, 952-953, 959, 962
- Noulet, J. B. 1006, 1026
- nourriture VII, 10, 21, 26, 42, 43, 121, 131, 138, 162, 174, 283, 288, 314, 386, 403, 407, 437, 587, 688, 701, 754, 772, 775, 776, 859, 896, 924, 996, 1000, 1036, 1038-1040, 1045, 1056, 1067, 1070, 1072-1078, 1123, 1127, 1129, 1135, 1137, 1169, 1177, 1178-1179, 1182, 1184-1187, 1189, 1191-1195, 1197, 1235, 1252, 1262, 1267, 1269, 1280
- nouvelles, Égypte, Moyen Empire 333, 352-353
- Nova Zagora (Europe), site de 847, 850
- Novgorodova, E. A. 1065-1068
- Nubie II, VII, VIII, 71, 79, 161, 173, 179, 299-300, 306, 316, 320, 327-334, 338-339, 341, 344-345, 347-351, 353-359, 361-363, 638, 746, 1299
- nubienne, physiologie 349
- numéraux, systèmes III. 6
- Núñez, L. III, XIII, 1099, 1102, 1192, 1265, 1270, 1272-1273, 1275, 1277, 1282, 1285, 1288-1289, 1293
- Núñez Regueiro, V. 1203
- nuraghi (Sardaigne), culture 834
- Naram Sin, roi akkadien 555
- Nusantao (Asie centrale), réseau de commerce maritime 1014

O

- O-Luan-Pi Park (Taiwan), site de 1011-1012
- Oates, J. 1025
- Oaxaca (Mexique), vallée d' VII, 19, 26-29, 35, 123, 131, 1100, 1105, 1146, 1147, 1150, 1160, 1174, 1176, 1094
- Obediente, M. S. III, XIII, 1089, 1177
- Obeïd (Iran), période 549
- obélisques (Syrie), temple 481
- Obenga, T. II, XIII, 347, 354, 361, 363, 738-739
- objets d'art, âge du bronze ancien (Anatolie) 510
- Obobogo (Yaoundé, Afrique) 755
- obscur, âge 398, 559
- Océanie (Asie du Sud-Est) 1
- O'Connell, J. F. 1020, 1027, 1072, 1087
- ocre (OCP, cultures du Post-Indus), poterie de couleur XI, 283, 638, 671, 673-674, 862
- Oded, B. 116, 499, 503
- Oelsner, J. 455, 471
- Ofrendas, poterie de Chavín 1116, 1117
- Okladnikov, A. P. 1045-1046, 1048, 1052, 1057-1058, 1061, 1068
- Oliveros, J. A. 1147, 1161, 1175
- Olmèque (Mexique), culture 194, 200, 1153, 1169-1170
- Olmstead, A. T. 461, 471
- Olympie (Égée) 411
- Olympiques, jeux 248, 411
- Oman (golfe Persique) 555
- Oppenheim, A. L. 99, 100, 116, 180, 192, 428, 449, 469, 471, 637, 656
- or, commencements du travail de l' 71-72
- or (Europe), artefacts en 810-811
- oracles 87, 90, 465, 725
- orales, traditions I, 59, 246-249, 269, 943
- orfèvrerie, monde égéen, art de l' 406
- Ordos (Chine), région d' 558, 733
- Orénoque (Venezuela) 1191
- oriental, groupe linguistique de l'Iran 269, 441, 566
- ornements 138, 230, 331, 416, 441, 519, 575, 578, 622, 678, 733, 777, 784, 823, 841, 893, 925-926, 933, 947, 963, 973, 1047, 1048, 1051, 1057, 1058, 1060-1064, 1066, 1092, 1106, 1110, 1115, 1162, 1169, 1189, 1247, 1252
- Oronte (Syro-Palestine) 487
- Ortega, E. 1201
- Orthmann, W. 484, 485, 523, 548
- os (Amérique du Sud), artefacts en X, XI, 8, 12, 27, 87, 210, 273, 291, 352, 354, 479, 508, 531-532, 589, 623, 627, 636, 669, 682, 700, 702, 704-706, 708, 709, 711, 724, 728, 731, 753,

- 763, 776, 781, 798, 817, 825, 849, 855, 870, 889, 899, 910, 920, 925, 981, 1000, 1002, 1010-1011, 1014, 1021, 1030, 1045-1046, 1048, 1051, 1053-1054, 1058, 1061-1062, 1064, 1079-1080, 1084, 1090-1091, 1096, 1111, 1125, 1127-1128, 1131-1132, 1149-1150, 1178, 1181, 1189, 1201, 1208, 1210, 1220-1221, 1247, 1276
- Oshara (Amérique), tradition 1124, 1141
- Oshibkina, S. V. 892
- Osinovoe Ozero (Sibérie), culture 1048
- Osten, von der 510
- Otomani, culture 852, 867
- Otomani/Fuzesabony-Unetice (Europe centrale), période 863-871
- Otrotchenko, V. V. 888
- Otuma (Pérou), site de 1236
- Ouadi es Seboua (Nubie), temple de Ill. 34
- Ouest, Asie de l' 636
- Ouest, Europe de l' 900
- Ouest, langues sémites de l' 209
- Our 72-73, 75, 80, 146, 147, 205, 261, 284, 425-427, 433, 445, 455, 479, 649, 553, 556-558, 1299
- ouralienne, langue 224, 236
- Our-Mammon, ziggourat d' 79
- ourartéenne (Anatolie), civilisation 544
- Ourartou (Arménie) 201, 461, 499
- Ourmia (Iran), région des lacs d' 565
- Ourouk (Iran), période 75, 78, 147, 261, 284, 425, 427, 448, 455, 551, 1299
- oushebt*, figures 322
- outils V, XI, 1, 27, 46, 54, 61, 69, 72-73, 76-77, 126, 138, 154, 169-170, 230, 258, 278, 328, 375, 377, 391-392, 400, 402-403, 416, 418, 428, 436, 469, 494, 499, 511, 531, 573-574, 578, 585, 614, 621, 623, 625, 640-642, 661, 663, 674, 697, 701, 703, 706-709, 711, 714-715, 720, 733-734, 751, 752-753, 755, 757-758, 760-763, 765, 777, 779-781, 786, 803-804, 810-811, 817, 850, 857, 867, 871, 873, 882, 888, 911, 918, 924, 927, 935, 937, 945, 951, 972, 975, 987, 997, 998, 1010-1011, 1013-1015, 1020, 1028, 1030-1033, 1040-1041, 1045, 1047, 1049-1051, 1053-1055, 1060-1063, 1075, 1079-1080, 1086, 1090-1091, 1121-1122, 1124-1126, 1128, 1131, 1132, 1135, 1149, 1164, 1169, 1178, 1180, 1185, 1188-1190, 1196-1197, 1207, 1208, 1212, 1290
- Owen, D. I. 471

P

- Pacifique XIV, 42, 44, 51-52, 57, 77-78, 121, 153, 163, 200, 219, 288, 447, 477, 544, 992, 994, 1007, 1009, 1095-1096, 1098, 1112, 1115, 1123-1124, 1147-1148, 1159-1160, 1172, 1185-1186, 1188, 1222, 1242, 1266-1267, 1271-1274, 1277, 1281-1282, 1286-1290
- Page, D.L. 414
- Pakistan XII-XIII, 218, 264, 554-555, 561, 564-566, 568, 572, 610-611, 623, 625, 628-629, 654-656, 660-661, 664, 674-675, 680, 683, 685, 690-693, 983, 991, 1300
- palais IV, VIII, X, 1, 3, 14-15, 34, 44, 68-69, 79-80, 100-102, 104-112, 115, 134, 136, 162, 174, 176-177, 230, 268, 271, 273, 282, 284-288, 291, 300, 302, 304-305, 359, 374, 376, 384-386, 388-390, 392, 394-397, 418-419, 428-436, 438, 440-444, 448, 455-457, 459, 466-468, 470, 474-476, 479-480, 482-483, 489-491, 493, 501, 503, 514, 522, 525-526, 531, 533-534, 579, 598, 702-704, 719-720, 724, 727, 1099, 1144
- Palaïtes (Anatolie) 538
- Palau (Micronésie) 1022
- Palawan (Philippines), site des grottes de 1013-1016, 1024
- paléoarctique (Amérique du Nord), tradition 1122
- Paléolithique (vallée du Huang He) 695
- Palerme, pierre de 97, 301-302, 304, 329
- Palestine VII, 16, 34, 46, 75, 98, 108, 169, 207, 260, 268, 299, 316, 325, 337, 341-344, 357, 361-362, 391, 408, 451, 463, 472-474, 477-478, 482, 484-486, 488-496, 498, 501-502, 546, 585, 600, 1299
- Palmieri, A. 510
- Pampas (Argentine), région des 1216-1219
- Panajitov, I. 882
- Panamá 1101-1103, 1201
- Pandya, S. 633, 656
- panhélénique(Égée), culture 410
- Panionion, Égée 411
- Panlongcheng (Chine), site de 734
- Pantalica, II^e millénaire av. J.-C., culture 831-833
- Pantel, A. G. 1197, 1201
- Panthéon d'Ugarit (Syro-Palestine) 492
- Papouasie-Nouvelle-Guinée, Mélanésie 121, 163, 992, 994, 1018-1019, 1021, 1069, 1072
- Papyrus 18, 79, 95-96, 116, 189, 196, 198, 251, 283, 301, 304, 307-308, 325-326, 334, 336, 342, 492, 497
- Papyrus d'Abousir 308, 334
- Papyrus Harris 342

- Paracin (Europe), culture 855
- Paradis, L. 1159, 1161, 1174, 1176
- Paraíso (Pérou), site de 1235-1236, 1238
- Paraná, rivière 1216
- Paranaíba (Itaparica, Brésil), culture de 1211, 1213
- parchemin 251
- Pargiter, F. E. 59
- Parkhai (Asie centrale), cimetière de 974, 976, 990
- Parménide 250
- Parpola, A. 644, 653, 655, 679, 692
- Parpola, S. 468, 471, 655
- Parr, P. 602, 605
- Parrot, A. 468, 471, 474, 482, 548
- Pastaza (Brésil), phase de 1194
- pastoralisme 112, 117, 121-122, 127-128, 130-131, 761-762, 772, 864, 878, 882, 1280, 1299,
- Pasupati (Harappa), sceau de 644
- Patagonie (Argentine) VII, 281, 1266-1269, 1280, 1286, 1217, 1219
- Patanne, E. P. 1016, 1026
- Patrimoine mondial, liste du 1070
- Patterson, T. 1099
- Pautreau, J. P. 903, 914
- Pawley, A. 992, 1026
- paysans, âge du bronze récent XI, 43, 101-102, 104, 106-107, 110, 112, 126, 728, 731, 311, 401, 455, 512, 519, 531, 560, 668, 688, 793
- Pays-Bas 158, 797, 895, 896, 899-900, 902, 904, 906, 908, 911-912, 921, 923, 929
- Peacock, B. A. V. 1018, 1026
- Pearsal, D. 1226
- pêche 19, 21, 42, 122, 125, 278, 327, 371, 587, 588, 622, 668, 671, 672, 701, 746, 749, 753, 758, 775, 801, 878, 920, 959, 961, 997, 1003, 1011, 1030, 1035, 1039-1040, 1044-1045, 1048-1050, 1052, 1054, 1056, 1058-1060, 1067, 1079, 1089, 1091-1093, 1095, 1097, 1098, 1111-1112, 1122-1123, 1126-1128, 1178, 1180-1185, 1188, 1190-1191, 1193, 1195, 1197, 1207-1211, 1213, 1216, 1219, 1223, 1226, 1227, 1229-1230, 1261, 1266, 1270, 1274, 1280, 1287
- Pecica (bassin des Carpates), culture 849, 867, 870
- Pedro García (Venezuela), complexe de 1190
- peinture murale III. 43, 46, 49
- Peirce, C. S. 184, 192, 256
- Peleset (Syrie et Palestine), groupe de 494-495
- Pelon, O. 376, 380
- Penard (Royaume-Uni), stage de 906
- pendentif, bronze moulé (Hongrie) III. 152
- Pendjab (civilisation de l'Indus) 560, 564, 566, 568, 608, 610, 612-613, 623, 626, 635, 650, 652, 660, 674, 680, 683-686, 688

- percée (Afrique du Sud), pierre 780, 982, 1047, 1064
- Pérez, J. 1288, 1292
- Périclès 250
- période de transformation, Iran 561
- péριοikoi*, habitants de la périphérie 404
- Peroni, R. XIII, 819, 845
- Pérou VI
- Persanne Makran Waghador, culture mégalithique 187, 552, 555, 557-558, 610-612, 638, 651, 667, 675-679
- Perses, Chypre 144, 202, 204-205, 420, 461, 582, 984, 1541
- Persique, golfe 150, 201, 424, 441, 443, 455, 550, 554, 558, 564, 584, 586, 598, 601, 608, 619, 633, 637-638
- Petrie, Sir William Flinders 46, 352
- péroglyphes 183, 949-950, 952-953, 956-957, 959-962, 964, 1045-1046, 1049, 1052, 1057, 1067
- Pettinato, G. 592, 605
- « Peuples de la Mer » 18, 47, 74, 160, 165, 169, 276, 358, 419, 342-343, 458, 494-496, 541-542, 788, 873, 905
- Phaistos (Grèce), disque de 385, 394
- pharaons, voir Égypte
- Phéniciens 77, 81, 162-163, 188, 209, 268, 289, 400, 402, 408, 420, 468, 496-497, 783, 841-842, 1299
- Philippines, Asie du Sud-Est 994, 1009, 1011, 1013, 1014-1017, 1022, 1024, 1026
- Phillipson, D. W. (Royaume-Uni) XIII, 3, 238, 739, 747, 750, 753, 759, 760, 786, 790
- phrygienne, culture 505, 544
- Phu Lon (Mékong), mines de cuivre de 1005-1006
- Phung Nguyen (Asie du Sud-Est), culture de 1005
- physico-chimique, datation 97
- Piaçaguera (Brésil), site de 1207
- Piana, E. L. 1217, 1221
- Piankhy, roi de Nubie 77, 344, 359-360
- P'iankova, L. T. 985, 988, 991
- pictogrammes IV, 156-157, 183, 190, 195, 201-202, 211-212, 257, 633, 637, 724, 908, 945, 1145
- pierre (Afrique), enclos avec des murs en 1233
- pierre, artefacts en 889
- pierre polie, objets en (Afrique du Sud) 751, 753, 1133
- pierre, travail de la 438, 578, 620, 729, 1058, 1065, 1094
- Piña Chan, R. 1163, 1176
- Pinto, M. 1113, 1118
- Piperno, D. 1096, 1102
- Piperno, M. 441, 449
- Pirak (Iran) 560, 564-566, 568, 610, 635, 654, 661-662, 691
- Pirenne, J. 599, 605
- Pitkin, H. 182, 192, 256

- plantes 6, 10, 42-44, 91, 121-123, 131, 230, 282-283, 286, 351, 361, 396, 456, 467, 469, 520, 573-574, 585-587, 593, 599, 623, 660, 664, 669, 671, 676, 739, 743, 752, 765-766, 771-772, 774-777, 797-798, 802, 954-955, 958, 975, 997-998, 1020, 1023, 1030, 1033, 1037-1038, 1039-1040, 1042, 1071-1076, 1082, 1089, 1093-1097, 1099, 1111, 1123-1124, 1126-1128, 1137-1139, 1143, 1146, 1148, 1177, 1181-1182, 1185-1186, 1191, 1194, 1198, 1213, 1215, 1223-1224, 1227-1229, 1235, 1237, 1245-1246, 1254, 1257, 1266, 1273-1274, 1276-1277, 1279-1281, 1284, 1286, 1288-1289
- plantes, cueillette des 1123, 1185
- plantes, culture des 122, 743, 766, 772, 774-775, 1097
- Platon 250, 294, 374, 380, 387, 396-397
- Platon, N. 380
- Playa (civilisation méso-américaine) phase de 585-586, 1147, 1235
- Pleiner, R. 72, 83
- Pléistocène (Asie du Sud-Est), âge glaciaire 995, 1019, 1069-1070, 1073, 1078, 1089, 1122, 1129, 1138, 1177, 1269
- Pline 72, 348, 815
- Podzuweit, C. 523, 548
- poésie 182, 250, 322, 408, 492, 685
- Pohorilenko, A. 1155, 1176
- poids et mesures 52, 68-69, 79, 81, 135, 307, 386, 388, 445, 591, 595, 617-618, 627, 629, 632-639, 652, 659-660
- pointes de flèches 622, 669, 673, 674, 678, 682, 701, 707, 709, 767, 804, 825, 894, 896, 918-919, 921, 1008, 1046, 1048-1049, 1053, 1056, 1058, 1060-1063
- Poisson, G. 242, 245
- poitevin (France), marais 794
- Pologne 225, 292, 803, 806, 814, 860, 862, 864-867, 871, 877, 910, 917, 920-924, 930, 932, 936, 940
- poleis* 137, 139, 403-404
- polis* 112, 137, 152, 272, 403-404, 415, 706, 713, 804, 1011, 1045, 1047, 1060, 1149-1150, 1238
- politique 1, 49, 57, 62, 68, 76, 81, 100-105, 107-112, 133, 135-136, 138, 141-143, 145-149, 151, 161-162, 165-166, 176-179, 248-249, 253, 259, 266, 272, 287, 289, 302, 306, 316, 324, 329, 332, 338-339, 343, 359, 361, 384, 392-393, 397, 420, 423, 425, 427-431, 434-436, 439, 442, 445, 447, 450-452, 454, 458-459, 461, 463-464, 472, 486-490, 492, 494-496, 498-501, 524, 528-529, 552, 554-557, 562, 564-567, 580, 585, 588, 594-595, 638, 695, 726, 783-784, 817, 819, 821, 867, 873, 925, 968, 981, 1008, 1034, 1094, 1099, 1105-1106, 1110, 1144, 1155, 1169-1171, 1243, 1248, 1295, 1297

- pollen, analyse du 1124, 1169
- Polomé, E. Indo-Européens 228
- Poltavka (Europe de l'Est), centre 883
- Polynésie 118-119, 121, 153, 163, 992, 1023, 1072
- pommes de terre, Andes 1259, 1261-1262
- Ponce, C. 1288, 1294
- Ponce Sanginés, C. 1260, 1265
- Pookajorn, S. 998, 1026
- Popova, T. B. 884, 888, 891-892
- populations 39, 42-43, 51, 57, 62, 97-98, 111-112, 117-123, 125, 127-131, 160, 233, 239-242, 261, 271, 329-330, 332, 348, 354, 383, 388, 400-401, 403, 477, 482, 496, 580, 582, 585, 614, 619, 623-624, 661, 665, 679, 742, 762, 766, 769, 773-774, 782-784, 787, 794, 811, 813, 829-831, 842-844, 860-861, 866, 868, 872, 875, 884-885, 895, 897-899, 910-911, 917, 919-920, 925-926, 938, 945, 951, 953, 959, 961-962, 979, 983-986, 994, 1015, 1036-1038, 1048-1049, 1051-1052, 1056, 1062, 1065, 1073, 1089, 1091, 1093, 1095-1099, 1178-1181, 1186-1188, 1190-1192, 1194, 1196-1197, 1205, 1207, 1210-1211, 1214-1217, 1222-1224, 1226-1227, 1231, 1239, 1254, 1260, 1266-1267, 1271, 1276, 1279-1281, 1283-1289, 1296
- Port-aux-Choix (Terre-Neuve), nécropole 1125
- Porter Weaver, M. 1163, 1176
- Poséidon (Égée), sanctuaire de 411
- Posner, R. 185, 192, 256
- Possehl, G. L. 135, 152, 583, 652-654, 656, 658, 689, 692
- Postgate, N. 116, 180, 433, 449, 466, 471
- postglaciaires (Arctique et sub-Arctique), traditions culturelles 1122
- Post-Indus, civilisations du 690, 1300
- post-kassite (Mésopotamie), période 470
- post-Pléistocène (Més-Améri-que), développement néolithique 1129
- Potemkina, T. M. 985, 990-991
- poterie V, VI, X, XI, 43, 68, 69, 121, 154, 222, 350, 352-354, 368, 369, 371, 373-375, 389-391, 439, 508-512, 518, 523, 527, 538-539, 541-542, 573, 574, 576, 578, 580-581, 586, 618-619, 621-626, 629, 634, 638, 643, 652, 673, 697-698, 700-701, 704-716, 722, 729, 733-735, 743, 748, 749-750, 753, 756, 761-762, 778, 788, 866, 867, 873, 894-895, 899-900, 913, 916, 922, 924, 945, 970-972, 974, 975, 980, 981, 983, 985, 988-989, 999, 1011, 1012, 1015, 1017, 1018, 1020-1023, 1036, 1050, 1055, 1059, 1065-1066, 1069, 1086, 1111-1113, 1115, 1136-1137, 1149-1150, 1157, 1166, 1169, 1179, 1182-1187, 1191-1194, 1198,

- 1224, 1226, 1228-1229, 1232-1233, 1236, 1238-1243, 1249, 1257-1260, 1262, 1288, 1291
- Potier, M.-H. 583
- Potts, D. 570, 590, 595, 604, 605
- poulain, récipient *zun* (Chine) en forme de X
- Poulsen, J. 1021
- Poursat, J. C. 377, 380, 397
- pouvoir (Assyrie), relations de 452
- pouvoir, partage du 56
- Poverty Point (Mississippi) 1092, 1135, 1136, 1140, 1142
- Powell, B. B. 116, 408, 414
- Pozdniakov (Europe de l'Est), culture 888
- Pozorski, S. 1232, 1265
- Pozorski, T. 1232, 1265
- préharrapéenne, civilisation de l'Indus 626
- préhistoire XII, XIII, 2, 12, 39-40, 46, 48-50, 52, 56, 62, 67, 75, 82, 85, 153, 200, 224, 265, 269, 275, 280, 289, 294, 314-315, 317, 334, 370, 396, 448, 571-573, 740, 748-749, 754, 758, 767, 771-772, 791, 825, 833, 921, 931, 942, 967, 995-998, 1004, 1007, 1016-1017, 1023, 1036, 1069, 1084, 1120, 1129, 1155
- prélusacien, période des tumulus, culture 873
- prêtres 44, 53, 56-57, 95, 104-105, 110, 138, 141, 143-144, 197, 248, 254, 282, 290, 293, 258-260, 262, 269-270, 340, 346, 358, 428, 492, 516, 519, 521, 531, 630, 685, 687, 817, 961, 972, 1034, 1106, 1109, 1110, 1145, 1212, 1239, 1255, 1259
- Pretty, G. L. 1083, 1087
- pré-védique (Inde et Pakistan), religion 275
- Preziosi-Getz, P. 373, 380
- Priam 389, 539, 540
- prière, Mésopotamie 263
- Priese, K. H. 357, 363
- primates, premiers 40
- privé (Égypte), secteur 134
- prophètes 114, 249, 469, 501
- propres, noms 61, 303, 644
- propriété, émergence de la 43, 53
- propriété foncière 402-403
- proto-Chinois 215
- protoclassique (Amérique), phase 1104
- protodravidien, langues 187, 644
- protoélamite (Iran), période 559
- protoélamite, langue 188
- Protogrec, Égée 383
- proto-indo-aryenne, écriture 187
- proto-indo-européennes, langues 221, 231, 236, 240
- proto-indo hittite 227
- proto-palatiale (Crète), période 395
- protosyrienne, culture urbaine 475
- proto-urbaines, cultures 620
- Prous, A. 1213, 1221
- publics, période Chavín (Andes), travaux 98, 1249

- Pucara (Andes), centre cérémonial de 1246, 1261, 1284, 1287, 1288
- Puerto Hormiga (Amérique du Sud) 1102, 1110-1112, 1119, 1180-1182, 1185, 1191, 1193, 1201
- Puglisi, S. M. 510
- puits, Alto Salaverry (Pérou) 1241
- Punt (Afrique) V, 746, 747, 777
- Purukutsa du Purus (Inde péninsulaire) 686
- Puzur-Kutik-Inshushinak, gouverneur d'Awan 556
- Pye, M. E. 1147, 1176
- Pygmées 777, 994
- Pylos, Égée 272, 285, 287, 291, 379, 381, 385-387, 390, 812, 817
- pyramides 46, 68, 79, 90, 96, 138, 161, 260, 266, 281, 288-289, 304, 308, 310-314, 319-321, 333, 336-337, 468, 530, 819, 1094, 1144, 1160, 1241
- Pyramides, textes des 265, 306, 307, 315, 323
- Pythagore, théorème de 90

Q

Qala'at al Bahreïn, péninsule arabe 595-596

qanat, technique 597, 988

Qatna (Mishrife) Ill. 77 IX, 442, 480, 487, 489

Qijia (Chine), culture 710

Qijiaping (Chine), site de 710

Qinglongquan III (Chine), cultures de 712

Qinweijia (Chine), cimetière de 711

Quanrong (Chine), tribus 727

quasi-alphabétique, écriture 204

Quetta (Baloutchistan), vallée de 552, 556, 558, 572, 574, 608, 620-621, 623, 654, 990

Qujialing (vallée du Huang He), culture 712, 713, 716

Qurayyah (péninsule arabe) 602

R

- radiocarbone, datation au VI, 16, 19, 587, 591, 596, 662, 666, 674, 696, 744-745, 749, 762, 825, 859, 894-895, 899-900, 903, 997-998, 1000, 1003-1004, 1006, 1035, 1111-1112, 1136, 1154, 1189, 1193-1194, 1196, 1260, 1269
- Raffino, R. 1283, 1294
- Rahman, A. II, XII-XIII, 584, 659
- Rahman Dheri, vallée de Gomal 554, 618, 624, 628
- Raikes, R. L. 616, 657
- Rainey, A. F. 488, 503
- Rajasthan (Indus) 626-628
- Rajpur Parsu, trésors de cuivre de 673
- Ramaswamy, C. 616, 657
- Ramsès (Égypte), période de 282, 341-342
- Ramsès I, roi d'Égypte 341
- Ramsès II, roi d'Égypte VIII, 18, 35, 97-98, 281, 341-342, 345, 357-358, 453, 488, 528
- Ramsès III, roi d'Égypte 342-343, 458, 495, 541-542, 788
- Ramsès V, roi d'Égypte III. 36 VIII
- Ramsès VI-XI, rois d'Égypte 343, 358
- Rancho Peludo (Venezuela), site de 1192
- Ranere, A. 1095, 1101-1102, 1186, 1200-1201
- Rao, S. R. 632, 643-645, 647, 657
- Ratnagar, S. 633, 637, 657
- Ravines, R. 1265, 1271, 1294
- Reade, J. E. 116, 468, 471
- Real Alto (Andes), site de 1113, 1115, 1118, 1178-1179, 1200, 1225, 1265
- récoltes, *voir aussi* agriculture ; culture du maïs 44, 95, 117, 123, 141, 143, 273, 459, 493, 593, 682, 700, 794, 1033, 1093, 1074, 1094, 1227, 1229
- Rector, M. I, XIII, 181, 251
- reine, Hittites, liens par la 530
- recensements, Égypte 97
- récent, âge du bronze II, VIII, X-XI, 1036-105, 107-110, 126, 218, 221, 231, 364-365, 375, 379, 382, 389, 418, 420, 451, 486-487, 489, 491-492, 494, 496-497, 503, 505, 526, 538, 560, 595, 602, 850-852, 854-855, 857, 933, 944-945, 975, 979, 980-987, 1299-1300
- récente (Pendjab), phase harappéenne 618, 622, 652
- réipients IX, 10, 124-125, 210, 305, 314, 391, 397, 402, 428, 512, 532, 535, 551, 576, 578, 580, 595, 621-624, 633, 667, 681, 714, 721, 729, 778, 804, 805, 836, 848, 849, 853, 855, 869, 871, 881, 885, 888, 890-891, 894, 902, 920, 932, 936, 974, 978, 982-983, 985, 987-988, 1022, 1034, 1036, 1051,

- 1136, 1149, 1189, 1190, 1198, 1226, 1252
- Reed, W. 602
- Reichel-Dolmatoff, G. 1180, 1182, 1111-1112
- Reilly, F. K. 1163, 1176
- Reineke, W. F. 84-93
- Reisner, G. A. 328, 334, 350, 352, 363
- relais, Israël 60, 161, 163, 185, 202, 303, 402, 482, 592, 1159
- reliefs IV, IX, 32, 81, 172, 259, 305, 309, 311-313, 361, 457, 468, 470-471, 484, 501, 503, 511, 535-537, 543, 563, 565, 568, 593, 747, 821, 950, 1108, 1160-1161, 1165, 1216, 1251, 1256
- religions I, XIII, 1 109, 113-114, 257, 261, 263, 268-269, 271, 274-277, 279, 645, 943, 945, 957, 959-960
- Renaissance, réforme de l'orthographe 190
- Renfrew, C. 2, 13, 28, 32, 34-35, 83, 98, 224, 233, 235-238, 240-241, 245, 367, 818, 860, 876
- Renger, J. 444, 449
- rhétorique, tradition orale 247-248
- rhètra*, oracle, ordonnance 404
- Rhin, vallée du 797
- Rhône, culture du 827
- Rib-Addi de Byblos, Syrie et Palestine 490
- richesse 3, 29, 69, 71, 105, 128, 259, 278, 286, 298, 300, 330, 393, 401, 432, 419-420, 474, 477, 484, 491, 501, 506, 704, 707, 711, 729, 742, 753, 777, 784, 810, 826-827, 862, 872, 881, 896, 907, 922, 928, 933, 935-936, 944, 962-965, 986-987, 998, 1003-1004, 1008, 1031, 1056, 1081, 1151, 1181, 1194, 1266, 1270
- Ries, J. I, XIII, 257
- Rift Valley (Afrique) 755, 758, 760, 763
- Rigveda (Indus) 61, 221, 269, 683-689
- Río San Juan (Venezuela), site de 1190
- Río Soco (Pérou), site de 1235
- Ritchie, W. A. 1128, 1137, 1141
- rites de passage, Andes 1291
- rituels 51, 58, 76, 124, 232, 257-258, 260, 274, 276, 306, 309, 519, 591, 631, 645, 702, 721-722, 724, 727, 729, 731, 733-735, 817, 899, 911, 927, 937, 950, 957, 1036, 1082, 1084, 1091, 1151, 1155, 1160, 1164, 1167, 1239
- rituels (céramique de la période Mumun, Corée), objets 519, 702, 721-722, 735, 911, 937, 1036, 1239
- rituels, objets 519, 702, 721-722, 735, 911, 937, 1239
- Riverton (Wabash Valley), culture de 1128
- Roaf, M. 586, 605
- Robbins, M. 1134, 1141
- Roberts, N. 121, 132
- Roccati, A. 329-330, 334
- Rodriguez, M. E. 1160, 1175, 1201

- Rogers, D. 1181, 1202
Rollig, W. 492, 497-498
romanes, langues 206, 217, 220
Rome 114-116, 139, 144, 151, 180, 230, 247-248, 259, 271, 275-276, 346, 363, 376-377, 379-381, 413-414, 449, 470-471, 485, 548, 583, 604-605, 657, 690, 693-694, 837, 839-841, 845, 958, 1202, 1255, 1299
Romero, L. A. 1188, 1202
Romulus 271
Rondón, J. 1188
Ronquillo, W. P. 1013, 1026
Ronquin (Venezuela), tradition 1103, 1110
Rosenberg, C. 1238
Rosette, pierre de 197
Ross, E. J. 621, 657
Rothenberg, B. 69, 83
roue 44, 80, 156, 158, 222, 231, 293, 571, 626, 814, 909, 954, 985
rouge (Chine), céramique 328, 418, 594
rouge (péninsule arabique), céramique 328, 418, 594
rouge (période archaïque), culture ocre XI, 638
Rouge, mer, minéraux 18, 98, 201, 300, 331, 393, 497, 584, 587, 746-747
Rouse, I. 1110, 1119, 1187-1190, 1192, 1199, 1202
routes 80, 149, 160-162, 169, 177-178, 355, 386, 391, 489, 494, 496, 512, 531, 570-572, 582, 600, 609, 653, 745-746, 814, 1247, 1291
Roux, G. II, XIII, 422, 450
Rowe, J. 1117-1118
Royaume-Uni IV, V, VIII, XIII, 128, 155, 739, 805, 807, 896
royaumes 1, 80, 110, 112, 137, 146, 149, 165, 168, 260, 344, 385, 425, 442, 452, 458, 461-464, 483, 494, 569, 933, 989, 1032
royauté 103-105, 139-140, 147-148, 151, 173, 232, 259-262, 265, 268, 274, 302, 305, 349, 404, 425, 429, 431, 445, 455, 470-471, 503, 510, 723, 731
Ruipérez, M. C. 385
Rupar, tombeaux harrapéens 610, 613, 645-646
rupestre, art VII, X, 171, 258, 274, 279, 280, 292, 589, 743-744, 748-749, 754, 758-759, 769-772, 776, 780-781, 783-786, 790, 813-814, 945-963, 965-966, 1046, 4057, 1080, 1082
rupestres (Europe occidentale), peintures V, VII, 41, 765, 770, 785-786, 931, 1062, 1082, 1085, 1163
rupestre (Kurangum), sanctuaire 532, 535, 563
Russe, Fédération 235
Rutkowski, B. 397
Rzucewo (baie de Gdansk), culture 920, 940

S

- Saba 499, 599, 600
- Sabatinovka (Europe de l'Est), culture 888
- Sacré (Syrie), lac 477
- sacrée, royauté 258, 274, 349
- sacrifice 212, 229, 232, 264, 269-270, 273, 291, 537, 632, 644
- Sader, H. 498, 504
- Safronov, V. A. 235-237, 241, 245
- sagesse (Égypte, Moyen Empire), littérature de la 6, 249, 410
- Saggs, H. W. F. 461, 471
- Sahara (Afrique) V, 19, 21, 78, 121-122, 161, 199, 280, 300, 348, 740-743, 745, 748-750, 752-754, 761-762, 772-774, 776, 778, 780, 781, 784-786, 789-791, 1299
- Sakellariou, A. 380, 388, 391, 392
- Sakellariou, M. II, XIII, 152, 364, 382-384, 398, 400, 401, 403, 412, 415
- Salamis (Chypre) III. 62 IX, 420
- Sali, S. A. 668-671, 692
- Salim, M. 684, 692
- Sall, B. II, XIII, 738, 739
- Salmanasar I^{er} ; roi d'Assyrie 168, 169, 453, 457
- Salmanasar III, roi d'Assyrie 459, 461, 467, 497, 498, 565-566
- Salmanasar V, roi d'Assour 150, 462-463
- Salomon, roi d'Israël 268, 344, 475, 497-499, 599
- Salonen, A. 436, 449
- Samarie 174, 477, 500
- samaritain, alphabet 207, 208
- sambauis* 1208
- Samhita (Inde péninsulaire), texte 684, 686
- Samoa, Polynésie 153, 992, 1020, 1023
- San (Afrique), peuple 769-771, 785
- sanctuaires 85-86, 141, 146, 167, 257-258, 262-263, 265, 267-269, 271-274, 278, 280-281, 316-318, 357, 392, 410, 417, 429-430, 467, 481, 484, 535, 575, 821, 834, 869, 887, 890, 959, 961, 973, 1116, 1144, 1255
- Sandars, N. K. 381, 495, 504
- Sangmeister, E. 894, 914
- Sankalia, H. D. 669-671, 690, 692
- San Lorenzo (golfe du Mexique) VI, XI, 1094, 1106, 1108, 1153, 1156-1157, 1159, 1163, 1164, 1166, 1168, 1173
- Sanoja, M. III, XIII, 1089, 1096-1098, 1102, 1177, 1181, 1188, 1190-1192, 1196-1197, 1202
- sanskrit, langue 193, 218, 230-231, 644
- Santoni, M. 660, 693, 983, 991
- Santoro, C. 1283-1285, 1294
- Sapalli (Bactriane), phase 980
- Saqqarah, tombeaux 81, 301, 304, 310, 314, 336

- Sarai Kala (Indus) 619, 623, 628, 654
- Sarasvati (Inde) 610-611, 613-614, 626, 657-658, 680, 685-686
- Sardaigne V, 208, 279, 497, 798, 800, 814, 823, 826, 829-830, 834-835, 837, 841, 844, 907
- Sargon, roi d'Akkad 146-147, 426, 439, 555, 637, 649
- Sargon II, roi d'Assyrie III. 1 VIII, 173-174, 178-179, 284-285, 344, 463, 467, 500, 524, 567, 568, 598
- Sarianidi, V. I. II, XIII, 571, 572, 579, 583, 970, 980, 982, 984-985, 988, 991
- Sarkar, S. S. 679, 693
- Sauer, J. 596, 605
- saumon (Amérique du Nord), pêche du 229, 919, 953, 954, 1123
- Saussure, F. de 183, 192, 256, 1154
- savanes (bassin du Congo), régions des 739, 773, 774, 1093
- Säve-Söderbergh, T. 99, 327, 346
- Savithri, R. 635, 658
- savoir, transition de l'empirique au scientifique 86, 469
- Savvateev, J. A. 956, 967
- Sawalda, culture 667, 668
- Sayles, E. B. 1090, 1103
- Scandinavie 258, 291, 793-794, 797-798, 801, 803-804, 810-811, 865, 915-926, 929-931, 933-934, 936, 938, 946-947, 949, 952-964
- scapulomancie, Chine 702, 732
- sceaux X, 187-188, 264, 285-287, 294, 301, 369, 375, 391, 397, 417, 434, 436, 438-439, 456-457, 460, 468, 474, 479, 480, 491, 529, 538, 550, 552, 558, 562, 566, 574-575, 578, 580, 590, 594, 596, 598, 615, 629, 632-633, 635-638, 641, 643, 644, 648-649, 652, 661, 975, 976, 978, 980-983, 988, 1149, 1163, 1185
- Schachermeyr, F. 381, 495, 504
- Schiappacasse, V. 1276, 1294
- Schleswig-Holstein, armes 814, 918, 923, 940
- Schliemann, H. 46, 370, 506, 512, 515
- Schmitz, P. I. 1097, 1103, 1220, 1221
- Schneckenberg-Glina (Europe du Sud-Est), culture 848
- Schubart, H. 845, 899, 900, 914
- sciences XIII, 2, 4, 6, 16, 63, 84, 86, 93, 468, 721, 724, 728, 793
- scribes VIII, 79, 82, 88-89, 91, 104, 105, 108-111, 204, 249, 263, 303, 306, 309, 326, 357, 385, 457, 466, 468, 474, 521, 525, 529, 531, 1108
- scripts *voir* écriture 191, 414
- sculpture V, VI, 59, 79, 158, 247, 281-282, 286-287, 375, 391, 397, 439, 456-457, 460, 468, 484, 491, 497, 501, 521, 536, 537, 543, 640, 786, 931, 945, 1054, 1106, 1108-1110, 1115-

- 1117, 1155-1158, 1164, 1167, 1254, 1257
- Sebekhotep, roi de Thèbes 319
- Sebeknéfrou, reine d'Égypte 335
- Sechín Alto (Pérou), pyramide de 1242
- sédentarité 43, 125
- Seidl, U. 93, 456, 471
- Seima-Turbino (Europe de l'Est) type 1048, 1055, 1060
- séisme, Troie VI 539
- Seistan (Afghanistan) 582, 583
- sel 27, 82, 161, 598, 777, 809, 813, 902, 955, 1172
- Semenov, V. A. 1052, 1068
- Sémites 148, 165, 206, 209, 259, 261, 263-264, 408, 474, 477, 478, 481
- sémites, langues 206, 249
- Sénèque 348
- Sennachérib, roi d'Assyrie VIII, 150, 162, 170, 284, 463, 467, 500, 567, 568
- sépulcres, Égypte 836
- sépultures 11, 21, 28, 29, 157, 160, 301-302, 304, 309-310, 312, 321-322, 328, 330, 351-352, 372, 376, 391, 392, 441, 478, 508, 510, 521, 564, 589, 590, 596, 631, 645-648, 663, 665-666, 675-680, 697, 700, 702, 705-706, 709, 711, 720, 723, 783, 798, 804-805, 808-809, 815-817, 820, 822-823, 831, 839, 841, 844, 846, 848-849, 854, 860-861, 865, 870-872, 881, 884-885, 890, 898-900, 907-908, 915, 917, 921-923, 925, 927-929, 932-934, 936, 943, 963, 971, 974, 977, 978, 987, 1000-1004, 1008, 1011, 1014, 1046-1047, 1050, 1052, 1057, 1059, 1062, 1065, 1066, 1067, 1083, 1084, 1125, 1131-1133, 1139, 1150, 1165, 1168, 1169, 1171, 1185, 1284, 1286, 1291
- Séqénenrê, roi d'Égypte 338
- Serovo (Sibérie), culture 1046, 1058
- servage, Assyrie 110, 112
- Sésostris I^{er}, roi d'Égypte 82, 331, 348
- Sésostris III, roi d'Égypte 95, 319, 355
- Sétaou 357
- Sethnakhtê, roi d'Égypte 342
- Séti I^{er}, roi d'Égypte 282, 341, 356, 357, 358, 453, 488
- Séti II, roi d'Égypte 342
- Shabaka, stèle de 258, 360-363
- Shaffer 572, 580, 583
- Shah Billawal, culture 675
- Shah, U. P. 657
- Shahdad (Iran) 553-554, 556-558, 636
- Shahr-i-Sokhta (Iran) 552-555
- Shamash III. 70 IX, 94, 457, 464, 465, 567
- Shami Damb, céramique de Londo 667
- Shamshi Adad I^{er} d'Assyrie 558

Shanbei (Chine), culture de 714, 716

Shandong (Chine), culture de 698

Shang (Chine), dynastie 103, 106, 110, 130, 136, 273, 287, 288, 695, 696, 698, 701-704, 708, 712, 714, 718-727, 729-735, 1300

Shang (Chine), État de 712, 716, 718, 723, 725, 729

Shang (Chine), ville de III. 111 X, 136

Shang-Zhou, civilisation de 726

Shaposhnikova, O. G. 882

Sharer, J. 1159, 1173-1174, 1176

Sharma, R. S. 680, 693

Shaw, T. 751, 791

Sherratt, A. I, XIII, 117, 121, 126, 128, 245

Sherratt, A. G. 132

Sherratt, S. 222, 235, 245

Shi Huangdi, empereur de Chine 211

Shimashki (Iran), dynastie 556

Shiversky (est de la Sibérie), phase VI, 1059, 1060

Shixia (sud de la Chine), culture 714, 716

Shnirelman, V. 241, 245

Shortugai (Afghanistan) 583, 654, 690

Shoshénq, roi d'Égypte 343

Shulgi, roi d'Our 426, 556

Shutruk, dynastie 562, 563

Shutruk-Nakhunte II, roi d'Assyrie 454, 562, 567

Sibérie V, VI, XII, 883, 887, 984, 986, 1044-1046, 1048, 1050-1054, 1056-1061, 1063-1064, 1066-1067, 1296

Sicile V, 76, 208, 348-349, 362, 386, 399, 401, 412, 497, 807, 814, 823, 826-834, 837, 839, 841-844

soieries, dynastie Shang 722

soie (Iran), route de la 559

silex, extraction de V, 806

silex (Grand-Pressigny, France), nucléus et lames en V, 804, 808, 809

Similaun, homme de V, 34, 798-800, 825

Simoës, M. 1103

Sind (Indus) 554, 555, 560, 608, 610, 611, 613, 616, 619, 621, 623, 628-629, 633, 635, 660-662, 669-670, 680, 692

Singh, G. 616, 657

Singh, P. 672, 693

sino-tibétain, groupe linguistique 992

Siret, L. 899, 914

Siswal (Inde) 626-628

situle, argent ourartien III. 97 X

Siwa (Chine), culture 734

ski, équipement de IV

Skrydstrup, femme de 927

Smenkharé, roi d'Égypte 340

Smith, B. D. 1138, 1142

Smith, C. 1101, 1146, 1176

Snarkis, M. 1203

Snéfrou, roi de Nubie 329

- Snodgrass, A. M. 75, 83, 400, 407, 415, 494, 504
- social, développement 32, 580, 582, 696, 1179, 1231
- sociales, relations 53, 114, 133, 1059, 1066, 1085, 1086
- société XIV, 21, 29, 49, 51-55, 57, 61-62, 68-69, 74, 82, 85-86, 90-92, 100, 102, 106, 124, 138, 139-141, 182, 207, 214, 222, 229, 231-232, 239, 242, 255, 259, 262, 268-269, 272, 290, 300, 302, 308, 316, 325, 328, 331, 340, 354, 366, 368, 372-373, 382, 384, 387, 392, 393, 441, 443, 445-447, 455, 460, 530, 549, 554, 581, 603, 700, 702, 706, 710-711, 713, 717, 720, 723, 739, 754, 765, 772, 784, 785, 793, 803, 813, 816, 817, 832, 837, 879, 929, 943-944, 957, 960-965, 969, 972-974, 989, 1002, 1004, 1009, 1017-1018, 1032, 1043, 1069, 1071, 1081-1082, 1084, 1086, 1091, 1092, 1094, 1098, 1099, 1108, 1113, 1131, 1133, 1135, 1179, 1182-1185, 1193, 1197-1198, 1242, 1284, 1296
- sociopolitique 135, 138, 443, 491, 730, 783-784, 1147, 1152, 1163, 1169-1171, 1182, 1287
- Socrate 248, 250
- soldats (Égypte, XI^e dynastie), modèle de VIII, 174, 175, 322, 329-330, 332, 438, 466, 483, 1144
- Solheim, W. G. II 992-1027
- Sollberger, E. 423, 449
- soma* (Inde péninsulaire), boisson 260, 269, 687, 988
- Somalie 747, 758, 785
- sombre, âge 420, 543, 582
- Sono, T. 1115, 1118, 1237, 1264
- Sood, R. K. 616, 653
- sophistes 248, 250
- sorciers, art rupestre 871
- sorgho (Afrique), nourriture 564, 587-589, 591, 593, 635, 662, 743, 745-746, 748-749, 774, 1033,
- Sosnitz (Europe de l'Est), culture 888
- Soudan (Afrique de l'Est) 199, 327, 331, 334, 348, 350, 356, 363, 746-747, 760-761, 772, 778
- Souppiloulioumas, roi des Hittites 488
- Spalinger, A. 488, 504
- Sparte (Égée) 401, 404, 406, 410,
- Spencer, R. 1090, 1092, 1103,
- Sphinx, Guizèh (Égypte) 281, 312, 340, 358, 536
- Spiennes (Belgique) V, 806,
- Spondylus (Andes), mollusque 1225, 1239, 1247, 1258,
- Spriggs, M. 1021, 1026
- Stacul, G. 663, 666, 690, 693
- Stager, L. E. 116, 495, 499, 504
- Starosti, S. A.
- statues/statuettes *voir* sculptures
- Stavrianopoulou, E. 381
- stéatite, art harappéen, sceaen en 287, 641

Stein, A. 570, 615, 657, 667, 693
 Stein, D. 458, 471
 Steinkeller, P. 427, 449
 stèles V, 9, 11, 157, 159, 196, 265, 270, 279, 301, 303-305, 318, 325, 330, 331, 338, 355, 356, 362, 468, 481, 499, 568, 823, 837, 882, 908, 909, 913, 960, 1054, 1057, 1106, 1109, 1161, 1164, 1165, 1168, 1287, 1295
 steppes 47, 58, 118, 126, 128, 129, 130, 148, 159, 170, 231, 233, 382, 490, 696, 712, 714, 733, 810, 847, 859, 862, 864, 865, 878, 880-888, 891, 969, 970, 980, 981, 983, 984-987, 989, 1045, 1057, 1061, 1262, 1267
 Stirling, M. 1153, 1159, 1164, 1165, 1176
 Stolper, M. 454, 470
 Stoltman J. B. 1136
 Stonehenge (Royaume-Uni) VIII, 19, 29, 30-34, 85, 86, 258, 279, 800, 816, 817, 896, 898, 899, 913
 Stothern, K. 1178, 1179, 1203
 Stothert, K. 1224, 1265
 Strabon 73, 327, 348
 Strettweg (Autriche), chariot en bronze 278, 801
 Strommenger, E. 456, 468, 471
 Stronach, D. 464, 471, 548
 Strong, W. 1231, 1265
 Struever, S. 1137, 1142
 style, sculpture, Mésio-Amérique 1114, 1149, 1160, 1190

subsistance, économie de 54, 101, 118, 124, 127, 129, 174, 175, 264, 384, 593, 597, 614, 624, 652, 661, 667, 671, 672, 676, 682, 683, 769, 772, 773, 775-777, 782, 783, 820, 898, 919, 920, 959, 975, 981, 988, 998, 1003, 1011, 1030, 1036, 1037, 1040, 1063, 1070, 1072, 1089, 1095, 1097, 1098, 1122, 1124, 1128, 1129, 1138, 1139, 1143, 1147, 1178, 1179, 1186, 1188, 1193, 1194, 1198, 1208, 1209, 1213-1215, 1222, 1223, 1225, 1227, 1235, 1270, 1274
 Sud, Afrique du V, X, 1, 3, 46, 280, 292, 293, 300, 301, 303, 306, 308, 309, 311, 312, 316, 318, 320, 321, 327-329, 331, 337-339, 341, 344, 350, 351, 353-358, 362, 425, 426, 442, 443, 447, 451-453, 459, 461-464, 472-479, 482, 488, 489, 494, 498, 549-551, 553-557, 560-565, 568, 569, 571, 572, 575, 578-580, 584-592, 595-602, 605, 739, 740, 744, 746, 748, 749, 752, 754-757, 761, 762, 765-768, 770, 772, 773-775, 779, 780, 782-788
 Sud, Amérique du VI, VII, XII, XIII, 119, 194, 199, 200, 204, 207, 208, 209, 210, 1090, 1092, 1093, 1095, 1097, 1098, 1113, 1116, 1120, 1123-1126, 1128, 1132, 1134, 1136-1139, 1143, 1147, 1149, 1164, 1165-1168, 1170, 1177, 1178, 1181-1183, 1187, 1190-1195, 1205, 1206, 1210-1212, 1214-1218, 1222, 1224, 1225, 1227, 1228, 1231-

- 1236, 1242-1243, 1245-1247, 1249-1251, 1253, 1256, 1258, 1260-1262, 1266, 1268-1269, 1271-1280, 1282-1283, 1286-1288, 1291, 1300
- Sud-Est, Asie du VI, VII, XII-XIV, 42, 44, 50, 119, 124, 237, 506, 508-511, 513-516, 524-525, 529-530, 535, 537-538, 542-543, 607, 609-612, 614-615, 621, 622, 629, 631, 632, 633-636, 640, 646, 660-661, 665, 667-668, 670, 672-674, 676-680, 696, 698, 702, 703, 712, 714-716, 719, 722, 727, 729, 732-735, 968-971, 980, 983-989, 992-996, 1000, 1003, 1005, 1007, 1009, 1010, 1014-1020, 1030-1033, 1045, 1048, 1051, 1056, 1057, 1060, 1062, 1064, 1065
- Sud, Europe du XII, XIII, V, 14, 127-129, 156, 157, 160, 163, 217-219, 223, 224, 229, 231-232, 240-243, 279, 364, 366-369, 371, 373, 495, 798, 800-802, 805, 810, 815, 823-824, 826, 828-831, 833, 835-837, 839-840, 846-853, 855-858, 860-861, 863, 865, 870-871, 873, 877-878, 880, 883, 885, 887-888, 890-891, 893-895, 898-901, 905-907, 910-912, 915-917, 920-924, 926, 929-936, 938-939, 942, 944, 947, 950, 952-953, 955-956, 958, 961-963, 965, 1299
- Sud (Asie centrale), Mongols du 58,
- Sudas, roi de Bharata 685, 686
- Suède IV, VIII, XI, XII, 126, 156-158, 171, 801, 807, 907, 917, 918, 920, 923, 925, 929, 936, 938, 947, 952, 953, 955, 959, 961, 963
- Sukkalmah, dynastie 556-558, 562, 566, 1300
- Sulayman (Iran), chaînes de 608, 612, 624
- Sulimirski, T. 241, 245
- Sumbar (complexe archéologique de Bactriane-Margiane), cimetière de 566, 984
- Sumer 61, 87, 94, 99, 139, 147, 187, 204, 274, 279, 289, 431, 433, 448, 461, 462, 611, 638, 649
- Sumériens, liste des rois 425, 426, 553
- sumérienne, écriture 186, 196, 200, 203, 205, 261
- sumérienne, langues 202, 204, 425
- Suméro-Akkadiens, dictionnaires 468
- Sumipara, roi de Tuba, impression cylindriques III. 73
- Sundara, A. 677, 679, 693
- sura* (Inde péninsulaire), boisson 687
- Suraj, B. 627-628, 657, 693
- Surkotada (Indus) 613-614, 628-629, 634, 645-646, 649, 655, 660
- suraturelles, croyances 59
- Suse (Iran) 549, 550-553, 555
- Swadling, P. 1020, 1026,

Swat, culture du Post Indus de la vallée de 663-664, 683-684, 694

Swat (Iran), culture des sépultures 566, 665

syllabique (Grèce), écriture 105, 109, 113, 186, 190, 201, 204,

symboles VI, 11-12, 53, 89, 157, 184, 188, 194-199, 203, 208, 211, 247, 257, 265, 271, 274, 286, 438, 456-457, 469, 519-520, 643, 678, 704, 821, 855, 897, 903, 925-926, 933, 935, 945, 950-951, 954-955, 957-

961, 963-965, 972-973, 976, 1067, 1106-1107, 1155-1156, 1161-1163, 1166-1167, 1171-1172, 1288

Syrie II, VII, 18, 75, 82, 103-104, 106, 108-109, 115-116, 149, 154, 165, 174, 178, 207, 209, 219, 263, 279, 316, 339, 341, 361, 391, 395, 396, 401, 408, 426, 442, 451-453, 458, 460-462, 465, 467, 472-479, 481-483, 485-501, 504, 528, 543, 550, 553, 557, 1299

syro-palestinienne, coalition 487

T

- tabac 1151, 1193
- Tabon (Asie centrale), grotte de 1014-1016, 1024
- Taip I, complexe archéologique Bactriane-Margiane 981
- Taïwan 714, 992, 1010-1012, 1015-1016, 1023-1025
- Talamanca (Amérique), phase de 1095
- Talayots (îles Baléares), culture des 834-835
- Tall-i Malyan (Anshan), murs de 550-551, 554, 560
- Taluqan (Afghanistan), bassin de 575
- Tanshishan (Chine), culture de 714, 716
- Tanzanie 199, 761-762, 783
- Taosi (Chine), site de X, 698-702
- Tapenkeng (Taïwan), culture de 1012, 1024
- Tarague (Guam), site de 1022
- Tarakai Qila, bassin de Bannu 625, 628
- Tarble, K. 1192, 1204
- tardif, géométrique III. 57, 58
- Tarragó, M. 1283, 1294
- Tartusi, M. 1192, 1203
- Tasic, N. 858
- taureau (Égypte), palette au 303
- taureau (Grèce), peintures murales III. 49 IX
- taxes, Empire assyrien 179
- Taylor, W. 381, 390, 392
- Tazabagyab (Asie centrale), culture 984
- tazuru* (Afrique), monuments 755
- technolgie I, VII, 1, 52-54, 58, 67-69, 74, 103, 108, 119, 123-124, 131, 138, 166-167, 170, 369, 436, 578, 581, 594, 618, 667, 682, 721, 724, 729, 739, 766, 768, 771, 776, 779, 781-782, 809, 813, 815, 861, 883, 885-886, 962, 988, 1012, 1016, 1028, 1040, 1073, 1122, 1137, 1149, 1207, 1218, 1228, 1232, 1235, 1241, 1247, 1255, 1289
- tectonique, perturbation 405, 651
- Teglath-Phalasar III, roi d'Assyrie 150, 178, 462, 499, 565, 568,
- Tehuacan (Amérique du Nord), vallée de 1102
- telestai, propriétaires terriens 387
- Tell Abraq, péninsule arabique 560, 595, 605
- Tell Ahmar, lame de dague 74
- Tell Chuera (Syrie) 75
- Tell el-Amarna (Égypte) 340, 343
- Tell el Daba (Égypte) 14, 98, 337
- Tell Mardich (Syrie) 75
- Tello, J. C. 553, 1117, 1118, 1242, 1249, 1263, 1265,
- Tell Yarmouth (Palestine) 478
- tells, Balkans, Europe 846-848, 850-851

temples 44, 56, 79-80, 100-101, 104-106, 110, 113, 138, 140-141, 143, 146, 161, 177, 196, 259, 262, 263, 265, 269, 272-274, 279, 281-282, 288, 303-304, 306, 310-312, 315-317, 319, 334, 339-342, 345, 357, 359, 361, 380, 406-407, 429-434, 438-439, 455-457, 460, 466-469, 474-475, 477-479, 490, 501, 522, 525-526, 531-532, 534-536, 562-563, 594, 819, 821-823, 834, 838, 950, 987, 1094, 1110, 1153, 1173, 1233, 1236, 1238, 1241, 1243, 1247, 1248, 1254-1255, 1257, 1258-1259, 1261

temps I, VII, 39-40, 46-48, 55, 58, 61, 63, 68, 70, 77-78, 82, 94, 96-98, 135, 139, 141, 144-145, 147-150, 168-169, 172, 175, 193, 198, 204, 207, 211, 213-214, 219-220, 223, 226, 229, 234, 238, 279, 283, 285, 288-289, 293-294, 296, 303, 308, 311, 313, 317, 320, 324-325, 327, 330, 333, 336-337, 340, 344, 347-350, 352, 356, 358-361, 364, 383, 388-390, 392, 394-397, 431-432, 434, 441-442, 446, 448, 474, 476-478, 451-453, 455-456, 459-461, 463-464, 466, 468, 469, 488-490, 494, 496, 498, 500-501, 551, 553, 555-556, 559, 565-568, 585, 588, 596-597, 599-600, 602, 718, 726, 729-731, 734-735, 740-741, 743-744, 746, 748-749, 751, 755, 758-759, 762, 765-767, 769, 771-772, 775-777, 780, 787, 819-823,

828-829, 837, 840-844, 861, 863, 865-866, 873-874, 944-945, 951-952, 957-959, 962-964, 971, 975, 978-980, 984, 1031-1032, 1073, 1075-1078, 1083-1084, 1086, 1205, 1207-1208, 1212, 1217-1218, 1266, 1270-1271, 1282-1284, 1290-1291, 1295, 1297

Teopantecuanitlan (Mésio-Améri-que), site de 1169

Teotihuacán (Mexique), civilisa-tion de 137-138, 288, 1151, 1162

Tépé Hissar (Iran) 551-552, 554, 664, 679

Tépé Yahya (Iran) 69, 287, 440, 551-552, 554, 557, 560, 566, 618-619, 637-638

Tepti-ahar, roi de Suse et d'An-shan 561

Tequendama, période 1180

Terada, K. 1238, 1264-1265

terre cuite, Asie centrale 419

Terre de Punt (Afrique) V

terre, propriété de la 53, 731

textiles 44, 69, 79, 123, 125, 127-128, 178, 376, 438, 440, 544, 592, 595, 607, 638, 722, 805, 924, 956, 1184, 1230-1231, 1235, 1246-1247, 1259, 1261, 1284

thaï, langue 207, 210

Thapar, B. K. II, XIV, 607, 616, 626, 657, 659, 670-671, 680, 693

Thapar, R. 657

Thapli (Uttar Pradesh), culture de la céramique grise de 680

- Thapsos (Sicile), complexe de 831-832
- théâtre, tradition orale 248
- Thèbes (Égypte) IV, 13, 70, 73, 75, 79-80, 258-259, 266, 282-283, 299, 316-317, 319-320, 322, 336-338, 340, 343-344, 355, 368, 385, 390, 464
- Theocharis, D. R. 367-368, 381
- théocratique (Amérique), phase formative 68-69, 138, 1104, 1254
- Thermi (Lesbos) 70, 370-371, 379, 846
- Thiel, W. 496, 504
- Thieme, P. 229, 245
- Thinite (Égypte), période 301-302, 304, 309
- Thomsen, M. L. 204, 215
- Thoutmosis I^{er}, roi d'Égypte 338, 356
- Thoutmosis II, roi d'Égypte 338
- Thoutmosis III, roi d'Égypte 282, 339, 351, 356, 361
- Thoutmosis IV, roi d'Égypte 339
- Thracés, Troie 76, 542
- Thrane, H. III, XIV, 915
- Tibétains 210
- tibéto-birmane, famille 210
- tibéto-myanmar (Asie centrale), langues 992
- Tigre et Euphrate, vallées 451-452, 458, 461, 465
- Tikriti, W. 590, 605
- Tilemsi (Sahara), vallée de 749, 752
- Tillya Tépé (Afghanistan) 581
- Timashqi (Damas) 489
- Timna, installations métallurgiques 69
- Timna (péninsule arabe), tombeaux 600
- Timor (Asie du Sud-est), sites de 1016, 1017, 1024
- Tischler, J. 223
- tissage, invention du 43
- Tisza-Mures (Europe), établissements de 869
- Tiyi, reine d'Égypte 339, 356
- Tlapacoya (Amérique), art 1105-1106, 1157, 1162-1163, 1166, 1175
- Tlapacoya-Zohapilco (Més-Amérique), site de 1105
- Tlatilco (Amérique), art 1106
- Tocharian, langue 243
- Tochi (Indus), rivière 625
- Togolok (Margiane), phase 979, 980, 981, 982, 988, 991
- Toldense (Argentine), culture 1217, 1218
- Tolstoy, P. 1161
- tombales, pierres 196
- tombeaux V, 196, 281, 284, 304, 310, 315, 321, 361, 392, 395, 417, 420, 479, 519, 553, 564, 589, 590, 593, 594, 596, 598, 600, 783, 839, 894, 895, 896, 943, 944, 1051-1052, 1055
- tombes à charpente, culture (Europe de l'Est) V, 887-889
- tombes à puits (Europe centrale), culture des 862

- Tonga (Polynésie) 992, 1020, 1023
- topographie, Asie centrale 34, 363, 584, 841, 952, 968, 1028, 1073, 1234
- torres (Corse), culture 1071, 1078, 1079
- Tosi, M. 441, 449, 574, 583, 589, 592, 604-605, 638, 657
- totémisme, art rupestre 962
- tourbières (Europe du Nord), momies des 278, 794, 798, 898, 902, 937, 955, 1037
- tour de potier, Chine 369, 390, 513, 576, 701, 706-707, 711, 713, 1060
- tournesols, culture de 1137
- Toutankhamon, roi d'Égypte VIII, 46, 73, 75, 167, 283, 293, 340, 356
- Touthaliya IV, roi des Hittites IV, 517, 528, 536
- Toynbee, Sir Arnold 60, 192
- traîneaux 79, 156, 157, 311, 805, 814, 954
- traités 7, 39, 45, 90, 107, 267, 269, 319, 326, 469, 489, 499, 530, 614, 631, 966
- transition (Est de la France), groupes de 905
- transport 44, 79, 80, 124, 132, 153, 158, 160, 162-163, 311, 321, 377, 437, 440, 494, 497, 531, 597, 599, 615, 631, 813, 814, 818, 902, 975, 1210, 1243, 1286, 1295
- trappeurs, art rupestre scandinave 961, 962
- Treuil, R. 83, 377, 381, 384-387
- Trialeti (Caucase), culture 559
- Tribes and Temples* (Mésopotamie-Amérique) 1153
- Trigger, B. G. 329, 334, 346, 1142
- trilithes, Stonehenge (Royaume-Uni) III. 4
- Trinidad 1200
- Tripolje, affinité européenne 24
- troc, Europe 81, 85, 512, 1002
- Troie (Anatolie) 75
- Troie I (Anatolie) 70, 83, 506, 509, 523, 846
- Troie II (Anatolie) 70, 508, 509, 512, 515, 522-523
- Troie IIa (Anatolie) 514
- Troie III (Anatolie) 512, 516
- Troie IV (Anatolie) 70, 512, 516
- Troie VI (Anatolie) 388, 389, 513, 515, 523, 538-540, 851
- Troie VII (Anatolie) 389, 541
- Troie VIIb (Anatolie) 541, 857
- Troie VIII (Anatolie) 542
- Troie, cheval de 541
- Troie, guerre de 154, 411, 420, 1299
- trône, « tombeau royale » à Salamis (Chypre) IX
- troupeaux X, 10, 41, 44, 58, 102, 118-119, 123-124, 127, 270, 322, 331, 343, 351, 385, 435, 437, 438, 444, 472, 490, 495, 585, 587-589, 591, 597, 688, 729, 739, 741-744, 746, 748, 749, 752, 757-758, 760-763, 765, 769, 772-773, 776-777,

- 784, 797, 857, 951, 964, 981,
996, 1037, 1056, 1067, 1261,
1266, 1280, 1287, 1291
- Trundholm (Danemark) 278, 928,
946, 958
- Trziniec (Europe centrale), culture
868
- tshitolienne (Congo), tradition 767
- Tuck, J. A. 1125, 1132, 1142
- Tukulti-Ninurta I^{er}, roi d'Assyrie
146, 148, 168, 453, 454, 457,
470, 562
- tumulus V, 16, 21, 25-26, 29-32,
129-130, 242, 243, 260, 288,
330-332, 382, 391, 482, 544,
594, 646, 648, 798, 804, 816,
817, 822-823, 845, 849, 852,
854-856, 861, 863-865, 867,
871-874, 881, 895, 897-900,
905, 912-913, 916-917, 919-
930, 932-936, 943-944, 984,
1032, 1051, 1053, 1055, 1065-
1066, 1135, 1150, 1159, 1165,
1167, 1280, 1284
- Turbana (Amérique), période 1111,
1112
- Tureng Tépe (Iran) 559, 561, 566
- Turin, papyrus de 18, 96, 115,
301, 336, 605
- Turner, C. G. 994, 1027
- Turrialba (Costa Rica), site de
1111, 1187
- Tutiscayno (Amériques), cultures
1097, 1115, 1194
- Tylecote, R. F. 72, 83, 818
- Tyre (Syrie-Palestine) 503

U

Ugarit (Syrie) 74-75, 115, 176,
262, 287, 419, 472, 479-480,
489-492, 502

Ulf, C. 404, 415

Ulu Burun, épave d' 154, 163,
501, 546

Umbú (Brésil), culture 1213, 1215

Umm an-Nar (péninsule arabique),
culture 590, 592-593, 605, 637

UNESCO, haut barrage d' Assouan
327

Unetice, culture 867-868, 921

Untash-Napirisha, roi d'Élam 454,
562

upanishadique (Inde), pensée 260

Upanisad 269

Urabarriu 1116

urbaine, civilisation 136-137,
187, 476, 478, 482, 609, 837,
977, 989

urbanisation 100, 105, 113, 138,
152, 379, 618, 683

urnes (Europe), cultures des champs
d' 873

Urtak 464, 567

Uruguay, rivière 1216

V

- Vadetskaya, E. B. 1068
- Vakhsh (Asie centrale), culture 985
- Valchitran, trésor en or de 851
- Valdivia, culture 1178, 1183, 1204, 1224-1225, 1239, 1258
- Vallée des Rois (Égypte) 282, 341
- Vallée de Mexico (Mésio-Amérique) 1104-1107, 1093-1095, 1114, 1166
- vallée d'Oaxaca (Mésio-Amérique) 19, 26-29, 123, 1105, 1146-1147, 1150, 1160, VII
- vallée de la Sarasvati, culture de poterie peinte en gris 680
- van Beek, G. 605
- Vanden Berghe, L. 564
- Vandersleyen C. 363
- Vansina, J. 787, 791
- Vapeio (Grèce) III. 45
- Las Varas (Venezuela), dépôts de coquilles de 1189, 1190, 102, 1373
- Vargas, I. 1103, 1202, 1203
- Varna (Bulgarie) 71, 98, 810, 816
- vase en marbre, cycladique ancien (Grèce) VIII III. 39
- vases 13, 19, 21, 25-26, 72, 76, 78, 87, 127, 157, 273, 278, 286, 288, 305, 309, 314, 330, 352, 354, 369, 371, 374-375, 379, 381, 383, 386, 389, 391-393, 395, 402, 405-406, 416, 440, 456, 479, 484, 510-511, 513, 516, 518-519, 526-527, 535, 544, 553, 574, 576, 578, 590, 593-594, 598, 622, 633, 636-637, 646, 664-665, 669-672, 683, 697-698, 700-701, 703-704, 707-708, 710-714, 716, 721-722, 724-725, 727, 729, 731, 733-735, 778, 781, 804-805, 809, 811, 815, 826-827, 831, 846, 848-849, 851-856, 866, 895-896, 898-899, 908-909, 954, 971, 976, 981, 999-1000, 1002, 1004, 1014, 1019, 1020-1022, 1034, 1045-1048, 1051, 1053-1054, 1057, 1059-1062, 1066, 1113-1115, 1136-1137, 1162-1163, 1185, 1232, 1240
- vassalité, Égypte 176
- Vatin (Banat), culture de 849, 850
- Vats, M. S. 192, 658, 694
- védique (Inde péninsulaire), littérature 269, 684, 685, 689
- Vegas (Amérique du Sud), chasseurs cueilleurs 1178
- végétation (Europe), évolution de la 794
- véhicules 125, 127, 129-130, 156, 158-159, 162, 222, 231, 237, 239, 242-243, 531, 721, 745, 781, 814
- Veloz Maggiolo, M. 1204, 1103
- Venezuela 123, 1096, 1097, 1102-1103, 1113, 1187-1192, 1195-1197, 1199-1203, 1222, XIII
- Venise 35, 794
- La Venta (golfe du Mexique) 1094, 1165-1166

- Vénus, culture de Valdivia 1113
- Vercoutter, J. 332, 334, 356, 363
- Vernus, P. 303, 334
- verre (Europe), perles de 562, 682, 814-815, 932
- verre, culture de la céramique grise à décor peint, technologie du 682
- verre (Égypte, XVIII^e-XIX^e dynasties), fabrication du 497
- vêtements VI, 6-8, 12, 128, 231, 321, 330, 354, 396, 402, 438, 452, 468, 524, 531, 537, 689, 744, 769, 782, 798, 805, 825, 873, 905, 927, 931, 933, 937, 950, 1054, 1059, 1091, 1109
- Vickery, K. D. 1137, 1142
- Victoire de Naram-Sin, stèle de la III. 64 454, 562
- Viêt Nam (Asie du Sud-Est) 993
- Vieux Cuivre, culture du 1126
- vieux persan 205
- vieux prussien 217
- Vieyra, M. 461, 471
- villages 21, 26-28, 43-44, 82, 101, 103, 106, 108-109, 122-123, 129-130, 136, 138, 175, 209, 230, 288, 315, 330, 354, 368, 426, 441, 454, 460, 477, 489, 499-500, 552, 571, 573, 575-576, 594, 600, 612, 614, 617-619, 652, 659, 666, 685, 699, 705-706, 709-710, 745, 756, 759, 802-803, 832, 835, 840, 860, 867, 869, 896, 881-882, 887, 890, 901, 903, 969, 977, 980-981, 997, 1030, 1032, 1034-1037, 1052, 1055, 1059, 1091, 1093-1095, 1097, 1134, 1148, 1152, 1161-1162, 1183, 1193, 1211, 1223-1225, 1227, 1230, 1233, 1237, 1243, 1269, 1280, 1287-1300
- Villard, P. I, XIV, 165
- villes, complexe archéologique Bactriane-Margiane 610, 980, 981, 982, 983, 986
- Vinette, période archaïque, céramique de 1137
- Vinkovci (Europe), culture 849
- Vishnu, mitre de 616, 635, 658
- Vistule (Europe centrale), bassin de la 866
- Vlachos, G. 404, 415
- voile, invention de la 44, 154, 155, 372
- Vogt, B. 593, 595, 605
- volcanique (Micronésie), poterie en grès trempé 1022
- Volga-Oural (âge du bronze tardif, Europe de l'Est), centres du 885
- Volkov, V. V. 1063, 1066, 1068
- voyage 10, 311, 314, 316, 318, 371, 494, 496, 958
- Voznesenovkoe (Sibérie), culture 1049
- Vucedol (Europe), culture 846, 863

W

- Wadi el Barramiya, gravures rupestres de X, 746, 790
- Wadi Hammamat, expédition des esclaves 82
- Wadi Suq (péninsule arabe), période de 592-593
- Waetzoldt, H. 438
- Wagner, E. 1192
- wagon, Arménie 132
- Walsh, G. L. 1080, 1087
- Walter, H. XIII, 368, 381
- Waniek (Mélanésie) 1019
- Wapanucket (Amérique du Nord), site de 1134, 1141
- Warren, P. 374-375
- Webb, W. S. 1132, 1135
- Wedel, W. R. 1129
- Weisgerber, G. 597, 637
- Welch, D. 1009
- Wenamoun (Unamum), conte égyptien des aventures de 496
- Wen Wang, conte de l'Ouest 725, 727
- Wessex (Royaume-Uni), culture de 804, 815-816, 896, 897-898, 912
- West Indies, production de nourriture 1199, 1202
- Wheeler, M. 46, 558, 616, 619, 630, 635, 640-641, 646, 648-650, 653, 655-658
- Wheeler, Sir Mortimer 653, 655-658
- White, J. P. 1020, 1072
- Whitehouse, D. 581
- Whitelam, K. 495
- Wietenberg (bassin des Carpates), culture de 867-868
- Wilhelm, G. 486
- Willandra (New South Wales), lacs de 1070
- Wiley, G. 138, 1096, 1111, 1185
- Wiley, G. R. 138, 1096, 1111, 1185
- Wilson, J. A. 343
- Winnett, F. 602
- Winter, M. 1090, 1150
- Winters, H. D. 1128, 1134
- Wisconsin (Amérique du Nord), période glaciaire de 191, 256, 1091, 1122, 1126-1127, 1129
- Wissmann, H. von 599
- woodland* (Amérique du Nord), culture 1140, 1092
- Wooley, Sir Leonard 53, 479
- Wright, J. V. 1142
- Wright, R. II, XIV, 422-423, 580, 583, 1087
- Wu Ding, roi de Shang 292, 721, 733
- Wu Wang, dynastie Zhou 725-727, 730-731, 734
- Wucheng, période de Shang et Zhou occidentale 734
- Wurm, S. A. I, XIV, 193, 207, 210-211, 215

X

Xia (Chine), dynastie 288, 704-705, 717-718, 735

Xiajiadian (Chine), culture 715, 733

Xibeigang, dynastie Shang, aire funéraire de 720

Xibo (Chine) 718

Xingan (Chine), sépulture de 735

Xinjiang (Chine) 714, 722, 1052, 1065

Xinle (Chine), culture 714

Y

- Yadin, Y. 484
- Yahvé 247, 249, 260, 267-268, 274, 293, 500
- Yamnaya (Europe de l'Est), culture 241, 882, 883, 884, 885, 887, 892
- Yangi Kala (Asie centrale), sites funéraires de 980
- Yangzi Jiang (Chine) 696, 704, 712-714, 716, 729, 735
- Yangshao (vallée du Huang He), culture 695-698, 705, 708-709, 716
- Yayoi (Japon), culture 1032-1033, 1035, 1041
- Yaz (Asie centrale), culture 560, 564, 566, 568, 581, 988, 989
- Yen, D. E. 998, 1004, 1027
- Yin (Chine), ruines de V, X, 273, 703, 704, 711, 718-725, 730
- Ymyyakhtaakhskaya (Sibérie), culture de 1047
- Yuan-shan (Asie du Sud-est), culture 1012
- Yueshi (Chine), culture 708
- yougoslave, âge du bronze, incursions dans le bassin du Danube 846, 849-850, 853
- Yukon (Amérique du Nord) 1120
- Yule, P. 376, 381
- Yukimun (Corée), poterie 1028

Z

- Zacatenco (Mésio-Amérique), site de 1161-1162
- Zaehner, R. C. 986, 991
- Zagarell, A. 436, 449
- Zagros, Iran 165-166, 178, 450, 461-463, 550-551, 553, 557, 560, 563, 568,
- Zaisanovka (Asie du Nord), culture de 1050
- Zalavrug (Fédération de Russie) 156, 279, 801, 962
- Zapotèques, Oaxaca, Mésio-Amérique 1151
- Zarif Kuruna (vallée de Peshawar) 665
- Zarins, J. 494, 504, 585, 588, 590, 606
- Zegarra, J. 1263
- Zeidler, J. A. 1200, 1225, 1265
- Zeravshan (Asie centrale), âge du bronze des steppes, cimetière de 985, 989
- Zevallos Menendez, C. 1204
- Zhao Wang, roi de Zhou 733
- Zhimin, A. XII, 695, 717
- Zhou, dynastie V, X, XIV, 110, 113, 125, 273, 288, 695, 701, 712, 716, 718, 725-735, 1300
- Ziegler, C. XIV, 294, 298
- ziggourat IX, 79, 284, 430, 456, 562, 978
- Zimbabwe (Afrique) 354, 767
- Zimmermann, J. L. 406, 415
- Zipacón (Bogotá), site de 1113
- Zlata, V. 1276, 1294
- Zoba (États araméens) 498
- zoolithes, sud du Brésil 1210, 1211
- Zarathushtra, Iran 114, 269, 274
- Zuckerman, S. 679, 694
- Zuto Brdo Grla Mare (Europe), culture 853
- Zvelebil, K. 239-241, 245
- Zvelebil, M. 245



Opérateur principal de l'Organisation internationale de la Francophonie, **l'Agence intergouvernementale de la Francophonie** regroupe 49 États et gouvernements, répartis sur les cinq continents, rassemblés autour du partage d'une langue commune : le français. Avec les six autres pays qui participent aux Sommets de la Francophonie, ce sont au total 55 États et gouvernements qui constituent la communauté francophone, soit un pays sur quatre dans le monde regroupant plus d'un demi milliard de personnes. Parmi eux, 170 millions font un usage plus ou moins intensif du français dans leur vie de tous les jours.

Fondée en 1970, avec pour devise : **égalité, complémentarité, solidarité**, l'Agence de la Francophonie mène des actions de coopération multilatérale dans de nombreux domaines : éducation et formation, culture et multimédia, nouvelles technologies de l'information et de la communication, coopération juridique et judiciaire, droits de l'Homme et démocratie, développement et solidarité économiques, énergie et environnement.

49 membres :

Albanie, Bénin, Bulgarie, Burkina Faso, Burundi, Cambodge, Cameroun, Canada, Canada-Nouveau Brunswick, Canada-Québec, Cap-Vert, Centrafrique, Communauté française de Belgique, Comores, Congo, R.D. Congo, Côte-d'Ivoire, Djibouti, Dominique, Égypte, France, Gabon, Guinée, Guinée-Bissau, Guinée-équatoriale, Haïti, Laos, Liban, Luxembourg, Madagascar, Mali, Maroc, Mauricie, Mauritanie, Moldavie, Monaco, Niger, Roumanie, Rwanda, Sainte-Lucie, São Tomé et Príncipe, Sénégal, Seychelles, Suisse, Tchad, Tunisie, Vanuatu, Viêt-nam.

Par ailleurs, la Macédoine et le Royaume de Belgique sont membres du Sommet de la Francophonie. La Lituanie, la Pologne, la République Tchèque et la Slovaquie sont observateurs.

UNITÉS HORS SIÈGE

► Institut francophone des nouvelles technologies de l'information et de la formation
15-16, quai Louis XVIII - 33000 Bordeaux (France)
Tél : (33) 5 56 01 59 00 - Télécopie : (33) 5 56 51 78 20
<http://intif.francophonie.org>

► Institut de l'Énergie et de l'Environnement de la Francophonie
56 rue St-Pierre - Québec G1K 4A1 (Canada)
Tél : (1) 418 692 5727 - Télécopie : (1) 418 692 5644
<http://iepf.org>

► Bureau régional de l'Afrique de l'Ouest
BP 7223 - Lomé - (Togo)
Tél : (228) 216350 - Télécopie : (228) 218116

► Bureau régional de l'Afrique Centrale
BP 8075 - Libreville (Gabon)
Tél : (241) 739561 - Télécopie : (241) 739558

► Bureau régional de l'Asie-Pacifique
1, rue Trinh Hoai Duc - Hanoi (Vietnam)
Tél : (84) 4 733 63 11/13 - Télécopie : (84) 4 733 63 10



Illustration 1 Assyrie, 721-705 av. J.-C. : palais de Sargon II à Khursabad. Décoration de la cour VIII : transport des madriers de cèdre. Gypsum ; h. 4 m. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 2 Trésor d'outils et bijoux, âge du bronze récent. Jászkarajenő (département de Pest, Hongrie) (d'après Kovács, 1977)

Illustration 3 Débris d'une fonderie de bronze à Fort-Harrouard, (Eure-et-Loir, France) ; 1300-1000 av. J.-C. De haut à gauche : moules de terre cuite pour épingles et fer de lance ; moule de craie pour bague, tête de hache et enclume ; tuyère en terre cuite ; fragments de crucible et fer de lances. (Courtoisie du Musée des Antiquités Nationales, Saint Germain-en-Laye, France ; photo D. Vigears.)





Illustration 4 Stonehenge : trilithes, Royaume-Uni (Photo J.-P. Mohen)



Illustration 5 Stonehenge : vue du nord-est, Royaume-Uni (Photo J.-P. Mohen)



Illustration 6 Bas-relief peint de Nefertari représentant une table pour des objets funéraires (Égypte, 2700 av. J.-C.). La scène contient de nombreux signes égyptiens du système numéral hiéroglyphique : en bas à droite, le hiéroglyphe pour le chiffre 1 000 est représenté quatre fois. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 7 Le cubit (525 millimètres.), ancienne mesure égyptienne de longueur. (Courtoisie du Museo Egizio, Turin, Italie)



Illustration 8 Scribes égyptiens établissant des comptes pour un site funéraire. Mastaba d'Akhetotep, V^e dynastie du royaume ancien 2450-2290 av. J.-C. (Courtoisie musée du Louvre, Paris, France; photo R.M.N.).



Illustration 9 Récolte des arbres en Mésopotamie : relief provenant du palais du roi assyrien Sennachérib, représentant des captifs babyloniens et leurs gardiens passant le long du bord d'une rivière avec des palmiers.



Illustration 10 Fortification de l'Empire hittite, 1450-1200 av. J.-C. (Photo E. Akurgal)



Illustration 11 Statue assise de Goudéa, vers 2150 av. J.-C. Diorite vert foncé ; 45 × 22 centimètres. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 12 Site de Vitlyke I près de Tanum en Bohuslän (Suède). Gravure rupestre poinçonnée représentant des bateaux de l'âge du bronze. (Photo Eric Coquenguiot)



Illustration 13 Armure en bronze de Marne (France) ; VIII^e-VII^e siècles av. J.-C. (Courtoisie du Musée des Antiquités Nationales, Saint Germain-en-Laye, France)



Illustration 14 Détail du Livre des Morts de Nebqed (Égypte), vers 1320 av. J.-C., peint sur papyrus, l. 15 cm. Nebqed suivi de sa mère et son épouse. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France : photo R.M.N.)



Illustration 15 Statue menhir, mas d'Azaïs, Montlaur, Aveyron (France). Fin du III^e millénaire av. J.-C. (Courtoisie du Musée des Antiquités Nationales, Saint Germain-en-Laye, France)



Illustration 16 Dessin rupestre dans la Magnificent Gallery, Laura, Cape Town Peninsula, North Queensland (Australie). La figure plus grande que nature d'un personnage blanc porte un « pendentif d'amour » et il est considéré comme provenant d'un rite magique de l'amour. La frêle figure sombre derrière est la figure spirituelle ou Quinkan. (Photo J. Flood)



Illustration 17 La pyramide de Guizèh (Égypte) (Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 18 Portrait sur roche volcanique d'Amenemhat III, roi d'Égypte 1842-1797 av. J.-C. (Courtoisie du Fitzwilliam Museum, Cambridge, Royaume-Uni)



Illustration 19 Scribe égyptien assis en tailleur, chaux peinte. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 20 Statuette assise en albâtre d'Abikhil, surintendant du temple à Mari, vers 2800-2685 av. J.-C. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 21 Stèle de Djedkhonouiou-fankh, vers 1000-900 av. J.-C. Bois peint, h. 29,4 cm. Musicien d'Amon, accompagné de la harpe, chante un hymne de louange du dieu Horakthi. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 22 Palette de Narmer, ardoise. (Courtoisie Egyptian Museum, Caire, Égypte)



Illustration 23 Détail du Livre des Morts de Nebqed (Égypte), vers 1320 av. J.-C. Papyrus peint, l. 13 centimètres. Formule illustrée pour se transformer en un héron ou phénix. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 24 Collier du Royaume moyen trouvé à Illahoun (Égypte) (Courtoisie Egyptian Museum, Caire, Égypte)



Illustration 25 Modèles de soldats de la XI^e dynastie, trouvé à Asyût. Tombeau de Myshty à Asyût. (Courtoisie Egyptian Museum, Caire, Égypte)



Illustration 26 Culture du groupe A, Nubie. (Photo de l'Expédition scandinave conjointe)



Illustration 27 Forteresse de Bouhen, Nubie. (Photo Rex Keating)



Illustration 28 Le roi Hor, XIII^e dynastie. (Courtoisie Egyptian Museum, Caire, Égypte)



Illustration 29 Statue de Thouthmosis III. (Courtoisie Egyptian Museum, Cairo, Égypte)



Illustration 30 Le célèbre scribe et architecte Amenhotep, fils de Hapu, XVIII^e dynastie. (Courtoisie Egyptian Museum, Caire, Égypte)

Illustration 31 Chapelle dorée provenant du trésor de Toutankhamon (Courtoisie Egyptian Museum, Caire, Égypte)



Illustration 32 Repose-tête en albâtre provenant du trésor de Toutankhamon (Courtoisie Egyptian Museum, Caire, Égypte)



Illustration 33 Grand Temple, Abou Simbel, Égypte (Photo G. Mokhtar)

Illustration 34
Temple de Ouadi es Seboua, Nubie
(Photo G. Mokhtar)



Illustration 35 Ramsès II couronné par Horus et Set, Abou Simbel, petit temple (Courtoisie du Centre of Documentation and Studies on Ancient Egypt, Cairo, Égypte)



Illustration 36 Statue de Ramsès V offrant un naos (Courtoisie Egyptian Museum, Cairo, Égypte)



Illustration 37 Figurine en marbre d'un joueur de harpe, cycladique ancien; h. 0,225 m. (Courtoisie du Musée Archéologique National, Athènes, Grèce)



Illustration 38 Statue en marbre d'une figure féminine, cycladique ancien; h. 1,52 m. (Courtoisie du Musée d'Archéologie Nationale, Athènes, Grèce)



Illustration 39 Vase en marbre, cycladique ancien. (Courtoisie du Musée d'Archéologie Nationale, Athènes, Grèce)



Illustration 40 Récipient en terre cuite (pyxis) peint avec des décorations linéaires, cycladique ancien; h. 0,72 m. (Courtoisie du Musée d'archéologie nationale, Athènes, Grèce)



Illustration 41 Le disque de Phaistos avec des écritures hiéroglyphiques. (Courtoisie du Musée archéologique de Héraklion, Grèce)



Illustration 42 Tablette en terre cuite avec des inscriptions en écriture linéaire A. (Courtoisie du Musée archéologique de Héraklion, Grèce)



Illustration 43 Peinture murale représentant une femme provenant de Mycènes. (Courtoisie du Musée d'archéologie nationale, Athènes, Grèce)



Illustration 44 Masque funéraire doré provenant de Mycènes. (Courtoisie du Musée d'archéologie nationale, Athènes, Grèce)



Illustration 45 Coupe dorée provenant de Vapeio représentant une scène de chasse au taureau (Courtoisie du Musée d'archéologie nationale, Athènes, Grèce).

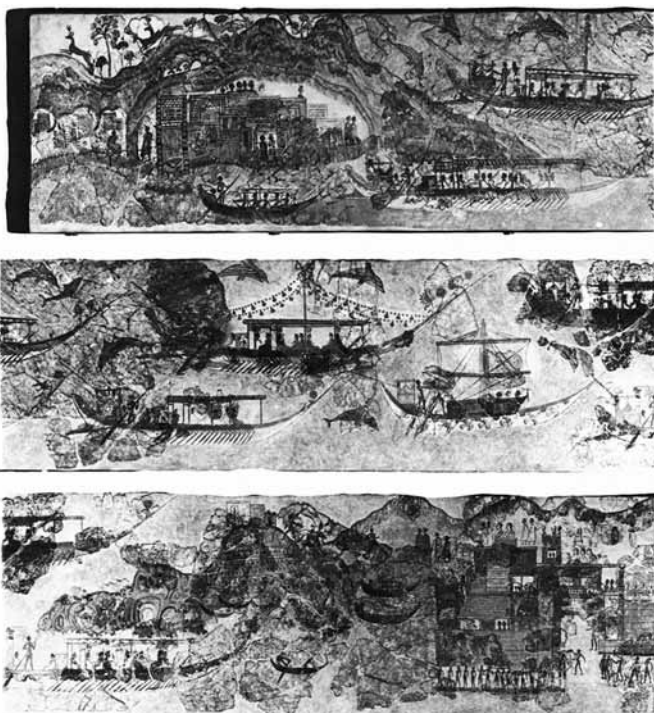


Illustration 46 Peinture murale d'une flottille provenant de Théra. (Courtoisie du Musée d'archéologie nationale, Athènes, Grèce)



Illustration 47 Jarre en terre cuite avec des décorations peintes représentant des hirondelles, cycladique moyen. (Courtoisie du Musée d'archéologie nationale, Athènes, Grèce)



Illustration 48 Jarre en terre cuite avec des fleurs en relief du minoen moyen. (Courtoisie du Musée archéologique de Héraklion, Grèce)

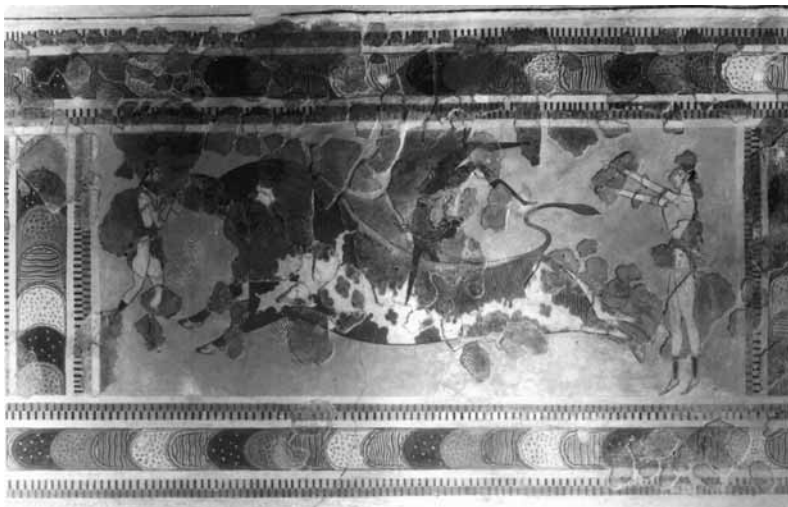


Illustration 49 Peinture murale représentant une scène de saut avec taureau. (Courtoisie du Musée archéologique de Héraklion, Grèce)



Illustration 50 Statuette en faïence de la « Déesse-serpente », minoen tardif. (Courtoisie du Musée Archéologique de Héraklion, Grèce)



Illustration 51 Récipient rituel en forme de tête de taureau, minoen tardif. (Courtoisie du Musée archéologique de Héraklion, Grèce)



Illustration 52 Récipient en cristal de roche, minoen tardif. (Courtoisie du Musée archéologique de Héraklion, Grèce)



Illustration 54 Statuette en ivoire du géométrique moyen, adaptation grecque du prototype oriental d'Astarté, h. 0,24 m. (Courtoisie de l'Institut archéologique allemand, Athènes, Grèce)



Illustration 55 Vase du géométrique tardif provenant de Dipylon représentant une procession funéraire, c. 740 av. J.-C. ; h. 1,23 m., manufacture athénienne. (Courtoisie de l'Institut archéologique allemand, Athènes, Grèce)



Illustration 53 Vase du géométrique moyen provenant de Kerameikos (Grèce) ; h. 0,515 m. (Courtoisie de l'Institut archéologique allemand, Athènes, Grèce)



Illustration 56 Cheval de bronze trouvé à Olympie, h. 0,85 m ; manufacture d'Argive. (Courtoisie de l'Institut archéologique allemand, Athènes, Grèce)



Illustration 57 Statuette de bronze du géométrique tardif provenant d'Olympie, h. 0,15 m. (Courtoisie de l'Institut archéologique allemand, Athènes, Grèce)



Illustration 59 Idole tabulaire, matière lustrée rouge, fin du III^e millénaire, Chypre. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France)



Illustration 58 Statuette de bronze du géométrique tardif trouvée à Olympie, h. 0,144 m ; manufacture d'Argive. (Courtoisie de l'Institut archéologique allemand, Athènes, Grèce)



Illustration 60 Groupe de figurines en terre cuite autour d'une fontaine, en train de laver ? de faire du pain ? ou une cérémonie rituelle ? Âge du bronze moyen, Chypre. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France)



Illustration 62 Trône en ivoire provenant du « Tombeau royal » de Salamis, fin du VIII^e siècle av. J.-C., Chypre. (Courtoisie du musée de Chypre, Nicosie)



Illustration 61 Statue de bronze d'Enkomi représentant un dieu armé sur un socle en forme de lingot de cuivre, XXI^e siècle av. J.-C., Chypre. (Courtoisie du musée de Chypre, Nicosie)



Illustration 63 Tête de bronze provenant de Ninive représentant probablement Naram-Sin plutôt que Sargon. Musée de Bagdad, Irak. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Muchic, Allemagne)



Illustration 64 « Stèle de la Victoire » en grès de Naram-Sin, 2254-2218 av. J.-C., roi de l'Empire akkadien et petit-fils de Sargon, h. 2 mètres. Découverte à Suse, la stèle représente Naram-Sin debout au dessus des ennemis vaincus. Musée du Louvre, Paris, France. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 65 Photographie aérienne de la ville sumérienne d'Our. La ziggourat du dieu de la lune Nana se trouve en premier plan. (Photo G. Gerster)



Illustration 66 La ziggourat du dieu de la lune Nana. Construit par Our-Nammou, roi d'Our, c. 2095 av. J.-C. (Photo Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 67 Statuette en gypse d'un homme tenant un goblet provenant du temple d'Abu à Eshnunna, vers 2900 av. J.-C. (Photo Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 68 Sceau cylindrique akkadien représentant une procession pour présenter des offrandes à une divinité. (Photo C. C. Lamberg-Karlovsky)

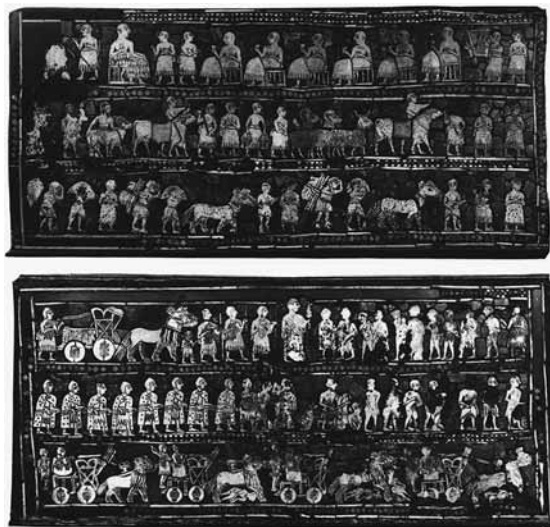


Illustration 69 L'« Étendard d'Our » du cimetière royal d'Our, c. 2685 av. J.-C. Mosaïque en nacre, lapis-lazuli et cornaline, matières qui devaient être importées en Mésopotamie, h. 0,20 m. L'image en haut représente probablement le « côté de la paix » et l'image en bas le « côté de la guerre ». British Museum, Londres, Royaume-Uni (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich Allemagne)

Illustration 70 Le dieu-soleil Shamash (assis) présentant la « loi de la terre » à Hammourabi (1792-1750 av. J.-C.). Musée du Louvre, Paris, France. (Photo C. C. Lamberg-Karlovsky)



Illustration 71 Ebla (Tell Mardikh) : fontaine rituelle en pierre du temple D. Des bassins compartimentés offrent une documentation précieuse sur la sculpture du nord de la Syrie dès le début du II^e millénaire. La surface externe est décorée de bas-reliefs avec des sujets mythologiques ou religieux : un banquet rituel en présence du roi et la reine, une procession pacifique d'animaux à cornes, un héros nu avec une tête de lion en train d'assujettir deux lions. On a trouvé des parallèles entre les bas-reliefs et l'iconographie des sceaux cappadociens datant de la période des postes de commerce assyriens. Grès, XIX^e siècle av. J.-C. : 64 × 117 × 70 cm. (Courtoisie du musée d'Alep, Syrie)

Illustration 72 Sceau cylindrique syrien monté en or. La figure gravée, avec une cartouche portant le nom du propriétaire, montre une réunion entre les représentants de deux générations de dieux syriens : Baal, le jeune et impétueux dieu des orages, s'adresse à une figure plus passive tenant des vases déversant de l'eau. Ces attributs, qui montrent le dieu de l'eau, le sage Ea, en Mésopotamie, semble se référer dans le contexte syrien au dieu El, père des dieux de la mythologie ugaritique. Hématite et or, XVIII^e siècle av. J.-C. ; 4,2 × 1 cm. (Courtoisie du Musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 73 Impression d'un cylindre de Sumirapa, roi de Tuba. Dans un long cartouche, le roi jure sa dévotion au dieu des orages Adad (Addu), le dieu de la lune Sin et Ish-tar, la déesse de l'amour et de la guerre. Il est montré au centre, portant une tiare

et un long habit orné de fourrures, prêtant hommage à la « grande déesse syrienne ». On peut discerner clairement l'influence égyptienne dans le grand disque solaire ailé, figure rappelant Horus, le protecteur égyptien de la royauté, et le signe de la vie porté par le roi. XVII^e siècle av. J.-C. ; h : 4 cm. (Courtoisie du Musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 74 Impression d'un sceau cylindrique syrien : scène d'hommage payé à la « grande déesse syrienne », qui semble avoir des liens étroits avec la monarchie. Addu (Baal) ouvre la procession, brandissant ses armes et tenant un taureau en laisse. Il est suivi d'une déesse dont les gestes laissant entrevoir ses parties intimes montrent qu'il s'agit de la personnification féminine, prête au mariage, gage de fécondité et fertilité. Le dieu armé qui ferme la procession est une figure moins commune, probablement Reshef, seigneur du monde souterrain et maître des rois guerriers, comme son équivalent mésopotamien, Nergal. Circa. 1700 av. J.-C. : hématite ; 2,1 × 1 cm. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 75 Impression d'un sceau cylindrique syrien de la période Hyksos. Après la conquête de l'Égypte par Hyksos, les différents royaumes syriens adoptèrent plusieurs caractéristiques de la culture égyptienne, en les adaptant à leur propre goût. Le propriétaire de ce sceau par exemple, portant un couvre-chef et des habits égyptiens, est protégé par la figure familière avec tête de faucon de Horus, couronné du *pschent*. L'inscription en hiéroglyphes égyptiens correspond au nom du propriétaire et à la « formule de contentement ». 1700 av. J.-C. ; jaspe verte ; 2 × 1 cm. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 76 Pectoral de style égyptien provenant de Byblos. Décoré avec un faucon égyptien, cet objet précieux fait partie d'un équipement funéraire des tombeaux royaux des premiers siècles du II^e millénaire trouvés sur la cité côtière. Il s'agit probablement d'une copie des modèles égyptiens et non, comme dans le cas d'autres objets, d'un cadeau envoyé à Byblos (Gabal ou Gubla) par les pharaons du Moyen Empire. Travaux de feuilles d'or repoussées ; 10 × 20,5 cm. Liban. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)



Illustration 78 Ugarit. Déesse assise de la fertilité, en ivoire, qui montre la maîtrise artistique des anciens Syriens et l'influence de l'art égéen sur le Levant. Syrie. (Photo Bildarchiv Preussischer Kulturbesitz, Berlin, Allemagne)



Illustration 77 Statuette en bronze, probablement de Qatna. Cette figure, sur un trône en habit royal orné de fourrures, porte une tiare ovoïde avec plusieurs rangées de cornes superposées. Il a été suggéré qu'il représente un dieu-roi ou une personnalité jouant le rôle de maître des divinités dans son royaume, dans ce cas Qatna, une des villes principales de la Syrie amorrite. 1800 av. J.-C. ; bronze : h. 17 cm. (Courtoisie du musée du Louvre, Paris, France ; photo R.M.N.)

Illustration 79 Sam'al/Zincirli. Relief de Kilamuwa, roi de Sam'al au nord de la Syrie, c. 850 av. J.-C., avec des inscriptions phéniciennes (Photo Bildarchi Preussischer Kulturbesitz, Berlin, Allemagne)



Illustration 80 Bannière rituelle en forme de cerf symbolisant la divinité féminine hittite, déesse du soleil Arinna, épouse du dieu des orages. Bronze incrusté d'argent, h. 52 centimètres. Style hatti, Turquie, 2100-1000 av. J.-C. Provenant d'Alaça Höyük. Musée de civilisation d'Anatolie, Ankara. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)

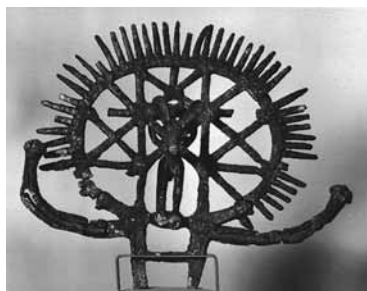


Illustration 81 Bannière rituelle représentant le cosmos. La figure du cerf, symbole de la divinité féminine hittite, sous la voûte céleste, est supportée par une paire de cornes de taureaux, attribut du dieu du temps hittite. Bronze, h. 23 centimètres. Style hatti, Turquie, 2100-2000 av. J.-C. Provenant d'Alaça Höyük. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo Hirmer Fotoarchiv., Munich, Allemagne)



Illustration 83 Idole double : feuille d'or ; h. 3,1 cm. Style hatti, Turquie, 2100-2000 av. J.-C. Provenant d'Alaça Höyük. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 82 Fermeture dorée traversée d'une aiguille. Or ; l. 13 cm. Style hatti, Turquie, 2100-2000 av. J.-C.. Provenant d'Alaça Höyük. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 84 Jarre. Or ; h. 15,3 cm. Style hatti, Turquie. Provenant d'Alaça Höyük. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 86 Statuette féminine hatti Turquie. Or et argent ; h. 24,4 cm. Style hatti, 2100-2000 av. J.-C. Provenant de Hasanoglan, près d'Ankara. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo E. Akurgal)



Illustration 85 Jarre et vue de sa base. Or ; h. 17,7 cm. Style hatti, Turquie. Provenant de Horoztepe. The Metropolitan Museum, New York. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 87 Jarre. Terre cuite avec engobe brun rougeâtre ; h. 39,8 cm. Style hittite des principautés hittites, Turquie, 1800 av. J.-C. Provenant de Kültepe. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 88 Jarre à bec. Terre cuite avec engobe brun rougeâtre ; h. 35,8 cm. Style hittite des principautés hittites, Turquie, 1700 av. J.-C. Provenant d'Alaça Höyük. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo Hirmer Fotoarchiv, Munich, Allemagne)



Illustration 89 Paire de récipients rituelles en forme de taureaux, représentant Serri et Hurri, les deux animaux sacrés de Tesup, le dieu du temps. Terre cuite avec engobe brun rougeâtre ; h. 90 centimètres. Style hittite impérial, Turquie, 1600 av. J.-C. Provenant de Boghaz-Köy. Musée de civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo E. Akurgal)



Illustration 90 Relief orthostatique des murailles de la cité d'Alaça Höyük. Roi et reine offrant une libation devant l'autel et un relief de taureau, symbole du dieu du temps. Basalte ; h. 126 centimètres. Style hittite impérial, Turquie, 1400 av. J.-C. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo E. Akurgal)



Illustration 91 Reliefs rupestres du sanctuaire ouvert hittite à Yazilikaya, Boghaz-Köy, Turquie. Basalte. Procession de douze dieux, sur le mur ouest de la salle en pierre B. Style hittite impérial, 1300 av. J.-C. (Photo E. Akurgal)



Illustration 92 La bordure d'un récipient rituel hittite en argent en forme de cerf, symbole de la déesse du soleil Arinna. La scène décrit une libation offerte probablement à Hepat. Style hittite impérial, Turquie, 1400-1300 av. J.-C. Trouvé en Anatolie centrale. (Photo E. Akurgal)



Illustration 93 La déesse Kupaba. Fragment d'un relief orthostatique. Basalte, h. 82 cm, provenant de Kargamis. Art néo-hittite, de style traditionnel, Turquie, 800 av. J.-C. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo E. Akurgal)



Illustration 94 Détail d'un relief orthostatique d'une chimère, figure hybride faite d'un lion et d'une figure humaine. Basalte. Art néo-hittite, de style traditionnel, Turquie, 800 av. J.-C. Provenant de Karkemish. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo E. Akurgal)



Illustration 95 Stèle tombale de Tarhunpiyas, provenant de Maras. Basalte. Art néo-hittite araméen, Turquie, environ 700 av. J.-C. Musée du Louvre, Paris, France. (Photo E. Akurgal)



Illustration 96 Relief d'une mère nourrissant son enfant appartenant à une série orthostatique dans le portail nord de Karatepe, près d'Adana. Basalte. Style néo-hittite phénicien, Turquie, environ 700 av. J.-C. (Photo E. Akurgal)



Illustration 97 Scène culturelle provenant d'un situle ourartéen. Argent. Style ourartéen, Turquie, 800 av. J.-C. (Photo E. Akurgal)



Illustration 98 Récipient phrygien en terre cuite. Style de transition, Turquie, vers 730 av. J.-C. Provenant d'Alisar. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo E. Akurgal)



Illustration 99 Vase phrygien en terre cuite. Style phrygien épanoui, Turquie, vers 700 av. J.-C. ; provenant de Gordion. Musée archéologique d'Istanbul. (Photo E. Akurgal)



Illustration 100 Fibule phrygienne en bronze. Style phrygien épanoui, Turquie, vers 700 av. J.-C. Provenant de Gordion. Musée des civilisations d'Anatolie, Ankara. (Photo E. Akurgal)



Illustration 101 Sceau en or représentant une déesse ailée et des lions provenant des tombeaux pillés de Bactriane, nord de l'Afghanistan. (Photo V. I. Sarianidi)



Illustration 102 Sceau cylindrique en pierre provenant des tombeaux pillés de Bactriane, nord de l'Afghanistan. (Photo V. I. Sarianidi)

Illustration 103 Art rupestre de Jubba (nord de l'Arabie saoudite) qui montre une file d'animaux suivant des personnages superposés de personnages plus grands, dont deux portant des chèvres. (Photo A. R. al-Ansary)



Illustration 104 Sceaux de type Dilmun, provenant de Failaka, Koweït. (Photo A. R. al-Ansary)



Illustration 105 Inscription lihyanite provenant de Hareibh, nord-ouest de l'Arabie saoudite. (Photo A. R. al-Ansary)

Illustration 106 Kalibangan : vue générale d'une voie excavée du nord au sud dans la ville basse, période II (Harappéen). (Photo B. K. Thapar)



Illustration 107 Kalibangan : sceau cylindrique et son impression, période II (Harappéen). (Courtoisie de Archeological Survey of India)



Illustration 108 Kalibangan : vue de près d'un tombeau montrant un squelette étendu et des ustensiles en terre cuite, période II (Harappéen). (Photo B. K. Thapar)



Illustration 109 Tombeau de grande dimension à Taosi, à Xianfen, province du Shanxi, Chine. (Photo An Zhimin)



Illustration 110 Poterie *gui* et *li* provenant de Keshengzhuang, à Chang'an, province du Shanxi, Chine). (Photo An Zhimin)

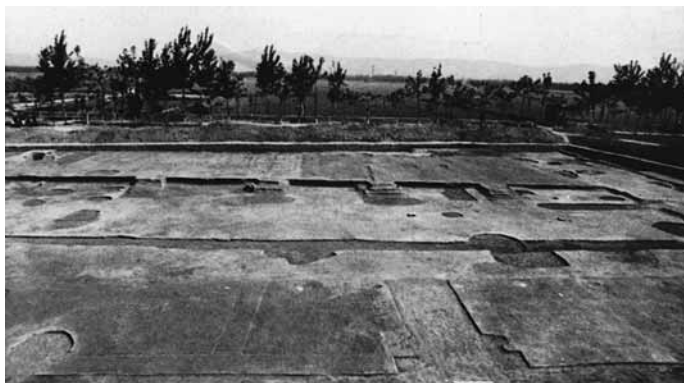


Illustration 111 Fondations du palais dans les ruines de la cité de Shang, à Yanshi, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 112 Vue aérienne des ruines de Yin près de la cité d'Anyang, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 113 Vase rituel en bronze des ruines de Yin près de la cité d'Anyang, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 114 Moule d'une vase en bronze (*fang-yi*) provenant des ruines de Yin, Chine ; h. 0,25 m. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 115 Figurine à genoux en jade provenant des ruines de Yin, près de la cité d'Anyang, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 116 Éléphants en jade provenant des ruines de Yin, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 117 Coupe en ivoire incrustée de turquoise provenant des ruines de Yin, près de la cité d'Anyang, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 118 Os servant d'oracle avec des inscriptions provenant des ruines de Yin, près de la cité d'Anyang, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 119 Hache de Yin en bronze représentant un masque humain, provenant de Yidu, province de Shandong, Chine ; h. 0,35 m. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 121 Masque animal en jade de l'ouest de Zhou, provenant de Chang'an, province de Shaanxi, Chine ; h. 0,52 cm. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 123 Dou en laque restaurée de l'ouest de Zhou. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 120 Vase zun (Chine) en forme de poulain, qui porte une inscription sur le roi Zhou assistant à une cérémonie de séparation des poulains de leur mères. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 122 Jarre en terre cuite émaillée, ouest de Zhou, provenant de la municipalité de Lyoyand, province de Honan, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 124 Reproduction d'une inscription dans un bassin (*shi giang pan*), dynastie Zhou de l'Ouest, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 125 Récipient de bronze de l'ouest de Zhou (Chine), provenant de Lintong, portant des inscriptions sur la conquête des Shang par Wu Wang. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 126 Poterie *li* avec des dessins peints après la cuisson ; culture Xiajiadian inférieure, Chine. (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)

Illustration 127 Grande figure humaine en bronze provenant du pays de Guanghan, province de Sichuan, Chine ; h. 2,60 (Courtoisie de l'Institut d'Archéologie, Académie chinoise des sciences sociales, Beijing)



Illustration 128 Vue dans les hauts plateaux d'Al haggag dans l'extrême sud de l'Algérie, montrant la localisation des peintures caractéristiques des cavernes. (Photo F. Soleilhavoup)



Illustration 129 Peinture rupestre des troupeaux et bergers, Sefar, Tassili. (Photo K. H. Srtiedter)



Illustration 130 Peinture rupestre à Arakoukan, Algérie. (Photo L. N. Viallet)



Illustration 131 Gravure rupestre représentant un bateau, des animaux et des personnages à Wadi el-Barramiya, ouest du désert d'Égypte. (Photo Gerald Fuchs)



Illustration 132 Maisons néolithiques de pierre à Dhar Tichitt, Mauritanie. (Photo Augustin Holl)

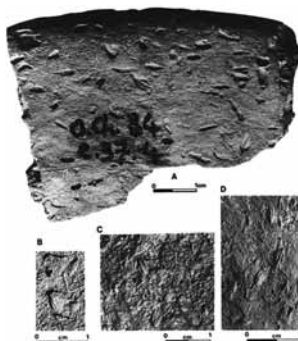


Illustration 133 Tessons et impressions de graines de céréales cultivées, Oued Chebbi, Mauritanie. (Photo Sylvie Amblard)



Illustration 134 Abris rocheux à Ele Bor, nord du Kenya. (Photo D. W. Phillipson)



Illustration 135 Bol en terre cuite de Nderit, provenant de la région centrale du Kenya. (Photo D. W. Phillipson)



Illustration 136 Peinture rupestre d'un élan et d'un chasseur dans la région du Transkei, Afrique du Sud. (Photo P. Vinnicombe : courtoisie de Natal University Press)



Illustration 137 Gravure rupestre d'une scène agricole : un personnage guidant une charrue tirée par deux chevaux et cinq personnages en train de bêcher, provenant de Badolina, Pistunsi, Val Camonica, 2000 av. J.-C. (Photo WARA, Centro Camuno di Studi Preistorici, Italie)



Illustration 138 Moule en pierre pour couler les manches des sceptres en bronze, provenant du village de Pobit Kamak, district de Razgrad, âge du bronze tardif. (Photo Hans Mayer)



Illustration 139 Chariot provenant de Duplijaya, République fédérale de Yougoslavie. (Courtoisie du Musée national, Belgrade)



Illustration 140 Idole provenant d'un cimetière crématoire à Korbovo, près de Kladovo, République fédérale de Yougoslavie. (Courtoisie du Musée national, Belgrade)



Illustration 141 Récipient à suspendre en terre cuite. La surface est décorée avec des gravures linéaires incrustées de grès : h. 13,5 cm ; orifice d. 9,2 cm ; base d. : 4 centimètres. Âge du bronze ancien, culture de Ngyrév, département de Szolnik, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)

Illustration 142 Récipient campaniforme, en terre cuite. La surface est décorée d'impressions en bandes alternées de surfaces lisses, qui produisent un effet très rythmé ; h. 10 centimètres ; orifice, d. 6 centimètres. Âge du bronze ancien, civilisation des cloches à bec (*bell-beaker*), Tököl, département de Pest, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)





Illustration 143 Récipient avec anse, en argile, d'une serpentine bordée d'encoches, des empreintes de doigts en spirale et de triangles gravés encerclant la base. H. 15,5 cm ; orifice d. 9,8 cm ; base d. 9 centimètres. Âge du bronze moyen, culture de Füzesabony, Megyaszó, département de Heves, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)



Illustration 144 Disque en os, probablement la base du manche d'un fouet. Une bande avec des encoches entoure cinq spirales entrelacées gravées. D. 5,2 cm, épaisseur : 0,4 cm. Âge du bronze moyen, culture de Füzesabony, département de Heves, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)



Illustration 146 Bracelet décoré de têtes de bœuf. Or couvert d'argent sur les bords extérieurs et incrustations triangulaires dans les têtes de bœuf. La surface extérieure est divisée par une série de bandes entaillées ; la surface intérieure porte un dessin à découpages. Diamètre extérieur 10,8 cm ; diamètre intérieur 6,9 cm ; poids 611,84 g. Origine inconnue, probablement Transylvanie. (D'après Kovács, 1977)



Illustration 145 Ornement discoïde en or. La surface, divisée en quatre parties, est couverte de dessins en relief. Le bord extérieur d'un des quartiers est décoré avec des oiseaux stylisés. D. 13 x 13,5 cm ; profondeur 2,4 cm ; poids 82,31 g. Âge du bronze moyen, Ottlaka, Graniceri, Roumanie. (D'après Kovács, 1977)

Illustration 147 Récipient avec un pied et quatre anses. Terre cuite, décorée de gravures linéaires et de zigzags, et de protubérances entourées de cercles gravés. H. 15 cm ; orifice d. 20,5 cm ; base d. 9,5 cm. Âge du bronze moyen, culture de Füzesabony, Tiszafüred-Majoroshalom, département de Szolnok, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)



Illustration 148 Corne en os gravée avec deux trous ronds pour l'embouchure et deux trous ronds, un en haut et un en bas, placés perpendiculairement aux premiers, pour attacher les brides. Décoré d'entailles et de cercles concentriques. L. 9 centimètres ; diamètre supérieur : 1,3 cm ; diamètre inférieur : 2 centimètres. Âge du bronze moyen, culture de Vamtya, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)



Illustration 149 Récipient avec une base en forme de pieds humains, en terre cuite. Les épaules et le corps sont décorés d'une série de petites protubérances et le reste de la surface de lignes incisées et de points. Le bord et les deux anses sont perforés pour pouvoir le suspendre. H. 10,5 cm ; orifice d. 9,5 cm. Âge du bronze moyen, culture de Vátya, Iváncsa, département de Fehér, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)



Illustration 150 Bracelet large en plaqué or. Dessins géométriques gravés avec deux spirales plates à chaque extrémité. L. 17,5 cm. : épaisseur 7,8 cm ; poids 161,92 g. Âge du bronze récent. Fait partie d'un trésor découvert à Bodrogkeresztur, département de Borsod-Abaúj-Zemplén, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)



Illustration 151 Chaîne en or. Seuls 81 des 86 maillons originaux, en forme d'arêtes, ont été retrouvés. D. 1,8 à 3,4 cm ; poids 328,08 g. Âge du bronze récent. Fait partie d'un trésor provenant de Szarvasz, Sarasau, Roumanie. (D'après Kovács, 1977)



Illustration 152 Pendentif en bronze coulé. La surface extérieure est à côtes, tandis que la surface inférieure est lisse. H. 12,4 cm : d. 14,8 cm. Âge du bronze récent. Kisterenye-Hárshegy, département de Nógrád, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)

Illustration 153 Urne en terre cuite. Le bord est décoré d'un dessin en forme de coquille. Un bandeau de lignes parallèles incisées encercle le col ; les épaules sont festonnées d'incisions partant des protubérances en forme de coquille entre les anses. H. 57 cm, orifice d. 38,5 cm ; base d. 15 cm. Âge du bronze récent, culture de Gava, Poroszló-Aponhát, département de Heves, Hongrie. (D'après Kovács, 1977)



Illustration 154 Objet en bronze, probablement un ornement de chariot funéraire. En deux parties. Un cône tronqué superposé sur le disque principal est décoré d'une série de lignes et d'arcs, et percé de deux trous par un fermoir avec une épingle, dont une extrémité est façonnée en forme d'oiseau à trois têtes. Un second objet, presque identique, fut découvert en même temps. H. 8,1 et 8,5 cm. ; longueur 13,8 cm. Âge du bronze récent. Nagybobróc, Bobrovec, Slovaquie. (D'après Kovács, 1977)

Illustration 155 Trésor de Stockhult, Scanie, Statenshistoriska Museum, Stockholm, Suède.





Illustration 156 Peinture rupestre à Naquane, Grande Roche, Val Camonica, nord de l'Italie ; 2000 av. J.-C. (Photo WARA, Centro Camuno di Studi Preistorici, Italie)



Illustration 157 Stèle anthropomorphe avec une composition symbolique représentant un cerf, deux hallebardes, un collier torsadé, cinq poignards et une paire de bois, provenant de Paspardo, Capitello dei due pini, Val Camonica, Italie : fin du III^e millénaire av. J.-C. (Photo WARA, Centro Camuno di Studi Preistorici, Italie)



Illustration 158 Vallée des Merveilles (Alpes-Maritimes, France). Gravures de l'âge du bronze sur la roche « Chef de la tribu ». (Photo J.-P. Mohen)

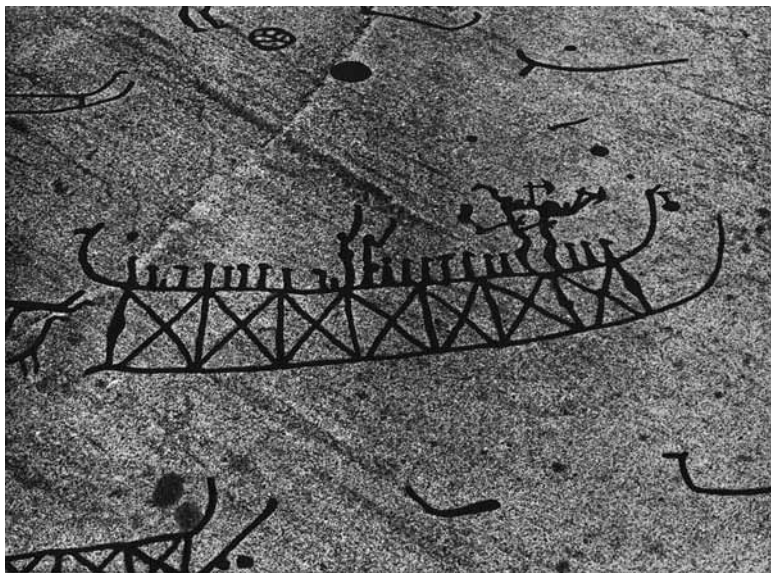


Illustration 159 Site de Vitlycke I, près de Tanum dans le Bohuslän suédois. Peinture rupestre représentant des bateaux de l'âge du bronze. (Photo Eric Coquenguiot)

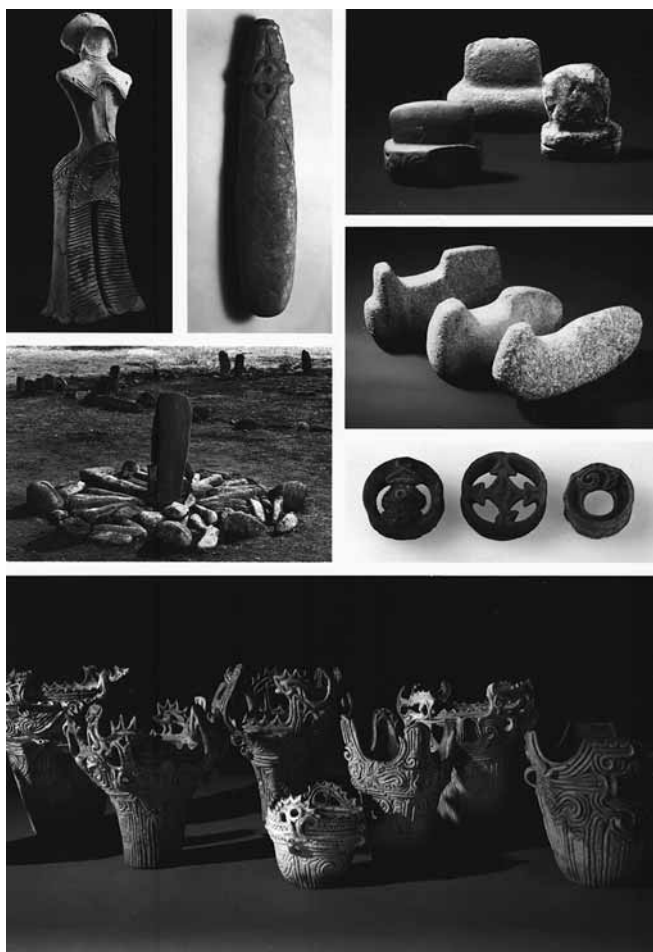


Illustration 160 Outils de la classe 2 : 1) figurines en terre cuite. Jomon moyen. Site de Nishinomae, préfecture de Yamagata. H. 45 centimètres ; 2) bâton en pierre. Jomon moyen. Site des grottes d'Osakai, préfecture de Toyama. Longueur : 98,2 cm ; 3) objets de pierre en forme de tampons. Fin du Jomon. (À partir de la droite) site du temple de Kinsei, site de Suganuma et site de Miyanomae, préfecture de Gifu. H. 80 centimètres (droite) ; 4) objets de pierre en forme de chrysalide. Fin du Jomon/ Site d'Ienoshita, préfecture de Gifu. L. 23 cm (droite) ; 5) boucles d'oreilles en terre cuite. Fin du Jomon, site de Kayamo, préfecture de Gumma. D. 5 centimètres (centre). Représentations rituelles ; 6) alignement de pierres avec une pierre verticale au centre. Jomon tardif. Site d'Ohyu, préfecture d'Akita. H. 80 cm. Poterie de style jomon avec des dessins en forme de flammes. Jomon moyen. Site d'Umataka, site d'Iwanohara et site de Sanka, préfecture de Niigata. H. 27 cm (droite), Japon. (Photo T. Kobayashi)



Illustration 161

Gravures rupestres ou pétroglyphes au Mont Cameron West sur la côte nord-ouest de la Tasmanie, Australie. Les témoignages archéologiques suggèrent que ces cercles profondément sculptés, uniques dans leur genre, appartiennent à l'Holocène plutôt qu'à l'époque du Pléistocène.
(Photo R. Edwards)

Illustration 162

Chasseur *mimi* portant une lance barbue et un lance javelot. Peinture rupestre dans le parc national de Kakadu, Territoires du Nord, Australie.
(Photo R. Edwards)



Illustration 163 Peinture au pochoir et vulve gravée dans le parc national de Carnarvon Gorge, Queensland, Australie. L'artefact sur la gauche est une hache dont le bord limé est attaché à un manche en bois.
(Photo J. Flood)



Illustration 164 Dingo peint en ocre rouge et contour blanc dans le site de Lightning Brothers, ouest de Katherine, Territoires du Nord, Australie. (Photo J. Flood)

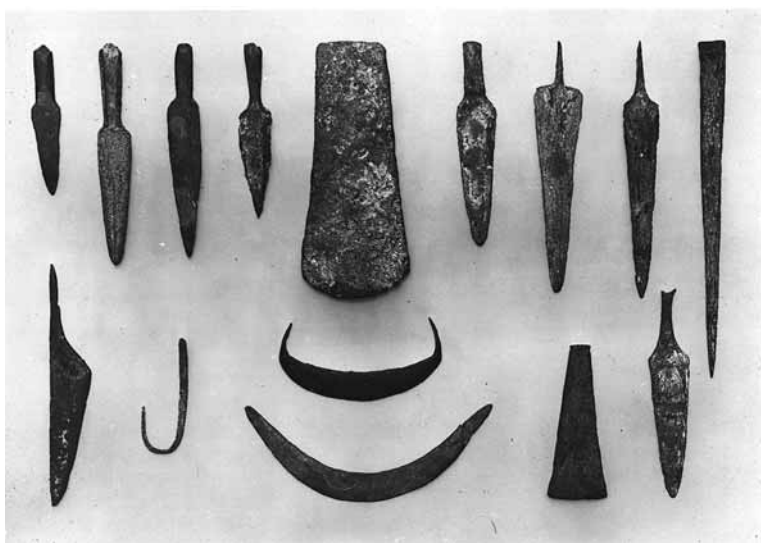


Illustration 165 Artefacts de cuivre appartenant à la culture *Old Copper*, États-Unis d'Amérique. En haut à gauche : fers de lance avec des manches. En haut au centre : fers de lance aigus. En bas, à gauche : hameçon. En bas, au centre : couteaux en forme d'*ulu*. En bas, à droite : petite hache. (Courtoisie du Milwaukee Public Museum, États-Unis d'Amérique)



Illustration 166 Hache en jadéite provenant d'Oaxaca, Mexique, avec des motifs humains/félins incisés ; h. 22 cm. (Courtoisie du Musée national d'anthropologie, Mexico)



Illustration 167 Tête de jadéite provenant de Tenango del Valle, État de Mexico ; h. 24 centimètres. (Courtoisie du Musée national d'anthropologie, Mexico)



Illustration 168 Monument 34 de San Lorenzo (Veracruz), Mexique. Basalte sculpté représentant un personnage à moitié prosterné avec des disques creux aux épaules, probablement faits pour maintenir des bras amovibles. (cf. Coe et Diehl 1980 : 340-343) ; h. 76 centimètres. (Courtoisie du Musée national d'anthropologie, Mexico)



Illustration 169 Récipient noir provenant de Tlatilco, avec des motifs excisés olmèques qui dominent dans le répertoire graphique de la phase I. (Courtoisie du Musée National d'Anthropologie, Mexique)